LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. EDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

PREMIER SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1867

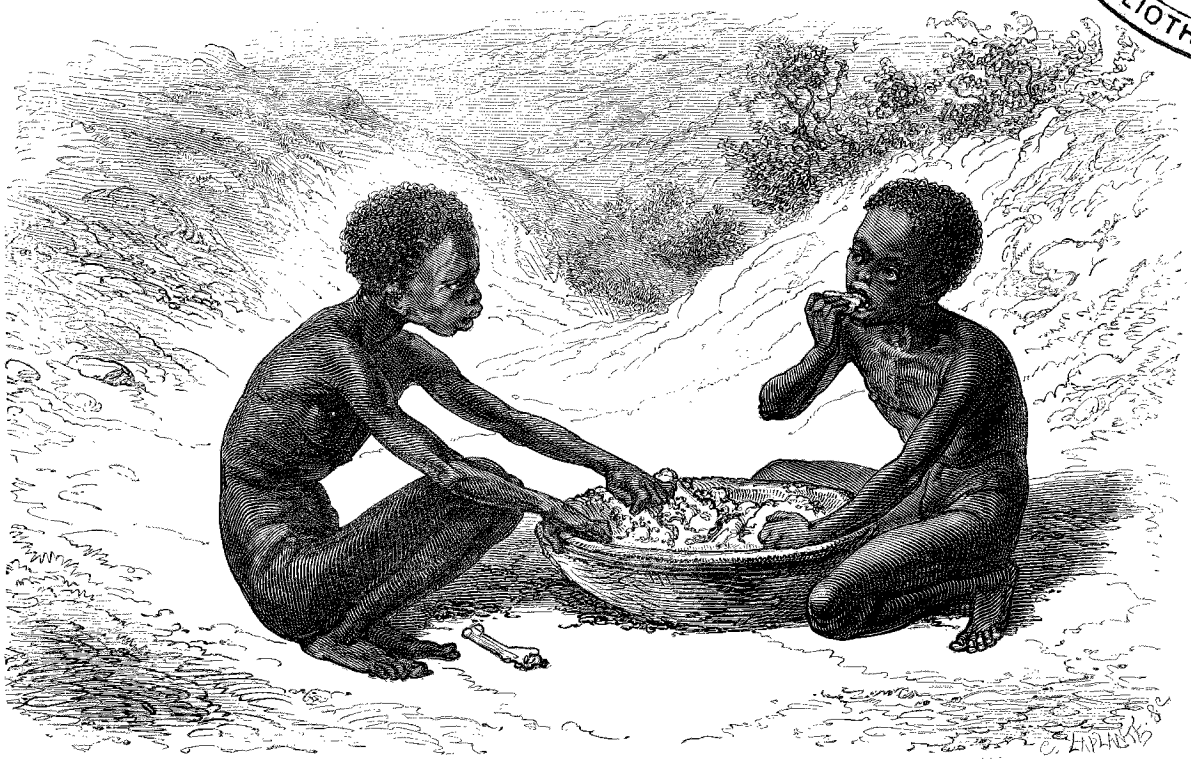
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR M.
BIBLIOTHÈQUE



Jeunes mendiants de la tribu des Kytchs (voy. p. 5). — Dessin de A. de Neuville.

VOYAGE A L'ALBERT N'YANZA OU LAC ALBERT

(LE LOUTA-N'ZIGÉ DU CAPITAINE SPEKE),

PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER.

1861-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSIN INÉDITS[1].

I

Du Caire à Gondokoro.

Après plusieurs années de voyages dans l'Inde et à Ceylan, je me trouvais en Égypte, au printemps de 1861, prêt à me diriger vers les sources du Nil. J'avais l'espoir de rencontrer quelque part dans leur voisinage les capitaines Speke et Grant, que le gouvernement anglais avait encouragés à faire la même recherche, par la voie de Zanzibar[2].

Les sources du Nil ayant défié jusqu'alors toutes les explorations et fait échouer les plus fiers courages, je m'étais bien gardé de mettre le public dans la confidence de mes projets ; mais j'étais irrévocablement déterminé à triompher des difficultés de ma tâche, ou à périr dans la lutte.

Persuadé que, dans les expéditions composées de plusieurs personnes, les moindres difficultés aboutissent généralement à des avis opposés qui deviennent des obstacles à l'entreprise, j'avais d'abord résolu de partir seul. Je me confiais dans mon tempérament éprouvé, ma longue expérience de la vie sauvage, mes loisirs et des ressources pécuniaires que je me propo-

1. La relation complète de ce voyage, traduite de l'anglais, sera publiée par les éditeurs du *Tour du monde*. Les gravures ont été exécutées d'après celles de l'ouvrage original.

2. Voy. la relation de Speke et Grant, *Tour du monde*, tome IX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sais de consacrer sans réserve à l'objet que j'avais en vue. D'ailleurs, si j'avais été seul sur une route infréquentée, le danger de mourir ne m'aurait pas effrayé. Mais à ma destinée était liée une compagne, source tout à la fois de ma plus grande consolation et de ma plus grande sollicitude. Or, elle prétendait partager les périls que j'allais affronter. Presque au début de l'existence, pour elle l'âge mûr était une question d'avenir. Je l'eusse laissée avec bonheur environnée des douceurs du foyer domestique, car je frissonnais d'horreur en pensant à l'abandon où elle pourrait se trouver seule et sans protection au milieu des déserts. En vain, je la suppliai de demeurer au Caire; avec la constance et le dévouement de son sexe, elle était résolue à partager toutes mes épreuves. Comme Ruth, elle répondait à mes objections : « En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous. La terre où vous mourrez me verra mourir et je serai ensevelie où vous le serez. »

Ce fut donc avec elle que je partis du Caire, le 15 avril 1861, pour remonter le Nil. Nous atteignîmes Korosko le 11 mai, et, le 11 juin 1862, après une année toute entière passée sur les frontières septentrionales de l'Abyssinie, exploration qui sera l'objet d'une relatiou spéciale, nous arrivâmes à Khartoum, résidence du gouverneur général du Soudan égyptien et des consuls de France, d'Autriche et d'Amérique. C'est un séjour immonde. Sa garnison ne vit que de maraude. Tous les employés du gouvernement sont malhonnêtes et voleurs. Le gouverneur ordinairement ruine le pays par ses taxes oppressives et ses malversations. Le Soudan n'exporte que de la gomme, du séné, des cuirs et environ pour cent mille francs d'ivoire par an. Si cette possession est intéressante pour l'Égypte, ce n'est que parce qu'elle fournit des esclaves aux pays mahométans.

A Khartoum, l'argent valant de 36 à 80 pour cent, il y a peu de place pour un commerce légitime ; aussi n'en fait-on guère d'autre ici que celui des esclaves, et, en général, c'est dans cette catégorie d'affaires qu'il faut ranger ce qu'on appelle le commerce du Nil Blanc. Voici comment cela s'organise. Un aventurier sans ressources trouve pour ce négoce à emprunter à cent pour cent. Il lève une bande de coupe-jarrets et part vers le mois de décembre. Au delà de Gondokoro, il s'allie à un chef nègre quelconque, cerne un village qui lui est hostile, y met le feu, tue les hommes et emmène les femmes et les enfants, avec le bétail, l'ivoire et le reste du butin. Pour sa peine, le chef nègre obtient d'abord trente ou quarante têtes de bétail ; un tiers des vaches et des bœufs revient aux gens de l'expédition et le reste au négociant, qui rentre graduellement en possession du tout, en troquant contre des esclaves ce qu'ont obtenu ses gens, puis en profitant d'une dispute pour tuer le chef son allié dont le peuple est à son tour pillé et réduit en esclavage. Le bétail est troqué ensuite contre des esclaves et de l'ivoire. Alors le négociant, laissant jusqu'à son retour une partie de sa bande continuer les mêmes procédés, prend le chemin de Khartoum. A quelques lieues en avant il se défait de ses esclaves, qu'on expédie vers tous les pays de l'islamisme. Rentré en ville avec son ivoire et son argent, le négociant liquide son emprunt et devient capitaliste à son tour. Tel est le commerce du Nil Blanc.

Il s'ensuit que tout Européen qui veut remonter ce fleuve est regardé comme un espion, cherchant à violer le secret du territoire à esclaves, et que tout le monde, autorités, négociants, agents, se trouve intéressé à entraver son expédition.

Cependant, grâce à mon argent comptant, je réussis en quelques semaines à fréter deux bateaux à voile et une barque pontée, et à engager onze domestiques, quarante mariniers et quarante-cinq hommes armés, qui s'obligeaient à ne pas piller et à m'obéir absolument. Chacun reçut d'avance cinq mois de gage, fut largement festoyé et revêtu d'un uniforme brun. J'avais en outre quatre chevaux, quatre chameaux et vingt et un ânes, pour lesquels, avec l'aide d'un Bavarois, nommé Johann Schmidt, bon chasseur, homme aussi habile qu'honnête, j'avais fait faire des selles et des bâts, confectionnés avec le plus grand soin.

Nous partîmes de Khartoum le 18 décembre 1862, passant en quelques minutes du Nil Bleu dans le Nil Blanc, dont nous devions longtemps remonter le cours.

Dès les premiers jours de cette lente navigation, nous rencontrâmes des forêts marécageuses de sount (*Acacia Arabica*), repaire de la fièvre et des moustiques; bientôt le courant se trouva séparé des rives par des masses de plantes flottantes, d'arbres appelés *danemon mirabilis* ou *ambatch*, et de roseaux, couvrant des deux côtés un espace de cinq cents mètres du fleuve, dont la largeur totale atteignait environ quinze cents mètres.

Le 30 décembre, Johann Schmidt se mourait en parlant de la fiancée qu'il avait laissée dans le village où il était né. Nous l'enterrâmes sous une croix gigantesque que je taillai avec un tamarinier. Pauvre ami ! C'était un triste début pour notre voyage.

Avec l'année nouvelle, nous sortions du Kordofan et nous entrions dans la région où l'homme cesse de s'habiller. A l'est s'étend le Denka; à l'ouest, le pays des Shillouks. C'est ici que s'est établi un des grands *négociants* du Nil Blanc, Mohammed-Her; il avait alors l'impudence d'espérer s'acquérir l'impunité et une souveraineté de fait en offrant de payer un tribut à l'Égypte.

Les Shillouks paraissent fort nombreux ; ils ont des embarcations moitié canots et radeaux, d'immenses troupeaux et tous les caractères de cette vie sauvage que les nègres mènent depuis le Kordofan jusqu'à l'Obbo.

Les tribus qui peuplent cette contrée ont pour armes des lances, des arcs, des flèches empoisonnées, des bracelets armés de piquants pour déchirer leurs adversaires en les étreignant, des boucliers, des massues à tête de fer et des haches ; pour instruments, des couteaux, des houes ou molottes en forme d'as de pique, des tambours ou nogaras, et des harpes à huit cordes ou rababas; pour ustensiles, des pipes, des tasses et des jarres en poterie plus ou moins habilement fabriquée.

Jusqu'au confluent du Sobat, les villages sont nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breux chez les Shillouks, tandis que le Denka est plat et marécageux. Le Nil a des eaux mortes et limoneuses; celles du Sobat sont plus limpides et font cinq milles à l'heure. Le Sobat avait vingt-sept pieds de profondeur lors de notre passage, mais c'est un torrent qui se subdivise, à peu de distance du confluent, en plusieurs autres, et qui se sèche dès qu'il ne pleut point.

Par delà, le Nil ressemble à un grand marais, où le chenal, au milieu de roseaux étendus à perte de vue, n'a que cent cinquante mètres de large. Dans cette partie de son cours, il reçoit sur la rive droite, le Bahr-el-Girafe et, sur la gauche, le Bahr-el-Gazal. Le premier n'est qu'une branche du Nil; le second n'est qu'un long système de marécage sans courant. Ici le passage ne peut être ouvert qu'au milieu des roseaux, des ambatchs, et de papirus magnifiques dont le sommet a environ quatre pieds de diamètre; la navigation ne se fait qu'en halant péniblement les navires au moyen de cordages attachés aux roseaux; c'est le domaine perpétuel de la fièvre. La tige des arbres ne portant pas de marque faite par les hautes eaux, on en conclut que le niveau y change peu sensiblement malgré la diversité des saisons. Les bras du Nil y ressemblent à un écheveau de fil étendu sur une mare, et l'on comprend aisément, à la vue des sinuosités extraordinaires qu'il décrit dans cette région, que les anciens aient renoncé à pousser plus loin leurs recherches.

Depuis le Bahr-el-Gazal, le Nil, réduit à cent mètres de largeur, et à un courant d'un mille trois quarts ou deux milles et demi par heure, traverse sur un long espace le territoire des Nouers.

Le 13 janvier 1863, nous nous sommes arrêtés près d'un village qui s'élevait sur la rive droite, et les Nouers n'ont pas tardé à se rendre près de nos bateaux. Les hommes sont nus comme nos mains. Ils frottent leurs corps de cendre et se servent d'un mélange de cendre et d'urine de vache pour se teindre les cheveux en rouge; ce qui leur donne un aspect affreusement diabolique. Celles des femmes qui ne sont pas mariées, vont également toutes nues; les autres se couvrent le bas du torse avec une ceinture faite d'herbes. Les hommes portent au cou des colliers de perles fort lourdes; aux bras, des anneaux qui sont, en haut, faits d'ivoire, et au poignet, fabriqués en cuivre, sans compter un horrible bracelet de fer massif qu'arment des pointes, longues d'un pouce à peu près et qui ressemblent aux griffes d'un léopard.

Quant aux femmes, pour achever de s'embellir, elles pratiquent une incision dans leur lèvre supérieure et s'y plantent un fil de fer qui s'avance de quatre pouces comme la corne d'un rhinocéros et qu'elles ornent de verroteries. Elles sont hideuses. Les hommes, malgré leur taille et leur vigueur, ne sont guère plus beaux. Leurs pipes contiennent près d'un quart de livre de tabac, et, si le tabac vient à leur manquer, ils y fument du charbon de bois. Le sac qu'ils suspendent à leur cou est sans doute destiné à contenir les cadeaux qu'on leur fait.

Le chef de ce village s'appelait Joctian; il est venu nous rendre visite avec sa femme et sa fille, et, pendant qu'il était assis sur un divan de notre cabine, j'ai dessiné son portrait, dont il a été enchanté. Comme je lui demandais à quoi pouvait lui servir son bracelet à

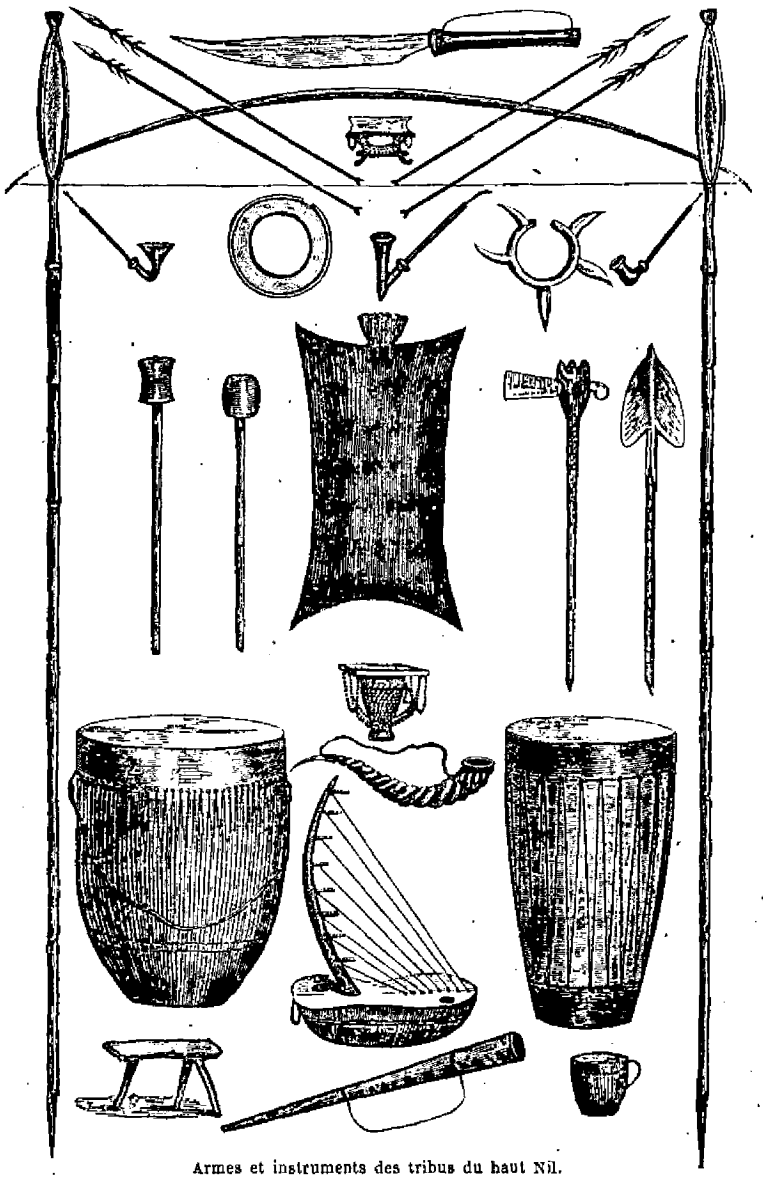
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pointes, ce doux homme me montra les cicatrices, dont, à l'aide de son instrument, il avait marqué le dos de sa chère moitié. Cette aimable famille se retira charmée des dons que je lui avais faits.

Durant notre navigation, la boulangerie consistait à broyer le blé au moyen de deux pierres, puis à faire avec cette farine des espèces de gâteaux bruns appelés kisras. L'une des pierres, celle qui sert de pilon, a une forme cylindrique, et on la fait tourner avec les deux mains. L'autre, quand elle est neuve, est une grande pierre plate, d'une quarantaine de livres et appelée mourhaka. Au bout de quelques mois d'usage, la moitié de cette meule a disparu; or, la poussière qu'a produite le frottement s'étant mêlée à la farine, on ne peut pas douter qu'on n'ait peu à peu mangé la meule. Le premier des arts humains a encore des progrès à faire dans la vallée du Nil.

Un jour, en halant les bateaux, on réveilla un hippopotame qui allait s'échapper ou entraîner avec lui ceux de nos gens qui s'acharnaient à le tuer, lorsque je lui logeai une balle dans la tête. Des cicatrices nombreuses faites par les dents de ses congénères sillonnaient sa peau. Elles furent cause d'une grande discussion parmi nos gens. Les uns voulaient que ce fût son père, d'autres affirmaient que c'était sa mère qui l'avait châtié. La dispute s'échauffait, comme il arrive souvent parmi les Arabes qui soutiennent leur opinion obstinément sur un point, quelle qu'en soit la futilité. Elle menaçait de ne pas se terminer sans coups de part et d'autre. Heureusement on convint de me choisir pour arbitre dans cette querelle intéressante, et, comme je me hasardai à dire que l'auteur de ces blessures pouvait bien être l'oncle du jeune infortuné : « Par Allah! c'est vrai, » s'écria-t-on, et mon avis, qui ne donnait raison à aucune fiction, satisfit tout le monde.

Cet hippopotame était gras comme du beurre. On le fit cuire, graisse, chair et peau tout ensemble. La peau en bouillant prit la teinte verdâtre de la graisse de tortue; le goût en était exquis, bien supérieur à celui de la tête de veau, dont nous faisions une fausse soupe à la tortue. Un morceau ainsi préparé, puis mariné dans le vinaigre, accommodé avec des oignons hachés, du poivre de Cayenne et du sel, nous parut infiniment supérieur à la tortue elle-même.



Armes et instruments des tribus du haut Nil.

Le 19 janvier, il sembla que nous sortions enfin de notre forêt aquatique d'herbes marécageuses et de roseaux. Nous arrivions à Zariba, où un Autrichien nommé Binder a établi sa station commerciale, au milieu de la tribu des Kytchs.

Ces indigènes, dont le pays est aujourd'hui un marais qu'on ne pourra traverser qu'après la baisse des eaux, ont des troupeaux nombreux, mais ils ne veulent ni vendre leur bétail ni le tuer pour s'en nourrir. Ils ne mangent de bêtes à cornes que celles qui meurent de maladie, se bornant à vivre de rats, de lézards, de serpents et de poissons, qu'ils réussissent à capturer en lançant leurs harpons au hasard à travers les roseaux. Quelquefois ils frappent un monstre pesant deux cents livres, qu'ils sont forcés de suivre à la nage jusqu'à ce que les forces de leur proie se soient épuisées, quittes à s'exposer ainsi à devenir eux-mêmes la pâture des crocodiles. Le plus souvent, ils ne pêchent rien, et, dans ce cas, plutôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que de tuer leur bétail, ils se laissent mourir de faim. En somme, ce sont des pasteurs fort misérables.

Le chef de cette tribu portait sur ses épaules une peau de léopard, attachée de façon à laisser voir le reste de son corps. Il avait pour tabatière une espèce de pique en fer de deux pieds de long, creusée à une extrémité que fermait un morceau de peau d'iguane. Il s'en pouvait servir comme d'une massue ou d'un poignard. Sa tête était coiffée d'une calotte de perles blanches, ornée d'un bouquet de plumes d'autruche. Sa fille, âgée d'environ seize ans, était la plus jolie négresse que j'eusse jamais vue; son costume consistait en un morceau de cuir tanné d'environ un pied carré et qui attaché à un collier pendait sur le bras gauche; de plus, elle portait, comme les autres jeunes filles du pays, une étroite ceinture composée de petits ornements de fer retentissants.

Pour en revenir à ces naturels, les hommes sont de belle taille, mais horriblement maigres; les enfants ont l'air de squelettes, et, de fait, quand nous la vîmes, toute la tribu avait l'air affamé. Leurs parties postérieures paraissent avoir été enlevées à coups de rabot; la maigreur donne à leurs bras et à leurs jambes une apparence démesurée. En exagérant, on pourrait dire qu'ils ressemblent plus à des cousins qu'à des hommes.

Dans cette saison, où leur pays est devenu un marais, les Kytchs se rassemblent comme des paquets de vermines sur le sommet des fourmilières qui dominent les eaux et les boues. Ces fourmilières sont construites durant la saison sèche par les fourmis blanches qui, montrant ici plus de prudence et d'énergie que les hommes, élèvent à une dizaine de pieds ces espèces de tours de Babel pour se préserver de l'inondation. Quand les eaux montent, elles s'y réfugient dans les étages supérieurs, et leurs bâtiments sont si solides que les Kytchs, qui y pullulent, y allument des feux, se mettant dans la fumée pour se préserver des moustiques, en se frottant le corps de cendre pour se garantir du froid.

Ces affamés nous assiégeaient toute la journée pour échanger leurs petits fagots contre des poignées de grains ou pour mendier de la farine qu'ils recevaient dans des coquilles en forme de gourde; puis ils avalaient ce qu'on leur avait donné.

Naturels de la tribu des Nouers. — Dessin de A. de Neuville.

Leur misère est telle qu'elle leur fait dévorer avec avidité les animaux qu'ils trouvent morts, même la peau, même les os qu'ils broient entre deux pierres pour les réduire en une sorte de pâte dont ils se repaissent. Un animal qu'ils ont ramassé ou qu'ils ont tué, est absorbé de façon à ce qu'il n'en reste pas assez pour nourrir une mouche.

La polygamie est permise chez eux comme chez la plupart des sauvages qui habitent les climats chauds; et, lorsqu'un homme devient très-âgé, ses nombreuses jeunes femmes deviennent l'héritage de son fils aîné.

A la tête de chaque troupeau, ils mettent un taureau sacré dont les cornes sont ornées de plumes et souvent de clochettes; ce taureau est le chef des bestiaux qu'il mène paître, et, le matin, quand il sort de leur kraal, les Kytchs lui adressent une sorte de prière : « Veille bien sur tous tes camarades, lui disent-ils; empêche les vaches de s'égarer et conduis-les aux endroits les plus fertiles, afin qu'elles nous donnent une grande quantité de bon lait. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est dans leur pays, mais plus haut en remontant le Nil, que se trouvait la station des missionnaires autrichiens de la Sainte-Croix. L'établissement comprenait une vingtaine de huttes de gazon. Mais le supérieur, Gerr Morlang, m'avoua douloureusement que la mission ne pouvait avoir d'influence sur des sauvages de l'espèce de ceux parmi lesquels elle avait été fondée. Après un travail assidu, continué avec zèle durant plusieurs années, on n'avait obtenu aucun résultat. Ces nègres sont au-dessous des brutes, qui du moins ont des sentiments d'affectueuse reconnaissance pour ceux qui prennent soin d'elles. La société des missionnaires avait donc reconnu l'inutilité de cet établissement, et Gerr Morlang vient de vendre trois mille piastres, à peu près sept cent cinquante francs, son village à Courchid-Aga, négociant circassien, en compagnie duquel nous naviguions depuis le pays des Nouers.

Le 26 janvier, nous passions devant la contrée qui appartient aux Bohrs, sur la rive orientale ; le 28, devant les bivouacs des Aliabs, qui occupent la rive occidentale.

Aucune de ces tribus du Nil Blanc ne mange la chair de leurs nombreux bestiaux. Elles se contentent du lait des vaches et du sang qu'elles tirent abondamment chaque mois à leurs animaux pour le faire bouillir et s'en nourrir. Quant à la fiente du bétail, elles en entretiennent des amas toujours incandescents, dont la cendre sert à oindre le corps, et la fumée à chasser les moustiques.

Enfant affamé de la tribu des Kytchs. — Dessin de A. de Neuville.

Le 30 janvier, nous traversions le district des Cheurs, dont les habitudes et les usages ressemblent à ceux de beaucoup d'autres tribus que nous rencontrâmes ensuite.

Les hommes ont pour armes des casse-tête en ébène fort bien faits, deux lances, un arc toujours tendu et un faisceau de flèches; sur le dos, ils portent un petit tabouret; à la main, une pipe immense. Leur tête est, au sommet, ornée d'aigrettes en plumes de coq. Quand ils sont debout, leur attitude favorite est de se tenir sur un pied tandis qu'une jambe pliée met l'autre pied en dedans de la jambe qui est tendue. Ils trouvent leur équilibre en s'appuyant sur une lance dont un bout pose à terre. Leurs flèches, d'à peu près trois pieds de longueur, sont dépourvues de plumes, et ont une pointe de bois dur, à cause de la rareté du fer chez eux.

Quant aux femmes, comme dans les tribus des Kytchs et des Baris, elles portent par devant un petit tablier de cuir ouvragé, ayant la largeur d'une main, et attaché à une ceinture de laquelle pend par derrière une queue qui descend jusqu'aux jarrets et qui est faite de très-minces lanières de cuir. L'article de luxe qu'elles apprécient ensuite le plus se compose des anneaux de fer poli qu'elles portent aux jambes en nombre suffisant pour monter jusqu'à la moitié du mollet et pour produire, lorsqu'elles marchent, un bruit qu'elles regardent comme du meilleur effet. Elles s'arrangent aussi, avec des morceaux de coquilles d'eau douce enfilées à des crins de girafe, des colliers et des ceintures dont la confection exige beaucoup de temps et qui ressemblent presque à des colliers de boutons en nacre de perle.

Elles portent leur enfant dans un sac de cuir attaché à leurs épaules et qui descend le long du dos, où il est fixé par une courroie. Elles conservent ainsi la liberté de leurs mouvements, et le négrillon se trouve fort à son aise dans son sac.

Leurs cabanes, comme dans la plupart des tribus, sont circulaires, avec des portes si étroites qu'on ne peut y entrer ou en sortir qu'à quatre pattes.

La récolte principale sur les bords du Nil Blanc est celle des graines de lotus. Il y a deux variétés de ces nénufars : l'une, grande et à fleurs blanches ; l'autre, plus petite. La capsule à graines de lotus blanc ressemble à un artichaut, dont la fleur n'est pas encore développée. Elle contient une quantité de graines grosses comme celles de la moutarde, mais ayant la forme de celles du pavot et la couleur d'un rouge clair ; leur saveur est sucrée et rappelle celle de la noisette. Dès que les capsules sont mûres, on les récolte et on les enfile sur des roseaux pointus et longs de quatre pieds, dont on forme ensuite des amas qu'on transporte dans les villages pour y faire sécher les capsules au soleil. Ensuite, on les emmagasine pour les transformer au fur et à mesure en une farine dont on fait de la pâte et des galettes.

Le 31 janvier, nous apercevons la montagne Lardo.

Le 1er février, nous sommes décidément sortis des marais niliaques. La rive est sèche et s'élève à la hauteur de quatre pieds au-dessus du fleuve. Les arbres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abondent. Le pays a l'air d'un vaste verger et paraît fort peuplé.

Le 2, nous arrivons à Gondokoro.

Sur un sol ferme, plus haut d'une vingtaine de pieds que les eaux du Nil, on aperçoit des ruines de murs construits en brique. Ce sont les restes d'une église et d'un établissement de missionnaires. A côté, on voit des bosquets de citronniers et de limonniers, et les vestiges de ce qui fut un jardin. Telles sont les traces d'une tentative aussi généreuse qu'inutile pour importer la civilisation de l'Europe chrétienne dans ce lointain pays. Quant à une ville, on la chercherait en vain. Gondokoro, bien que son nom soit presque célèbre, n'est qu'une station de *négociants en ivoire*, et se compose d'une demi-douzaine de cabanes misérablement construites en gazon. On ne l'habite que deux mois. Quand les embarcations sont reparties pour descendre à Khartoum, et les expéditions armées, pour aller, sous prétexte de commerce, porter dans l'intérieur du pays le ravage et la désolation, Gondokoro n'est plus qu'un lieu désert.

II

De Gondokoro au pays des Latoukas, dans le bassin du Sobat.

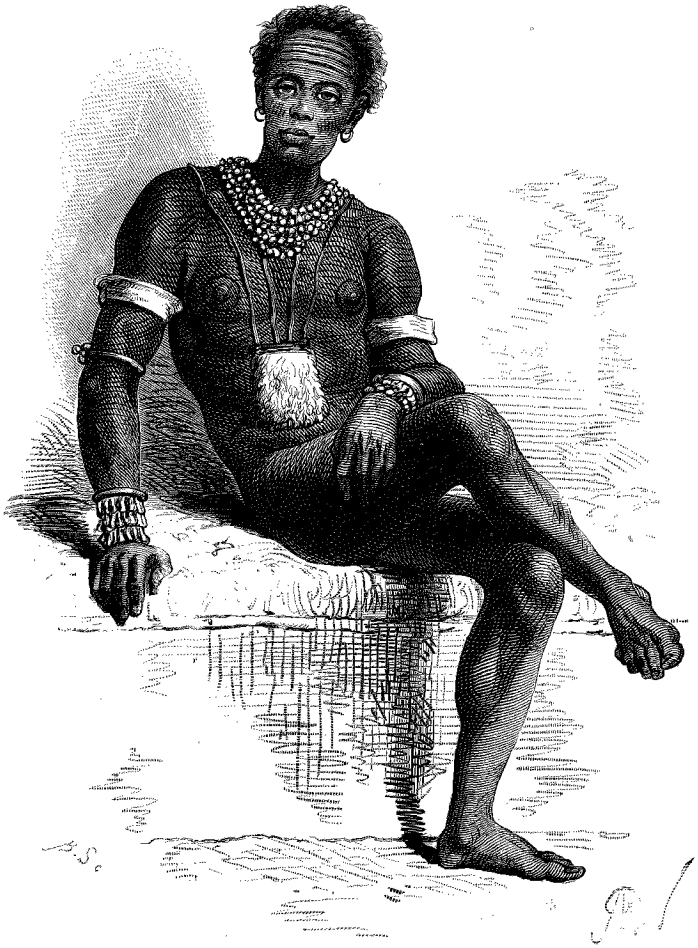
Notre ennuyeuse navigation sur les eaux limoneuses du Nil Blanc et de ses marécages était donc terminée. Courchid-Aga me prêta ses magasins pour y serrer mon blé, dont la moitié était réservée à MM. Speke et Grant.

Bientôt je m'aperçus que j'étais regardé avec la plus grande méfiance par les agents et les employés des négociants, réunis en grand nombre à Gondokoro. Ils n'admettaient pas que mon seul but fût de voyager et restaient convaincus que j'avais pour mission de les prendre en flagrant délit dans leur affreux commerce d'esclaves.

Cependant le bruit se répandait qu'à une grande distance dans le sud se trouvaient deux hommes blancs qu'un sultan avait longtemps retenus prisonniers et qui possédaient des feux d'artifice d'une espèce extraordinaire. Tous deux, disait-on, avaient été malades, et même l'un était mort. Je ne doutais pas que ce bruit ne se rapportât à MM. Speke et Grant.

Comme il me fallait attendre l'arrivée d'une caravane pour repartir avec les porteurs d'ivoire qui m'aideraient à transporter mes bagages jusqu'à une factorerie prochaine, je me mis à donner de l'exercice à mes chevaux et à étudier les environs de Gondokoro et leurs habitants, qui sont de la tribu des Baris.

Leurs demeures sont des modèles de propreté. Chaque famille a un domicile entouré d'une haie impénétrable d'euphorbes. L'intérieur de l'enclos forme une cour dont le sol est durci par une espèce de crépi composé de cendre, de fiente de vache et de sable. Sur la surface, soigneusement balayée, s'élèvent une ou plusieurs cabanes qu'environnent des greniers fort habilement tressés en osier, couverts de chaume et soutenus par des plates-formes. D'autres constructions plus basses servent de poulaillers. Quant aux cabanes d'habitation, leur toiture forme une saillie, que supporte une colonnade de piliers et où l'on peut trouver de l'ombre pendant les ardeurs de la journée. Leur porte a généralement deux pieds de hauteur.



Joctian, chef des Nouers (voy. p. 4). — Dessin de A. Neuville.

Dans un coin de la cour on enterre les membres de la famille qui viennent à mourir, et, sur la sépulture, on pose, à un bout, un poteau supportant des crânes de bœuf garnis de leurs cornes; à l'autre, une touffe de plumes de coq.

Les femmes ont généralement la tête rasée. Comme celles des Cheurs, elles portent pour tout costume un tablier d'environ six pouces, élégamment brodé en perles ou fait en petits anneaux de fer, semblable à une cotte de mailles; par derrière pend la queue accoutumée, faite en lanières de cuir fort déliées ou en ficelles fabriquées avec le coton du pays. Ce tablier et la queue qui l'accompagne sont attachés à une ceinture qui entoure le bas du torse, en sorte que la toilette de ces dames est achevée tout d'un coup. A la rigueur,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette queue ne manquerait pas d'utilité si elle pouvait leur servir à chasser les mouches, vrai fléau du pays. Au reste l'ensemble de la parure de ces dames est en apparence plus compliqué. Elle n'est en effet complète que lorsque l'estomac, le dos, les côtes et le ventre sont couverts d'un tatouage serré qui ressemble à des écailles de poisson et auquel un enduit d'ocre rouge donne l'air de briques nouvellement cuites.

Les hommes se parent des mêmes tatouages et de la même ocre. Ils sont bien faits. Pas plus que les femmes ils n'ont le nez épaté ni les grosses lèvres que nous considérons comme les traits caractéristiques des nègres. Leur figure est régulière, mais leur chevelure reste laineuse. Ils n'en conservent qu'une petite touffe au sommet de la tête, où ils plantent une ou deux plumes.

Chaque homme porte sur lui ses armes, sa pipe et son tabouret, et, quand il est posé debout sur un pied, il les

Le chef Commoro et ses guerriers (voy. p. 14). — Dessin de A. de Neuville.

tient à ses mains, sauf le tabouret, attaché à son dos. Leurs flèches sont empoisonnées, ou avec une résine qui vient d'un pays lointain à l'ouest de Gondokoro, ou avec le suc d'une espèce d'euphorbe, commune aux environs. Les pointes en sont faites avec une habileté diabolique. Les unes sont fixées au bois par des emboîtures, les autres se détachent lorsqu'on essaie de les retirer et restent dans la blessure, de façon à ce que le poison s'absorbe avant qu'on ait pu retirer la pointe de la flèche. Les arcs sont formés de bambous mâles, toujours tendus, très-durs, mais dépourvus d'élasticité. Quant aux flèches, dénuées de plumes, ce ne sont que des roseaux ou des baguettes de bois léger, dont la base est un peu renflée pour offrir un point d'appui à la corde. Celle-ci ne se tire pas de la façon ordinaire. La flèche n'est tenue qu'entre la jointure du milieu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'index et le pouce, de façon que, l'arc n'ayant aucune élasticité, la portée des flèches ne dépasse pas cent dix mètres.

Il est heureux pour les Turcs que les Baris soient de pitoyables archers, car les mauvais traitements des négociants de Gondokoro les ont poussés à l'exaspération. De pacifiques qu'ils étaient, ils sont devenus les plus redoutables des nègres, voisins du Nil Blanc, et on n'obtient d'eux la tranquillité que par la terreur.

Notre sécurité était médiocre entre l'hostilité des nègres armés de leurs flèches empoisonnées et des centaines de brigands européens passant leurs journées à boire, à se disputer et à tirer des coups de fusil dont les balles venaient siffler parfois jusqu'à nos oreilles.

A chaque jour, à toute heure, il n'y avait pas à cette époque, à Gondokoro, d'éventualité plus probable pour un Européen, qu'*une balle dans la tête par hasard*. Les honnêtes trafiquants de l'endroit n'auraient vu dans cet

Sir Baker et sa femme. — Dessin de A. de Neuville.

accident que l'immense avantage d'être délivrés d'un espion.... supposé. Un malheureux enfant assis sur le plat-bord d'un bateau fut foudroyé de cette manière. Nul n'avait fait le coup! Le cadavre, tombé dans l'eau, fut entraîné par le fleuve. On balaya les fragments du crâne et de la cervelle projetés sur le pont, et ce fut tout.

Le séjour de Gondokoro n'avait donc rien que de désagréable pour nous. Les bandits blancs poussèrent à la révolte nos gens, auxquels je refusais la permission de faire une razzia sur les villages de Baris, et la révolte ne fut apaisée que grâce à l'énergie et au sang-froid que nous déployâmes en cette circonstance.

Les choses en étaient arrivées à cette crise lorsque, le 15 février, des coups de fusil annoncèrent l'ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

proche de la caravane de Debono, qui amenait Speke et Grant.

Les voici ! Hourrah pour la vieille Angleterre ! Ils arrivent du lac Victoria d'où sort le Nil. Le mystère des siècles est donc découvert. J'étais heureux de les voir; mais j'aurais voulu les rencontrer plus loin.

Je les aperçus comme ils se dirigeaient vers mes bateaux. A la distance d'environ cent mètres, je reconnus mon vieil ami Speke. Le cœur bondissant de joie, j'ôtai mon bonnet et criai de toutes mes forces : « Hourrah ! » en courant vers lui. J'avais une barbe et des moustaches de dix années, et, comme Speke ne s'attendait à rien moins qu'à me rencontrer au cœur de l'Afrique, il ne me reconnut pas d'abord. Quant à son compagnon, Grant, nous nous sentions amis avant d'avoir été présentés l'un à l'autre. Ces deux voyageurs entraient à Gondokoro comme deux navires battus par les hasards d'une longue et périlleuse traversée, mais encore en excellente condition. Speke était excessivement maigre et paraissait le plus fatigué; mais il venait de faire à pied tout le voyage depuis Zanzibar, et sa santé restait robuste. Grant portait glorieusement ses haillons, ses restes de pantalons troués aux genoux; il marchait soutenu par une ardeur fébrile. Ces deux amis portaient dans leurs yeux cette flamme qui témoignait de l'énergie dont ils avaient fait preuve.

Ma première impression fut que leur rencontre terminait mon expédition en la rendant inutile; mais eux-mêmes, en me remettant fort généreusement une carte de leur voyage, me montrèrent qu'ils n'avaient pas pu achever l'exploration du Nil proprement dit, et qu'il en restait encore à faire une étude fort importante.

Ayant quitté le Nil au 2° 17′ de latitude septentrionale, ils ne l'avaient revu qu'au 3° 32′. On leur avait dit que, dans cet intervalle, tournant à l'ouest, le fleuve allait se perdre dans un lac, le Louta N'zigé, d'où il ressortait pour se diriger vers le nord. Comme on affirmait que ce lac s'étendait du sud au nord, dans la direction du Nil, il devait, s'il en était ainsi, jouer dans le bassin de ce fleuve un rôle important. Speke le considérait donc comme une seconde source du Nil, et, regrettant bien amèrement de ne l'avoir pas pu visiter, il m'engageait d'autant plus chaleureusement à combler cette lacune dans ses découvertes.

Je me résolus donc à continuer mon voyage, et je reçus de Speke des instructions dont voici les points principaux. — Après m'avoir conseillé de prendre deux interprètes parlant les idiomes des Baris ou des Madis et le kinyoro, parce que tous les dialectes de cette région appartiennent à ces deux familles de langues, il m'indiquait la route la plus directe à suivre pour me rendre chez Kamrasi, M'Kamma ou roi de l'Ounyoro, un des pays dont les bords sont arrosés par le Louta N'zigé ou lac des Sauterelles mortes; il m'engageait à éviter d'aller voir d'abord Rionga, le frère de Kamrasi, mais son ennemi mortel, parce qu'autrement, je me me fermerais l'entrée de l'Ounyoro; à essayer de visiter l'Outoumbi, et à prendre des informations sur la Rouanda et les montagnes M'Foumbiro, pour savoir s'il y a du cuivre dans la première contrée, et si les habitants en reçoivent des simbis ou couris, et d'autres articles de marchandises venus de la côte occidentale.

Une carte dressée par Grant et ces instructions si généreusement données complétaient tous les renseignements dont j'avais besoin pour mon voyage.

Speke et Grant partirent pour l'Égypte le 26 février. Notre émotion ne nous permit que de leur dire : « La bénédiction de Dieu soit avec vous ! » Ils avaient remporté leur victoire; ma tâche était à peine commencée. Je suivis de l'œil leur bateau jusqu'à ce qu'il eût tourné l'angle de la rivière, en leur souhaitant, du fond du cœur, toute la gloire que méritaient leurs exploits, et en me disant qu'un jour, après avoir achevé l'œuvre que nous avions débattue si chaleureusement ensemble, nous pourrions en reparler dans notre vieille Angleterre. Cette espérance, au moins pour Speke, ne devait pas se réaliser!

III

De Gondokoro à Latouka.

Je me retrouvais donc seul au milieu de mes mécréants, où des difficultés de tous genres allaient me retenir encore durant un grand mois.

J'avais fait avec les porteurs d'ivoire qui avaient accompagné, à Gondokoro, Speke et Grant, l'arrangement suivant : cinquante d'entre eux devaient transporter à Faloro ma cargaison qui se montait à cinquante-quatre cantars, chacun de 100 livres anglaises. Leur chef, Mohamed-Ouat-el-Mek, s'engageait à m'escorter si je voulais l'aider à se procurer de l'ivoire et lui faire un beau présent. C'était le lieutenant de Debono. J'étais donc tranquille et plein de confiance. Néanmoins un complot se tramait pour ruiner mon expédition, afin que le secret du *négoce* du Nil Blanc ne fût pas découvert. Mohamed avait résolu de partir avant le jour; mes gens se soulèveraient et iraient le rejoindre pour faire avec lui la chasse aux esclaves.

Deux nègres, Richarn et Saat, ont été les seuls soutiens, vraiment fidèles, de mon expédition, et c'est à eux que j'en dois le succès.

Le premier, élevé à Khartoum par les missionnaires autrichiens, avait pourtant oublié la doctrine chrétienne; mais il n'avait d'autre défaut que l'ivrognerie, et je l'avais nommé caporal. L'autre n'était qu'un gamin de douze ans. Né dans le Fertit, enlevé à six ans par les Arabes, vendu au Caire, il s'était sauvé chez les missionnaires autrichiens, qui avaient aussi entrepris son éducation; mais ses camarades étaient de tels vauriens, qu'un jour les missionnaires avaient mis à la porte tous leurs élèves, et Saat avec eux. Il était venu demander à ma femme et à moi la grâce de nous servir. Après m'être rendu à la mission, où j'avais eu sur lui les meilleurs renseignements, je l'avais engagé. Depuis lors, il se regardait comme appartenant à Mme Baker, qu'il aimait comme une mère. Je lui avais donné un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fusil à deux coups, dont il avait appris à se servir. Il n'avait pas de défaut. Foncièrement bon, il était doué d'une grande énergie morale. C'est lui qui révéla tout le complot à ma femme.

Un matin, je trouve Mme Baker fort pâle, en rentrant d'une tournée que je venais de faire. Elle appelle mon lieutenant et lui ordonne de dire à nos gens de descendre, parce que le départ est immédiat. Elle venait d'apprendre que leur dessein était, la nuit suivante, de déserter avec leurs armes, et de tirer sur moi si je m'opposais à leur abandon. Le lieutenant voulut nier le complot; mais il fut confondu par les dépositions précises de Saat et de Richarn. A force d'énergie et de présence d'esprit, je réussis à désarmer quinze de mes hommes, qui, étant des Arabes djalyns, se réunirent à la bande de Mohamed, composée de leurs compatriotes. Les autres étaient, comme mon lieutenant, des Dongolouas. Ils s'étaient dispersés. Le lieutenant eut l'ordre de les désarmer sous peine de mort.

Cependant, Mohamed-Ouel-el-Mek se mettait en route vers le sud, en me faisant dire qu'il tirerait sur moi plutôt que de laisser un espion anglais pénétrer dans le pays des négociants.

Courchid-Aga me promit alors de me donner dix chasseurs d'éléphants, et de m'amener de Khartoum trente soldats nègres, à condition que je lui remettrais tout l'ivoire que je me pourrais procurer dans l'espace d'une année; mais, le lendemain, il venait avec son associé m'apprendre que notre convention ne pouvait pas être réalisée, parce que tous ses hommes refusaient d'entrer à mon service.

Portrait du chef Leggé. — Dessin de A. de Neuville.

Dans cet embarras, j'essayai d'enrôler des Baris; mais un de leurs chefs que je mandai, tout en m'assurant qu'il était heureux de faire la commission d'un blanc honnête homme, me garantit que ma bonne réputation ne me serait d'aucune utilité, à cause de l'exaspération où étaient les Baris à l'égard des blancs, et que je n'étais pas assez fort pour me frayer un chemin à travers un pays hostile.

Je me résolus donc à rappeler mon lieutenant. Je l'intimidai en le menaçant de la justice du consul d'Angleterre, et lui dis que, s'il réussissait à ramener à leur devoir plusieurs Dongolouas, tout le passé serait pardonné.

Ils finirent par consentir à m'accompagner, pourvu que je me dirigeasse à l'est et non vers le sud. Je savais par Richarn et par Saat qu'ils avaient l'intention de m'assassiner, dès que nous serions arrivés à la résidence d'un négociant nommé Tchenouda, dont les gens étaient aussi des Dongolouas ; mais, convaincu que le point principal était de m'éloigner avant tout de Gondokoro, je consentis à leur condition, en feignant de croire à leur bonne foi.

Sur ces entrefaites, la bande Tehenouda partit, dans la direction de l'est, sous les ordres du lieutenant Mohammed-Yer.

Une autre bande, dont le chef était Ibrahim, lieutenant de ce Courchid-Aga qui ne m'avait donné que des sujets de me louer de lui, allait, à deux jours d'intervalle, suivre la même route en compagnie de Latoukiens, dont le principal personnage, troisième chef de la ville de Tarroudle, s'appelait Adda, et avait reçu de moi, ainsi que ses compatriotes, beaucoup de cadeaux qui les avaient bien disposés à mon égard.

Les deux caravanes d'Ibrahim et de Mohammed-Yer étaient hostiles l'une à l'autre ; mais les gens de Courchid ne voulaient pas plus que je me joignisse à eux que n'y avaient consenti ceux de Tchnouda.

Si bien que, le 26 mars 1863, à sept heures du soir, je quittais Gondokoro sans guide et sans interprète, par suite des intrigues ourdies contre moi par les négociants du Nil Blanc.

Après trois nuits et deux jours de marche, presque sans repos, tant nous avions hâte d'atteindre avant la caravane d'Ibrahim le passage des montagnes, nous arrivâmes au défilé d'Ellyria. Les rochers, les arbres et les buissons l'obstruaient au point que nous y aurions été tous massacrés indubitablement, en cas d'hostilités.

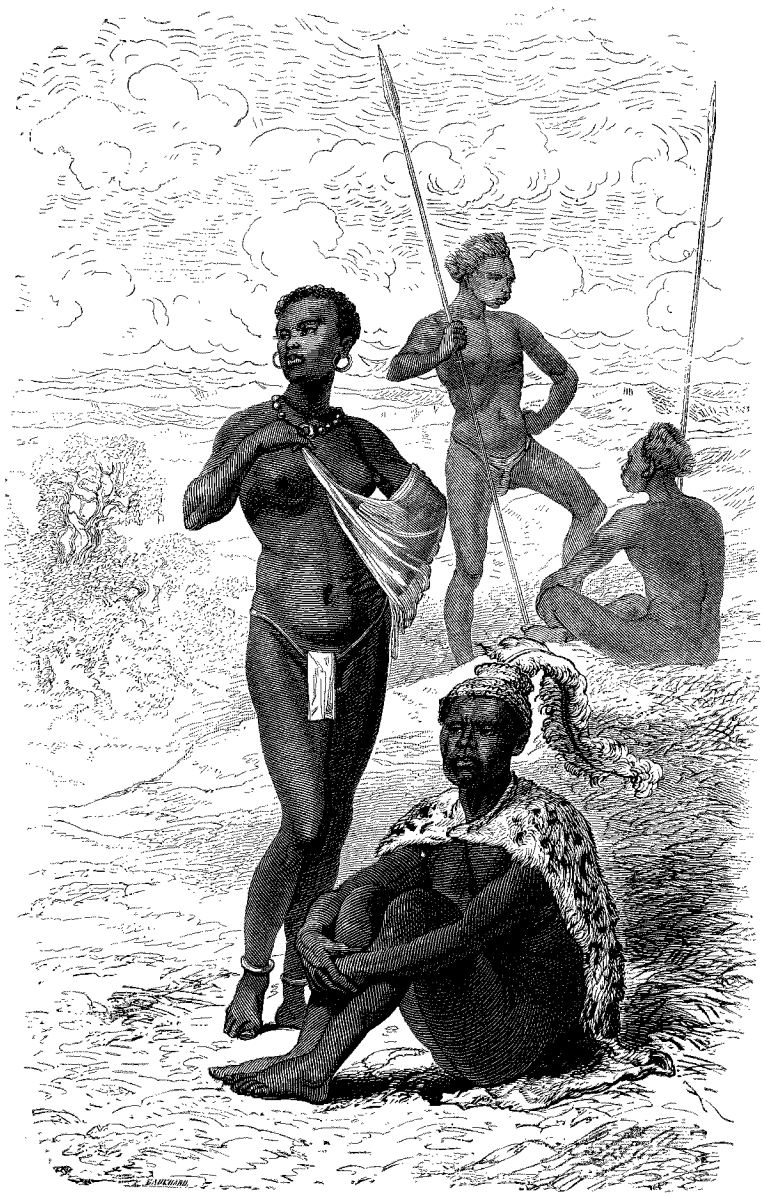
Ma femme et moi, guidés par un Latoukien qui en route s'était joint à nous, nous partîmes en avant et gravîmes le col jusqu'au faîte. Ici l'aspect de la vallée d'Ellyria offrait un admirable coup d'œil. La montagne d'Ellyria est le commencement d'une chaîne qui se profile indéfiniment vers le sud; mais la vallée s'étend de l'ouest à l'est, entre deux ramifications de granit gris, qui ont environ mille mètres de hauteur, tandis qu'à l'est, à la distance d'une cinquantaine de milles les montagnes bleuâtres du Latouka bornaient l'horizon; au fond de la vallée, qui paraissait avoir un mille en largeur, courait un ruisseau près duquel s'élevaient des arbres magnifiques ; plus loin, des forêts, et sur les flancs, couronnant les débris accumulés d'énormes rochers, on voyait partout d'épaisses palissades de bambous qui formaient l'enceinte de villes et de villages. Toute la vallée avait l'air d'être semée d'une série de fortifications habitées par une nombreuse population.

Je devais renoncer à m'y ouvrir un passage par la force, et je me résolus à me risquer seul dans la vallée pour y reconnaître les dispositions des habitants. Pourtant je voulais d'abord voir venir une caravane. L'anxiété commençait à nous gagner, quand, au loin, j'entendis des voix dont le bruit s'approchait ; je regarde vers le ravin, et, à moins de cinquante mètres de nous, je vois sortir du sombre feuillage le drapeau rouge des Turcs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La caravane d'Ibrahim, qu'au prix de tant d'efforts nous avions voulu dépasser et éviter, se trouvait en avant de la nôtre.

Les insolents, au nombre de cent quarante hommes armés, plus trois cents porteurs latoukiens, défilent un à un devant nous sans daigner nous dire le *salaam* ordinaire. Ibrahim venait le dernier sur son âne, regardant droit devant lui. Le moment était critique. Mme Baker me conjura de ne pas laisser échapper l'occasion d'avoir avec cet homme une explication complète. J'y consentis. J'appelai Ibrahim ; lui demandai de se décider franchement pour ou contre moi ; lui représentant que je ne lui faisais pas concurrence, que je lui enverrais tout l'ivoire dont je pourrais prendre posession en route, et que, pour l'amour de Courchid son maître, je le récompenserais bien. Mme Barker plaida la même cause, et Ibrahim, déjà ébranlé, se laissa persuader par la promesse d'un fusil à deux coups et d'une certaine somme en pièces d'or. Cependant il partit, en nous recommandant de ne pas nous joindre à sa troupe, qui nous était hostile.



Chef des Kytchs avec sa fille. — Dessin de A. de Neuville.

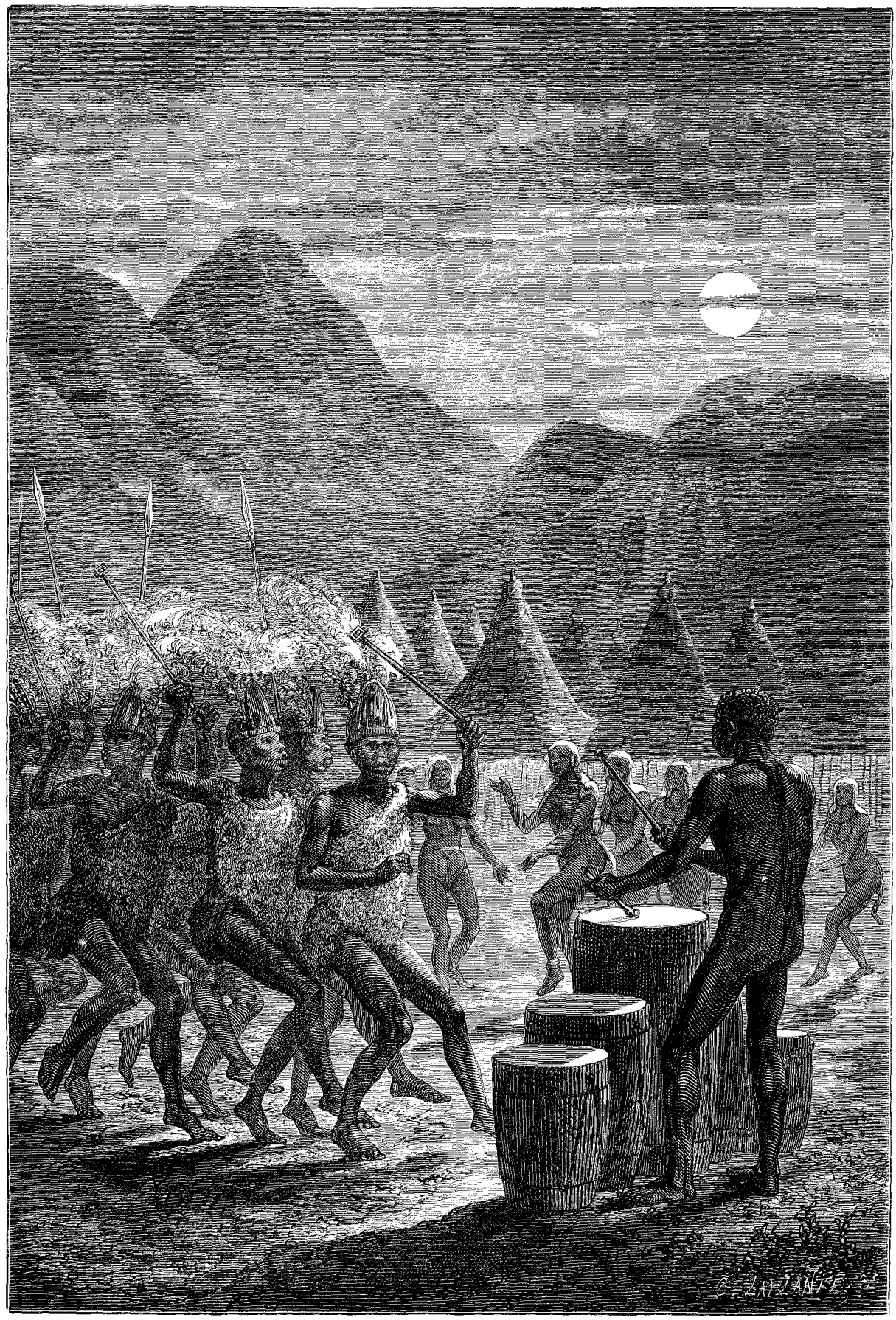
Quand nous fûmes descendus dans la vallée et assis à l'ombre d'un arbre, comme Ibrahim nous l'avait recommandé, nous vîmes arriver Leggé, le chef de ce canton, qui venait nous demander son droit d'entrée. De toutes les physionomies repoussantes que j'ai jamais vues, la sienne était la plus affreuse. Sa figure exprimait la férocité, l'avarice et la sensualité. Comme j'achevais de faire son portrait, j'eus la satisfaction d'apercevoir ma caravane descendre en bon ordre le revers de la montagne. L'étonnement de mes gens fut déjà grand lorsqu'ils nous trouvèrent si voisins de ceux d'Ibrahim ; mais il augmenta encore en me voyant remettre à Ibrahim l'or et le fusil promis. Ils en conclurent qu'entre nous une alliance, dont ils ne se rendaient pas compte, avait été convenue.

Quant à Leggé, après avoir reçu de beaux cadeaux et avalé d'un trait un pinte du plus fort esprit-de-vin, il m'en demandait une seconde, lorsque heureusement éclata un épouvantable orage qui le força à se mettre à l'abri. Revenu dès que la tempête fut passée, il refusa de me rien vendre, mais ne rougit pas de prendre sa triple part d'une marmite de riz accommodé au miel pour ma caravane.

Le 30 mars, nous partîmes d'Ellyria, suivant les gens d'Ibrahim, dont il avait pris la direction. Nous le rejoignîmes au galop et le trouvâmes près de son étendard de tête, portant sur le devant de sa selle une fort jolie petite fille d'un an et demi, qu'il avait eue d'une jeune Bari ; celle-ci le suivait montée sur un bœuf. Il me répéta, ce que je savais depuis Gondokoro, que mes gens avaient fait le complot de m'abandonner dès qu'ils auraient atteint, dans le Latouka, la résidence de Tchenouda ; il m'assura de la neutralité de ses gens en cette circonstance, et je me promis de réprimer sans ménagement toute insurrection qui éclaterait.

En effet quand nous fûmes arrivés à Latonie, où résidait la bande de Mohammed-Her, lieutenant de Tchenouda, une altercation s'étant élevée entre les deux caravanes turques, je vis tous mes gens prendre fait et cause contre Ibrahim, puis refuser d'obéir à mes ordres de charger les chameaux. Le chef de l'émeute, Bellaal,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonies funéraires chez les Latoukas. — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en me regardant en face, me déclara que pas un Arabe ne bougerait. Sur un second refus plus insolent encore, je l'envoyai d'un coup de poing, qui lui démonta la mâchoire, rouler à terre, étendu sans connaissance; puis, prenant mes hommes à la gorge, je les menai l'un après l'autre aux chameaux, qu'ils se mirent enfin à charger, excepté trois d'entre eux, auxquels je permis de rester près de Bellaal pour le soigner.

Plus loin, grâce à la vitesse de mon cheval, je rattrappai un porteur latoukien qui s'évadait, et je le rendis aux Turcs d'Ibrahim, à condition qu'il aurait la vie sauve; de cette façon, tandis que les Turcs se félicitaient d'avoir pour allié un homme dont le cheval ne permettait plus aux porteurs de s'enfuir, les Latoukiens me savaient gré d'avoir arraché un des leurs à la mort.

Au campement, nous reconnûmes que cinq de nos hommes avaient déserté avec leurs armes pour se joindre à Bellaal et à Mohammed-Her. Aussitôt je m'écriai solennellement devant les Arabes, qui croient aux sortiléges : « Les vautours se repaîtront de leur cadavres ! » présage qui ne tarda guère à être accompli.

Tarrangollé, où nous arrivions à la résidence d'Ibrahim, est la ville principale du Latouka et compte trois mille maisons, toutes fortifiées et divisées en rues faciles à défendre, excepté la grande rue, à cause de sa largeur. Ces maisons ressemblent à celles des Baris, excepté qu'elles manquent du toit avancé qui permet de se reposer au dehors et à l'abri du soleil. La ville est entourée de très-fortes palissades sous lesquelles ont été ménagées des portes voûtées qu'on ferme tous les soirs.

Le premier chef en est Moy; le second, son frère Commoro, guerrier renommé, et le troisième Adda.

Les habitants sont les plus beaux sauvages que j'ai rencontrés. Ils sont grands, et diffèrent beaucoup des riverains du Nil Blanc par leur politesse et les agréments de leur physionomie. Ils sont fort braves et passent pour supérieurs à toutes les tribus qui combattent à pied; mais ils ne pouvaient pas repousser en plaine les attaques de la cavalerie des Akkaras, qui habitent dans l'Est, et font parfois des invasions chez eux. Les hommes n'ont d'autre parure que leur coiffure en forme de casque. Chaque tribu, dans cette région, se distingue des autres par sa coiffure. Celle de Tarrangollé est faite avec la chevelure laineuse entrelacée peu à peu de ficelle. C'est un travail qui exige une persévérance de plusieurs années. A mesure que les cheveux traversent le premier réseau, ils sont arrangés comme les premiers; en sorte qu'au bout d'un assez long temps, le sommet de la tête est surmonté d'une substance compacte qui a l'air d'un casque de feutre ayant environ un pouce et demi d'épaisseur. On y forme un rebord solide de la même épaisseur, en cousant les cheveux avec du fil. Le devant en est protégé de deux plaques de cuivre dont la plus haute a près d'un pied; puis ce casque est orné de verroteries, dont les plus recherchées sont en porcelaine rouge ou bleue. Le tout est entouré d'un cercle de cauris et surmonté de plumes d'autruche.

Les Latoukiens n'ont ni arcs ni flèches; leurs armes sont des lances, des massues à tête de fer, des sabres, et ce bracelet de fer garni de lames de couteau, dont nous avions vu l'équivalent chez les Nouers. Pour arme défensive, ils ont un bouclier en peau de girafe, fort dure bien que très-légère; ce bouclier a quatre pieds six pouces anglais de long sur deux pieds de large.

Les femmes, généralement fort laides, sont d'immenses créatures, très-robustes, pourvues de membres gigantesques, et atteignant cinq pieds sept pouces anglais. Elles portent aussi de longues queues par derrière, s'enduisent le torse de graisse et d'ocre rouge, ont par devant un petit tablier en cuir, et recherchent beaucoup les grains de porcelaine rouge ou bleue.

Le grand chef, Moy, qui me fut présenté par Ibrahim, m'amena sa femme favorite Bekké, la plus jolie femme sauvage que j'aie pu voir, malgré ses cheveux coupés ras et enduits d'ocre rouge, et malgré son tatouage. Elle trouva, ainsi que sa fille, fort risible que je n'eusse qu'une femme, et elle conseilla très-cordialement à Mme Baker de se faire raser la tête et arracher les quatre dents de devant, afin de se faire traverser la lèvre inférieure, comme toutes les lionnes du Latacka, par un tube de verre ayant la forme et la longueur d'un crayon. C'est un usage d'ailleurs commun à toutes les femmes des tribus sur le bord du Nil Blanc.

Tandis que chez nous une famille de filles charmantes est ruineuse en raison même du nombre dont elle se compose, ici les filles sont une valeur. Les frais de leur toilette sont nuls, et chaque femme jeune et vigoureuse est payée dix vaches à son père. Cependant les Latoukiens tiennent plus à leurs vaches qu'à leurs femmes. Ils viennent tout récemment d'en donner une preuve éclatante.

La troupe de Mohamed-Her avait attaqué un village prudemment respecté par celle d'Ibrahim. Elle avait, sans grande résistance, enlevé, pour les réduire en esclavage, les femmes et les enfants; mais, quand les Latoukiens la virent emmener aussi leurs vaches, ils étaient devenus furieux. Les gens de Mohamed, bravement attaqués, cernés dans un défilé, poussés vers un gouffre, précipités de cinq cents pieds de haut par les assaillants, avaient tous été tués, avec deux cents auxiliaires qui s'étaient joints à leur entreprise. Presque seuls, Mohamed-Her et Bellaal, échappés au massacre des leurs, étaient rentrés au camp.

« Où sont ceux qui m'ont abandonné? demandai-je solennellement. — Tous morts, me répondit-on. — Ils auraient mieux fait, répliquai-je, de rester avec moi que de devenir la pâture des vautours. » Et j'ajoutai avec emphase : « Il y a un Dieu. » Cette terrible catastrophe, si voisine de la malédiction que j'avais prononcée, fit croire à tous que j'y étais pour quelque chose, et l'on me redouta.

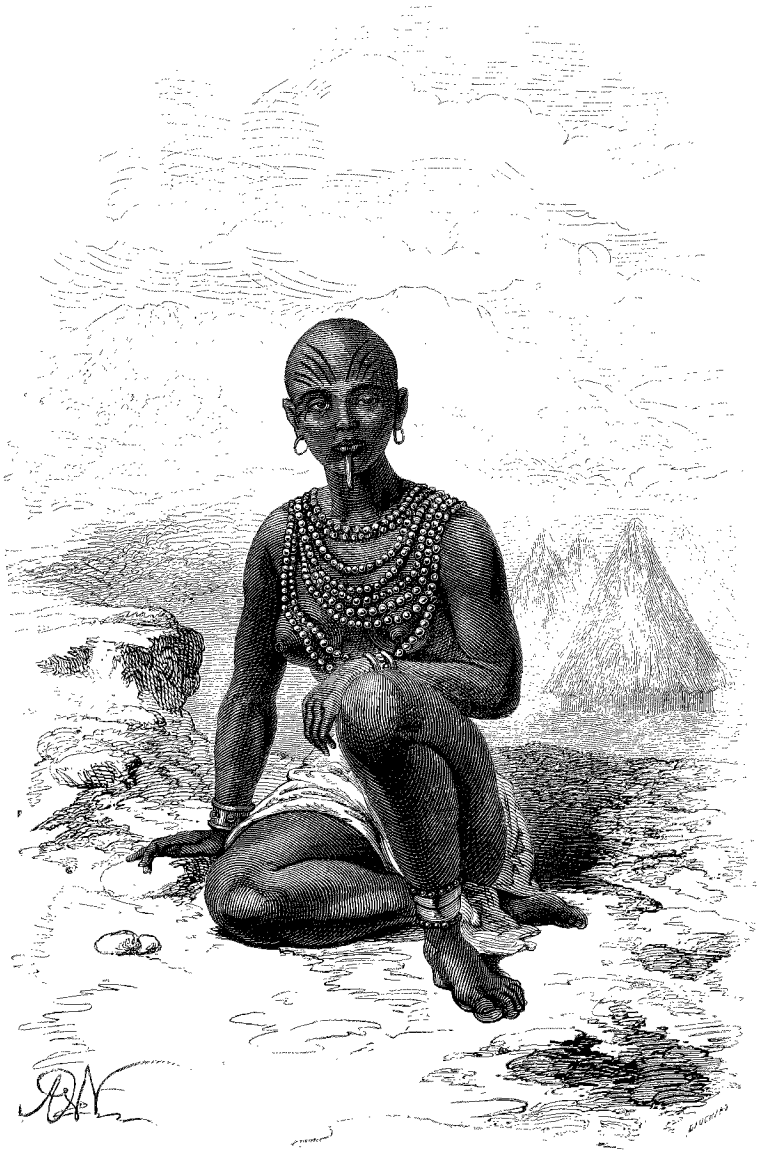
Malheureusement, enorgueillis de leur victoire, les Latoukiens devinrent menaçants pour tous les blancs. En l'absence d'Ibrahim, qui alla querir à Gondokoro

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des munitions, j'eus infiniment de peine à empêcher la ville de Tarrangollé et le voisinage de se soulever contre nous, et de nous envelopper dans le châtiment dont les Latoukiens voulaient punir l'insolence des gens d'Ibrahim. Aussi, pour n'être plus compromis par la société de ces derniers, je dus prendre le parti d'établir mon camp hors de la ville.

Ce fut bientôt fait; et comme les naturels ne voulaient me vendre ni chèvre ni bœuf, quoique chaque matin je visse sortir de la ville dix mille têtes de bétail se rendant au pâturage, je dus, pour varier la nourriture de lait, de blé et de volaille que je pouvais acheter assez abondamment, compter sur ma chasse. Heureusement, le gibier à plumes ne manquait pas sur les bords de la rivière qui passe à un mille de Tarrangollé. Elle est large de quatre-vingts mètres, mais a, dans les grandes eaux, à peine trois pieds de profondeur. J'y tuais souvent, avant déjeuner, une douzaine de canards et autant de grues; souvent aussi des drakes et des oies, dont la tête était écarlate et les ailes armées d'éperon.

Un jour, les nogaras ou tambours battent, les trompettes sonnent; je me mêle en curieux à la foule, et bientôt je me trouve au milieu de la cérémonie d'une danse funèbre.



Bokké, femme de Moy, chef de Latouka. (— Dessin de A. de Neuville.

Les célébrants ont un costume original. Une douzaine de grandes plumes d'autruche orne leurs casques; des peaux de léopards et de singes noirs et blancs sont suspendues à leurs épaules; de grandes clochettes en fer, attachées à une ceinture de cuir, sont au bas de leurs reins, que les danseurs remuent avec les contorsions les plus ridicules; une corne d'antilope, nouée à leur cou, leur sert, quand leur agitation est au comble, à pousser des sons qui tiennent des cris de l'âne et du hibou. Tout le monde hurle à la fois, et sept vogaras, d'inégale grandeur, font la basse dans ce concert infernal.

Les hommes, en grand nombre, exécutent une espèce de galop où ils brandissent leurs lances et leurs massues, en suivant, sur cinq à six de profondeur, les mouvements d'un chef qui danse à reculons. Les femmes, en dehors du galop, s'agitent avec lenteur, en poussant des cris plaintifs et discordants. Plus loin, une longue file d'enfants et de jeunes filles, la tête et le cou enduits d'ocre rouge et de graisse, portant des colliers et des ceintures de verroteries, battent la mesure avec leurs pieds, et font résonner les anneaux de fer de leurs jambes en accord avec la batterie des nogaras. Enfin, une femme courait sans cesse à travers les danseurs, saupoudrant leurs têtes avec de la cendre de charbon de bois, qu'elle transportait dans une gourde.

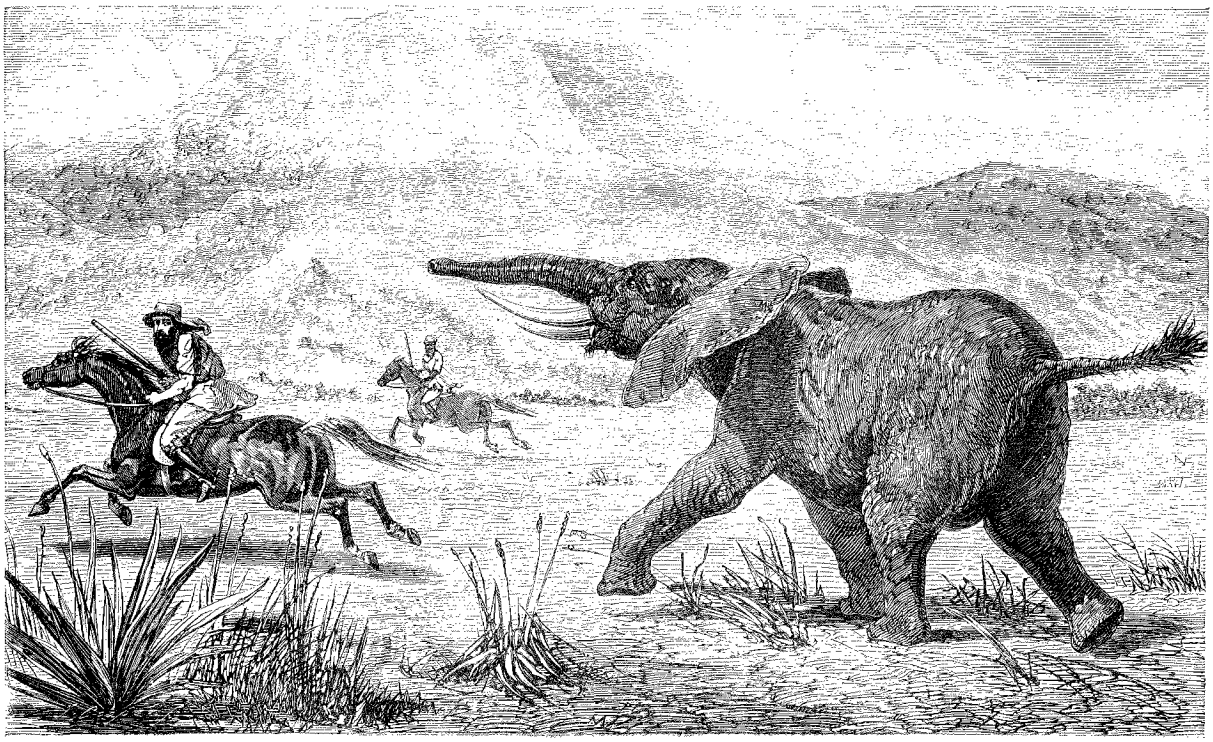
Cette cérémonie devait se continuer plusieurs semaines, en l'honneur d'un assez grand nombre de malheureux qui récemment étaient morts sur le champ de bataille. Et cependant, quand je questionnai longuement Commoro à ce sujet, il ne put m'expliquer, ni pourquoi on honore ceux qui sont tués à la guerre, ni pourquoi on déterre les os de ceux qui ont péri chez eux. Il ne croyait pas l'homme plus intelligent que le bœuf, ne se faisait aucune idée de la vie future, n'avait pas foi aux esprits, et pensait que les hommes ne sont bons que lorsqu'ils n'ont pas assez de force pour être méchants.

Dans les excursions que je fis autour de Tarrangollé, je pus constater que presque partout, à la surface de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre, on trouve du fer d'excellente qualité. Aussi les Latoukiens sont-ils d'habiles forgerons, malgré l'état primitif de leurs instruments. Une branche fourchue de bois vert leur sert de pinces; des pierres de dimensions différentes, voilà l'enclume et le marteau; pour faire leurs soufflets, ils prennent deux pots d'un pied de profondeur à peu près; au fond de chacun, ils adaptent un tube en terre d'environ deux pieds de long, dont une extrémité est insinuée dans un feu de charbon de bois; les pots ont leur orifice recouvert d'un cuir lâche, fort souple, bien enduit de graisse, au centre duquel est noué, à angle droit, un bâton long de quatre pieds; à ces deux bâtons, le souffleur imprime un mouvement perpendiculaire très-rapide et qui produit un fort courant d'air. C'est avec ces outils que les Latoukiens produisent des fers forgés qui étonneraient nos ouvriers anglais.

Ils font d'excellentes molottes, c'est-à-dire des houes de fer, scrupuleusement éprouvées, soigneusement taillées en cœur, comme les bêches de nos mineurs, et dont le manche a ici de sept à dix pieds de longueur. Comme cet instrument est le seul que ces sauvages emploient à l'agriculture, il est fort estimé par eux. Le long du Nil Blanc et jusqu'à l'Ounyoro, les molottes forment le principal objet d'échange, soit contre l'ivoire ou contre des bœufs. Sans molottes ou sans femmes à troquer, il est à peu près impossible, dans cette région, de se procurer du bétail; aussi ces articles d'échange forment-ils une



Baker poursuivi par un éléphant blessé.

des portions les plus recherchées du butin qu'on se propose d'obtenir par les razzias.

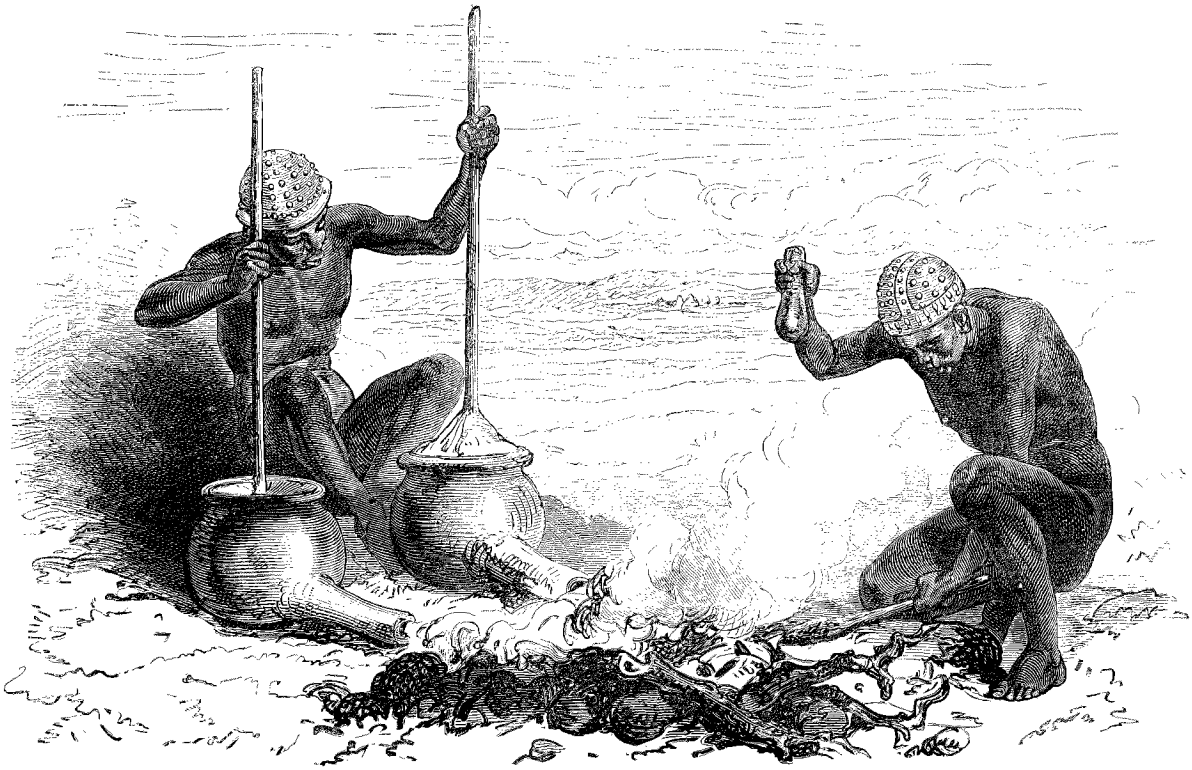
Plusieurs fois durant mon séjour dans le Latouka, j'ai eu occasion de chasser des éléphants sans en pouvoir tuer beaucoup, quoiqu'ils y soient assez nombreux. Un jour qu'Adda, le troisième chef de Tarrangollé, s'était enrôlé à mon service pour une battue, nous rencontrâmes une grosse bande de ces animaux; j'en blessai un deux fois en galopant; mais ma poursuite ne me laissait pas le loisir de recharger mon arme : la bête se tourne sur moi, je me sauve; un de mes gens m'apporte une carabine avec laquelle je blesse une troisième fois l'éléphant à l'omoplate; il fond sur moi, je m'esquive et me trouve en face d'une colonne serrée de dix-huit éléphants. J'en poursuis un sans réussir à l'atteindre; mais, en revenant sur mes pas, je rencontre mon blessé, qui me charge; je le poursuis encore près de deux heures; enfin je le blesse de nouveau, il s'élance furieux sur moi; tous mes gens m'avaient abandonné; mon cheval était rendu de fatigue, et je ne réussis à m'échapper qu'en trompant l'éléphant par un heureux détour. Cet animal mourut dans la nuit. Les habitants de Tarrangollé mangèrent sa viande et ceux de Ouakkala m'évitèrent la peine d'emporter ses défenses.

Traduit de l'ouvrage de sir Samuel Baker par

J. Belin de Launay.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forgerons latoukas (voy. p. 16). — Dessin de A. de Neuville.

VOYAGE A L'ALBERT N'YANZA OU LAC ALBERT

(LE LOUTA-N'ZIGÉ DU CAPITAINE SPEKE),

PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER [1].

1861-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

IV

Du bassin du Saubat à la frontière de l'Ounyoro, royaume de Kamrasi.

J'étais fatigué de mon inaction et des querelles où, depuis le retour d'Ibrahim, l'insolence des Turcs m'exposait continuellement à être entraîné avec les quinze poltrons qui étaient restés sous mes ordres, lorsque des gens envoyés par le canton d'Obbo arrivèrent portant des présents « à l'homme blanc qui ne recherche ni l'ivoire ni les esclaves. » Ibrahim prit la résolution de se mettre en rapport avec cette tribu, qu'on disait pacifique, et je partis avec lui, laissant mon camp et mes bagages à la garde de cinq hommes que je recommandai à Commoro.

Durant dix-huit milles, la vallée de Latouka ressemblait à un parc. Après avoir franchi, au sud, une chaîne de montagnes, nous traversâmes la magnifique vallée de la Kanieti. Puis, trois autres journées de marche dans les montagnes, par d'étroites vallées où chaque cime porte un village fortifié, nous menèrent à une ligne de faîte, qui atteint deux mille cinq cents pieds au-dessus de la vallée de Latouka. A douze milles de là, nous arrivions au bourg principal de l'Obbo.

En regardant vers le sud-est, nous n'apercevions qu'un océan de montagnes, dont les pics s'élèvent à quatre ou cinq mille pieds au-dessus du niveau général du pays. Vers le sud, il n'y a pas de montagnes, mais des collines isolées; cependant le pays va en montant, et la direction générale des eaux vers le nord-ouest est très-perceptible et sans exception.

Les naturels de l'Obbo diffèrent de ceux du Latouka par le dialecte et par l'apparence. Ils ne sont entièrement nus que lorsqu'ils vont en guerre; alors ils se tatouent le corps en le zébrant de raies rouges et jaunes.

1. Suite. — Voy. page 1. — Page 3, sur la carte, et page 9, sous le portrait, on aurait dû, selon l'usage anglais, faire suivre le mot *sir* des prénoms du voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ordinairement, ils portent pour costume la peau d'une chèvre ou d'une antilope, jetée comme un manteau sur leurs épaules. Leurs traits, surtout le nez, sont bien formés. Leur coiffure, qui ne ressemble ni à celle des Latoukas ni à celle de Choggo, est fort propre. Les cheveux, tressés et retenus avec du fil, composent ici une queue plate assez semblable à celle du castor; une très-mince lanière de cuir brut borde cette queue pour lui conserver sa forme. Leur coiffure, comme celle des Latoukiens, demande plusieurs années pour atteindre son point de perfection.

Le pays est très-fertile, et produit en abondance des ignames, qui ont le goût de la pomme de terre; des fruits excellents, entre autres des espèces de prunes, du raisin et des pistaches; le tabac y réussit bien; mais la région est humide et fiévreuse. C'est ici que, pour la première fois, je me mis à fumer dans des pipes de fabrique indigène, plus petites et plus élégantes qu'ailleurs : j'espérais combattre ainsi l'influence malsaine du climat. Outre ces pipes, les naturels font, en poterie mal cuite et fragile, beaucoup de jarres d'une forme vraiment belle, quoiqu'elle ne soit travaillée qu'à la main, parce qu'ils ignorent la roue à potier et son usage. Les autres ustensiles, comme chez toutes les tribus du Nil-Blanc en général, sont en bois ou en calebasses desséchées. Leurs maisons sont construites comme celles des Baris.

Si les hommes de l'Obbo se couvrent les épaules et la poitrine d'une peau de bête, en revanche leurs femmes sont moins vêtues qu'ailleurs. Rejetant le petit tablier de devant et la queue de derrière dont s'ornent les femmes chez les Nouers, les Baris et les Latoukiens, elles se contentent d'attacher, à une ceinture au bas du torse, une petite frange de rognure de cuir, qui peut avoir quatre pouces de long sur deux de large. Les jeunes filles ne portent rien, excepté, quand leurs moyens le leur permettent, trois ou quatre rangs de petites perles blanches qui forment un tablier de trois pouces de long. Quant aux vieilles, elles vont, comme Ève, vêtues d'une ficelle, soutenant un bouquet de feuilles vertes. Quelques jeunes filles prudes portent ce bouquet faute de mieux, car la mode ne l'a pas adopté. Ce costume a pourtant l'avantage d'être toujours frais et propre. Ces femmes sont toutes modestes de contenance; plusieurs sont fort jolies, et leur nez est délicat de formes. En somme, elles ne ressemblent guère aux Latoukiennes.

Le chef de la tribu, du nom de Katchiba, est un brave homme, âgé d'environ soixante ans. Il est un peu sorcier, un peu bouffon, assez bon musicien et doux de caractère. Ses femmes sont nombreuses et distribuées dans les divers villages, de façon à ce que le chef soit partout chez lui. De même que les femmes des anciens patriarches, elles regardent comme un déshonneur de ne pas être mères. Aussi Katchiba a-t-il cent seize enfants, tous bien portants. A la tête de chaque village, il a mis un de ses fils. L'aîné d'entre eux, brave garçon, bien découplé, fut préposé à la garde de Mme Baker durant une excursion que je fis vers le sud, en compagnie de trois de mes hommes, pour aller reconnaître les rivières que je devais rencontrer sur mon passage.

Dans cette exploration, où je vis des éléphants par centaines, je passai à gué l'Akabi, qui n'assèche jamais; et je vis Parédjoke, village situé, comme les autres, sur un point culminant. Ce plateau, qu'habitent les tribus Choggo et Madi, est plus élevé que celui de l'Obbo; il a trois mille neuf cent soixante-six pieds anglais d'altitude.

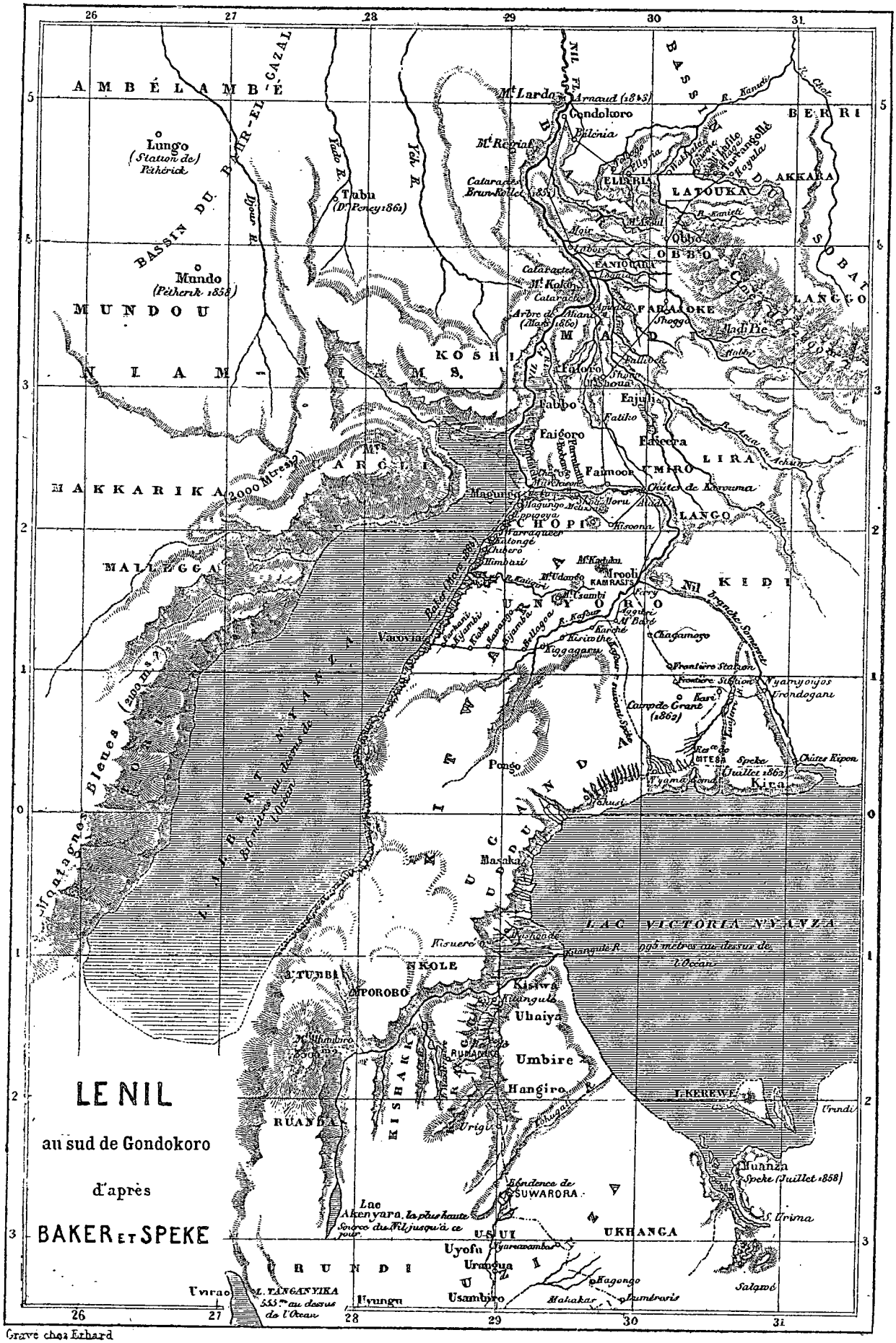
Le chef, qui me reçut d'une façon amicale, me confirma ce que m'avait dit Katchiba, que je ne pourrais pas en cette saison traverser l'Asoua; je revins en une journée à Obbo.

Durant mon absence, ma femme, installée dans une belle hutte, dont la porte était haute de quatre pieds, avait été fort bien traitée. Katchiba s'était mis aux petits soins pour elle, et, jour et nuit, un de ses fils avait monté la garde à la porte de la demeure.

Ordinairement, Katchiba, qui éprouvait de la difficulté à marcher, voyageait porté sur le dos d'un de ses vigoureux sujets, et suivi de deux hommes de rechange, qui servaient alternativement de guides et de montures. Une de ses femmes l'accompagnait, avec une jarre de bière, dont il buvait assez copieusement pour que, s'il faut en croire la chronique, il fût souvent nécessaire que deux hommes, au lieu d'un, prissent le soin de le porter. Un jour, sous prétexte d'en imposer à ses sujets et d'obtenir plus aisément de leur libéralité des poulets à l'usage de ma femme, il emprunta un de mes chevaux; mais l'animal peu accoutumé aux allures d'un tel cavalier le jeta assez rudement par terre, d'où Katchiba conclut qu'il serait plus sûr pour sa santé de se contenter de monter sur un âne, qu'escorteraient deux de mes hommes.

Du reste, il faisait, on peut le dire à la lettre, la pluie et le beau temps dans sa tribu, pouvoir que les indigènes reconnaissent généralement à leur chef, depuis le Latouka jusqu'au lac N'gami. Suivant la saison, Katchiba demande à ses sujets les denrées dont il a besoin. Dans la sécheresse, il leur dit : « Point de chèvres, point de pluie; » dans la saison pluvieuse : « Si vous ne me donnez pas de blé, vous n'aurez pas de beau temps. » Une fois, pendant mon second séjour à Obbo, ses sujets se soulevèrent parce que l'eau ne tombait pas. Katchiba vint me trouver : « Ils n'auront pas d'eau, dit-il d'abord, que quand ils auront fait mes provisions; » puis, changeant de ton, il ajouta : « Et vous, ne savez-vous pas faire tomber la pluie ? » Évidemment la crainte de ses sujets irrités le portait à me demander une consultation. Comme j'avais remarqué que, depuis plusieurs jours, des nuages montaient à l'horizon dans l'après-midi, je lui répondis que, suivant moi, d'ici à quelques jours il n'y aurait pas de pluie prolongée, mais bien quelques averses. « C'est justement mon avis! répondit-il enchanté. Si mes sujets m'amènent des chèvres ce soir et du blé demain, ils auront une averse dans quatre ou cinq jours; » puis il me fit siffler deux fois entre mes doigts, ce que je fis avec un bruit de locomotive; et il partit, ne doutant pas du succès de sa démarche et de mon intervention.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



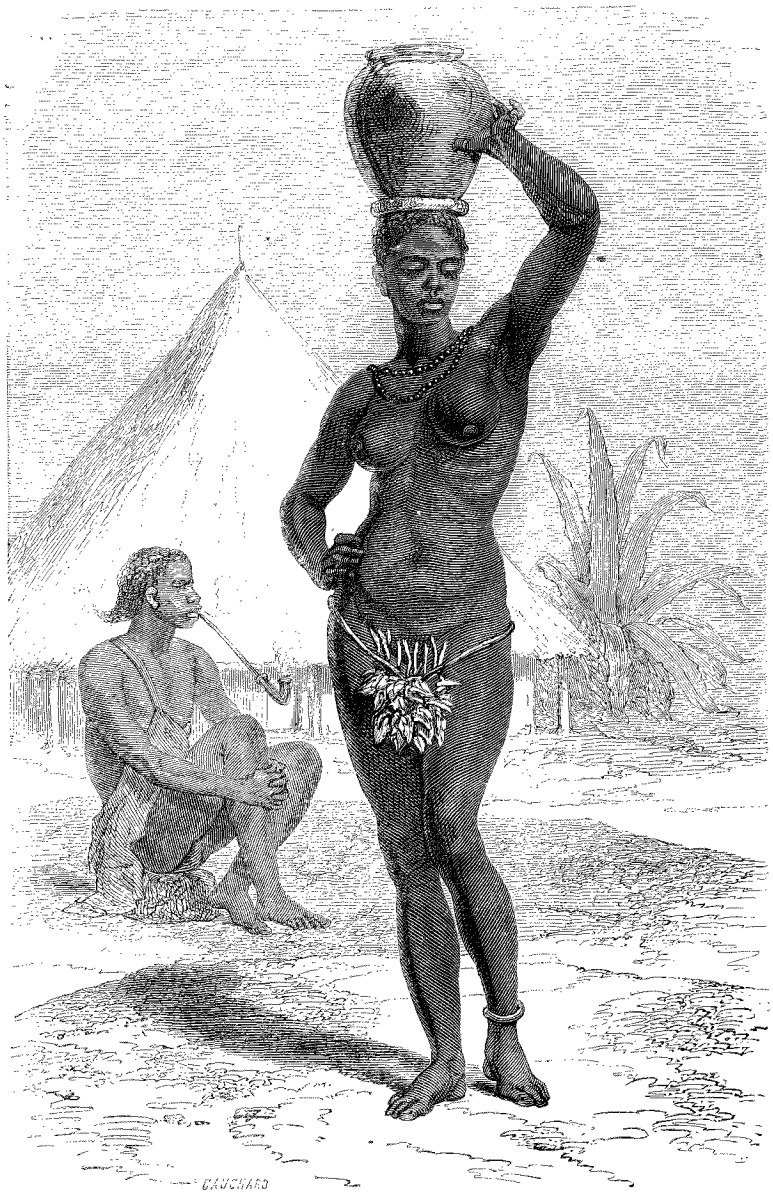
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 mai, après un séjour de plus de deux semaines à Obbo, nous repartîmes pour Tarrangollé. En route, nous tombâmes sur une bande de girafes. Ces animaux n'aiment pas les hautes forêts, qui peuvent recéler et cacher leurs ennemis. Je me mis à leur poursuite. Ils se jetèrent, après avoir traversé une plaine, dans un fourré, où j'aurais abattu un mâle sans mon cheval qui, ayant peur des coups de feu, m'empêcha de tirer, bien que je fusse à peine à dix mètres de plusieurs girafes. Enfin elles se dérobèrent dans une forêt d'épines entrelacées, et comme je me trouvais seul, à la nuit tombante, à trois milles de mes gens je cessai la chasse et revins sur mes pas.

De retour à Tarrangollé, la maladie commença à m'enlever mes bêtes de somme, et cette perte fut consommée irréparablement avant la fin de l'année, pendant notre second séjour à Obbo. Vers cette époque, pour la première fois, j'entendis parler du Mégoundo. C'était, me dit un naturel d'Obbo, nommé Ouani, un pays situé près d'un lac fort étendu, aux limites inconnues. De grands bateaux, montés par des blancs, y venaient, de contrées lointaines, apporter tous les simbis ou cauris, dont on se servait dans le Latouka.

Nous étions revenus depuis peu de jours à Tarrangollé, lorsque, sur la requête de Commoro, la bande d'Ibrahim se porta contr Kayalo. Ces nègres sont toujours à l'état de guerre et de pillage mutuels. Kayalo offrit une vive résistance, à laquelle prirent part les femmes, dont plusieurs furent tuées. Comme elles valent chacune de cinq à dix vaches, on respecte toujours leur vie, et toute la contrée fut indignée de ce que les hommes du nord n'avaient pas eu pour elles les égards accoutumés. Pourtant la bande d'Ibrahim, repoussée avec perte d'un homme, dut se contenter d'emmener pour butin deux mille têtes de bétail.

Suivant la règle, deux tiers de ce bétail revenaient à Courchid; le reste fut partagé entre les gens de sa bande, qui le troquèrent suivant les besoins ou le caprice de chacun.



Femme de la tribu des Obbos. — Dessin de A. de Neuville.

Cette razzia avait augmenté l'hostilité des Latoukiens contre les blancs; aussi, quand Ibrahim envoya l'ordre à ses gens de revenir le trouver à Obbo, me fallut-il suivre leur mouvement. Nous revenions à Obbo vers la fin de juin, et l'humidité me donna la fièvre, ainsi qu'à ma femme. Durant notre maladie, la hutte où nous demeurions fut tour à tour infestée de rats, de fourmis blanches et de serpents; puis de mouches, de moustiques et de punaises innombrables; enfin de scarabées énormes.

Le 18 juillet, Ibrahim, voulant faire une expédition dans le pays de Madi, les hommes d'Obbo, décidés à y prendre part, célébrèrent leur danse de guerre. Généralement ils étaient zébrés de raies rouges et blanches; parfois ces couleurs formaient d'autres dessins. Chaque guerrier était coiffé d'ornements de très-bon goût en cauris, et de panaches de plumes d'autruche retombant sur les épaules (voy. p. 36). Après la danse, Katchiba, par un long discours fort énergique, excita l'ardeur martiale de ses sujets; mais, quand il fut seul avec moi, il déplora la conduite d'Ibrahim, qui attirerait infailliblement la ruine sur l'Obbo; car, après son départ, les hommes de Madi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Baker reconnu et déclaré frère de Speke par les envoyés de Kamrasi (voy. p. 23). — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne manqueraient pas d'y venir prendre une terrible revanche.

Cependant mon influence s'établissait de plus en plus. J'avais guéri, par mes médicaments, les naturels de l'Obbo et les gens d'Ibrahim. Jamais, quand je pouvais leur donner ce que leurs besoins réclamaient, je ne le leur avais refusé. Trois des hommes qui m'avaient abandonné à Gondokoro pour se réunir à la bande de Mohamet-Ouat-el-Mek, étaient morts depuis dans une expédition. Cette nouvelle rapprochée du sort qui avait frappé ceux qui à Latome m'avaient quitté pour se joindre à Mohamet-Her, ne laissait aucun doute aux Arabes sur la puissance occulte que j'exerçais. Les nègres étaient assurés que je pouvais produire de la pluie comme Katchiba lui-même. Ma femme s'était fait aimer par les soins qu'elle donnait aux femmes et aux enfants. Bref, dans les querelles et les différends, c'était toujours à notre arbitrage qu'on s'en remettait. Je me décidai donc à entreprendre mon voyage vers l'Ounyoro, en compagnie d'Ibrahim, mais à condition que j'aurais le commandement des porteurs qu'il me fournirait et des cent hommes dont il serait accompagné, enfin que les querelles et le pillage seraient formellement évités.

Nous partîmes de l'Obbo le 5 janvier 1864, bien que ma femme fût très-malade et que je me sentisse presque mourant. Nous passâmes l'Attabi et, trois jours après, l'Asoua. Ce torrent, terrible quelques mois auparavant, n'avait plus que six pouces de profondeur. Sur un banc de sable qui se trouvait au milieu même du lit de la rivière, nous aperçûmes un troupeau d'élégantes antilopes Mehedehet. Je m'en approchai avec précaution et je tuai le plus gros mâle de la bande; il pesait bien cinq cents livres. Cette provision de viande fraîche causa la joie la plus vive à mes gens. Il avait environ treize mains de hauteur, et le pelage brun et rude comme le cerf Samber des grandes Indes.

Les conditions pacifiques qu'avait acceptées Ibrahim ne concernaient que l'Ounyoro. En conséquence, les Arabes, dès leur passage dans le Faredjoko, avaient pillé les greniers; après avoir franchi l'Asoua, ils firent une razzia qui leur coûta la vie de leur porte-drapeau, mais leur valut trois cents têtes de bétail et beaucoup d'esclaves.

Arrivés à Shoua, nous aperçûmes, à près de vingt-cinq milles dans le nord-ouest, le camp de Debono. Ce pays est admirable, très-fertile, et ses habitants ont l'air fort doux; mais les ravages qu'exerçaient les gens de Debono leur avaient fait quitter la plaine. On y récoltait beaucoup de sésame.

J'appris alors que le lieutenant de Debono, Mohamet-Ouat-el-Mek, en compagnie de ceux qui m'avaient quitté à Gondokoro, et de Rionga, le frère et l'ennemi mortel du roi de l'Ounyoro, avait récemment surpris et pillé les gens de Kamrasi. Ce dernier était donc fondé à soupçonner que ces Turcs, qui venaient de ravager son pays, avaient ainsi agi sous les ordres ou d'après les indications de Speke. Du reste, on n'aimait pas le roi de l'Ounyoro dans le Shoua. Deux jours après notre établissement, tous les porteurs qui m'avaient suivi depuis Obbo désertaient en masse, plutôt que de me suivre chez lui.

Heureusement Ibrahim avait jusqu'alors pu réussir à se procurer de l'ivoire. Il en avait besoin. Je lui en promis cent cantars, ou dix mille livres pesant, s'il consentait à m'accompagner jusque chez Kamrasi. Le marché lui convint et nous partîmes de Shoua le 18 janvier. J'avais confié en secret à l'honnête Turc que le pays de Kamrasi pourrait bien un jour m'appartenir; que par conséquent il ne devait y tolérer de la part de sa bande ni pillage ni exaction; que tout devait être soumis à mes ordres, et qu'à ce prix les cent cantars d'ivoire promis, et plus encore, lui seraient assurés. Après cinq jours de marche, tantôt à travers des contrées pittoresques, semblables à des parcs de plaisance, tantôt au milieu de savanes marécageuses ou d'herbes, où le feu seul nous ouvrait un sentier, — quelquefois aussi à l'ombre de forêts presque vierges, — nous atteignîmes, le 23 janvier, les rives du Somerset ou Nil-Blanc issu du lac Victoria. J'y rencontrais le frère de Rionga, qui, nous prenant pour les gens de Mohamet-Ouat-el-Mek, se réjouissait de notre venue, sur laquelle il comptait pour attaquer Kamrasi.

Le Somerset avait ici cent cinquante mètres de largeur et se précipitait vers l'ouest par une série de chutes plus ou moins considérables. Les naturels, réunis sur la rive opposée, nous suivaient en paraissant nous défier. Enfin, nous arrivâmes à la cataracte de Karouma; et au-dessus du gué, sur l'autre voie, nous pûmes apercevoir le village d'Atada.

V

Des rives du Nil (branche Somerset), à celles du lac Albert.

De la rive gauche du Somerset, dont les sujets de Kamrasi couvraient tous les points élevés, se détacha bientôt un canot contenant des parlementaires, car le bruit de la cataracte empêchait nos voix de se faire entendre à travers le fleuve. Je chargeai Bachîta de leur expliquer, que le frère de Speke était venu de son pays rendre visite à Kamrasi et lui apporter des cadeaux précieux. « Pourquoi, demanda-t-on, a-t-il amené tant de gens avec lui? — Parce que, répondit Bachîta, le nombre de ses présents est tel qu'il l'oblige à se faire suivre d'une grande quantité de porteurs. — Voyons ces présents, » dit le chef. Pour la circonstance, j'avais revêtu un vêtement pareil à celui de Speke, et, montant sur une roche à pic presque perpendiculaire, je saluai la foule rangée sur le rivage opposé; et agitant mon chapeau pendant ce temps, Bachîta proclamait que ma femme m'avait accompagné pour remercier avec moi Kamrasi, au nom de Speke et de Grant, qui étaient revenus chez eux sains et saufs. Puis m'avançant avec Mme Baker au-devant des parlementaires, je leur présentai des cadeaux en leur demandant à être conduit immédiatement devant Kamrasi. Mais ils m'apprirent que ma présentation ne pouvait avoir lieu qu'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

près le retour d'un messager envoyé à M'rouli, la capitale, située à trois journées de marche, attendu que, l'année précédente, des hommes se disant les amis de Speke avaient abusé d'une réception amicale pour attirer comme alliés les gens de Rionga et pour piller ensemble l'Ounyoro, où ils avaient tué trois cents hommes au roi. Alors je déployai un magnifique tapis de Perse, de superbes colliers, en déclarant que je les avais apportés pour Kamrasi, mais que j'étais décidé à les porter à un autre chef puisqu'on s'opposait à mon passage. « Ne partez pas ! ne partez pas ! » s'écria le chef de l'ambassade. Il m'expliqua le dilemme qui pesait sur ses compagnons et sur lui. S'il me laissait partir, ou s'il me laissait entrer dans le pays sans permission expresse, Kamrasi les ferait tous décapiter et détruirait le village d'Atada. Certes leur situation me trouvait fort sensible ; mais, ce qui me touchait encore plus, c'est que nous étions sans provisions et que, depuis la veille, nous n'avions rien eu à manger. J'essayai donc de fixer une heure, avant laquelle toute ma bande devrait être transportée de l'autre côté de l'eau. Peine inutile. Le temps se passa sans qu'on se fût mis d'accord. Alors je proposai d'aller sur la rive gauche seulement avec ma femme et mes domestiques, que ma dignité ne me permettait pas de laisser derrière moi. Cette demande ne fut accordée qu'en partie. Cependant j'obtins d'emmener trois hommes avec nous ; Ibrahim, Richarn et Saat furent donc embarqués avec ma femme et moi, en qualité de domestiques. Le reste devait se tenir prêt à passer le fleuve à la nage, au premier bruit de trahison, en poussant devant eux leurs armes, posées sur des paquets de roseaux papyrifères. De plus, parmi les paquets de cadeaux, je mêlai un certain nombre de carabines empaquetées et cinq cents cartouches à balle. C'est dans cet équipage que je réussis enfin à fouler, à ma grande joie, le sol de l'Ounyoro.

Le lendemain j'eus encore la permission d'appeler à moi trois hommes armés de plus, sous prétexte de leur faire conduire au marché trois bœufs qu'on dépeça, pour que nous puissions échanger leur viande, contre les denrées nécessaires à notre nourriture.

Tandis que, sur la rive droite du Somerset, la population est entièrement nue, sur la rive gauche, elle est vêtue. Les hommes portent ici des robes d'étoffe faite d'écorces. Elles sont arrangées de diverses façons ; mais en général elles rappellent la toge soit des Arabes soit des Romains. Les femmes et les filles sont décemment couvertes de jupons courts à double jupe. Beaucoup d'entre elles ont les seins nus ; mais d'autres portent un morceau d'étoffe jeté comme un plaid sur les épaules et sur la poitrine. Cette étoffe est faite avec l'écorce d'un espèce de figuier. On la détache de l'arbre par grands morceaux ; quand ceux-ci ont été assez longtemps dans l'eau, on les en retire, on les frappe à coups de maillet et on en forme ainsi une étoffe qui est douce au toucher comme un tissu de coton, supérieure de qualité, ayant la couleur du cuir tanné, et ressemblant beaucoup à la cotonnade cotelée que nous nommons *corduroy*.

On prépare aussi la peau de chèvre de façon à la rendre aussi douce que la peau de chamois.

Outre les étoffes et les vêtements, les habitants de l'Ounyoro travaillent habilement le fer et la poterie.

Les forgerons ne s'y servent plus de pierres au lieu de marteaux comme dans le Latouka, mais ils ont de vrais marteaux en fer. Leurs soufflets sont, il est vrai, aussi primitifs que ceux que nous avons décrits précédemment; cependant les ouvriers ont l'adresse de transformer les grossiers fils de cuivre et d'archal, qui leur viennent de Zanzibar, en des fils fort minces. Ils font même d'assez bonnes aiguilles.

Leur poterie surtout prouve la supériorité de leur industrie, et, à mon avis, la qualité de la poterie est le plus sûr indice des progrès qu'a faits une population pour passer de la barbarie à la civilisation. Dans le reste de l'Afrique, la calebasse est ordinairement la matière des ustensiles dont se servent les sauvages. Les gourdes à écorce fort dure donnent, à ceux qui les ont sciées en deux parties, des tasses; mais les calebasses diffèrent de figure et de dimension, donnent des vases de toutes les capacités, depuis la petite fiole jusqu'à la dame-jeanne contenant cinq gallons. Ces ustensiles naturels suffisent au besoin des tribus les plus sauvages; dans l'Ounyoro, elles ne servent que de modèles : on les y copie. Avec une terre à potier, noire comme le jais, et d'une belle qualité, ces sauvages fabriquent d'excellentes pipes, des tasses fort jolies, ainsi que des vases et des jarres de toutes les grandeurs, dont chacune rappelle une espèce de gourde, comme le chapiteau corinthien fait penser à une corbeille de fleurs.

Les huttes, construites en paille et en roseaux, ont vingt pieds de diamètre et une grande élévation ; à l'intérieur, elles ont l'air de paniers renversés, et de ruches à l'extérieur. Celle où avait été logée Mme Baker avait une porte de sept pieds de haut, mais n'en était pas moins fort sombre en dedans. Il en résulta qu'un jour, s'étant mise sur le pas de sa porte, pour y voir clair en se coiffant, la vue de sa longue chevelure blonde fit une sensation telle qu'en un clin d'œil la foule s'entassa en un cercle pressé, autour d'elle; ce qui l'obligea de rentrer au plus vite dans son gîte obscur.

Peu à peu je parvins à m'insinuer dans la confiance des naturels en leur prouvant que je connaissais bien réellement Speke et Grant par les détails que je leur donnai sur mes deux amis, et notamment, dès les premiers jours, en leur mentionnant la blessure de Grant, qui a perdu un doigt à Lucknow, lors de l'insurrection des Cipayes. Néanmoins j'attendais toujours l'arrivée du messager de Kamrasi, tandis que notre caravane restait sur la rive droite.

Enfin, le 29 janvier, arrivèrent les envoyés du roi, parmi lesquels se trouvaient trois des déserteurs de Speke. Je les reçus debout. Lorsqu'ils m'eurent examiné quelque temps, ils déclarèrent que j'étais bien le frère de Speke.

Je croyais donc toute hésitation terminée ; mais il s'en fallait bien; et l'on m'imposait encore un délai de quatre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours avant de me laisser pénétrer jusqu'à Kamrasi. Je répondis que tous ces délais étaient intolérables et que j'allais immédiatement partir. Cette menace, dont le résultat pouvait être le supplice de tous les chefs, les effraya au point qu'ils consentirent à faire immédiatement transporter tous mes gens sur la rive gauche; ce qui ne fut achevé que le lendemain.

Enfin le 31 janvier, nous quittâmes Atada, en traversant un pays bien cultivé et nourrissant de nombreux bananiers plus grands que ceux de Ceylan.

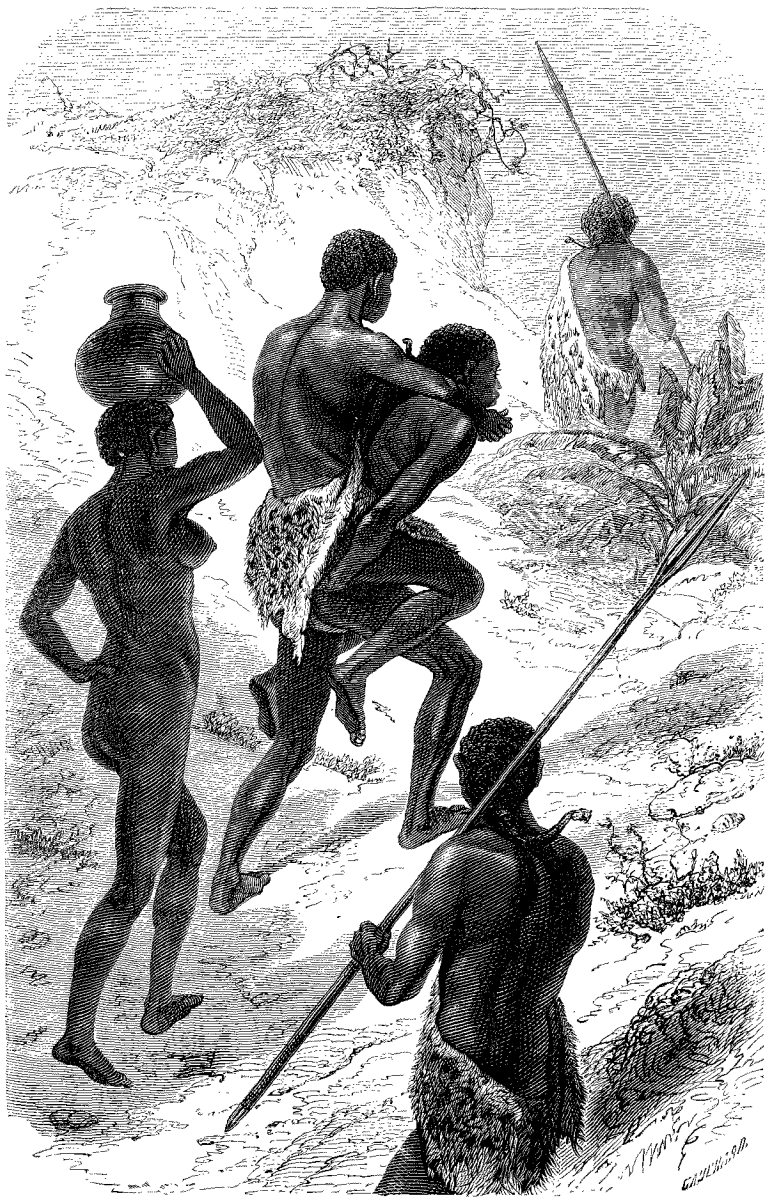
Jusqu'ici nous n'avions pu guère obtenir de renseignements sur ce Louta N'zigé, principal objet de nos recherches. La crainte empêchait d'en parler, jusqu'aux enfants; on n'avait même pas voulu nous dire à quelle distance il se trouvait; pourtant nous avions entendu dire qu'il est plus grand que le Victoria N'yanza, mais qu'il reçoit, comme celui-ci, des rivières qui ont leur source dans la grande montagne Bartouma, que l'on m'indiquait dans le sud-ouest. Cette appellation désigne certainement le mont M'fombira du capitaine Speke.

Ma femme et moi fûmes atteints de fièvres bilieuses au commencement de février. La poltronnerie de Kamrasi retardant notre voyage, nous clouait dans un lieu malsain et il me fallut encore menacer de m'en retourner pour obtenir d'avancer avec toute ma caravane et cinq des hommes d'Ibrahim. Enfin, le 10 février, nous arrivâmes à M'Rouli, capitale de l'Ounyoro.

Nous nous laissâmes transporter à la rive droite du Kafour, non loin de son confluent avec le Somerset. On nous y logea dans des huttes malpropres, situées au milieu d'un affreux marécage, où nous nous trouvions comme prisonniers, tandis que nos bagages avaient été retenus sur le bord opposé de la rivière. C'était cependant là que Speke et Grant avaient été aussi logés.

M'rouli, que nous avions aperçu en passant, n'est qu'un grand village de huttes faites d'herbe et de paille, sur le penchant d'une colline aride.

Le 11, l'arrivée de la nombreuse escorte du roi effraya tellement les Turcs d'Ibrahim que, sans le sang-froid que j'avais conservé, un combat se serait engagé. La fièvre m'avait assez affaibli pour que je dusse me faire transporter auprès de Kamrasi, ou plutôt de celui qui se présentait en son nom; car, durant toute cette période de mon voyage, ce lâche monarque avait si peur de nous qu'il fit jouer son rôle à notre insu par un tiers. Je trouvai celui-ci assis sur un tabouret de cuivre. Sans être noir, il avait le teint foncé d'un Abyssin et sa taille mesurait six pieds anglais. Il s'excusa des retards incommodes qu'il nous avait imposés, sur la trahison qu'il avait éprouvée l'année dernière de la part de la bande de Debono. Quand je le questionnai sur le Louta N'zigé, il se mit à rire, en me disant que ce lac ne s'appelait pas ainsi mais bien M'woutan N'zigé, et il ajouta que je ne pourrais m'y rendre que par une marche de six mois. — « Peu importe, répliquai-je. Je dois m'y rendre; car ma santé ne se rétablira que quand je serai près de ce lac; or c'est de ma santé et de ma conservation que dépend le traitement que l'Ounyoro peut attendre de l'Angleterre; car si je mourais ici, vous en seriez responsable. »



Sa Majesté Katchiba en voyage (voy. p. 18). — Dessin de A. de Neuville.

Alors il me proposa de l'assister contre Rionga, ce

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Escorte de Baker en route pour l'Albert N'yanza (voy. p. 26). — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que je refusai en maintenant le caractère pacifique de mon exploration; mais Ibrahim y fit moins de difficultés et conclut avec lui l'alliance du sang. Chacun des deux alliés se découvrit le bras, y fit une piqûre et lécha le sang de l'autre. A partir de ce moment, il y avait entre les deux contractants ligue offensive et défensive envers et contre tous, et la bande d'Ibrahim se sépara de ma caravane.

Quant à moi, je restais toujours malade sans pouvoir me soigner, parce que j'avais épuisé pour les autres toute ma provision de quinine. Chaque jour, le roi de l'Ounyoro, ou celui que je supposais tel, devenait plus exigeant. Mes cadeaux ne paraissaient produire d'autre effet sur lui que d'aviver sa cupidité. Aux reproches que je lui en fis, il répondit que je ne lui avais présenté que dix cadeaux, tandis qu'il en avait reçu vingt de Speke. Il alla jusqu'à me demander ma carabine ordinaire, ma boussole et ma montre : ce que je lui refusai.

Enfin, à bout de prétextes, il me dit du ton le plus calme : « Eh bien, comme je vous l'ai promis, je vais vous faire conduire au lac et de là à Shoua, seulement vous allez me céder votre femme. »

En ce moment, nous étions entourés d'un grand nombre de naturels, et tous les soupçons de trahison que j'avais nourris jusque-là, me parurent confirmés par cette insolente proposition. Animé de la pensée que, si cette heure devait être la fin de mon expédition, elle devait être aussi le terme de l'existence de Kamrasi, j'armai tranquillement mon revolver, et l'ajustant à deux pieds de la tête du roi, je dis à celui-ci, avec un mépris non déguisé, que si je pressais la détente, les efforts réunis de tous ses gens ne le sauveraient pas, et qu'il pouvait se regarder comme mort s'il s'avisait de répéter les inconvenantes paroles qu'il venait de proférer. J'ajoutai que dans mon pays, une telle insolence ne s'expiait que par le sang; que je voulais bien ne voir en lui qu'une brute sans conscience du bien et du mal, et que cette ignorance serait à la fois son excuse et son salut.

Ma femme, de son côté, bondissant de son siége, et exaltée par l'indignation, adressa à Sa Majesté un furieux petit discours en arabe, dont le monarque ne comprit sans doute pas un mot, mais dont le ton, l'accent et l'attitude de l'orateur, lui révélèrent parfaitement le sens. Bien plus, pour qu'il ne pût en ignorer le moindre trait, la femme de Bachîta, qui ressentait, toute sauvage africaine qu'elle était, l'outrage fait à sa maîtresse, se hâta de traduire au roi, en bon dialecte ounyoro, la véhémente allocution de la jeune Anglaise.

L'esprit d'indépendance et d'audace de la femme blanche, fut peut-être ce qui impressionna le plus le malencontreux potentat dans ce *petit coup de théâtre;* évidemment, il se repentit de sa proposition, et avec l'air du plus profond étonnement, il nous dit : « Pourquoi vous fâchez-vous? je n'ai pas voulu vous offenser; je croyais vous faire une politesse, comme j'ai l'habitude d'en faire à tous mes hôtes. Du moment que cette offre vous déplaît, n'en parlons plus; qu'il n'en soit plus question entre nous. »

Je reçus les excuses du monarque très-froidement, et me contentai d'insister pour notre départ immédiat. C'était le 23 février. Il y avait déjà quelques jours que Ibrahim était parti pour retourner à Shoua, emportant vingt dents d'éléphants, que Kamrasi lui avait données et laissant un petit nombre de ses gens à M'rouli. Il m'avait cédé Bachîta, dont j'avais besoin pour me servir d'interprète.

Comme nous nous avancions vers un village, en remontant le Kafour, nous en vîmes sortir plusieurs centaines d'hommes armés qui s'avançaient en vociférant. J'aurais craint une attaque, si je n'avais aperçu parmi eux des femmes et des enfants; cependant j'eus de la peine à faire partager ma tranquillité à mes gens, qui étaient toujours prêts à faire feu. En fait, ce n'était qu'une espèce de fantasia. Les nègres, se précipitant sur nous comme une nuée de sauterelles, dansaient et hurlaient autour du bœuf que je montais. Ils feignaient de nous attaquer, puis de se battre entre eux, et se comportaient comme des fous; même, se jetant sur un des leurs, ils le déchirèrent à coups de lance. Leur équipement était grotesque. Vêtus avec des peaux de léopards ou de singes blancs, ils portaient des queues attachées au bas de leurs reins, des cornes d'antilopes fixées sur leurs têtes, et des barbes postiches fabriquées avec les extrémités de plusieurs queues cousues ensemble. Ils avaient vraiment l'air de démons. C'était l'escorte que nous envoyait Kamrasi, pour nous accompagner jusqu'au lac; mais elle devait se trouver heureuse que nous n'eussions pas répondu par des coups de fusil aux honneurs qu'elle nous rendait si ridiculement (voy. p. 25).

En effet, quoiqu'elle fît partie de la garde royale, sur un coup de fusil que tira Saat, elle se débanda et se dispersa dans une terreur panique. D'ailleurs, elle pillait tout sur son passage.

Afin d'éviter un immense marais, notre marche s'était peu à peu éloignée du Kafour; mais il fallait le traverser, et nous atteignîmes le point où nous devions passer, au sortir d'une magnifique forêt de mimosas en fleurs. Ce marais n'avait pas, en cet endroit, un mille de largeur, cependant il était si profond, que par endroits nous enfoncions dans la vase jusqu'au cou, et dans d'autres nous devions nous mettre à la nage. Enfin, il fut franchi.

Le jour suivant, nous atteignîmes le Kafour : on le traversait sur une espèce de pont naturel, formé par les couches entassées des plantes aquatiques qui encombrent ce cours d'eau ; il avait bien deux pieds d'épaisseur. Je dis à ma femme de me suivre hardiment. La rivière, en cet endroit, avait quatre-vingts mètres de large. A peine en avais-je parcouru le quart que, me retournant, j'éprouvai l'horreur indescriptible de voir ma femme arrêtée, s'enfonçant peu à peu, au milieu des roseaux et tombant tout à coup comme foudroyée. Je la retirai de sa couche humide avec l'aide de plusieurs de mes gens; mais elle restait insensible et avait tout l'air d'un cadavre. Elle avait été frappée d'une insolation. Je la transportai dans un village voisin, où elle parut près de rendre le dernier soupir.

Cependant l'escorte continuait de danser et de hurler

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

autour de la pauvre agonisante; elle n'avait fait que nous gêner; ses pillages mettaient en fuite les habitants sur notre route, et nous réduisaient à l'impossibilité d'acheter ce dont nous avions besoin. Sa paresse nous obligeait à ne voyager que durant la plus grande chaleur de la journée, en perdant les moments précieux de la fraîche matinée; sa conduite me poussait à bout et je la menaçai de tirer sur elle, si elle ne se retirait pas. Enfin j'en fus débarrassé.

Quant à Mme Baker, elle continuait d'être insensible, et nous avancions comme une marche funèbre accompagnant un cadavre à sa dernière demeure. La nuit se passa sans qu'elle fît le moindre mouvement. Je me reprochais d'être la cause de sa mort, et je ne pouvais rien faire que de prier Dieu pour elle, en lui humectant les lèvres et en lui mettant des compresses d'eau fraîche sur la tête. Tout à coup, elle murmura « Dieu merci! » Elle sortait de son atonie, mais avec le délire; car elle était atteinte d'une fièvre cérébrale. Et pourtant, il fallait marcher, malgré la pluie qui tombait à torrents. Nous ne pouvions trouver de vivres qu'en changeant de place. Durant sept jours, malgré ma faiblesse, je marchai donc, et durant sept nuits, je veillai ma femme. Enfin, je tombai à côté d'elle, de fatigue et d'épuisement, et cette nuit-là mes hommes qui avaient mis des manches neufs à leurs pioches, cherchèrent un endroit pour y creuser une fosse. A ma grande terreur, quand j'ouvris les yeux, le soleil était levé; sans doute ma femme était morte. J'osais à peine tourner mes regards vers elle. Mais, quelle joie! sa respiration était naturelle. Elle se réveilla, elle me reconnut, elle était calme; Dieu l'avait sauvée!

Heureusement, la volaille pullulait dans le village où nous nous trouvions, et la paille de la hutte, où nous avions dormi, était pleine d'œufs frais. Nous y demeurâmes deux jours.

VI

L'Albert N'yanza. — Navigation sur ses eaux.

Enfin, du village de Parkani, nous aperçûmes à l'horizon, fort loin, vers l'ouest, s'élever les sommets des montagnes qui bornent le rivage opposé du lac tant désiré. J'avoue que, cette nuit-là, j'eus de la peine à dormir. Étions-nous donc si près du but que nous cherchions depuis plusieurs années, à travers tant d'obstacles, d'ennuis et de souffrances?... Avant le lever du soleil, j'éperonnai mon bœuf; c'était le 14 mars. Du haut d'une colline, je vis tout à coup une immense nappe d'eau se déployer devant moi : au dessous de moi, elle s'étendait sans limite au sud et au sud-ouest, étincelant comme une mer de vif-argent, sous les rayons du soleil de midi. Vers l'ouest, à une distance de soixante milles à peu près, des montagnes bleuâtres paraissaient sortir des eaux et s'élever à sept mille pieds de hauteur. Quel triomphe! L'Angleterre avait achevé de découvrir les sources du Nil, objet de la recherche des siècles. Je remerciai, au fond de mon cœur, Dieu qui m'avait soutenu jusqu'au bout. Trop de pensées sérieuses m'oppressaient, pour que je pusse pousser de vains cris de joie.

J'étais à 1500 pieds d'élévation au-dessus du niveau du lac et, du haut de ce massif de granit escarpé, je contemplais ces eaux bienfaisantes, ce vaste réservoir qui nourrissait l'Égypte et donnait la fertilité à une terre, où naturellement tout serait stérile. J'avais sous mes pieds ce lac, qui depuis l'aube de l'histoire assurait à tant de millions d'êtres humains des bienfaits de tout genre, — un des plus grands objets de la nature, — la seconde source du Nil!... Je résolus de lui donner un nom qui concordât avec celui dont Speke avait honoré le lac qu'il avait découvert; un nom illustre, rappelant d'une façon impérissable l'homme dont notre reine et l'Angleterre déplorent encore la perte. Le premier lac avait reçu le nom de Victoria; je voulus nommer celui-ci Albert.

L'escarpement du sentier qui devait nous y conduire était tel, que je me décidai à renvoyer immédiatement nos bœufs à Mégoungo, où j'avais d'ailleurs formé le projet de nous rendre par eau.

Nous descendîmes donc à pieds. Mme Baker, encore très-faible, chancelait à chaque pas et, de temps en temps, elle se courbait reposant sa tête sur mon épaule. Quant à moi, la fièvre m'avait fort affaibli. Nous n'allions donc que lentement, et nous mîmes deux heures à descendre du sommet à la plaine. Cette plaine avait environ un mille, du pied de la colline au rivage. Quand je fus arrivé là, sans penser aux crocodiles, je me précipitai dans l'eau et j'en bus à longs traits.

Nous étions parvenus à un village de pêcheurs, appelé Vacovia; nous nous y installâmes : tout y sentait le poisson, tout y faisait penser à la pêche, non pas à la pêche en miniature, qu'on pratique avec une ligne en crin et une mouche artificielle. Des lignes, épaisses comme le petit doigt, étaient étendues à terre pour sécher; les hameçons de fer, de cinq et six pouces de grosseur, qui les armaient, donnaient une idée formidable des monstres qu'ils devaient retenir; en dehors des huttes, étaient appuyés des harpons destinés à la prise des hippopotames; à l'intérieur, étaient rangés en bon ordre, une foule d'ustensiles à pêcher, solidement installés. Les lignes et les cordes des harpons étaient admirablement faites avec des fibres de bananier.

Nos gens, qui ne croyaient plus à l'existence de ce lac que nous cherchions depuis si longtemps, me regardaient avec stupéfaction et s'imaginaient que je les avais, à leur insu, menés à la mer, mais à une mer non salée. Avec deux chevreaux que me donna le chef de Vacovia, et un bœuf que j'avais acheté au chef de Parkani, j'offris à ma caravane un banquet somptueux pour fêter notre découverte.

Si l'eau du lac est douce, le sol de Vacovia est tellement saturé de sel, que la culture y est impossible. Fort probablement, le sel y est produit par la décomposition des plantes aquatiques; et, de fait, ce district a tout l'air d'avoir été jadis recouvert par l'eau. Aujourd'hui le sel,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanc, mais amer, en constitue la principale denrée commerciale.

Les canots dont on se sert sur la rive orientale, sont insuffisants pour entreprendre en ligne droite la traversée du lac, que les plus vigoureux rameurs ne peuvent effectuer qu'en trois ou quatre jours; mais, sur la rive occidentale, de fortes embarcations entreprennent ce voyage pour venir trafiquer à Mégoungo. Cette rive est occupée par le grand royaume de Mélegga, au sud duquel est celui de Djori. Sur le bord oriental, on trouve l'Ounyoro, l'Ouganda, l'Outourubi et le Karagoué. Ce dernier État touche au 2° de latitude sud. Là le lac tourne, dit-on, vers l'ouest, sans qu'on sache où il finit.

Il monte parfois à quatre pieds au-dessus du niveau qu'il avait lorsque nous l'avons vu. Il occupe une dépression profonde et même très-inférieure au niveau général du pays que nous avons traversé. Les affluents qu'il reçoit sont nombreux, et plusieurs doivent être considérables, car, avec un télescope, nous apercevions deux cataractes qui tombaient des montagnes et appartenaient à des cours d'eau fort importants, puisque nous les pouvions distinguer à la distance d'une soixantaine de milles.

Les crocodiles y abondent et ont une telle voracité que les femmes, quand elles vont puiser de l'eau, doivent éviter de s'y baigner jusqu'aux genoux.

La latitude de Vacovia est par 1° 15' de latitude nord.

Pendant huit jours, nous restâmes souffrants de la fièvre dans ce village, en attendant les canots, dont on ne retardait peut-être l'arrivée que pour nous extorquer le plus de verroteries possible. Enfin, nous les vîmes arriver. C'étaient deux pauvres embarcations découvertes. Dans l'une d'elles, je pratiquai un abri, une espèce de cabine qui pouvait nous garantir, tant bien que mal, du soleil ou de la pluie. Chaque barque était manœuvrée par quatre rameurs. Nous nous y embarquâmes par une belle matinée, sur l'eau la plus calme du monde, en faisant route vers le nord, avec une provision de poulets et de poisson séché.

Le plus grand nombre de mes hommes, y compris Richarn et Saat, et les négresses, avec Bachîta, étaient dans le grand canot; ma femme et moi dans le petit, où j'avais arrangé la cabine. Au moment où nous prenions le large, le chef de Vacovia, qui m'avait demandé des verroteries, les jeta dans le lac, afin d'obtenir en notre faveur l'aide des divinités du lieu, qui empêcheraient les hippopotames de submerger nos embarcations.

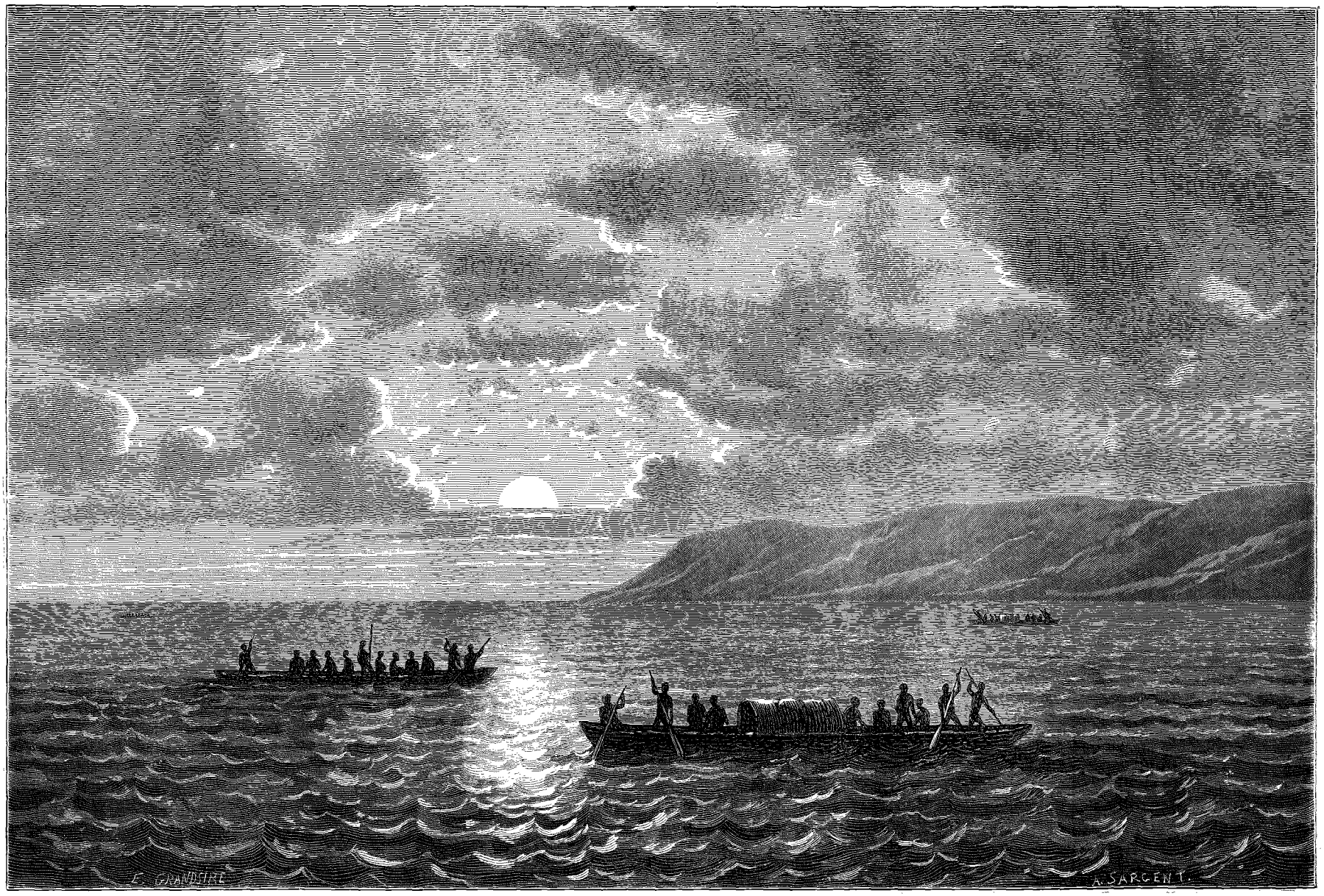
Pendant le premier jour, le voyage fut délicieux. Le lac était calme, le ciel couvert et le paysage charmant. Quelquefois on pouvait distinguer les montagnes sur la côte occidentale, et le lac semblait avoir une étendue infinie. Nous nous tenions à moins de cent mètres du bord oriental, et de temps à autre, nous longions des bancs de sable ou des bouquets de buissons qui s'étendaient, sur près d'un mille de largeur, entre l'eau et la base des collines; d'autres fois, nous passions au-dessous d'énormes rochers qui s'élevaient à pic à quinze cents pieds au-dessus des eaux. Alors, nous côtoyions le rivage et nous accélérions la navigation en poussant contre le roc avec des bambous. Toutes ces roches étaient de l'époque primitive, ordinairement de granit et mêlées en plusieurs endroits de porphyre rouge. Dans les interstices, croissaient de superbes arbustes de toute nuance, entre autres, des euphorbes gigantesques. Au-dessus des ravins chargés d'ombres se balançaient de gracieux dattiers sauvages, dont les panaches ressemblent à des plumes légères; leur présence révélait toujours celle de quelque filet d'eau scintillant sous le roc et la verdure.

Le prince royal des Obbos (voy. p. 18). — Dessin de A. de Neuville.

De nombreux hippopotames se jouaient sur les bas-fonds et, tant sur le littoral que sur les bancs de sable ou sur la grève, entre les buissons qui poussaient au-dessus de la marque des grandes crues, les crocodiles pullulaient, se chauffant au soleil.

Notre navigation se continua longtemps après la nuit tombée, et nous finîmes par atterrir non loin d'un village. Nous passâmes la nuit sur la côte; heureusement, j'avais eu soin de faire déposer les avirons à bord des canots, car, en nous réveillant, le lendemain matin, nous trouvâmes que tous les rameurs avaient disparu et que les habitants du village s'étaient esquivés. Je défendis que personne s'éloignât. Après avoir attendu une partie de la journée, comme le temps était précieux, je fis embarquer à trois heures; mais, nos gens ne sachant pas ramer, nous n'avançâmes guère, et ce fut avec peine que nous atteignîmes un promontoire au pied duquel se trouvait une petite grève. Nous y passâmes la nuit, au milieu d'une pluie battante, tandis que je songeais au moyen de sortir de cette impasse. Quand la matinée fut venue, malgré la pluie qui tombait toujours,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du lac Albert. — Dessin de Grandsire d'après Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je fis, à l'arrière de mon canot, un trou dans lequel j'enfonçai un aviron que j'attachai solidement avec des lanières coupées à une des grandes peaux de bœuf qui nous servaient de couvertures, et que l'eau avait suffisamment trempées; cela me fit un excellent gouvernail. Puis coupant deux bambous, je m'en fabriquai un mât et une antenne, où je suspendis, en guise de voile, un grand plaid écossais. Cependant, mes gens, découragés par leurs malheureux efforts de la veille et résignés à leur destin, me regardaient faire, refusaient de m'imiter et fumaient apathiquement leurs pipes.

Nous poussâmes au large, et mon canot partit droit comme une flèche, tandis que l'autre tournoyait comme la veille. Après avoir doublé deux caps, nous découvrîmes un village, une petite baie remplie de canots, une grève bordée de nègres qui, agitant leurs avirons au-dessus de leurs têtes, nous offraient leurs services en qualité de rameurs. Nous nous dirigeâmes vers eux, et ils envoyèrent six des leurs à l'aide de l'autre canot qui nous joignit bientôt. Leur premier soin fut d'enlever du mien le mât et l'antenne, dont ils ne comprenaient pas l'usage.

Comme nous naviguions de conserve, à quatre milles peut-être du rivage, un vent du sud-ouest se déclara tout à coup, les nuées s'amoncelèrent, le lac devint houleux, et tout annonça une rafale qui, suivant moi, devait nous atteindre une heure plus tard. Je fis donc ramer vigoureusement vers le rivage; mais l'apparence du lac se modifiait avec rapidité : l'eau était sombre, les vagues moutonnaient, et notre canot commençait à en embarquer. A un mille et demi de la côte, nous ne pouvions plus le diriger et, si nous n'avions pas eu assez d'ustensiles pour le vider à mesure qu'il s'emplissait, nous aurions été submergés. Enfin, à la suite de quelques coups de tonnerre, la rafale se déchaîna, accourant de l'ouest-sud-ouest et nous poussant droit à la terre. Les vagues devenues terribles se brisaient contre ma cabine, qui se trouva ainsi former un dérivatif à leur invasion. Le vent était épouvantable; la pluie, tombant à torrent, ne laissait plus apercevoir que le sommet des rochers; heureusement nous courions vers une grève Déjà nous touchions presque au rivage, lorsqu'une vague tombant sur nous engloutit le canot. Cependant il ne fut ni brisé, ni entraîné, et, dès que nous eûmes pris pied, nous pûmes l'attirer en sûreté sur le sable.

L'autre canot, que je pensais perdre, nous rejoignit au bout d'une heure d'anxiété.

Les environs de notre atterrage, quand la tempête se fut calmée, nous semblèrent magnifiques. Ils étaient animés par une cascade de mille pieds de haut que formait la Kaügiri, rivière sortie de cet énorme marais que nous avions contourné, puis traversé en partie sur le chemin de M'rouli à Vacovia.

Notre navigation se continua par de courtes journées; car, vers midi, la rafale et le tonnerre, éclatant régulièrement, nous forçaient à nous retirer sur le rivage.

Nous arrivâmes ainsi à Eppigoya, ville considérable, située dans une baie magnifique, au pied d'abruptes falaises, dont les pentes herbeuses étaient couvertes de troupeaux de chèvres. Néanmoins, à aucun prix, nous ne pûmes acheter un seul de ces animaux; en revanche, la volaille était à si bas prix que pour la valeur d'un schelling (1 fr. 25 c.), nous nous procurâmes cent cinquante poulets; nous y fîmes aussi provision de poisson salé, et de sel bien meilleur que celui que nous avions rencontré jusque-là.

Le dixième jour après notre départ de Vacovia, le lac n'avait plus qu'une largeur d'une trentaine de milles, mais en se rétrécissant, il gagnait en beauté. Le treizième jour, il n'avait plus que quinze à vingt milles de large, et nous touchions au terme de notre trajet.

Un rivage factice était formé par un immense lit de roseaux, ayant trois pieds de profondeur, mais sous lequel on ne trouvait pas le fond à vingt-cinq pieds. A travers ces roseaux qui s'étendaient à perte de vue, s'ouvrait un large canal d'un demi-mille, où s'étalait, dormante, cette eau du Somerset que nous avions vue si furibonde à Karouma. C'était à ne pas croire que ce fût la même.

Au débarcadère de Mégoungo, nous trouvâmes une foule de naturels qui nous attendaient en compagnie de leur chef et du guide Rébonga qui nous avait conduits de M'rouli à Vacovia. L'endroit, ombragé par quelques arbres énormes, nous parut délicieux. A un mille de là, sur un terrain plus haut, s'élevait la ville elle-même.

Pendant que Mme Baker se reposait à l'ombre, j'allai au bord de l'eau examiner les préparatifs que les naturels faisaient pour la pêche. Sur un espace de plusieurs centaines de pieds, les bords de la zone de roseaux étaient disposés de façon à ce que les gros poissons, qui entreraient dans l'espace où l'eau était libre près du rivage, ne pussent guère manquer d'être pris. Par intervalles, on avait placé des paniers d'environ six pieds de diamètre et de dix-huit pouces d'ouverture, d'où les poissons ne pouvaient plus sortir. Mes gens venaient de se procurer la moitié d'un poisson, dont un crocodile avait avalé l'autre partie. C'était un *baggera*, un des meilleurs poissons du lac, dont les débris pesaient environ cinquante livres. Il a la forme d'une perche, et extérieurement la couleur d'un saumon. Un autre que j'achetai, avait à peu près l'apparence d'une anguille, mais il était ovipare et, à la place où sont les pattes des sauriens, il avait quatre tentacules. Plusieurs variétés des poissons qu'on pêche ici pèsent au delà de deux cents livres.

Arrivés à Mégoungo, nous nous trouvions à deux cent cinquante pieds à peine au-dessus du lac, sur le sommet de la dernière colline, dominant la pente inclinée d'environ six milles de long, qui monte du lac au niveau d'un plateau dont l'altitude est d'environ cinq cents pieds au-dessus du lac. L'Albert-N'yanza se resserrait de plus en plus vers le nord, où, après avoir eu à peu près une largeur de dix-sept milles en face de Mégoungo, il se perdait sous une forêt de roseaux, large d'environ cinq milles et dont les teintes brillantes se prolongeant, à perte de vue, marquaient le cours du Nil

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à sa sortie du lac. Le fleuve, me dirent les indigènes, était navigable durant une très-grande distance; mais les canots de l'Ounyoro ne pouvaient pas s'y engager, parce que les rives en étaient occupées par des tribus hostiles et puissantes. Sa sortie était peut-être à dix-huit milles de l'embouchure du lac Somerset, ce qui s'accordait pleinement avec les renseignements obtenus par Speke. Il était donc si important de s'assurer que cette eau dormante, qui se rendait au lac, était bien celle que nous avions, comme lui, vue à Karouma, que du consentement de Mme Baker je pris la résolution d'en remonter le cours jusqu'à cette cataracte.

Le chef de Mégoungo me confirma d'ailleurs ce que j'avais jadis appris dans le Latouka et par la femme de Bachîta elle-même, c'est-à-dire, qu'il y avait eu une époque où les habitants du Karagoué apportaient à cette ville des bracelets de cuivre et des cauris.

Ainsi, quoique l'épuisement où je me trouvais et la fièvre qui me rongeait me fissent trembler les genoux, j'ordonnai qu'on préparât les bateaux, et nous nous embarquâmes pour remonter ce Somerset aux eaux à présent si calmes, et étendues sur une espace de cinq cents mètres. Elles se rétrécissaient rapidement; à dix milles en amont de l'embouchure, le fleuve n'avait plus que deux cent cinquante mètres; de chaque côté, il était resserré par une chaîne de collines, hautes de deux cents pieds. Ses eaux étaient claires et profondes, mais n'avaient pas encore de cours. Huit milles plus haut, la rivière n'avait plus en largeur que cent quatre-vingts mètres, et le courant, bien que faible encore, devenait visible. Enfin, au brusque tournant d'un angle, nous nous trouvâmes en face d'une puissante cataracte, dont le bruit retentissait au loin.

De chaque côté du fleuve s'élevait une muraille d'environ trois cents pieds, magnifiquement boisée d'arbres dont la verdure était de plus en plus intense et que dominaient, de distance en distance, les cimes des rochers. A travers une ouverture située immédiatement en face de nous, le fleuve, réduit à une largeur d'à peine cinquante mètres, s'élançait avec force et tombait d'un seul bond, d'une élévation perpendiculaire de plus de trente-cinq mètres, dans un abîme de rocs noirs, d'origine volcanique. La blancheur éblouissante de l'écume formait avec ce cadre un magnifique contraste. Les palmiers des tropiques et les bananiers sauvages ornaient le paysage. C'est la cataracte la plus imposante que l'on ait rencontrée sur le Nil et, en l'honneur de l'illustre président de la société anglaise de Géographie, je lui donnai le nom de Murchison.

A la gauche de l'endroit où s'arrêtèrent les bateliers, était un banc de sable absolument couvert de crocodiles étendus les uns près des autres en lignes parallèles, comme des troncs d'arbres prêts à être embarqués. J'en tuai un énorme. A ce bruit, nos poltrons de rameurs, tombant au fond du canot, le laissèrent dériver, et nous fûmes portés par le courant vers un lit de roseaux, où un hippopotame en souleva la quille. Dix-huit têtes de crocodiles sortirent à la fois de ce banc. Quel bon déjeuner pour eux si nous eussions chaviré!

Au village voisin, nous apprîmes que Rébonga était resté à Mégoungo; il nous avait adressé nos bœufs de selle; mais ces pauvres bêtes étaient dans un pitoyable état. Il fallut nous traîner péniblement le long de la rivière. Ma femme et moi, exténués par la fièvre, nous fûmes transportés dans l'île de Patouan qui peut avoir un demi-mille de long sur cent cinquante mètres de large. Une hutte dépourvue de toit et qui, l'orage éclatant, fut bientôt remplie d'eau, nous y reçut. Cette île, ainsi que les plus prochaines, était au pouvoir de Rionga et de son plus puissant allié Fowouka, deux ennemis mortels de Kamrasi. Ici le fleuve a près de deux cents mètres de large; son cours est de quatre milles à l'heure et il descend par une suite continuelle de cataractes.

Le sommet de la chute Murchison est à trois cent cinquante-cinq pieds plus bas que Patouan. L'île est inférieure de huit cents pieds à Karouma, qui se trouve ainsi à mille deux cent soixante-seize pieds au-dessus du niveau de l'Albert N'yanza, tandis que, de M'rouli à Karouma, durant une vingtaine de milles, le fleuve ne descend que de vingt pieds.

Cependant, privés de tous nos bœufs par la tsetsé, de nos rameurs et de nos portefaix par la désertion, nous nous trouvions en quelque sorte prisonniers dans Patouan. J'offris aux naturels de leur donner tout ce qui me restait de verroteries et de bagages, pour qu'on nous ramenât directement à Shoua; mais, au moment où je croyais avoir leur consentement, j'appris par Bachîta qu'ils complotaient simplement de s'approprier nos biens en nous abandonnant dans ce lieu désert où nous serions morts de faim.

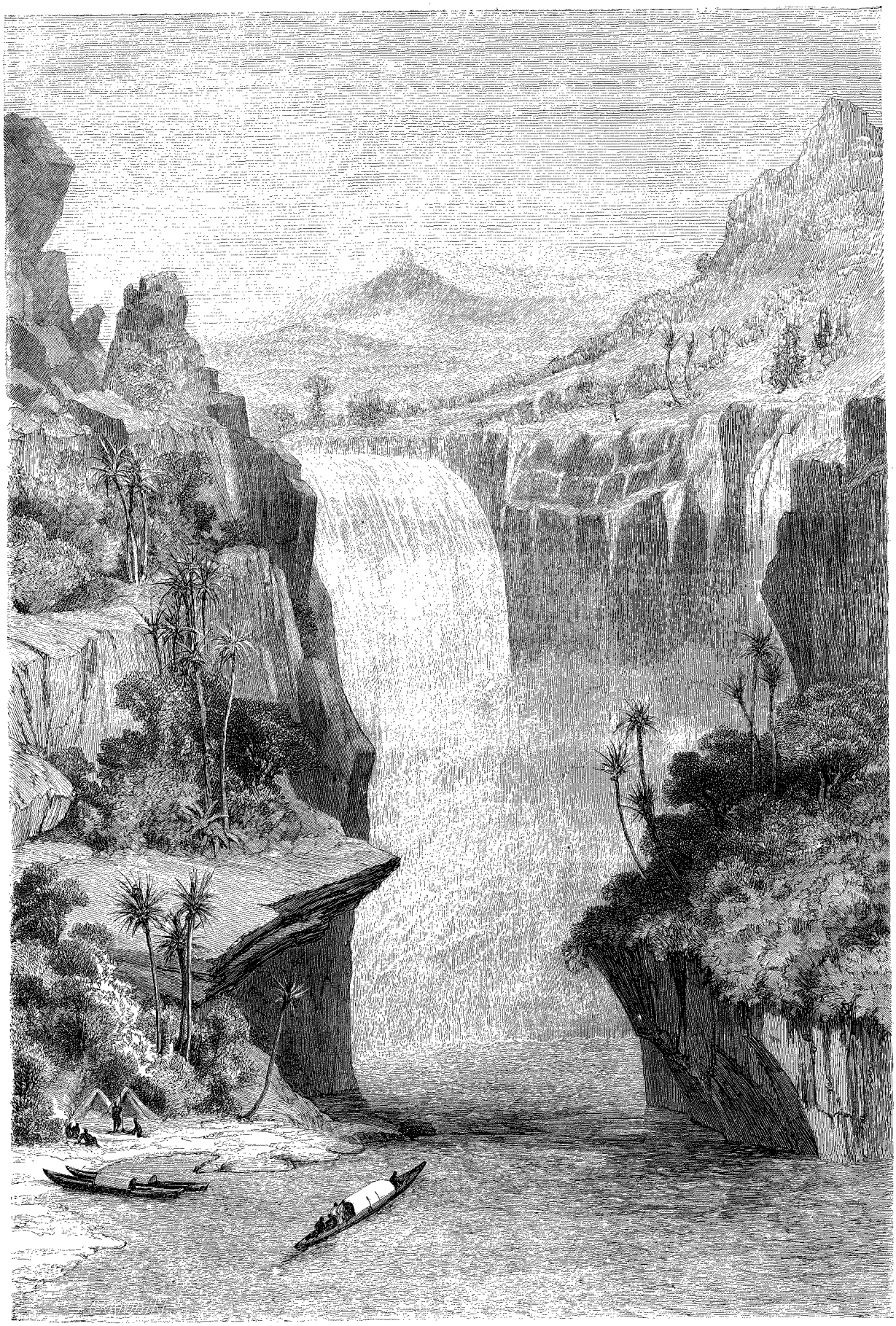
Je me hâtai donc de me transporter avec mes gens et mes bagages sur la rive gauche que désolait la guerre éclatée entre Rionga et Kamrasi. Là nous fûmes rejoints par Rébonga, chargé de nous conduire chez ce dernier souverain. Tout le pays que nous traversâmes était ravagé. En arrivant à un village nommé Kisouna, nous eûmes la joie d'entendre une salve qui répondait à la nôtre. C'étaient les dix Arabes laissés par Ibrahim à Kamrasi, sous les ordres d'un nommé Eddris. Tous vinrent, l'un après l'autre, baiser ma main et celle de Mme Baker. Ces hommes, qui jadis avaient voulu me chasser de Gondokoro, puis me faire un mauvais parti sur la route du Latouka, étaient maintenant ravis de nous retrouver vivants.

Traduit de l'ouvrage de sir Samuel Baker par

J. Belin de Launay.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grande chute du Nil, dite de Murchison. — Dessin de Grandsire d'après Baker.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lac Albert pendant un ouragan.

VOYAGE A L'ALBERT N'YANZA OU LAC ALBERT

(LE LOUTA-N'ZIGÉ DU CAPITAINE SPEKE),

PAR SIR SAMUEL WHITE BAKER [1].

1861-1864. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS INÉDITS.

V

Le faux et le vrai Kamrasi. — Arrivée à Shoua.

Peu après les événements précédents, nous prenions quelque repos dans une misérable hutte, quand l'on m'annonça la visite de Kamrasi, et presque immédiatement je vis paraître le personnage que jusqu'alors j'avais regardé comme le roi de l'Ounyoro. Mais, bien différent dans ses manières de sa dignité affectée d'autrefois, il m'aborda en riant aux éclats, comme si notre chétive apparence l'eût grandement réjoui : « Eh bien! s'écria-t-il, vous avez donc vu le M'woutan-n'zigé? Mais vous ne vous en portez pas mieux! C'est à peine si je puis vous reconnaître! ha, ha, ha!... » Je n'étais pas d'humeur à subir ses facétieuses railleries, et je me hâtai de lui déclarer que sa conduite discourtoise était digne de mépris, et que j'allais la publier parmi les tribus environnantes, afin qu'il descendît dans l'estime de toutes au-dessous de toute comparaison. « Oubliez, oubliez tout cela, s'écria-t-il ; vous êtes bien maigres tous les deux, c'est vrai, mais aussi c'est votre faute. Pourquoi avez-vous refusé de combattre Fowouka? Vous auriez été comblés de bétail gras, de lait et de beurre, et vous vous porteriez bien. Mes gens sont prêts à attaquer Fowouka demain matin; les Turcs sont au nombre de dix hommes; vous en avez treize; treize et dix font vingt-trois; on vous portera si vous ne pouvez marcher et Fowouka ne pourra nous échapper. Lui mort, *mon frère* vous donnera la moitié de son royaume. Vous aurez des provisions ce matin. Je vais trouver *mon frère*, le grand M'kamma Kamrasi, et il vous enverra tout ce que vous pouvez désirer. Je ne suis qu'une chétive créature, moi, mais lui, est un grand homme! Je n'ai rien, mais il possède tout et il désire vous voir. Vous pouvez aller le trouver facilement. Il demeure tout près d'ici. »

J'écoutais mon interlocuteur avec stupéfaction; était-il ivre ou de sang-froid? — « Que me contez-vous, m'écriai-je, avec votre frère, le grand M'kamma Kamrasi? Si vous n'êtes pas Kamrasi lui-même, qui êtes-

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vous donc? — Qui je suis? répliqua-t-il, ha, ha, ha! excellente plaisanterie! qui je suis? Eh quoi! je suis M'gambi, le frère de Kamrasi; — le frère cadet, — mais lui, il est le roi! »

Ainsi, depuis plus de trois mois, j'étais le jouet de ces diplomates sauvages! Je n'avais jamais vu le véritable roi, que sa couardise avait tenu caché à mes regards, et le complice de cette ignoble comédie m'avouait le tout sans vergogne et avec le plus impudent sang-froid!

Je traitai M'gambi comme il le méritait, c'est-à-dire avec un souverain mépris. Je refusai complétement d'abord de faire un pas pour voir Kamrasi. Je ne voulais pas m'exposer à être dupe encore une fois. Enfin, après trois jours de négociations, appuyées de la part de Son Altesse M'gambi, par des envois réitérés de fruits, de céréales, de bière du pays, de volailles, et surtout de veaux gras, je me laissai transporter près du roi. Revêtu d'un costume de montagnard écossais d'Athol, qui excita l'admiration de la foule, je m'assis comme le monarque sur un tabouret que j'avais fait apporter, tandis que M'gambi prenait place à terre et que les courtisans n'approchaient de leur souverain, sorte de statue de bronze au regard sinistre, qu'en rampant et touchant la terre de leur front. Il me fatigua de ses demandes et je finis par lui dire qu'il se conduisait non pas en roi mais en mendiant; ce qui termina notre entrevue.

A Kisouna, je me construisis une cabane confortable, avec une *rabouka* ou hangar pour m'abriter durant la chaleur du jour; je l'entourai d'une cour bien palissadée. Peu à peu, j'y repris des forces.

Le bananier suffit à la plupart des besoins des habitants de l'Ounyoro. Préparées de diverses manières, les bananes servent de boisson et d'aliment, car elles donnent une excellente farine. La fibre du bananier tressée devient du fil et de la corde, dont on se sert pour coudre les vêtements préparés avec l'écorce du figuier, et pour faire, outre des lignes à pêcher, des sacs et des nattes. Le lait caillé, battu en crème, puis salé, forme une substance fort nourrissante. Les marchands vendent aussi du beurre, du café, du sel, du tabac et des fers de lance, qu'on leur paye avec des verroteries, dont les plus estimées sont l'opale et la porcelaine rouge. Ils prisent ces grains de porcelaine presque autant que nous les pierres précieuses.

Kamrasi se décida enfin à me rendre ma visite; il m'apprit, dans cette occasion, que ses ancêtres avaient régné sur le Kitouara tout entier, c'est-à-dire sur la région que bornent à l'est le lac Victoria, à l'ouest le lac Albert, au nord le cours du Nil entre les deux lacs. Là se trouvent, du côté du Victoria, l'Ouganda et, du côté de l'Albert, en allant du nord au sud, le Chopi, l'Ounyoro et l'Outumbi. C'est du vivant de Cherrybambi, grand-père de Kamrasi, que l'Outumbi, après s'être rendu indépendant, a conquis l'Ouganda où règne aujourd'hui M'tésa. Quant au Chopi, c'est la région baignée par le Somerset et dont Rionga et Fowouka cherchent maintenant à s'emparer.

J'eus encore à refuser à Kamrasi la plupart de ses importunes demandes et notamment de l'aider à combattre ses ennemis qu'il voulait tous exterminer, jusqu'au dernier. Il s'en alla fort irrité et, depuis lors, cessa de m'envoyer des provisions.

Mais un soir, après une journée employée à mettre mon journal et mes cartes au courant et à écrire à mes amis d'Angleterre, comme si j'avais eu dans le voisinage un bureau de poste à ma disposition, je fus tout à coup tiré de mon premier sommeil par un épouvantable vacarme : des centaines de *nogaras* (tambours indigènes) battaient; autant de cornets à bouquin mugissaient aigrement, et des naturels hurlaient dans toutes les directions. Sautant en toute hâte hors de mon lit, je pris ma carabine et courus dans le village que je trouvai plein de gens armés en guerre, le menton garni de queues de bœufs, dansant et s'agitant, s'abritant de leurs boucliers et menaçant de leurs zagaies un ennemi imaginaire. Bachita m'apprit que la bande de Fowouka, grossie de cent cinquante hommes appartenant au trafiquant Debono, venait de traverser le Nil, à trois petites heures de marche de Kisouna, avec l'intention formelle d'attaquer et de tuer Kamrasi. Le héros M'gambi, dont la hutte était toute voisine de la mienne, vint immédiatement me confirmer ces nouvelles. Il était fort alarmé et voulait se rendre au plus vite près du roi, son frère, pour lui recommander une fuite immédiate.

Je parvins, non sans peine, à le convaincre de l'inutilité de cette mesure et des services réels que, dans cette circonstance, je pouvais rendre à Kamrasi, si celui-ci voulait venir me trouver dès le matin suivant.

Le soleil était à peine levé, que le roi, sans le moindre cérémonial, se précipita dans ma hutte. Ce n'était plus le roi de théâtre que j'avais vu trôner dans les plis d'un magnifique manteau de pelleteries fines; il ne portait, autour des reins, qu'un court jupon de laine bleue, don du capitaine Speke, et une petite écharpe sur ses épaules. Fort diverti du tremblement qui l'agitait et du changement curieux de son costume, je le complimentai de la coupe pratique de ses vêtements, bien mieux adaptés *au combat* que le long et gênant manteau royal. — « *Le combat!* s'écria-t-il avec une horreur profonde, je ne vais pas combattre! je me suis vêtu légèrement pour mieux courir. Je ne pense qu'à fuir! qui peut songer à combattre contre des fusils? l'ennemi en a cent cinquante! Fuyez avec moi; nous ne pouvons rien contre eux. Vous n'avez que treize hommes avec vous; Eddriz n'en a que dix; que peuvent vingt-trois contre cent cinquante? Faites vos paquets et fuyez; nous trouverons un asile dans les hautes herbes des marécages; l'ennemi peut paraître à chaque instant. »

Je n'avais jamais vu un homme tombé aussi bas dans l'abjection de la peur. Je ne pus m'empêcher de rire au nez de ce misérable lâche, représentant d'un royaume et chef d'une nombreuse population. Cependant je fis hisser le pavillon anglais au sommet d'un mât dressé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'enceinte de mon campement; et, après l'avoir contemplé, non sans émotion, car il y a quelque chose qui réchauffe le cœur dans la vue de l'emblème de la patrie, même lorsqu'il flotte à des milliers de lieues de la terre natale, je me tournai vers Kamrasi, et lui expliquai que désormais sa personne et ses États étaient sous la protection de ce drapeau, qui représentait l'Angleterre. J'ajoutai qu'aussi longtemps qu'il se fierait à ma parole, bien que j'eusse refusé de me joindre à lui pour attaquer Fowouka, il trouverait en moi un fidèle allié, prêt à le défendre contre toute attaque. Je terminai en lui demandant des provisions pour mon compte, et des guides sûrs pour accompagner un message que j'allais faire porter au *vakil* ou lieutenant de Debono.

Dans l'après-midi du jour suivant, je vis arriver mes messagers m'amenant une dizaine d'hommes de Debono, sous les ordres d'un *choush* ou sergent. Ceux-ci venaient s'assurer que j'étais bien réellement dans le pays, contrairement aux bruits qui avaient couru, depuis plusieurs mois parmi eux, que ma femme et moi nous avions péri sur les bords du grand lac. Cette idée allait si bien à leurs intérêts, qu'ils avaient pris d'abord mes envoyés pour des émissaires de la bande rivale dirigée par Ibrahim, lequel abusait de mon nom pour exploiter seul les États de Kamrasi. Ils ne changèrent de conviction qu'à la vue du drapeau anglais, et de mon humble individu assis à l'ombre de ses plis.

Introduits dans l'enceinte de mon petit camp, ils s'assirent en demi-cercle autour de moi. Je leur demandai d'un ton d'autorité, comment ils avaient eu l'audace d'attaquer une contrée placée sous la protection de l'étendard britannique? Je leur déclarai que l'Ounyoro m'appartenant par droit de découverte, j'avais donné à Ibrahim le privilége exclusif d'y trafiquer, à la condition de n'y rien faire de contraire à la volonté de Kamrasi, le roi régnant, dont j'étais actuellement l'hôte, et que je ne pouvais voir, dans la brusque invasion de la contrée par des sujets turcs devenus les alliés d'une tribu hostile, qu'une insulte au pavillon anglais. J'ajoutai que non-seulement je repousserais par la force toute attaque dirigée contre Kamrasi, mais qu'à mon retour à Khartoum, j'adresserais un rapport de l'affaire aux autorités turques, et que si un seul natif de l'Ounyoro avait été tué, blessé, ou emmené en esclavage, Mohammed-Ouat-el-Mek, leur chef, serait pendu sans rémission.

Ils alléguèrent pour excuses de leur conduite l'ignorance où ils étaient restés de ma présence dans la contrée, ainsi que *les us et coutumes du commerce du Nil Blanc*, qui autorisent les trafiquants à intervenir dans les querelles intestines des populations de cette malheureuse région, pour les piller et les réduire en esclavage les unes après les autres. Débités en termes aussi obséquieux pour moi que brutalement insolents pour le héros M'gambi, qui, d'abord présent à l'entrevue, finit par s'éclipser prudemment, ces prétextes ne pouvaient me toucher. Je remis à l'orateur de la bande une lettre pour son chef Mohammed, dans laquelle je signifiais à ce dernier, qu'à partir de la réception de ma missive, je lui accordais douze heures pour évacuer le sol de l'Ounyoro avec tous ses gens et tous ses alliés.

Ce point réglé, je fis tuer un mouton pour le souper des ambassadeurs.

Ces gens conduisaient avec eux deux ânes; le lendemain matin, au moment de leur départ, une foule de natifs envahit l'endroit où ces animaux avaient passé la nuit pour y recueillir soigneusement les vestiges flagrants de leur séjour. La possession de ces précieuses reliques amena un conflit entre les nombreux prétendants : une véritable lutte, accompagnée de vociférations et de clameurs. A ce concert, les ânes qui déjà s'éloignaient, crurent devoir prendre part et lancèrent dans les airs des notes si puissantes, et si opportunes, que la multitude, alarmée par la tonalité sauvage de ces voix inconnues, se dispersa plus rapidement qu'elle n'était venue. J'appris alors que le crottin de l'âne, appliqué sur la peau humaine, est regardé dans tout l'Ounyoro comme un remède infaillible contre les douleurs rhumatismales, et que ce rare spécifique y forme un objet d'importation très-recherché. On le tire d'une lointaine contrée de l'Est, où la race asine vit et prospère.

Le roi, saisi d'un respect superstitieux pour le pavillon anglais, voulut me l'acheter; je m'y refusai en lui disant que le drapeau n'avait de valeur que pour ceux qui savaient le défendre. Alors il m'envoya vingt dents d'éléphants, que je fis immédiatement remettre aux gens d'Ibrahim, et le lendemain ils en reçurent une quantité considérable que leur apporta l'armée de Kamrasi.

Bientôt Eddriz et ses dix Arabes contribuèrent efficacement à une expédition où Kamrasi ruina la puissance de Fowouka, et enleva les filles de Rionga avec un millier d'autres esclaves.

Et cependant ce roi était un misérable, aussi lâche que cruel.

En effet, quelques jours plus tard, j'apprenais, par M'gambi, que M'tésa, roi de l'Ouganda, à la tête de ses M'ouas, venait de passer le Kafour, de détruire M'rouli, et marchait sur Kisouna. Suivant Bachita la cause de cette incursion était que M'tésa, persuadé que Kamrasi nous retenait de force pour nous empêcher de lui porter nos cadeaux, voulait nous délivrer et nous amener à sa résidence. Il me fut impossible de persuader à Kamrasi de se défendre. Le poltron mit le feu à son camp et s'enfuit sans daigner me regarder, prétendant que je restasse à l'arrière-garde pour protéger sa retraite. Il me laissait même sans portefaix. Je déclarai donc à M'gambi que, s'il ne m'en fournissait pas, loin de tirer sur les M'ouas, je m'allierais avec eux, et M'gambi, plein d'effroi, m'en procura le soir même.

Le lendemain, je quittais mon camp de Kisouna et, après une pénible journée de marche, sur un sol privé d'eau potable, je bivaquais à Déang, où tous mes porteurs me délaissèrent, à peu près sans munitions. Au bout de deux jours, l'approche des M'ouas nous forçait d'abandonner nos bagages, et de nous mettre en mar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che, durant la nuit, ma femme et moi, malgré notre épuisement. Nous atteignîmes Fowéra au moment où Mme Baker s'évanouissait, malade de fatigue. Les Arabes d'Eddriz s'y trouvaient, et nous pûmes enfin quitter nos vêtements trempés par la pluie. J'organisai une place forte, tandis que les M'ouas pillaient à leur aise le pays et réduisaient en esclavage les habitants qu'ils pouvaient découvrir. Ils ne se retirèrent qu'en apprenant qu'Ibrahim était arrivé à Karouma, ayant sous ses ordres des forces redoutables.

En effet, le 20 septembre, Ibrahim entrait à Fowéra. Il m'apportait du miel, du riz, du café, le courrier d'Angleterre, des pièces de calicot peint pour ma femme et de drap pour moi. Émerveillé du succès de notre voyage, il n'en était que plus choqué de la misère où il nous trouvait. Lorsqu'il eut reçu la nouvelle provision d'ivoire que Kamrasi lui fit remettre et qu'il l'eut jointe à celle qu'Eddriz avait enterrée lors de l'incursion des M'ouas, il n'en pouvait croire ses yeux. C'était une fortune que je lui avais procurée, et mes engagements à son égard étaient remplis et au delà. Deux expéditions qu'il fit ensuite, comme auxiliaire de Kamrasi, contre le Longgo, accrurent encore ses richesses, en lui valant un grand nombre de prisonniers et une soixantaine de dents immenses d'éléphants.

Cet abominable Kamrasi profita de la force que lui donnait la présence des Turcs, devenus, à cause de sa richesse en ivoire, ses auxiliaires aussi dévoués que peu scrupuleux, pour faire exécuter ses vengeances. Il se considérait comme le seul propriétaire libre du pays. Biens mobiliers et immobiliers, bêtes et gens, tout y était à lui. Sa libéralité consistait à prendre aux uns pour enrichir les autres. Ceux qui se plaignaient étaient suppliciés. Un vaste système d'espionnage, répandu partout et contre tous, et appuyé par un corps de cinq cents hommes, auxquels tout était permis sans aucune restriction pourvu qu'ils exécutassent ses ordres quels qu'ils fussent, telles étaient la science pratique et la base du gouvernement de ce despote africain. Sa tyrannie était, du reste, favorisée par la timidité de la population, qu'ont dégradée des siècles d'oppression et par la division de l'Ounyoro en tout petits districts, dont chacun est gouverné par un chef responsable des actes commis sous sa juridiction.

Coiffures des Obbos. — Dessin de A. de Neuville.

Sans sa lâcheté, ce despote africain aurait pu aisément, appuyé par Ibrahim, restaurer l'antique grandeur du royaume de Kitouéra; mais jamais Kamrasi le féroce ne sera Kamrasi le conquérant.

Enfin le moment venu de quitter ce royaume barbare était arrivé. Nos préparatifs se trouvaient terminés. Kamrasi avait fourni à Ibrahim sept cents porteurs, tant était grande la quantité d'ivoire que le lieutenant de Courchid avait amassée. La veille de notre départ, Kamrasi, auquel Ibrahim laissait une trentaine de ses hommes pour le protéger, vint nous faire ses adieux. Il n'eut pas honte de me demander encore ma petite carabine, ma boussole et ma montre « que je lui avais promises, » disait-il. Je n'avais jamais cessé de les lui refuser, et certes le moment n'était pas venu de céder à des importunités dont j'allais être enfin délivré, et qui sont la ruine des voyageurs en Afrique.

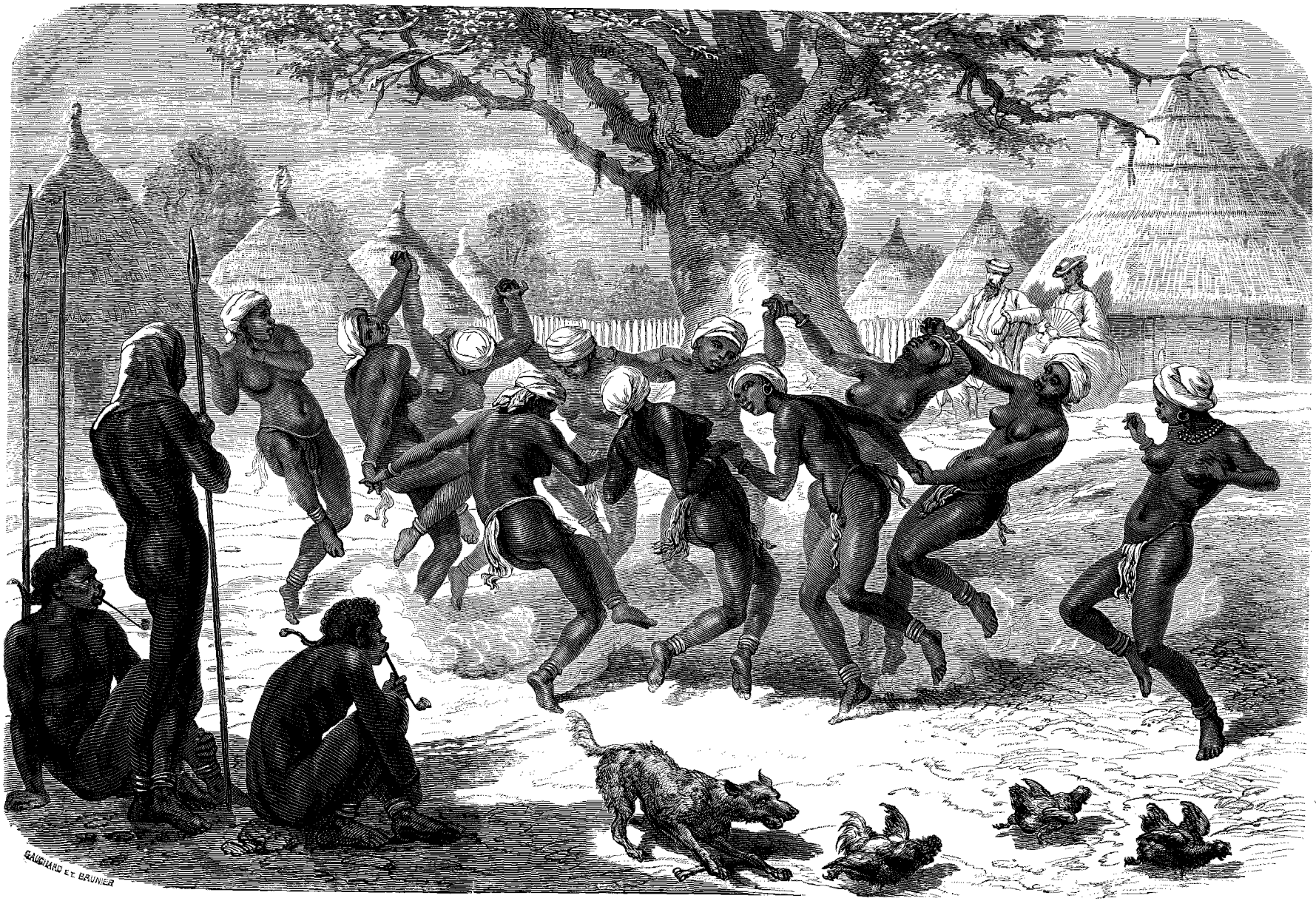
VI

Voyage de retour.

Le 16 novembre 1864, toute la journée fut employée à faire passer, au-dessus des chutes de Karouma, le Somerset aux huit cents hommes dont se composait notre caravane. Nous commencions décidément notre retour vers l'Angleterre.

Au point du jour du 17 novembre, nous nous mettions en marche. Le lendemain, nous sortions de la forêt baignée par le Somerset et nous entrions dans les vastes prairies, qui se desséchaient peu à peu à mesure que nous avancions vers le nord, car les pluies, presque quotidiennes dans l'Ounyoro, devenaient de plus en plus rares en approchant du Madi. Monté sur le sommet de quelques hauteurs ou même de fourmilières, je pou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La bienvenue à notre retour. — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vais distinguer à l'horizon le profil des montagnes qui, à partir du lac Albert, accompagnent la rive gauche de la vallée du Nil. Peut-être, si je n'en avais pas su l'existence, ne les aurais-je pas remarquées; car elles étaient à une soixantaine de milles, et les hautes herbes me les cachaient ordinairement; mais ceux qui m'avaient suivi les connaissaient aussi bien que moi et les montraient du doigt à leur compagnons.

Nous étions arrivés à Shoua au bout de cinq jours. Le pays y était sec, l'herbe courte et de bonne qualité. Nous y prîmes possession du campement qu'on nous avait préparé. Ce soir-là, les négresses vinrent en foule féliciter ma femme sur son retour et danser pour célébrer cet heureux événement. Afin de rendre la fête plus complète, nous abattîmes une vache et la leur donnâmes à manger.

Notre résidence consistait en une cour fort spacieuse, dont le sol bien battu était enduit d'un crépi d'argile et de bouse de vache; tout à l'entour s'étendait une palissade renforcée par des euphorbes; au centre, un grand arbre s'élevait, précieux par l'ombre qu'il répandait autour de lui. D'un côté étaient plusieurs huttes construites pour les besoins de notre service, pour nos interprètes et nos gens; de l'autre, une cabane de même forme, mais un peu plus grande et assez commode, nous servait d'habitation. Sa toiture en chaume s'était pittoresquement doublée des tiges et des rameaux grimpants d'une cucurbitacée, dont les potirons étaient de couleur rose.

Souvent, dans notre cour, nous vîmes, aux indigènes du Madi où est situé Shoua, se mêler ceux du Lira, district abondant en ivoire et que la bande d'Ibrahim avait découvert à une trentaine de milles de distance. Les premiers se faisaient distinguer par le tube fiché dans leur lèvre inférieure et par leur coiffure en forme de calotte, d'où s'échappait une queue à peu près tressée à la mode que suivait, dans l'Obbo, le fils aîné de Kattchiba (voy. p. 36). Les seconds portaient leurs cheveux de façon à en former un feutre épais qui leur tombait sur les omoplates. Chaque fois qu'un homme du Lira vient à mourir, sa chevelure, coupée et partagée entre ses amis, va grossir celle des survivants. Dans les cérémonies, cette perruque est ornée de dessins réguliers, ou toute poudrée d'argile banchâtre. En cet état, un indigène du Lira donne assez l'idée de ce que serait un avocat anglais s'il lui prenait fantaisie, après n'avoir conservé de ses vêtements que sa perruque officielle, de se faire noircir et cirer le corps de la tête aux pieds.

Le pays primitivement très-fertile avait été ruiné par les guerres que Mohammed-Ouat-el-Mek, lieutenant de Debono, et Ibrahim, lieutenant de Courchid, ne cessaient d'y allumer et d'y alimenter. Leurs intrigues avaient été déjouées par des coutumes fort contraires à celles de l'Ounyoro; car ici, outre que les chefs ont fort peu de pouvoir sur leurs tribus, celles-ci se subdivisent entre tous les fils d'un chef qui vient à mourir. Cet éparpillement du pouvoir et de la population est la cause irrémédiable de leur dissension et de leur faiblesse; aussi Ibrahim n'hésita-t-il pas à essayer de se procurer par la violence les vaches dont il avait besoin pour solder les services de mille porteurs qui lui étaient nécessaires pour faire parvenir sa riche cargaison à Gondokoro. Or, il ne fallait pas moins de quatre vaches par homme pour ce trajet. Ces razzias poussèrent à bout un brave chef du Faloro, Oueurdella, qui, après avoir fait retirer ses bestiaux dans les montagnes, ne craignit pas de déclarer la guerre à Ibrahim: l'exemple était trop mauvais pour que Mohammed ne sentît pas, tout autant qu'Ibrahim, la nécessité de châtier celui qui l'avait donné. Les deux chefs de brigands oublièrent donc leurs torts réciproques et leurs bandes réunies marchèrent d'un commun accord contre Oueurdella. Mais celui-ci, jadis, avait reçu en cadeau deux carabines et deux paires de pistolets; récemment, il avait eu soin de faire enlever aux Arabes des cartouches et des capsules, et il fit un si terrible usage de ses armes que, seul, embusqué derrière des rochers, il mit en fuite ces trois cents bandits, en leur tuant cinq hommes. Cinq balles bien employées par un chef nègre : quel symptôme!

Quant à moi, je tournais à profit mes loisirs forcés de Shoua: je refaisais et corrigeais mes cartes, je parcourais et étudiais le pays, j'empêchais les violences autant que je le pouvais, et, pour me distraire, j'aidais ma femme à élever de pauvres négrillons privés de leurs parents. Parfois je chassais; mais, dans ce district, les giraffes sont rares et il n'y a pas d'autres antilopes que les waterbucks et les hartebeestes. Les indigènes du Lira m'apportèrent une corne superbe provenant d'un rhinocéros unicorne; cependant dans les parties de l'Afrique que j'ai visitées, je n'ai jamais rencontré que le rhinocéros noir à deux cornes. J'ai fait, de la tête d'un de ces animaux, tué dans une de mes chasses, un croquis fort exact. Les individus de cette variété sont extrêmement dangereux. J'ai remarqué qu'ils chargent invariablement tout ennemi dont ils viennent à sentir les émanations avant de l'avoir aperçu.

Dans mes courses, à la poursuite du gibier, j'ai découvert deux variétés de coton, indigènes de cette contrée, l'une, à fleur jaune, a une soie trop courte pour être utilisée avec profit; l'autre, au contraire, à fleurs rouges, est d'une qualité superbe, et se détache de sa capsule avec une grande facilité. J'ai apporté en Angleterre un échantillon de cette espèce; il est déposé à la direction du jardin botanique de Kew.

Un autre jour, j'ai dessiné en buste le portrait du vieux chef du Lira, en grand costume. Il portait alors, sur sa perruque de feutre, un ornement singulier fait de cauris, qui lui donnait le plus comiquement possible un faux air de juge anglais.

Cependant, peu à peu, Ibrahim rassemblait le millier d'hommes dont il avait besoin afin de pouvoir transporter ses trente-deux mille livres d'ivoire, qui constituaient pour Courchid-Aga la valeur de deux cent quarante et un mille francs. Déjà beaucoup de ces portefaix avaient d'avance reçu leur payement de quatre vaches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Malheureusement ils portaient pour la plupart des cordes autour du cou et des reins, c'est-à-dire qu'ils avaient pris le deuil de leurs bestiaux enlevés ou de leurs parents tués durant la razzia des *négociants*. Aussi, la veille même du départ, trouvèrent-ils un moyen aisé de se venger en se sauvant tous ensemble et laissant Ibrahim dans l'embarras: Le lieutenant de Courchid résolut donc de charger le gros de sa troupe de garder son trésor, tandis qu'il conduirait à Gondokoro un assez fort détachement pour y prendre des munitions et des provisions. Moi, je n'avais plus rien à faire à Shoua; j'étais, par le fait même de la fortune qu'il avait amassée, dégagé de toute promesse envers Ibrahim, et je me décidai à partir avec lui pour Gondokoro.

Ma femme et moi nous nous mîmes donc en route non sans regretter bien sincèrement la bande des pauvres petits esclaves que nous avions soignés et qui pleuraient amèrement en se séparant de nous.

Nous avions complétement tourné le dos au sud : pendant plusieurs jours nous voyageâmes à travers de belles contrées semblables à des parcs, traversant deux fois l'Oun-y-Amé, qui coule entre le Shoua et l'Ounyoro; enfin nous arrivâmes au point où cet affluent se perd dans le grand Nil, par 3° 32′ de latitude nord. Sur sa rive septentrionale à trois milles environ du confluent, je vis le tamarin qui fut le terme du voyage du signor Miani, et la limite non encore dépassée avant moi par les voyageurs venant du nord au sud. Cet arbre porte le nom de « Shedder-el-Sowâr » (l'arbre du voyageur). C'est sous ce nom qu'il est connu des caravanes des marchands.

Plusieurs des hommes appartenant à Ibrahim, ainsi qu'à Mahommed-Ouat-el-Mek, le vakil de Debono, avaient accompagné Miani jusque-là. Loggo, l'interprète bari, qui me suivait fidèlement depuis deux ans, avait aussi été l'interprète de Miani; il m'avoua que, forcé par les menaces de l'escorte de son maître à le tromper, il lui avait fait craindre une attaque concertée par les indigènes. Les hommes de Miani, se servant de ce prétexte, avaient refusé de le suivre plus loin et l'avaient mis dans la nécessité de retourner à Gondokoro; ce qui avait mis fin à l'expédition. Je contemplai d'un œil sympathique l'arbre qui avait été, pour ainsi dire, la borne infranchissable de son voyage. Me rappelant toutes les difficultés de ce genre que j'avais eu à supporter, songeant au crève-cœur que j'aurais eu si, trompé par les intrigues de mes propres gens, j'avais été obligé de revenir sur mes pas, tandis que mon devoir me poussait vers le sud, j'appréciai le désappointement que ce hardi voyageur avait dû éprouver en gravant amèrement son nom sur l'écorce de cet arbre, comme pour laisser un souvenir de sa déception. Après avoir payé un juste tribut à la persévérance qui l'avait fait pénétrer plus avant qu'aucun autre Européen avant lui, nous continuâmes notre route au milieu de véritables parcs naturels, de verdoyantes prairies avec lesquelles tranchaient les tamariniers dont le feuillage abrite de nombreux pigeons à la gorge d'un jaune éclatant. Nous gravîmes rapidement une montagne escarpée, par des sentiers ardus et pierreux. Arrivés au sommet, à huit cents pieds au-dessus du Nil qui coulait devant nous à une distance de deux milles environ, nous nous arrêtâmes pour jouir de ce splendide panorama « Hourrah pour le vieux Nil! » m'écriai-je en jouissant de la scène qu'offrait à ma vue ce fleuve sortant à peine *de chez son père nourricier*, le lac Albert, dans toute la grandeur du plus majestueux cours d'eau de l'Afrique.

De notre hauteur nous apercevions une grande nappe d'eau que rien n'entravait dans sa course; elle venait de l'O. S. O. et coulait sur un sol marécageux. Sa largeur, indépendamment des marais et des joncs, n'avait guère moins de quatre cents mètres; mais, comme toujours, une estimation positive de cette largeur était rendue extrêmement vague par la forêt de joncs qui s'avancent fort avant dans les parties profondes et unies du Nil Blanc. Nous pouvions distinguer son cours jusqu'à une vingtaine de milles et tracer exactement la ligne des montagnes situées sur la rive occidentale, et que nous avions vues à soixante milles de distance lorsque nous étions sur la route de Karouma à Shoua; déjà nous avions découvert de Mégundo même le commencement de cette chaîne frontière du Koshi. Le pays opposé au point où nous étions maintenant arrêtés, était justement le Koshi qui, bordant la rive occidentale du Nil, s'étend jusqu'au lac Albert. Le district que nous occupions actuellement, était le Madi qui s'étend le long de la rive orientale du Nil Victoria (ou Somerset) depuis l'angle formé par le Nil et le lac Albert. Ces deux pays, nous les avions déjà vus à Magungo, lorsque nous avions découvert le point précis où le Nil s'échappe du lac comme une simple modification de sa vaste nappe, jusqu'à ce qu'il se perde dans une interminable vallée de joncs gigantesques.

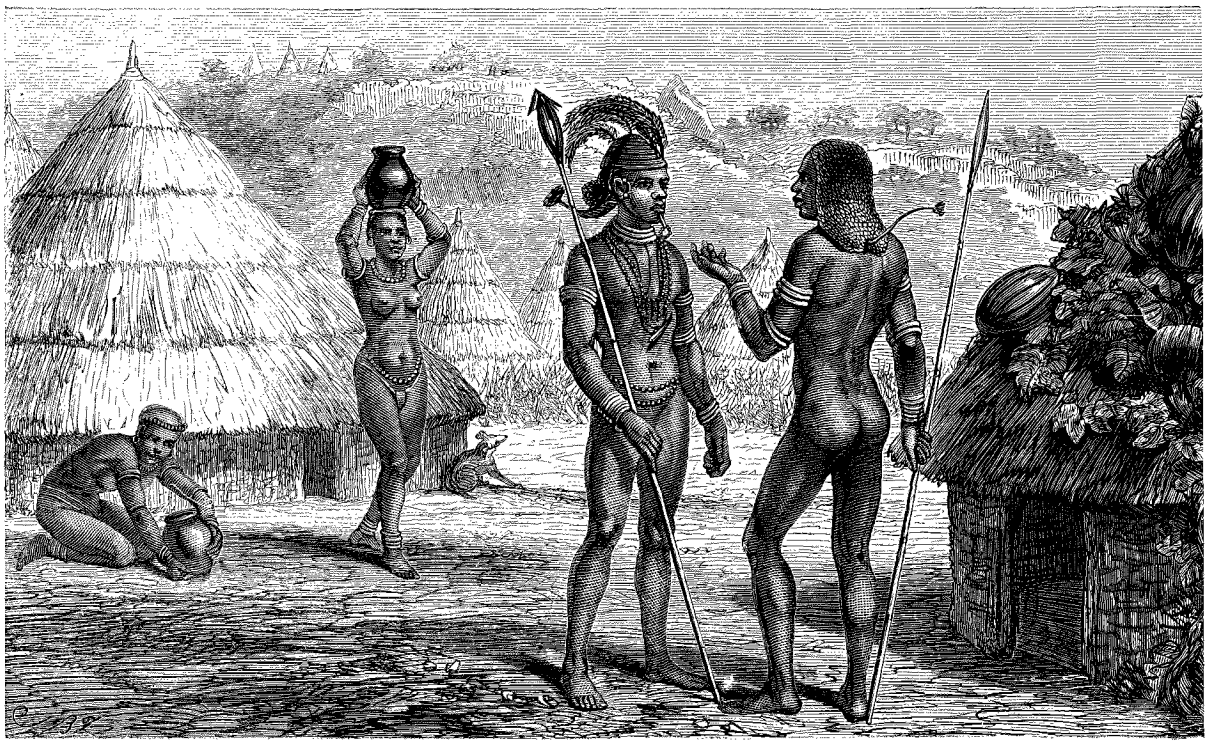
De Magungo, situé par 2° 16′ de latitude, ma vue s'était étendue au loin vers le nord, en descendant le cours du fleuve. Aujourd'hui, me trouvant à 3° 34′ de latitude, je remonte du regard dans la direction du sud, de manière à rejoindre presque la ligne atteinte par mon rayon visuel du haut de mon premier observatoire. Sur les cent quarante kilomètres qui m'en séparent, deux ou trois à peine restent inexplorés. Juste en face du sommet d'où nous examinons la contrée, la montagne escarpée, connue sous le nom de Gebel Koukou, s'élève à sept cent cinquante mètres au-dessus du niveau du Nil. C'est le point culminant d'une chaîne qui avec quelques interruptions au nord, longe la rive occidentale du fleuve jusqu'à trente milles de Gondokoro. Notre point d'observation forme l'extrémité septentrionale d'une chaîne parallèle encaissant le Nil à l'orient. Ainsi ce large et noble fleuve sorti du lac Albert comme une nappe d'onde pure, s'engouffre dès qu'il a reçu l'Oun-y-Amé, dans une passe resserrée entre deux montagnes : à l'ouest le Gebel Koukou et à l'est celle que nous foulons aux pieds. L'embouchure de l'Oun-y-Amé est la limite de la navigation pour qui viendrait du lac Albert. Si loin que la vue peut atteindre au sud-ouest, la contrée est déserte, plate et marécageuse, tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le long du cours de ce fleuve; cette apparence me prouve l'exactitude des renseignements que j'ai reçus des indigènes de l'Ounyoro, et de la bouche même de Kamrasi, à savoir que le Nil est navigable pendant plusieurs journées de navigation, à sa sortie du lac Albert. Les mêmes renseignements avaient précisément été donnés à Speke, auquel une observation barométrique révéla pour le niveau du Nil en cet endroit, une si grande différence avec celui que le fleuve avait à Karouma que le capitaine en conclut l'existence d'une dépression de mille pieds entre la base des rochers de Karouma et le lac Albert. Ainsi que je l'ai déjà démontré, cette dépression du sol doit être de mille deux cent soixante-quinze pieds.

Il m'est impossible de dépeindre la grandeur calme du paysage qui se déroule autour de la hauteur d'où nous avons pu confirmer les résultats de nos propres travaux et les suppositions bien fondées de Speke. Nous étions maintenant sur la route de retour suivie par lui-même et par Grant; mais je crois qu'ils ont dû tourner la base de la montagne dont nous avons fait l'ascension; les deux routes aboutissent au même endroit; celle que nous prîmes nous conduisit à angle droit vers le Nil qui coulait au-dessous de nous.

En descendant à travers des jungles enchevêtrées d'épines, nous arrivâmes au fleuve et, tournant subitement vers le nord, nous suivîmes son cours pendant un mille environ et nous campâmes pour la nuit sur ses bords. Après avoir traversé la vallée située entre le Gebel Koukou et la chaîne occidentale, le Nil n'était plus le fleuve



Indigènes de Madi et du Lira.

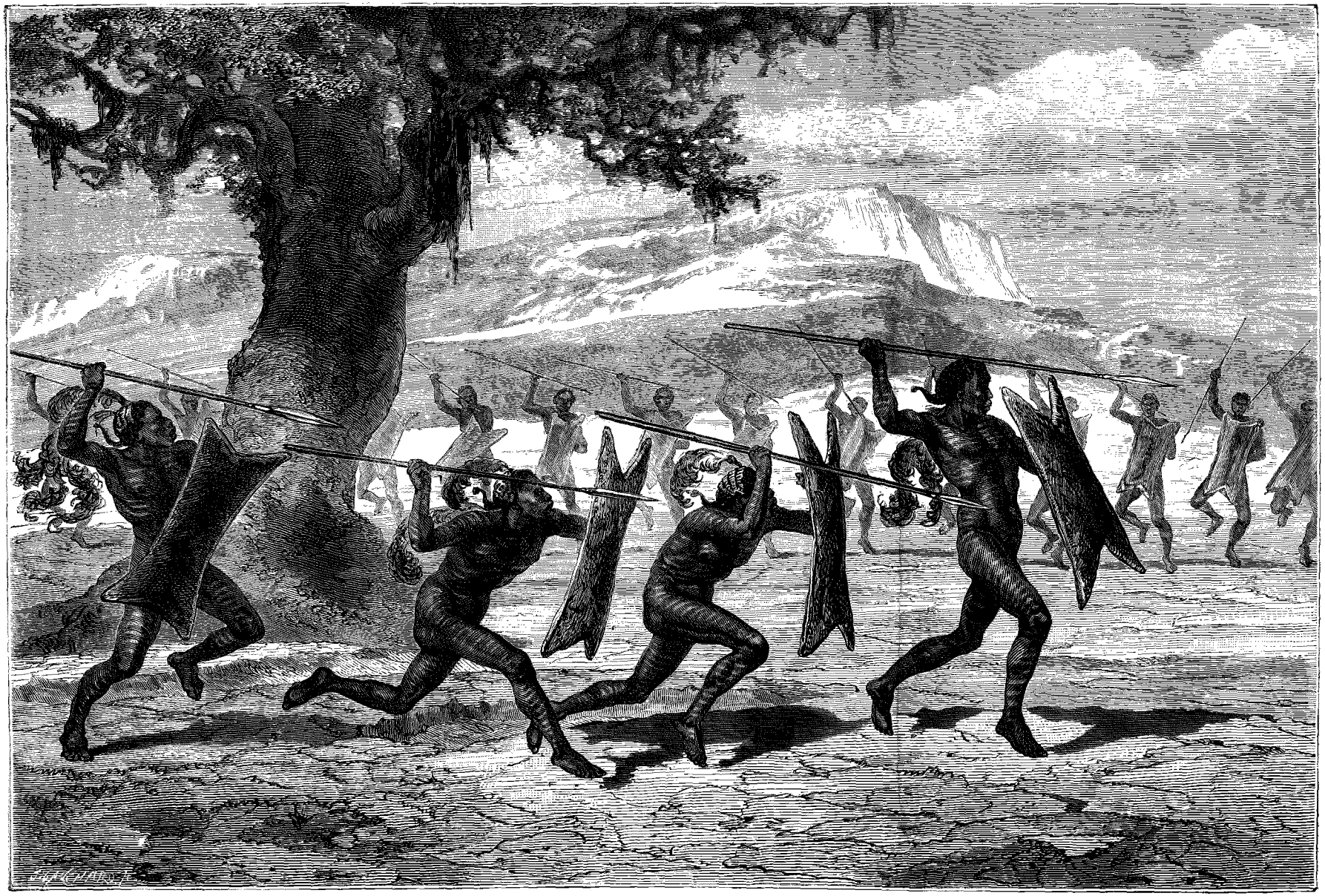
calme que nous avions vu au sud : de nombreuses îles rocheuses embarrassaient son cours, et des bancs de vase couverts de hauts papyrus obstruaient tellement le courant, que le fleuve n'avait plus qu'un mille de large, en y comprenant un labyrinthe d'îles, de rochers et les canaux intermédiaires. Sur une de ces îles couvertes de joncs, nous découvrîmes un troupeau d'éléphants, presque entièrement cachés par la hauteur des plantes. Comme ils s'approchaient du bord de l'eau, je déchargeai sur eux une vingtaine de fois ma carabine Fletcher, dont la portée est de six cents mètres, mais je ne pus ni les atteindre, ni même les effrayer; ce fait peut donner une idée de la largeur du fleuve, car l'île paraissait en occuper le milieu.

Un peu plus bas, le Nil se resserre rapidement et devient enfin un torrent impétueux qui se précipite à travers une gorge étroite, entre deux falaises à pic, avec une force terrible. Dans certains endroits, ce grand fleuve est réduit, par sa prison de rochers, à une largeur de cent vingt mètres au plus. A travers ces écluses naturelles, la chute des eaux a quelque chose d'effrayant, mais on conçoit que pour un observateur vulgaire, venant du Nord, comme la plupart des voyageurs l'ont fait avant Speke, le Nil dans cette partie de son cours ne soit apparu que comme un torrent des montagnes; d'autant mieux que je ne sache pas que personne ait tenu compte de l'impétuosité de son courant.

Après avoir traversé l'Asoua, environ à un quart de mille de son confluent, nous nous retrouvâmes sur le territoire des Baris.

Ces tribus voulurent nous arrêter dans un défilé; mais elles tiraient si mal leurs flèches empoisonnées qu'elles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse de guerre des Obbos. — Dessin de A. de Neuville.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous firent plus de peur que de mal. Nous passâmes sans accident. La nuit suivante, elles bloquèrent notre camp, et un de leurs archers fut tué par une de nos sentinelles. Cet événement mit fin à leurs volontés agressives et nous arrivâmes sans autre incident à Gondokoro.

Partis sous les auspices les plus contraires, nous y revenions, malgré notre petit nombre, en vainqueurs, portant devant nous le drapeau de l'Angleterre. « Hourrah pour la vieille Angleterre ! » Nous entrons en poussant des cris de joie ; nous entrons en faisant parler la poudre ! Les Turcs nous répondent ; mais nous ne trouvons à Gondokoro ni lettres d'Angleterre, ni navire pour nous transporter à Khartoum. On nous croyait morts ou du moins partis pour Zanzibar. Nous étions à Gondokoro, mais sans ressources !

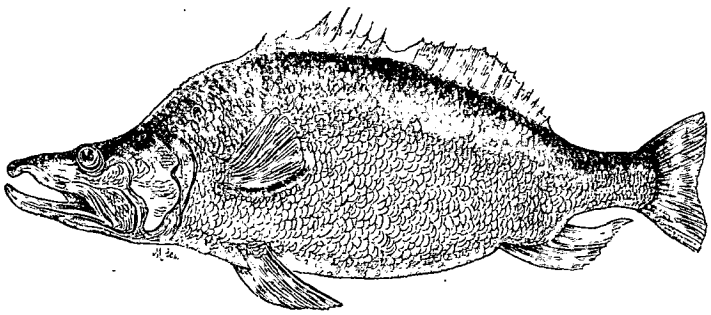
Cette station était pleine des caravanes des négociants qui y avaient amené plusieurs milliers d'esclaves ; ces messieurs étaient plongés dans la consternation. De tous les navires qu'on attendait trois seulement, appartenant à Courchid-Aga, y étaient arrivés ; mais ils avaient donné d'effrayantes nouvelles. L'Égypte s'était résolûment mise à supprimer la traite des nègres et avait envoyé à Khartoum quatre bateaux à vapeur. Deux d'entre eux avaient établi une croisière sur le Nil Blanc, où déjà ils avaient saisi plusieurs négriers, dont les équipages avaient reçu la bastonnade et dont les cargaisons avaient été confisquées. Le Chillouk avait été occupé par un régiment égyptien et les négociants étaient réduits à l'impossibilité de transporter leurs esclaves dans le Soudan égyptien, pour les y vendre. Enfin la peste, après avoir tué à Khartoum quinze mille personnes, s'était répandue jusqu'à Gondokoro.

Profitant de l'effroi répandu par le bruit qu'un bateau à vapeur remontait jusqu'à cette place, je louai un des navires qui appartenaient à Courchid et qui allait redescendre à vide. Je le fis nettoyer à fond, parce que plusieurs des hommes de son équipage y étaient morts de la peste, et je m'y embarquai avec joie pour échapper à l'horrible puanteur qui remplissait la station et le fleuve où l'on jetait tous les malheureux atteints de l'épidémie. Au moment du départ, je reçus les adieux d'Ibrahim, qui, je dois le reconnaître hautement, s'était, depuis notre convention dans le défilé d'Ellyria, montré religieusement fidèle à sa parole. Je l'en récompensai.

Les sentiments de cette population barbare de Gondokoro à mon égard étaient bien différents de ceux qu'elle m'avait témoignés à mon départ. J'avais réussi dans mon entreprise. Toutes mes prédictions, même celle de la suppression de la traite des nègres, s'étaient accomplies. Ceux qui m'avaient été hostiles, le malheur les avait frappés. Ceux qui m'avaient été bienveillants et favorables la fortune les avait récompensés. La volonté de Dieu s'était manifestée, disait-on ; et l'on courbait la tête.

Pendant que nous descendions rapidement le Nil, je m'occupai à résumer les connaissances que j'avais acquises sur le bassin de ce fleuve.

Il est compris entre le 20e et le 37e degré de longitude à l'est de Paris ; le 3e de latitude méridionale et le 31e de latitude septentrionale. Le lac Victoria verse dans le lac Albert les eaux de tous les affluents qu'il a reçus ; le second est donc le réservoir général des eaux du centre de l'Afrique équatoriale.

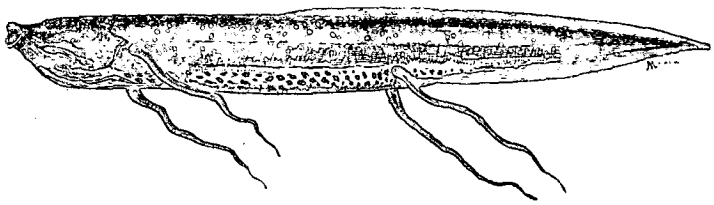


Le baggera, poisson du lac Albert.

Quand Ptolémée a annoncé que le Nil sortait de deux lacs où venaient se concentrer les eaux des montagnes neigeuses de l'Éthiopie, il a dit la vérité, et il ne s'est trompé que sur les détails.

Speke et Grant ont trouvé le premier de ces lacs ; ils ont entendu parler du second. Mon exploration, guidée par les renseignements qu'ils m'ont communiqués, n'a eu d'autre objet que de confirmer leurs découvertes d'une façon incontestable, et d'unir la voix d'un témoin au concert des louanges qu'ils ont méritées.

On sait que Speke a donné à la rivière qui sort du lac Victoria, le nom de Somerset. Cette rivière tombe dans le lac Albert qui devient ainsi le grand réservoir du Nil Blanc.



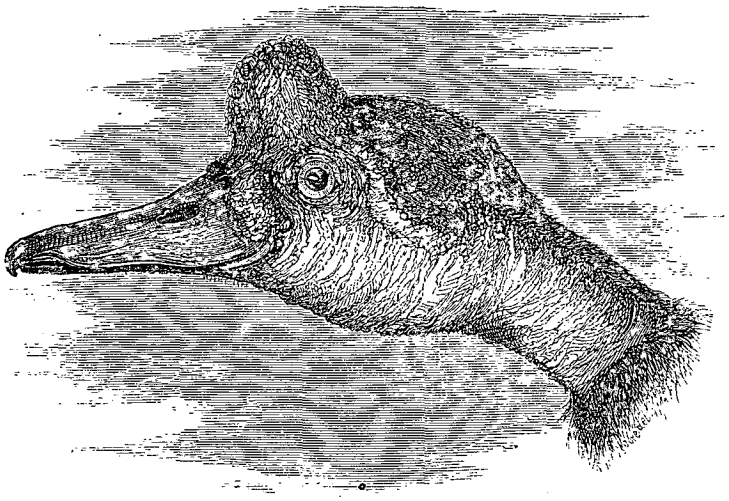
Lepidosiren annecteus, poisson du lac Albert.

Dans la région de ces lacs, la saison des pluies dure depuis le commencement de février jusqu'à la fin de novembre ; pendant les deux autres mois, le temps est incertain et il tombe de nombreuses averses avec toute la violence propre aux régions tropicales. Il en résulte que le Nil trouve dans le lac Albert, qui conserve toujours un niveau élevé, l'alimentation incessante qu'exige son cours de plus de mille lieues.

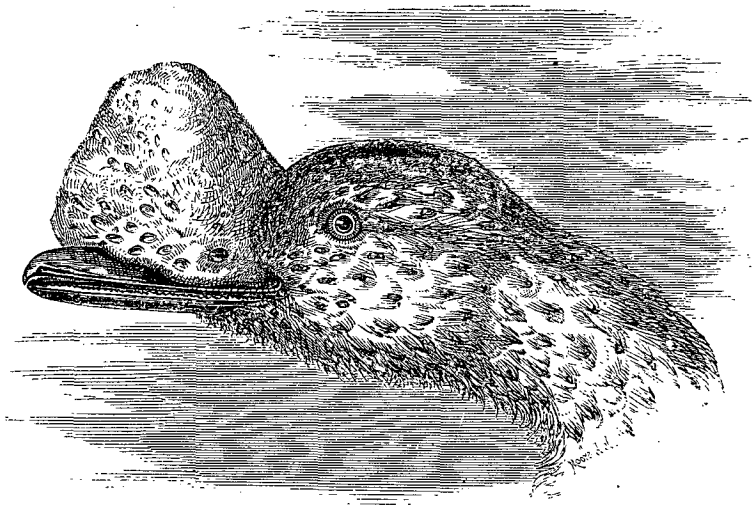
Il a pour affluents : l'Yé et le Bahr-el-Gazal, à gauche ; à droite, l'Asoua, le Sobat, puis le Nil Bleu ou Bahr-el-Azek et l'Atbara, rivières abyssiniennes, dont la crue détermine le débordement du Nil en Nubie et en Égypte. Des autres affluents, c'est le Sobat qui est le plus considérable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Maintenant, quel parti peut-on tirer des découvertes récentes? Sans doute, l'Afrique centrale est naturellement une admirable contrée. Elle produit d'elle-même le coton, le café, la canne à sucre et le bananier; mais elle ne connaît que deux articles d'exportation : l'esclave et l'ivoire. Malheureusement, les barbares qui l'occupent, ne sont stimulés par presque aucune nécessité de travailler pour vivre, et ils ne semblent aimer que la paresse et la guerre. Il est difficile d'y pénétrer par les côtes maritimes, et le climat y est contraire aux Européens. La colonisation n'y est donc guère possible. Les missionnaires qui ont voulu, par le nord, y faire pénétrer la civilisation chrétienne, ont reconnu l'inutilité de leurs efforts. Aussi longtemps que la traite des nègres donnera un développement fructueux à cet abominable esclavage, qui existe probablement depuis l'origine même des populations en Afrique, il n'y aura rien à espérer pour cette région si belle où l'homme seul fait son propre malheur. L'esclavage dessèche tous les germes de a civilisation : la pitié, l'amour, l'esprit de famille, l'esprit d'enrichissement par le travail et par le légitime commerce. Il faut le supprimer, en engageant l'Égypte à persévérer dans les mesures qu'elle vient de prendre. Qu'on intercepte le commerce actuel du Nil Blanc, en en faisant, par transition, un monopole confié, sous de certaines conditions, à une compagnie surveillée, le commerce légitime aura bientôt pénétré jusqu'aux lacs, et l'on ouvrira ainsi la route au christianisme et à la civilisation de l'Europe.



Tête d'oie à huppe rouge du haut Nil.



Tête d'oie à bec caronculé du haut Nil.

Quant à l'ethnologie de ces pays, elle m'échappe. J'y trouve au moins cinq langues différentes, qu'on parle dans le Dinka, dans le Bari, dans le Latouka, dans le Madi et dans l'Ounyoro ou Kitouara; sans compter celles du Makkarika et du Mallegga qu'on dit ne pas se ressembler. D'autre part, en considérant que ces peuples nègres ne paraissent avoir aucune idée de la vie future ni de l'existence de Dieu, et en remarquant que, depuis la création d'Adam, ces idées se sont toujours conservées chez les races blanches ou jaunes, je suis tenté de croire que la race noire est préadamite. Les races qui sont dénuées de l'instinct de religion ne me semblent pouvoir être comparées qu'à ces ossements fossiles qui nous prouvent l'existence des animaux antédiluviens[1].

La géologie de l'Afrique centrale me paraît même venir à l'appui de cette hypothèse. La région où le Nil prend sa source, est un plateau élevé de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est de là que descendraient, vers le sud, les eaux se rendant au lac Tanganyika et à un autre lac où le Congo prendrait sa source; vers le nord, il enverrait des eaux au Niger et au lac Tchad, comme aux lacs Albert et Victoria. Or, ce plateau est composé de roches granitiques. La formation géologique de cette partie du monde est toute primitive et la surface n'en paraît avoir été altérée ni par l'action des volcans, ni par celle de mers qui y auraient longtemps séjourné. Il s'ensuivrait que les races d'hommes devraient y être au moins aussi anciennes qu'aucune de celles qui peuplent le reste de notre globe. Et peut-être y ont-elles précédé la création d'Adam, puisque, au contraire de l'homme historique, elles manquent complétement de tradi-

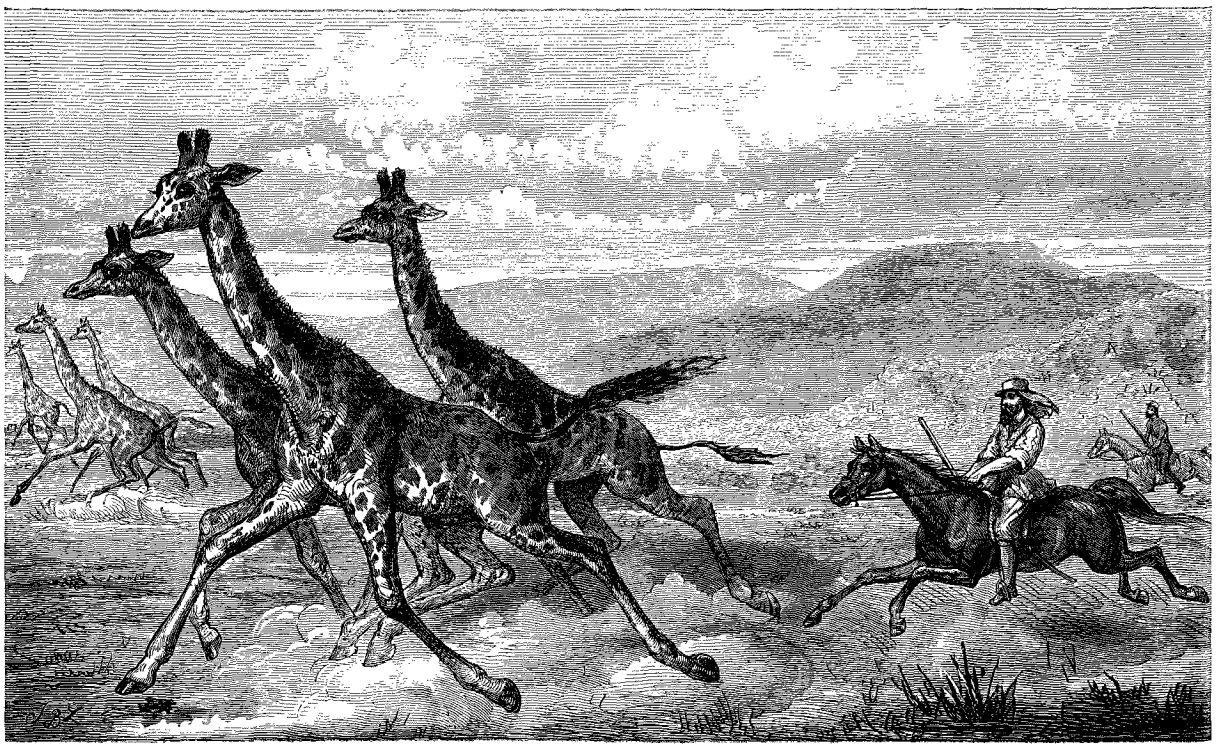
1. Nous croyons devoir dégager entièrement notre responsabilité des opinions émises ici par le voyageur et des théories scientifiques sur lesquelles il cherche à les étayer. (*Rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions et de souvenirs du passé, et ne croient pas en Dieu.

D'ailleurs, c'est à peu près ce que pense sur ces matières notre célèbre sir R. Impey Murchison. Déjà, en 1852, il avait, *a priori*, établi que le centre de l'Afrique n'a pas pu géologiquement se modifier durant une suite de siècles si longue qu'il peut bien remonter à des temps fort antérieurs à l'homme. Douze années plus tard, en 1864, le 23 mai, au moment où je revenais de visiter le lac Albert, notre illustre savant prononçait, à la séance solennelle de la Société royale de géographie d'Angleterre, un discours que j'ai lu avec le plus vif intérêt depuis mon retour, et dont voici l'analyse :

« J'ai dit, en 1852, que le centre de l'Afrique forme un grand plateau occupé par des lacs et des marais d'où les eaux s'écoulent à travers des fissures ou des dépressions pratiquées dans les roches plus anciennes qui se trouvent au-dessous, et que ce plateau est resté dans les conditions où il est aujourd'hui, depuis un temps que je croyais fort considérable. Depuis cette époque, tous les voyages faits en Afrique m'ont confirmé dans la pensée que cette partie du monde n'a jamais été submergée comme l'ont été l'Asie, l'Amérique et l'Europe. Voici quelques-uns des faits sur lesquels je fonde mon hypothèse. Le docteur Kirk, sur les bords d'un affluent du Zambèze, a trouvé des débris d'animaux ayant tous les caractères de fossilisation qui les rendraient antérieurs à la période tertiaire, et pourtant ces fossiles étaient exactement semblables aux ossements des buffles, des crocodiles et des tortues qui existent aujourd'hui. Ils étaient accompagnés aussi de débris fossiles d'antilopes et d'autres animaux que nous retrouvons en Afrique sans aucune modification sensible. On n'a découvert encore aucun calcaire contenant des restes d'animaux marins, dont la présence prouverait que cette partie du monde a, comme les autres, été déprimée sous l'Océan, puis relevée au-dessus du niveau des eaux. Ainsi, depuis l'époque de la formation des roches secondaires, le centre de l'Afrique semble être demeuré dans les conditions terrestres et lacustres où il se présente à nous. On n'y voit même aucune trace de ces dépôts grossiers et superficiels qu'ont produits l'action et la fonte des glaciers, ou les ravages des formidables torrents qui, ailleurs, sont descendus jadis des montagnes élevées. Quant aux volcans, hormis le Kilimandjaro, éteint aujourd'hui, on n'y a encore constaté, au sud de l'équateur, ni cratère ni matière éruptive[1]. Cette conservation de l'antique état de l'Afrique centrale, est, il est vrai, un fait unique en géologie, et cependant il est impossible aujourd'hui de ne point convenir que, depuis la formation, le sud de l'Afrique n'a éprouvé aucun autre changement que ceux qui sont les conséquences des influences atmosphériques et géologiques. Si nous admettons que les plantes de ce vaste pays et les animaux des espèces inférieures qui l'habitent, sont toujours restés les mêmes, comme la terre qui les nourrit, en devrons-nous conclure que



Baker chassant la giraffe.

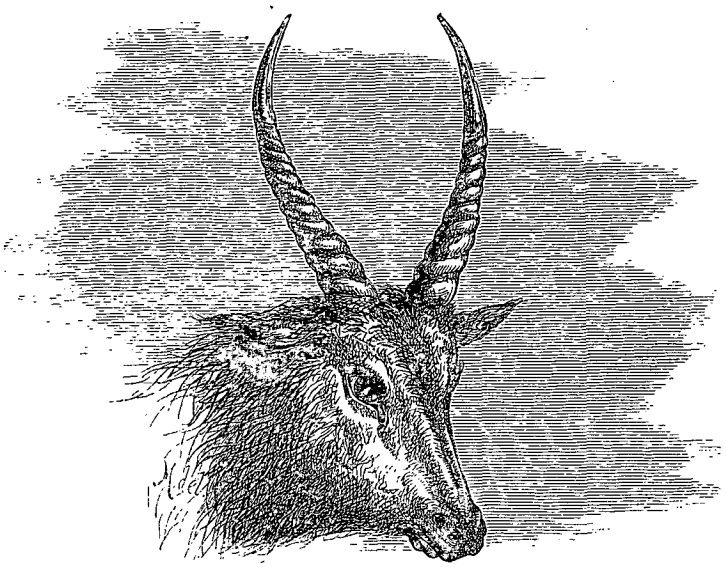
1. Nul, depuis Werner, n'a cherché à contester la vulcanisité du basalte. Cette roche est éminemment d'essence éruptive; or sa présence est parfaitement constatée dans l'Afrique australe, où sur un point bien connu, le Mosi-a-tounya, elle barre d'un énorme filon le bassin du Zambèze (latitude sud 18°). (*Rédaction.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Escarmouche entre Turcs et indigènes du haut Nil. — Dessin de A. de Neuville.

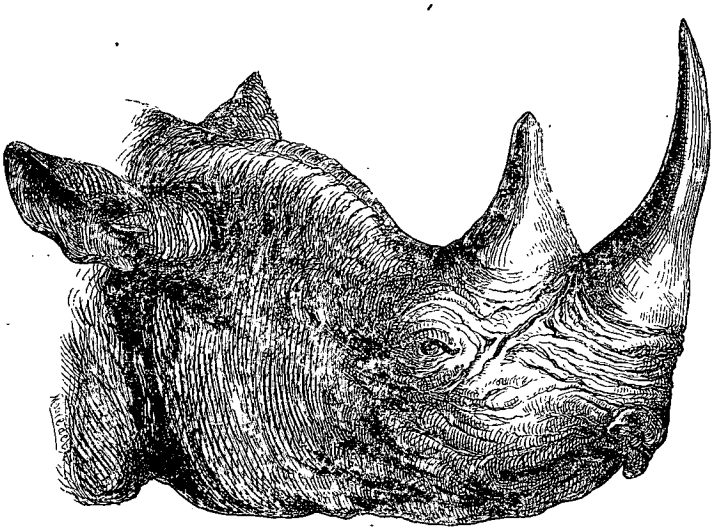
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les races d'hommes que nous y connaissons remontent à une égale antiquité? Le fait est, qu'aux fossiles rapportés par MM. Kirk et Livingstone, se sont trouvés mêlés des fragments de poterie; mais on n'a pas prouvé encore que les uns et les autres soient de la même époque. Nous manquons donc, pour l'Afrique, de ces anneaux qui rattachent en Europe l'archéologie à la géologie. Enfin, si l'on parvient jamais à établir une aussi haute antiquité pour le nègre, il faudra bien admettre, en même temps, qu'il est demeuré inférieur aux autres races humaines, car il a fait en civilisation moins de progrès, même que les Polynésiens. C'est ainsi qu'il n'a jamais su que tuer et dévorer l'éléphant tandis que, depuis un temps immémorial, l'Asiatique a su s'en servir utilement. »



Tête d'antilope méhédéheh.

C'était à la fin de mars, c'est-à-dire, à la fin de la saison sèche, dans cette latitude, que nous descendions le Nil, lorsque nous aperçûmes, dans un espace découvert, parce que les roseaux y avaient été brûlés, un troupeau de plusieurs milliers d'antilopes, auxquelles des nègres en grand nombre coupaient la retraite. Les femelles étaient d'un brun rouge, sans cornes, et les mâles portaient de belles cornes et avaient le pelage noir. Comme je n'avais jamais tué d'antilopes pareilles, je me fis mettre à terre avec Richarn et Saat, et j'entrai en chasse. J'abattis d'abord deux mâles, puis, me portant derrière une fourmilière de dix pieds de haut, devant laquelle le troupeau défilait au galop, je tuai encore deux mâles et une femelle. J'abandonnai quatre de ces belles pièces de gibier aux indigènes, me réservant seulement les têtes, que j'emportai avec la cinquième à mon bord. L'animal était de couleur noire, un peu plus grand qu'un âne; il avait une tache blanche au garrot, une couronne blanche au sommet de la tête, un cercle blanc autour des yeux, et le ventre blanc; ses cornes, gracieusement recourbées en arrière, mesuraient deux pieds quatre pouces anglais.



Tête de rhinocéros noir à double corne.

Quelques jours après, nous arrivions au confluent du Bahr-el-Gazal, et nous rencontrions un barrage qui s'était formé à travers le Nil et où déjà plusieurs embarcations s'étaient perdues. Je fis jeter l'ancre à un demi-mille en avant et j'allai reconnaître l'obstacle. C'était une immense accumulation de roseaux et de végétations flottantes, dont le fond était déjà fort solide, et dont la surface, étendue sur trois quarts de mille en largeur, se couvrait de roseaux et d'herbes élevées. Il nous fallut une demi-journée pour dégager le chenal qu'avaient creusé les bateaux en remontant le fleuve, et deux journées entières pour franchir le barrage sans accident et au prix d'un travail opiniâtre.

A peine nous en trouvions-nous débarrassés, que la peste se déclara sur notre bateau, et que plusieurs de nos gens furent pris de ces saignements de nez qui annoncent une fin fatale, aussi prompte qu'inévitable. Saat, notre enfant d'adoption, ce jeune nègre qui faisait une exception si remarquable au caractère barbare de sa race, fut une des premières victimes de cette terrible maladie. Sa peau était devenue jaune, ses yeux s'injectaient de sang et, quand il n'était pas en proie au délire, épuisé, étendu sur sa natte, il poursuivait de ses affectueux regards Mme Baker, qui lui faisait boire de l'eau sucrée, seul remède qui, avec le calomel, fût à notre disposition. Rien ne pouvait plus soulager ses tortures. Richarn gagna toute mon amitié en le veillant paternellement. Le lendemain, Saat paraissait aller

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mieux ; je le fis laver et habiller avec soin. Ma femme lui donnait toutes les dix minutes une cuillerée à café d'arak sur un morceau de sucre. Il ne pouvait plus parler, mais il nous remerciait du regard. Il s'endormit. Karka, notre grosse négresse, s'assit près de lui et lui étendit les jambes et les bras. « Dort-il encore ? » lui demandâmes-nous. Les larmes coulaient sur les joues de la brave femme, et elle répondit : « Il est mort. » Nous fîmes arrêter le bateau et creusâmes une fosse sur une grève sablonneuse. Saat s'était montré si bon et si fidèle que, même ses compagnons au cœur endurci, avaient appris à le respecter, malgré son jeune âge, et à l'aimer. Nous le déposâmes au pied d'un bouquet d'arbres. Il quittait cette terre d'iniquité dans toute la pureté d'un enfant. Il avait vécu et il était mort en bon chrétien. La tombe de Johann Schmidt avait marqué le commencement de notre voyage; celle de Saat en signalait la fin. Notre exploration avait pour point de départ et pour point d'arrivée, le tombeau de deux gens de bien, de deux amis.

Le 5 mai, nous entrions à Khartoum; le 6, j'apprenais la nouvelle déplorable de la mort de Speke. C'était encore une douleur. J'éprouve le besoin de répéter ici que, bien que le Nil sorte, à proprement parler du lac Albert, il n'en est pas moins vrai que la rivière que Speke a nommée Somerset et qui sort du lac Victoria, est vraiment le commencement du Nil, le haut Nil, le Victoria, comme on voudra le désigner ; et que le lac Victoria est réellement la source la plus élevée de ce grand fleuve. Le lac Albert, quoiqu'il soit le réservoir général du cours du Nil, n'en est que la seconde. Malgré la théorie qui repousse les lacs en qualité de sources des fleuves, il sera très-probablement impossible parmi les nombreux courants qui s'y déversent, de trouver une autre origine au Nil que les deux lacs Albert et Victoria.

A notre arrivée, la situation de Khartoum était des plus misérables. La famine ravageait le Soudan. L'épizootie ne s'était pas bornée à enlever les bestiaux, elle avait aussi tué les chameaux et interrompu tout le transit. Le Nil Bleu était si bas, que la navigation était devenue impossible et qu'on ne recevait plus ni blé ni fourrage. Nous étions donc de nouveau emprisonnés, et cette fois sans provisions, dans une ville ravagée par le typhus.

Pendant ma résidence forcée à Khartoum, je fis arrêter Mohammed-Her, que j'accusais d'avoir poussé les gens de ma caravane à la révolte, tant à Gondokoro que dans le Latouka à Latorné. C'était un exemple qu'il fallait faire, un châtiment sur lequel comptaient les gens qui m'étaient restés fidèles. De nombreux témoins vinrent déposer contre le coupable. Osman-Bey, alors gouverneur de Khartoum, le condamna à recevoir des coups de kourbaches (cravaches en cuir d'hippopotame) sur la plante des pieds, « pour avoir comploté de faire manquer l'expédition du voyageur anglais. » Par humanité, j'obtins que le supplice fût limité à cent cinquante coups.

Enfin, au bout de deux mois d'anxiété, le 1er juillet 1865, nous fûmes en mesure de quitter Khartoum, et, bien que nous eussions été sur le point de nous perdre dans une cataracte, à tout prendre, notre navigation fut heureuse jusqu'à Berber. Là nous reçûmes l'hospitalité la plus complète de M. et Mme Laffargue, Français établis depuis plusieurs années dans le Soudan. Cette occasion doit me servir à exprimer publiquement les sentiments de profonde reconnaissance que m'a laissés la parfaite courtoisie avec laquelle ceux des Français que j'ai rencontrés dans ces pays lointains, nous ont toujours reçus. Cette politesse avait le charme d'une de ces fleurs qu'on rencontre à l'improviste dans les sables du désert. Je fais des vœux pour que, par réciprocité, tout Français qui se trouvera éloigné de sa belle patrie, reçoive un traitement analogue de mes compatriotes.

A Berber, nous voulûmes éviter la traversée du désert de Korosko, pendant les chaleurs d'août, et nous prîmes le parti de nous diriger sur Souakim pour nous y embarquer. Le voyage se fit sans encombre, à l'exception d'une bataille, où nous restâmes vainqueurs, contre des Arabes qui prétendaient nous expulser de l'ombre d'un arbre, à laquelle tout voyageur a droit. Nous y admirâmes la valeur qu'y déploya la femme de Richarn ; car ce fidèle serviteur s'était récemment marié avec une négresse de la tribu guerrière des Dinkas. Elle se jeta au milieu de la mêlée et y combattit comme un héros.

Les montagnes de la chaîne arabique, le long de la mer Rouge, nous parurent fort belles, à cause de leurs grosses masses de granit rouge et gris, ou de porphyre rouge et vert, ainsi que de leurs coulées de basalte, si nombreuses et si noires que, durant une journée entière, nous pouvions croire que nous errions au milieu d'un désert couvert de charbon de terre en poussière, en blocs et en monticules.

Le vingt-quatrième jour depuis notre départ de Berber, à la sortie d'un défilé, qui nous avait menés par-dessus le faîte des montagnes, nous aperçûmes tout à coup la mer Rouge. Descendant le plus promptement possible, nous entrâmes le lendemain matin dans Souakim. La position de cette place est des plus avantageuses et, si elle communiquait directement avec Suez, elle prendrait rapidement une grande importance en devenant l'entrepôt de tout le commerce du Soudan avec l'Arabie. Malheureusement, il est loin d'en être ainsi, car nous demeurâmes quinze jours en attendant l'arrivée d'un bateau à vapeur. Enfin, on en signala un qui apportait des troupes égyptiennes, et qui, sa mission remplie, allait retourner immédiatement à Suez. Il nous reçut à bord, et, en cinq journées, nous débarqua dans cette ville, où nous retrouvâmes enfin dans un hôtel anglais, cette *pale ale* à la glace et ces biftecks qui avaient été si longtemps l'objet de nos désirs.

Quel paradis terrestre, qu'un hôtel européen ! Celui-ci était plein de voyageurs se rendant aux Indes, beaucoup d'Anglais, et des Anglaises charmantes. Je dois avouer pourtant que celles-ci nous surprirent par les masses de cheveux qu'elles portaient en gros chignons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

derrière la tête. Je n'avais jamais vu une telle exubérance du système chevelu chez mes compatriotes. Cette mode rappelait trop fidèlement la coiffure des nègres du Lira, et Richarn en fut si naturellement frappé, que, se rappelant l'usage qu'a cette tribu d'augmenter l'épaisseur de ses cheveux avec ceux de leurs amis défunts, il me dit naïvement : « Les Anglaises sont bien belles ; elles ont de magnifiques chevelures et ne font pas comme ces sauvages de nègres qui se mettent sur la tête des cheveux qui ne sont pas à eux. Les leurs leur appartiennent bien, n'est-ce pas? — Oui, Richarn, répliquai-je. Ces cheveux sont bien à elles. » Leur coiffeur, bien payé sans doute de ses fournitures, ne m'aurait pas démenti.

J'établis Richarn et sa femme dans une place excellente que je leur procurai à l'hôtel Sheppard du Caire.

Le chef de la tribu des Lira. — Dessin de A. de Neuville.

En quittant ces bons serviteurs, les derniers de mes compagnons de route, j'éprouvai un vrai serrement de cœur. Puis quand je me retrouvai en tête-à-tête avec Mme Baker, dans un wagon de chemin de fer, sans que rien me rappelât la vie sauvage, le passé me parut un songe ; j'étais prêt à me demander si bien réellement j'avais vu le lac Albert et les sources du vieux Nil; mais, devant moi, j'avais mon témoin, ma compagne dévouée, qui ne m'avait jamais quitté et dont le courage avait fait ma force, tellement qu'après Dieu c'était à elle surtout que je devais le succès de mon entreprise.

Traduit de l'ouvrage de sir Samuel Baker par

J. Belin de Launay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Isba, maison de paysan russe. — Dessin de M. Moynet.

LE VOLGA,

PAR M. MOYNET.

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Nos adieux à Moscou. — Départ en télègue. — Une recette pour économiser le sucre. — Il se faut entr'aider. — Troïtza. — Moines-soldats. — Un tombeau supplicié. — Ce que les Russes appellent des routes. — Hospitalité forcée. — Elpativo. — Description d'un village russe. — L'administration. — Qu'en diraient nos paysans? — L'isba : sa construction, son mobilier. — Costume des hommes et des femmes. — Un village libre.

Deux mois de séjour nous avaient permis de visiter et d'étudier dans leurs détails les monuments, les musées, les monastères et les marchés de Moscou. Mais cette grande et belle ville se civilise : la physionomie russe s'y efface de plus en plus; les mœurs cosmopolites de la classe riche, le commerce, l'industrie tendent à y faire ressembler toutes choses à ce qu'on voit dans les grandes capitales de l'Europe. Nous commencions donc à ressentir un désir impatient de nouveauté, et, un jour que le retour monotone des scènes qui avaient déjà passé tant de fois sous nos yeux nous causait un peu plus d'ennui qu'à l'ordinaire, nous annonçâmes à nos amis notre prochain départ. Nous avions résolu d'aller à Kalaisine pour faire plus intime connaissance avec le Volga que nous avions entrevu à Tver.

Le chemin de fer nous avait amenés de Saint-Pétersbourg à Moscou. Il ne fallait plus compter sur ce moyen facile de parcourir le pays, ni rêver un voyage commode en chaise de poste ou en diligence; dès qu'on s'éloigne des trois ou quatre premières villes de la Russie, on n'a plus devant soi que des routes détruites ou effondrées. J'ai vu, sur la route impériale de Moscou à Smolensk, les arbres pousser au milieu du chemin. On passe à droite ou à gauche, la voie s'élargit sans cesse, et il ne vient à la pensée de personne qu'il pourrait être utile de rétablir l'ancienne voie au moins en son état primitif.

Nous n'avons à choisir, la nécessité le veut, qu'entre la télègue et la tarantasse.

Ces deux voitures universellement en usage dans toute la Russie, et dont le seul souvenir fait crisper les nerfs de tous les malheureux étrangers, sont encore, pour les Russes de pur sang, l'idéal du confortable et du gracieux.

La tarantasse, surtout, espèce de petite chambre posée sur des roues ou sur un traîneau suivant la saison, et bien entendu sans le moindre ressort, jouit d'une faveur universelle. Le voyageur indigène y entasse avec délices sa famille, ses coussins, ses touloupes (paletots indigènes), son sommavar (appareil pour faire le thé), et ses autres ustensiles de ménage.

Quant à nous, qui voulons voir le pays et en dessi-

1. Tous les dessins joints à cette relation sont de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner quelque chose, nous donnons la préférence à la télègue, espèce de bateau-charrette à claire-voie posé sur des essieux également sans ressorts, et qui n'a pour banquettes qu'une planche, posée sur le devant; derrière on attachera nos bagages.

Au dernier moment, mon compagnon, moins amateur que moi du pittoresque, se décide à partir en meilleur équipage avec une famille russe qui se rend dans ses terres et qui, à grands frais, a fait disposer des relais pour ce voyage. Il doit me rejoindre à Apertivo.

Me voici donc seul avec Kalino, mon interprète, brave garçon, étudiant de l'Université de Moscou.

Le temps est magnifique. Nous nous dirigeons droit sur Troïtza, un des plus célèbres monastères de la Russie.

Arrivés à six verstes de Moscou, notre télègue se brise et nous verse assez doucement sur un côté du chemin. Quelques pèlerins, qui, comme nous, vont à Troïtza, sont assez obligeants pour nous aider à relever notre pauvre véhicule. Après l'avoir à peu près consolidé, nous le conduisons au pas jusqu'à un groupe de maisons où nous trouvons un brave homme capable, nous dit-on, de le réparer.

Nous entrons dans un tracktir (auberge) où de nombreux pèlerins se reposent et se restaurent : chacun d'eux boit, en quelques minutes, douze ou quinze tasses de thé, après avoir pris la précaution de placer dans sa bouche, sous ses joues, deux morceaux de sucre microscopiques. C'est un moyen économique d'édulcorer agréablement le liquide de plusieurs tasses. Mes voisins, après chaque tasse vidée, retirent avec soin de leur bouche les restes des morceaux de sucre, et les posent à côté d'eux sur le tapis malpropre qui sert de nappe, pour les reprendre bientôt quand ils recommencent à boire. C'est encore de l'économie.

Nous sortons pour nous promener en attendant que notre télègue soit remise sur ses roues; nous espérons trouver dans les environs quelque sujet de croquis.

A peine avons-nous fait une centaine de pas que nous apercevons un moine étendu et s'agitant dans la poussière : nous courons à lui, le croyant malade ou blessé; le malheureux est complétement ivre; nous avons peine à le soulever. Kalino appelle deux paysans qui nous aident à transporter le bon père : arrivés au tracktir, les gens de l'auberge couchent l'ivrogne sur un banc avec tous les soins et tout le respect que le paysan russe a toujours pour les prêtres et les moines. Kalino m'explique que ce qui chez nous serait un sujet de scandale et de dégoût, n'excite ici qu'une tendre pitié pour une faiblesse, hélas! commune à tous les hommes. Quoi de plus naturel? et comment ne point compatir aux maux qu'on a tous les jours l'occasion de souffrir?

Enfin notre télègue est raccommodée; nous repartons. Le soir nous entrons à Troïtza.

Dans la chambre de l'auberge, nous remarquons une lithographie représentant un siége que les moines soutinrent pendant seize mois contre les Polonais, lesquels (suivant la légende écrite au-dessous) ne purent prendre le couvent, ni par force, ni par trahison (1609).

Les moines combattirent bravement avec la garnison, et, après la levée du siége, pour payer généreusement les troupes qui avaient partagé leurs dangers, ils vendirent une partie de leurs vases d'or et de leurs ornements sacrés.

En 1615, le couvent eut à se défendre contre un nouveau siége, et ces moines belliqueux parvinrent encore à mettre en fuite les assaillants.

Le lendemain, nous visitons le monastère; ses nombreuses coupoles sont ou dorées, ou peintes en bleu, constellées d'étoiles d'or. Il couvre une vaste étendue de terrain et l'ensemble de ses édifices est d'un aspect grandiose.

La principale église de Troïtza (la Trinité) est ornée de fresques anciennes assez curieuses : on y voit le tombeau de saint Serge, mausolée en or et en argent massifs avec incrustations de pierres précieuses. Derrière l'iconostase, sur le sol, se dresse un grand aigle en bois doré avec un enroulement d'ornementation du dix-septième siècle. Cette sculpture, qui ressemble assez à un baldaquin, sert à marquer la place où Nathalie Narichkin sauva la vie au jeune tzar Pierre le Grand, alors âgé de onze ans, que les strélitz avaient poursuivi jusqu'au pied de l'image de saint Serge. L'impératrice, tenant l'enfant dans ses bras et le couvrant de son corps, fit hésiter ces furieux, et donna ainsi le temps à ses libérateurs de pénétrer dans l'église.

Pierre le Grand conserva toujours pour l'image de saint Serge une grande vénération. Il la faisait porter devant lui dans les circonstances importantes de sa vie.

Nous passons près d'une heure au Trésor, un des plus riches de la Russie et peut-être du monde entier. Il faudrait beaucoup de temps pour en décrire les reliques, les ornements garnis de pierres précieuses, les vases, mitres, ciboires, calices, croix, etc.

Nous parcourons les autres églises, les bâtiments du couvent, les ateliers, et entre autres un atelier de peinture et de lithographie religieuse. Les peintures de Troïtza sont toutes des pastiches de l'art byzantin, les lithographies sont plus que médiocres; elles inondent la Russie.

Nous n'achevons que le soir cette visite intéressante et nécessairement très-incomplète.

On nous décrit une curiosité qu'on montre rarement, parce qu'elle touche à la politique; c'est la tombe du comte Lapoukin, qui, après avoir conspiré contre Pierre le Grand, fut assez heureux pour échapper au supplice que subirent ses complices Alexandre Kikin, l'évêque Rostow, Poustinoï et Glébof. Il mourut caché; mais la vengeance de Pierre vint le chercher dans le cimetière de Troïtza, et n'ayant pu lui trancher la tête de son vivant, il fit du moins décapiter sa tombe[1].

A la porte du couvent s'élève un immense hôtel que les moines ont fait bâtir pour l'usage des pèlerins. Son exploitation forme une partie importante de leur re-

1. Voyez ce tombeau dans le *Magasin pittoresque*, t. XXVIII, p. 85.

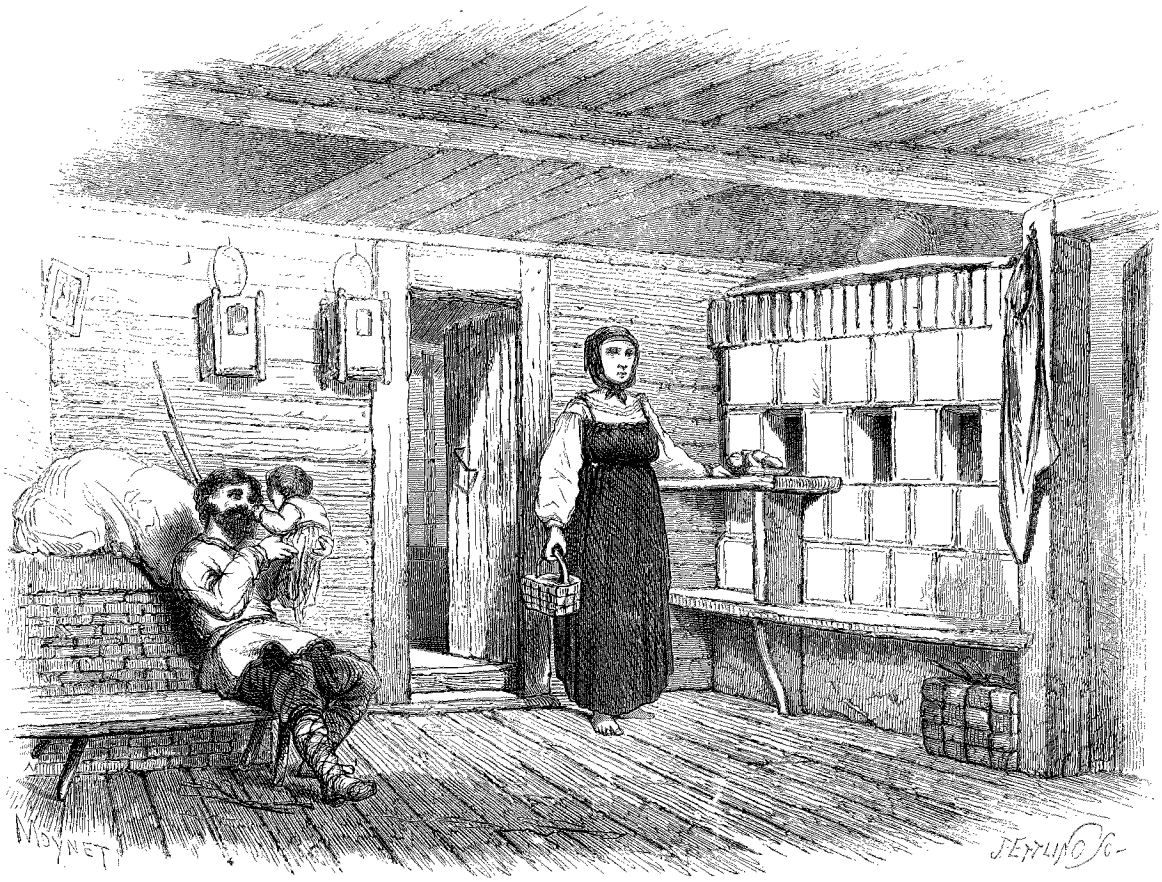
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venu. Il convient d'ajouter que les moines nourrissent gratuitement une centaine de mendiants.

Nous partons le lendemain.

Sur la route.... Il n'y en a plus depuis Troïtza. Nous sommes en pleine Russie, et on y court grand risque de s'y casser plus d'une fois le cou, à moins d'être un de ces puissants seigneurs qui ont seuls le droit de mettre en réquisition tous les serfs pour leur préparer un chemin à peu près passable. Notre hyenchick, homme prudent, met sa hache dans la télègue; cette mesure est non-seulement utile mais indispensable.

Comment le gouvernement, direz-vous, n'a-t-il pas plus de soins de la construction et de l'entretien des routes dans l'empire? — Ce n'est pas la faute du gouvernement. Il est lui-même victime de cette détestable viabilité, il en souffre par la difficile circulation de ses courriers, de ses employés et de ses troupes. Il donne de l'argent, beaucoup d'argent, il envoie des ingénieurs, des conducteurs de travaux; mais par un phénomène prodigieux au point de vue de la métallurgie, l'argent qui part de Pétersbourg, parfaitement monnayé, selon le volume et le poids réglementaires, lorsqu'il arrive à destination, après avoir passé de mains en mains, se trouve avoir perdu 99 pour 100 de son poids, quelquefois plus encore. L'administration russe sait seule le secret de cette singulière réduction. On



Intérieur d'un isba. — Dessin de M. Moynet.

parle de réformes, mais on les attend toujours. Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire : « On pourrait paver cette route en argent, si on avait toutes les sommes qu'on a envoyées pour la faire paver en pierre. »

De cahots en cahots, nous arrivons enfin au lac de Péroslaw, nappe d'eau douce qui jouit de la singulière propriété de recevoir deux fois par an des bandes de harengs, au moment même du passage de ce poisson sur les côtes de l'Océan.

On conserve à Péroslaw une vieille barque qu'on appelle la mère de la flotte russe. C'est l'embarcation que Pierre le Grand fit construire par des Hollandais, et qui lui servit à l'enseignement des manœuvres navales.

Au bord du lac de Péroslaw se trouve un petit monument en briques de forme assez originale; au centre s'élève un grand Christ.

La nuit est toute noire au moment où nous perdons de vue la ville de Péroslaw. Nous voyageons dans la plus complète obscurité et nous ne tardons pas à nous égarer. Mais Kalino, mon interprète, n'est jamais embarrassé : il a deviné des isbas dans les environs. Il fait arrêter la télègue sans façon à la porte de l'un d'eux. Sans se donner la peine de demander l'hospitalité, il s'empare de l'unique pièce de la maison, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le monastère des demoiselles, à Moscou. — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les paysans, hommes et femmes, s'empressent de l'abandonner.

Le lendemain ces pauvres gens se jettent à mes pieds qu'ils cherchent à embrasser, parce que je leur paye l'hospitalité, peu volontaire, qu'ils m'ont donnée. Le paysan russe est tellement habitué à se voir toujours le jouet de l'arbitraire de la part de tous ceux qui sont plus élevés que lui, que l'idée de lui payer un service lui semble une incroyable inspiration de générosité. Le voyageur qui accomplit ce simple devoir ne peut-être évidemment qu'un prince ou tout au moins un très-grand seigneur déguisé.

En réalité, princes et seigneurs payent volontiers ; mais si c'est un intermédiaire qui est chargé de faire largesse en leur nom, l'aubaine s'arrête en route dans une poche plus digne. Aussi le pauvre paysan aime-t-il mieux avoir affaire à un général, à un noble, si exigeants qu'ils soient, qu'à des administrateurs ou à des officiers ordinaires : ceux-ci ne tiennent pas le moins du monde à se faire des titres à sa reconnaissance.

Dans la matinée, nous arrivons à Elpativo, charmant village, où nous devons passer quelques jours avant notre départ définitif pour le sud de la Russie.

Visiter un village russe n'est pas une longue affaire. Ce n'est d'ordinaire qu'une seule rue bordée d'isbas en bois, plus ou moins ornés, suivant le goût ou la fortune des propriétaires. Les maisons sont presque toutes pareilles ; on y voit, pour toute variété : une église, lorsque le village a quelque importance, un comptoir servant à la gérance de l'intendant, et des magasins de blé qui doivent toujours renfermer deux années de grains, pour le cas où la récolte viendrait à manquer ; ils sont placés sous la surveillance des autorités du village. Les anciennes récoltes sont livrées à la consommation à mesure que les nouvelles les remplacent. Les serfs ou paysans sont donc assurés de vivre quand les années sont mauvaises. Le seigneur n'a pas le droit de toucher à cette réserve : il ne peut vendre que ce qui a été récolté pour lui. C'est le starosta qui est préposé à l'emmagasinement du grain et de sa distribution aux paysans. Ce fonctionnaire élu par les serfs et choisi parmi eux défend leurs intérêts, dont il est responsable.

Elpativo, village russe. — Dessin de M. Moynet.

Les serfs nomment d'ordinaire pour starosta un paysan riche et capable de les défendre au besoin contre l'homme d'affaires du seigneur.

Dans les villages de l'intérieur de la Russie qui ont peu de communications avec les villes, les paysans ne rêvent pas un sort plus heureux que celui qu'on leur a fait ; ils sont arrivés à une telle habitude de la soumission qu'ils sont presque effrayés à la pensée qu'ils pourraient n'avoir plus de maître : aussi dit-on qu'ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont grand'peur de l'ukase impérial qui doit les émanciper.

J'ai vu quelques-uns de ces malheureux qui remplissaient les fonctions de domestiques chez leur seigneur, et qu'on faisait rentrer immédiatement dans leur devoir, s'ils s'en écartaient, sur la simple menace d'être mis en liberté. On sait qu'il en a été de même des nègres esclaves, et qu'on a vu des prisonniers tellement accoutumés à leur cachot qu'ils ne voulaient plus en sortir.

Quand un seigneur (ou plutôt son intendant, le seigneur étant rarement sur ses terres) croit avoir à se plaindre d'un serf, on conduit le pauvre diable au comptoir, où on lui administre des coups de verges. La police seule a le droit de donner le knout. On inflige encore une autre punition quand les peines corporelles ne suffisent pas : sur l'ordre du seigneur on enrôle le coupable, et dès ce moment on n'entend plus guère parler de lui, la durée du service étant de trente-cinq années.

Le paysan dont l'isba a été brûlé, ou celui qui, en se mariant, fonde une nouvelle famille, demande et obtient l'autorisation de prendre dans les forêts du seigneur les sapins nécessaires pour se construire une maison.

Cette construction, que le paysan fait lui-même et presque sans autres outils que sa hache, est presque toujours un travail remarquable : souvent on y trouve une certaine élégance. Les troncs de sapins sont dressés sur deux côtés seulement, posés les uns sur les autres; les extrémités sont entaillées à mi-bois. Ces murailles de bois, où l'étoupe remplace le ciment, sont impénétrables au froid rigoureux du pays. Sur la façade sont, en avant-corps, deux grands arbalétriers ornés, sculptés, et se coupant en croix au sommet. Cette ornementation, d'un effet original, est rehaussée d'ordinaire de quelque peinture.

La seule partie de la demeure où l'on fasse entrer de la maçonnerie est un poêle gigantesque, qui reste allumé tout l'hiver, et dans le four duquel le paysan prend, le plus souvent, une sorte de bain de vapeur, en s'y introduisant tout habillé.

Le paysan russe se déshabille rarement. Sa touloupe, vêtement fait d'une peau de mouton garnie de sa laine et qui s'applique en dedans sur le corps, ne le quitte guère que quand elle tombe en lambeaux.

Tout l'ameublement de l'isba se compose de bancs assez larges faisant le tour de l'habitation : ils servent à toute la famille de lit, meuble inconnu. En hiver, on a le dessus du poêle pour chambre à coucher. Au plafond on suspend les provisions, les chandelles, le lard, etc. : toutes choses qui, dans un intérieur où les fenêtres sont doubles et s'ouvrent seulement pendant l'été, donnent une atmosphère assez peu agréable.

Une petite Vierge orne toujours un des angles de chaque pièce de la maison.

Les ustensiles du ménage et de la profession, les enfants, les animaux domestiques, se mêlent dans ces intérieurs avec un désordre assez peu pittoresque. La propreté n'est pas encore une vertu russe. Si Pierre le Grand, qui a tant fait pour importer les usages hollandais en son pays, revenait aujourd'hui au milieu de son peuple, il verrait que ses souvenirs de la Néerlande n'y sont pas encore tous en honneur.

Ce défaut de malpropreté et un goût excessif pour le vodka (eau-de-vie de grain) sont ce qu'on a le plus à reprocher au paysan russe : il est intelligent, courageux, affable et bienveillant. On est toujours bien reçu chez lui, et, comme les pauvres en tous pays, il partage volontiers le peu qu'il a avec ceux qui ont besoin de son secours.

Les pièces importantes de son costume sont : — une chemise de cotonnade, le plus souvent rouge, tombant par-dessus des pantalons très-larges qui entrent dans des bottes très-fortes; — une touloupe qui couvre tout; — un chapeau bas de forme, aux bords larges et cambrés. Dans les environs de Moscou, la forme du chapeau est pointue et presque sans rebords.

Les femmes portent des bottes comme les hommes; elles ont un châle ou un fichu sur la tête et les épaules, et toujours l'inévitable touloupe; ce qui ne constitue pas un ensemble bien élégant. Mais quand viennent les jours de fête, dans le court été qui ravive un peu ces contrées, les vieux costumes russes sortent de leurs coffres, et l'on voit briller au soleil les fichus, les tabliers brodés de vives couleurs, ou même d'or et d'argent, et les coiffures nationales, qui varient selon les provinces.

C'est le temps où l'on surprend sur les visages un peu de gaieté. Le paysan russe ne connaît pas la joie folle des peuples du Midi; il conserve toujours une certaine gravité jusque dans ses plaisirs. Sa danse même est triste, et son chant a plutôt l'air d'une plaintive psalmodie que de l'expression de la joie. Ses fêtes n'ont jamais cette physionomie animée et expansive dont la kermesse des Pays-Bas est le type. La musique est peu bruyante. Une petite mandoline à très-long manche, une flûte double, un autre instrument assez curieux composé de trois maillets dont le centre passe par un segment de cercle en fer et qui se rapprochent à intervalles inégaux, voilà tout l'orchestre. A défaut de musique, les spectateurs chantent en frappant dans leurs mains pour marquer la mesure.

Nous passons quelques jours à Elpativo. On organise plusieurs grandes chasses dans les bois qui entourent les terres cultivées. Toute la jeunesse d'Elpativo est employée aux battues. C'est un vrai massacre. Le gibier est d'une merveilleuse abondance : perdrix, coqs de bruyère, lièvres blancs et gris tombent de tous côtés. A cette époque de l'année le lièvre change de fourrure : sa robe d'hiver, plus fourrée que l'autre, est tout à fait blanche l'hiver.

Enfin nous partons pour rejoindre le Volga, but de notre excursion. Nous nous mettons en route par une belle nuit qu'éclaire à l'horizon une grande comète, de plus en plus brillante à mesure que nous avançons au nord-est ; nous avons aussi, pour dissiper l'obscurité, l'incendie d'une forêt qui brûle à quelques verstes devant nous, accident assez commun en Russie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous sommes emportés au galop, cahotés horriblement, et nous arrivons, vers le matin, au village de Troiski-Nerli.

Troiski-Nerli est un village libre ; c'est une exception qui permet de pressentir ce que deviendront les autres villages russes, quand ils seront dans des conditions semblables. Les maisons sont propres, bien entretenues. Le kabatk où nous sommes arrêtés a tout à fait l'aspect d'un intérieur hollandais; il est vrai qu'il sert à la fois de salle à manger et de salle de danse. Un grand orgue de Barbarie, que le maître de la maison s'empresse de mettre en mouvement à grands tours de bras, fait succéder aux airs nationaux russes des quadrilles français; les habitants de cet heureux pays ne s'en tiennent plus aux airs indigènes; un peu d'entrain même ne les effraye pas depuis qu'ils se sentent plus libres : qui sait si avant cent ans le peuple russe ne rira pas tout comme un autre.

L'émancipation est le texte habituel des conversations que nous avons avec tous ceux qui veulent bien nous donner des renseignements. Cette mesure n'est pas appréciée de la même manière par les différentes classes de la société.

La petite noblesse est opposée à a réforme qui va la ruiner, ou la mettre dans la nécessité de chercher dans le travail des ressources qui lui manqueront, quand les paysans travailleront pour eux-mêmes.

Les propriétés se sont tellement divisées, que certains nobles ne possèdent plus qu'un très-petit nombre de serfs, qu'ils écrasent de travail afin de conserver le revenu nécessaire pour maintenir leur rang. Mais depuis la publication de l'ukase impérial les paysans ne veulent plus travailler. Nous avons vu un village, composé de cinquante-six familles, appartenant à sept propriétaires; ceux-ci sont à peu près ruinés.

De riches propriétaires appellent des cultivateurs étrangers qui se contentaient d'abord, pour fruit de leur travail, de la nourriture et d'un petit salaire. Depuis, la main-d'œuvre s'est élevée des neuf dixièmes. Or l'argent est rare. Il a fallu abandonner ou vendre; c'est la ruine aussi; les acheteurs manquent complétement.

On sait que la propriété d'un seigneur comprend un plus ou moins grand nombre de villages avec les terres qui en dépendent, et le plus souvent une étendue considérable de forêts ou de steppes. La Russie étant, relativement aux autres États, le pays le moins peuplé de l'Europe, il faut souvent traverser une étendue d'une centaine de verstes pour aller d'un lieu habité dans un autre. Le voyageur rencontre çà et là un groupe de quatre, cinq ou six villages dans une partie défrichée : c'est une propriété seigneuriale. Par suite du mauvais état des routes et des grandes distances qui séparent les centres commerciaux, la population est exclusivement agricole; l'industrie n'a pas encore pu pénétrer en dehors des grandes villes et des bourgs riverains des rivières navigables. Le village russe vit donc exclusivement de la terre. Le paysan en tire ses aliments, son vêtement et sa maison. Le colportage, sur une petite échelle, lui fournit de temps en temps des produits manufacturés de mauvaise qualité qu'il a grand'peine à payer en espèces, l'argent étant d'une extrême rareté dans ces villages. Du reste, l'ukase ou la loi d'émancipation de l'empereur Alexandre aura réformé la Russie entière avant la fin du siècle, à moins que les intérêts mal compris ne transforment en champ de bataille un sol jusqu'à présent mal exploité et qu'une organisation meilleure transformerait en une source de richesses.

Pour le moment, voici l'organisation du village russe, telle qu'elle existe depuis plus de trois siècles, telle qu'elle se maintiendra peut-être encore bien des années, les idées de liberté ne se faisant jour qu'avec lenteur dans les esprits, et le problème de satisfaire tous les intérêts sans amener de collision étant très-ardu.

Une propriété seigneuriale d'un ou de plusieurs villages est composée ainsi qu'il suit :

Le *bourgmestre* ou maire nommé par le seigneur.

Le *starosta* (adjoint au bourgmestre), chef de village. Il est nommé par les paysans; c'est lui qui distribue le blé emmagasiné au comptoir.

Le *deciatnik*, celui qui commande les corvées pour les trois jours dus au seigneur. Son titre équivaut à celui de garde champêtre. Il est tout dévoué au seigneur ou plutôt à ses représentants, ce qui fait une grande différence, les efforts constants de ceux-ci tendant à augmenter les corvées sous tous les prétextes.

Le *sotsky*, qui commande les deciatniks. C'est une espèce de gendarme qui administre les corrections corporelles. Il discute les affaires avec le bourgmestre, surtout avec le starosta. Il perçoit les contributions qu'il reçoit en nature, faute d'argent. Il assiste au payement de l'impôt dû au gouvernement.

Le *stanavoï* représente l'État; il est chef de la police locale; il dépend d'un capitaine nommé *ispravnik*, qui est le chef d'arrondissement, et dont le rang correspond à celui de nos sous-préfets. Le stanavoï n'a qu'un district d'arrondissement.

Le bourgmestre va payer chez l'ispravnik; il commande le stanavoï, qui lui-même commande les sotskys.

Tous ces différents services sont payés par les paysans, qui les défrayent aussi de leurs frais de déplacement. Lorsque le moment de verser l'impôt est venu, les paysans s'assemblent et apportent l'argent nécessaire pour que l'opération ne coûte rien au gouvernement : les paysans appellent cela faire un *scot*.

On voit que les charges des paysans ne sont pas peu de chose : trois jours de travail par semaine pour le seigneur, les impôts à l'État, les appointements et les frais des percepteurs, les contributions extraordinaires exigées par les intendants; plus les amendes, plus le service militaire, plus.... Enfin le paysan russe est comme le peuple français avant 1789, et plus encore, corvéable et taillable à merci.

A la rigueur, la vie serait encore possible si on avait directement affaire au seigneur, ou à l'empereur.... Mais l'empereur est loin et le seigneur aussi; rarement ce dernier vient sur ses terres. Il est souvent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bien embarrassé lui-même : les rentrées en nature se vendent mal, l'argent est rare.... Il est lui-même endetté depuis longtemps, car le grand seigneur russe ne thésaurise pas, il dépense avec prodigalité; généreux et insouciant, il se ruine avec indifférence, il emprunte à gros intérêts. Pendant ce temps, l'intendant, qui perçoit très-exactement les revenus de son maître, qui sait parfaitement écouler les produits de la terre, s'arrondit et prête à son patron (comme dans Gil Blas, l'intendant Rodriguez) l'argent qui appartient à ce dernier. Il finit même souvent par acquérir la propriété et les paysans.

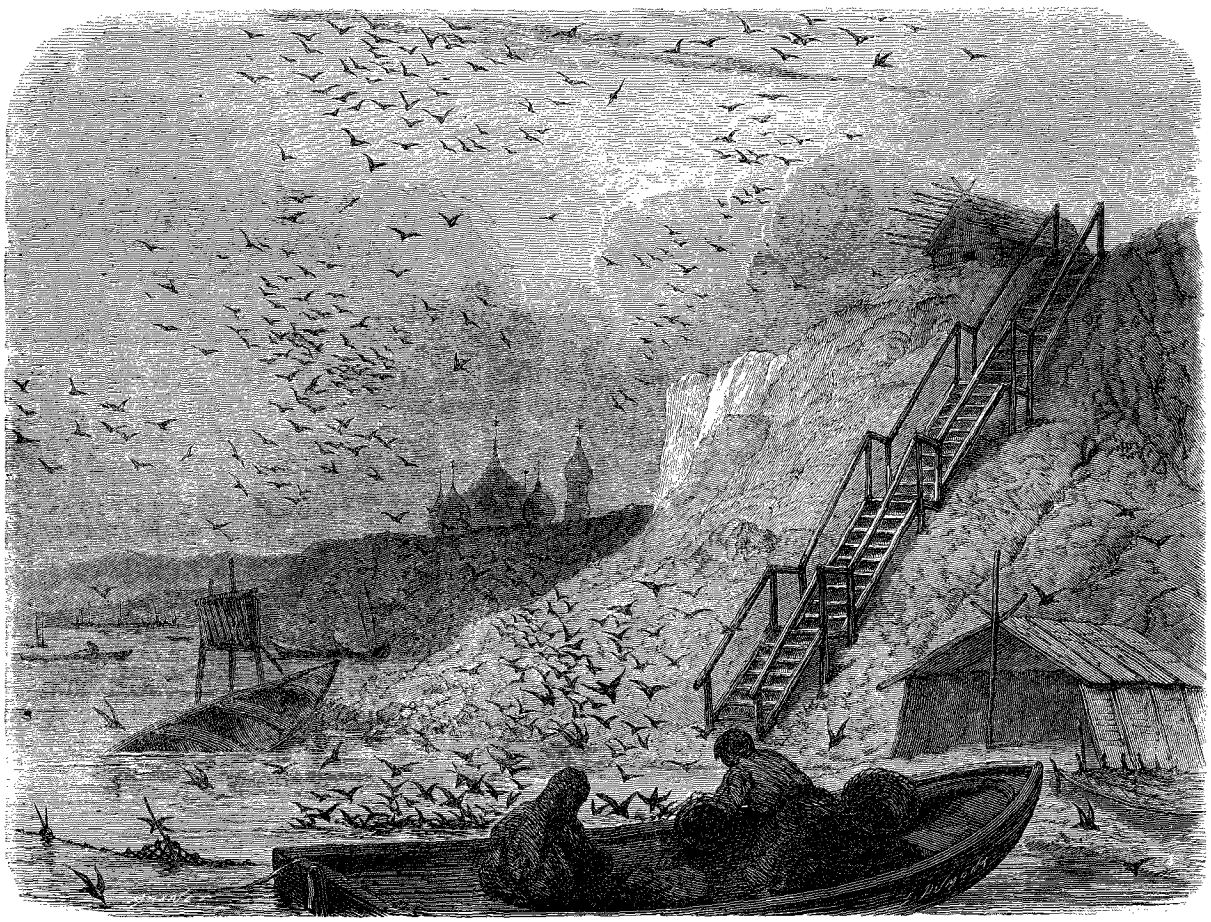
Le fléau du peuple russe ce n'est donc pas son gouvernement, ses seigneurs, c'est l'intermédiaire sous quelque forme qu'il se présente : intendant, employé, bureaucrate de toute espèce.

Commençons par l'intendant, puisque nous y sommes.

Le paysan doit trois jours par semaine, mais, sous prétexte de service extraordinaire, l'intendant demande davantage. Il dégrève en se faisant donner, comme pot de vin, des redevances en argent ou en nature.

Pour le recrutement, l'État demande tant d'hommes par mille : dix à treize en temps ordinaire. C'est l'intendant qui doit envoyer les hommes, choisis par lui, au dépôt.

L'intendant ramasse une quinzaine de vauriens et les



Pêcheurs du Volga. — Dessin de M. Moynet.

fait enfermer au comptoir, puis il désigne quinze jeunes paysans des plus riches. Naturellement les parents viennent réclamer. L'intendant traite avec les pères pour le rachat de leurs enfants; il se fait donner un pot de vin, une somme d'argent pour acheter des remplaçants, et le tour est joué; mais, en somme, il a rendu service au village; les vauriens emprisonnés débarrassent la commune; tout est pour le mieux.

Il est bien entendu que le seigneur, au nom de qui se font toutes ces gentillesses, ignore ou est supposé ignorer complétement les manœuvres de son homme de confiance.

Il ne faut pas croire d'ailleurs qu'un jeune paysan ainsi libéré en ait fini avec le service militaire; le vertueux intendant, qui trouve le métier lucratif, recommence souvent plusieurs fois le même tour, et toujours impunément, car il serait dangereux de se plaindre.

La famille paye les redevances pour son enfant, si en définitive il est inscrit comme soldat; ce qui fait que ce dernier paye comme soldat et comme paysan jusqu'à nouvelle révision.

La révision se fait tous les dix ans.

Là ne se bornent pas les méfaits de l'intendant.

La pleine autorité, qu'il tient du seigneur, lui donne la haute main pour les actes d'état civil; il marie comme il veut, de même qu'il fait soldat, toujours au nom du seigneur, le paysan qui lui a déplu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

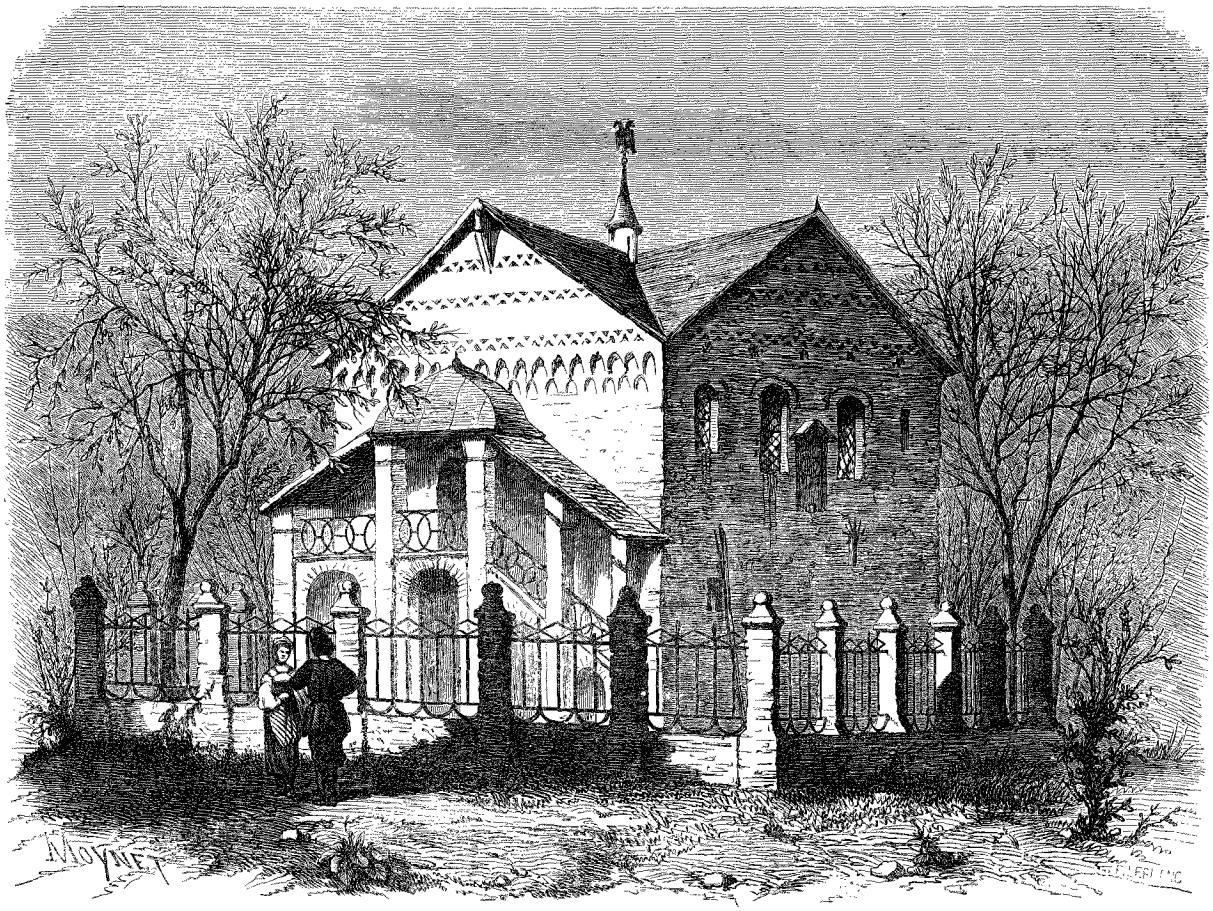
Il a le droit de faire infliger les punitions corporelles. C'est ordinairement le fouet; mais il ne doit aller que jusqu'à un certain nombre de coups, vingt ou vingt-cinq.

Quand la peine est plus grave, c'est la police qui s'en charge; alors c'est le *mir* qui prononce.

Le mir est une réunion de paysans à qui le seigneur a délégué momentanément son autorité; c'est un semblant de protection, une assemblée osant faire ce qu'un individu isolé n'oserait pas.

Quand le paysan soldat revient dans son pays (après trente-cinq ans de service), s'il retrouve une famille, il l'aide dans ses travaux et gagne sa nourriture chez elle; autrement il se met à mendier, l'État qu'il a servi ne lui devant rien. Comme il n'est plus serf, son seigneur ne lui doit rien non plus. Aussi rencontre-t-on partout de vieux soldats, à peine vêtus d'un uniforme en lambeaux, la poitrine couverte de décorations, ou plutôt de petites planchettes peintes sur lesquelles sont représentées les couleurs des décorations qu'ils ont méritées, leur misère les empêchant de s'en procurer les rubans.

On comprend qu'ayant en perspective un sort aussi fortuné, le paysan intelligent cherche à s'y soustraire; il arrive alors qu'il demande la permission de s'éloigner pour aller gagner sa vie autrement que par les travaux agricoles. On lui répond que s'il trouve une caution



Ouglitch. — Dessin de M. Moynet.

pour ses trois journées de travail, désormais il pourra payer en argent. Il s'en va donc à la ville, se met à y exercer une profession, et paye une somme de vingt roubles (quatre-vingts francs) par an, qu'on nomme l'*abrock*.

Les isvochiks, les marchands, ceux qui exercent toutes les industries sont des serfs qui payent l'abrock.

Une fois en possession de cette demi-liberté, il a bientôt conquis une position; beaucoup deviennent fort riches, millionnaires, tout en restant serfs, ou bien ils se rachètent si le maître y consent.

On en cite qui ont offert pour s'affranchir deux cent mille francs à leur maître, qui a refusé. Depuis l'ukase d'émancipation, ils pourront se racheter pour une somme insignifiante.

L'avenir est à eux; ils peuplent les villes; ils représentent l'industrie, le commerce; ils composent la classe intelligente qui doit aider au développement de la richesse du pays.

Nous recommençons notre course. A sept heures nous entrons à Kalaisine, où nous tombons dans la plus sordide auberge qu'on puisse imaginer; aussi ne consentons-nous à y accepter l'hospitalité que pour nos chevaux. Pauvres bêtes!

Nous nous empressons ensuite de nous diriger vers un ravin qui nous conduit droit au Volga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Volga. — Kalaisine et les reliques de saint Macaire. — Ouglitch. — Fin tragique du prince Dimitri. — Condamnation d'une cloche ; son exil ; sa grâce inutile. — Romanof et ses touloupes. — Une pêche disputée. — Priviléges et insolences des oiseaux.

Le Volga a sa source dans le gouvernement de Tver. Il commence à devenir navigable à Rjef. A Tver le fleuve rend déjà de notables services au commerce ; il est continuellement sillonné de bateaux qui montent et descendent. Un canal qui joint la Néva au Volga met ainsi la Sibérie et la mer Caspienne en communication avec la capitale. La population de Tver vit presque entièrement de tout ce qui se rapporte à la navigation.

A Kalaisine, le fleuve fortement encaissé n'a point l'air de se soucier de sa renommée : il pourrait s'y accommoder d'un beaucoup moins grand nom que le sien.

La ville est mal entretenue : on n'y remarque rien de curieux, sinon les reliques de saint Macaire qui attirent de nombreux pèlerins.

Le bateau qui va de Tver à Kazan arrive à midi ; plusieurs habitants très-hospitaliers nous accompagnent après déjeuner, s'embarquent avec nous, et descendent le Volga pour nous tenir compagnie jusqu'à Ouglitch.

Ouglitch est une très-ancienne ville. Un événement terrible s'y passa en 1591. Ses monuments, dont un surtout compte parmi les plus anciens de la Russie, ont été le théâtre d'un drame qui n'a pas été sans influence sur les destinées de l'empire.

Ivan IV, que les Russes ont surnommé Ivan le Terrible, avait laissé deux fils, Fœdor et Dimitri.

Le premier, faible et doux, plus occupé de prières et de lectures édifiantes que du gouvernement de son peuple, abandonna le pouvoir à son beau-frère Boris Goudounof. Le second, Dimitri, relégué à Ouglitch, qui lui avait été donnée comme apanage, y tenait sa petite cour (il avait dix ans) près de sa mère la tzarine Marie Fédérowna et de ses trois oncles.

La santé chancelante du tzar Fœdor ne faisait pas présager une longue vie : Boris conçut la pensée de s'emparer du trône. L'héritier présomptif, en bas âge, serait après la mort du tzar le seul obstacle à son ambition : il résolut de le supprimer.

Le 15 mai 1591, dans l'enclos que nous visitons, au milieu de bâtiments historiques que l'on conserve religieusement, un agent du premier ministre, nommé Bitiagovsky, s'approche de l'enfant qui passait avec quelques-uns de ses pages, et, sans plus de façons, l'égorge. La gouvernante du prince se précipite, appelle au secours ; elle est renversée. Cependant on a entendu ses cris et ceux des pages : les serviteurs du jeune prince assassiné frappent Bitiagovsky et plusieurs de ses complices, malgré tout ce que ceux-ci peuvent dire pour faire supposer que le tzarevitch s'est tué lui-même en tombant sur un couteau qu'il tenait à la main.

Bientôt après, un des oncles du prince fait sonner le tocsin, et toute la ville d'Ouglitch, en apprenant le crime, accuse le ministre.

Aussitôt la nouvelle arrivée à Moscou, Boris fait faire une enquête par des hommes dévoués qui concluent, selon sa volonté, qu'il n'y a pas eu de meurtre et que le jeune prince n'a péri victime que de l'accident inventé par les sicaires. Les habitants d'Ouglitch qui ont vengé le prince et affirmé le crime sont qualifiés de rebelles ; deux cents d'entre eux sont livrés au bourreau, plusieurs milliers sont envoyés en exil. De plus, la cloche qui a sonné le tocsin est solennellement condamnée à avoir les deux oreilles arrachées et à aller vivre en exil à Irkoutsk.

Récemment, en 1847, les habitants ont demandé et obtenu la grâce de la pauvre cloche ; mais il eût fallu dépenser une trentaine de mille francs pour la ramener à son clocher ; faute de pouvoir disposer d'une si grosse somme, on n'a pu faire revenir l'exilée de Sibérie : elle y restera probablement encore longtemps ; du moins elle est réhabilitée, et elle se console, me disait un habitant, comme elle peut, en sonnant à toutes volées chaque fois qu'un exilé obtient sa liberté. Si le propos est vrai, celui-là n'est pas un lâche qui vit dans les habits du sonneur.

Cet événement tragique mit fin à toute une dynastie. La Russie, à la mort de Boris Godounof, fut en proie aux ambitions les plus acharnées et à tous les maux de la guerre civile. De faux prétendants se succédèrent, et, grâce à eux, les Polonais et les Suédois mirent la Russie au pillage jusqu'à l'an 1613, où la nation russe élut pour son tzar Michel Romanof.

Le palais d'Ouglitch, où périt le jeune prince, est situé entre deux églises. Transformé en chapelle, il a conservé son caractère primitif ; son ornementation extérieure, presque tout entière de briques, sans sculpture, est encore presque intacte. On y garde les meubles qui ont servi à la victime et le brancard sur lequel on transporta son corps à Moscou ; à côté, dans une église commémorative, on montre son tombeau.

Le lendemain, nous étions de bonne heure installés sur le bateau qui devait nous conduire à Nijni-Novogorod. A midi nous arrivâmes à Mologa. Le Volga en cet endroit se dirige vers l'est. Le bateau s'arrêta le soir à Romanof, ville connue par sa fabrique de touloupes : vêtement national, ordinairement uni, parfois élégamment piqué de soie de couleur.

Les moutons romanof, introduits dans ce pays par le tzar Pierre Ier, donnent une fourrure très-épaisse. Une belle touloupe en peau de romanof coûte de vingt à trente roubles (quatre-vingts à cent trente francs).

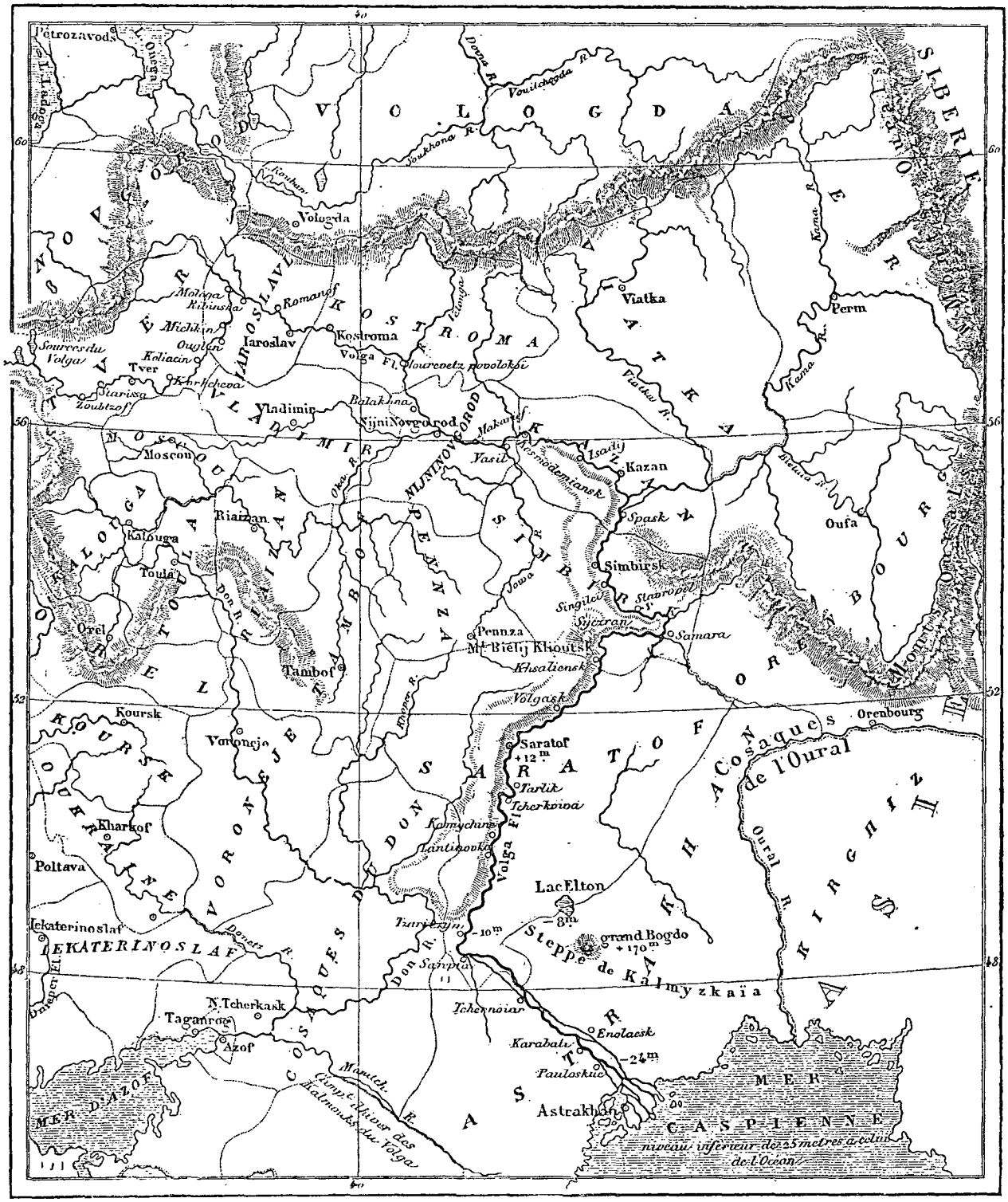
Touloupe et paysan, c'est tout un. On ne quitte la touloupe ni le jour ni la nuit ; elle suffit, avec les bottes et le bonnet fourré, pour voyager en traîneau des heures entières et en narguant le froid.

En quittant Romanof, nous apercevons des pêcheurs qui nous paraissent avoir fort à faire ; ils lèvent leurs filets ; la pêche est bonne, mais des milliers d'oiseaux les entourent pour leur disputer les poissons qui, dans les filets, s'agitent, sautent et brillent au soleil. Nous nous demandons comment ces braves gens viendront à bout de défendre leur proie contre les ravisseurs emplumés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le combat est acharné : les plus hardis voleurs se sauvent d'abord, les uns avec des poissons au bec, les autres en piaulant avec quelques horions attrapés dans la bagarre ; mais ils reviennent aussitôt à la curée.

Nous avons l'idée généreuse de soulager ces pêcheurs en tirant deux coups de fusil en plein dans l'armée aérienne ; nous mettons ainsi une douzaine de maraudeurs hors de combat : mais cela a peu d'effet sur les



Le bassin du Volga.

autres, et notre intervention n'a d'autre résultat que de provoquer une clameur générale ; pas un de ces pirates qui n'ont encore rien pu saisir ne s'éloigne.

Du reste, on ne paraît pas avoir ici le goût de la chasse aux oiseaux ; on les laisse vivre et piller à leur guise ; certains d'entre eux sont même l'objet d'une sorte de respect ou de sympathie.

Le pigeon, par exemple, n'est jamais inquiété ; il

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

représente le Saint-Esprit, et, comme tel, nul n'oserait lui faire le moindre mal, encore moins le manger. Aussi le voit-on, paisible et confiant, se nicher partout où il lui plaît, dans les maisons, dans les granges; il dégrade et souille les monuments publics en toute sécurité.

Il en est à peu près de même des corbeaux, qui, du moins, sont utiles à quelque chose : ils déblayent la voie publique des cadavres d'animaux et des immondices, qui sans eux l'encombreraient; l'administration compte sur leurs services : ce sont ses auxiliaires.

J'ai vu, au milieu des maisons, dans un passage assez fréquenté, un jeune enfant en lutte, pour défendre son déjeuner, contre trois énormes corbeaux; s'il parvint à les écarter, ce ne fut point sans péril pour ses yeux.

Presque toujours, quand nous descendions de télègue, la voiture était envahie par une vingtaine de corbeaux, pigeons ou autres oiseaux, empressés à picoter et à fouiller notre paille et nos bagages avec une indiscrétion qui nous exaspérait : on eût dit un poste de douaniers.

Jaroslaw. — Kostroma. — De l'intervention du pouvoir absolu dans l'architecture. — L'art du badigeonnage. — Le héros Souzanine et son monument.

Arrivés à Jaroslaw, nous descendons pour visiter la ville et, s'il se peut, pour faire une excursion aux environs.

Jaroslaw est le chef-lieu d'un gouvernement peu étendu, moins fertile que ceux qui l'entourent. L'agriculture n'y est pas prospère; des marais le couvrent en grande partie; mais l'industrie et l'activité des habitants sont parvenues à y répandre l'aisance : ce sont les Auvergnats de la Russie; on les rencontre dans toutes les villes de l'empire; ils sont sobres, laborieux, économes, et retournent au pays lorsqu'ils ont amassé quelque argent. C'est une forte race aux traits bruns, à la taille élevée. Les femmes ont une légitime réputation de beauté.

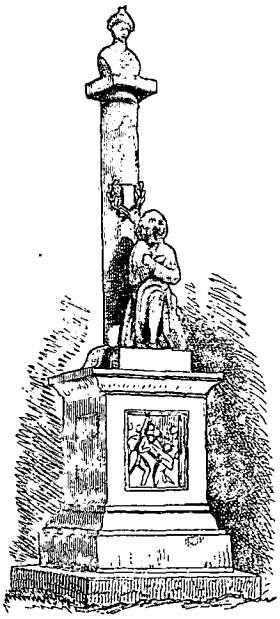
A Jaroslaw, on fabrique les aciers, le drap, les étoffes de laine et de soie. La quincaillerie et une multitude de petits travaux en écorce de tilleul et de bouleau occupent un grand nombre d'ouvriers

A quelques verstes de Jaroslaw, sur le Volga, nous apercevons un beau kaback (auberge) en bois sculpté et peint.

Nous approchons de Kostroma, chef-lieu du gouvernement de ce nom. La ville est située sur la rive gauche du fleuve. D'assez loin nous voyons apparaître les coupoles de ses églises et un grand clocher tout fraîchement peint en bleu azur, avec ses parties saillantes en blanc; une coupole dorée qui le surmonte a l'air d'être faite en biscuit de porcelaine. C'est le clocher du couvent de Saint-Hypate, monastère qui ressemble à tous les monastères russes. La Russie est le pays de l'uniformité architecturale : églises, monastères, théâtres, casernes, tous les édifices s'y ressemblent. L'empereur Nicolas a été pour beaucoup, dit-on, dans cette uniformité. Il avait adopté deux ou trois plans définitifs pour chaque espèce de monument, suivant l'importance des villes. Quand on avait voté la dépense de quelque nouvelle construction, on faisait exécuter simplement les nos 1, 2 ou 3, selon le chiffre de la population. Si l'anecdote est vraie, et tout porte à le croire, car la manie de réglementation, que cet empereur poussait à l'extrême, n'est pas contestable, il n'est que juste de mettre hors de cause les architectes russes.

La tour de Saint-Hypate, construite sous Catherine, vue de près, ressemble à de la pâtisserie gigantesque; de nombreuses couches de badigeon superposées arrondissent ses angles et les saillies de ses sculptures.

J'ai vu de très-vieux monuments couverts de cette pâte si copieusement que les sculptures et les inscriptions en étaient devenues indéchiffrables. — Le badigeon est inévitable en Russie où le climat altère promptement les surfaces lorsqu'elles ne sont pas d'une grande solidité (ce n'est que depuis Pierre Ier que l'on revêt en granit); par suite les Russes en sont arrivés à faire du badigeonnage un art. Dès les premiers jours de printemps, on voit suspendu dans l'espace, à des hauteurs vertigineuses, le badigeonneur russe sans l'appareil embarrassant de ses confrères des autres pays; pourvu qu'il trouve un point d'appui où il puisse fixer un bout de corde, il voyage sur tous les points de l'édifice aussi tranquillement que s'il était sur le sol; il badigeonne avec une ardeur et une conscience telles, qu'il met de sa pâte plutôt deux fois qu'une, en sorte que lorsque l'opération a été ainsi répétée vingt, trente ou quarante fois (un monument bien entretenu doit être barbouillé tous les ans), il ne reste plus de l'architecture primitive qu'une masse molle et informe.



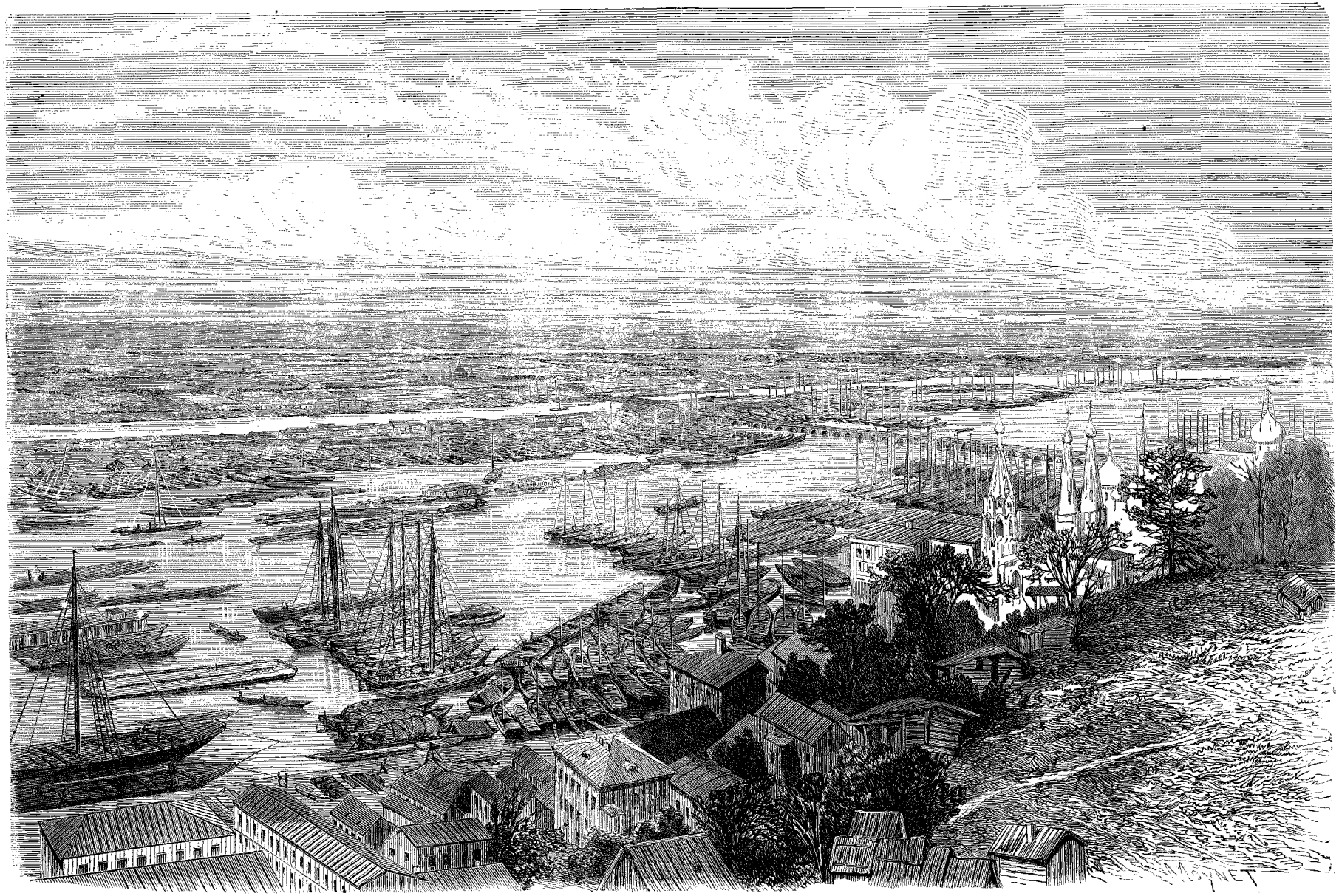
Monument élevé, sur une place de Kostroma, à Souzanine, paysan russe. — Dessin de M. Moynet.

La maison Romanof, que l'on montre à Kostroma, est un souvenir historique, rien de plus.

Michel Romanof, le chef de la maison impériale qui règne encore, habitait cette maison lorsqu'il fut élu tzar en 1613. Son élection mit fin à la guerre civile qui durait depuis quinze ans, suscitée par les divers prétendants et alimentée par les Polonais qu'on trouve toujours prête à s'allier aux ennemis intérieurs ou extérieurs de la Russie. L'antipathie entre ces deux peuples semble devoir durer aussi longtemps que l'histoire du monde.

Sur une place de Kostroma on a élevé un monument à la mémoire du paysan Souzanine. Le piédestal, en pierre, porte une colonne en granit rose de Finlande surmontée du buste du jeune tzar Michel Romanof. Le fût de la colonne est orné d'un écusson écartelé. Au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nijni-Novogorod. — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessous, est une statue, agenouillée et priant pour la Russie : c'est l'image du héros. Un grand bas-relief en bronze représente le dévouement de Souzanine. Emmené de force comme guide par le chef d'un corps d'armée polonaise d'environ trois mille hommes, ce brave citoyen, au lieu de la conduire, à partir du village de Karabanovo, sur la route de Moscou, comme on le lui avait ordonné, engagea les ennemis de son pays dans un chemin de traverse, et, arrivé au milieu d'une forêt immense, il leur déclara avec simplicité qu'il les avait égarés volontairement dans l'intention de les faire périr tous. Ni les menaces ni les coups ne purent le contraindre à remettre l'armée dans le bon chemin. Il succomba sous les mauvais traitements; mais les Polonais moururent à leur tour de faim et de froid, sauf quelques-uns qui furent faits prisonniers.

Le village de Karabanovo, lieu de naissance de ce martyr de la patrie, fut à jamais exempté d'impôts et de levées d'hommes par le tzar Romanof.

Devant des actes de ce genre, l'esprit reste en suspens : l'admiration ne se sent pas tout à fait à l'aise. Il y a des degrés dans l'héroïsme : cette trahison du paysan, comme l'incendie de Moscou, a au fond quelque chose d'un peu barbare; on est heureux de pouvoir admirer, au contraire, sans restriction, notre Eustache de Saint-Pierre ou notre chevalier d'Assas.

Nijni-Novogorod. — Le panorama. — Les monuments. — Le marché. — Statistique. — Le pont d'un bateau sur le Volga. — Les Bourlakis. — La chasse de saint Macaire. — Les coffrets de Makarief-Kazan.

Nous passons la nuit à Ples. Près d'arriver à Kineschma, le bateau s'arrête : deux passagères, la princesse D.... et sa dame de compagnie, s'apprêtent à descendre dans une embarcation qui doit les mener à terre. La dame de compagnie, très-âgée, met le pied à côté de l'échelon et tombe dans le fleuve. Heureusement la princesse la saisit au moment où elle reparaît, et elle est bien vite retirée; la barque gagne le rivage à force de rames; on a hâte d'aller réchauffer la pauvre dame : l'eau du fleuve était glacée.

A Kineschma, nous embarquons beaucoup de passagers : toute la journée nous *stopons* pour en prendre d'autres; d'heure en heure on approche de Nijni-Novogorod; la vie s'éveille

Les rives du Volga sont toutes couvertes de forêts depuis Kostroma. Sur la rive droite toutefois il y a des éclaircies ; on y voit quelques pêcheurs entourés, comme à l'ordinaire, de volées d'oiseaux. Dans son ensemble, le paysage est triste; le fleuve commence à s'élargir.

Le soir nous arrivons, après avoir passé Jourouvetz-Polvoskoi, à Balakna, vaste chantier de construction : c'est de là que sortent les bâtiments de charge qui montent et descendent le Volga.

Notre bateau très-chargé, trop chargé même, donne quelque inquiétude au capitaine. Plusieurs fois nous avons failli nous ensabler, et nous n'en avons pas moins laissé monter de nouveaux voyageurs. Enfin nous tournons un coude du Volga et, tout à coup, nous apercevons une forêt de mâts pavoisés! Nous voici dans l'Oca, au confluent de cette rivière avec le Volga.

A gauche apparaît Nijni avec son Kremlin ; à droite sont accumulées les constructions de la foire de Nijni; partout des bateaux circulent; en face de nous s'étend un immense pont de bateaux; nous voulons nous y frayer un passage, c'est impossible; il faut absolument y renoncer : nous allons aborder au quai de Sibérie.

On nous avait donné des lettres pour MM. Grass et Brilhmi, directeurs du Mercury, qui nous attendaient depuis longtemps, car nous arrivions à la fin de la grande foire de Nijni-Novogorod. Quelques jours encore et cette population de quatre à cinq cent mille âmes serait réduite à douze mille. Aussi avions-nous hâte de jeter un premier coup d'œil sur ce grand marché, où l'Europe et l'Asie se rencontrent chaque année.

Nous sommes servis à souhait en sortant des bureaux du Mercury. Du point élevé où nous nous trouvons, et dont je donne le dessin, on domine complétement la jonction de l'Oka et du Volga. Le grand fleuve coule à droite jusqu'à l'horizon. L'Oka est à nos pieds, séparé en deux par une île couverte de baraques en bois, où se tiennent surtout les marchands de fer et autres métaux ; au-dessus sont les bâtiments de la foire au milieu desquels circule une population bigarrée, étrange assemblage des spécimens de tous les peuples: Russes, Chinois, Tartares, Circassiens, Turcs, Persans, Kalmouks, Kirghis, etc, etc.

A gauche est un grand village tout en bois, habité seulement à l'époque de la foire par une population de bateleurs, de tsiganes et de femmes de tous les pays; plus loin coulent les ruisseaux qui joignent les lacs Bagrontosovo et Motscherskoé. Le panorama est immense.

Ajoutez à ce spectacle celui des voitures sur toutes les larges voies que nous avions à nos pieds, des bateaux glissant sur les deux fleuves et les canaux; imaginez enfin le sourd murmure de trois cent mille voix, et vous aurez une idée bien imparfaite de l'impression que produisit sur nous la foire de Nijni-Novogorod, vue des hauteurs de la rive droite de l'Oka.

Après avoir contemplé longtemps toutes les scènes qui se mouvaient devant nous, nous descendons à travers la ville, nous visitons la cathédrale dont l'intérieur est fort riche; puis un grand bâtiment en briques, l'hôtellerie principale de Nijni, en ce moment encombrée de monde, et où l'on prend le thé en parlant d'affaires dans toutes les langues du monde.

Nous revenons sur nos pas en suivant les bords de l'Oka, afin de passer sur le pont de bateaux construit et détruit chaque année; ce pont, après avoir traversé l'île où sont les fers, les cuivres, etc., conduit directement au champ de foire.

Pour protéger les bâtiments de ce grand marché contre les inondations périodiques, on a creusé des canaux de chaque côté, et les terres qu'on en a enle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées forment des espèces de remparts. On a construit à l'extrémité de l'avenue principale trois grandes églises : l'une est dédiée à saint Macaire, qui semble très-vénéré dans les villes commerçantes de la Russie; la seconde, à droite, est une église arménienne, et la troisième une mosquée.

Devant ces trois monuments sont deux rangées de bâtiments réservés aux négociants du Céleste-Empire : ils sont garnis d'enseignes verticales, bariolées de toutes couleurs. L'ensemble de cette galerie n'a rien d'européen ; il s'y fait un commerce considérable ; à notre arrivée, on y avait déjà vendu trente-deux mille caisses. La France est peu représentée. Tous les articles de parure et de goût qui viennent de l'Occident sont des produits de Moscou, de Vienne et de quelques villes d'Allemagne ; ils sont évidemment inférieurs à ceux qu'on expédierait de Paris.

L'Orient joue le premier rôle dans cette grande exposition annuelle : il y envoie les étoffes, les armes, les selles et les harnais de Perse, les plus belles œuvres des industries de l'Inde et de la Chine, les porcelaines et la soie.

D'après une note que l'on peut considérer comme exacte, les prix auxquels on évalue les marchandises importées chaque année au marché de Nijni se diviseraient ainsi : marchandises russes, 98 millions, — celles du reste de l'Europe, 20 millions, — produits asiatiques, 17 millions, — le thé, 15 à 16 millions, — le caviar, 2 millions, — les soieries, 12 millions, — les bijoux et pierres précieuses, 3 millions; parmi ces pierreries les turquoises dominent.

La foire annuelle du Volga ne s'est pas toujours tenue à Nijni : jadis on l'avait établie à Kazan. Ce fut en 1554 que Vasili résolut de la transporter à Makarew ou Makarief, afin de donner à la Russie le bénéfice de cet immense commerce. Les marchands russes reçurent l'ordre d'abandonner Kazan qui appartenait encore aux Tartares. En 1817, on voulut la rapprocher encore du centre de l'empire russe, et depuis lors elle s'est fixée à Nijni, dont la situation, à cause de la jonction de ses deux fleuves, était plus appropriée à un grand commerce. On ouvre la foire le 1er juillet afin de profiter de la navigation avant son interruption par les glaces : à Makarief elle durait presque tout l'hiver.

Le lendemain nous passons de nouveau une partie de la journée à visiter les magasins. Ce que nous admirons le plus n'est pas sans doute ce qui intéresserait avant tout un commerçant ou un économiste; nous sommes attirés par les objets d'art; jamais il ne nous a été permis de voir réunies, en si grande quantité, les mille choses qu'on appelle en France des *bibelots* et qui font la joie et le désespoir de tout ce qui a horreur des produits manufacturés à la douzaine. Pipes orientales, candgiards à poignée ornés de pierres précieuses, tissus indiens, pistolets, fusils garnis d'argent, lances damasquinées, coffrets en ivoire, en ébène, en nacre et en bois ciselé si finement qu'il faut une loupe pour en admirer les détails, cuirs brodés, étoffes brochées, quelles variétés! quelles richesses! quelles tentations! Hélas! nos ressources y seraient vite englouties. Nous sommes condamnés à ne jouir de toutes ces merveilles que par les yeux.

Depuis mon retour, combien de fois, en voyant des amateurs millionnaires payer dix fois leur prix des curiosités en mauvais état ou contrefaites, combien de fois ne leur ai-je pas dit : « Que n'allez-vous plutôt à Nijni? Quoi de plus facile? Un chemin de fer joint maintenant Moscou à Nijni. La modicité relative des prix et la supériorité des « curiosités » compenseraient pour vous, et au delà, les frais de ce rapide voyage. »

Le gouvernement de Nijni-Novogorod occupe le centre de la grande Russie; quoique le sol en soit très-fertile, les habitants s'y livrent plus volontiers au commerce, et les manufactures y sont en assez grand nombre.

Nous assistons presque aux dernières transactions commerciales. La foire se termine dans la dernière quinzaine d'août. Bientôt tous ces bâtiments vont reprendre leurs courses, les caravanes se remettront en route pour l'Asie, et dans quelques jours Nijni ne sera plus qu'une ville déserte, ou à peu près.

Nous nous embarquons sur *le Lotsman* (pilote), qui doit nous conduire à Kazan. Nous avons beaucoup de monde à bord et une société assez bruyante; ce sont des marchands qui descendent à Astrakan, à Saratof, quelques Persans et un Turc dont le costume est splendide. Sa ceinture et son turban sont faits de deux cachemires qui auraient bien du succès à Paris. Sur le Volga ce sont les hommes qui ont le monopole de la parure. Les femmes qui sont à bord nous paraissent plutôt enveloppées de leur vêtement qu'habillées : ce sont du reste tout à fait des femmes du peuple.

Les mœurs orientales commencent à se laisser entrevoir : deux femmes tatares, assises à l'arrière, empaquetées dans une grande pièce d'étoffe à carreaux bleus, s'en cachent le visage chaque fois qu'on s'approche d'elles.

A l'avant, une foule de grands gaillards, bien bâtis, sont vêtus d'une chemise de très-grosse toile sans col, et bordée de soie de couleur autour du cou, sur la poitrine et aux poignets; ils ont une calotte bleue sur la tête : c'est à peu près tout leur costume. Ce sont les Tsouvachs, habitant une grande partie de la rive gauche du Volga.

Beaucoup d'entre eux sont chrétiens; ils parlent une langue particulière : leur origine est inconnue; ils sont venus s'établir au milieu du seizième siècle entre Nijni-Novogorod et Kazan ; ils exercent diverses professions et particulièrement la navigation. Les moins riches travaillent sur le fleuve à la navigation de remonte conjointement avec d'autres individus recrutés partout; les uns et les autres se confondent sous la dénomination de Bourlakis.

Les Bourlakis sont très-nombreux sur tout le cours du Volga; leur seule manière de vivre est, comme je viens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

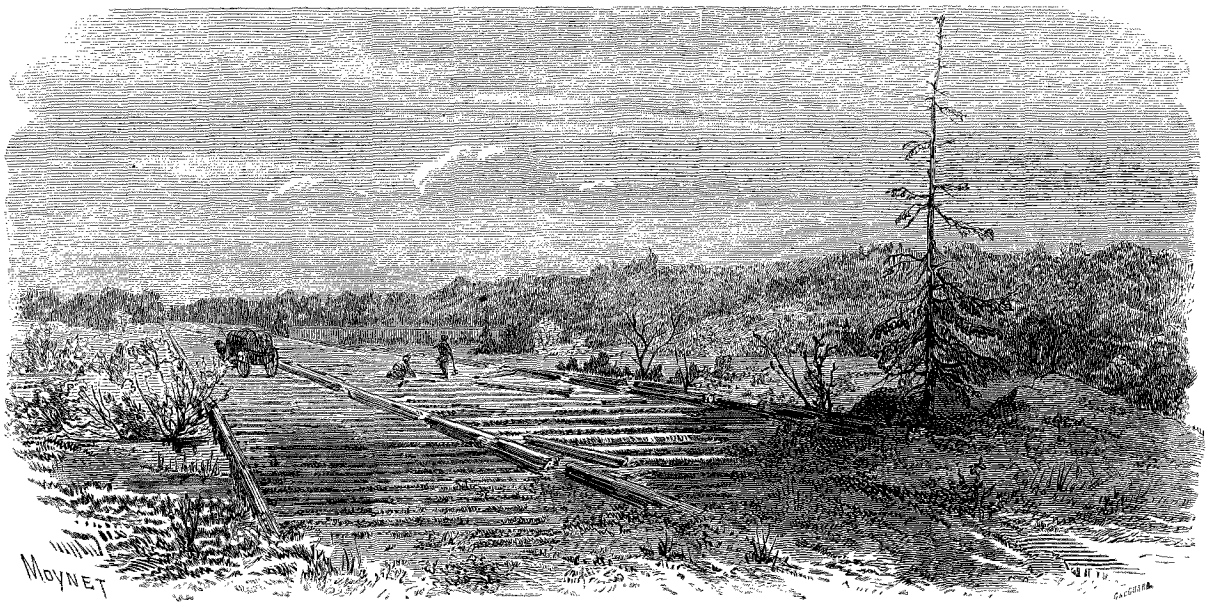
de le dire, de faire le métier de chevaux de halage. Il y a sur le fleuve des bateaux d'un tonnage considérable ; le nombre de Bourlakis nécessaires pour les remorquer est réglé par des conventions particulières. On en met jusqu'à quarante à un seul bâtiment. Les bateaux à vapeur, qui joignent au transport des voyageurs celui des marchandises, leur font grand tort, surtout depuis que plusieurs sociétés ont établi des remorqueurs.

Les troubles qui ont eu lieu à Kazan, il y a quelques années, en 1860, je crois, ont été alimentés par les Bourlakis sans ouvrage. Quelques nobles mécontents de l'ukase d'émancipation ont aidé l'insurrection; il a fallu envoyer des troupes, et beaucoup de Bourlakis ont péri.

Après avoir passé devant Isadij, situé sur la rive droite du fleuve, nous touchons vers le milieu de la journée à Makarief, transformée en une pauvre solitude depuis qu'elle a été privée du grand marché qui enrichit Nijni. Il ne lui reste plus pour attrait que son fameux couvent de Saint-Macaire, et encore est-elle obligée d'envoyer tous les ans la châsse du saint pour présider à la foire de Nijni et lui porter bonheur; c'est de la cruauté.

La ville de Makarief a toutefois conservé le monopole des coffrets dont l'usage est très-commun en Russie : ils sont brillants comme l'argent, grâce à l'emploi du fer-blanc qui les couvre et d'un coloriage varié obtenu à l'aide de l'acide nitrique, je crois. Ces coffrets sont garnis de serrures à ressort, qui font entendre des sons plus ou moins harmonieux.

Nous revenons à notre bateau, où nous trouvons tous nos passagers prenant le thé sur le pont. La soirée est



Route en bois. — Dessin de M. Moynet.

belle. Nous passons devant l'embouchure de la Soura, qui se jette dans le Volga à Vasil, ville que nous apercevons vers la rive droite, mais que rien de particulier ne recommande à notre attention.

Plus loin, c'est la Velouga qui vient, à notre gauche, grossir les eaux du grand fleuve, puis une autre petite rivière, dont les bords sont couverts de forêts; quelquefois nous voyons d'immenses prairies et des troupes de chevaux. C'est qu'il y a, de ce côté, une grande quantité de haras; les plus importants appartiennent à l'État et fournissent en partie les remontes pour la cavalerie, l'artillerie et les charrois de l'armée.

Les forêts sont peuplées de loups qui causent de continuelles inquiétudes aux éleveurs; elles sont aussi l'asile d'un grand nombre d'ours. Il en est de même dans le gouvernement de Kazan; les paysans sont quelquefois forcés de barricader leur isba, pour empêcher ces bêtes affamées d'entrer chez eux.

Dans la plupart de ces forêts, le chêne atteint de grandes proportions et fournit de beaux bois de construction; les autres arbres servent à l'exploitation des mines de toute nature qui se trouvent entre le Volga et l'Oural.

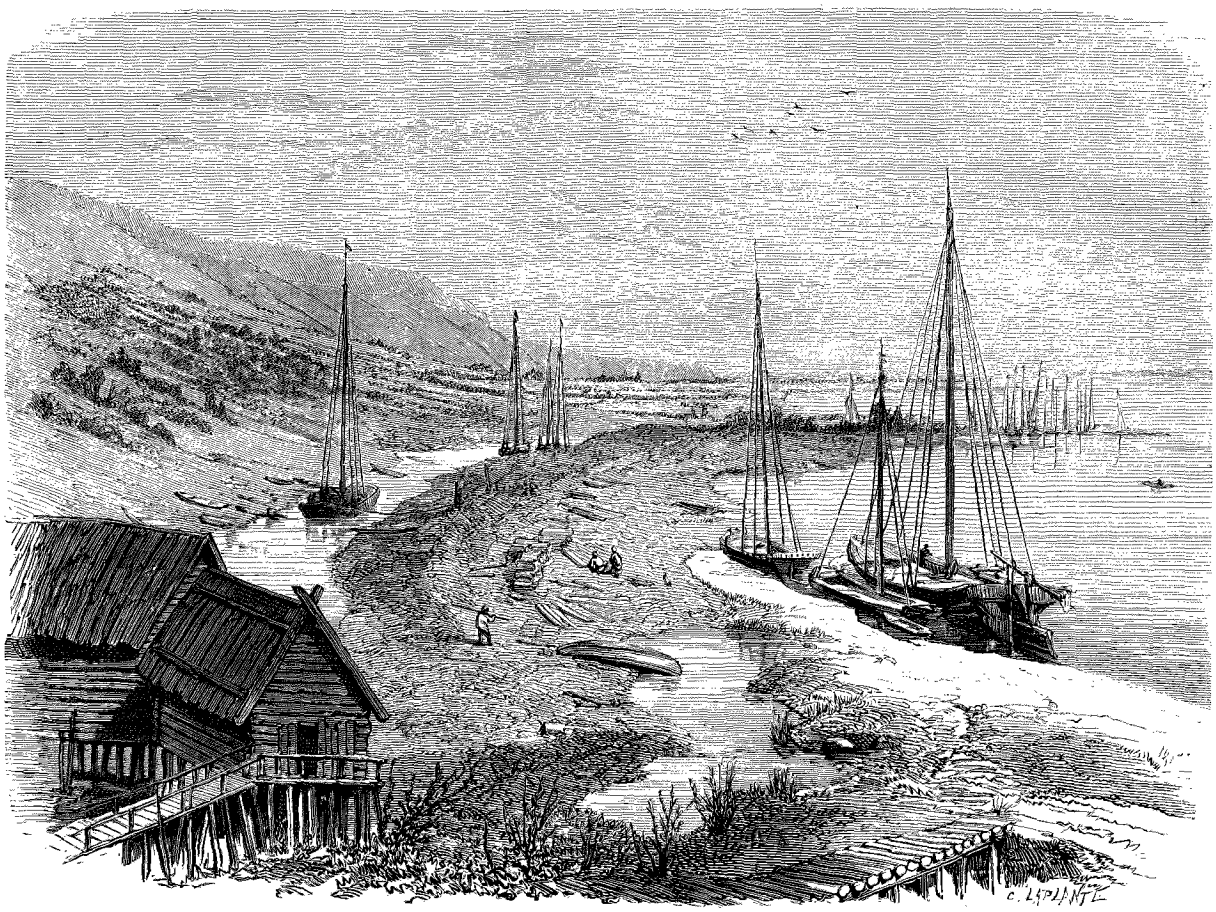
Encore une petite rivière à notre gauche qui se jette dans le Volga; on la nomme l'*Ilet*.

Nous arrivons le soir devant Kazan, où nous n'apercevons rien autre chose que des bateaux de charge.

MOYNET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Isadij, sur le Volga, en aval de Nijni (rive droite) .— Dessin de M. Moynet.

LE VOLGA,

PAR M. MOYNET .

1858. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Kazan. — Pyramide funéraire. — L'université. — Les bazars. — La chasse à l'ours. — Le quarantième ours. — Les fourrures. Exilés. — La galère de Catherine II.

La ville de Kazan est située à quelques verstes du Volga. Comme nous y débarquons la nuit, il faut que nous acceptions un logement quelconque dans un des grands magasins situés près du fleuve.

Le lendemain, je m'empresse de me diriger vers la ville, et je suis saisi d'admiration. A l'extrémité d'une plaine, Kazan se dresse fièrement devant moi avec ses coupoles, ses minarets (car la ville tatare a conservé bon nombre de ses premiers habitants et les mosquées s'élèvent à côté des églises grecques), son Kremlin et sa tour de la reine Subiéka. Une grande chaussée, construite sur pilotis, et ressemblant à une jetée en charpente comme on en voit dans les ports, conduit en ligne droite jusqu'à la ville. A ma gauche, s'élève une pyramide quadrangulaire tronquée, dont chacune des faces est décorée de colonnes doriques surmontées d'un fronton; quatre escaliers servent de base. Ce monument a été élevé, en 1811, à la gloire des soldats russes morts au siége de Kazan.

La plaine où je suis est souvent inondée. La ville est entourée d'un lac immense dont le niveau est à la hauteur des plus grandes crues du Volga; c'est ce qui a rendu nécessaire la construction d'une route à plusieurs mètres au-dessus du sol, afin d'assurer une com-

1. Voyez la note sur les gravures, page 49.
2. Suite. — Voy. page 49.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

munication constante entre la ville et les magasins établis sur les bords du Volga.

En 1552, Yvan IV, dit le Terrible, après avoir passé le Volga, avait mis le siége devant Kazan; il avait posé son camp dans la vaste plaine qui sépare la ville du fleuve.

Le 2 octobre il livra l'assaut qui fut terrible; les Tatars se défendirent de rue en rue, de maison en maison. La ville fut prise, mais elle coûta cher aux Russes : c'est au souvenir de cette victoire que fut élevée, au commencement de ce siècle, la pyramide qui domine la plaine.

A l'intérieur du monument est une chapelle dont le milieu est occupé par un sarcophage qui renferme, dit-on, toutes les têtes des principaux officiers. La crypte, qui est au-dessous, renferme les os des soldats : tout cela serait probablement fort difficile à vérifier. Lors de la construction de la pyramide, on recueillit les restes des braves enterrés sur le champ de bataille deux cent cinquante ans auparavant. Comment aurait-on pu s'y prendre pour distinguer les Tatars des Russes? Il est très-vraisemblable qu'amis et ennemis dorment ensemble.

Les descendants des Tatars, dont ce mausolée rappelle la défaite, habitent encore aujourd'hui la ville, et ils y sont en majorité; Kazan est presque à la limite de l'Europe et de l'Asie; non-seulement les Tatars, mais les Tchouvachs, les Mordouans et les Kalmouks y sont mêlés aux Russes.

Chef-lieu du département qui porte son nom, Kazan a été le théâtre de grands événements politiques, et n'est tombé définitivement sous la domination russe que pendant le règne d'Ivan IV. Il reste peu de monuments très-anciens, la ville ayant été plusieurs fois saccagée et incendiée. Les églises sont des spécimens médiocres du mauvais goût mi-byzantin et italien très-fleuri : elles sont invariablement couronnées de cinq coupoles peintes en beau vert.

Les anciens fossés de la ville, dont les murs fortifiés ont à peine laissé quelques traces, sont bordés à perte de vue de maisons toutes en bois et d'un aspect très-pittoresque.

C'est dans la grande cathédrale que l'on conserve l'image miraculeuse de Notre Dame de Kazan, célèbre par toute la Russie et qu'on ne fait sortir que dans les circonstances les plus solennelles.

La ville a une université et cent cinquante étudiants. On m'a conduit dans l'établissement où ils passent leurs soirées. Si ces messieurs font d'aussi bonnes études qu'ils font de bruit dans le café où ils étaient attablés, fumant et buvant, on ne peut que les féliciter.

Nous visitons la bibliothèque qui renferme vingt-sept mille volumes, un musée d'histoire naturelle fort curieux et un observatoire pourvu de beaux instruments.

L'industrie des cuirs est une des plus importantes de la contrée. Les ouvriers tatars et les russes rivalisent à qui fera les travaux les plus remarquables en ce genre. Les marchés sont pleins de cartouchières, de ceintures, de bottes brodées en soie qui ne sont pas indignes d'être comparées aux plus précieux produits de l'Orient.

Les bazars sont abondamment pourvus de peaux de toutes espèces : peaux de loup, peaux de renard bleu, de martre, etc., surtout de belles peaux d'ours.

Le gouvernement de Kazan est un pays de prédilection pour les chasseurs d'ours. On nous invite à une partie qui s'organise en ce moment et qui est bien séduisante : mais le temps nous manque. Nous devions chasser à la carabine. D'autres tendent des piéges. Le paysan russe s'y prend plus simplement : il n'a pour armes qu'un épieu dont la pointe durcie au feu est bien rarement garnie de fer, et un petit couteau à la ceinture. Sans plus de préparatifs, il se met en campagne à la poursuite du premier ours qu'on lui a signalé jusqu'à ce qu'il l'aperçoive. L'ours, comme la plupart des animaux sauvages, n'accepte guère le combat à moins d'être blessé ou d'avoir des petits à défendre; il fuit, le chasseur le poursuit, et l'appelle maraudeur, lâche, voleur.... mais l'animal fuit toujours, cherchant à gagner une retraite sûre; son adversaire redouble d'invectives, bien persuadé qu'il finira par lui faire perdre patience, ce qui arrive toujours. Enfin l'animal, serré de trop près, se retourne et se lève avec l'intention évidente d'étouffer le chasseur entre ses formidables bras. Le combat va commencer. C'est alors que notre brave paysan, pour bien persuader à l'ours que la rencontre est sérieuse et qu'un des deux doit rester sur le sol, lui lance en pleine figure une suprême et dernière insulte, la plus énergique, la plus véhémente du vocabulaire russe, et qui n'est qu'une calomnie bien gratuite touchant la mère du pauvre animal!... Le chasseur est bien convaincu que cette fois l'ours n'hésitera plus; dès qu'il a proféré son outrage, il lance l'épieu avec vigueur; si la bête n'est pas éventrée du coup, c'est un combat corps à corps que le couteau doit terminer. Mais il faut que l'homme ait été assez adroit pour toucher l'animal au cœur avant que les terribles pattes de celui-ci ne l'aient étouffé; et c'est ordinairement ce qui arrive.... excepté au quarantième ours.

Le quarantième ours, celui-là est l'ennemi fatal. Le plus brave chasseur (et lorsqu'on en a tué trente-neuf on a fait ses preuves), le plus brave tremble à la pensée de le rencontrer; aussi fait-il ses dévotions, des pèlerinages et des offrandes. Il y a un grand nombre de sombres légendes sur ce fantastique quarantième, légendes racontées les soirs d'hiver dans l'isba, et qui font pâlir les plus hardis; cependant on ne peut pas reculer : il faut vivre, il faut se débarrasser de ces voisins incommodes, qui, dans la province de Kazan et de Kostroma, sont si nombreux que les paysans en certains endroits ont dû renoncer à la culture, les ours se chargeant de faire à eux seuls la récolte.

On trouve au bazar de Kazan des peaux d'ours au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prix de quatre-vingts à cent vingt francs. Les noires sont les plus recherchées. Les peaux de martre, zibeline, petit gris, renard bleu, sont aussi une des principales branches du commerce.

Outre l'admirable fabrication des cuirs, qui sont en abondance, on nous fait remarquer les curieux travaux des soldats russes dont nous avons parlé plus haut, et qui, brodés en soie par leurs mains habiles, peuvent en effet passer pour des chefs-d'œuvre de goût, d'art et de patience.

Presque toutes les fourrures viennent de la Sibérie; les chasseurs du Kamchatka même alimentent le marché de Kazan. Tous les Sibériens sont d'une adresse remarquable et parviennent à tuer les petits animaux, martre, renard bleu, petit-gris, etc., sans altérer leur fourrure; ils les chassent avec un fusil d'un très-petit calibre; la balle n'est pas grosse comme une chevrotine et entre le plus souvent dans l'œil.

En général, les fourrures sont plus chères en Russie qu'en France, mais elles ont l'avantage d'être authentiques. Le condamné, en Sibérie, obtient quelquefois la permission de se livrer à la chasse des zibelines. On lui remet avec un fusil une mesure de poudre et une de plomb, qu'on ne lui renouvelle qu'en échange des fourrures; il paye les impôts avec le produit de sa chasse, et peut se procurer quelques douceurs, en abandonnant toutefois cinquante pour cent aux employés russes, qui font à ce petit commerce d'assez beaux bénéfices.

En traversant une grande rue, je vois passer une centaine de pauvres diables garrottés et réunis ensemble par la même chaîne; ce sont des condamnés qui partent pour la Sibérie, voleurs et meurtriers, car la loi ici ne punit pas de mort. Malheureusement ce ne sont pas toujours des voleurs et des meurtriers qui passent ainsi enchaînés.

A l'avénement d'Alexandre II, les condamnés politiques du règne précédent, ceux de Pologne, ont été graciés, dit-on, et rendus à leur famille. Mais les ressentiments des anciennes guerres ne sont pas apaisés. Quand on parcourt la Russie, on rencontre souvent une ville, des campagnes, que les Polonais ont jadis dévastées. Les Russes racontent ces souvenirs avec une irritation que la politique du gouvernement russe ne paraît pas avoir pour but d'apaiser.

Nous nous disposons à quitter Kazan. La saison est avancée. On nous conseille de profiter du passage d'un bâtiment qui se rend à Astrakan; c'est le dernier : plus tard un bateau qui entreprendrait ce voyage s'exposerait à être arrêté par les glaces

Je me dirige vers le Volga pour m'informer du bâtiment, et je profite de l'occasion pour visiter un immense hangar vitré, renfermant une grande galère qui transporta autrefois Catherine II à Astrakan. L'arrière de ce navire est encore peint et doré, les salons ont conservé l'aspect pompeux des appartements du dix-septième siècle; mais le brillant navire qui n'a servi qu'une fois ne servira plus : son bois se fendille, ses joints s'ouvrent; il ne tardera pas à tomber en poussière.

Après avoir regardé cette luxueuse ruine, je me mets en quête du *Nakimof*. On achève d'y charger des marchandises. Je m'entretiens avec le capitaine qui consent à nous emmener, tout en me prévenant que nous ne serons pas très-bien et que nous n'irons pas très-vite, car il compte s'arrêter partout. Cette circonstance me fait grand plaisir; nous aussi nous désirons nous arrêter partout. Je conviens donc du prix, et reprenant mon droscki, je retourne bien vite chercher mes compagnons et nos bagages.

Le Nakimof. — La navigation sur le Volga. — Les poissons. — Le sterlet. — A quelle sauce? — Le sovdack. — Un intendant invraisemblable. — Avec la justice il y a des accommodements. — Taracanes et cancrelats. — Pêcheries. — Ruines.

Notre capitaine ne m'avait pas trompé en nous disant que nous ne serions pas très-bien. Nous trouvons le pont et le grand salon, tout à la fois salle à manger et chambre à coucher, encombrés de bagages : il y a de la paille, du foin partout; les cloisons et les portes, fatiguées par un service continuel, sont toutes disjointes : mettre de l'ordre dans ce chaos n'est pas peu de chose; enfin nous avons le bonheur de trouver deux chambres que nous faisons nettoyer, et nous voilà installés.

Le Nakimof est un bateau d'Astrakan que notre bonne fortune ramenait chez lui. Son industrie n'était pas seulement de transporter des voyageurs et des marchandises; il remorquait au besoin trois ou quatre grands bateaux, et, comme presque tous les pyroscaphes du Volga, il chauffait au bois, ce qui le forçait à s'arrêter très-souvent pour renouveler sa provision, presque aussitôt absorbée qu'embarquée, n'étant guère composée que de bouleau, de sapin et autre bois léger. Rien n'était plus curieux que chacune des stations du bateau. Sur la rive, une quarantaine d'indigènes et de Bourlakis précipitaient du haut des grandes berges des charges de bois à brûler, que d'autres rangeaient ou plutôt ne rangeaient pas sur le pont du bâtiment : pendant quelques heures, toute communication était coupée entre l'arrière et l'avant, et même d'un bord à l'autre. Grâce au prodigieux appétit de notre machine, on pratiquait à la fin des chemins dans ces amas confus, l'ordre se faisait peu à peu, et la circulation se rétablissait.

Nous voyagions cette fois avec des marchands russes et quelques Tatars, qui revenaient de la foire de Nijni. Les Chinois que nous avions vus descendre jusqu'à Ratan, avaient pris à l'est et s'en allaient chez eux avec leurs chariots, en traversant toute la Sibérie orientale.

Nous étions peu de monde à bord du *Nakimof*; nous avions dû nous pourvoir de tout ce qui nous était nécessaire pour vivre et préparer notre nourriture; il n'y avait pas à compter sur l'espèce de maître d'hôtel qui était à bord; outre qu'il était d'une malpropreté révoltante, son ignorance en l'art culinaire rendait immangeables les viandes, le poisson et tout ce qu'on voulait bien lui confier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

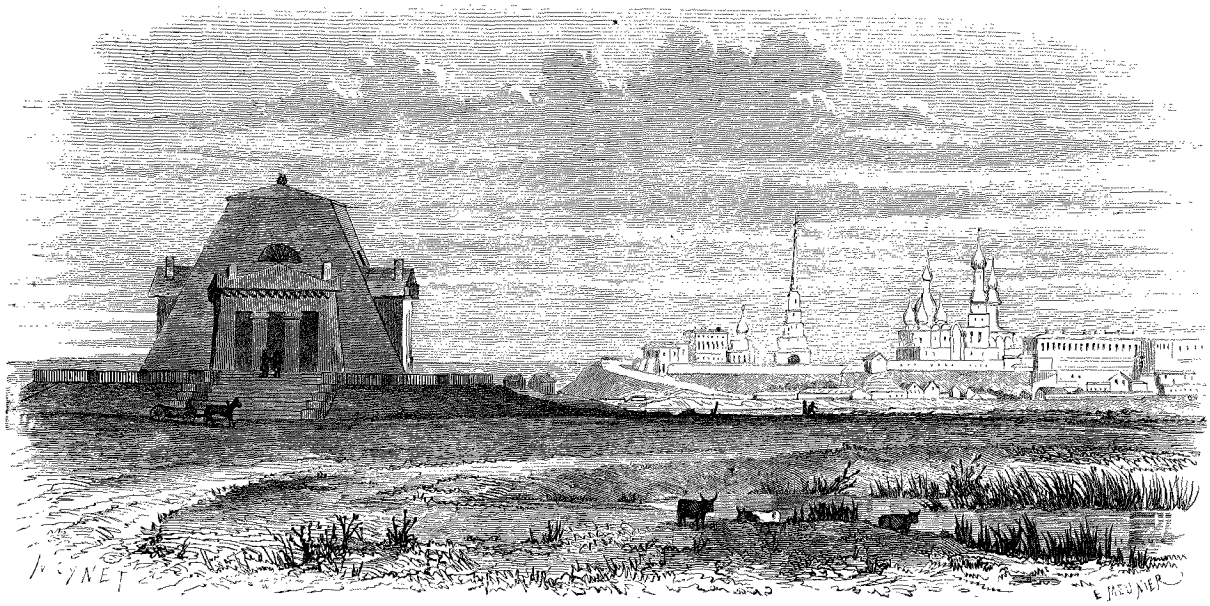
Au reste, il était bon de nous exercer à des pratiques qui nous deviendraient indispensables dans les pays que nous allions visiter.

Nous commençâmes par nous livrer à des études approfondies sur les moyens de bien accommoder le fameux poisson des Russes, le *sterlet*. On nous en pêchait pour chaque repas. Nous lui fîmes subir toutes les préparations prescrites par la cuisine française, et celles que nous suggéra notre imagination, mais, il faut bien l'avouer à notre honte, nous ne pûmes jamais trouver celle qui lui convient. Son congénère, le *sovdack*, poisson peu estimé sur le Volga et qui ressemble au mulet des côtes de France, nous parut lui être bien supérieur. Mais à quoi tiennent les renommées! Le sterlet pêché et emprisonné dans des tonnes pleines d'eau du Volga, afin d'être transporté vivant au lieu où il doit être mangé, se vend cent cinquante francs à Pétersbourg et ne figure que sur les grandes tables. Le sovdack, fumé, ou séché et salé, est entassé comme du bois à brûler sur les quais d'Astrakan, d'où on l'expédie à pleins bateaux au centre et au nord de la Russie pour la nourriture du peuple.

Le Volga est le fleuve d'Europe le plus riche en poissons. Aussi subvient-il en grande partie à l'alimentation de la Russie. Tous les engins de pêche imaginables s'y trouvent réunis. Sans compter les différentes espèces d'esturgeon, on trouve dans le Volga, outre le sterlet et le sovdack, le saumon rouge et le saumon blanc, le barbeau, l'alose, la carpe, la brême et la lamproie.

C'est vers les mois de novembre et de décembre, que les saumons rouges et blancs remontent le fleuve. Le saumon blanc est le plus abondant, et son passage est bien plus long, puisqu'on en pêche jusqu'au mois de juin; les plus gros pèsent jusqu'à 15 kilogrammes.

Tous les poissons du Volga sont d'une taille et d'un poids supérieurs à ceux de la même espèce que nourrissent les autres fleuves d'Europe. On nous a apporté une vingtaine d'écrevisses dont la taille est triple de celle de ces crustacés en France; elles sont peu estimées dans le pays.



Kazan : Monument élevé à la gloire des soldats russes. — Dessin de M. Moynet.

Les aloses remontent le Volga au mois de mai, et en quantité si prodigieuse qu'elles remplissent les filets, au grand désespoir des pêcheurs, qui ne les prennent qu'à regret, ce poisson étant peu estimé, je ne sais par suite de quel préjugé. Aussi peut-on s'en procurer à vil prix; il n'y a guère que les Tchouvachs et les Mordouans, les voyageurs et les hommes des classes éclairées, qui en mangent. Le peuple n'en veut pas.

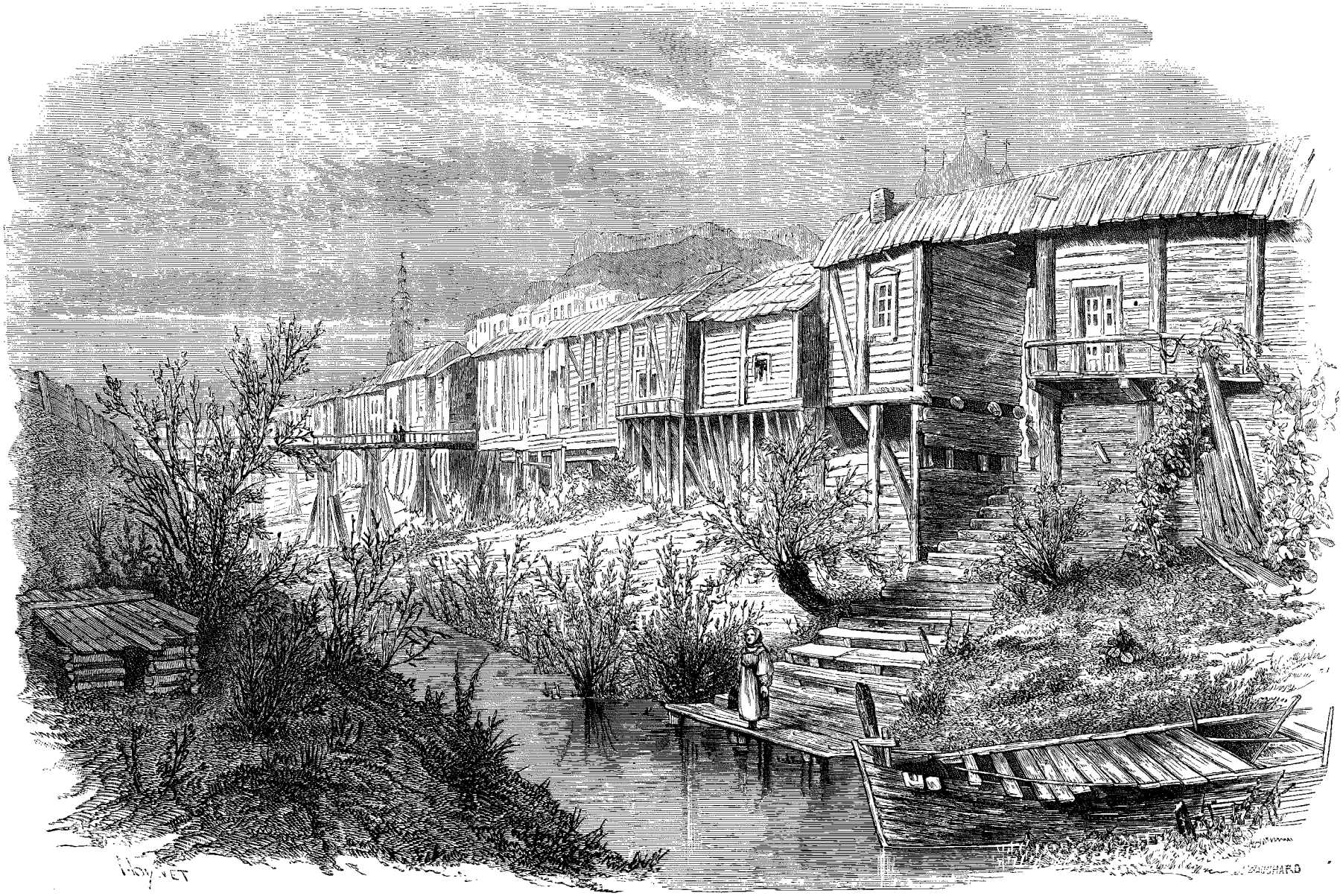
Nous faisons connaissance avec un gros commerçant, que la tournure appétissante de notre dîner intéresse vivement. Nous nous empressons de nous mettre à sa disposition, en lui offrant de le partager avec nous; de son côté, notre capitaine nous a fait prier d'aller prendre le thé avec lui. Voilà notre soirée employée. Il eût été du reste impossible d'écrire ou de dessiner au milieu du désordre qui nous entoure. Notre commerçant parle français; il a été intendant d'un grand seigneur, et devine à notre sourire l'arrière-pensée que fait naître en nous son ancien titre.

« Tous les intendants ne sont pas ce que vous pensez, nous dit-il; et la preuve, c'est que le maître que je servais a été, grâce à moi, en état de se passer d'intendant : il gère maintenant ses affaires lui-même. Sa reconnaissance m'a permis de fonder un établissement qu'il protége, et dans lequel j'ai trouvé une belle fortune. Non-seulement je prenais les intérêts de mon maître, mais j'ai souvent protégé les paysans contre la rapacité des employés de l'administration.

« Voici un exemple entre plusieurs.

« Au milieu d'une fête, une rixe s'élève entre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kazan : Les fossés de l'ancienne ville. — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paysans; dans la bagarre, un individu reçoit un mauvais coup et vient tomber sur le sol de notre propriété. C'était la nuit; on le retrouve mort le lendemain. Grand émoi! La police est avertie; on va faire une enquête, et ces messieurs ne laisseront pas passer une si belle occasion de sévir quelque peu contre les habitants, d'autant plus que la mêlée ayant été générale, on trouvera plutôt vingt coupables qu'un. Le village à qui appartient le mort jette les hauts cris. Comment faire? on met des gardiens auprès de la victime; procès-verbal est dressé. L'affaire est grave; on ne s'en tirera pas à moins de dix ou quinze mille roubles. J'assemble mes paysans, qui me donnent pleins pouvoirs pour assister à l'enquête et transiger, s'il se peut.

« Trois jours après, arrivent le médecin de l'arrondissement avec son aide, l'ispravnick avec son écrivain, le stanavoï, l'écrivain du stanavoï et un saute-ruisseau. Il faut vous dire que tous ces gaillards-là voyagent, sont nourris et hébergés aux frais des paysans.

« Je commence par leur faire servir un bon repas, où le vodka n'est pas épargné, et, quand je vois tous mes convives bien égayés, je leur dis : « Mes petits pi-« geons, nous avons là une vilaine affaire; nos paysans « ne sont pas riches et ils sont rusés : de plus, ils ont « le bon droit, mais je sais que cette petite considéra-« tion est indifférente; ce qui est certain, c'est que vous « allez avoir bien du mal, sans profit pour vous, car ils « aimeront mieux payer de leur carcasse que de rien dé-« bourser au profit de la partie lésée; tandis que moi, j'ai « quelque argent; je puis m'arranger avec vous, quitte « à me faire rembourser par eux avec quelque bénéfice, « si je leur en laisse le loisir. Arrangeons-nous donc à « des conditions raisonnables. Il fait bien mauvais temps « pour aller verbaliser auprès de ce pauvre mort; une « autopsie est une bien vilaine besogne; et, je vous le « répète, mes gredins aimeront mieux recevoir chacun « vingt coups de fouet que de débourser un kopeck. »

« Après ce petit préambule, vous jugez que l'enquête à faire auprès de ce malheureux, qui n'a pas bougé depuis trois jours, leur paraît assez désagréable. Nous traitons séance tenante; je donne vingt-cinq roubles au médecin, cinq roubles à son aide, vingt-cinq roubles à l'ispravnick, cinq roubles à son écrivain, trois roubles au saute-ruisseau. Procès-verbal est dressé par moi et signé par tous, et le récit de la bataille se réduit à ceci : « l'homme en état d'ivresse est tombé; l'air froid « de la nuit l'a tué; il n'y a pas de coupable. » En conséquence, l'ordre d'inhumation est donné. Je fais rapporter du vodka à profusion : une heure après, tous mes convives étaient sous la table.

« Le lendemain, je reçois les félicitations d'un millier de paysans, heureux de s'en être tirés à si bon compte. »

Enchantés de la petite histoire de notre intendant honnête homme, nous allons tous prendre le thé avec notre capitaine, puis on s'arrange pour passer la nuit. Déjà nos couvertures sont posées sur les bancs qui doivent nous servir de lit, et nous nous berçons de l'espoir de dormir en paix; mais, hélas! j'ai compté sans les taracanes et les cancrelats qui vivaient tranquilles en ce réduit. Aussitôt la lumière éteinte, je sens des centaines de petits individus courir sur ma figure. J'allume; j'en vois des milliers sur les cloisons et au plafond : il est absolument impossible de rester dans cette société. Je m'empresse de retourner dans la chambre commune, où je rencontre mon compagnon en quête d'une pauvre petite place, mais toutes sont prises. Adieu le sommeil, ce sera pour une autre nuit. Nous allons faire un tour sur le pont.

Nous sommes amarrés au bord du Volga, devant une ville appelée Bogorodskoë : s'il faisait jour, nous verrions de l'autre côté la Kama, dont l'embouchure est à deux verstes de nous.

Au lever du jour, en effet, nous avons un spectacle magnifique : le soleil se lève dans l'immense nappe d'eau qui se trouve devant nous; le bateau chauffe et nous reprenons le milieu du fleuve. Nous ne tardons pas à apercevoir la Kama, dont les eaux pures font un contraste parfait avec celles du Volga. Pendant longtemps les deux fleuves coulent dans le même lit sans se confondre : la Kama, d'un vert limpide, à côté des eaux limoneuses du Volga.

Nous apercevons des pêcheries, une vingtaine de tentes, ou plutôt de cabanes, mi-parties en bois et en toile, quelques-unes n'ayant qu'une toiture en bois supportée par des poteaux, afin de servir au besoin de séchoir pour les filets. De grands appareils, composés d'une traverse horizontale, portée par des poteaux verticaux et disposés parallèlement, servent à étendre les filets. A travers le brouillard doré qui nous entoure, nous apercevons des embarcations qui viennent nous offrir du poisson et surtout l'inévitable sterlet.

Peu à peu, le pont se couvre de voyageurs; la rive gauche commence à s'élever. Nous passons devant un bourg appelé Chelangha; les îles deviennent plus nombreuses; nous marchons à toute vapeur sur Simbirsk.

En attendant, nous prions notre intendant modèle de continuer à notre profit ses indiscrétions, ce qu'il fait de très-bonne grâce. Les exactions de la bureaucratie lui fournissent des sujets inépuisables; son témoignage, joint aux notes déjà prises dans différentes localités, nous édifie complétement sur les faits et gestes de ces messieurs.

Il nous conseille de nous arrêter longuement à Saratof et d'aller voir les mines de Sarepta, colonie allemande qui a prospéré pendant une centaine d'années, pendant lesquelles elle s'est administrée elle-même, mais qui a dû succomber lorsque l'administration est venue la protéger.

Tout en causant, nous passons devant Tétiouchki, situé sur la rive droite. Le sol de ce côté s'élève graduellement et forme une chaîne de collines, tandis que la rive gauche s'aplanit de plus en plus.

Les deux rives sont entièrement désertes; à peine aperçoit-on de temps en temps Tétiouchki.

A neuf verstes de cette ville on trouve des ruines considérables, celles de l'ancienne capitale de la Bulgarie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La crainte, si nous nous écartions trop du Volga, de ne plus pouvoir trouver de bateau et le froid qui commence à se faire sentir la nuit, nous forcent de nous en tenir à ce que nous en disent nos compagnons de voyage.

Ces ruines occupent un espace de six verstes de circuit, environ 60 hectares; elles ont été visitées par Pierre le Grand et Catherine II. Ce sont les restes de plusieurs monuments tartares qui témoignent, dit-on, d'une architecture avancée. On a réparé ou du moins consolidé ce qui était le mieux conservé.

On a relevé et traduit toutes les inscriptions arabes et arméniennes. Les inscriptions arméniennes sont datées de 984 et de 1579, ce qui prouve que cette ville a existé un assez grand nombre de siècles avant la conquête des Russes, et que le pays, maintenant à peu près désert, était jadis très-habité. Les Russes ont beaucoup plus détruit de villes qu'ils n'en ont bâti. Ils étendent leur territoire : ils ne civilisent pas. Dans le Caucase et les pays environnants soumis à leur domination, on rencontre bien des villes autrefois florissantes et aujourd'hui anéanties. On attribue généralement à leur mauvaise administration le vide qui semble se faire autour d'eux. Le régime inauguré par l'empereur actuel changera-t-il cet état de choses? L'ancienne organisation exclusivement militaire a-t-elle fait son temps? C'est ce que les Russes intelligents espèrent. Mais il faut bien reconnaître que certaines races semblent impuissantes à atteindre les degrés supérieurs du progrès social. Les Turcs en sont une preuve: on peut assurément l'affirmer après tant de siècles écoulés sans qu'ils soient parvenus à prendre rang parmi les nations laborieuses, inventives, sans cesse en recherche des moyens de rendre la vie humaine plus heureuse et plus digne. On ne saurait encore prononcer le même jugement contre la Russie; mais il devient temps qu'elle sorte de son immobilité et qu'elle s'avance résolûment vers l'avenir.

Navigation sur le Volga. — Simbirsk et Samara. — La tarentule. — Saratof. — Moyens expéditifs d'avoir des chevaux de poste. — Kirghis et Kalmouks. — Extraction du sel au bord du lac Elton.

Le fleuve s'élargit toujours. — Nous arrivons à Simbirsk, chef-lieu du gouvernement de ce nom.

La ville est perchée à une assez grande hauteur sur le sommet d'une colline, et elle offre cette particularité qu'elle est placée entre deux cours d'eau parallèles, qui coulent en sens contraire, le Volga du nord au sud et la Sviaga du sud au nord.

Les deux courants ne sont pas séparés seulement par la ville, et la Sviaga ne rejoint le Volga, dans le gouvernement de Kazan, qu'après une course de cent verstes.

Nous embarquons des Tchouvachs, parmi lesquels se trouve une femme en grand costume de fête; je m'empresse de faire un croquis : il est assez différent de ceux que j'ai rapportés de Kazan. Il paraît que le contact de la civilisation a influé sur ces costumes des femmes tchouvachs, mordouanes et tatares. Les hommes seuls sont restés fidèles à la tradition.

Après avoir passé Singhilei, sur la rive gauche, nous voyons devant nous le village de Boumarat, et celui de Mordovo à droite, placé en face de la rivière Tchéremchan, qui vient grossir encore le Volga. Tous ces villages sont habités par les Tchouvachs et les Mordouans, ceux de la rive gauche surtout.

A Stavropol, on commence à apercevoir les Kalmouks. C'est dans cette ville que demeurent leurs chefs et ceux qui servent d'intermédiaires dans leurs relations avec la Russie. Quant aux simples Kalmouks, ils ne quittent pas leur vie libre sous leurs tentes de feutre; un grand nombre d'entre eux a été converti au culte grec, et leurs prêtres demeurent à Stavropol. On en compte une trentaine de mille; mais on n'a jamais pu les astreindre à la culture des terres, ils sont restés pasteurs. Les autres, la moitié de la nation, vivent dans les steppes, professent le culte de Lama et mènent la vie nomade. Nous les retrouverons bientôt.

Stavropol est une ville d'administration. Elle est bien située. Elle m'a paru remplie de soldats. On lui a donné le nom de Stavropol (ville de la Croix) parce qu'elle a été construite, en 1730, pour servir de résidence aux Kalmouks chrétiens.

A Stavropol, le Volga fait un brusque détour à l'est pour revenir en arrière. A Sizran, peu éloigné de son point de départ, la route de terre, qui a une quinzaine de verstes, et est côtoyée par la petite rivière Oussa, réduit le trajet de cent vingt verstes à quinze. Mais la rivière n'a pas été canalisée; aussi sommes-nous obligés de passer par Samara.

Nous perdons de vue les collines à droite. Les deux rives sont très-basses et n'ont rien d'intéressant.

Notre pyroscaphe a pris à la remorque deux grands bateaux, dont un, chargé de canons et de projectiles de guerre, se rend à Astrakan. Il a fait à Stavropol sa provision de combustibles. Le pont en est littéralement couvert. Il nous est bien difficile de circuler.

Nous descendons dans la chambre, afin de mettre nos notes et nos dessins en ordre.

Je termine un croquis que j'ai fait pendant qu'on encombrait notre bateau, opération qui n'a pas demandé moins de quatre heures. D'après l'autorité de notre intendant, qui me regarde faire, les saules que j'ai dessinés sont d'une espèce particulière que je ne retrouverai pas ailleurs. En effet, j'avais été surpris de ne pas apercevoir de tronc. Ils se multiplient par leurs racines, qui vont s'étendant autour d'eux à mesure que les premières tiges meurent et se dessèchent. Cet arbre se rencontre communément sur les bancs de sable, dans toute la contrée, jusqu'à Astrakan. On l'appelle Tchernata (saule noir) parce que ses feuilles ne sont pas, comme celles du saule, argentées.

Vers le soir nous arrivons à Samara. Le pont n'est pas encore débarrassé. En sautant tant bien que mal pardessus les bûches, je m'empresse de me rendre à terre.

Il est nuit lorsque nous entrons dans la ville. Con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

struite presque toute en bois, elle est située sur la rive gauche du Volga, dans l'angle que forme le fleuve avec la rivière du même nom. On y fait un grand commerce de bétail, de suif, de poisson frais ou salé et de caviar. On y élève beaucoup de moutons kalmouks et kirghis. Une partie considérable des fines peaux d'agneau, désignées sous le nom d'Astrakan, vient de Samara. On en exporte aussi une grande quantité de pelisses ou touloupes.

Les environs nous ont paru bien cultivés et fertiles.

Pour quelques copecks, on nous vend des melons d'une très-bonne qualité. Les pastèques, les arbouses ou melons d'eau viennent en abondance dans les terrains humides et chauds qui bordent la Samara et le Volga. On les conserve dans le sel pour l'hiver : c'est, en somme, une nourriture assez fade.

Nous rencontrons partout une grande quantité de pommiers, dont quelques-uns, nous dit-on, produisent la pomme transparente que nous avons remarquée à Kazan.

On nous apporte un petit animal qui a beaucoup de rapport avec un lièvre, mais qui n'est que de la grosseur d'un rat : on le nomme *Tchokouska*. Il vit dans les broussailles, où il a des terriers comme le lapin; il n'en sort que le matin et le soir. Il pousse un cri très-perçant qu'on entend à une très-grande distance. Pendant l'hiver, il creuse des galeries sous l'épaisse couche de neige qui couvre le gazon et cherche sa nourriture sans se faire voir au grand air.

Tchouvachs, types et costumes. — Dessin de M. Moynet.

Le rat musqué est aussi très-commun dans les environs de Samara. Les pêcheurs en prennent très-souvent dans leurs filets.

Les reptiles, qu'on trouve si rarement dans le nord de la Russie, commencent à se montrer ici. — Les lézards égayent les buissons. — On rencontre aussi çà et là la vipère commune et un serpent noir dont je n'ai pu savoir le nom.

La tarentule est commune à Samara. Elle n'inspire pas une grande terreur aux habitants, sa morsure n'ayant jamais occasionné d'accident grave. Il y a des endroits où le sol est criblé de ses traces.

Un des ennemis de cette contrée est l'insecte ovoïde appelé tique du chien. Au printemps on ne peut aller nulle part sans être couvert de ces vilaines petites bêtes.

Après Samara, le Volga est divisé en plusieurs bras par des îles qui se succèdent sans interruption. Le paysage, qui était très-riche autour de la ville que nous venons de laisser derrière nous, s'appauvrit; la rive gauche redevient très-basse et toute nue; mais sur la rive droite toujours bordée de collines, se dresse, à 340 mètres, un peu en aval de Syzran, le Biélij-Kliousk, le plus haut sommet de la Russie centrale.

Saratof, chef-lieu du gouvernement de ce nom, est une ville très-importante située sur la rive même du fleuve; on y fait un grand commerce de cuirs et de sels. L'établissement de colonies allemandes à sa proximité l'a fort enrichie.

On nous raconte que la ville de Saratof avait été bâtie d'abord sur la rive gauche, près d'un petit cours d'eau. Au dix-septième siècle, la ville fut reconstruite sur l'emplacement actuel, au pied des montagnes Sokolofskié. Le sol qu'elle occupe est très-accidenté. Les maisons sont partagées en deux par un grand ravin qu'on traverse sur des ponts. On a trouvé au fond de ce ravin les os fossiles de très-grands animaux. Les maisons en pierre sont en majorité; une petite colonie française y exerce diverses professions. Une des premières choses qu'on remarque en entrant dans l'intérieur de la ville est un joli magasin dont la devanture est garnie de gravures de modes françaises, d'une foule de rubans, et d'autres objets de toilette de la plus grande fraîcheur. Ces sortes de rencontres nous font toujours plaisir.

Notre capitaine nous prévient qu'ayant un charge-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Village russe sur le bord du Volga. — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment à faire, il pourra bien rester un ou deux jours à Saratof. Nous allons tout droit chez notre compatriote, et nous y sommes parfaitement reçus.

Nous voulons mettre à profit la lenteur de notre bateau pour en sortir à Nicols-Kaia ou Nicolaevsk et faire une excursion jusqu'au lac Elton : nous nous rembarquerons à Staritzine. Une fois cette résolution bien arrêtée, nous utilisons notre séjour à Saratof pour nous munir des provisions nécessaires à un voyage de soixante lieues à travers les steppes des Kirghis.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les colonies allemandes, suisses et même françaises, qui entourent Saratof, après avoir prospéré pendant plus d'un siècle, ont vu de mauvais jours; elles ont trouvé l'administration russe trop maternelle. Elles espèrent que le nouveau régime inauguré par l'empereur Alexandre II leur rendra la liberté qu'elles avaient de s'administrer elles-mêmes. Mais nous constatons que, pour le moment, plusieurs sont abandonnées; celle de Sarepta notamment, qui a été fondée par les Frères Moraves, est aujourd'hui déserte. Leur régénération est d'autant plus désirable que l'ensemble de cette population, qui se montait à huit ou dix mille familles, trente ou quarante mille âmes à peu près, avait apporté avec le travail l'aisance et le bien-être dans le pays.

Le lendemain, à 9 heures du matin, *le Nakimof*, toujours de plus en plus obstrué par son bois de chauffage, nous débarque donc à Nicolaevsk, petit village situé sur la rive gauche, et nous nous acheminons vers la station de poste, où nos tribulations pour obtenir des chevaux vont recommencer. Le starostat (maître de poste) fait les difficultés ordinaires, qu'Alexandre Dumas lève en mettant ses décorations. Il y a bien un autre moyen qui consiste à essayer nos fouets sur le dos de ce fonctionnaire, mais quoique nous ayons dû nous y habituer par la suite, il nous répugne encore.

La mauvaise volonté des maîtres de poste n'a jamais d'autre but que de faire augmenter le prix des chevaux. A chaque relais le starostat, qui, d'après son dire, n'a plus le moindre bidet dans ses écuries, trouve tout ce qu'on désire chez un voisin, dès qu'on ajoute une prime au prix fixé par l'État. Si l'on ne veut pas payer, il ne s'agit que d'avoir une bonne nagaïka.

« La nagaïka, écrit Dumas dans une charmante re-
« lation de notre voyage en Russie, la nagaïka est un
« fouet qui s'achète, en général, le jour même où l'on
« prend le padarodjné; il arrivera un moment où, pour
« la commodité des voyageurs, on fournira l'un et
« l'autre dans le même bureau... En 1858 on les vendait
« encore séparément. »

Nous nous lançons dans le steppe uni et sablonneux au grand galop de nos deux troïkas. Nous ne voyons presque plus de végétation; le sable s'étend partout. Après une course d'une vingtaine de verstes, nous arrivons à une maison de poste où, pour toute curiosité, on nous montre un puits, mais dans ce pays de lacs salés, un puits d'eau douce est chose intéressante.

Deuxième station, Magontefskoi-oumet. Nous avons aperçu un lac à notre droite; on le nomme Karavaïnoï. Nous dressons notre tente à côté d'un poste de Cosaques; un peu plus loin sont campés des Kirghis.

Ces derniers sont une nation bien distincte de celle des Kalmouks qui habitaient autrefois ces steppes et étaient soumis à la Russie; mais à la suite de quelques discussions et de quelques actes arbitraires du gouvernement russe, les Kalmouks, partirent tous le même jour en 1771 au nombre de cinq cent mille, et retournèrent du côté de la Chine, d'où leurs ancêtres étaient venus.

Le pays resta désert, comme tout récemment le Caucase par suite de l'émigration des populations circassiennes. Vers le commencement de ce siècle, quelques tribus kirghis vinrent camper au bord de l'Oural, puis elles poussèrent jusqu'au Volga, où la Russie leur abandonna le terrain laissé libre.

La Russie y gagna, au lieu d'une nation douce et paisible comme les Kalmouks, une population d'environ cinquante mille pillards. Nous allons rendre visite à ces nomades, qui nous accueillent avec la plus parfaite hospitalité; sans aucun doute, ils nous auraient dévalisés avec le plus grand plaisir, mais la vue de nos pistolets et le voisinage des Cosaques arrêtent leur convoitise. Deux heures s'écoulent avec eux dans la plus douce intimité, grâce surtout à une gourde d'eau-de-vie de Cognac que nous faisons circuler.

Le lendemain nous repartons au grand galop; nous passons devant nos amis de la veille que notre tyemchikc traite assez lestement de *canailles*.

Station de Soubofskoi-oumet. Du sable, quelques citernes et des plantes salines.

Station de Balouchtinskoï-oumet. L'aspect change un peu; quelques marais desséchés; on voit à la place de l'eau une croûte de sel; au bout de cette croûte monotone, une grande ligne blanche nous annonce le lac d'Elton. Il est nuit; c'est à grand'peine qu'à la clarté douteuse des étoiles nous dressons la tente et allumons notre feu. Il n'y a pas une demi-heure que nous avons commencé notre installation lorsqu'un officier russe vient nous offrir l'hospitalité : nous acceptons ses offres de service, mais seulement pour le lendemain afin de visiter l'exploitation.

Le lac Elton ou d'Elton que les Kalmouks et les Kirghis appellent Altan-nor (lac doré), parce que ses eaux sont rouges lorsque le soleil les éclaire, a soixante-douze verstes de tour ou dix-huit lieues. Sa forme est elliptique et assez régulière. Ses rives escarpées ont quelquefois huit à neuf mètres d'élévation. Le lit est très-uni, et les eaux sont si basses qu'on peut le traverser partout à gué.

Treize ruisseaux, tous plus ou moins chargés de sel, se jettent dans ce grand réservoir, sans compter un certain nombre de sources qui jaillissent sur les bords, et quelques-unes dans les eaux mêmes.

Le lac Elton est exploité depuis un nombre considérable d'années. C'est une mine intarissable de sel. La muire (on appelle ainsi l'eau mère chargée de sel et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui reste après le dépôt) est assez abondante pour suffire à l'évaporation et ne point tarir, comme dans certains petits lacs où la production a cessé. Le sel déposé forme de nouvelles couches d'année en année. On n'exploite que quelques endroits du lac, quoique ce soit dans une assez forte proportion.

On soulève la nouvelle couche qui n'a pas encore la solidité nécessaire et on la laisse sur place : puis on enlève les autres croûtes séparées les unes des autres par des couches de limon noir. Sous la cinquième croûte qui est très-dure, on ne rencontre qu'un limon très-fluide : on ne va pas plus loin.

Sur les bords, on voit parfaitement la formation du sel à plusieurs degrés; ce sont d'abord de petites pellicules qui, en se réunissant, finissent par former une masse plus lourde que l'eau; elle s'enfonce alors, et va se joindre à la croûte du fond.

Les sources et les ruisseaux qui traversent le lac, forment des canaux, qui après la retraite des eaux sont fort dangereux pour quiconque, voulant passer à gué, ne s'en garderait pas; on disparaîtrait dans la vase qui au désagrément de teindre solidement en noir ajoute celui de parfumer d'une odeur d'œuf pourri.

L'exploitation, commencée au printemps, allait finir à l'époque où nous la visitions; elle occupe de douze à quinze cents ouvriers. Elle est de plus en plus facile à mesure que la partie liquide s'évapore. Les ouvriers se réunissent par petits groupes à l'endroit où le travail doit se faire. Ils commencent par casser avec des pics la première couche de sel qui est rouge et imparfaite, puis ils tirent à eux successivement les autres, en ayant soin de laver les morceaux de sel pour les débarrasser de la couche vaseuse; ils les chargent ensuite sur des bateaux très-plats, pour lesquels on creuse quelquefois un chenal jusqu'à l'endroit de l'exploitation; sans cette précaution, une fois chargés, ces bateaux ne pourraient pas toujours atteindre le bord; quand ils y sont arrivés, des voitures, attelées de bœufs, sont remplies de ces morceaux de sel et dirigées par Saratof vers l'intérieur de la Russie, sauf ce qu'on en garde à Saratof, dans les magasins impériaux.

Il y a quelques postes cosaques aux environs et dans la région des lacs. Cette précaution est devenue nécessaire depuis l'établissement des Kirghis, peu redoutables d'ailleurs tant qu'ils ne sont pas plus de dix contre un. Les maisons des ouvriers sont en bois comme les isba et quelquefois en branchages, mais, pendant l'été, il est impossible de s'y loger; on y est exposé à la compagnie de l'araignée-scorpion et de la tarentule; aussi plus d'un ouvrier a-t-il adopté la coutume tatare de passer la nuit sous la partie avancée d'une toiture en bois qui s'étend tout le long de l'habitation. Les toits en terrasse servent aussi au même usage, et ce n'est pas le plus mauvais parti à prendre, pourvu qu'on ait soin de garder sur soi une espèce de papack ou de peau.

Notre déjeuner se compose d'un mouton et surtout d'*arbouses*. L'arbouse est une pastèque. Les bords du Volga, depuis Saratof jusqu'à Astrakan sont pleins de ces cucurbitacées que l'on vend presque pour rien, et qui sont cependant très-renommées. On les emploie même contre la fièvre.

Nous faisons à cheval une promenade que nous ne pouvons prolonger, notre retour au Volga étant devenu urgent, si nous voulons retrouver le lendemain notre bateau et nos bagages.

Tzaritzyn. — L'insurrection de Pougachef. — La colonie des Frères Moraves à Sarepta. — Les hermines.

Nous partons sur les cinq heures du soir : le ciel est froid et splendide. Rien d'intéressant : toujours des tentes kirghis. Après avoir passé le Volga qui en ce moment a au moins trois verstes de largeur, nous entrons à Tzaritzyn.

Tzaritzyn est, à l'exception d'Astrakan, la ville la plus ancienne de la partie inférieure du Volga : elle est située sur la rive droite, près du petit ruisseau Tzaritza. Le fleuve se sépare en deux bras en face de Tzaritzyn, et forme une grande île, nommée Sarpiuskoi-Ostrow, qui s'étend jusqu'à l'embouchure de la Sarpa et sert de haras.

La ville a été fortifiée et l'est encore; elle a été souvent assiégée et prise; les remparts ont été bien des fois reconstruits.

Le dernier siége a eu lieu en 1774, sous le commandement de Pougachef, paysan qui, après avoir servi dans l'armée russe, avait déserté, et, étant parvenu à réunir une armée composée de paysans comme lui, s'était fait passer pour Pierre III. Cette imposture eut un plein succès, la disposition des esprits, opprimés par la noblesse, l'ayant fait admettre sans examen.

Pougachef se fit des partisans parmi les tribus tatares qui habitaient le pays que nous visitons, populations mal soumises et sur lesquelles la Russie ne pourrait peut-être pas compter même aujourd'hui. De plus il groupa sous ses ordres les Cosaques de l'Oural, qui, ayant à se plaindre de certaines vexations de la part des autorités locales, avaient inutilement adressé leurs réclamations à l'impératrice Catherine II. Le retour de leurs envoyés maltraités les avait vivement irrités. Pougachef se composa ainsi une petite armée assez forte pour devenir une cause de sérieuse inquiétude.

En même temps le faux Pierre III frappait sur les seigneurs et annonçait l'affranchissement des serfs; un instant on put craindre qu'il ne soulevât la Russie.

On promit d'amnistier tous ceux qui abandonneraient sa cause, et on mit sa tête à prix. A la suite d'une bataille où il avait été complétement battu, il fut livré par trois de ses officiers. Conduit à Moscou dans une cage de fer, il fut condamné à mort et exécuté.

La forteresse Tzaritzyn dut son salut à de nombreux canons destinés au port d'Azof, et qui se trouvaient dans la ville en attendant leur transport par les steppes de Koumant.

Tzaritzyn avait été moins heureuse un siècle auparavant, en 1669, lors de l'attaque d'un bandit, espèce de Fra-Diavolo, nommé Stenka-Rasine, qui dévalisait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les riches pour donner aux pauvres, en ayant soin toutefois de garder les trois quarts de ses déprédations pour lui. Il vint devant Tzaritzyn, la prit, la pilla, et passa au fil de l'épée les riches habitants; puis il rêva la conquête de Moscou, ambition qui causa sa perte : il rencontra en route le prince Dolgorouky, qui après l'avoir battu, l'emmena où il voulait aller, mais pour l'y faire rouer vif.

Tzaritzyn occupe le point le plus rapproché du Don : aussi a-t-on toujours eu le projet de réunir les deux fleuves. Zélim, en 1559, avait donné l'ordre à une flottille militaire qui remontait le Don, lorsqu'elle serait arrivée à Katchaliuskaia, d'y ouvrir immédiatement un canal de réunion avec le Volga. Ce projet avorta par suite de la déroute de l'armée turque. Pierre le Grand eut la même idée; il fit même faire un tracé et recommanda de pousser les travaux avec activité.

A son tour, l'empereur Nicolas fit ordonner de nouvelles études qui n'amenèrent pas plus de résultats.

Aujourd'hui, on parle de la construction d'un chemin de fer. En attendant les transports continuent à se faire d'un fleuve à l'autre à l'aide de chariots.

Il s'en fallut de peu, au commencement de notre siècle, que Tzaritzyn ne devînt une ville célèbre dans les fastes militaires.

Avant la rupture de l'amitié d'Alexandre Ier avec Napoléon, qui amena la campagne de 1812, il avait été convenu, entre les deux souverains, que, pour ruiner le commerce anglais, on irait l'attaquer à son point de départ même, en Asie.

Selon ce projet, quarante mille Français devaient descendre le Danube, s'embarquer sur la mer Noire, remonter le Don et se diriger vers Tzaritzyn, où quarante mille Russes auraient descendu le Volga, traversé la mer Caspienne et débarqué à Asterabad. Les Français les auraient suivis sur les navires revenus à vide.

Ce plan n'eut pas de suite, comme on sait; la campagne de 1812 fut résolue, et les Anglais et les Russes s'allièrent contre nous.

On me montre des hangars en ruine, qui faisaient partie, dit-on, des travaux qu'on avait commencés dans l'attente de cette grande agglomération d'hommes.

Nous retrouvons *le Nakimof*, mouillé en face de la ville. Pendant notre absence, il a conclu deux marchés pour remorquer deux autres bâtiments, dont l'un est chargé de blé, ce qui va ralentir encore notre marche; nous n'avons rien à objecter, notre capitaine mettant ainsi toute l'obligeance possible pour faciliter nos excursions sur les rives du Volga.

Nous passons devant la colonie des Frères Moraves à Sarepta, dont il a été question plus haut. Les villages sont déserts, les maisons fermées, les champs en friche. On nous donne quelques nouveaux détails sur les causes qui ont déterminé les colons à s'éloigner après un siècle de travail.

Jeune fille russe. — Dessin de M. Moynet.

Cette colonie s'était établie en 1765. Les fondateurs avaient obtenu du gouvernement entre autres priviléges, celui de relever directement de la chancellerie des tutelles à Saint-Pétersbourg et de ne dépendre d'aucune juridiction provinciale. Ils choisissaient parmi eux des préposés pour veiller aux intérêts de la communauté, y maintenir le bon ordre et tenir les comptes. Mais l'administration russe, voyant prospérer cette colonie, a voulu à l'expiration de la concession y introduire ses employés; à partir de ce moment, comme si une machine pneumatique eût agi sur eux, les Moraves sentirent l'air leur manquer, et un beau jour, de même que les Kalmouks sous Catherine, de même que les Circassiens à notre époque, ils partirent tous à la fois, abandonnant leur culture et le pays qui était devenu leur patrie.

Une quinzaine d'années avant nous, un couple de voyageurs, devenus célèbres, l'un par sa science, l'autre par son talent d'écrivain, M. et Mme Hommaire de Hell, ont visité cette localité destinée à un si court avenir. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici une partie des pages qu'ils lui ont consacrées, « l'esprit et le cœur encore tout émus du charme et de l'hospitalité morave. »

« .... Les impressions nouvelles qui attendent à Sarepta le voyageur, presque abruti par l'ennui des mornes solitudes qu'il vient de traverser, lui font l'effet d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Kaback (auberge), entre Sarostaw et Kostramma, sur les bords du Volga. — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêve dont l'attrait inespéré tient presque du prodige. Quand même Sarepta serait transporté au milieu de la Suisse, on ne pourrait manquer de s'éprendre de ce délicieux séjour. Mais pour l'apprécier à sa juste valeur, il faut être fatigué, brisé comme nous l'étions en l'abordant; il faut avoir désiré un peu d'ombre et d'eau comme une manne céleste; il faut avoir parcouru, pendant plusieurs jours, un pays semblable à celui que nous avons essayé de décrire, sous un soleil torréfiant, sans voir autre chose que des plaines de sable!

« Qu'on se figure une jolie petite ville d'Allemagne, avec ses maisons à pignons, ses arbres fruitiers, ses fontaines, ses promenades, sa propreté minutieuse, son bien-être et son heureuse population, et l'on n'aura qu'une faible idée de Sarepta, qui réunit, dans ce coin du monde éloigné, tous les avantages des pays les mieux civilisés : industrie, beaux-arts, morale, sociabilité, commerce, etc.

« Cette colonie morave, cachée dans un pli du Volga, au milieu des hordes kalmoukes et khirghises, prouve éloquement jusqu'à quel point la volonté et la persévérance peuvent opérer de miracles. C'est le premier jalon que l'Europe ait planté dans une contrée aussi reculée, parmi des peuples pasteurs, si jaloux de leur indépendance; et l'on ne peut que s'émerveiller en face des résultats obtenus par les Frères Moraves, tant sur le sol inculte qu'ils ont fertilisé, que sur le caractère plus inculte encore des habitants, résultats qui font vivement apprécier les bienfaits de notre civilisation.

« Tout respire la paix et le contentement dans cette petite ville bénie de Dieu. C'est le seul endroit que je connaisse en Russie où le regard ne soit pas contristé par l'aspect de la servitude. Là, aucune fâcheuse pensée ne vient se mêler aux observations intéressantes que glane la curiosité. Chaque maison est une fabrique, chaque individu un industriel. Durant la journée, tous sont au travail; mais le soir une population gaie et heureuse se répand sur les promenades et sur la place publique, et donne à la ville une animation des plus agréables.

« En véritables Allemands, les Frères Moraves aiment la musique avec passion. Les sons du piano qu'on entend dans presque toutes les maisons, leur rappellent la mère patrie et les consolent du voisinage des Kalmouks.

« Nous visitâmes l'établissement des Sœurs Moraves, où, par un singulier hasard, nous rencontrâmes une vieille dame allemande qui parlait fort bien le français. L'existence de ces sœurs est calme, modeste, asservie aux préceptes les plus purs de la morale et de la religion. Elles sont au nombre de quarante, et paraissent heureuses, autant du moins qu'on peut l'être avec une existence tout à fait monacale. Un ordre parfait, des appartements commodes, un beau jardin, leur rendent la vie matérielle aussi douce que possible. La musique leur est aussi d'une très-grande ressource. Nous remarquâmes, dans la salle de prières, trois pianos dont elles s'accompagnent pour chanter des hymnes en chœur. Elles font de très-jolis ouvrages en perles et en tapisserie, qu'elles vendent au profit de la communauté. Ces détails n'auraient rien que de fort ordinaire s'il s'agissait de tout autre pays; nous craignons même qu'ils ne semblent oiseux; mais pour peu qu'on songe que cette oasis de civilisation est égarée à l'extrémité de l'Europe, au milieu des Kalmouks, sur les confins du pays des Khirghis, on trouvera notre enthousiasme bien naturel et bien excusable.

« Comme il faut toujours qu'un peu de critique se mêle à l'appréciation des choses, pour en augmenter la saveur, je me permettrai d'attaquer la prétention maladroite avec laquelle s'habillent les femmes. Croirait-on que dans ce petit coin de terre, si éloigné de tout l'univers, on porte le ridicule jusqu'à singer les modes françaises, modes qui datent de l'Empire, tout au moins? Combien le costume simple, sévère, et le petit bonnet alsacien des mennonites sont préférables à cet assemblage d'élégance et de mesquinerie qui caractérise les Sœurs Moraves! Cela n'a point de caractère, point de sérieux; on croirait voir des chanteuses de rue.

« Pour en donner l'idée, voici la description exacte d'une élégante de Sarepta (la fille de notre hôte) : robe d'indienne à fleurs, courte et étroite; tablier noir, grand mouchoir de madras cachant une fort jolie taille; ridicule à la main, fait de morceaux d'étoffes différentes; souliers à grosse semelle, bras nus et chapeau rose orné de fleurs. Ajoutons, pour que le portrait soit complet, une charmante figure et des bras potelés. Les femmes sont du reste beaucoup plus jolies ici que partout ailleurs en Russie : chez plusieurs d'entre elles se retrouve à un degré remarquable le type allemand du Nord, avec son sang si beau, ses traits si naïfs et son abandon si plein d'innocence.

« Le soir de notre arrivée, on nous conseilla d'aller entendre une musique funèbre, dernier hommage rendu à l'un des principaux habitants de Sarepta. Le corps, exposé dans une chapelle ardente, était entouré de la famille et des nombreux amis du défunt, et ne devait être transporté au cimetière que le quatrième jour; coutume précieuse, qui peut prévenir d'horribles accidents.

« Il serait difficile d'imaginer rien de plus solennel et de plus mélancolique que l'harmonie produite par ces voix humaines et ces instruments en cuivre, qui, se répondant alternativement, semblaient l'écho des pensées les plus tristes et les plus profondes du cœur. Une foule nombreuse assistait à cette scène avec un recueillement un peu troublé, je dois le dire, par la vive curiosité qu'inspirait notre présence. La gravité de la cérémonie ne put empêcher ces bons Allemands de nous entourer avec la plus vive curiosité, et de nous faire mille et mille questions sur le but de notre voyage....

« .... Entourés de tous les côtés par les hordes sauvages des Kalmouks, isolés à plus de cent trente kilomètres de toute ville russe, ce ne fut qu'à force de per-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sévérance que les pères de la colonie parvinrent à organiser leur établissement sur le Volga. Mais, à des commencements difficiles succéda une rapide prospérité [1]. »

Hélas! la fondation de Sarepta date du temps où régnait Catherine II, où gouvernait Potemkin et où le fantasque et puissant favori aimait à émailler d'églogues suisses et allemandes l'âpre sol de l'empire confié à ses soins. On se rappelle les décors d'opéra comique, les villages factices, les chalets de carton, les forêts sans racines, les moujiks enrubanés, les Cosaques déguisés en bergers de Florian, dont il borda la route suivie par sa souveraine allant visiter la Tauride. De ces jeux d'une autocratie capricieuse, que restait-il le lendemain?... De la pastorale fondée pour un peu plus de temps à Sarepta, que reste-t-il aujourd'hui? Le vent des steppes asiatiques a tout emporté.

La navigation sur le Volga se fait au moyen de bateaux très-longs, qui ressemblent fort aux anciennes galères; sur la plupart on a établi, pour la facilité de la manœuvre, de larges galeries qui dépassent les bords du bateau et lui tiennent lieu de pont.

Au milieu du bâtiment se dresse un mât garni de deux vergues et d'une grande voile carrée : on s'en sert quand le vent est favorable.

Depuis que l'on a fait des routes sur les bords du Volga, les bateaux font moins usage de rames, de voiles, et, presque tout le long du fleuve, il y a des stations de Bourlakis pour les haler.

Ces Bourlakis sont une race d'ivrognes et de paresseux, très-disposés à remplacer les anciens bandits qui attaquaient les barques avec impunité au moyen des refuges que leur assuraient les innombrables îles situées au milieu du fleuve, ainsi que les forêts et les montagnes, voisines de ses rivages.

Les autorités russes ont eu déjà fort à faire avec eux, à propos des remorqueurs à vapeur.

J'ai vu sur le Volga, de grands bâtiments de transport, dont l'arrière était décoré, même avec profusion, de sculptures et de peintures; les dorures ne sont point épargnées. Ces navires sont construits avec une grande élégance de forme; on les nomme Baschiva.

Le Volga, qui reçoit les eaux d'une infinité de grandes et petites rivières, est toujours d'une dangereuse navigation par suite du grand nombre de ses angles, bas-fonds, d'îles et bancs de sable.

C'est seulement au mois de mai que ces affluents, considérablement grossis par la fonte des neiges, et faisant monter les eaux au-dessus du niveau ordinaire, diminuent tous ces obstacles.

Le Volga n'est pas sans quelque rapport avec le Nil; l'accroissement de ses eaux est tel, au printemps, que le fleuve recouvre en grande partie les îles et les rives : il n'y a que les très-grands arbres dont on puisse voir encore le sommet; ces inondations répandent une remarquable fertilité.

En hiver le Volga gèle entièrement et la glace est assez forte pour supporter les traîneaux les plus lourds. A Astrakan et sur la mer Caspienne, la saison froide dure à peine deux mois, quelquefois un seul.

En sortant de Sarepta, nous côtoyons une grande île d'une vingtaine de verstes de longueur sur dix de largeur. Elle est occupée par des pâturages et des prairies. Nous commençons à apercevoir quelques pélicans sur des bancs de sable.

Toute la contrée abonde en hermines. Il paraît que la réputation de douceur qu'on a faite à ce joli rongeur est quelque peu exagérée et qu'on doit le ranger parmi les animaux féroces. On a essayé de l'apprivoiser sans y parvenir. On a beau lui donner la nourriture en abondance, l'hermine mord vigoureusement aussitôt qu'on l'approche. C'est d'ailleurs un animal très-courageux. Il attaque et poursuit des rats énormes jusque dans leurs trous; aussi les cultivateurs, au lieu de les chasser, les protégent autant qu'ils peuvent. Une hermine enfermée dans un grenier met à mort, grâce à son agilité, toutes les souris, sans en excepter une, y en eût-il un millier.

Nous approchons des campements de Kalmouks. Le steppe jusqu'à Astrakan est leur séjour. A la fin de l'automne, ils passent le Volga et vont chercher une contrée plus chaude au bord de la Kouma.

La rive droite du fleuve cesse peu à peu d'être boisée; les montagnes s'éloignent à l'est; le sable commence à dominer partout. Le Volga se divise en plusieurs bras, qui forment en se ramifiant des îles nombreuses, nues et arides, où la végétation se ralentit, où les arbres deviennent de plus en plus rares.

Notre capitaine a fait à Tzaritzyn une large provision de bois; il en a même chargé les navires qu'il remorque. Dans la province d'Astrakan le combustible est rare; la ville ne s'en approvisionne qu'à l'aide des bateaux qui descendent du Nord.

Nous passons sans nous arrêter devant la ville d'Enostaevsk, sur la rive droite, et, comme nous marchons lentement, j'ai le temps de dessiner les campements de plus en plus nombreux : les Kalmouks se disposent à faire leur émigration vers le Sud.

Enfin nous apercevons, dans la brume dorée d'un magnifique soleil couchant, les coupoles des minarets et une multitude de mâts de navires, c'est Astrakan [1].

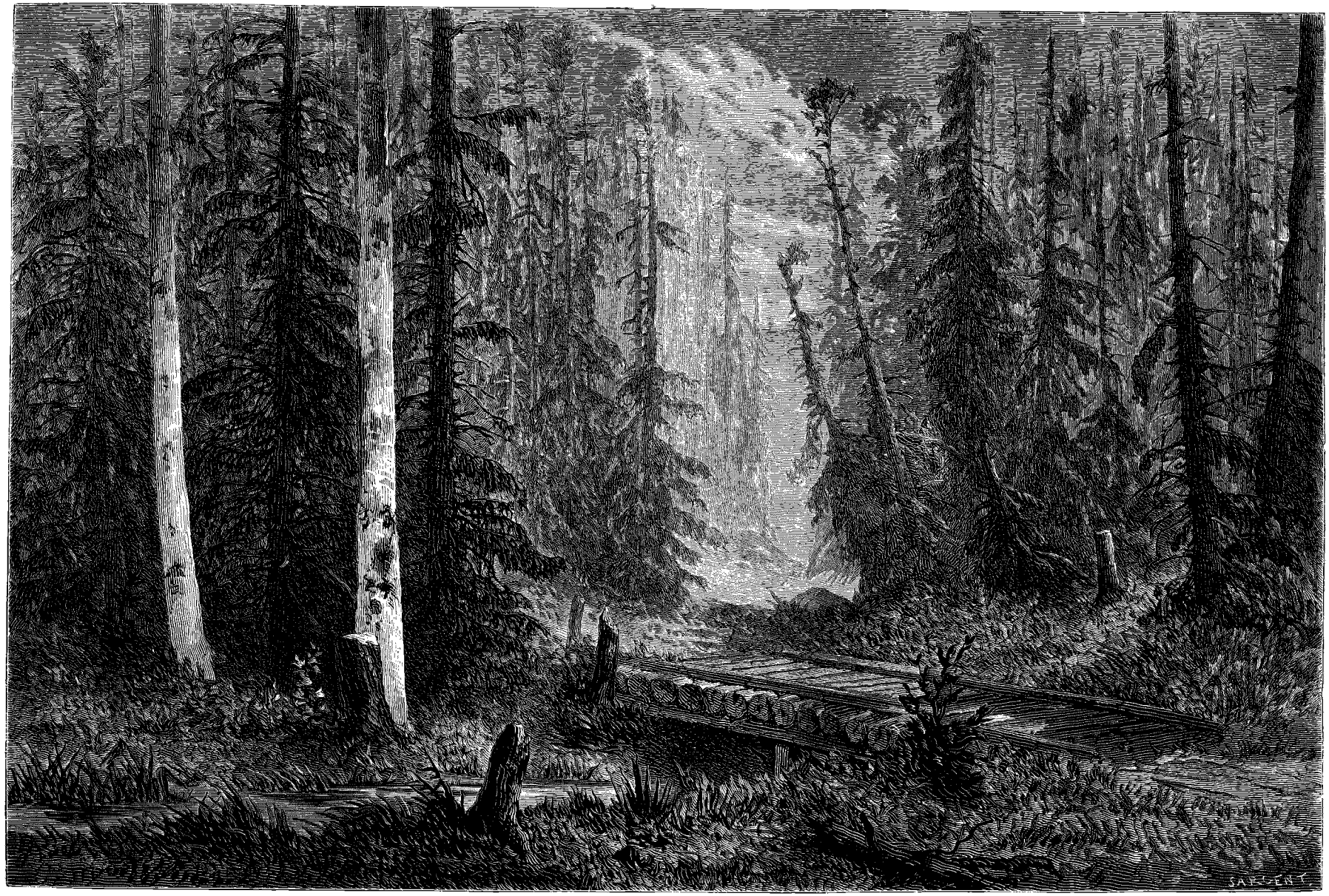
MOYNET.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne*, édition de 1860, p 92 et suivantes. Paris, Hachette et Cie.

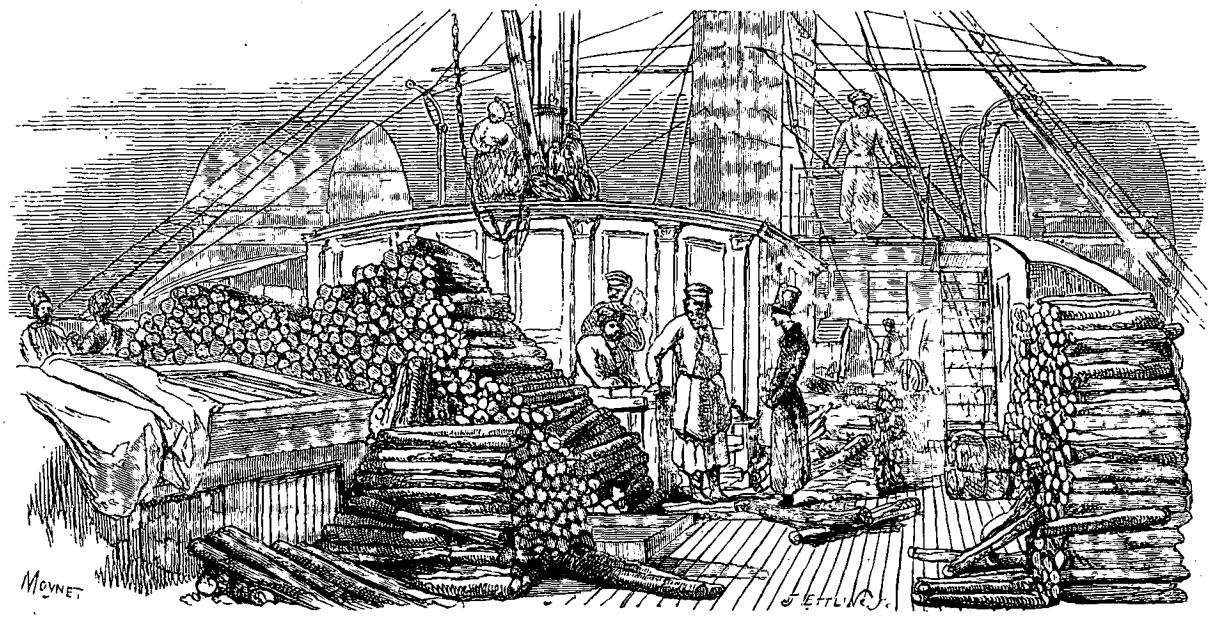
1. Voyez tome Ier (1860, premier semestre).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Forêt de sapins en Russie — Dessin de M. Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un bateau à vapeur sur le Volga. — Dessin de Moynet.

LE VOLGA,

PAR M. MOYNET[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Astrakan, son passé et son présent. — Intérieur tatar. — Les pêcheries. — Une réception princière. — Cérémonies religieuses. — Les courses. — Une caravane dans le désert. — Chasse au faucon.

Astrakan (l'Étoile du Désert), dont l'histoire remonte pour nous au douzième siècle, date pour les Orientaux d'une époque qui se perd dans l'histoire des peuples tatars.

Pendant les douzième, treizième et quatorzième siècles, cette ville était l'entrepôt général des marchandises de l'extrême Orient. Ce fut pour s'emparer de ce commerce, que les Génois vinrent jusqu'au Don en 1220. Quand les Turcs se rendirent maîtres de Constantinople, ils fermèrent les Dardanelles et supprimèrent d'un seul coup, au profit de Smyrne, le commerce des Génois et la suprématie d'Astrakan.

Au quinzième siècle, la découverte du passage par le cap de Bonne-Espérance acheva la ruine de la ville.

Aujourd'hui, Astrakan n'est plus une capitale; c'est un chef-lieu de province; elle a de trente-cinq à quarante mille habitants, population qui augmente d'un tiers au moment de la pêche. Les Russes y sont en minorité.

Le port d'Astrakan a conservé toutefois une certaine importance et peut même en acquérir davantage, si la population augmente en Russie. Il est, par la mer Caspienne, en relation directe avec la Perse et le Turkestan. Au printemps, des caravanes y arrivent de l'est et de la Sibérie orientale, et apportent des quantités considérables de marchandises, qui remontent par le Volga.

Placée par 46°,21 de latitude nord entre les sables des steppes et la mer Caspienne, assise à quelques pieds seulement au-dessus des eaux de cette mer, dont le niveau est lui-même déprimé de plus de vingt-cinq mètres au-dessous de celui de l'Océan, Astrakan doit à sa situation un de ces climats que Humboldt qualifie d'*excessifs*. Si, grâce à la chaleur rayonnante de la concavité dont elle occupe le centre, de fortes chaleurs estivales favorisent dans ses environs la culture de la vigne, et mûrissent en quelques semaines les fruits du midi de l'Europe, cela n'empêche pas les vents du nord et de l'est d'y amener en hiver des froids de 30 degrés de glace. L'écart du thermomètre entre les deux solstices y dépasse souvent 70 degrés.

Telle qu'elle est aujourd'hui, la ville d'Astrakan n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. La guerre

1. Suite et fin. — Voy. pages 49 et 65.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi y a laissé ses traces. Le génie de Pierre le Grand a failli la relever en créant une marine sur le Volga, en essayant de joindre ce fleuve au Don, et en construisant des forteresses pour protéger les routes de l'est contre les pillards. Mais ses successeurs (excepté Catherine II), bien plus préoccupés de conquêtes que d'organisation, ont agrandi la Russie sans s'apercevoir qu'ils ont fait le vide devant eux et qu'ils règnent sur un désert seulement de plus en plus vaste.

Une conséquence de ce système d'expansion sans fin est qu'en Russie tout ce qui n'est pas militaire, ou qui n'appartient pas à l'administration organisée militairement, n'est rien. Soyez savant, artiste, grand industriel, négociant, si vous n'appartenez pas à l'administration, le premier caporal ou commis a le pas sur vous; vous exercez une profession vile; le mot est de l'empereur Nicolas. On comprend qu'avec une si singulière théorie, toutes les œuvres des hommes de génie qu'a pu produire la Russie soient restées à l'état de projet : les pensées de conquête seules ont une chance de réalisation.

Astrakan appartient à la Russie depuis 1554. Ce fut Ivan IV, dit le Terrible, qui s'empara du Kanat tout entier par la force des armes, suivant les Russes, — par la trahison, disent les vaincus. Cette conquête soumit tous les peuples voisins qui voulurent rester; les récalcitrants n'eurent d'autre ressource que l'émigration, et ce furent les plus nombreux.

Depuis cette époque, le Kanat n'a pas cessé d'appartenir à la Russie, malgré les tentatives faites par les Tatars et les Turcs; l'armée de ces derniers, après un rude échec, périt tout entière dans les déserts du Manistch; mais la ville d'Astrakan n'a pas cessé de décroître, et après avoir été la capitale d'un royaume tatar, la ville aux mille coupoles, aux nombreux caravansérails, au port commerçant, *l'étoile de la mer* enfin comme les Orientaux l'avaient nommée, n'est plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, qu'un chef-lieu de gouvernement.

Ses vieilles murailles crénelées et soigneusement badigeonnées de blanc chaque année, ainsi que les tours lézardées qui entourent encore un vaste espace de terrain au centre de la ville, rappellent ses souvenirs guerriers. Ses mosquées, ses églises nombreuses rappellent sa grandeur et les différentes religions qui y ont successivement dominé. La cathédrale, objet de réparations, au moment de notre passage, est un monument qu'on remarquerait partout. Son port renferme encore des multitudes de bâtiments. Mais le grand commerce de l'Asie ne passe plus par là. Les caravanes de l'extrême Orient ne viennent plus camper dans ses caravansérails en ruines. En un mot la grande ville est morte; de la population cosmopolite qui s'y agitait autrefois, il ne reste plus que quelques rares individus, descendants de ceux que leur extrême pauvreté empêcha d'émigrer avec leurs compatriotes.

La population actuelle est composée de Russes, de Kalmouks, de Tatars, d'Arméniens, de quelques Persans et d'un certain nombre d'individus, métis descendant des Indous dont les derniers représentants ont quitté la contrée il y a peu d'années.

Les Russes commandent; c'est l'administration, ses employés et la force militaire. Les Kalmouks travaillent; c'est la partie industrielle. Les Persans et les Arméniens sont commerçants; ces derniers surtout ont une réputation d'astuce bien méritée, dit-on; toujours à l'affût des affaires, se livrant avec ardeur à la science des chiffres, on les rencontre partout; il est bien difficile de ne pas avoir affaire à l'un d'eux; on est alors sûr d'être volé; leur réputation est si bien établie sur ce point, qu'il faut, dit-on, six Juifs pour tromper un Arménien.

Quant aux descendants des races indoues et tatares qui ont habité autrefois Astrakan, on les reconnaît à la beauté de leur type; ils exercent les fonctions de matelots, de portefaix sur le port, chargent et déchargent les bateaux; ils apportent à leur travail l'activité et la force qu'on ne trouve pas chez les races apathiques qui les entourent. Ils exercent tous les métiers pénibles dédaignés par les autres.

Les femmes tatares quittent peu leur foyer; on ne les rencontre que rarement, et si bien enveloppées, qu'il est difficile de voir en elles autre chose qu'un paquet d'étoffes plus ou moins volumineux.

Les Arméniennes, moins sauvages, sont plus élégantes et sortent à visage découvert; la beauté de leur sang est proverbiale, et elles ont conservé, comme les Juives, le type primitif; elles circulent dans la ville, drapées de la tête aux pieds dans une étoffe blanche, dont les plis savamment arrangés les font ressembler à des statues antiques.

Astrakan a l'aspect complétement oriental; les constructions russes, qui consistent en vastes magasins et en quelques maisons, n'ont pas sensiblement modifié l'aspect de la ville; les églises grecques, y compris la cathédrale, n'ont pas le style officiel et invariable des monuments semblables dans les autres villes russes. Lorsqu'on traverse le Volga, et qu'on regarde la ville et le port qu'on a en face de soi, avec les nombreuses embarcations qui circulent sur le fleuve, on a un spectacle magnifique, ayant beaucoup de rapport avec les plus beaux points du Bosphore.

Peu de jours avant notre arrivée, un vaste incendie avait consumé plusieurs grands magasins et un nombre considérable de bâtiments de transport dont les carcasses à demi consumées surnagaient encore au milieu des autres navires.

L'été, fort chaud, fait d'Astrakan un désert dans le jour, surtout s'il vente un peu; la ville située au milieu du sable, et dont les rues n'ont jamais été pavées, est ensevelie dans un nuage de poussière chaude; mais le soir la chaleur tombe, la population sort de toutes les maisons, la vie commence. Sous un ciel magnifique, les nonchalants habitants viennent prendre le frais, les uns sur les terrasses des habitations tatares, les autres dans les galeries qui entourent les maisons persanes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les Européens, c'est-à-dire les Russes et quelques Allemands, se promènent dans les rues, sur les quais, au milieu de la population travailleuse, assise ou plutôt couchée sous les péristyles.

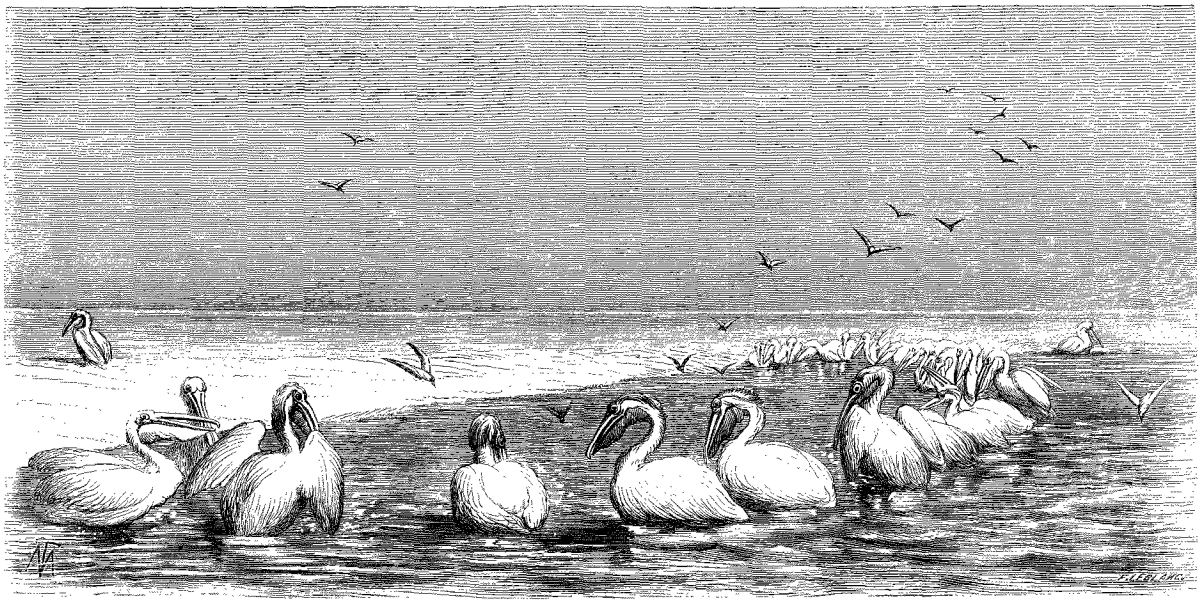
Un fléau qu'on rencontre un peu partout dans les pays chauds, mais qu'Astrakan semble posséder au grand complet, c'est la multitude de cousins, moustiques et autres insectes... trop amis de l'homme. Les moustiquaires les plus serrés, l'obscurité la plus complète, ne peuvent vous en garantir. Il faut attribuer leurs innombrables bataillons aux terrains marécageux qui entourent la ville et au voisinage du fleuve.

Aussi l'hiver, si rude qu'il soit, est-il accueilli avec plaisir, et sa durée un peu prolongée, en détruisant les larves de tous ces parasites, est une garantie de tranquillité pour l'été qui suit.

Les marchandises d'Orient, qui autrefois encombraient les magasins, sont assez rares à présent, sauf les termatamas soyeuses et les tapis du Turkestan. Les bateaux ne chargent guère que les produits de la pêche du Volga et de la mer Caspienne; ceux qui descendent apportent des bois à brûler, des bois de construction et des marchandises russes.

La banlieue d'Astrakan est renommée pour ses cultures; les Arméniens sont d'excellents jardiniers, leurs fruits sont magnifiques, le raisin surtout peut soutenir la comparaison avec les plus belles espèces connues dans le bassin méditerranéen, et pourtant le vin fait avec ce raisin est assez médiocre. Les melons d'Astrakan sont d'une qualité supérieure, on les vend pour rien; mais les indigènes préfèrent ceux de Kerson ou de Crimée, qu'ils payent plus cher et qui ne les valent pas.

L'eau potable est une rareté dans cette ville située au milieu des eaux. Les bras du Volga, par leur contact avec la mer Caspienne, ne donnent qu'un liquide saumâtre.



Troupe de pélicans pêchant dans un bas-fond. — Dessin de Moynet.

Quelques citernes alimentent la ville. On a essayé le forage d'un puits artésien sur une place, mais au lieu d'eau on a trouvé du feu, et ce grand travail a donné un bec de gaz au lieu d'une fontaine.

Le gouverneur d'Astrakan a eu l'extrême obligeance de faire prévenir le prince Toumaine, hetmann des Kalmouks, que des Français, arrivés depuis peu, désirent lui faire une visite. Un messager, envoyé par le prince, vient nous dire que nous sommes les bienvenus, que le prince veut nous donner une fête et nous autorise à faire autant d'invitations que cela nous conviendra.

En même temps, nous recevons avis que nous sommes attendus à une pêcherie située entre le Volga et la mer Caspienne, dans une des soixante-douze embouchures du fleuve.

Nous voilà sur les bras bien de l'occupation, sans compter une cérémonie d'inauguration d'un nouveau barrage et deux ou trois parties de chasse dans les îles qui nous entourent; car nous sommes justement au moment du passage; tous les jours nous voyons des bandes d'oies, de canards accourant du Nord, où la neige tombe déjà depuis longtemps, pour chercher une température relativement plus douce sur le littoral de la Caspienne.

En attendant, nous visitons la ville, et, grâce au gouverneur, nous sommes reçus chez un riche Tatar, qui, moins sévère que ses concitoyens, veut bien nous admettre dans son intérieur : c'est une grande faveur; ces messieurs n'ont pas l'habitude d'être aimables avec les chrétiens.

Notre Tatar nous reçoit entouré de ses quatre femmes et d'une dizaine d'enfants, que notre présence gêne visiblement. Ces dames, malgré leur peu de sympathie pour nous, n'ont pas négligé de revêtir des toilettes resplendissantes, ce qui m'encourage à demander la permission de faire le portrait de l'une d'elles, afin d'emporter une reproduction de son joli costume.

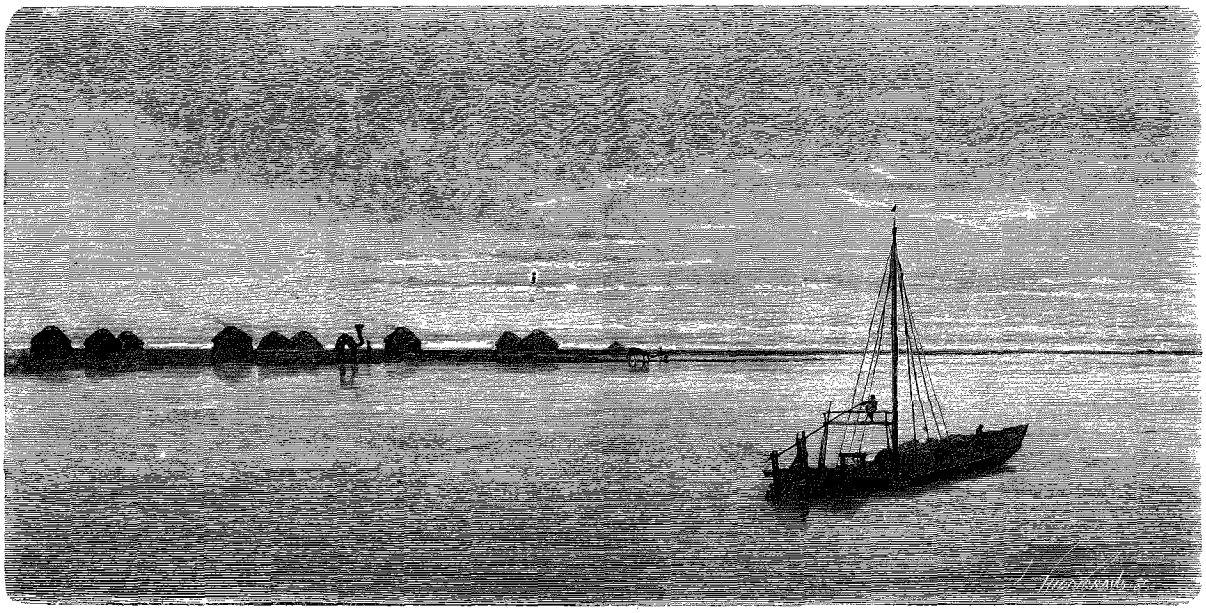
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussitôt que mon dessin prend une tournure, les trois autres femmes, qui se sont approchées et qui regardent avec intérêt, laissent échapper un cri d'admiration à la vue des teintes vives et multicolores étendues sur le papier. L'enthousiasme s'empare d'elles, et me voici commençant une séance pour un second modèle. Je suis obligé, en partant, de promettre de revenir pour faire le portrait des deux autres, ce qui ne va pas me donner peu de besogne; décidé à garder les originaux, il faudra que j'en fasse des copies pour ces dames, qui sont désolées de me voir emporter leur image. Ces épouses de notre hôte et une princesse de Perse sont les seules musulmanes dont j'aie pu reproduire les vêtements et les traits.

Nous devons, au moyen d'un petit pyroscaphe, nous rendre à une pêcherie située à l'une des embouchures du Volga.

Ces établissements sont considérables; les habitations des pêcheurs et autres employés y forment un village composé d'une centaine de maisons. Leur trait principal est un immense barrage, pratiqué dans un des bras du fleuve où la navigation est interceptée. La circulation des bateaux se fait par une seule ouverture. Sur la rive s'étendent de vastes bâtiments dont la plupart sont construits sur pilotis; de larges escaliers en descendent jusqu'au bord de l'eau pour faciliter le transport du poisson aussitôt qu'il est pêché.

Les pêcheurs du Volga ne parlent guère qu'avec dédain des poissons de petite espèce qu'on sale et fait sécher pour les transporter dans l'intérieur de l'empire: ils réservent leur estime pour l'ichthyocolle, l'esturgeon ordinaire et le bélouga. Chaque pêcherie est pourvue de bateaux de différentes dimensions, avec lesquels on peut naviguer sans l'aide des bras de beaucoup de Bourlakis. Dès que le poisson est pris, on le porte au bateau: c'est là qu'il est ouvert, fendu et nettoyé. En arrière



Campement de Kalmouks (rive gauche du Volga). — Dessin de Moynet.

sur la terre ferme, s'élèvent les bâtiments où sont creusés en forme de caves de grands magasins; des auges s'y étendent d'un bout à l'autre; on y fait une forte saumure et on y étale les poissons qu'on range par couche, puis que l'on couvre de sel. Tous les espaces libres entre les auges sont garnis de morceaux de glace, dans le but d'y entretenir une grande fraîcheur.

Les pêches se font au printemps, en automne et en hiver: celles d'automne sont réputées les meilleures, parce qu'elles produisent plus d'œufs pour le caviar.

Outre les filets, on se sert d'un grand appareil composé d'immenses câbles de cent mètres de long, auxquels sont assujettis des cordages pourvus d'hameçons. Ces câbles, ajoutés les uns aux autres, sont fixés au fond du fleuve par des ancres et maintenus à fleur d'eau par des poutres: ce sont des lignes de fond gigantesques, dont chaque hameçon peut accrocher un poisson de trois ou quatre mètres.

Aussitôt après notre arrivée, plusieurs bateaux vont visiter les câbles, et en moins d'une heure ils reviennent avec plus d'une centaine de poissons, dont quelques-uns sont d'une taille colossale. Il faut plus d'une barque pour saisir et amener le plus gros de tous. Notre curiosité s'attache à ce monstre, et nous décidons de le suivre.

On le monte à grand'peine dans une vaste salle meublée d'une centaine de baquets; là, après lui avoir fendu la tête d'un coup de hache, on lui ouvre le ventre jusqu'à la queue; puis on en tire successivement les œufs, les entrailles, la vessie et enfin le nerf dorsal, appelé vésiga, avec lequel les Russes font des pâtés dont ils sont très-friands.

Toute cette boucherie dure un quart d'heure; avant que l'animal, plein de vie galvanique, cesse de se tordre convulsivement, les œufs sont préparés pour nous être servis en caviar frais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici comment se fait cette opération : on se sert d'un gros tamis pour séparer les œufs des peaux et des veines; on sale l'amas d'œufs dans des auges, on le laisse à peu près trois quarts d'heure dans le sel, on le presse ensuite sur des tamis pour l'égoutter, puis on le foule légèrement dans de petits barils de bois blanc, que l'on bouche avec soin.

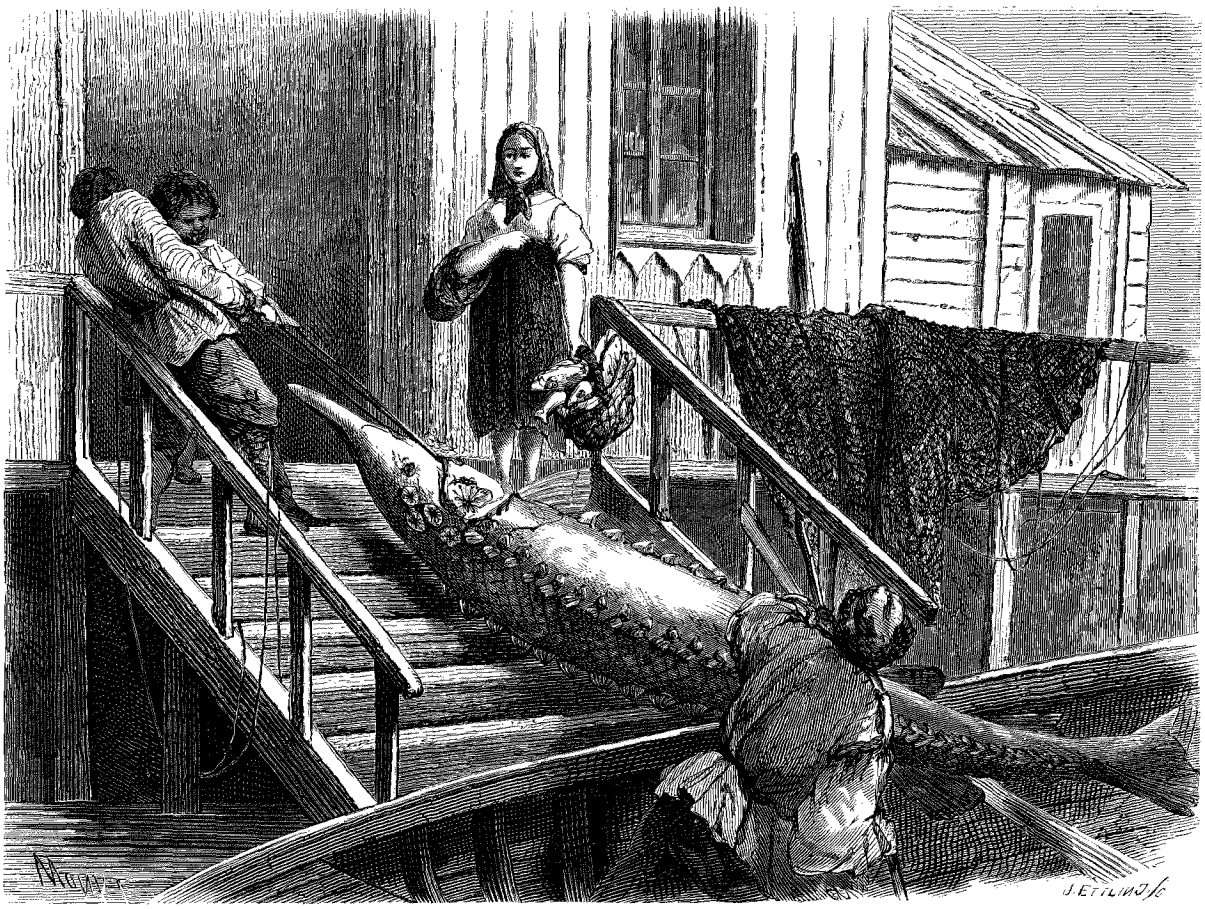
On prépare ainsi du caviar salé pour être exporté, et du caviar frais, qui doit être mangé dans un assez court délai.

La chair du poisson est ensuite portée dans un de ces grands magasins qu'on peut appeler des glacières. On nous dit qu'on la tiendra plongée dans la saumure pendant douze heures, puis elle sera salée et transportée en bateau dans la Russie centrale.

Il ne faut pas oublier un produit qui augmente encore le commerce des pêcheries : c'est la colle de poisson, faite avec les vessies et les vésigas.

Ces pêcheries enlèvent annuellement au fleuve une quantité formidable de poissons; on m'a cité les chiffres suivants : quarante-trois mille esturgeons, six cent cinquante mille sévriongas, vingt-trois mille bélongas.

Aussi d'immenses fortunes se sont-elles édifiées sur le produit des pêches du Volga et de l'Oural. J'ai vu à Tiflis un palais, digne des *Mille et une Nuits*, élevé aux



Le Volga : Pêche de l'esturgeon. — Dessin de Moynet.

frais d'un fermier de pêche, qui avait amassé des millions en quelques années.

Mais la pêche d'hiver est, sans contredit, la plus curieuse et la plus originale de toutes. Il arrive un moment où le poisson est forcé, par le froid, de quitter les bas-fonds pour se réfugier dans des eaux plus profondes. Les pêcheurs prennent grand soin de remarquer ces endroits. De plus, vers la fin de novembre, quand le fleuve se couvre en partie d'une mince couche de glace, les pêcheurs s'avancent un à un, avec précaution, presque en rampant, jusqu'aux lieux où le courant a empêché la glace de prendre; là, la tête enveloppée d'une étoffe sombre, ils observent le poisson, ses passes, les endroits où il se tient tranquille, et ils prennent note du tout pour en faire leur profit en temps opportun.

Quand, en décembre, la surface du fleuve se congèle pendant la nuit, on voit s'avancer, avant que les blocs de glace ne soient de nouveau disjoints par la chaleur du soleil, de hardis pêcheurs armés d'engins que nous décrirons tout à l'heure; ils tâchent de harponner, comme spécimen de la pêche future, quelque beau poisson, dont le caviar est préparé sur-le-champ.

Si le temps est favorable, on se hasarde à capturer quelques belles pièces pour les fêtes de Noël; mais il est bien rare qu'à cette époque la glace soit assez forte pour permettre une pêche fructueuse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pêche d'hiver ne commence réellement qu'en janvier, alors que la glace est bien prise, et que les traîneaux glissent sans danger sur la surface du Volga. Un chef est nommé : c'est l'hetmann de la pêche; c'est lui qui fixe le jour et l'heure; c'est lui qui accorde les permissions, qui inspecte les engins. Il a autorité entière sur tout ce qui se rapporte à la pêche. Les officiers ont droit à plusieurs permis qu'ils vendent, ou dont ils profitent eux-mêmes en louant des travailleurs. Parfois, deux pêcheurs, trop pauvres pour avoir chacun un permis, se cotisent pour en acheter un seul, et pêchent au même trou. Les instruments sont fort rudimentaires; ils consistent en perches de bois armées d'un fer recourbé, en bâtons courts également munis de crochets pour saisir le poisson lorsqu'il se débat au bout de la perche, et, enfin, en pioches, leviers et pelles pour briser et détourner la glace.

La veille de l'ouverture, on voit s'agglomérer sur les rives du fleuve un concours de monde incroyable, les pêcheurs, avec leurs aides, leurs familles, les marchands qui arrivent de tous côtés et qui établissent là une sorte de foire, les spéculateurs qui viennent acheter le poisson. Tous amènent leurs traîneaux, leurs bêtes de sommes; tous campent sur la rive. C'est un vacarme assourdissant de gens qui crient, qui appellent, qui chantent. Les chiens aboient, les chevaux hennissent. Les traîneaux n'avancent qu'à grand'peine à travers cette cohue, malgré les imprécations de leurs conducteurs. On boit du wodka à profusion, on tire des coups de fusil, on se reconnaît, on s'embrasse. C'est une fête, et, malgré la fatigue, malgré le travail du lendemain, on passe la nuit à table.

A peine l'aurore a-t-elle paru, que, sur le rivage, bêtes et gens sont rangés attendant avec anxiété le signal de l'hetmann. Ce dernier semble se jouer de leur impatience; il va, il vient, il semble s'occuper de toute autre chose que de ce qui est en question; il donne enfin le signal. Une avalanche de corps humains se précipite alors vers le fleuve; les chevaux regimbent, les plus pressés glissent et culbutent; c'est un bruit indescriptible que domine cependant le vocabulaire fort varié des jurons russes. Chacun n'occupe pas toujours la place qu'il a choisie. Sur un terrain aussi glissant, les rixes se terminent bien vite par des chutes. Tout le monde finit cependant par se caser. C'est alors qu'arrivent les spéculateurs. Leurs valets établissent sur le fleuve même des huttes de peau. Ils apprêtent les tonneaux où doivent être renfermés le caviar et le sel dont on doit couvrir le poisson. Sur la rive sont les tentes où le poisson doit être fumé. Pendant ces préparatifs, les pêcheurs ont fait les leurs. La glace est percée de mille trous de deux à trois pieds de diamètre. Les perches y sont plongées. Le fleuve, qui retentissait tout à l'heure de cris si bruyants, est calme maintenant. Chaque pêcheur, la main sur la perche, attend silencieusement que le poisson, troublé par ce bruit soudain, vienne donner du museau sur l'épieu immobile. Alors, il relèvera aussi lestement que possible l'instrument dont le crochet acéré pénétrera dans les chairs de l'animal si le coup a été bien calculé. Tout à coup, au milieu du silence général, on entend une exclamation de joie. Un pêcheur tire violemment à lui la perche dont le manche frémit dans ses mains. L'aide arrive et engage un des épieux recourbés dont nous avons parlé dans le corps de la proie; ils tirent à eux, et l'on entrevoit le corps gigantesque d'un esturgeon qu'ils amènent à grand'peine sur la glace. Les spéculateurs accourent aussitôt la bourse à la main et marchandent le poisson vivant encore. Nouvelles discussions; l'acheteur déprécie ce que vante le pêcheur, et le débat menacerait d'être interminable si le pêcheur n'était impatient de retourner à ses engins. Parfois aussi la perche reçoit un coup sec : plein d'espoir, le cœur palpitant, le pêcheur *ferre* habilement la proie qui vient de se trahir, et c'est quelque belouga en bas âge, quelque alose maladive qu'il achève, qu'il jette dédaigneusement aux chiens, au milieu des rires des camarades. D'audacieux industriels achètent parfois le coup, bien avant que le poisson ne soit accroché.

Peu à peu la pêche s'anime, la glace craque sous les pas pressés des pêcheurs; lorsqu'ils attirent une grosse pièce, elle se rougit de sang; des monceaux de poisson s'élèvent sur le sol. La soif du lucre s'allume, les marchands circulent, recevant des rebuffades par-ci, dupant un naïf pêcheur par-là. C'est merveille de voir cette forêt de perches, ces groupes nombreux et animés au milieu desquels circule l'hetmann, le knout à la main, apaisant les querelles par des arguments irrésistibles. Il se mêle parfois à la pêche des incidents remarquables; la glace crie et se brise sous le poids du pêcheur, ou bien un faux pas le fait glisser à l'eau. La place est alors perdue, il faut aller ailleurs. La nuit arrive. Les trous sont abandonnés; on charge les poissons salés et fumés sur des chariots. Le caviar et l'ichthyocolle, renfermés dans des barils, seront exportés à l'étranger, tandis que le poisson sera consommé en Russie. Ce travail achevé, de copieux repas réunissent les pêcheurs entre eux; le whisky et le wodka circulent jusqu'au moment où les convives, entièrement ivres, s'endorment pour aller pêcher le lendemain dans un autre canton.

Nous partons le jour suivant sur le même bateau à vapeur, pour remonter le Volga et nous rendre à Toumainkaïa, résidence du prince Toumaine.

Nous suivons un bras du Volga absolument solitaire, où nous rencontrons des bandes de pélicans occupés à la pêche; plusieurs îlots nous séparent d'eux. Notre passage ne les effraye pas; ils sont hors de portée de fusil. Avec la longue-vue, nous pouvons nous rendre parfaitement compte de leur manière de pêcher; ils ont posé des sentinelles autour d'eux sur les points culminants; puis, rangés en un grand demi-cercle, ils s'avancent vers un banc de sable, en agitant les ailes, pour chasser les poissons sur la plage très-peu inclinée; ensuite ils se rapprochent les uns des autres, exactement comme des pêcheurs traînant le grand filet qu'on ap-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle *seine*. Nous passons et nous les perdons de vue, mais c'est un fait bien connu que, la pêche terminée, chaque pélican porte consciencieusement sur le sable les poissons qu'il a emmagasinés dans la poche placée par la nature sous son long bec; puis le partage a lieu entre les coassociés, sans qu'aucune des vigilantes sentinelles, qui, pendant le travail, ont veillé au salut de la société, soit la victime d'un oubli.

Après avoir fait vingt-cinq verstes, nous abordons à la rive gauche, sur une vaste étendue de terrain qui, bien différent du désert environnant, est boisé et cultivée; c'est la propriété du prince Toumaine. Une très-élégante construction, toute meublée à l'européenne, est préparée pour nous recevoir, ainsi que les personnes qui sont venues avec nous d'Astrakan. Ce n'est pas l'habitation du prince, qui n'a jamais cessé de vivre sous sa kibitka (tente); elle ne lui sert qu'à recevoir les étrangers et les fonctionnaires supérieurs ou officiers russes avec lesquels il est directement en rapport comme hetmann des Kalmouks.

Depuis la grande émigration des Kalmouks, la Russie fait ce qu'elle peut pour retenir tous les individus de cette race qui sont restés sur son territoire, et pour ramener ceux qui sont partis; elle voudrait se débarrasser des Kirghis, voleurs insaisissables. Les Kalmouks, ennemis irréconciliable des Kirghis, pourraient lui rendre ce bon office. Aussi leurs princes ont-ils des grades élevés dans l'armée russe : le fils du prince Toumaine était page de l'empereur; aujourd'hui il doit être aide-de-camp.

Cette famille est du sang des Koschottes, une des races princières les plus respectées des tribus de l'Asie centrale, et dont l'illustration remonte jusqu'aux temps des antiques migrations. Le père du prince actuel avait reçu du gouvernement russe de nombreuses décorations et le rang de colonel, pour avoir levé, en 1812, parmi ses vassaux et ses clients, un régiment de cavalerie qu'il conduisit jusqu'à Paris. A son retour de cette expédition et comme en souvenir de la civilisation occidentale, il crut devoir échanger sa kibitka de chef nomade contre une demeure permanente. Possesseur d'un million d'hectares de terre et d'un énorme revenu, il éleva à grands frais, dans une île du Volga, le palais dont j'ai parlé plus haut; mais il ne l'a jamais habité. Pendant sa construction, des peines secrètes inclinèrent subitement l'esprit du prince vers les pratiques austères de la religion de ses ancêtres (le Bouddhisme). Retiré dans un pavillon isolé, il passa le soir de sa vie en conférences avec les prêtres et dans les exercices de la piété la plus rigide. Après avoir vécu au désert et sur les champs de bataille en vrai descendant de Tchenkis et d'Attila, il mourut en digne disciple de Çakia-Mouni, dans un ascétique recueillement.

Le prince, son fils, vient nous recevoir, tout brillant sous son uniforme d'officier général et ses décorations. Cette réception officielle s'adresse bien plus aux officiers qui nous accompagnent qu'à nous-mêmes, car, aussitôt après une cérémonie religieuse dont je parlerai tout à l'heure, nous le voyons revenir en costume kalmouk. Ce n'est plus le même homme.

Nous entrons dans un salon. Le Kalmouk qui paraît remplir l'office de maître des cérémonies, nous conduit devant une grande porte qui s'ouvre à deux battants, et nous laisse voir la princesse Toumaine, assise sur un divan un peu élevé, entourée de ses dames d'honneur; toutes sont immobiles et paraissant très-satisfaites de l'effet qu'elles produisent sur nous.

La princesse est vêtue avec magnificence et d'une façon tout à fait originale; son costume se compose de plusieurs robes superposées; celle de dessus, descendant jusqu'à terre, est ouverte devant et laisse voir la seconde brodée de perles et de turquoises. Sous cette seconde robe, ouverte aussi, mais agrafée avec des diamants, est une chemise à col rabattu comme ceux des hommes. Les cheveux de la princesse tombent devant et derrière elle jusqu'à ses pieds, en longues nattes enveloppées d'un fourreau de soie brochée. Les jeunes filles seules laissent leurs cheveux à découvert. La coiffure se compose d'un bonnet d'étoffe dorée, surmontée d'une houppe rouge de forme carrée. La partie inférieure du bonnet, fendue sur le front et derrière la tête, s'abaisse d'un côté et se relève de l'autre.

La princesse est très-jolie, quoique ses yeux, obliques comme ceux des Chinoises, et son nez un peu aplati accusent parfaitement le type de sa race.

Aussitôt la présentation faite, nous devons assister à une cérémonie religieuse, une espèce de *Te Deum*, chanté en notre honneur pour appeler sur nous les bénédictions du Dalaï-Lama.

Le prince s'approche de la princesse, et, lui donnant la main, l'accompagne jusqu'à la porte du château où une calèche très-élégante l'attend pour la conduire à la pagode.

Les dames d'honneur, accroupies de chaque côté, et qui, faisant tableau, n'avaient pas remué pendant toute la présentation, à ce point que je me demandais si elles étaient vivantes, se sont enfin levées lentement et bien ensemble, et ont suivi leur maîtresse, sans qu'aucun de leurs mouvements, dissimulés par leurs grandes robes (elles portent le même costume que la princesse), ait pu les faire prendre pour autre chose que des automates mécaniques très-bien confectionnés. Lorsque le cortége est réuni sur le perron, la princesse monte dans la calèche, accompagnée de sa sœur et d'un enfant, né d'un premier mariage du prince.

Des chevaux tout sellés sont amenés. La princesse a fait un signe à ses dames. Celles-ci, sortant de leur immobilité, ont lestement ramené entre leurs jambes leurs belles robes d'apparat, et, sautant chacune sur un cheval sans le secours de l'étrier, elles partent au galop en poussant des cris sauvages : c'est une manière d'exprimer leur satisfaction.

Après dix minutes de course, on arrive devant un monument dont l'architecture nous paraît un mélange des ornementations indoue et chinoise. C'est la pagode, le temple élevé à la gloire du dieu ou plutôt des diffé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rents dieux adorés par les Kalmouks. Sakji (Çakia-Mouni) ou le Bouddha, révéré par la secte des Lamas, est la plus connue de ces divinités, celle qu'ils honorent le plus. On trouve son image dans presque toutes les kibitkas.

Un grand bruit se fait entendre dans le temple lorsque la porte s'ouvre. Nous apercevons une quantité de musiciens, accroupis les jambes croisées, les uns soufflant dans des trompettes ayant depuis vingt centimètres jusqu'à cinq mètres de long, les autres frappant sur des tam-tams ou des tambours, portés au bout d'un bâton. Tout cela forme une harmonie assez sauvage, surtout les immenses trompettes dont l'extrémité est soutenue par des porteurs. Les forces des musiciens ne suffiraient pour les soulever.

L'intérieur de la pagode, composée d'une nef et de deux bas côtés, est orné d'une multitude d'images des dieux kalmouks, dessinés et brodés sur des bannières de soie de toutes couleurs. Quelques-unes de ces idoles sont sculptées en bronze ou en bois doré.

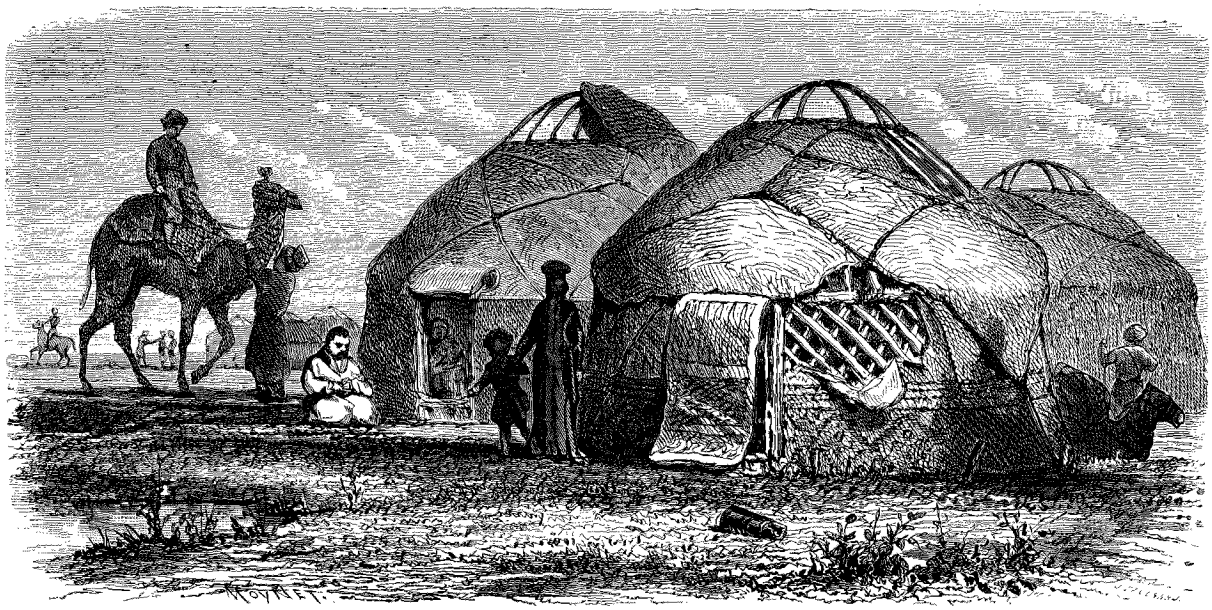
Une bande de tapis noir couvre le sol du milieu de chaque nef. Nul autre que les prêtres ne doit la fouler aux pieds.

Un maître de cérémonie ou bedeau, vêtu d'une robe rouge et coiffé de jaune, nous assigne la place que chacun de nous doit occuper.

Les prêtres psalmodient gravement une prière.

La cérémonie dure une quinzaine de minutes, après quoi nous sortons de cette messe assourdissante, bien persuadés que le personnage céleste, à qui sont adressées de telles prières, s'il ne les exauce pas, ne peut pas donner pour raison qu'il ne les a pas entendues.

Je reste un des derniers, car j'ai commencé lestement quelques croquis de vêtements des musiciens et des prêtres; ce sont de purs costumes mongols. Chez les Kalmouks, comme partout ailleurs, le clergé ne se



Campement kalmouk. — Dessin de Moynet.

soumet pas aux caprices de la mode : l'antiquité des traditions impose le respect.

Je donne un coup d'œil au fond du sanctuaire, et j'aperçois une statue, assise les jambes croisées, et portant avec plus ou moins d'élégance deux ou trois bras de chaque côté. Elle me semble couverte de perles et d'autres bijoux, mais je me retire par discrétion et n'en puis voir davantage. Je crois cette idole d'origine indoue; quant aux autres, qui sont dans la nef, elles ont beaucoup de ressemblance avec ces monstruosités chinoises que nous voyons chez nos marchands de curiosités.

Les images, peintes sur papier de riz, sont en général assez bien dessinées : ce sont les figures de personnages plus ou moins haut placés dans les régions célestes

Les prêtres kalmouks ont parfaitement résolu le problème de vivre sans aucune espèce d'inquiétude. Ils ne doivent rien posséder, mais les femmes kalmoukes ont pour principale occupation de ne les laisser manquer de rien.

Les cérémonies du culte kalmouk se font en langue tangoute ou plutôt thibétaine, que le peuple ne comprend pas. Les prêtres, qui, me dit-on, ne la comprennent pas davantage, sont simplement tenus de savoir la lire. Ils ont un grand nombre de livres traitant de la religion et du culte, et aussi beaucoup de prières et de formules religieuses qui varient selon les circonstances. Pour s'éviter la peine de les garder toutes en leur mémoire, ils ont pris le parti de les écrire sur des bandes de papier ou d'étoffe qu'on suspend à côté ou au-dessous du dieu que l'on a besoin d'implorer : la prière se trouve ainsi toute faite sans que personne ait à s'en mêler.

Ce peuple dévot a encore simplifié cette méthode pour son usage particulier; il se sert d'un appareil qui consiste en un cylindre, entouré d'une boîte circulaire où l'on a pratiqué une ouverture. Dans le sens de la longueur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pêcheries sur le Volga. — Dessin de Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce cylindre, sont écrites des prières, qui, à mesure que l'instrument tourne sur son axe, apparaissent à l'ouverture. Chaque tour est une prière faite.

Les grands et le prince font tourner la machine par un de leurs serviteurs, et leur compte est en règle avec la divinité.

En sortant du temple, je marche avec Kalino derrière les prêtres, et nous les suivons jusqu'à leurs tentes en feutre blanc, à peu de distance de la pagode; elles sont entourées d'une enceinte de pieux, et décorées de banderoles de plusieurs couleurs, couvertes de prières en langue sacrée.

Mon carton à dessin me vaut un accueil amical. Il faut montrer à ces pieux personnages les croquis qu'il renferme. Ils me témoignent leur admiration pour un art qu'ils cultivent tous, mais à un autre point de vue; ils me déroulent plusieurs dessins, faits par eux sur des étoffes et du papier de riz : ce sont des représentations de différents dieux, ou bourkans, très-vénérés des tribus nomades.

On ne me permet pas de toucher à ces œuvres sacrées: ce serait une profanation; eux-mêmes n'y portent la main que quand ils sont purifiés par de certaines prières. Il y a dans cette collection un assemblage des plus abominables figures qu'on puisse imaginer. Ces dieux sont bons et mauvais, mais, à coup sûr, tous prouvent surabondamment que les Kalmouks ne professent pas le culte de la beauté.

Dans la tente du grand prêtre, sur une espèce d'autel, je remarque une rangée de petites tasses en cuivre fort joliment travaillées; quelques-unes contiennent du froment, d'autres de l'eau et de petits morceaux de sucre. Une image du Bouddha, sculptée en cuivre ou en or et très-finement ciselée, est posée sur un petit piédestal.

Tout alentour, des images peintes sont tendues et exposées à la vénération des visiteurs.

Pas de lit dans cette kibitka : les prêtres couchent sur des tapis de feutre.

A la grande satisfaction du grand prêtre, je fais un dessin de sa personne et de son costume; il me le demande avec tant d'instance, que je ne puis le lui refuser.

Nous nous quittons après un long échange de civilités, et je rejoins nos hôtes qui ont commencé à déjeuner.

Le prince a, je ne sais comment, trouvé un cuisinier de mérite; on nous sert un repas à l'européenne, je dirai même à la française. Les surprises indigènes sont réservées pour le dîner.

Après le déjeuner, on va s'asseoir sous une grande tente entièrement ouverte sur le steppe. La fête qu'on nous destine va commencer par une course.

Une vingtaine de petits chevaux kalmouks assez mal étrillés, mais pleins de feu, les crins un peu hérissés, sont maintenus par la bride. Une vingtaine de jeunes gens de quinze à dix-huit ans se disposent à les monter. Au signal donné, tous les cavaliers se mettent en selle, partent au milieu des cris des assistants, et disparaissent dans le steppe.

Nous les voyons revenir dans une trombe de poussière. C'est un enfant de quinze ans qui gagne le prix, c'est-à-dire une chemise de coton et le cheval qu'il a monté.

L'espace reste libre. La seconde partie de la fête sera une représentation d'une scène de la vie nomade.

A l'horizon nous voyons apparaître, derrière un pli de terrain, toute une caravane cheminant à travers le désert de sable; on aperçoit les cavaliers avec leurs fusils ou leur lance, des chameaux portant les kibitkas, les meubles, les ustensiles de cuisine et même de très-jeunes enfants suspendus dans des filets; derrière viennent les chevaux, un troupeau de moutons, les bœufs, les vaches, etc.

Tout cela, après avoir défilé devant nous, s'arrête dans la plaine à une centaine de pas.

Les chameaux s'agenouillent; puis les cavaliers, hommes et femmes, les débarrassent de leur charge. On commence à dresser les kibitkas.

Ces tentes sont formées de treillages en branches de saule, d'une hauteur de deux mètres sur un de large. La réunion de ces treillages ou claies autour d'une circonférence d'environ cinq mètres de diamètre, forme le mur de l'habitation, solidement consolidé par des pieux fichés en terre. Sur cette muraille légère s'appuient, en guise d'arbalétriers, de longues perches qui aboutissent à un cercle supérieur, laissant entre elles l'espace de l'unique fenêtre et du trou par lequel la fumée doit s'échapper.

Cette construction est recouverte de feutre attaché avec de forts cordages, sauf une porte en menuiserie ajustée avec son bâti entre deux claies.

Un tapis de feutre recouvre le sol, excepté au centre où une place est réservée pour le foyer.

Toutes ces demeures s'élèvent, s'achèvent en un quart d'heure : quelques minutes après, nous voyons la fumée s'échapper par chacune de leurs ouvertures supérieures.

Le prince nous invite à les visiter. — Nous trouvons dans la première une famille qui nous offre le thé. Tout est en bon ordre dans l'intérieur, comme si l'on devait y demeurer plusieurs mois. Les ustensiles sont attachés en haut du clayonnage : nous nous plaisons à regarder tour à tour le lit, les coffres couverts de leur tapis, même les images des dieux suspendues autour de l'habitation, et, au-dessus du foyer, une grande marmite où s'apprête le repas.

Dans la seconde kibitka, semblable à la première, on prépare, au moyen d'un appareil à distiller des plus simples, l'eau-de-vie de lait de jument, que les Kalmouks préfèrent au lait de vache.

Le lait de jument s'aigrit très-facilement, et, donnant plus d'alcool que tous les autres, est plus propre à la fabrication de l'eau-de-vie; mais ce lait ne peut pas se convertir en beurre.

Nous revenons à notre terrasse.

Au même instant, on éteint les feux, on détache les cordages qui retiennent le feutre sur les tentes, on

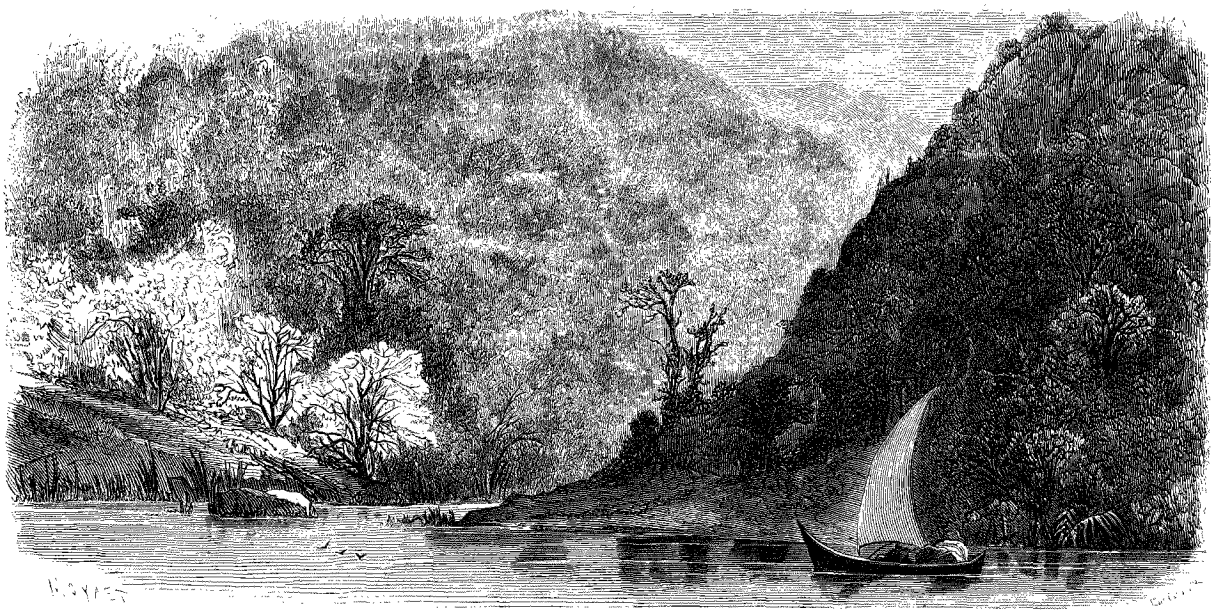
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défait les clayonnages, et les chameaux, qui paissent tranquillement, sont rechargés; on entasse de nouveau sur leur dos piquets, feutres et cordages; les grands plats en fer et les vases en cuir sont raccrochés avec les autres ustensiles, sans oublier le filet où les plus jeunes marmots sont replacés, sans que cela paraisse les distraire le moins du monde de l'absorption des victuailles dont ils se sont emparés; les troupeaux sont ramenés, les cavaliers se remettent en selle, et la caravane reprend sa marche au pas; elle disparaît, cachée par le pli de terrain au-dessus duquel elle nous est apparue deux heures auparavant; nous entendons pendant quelque temps s'éloigner *decrescendo* ses chants et ses clochettes.

La représentation est terminée; il n'y a manqué pour compléter l'illusion que la musique de Félicien David.

Ce drame, où tout est vrai, l'action, les acteurs et les costumes, jusqu'au décor, est une des choses les plus complétement réussies que j'aie vues de ma vie. J'ai eu plusieurs fois sous les yeux dans le désert la même scène plus imposante par la quantité des acteurs et par l'isolement complet dans lequel nous nous trouvions; mais, sous cette tente, devant une douzaine de spectateurs et quelques jolies femmes en costume parisien, l'opposition était bien complète; la vie civilisée et la vie sauvage étaient en présence.

Maintenant on amène des chevaux. Nous allons jouir du spectacle d'une grande chasse au faucon. Six fauconniers, avec leurs élèves au poing, doivent nous accompagner. Il faut compter un peu sur le hasard, le pouvoir du prince ne s'étendant pas jusqu'à forcer le gibier à se faire prendre. Le gibier toutefois est d'ordinaire assez abondant pour nous faire espérer une rencontre heureuse. Après une demi-heure de course,



Le Volga (rive droite). — Dessin de Moynet.

on aperçoit plusieurs vols de cygnes sauvages. Je m'approche de nos fauconniers, afin d'étudier de près leur manière d'agir, car ce genre de chasse, fort employé en Orient, pourra peut-être nous devenir utile, lorsque dans le cours de notre voyage, les oiseaux que nous voudrons poursuivre viendront à passer trop loin de nos fusils.

Le premier faucon déchaperonné jette un cri aigu en voyant la lumière et part comme un trait, droit sur les cygnes. La lutte est courte et se passe trop loin de nous pour que nous en voyions bien toutes les péripéties. Au bout de quelques minutes, l'oiseau attaqué et combattant toujours, tombe dans le Volga avec le vainqueur.

Nous assistons aussi à la chasse au héron gris, qui est absolument semblable, si ce n'est que le héron, à peine blessé, nous est apporté tout vivant. On le garde pour devenir un des hôtes un peu forcés du jardin du prince.

Les Kalmouks hippophages. — Une soirée à la française. — Les chevaux sauvages. — Les dompteurs. — La lutte.

Nous retournons au château, où nous attend un dîner homérique. Trois cents d'entre les vassaux de notre hôte au moins y prennent part. La salle à manger, où est dressée la table d'honneur, ouverte de toute part, nous permet de voir les convives s'efforçant de faire honneur par leur appétit, à l'hospitalité de leur chef.

On a tué pour la circonstance plusieurs chevaux ou bœufs et quelques moutons. Le bœuf est à notre intention, quoique la table soit couverte de morceaux de cheval tout à fait appétissants.

Les Kalmouks préfèrent de beaucoup « la plus noble conquête » de l'homme au bœuf et à la vache, dont ils n'élèvent, du reste, qu'une très-petite quantité. Le lait de vache, chez eux, ne jouit, comme je l'ai dit précédemment, que d'une médiocre estime.

Ils sont grands éleveurs de chevaux; beaucoup en ont jusqu'à deux mille. Le prince Toumaine en possède

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soixante mille, ce qui, avec six mille chameaux et deux millions de moutons, lui constitue une assez jolie fortune mobilière.

Ceux d'entre les jeunes chevaux, dont la robe n'est pas belle, ou qu'un défaut quelconque range dans une catégorie inférieure comme coursiers, sont réservés pour la boucherie.

On voit que s'il y a progrès pour l'humanité à se nourrir de cheval, les Kalmouks sont en avance sur nous depuis longtemps.

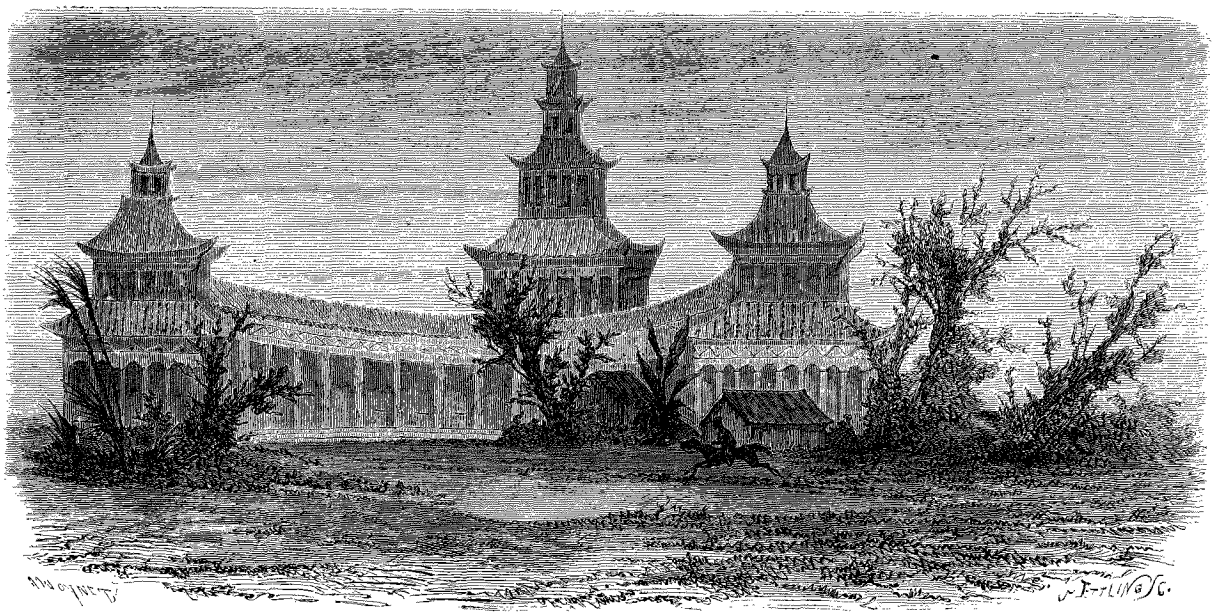
Une autre considération a dû les déterminer à ne donner qu'une importance toute secondaire à la race bovine. Les individus qui la composent, animaux tranquilles et lourds, aimant peu le déplacement et ne voyageant qu'avec peine et lenteur, figurent mal en regard des allures des Kalmouks, peuple nomade, qui met souvent une trentaine de lieues entre son campement du jour présent et celui de la veille : au contraire chevaux, chameaux, chèvres et moutons, animaux agiles et nomades par nature, leur conviennent sous tous les rapports.

C'est peut-être à la viande de cheval que les Kalmouks doivent leur étrange vivacité.

J'ai lu dans je ne sais quel journal, depuis l'introduction de ce nouvel aliment en France, que celui qui trouverait la manière de le bien accommoder rendrait un vrai service à l'humanité.

Que ce soit le résultat de la nécessité, de l'expérience ou du goût de la nation, voici comment les Kalmouks l'accommodent.

Rappelons d'abord qu'en ce pays le bois manque généralement. La steppe ne fournit pas un arbre et, par suite, on n'a pas de charbon. Depuis la grande muraille de la Chine jusqu'aux rives du bas Volga, on en est réduit à recueillir les bouses de vache et de chameau qui, séchées au soleil, forment, avec un peu de



Pagode ou temple lamaïque. — Steppes du Volga. — Dessin de Moynet.

braise de bois, tout le combustible des nomades. Or, on a trouvé plusieurs manières d'accommoder la chair du cheval en se passant de feu.

La première, connue de toutes les pleuplades primitives, consiste à la faire sécher au soleil et à la saler ensuite.

La seconde manière est de couper la viande en très-petits morceaux, de la mettre dans une grande sébile en bois avec des couches de sel alternées, et de la laisser mariner douze et quinze heures.

La troisième méthode généralement employée, quand on n'a ni sel ni sébile, consiste à couper proprement la viande par bandes qui ne soient pas trop épaisses, à les mettre sur le dos de son cheval, à côté les unes des autres, à les recouvrir soigneusement avec la selle, puis, à faire un temps de galop de deux ou trois heures; après quoi l'appétit est venu et le rôti est prêt.

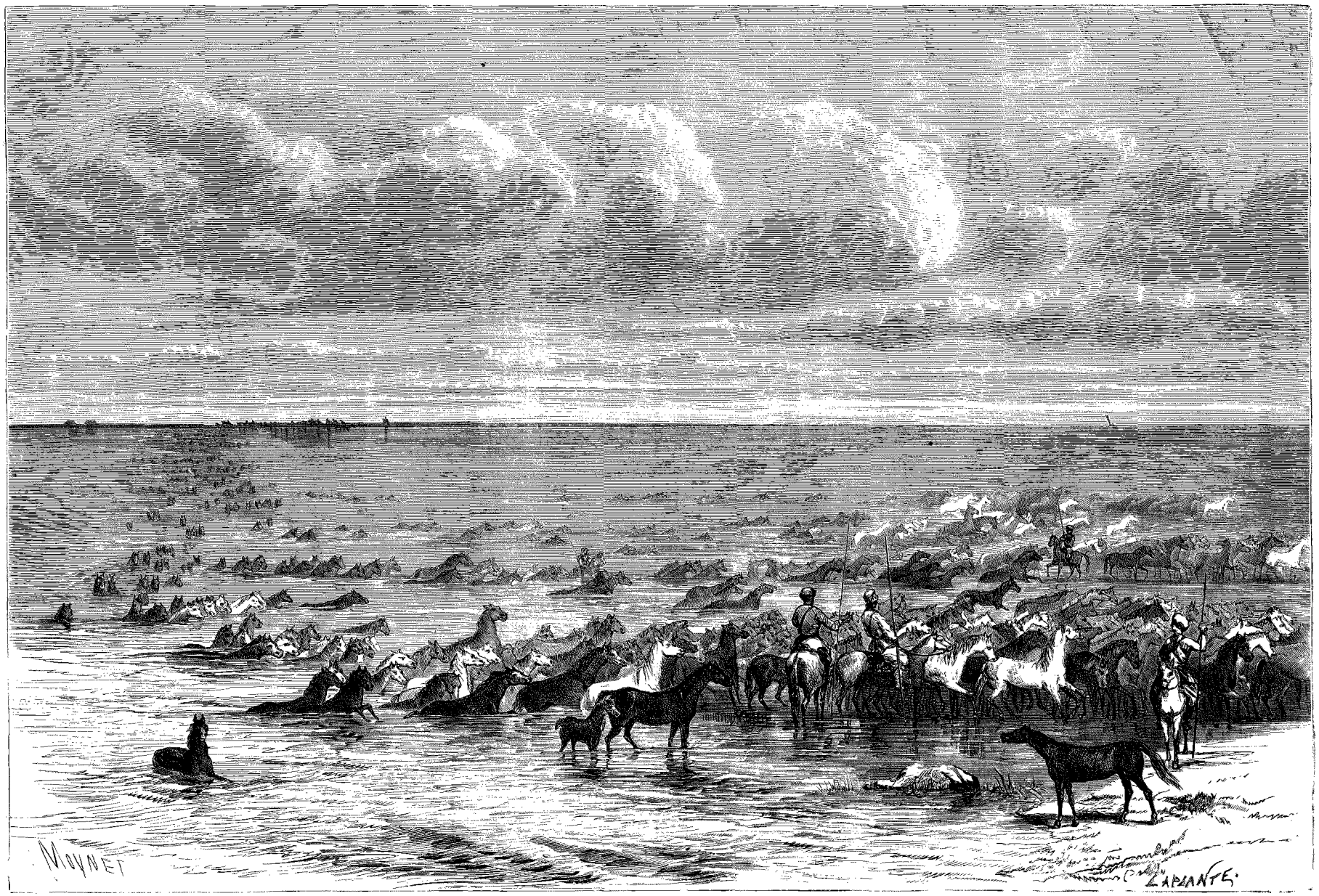
Il est inutile d'ajouter que lorsqu'une fête amène un bon Kalmouk chez son prince, et qu'il y trouve, à défaut de cheval cru, des biftecks cuits à point et des gigots rôtis au feu, il se résigne, et de la meilleure grâce du monde.

C'est ce que font nos convives du jardin. Le prince se verse un grand verre de champagne, il s'approche de la fenêtre, prononce un petit discours, porte un toast, trempe sa lèvre dans le vin, puis, d'un mouvement circulaire, il envoie le contenu de son verre sur ses hôtes recueillis. Cette action est accueillie par un hourra gigantesque.

Le prince revient ensuite vers nous et nous annonce que son épouse nous attend dans sa tente pour prendre le café.

La princesse, qui depuis le matin a déjà changé deux ou trois fois de costume, est sortie de table depuis longtemps. Nous pensons que c'est pour nous ménager une nouvelle surprise et nous ne nous trompons

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un passage de chevaux au Volga. — Dessin de Moynet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas. En entrant dans la première tente qui lui sert d'antichambre, nous voyons deux serviteurs s'approcher de l'ouverture qui fait communiquer la première kibitka à la seconde et ouvrir d'un seul coup les deux portières.

Le spectacle offert alors à nos regards est vraiment très-beau : la princesse, entourée de ses dames qui ont repris leur immobilité du matin, est, ainsi qu'elles, revêtue d'habits splendides, recouverts de perles, de turquoises, de diamants. Ce lever de rideau, bien ménagé, n'a pas manqué son effet.

Nous lui faisons dire que nous sommes éblouis. Elle paraît enchantée, mais garde son immobilité, ainsi que ses dames, pendant quelques minutes encore, afin que nous puissions admirer à notre aise, puis.... elle fait servir le café.

La kibitka où nous nous trouvons est magnifique, toute tendue de damas rose; le lit divan sur lequel est étendue la princesse, garni d'une riche étoffe de l'Inde, recouverte elle-même d'une gaze à peine visible, est d'un aspect féerique.

Un beau tapis persan couvre le sol. Nous nous asseyons sur ce tissu moelleux, les jambes croisées, et on nous sert du café dans des tasses de vieux chine, comme on n'en voit guères en France.

Une des dames se met à jouer d'une petite mandoline à très-long manche, une autre commence une danse qui ne diffère en rien de toutes celles qu'on voit en Orient. Quelques-unes de ces dames nous font admirer leur savoir chorégraphique, puis la princesse se lève et tout le monde prend le chemin du château, dont les salons sont éclairés. Là, je remarque sur le piano de la princesse, une romance de Clapisson. La soirée est ce qu'est partout une soirée européenne. Les dames d'Astrakan jouent des contre-danses françaises : on veut danser, et l'on cherche à y parvenir avec le désordre le plus complet, la majeure partie des invités ignorant les figures. Kalino, notre interprète, a un succès prodigieux en se livrant soudainement à une danse russe brillamment exécutée.

Le lendemain tout le monde est sur pied de bonne heure. On se précipite vite du côté des steppes, attiré par un bruit semblable à celui d'un tremblement de terre; il est causé par dix ou douze mille chevaux sauvages que conduisent des cavaliers armés de lance. Ces chevaux sont le complément des troupeaux du prince qui partent vers le sud, pour les cantonnements d'hiver; ils ne s'arrêtent pas. Les conducteurs entrent résolûment dans le Volga; les premiers hésitent un peu, mais le gros de la troupe poussant derrière, le passage commence.

Nous les voyons longtemps se dérouler sur une seule ligne. Ils ne se séparent que quand ils perdent pied. Dix minutes après la tête de colonne touche l'autre rive, les autres suivent, poursuivis par les cavaliers, et tout passe.

C'est un spectacle des plus curieux; il a bien commencé notre seconde journée.

Des bateaux nous attendent, car la suite de la fête aura lieu sur la rive droite du Volga, au lieu de la réunion des troupeaux, qui partent pour les bords de la Kouma.

Il y a là grande assemblée.

Les hommes portent presque tous un vêtement appelé bechmet, espèce de justaucorps agrafé depuis la ceinture jusqu'au menton; un pardessus le recouvre, mais largement évasé sur la poitrine, il laisse voir le bechmet; des pantalons très-larges viennent s'attacher à la jambe sur des bottes en cuir jaune ou rouge; la coiffure consiste en un bonnet de laine jaune entouré d'une bande de peau de mouton noir; la forme supérieure est carrée comme la coiffure polonaise que nous appelons schapska. Les Kalmouks ont les pieds très-petits. Habitués dès le berceau — leur berceau est une selle — à monter à cheval, ce sont d'excellents cavaliers, mais de très-mauvais marcheurs; les femmes, constamment occupées des soins du ménage, montent aussi à cheval pour faire la plus petite course.

L'élève du cheval est la principale occupation de la horde. Le prince occupe pour ses troupeaux (taboun), trois ou quatre cents cavaliers; il vend en moyenne six mille chevaux à chacune des quatre grandes foires qui ont lieu annuellement à Astrakan, à Tzaritzin, à Nijni-Novogorod et à Derbent.

Les chevaux sont réunis par groupes plus ou moins nombreux, et vont paître dans des endroits désignés sur le territoire du prince; les cavaliers qui les conduisent sont armés pour les défendre contre les Kirghis, qui trouvent plus avantageux de les voler que d'en élever eux-mêmes. Quand vient l'hiver, les Kalmouks abandonnent les steppes du Volga, et, passant ce fleuve, ils redescendent au sud, dans les plaines de la Kouma et du Manitsch où ils retrouvent des pâturages abondants.

On rencontre dans les steppes du nord et du midi quelques chevaux absolument sauvages, divisés par groupes de six à huit individus, et toujours composés d'un étalon et de plusieurs juments suivies de leurs poulains; à mesure que ceux-ci grandissent, ils sont obligés de suivre à une certaine distance; la mère s'écarte un peu du groupe pour venir les allaiter. Le chef de la famille est si ombrageux qu'il ne peut les souffrir près de lui; plus ils grandissent, plus ils doivent s'éloigner, jusqu'au jour où, parvenus à l'âge d'adulte, ils sont abandonnés pour toujours et forment de nouvelles familles. Quand on prend au lasso quelques-uns de ces individus sauvages, on leur met des entraves et on les mêle au troupeau déjà à demi apprivoisé. Les juments et les jeunes chevaux s'accoutument assez vite à ce nouveau genre de vie, mais souvent les mâles, qui n'ont jamais été captifs, partent, emmenant avec eux trois ou quatre juments auxquelles ils ont sans doute vanté les douceurs de la liberté.

Si on songe que les troupeaux de moutons sont vingt fois aussi nombreux que ceux de chevaux, on comprendra que la population tout entière est employée à l'élève du bétail; aussi l'industrie, chez les Kalmouks, est-elle presque nulle; excepté le feutre et le cuir, tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce dont ce peuple se sert lui vient de la Russie, qui écoule chez les nations conquises ses produits, trop imparfaits pour lutter sur nos marchés européens.

Revenons à notre fête. Nous allons assister à des courses de chevaux et de chameaux. Le spectacle se terminera par des luttes d'hommes.

Les courses se ressemblent toutes; je ne parlerai donc pas de celles des chevaux, si brillantes qu'elles aient été. Quand vient la course des chameaux, on nous place près du point d'arrivée. Peu après qu'on nous eût dit que le signal a été donné, nous entendons un bruit confus dans le lointain; à mesure qu'il augmente, la terre se met à trembler sous nos pieds, et dans un nuage de poussière nous apercevons des formes fantastiques qui arrivent sur nous avec la vitesse de l'ouragan : ce sont deux cents chameaux qui passent, sans qu'on puisse distinguer les montures des cavaliers, tant la course est rapide.

Tout ce que nous voyons depuis deux jours nous prouve que les Kalmouks peuvent être rangés parmi les premiers cavaliers du monde ; mais on va nous faire assister à des exercices encore plus extraordinaires.

J'ai dit que le Kalmouk est cavalier dès le berceau.

Le berceau du Kalmouk est un lit garni de cuir, dans lequel se trouve placé, entre les jambes de l'enfant, un morceau de bois sur lequel il est à cheval, comme un cavalier sur sa selle; ce morceau de bois est creux, pour éviter à la mère le soin de défaire trop souvent les linges et les cuirs qui enveloppent son nourrisson. Le berceau est placé verticalement, suspendu à l'intérieur ou à l'extérieur de la tente. Aussitôt qu'il peut se traîner, l'enfant grimpe sur un mouton ou sur un chien; quand il a trois ans, il monte en croupe avec ses frères ou ses amis plus âgés; à huit ans, c'est un cavalier parfait; à douze ans, il dompte des chevaux sauvages.

C'est surtout pour voir accomplir cette œuvre de Centaures que le prince nous a fait traverser le Volga et qu'il caracole au milieu du sable. Tout à coup il fait un signe à ses écuyers, et ceux-ci se dispersent autour d'un grand troupeau de chevaux, paissant dans le steppe à cinq cents pas de nous.

Un de ces hommes est muni d'un lasso. Il s'élance au milieu des chevaux, qui manifestent visiblement leur mécontentement et leur effroi par le désordre qui se met au milieu d'eux; il fait son choix parmi les plus vigoureux et les plus ardents, et, le « laçant » avec habileté, il l'entraîne avec force à quelques pas de ses compagnons. Plusieurs écuyers se précipitent immédiatement sur l'animal et le renversent; dès que l'un d'eux est parvenu à enjamber le corps de l'animal, les autres s'éloignent précipitamment ; le cheval se croit libre, il se relève, mais avec un cavalier. Après un moment de stupeur, il se cabre, il rue, il se roule dans le sable, sans pouvoir se débarrasser de celui qui le monte; il part, il bondit dans la direction de la steppe, mais maintenu et dirigé par son cavalier, il est forcé de revenir près du fleuve ; alors, fou de colère et de terreur, il roule deux ou trois fois sur lui-même sans réussir à détacher de ses flancs celui qui le maîtrise; enfin il se précipite dans le Volga; mais là toute sa fougue tombe, il remonte et se couche vaincu.

On renouvelle plusieurs fois la même expérience avec des péripéties différentes, mais toujours avec le même résultat.

Une espèce de carrousel commence, où les cavaliers montant à poil nu, ramassent des pièces de monnaie jetées sur le sol. Les roubles-papiers y sont ensuite déposés par les spectateurs et enlevés avec la même dextérité; cet exercice semble leur plaire beaucoup plus que tous les autres.

Tous les exercices équestres terminés, la lutte commence. A peu de choses près, elle est telle qu'on la voit pratiquée en Provence. Les champions, après s'être frotté le nez en signe d'amitié, se saisissent à bras le corps et chacun d'eux s'efforce de faire toucher le sable aux épaules de son adversaire. Tout se passe très-loyalement, et, malgré quelques thorax et quelque amour-propre un peu froissés, tout se termine convenablement.

On repasse le Volga pour retourner au château. J'ai fait quelques croquis et pris des notes; néanmoins j'ai encore à recueillir bien des renseignements sur la vie nomade.

On plaint généralement ces pauvres peuplades, qui savent si bien se passer des bénéfices de la civilisation. Je ne crois pas qu'il y ait au monde de peuple plus heureux que les Kalmouks ; quoique soumis à la Russie, ils ont conservé leur indépendance. Cette facilité qu'ils ont de pouvoir se déplacer rapidement, leur peu de besoins, font qu'ils se contentent d'un pays qui serait insuffisant pour tout autre peuple; ils aiment, possèdent et pratiquent la liberté.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de citer encore un passage de Mme Hommaire de Hell : « Si le bonheur, » a-t-elle écrit, « est réellement dans la liberté, nul ne peut se dire plus heureux que le Kalmouk. Habitué à voir s'étendre devant ses yeux un horizon sans bornes, à ne subir aucune entrave, à planter sa tente où son caprice le conduit, on conçoit que, hors de sa solitude, il se trouve emprisonné, étouffé, étreint dans un cercle de fer, et qu'il aime mieux se donner la mort que de se résigner à vivre dans l'exil. Pendant notre séjour à Astrakan, tout le monde s'entretenait d'un événement récent qui servit à nous prouver combien l'amour du sol a de puissance sur ces hommes primitifs.

« Un chef kalmouk, rival d'un Cosaque, tua ce dernier dans un accès de jalousie, et, sans essayer de fuir pour échapper au châtiment, augmenta encore la gravité de son crime en tenant tête à un détachement envoyé pour l'arrêter. Plusieurs de ses serviteurs l'aidèrent dans sa rébellion, mais le nombre l'emporta; tous furent faits prisonniers et conduits provisoirement dans un fort pour y rester jusqu'à ce que leur jugement fût prononcé.

« Au bout d'un mois, arriva l'ordre de les diriger sur la Sibérie, mais les trois quarts des captifs n'existaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déjà plus. Les uns étaient morts par suite de leurs blessures, les autres, trompant la surveillance de leurs gardiens, s'étaient tués. Quant au chef, les mesures les plus rigoureuses l'avaient empêché de faire aucune tentative contre sa vie, mais son silence obstiné, la profonde altération de ses traits et son air farouche, prouvaient éloquemment son désespoir et son désir d'échapper à l'exil par une catastrophe.

« Lorsqu'il eut été placé dans le chariot de poste qui devait l'emmener en Sibérie, avec deux compagnons d'exil, on permit à quelques Kalmouks de s'approcher de lui pour le dernier adieu. « Que pouvons-nous faire pour toi? lui disent-ils à voix basse.... — Vous le savez, » fut la seule réponse du chef. Aussitôt un des Kalmouks tire un pistolet de sa poche, et avant qu'on ait eu le temps d'intervenir, lui fait sauter la cervelle. Les regards des deux autres rayonnèrent de joie. « Merci pour lui, dirent-ils avec enthousiasme ; quant à nous, jamais nous ne verrons la Sibérie. »

La Russie sait, par de nombreuses expériences, que, si elle les opprimait elle les verrait disparaître dans les déserts de l'Asie centrale ; aussi se contente-t-elle de lever sur eux un léger tribut et met-elle tous ses soins à entourer les princes kalmouks de ses séductions. Elle les couvre de décorations, d'épaulettes et de broderies ; cependant quoique plusieurs aient des habitations fixes, elle n'a jamais pu les déshabituer de vivre sous leur kibitka, comme s'ils se tenaient prêts à partir à la moindre contrainte.

Le prince et la princesse Toumaine ont leurs tentes qui les suivent partout, et dans lesquelles ils habitent ; les chambres à coucher du château, si richement meublées à l'européenne, ont bien rarement des hôtes ; quelques-uns des objets qui les garnissent sont tellement étrangers aux mœurs kalmoukes, que nous trouvons les flacons et carafes de nos toilettes remplies de liqueurs, kirsch, eau-de-vie, curaçao etc., à ce point même que nous n'avons pas une goutte d'eau.

Après un second dîner homérique, où le cheval et le jeune chameau ne nous sont pas épargnés, il faut se quitter, et nous prenons congé de nos hôtes ; *le Verblioud* chauffe ; il nous ramène dans la nuit à Astrakan.

Le lendemain j'ai à peine le temps de mettre en ordre les croquis que j'ai faits dans ces dernières journées ; nous repartons pour chasser dans le delta que forme le Volga : archipel découpé par les soixante-douze bouches qui versent ses eaux dans la mer Caspienne.

Chasse dans le delta du Volga. — Dessin de Moynet.

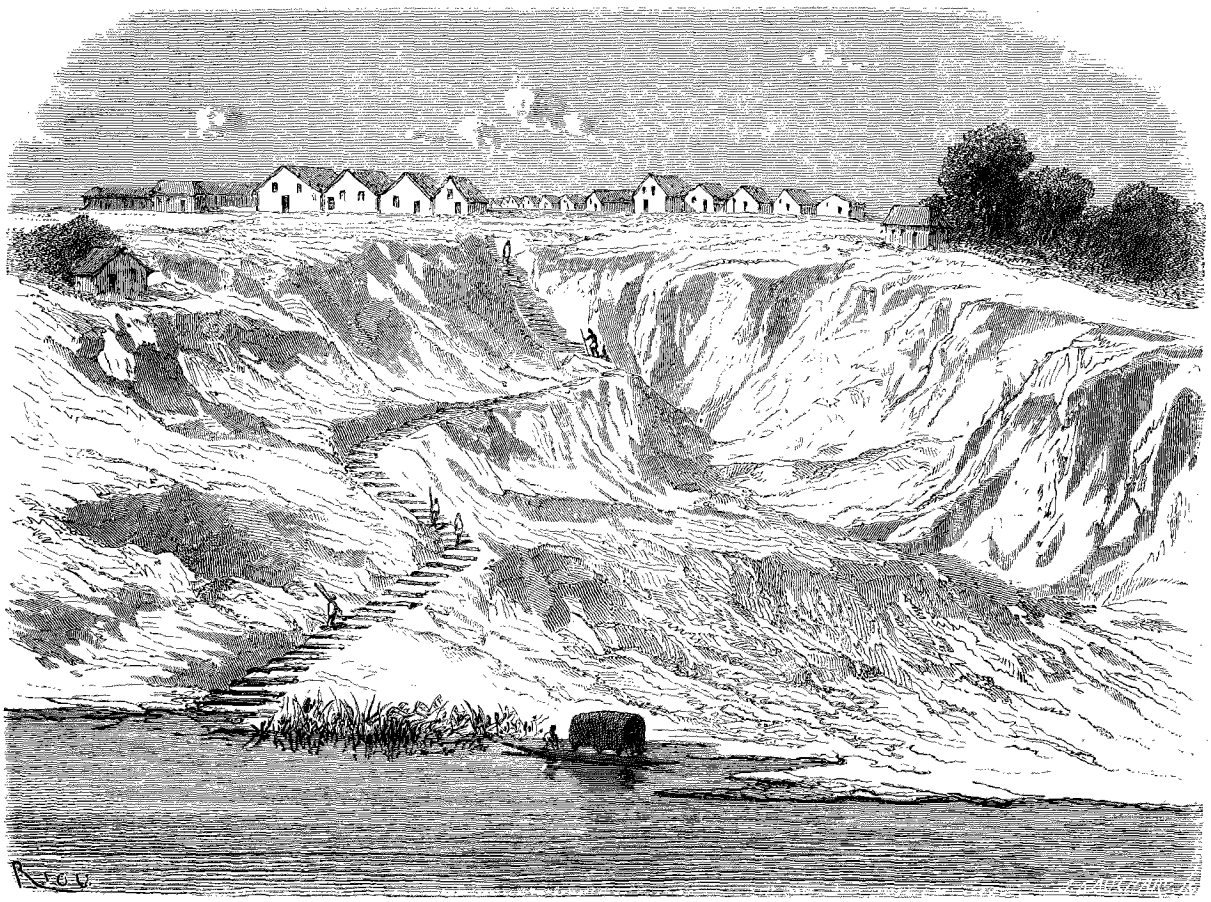
Toutes ces îles abondent en gibier, mais ce sont de véritables marais, plantés de roseaux trois fois plus hauts que nous, et au milieu desquels il est fort difficile de se diriger, surtout avec l'attirail de chasse dont nous sommes chargés.

Nous ne rencontrons pendant longtemps que des oiseaux de proie, qui sont toujours très-abondants dans ces îlots marécageux, où ils règnent en maîtres ; aussi, après une promenade assez fatigante, nous reprenons le bateau qui nous a amenés, pour nous rendre dans un des bras du Volga, où nous devons assister à la cérémonie de la pose d'un premier pilotis, servant de base à la construction d'un nouveau barrage. Naturellement le clergé russe et les autorités étaient présents : cette cérémonie n'a rien d'extraordinaire que l'étrange aspect d'une foule de gens de toutes religions, assistant à une cérémonie grecque. Nous remontons à notre bateau, qui nous conduit jusqu'à un groupe d'habitations de pêcheurs, d'où nos regards plongent au loin sur la mer Caspienne se déroulant à perte de vue dans la direction du sud.

Après deux jours passés dans les pêcheries, où nous avons fait une excellente chasse de sauvagines, nous retournons à Astrakan, afin de nous préparer à notre départ pour les steppes.

MOYNET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



São Pablo d'Olivença (vue prise de l'île Cururu-Sapo).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEN DO PARA.

Description d'un poste brésilien. — De son origine et de son orthographe. — Silhouettes d'un commandant et d'une commandante. — Que la vérité, si elle est toujours bonne à dire, est quelquefois désagréable à entendre. — Embouchure de la rivière Javari. — Le hameau de Jurupari-Tapera. — La cité de São Pablo d'Olivença. — Dissertation sur les Indiens Omaguas. — Du passé et de l'idiome de ces indigènes. — Embouchure de la rivière Jandiatuba. — Où il est question du village de Matura et de ses diverses transformations. — Indiens Caudaphores. — Embouchure de la rivière Iça ou Putumayo.

Tabatinga ou plutôt Tahuatinga, est un poste fortifié dont l'établissement date de 1766. L'idée en est due à un alferez appelé Francisco Coelho qui gouvernait à cette époque le village de *São José do Javari*, fondé par les Carmes portugais à l'embouchure de la rivière Javari et peuplé d'Indiens Ticunas.

Ce village, qu'un décret du gouverneur général du Para, Fernando da Costa de Ataide Teive, avait élevé au rang de cité et pourvu d'une garnison respectable,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 257, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

destinée à suppléer au poste de l'île de la Ronde, abandonné depuis quelques années[1], ce village et sa garnison n'empêchaient nullement les flibustiers, maraudeurs et contrebandiers du Pérou de pousser des reconnaissances en pays brésilien. Comme au temps de l'occupation de l'île de la Ronde, il leur suffisait pour faire la nique au Brésil et braver ses décrets et ses ordonnances, de rallier la rive gauche du fleuve où le *qui-vive* des sentinelles n'arrivait pas et où les balles des escopettes ne pouvaient les atteindre.

Pour déjouer les ruses de ces pillards et les forcer à compter avec la douane ou la justice, selon la nature des opérations auxquelles ils se livraient, l'alferez Coelho imagina d'établir sur la rive droite du fleuve, à l'endroit appelé *la Tahuatinga*, le poste que nous y voyons aujourd'hui. Neuf soldats et un sergent détachés de la garnison de São José, vinrent s'y installer avec leurs bagages et leurs affections représentées par des Indiennes de race Ticuna. La petite colonie crût et multiplia sous la raison glorieuse de São Francisco Xavier da Tabatinga.

Ce poste militaire, qui compte un siècle d'existence à l'heure où nous écrivons cette ligne, est situé à quelque trente pieds d'élévation, sur une colline que termine un vaste plateau dénudé. Un escalier, grossièrement taillé à coups de bêche, conduit du rivage au sommet de cette éminence.

Deux maisons en bois, à toiture de chaume, orientées au couchant et placées en retour d'équerre, servent de logement au commandant du poste. La caserne ou quartel des soldats, étroit et long bâtiment situé à une portée de fusil de ces maisons, leur fait vis-à-vis, et reçoit par opposition le premier rayon du soleil levant.

Au bord de l'éminence, une bicoque en figure de poivrière, qui dut autrefois servir de guérite et qui ne sert plus que de colombier, un mât de pavillon pour arborer les couleurs brésiliennes, et pour assurer leur indépendance quatre pierriers de bronze couverts d'une vénérable patine — *Ærugo nobilis* — donnent au site un peu maigre d'aspect, je ne sais quoi de martial et de belliqueux.

Derrière le logement du commandant, le terrain coupé brusquement aboutit à un ravin ombragé par des touffes de figus, de ricin et de miritis. Ce ravin desséché est le chemin qui conduit du poste au village, car Tabatinga a un village d'une douzaine de cabanes, où habitent, mêlées à quelques couples Ticunas, les brunes compagnes des défenseurs du poste. Mars et Vénus ne sont séparés que par la largeur du fossé.

En touchant au rivage, je m'étais rendu chez le commandant pour lui offrir mes civilités. Je le trouvai assis au seuil de sa maison, vêtu d'une chemise et d'un caleçon court, les pieds chaussés de vieilles savates et fumant dans une pipe rouge à long tuyau. L'heure encore matinale — le soleil se levait — autorisait un pareil négligé.

Sous le regard vigilant de ce fonctionnaire, homme d'âge mûr, obèse, brun de peau, à la chevelure étalée, crêpue et grisonnante, cinq ou six soldats nus jusqu'à mi-corps, et accroupis autour d'un baquet, lavaient en famille leur linge sale. Cette manœuvre pacifique me reporta soudain à l'époque heureuse et déjà éloignée, où j'explorais en amateur les versants orientaux des Andes.

Que d'heures charmantes j'avais passées au bord de ruisseaux inconnus, lavant ma défroque à l'instar de ces guerriers brésiliens, et comme eux faisant écumer le savon sous mes doigts agiles!

Le commandant, qui avait cru devoir répondre à ma visite de politesse par une invitation à déjeuner, me quitta bientôt pour aller faire sa toilette. Je profitai de l'incident pour dessiner le poste et ses alentours. Deux heures s'écoulèrent; puis un soldat vint m'annoncer que le repas était servi. En entrant chez mon hôte, je le trouvai à table avec son épouse. Tout en remarquant d'un coup d'œil que les conjoints paraissaient jouir d'une santé parfaite et rivalisaient d'embonpoint, je présentai mes hommages à la dame et m'excusai de m'être fait attendre. Le déjeuner se composa de tortue frite et d'œufs brouillés. Des galettes de manioc de l'épaisseur d'une gaufre remplacèrent le pain.

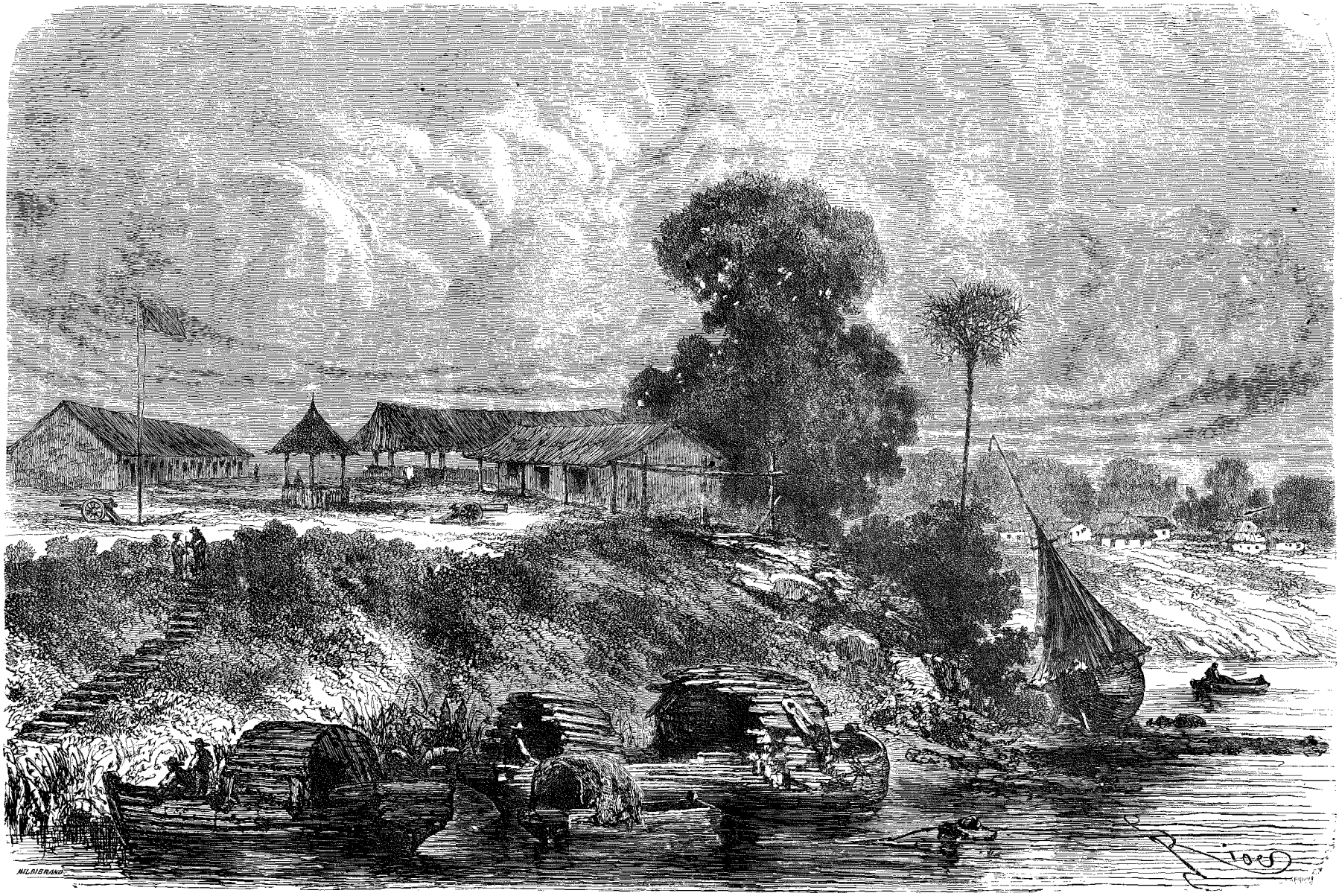
En guise de dessert, la commandante nous offrit un verre de tafia, en prit un elle-même et, l'ayant choqué gracieusement contre les nôtres, le vida tout d'un trait, comme pour nous donner l'exemple. L'effet immédiat de cette liqueur que les Brésiliens appelent *cachassa*, est de délier la langue et de pousser aux confidences. Mes hôtes, qui jusque-là s'étaient montrés peu communicatifs, m'ouvrirent brusquement leur cœur. Tous deux étaient encore sous le coup d'une légitime terreur. Onze jours avant mon arrivée à Tabatinga, un complot tramé par les soldats du poste et qui ne tendait rien moins qu'à occire traîtreusement le digne couple, avait été découvert par hasard. Les principaux meneurs, chargés de chaînes, avaient été envoyés à la Barra do Rio Negro où leur procès devait bientôt s'instruire. Quant à leurs complices, admonestés sévèrement par le commandant et la commandante qui leur reprochaient à l'envi leur noirceur et leur perfidie, ils en avaient été quittes pour huit jours de cachot et un régime débilitant de farine de manioc et d'eau pure.

Je félicitai mes hôtes de la protection visible que le ciel leur avait accordée en cette circonstance et, les ayant engagés à redoubler de surveillance, je pris congé d'eux et regagnai mon embarcation.

Chemin faisant, la confidence du commandant de Tabatinga au sujet du danger qu'il avait couru, me remit en mémoire le sort de son prédécesseur, fusillé à bout portant par ses propres soldats. Le crime perpétré, les meurtriers s'étaient enfuis dans plusieurs directions, abandonnant aux vautours urubus le cadavre de leur victime. Les uns étaient entrés dans la Quebrada d'Atacoari; les autres avaient remonté l'Amazone jusqu'à son con-

1. La situation désavantageuse de l'île de la Ronde, très-rapprochée de la rive droite du fleuve et sans action sur la rive gauche, fut cause qu'on l'abandonna après une occupation de quelques années.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du poste et du village de Tabatinga.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fluent avec le Huallaga; d'autres la rivière Napo jusqu'à Santa-Rosa.

De pareils actes, qu'on pourrait attribuer au naturel farouche et insoumis de ces soldats, Indiens Tapuyas, pris dans les villages de l'Amazone et, de par l'État, enrôlés de force, de pareils actes, disons-le par égard pour la vérité, ne sont que les conséquences du traitement dont ces malheureux sont l'objet de la part des commandants des postes-frontières. Considérés par ceux-ci comme des serfs taillables et corvéables, ils sont exploités féodalement. Les uns chassent et pêchent pour approvisionner la table du maître. D'autres battent les bois en quête de salsepareille, recueillent sur les plages des tortues et leurs œufs, ou vont au bord des lacs préparer des salaisons de lamantin et de pira-rocou, que le chef du poste expédie aux villes voisines dans quelque égaritea à lui appartenant[1]. Inutile de dire que ce dernier profite seul des bénéfices du chargement, œuvre collective de ses subordonnés.

Rebutés de la vie qu'ils mènent et du rude labeur auquel on les soumet, ces soldats-esclaves finissent par se révolter. Il suffit d'une punition corporelle, ajoutée au poids de leur tâche, pour faire déborder la coupe déjà pleine. Les plus timides se contentent de déserter; les plus exaspérés se vengent.

L'empereur Pedro II, nous ne l'ignorons pas, a interdit ce honteux trafic des postes-frontières; mais malgré cette interdiction, le commerce illicite n'en a pas moins continué ses transactions. Le Brésil est si vaste et tant de lieues séparent Rio de Janeiro, siége de l'empire, des postes fortifiés qui s'étendent de Tabatinga à l'Oyapock, qu'il semble à leurs commandants que l'œil du maître et ses décrets ne peuvent les atteindre.

Deux heures de voyage nous conduisirent devant l'embouchure de la rivière Javari, affluent de droite de l'Amazone. Ce nom de Javari, qu'au dix-septième siècle on écrivait et on prononçait *Yahuari*, lui vient de la quantité de palmiers Yahuaris (*metroxylon*) qui à cette époque ombrageaient ses rives. Aujourd'hui ces palmiers n'existent plus ou sont devenus rares.

La largeur de cette rivière, que nous mesurâmes par une crue formidable qui avait recouvert ses plages,

Vue du hameau de Jurupari-Tapera.

était de mille quatre-vingt-dix-huit pieds, au lieu de douze cents que lui donne La Condamine. Mais nous l'avons dit quelque part et nous le répétons ici, on ne saurait se montrer rigoureux en fait de limites, lorsqu'il s'agit des affluents de l'Amazone et du fleuve lui-même. Il suffit d'une crue anormale pour bouleverser leurs rivages et faire varier leur cours.

Les rives du Javari sont basses et sinueuses. Son courant est peu rapide et ses eaux ont la teinte opaline de celles du Napo. A cinquante lieues dans l'intérieur, il se divise en deux bras inégaux. Le plus large est appelé *Javari huasu* ou grand Javari; le plus étroit, *Javari miri* ou petit Javari. Pour le tracé chorographique de ces deux bras, le lecteur peut se reporter à nos cartes.

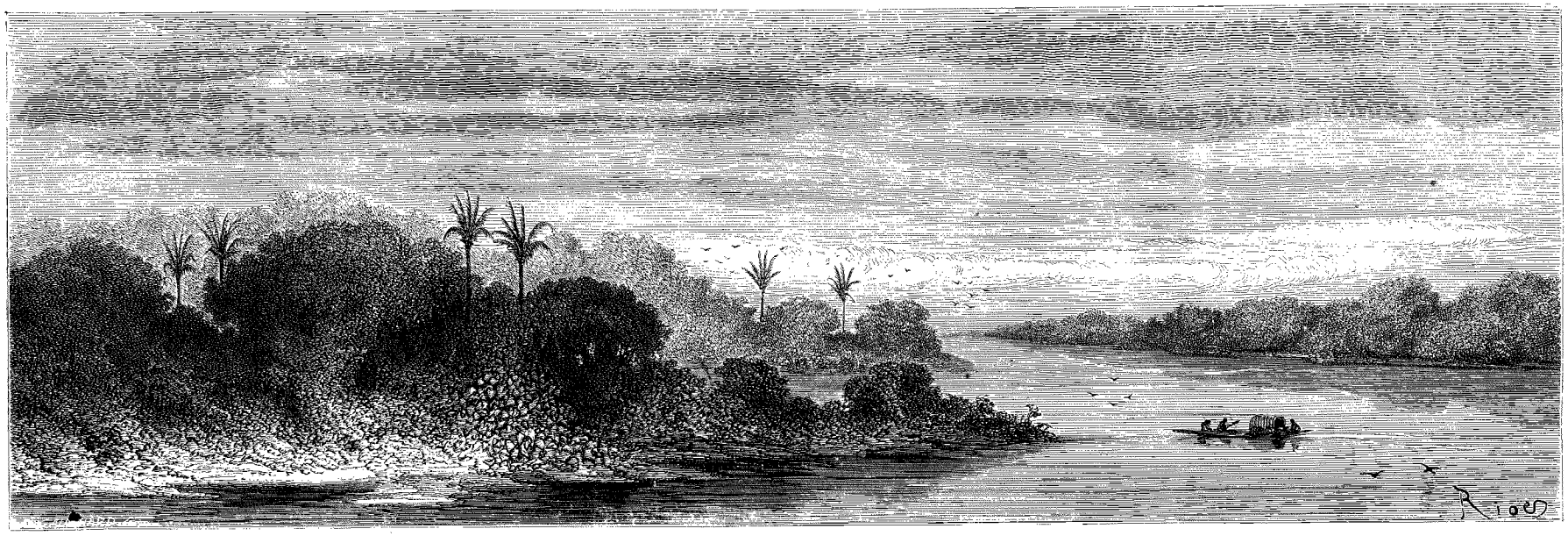
Le Javari huasu ou grand Javari, dont la direction ouest-sud-ouest est indiquée dès son embouchure, ne compte pas une seule île sur toute l'étendue de son cours. Sa rive gauche est habitée par les Indiens Mayorunas et Marahuas; sa rive droite par les Huaraycus et les Culinos[1]. Ces deux nations vivent retranchées dans l'intérieur des forêts et ne se montrent jamais sur les rives de l'Amazone.

On chercherait en vain sur la rive droite du Javari, l'emplacement du village de São José, fondé autrefois par les Carmes portugais à l'intention des Indiens Ticunas et dont le vingt et unième gouverneur général du Para, Fernando da Costa de Ataide Teive, fit plus tard

1. En général, tous les commandants des postes-frontières, les colonels, majors et capitâos en activité de service, les juges de paix, de droit, de lettres et autres justiciers établis dans les villes et villages de l'Amazone, font par nécessité, par désœuvrement ou par goût de la chose, nous ne savons au juste, un commerce d'exportation plus ou moins étendu.

1. Par corruption *Colinos*. Petite tribu divisée en familles éparses. Les riverains qui ne les voient jamais, les ont presque oubliées et n'en font mention que pour mémoire. Au temps de la conquête portugaise, les Culinos habitaient les deux rives de l'Igarapé Comatia dans le voisinage de São Pablo de Olivença. Renommés pour leur légèreté à la course, ces indigènes pourchassaient comme des limiers et prenaient vivants, dit-on, les *pacas*, les *agutis* et autres grands rongeurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Embouchure de la rivière Javari.

Embouchure de la rivière Içá ou Putumayo.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

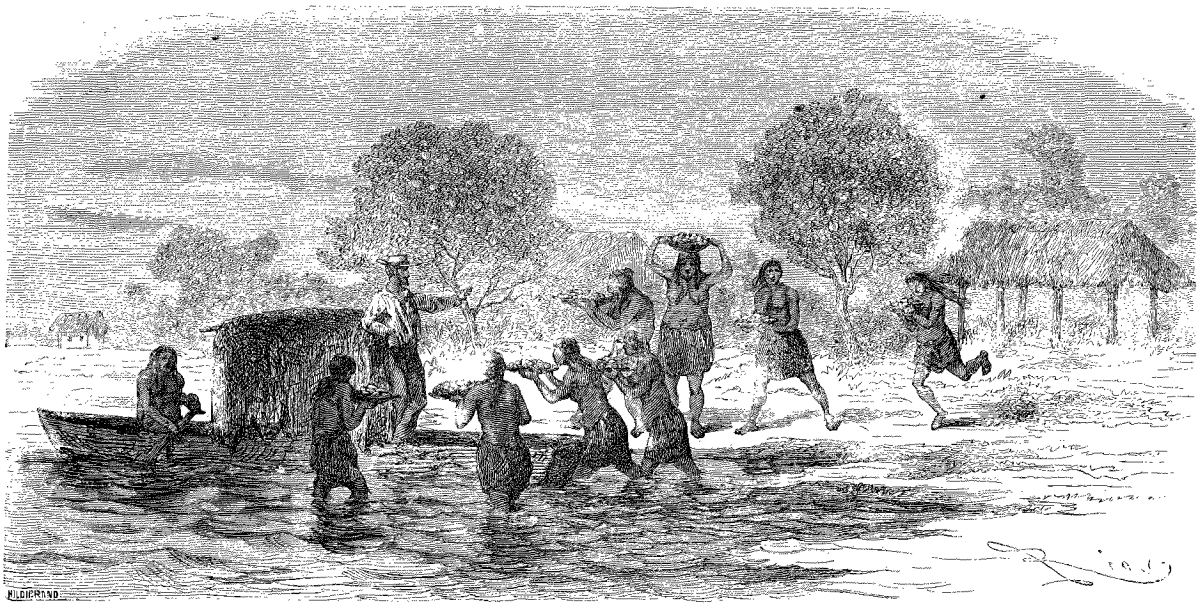
une ville. Le pilier de démarcation ou *padrão*, haut de quarante pieds, de figure quadrangulaire et couvert d'inscriptions, où les deux monarques de Portugal et d'Espagne se qualifiaient réciproquement de très-haut, très-glorieux, très-puissant et très-auguste, ce pilier que des commissaires portugais avaient fait placer en l'an de grâce 1781, sur la rive droite de l'Amazone, à dix-huit cents pas en aval de l'embouchure du Javari, a disparu également sans laisser de traces.

L'entrée du Javari dépassée, nous nous étions lancés résolûment à travers les archipels de Calderon et Capiahy, où pendant trois heures nous naviguâmes sans parvenir à trouver une issue. Un étroit canal nous conduisit enfin en vue de la terre ferme que nous nous empressâmes de rallier.

Dans une échancrure profonde de la rive gauche du fleuve, s'élevait adossé à la forêt, sur le fond sombre de laquelle il se détachait en vigueur, un hameau composé de douze maisonnettes si blanches, si proprettes, si correctement alignées, si pittoresquement encloses de massifs de verdure et de sveltes palmiers, qu'en l'apercevant, je ne pus retenir une exclamation de surprise. Une rangée d'orangers en fleurs faisait à ce hameau-bijou une virginale ceinture.

Le nom de *Jurupari-tapera* — endroit où fut le diable — que porte cet endroit inconnu au Brésil lui-même, me parut jurer un peu avec sa fraîche et gracieuse physionomie. Je ne sais si le diable que les Tupinambas appelaient *Jurupari*, a jamais habité ce site, mais le mot *Tapera* qui appartient aussi à leur idiome, est fréquemment répété sur les rives de l'Amazone. Comme le *Hic jacet* des pierres tumulaires, il indique au passant les lieux où reposent des hommes, et où sont enfouis des villages autrefois florissants.

Un premier hameau de ce nom exista longtemps sur la rive ouest de la baie. Il avait été fondé, comme nous



Achat d'œufs à Jurupari-Tapera.

l'avons dit ailleurs, par des Indiens Cocamas, que la flagellation dont les Jésuites usaient trop libéralement à leur égard, avaient poussés à déserter l'ancienne Mission péruvienne de Nauta. Avec le temps, ces Cocamas s'étaient éteints et leurs demeures s'étaient tristement effondrées. Le hameau actuel comptait douze années d'existence à l'heure où nous le visitâmes; des Cocamas et des métis d'Omaguas, l'avaient édifié à l'exemple de leurs aïeux, par amour pour leur peau et par haine du fouet que, pour la moindre faute, le desservant de Nauta, prédécesseur du curé que nous avions vu en passant, leur faisait administrer dans l'église, à l'issue de la messe, et le ventre appuyé à une balustrade en bois qui séparait la nef du sanctuaire. Ces braves gens qui nous contaient la chose, non sans grincer un peu des dents au souvenir des étrivières qu'ils avaient reçues tant de fois, aimaient mieux, nous dirent-ils ingénument, se priver des douceurs du catholicisme, que de voir les parties charnues de leur individu en contact incessant avec un nerf de lamantin.

Bien qu'ils vécussent à l'état de nature, sans pasteur ni gobernador, laissant couler sans les compter les jours que leur dispensait Tupana, le dieu de leurs ancêtres, ils me parurent parfaitement heureux. Leurs demeures, que je visitai, regorgeaient de bananes, de baies de palmier, de fruits sylvestres, de racines de manioc et de poisson salé.

On me servit un déjeuner copieux, auquel prirent part mes rameurs et dont ils colligèrent soigneusement les restes, en prévision de la faim à venir. Au moment de me séparer de mes hôtes, j'entendis glousser quelques poules, et manifestai le désir d'acheter des œufs de ces volatiles; en échange de trois aiguilles à repriser, une femme m'en apporta quatorze. Pendant que je constatais leur degré de fraîcheur en regardant le soleil au travers, une seconde ménagère m'en présenta dix-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

huit, puis une troisième survint qui en apportait vingt-quatre[1]. En un instant, je fus entouré de mères de famille qui me criaient dans l'idiome des Quechuas, vulgarisé chez leurs aïeux par les Missionnaires[2] : « *Iscayta*[3] *apamouy runtuta coscayki* — Donne-moi des aiguilles, je te donnerai des œufs. » — Cette phrase modulée par le contralto des matrones, était accompagnée par le soprano des fillettes; je me bouchai les oreilles et m'enfuis vers l'embarcation; mais les femmes coururent après moi et me rejoignirent : comme elles s'accrochaient à mes vêtements, dans la crainte que ceux-ci, aux trois quarts usés, ne leur restassent entre les mains, je me hâtai d'ouvrir la boîte aux aiguilles et d'en échanger à la ronde contre les œufs qui m'arrivaient de tous côtés. Quand ce fut fait, le plancher de ma montaria ressemblait à l'éventaire d'une coquetière de la halle. Il y avait là pour huit jours d'omelettes.

Le surlendemain de notre départ de Jurupari-tapera, nous débarquions sur la rive droite du fleuve, au pied de la colline sur laquelle est assise la bourgade de São

Indien Omagua (Umaüa) à tête mitrée.

Pablo de Olivença. Cette colline haute de deux cents pieds, formée de trois étages en recul qu'on gravit à l'aide d'escaliers taillés à coups de bêche, est couronnée par un vaste plateau, qu'à l'herbe rase et jaunie dont il est revêtu, on prendrait pour le tapis d'une Puna des Andes; de cette hauteur, l'Amazone, couleuvre im-

1. Les castes indiennes que nous avons vues dans la Plaine du Sacrement comme la plupart de celles qui vivent au pied des Andes Orientales et n'ont avec les points civilisés que des relations passagères, ces castes élèvent des poules pour leur seul plaisir et comme oiseaux de luxe, mais n'en mangent ni la chair ni les œufs, qu'elles croient susceptibles de déterminer chez elles des maladies cutanées et des épidémies.

2. Nous croyons avoir dit dans notre revue du village de Nauta et à propos des Cocamas, ses habitants, que ces Indiens avaient vécu précédemment dans les Missions du Haut et du Bas-Huallaga, où dès le commencement du dix-septième siècle, les Jésuites Équatoriens les avaient réunis.

3. Du temps des Incas, les aiguilles de métal étaient inconnues aux peuplades de la Sierra qui y suppléaient par les longues épines du *cactus quisco*.

De là, dans l'idiome quechua, le nom de *Iscay* (épine) par lequel on désigne encore aujourd'hui les aiguilles à coudre ou à repriser importées d'Europe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mense à la robe jaune tachetée d'îles vertes, est magnifique à contempler. En tournant le dos au fleuve et regardant dans la partie de l'ouest-sud-ouest, on voit par une suite d'ondulations de plus en plus marquées, la colline de São Pablo rejoindre à quarante lieues de là, les derniers versants de la Sierra de Cuntamana sur l'Ucayali. Ce chemin de traverse, si court et si direct, fait regretter au voyageur les trois cents lieues par eau qu'il vient de faire, pour passer du pays des Sensis à celui des Omaguas.

Avant de devenir ville d'Olivença et capitale du Haut-Amazone, São Pablo fut une humble Mission que les Carmes portugais avaient affectée aux Indiens Ticunas. La date de sa fondation remonte à l'année 1692. D'abord située sur la rive gauche de l'Amazone, elle changea deux ou trois fois de site sur cette même rive, puis traversa le fleuve et vint s'établir sur sa rive droite près du ruisseau Comatia, où, sous la double invocation de São Pedro et São Pablo, elle exista pendant quelques années. Élevée au rang de ville, par un décret de Joachim de Mello das Povoas, premier gouverneur de la province du Rio Negro, elle joignit au nom de São Pablo celui de Olivença, et fit de São Pedro un faubourg. Ce qui restait de la nation Ticuna, fort amoindrie par le régime des Missions, l'usage du poisson salé, et la contagion des *bexigas* (petite vérole), fut relégué dans le faubourg où quelques-uns de leurs descendants habitent encore.

Pour peupler la nouvelle ville, on fit main basse sur des Indiens Umaüas ou Cambebas, dont le territoire, après avoir embrassé deux cents lieues de fleuve, était borné à cette heure aux seules îles de Jahuma, Calderon et Capiahy, sur lesquelles les débris de cette nation s'étaient réfugiés pour échapper à l'action dissolvante de la conquête portugaise.

Métis Brésiliens de São Pablo d'Olivença.

Venus jadis de l'hémisphère nord, comme le témoignent leur civilisation avancée, leurs notions des arts manuels et leur costume évidemment emprunté, comme celui des Incas, aux anciens Mexicains, les Umaüas, après un séjour probable de plusieurs siècles au pied des Andes du Popayan et dans la Nouvelle-Grenade, s'étaient dirigés vers les sources du Japura où une tribu de leur race existe de nos jours sous le nom de Mesayas; de la rivière Japura, ils étaient passés plus tard dans l'Amazone. Appelés tour à tour *Aguas*, *Em-Aguas*, *Om-Aguas*[1], selon les contrées qu'ils avaient traversées dans leurs migrations vers le sud, les Umaüas en s'établissant au Brésil, prirent eux-mêmes ou reçurent peut-être, de la grande nation des Tupinambas, alors maîtresse d'une partie de l'Amazone, le surnom de *Iacanga-peüa* (tête plate), par allusion à leur coutume de s'aplatir la tête. De ces deux mots de l'idiome Tupi, les Portugais firent plus tard, un peu par élision, un peu par corruption, le mot *Cambehuas*, puis *Cambebas* par lequel ils désignèrent la nation des Umaüas, que les Quechuas du Pérou appelaient *Omahuas*, et que les Espagnols nommèrent *Omaguas*.

Un quart de siècle environ s'était écoulé depuis la capture des Umaüas établis sur les îles Jahuma, Galderon, Capiahy, et leur transformation en citoyens de São Pablo d'Olivença, lorsque les Jésuites espagnols qui voyageaient sans cesse en pays brésilien, pour y recruter le personnel de leurs Missions, firent une descente à São Pablo et s'emparèrent d'une moitié des Umaüas qui peuplaient cette ville; l'autre moitié se sauva dans les bois et ne reparut qu'après le départ des flibustiers

1. Une tribu du nom d'*Omahas* existe encore sur les rives du Missouri, dans l'Amérique du Nord.

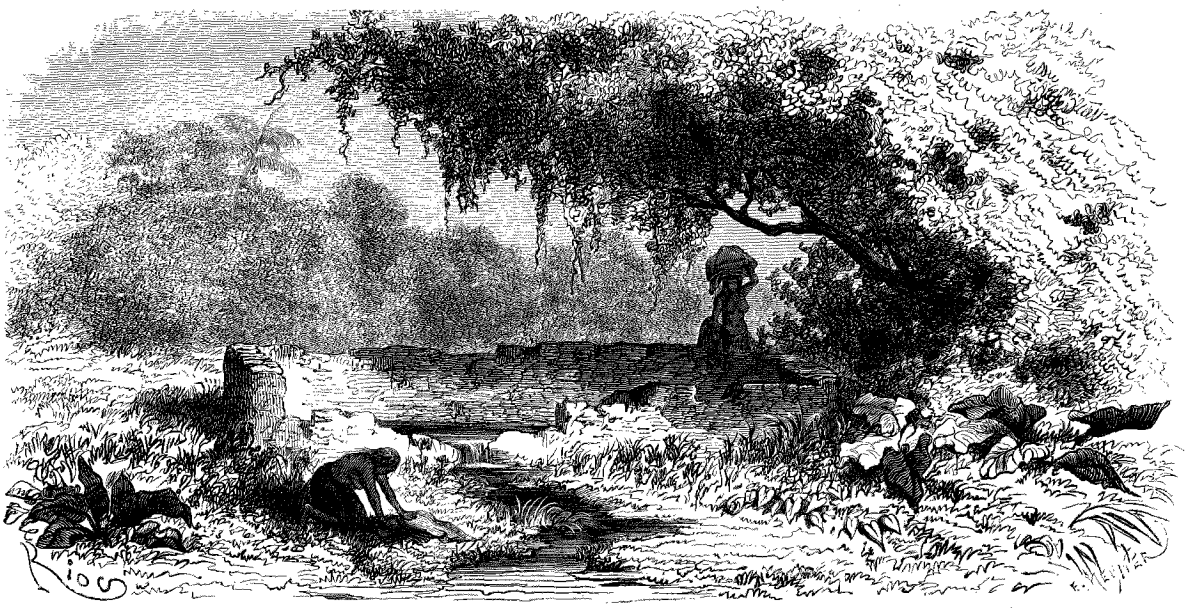
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apostoliques. Devenus sujets du roi d'Espagne, les Umaüas de São Pablo furent réunis dans la Mission de San Joaquim d'Omaguas, que le P. Samuel Fritz, de l'Ordre de Jésus, fonda à leur intention[1].

Un seul voyageur, La Condamine, a touché quelques mots de cette Mission de San Joaquim, où il fit échelle à son retour de Quito et qu'il trouva très-florissante. A São Pablo, où s'arrêta également cet académicien, il ne vit, et nous l'apprend sans s'en douter, ni Umaüas, ni Cambebas, mais seulement des Omaguas. Le nom patronymique de ces indigènes et le surnom de Têtes-Plates que leur avaient donné les Tupinambas et les Portugais, s'étaient effacés au contact d'Espagne-Pérou.

La mode des têtes aplaties fut longtemps en honneur parmi la population de São Pablo. Les mères entouraient de coton le front des nouveau-nés, le pressaient entre deux planchettes et augmentaient cette pression jusqu'à ce que l'enfant fût en état de marcher seul. Tout jeune encore et s'exprimant à peine, le sujet était déjà en posesssion d'un crâne oblong qui figurait une mitre d'évêque. Cet aplatissement gradué de la boîte crânienne agrandissait l'arcade sourciliaire et donnait aux yeux un relief surprenant. Quant à l'intelligence, si elle élit domicile, comme d'aucuns l'assurent, dans les lobes du cervelet, la malheureuse, ainsi pétrie et comprimée, ne pouvait que vivre à la gêne, comme ces prisonniers qui vieillissaient courbés en deux sous les Plombs de Venise. Or, comment concilier son atrophie probable avec la vivacité d'esprit qui caractérisait les Umaüas et l'aptitude qu'ils déployaient, dit-on, dans les arts manuels[1]?

Le temps et le contact des Espagnols qui continuaient leurs maraudes sur l'Amazone, abolirent insensiblement chez les Omaguas de São Pablo la coutume de s'aplatir le crâne. Un jour vint où les têtes oblongues ne furent plus de mode, au grand récri de ceux qui les



Ruines d'un lavoir à São Pablo d'Olivença.

avaient en poire, et se virent contraints de les garder ainsi jusqu'à leur mort. Tandis que la jeune génération portait sa tête au naturel, les adultes et les vieillards enrageaient sous cape de ne pouvoir retirer à la leur sa figure pyriforme. Le dernier Omagua à tête mitrée mourut à São Pablo d'Olivença, il y a soixante-huit ans.

Cette abolition de la forme traditionnelle des têtes chez les Omaguas, fut bientôt suivie d'une diminution notable de ces indigènes. Jeunes et vieux moururent par douzaines; certains virent dans cette mortalité un juste châtiment du mépris qu'on faisait des antiques coutumes; d'autres l'attribuèrent à la petite vérole qui sévissait alors et étendit ses ravages à plusieurs tribus. Pour renforcer la famille Omagua, singulièrement amoindrie par cette épidémie, les Portugais lui adjoignirent des Indiens Cocamas, Yuris, Ticunas et Mayorunas, tirés des rivières voisines. Pauvres Omaguas, qui eût pu croire qu'un jour viendrait où ils seraient forcés de fraterniser avec ces Ticunas et ces Mayorunas qu'ils haïssaient tant autrefois!

La cachet physiognomonique et distinct de ces quatre tribus, dénaturé par le croisement de leurs indigènes, n'est plus reconnaissable aujourd'hui dans le masque hybride d'une partie des habitants de São Pablo. Le

1. Ce père Samuel Fritz, d'origine allemande, est l'auteur d'une carte de la contrée dont nous avons en temps et lieu signalé les erreurs.

1. C'est aux Omaguas qu'on attribue l'idée première de préparer la séve du *ficus* et de l'*hevœa* qu'ils appelaient *cahechu* et dont nous avons fait le mot caoutchouc. Avec ce lait gommeux ils fabriquaient des seringues en forme de poires, des canules, des sandales, des bracelets et autres objets. Comme les races de l'hémisphère nord, ils usaient du sac-tunique ou *ichcahuepilli*, qu'ils tissaient avec du coton et ornaient de broderies de plumes. A l'exemple des Quechuas, ils se servaient de la fronde avec beaucoup d'adresse; mais leur fronde n'était qu'un bâton fendu à son extrémité et dans la fente duquel ils plaçaient une pierre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

type Umaüa, au contraire, qu'on retrouve chez quelques-uns d'entre eux, se dénonce à première vue par la rondeur sphérique du *facies*, le relief des orbites et cette expression naïve, bonasse, souriante, voire un peu bête, que nous avons déjà signalée chez tous les survivants de la grande famille Pano. Ajoutons que les Umaüas, malgré leur fusion apparente avec les castes précitées, ne contractèrent jamais d'alliances avec trois d'entre elles, les Yuris, les Ticunas, les Mayorunas, et ne mêlèrent leur sang qu'à celui des Cocamas, leurs alliés, et des Portugais, leurs dominateurs. C'est sans nul doute à cet orgueil de caste qu'une fraction minime des femmes de São Pablo doivent leur minois chiffonné, leur chevelure noire et soyeuse et leur gentillesse ; quelques hommes, leur masque rond, leur teint olivâtre et les favoris épais qui décorent leurs abat-joues. Le temps n'a pas affaibli, chez ces petits-fils des Umaüas, le dédain superbe de leurs aïeux pour toute alliance avec les tribus riveraines. Aujourd'hui encore, demandez au pauvre *Tapuya* [1] de São Pablo, pêcheur de tortues, s'il est d'origine Yuri, Ticuna ou Mayoruna, il vous répondra fièrement : *Nao, senhor, sou Cambeba* — Non, monsieur, je suis Cambeba. — Et cette affectation à vous répondre en portugais plutôt que dans la *lengoa geral* de l'Amazone sera une preuve certaine que vous avez fait vibrer maladroitement chez lui la corde sensible.

Pour en finir une bonne fois avec les Umaüas, disons qu'à la grande nation éteinte a succédé un petit peuple gai, avenant, hospitalier, qui vit au jour le jour, ne sait plus rien de son histoire et se préoccupe peu de son avenir. Tout en répudiant par degrés les us et coutumes qui auraient pu rappeler indiscrètement son passé barbare, et adoptant en souvenir des Portugais, le pantalon et la chemise, le haut peigne d'écaille, la fleur dans les cheveux et la jupe à volants, tout en joignant à ces divers emprunts l'usage du rhum ou cachassa et la guitare et la romance, il a gardé la langue de ses pères, les Umaüas du Popayan. Toutefois, il ne la parle qu'en secret et dans l'intimité. Son idiome courant est le Tupi. Sa langue officielle et diplomatique, un portugais baroque, mais intelligible. Avant que cette langue des anciens Umaüas ait disparu comme le reste, hâtons-nous d'en donner ici les quelques mots que nous avons pu recueillir :

IDIOME UMAÜA.

Dieu,	Tupana.	étoile,	ceso.
diable,	hibo.	jour,	ara.
ciel,	huaca.	nuit,	épuesa.
soleil,	veï.	matin,	huerani.
lune,	yacé.	avant-hier,	amacoïsé.
hier,	icuachi.	coton,	imaniou.
aujourd'hui,	aypo.	palme,	emoa.
eau,	yacu.	fleur,	potira.
feu,	tata.	cire,	nenia.
pluie,	amana.	sanglier (pécari),	hocto.
froid,	seraï.	tigre,	caycuchi.
chaud,	sacu.	caïman,	iacari.
terre,	tuyuca.	oiseau,	huiraquêra
pierre,	itak.	papillon,	panama.
sable,	itini.	mouche,	majiri.
rivière,	parana.	moustique,	maribi.
forêt,	tapuata.	blanc,	itini.
arbre,	ihuira.	noir,	suni.
bois,	bébé.	rouge,	puetani.
homme,	apisara.	vert, bleu,	suequêra.
femme,	huaynaou.	voleur,	munasu.
enfant,	huhanhua.	voler,	munasuema.
père,	tapapa.	ouvrir,	yayuechêma.
mère,	tamama.	courir,	jenëuma.
frère,	teymoa.	manger,	yapaenëuma.
sœur,	tacunia.	moi,	tah.
vieux, vieille,	tua.	toi,	enêh
jeune,	huarichi.	lui,	rana.
mort,	imanou.	eux,	aupa.
maison,	nina.	es-tu venu?	yejinaï.
pirogue,	huaquera.	je suis venu,	yejih.
rame,	yapucuyta.	es-tu bien?	curenaï.
corbeille,	isacanga.	je suis bien,	cureh.
ceinture,	nou.	oui,	aïsé.
arc,	benbeké.	non,	ruaya.
sarbacane,	menaï.	un,	uyêpé.
lance,	jaïré.	deux,	mocuyka.
poison,	huerari.	trois,	mosaperika.
manioc,	ipirara.	au delà de trois, par duplication.	
banane,	panara.		

1. Ce mot dont nous nous servons comme tout le monde, n'était appliqué au commencement du dix-septième siècle qu'à la seule nation des Indiens *Tapuyas* ou *Tapuyasus* qui habitaient les alentours du Para et les canaux de droite du Bas-Amazone. Cette nation disparut une des premières au souffle de la conquête portugaise. De nos jours, le nom de Tapuya n'est plus, dans les villes et les villages de l'Amazone, qu'un terme générique par lequel on désigne tout individu de race indienne, soldat, rameur, pêcheur, homme du peuple, taillable et corvéable.

Après ce résumé du passé historique des habitants de São Pablo et cet échantillon de leur ancien idiome, il nous reste à parler de leur ville dont nous n'avons rien dit encore. Peu de lignes suffiront à sa description. São Pablo compte une soixantaine de maisons assez bizarrement groupées. Quelques-unes ont des toits de tuiles ; mais la majeure partie est couverte en chaume. Une double rangée de ces maisons, hautes de dix à douze pieds, porte, en raison de sa symétrie, le nom de *Rua dereitá* — rue droite. — Cette rue droite commence sur la pelouse rase qui fait face à l'Amazone et où, de notre temps, paissaient des vaches maigres, et va s'achever dans les bois. Le pouvoir militaire est représenté à São Pablo par un commandant de place et son lieutenant ; l'autorité civile par un juge de paix. Ces fonctionnaires sont en relations d'affaires avec les bourgades d'Ega, de Coary et la Barra do Rio Negro et leur expédient les produits du Haut-Amazone. L'église, sans pasteur à l'époque où nous la vîmes, était fermée au culte et servait de salle de délibération aux bourgeois du lieu.

En quittant São Pablo, n'oublions pas de relater certain lavoir pavé en briques rouges, alimenté par une eau cristalline et situé à deux kilomètres de la ville, dans l'aire du sud-est. L'endroit mérite d'autant mieux qu'on en fasse mention, que bon nombre d'Umaüas à tête mitrée sont enterrés aux alentours, et qu'il suffirait de quelques fouilles intelligemment pratiquées pour exhumer les têtes phénoménales de ces indigènes et en doter nos collections crânologiques d'Europe [1].

Quant au lavoir qui maintes fois nous servit de bai-

1. Une de ces têtes, donnée par le commandant de São Pablo à un major d'Ega et à laquelle nous avons restitué mentalement la chair, les muscles et la vie, nous a servi de *maquette* pour la reproduction idéale de l'ancien type Umaüa que nous donnons page 103.

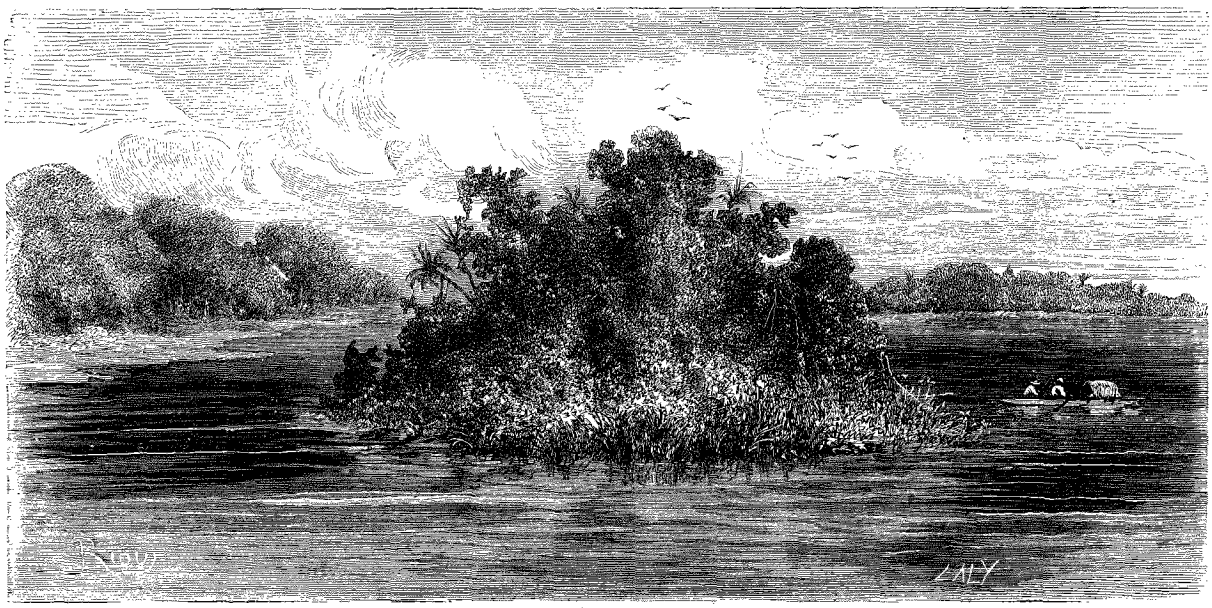
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnoire, il est ombragé par des palmiers nains, de frêles bambous et des aroïdées d'un effet ravissant. Le mur en pisé qui l'entoure est un peu disjoint par le temps, un peu écroulé même; mais, dans ses fentes et sur ses ruines, la nature, en fée intelligente, a planté des mousses, des fougères, des adianthées d'un vert si tendre, d'un galbe si exquis, que, malgré la fraîcheur glaciale de l'eau, nous serions resté vingt-quatre heures accroupi et rêvant devant ces végétations délicates, si les cris du Tapuya qui portait notre linge et s'ennuyait à nous attendre n'avaient brutalement interrompu nos rêveries.

A trois lieues de São Pablo et sur la rive droite de l'Amazone, nous relevâmes l'embouchure de la rivière Jandiatuba dont les eaux noires communiquent, en temps de crue, avec le Tacuahy, affluent de droite du Javari. Le nom de Jandiatuba vient de deux mots de l'idiome Tupi, *Yandia-Teüa*, qui signifient *abondant en Yandias*[1]. Le jour, qui tirait à sa fin, nous empêcha de vérifier, à l'aide d'hameçons convenablement amorcés, si cette rivière abondait en Yandias, ou si son étymologie n'était, comme tant d'autres, qu'un mot vide de sens.

Le Jandiatuba, dont l'embouchure mesure quatre cent deux mètres de largeur d'une rive à l'autre, est habité dans l'intérieur par quelques familles d'Indiens Culinos et de Huaraycus. Les Impetiniris de la caste desquels le lecteur a vu un échantillon arriver avec nous à Sarayacu, les Impetiniris, amis et alliés des Pucapacuris, des Huatchipayris, des Tuyneris, des Siriniris et autres castes aux noms en *Ris*, qui occupent les vallées péruviennes de l'Est jusqu'à Apolobamba, les Impetiniris vivent épars autour des sources du Jandiatuba encore inexplorées.

Cette rivière, d'un cours très-sinueux, ne compte que deux îles entre le lieu de sa naissance et son embou-



Embouchure du Jandiatuba (eau noire).

chure. A quelques lieues de son confluent avec l'Igarapé Mutuanateüa, lequel en temps de crue le fait communiquer avec le Jutahy[1], le Jandiatuba n'est plus qu'un ruisseau vulgaire qui va se perdre sous le couvert des bois.

Surpris par la nuit en mesurant l'embouchure de ce tributaire de l'Amazone, nous remontâmes son cours pendant vingt minutes, et cela pour n'être pas dévorés vifs par les moustiques. Les plages du grand fleuve étaient noyées par une crue récente, et, forcés de rester dans notre embarcation, nous eussions passé sur les eaux blanches une nuit affreuse, tandis que celles que nous passâmes sur les eaux noires du Jandiatuba fut à peu près paisible.

Le lendemain, à deux lieues du Jandiatuba, nous vîmes s'ouvrir, à notre droite, la bouche noire de l'Aucuruy, petite rivière qu'habitaient autrefois des Indiens de ce nom. Dépossédés de leur territoire par leurs voisins les Ticunas, les Aucuruys émigrèrent vers le Sud et disparurent un beau jour sans laisser de traces. L'Igarapé Aucuruy, dont on a fait Acuruy, est entouré de lacs d'eau noire, dans lesquels il écoule à chaque crue le trop plein de son lit. Il n'a d'autre valeur hydrographique que de communiquer avec le Jandiatuba que nous laissons derrière nous.

A dix heures nous gravissions l'escalier branlant qui sert de débarcadère au village de São José de Matura.

Avant d'emprunter le nom de Matura à un ruisseau qui l'avoisine, ce village avait nom : *Castro de Avelans*. Ses fondateurs les Carmes portugais qui l'avaient édi-

I. Pour compléter les indications que nous donnons ici, le lecteur n'a qu'à jeter les yeux sur les cartes partielles qui accompagnent notre texte.

1. Le *yandia* est un poisson de la famille des silures, à robe grisâtre, rayée de brun. Sa longueur varie de deux pieds à trente pouces ; il est assez commun dans les eaux du Haut-Amazone.

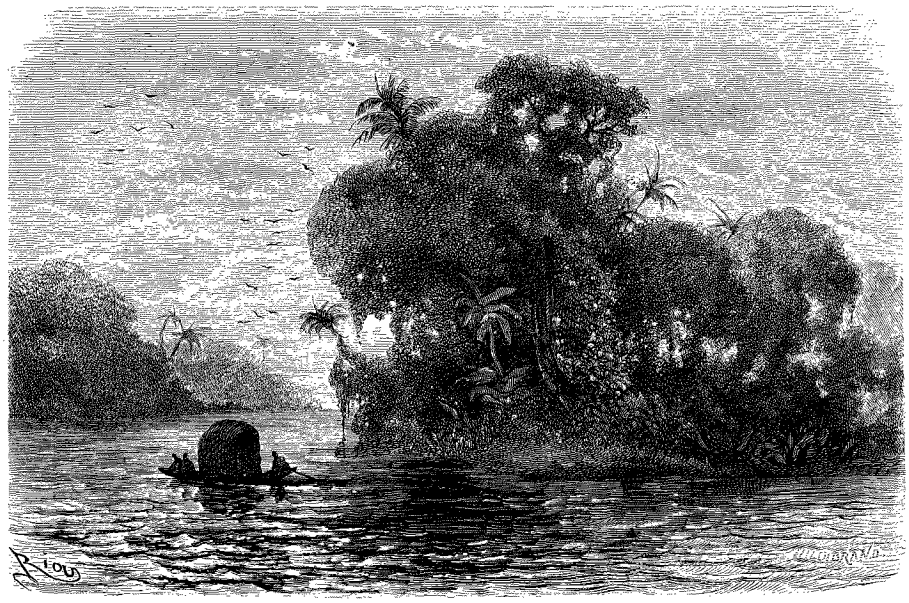
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fié d'abord sur une plage sud de l'Amazone appelée *Pacatapaxipuru*, le transférèrent plus tard dans le canal (moyuna) d'*Ehuirateüa* dont on peut retrouver la trace sur la carte espagnole de Simon Bolivar. D'Ehuirateüa, devenu par corruption *Eviratuba*, le village-mission passa sur une plage nord de l'Amazone à l'entrée du ruisseau Aruti, abandonna bientôt ce site pour revenir au sud, puis remontant du sud au nord, vint s'installer dans le voisinage de la rivière Tunati dont les Brésiliens ont fait Tunantins. C'est de ce lieu, site de sa cinquième transformation, que le village vagabond traversant de nouveau le fleuve, s'établit sur sa rive droite, à l'endroit où nous le voyons aujourd'hui. Délos, de flottante mémoire, n'erra ni mieux, ni plus longtemps à travers les Cyclades. Les moustiques, au dire des uns, la petite vérole, selon les autres, furent la cause de ces changements successifs.

Lors de la fondation du premier village de Castro de Avelans, les Indiens qui composaient sa population étaient les Umaüas dont nous avons parlé précédemment. Quelques années plus tard le chiffre de ces indigènes ayant considérablement baissé, on leur adjoignit des Indiens Yuris, Passés, Cahuhuicenas, amenés de l'intérieur de la rivière Iça avec la douceur et l'urbanité qui distinguaient les conquérants de cette époque. Le résultat du rapprochement immédiat de ces diverses tribus, en guerre à l'état de nature et contraintes de fusionner au nom du roi de Portugal, fut l'assassinat du chef de la Mission, un carme appelé Mathias Deniz; le village voyageur en était alors à sa seconde étape.

Si les divers déplacements de Castro de Avelans devenu Matura, ne suffisaient pas à illustrer ce village entre tous ses voisins, la docte attestation d'un de ses régulateurs spirituels au sujet de l'existence des Indiens porte-queues de la rivière Jurua, compléterait ses quartiers de noblesse.

Ces Caudaphores que la rumeur et la malignité publiques affirmaient être le produit monstrueux de



Végétation des rives du Jandiatuba.

l'union de *Coatas* roux[1] avec des femmes de race Tapuya, séduites autrefois par des mauvais sujets de l'espèce simiane, ces Caudaphores, disons-nous, en étaient venus avec le temps à former une tribu nombreuse qui se donnait le nom d'*Uginas*, mais que les riverains de l'Amazone appelaient par mépris *Coatas-Tapuyas*. Vers l'année 1750 et à l'occasion d'une chasse faite à ces hommes-singes dans l'intérieur du Jurua, on parla tant et si bien de leur caste jusque-là peu connue, que les plus croyants et les plus sceptiques d'entre les Portugais-Brésiliens, s'émurent de la chose et suivant leur tempérament prirent parti pour ou contre. Les Missionnaires même ne dédaignèrent pas d'apprécier le fait et d'en conclure à leur manière.

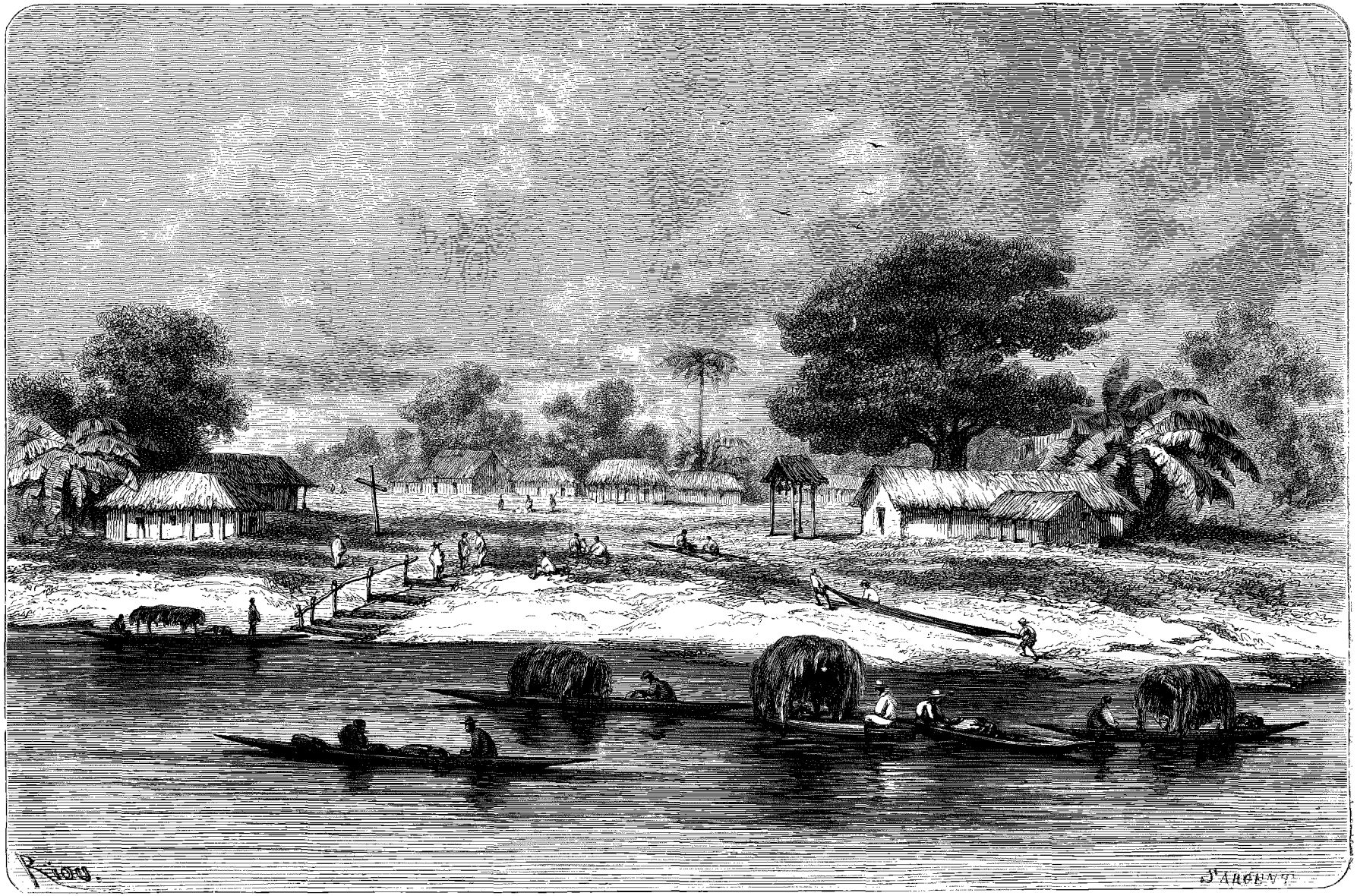
Un vicaire général de l'Amazone, José Monte de Noroñha à qui l'on doit un guide ou roteiro de la contrée, rompit une lance en faveur des Indiens Caudaphores du Jurua. Ce vicaire bel esprit allégua publiquement, — l'allégation écrite est sous nos yeux, — qu'il ne voyait rien d'impossible à ce qu'un homme fût pourvu d'une queue.

Une déclaration écrite et signée par le propre vicaire de Castro de Avelans au sujet des Indiens Uginas, qu'il disait avoir *vus*, de ses propres yeux *vus*, ce qui s'appelle *vus*, réduisit à néant le grand parti des incrédules et acquit au phénomène caudal l'autorité de la chose jugée. La déclaration du digne prêtre est faite en portugais et nous nous empressons de la traduire pour l'édification de nos lecteurs.

« Moi, Fray José de Santa Térésa Ribeiro, de l'ordre de « Notre-Dame du Mont-Carmel, certifie et jure en ma qua-

1. C'est l'*Ateles ruber* des naturalistes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village de São José de Matura.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« lité de prêtre et sur les Saints Évangiles, qu'en l'an de grâce « 1752, étant missionnaire dans l'ancien village de Paruari, « aujourd'hui Nogueira, un individu appelé Manoel da Silva, « naturel de Pernambouc ou de Bahia, arriva de la rivière « Jurua avec quelques Indiens qu'il avait achetés et parmi « lesquels se trouvait un idolâtre brute (*sic*) âgé d'environ « trente ans, lequel était pourvu d'une queue, ainsi que me « le certifia le dit Manoel da Silva; et comme je refusais de « croire à ce fait étrange, il appela l'Indien et sous le pré- « texte de retirer des tortues d'un étang où je les gardais, « il le fit déshabiller en ma présence. Je pus alors me con- « vaincre que le sauvage était porteur d'une queue de la « grosseur du pouce, longue d'une palme et couverte d'un « cuir lisse et dénué de poil. Le même Manoel da Silva « m'affirma que l'Indien Ugina coupait tous les mois cet « appendice caudal pour l'empêcher de croître; sans cette « précaution, il eût pris un développement rapide [1].

« En foi de quoi, j'ai signé et scellé de mon sceau le pré- « sent écrit.

« Castro de Avelans, 15 octobre 1768.

« José de Santa Térésa Ribeiro. »

Durant un séjour de vingt-quatre heures que nous fîmes à Matura, je ne pus, quelque envie que j'en eusse, me renseigner sur ce fait singulier. Le village était désert et silencieux; ses habitants étaient allés battre les bois ou visiter leurs plantations, laissant leurs demeures fermées à la garde de Dieu. Ne trouvant homme ou chien à qui parler, je m'installai comme je pus sous un hangar attenant à l'église.

J'ignore quelle fut au dix-huitième siècle, la physionomie de ce comptoir de l'Amazone; mais pour l'heure je la trouvai profondément lugubre. Qu'on se figure une grande place carrée avec de l'herbe montant jusqu'aux genoux, douze ou quinze baraques à claire-voie alignées sur trois faces de ce carré; au centre une croix en bois vermoulu sur les bras de laquelle de noirs Urubus accroupis laissaient pendre leurs ailes, puis, au-dessus de tout cela, un ciel couleur de plomb, que la pluie rayait de fines hachures. Pour atténuer l'impression pénible que me causait ce mélancolique tableau, j'allai gauler quelques oranges sur un vieux *citrus aurantia*, debout près de l'église, et je mangeai ces fruits en manière de distraction.

Le lendemain, ennuyé d'attendre quelqu'un et de ne voir personne, je me résolus au départ. Avant de quitter Matura, je fis une dernière fois le tour de sa place et secouai les portes des maisons pour m'assurer qu'elles étaient bien veuves de leurs propriétaires. Peut-être au moment du départ, mis-je à cette inspection un peu plus de véhémence et de brusquerie qu'à l'heure de mon arrivée, car une de ces portes craqua sous la pression de mon épaule et s'ouvrit avec bruit. Au risque d'être pris pour un filou vulgaire, je pénétrai dans le logis; grande fut ma surprise, je pourrai dire mon émoi, en distinguant dans la pénombre une forme humaine qui s'agitait dans un hamac. Cette forme, que mes gens, accourus au cri que je poussais, secouèrent et découvrirent sans égard pour le sexe auquel elle appartenait, était une vieille femme de la nation des Ticunas; sa face convulsée et ses membres déjà rigides, annonçaient qu'elle était au moment d'entreprendre ce long voyage d'où nul n'est encore revenu. Ses proches l'ayant jugée *in extremis*, l'avaient selon l'habitude des sauvages, laissé franchir seule ce redoutable pas et s'en étaient allés à leurs affaires. Pour ranimer ce pauvre vieux corps à peine voilé d'un haillon, mon pilote lui versa dans la bouche quelques gouttes de tafia, en joignant à cette action charitable la formule sacramentelle : si cela ne lui fait pas de bien, cela ne peut pas lui faire de mal.

Ce village mort et cette vieille femme près de mourir avaient si bien rembruni mes idées, que pour échapper au spleen qui pénétrait en moi par tous les pores, je fis mettre le cap au large et passant les yeux fermés à travers le groupe des îles Caniny, j'allai reconnaître sur la rive gauche du fleuve l'embouchure de l'Iça ou Putumayo.

Cette rivière descendue des Andes du Popayan forme à son confluent avec l'Amazone une vaste baie au centre de laquelle trois îles oblongues sont placées côte à côte. En amont de ces îles, la largeur de l'Iça est de mille neuf cent deux mètres, mais à trois lieues dans l'intérieur son lit déjà rétréci n'a plus que les dimensions de celui du Napo. Le nom d'Iça donné par les Brésiliens à cet affluent du grand fleuve, est celui d'un gracieux petit singe à bouche noire (*Pythecia*) qui habite les forêts de ses rives. Les Indiens des Sierras appellent l'Iça, *Putumayo* [1].

Au dix-huitième siècle les Espagnols avaient fondé deux villages-comptoirs dans l'intérieur de l'Iça et par la rivière des Yahuas que nous connaissons pour l'avoir vue à Santa Maria, s'introduisaient dans le Napo et communiquaient avec leurs possessions de l'Équateur.

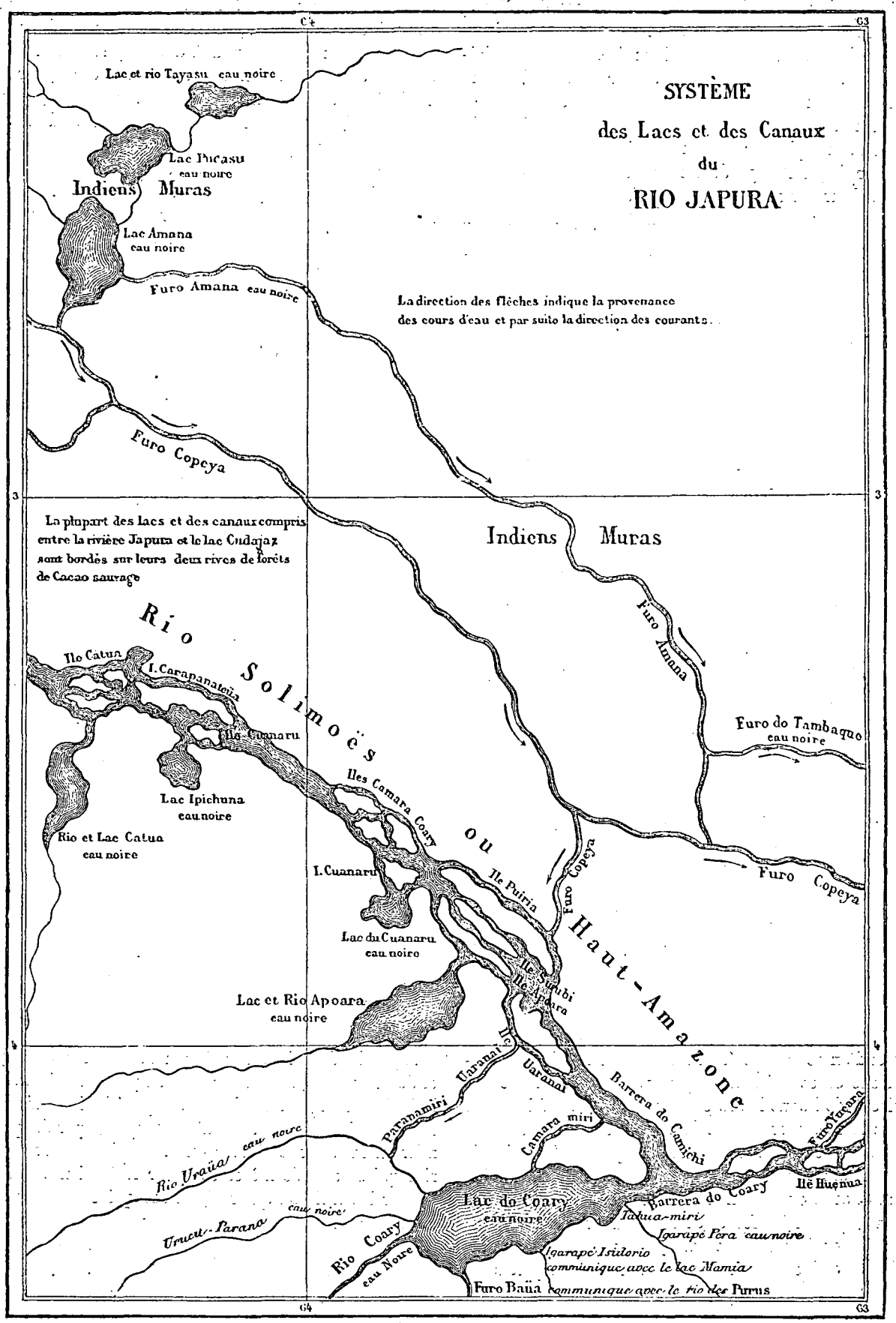
En 1766, les Portugais les délogèrent de ces postes, brûlèrent les villages qu'ils avaient bâtis et sur leur emplacement édifièrent le comptoir de São Fernando qui n'existe plus aujourd'hui.

L'intérieur de l'Iça autrefois peuplé par les Indiens Yuris, Passés, Barrés, Chumanas, Payabas, Tumbiras et Cacatapuyas, est presque désert à cette heure. Aux castes indigènes que nous venons de mentionner, ont sur-

1. Si par des causes qu'il ne nous appartient pas de rechercher ci et qui se rattachent à un vaste et profond sujet très-mal connu encore, le fait d'une modification d'abord accidentelle put se produire autrefois chez un premier individu et par la transmission successive de l'être ou la génération, devenir permanente et constituer un type *fixé* de l'espèce, nous ne pouvons que considérer comme une plaisanterie l'opération pratiquée chaque mois par les Uginas sur l'appendice caudal qui les faisait sans rivaux parmi les représentants de la race humaine. Pour éviter aux savants toute contention d'esprit à leur sujet, ces Indiens disparurent un beau jour sans laisser de traces.

1. De *Mayu* — rivière — et *pututu* — coquillage. Ce nom de pututu est donné par les Quechuas du Pérou à la *corne d'Ammon* dont leurs aïeux se servaient autrefois en guise de trompette dans leurs jours de deuil et de réjouissance. Le murmure de l'air dans ce coquillage, ayant paru à ces Indiens imiter le bruit lointain d'une eau courante, ils ont appelé rivière du Pututu deux ou trois des cours d'eau qui sillonnent leur territoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 14.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vécu quelques familles de la descendance des Yuris, des Passés, des Barrés et des Chumanas. Ces familles, que le baptême a conquises à la vraie foi et que la civilisation a dotées d'un étrange amour pour les liqueurs fortes, ont répudié depuis longtemps l'accoutrement de leurs aïeux pour adopter la chemise, le pantalon et la jupe des néophytes ; de leur passé barbare elles n'ont conservé que l'usage de certains ornements et la coutume de tracer sur leur visage à l'aide d'une aiguille et d'une décoction d'indigo ou de genipa, le *totem* ou emblème de la nation à laquelle elles appartiennent. Grâce à ce tatouage symbolique et d'un tracé différent dans chaque nation, on peut à dix pas, sans l'aide de lunettes et malgré l'identité du costume, distinguer un Yuri d'un Passé et un Barré d'un Chumana, ce qui ne laisse pas de simplifier la tâche du voyageur ou de l'ethnographe passant par là.

Pour en finir avec l'Iça et ses castes indigènes à peu près éteintes, disons que les forêts qui bordent les deux rives de cet affluent abondaient autrefois en salsepareille,

Indien Chumana.

objet d'un commerce étendu entre les Brésiliens de l'Amazone et les Métis du Popayan. Mais l'habitude que prirent de bonne heure ces derniers de se faire aider dans leurs recherches de la smilacée par les diverses tribus cantonnées sur l'Iça et l'obligation d'arracher la plante pour s'en procurer les racines, cette habitude d'un côté et cette obligation d'un autre, ont à la longue si bien appauvri les forêts de l'Iça du précieux végétal, que les explorateurs-commerçants sont forcés aujourd'hui de diriger leurs recherches sur d'autres points.

A gauche de la baie formée par la jonction de l'Iça et de l'Amazone, nous relevâmes en passant le hameau brésilien de São Antonio do Iça, composé de cinq maisonnettes assises sur un talus d'ocre ombragé par des palmiers nains et des buissons verts. Une échancrure de la rive qui sert de dock à ce comptoir lilliputien, suffit à abriter les trois ou quatre égariteas qui composent sa flottille commerciale.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indien Passé. Indien Juri.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEN DO PARA (suite).

Tunantins. — Un Indien nostalgique. — Embouchure de la rivière Jutahy. — Fonteboa. — Voyage à reculons sur la rivière Jurua. Une nichée de soldats déserteurs. — Alvaraës-Cayçara. — Description de la ville et du lac d'Ega-Teffé. — Le curé de Nogueira.

Huit lieues séparent l'embouchure de l'Iça de celle du Tunati, ainsi nommé de la caste indigène qui vivait jadis sur ses bords. Depuis longtemps les Tunatis n'existent plus et la rivière a pris le nom de Tunantins.

Rien de plus noir et en même temps de plus cristallin que ce cours d'eau large de cent vingt mètres à sa jonction avec le fleuve. Le paysage avec ses détails et le ciel avec ses nuées, se peignaient ou plutôt étaient décalqués sur ce sombre rideau, d'une lourdeur et d'une immobilité telles que la brise semblait impuissante à en soulever les plis. Un silence profond régnait aux alentours; seul l'écho répétait d'une façon étrange les coups de rames de nos gens.

Au delà de l'embouchure du Tunantins et embrassant du nord-est au nord-ouest, toute la longueur apparente de sa rive gauche, s'étendait une vaste prairie dont la courbe à l'horizon était bornée par le mur bleuâtre de la forêt. Un revêtement d'ocre rouge, élevé de dix pouces à peine, la séparait de la rivière. Le site, un des plus bizarres que nous eussions vu jusqu'alors, était formé, comme dessin, par d'immenses lignes droites et courbes, asymptotes qui se poursuivaient sans jamais s'atteindre, et se composait comme couleur de cinq zones distinctes et superposées : l'eau noire du Tunantins, le rouge étrusque de la berge, la prairie d'un vert d'épinard, la ligne des forêts d'une teinte neutre et le ciel d'un bleu de cobalt rougeoyant. Sans les magiques secrets de la perspective aérienne qui reliait l'une à l'autre ces couleurs disparates, les saturait de je ne sais quel fluide et les fondait dans un ensemble harmonieux, ce paysage de Tunantins eût fait la plus détestable croûte du monde; mais le bon Dieu y avait mis la main et la croûte était devenue un tableau sublime.

A mesure que nous avancions dans l'intérieur, le charme de la scène allait augmentant. Une solitude complète, un silence de plus en plus profond, ajoutaient à son caractère je ne sais quoi de grave et de solennel. Les seuls êtres animés qui s'offrissent à nous, étaient des aigrettes blanches debout sur la berge et mirant dans l'eau leur svelte corsage. Les beaux oiseaux nous regardaient venir d'un air étonné, puis quand nous n'étions plus qu'à quelques pas d'eux, ils entrouvaient leurs ailes plates et obtuses, posaient sur leur dos leur col de satin, et rejetant en arrière leurs jambes grêles, filaient comme un flocon d'ouate en rasant l'eau noire de la rivière, où leur silhouette, nettement découpée, faisait l'effet d'un second oiseau volant de conserve avec eux.

Rien n'est resté du village-mission de Tunati fondé par les carmes portugais dans la période de 1760 à 1770, Sur son emplacement s'élève le village moderne de Tunantins, composé de neuf maisons bâties en pisé, couvertes en chaume et situées à deux cents mètres de distance l'une de l'autre, particularité qui les met à l'abri de l'espionnage intime des voisins et leur permet d'occuper une courbe de rivière de dix-huit cents mètres de longueur.

Comme nous approchions de la dernière de ces demeures, où mon pilote avait résolu de passer la nuit, le soleil s'abaissait dans la direction du Pérou. Frisée obliquement par les rayons de l'astre à son déclin, la grande prairie qui sert d'assiette à Tunantins semblait rougie par le reflet d'un incendie, et l'eau noire de la rivière avait des tons de brique ardente. Des maisons que nous avions dépassées tour à tour, huit étaient closes et silencieuses; des poules et des coqs étaient juchés sur leur toiture, des chiens dormaient devant leur seuil. Bientôt le soleil disparut, et le paysage graduellement refroidi par des tons bleus, lilas, violets qui s'étendaient sur lui comme un linceul, ne tarda pas à s'estomper dans la brume du crépuscule.

La maison où nous nous logeâmes appartenait au major-commandant d'Ega qui n'y venait qu'une fois l'an; en son absence, deux Métis, le mari et la femme, étaient chargés d'en balayer le sol et d'en épousseter les murs à défaut de meubles meublants, dont l'absence complète attristait le regard. Dans ce logis composé de cinq

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XV, p. 97 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grandes pièces, on eût cherché vainement un banc pour s'asseoir.

Par égard pour la nuance de ma peau, les métis m'installèrent dans la plus grande pièce, qu'ils nommaient la salle d'honneur, et dont tout le confort consistait en un sol carrelé. Avec des feuilles vertes et des chiffons, je parvins à me composer une couche passable, mais moins douillette cependant que le sable des plages chauffé par le soleil du jour.

Au milieu de la nuit et comme je rêvais de cieux propices et de mondes féconds, des plaintes inarticulées me réveillèrent en sursaut. Selon la coutume du pays une lampe brûlait à côté de ma moustiquaire, je la pris pour aller à la recherche de l'être humain qui geignait de la sorte. En errant de chambre en chambre, j'avisai une porte basse pratiquée dans l'angle d'un mur; je la poussai. Cette porte ouvrait sur un chenil obscur d'où sortit une vapeur chaude et nauséabonde qui me prit à la gorge et me fit reculer. Au fond de ce trou sans air et sans lumière, un homme agonisait dans un hamac; les plaintes que j'avais entendues étaient les dernières qu'il dût proférer en ce monde. Un râle précurseur de la mort, venait de le saisir, son pouls que je touchai, battait à peine; une sueur visqueuse mouillait son front; je lui parlai, mais sans qu'il me répondît ou parût m'entendre. Dans l'idée que la vue du ciel ou l'influence d'un air pur pourrait le ranimer, j'ouvris brusquement une espèce de vasistas pratiqué dans le mur intérieur de la loge. Un rayon de lune chargé d'aromes pénétrants, vint se jouer sur la face du moribond dont les muscles faciaux tressaillirent comme pour me remercier.

Ce malheureux mourut au petit jour. C'était un Indien

Indien Barré.

de la nation Mirañha, esclave ou serviteur du commandant d'Ega. Atteint depuis six mois d'une consomption lente qui ressemblait fort à l'étiolement produit par la nostalgie, son maître, en homme humain et charitable, avait cru pouvoir le guérir du mal sans nom dont il souffrait, en l'envoyant respirer l'air salubre de Tunantins. J'ignore si les restes du Mirañha furent confiés à la terre ou absorbés par les poissons; j'opine néanmoins pour ce dernier mode d'inhumation, la paresse des deux métis ayant dû reculer devant la fatigue de lui creuser dans le sol une sépulture.

Au sortir de la rivière Tunantins dont le lecteur peut suivre le tracé sur notre carte, ce qui nous évitera l'ennui d'en parler, nous allâmes tomber sur l'Amazone au milieu du plus inextricable archipel que la plume d'un chorographe ait jamais décrit ou tracé. Aujourd'hui, pour ne pas douter de son existence et nous rappeler le nombre de ces îles et leurs noms prodigieux de *Barataria*, *Itapeüa*, *Ivirateüa*, *Tinboteüa*, etc., etc., nous sommes obligé de dérouler notre carte du fleuve. Sans cette précaution, il nous semblerait avoir été le jouet d'une hallucination géographique.

Trois jours entiers nous louvoyâmes à travers cet archipel fantasque, longeant, doublant ou évitant les baies, les caps, les promontoires qui accidentaient sa physionomie. Le troisième jour, nous laissions derrière nous l'île Cacao, la plus grande du groupe, et ralliant la rive droite de l'Amazone, nous allions reconnaître l'embouchure de la la rivière Jutahy.

Ce nom de Jutahy lui vient d'une variété de palmier,

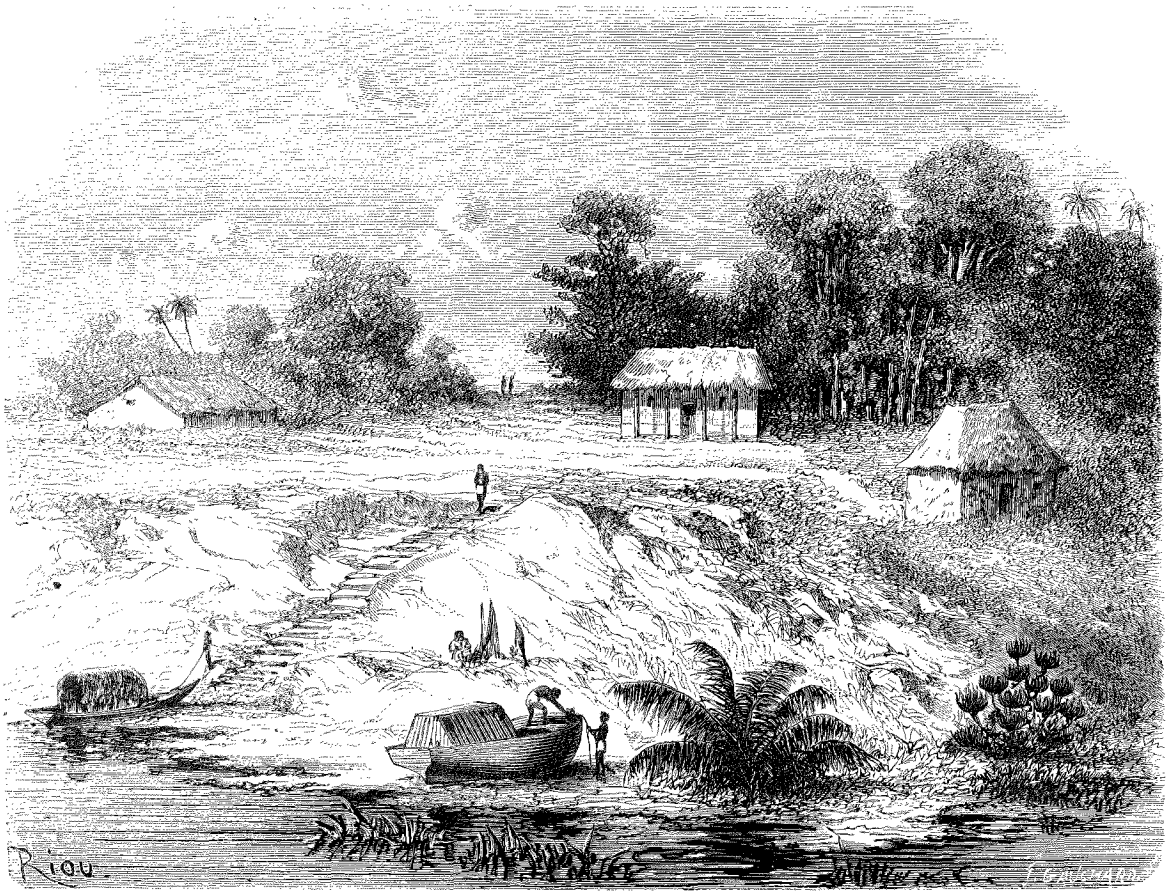
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

appelée *Futaï* par les indigènes. Les drupes de ce végétal, de la grosseur d'une noisette, sont chères aux huacaris, ces adorables singes au pelage d'un blanc soufré et à la face rouge.

Le cours du Jutahy est parallèle à celui du Jandiatuba que nous avons relevé à peu de distance de São Pablo d'Olivença. Ses eaux sont noires comme celles de ce dernier et la végétation de leurs rives est la même. Si le Jandiatuba a deux îlots dans l'intérieur, le Jutahy, pour contre-balancer cet avantage, a une grande île triangulaire, qui divise son embouchure en deux bras inégaux. Un de ces bras mesure d'une rive à l'autre cinq cent deux mètres; l'autre deux cent quarante-deux.

Sept affluents d'eau noire grossissent tour à tour le lit du Jutahy qui communique, en temps de crue, à droite, avec le Jurua par la rivière Bia; à gauche, avec le Jandiatuba par les sources du Mutuanateüa, tributaire de ce dernier.

Quelques familles d'Umaüas habitaient autrefois à l'entrée de la rivière Jutahy, près de l'igarapé Sapo, son premier affluent. Depuis la dispersion de ces indigènes, les Marahuas et les Huaraycus règnent en maîtres sur toute son étendue. Liés d'amitié avec les Culinos du Jandiatuba et les Mayorunas du Javari, ces Indiens profitent pour passer d'un territoire à l'autre, des voies de communication que la nature y a tracées.



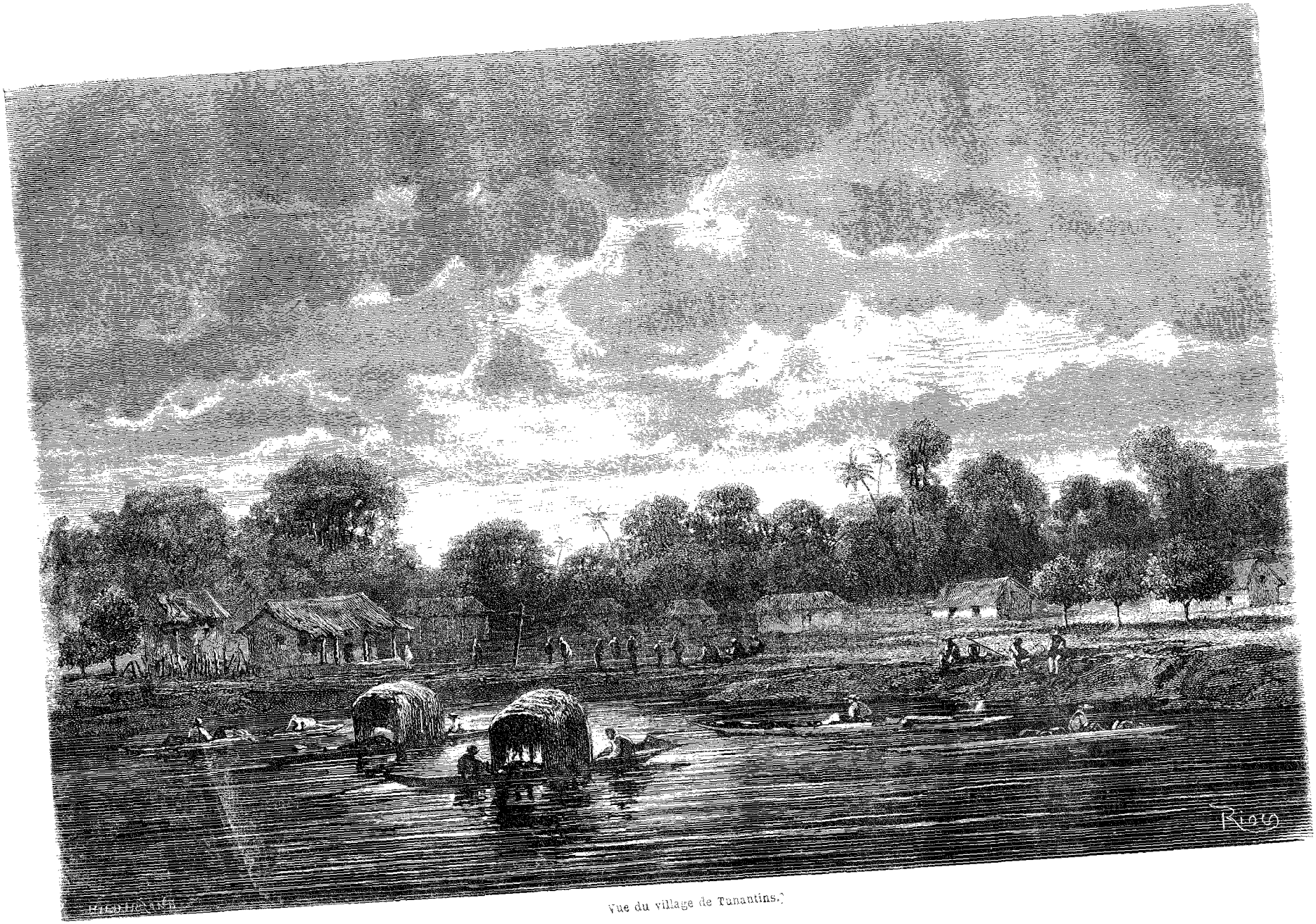
Vue du hameau de San Antonio do Içá.

Là où la rivière s'interrompt et leur interdit le voyage par eau, ils attachent leur radeau à la rive et complètent le trajet par la voie de terre.

La chronique des villages de l'Amazone relate, comme un fait merveilleux et surnaturel, l'apparition fréquente dans le voisinage des sources du Jutahy et du Jandiatuba de *sauvages* vêtus de sacs-tuniques, portant au nez et au cou des pièces de monnaie, voguant dans des pirogues faites d'un seul tronc d'arbre et parlant une langue usitée chez les Espagnols (le quechua). Pour peu qu'on se rappelle nos Indiens de la Plaine du Sacrement et leurs excursions chez les Remos ou les Impetiniris de la rive droite de l'Ucayali, le fait merveilleux et surnaturel ne sera plus qu'un fait vulgaire.

A mesure que nous nous éloignons du Jutahy, les îles deviennent de plus en plus nombreuses et les noms qu'elles portent de plus en plus baroques. Que penser, en effet, de *Huarumandia*, *Yérémanateüa*, *Arasateüa* et autres appellations du même genre? — Disons toutefois que ces îles aux noms farouches eurent pendant longtemps des plages de sable de dix à quinze lieues d'étendue, que les Portugais appelaient *Plages Royales* et desquelles ils retiraient annuellement de vingt à vingt-cinq mille quintaux d'huile d'œufs de tortues. Ces plages que nous aurons à mentionner de nouveau, en résumant la situation anthropologique et commerciale du Haut-Amazone, ces plages ont été dissoutes en partie par les mêmes courants qui les avaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village de Tunantins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formées, et les tortues qui les hantèrent sont passées du lit de l'Amazone dans celui de ses affluents.

Une enjambée de quinze lieues, qui ne saurait fournir matière à notre texte et que notre carte du fleuve se charge de remplir, va nous conduire devant le village de Fonteboa, qui doit son nom à la limpidité des eaux qui l'avoisinent et peut rivaliser pour le nombre de ses déplacements avec le village de Matura, de vagabonde mémoire.

Des cinq emplacements que Fonteboa occupa tour à tour sur la rive droite de l'Amazone, deux seulement sont reconnaissables aujourd'hui. L'un appelé *Muputeüa* — site de sa troisième transformation — conserve encore des citronniers et des *laurus persea* ou avocatiers, plantés par les carmes portugais, ses fondateurs. L'autre nommé *Taraçuatcüa* — site du quatrième avatar — a son sol criblé de cavités et couvert de débris de jarres en terre cuite, dans lesquelles la nation des Curucicuris, maîtresse de cette partie du littoral et depuis longtemps disparue, enterrait encore ses morts au milieu du dix-septième siècle.

Les habitants primitifs de Fonteboa furent des Umaüas cathéchisés, qu'une épidémie ne tarda pas à enlever. On leur substitua immédiatement des Indiens de castes diverses, tirés des paranas et des igarapés voisins. Du croisement de ceux-ci pendant près de deux siècles, est résulté le type hybride et peu gracieux qui caractérise la population actuelle.

Fonteboa est situé à trente pieds d'élévation de l'Amazone. Une pointe de terre, que les embarcations sont forcées de doubler pour y arriver, sépare l'eau blanche du fleuve de l'eau noire du Cahiaraï (*hodie* Cajarahy), à la limpidité cristalline de laquelle Fonteboa doit son nom. Trente maisons, convenablement espacées et formant un carré très-simple; une église sans toit pour le quart d'heure, et la jolie habitation à parois blanches, avec tuiles rouges et volets verts, du commandant, composent la physionomie du village.

Au delà de Fonteboa, cette haute falaise d'ocre rouge qui profile la rive droite de l'Amazone, c'est la Barrière des Aras — *a Barera dos Araras* — comme disent les riverains dans leur langage croassant. Son sommet est bordé d'une rangée d'arbres touffus et corpulents, que les rameurs nomment *capuçayas*. A leurs fruits tombés sur la plage nous reconnaissons l'estimable végétal dédié, en 1805, par Aimé Bonpland, sous le nom de *bertholetia excelsa*, au physiologiste Berthollet, son ami. Ces fruits sont d'énormes capsules divisées en douze carpelles renfermant chacun une amande douce et laiteuse, que nous croquons avec un sensible plaisir. Tout en la croquant, nous songeons à part nous, car pour le moment nous n'avons rien de mieux à faire, que M. de Jussieu avait attaché à l'arbre *capuçaya* l'étiquette : *Ordo naturalis incertus*, que d'autres savants, — les savants n'en font jamais d'autres, — lui ont retirée pour le classer dans la famille des *byttnériacées*, à côté du *theobroma cacao*.

Les gens du pays assurent, et nous les croyons fermement, qu'il est dangereux d'aller rôder sous des capuçayas à l'époque de la maturité de leurs fruits. Habituellement on attend pour les récolter qu'ils soient tombés d'eux-mêmes; sans cette précaution, on courrait risque de recevoir sur la tête, et d'une hauteur de quelque cent pieds, un coco de huit à dix livres pesant, ce qui ne laisserait pas de surprendre un peu. L'année précédente, une Indienne de race Tapuya, qui, pendant que son mari pêchait à la ligne, errait sur la plage en quête de noix de capuçaya, fut atteinte par un de ces boulets ligneux qui lui broya le crâne.

Partis de Fonteboa au milieu du jour, nous n'atteignîmes qu'à la nuit l'embouchure du Jurua, près de laquelle nous campâmes. Le lendemain à notre lever, nous allâmes la reconnaître. Il était six heures. Des tons roses et lilas égayaient la végétation de ses bords. Une lueur claire et argentée baignait à l'horizon l'extrémité de la rivière, dont la surface clapotait doucement sous un petit vent de nord-est. De gros dauphins exécutaient autour de nous d'étourdissantes cabrioles. La gaieté de ces cétacés avait quelque chose de formidable qui nous amusait et nous effrayait à la fois. Quelques-uns étaient peints en jaune nankin, d'autres en rose paille avec de larges taches d'un gris clair.

Jusqu'à cette heure, les dauphins que j'avais pu voir, y compris celui qu'à Nauta j'avais dépouillé de sa robe, étaient revêtus d'une livrée uniforme gris de zinc. Or, ceux qui sillonnaient les eaux du Jurua, présentant des couleurs distinctes, je pensai qu'ils constituaient une variété de l'espèce et questionnai mes gens à cet égard.

Il me fut répondu par eux, que chez les dauphins la nuance gris clair, vêtement obligé de l'enfance, s'altère avec l'âge et passe indifféremment au jaune nankin ou au rose paille, tout en gardant, par plaques détachées, des traces de l'ancienne couleur. Ils me dirent encore, et de ceci je pris bonne note, que le dauphin régnait en autocrate sur les poissons vulgaires, dirigeait leurs migrations d'une rivière à l'autre et leur dictait ses commandements dans une langue aquatique, que ceux-ci comprenaient à merveille, mais ne pouvaient parler, vu l'imperfection relative de leurs organes. Je livre ce fait à l'appréciation des ichthyologistes de la nouvelle école, occupés à noter les dièzes et les bémols des *coins-coins*, des *vieilles* et des *tambours*[1].

La rivière Jurua, qui joue un grand rôle dans les hypothèses commerciales des statisticiens du Pérou, est encore peu connue, malgré les dissertations de quelques voyageurs officiels, qui, mal renseignés sur son compte et la faisant naître, ceux-ci aux environs de la ville de Cuzco, ceux-là sur le versant oriental des Andes Centrales, ces autres enfin dans les vallées de Paucartampu, ont vu en elle une voie frayée par la nature à la civilisation, au commerce et à l'industrie, et destinée à rattacher, comme un trait d'union, l'empire du Brésil à la république du Pérou.

Pour l'édification des esprits sérieux qui nous lisent,

1. Pristipoma anas. — Balistes vetula. — Pogonias chromis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

relatons d'abord lieue par lieue, puisque aucune carte connue ne saurait nous venir en aide, le plus long voyage qu'on ait fait jusqu'ici dans l'intérieur du Jurua. Nous tâcherons ensuite, en joignant nos observations personnelles aux renseignements fournis par des Brésiliens, auteurs de ce voyage, de formuler une opinion quelconque sur le point de départ de l'affluent en question.

Le Jurua, qui mesure mille sept cent deux mètres à son embouchure, n'a déjà plus qu'une largeur de neuf cents mètres à douze lieues dans l'intérieur. A cet endroit, il reçoit par la gauche, — nous remontons son cours au lieu de le descendre, — la petite rivière Andera, née dans le voisinage de la rivière Teffé et communiquant avec elle, mais seulement en temps de crue.

Le cours du Jurua est sinueux. Son eau est blanche et son lit bordé de longues plages de sable. Il n'a que deux îles. L'une est située à cinq lieues de son embouchure, a sept lieues de long et porte le nom de *Isla grande*. L'autre, distante de quatorze lieues de cette même embouchure, a deux lieues de tour et est appelée *Tucuma*.

Entrée dans le Jurua, le 1er mars, l'expédition composée de six Brésiliens trafiquants de salsepareille et de cinquante Indiens civilisés, atteint le 22 juillet l'endroit où cette rivière, repoussée par un affluent du nom de *Trahuaca*, abandonne la direction sud-sud-ouest de son cours primitif pour celle de ouest-sud-ouest. A partir de ce point, — nous remontons toujours, — le Jurua n'est plus qu'une rivière de quatrième ordre dont le lit se rétrécit à chaque lieue.

Laissant à sa droite le Jurua, l'expédition s'engage dans le Trahuaca, rivière d'eau noire, large d'environ quatre-vingt-dix mètres et d'une profondeur variable. Ici la sonde donne cinq à six brasses; là, la pagaye des rameurs trouve fond. Après dix jours de navigation à contre-courant, les voyageurs atteignent l'endroit où le Trahuaca, refoulé à son tour par une petite rivière d'eau noire au courant rapide, appelée *Puyaü*, abandonne le sud-ouest pour l'ouest plein.

L'expédition tente de remonter le cours du Puyaü, mais le peu de profondeur de cet affluent l'oblige, après trois jours de voyage, à rebrousser chemin. A chaque instant la quille des égariteas s'enlize dans le sable. La rame et la pagaye touchent le fond. Ajoutons que, depuis leur entrée dans le Jurua, jusqu'à l'endroit où ils sont parvenus, les voyageurs n'ont trouvé ni rochers, ni pierres; partout du sable, de vastes plages, des courants plus ou moins rapides; çà et là dans le Trahuaca des digues formées par des troncs d'arbres échoués. D'épaisses forêts sur les trois rivières; nulle montagne en vue; des terrains plans de tous côtés.

En remontant le Trahuaca, nos explorateurs se sont abouchés avec les Indiens Catukinos dont le territoire, situé entre la rive droite du Trahuaca et la rive gauche de la rivière des Purus, embrasse du sud-ouest au nord-est, environ soixante lieues de pays. Ces indigènes leur apprennent que les sources du Jurua sont fréquemment sillonnées par de grandes pirogues montées par des Indiens vêtus de sacs, porteurs de colliers et de pièces de cuivre et parlant un idiome inconnu. Ces Indiens, qui habitent les bords d'une grande rivière située à l'ouest et qu'ils nomment Paro, s'introduisent dans le Jurua par des igarapés, des canaux et des lacs dont cette partie du pays est couverte.

Au sortir du Trahuaca, en remontant le cours du Puyaü, les navigateurs ont fait rencontre des Indiens Canamaris qui habitent la région plane sise entre la Sierra de Ticumbinia, les Andes de Tono y Avisca et le chaînon minéral de Piñipiñi[1]. Ces Canamaris, amis et alliés des Pucapacuris et des Tuyneris, leurs voisins du nord et du sud, et sans relations avec leurs voisins de l'est, les Catukinos de la rivière Trahuaca, ces Canamaris assurent aux Brésiliens que quatre jours de navigation sur le Puyaü, à partir de l'endroit où ils se trouvent, les conduiront en vue des premières fermes des Espagnols.

L'étiage du Puyaü par rapport au tirant d'eau des égariteas, ne permet pas aux Brésiliens, comme nous l'avons dit, de remonter cet affluent et de vérifier l'assertion des Canamaris. Du Puyaü ils regagnent le Trahuaca, passent de celui-ci dans le Jurua, qu'ils descendent pendant trente-six jours, et rentrent dans l'Amazone après une absence de cent quatre-vingt-treize jours.

Ce laps de temps, qui pourra sembler prodigieux à quelques lecteurs, n'a rien qui nous étonne. Il est vrai que nous savons de quelle façon les riverains de l'Amazone, sauvages ou civilisés, pêcheurs de tortues ou coupeurs de smilax, voyagent d'aval en amont sur les cours d'eau de la contrée, chose que ces lecteurs ont le droit d'ignorer, aucun ethnographe de bonne volonté ne s'étant encore offert pour la leur apprendre.

Signalons d'abord comme premier obstacle à la rapidité d'un voyage à contre-courant, le mode de construction des égariteas du Brésil, lourdes embarcations à quille, larges de joues, larges d'arrière, façonnées de pièces massives et ne possédant aucune des qualités nécessaires à la marche.

Joignons ensuite à cet inconvénient le retard apporté dans le voyage par les coupeurs de smilax eux-mêmes, qui, pour se livrer à leurs recherches végétales, sont obligés de relâcher incessamment sur l'une ou l'autre rive. Souvent leur relâche n'est que de quelques heures,

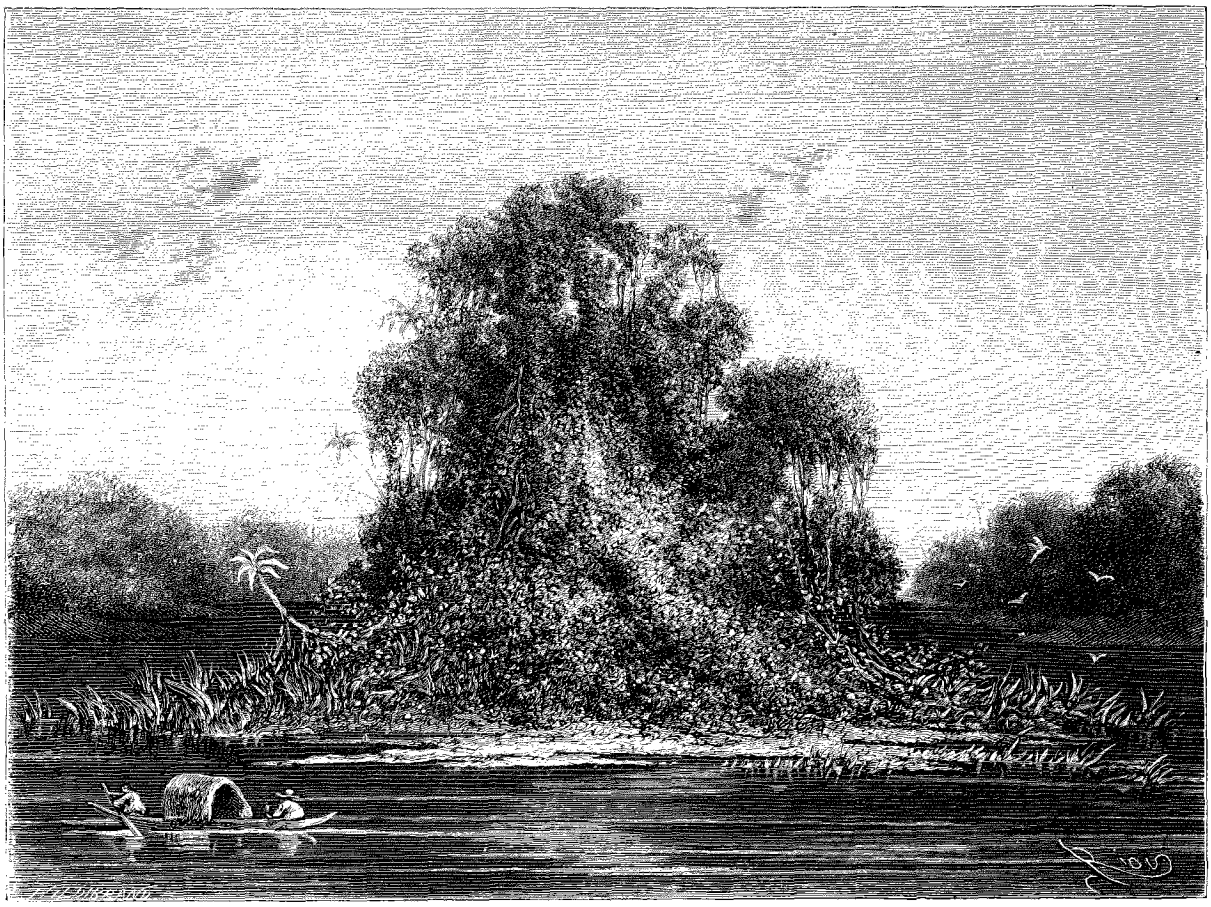
1. En deçà des vallées péruviennes d'Apolobamba, situées au pieds des Andes Orientales, six tribus indigènes échelonnées sous le 72e parallèle, s'étendent dans l'intérieur au delà des sources du Jurua. Ce sont les *Siriniris* des vallées d'Asaroma, d'Ayapata et de Marcapata, les *Tuyneris* et les *Huatchipayris* des vallées de Tono y Avisca, les *Pucapacuris* et les *Impetiniris* des affluents de droite de l'Ucayali et enfin les *Canamaris* de la rivière Puyaü. Ces tribus dont le facies, l'idiome et les coutumes sont à peu près semblables, durent se rattacher aux *Curucicuris* de l'Amazone, depuis longtemps défunts et ne former qu'une seule et même nation qui occupait, sous le 72e parallèle, l'espace compris entre le 15e degré sud et le 4e degré nord.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais parfois aussi elle est de plusieurs jours, si le site abonde en salsepareille et qu'après avoir recueilli les racines de la plante, il faille les botteler, les transporter à bord et les arrimer de manière à ce qu'elles sèchent sans se moisir.

A ces deux causes de lenteur dans la navigation, nous en rattacherons une troisième, dont les amateurs de la bonne chère pourront apprécier la valeur.

D'habitude, les munitions de bouche des voyageurs se composent de farine de manioc plus ou moins grenue et de piràrocou plus ou moins salé. Cette nourriture, très-estimable lorsqu'on n'en a pas d'autre, devient souverainement fastidieuse à la vue des aliments choisis et variés que la nature, en généreuse hôtesse, offre gratis à qui veut en goûter. Dans les eaux foisonnent les lamantins, les tambakés et les tortues. Dans les bois gloussent et cacabent les hoccos, les pauxis et les inambus. Comment résister à la tentation de faire un court-bouillon des uns, un salmis des autres lorsqu'on est maître de son temps et qu'on a sous la main avec des hameçons, des harpons et des sarbacanes, une marmite, un pot de graisse et des oignons? Disons vite qu'on y succombe; puis, comme en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte, une fois la glace rompue, les voyageurs prennent l'habitude de chasser et de pêcher chaque matin, pour varier le menu des repas.



Embouchure de la rivière Jutahy (eau noire).

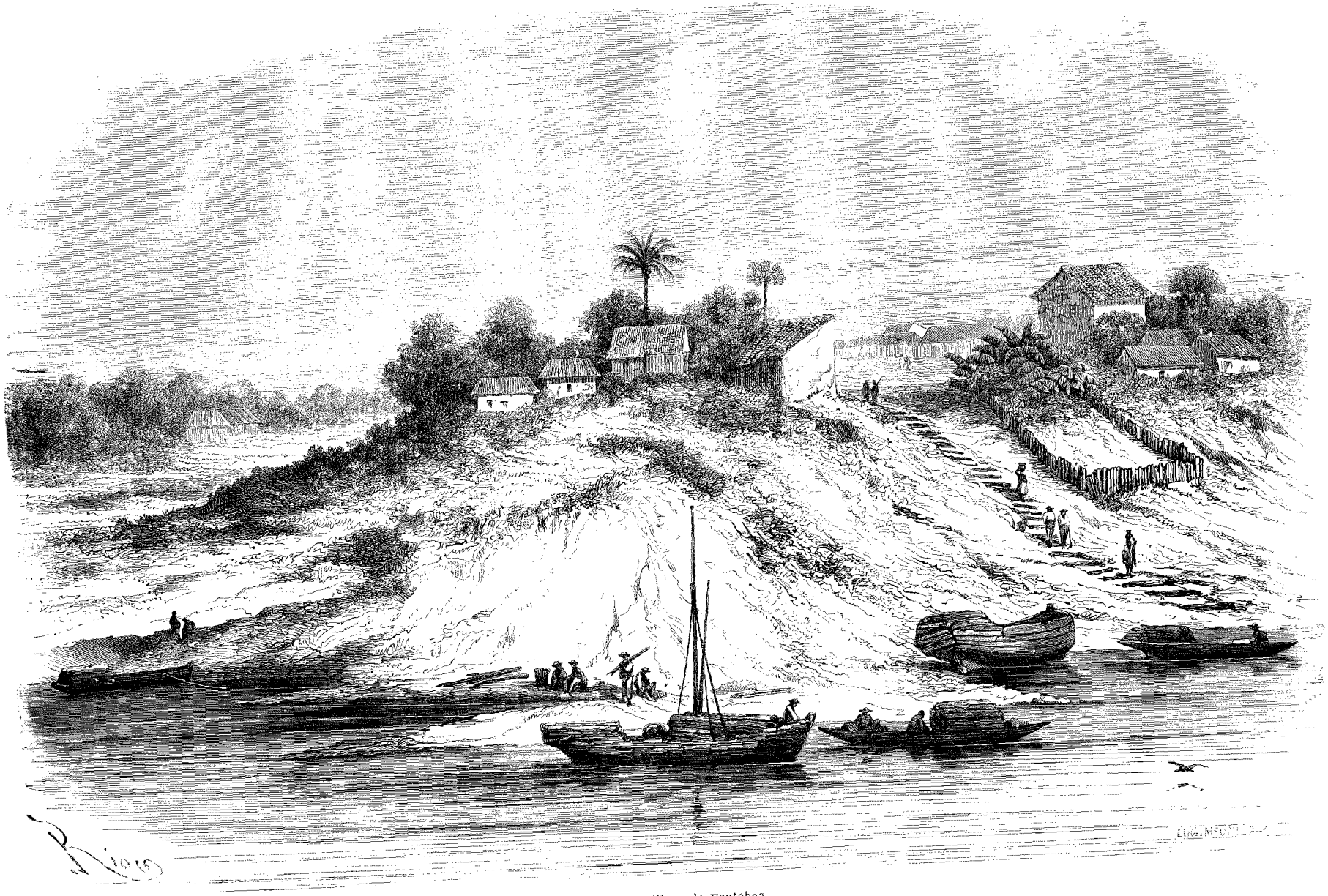
Chaque matin aussi, ils vont battre les bois pour y trouver des palmiers *assahys* et préparer avec leurs drupes ce vin violet, fade au goût, épais à la langue et cher à tout Brésilien.

Partagé entre les haltes, les travaux, les plaisirs que nous venons de signaler, le temps fuit à tire-d'aile. Cinq mois sont tôt passés, et les voyageurs qu'on pouvait croire à mille lieues de l'Amazone, n'en sont guère à plus de cent lieues.

Nous avons dit la façon nonchalante de voyager des coupeurs de salsepareille ; maintenant supposons à ces braves gens l'intention d'aller droit au but et d'employer utilement le temps ; le trajet journalier qu'ils pourront faire d'un soleil à l'autre ne dépassera pas trois lieues, moyenne adoptée pour une navigation à contre-courant sur les rivières du pays. Or, cent cinquante-sept jours de voyage — les trente-six jours de descente du Jurua étant à défalquer — ces cent cinquante-sept jours, à raison de trois lieues par jour, donnent un total de quatre cent soixante et onze lieues dont nous avons à retrancher un tiers pour les courbes de la rivière. Du lit de l'Amazone à l'endroit qu'ont atteint les navigateurs, la distance réelle ne sera donc plus que de cent-cinquante-sept lieues, soit environ huit degrés.

Pour peu qu'on daigne appliquer notre délinéation fictive du cours du Jurua à l'échelle d'une carte de cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du village de Fonteboa.

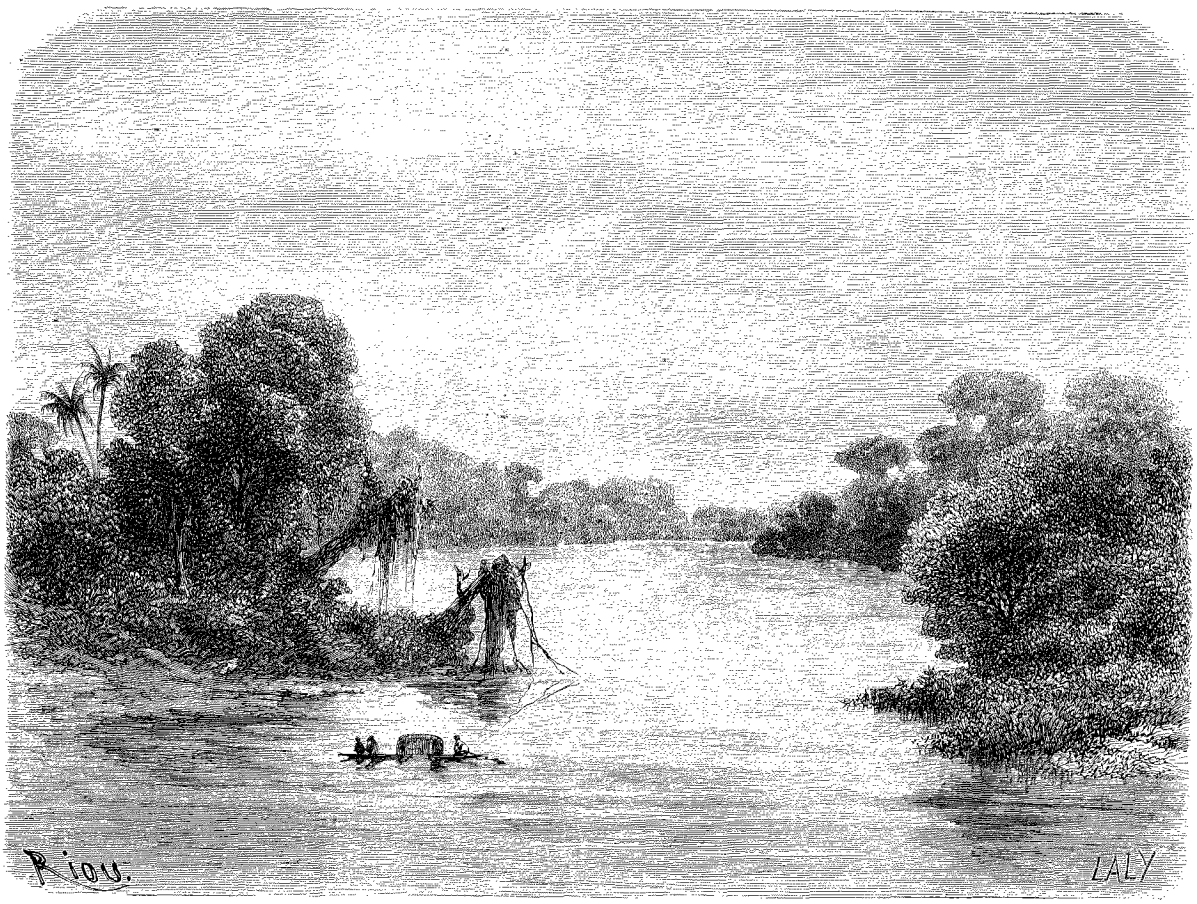
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Amérique, — la carte à grands points de Brué-Dufour nous paraît la moins incorrecte, — on se convaincra d'un coup d'œil que les sources du Jurua ne peuvent se trouver dans le voisinage de la cité de Cuzco, ni jaillir du versant des Andes Centrales, cette rivière après sa jonction avec le Trahuaca, aux environs du 10me degré, changeant brusquement de direction et passant du sud à l'ouest.

Donc, jusqu'à plus ample informé, nous placerons les sources du Jurua sur le versant nord de la Sierra de Ticumbinia, rameau oriental des Andes d'Avisca, près de l'endroit où s'achèvent les cascades-rapides du Santa Ana Ucayali et où commence la région plane habitée par les Antis, les Chontaquiros et les survivants de la nation Pano.

Quant aux rivières Trahuaca et Puyaü, nous fixerons le lieu de leur naissance entre le versant oriental des Andes de Tono y Avisca et leur ramification de Piñipiñi.

Dans les Indiens vêtus de sacs, porteurs de colliers et de pièces de cuivre, dont les pirogues, au dire des Catukinos, passent du Paro dans le Jurua, au moyen des igarapés, des canaux et des lacs dont cette partie du pays est couverte, nous verrons des Antis ou des Chontaquiros, seuls individus en position d'effectuer de pareils voyages, les Conibos, les Sipibos, les Schetibos



Embouchure de la rivière Jurua.

de la Plaine du Sacrement, étant trop éloignés des sources du Jurua, et les représentants des castes indigènes échelonnées dans l'intérieur, entre le 9me degré et le 15me, c'est-à-dire de la limite du territoire des Antis et des Chontaquiros aux vallées d'Apolobamba, ces représentants n'ayant pour vêtement que leur seul épiderme et ne possédant ni canots, ni pirogues, comme en témoigne leur habitude de passer à la nage les rivières et les ruisseaux[1].

A la version des Indiens Catukinos si nous joignons celle des Canamaris du Puyaü au sujet de fermiers espagnols établis dans le voisinage des sources de cette rivière, nous verrons dans ces prétendus Espagnols des cholos et des métis Péruviens, cultivateurs de coca et de patates douces, comme il s'en trouve dans toutes les vallées de l'est, sur la limite qui sépare la civilisation de la barbarie.

Devant ce tracé idéal d'une rivière encore inexplorée par les voyageurs officiels, plus d'un cartographe jettera les hauts cris et regrettera de ne pouvoir nous prendre aux coiffes. Mais nous le laisserons crier, et jusqu'à ce que la cartographie dont il est le représentant ait acquis des notions précises sur les sources du Jurua, il

1. Pour des détails à cet égard, voir notre étude sur les vallées orientales du Pérou : *Une expédition malheureuse*. Paris, Hachette, 1861.

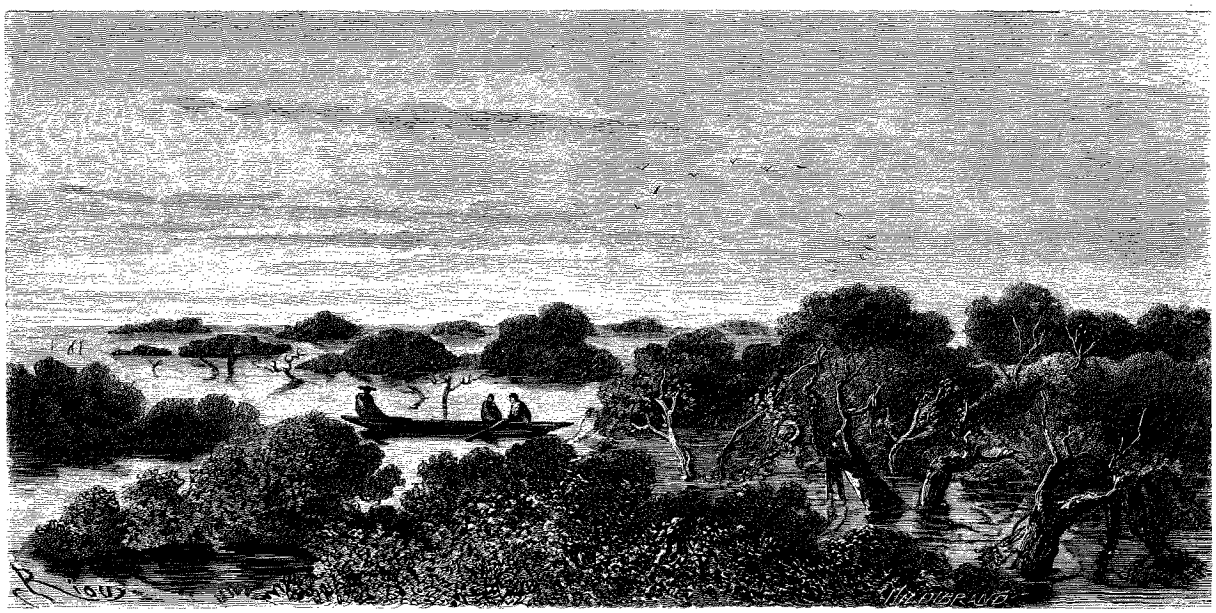
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous permettra d'exposer en public, et faute de mieux, un système hydrographique qui a l'avantage de rallier nos études de dix années aux indications orales des explorateurs brésiliens.

Pour clore convenablement cette dissertation sur la rivière Jurua que d'aucuns pourront trouver soporifique, mais que nous avons jugée nécessaire, nous ajouterons qu'à la nation encore nombreuse des Catukinos qui peuple la rive droite du Trahuaca et s'étend à travers terres jusqu'à la rive gauche du Purus, se rattachent quatre autres nations ou plutôt quatre groupes, établis sur les bords du Jurua, à partir de sa jonction avec le Trahuaca, jusqu'à son embouchure sur l'Amazone. Ce sont d'abord les Indiens Nahuas qui habitent au confluent du Trahuaca et du Jurua, et sur le compte desquels les riverains du fleuve se taisent ou ne savent rien; puis les Culinos, les Arahuas, issus des Marahuas, et les Catahuichis. Ces quatre groupes réunis, paraissent former à peine un total de six cents individus.

Cinq heures après notre sortie du Jurua, et comme nous rangions de près la rive gauche de l'Amazone, nous vîmes s'ouvrir devant nous la bouche d'un canal large de trente mètres. Ce canal, alimenté par l'eau du fleuve, comme celui de l'Ahuaty-Parana que nous avions relevé précédemment sur la même rive, au sortir de la rivière Tunantins, ce canal dont le courant montait du sud au nord, au lieu de descendre du nord au sud, était celui de l'Arênapo — jadis *Uarênapu* — que la Condamine en 1744, Spix et Martius en 1818, Lister Maw en 1820 et Smith et Lowe en 1834, avaient pris pour une des bouches de la rivière Japura.

Après avoir examiné la chose à mon aise et m'être promis d'explorer l'entrée du Japura, afin d'en finir une fois pour toutes avec une erreur accréditée chez nous



Gapo ou forêt noyée.

depuis plus d'un siècle, je fis mettre le cap sur la rive droite, où les deux lacs Preguiça et Copaca réclamaient ma présence.

Ces lacs, grandes nappes d'eau noire de deux lieues et demie à trois lieues de tour, sont de figure assez irrégulière; d'épaisses verdures, qui les bordent, assombrissent encore leur physionomie. Un examen de vingt minutes fut plus que suffisant pour les graver dans mon esprit. Nous rentrâmes dans l'Amazone et nous continuâmes d'en suivre le courant.

Vers le soir, et comme nous cherchions des yeux un endroit convenable pour bivaquer, le fleuve en crue ayant recouvert la plupart de ses rives basses, nous aperçûmes un canot de pêcheur qui se dirigeait vers les arbres noyés de la rive droite; ce fut pour nous un trait de lumière. Ce pêcheur, entrant dans le *gapo*[1] au coucher du soleil, ne pouvait, à coup sûr, que regagner son gîte, et ce gîte, nous résolûmes de le partager avec lui; pour ce faire nous nous mîmes à sa poursuite. Le pêcheur qui devina notre intention, accéléra le mouvement de sa pagaye; mais notre barque disposait de trois hommes et l'issue de la lutte ne fut pas douteuse; bientôt nous naviguâmes bord à bord. Pendant que mes gens réclamaient en vainqueurs le couvert et le vivre et que le vaincu leur promettait le tout pour une nuit, mais non sans faire la grimace, je regardais le site fantastiquement éclairé par un crépuscule verdâtre que les approches de la nuit allaient assombrissant. Nous voguions en pleine forêt; rien de plus étrange que cette coupole de feuillages supportée par des troncs d'arbres submergés, entre lesquels nos canots louvoyaient avec l'allure sinueuse de couleuvres qui rampent. A mesure que le jour déclinait, l'intérieur du gapo s'emplissait d'étranges murmures; des vols d'anis

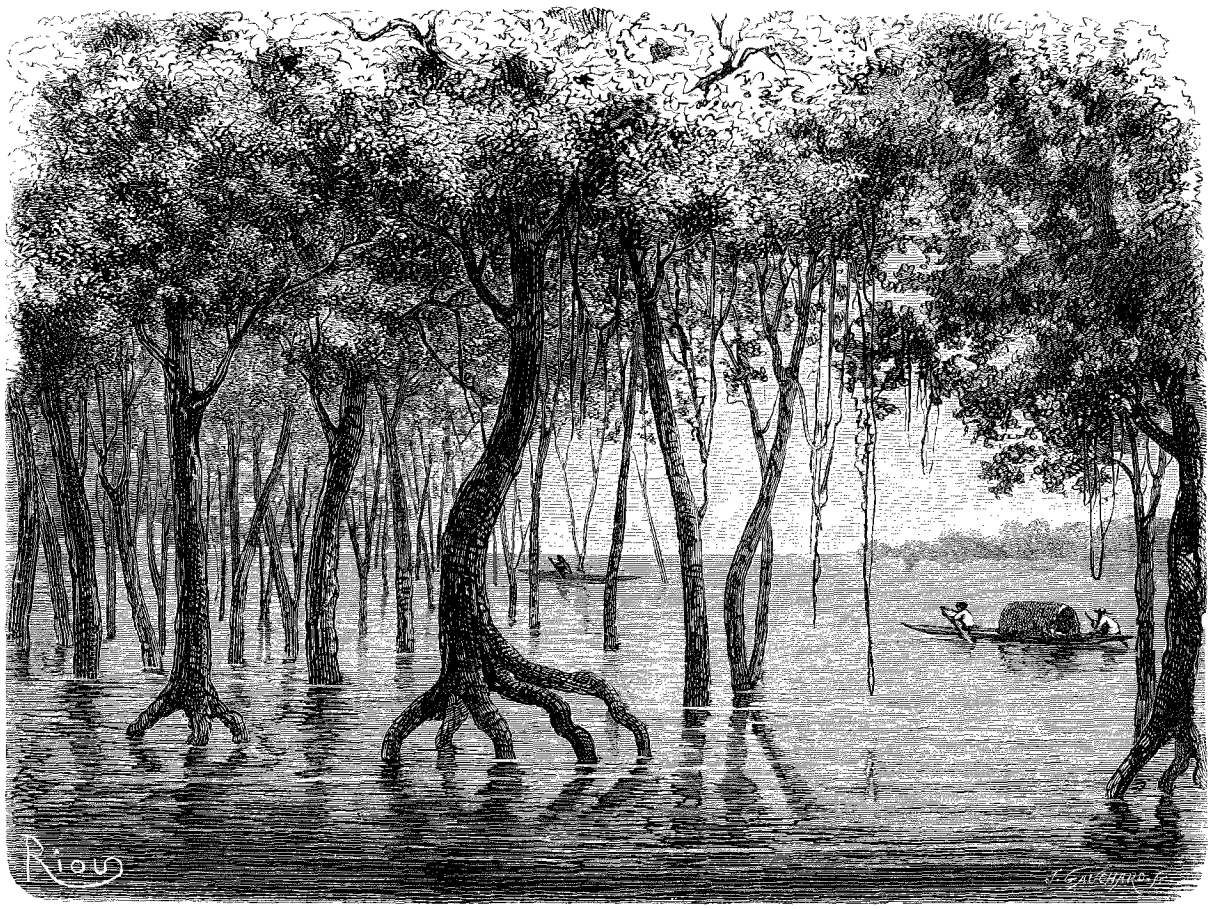
1. C'est le nom que donnent aux forêts submergées par les crues de l'Amazone les riverains de ce fleuve.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

effarouchés par notre approche, s'allaient blottir dans l'épaisseur des massifs; des hérons gris et blancs, des ibis et des savacus fuyaient devant nos barques; les singes glapissaient en chœur, les psyttacules croassaient en battant des ailes, et d'énormes chauves-souris, décrivant au-dessus de nos têtes des angles brisés, poussaient la familiarité jusqu'à nous frôler le visage.

Après dix minutes de cette navigation dans les ténèbres, nous abordâmes au pied d'un monticule entouré d'un ruisseau d'eau noire. Une maisonnette avec auvent, communs et jardinet, couronnait son sommet. Trois déserteurs brésiliens s'étaient réfugiés en ce lieu, avaient bâti cette demeure et y vivaient heureux en compagnie de femmes brunes et camardes. Quel conseil de guerre se fût avisé de les aller chercher au milieu de cette forêt vierge et noyée! Nous partageâmes leur souper et dormîmes un peu pêle-mêle avec eux.

Le lendemain, au moment du départ, nos hôtes ayant appris par mes rameurs que je devais toucher barres à Ega, me prièrent de ne pas découvrir au commandant de cette ville le lieu de leur retraite; à cette prière, ils joignirent le don de quelques ananas cueillis dans leur jardin. Je promis à ces braves gens d'être muet comme un sépulcre, et pendant quelques années je tins ma promesse; aujourd'hui que leur délit est oublié ou qu'il échappe aux lois par la prescription, je puis sans



Chasse d'une pirogue dans le Gapo.

danger pour mes anciens hôtes, apprendre au public qu'ils se nommaient João Vieira, Francisco Pires et Antonio Freire, et que le site dont ils avaient fait choix et que ma carte du fleuve est seule à reproduire, avait nom igarapé Jatahua.

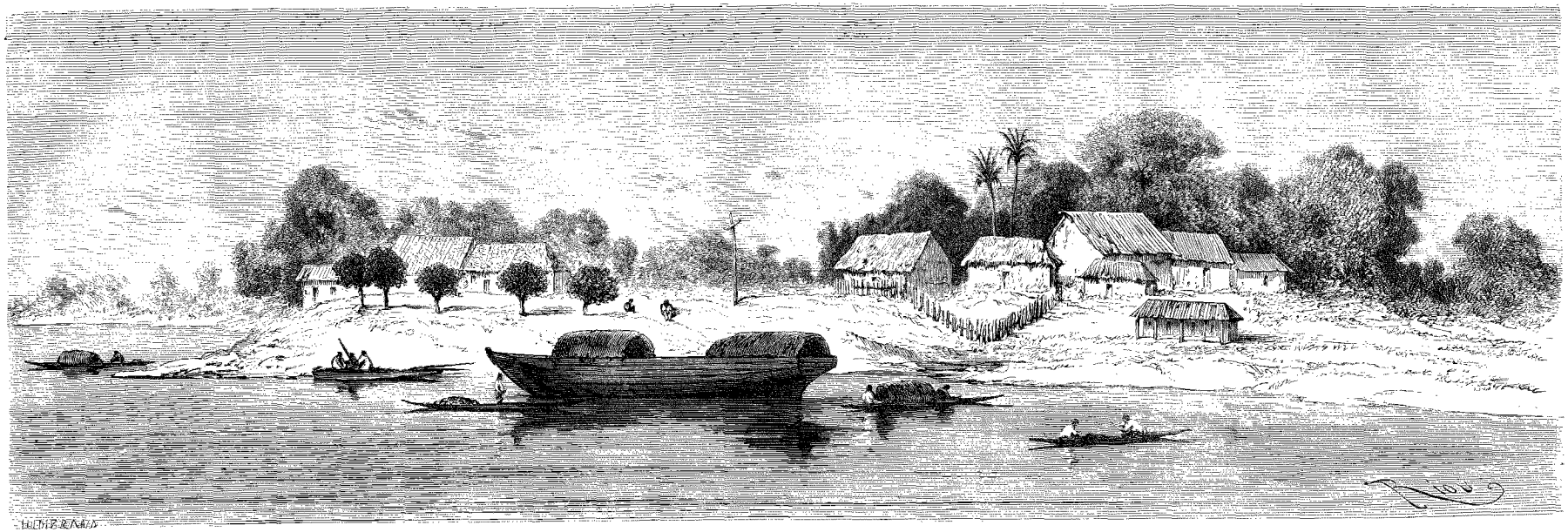
A trois lieues de cet igarapé, nous relevâmes *Paruari-Tapera*, une mission d'Indiens Umaüas fondée au dix-septième siècle par les carmes du Brésil. En 1709, un parti de jésuites espagnols qui racolaient des indigènes le long du fleuve pour leurs établissements du Pérou, s'abattirent sur Paruari, firent prisonniers tous ses néophytes et changèrent plus tard leur nom d'Umaüas en celui d'Omaguas.

Pour repeupler leur mission déserte, les carmes recoururent à des castes voisines. Paruari eut des Indiens Yuris de la rivière Iça, des Catahuichis du Jurua, des Marahuas du Jutahy, des Uayupès de la rivière Teffé et quelques autres dont le nom nous échappe.

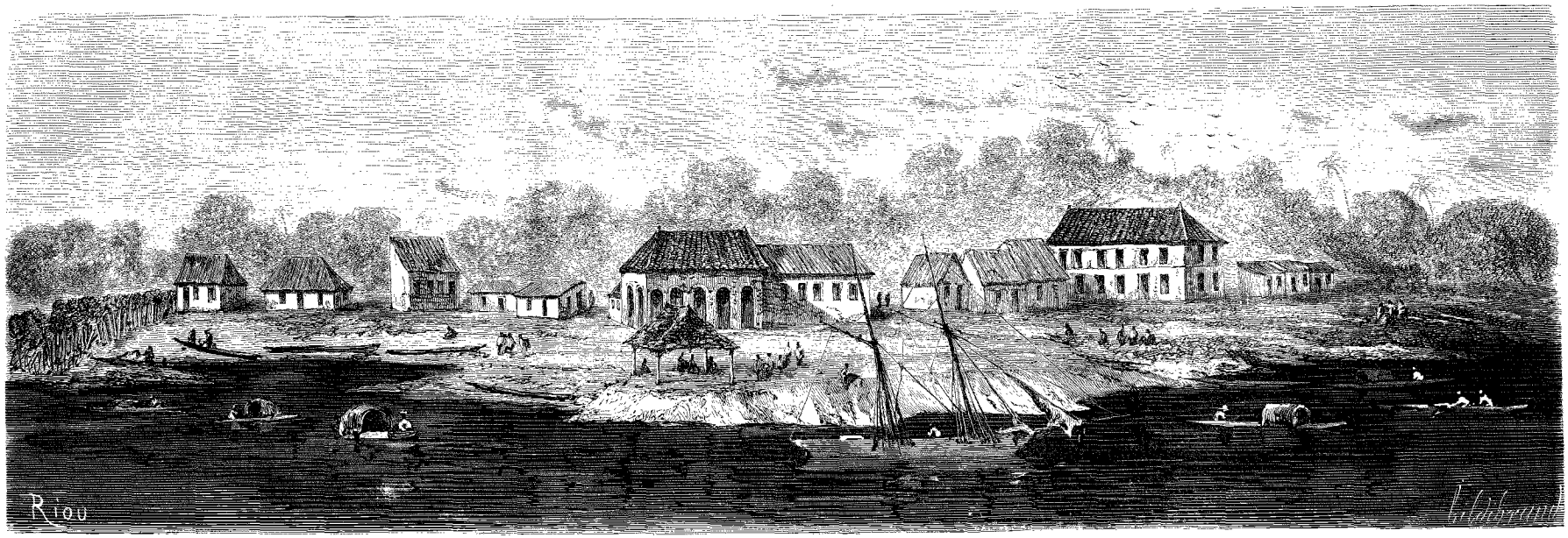
Une petite vérole des plus malignes s'étant abattue sur la nouvelle mission, le site qu'elle occupait fut abandonné par les missionnaires, qui remontèrent le lac-rivière Uraüa, prirent à travers bois et s'introduisant dans le lac d'Ega, fondèrent sur sa rive ouest le village de Nogueira qu'on y voit encore.

Rien aujourd'hui ne rappelle à Paruari-Tapera le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du hameau de Caysara (eau noire).



Vue de la ville d'Ega ou Teffé (eau noire).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

séjour de l'homme. Sur l'emplacement du village-mission, s'élève un bois de palmiers pupuñas (*latania*), dont j'attribuai l'existence en ce lieu au goût décidé des sauvages et des civilisés pour les drupes de ces palmiers et à l'habitude qu'ont les ménagères du pays, privées de la ressource des tombereaux de l'édilité que nous possédons en Europe, d'amonceler autour de leurs demeures les épluchures et les débris de leur cuisine, que la chaleur et l'humidité combinées, décomposent rapidement.

Vers la fin de la journée, nous abordions à Cayçara, village situé à l'entrée de ce lac-rivière Uraüa, que les carmes du Brésil avaient remonté pour atteindre le lac d'Ega et y fonder la mission de Nogueira. Quatre heures de marche par des sentiers sous bois connus des indigènes, séparent ces deux points.

Le nom primitif de Cayçara était Alvaraës. Au dix-septième siècle, les Portugais de l'Amazone qui avaient établi en ce lieu le dépôt, l'entrepôt ou le magasin général, — ce qu'on voudra, — des castes indigènes qu'ils tiraient de l'intérieur du pays pour en faire des esclaves ou des néophytes, ces Portugais et leurs descendants substituèrent au nom d'Alvaraës celui de Cayçara, qui dans l'idiome Tupi signifie *étable* ou *basse-cour*. Dans ce Cayçara, en effet, les Peaux-Rouges parqués sans distinction de caste, d'âge et de sexe, attendaient, en mourant comme mouches, qu'on eût statué sur leur sort.

L'Alvaraës d'aujourd'hui, ou plutôt Cayçara, pour l'appeler par le nom qu'on lui donne, est un hameau coquet dont les neuf maisons blanches, la croix couleur sang de bœuf et l'allée d'orangers se reflètent gracieusement dans l'eau noire et figée de la rivière Uraüa. De lourdes égariteas à l'ancre devant les talus, révèlent les habitudes commerciales des habitants de ce hameau, les plus rudes coupeurs de smilax et les meilleures gens que nous ayons connus.

Trois lieues séparent Cayçara du lac d'Ega-Teffé, dont la configuration, comme on en peut juger par le tracé de notre carte, est assez bizarre. Cinq rivières concourent à sa formation; la plus considérable est celle de Teffé qui vient du sud-ouest et dont le cours est peu sinueux. Après huit à dix jours de navigation à contre-courant, le rapprochement de ses rives et le peu de profondeur de son lit, en interdisent la navigation aux égariteas, ces lourdes gabares à figure de hannetons ; seules les montarias et les pirogues peuvent le remonter pendant dix jours encore. Or, vingt jours de navigation d'aval en amont, donnent à peine une longitude de trois degrés, au delà de laquelle le Teffé n'est plus qu'un ruisseau vulgaire qui coule sans bruit sous le couvert des bois. Un de ses avantages naturels est de communiquer par deux canaux du Parana-Parapitinga avec la grande rivière Jurua.

La première fondation d'une mission sur le lac de Teffé remonte au commencement du dix-septième siècle. En 1620, les carmes portugais y catéchisaient déjà les Indiens Muras, ces Uscoques de l'Amazone établis autour du Teffé et sur les bords des affluents voisins. En 1759, le commandant Joaquim de Mello da Povoas fait de la mission carmélite du Teffé une ville à laquelle il donne le nom d'Ega; des Portugais, des métis brésiliens et les descendants des Muras chrétiens, composent sa population, à laquelle on adjoint des Indiens Yuris de la rivière Iça, des Sorimaos du Haut-Amazone, des Yanumas du Japura et des Catahuichis du Jurua. Une invasion à main armée des jésuites espagnols et les prétentions qu'à tort ou à raison ils élèvent sur la ville naissante, troublent pendant quelque temps la quiétude de ses habitants. Des commissaires portugais et espagnols la choisissent pour lieu de conférence, et y débattent à grand bruit les droits respectifs de leurs gouvernements, au sujet des limites territoriales du Pérou et du Brésil que le Portugal a fixées du côté de l'ouest à la rive droite du Javari, et que l'Espagne veut reculer à l'est jusqu'au lac de Teffé. Après bien des pourparlers diplomatiques entre les deux puissances et quelques horions échangés comme arguments *ad hominem* par leurs représentants, l'Espagne est forcée de renoncer à ses prétentions, et la ville d'Ega est définitivement acquise au Portugal. Tel est, en quelques lignes, l'historique de la cité fondée par Joaquim de Mello da Povoas.

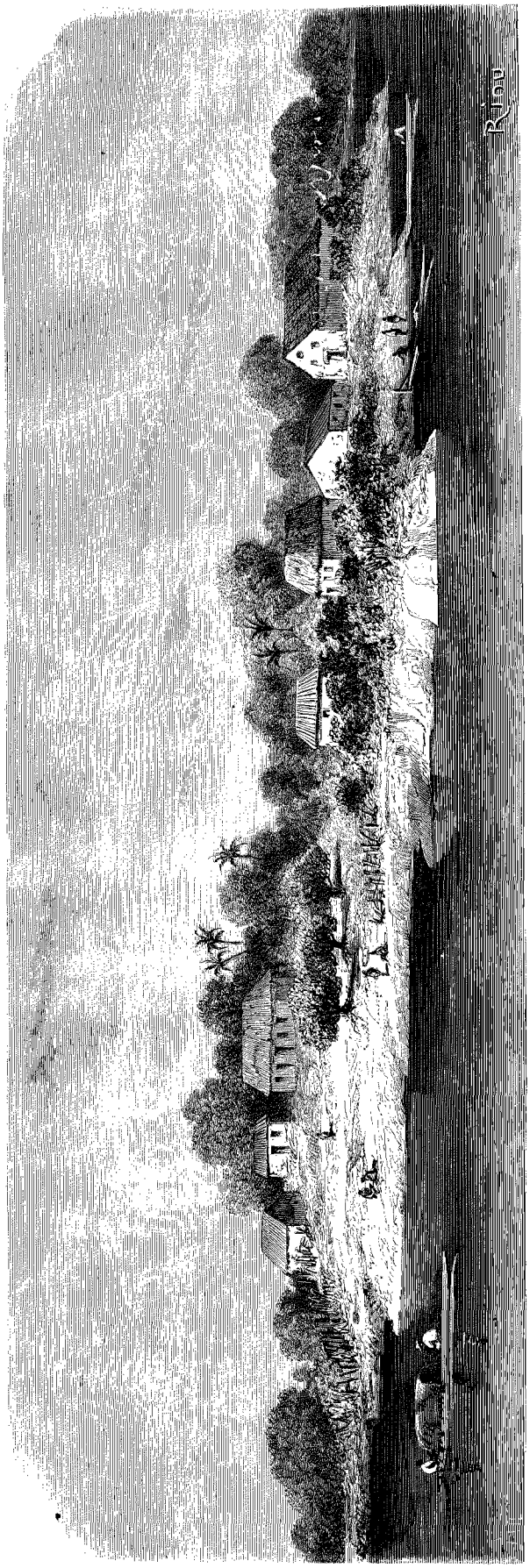
La ville actuelle compte une soixantaine de maisons édifiées en regard du lac sur une ligne droite. Cette ligne est accidentée çà et là par des angles rentrants que quelques voyageurs désireux de plaire au Brésil ont qualifiés de rues, mais qui ne sont en réalité que des trompe-l'œil. Par suite de l'inégalité du terrain, les premières maisons d'Ega, du côté du nord, dépassent à peine le niveau du lac, tandis que les dernières, du côté du sud, le dominent d'une hauteur de quelques mètres.

La plupart de ces demeures sont en pisé, blanchies au lait de chaux et couvertes en chaume; quelques-unes sont construites en pans de bois et en moellons, coiffées de tuiles rouges, et, sur leurs façades blanches, étalent des portes et des volets peints en vert d'épinard ou en bleu de roi. Une d'elles, ô splendeur ! a son rez-de-chaussée surmonté d'un étage. A ceux de nos lecteurs que ce luxe architectural pourrait déconcerter, disons bien vite que Ega-Teffé n'est point une cité vulgaire. Ega renferme dans son sein, avec quinze cents habitants, un chiffre respectable d'autorités constituées. Elle a un commandant militaire, un major de police, une milice et des miliciens, un juge de paix et un suppléant de ce juge de paix, — *sub-delegado*, — un juge de droit, un juge de lettres et quelques autres justiciers dont les qualités ou les attributions nous échappent. Ega possède, en outre, un instituteur primaire, homme d'esprit subtil que la nature a fait un peu bossu, mais que les trente mille reis qui lui sont alloués annuellement par l'État, consolent de la déviation de sa colonne vertébrale. L'église d'Ega, long bâtiment carré à toit de chaume, est desservie par un très-jeune prêtre, qui, après avoir habité la ville, a transporté ses pénates à Nogueira, sur la rive opposée, sous le double prétexte que l'air y était

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus salubre et la critique moins maligne. Chaque dimanche, de neuf heures à dix, une embarcation, partie de Nogueira, traverse le lac et vient déposer sur la plage d'Ega le jeune curé, qui dit une messe, bénit ses ouailles, déjeune à la hâte chez une connaissance et repart ensuite.

Nous sommes à peu près certain d'avoir vu et entretenu la portion masculine et noble de la population d'Ega; mais nous n'en pouvons dire autant de la partie féminine. Un œil brillant dans l'ombre, le frôlement d'une jupe empesée derrière quelque porte, un petit rire malicieux, un chuchotement étouffé, voilà, durant six jours de visite chez les notables, les seuls renseignements que nous avions pu recueillir sur un sexe aimable et curieux. Heureusement le septième jour était un dimanche, et, posté devant la chapelle, à l'heure de la messe, il nous fut donné d'assister au défilé général de la population féminine d'Ega, divisée, comme partout ailleurs, en trois catégories. Les jeunes filles, les jeunes femmes et les douairières. Plusieurs de ces dames se disposaient à communier, et, selon l'usage du pays, étaient enveloppées d'un voile de mousseline épaisse qui cachait à la fois leur taille et leur visage. Dans le nombre des femmes qui ne communiaient pas, nous en remarquâmes de très-jolies. Si leur façon toute amazonienne de porter les modes françaises choqua notre goût parisien, en revanche, leur pâleur blonde, leurs grands yeux de velours et leur chevelure noire à reflets bleuâtres, nous parurent valoir les quatorze vers d'un sonnet.



Vue du village de Nogueira (eau noire).

Cette halte artistique au seuil de la chapelle qui fournit à notre album deux ou trois portraits, faillit nous mettre à dos tous les hobereaux de la ville. Ces dignes messieurs, même en l'an de grâce où nous écrivons, n'admettent pas plus que des Grecs anciens ou des Turcs modernes, qu'un regard étranger puisse se fixer sur leurs femmes.

Le voyageur qui s'arrête à Ega, sur la rive droite du lac, ne peut dispenser de visiter Nogueira, situé sur sa rive gauche. Cette traversée, qui prend à peine une heure, est charmante par un temps calme, mais assez dangereuse lorsqu'on est surpris par un coup de vent. Le lac, qui n'a guère que quatre à six brasses de fond, s'enfle, clapote, roule sur lui-même, et ses lames, courtes et dures, ont bientôt empli une embarcation.

Du village de Nogueira, fondé par les carmes, en remplacement de Paruari, cette mission d'Indiens Umaüas dont nous avons parlé plus haut, il n'est resté que quelques oliviers tortus et crevassés qui végètent tristement sur le talus sablonneux de la rive. Le Nogueira actuel se compose de neuf maisonnettes, bâties en pisé, couvertes en palmes et assez espacées pour que leurs habitants ne puissent s'épier entre eux.

L'accueil gracieux du curé d'Ega me retint trois jours à Nogueira. Bien que logé dans la maison du jeune prêtre, où son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aïeule, sa mère et ses deux sœurs vivaient avec lui, je ne pus voir les silhouettes de ces dames. Comme dédommagement, je les entendis rire et chuchoter entre deux portes, et quelques mots, que je saisis au vol, m'apprirent qu'elles prenaient un signalement détaillé de mon individu.

L'emploi de notre temps, durant ces trois jours, fut réparti entre des promenades en bateau, des excursions dans les bois, des parties de pêche sur le lac et des causeries. Élevé dans un séminaire de Santa Maria de Belen do Para qu'il avait quitté pour prendre possession de sa cure, les souvenirs de mon hôte, encore tout parfumés de l'indéfinissable odeur de la salle d'études, me reportèrent au temps heureux de la jeunesse et des pensums. Pour mon pauvre esprit, las de découvertes et de jargons étranges, ce fut chose douce et riante à la fois, qu'un échange d'idées avec le jeune prêtre, dont les questions sur nos us et coutumes d'Europe avaient je ne sais quoi d'enfantin et de véritablement primitif. Le soir, nous nous rendions au bord du

La maison du Gapo.

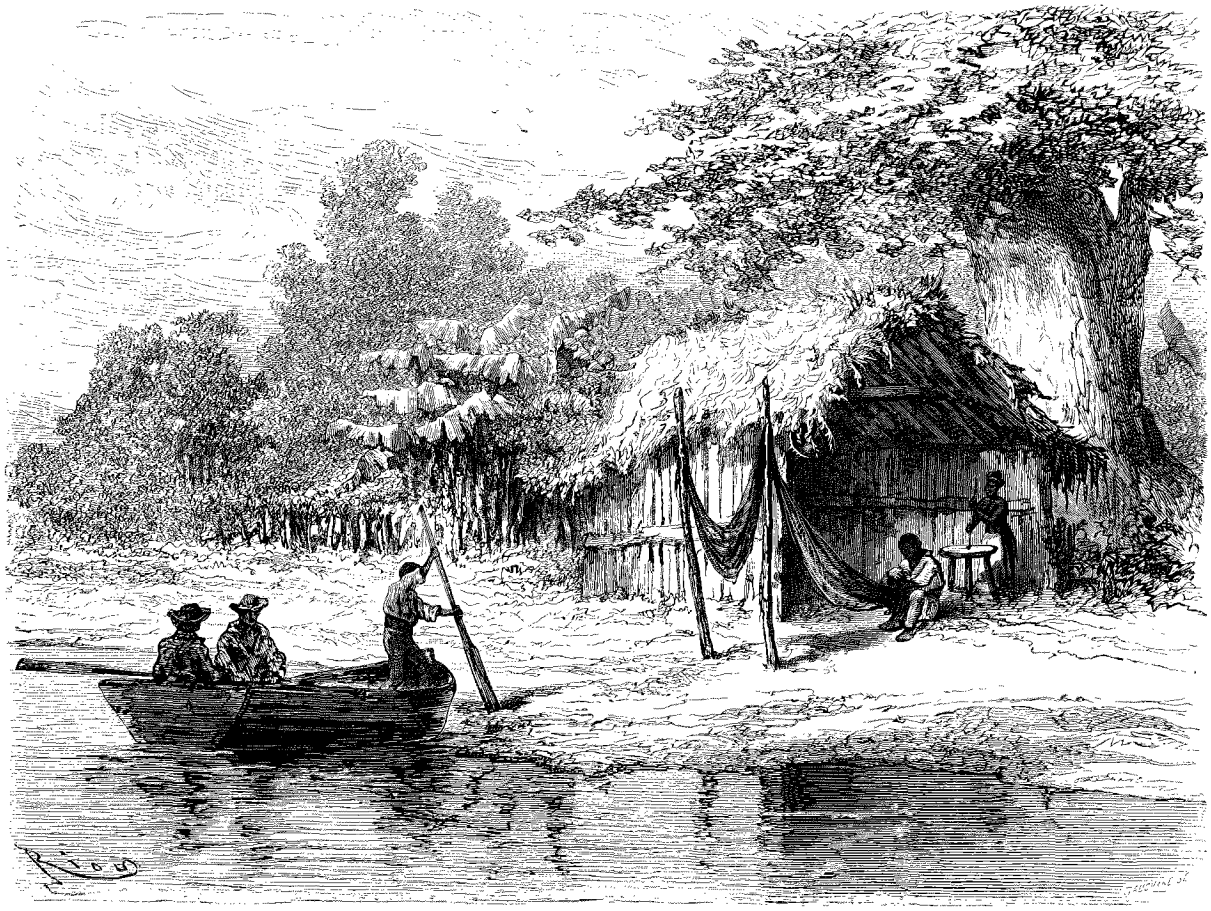
lac, et, le dos appuyé au tronc des oliviers, contemporains des premiers Carmes, nous traitions de littérature sacrée et profane, des Pères de l'Église et des poëtes portugais, tout en regardant les étoiles trembler dans l'eau et aspirant les senteurs diverses que la brise apportait des forêts voisines.

Quinze jours passés à Ega m'avaient suffi et au delà pour connaître la ville et ses environs. Le seizième jour, je réunis herbiers, dessins et paperasses, et me préparai au départ. Comme j'avais l'intention d'aller pousser une reconnaissance dans le Japura, j'adjoignis à l'équipage de ma montaria un Tapuya chrétien, qui connaissait tous les canaux, lacs et igarapés confluant avec l'embouchure de la grande rivière et devait m'aider à les relever un à un. Six mètres de cotonnade bleue, deux couteaux de table et la moitié d'une carotte de tabac étaient le prix que João le Mirahña avait mis à ses services, dussent-ils durer tout un mois.

Paul Marcoy.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



San Mathias-Tapera.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEN DO PARA (suite).

Le voyageur entreprend de démêler un écheveau hydrographique emmêlé par La Condamine et y réussit. — L'Ahuaty-Parana. — De la rivière Japura et de ses indigènes. — Umaüas-Mesayas et Mirañhas. — Vendetta d'anthropophages. — Recette pour engraisser un homme avant de le manger au court-bouillon. — Chasse aux Indiens Mirañhas. — Système des canaux et des lacs de la rivière Japura. — Nations disparues ou sur le point de disparaître. — Des Indiens Muras et de leurs usages. — Effet de lune sur le lac Juteca. — Le hameau de Tahua-Miri et ses maisons flottantes.

Sous la conduite de ce nouveau pilote, nous traversâmes l'Amazone et nous entrâmes dans la vaste baie de l'Uarênapu ou Arênapo, que les cartographes, sur la foi de La Condamine, ont considérée jusqu'à ce jour comme l'embouchure principale du Japura. Nous longeâmes sa rive droite en relevant les îles qui s'évasent à sa surface et les lacs d'eau noire qui échancrent ses bords. La nuit venue, nous fîmes halte sur une île du nom de Macupuri, d'où le lendemain nous

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193 et 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XV, p. 97 et la note 2, et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

partîmes de très-bonne heure. Le troisième jour de voyage, nous relevions à notre gauche le canal de l'Arênapo, qui donne son nom à la baie; le quatrième jour, nous laissions derrière nous deux îles oblongues qui barrent la véritable embouchure du Japura; enfin, le cinquième jour, nous touchions à l'entrée de l'Ahuaty-Parana — *rivière du maïs* — qui se dégorge dans le lit même du Japura, mêle son eau d'un jaune verdâtre à l'eau sombre de ce dernier et lui donne momentanément une couleur grisâtre.

L'Ahuaty, qu'on devrait appeler *furo* (canal) et non *parana* (rivière), puisqu'il n'est qu'un bras que l'Amazone étend à travers terres, l'Ahuaty prend naissance, comme on le sait, en deçà du village de Tunantins, où nous assistâmes à un coucher de soleil radieux et vîmes mourir dans la nuit un Indien nostalgique. Sa longueur est d'environ quarante-cinq lieues; sa plus grande largeur est de cinquante mètres; sa profondeur varie de deux brasses à six, et ses plages, très-basses du côté du Brésil, sont élevées de huit à douze pieds du côté de la limite équatoriale. Des zones de roseaux, de cécropias et de palmiers miritis, alternant avec des pans de forêts et des sables arides, composent la physionomie de ses rives. Son eau est moins trouble et son courant moins rapide que ceux de l'Amazone.

Ce qui distingue surtout l'Ahuaty des autres canaux, c'est qu'il a eu l'honneur de servir de borne-frontière aux possessions Hispano-Lusitaniennes. En 1783, un poteau de démarcation ou *Padrão*, comme disent les Portugais, était placé sur sa rive gauche. Ce poteau, haut de trente-deux pieds, devait servir à montrer aux passants l'endroit où s'achevaient les domaines brésiliens de Jean V, roi de Portugal, et où commençaient les domaines péruviens de Ferdinand VI, roi d'Espagne. Le Portugal avait eu le premier l'idée de la chose, comme l'attestait une longue inscription dans la langue de Camoëns, placée sur les quatre faces du padrão et accompagnée de la devise *Justitia et pax osculatæ sunt.*

Depuis nombre d'années, ce padrão a disparu avec tous ceux de son espèce placés sur les rives du Javari, de l'Aguarico, de l'Oyapock, du Madeira, etc. Les Indiens ont-ils transformé ce padrão en pirogue? les riverains en ont-ils fait la maîtresse poutre de leur logis? Nous ne savons. Peut-être est-il tombé dans l'Ahuaty, qui l'a porté au Japura, le Japura à l'Amazone, l'Amazone à la mer, abîme où sont allés s'engloutir tant de témoignages de la folie et de l'orgueil des nations.

Un souvenir gracieux que nous avons gardé de cet Ahuaty-Parana, ne tient pas, comme on pourrait l'imaginer, à l'étendue de son cours ou à la largeur de son lit, ou même à l'illustration historique de son passé. Non, ce qui l'a gravé dans notre esprit et qui nous revient à cette heure, c'est la découverte inespérée que nous fîmes à l'angle décrit par sa rive droite avec le cours du Japura, d'un énorme buisson de *Métrosideros* à demi submergé et dont les fleurs pareilles à des plumets pourpres saupoudrés d'or, pointaient par centaines au-dessus de l'eau. Ajourd'hui que l'élégante Myrtacée est naturalisée dans nos orangeries d'Europe, nous ne pouvons la voir sans nous reporter aussitôt en idée à l'endroit où l'Ahuaty et le Japura, le grand canal et la grande rivière opèrent leur jonction.

Satisfait de ma visite au Japura et certain désormais que les diverses bouches dont la science l'avait doté, se bornent à une seule et unique embouchure, j'allais descendre avec ses courants vers la baie de l'Arênapo et regagner le lit de l'Amazone, lorsque mon pilote Mirahña que cette excursion avait mis en goût de vagabondage, me parla de villages édifiés autrefois par les Portugais sur la rive gauche du Japura et qui se trouvaient précisément par notre travers. La tentation était au-dessus de mes forces : j'y succombai et fis mettre le cap à l'est pour couper la rivière au lieu de la descendre. Après une heure d'efforts et de fatigue, nous abordions sur cette rive, en deçà du canal Yahuacaca, qui porte au Japura les eaux noires du lac Amana et de ses affluents. Près de cet endroit, dans le sud, une large baie échancrait la rive. C'est là qu'en 1770, les Portugais avaient fondé un village du nom de San Mathias [1]. J'en cherchai vainement des traces. Sur l'emplacement qu'il avait occupé, s'élevait une maisonnette à toit de palmes, entourée de plants de manioc et de bananiers.

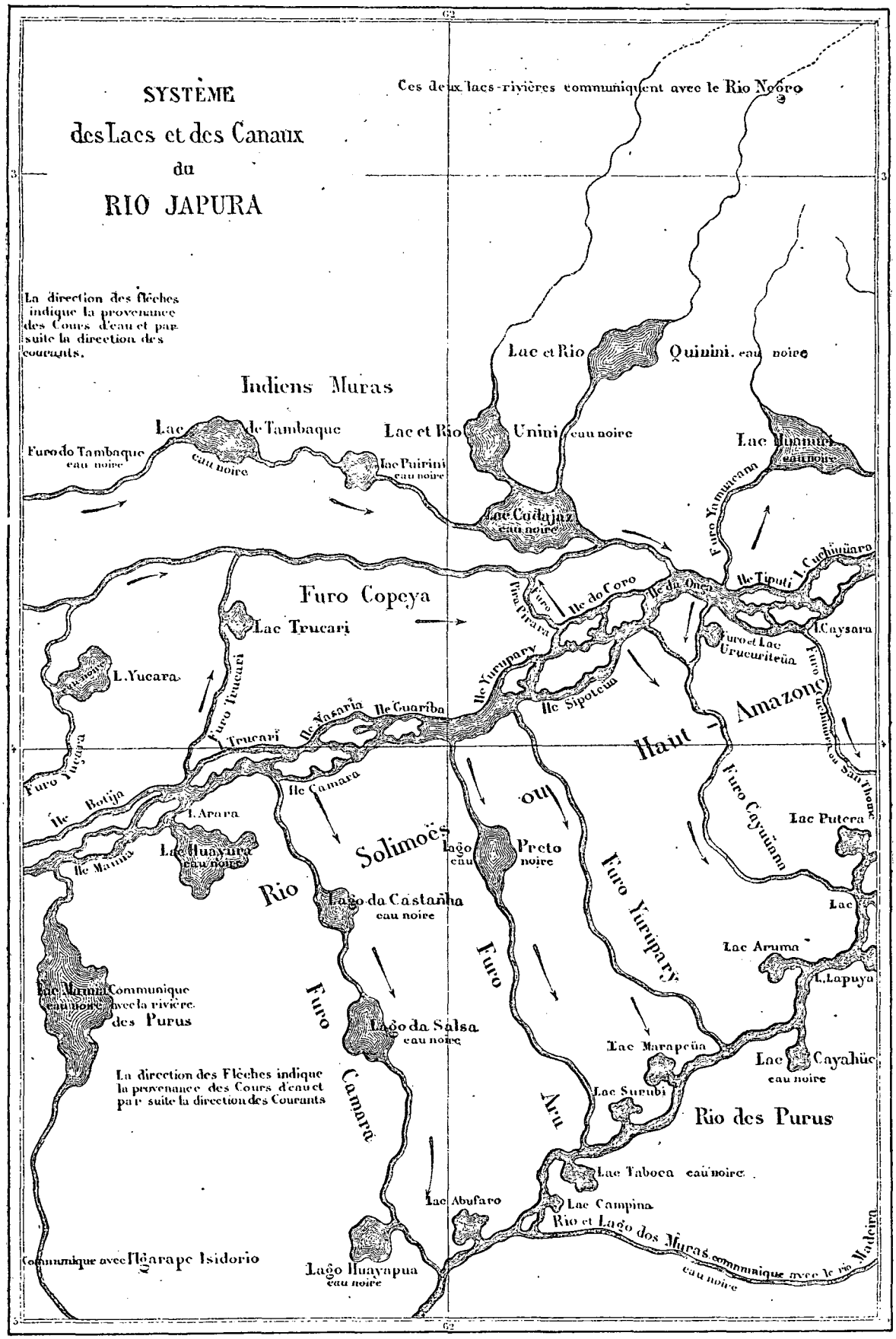
Deux vieillards bruns de peau, un homme et une femme, y vivaient conjugalement; notre arrivée interrompit le travail manuel auquel ils se livraient. L'homme suspendit à un clou le filet de cordelettes qu'il fabriquait; la femme cessa de racler sa panelle, large poêle sans queue, où cuisait en se desséchant, la farine de manioc destinée à l'alimentation du ménage. Au sourire cordial avec lequel les deux époux nous accueillirent, non moins qu'à leurs félicitations verbeuses en langue Tupi, je crus comprendre que nous étions les bienvenus chez eux.

Par l'intermédiaire de mon pilote Mirahña, je sus que ces vénérables Métis habitaient depuis trente et un ans cette solitude. Un Indien Tapuya absent pour le quart d'heure, les aidait à cultiver la plantation qui entourait leur logis et une propriété plus grande qu'ils possédaient dans l'intérieur de la forêt. Le produit de cette culture assurait non-seulement leur existence, mais leur procurait même une certaine aisance; les travaux d'intérieur et la préparation de la farine, étaient du ressort de la femme. Le maître et son serviteur bêchaient, semaient, récoltaient et allaient pêcher dans les lacs voisins. L'excédant des vivres était échangé par eux avec les habitants de Cayçara ou d'Ega, contre du sel, des cotonnades du poison de chasse et des engins de pêche.

Le Tapuya que nos hôtes semblaient considérer comme un ami plutôt que comme un serviteur, parut au coucher du soleil. Il revenait de la plantation et en rapportait une hottée de fruits et de racines. En le voyant, point

1. San Antonio, autre village édifié par les Portugais à l'entrée du Japura, était situé à dix lieues nord de San Mathias et sur la même rive. Les villages de San Joaquim de Coërunas et de São Joao do Principe, leur succédaient, en remontant vers la frontière espagnole. Tous ces villages ont disparu depuis longtemps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

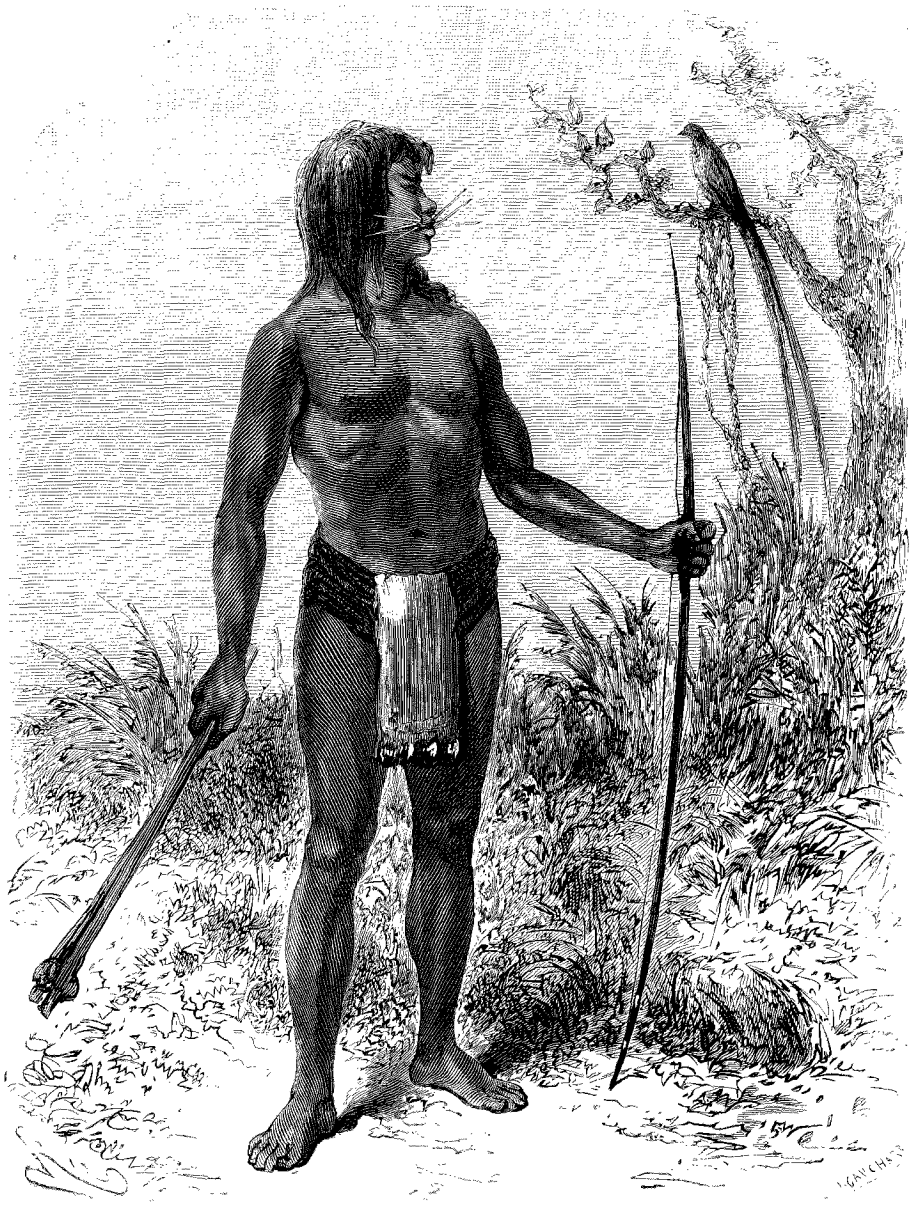


Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte nº 15.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne fut besoin de lui demander à quelle caste il appartenait; à son masque large et arrondi, à ses petits yeux bridés par les coins, à l'ampleur et à la carrure de ses mâchoires, j'avais reconnu le type Umaüa. Je n'eus d'ailleurs qu'à comparer les traits de l'homme avec les têtes d'Omaguas que je gardais dans mes cartons, pour être tout à fait fixé sur la nationalité du sujet.

Le soir venu, après le souper et une ration de tafia que je délivrai à la ronde et qu'on trouva d'excellent goût comme politesse et comme boisson, les langues de nos hôtes se délièrent; chacun eut à cœur de répondre aux diverses questions que je lui adressai. Ces questions eurent trait à la rivière Japura et aux tribus qui peuplaient autrefois ou qui peuplent encore ses rives. La conquête portugaise avait passé sur elles comme un typhus. Sur trente nations qu'on y comptait au milieu

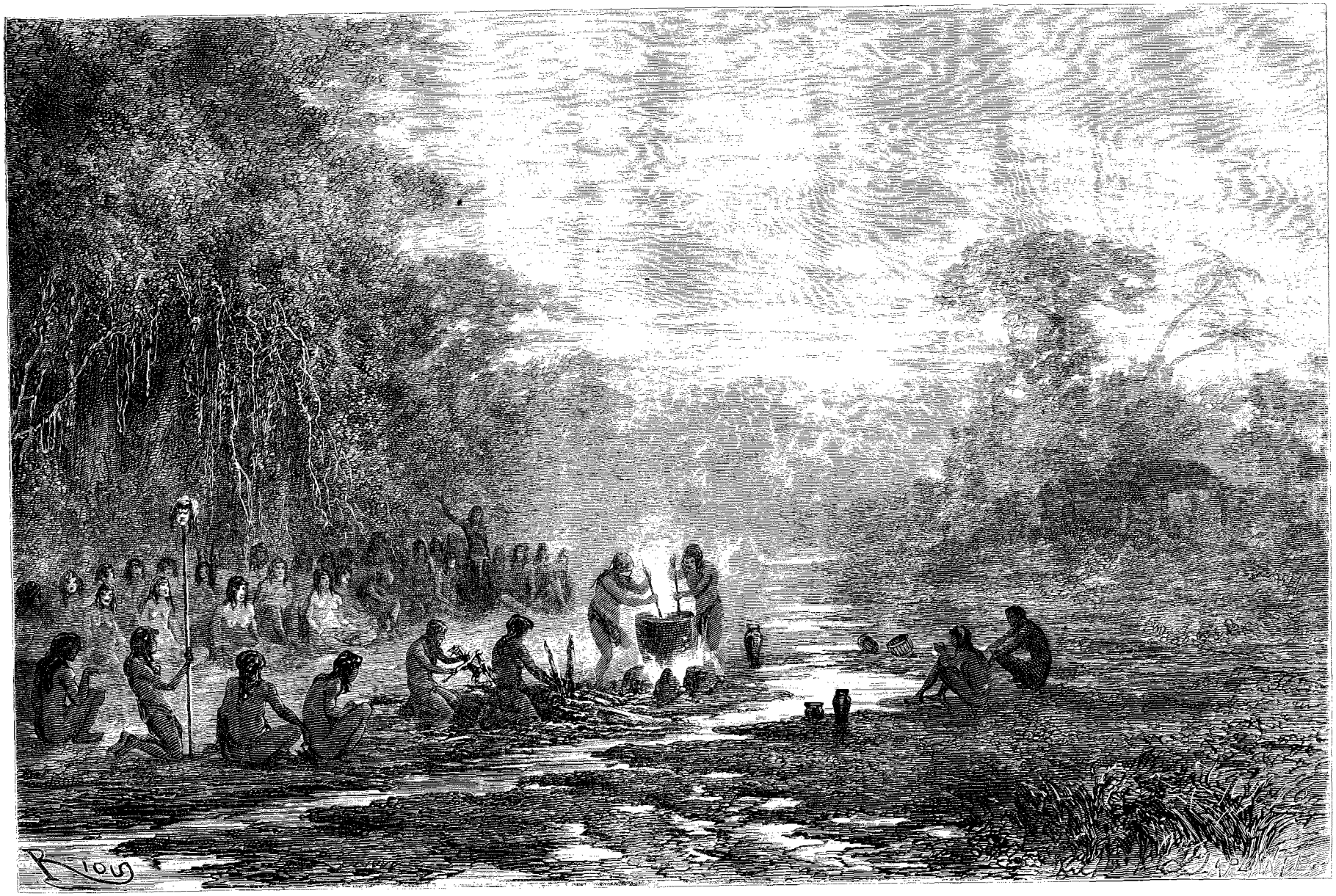


Indien Mesaya et son dieu Buêqué.

du dix-huitième siècle[1], vingt-quatre avaient succombé aux atteintes de cette civilisation démoralisatrice. Des six nations survivantes, celles des Yuris (Juris), des Passés et des Chumanas (*aliud* Xomanas), s'étaient dirigées vers la rivière Iça ou Putumayo; les Umaüas-Mesayas

1. Dans le relevé de la situation anthropologique du Haut-Amazone qu'on trouvera plus bas, nous donnons la liste nominative de ces nations du Japura, tout en engageant le lecteur à ne l'admettre comme nous que sous réserve. La manie des premiers explorateurs espagnols au Pérou de donner à des tribus ou des familles de la même nation, le nom de la rivière, du lac ou du site dans le voisinage duquel ils les apercevaient pour la première fois, cette manie, que déjà nous avons signalée, dut leur être commune avec les conquérants et les religieux portugais au Brésil. De là, ces nombreuses tribus que les itinéraires du dix-huitième siècle placent sur les bords de chaque rivière et dont un tiers peut-être serait à retrancher, si les moyens de vérification ne faisaient défaut aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un banquet chez les Mesayas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avaient remonté le cours du Japura jusqu'au delà de ses cachoeiras ou rapides sous le 74e parallèle; les Macus et les Mirahñas erraient dans l'espace compris entre les rivières Puapua, Cahinary et Apopari, affluents de gauche du Japura.

Déjà à propos de la rivière Iça et des indigènes qui habitent ses rives, il nous est arrivé de parler des Juris, des Passés et des Chumanas, aujourd'hui à demi chrétiens, à demi abrutis et sur le point de disparaître. Les Macus du Japura, leurs anciens voisins, n'ont pas changé de manière d'être et continuent fidèlement les traditions de leurs aïeux. Toujours errants, toujours pillards et toujours affamés, ils grimpent comme des chats au haut des arbres pour prendre dans les nids des oiseaux leurs œufs ou leurs petits dont ils se nourrissent, dorment volontiers sur des radeaux qui leur servent à passer d'un affluent à l'autre ou maraudent la nuit dans les plantations des Brésiliens. Leur manie de manger des racines crues et de dépouiller les arbres de leurs fruits verts, manie que nous attribuons chez eux à une faim poussée à l'extrême, mais dans laquelle, les gens du pays plus forts que nous en anthropologie, ont reconnu l'instinct malfaisant et déprédateur de l'espèce Simiane, cette manie des Macus, leur a valu l'avantage d'être classés dans la famille des grands singes et comme tels, pourchassés à coups de fusil.

Les deux nations du Japura qui ont le mieux résisté aux essais de civilisation, aux épidémies et à l'esclavage auxquels la race des Peaux-Rouges a été exposée deux siècles durant, ces deux nations sont celles des Umaüas-Mesayas et des Mirahñas. Leur ancienneté, leurs forces numériques relativement étendues, la haine qui les divise et l'étrange guerre qu'elles se font depuis un temps immémorial, nous obligent en quelque sorte à leur consacrer ici quelques lignes.

Détachés autrefois de la grande nation des Umaüas dont ils faisaient partie, les Mesayas retranchés aujourd'hui entre le Japura et le cours supérieur de l'Apopari, son affluent de gauche, comptent de mille à douze cents hommes. Leur idiome et leurs coutumes ont subi avec le temps des modifications sensibles. Au lieu du sac-tunique, qu'à l'exemple des races Indo-Mexicaines de l'hémisphère nord, portaient les anciens Umaüas, ces Umaüas modernes ceignent leurs reins d'un écheveau de cordelettes tressées avec le poil de l'*Ateles niger*. De toute l'Amérique du sud, ce sont les seuls indigènes, que nous sachions, qui se soient avisés de tirer parti de la fourrure presque rase du singe. Une bande de coton teinte en brun et bordée d'une frange de plumes de toucan, est passée dans ce paquet de cordelettes et retombe jusqu'à mi-cuisses [1]. Hommes et femmes portent la chevelure en queue de cheval et, comme les Marahuas du Javari, placent autour de leur bouche dans des trous percés à cet effet, de longues épines de mimosa. Les armes des Mesayas sont avec l'arc, les flèches et la massue, un bâton court, fendu à une extrémité, et qui leur sert comme une fronde, à lancer des pierres.

A l'exemple des anciens Umaüas, les Mesayas façonnent avec la séve laiteuse de l'Hevœa qu'ils nomment *Cahechu*, des tasses à boire, des tubes, des carquois, des sandales et des seringues en forme de poires dont ils usent en quelques occasions. Comme nous allons retrouver chez les Indiens Muras l'emploi de ces derniers ustensiles et que nous donnerons à leur sujet des détails précis, nous nous bornons ici, en vertu de l'adage *non bis in idem*, à en constater l'usage chez les Mesayas, mais sans indiquer leur manière de s'en servir.

Les Espagnols du Popayan et les Brésiliens de l'Amazone, se sont trompés en attribuant à ces indigènes un *goût décidé* pour la chair humaine [1]. S'ils mordent à l'homme et le fait est vrai, cette anthropophagie n'est pas chez eux l'effet d'une dépravation de goût, mais seulement le résultat d'une vengeance qui date de fort loin; elle ne s'exerce d'ailleurs qu'à l'égard des Indiens Mirañhas, auxquels ces descendants des Umaüas ont juré une haine immortelle. Voici comment les anciens du pays racontent la chose.

Au temps où les bêtes parlaient, des Mirañhas errant le long du Japura, trouvèrent un Umaüa endormi sur le sable. Comme la faim les pressait un peu, ils tuèrent l'individu et le mangèrent quoique maigre. La nation des Umaüas instruite de ce fait par un oiseau du nom de *Surucua*, proche parent des grues du poëte Ibicus, déclara aux Mirañhas une guerre sans trêve. A partir de ce jour, tout Mirañha qui lui tomba entre les mains, fut religieusement mangé par elle et par un raffinement de vengeance, elle se plut à l'engraisser. Bien des siècles ont dû passer sur cette détermination première des Mesayas, mais les fils, en héritant de la haine des pères, ont eu soin de ne rien changer au programme adopté par ceux-ci et dont nous allons donner la teneur.

Le Mirañha tombé au pouvoir des Mesayas était ramené par eux dans leur village, où sans le perdre de vue, ils le laissaient libre d'aller et de venir. En outre, ils lui donnaient une femme pour préparer ses aliments. Ainsi traité, le prisonnier engraissait à vue d'œil. Après trois mois de cette vie, certain soir que la lune était dans son plein, le Mirañha escorté de quelques guerriers, allait dans la forêt ramasser le bois nécessaire à la cuisson de son individu. Cette lugubre corvée, il l'accomplissait avec une indifférence parfaite et même en fredonnant un air de sa nation, comme pour narguer l'ennemi. Chargé d'une provision de bois, il rentrait au village et l'allait déposer au centre de la place. Là, les guerriers qui l'avaient accompagné, marquaient sur son corps avec de l'ocre rouge, les parties délicates dont ils comptaient se régaler le lendemain; des danses s'organisaient et le Mirañha y

1. Cette description est faite d'après un costume de Mesaya que nous nous étions procuré sur les lieux et que les vers ont détruit en partie.

1. De graves reproches à cet égard atteignirent autrefois la nation des Umaüas et déterminèrent sa division en tribus à *têtes plates* et en *têtes au naturel*. L'adoption des têtes plates, fut une manière de protester contre l'accusation d'anthropophagie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Mirañhas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenait part avec une gaieté réelle ou feinte. Pendant que les hommes dansaient, les femmes préparaient les jarres, les terrines et les écuelles qui devaient servir au repas. Ces danses et ces préparatifs duraient jusqu'à minuit; alors le prisonnier était reconduit dans sa hutte où, jusqu'au lendemain, il ne faisait qu'un somme.

Dès que le jour commençait à poindre, une voix l'appelait au dehors. Le Mirañha s'éveillait et sortait; mais à peine avait-il franchi le seuil de la hutte, que deux coups de massue l'atteignaient aux tempes et le renversaient. On lui coupait la tête, qu'un des guerriers plaçait au bout d'une perche et promenait autour du village; le corps était traîné par les pieds jusqu'au ruisseau voisin; de vieilles femmes, expertes en cuisine, l'ouvraient, le lavaient et le détaillaient en menus morceaux, jetaient le tout dans une chaudière, avec addition d'eau et de piment, et mettaient le feu aux bûchettes, ramassées la veille par le défunt. Bientôt l'impur ragoût cuisait à gros bouillons. Lorsqu'il était à point, vieillards, guerriers, femmes, enfants s'asseyaient en rond et l'un des cordons-bleus, muni d'une cuillère, servait à chaque convive, dans une écuelle, son morceau d'Indien Mirañha avec un peu de sauce. Les viscères et les intestins, préalablement lavés à grande eau, puis rôtis sur les braises, étaient mangés à ce repas et les os concassés pour en sucer la moëlle. Aux termes du programme, rien ne devait rester du Mirañha défunt, que sa tête embaumée et peinte, que le plus vaillant des Mesayas gardait chez lui en souvenir du terrible banquet.

Indien Mura.

Si quelque lecteur a pu s'étonner de voir nos Mesayas se régaler avidement de chair humaine, il le sera bien davantage en apprenant qu'au sortir de table, ces mêmes Mesayas, pris de nausées subites à l'idée du mets étrange qu'ils venaient d'absorber, cherchaient à s'en débarasser le plutôt possible. Les tempéraments délicats y parvenaient sans trop de peine; mais quelques natures robustes en étaient réduites, comme les Romains de la décadence, à se fourrer les doigts dans le gosier, pour divorcer avec le bol alimentaire. Ces nausées et ces maux de cœur, moralité de l'anthropophagie, prouvent que chez les honnêtes sauvages, dont nous faisons la biographie, l'estomac n'était pas à la hauteur de la vengeance; s'ils se décidaient à manger du Mirañha, ce n'était point par appétit de chair humaine, comme on l'a prétendu, mais seulement par esprit de rancune et pour appliquer à une nation ennemie la loi du talion. Le dernier banquet de ce genre, chez les Mesayas, remonte à 1846.

Le système théogonique de ces Indiens admet un être supérieur, puissance créatrice et force motrice de l'univers, qu'à l'exemple des anciens Quechuas, ils craignent de nommer. La manifestation visible de ce Dieu est l'oiseau *Buêqué*, charmant sylvain à la chappe or et vert, au poitrail nacarat, qu'il m'est arrivé quelquefois de tuer et d'emplir de coton, sans me douter que je chargeais ma conscience d'un déicide [1]. D'après les Mesayas, deux sphères, l'une supérieure et transparente, l'autre inférieure et opaque, divisent l'espace. Dans la première habite la Divinité dont les trois attributs sont la puissance, l'intelligence et l'amour. Dans la seconde naissent et meurent les hommes rouges, qu'une récompense ou un châtiment attend au sortir de cette vie. Deux astres, *Veï* et *Yacé* (le soleil et la lune), éclairent tour à tour la sphère supérieure. Les étoiles, *Ceso*, sont d'humbles lampes qui prêtent leur clarté à la sphère inférieure, séjour des hommes.

La notion d'un déluge existe chez ces indigènes. En des temps reculés, les eaux ayant couvert la terre, les Mesayas de cette époque, dont la taille atteignait à la hauteur des plus grands arbres, échappèrent à l'inondation générale en se blotissant sous une *canahua*, — pirogue, — dont ils avaient tourné vers le sol la partie concave.

1. C'est le *Trogon Couroucou* ou *Couroucou splendens* des naturalistes. Nous l'avons trouvé dans les forêts, entre Pevas et Santa Maria de los Yahuas, avec une autre variété de l'espèce à ventre couleur de saumon.

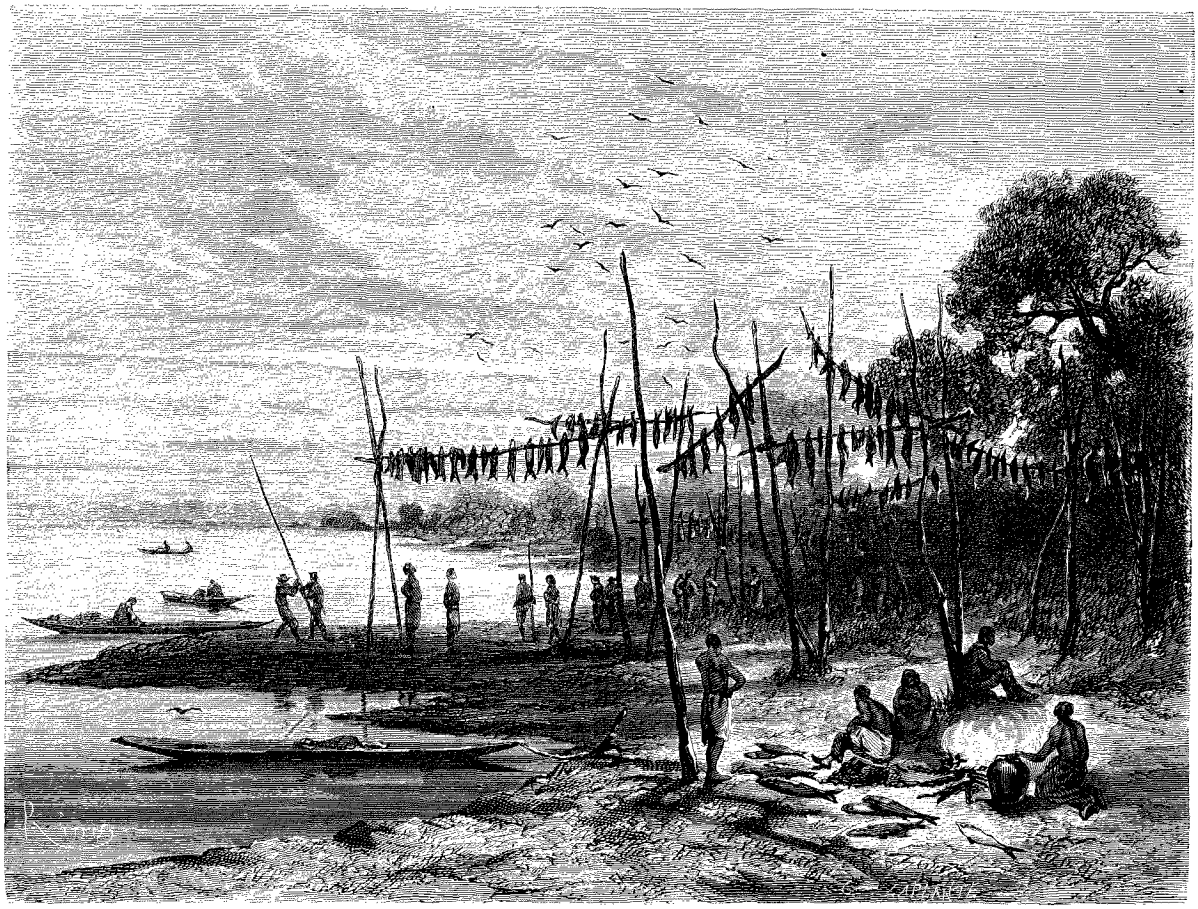
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avec ces grandes idées, qui les apparentent aux beaux esprits de l'antiquité, les Mesayas sont d'une faiblesse étonnante en arithmétique et ne comptent que jusqu'à trois [1].

Leurs connaissances en toxicologie, longtemps redoutées des nations voisines, leur avaient valu la réputation d'insignes sorciers.

Certains poisons de ces Indiens transformaient en vingt-quatre heures un corps valide et sain en une chose amorphe et putréfiée; d'autres poisons agissaient sur le sujet avec plus de lenteur. Son corps se courbait par degrés; ses dents et ses ongles tombaient d'eux-mêmes, et la mort arrivait au bout de trois mois d'agonie.

Par bon nombre de leurs coutumes, ces descendants des Umaüas se rattachent aux vaillantes castes du Nord, à la veille de disparaître. Les exhortations des vieillards aux jeunes gens; les grandes chasses au tapir, qui durent un mois entier et auxquelles la tribu prélude par des jeûnes; l'usage religieux de fumer dans un calumet un tabac qu'ils nomment *niopo*, et d'en pousser la fumée aux quatre vents du ciel pour honorer le Grand-Esprit et le rendre favorable à leurs entreprises, toutes ces coutumes semblent avoir été empruntées par les Mesayas aux Iroquois et aux Hurons. Leurs invasions armées sur le territoire des Mirañhas sont décidées par les *payès* ou sorciers de la tribu sur la foi de



Feyturia sur le lac Cudajaz.

certains présages. Ces charlatans, qui sont également médecins, jongleurs et charmeurs de serpents, tirent des inductions d'heur ou de malheur de la position des étoiles et de la forme des nuages au coucher du soleil. Si le dieu Buêqué, l'oiseau vert et rose, chante dans les bois au moment du départ des guerriers, l'expédition projetée contre les Mirañhas est remise à l'année suivante. Si la troupe est en marche dans la forêt et que certain scarabée puant tombe d'un arbre sur un des guerriers, il se sépare à l'instant de ses compagnons, retourne chez lui et reste trois jours enfermé dans sa hutte.

1. Au delà par duplication.

Le salut matinal que s'adressent deux Mesayas consiste dans une confidence réciproque au sujet de leur dernier rêve. « Cette nuit j'ai rêvé de singe, dit l'un; — Moi de chauve-souris, répond l'autre. » Cette politesse échangée, nos individus se séparent et chacun va de son côté. . . . . .

Les mœurs de ces Indiens sont pures, ainsi qu'il convient à des créatures primitives. Toutefois, cette pureté chez eux ne va pas jusqu'à se restreindre à la monogamie et le particulier qui jouit d'une certaine aisance, ou le guerrier que ses actions ont rendu célèbre, peut sans inconvénient devenir polygame.

Huit jours avant sa délivrance, la femme se retire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une cabane isolée, où, le moment venu, des matrones vont l'assister. Huit jours après son accouchement, elle est reconduite par ses aides au logis conjugal, où les objets à son usage sont détruits, comme impurs, et remplacés par des objets nouveaux.

Les Mesayas dissèquent leurs morts, en brûlent les chairs et ne conservent d'eux que leurs ossements, qu'ils peignent en rouge et en noir et placent dans des jarres qu'ils ferment hermétiquement. Ces jarres sont enfouies par eux dans un endroit de la forêt, et, hors les cas d'inhumation qui les appellent en ce lieu, ils s'en écartent avec soin, dans l'idée que l'âme du décédé, dépossédée du corps qu'elle habitait et en cherchant un autre, ne manquerait pas de s'introduire en eux, ce qui ferait double emploi d'âmes pour un seul corps et deviendrait gênant.

A cette monographie des Umaüas-Mesayas, nous rattacherons une courte notice sur les Mirañhas, à qui, depuis des siècles, ils font une guerre acharnée. Si l'état d'abjection dans lequel ceux-ci sont tombés et leur division en castes partielles [1] ne leur permettent plus, comme autrefois, de rendre à l'ennemi œil pour œil, dent pour dent, selon l'antique loi en vigueur au désert, ils y suppléent en les haïssant de toutes leurs forces.

Établie dans l'intérieur du Japura à l'époque de la conquête portugaise, la nation Mirañha, dont aucun historiador lusitanien n'a fait mention, fut une de celles que les Portugais et leurs descendants pourchassèrent plus volontiers que d'autres, à cause de l'étrange douceur de ses individus qui les rendait propres au métier d'esclaves. Rien de plus simple que le moyen dont on usait pour s'emparer d'eux. Quelques hommes résolus partaient de Caysara, d'Ega ou de Coary dans une grande embarcation, n'emportant d'autres armes que des rouleaux de cordes de palmier. Ils traversaient l'Amazone, remontaient le Japura dont les détours leur étaient familiers, s'introduisaient par une nuit obscure, dans un affluent de cette rivière et, débarquant sans bruit, se dirigeaient sous bois vers une *maloca* ou village d'Indiens Mirañhas. Là, chacun d'eux faisait choix d'une hutte, y mettait le feu et se postait devant son seuil. Réveillés par l'incendie, les Mirañhas tentaient de fuir; mais l'individu les happait au passage et, sans mot dire, leur attachait les mains derrière le dos. Cette razzia opérée, nos chasseurs d'hommes, poussant devant eux le troupeau captif, regagnaient leur embarcation. Il n'était pas rare de voir une douzaine de ces singuliers recruteurs ramener une trentaine de Mirañhas.

Mais ces indigènes brusquement arrachés à la vie libre du désert, ne s'accoutumaient qu'avec peine à leur nouvelle condition; la nostalgie enlevait les vieillards, pendant qu'une fièvre lente ou un ténesme occasionné par l'usage de la farine de manioc et du poisson salé, consumait la plupart des adultes; seuls les enfants, avec l'insouciance et l'appétit propres à leur âge, s'accoutumaient au régime du pira-rocou et de l'esclavage, et perdaient bientôt le souvenir de leurs forêts natales.

Divisée en plusieurs tribus, comme nous l'avons dit, la nation Mirañha est encore nombreuse malgré les persécutions dont elle a été l'objet pendant plus de deux siècles. Ses représentants actuels occupent, entre la rive droite du Japura et le lit de l'Amazone, un espace de quelque cinq cents lieues carrées, où au dire des riverains du fleuve, ils sont si bien à court de moyens d'existence, qu'il leur arrive quelquefois, poussés par la faim, de manger leurs malades et leurs vieillards.

Pour se procurer des vivres, car la culture leur est antipathique, les Mirañhas chassent aux oiseaux, aux serpents, aux insectes. De grands filets qu'ils fabriquent avec des folioles de palmier, leur servent à barrer le lit d'un igarapé ou le goulet d'un lac, de façon à retenir captif jusqu'au menu fretin. Ces maigres ressources sont les seules dont ils disposent. Depuis longtemps, leur territoire est dépeuplé de tapirs, de pécaris, de singes et de grands rongeurs, et le jaguar, assure-t-on, a cru devoir s'en bannir de lui-même, pour échapper aux poursuites d'un ennemi, bien plus avide de sa chair que de sa fourrure. Qand les Mirañhas n'ont rien à mettre sous la dent, ce qui leur arrive cinq jours sur sept, ils s'attaquent aux arbres et en mangent l'écorce.

Si ces malheureuses tribus, bravant la faim constante qui les ronge, continuent d'habiter un pays appauvri, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, par vénération pour le sol où dorment leurs aïeux, mais bien parce que leur réputation d'anthropophagie, méritée ou non, les a rendues odieuses à tous leurs voisins qui les tiennent, pour ainsi dire, en charte privée. Le jour où les Mirañhas tenteraient de sortir de chez eux pour aller se fixer ailleurs, celle des nations limitrophes sur le territoire de laquelle ils mettraient le pied, s'armerait aussitôt pour les forcer à rebrousser chemin.

Le type Mirañha, dont nous donnons un spécimen, page 134, peut être étudié sur nature sans qu'il soit nécessaire de faire un voyage dans l'intérieur du Japura. On trouve à Cayçara, Ega, Nogueira et Coary, bon nombre d'individus de cette nation, provenant non plus de razzias, mais de transactions commerciales, car avec le temps, il s'est opéré un progrès notable dans la façon des riverains de se procurer des serviteurs de race Mirañha; au lieu de les voler comme autrefois, ils les achètent. Est-ce à la sévérité des mesures prises à cet égard par le gouvernement brésilien, qu'on doit attribuer cette amélioration de procédés? Est-ce au démembrement de la nation Mirañha et à la difficulté qu'éprouvent aujourd'hui les recruteurs à opérer sur des nations disséminées, difficulté qui les oblige à entrer avec elles en accommodement? Nous ne savons; mais ce dont nous sommes très-sûr, c'est que les habitants

1. Le territoire que la nation Mirañha occupa longtemps en entier a été réparti entre les tribus de sa provenance. Au nom patronymique qu'elles ont conservé, ces tribus ont joint un qualificatif qui les fait reconnaître entre elles et par lequel les riverains les désignent communément. Il y a la tribu des *Mirañhas-Erétés* ou vrais Mirañhas, celle des *Mirañhas-Carapanas* ou Mirañhas-Moustiques, les *Mirañhas-Pupuñas* ou Mirañhas mangeurs de drupes du palmier Pupuña (*latania*), les *Mirañhas-Sègés*, ainsi nommés d'un affluent du Japura sur les bords duquel ils sont établis, etc., etc.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des lieux précités, au lieu de pourchasser brutalement ces indigènes, se contentent de leur acheter leurs enfants. Un père Mirañha, ne refuse jamais de troquer son fils contre deux ou trois haches; ni une mère de céder sa fille pour six mètres de cotonnade, un collier de perles de verre et quelques bijoux de cuivre doré. De ces rapports commerciaux établis entre la civilisation et la barbarie, résulte cette quantité de petits Mirañhas des deux sexes, qu'on trouve dans les villes et les villages de l'Amazone, à partir d'Alvaraës-Cayçara, jusqu'à la Barra do Rio Negro.

Deux jours que je passai chez les vieillards de San Mathias furent employés tout entiers à griffonner sur mon livre de notes. Le troisième jour, je me préparai au départ; mes hôtes avaient paru si émerveillés des signes calligraphiques, à l'aide desquels je traduisais leurs renseignements, que, pour leur être agréable et leur laisser de mon passage un souvenir durable, j'écrivis en belle coulée, le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, et leur remis cet échantillon de mon savoir-faire. Avant de me séparer de ces respectables métis, j'eus le plaisir de voir ma page d'écriture, piquée par quatre épines de mimosa au chevet de leur moustiquaire.

En quittant San Mathias-Tapera, j'allais donner l'ordre à mon pilote Mirañha de traverser la baie de l'Arênapo et de me remettre dans l'Amazone, lorsqu'il me peignit sous des couleurs si gaies, une excursion dans le *Coracé-Parana* (rivière du Soleil), dont l'embouchure, disait-il, se trouvait sur notre chemin, à une assez courte distance, que par attrait pour cette promenade autant que par intérêt pour le canal-artère, qui emprunte ses eaux à l'Amazone et les lui restitue au moyen de huit trompes, je fis rallier le côté gauche de la baie, et trois heures après notre sortie de San Mathias, nous entrions avec le courant dans le Coracé-Parana.

Ce canal, large d'environ cent mètres et long de soixante-dix lieues, fuit à travers terres, décrivant du nord-est au sud plein une vaste courbe. Après vingt-cinq lieues de parcours, il communique par un étroit goulet avec le lac d'Amana, change en cet endroit son nom de Coracé en celui de Copeya et continue sa marche vers l'Amazone, qu'il rejoint à quarante-cinq lieues de là. Chemin faisant, il déverse dans la baie de l'Arênapo par trois canaux d'écoulement appelés *Tuyuyuco*, *Macupuri* et *Capihuara*, une partie des eaux qu'il en a reçues, puis, à partir de l'endroit où la baie de l'Arênapo s'unit à l'Amazone, il continue de communiquer avec le grand fleuve par cinq canaux du nom de *Huanana*, *Copeya*, *Yucara*, *Trucari* et *Pira-Arara*. Ce sont ces canaux situés en aval de la baie, et ceux que déjà nous avons relevés en amont, que les géographes européens, induits en erreur par La Condamine, ont considérés jusqu'à ce jour, comme autant de bouches de la rivière Japura.

A partir du lac Amana, où le canal Coracé change de nom sans changer de figure, et devient canal Copeya, commence, dans l'intérieur des terres, cette série d'igarapés, de canaux et de lacs, rattachés, soudés, vissés les uns aux autres et dont les deux derniers relient, dans le nord-est, le Japura au Rio Negro. La description que nous pourrions faire de ce réseau fluvial, n'en donnerait au lecteur qu'une idée incomplète, et nous le renvoyons aux diverses parties du plan chorographique intercalé dans notre texte.

Mais ce que nos cartes n'ont pu reproduire, c'est l'aspect mélancolique de la contrée sillonnée en tout sens par ces eaux noires[1]. Une étrange tristesse semble mêlée à l'air qu'on respire sur leurs rivages. Il est vrai que les souvenirs historiques qui s'y rattachent, ne sont pas de nature à leur prêter une gaieté bien vive; tout parle à chaque pas de missions et de villages disparus, de nations éteintes ou dispersées, sur le territoire desquelles, aujourd'hui, vaguent plutôt qu'elles ne sont campées, des tribus dépossédées elles-mêmes de leur sol primitif. Ces grandes nappes noires, quand nous les vîmes pour la première fois, nous parurent porter le deuil des castes indigènes.

Sur leurs bords, vivaient jadis les *Chumanas* qui tatouaient leurs lèvres et décoraient leurs joues d'une double volute, blason hiéroglyphique de la tribu. Ces Indiens étaient alliés aux *Tumbiras* qui se noircissaient le visage et dont la lèvre inférieure supportait une rondelle en bois de cecropia. Dans le voisinage de ces deux nations vivaient les *Periatis*, les *Marayas*, les *Araruas*, renommés pour les tissus de plumes qu'ils fabriquaient, et les *Yamas* qui brisaient les os de leurs morts pour en sucer la moelle, dans la croyance que l'âme du défunt y étant cachée, ils la faisaient revivre en eux.

A ces nations éteintes ou refoulées par la conquête portugaise, succéda la nation des *Muras*, dont l'audace, l'humeur féroce et les goûts de pillage, furent longtemps redoutés de leurs voisins barbares et civilisés.

Les Muras habitaient au commencement du dix-septième siècle, sur la rive droite de l'Amazone, le bord des lacs et des igarapés situés entre les rivières Teffé et Madeira; — environ cent quinze lieues de pays; — longtemps inconnus, on les vit tout à coup apparaître et jouer sur le Haut-Amazone, le rôle des Boucaniers dans la mer des Antilles ou des Uscoques, sur l'Adriatique; pas une embarcation portugaise ne remontait le fleuve, que ces forbans ne l'assaillissent au passage. A diverses reprises, les gouverneurs du Para et les capitaines généraux du Rio Negro, envoyèrent pour les combattre des troupes réglées avec lesquelles les Muras se mesuraient sans crainte, et que plus d'une fois ils tinrent en échec. Les croisades apostoliques des Carmes et des Jésuites portugais, les essais de civilisation tentés par les gouverneurs du Para, les persécutions des riverains de l'Amazone et la petite vérole, eurent enfin raison de la nation des Muras. Déjà fort amoindrie vers la fin du dix-huitième siècle, elle ne tarda pas à se disperser; quelques familles continuèrent d'habiter le bord des lacs et des affluents de la rive droite de l'Amazone,

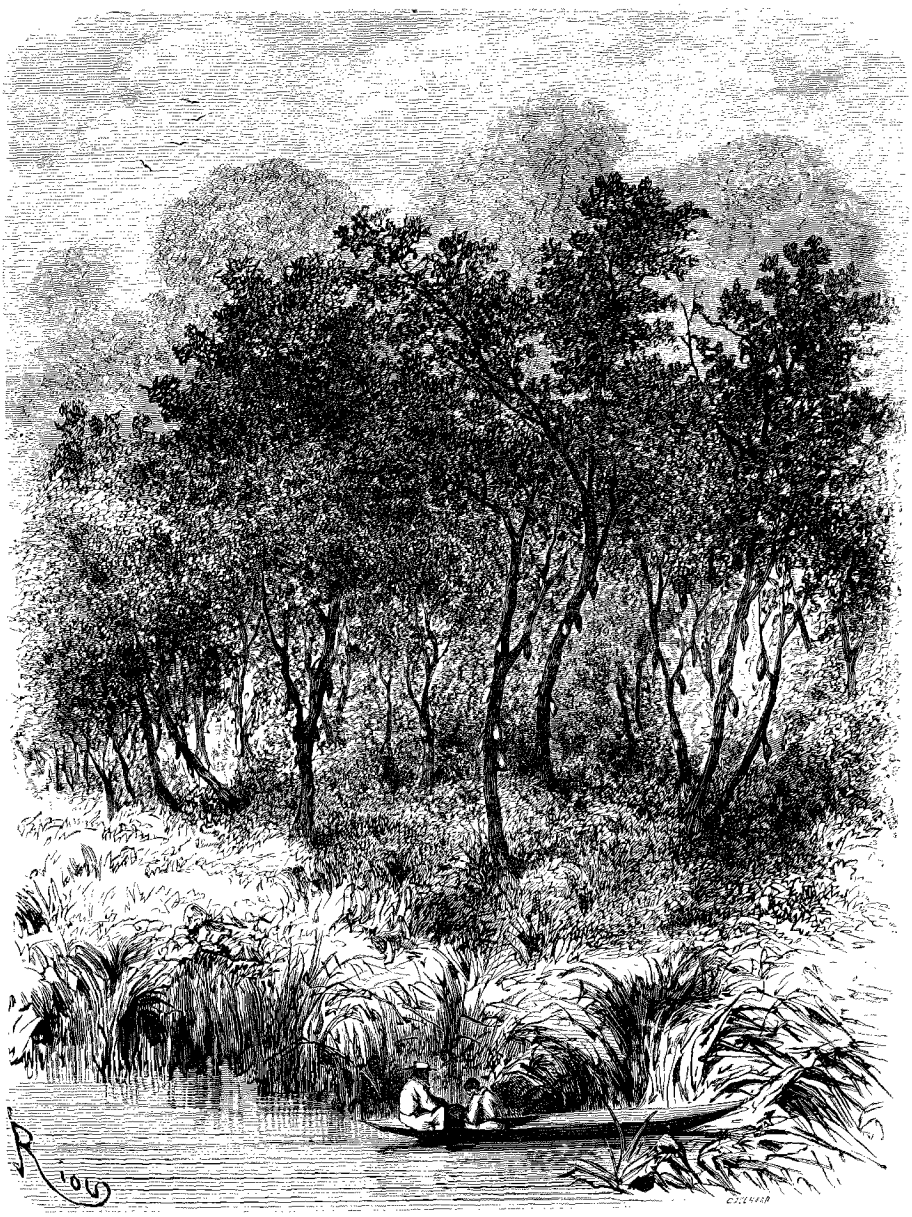
1. Voir sur notre carte partielle du système des canaux et des lacs du Japura, les indications que nous donnons à cet égard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres traversèrent le fleuve et vinrent s'établir autour des lacs d'Amana et de Cudajaz, où nous retrouvons aujourd'hui quelques-uns de leurs descendants.

Une morne apathie, une mélancolie farouche ont remplacé chez ces Indiens l'humeur guerroyante et féroce qui caractérisa leurs aïeux.

De toutes les castes de Peaux-Rouges civilisées ou abruties par le régime des conquérants, aucune ne nous a paru pousser plus loin que celle des Muras le dégoût et la fatigue des Peaux-Blanches. La solitude des grands lacs n'a rien d'assez profond pour eux, et la vue seule d'un visage pâle suffit à les mettre en fuite. Mais, dans l'empressement du Mura à éviter tout contact avec l'homme blanc, on sent plus de haine que de crainte réelle. S'il pouvait fuir, ce serait à la façon du Parthe, en décochant sa flèche à l'ennemi.



Fourrés de cacao sylvestre.

Comme les Quechuas des plateaux Andéens, les Muras jouent d'une flûte à cinq trous et ont créé une langue musicale à l'aide de laquelle ils conversent entre eux. Deux de ces Indiens, séparés par la largeur d'un canal ou d'un igarapé, échangent des réflexions sur la pluie et le beau temps, se racontent leurs affaires personnelles ou se font part de la rencontre qu'ils ont faite sur quelque lac voisin, d'un intrus civilisé, pêcheur de pira rocou ou de lamantins. Comme chez les Quechuas, le ton majeur est banni de leurs mélodies. L'homme naturel n'eut jamais que des notes tristes pour exprimer la joie et le bonheur.

Des anciens usages que le temps et le contact de la race blanche ont abolis chez les Muras, le plus célèbre était l'admission des jeunes gens dans le corps des guerriers. Cet enrôlement, décrété par la nation, était solen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

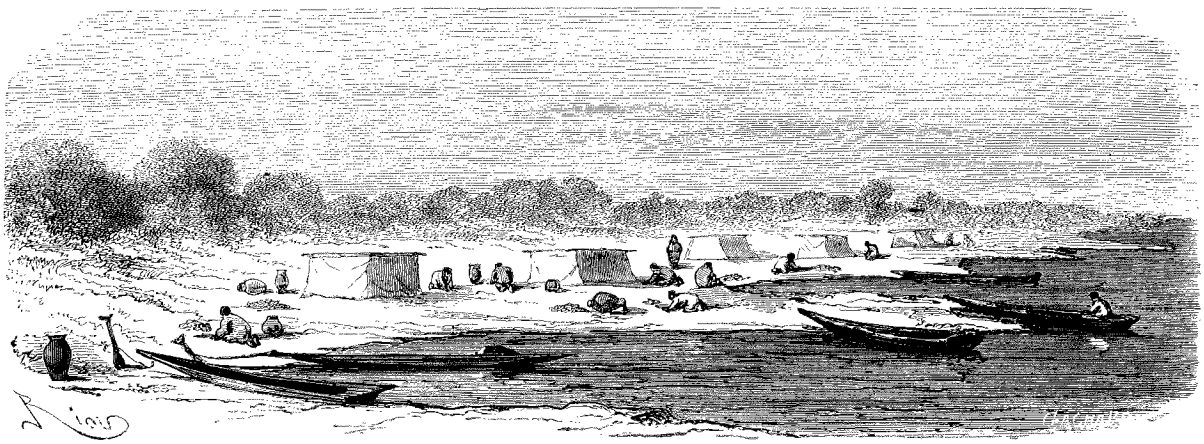
nisé par des chasses qui duraient huit jours et se terminaient par une flagellation et une orgie générales.

Chaque adulte apparié à un compagnon de son choix, un *Adelfopeiton*, comme disaient les Grecs, l'étrillait d'importance avec une poignée de verges et était étrillé par lui. Cette flagellation, qui durait quelques heures, n'était que le début de la cérémonie.

Pendant que les hommes se fouettaient de la sorte, les jeunes femmes préparaient un vin de circonstance avec les drupes du palmier Assahy. De leur côté, les vieilles femmes, à qui ce soin incombait, torréfiaient et broyaient les cotylédons du *Parica*, dont la poudre odorante était employée par les Muras en guise de tabac. A l'aide d'un appareil à priser du genre de celui que nous avons trouvé chez les Antis et leurs voisins de la Plaine du Sacrement, les acteurs de la fête s'emplissaient mutuellement les narines de la poudre en question, tout en vidant force cruchons de vin d'Assahy. Quand leurs fosses nasales étaient bourrées jusqu'à l'orifice et leurs estomacs pleins comme des outres, les Muras passaient à un autre exercice.

La troupe se divisait par escouades de douze hommes. Chaque escouade s'établissait dans une hutte séparée, et les individus s'asseyaient en rond sur le sol. Alors les vieilles femmes apportaient, avec une chaudière pleine d'infusion de Parica, certain ustensile en figure de poire, auquel était adaptée une canule de roseau. Cette poire, fabriquée avec la séve de l'*Hevœa*, durcie à la fumée et dont les Umaüas passent à tort ou à raison pour les malencontreux inventeurs, était remplie par les vieilles femmes d'infusion de Parica et présentée à chaque assistant qui, s'en servant comme d'une seringue, en pressurait les flancs jusqu'à parfait épuisement du liquide qu'elle contenait. La poire banale, tour à tour remplie et vidée, ne cessait de faire le tour du cercle que lorsque l'abdomen des individus, tendu comme un tambour, menaçait de se rompre.

Cette solennité farouche, appelée *Paraně*, ne manquait pas de faire des victimes. Par suite de la quantité de Parica qu'ils avaient reniflée, du vin qu'ils avaient bu et de l'infusion qu'ils avaient absorbée, quelques Muras, trop ballonnés, éclataient comme des obus au milieu



Familles d'Éga à la recherche des œufs de tortues.

de la fête. Ceux qui parvenaient à se dégonfler, dansaient et folâtraient encore pendant vingt-quatre heures, puis chacun d'eux regagnait sa demeure et tout rentrait dans l'ordre accoutumé.

Une cérémonie à peu près semblable avait lieu chaque année chez les Umaüas à l'occasion de leur grand jeûne expiatoire. A l'emploi du Parica comme poudre sternutatoire et comme laxatif, ils substituaient — nous l'avons dit déjà — celui de l'Acacia-Niopo, dont les Mesayas, derniers représentants de la nation Umaüa, se servent encore aujourd'hui.

Un beau matin, en déjeunant des dernières poignées de farine de manioc qui nous fussent restées, je constatai avec stupeur que dix-sept jours s'étaient écoulés depuis notre sortie d'Ega. De ces dix-sept jours, six avaient été employés à remonter la baie de l'Arènapo jusqu'au Japura et à la descendre jusqu'à San-Mathias-Tapera; deux jours s'étaient passés en causeries avec les vieux métis et leur serviteur Mesaya; les neuf jours restants avaient été dépensés en allées et venues, en marches et en contre-marches dans les igarapés, les canaux et les lacs qui couvrent le pays entre le Japura et le Rio Negro et relient l'une à l'autre ces deux rivières. Ce voyage épisodique, coupé par des haltes et des distractions variées, depuis la pêche à l'hameçon jusqu'à la recherche du cacao sylvestre dont les filaments glaireux nous procuraient une limonade excellente, ce voyage, s'il avait flatté mes instincts de vagabondage, avait épuisé mes provisions de route qu'il devenait urgent de renouveler. En conséquence, je donnai l'ordre à mon pilote Mirañha de rentrer dans l'Amazone par un bras quelconque du canal Copeya et de gagner Ega dans le plus bref délai.

Le lendemain soir seulement, nous atteignîmes l'entrée extérieure du goulet du lac de Teffé. Deux heures après, nous débarquions devant sa bourgade. Je la trouvai plus morne et plus silencieuse qu'au jour de mon départ. Les portes et les volets de la plupart de ses maisons étaient hermétiquement clos et aucun filet de lumière ne brillait à travers leurs joints. Un passant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'arrêtai, me donna l'explication de cette tristesse et de ce silence. On touchait à l'époque annuelle de la décroissance des rivières, et les tortues ne pouvant tarder à déposer leurs œufs sur les plages restées à sec, bon nombre des habitants d'Ega étaient partis à l'avance pour ne pas manquer le moment précis de la ponte des chéloniens[1]. Les uns étaient allés planter leur tente sur les plages du Jurua, d'autres traversant l'Amazone, s'étaient dirigés vers la baie de l'Arénapo et les canaux d'eau blanche qui s'y dégorgent.

J'employai la soirée à m'approvisionner de farine grenue et de poisson salé. Six poules maigres, mais vivantes, me furent données en cadeau par un major de police dont je regrette de ne pas avoir retenu le nom. Si, par hasard, ces lignes tombaient sous les yeux de l'honorable fonctionnaire, qu'elles soient pour lui comme un tribut que ma reconnaissance paye en public à sa volaille.

Nous partîmes avant le jour. Quand le soleil parut, nous étions déjà en dehors de la passe du lac d'Ega-Teffé, et nous longions la rive droite de l'Amazone. Rien d'intéressant ne s'offrit à nous durant cette journée qui me sembla très-longue. A force de bâiller, je réussis à me distraire un peu. Le soir venu, nous cherchâmes des yeux un endroit commode pour bivouaquer; mais une inextricable végétation recouvrait les plages du fleuve et nous entrâmes dans le lac Juteca, dont l'eau noire nous promettait, à défaut d'autre chose, un repos exempt de moustiques.

Sa vaste nappe, où les étoiles tremblaient confusément, offrait, à cette heure, un coup d'œil magique. La lune, près de se lever, teignait déjà tout un côté du ciel d'un reflet verdâtre sur lequel se profilait, moelleuse et veloutée, la muraille circulaire de la forêt. Ce frais paysage, ensemble de tons neutres et de demi-teintes, émergeant des ténèbres comme une création qui s'éveille à la vie, avait je ne sais quoi d'immatériel, de fantastique et de charmant.

Une crue de la petite rivière qui se dégorge dans le lac Juteca, avait élevé son niveau et recouvert ses berges. Dans l'impossibilité d'atterrir sur un point quelconque, nous amarrâmes la montaria aux branches d'un arbre submergé, et, roulés sur nous-mêmes comme des hérissons, nous attendîmes, dans cette posture incommode, que Morphée effeuillât sur nous ses pavots. Mes gens, habitués à dormir dans toutes les poses, ne tardèrent pas à fermer les yeux. Au bout d'un instant, tous ronflaient en chœur. J'essayai vainement de les imiter. Une émotion, dont je je n'étais pas maître, éloignait de moi le sommeil. Cette émotion était causée par le bruit singulier que j'entendais autour de notre embarcation depuis qu'elle était immobile. En outre, certains objets bruns que je voyais pointer au-dessus de l'eau et dont je ne pouvais apprécier nettement la forme ni définir la nature, m'intriguaient plus qu'il n'eût fallu.

La lune, qui parut bientôt et traça sur le lac un sillon de lumière, me permit de reconnaître, dans ces objets bruns et mouvants, des caïmans en train de prendre le frais. Le besoin de sommeil que je pouvais avoir s'évanouit à l'instant même. Non-seulement je ne quittai plus les monstres des yeux; mais, dans la crainte qu'il ne prit envie à l'un d'eux d'enjamber le bordage de l'embarcation élevé sur l'eau de huit à dix pouces, je m'armai d'une rame et je dégainai mon couteau de chasse. La rame était comme une proie que je comptais introduire dans le gosier de l'animal au moment où il ouvrirait ses mâchoires; puis, tandis qu'il essayerait de l'avaler ou de la rejeter, ce qui m'importait peu, un coup de couteau dans les yeux devait l'aveugler et le mettre en fuite.

Mais ces préparatifs belliqueux furent en pure perte. Les caïmans du lac Juteca, soit qu'ils eussent soupé copieusement, soit qu'ils fussent séduits par l'étrangeté du paysage et la beauté de cette nuit sereine, se contentèrent de nager autour de notre embarcation, de geindre amoureusement à la lune et d'empester l'air de cette chaude odeur de musc propre à leur espèce.

Vers les quatre heures, la lune disparut et les sauriens se rapprochèrent du rivage. Délivré de l'appréhension que m'avait causée leur fâcheux voisinage, je tombai dans un engourdissement qui, s'il n'était pas le sommeil, en avait du moins l'apparence. Quand je rouvris les yeux, le paysage féerique de la nuit avait changé d'aspect; un brouillard épais rampait sur le lac, cachait jusqu'à mi-tronc les arbres de ses rives et ne laissait voir que leurs cimes détachées en vigueur sur le ciel blanchissant de l'aube. Les deux admirables décors que m'offrit tour à tour le lac Juteca, compensèrent jusqu'à certain point l'affreuse nuit que je passai dans son enceinte. Le même jour à midi, nous atteignions l'entrée du lac de Coary.

Ce lac de figure ellipsoïde, a six lieues de longueur sur deux lieues de largeur. Trois petites rivières nées dans l'ombre des bois et venant du sud, du sud-ouest et de l'ouest, le *Coary*, l'*Urucu* et l'*Uraüa*, concourent à sa formation. Deux furos ou canaux, l'*Isidorio* et le *Baüa*, le font communiquer dans l'est avec le lac Mamia et la rivière des Purus; de ce même côté, le ruisseau *Pera* lui tribute ses eaux et dans le nord, un canal appelé *Coracé-miri* — le petit soleil — le rattache à l'Amazone.

L'entrée du Coary est assez rapprochée du lit du fleuve, avantage ou désavantage qui distingue ce lac des lacs voisins, lesquels ne communiquent avec l'Amazone qu'au moyen de canaux d'une étendue souvent considérable.

Le premier détail qu'on relève en entrant dans le Coary, est un petit hameau composé de six maisonnettes à toit de chaume placées sur le sommet d'une éminence. L'endroit a nom *Tahua-miri*. Au pied de l'émi-

1. On a pu voir dans notre monographie des Conibos de la Plaine du Sacrement, que les indigènes épient ce moment avec d'autant plus de vigilance, qu'il est pour eux une occasion de s'approvisionner de tortues, après que ces animaux ont déposé leurs œufs dans le sable

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nence, douze autres maisonnettes de moindres dimensions sont groupées dans un pittoresque désordre ; seulement celles-ci au lieu d'être édifiées en terre ferme comme les premières, sont construites sur des *jangadas* ou radeaux, singularité qui mérite d'être expliquée.

Au temps des grandes crues de l'Amazone, l'eau du fleuve après avoir couvert ses plages se précipite dans le lac, monte jusqu'à la colline qui sert de piédouche au hameau de Tahua-miri et la recouvre entièrement. Surpris par l'inondation, les habitants courraient risque d'être noyés dans leur domicile, si les maisons flottantes ne venaient alors à leur secours. A l'aide de ces arches-radeaux, ils s'éloignent du hameau submergé, vont jeter l'ancre dans une anse voisine et attendent que les eaux se soient retirées pour reprendre possession de leur ancien logis.

A l'heure où nous passions devant le hameau de Tahua-miri, les eaux étaient basses et l'éminence qu'il couronne nous apparaissait en entier, toute veinée d'argile bleue et d'ocre rouge. La solitude et le silence régnaient dans la localité. Les seuls êtres vivants que nous aperçûmes, étaient des pigeons blancs perchés sur le chaume d'une toiture et lustrant leurs plumes au soleil.

Ce hameau amphibie situé sur la rive gauche du lac, si nous remontons vers sa source, n'est qu'un avant-poste sans importance. La capitale ou chef-lieu, ce que les Chartes Brésiliennes appellent *A Villa do Coary*, se trouve à quatre lieues de là et sur la même rive.

Nous y arrivâmes vers les six heures. On y célébrait le mariage d'un soldat et d'une femme Tapuyas. Les autorités civile, militaire et ecclésiastique de l'endroit, s'étaient mêlées à la population indigène pour donner plus de pompe et de solennité à cette union locale. La cachassa (tafia) qui coulait à flots depuis le matin, avait empourpré les physionomies et monté les guitares au-dessus du diapason normal. Une invitation de prendre part à l'allégresse générale me fut immédiatement adressée ; je la refusai net sous un prétexte de migraine ; alors on me conduisit dans une chambre attenant à la salle de bal et l'on m'y laissa seul jusqu'au lendemain. Comme la fête dura toute la nuit, que les vociférations de l'assistance, le son des tambourins et des guitares et surtout les effroyables coups de poing appliqués à temps égaux contre la cloison qui me séparait des convives, ne me permirent pas de fermer l'œil un seul instant, je pensai naturellement que le choix de l'appartement qu'on m'avait donné, était une façon Tapuya et quelque peu sauvage, de me punir de mon refus d'assister à la noce.

Le jour venu, je quittai mon hamac et les yeux bouffis par l'insomnie, j'allai visiter la cité de Coary que la veille je n'avais fait qu'entrevoir. Je fus frappé de sa laideur et presque ému de sa tristesse. Qu'on se représente au bord d'une vaste nappe d'un noir d'encre, immobile et comme figée, une pelouse d'herbe rase et jaunie ; sur cette pelouse onze maisons à toitures de palmes, séparées par un espace de cent cinquante mètres, et, un peu en arrière des maisons, une église pareille à la plus pauvre grange, avec ses murs de pisé entr'ouverts et son chaume tombé par places. Çà et là, comme accessoires au tableau, des calebassiers et des orangers plantés au dix-septième siècle par les Carmes portugais qui avaient fondé une Mission du nom d'Arvellos [1] à cet endroit du Coary ; les calebassiers, chauves, tordus et crevassés par l'âge ; les orangers portant au lieu de feuilles et de fruits de longues flammèches d'une mousse blanche appelée *salvagina*, qui leur donnaient l'air de vieillards perclus, caparaçonnés de flanelle ; qu'on joigne à cet ensemble pour l'animer un peu, cinq ou six vaches maigres errant de porte en porte et semblant demander à l'homme une pâture que la pelouse ne pouvait leur offrir, et l'on aura la représentation exacte de la capitale du Coary.

Si la physionomie de ce fantôme de cité est apathique et morne, en revanche, celle du lac est des plus animées, surtout quand le vent souffle de la partie du sud, ce qui a lieu pendant les mois de septembre et d'octobre. De grosses vagues déferlent contre les berges, les détrempent, en enlèvent des pans et arrosent le seuil des maisons d'une pluie d'écume. La vaste nappe labourée par le vent ne tarde pas à se troubler ; l'ocre et l'argile du fond remontent à la surface et donnent aux eaux noires une nuance gris de fer mélangée de verdâtre, qu'on ne saurait comparer qu'à la pâleur d'un nègre mort.

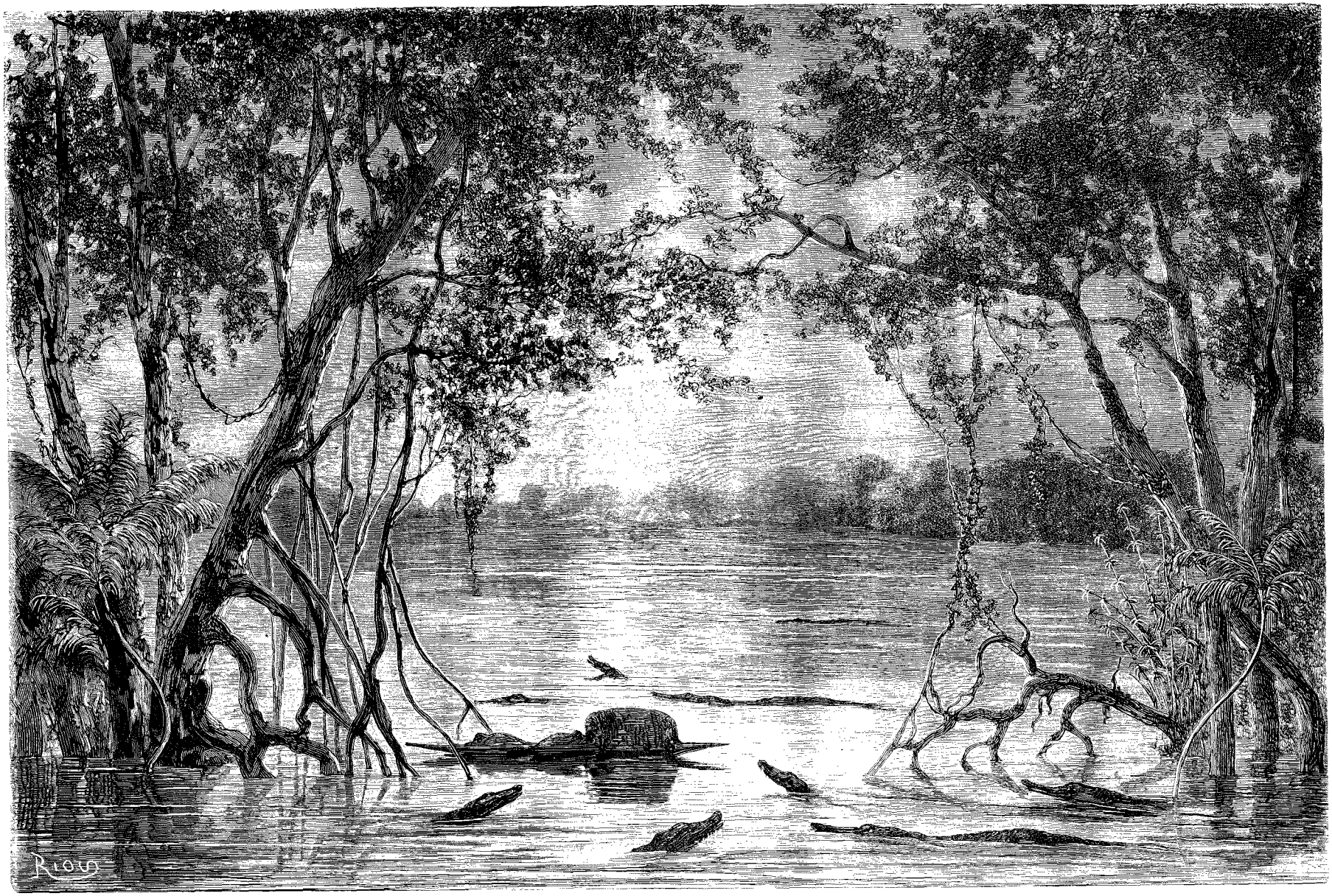
Durant sept ou huit mois de l'année, le lac de Coary offre aux embarcations un fond de cinq à six brasses ; mais aux approches de l'été son niveau baisse de jour en jour, et, à l'époque de la canicule, ce lac n'est plus qu'un étroit canal sans communication avec l'Amazone. Sa vase, restée à découvert, occasionne alors des fièvres tierces que les habitants de l'endroit conjurent en fuyant vers leurs *sitios*. Ces sitios sont de petites plantations de manioc ou de café, situées dans l'intérieur des forêts ; chacune d'elles est pourvue d'un ajoupa ou d'une bicoque couverte en palmes.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

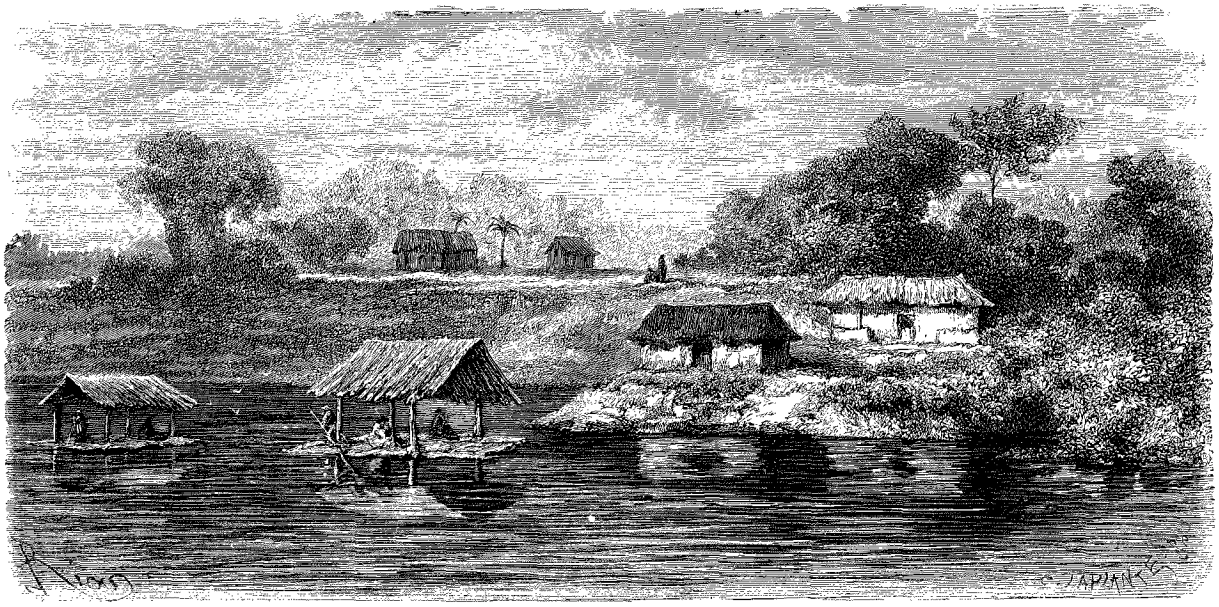
1. Cette Mission exista d'abord dans le canal *Cuchiuara* ou *San Thomé* qui porte les eaux de l'Amazone à la rivière des Purus. Lors de sa descente du fleuve, La Condamine la vit encore en cet endroit. Plus tard, elle fut transférée sur la rive droite du Coary et prit le nom d'Arvellos qu'on avait donné à celui-ci en l'élevant au rang de ville capitale, les premiers néophytes de cette Mission appartenaient aux nations *Sorimao*, *Puru-Puru*, *Passé*, *Yuma*, *Uayupi* et *Catahuichi*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Effet de lune sur le lac Juteca (eau noire).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du hameau de Tahua-Miri sur le lac de Coary.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEN DO PARA (suite).

Du lac et de la ville de Coary. — L'auteur s'amuse à retirer une à une à la rivière des Purus les bouches que les géographes lui ont prêtées pendant deux siècles. — Coup d'œil sur les affluents de cette rivière. — La Barra do Rio-Negro. — Du passé et du présent de la cité de Manao. — Détails quelconques. — Histoire d'une Icone. — Situation anthropologique, commerciale et peu rassurante du Haut et du Bas-Amazone.

Je ne passai que quarante-huit heures à Coary; mais ce laps de temps suffit et au delà, pour influer sur mon humeur, et de gaie qu'elle était la tourner au lugubre. La visite que me fit le curé, l'épaule de mouton dont il me gratifia et l'aimable billet que cet ecclésiastique joignit à son morceau de viande, ne purent dissiper la mélancolie qui s'était emparée de moi. Ce ne fut qu'après avoir quitté cette ville morte et revu les plages de l'Amazone, que je rentrai par degrés dans mon état normal.

Le lac Mamia dans lequel, en passant, nous poussâmes une reconnaissance, est une belle nappe noire de cinq à six lieues de circuit, alimentée par une rivière venue de l'intérieur. Il communique avec le Coary par ce canal Isidorio dont nous avons parlé. Quelques familles d'Indiens Muras vivaient sur ses bords, fort ignorantes, à ce qu'il me parut, des projets d'avenir qu'avait formés à leur égard et sans les consulter, le curé de Coary. Ce digne prêtre avait obtenu du commandant de la Barra do Rio Negro, l'autorisation de fonder, à l'intention des Muras, une mission sur la rive du Mamia. Sa mission édifiée, il se proposait, nous avait-il dit, de faire planter par les néophytes dix mille caféiers, qui dans un temps donné devaient lui rapporter d'assez beaux bénéfices. Comme l'homme de Dieu nous avait demandé le secret, nous ne pûmes, quelque envie que nous en eussions, instruire les Muras, par l'organe de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XV, p. 97 et la note 2, 113 et 129.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre pilote, de l'avenir riant que leur préparait leur futur missionnaire.

Le disque du soleil touchait le bord de l'horizon, quand nous atteignîmes l'entrée du furo Camara, une des bouches du Purus. En remarquant que le courant de ce canal était celui du fleuve et remontait du nord au sud vers la rivière des Purus, au lieu de descendre du sud au nord vers l'Amazone, je soupçonnai la Condamine d'avoir commis une bévue hydrographique, que, depuis un siècle, nos cartographes reproduisaient sans s'en douter. Les approches du soir m'interdisant toutes recherches à cet égard, je dus remettre au lendemain la vérification d'un fait qui me semblait au moins bizarre. Nous soupâmes et nous dormîmes dans le voisinage de la prétendue bouche des Purus, sur une plage humide et molle, où l'empreinte de nos individus resta moulée en creux.

L'aurore me trouva debout, le corps un peu refroidi mais l'esprit dispos. Sans m'arrêter à l'air bourru de mes rameurs et aux réflexions aigre-douces de mon pilote, qui prétendait qu'avec ma manière de voyager on risquait fort de n'arriver jamais, je fis rallier le canal Camara dans lequel nous nous engageâmes Après trois heures de descente, nous traversâmes un lac d'eau noire appelé *Castañha* qui me parut avoir deux lieues de circuit; sa rive était bordée de grands roseaux, d'alismacées et de ces *pontederia crassipes* dont le pétiole, gonflé d'air, rappelle la vessie natatoire d'un poisson. Rapidement poussés par le courant de l'Amazone, nous dépassions, une heure après, un second lac d'eau noire appelé *Lago da Salsa*. Au lieu des fourrés de salsepareille que ce nom portugais semblait nous promettre, nous ne trouvâmes, au bord du lac, qu'une hutte d'Indiens Muras abandonnée par ses propriétaires; des débris de poteries et des plumes de vautour harpie jonchaient le sol.

A trois heures après midi, nous relevions, mais cette fois à notre gauche et sans le traverser du nord au sud, comme nous avions fait de ses voisins, un lac du nom de *Huayapua*. Son eau était noire comme celle des lacs Castañha et da Salsa et la végétation de sa rive, sauf quelques massifs d'ambaubeiras qui dépassaient les têtes des roseaux, était identique à la leur. Au dire du pilote, deux lieues seulement nous séparaient de la rivière des Purus à laquelle aboutissait le canal Camara.

Nous débouchâmes enfin sur la grande rivière. Mes gens, croyant toucher au terme de leurs maux, la saluèrent d'une exclamation joyeuse. Déjà ils ramaient vigoureusement pour atteindre le milieu de son lit dont le courant rapide devait les remettre bientôt dans l'Amazone, lorsque d'un geste je contins leur ardeur. J'avais résolu de relever, l'une après l'autre, les bouches-canaux de la rivière des Purus, et mis en goût de découvertes par mon exploration du canal Camara, je n'eus garde de passer outre. Je fis donc rallier la rive gauche du Purus que nous longeâmes pendant une heure, puis en voyant le soleil près de disparaître, je donnai l'ordre d'atterrir et de tout préparer pour notre bivac.

Le lendemain je continuai ma descente de la rivière. La veille, au sortir du canal Camara, j'avais relevé à ma gauche un lac d'eau noire du nom d'*Abufaro*, puis, un peu plus loin, à ma droite et en face d'une île d'une lieue de circuit, appelée *Isla dos Muras*, la seule qu'on trouve sur le Purus, l'embouchure d'un affluent qui fait communiquer le Purus avec le Madeira. Deux lacs d'eau noire avaient succédé à cet affluent.

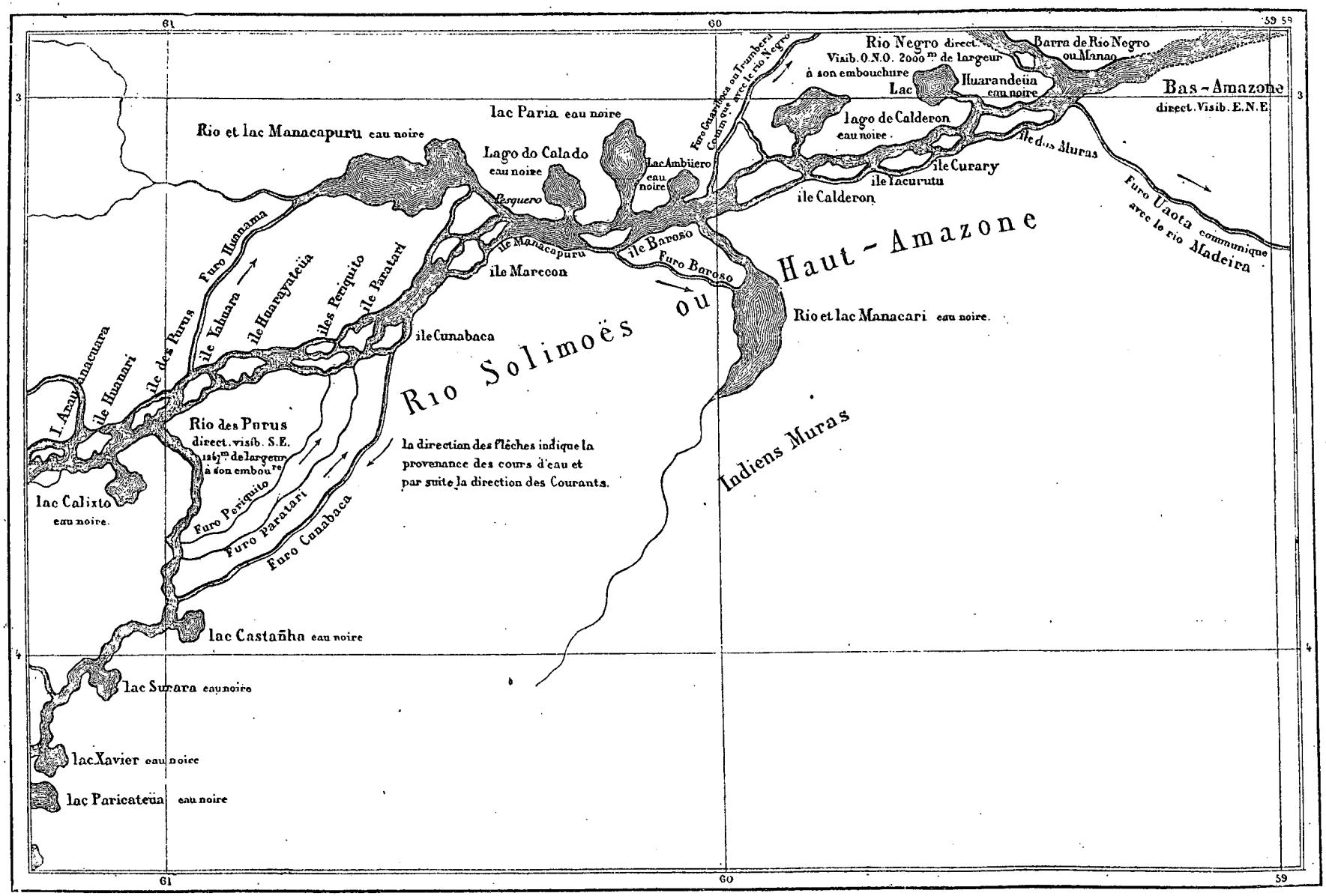
Cette rivière des Purus, dont je suivais le cours, tout en examinant la physionomie de ses rives, me parut la digne sœur de l'Ucayali. Ses nombreux circuits, ses eaux un peu troubles et dont le ton jaunâtre rappelait celles de notre Apu-Paro, ses longues plages de sable que les approches de l'été découvraient déjà, tout, jusqu'à la végétation de ses bords, composée de palmiers nipas, de ficus, d'ingas, de tahuaris et de plusieurs variétés de cécropias, me remettait en mémoire ma traversée de la Plaine du Sacrement et mes relations amicales avec ses indigènes.

Ces pensées rétrospectives, auxquelles je me laissais aller complaisamment, furent interrompues par une observation de mon pilote. Nous approchions du furo Aru, un des canaux-trompes au moyen duquel, d'après la Condamine et ses continuateurs, la rivière des Purus se dégorge dans l'Amazone. Cinq minutes après, nous étions par son travers. A ma grande surprise, je vis le courant de ce canal venir à notre rencontre, au lieu de filer devant nous. — Et de deux, pensai-je. — Ce second dégorgeoir du Purus était, comme le Camara, un bras de l'Amazone.

Impatient de continuer une enquête dont les résultats étaient si satisfaisants, j'ordonnai à mes hommes de remonter le canal Aru, qui devait nous ramener dans le lit du fleuve. Jusque-là, l'obéissance de ces honnêtes Tapuyas avait été à peu près passive, et, sauf une grimace qu'ils ne parvenaient pas toujours à dissimuler, lorsque, pour passer d'un point à un autre, je les obligeais de substituer un système de lignes courbes à la ligne droite, je n'avais jamais eu à me plaindre de leur service; mais en recevant l'ordre de refouler le courant de l'Aru, la patience parut leur échapper. Le pilote jeta sa pagaye à ses pieds, les rameurs se croisèrent les bras et l'embarcation, livrée à elle-même, suivit en tournoyant le fil de la rivière. J'avoue qu'à ce moment la colère me jeta hors des gonds. Je sautai sur la pagaye abandonnée, que je pris à deux mains et, dans l'attitude d'Hercule se disposant à assommer Cacus, je fis mine de la briser sur la tête de mon pilote. L'homme jeta un cri, se renversa en arrière, joignit les mains et me pria de l'épargner. Non-seulement j'accueillis sa prière, mais je lui tendis sa pagaye, qu'il reprit et plongea immédiatement dans l'eau. Les rameurs étaient restés stupéfaits devant ce jeu de scène. J'achevai de les terrifier en leur déclarant qu'à mon arrivée à la Barra do Rio Negro, je me plaindrais à l'autorité de leur mutinerie et les ferais enrôler sur-le-champ dans l'honorable corps des *Lapins ferrés* ou soldats de police.

Un enrôlement de ce genre est, avec la petite vérole, ce que redoute le plus un Indien Tapuya. Je vis mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte n° 18.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hommes pâlir sous leur masque de bistre, échanger entre eux un regard significatif, puis prendre les rames et s'en servir avec un enthousiasme furieux. Nous rentrâmes aussitôt dans le canal Aru et, malgré l'obstacle d'un courant assez fort que nous avions à vaincre, l'embarcation, bien menée, fila rapidement.

La végétation des bords de l'Aru était presque semblable à celle de son voisin le Camara. Des gyneriums, des plantains d'eau, des alismacées et force labiées microphylles du genre *stachytarpheta*. Tout cela croissait moitié dans l'eau, moitié dans un sol vaseux, que les derniers débordements de l'Amazone avaient recouvert de limon et de menus branchages. Grâce aux efforts combinés de mes gens, que la peur d'un enrôlement militaire rendait insensibles à la fatigue, nous allâmes dormir à la fin de cette journée dans le voisinage du lac *Preto*. Le lendemain nous traversions, du sud au nord, ce lac, dont le nom portugais dit la couleur de l'eau, et à six heures du soir nous rentrions dans le lit de l'Amazone. En vingt-trois heures, mes hommes avaient fait onze lieues à contre-courant, tour de force prodigieux, dont ils ont dû conserver la mémoire.

Nous remontâmes d'aval en amont et descendîmes d'amont en aval, comme nous l'avions fait pour les canaux Camara et Aru, les trois furos qui leur succèdent et sont appelés Jurupary, Cayuüana et Cuchiüara ou San Thomé. C'est à l'entrée de ce dernier canal, du côté du fleuve, que les carmes portugais avaient fondé autrefois, comme nous l'avons dit, une première Mission, qu'ils abandonnèrent pour aller l'édifier sur la rive droite du Coary.

Cette exploration des cinq bras que l'Amazone plonge dans le Purus, nous prit neuf jours et des mieux employés du voyage. Durant ce temps, nous ne rencontrâmes d'autres humains qu'un Indien Mura et sa femme, établis au bord du lac *Surubi*, sur la rivière des

Souvenir du canal Aru.

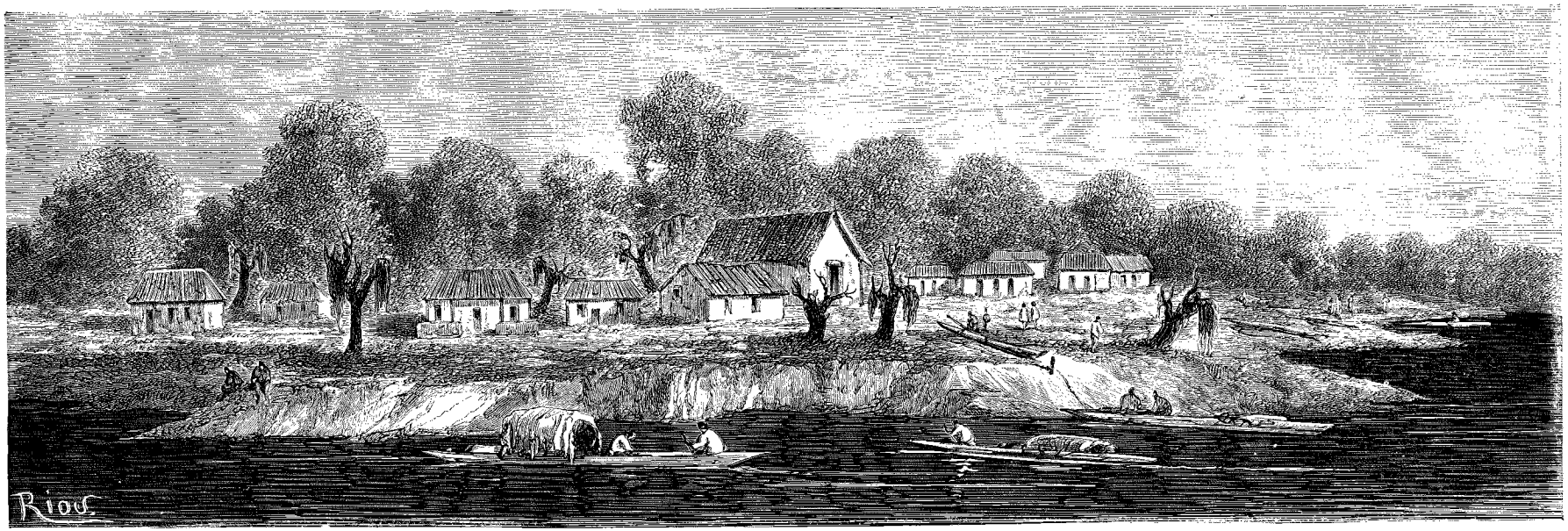
Purus. Ces individus, qui se disaient chrétiens, bien qu'ils me parussent d'humeur aussi farouche que leurs sauvages congénères des lacs du Japura, consentirent d'assez mauvaise grâce à nous céder du poisson frais et des bananes, en échange de quelques feuilles de tabac.

Le neuvième jour de ce voyage en zigzag, assis et déjeunant sur une jolie plage de sable fin, à l'endroit où le Purus et l'Amazone se rejoignent à angle droit, je dressais en idée la liste des savants et des voyageurs qui ont disserté tour à tour sur l'affluent du fleuve, dont je venais d'explorer les prétendues bouches. Aucun d'eux, malgré ses recherches et les données qu'il prétendait avoir acquises sur l'hydrographie du Purus, n'avait pu préciser d'une façon satisfaisante le lieu de sa naissance et tracer son cours véritable; mais tous, c'est une justice à leur rendre, étaient tombés d'accord sur les avantages sans nombre que le Brésil et le Pérou devaient retirer d'une communication rapide et directe que leur offrait la rivière en question.

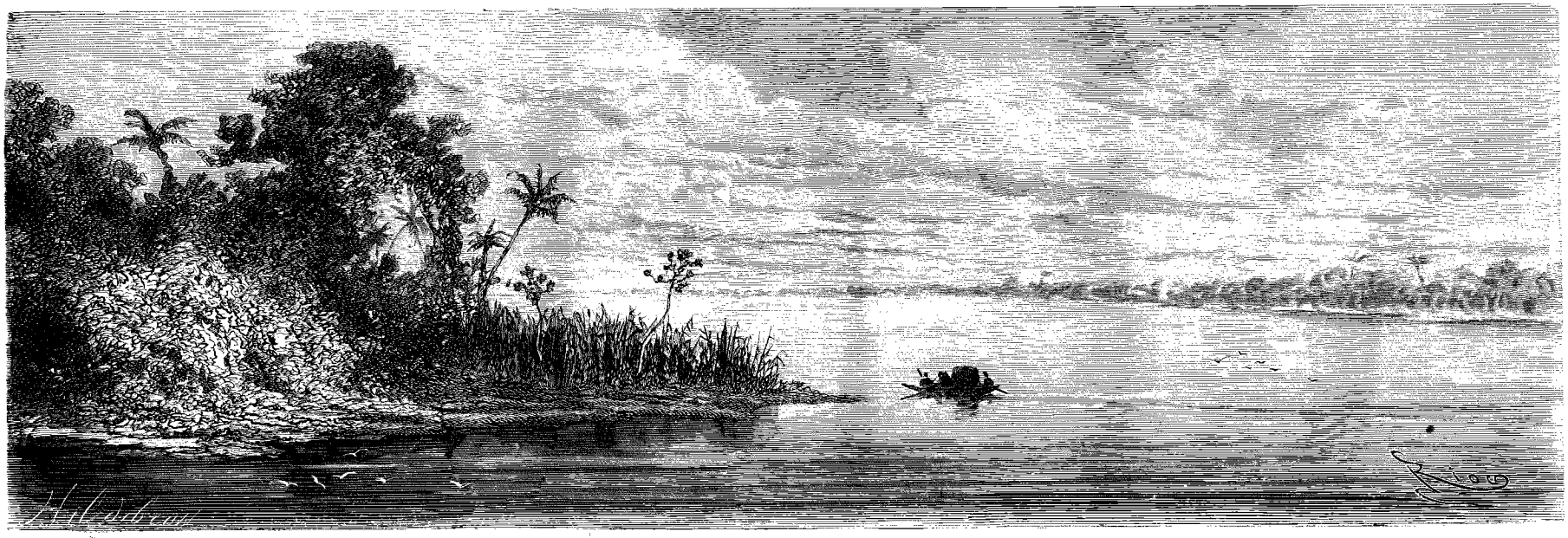
A la liste de ces savants, aujourd'hui défunts, venait s'ajouter, pour la clore, le nom du voyageur français et semi-officiel qui, en l'an de grâce 1861, donnait pour ancêtres aux Mayorunas imberbes de l'Ucayali des Espagnols barbus du temps de Pizarre. Celui-là aussi avait disserté longuement sur le cours du Purus, et sa dissertation était d'autant plus méritoire que, placé à soixante lieues des sources de cette rivière et à plus de trois cents lieues de son embouchure, il avait dû pour la voir de haut et de loin, emprunter le secours d'un aérostat ou le dos d'un condor de la grande espèce.

Comme sa théorie à vol d'oiseau ou de ballon, malgré le côté pittoresque qu'elle peut avoir et le bruit de cymbales et de grosse caisse que des sociétés savantes ont fait autour d'elle, n'a éclairci aucun des doutes relatifs au Purus, nous allons, pour l'édification de nos lecteurs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la ville de Coary sur le lac de ce nom (eau noire).



Embouchure de la rivière des Purus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remonter le cours de cette rivière, comme nous avons remonté celui du Jurua, nous aidant pour ce faire de nos études personnelles et des renseignements que les Brésiliens, coupeurs de smilax, pêcheurs de lamantins, chasseurs d'abeilles, fabricants d'huile d'andiroba, de copahu, de câbles de piassaba, etc., etc., ont bien voulu nous donner, par égard pour la science, dont nous étions chez eux, l'obscur représentant.

Large de douze cent quarante-sept mètres à son embouchure, la rivière Purus ou des Purus[1] ne mesure déjà plus que neuf cent seize mètres à l'endroit où le canal Camara lui porte les eaux de l'Amazone. A mesure qu'on avance dans l'intérieur, son lit se rétrécit et ses sinuosités se multiplient. Sur certains points, ces sinuosités sont telles, qu'après vingt-quatre heures de navigation on se retrouve à peu de distance par terre de l'endroit d'où l'on était parti. Ainsi sur l'Ucayali, le fleuve sinueux par excellence, des circuits qu'une embarcation met trois jours à faire, aboutissent pour un piéton à trois heures de marche du point de départ.

Le premier tributaire du Purus, — nous remontons son cours au lieu de le descendre, — est le lac-rivière *dos Muras*, qu'il reçoit par la gauche et qui le fait communiquer avec le Madeira. Du lit de l'Amazone à l'entrée de cet affluent, dont l'eau est noire et le courant presque insensible, les Brésiliens ont mis dix-huit jours de voyage. Dans le trajet, les seuls Peaux-Rouges qu'ils aient rencontrés sont des individus de la nation Mura, établis au bord des lacs d'eau noire qui profilent le lit du Purus. A ces indigènes ont succédé quelques familles d'Indiens Purus-Purus.

Un second tributaire, du nom de *Parana-Pichuna* (rivière noire), situé, d'après l'estime des mêmes Brésiliens, à vingt-neuf jours de voyage du Rio dos Muras, vient de l'est mêler ses eaux à celles du Purus et le fait communiquer également avec le Madeira.

C'est entre ces deux rivières, à l'endroit désigné sur notre carte générale des affluents inexplorés de l'Amazone, que commencent les cachoeiras ou rapides du Purus, qui se poursuivent sur une étendue de cinq à six lieues. Ces rapides sont occasionnés par des roches détachées d'une ramification nord-nord-ouest de la chaîne des Parexis, qui traverse obliquement le lit du Purus. Tantôt cachées et tantôt apparentes, ces roches opposent un obstacle au courant et, selon leur gisement, divisent la masse des eaux en plusieurs bras torrentueux ou en deux nappes latérales blanches d'écume.

Au delà de ces rapides, à vingt-trois jours de voyage de Parana-Pichuna, la rivière des Purus, reçoit par la droite, un affluent d'eau noire appelé *Tapahua*, large d'environ trois cents mètres à son embouchure. Les Brésiliens ont appris par des Indiens Catahuichis, dont le territoire s'étend dans le nord-ouest à travers les sources des lacs Coary et Teffé, jusqu'au Jurua, que cette rivière Tapahua naît dans les forêts à peu de distance du Jurua. En temps de sécheresse, un jour de marche suffit pour passer de la source du Tapahua au lit du Jurua; en temps de crue, les deux rivières mêlent momentanément leurs eaux de couleurs distinctes.

A cinq jours du Tapahua, un affluent d'eau blanche, appelé *Conihua*, dont la largeur égale celle du Purus, s'unit à celui-ci par la droite. Fixons en passant notre attention sur ce tributaire, le plus considérable de ceux que reçoit le Purus et le seul dont la source soit ignorée, bien que les Indiens Catukinos, sur le territoire desquels sont entrés les Brésiliens, leur aient appris que le cours du Conihua était parallèle à celui du Jurua et qu'il remontait comme lui vers les possessions espagnoles.

Vingt-cinq jours de voyage, séparent l'embouchure du Conihua de celle du *Mucuin*, cours d'eau noire, large de quatre-vingt-dix mètres, que le Purus reçoit par la gauche et qui le fait communiquer avec le Madeira.

A vingt-trois jours du Mucuin, les Brésiliens relèvent deux rivières d'eau blanche sans importance, le *Mamuria-huasu* (grand Mamuria) et le *Mamuria-miri* (petit Mamuria), qui entrent dans le Purus par sa rive droite. Onze jours de navigation à contre-courant, séparent ces deux affluents.

A quatre jours du Mamuria-miri, la rivière *Itusi*, large de deux cents mètres à son confluent, vient de l'est porter son tribut d'eau noire au Purus, et le fait communiquer avec le Madeira.

De l'embouchure de l'Itusi à celle du *Sapatini*, rivière ou plutôt groupe de lacs d'eau noire, reliés par d'étroits canaux et que le Purus reçoit par la gauche, les Brésiliens ont mis vingt-cinq jours de voyage. Déjà, à partir du confluent de l'Itusi, les roches qui depuis longtemps avaient disparu du lit du Purus, ont recommencé à s'y montrer et ont déterminé de nouveaux rapides En amont du Sapatini, ces roches dressées en talus le long de ses rives, les bordent désormais d'une double muraille.

A la jonction du Sapatini et du Purus, les voyageurs ont fait rencontre d'Indiens Sehuacus, et ont échangé avec ces naturels des harpons et des hameçons contre des produits de leur industrie. Le territoire de cette tribu qui compte environ deux cents hommes, confine dans le nord avec celui des Indiens Catukinos, dans le sud avec celui des Canamaris.

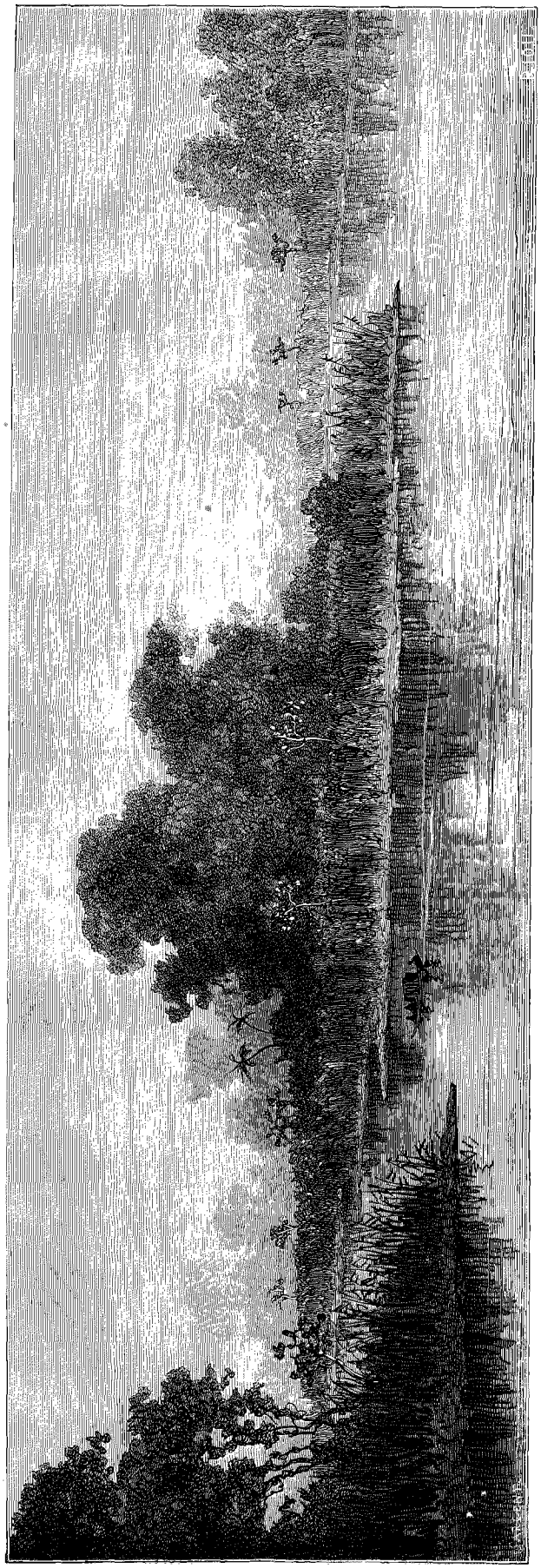
L'embouchure du Sapatini dépassée, les Brésiliens ont pu pendant trente-deux jours encore, remonter le cours du Purus; puis son lit s'est considérablement rétréci, les roches s'y sont montrées en plus grand nombre et il a cessé d'être navigable. Après l'avoir vu disparaître dans le sud-sud-ouest, les voyageurs sont entrés dans un affluent qu'à cet endroit il reçoit par la droite. Cet affluent porte le nom de *Pahuini*. Sa largeur

1. Ainsi nommée de la nation des *Purus-Purus*, dont le territoire, au dix-septième siècle, s'étendait de son embouchure à cinquante lieues dans l'intérieur. Cette nation est représentée aujourd'hui par sept ou huit familles disséminées dans l'espace compris entre le lac-rivière *dos Muras* et les premiers rapides du Purus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est d'à peu près soixante mètres, son eau blanche et vaseuse, son lit jonché de pierres et son courant rapide; les Brésiliens ont remonté ce dernier tributaire du Purus, ayant chaque soir le soleil couchant devant eux. Après cinq jours d'une navigation lente et pénible, comme leurs embarcations s'endommageaient au contact des roches, ils se sont décidés à rebrousser chemin. En rentrant dans le Purus, ils ont appris par les Sehuacus, que les sources du Pahuini, voisines de la Sierra espagnole, étaient habitées par les Indiens Canamaris, qui touchent dans le sud aux Tuyneris et aux Huatchipayris des vallées péruviennes de Paucartampu, et dans le nord aux Pucapacuris avec lesquels nous avons fait connaissance en descendant le Sarta Ana-Uyacali et relevant l'embouchure du Maracho ou Camisia, un de ses affluents de droite.

Dans ce voyage sur la rivière des Purus, les Brésiliens ont dépensé cent quatre-vingt-quinze jours, laps de temps qui pourrait sembler fabuleux, si déjà nous n'avions dit, à propos d'une excursion de ce genre dans l'intérieur du Jurua, de quelle façon musarde et nonchalante, ils remontent le cours de l'Amazone et de ses affluents. Ces cent quatre-vingt-quinze jours, en adoptant la moyenne de trois lieues par journée, donnent le chiffre exorbitant de cinq cent quatre-vingt cinq lieues. Mais si nous retranchons un tiers de ce produit pour les courbes



Pseudo-bouches de la rivière des Purus : Vue des canaux Camara et Aru.

de la rivière, — et celles du Purus sont aussi nombreuses que variées, — nous n'aurons plus qu'un chiffre de trois cent quatre-vingt-dix lieues, soit, bien près de 14° pour la distance parcourue.

De cette étude hydrographique de la rivière des Purus, commencée par la promenade que nous avons faite à travers ses canaux, et terminée par l'exploration de son cours par les Brésiliens, ressortent en manière de conclusion deux découvertes importantes. La première, c'est que la susdite rivière n'a qu'une seule et unique embouchure au lieu de plusieurs bouches que les voyageurs lui ont données; la seconde, c'est que le système de ces messieurs, qui fait du Purus et de la *Madre de Dios* ou *Amaru-Mayo* des vallées de Paucartampu une seule et même rivière de sa source à son confluent, est erroné et, comme tel, doit être signalé à l'attention des professeurs de géographie ayant charge d'élèves.

Toutefois, comme nous ne détruisons pas pour le seul plaisir de détruire, et que nous comprenons jusqu'à certain point la douleur des voyageurs et des savants contraints de divorcer du jour au lendemain avec de vieilles illusions qui leur étaient chères, nous offrons charitablement de substituer à leur système hydrographique, vicieux de tous points, un nouveau système qui, plus sûrement que l'ancien, aura cet avantage prôné par eux, de rattacher d'une façon directe l'empire du Bré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Entrée de la ville de la Barra de Rio Negro.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sil à la république du Pérou, et de mettre en relations de commerce et d'intimité deux peuples faits pour s'estimer et se comprendre.

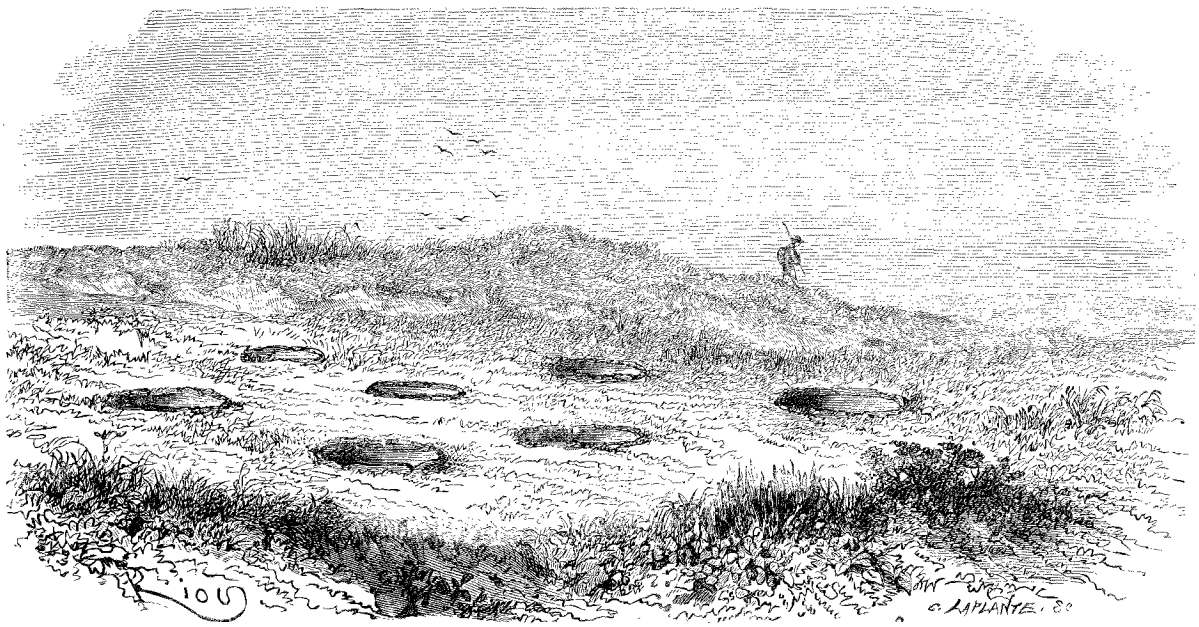
D'après ce système, — certains diraient *notre* système, — les navigateurs brésiliens et autres, au lieu de remonter le cours du Purus jusqu'à sa naissance et de s'aller casser le nez contre une ramification de la Sierra d'Apolobamba, ce que leur conseillaient depuis plus d'un siècle — sans mauvaise intention d'ailleurs — les voyageurs de tout âge et de tout pays, ces navigateurs n'auront qu'à passer du lit du Purus dans celui du Conihua son tributaire, et à remonter ce dernier pour trouver le passage longtemps cherché et réaliser leur chimère.

En attendant que ce système ait été sanctionné par la science et vulgarisé par les cartographes, nous l'avons appliqué à notre tracé général des affluents inexplorés de l'Amazone, où chacun peut voir une ligne de points rattacher le *Conihua*, tributaire principal du Purus, à la *Madre de Dios* issue des vallées péruviennes.

Maintenant rentrons dans le fleuve dont cette digression nous a tenu si longtemps éloigné, et continuons de suivre sa rive droite, basse, sablonneuse et bordée sur une longueur de dix lieues, de roseaux et de cécropias.

A cinq lieues de l'embouchure du Purus, nous relevons tour à tour, en passant, les bouches de trois canaux qui rattachent cette rivière à l'Amazone. Les deux premiers, appelés Periquito et Paratari, sont fort étroits et portent les eaux du Purus à l'Amazone; le troisième canal qui a nom Cunabaca et dont le lit est plus large du triple que celui de ses deux voisins, porte au contraire les eaux de l'Amazone à la rivière des Purus.

A ces canaux succèdent les deux lacs-rivières de Manacari et Manacapuru. Le premier est situé sur la rive droite de l'Amazone, le second sur sa rive gauche; tous deux sont pourvus de canaux-trompes qui font communiquer leurs eaux noires avec l'eau jaunâtre du fleuve.



Sépultures d'Indiens Manaos.

Près du goulet de Manacapuru, sur un renflement de la berge, s'élèvent cinq maisonnettes blanches dont les volets sont clos à l'heure où nous passons. C'est tout ce qui reste de l'ancien village de *Pesquero* dont le nom portugais indique la destination. Au dix-huitième siècle, un détachement de soldats Tapuyas était adjoint à la population du lieu pour l'aider dans la pêche et la salaison du poisson destiné à l'alimentation des troupes cantonnées dans l'intérieur du Rio Negro. Que de milliers de lamantins et de pira-rocou ont péri dans ces *Feyturias!* A ceux qui ne comprendraient pas ce mot portugais, d'une élasticité comparable à celle du caoutchouc local, nous dirons qu'il exprime à la fois la capture, l'éventrement, la salaison et la transformation du poisson vivant en *stock-fish*.

Une île de six lieues de tour, appelée Manacapuru, barrait autrefois tout ce côté de l'Amazone. Ses forêts, d'essences diverses, abritaient contre les vents du sud et du sud-ouest, les plus froids de ceux qui soufflent dans ces contrées[1], le village-poissonnerie de Pesquero. Une déviation des courants du fleuve a fait le malheur de cette île; ses contours, battus en brèche par le flot, ont été si bien élimés, effrités, amoindris, que la géante

1. Ces vents de la Cordilière règnent ordinairement de juin à juillet et se font sentir dans la Plaine du Sacrement et jusque sur le Haut-Amazone. Leur action est très-variable; quelquefois ils tempèrent simplement la chaleur du jour et donnent aux matinées et aux soirées un peu de fraîcheur. D'autres fois il déterminent un abaissement de température assez prononcé pour obliger les indigènes à allumer de grands feux pour se réchauffer. En certaines années exceptionnelles, où la neige tombe abondamment dans la Sierra, le refroidissement subit des affluents qui y ont leur source, tue ou engourdit beaucoup de petits poissons qu'on voit flotter le ventre en l'air et dont les Indiens font leur nourriture.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à l'énorme carrure n'est plus aujourd'hui qu'un méchant trapèze d'ocre et de sable, à peu près dénudé et dont une extrémité plonge dans l'eau comme la guibre d'un navire à demi submergé.

A partir de ce point, l'Amazone, dont la largeur considérablement accrue depuis notre sortie d'Ega, atteint presque à deux lieues, l'Amazone n'a sur sa rive droite, durant un assez long trajet, qu'une série d'îles qui se succèdent sans interruption, et, sur sa rive gauche, que quelques lacs de grandeur variable dont nous voyons, en passant, s'ouvrir et se fermer les bouches noires.

Nous sommes arrivés au confluent du Rio Negro. La rive gauche, que nous cotoyions depuis un moment, s'interrompt pour faire place à une vaste baie formée par la jonction du fleuve et de son affluent. Nous traversons cette baie et, ralliant le bord, nous remontons pendant trois heures dans le nord-nord-ouest pour atteindre la barre de la rivière et la ville qui l'avoisine.

La lenteur avec laquelle nous avançons, permet d'étudier le paysage dans ses moindres détails. Deux talus d'ocre rouge qui se développent parallèlement jusque dans les profondeurs de la perspective, forment les doubles rives du Rio Negro, large à cet endroit de près d'une lieue. Sur ces talus se dressent les plans des forêts dont le vert, assombri par le reflet des eaux noires, passe dans l'éloignement au bleu d'indigo et se fixe à l'horizon dans une teinte neutre d'un velouté exquis. Un ciel de cobalt que ne voile aucune vapeur, que ne traverse aucun nuage, étend sur le décor sa splendide coupole.

Rien de plus bizarre et en même temps de plus magnifique que ce vaste panorama peint avec quatre couleurs distinctes et superposées, qui se joignent sans se confondre et se font valoir l'une l'autre; reproduites par l'artiste sur une toile, ces zones de bleu cru, de noir d'encre, de rouge étrusque et de vert sombre, formeraient une gamme de tons fausse, criarde, épouvantable à l'œil; mais la nature, qui se rit des tentatives de l'artiste et des combinaisons de l'art, n'a eu qu'à rapprocher ces couleurs disparates et à prononnoncer sur elles son magique *fiat lux*, pour que la lumière et l'air les enveloppassent d'un double fluide, et qu'une harmonie souveraine résultât de leur désaccord apparent.

La découverte de l'embouchure du Rio Negro remonte à 1637. Elle est attribuée à un capitaine Pedro da Costa Favella, qui accompagnait Teixeira dans son expédition à Quito. L'ancien nom de cette rivière était *Quiari*. Dans le voisinage de ses sources, les indigènes l'appellent encore *Uénèya*. Trente ans après la découverte qu'en avait fait Favella, les Portugais qui remontaient son cours pour la première fois lui donnèrent le nom de Rio Negro ou Rivière Noire, à cause de la teinte obscure de ses eaux, qu'ils crurent provenir des *sources de bitume* que ces eaux rencontraient dans leur trajet du nord au sud.

En 1669, une forteresse en pisé fut construite près de sa barre pour défendre les villages et les populations de l'intérieur[1] contre les pirateries des Indiens Muras, ces Uscoques de l'Amazone, dont nous avons parlé en temps et lieu. Le général d'État, Antonio de Albuquerque Coelho, fut le promoteur de cette mesure à la fois belliqueuse et conservatrice, Francisco da Motta Falcao, l'ingénieur chargé des travaux de la forteresse, et Angelico da Barros, son premier commandant. Si ces noms historiques n'éveillent aucun souvenir dans l'esprit du lecteur, ce n'est pas notre faute.

Pendant un demi-siècle, cette forteresse et sa garnison animèrent seules la solitude de la barre du Rio Negro. En 1720, un village y fut édifié par ordre de l'autorité supérieure. Quelques Portugais, mêlés à des Indiens Manaos, Cahiarahis, Coërunas et Yumas, formèrent sa population. De ce village, revu, embelli, augmenté, Xavier de Mendonça Furtado, dix-neuvième gouverneur du Para, fit, en 1758, la ville de Moura, peuplée de six mille habitants, s'il faut en croire les statisticiens de cette époque.

Tout semblait présager à la nouvelle ville un avenir prospère, lorsqu'une petite vérole des plus malignes s'abattit sur elle, et des quatre tribus indigènes dont se composait sa population, en retrancha trois: les Cahiarahis, les Coërunas, les Yumas. Restés seuls habitants de la cité, les Manaos substituèrent au nom qu'elle portait celui de leur tribu; puis ce changement de Moura en Manao ne leur paraissant pas assez radical, ils démolirent la ville de Mendonça Furtado et utilisèrent ses matériaux pour en bâtir une autre.

Cette ville de leur façon n'eut que trois rues, symbolisant la Sainte-Trinité. Une très-longue en honneur de Dieu Père, cette première se dirigeant au nord; deux autres moindres, une au levant, une au couchant, en souvenir du Fils et du Saint-Esprit. Une église carrée dont la façade était tournée au sud, fut le moyeu auquel se rattachèrent ces trois jantes. A en juger par son dessin géométral, Manao, vue à vol d'oiseau, dut ressembler étonnamment à un T majuscule, placé en sens inverse.

Disons à la décharge des architectes manaos que, tout en bouleversant de fond en comble l'ancienne ville pour en extraire ce chef-d'œuvre à trois pattes, ils surent respecter une magnifique allée d'orangers, plantés en

1. Cinq ans après la première exploration du Rio Negro, dix-neuf bourgades étaient fondées sur ses deux rives. Ces bourgades qui prirent plus tard le titre de villes, échangèrent contre un nom portugais le nom qu'elles tenaient des populations indigènes. Ainsi l'ancienne *Aracari* devint Carvoeiro, *Cumaru* eut nom Poiares, Barcellos succéda à *Mariüa*, Moreira à *Cabuquena*, Thomar à *Bararoa*, Lama Longa à *Dari*, ainsi des autres jusqu'à San José de Marabitanas, village fortifié qui, du côté de la Nouvelle-Grenade, séparait les possessions du Portugal de celles de l'Espagne.

De ces dix-neuf villes, il reste à peine aujourd'hui trois villages. Quant aux vingt-deux castes indigènes, primitivement établies sur le Rio Negro et qui servirent à les peupler, ces castes sont représentées de nos jours par les descendants des tribus *Barré* et *Passé*, à demi chrétiens, à demi abrutis et répandus sur les rives de l'Iça. Une seule tribu originaire du Rio Negro est restée fidèle à la barbarie de ses pères, c'est celle des *Macus* que les Brésiliens des alentours du Japura qualifient d'hommes-singes et chassent à coups de fusil de leurs domaines où ces Indiens, pressés par la faim, viennent dérober quelquefois des fruits et des racines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1672 par Francisco da Motta Falcao, l'ingénieur de la forteresse, laquelle allée ombrageait tout le côté de Moura exposé au couchant.

Rien ne reste de Manao dont nous achevons de tracer l'épure. Église, maisons, orangers sont rentrés en terre sans qu'un seul rejeton, issu des graines de ceux-ci, croisse à la place qu'ils embellirent si longtemps. L'emplacement qu'occupa la cité est reconnaissable à des excavations circulaires qui s'étendent jusqu'au pied de la forteresse. Ces excavations sont des sépultures. Quelques-unes gardent encore, intactes ou brisées, les jarres en terre cuite dans lesquelles les Manaos déposaient leurs morts. Ces vases, d'une pâte grossière et d'une couleur rouge-brun obscur, sont au rez du sol. Leur hauteur varie de soixante-dix centimètres à un mètre; le diamètre de leur orifice est de quarante centimètres environ. D'informes dessins, losanges, zigzags, chevrons, billettes, sont tracés en noir sur leurs flancs. Certaines ont un couvercle; mais la plupart sont béantes et vides. Des corps qu'elles ont contenu, il ne reste pour l'enseignement des curieux qu'un mélange de cendre humaine et de poussière apportée par le vent.

La ville moderne où nous abordons est appelée par les Brésiliens *A Barra do Rio Negro*. Elle est située à l'est de la forteresse. Une distance de mille pas géométriques sépare ses dernières maisons de l'emplacement qu'occupait Manao. Son assiette est très-inégale. Sur quelques points, les renflements du sol dépassent en hauteur le faîte des toitures, ce qui serait pittoresque si ce n'était absurde. Une rue artérielle, longue, large, onduleuse, accidentée çà et là par l'empiétement d'un mur de clôture ou la saillie d'un mirador, partage la ville du sud au nord. A cette rue se rattachent quelques ruelles qui aboutissent dans l'est à des pelouses nues, dans l'ouest à de grands espaces arides. Trois ruisseaux pourvus de passerelles serpentent à travers cet ensemble et servent de docks ou bassins à la flottille commerciale du lieu. Goëlettes, sloops, égariteas, viennent s'y radouber, attendre un chargement quelconque ou s'abriter contre les *trevoadas*, tempêtes brésiliennes qui se déchaînent sur le Bas-Amazone et dont l'influence se fait sentir à plusieurs lieues dans l'intérieur du Rio Negro.

Ces navires locaux, assez mal construits, mais enluminés de vert gai, de bleu céleste et de jonquille, portent, au lieu des noms profanes accoutumés chez nous, des noms de saints et de saintes tirés du calendrier portugais. Pareil usage qui n'est, dit-on, qu'une ruse ingénieuse employée par les armateurs des petits navires, impose en quelque sorte à l'habitant du ciel l'obligation de veiller sur la coque de son homonyme terrestre et de la préserver des coups de vent, des bancs de sable et des écueils. Au reste, il est sans exemple qu'un de ces patrons vénérés ait laissé perdre le bateau placé sous son invocation. Ajoutons que la pacifique flottille fait merveille dans le paysage et distrait agréablement les yeux de la monotone répétition des façades blanches, des toitures rouges et des pelouses jaunes.

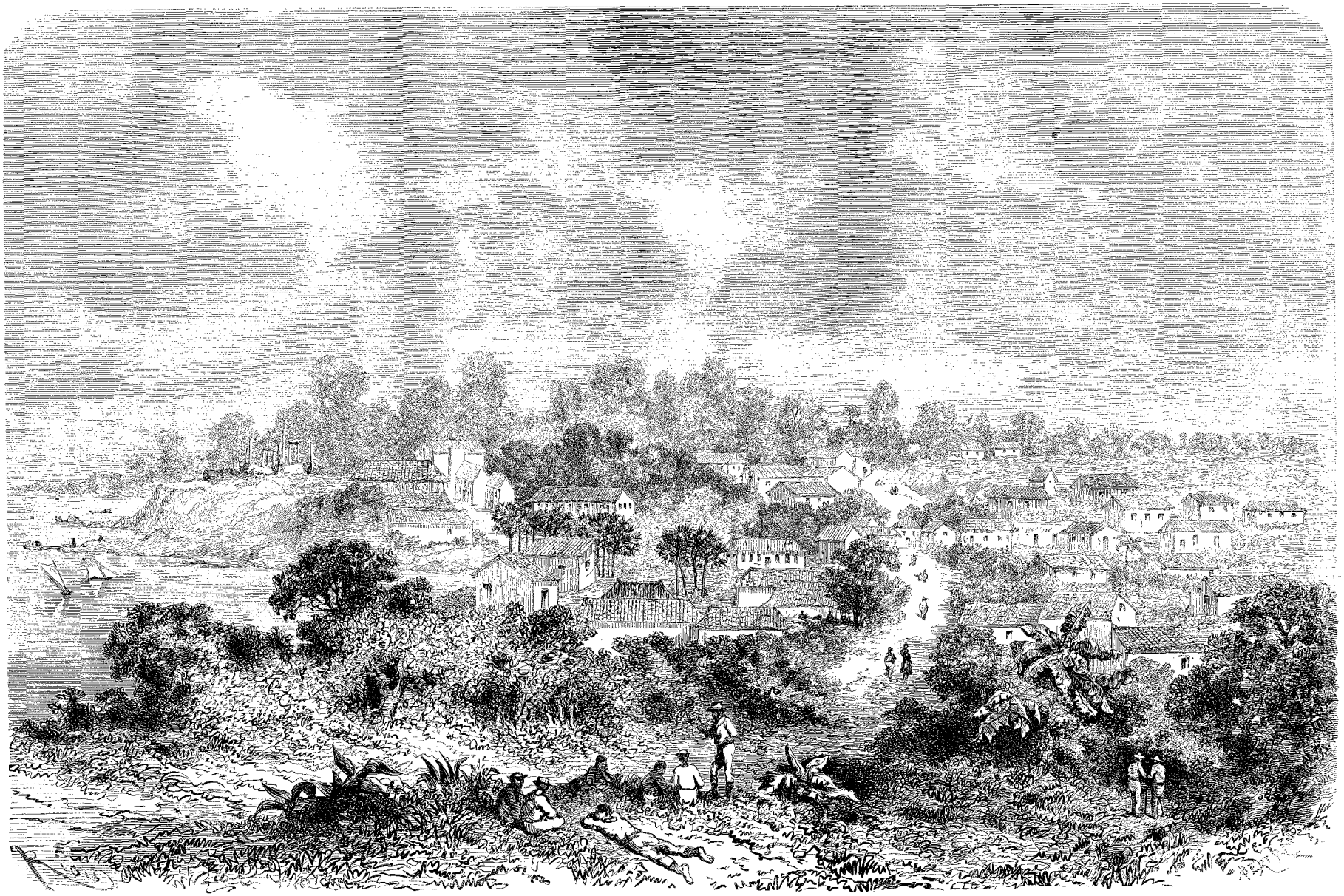
La ville de la Barra est peuplée d'environ trois mille habitants, dont les deux tiers constituent sa population sédentaire, et l'autre tiers, sa population flottante. On y compte cent quarante-sept maisons. Ces maisons sont vastes, bien aérées, mais généralement dénuées de confort et de meubles meublants. Toutes ont des jardins ou des jardinets mal entretenus et fort peu sarclés. Les mauvaises herbes y abondent et les serpents y sont assez communs. Ce n'est qu'en tremblant qu'on y cueille des roses et des haricots. Si nous disons rose plutôt qu'œillet, et haricot plutôt que lentille, c'est que la rose à cent feuilles et le haricot blanc ou rouge, sont la fleur et le légume qu'affectionnent le plus les deux sexes de la Barra. La rose est cultivée par la femme qui en respire le parfum et en orne sa chevelure; le haricot est cultivé par l'homme qui l'accommode au lard et le donne en pâture à son estomac. Ce mets substantiel figure chaque jour, et plutôt deux fois qu'une, sur les meilleures tables.

Les habitants de la Barra sont exclusivement voués au commerce. Les uns le font en gros, les autres en détail. Les commerçants en gros reçoivent du Haut-Amazone du cacao, du café, du rocou, de la salsepareille, des graisses de tortue et de lamantin, des huiles d'andiroba, de copahu et autres denrées dont l'énumération n'a que faire ici. Ces produits leur arrivent par lots minimes et sont emmagasinés par eux en attendant qu'ils aient pu compléter le chargement d'un petit navire. Alors ils les expédient au Para, où quelques-uns de ces produits sont consommés sur place et d'autres exportés en Europe.

Les commerçants en détail ont des caves-boutiques qui rappellent les *Tiendas-bodegons* des villes du Pérou. Au volet extérieur de leur devanture pendent un mouchoir à carreaux, un rouleau de cordages, une botte de paille, destinés à servir d'enseigne et à attirer le regard des passants. Comme l'*Olla podrida* des Espagnols, ces boutiques réunissent les choses les plus estimables et les moins homogènes. On y trouve des étoffes et du saindoux, des saucissons et des rubans, de la viande salée et des chapeaux de paille, du tafia, des souliers à clous, des légumes secs, des clous à bordage et cent autres articles d'une utilité reconnue.

Malgré ce que nous avons pu dire en commençant du plan géométral de la Barra, de l'ondulation de sa grande rue et de ses pelouses jaunies, l'aspect de cette ville ne laisse pas d'impressionner agréablement l'individu qui, comme nous, l'aborde au sortir des villages du Haut-Amazone, encore plongés dans une pénombre de barbarie. Le titre de capitale de province que lui donnent les statistiques et qu'elle doit à ses maisons à miradors, à sa flottille polychrome, au mouvement commercial dont elle est le centre, ce titre explique et justifie certain luxe de redingotes et de robes à falbalas qu'on y remarque en arrivant. A l'adoption de nos modes françaises par les bourgeois de la localité, à la chemise entière que portent les Indiens au lieu de la demi-chemise économique des villages d'en haut, on reconnaît bien vite que la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



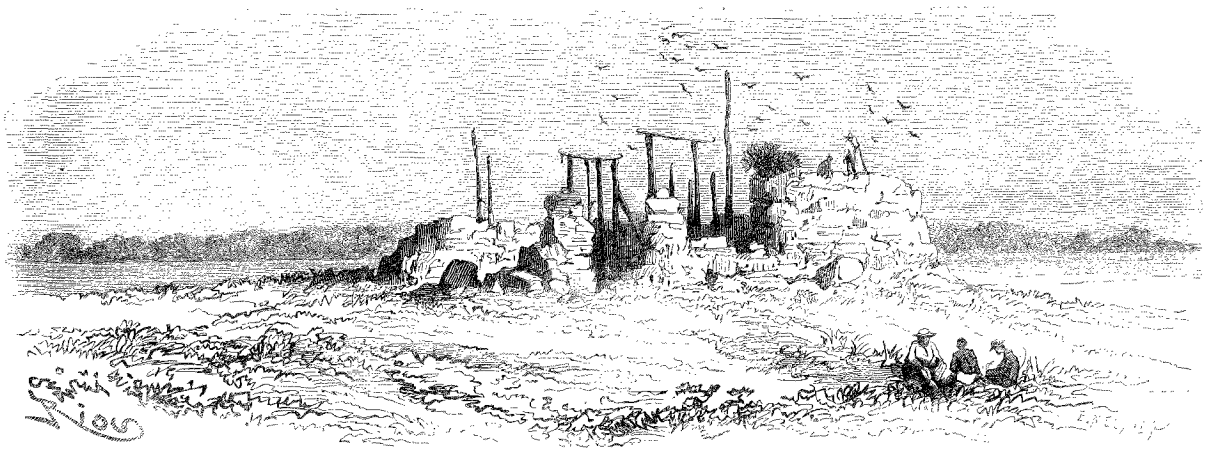
Vue panoramique de la Barra prise du Balcon de la chapelle de Notre-Dame des Remèdes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauvagerie est restée en arrière et qu'on a devant soi un de ces entonnoirs appelés capitales, où tous les courants géographiques, intellectuels, politiques et commerciaux d'une contrée viennent aboutir.

L'emploi de mes journées, durant mon séjour à la Barre, fut consciencieusement réparti entre le travail, les bains, les siestes et les promenades. La maison que j'habitais n'avait d'autres meubles qu'une table en bois grume et un hamac, qui selon l'heure me servait de siége ou de lit; mais elle était silencieuse et nul bruit importun n'y troubla jamais mes rêveries ou mon sommeil. Soir et matin, je descendais à la rivière pour y faire mes ablutions et regarder sa vaste nappe, noire comme l'ébène, limpide comme le cristal et toujours magnifique, soit que le soleil la glaçât de rose ou de pourpre, selon l'heure de la journée, soit que la lune y semât une traînée de vif argent ou que les étoiles la criblassent de milliers de points lumineux. Que d'heures charmantes j'ai passées étendu sur le sable blanc de sa rive, avec de l'eau jusqu'à mi-corps et mes deux bras pour oreiller, aspirant les tièdes parfums répandus dans l'air, écoutant les vagues rumeurs qui se dégageaient du silence et regrettant de ne pouvoir vivre et mourir dans cette posture!

Les forêts de la Barre où je poussai quelques reconnaissances, ne m'offrirent d'autres raretés végétales que des Orobanchées, des Chamœdoreas aux stipes grêles et la répétition obstinée des espèces qui croissent dans le voisinage des eaux noires, espèces que déjà j'avais vues ailleurs. Ces forêts, qu'un Européen débarqué de la veille et trompé par le luxe apparent de leur végétation, eût crues vierges et immaculées, étaient des *Capouëras*. On désigne au Brésil par ce nom emprunté à l'idiome tupi, des forêts autrefois défrichées et retournées à l'état naturel par suite de l'abandon des cultivateurs. Une chose que nos botanistes parisiens ignorent peut-être, c'est que la forêt tropicale sur laquelle l'homme a porté autrefois la main, ne recouvre jamais sa splendeur native, fût-elle abandonnée à elle-même pendant un siècle[1]. Certains diront que ce stigmate indélébile est le



Ruines de la forteresse de la Barre du Rio Negro.

sceau qu'en sa qualité de roi de la création, l'homme appose sur sa conquête; d'autres penseront que cet infortuné bipède a, comme les harpies de la Fable, la triste faculté de souiller et de flétrir tout ce qu'il touche.

Si je ne découvris dans ces bois pollués ni fleurs exquises, ni fruits étranges, j'y trouvai une scierie de planches dirigée par un Écossais et mise en mouvement par l'eau noire d'une petite rivière. L'homme m'expliqua sa machine et m'en énuméra les avantages avec une telle loquacité et dans un patois anglo-portugais si étrange, que je ne compris rien à ses explications. Mais à l'enthousiasme dont rayonnait le front de l'individu; aux éclairs que lançaient ses yeux d'un bleu de faïence, je jugeai que j'avais affaire à un industriel certain du succès de son industrie et supputant déjà en idée les sommes fabuleuses qu'elle devait lui rapporter.

Comme un dédommagement de l'indigence des forêts qui l'entourent[1], la Barre offre aux amateurs de paysages quelques points de vue assez remarquables. Dans le nombre, il en est deux qui se recommandent à l'attention par leur caractère diamétralement opposé. Esquissons-les en quelques lignes pour éviter aux voyageurs qui nous succéderont la fatigue et l'ennui d'aller à leur recherche.

Le premier de ces points de vue a pour observatoire naturel le balcon de bois de Notre-Dame des Remèdes, humble chapelle à toit de chaume située à l'est de la Barre, en rase campagne. De cet endroit, comparativement élevé, on embrasse d'un seul regard les maisons de la ville, leurs cours, leurs jardins et leurs jardinets, les

1. Nous n'entendons parler ici que des seules forêts autrefois défrichées qui touchent à la ville. Celles de l'intérieur du Rio Negro, renommées pour leur *flore* et leur *faune* abondent en espèces végétales précieuses et en animaux rares et curieux.

1. Nous avons vu de ces forêts abattues vers la fin du seizième siècle, puis abandonnées à elles-mêmes depuis cette époque et qui gardaient encore les traces de ce défrichement. En outre, une remarque que nous avons pu faire maintes fois en nous promenant à leur ombre, c'est que les arbres, les plantes et les lianes dont ces forêts se couvrent après leur mutilation, sont pour la plupart, d'espèces différentes de celles qui y croissaient au principe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ruisseaux-docks, les ponts de bois, les navires à l'ancre et les pelouses d'alentour. Au nord, à l'est, au sud, on voit la ligne des forêts enserrer le tout comme un mur d'enceinte, et à l'ouest, apparaître, entre deux falaises, un large morceau du Rio Negro, pareil à un fragment de marbre noir enchâssé dans une mosaïque.

Le second paysage se révèle à l'observateur placé sur la colline qui forme le soubassement de la forteresse écroulée. Moins riche en détails que le premier, il l'emporte sur lui par la grandeur des lignes et la majesté de l'ensemble. Il est composé d'une seule courbe du Rio Negro, longue de trois lieues, large d'une lieue, bordée du sud au nord par l'étroit liséré des berges et la muraille des forêts. Au coucher du soleil, ce paysage, simple nappe d'eau noire qu'aucun souffle ne ride, qu'aucun oiseau n'effleure, prend un aspect étrange et presque funèbre; on dirait un drap mortuaire étendu sur les castes défuntes de cette partie du pays.

Le cimetière manao, dont nous avons parlé, occupe le versant oriental de cette colline. L'antiquaire en y cherchant ces jarres-cercueils dans lesquelles les anciens Manaos plaçaient leurs momies, trouvera après quelque cents pas faits au sud, dans un pli du terrain, deux chapiteaux de marbre blanc, qui ne lui rappelleront aucun des ordres d'architecture mentionnés par Vitruve et Vignole. Ces chapiteaux, pyramidions à quatre pans, courts, trapus, avec listel et doucine à leur base et du genre de ceux qui décorent le faîte des tombeaux étrusques, ces chapiteaux portent à leur sommet un ornement sphérique et côtelé qui ressemble à la capsule ligneuse et déhiscente du *hura crepitans*, ou, pour parler un langage plus simple, à un melon du genre cantaloup avec ses côtés en saillie. Une croix surmontait ce bizarre ornement.

Jarre unéraire des Manaos.

A la vue de ces débris, que l'air, la pluie, le soleil et la lune ont rongés de concert et dont le marbre s'émiette entre les doigts, si l'antiquaire pouvait croire à l'existence d'une Ninive américaine disparue depuis des siècles et qu'un heureux hasard lui a fait découvrir, il se tromperait lourdement.

Ces chapiteaux pointus datent du dix-huitième siècle et formaient le couronnement des piliers de démarcation (padroëns) destinés par les Portugais à marquer les limites du Brésil du côté de la Guyane Hollandaise, du Vénézuela, de l'Équateur et du Pérou. Taillés et sculptés à Lisbonne, ils avaient été envoyés au Para et de là expédiés à Manao pour y être répartis de la façon suivante : un devait être placé à San Joaquin sur le Rio Branco; un autre à San José de Marabitanas sur le Rio Negro; un troisième sur la rivière Iça; un quatrième et dernier à Tabatinga sur le Haut-Amazone. Mais le destin qui se rit des projets des hommes et des piliers de marbre blanc, disposa de ces padroëns à sa fantaisie; deux d'entre eux, partis pour la Guyane et le Vénézuela, allèrent s'échouer devant Barcellos, sur le Rio Negro, où le sable les recouvre aujourd'hui, les deux autres, au lieu de remonter l'Iça et le Haut-Amazone, restèrent étendus entre Manao et sa forteresse, à l'endroit où nous les voyons.

Le dessin que nous donnons d'un de ces padroëns le reproduit dans son intégrité native et tel qu'il sortit, en 1750, de l'atelier du marbrier lusitanien [1].

Et puisque nous sommes en goût d'antiquités, disons qu'une des maisons de la Barre garda longtemps devant son seuil, auquel elle servait de marche, une statue en grès trachytique, représentant un homme-singe assis, aux paupières mi-closes, aux bras croisés sur le thorax. Cette icone que les gamins de la ville s'appliquaient volontiers à rendre de plus en plus fruste et méconnaissable, avait été découverte au dix-septième siècle sur les frontières de la Nouvelle-Grenade, du côté du Brésil et près des sources de la rivière Uaüpès, par des carmes portugais en tournée. Frappés de l'étrangeté de cette œuvre païenne, ils l'avaient recueillie et transportée par eau jusqu'à leur Mission de *Nossa Señhora das Caldas*, sur le Rio Negro, où ils en avaient fait une marche d'autel. Plus d'un demi-siècle après l'extinction de la Mission carmélite, un Brésilien en quête de salsepareille retrouva cette statue à demi enfouie dans le sol et s'en servit pour lester son égaritéa. Longtemps ballottée à fond de cale sur le Rio Negro et ses affluents, l'icone vint un jour s'échouer à la Barre et y resta stationnaire.

En 1847, un comte voyageur, qui descendait officiellement l'Amazone et s'arrêtait à la Barra, vit cette icone couchée en travers d'une porte, s'éprit pour elle d'une passion subite, et, l'ayant demandée à son propriétaire, qui ne put la lui refuser, l'emporta triomphalement en France et en gratifia notre musée du Louvre.

Mais, en remettant sa conquête artistique au conser-

1. Ces piliers de marbre destinés à remplacer les piliers de bois que les Portugais avaient employés jusqu'alors pour la délimitation de leurs frontières, se composaient de trois pièces qu'on plaçait et déplaçait à volonté; la base ou piédestal, le pilier proprement dit et le pyramidion qui lui servait de chapiteau. Entre le sommet et la moulure du pyramidion était gravée l'inscription suivante : *Sub Joanne V. Lusitanorum Rege Fidelissimo.* Au bas de cette plinthe, sous les armes de Portugal : *Sub Ferdinando VI Hispaniæ Rege Catholico.* Sur la face du pilier : *Ex Pactis Finium Regundorum Conventis Madriti Ibid. Januar. M.D.CC.L.* Et enfin sur le piédestal : *Justitia et Pax Osculatæ sunt.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vateur du Musée, le voyageur ne put donner sur elle aucun renseignement; et comme, de son côté, le conservateur ne devinait ni n'imaginait rien, il relégua l'idole dans une salle basse avec quelques-unes de ses pareilles et se contenta de la désigner sur le livret de l'établissement par ce chiffre et ces mots : 670. — *Statue de singe. — hauteur* 1 *mètre* 35 *centimètres;* notice explicative qui dut sembler insuffisante aux esprits d'élite, mais dont le public du dimanche se montra généralement satisfait.

Si nous nous sommes appesanti sur le compte de cette idole, c'était dans la crainte de voir plus tard un voyageur novice attribuer aux Indiens Manaos de la Barra du Rio Negro une œuvre sculpturale que les nations de l'hémisphère nord, en marche à travers ce continent du Sud, durent autrefois laisser derrière elles comme une attestation de leur passage [1].

Quinze jours s'étaient écoulés depuis mon arrivée à la Barra. Le pilote et les rameurs qui m'y avaient amené, étaient repartis pour Loreto, après m'avoir fait leurs adieux. Pour que ces bonnes gens ne me gardassent pas rancune de l'excès de labeur que leur avaient occasionné mes fantaisies hydrographiques, j'avais vidé dans leurs mains le cabas indigène qui contenait mes objets d'échange et les avais approvisionnés pour longtemps de couteaux, de ciseaux, de hameçons, de miroirs, de rassades, toutes choses dont je n'avais que faire en pays civilisé.

Le sloop *Santa-Martha*, qui devait me conduire au Para, avait complété son chargement et se balançait sur son ancre, en attendant le moment de partir. Averti à l'avance par l'armateur du petit bâtiment, un major d'infanterie, qui parlait peu et riait moins encore, j'avais fait mes paquets et me tenais prêt à monter à bord au premier signal.

Ce signal me fut donné un matin, à onze heures. Depuis la veille, le sloop s'était halé hors des ruisseaux-docks et était allé se poster au large. Quelques commerçants de la Barre, qui avaient paru s'intéresser à mon voyage, à en juger par l'accueil amical qu'ils avaient fait à mon individu, voulurent, à l'issue d'un déjeuner pris en commun, m'accompagner jusqu'au sloop sur un radeau décoré de feuillages. Le vin d'Oporto et le tafia dont on avait vidé quelques bouteilles, entraient pour beaucoup dans cette détermination. Une demi-lieue nous séparait du sloop. Ce trajet s'effectua au milieu des chants et des rires. En atteignant le bâtiment, je pris congé de la troupe joyeuse qui me salua de vivats prolongés, but un dernier coup à ma santé et se mit en devoir de regagner la terre. Un coude de la rivière la déroba pour toujours à mes yeux. Après une heure de descente et l'embouchure du Rio Negro dépassée, nous bordions la grand'voile et, serrant le vent au plus près, nous courions bâbord-amures notre première bordée sur le Bas Amazone.

Ancien pilier de démarcation ou padrao

Avant de suivre dans une nouvelle région grand fleuve que, sous le nom d'Apurimac, nous avons vu sortir du lac de Vilafro, au pied des Andes occidentales [1] et confluer par 10° 75′ avec le Quillabamba-Ucayali dont nous avons longé constamment les bords, jetons un dernier coup d'œil sur la partie supérieure de son cours. Le commandant du sloop *Santa-Martha*, un jeune Indien Uaüpé, croisé de Portugais, qui en est à la fois le capitaine, le subrécargue et le pilote, assure que la bordée que nous courons sur San José de Maturi durera près d'une heure. Or, c'est plus de temps qu'il n'en faut pour dresser le bilan ethnologique du Haut-Amazone. Avant que le moment soit venu de changer d'amures, nous saurons à quoi nous en tenir sur la situation réelle, dans le passé et le présent, des lieux, des hommes et des choses que nous laissons derrière nous.

1. Par son style, son exécution et la nature de la pierre employée, cette icone appartient à la série des œuvres de l'art indo-mexicain dont les nations voyageuses des plateaux d'Anahuac importèrent la tradition dans cette Amérique du Sud. Nous avons donné des échantillons gravés de ces œuvres dans notre monographie des Incas. Les archéologues, désireux de juger de la ressemblance de l'idole sus-mentionnée avec les spécimens par nous donnés, trouveront celle-ci, non plus dans la salle basse dont nous avons parlé, mais au second étage du nouveau musée du Louvre et derrière la porte d'un étroit couloir où sont rassemblés quelques restes frustes de la statuaire mexicaine.

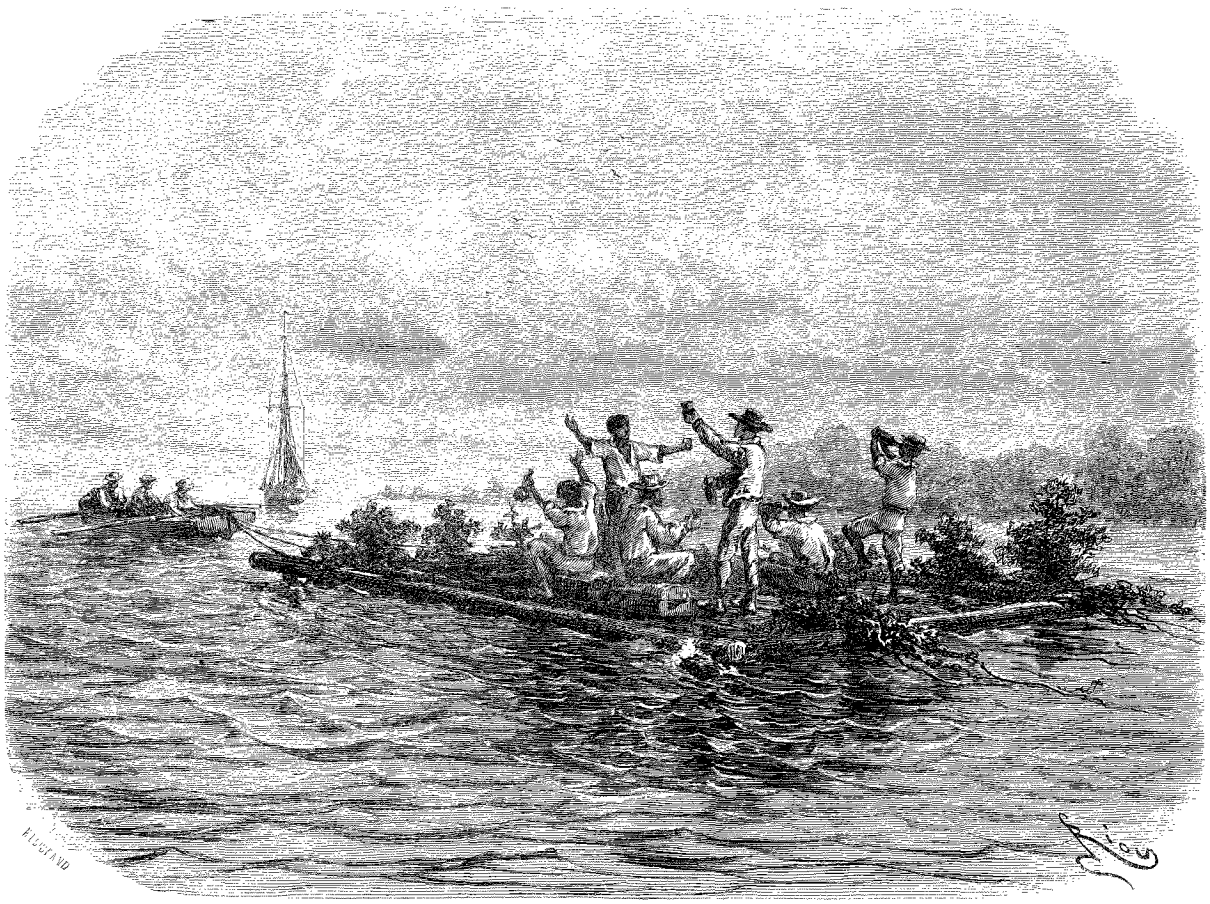
1. *Les Sources de l'Apurimac.* — Scènes et paysages dans les Andes, 1er série. — Hachette, 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En 1637[1], quand le Portugais Pedro Teixeira remonta le cours de l'Amazone, quatre nations puissantes : les *Sorimaos*, les *Curucicuris*, les *Umaŭas* et les *Yurimaos* occupaient la partie du fleuve comprise entre le Rio Negro et le Javari. Sur cette étendue, onze tributaires, en y joignant les deux affluents précités, que le même fleuve reçoit par la droite et la gauche, étaient habités par quatre-vingt-dix-huit nations.

Établies sur les rivages et sur les îles du Haut-Amazone, les quatre nations que nous venons de mentionner vivaient en paix entre elles; s'il leur arrivait de guerroyer, c'était contre quelque nation de l'intérieur et par suite d'une invasion ou d'un empiétement de celle-ci sur la partie du fleuve dont les premières semblaient s'être arrogé le monopole.

Au retour de Pedro Teixeira, l'asservissement des Peaux-Rouges fut décrété. La relation pompeuse de son voyage à Quito avait mis le gouvernement portugais du Para en goût de civilisation; des villages et des missions ne tardèrent pas à s'élever sur le Haut-Amazone. Pour les peupler, on recourut aux naturels de la contrée, qu'on baptisa, qu'on habilla d'une chemise par respect



La conduite après déjeuner.

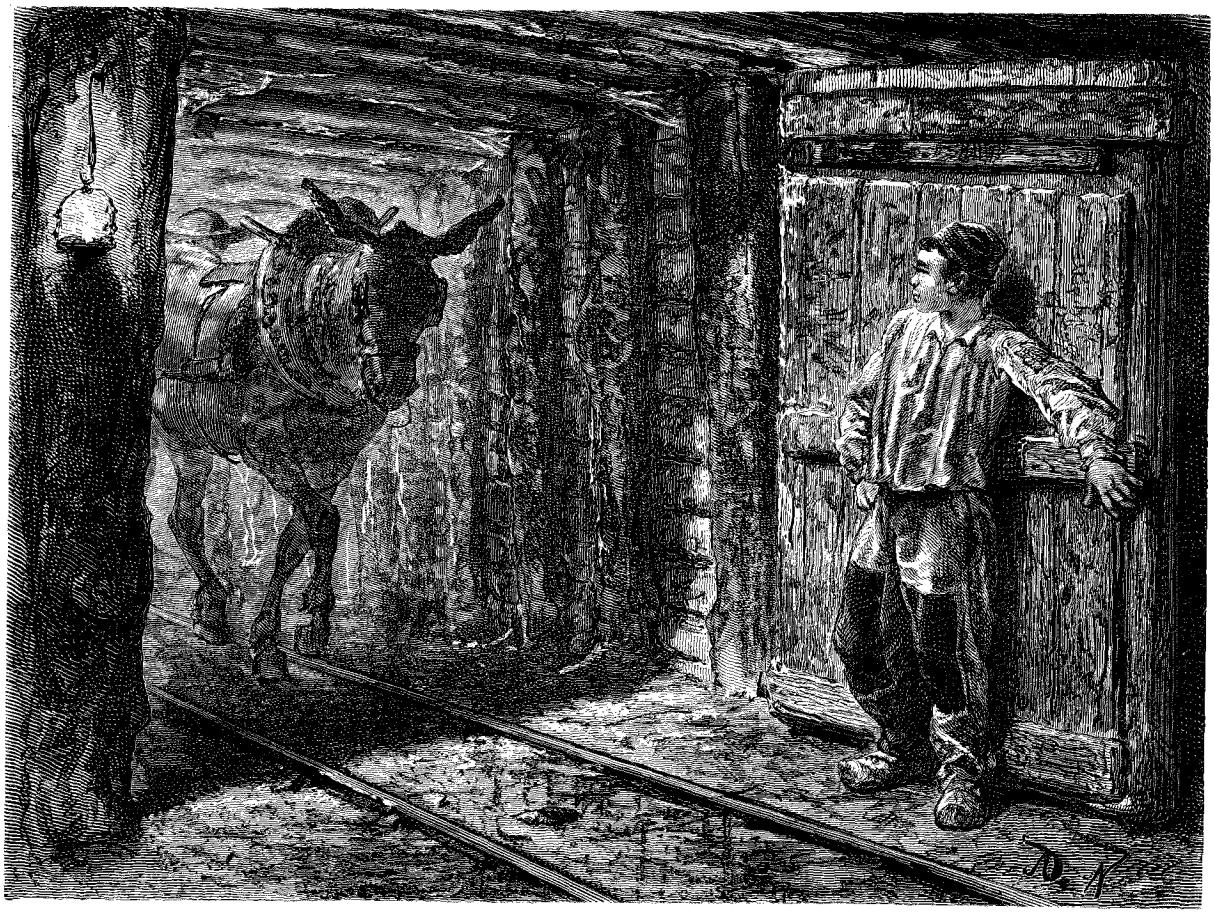
pour les mœurs, et qu'on répartit sur les points nouvellement fondés. Les quatre nations, échelonnées sur le fleuve subirent les premières le joug des conquérants; bientôt on leur adjoignit d'autres nations tirées de l'intérieur des rivières voisines. A mesure que le nombre des villes et des villages allait en augmentant, le chiffre de la population indigène alla diminuant. Le brusque passage d'une indépendance absolue à une entière servitude, le choix d'une alimentation dont le poisson salé formait la base, les travaux de tout genre et les corvées de toute espèce, sans oublier les maladies venues à la suite des conquérants, toutes ces causes agissant de concert, expliquent suffisamment la diminution rapide des indigènes.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)

1. Si nous prenons cette date pour point de départ, bien que depuis 1615 les États réunis de Maranhao et du Para fussent régis par un pouvoir régulier, et qu'en 1620 une partie du Bas-Amazone fût déjà connue et ses indigènes féodalement exploités, c'est que cette date inaugure la première exploration du cours supérieur du fleuve faite par les conquérants portugais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Transport de la houille par les mules dans les galeries. — Dessin de A. de Neuville.

LE CREUSOT ET LES MINES DE SAONE-ET-LOIRE,

PAR M. L. SIMONIN.

1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

ÉPINAC.

SOUS TERRE.

De Paris à Épinac. — Mon camarade Zulma Blanchet. — Un puits et une galerie de mine. — Installations de la surface. Exploitation souterraine. — Éboulements et remblais.

Les trains express qui rayonnent tous les soirs de Paris sur les divers départements de la France, sont bien appropriés aux habitudes de la vie moderne. Vous montez en wagon de huit à neuf heures, après dîner. On vous a laissé le temps de faire au logis votre repas à l'aise, de lire le journal, en prenant le café et fumant le cigare, si vous êtes fumeur. Après quoi, vous avez fait approcher une voiture, et, au pas mesuré de votre cheval, vous avez gagné la gare. La cloche sonne, vous voilà *enwagonné*, étiqueté, numéroté, empilé, ni plus ni moins qu'un colis quelconque. Vous avez pris votre coin, et vous dormez si vous pouvez. Le lendemain, au petit jour, vous ouvrez l'œil et enviez le sort des voyageurs qui touchent à la limite de leur trajet.

Par une nuit du mois d'octobre 1865, j'étais un de ces mortels, heureux ou malheureux, qu'un soir prend au départ de Paris, et que le matin suivant restitue à une gare quelconque de province. Au lieu de suivre le chemin de mon lit, j'avais pris celui de la gare de Paris-Lyon-Méditerranée, comme on dit dans la langue offi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cielle des railways, et je me réveillais au petit jour à Chagny, où je ne vis rien que la brume. L'infatigable M. Joanne, le père de tous les guides, grands et petits, du *Voyageur en France*, m'avait annoncé que Chagny possède entre autres merveilles, une église avec clocher roman du XIIe siècle, la tour carrée d'un vieux manoir, et la coupole orientale d'un château moderne, « qui attire de loin les regards. » Je n'aperçus rien de tout cela; j'eus beau écarquiller les yeux, tout était encore enveloppé dans l'épais brouillard d'un matin d'automne, qui se résolvait dans l'air en pluie fine. Sur la route qui se détache de la station, un véhicule, un cheval et un cocher endormis, se laissaient cependant distinguer à la lueur blafarde d'une lanterne. Je hélai l'automédon, qui sortit en sursaut de son rêve, et me demanda si j'étais bien « le monsieur qu'il attendait? » A quoi je répondis affirmativement, fis charger les bagages et pris le chemin d'Épinac.

Épinac-les-Mines, où j'arrivais en moins de deux heures, est le centre d'une grande exploitation houillère. Je rencontrai là un vieux camarade, Zulma Blanchet, au nom à la fois oriental et gaulois, et qui avait couru la France, pendant que je courais le monde. Mais le monde est taillé en rond, et quelle que soit la direction que l'on prenne, on revient toujours au point de départ. C'est là une des propriétés de la circonférence, la seule que le bon père Legendre, dans sa géométrie classique, ait oublié de mentionner.

Je tombai dans les bras de Blanchet, lui dans les miens : il y avait quinze ans que nous nous étions perdus de vue! Un bon feu, d'excellents *havanes*, et le café au lait traditionnel, nous attendaient dans la salle à manger. Je suivis mon hôte, en réfléchissant qu'à cette heure matinale, mon Sosie, si j'en avais laissé un à Paris, était encore ronflant, tandis que sans trop de peine et sans aucune perte de temps, je me trouvais tout à coup jeté à cent lieues de la capitale. Cette réflexion me sembla donner raison à l'auteur du libretto des *Diamants de la couronne*, et je chantonnais avec lui sur un air connu :

Qu'il est doux de courir le monde!
Ah! qu'il est doux de voyager!

Mon camarade m'interrompit pour me faire remarquer que je n'étais pas venu à Épinac dans le but de chanter des morceaux d'opéra, que du reste je chantais fort mal. Je me rendis à ces raisons, demandai un habit de mineur, un marteau, une lampe, et me dirigeai vers un des puits de la houillère. L'ingénieur Zulma, en homme qui aime son métier, était charmé de la métamorphose, et me fit les honneurs du gouffre qui devait nous livrer aux noirs domaines souterrains.

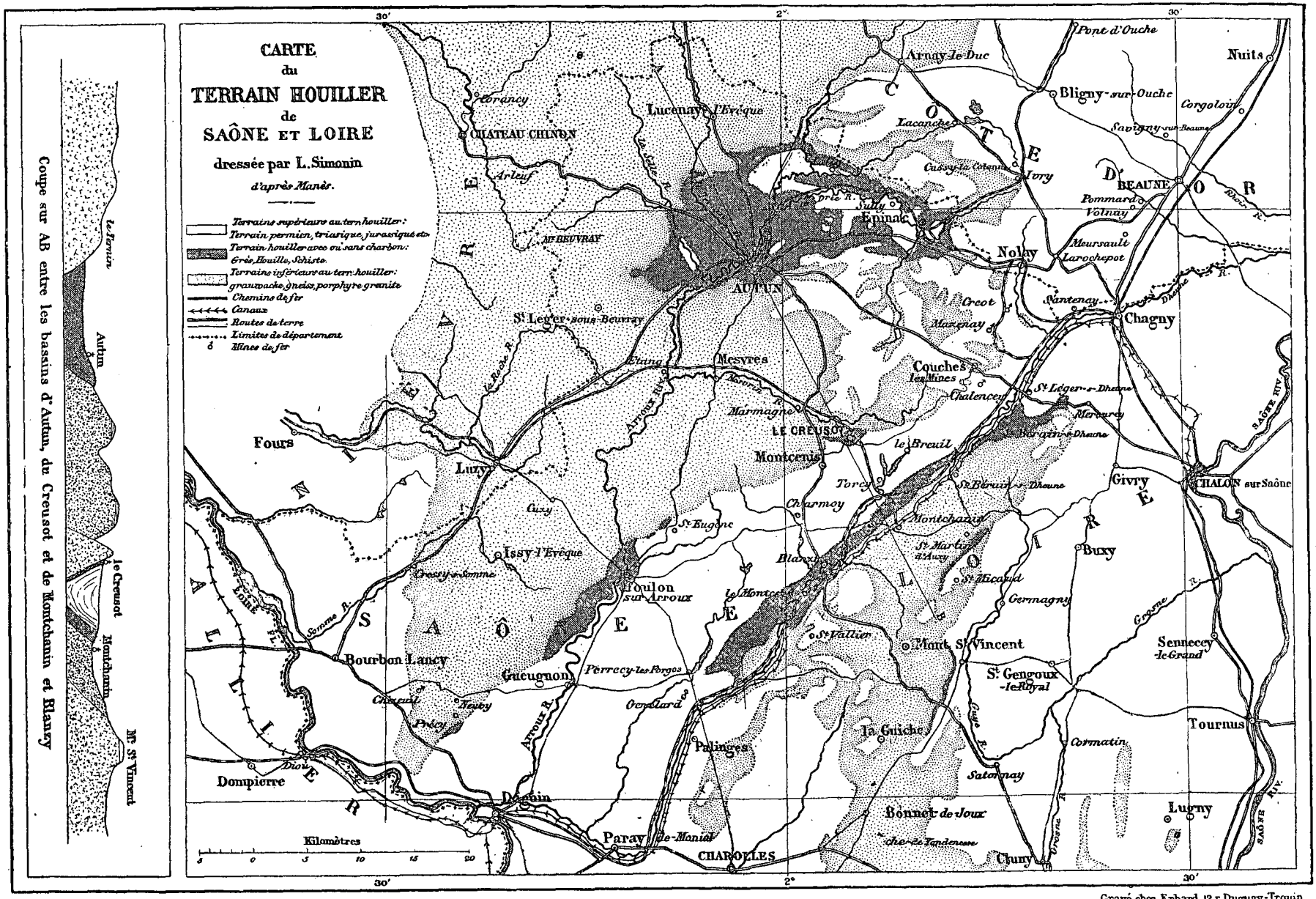
Naguère, la descente dans un puits de mine était pleine de péripéties. Suspendu au bout du câble, dans une tonne aux douves mal jointes, on allait battant contre les parois, parfois accroché par la tonne montante, craignant une chute de pierre ou d'outil, baigné par l'eau qui suintait de la roche, enfin, sujet à mille accidents. « Nous avons changé tout cela, » pouvait dire mon ami avec le médecin de Molière. A peine étions-nous arrivés sur la margelle du puits, qu'à un signal du contremaître, une cage hissée par le câble, qui était mû à son tour par la vapeur, vint se présenter à nous. Nous y entrâmes debout, et la cage descendit en glissant le long de deux guides, énormes poutrelles de bois fixées dans le puits sur toute la hauteur. La cage est munie d'un toit, en guise de parapierre, et ce toit est surmonté d'un mécanisme particulier qu'on nomme le parachute. Si le câble vient à se casser, un ressort, jusque-là serré par le câble, se détend; il commande deux fortes griffes d'acier qui entrent dans le bois des guides. La cage reste suspendue dans le puits, et l'on procède au sauvetage. Que de vies d'hommes ont été ainsi préservées! Je ne parle pas de la conservation du matériel, que l'invention des guides et des parachutes a plus que jamais assurée, non plus que de l'accélération du service que les cages guidées et superposées ont rendue possible dans les limites les plus étendues de vitesse et de charge. Comme on le voit, le progrès est partout, dans l'ordre matériel non moins que dans l'ordre moral : le monde marche ! comme l'a dit un penseur.

Je ne faisais pas précisément ces réflexions philosophiques en descendant dans le puits de la Garenne, où mon camarade, en vrai loup de mine, m'avait poussé tout d'une traite. En quelques minutes, nous avions atteint le fond du puits, distant d'environ quatre cent cinquante mètres de la surface. Sur ce point débouche une large galerie munie d'une voie ferrée. Le long de cette voie, roulent les wagons pleins allant vers les cages, et les wagons vides se rendant aux tailles. C'est un va-et-vient continuel. Des mules tirent les wagons; on les fait descendre dans la mine par le puits, attachées au câble, et elles ne quittent plus ce sombre séjour. Elles ont une écurie confortable, sont soignées par des palefreniers, et sont portées au tableau de la mine sous des noms harmonieux et coquets, qui rendraient jaloux les chevaux de course eux-mêmes.

Les wagons à charbon sont en tôle de fer, à quatre roues, en forme de petite cuve ou de berline. On les superpose dans la cage, par paires dans chaque compartiment; ils montent avec rapidité, le long des guides du puits, tirés par le câble, pendant que les wagons vides, dans un mouvement inverse, descendent au fond. Une machine à vapeur, installée au jour, met en jeu les deux cages. Des câbles plats, de la largeur de la main, en fils de fer ou d'aloès goudronné, s'enroulent sur un tambour ou bobine : chacun d'eux passe auparavant sur une énorme roue de fonte, la molette, qui se dresse au-dessus du puits. Une haute et massive charpente supporte les molettes.

Autour du puits sont installées les chaudières à vapeur qui alimentent la machine motrice; puis les parcs ou estacades où l'on vide le charbon. Chaque qualité a sa case; ici le *gros*, là le *grêle* ou le *menu*; ou bien les charbons de grille, et plus loin, les charbons à gaz ou à coke, enfin, les houilles impures à laver. Ce sont des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessiné par Ed. Dumas-Vorzet

Gravé chez Erhard, 12, r. Duguay-Trouin

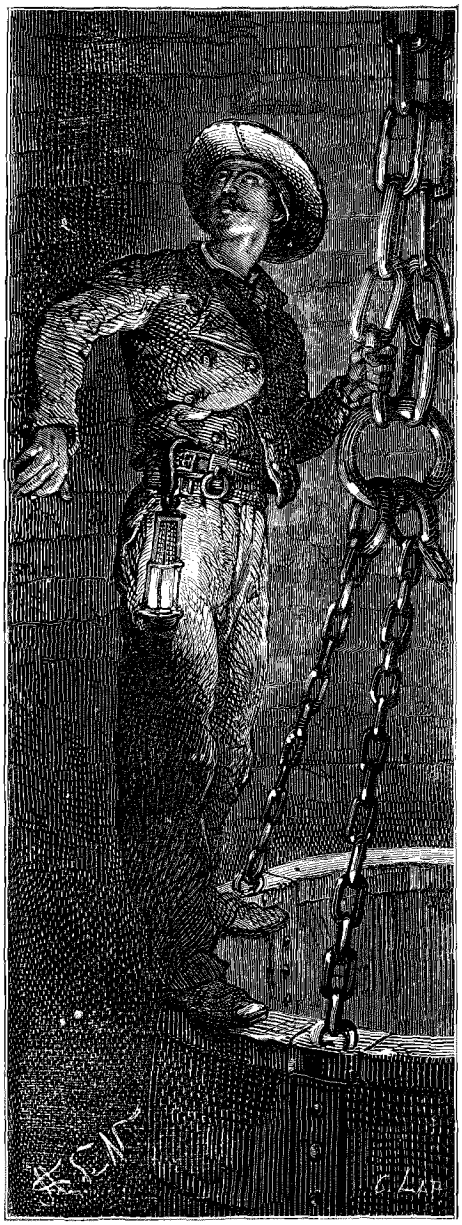
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes, les trieuses, qui nettoient et classent la houille. Aux hommes incombent les travaux les plus rudes; ils reçoivent le charbon à la bouche du puits, le transportent et vident les wagons sur les estacades.

Chacun est à la besogne; la scène est des plus animées. La cheminée élevée des chaudières, en briques rouges, le gigantesque chevalet en bois qui porte les roues sur lesquelles glissent les câbles, tout concourt à donner au tableau un aspect étrange et saisissant. Autour du puits, dans une corbeille aux barreaux de fer, brûle la houille, sans cesse allumée. C'est comme le feu des Vestales, qui jamais ne devait s'éteindre. On sèche à cette flamme ses habits mouillés en sortant de la mine, et le fumeur y allume sa pipe : c'est là qu'on change les postes; c'est là que devisent les ouvriers par les froides journées d'hiver, et quand les surveillants sont loin.

Pendant que les travaux de la surface offrent cet aspect particulier, à l'intérieur, dans la ville noire des mineurs, tout est bruit et mouvement. On travaille sans relâche, ne se reposant qu'à l'heure du repas, et le déjeuner, dans la mine, à la clarté d'une lumière fumeuse, n'est pas de longue durée.

Quittons la longue galerie longitudinale où nous étions entrés tout à l'heure. Prenons les voies latérales, montons le long des galeries ascendantes. Nous arrivons dans les tailles où l'on abat le charbon. Là, travaille le mineur, armé du pic, et quelquefois de la barre à mine ou fleuret, pour attaquer la houille avec la poudre. Le charbon abattu, vient le rouleur ou traîneur, qui le porte au sommet des galeries ascendantes. De celles-ci, le charbon descend dans les galeries de roulage. La descente s'opère par la seule force de la gravité, comme sur une *montagne russe*. Un câble passe sur une énorme poulie, serrée par un frein pour modérer la vitesse, et les wagons descendants font remonter les wagons vides.



Mineur remontant par le puits sur la tonne.
Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

La couche de houille exploitée à Épinac est très-épaisse, puissante, comme disent les mineurs. Elle atteint, en certains points, jusqu'à dix mètres. Naguère, on exploitait cette masse par éboulement. Les mineurs armés de pics emmanchés à de longues perches, provoquaient la chute du charbon au-dessus de leur tête, au risque d'être écrasés. Il fallait fuir devant l'éboulement, qui, souvent s'annonçait formidable. Une partie des charbons restait dans la mine comme remblai, pour combler le vide énorme qui s'était produit. Ces charbons menus, sulfureux, fermentaient, dégageaient une grande chaleur; parfois, ils s'allumaient spontanément, et propageaient l'incendie dans la mine. A tous ces inconvénients, venaient s'en joindre d'autres. Le tassement du terrain qui suivait l'éboulement de la houille, se propageait jusqu'à la surface; d'énormes fissures s'ouvraient dans le sol par où les eaux entraient dans l'intérieur; la mine était inondée, après avoir été incendiée.

La méthode d'abattage dont il vient d'être question, n'était pas spéciale à la mine d'Épinac. Dans toutes les couches de houille puissantes des bassins français, surtout dans celui dont nous avons à nous occuper, le bassin du Centre ou de Saône-et-Loire, cette méthode était exclusivement employée, il n'y a pas encore longtemps : on lui avait donné le nom expressif de *foudroyage*. Enfin, on retrouve aussi cette méthode usitée en Angleterre et dans les houillères allemandes.

Avec les remarquables progrès qu'ont faits à notre époque les arts techniques, un système d'exploitation aussi barbare et primitif ne pouvait durer longtemps. Depuis quelques années, les ingénieurs, réfléchissant que les forêts souterraines s'épuisent et ne se reproduisent pas comme celles de la surface, que le charbon est matière de prix qu'il ne faut point gaspiller, ont partout renoncé à la méthode d'exploitation par éboulement. La méthode par remblais est maintenant partout employée. Avec ce nouveau système, tout le charbon est extrait de la mine. La couche, au moyen de galeries qui se rencontrent à angles droits, est découpée en massifs qu'on abat successivement, comme les taillis dans un bois. On remplace par de la pierre, tirée de la roche stérile au milieu de laquelle gît le charbon, ou amenée du dehors, l'utile et précieux minéral, dont pas un atome n'est perdu. C'est à M. Blanchet, qui avait déjà installé cette méthode d'exploitation par remblais sur la houillère de Commentry (Allier), que revient l'hon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La descente des mineurs par la cage, vue prise au Creusot. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhomme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neur de l'avoir également importée sur la houillère d'Épinac.

II

UN PAYS NOIR.

Maisons d'ouvriers. — Mariés et célibataires. — Les invalides du travail. — Le corps, l'esprit et l'âme. — L'ouvrier-propriétaire. — Vue générale du pays. — Cincinnatus. — La voie ferrée d'Épinac. — Cussy-la-Colonne et la colonne de Cussy. — La Bourgogne vineuse. — Le port de Pont-d'Ouche. — Roland à Roncevaux.

Après avoir jeté un coup d'œil sur la ville souterraine des houilleurs, il convient de visiter le district qu'ils habitent, ce que les Anglais appellent le pays noir, en l'honneur du charbon qui donne aux contrées houillères une teinte et un aspect caractéristiques.

Épinac-les-Mines dépend du canton d'Épinac, limitrophe de la Côte-d'Or et compris lui-même dans la sous-préfecture d'Autun. Comme le bourg est assez éloigné de la houillère, la compagnie des mines d'Épinac loge ses ouvriers.

A cet effet, elle a bâti une vaste cité, où des logements isolés sont mis à la disposition des mineurs. Cette cité, édifiée au lieu dit la Garenne, non loin du puits où nous sommes descendus, est percée de rues larges, bien ouvertes, tirées au cordeau. Les logements ont leur façade sur la rue; derrière est la cour, le jardin. Les types des maisons sont divers. Ici, les logements sont tout à fait isolés; là, ils sont par couples; mais toujours une famille habite seule. Les logements sont composés de deux pièces, l'une servant de chambre à coucher, de salle à manger et de cuisine; l'autre, pour le linge et les lits des enfants. Il y a aussi les mansardes pour les débarras, et la cave pour le vin et les provisions.

L'isolement des habitations a été reconnu indispensable, et il a fallu revenir à Épinac, comme dans toutes les mines, sur le type des maisons communes ou cités ouvrières, que dans le principe tous les industriels avaient adoptées pour abriter leurs travailleurs.

Les célibataires habitent à Épinac la maison commune des premiers jours. On l'a transformée en chambres garnies à l'usage de ceux que n'ont pas encore joints les liens de l'hyménée, pour parler comme les poëtes classiques. Ces chambres sont commodes, bien éclairées, de dimensions convenables, munies d'un lit, d'une armoire, d'une table à toilette, d'une cheminée. Les murs sont blanchis à la chaux, le plancher est carrelé; dans bien des hôtels de petite ville, on n'est pas mieux logé.

Toutes les chambres s'ouvrent sur un corridor commun; elles occupent le premier étage de l'ancien phalanstère. Au rez-de-chaussée est une autre série d'appartements, livrés généralement à des familles de mineurs. Sur le même plan est la cantine, ou plutôt l'établissement alimentaire où se confectionne sans relâche, dans une énorme chaudière, le pot-au-feu sacramentel. C'est une sorte de *Bouillon-Duval* à l'instar de Paris. L'on y sert aux ouvriers non mariés, en retour de jetons dont le prix varie de cinq à quinze centimes, suivant la nature des portions, d'excellents et copieux repas. Les familles viennent elles-mêmes quelquefois se fournir à la cantine, tant la qualité des mets y est de premier choix.

Voilà le vivre et le toit garantis à ceux qui sont bien portants. On a pensé aussi aux blessés, aux malades, aux infirmes; les soldats des souterrains, comme ceux de l'armée, méritent d'avoir leurs Invalides. C'est pourquoi on a fondé une infirmerie, où les ouvriers sont soignés gratuitement. La caisse de secours, à laquelle chacun contribue par une retenue de trois pour cent sur son salaire mensuel, assure à l'ouvrier, malade ou blessé, les visites du médecin et les remèdes, et de plus une paye journalière pendant tout le temps de son chômage. L'ouvrier vieux et infirme jouit d'une retraite jusqu'à sa mort. C'est ainsi que fonctionne sur les mines la caisse des *Invalides du travail.*

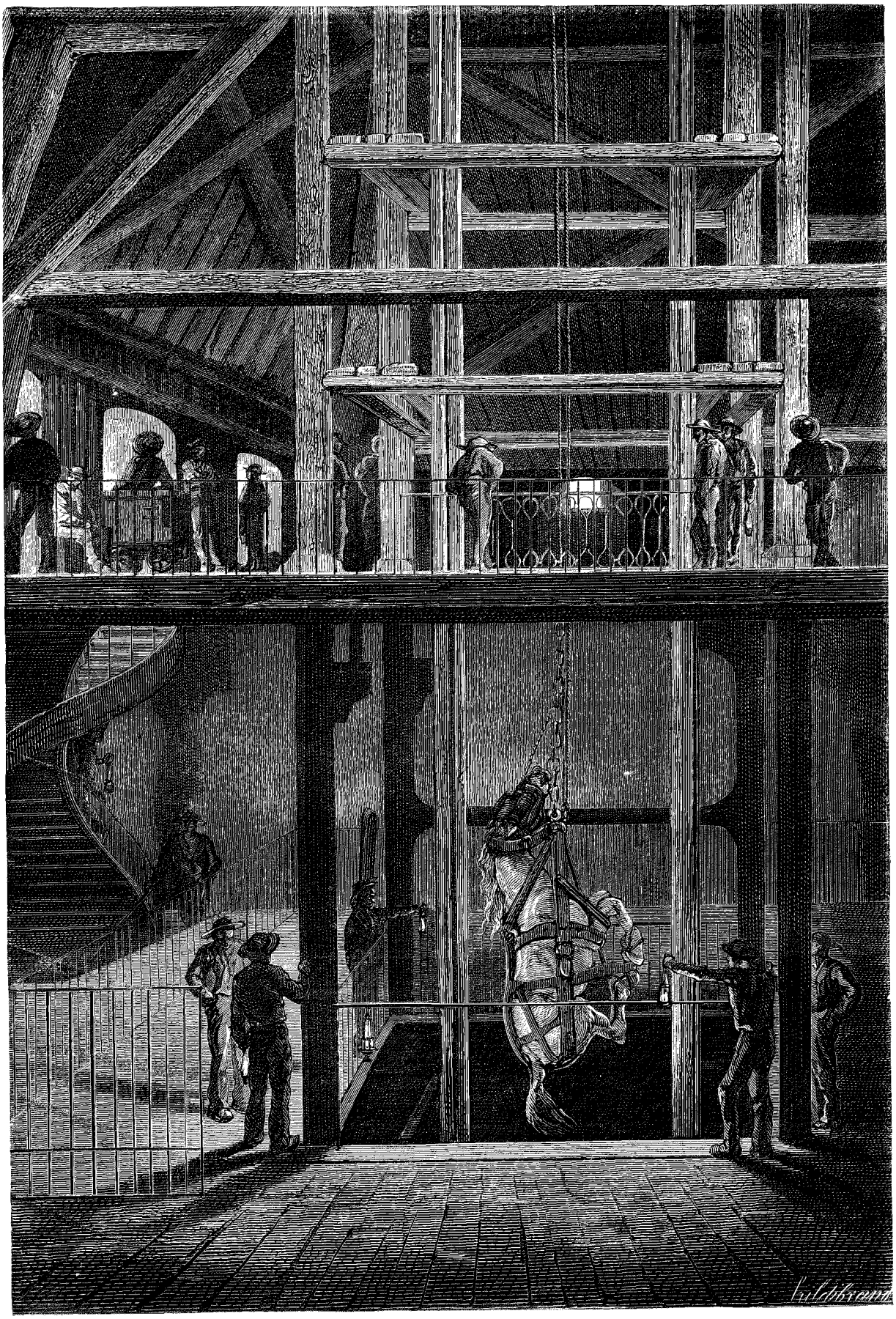
La satisfaction à donner aux besoins matériels des mineurs n'a pas seulement préoccupé les exploitants. Ils ont aussi fondé un asile, des écoles gratuites pour les enfants, des cours d'adultes, une bibliothèque, et garanti par là aux ouvriers en quelque sorte le bien-être de l'esprit. Enfin on a pensé aussi aux besoins de l'âme, et une église a été projetée pour que cette intéressante population jouisse de tous les secours que la religion peut donner.

L'hôpital, l'école et l'église sont désormais à portée du mineur. Son logement est confortable, sa nourriture abondante, variée, et le pays qu'il habite des plus sains. Ce tableau n'est pas chargé à plaisir; chacun y peut aller voir. Que reste-t-il à faire pour rendre le travailleur le plus heureux homme du monde? Lui donner les moyens d'acquérir un lopin de terre, de construire ou d'acheter sa maison, en un mot,

De bâtir un château de ses économies!

comme le sous-lieutenant de la *Dame Blanche.* Ce rêve de l'ouvrier-propriétaire, caressé par les économistes, caressé par l'ouvrier de tous les temps et de tous les pays, a été accompli sur d'autres mines; mais la compagnie d'Épinac s'est jusqu'ici refusée d'en faciliter à ses mineurs la réalisation. Nous croyons que la compagnie a tort. Attacher l'ouvrier au sol, ce n'est pas mettre dans ses mains le monopole, la coalition du travail, comme on pourrait le croire; c'est le rendre conservateur, ennemi des grèves et du cabaret, ami de l'épargne. C'est lui permettre de satisfaire l'ambition de presque tous ici-bas, par la possession d'un morceau de terre, qu'on passe sa vie à arrondir, à agrandir, comme si la terre, où nous devons tous retourner, devait auparavant recevoir notre plus grande somme d'effort et de travail. Et puis, faut-il le dire? le mineur, sur les houillères, ne paye pas toujours de bonne grâce son loyer à la compagnie exploitante, quelque minime que soit la redevance exigée, et volontiers,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Descente d'un cheval dans la mine, vue prise au Creusot. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parodiant le distique célèbre de M. Vautour, ce modèle des propriétaires parisiens, volontiers il dit à ses patrons :

Je ne veux pas payer mon terme;
Je veux avoir une maison à moi.

La cité ouvrière d'Épinac, avec ses maisons de briques ou de pierres, aux toits de tuile ou d'ardoise (la variété ne nuit pas à l'architecture), occupe un vaste plateau. Sur un côté se détache le phalanstère avec sa cuisine rivale du fameux Duval; à gauche, quand on examine le tableau du haut de la montagne de Résille, est la mine avec ses puits, dont les cheminées des chaudières sont couronnées d'un panache de fumée. Quand je visitai le pays, une partie des installations extérieures était reprise et agrandie. De nouvelles cheminées en briques, plus vastes, plus hautes que leurs cadettes, étaient en construction. De loin, on distinguait vaguement, dans ces tours massives, les maçons alignant les briques, les manœuvres charriant le mortier. Ici les chèvres pour monter les matériaux, là les planchers pour porter les hommes. C'était comme un raccourci de la tour de Babel, quand les *Limousins* de Ninive et de Babylone, laissant l'ouvrage inachevé, se mirent à parler patois, et que naquit la confusion des langues.

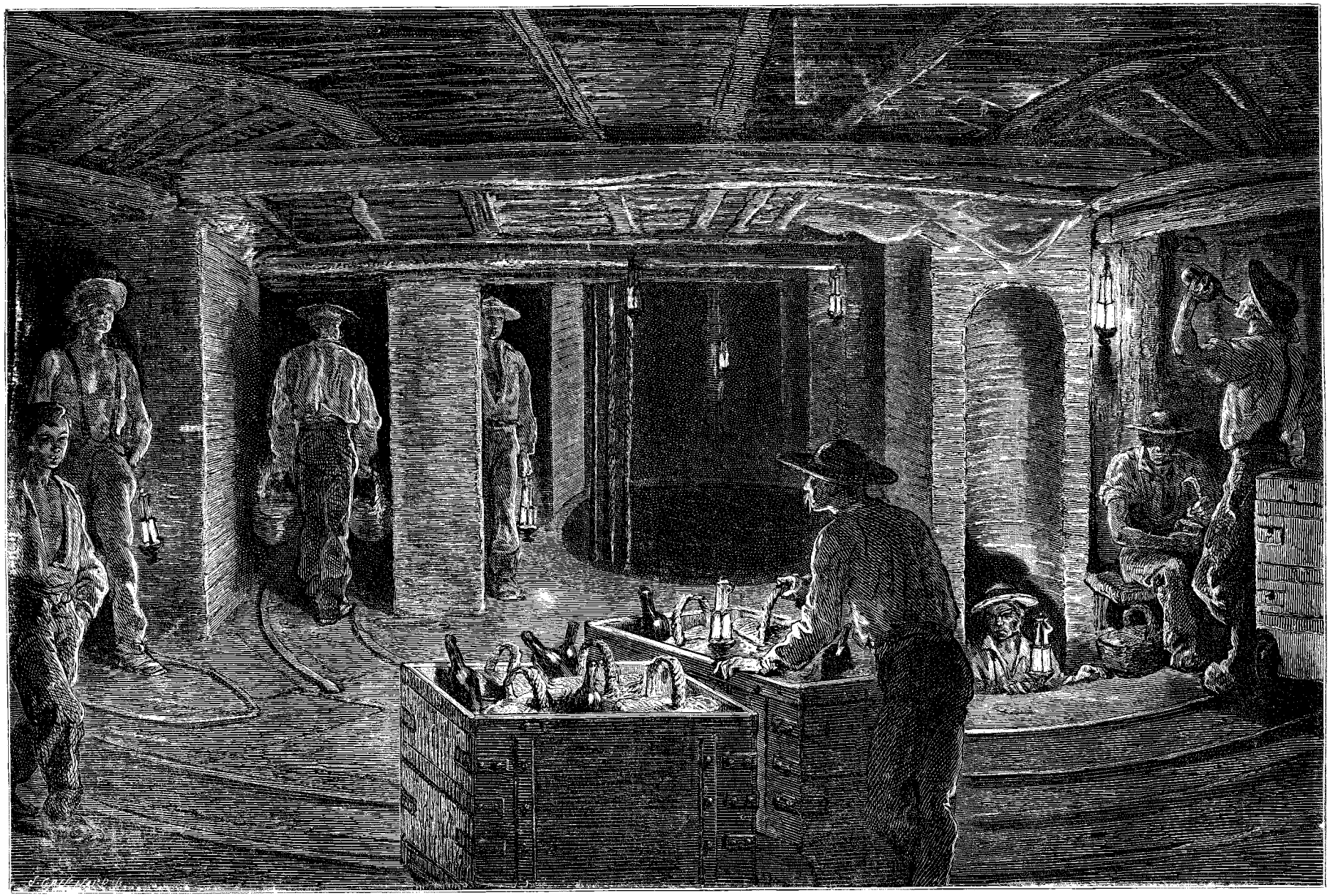
Les trieuses de charbon, types du Creusot. (Sur le premier plan, assise sur la brouette, est la mère Dion; trente-six ans de triage, haute paye.) Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Soyons sérieux, et revenons à nos moutons, avec Panurge.

Vu de la montagne de Résille où nous sommes encore perchés, le spectacle qu'offre la houillère d'Épinac mériterait de fixer l'attention d'un peintre, ami de la nature et de l'industrie; je ne dis pas d'un photographe, car les photographes se sont glissés partout. A l'horizon, les montagnes porphyriques du Morvan profilent leurs pics ondulés, qui limitent doucement le tableau. Devant soi on a la mine avec ses bureaux, ses ateliers, avec le monumental édifice en charpente destiné au lavage et à la purification de la houille menue, avec la longue rangée des fours à coke où l'on carbonise la houille, comme le bois dans les forêts, tandis que les menus impurs, impropres à la vente ou à la cuisson du coke, sont employés à fabriquer de la chaux, qui sert dans les constructions, et entre comme amendement dans l'agriculture.

Les logements de la direction sont perdus dans un bout de jardin. Plus loin est le *domaine* du Curier, qui fait partie de la houillère. Le pic et la charrue marchent ici de compagnie. Volontiers le directeur d'Épinac revêt l'uniforme de Cincinnatus, et après avoir vaincu les ennemis souterrains, les éboulements, les inondations,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le déjeuner dans la mine, vue prise au Creusot. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il se repose de ces luttes émouvantes dans les paisibles travaux des champs. Comme Virgile

.... *Il sait* sous quel signe
Il faut ouvrir la terre, et marier la vigne.

Après tout, l'agriculture et l'exploitation des mines, la culture du sol et du sous-sol, ne méritent-elles pas d'aller ensemble comme deux sœurs? Ces deux arts ne sont-ils pas la source de toute richesse territoriale, ne créent-ils pas seuls les matières premières indispensables à toute industrie?

Derrière les arbres du domaine du Curier disparaît la voie ferrée d'Épinac, qui partant de la houillère, en amène les charbons au port de Pont-d'Ouche, sur le canal de Bourgogne. Cette voie occupe une place glorieuse dans l'histoire des chemins de fer français : c'est la troisième en date des voies ferrées construites dans notre pays. Elle a été établie en 1830, et ne compte comme aînées que celles de Saint-Étienne au port d'Andrézieux sur la Loire, et de Saint-Étienne à Rive-de-Gier. Ces deux railways ont précédé celui d'Épinac, le premier de quatre ans, le second d'un an seulement. Ce n'était alors que pour transporter la houille, matière lourde et de peu de prix, que l'on faisait en France des chemins de fer. C'était même, pour ce but exclusif, et dans les houillères britanniques, que le railway avait pris naissance. En 1834, un homme d'un esprit supérieur pouvait encore, avec bonne foi, exprimer l'opinion que le réseau projeté de Paris sur la province, était à peu près inutile, et ne servirait qu'à amuser les curieux accourus au passage de la locomotive. Que ces temps sont près de nous, et qu'ils semblent loin à cause des résultats obtenus! Ce n'est plus le charbon, c'est le voyageur qui est devenu le meilleur colis des chemins de fer, et aujourd'hui la voie ferrée est partout. C'est maintenant aux lieux où elle a été pour la première fois établie, et où elle est restée telle qu'on l'avait faite, qu'elle est devenue une curiosité, tant le progrès a été rapide, et si profondes ont été les transformations qu'a subies l'invention nouvelle!

Sur le chemin de fer d'Épinac à Pont-d'Ouche, dont la longueur est de vingt-huit kilomètres, on rencontre des rampes, des montées très-roides, comme dans les premiers chemins de fer, cousins des routes de terre. On y a construit ce qu'on nomme des *plans inclinés*, en souvenir du fameux plan de Galilée. Une machine à vapeur fixe, établie au sommet du plan, hisse le train au moyen d'un câble qui s'enroule sur un cabestan, et à la descente le train reprend seul sa course par la force de la gravité.

Le chemin de Pont-d'Ouche traverse des sites intéressants. A Yvry, à Montceau, sont établis les plans inclinés dont il vient d'être fait mention. Ces points sont remarquables dans la géographie de la France. C'est par là que passe la ligne divisoire entre les eaux qui se rendent à l'Océan et celles qui se rendent à la Méditerranée. C'est cette même ligne de faîte qu'un peu plus loin le tunnel de Blaisy, sur le chemin de fer de Paris à Lyon, franchit par un souterrain de plus d'une lieue.

Sur le plateau qui sépare les deux plans inclinés du chemin de fer d'Épinac, passe la grande courbe idéale. Les Romains ont-ils eu connaissance de cette ligne, ou ont-ils voulu seulement témoigner sur ce lieu de quelque rencontre victorieuse des cohortes césariennes avec les bataillons éduens? Toujours est-il que ce point porte le nom de Cussy-la-Colonne, parce qu'on y a trouvé une colonne romaine qu'on a remise debout. Une inscription, rédigée dans cette langue franco-latine dont nous ne pouvons parvenir à nous défaire, nous apprend que le vieux monument, *antiquissimum hoc monumentum*, ruiné par l'injure du temps, a été rétabli dans son premier état par M. Charles d'Arbaud, préfet de la Côte-d'Or, *Collis Aurei præfectus*, et sous l'*empire* de Charles X, *imperante Carolo X:* tout cela en l'an de grâce 1825, *anno salutis M.D.CCC.XXV*, comme dit l'inscription. Quel étonnant mélange de la langue de Cicéron et du patois administratif! Pauvres Romains! est-ce parce que vous nous avez vaincus, que nous traitons si mal votre beau et harmonieux langage? Ces lieux sont encore pleins de vos merveilleux exploits et de vos grands souvenirs, mais les fils de Brennus et de Vercingétorix ne se sentiront jamais pris, devant la colonne de Cussy, de ce fiévreux mouvement d'orgueil qui les saisit parfois devant une autre colonne plus fameuse et toute française.

Passons, et descendons à Bligny. Nous voici en pleine Bourgogne. Le vin du terroir suffirait à nous le rappeler, si nous ignorions la géographie locale. Mais est-ce bien le cas de goûter aux crus secondaires du pays, quand nous avons à notre portée tous les crus fameux de Mercurey, Volnay, Pomard, Beaune, Nuits, Vougeot, Chambertin? Ils sont là tous, à notre droite, jalonnés sur une ligne parallèle de celle que nous suivons, et distante seulement de quinze à vingt kilomètres. Salut donc aux crus généreux et chauds de la vieille Bourgogne, salut aussi à Pont-d'Ouche, terme de notre voyage sur la voie ferrée. C'est là que passe le canal de Bourgogne, reliant l'Yonne à la Saône, les eaux de la Seine à celles du Rhône, le nord de la France au midi, l'Océan à la Méditerranée. Ce que Dieu avait séparé, l'homme l'a réuni, ou plutôt le génie humain a fait disparaître les obstacles imposés par la nature, et ces obstacles, la nature les avait peut-être créés à dessein. Si elle avait tout fait pour nous, si elle nous avait ouvert toutes les voies, quel mérite aurions-nous à réussir? C'est dans la lutte qu'on se retrempe, et c'est au milieu des difficultés que s'engendrent les plus grandes choses.

Le rivage de Pont-d'Ouche, comme on l'appelle, est le port du canal de Bourgogne qui dessert la houillère d'Épinac. De là les charbons se rendent à Dijon, à Pouilly, le long du canal où l'on fabrique un ciment célèbre, et enfin en mille autres lieux, nous dirait l'agent de la mine à Port-d'Ouche, s'il voulait faire valoir sa marchandise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le port, avec ses longues estacades pour le dépôt des charbons, avec sa fabrique de briquettes où l'on agglomère mécaniquement les houilles menues, avec ses quais de chargement, ses magasins, termine dignement le railway. La voie de fer et la voie d'eau se donnent ici la main, et les deux stations se fondent en une seule. Pour les amis du paysage, une haute ligne de peupliers, bordant les rives du canal, vient adoucir le ton trop heurté, pour ne pas dire plus, occasionné par l'encombrement des charbons.

En été, le pays est, dit-on, charmant; mais je ne l'ai vu qu'en novembre et par un jour de pluie.

Au retour, la pluie et la nuit furent les compagnes du voyage. A la descente des plans inclinés, nous sonnions du cornet à bouquin pour aviser les gardes de la voie et faire ouvrir les barrières. Au milieu d'une obscurité profonde, et dans cette marche rapide que la gravité seule réglait, ce son avait quelque chose de sinistre. Malgré moi je pensais à Roncevaux et à Roland; mais, plus heureux que le grand paladin de Charlemagne, je ne tombai pas en chemin, et rentrai sain et sauf à Épinac.

III

L'AUTUNOIS.

Le pays des Éduens. — Le château et la verrerie d'Épinac. — Le pétrole français. — La porte d'Arroux. — La cathédrale et le musée d'Autun. — Ruines romaines. — Où est Bibracte?

La houillère d'Épinac est située sur la limite du département de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or, entre Autun et Chagny, adossée aux derniers contre-forts du Morvan. Elle est au cœur de cette région qui s'appelle l'Autunois, parce qu'Autun en forme le centre. C'est la patrie de ces anciens Éduens, qui, amis et alliés du peuple romain, facilitèrent à César la conquête de la Gaule, et qui, pris de remords au dernier moment, se confédérèrent avec les Arvernes, pour tomber avec eux sous les murs d'Alesia. Depuis, les fastes de l'Autunois n'ont plus eu à enregistrer des pages aussi brillantes; mais la contrée a néanmoins marqué dans l'histoire nationale, et a fourni à la France sa part de glorieux enfants. Le président Jeannin, qui préserva courageusement Autun des massacres de la Saint-Barthélemy, et à notre époque le général Changarnier sont nés à Autun. Les Mac-Mahon sont aussi Autunois, et ont leur château à Sully, au voisinage de la houillère d'Épinac.

En dehors de ses mines de houille, et des ruines d'Autun, dont nous parlerons tout à l'heure, l'Autunois a peu de curiosités à montrer au voyageur. Épinac est fier cependant de son château, plus vieux que celui de Sully qui n'a que le nom de l'ancien ministre d'Henri IV, et qui ne date que du seizième siècle. Du château d'Épinac, il reste deux belles tours, d'épaisses murailles, et plusieurs appartements aux fenêtres gothiques. Ce fut jadis un château fort, et les savants de l'endroit prétendent qu'il a soutenu des siéges. Un d'eux m'a affirmé que les tours du château étaient jadis plus hautes, mais qu'elles furent abaissées parce que les chevaux du sire d'Épinac s'étaient un jour permis, je ne sais plus sur quel pont, de devancer les chevaux de leur suzerain. C'est quand les tours avaient toute leur hauteur qu'il eût fallu voir le château, ajoutait l'archéologue épinacien; on en parlait à cent lieues à la ronde, et partout courait ce dicton, que l'on prêtait au vieux castel :

Démène-toi, tourne-toi, vire-toi,
Tu ne trouveras pas plus beau que moi.

Ainsi parlait l'archéologue, pendant que le gentilhomme verrier de l'endroit m'arrachait à ces études du moyen âge, pour me montrer sa belle verrerie, fille de l'industrie moderne. Elle est née à côté du charbon, et fut bâtie dans le principe près de la mine, pour consommer sur place la houille qu'on extrayait. Avant l'établissement des chemins de fer, les choses allaient ainsi. Où envoyer économiquement le charbon? La cherté des transports et le mauvais état, souvent l'absence des chemins, empêchaient de répandre au loin l'utile minéral. Alors on créait une industrie spéciale. Tantôt une usine à fer, tantôt une verrerie, une fabrique de glaces, même une briqueterie. Les fonderies et forges de Terre-Noire près Saint-Étienne, celles du Creusot, l'ancienne fabrique de glaces de Commentry, pour n'en pas citer davantage, n'ont pas eu d'autre origine. Ne pouvant écouler au dehors le charbon, on s'étudiait en quelque sorte à le transformer sur place. A mesure que les chemins de fer sont venus, plusieurs de ces industries, nées par la force des circonstances, et comme en serre chaude, ont peu à peu disparu, mais d'autres ont résisté, et se sont définitivement implantées dans des pays où, sans le charbon, on n'eût jamais songé à les introduire.

La verrerie d'Épinac a été du nombre de ces industries d'abord improvisées, puis vivaces. Dirigée aujourd'hui par M. Andelle, elle fabrique sans cesse ni trêve des dame-jeannes et des flacons, et fournit par an plusieurs millions de bouteilles, près de quatre millions, je crois, à la Bourgogne et au Bordelais.

Messieurs, Messieurs, laissez-nous faire,
On vous en donnera de toutes les façons,

dit l'infatigable directeur à ses nombreux clients.

On connaît cette intéressante fabrication des bouteilles. Dans un four chauffé à blanc, sont disposés quatre énormes creusets en terre réfractaire, c'est-à-dire infusible au feu. Du sable de rivière un peu ferrugineux, de la chaux, de la soude, sont mis ensemble dans le creuset. Le mélange ne tarde pas à fondre en un verre homogène et de couleur vert noirâtre. Toutes les matières se sont intimement combinées; ce n'est plus qu'un silicate de soude et de chaux, auquel la présence du fer donne la couleur caractéristique du vert bouteille. Alors arrive le souffleur, non pas alchimiste comme ceux du moyen âge, mais utile verrier, qui prenant au bout d'une canne creuse en fer, semblable à un canon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de fusil, une portion de silicate, souffle par l'autre bout, et façonne peu à peu la bouteille. La forme s'achève dans un moule. Chez M. Andelle, non-seulement les formes, mais les volumes arrivent à être toujours les mêmes, et ce point est important aussi bien pour le marchand de vin que pour le consommateur. Dans la verrerie d'Épinac, un appareil ingénieux, le lagénomètre, fait justice de toutes les bouteilles ou trop grandes ou trop petites. Le lagénomètre? direz-vous; qu'est-ce que cela? Ouvrez ce livre qui nous a tous amusés au collége, le *Jardin des Racines grecques*, et lisez :

Λάγηνος, pot, bouteille antique.

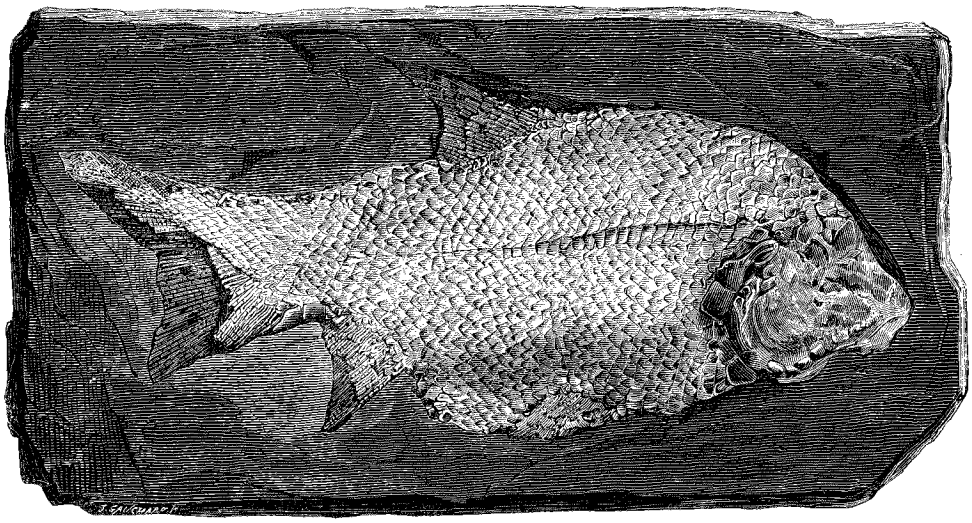
. . . . . .

Μέτρον, mesure et vers nombré.

Le lagénomètre est donc l'appareil qui mesure les bouteilles; le mot n'est-il pas bien trouvé? L'avis de M. Andelle est qu'il est bon, et que la chose fonctionne bien. Soyons de l'avis des connaisseurs.

La verrerie consomme environ neuf mille tonnes ou neuf millions de kilogrammes par an. On calcule que cela fait à peu près trois kilogrammes de houille par kilogramme de verre produit. Toutes les industries établies dans le principe au voisinage des houillères, devaient naturellement répondre à cette condition de consommer beaucoup plus de houille que d'autres matières premières.

La houillère d'Épinac, qui fournit à la verrerie tout le combustible dont elle a besoin, n'est pas la seule dont il s'extraye du charbon dans le bassin de l'Autunois. Quand on va d'Épinac à Autun, on traverse plusieurs concessions de mines qui produisent aussi de la houille. Toutefois ces exploitations ne sauraient faire concurrence à celle d'Épinac; mais quelques-unes sont intéressantes à d'autres titres. C'est là que gisent



Palæonisque (*Palæoniscus Blainvillei*, Agassiz), poisson fossile du terrain houiller d'Autun. Dessin de Mesnel d'après nature.

les schistes bitumineux que l'on distille pour en retirer l'huile minérale, et faire concurrence au pétrole américain au moyen de ce pétrole français. Ces gîtes jouissent aussi d'un grand renom auprès des géologues. C'est dans leurs feuillets qu'on rencontre les empreintes de poissons fossiles, les amblyptères, les paléonisques sur lesquels le naturaliste Agassiz a fait les grands travaux qui ont rendu son nom à jamais immortel. C'est encore au milieu de ces schistes, à Muse, que M. Frossard a récemment découvert les débris pétrifiés d'un saurien, le premier qu'on ait trouvé en France dans le terrain houiller. M. A. Gaudry, en présentant à l'Académie des sciences ce noble témoin des premiers âges, parent de l'Archégosaure ou du premier lézard, a proposé de lui donner le nom d'Actinodon. Ce nom signifie que les dents de ce reptile sont striées, rayonnées[1].

Allant un jour à Autun, je visitais ces fameuses mines de schiste. Les couches qui les contiennent sont supérieures à celles d'Épinac. Les schistes noirs, lustrés, se divisent en minces feuillets comme des ardoises. Les Romains d'Augustodunum qui ignoraient la propriété de ces roches de fournir de l'huile, les ont employées en placages et comme pierres de mosaïque. Les schistes dégagent par le frottement une odeur bitumineuse. On abat la roche comme s'il s'agissait de la houille, puis

1. Il faut toujours parler quelque peu la langue d'Homère, dans la science comme dans l'industrie. Actinodon vient de deux mots grecs : Ἀκτίν, *actin*, rayon, et Ὀδούς, *odous*, dent.

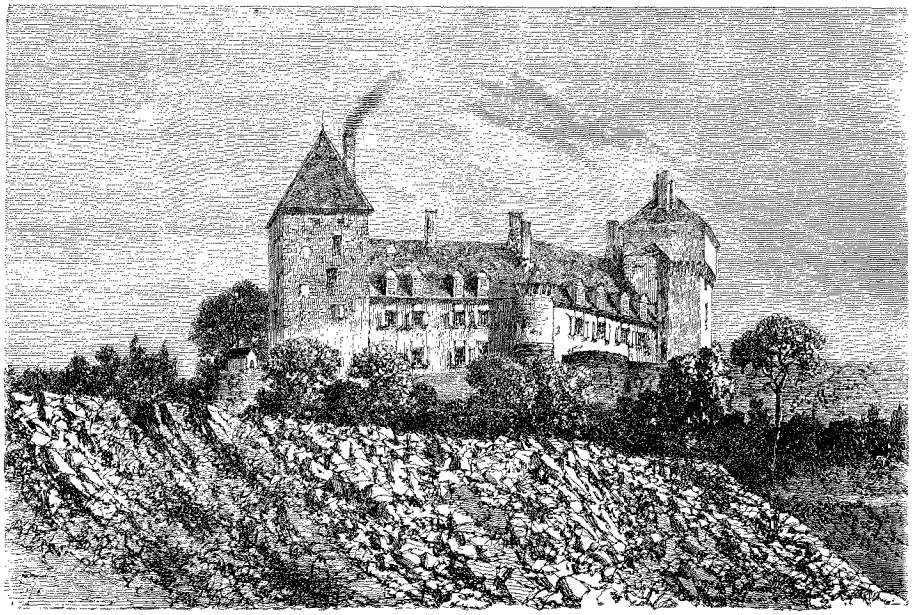
Je m'étais fait une joie de communiquer aux lecteurs du *Tour du Monde* un dessin fait, d'après nature, des vénérables débris de l'Actinodon. Malheureusement le muséum de Paris n'est pas prêteur, même de ce qu'on lui prête, et c'est là son moindre défaut. Comme il se propose de publier lui-même le fossile trouvé par M. Frossard, il m'a renvoyé à l'ancien éditeur des *Archives du muséum*, celui-ci au nouvel éditeur, lequel m'a renvoyé à son tour aux administrateurs eux-mêmes du muséum, lesquels, après m'avoir enfermé dans ce cercle vicieux et le règlement du Jardin des plantes à la main, m'ont ajourné à l'issue de leur publication de l'Actinodon. J'ai ainsi couru de Caïphe à Pilate, et suis revenu les mains vides. Ce que les établissements administratifs ne font que lentement, et souvent à grands frais, un simple éditeur l'eût fait en quinze jours et sans rien demander à l'État. *Et nunc erudimini!*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on la distille dans une sorte de chaudière fermée ou cornue, chauffée par le bas. L'huile se volatilise, gagne le haut de la cornue, et traverse un tuyau plusieurs fois enroulé sur lui-même, ou, comme on dit, un serpentin. Le serpentin baigne dans un courant d'eau froide. L'huile se condense et se liquéfie. On la recueille dans des récipients. Elle a une couleur jaune foncée caractéristique, et sent le goudron. Par de nouvelles distillations, on la décolore, on la désinfecte, et l'on obtient une huile blanche, baptisée d'abord par les industriels du nom d'huile de schiste, et plus tard, à l'époque où ont été découverts les célèbres pétroles des États-Unis, du nom de pétrole français. Cette huile peut servir à l'éclairage comme le pétrole américain. Le mal est que les détaillants s'étudient à la mélanger avec des huiles impures, à l'altérer pour gagner davantage sur le produit vendu. Ils font l'inverse de ce qu'ont fait les exploitants sur la mine, et remettent en quelque sorte dans l'huile purifiée les produits inférieurs qu'on en avait retirés. Franchement ce n'était pas le cas de prendre tant de soins pour la rectification de l'huile de pétrole.

Donnons quelques chiffres qui résument cette curieuse industrie. A l'usine à schiste de Lally, située presque à moitié route entre Épinac et Autun, et au nord du bassin houiller, on exploite une couche bitumineuse de trois mètres de puissance, gisant à vingt-huit mètres de profondeur. On retire moyennement des schistes cinq pour cent d'huile brute dont on sépare l'huile rectifiée, et les produits secondaires, tel que le goudron et la paraffine, dont on fait des bougies. Rien ne se perd dans le travail du schiste.

Heureux de pouvoir mêler aux études industrielles un peu d'archéologie, je quittai l'usine de Lally, pour me rendre à Autun. La ville est sur une éminence, au pied de laquelle passe une rivière, l'Arroux, qui se jette dans la Loire, à Digoin. En moins d'une heure j'arrivai



Le château d'Épinac. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

devant l'antique porte qui emprunte son nom à la rivière, et qu'on eût mieux fait d'appeler du nom d'Auguste, comme une de ses sœurs de Nîmes. Ce nom eût rappelé aussi celui d'Autun ou Augustodunum.

La porte d'Arroux est un de ces arcs de triomphe dont les Romains marquaient l'entrée de leurs villes, comme s'ils eussent voulu passer partout en conquérants. Elle est composée de deux vastes arcades au centre et de deux petites portes latérales. Au dessus règne une rangée de dix arcades séparées par des pilastres cannelés. Une corniche corinthienne couronne le monument. Le tout est du plus pur style, et offre dans l'ensemble, comme dans les détails, cette netteté, cette correction, cette sobriété, dont les architectes de la Grèce et de Rome ont emporté le secret avec eux.

J'entrai dans Autun par la porte d'Arroux, ni plus ni moins qu'un centurion de l'Empire, et gravissant une série de rues montantes, je me rendis au sommet de la ville, où j'allai voir la cathédrale. Elle date du onzième siècle, et l'architecture mérite d'en être étudiée. Elle est de ce style de transition qui relie l'arc roman ou byzantin à l'ogive. La flèche est du plus pur gothique et très-élevée. Au milieu de tout cela quelques pastiches fâcheux, que les modernes, par ignorance ou défaut de goût, ont imposés à cette belle construction.

Le musée d'Autun m'attirait plus encore que la cathédrale ; je ne parle pas du musée des tableaux, tous assez mauvais, sauf un portrait du général Changarnier, mais du musée d'antiquités. Je vis là avec plaisir des verreries et des bronzes revêtus d'une belle patine, des mosaïques, des marbres sculptés, des restes de vases et d'amphores, des objets en fer forgé, rongés par la rouille. Tout cela portait le cachet de l'époque gauloise ou romaine. Qui sait si quelque *vergobret* (chef des Éduens), n'a pas ceint cette lourde épée, coiffé ce casque et chaussé ces éperons ?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous les objets que renferme le musée d'Autun, ont été retirés de fouilles nombreuses. La ville elle-même, l'Augustodunum des Césars, ne renferme aucune ruine gauloise et a fort peu de ruines romaines. J'ai parlé de la porte d'Arroux. Celle de Saint-André mériterait aussi d'être citée. Elle est moins élégante, d'ordre ionique. Une des tours qui servait à la défendre existe encore. Deux grandes arcades couronnées par une rangée de six petites, telle est la porte que les Romains, s'ils revenaient, seraient bien étonnés de voir mise sous le patronage de Saint-André.

Faut-il maintenant parler des restes d'un temple de Janus, d'un amphithéâtre, de ruines de murailles et d'anciennes tours qui ceignaient la ville, d'aqueducs qui y amenaient l'eau, et dont le principal descendait de Montjeu, le mont de Jupiter, *mons Jovis*, disent les étymologistes ? Faut-il, à la grande joie des antiquaires, exhumer tous ces débris épars, et refaire une ville que les Burgundes, les Sarrasins, les Normands, les Anglais, tous ces grands dévastateurs, ont tour à tour démolie et brûlée ? Laissons ce soin à de plus habiles. Seulement relevons ici une erreur dans la quelle bien des historiens persistent encore.

Autun est l'Augustodunum des empereurs romains. Le nom qu'elle porte indique à la fois l'époque de sa construction sous Auguste, et l'éminence sur laquelle elle est bâtie, *dunum*, du Gaulois *dun*, colline, montagne, d'où nous avons fait dune ou montagne de sable. Mais Autun n'est pas l'ancienne capitale des Éduens, Bibracte, dont nous parle César. C'est sur le mont Beubray ou Beuvray, situé à peu de distance à l'ouest d'Autun, et dont l'appellation moderne trahit l'ancien nom celtique, qu'était la primitive Bibracte. Après la conquête, les Romains bâtirent Augustodunum pour ruiner Bibracte, et latiniser davantage les Gaulois. L'histoire nous offre des faits analogues. En Étrurie, à côté de la Florence romaine, est la Fiesole des Tyrrhéniens ; la première n'occupe pas l'emplacement de la seconde.

Quand je visitai Autun, cette question du véritable gisement de Bibracte, préoccupait fort les modernes Éduens. Les uns penchaient pour Augustodunum, les autres pour le mont Beuvray. C'est toujours la même histoire des éternelles disputes humaines. La *Vie de César*, que Napoléon III venait de publier, avait donné à la discussion une impulsion nouvelle, et l'Empereur lui-même était intervenu dans le débat en ordonnant des fouilles sur le mont Beuvray.

Les ruines que ces fouilles ont mises à découvert, semblent ne plus laisser aucun doute. Sur le sommet de la montagne on a trouvé des fondations de murs, et retiré du sol des bronzes et des monnaies celtiques. Là était bien Bibracte, ancienne capitale de la confédération éduenne. Là commandèrent les vergobrets Divitiac et Dumnorix, chefs du collége de druides, et d'abord alliés de César. Que de faits encore indécis dans notre histoire nationale pourraient ainsi être éclairés d'un jour nouveau par des fouilles intelligemment conduites ! Le sol répond quand on sait l'interroger, et notre époque, si féconde en grandes découvertes, aura la gloire de n'avoir pas négligé celles de l'archéologie.

IV

FINIS CORONAT OPUS.

Pourquoi je n'ai pas visité Bibracte. — L'homme propose et la pluie dispose. — *Mañana*. — Les houilleurs d'Épinac. — Pierre Lhôte. — Le père Garnier. — Carême et Figaro. — L'Alcade. Un rival de Sixte-Quint.

J'aurais voulu pouvoir donner ici mon opinion *de visu* sur Bibracte, et dire après tant d'autres ce que je pensais de l'emplacement exact de l'oppidum des Éduens, j'entends le dire sans prétention, familièrement, comme on cause entre amis de choses qui vous intéressent.

Dans ce but, je m'étais proposé de retourner un jour à Autun, à la seule fin d'y faire de l'archéologie. Le sujet n'eût pas manqué d'actualité, comme on dit par le temps qui court.

« Et pourquoi ne visitâtes-vous point Bibracte le jour même où vous allâtes à Augustodunum? » dira un lecteur mécontent. C'est que ce jour-là, ami lecteur, une pluie diluvienne (comme il en tombe souvent en automne dans le Morvan) survenue tout à coup, inondait la montagne sur laquelle Autun est juché. Les rues en pente versaient l'eau comme des fleuves, mais elles étaient pavées. La montagne de Bitracte, récemment bouleversée par la pioche des antiquaires, devait être à peu près inaccessible, comme les buttes Chaumont le jour où pour la première fois l'infatigable préfet de la Seine y lâcha ses robustes terrassiers, et qu'un de ces déluges, dont le ciel de Paris n'est nullement avare, vint détremper l'argile défoncée.

Ce fut devant un de ces cataclysmes, cas de force majeure, que l'honorable membre de la société Éduenne à qui j'étais adressé (les modernes Gaulois de Bibracte se parent volontiers du nom de leurs pères) m'engagea à différer notre excursion. J'acceptai et remis à plus tard. Mais le proverbe a bien raison : Ne remettez jamais à demain les affaires sérieuses. Il en coûta à je ne sais quel Thébain ou Lacédémonien de n'avoir pas suivi ce proverbe. Il m'en coûta aussi à moi ; non pas que j'aie vu le moins du monde se vérifier à mon endroit les vers du poëte :

> Qui sait d'ailleurs ce que demain m'apprête ?
> Podagre ou pair si j'allais m'éveiller !

Et si je ne me suis pas réveillé pair, je ne me suis pas non plus réveillé podagre, ce qui fait peut-être compensation. Mais enfin, à force de remettre à demain (ce *manāna* des Espagnols, ce *baccaloum* ou *ïaryn* des Turcs qui ne sont jamais pressés), j'ai fini par ne pas retourner à Bibracte. Oui, cher lecteur, je n'y suis plus allé, et je le confesse. Depuis deux ans je n'ai pu trouver un moment de loisir pour cela.

Et voilà pourquoi, comme dit Molière, votre fille est muette. Au fait, il faut se modérer, petits ou grands, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le fabuliste a bien raison, on ne peut tout faire, on ne peut donner suite à tous ses projets :

« Si j'apprenais l'hébreu, les sciences, l'histoire ! »
Tout cela, c'est la mer à boire ;
Mais rien à l'homme ne suffit.
Pour fournir aux projets que forme un seul esprit,
Il faudrait quatre corps ; encore loin d'y suffire,
A mi-chemin je crois que tous demeureraient;
Quatre Mathusalem bout à bout ne pourraient
Mettre à fin ce qu'un seul désire.

Je ne quittai donc Autun qu'à moitié satisfait. Je rentrai à Épinac, et j'y observai les gens à défaut des antiquités. N'est-ce pas à tout prendre la meilleure chose que nous puissions faire que d'observer autrui. En étudiant les hommes, on s'étudie, et la plus sage maxime des philosophes est encore celle-ci : « Connais-toi toi-même. »

J'interrogeai d'abord les braves mineurs, ces pionniers de l'industrie comme on les a si bien appelés. Je me mis au courant de leurs travaux, de leurs habitudes, de leur genre de vie, de leur salaire. Partout je trouvai des ouvriers contents de leur sort, dévoués à leurs chefs, fidèles à la discipline, et obéissant sans se plaindre à tous les ordres des maîtres mineurs. Que ne puis-je ici ouvrir mon album, et faire défiler sous les yeux du lecteur tous ces hommes calmes, réservés, portant empreints sur leur rude figure le sang-froid, la patience et toutes les qualités viriles qui sont indispensables au mineur, ce soldat de l'abîme, qu'on le prenne dans les mines de charbon ou dans les mines de métaux? Mais si je ne puis faire poser ici l'armée du travail tout entière, je ferai défiler au moins les chefs, je veux dire les chefs immédiats, les maîtres mineurs, les caporaux, comme on les nomme dans quelques mines, où les expressions militaires sont volontiers adoptées.

Parmi les caporaux d'Épinac, le premier qui se présente est Pierre Lhôte, le vaillant chef mineur des chantiers souterrains. Avant d'exploiter la houille, il a été au siége de Constantine, et a pris la ville avec Lamoricière, beau début ! Sans doute il s'est fait houilleur pour continuer à brûler de la poudre.

Pierre Lhôte apporte dans son service toute la rigidité du soldat. L'ingénieur vient-il visiter un chantier, il dit à ses hommes : « Allons, mes enfants, rangez-vous, voici monsieur l'ingénieur qui va passer. » Peu s'en faut qu'il ne les aligne au port d'armes, le pic debout dans la main droite, la gauche appuyée sur la pelle.

Un jour les mineurs, au fond des travaux, menacent de se mettre en grève. On dispute sur le prix de l'ouvrage, on ne s'entend pas. « Mes enfants, attendez-moi là, dit Pierre Lhôte, je vais consulter monsieur l'ingénieur. » Il revient. « Écoutez, mes enfants, ce que monsieur l'ingénieur m'a répondu :

« Pierre Lhôte, va-t'en dire à tes hommes que le poste de jour commence le matin à six heures, s'arrête de midi à une heure pour le repas, et finit à quatre heures du soir. Voilà, mes enfants, ce que monsieur l'ingénieur m'a dit. Il est notre chef, je lui obéis, vous m'obéissez ; allons, mes enfants, à l'ouvrage. » Et de grève il ne fut plus question.

Côte à côte avec Pierre Lhôte, surveillant du dedans, marche à Épinac le père Garnier, surveillant du jour. C'est lui qui dirige le triage, le lavage, l'expédition de la houille, la fabrication du coke; c'est à lui qu'incombent tous les détails du service extérieur. Il a l'œil à tout, prêt à satisfaire tout le monde. « Oui, monsieur le directeur ! Oui, monsieur l'ingénieur ! »

Le Carême de l'établissement alimentaire d'Épinac, le père Lanus, qui fait bouillir ses gamelles avec une exactitude militaire, prêt à l'heure, inflexible sur la remise des jetons qui sont les équivalents des plats qu'on demande, ne faisant crédit à personne, mais donnant aussi à chacun sa juste part; et le Figaro de la houillère, à la fois infirmier et barbier, qui a été au siége de Rome comme Pierre Lhôte au siége de Constantine, et qui cumule, comme les barbiers espagnols, saignant et rasant à la fois, sont encore des types, plus pacifiques il est vrai que les précédents, mais qu'il ne faut pas oublier parmi ceux de cet intéressant district.

Et maintenant, après avoir parlé des houilleurs, me sera-t-il permis de parler des gens du pays, des Épinaciens, ces anciens vassaux du seigneur d'Épinac qui, comme tant d'autres, a fait ses malles en 1789, et n'est jamais plus revenu. Mais les Épinaciens sont chatouilleux, et ne veulent pas qu'on parle d'eux ni en bien ni en mal.

La cité d'Épinac est, du reste, comme cette académie de province que cite Voltaire (l'Académie de Marseille, je crois), si sage qu'elle n'a jamais fait parler d'elle. Rabattons-nous donc sur M. le maire, personnage administratif, et sur lequel nous pouvons peut-être glisser un mot. Un fin matois que ce maire de canton, dont je ne veux pas blâmer les actes, mais présenter seulement ici la carte photographiée. Le jour où j'allai lui rendre visite, je le rencontrai conférant avec le gendarme et le commissaire de police, deux autres autorités de l'endroit. Il les recevait en audience chez lui, dans une petite chambre qui s'ouvrait sur une basse-cour, le tout donnant sur la route. D'un côté la cheminée, à fleur de sol et à la hotte proéminente, sous laquelle se prélassait la crémaillère qui se projetait contre des briques noircies ; de l'autre côté, un antique bahut en noyer, sans doute bourré de linge ; au fond, un lit au couvre-pied piqué et de couleur bariolée.

Le maire sur le chef avait un casque à mèche.

« Et moi aussi, j'ai un chapeau, dit-il en me voyant, mais je le garde pour les grands jours. » J'échangeai quelques politesses avec ce premier magistrat du pays en blouse bleue. C'est lui qui, là comme partout, mène les campagnes électorales, fait réparer l'église et les fontaines, empierrer les chemins vicinaux, et règle la prestation en nature, ce dernier reste de la corvée.

L'alcade d'Épinac a une haute idée de sa personne ; volontiers il se croirait inamovible comme un juge :

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les préfets, ça change comme les almanachs, dit-il; mais les maires, c'est différent, parce qu'ils sont propriétaires. »

Puisque je cite les illustrations épinaciennes, me sera-t-il permis de faire aussi entrer dans cette galerie, dans le cas où elle tenterait un jour quelque Plutarque départemental, le brave et digne Larcher, natif d'Épinac, aujourd'hui établi au Creusot, à la fois papetier, libraire, photographe, imprimeur, lithographe, expert en écritures, que sais-je encore? Cet homme s'est fait tout seul, et un jour où je l'emmenais du Creusot dans l'Autunois pour y prendre quelques photographies (celle qui a servi au dessin du château d'Épinac est de lui), il me racontait sa vie naïvement, modestement. Il a commencé par garder les troupeaux, ni plus ni moins que Sixte-Quint; puis, s'il n'est pas arrivé à être pape, ce qui n'est peut-être pas un mal pour lui, il ne s'est pas moins élevé peu à peu, apprenant seul à lire, à écrire, à calculer, dirigeant plus tard une école et donnant des leçons d'écriture. Il est passé maître en calligraphie. Aujourd'hui c'est un des notables du Creusot. Il vend des livres, il en imprime, il lithographie, il photographie des cartes, des plans, des vues, des portraits.

Les mineurs abattant le charbon. — Dessin de A. de Neuville.

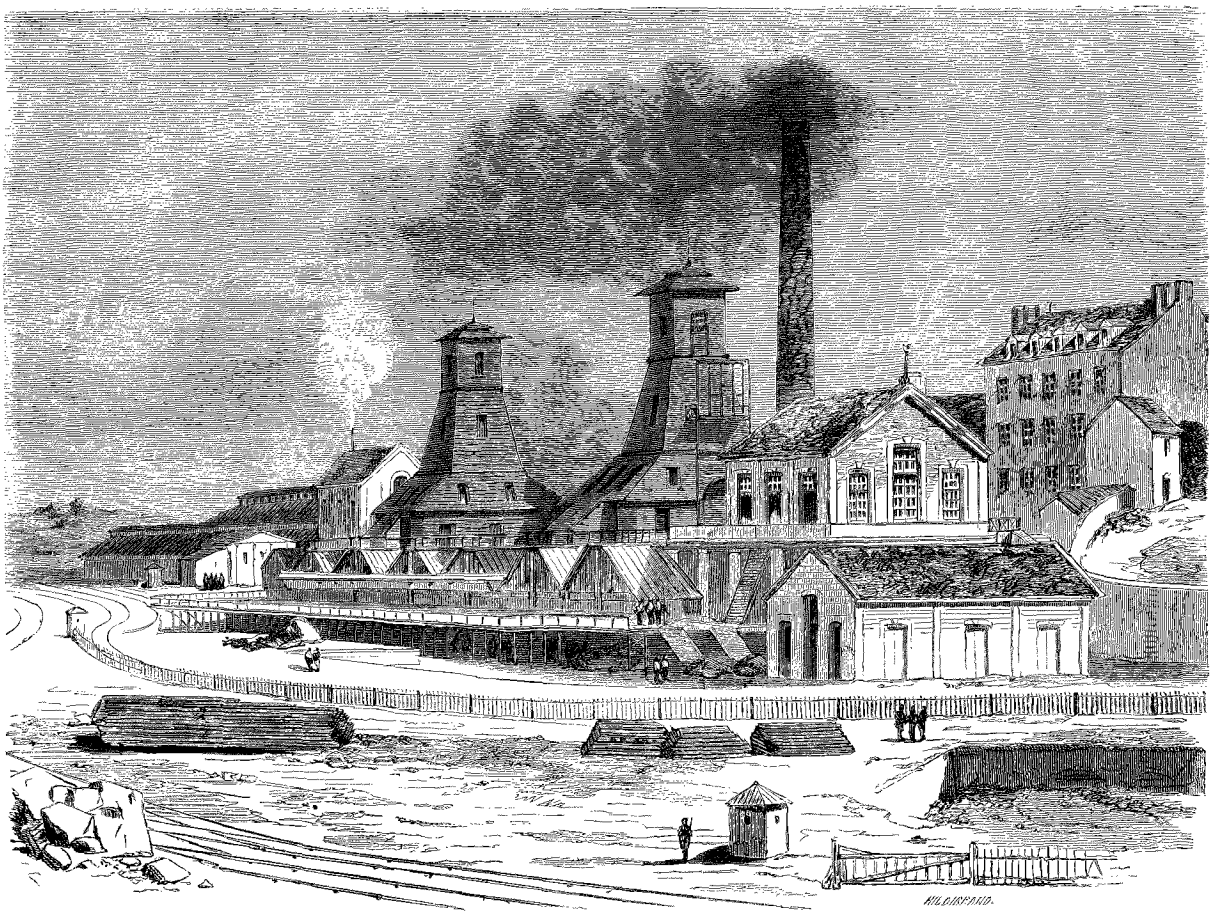
Aussi ne quitte-t-il pas volontiers son atelier où il est si affairé, et avait-il hâte d'avoir fini avec moi sa besogne. Le long du chemin, dans l'intervalle que lui laissait le récit de ses aventures, il trouvait que la voiture n'allait pas assez vite, et qu'il aurait plus tôt fait d'aller à pied. Le lendemain, même affaire; c'était le soleil qui ne se levait pas assez tôt pour permettre au photographe d'opérer. Larcher, s'il l'avait pu, aurait commandé à Phœbus de se lever en novembre à la même heure qu'au mois de juin.

Comme on le voit, il n'est si petit coin en ce monde qui n'ait son histoire et ses hommes. Tout dépend du point de vue où l'on se place, et du lieu vers lequel on dirige l'objectif. Cette comparaison est sensée, direz-vous, et vient à propos en parlant d'un photographe. Tout vient à point à qui sait attendre, répondrai-je, même la fin qui couronne l'œuvre, car c'est par là que je voulais finir, au moins cette première étape.

L. Simonin.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des puits Saint-Pierre et Saint-Paul de la houillère du Creusot. — Dessin de Thérond d'après F. Bonhommé.

LE CREUSOT ET LES MINES DE SAONE-ET-LOIRE,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE CREUSOT.

I

LA NAISSANCE D'UNE GRANDE USINE.

D'Épinac au Creusot. — Aspect de l'établissement. — Origine, progrès et transformation du Creusot.

La route qui relie Épinac au chemin de fer de Chagny est des plus pittoresques. Nous l'avons parcourue précédemment par la brume et la pluie, et je n'ai pas parlé du paysage ; car la brume ne permet guère de voir, et la pluie attriste l'esprit. Le retour fut plus gai. Me rendant à la station de Chagny pour gagner de là le Creusot, je traversai, au pas accéléré des chevaux, de riches vignobles, le gros bourg de Nolay, Change, où sont des moulins à blé, cachés dans les arbres, puis des carrières et des fours à plâtre, Santenay, fameux par ses vins, enfin j'arrivai à Chagny, où s'embranche le chemin de fer qui mène à l'usine du Creusot.

La voie ferrée se détache à angle droit de celle de Paris à Lyon. Elle longe le canal du Centre, cette route d'eau qui relie la Saône à la Loire, entre Chalon et Digoin. Diverses mines de houille, Saint-Léger, Saint-Berain, dont le nom fit jadis tant de bruit, Long pendu, Montchanin, où est une belle tuilerie, sont disséminées le long du parcours. Une ligne de peupliers jalonne les bords du canal. A gauche et à droite de la voie ferrée,

1. Suite. — Voy. page 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'étendent des prairies et des champs de vignes; les fameux crus de Mercurey ne sont pas loin. Çà et là, à travers les arbres, montent les cheminées de quelques usines à vapeur. Dans cet heureux pays, l'industrie et l'agriculture se donnent fraternellement la main.

A Montchanin, se sépare un nouvel embranchement qui va au Creusot, tandis que la première voie poursuit vers Blanzy et le Montceau, centre des plus fertiles houillères de tout le bassin de Saône-et-Loire.

Procédons avec méthode et visitons d'abord le Creusot. Ç'est même par lui qu'il eût fallu commencer, si l'importance des lieux visités eût seule réglé l'ordre du récit.

La première fois que je me rendis au Creusot, c'était au mois de juin 1865. Parti de Paris la veille au soir, par l'express de la Méditerranée, j'étais à l'aurore à Chagny, bientôt après à Montchanin, que je quittai avec un train d'ouvriers qui allaient commencer leur journée au Creusot. En moins d'un quart d'heure, la locomotive s'arrêtait, et j'avais devant les yeux un magnifique spectacle : ici les puits de mine, où la machine infatigable avait déjà mis les câbles en jeu pour l'extraction de la houille; plus loin, les gigantesques hauts-fourneaux, travaillant jour et nuit, sans jamais de relâche, et d'où s'échappe, comme une traînée de lave, la fonte de fer liquide. D'un autre côté, était la forge qui rappelle par son architecture, dont le fer a fait tous les frais, le palais de Sydenham ou les Halles centrales de Paris. Les ateliers de constructions mécaniques, d'où sortent les machines marines, les machines fixes, les locomotives, et mille autres ingénieux appareils, complètent ce grandiose ensemble. Le vaste emplacement de l'usine est dominé par une énorme cheminée, qui reçoit les gaz sortant de tous les fourneaux. Elle est haute de quatre-vingts mètres, de sa base au sommet, c'est-à-dire deux fois plus élevée que la colonne de la place Vendôme. Autour de l'établissement va et vient la locomotive, obéissant à toutes les exigences du service, et dix mille ouvriers prêtent leurs bras à cette usine sans rivale au monde.

Quelle a donc été l'origine de ce centre animé du travail, une des gloires industrielles de la France? La fondation de l'établissement est de date récente, et ne remonte pas à un siècle; la grande industrie n'est-elle pas née d'hier? Et qui a donné naissance à l'immense usine et à la ville populeuse qui s'est groupée autour d'elle? La découverte d'une pierre noire, d'un morceau de charbon.

J'ai raconté ailleurs[1] les phases diverses qui ont accompagné l'origine et les développements du Creusot; peut-être me sera-t-il permis de repéter ici textuellement cette histoire qui, recueillie dans des documents authentiques, ne saurait s'écrire de deux façons.

« On raconte la vie des grands hommes; pourquoi ne dirait-on pas celle des grandes usines? En 1782, le Creusot, vallée sauvage et inhabitée, portait le nom de *Charbonnières*[1], parce qu'on y voyait l'affleurement d'une couche de charbon. La houille commençait alors à être chose appréciée en France; une compagnie se forma, dans laquelle s'intéressa Louis XVI, pour tirer parti de ce combustible minéral; mais les voies de communication manquaient.

« Le canal du Centre, projeté depuis des siècles, auquel avaient successivement pensé Sully et Richelieu, fut enfin décrété, et Gauthey, ingénieur des Etats de Bourgogne, chargé de cet important travail. Un régiment de troupes fut mis à sa disposition. En même temps, la machine à vapeur que Watt venait de perfectionner si heureusement, était introduite au Creusot. Un énorme cylindre, portant la date de 1782 et le nom du célèbre fondeur anglais Wilkinson, se voit encore dans la cour de l'usine, à gauche de l'entrée des bureaux. On a bien fait d'ouvrir des invalides à ce vénérable débris, glorieux témoin d'humbles commencements.

« La navigation du canal du Centre ne devait commencer qu'à la fin de 1793. En attendant, le Creusot, privé de moyens de transports économiques, dut s'attacher à produire avec la houille une matière d'un écoulement plus facile, le fer. On songea aussi à fabriquer du verre avec les sables du pays. Une cristallerie fut créée sous les auspices de Marie-Antoinette. Pendant que le roi fondait des canons, la reine faisait couler du cristal. Cet établissement fonctionna jusqu'en 1832, et ne s'est éteint qu'après avoir été acheté par Baccarat; mais le nom de *Verrerie* est resté à la partie du Creusot qu'occupent depuis près de trente ans les chefs de l'usine. On y voit encore debout les deux immenses cônes de brique qui renfermaient les fours.

« La fonderie de canons devait marcher moins longtemps que la cristallerie; toutefois, pendant toute la durée de la République et de l'Empire, le Creusot travailla pour le gouvernement. Les canons de fonte et de bronze, les obus et les boulets se répandirent de là sur tous les champs de bataille de l'Europe. Les canons coulés, forés et tournés au Creusot, étaient aussi essayés sur les lieux mêmes, et la montagne dite des Boulets rappelle encore ces épreuves. Les quatre lions de fonte qui gardent bénévolement la porte de l'Institut de France, à Paris, datent aussi de cette époque, et sont des produits du Creusot.

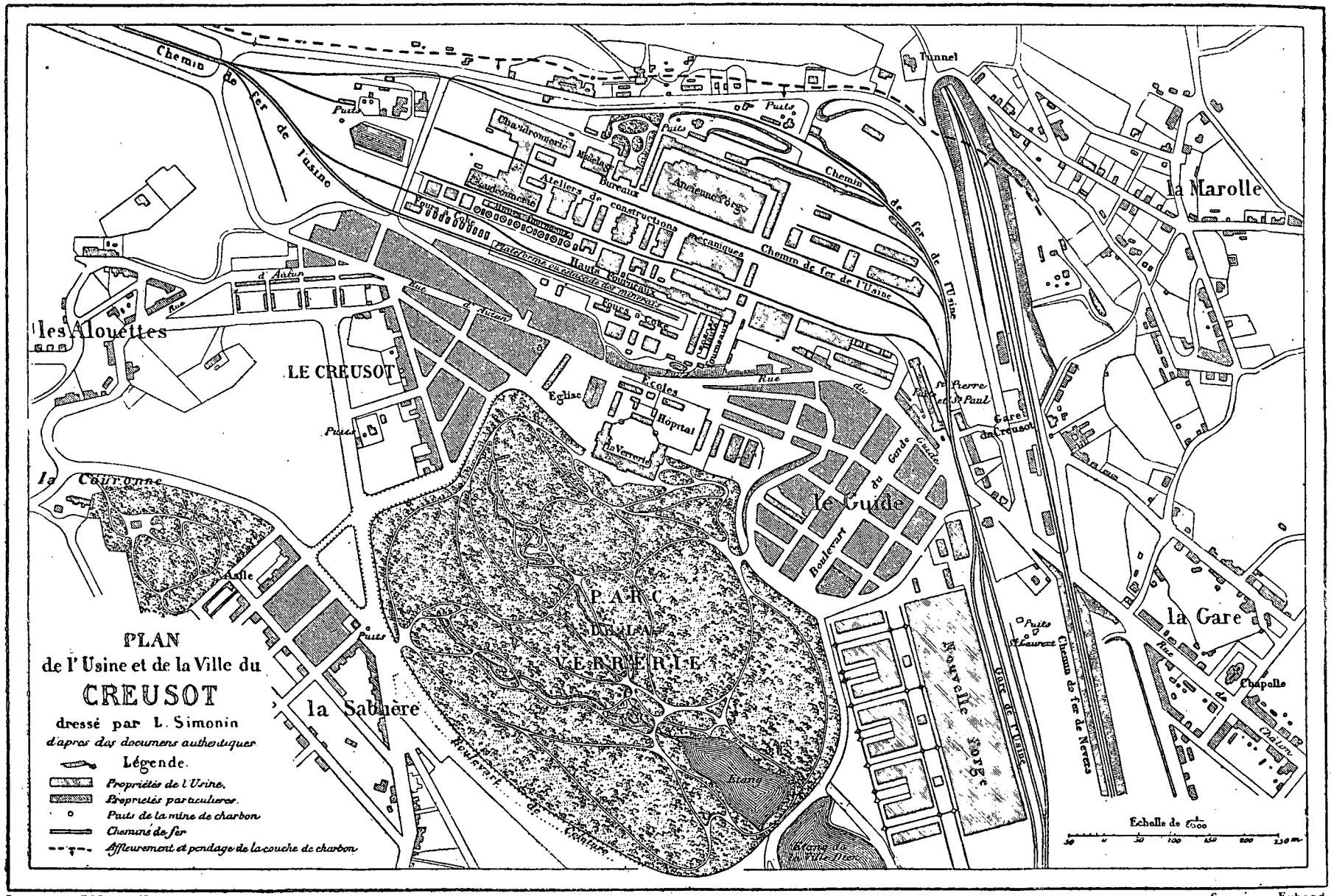
« C'est peut-être la seule commande pacifique que le gouvernement d'alors ait faite à cette usine. Aussi, en 1815, les arts de la guerre ayant brusquement cédé le pas à ceux de la paix, le Creusot, ne sachant se transformer, s'arrêta; mais bientôt d'éminents industriels du pays, MM. Chagot, en prirent la direction, et fondirent dans ces ateliers les tuyaux d'éclairage pour le gaz de Paris, et la nouvelle machine de Marly.

« Malgré tous les efforts développés par cette famille

1. *La grande industrie française, l'usine du Creusot.* Paris, E. Lacroix, 1866.

1. On l'appelait aussi *le Creux*, d'où l'on a fait le Creusot. Nous avons suivi l'orthographe adoptée aujourd'hui par les directeurs de l'usine; mais l'Académie et la Poste, qui font peut-être aussi autorité en pareil cas, écrivent toujours le Creuzot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Dessiné par Ed. Dumas-Vorzet

Gravé par Erhard

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intelligente qui bientôt allait fonder si glorieusement Blanzy, le Creusot ne put résister à la concurrence d'usines rivales. L'heure des grandes forges à la houille n'avait pas encore sonné. On était en 1826. Sur ces entrefaites, se présenta la compagnie anglaise Manby et Wilson qui, venant substituer enfin aux anciens procédés suivis en France pour la fabrication de la fonte et du fer, les méthodes plus expéditives et plus économiques des usines britanniques, ranima le Creusot. Cependant les débouchés firent défaut à la production, et l'usine entra de nouveau en liquidation en 1836. Ne nous étonnons pas de ces premières épreuves, nous les retrouverions au début de toutes les grandes entreprises, comme si plusieurs générations de hardis pionniers devaient d'abord préparer la voie à leurs successeurs.

« En 1837, le Creusot passa aux mains de MM. Schneider, l'un mûri aux affaires commerciales et industrielles dans une des principales maisons de banque de Paris; l'autre formé au dur travail des forges au fond des Ardennes. L'aîné des deux frères fut enlevé par un malheureux accident en 1845. Dès lors M. Eugène Schneider se trouva seul à la tête de ce grand établissement. Il a toujours supporté vaillamment le poids de cette charge, et c'est à son initiative que sont dues toutes les transformations opérées depuis au Creusot. A partir de 1837, cette usine n'a plus cessé de prospérer. L'atelier de constructions mécaniques créé à cette époque, en même temps que naissaient chez nous les chemins de fer et la navigation à vapeur, est devenu successivement l'un des plus vastes et des mieux outillés du monde, et a contribué puissamment à la réputatiou du Creusot. Une voie ferrée a relié l'usine au canal du Centre; l'extraction de la houille, l'exploitation des minerais, le traitement de la fonte et du fer, tout a été perfectionné sans relâche. Le pays s'est bien vite ressenti de ces heureux changements et de tous ces progrès graduellement réalisés.

« En 1837, la localité comptait 3000 habitants, elle en a aujourd'hui 24 000, et l'établissement seul n'occupe pas moins de 10 000 ouvriers. Le Creusot, qui extrayait alors 40 000 tonnes de charbon, de 1000 kilogrammes chacune, en exploite à présent 200 000, en consomme le double. Enfin, de 20000 tonnes de fer que l'usine produisait en 1847, le chiffre s'est élevé, en 1865, à 100000 tonnes, le huitième de la production générale de la France.

« La fabrication des machines a suivi au Creusot une voie ascendante aussi rapide. On y livre annuellement 5000 chevaux de force en machines de toute espèce; 100 locomotives sortent aussi chaque année de ces ateliers pour commencer leur course infatigable sur tous les railways du monde.

« Devant de tels chiffres de production on est frappé du rôle que joue le Creusot dans la grande industrie française. Cette usine est exceptionnelle comme ensemble. Si l'on peut retrouver en Angleterre, par exemple, quelques établissements où la production soit égale et même supérieure pour une spécialité, il n'y a nulle part d'exemple de la réunion de diverses industries sur une aussi vaste échelle.

« C'est une houillère et une mine de fer qui ont été la première cause de ce merveilleux développement. Un morceau de charbon a donné naissance à tout un pays. »

II

LE TRAVAIL.

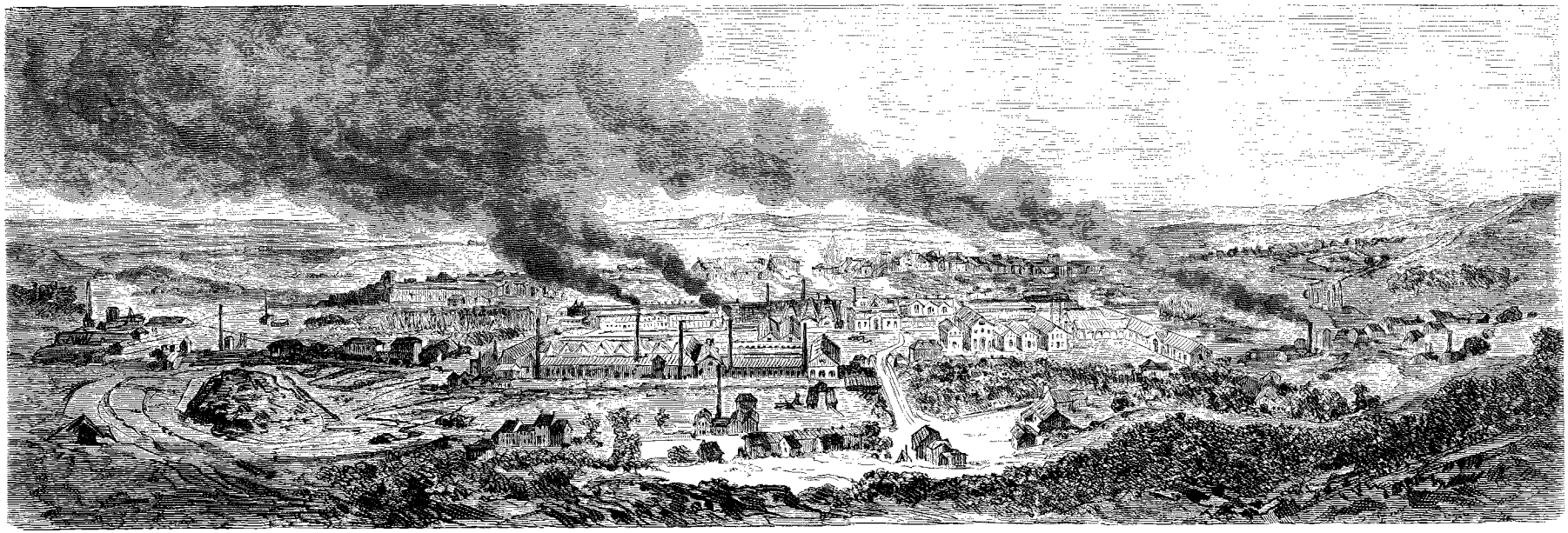
La houillère. — Puits Saint-Pierre et Saint-Paul. — Le soldat de l'abîme. — Ateliers de lavage et de mélange des charbons. — Fabrication du coke. — Les mines de fer de Mazenay. — La plate-forme. — Les hauts-fourneaux. — Coulée de la fonte. — Moulage. — La nouvelle forge. — Puddleurs, forgerons, laminieurs. — L'atelier de constructions mécaniques. — Fonderie, chaudronnerie, forge de grosses œuvres, tournerie, ajustage et montage. — Le Petit-Creusot.

Puisque c'est d'une houillère et d'une mine de fer qu'est sorti le Creusot, parlons d'abord de l'exploitation de ces deux gîtes, avant de décrire les ateliers où se pressent les fondeurs, les forgerons et les mécaniciens.

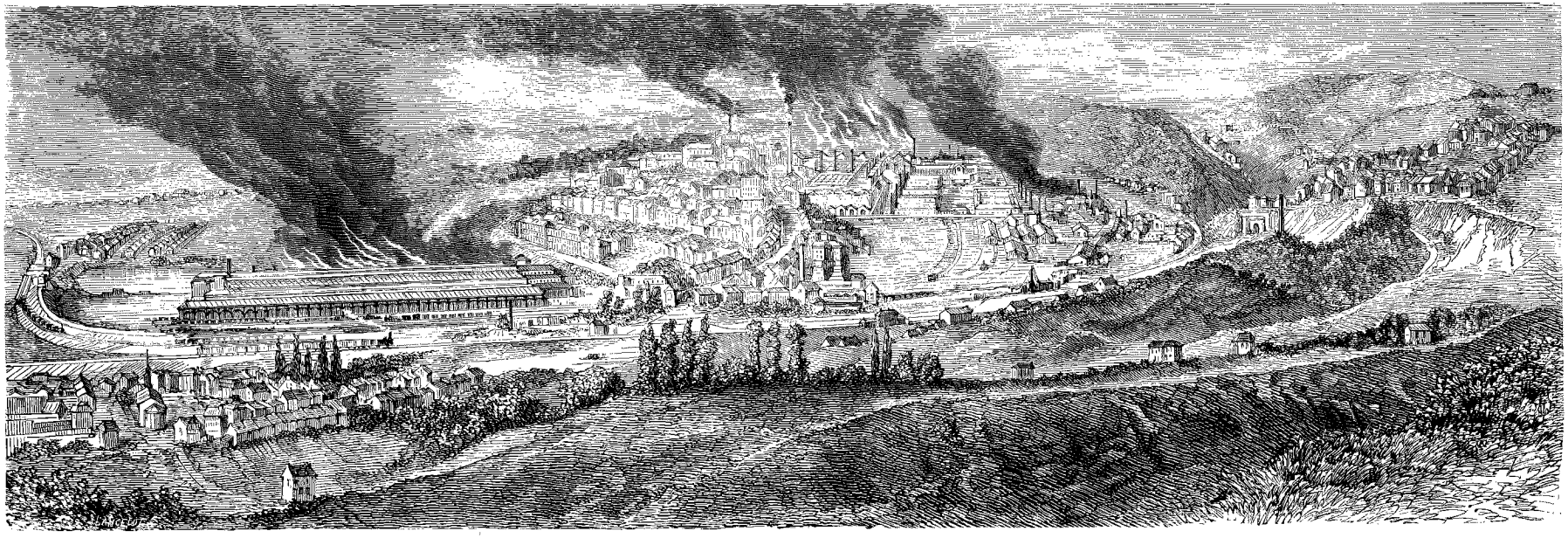
La houillère du Creusot fait partie, comme celle d'Épinac, du bassin de Saône-et-Loire. L'exploitation porte sur une énorme couche qui atteint jusqu'à cinquante mètres d'épaisseur. La couche a été rejointe au moyen d'un certain nombre de puits, et exploitée en premier lieu par la méthode des éboulements, plus tard par un système de galeries et d'étages réguliers, successivement remblayés. Aujourd'hui l'extraction de la houille est concentrée sur les puits jumeaux Saint-Pierre et Saint-Paul; les autres puits ne servent plus qu'à l'extraction des eaux, à la descente des remblais ou à l'aérage de la mine. Les abords des deux puits jumeaux présentent un coup d'œil monumental. Une haute charpente, élégamment dessinée, porte les poulies. Autour des puits règnent un mouvement, une animation continue. Tout le monde est à l'ouvrage. Ici les *receveurs*, les *hommes du jour*, déchargent les berlines pleines du noir charbon que le câble a remontées du fond du gouffre. Là des femmes trient la houille, la séparent des schistes et du roc stérile, la classent en diverses catégories. Une partie du combustible est conduite par la locomotive vers un atelier de lavage spécial.

Au fond des puits s'ouvrent les sinueux boyaux où les mineurs, armés de la sape, éclairés par la lampe de Davy, font leur travail de taupe. Deux fois par vingt-quatre heures les postes entrent dans la mine; le poste de jour à six heures du matin, le poste de nuit à six heures du soir. Groupés autour de l'orifice, les ouvriers attendent le signal. A un son de cloche, la cage se met en mouvement et descend dans l'abîme, emportant sa charge humaine, étagée sur deux rangs. En même temps, la cage vide remonte, qui reçoit à son tour son convoi de voyageurs. Les mineurs disparaissent dans le gouffre. On les entend causer au départ, mais bientôt la voix se perd, et l'on ne distingue plus que la pâle lueur des lumières. En peu de temps, l'armée souterraine est à l'œuvre. Grâce aux perfectionnements adoptés, les soldats du travail peuvent désormais être portés promptement et sans danger sur leur champ de bataille. Est-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Creusot il y a vingt ans. — Dessin de Lancelot d'après F. Bonhommé.



Le Creusot d'aujourd'hui. — Dessin de Lancelot d'après F. Bonhommé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce à dire que dans l'attaque du terrain, le péril ait à son tour disparu? Hélas, non! Les explosions du grisou, ce gaz détonant des houillères, les éboulements, les inondations, les coups de mine, font encore ici comme ailleurs, et malgré toutes les précautions que l'on prend, un trop grand nombre de victimes. Le pionnier des souterrains a ses luttes comme le soldat des armées de terre et de mer, mais il est bien plus méritant que ceux-ci; car, héros obscur, il marche bravement à la mort, sans l'espoir d'aucune récompense, d'aucun avancement, avec la seule satisfaction d'avoir rempli sa tâche, et fait jusqu'au bout son devoir. Les amis de la paix pourraient aussi faire observer qu'il produit, tandis que les autres détruisent, qu'il produit le charbon, et qu'il crée, pour ainsi dire, la lumière, la chaleur, la force, le mouvement, tous ces agents naturels sans lesquels les sociétés civilisées modernes ne sauraient désormais exister.

Bornons là ces observations, qu'il suffira d'avoir provoquées dans l'esprit du lecteur, si déjà il ne les a faites lui-même, et reprenons le chemin des ateliers.

Dans l'établissement de lavage où nous l'avons vu conduire, la houille est soumise à une purification complète. Au moyen d'appareils particuliers et de l'eau en mouvement, on sépare facilement les pierres lourdes de la houille plus légère. Dans de nouveaux ateliers on pulvérise la houille lavée et nettoyée, et on la mélange avec d'autres de provenance extérieure. Le Creusot, qui extrait par an de ses mines plus de 200 000 tonnes de charbon ou de 200 millions de kilogrammes, est obligé, tant sa consommation est considérable, d'aller emprunter aux mines voisines, celles de Montchanin et de Blanzy, aux mines de Decize, dans la Nièvre, et aux mines de la Loire, notamment celles de Saint-Étienne, les quantités et jusqu'à un certain point les qualités qui lui manquent.

Dans les ateliers de pulvérisation et de mélange, le travail est encore plus curieux que dans ceux de lavage et d'épuration. Des appareils automatiques exécutent toutes les manipulations, charrient la houille, la lavent, en dosent et pèsent les mélanges, qu'ils chargent eux-mêmes dans les wagons. Aujourd'hui, la machine, en quelque sorte intelligente, a presque partout remplacé la main de l'homme, et nulle part ce fait ne se vérifie mieux qu'au Creusot.

Lavées, dosées, mélangées, les houilles destinées à la fusion du minerai de fer sont jetées dans des fours *ad hoc* où on les torréfie et les cuit. C'est une carbonisation qui rappelle celle du bois dans les forêts. Ici l'enveloppe en briques réfractaires des fours joue le rôle de la meule en terre qui enserre les rondins végétaux. Et à quoi bon tout ce travail? Ne vaudrait-il pas mieux jeter directement dans le fourneau à fer le combustible crû? non, certes; en voici la raison. Le combustible, déjà purifié des matières pierreuses et stériles par le lavage, est débarrassé par la carbonisation des parties sulfureuses et gazeuses qu'il contient. Le soufre, en se mêlant au fer, rendrait le métal cassant; les parties gazeuses, en se vaporisant dans le fourneau, emprunteraient une partie de la chaleur nécessaire au traitement du minerai. Voilà pourquoi on carbonise la houille avant de l'employer au travail de la fonte. Cette houille carbonisée n'est autre chose que ce que nous appelons le coke. Le coke a concentré tout le carbone de la houille, le combustible solide; sous un moindre poids, il donne une plus grande chaleur : il en faut donc moins jeter dans la fournaise; nouvel avantage d'employer le coke au lieu de la houille crue. Enfin le coke est toujours homogène, et sous un poids ou un volume donné, fournit toujours à peu près la même quantité de cendres, produit le même effet calorifique.

Le combustible est trouvé; où prendrons-nous le minerai de fer? A Mazenay d'abord, non loin du Creusot. Visitons cette nouvelle mine. La route est facile et courte. Le chemin de fer nous y conduit. Partis du Creusot sur la voie qui nous a menés à l'usine, nous quittons le railway à la station de Saint-Léger, près le canal du Centre, où un embranchement spécial nous dépose sur les travaux. La voie passe au pied des galeries et des puits d'où l'on extrait le minerai. La pierre rouge, ferrugineuse, peut être le même jour abattue, extraite, versée dans les wagons, et portée à l'usine sur la bouche des fours, pierre le matin, fonte le soir.

L'exploitation de ces mines a doublé la population des pays environnants, déjà fertilisés par l'agriculture. La contrée est doublement féconde : le sol y fournit le vin; le sous-sol, le fer, deux des plus utiles produits des règnes végétal et minéral.

La couche de minerai affleure, c'est-à-dire qu'elle se montre au jour, qu'elle apparaît à la surface sur quelques points. Elle se développe souterrainement comme une immense table, épaisse d'abord de deux pieds, puis de six. La puissance s'accroît avec la profondeur. Quelle fortune a trouvée là le Creusot! C'est près de trois cent mille tonnes par an, trois cents millions de kilogrammes, qu'il extrait de cette pierre rouge, dont le titre est de vingt à trente pour cent de fer pur.

Le gîte de Mazenay est enclavé dans le terrain que les géologues nomment jurassique, parce qu'il est surtout développé dans le Jura. Ce terrain est supérieur au terrain houiller, qui est son aîné de beaucoup, car entre les terrains jurassique et houiller, viennent les terrains permien et triasique. Le premier a été baptisé de ce nom parce qu'on le rencontre principalement dans la province de Perm en Russie; l'autre parce qu'il renferme trois groupes, une triade d'étages.

Autour de Mazenay s'étend le terrain jurassique, d'abord en mamelons doucement arrondis, puis en crêtes abruptes et pelées. Sur l'un de ces mamelons est le bourg de Couches, ainsi nommé parce que les duchesses de Bourgogne allaient, dit-on, y faire leurs relevailles. Parmi les crêtes déchiquetées, on distingue celles de Rème et de Rome, crêtes jumelles qu'un plaisant centurion venu d'Italie avec César, dut sans doute désigner ainsi en souvenir de la grande légende des deux frères jumeaux, Rémus et Romulus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tel est le pays de Mazenay. Autour des mines sont concentrés les établissements alimentaires et des groupes de maisons d'ouvriers, noyaux de futurs villages. Les hommes ont la face rougie par la poussière du minerai; les femmes sont à peu près absentes de ce pays embryonnaire.

Bien que l'extraction du minerai soit incessante, ici comme pour le charbon, la production ne peut marcher de pair avec la consommation, et le Creusot va chercher au loin ce qui lui manque. Chizeuil et Génelard dans la Saône-et-Loire, lui fournissent déjà un certain appoint, puis les célèbres mines du Berry, et celles non moins importantes du Doubs. Cela n'est pas encore suffisant. L'île d'Elbe aux gîtes inépuisables, à peine effleurés par trois mille ans de fouille; l'Algérie avec ses riches mines de Mokhta-el-Haddid (la tranchée du fer), envoient aussi leurs produits au Creusot.

Le rendez-vous de tous les minerais est à l'orifice des fourneaux, en un lieu dit la *plate-forme*. Variables par le titre et la composition, on en prépare ce qu'on nomme des lits de fusion. Ce sont des mélanges de minerai, de coke et de fondants. Ces derniers sont des matières siliceuses ou calcaires dont le rôle est de venir en aide au travail du fourneau. La nature des lits de fusion varie suivant la qualité de fonte qu'on veut produire, et la chimie est interrogée pour ce travail préliminaire dont dépendra le traitement métallurgique.

Les foyers où s'opère la réduction du minerai de fer portent en métallurgie le nom de hauts-fourneaux, à cause de leur grande élévation. Au Creusot, ces foyers sont au nombre de quinze, onze alignés sur une rangée, les quatre autres en retour d'équerre sur les premiers. Ils forment un colossal ensemble, adossé à la montagne qui porte la ville. Ces géants de brique et de pierre rappellent les monstrueux édifices dont l'Égypte et l'Assyrie offrent encore tant de modèles. A la cime est le *gueulard*, qui vomit la flamme et la fumée; à la base, par la tuyère éblouissante, la machine soufflante lance l'air à pleins cylindres, tandis que par le trou de coulée, s'échappe incessamment la scorie liquide, qui serpente sur le sol de l'usine comme une traînée de lave. La coulée de la fonte est intermittente. Elle n'a lieu qu'à des intervalles réguliers, deux ou trois fois par vingt-quatre heures. Le métal jaillit comme un fleuve de feu; des gerbes étincelantes s'en dégagent et petillent dans l'air.

La fonte court sur le sol de l'usine dans des moules en sable où elle se fige. Une partie du métal reçoit dans cette opération une forme définitive; une autre partie subit dans un fourneau en forme de cuve, dit cubilot ou four à la Wilkinson, du nom de l'inventeur anglais, une seconde fusion, une sorte de raffinage. Après quoi elle prend dans des moules délicatement préparés, en terre, en sable ou en fonte, les formes variées que réclame l'industrie. Ainsi se confectionnent les cylindres de machines à vapeur, les tuyaux de conduite, etc.

Mais la fonte ne s'emploie pas qu'au moulage, elle sert surtout à fabriquer le fer, et c'est ici que commence une nouvelle série de traitements qui compose la principale industrie du Creusot.

Forgeron au marteau-pilon de la forge à l'anglaise, avec la pince à saisir la loupe. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

La fonte de forge, qui diffère par ses propriétés et jusqu'à un certain point par sa composition, de la fonte de moulage, est produite dans des hauts-fourneaux particuliers. On la moule en lingots ou gueuses, que l'on porte à la forge pour les transformer en fer. Une nouvelle forge a remplacé l'ancienne, naguère située vis à vis des hauts-fourneaux, et que les besoins et le développement de l'usine ont forcé de reconstruire ailleurs sur une échelle monumentale. Une longue rangée de fours à réverbère, où la fonte est purifiée, le fer réchauffé; devant les fours, les marteaux-pilons, les laminoirs à vapeur, où le métal est soudé, forgé, changé en barres, en rails et en plaques de tôle, tel est le spectacle que présente tout d'abord l'ensemble de la nouvelle forge. Dans les hautes cheminées des fours à réverbère, sont logées debout les chaudières des machines, ce qui économise la place et le combustible; au milieu du vaste atelier, est la chambre des pompes, qui alimentent d'eau les chaudières; d'un côté, les magasins de réception, où la fonte venant des hauts-fourneaux, est reçue, pesée, envoyée aux fours à réverbère; de l'autre côté, les magasins de dépôt, où le fer, désormais doué de qualités marchandes, pour parler comme les industriels, c'est-à-dire barre, rail ou plaque, est empilé, étiqueté, et de là expédié sur tous les marchés. La distribution de l'atelier est admirable de simplicité, d'ordre, de symétrie. Le sol est dallé en fonte pour faciliter tous les mouvements; le rail, que parcourt la locomotive, entre dans l'usine, s'a-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ligne jusque devant les fourneaux. Une charpente en fer à grande portée, soutenue par des colonnes de fonte, recouvre tout l'édifice.

La forge occupe une superficie de douze hectares, rassemblée sur une longueur de cinq cents mètres et une largeur de deux cent quarante. Dans cet immense espace, aucun point n'est perdu, aucune place inutile; partout le labeur incessant de l'ouvrier. Ici le puddleur courbé vers la porte du réverbère d'où se dégage la température du blanc éblouissant, 1800 à 2000 degrés, remue, brasse, pétrit la fonte incandescente. C'est le travail du puddlage[1]. Bientôt il saisit la boule de métal avec une énorme pince ou tenaille, et la porte, blanche de chaleur, sous le marteau pilon qui l'assouplit et la forge. Le merveilleux outil est un enfant du Creusot, car l'invention en est due à M. Bourdon, ancien ingénieur de l'usine, auquel l'Anglais Nasmyth a vainement disputé la priorité de cette grande découverte[2]. Le marteau, docile à la pression de la vapeur, s'élève et s'abaisse sur la boule et lui donne peu à peu une forme régulière. La scorie, entraînant toutes les impuretés, coule le long du métal, d'où se dégagent aussi des lamelles brillantes, qui retombent sur les larges dalles de l'usine. Souvent le forgeron porte un masque, et garantit ses mains et ses pieds par des gantelets et des jambières en cuir dur ou en tôle.

Du marteau à vapeur, le métal est porté aux laminoirs cannelés, entre les interstices desquels, plus souple que du caoutchouc, il s'allonge en rails ou en barres ; ou bien encore, réchauffé dans des fours à réverbère spéciaux, et porté sur des laminoirs unis, il se déroule en larges plaques qui composent ce qu'on appelle la tôle de fer. D'énormes cisailles, mues (est-il nécessaire de le dire?) par la vapeur, coupent d'équerre le bout des rails, des barres, des plaques de tôle ; l'acier mord sur le fer comme si c'était du carton. On égalise de même avec des scies circulaires l'extrémité des rails encore chauds. Une gerbe de feu jaillit sous les dents de la scie animée d'une vitesse vertigineuse, et illumine tout l'atelier.

La forge du Creusot est surtout disposée en vue de la fabrication des rails. Sur une production annuelle de plus de cent mille tonnes de fer marchand à laquelle est arrivée maintenant l'usine, environ les deux tiers sont en rails. Le reste consiste en fer rond et carré, ou est transformé en machines; c'est là une nouvelle fabrication qu'il nous reste à étudier, la dernière, mais non la moins curieuse.

L'atelier de constructions mécaniques est installé dans la partie de l'usine où sont les hauts-fourneaux, et fait face d'un côté à ces derniers, et de l'autre à l'ancienne forge. Pourrons-nous, sans nous perdre, jeter même un regard rapide dans tous ces ateliers, où s'enchevêtrent les arbres moteurs, les courroies, les machines-outils ? Dans ce désordre apparent, règne l'ordre le plus parfait; tout a été calculé et monté en vue de l'effet à produire. Admirable combinaison, harmonieuse symétrie, où l'homme semble faire concurrence aux créations de la nature elle-même !

Contre-maître au marteau-pilon de la forge à l'anglaise. Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

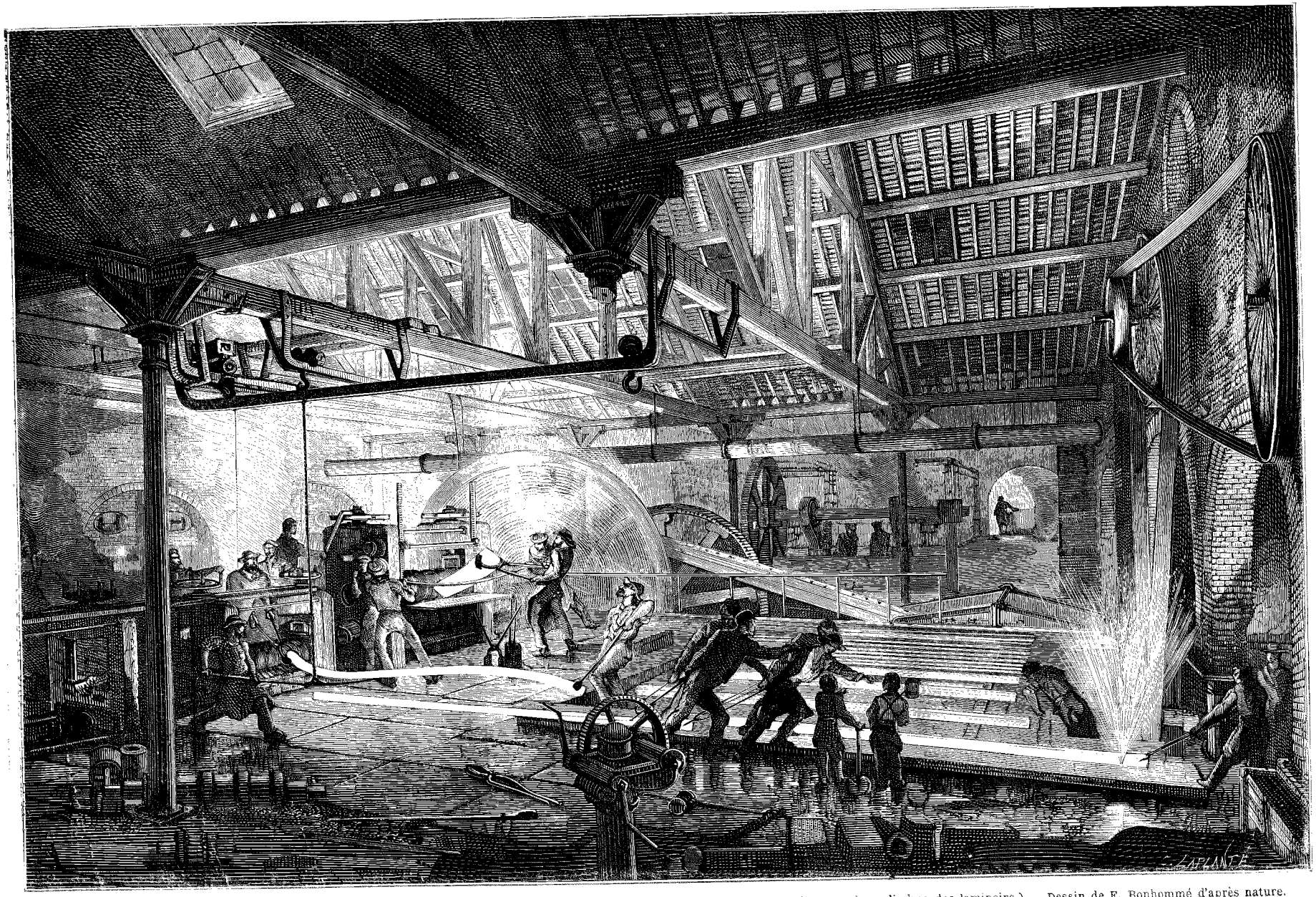
Voyez tous ces outils qui s'animent, disposés sur des lignes parallèles, ils remplacent la main de l'homme. L'un rabotte et polit le métal, l'autre le dresse ou le taille en biseau; celui-ci y découpe des mortaises et des tenons, cet autre des filets de vis. Cet outil perce le fer, ou bien courbe en cylindres les feuilles de tôle, et les rive les unes aux autres. Glorifions ces inventions ingénieuses ; elles suppriment peu à peu le travail matériel, presque toujours abrutissant, de l'ouvrier. Désormais l'outil fait tout, fonctionne seul, avance, retourne sur ses pas; l'homme n'est plus qu'un surveillant; l'œil et la main restent libres; l'intelligence est seule en jeu.

De ces ateliers où le fer est travaillé, assoupli comme du bois, sortent tous les organes de machines fixes, de locomotives, de locomobiles, de machines marines et de mille autres appareils. Au moulage de seconde fusion sont fondus les cylindres à vapeur, aux dimensions quelquefois colossales. D'énormes grues prennent au moyen de poches la fonte dans les cubilots, et la versent immédiatement dans les moules.

1. De l'anglais *puddle*, pétrir, d'où nous avons fait puddleur, puddler, puddlage et four à puddler. Les Anglais ont été nos maîtres dans la métallurgie du fer, et nous leur avons emprunté quelques-unes de leurs expressions. Dans beaucoup d'usines on dit encore le *mill* (en anglais meule, moulin, cylindre tournant) pour le laminoir à fer, et nos forges à la houille, celles où l'on fabrique le fer au combustible minéral, se nomment des forges à l'anglaise; ce nom rappelle leur pays d'origne. Il y a un siècle, nous n'avions en France que des forges au bois.

2. Le brevet de M. Bourdon est du mois d'avril 1842, celui de M. Nasmyth du mois de juin. Dans l'intervalle, M. Nasmyth avait visité le Creusot. Le marteau de forge à vapeur est donc bien d'invention française.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fabrication des rails, vue prise à l'ancienne forge du Creusot. (Les bandes de fer, blanches de chaleur, s'allongent en rails entre les cylindres des laminoirs.) — Dessin de F. Bonhommé d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A la chaudronnerie sont confectionnées les chaudières aux formes variées, âme de toutes les machines. A la forge de grosses-œuvres (ainsi nommée parce qu'on y travaille les plus grosses pièces) sont patiemment façonnés les arbres de couche gigantesques qui meuvent l'hélice des bateaux à vapeur. Le marteau-pilon que nous avons déjà vu en œuvre dans la forge à l'anglaise, a seul permis d'élaborer ces imposantes masses, et le travail est magnifique à voir, quand la pièce, sortie du four chauffé à blanc, est dirigée sous le marteau par une escouade d'hommes vigoureux penchés sur elle.

Sous le marteau-pilon sont également achevées les roues de locomotives, dont la jante ou cercle de fer est soudée à des rayons de fonte.

A la tournerie, à l'ajustage, on polit sur le tour, ou l'on assemble les pièces; au montage on les dispose dans leur ordre régulier, on les essaye; après quoi la machine est défaite et livrée.

Partout fonctionnent le compas et l'équerre. On travaille sur des plans soigneusement dressés, tant pour l'ensemble que pour les détails. Avant de procéder au moulage, des modèles sont préparés en bois, puis en terre. Le modeleur et le mouleur font œuvre délicate d'artistes.

Ferons-nous ici la nomenclature de toutes les machines sorties du Creusot? Ce serait vouloir se livrer à un inventaire sans fin. La marine marchande et celle de l'État, les administrations de travaux publics, les compagnies de chemins de fer, même celles de l'étranger, l'Angleterre comprise, les grandes industries, les grandes exploitations, envoient et ont de tout temps envoyé des commandes au Creusot. L'usine livre aujourd'hui, nous le savons, cent locomotives par an, deux locomotives par semaine! Avec son fer, le Creusot fabrique même des ponts, car il est à remarquer qu'à mesure que la pierre et le bois disparaissent, le fer tend à les remplacer. Les ponts en tôle sont principalement construits dans l'atelier de Chalon-sur-Saône. C'est une annexe du Creusot, le Petit-Creusot comme on l'appelle. Créé naguère en vue de fournir les meilleures machines à la navigation fluviale à vapeur, que depuis les chemins de fer ont ruinée, l'atelier de Chalon-sur-Saône s'est tranformé, et a fourni aux chemins de fer des ponts pour leurs viaducs. Au lieu de succomber devant ses terribles concurrents, il en a fait ses clients les plus fidèles. Parmi les ponts sortis du chantier de Chalon, il faut citer ceux de Fribourg, de Brest, et celui d'El-Cinca, jeté récemment sur cet affluent de l'Èbre, à trente-cinq mètres au-dessus de l'eau, sans pont de service. L'arche a soixante-quinze mètres de portée. Les voyageurs insouciants, les convois de muletiers endormis sur leurs bêtes, qui traversent maintenant ce pont, sont loin de se douter de tous les efforts que sa construction a coûtés.

Bornons ici cette énumération. Il est temps de parler de l'ouvrier. Nous avons vu la matière passer et se modifier sous nos yeux, arrivons à l'homme, et voyons comment, sous l'intelligente impulsion des chefs de l'usine, il s'est à son tour transformé, moralisé par le travail et l'instruction.

III

LES TRAVAILLEURS.

Population de l'usine et de la ville. — Le Morvandiot. — Métamorphose et variété. — Casernes et cités ouvrières. — Le pensionnaire. — Consommation, production, crédit. — L'hôpital et la caisse de secours. — Écoles, cours d'adultes, bibliothèques. — L'éducation professionnelle. — La chapelle et l'église. — La verrerie. — Les notables. — Le Creusot *haussmanisé*. — Allez-y voir.

Nous avons déjà dit que l'établissement du Creusot occupe aujourd'hui 10 000 ouvriers, et que la ville à laquelle il a donné naissance compte près de 25 000 habitants. Si chaque ouvrier était marié, dirait un statisticien, celui-ci n'aurait donc qu'une moitié d'enfant, ou s'il avait un enfant, une moitié de femme. Il existe en effet de tels exemples; mais laissons les calculs des statisticiens, tout ingénieux qu'ils soient, et voyons ce qui est en réalité.

Sur les 10 000 ouvriers employés par le Creusot, il faut d'abord en défalquer 1500, attachés aux mines de fer de Mazenay et d'autres gîtes, et au chantier de Chalon; restent 8500 ouvriers vivant tous au Creusot. Ainsi réduit, le chiffre donnerait presque un enfant et une femme à chacun. Néanmoins la triade n'est encore cette fois qu'hypothétique, et une bonne partie des ouvriers sont célibataires. Les marchands, les hôteliers, les cafetiers, tout ce monde de trafiquants qu'entraîne autour d'elle la plus petite comme la plus grande ville, forment l'appoint de la population. C'est le haut et le petit commerce du Creusot. La plupart de ces industriels sont venus du dehors attirés par l'appât du gain. L'ouvrier est au contraire presque toujours enfant du sol, un Creusotin comme on l'appelle. Jadis il se rattachait au type du Morvandiot, et comme tout indigène du Morvan, né au milieu des montagnes granitiques et des forêts de châtaigniers, il se distinguait par une sorte de rudesse et de sauvagerie.

Le travail des ateliers, une hygiène bien entendue, et l'instruction libéralement offerte à tous, n'ont pas tardé à métamorphoser le Morvandiot creusotin. La haute paye de l'usine, si différente du maigre salaire qu'on reçoit dans les campagnes, a permis à l'ouvrier, et cela chaque jour, de manger de la viande, de boire du vin, et de remplacer par une nourriture variée l'ancienne et éternelle pâtée de châtaignes. Le type physique et moral s'est bien vite modifié. Le Morvandiot est petit, aux formes ramassées et d'intelligence étroite; le Creusotin est plus grand, plus svelte et d'intuition plus vive. Ce n'est pas qu'il n'offre lui-même quelques différences, suivant le travail auquel il se livre. Le mineur-charbonnier, soldat des souterrains, a le teint pâle, la démarche alourdie et comme résignée; le fondeur, le forgeron, toujours à l'air et devant le feu, ont le teint plus coloré, les formes plus dégagées. Enfin le mécanicien, par la nature même de son travail, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tient presque toujours la tête en jeu, non les bras, a l'œil vif, la figure ouverte, et l'apparence d'un citadin.

Les ouvriers logent en ville, dans des maisons privées, ou dans des casernes bâties par l'établissement; enfin, dans des habitations indépendantes, dont un groupe forme une cité ouvrière que le Creusot a fait bâtir sur un modèle spécial. Dans cette cité, chaque maison est entièrement isolée de sa voisine, et jouit d'un jardin. Deux pièces au rez-de-chaussée de plafond élevé, larges et bien aérées, bien éclairées, les mansardes en haut, la cave sur le côté, dans le jardin, telle est l'habitation que le Creusot donne à ses mineurs, mieux partagés, on le voit, que bien des petits bourgeois parisiens. Les chefs-ouvriers, les maîtres-mineurs, ont des maisons encore plus confortables : il est juste que les caporaux soient un peu mieux traités que les simples soldats.

Le système des logements isolés est aujourd'hui partout admis au Creusot, comme dans presque tous les établissements industriels. Nous avons déjà vu ce principe exclusivement adopté à Épinac, après quelques tâtonnements. Au Creusot un vaste phalanstère, réunissant tous les ouvriers, puis le système des maisons à quatre logements dit système de Mulhouse, parce qu'il a été inauguré dans cette grande ville industrielle, ont successivement échoué. Il n'est pas besoin de s'appesantir sur les avantages et les inconvénients des maisons communes. Les avantages sont de pouvoir bâtir, sur un espace donné, la plus grande quantité de logements possible, et par conséquent d'économiser le terrain ; les inconvénients sont de réunir sous le même toit toutes les familles d'ouvriers, et les ouvriers célibataires. La tranquillité, l'hygiène, la morale, ont également à souffrir de cette sorte de promiscuité. Quand les ouvriers, comme dans les mines, travaillent par postes alternatifs, ceux qui rentrent dérangent ceux qui dorment. Le jour, les cris des enfants, les querelles des femmes et souvent la voix des maris qui se mêle à ces concerts discordants, font de la maison commune un séjour intolérable. Je passe sur les atteintes portées à l'hygiène et à la morale. Il faut donc, quand les conditions le permettent, recourir aux habitations isolées, et c'est ce que le Creusot s'est attaché à faire.

Chefs-lamineurs de la forge à l'anglaise. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

Les maisons sont livrées aux ouvriers à prix coûtant, s'ils veulent les acquérir : c'est environ 2000 francs, y compris le terrain. S'ils se bornent à les louer, le loyer est de 5 pour 100 par an de ce capital. Enfin, comme on ne veut exercer aucune pression sur le travailleur, on le laisse libre, s'il n'entend payer de loyer à qui que ce soit, de se bâtir une maison à lui. On fait mieux, on lui fournit pour cela et à prix de revient, tous les matériaux, moëllon, chaux, sable, plâtre, briques, tuiles, bois. Il remboursera le tout sans intérêt par annuités, au moyen de retenues successives sur son salaire. Une certaine partie des ouvriers du Creusot se sont ainsi bâti leur maison, et en sont devenus définitivement propriétaires.

Les logements qu'a fait construire l'usine sont occupés par des familles. Le célibataire loge où il veut, généralement chez l'ouvrier marié, et il y prend pension. Il partage à prix débattu le vivre et le couvert, il a place au feu et à la chandelle comme le soldat en marche dévolu au bourgeois. Les mauvaises langues prétendent que le pensionnaire (c'est le nom qu'on lui donne) outrepasse volontiers ses droits ; mais nous n'avons pas qualité pour vider ici ce grave débat.

Le Creusot n'a pas borné à l'érection des cités ouvrières sa sollicitude pour ses travailleurs. On peut dire qu'il n'a jamais cessé de leur accorder en tout la plus paternelle assistance. Avant même que les sociétés coopératives de consommation, de production et de crédit ne fissent tant de bruit chez nous, et ne vinssent tourner la tête à nos ouvriers, comme si l'on pouvait rencontrer partout les *équitables pionniers de Rochdale*, le Creusot, fondait en faveur de ses ouvriers des institutions analogues. Éclairé par l'étude continuelle des besoins du consommateur, il créait un établissement de denrées alimentaires, où les principaux objets indispensables à la vie quotidienne, le riz, le café, le sucre, les légumes secs, le lard salé, sont livrés au prix de revient. Voilà pour la consommation. Pour le crédit, nous avons déjà dit comment l'entendait le Creusot, en fournissant à chacun les moyens de bâtir en quelque sorte sans bourse délier. Quant à la production, elle est ici tout entière dans l'usine, et où pourrait-elle mieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'exercer? Les épargnes des ouvriers sont reçues par l'établissement, quand ils jugent convenable de les lui confier, et on leur en sert l'intérêt. Il y a aussi une caisse d'épargne au Creusot.

Le travailleur creusotin, qu'on le prenne dans la mine, la fonderie, la forge, l'atelier mécanique, est le soldat de l'industrie, sans cesse exposé. Comme nous l'avons dit, dans l'industrie, de même que dans la guerre, la vie de l'homme est toujours en jeu. Pour ce soldat, le Creusot a tout fait. Malade, blessé, l'ouvrier reçoit les soins gratuits du médecin, du chirurgien, les remèdes, une espèce de demi-solde pendant toute la durée de son chômage. Il entre gratuitement à l'hôpital, à moins qu'il ne préfère être soigné chez lui. La caisse de secours, fondée sur le principe fécond de la mutualité, et à laquelle les directeurs de l'usine apportent généreusement leur quote-part, pourvoit à tous ces frais. Pour les ouvriers infirmes ou trop vieux, elle se transforme en caisse de retraite; aux veuves, aux orphelins, elle assure une pension, un asile; à tous, quand la mort vient, les plus décentes funérailles.

Jusqu'ici nous avons vu tous les besoins du corps satisfaits. On a répondu non moins libéralement à tous ceux de l'esprit. Des écoles ont été fondées pour les filles et pour les garçons. L'obligation et la gratuité de l'instruction n'ont pas été admises comme principe; mais on a presque rendu l'instruction obligatoire, en ne recevant dans l'usine que des enfants qui savent lire et écrire; on l'a presque rendue gratuite, en n'exigeant des parents que la plus minime rétribution, 75 centimes par mois, et en exonérant de cette redevance les familles trop pauvres ou trop chargées d'enfants. Jamais difficulté n'a été plus heureusement tournée.

Les écoles où se dispense l'instruction primaire ne suffisant pas, on a fondé aussi des cours d'adultes. A celui qui n'a pas pu ou qui n'a pas voulu, étant jeune, s'abreuver à la source féconde de l'instruction, il faut offrir les moyens de s'y désaltérer plus tard. Un moment vient, que l'on soit ouvrier ou bourgeois, où l'on comprend tous les bienfaits de l'éducation, et l'indispensable nécessité qu'il y a dans ce monde à ce que chacun possède sa part de connaissances intellectuelles. Un bagage de cette espèce, pour mince qu'il soit, est loin de gêner. Voilà pourquoi on fonde partout des cours d'adultes, et le Creusot n'a eu garde de les négliger. Pour entretenir la flamme ainsi allumée chez tous, il a fondé enfin des bibliothèques. Il ne suffit pas de savoir, il faut lire, il faut augmenter chaque jour, s'il est possible, ses connaissances de la veille, et puis le livre n'écarte-t-il pas l'ouvrier du cabaret? Lire est ici d'un double avantage.

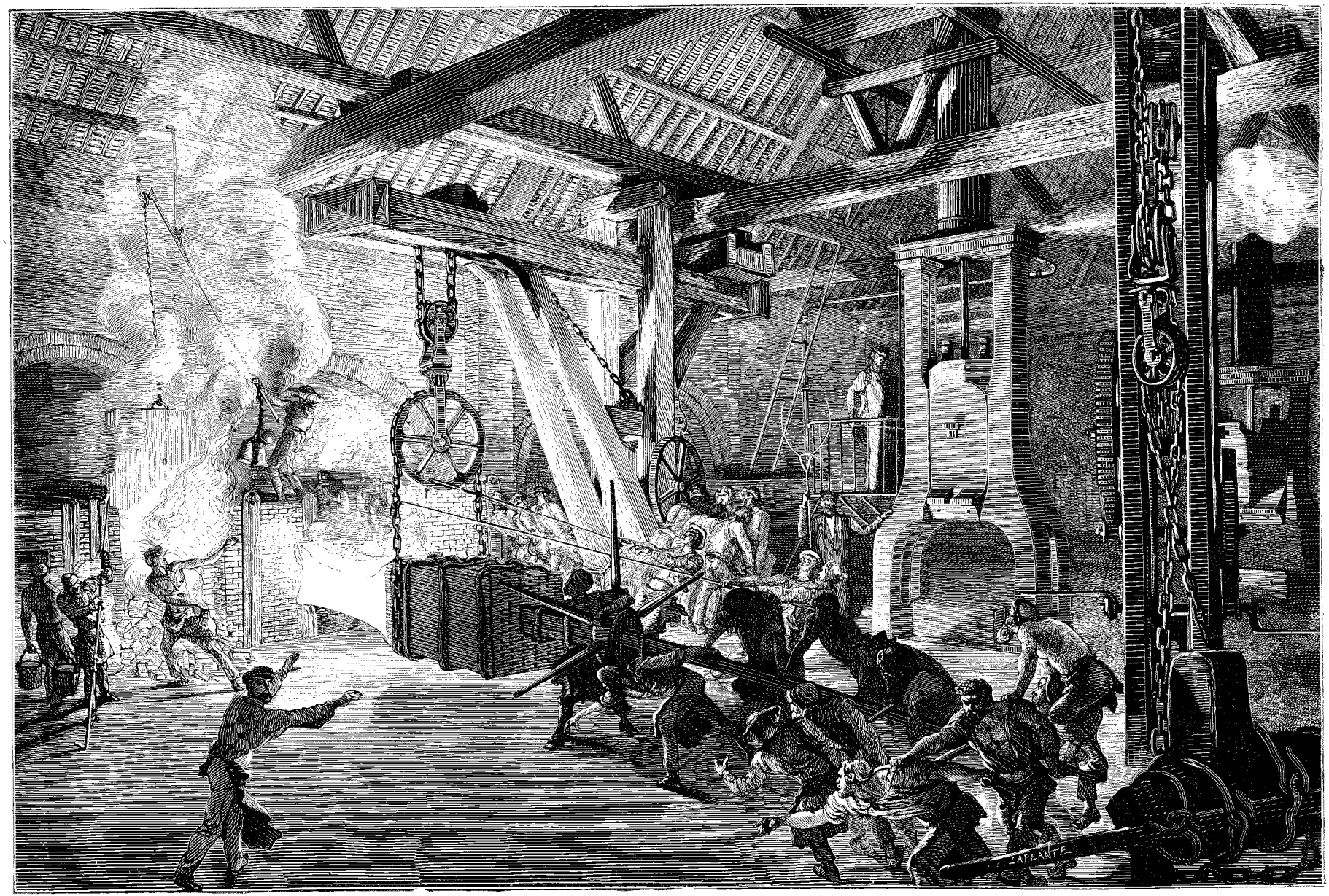
L'éducation professionnelle dont on a tant parlé chez nous il y a deux ans, sur laquelle on a tant écrit, sans même pouvoir s'entendre, sans même arriver à définir exactement ce que l'on prétendait dire par ces mots, l'éducation professionnelle est la base de l'instruction que l'on donne au Creusot. L'on n'a pas discuté ici pour savoir si l'école devait être dans l'atelier, ou l'atelier dans l'école, de l'école on passe à l'atelier, et réciproquement. La lecture, l'écriture, le calcul, puis un peu de grammaire, d'histoire, de géographie, sont enseignés à tous. Après viennent la géométrie, le dessin linéaire, qui sont dans l'usine d'une application continue, et qu'il est par conséquent indispensable de connaître. Dans cette trituration, dans ces épreuves préliminaires, des aptitudes spéciales, des sujets plus intelligents que les autres se révèlent. On met immédiatement ceux-là en apprentissage dans les ateliers; quelques-uns sont envoyés, aux frais du Creusot, dans des écoles spéciales, comme celles des arts et métiers, et ils en reviennent tout prêts à faire un jour des contre-maîtres accomplis.

Lamineur de la orge à l'anglaise. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

C'est par cette rigoureuse discipline donnée au corps et à l'esprit, que le Creusot a assuré son recrutement. Il y a longtemps qu'on l'a dit : c'est le maître qui fait l'ouvrier. Jamais l'attention des chefs ne s'est un instant démentie sur aucun point, et ils ont pu peupler sans effort leurs vastes ateliers, comblant les vides, suppléant à tous les besoins, sans avoir un seul jour manqué de sujets intelligents. Il y a ici pour le moraliste une étude du plus haut intérêt, étude à faire sur le vif, et sur laquelle nous appelons aussi toutes les méditations de l'ingénieur et de l'économiste.

Les besoins du corps et de l'esprit si amplement con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le marteau-pilon à la forge de grosses-œuvres. (L'énorme pièce à forger sort éblouissante du four ; les hommes manœuvrent pour l'amener sous le ion.) — Dessin de F. Bonhommé d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentés, n'ont pas fait négliger ceux de l'âme. Entre l'école des filles et celle des garçons se dresse la cure, et plus loin l'église, élégante et de style roman. Dans la vallée où court la voie de fer on a bâti de plus une chapelle, dont les directeurs du Creusot ont fait présent au pays.

Les chefs de l'usine résident dans une grande habitation située sur le plateau qui porte la ville. L'édifice, assez confortable, porte le nom de Verrerie, et nous savons pourquoi : on a fait au Creusot du cristal, avant d'y faire du fer.

De la terrasse de cette résidence, qui tourne heureusement le dos à l'usine, on jouit d'un superbe coup d'œil. Devant soi on a le parc, dont la nouvelle forge brûle quelque peu les derniers arbres par ses chaudes émanations; puis la cité ouvrière de la Villedieu. A l'horizon se dresse comme un énorme cône le mont Saint-Vincent, point culminant du département de Saône-et-Loire. A droite, à quelque distance, est le mont Cenis, non pas celui qu'on traverse en diligence en allant de Savoie en Piémont, mais un mont Cenis plus humble, qui a cependant soutenu des siéges, s'il faut en croire la légende et les ruines d'un vieux castel démantelé. Enfin, à gauche, au milieu d'une plaine bien cultivée, s'allonge comme une ligne indécise le canal du Centre, sur les bords duquel sont les houillères de Montchanin, de Blanzy et du Montceau que nous allons bientôt visiter.

Contre-maître forgeron au marteau-pilon de la forge de grosses-œuvres. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

L'habitation de la Verrerie n'est pas distincte de la ville du Creusot. Celle-ci occupe le plateau et le versant compris entre les hauts-fourneaux et la nouvelle forge. L'aspect de la ville est sévère, comme celui de tout centre industriel. Le jour, les hommes sont à l'ouvrage; le soir, ils rentrent fatigués et s'endorment. On n'entend plus, la nuit, que la grande voix des machines dont quelques-unes, comme celles qui soufflent les hauts-fourneaux, ne s'arrêtent jamais.

Le dimanche seulement, la ville offre un peu d'animation. Les hommes, les femmes, en grande toilette, partent pour la promenade. Bien des couples sont suivis de l'inévitable pensionnaire. Les plus notables parmi les habitants, les ingénieurs, les chefs de service, les médecins, les premiers employés, forment l'état-major de l'usine. C'est là le monde élégant du Creusot, et il est, comme dans toutes les grandes villes, bienveillant, poli, hospitalier. Il peut aussi revendiquer sa part dans les succès que nous avons constatés.

Les directeurs de l'établissement concentrent tous les services. Ce sont les grands feudataires de l'endroit, mais des feudataires accessibles, familiers. Tout leur temps est donné au travail industriel, car il n'y a pas de temps à perdre dans cette usine qui, à elle seule, occupe dix mille bras, fait marcher un chemin de fer et tient un télégraphe en haleine.

La ville a des rues larges, bien pavées, tirées au cordeau; elle a aussi des quartiers neufs, coquets, et les principes de M. Haussmann ont révolutionné jusqu'à cette cité paisible et travailleuse. De larges places, des boulevards, des squares, ornent aujourd'hui le Creusot. Il a eu de tout temps ses fontaines, ses établissements de bains, son marché. Il est resté fidèle, pour l'éclairage, à l'huile de schiste, sans doute à cause du voisinage d'Autun; mais bientôt il sera éclairé au gaz comme l'usine. Si j'ajoute qu'on rencontre dans la ville fort peu d'agents de police et de gendarmes, et que les habitants ont appris à se garder eux-mêmes, n'aurai-je pas fait le tableau d'une ville exemplaire, comme en aurait rêvé l'auteur de *Télémaque*? Et le tableau n'est pas chargé à plaisir; il a été fait sur les lieux, d'après nature.

Après tout, le Creusot est aux portes de Paris, et je puis répondre aux fils incrédules de saint Thomas, qui m'accuseraient de faire le portrait de la ville modèle après celui de l'usine modèle : « Mes bons amis, allez-y voir. »

IV

LE CREUSOT ET LES FORGES FRANÇAISES.

Résumé des progrès du Creusot. — Reconstruction de la forge. — Approvisionnement des minerais. — Abaissement des prix de fabrication et de vente. — Amélioration des qualités produites. — Étonnante augmentation de la production. — Élargissement des débouchés. — Les émules du Creusot.

Les merveilleux développements que nous avons constatés dans l'usine du Creusot étaient projetés même avant l'époque du fameux traité de commerce entre la France et l'Angleterre, c'est-à-dire avant 1860. L'habile gérant de cette usine, qu'aucune mesure ne semble

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre au dépourvu, avait compris dès 1858 que le salut n'était que dans une transformation radicale, et cette transformation il l'a hardiment opérée sans un instant d'hésitation. La vieille forge, que d'autres nécessités forçaient aussi à déplacer, a été reconstruite avec une ampleur sans exemple.

La France, à laquelle le Creusot s'était adressé jusque-là pour l'exploitation et l'achat des minerais, n'a plus été la seule pourvoyeuse de l'usine, et l'on est allé jusqu'à l'île d'Elbe, jusqu'en Afrique, demander à des mines inépuisables le complément ou les qualités qui manquaient.

Le Creusot, dont les machines avaient jusqu'alors régné presque sans rivales sur les divers marchés français, mais dont les fers n'avaient pas joui encore de beaucoup de crédit, est maintenant arrivé à fabriquer des qualités exceptionnelles.

Il y a peu de forges qui puissent aujourd'hui entrer en lutte avec lui surtout pour les qualités courantes; en outre, les quantités produites ont été presque doublées.

En même temps qu'on a modifié si profondément les hauts-fourneaux et la forge, on a apporté dans la confection des machines plus de soins encore s'il était possible que par le passé.

On a diminué les prix de revient et par conséquent les prix de vente. Le Creusot s'est ouvert ainsi les marchés étrangers même ceux d'Angleterre, et une partie de ceux de la Méditerranée. Sa position au centre de la France lui permet d'ailleurs d'atteindre facilement tous nos ports par les canaux, les rivières et les railways. Mais les fournitures britanniques, quelques commandes dans les escales méditerranéennes ne doivent point suffire à l'ambition du Creusot. Il doit porter ses vues plus loin. Il lui faut adresser maintenant jusqu'en Asie et en Amérique les spécimens des ses machines, ne fût-ce que dans l'Amérique du centre et du Sud et dans la partie des Indes qu'occupent les Français, les Portugais et les Espagnols. Les pays de race latine, quand ils ont le choix entre l'Angleterre et la France, préfèrent s'adresser à celle-ci. Il est bon de ne pas l'oublier. La question des nationalités qui n'a pas toujours réussi en politique, mènera plus heureusement les affaires commerciales, notamment celle du Creusot, et cette belle usine prouvera une fois de plus que la France est aussi mûre que le Royaume-Uni pour les grandes conceptions industrielles.

Maître forgeron au marteau-pilon de la forge de grosses-œuvres.
Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

A l'époque du traité avec l'Angleterre, il n'était sorte de prophéties funestes que l'école des pessimistes ne lançât contre la métallurgie française. A les entendre, les mesures prises allaient éteindre tous nos hauts-fourneaux, arrêter l'exploitation d'une partie de nos forêts, suspendre l'extraction de la plupart de nos houillères, et fermer tous nos grands ateliers mécaniques. Les produits anglais allaient nous inonder, et nous devions succomber fatalement dans cette invasion qui est de celles qu'on ne repousse pas par les armes. Ces prévisions se sont-elles réalisées? Loin de là, car la métallurgie française et l'exploitation de nos houillères sont allées sans cesse en progressant. La quantité de houille produite par nos gîtes nationaux est d'un tiers plus forte qu'en 1860, celle du fer élaborée par nos forges a augmenté aussi dans une étonnante proportion. Enfin nous avons fourni des machines et jusqu'à des locomotives à l'Angleterre elle-même. La quantité de fer versée chez nous par les usines britanniques est insignifiante; elle ne dépasse pas le sixième de notre production. Sur ce chiffre, la plus grande partie est réexportée, et ce mouvement a été heueusement facilité par les acquits à caution, sortes de warants négociables, qui autorisent en franchise l'entrée temporaire des fontes étrangères, ou du moins font disparaître les droits de douane à la sortie.

Il est juste de reconnaître ici que les Schneider n'ont pas été les seuls qui ont accepté courageusement les conditions du traité de commerce, et sont entrés bannières en tête dans le tournoi où le gouvernement semblait convier tous nos maîtres de forge. A côté d'eux il faut citer les de Wendel dans la Moselle, les Petin et Gaudet dans la Loire, et vingt autres de nos plus éminents maîtres de forge qu'il faudrait tous nommer. Qui ne connaît les belles usines de Fourchambault, d'Anzin, de Commentry et Montluçon, d'Alais, de Terre-Noire, etc.?

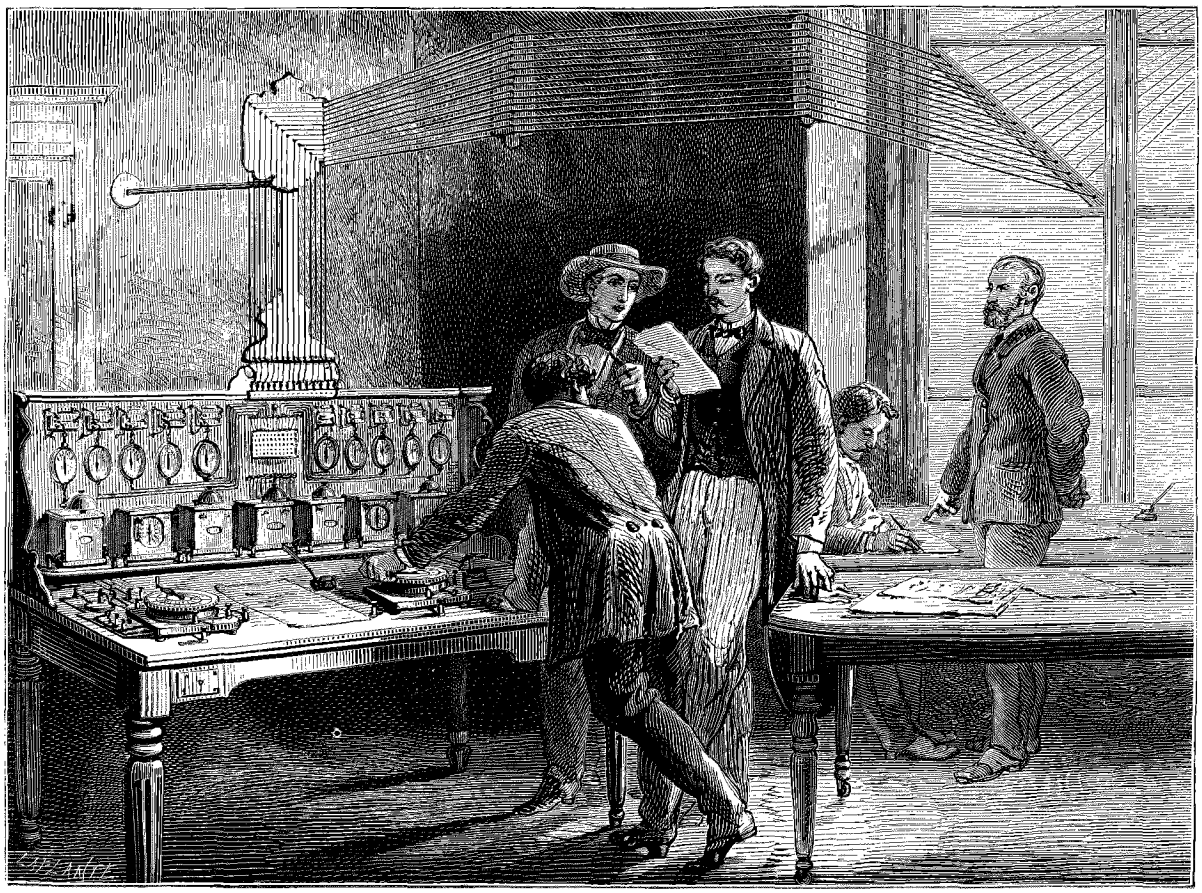
Chaque usine s'est transformée; le Creusot, en modifiant sa forge, en étendant sa fabrication des machines, en produisant des rails et des locomotives à outrance; Hayanges et Styring, usines de M. de Wendel, favorisées, il est vrai, par des conditions topographiques et géologiques spéciales, en augmentant dans une pro-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portion fabuleuse la production de la fonte; Assailly, Lorette, Saint-Chamond et Rive de Gier, usines de MM. Petin et Gaudet, en adoptant hardiment les procédés de l'Anglais Bessemer, et en laminant ces énormes plaques de blindages, en martelant ces arbres de couche gigantesques, qui ont fait la fortune de ces hardis industriels, et si largement developpé notre marine à vapeur commerciale ou militaire.

Au milieu de tous ces grands progrès, le fer a baissé de valeur; on en a vu le prix diminuer d'un tiers en six ans; ainsi les fers à rails valent aujourd'hui 180 à 190 francs les mille kilogrammes; ils en valaient 250, en 1860. Ce fait économique est un résultat de l'augmentation énorme de production; il prouve, dans tous les cas, que nos hauts-fourneaux ne sont pas près de s'éteindre, puisque nos usines produisent plus et vendent à meilleur marché, sans perdre.

On dirait que ces baisses de prix diminuant naturellement le gain, forcent le producteur, pour travailler toujours avec profit, à rechercher les meilleures combinaisons possibles; sans cela il s'engourdirait dans une nonchalante sécurité. Le progrès industriel n'a-t-il donc



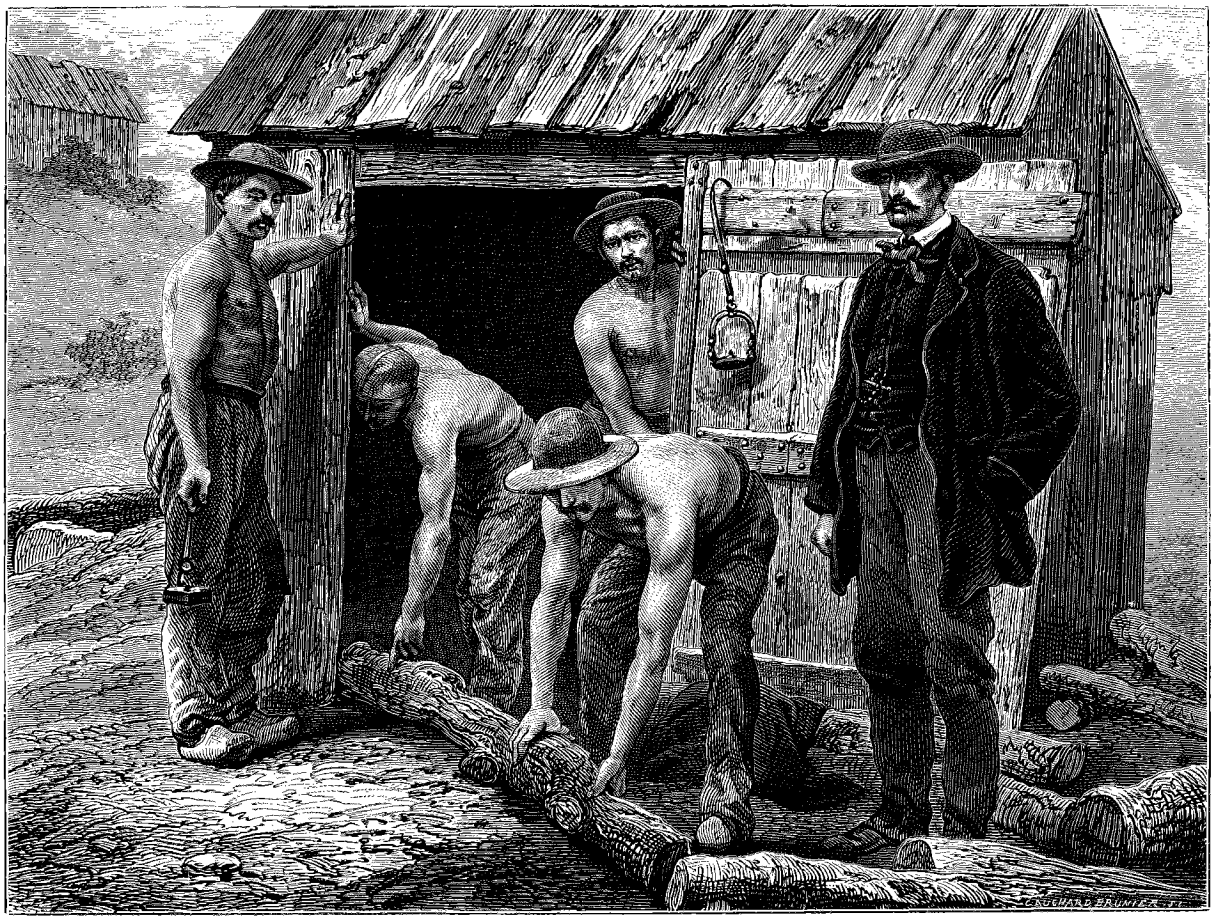
Télégraphie centrale de l'usine du Creusot. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

lieu qu'au prix d'une menace incessante de ruine, loi qui semble rappeler quelques-unes de celles de la nature où le mal amène si souvent le bien? Les petits ont dû fatalement céder ici le pas aux grands, et dans cette espèce de lutte pour l'existence, les modestes forges au bois qui, depuis des siècles, à l'ombre de leurs forêts, fabriquaient toujours les mêmes fers suivant d'antiques méthodes, ont dû fermer à jamais leurs portes. Le métal était de qualité supérieure, mais cher; il a fallu éteindre les fourneaux devant les baisses de prix et la production toujours plus élevée des concurrents. C'est la loi fatale du progrès de froisser toujours quelques intérêts privés : les chemins de fer ont tué les diligences et les maîtres de poste. Mais c'est aussi une loi du progrès, qu'il ne peut faire son évolution qu'au milieu de grandes difficultés. Qui a fait découvrir à notre époque la machine à vapeur, les chemins de fer, la locomotive, les machines marines, sinon le besoin de lutter victorieusement contre des conditions défavorables? A quoi sont dues les étonnantes transformations de la forge du Creusot, et les merveilleux résultats dont nous venons de retracer l'histoire, si ce n'est à des causes analogues?

L. Simonin.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les boiseurs de la mine de Montchanin lançant les étais dans le puits incliné. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

LE CREUSOT ET LES MINES DE SAONE-ET-LOIRE,

PAR M. L. SIMONIN [1].

1865. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LES HOUILLÈRES DU CANAL DU CENTRE.

I

MONTCHANIN.

Réseau ferré. — Port sur le canal. — Mine et tuilerie de Montchanin. — Un gentilhomme campagnard. — La recherche de l'inconnu. — Trait de courage d'un sondeur.

La première station qui relie le chemin de fer du Creusot à celui de Lyon à la Méditerranée, en allant vers le canal du Centre, est celle de Montchanin. Nous la connaissons déjà. De ce point se détache, vers le nord, la voie ferrée qui mène à Chagny; vers le sud, celle qui conduit à Blanzy et au Montceau. Ces lignes de fer ont vivifié le bassin houiller du Centre, et sont devenues, pour parler comme les compagnies, de véritables têtes de lignes. La voie de Montchanin au Creusot marche vers Nevers, celle de Blanzy et le Montceau vers Moulins. Elles complètent ainsi toutes deux, pour les départements de Saône-et-Loire et de la Nièvre, les embranchements secondaires du grand réseau français.

De Montchanin, la voie ferrée du Creusot descend jusqu'au bord du canal du Centre. Le port sur le canal mérite d'attirer nos regards par sa bonne disposition, l'installation de ses quais, de ses grues. C'est là que les marins d'eau douce viennent vider leurs *chalands*. Ils

1. Suite et fin. — Voy. pages 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apportent au Creusot le minerai de fer du Charollais, de la Nièvre, du Berry. La pierre est en paillettes jaunes, ou en grains arrondis qu'on prendrait pour des pois fossiles. C'est aussi la houille de la Nièvre ou de la Loire qu'amène la voie d'eau. Au retour on charge le fer en rails ou en barres, et dans ce mouvement incessant s'alimente notre navigation intérieure, non moins digne d'intérêt que la navigation maritime.

Laissons le port et ses mariniers vigoureux, et rentrons à Montchanin. Sur un large boulevard se dresse une double rangée de maisons : c'est la ville. A l'une des extrémités est une mine de charbon, dont les édifices se mêlent à ceux de la cité. Quelques-uns des puits, vieux serviteurs qui ont fait leur temps, ruinés, abandonnés, présentent au milieu du paysage un tableau qui ne manque pas de caractère.

L'exploitation de la houille, non moins que le travail des champs, a concouru au développement et au bien-être du pays. Cependant on ne saurait nier que le voisinage de la houillère n'ait été quelque peu nuisible à la campagne. Çà et là, le sol s'est affaissé par grandes places. Des fissures, des tassements énormes se sont produits. C'est le résultat du travail souterrain, des vides gigantesques provenant de l'excavation de la houille, surtout à l'époque où la méthode des éboulements n'avait pas encore été remplacée par celle des remblais.

La houille exploitée à Montchanin forme des amas énormes; elle est de qualité moyenne, et se réduit facilement en menu. Quels cataclysmes, quels soulèvements ont accompagné le dépôt de ce charbon fossile pour donner à son gisement des formes aussi anormales?

On a pénétré par des galeries et des puits au cœur de ces amas; la noire forêt de pierre a été découpée en piliers préparés pour l'abatage, de même façon qu'on aménage une forêt végétale pour la coupe des taillis. Ici seulement la forêt ne repousse plus; le charbon ne se reproduit pas comme le bois.

Sur le plan, le détail de ces travaux préliminaires, de ces galeries qui se coupent à angle droit, de ces pâtés de remblais, rappelle les rues et les îles de maisons. L'analogie peut aller plus loin : une mine n'est-elle pas une ville souterraine ?

Les ouvriers de la houillère de Montchanin sont frères de ceux que nous connaissons déjà : soldats courageux, affrontant en face les ennemis de l'abîme, allant tous au combat sans se plaindre, piqueurs, boiseurs, mineurs au rocher, et tous obéissant sans murmure aux ordres de leur brave capitaine, le modeste et savant M. Poizat, ingénieur en chef de la mine.

Une partie du combustible extrait est expédiée au Creusot ; l'autre portion est mêlée à du brai anglais, et moulée mécaniquement en briquettes. Sur place le combustible est employé à la cuisson de la chaux et surtout des briques. Le gérant de ces mines, M. Ch. Avril, a eu l'heureuse idée d'exploiter l'argile du pays en même temps que la houille, et avec un combustible qui n'est pas de première qualité, mais une argile douée de propriétés exceptionnelles, il a monté une belle tuilerie. La terre qu'il met en usage peut faire concurrence aux terres les plus renommées de Bourgogne. La Bourgogne d'ailleurs n'est pas loin, et géologiquement nous y sommes encore. De cette usine sortent des tuiles plates à crochet, légères, de couleur rouge tendre, de tous les modèles, et toujours du plus heureux effet. M. Avril a deviné ce que peu de fabricants savent encore comprendre, c'est qu'il fallait unir l'agrément et en même temps la simplicité de la forme, aux exigences architecturales. On peut prédire à ces produits une réussite de plus en plus grande, et déjà les suivre par la pensée sur les toits des gracieuses habitations des tropiques, à Cuba, à l'île Bourbon, à l'île Maurice, pays fortunés où le bois a jusqu'ici remplacé volontiers la tuile.

Il nous faut visiter l'usine de Montchanin. Sa bonne distribution, le mouvement cadencé des appareils réglé automatiquement, c'est-à-dire par des machines, l'ordre, la propreté qui règnent dans tous les ateliers, laissent une impression agréable. Là travaillent presque partout des femmes, ce qui ne gâte rien à la vue.

Les tuiles plates à crochet dont nous avons déjà parlé, les tuiles faîtières, les briques creuses, qui ont apporté tant d'économie et tant d'avantages dans les constructions, les carreaux taillés en polygone, lustrés, polis comme à la cire, tels sont les principaux produits de la tuilerie de Montchanin, qui livre chaque année plusieurs millions de pièces à ses fidèles clients.

Le directeur de cette belle usine, non content d'exploiter la houille et l'argile, exploite aussi la terre, j'entends la terre arable. Vrai gentilhomme campagnard, il a bâti une gracieuse villa toujours ouverte aux visiteurs, et autour de son habitation a défriché, planté, cultivé le sol sur une vaste étendue d'hectares. L'élève du bétail préoccupe aussi ce fidèle disciple des Géorgiques. Réussissant dans toutes ces industries, goûtant de plus les joies de la famille, il mène une vie bien remplie, et cueille loin du bruit chaque jour que Dieu lui donne, *carpe diem*, comme dit Horace.

Voilà que je me mets à discourir et presque à philosopher; mais je reprends bien vite le pic, à chacun sa besogne, *suum cuique*, puisque je suis en train de parler latin.

Quand on examine sur la carte la situation relative du terrain houiller de Montchanin et de celui du Creusot, on remarque qu'entre ces deux mines, et sur une longueur de près de six kilomètres, le bassin carbonifère est recouvert par des grès bigarrés, roches grenues, sableuses, ainsi nommées par les géologues à cause de l'irisation de leurs couleurs, qui passent souvent sur le même point, du rouge au vert et au jaune.

Au Creusot, la couche affleure au flanc nord de la vallée dans laquelle est bâtie l'usine. Elle s'enfonce sous le sol vivement, presque d'aplomb. A deux cent quarante mètres de profondeur, elle se moule sur le terrain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui la supporte et s'étend en une nappe ondulée, qui ne tarde pas à buter contre ce qu'on appelle en géologie une faille. C'est une dislocation du terrain où la couche manque, *faillit*. Une barre de roches stériles coupe brusquement le terrain houiller. La couche, rompue, a glissé, elle a été rejetée au delà de cette barre, pour reprendre, à un niveau plus bas sans doute, sa primitive allure. Mais la barre n'a pas été franchie. Est-on certain de retrouver au delà le prolongement du terrain houiller, et si ce terrain s'y rencontre, à quelle profondeur passe-t-il?

L'existence de la houille à Montchanin permet de répondre affirmativement à la première de ces questions; le Creusot s'est chargé de la solution de la seconde.

Dans un livre récemment édité[1], j'ai parlé de cette recherche de l'inconnu, où les applications les plus hautes de la géologie souterraine et de la physique du globe, se mêlent à une dramatique aventure. « Quelle fortune pour le Creusot, en présence de son énorme consommation de houille, si son riche gisement se reliait à celui de Montchanin! Dès 1853 un sondage fut donc décidé. Appelé pour en fixer le point le plus propice, le savant géologue, M. Fournet, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, commença de patientes études. Après plusieurs mois d'investigations, il indiqua le lieu dit *la Mouille-Longe*, entre le Creusot et le canal du Centre, comme celui qui lui paraissait le plus convenable pour le sondage projeté. Tout aussitôt M. Kind fut convié à entreprendre ce travail. Les outils les plus perfectionnés urent mis en usage; on en inventa même pour ce cas spécial. Des cylindres massifs, de trente centimètres de diamètre, d'une longueur de près d'un mètre, furent successivement extraits. Le *témoin*, remonté, au jour était immédiatement examiné avec le plus grand soin, étiqueté et classé.

« En 1865, visitant à diverses reprises le Creusot, j'ai vu, dans les collections de la houillère, ces précieux échantillons qu'on y conserve religieusement. J'ai pris, je l'avoue, un bien vif plaisir à les étudier, en songeant au prix de quels longs efforts on est seulement parvenu à les extraire et de quelles profondeurs ils sortaient. Dans leur ensemble, ils forment la coupe géologique assurément la plus exacte et la plus intéressante que l'on connaisse.

« Le sondage de la Mouille-Longe a duré quatre ans; il ne s'est arrêté qu'en 1857. On était arrivé à la profondeur énorme de neuf cent vingt mètres; et le trou qui, au début, avait le diamètre de trente centimètres, en avait conservé un de seize. On n'avait pas quitté le terrain houiller, et des empreintes de végétaux particuliers qu'on voyait sur la section des colonnes ramenées par la sonde, avaient été soumises à l'examen de M. Adolphe Brongniart. Le grand botaniste avait reconnu dans ces empreintes l'*Annularia longifolia*, l'une des plantes caractéristiques du terrain houiller. Un accident que rien ne faisait prévoir, vint malheureusement arrêter ce sondage, le plus profond de beaucoup qui ait jamais été exécuté, et qui est passé presque à l'état légendaire pour ceux qui s'occupent de ces sortes de travaux. Au fond du trou, l'outil de sonde s'était rompu. Dans ce boyau étroit, resté cependant vertical et où il fallait chaque jour descendre et remonter patiemment les trépans d'acier, en vissant et en dévissant successivement les tiges qui étaient en bois, il était pour ainsi dire sans exemple que nul accident grave ne fût encore survenu. M. Kind, dont la longue et pénible carrière de sondeur a été marquée par tant de péripéties diverses, vit cette fois son expérience en défaut. Aucun de ses grappins ne put mordre sur l'outil engagé; toujours le trépan, retenu captif, refusa de se laisser saisir, et il fallut, au bout de six mois d'efforts infructueux, abandonner le trou sans espoir de jamais le reprendre. Le Creusot eût donné volontiers un million pour que ce travail ne fût pas interrompu.

« Quelques jours après l'abandon définitif, le contremaître Gentet (il faut conserver le nom de ce brave homme), monté sur la plate-forme du sondage, essayait encore, dans un suprême effort, de ramener l'outil engagé. Il voulait, dans un de ces moments de prescience qui ne sont pas rares chez le sondeur, vaincre l'obstacle qu'il lui semblait deviner au fond du trou. La machine à vapeur, organe moteur de la sonde, tirait de toute sa force sur la tête des tiges que Gentet secouait fortement, lorsque tout à coup un craquement sinistre se fit entendre : c'était le câble qui se rompait. Gentet avait la main sur la première tige, très-près d'un plancher de service par où elle s'engageait. Sa main resta prise comme dans un étau, serrée par ce poids énorme de plusieurs milliers de kilogrammes.

« L'engin voulait redescendre, et sans cette main interposée là comme un coin, il serait retombé au fond. Tandis que ses camarades, perdant la tête, ne savaient plus comment le dégager, le patient, resté seul de sang-froid, leur indiqua de scier la tige au-dessous, unique moyen qu'il y eût de faire cesser son horrible torture. Puis, tenant les lambeaux de sa main broyée (c'était la droite), dans celle restée intacte, il franchit à pied la distance d'une lieue qui le séparait du Creusot, et là, sans pousser une plainte, il supporta l'amputation du poignet. Les exemples d'un aussi vaillant courage ne sont pas rares chez les mineurs.

« Depuis cet accident, le sondage de la Mouille-Longe a été complétement abandonné. La charpente qui, recouvrant le trou, abritait la machine à vapeur et tout l'appareil avec elle, le village d'ouvriers bâti dans le voisinage en vue d'une prochaine exploitation, tout cela est demeuré désert. Seul, un infatigable observateur, M. Walferdin, qui a porté sur tant de points ses thermomètres à déversement (ainsi nommés parce que le déversement du mercure dans une ampoule qui surmonte l'instrument, y marque le maximum de température), est venu revoir un jour ce sondage, pour y vérifier une fois de plus la loi d'accroissement de la chaleur

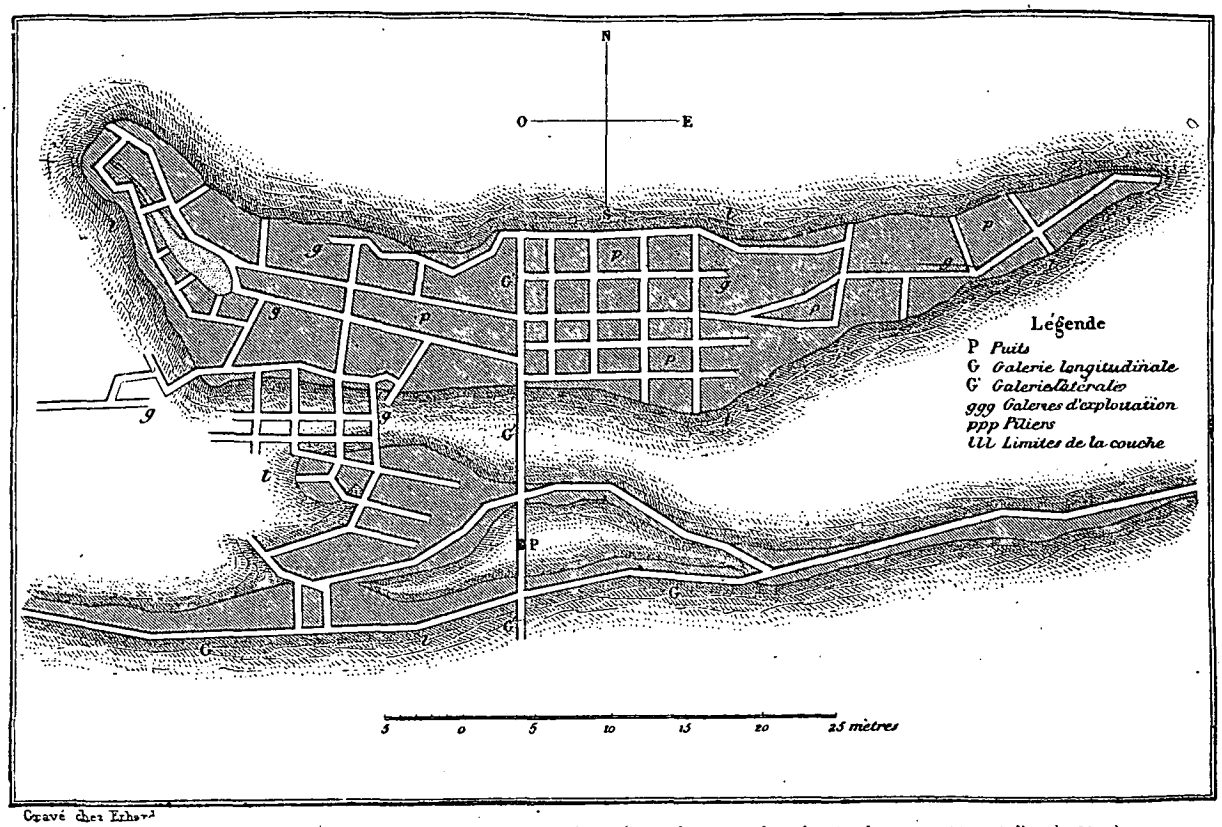
1. *La Vie souterraine ou les mines et les mineurs*, Paris, Hachette, 1867.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souterraine avec la profondeur. En opérant sur toute la longueur du trou, il a reconnu que le thermomètre montait en moyenne d'un degré centigrade par vingt-sept mètres d'abaissement sous le sol, résultat conforme à la loi généralement admise par les physiciens qui comptent une élévation d'un degré du thermomètre pour vingt-cinq à trente-cinq mètres de descente verticale. Cette loi se vérifiant jusqu'aux plus grandes profondeurs connues, il n'est pas de raison pour qu'elle ne continue pas à être vraie au delà de cette limite, et il en résulte qu'à une lieue sous terre on a la température de l'eau bouillante, cent degrés ; à vingt lieues, toutes les roches, tous les métaux sont en fusion : ce qui explique les éruptions volcaniques, les tremblements de terre ; et, dans le passé de notre planète, le soulèvement des chaînes de montagne, les dislocations du sol, la formation des filons, l'origine des eaux thermales, etc.

« Mais la physique du globe n'a pas seule profité du sondage de la Mouille-Longe. La géologie des terrains houillers en a tiré aussi un grand enseignement. Ce que les spéculations de la science permettaient d'entrevoir, est aujourd'hui un fait que la pratique à vérifié et victorieusement démontré. Le terrain houiller, le charbon, existent entre le Creusot et Montchanin, et le mineur portera un jour son pic au fond de cette ancienne mer houillère, dont les richesses sont réservées à l'avenir. »

Un ami à qui je racontais un jour la triste aventure de Gentet, me demandait ce qu'il était devenu. Les chefs du Creusot ont pris soin de ce brave serviteur en



Gravé chez Erhard

Plan d'un étage d'exploitation de la houillère de Montchanin. — Dressé par L. Simonin et Ed. Dumas-Vorzet d'après Manès.

l'attachant à la surveillance des fours à coke, et ils ont également donné quelques soulagements à sa famille.

II

BLANZY ET LE MONTCEAU.

Le railway et les houillères. — Centre d'exploitation. — Installations élégantes. — Qualités de houille extraites. — Institutions philanthropiques. — Village des Alouettes. — Les ouvriers et les compagnies.

Le chemin de fer qui mène de Montchanin à Blanzy et au Montceau, marche de conserve avec le canal, et comme si ce n'était point assez, une large route de terre, traversant de belles campagnes, se mêle à la voie de fer et à la voie d'eau. Heureux le pays auquel une étoile propice a départi avec tant de prodigalité les voies de communication, qui sont la source la plus féconde de l'industrie et du commerce, et dont tant de localités en France sont encore déshéritées !

Les nouvelles houillères que nous allons parcourir forment le prolongement, vers le sud, de celle de Montchanin. C'est la portion la plus productive, la plus fertile de tout le bassin de Saône-et-Loire. Bien des points y sont encore vierges ; mais on peut dire que la bonne conduite et l'économie de l'exploitation le disputent à l'abondance et à l'excellente qualité du combustible.

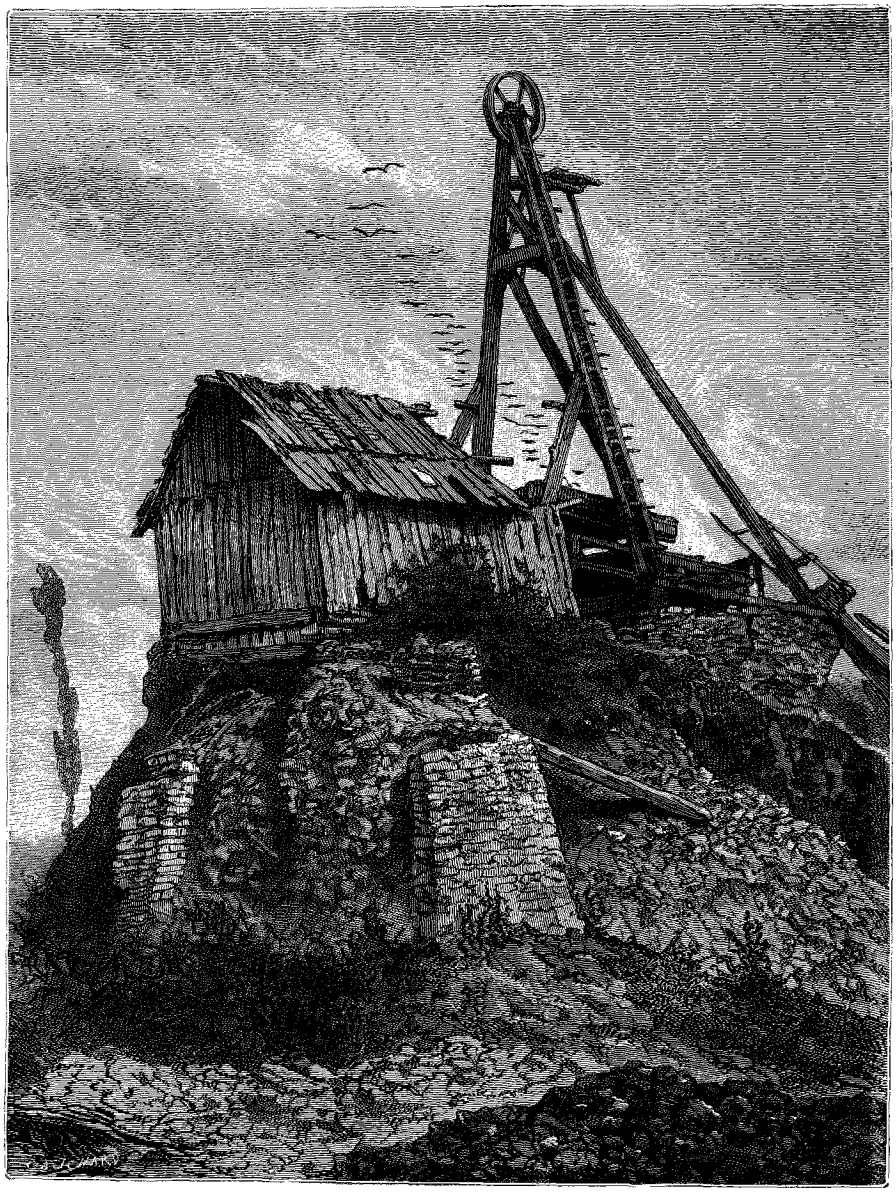
MM. Chagot, dont le nom a été déjà prononcé parmi ceux des fondateurs du Creusot, ont créé aussi les mines de Blanzy et du Montceau, les dirigent encore et les ont portées au degré de prospérité qu'elles ont depuis longtemps atteint, et où elles n'ont cessé de se maintenir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Naguère le centre de l'exploitation était à Blanzy, aujourd'hui c'est au Montceau que sont réunis presque tous les services. Là réside la direction, là sont les bureaux, les principaux puits, la principale cité ouvrière, le port le plus animé du canal du Centre, la plus importante station de la voie ferrée.

Quelles merveilles ne produit pas l'industrie ! Jadis il n'y avait en ce lieu ni culture ni habitants. Aujourd'hui il y a un gros bourg, un port commercial animé. A la voie de fer de la compagnie de Lyon s'unit la voie de fer de la mine. La houillère a ses locomotives, et traîne elle-même ses wagons, combles de houille, de la bouche des puits ou des galeries à la station du chemin de fer. Ces petites locomotives de mine sont sorties du Creusot, et c'est plaisir de les voir travailler.

L'installation des puits a été faite au Montceau avec



Vieux puits abandonné de la mine de Montchanin. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

un luxe tout particulier. La chambre des machines est dallée, lambrissée ; les machines, sans cesse graissées, frottées, reluisent comme une glace. De larges fenêtres versent à pleines baies le jour et la lumière dans l'appartement, partout fermé et couvert d'un toit. Les chaudières elles-mêmes sont soigneusement abritées. On dirait la machine d'un vaisseau amiral, et non celle d'une mine de houille.

Les dispositions intérieures des puits, des galeries, ne laissent non plus rien à désirer. Des cages guidées remontent au jour les berlines de charbon ; les hommes circulent également dans les puits par ce moyen perfectionné. De fortes machines d'épuisement extraient l'eau des chantiers souterrains. Le style des charpentes qui couronnent l'orifice des puits, est le même qu'au Creusot. Dans l'exploitation, la méthode des remblais a peu à peu remplacé partout celle des éboulements. De vastes carrières extérieures sont ouvertes dans ce but,

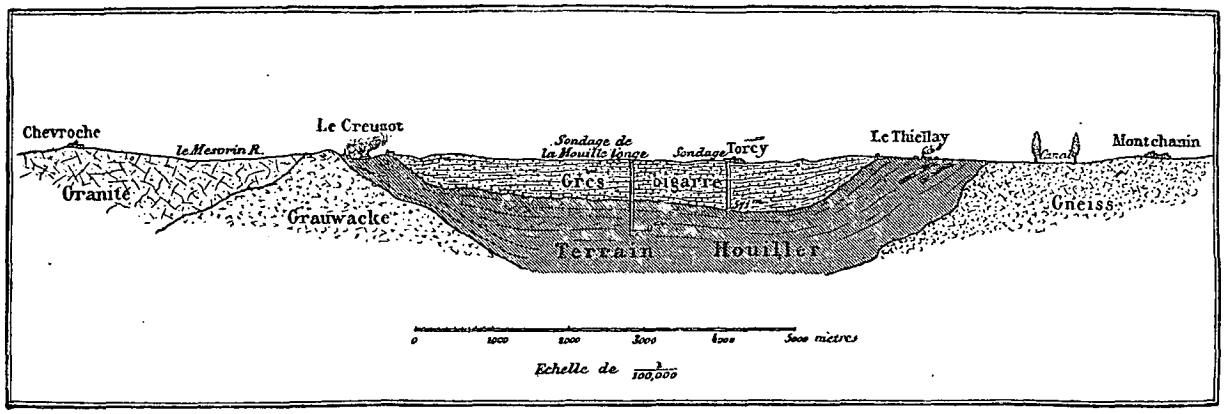
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et permettent d'amener dans les tailles la roche stérile qu'on n'y rencontre pas en assez grande abondance.

Les couches de houille exploitées sont au nombre de deux, et ont douze à seize mètres d'épaisseur. Jadis on n'en connaissait qu'une. Elles sont quelquefois divisées, rompues par des barres et des nerfs de grès et de schiste. Elles donnent un combustible dont les qualités varient suivant la couche qui le fournit et les points d'où on l'extrait, comme si la nature de la houille avait dû changer avec l'exposition des plantes qui l'ont formée. Les houilles flambantes bonnes pour la grille et les fours à briques; les houilles grasses, collantes, destinées à la maréchalerie, à la fabrication du coke, du gaz; les houilles sèches, dures, à courte flamme, recherchées par les fours à chaux, etc. : toutes ces variétés de combustible se rencontrent dans les mines de Blanzy et du Montceau. La deuxième couche est de qualité sensiblement plus grasse que la première, et fournit les charbons à coke. Nous avons vu qu'une partie de ces houilles était dirigée sur le Creusot. Une verrerie consomme sur place une autre partie des charbons extraits. La plus grande quantité est expédiée à Chalon par le canal du Centre. L'usine à gaz de cette ville et celle d'Autun emploient uniquement la houille du Montceau.

L'atelier de lavage des charbons est parfaitement installé; sur des cribles mécaniques la houille est séparée des parties stériles qui la salissent. Les menus purifiés sont ensuite mêlés à du brai, et comprimés en briquettes pour le service des locomotives et de toutes les machines à vapeur.

Les mines fournissent à peu près 450 000 tonnes par an de houilles de différentes sortes. Elles occupent environ 3000 ouvriers, hommes, femmes ou enfants. Tous les ouvriers sont logés dans des cités fondées sur le type de celles dont nous avons parlé précédemment. Ils jouissent des mêmes avantages que les ouvriers des compagnies voisines du Creusot et d'Épinac. Il est même bon de rappeler, à propos de toutes ces institutions philanthropiques créées en faveur des mineurs, que Blanzy a donné un des premiers l'exemple. Dès 1834, la compagnie exploitante établissait sur ses mines une caisse de secours, et songeait à loger ses ouvriers. Elle a fondé



Coupe entre le bassin houiller du Creusot et celui de Montchanin. — Dressée par L. Simonin et Ed. Dumas-Vorzet d'après les documents officiels.

tour à tour quatre cités, et adopté définitivement le type des maisons isolées. Un magasin de denrées alimentaires a été aussi organisé en 1847. Les principales substances qui forment la base de l'alimentation du mineur, le blé, la farine, les salaisons, l'huile, etc., sont livrées à prix coûtant. Enfin, en 1854, une caisse de retraite en faveur des vieux ouvriers est venue compléter l'institution de la caisse de secours.

Parmi les cités bâties pour les mineurs, la plus nouvelle, celle qui compose le village dit des Alouettes, se rattache directement au Montceau : on croirait voir une de ces cités américaines qu'un jour voit naître au milieu des déserts quand les énergiques pionniers du *Far-West*, s'éloignant toujours davantage des bords du Mississipi, font un pas de plus vers la colonisation des prairies et des forêts vierges. Ici, comme en Amérique, on a bâti l'église et l'école en même temps que les maisons. Il ne manque plus qu'un journal pour que la similitude soit complète ; mais nos mineurs ne lisent pas encore autant, ne s'occupent pas surtout autant de politique que les citoyens yankees. Et puis le préfet de Saône-et-Loire aurait-il bien autorisé la fondation d'un journal au milieu d'un groupe d'ouvriers?

La compagnie de Blanzy, comme celle du Creusot, fait des concessions de terrains et des avances aux ouvriers qui veulent se construire eux-mêmes leur demeure; enfin elle décerne chaque année un prix au logement le mieux tenu. Cette mesure a établi une grande émulation entre les divers ménages, et provoqué chez ces rudes mineurs le goût du confort, du bien-être, l'amour du foyer domestique que d'habitude nos ouvriers n'ont guère, bien différents en cela des ouvriers anglais et allemands.

Il est inutile de s'étendre davantage sur un sujet déjà abordé dans les chapitres précédents. Nous ne sommes point ici le coryphée des compagnies. Nous applaudissons à tout ce qui est louable, nous disons ce que nous avons rencontré de bien sur notre route; mais nous devons nous interdire les détails superflus, et surtout les redites.

A plus forte raison n'accepterions-nous pas le reproche d'être avec l'exploitant contre l'ouvrier, et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trouver que tout est pour le mieux dans les meilleures des mines possibles. Nous savons plus que personne, ayant dirigé nous-même des mineurs, tout ce qu'il y a d'abnégation, de dévouement dans cette noble classe d'ouvriers. Nous savons que le mineur fait son devoir bravement, témérairement même, sans se plaindre, sans l'espoir d'aucun avancement, d'aucune récompense; nous savons que les compagnies, en embauchant le soldat de l'abîme, ne lui font pas espérer qu'il tient au bout de son pic son brevet d'ingénieur, comme le fantassin porte le bâton de maréchal dans sa giberne, ou le matelot son bâton d'amiral; mais l'amour de la vérité nous force à dire que si ce pionnier modeste, héros obscur, peut-être plus méritant encore que celui qui défend la patrie, fait si glorieusement son devoir, les compagnies font aussi le leur. Aucune d'elles n'a failli à sa mission, non-seulement dans la Saône-et-Loire, mais dans toutes les autres mines françaises. On a vu de quels soins vigilants, paternels, les compagnies houillères entourent tous leurs ouvriers. Voilà ce que nous ne devons pas méconnaître, nous qui ne sommes ni avec les ouvriers contre les compagnies, ni avec les compagnies contre les ouvriers, et voilà ce que nous avons été heureux de proclamer, faisant à chacun la part qui lui convient.

Ouvrier des houillères de Saône-et-Loire (piqueur). — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

III

LE BASSIN HOUILLER DE SAONE-ET-LOIRE.

Divisions du bassin et production totale. — Phénomènes géologiques. — Evolutions de la vie. — Cataclysmes qui ont accompagné la formation carbonifère. — Créations dues à la houille. — L'armée des mineurs. — Les soldats et les chefs. — Rôle de l'industrie dans la société moderne.

Il faut maintenant revenir sur tout ce qui a été dit, et résumer, dans un coup d'œil d'ensemble, les différents spectacles auxquels nous avons successivement assisté. Après l'analyse, la synthèse.

Un bassin houiller a donné naissance aux diverses industries que nous avons fait tour à tour passer sous les yeux du lecteur : extractions souterraines, fabrication du verre, de l'huile minérale, de la fonte, du fer, des machines, cuisson de la chaux, du ciment, de l'argile, etc. Ce bassin, dont l'exploitation concourt ainsi à la prospérité de quelques-uns de nos départements du centre, est entièrement compris dans le département de Saône-et-Loire, et en a reçu le nom. Il se compose de trois îlots distincts à la surface, réunis peut-être en profondeur. Ces trois îlots sont, celui de l'Autunois, le plus vaste, mais non le plus productif; celui du Creusot, le plus restreint et proportionnellement le plus fertile; celui enfin qui longe le canal du Centre, et sur lequel sont distribuées du nord au sud, les mines de Saint-Berain, Longpendu, Montchanin, Blanzy et le Montceau, ces deux dernières les plus fécondes de tout le bassin.

La production totale du bassin de Saône-et-Loire peut être évaluée à un million de tonnes par an, soit un milliard de kilogrammes. C'est actuellement le douzième de la production totale de la France. Sur ce chiffre d'un million de tonnes, Blanzy et le Montceau concourent presque pour la moitié, soit 450 000 tonnes, le Creusot pour 220 000, Épinac et le bassin d'Autun pour 170 000, Montchanin pour 110 000 et Saint-Berain pour 50 000 environ.

Le terrain houiller est essentiellement formé de roches grenues, grisâtres, les grès, et de roches noires, lustrées, feuilletées, les schistes. C'est entre les couches de grès et de schistes qui se prolongent régulièrement sous le sol à de grandes distances, et se succèdent les unes aux autres comme les feuillets d'un livre, qu'est interposée la houille. L'accumulation et la décomposition lente des plantes qui, à l'époque carbonifère, végétaient en ces régions, ont seules contribué à la formation du combustible. Le phénomène s'est passé il y a des milliers de siècles; les géologues les supputeraient au besoin.

Au bord d'une vaste mer, qui s'étendait entre les montagnes porphyriques du Morvan et les cimes granitiques du Charollais déjà toutes deux soulevées, croissaient alors, en taillis touffus et en hautes futaies, les calamites, les sigillaires, les lépidodendrons, les annulaires, les fougères arborescentes, végétaux dont l'abaissement de température du globe a depuis longtemps amené l'entière disparition, ou qui, réduits à de plus humbles formes, ont été presque tous reportés vers les contrées tropicales. Au milieu de ces espèces végétales on voyait aussi quelques conifères, comme les walchias, ancêtres des pins et des sapins. Les cycadées, à leur tour, faisaient présager les palmiers. Au pied de tous ces arbres, des plantes aquatiques formaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme un épais tapis, et par leur tissu feutré, tourbeux, préparaient les couches de houille, dont l'exploitation devait un jour venir en aide à la machine à vapeur, l'une des merveilles de notre époque.

La mer baignait partout la lisière de ces forêts antédiluviennes. Le terrain émergé n'était formé que d'îles, et dans les eaux salines poussaient même quelques-unes des plantes houillères. Dans ces eaux vivaient aussi des êtres d'espèces aujourd'hui perdues, notamment ces poissons si différents des nôtres, mais que les maîtres de la paléontologie ont su reconstituer. Ce sera la gloire de M. Agassiz d'avoir en quelque sorte fait revivre ces poissons fossiles, comme celle de M. Ad. Brongniart d'avoir reconstitué et remis à leur véritable place toutes les plantes de l'époque houillère.

On retrouve les vertèbres, les écailles, et même le corps tout entier des poissons de l'âge carbonifère, en empreintes moulées dans les schistes. Au milieu de ceux-ci se sont conservés jusqu'à des coprolithes, ou déjections pétrifiées de ces animaux fossiles. Nous avons dit, en parlant du bassin d'Autun, si riche en débris de cette sorte, qu'un saurien, l'Actinodon, avait même été retrouvé avec les poissons. Aucun de ces êtres éteints n'appartient à des mammifères; le moment n'était pas encore venu pour les animaux supérieurs de faire leur apparition.

Quel sujet de réflexion pour le philosophe que cette succession, cette transformation de la vie sur le globe, cette série d'espèces qui vont sans cesse se modifiant, se perfectionnant, à travers les millénaires géologiques, des espèces les plus rudimentaires, les plus humbles, aux plus intelligentes, jusqu'à ce qu'enfin l'homme apparaisse, et la civilisation avec lui !

Le terrain houiller de Saône-et-Loire, déposé dans une anfractuosité marine, une sorte de baie marécageuse, qui était comprise entre les côtes porphyriques du Morvan et les granits du Charollais, ne s'appuie pas partout directement sur ces roches éruptives. Souvent, comme au Creusot, il repose sur la grauwacke[1], roche bleuâtre, grisâtre, aux tons indécis, et qui a dû être fortement calcinée par le contact du granit, au temps des grands cataclysmes géologiques. Les lignes de stratification ont sensiblement disparu; les couches ont été soulevées presque verticalement, la roche est fendillée, et se divise en fragments irréguliers. On y retrouve, comme trace de la vie organique à l'époque où elle s'est déposée, quelques rares empreintes d'encrines, de la famille des coraux.

Dans ces âges lointains, qui sont contemporains de la première période de formation terrestre, le monde, encore dans l'enfantement, était agité de convulsions violentes, qui rompaient et disloquaient les couches, souvent même pendant leur formation, et jalonnaient, sur des méridiens entiers, des lignes de montagnes.

M. P...., ingénieur en chef de la mine de Montchanin, en tenue de travail. — Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

Ces effrayantes trépidations du sol, dont les tremblements de terre d'aujourd'hui ne peuvent donner qu'une très-faible idée, ont continué pendant toute l'époque houillère, à des intervalles intermittents. Ce sont elles qui ont brisé, pétri, laminé les couches de houille encore pâteuses, et provoqué, dans les terrains à peine consolidés, des fractures et des crevasses; ce sont elles qui ont bouleversé des stratifications auparavant régulières, et fait émerger quelquefois, au milieu même des bassins, des pitons de roches ignées qui ont rejeté au loin les strates. C'est ainsi qu'entre Autun et le Creusot, le terrain houiller a dû être soulevé, démembré et balayé par quelque déluge après son dépôt.

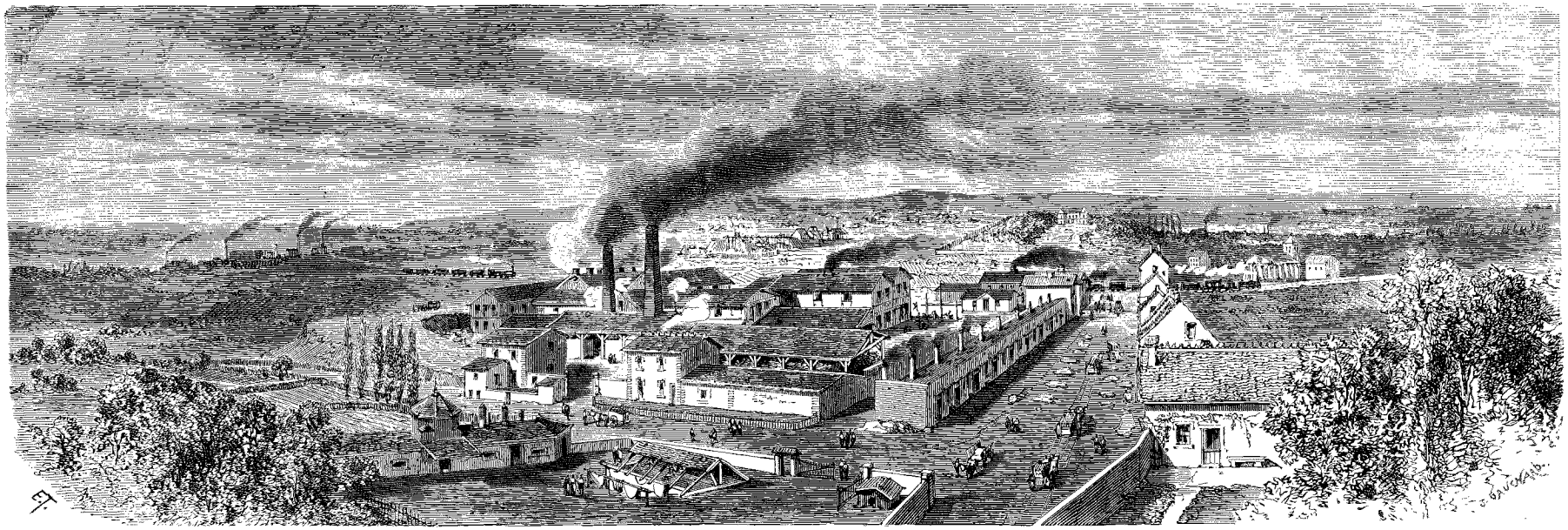
L'époque houillère finie, sont venues l'époque permienne, puis les époques triasique et jurassique.

Nous savons pourquoi on les a baptisées de ces noms. Les mineurs belges, qui font peu de géologie savante, mais beaucoup de géologie pratique, ont donné le nom pittoresque de *morts-terrains* ou terrains-morts aux formations supérieures au terrain houiller, parce qu'ils n'y rencontrent pas la houille. En retour ils appellent *terrains d'adieu* les terrains inférieurs au terrain houiller, ceux sur lesquels s'appuie la formation carbonifère, parce que, passé ce niveau, il faut dire adieu au charbon, il n'y a plus d'espoir de le rencontrer. Ici, comme il arrive presque toujours, les expressions populaires ont le pas sur celles des savants : elles sont plus justes et surtout plus imagées.

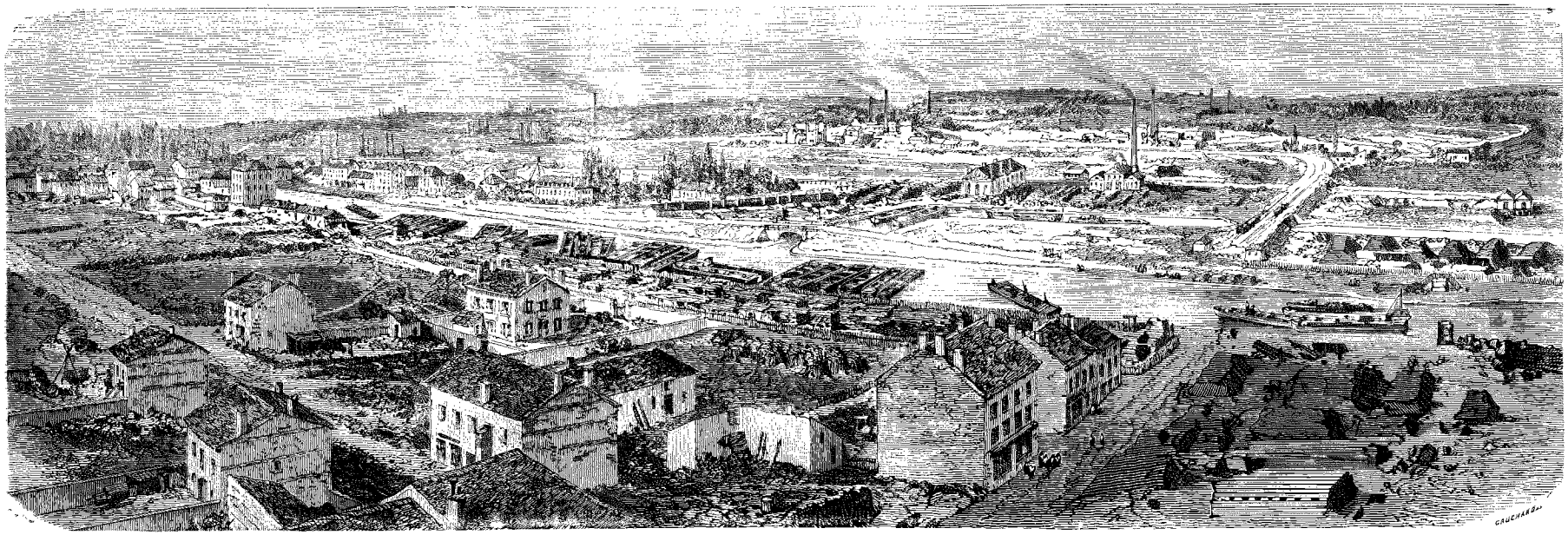
Les terrains permien, triasique et jurassique qui

1. De l'allemand *grauwacke*, roche grise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de la tuilerie et de la mine de Montchanin. — Dessin de Thérond d'après F. Bonhommé.



Vue de Montceau-les-Mines. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les morts-terrains du centre français, ont laissé tous les trois des traces nombreuses de leur passage au-dessus du bassin houiller de Saône-et-Loire. Les grès rouges appartenant aux deux premières époques, recouvrent presque complétement les grès et les schistes carbonifères, si bien qu'il y a probabilité, nous dirons même certitude, de rencontrer la houille au-dessous. Cependant aucun des sondages entrepris dans ce but n'a encore tout à fait réussi. Nous avons dit à quelle fatalité était dû l'insuccès de celui du Creusot. On a vu comment la recherche de l'inconnu, entreprise sur ce point avec une hardiesse et une persistance qui ne s'étaient jamais démenties, avait été soudainement arrêtée par un accident en apparence insignifiant, la rupture d'un outil au fond du trou de sonde! C'est ainsi que les plus petites causes se mettent souvent en travers des entreprises de ce monde, qu'elles ruinent subitement.

Revenant du point de vue géologique au côté industriel de la question, nous voyons cette houille enfouie comme à dessein sous la roche, au temps où le globe naissait, et devenue roche elle-même, vivifier, féconder plusieurs départements, comme nous le disions tout à l'heure. Cette transformation s'opère non-seulement par la création d'industries diverses, et d'une usine de premier ordre, que tous les pays étrangers nous envient, mais encore par tout le mouvement auquel donne lieu la houille, matière encombrante, de grand poids et de faible valeur. La houille veut avoir à son service non-seulement les routes de terre, mais encore les routes perfectionnées, les canaux, les chemins de fer, même les fleuves et les rivières, ces chemins qui marchent, comme les appelaient Rabelais et Pascal. Il faut aller le plus loin possible, et avec le moins de frais. Voyez les pays houillers, les *pays noirs*, ce sont de véritables Indes, au dire des Anglais, et les Anglais sont bons juges en pareille matière. Ne visitez même ces pays qu'en France et dans le district que nous avons choisi. Le Creusot, une ville plus peuplée que la plupart de nos chefs-lieux de département, Épinac, Montchanin, Blanzy, le Montceau, tous ces centres de population sont nés avec l'exploitation de la houille. Le diamant brut et opaque a fondé toutes ces villes, et son glorieux frère, le diamant cristallisé et limpide du Brésil ou de l'Inde, qui joue aussi en ce monde un rôle civilisateur, n'a pas de plus belles pages à nous montrer dans son histoire.

Et que dirons-nous maintenant des houilleurs? de cette armée vaillante, aguerrie, qui brave sans murmure tous les périls? de cette armée qui succombe, sans se plaindre, dans une lutte où l'ennemi est d'autant plus terrible qu'il est caché, et porte ses coups dans l'ombre, à l'improviste?

Cette armée, nous l'avons vue à l'œuvre, sur son champ de bataille. Nous les avons suivis dans leurs noirs souterrains, ces fils vaillants et dévoués de sainte Barbe, et si nous n'avons pas raconté tous leurs combats, toutes leurs misères, nous n'en avons pas moins appelé l'attention, à plusieurs reprises, sur le rôle glorieux et élevé qu'ils remplissent.

Ainsi, d'une part, les miracles que produit l'industrie; de l'autre, la lutte incessante du travailleur contre les éléments, voilà ce que nous a offert ce voyage à travers le département de Saône-et-Loire. N'y a-t-il pas, dans ce genre de spectacle, une sorte de poésie? Qui a dit que l'industrie desséchait le cœur, et n'avait rien que de prosaïque? Comment tant de merveilles, qui s'accomplissent chaque jour sous nos yeux, n'ont-elles pas déjà ému davantage et l'écrivain et l'artiste? Qui racontera, dans leur grandiose réalité, les travaux des mines et des usines? Qui fera enfin l'épopée du travailleur? Il n'est pas vrai que l'intérêt soit la seule cause qui a produit tout ce que nous avons vu. Nous savons même que le soldat de l'abîme est mû par un mobile encore plus élevé que le soldat des armées; pour lui, pas d'honneurs, pas de croix, pas d'avancements, et une paye toujours modeste; et cependant, invariablement fidèle à la discipline, il fait énergiquement son devoir. Unique soutien de sa famille, c'est pour gagner le pain quotidien qu'il expose à chaque instant sa vie. Mais son salaire le soutient à peine, et ce n'est pas par amour de l'argent qu'il brave de continuels dangers.

Les chefs n'ont pas toujours non plus le lucre seul pour objet. Cet ingénieur commande ses hommes, et se met à leur tête dans les moments de péril, comme un capitaine fait pour sa compagnie. Ce directeur, qui consacre ses journées et ses veilles à la conduite d'une immense entreprise, c'est le général qui combine et mène une opération, et de qui dépend tout le gain de la bataille. Souvent l'amour du pays guide autant cet homme, que vous appelez l'industriel, le manufacturier, que son intérêt propre, et il mérite bien de ses concitoyens en se consacrant tout entier à une grande affaire dont la réussite est utile à tous.

C'est sous de tels aspects que l'on aimerait à voir ceux qui tiennent aujourd'hui en maîtres la plume ou le pinceau, représenter le travail industriel. Il y a autre chose dans l'industrie que cette femme allégorique que les classiques font éternellement poser sur une pile de ballots de coton, revêtue de la toge romaine, et ayant à ses pieds des roues d'engrenage, des ancres, ou des compas et des niveaux. Il y a dans l'industrie l'évolution de la société moderne, les luttes et les aspirations de notre époque tout entière, époque de travail et de progrès; il y a une porte toujours plus grande ouverte à l'égalité; il y a la matière domptée, assouplie, les agents physiques mieux connus, qu'on réduira peut-être à un seul; il y a la connaissance du grand tout qui se prépare, la science de l'avenir.

Tel est le côté par lequel il faut envisager le travail industriel et le rôle qu'il remplit à notre époque. Les arts utiles, comme on les a si bien nommés, sont non moins indispensables au bien-être et au développement des sociétés, que les beaux-arts; ceux-ci ne doivent pas proscrire ceux-là, mais leur tendre fraternellement la main.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

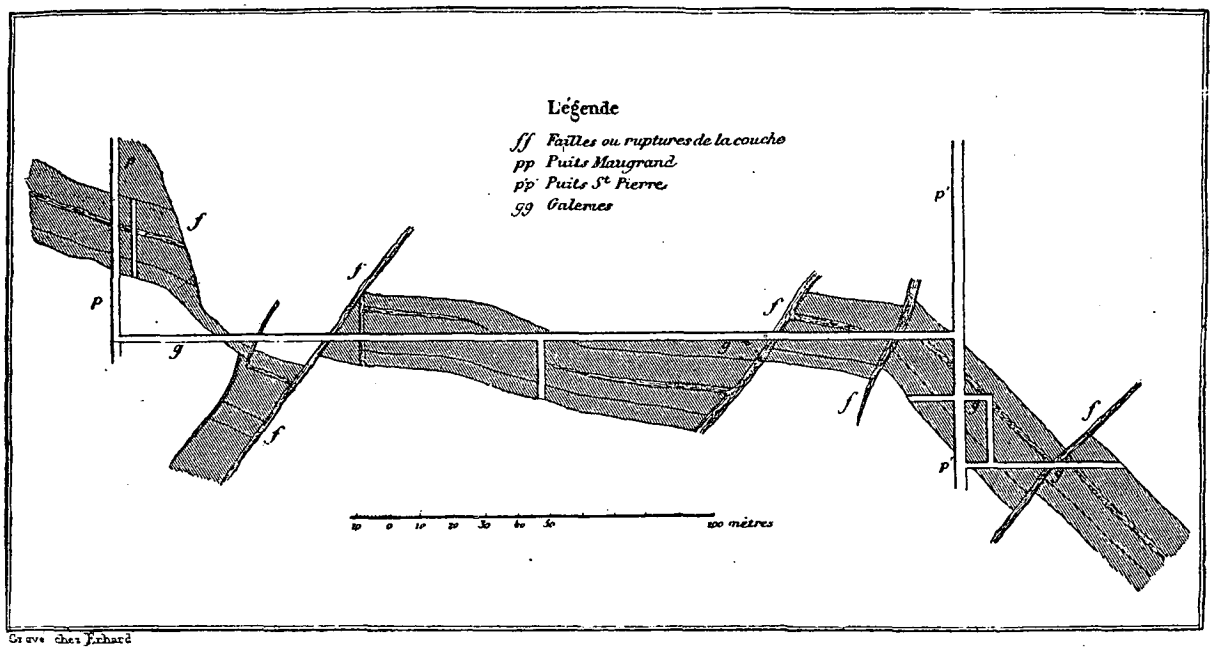
HISTOIRE DU CHARBON DE TERRE.

Débuts des houillères de Saône-et-Loire. — Intérêt qu'offre l'histoire de la houille. — Le charbon de terre chez les Chinois, les Grecs, les Romains. — La houille en France et en Angleterre, au commencement des temps modernes. — La houille au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. — Elle donne naissance à la machine à vapeur et aux chemins de fer. — Puissance créatrice de la houille. — Exemple pris au Creusot. — Moralité.

La première date certaine que l'on puisse citer pour l'exploitation des houillères dans le département de Saône-et-Loire, remonte au seizième siècle. A cette époque une première concession de mines est faite par l'État à divers demandeurs. Les mines en France étaient alors de droit régalien, c'est-à-dire que la couronne seule pouvait en disposer. Au dix-septième siècle cette concession passa en d'autres mains ; nous avons vu ce qu'il en advint à la fin du dix-huitième siècle à propos du Creusot. Depuis, l'énorme surface concédée fut découpée en divers lots, et les concessions de Montchanin, Saint-Berain, Longpendu, Blanzy, etc., furent définitivement instituées. Les gîtes houillers de l'Autunois furent concédés à la même époque.

Cette première phase de l'exploitation marque les débuts des houillères de Saône-et-Loire. Il y a eu hésitation, tâtonnement, souvent abandon complet des mines, pendant plus de deux siècles, et tout d'un coup, il y a un siècle à peine, est venue la période de progrès et d'essor continu.

Toutes nos mines en France ont passé par des périodes analogues. Dans l'Aveyron on cite telle mine déjà connue au dixième siècle ; dans la Loire telle autre mine sur laquelle les seigneurs féodaux levaient un cens dès le quatorzième siècle; et cependant ce n'est qu'à notre époque que toutes ces exploitations ont prospéré. En Angleterre, en Allemagne, les phénomènes d'évolution ont été aussi les mêmes.



Coupe transversale de la couche de houille du Montceau, entre les puits Maugrand et Saint-Pierre. — Dressée par L. Simonin et Ed. Dumas-Vorzet d'après Manès.

Il ne sera peut-être pas hors de saison de reprendre ici l'histoire du charbon de terre, non-seulement pour le département de Saône-et-Loire, mais pour les houillères en général. Cette histoire est pleine d'enseignements, et les lecteurs du *Tour du Monde* la verront peut-être passer sous leurs yeux avec quelque intérêt. Assez souvent les auteurs se bornent à raconter leurs aventures et à se mettre au premier plan dans leurs impressions de voyage; il ne sera donc pas mal une fois de s'effacer, de porter le sujet à la hauteur où de lui-même il s'élève, et de laisser parler les faits.

L'histoire de la houille si l'on voulait la suivre pas à pas, comme les antiquaires suivent l'histoire des sociétés, commencerait avec celle du monde civilisé.

Les Chinois connaissent le charbon de terre de temps immémorial. Ils l'emploient notamment pour cuire la porcelaine. Dans certaines mines ils descendent sous le sol, avec la sonde, pour extraire le gaz combustible que les couches distillent, et s'en servent comme moyen de chauffage ou d'éclairage. Mais, en fait d'industrie, les Chinois sont toujours restés Chinois, c'est-à-dire qu'ils n'ont rien fait de hardi, qui témoigne sur une grande échelle des efforts du génie humain. Nous laisserons donc les Chinois en Chine, derrière leur grande muraille et leurs paravents, exploitant les mines depuis trois ou quatre mille ans, et nous passerons rapidement aux Grecs et aux Romains, pour arriver aux peuples modernes, où nous verrons l'extraction de la houille se développer dans les plus vastes proportions.

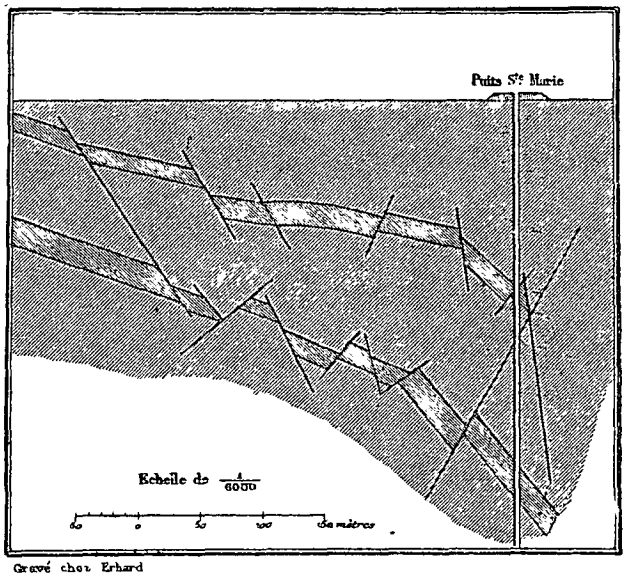
Les Grecs ont connu la houille. Le disciple favori d'Aristote, Théophraste, dans son *Traité des pierres*, cite le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

charbon fossile sous le nom de *lithanthrax* (charbon de pierre), que les Italiens ont conservé à la houille dans l'expression de *litantrace*. Quelques forgerons employaient le charbon minéral à défaut de bois; quelques industriels, quelques fondeurs en usaient également, surtout pour fondre le bronze; mais on n'en faisait pas une grande consommation.

Chez les Romains, l'extraction est plus restreinte encore. Dans les Gaules, à plusieurs reprises, les grands ingénieurs de Rome, dans leurs travaux hydrauliques, traversent des bassins houillers. Dans la Provence, en creusant le canal de Fréjus, ils recoupent le terrain carbonifère de l'Esterel; dans la Loire, en ouvrant l'aqueduc qui doit conduire à Lyon les eaux du Gier, ils trouvent de même des gisements de charbon. Mais les Romains ne s'en occupent nullement, ils ont le bois; la houille, pour eux, est sans aucune valeur : c'est une pierre plus ou moins charbonneuse et bitumineuse, voilà tout.

Au moyen âge, on a pour le combustible fossile le même dédain que du temps des Grecs et des Romains. Dans les villes on le proscrit. Sous Henri II, en France, les maréchaux ferrants qui emploient à Paris du charbon de terre sont condamnés à l'amende ou à la prison. A Londres, il en est de même : défense d'employer du combustible fossile dans l'enceinte de la ville. On brûle du bois, mais du charbon de terre on ne veut à aucun prix.



Coupe transversale du terrain houiller du Montceau par le puits Sainte-Marie. — Dressée par L. Simonin et Ed. Dumas-Vorzet d'après les plans actuels de la mine.

Arrivons au dix-huitième siècle. Les choses changent. Déjà on apporte du charbon de terre à Paris. Le bois y coûtait très-cher comme aujourd'hui, et l'on cherchait des moyens économiques de chauffage. Des bateaux descendent la Seine jusqu'au port Saint-Paul, aujourd'hui quai de l'École, et apportent aux Parisiens le combustible minéral. Les Académies de médecine et des sciences sont consultées, et donnent, chose qui n'arrive pas toujours, un avis favorable au nouveau venu. Néanmoins le public repousse encore le charbon : on l'accuse de mille défauts imaginaires; on prétend qu'il vicie l'air, qu'il jaunit le linge dans les armoires, qu'il provoque des maladies de poitrine, et surtout, crime impardonnable, qu'il altère la fraîcheur des visages féminins.

Un siècle après, quels faits peut-on constater à Londres comme à Paris? A Londres, on consomme aujourd'hui six milliards de kilogrammes par an de combustible minéral; à Paris, un milliard. Le combustible fossile a conquis partout sa place, il est partout accepté.

Que s'était-il donc passé en Angleterre au dix-huitième siècle? Il s'était produit les deux plus grands phénomènes économiques que jamais peut-être les sociétés aient vus : l'invention de la machine à vapeur et l'invention des chemins de fer. C'est ici qu'éclate véritablement le rôle social du combustible fossile, et c'est ici que commence la véritable histoire du charbon, histoire que l'on peut raconter en peu de mots, et d'après laquelle on comprendra de suite le rôle glorieux en quelque sorte que remplit aujourd'hui le combustible minéral.

D'abord la houille a donné naissance à la machine à vapeur.

Il y avait, au commencement du dix-huitième siècle, dans le pays de Galles et dans le comté de Newcastle, des houillères assez largement exploitées. Ces houillères sont inondées, les pompes ne peuvent en extraire les eaux, quelle que soit la force qu'on emploie; les galeries sont descendues à deux cents, à trois cents mètres de profondeur; comment épuiser les eaux? C'est alors que trois ouvriers, Savery, Newcomen et Watt, se présentent successivement, et imaginent la pompe à feu, la machine à vapeur. D'abord la vapeur d'eau, par sa tension, pèsera sur le liquide et le fera monter; puis successivement, par des perfectionnements apportés à la machine, la vapeur d'eau agira sur un piston qu'elle fera mouvoir comme un piston de pompe; la tige de ce piston sera attachée à celle de la pompe à eau, et l'eau sera extraite des mines.

Voilà comment la machine à vapeur a été découverte. On a cité des noms d'inventeurs remontant jusqu'à l'école d'Alexandrie, par exemple Héron, qui a trouvé l'éolipyle; on a cité Papin. Mais l'éolipyle n'est qu'un appareil de physique amusante, et Papin n'a réellement mis en œuvre que le *digesteur* qui porte son nom, et qui n'est qu'une espèce de marmite où l'eau surchauffée dissout la gélatine des os. Il n'y a, en tout cela, rien à démêler avec la force motrice de la vapeur. Les véritables inventeurs de la machine à vapeur, de la pompe à feu, — nous avons regret de le dire, parce que ce sont des noms étrangers, mais il faut rendre à César ce qui appartient à César, — ce sont les trois Anglais que nous citions tout à l'heure : Savery, Newcomen et Watt.

Le jour où la machine à vapeur a été trouvée, l'esprit humain a fait un pas immense vers son émancipation. La machine à vapeur a remplacé le travail de l'esclave.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Elle s'est introduite dans toutes les usines, dans tous les ateliers, et aujourd'hui, si l'on examine avec attention ce qui se passe, on voit que la machine fait presque tous les travaux appelés naguère manuels : elle lime, elle polit, elle tourne, elle rabote le fer, l'acier, le bronze comme le bois. Il n'est rien qu'elle ne fasse. Elle agit pour ainsi dire comme une personne intelligente, et l'on en a vu dans les expositions plus d'un exemple remarquable.

On devine la grandeur de la conquête ! C'est l'émancipation intellectuelle de l'ouvrier. L'œil et la tête restent libres ainsi que la main ; l'ouvrier est près de sa machine; c'est la machine qui travaille, qui est l'esclave. On dirait qu'Aristote avait lui-même prévu ce fait, lorsqu'il écrivait qu'« il n'y aurait plus d'esclaves le jour où le fuseau et la navette marcheraient seuls. » Eh bien, aujourd'hui, le fuseau et la navette marchent seuls, et c'est probablement à cela que nous devrons peu à peu l'abolition de l'esclavage dans toutes les colonies. N'oublions pas que ce jour-là, c'est la machine à vapeur, et par conséquent un morceau de charbon, qui auront amené ce grand phénomène social. Honneur donc au charbon de terre !

Mais la conquête ne s'est pas bornée là. Il ne s'agit pas seulement d'extraire le charbon des mines, et de tenir les travaux à sec, de remonter à la fois les eaux et la pierre ; il faut encore transporter le minéral, et le minéral est lourd, encombrant et de peu de valeur. Il faut donc le voiturer à peu de frais et aussi loin que possible, afin d'augmenter les débouchés et la consommation. C'est ici que l'on voit naître l'invention des chemins de fer, comme tout à l'heure on a vu l'invention de la machine à vapeur sortir du fond des mines de houille.

Maître-mineur des houillères de Saône-et-Loire (mines du Montceau).
Dessin de A. de Neuville d'après F. Bonhommé.

Dans le pays de Galles, dans ces houillères où la machine à vapeur est née, on cherche un moyen économique de transporter la houille ; on imagine d'établir dans les galeries des rails de bois sur lesquels les wagons roulent avec facilité. Par ce moyen le prix de transport diminue en même temps que la quantité des charges augmente. Mais bientôt le bois se pourrit, et alors on remplace les rails de bois par des ornières de fonte, d'abord creuses. Celles-ci sont bien vite obstruées par la boue, et l'on y substitue des ornières à rebord, enfin des ornières plates. Ce jour-là le rail est trouvé, et avec lui le *rail-way*, c'est-à-dire le chemin de fer. Mais sur ces chemins de fer les voitures à vapeur ne roulent pas encore. Ce sont toujours des charrettes traînées par des chevaux, et c'est alors que de nouveaux chercheurs se mettent à l'œuvre.

Émule de Savery, de Newcomen et de Watt, le Gallois Trewithick imagine de lancer une voiture à vapeur sur les rails. Afin de maintenir l'adhérence, sans laquelle les roues ne marcheraient pas, il a l'idée d'armer de dents la roue motrice de la voiture à vapeur, ainsi que le rail : c'est une roue dentée qui se déroule sur une crémaillère. La voiture marche moins vite qu'une charrette sur une route boueuse.

Est-ce à dire que l'invention va se perdre? Loin de là. Immédiatement nous voyons apparaître un Anglais, George Stephenson, le père du grand ingénieur Robert, et à côté de lui un Français que l'on peut citer avec orgueil, Marc Seguin, parent des Montgolfier, chargé aujourd'hui de gloire et d'années.

Marc Seguin et George Stephenson inventent, tous deux à la fois, la locomotive. Marc Seguin imagine les tubes qui entourent l'eau et dans lesquels circulent les gaz venant du foyer. Ces tubes, par leur développement, donnent une immense étendue à la surface chauffée. On peut ainsi, dans un temps donné, vaporiser une grande quantité d'eau, et obtenir la vitesse voulue pour marcher sur les chemins de fer. Mais il faut qu'une autre invention complète celle-ci. Ces tubes, par leur nombre et leur petit diamètre, pourraient arrêter net, dans la chaudière, le tirage de la cheminée. Alors arrive George Stephenson qui, en lançant dans la cheminée le jet de vapeur qui a agi sur le piston, ravive, par cet ingénieux artifice, le tirage du foyer gêné par l'invention de Seguin.

Dès ce moment la découverte est complète, la locomotive est fixée de tous points. Comme Watt a arrêté définitivement les dispositions de la machine à vapeur, George Stephenson et Marc Seguin arrêtent définitivement celles de la locomotive. La locomotive ! c'est elle qui fait tomber une à une les barrières naturelles ou fictives que les nations ont élevées entre elles; c'est elle qui fusionne toutes les races, et qui fait disparaître les inimitiés de peuple à peuple. Si jamais la guerre disparaît, et il faut bien espérer que nous en arriverons à ce grand résultat, bien que le jour ne soit pas prochain ; si jamais la guerre disparaît, c'est à la loco-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

motive que nous le devrons, et ce jour-là il faudra la couronner de fleurs et exécuter autour d'elle la ronde des peuples, en chantant ces vers du poëte national :

Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main !

N'oublions pas que c'est encore au charbon de terre que nous devrons ce grand fait social, et appuyons-nous de ces exemples pour montrer que l'histoire de la houille a droit désormais d'entrer dans l'histoire des sociétés.

« Tout cela est bien, direz-vous; mais nous voilà loin des houillères françaises. » Aussi bien faut-il y revenir, et, serrant la question de près, montrer chez nous par des exemples la puissance créatrice de la houille. En France, le charbon n'a pas seulement donné naissance au Creusot; il a fait, dans le bassin de la Loire et du Rhône, les établissements de Terre-Noire, Saint-Chamond, Rive de Gier, Givors, la Voulte, le Pouzin; dans l'Allier, ceux de Commentry, Montluçon et Fourchambault; dans l'Aveyron, ceux d'Aubin et de Decazeville; dans le Nord, ceux d'Anzin et de Denain. Parallèlement à l'extraction du charbon s'est partout développée l'ex-

Pierre Lhôte et le père Garnier, maîtres-mineurs d'Épinac. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

traction du minerai de fer, si bien que la production de la France en fer est double aujourd'hui de ce qu'elle était il y a dix ans.

Les premiers chemins de fer, en France comme partout, ont été ouverts pour le transport des houilles. Les houillères ont été reconnaissantes, et elles sont aujourd'hui, avec les voyageurs, le plus fructueux et le plus certain élément de transport des votes ferrées. A leur tour les voies ferrées ont consommé, pour le service des locomotives et des machines fixes des gares et de leurs ateliers, une bonne quantité de combustible, le dixième de ce que la France fournit annuellement.

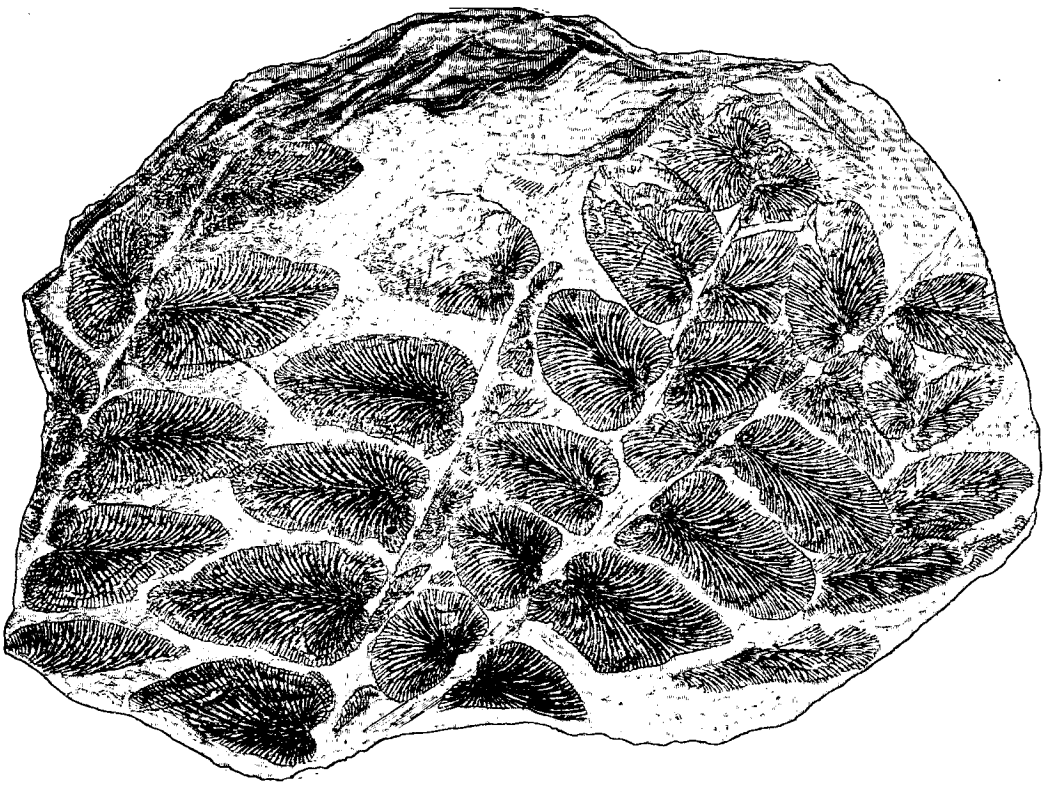
La navigation à vapeur, comme les chemins de fer, a dû chez nous son principal développement à la production toujours plus grande de la houille.

L'agriculture elle-même, sur certains points, s'est transformée et a fait les plus étonnants progrès, grâce à l'industrie houillère. Beaucoup de personnes croient que le voisinage des mines est forcément nuisible aux travaux agricoles. Il n'en est pas généralement ainsi. Dans le Nord, la culture des plantes oléagineuses et de la betterave s'est développée par suite du voisinage des houillères, qui ont fourni le combustible indispensable aux presses et aux appareils distillatoires. Dans la Sarthe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Mayenne, la Vendée, les houillères ont donné le charbon propre à la cuisson de la chaux, qui a servi d'amendement aux terres et les a régénérées. Dans les houillères de Saône-et-Loire, nous constatons les mêmes faits. « Avant le développement des mines, nous dit M. A. Burat[1], l'agriculture y manquait à la fois d'argent pour améliorer un sol généralement médiocre, et de débouchés pour ses produits; la culture du seigle et des pommes de terre était presque la seule. Aujourd'hui les sommes versées dans le pays par l'exploitation houillère ont fourni les moyens d'amélioration du sol; l'augmentation progressive de la population a ouvert les débouchés. Les terres, sous l'influence du travail ainsi secondé, ont plus que triplé de valeur; le chaulage, facilité par le bas prix des houilles menues, a transformé le sol à tel point, que la culture du froment est devenue presque générale. Cet historique est celui de toutes les contrées où l'industrie des houillères s'est développée depuis trente ans. »

Ce ne sont pas là les seuls avantages procurés à l'agriculteur par l'exploitation de la houille; on sait que la culture de la vigne est une des principales de notre pays. Or, au Creusot, une population vigoureuse, bien rétribuée pour le dur travail qu'elle exerce, consomme plus de trente mille hectolitres de vin par an. Dans plusieurs de nos grands centres industriels, Commentry par exemple, on relève des chiffres analogues. Et là ne se bornent pas encore les services que la houille semble destinée à rendre à la terre. L'agriculture ne peut plus progresser aujourd'hui que par l'emploi des machines,



Empreinte de fougère fossile sur un schiste houiller des mines du Montceau (*Nevropteris speciosa*, Ad. Brongniart, mns., névroptère gracieuse). Dessin de Faguet d'après nature et au tiers de la vraie grandeur.

c'est-à-dire par le combustible. Ces machines sont avant tout les locomobiles pour le battage et le nettoyage des grains, et les machines à faucher et à labourer, que les Anglais et les Américains, grands producteurs de charbon, ont imaginées et employées avant nous.

Faut-il citer un des derniers exemples de la puissance créatrice de la houille, en nommant Saint-Étienne, qui ne renfermait pas plus de vingt mille habitants au commencement de ce siècle, qui en renferme aujourd'hui cent mille, et qui a justement ravi à Montbrison le titre de chef-lieu du département de la Loire? On peut nommer aussi l'arrondissement de Valenciennes dont la population a doublé, grâce à la houille, en moins de quatre-vingts ans, et atteint aujourd'hui quatre-vingt mille âmes. Pour arriver à un tel résultat, la loi normale d'accroissement de population eût exigé en France près d'un siècle et demi.

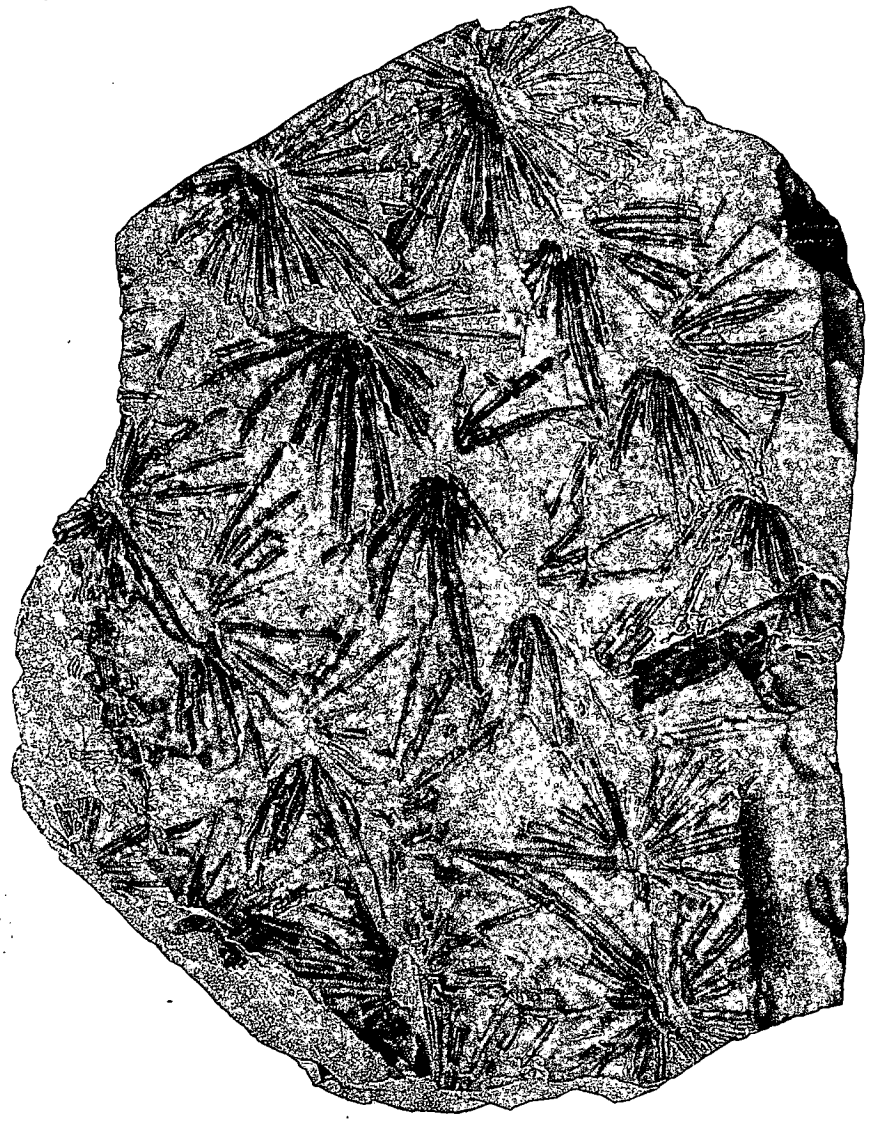
Mais quel exemple plus curieux peut-on citer pour démontrer le pouvoir fécondant de la houille, que celui du Creusot, dont les chiffres de population et de fabrication doublent tous les dix ans? N'est-ce pas là la preuve la plus palpable, la démonstration la plus mathématique de l'influence des exploitations houillères sur la richesse et le développement des populations?

Résumons-nous. Aussi bien ce n'est pas ici le lieu de traiter *in extenso* toutes ces questions; nous n'avons voulu que rendre honneur au travail industriel, contre lequel existent encore trop de préventions mal fondées. En

1. Situation de l'industrie houillère en 1859. — Paris, Lacroix et Baudry, 1860.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prenant, pour plaider notre cause, un coin de notre vieille Bourgogne, où l'industrie houillère et métallurgique est venue si favorablement se mêler à l'agriculture, sans que l'une ait jamais détruit l'autre, nous avons choisi le point au hasard; le tableau eût été le même, on le sait, à Saint-Étienne ou à la Grand'Combe. Différentes circonstances nous ont par deux fois amené dans la Saône-et-Loire en 1865, et nous avons vu là les éléments d'un récit qui pouvait être à la fois nouveau et intéressant pour les lecteurs du *Tour du Monde*. A part quelques exceptions, les voyageurs les ont jusqu'ici promenés bien loin de l'horizon national. Et cependant notre pays est encore ce que nous connaissons le moins. Les Parisiens qui, chaque été, courent pérégriner au loin sous prétexte de villégiature, ignorent les magnifiques horizons de Paris. On pourrait leur appliquer justement le mot fameux de Socrate à ses disciples, en les invitant à commencer par se connaître eux-mêmes.



Empreinte de plante fossile sur un schiste houiller des mines du Montceau (*Annularia longifolia*, Ad. Brongniart; Annulaire aux longues feuilles). Dessin de Rapine d'après nature et en vraie grandeur.

Pour nous, si dans les pages qui précèdent, et mû par les considérations que nous venons de présenter, nous avons pu jeter quelque intérêt dans notre récit, nous savons que c'est au choix du sujet qu'en reviendra tout le mérite. La seule chose que puisse revendiquer l'auteur, est l'essai qu'il a voulu faire d'élever par quelques considérations générales une question qui touche à l'intérêt général; mais cet essai est-il heureux, et la moralité dans les fables, comme dans les récits de voyages, n'est-elle pas ce qu'on lit le moins?

L. Simonin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cardinal entrant au Vatican. — Dessin de A. de Neuville d'après M. B. Ulmann.

LA SEMAINE SAINTE A ROME,

PAR M. LUDOVIC CELLER.

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

Arrivée à Rome. — Logement. — Renseignements nécessaires pour les cérémonies.

A Monsieur X...,

Je suis installé depuis quelques heures seulement, et après quel voyage! Bourré avec quatre cents autres voyageurs à bord du paquebot; couché sur le pont; inondé par un gros orage; malade à mourir du mal de mer, je n'ai goûté un peu le charme de mon itinéraire qu'à partir de l'île d'Elbe; mais que Civita paraissait loin! A quelque chose, malheur est bon; le nombre des voyageurs qui m'avait si bien fait pester en route, rendit presque nulles les formalités de douane et de passe-port; le train de l'après-midi m'emmena vers Rome.

Nous suivons d'abord la mer, puis nous traversons quelques pâturages où paissent à demi dans l'eau de grands bœufs gris à longues cornes; nous arrivons alors sur les bords du Tibre, petit fleuve classique, grand de souvenirs, mais jaune et malpropre (quand il a de l'eau); à gauche, se succèdent sans interruption des collines vertes, revêtues d'une herbe grasse et drue, et enclavées les unes dans les autres; à droite, de hautes montagnes rougeâtres étalent leurs séries de villas et villages blancs entourés de verdure : c'est Frascati et Albano; de vieilles murailles apparaissent : ceux qui se penchent à la portière peuvent, pendant quelques instants, apercevoir le dôme de Saint-Pierre, et bientôt le train entre en gare.

Ici allaient commencer mes tribulations. Plus de place! Rien aux hôtels, rien aux agences! Je commençais à désespérer, quand un individu m'aborde dans la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rue et me propose de me conduire à des chambres meublées; une heure après, je suis installé dans la via Sixtina, à deux pas du Pincio et de la place d'Espagne, chez la signora B..., au deuxième étage, dans une chambre dont la propreté me paraît acceptable; je verrai si les insectes rongeurs m'y laisseront en repos.

Je t'écrirai une lettre chaque soir pour te rendre compte de ma journée. Je te dirai rapidement ce que j'aurai vu, mais ne t'attends pas à recevoir des détails sur les arts, sur les galeries, sur les musées, sur les ruines; tout au plus, en passant, te donnerai-je quelques renseignements sur le paysage ou le décor dans lesquels se passeront les cérémonies auxquelles je vais assister : je suis ici pour la semaine sainte et ne vais pas m'occuper d'autre chose.

Je me suis déjà renseigné sur les précautions à prendre. Il faut, pour les dames, des billets de tribune, dits billets d'ambassade, qu'on trouve chez les banquiers et dont les ambassades manquent généralement quand les jours saints sont proches; les dames doivent être vêtues en noir, en cheveux, avec un voile sur la tête : les hommes, en noir, en habit, gants blancs, tenue de noce ou d'enterrement; une voiture est bonne à retenir pour ces jours d'affluence; si on veut (ou si l'on peut) payer un équipage avec grandes livrées, on circule à toute heure, aller et retour, par le pont Saint-Ange; sinon, passé une heure avant les cérémonies, il faut faire un long détour ou aller à pied : la protection d'un fonctionnaire, d'un prélat, d'un garde noble, n'est pas à dédaigner : on a toujours à désirer quelques menues préférences. Il est nécessaire d'acheter un *Diario Romano* ou almanach coûtant un paul (50 c.), et indiquant l'ordre et l'heure des cérémonies.

Aujourd'hui j'ai passé longtemps au Pincio. De ses terrasses, les longues lignes de Saint-Pierre et du Vatican se prolongent au-dessus du panorama romain et offrent, avec la campagne qui leur sert de fond, un coup d'œil admirable.

VENDREDI AVANT LES RAMEAUX.

Visite à Saint-Pierre. — Dévotions du pape. — Le saint Pierre de bronze. — Topographie du Vatican. — Saint-Etienne le Rond. — Ses fresques.

Ce matin, à dix heures, je me suis dirigé vers Saint-Pierre où, tous les vendredis de carême, à midi, le pape descend faire ses dévotions; j'étais parti d'avance pour avoir le temps de voir un peu Saint-Pierre et la place.

Une longue rue, presque droite, et qui change trois ou quatre fois de nom depuis la place d'Espagne où elle s'appelle via Condotti, jusqu'au Tibre où elle s'appelle via Tordinona, me conduisit rapidement au château Saint-Ange; de là, par la rue du Borgo Nuovo, j'arrivai à Saint-Pierre. Du pont Saint-Ange, on juge mieux la coupole que lorsqu'on s'approche davantage; l'énorme masse de la façade, combinée avec l'allongement de la basilique en forme de croix latine, fait que de près, le tambour de la coupole disparaît presque complétement; le dôme semble ainsi lourd et écrasé, tandis que de loin, il reprend sa physionomie particulière : à son tour, il écrase et fait paraître petit le Vatican tout entier avec ses longues terrasses et ses étages superposés en nombre effrayant; si l'un des projets primitifs n'eût pas été changé, si la croix grecque eût été conservée dans le plan de Saint-Pierre, la coupole eût dominé la place; mais on est tombé dans un cercle d'où l'on ne pouvait guère sortir : l'exagération de la basilique demandait une façade en proportion de sa masse, et cette façade, qui plus grêle eût été impossible, gâtait par ses proportions nécessaires le dessin primitif du monument. Heureusement pour Saint-Pierre, on ne peut faire ces raisonnements que lorsqu'on le connaît déjà. Une fois dans le Borgo, on ne le voit plus; on se retrouve dans une rue peu large, à maisons vieilles et souvent misérables, et quand on débouche sur la place le décor est complétement modifié; si l'on compare les maisons de grandeur ordinaire qui sont sur la place avec la colonnade et la basilique, le jugement s'établit et l'on reste stupéfait des dimensions énormes de cet amas d'édifices. Il y aurait certes bien des réserves à faire sur le système du colossal ainsi poussé à outrance, mais il est évident que comme décor pour les cérémonies, comme effet scénique, il était impossible de créer à la religion un cadre plus majestueux.

En haut de la rampe est le vestibule, dont les proportions sont telles, que l'on rapporte que les voyageurs le prennent parfois pour Saint-Pierre : cette tradition est fort vieille, ne peut plus être admise et ne pouvait l'être qu'à une époque où la gravure n'avait pas popularisé les vues de Rome. Sur le vestibule s'ouvrent cinq portes, dont une est toujours scellée et murée : c'est la porte du Jubilé et elle ne devrait s'ouvrir que tous les cent ans; mais les jubilés sont plus fréquents : ils se renouvellent à présent tous les cinquante ans, même tous les vingt-cinq ans : cette porte murée est la seconde du côté droit en regardant la façade. La porte du milieu, un peu plus grande que les autres, sert aux cortéges du pape; des rideaux de cuir épais, lourds à écraser le visiteur, ferment les autres.

Lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de Saint-Pierre, deux choses luttent dans l'esprit. On sait que les proportions sont énormes, on en a la certitude, et cependant l'œil ne trouve pas, à première vue, la confirmation du sentiment de la grandeur qu'on s'attendait à y trouver. Les détails sont établis dans des proportions exagérées, sans aucune relation avec l'échelle humaine; ils empêchent de bien sentir dès l'abord les mesures de l'édifice. L'illusion produite sur l'esprit par ce défaut de proportions avec l'homme est telle, que le voyageur inexpérimenté y est aisément trompé; on lui fait estimer de loin et la première fois qu'il se rend à Saint-Pierre, la grosseur et la hauteur des objets; la réflexion ne met pas à l'abri d'une erreur qui prête toujours à rire à celui qui l'a provoquée. Au reste, la décoration de Saint-Pierre n'est pas du grand art, c'est de l'art grand, et voilà tout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les chapelles affectent les mêmes proportions que le reste; elles ont les dimensions de belles églises ordinaires. Les sacristains me proposent de faire l'ascension de la coupole : ceci sort des cérémonies de la semaine sainte, je refuse ; je parcours encore une fois la grande basilique, sculptée, dorée, couverte de peintures et de mosaïques; malgré des défauts inhérents, les uns aux projets primitifs, les autres aux additions et remaniements successifs, on aurait mauvaise grâce à ne pas considérer Saint-Pierre comme un des plus superbes échantillons de la puissance architecturale de l'homme. Au moment où je faisais cette réflexion, un cortége modeste entrait sans bruit dans la nef; le pape venait, selon son habitude, faire à Saint-Pierre ses dévotions des vendredis de carême.

Près de la Confession de Saint-Pierre (la Confession est le souterrain, la chapelle-crypte entourée d'une balustrade, adossée à l'autel et où est enterré saint Pierre), il y a toujours un prie-dieu ; le vendredi, un sacristain vient le recouvrir de velours rouge, et apporte des coussins; pendant ce temps, sur une séparation couverte de tapisseries et qui forme deux longues files de siéges, les cardinaux sont venus s'asseoir en attendant le saint-père; ils sont accompagnés de leurs caudataires et de leurs domestiques qui portent les coussins sur lesquels ils doivent s'agenouiller. Le pape est vêtu de blanc et porte la petite pèlerine ronde de couleur rouge garnie d'hermine ou de cygne : il s'agenouille; les Suisses forment une ligne de factionnaires pour éloigner un peu les curieux dont l'indiscrétion est comme Guzman, elle ne connaît pas d'obstacles, pas même celui des convenances; près le pape se tient un clerc avec un flambeau allumé, symbole de la foi, et ce flambeau suit le pape partout où il doit lire une prière; en se relevant, le pape donne sa bénédiction, et se retire doucement comme il est venu. Il y avait peu de monde; ce n'est pas là une des cérémonies renommées et considérées comme faisant partie de la semaine sainte; or, le voyageur, confiant dans la tradition, ne va que là où vont tous les autres.

Près le prie-dieu du pape, à droite, est le saint Pierre de bronze, objet de vénération pour les pèlerins catholiques. Cette statue, dont les dimensions sont un peu grêles pour la grandeur du vaisseau de Saint-Pierre, a donné lieu à de longues discussions ; les catholiques fervents la considèrent comme une statue de saint Pierre authentique; quelques antiquaires, qui ne discutent qu'au point de vue de l'art, prétendent que c'est un Jupiter auquel on a ajouté une auréole et dont on a remplacé la foudre par une clef; en tout cas, ce n'est pas une statue *di primo cartello*, comme on dit en Italie, et elle doit avoir été fondue postérieurement à Jésus-Christ. — La foi est restée étrangère à ces discussions entre catholiques et archéologues; grands et petits viennent baiser l'orteil de la statue, et cet orteil, usé sous les baisers des dévots, est largement diminué; son galbe fruste et arrondi a perdu sa patine verte et est devenu d'un jaune brillant, avivé chaque jour par la manche des paysans qui le frottent avant d'y appliquer leurs lèvres.

Il me restait encore à me reconnaître au sujet des corridors, cours, escaliers, portes du Vatican, afin de savoir, la semaine qui vient, me diriger rapidement au milieu de la foule. Saint-Pierre et la Sixtine sont les deux points extrêmes et c'est le réseau de communication qui les réunit qu'il faut absolument avoir examiné.

On ne peut s'imaginer quel temps on gagne, de quels avantages on profite, en connaissant bien d'avance la direction que l'on doit prendre au milieu d'une foule généralement hésitante.

J'étais arrivé à Saint-Pierre par le pont Saint-Ange, j'en partis par le Transtévère afin de connaître cette route que l'on est obligé de prendre après les cérémonies, lors de l'encombrement des voitures; la Via Lungara qui longe le Tibre, est large, aérée; elle conduit en ligne droite à Santa-Maria de Transtévère, change de nom en inclinant à gauche et aboutit alors au Ponte Rotto. Je désirais aller visiter Saint-Étienne le Rond, église curieuse, d'ordinaire abandonnée, et où, aujourd'hui vendredi, il y avait quelques cérémonies du culte.

Le Ponte Rotto débouche près la place della Bocca Verita ; par la rue dei Cerchi, qui traverse en long l'ancien grand cirque des Empereurs, on arrive à Saint-Grégoire ; tout ce quartier est un coin précieux, où les ruines, la verdure, les horizons, la lumière, se donnent rendez-vous pour charmer les yeux ; mais à cette époque de l'année, pressé par les cérémonies religieuses, se rencontre-t-il un voyageur qui ait des yeux pour ces merveilles! Une ruelle étroite, pittoresque, passant au travers d'antiques contre-forts, aux pieds de Saint-Grégoire et de Saint-George et Paul, conduit à Saint-Étienne le Rond. C'est une singulière église; son abord est difficile; il faut traverser deux cours et un corridor ; alors, on se trouve dans une salle ronde (comme l'indique son nom), vaste, à toit plat soutenu par des colonnes de hauteurs, de couleurs, et de matières différentes; on croyait d'abord que c'était un ancien temple païen, mais on a reconnu que c'était une assez médiocre construction du temps de Constantin, faite avec des débris pris de côté et d'autre. Au milieu est le siége de marbre sur lequel s'est assis saint Grégoire. Mais cette église, à laquelle proximité des jours saints donne une importance plus grande que d'ordinaire, est surtout visitée pour ses peintures.

Le diamètre de cette rotonde étant d'environ cinquante mètres, la circonférence donne un minimum de cent cinquante mètres de développement; les fenêtres sont prises dans la partie haute; il y a, ce me semble, seulement deux portes et l'entrée d'une chapelle ; la surface ainsi restée libre a été partagée en tableaux juxta-posés ; il y a là soixante-dix à quatre-vingts panneaux dont les personnages sont de grandeur naturelle sur les premiers plans; des groupes secondaires, étagés aux autres plans, remplissent la composition ; or, tous ces tableaux, tous ces groupes, représentent les supplices infligés aux premiers chrétiens par leurs persécu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teurs. On voit plusieurs supplices figurer dans un même cadre, mais l'honneur des premiers plans est réservé au martyr le plus célèbre. Ces fresques sont de Pomarancio et de Tempesta; je les trouve fort médiocres; mais c'est à faire frémir comme tortures. Tout ce que l'imagination peut rêver de plus atroce, est représenté là avec une exactitude aussi scrupuleuse que possible; dents arrachées, membres coupés, seins déchirés, corps déchiquetés, brûlés, disloqués, roués, écrasés, rôtis, bouillis, pendus, noyés; instruments plus hideux que le reste : puits, cordes, pierres, couteaux énormes, vrilles, tenailles, scies, roues dentelées, chevaux pour écarteler; c'est horrible! Il y a surtout deux ou trois martyrs plus hideux que les autres et que je recommande aux amateurs d'émotions fortes. C'est sainte Agathe, dont on brise les dents avec d'énormes tenailles, pendant qu'avec des griffes de fer rougi on lui arrache les deux seins; le sang coule et la chair fume. Un autre martyr dont j'ignore le nom est attaché, étendu sur une tablette, et on lui a découpé la chair en tranches parallèles jusqu'aux os mis à nu. — Un troisième martyr est pressé entre deux énormes pierres de taille; tout craque, crève et jaillit; la figure se déforme hideusement; les yeux sont déjà projetés sanglants, hors de leurs orbites. Ces horreurs sont situées dans un des plus adorables carrefours de Rome antique, au milieu de la verdure et

Groupe de l'ancien cortége de Latran. — Dessin de Crépon d'après Picart.

des murs en briques rouges que dominent les arbres en fleur; on est le plus souvent seul dans ces ruelles éloignées, et au-dessus de ces vieux murs qui vous environnent on aperçoit les sommets de quelques-uns des édifices du Forum.

SAMEDI AVANT LES RAMEAUX.

Le Latran. — Son ancien cortége. — L'Escalier saint. Les palmes. — Les mendiants.

Aujourd'hui, dès le matin, j'étais en route pour le Latran; beau chemin, au reste, de chez moi à la basilique; d'abord de larges rues bâties jusqu'à Sainte-Marie Majeure, descendant et montant tour à tour; puis un chemin moitié ville, moitié campagne, bordé de jardins, planté d'arbres, qui conduit sur la place du musée du Latran. Cette place, vaste, irrégulière, bordée d'un côté par le musée, de l'autre par un hôpital, et dont Saint-Jean de Latran et le Baptistère de Constantin forment le fond, est une des plus pittoresques de Rome; les constructions un peu froides du Palais du Latran forment contraste avec le portique ouvert de la basilique, au-dessus duquel s'élève un clocheton carré très-coquet; les pavés sont à demi envahis par l'herbe; c'est grand et solitaire. Ce n'est pas de ce côté que se trouve la façade officielle du Latran; celle-ci est une lourde maçonnerie élevée par ordre de Clément XII:

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Baisement du pied de saint Pierre. — Dessin de A. de Neuville d'après M. E. Delaunay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

colonnes engagées, pilastres composites, fronton, rien n'y manque de tout ce que l'art de commande sait faire de froid et de triste ; heureusement, le paysage est si beau que pour le voir, on tourne d'ordinaire le dos à ladite façade ; elle ne prend d'importance que lorsque le pape, de la loggia, donne une des grandes bénédictions.

Au commencement de ce siècle, il y avait au Latran une cérémonie imposante ; Pie VII est le premier pape qui l'ait abolie, et il n'a fait que suivre en cela la loi qui rend les fêtes publiques de plus en plus réservées et tend à détruire, dans la civilisation moderne, ces grandes réjouissances uniquement créées pour l'ébahissement de la foule malheureuse. Après son élection, le pape nouveau allait à Saint-Jean de Latran prendre possession de la basilique ; il partait du Quirinal. Devant lui, marchaient plus de deux mille religieux, moines, ou membres de congrégations, en grands costumes ; puis venaient les cardinaux, archevêques, patriarches, évêques, supérieurs d'ordres, tous à cheval ; derrière, étaient les Suisses avec leurs armures de fête ; le pape, la tiare en tête s'avançait sur une mule blanche ; il était entouré d'oriflammes, de pages, et les gardes nobles fermaient la marche. D'anciennes gravures retracent cette procession aujourd'hui disparue, mais qui, avec le luxe ecclésiastique, devait être des plus curieuses.

Le cadre seul subsiste de ce tableau dont les personnages ont disparu, et quel décor ! En face, l'avenue large et gazonnée qui s'étend jusqu'à Sainte-Croix de Jérusalem ; à gauche, la villa Volkonski, traversée par les aqueducs ruinés de Claude et de Néron ; en avant, du même côté, le Triclinium avec ses mosaïques d'or ; près de Sainte-Croix, l'amphithéâtre Castrense se reliant d'un bout à la basilique Sainte-Croix, de l'autre à la longue suite des murailles romaines ; à droite, la porte Saint-Jean ; sur tout cela une couleur et une lumière merveilleuses ; et pour fermer le tableau, la campagne romaine ondulée, majestueuse, coupée par ses immenses aqueducs rouges et ruinés ; au delà, les montagnes parfois couvertes de neige. C'est un panorama unique et peut-être le plus beau paysage de l'Italie.

La procession que j'allais voir aujourd'hui est modeste. Le chapitre du Latran, en grand costume, sort de la basilique et se rend, presque en face, sur la gauche, à l'Escalier saint ; on découvre l'image de Jésus-Christ, grand christ byzantin célèbre à Rome et que l'on porte dans la ville lorsque des fléaux, peste, guerre, choléra, s'abattent sur les habitants. Ce portrait est enfermé, à la partie supérieure du bâtiment, dans une chapelle sombre, voilée, fermée de grilles épaisses et qu'on appelle le Saint des Saints ; ce nom lui vient de grandes caisses de reliques, déposées là près l'image du Christ et que Léon III y avait fait apporter.

L'Escalier saint (et par ces mots j'entends l'ensemble de la construction), est un bâtiment bas et long, dont les divisions architecturales accusent cinq arcades correspondant au dedans à cinq escaliers de ving-huit marches chacun. Sur les cinq escaliers, deux à droite, deux à gauche, n'ont rien de particulier ; ils sont en marbre blanc, à rampes droites, et parallèles à celui du milieu qui, seul, est l'Escalier saint. Ses vingt-huit marches sont celles qui étaient dans le palais de Pilate à Jérusalem et que Jésus monta et descendit pendant sa Passion ; on ne peut les monter qu'à genoux, et le nombre des pénitents est si considérable, que sous Clément XII on a été obligé de recouvrir les marches avec une armature de chêne afin de les préserver ; depuis ce temps seulement, trois revêtements de chêne ont été déjà usés sous les genoux de ceux qui accomplissent cette pénitence, au reste assez incommode, et dans laquelle on garde difficilement son équilibre. A chaque marche ainsi gravie sont attachées des indulgences attribuables, selon l'intention, soit à celui qui monte, soit aux âmes du purgatoire ; à la porte, de pauvres femmes font, pour le compte d'autrui et moyennant dix centimes, l'ascension complète ; n'est-ce pas un peu là l'histoire de je ne sais plus quel fils de roi qui recevait ses corrections sur le dos d'un de ses petits camarades.

Après avoir assisté à la cérémonie, je me remis en route pour revenir vers Sainte-Marie Majeure et visiter, près l'église Saint-Antoine, le couvent des Camaldules, religieuses accessibles au public ces jours-ci.

Ce sont les religieuses de ce couvent qui préparent et décorent les palmes dont on se sert à la fête des Rameaux. L'anecdote suivante, bien connue, se lie à ce sujet des palmes. En 1586, Sixte V venait de donner l'ordre de faire dresser sur la place Saint-Pierre l'obélisque du cirque de Néron ; Fontana dirigeait l'opération devant le pape et sous les yeux de la foule à laquelle l'ordre avait été donné de ne pousser aucun cri, afin de ne pas gêner la communication des ordres nécessaires ; la peine de mort devait punir celui qui ferait entendre une exclamation. L'érection commença ; mais les cordes trop sèches se détendaient et menaçaient de se rompre ; un homme perdu dans la foule, cria de jeter de l'eau sur les cordages ; et cette eau raffermissant le chanvre permit de mener l'opération à bonne fin. Le pape voulut voir l'homme qui avait crié ; il s'appelait Bresca, et habitait San-Remo sur la rivière de Gênes ; loin de le punir, le pape lui proposa une récompense ; Bresca demanda pour lui et ses descendants le privilége de fournir à Rome les palmes de la fête des Rameaux ; il fonda sur la corniche les cultures de palmiers encore existantes et qui servent au même usage. Les bateaux apportent cette récolte verte et brillante ; et malheureusement, au lieu de laisser les palmes ainsi naturelles, on les fait sécher, on les frise, on les dore, on les peint ; on en fait quelque chose de peu gracieux bien souvent. On visitait aujourd'hui les palmes destinées à l'office de saint Pierre, et les curieux avaient le droit d'en acheter de semblables ; moyennant un prix modique, les religieuses se chargent de les faire remettre chez l'acquéreur, après les Rameaux, et toutes bénites pendant la cérémonie pontificale.

Rome, en ce moment, a deux graves inconvénients : —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les voitures trop nombreuses, qui vont vite dans les rues généralement sans trottoirs et qui menacent de vous défoncer l'estomac le long des murailles, — puis les mendiants, qui vous pourchassent dans les recoins où les roues ne peuvent plus vous atteindre. Toute la mendicité de l'Italie centrale semble être réunie ici ; toutes les infirmités y sont représentées ; c'est un cauchemar de la cour des miracles qui ne se dissipera que lorsque l'étranger s'en ira ; le mendiant part avec le voyageur, vient avec le voyageur, comme l'hirondelle avec le beau temps; c'est une moisson toute prête qu'il vient cueillir. Il y a au reste, en temps ordinaire, à Rome, des physionomies curieuses et célèbres de mendiants ; quelques-uns ont eu les honneurs de la gravure, et leurs portraits se vendent fort cher chez les marchands de la place d'Espagne, parfois gravés sur cuivre, comme des tableaux de maître, et très-finement dessinés.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Édifices pavoisés. — Saint-Pierre. — Cortége. — Distribution des palmes. — Procession. — Suisses. — Grand pénitencier ordinaire au Latran. — La Sainte-Croix de Jérusalem et les clous de la croix. — Sainte-Praxède et la colonne de flagellation.

Les Rameaux sont la première cérémonie importante de la semaine sainte ; du moins, on la considère comme telle, bien que ce jour termine le carême plutôt qu'il ne commence les jours saints. Je n'ai pas besoin de rappeler que la fête des Rameaux prit son origine dans les premiers temps du christianisme et qu'elle est destinée à rappeler le triomphe de Jésus-Christ, lorsqu'il entra à Jérusalem, escorté par la population qui portait en main des branches arrachées aux arbres de la route. Jusqu'en 1839, la cérémonie des Rameaux n'avait pas lieu à Saint-Pierre; ce fut le pape Grégoire XVI qui, voulant la rendre accessible à plus de voyageurs, ordonna que la messe des Rameaux se célébrerait dans la basilique. Cette cérémonie de la Sixtine était moins grande comme cadre, mais peut-être plus imposante que celle de Saint-Pierre, s'il faut en croire les récits nombreux des personnes qui s'y sont trouvées à cette époque ; le luxe y était plus intime et mieux proportionné avec l'enveloppe de l'édifice.

Dès sept heures du matin, j'étais en route pour Saint-Pierre, dans une voiture que j'avais prise simplement sur la place d'Espagne après avoir prudemment fait mon prix avec le cocher; le pont m'était ouvert, car à l'heure matinale où je passai, les gros bonnets romains ou étrangers, à places retenues, à équipages à livrées, n'avaient pas encore besoin de se déranger pour venir. Les bannières pontificales étaient développées sur le château Saint-Ange; la grosse masse de son donjon, qui recèle des cours énormes dont on ne peut soupçonner l'existence en regardant du dehors, fermait pittoresquement le pont, sur lequel les statues du Bernin, bien que mauvaises, font cependant bon effet. Quant au fort lui-même, dont la masse semble d'abord se refuser à produire toute impression agréable, sa forme trapue est sauvée par les lignes qui l'entourent, par l'eau et la verdure qui baignent son côté droit, par le massif carré qui le complète dans le haut, par sa loggia, et surtout par le génie ailé qui le surmonte et se découpe sur le ciel.

Tout autour de la Confession était le public; dans les transsepts droit et gauche, à peu près à l'alignement de la nef, sont construites de vastes tribunes; c'est dans ces tribunes que les dames, munies de billets d'ambassade, vont se placer; le nombre des demandes étant toujours de beaucoup supérieur au nombre des places, il s'ensuit que les premières arrivées sont dans les tribunes, et que les autres dames, fort empêchées, se placent en bas, restent debout comme les hommes et derrière eux; c'est d'un effet peu gracieux; les dames, toujours plus petites que les hommes, ne voient absolument rien et ne gagnent à la cérémonie que d'affreuses bourrades. Je me suis félicité de ne pas appartenir à la plus belle moitié du genre humain, car au moins, je pus bouger, choisir ma place, examiner ce qui se passait, voir le service de l'autel, et regarder les personnages officiels qui allaient prendre place dans les boîtes de bois destinées à les renfermer, dûment alignés, dans le chevet de la basilique. Il y a toujours, dans les foules, des gens qui posent pour des personnages bien informés et qui veulent affecter de connaître des célébrités politiques qu'ils n'ont jamais aperçues; dès qu'un dignitaire, plaqué de rubans, de croix, apparaissait, vite, ces personnes bien au courant accolaient un nom célèbre sur sa figure et l'on était étonné que personne ne fût d'accord sur l'identité dudit individu célèbre qui bientôt se trouvait tiré à plusieurs exemplaires pour l'ébahissement de la foule. Les Suisses avaient fort à faire pour ouvrir un passage au travers des assistants aux dignitaires qui voulaient gagner les places réservées dans le chevet.

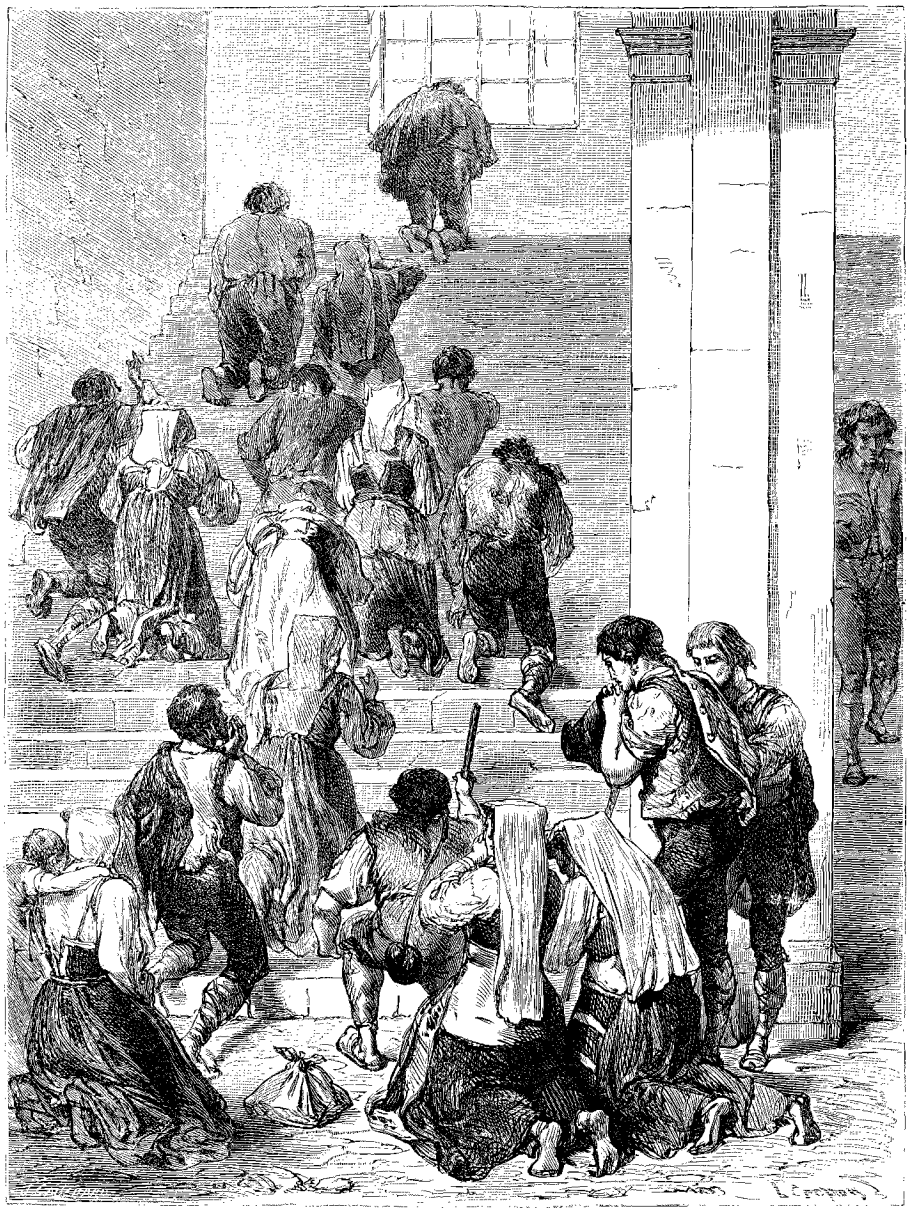
Voici comment, dans toutes ces cérémonies, est disposé Saint-Pierre : au fond est le trône du pape ; à droite et à gauche, sont les bancs des cardinaux; derrière et à la suite, les tribunes pour le corps diplomatique et les princes romains ; au niveau des marches de granit rouge qui ferment la tribune, sont des tentures qui abritent le dais du pape et cachent les charpentes nécessaires; la décoration était violette, comme il est de règle aujourd'hui, mais ces tentures, trop fréquentes à Rome dans toutes les cérémonies, sont fort disgracieuses; les murailles de Saint-Pierre, malgré la nudité qu'on peut leur reprocher, feraient encore meilleur effet que toutes ces soieries accrochées sur des planches et des poutres qu'on aperçoit toujours par quelque bout. Près l'autel et au fond, de chaque côté du trône du pape, sont les faisceaux des palmes destinées à être bénites et distribuées.

Vers dix heures, un roulement de tambour sous le vestibule annonça l'arrivée du pape; la grande porte s'ouvrit, et le cortége apparut dans le lointain; il s'arrêta d'abord à la chapelle de la Pieta où le pape fit ses dévotions, puis il s'avança silencieusement vers l'autel. Je dis silencieusement, car dans le grand vaisseau de Saint-Pierre, les chœurs de la chapelle papale qui chantent seuls, font peu de bruit, et sont parfois couverts par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remous de la foule qui se précipite sur le chemin du cortége pour apercevoir de plus près les personnages qui le composent. Je garde pour dimanche prochain la description des costumes; le cortége sera à peu près composé de même et la tenue sera beaucoup plus brillante. Le défilé du cortége, le temps qui lui est nécessaire à venir des portes au grand autel, font bien comprendre les dimensions de Saint-Pierre; de loin, ainsi porté sur les épaules de douze hommes bien appareillés, le pape, sur sa sedia, semble de la grandeur d'un enfant de dix ans; il faut la réflexion en l'absence de l'homme pour mesurer l'édifice; mais la présence d'un défilé quelconque en fait sentir immédiatement les dimensions.

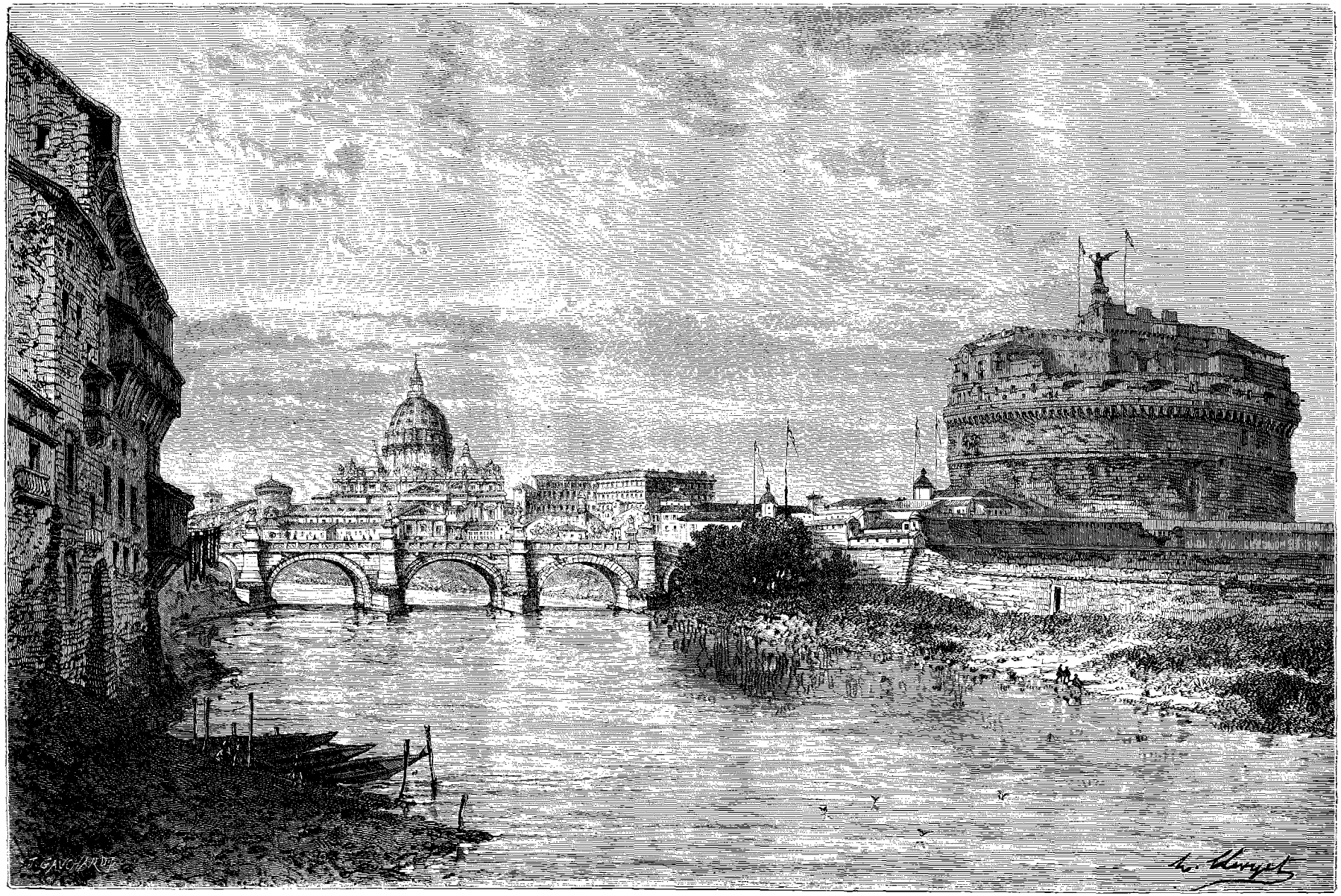
Le pape alla s'asseoir au fond de l'abside, les cardinaux s'avancèrent pour le saluer, ou faire ce qu'on ap-



Pénitents montant l'Escalier saint. — Dessin de Crépon d'après Picart.

pelle l'obédience, puis la distribution des palmes commença. Elle fut longue, et le parut encore davantage, car tout se passait loin du pauvre public dont je faisais partie. Le pape assis, met sur ses genoux une sorte de tablier de soie blanche; un camérier ou bussolante, pose sur ses genoux une palme, le pape la tient avec sa main droite, à laquelle brille l'anneau pontifical; le destinataire approche, plie le genou deux fois, baise l'anneau, baise la palme, la prend et se retire. Cette cérémonie fut accomplie par les cardinaux, les évêques, les dignitaires ecclésiastiques et civils, les étrangers fonctionnaires ou choisis. Les palmes étaient tenues par les bussolanti, dont le nom n'a pas d'équivalent en français; jadis elles étaient tenues par des princes romains ou de hauts diplomates étrangers, mais le goût de ces fonctions, demi-serviles, qui nécessitaient des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le fort Saint-Ange pavoisé. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

titulaires si nombreux et si variés dans les vieilles civilisations, disparaît peu à peu.

Après la distribution des palmes, la procession se forma et se développa dans Saint-Pierre jusqu'à ce qu'en tête on eût frappé, sur une des grandes portes, les trois coups traditionnels de cette fête; puis elle se replia sur elle-même et rentra dans l'abside. Le pape portait en main un petit drapeau de paille tressée fort joli; il l'envoie en cadeau à quelque grand personnage qu'il veut honorer. Les costumes militaires, ecclésiastiques, étaient fort beaux, mais la fin de la procession était effacée, pour le coup d'œil, par la présence des costumes des corps diplomatiques et des fonctionnaires civils ; ils suivaient le clergé, palmes en mains, et leurs fracs brodés ne pouvaient lutter d'effet avec les splendides costumes des cardinaux, des Suisses, et des officiers étrangers.

Lorsque chacun eut regagné sa place, la messe commença, et fut dite par un cardinal ; aujourd'hui le pape n'officiait pas; il ne faisait qu'assister, ce qui diminuait beaucoup la splendeur de la cérémonie. Il est de tradition, parmi les voyageurs, de se retirer aussitôt après le retour de la procession, mais en somme, il vaut beaucoup mieux demeurer à Saint-Pierre jusqu'à la fin.

Les Suisses, aujourd'hui, étaient en petite tenue; ils avaient la cuirasse et le panache rouge. Rien de singulier comme l'uniforme de ces soldats que l'on dit avoir été dessiné par Michel-Ange ; c'est un assemblage de noir, de rouge et de jaune, posés par bandes alternées, verticales et parallèles; ils ont le haut-de-chausse, le pourpoint, les bas, la grosse collerette à tuyaux, le casque et la hallebarde ; dans les grandes cérémonies, ils mettent une cuirasse plus ou moins damasquinée selon la fête, et un casque, avec panache et queue tombante, plus ou moins luxueux comme la cuirasse. Lorsqu'en temps ordinaire, on rencontre, dans les rues de Rome, loin du Vatican (ce qui est au reste très-rare), un de ces Suisses en costume, il détonne dans le paysage comme une touche de couleur bizarre et trop vive; on est tenté d'en rire. L'effet est tout autre lorsqu'en débouchant sur la place de Saint-Pierre, on en aperçoit un, campé, sa hallebarde à la main, à l'angle de la colonnade; on se sent transporté dans un monde tout différent de la vie moderne; cet uniforme se marie fort bien avec l'architecture, avec les idées qui en émanent; et, si quelque chose semble singulier alors, c'est que soi, visiteur, on ne soit pas revêtu d'un costume de la même époque; on fait tache à son tour, et on s'aperçoit mieux que l'habit noir ne pèche point par l'excès de coloris.

Porteurs du pape. — Dessin de A. de Neuville.

Je ne puis te rien dire sur la musique de la chapelle pontificale qui demanderait un volume spécial ; les chanteurs sont placés sous la coupole, à droite, en dessous de la statue de sainte Agnès ; leur tribune est élevée de deux à trois mètres au-dessus du sol ; elle est grillagée et dorée, et l'on ne peut voir ce qui se passe à l'intérieur. Aujourd'hui, l'exécution m'a paru faible ; mais la musique est curieuse à plus d'un titre; c'est au reste à la Sixtine qu'il faut entendre ces chanteurs; la musique qu'ils exécutent, leur nombre, tout est calculé en vue de cette chapelle et non de saint Pierre.

J'avais accompli vers midi la première partie de ma tâche du jour; je me mis doucement en marche vers le Latran, où m'attirait le grand pénitencier je pris le chemin d'hier, par Sainte-Marie Majeure; l'abside, au haut de sa longue rampe gazonnée, forme une des plus adorables vues de Rome; partout au reste où Michel-Ange, à Rome, a mis sa main, il en est résulté quelque chose de fort et de gracieux à la fois. J'arrivai au Latran vers la fin des vêpres. A quatre heures eut lieu le grand pénitencier. Ces deux mots s'entendent de la cérémonie elle-même et du cardinal qui l'accomplit. C'est un reste de l'ancien affranchissement romain; la baguette que l'on brisait ne sert plus qu'à toucher légèrement le pénitent, et cet attouchement s'applique à l'idée morale au lieu de s'adresser à l'idée d'esclavage. Le cardinal pénitencier est assis dans un confessionnal ; les pénitents s'agenouillent devant lui et reçoivent sur la tête un léger coup de la longue baguette d'osier blanc qu'il tient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la main; ces pénitents se sont confessés d'abord ailleurs ; d'autres vont se confesser directement au cardinal. Au coup de baguette sont attachés cent jours d'indulgence. Le voyageur consciencieux va généralement recevoir un petit coup sur la tête. C'est là aujourd'hui ce qui constitue le grand pénitencier *ordinaire* dans les basiliques romaines; à côté de celui-là, il y a le grand pénitencier solennel de la semaine sainte, qui s'entoure de formes plus imposantes, qui connaît de péchés plus graves, et qui a lieu à Saint-Pierre dans les journées du mercredi, jeudi et vendredi saints.

Je sortis de Saint-Jean de Latran par la grande porte, précaution à double but : ne pas trop voir la façade et revoir en plein le beau panorama de la campagne romaine; je pris la longue avenue gazonnée qui joint Saint-Jean à Sainte-Croix de Jérusalem, et au milieu de la plus entière solitude, j'arrivai à cette dernière basilique. Le dehors, très-pittoresque par lui-même et par son entourage, vaut bien mieux que le dedans; cette basilique a été élevée par sainte Hélène sur les anciens jardins d'Héliogabale, et son nom lui vient d'un morceau de la vraie croix que Constantin envoya pour déposer dans le trésor de cette basilique. Les seules choses curieuses sont : le vestibule ovale, d'une forme élégante, mais très-nu et froid, et au dedans, une belle mosaïque au-dessus de l'autel, avec des peintures à fresque par Pinturicchio, sur l'arcature qui ferme la nef. Le sacristain qui, partout à Rome, est là prêt à saisir et à guider le voyageur, voulut absolument faire son métier en conscience; il me fit descendre dans la chapelle souterraine, dite de sainte Hélène; le sol en a été formé en partie par de la terre rapportée de Jérusalem; cette chapelle, fermée d'une grille, est toujours interdite aux dames; chose fréquente à Rome et qui semble amuser beaucoup les sacristains, je ne sais pourquoi. Le sacristain me conduisit ensuite dans l'ancien amphithéâtre qui joint la basilique; le dedans est à demi comblé, et est consacré à la culture maraîchère destinée à la subsistance des religieux de Sainte-Croix. Du côté de la basilique, on aperçoit les ruines du temple de Vénus qui était, dit-on, au milieu des jardins d'Héliogabale. La vraie place pour bien jouir de la vue de Sainte-Croix est en dehors de la porte Saint-Jean de Latran; de là, les ruines se massent d'une façon très-pittoresque. Le couvent est occupé par les religieux cisterciens; ils ont chez eux une petite industrie pieuse à l'intention des voyageurs; ils fabriquent des clous à l'imitation de ceux de la vraie croix : ce sont des clous longs d'environ vingt à vingt-cinq centimètres, quadrangulaires, avec une forte capsule hémisphérique formant la tête; lorsque l'on est protégé par une recommandation influente, on peut obtenir l'insertion, dans la capsule du faux clou, de quelques parcelles limées sur le clou véritable qui est conservé à Sainte-Croix; c'est ainsi, dit-on, qu'auraient été multipliés, outre mesure et raison, les soi-disant vrais clous de la Passion ; ils ne seraient généralement que de faux clous renfermant des vraies parcelles, et les vrais clous, au nombre de quatre, seraient actuellement répartis comme suit : un à Sainte-Croix de Jérusalem, un à Saint-Pierre de Rome, un à Notre-Dame de Paris, et un forgé en forme de lamelle insérée dans la couronne de fer.

Garde suisse du pape. — Dessin de A. de Neuville.

Je quittai la basilique Sainte-Croix en suivant la vieille muraille qui relie le temple de Vénus à la porte Majeure; le chemin désert, comme abandonné, passe sous les arcades de l'aqueduc de Néron qui, venant au travers la campagne romaine, se bifurque, longe les murailles d'une part, et traverse de l'autre la villa Volkonski ; rien de beau comme ces quartiers avec leurs longues arcades rouges, à demi couvertes de lierre; l'eau qui gronde dans les conduits s'échappe parfois en nappes formant cascades. Tout ce quartier est désert, et cependant je suis à la porte Majeure; mais c'est justement cette opposition de la ruine, du désordre, avec le luxe de certaines parties, qui constitue un des plus grands charmes de Rome.

Je longe les Trophées de Marius, sorte de vieux reste assez insignifiant et qu'on peut décorer de tous les noms qu'on voudra; il est assez méconnaissable pour pouvoir se prêter à une restauration quelle qu'elle soit; puis,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant d'arriver au portique de Sainte-Marie Majeure, je prends à gauche dans une rue sale et populeuse; une petite porte est à main droite; je descends quelques marches et je me trouve dans la petite église Sainte-Praxède.

Cette église, en forme de basilique, est un mélange singulier de richesse et de dénûment; elle est peu visitée par les voyageurs et cependant elle mérite de l'être, surtout aujourd'hui, où les dames, par exception, peuvent pénétrer dans la chapelle (d'ordinaire fermée) où est conservée la colonne de la Flagellation.

Près la petite porte d'entrée, à droite, en regardant le grand autel, est une petite chapelle, éclairée par une seule fenêtre étroite, barrée d'une triple grille ; une porte romane, dont l'arcature est couverte d'une riche mosaïque, donne entrée dans cette chapelle. Sur un autel à droite de la porte, dans une niche entourée d'une gloire avec des nuages, des rayons et des anges, et fermée d'une glace, est la colonne à laquelle Jésus-Christ fut attaché pour être flagellé. Cette colonne fut transportée à Rome, en 1223, par le cardinal Colonna; elle est en marbre jaspe ou jaspre, sorte de jaspe sanguin rubanné et piqué de rouge; sa teinte est verte, et c'est une matière qui coûte cher à Rome, chez les tourneurs qui en font de menus objets. La forme en est basse, et permet aux verges de s'abattre librement sur le dos de celui qui y est attaché, exposé ainsi depuis la tête jusqu'à la ceinture; le dimanche des Rameaux est le seul jour où l'on entre librement dans la chapelle, couverte, du sol à la voûte, de mosaïques sur fond d'or.

L'arcature de la nef est décorée aussi richement, et pour monter à l'autel il y a deux rampes dont les marches sont en rouge antique ; ce sont les plus gros morceaux connus de ce marbre rare et précieux; après eux, viennent les Faunes du Capitole et les colonnes du jardin Rospigliosi; ces marches ont plus de cinq mètres de longueur et sont d'un seul morceau.

Dans la sacristie, est un tableau de J. Romain représentant la Flagellation ; c'est une belle toile, lumineuse, et dont, contrairement à la plupart des autres tableaux de J. Romain, les ombres ont peu noirci.

Au milieu de la nef, est une représentation singulière du puits où fut précipitée sainte Praxède; sur le sol est la margelle ; au milieu, agenouillée comme sur un couvercle de ce puits qui serait placé au niveau du sol, est la statuette, à peu près de grandeur naturelle, de sainte Praxède, coloriée; elle tient dans une main une coupe pleine de sang, et de l'autre presse dans cette coupe une éponge imbibée du sang des martyrs recueilli par elle. Tout cela est en couleur et cause une impression désagréable ; c'est de l'art à l'usage des imaginations incultes, et qui tient de l'exhibition des figures de cire; je ne trouve rien de plus offensant pour la vue qu'une figure de cire; cela a quelque chose de faux et de dur qui blesse le goût.

Le Bambino dans l'église d'Ara-Cœli. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

LUNDI SAINT.

Préparatifs à Saint-Pierre. — Vue de la Loggia. — Saint-Paul aux Trois-Fontaines. — La madone de Saint-Augustin. — Le Bambino. — Cloître et reliques du Latran. — Table de la Cène. — La crèche de Sainte-Marie Majeure.

Les préparatifs nécessaires à certaines fêtes de la semaine se poursuivent; en dehors de Saint-Pierre, de la Sixtine, il faut disposer la Cène, la tribune de la Bénédiction. La Cène se passe dans le vestibule supérieur de Saint-Pierre. La porte qui donne entrée dans ce vestibule se trouve dans la salle royale, à côté de la chapelle Pauline; on monte quelques marches pour y parvenir. Ce vestibule est une longue galerie, haute, largement éclairée par cinq grandes baies dont celle du milieu forme la Loggia. Devant cette fenêtre centrale, est disposé un échafaudage en charpente, semblable aux piédestaux qui soutiennent les statues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les expositions artistiques; c'est sur ce bâtis de bois, recouvert de housses, que les porteurs du pape posent momentanément la Sedia pontificale; le pape s'y tient debout et semble ainsi reposer toujours sur les épaules des susdits porteurs : ceux-ci, en réalité, ne le soutiennent plus et sont remplacés par un support moins sujet à la fatigue. Dans toute la longueur de la salle, on dispose d'abord un rang de loges, formant des places réservées pour les personnes qui seront munies de billets; puis en face, du côté de la basilique, on a établi une longue estrade, élevée, sur laquelle sera le couvert de la Cène. Ces préparatifs sentent trop les réjouissances publiques et font perdre le caractère religieux aux cérémonies. Mais on a de quoi se dédommager l'esprit en regardant le panorama qui se développe devant soi, quand on se place à la Loggia centrale. Les

Exaltation de Pie IX. — Dessin de Thérond d'après le tableau d'Horace Vernet appartenant à MM. Goupil et Cie.

premiers plans, en arrière de la colonnade, forment un amas de constructions branlantes et misérables; mais au-dessus, quelle vue!—le château Saint-Ange, le Tibre qui disparaît en se repliant, la villa Médici, le Quirinal, les dômes des églises de Rome qui surgissent ou s'enfoncent selon les accidents des collines romaines, — puis au delà, les villas Borghèse et Ludovisi, la campagne à l'infini et, au-dessus, les monts de la Sabine : à droite, sur un des massifs supérieurs, brille d'un éclat vert et lumineux le plateau dit Camp d'Annibal, et d'où ce général classique considéra longtemps la vieille Rome. Après avoir admiré ce panorama, je redescendis par l'escalier de la salle royale, et en pénétrant dans la cour Saint-Damase, je me vis importuné par un domestique de place qui tenait à me faire visiter tout le Vatican; comme si je n'étais pas assez occupé déjà ! Il parlait de deux heures seulement pour tout voir !!! Certes, c'est possible, mais cette manière de courir les galeries

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les musées, à l'usage en ce moment de beaucoup de voyageurs pressés, abrutit positivement l'intelligence par la multiplicité des objets qui défilent sans relâche devant les yeux.

Voulant, à propos des jours saints, me tenir au courant des stations pieuses que font certains Romains, j'aurais désiré aller jusqu'à Saint-Paul aux Trois-Fontaines. Cette église est située assez loin de la ville, plus loin que Saint-Paul-Basilique, un mille environ après l'embranchement de la route d'Ostie; elle forme groupe avec deux autres édifices religieux, et est célèbre par les trois fontaines qui lui ont donné son nom. On raconte qu'elle a été bâtie là où saint Paul eut la tête tranchée; cette tête rebondit trois fois, et aux trois places qu'elle toucha, une source jaillit : les fidèles vont dans ces jours saints boire de l'eau des trois fontaines et assister à l'ostension de quelques reliques. Mais j'ai dû, à regret, renoncer à visiter ce sanctuaire éloigné; il est, à cette époque, malaisé de trouver une voiture pour une course qui demande, en somme, trois ou quatre heures, aller et retour : j'ai dû me contenter aujourd'hui de visiter le Bambino et la Madone de Saint-Augustin. Il existe ici beaucoup d'Images miraculeuses, peintes ou sculptées, telles que le Christ de l'Escalier saint, le Christ noir de Sainte-Marie du Peuple, mais je crois qu'aucune image n'a jamais pu balancer, comme croyance populaire, la réputation du Bambino et de la Madone de Saint-Augustin.

De Saint-Pierre je pris le pont Saint-Ange, puis la rue des Coronari, rue longue, commerçante, où se trouve une petite maison bien délabrée, habitée jadis par Raphaël; cette rue me conduisit à l'église Saint-Augustin. Cette église, assez médiocre comme architecture extérieure, est au milieu du quartier actif et habité de la Rome moderne, tout près la Poste, le Panthéon et la place Navone. La Madone, œuvre célèbre de Sansovino, est placée dans l'intérieur et contre le mur qui forme la façade de l'église; c'est un groupe de grandeur naturelle en marbre blanc. La Vierge est vue à mi-corps, tenant dans ses bras le petit Jésus; sans être une œuvre extraordinaire, ce groupe accuse un talent supérieur, et l'on a fait avec justesse la réflexion qu'elle forme une rare exception; d'ordinaire, la crédulité populaire choisit pour but de son adoration des œuvres informes comme art; ici c'est le contraire, et c'est je crois le seul exemple, à Rome, d'une sculpture remarquable qui soit devenue l'objet d'un culte aussi général; la Vierge de Michel-Ange, à Saint-Pierre, n'a pas eu cette heureuse chance et gît à peu près inconnue des fidèles romains dans la chapelle de la Pieta où on l'a placée.

Il est assez malaisé de bien voir ce groupe; il est posé dans l'ombre, et n'a pour l'éclairer qu'une quantité (grande il est vrai) de lumières, mais si fumeuses, si vacillantes, qu'elles nuisent plutôt qu'elles ne servent : tout autour, sur la face du mur même où est la Vierge, sur la paroi qui lui fait face, sont des veilleuses et de petits cierges posés par les fidèles; puis, en bien plus grande quantité encore que les veilleuses, sont des cœurs dorés et argentés qui couvrent une partie de la construction. Au centre de cette surface, à la fois sombre et miroitante, se détache le groupe de la Vierge et de son Fils tout couvert de diamants, de perles et de pierres précieuses ; les colliers descendent par vingt et trente rangées, les bracelets encombrent les bras, la tête disparaît sous les peignes et les diadèmes, et sur le piédestal, entre les bras, sur les épaules, dans les plis des draperies, des écrins remplis ont été déposés. La Madone a un trésor à elle, et tout ce que l'on voit là n'en constitue qu'une partie. Ces richesses lui ont été offertes en reconnaissance de vœux accomplis et aussi en lui demandant d'accomplir des vœux. La Madone de Saint-Augustin intervient et intercède à propos de tout ce qui regarde la maternité, depuis la conception des enfants jusqu'à leur complète éducation; c'est, on le voit, un long chapitre, s'adressant à toutes les classes; et cela explique en partie la richesse des offrandes qu'elle a reçues et reçoit. On raconte qu'une partie de ses parures lui a été volée déjà par d'adroits filous. Quelquefois, dit-on, certaines mères regrettent leurs dons, et l'on cite une dame romaine qui, pour obtenir la guérison de sa fille, avait offert un beau peigne en diamants; la fille guérie, la mère regretta son offrande et alla, après de longues hésitations, réclamer au supérieur de Saint-Augustin son bijou désiré; le supérieur, sans vouloir ni le prendre, ni le faire prendre, autorisa simplement la dame à le retirer elle-même de la tête de la Vierge; la dame essaya bien, monta sur une chaise, mais ne put jamais se décider à toucher à la statue, qui depuis ce temps a toujours conservé sur ses cheveux le diadème réclamé.

La Madone est plus riche que le Bambino dont je vais parler, et elle reçoit non-seulement des objets précieux des personnes qui sont à Rome, mais aussi on lui en envoie par intermédiaire. On cite, par exemple, l'histoire d'une dame française habitant les environs de Nîmes, qui avait écrit à une de ses amies, à Rome, afin que cette dernière intercédât auprès de la Madone pour qu'elle obtînt la faveur de devenir mère. L'amie romaine fit les dévotions et les neuvaines d'usage, mais à chaque fois, elle avait, dit-on, le soin d'ajouter naïvement (car elle avait déjà des enfants) :

« Sainte Vierge, ne vous trompez pas; c'est pour mon amie qui demeure à Nîmes et non pour moi que je vous supplie! »

De Saint-Augustin, pour gagner l'église d'Ara-Cœli, où se trouve le Bambino, il faut traverser la place Navone, si pittoresque, si animée, dans toute sa longueur; puis par un dédale de rues, de petites places, assez difficile à expliquer brièvement, gagner d'abord Saint-André della Valle, puis le Gesù; une fois là, on aperçoit l'escalier du Capitole surmonté de ses chevaux et de ses statues; il est aisé de se diriger. En bas de la rampe du Capitole, à gauche, est un long et roide escalier en ligne droite, dont les marches noires sont cependant en marbre blanc, mais ce marbre a subi les injures

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du temps ; quelques fidèles montent aussi ces degrés à genoux comme ceux de la Scala Santa. L'église d'Ara-Cœli à été bâtie, dit-on, sur l'emplacement et avec les matériaux du temple de Jupiter Capitolin ; dans ses murs de face et latéraux, on retrouverait encore les restes des constructions primitives; la façade noire, nue, de cette église, perchée en haut du roc, fait une opposition remarquable avec les constructions et les rampes plus ornées du Capitole moderne.

Ce n'est que dans les grandes fêtes, et passé seulement une certaine heure, que les portes de la façade d'Ara-Cœli sont ouvertes ; il vaut donc mieux ne pas se risquer à monter les innombrables marches qui y conduisent, faire le tour du musée du Capitole, et pénétrer dans l'église par l'escalier latéral qui, débouchant près le cloître et le grand autel, commence en haut de la rampe du Forum.

Le Bambino est, en temps ordinaire, enfermé dans l'armoire d'une petite sacristie particulière à côté de la grande; mais à Rome, les étrangers trouvent toute complaisance, et dès qu'on manifeste le désir de voir le Bambino, un religieux vient le montrer.

Le Bambino est une sculpture en bois, représentant un poupon au maillot; on ne voit pas ses bras, supposés enserrés dans les langes; la figure est gaie, souriante, colorée comme une pomme d'api : il aurait été fait et peint par saint Luc. Sculpté dans la racine d'un olivier du jardin des Oliviers, jeté à la mer, ballotté par les flots, amené à l'embouchure du Tibre, il fut reçu et conservé à Ara-Cœli; il y a bien longtemps de cela. Il repose dans un coffret long d'environ soixante centimètres, et de chaque côté, dans l'armoire, sont deux vilaines figures de cire, de grandeur naturelle, représentant saint Jean et la Vierge, dont la fabrication prétentieuse jure avec le style naïf et non sans quelque charme de la statuette du Bambino.

La figure est donc seule visible; un maillot en étoffe façonnée l'enveloppe et, sur ce maillot, sont attachés des diamants, des bijoux, des pierres précieuses, partie de la fortune de Bambino, qui, comme un potentat moderne, a sa liste civile. Elle a été bien diminuée depuis la révolution de 1849; auparavant, il avait ses écuries, ses voitures ; après la révolution, il eut pendant un certain temps les carrosses des sénateurs disparus : puis au retour du Saint-Père, l'équipage fut supprimé. L'on prétend qu'aux yeux des Romains, ce changement de fortune lui a fait du tort; chez les nations méridionales, il faut du luxe extérieur pour en imposer à la foule; aussi, Bambino, n'est plus comme jadis, l'idole préférée et chérie des Romains. Cependant, certaines personnes fidèles aux vieux principes en raffolent; on cite entre autres le fait suivant.

Lorsqu'un malade désire voir Bambino, il le fait demander au couvent; un religieux l'apporte, et selon la physionomie sérieuse ou gaie que Bambino montre en entrant, le malade se sait guéri ou perdu. Une dame romaine, qui avait été satisfaite de l'influence bienfaisante de Bambino, obtint de le conserver chez elle pendant quelques jours pour hâter sa guérison. Ce désir cachait un piége; la malade, voulant toujours avoir son sauveur sous la main, avait le projet de ne pas le rendre. Elle fit en secret fabriquer un faux Bambino, mêmes traits, même coloris, et quand les religieux vinrent rechercher leur petit pensionnaire, ils emportèrent son remplaçant et le réintégrèrent dans la boîte ordinaire. Mais le soir, qui fut étonné ? Le couvent tout entier : car vers minuit, un violent tapage éclatait à la porte d'Ara-Cœli; c'était le Bambino qui revenait seul et frappait afin de se faire ouvrir et de renvoyer l'usurpateur.

Lors des fêtes de Noël, on dresse dans le bas côté gauche d'Ara-Cœli, près la porte, un petit théâtre un peu plus grand que nos théâtres de marionnettes : le décor du fond représente ordinairement Bethléem, échelonnée et lumineuse sur une colline ; les plans intermédiaires sont remplis par des massifs d'arbres au travers desquels circulent des pasteurs, des troupeaux; en avant est la grotte, la crèche, la Vierge et les mages qui offrent des présents. Ces derniers personnages sont de grandeur naturelle; au milieu d'eux, Bambino est couché, couvert de tous ses bijoux. Au-dessus, dans une gloire, est Dieu avec les anges; en dehors, à droite, est Auguste; à gauche la Sibyle; tous deux montrent le Christ au peuple qui regarde. La scène est naïve et prête à l'illusion.

J'avais quelques objets à voir au Latran, et je me suis d'autant plus aisément décidé à gagner ce quartier éloigné, qu'à Rome, lorsqu'on aime les beaux paysages, il est difficile de ne pas retourner voir le panorama que l'on a de la porte Saint-Jean et que je t'ai décrit déjà.

On trouve, pour une course, des voitures dans tous les quartiers de Rome ; aussi, du Capitole, je me fis rapidement conduire à Saint-Jean de Latran. Malgré l'exposition des têtes de saint Pierre et saint Paul, l'église était pour ainsi dire déserte; les étrangers sont autour du Vatican, et les Romains, selon leur habitude, se dérangent peu. J'admirai à mon aise le vaste pavage en mosaïques que l'assistance d'hier au soir m'avait empêché d'apprécier. Un sacristain à l'affût, me guettait comme le chasseur fait du lièvre ; je me remis entre ses mains ; il me fit descendre dans la Confession où sont conservées quelques reliques secondaires; ensuite je visitai le cloître, charmante construction gothique du treizième siècle ; par sa rareté à Rome, ce style fait plus de plaisir qu'il n'en ferait ailleurs. Ce cloître ressemble beaucoup à celui de Saint-Paul; les colonnes sont tantôt droites, tantôt fouillées, tantôt en spirale, tantôt unies ; au milieu est un espace mal entretenu où croissent en liberté d'énormes massifs de rosiers du Bengale. Dans les galeries du cloître on voit quelques restes de sculptures, mais on remarque surtout une table de marbre blanc portée par quatre colonnettes légères; suivant la tradition, la face inférieure de cette tablette indiquerait la taille de Jésus-Christ, et, depuis bien des siècles, tous les voyageurs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui se sont mesurés en essayant de passer dessous (chose que le sacristain au besoin vous forcerait à faire), ou n'affleurent pas le marbre, ou le dépassent ; jamais on n'a trouvé de taille exactement semblable à celle de Jésus-Christ.

Dans la galerie du chœur est une relique plus célèbre ; c'est la table de la Cène, ou du moins un morceau ; le sacristain l'indique comme étant la table sur laquelle Jésus-Christ a fait son dernier repas. C'est une tablette de bois épaisse, percée de nombreux trous de vers, et entourée d'un bandeau de bronze doré ; elle a environ un mètre sur chaque côté ; elle est placée perpendiculairement, de manière à venir s'appliquer, en tournant sur des charnières, le long d'une glace qui la laisse apercevoir dans les cérémonies des jours saints. On l'illumine alors splendidement.

Quant aux deux reliquaires contenant les têtes de saint Pierre et saint Paul, ils sont placés au-dessus du grand autel, dans le tabernacle qui le recouvre ; on les aperçoit au travers de la grille et des rideaux de soie qui les protégent et les entourent à demi.

De Saint-Jean de Latran, je gagnai Sainte-Marie

Pénitencier ordinaire. — Dessin de A. de Neuville d'après M. B. Ulmann.

Majeure ; en passant près de Sainte-Praxède, j'entrai pour y voir, sur l'autel où elle est exposée, la colonne de la Flagellation que j'avais aperçue hier dans sa chapelle. Que font donc les voyageurs ? il n'y avait personne. A côté de la colonne étaient quelques épines de la Passion.

A Sainte-Marie Majeure, j'espérais voir la crèche ; mais elle est renfermée dans la maçonnerie de l'autel de la chapelle, à droite du maître-autel de la basilique ; on ne voit jamais cette relique, et l'on doit seulement, lorsque la nouvelle Confession et le tombeau du pape actuel (que l'on construit à présent), seront achevés, la transporter sous le grand autel même.

Le sacristain qui ouvre la chapelle paraît prendre grand plaisir à faire sauter devant les voyageurs un petit chat blanc bien dressé ; c'est un exercice innocent, mais qui semble assez déplacé dans une basilique.

Ludovic Celler.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Capucin et dominicain dans la salle royale. — Dessin de A. de Neuville d'après M. B. Ulmann.

LA SEMAINE SAINTE A ROME,

PAR M. LUDOVIC CELLER [1].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

MARDI SAINT.

Les reliques. — Empreinte des pieds de Jésus-Christ. — Saint-Sébastien. — Les catacombes. — Sainte Bibiane.

A Monsieur X...,

J'ai mis à profit les loisirs de cette journée pour donner un dernier coup d'œil à diverses choses, qui, bien que ne dépendant pas des cérémonies mêmes, s'y rattachent assez intimement. Demain commenceront les offices de la Sixtine; il faut que j'achève mes visites aux reliques et sanctuaires principaux de la Rome moderne.

Les reliques ont dans l'histoire du catholicisme une telle importance qu'à Rome tout ce qui s'y rapporte est organisé ou réglé avec un soin particulier. Une institu-

1. Suite. — Voy. page 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion spéciale, la Congrégation des reliques, classe les reliques, les discute et les distribue. On trouve souvent des reliques nouvelles, surtout dans les catacombes. Lorsque l'on croit avoir découvert les restes de quelque martyr, la congrégation examine si, d'après l'étude des faits, il y a lieu de les admettre au nombre des objets vénérés; si sa décision est favorable, elle les baptise et leur choisit un nom lorsqu'il a été impossible de retrouver le véritable.

Ce n'est pas une sinécure que cette fonction de membre de la congrégation des reliques. Il arrive des pétitions innombrables de tous les pays du monde pour solliciter quelques-uns de ces témoignages sacrés. Il est excessivement difficile d'obtenir des reliques majeures telles que celles de Jésus-Christ, à moins d'une protection très-haute et très-influente. Quant aux reliques moins exceptionnelles, il est plus permis de les espérer. Le postulant doit envoyer un reliquaire, sans lequel on ne répond pas à sa pétition, et il doit payer aussi le prix des « authentiques ». Les authentiques sont le certificat délivré en même temps que les reliques; elles constatent le nom du martyr, le nom du postulant, et portent, avec la date de la délivrance, la signature d'un ou plusieurs membres de la congrégation. Il faut ajouter que ces frais de reliquaire et de certificat sont extrêmement modiques.

Le jeudi avant les Rameaux, on expose, à la Custode du Vicariat, près l'église Saint-Augustin, les reliques des martyrs découverts dans le cours de l'année précédente. Le temps de la semaine sainte est propice pour les personnes qui désirent assister à des ostensions de reliques. L'annuaire de M. l'abbé de Montaut dit que : Le jour de Pâques, on expose à Saint-Jean de Latran, trente-deux reliques dont quelques-unes majeures de Jésus-Christ; — A Sainte-Marie-Majeure, vingt-quatre reliques; — A Sainte-Praxède, dix-neuf reliques; — Le lundi de Pâques, à Saint-Pierre, cent-dix reliques importantes. De plus les mercredi, jeudi et vendredi saints à Saint-Pierre, on expose les grandes reliques de la Passion dont je te parlerai demain ou après demain. Aujourd'hui je me dirigeai vers Saint-François in Ripâ.

Lorsque l'on entre à Rome par le Transtevère, entre le Tibre et la porte Saint-Pancrace, on passe devant l'église et le couvent de Saint-François in Ripâ; une rue droite et assez large les relie à l'église Sainte-Marie in Transtevere, et, des hautes terrasses de Saint-Pierre in Montorio, la vue plonge dans la cour du cloître entouré de ses arcades. On visite, dans le couvent, la chambre où vécut saint François d'Assise, et l'on y montre quelques reliques de Jésus-Christ. — Dans le jardin attenant au couvent, le voyageur a la permission de cueillir quelques feuilles de l'oranger au pied duquel saint François s'asseyait souvent.

Il y a trois arbres célèbres à divers titres et dont le visiteur peut emporter ainsi quelques feuilles : cet oranger de saint François à Saint-François in Ripâ; le chêne du Tasse à Saint-Onuphre sur le Janicule; et l'oranger de saint Dominique à Sainte-Sabine sur l'Aventin; à côté de ce dernier, aux branches vieilles et à demi creuses, on en montre un petit, jeune, vigoureux, planté, il y a peu d'années, par le Père Lacordaire.

Quoique l'église de Saint-François in Ripâ ne puisse lutter, comme importance de reliques, avec Saint-Pierre par exemple, ni même avec les autres basiliques, cependant elle en possède un très-grand nombre. Chaque couvent fait l'exhibition de ses reliques de la manière qu'il croit la meilleure; ici elles sont placées dans une sorte d'armoire ou crédence vitrée, que le custode fait doucement tourner sous les yeux des visiteurs.

De Saint-François in Ripâ, je gagnai le Ponte Rotto, puis la petite place Santa-Maria in Cosmedin; rien n'est joli comme ce coin désert; de glycines couvrent les murs; Santa-Maria élève son petit clocher carré, coquet, incrusté de quelques poteries vitrifiées; en face, on voit une fontaine élégante et le temple de Vesta, sous lequel passe la Cloaca maxima. Une réflexion assombrit le soleil éclatant qui éclaire cette place; elle sert aux exécutions capitales, et cette idée est désagréable au milieu de ce paysage où les oiseaux s'ébattent en paix, dérangés, seulement quelques heures par jour, par des curieux qui passent en voiture, ou par quelques fantassins faisant mélancoliquement l'exercice.

Je continuai ma route en laissant à ma droite l'Aventin et les restes colossaux des Thermes de Caracalla; peu après je me trouvai à la porte Saint-Sébastien et hors des murs de Rome. J'allai à la basilique Saint-Sébastien voir l'empreinte des pieds de Jésus-Christ et quelques galeries des catacombes.

Du Forum à la porte Saint-Sébastien, les quartiers ne sont qu'une vaste solitude. On a peine à s'imaginer qu'il y a quelques siècles c'était là le quartier riche, élégant, auquel la voie Appienne venait aboutir; on passe devant le tombeau des Scipions, devant la vallée d'Egérie; tout cela est clos de petites portes sur le pas desquelles se tiennent les custodes prêts à guider les voyageurs. L'arc de Drusus sert de porte, à demi enclavé dans la muraille; je le passe et me voici sur la fameuse voie Appienne. Ce n'est que beaucoup plus loin que cette voie célèbre est pittoresque, là seulement où, dégagée de ses clôtures, elle laisse autour d'elle apercevoir la campagne romaine. Pendant un long espace, elle est bordée de murs qui la rendent fort ennuyeuse; quelques voyageurs tremblent, dit-on, d'y rencontrer des brigrands italiens; mais on n'y voit que des conducteurs de bestiaux, des ouvriers fort inoffensifs, parfois une de ces charrettes pittoresques traînées par de gros buffles noirs aux cornes recourbées, à l'air mécontent.

Un peu avant d'arriver à l'ancienne voie Ardéatine, il faut se retourner. Les murailles de Rome se développent depuis la porte Saint-Paul jusqu'à Sainte-Croix-de-Jérusalem; aux premiers plans, les grandes prairies romaines ondulent toutes bossuées, chargées de cultures, de vignes, de constructions chétives mais pittoresques, et derrière les murs apparaissent les sommets des édifices de Rome. La villa Matteï, sur la gauche, étend ses terrasses; et, à droite, Saint-Jean-de-Latran semble

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soulever sa couronne de statues pour leur faire regarder les montagnes de la Sabine.

La petite église « Domine, quò vadis », est située près ce point de vue, juste au carrefour de la voie Appienne et de l'ancienne voie Ardéatine. C'est une construction ordinaire et sans prétention. Des plâtres colorés retracent des scènes de la Passion ; dans le sol est incrustée une pierre portant en creux l'empreinte des pieds de Jésus-Christ, ou du moins une copie de la véritable empreinte qui est à Saint-Sébastien. Une plaque de marbre relate le miracle qui a donné lieu à la construction de cette petite chapelle. Lorsque saint Pierre se fut échappé, par l'intervention miraculeuse d'un ange, de la prison où il était retenu, il s'arrêta pour se reposer le long de la voie Appienne ; Jésus-Christ lui apparut.

« Maître, où vas-tu ? » lui demanda saint Pierre.

« Je vais à Rome, répondit Jésus, afin de subir le martyre une seconde fois. »

Saint Pierre, qui fuyait, comprit la leçon; il rentra dans Rome et ne survécut que peu de temps. A la place même où s'était arrêté Jésus-Christ, ses deux pieds s'imprimèrent sur la pierre; et ce fut une portion du sol, où était l'empreinte, que l'on enleva et qui fut transportée à Saint-Sébastien; la copie a été placée à la même place et est entourée d'une grille.

A partir de l'église « Domine, quò vadis », la voie Appienne se dirige droit vers la montagne; on la voit dans le lointain, semblable à un mince ruban blanchâtre, gravir comme un trait les collines d'Albano.

Saint-Sébastien apparaît à ma droite, au fond d'un terre-plein en contrebas de la route. Des cyprès assez beaux entourent la façade; l'aspect en est triste; le sol est noirâtre, l'air y semble froid; c'est, je crois, la Basilique la moins belle de Rome. L'intérieur est très-simple.

Le sacristain tira un rideau qui masquait, sur la droite, une grande armoire vitrée; il me dit que là étaient rassemblées soixante-quatorze mille reliques. Mais les plus importantes étaient celles de Saint-Sébastien, c'est-à-dire la colonne où il fut attaché et deux des flèches qui le transpercèrent, — puis l'empreinte enlevée de l'église « Domine, quò vadis ». Elle est très-légèrement marquée dans une pierre tufeuse et verdâtre.

Lorsque le sacristain eut tiré le rideau sur l'armoire, il me proposa une visite dans les catacombes; c'était ce que je désirais, bien que cette promenade sous terre ne me plût que médiocrement; il arrive, dit-on, parfois des accidents dans les couloirs, et je n'aurais pas aimé rester, ne fût-ce que quelques heures, enfoui dans un souterrain de pouzzolane ou de péperin. J'ai toujours souvenance d'un récit appris au collége, et tiré d'un recueil de littérature, où un visiteur des catacombes perd la corde, la lumière, et surtout la tête; ce morceau m'impressionnait vivement quand j'étais petit, et je n'aurais pas voulu voir par moi-même si l'expression de ces sentiments sous terre était exacte. Cependant je me décidai; le sacristain me donna de petites bougies destinées spécialement aux catacombes; je lui en fis distribuer quelques-unes à des soldats qui attendaient là une occasion de voir les catacombes sans rien débourser, et je descendis ainsi en force dans les caveaux.

Les catacombes, dans certaines parties desquelles on va, ces jours saints, faire des stations, ont donné lieu à de nombreuses discussions. Comment ont-elles été creusées? à quelle époque? par qui? N'ont-elles servi qu'à des chrétiens? n'ont-elles été creusées que par eux? En quel temps ont commencé les premiers ensevelissements? quand les derniers se sont-ils terminés? Autant de points longtemps examinés, trop difficiles à exposer ici, et qui sont surtout devenus malaisés à bien déterminer par suite du grand nombre de galeries qu'on a découvertes autour de Rome.

L'aspect est irrégulier; les galeries sont ici très-basses, là plus hautes; assez étroites toujours, avec des excavations latérales et superposées, afin d'y placer les morts; elles sont creusées dans un tuf verdâtre, résistant par places, se délitant en poussière dans d'autres. Les galeries aboutissent d'ordinaire à des rotondes plus vastes où sont des autels et où se célébraient les mystères de la religion. Des cierges brûlaient aujourd'hui devant un autel dédié à saint Maximin. Je parcourus un petit nombre de ces galeries qui, m'assura le sacristain, se prolongeaient jusqu'à la mer; je me déterminai à le croire sur parole. Au reste, la partie intéressante des catacombes est surtout celle dite de Sainte-Calixte, près Saint-Sébastien; là sont les plus grandes chapelles chrétiennes, et les peintures sacrées les plus curieuses. Mais l'entrée n'est permise qu'à certains jours de la semaine et à certaines heures, car l'on y travaille continuellement.

Je rentrai dans Rome; il me restait à visiter les reliques conservées à Sainte-Bibiane. Je gagnai la porte Majeure (à l'autre bout de la Rome déserte) en passant par Saint-Étienne le Rond, Saint-Jean de Latran; chemin fort peu direct, mais que l'absence de rues et la présence d'énormes cultures dans la ville même rendent inévitable. Sainte-Bibiane, située dans un quartier complétement inhabité, entre Sainte-Croix de Jérusalem, la porte Majeure et les Trophées de Marius, est une petite église bien modeste, perdue au milieu des vignes. Au-dessus des murs qui bordent les ruelles, surgit parfois la tête d'un paysan aux aguets, comme en tous pays, tout en cultivant sa terre; parfois il coupe les roseaux romains, sorte de cannes, de rotins, qui jouent à Rome un rôle analogue à celui du bambou en Chine. Cette plante, qui appartient, je crois, à la famille des graminées, fournit aux Romains des tuteurs pour leurs arbustes, des clôtures pour leurs champs, des toitures pour leurs cabanes, du fourrage vert et sec pour les bêtes, et surtout un combustible abondant, à bon marché, et qui prend feu rapidement.

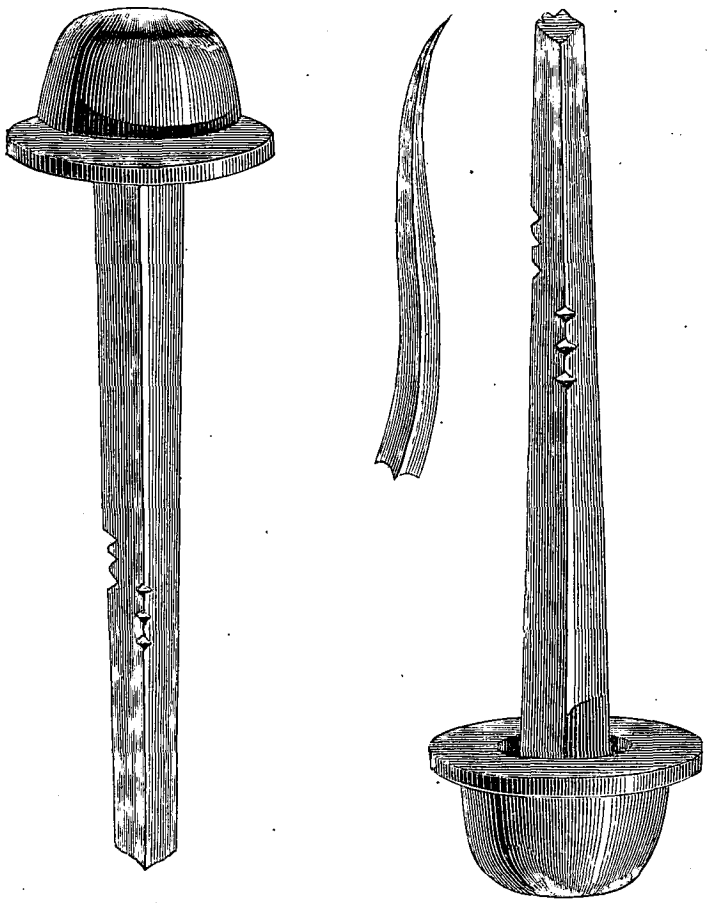
La porte de Sainte-Bibiane était fermée; je me retirais assez contrarié du long détour que je venais de faire inutilement, lorsque, dans le lointain, je vis s'avancer un grand tricorne plat surmontant un tout petit homme noir qui courait en agitant les bras; c'était le sacristain qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avait été en ville chercher, me raconta-t-il, un habit qui lui était nécessaire; il se confondit en excuses et m'introduisit dans la petite église en forme de basilique. Des colonnes très-simples, en granit, soutiennent l'entablement couvert, par P. de Cortone, de fresques relatives à l'érection du monument. A droite est une petite chapelle, où dans deux armoires vitrées, placées de chaque côté de l'autel, et sous l'autel, dans une boîte longue fermée d'une glace, sont déposées les reliques provenant de plus de onze mille martyrs. Dans un coin est la colonne à laquelle sainte Bibiane fut attachée pour être lacérée à coups de fouets plombés; sur l'autel est la statue de la sainte par le Bernin. Cette œuvre procède du même système que la sainte Thérèse qui est à Sainte-Marie de la Victoire; figure charmante, draperies admirablement fouillées; sculpture en somme très-élégante, mais d'où le sentiment religieux est trop absent. Je récompensai d'un paul la course empressée du petit sacristain, et je regagnai doucement mon domicile en passant par Sainte-Marie Majeure; j'étais trop fatigué pour aller encore à Trinité des Pèlerins.

Trinité des Pèlerins est une église richement décorée, située près la place Farnèse et le pont Sixte. A l'église attient un couvent, et c'est à ce couvent que se rendent les pèlerins pauvres qui viennent à Rome; après l'*Ave Maria* on les reçoit; les membres de la confrérie des pèlerins, au nombre desquels figurent les dames romaines, lavent les pieds des nouveaux venus et leur servent à souper.

Les étrangers continuent à affluer; à l'hôtel où je prends mes repas, il y a dîners à cinq heures, à sept heures et à neuf heures, et pendant que les derniers convives achèvent leur nourriture, des voyageurs attendent impatiemment leur départ, afin de prendre possession, sur la table d'hôte, des matelas qui leur sont destinés pour la nuit. Il y a vraiment trop de monde, et je crains que la foule ne se presse trop fort aux cérémonies de la Sixtine.



Clou de la vraie croix. — Dessin de Bonnafoux.

MERCREDI SAINT.

Ténèbres à la Sixtine. — Musique. — Carrosses. *Miserere* d'Allegri.

Assister aux Ténèbres du Vatican est une véritable campagne, et toutes les organisations ne sont pas capables de supporter une semblable fatigue. Mais procédons par ordre.

Comme les Ténèbres de la Sixtine ne commençaient que vers quatre heures de l'après-midi, j'employai ma matinée à me renseigner sur ce que c'était que Ténèbres et sur la musique que l'on y exécute. Les voyageurs entendent souvent prononcer certains mots dont ils ne saisissent pas bien la valeur; ce sont ces mots que je désirais m'expliquer; et quant à la musique, je désirais surtout avoir la perception bien nette des principales divisions qui la composent; quant à la connaître et à bien la comprendre, il faut pour cela une étude spéciale. C'est chose fort intéressante, mais assez difficile.

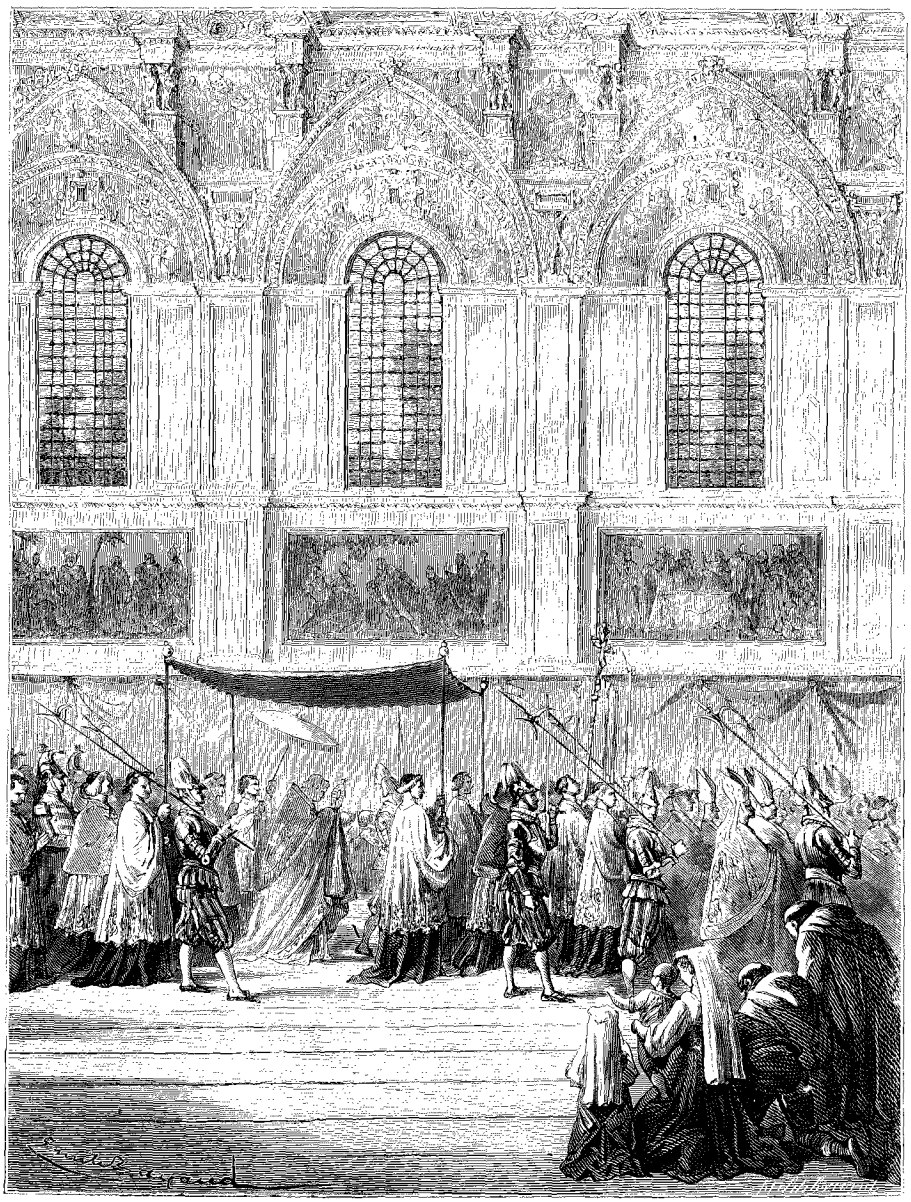
On doit bien distinguer les psaumes, les leçons, les antiennes, les répons et les lamentations. Les psaumes (que l'on appelle aussi les hymnes) sont des portions d'un texte sacré, généralement tirées des livres de Moïse, de Salomon ou de Zacharie; ils s'exécutent en plain-chant, et tiennent autant de la musique que de la parole seule; c'est une sorte de déclamation modulée qu'on appelle psalmodie. Ce mot a été souvent, par la musique moderne, entendu dans un sens ennuyeux, mais on ne peut juger les psaumes à ce point de vue, et les fins de phrases leur donnent parfois beaucoup de caractère.

Les leçons se rapprochent un peu des psaumes; c'est une lecture de texte sacré, sur un seul ton, généralement d'un mouvement plus vif que les psaumes; la fin de chaque période est modulée, et selon le caractère et le sens de la phrase, la cadence est différente; elle affecte une allure affirmative, négative, interrogative, marquée par une forme musicale traditionnelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les antiennes sont souvent même chose que les répons, ce sont des lectures ou des portions de plain-chant exécutées à deux chœurs alternatifs ainsi que l'indique le mot répons (ou *responsiones* ou *responsoria*) ; souvent aussi les antiennes et les répons remplacent les leçons. On pourrait même dire, je crois, que psaumes, leçons, antiennes, répons, sont presque même chose quant au texte, et que le nom qu'on leur donne varie selon la situation où on les exécute, selon la façon dont les voix sont réparties et selon la manière dont la musique les a traités.

Les lamentations, au contraire, sont très-dissemblables de ce qui précède. Le texte est le plus souvent celui de Jérémie; et si les morceaux indiqués ci-dessus sont presque toujours en plain-chant, les lamentations sont ordinairement, à la Sixtine, en musique moderne, et par



Le pape portant le Saint-Sacrement, à la Sixtine. — Dessin de Émile Bayard.

ce mot j'entends la musique de l'époque de Palestrina. Une des choses les plus curieuses de ces lamentations, c'est que les chanteurs chantent, comme paroles du texte, le titre des chapitres et les numéros des versets.

Un des grands caractères qui distinguent aussi les variétés de cette musique de la Sixtine, c'est la manière dont la phrase finale est écrite ; il faut bien distinguer sur quel degré se fait la cadence. Souvent la forme de cette cadence ne cadre pas avec les habitudes de nos oreilles remplies par la sonorité moderne, et, de cette éducation que chacun reçoit à son insu, vient en grande partie le peu de sympathie de la majorité du public pour cette musique du plain-chant.

Les ténèbres ont leur origine dans les adorations secrètes et poursuivies des premiers chrétiens ; les cierges qui figurent dans ces cérémonies ont plusieurs signifi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cations; ils rappellent les lumières allumées dans les catacombes par les fidèles persécutés, et personnifient par leur nombre Jésus-Christ d'abord, puis les apôtres et trois Maries. Le cierge qui personnifie le Christ est en cire blanche; on le place en haut du candélabre triangulaire qui porte les lumières; les quatorze autres cierges sont en cire jaune; on les éteint successivement pendant l'exécution des ténèbres, et cette extinction successive peut rappeler la fuite des apôtres et l'abandon de plus en plus grand de Jésus-Christ pendant sa passion.

Les Ténèbres se célébraient d'abord dans la nuit; puis peu à peu on en avança l'ordre, de sorte que les ténèbres du jeudi se célèbrent à présent le mercredi, celles du vendredi le jeudi, celles du samedi le vendredi; la journée de samedi tout entière reste ainsi plus libre pour disposer les cérémonies de Pâques.

Mais à Ténèbres, le public ne voit guère qu'une chose, n'attend qu'une chose : le *Miserere*, qui s'exécute à la fin; or, avant le *Miserere*, il y a toujours trois psaumes avec trois antiennes, des leçons, trois lamentations avec répons; puis le *Benedictus* et le *Christus factus est*. Les personnes qui n'ont pas étudié cette musique religieuse ont la tête très-fatiguée par cette longue série de morceaux appartenant à un système musical en dehors de leurs habitudes.

A présent que je t'ai indiqué les principales divisions de la musique entendue à la Sixtine, je passe aux cérémonies elles-mêmes A part le Vatican, il y avait à Rome d'autres fêtes religieuses pendant la journée; notamment, à Sainte-Marie Majeure, avait lieu le grand pénitencier ; ce grand pénitencier avait, pour la rémission des péchés, plus d'autorité encore que celui du Latran auquel j'ai assisté, mais son pouvoir n'était pas aussi grand que celui du grand pénitencier du jeudi saint. C'est à partir du mercredi que les voyageurs à Rome regrettent toujours de ne pouvoir se diviser en plusieurs morceaux intelligents pour assister en même temps à plusieurs cérémonies; ainsi aujourd'hui, il y avait ténèbres à Saint-Pierre en même temps qu'à la Sixtine. Je remis Saint-Pierre à vendredi, et vers trois heures je me dirigeai vers le Vatican.

Sur la route, j'étais dépassé par les voitures des hauts personnages en tenue de gala; les carrosses sont rouges et or, richement décorés; les glaces en sont grandes et laissent apercevoir au dedans les cardinaux en grand costume; avec eux, se tiennent leur secrétaire et leur caudataire; les valets sont en grande livrée; devant les portes des palais romains, les suisses en uniforme, armés de leurs énormes cannes, se tiennent debout, dorés, galonnés, portant culottes courtes et chapeaux à plumes; les carrosses des princes romains, des généraux, des ambassadeurs, luttent de luxe avec ceux des cardinaux, mais les trois voitures des sénateurs sont surtout curieuses; la livrée est jaune et rouge, et consiste en une culotte courte au-dessus de bas blancs, un pourpoint à crevés, et un manteau rouge et jaune à collets superposés comme les carricks du commencement de ce siècle; sur la tête, les domestiques et cochers portent des chapeaux de feutre de haute forme, à larges galons, à gros pompons, et leurs têtes sortent de fraises blanches, tuyautées et très-développées.

Garde noble. — Dessin de A. de Neuville.

Des lignes de soldats gardent l'escalier royal, et, pour éviter l'encombrement, ne laissent passer que les personnes dont le costume répond à l'étiquette exigée. Règle générale, dès ce jour, n'importe où il va, l'étranger fait bien d'être en noir et en habit; il parera ainsi aux petites exclusions que justifierait une toilette négligée ; il y a tant de monde qu'on ne laisse pas échapper un seul moyen de diminuer l'encombrement.

Je pénètre dans la salle royale; une foule compacte obstrue la porte de la chapelle Sixtine; les suisses ne savent plus où donner de la tête; ils sont le point de mire des sollicitations des dames, qui leur font leurs plus gracieux sourires pour obtenir qu'ils les laissent passer. Mais, en supposant qu'elles pussent passer le seuil de la porte, comment faire après? Tous les bancs sont combles; la Sixtine est relativement petite et ne peut suffire à contenir tous les voyageurs, qui tous veulent entendre le *Miserere*. La foule est si compacte au dedans de la chapelle que des généraux en grand uniforme, des fonctionnaires connus, dont les places sont gardées réglementairement, aiment mieux renoncer à gagner leurs bancs que de traverser l'épaisse cohue qui oppose à toute invasion une force d'inertie invincible.

L'assistance était mêlée; civils, militaires, religieux, voyageurs, se pressaient devant la porte et, malheureusement, ne gardaient pas toujours le silence nécessaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour que l'on pût bien entendre la musique qui avait commencé dans la Sixtine. Quelques voyageurs donnaient libre carrière à leur mauvaise humeur, se plaignaient hautement de la chaleur et de l'impossibilité qu'il y avait de pénétrer dans la chapelle. Dans ces circonstances il faut beaucoup de patience. Les suisses, aussitôt qu'une personne sortait, en faisaient entrer une autre; en somme, ces suisses, fort bousculés, fort ennuyés par les curieux, sont très-complaisants et ne bousculent eux-mêmes que les récalcitrants. Je réussis enfin à me glisser dans les derniers bancs de la chapelle.

Le moment du *Miserere* approchait et la Sixtine, à peine éclairée, avait un aspect des plus mystérieux. Ce fut dans cette pénombre que commença le *Miserere* d'Allegri, composition renommée, et dont le sentiment dramatique, sans être pour nous aussi puissant que certaines œuvres modernes (telles que le *Requiem* de Mozart, par exemple), est très-imposant. Je n'ai pas trouvé l'exécution aussi remarquable que je m'y attendais; mais, dans la chaleur épouvantable, au milieu de laquelle les chanteurs de la chapelle papale faisaient entendre leurs voix, était-il possible qu'ils réussissent mieux? L'effet, au reste, est très-beau; mais il ne vient pas de la musique seule; le cadre de la chapelle, la situation, et jusqu'à l'attente qui a précédé, tout donne à la musique une grande importance et augmente l'impression de ce morceau célèbre, qui a résisté à plus de deux siècles écoulés; depuis qu'il a été écrit, il a toujours été exécuté une fois chaque année, dans l'un des trois jours : mercredi, jeudi ou vendredi de la Semaine sainte.

Suisse portant l'épée à deux mains. — Dessin de A. de Neuville.

Pendant longtemps il y avait excommunication pour celui qui le répandrait au dehors de la Sixtine; le collége des chapelains voulait le réserver pour Rome seule. Malgré cette défense, Mozart, en 1770, se trouvant à Rome avec son père, le transcrivit en partie sur une feuille de papier placée dans son chapeau; l'année d'ensuite, en 1771, Burney en donna une édition à Londres, et depuis ce temps il est répandu en Europe. C'est une composition difficile et à laquelle certaines traditions d'exécution donnent une physionomie toute particulière; il fallait le connaître fort bien pour l'exécuter, et à cette nécessité se rattache une anecdote. L'empereur Léopold Ier demanda au pape Alexandre VII une copie du *Miserere* d'Allegri pour le faire exécuter à Vienne, dans sa chapelle. La règle de la Sixtine se relâcha en faveur de l'empereur et le maître de la chapelle envoya la copie demandée. Mais lorsque vint le jour de l'exécution publique, le *Miserere* d'Allegri ne produisit pas le moindre effet. L'empereur, ne soupçonnant pas l'ignorance de la chapelle, réclama auprès du pape et se plaignit que le maître de chapelle de la Sixtine, au lieu de lui envoyer le *Miserere* d'Allegri, lui eût envoyé un *Miserere* inconnu et sans valeur aucune. Le malheureux maître de chapelle fut cassé; il parvint toutefois à faire parvenir au pape et à l'empereur une note explicative : « Pour l'exécution du *Miserere*, disait-il, le texte n'était que peu de chose, il fallait aussi la tradition. » Le pape pardonna, le maître de chapelle rentra en fonctions, mais on ne dit pas si l'empereur entendit le *Miserere* mieux exécuté.

A la fin du *Miserere*, les assistants, suivant la tradition, agitent les pieds et remuent leurs siéges; ce bruit rappelle le désespoir causé par la mort du Christ. Le public s'écoula lentement dans la salle Royale; un lustre, splendidement éclairé, rendait encore plus frappante l'obscurité de la Sixtine.

Quelques voyageurs se hâtèrent de se rendre à Saint-Pierre, où allait avoir lieu l'ostension des grandes reliques. J'ai remis à demain, ou à vendredi, le soin d'assister à cette cérémonie. Il était près de huit heures et ma fatigue était extrême.

JEUDI SAINT.

Office à la Sixtine. — Procession. — Illumination de la Pauline. — Bénédiction. — Absence de crosse dans la main du pape. — Texte de la bénédiction. — Lavement des pieds. — La Cène. — Ouverture du Vatican. — Grand pénitencier. — Procession des pèlerins. — Lavement de l'autel. — Ostension des grandes reliques. — La Lance, la Croix, la sainte Face.

Cette journée est si remplie, j'ai vu tant de choses, que je suis obligé de procéder par numéros, afin de ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas m'y perdre et de ne rien oublier dans la longue série des cérémonies qui ont défilé devant mes yeux.

1° Avant neuf heures, j'étais dans la salle Royale, attendant l'ouverture de la chapelle Sixtine; je crus un moment que, encore moins heureux qu'hier, je ne pourrais pas entrer. L'espace réservé aux hommes est très-étroit, et j'étais serré à ne pouvoir remuer. Ce fut dans cette situation que je parvins à voir, par dessus les têtes de mes voisins, la disposition de la chapelle et l'entrée des personnages ecclésiastiques qui se réunissaient avant l'arrivée du saint-père. Toute la tenture du trône et de l'autel est blanche; tous les ornements sont de même couleur; le blanc est admis le jeudi de la semaine sainte, en souvenir de l'institution de l'Eucharistie. Le mélange des costumes ecclésiastiques avec les tentures de la chapelle formait un coup d'œil splendide. Le pape arriva peu après; les gardes nobles formèrent une haie entre la chapelle et le public, et après que les cardinaux eurent été baiser la main du pontife, l'office commença.

Le moment important de la messe de ce jour était celui de l'élévation. Un maître des cérémonies sortit de la sacristie avec douze bussolanti portant de grandes torches allumées; ces derniers se rangèrent de chaque côté de l'autel; ce fut, entouré par ce double cordon de lumière et de riches costumes, que le célébrant consacra les hosties, celle d'aujourd'hui, puis celle de demain vendredi, que le pape porte après la messe dans la chapelle Pauline. Lorsque je vis le maître des cérémonies procéder à la distribution des cierges, je quittai la chapelle; la salle Royale était pleine de gens attendant la procession, et les curieux étaient si serrés que me laisser au premier rang leur parut plus aisé que de m'ouvrir un passage.

A ma droite était la chapelle Pauline, que je n'avais pas encore vue ouverte. Elle est plus petite que la chapelle Sixtine, sa décoration est moins riche, et surtout moins artistique; elle sert à l'exposition des Quarante-Heures et au tombeau du Jeudi-Saint Pour décorer l'autel, le Bernin a dessiné un appareil d'éclairage singulier; il se compose de rangées de candélabres peints, découpés dans du bois léger, et rapprochés les uns des autres; les lumières ne sont pas fort nombreuses, mais la perspective est calculée de manière à produire beaucoup d'effet. C'est le triomphe du trompe-l'œil italien, système dont on a parfois tant abusé dans la décoration intérieure des palais. Vu du centre, à peu près, de la salle Royale, l'éclairage est splendide; à mesure qu'on approche, sa puissance diminue, et quand on a dépassé le seuil de la chapelle, les lignes de la perspective, calculées pour un point de vue pris de plus loin, se brisent et le prestige disparaît.

Porte-éventail. — Dessin de A. de Neuville.

2° Pendant que j'examinais cette illumination, le cortége du saint-père sortit de la Sixtine. La croix était portée en tête; le saint-père était abrité, sous son dais, par une petite ombrelle blanche brodée d'or; il tenait dans ses mains un calice magnifique, appelé calice du sépulcre, et dont la ciselure est attribuée à Benvenuto Cellini. Les chantres de la chapelle étaient divisés en deux groupes; l'un suivait la procession, l'autre était demeuré dans la chapelle Sixtine, et ces deux chœurs se répondaient en dialoguant; l'effet en était très-remarquable. Le saint-père traversa la salle Royale et se rendit à l'autel de la chapelle Pauline, où il déposa le calice entre les mains du cardinal assistant. Un sacristain le plaça ensuite dans une urne appelée le Tombeau; allégorie à la présence spirituelle du Christ dans l'hostie déposée sur l'autel. Les chœurs se firent entendre de nouveau et dialoguèrent encore jusqu'à ce qu'ils fussent réunis dans la Sixtine; la procession, fendant la foule, disparut et rentra dans la chapelle.

3° Je descendis immédiatement après le retour de la procession par l'escalier de la cour des Suisses, et je courus m'installer sur la galerie ornée de statues qui surmonte le corridor de droite, en regardant la façade de Saint-Pierre. Cette galerie, à laquelle on ne parvient pas sans billets, est admirablement placée pour assister à la bénédiction. Elle est située à peu près à moitié de la hauteur de la loge et l'éloignement la fait paraître au même niveau; cet éloignement n'est pas assez considérable

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour empêcher d'entendre, dans le silence et au travers de l'athmosphère romaine, une partie des paroles de la bénédiction. La Loggia est, à l'intérieur, décorée de tentures rouges et le sol a été jonché de branches vertes et de fleurs ; au-dessus, pour l'abriter des rayons du soleil, est une large tente de toile blanche que des cordes soutiennent en se rattachant à la colonnade. Les fenêtres qui éclairent la galerie du vestibule sont garnies de curieux rassemblés en attendant la Cène. Sur la place, aujourd'hui Jeudi, il n'y a relativement que peu de monde. Les Romains ne viennent recevoir la bénédiction que le jour de Pâques, et les voyageurs, qui ne retrouveront plus la Cène ni le Lavement des pieds, sacrifient tout pour voir ces deux cérémonies le jeudi saint. Le temps est splendide et le soleil éclaire admirablement la place et les édifices. En face de moi, les longues terrasses

La Loggia et le Pape donnant la bénédiction. — Dessin de Émile Bayard.

de la villa Pamphili se développent chargées de leur verdure épaisse et sombre.

Après une certaine attente, je vis la foule courir en s'élançant au dehors du vestibule de Saint-Pierre ; en un clin d'œil, l'espace compris entre la façade et les statues de saint Pierre et de saint Paul se trouva rempli de monde. Les maîtres des cérémonies, les cardinaux apparurent dans le cadre de la Loggia, puis enfin se présenta le pape abrité sous un dais blanc, entouré de ses éventails, et porté sur les épaules de ses porteurs revêtus de rouge.

Le pape se leva ; il se fit un grand silence, et l'organe du saint Père est si sonore et si puissant que le texte de la bénédiction arrivait presqu'entièrement jusqu'à moi ; il déclama lentement, presqu'en chantant ; d'abord il parle assis, et se lève seulement lors de la dernière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phrase; alors il étend les bras, les ramène sur la foule, et prononce les derniers mots. Le canon tonne au fort Saint-Ange et les musiques militaires rassemblées sur la place font entendre des fanfares; j'ai oublié de noter que les troupes, massées, remplissaient une partie de l'espace compris entre l'escalier de Saint-Pierre et l'obélisque.

Le pape, comme toujours quand il lit, avait à côté de lui un clerc tenant un cierge allumé. Les mains du Saint-Père sont libres et il ne porte pas de crosse ; cet ornement si élégant est rejeté du cérémonial pontifical par une ancienne tradition. On rapporte que saint Pierre envoya des missionnaires pour prêcher les Saxons du Nord ; il chargea de ce soin saint Materne et deux de ses compagnons qui se mirent en route; dans le voyage, saint Materne mourut; ses compagnons, ne sachant que faire sans leur chef, laissèrent son corps à Trèves où ils se trouvaient, et revinrent à Rome exposer leur malheur à saint Pierre. Celui-ci leur remit son bâton en leur disant d'en toucher Materne et que Materne prêcherait. Les deux religieux revinrent à Trèves; l'attouchement du bâton pastoral rendit Materne à la vie; après la prédication dans le Nord il devint évêque de Trèves. En souvenir de ce que Saint Pierre s'était privé de son bâton pastoral pour sauver Materne, les papes ne prennent la crosse que lorsque par hasard ils se trouvent à Trèves ou dans son évêché. Je ne sais, au reste, si l'absence de crosse dans la main du pape est aussi absolue qu'on le dit; certaines gravures du siècle dernier représentent le pape ayant la crosse en main quand il entre dans Saint-Pierre, après l'ouverture de la porte des Jubilés.

Un massier — Dessin de A. de Neuville.

Voici à propos de la bénédiction papale, le texte de cette bénédiction que l'on croit souvent donnée *urbi et orbi* et où ces mots ne figurent nullement :

« Sancti apostoli Petrus et Paulus, de quorum potestate et auctoritate confidimus, ipsi intercedant pro nobis ad Dominum. ℟. Amen. Precibus et meritis beatæ Mariæ semper Virginis, beati Michaelis archangeli, beati Joannis Baptistæ, et sanctorum apostolorum Petri et Pauli et omnium sanctorum, misereatur vestri omnipotens Deus, et dimissis omnibus peccatis vestris, perducat vos Jesus Christus ad vitam æternam. ℟. Amen. Indulgentiam, absolutionem omnium peccatorum vestrorum, spatium veræ et fructuosæ pœnitentiæ, cor semper pœnitens, et emendationem vitæ, gratiam et consolationem sancti spiritus, et finalem perseverantiam in bonis operibus tribuat vobis omnipotens et misericors dominus. ℟. Amen. Et benedictio Dei omnipotentis Patris et Filii et Spiritûs Sancti descendat super vos et maneat semper. ℟. Amen. »

Après cette bénédiction et quand le pape s'est retiré, deux cardinaux lisent en latin et en italien la formule d'indulgence plénière accordée aux fidèles présents, et ils jettent, chacun sur la place, la feuille qu'ils tiennent à la main. Selon le plus ou moins de force que le vent possède, les formules arrivent plus ou moins rapidement à portée de la foule qui en suit la direction avec soin; les mains se tendent, et deux heureux s'emparent des précieuses feuilles. La plupart du temps les personnes qui les reçoivent sont des Romains qui se sont postés en conséquence, et qui savent fort bien les revendre à gros prix aux catholiques qui veulent emporter ce souvenir de la bénédiction papale.

4° La Cène et le Lavement des pieds se passent à une demi-heure d'intervalle, mais la distance à parcourir est grande, et la foule fait qu'il est impossible de se transporter assez vite d'un point à l'autre. A moins de faire partie à un titre quelconque du cortége pontifical, je ne crois pas qu'un voyageur puisse voir à la fois la Cène et le Lavement des pieds. Je gagnai Saint-Pierre à la hâte ; il m'eût été impossible de pénétrer dans la galerie de la Cène; tout y était plein à ce point qu'oublieux du lieu où il se trouvait, le public s'est battu avec les Suisses et que les dames ont poussé des cris de terreur.

Le Lavement des pieds se faisait anciennement dans la salle ducale ; à présent il a lieu dans le transept droit de Saint-Pierre ; la Cène, tapisserie faite d'après la fresque de Léonard de Vinci, décore le fond de la cha-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pelle. En avant, on a fait un échafaudage recouvert de housses, et c'est là que viennent s'asseoir les apôtres auxquels le pape lavera les pieds. Les apôtres figurent aussi à la Cène; ils sont au nombre de treize; ce sont des prêtres appartenant à des nations différentes; les ambassades présentent chacune les leurs; voici au reste leur répartition d'après un très-ancien réglement. L'ambassade de France en présente un — l'Autriche, l'Espagne, le Portugal, chacun un — le cardinal d'état, un — le cardinal camerlingue, un — le préfet de la propagande, deux — le cardinal des Arméniens, un — le capitaine des Suisses, un — le majordome du Vatican, trois; en tout treize. Ce nombre de treize paraît singulier, car Jésus-Christ ne figurait pas; Judas étant supprimé, il ne devait rester à la Cène et au Lavement des pieds que onze personnages; mais l'on compte parfois un apôtre de plus, puis saint Grégoire avait l'habitude de recevoir à sa table douze pauvres qu'il nourrissait; un jour, un treizième convive vint s'asseoir parmi eux; c'était un ange envoyé pour glorifier le pontife; et c'est surtout, dit-on, en souvenir de cette intervention miraculeuse, que le nombre de treize apôtres a été fixé pour le jeudi saint.

Leur costume se compose d'une robe blanche, avec pèlerine de même couleur; la coiffure est de forme ovoïde et ressemble à un turban élevé; en attendant le pape, les apôtres prennent place sur les gradins. Un baigneur découvre la jambe et le pied de chacun d'eux. Le pape lave le pied au-dessus d'un bassin que porte un bussolante, il l'essuie doucement et le baise; à côté du Saint-Père marchent des bussolanti tenant l'eau, les linges et une corbeille pleine de bouquets de fleurs — les apôtres emporteront ces bouquets à la Cène, — après que le pape a essuyé le pied, un trésorier remet à chaque apôtre une médaille d'or et une autre d'argent, renfermées dans une bourse rouge; ces médailles représentent d'un côté l'effigie du pape, et l'année du pontificat y est indiquée; puis de l'autre côté, on voit Jésus-Christ lavant les pieds des apôtres.

Porteur de tiare. — Dessin de A. de Neuville.

5° Après cette cérémonie, les apôtres traversent la Basilique, le vestibule, montent l'escalier royal et entrent dans la galerie de la Cène où je n'ai pu pénétrer. Anciennement la Cène avait lieu dans la salle de Constantin; mais le nombre de plus en plus grand des voyageurs a rendu nécessaire depuis longtemps un vaisseau plus considérable. Dans la galerie au-dessus du vestibule, on a disposé une longue table couverte de surtouts dorés représentant les treize apôtres et l'Agneau Pascal; il y a, en plus, des fleurs et treize vastes corbeilles destinées a recevoir la desserte de la table; cette desserte forme, avec leurs vêtements, les couverts dont ils se servent, et une bourse ajoutée, le bénéfice des prêtres choisis pour figurer à ces cérémonies. Lorsque les apôtres sont assis, le Saint-Père arrive, les plats lui sont présentés à genoux par des bussolanti, puis il se retire quand il a servi quelques-uns des mets destinés aux apôtres. Dans le menu offert figure toujours un buisson d'écrevisses et des poissons frits; pourquoi cet usage? je l'ignore. Peu après le départ du pape, les apôtres prennent leurs corbeilles, font glisser dedans ce qui doit leur appartenir, puis ils se lèvent et distribuent, en les jetant aux spectateurs, les fleurs qui composent les bouquets qu'on leur a distribués au Lavement des pieds; ils se retirent, et la foule s'écoule alors avec peine au travers de la salle royale. D'après les renseignements que l'on m'a transmis, la tenue du public était assez singulière, et il regardait cette cérémonie comme une représentation purement théâtrale, sans paraître en comprendre ni l'origine, ni la signification.

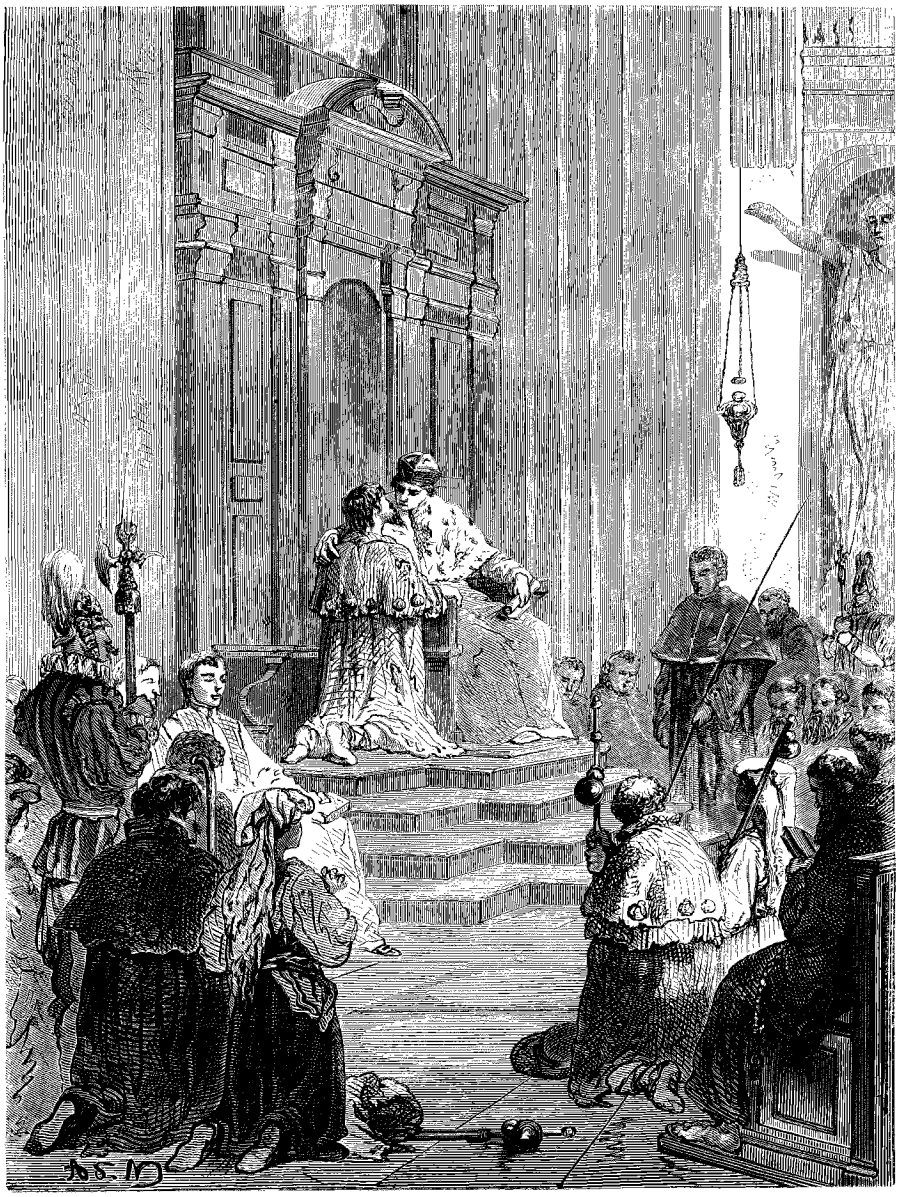
Entre la Cène et les ténèbres de la Sixtine, il y a environ deux heures que les voyageurs peuvent employer ailleurs qu'à Saint-Pierre; mais il n'y a pas à s'éloigner; tout au plus va-t-on dans les cafés de la place prendre un peu de nourriture. On déjeune le matin, mais c'est fini pour le reste du jour; pour bien voyager, il faut savoir vivre de peu.

Un ancien usage ouvre, le jeudi saint, de deux heures à quatre, le Vatican tout entier. Je vais y faire un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tour pour voir la physionomie des curieux qui y accourent en foule et pour me rendre bien compte de l'espace à parcourir ; il est énorme et contient les mosaïques, le musée de tableaux, les inscriptions, les galeries de sculptures, le bras nouveau, le Belvédère, etc.; le musée Égyptien, le musée Étrusque, les galeries des Candélabres, des Tapisseries, des Cartes; les chambres, les loges, la salle d'armes, et les jardins du Vatican.

La foule se répand dans toutes les directions. Les paysans sont surtout curieux; quelques-uns, groupés par famille, n'ont jamais vu Rome peut-être, et n'y reviendront sans doute plus; ils stationnent, bouches béantes, indistinctement devant toutes les statues, et je ne pense pas qu'il y en ait beaucoup parmi eux qui se rendent bien compte de la différence qu'il y a entre le marbre le plus ordinaire et l'Apollon du Bel-



Le grand pénitencier, à Saint-Pierre. — Dessin de A. de Neuville d'après M. B. Ulmann.

védère; il est vrai qu'au fond bien des étrangers sont de même.

L'heure passe, et je me dirige alors vers Saint-Pierre; il n'y a pas à penser à pénétrer à la Sixtine où la foule s'entasse plus que jamais pour assister à l'exécution du Miserere. Dans Saint-Pierre, la chapelle des chanoines a une assistance aussi nombreuse; on se presse pour pénétrer dans l'espace réellement trop restreint. Je remets à vendredi l'étude des Lamentations au reste presque terminées à l'heure qu'il est; le grand Pénitencier est proche.

6° Vers quatre heures et demie a lieu cette cérémonie du grand Pénitencier dont je t'ai donné déjà quelques détails lors de ma visite au Latran ; mais aujourd'hui, à Saint-Pierre, le grand Pénitencier s'entoure de formes solennelles qu'on n'observe pas dans les grands Péniten-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Intérieur de Saint-Pierre. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciers ordinaires. Un trône a été préparé dans le transept gauche de Saint-Pierre : il est situé près la statue de sainte Véronique, sur le panneau qui fait face quand on regarde l'autel ; le siége du cardinal est placé au haut de quelques degrés, et, dans la séparation formée par des tapisseries qui entourent le trône, vient se réunir le cortége qui accompagne le pénitent désigné. Chaque année cette grande absolution ne s'accorde qu'à un seul coupable. Cette cérémonie est un reste des anciens usages de la confession publique qui avait lieu au moyen âge ; cette confession qui se faisait d'abord à haute voix, puis qui eut lieu à voix basse ensuite, n'est plus représentée, je crois, à Rome, que par le cérémonial de ce seul jour saint. Le coupable désigné entre à Saint-Pierre processionnellement avec quelques religieux, sa famille et ses amis ; une fois devant le cardinal assis sur son trône, il s'agenouille et se confesse à voix basse ; le cardinal lui donne l'absolution dont le pouvoir lui a été spécialement délégué par le pape, et l'embrasse publiquement. L'amnistié quitte alors Saint-Pierre avec la procession qui l'accompagne à son entrée, et le cardinal grand Pénitencier, reprenant la baguette en main, recommence les fonctions ordinaires du Pénitencier dans les Basiliques majeures.

Les cérémonies se succèdent rapidement. A peine le grand Pénitencier est-il terminé que la procession des pèlerins arrive.

7° La Basilique a préparé, comme toute église, le tombeau traditionnel ; il est disposé dans le souterrain primitif, là où est le tombeau de saint Pierre lui-même. Ce tombeau est splendidement illuminé. L'espace est étroit et le public ne pénètre qu'avec peine dans l'espace réservé. A Trinité des Pèlerins, la procession s'est organisée ; les pèlerins sont revêtus du costume traditionnel, chapeau, bourdon, pèlerine, coquilles de Saint-Jacques. Chacun d'eux est accompagné d'une grande dame romaine qui patronne l'œuvre de Trinité ; la procession traverse le Tibre, circule à travers la longue rue du Transtévère, et débouche sur la place Saint-Pierre où l'attend une foule de curieux. Après que les pèlerins ont fait leurs dévotions, ils reprennent dans le même ordre qu'a leur entrée le chemin du couvent de la Trinité où ils sont logés, hébergés pendant la semaine sainte, nourris et servis le plus souvent par les mains des dames patronnesses.

8° Après l'adoration des pèlerins a lieu une cérémonie curieuse et, je crois, inusitée en France. Anciennement, dans toute la catholicité, on lavait, après la messe du matin, l'autel des églises ; on se servait pour cela d'eau et de vin ; le restant du liquide épongé sur l'autel était mis de côté et servait au lavement des pieds des apôtres. A Rome, cette cérémonie a lieu vers le soir ; l'ombre commence à envahir la grande basilique, et le tableau, formé par les chanoines de Saint-Pierre brossant la table de l'autel pendant que quelques torches les éclairent, est d'un superbe effet. Voici, au reste, comment le lavement de l'autel a lieu : sur une crédence, près de l'autel, on a déposé sept coupes de cristal, un vase d'or rempli de vin, un bassin avec sept éponges et des ustensiles appelés aspersoirs ; ce sont des espèces de brosses en bois découpé dont le manche est orné de sculptures. Le chapitre entier de Saint-Pierre se rend au grand autel, et sept des plus anciens chanoines se placent au pied de l'escalier ; pendant que le chœur chante, six de ces sept chanoines montent à l'autel, versent un peu de vin sur la table, passent trois à droite, trois à gauche, et brossent l'autel en étendant le vin avec leurs aspersoirs ; ils redescendent, et six autres chanoines les remplacent et recommencent le même cérémonial. Tous les chanoines passent ainsi six par six ; alors les sept chanoines qui s'étaient présentés les premiers reviennent à l'autel, prennent les sept éponges, et enlèvent avec elles le vin qui est répandu. Le chapitre se retire ensuite dans l'ordre où il est venu ; j'ignore si le vin provenant de la table de l'autel reçoit, à Saint-Pierre, une destination particulière.

9° Bientôt vient la cérémonie la plus imposante de l'après-midi. C'est l'ostension des grandes reliques. Elle a lieu le mercredi-saint, le jeudi-saint et le vendredi-saint, après l'exécution du *Miserere*. La nuit est presque complétement arrivée ; il est sept heures et demie ; anciennement, un lustre en bronze doré, en forme de croix, et de dimensions géantes, descendait de la coupole dans Saint-Pierre ; l'illumination était splendide ; mais les curieux faisaient alors de cette cérémonie une sorte de partie de plaisir ; il en résulta quelques inconvénients et, depuis bien des années déjà, cet usage du lustre de bronze a disparu.

Les grandes reliques se composent de la lance, la sainte face et la vraie croix ; elles sont renfermées dans la chapelle de Sainte-Véronique, et cette chapelle est située au haut du pilier sud-ouest de la coupole, au-dessous de l'arc du pendentif. En avant de la chapelle est, de même qu'aux autres angles de la coupole, un balcon faisant saillie ; c'est de ce balcon que les chanoines de Saint-Pierre, qui seuls ont le droit de pénétrer dans la chapelle de Sainte-Véronique, montrent les reliques indiquées ci-dessus. En même temps, les chanoines exposent à la vénération des fidèles quelques autres reliques importantes, mais je ne m'occuperai que des trois principales, et voici quelques renseignements rapides à leur sujet.

La *Lance* est celle de saint Longin, et saint Longin est le soldat qui perça le flanc de Jésus-Christ sur la croix ; on rapporte qu'à l'époque de la Passion Longin était aveugle et qu'il se fit aider pour frapper Jésus ; d'autres disent qu'il devint subitement aveugle en punition de sa barbarie. Quoi qu'il en soit, Longin reçut sur ses doigts quelques gouttes du sang de Jésus-Christ qui avait coulé le long de sa lance, et s'étant frotté les yeux avec ce sang, il recouvra la vue. Ce miracle opéra sa conversion et il se fit ermite dans les montagnes de la Cappadoce. La lance, restée à Jérusalem, fut trouvée par l'impératrice Hélène, mère de Constantin, lorsqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, elle vint à Jérusalem

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rechercher les objets de la Passion, en même temps que le tombeau de Jésus-Christ.

La *vraie croix*, selon une très-ancienne légende, aurait été faite avec le bois de l'arbre du bien et du mal qui, arraché et transporté par les eaux du déluge, avait repris racine sur le Golgotha en vue de desseins mystérieux. Ensevelie avec le Christ et à côté de celles des deux larrons, la croix resta longtemps ignorée. Lorsque sainte Hélène vint à Jérusalem, on retrouva bien l'endroit où la croix avait été enterrée, mais on retrouva aussi les deux autres, et grande fut l'hésitation pour choisir entre les trois. Un miracle indiqua la vraie croix; un homme, mort la veille, ressuscita aussitôt qu'il en eut touché le bois. Sainte Hélène fit de la croix deux parts; elle laissa l'une à saint Macaire, patriarche de Jérusalem, et emporta l'autre à Constantinople.

Des parcelles du morceau resté à Jérusalem furent distribuées aux fidèles, puis ce morceau fut pris par les Barbares. Héraclius le fit restituer et le remit lui-même dans son sanctuaire; il porta la croix pieds nus, et cet acte d'humilité donna lieu à l'établissement de la fête de l'Exaltation de la croix. Pour ne plus m'occuper de cette portion restée à Jérusalem, j'ajouterai que les Croisés l'y trouvèrent à la prise de cette ville, répartie entre les chrétiens qui l'avaient divisée et cachée pour la soustraire aux recherches des hérétiques.

Ce fut la portion emportée par sainte Hélène à Constantinople qui fournit le morceau qui est à Saint-Pierre; ce fut sur elle que Baudouin II, vers 1200, prit le morceau qu'il envoya à Philippe Auguste; ce qui en restait à Constantinople avait été remis aux religieux Templiers avant que les Turcs ne s'emparassent de la capitale de l'empire de Constantin.

En recevant la précieuse relique des mains de sa mère, Constantin l'avait fait placer dans sa statue, au haut d'une colonne de porphyre, sur la place du palais; mais, auparavant, il en avait envoyé un morceau à la basilique Sainte-Croix de Jérusalem, et c'est de cette basilique qu'est venue la portion exposée à Saint-Pierre pendant les jours saints. Le morceau envoyé par Constantin à Rome avait, rapporte-t-on, plus de trois pieds de longueur.

La *Sainte Face* serait, suivant quelques auteurs, un portrait de Jésus-Christ fait par saint Luc; suivant d'autres, le visage de Jésus se serait imprimé sur un linge par un pouvoir miraculeux, et voici cette dernière version : Abgare, roi d'Édesse, était atteint d'une maladie de peau terrible; Ananias, son confident, qui se rendait en Égypte, entendit parler des miracles opérés par Jésus-Christ; il vint lui demander de venir à Édesse, afin de guérir son maître; Jésus ne put se mettre en route parce qu'il sentait sa Passion approcher, mais il écrivit à Abgare, et s'apercevant qu'Ananias cherchait à reproduire ses traits, il prit un linge, le plaça sur son visage, et le linge en garda l'empreinte. Cette relique, remise par Jésus à Ananias, guérit Abgare, et ce dernier, reconnaissant, détruisit les idoles. Mais ses successeurs revinrent à l'ancien culte, et le patriarche d'Édesse dut enfermer la Sainte face dans un édicule inconnu des murs de la ville. La relique protégea longtemps Édesse; quand la ville eut succombé, l'empereur Lécapène obtint de l'émir qui s'en était emparé la restitution de la relique moyennant un fort tribut, et, vers le milieu du dixième siècle, la Sainte face fut installée triomphalement à Sainte-Sophie. Plus tard, transportée à Rome, elle fut renfermée dans la chapelle de Sainte-Véronique. On rapporte que le dessin en est brun, faiblement indiqué, mais que le visage est doux et plein de majesté. Les voyageurs ne peuvent, au reste, jamais voir la relique autrement qu'aujourd'hui ou à quelque autre ostension solennelle.

La nuit était venue; il restait à peine quelques lueurs qui brillaient au travers des fenêtres de l'abside; en bas de la statue de sainte Véronique était rangé, en grand costume et agenouillé, le chapitre de Saint-Pierre; derrière lui se tenait le public, dont la masse se perdait dans l'ombre; on entendait le bruit sourd de la foule se répercutant dans le grand vaisseau de la Basilique; du balcon de la chapelle supérieure, où allaient apparaître les chanoines, descendait, au bout d'une longue chaîne, une énorme lanterne de cristal, dont la lumière lançait à peine quelques rayons dans le vaste espace qui l'entourait. En bas, quelques cierges étaient allumés; ce fut dans le silence et dans ce milieu ainsi préparé mystérieusement que la chapelle de Sainte-Véronique s'ouvrit et que les chanoines présentèrent, pendant quelques courts instants, les reliquaires contenant les objets que j'ai indiqués ci-dessus. Puis ils se retirèrent, le chapitre de Saint-Pierre se releva, rentra dans la sacristie, et le bruit du public, un instant calmé pendant l'ostension, remplit Saint-Pierre de son tumulte habituel. L'effet des reliques ainsi exposées, à la clarté vacillante de quelques cierges, tout le reste de Saint-Pierre restant sombre et mystérieux, est très-puissant.

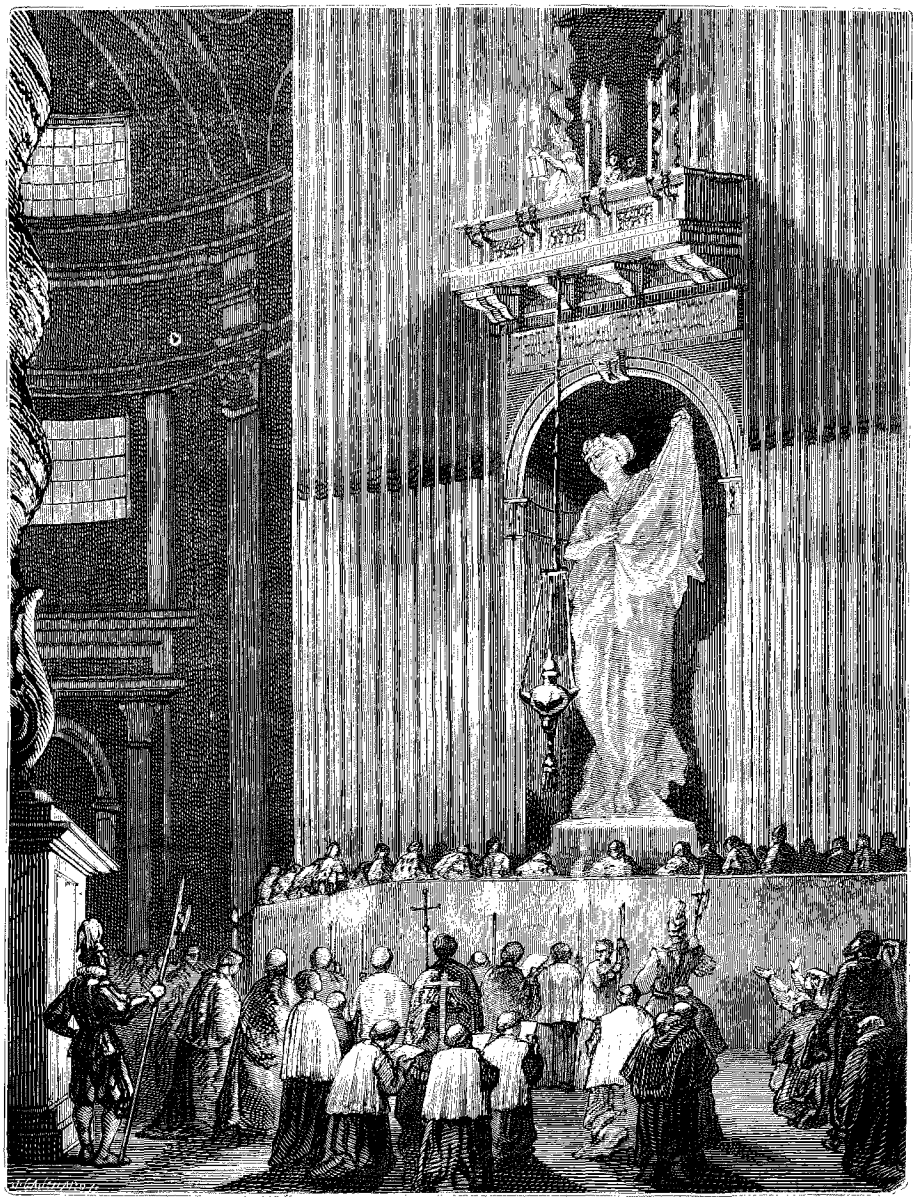
Cette cérémonie était la dernière de la journée. Certains voyageurs, qui tiennent à tout voir, tombent réellement malades de fatigue; je rentrai doucement sans pouvoir trouver une voiture au milieu de la foule qui s'écoulait par le pont Saint-Ange, et je griffonne ces notes avant de prendre le repos nécessaire à ma journée de demain.

Toutes les cérémonies du jeudi saint ne sont pas également imposantes. La bénédiction, l'office de la Sixtine, l'ostension des reliques, sont des cérémonies pleines de grandeur; mais le lavement des pieds, la procession des pèlerins et la Cène perdent beaucoup de leur caractère sacré par l'empressement exagéré des curieux qui se conduisent là exactement comme si aucune idée religieuse ne les préoccupait; le seul but des voyageurs semble être de voir, toute autre idée mise à part, et hommes et femmes se poussent et s'agitent pour parvenir à une meilleure place. Les Suisses font dans cette journée un rude service; beaucoup parmi eux sont Allemands, et on les choisit de ce pays parce que, dit-on, leur caractère calme et patient les rend, plus que d'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres, capables de supporter les excès des curieux et les insistances indiscrètes et déplacées qui les assiégent.

Il y avait aussi dans les autres basiliques, et dans quelques églises, des cérémonies auxquelles les voyageurs doivent, dit-on, chercher à assister; mais en présence de tout ce que le Vatican renferme, qui peut penser à aller ailleurs que dans l'espace compris entre la Sixtine et le baldaquin de Saint-Pierre? Voici, cependant, les cérémonies indiquées : à Saint-Jean de Latran, communion générale du chapitre et exposition de



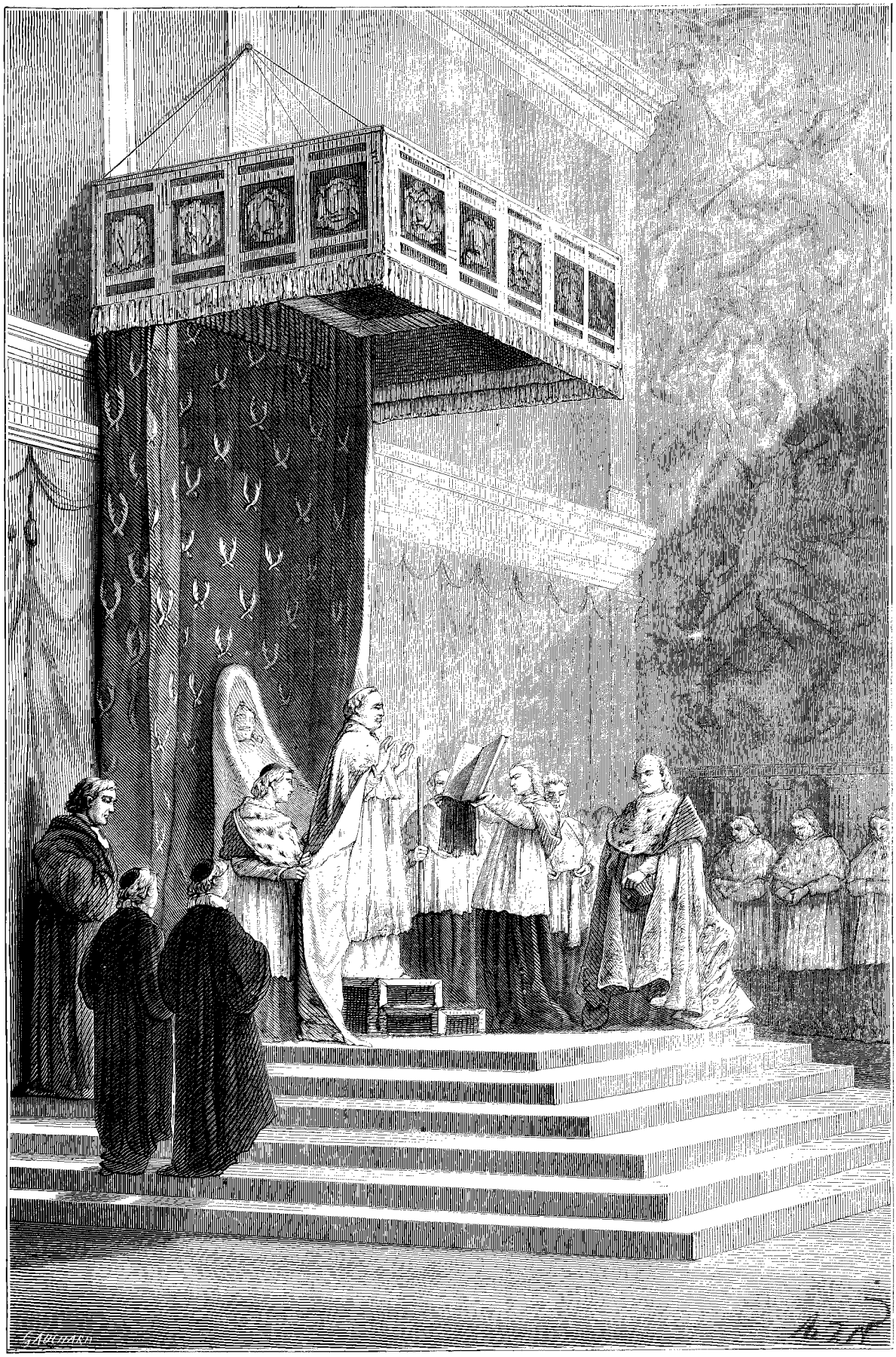
Ostension des grandes reliques. — Dessin de A. de Neuville d'après M. B. Ulmann.

la table de la Cène; — au Gésù, à Saint-André della Valle, sont disposés des tombeaux pour lesquels luttent de luxe et d'ostentation les chapitres de ces deux églises dont la richesse est renommée; — à Saint-Pierre enfin il y a, pendant la messe du matin, lorsque l'on est tout occupé de la Sixtine, la communion du chapitre, comme au Latran.

Ludovic CELLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pape officiant à la Sixtine. — Dessin de A. de Neuville d'après M. E. Delaunay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LA SEMAINE SAINTE A ROME,

PAR M. LUDOVIC CELLER [1].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VENDREDI SAINT.

Office à la Sixtine. — Les crécelles. — Le sermon devant le pape. — Adoration de la croix. — Improperia. — Les voitures à Rome. — Stations au Colisée. — Le Gesù. — Empreinte des genoux de saint Pierre. — Ténèbres à Saint-Pierre. — Les Lamentations. — Manies des touristes. — Adoration des grandes reliques par le pape.

A Monsieur X...,

Ce matin, il y avait office à la Sixtine, office triste, tendant à la représentation de la douleur, comme toutes les cérémonies de cette journée, la plus sombre de la Semaine Sainte. Un usage assez singulier s'est répandu dans Rome. Toutes les boutiques de jouets vendent de petites crécelles; les enfants romains quêtent quelques baïocchi pour en acheter et se promènent dans les rues en faisant tourner ce joujou peu mélodieux. C'est, dit-on, un souvenir des cérémonies religieuses du moyen âge. Après le jeudi saint, les cloches ne sonnant plus dans les églises et les couvents, on se servait, pour appeler aux offices, de cliquettes en bois que l'on agitait ensemble ; la crécelle, plus commode à manœuvrer, était de même employée à cet usage; je ne pense pas que l'on s'en serve encore dans les cloîtres, mais le vieil ustensile a passé chez le petit monde profane.

Il existe aussi à Rome, un souvenir quotidien de la manière dont on comptait les heures dans l'Église primitive; il y avait jadis un chandelier à vingt-quatre branches dont on éteignait les lumières d'heure en heure à mesure que les vingt-quatre heures du jour s'écoulaient. Le chandelier à vingt-quatre branches n'existe plus; mais Rome compte encore les heures de une à vingt-quatre, à partir de la sonnerie du soir de l'*Ave Maria*.

La chapelle Sixtine était dénudée ; plus d'or ni de broderies; les costumes des cardinaux étaient violets; une seule nappe était étendue sur l'autel et les cierges étaient éteints. Le pape entra précédé de la croix, fit ses oraisons et se plaça sur son trône. Ensuite, il y eut une lecture de la Passion, avec les célèbres chœurs de Vittoria d'Avila, composition énergique et très-curieuse comme disposition des voix et répartition des personnages; puis vint, selon la coutume, un discours prononcé devant le Saint-Père par un mineur conventuel. Cet honneur de parler devant le pape a appartenu successivement à plusieurs ordres; chacun d'eux cherchait à faire briller l'instruction de ses membres, et l'on cite un orateur, qui en 1481, prononça un discours en latin, en hébreu et en grec, et, durant deux heures, tint attentif tout l'auditoire ; il développa et expliqua en trois langues les mystères de la Passion.

Après le sermon, vint une des cérémonies les plus célèbres de la Semaine sainte : l'adoration de la croix.

Le cardinal célébrant découvre la croix qui est couverte d'un voile noir et la dépose sur un riche coussin. Le pape va le premier faire l'adoration. On lui ôte ses sandales, et, pieds nus, il s'agenouille sur un tapis qui lui a été préparé un peu loin de l'autel, près les cardinaux ; il s'agenouille à trois reprises, avançant chaque fois vers l'autel ; il s'est peu à peu dépouillé de tous ses insignes pontificaux, et lorsqu'il est arrivé à la troisième adoration, auprès du crucifix, il le baise. Avant de se retirer, il dépose sur l'autel une bourse de damas violet contenant 100 scudi d'or romains, soit environ 535 francs de notre monnaie. C'est de cette coutume, pratiquée par le pape, que vient l'usage, dans les églises des campagnes, de déposer une offrande au pied de la croix lors de l'adoration du vendredi saint.

Après l'adoration de la croix par le pape, tous les cardinaux vont à leur tour accomplir la même cérémonie; ils déposent, sur le plateau de l'offrande, chacun un écu d'or. Après les cardinaux, viennent les patriarches, archevêques et généraux d'ordre; et lorsque l'adoration tire à sa fin, les cierges sont allumés peu à peu.

C'est pendant que le pape et les cardinaux font l'adoration, que l'on exécute les Improperia de Palestrina. C'est une œuvre d'un caractère triste et l'une des plus remarquables de ce compositeur; Gœthe regardait les Improperia comme le morceau le plus émouvant de ceux qu'on entend durant les jours saints au Vatican.

Après les Improperia, la procession s'organise, et de même qu'hier elle a porté l'hostie dans le tombeau de la Pauline, de même, aujourd'hui, elle va chercher cette hostie qu'elle rapporte dans la chapelle Sixtine. La messe commence ensuite. Devant assister demain à la messe du pape Marcel, j'ai quitté la Sixtine, et j'ai été voir dans Rome, en attendant les Ténèbres de Saint-Pierre, les cérémonies importantes célébrées ailleurs que dans le Borgo.

Plus que jamais, dans mes longues courses à travers les différents quartiers qu'il me fallut parcourir, j'appréciai l'organisation des voitures publiques à Rome. Elles sont propres, élégantes, et vont vite. Le seul inconvénient est leur prix dans ces journées où abondent les voyageurs fatigués : mais on dé-

1. Suite et fin. — Voy. p. 209 et 225.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bat ce prix, car les tarifs ne servent guère de rien ; et il faut reconnaître que si le cocher romain cherche à avoir le plus qu'il peut avant de partir, il est ensuite généralement de bonne foi et ne demande rien en plus du prix convenu, sauf, bien entendu, la bonne-main. La bonne-main doit toujours figurer dans le compte, et le cocher romain, qui se plaindrait de ne recevoir que 4 pauls pour prix de la course, sera satisfait de n'en recevoir que trois suivis d'un quatrième comme gratification.

Je me dirigeai d'abord vers le Colisée; il y avait chemin de croix et sermon. L'arène du Colisée est divisée en stations, et à chaque petite chapelle, les fidèles agenouillés font leurs oraisons; la croix incrustée dans le mur, sous l'arcade d'entrée, reçoit aussi les baisers des fidèles; à cette pratique pieuse sont attachées quelques années d'indulgence.

Du Colisée je me rendis au Gesù où se célébraient les Heures d'agonie; c'est ce qu'à Paris on appelle les Sept Paroles : chaque morceau de chant est séparé par un sermon, et la cérémonie entière dure à peu près de midi à trois heures. Le Gesù était d'un grand effet; il était à peine éclairé ; et ses hautes murailles revêtues de marbres et de stucs jaunes, ses autels couverts de lapis, de malachite, d'agates et de bronzes dorés, étaient perdus dans une pénombre mystérieuse.

En quittant le Colisée, et avant d'arriver au Gesù, j'étais entré dans l'église Sainte-Françoise-Romaine, située dans le Forum, près la basilique de Constantin. L'empreinte des genoux de saint Pierre était illuminée; elle est sous une grille, et scellée dans la muraille; elle se compose de deux sillons de la largeur du genou, sur une dalle de pierre; c'est la dalle où saint Pierre était agenouillé quand il pria le ciel de ne pas laisser réussir les expériences de Simon le magicien, et que celui-ci, tombant du haut des airs, se tua dans sa chute; lorsque saint Pierre se releva, il se trouva que ses genoux s'étaient imprimés sur la dalle.

J'aurais désiré aller à Sainte-Croix de Jérusalem pour assister à l'ostension des clous de la Croix, mais l'heure était trop avancée, et je me serais exposé à faire en vain un long détour.

Vers trois heures, j'arrivai sur la place où de nombreuses voitures stationnaient déjà, après avoir amené les voyageurs et les Romains; je dis les Romains, car le vendredi saint est le jour choisi ordinairement par eux pour assister aux Ténèbres de la Basilique et à l'Ostension des grandes reliques qui vient ensuite.

Dire qu'il y avait beaucoup de monde dans Saint-Pierre semblerait singulier, car la nef paraît presque toujours vide, tout au plus à demi pleine, alors que la foule s'y est le plus portée; mais à Saint-Pierre, le nombre des assistants ne peut se calculer comme ailleurs d'après l'encombrement qu'ils produisent; il faut regarder sur quelques points seulement, là où ont lieu les cérémonies. Les Ténèbres, qui commençaient à la chapelle dite des chanoines, avaient attiré beaucoup de monde; il était impossible de pénétrer dans la chapelle même; la grille qui la sépare du bas-côté de la Basilique avait été faussée par les efforts des voyageurs qui cherchaient à entrer afin de mieux entendre. Il est vrai qu'entendre était difficile; et cependant, si chacun l'eût voulu, les chœurs de la chapelle de Saint-Pierre auraient pu aisément être entendus de l'autre côté de la Basilique; il eût fallu pour cela, du silence, de la tenue et du recueillement. C'est dans un jour comme celui-ci, que Saint-Pierre prend une physionomie extraordinaire et que ne peut soupçonner celui qui n'en a pas été témoin. Le long de la grille des chanoines était une foule épaisse, piétinant, s'efforçant d'entrer au plus vite; dans la nef, une multitude de promeneurs allaient et venaient, causant et riant; à côté de ces curieux, et au milieu du bruit sourd et continu qui sortait de cette masse de gens, étaient de nombreux fidèles, agenouillés aux diverses chapelles, et faisant leurs dévotions comme si, autour d'eux, le silence eût été complet. Les personnes fatiguées cherchaient à s'asseoir sur les moulures basses des colonnes, et d'autres regardaient les curiosités de la Basilique. Les Romains, habitués à voir, chaque année, les étrangers se conduire ainsi depuis un temps immémorial, ne semblent nullement choqués d'habitudes que d'ailleurs ils partagent, mais les catholiques français ne font pas volontiers la part du caractère italien et sont généralement froissés de tant d'irrévérence.

Je réussis à pénétrer dans la foule qui obstruait la grille de la chapelle des chanoines, et j'écoutai pendant quelque temps l'exécution des Lamentations; je ne pus malheureusement y demeurer aussi longtemps que je l'aurais désiré ; la chaleur y était réellement intolérable; je pus néanmoins me rendre compte de la manière dont aujourd'hui la chapelle de Saint-Pierre exécute cette musique. Chaque lamentation était divisée en deux parties; la première dite par un soprano (du moins dans celle que j'ai entendue), était une phrase à longues notes tenues; c'était une sorte de récitatif déclamé, sur un mouvement d'une lenteur extrême ; on est surtout étonné de la manière dont les chanteurs prolongent le son qu'ils ont émis, l'enflant, le diminuant, le renflant à volonté, et cela, sans que l'on puisse comprendre comment des poitrines humaines peuvent soutenir, sans reprendre leur respiration, une note ainsi filée. On donne de ce fait une explication trop longue à reproduire ici.

Après cette première partie ainsi débitée par une seule voix, vient une seconde dite par le chœur; c'est alors une phrase dans le style de Palestrina, fuguée, bien d'aplomb, rhythmée, et qui fait opposition complète avec la première partie. Celle-ci peut appartenir à la tonalité moderne, mais je crois qu'elle doit être écrite en plain-chant, et elle est, selon moi, beaucoup plus remarquable comme expression que la partie fuguée qui la suit.

Je sortis de la foule qui m'enserrait, et j'allai respirer un peu au dehors; là, je vis quelques voyageurs accomplir les niaiseries qui sont de tradition depuis qu'il y a des voyages en Italie. La partie de la place où sont les fontaines et l'obélisque, est ovale; chaque ellipse (for-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mant colonnade) a un centre, et de ce centre, marqué par un rond de marbre blanc incrusté dans le pavage, toutes les rangées des colonnes n'en font plus qu'une, chaque rangée étant située sur le même rayon. Quelques personnes s'amusent à amener un touriste inexpérimenté, et à lui faire observer ce joujou de tracé linéaire devant lequel il est d'usage de se pâmer d'admiration. A l'intérieur de Saint-Pierre, ces mêmes personnes engagent des paris sur la grosseur des anges des bénitiers et sur la hauteur où sont placées les colombes incrustées dans les piliers de la nef. C'est ainsi qu'on cherche à oublier la fatigue, et à atteindre l'heure où le pape se rend à Saint-Pierre.

Après les Ténèbres de la Sixtine, le pape descend; il porte le camail rouge, l'étole et la calotte blanche; il est suivi des cardinaux qui, dans ce jour, sont accompagnés de leurs familles; le cortége prend par l'escalier royal. Saint-Pierre a été préparé. La garde palatine forme la haie dans la Basilique, et le chapitre se rend à la grande porte afin de recevoir le Saint-Père. En tête du cortége est la croix processionnelle; puis viennent : la maison du pape, les suisses, les gardes nobles — le Pape — le sacré-collége. Des siéges avec coussins ont été disposés comme il est d'usage les vendredis ordinaires de carême. Le pape s'agenouille devant la Confession, et aussitôt, on place devant ses yeux, avec la bougie allumée, les prières ordonnées en cette circonstance; chaque cardinal reçoit aussi un carton portant ces mêmes oraisons; puis la tribune de Sainte-Véronique s'ouvre, s'éclaire faiblement, et les grandes reliques sont, comme hier, offertes à la vénération des assistants. Bientôt le pape se relève, tous les cardinaux restant agenouillés, et il rentre au Vatican; après son départ, les cardinaux se lèvent à leur tour et se retirent un à un.

Dès qu'ils furent éloignés, l'assistance, un instant recueillie, reprit son allure agitée; chacun se dirigea vers les portes de Saint-Pierre, et tous, à pied ou en voiture, regagnèrent leurs habitations. Les Romains étaient venus dans leurs plus beaux équipages; les Romaines avaient revêtu leurs plus riches toilettes de ville; c'était une avalanche de soieries claires, de velours et de dentelles; toilettes généralement riches, mais où le plus souvent manque le goût.

Comme l'ancienne fête de Longchamps en France, les trois jours de Ténèbres sont, à Rome, une occasion de pèlerinage et en même temps de distraction mondaine; le voyageur est surpris de l'animation passagère que prennent alors les quartiers réservés à la population romaine, si tranquilles d'ordinaire.

SAMEDI SAINT.

Messe du pape Marcel à la Sixtine. — Décoration de la chapelle. — Ordre des assistants. — Nombre des chanteurs. — Baptême au Latran. — Les audiences pontificales. — Bénédiction à domicile. — Acquisitions des voyageurs.

J'ai assisté au dernier office célébré, pendant la semaine sainte, dans la chapelle Sixtine, et la messe que j'y ai entendue terminait dignement les cérémonies précédentes. Je ne sais ce que sera demain la fête de Pâques, mais jusqu'ici ce sont ces cérémonies de la Sixtine qui m'ont paru être les plus imposantes. Tout y est si bien proportionné, peintures, musique, liturgie, qu'on ne trouve qu'un reproche à faire : la présence des voyageurs curieux, trop souvent bruyants, dont les paroles et le costume forment le plus désagréable contraste avec le tableau éminemment artistique qui se développe devant eux. Heureusement ces voyageurs, fatigués, moulus, et qui avaient assisté ces trois derniers jours aux Miserere de la Sixtine, se sont tenus cois chez eux pour la plupart, et ce matin, j'ai pu, assez à l'aise, entendre d'un bout à l'autre la messe du pape Marcel. C'est, selon moi, l'office le plus complet, comme musique, auquel on puisse assister dans la Semaine sainte; je ne puis développer ici cette partie musicale, ni indiquer les points remarquables de l'œuvre de Palestrina, mais les voyageurs qui ne font pas tous leurs efforts pour assister à cette messe du samedi, se trompent tout à fait; ils devraient garder pour ce jour un peu de leur empressement extrême aux séances des après-midi du mercredi, du jeudi et du vendredi.

Ce fut le 19 juin 1565 que Palestrina fit exécuter pour la première fois cette messe devant le pape et les cardinaux; il s'agissait de réformer la musique sacrée que les excès scientifiques du plain-chant avaient presque désorganisée. Palestrina avait écrit trois messes, et la troisième fut celle qui remporta tous les suffrages. Publiée deux ou trois années plus tard, Palestrina l'appela messe du pape Marcel; ce dernier était mort depuis quelques années, et l'on ne connaît pas la raison qui fit que Palestrina donna à son œuvre le nom du saint-père qui avait eu, depuis sa mort, trois successeurs sur le trône de Saint-Pierre.

La décoration de la chapelle Sixtine est la même que pour tous les offices; les tentures du trône, de l'autel, varient seules, ainsi que les costumes, selon les cérémonies, mais l'ornementation générale de la chapelle est celle-ci. La chapelle est partagée en trois zones distinctes : la première, formée par le plafond et la partie supérieure des murs latéraux (partie dans laquelle sont percées les fenêtres), est couverte des fresques de Michel Ange; la deuxième est formée d'une partie plate des murailles, au-dessous des fenêtres, et cette partie est couverte de peintures de beaucoup inférieures à celles de Michel-Ange; elles sont de Signorelli, F. Pérugin et Ghirlandajo; la troisième zone commence au-dessous de ces peintures et va jusqu'à terre; elle est décorée en trompe-l'œil, et représente des draperies régulières, rattachées par de gros nœuds; c'est là un système de décoration fréquent à Rome et qui n'est pas des plus gracieux. Heureusement les estrades des assistants ecclésiastiques, le trône du pape, les groupes nécessités par le cérémonial, cachent presque complétement ces draperies sous l'éclat des étoffes et le pittoresque des mouvements. Au fond, le Jugement dernier occupe le panneau tout entier de la chapelle; le bas seul est un peu caché par une tapisserie, représentant l'Annon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pie IX. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciation, d'après le Barrochio, et que l'on suspend au-dessus de l'autel.

Il y a un certain nombre d'années, dans les grandes cérémonies, on décorait les murs de la Sixtine avec les tapisseries dites de Raphaël, et exécutées sur ses dessins ou cartons dont la plus grande partie est au musée de Hampton-Court. Ces tapisseries, conservées avec soin, ont été réunies dans une des galeries du Vatican, à côté de la galerie des Cartes; elles sont ainsi plus à l'abri de la destruction, mais la Sixtine perd, dans les grandes fêtes, un de ses plus beaux ornements.

Les dispositions étaient les mêmes que celles du jeudi saint. La splendeur des costumes était merveilleuse; les cardinaux étaient revêtus de la cape rouge qui est d'un si bel effet.

Au Gloria, les cloches, muettes depuis le jeudi, se font entendre; un clerc sort de la sacristie et vient donner au pape l'alleluia, et les suisses, les massiers et les gardes nobles, qui portaient depuis la veille leurs hallebardes, leurs masses et leurs épées inclinées vers la terre, les relèvent en signe de triomphe.

A chaque partie de la messe, il y a un contraste très-frappant entre les chants purement liturgiques et la reprise des chœurs des chapelains chantant la musique de Palestrina; aujourd'hui les chœurs ont été très-remarquables; on eût dit que pour la messe du pape Marcel, ils s'étaient piqués d'honneur. L'atmosphère était moins étouffante qu'aux Ténèbres du soir, et cette condition de température est à mettre en compte quand il s'agit de voix humaines réunies dans un espace relativement étroit et exécutant une musique à intonations difficiles.

Ces chœurs occupent une tribune grillagée et dorée, prise en partie dans le mur latéral de droite, en regardant le Jugement dernier; près d'eux est la séparation qui divise les deux espaces réservés, l'un au public, l'autre au clergé placé dans une sorte de carré, distribué comme suit : au fond, au milieu, est l'autel; à gauche, appuyé au mur latéral, est le trône du Saint-Père. Près ce dernier, à sa gauche et à sa droite, sont deux diacres; au fond, entre le trône et l'autel, se tiennent le sacristain portant la croix pontificale, les patriarches et les évêques assistants; sur les marches du trône est assis le prince assistant; au fond, à droite de l'autel, sont les chapelains du cardinal célébrant; devant l'autel est le cardinal officiant, avec le diacre et le sous-diacre; en avant encore, la maison du pape; puis, à certaine distance, bordant la chapelle et regardant le trône et l'autel, sont les siéges pour les cardinaux, les ambassadeurs, les supérieurs d'ordres, le gouverneur de Rome. Chacun de ces hauts dignitaires est accompagné d'un ou deux caudataires ou servants dont les costumes plus simples concourent néanmoins à la splendeur colorée de la chapelle.

Encore un dernier mot sur les chanteurs. Leur nombre est environ de trente à trente-cinq, répartis dans cette proportion : deux basses et deux contraltos pour un ténor et un soprano; les basses sont parfois superbes et descendent, dit-on, comme les basses russes, jusqu'à l'ut grave. Les parties élevées sont exécutées par des soprani et des ténors qui se sont fait une voix de fausset, et s'exercent à reproduire les effets si vantés de la musique des siècles derniers.

Quelques voyageurs quittent la Sixtine pour aller au Latran, où, le samedi matin, ont lieu — l'ordination, dans la Basilique, — et le baptême des convertis, dans le baptistère de Constantin. Après ces cérémonies, on expose les reliquaires contenant les têtes de saint Pierre et de saint Paul.

A la basilique Saint-Pierre, il y a la bénédiction du feu nouveau et des fonds du baptême; ces cérémonies sont intéressantes; mais qui peut se résoudre à quitter la Sixtine, surtout quand on peut y entendre la messe du pape Marcel?

La journée du samedi saint pouvait être considérée comme terminée après la messe de la Sixtine; mais il y a cependant encore diverses cérémonies auxquelles le voyageur peut et doit vouloir assister; les plus intéressantes sont la bénédiction à domicile et l'audience solennelle du pape. Le mot de « cérémonie » est impropre pour désigner cette réception officielle des fidèles par le Saint-Père; mais parmi les voyageurs qui tous à l'envi cherchent à être admis, cette audience du samedi a pris rang parmi les cérémonies de la semaine sainte.

Il est difficile de se figurer les nombreuses et instantes demandes que font les voyageurs pour avoir des lettres d'entrée à cette audience pontificale. A cette époque de l'année, les journées du Saint-Père sont si laborieuses et le nombre des pétitions est si considérable, qu'il n'y a pas à songer à demander une audience particulière. Même en temps ordinaire, l'audience particulière est difficile à obtenir; afin d'éviter les importunités inutiles, il est d'usage de ne plus en accorder que sur une demande apostillée par un personnage influent et connu à Rome. La réponse est apportée à domicile, et contient l'indication du jour et de l'heure à laquelle le pétitionnaire sera admis près du Saint-Père; l'admission n'est autorisée que pour les personnes spécialement et nommément indiquées dans la lettre de demande et dans la réponse envoyée. S'il n'y a que des hommes, le pape reçoit dans ses appartements du Vatican; s'il doit recevoir des dames, il donne audience dans une petite galerie, à l'angle de la rampe des jardins du Vatican, du côté de la Sixtine; située dans l'étage supérieur à celui de l'appartement Borgia, cette galerie est juste au-dessus de celle qui contient les Noces Aldobrandines. Pour y arriver, on monte l'escalier royal, on passe sous la Sixtine au travers des contreforts qui la soutiennent au nord; puis, après un circuit assez long, on arrive, guidé par un valet habillé de rouge, dans les salons qui font suite aux chambres de Raphaël. Le salon où l'on attend contient deux grandes peintures modernes représentant, l'une, la canonisation des martyrs japonais dans Saint-Pierre, l'autre, l'écroulement du cloître de Sainte-Agnès hors les murs, là où le pape, le sacré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

collége et les fonctionnaires supérieurs furent miraculeusement préservés de tout mal en descendant, avec le plancher défoncé, d'un étage à l'autre. Lorsque le moment de l'audience est venu, un camérier vient chercher chaque personne ou groupe de personnes et les conduit jusqu'auprès du Saint-Père, que l'on n'approche ordinairement qu'après trois génuflexions successives.

Pendant la Semaine sainte, les hauts personnages étrangers sont à peu près les seuls qui puissent obtenir la faveur des audiences particulières, et tous les efforts des voyageurs tendent à entrer aux audiences solennelles; le nombre des personnes admises est ordinairement de sept à huit cents chaque fois; les protestants eux-mêmes s'agitent pour y trouver place, et l'on raconte qu'aujourd'hui le pape, qui, soi-disant, ignore ce petit manége, a dit finement « qu'il donnait aux uns et aux autres sa bénédiction, aux uns comme à ses enfants, aux autres pour leur ouvrir les yeux, à tous du plus profond de son cœur. »

Voici quel est le cérémonial de ces audiences. Les personnes autorisées et munies de lettres se réunissent dans la grande galerie des Cartes, au Vatican; les dames et les hommes sont en tenue d'étiquette; le majordome range tous les assistants sur deux longues lignes, et lorsque le Saint-Père arrive, il parcourt lentement les rangs qui s'agenouillent sur son passage; un secrétaire lui indique, à mesure qu'il s'avance, les noms des postulants et l'objet de leurs vœux; parfois le pape adresse quelques mots aux personnes près desquelles il se trouve. Lorsqu'il est arrivé au bout de la galerie, il monte sur un trône qui lui a été préparé; il fait une courte allocution et donne sa bénédiction pontificale. Il se retire ensuite.

Passant à d'autres sujets, nous ne devons pas oublier la bénédiction à domicile; elle se donne à tous les appartements et dans toutes les maisons. C'est un usage qui existe, il me semble, dans une partie du midi de la France, où l'on bénit les maisons, si ce n'est régulièrement chaque année, du moins lors de certaines solennités de famille. Un prêtre, suivi d'un enfant de chœur, monte dans les maisons de sa paroisse; il entre dans tous les appartements, et circule, bénissant les chambres, les meubles, les ustensiles, les provisions et les habitants. Ordinairement, sur la table des cuisines romaines, on prépare une corbeille pleine d'œufs que l'on mange le jour de Pâques. Toutes les maisons de Rome reçoivent ainsi cette visite du curé de leur paroisse.

Les voyageurs sont rarement de retour chez eux lorsque, le samedi, la bénédiction pascale se donne à domicile. Aussitôt les cérémonies de la Sixtine, de Saint-Pierre et du Latran terminées, on songe à l'audience solennelle, et ceux qui n'ont pas le bonheur d'être au nombre des élus, font les visites obligatoires dans les magasins qui vendent aux touristes les menus souvenirs qu'on se croit généralement obligé de rapporter de Rome.

Le chiffre des acquisitions faites chaque année par les voyageurs est énorme; certaines industries romaines ne fabriquent qu'en vue de la saison où viennent les touristes dont elles vivent exclusivement. Les produits s'adressent à une masse considérable de personnes, et, comme toujours dans des circonstances semblables, l'art n'en peut que souffrir; la plupart des produits sont de mauvais goût et d'une banalité déplorable. Les photographies et les gravures sont parfois belles, mais il faut savoir les choisir. Le voyageur, ordinairement, aime beaucoup les bijoux, surtout les camées et les mosaïques; on lui vend alors sous ces deux formes les productions les plus mauvaises; à Rome, on fait de la mosaïque partout; il n'est pas rare d'apercevoir chez un marchand de vin, chez un épicier, les garçons faire de la mosaïque en attendant les clients. Il y a quelques maisons où les bijoux sont très-remarquables, mais la plupart des voyageurs qui veulent avoir quelque chose à effet et coûtant peu, s'adressent à des marchands qui tiennent fort peu au bon goût et auxquels d'ailleurs la modicité des prix rendrait difficile une meilleure fabrication. D'ailleurs, pourquoi changeraient-ils leur genre de commerce? Voilà cinquante ans qu'ils vendent les mêmes objets; on les vendra cinquante ans encore. Aussi les bagages qui quittent Rome renferment-ils d'ordinaire tous la même broche, le même bracelet portant la même devise, le même monument. A côté de ces objets mondains, se trouvent les chapelets et les médailles, qui sont les objets qu'on rapporte de préférence aux personnes pieuses; il ne saurait s'élèver à leur propos aucune question de goût ou de mode; le modèle est un et ne change pas; le prix seul diffère; il y a des chapelets depuis un franc la douzaine jusqu'à mille francs la pièce, et le voyageur qui voudra rapporter une petite provision de ces menus objets, devra aller près la Minerve, via Santa Chiara; il y a là, chez Mme R. Mercurelli, un commerce énorme et très-curieux de menus livres, gravures, photographies, chapelets et autres objets spécialement religeux. J'ai fait, dans ce quartier, ma visite et mes petites acquisitions, et je suis revenu par le Panthéon, puis par le Corso; partout les confiseurs, nombreux à Rome, décorent leurs boutiques de sucres colorés représentant l'Agneau pascal, le petit saint Jean et le petit Jésus tenant un oriflamme.

A demain la grande journée de Pâques.

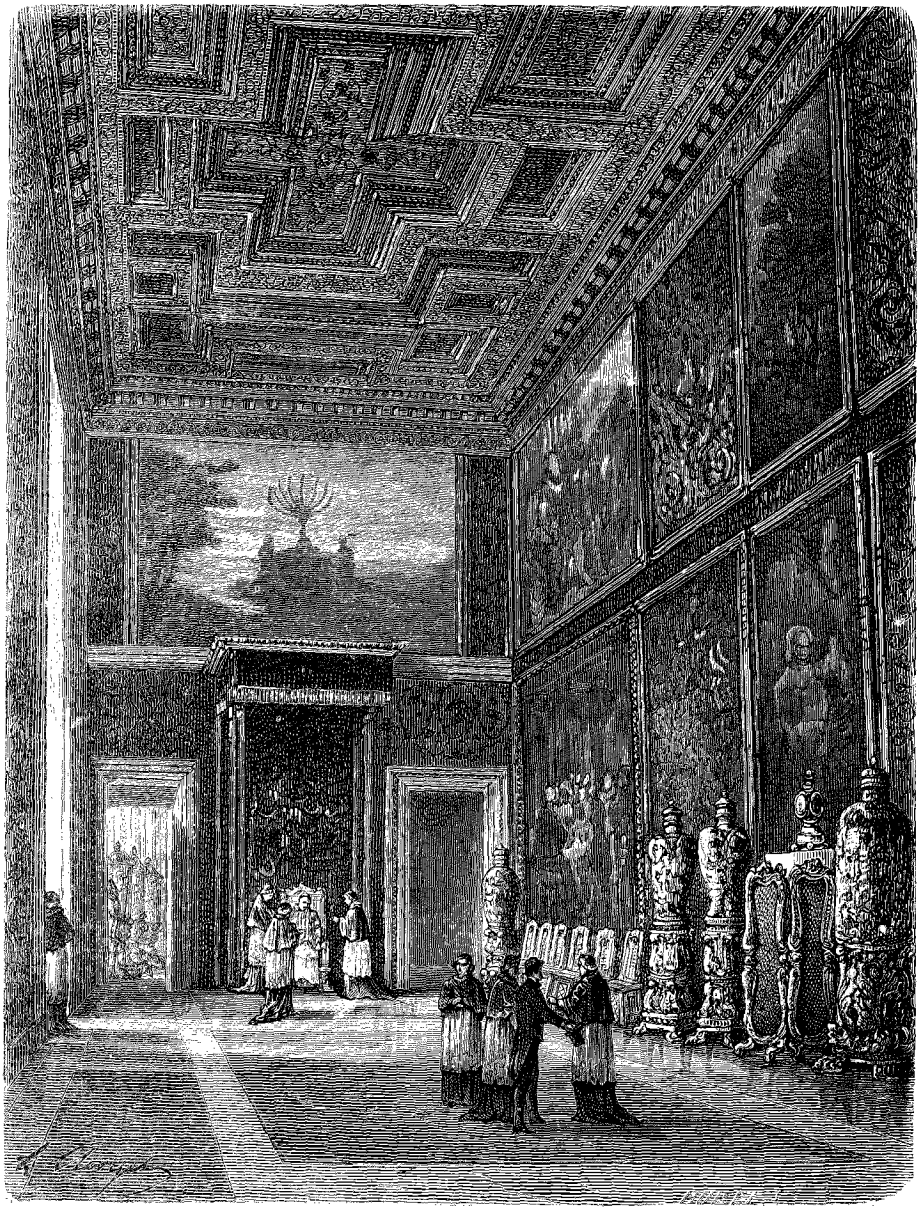
DIMANCHE DE PAQUES.

Le matin. — Tribune dans Saint-Pierre. — Public. — Décorations passagères de Saint-Pierre. — Entrée du pape. — Cortége. — Les quatre tiares. — Les épées suisses. — Les éventails. — Messe. — Élévation. — Communion par le chalumeau. — Départ trop rapide du public. — Vue de la place. — Bénédiction solennelle. — Défilé des grands personnages. — Illumination de la coupole. — Les filous italiens.

A cinq heures du matin, je sautais hors de mon lit; les salves d'artilleries tirées au Fort Saint-Ange faisaient trembler les vitres de ma fenêtre, et je tenais à me rendre de grand matin à Saint-Pierre, non pour m'assurer une place à l'avance, mais pour bien voir la physionomie du public voyageur dans cette dernière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

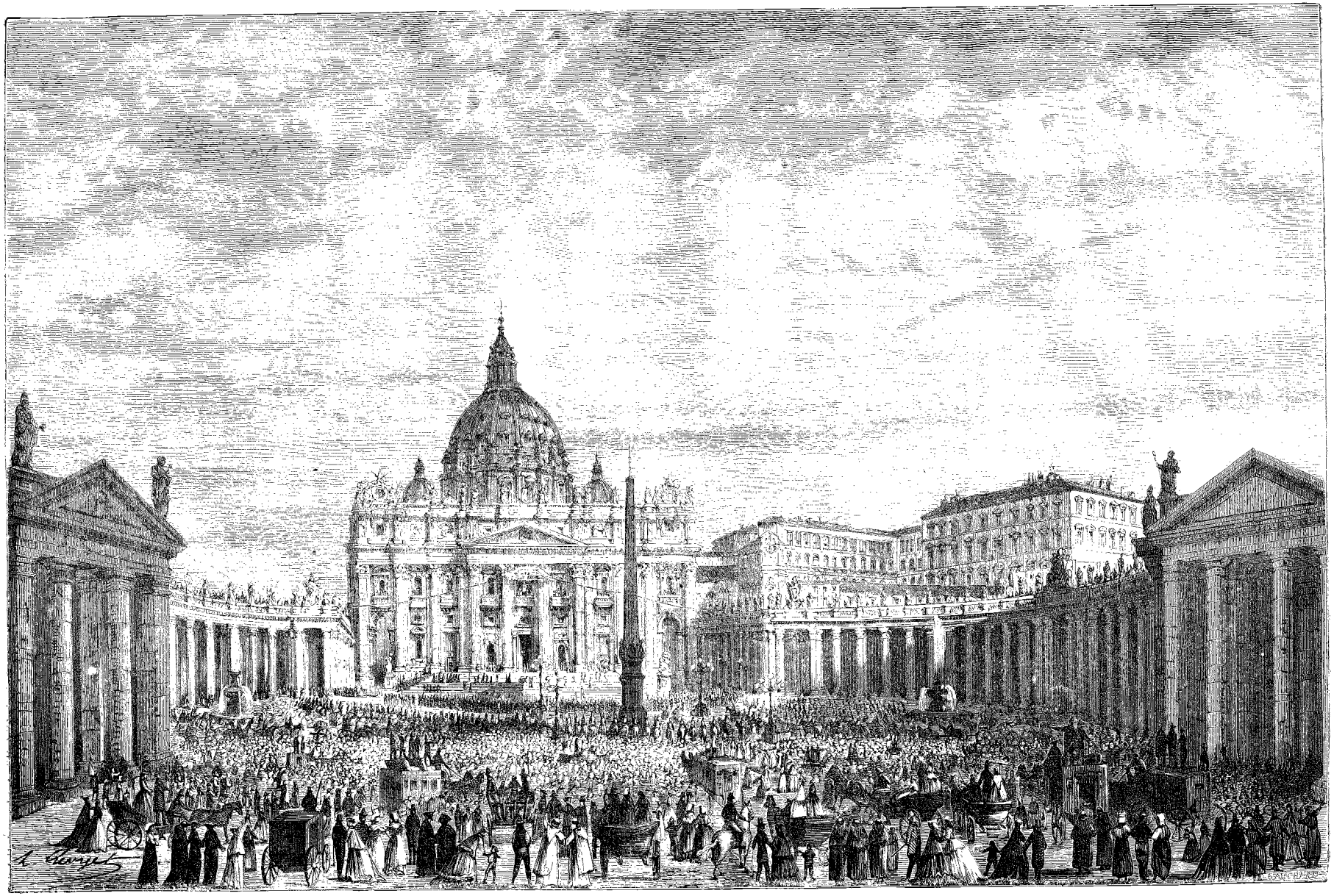
grande fête des jours saints. Le temps nécessaire à ma toilette et à un léger déjeuner firent que j'arrivai seulement à Saint-Pierre vers 7 heures; j'avais compté sans l'acharnement des dames, et je ne vis rien de l'entrée; toutes étaient installées dans les tribunes de la Basilique. J'ai appris depuis qu'avant 5 heures, la queue s'était déjà établie sous le vestibule de Saint-Pierre, et, uniquement formée de dames en grande toilette noire, avait attendu patiemment l'ouverture des portes. A cet heureux moment les dames s'élancèrent, et toutes, s'aidant ou luttant entre elles selon leurs sympathies ou leurs répulsions pour leurs voisines, remplirent en un moment les tribunes qui sont de chaque côté de la Confession; les huissiers, méconnus, durent se résigner à les aider complaisamment à gravir les gradins au lieu de chercher à opposer une barrière



Le pape donnant audience dans la salle du Trône. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

impossible à leur pétulance. Mais toutes ne purent trouver place sur les grandes estrades, et un grand nombre d'infortunées durent rester debout, au-dessous de leurs heureuses compagnes; il faut noter qu'au moment de l'ouverture il était 6 heures du matin, et que ces dames avaient maintenant à rester encore debout jusqu'à la fin de la messe, c'est-à-dire vers midi ou midi et demi. Quelques-unes plus heureuses que d'autres, possédaient des billets de la tribune militaire française où l'on pouvait disposer de quatre-vingts places environ. Le privilége cessant avec l'occupation de Rome, les dames françaises, qui assisteront désormais aux cérémonies de la Semaine sainte, seront au désespoir de la disparition de cette tribune dont les officiers répartissaient les billets autant que possible parmi les Françaises en résidence à Rome; il est vrai que cette tribune est excellente;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La grande benediction de Pâques sur la place Saint-Pierre. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle n'est séparée de l'autel que par une distance de 6 à 8 mètres, et elle est située tout à fait sur l'axe du transept droit; ajoutons à ces avantages de position que lors des cérémonies, si l'office commence à 10 heures, les privilégiées, pourvues de billets, peuvent en toute sécurité n'arriver qu'à 9 heures 3/4. Hélas! pourquoi les hommes n'ont-ils pas aussi une petite tribune réservée à leur usage; je suis resté debout depuis 7 heures du matin jusqu'à midi et demi sans possibilité de m'adosser quelque part; mais n'anticipons pas.

J'avais pris une voiture pour me rendre à Saint-Pierre, et tout le long de la rue Tordinona et du Borgo, on eût dit deux processions; une moitié des voitures allaient dans un sens, une moitié dans l'autre; celles qui se dirigeaient vers Saint-Pierre étaient invariablement garnies d'un monsieur en habit noir, en cravate blanche, accompagnant une dame en noir ou d'autres personnages habillés comme lui; les voitures, qui revenaient vers Rome, étaient vides et se hâtaient pour aller chercher de nouveaux clients. Le fort Saint-Ange était pavoisé, les troupes pontificales avaient à leurs casques de petites branches vertes en signe de réjouissance; la garde palatine était en grande tenue et les simples soldats semblaient être leurs officiers, tant ils brillaient.

J'eus le temps de voir préparer le mobilier ecclésiastique en attendant l'heure de l'office. Le changement depuis le vendredi saint était extraordinaire et formait un contraste frappant; au lieu de l'autel sombre et nu, il y avait un autel étincelant de broderies et de dorures; un retable magnifique le garnissait; les reliquaires les plus précieux brillaient sur l'autel et les cierges de la Chandeleur, splendidement décorés, luttaient de couleurs avec un énorme cierge pascal placé près de l'autel dans un candélabre d'un grand style renaissance.

Pour certaines cérémonies, Saint-Pierre est décoré d'une manière très-bizarre. Lors de la canonisation des martyrs japonais, les grands arceaux, qui font communiquer la nef avec les bas côtés, n'avaient pas été laissés nus et simples; on avait ajouté, à côté des piliers, des colonnes corinthiennes réunies par des plates-bandes ornées, décorées de draperies et enguirlandées de lustres. En 1712, on raconte, que pour la glorification de plusieurs saints, une sorte d'estrade, de scène, avait été dressée dans l'abside de Saint-Pierre; et ce fut sur cette estrade que le pontife procéda, entouré de ses cardinaux, à la proclamation de la sainteté de certains martyrs; le dessin du théâtre existe, avec le nom de théâtre, dans les cérémonies religieuses de Picart, publiées au siècle dernier.

Revenons à la cérémonie du jour. Les dames, qui étaient restées debout, commençaient à souffrir réellement de la fatigue; deux d'entre elles s'évanouirent et furent emportées. Quelques anglaises prévoyantes avaient dans leurs poches des pliants microscopiques introduits en fraude; celles-là du moins purent s'asseoir un peu et n'eurent pas le chagrin d'être réduites par le malaise à quitter Saint-Pierre après tant de peines sans assister à la solennité religieuse de ce jour.

La haie s'était formée dans la Basilique; les gardes palatins et l'infanterie pontificale attendaient le Pape, et les rangs des soldats s'étendaient depuis le portique de Constantin, au bas de l'escalier royal, jusqu'à la hauteur du Saint-Pierre de bronze dans la nef; là, les suisses en grande tenue faisaient le service. Les cardinaux, les prélats s'étaient réunis au Vatican, et l'arrivée de ces hauts personnages, avec les carrosses de gala, est un des spectacles les plus curieux du jour; les voyageurs qui n'osent braver la longue attente dans Saint-Pierre ou qui ont déjà assisté à la messe de Pâques, ne manquent jamais de se placer sur le passage des cardinaux.

Vers 10 heures, le Pape descendit l'escalier royal, porté sur la sedia; la grande porte s'ouvrit et le cortége entra dans la Basilique. Pour la première fois la musique militaire, placée dans le vestibule haut de Saint-Pierre, accompagnait l'entrée du cortége. Je n'ai pas indiqué, le jour des Rameaux, l'ordre exact de la procession; voici la liste des personnages composant la suite du Pape, dressée d'après les indications de M. l'abbé de Montaut, dans son *Annuaire liturgique* et d'après Cancellieri:

Un maître des cérémonies. — Les procurateurs ou procureurs (ils répondent à peu près à nos avocats et sont officiellement nommés pour étudier les principales causes). — Le prédicateur apostolique (il prêche les mercredis et vendredis du carême, souvent devant le Pape qui se tient derrière une grille). — Le confesseur de la famille papale. — Les procureurs des ordres religieux en costumes. — Le joaillier du Vatican, précédant des bussolanti porteurs des tiares posées sur des coussins. — Les chapelains portant les mitres. — Les massiers. — Les camériers avec l'épée, la fraise, le pourpoint et le petit manteau. — Les chapelains chanteurs. — Les abréviateurs (secrétaires chargés de résumer les lettres reçues au Vatican). — Les auditeurs de rote et les maîtres du palais. — Les abbés mitrés. — Les évêques, archevêques, patriarches, cardinaux diacres, cardinaux prêtres, cardinaux évêques. — Les conservateurs, le prince assistant, le gouverneur de Rome. — Le capitaine des suisses. — L'état-major de la garde noble, le général des troupes papales. — Les huissiers, massiers et suisses.

Le Pape s'avance sur sa sedia, la tiare en tête, couvert du dais, entouré de ses éventails; à côté de lui marchent les suisses portant les sept épées des cantons suisses.

Après le Pape vient sa maison, puis les généraux d'ordres religieux et le chapitre de Saint-Pierre.

Il est difficile de se faire une idée de la richesse de ce cortége; les cérémonies qui ont eu lieu depuis les Rameaux ne peuvent en donner la moindre idée; l'Église romaine développe, pour la fête de Pâques, toute la splendeur qui est en son pouvoir, et cette journée mérite à elle seule la peine que se donnent chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

année plusieurs milliers de catholiques se rendant à Rome uniquement dans le but d'assister à la messe Pontificale.

Les suisses accompagnent aussi le cortége et sont disséminés sur les côtés de la procession; au lieu du pourpoint ou de la cuirasse unie, ils portent cuirasse et casque damasquinés d'or; les archevêques sont en pluvial blanc frangé d'or, et les patriarches grec et arménien resplendissent sous leurs costumes brodés, en style byzantin, des dessins les plus riches; les cardinaux portent la mitre blanche; les conservateurs de Rome ont la toge de drap d'or; le capitaine des suisses est revêtu d'une armure complète damasquinée comme la cuirasse de ses soldats; les gardes nobles sont en rouge avec grandes bottes et culottes blanches; tout le chapitre de Saint-Pierre et en rouge et hermine.

Le chœur de la chapelle pontificale chantait le motet: *Tu es Petrus.*

Les tiares, portées par les bussolanti, attiraient tous les regards; elles sont d'une richesse extraordinaire et l'une d'elles, donnée au pape Pie VI par Napoléon Ier, a coûté, dit-on, près d'un million de francs; ces tiares, au nombre de 3, sont placées sur l'autel pendant la messe; avec les candélabres dessinés par Michel-Ange, avec les reliquaires, les statues dorées de saint Pierre et saint Paul et les accessoires nécessaires au culte, elles complètent un mobilier ecclésiastique d'une richesse inouïe, et généralement du style le plus parfait jusque dans les moindres détails. Ces tiares portent 3 couronnes qui ont une signification; elles sont en même temps une allusion à la Trinité et aux trois vertus théologales, et signifient que le Pape est revêtu des dignités de Père, de Roi et de Vicaire de Jésus-Christ. Au reste cette triple couronne, accessoire noble et riche, a donné lieu à bien des discussions et à bien des interprétations. Dans les premiers temps où les Papes ont porté la tiare, il n'y avait qu'une couronne; plus tard il y en eut deux et elles signifiaient, dit-on, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel; un peu plus tard encore, la tiare porta 3 couronnes, et depuis ce temps elle n'a plus changé. En Italie on l'appelle le Triregno.

Le pape Saint-Sylvestre, en 336, passe pour avoir le premier porté une couronne sur la tiare; Boniface VIII, mort en 1303, ne portait lui-même encore qu'une couronne. Clément V et Jean XXII en portaient deux (et c'est alors que la double couronne aurait symbolisé les deux trônes de Rome et d'Avignon). — Urbain V, mort en 1370, portait le triple diadème, et depuis lui, ses successeurs l'ont aussi porté. Ces renseignements ont été en grande partie tirés des collections d'anciennes peintures et des vieilles mosaïques, surtout de celles qui existaient à la basilique Saint-Paul hors les murs et qui ont malheureusement disparu dans l'incendie de 1823. Quant à la tiare elle-même, sa forme n'aurait pas toujours été la même, et aurait consisté, lors des premiers temps de la papauté, en un bonnet bas, fait de pourpre, avec des fanons pendants.

Le nombre des tiares d'étiquette et de luxe est de quatre. — 1° Celle que j'ai indiquée ci-dessus, donnée par l'empereur Napoléon Ier en 1805 : elle est garnie de diamants, saphirs, émeraudes, rubis et perles; son poids est de 8 livres; — 2° la seconde a été achetée sous Grégoire XVI; elle est moins riche et pèse 3 livres (c'est sans doute, vu sa légèreté, celle que le Saint-Père porte en tête); — 3° la troisième a été donnée par la reine d'Espagne en 1854; elle est ornée de 18 000 diamants et 1000 pierres précieuses; elle ne pèse que 3 à 4 livres; — 4° la quatrième a été donnée par la garde palatine en 1860, lors de l'anniversaire du couronnement du Saint-Père.

Les épées des cantons rappellent le dévouement des suisses pour le saint-siége pendant le seizième siècle. — Ce sont de longues et lourdes épées flamboyantes dites épées à deux mains. Cette arme se marie fort bien avec le costume de la garde suisse, comme au reste tous les accessoires de ce jour; quoi qu'en dehors de nos habitudes, ils semblent tout naturels; on se sent transporté dans un monde exceptionnel, qui n'a pas changé, et a conservé intacts, au milieu de notre civilisation moderne, ses cérémonies, son étiquette, ses idées et ses costumes.

Les éventails sont un reste de l'ancien flabellum employé dans l'Église primitive pour agiter l'air autour des éléments de la communion; ils sont devenus un ornement du cortége pontifical; on les fait avec les plumes des paons et des autruches appartenant au Saint-Père, et que l'on peut voir dans les ménageries réservées du Quirinal.

Longtemps avant l'arrivée du cortége, les corps diplomatiques, les personnages officiels, s'étaient réunis dans l'abside; et lorsque le Pape, s'étant assis sur son trône, un ordre parfait se fut établi dans ce long espace rempli de monde, les yeux furent émerveillés de la splendeur et de la grandeur solennelle de cette admirable cérémonie.

L'office se célèbre comme aux Rameaux, mais tout affecte une allure majestueuse. Je ne sais qui a tout réglé, mais l'art ne peut être poussé plus loin ; j'emploie le mot art avec intention, car lorsque la dignité des mouvements, l'équilibre des groupes, l'ensemble des couleurs, l'alliance profonde du cérémonial avec l'idée religieuse, sont portés à ce point, cela peut s'appeler de l'art et du grand art.

Une fois le pape assis sur son trône, il prit une mitre de drap d'or, (le pape ne conserve pas la tiare alors qu'il se dispose à approcher de l'autel), et les cardinaux, évêques, patriarches, vinrent à l'obédience, c'est-à-dire, embrasser le genou ou le pied du saint-père, selon leur rang et leur dignité. Puis le pape procéda à sa toilette, appelée la vêture des habits sacrés. Le costume qu'il revêt, blanc et or, est superbe; il descend du trône, et monte à l'autel, mais d'abord il embrasse deux cardinaux diacres (les plus jeunes) qui se trouvent sur son passage; ce cérémonial rappelle la première entrevue de Jésus-Christ et de ses disciples après la résurrection.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je ne puis suivre pas à pas la messe entière que le saint-père, assisté du cardinal *** dit avec la plus majestueuse grandeur au milieu de ce cadre magnifique dont je n'ai pu indiquer que les principaux traits. Mais je dois parler de deux moments très-célèbres de cette messe de Pâques.

A l'élévation, le pape se tourne successivement vers les quatre points cardinaux, fait la consécration et se retire sur son trône. Pendant qu'il présente l'hostie au ciel, la musique des gardes nobles fait entendre une harmonie militaire. Je regrette que le choix du morceau exécuté n'ait pas été mieux dirigé ; c'était une cavatine italienne, jouée très-adagio, mais dont le style ne s'harmonisait pas avec la majesté du service divin ; une phrase courte, nette, grandiose, comme Beethoven, Bach ou Mendelshonn savaient les faire, serait bien plus émouvante et l'effet en serait réellement prodigieux. L'orchestre militaire est invisible ; il est placé dans le haut de la coupole ; l'éloignement adoucit beaucoup les sons et leur donne une allure mystérieuse ; que serait-ce donc si la musique était réellement religieuse ! L'impression est cependant belle et d'autant plus saisissante que l'on n'a pas coutume d'entendre de musique instrumentale dans Saint-Pierre. Les voyageurs, race crédule s'il en fût jamais, ont adopté à propos de cette musique une tradition à laquelle il est impossible de les faire renoncer. Ils prétendent que le jour de Pâques, on place dans la coupole des musiciens porteurs de longues trompettes en argent, faites sur le modèle des trompettes que les anges portent dans les jugements derniers. Ils ne peuvent penser que l'effet produit vienne simplement de l'éloignement et de la douceur des sons ; il leur faut de toute nécessité la fable des trompettes d'argent. C'était la musique des gardes nobles ; musique au reste exercée et choisie, entretenue aux frais des gardes nobles eux-mêmes ; seule, elle a le droit de jouer dans ces cérémonies et parfois aussi dans les jardins du Vatican, quand le saint-père le désire.

Après la consécration, le cardinal diacre envoie au pape l'hostie avec laquelle il communiera. L'hostie est partagée sur l'autel et posée sous une astérique d'or ; le pape se communie assis et donne, assis, deux fractions de l'hostie au diacre et au sous-diacre restés debout. Puis le diacre retourne à l'autel et envoie au saint-père le vin versé dans le calice ; il y joint le chalumeau d'or. L'usage du chalumeau était général dans l'église chrétienne primitive ; fabriqué d'après des lois particulières, il restait dans le calice, et le célébrant l'offrait à la bouche des fidèles qui aspiraient le vin de la communion ; l'hostie ayant été généralement adoptée dans l'église catholique, l'usage du chalumeau tomba peu à peu en désuétude et je crois qu'il ne reste plus de trace de cet usage, si ce n'est à Rome dans les messes pontificales de Noël, Pâques et la Saint-Pierre. Le chalumeau envoyé au pape est en or ; le saint-père absorbe une partie du vin, le diacre à l'autel en absorbe une seconde partie en se servant du même bout du chalumeau ; puis le sous-diacre hume, par les deux bouts du chalumeau, le vin qui reste au fond du calice. Ainsi le pape, le cardinal diacre officiant et le sous-diacre, communient seuls suivant cet ancien cérémonial qui étonne beaucoup un certain nombre de voyageurs. Ce rite, dans lequel le pape communie assis, et donne l'hostie aux officiants restés debout, rappelle Jésus donnant la Pâque à ses disciples, et aussi les Israélites, mangeant, debout et à la hâte, quelques provisions avant de sortir de l'Égypte.

C'est tout au plus si les voyageurs pressés de se rendre sur la place et d'y arriver en bon rang, laissèrent au saint-père le temps de communier au milieu du recueillement ; chacun gagna le vestibule, et cette conduite était irrévérencieuse. On entendit bientôt des cris près des grandes portes ; les dames, trop serrées par la foule, s'évanouissaient de plus belle. Parmi les traditions adoptées par la crédulité voyageuse, il en est une qui rapporte qu'une jeune anglaise fut écrasée sous la porte de Saint-Pierre un jour de Pâques ; depuis ce temps, quelques dames tremblent au moment de la sortie et crient d'avance sans qu'il y ait le moindre danger. D'ailleurs, il est inutile de se tant hâter ; pendant que le pape remonte à la loggia, on a fort bien le temps de sortir sur la place ; puis, outre l'inconvenance de se bousculer autour de l'autel pendant la communion, le voyageur qui quitte ainsi Saint-Pierre perd une cérémonie intéressante. Lorsque le pape descend de l'autel, le cardinal archiprêtre de la Basilique, escorté d'une partie du chapitre, s'approche et présente à Sa Sainteté une bourse contenant trente Jules d'or (ancienne monnaie), comme rémunération, suivant un antique usage, de la messe qu'il est venu chanter dans Saint-Pierre. Le pape accepte l'offrande ; et cette offrande, remise au candataire du cardinal diacre assistant, retourne au chapitre qui remet en échange, au caudataire, un cadeau d'argent dont j'ignore la valeur.

Avant de quitter Saint-Pierre, le pape adore les Grandes reliques dont on fait une courte ostension, puis il se dirige vers la galerie supérieure du vestibule. C'est en ce moment qu'il faut mettre à profit ses connaissances de la topographie du Vatican et de ses aboutissants pour ne point perdre de temps et arriver sur la place pour la bénédiction.

Un spectacle extraordinaire m'attendait à la sortie ; ce n'était plus comme le jeudi saint où la place paraissait vide ; la foule était compacte depuis le vestibule jusqu'aux rues débouchant du Borgo ; il y avait des curieux partout, jusque sur les toits du Vatican, à une hauteur à donner le vertige ; toutes les fenêtres étaient occupées, même celles de la façade de Saint-Pierre ; il y avait des hommes sur les cloches qui allaient bientôt se mettre en branle ; les objectifs des photographes brillaient sur les combles des maisons ; jamais je n'aurais cru possible de réunir sur la place Saint-Pierre une pareille fourmilière humaine ; piétons, chevaux, soldats, voitures, paysans, voyageurs, tous étaient serrés, pressés les uns contre les autres, et toute cette foule, éclairée par la lumière pure et éclatante du ciel romain, paraissait resplendissante. Sur les marches et le terre-plein de la Basilique, étaient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Groupe de paysans sur les marches de Saint-Pierre. — Dessin de A. de Neuville d'après M. E. Delaunay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des étrangers, des Romains, des paysans, des religieux, tous fraternellement serrés ensemble; puis au-dessous, venait l'armée française, divisée en deux vastes carrés, avec l'état-major au centre en avant de l'obélisque; près de l'obélisque, les habitants des faubourgs de Rome, en costumes, occupaient leur place traditionnelle; à droite et à gauche, se tenait l'armée pontificale; en arrière, venaient la cavalerie, l'artillerie, puis toutes les voitures romaines sur lesquelles s'élevaient des pyramides humaines. Qui n'a pas vu la place Saint-Pierre avec ses édifices ainsi bourrés de monde ne peut se faire une idée d'un pareil spectacle.

J'avais réussi à me placer au haut de la pente qui joint l'escalier à la place, un des bas degrés, et en avant du front des troupes françaises; la loggia était encore vide. Bientôt y apparurent les porteurs des tiares qui les déposèrent sur la balustrade, puis les cardinaux, deux à deux, défilèrent après avoir regardé la place, et le pape, porté sur sa sedia, fut déposé sur le massif destiné à le soutenir. Il se tint assis, lisant en chantant jusqu'aux mots « et Benedictio; » ensuite il se tint debout, éleva ses mains en l'air et donna la bénédiction en les ramenant sur la foule; c'était le même cérémonial que lors du jeudi saint, mais avec beaucoup plus de pompe dans les ornements pontificaux; le temps serein, clair, inondait tout d'une lumière intense, et la foule répondit à la bénédiction par une chaleureuse ovation qui, me sembla-t-il, illumina doucement le visage du saint-père; il donna une seconde fois la bénédiction, et disparut pendant que le canon tonnait toujours au château Saint-Ange et que les cardinaux jetaient sur la place les deux feuilles portant le bref d'indulgence.

La messe de Pâques, la bénédiction qui la suit, forment réellement un ensemble imposant et merveilleux.

Je m'assis sur les marches de la Basilique et, avec quelques milliers de curieux, j'assistai au défilé des cardinaux et des grands personnages qui sortaient de Saint-Pierre et du Vatican. Les voitures venant soit de la cour Saint-Damase, soit de la sacristie, passaient forcément en biais devant moi. Nous ne nous figurons plus en France ce que c'est que ces grands cortéges officiels disparus avec le siècle dernier; on eût dit aujourd'hui que l'on assistait à la fin d'une cérémonie où figuraient les cours européennes du dix-septième siècle; carrosses, laquais, costumes, ornements, tout prêtait à l'illusion.

Les carrosses des cardinaux surtout sont splendides; ils sont rouges, avec armoiries, devises ou emblèmes; dorés dans le haut et couronnés comme d'un fronton ouvragé, ils ont des glaces énormes qui laissent apercevoir, au dedans, le cardinal en grand costume, assis sur la banquette du fond, et devant lui son secrétaire et son caudataire. Sur le siége, trône un énorme cocher galonné, doré, empanaché, à perruque blanche; derrière, s'étagent trois ou quatre laquais à bas blancs, à livrées assorties avec celle du cocher; les chevaux, richement harnachés, ont, selon la dignité de leurs maîtres, de gros pompons de soie bleue ou rouge sur la tête; et derrière ce carrosse de cérémonie, en viennent deux autres un peu moins luxueux, mais garnis de laquais en même livrée.

Les ambassadeurs ont, selon leur goût, leur fortune, leur budget, des livrées plus ou moins brillantes; il y a généralement lutte entre les ambassadeurs pour représenter leurs puissances respectives avec le plus d'éclat possible, et les livrées sont le plus souvent choisies dans les couleurs claires, fragiles; elles sont couvertes de broderies de soie et de métal; livrées délicates, changeantes, facilement détériorées, et prouvant combien l'argent coûte peu aux pays qui en affublent les domestiques de leurs représentants. Aujourd'hui défilent devant moi des livrées blanches, bleu de ciel, orangées, roses, vertes, couvertes de galons d'or et d'argent.

Les princes romains, les grands dignitaires, les personnes riches, rivalisent aussi d'élégance avec les ambassadeurs et les cardinaux; l'Italie ne craint pas la couleur comme nos pays du nord et de l'occident où le noir est de fête et envahit jusqu'aux costumes officiels; il faut avouer que ce défilé d'équipages est un plaisir pour les yeux; jamais je n'ai assisté à un défilé aussi long et aussi réussi que cette sortie du public de Saint-Pierre, et l'ensemble a certainement grand air, bien que les détails prêtent souvent à la critique.

Depuis une heure jusqu'à quatre, les équipages succédèrent aux équipages; la foule ne semblait pas bouger, et je me demandais avec stupéfaction si, au lieu de voir tout ce monde quitter la place, je n'avais pas, au contraire, assisté à son arrivée, tant l'espace était toujours plein.

Les paysans italiens déjeunaient philosophiquement de galettes dures et de brocolis froids, triste nourriture devant les splendeurs qui défilaient devant eux; j'avais faim et je pensai au retour; je me glissai sur la chaussée, derrière un des carrosses des sénateurs, et allant doucement, m'arrêtant quand la voiture s'arrêtait, j'arrivai au pont Saint-Ange; la circulation des trottoirs était impossible; la foule y était compacte, et je pense qu'elle prenait déjà place pour voir l'illumination de la coupole. Je me reposai chez moi, et laissai les gens infatigables aller assister aux ostensions des reliques à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Jean-de-Latran et à Sainte-Praxède.

Vers sept heures et demie du soir, je me dirigeai vers l'Académie de France, afin de voir l'illumination de la coupole; c'était un peu loin de la Basilique, et les voyageurs cherchent toujours à se placer plus près, soit, par exemple, au château Saint-Ange; mais si l'illumination, vue du Pincio, perd en vigueur, elle gagne beaucoup en netteté; la fumée et les étincelles disparaissent à cette distance, et la coupole se détache lumineuse sur le fond noir du ciel. Dès l'*Ave Maria*, les allumeurs mettent le feu aux petits pots qui composent le premier feu, puis ils attendent huit heures; aussitôt que le premier coup de huit heures se fait entendre, avec la rapidité d'une traînée de poudre, la Basilique, des pieds à la croix, se couvre de gros points lumineux, et complète

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son illumination. La coupole ainsi éclairée est d'un grand effet, et la promptitude avec laquelle l'illumination se métamorphose est réellement merveilleuse.

Les petits pots sont soit des lampions, faits à la proportion de Saint-Pierre, soit de larges terrines; les gros pots à feu, de la taille des demi tonneaux, relèvent l'illumination par la vigueur de leur éclat, et composent le deuxième feu. Les allumeurs sont suspendus à de longues cordes qui se balancent sur la coupole et la façade; les personnes qui ont fait l'ascension de Saint-Pierre, ont vu, sur les arêtes de la coupole et sur les murailles du tambour, les crampons qui servent à cette rude besogne; le métier d'allumeur est dangereux, et demande du sang-froid et de l'expérience. Une moitié seulement de la coupole est éclairée; le côté de la campagne reste obscur; l'illumination de la croix est si puissante, qu'on prétend l'apercevoir en mer entre l'embouchure du Tibre et Civita-Vecchia. Sur la Basilique, il y a cinq mille cent quatre-vingt-onze lampions ou pots à feu; les allumeurs sont au nombre de trois cent soixante-cinq. Michel Ange, auquel on attribue tout ce qui se fait de grand à Rome, aurait été le dessinateur de l'illumination, et aurait trouvé là le moyen de faire bien juger de la forme de tiare, donnée par lui à la coupole; est-ce vrai? Je ne sais. — J'abrége ces détails; il est fort tard, et cette lettre est déjà longue.

Ce soir, Rome entière était sur pied; la place Saint-Pierre était comble comme ce matin; piétons et voitures, enclavés, ont assisté à l'illumination. Certains industriels ont trouvé leur compte à cet empressement; un de mes amis a eu sa montre volée fort adroitement. Toute foule attire les filous. A Rome, au reste, on a l'air de prendre de grandes précautions; toutes les portes des appartements sont garnies d'un guichet, et munies, en outre, d'une chaîne et d'une forte barre; des verroux complètent l'ornementation, si ce mot peut s'appliquer à cette armure ferrée; jamais un Italien n'ouvre sa porte sans regarder par le guichet et demander: « Qui est là? » Les maisons de Rome, ayant rarement des concierges, ces précautions ne sont pas inutiles. On raconte beaucoup d'histoires sur les filous et les voleurs italiens, histoires plus ou moins authentiques; en voici une petite qui m'a paru assez comique. — C'était à Naples, il y a déjà longues années; un officier se promenait fièrement à la Villa-Reale; il était littéralement cousu d'or; son uniforme resplendissait, et de plus il affectait un genre qui pouvait faire supposer sa bourse bien garnie. Un jeune filou se glisse près de lui; ne trouvant pas la bourse, peut-être absente, il introduit la main dans la poche de l'habit et en tire un mouchoir, mais un mouchoir hideux, sale et en loques. Le filou passe fièrement devant le promeneur, se retourne, et, tenant délicatement le chiffon entre le pouce et l'index, il ne prononce que ces mots d'un air de reproche: « Ah! signor! per uno cavaliere!! » Il jette avec dégoût le mouchoir qu'il avait tiré avec tant de prestesse, et s'éloigne d'un air digne.

Bonsoir; je vais me reposer; j'en ai bon besoin après la longue station que j'ai faite, sur mes pauvres jambes, depuis sept heures du matin jusqu'à quatre heures du soir.

LUNDI DE PAQUES.

Le Pincio et la Tarentelle. — La place du Peuple et le feu d'artifice. — Adieu.

La semaine sainte est terminée, je rentre chez moi après avoir assisté au feu d'artifice, sorte de récréation qui dans toutes les fêtes humaines est du goût de tous les âges; pourquoi cet amour de la foule pour quelques fusées brillantes qui s'évanouissent aussitôt en fumée? Je ne pense pas que ce soit par un retour de pensée philosophique sur l'incertitude des grandeurs humaines. Cette joie dont je viens d'être témoin était trop bruyante, trop en dehors, pour que je soupçonne la population entassée sur la place du Peuple d'avoir vu dans cette réjouissance pyrotechnique autre chose que l'éclat même des jeux de lumières.

Ce matin, je me suis livré avec plaisir aux délices de la grasse matinée; c'était la première fois depuis dix grands jours, et la plupart des voyageurs a fait de même que moi. Quelques-uns cependant ont été à la Sixtine, où le service divin reprenait le cours des lundis ordinaires; quelques autres sont partis déjà pour Civita, Florence ou Naples, selon la direction de leur voyage. Comment cette masse d'étrangers va-t-elle s'écouler? C'est ce que je me demande avec quelque étonnement. Tout mon quartier semble déménager; je n'ai vu que des malles énormes qui s'entassaient sur des voitures, et les grelots des chevaux, se dirigeant vers Ponte-Molle, n'ont pas cessé un moment de retentir tout le jour sur la place d'Espagne.

J'ai été me promener dans le bosquet de l'académie de France; le Pincio était fermé pour les préparatifs du feu d'artifice, et j'ai joui encore du beau panorama de Rome; le temps était splendide; sur le gazon, renfermé dans les allées couvertes qui se coupent à angles droits, quelques paysans romains, en attendant le soir, dansaient la tarentelle.

La fameuse tarentelle n'est pas au reste aussi élégante que le laissent à penser les danseuses de l'Opéra dans la *Muette de Portici;* peut-être, au fond de la Calabre, la tarentelle a-t-elle plus de caractère; peut-être est elle plus gracieuse à Sorrente ou à Naples; mais, pour celle que j'ai vue, aujourd'hui, elle m'a rappelé une danse d'une de nos provinces, trop dédaignée d'ailleurs, mais qui n'est un prodige ni de légèreté, ni de grâce; les acteurs étaient peut-être aussi trop inexpérimentés, mais, qu'ils en portent la faute, mon opinion sur la tarentelle, est que ce n'est rien de plus que la bourrée auvergnate, et les tableaux nombreux qui se vendent à Rome et la représentent, ne me feront pas changer d'avis.

Vers huit heures, je me dirigeai vers la place du Peuple; elle était couverte de monde; la foule était coupée de distance en distance par les files des soldats de service. Les musiques militaires alternaient dans les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

angles. Près de Ripetta, une loge splendidement éclairée était réservée aux sénateurs. Je gagnai le jardin de la gendarmerie pontificale, situé tout en face du Pincio, et j'assistai, fort bien placé, à un feu d'artifice charmant; l'éclat des teintes, dû en partie à l'influence de l'atmosphère romaine, était applaudi parfois à tout rompre. Les groupes des statues du Pincio étaient d'un effet fantastique, éclairés qu'ils étaient, tantôt d'une couleur, tantôt d'une autre.

A la fin du feu, des courantins s'allument autour de l'Obélisque, et vont, en effleurant les têtes, et aux grands éclats de rire de tous, allumer des flammes de Bengale tout autour de la place; trois fois cette plaisanterie pyrotechnique eut le même succès; trois fois la couleur des lumières changea; il en est toujours ainsi, et ce spectacle a toujours le pouvoir de plaire à la population. C'est, au reste, le signal de la retraite; les flammes éclairent la route, et chacun se retire, si ce n'est en silence, du moins sans le moindre désordre.

Jadis, le feu d'artifice avait lieu au fort Saint-Ange;

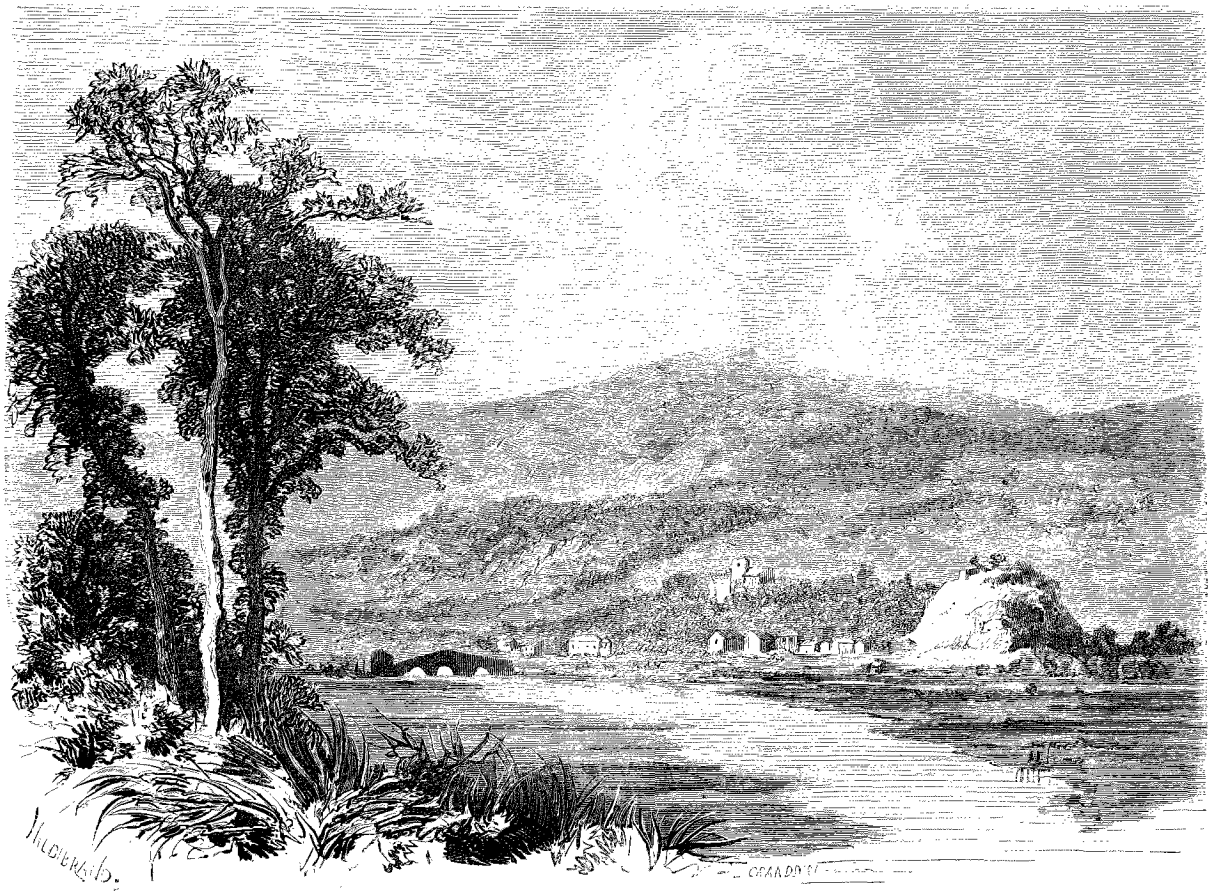
Carrosse de gala. — Dessin de Émile Bayard d'après M. B. Ulmann.

un immense bouquet s'échappait du Donjon comme d'un pot à feu colossal; les murailles étaient illuminées, et l'ensemble se nommait la Girandole; Michel Ange en aurait aussi dessiné le plan. Aujourd'hui, la présence des poudres, déposées par l'artillerie dans le château Saint-Ange, a fait reporter le feu au Pincio; il est, au reste, impossible de trouver un emplacement plus propice, à cause des rampes superposées qui offrent bien des ressources à l'ornementation.

Mais il se fait tard; je dois finir. — Bientôt aussi je vais quitter Rome, après avoir joui, quelques jours, du calme que tant de monde y a troublé pendant une semaine. Les cérémonies de la Semaine sainte à Saint-Pierre et à la Sixtine surtout, sont parfois splendides; mais je ne sais si Rome, grandiose et solitaire, n'a pas plus de charme encore dans sa majestueuse tranquillité. Adieu, mes lettres sont finies, et je souhaite que tu aies eu quelque plaisir à les lire.

Ludovic Celler.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Caerléon. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

VOYAGE DANS LE PAYS DE GALLES,

PAR M. ALFRED ERNY.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

De Londres à Chepstow. — Newport. — Excursion à Caerléon. — La table ronde du roi Arthur. — Antiquités romaines. — Usk et le château de Raglan. — Belle réponse du marquis de Worcester. — Cardiff. — Souvenirs de la captivité de Robert, duc de Normandie.

Si c'est un vif plaisir de parcourir des pays inconnus, c'est une satisfaction plus douce encore de revoir les lieux qu'on a déjà visités : on se retrouve avec joie au milieu d'une ville où l'on a séjourné une première fois : chaque pas y rappelle des souvenirs lointains.

J'éprouvai ce sentiment, quand j'arrivai à Londres au mois d'août 1862 : à mesure que je pénétrais dans la grande cité, tel jardin me rappelait de longues promenades, telle rue me faisait chercher du regard quelque maison amie, et même cette odeur âcre de charbon de terre qu'on peut comparer à du pain aigri, ne m'était pas désagréable. Toutefois, je ne fis que traverser la capitale de l'Angleterre, et me dirigeai presque immédiatement vers le pays de Galles.

Après une journée de voyage, j'entrai dans le comté de Monmouth du côté de Gloucester, et je m'arrêtai à Chepstow. La position de cette ville sur la charmante rivière de Wye, près de son confluent avec la Severn, est des plus pittoresques. Dans le jardin d'une maison de la rue du Pont (Bridge-Street), on me fit voir un curieux puits qui se vide et se remplit en sens inverse du flux et du reflux de la mer. Quand la marée est à son point le plus élevé, il est parfaitement sec ; et peu de temps après le reflux, l'eau revient. Ce réservoir a

1. Ce voyage a été fait en partie dans la société de M. Henri Martin, et l'auteur a naturellement mis à profit, ainsi qu'on le verra dans le cours de son récit, ses entretiens avec notre savant historien, si versé, comme l'on sait, dans l'étude des traditions celtiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trente-deux pieds de profondeur, et contient jusqu'à quatorze pieds d'eau d'une excellente qualité.

Le château est construit sur un haut rocher : l'entrée est défendue par deux tours massives dans le style normand. Un boulet attaché à une chaîne de fer tient lieu de sonnette. On me montra d'abord, dans la première cour, la grande salle et le donjon où fut enfermé pendant vingt ans Marten un des juges de Charles Ier. Jeremy Taylor fut aussi emprisonné dans ce château en 1655. La seconde cour est transformée en jardin. Dans la troisième, on remarque quinze arceaux parfaitement conservés qu'on dit avoir appartenu à la chapelle. D'une chambre taillée dans le roc, on aperçoit les sinuosités de la Wye couverte de grands bois touffus.

En sortant du château, je traversai le pont en fer de la Wye, et je montai sur une hauteur désignée sous le nom de *Double View*. On y jouit d'une vue splendide des environs de Chepstow.

Le lendemain, après avoir suivi les belles rives de la Severn, j'arrivai à Newport, petite ville commerçante et maritime, dont la prospérité s'est rapidement accrue. Les antiquités sont l'église saxonne de *Saint-Woollos* et le château. Ce dernier fut bâti par le célèbre Robert Fitzham pour protéger l'entrée de la rivière et l'aider à conserver sa conquête du Glamorgan. La tour carrée, qui servait sans doute de donjon, et la salle baroniale méritent d'être visitées, mais l'archéologue voit avec peine cette belle ruine transformée en brasserie.

Mon principal but, en m'arrêtant à Newport, était d'aller voir Caerléon, la cité des romans et des légendes, l'antique résidence du roi Arthur. Une route charmante y conduit par la vallée de l'Usk, et passe près de Christchurch, dont l'église contient une pierre sépulcrale du quatorzième siècle ; de chaque côté d'une croix, y sont sculptés deux personnages, un homme et une femme, ayant les mains fermées. Les paysans des environs ont conservé longtemps la croyance que les enfants malades qui touchaient cette pierre et restaient pendant toute la nuit en contact avec elle, étaient miraculeusement guéris.

Caerléon fut la principale station des Romains dans le pays des Silures, et, pendant leur domination sur l'île de Bretagne, la capitale de la province de Britannia Secunda. Après l'établissement du christianisme, elle en devint la métropole ; mais David, le saint national du pays de Galles, trouvant le mouvement bruyant d'une ville populeuse, comme Caerléon, peu en rapport avec ses goûts contemplatifs et solitaires, transporta le siége épiscopal à Menevia, qui depuis cette époque a été appelée *Ty-Dewi*[1] par les Gallois, et Saint-David par les Anglais.

C'était une ville d'une grande importance, « la cité des légions, » et d'après le récit de *Giraldus Cambrensis*, nous pouvons juger de ce qu'elle était encore au douzième siècle : « On y voit encore, dit-il dans son *Itinerarium Cambriæ*, beaucoup de vestiges de son ancienne grandeur ; des palais splendides, dont les toits dorés rivalisaient avec ceux de Rome ; une tour gigantesque, des bains, des ruines de temples, et un théâtre, dont les murs subsistent en partie. On y voit, à l'intérieur et au dehors des murs, des constructions souterraines, des aqueducs, des passages voûtés ; et, ce qui me parut le plus remarquable, des tuyaux si habilement disposés, qu'ils distribuaient leur chaleur à travers de petits trous cachés et imperceptibles. » Près de sept siècles se sont écoulés depuis le temps où écrivait Giraldus : combien tout a changé dans Caerleon ! Aujourd'hui, il ne reste plus de la ville romaine que des pans de murailles et une enceinte qui est fort loin d'être aussi bien conservée que celle de Caerwent. « Cette enceinte a la forme d'un carré long imparfait ; trois des côtés sont droits, et le quatrième, comme le mur du nord de Caerwent, est curviligne ; les angles sont arrondis comme ceux des stations romaines en Bretagne, et correspondent à peu près aux points cardinaux. » Le mamelon artificiel sur lequel s'élevait « la tour gigantesque » dont parle Giraldus, existe encore. C'est un énorme tumulus d'aspect celtique ; il se trouve dans le jardin d'un particulier, M. Hogskee, et mérite d'être examiné. Les Normands y construisirent un château dont les ruines, au milieu du siècle dernier, avaient encore quarante pieds de haut. Dans le pays, on l'appelle la butte du roi Arthur, et la tradition rapporte que c'est là qu'il venait d'habitude dîner avec ses chevaliers. En creusant, on a découvert des chambres voûtées, sans doute celles dont parle Giraldus. J'ai vu dans le jardin un grand nombre d'antiquités romaines : beaucoup d'autres ont été réunies dans un musée fort curieux qui contient aussi des objets de provenance celtique.

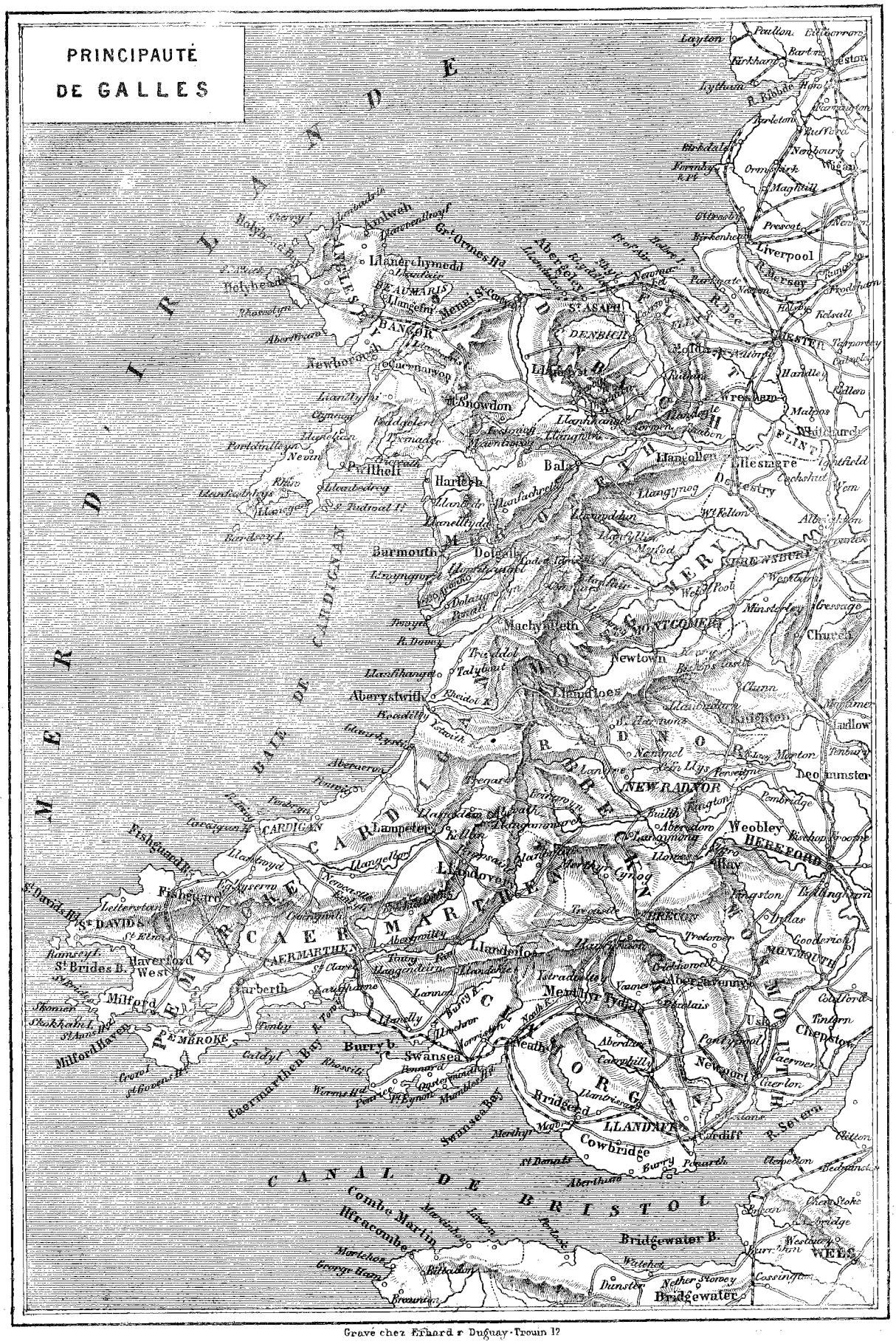
Dans un champ, près du musée, se trouve une enceinte creuse de forme elliptique qu'on appelle la Table ronde du roi Arthur ; elle a deux cent vingt-deux pieds de long, sur cent quatre-vingt-dix de large. En fouillant de chaque côté, on a trouvé des rangs de gradins en pierre ; ce qui n'a plus permis de douter que ce ne fût l'amphithéâtre romain. Tout auprès j'ai observé le mur qui entourait toute la ville, et dont les pierres sont reliées entre elles par ce beau ciment dont l'on croit à tort que les Romains ont gardé le secret.

On ne peut visiter Caerléon sans se rappeler l'époque romanesque où le héros breton Arthur y tenait sa cour, « sept fois à Pâques et cinq fois à Noël. Les rois couronnés venaient lui rendre hommage avec une suite nombreuse de comtes et de barons, et il ne fallait rien moins qu'un obstacle invincible pour les empêcher de s'y trouver. » Aucun des personnages des romans gallois n'a laissé une plus forte trace qu'Arthur. Son nom est resté profondément gravé dans le cœur du peuple, et son auréole chevaleresque et poétique l'a rendu fameux dans toute l'Europe.

Le roi Arthur est le point central autour duquel se meut un monde légendaire dont les personnages ont servi de prototypes aux trouvères du douzième siècle.

1. Maison de David.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard r Duguay-Trouin 12

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son nom s'incarne dans les souvenirs les plus anciens de la chevalerie et des romans; et ses exploits, soit réels, soit fabuleux, ont fourni une riche matière à la poésie, sinon une matière bien authentique à l'histoire. Voici le résumé de ce qu'en racontent les traditions.

Pendant les troubles qui suivirent la mort d'Uter Pen-Dragon, les nobles de Bretagne s'assemblèrent pour lui choisir un successeur; après qu'ils eurent longtemps discuté, sans pouvoir rien décider, on découvrit, près du lieu où se tenait l'assemblée, une large pierre, dans laquelle était enfoncée une épée. Autour de cette arme, une inscription gravée en cercle, annonçait que celui qui tirerait l'épée était le véritable héritier du trône. Tous ceux qui ambitionnaient ce titre essayèrent en vain leurs forces; Arthur, alors inconnu, survint et tira l'épée de la pierre aussi facilement que si c'eût été du fourreau. On le salua roi. Il accomplit alors les hauts faits que la légende a conservés, et entreprit ses longues guerres contre les Saxons, tant célébrées par les chants des bardes. Le roi breton possède, comme Roland, une épée merveilleuse, Caliburn ou Dure-entaille, pareille à la Durandal du héros français : de plus il a « la lance du commandement, » sans doute la fameuse lance sanglante symbolisant la guerre à outrance contre les Germains.

Arthur eut une carrière longue et glorieuse, jusqu'à la trahison de son neveu Mœdred, et périt dans un combat contre ce dernier. Au milieu de la bataille, Arthur se sentant blessé, donna son épée Caliburn à un de ses chevaliers, en le priant de la jeter dans un lac qu'il lui désigna. Arrivé au lieu indiqué, le chevalier lança l'épée de toute sa force : comme elle retombait, une main et un bras sortirent des eaux, et la saisissant par la poignée la brandirent trois fois, et disparurent avec elle dans le lac. Cette main, a dit M. Renan, c'est l'espérance des races celtiques. Arthur fut ensuite enlevé dans une barque par Morgane, Viviane, et autres fées qui le conduisirent dans l'île d'Avalon (Glastonbury).

La disparition d'Arthur resta aussi mystérieuse pour les Bretons, que celle de Romulus, enlevé, dit-on, au milieu d'un orage. Le retour d'Arthur fut longtemps la plus chère espérance de la race Cymrique. On disait que, guéri de ses blessures, il attendait dans une retraite féerique l'heure de recouvrer ses États après en avoir chassé tous les Saxons.

Au douzième siècle, le roi Henri II fit fouiller dans le cimetière de l'abbaye de Glastonbury, et l'on trouva une inscription qui indiquait le lieu de sépulture d'Arthur : à seize pieds en terre on découvrit un chêne creux rempli d'os d'une grandeur démesurée[1].

Quant à la fameuse table ronde, elle est plus vieille que le roi breton, car le Grec Posidonius (contemporain de Marius) raconte que les convives dans les festins des Gaulois se rangeaient autour d'une table ronde, et qu'après le repas, les guerriers aimaient à se provoquer à des combats simulés. « Cette table, a dit M. de la Villemarqué, n'est-elle pas le prototype de la table chevaleresque d'Arthur et des tournois du moyen âge. Cela est tellement vrai que ces fêtes étaient encore désignées sous le nom de Table Ronde par les écrivains des siècles de la chevalerie. » La Table Ronde fut au moyen âge le symbole de la chevalerie galante comme le Graal devint le symbole de la chevalerie ascétique.

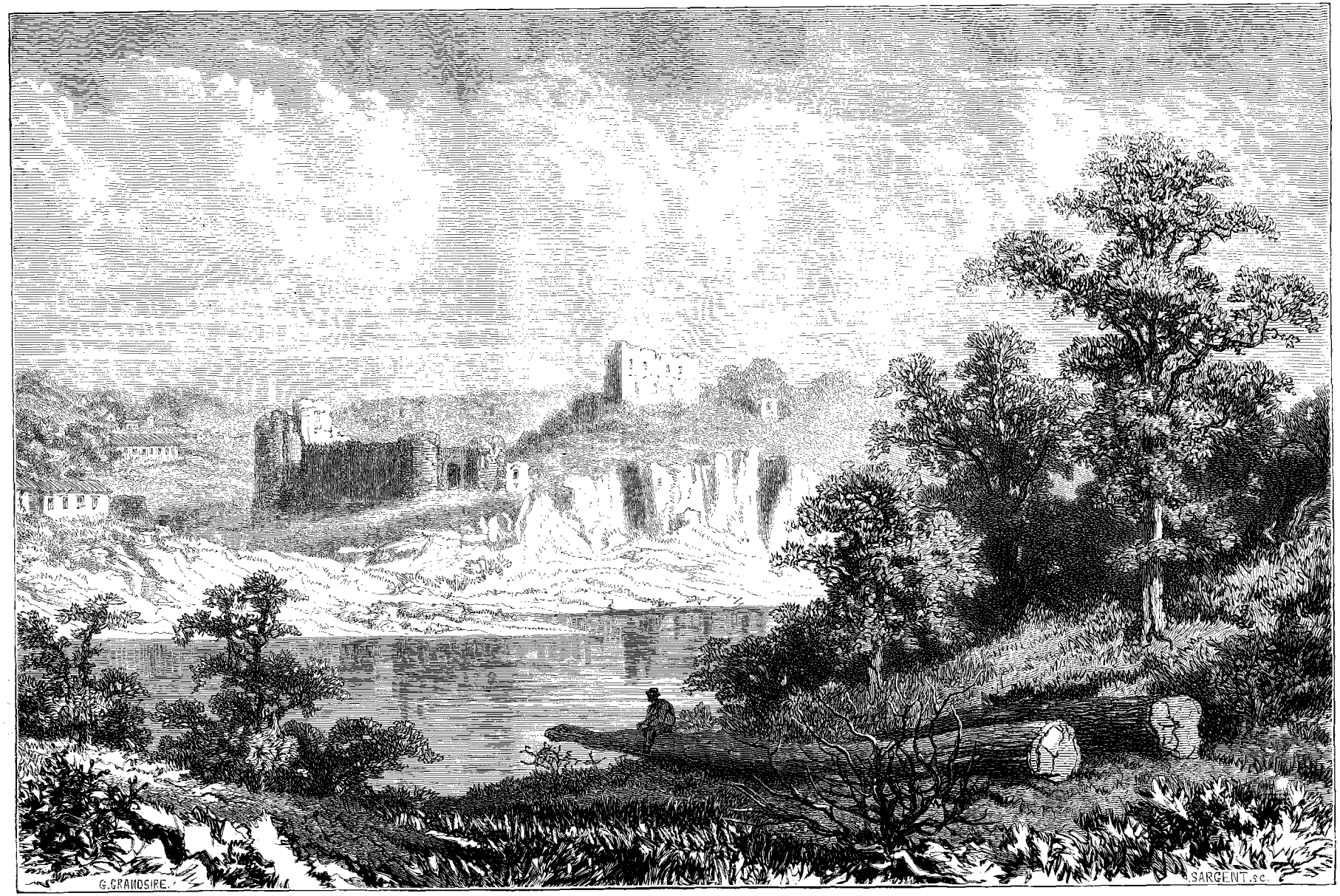
Le château de Raglan. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Le lendemain de mon arrivée à Newport, voulant visiter à mon aise le château de Raglan, je partis de grand matin pour Usk, et restai quelques heures à parcourir cette vieille ville qu'on croit avoir été le *Burrium* des Romains. C'était anciennement une place importante : mais elle est bien déchue, et ne forme plus qu'un petit village de quelques centaines d'habitants. Elle occupe une langue de terre à la jonction des rivières Olway et Usk; ses rares maisons sont disséminées parmi des vergers et des jardins. Une charmante promenade conduit aux ruines du château, du haut duquel on a une vue admirable des environs. La tradition désigne cet endroit comme le lieu de naissance d'Édouard IV et de Richard III. En quittant Usk, on rencontre d'anciens campements romains et bretons.

On arrive bientôt au village de Raglan, près duquel s'élève le château du même nom, une des plus belles ruines du pays de Galles. La principale entrée est magnifique, sous son épais manteau de feuillage et de lierre. Le portail gothique est défendu par deux tours massives; l'intérieur du château présente de riches spécimens des divers styles d'architecture depuis le temps d'Henri V jusqu'à celui de Charles Ier. Les seul-

1. Les Gallois et les Bretons refusèrent de croire à l'authenticité de la découverte du roi Henri, et l'histoire par d'autres motifs est d'accord avec la légende pour admettre que la prétendue trouvaille fut une supposition de la politique. (Note de M. Henri Martin.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le château de Chepstow. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ptures sont dans un état de conservation remarquable La grande salle offre un aspect imposant, et porte encore les armes du marquis de Worcester, avec sa fière devise : « *Mutare vel timere sperno* : Je dédaigne de changer ou de craindre. »

La seconde cour contenait anciennement une élégante fontaine en marbre, dont il ne reste aucune trace.

Je vis ensuite les restes de la chapelle, dont le côté ouest a été détruit, et le donjon ou Tour jaune de Gwent, haut de cinq étages, et dont les murs ont dix pieds d'épaisseur. Pendant les guerres civiles, Henri, premier marquis de Worcester, combattit longtemps en faveur du roi Charles Ier; il leva un corps de deux mille hommes, commandé par son fils. Charles visita à plusieurs reprises son fidèle sujet, et fut toujours reçu avec la plus grande magnificence. On raconte qu'une fois, le roi pensant que les provisions du château seraient insuffisantes, permit au marquis de prendre dans le pays tout ce qui lui fallait pour s'indemniser. Henri de Worcester, après avoir remercié humblement Sa Majesté, répondit que son château ne resterait pas longtemps debout s'il était un poids pour le pays, et qu'il préférerait être réduit à une bouchée de pain que d'exiger la moindre chose des autres.

L'armée de Cromwel prit, saccagea et incendia le château[1]. — Raglan était célèbre aussi pour sa « chaire de bardisme et de poésie » dont la devise était : « Deffro! mac ddydd, Réveillez-vous, voici le jour. »

En quittant Newport, j'entrai dans le pays de Galles proprement dit (le Monmouthshire en faisait partie autrefois); ce fut à Cardiff que j'entendis pour la première fois parler le gallois, bien que, d'après ce qu'a voulu bien me dire M. H. Martin, il soit encore très-répandu dans le Monmouthshire. Le dialecte du nord diffère légèrement de celui du sud, le plus rapproché de notre breton ; aussi voit-on souvent des marins bretons s'entendre sans peine avec les Gallois du sud.

Robert Fitzham, après avoir conquis le comté de Glamorgan, divisa le pays entre douze chevaliers normands, pour les récompenser de leurs services, et prit pour lui la ville de Cardiff, située sur la Taff, à deux milles de l'endroit où cette rivière se jette dans le canal de Bristol.

Après avoir passé devant la statue de lord Bute, le bienfaiteur de Cardiff qu'il a doté de très-beaux docks, je visitai la jolie église de St-Jean, et pénétrai ensuite dans le château. La nouvelle maison seigneuriale, greffée pour ainsi dire sur l'ancien château, fait un triste effet; l'intérieur contient un grand nombre de portraits de famille, quelques-uns par Kneller, et un par Vandyck. Le rempart qui entourait anciennement le château, sert de parapet à une charmante terrasse plantée d'arbres, à travers lesquels on aperçoit toute la contrée environnante. Un pan de mur et un donjon, voilà tout ce qui reste de la puissante forteresse que bâtit Fitzham en 1110, et dont il faisait sa résidence habituelle. Un souvenir mélancolique se rattache aux vieilles tours de Cardiff. Le duc Robert de Normandie, frère de Guillaume le Roux et de Henri Ier, y fut prisonnier vingt-six ans. La tradition rapporte qu'ayant entendu les bardes dans leurs fêtes, il s'était fait recevoir dans leur ordre, avait appris le gallois, et composé dans cette langue un poëme adressé à un chêne placé à la Pointe de Penmarth, qu'il apercevait des fenêtres de sa prison. En voici la traduction :

« O Chêne! toi qui croîs sur le mur de guerre, là où la terre s'est abreuvée de rouges torrents; malheur aux folles querelles, quand le vin petillant circule !

« O Chêne! toi qui croîs dans la plaine verte, où a débordé le sang des guerriers immolés ; le malheureux qui est au pouvoir de la haine peut bien se plaindre de ses misères!

« O Chêne! toi qui croîs dans toute la gloire de ta force, le sang répandu suit une horrible injustice; malheur à celui qui se trouve au milieu des combats!

« O Chêne! toi qui croîs près du ruisseau de la pelouse, la tempête a brisé tes branches autrefois si belles; celui que poursuit l'envie de la haine vivra dans une triste angoisse !

« O Chêne! toi qui croîs sur un rocher escarpé et boisé, là où les vagues de la Severn répondent aux vents; malheur à celui auquel les années n'enseignent pas que la mort est proche!

« O Chêne! toi qui croîs au milieu des années de malheur, parmi les terribles émotions des batailles ; n'est-il pas écouté, celui qui prie la mort de terminer ses jours! »

Dans ce beau poëme, comme on l'aura facilement compris, Robert se compare au chêne, et chante sa triste destinée. On a dû être frappé de la forme particulière des strophes. En Galles on appelle ce genre de poésie *Tribannau*, ce qui peut se traduire par Tercets[1]. Les bardes ont perpétué ces rhythmes dont l'origine remonte jusqu'aux époques druidiques. Les *Tribannau* se composent de trois vers liés par l'unité de la rime, mais non par l'unité de la pensée. Le premier se rapportant soit à une plante, soit à un animal, soit à quelque accident de la vie. Le second continue souvent la même idée, mais avec moins de précision, et quelquefois s'en écarte un peu. Enfin le troisième termine brusquement le couplet par une leçon morale, dont le rapport avec les deux premières parties est fréquemment insaisissable ; cependant si l'on réfléchit que les druides dans leurs poésies comme dans leurs enseignements se servaient de formes symboliques, on peut supposer qu'il y avait là une corrélation secrète dont le sens nous échappe. On sent dans ces chants quelque chose de hardi et d'original, qui porte le cachet d'une race créa-

1. La magnifique bibliothèque formée au siècle précédent par lord Herbert, comte de Pembroke, a péri dans les flammes. Elle contenait une quantité de manuscrits dont la plupart étaient uniques. Là se trouvaient les textes originaux des documents secrets des Bardes. Par bonheur une copie faite au seizième siècle a conservé les plus importants. (Note de M. Henri Martin.)

1. Voyez une note de la page 287.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trice, n'ayant tiré aucune de ses inspirations des sources grecques ou romaines.

II.

Briton Ferry. — Usage touchant. — Séjour à Swansea. — Excursion dans la Péninsule de Gower. — Les Mumbles. — La pierre d'Arthur. — Caermarthen. — Le chêne de Merlin.

De Cardiff à Neath, on passe successivement près de Llandaff, célèbre pour son antique cathédrale, et devant le château de Coity, magnifique ruine qui attire également l'artiste et l'antiquaire.

Avant Neath apparaît Briton Ferry, joli village où la température est si douce et les vents si tempérés, que des fleurs du midi s'y épanouissent. Dans la cour de l'église qui en Galles comme en Angleterre sert de cimetière, on retrouve le touchant usage français de parer les tombeaux de fleurs [1]. Dans la semaine qui précède Pâques ou la Pentecôte, on renouvelle sur la terre des tombeaux les plantes et les fleurs qui les poétisent. La rose blanche orne la tombe d'une jeune fille ; la rose rouge est destinée aux trépassés qui se sont distingués par leurs vertus. Toucher à ces plantes serait un sacrilége ; un parent ou un ami peut seul en détacher une feuille ou un rameau qu'il lui est permis de porter en souvenir du défunt. Les pierres tumulaires qu'on élève aux deux bouts de chaque tombe sont blanchies à la chaux à chaque fête annuelle. Ces usages sont communs à toutes les conditions sociales. Même sur les tombeaux placés dans l'intérieur des églises, les amis survivants viennent un jour de chaque semaine déposer des fleurs au moins pendant tout le cours de l'année qui suit la mort de la personne aimée. Shakspeare fait allusion à cette coutume lorsqu'il dit dans *Cymbeline* (acte IV) : « Tant que durera l'été, et que fidèle j'habiterai ici, j'ornerai ta triste tombe des fleurs les plus belles. »

C'est à Neath que l'on entre dans les districts manufacturiers; le paysage ne présente plus que collines arides, à moitié ensevelies dans les vapeurs grises du ciel et les nuages blancs des fabriques. Bientôt on atteint Swansea, la ville la plus importante et la plus populeuse du pays de Galles; elle est située au fond d'une baie magnifique à laquelle elle donne son nom ; un amphithéâtre de collines la protége contre les vents du nord. Cette ville possède peu d'antiquités. Le château, malheureusement caché par les maisons, sert de bureau de poste : on suppose qu'il a été fondé en 1113 par Henri de Beaumont, comte de Warwick.

Le marché est, dit-on, couvert avec le plomb de la cathédrale de St-David, donné par Cromwell à un habitant de Swansea.

Les principaux monuments sont : l'Hôtel-de-ville, la Chambre de commerce, le théâtre, et la « Royal institution of south Wales. » Ce dernier établissement, construit en forme de temple grec, contient une excellente bibliothèque, des galeries de zoologie, de minéralogie, de géologie, et des collections d'antiquités très-intéressantes.

1. Usage inconnu des Anglais. (Note de M. Henri Martin).

En traversant la ville et en montant sur la hauteur appelée Hilney Hill, on a une vue splendide de la baie et des pays environnants : à droite, la pointe des Mumbles, à gauche, la vallée de Swansea, où l'air est vicié par les vapeurs arsenicales et sulfureuses des manufactures de cuivre. Partout le sol est aride et dégarni de verdure; on affirme pourtant que cette atmosphère n'est pas pernicieuse aux ouvriers, et qu'un grand nombre d'entre eux arrivent à un âge très-avancé.

Le comté de Glamorgan se termine par une péninsule qu'on nomme le Gower; cette partie du pays de Galles, m'ayant été désignée comme très-remarquable pour ses antiquités et le caractère sauvage de ses côtes, je résolus d'y faire une excursion. Un omnibus qui suivait les bords de la baie de Swansea, me conduisit d'abord aux ruines du château d'Oystermouth, qui s'élève fièrement sur une éminence, en s'enveloppant d'un manteau de lierre. Quelques minutes après, j'étais aux Mumbles, petit village de pêcheurs, bâti au pied d'une falaise rougeâtre. Une vieille église y montre les caractères les plus saillants des constructions normandes.

En quittant cette première étape, je donnai un coup d'œil à la baie de Caswel et passai près du château de Pennard. A partir de ce point, de vastes bancs de sable bordent la route jusqu'à la baie d'Oxwich, à la droite de laquelle apparaît le vieux château de Penrice. Non loin de Penrice s'élève sur une longue colline un puissant monument qu'on nomme *la Pierre d'Arthur*. C'est peut-être le plus célèbre Cromlech [1] du pays de Galles. On l'appelait « une des merveilles du monde dans le Gower. » Il n'a point été facile de l'ériger dans la position qu'il occupe, car les Triades [2] qualifient ce fait comme « une des trois œuvres difficiles accomplies en Bretagne, » et de plus « une des trois preuves étonnantes de la puissance humaine; » les deux autres étant Stone-Henge et Salisbury-Hill. Dans ces mêmes Triades, ce monument est désigné comme la pierre de Cetty; sans doute du nom d'une localité située dans la baie de Swansea. Un proverbe gallois en parlant d'entreprises difficiles dit : « Comme le travail pour la pierre de Cetty. » La Pierre d'Arthur a environ quatorze pieds de longueur, sept d'épaisseur, et à peu près cinq de largeur : elle a été brisée en partie [3]. Il existait autrefois dans ce lieu un célèbre puits sacré sur lequel M. Kempe fait les remarques suivantes : « Comme on sait que les druides consacraient les bois, les rochers, les cavernes, les lacs et les fontaines à leur religion, il est très-probable que la pierre d'Arthur a été placée sur une de leurs fontaines sacrées : elle se transforma

1. Les antiquaires des Iles Britanniques appellent *Cromlech* ce que nous appelons *Dolmen*. (Note de M. Henri Martin).

2. Documents en prose des bardes gallois, où tout est disposé sous une forme ternaire dont la tradition remonte aux Druides. (Note de M. Henri Martin.)

3. Il en est des pierres d'Arthur dans la Grande-Bretagne comme des camps de César en France : ce sont le plus souvent des noms populaires sans valeur historique. (Note de M. Henri Martin.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ensuite en lieu de prière, et comme l'adoration de la Vierge égala à une certaine époque et éclipsa presque celle de Jésus-Christ, la fontaine fut appelée « Puits de Notre-Dame. » Une vieille tradition prétendait que cette fontaine suivait le mouvement des marées. On n'y voit plus maintenant qu'une petite mare complétement sèche pendant l'été. On rencontre dans les environs des sources minérales auxquelles on attribue des propriétés médicinales, et la plus renommée sur la colline dite Cefn Bryn, produisait, dit-on, des guérisons miraculeuses : beaucoup de gens venaient boire de son eau et jetaient ensuite une épingle en signe de reconnaissance. Autour de la pierre d'Arthur, on aperçoit des Carneddau ou monceaux de pierres, une des espèces de monuments funéraires des Celtes, et à l'est ce qui semble les restes d'une voie sacrée ou avenue conduisant au principal monument.

La péninsule de Gower abonde en antiquités de diverses origines; on y compte six ou sept camps ou retranchements considérables. Son histoire est très-curieuse. Elle fut longtemps une importante station des Bretons; les Normands l'envahirent peu après la conquête de l'Angleterre et s'y maintinrent avec beaucoup de peine. En 1103, une nombreuse troupe de Flamands, chassés de leur pays par une inondation de la mer, vinrent chercher un asile dans le sud de l'Angleterre. Henri II eut l'idée d'implanter cette énergique colonie dans le Gower et dans le Pembroke pour contenir les Gallois du Sud. Les Flamands furent forcés de défendre, les armes à la main, les terres qu'il leur avait données. Ce peuple a conservé son caractère national, à travers une période de près de sept siècles. Ils se sont rarement mêlés avec leurs voisins les Gallois. Leur physionomie est différente; l'anglais qu'ils parlent est encore mélangé de mots flamands. Leur caractère est bon, leurs goûts modérés; ils sont pour la plupart marins ou pêcheurs. Ils ont adopté les superstitions, et aussi, dit-on, l'amour des procès par lesquels les Gallois rivalisent avec les Normands. Leur habillement se compose d'étoffes du pays; quelques-uns portent des plaids; la plupart des femmes ont un *whitle*, ou espèce de schall, généralement teint en rouge et orné dans le bas de franges appelées *drums*. Ce vêtement est très-pittoresque, et les femmes ont une manière toute particulière de l'arranger. Elles enveloppent leurs enfants afin de pouvoir les porter, tout en gardant les mains libres pour tricoter ou s'occuper des soins de la maison. Elles ont le chapeau d'homme en castor, si commun en Galles, mais qu cependant perd du terrain.

Harpiste gallois jouant de la telyn (voy. p. 269). — Dessin de É. Bayard d'après M. A. Erny.

Pendant mon séjour à Swansea, j'allai passer une journée à Caërmarthen, la vieille cité, considérée longtemps comme la capitale du pays de Galles. Elle est située sur les bords de la rivière Towy, dans une des positions les plus pittoresques que je connaisse. Comme à Quimperlé, et dans toutes les villes bâties sur un point élevé, chaque coin de rue ouvre une échappée sur la campagne, et, à chaque pas, on trouve des tableaux tout composés. Je gravis d'abord sur une petite colline que couronne l'église de Saint-Pierre; monument fort simple, orné d'une tour carrée qui ressemble beaucoup à celle de l'église des Mumbles : l'intérieur contient des tombeaux dont le plus remarquable est celui de Rhys ap Thomas et de sa femme.

La salle du marché est vaste; les rues sont petites et irrégulières, mais d'autant plus pittoresques. Après avoir examiné les ruines d'un prieuré dont la date et le fondateur sont inconnus, je descendis près d'un pont d'où je considérai la splendide vallée du Towy avec sa riche décoration de verdure et de fleurs. A ma droite, une grosse tour, garnie de lierre et comme enclavée dans les habitations, était le seul reste du vieux château.

Selon Giraldus Cambrensis, Caërmarthen était entourée de murs en brique, dont on voit encore les débris près de la rivière. C'est là que se trouvait le Maridunum de Ptolémée et d'Antonin d'où divergeaient les deux grandes sections de la fameuse route appelée *Via Julia*.

Caërmarthen est aussi renommée comme le lieu de naissance du fameux barde et prophète Merlin, qu'un ancien auteur appelle le fils d'un démon et le grand Apollon de la Bretagne. On assure même que le nom de la ville est une corruption de Caer-Merddin, ou la ville de Merlin. A trois milles de Caermarthen, du côté d'Abergwili, on voit un rocher creux désigné comme la grotte de Merlin; et c'est là, dit la tradition, que la belle fée Viviane emprisonna pour toujours le trop con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiant magicien. Cependant Spencer, dans sa *Fairy Queen*, place la grotte de Merlin dans les bosquets touffus de Dynevor, à quelques milles plus haut dans la vallée de Towy; les Bretons de France la revendiquent aussi pour leur pays. Nous ne pouvons que renvoyer au charmant récit de M. de la Villemarqué dans son *Étude sur le Barde gallois*.

« Quand Merlin revint vers Viviane, les églantiers étaient en fleurs, au bord de la forêt, comme lorsqu'il vit son amie pour la première fois. Ce qui désolait Viviane, c'était l'idée de le voir la quitter encore; vainement elle chercha les moyens de le retenir; alors elle eut recours à Merlin, et lui demanda comment emprisonner quelqu'un sans pierre, sans bois et sans fer, et seulement par enchantement. Merlin, quoique avec peine, lui apprit comment elle devait s'y prendre, et Viviane en fut si ravie qu'elle redoubla ses tendresses. Un jour qu'ils se promenaient ensemble, ils trouvèrent un grand buisson d'aubépine, tout chargé de fleurs. Ils s'assirent sous son ombre, et Merlin, la tête appuyée sur les genoux de Viviane, ne tarda pas à s'endormir. Elle se leva alors et tourna neuf fois son écharpe autour du buisson, en faisant neuf enchantements que Merlin lui avait appris. Quand ce dernier ouvrit les yeux, tout avait disparu pour faire place à un château enchanté, et, couché sur un lit de fleurs, il se vit pri-

Cimetière gallois. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

sonnier d'amour de Viviane. « Ah! Viviane! s'écria-t-il, je croirais que vous avez voulu me tromper, si vous me quittiez jamais! — Mon doux ami, répondit-elle, pourriez-vous le croire? pourrais-je vous quitter jamais! »

Tout rappelle Merlin à Caermarthen. Si l'on traverse la rue du Prieuré; dans un coin, un chêne tout couvert de chaux blanche et semblable à un beau vieillard s'offre à la vue. Si l'on s'arrête curieux et étonné, et qu'on demande quel est ce squelette blanc, les vieux habitants répondront que c'est l'arbre de Merlin, et qu'ils en couvrent les branches de chaux pour le conserver, car le prophète gallois a prédit : que, du jour où les rameaux de ce chêne tomberaient, le comté de Caermarthen serait inondé. Le peuple croit religieusement à cette tradition, et personne n'oserait porter une main sacrilége sur ce tronc vénéré.

Dans tous ces environs, comme dans beaucoup d'autres parties des Galles du Sud, s'est conservé l'usage des *biddings* aux mariages. Cette coutume a une grande ressemblance avec celle du pays breton, où chaque invité apporte un cadeau au marié et à la mariée, et marche en procession en tenant son offrande à la main. Le *bidding* est une invitation envoyée par un jeune couple à ses amis et voisins, pour les prier d'assister à leur union, et les engager à contribuer à l'achat des objets nécessaires aux jeunes époux. Chaque don de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette nature est inscrit, avec le nom et la demeure du donateur, et considéré comme une dette à payer dans une occasion semblable. Suivant l'ancien usage, c'est un personnage appelé *le bidder*, qui va de maison en maison annoncer le mariage et faire les invitations. Souvent aujourd'hui on remplace le *bidder* par une simple circulaire imprimée. Selon une autre coutume du pays de Galles, dans certains villages, après la cérémonie nuptiale, les invités et la mariée montent à cheval, et la mariée part au grand galop; tout le monde cherche à l'attraper, mais c'est un honneur qu'il est convenu de laisser au mari. Cependant il arrive quelquefois que des malins du village s'avisent de donner un mauvais cheval au marié, ce qui le met dans une situation très-désagréable, et dont s'amusent beaucoup ses amis et ses connaissances.

Les femmes des comtés de Caermarthen et de Pembroke s'habillent d'une étoffe à carreaux rouges et noirs. Le rouge était en honneur dans le pays de Galles; on lit, dans les écrits d'Howel ap Owain : « Mon prince nous a transformés en bardes rouges. » Le dragon rouge de Cadwalader, dans la tradition, est l'emblème des Gallois, tandis que le dragon blanc est celui des Saxons.

III

Départ pour le château de Llanover. — Neath. — La vallée et ses légendes. — Le rocher de Dinas et la légende du roi Arthur. — Abergavenny. — Séjour au château de Llanover. — Promenades dans les environs. — Le Mary-Lewyd. — Les manuscrits bardiques. — Le harpiste Griffith. — La Telyn. — Musique galloise. — Légende du Pooka.

Je revins à Swansea dans la soirée, et trouvai une lettre de M. Henri Martin, qui était arrivé depuis deux jours au château de Llanover, où je devais le rejoindre.

Le lendemain je partis pour Abergavenny. La route passait à travers la vallée de Neath, une des plus jolies du pays de Galles; sa partie la plus élevée est dans le comté de Brecknock, et la plus basse dans le Glamorgan. Neath est une ville de grande antiquité, située sur les bords pittoresques de la rivière du même nom, qu'entourent des collines riches de produits minéraux de toutes sortes. Les seuls monuments dignes d'attention sont le Town-Hall (hôtel de ville) et l'église ornée d'une tour quadrangulaire contenant six cloches.

A l'est de la rivière on peut encore distinguer les ruines de l'abbaye de Neath, que Leland appelait autrefois la plus belle du pays de Galles. Le roi Édouard II s'y réfugia en 1326, lorsque les vents contraires l'empêchèrent de mettre à exécution son projet de fuite en Irlande ; mais il fut bientôt découvert, et confiné dans le château de Kenilworth, sous la garde du comte de Leicester : la vie de ce prince ne devait pas tarder à se terminer tragiquement dans les tours de Berkeley. A Glyn-Neath habite Miss J. Williams, dont la plume élégante a conservé à la postérité les charmants contes de fées de sa vallée. Deux milles plus loin, à Pont-Neath Vaughan, je m'arrêtai pour jeter un coup d'œil aux cascades des environs ; la plus intéressante est celle de Cilh Heptse partagée en deux chutes, dont la première en se précipitant forme une telle arcade qu'on passe dessous à pied sec. Un voyageur, M. Warner, raconte que, pendant un orage, il se mit à l'abri sous ce parapluie d'un nouveau genre. La colline aride qui borde la route passe pour être hantée par les esprits ténébreux; car elle se trouve dans ce qu'on appelle la vallée du Diable. Selon les traditions du pays, on voit aussi aux environs les fées danser et chanter aux sons de harpes mélodieuses. En Galles, les fées passent pour être intermédiaires entre la terre et le ciel. On les suppose bien disposées pour les hommes vertueux, ennemies du mensonge et de la malpropreté, et punissant sévèrement tous ceux qui sont sujets à ces vices. On compte encore parmi les hôtes terribles de ces vallées, les *cwn wybir* (les chiens du ciel) ou *cwn annwn* (chiens de l'abîme), spectres qui poursuivent avec d'affreux aboiements l'âme de quelque malheureux coupable. Les habitants de ces districts sont familiarisés avec ces cris surhumains et racontent souvent qu'ils les ont entendus en revenant chez eux pendant les nuits noires et pluvieuses. Chez ce peuple nerveux et poétique, les légendes de fantômes, de cris surnaturels et de fées sont les sujets favoris des conteurs.

En reprenant le chemin de fer à Glyn-Neath, on côtoie une masse énorme de rochers jetée là comme une forteresse destinée à garder la vallée. On l'appelle Craig y Dinas, nom qui vient sans doute de sa position, car Dinas veut dire une colline fortifiée. Une tradition prétend que le roi Arthur et ses chevaliers sont renfermés dans une caverne située au-dessous de Craig y Dinas, et qu'il attendent, plongés dans un sommeil enchanté, l'heure de chasser les Saxons.

Je passai quelques heures à Merthyr-Tydvil, et j'arrivai bientôt à Abergavenny, d'où je me rendis au château de Llanover. La route est une des plus charmantes du pays de Galles; point de dureté de lignes; partout des courbes gracieuses de montagnes et de collines qui caressent l'œil, et le délassent de l'aridité des environs de Merthyr. La principale entrée de Llanover (Porth-Mawr), est la représentation exacte de l'ancienne porte des Tudors, détruite il y a quelques années à Abergavenny. Sur le fronton est gravée une inscription galloise, que je cite pour son caractère d'antique hospitalité.

Qui es-tu voyageur?
Si tu es ami, du fond du cœur sois le bienvenu.
Si tu es étranger, l'hospitalité t'attend.
Si tu es ennemi, la bonté te retiendra.

En descendant de voiture, j'allai remercier lord et lady Llanover pour la gracieuse invitation qu'ils m'avaient faite de passer quelques jours au château.

Lord Llanover a été pendant quelque temps ministre des finances ; il est actuellement lord-lieutenant de son comté. Milady, personne d'une haute énergie, et passionnée pour tout ce qui est gallois, a défendu et défend

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pied à pied la langue et les coutumes galloises battues en brèche par le mauvais vouloir des Anglais. Ces derniers veulent opérer dans la principauté le même travail d'absorption qui a si bien réussi en Écosse et en Cornouailles, et s'assimiler comme dans ces deux pays, les habitants et la langue primitive. L'esprit de nationalité est encore très-vivace dans le pays de Galles qui a conservé sa langue et sa physionomie propre. En effet rien n'est plus différent d'un Anglais qu'un Gallois; le premier a une roideur (au moins apparente) qui n'existe pas en Galles. Le Gallois comme le Français, dont il se rapproche beaucoup par les traits comme par les mœurs, est d'accès plus facile, et se montre bien plus disposé à faire des avances au voyageur. La femme galloise, elle aussi, a quelque chose d'original et de fier qui signale le vieux sang indompté des Kymris. Dans la conversation, elle a plus d'entrain, plus de gaieté que les Anglaises; une Galloise ne sachant que quelques mots de français, parlera volontiers avec un étranger, et devinera presque sa pensée, ce qui n'arrive pas toujours avec une Anglaise.

La réception qu'on me fit fut aussi cordiale que gracieuse. Milady me conduisit immédiatement dans son jardin où je m'arrêtai devant un Rhododendron gigantesque de cent ciquante pieds de circonférence. Au milieu d'un petit bois, j'aperçus neuf fontaines provenant de neuf sources aussi abondantes l'été que l'hiver, et qui ne tarissent jamais, même dans les plus chaudes saisons[1]. Plus loin, en traversant le parc, nous arrivâmes au village de Llanover. Milady, qui s'occupe du bien-être de tous, était venue nous accompagner, M. Martin et moi. Elle s'arrêta dans plusieurs maisons, et donna à chacun de ses tenanciers des encouragements et de bonnes paroles. L'intérieur des fermes est remarquablement soigné, tous les meubles sont frottés; le foyer est en fer, les parquets luisants et polis rappellent la propreté des maisons hollandaises. Comme je faisais remarquer à M. H. Martin quelle différence il y avait entre ce foyer et le foyer breton : « Ne dites pas de mal des Bretons, observa milady, ce sont nos frères ! » Pour les Gallois, la Bretagne est la sœur patrie, et ils appellent les Bretons, nos frères de Gaule. Dans un des cottages, la maîtresse du logis nous montra avec orgueil un magnifique escalier en bois sculpté; il doit dater de plusieurs centaines d'années.

Une petite auberge attira mes regards par son enseigne extraordinaire. C'était un tableau à l'huile représentant une scène fantastique, une sorte d'apparition bizarre. On me dit qu'il avait été peint d'après nature à l'époque du dernier *Mary-Lewyd* et l'on m'expliqua cette vieille et curieuse coutume qui s'éteint comme tant d'autres. Le jour des Rois, les jeunes gens se procurent le squelette d'une tête de cheval, et l'ornent de rosettes de soie et de rubans de toutes couleurs. Dans le creux des yeux, on met deux bouteilles cassées, et dans chacune une petite lanterne. Le soir des Rois, appelé en Galles, la nuit du Mary-Lewyd, un garçon met sa tête dans ce squelette, se couvre d'un drap blanc, et promène cette espèce de fantôme de maison en maison, en faisant la quête. Trois jeunes gens accoutrés d'une manière fantastique, exécutent derrière le spectre une danse particulière; puis chantent en partant un air charmant qui porte le même nom de Mary-Lewyd.

Les Gallois ont comme les Basques et les Bretons, l'habitude de lutter paroisse contre paroisse. L'excitation que produisent ces rivalités est incroyable. Pour décider leurs prétentions, ils se rendent dans de grandes plaines, et vingt ou trente joueurs de chaque côté se renvoient la balle, en présence d'une multitude de spectateurs.

Actuellement m'a dit une vieille femme de Llanover, les jeunes gens ne s'amusent plus comme autrefois à toutes sortes de jeux. Cet abandon des anciens jeux populaires, a cependant sa compensation, car maintenant les jeunes gens occupent leurs loisirs à composer de la musique, à écrire des vers et des essais en prose, afin d'obtenir des récompenses aux *Eistedfods* ou réunions bardiques qui se tiennent tous les ans. Ces goûts contribuent à conserver la langue, la littérature nationale, et la culture de la poésie pour laquelle les Gallois ont tant d'aptitude. L'exemple le plus frappant qu'on puisse en donner c'est *le Pennilion*, où se montre dans toute sa vivacité, le véritable talent d'improvisation que les Gallois possèdent comme les Basques et les Bretons. Deux concurrents chantent, avec ou sans accompagnement de harpe, des stances appelées *Pennilion*. Le premier improvise des vers et les chante; le second reprend l'air et introduit dans la réplique une pointe comique et satirique. D'autres improvisateurs les suivent et tant qu'il se trouve un champion, le joyeux combat continue; cela dure quelquefois toute une nuit.

Les environs de Llanover abondent en sites magnifiques. On nous conduisit une fois à l'endroit ou commence le comté de Brecknock, et nous restâmes longtemps à contempler le paysage environnant, et les pics du pain de Sucre et du Blorenge entourés de ce léger brouillard bleuâtre qui laisse entrevoir le contour et la masse des montagnes, sans les voiler entièrement comme la brume épaisse de la Suisse.

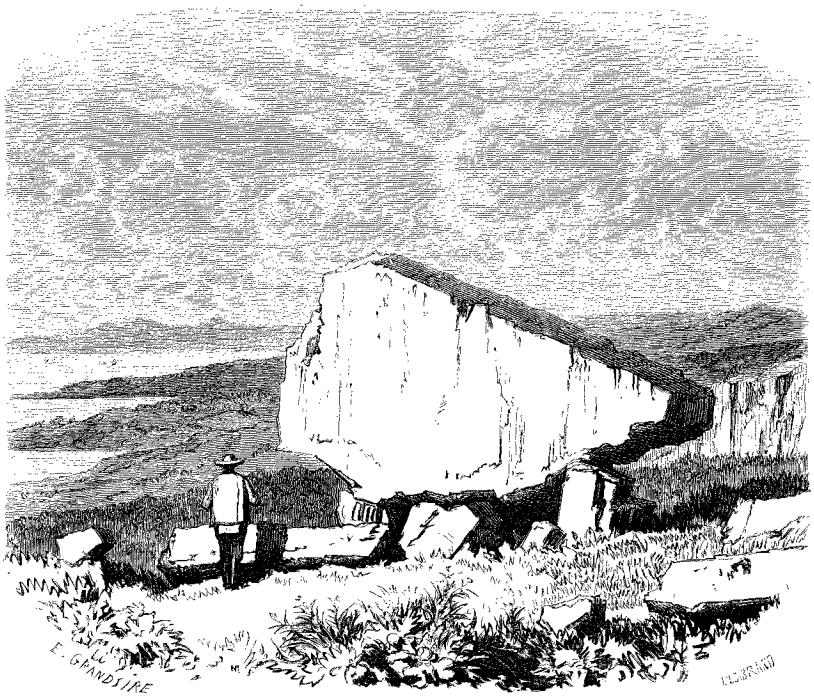
Une autre fois, nous allâmes visiter l'ancienne COURT de Llanover, c'est-à-dire l'endroit où habitait la famille Hall avant la construction du château, qui ne date que d'une trentaine d'années. La porte d'entrée, un couloir et un bel escalier sont en bois sculpté. Dans la salle, près du foyer je remarquai un vieux siége en bois où quatre personnes peuvent s'asseoir : c'est là que se réunit la famille après le repas du soir, et c'est le moment que choisissent les vieillards pour conter les légendes de fées qu'affectionnent tant les Gallois. La maison a son esprit, qui est le *Pooka* ou *Puck*, que nous retrouvons dans *le Songe d'une nuit d'été*. Ccomme l'a dit spirituellement Ch. Dickens, c'est le droit de toute grande famille d'avoir un fantôme ou un lutin dans son château. Le *Pooka* est d'un très-bon naturel; si on met une pelle près du foyer, il le balayera; si vous laisser

1. Ce sont les fontaines de Saint-Gower, vieux saint gallois qui a donné son nom au château (Llan-gower Llanover).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un plat rempli de crème, le lendemain matin il l'aura vidé. Il aime le plaisir, et n'est pas en très-bons termes avec l'Église, il n'affectionne pas les prédicateurs et leur joue toutes sortes de tours, mettant au milieu de leurs sermons les pelles et les pincettes en danse, faisant aboyer les chiens ou donnant des attaques de nerfs aux jeunes filles. *Pook* est le même mot que *Pouke*, qui désignait autrefois le diable. On retrouve ce nom dans plusieurs auteurs; mais Shakspeare seul nous le montre avec ce caractère d'esprit du foyer qu'il a en Galles. En Islande, Pucki est l'esprit du mal; dans la Frise, le nain se nomme Puk, et en Allemagne nous trouvons Putz ou Butz, qui se rapproche beaucoup du Pulk Anglais et Gallois. Les Irlandais aussi ont leur Pooka. Selon les traditions, il est fils d'Oberon, roi des Génies.

A quelque distance de la vieille *Court*, nous visitâmes une chapelle fort ancienne. Près de la porte est une pierre tumulaire, qui autrefois se trouvait dans le cimetière : lle est ornée d'une croix, et quand on a bâti la chapelle on l'a scellée dans le mur. C'est dit-on, la pierre de saint Gower. Dans l'intérieur de la chapelle, au-dessus d'un grand tableau d'armoiries, se lit l'ins- l'inscription suivante : « Ici reposent les corps de Williams Pritchard de Llanover, descendant de Cradoc, des comtes d'Hereford, entre la Wye et la Sewern. Dans le cimetière on remarque le tombeau de Jones Jones, harpiste de Llanover; on y a figuré une harpe entourée de rayons sous un massif de verdure : près de là reposait un barde, car nous reconnûmes le symbole bardique trois rayons mystiques, et, au-dessous, une légende en caractères bardiques ou koëlbrenn. Ces caractères, dit la tradition, ont été formés par Menw. Ce



Pierre du roi Arthur, dans le pays de Galles. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

nom de Menw se rapproche singulièrement du sanscrit Manou. Menw, ap tair Gwaedd, ou Menw des trois voix. Ce personnage, plongé dans une profonde méditation, aperçut une fois trois rayons de lumière descendant du ciel, et vit dessus les arts et les sciences du monde. Ces trois rayons forment la base de l'alphabet bardique. « Si l'on réfléchit à l'émigration des Kymris, venant d'un climat chaud en Galles ; si l'on compare les dogmes druidiques et brahmaniques, et qu'on observe les ressemblances frappantes entre le sanscrit et la langue des Kymris; on ne doutera plus de l'origine commune des races Celtiques et Indoues. »

Le château élégant et spacieux, possède une *grande* salle (ou hall) remarquable par la haute galerie où se placent les musiciens et les chanteurs, les dimanches et jours de fête. Une première bibliothèque, où se trouvent les portraits de Guillaume III et de Cromwell, fait suite à un magnifique salon orné de tableaux et de curiosités de toutes sortes : au-dessus d'un groupe de porcelaines on distingue le portrait de Nell Gwyn, une des favorites de Charles II.

Dans la deuxième bibliothèque, une tête vigoureuse, signée de Michel-Ange, attira mon attention. Un meuble très-curieux est un coffre en bois de chêne qui contient tous les manuscrits Gallois achetés par lady Llanover au fils d'Iolo Morganwg, le barde du Glamorgan; beaucoup de ces écrits datent des quinzième et seizième siècles et quelques-uns remontent même jusqu'au douzième (voy. p. 270 et 271). Iolo Morganwg a passé sa vie à collectionner ces précieux manuscrits, qui renferment des trésors de poésie et de prose, dont une société a commencé la publication depuis plusieurs années. — Je trouvai dans la bibliothèque de Llanover plusieurs vieux recueils de musique galloise qui con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiennent des restes fort intéressants de l'ancienne musique des bardes Gallois. Je vis aussi la collection d'airs et de mélodies recueillis par miss Williams d'Aberpergwm; c'est un vrai collier de perles, et certes l'éditeur a droit d'être fier d'un tel joyau.

Il est étonnant que la musique du pays de Galles, soit restée ignorée du reste de l'Europe; c'est pourtant une des plus anciennes qui existent. Le moyen âge l'a connue un instant; depuis, elle est restée dans ce coin de la Grande-Bretagne comme une mine dont l'entrée aurait été cachée par un éboulement. Quelques airs seulement ont pénétré jusqu'à Londres.

Les Gallois ont un instrument national qu'on appelle la *Telyn*, c'est une harpe qui offre la particularité d'un triple rang de cordes. La telyn a été inventée, dit-on par Idris, un des trois bardes primitifs de l'île de Bretagne, les deux autres étaient Eidiol le magicien et le roi Beli. C'était l'instrument favori des Bardes. On rapporte que dans ce mélodieux pays les évêques et les abbés des premiers siècles chrétiens avaient leur harpe comme les Bardes[1]. La rangée du milieu correspond aux touches noires du piano. On joue de la *telyn* sur l'épaule gauche et de la main gauche. Ce qui rend l'autre harpe si facile à manier, me disait une jeune dame, c'est qu'il ne s'agit que de faire le contraire. La *telyn* est un instrument si difficile, que les musiciens du continent et de l'Angleterre ne veulent pas l'apprendre. Elle possède néanmoins une grande supériorité sur la harpe ordinaire ou à une rangée de cordes; chez la telyn, les grosses cordes suffisent à donner le volume de son le plus ample, tandis qu'avec l'autre harpe, on ne peut, qu'au moyen d'une pédale, obtenir le même résultat. Le mot telyn est d'une grande antiquité.

Le cap qui commande la rade de Toulon (cap Ceret), s'appelait anciennement le promontoire des Ci-

Le château de Lanover. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

tharides (ou des joueurs de harpe), et la ville elle-même *Telo-Martius*.

Les Gallois avaient encore d'autres instruments de musique, comme la rhôte, la cornemuse, le tambour et le cornet ou trompe, mais ils ne s'en servent plus depuis longtemps

Comme je manifestais le désir de voir et d'entendre une de ces belles harpes touchée par une main habile; milady fit venir son harpiste Griffith, qui est logé et entretenu par le seigneur, comme l'était en Écosse le joueur de cornemuse. Anciennement, tous les châteaux du pays de Galles avaient leur joueur de harpe, mais tous les jours les vieilles traditions s'effacent dans les hautes classes, et les trois quarts de la noblesse galloise ont à peu près oublié les mœurs et la langue nationales.

A deux reprises, et toujours avec un plus vif plaisir, je l'entendis interpréter les mélodies galloises. Dans les variations, il obtenait des effets ravissants qu'il serait impossible, je crois, de produire avec la harpe ordinaire. Tenant, d'une main, une note en pizzicato accentué et lent, tandis que, de l'autre, il joue l'air en pizzicato plus léger, il diminue peu à peu le son et le fait mourir et renaître selon son caprice. Une autre fois, je le vis faire des arpéges sur les petites cordes, et piquer les notes graves de son air sur les grosses cordes. Quand il eut terminé, une jeune paysanne vint chanter des romances accompagnées par la harpe. (Je dois noter un fait curieux, c'est que pour certains airs la telyn a besoin d'être accordée d'une façon particulière.) Descendant belle et pure de la haute galerie, la voix de la chanteuse produisit sur moi un effet prodigieux, car ces airs originaux ne ressemblent à rien de ce que je connaissais déjà. Ce qui me frappa surtout, ce sont les

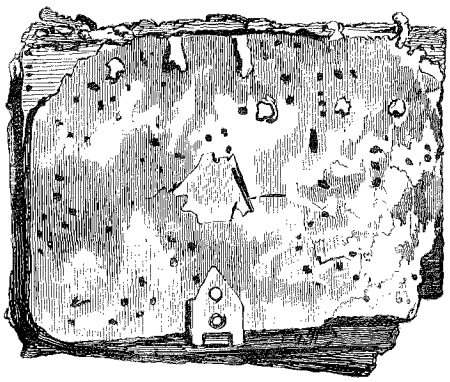
1. La Telyn était alors beaucoup plus simple qu'aujourd'hui ; on ne sait pas au juste l'époque de l'introduction du triple rang de cordes (*note de M. Henri Martin*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

changements fréquents de tons majeurs en mineurs et la multiplicité des arpéges, signe évident que cette musique a été composée pour la harpe.

Le caractère de la musique galloise, est tantôt guerrier, tantôt doux et mélancolique. Elle s'est transmise de génération en génération comme une légende. On peut classer parmi les airs les plus anciens les chansons et les marches guerrières. Les Bardes les composèrent durant les longues luttes des Gallois pour leur liberté, et, au milieu des batailles, ils les chantaient sans doute pour enflammer le courage des guerriers. D'après les traditions quelques airs remonteraient jusqu'aux temps druidiques, mais cela me semble bien douteux. Ce que j'ai entendu de plus ancien, est la marche des moines de Bangor lorsqu'ils allèrent à Chester, assister Brochmaël Ysnygthrog, prince de Powis, contre l'invasion d'Ethelred, roi de Northumberland, en 603. Cet air porte le cachet de sombre résignation qui animait ces hommes marchant à l'ennemi sans autres armes que leurs prières. Les moines furent tous massacrés par les Saxons.

Plus on se rapproche des temps modernes, plus la mélodie guerrière s'adoucit, et bientôt elle se change en chants d'amour et de fête dont la naïve simplicité rappelle les plus gracieux airs d'Haydn et de Mozart. Ce dernier dans son voyage en Angleterre, a pu avoir connaissance de quelques-uns de ces chants : dans l'air appelé *New'-years Eve* (le jour de l'an), l'ensemble et surtout une certaine ritournelle ressemblent à s'y méprendre à une composition de Mozart; cependant cet air date de deux à trois cents ans, et a été composé dans le pays de Galles, qui toujours vécut de sa vie propre et s'est créé un style et une musique si originaux et si caractéristiques. Haëndel qui a si longtemps habité l'Angleterre s'en est profondément inspiré. M. Henri Martin n'a pas été peu surpris de reconnaître un des plus beaux passages de l'*oratorio* de *Samson*, dans un air splendide appelé *le vieux Carphilly*, que l'on chante depuis des siècles.



Manuscrit bardique. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

IV

Départ de Llanover. — Pontypool. — Abercarn. — Merthyr. — Tydvil. — Montagnes de charbon. — Les Mabinogion. — Llandovery.

En quittant Llanover nous remarquâmes, sur la route de Pontypool, une vieille église entourée d'un groupe d'ifs d'une grosseur étonnante; un d'entre eux a environ six cents ans. A Pontypool, nous prîmes congé de lady Llanover, en la remerciant vivement, elle et son mari, de leur aimable réception et non sans emporter de précieux souvenirs de leur château dont ils ont fait le vrai centre des traditions du pays.

Pontypool est une petite ville, dépendant de la paroisse manufacturière de Trevethin; elle tire, dit-on, son nom d'un pont du voisinage, appelé Pont-ap-Hywel ou le pont d'Howel. Depuis très-longtemps, elle fait le commerce du fer, et fut célèbre autrefois par la manufacture des poteries vernies, inventées sous Charles II.

Avant la station de Crumlin, nous passâmes sur un magnifique pont en fer, de deux cents à deux cent cinquante pieds de hauteur; on y jouit d'une vue admirable sur la vallée qui s'étend au-dessous. Nous nous arrêtâmes à Crumlin, pour visiter Abercarn, ancienne résidence de sir B. Hall, père de lord Llanover; c'est un charmant nid de verdure caché au milieu de hautes collines boisées, remarquables par leurs arbres séculaires et par l'abondance du gibier qui se tapit sous leurs feuillées. Dans un petit pavillon du jardin, on nous fit voir des poissons fossiles, trouvés à trois cents mètres de profondeur, en creusant un puits pour l'exploitation du fer. Les spécimens les plus curieux et les plus volumineux étaient des saumons et des truites.

Le lendemain, nous partîmes pour Merthyr-Tydvil. C'est la ville manufacturière par excellence, et longtemps avant d'y arriver, l'atmosphère est noircie par des nuages de fumée : la route passe à travers des montagnes de cendre qui me rappellent l'aspect aride d'Aden : quelques-unes brûlent encore. Il paraît presque incroyable que le travail de l'homme puisse transporter de telles masses, mais quand on pense que la presque totalité a passé par les fournaises et a été remuée deux ou trois fois, l'étonnement augmente encore. La nuit la vallée est illuminée par ces flammes; si bien qu'à l'époque où lord Guest habitait Dowlais (vaste village industriel qui lui appartient presque en entier), il n'avait pas besoin de bougies, car la lueur des forges éclairait ses appartements comme en plein jour.

Lady Ch. Guest a rendu un grand service à la littérature galloise en publiant *les Mabinogion*, anciens contes celtiques dont M. de la Villemarqué a fait connaître la plus grande partie aux lecteurs français sous le titre de *Contes des anciens Bretons*. Ces romans en prose ont été l'œuvre non des bardes, mais de conteurs populaires, traitant à leur manière les anciennes traditions nationales auxquelles les bardes imprimaient un caractère plus profond et plus mystérieux.

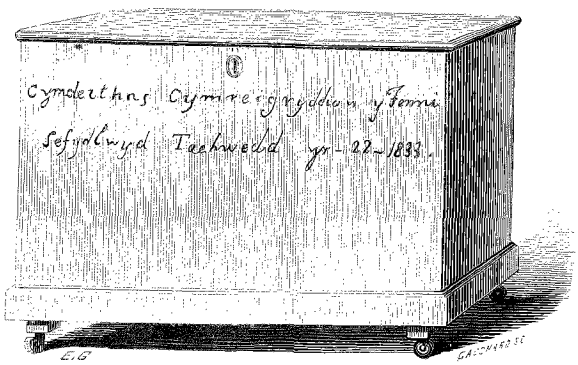
Les *Mabinogion* (*Enfances*, contes d'enfants), dans leur forme présente, ne remontent pas plus haut que le douzième siècle, mais procèdent de traditions bien antérieures. On peut distinguer là deux espèces de récits; les uns n'ont rien de celtique et ne sont que des traductions d'ouvrages latins ou romans, les autres sont entièrement originaux, et la preuve en est dans les détails de mœurs, de coutumes et de géographie celtiques

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que l'on y retrouve à chaque pas. Ces derniers, les vrais *Mabinogion*, se rapportent, pour la plupart, au cycle du roi Arthur. Les noms des auteurs ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

Le grand village industriel de Dowlais est d'un aspect triste et sombre. Sur la route, M. Henri Martin me faisait remarquer l'aspect gaulois de tous les enfants que nous voyions sur notre route. Les plus jeunes ont tous des chevelures blondes ou rousses qui deviennent brunes avec l'âge; on remarque peu de cheveux noirs. Hommes et femmes ont des physionomies complétement différentes du type anglais et se rapprochent beaucoup plus du français. A Dowlais, nous allâmes voir M. E. Williams, le petit-fils d'Iolo Morganwg. Ce dernier a laissé une correspondance volumineuse, où l'on trouverait, mêlés aux antiquités bardiques, des détails intéressants sur les personnages de la Révolution française, avec lesquels Iolo a été en correspondance; mais M. Ed. Williams est plongé dans l'industrie, et l'on ne sait quand il pourra mettre en ordre ses papiers de famille.

Nous visitâmes ensuite les immenses manufactures de fer de Dowlais; elles me rappellent les fameux *Atlas Iron Works* de Manchester. Les ouvriers qui y travaillent ressemblent à de vrais cyclopes; et quelques-uns de ceux qui sont employés près des fournaises ne vivent, m'a-t-on dit, que deux ou trois années, quelquefois moins; l'ardeur du feu leur donne une soif continuelle, leur dessèche la poitrine et les pousse à l'usage des liqueurs fortes qui les achève!



Coffret conservé au château de Llanover et où sont enfermés les manuscrits bardiques (voy. p. 268). — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Après une journée à Merthyr, nous reprîmes notre route par la jolie vallée de Neath, et, quelques heures après, nous étions à Llandovery, où le directeur du collége gallois nous reçut de la manière la plus gracieuse. La *Welsh-School* est un monument gothique moderne, composé d'un corps de logis relié à une vaste salle où se font les prières et les classes, et d'une tour carrée, du sommet de laquelle on jouit d'un coup d'œil charmant de la vallée, bornée au fond par les montagnes du Caermarthenshire. Autour du bâtiment principal s'étendent de grandes pelouses où courent et jouent les élèves[1].

Llandovery est située sur la rivière Bran, non loin de sa réunion avec la Towy, dans une belle et fertile vallée entourée de tous côtés de collines boisées et pittoresques. On y aperçoit les ruines d'un vieux château, et quelques restes de voies romaines. Sa renommée toute littéraire vient des nombreuses publications que M. W. Rees a éditées sur la littérature galloise; ces livres malheureusement vont peu à l'étranger, car ils s'éditent par souscriptions, se tirent à un petit nombre d'exemplaires et ne sont guère connus que des souscripteurs.

M. Rees habite avec sa famille une charmante villa appelée Tonn; nous passâmes la journée à parcourir avec lui les vertes vallées environnantes. Sur ma demande, il me donna la légende de Llyn-y-Van-Vach qu'il a écrite d'après le récit oral de M. J. Evans.

Vers le douzième siècle, vivait à Blaensawdde (dans le comté de Caermarthen) une pauvre veuve et son fils, dont les seules ressources consistaient en un modeste troupeau. Tous les matins le jeune homme conduisait ses moutons le long du lac de Van-Vach (près des montagnes noires), mais un jour à son grand étonnement, il vit, assise sur la surface de l'eau, une adorable créature qui peignait sa chevelure en se servant du lac comme miroir. — Tout d'un coup, elle aperçut le jeune Gallois, les yeux fixés sur elle, et lui présentant sa provision de pain et de fromage : elle glissa jusqu'à lui, mais refusa l'offre qu'il faisait si galamment, et comme il essayait de la toucher, elle disparut au sein des eaux après avoir prononcé ces paroles : « Pour celui qui mange du pain cuit au four, il est difficile de nous saisir. »

Le berger s'en retourna chez lui désespéré, mais le lendemain en se promenant sur le bord du lac, il vit une substance pareille à du pain flotter sur l'eau : il attira à lui ce pain d'un nouveau genre, et remarqua qu'il était doré, comme s'il était fait avec la farine jaune qui saupoudre l'intérieur des nénufars. Il le goûta, et le trouva délicieux... mais ce fut en vain qu'il attendit pendant de longues heures : celle que son cœur appelait, n'arriva pas.

Le soleil avait presque quitté les montagnes noires, lorsqu'il observa soudain des vaches marchant sur le lac. La vue de ces animaux extraordinaires, ramena l'espérance chez le jeune Gallois. En effet, quelques minutes après, la fée parut plus belle que jamais, et s'approcha de la rive où il restait tremblant d'admiration et d'amour. Devant ses pressantes supplications, la fée consentit à devenir sa femme, et à sa voix sortirent du lac sept vaches et trois taureaux. « Voici mon douaire, » dit-elle, « je serai votre épouse fidèle, mais si jamais vous me frappez *trois fois*, je vous laisserai pour toujours. »

Ils vécurent sept ans ensemble et la fée eut trois fils qui se rendirent célèbres comme médecins sous le nom

1. Cet établissement a été fondé par Th. Philipps à l'aide des souscriptions des personnes zélées pour la langue galloise. — C'est une sorte de séminaire gallois libre, qui rend les plus grands services. (Note de M. Henri Martin)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de *Medyggon Myddvai*. Pendant leur enfance, le berger, désirant aller à une foire dans les environs, pria sa femme de lui amener son cheval. Elle répondit « oui » mais d'une façon dilatoire; alors il lui dit en riant : « Allez, allez, » et la frappa doucement avec un gant. Elle s'enfuit immédiatement, et il l'entendit sommer son troupeau de la suivre. Les bœufs, qui labouraient un champ voisin, lui obéirent, et emportèrent la charrue avec eux. On peut encore voir le sillon qu'ils ont tracé jusqu'au lac.

Quelque temps après son départ, elle apparut à son fils aîné *Rhyvallon*, et lui dit que sa mission sur la

Le Mary Lewyd. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

terre devait être de soulager les maux de l'humanité; et elle lui remit un petit sac contenant des ordonnances médicales.

« En vous y conformant exactement, reprit-elle, toi, tes frères et tes descendants vous serez des médecins illustres. »

Il existe, en effet, un livre de Rhyvallon et de ses frères (personnages historiques) sur la médecine, et c'est dans ce livre (publié par M. Rees) que j'ai puisé la légende que je viens de résumer.

Alfred Erny.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Costumes du pays de Galles. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

VOYAGE DANS LE PAYS DE GALLES,

PAR M. ALFRED ERNY [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

V

Départ pour Aberystwith. — Lampeter. — Le coracle. — Le vieux livre sanglant. — Aberystwith. — Le pont du Diable. — Le tombeau de Taliesin. — Sa légende. — Rapport curieux avec une tradition grecque. — Machylneth. — Anecdote sur le roi Henri VII.

De Llandovery, nous nous dirigeâmes vers le North-Wales par Lampeter, petite ville située sur les bords de la rivière Tyvi, une des plus poissonneuses du pays de Galles : on y voit monter ou descendre un grand nombre de coracles, espèce d'esquif dont se servaient les anciens Bretons. Ce singulier bateau de pêche, qui ressemble beaucoup à une coque de noix, a environ cinq pieds de long et se compose d'une carcasse en osier recouverte d'une peau épaisse ou d'une forte toile goudronnée. Il ne peut contenir qu'un seul homme : les pêcheurs dirigent ces esquifs avec grande habileté ; la main droite manœuvre la rame, la gauche conduit le filet, et les dents servent à tenir la ligne. Après le travail du jour, chaque pêcheur revient avec son coracle sur son dos, ce qui le fait ressembler de loin à une énorme tortue.

On m'a dit qu'il existait à Lampeter un vieux livre trouvé en terre, les feuillets encore tout tachés de sang : c'est une Bible qu'on prétend avoir été enfouie par un des moines échappés au massacre de Bangor.

Les diligences du pays de Galles ne ressemblent pas à celles de France. Elles ont quatre places d'intérieur, douze d'impériale : deux bancs près du cocher, deux derrière, et au milieu un espace réservé pour les malles sur lesquelles s'assoient les voyageurs qui n'ont pu trouver place ailleurs. D'autres encore s'accrochent par derrière, de sorte que la machine ressemble en grand à un *corricolo* italien.

A partir d'Aberayon, la route suit le bord de la mer

1. Suite et fin. — Voy. page 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jusqu'à Aberystwith. Des champs de blé longeaient souvent le rivage, couvert de galets, dont la nuance sombre contrastait avec la blonde couleur des moissons. Devant nous s'étendaient les montagnes du Merionetshire, et, en se retournant, l'œil pouvait plonger jusqu'à la pointe de la baie de Cardigan.

Aberystwith est le Dieppe du pays de Galles. Tous les ans, un grand nombre de baigneurs viennent y passer la saison d'été; aussi pendant ce temps la ville est bruyante et animée. Elle est bâtie sur un promontoire au confluent des rivières Rheidol et Ystwith, et à peu près au milieu de la baie de Cardigan. En suivant le rivage, et en montant au sommet d'une falaise qu'on appelle Craiglais, on voit se déployer les côtes du pays de Galles depuis Cardigan jusqu'à Carnarvon. Les ruines du château décorent un petit promontoire dont l'extrémité est toujours battue par les vagues. Il ne reste plus qu'une tour et quelques pans de murs autour desquels on a tracé une promenade. C'est là que la tradition place la résidence du grand Cadwallader, le héros breton, dont les bardes chantèrent les hauts faits bien avant ceux d'Arthur. Le château ne remonte pas si haut : il a été bâti en 1107 par Gilbert Strongbow, reconstruit en 1277, par Édouard Ier, et détruit définitivement par Cromwell.

A douze milles d'Aberystwith, se trouve le pont du Diable, dont le peuple attribue la construction à l'esprit malin, quoiqu'on ait tout lieu de croire que ce furent les moines de l'abbaye de Strata Florida, qui l'élevèrent en 1187. Il domine un profond abîme dont les bords sont couverts de bois, et au fond duquel s'élance la rivière Mynach, entièrement cachée aux yeux du voyageur par des masses de verdure.

Sur la route de Machylneth, près d'un hameau appelé Tre-Taliesin, s'offre à l'antiquaire, sur une colline appelée Pen-Sarn-Ddû, un petit monument sous lequel a été, dit-on, enterré Taliesin, le chef des bardes. Ce tombeau (ou *cistwen*), fait de pierres et de terre, est long de huit pieds, large de deux, haut de trois au-dessus du sol : il est entouré de deux cercles de pierre, dont l'un a quatre-vingts et l'autre près de quatre-vingt-dix pieds de tour. Une tradition populaire veut que toute personne qui passe une nuit sur cette tombe, se réveille poëte ou fou. Il est curieux de remarquer qu'en Grèce la même croyance se rapporte à ceux qui passent la nuit sur le Parnasse.

Taliesin (Front-Rayonnant) était un barde du sixième siècle. On sait peu de chose de son histoire réelle, sinon qu'il était fils de Saint-Henwg de Caerleon, et qu'il resta longtemps à la cour d'Urien de Rheged comme précepteur de son fils. Une grande inondation ayant envahi les terres de Gwyddon, un autre de ses protecteurs, le roi Arthur, l'appela à sa cour à Caerleon : il y fut en haut renom de génie poétique et de science. Il avait composé, à la cour d'Urien de Rheged, une partie de ses poëmes, qui, de l'avis des critiques les plus judicieux, contiennent de grandes beautés. Tels sont les faits historiques; quant aux traditions mythologiques, fort curieuses, elles supposent que la fée Koridwen, la déesse de la nature, ayant préparé la chaudière de la science, confia le soin de la remuer au petit Gwion (Bach) et à l'aveugle Morda, en leur recommandant de la faire bouillir pendant un an et un jour. Il arriva que trois gouttes tombèrent sur le doigt de Gwion qui, sentant la chaleur, porta son doigt à ses lèvres. Aussitôt la science se dévoila à lui, et il s'aperçut qu'il fallait se méfier de Koridwen. Cette dernière, furieuse de voir son travail perdu, courut après Gwion, et tous deux prirent mille formes diverses, l'un poursuivant l'autre. En dernier lieu, Gwion Bach se changea en grain de blé, et la fée, transformée aussitôt en poule noire, le saisit et l'avala. Au bout de neuf mois, elle mit au monde Taliesin. Ce dernier, dit M. Henri Martin, « est la personnification de la science humaine, et spécialement de la grande organision religieuse, poétique et scientifique des druides : c'est le druidisme fait homme. »

Après un court séjour à Aberystwith, nous reprîmes, M. Henri Martin et moi, la diligence qui mène à Dolgelly. Au bout de quelques heures, nous arrivâmes dans la petite ville de Machylneth, centre de la manufacture de laine du pays de Galles. Les rues sont assez larges et les maisons généralement neuves ; néanmoins on en conserve une du quatorzième siècle, où Owen Glendower se fit proclamer prince de Galles. On montre encore la voûte de la maison où il réunissait les chefs de son parti, et où il signa ses premiers ordres comme souverain.

Plus tard, lorsque Henri VII n'était encore que Henri Tudor, prétendant au trône d'Angleterre, ce prince coucha dans la maison d'un de ses adhérents, David Lloyd de Mathafarn, près de Macylneth. Comme on attribuait à David Lloyd le don de prophétie, Henri lui demanda quel serait le résultat de sa prochaine rencontre avec Richard III. David promit de lui rendre réponse le lendemain, et passa une nuit sans sommeil à interroger les étoiles et les livres. En vain cherchait-il ? aucun signe ne lui révélait l'issue du combat. Le lendemain, sa femme, le trouvant fatigué, les yeux hagards, et presque découragé, lui demanda ce qui altérait son visage. Il avoua son embarras; elle prit la chose légèrement, et lui dit : « Comment pouvez-vous hésiter ? Dites-lui qu'il réussira; si la prédiction se confirme, cela nous fera honneur; sinon, il ne reviendra pas vous le reprocher. » Le prophète mit le conseil à profit, et l'on prétend que c'est de là que vient le proverbe gallois : *Cynghar gwraig heb ei ofyn....* « L'avis d'une femme sans le demander. »

VI

Route de Macylneth à Dolgelly. — Cadair Idris. — Les voleurs à chevelure rouge de Mowddy. — Rapport de la légende d'Idris et de Gargantua. — Dolgelly. Curieuse coutume du peuple. — La maison du Parlement d'Owen Glendower. — Harlech et son château. Les Esprits du feu. — Tremadoc. — La pierre de Pitt. — Légende de Craes-Mawn.

A partir de Macynleth, le pays devient de plus en plus montueux, et, avant d'arriver à Tal-y-lyn, nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apercevons le sommet de Cadair Idris, une des plus hautes montagnes du pays de Galles.

Toute cette partie sauvage du comté de Merioneth a protégé successivement les patriotes gallois et bon nombre de malfaiteurs. Le dernier héros gallois, Owen Glendower, en fit un de ses refuges les plus sûrs; puis, au seizième siècle, ces étroits vallons furent infestés de brigands. On raconte de terribles histoires de crimes commis par une troupe appelée *Gwylliaid y Dugved*, les bandits du Bois noir, autrement dit les voleurs à chevelure rouge de Mowddy, qui habitaient dans le voisinage de la montagne de Dinas Mowddy. Quelques-uns des chefs appartenaient, disait-on, à des familles nobles, et l'oppression des seigneurs anglais poussait nombre de paysans à rejoindre ces hommes désespérés. Ils effrayaient tellement le pays, que les fermiers avaient l'habitude de mettre des faux dans leurs cheminées, pour les empêcher d'entrer par ce chemin. Des soldats débandés, qui avaient servi dans les guerres des deux Roses, des repris de justice et des mécontents de toute sorte se mêlaient à ces brigands. En 1554, le meurtre du vice-chambellan de la Galles du Nord décida enfin le gouvernement à prendre des mesures vigoureuses, qui amenèrent la destruction complète de la bande; voici dans quelles circonstances. John Wynne de Gwydir et Lewis Owen, vice-chambellan et baron de l'Échiquier, avaient levé des troupes pour en débarrasser le pays et avaient réussi à en prendre une centaine qui furent pendus sur place. La mère d'un des voleurs ayant demandé en vain la grâce de son fils, jura que sa mort serait vengée et que ses amis laveraient leurs mains dans le sang de l'implacable juge. Quelque temps après, le baron et un de ses parents traversaient un bois épais, quand, tout à coup, ils se virent arrêtés par des arbres abattus en travers de la route. Tandis que les domestiques travaillaient à écarter cet obstacle, on entendit un signal, et les voyageurs furent aussitôt entourés et assaillis par la bande des *Cochion* (hommes rouges) de Mowddy. Le baron et ses compagnons furent massacrés, les parents de la vieille femme avaient tenu leur serment. Cet événement mit tout le pays en émoi, et, on se décida à ne plus laisser de trêve à la bande qui fut détruite et disparut entièrement. Il paraît que, dans certaines fermes, on trouve encore, dans les cheminées, des faux qu'on y a laissées en souvenir de ces temps malheureux.

Après Tal-y-lyn, la route, de plus en plus pittoresque, entre dans ce qu'on appelle la passe de Cadair-Idris, qui me rappelle beaucoup celles des Pyrénées. Des collines noires et stériles sont comme suspendues au-dessus de la vallée, et d'énormes blocs de rocher semblent à chaque instant prêts à crouler sur votre tête. Pendant une demi-heure, on longe un précipice, au fond duquel un torrent gronde et forme une ligne argentée jusqu'au petit lac de Tal-y-lin, déjà perdu dans le brouillard, qui, en Galles, moins épais qu'aux bords de la Tamise, voile légèrement les objets sans en cacher les contours.

Près d'un petit lac appelé Llyn-tri-Graenen, ou la mare des Trois-Cailloux, gisent quelques blocs de pierre que le géant Idris ôta, dit-on, de ses souliers, parce qu'ils le gênaient pour marcher; ces blocs roulèrent dans la vallée et y restèrent afin de montrer de quelles dimensions devaient être des bottes qui contenaient de tels cailloux[1]. Idris, suivant les Triades, était un poëte, un astronome et un philosophe, d'un esprit aussi vaste que son corps, et *Cader* ou *Cadair* veut dire siége (*cathedra*). Ce géant faisait son observatoire favori du sommet de la montagne.

Vers le sommet de la passe, on remarque plusieurs points intéressants; l'un s'appelle Llam y Cladron, ou le Saut du Voleur : c'est la roche tarpéienne du pays de Galles; l'autre, la Tête de la reine Victoria. Tout auprès, on peut noter un rocher nommé Pen y Telyn, d'après sa ressemblance avec une harpe.

En sortant de la gorge de Cadair Idris, le paysage s'adoucit, et les collines s'abaissent graduellement. Après les Cross-stones commence à paraître la ville de Dolgelly, brillant comme un joyau au milieu de cette vallée entourée d'une épaisse verdure.

Dolgelly, la principale ville du Merionetshire, est située entre les rivières Aran et Wnion, dans une large et fertile vallée appelée le vallon des Noisetiers. On peut en faire le centre de diverses excursions dans le pays environnant, qui est aussi attrayant pour le touriste que pour l'artiste. Cette ville est assez mal bâtie, et l'on prétend qu'un natif de l'endroit, prié d'en donner une description, jeta un bouchon et des coquilles de noix sur une table, et désigna le premier comme l'église et les autres comme le tracé de la ville, ce qui détermina tant bien que mal la forme et l'architecture des rues.

L'église n'est pas ancienne et n'offre d'intéressant qu'un monument portant l'effigie d'un chevalier de la famille des Vaughan. Aux piliers sont suspendues en quantité des plaques en métal sur lesquelles sont inscrits les noms des personnes décédées dans la paroisse, avec les dates de leur naissance et de leur mort. Ceci me rappelle ces églises bretonnes dont les murs sont chargés d'*ex-voto* : ce sont des traces de la religion catholique, respectées dans ces pays maintenant entièrement protestants.

Dans une cour, derrière la poste, on nous fit voir une vieille maison détachée, qu'on appelle le *Parliament-House*, et que la tradition désigne comme le lieu où Owen Glendower réunissait ses partisans : c'est là qu'en 1404, il signa, avec l'envoyé de Charles VI, roi de France, son fameux traité, qui commence par ces mots : « Owen, par la grâce de Dieu, roi de Galles, » et finit par ceux-ci : « Daté de Dolgelly. » Une des façades de la maison présente quelques bas-reliefs que M. Henri Martin attribue au seizième siècle.

J'aurais passé volontiers quelques jours à Dolgelly;

1. Dans des légendes de la Savoie et de diverses parties de la France, on trouve la même tradition : elle s'y rapporte à Gargantua.

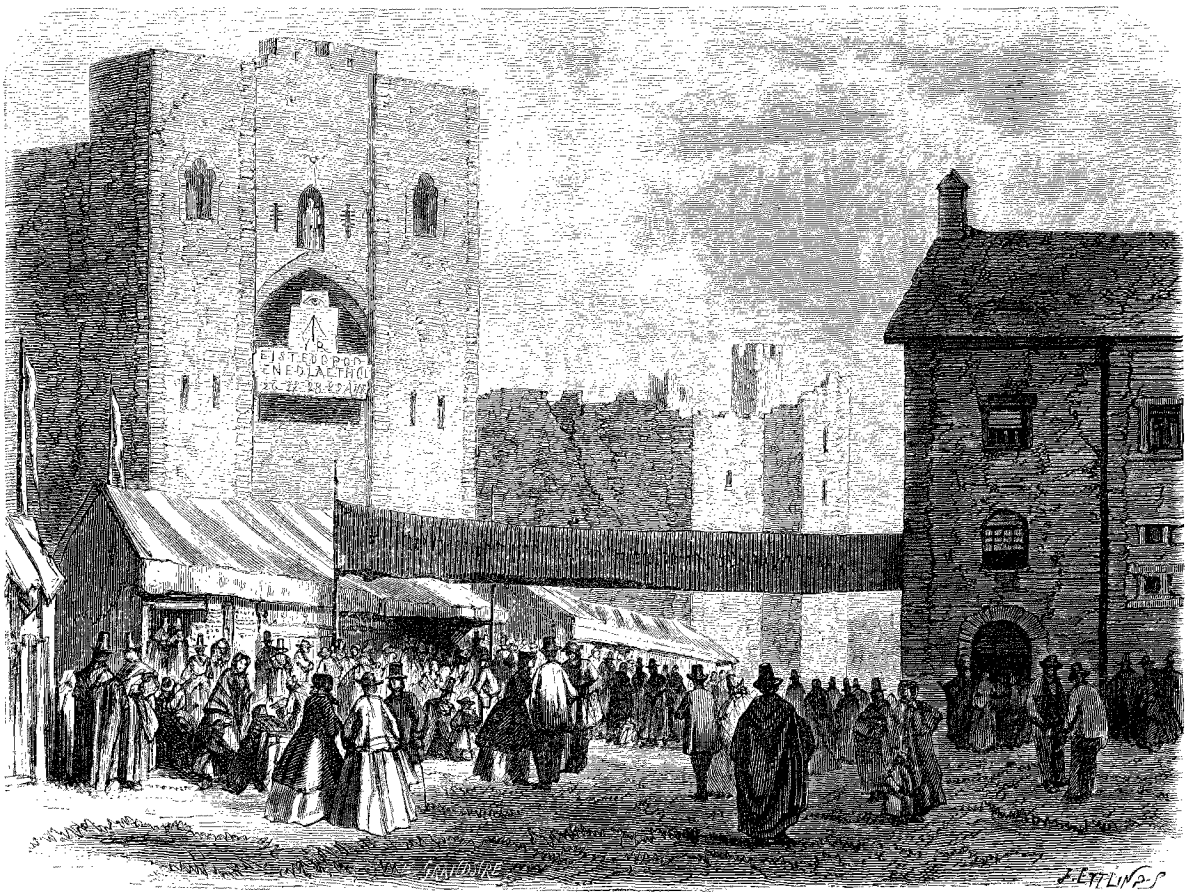
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais M. H. Martin désirait partir pour l'Irlande, et, de mon côté, j'étais pressé d'assister à l'Eisteddfod de Carnarvon ; aussi prîmes-nous la diligence qui conduit à cette dernière ville par Barmouth, Harlech et Tremadoc.

En quittant Dolgelly, il est préférable de partir à marée haute, si l'on ne veut pas perdre beaucoup de la beauté du paysage. Une grande partie de cette vallée est richement cultivée; ailleurs, d'énormes rochers couverts d'une magnifique bruyère violette viennent se projeter sur la route. Devant nous s'étend un long bras de mer entouré de montagnes, dont Cadair Idris est le point culminant.

Barmouth, où nous arrivâmes bientôt, est un petit port de mer assez insignifiant; j'y quittai M. H. Martin qui s'y arrêtait pour visiter un ami.

Harlech, où j'arrivai sous une pluie battante, est une petite ville pauvre et mal bâtie; son château est un des plus beaux du pays de Galles : une double porte et quatre puissantes tours sont assez bien conservées pour donner une idée de son antique grandeur. On a pensé que Harlech était une ville romaine, et la découverte fréquente de monnaies et d'autres antiquités dans les environs, rend cette conjecture probable. En 1692, on trouva dans un jardin, près du château, un collier d'or du poids de huit onces, provenant de quelque ancien chef breton : cette curieuse antiquité est conservée dans la famille de



Vue extérieure du château de Carnarvon. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Mostyn. Un château-fort existait à Harlech, dès le treizième siècle, car, à cette époque, Bronwen « au sein de neige, » fille de Bran Bendigeid ou le Béni[1], y faisait sa résidence : une des tours s'appelait *twr Bronwen*. Le château actuel s'élève sur un énorme rocher qui domine la mer d'Irlande : du côté de l'est il est défendu par un fossé profond; et, du côté de la mer, par un grand marais. Il a été bâti par Édouard Ier, et fut le théâtre de nombreux combats entre Owen Glendower et les Anglais : en 1440, il servit de refuge à la malheureuse Marguerite d'Anjou, après la bataille de Northampton, et le dernier des Galles du Nord tint pour le roi Charles Ier.

Avant qu'on eût construit des chaussées et que le marais dont nous avons parlé eût été desséché, les esprits du feu avaient l'habitude de jouer d'étranges tours aux habitants des environs; ils empoisonnaient le gazon, mettaient le feu au foin et au blé et faisaient grand mal aux bestiaux.

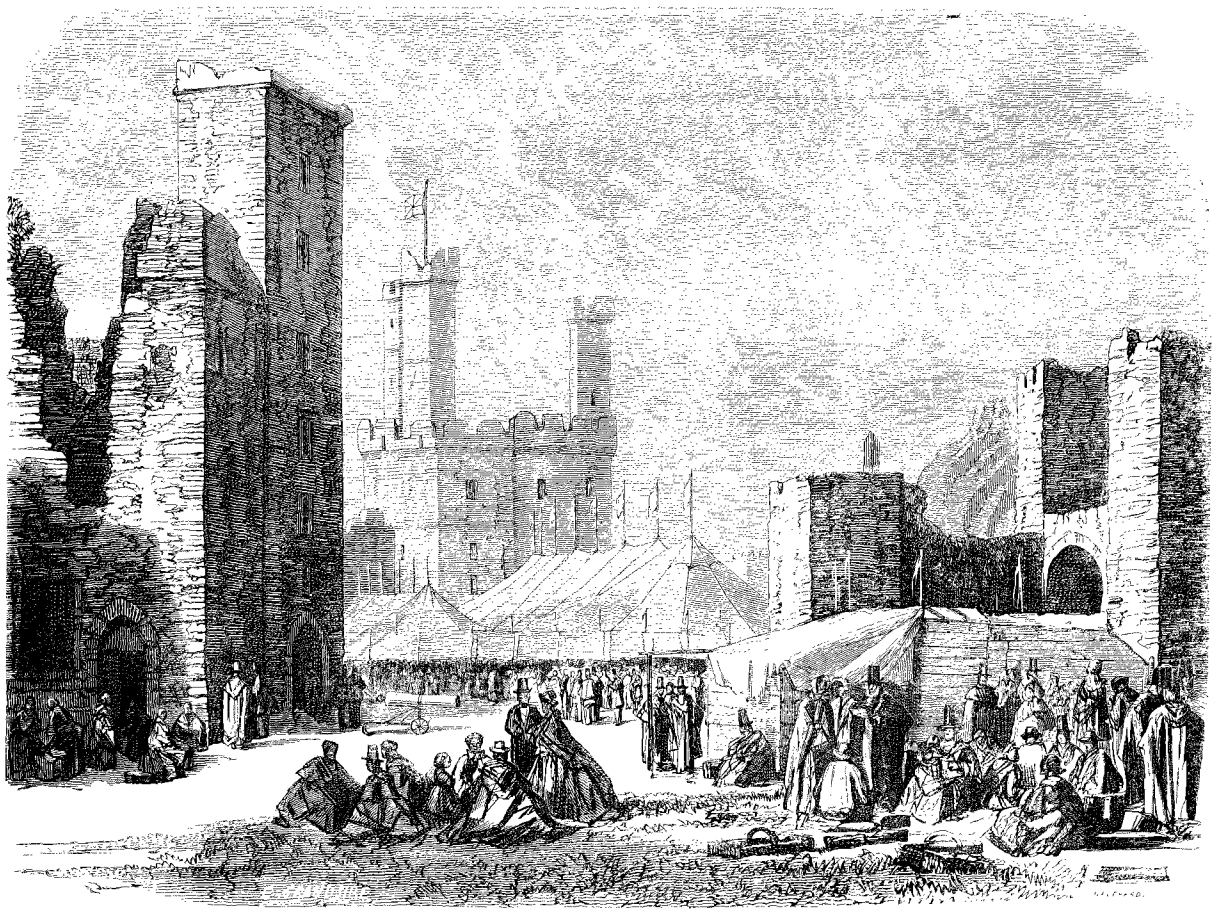
Une fois, pendant huit mois consécutifs, ces terribles feux follets ne cessèrent d'apparaître dans toutes les parties de la Morfa Bychan ou petit Marais, sous

1. Selon les légendes galloises, Bran, souverain de Bretagne, reçut le titre de *bendiged* (béni) pour avoir introduit le christianisme dans l'île. Il était père du célèbre Caradawc (Caratacus), dont il partagea la captivité, et, pendant ses sept années de prison à Rome, il embrassa le christianisme. A son retour dans son pays, il y fit prêcher l'évangile. (*Note de l'auteur.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la forme de flammes bleuâtres et errantes, faisant entendre le son du cor ou d'autres bruits étranges, à la grande frayeur de tout le pays. Ils n'avaient aucun pouvoir sur les hommes, mais détruisaient les animaux domestiques et les végétaux. Une nuit, un fermier, voyageant à cheval, vit devant lui comme une boule vivante qui roulait autour des pieds de son cheval. On ne sait ce qu'il serait devenu s'il ne se fût rappelé le pouvoir d'un *Pater noster* sur les mauvais esprits. Il dit la prière à haute voix; la boule jeta un éclair; un rire sardonique déchira l'air, et le fermier, en regardant derrière lui, vit le feu follet bondir vers le centre de Cwm Bychan (le petit Creux)[1], puis, de là, rouler et disparaître dans un cercle de pierres druidiques au fond de la vallée.

A Maentrowg, je profitai de trois heures d'arrêt pour aller voir la vallée de Festiniog, une des plus célèbres du pays de Galles. Lord Littleton dit: « Avec la femme qu'on aime, l'ami de son choix et quelques bons livres, on pourrait y passer un siècle et croire n'avoir vécu qu'un jour. Si quelqu'un désire vivre longtemps et renouveler sa jeunesse, qu'il vienne se fixer à Festiniog. » A trois milles de cette ville, l'on voit sur une colline trente ou quarante monticules de trois pieds de haut, avec une petite pierre de chaque côté. Tout près sont un *carnedd* et plusieurs cercles de pierres.



Vue intérieure du château de Carnarvon. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Voici la tradition que l'on raconte à ce sujet.

Les hommes d'Ardnwy, ayant fait une incursion dans la vallée de la Clyde, ramenèrent un certain nombre de femmes qu'ils conduisirent dans cette partie du pays. Poursuivis et atteints par les guerriers de la vallée, un combat s'ensuivit, et les hommes d'Ardnwy furent tous tués. Cependant ils avaient si bien conquis l'amour de leurs belles prisonnières, que, plutôt que de retourner dans leur pays, elles préférèrent se jeter dans une mare, appelée depuis Llyn-y-Morwynion, où elles périrent toutes. Les guerriers morts furent enterrés dans cet endroit, et les monticules marquent le lieu de chaque sépulture.

De Maentrowg au petit port de Tremadoc[1], je ne vis rien qu'une route poudreuse et des champs succédant à d'autres, d'une façon assez monotone. Les huit milles qui séparent Tremadoc de Beddgelert sont, au contraire, magnifiques; les masses de rochers se rapprochent de plus en plus, et l'on se trouve au milieu d'un défilé sauvage. A droite de la route, court la jolie rivière de Glas Llyn, dont les eaux cristallines scintillent comme un

1. Cwm Bychan est une vallée d'environ un mille de long; elle tire son nom d'un petit lac entouré de hautes montagnes.

1. On croit généralement que l'aiguille de la boussole est sensiblement affectée en approchant de cette côte, grâce à l'aimant qui abonde dans les montagnes voisines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

long serpent blanc se déroulant dans la vallée. Ses bords sont couverts de bois touffus et parsemés de cette belle bruyère violette, que j'avais admirée déjà près de Barmouth.

Après Beddgelert, on aperçoit la charmante vallée de Colwyn et le lac de la Chaise, Llyn y Gader, mare noirâtre près de laquelle est une pierre fort curieuse appelée Pitt's head ou la tête de Pitt, et qui, vue d'un certain endroit, ressemble beaucoup au profil bien connu du célèbre homme d'État.

Quelques minutes après on côtoye un lac appelé Llyn Cwelyn, dont les eaux sont obscurcies par la masse sombre de Mynydd Mawr, haute montagne, dont une partie s'avance sur le lac et porte le nom de Craig Cwm Bychan. Quoique ce point paraisse inaccessible, il garde encore des traces de fortification bretonne. Un Gallois me raconta la légende suivante. Le frère de Constantin le Grand passait à la tête de ses soldats, le long de cette gorge, pour aller rejoindre sa mère Hélène, lorsqu'il fut tué d'un coup de flèche par Cidwn, célèbre chef de brigands. Un soldat, chargé de porter cette triste nouvelle à la mère, la rencontra dans un des défilés qui conduisent à Tan y Bwlch. Elle s'avançait joyeuse, pensant que son fils n'était pas loin; mais, dès qu'elle connut la catastrophe, elle tordit ses mains de désespoir, et s'écria : *Craes awr imi!* Oh! malheur à moi!

VII

Carnarvon. — L'Eisteddfod. — Origine de cette institution. — Les trois Journées. — La pierre du Gorsedd. — Curieuse proclamation.— Devises et drapeaux. — L'Ariandlws. — La lampe d'argent. — Cérémonie de la chaire bardique. — Intérieur du château de Carnarvon. — Souvenirs d'Édouard Ier. — Le massacre des bardes.

J'arrivai le soir à Carnarvon et trouvai cette ville encombrée de monde qu'attirait la grande cérémonie de l'Eisteddfod. La réunion bardique devait avoir lieu dans l'intérieur du château, à l'entrée duquel je remarquai au-dessus des trois rayons bardiques dont j'ai parlé, un œil, symbolisant l'œil divin, l'*œil de la lumière*, dans le langage des bardes.

Avant de décrire les séances de l'Eisteddfod, il est bon de dire quelques mots sur l'origine et le but de ces réunions. Les anciens druides et bardes de l'île de Bretagne, si honorés parmi les Kymris, tenaient leurs *Gorsedd* ou assemblées dans des lieux sacrés et à des époques déterminées, comme aux équinoxes et aux solstices. L'institution du *Gorsedd* remonte à ces âges reculés où l'on élevait les austères monuments dont nous voyons les restes à Stonehenge et à Carnac. Les druides et les bardes présidèrent aux destinées de la nation bretonne, et dominèrent le peuple et les princes jusqu'à l'année 60, où Suétonius Paulinus en fit un terrible massacre. L'introduction du christianisme compléta la destruction du druidisme antique, mais les bardes survécurent aux druides, leurs associés, et gardèrent beaucoup de leurs traditions au sein du christianisme. L'institution bardique est attribuée à un personnage historique ou mythique, appelé Tydain. Les traditions nationales disent que le tombeau de Tydain-ap-Awen est situé au pied de la colline d'Awen, là où vient mourir la vague murmurante. Ce Tydain, dit M. Ampère, pourrait bien être le Teutatès ou Mercure gaulois, inventeur des Arts. *Ap-awen* veut dire père de l'*awen*, c'est-à-dire de l'inspiration bardique. L'*awen* s'obtient en passant une nuit sur la montagne du Snowdon, appelée en Kymrique *Pen-Eriri*, le pic des Aigles.

Les écrivains grecs et romains nous apprennent que les bardes, associés aux druides, étaient les guides du peuple, et lui enseignaient la morale et le patriotisme[1].

L'*Eisteddfod*, simple réunion poétique et musicale, a remplacé l'ancien *Gorsedd* politique, judiciaire et religieux tout à la fois. Gorsedd voulait dire tribunal. On voit encore dans l'île de Man des cercles de pierres dans lesquelles, disent les traditions, se tenaient les Gorsedd.

Les Eisteddfods se composent de bardes, de joueurs de harpe et de personnes de toute condition qui se rassemblent, à des époques déterminées, dans telle ou telle partie de la principauté de Galles. Le but de ces assemblées est d'encourager la littérature, la poésie, la musique et les sciences, et de maintenir la culture de la langue nationale. Depuis un temps immémorial, il s'en est tenu de semblables chez les Kymris, sous la sanction des princes du pays. Soutenues par le sentiment énergique du peuple, elles ont été tantôt entravées, tantôt autorisées ou tolérées par les dominateurs anglais.

Le roi Arthur, auquel tout se rapporte en Galles, est, dit-on, le fondateur des Eisteddfods.

« Anciennement, dit M. de la Villemarqué, les assemblées des bardes, avaient lieu tous les trois ans. Ces réunions se rattachaient sans doute aux synodes bardiques et druidiques, qui se tenaient, dit César, dans un lieu consacré au centre même de la Gaule. Les lois de Moëlnud les nomment des congrès privilégiés de fraternité et d'union, et il y a lieu de croire qu'elles faisaient partie primitivement des institutions religieuses celtiques. La chute du druidisme, en les dépouillant de leur caractère païen, ne put toutefois leur ôter leur esprit national, civil et littéraire. Elles continuèrent d'être utiles à la conservation de l'art poétique et musical parmi les descendants des bardes.... Ces joutes intellectuelles ont du rapport avec les combats littéraires que se livraient les poëtes du sixième siècle à Rome, où le sénat décernait au vainqueur un tapis de drap d'or pour couvrir son fauteuil académique; leur ressemblance avec les fêtes dionysiaques, où l'on couronnait les plus belles hymnes en l'honneur de Bacchus, n'est pas ce qui me frappe le plus. C'est avec les cérémonies religieuses de la Samothrace qu'elles ont le plus de rapport; c'est avec les mystères auxquels allèrent se faire initier Orphée et Pythagore. Ceint d'une écharpe de pourpre, comme le barde d'une écharpe bleue, couronné d'un rameau d'o-

1. Ils reprirent ce rôle après la chute de l'empire romain, et furent les inspirateurs de la résistance nationale des Kymris, durant des siècles, contre les Anglo-Saxons, puis contre les Anglo-Normands. Ils conservèrent aussi en secret beaucoup d'idées mystiques et philosophiques, remontant à l'antiquité celtique : c'est ce qu'on appelle le *néo-druidisme*. (Note de M. Henri Martin.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livier, comme le barde peut-être d'une branche de bouleau, le poëte initié était installé sur un siége, tous les autres initiés formant un cercle autour de lui, et se tenant par la main dans une ronde. Cette cérémonie, dit Platon, s'appelait intronisation, et l'initié recevait le même nom que le chef des bardes bretons : enfin l'un et l'autre devaient garder toute leur vie l'écharpe initiatrice. Maintenant, si l'on observe que la Samothrace était le sanctuaire de ces initiations et que le culte cabirique, religion de la Samothrace, se répandit dans le pays des Celtes, puis dans les îles Britanniques, où les Grecs l'ont positivement reconnu, selon le témoignage formel de Diodore de Sicile et de Strabon; si l'on se rappelle, d'autre part, que les Pythagoriciens passaient pour les instituteurs des bardes et des druides celtiques, peut-être pensera-t-on que les joutes poétiques des bardes bretons étaient l'ombre de certaines initiations religieuses d'autrefois. »

C'est à partir du sixième siècle qu'on commence à signaler des Eisteddfods; en 540, une assemblée de ce genre fut tenue à Conway sous le patronage du prince Maelgwyn, qui imposa, dit-on, aux compétiteurs, la condition bizarre de traverser à la nage la rivière, large en cet endroit de près d'un mille. Toutes les harpes furent mises hors de service, mais les bardes qui savaient leurs compositions par cœur, n'en remportèrent pas moins toutes les récompenses. Griffith ap Cynan, prince des Galles du Nord, fut un des plus grands protecteurs des Eisteddfods, et ses lois concernant le bardisme et la musique existent encore. Les cruelles exécutions d'Édouard Ier ne réussirent pas à extirper les bardes; ses successeurs tolérèrent les restes de l'institution bardique. En 1400, lorsqu'Owen Glendover eut levé l'étendard national contre le roi d'Angleterre, Henri IV, les bardes s'enflammèrent d'un nouvel enthousiasme, et animèrent le peuple à la résistance. La défaite d'Owen fut un coup terrible pour eux; ils furent persécutés, et Henri IV interdit leurs assemblées qu'ils ne purent reprendre que sous Henri V.

Henri VIII et la reine Élisabeth accordèrent des lettres patentes pour tenir des Eisteddfods : il y en eut de très-importants au dix-septième siècle; en 1796, l'autorité en prit ombrage, car Iolo Morganwg y déployait le drapeau tricolore, et ses sympathies pour la Révolution française déplaisaient fort à William Pitt. « Le nom de Bonaparte, » dit M. Ampère, « fut pour quelque chose dans l'effroi des shériffs; et ainsi, par un jeu étrange de la fortune, le vieux bardisme gallois disparut devant l'ombre de Napoléon. »

Depuis cette époque, les Eisteddfods ont été renouvelés avec ardeur, et se tiennent tous les ans dans quelques villes galloises. Ils sont très-populaires, et stimulent puissamment l'art de la composition en prose et en vers ainsi que l'étude de la musique; ils inspirent aux Gallois de toutes classes un vif sentiment du rang élevé qu'ils méritent comme peuple. Malheureusement, les traditions s'altèrent : la couleur galloise n'est plus si pure qu'autrefois dans ces assemblées, et l'élément anglais s'y introduit dans de trop fortes proportions. Plus d'un orateur prêche l'étude de la langue anglaise, sans laquelle, disent-ils, on ne peut arriver à rien. Je dois dire que, dans l'Eisteddfod, j'ai entendu plus de *speeches* anglais que de discours en langue kymrique. On semble chercher à transformer peu à peu cette institution en une espèce de meeting, ou réunion annuelle où l'on donne des prix et des récompenses, mais qui tend à n'avoir plus rien d'exclusivement gallois.

L'Eisteddfod, convoqué un an et un jour à l'avance, suivant les rites et coutumes des bardes de l'île de Bretagne, devait durer quatre jours, par dérogation aux anciennes traditions druidiques, qui appliquent partout le nombre trois. Il s'ouvrit le mardi 26 août, à Carnarvon, le *Segontium* des Romains, et l'ancienne capitale des Galles du Nord à l'époque où elles étaient gouvernées par leurs princes. Des milliers de personnes étaient venues des environs, et la ville était garnie d'arcs de triomphe, décorée de fleurs, et pavoisée de bannières de toutes sortes.

La réunion devait avoir lieu dans l'intérieur du château. Le comité de l'Eisteddfod s'assembla à l'hôtel de ville, où l'on forma une procession qui, précédée de la musique militaire, se rendit à la *pierre du Gorsedd*, sur la place du château.

Au milieu d'un cercle de pierres (le cercle sacré des traditions), on avait dressé un cromlech assez bizarrement placé au pied d'un réverbère. Les bardes entrèrent dans le cercle et admirent auprès d'eux les porteurs des décorations bleues, vertes et blanches, insignes des bardes, ovates et druides. Deux servants, qui avaient tiré l'épée d'or, la déposèrent, en signe de paix et de concorde, aux pieds du barde président, qui, monté sur le cromlech et la tête nue, ouvrit le Gorsedd par la proclamation suivante :

« La vérité contre le monde.

« En l'année mil huit cent soixante-deux, le soleil approchant de l'équinoxe d'automne, le matin du vingt-sixième jour d'août, après exacte proclamation et avis d'un an et un jour, ce gorsedd est ouvert près du château royal de Carnarvon, dans la province de Gwynedd, avec appel à tous ceux qui voudront se rendre à cette réunion, où ne sera dégainée contre eux aucune arme, et où jugement sera prononcé sur toutes les œuvres poétiques soumises à son appréciation, à la face du soleil et devant l'œil de la lumière.

« La vérité contre le monde. »

Cette formule, conservée depuis les temps les plus reculés, rappelle ces époques où l'état de guerre perpétuel du pays de Galles n'engageait guère à voyager sans une protection assurée de la part du prince qui réunissait l'Eisteddfod.

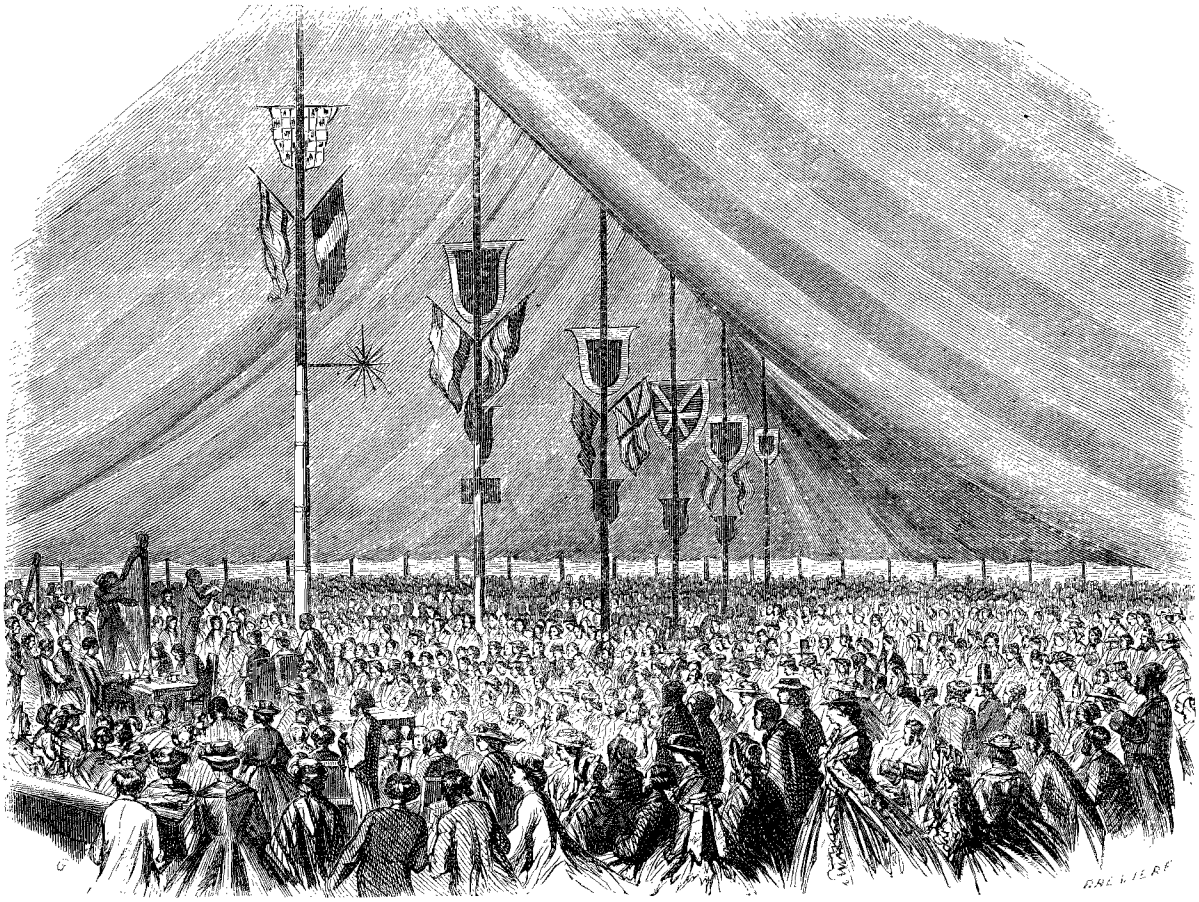
Anciennement les rites bardiques s'accomplissaient avec les costumes druidiques; comme on l'a vu plusieurs fois à Abergavenny, où hommes et femmes marchaient en procession, vêtus de grandes robes blanches, et couronnés de guirlandes de chêne. Maintenant l'habit noir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a partout remplacé ces pittoresques draperies, et je n'ai vu, en fait de costumes originaux, que les grands schalls à carreaux rouges et noirs des femmes, et leurs chapeaux de feutre pointus pareils à ceux des hommes.

Après l'ouverture du Gorsedd, on lut en anglais et en gallois la prière de l'Eisteddfod, et l'on chanta un chœur fort beau, accompagné par les harpes.

Le cortége se dirigea ensuite vers le château, aux sons des trompettes, et entra dans une vaste tente disposée pour recevoir de quatre à cinq mille personnes : elle était soutenue par un grand nombre de colonnes, et se composait de trois rangées de siéges, de prix divers, correspondant aux différentes classes de la population. Autour de l'enceinte et aux mâts du centre, étaient suspendus les écussons des nations unies de la Grande-Bretagne, et des bannières, dont l'une portait les *trois couleurs*, comme les drapeaux français et hollandais. Partout serpentaient des guirlandes de feuillages entremêlées de fleurs blanches et rouges. Les principales devises qu'on pouvait lire sur les drapeaux étaient : *Hebb dduw, heb dim.* (Sans Dieu il n'y a rien); *Duw aphob duioni* (Dieu est tout bien); « *Mewn undeb mae nerth* (Dans la concorde est la force). Sur un grand carré noir, on distinguait l'emblème des princes de Galles, la couronne aux trois plumes. Au fond s'élevait une estrade devant laquelle on avait placé six



L'Eisteddfod, à Carnarvon (1862). — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

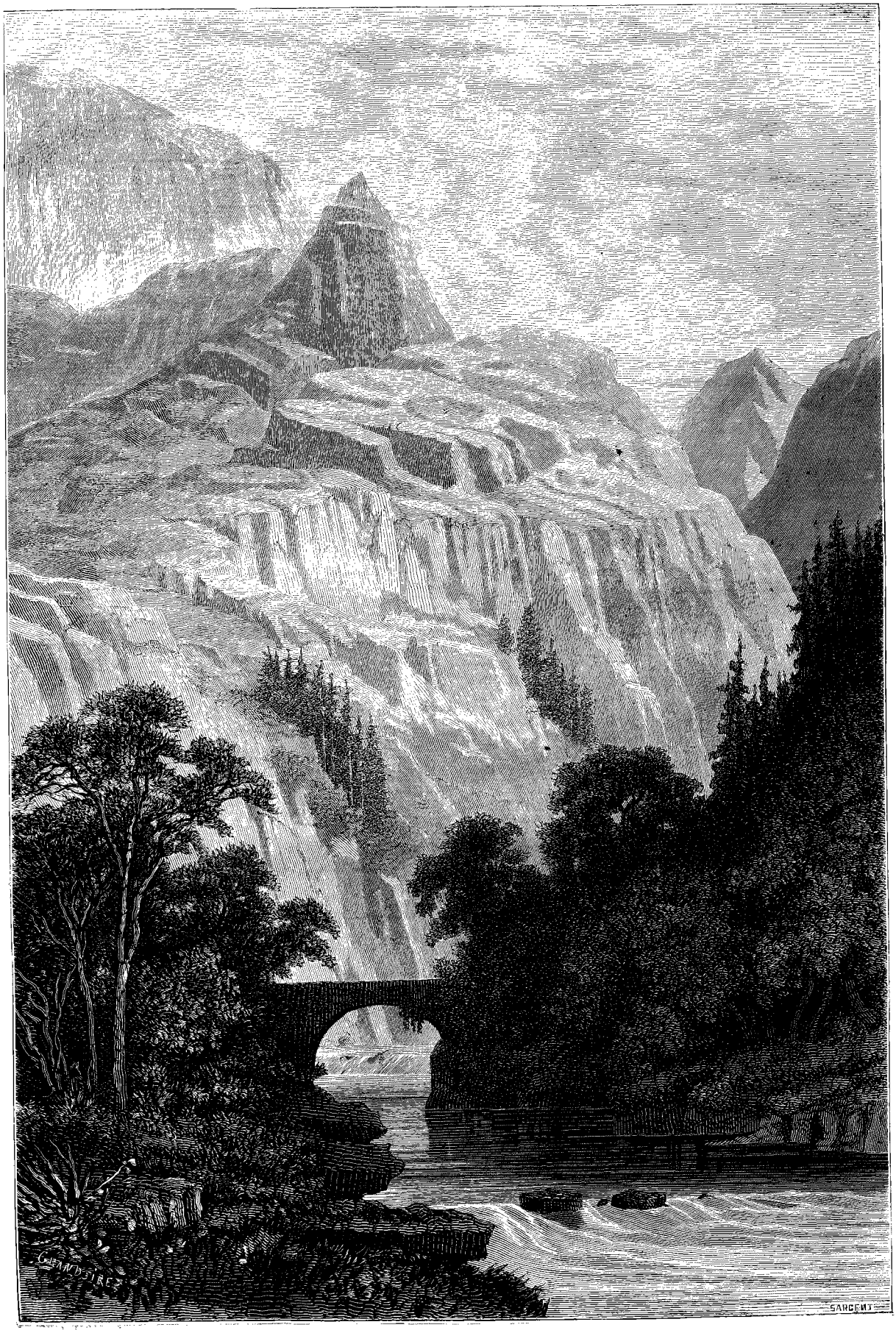
bustes, représentant la reine Victoria et des personnes éminentes de Galles. Un grand nombre des assistants étaient décorés de rubans verts et bleus, figurant le poireau gallois, rival du chardon d'Écosse et du trèfle d'Irlande; çà et là plus d'une jolie Galloise portait à la ceinture l'emblème bardique des trois épis de blé mûr.

Une foule compacte se pressait dans la vaste tente, où s'étaient réunis nobles, bourgeois, manufacturiers, paysans et ouvriers. Un des secrétaires honoraires lut au président une adresse où je remarquai les phrases suivantes :

« L'Eisteddfod est une des institutions littéraires les plus anciennes qu'on puisse noter. Il a pour objet le développement du talent naturel, l'élévation du goût et du caractère national, et a contribué à tirer de l'obscurité la plupart des hommes de talent qui ont fait la gloire du pays de Galles. »

Un des bardes présidents se leva alors et dit : « Que durant cette session, on devait éviter toute matière pouvant conduire à de regrettables dissensions. Nul bien ne peut sortir de déclamations violentes contre d'autres nations (l'Angleterre, comme on peut le deviner). Quand ce vieux château a été bâti, une inimitié terrible régnait entre les Anglais et les Gallois. Ces jours de combat sont passés, les passions de ces temps-là sont éteintes; ensevelissons-les pour jamais. Maintenant nous ne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont Aber-Glas-Lyn (voy. p. 287). — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formons plus qu'un seul peuple. Nous vivons sous les mêmes lois, le même drapeau, le même souverain. Je dis donc que toute personne qui excite à la haine des Gallois contre les Anglais, est non-seulement un ennemi de cet *eisteddfod*, mais son propre ennemi, et celui de son pays. Eh quoi! direz-vous, ne serions-nous point patriotes et nationaux? Soyons-le, tant que vous le voudrez, mais n'offensons point le patriotisme et la nationalité des autres. Nous devons nous rappeler que cette estrade n'est ni une chaire religieuse, ni une tribune de whigs, de torys ou de radicaux. Elle doit être une plate-forme nationale, sur laquelle nous sommes libres de témoigner notre amour pour notre pays. »

Ce discours anglo-gallois était peu conforme aux traditions des anciens Eisteddfods, entièrement consacrés à la gloire et aux souvenirs kymriques. Un second discours fut prononcé dans le même sens : « On a dit, bien à tort, que nous autres Gallois, pour conserver notre langue, nous voulions exclure l'anglais; je crois que c'est une absurdité, car il y a plus de Gallois qui se soient améliorés par l'anglais, que d'autres sans la connaissance de cet idiome. »

Vers le milieu de la journée, on lut le jugement des bardes, sur plusieurs englyns et autres compositions poétiques envoyées à l'Eisteddfod; puis un membre de l'assemblée prit la parole, et raconta qu'ayant causé la veille avec un barde, et lui ayant dit qu'il ne pouvait apprendre le Gallois, celui-ci lui avait répondu : « Comme vous serez mal à l'aise, quand vous irez au ciel. » et lui avait expliqué avec le plus grand sérieux qu'on parlait le kymri avant la construction de la tour de Babel, et qu'il ne pouvait douter qu'Adam ne fût Gallois. A l'appui de cette dernière prétention, une jeune Galloise me disait un jour à Llanover, qu'on ne pouvait douter de ce fait, car le premier enfant qu'Ève mit au monde s'appelait Caïn, or Cahen (en gallois) veut dire « j'ai un fils, » ce qui prouvait indubitablement, continuait-elle, que la première exclamation d'Ève avait été prononcée en gallois. Une tradition à peu près pareille existe chez les Bretons.

Le même orateur continua, en disant que, « quelques jours auparavant, ayant passé la nuit sur le Snowdon, il s'y était rencontré avec cent cinquante ouvriers, laboureurs et mineurs, venus des environs pour contempler le spectacle grandiose qui se déploie du haut de cette montagne et peut-être aussi pour tâcher d'obtenir l'*awen* ou inspiration bardique, promis par la tradition à quiconque veille sur la montagne sainte....

« Un des traits les plus caractéristiques de notre caractère national, dit encore M. Brindley Richards, est notre amour pour la musique, manifesté d'une façon si enthousiaste par toutes les classes de notre société. Le devoir d'encourager l'éducation musicale du peuple fait donc partie des attributions les plus élevées de l'Eisteddfod. Ce genre de réunion a été attaqué à fond. On a prétendu qu'il n'était bon qu'à conserver des traditions inutiles, une langue sans littérature, et une musique digne seulement d'un peuple à demi-civilisé. On nous a dit que, malgré tous nos efforts, ces assemblées n'ont produit ni un Mozart, ni un Beethoven; on en peut dire autant de l'Angleterre, qui, malgré ses progrès en tous genres, n'a encore donné naissance à aucun compositeur de génie depuis Purcell. Mais tout le monde admire nos mélodies nationales, si originales, et dont l'habile composition étonne d'autant plus quand on se rappelle à quel temps éloigné elles remontent. Haendel n'a pas seulement admiré notre musique : il l'a introduite dans ses œuvres. On raconte que, voyageant une fois en Galles, il s'arrêta chez un forgeron, qui lui chanta un air accompagné par le marteau de ses ouvriers (comme dans le chœur du *Trovatore*), il en fut si enchanté qu'à son retour il en fit l'*air du Forgeron*. »

Ce discours terminé, on fit un concours pour la harpe à pédale (ou harpe ordinaire), et le *pencerdd* ou chef de la musique dit que c'était dommage de ne pas donner, comme autrefois, une harpe en récompense, car l'argent allait souvent à la brasserie, tandis que l'instrument restait, et engageait son possesseur à s'en servir.

On voit encore, en effet, au château de lord Mostyn, la harpe d'argent que cette famille avait le droit de donner en prix au premier barde de la *chaire*. Elle a un nombre de cordes égal à celui des muses.

Tout autour de moi je remarquai des *ariandlws*, décoration bardique que l'on donnait anciennement au meilleur joueur de harpe, qui la portait sur la poitrine. J'ai vu de près une de ces décorations. La couronne qui l'orne ressemble à celle d'un prince de Galles; on suppose qu'elle a appartenu anciennement à un barde royal, natif des environs de Gwedir, dans le comté de Caermarthen. Ce médaillon est en argent doré et l'on croit qu'il date de trois ou quatre siècles : la devise se rapproche de celle de la République française : c'est *liberté, force et fraternité*; comme on le voit, il y manque l'égalité qui n'existait guère à cette époque. Les *ariandlws* actuels ont la même forme que les anciens, mais sont surmontés des trois plumes du prince de Galles, et portent, à la place de la harpe, une figure de roi ou de personnage éminent.

On se sépara vers les quatre heures, pour se réunir le soir à un grand concert. J'y remarquai une chose curieuse; c'était la première fois que j'entendais siffler par manière d'applaudir; je n'en pus douter, car je vis une même personne applaudir chaleureusement et redemander un morceau, en même temps qu'un sifflement aigu sortait de sa bouche. Cette réunion musicale se termina par un hymne national intitulé : *Hen wlad fy nhadau* (Vieux pays de mes pères). Un des chanteurs commença par un couplet, et le refrain fut repris en chœur par la salle tout entière, composée de quatre à cinq mille personnes. Les Gallois chantent d'instinct comme l'oiseau : ils ont surtout l'oreille très-musicale. Toutes les personnes qui m'entouraient chantaient juste, et marchaient à l'unisson avec un ensemble vraiment étonnant de la part de gens qui n'avaient probablement jamais appris une note de musique. Cet élan général

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me frappa profondément. Il serait difficile d'obtenir le même résultat en Angleterre ou ailleurs. Le *God save the Queen* joué ensuite par la musique militaire, fut loin d'être accueilli comme l'hymne national.

La deuxième journée de l'*Eisteddfod* s'ouvrit comme la première à la pierre du *Gorsedd*, et on remit au lendemain la distribution des récompenses aux candidats bardiques.

Dans le discours du président, je notai quelques paroles intéressantes : « Mon discours, dit-il, s'adresse plutôt aux étrangers qu'aux Gallois. On a prétendu que les *Eisteddfods* étaient une vieille institution qui, à notre époque de civilisation, ne répondait plus à son objet. On doit certainement accepter pour les *Eisteddfods* le reproche d'antiquité; mais il y a dans la Grande-Bretagne bon nombre d'institutions dont on peut dire la même chose : par exemple, les deux chambres du Parment, qui, malgré leurs modifications successives, sont encore pleines de vigueur et de force. La question est donc de savoir si les *Eisteddfods* peuvent être adaptés au progrès moderne. J'en suis convaincu. Les anciens Eisteddfods n'étaient pas seulement un moyen d'instruire le peuple, mais bien le seul moyen. Ils remplaçaient la presse, la poste, et tout notre système actuel d'éducation. Les progrès de la civilisation sont venus modifier tout cela, mais l'importance de l'enseignement oral est encore universellement reconnue.... et c'est, je crois, le grand avantage de ces réunions, dont l'objet est de cultiver et de répandre dans toutes les classes le goût de la science, de la littérature et des arts. »

Toutes les nations celtiques se ressemblent de goût et de sentiments. Il existe entre leurs mélodies une grande similitude. Lorsque l'orchestre eut joué le bel air gallois : « La marche des hommes de Harlech, » un Breton, M. Terrien, fit remarquer que la vieille Armorique avait à peu près le même air sous le nom de *Guerre don Gwas Harlech*. Probablement cet air aura passé en Bretagne, comme les traditions d'Arthur et de ses chevaliers. Non-seulement la marche de Harlech, mais plusieurs autres mélodies galloises m'ont paru se rapprocher beaucoup de celles publiées par M. de la Villemarqué à la fin de ses *Barzaz-Breiz*.

Les bustes placés près de l'estrade avaient été envoyés par un Gallois nommé Davies; on en fit l'éloge ainsi que d'un autre sculpteur, Gibson, dont on raconte le trait suivant. Se trouvant un jour devant la reine Victoria, celle-ci, trompée par son accent, lui demanda s'il n'était pas Écossais. Non, répondit-il, j'ai l'honneur d'être Gallois. Cette fière réponse me rappelle le mot de ces Bretons qui se promenaient à Paris avec leurs costumes ; un Parisien leur demande s'ils sont Français. « Nous sommes Bretons en France, et Français à l'étranger. » Ceci paraît être le sentiment des Gallois relativement à l'Angleterre.

Je vis maintes fois, dans l'assemblée, des paysans se lever et lire des poëmes kymriques; il y en avait de deux à quatre mille vers. Cette poésie a un caractère qui ne souffre guère la traduction. On chanta aussi à plusieurs reprises de ces duos poétiques appelés *Penilion :* pendant que la harpe joue un air, l'un récite ses vers sur un ton de mélopée, et l'autre répond en reprenant par une sorte de variation sur le même thème.

Les récompenses bardiques étaient données par une jeune et jolie dame. Chaque heureux concurrent venait s'agenouiller devant elle, et elle lui passait au cou le ruban bleu attaché à sa médaille.

Le matin de la troisième journée, on alla pour la dernière fois au cercle druidique, afin d'initier les nouveaux candidats aux titres bardiques. Deux druides montèrent sur la pierre du dolmen, et conférèrent les degrés. Deux femmes furent décorées du ruban vert, signe distinctif des ovates.

Selon les anciens règlements, il y avait quatre degrés pour la poésie, et cinq pour la musique. Le candidat au degré inférieur était obligé (*pour la poésie*) de composer cinq pièces de vers ou *englyns*, devant un *pencerdd*, ou chef du chant qui devait déclarer s'il était doué du génie poétique. Le degré suivant s'acquérait en produisant des spécimens de poésie en douze mètres différents. Le candidat agréé montait au rang de *dyscybl pencer ddiaid*, ou candidat pour le degré de *pencerdd*. Si l'on ne pouvait atteindre ce troisième degré en trois ans, on retombait au premier; si l'on réussissait, on devenait penbardd ou pencerdd, chef de la faculté où l'on avait été candidat, musique ou poésie. On recevait le *badge* de la harpe d'argent, qui se portait sur l'épaule. Un pencerdd pouvait défier n'importe qui au combat poétique, pourvu qu'il en donnât avis un an et un jour à l'avance. S'il était vaincu, le vainqueur gardait le prix pendant sa vie, mais devait le produire tous les ans à l'Eisteddfod.

Dans la musique, il y avait cinq degrés, qui ne différaient de ceux de la poésie que dans les deux plus bas.

Tout pencerdd avait le droit de prendre des élèves pour un certain laps de temps. Un disciple n'avait pas le droit d'en faire un autre.

Aucun événement important, fête ou mariage, ne pouvait être solennisé sans la présence des bardes et des joueurs de harpe. Une glorieuse émulation régnait parmi eux, et l'on donnait des récompenses au plus digne.

Revenons à l'Eisteddfod. Un des membres fit un long discours dans lequel je notai l'histoire suivante, prise, disait le narrateur, à *une source officielle :* c'est la manière dont Owen Tudor conserva sa généalogie.

« Quand Noé voguait près du *Snowdon*, Owen Tudor le héla pour qu'il le prît avec lui : Noé déclara qu'il n'avait pas la moindre place. Alors Owen Tudor s'écria : Pour l'amour de Dieu, prenez du moins ma généalogie, et il la jeta dans l'arche. »

Au concours de poésie succéda le concours de chant; plusieurs groupes entonnèrent successivement de très-beaux chants. Dans un des derniers Eisteddfods, on a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entendu la chanson des Bretons armoricains et des Gallois. En voici la traduction :

CHORUS.

Un navire, poussé par la tempête, est arrivé d'une terre éloignée, dans un port de Cambrie.

LES GALLOIS.

Étrangers ! dites-nous qui vous êtes et d'où vous venez ?

LES BRETONS.

Nous sommes Bretons de l'Armorique, venus pour vous visiter, au delà de la mer.

LES GALLOIS.

Votre arrivée est un heureux événement. Nous aussi, nous sommes Bretons ; nos grands-pères étaient les pères des vôtres, et nos mères sont de la même race.

CHORUS.

Alors, Frères, puisque nous avons trouvé aujourd'hui des frères [1], chantons la gloire de nos pères valeureux.

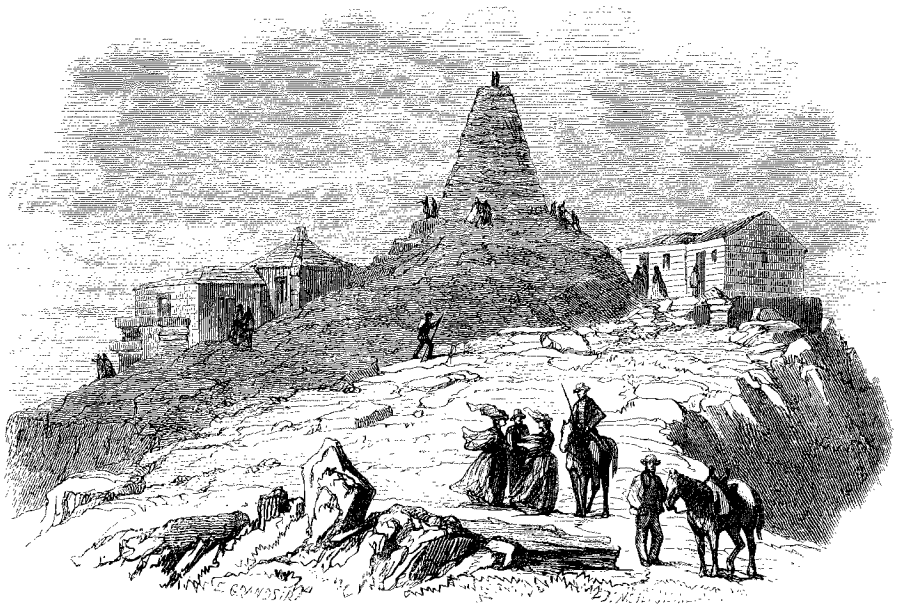
TOUTE L'ASSEMBLÉE.

Chantons ceux qui ne craignaient pas la face de César, quand il faisait trembler le monde ; ceux qui défirent les Pictes et les Saxons avec nos rois Arthur et Howel ; ceux qui chassèrent de l'Armorique la race des Francs, et résistèrent longtemps avec gloire au pouvoir normand. Le Breton de l'Armorique rencontre encore une fois le Cambrien ; la bannière noire se réunit à la bleue. Chantons ceux qui, depuis mille ans, combattirent pour Dieu, notre pays, notre liberté et notre langue ; ceux qui défendirent la patrie jusqu'à la mort. Comme l'a chanté le Barde dans sa prédiction, le Breton durera autant que son Océan [1].

LE BARDE.

O rochers ! qui n'avez jamais gardé l'écho d'un son ; gardez le cri de triomphe !

O rochers de Cambrie ! qui dominez la mer, répétez l'écho de la voix d'un barde de Bretagne. Répétez à jamais les courageuses actions de nos aïeux. S'ils les connaissaient, leurs cœurs seraient remplis de joie ! S'ils pouvaient mourir une seconde fois, ils béniraient leurs fils chéris.



Sommet du Snowdon. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Après les chœurs, plusieurs candidats récitèrent des poëmes dont l'un avait plus de deux mille vers ; un autre (composé sur y Eyr, l'armée) valut à son heureux auteur le grand prix et l'honneur de la chaire bardique. L'heureux Barde reçut la médaille (Ariandlws) des mains d'une dame, et fut placé dans la chaise bardique. Deux Bardes de premier rang vinrent chercher le vainqueur, le firent asseoir sur le fauteuil orné de festons et de plantes toujours vertes (symboles de l'immortalité bardique) ; au-dessus de sa tête l'un d'eux étendit l'épée nue, figurant la lance sanglante, sur laquelle les initiés juraient autrefois la guerre éternelle aux envahisseurs Germains et Saxons.

Contrairement aux traditions, l'Eistedfod devait avoir une quatrième journée, mais la dernière séance fut presque vide, et cette innovation anglaise échoua devant les souvenirs du peuple.

Je profitai de cette journée pour visiter le château de Carnarvon, une des belles ruines du pays de Galles. Il est situé sur un rocher, au bord de la mer ; malheureusement les maisons qui l'entourent de plusieurs côtés empêchent d'en saisir d'un coup d'œil tout l'ensemble.

Les murs ont sept pieds d'épaisseur ; ils relient un grand nombre de tours qui communiquent entre elles par une triple galerie. La plus haute et la plus belle des tours est celle de l'Aigle, qui était anciennement surmontée d'un aigle en pierre. On monte jusqu'au faîte par un escalier de cent cinquante-huit marches. J'y suis

1. On doit se rappeler à ce sujet la bataille de Saint-Caff, où les Bretons et les Gallois, après s'être reconnus, refusèrent de combattre.

1. *Tra mor tra Brython.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

resté longtemps à contempler la belle vue qui s'étendait autour de moi. Dans la partie basse de cette tour, on me montra une petite chambre, où naquit, dit-on, Édouard II, le premier prince de Galles, de sang étranger. Quand Édouard Ier, son père, devint maître du pays de Galles, le district de Snowdon fut le plus difficile à soumettre; pour le dominer il éleva les châteaux de Conway et de Carnarvon bâtis sur les plans, dit-on, de ceux qu'il avait vus en Palestine. On regrette, dans cette belle ruine, l'absence du lierre qui orne d'une façon si pittoresque tant d'autres vieux châteaux. Dans une petite niche au-dessus de l'entrée apparaît la statue du fondateur, tenant dans sa main gauche une épée qu'il remet au fourreau selon les uns, et dont, selon les autres, il menace ses nouveaux sujets. Quant au massacre des Bardes, ordonné par ce prince, les uns le nient, d'autres l'affirment. Les premiers assurent qu'Édouard Ier attira les Bardes, sous prétexte d'une fête, au château de Carnarvon, et fit massacrer ses hôtes. Le fait paraît peu probable. Ce qui est sûr, c'est qu'Édouard promulgua des lois très-sévères contre les Bardes; peut-être en a-t-il fait mettre à mort quelques-uns; mais il était trop désireux de pacifier sa nouvelle conquête, pour blesser à ce point les sentiments les plus chers du peuple par un massacre général. Qu'on se rappelle le voyage de la reine Éléonore, femme d'Édouard Ier, partant au cœur de l'hiver du château de Conway pour venir mettre au monde un fils à Carnarvon. Un acte aussi politique est incompatible avec le prétendu massacre. Il est caractéristique qu'Édouard ait choisi le château de Carnarvon, plutôt que ceux de Flint, de Rhuddlan ou de Conway. L'*Arvon* était le domaine privé de Llewelyn, et le point où le roi d'Angleterre avait eu le plus de résistance à vaincre; car, après la mort de Llewelyn, les hommes de Snowdon avaient signifié qu'ils ne rendraient point hommage à un étranger dont ils ignoraient la langue, les lois et les coutumes. Édouard leur promit un prince gallois, au risque d'une collision future entre deux branches de sa propre famille (car son fils aîné vivait encore); il envoya sa femme à Carnarvon pour donner aux Gallois, comme il s'y était engagé, un prince né dans leur pays et n'ayant jamais parlé un mot d'anglais.

Maison de Iolo Morganwg, auteur gallois. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

La ville de Carnarvon est entourée de murs épais et fort bien conservés. L'église principale est dédiée à Publicius, frère de la célèbre Hélène, la mère de Constantin. A peu de distance se trouvent les restes de Segontium, bâti vers 365, par Maximus, que les Gallois célèbrent dans leur traditions, sous le nom de Maxen.

Les traditions prétendent qu'il désola l'île de Bretagne, en transportant une partie de ses habitants en Gaule, où il aurait donné son origine à la population de la Bretagne. Il se fit proclamer empereur en 381, selon les uns, 383 selon d'autres, et fut battu en Pannonie par Théodose, auquel il fut livré, et qui le fit massacrer.

VIII

Excursions aux lacs de Llanberis. — Le captif de Dolbadarn. — L'histoire de Llwelyn. — Dinas Emrys ou le fort de Merlin. — Histoire du prince Madoc et de sa découverte de l'Amérique. — Beddgelert. — Légende du chien Gelert. — Les Esprits frappeurs. — Retour à Carnarvon.

Je profitai de mon séjour à Carnarvon pour faire une excursion aux lacs de Llanberis et à Beddgelert. La route d'abord, assez monotone, serpente ensuite le long du premier lac dont les rives sont fort pittoresques. Un peu plus loin apparaît une ligne de montagnes d'où se détachent trois pics d'un aspect étrange. Ce sont Yr Eifl ou les Rivaux. J'aperçus ensuite dans toute sa gloire la montagne sacrée du pays de Galles, le Snowdon, la tête entourée d'une couronne de nuages, et appuyé sur deux hauteurs moins élevées, comme un patriarche soutenu par ses fils.

Le second lac, était en partie couvert de nénufars blancs qui étalaient au soleil leur calice transparent, parmi les reflets pourpres que jetaient dans les eaux les bruyères de la rive.

Sur une petite presqu'île, entre les deux lacs, s'élève une tour circulaire qui commande les deux côtés de la vallée, et qui a été, grâce à sa position, une forteresse de grande importance. La prairie voisine fut appelée Dol-badarn, ou la prairie de Padarn, du nom d'un saint homme qui avait choisi ce lieu pour y passer le reste de ses jours dans la solitude et la prière. C'est sans doute le fameux barde chrétien auquel on attribue ces paroles : « As-tu entendu ce que dit Padarn, le célèbre prédicateur? Ce que l'homme fait, Dieu e juge. » Le château de Dolbadarn a remplacé sa cellule; on ne sait qui l'a construit. Il appartint à Llewelyn, le dernier des princes gallois, qui y tint prisonnier, pendant plus de vingt ans, son frère Owen Goch, ou le rouge. Owen, élevé à la principauté en commun avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Llewellyn, avait tenté d'exclure son frère pour rester seul prince, et probablement, s'il eût réussi, c'est Llewelyn qui eût été le prisonnier. Pendant les dernières guerres de l'indépendance, Owen resta confiné dans cette tour, abandonné de tous excepté de son barde, qui composa sur sa captivité une ode *awdl*, qui rappelle singulièrement celle du trouvère sur Richard Cœur de Lion.

« De cette hauteur, les plaintes d'un captif me sont portées par la brise.

« Là, enchaîné, abandonné, gît Owen, et je vis encore pour raconter cette histoire, pour dire comment cette tour est devenue la tombe vivante d'Owen, d'après l'ordre de son frère.

« J'errais au milieu de ces tristes montagnes, me lamentant sur mon héros absent, quand des sons douloureux ont frappé mon oreille. Je me suis arrêté, et j'ai frémi; car dans la voix que j'aimais je crus reconnaître le chant de mort d'Owen.

« D'une naissance royale et puissante, élevé en courage et en belles actions, quel Saxon osait envahir notre terre, ou tirer l'épée, quand il était là? A la guerre on le reconnaissait à son bouclier brisé. Comme le grand Roderic il ne cédait jamais.

« Les portes de son palais ne s'ouvrent plus, on n'entend plus la harpe dans sa grande salle, ses amis sont vassaux de ses ennemis, le malheur et le désespoir l'ont anéanti.

« Lui, le bon, le juste, il n'est plus; son nom, sa gloire, tout s'est envolé en fumée.

« Il n'estimait les trésors que pour les donner. Il n'aimait que les États libres. Personne ne le quittait mécontent. Il donnait à tous, surtout à moi!

« Ses lèvres étaient roses comme la lumière du matin; sa lance toujours prête était ferme et brillante; des taches rouges y brillaient et témoignaient de la défaite du Saxon.

« C'est une honte qu'un prince pareil demeure ainsi exilé et captif. Oh! combien d'années de honte sans fin obscurciront le nom du seigneur du Snowdon! »

David Goch, le plus jeune frère de Llewelyn, qui s'était joint à la conspiration d'Owen, fut emprisonné à Dolbadarn, mais il s'échappa, et on le considéra longtemps comme traître pour s'être allié à Édouard Ier, qui lui donna des terres et des domaines. Il abandonna ensuite les Anglais pour revenir à la cause nationale. Llewelyn lui ayant pardonné, il joignit ses troupes à celles de son frère, et, longtemps, il harassa Édouard par son courage obstiné. Llewelyn cependant fut vaincu par Édouard, qui le traita d'abord avec générosité, croyant ainsi gagner les Gallois; mais Édouard fut déçu de son attente. La haine des Anglais était un legs sacré, transmis de génération en génération, et il n'était pas un Gallois, prince ou paysan, qui se résignât à sacrifier l'indépendance de son pays. De Dolbadarn, je me dirigeai vers la cascade de Ceunant Mawr, ou la chute de la grande tranchée.

Dans les environs s'est passé l'événement qui a inspiré à Miss G. Wilkinson son poëme de *l'Enfant égaré* du mont Aœlia. Il avait sept ans, et avait été confié aux soins de sa grand'mère, qui vivait au milieu des montagnes de Nant-y-Bettws. Sa mère vint le voir, et, quand elle le quitta, le cœur du pauvre enfant se gonfla au souvenir de ses frères et de son père qui l'aimait tant. Il résolut de suivre sa mère à Llanberis, et marcha derrière elle sans la perdre de vue pendant qu'elle traversait les montagnes. La nuit descendit, et le ciel devint sombre, puis la neige commença à tomber à gros flocons; la mère s'entoura de son manteau et pressa le pas. L'enfant ne la voyant plus, et l'ombre devenant de plus en plus épaisse, il eut peur et jeta de grands cris, mais le vent seul lui répondit. Une fois, dans les hurlements de l'orage, la mère crut entendre sa voix, mais pensant que c'était une idée folle, elle continua de marcher jusqu'à son *cottage* où elle arriva trempée et glacée. Quelques jours se passèrent, et la grand'mère s'inquiétant, on fit des recherches et on trouva le corps du pauvre petit sur le bord d'un précipice, près du mont Aœlia.

L'église et le village de Llanberis sont à peu de distance du lac de Saint-Péris. Ce nom est celui d'un vénérable personnage dont le puits prédisait l'avenir par le secours d'un poisson d'argent qui apparaissait dans son eau cristalline; il guérissait aussi les maladies et on y venait de tous côtés en pèlerinage.

La vallée se resserre ensuite de plus en plus, et l'on arrive à la fameuse passe de Llanberis, que l'on peut comparer à celle de Glencoë en Écosse. Elle est garnie de rochers énormes qui gisent couchés ou debout le long d'un ruisseau qui va se jeter dans le lac de Saint-Peris. A moitié chemin, une masse basaltique portant sur plusieurs grosses pierres, forme une sorte de dolmen naturel.

Laissant à gauche le village de Capel Curig, je continuai mon excursion jusqu'à Beddgelert. Je suivis, pendant près de deux lieues, la jolie vallée de Nant Gwynant, et passai près du rocher appelé Dinas Emrys ou le fort de Merlin. Il y a de nombreuses traditions sur le fameux barde ou magicien qui savait évoquer les esprits du fond des abîmes. On raconte que le prince breton Vortigern, pour échapper à ses ennemis les Pictes et les Romains, appela à son secours les Saxons et prit même pour femme Rowena, la fille de leur chef Hengist. Mais les Saxons massacrèrent par trahison les nobles Bretons et forcèrent le roi de leur céder la partie orientale de l'île. Vortigern appela à son aide les sages de son royaume, et, selon leur conseil, résolut d'élever une forteresse qui put le mettre à l'abri des attaques de ses ennemis. On se mit à l'œuvre; mais les ouvriers reconnurent avec étonnement que des esprits, habitants du Snowdon, détruisaient toutes les nuits les murs qu'on avait commencé d'élever de jour. Les sages se consultèrent et voici ce qu'ils dirent à Vortigern : « Si tu ne trouves un enfant sans père dont on puisse répandre le sang sur les pierres, jamais tu ne bâtiras ce château. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après bien des recherches, un des messagers du roi, en passant dans un village, entendit au milieu d'une dispute, un enfant dire à un autre : « O fils sans père! tu ne gagneras pas. Va! » Aussitôt l'envoyé fit chercher la mère de l'enfant et la conduisit avec son fils près du roi. On interrogea la mère, qui avoua que son fils devait le jour à un esprit. La mort de ce mystérieux enfant fut résolue; mais déjà il avait étonné ceux qui l'avaient amené, par la sagesse de ses réponses. Il dit à Vortigern qu'il s'appelait Merlin, et demanda à parler aux sages : dès les premiers mots, il leur montra leur ignorance. Il conduisit le roi sur une haute colline, d'où il lui fit voir deux dragons, l'un blanc, l'autre rouge[1], combattant avec acharnement. « Tant qu'ils lutteront ainsi, dit Merlin, il te sera impossible de bâtir la forteresse, car ils sont puissants, et les esprits leur obéissent; mais tu as près de toi quelqu'un qui est plus puissant qu'eux et qui peut les dominer. Le dragon rouge, c'est le tien; le blanc, celui des Saxons. Ces derniers seront d'abord vainqueurs, mais à la fin la nation rejettera les Saxons dans la mer. Quant à toi, tyran, fuis loin d'ici, tu ne pourras jamais bâtir cette citadelle; va chercher dans d'autres pays un lieu plus sûr où te réfugier; moi je ne quitterai pas cette terre; elle m'a été donnée par ma destinée. » Le tyran épouvanté, abandonna au jeune prophète sa citadelle, et se retira dans la vallée de Gwrtheyrn. On montre encore au voyageur la cellule du magicien, et tout auprès les tombeaux des conseillers de Vortigern. La tradition rapporte aussi que presqu'au sommet du Snowdon, s'ouvre une large caverne où Merlin, par crainte des Saxons, cacha ses joyaux et son fauteuil d'or.

Dans le voisinage de Dinas Emrys est le beau lac appelé Llyn Dinas, qui tire son nom du fort de Merlin : il est entouré de montagnes grandioses. C'est près de là que se retira le fameux prince Madoc, avant d'accomplir l'expédition qui l'immortalisa : il fonda une chapelle, et y fit prier en faveur de son voyage. D'après les historiens gallois, ce prince passe pour avoir découvert l'Amérique avant Christophe Colomb; voici ce qu'ils racontent à ce sujet. Madoc était un navigateur du quinzième siècle (on trouve dans les écrits des poëtes de cette époque des allusions fréquentes à ce personnage). Il partit avec ses frères et aborda vers le nord à une terre où il vit des choses extraordinaires. Il revint au bout de quelques mois, et repartit emmenant avec lui tous ceux qui voulurent le suivre. On a supposé que le pays où ils s'établirent était la Floride : suivant Lopez de Gomara, à Acusanus et dans d'autres endroits du Yucatan, le peuple adorait la croix; d'où l'on croit pouvoir induire qu'il y avait là des chrétiens avant les Espagnols; mais comme ils étaient en petit nombre, ils durent peu à peu adopter la langue et les coutumes du pays qu'ils habitaient. Benjamin Struton qui dit avoir découvert les Indiens gallois, remarqua qu'ils observaient le dimanche. Anciennement en Galles, on déclarait la guerre en lançant une flèche près de la maison des chefs; le même usage s'est retrouvé chez plusieurs tribus indiennes. Il est curieux aussi de noter, avec les croix trouvées à Mexico et au centre de l'Amérique, les mots bretons et les noms de localités encore en usage jusqu'à ce jour. On peut citer Gwandro, qui veut dire en gallois écouter; le Pengwin (pingouin), qui signifie oiseau à tête blanche; l'île de Corroseo (curaço), le cap Breton, la rivière de Gnawdor, et le rocher Blanc, Pen Gwyn. Serait-il donc permis de supposer, avec les historiens gallois, que Madoc et ses compagnons habitèrent l'Amérique longtemps avant l'arrivée de Christophe Colomb.

Près de Llyn y Dinas, la nature offre un champ sans bornes à la peinture; c'est là que le fameux artiste anglais Wilson composa ses plus beaux tableaux. Il est triste de penser que la vie entière de cet homme remarquable se soit passée dans la pauvreté, et que ses derniers moments aient été assombris par le désespoir et le besoin.

J'arrivai bientôt à Beddgelert, charmant village, situé à la jonction de trois vallées, dont les prairies verdoyantes contrastent avec l'âpreté des montagnes environnantes. L'église a été fondée, croit-on, par Llewelyn ap Farweth, en souvenir du salut de son fils, et comme expiation de sa fatale colère, décrite si pathétiquement dans un poëme de Spencer. Voici ce que raconte la légende qui a inspiré le poëte :

« Llewelyn le Grand avait une résidence dans ce canton. Un jour qu'il revenait de la chasse, son chien Gelert s'élança vers lui, tout joyeux; Llewelyn voyant la gueule du chien rouge et ensanglantée, courut au manoir, et trouva le berceau de son enfant renversé, et, tout autour, des taches de sang. Croyant que son lévrier avait étranglé son enfant; il tira son épée et le tua. Un instant après, en retournant le berceau, il vit l'enfant endormi près d'un loup étranglé. La vérité lui apparut aussitôt, et, profondément affligé, il enterra avec honneur son chien fidèle, et lui éleva un tombeau. De là le nom de Beddgelert, où le tombeau de Gelert.»

Avant de continuer ma route, je fis une excursion jusqu'au pont Aber-Glas-Llyn. A mi-route, on me montra un rocher appelé la Chaise de Rhys Goch O'ryri, le célèbre barde patriote des montagnes. Les Anglais craignaient beaucoup ses chants insurrectionnels, et, après la défaite de ses compatriotes, il n'échappa à leur vengeance qu'en fuyant de montagne en montagne. Rhys-Goch se réfugia à Beddgelert, et tous

1. Dans les triades galloises on trouve à ce sujet les curieux paragraphes suivants sous cette légende : *les trois révélations de l'île de Bretagne.*

1° La tête de Bran, le béni, le fils de Lyr, cachée sous la colline blanche de Londres : tant qu'elle restera cachée, aucun malheur n'arrivera au pays, mais le roi Arthur l'a montrée par orgueil, car il avait résolu de défendre son royaume par sa seule force.

2° Les os de Gwrthr, qui étaient dispersés et enterrés dans les différentes parties du pays, mais Vortigern par amour pour Rowena, les montra, et ruina ainsi le royaume.

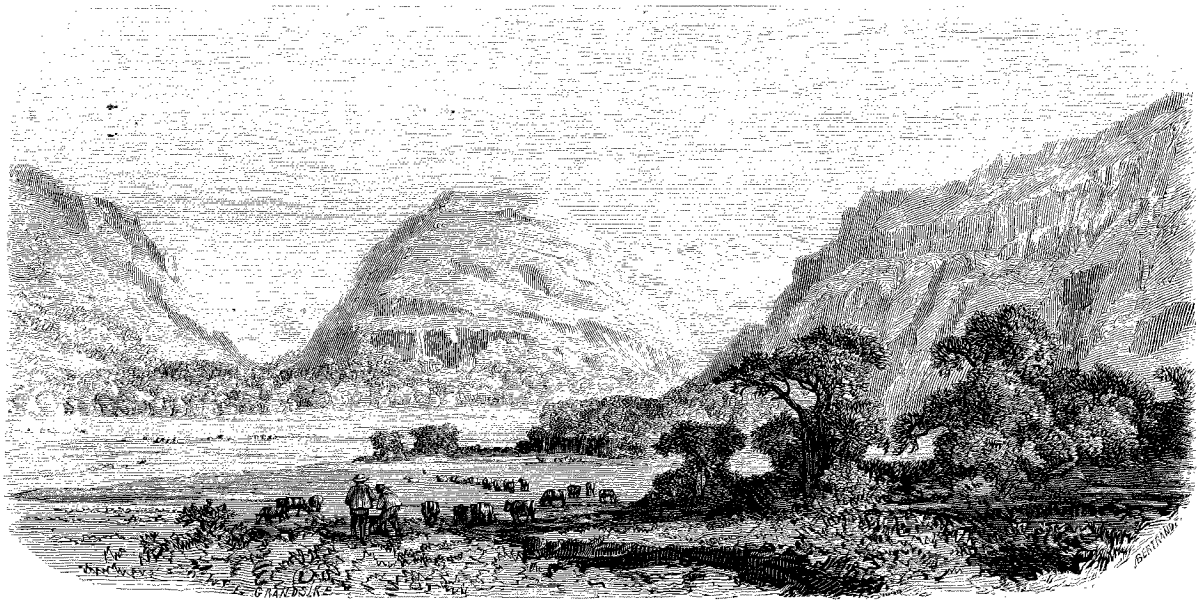
3° Les dragons cachés par Lludd, fils de Béli, dans la forteresse de Pharaow, au milieu des roches d'Eryri (le Snowdon), mais révélés par Vortigern en haine de ses sujets, qui lui reprochaient d'avoir introduit les Saxons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les jours, il venait s'asseoir sur cette pierre, y réfléchir, composer et chanter : il mourut en 1420. Le pont Aberglaslyn est situé dans un des endroits les plus romantiques du pays de Galles. Autrefois, si le voyageur se penchait sur le manteau de lierre qui revêt ce pont, il entendait comme la voix étouffée de quelqu'un qui se débattait dans l'eau, et qui s'écriait : *O Dduw! pa beth a wnoff?* O Dieu que ferai-je? Si, par compassion, il descendait près des rochers pour porter secours au malheureux noyé, il devenait la proie de l'Esprit des eaux[1]. La façon expéditive dont on voyage maintenant, ne permet plus à personne de passer son temps à écouter les plaintes des esprits : ils se le tiennent pour dit et se taisent.

De Beddgelert à Carnarvon, je passai près de la mine de Drws y Coed, découverte, dit-on, de la manière suivante : « Il y a un siècle, un colporteur qui traversait les montagnes avec sa lourde sacoche, fatigué de la chaleur, s'étendit dans un lieu retiré et s'y endormit. Il fut éveillé par un craquement violent, et, se dirigeant vers l'endroit d'où le son venait, il aperçut une large fissure et y trouva, comme si elle venait de sortir de la montagne, une substance métallique fortement imprégnée d'une odeur de soufre. Il raconta son aventure; on fit des recherches, et l'on trouva la mine. »

Selon les traditions du pays, il est un moyen sûr de découvrir les mines; il suffit d'écouter les avertissements d'une tribu d'esprits souterrains, appelés les Frappeurs, qui connaissent toutes les richesses métalliques des montagnes. Bien qu'il ne faille pas toujours se fier à eux sans précautions, car ils aiment à jouer de malicieux tours, ceux qui suivent avec soin leurs indications ne peuvent manquer d'en être récompensés. Les paysans des environs des mines, prétendent les entendre causer entre eux, mais sans pouvoir les comprendre.



Le fort de Merlin. — Dessin de Grandsire d'après M. A. Erny.

Quelques-unes des plus belles mines du pays de Galles passent pour avoir été découvertes par les Frappeurs, qui plus d'une fois auraient guidé les mineurs vers un riche filon. On les entend souvent, par centaines (disent les paysans), jouer de leurs petits marteaux, mais si les mineurs qui travaillent près d'eux s'arrêtent pour les écouter, les esprits s'arrêtent aussi, et ne reprennent l'ouvrage qu'avec leurs compagnons de travail.

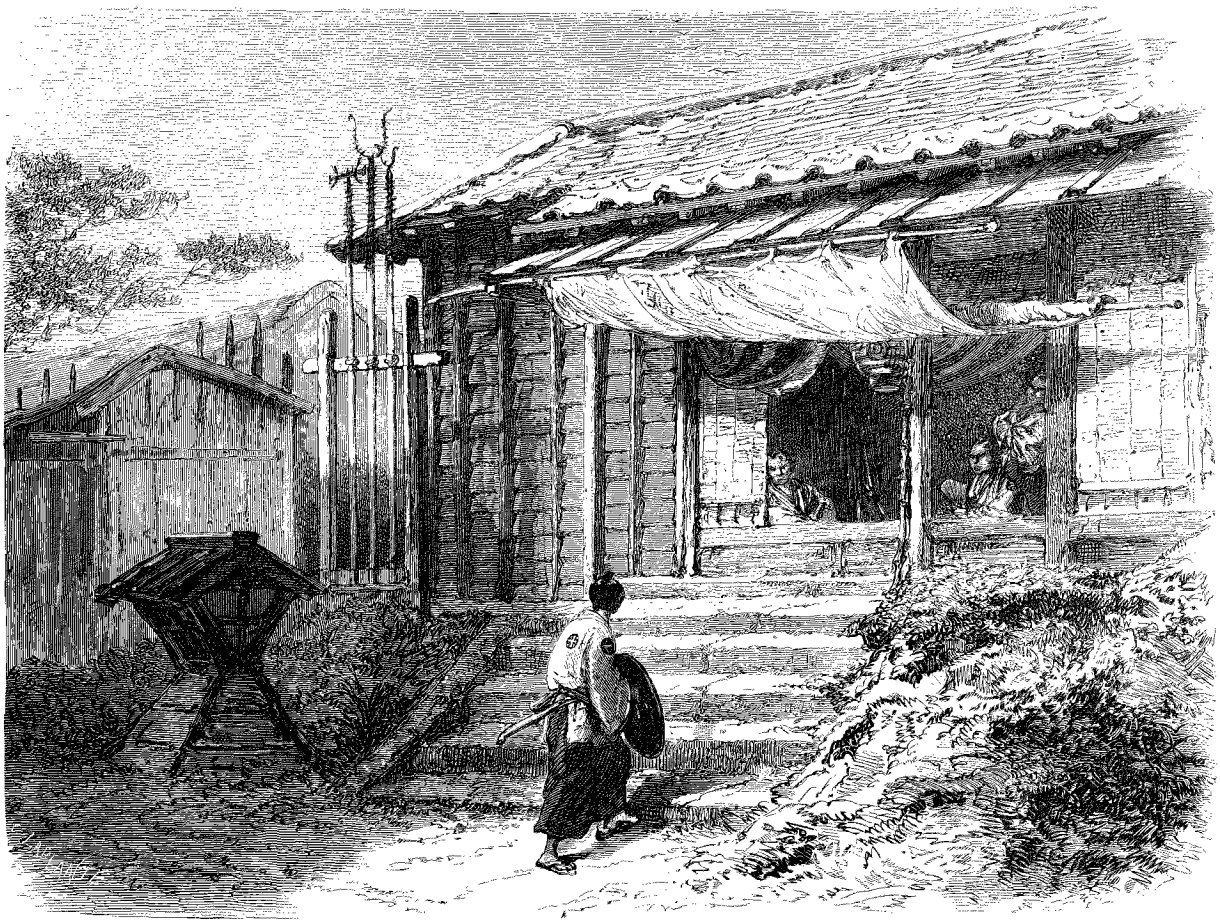
Je laisse aux Spirites le plaisir de rechercher les rapports entre ces vieux génies des montagnes et les esprits frappeurs modernes qui, s'ils n'ont pas l'art de découvrir, ont quelquefois celui d'exploiter.

Après être rentré à Carnarvon, je partis pour Bangor et Conway, que je vis en passant, puis j'arrivai à Chester où je dis adieu à la vieille terre galloise et à cette belle race kymrique dont la persistance et la fermeté se peignent admirablement dans leur fière devise de : « Tra mor, Tra Briton. » Tant durera la mer, tant durera le Breton.

Alfred Erny.

1. Cette tradition a beaucoup de rapport avec celle de l'ondine de Lurlei sur les bords du Rhin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Corps de garde. — Dessin de A. de Neuville d'après un dessin de M. Roussin.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les siogouns. — Trahison du premier ministre Hiéyas. — Fin tragique du fils de Fidé-Yori.

On a vu que, vers la fin du seizième siècle, le siogoun Fidé-Yori avait fait construire une vaste route, nommée le Tokaïdo, à travers l'empire. Des étapes y furent établies à vingt minutes de distance les unes des autres : c'est l'espace que franchissent encore aujourd'hui, sans se reposer, les coureurs impériaux qui font le service de la poste aux lettres. On trouve dans ces stations, des coureurs prêts à relayer leurs camarades, des chevaux de somme et des chevaux de selle avec des harnais de rechange, des officiers de douane et de police et un piquet d'hommes de guerre ayant à leur disposition, pour armer des renforts, un ratelier garni de fusils et de lances. Enfin tout un réseau de signaux de jour et de signaux de nuit se développe sur les hauteurs, pour donner l'alarme jusqu'au quartier général des forces du gouvernement, dès les premiers indices de danger.

Au milieu de ces travaux, qui, par leurs résultats, avaient toute l'importance d'une occupation permanente des provinces féodales, Fidé-Yori fut honoré par sa cour du surnom de grand (Taïkosama), que l'histoire lui a conservé. C'était en 1598, et il ne devait pas voir la fin de cette année. Aussitôt qu'il ressentit les approches de la mort, il se hâta de prendre les dernières mesures que lui paraissait réclamer la consolidation de sa dynastie. Bien que son fils Fidé-Yori fût encore mineur, il lui donna en mariage la fille de son premier ministre Hiéyas, et confia aux soins de cet ami la régence de l'empire.

Hiéyas s'obligea par un serment solennel, signé de son

1. Suite. — Voy. les tables du deuxième semestre de 1866 (quatorzième volume).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sang, à déposer ses pouvoirs aussitôt que l'héritier présomptif serait en âge de monter sur le trône. Il ferma les yeux à Taïkosama, lui fit de magnifiques obsèques et gouverna pendant cinq ans le Japon sous le titre de régent, en s'appliquant à éloigner systématiquement des affaires le jeune Siogoun. Mais celui-ci avait des conseillers, qui devinaient où Hiéyas en voulait venir, et savaient susciter toutes sortes d'obstacles à la réalisation de ses plans ambitieux. Hiéyas les somma de lui livrer le château fort d'Osaka, où ils avaient établi la résidence de son gendre. Sur leur refus il investit cette place. Après plusieurs mois d'une héroïque résistance, la garnison dut capituler. Fidé-Yori, mettant de ses propres mains le feu à son palais, se précipita dans les flammes avec ses serviteurs.

Hiéyas, proclamé siogoun, justifia son parjure et la fin

Coureur impérial, porteur de dépêches. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

tragique de Fidé-Yori en accusant ce prince d'avoir secrètement pactisé avec les chrétiens. L'armée lui prêta le serment de fidélité. Le mikado sanctionna son usurpation. Le peuple se prosterna sur son passage avec la docilité de l'esclave.

Le Tokaïdo. — Les abords de Yédo. — Sinagawa.

D'après un dicton japonais, il faut, pour être heureux aller vivre à Yédo. A ce compte, le bonheur n'est pas chose facile pour les Européens établis au Japon. Les agents diplomatiques jouissent seuls du droit de résider au siége du gouvernement du Taïkoun, et deux ou trois années d'expérience des conditions attachées à l'exercice de ce privilége, les ont tous déterminés à transporter leur domicile réel à Yokohama, y rapportant l'impression d'avoir été traités à peu près comme des prisonniers d'État de haute distinction. Mais, en dépit de cette politique revêche, et malgré les ennuis d'un espionnage continuel, que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bonnes découvertes, que de fines et judicieuses observations, enlevées à la course et par dessus les épaules des yakounines, se trouvent consignées dans les relations de MM. Oliphant, Lindau, de Moges, Roussin, Heine, Spiess, Kreyher, Rutherford Alcock ! Combien elles jettent plus de jour sur les diverses classes de la société de Yédo, et sur le vrai génie du gouvernement taïkounal, que si celui-ci eût fait, avec une civilité empressée, les honneurs de sa résidence aux ambassades étrangères !

Nous devons notamment à M. Lindau un excellent aperçu sommaire de l'étendue, de la population, et de la distribution par quartier, de la ville de Yédo[1].

Cette cité, à tous égards extraordinaire, occupe, d'après M. Lindau, une superficie de terrain de quatre-vingt-cinq kilomètres carrés, et renferme environ un million huit cent mille habitants; l'auteur ajoute qu'en 1858 les éléments de cette énorme population se divisaient comme suit : les bourgeois, marchands et artisans, au nombre de cinq cent soixante-douze mille huit cent quarante-huit; les daïmios, leurs maisons, les gens de leur suite, représentant approximativement un chiffre de cinq cent mille habitants ; la maison du Taïkoun, évaluée à cent quatre-vingt mille âmes les membres du clergé, supputés à deux cent mille; les voyageurs et les pèlerins, à deux cent mille; les mendiants et les parias, à cinquante mille.

J'ai lieu de croire que malgré les fluctuations auxquelles la population de Yédo est plus sujette que celle de toute autre ville, l'on peut encore aujourd'hui adopter le résultat des calculs de M. Lindau, comme se rapprochant aussi près que possible de la réalité.

C'est à l'usurpateur Hiéyas que revient le mérite d'avoir fait de Yédo la capitale politique du Japon et la résidence obligatoire des familles seigneuriales de l'empire.

A cette époque, au commencement du dix-septième siècle, elle n'égalait en importance ni la miako pontificale, ni la commerçante Osaka, ni même Nagasaki. Mais elle offrait, comme cette dernière cité, l'avantage d'une position stratégique facile à défendre du côté de la terre, et considérée comme inexpugnable du côté de la mer. Nagasaki, à l'ouest, au fond d'une baie de l'île de Kiousiou, et Yédo, à l'angle sud-est du Nippon, formèrent les deux têtes de ligne de cette grande route militaire dont nous avons parlé, le Tokaïdo, qui traverse de l'occident à l'orient, les contrées les plus riches et les plus populeuses du Japon. Kæmpfer, qui fit deux fois partie des ambassades de la compagnie des Indes néerlandaises à Kioto et à Yédo, a compté sur le parcours du Tokaïdo, ou à proximité, trente-trois grandes villes ayant châteaux, et cinquante-sept petites villes ou bourgades non fortifiées, sans parler d'un nombre infini de villages et de hameaux.

Il ne faut pas moins de vingt-cinq à trente jours pour se rendre de Nagasaki à Yédo par le Tokaïdo, à l'aide des moyens de transport en usage parmi les indigènes, qui n'en connaissent pas d'autres que le cheval ou le palanquin.

On distingue deux sortes de palanquins : le norimon et le cango.

Taïkosama (Fidé-Yori). — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

Le premier, qui réclame, pour de longs voyages, l'emploi de quatre porteurs, est une grande et lourde caisse, où l'on peut s'accroupir assez commodément. Les parois en sont de bois laqué et contiennent deux portières à châssis. Bien que le norimon soit, par excellence, le véhicule de la noblesse, il n'admet pas d'ornements de luxe, et il condescend à prêter ses services aux dames de la classe bourgeoise et aux courtisanes attitrées, moyennant que les unes et les autres occupent une certaine position de fortune ou de considération dans la société.

Le cango n'est qu'une légère litière de bambou, toute ouverte sur les côtés. Elle n'exige pas plus de deux porteurs. Ceux-ci marchent toujours d'un pas rapide et cadencé. Ils se reposent un instant toutes les vingt minutes. Quand ils reviennent à vide, chacun d'eux porte seul, à tour de rôle, sur son épaule, le cango suspendu à une extrémité de son axe de bois.

Quant aux chevaux de somme, destinés au transport des marchandises et des voyageurs, ils vont au pas, derrière leur conducteur, la tête baissée, retenue par une courroie, attachée, sous le ventre, à la sangle qui entoure le corps de l'animal. Les Japonais, au lieu de ferrer ces chevaux, leur entourent les sabots d'un petit paillasson, qui ne dure guère au delà d'une journée de marche. A mesure que ces chaussures se détériorent on les jette et les remplace immédiatement, car l'on ne manque pas d'en avoir dans ses bagages une provision

1. *Voyage autour du Japon*, par Rodolphe Lindau. Paris, 1864. L. Hachette et Cie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de rechange. Les piétons en usent de même avec leurs sandales de paille tressée. Les routes du Japon sont toutes jonchées de chaussures abandonnées, ayant servi, les unes aux voyageurs pédestres, les autres aux chevaux de transport.

Le Tokaïdo est interrompu, sur plusieurs points de son parcours, par des bras de mer et des rivières torrentueuses.

De grandes barques, faisant service de coche, traversent en deux heures le détroit qui sépare l'île de Kiousiou de Simonoséki.

La plupart des voyageurs et même des pèlerins profitent de l'occasion des grosses jonques marchandes de la mer intérieure pour faire le trajet de Simonoséki à Hiogo. Il n'y a qu'une demi-journée de marche de Hiogo à Osaka, et une journée d'Osaka à Kioto.

C'est entre cette dernière ville et Yédo que sont les parties les plus pittoresques de la route.

On franchit en bateau l'anse méridionale du charmant lac d'Oïtz, et plus loin une crique de la mer intérieure dans la province d'Idsou.

Quant aux rivières sur lesquelles les constructeurs indigènes n'ont pu, malgré toute leur habileté, établir de ponts, il faut les passer sur des bateaux plats ou sur les épaules de vigoureux porteurs, spécialement préposés au service du gué. C'est une profession qu'ils exercent

Chevaux de somme. — Dessin de Émile Bayard d'après des esquisses japonaises.

de père en fils. Ils forment même une corporation, qui indemnise les voyageurs en cas d'accidents personnels ou d'avaries de bagages. Un mouchoir noué sur le front et une ceinture autour des hanches composent tout leur costume. Pour le reste du corps, le tatouage supplée au vêtement, selon l'usage généralement répandu parmi les coulies des grandes cités japonaises. Ce genre de peinture n'admet que des sujets héroïques, tels que la lutte du héros de Yamato contre le dragon, le tribunal du grand juge des enfers, et l'image de ce brave incomparable qui, au moment même où sa tête tombait sous le glaive, sut encore arracher, d'un coup de dents, un pan de la cotte de mailles de son ennemi.

Les prix de passage, toujours extrêmement modérés, varient selon que l'on engage huit hommes pour se faire transporter en norimon, ou quatre hommes avec une litière, ou deux hommes et un brancard, ou enfin un simple porteur. Dans ce dernier cas, qui est le plus fréquent, le voyageur se met à cheval sur la nuque du porteur, et celui-ci l'empoignant par les deux jambes et lui recommandant de bien garder l'équilibre, s'avance dans l'eau à pas lents, fermes et mesurés. Le procédé est le même pour les indigènes des deux sexes. Ils s'y prêtent avec une égale docilité, et cheminent de conserve en fumant leur pipe et se communiquant leurs observations sur la hauteur des eaux et la longueur du trajet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un gué. — Dessin de Émile Bayard d'après des peintures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelquefois une crue subite de la rivière intercepte le passage. On en est quitte pour s'installer dans les maisons de thé de la berge, d'où l'on regarde couler l'eau jusqu'à ce que les porteurs viennent annoncer que le gué est de nouveau praticable.

A trois journées de marche de Yédo, le Tokaïdo passe au pied du Fousi-yama. Il n'en est séparé que par le lac d'Akoni. Des milliers de pèlerins se rendent annuellement en procession au sommet de la merveilleuse montagne. Ils y sont accueillis par les moines d'un couvent édifié sur les bords mêmes du cratère, qui s'ouvrit pour la première fois l'an 286 avant Jésus-Christ, et vomit ses dernières laves en 1707.

Les collines d'Akoni, toutes couvertes de forêts où abonde le gros gibier, ne donnent accès à aucune autre route que celle du Tokaïdo. La direction des chemins tracés dans les diverses provinces à l'ouest et au sud de Yédo est telle, que tous se relient à cette grande artère, tandis que celle-ci, sur le revers du col, se trouve tout à coup emprisonnée dans un étroit défilé, muni de lourdes barrières et de corps de garde fortifiés. C'est là que tous les voyageurs doivent exhiber leurs passe-ports et soumettre leurs effets à l'inspection des préposés du gouvernement. Ni le rang des grands daïmios ni leur suite imposante ne les affranchissent de ces formalités. Elles ont très-spécialement pour but d'empêcher qu'il ne se fasse des expéditions clandestines d'armes de guerre dans les provinces seigneuriales, non plus que des tentatives d'évasion de la part des nobles dames que leur naissance et les lois de Taïkosama condamnent à résider à Yédo.

Non content de ces précautions, qui n'embrassaient pas les provinces du nord, Hiéyas et ses successeurs ont cru devoir protéger de ce côté les abords de leur capitale par une longue muraille, aux portes de laquelle on passe à l'inspection des officiers de la douane et de la police.

Au delà des monts d'Akoni, le Tokaïdo domine le golfe d'Odowara, où l'on distingue, au loin, sur la rive orientale, la ville de Kamakoura ; puis il se dirige par Odongaïa, vers la baie de Yédo, qu'il atteint au village de Kanagawa, en face de Yokohama.

Toutes ces localités ont été le théâtre d'assassinats commis sur des étrangers inoffensifs et de diverses nations, par des gens appartenant à la classe des samouraïs, ou nobles japonais ayant le privilége de porter deux sabres.

Le major Baldwin et le lieutenant Bird, officiers anglais, sont tombés non loin de la statue du Daïboudhs de Kamakoura.

Le cadavre du lieutenant Camus, officier français, a été relevé, tout mutilé, à l'entrée du village d'Odongaïa.

Un négociant anglais, M. Lenox Richardson, a rendu le dernier soupir sur le seuil de la maison de thé de Manéïa, près de Kanagawa.

Deux officiers russes et deux capitaines de la marine marchande hollandaise, M. Vos et M. Decker, ont été hachés en pièces dans la grande rue de la ville japonaise, à Yokohama.

Un interprète japonais du ministre d'Angleterre et l'interprète hollandais de la légation américaine, M. Heusken, ont péri dans les rues de Yédo.

Tout le personnel de la légation britannique a failli être victime d'une attaque nocturne, qui fut repoussée à la suite d'une sanglante mêlée. Deux soldats anglais ont été tués à leur poste, dans une seconde attaque de la même légation.

Ce sont là des événements dont il est difficile de faire complétement abstraction lorsque l'on réside dans la contrée où ils se sont passés, et surtout lorsque l'on est à la veille de s'installer à Yédo.

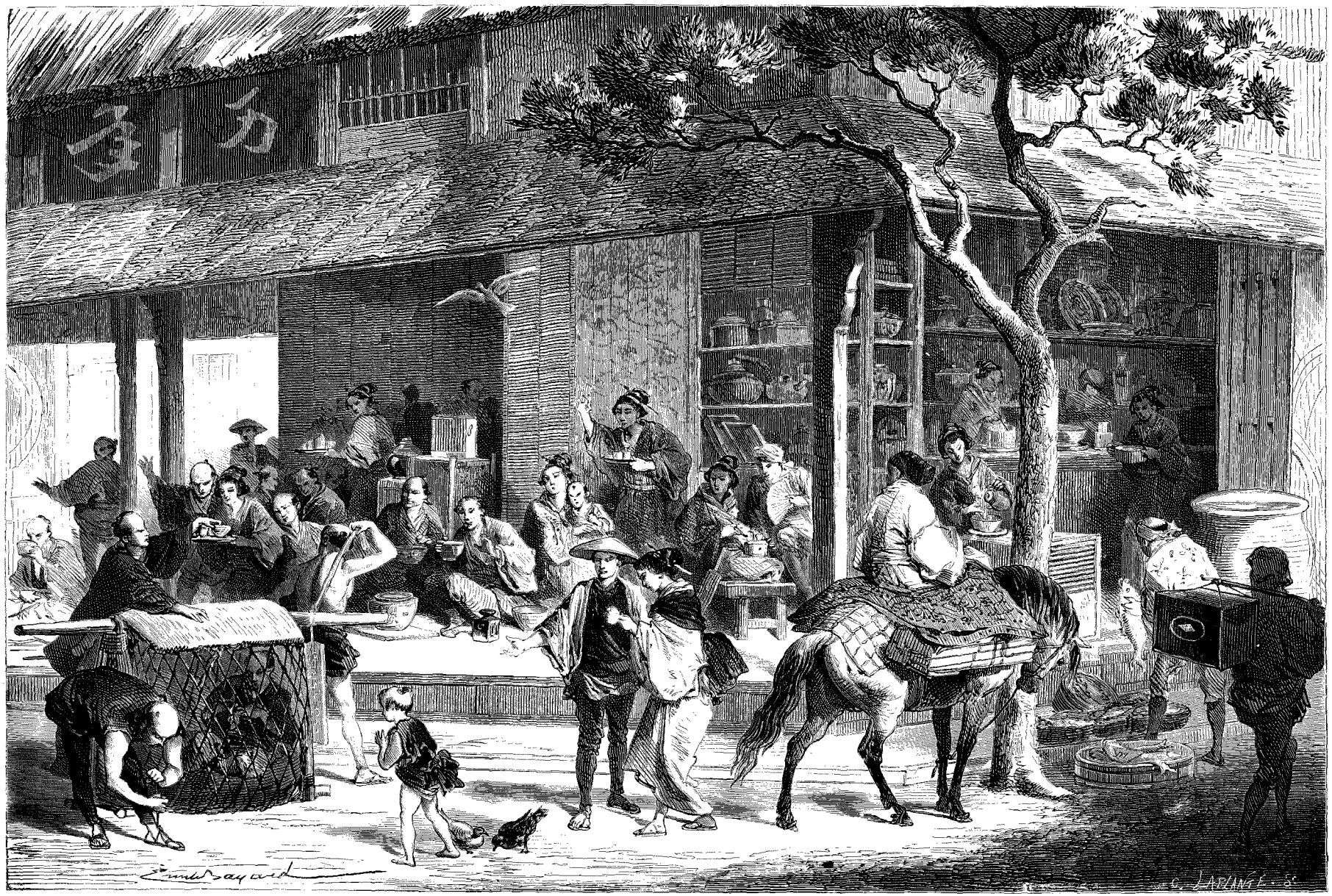
Le gouvernement du Taïkoun se montre toujours disposé à renchérir sur les dangers que présente le séjour de sa capitale. Cela ne l'empêche point d'ajouter qu'il est profondément humilié pour son pays d'un si triste état de choses. D'un autre côté, quand il se trouve à bout d'expédients pour surseoir à la réception d'une ambassade, rien ne lui tient plus à cœur que de prouver à ses hôtes étrangers combien étaient fondées les craintes qu'il avait cru devoir leur exprimer.

Le résultat de cette tactique est facile à prévoir : l'on se garde bien d'attendre la fin de la démonstration, et l'on fait en sorte de partir juste au moment où celle-ci ne pouvait plus manquer de s'appuyer de quelque petit malheur, à titre d'exemple; témoin ce feu de cheminée qui détruisit la légation américaine, en laissant intacts, bien entendu, tous les droits que le ministre se plaisait à invoquer pour justifier la prolongation indéfinie de sa résidence au siége de l'administration taïkounale.

Nous savions donc, à l'avance, que notre installation à Yédo ne serait pas de longue durée. Nous prîmes le parti, avant de l'opérer, de mettre à profit la période des préliminaires pour pousser des reconnaissances dans divers quartiers de la capitale, chaque fois que l'occasion nous était offerte d'y aller échanger quelque communication avec les gouverneurs des affaires étrangères; et comme notre mission, une fois installée, devait se composer de six personnes, nous convînmes de nous diviser, jour par jour, en deux ou trois escouades, afin de poursuivre, en autant de directions différentes, les explorations que nous avions projetées.

Dès que l'on se rend à Yédo par la voie de terre, il faut accepter pour la route l'escorte d'une troupe de yakounines à cheval. Nous leur donnâmes rendez-vous au bac de la rivière Lokgo, limite assignée aux résidents de Yokohama pour leurs promenades vers le nord de la baie. Nous traversâmes dans notre sampan le bras de mer qui sépare Benten de Kanagawa. Nos chevaux nous attendaient dans ce dernier village, et nous jouîmes d'une dernière heure de liberté en suivant à notre aise le Tokaïdo, sillonné de deux files interminables de voyageurs à pied, à cheval, en norimon, en cango; ceux qui allaient à la capitale, longeant comme nous le côté droit de la chaussée, et ceux qui en revenaient tenant le côté gauche.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Une maison de thé. — Dessin de Émile Bayard d'après des gravures japonaises.

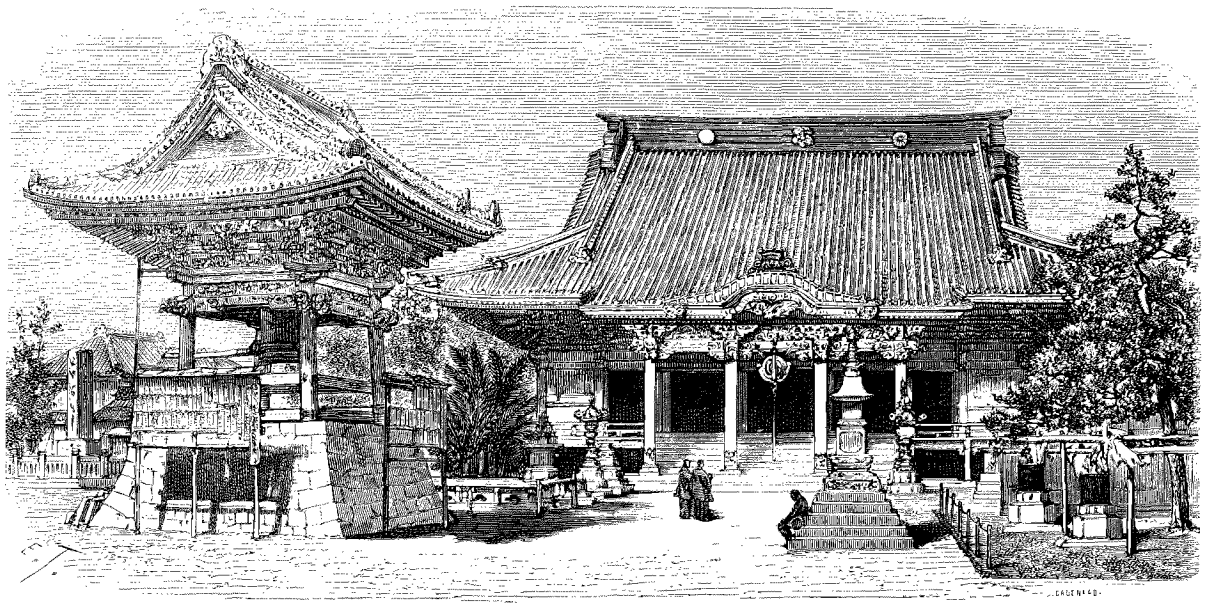
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On fit une halte à la maison de thé de Manéïa, toute grande ouverte, sur la façade et les deux ailes, à une foule d'allants et de venants; les nattes disparaissaient sous des groupes pittoresques de convives accroupis; la paroi du fond était occupée par les fourneaux, les bouilloires fumantes, les étagères d'ustensiles et de provisions; d'alertes sommelières circulaient à droite et à gauche, distribuant avec grâce les plateaux laqués, chargés de tasses de thé, de coupes de saki, de poissons frits, de gâteaux et de fruits de la saison. Devant le seuil, assis sur les larges et courts reposoirs de l'auberge, des artisans et des coulies se donnaient de l'air avec l'éventail, et des femmes allumaient leurs pipes au brasero commun. Tout à coup un mouvement d'horreur se manifeste parmi les hôtes et les sommelières : un détachement d'officiers de police, escortant un criminel, vient aussi prendre des rafraîchissements. On se hâte d'offrir aux hommes à deux sabres du thé bouillant et du saki au bain-marie, tandis que les coulies qui portent le prisonnier dans une corbeille en treillis de bambou ne présentant aucune issue, déposent leur fardeau sur le sol et s'appliquent, avant tout, à essuyer au moyen d'une longue pièce de crêpe, la sueur qui ruisselle entre leurs omoplates. Quant au misérable, que l'on entrevoit affaissé sur lui-même, l'œil hagard, la barbe et les cheveux hérissés, il va être enfermé et torturé dans les prisons de Yédo, pour y répondre des méfaits dont l'accuse un écriteau suspendu à son ignominieuse corbeille.

A vingt kilomètres environ de Kanagawa, la jolie bourgade de Kawasaki s'étend sur la rive droite du Lokgo jusqu'aux longues plages formées par les atterrissements de ce fleuve limoneux.

Elles tracent au loin, dans la mer, comme une ligne de démarcation entre la rade de Kanagawa et celle de Yédo.

Kawasaki possède plusieurs temples parmi lesquels



Temple bouddhiste à Kawasaki. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

celui de Daïsi-Gnawara-Hégensi me semble être un des monuments les plus purs de l'architecture bouddhiste au Japon. J'ai entendu des versions différentes sur le culte auquel il est consacré, entre autres une légende miraculeuse se rapportant au saint qui y est l'objet spécial de la vénération des fidèles. Il possédait à un si haut degré la vertu de la contemplation qu'il ne s'aperçut pas qu'un feu de charbons placé près de lui, dans un réchaud, lui dévorait les mains pendant qu'il était absorbé dans ses méditations.

La traversée du Lokgo s'effectue dans de grands bateaux plats, que l'on charge, pêle-mêle, de voyageurs et de chevaux. Nos yakounines nous attendaient sur la rive gauche. Après les compliments de rigueur, chacun enfourcha sa monture, et l'on partit au grand trot, dans une confusion complète, qui finit cependant, à la longue, par faire place à un ordre de marche régulier.

Quoique le Tokaïdo ne le cède, en général, à aucune de nos grandes routes de l'Europe, et qu'il ait sur elles l'avantage d'être bordé sur toute son étendue, de trottoirs ombragés de belles plantations d'arbres, c'est aux environs de la capitale qu'il est le plus mal entretenu. Une journée de pluie convertit en fondrières les rues des nombreux villages que l'on traverse à partir de Kanagawa. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, le Japonais révèle à la fois une intelligence tout à fait remarquable des œuvres de civilisation, et, lorsqu'il en vient à l'application, une insouciance non moins extraordinaire de la perfection des détails.

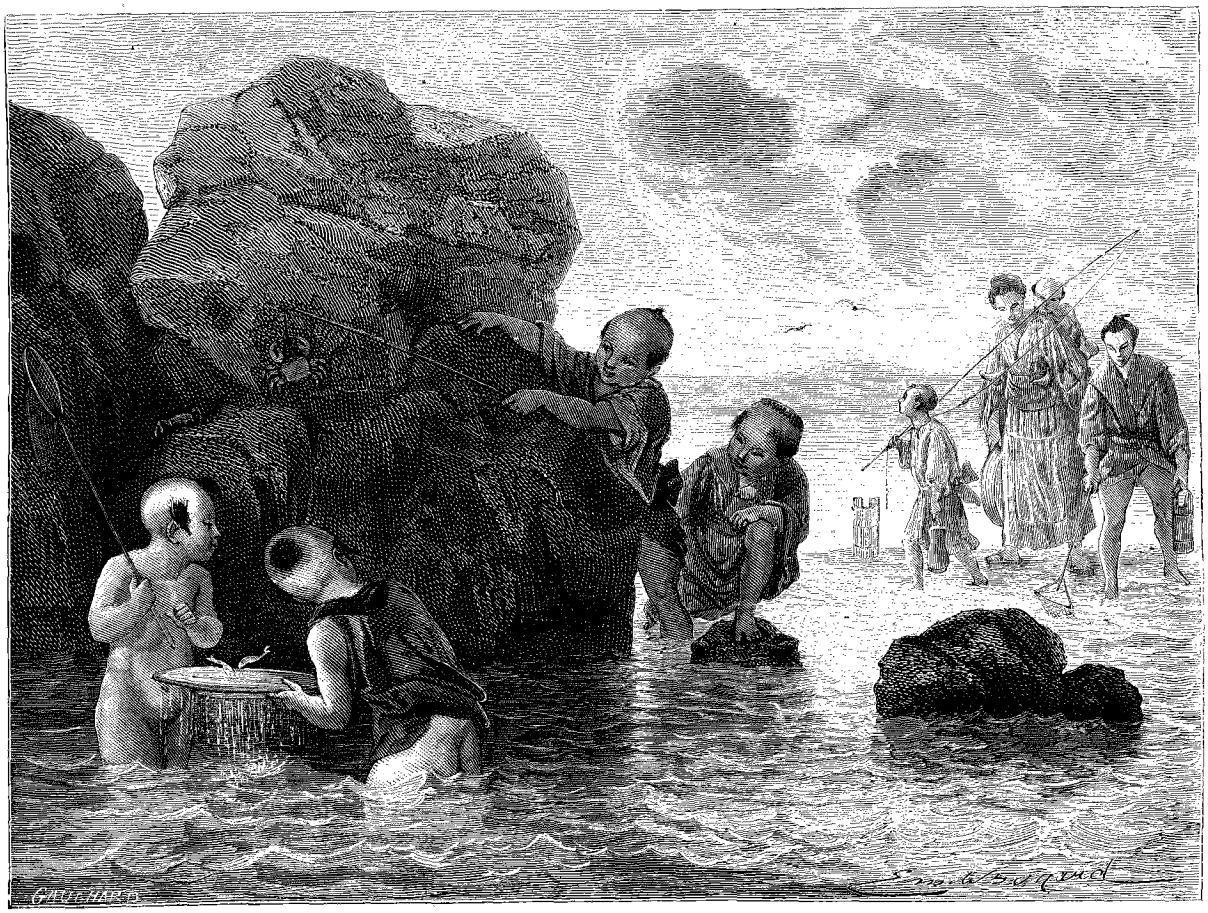
Enfin nous sommes dans la banlieue de Yédo. Une courte halte au seuil de l'une des nombreuses maisons de thé du village d'Omori nous met en présence d'une joyeuse société de bons bourgeois de la cité, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants. On dirait, sauf le costume, quelques scènes de nos cabarets de barrières. D'autres groupes, non moins bruyants, as-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siégent un vaste magasin, spécialité d'articles en jonc, paille et bambou, qui s'annonce au loin par une confuse symphonie de flageolets, de trompettes, de flûtes de Pan, livrés à l'essai des jeunes amateurs. Une infinie variété de jouets de bambins, de chapeaux de fantaisie, d'animaux en paille tressée, peinte et vernie, sont mis à l'étalage : on y distingue l'ours de Yéso, le singe du Nippon, le buffle domestique, la tortue centenaire traînant comme une longue queue les touffes d'herbes marines qui croissent sur sa carapace.

Mais le temps presse, et la vue de la rade couverte de blanches voiles, excite notre impatience. Bientôt nous longeons le bord de la mer. La chaussée repose sur de fortes fondations à pierres perdues; mais les vagues qui s'y brisaient autrefois, expirent maintenant parmi les algues et les roseaux. A notre gauche s'étend un bois de pins et de cyprès, au-dessus desquels volent des troupes de corbeaux et quand nous apercevons une lointaine clairière, nos guides nous apprennent que c'est la place des exécutions capitales, Dzousoukamori, ou du moins celle du sud de la grande ville, car il y en a une seconde pour les quartiers du nord.

Rien n'égale l'aspect sinistre de ces lieux. Même si l'on est assez heureux pour n'y pas rencontrer des têtes exposées ou des cadavres abandonnés aux chiens et aux oiseaux, l'on ne peut voir sans horreur ces terres re-



La population de la plage de Sinagawa. — Dessin de Émile Bayard d'après des croquis japonais.

muées qui recouvrent les derniers restes des suppliciés, ce pilier de granit portant je ne sais quelle inscription funèbre, cet ignoble appentis en planches destiné à servir d'abri, pendant l'exécution, aux officiers qui la président, et enfin, dominant le tout, la gigantesque statue du Bouddha, lugubre symbole de l'expiation implacable et de la mort sans consolation.

Aussitôt après avoir dépassé la place où la haute justice du Taïkoun étale aux yeux du peuple ses vengeances exemplaires, l'on entre dans le faubourg le plus mal famé de Yédo, Sinagawa, qui commence à deux milles au sud de la ville et se relie à celle-ci aux portes du quartier de Takanawa.

Le gouvernement a pris des mesures de police pour que les étrangers qui viennent à Yédo, ou qui résident en cette ville, ne passent par Sinagawa que de jour et sous une forte escorte.

Ce n'est pas que la population stable de ce faubourg ne soit fort inoffensive; elle se compose, en majeure partie, de bateliers, de pêcheurs, de gens de peine. Mais elle habite les cabanes qui longent la plage, tandis que les deux côtés du Tokaïdo sont bordés, presque sans interruption, de maisons de thé de la pire espèce. On y rencontre la même écume de la société que dans nos grandes cités d'Europe et d'Amérique, et en outre une classe très-dangereuse d'hommes sans aveu, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est propre à la capitale du Japon. Ce sont les lonines, officiers sans emploi, appartenant à la caste des samouraïs, et gardant en conséquence le droit de porter deux sabres. Les uns sont des fils de famille qu'une vie de débauche a jetés hors de la maison paternelle; les autres ont perdu par leur inconduite la place qu'ils occupaient au service du Taïkoun ou dans la maison militaire de quelque daïmio; d'autres encore ont été renvoyés par un chef que le malheur des temps forçait à restreindre ses dépenses au moyen de réductions opérées dans le personnel de sa suite.

Le lonine, privé de la solde qui le faisait vivre et ne connaissant que le métier des armes, n'a généralement pas d'autre ressource, en attendant un nouvel engagement, que de se réfugier dans les repaires du vice, où il rémunère par d'ignobles offices l'hospitalité qu'il y reçoit. La clientèle qu'il y attire ajoute de nouveaux éléments de perversité à ceux dont le faubourg abonde. Il s'établit une organisation, une discipline dans le désordre même. Il y a des chefs de lonines qui tiennent sous une dépendance aveugle des bandes de misérables. C'est à eux que s'adressent, pour leur œuvre de sang, les mystérieux racoleurs qui se font les instruments des vengeances de familles ou des haines politiques de la noblesse japonaise. Comme certaines rues aux environs de la Tour de Londres, le faubourg de Sinagawa est abandonné par la police pendant la plus grande partie de la nuit. Les femmes elles-mêmes descendent sur le Tokaïdo, et assaillent les voyageurs attardés, pour les entraîner dans les hôtelleries qu'elles desservent.

Les lonines ont si bien le sentiment de l'abjection dans laquelle ils vivent que, lorsqu'ils sortent de leur gîte, ils prennent ordinairement la précaution de se cacher la figure sous un grand chapeau à bords rabattus, ou au moyen d'une pièce de crêpe dont ils s'enveloppent la tête, de manière à ne laisser voir que leurs yeux.

C'est dans leur voisinage, sur les hauteurs du quartier de Takanawa, que le gouvernement japonais a établi le siége des légations étrangères.

Les quartiers du midi. — Les légations.

Un groupe de huit grands quartiers occupe l'espace compris entre le faubourg de Sinagawa au sud, la baie à l'est, la première enceinte de fossés du castel taïkounal au nord, et les campagnes de la province de Mousasi à l'ouest.

Ce sont, dans la direction du sud au nord, le long de la baie : Siba-Takanawa et Atakosta; à l'ouest de ceux-ci : Mégouro Siroga-Néhen, Asabou et Akasaka; enfin, à l'ouest de ces deux derniers : Avoï-Yama, Sendaka-Tané et Yostouïa, qui sont bornés au nord par une grande chaussée venant de l'intérieur du pays et aboutissant au pont occidental des fossés du castel.

Ces huit quartiers du midi de Yédo sont essentiellement plébéiens. Ils renferment même une forte population agricole, vouée à la culture des jardins potagers, des rizières, de toutes les terres arables que les habitations n'ont pas encore envahies.

Celles-ci se composent d'une multitude de chétives demeures habitées par des pêcheurs, des cultivateurs, de petits artisans, des marchands en détail, des officiers du dernier rang, et des restaurateurs de bas étage.

Quelques résidences seigneuriales rompent l'uniformité des constructions en bois, par les lignes monotones de leurs longues murailles blanchies au lait de chaux.

Les bonzeries et les temples sont clair-semés, partout ailleurs que dans les deux quartiers de la baie. A lui seul Takanawa en possède près de trente. Mais la dévotion doit s'être retirée vers le nord de la ville; car c'est parmi ces temples que le gouvernement a pu choisir sans inconvénient les bâtiments nécessaires à la réception des ambassades et à l'installation des légations étrangères.

Les ambassades que le Taïkoun a reçues, depuis 1858, se sont généralement présentées par la voie de mer devant sa capitale.

On se figure sans doute, en Europe, que leur apparition à bord de grands bâtiments de guerre, et leur débarquement au bruit des salves de l'artillerie n'auront pas manqué d'offrir aux Japonais un spectacle des plus imposants. En réalité, je crois que si elles se sont proposé de donner à leur entrée à Yédo un caractère de solennité, elles ont dû marcher de déception en déception.

Le voyage d'abord, la traversée de Yokohama à Yédo, est propre à dérouter toutes les idées que l'on peut se faire des approches d'un port de mer qui compte près de deux millions d'habitants. La distance que l'on franchit jusqu'à l'ancrage de la capitale est de quinze milles nautiques environ. Il semble que l'on devrait, sans interruption, croiser ou dépasser une multitude de jonques allant et venant sur cette unique route de l'immense cité. Il n'en est rien : à la sortie de la rade de Kanagawa, la mer est presque déserte; et au delà des plages sablonneuses de Kawasaki, ce n'est que le nombre croissant des barques de pêcheurs qui annonce la proximité de Yédo.

Au Japon, en effet, il y a absence complète de commerce par eau sur les côtes du Grand océan; dans le golfe de Yédo cependant, quelques jonques font le cabotage, mais elles ne dépassent guère la limite de la première ligne de douanes : elles s'arrêtent à Uraga, d'où leur cargaison s'expédie à la capitale sur les flancs des chevaux de somme. Le Tokaïdo et d'autres chaussées de moindre importance sont donc les vraies artères de l'alimentation de Yédo, et il y règne une animation d'autant plus grande que la voie de la mer est plus délaissée.

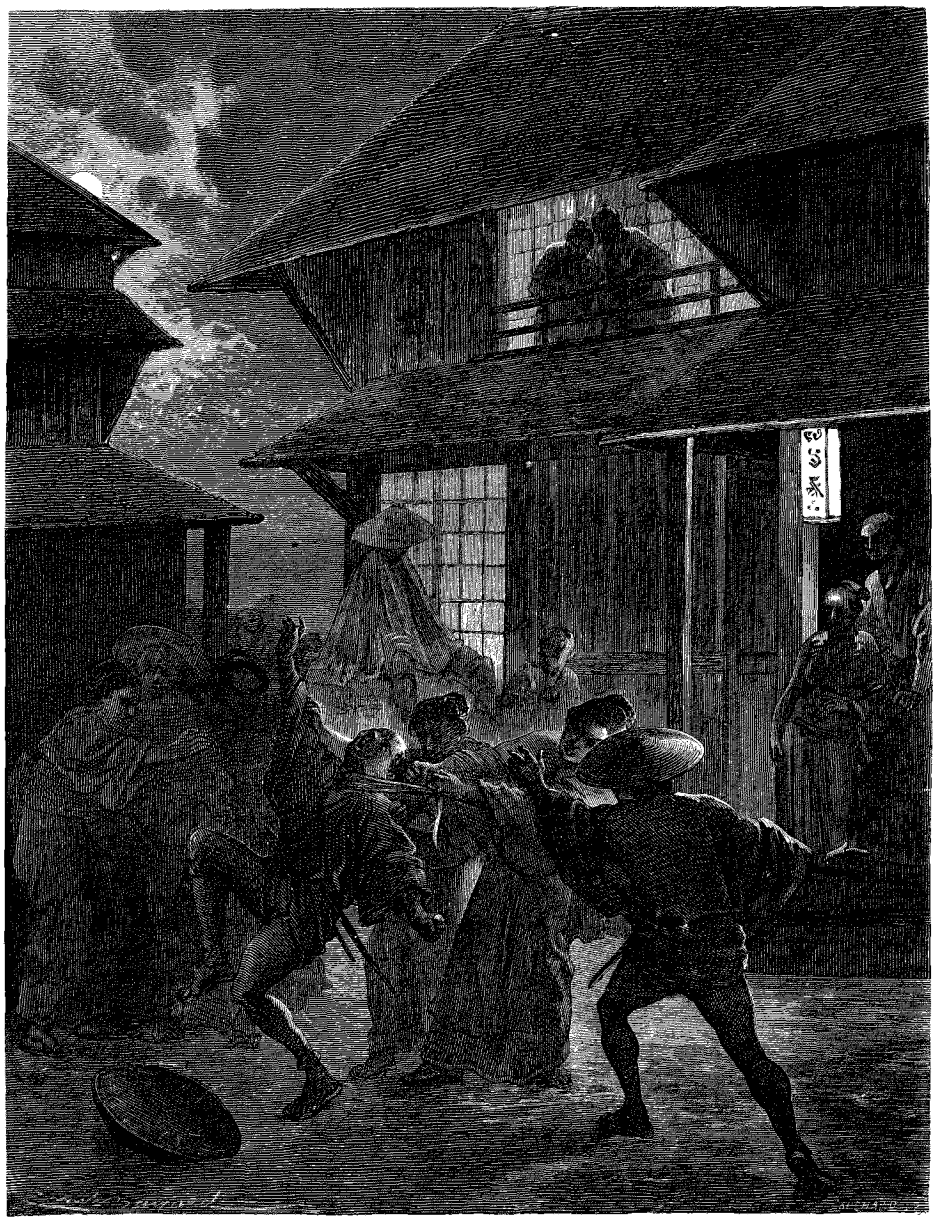
Ce n'est pas tout : non-seulement nos bâtiments de guerre font la traversée de Yédo sans attirer l'attention d'autres spectateurs que les pauvres pêcheurs de la baie, mais ils sont contraints, en raison du peu de profondeur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la rade, à jeter l'ancre à deux ou trois milles au midi de la capitale, tout à fait hors portée de la vue des citadins. On comprend que l'effet des saluts de mer, à une pareille distance, ne doit pas être très-majestueux. Quant aux batteries indigènes, dont les abords de Yédo sont hérissés, aucune d'elles ne répond aux salves étrangères.

Six forts, de figure polygone, construits sur pilotis en travers de la baie, à quelques encâblures du rivage, défendent l'accès de Yédo, à la hauteur du faubourg de Sinagawa.

C'est au sud-ouest de ces forts que se trouve l'ancrage des navires européens; ils y stationnent généralement en compagnie de trois ou quatre gros vaisseaux de guerre japonais et d'une demi-douzaine de jonques que leur tirant d'eau empêche de rejoindre ce que l'on ap-



Sinagawa : Filles d'auberge assaillant les voyageurs. — Dessin de Émile Bayard d'après une esquisse japonaise.

pelle le port des jonques, à l'embouchure du grand fleuve qui traverse la ville de Yédo.

A l'ouest, une batterie de côte, celle d'Odaïva, protége sur la rive le Goyodji, l'une des écoles de marine du gouvernement, et croise ses feux sur la rade avec ceux des forts détachés. Elle est située à l'extrémité d'une langue de terre ormée par la rivière qui sépare Sinagawa du quartier de Takanawa.

La côte orientale de la baie, que l'on entrevoit à peine à l'horizon, paraît être abandonnée sans autre protection que les nombreux atterrissements dont elle est bordée.

L'on ne descend jamais officiellement, à Yédo, ailleurs que dans l'enceinte du débarcadère ou Hatoban de Takanawa. On ne saurait y parvenir qu'en chaloupe, et c'est, depuis l'ancrage, un trajet d'une heure à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heure et demie. Encore faut-il avoir soin de profiter de la marée montante; sinon, l'on court le risque de ne pouvoir aborder qu'à la suite de manœuvres aussi longues qu'ennuyeuses, opérées au moyen de petits bateaux plats, que les coulies du Hatoban tirent à bras, en cheminant, les jambes plongées dans la vase jusqu'au-dessus du genou.

Nulle ville ouverte ne présente un aspect plus inhospitalier que Yédo, vue du côté de la mer. L'on dirait un parc immense dont l'entrée est interdite. Les collines, richement boisées, sont parsemées de chalets et de vieux temples aux énormes toitures. A leur pied, s'étendent de longues rues de maisons en bois et quelques bâtiments aux murailles blanches; mais sur toute la vaste étendue de l'arc de cercle que la baie dessine entre Sinagawa et le Hatoban, l'on ne distingue absolument rien qui réponde à nos notions de quais, de port, de débarcadère : partout des murs, des planches, des palissades; nulle part des escaliers, des jetées, quoi que ce soit qui invite à prendre terre. Le Hatoban lui-même se cache derrière une palissade en grossier pilotis, ayant deux issues latérales sur la baie, et il se compose tout uniment de trois ou quatre mauvaises planches jetées sur quelques pieux en avant d'une terrasse munie d'une palanque, dont la porte donne accès dans la cour des bâtiments de la douane.

Lonines en embuscade. — Dessin de A. de Neuville d'après des croquis japonais.

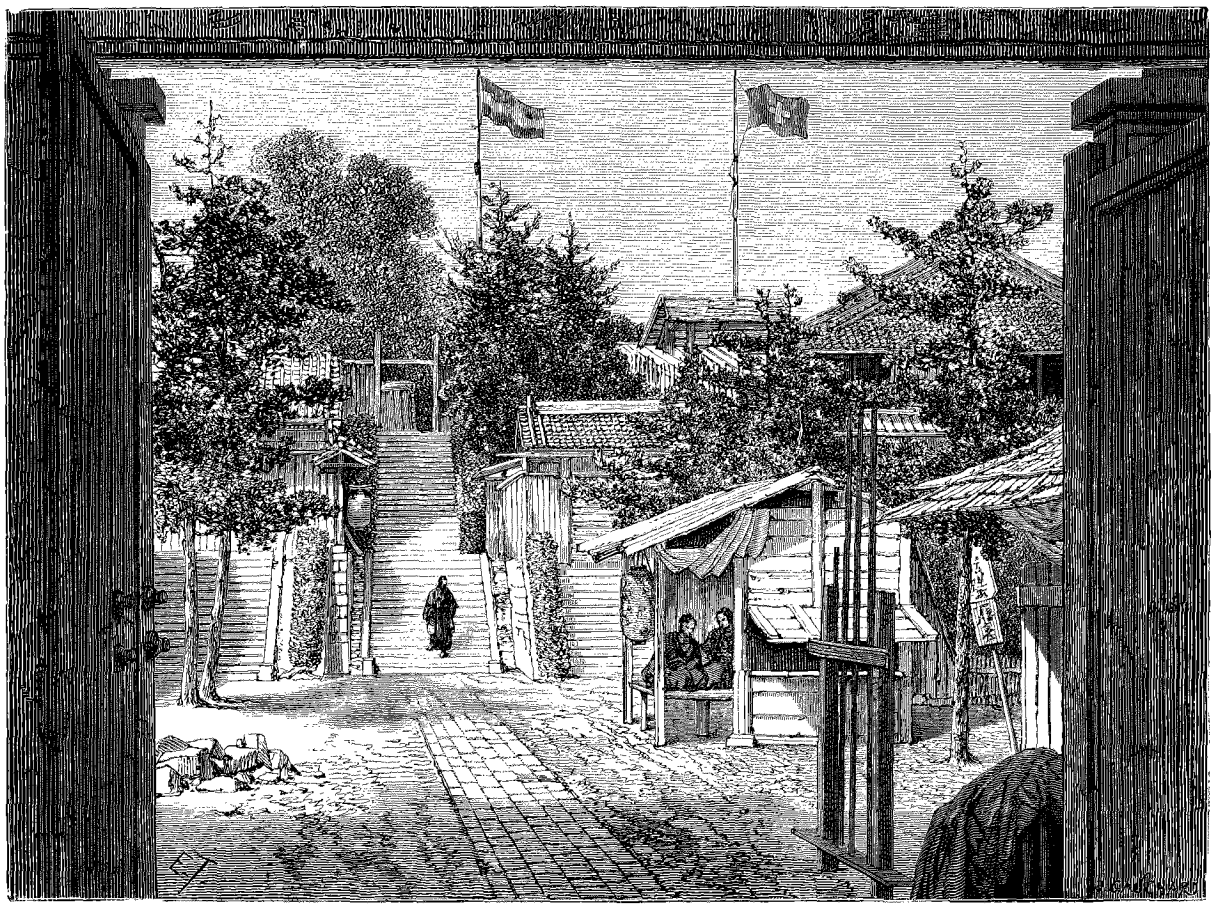
C'est là que les délégués du gouvernement japonais souhaitent la bienvenue aux envoyés étrangers et les prient d'agréer les services de la garde d'honneur que le Taïkoun a bien voulu charger du soin de leur protection. Ces formalités accomplies, les principaux personnages des deux nations en présence montent à cheval ou en palan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quin, et le cortége, dûment organisé, sort de sa prison par la porte de la douane qui ouvre sur le Tokaïdo. Au bout de quinze à vingt minutes de marche, entre deux haies de curieux des deux sexes accourus des boutiques, des maisons de thé et des maisons de bains du voisinage, dans un négligé très-pittoresque sans doute, mais peu fait pour rehausser la dignité du spectacle, l'on gravit les collines de Tanakawa, l'on entre dans les solitaires ruelles des enceintes claustrales, et bientôt l'on a franchi le seuil de cette autre prison privilégiée qui porte le titre de légation.

Les bâtiments du temple de Tjoôdji, siége de la légation hollandaise, avaient été mis à ma disposition par le représentant de S. M. le roi des Pays-Bas au Japon. Comme ils étaient alors inoccupés, ils ont servi d'asile ou de résidence aux membres de la légation suisse toutes les fois qu'ils ont fait des excursions ou un séjour prolongé dans la capitale. J'y fus introduit, lors de ma première visite officielle à Yédo, par le commandant de la corvette néerlandaise *la Méduse*, M. le lieutenant-colonel de Casembroot, aide de camp du roi, qui devait, un peu plus tard, avoir l'honneur de franchir le détroit de Simonoséki sous le feu des batteries du prince de Nagato, en relevant héroïquement le gant que le parti féodal japonais s'avisait de lancer à la civilisation européenne.

Après avoir pris congé de ce brave officier supérieur



Entrée du Tjoôdji, siége de la légation hollandaise, et résidence de l'ambassade suisse, à Yédo. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et de son digne état-major, je restai seul au milieu d'une centaine de Yakounines, avec trois de mes compatriotes, M. Brennwald, secrétaire de légation, M. le lieutenant d'artillerie Iwan Kaiser, et M. James Favre-Brandt, attachés de légation, et deux Hollandais, M. le vice-consul Metman, adjoint à la mission suisse, et M. Édouard Schnell, remplissant les fonctions d'interprète.

Nous avions amené de Benten le personnel de service nécessaire. Notre installation, préparée de longue main, fut promptement terminée.

Si la quiétude du gouvernement de S. M. Taïkounale n'en eût pas été si gravement troublée, je me serais volontiers accommodé du Tjoôdji pour y passer les quelques mois d'été. Comme ce petit temple délaissé est entouré, de tous côtés, d'autres lieux sacrés presque aussi solitaires, l'on y trouve le calme de la campagne à proximité de l'animation des grandes rues de la cité.

La route qui y conduit depuis le Tokaïdo est partiellement taillée en degrés. Des murs de couvent et une grande porte noire à deux battants, surmontée d'une toiture, annoncent l'entrée de la légation.

L'ancien préau du cloître est bordé, sur deux côtés, de constructions en bois, parmi lesquelles on distingue une loge de portier, un corps de garde, des stalles à chevaux, un magasin de fourrage.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'extrémité du préau, en face de l'entrée, un grand escalier d'une vingtaine de marches en dalles de granit, conduit à une esplanade supportant, à droite, un autre corps de garde, et à gauche des habitations de bonzes. Enfin, au-dessus de l'esplanade, un escalier plus étroit et plus court que le premier aboutit au jardin qui précède le temple de Tjoôdji. Un troisième corps de garde y est installé, au pied des mâts où flottent les pavillons de la Hollande et de la Suisse.

La façade principale des bâtiments autrefois sacrés se cache à demi derrière des touffes d'arbustes toujours verts. En m'approchant du péristyle, je le vois occupé par un groupe d'officiers japonais. L'un d'eux me complimente en hollandais et m'annonce qu'il a été chargé par son gouvernement de m'offrir ses services en qualité d'interprète; puis il me présente le commandant de la garde, qui est, dit-il, l'un des aides de camp du Taïkoun. De son côté, le commandant nous fait les honneurs de son quartier général. Il l'a établi dans l'ancien sanctuaire, qui ouvre sur le péristyle, et il déclare qu'il y passera toutes les nuits. Nous convînmes que M. Kaiser et M. Schnell occuperaient une pièce adjacente, reliant le temple aux édifices et aux galeries du cloître, qui formaient l'aile droite de la bonzerie et la résidence exclusive de la mission.

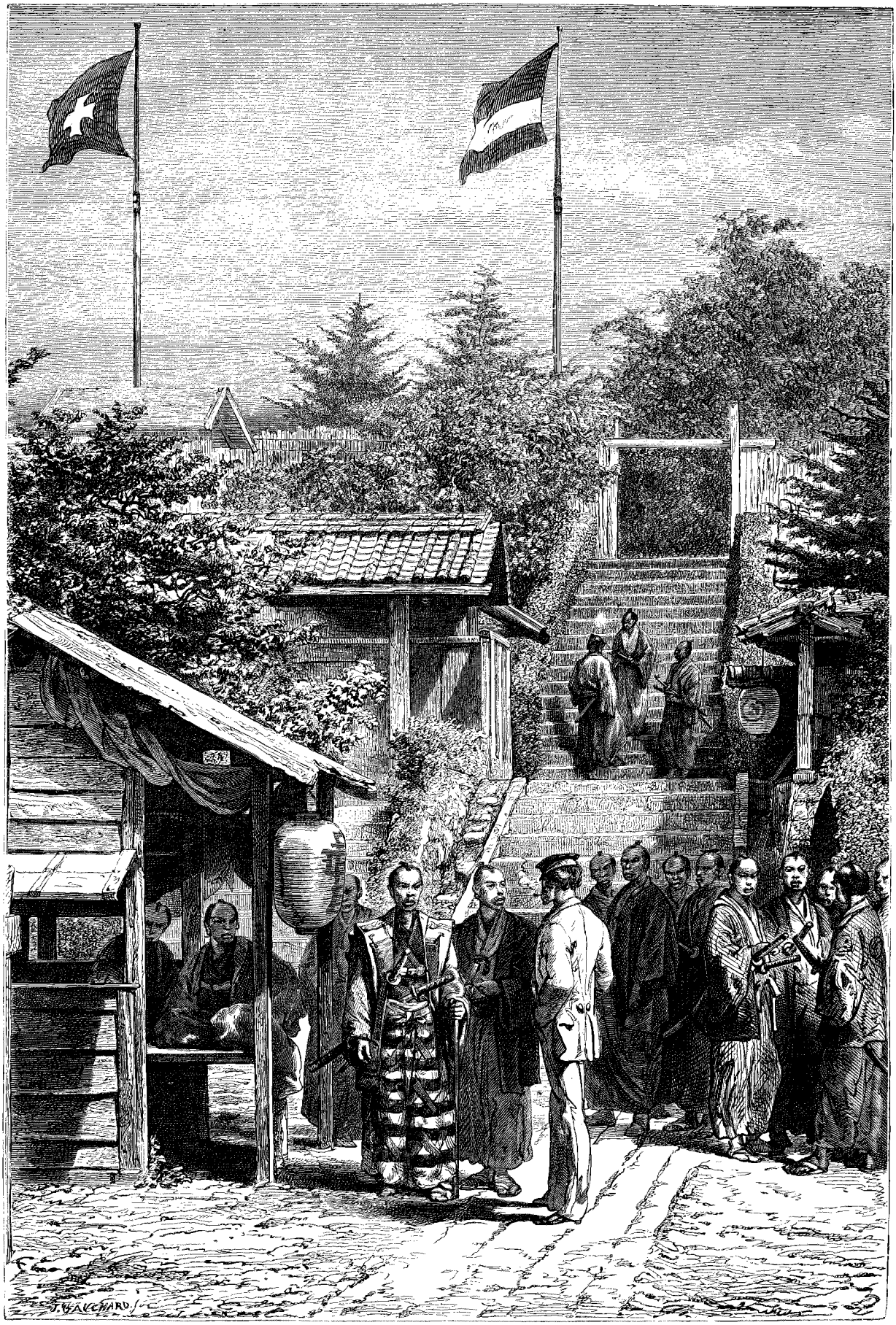
A l'une des extrémités de ce massif de constructions,

Idole et grotte du Tjoôdji. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. Humbert.

à peu près sur l'alignement des mâts de pavillon, nous avons établi la cuisine et un petit atelier à l'usage de l'habile photographe Béato, récemment arrivé de l'Inde et de la Chine à Yokohama; et nous réservons une longue galerie vitrée pour l'exposition des objets d'art et d'industrie que les courtiers de la cité viennent y étaler. L'autre extrémité, qui s'avance dans un enclos semi-circulaire derrière le temple, se compose de trois grandes pièces contiguës : le salon, ma chambre à coucher et la salle à manger, toutes trois entourées d'une galerie ouverte. C'est la partie la plus paisible et la plus fraîche de la bonzerie. Un étang bordé d'iris et de nénufars occupe le centre de l'enclos; il est alimenté par une source qui suinte d'une grotte voisine tapissée de plantes grimpantes. A côté de cette grotte, on voit dans une niche entourée de feuillage, une ancienne idole de grès, qui possède encore son petit autel et son tori. Un pont rustique jeté sur le ruisseau conduit à un sentier qui serpente parmi les arbres et les rochers jusqu'aux palissades supérieures de l'enclos. Là, sous un abri de pins et de lauriers, l'on a taillé un reposoir d'où la vue domine les jardins et les bâtiments du Tjoôdji, et se perd sur la rade et les forts qui la protégent.

A l'heure du coucher du soleil, ce petit tableau est plein de charme. Le ciel et la baie s'animent des plus riches couleurs. Le feuillage des collines resplendit d'une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

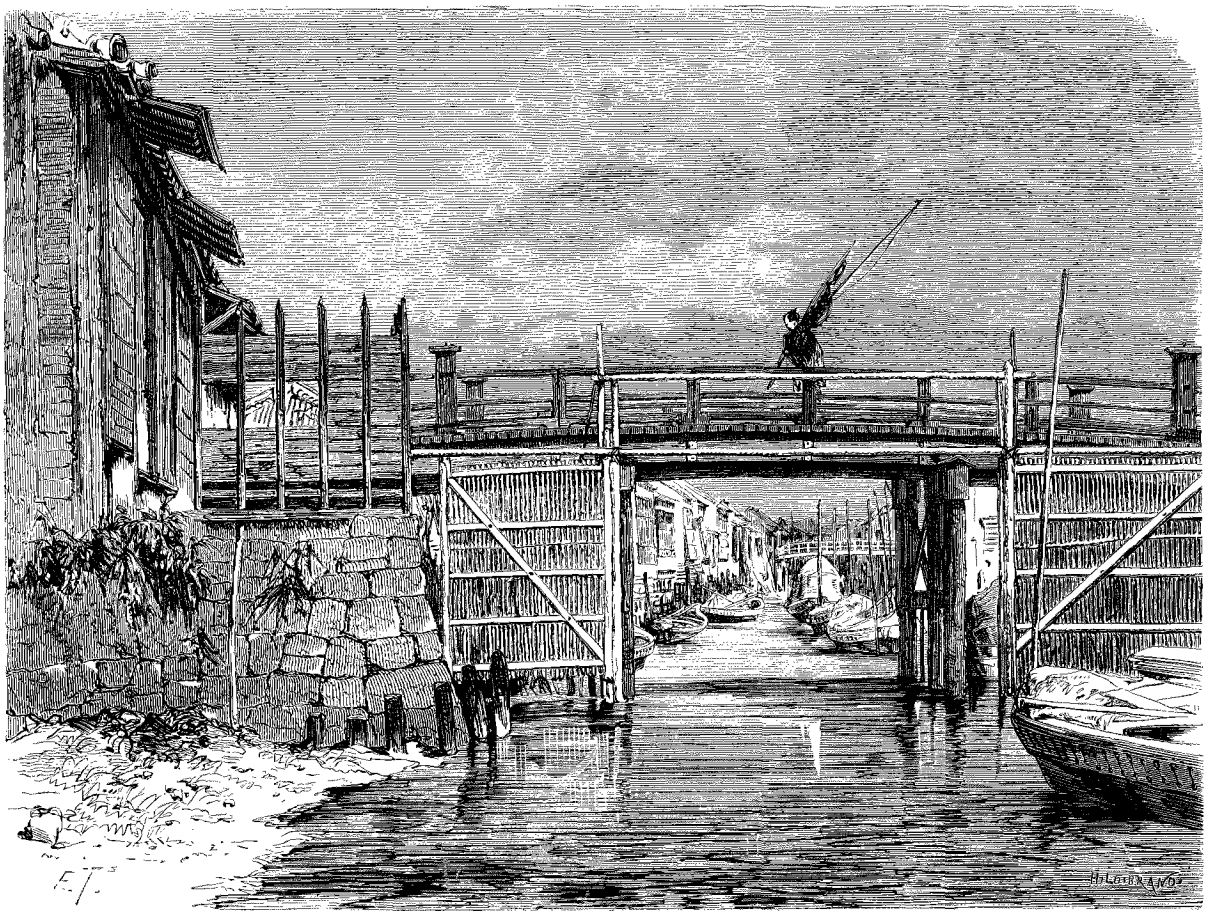


La garde de la légation suisse, à Yédo. — Dessin de A. de Neuville d'après des photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

illumination soudaine. L'étang se colore de teintes pourprées. Puis l'ombre envahit le verdoyant enclos et gagne peu à peu les groupes d'arbres qui l'entourent. Les oiseaux de la plage viennent en grand nombre y chercher un asile. Bientôt les touffes du feuillage se découpent en noir sur le ciel argenté, et l'étang reflète, comme une glace, les rayons tremblants des étoiles.

C'est alors que la ronde de nuit parcourt, silencieuse, tous les recoins de la bonzerie. Elle poste de distance en distance une sentinelle munie d'un falot en papier de couleur. Les factionnaires japonais s'accroupissent tranquillement après avoir placé les lanternes à leurs pieds. L'un est à l'angle de la vérandah du salon; un deuxième, au reposoir du point culminant de l'enclos; un troisième, près du pont de l'étang; d'autres encore, derrière le temple et à la porte de ma chambre à coucher, et entre le tori et l'issue de la salle à manger. Le service des patrouilles se fait avec exactitude. A leur



Pont aux abords du Hatoban, à Yédo. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

approche, les sentinelles se lèvent et crient : Dalédah? L'on répond par le mot d'ordre de la nuit. Le chef du poste a soin de me le communiquer régulièrement par écrit, en japonais et en hollandais.

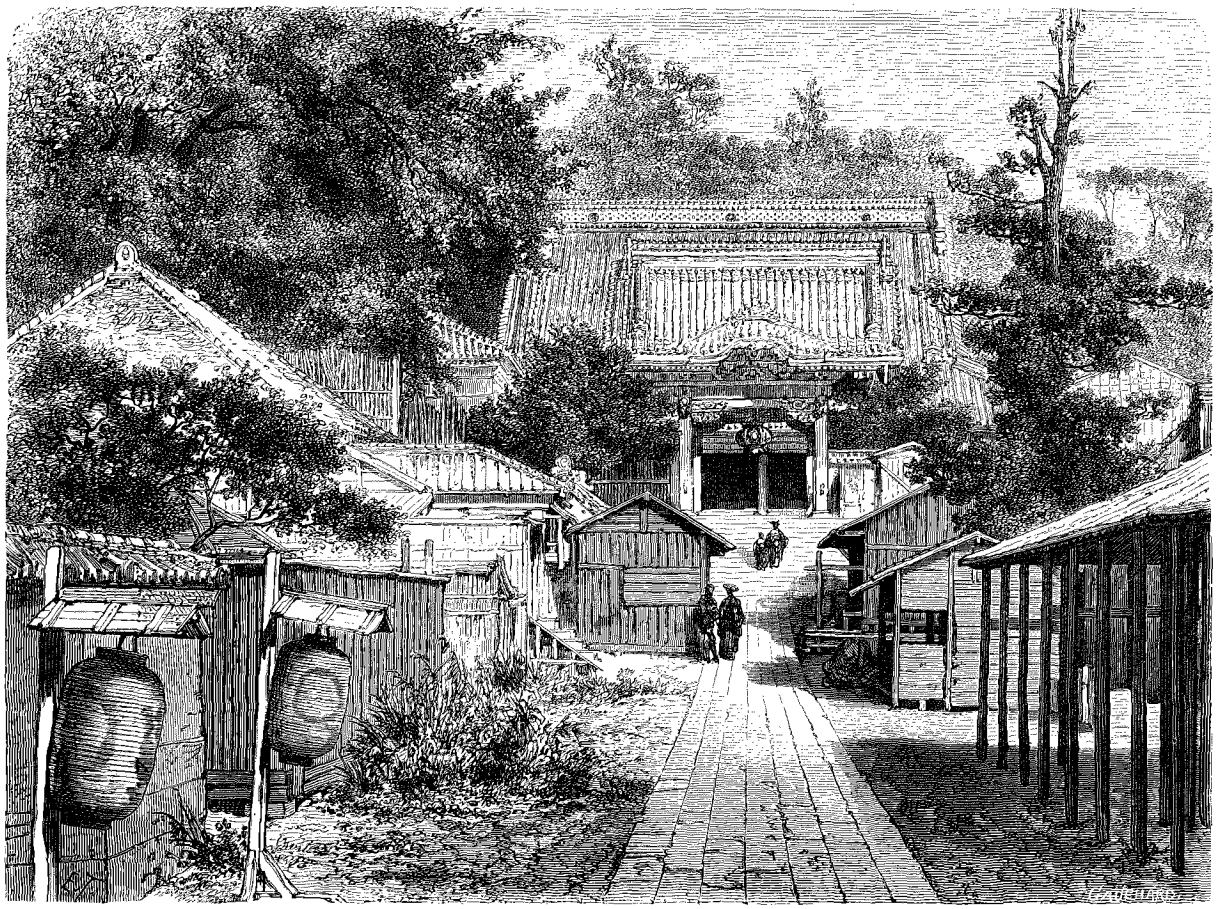
Le spectacle de cet appareil militaire me poursuit même sur le chevet de mon lit : à travers les châssis de papier de ma chambre à coucher je vois luire dans le jardin et sur la vérandah les falots de nos sentinelles; et, ce qui doit mettre le comble à ma sécurité, c'est que nul obstacle ne s'interpose entre mes gardes et moi, car toutes nos portes sont à coulisse et parfaitement franches de serrures.

Je ne puis parler par expérience de l'intérieur des autres légations. Elles étaient alors fermées, les membres du corps diplomatique s'étant retirés à Yokohama. J'ai lieu de présumer que, sauf quelques variantes, elles offrent à leurs hôtes des conditions d'existence fort analogues à celles que je viens d'esquisser.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de la légation américaine à Yédo. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

LE JAPON,

PAR M. AIME HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE[1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les légations à Yédo (*suite*).

La plus ancienne des résidences étrangères de Yédo est celle d'Akabané, dans le quartier d'Asabou. Le gouvernement japonais en avait fait, en 1858, le caravansérail des ambassadeurs. Ils y trouvaient le gîte, sans ameublement ni autre confort que les nattes et les châssis indigènes. C'est là que sont descendus, tour à tour, M. Donker-Curtius, l'amiral Poutiatine, le baron Gros, le comte Eulenbourg. Depuis 1861 cependant, l'Akabané, si je ne fais erreur, est demeuré désert. Je ne suis pas même bien sûr qu'il existe encore : le feu a dévoré quelques centaines de maisons dans cette partie du quartier d'Asabou; j'y distinguai un petit nombre de vieilles toitures confondues parmi des échafaudages fraîchement dressés; l'on s'empressait de tracer de nouvelles rues sur les cendres des anciennes, et, selon l'usage du pays, une enceinte de planches dissimulait aux regards les travaux des ouvriers et le spectacle du désastre qu'ils réparaient.

La légation américaine occupait, dans le voisinage, la bonzerie de Djemfkousi. Quand je la visitai, il n'en restait debout que le temple, la campanille et quelques dépendances. Tout le reste avait été rasé au niveau du sol par un autre incendie, accompagné de travaux de démolition et de sauvetage dont je pus apprécier l'efficacité, en remarquant, par exemple, que les livres arrachés aux flammes avaient été mis en sûreté dans l'étang du jardin.

La légation française du Saïkaïdji, située à dix minutes au nord du Tjoôdji, dans une admirable position, d'où l'on découvre une grande partie de la ville et de la

1. Suite. — Voy. p. 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rade, fut aussi atteinte par le fléau de l'incendie, en 1860, pendant que M. Du Chesne de Bellecourt y résidait avec l'abbé Girard; mais des secours bien dirigés l'ont préservée d'une destruction totale.

Le Tosendji, siége de la légation britannique, est la plus belle et la plus vaste des résidences étrangères. Cette antique bonzerie, propriété du prince Shendaï, fut mise à la disposition de lord Elgin par le gouvernement du Taïkoun, en 1858. Elle est à un kilomètre environ au sud du Tjoôdji, adossée à des collines plantées d'avenues et de bosquets, où le bambou, le palmier, l'azalée, le saule pleureur, le châtaignier, se marient à des pins de cinquante à cent pieds de haut. Mais il n'est, pour ainsi dire, pas un recoin de cette charmante habitation qui ne rappelle quelque souvenir funèbre. Le pied du mât de pavillon a été rougi du sang de l'interprète japonais Denkouschki; les abords du portail, la cour, le temple, le premier étage de la légation, sont devenus, dans l'attaque nocturne du 4 juillet 1861, le théâtre d'une affreuse mêlée, qui a laissé cinq morts sur le carreau et dix-huit blessés; enfin, c'est sur la vérandah, du côté du jardin, que tombèrent, un an plus tard, deux soldats de la marine anglaise, après avoir mortellement blessé l'un de leurs assassins.

Les agents diplomatiques des puissances qui ont conclu des traités avec le Japon ne sont point restés inactifs, on peut le croire, en présence de la situation qui leur était faite à Yédo. Après mûre délibération sur le parti qu'ils avaient à prendre, ils exigèrent et obtinrent du Taïkoun qu'il leur garantît la concession d'un emplacement où l'on pût à la fois réunir toutes les légations, les mettre en état de défense, et assurer leurs communications avec l'ancrage des vaisseaux de guerre.

Il existait, à l'extrémité méridionale du quartier de Takanawa, sur un groupe de collines dominant le Tokaïdo, la rade, la batterie d'Odaïwa, un jardin public

Porteurs de Norimon (voy. p. 291). — Dessin de Émile Bayard d'après une vignette japonaise.

très-spacieux, appelé Goten-Yama. On jugea qu'il offrait tous les avantages désirables, et l'on s'empressa de mettre la hache dans les vergers de pêchers en fleurs et dans les bosquets de cèdres, où les bourgeois de la cité et les petits samouraïs aimaient à venir en famille, contempler la vue de la baie, prendre le thé, boire le saki, jouir des productions musicales et chorégraphiques des beautés du voisinage. Quand tout fut bien rasé, nivelé, aplani; quand la nouvelle légation britannique, déployant son imposante façade, ses élégantes galeries, ses pittoresques toitures, eut donné aux nobles et aux manants de Yédo un avant-goût des magnificences que leur promettait le futur quartier des ministres de l'Occident, tout à coup, par une belle nuit d'hiver, la rade resplendit comme d'un immense feu de joie allumé sur le Goten-Yama : aussitôt terminé, le premier palais européen élevé dans la capitale du Taïkoun brûlait de fond en comble. Les autres en sont restés aux travaux de fondation ou aux plans sur le papier, et les représentants des puissances amies du Japon résident encore à Yokohama.

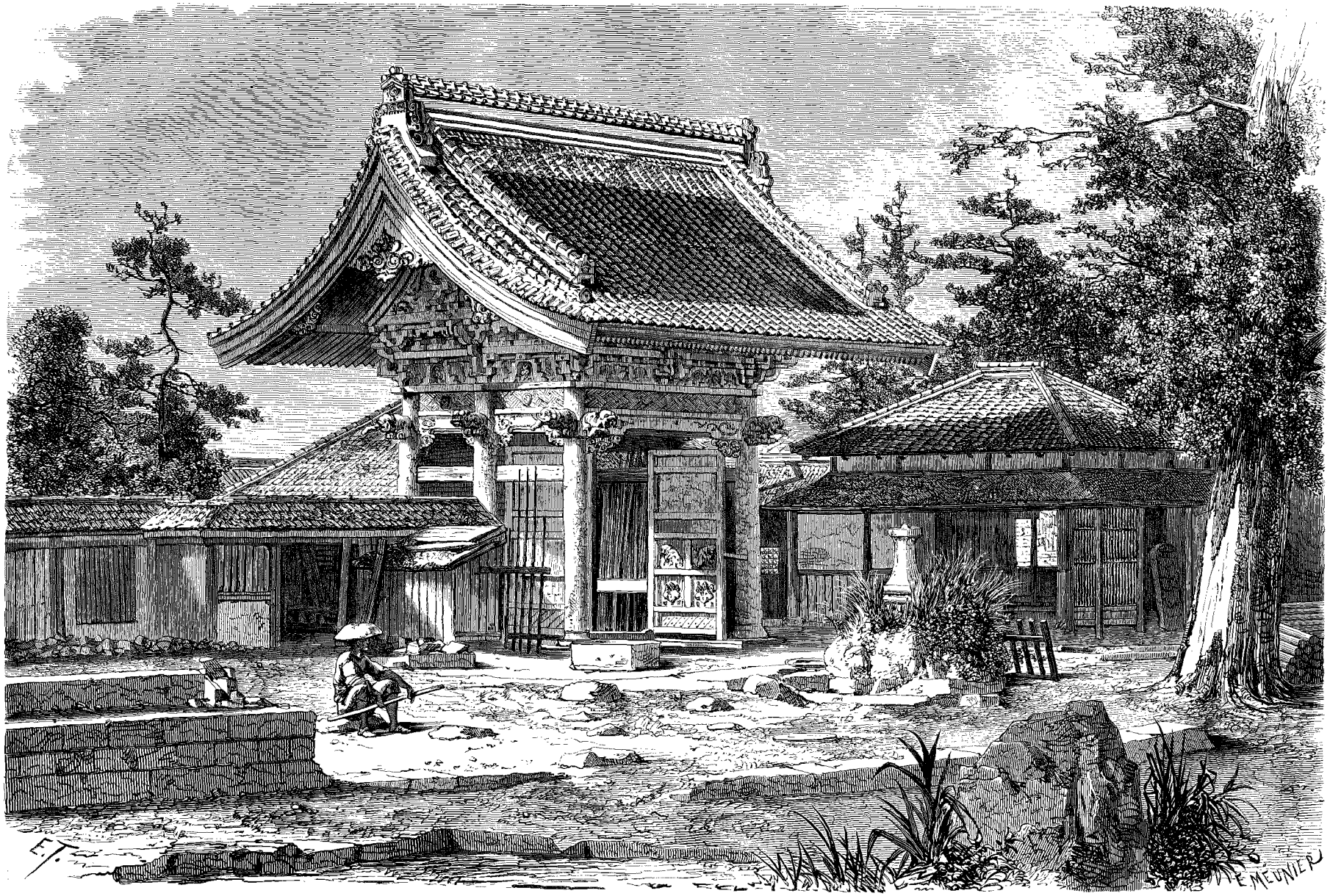
Excursion dans le quartier d'Atakosta.

Un jour, nous annonçâmes à nos Yakounines que nous allions faire une grande promenade à pied dans la direction du Castel.

Cette communication ne leur plut que médiocrement : autant ils aiment à escorter à cheval leurs hôtes étrangers, et à parcourir au grand trot avec eux les longues rues de la capitale, autant il leur est désagréable de prendre part à des excursions pédestres, qui mettent leur vigilance continuellement aux prises avec les fantaisies de la curiosité occidentale.

M. Kaiser et M. Favre, qui avaient gagné dans les veilles du poste de Tjoôdji les bonnes grâces des principaux officiers de la garde, eurent l'heureuse idée de leur fournir un sujet de distraction pour la route. Ils

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Legation américaine à Yèdo (partie incendiée). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

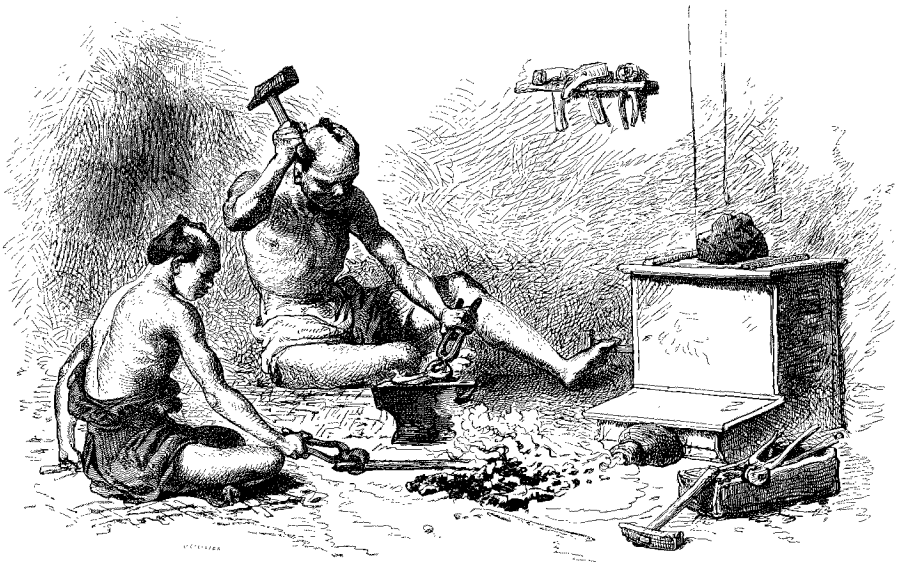
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les persuadèrent de profiter de l'occasion pour apprendre à marcher au pas. Tous les Yakounines, les uns après les autres, se mirent en devoir de suivre consciencieusement la recommandation et l'exemple de leurs instructeurs improvisés. Les bourgeois de Yédo s'arrêtaient à contempler l'allure inusitée de leurs samouraïs, et ceux-ci ne pouvaient s'empêcher de baisser la tête de temps en temps pour jeter un regard de satisfaction sur la pointe de leurs pieds. Quelquefois même, relevant délicatement leur large pantalon de soie, qui ne ressemble pas mal à un jupon, ils dévoilaient tout à coup un superbe alignement de jambes à demi nues et de chaussettes en cotonnade bleue, accompagnées de sandales de paille.

A mesure que la marche se prolongeait, les coiffures, à leur tour, subissaient une ingénieuse modification : les Yakounines détachèrent leurs lourds chapeaux laqués et les suspendirent à leur ceinture comme des boucliers; après quoi, saisissant un éventail, qu'ils portent volontiers derrière la nuque, sous le collet de leur justaucorps, ils s'en firent une visière, fixée sous la mèche en boudin qui surmonte leur front rasé.

Le tableau ne serait pas complet si je n'ajoutais que nous-mêmes nous étions, quant au costume, à peu près à l'unisson de notre entourage. Yédo est peut-être la seule ville du monde où les Européens parviennent à s'affranchir du despotisme de la mode. Il est impossible de résister à la contagion de toute une immense population qui, sauf à la cour et dans les fêtes solennelles, ne connaît pas d'autre règle, concernant le vêtement, que celle de s'habiller à sa guise et de se déshabiller à son aise, en laissant au voisin la liberté la plus absolue d'en agir de même.

Aussi l'aspect de notre troupe, qui aurait produit une émeute dans n'importe quel lieu habité de l'Europe, ne causa-t-il pas la moindre sensation dans la résidence du Taïkoun. L'on nous regardait sans doute avec une curiosité bien légitime; mais l'on ne se montrait au doigt que les cigares des fumeurs de la société et les révolvers suspendus à nos ceinturons.



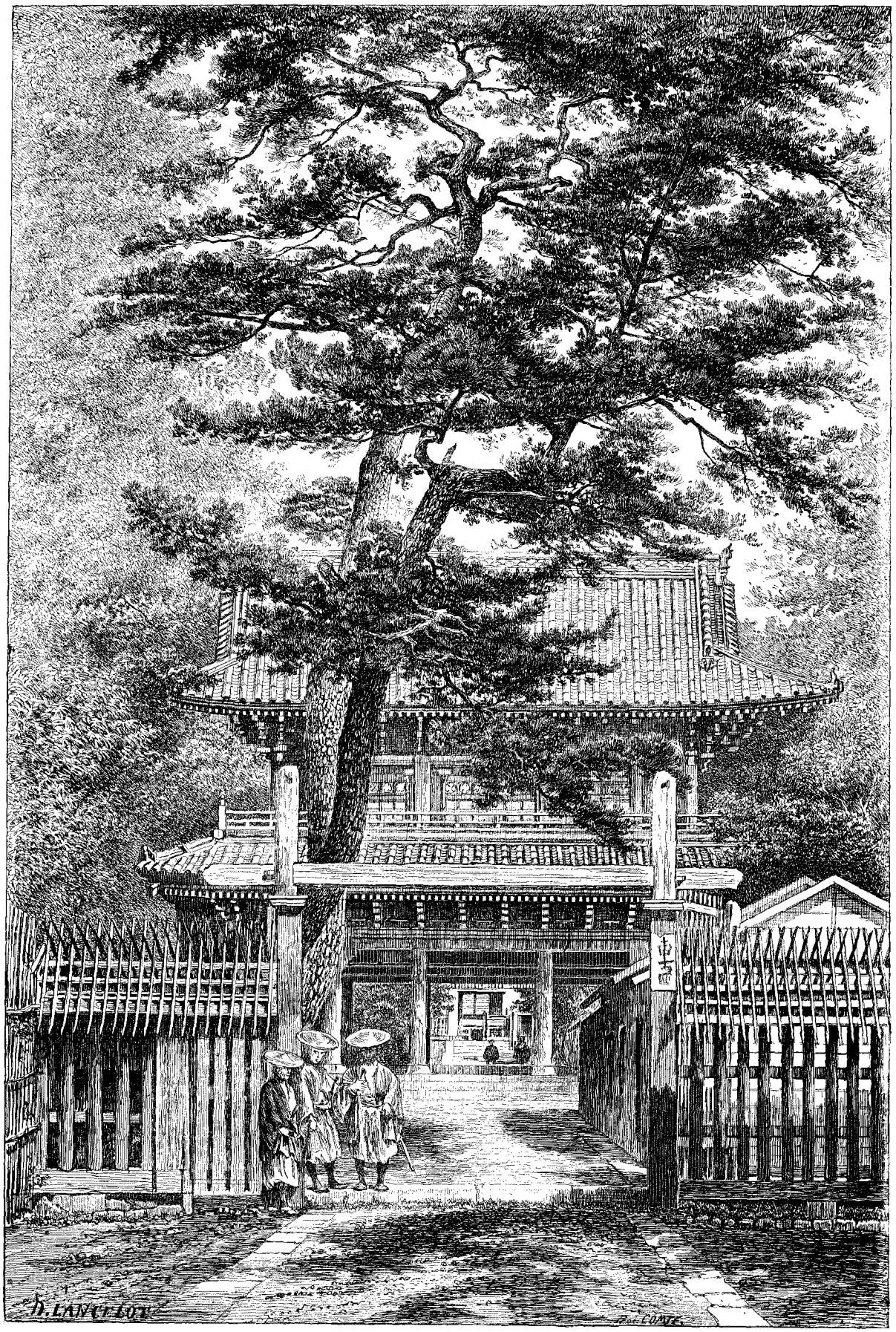
Forgerons à Yédo. — Dessin de A. de Neuville d'après une vignette japonaise.

Les rues basses et les quais de Takanawa sont, du matin au soir, remplis d'un grand concours de monde. La population stable du quartier me semble n'avoir d'autre industrie que de prélever, de manière ou d'autre, un léger tribut sur les gens qui arrivent ou qui partent. Ici, l'on hache et l'on vend du tabac; là, on pile du riz et l'on en fait des galettes; sur toute la ligne on débite du saki, du thé, du poisson séché, des melons d'eau, une infinie variété de fruits et d'autres comestibles à bon marché, étalés sur des tables en plein vent ou exposés dans des appentis ouverts et sur les étagères d'innombrables restaurants. Partout des coulies, des porteurs de cangos et des bateliers offrent leurs services. Dans certaines rues latérales, on loue des stalles pour les chevaux de somme, et des écuries pour les buffles qui amènent au marché les produits des campagnes environnantes; ils les traînent sur de rustiques charrettes, seuls véhicules à roues que l'on rencontre dans tout Yédo.

C'est aux portes des maisons de thé de Takanawa que débutent les chanteuses, les danseuses, les saltimbanques nomades qui viennent exploiter la capitale. Parmi les premières, il en est qui forment une classe privilégiée, mais astreinte à une certaine discipline de police. On les reconnaît à leurs grands chapeaux plats rabattus sur les tempes ; elles vont toujours deux à deux ou quatre à quatre, lorsque les deux danseuses accompagnent les deux musiciennes : celles-ci jouent du samsin et chantent des complaintes romanesques.

Les saltimbanques favoris des carrefours japonais sont de jeunes garçons qui, avant de commencer leurs tours, se cachent la tête dans un gros capuchon, surmonté d'une touffe de plumes de coq et d'un petit masque écarlate figurant un museau de chien. Les pau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Tosendji, siége de la légation britannique, à Yédo. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vres enfants, en se ployant et se déployant l'un sur l'autre, au son monotone du tambourin de leur conducteur, présentent le spectacle d'une lutte grotesque et réellement fantastique entre deux animaux à tête de monstre et à membres humains (voy. p. 315).

Aux bruits assourdissants des divertissements de la place publique se mêlent, presque aussi fréquemment qu'à Kioto, les sons des timbres et des clochettes de frères mendiants. J'en vis, pour la première fois, qui n'étaient pas tonsurés et m'informai de l'ordre auquel ils pouvaient appartenir. Notre interprète me répondit que ce devaient être des laïques, de simples bourgeois de Yédo faisant de la dévotion métier et marchandise. Bien qu'ils fussent tous également vêtus de blanc en signe de deuil ou de pénitence, ceux qui portaient une clochette, un long bâton, quelques livres dans un panier, et un grand chapeau blanc orné, sur le côté, d'un dessin du Fousi-Yama, venaient d'accomplir un pèlerinage sur la sainte montagne, aux frais de la charité publique; et les autres, chargés d'un timbre à la ceinture, d'un vaste chapeau noir et jaune et d'une lourde châsse sur le dos, étaient probablement des chônins, de petits marchands ruinés, qui n'avaient rien trouvé de mieux que de se faire colporteurs et montreurs d'idoles à la solde de quelque bonzerie.

A la hauteur du Hatoban, une longue rue se détache

Bourgeois de Yédo, colporteurs et pèlerins. — Dessin de A. de Neuville d'après des esquisses japonaises.

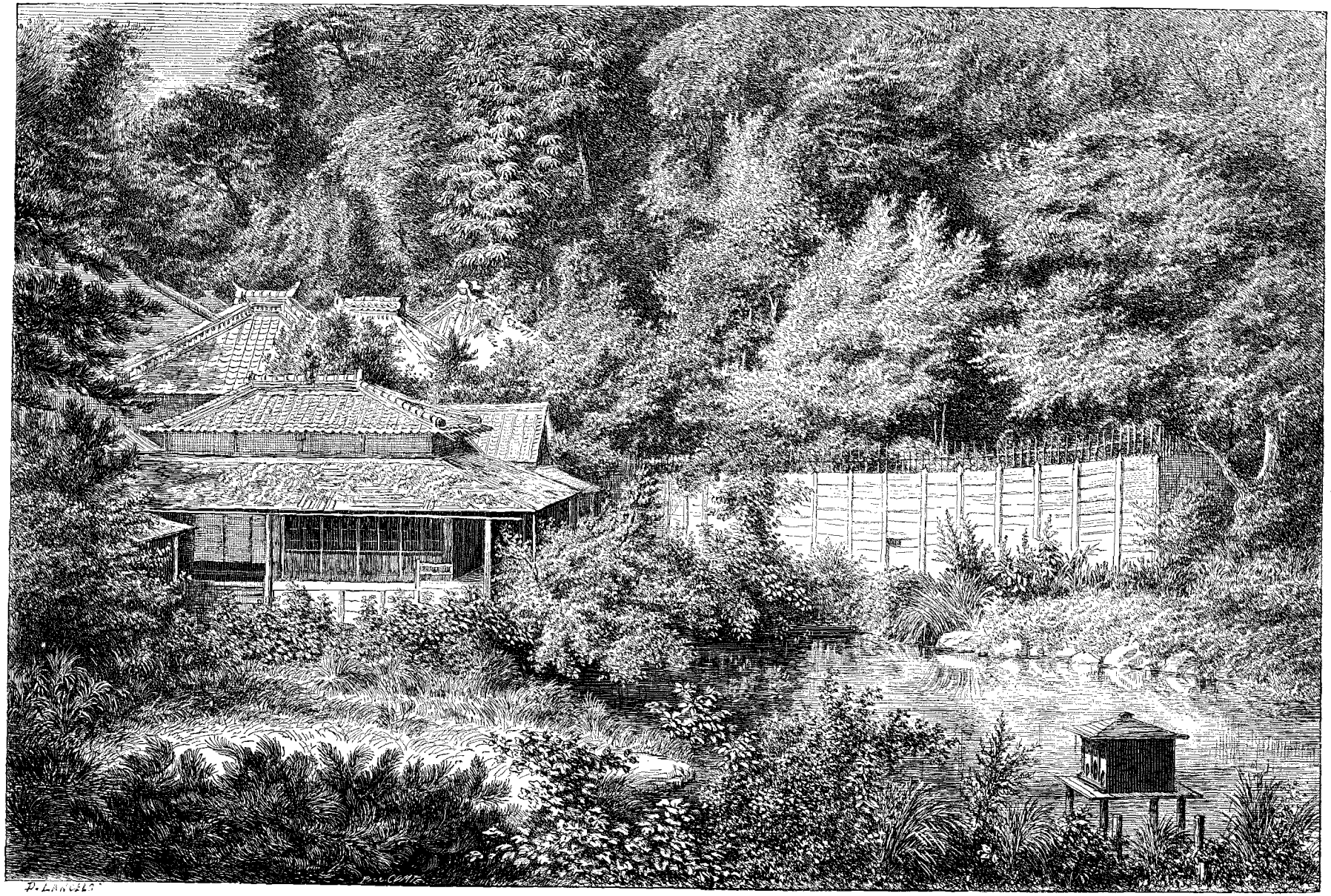
du Tokaïdo, coupe obliquement la chaîne de collines où sont situées les Légations, et traverse en ligne droite, du sud au nord, la partie septentrionale de Takanawa.

Nous la suivîmes jusqu'au bout, et elle nous fit passer successivement par trois zones bien distinctes de la vie sociale de Yédo.

C'était, en premier lieu, celle que je viens de décrire, la zone méridionale, avec sa cohue de gens vivant en plein air de l'exploitation de la voie publique.

Nous rencontrâmes au contraire, derrière les collines de nos bonzeries, une population toute sédentaire, vouée, dans ses demeures, à divers travaux manuels. Les ateliers s'annoncent au loin par des enseignes significatives: tantôt c'est une planche taillée en forme de chaussure, ou sur le patron d'un kirimon; tantôt un énorme parapluie en papier ciré, ouvert comme un auvent, au-dessus de la boutique; ailleurs, une quantité de chapeaux de paille de toutes dimensions, enfilés du haut du toit de la maison jusqu'à la porte du magasin. Nous regardâmes un instant des armuriers et des fourbisseurs occupés à monter des cottes de mailles, des éventails de guerre en fer et des sabres de samouraïs. Un vieil artisan, tout nu, accroupi sur une natte, tirait le soufflet de la forge avec l'orteil du pied gauche, et martelait en même temps de la main droite, sur une enclume, la barre de fer qu'il tenait de la main gau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vérandah de la légation anglaise, à Yédo. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

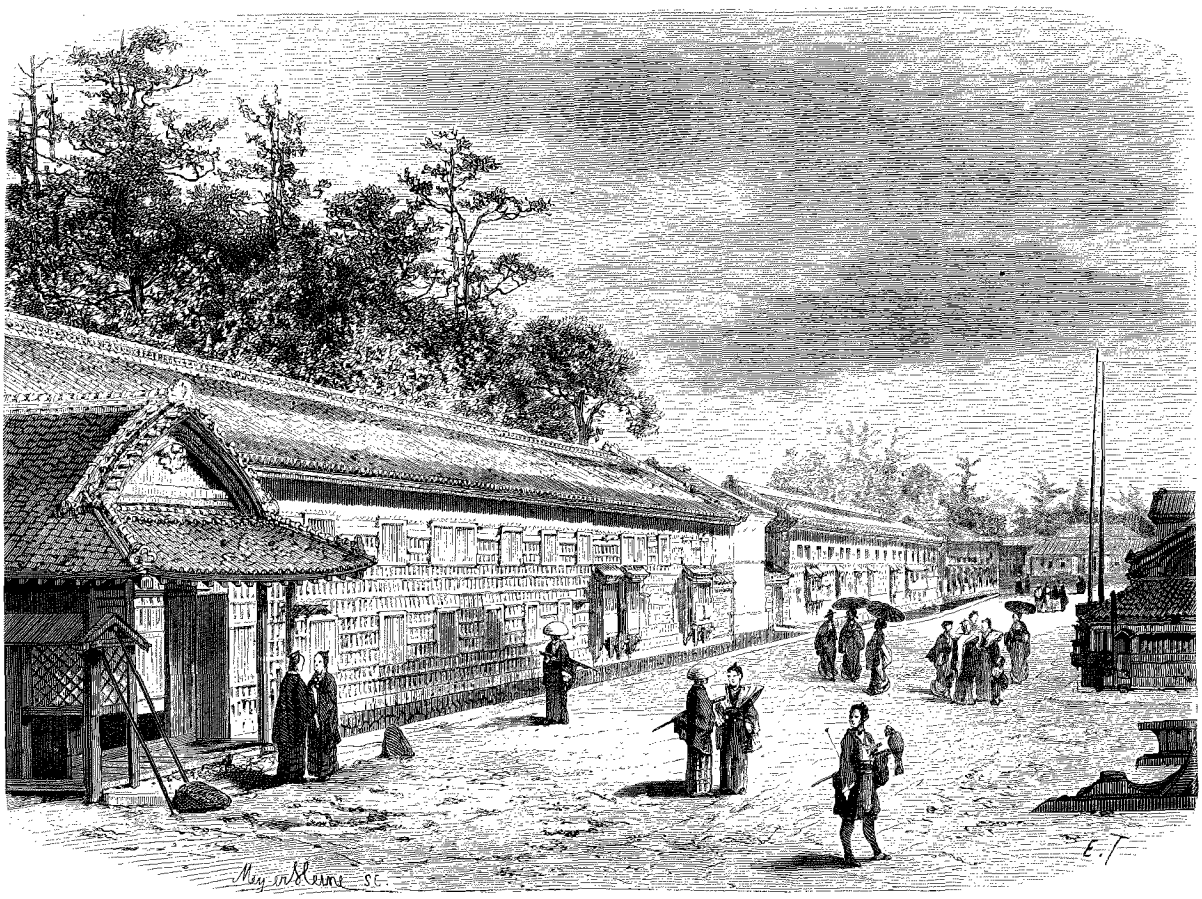
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

che (voy. p. 308). Son fils, également accroupi et nu, mettait les barres au feu avec une pince et les passait à son père quand elles étaient rougies.

Cependant le chef de l'escorte nous engagea à reprendre notre marche. Peu à peu la route que nous suivions devint déserte. Nous entrâmes dans la vaste solitude d'une agglomération de résidences seigneuriales.

A notre droite s'étendaient les magnifiques ombrages d'un parc du prince de Satsouma; à notre gauche, le mur d'enceinte d'un palais du prince d'Arima. Quand nous en eûmes tourné l'angle nord-est, nous nous trouvâmes devant la façade principale du bâtiment : elle se développe parallèlement à une plantation d'arbres, baignée par les eaux d'une limpide rivière qui sépare le quartier de Takanawa de celui d'Atakosta.

Comme Béato se mettait à l'œuvre pour faire une photographie de ce paisible tableau, deux officiers du prince, accourant auprès de lui, l'engagèrent à ne pas continuer son opération. M. Metman les pria de bien vouloir préalablement prendre les ordres de leur maître. Les officiers s'exécutèrent et revinrent au bout de quelques minutes : « Le prince, s'écriaient-ils d'un commun accord, ne permet absolument pas que l'on prenne une vue quelconque de son palais! » Béato s'inclina respectueusement et ordonna aux coskeis d'enlever la machine; et les officiers se retirèrent satisfaits, sans se



Le palais d'Arima (muraille extérieure). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

douter que l'opérateur avait eu tout le temps de tirer deux clichés pendant leur absence.

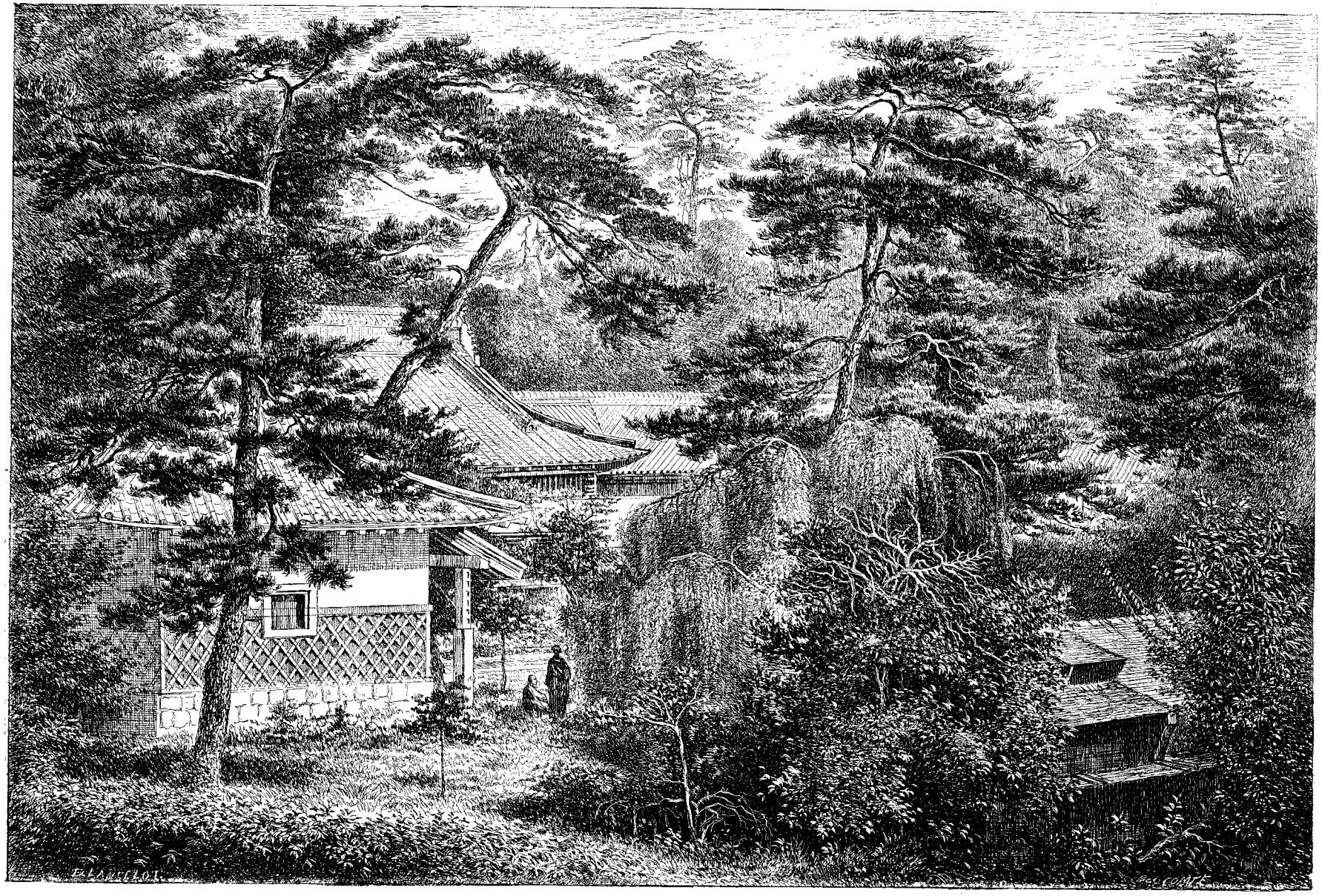
Les yakounines de l'escorte, témoins impassibles de cette scène, furent unanimes à applaudir au succès de la ruse de M. Metman. Mais quand celui-ci annonça l'intention de prendre aussi la photographie du castel et du cimetière des Taïkouns, ce fut à leur tour de lui opposer une résistance que rien ne put déjouer ni fléchir.

Il nous fallut même renoncer à pénétrer dans l'enceinte tumulaire. Nous en apercevions très-distinctement la haute pagode et les sombres bosquets de cyprès, à l'arrière-plan de l'un de ces frais paysages aux arbres majestueux, aux vertes pelouses, aux belles eaux courantes, dont la ville de Yédo abonde.

Tout ce que nous pûmes obtenir, ce fut de côtoyer la partie occidentale du lieu sacré.

Nous passons la rivière, sur le pont où s'est commis l'assassinat de Heusken; et, laissant à notre gauche quelques maisons d'Akabané que l'incendie a épargnées, nous traversons une place bordée d'un côté par un matoban, ou jardin de tir à l'arc, et de l'autre par des murs, des plantations d'arbres, des édifices et un petit lac appartenant au Soyosti : c'est le nom que l'on donne à la grande bonzerie qui a la gloire de recevoir les Taïkouns dans leur dernière demeure. Ils y reposent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Partie du jardin de la légation anglaise, à Yédo. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

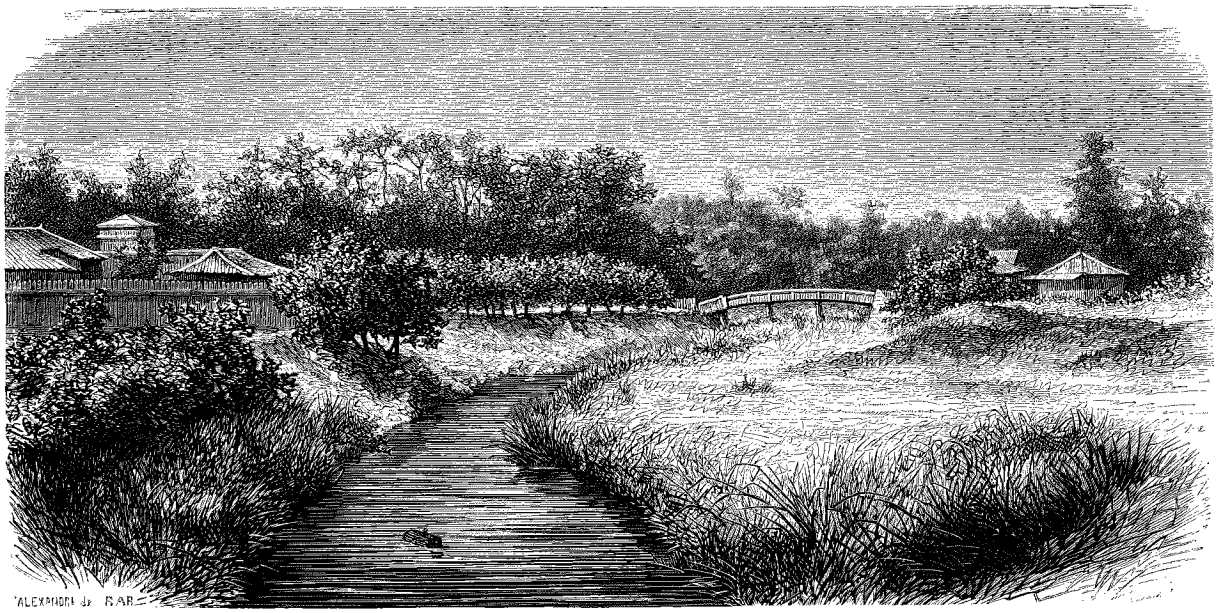
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous la protection combinée des deux religions de l'empire. Le bouddhisme, il est vrai, exerce dans ces lieux la suprématie, et elle s'y étend sur plus de soixante-dix bâtiments sacrés; mais, dans ce nombre, les anciens dieux, Hatchiman, Benten, Inari, ont chacun leur chapelle, et un temple dédié au culte des Kamis décore l'avenue orientale du Soyosti, du côté du Tokaïdo et de la baie. C'est dans la même direction que se trouve le débarcadère du Taïkoun, établi sur l'île d'Amagoten, à l'embouchure de la rivière Tamori-iké, qui alimente les fossés du castel.

Amagoten forme un parallélogramme régulier et se relie par deux ponts, interdits au public, d'un côté au quartier d'Atakosta, de l'autre à celui de Kio-bassi. J'en ai fait à peu près le tour dans notre sampan consulaire. Les murs de revêtement, les escaliers, les pavillons du débarcadère, les massifs de verdure qui l'ombragent sont admirables de grandeur, de simplicité et d'élégance. Les grands arbres qui, des deux côtés bordent la rivière, à son embouchure, protégent d'un épais berceau de feuillage ses eaux pures et profondes.

Il a été fait des démarches collectives auprès du gouvernement japonais, de la part des ministres de France, de Hollande, d'Angleterre et d'Amérique, dans le but d'obtenir la cession d'Amagoten pour y installer les légations: malheureusement elles n'ont pu aboutir, parce que l'exécution rationnelle de ce plan eût exigé la jouissance de l'île entière, tandis que le gouvernement ne voulait en abandonner qu'une minime partie.

Nous nous sommes éloignés des bâtiments du Soyosti, après avoir atteint la limite nord-ouest de cette vaste bonzerie. C'est là que s'élève le palais du grand prêtre, et l'on montre, au-dessous, l'avenue et le portail réservés exclusivement à l'usage du Taïkoun : il y passe une fois par an, lorsqu'il va faire ses dévotions obligées aux tombeaux de ses ancêtres. Chaque courtisan, à son



Vue prise aux abords d'Akabané. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie.

exemple, visite, en grande cérémonie, un certain jour de l'année, le cimetière de sa propre famille.

Nous poursuivons notre route vers le nord. Toute la partie du quartier d'Atakosta qui s'étend à notre droite jusqu'à Amagoten, à l'exception des rues bourgeoises qui longent le Tokaïdo, est occupée par des résidences de daïmios et de hauts fonctionnaires de l'empire.

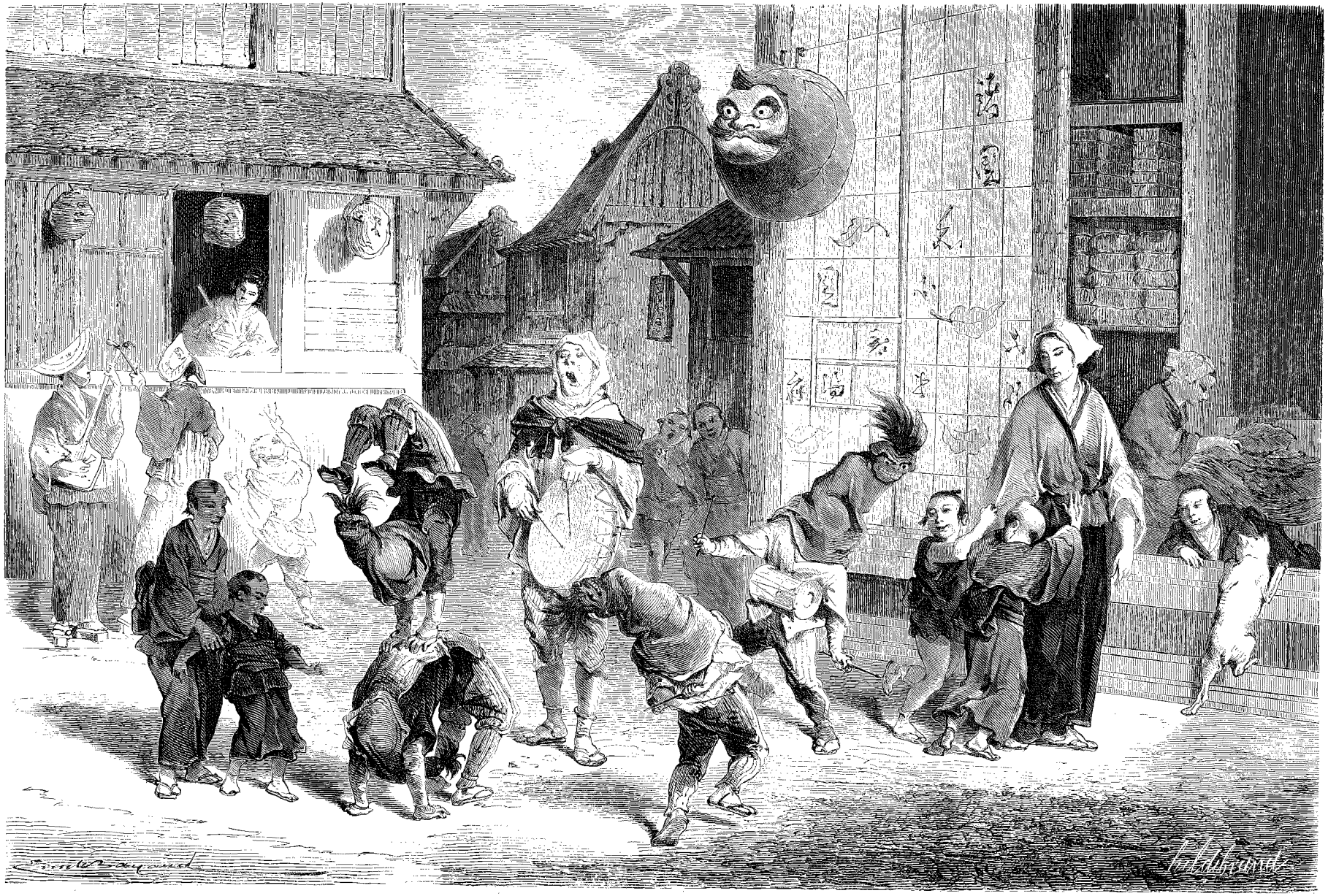
A notre gauche, quatorze petits temples contigus, ceux de Saïsoostji, s'étendent au pied des collines d'Atagosa-Yama. Un large ruisseau les sépare de la voie publique; chacun d'eux a son pont spécial, son portail, son préau, ordinairement bordé, sur les côtés, de chapelles ou d'habitations de bonzes; au fond de la cour, on distingue la chapelle des ablutions, le bosquet sacré, la toiture du sanctuaire.

Cependant la sixième bonzerie fait exception. Lorqu'on en franchit le seuil, on ne voit d'abord devant soi qu'une grande cour dallée, au milieu de laquelle s'élève un majestueux tori de granit; et quand on a passé sous la porte sacrée, on se trouve en face de deux candélabres placés au pied d'une esplanade où l'on monte par quelques degrés; puis il s'en présente une seconde, bordée de grands arbres dont les branches se croisent de part et d'autre comme les arceaux d'une cathédrale gothique. C'est alors que l'on distingue à travers leur feuillage un large escalier de pierre, dont le sommet se perd parmi les massifs de verdure.

Nous le gravissons peu à peu jusqu'au haut de la colline : il compte environ une centaine de marches, régulièrement étagées. Il y a toutefois à sa droite un autre chemin d'un accès plus facile, tracé obliquement le long des pentes boisées et composé d'une série d'escaliers entrecoupés par des terrasses pourvues de reposoirs.

Un oratoire délabré, avec quelques idoles insignifiantes, et de spacieuses galeries ouvertes, rayonnant autour d'une maison de thé, occupe le sommet d'Ata-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

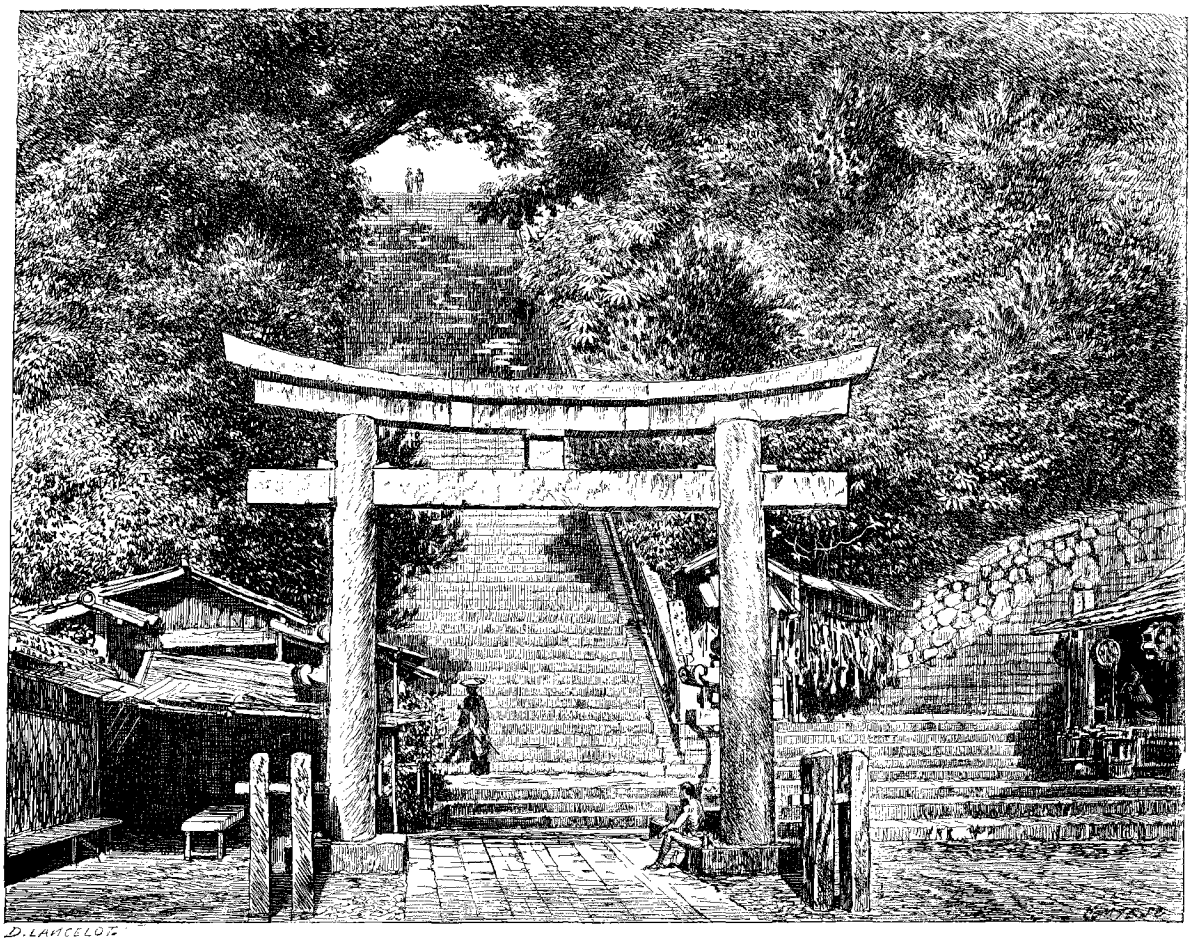


Petits saltimbanques à Yédo (voy. p. 308). — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gosa-Yama. Les jeunes sommelières de la maison s'empressent de nous servir des rafraîchissements, et nous prenons un instant de repos avant de nous approcher des pavillons qui, aux deux extrémités de la terrasse, se détachent librement sur le ciel.

Enfin le moment vient où nos regards vont planer sur la grande cité. Nous commençons par le pavillon du sud. L'on est d'abord tout ébloui de l'étendue et de l'éclat du tableau. Le soleil descend à l'horizon, dans un ciel sans nuage; la transparence de l'atmosphère nous permet de distinguer les forts à la surface lumineuse de la baie. Mais sur tout l'espace qui s'étend de la rade au pied de notre colline, la vue ne sait où s'arrêter : on dirait un océan de longues rues, de murailles blanches, de toitures grises. Rien n'interrompt la monotonie de ce tableau, si ce n'est, çà et là, quelques beaux groupes d'arbres au noir feuillage, ou quelque temple dont le pignon surgit comme une vague au-dessus des lignes onduleuses des habitations Dans un quartier de notre voisinage, une large trouée faite à travers les rues, comme si une trombe y avait passé, signale la trace d'un récent incendie, et, plus loin, le sombre massif des collines consacrées à la sépulture des Taïkouns offre l'image d'une île solitaire dominant une mer houleuse.



Portail d'Atagosa-Yama. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

Le panorama du pavillon du nord est encore plus uniforme, si c'est possible. Il embrasse les quartiers spécialement habités par la noblesse, et il a pour limite, à l'horizon, les remparts et les parcs touffus du castel.

Les daïmio-yaskis ou résidences seigneuriales, auxquelles nous donnons improprement le nom de palais, ne diffèrent entre elles que par leurs dimensions en étendue. Les plus opulentes et les plus modestes présentent le même type d'architecture, le même caractère de simplicité. Elles se composent d'une première enceinte continue de bâtiments réservés à la domesticité et aux hommes d'armes du prince. Ces bâtiments n'ont qu'un étage au dessus du rez-de-chaussée, et forment un carré long, qui est toujours entouré d'un fossé. Une seule toiture les recouvre, sans autre solution que le fronton d'un portail pratiqué généralement au centre de chacun des côtés du parallélogramme. Une seule muraille les protége, et le plus souvent elle n'offre d'autre issue sur la voie publique que ce même portail. Quant aux fenêtres, elles sont en grand nombre, basses et larges, régulièrement espacées sur deux lignes parallèles, et ordinairement fermées par un grillage en bois.

Une seconde enceinte, à l'intérieur, séparée de la première par une cour et quelques dépendances, contient la résidence seigneuriale proprement dite. Les principales pièces et la vérandah de l'habitation donnent sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

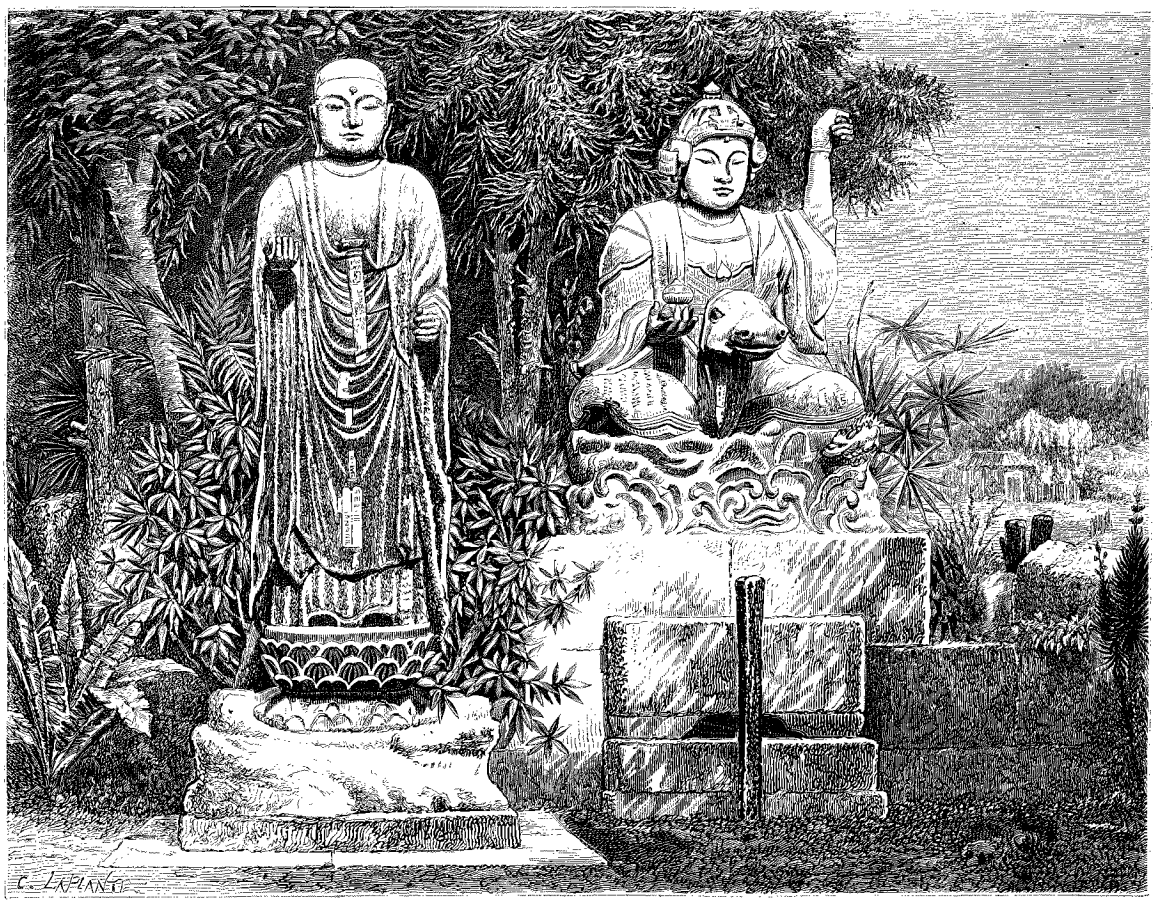
le jardin, qui est orné d'un étang entouré de frais ombrages. Tel est l'asile silencieux, inviolable, où le fier daïmio se renferme, au sein de sa famille pendant les six mois de l'année que les lois de l'empire l'obligent de passer à la capitale.

Nous ne pouvons d'ailleurs apprécier les conditions de résidence de la noblesse japonaise, que d'après ce que nous en découvrons dans ce quartier vu à vol d'oiseau. Aucun Européen n'a franchi le seuil d'un yaski japonais. Les ministres du Taïkoun, à l'exemple des seigneurs, n'ont jamais admis dans leurs propres demeures la visite des ambassadeurs étrangers. Les rapports personnels, d'ailleurs extrêmement restreints, s'entretiennent sous la forme cérémonielle d'audiences, qui ont lieu dans certains bâtiments de l'administration, correspondant à nos ministères. De ce nombre sont les deux goïodji, hôtels et écoles de la marine, sur les bords de la baie, et le gokandjo bounio, siége du département des finances, à l'extrémité nord-ouest d'Atakosta.

Les édifices de cette catégorie ont, en général, la même apparence extérieure que les palais de daïmios.

Les quartiers autour du Castel.

Le panorama d'Atagosa-Yama ne nous avait encore fait découvrir que le quart, tout au plus, de la grande capitale. Vers le nord, nos regards s'étaient arrêtés aux



Idoles de l'oratoire d'Atagosa-Yama. — Dessin de Tournois d'après une photographie.

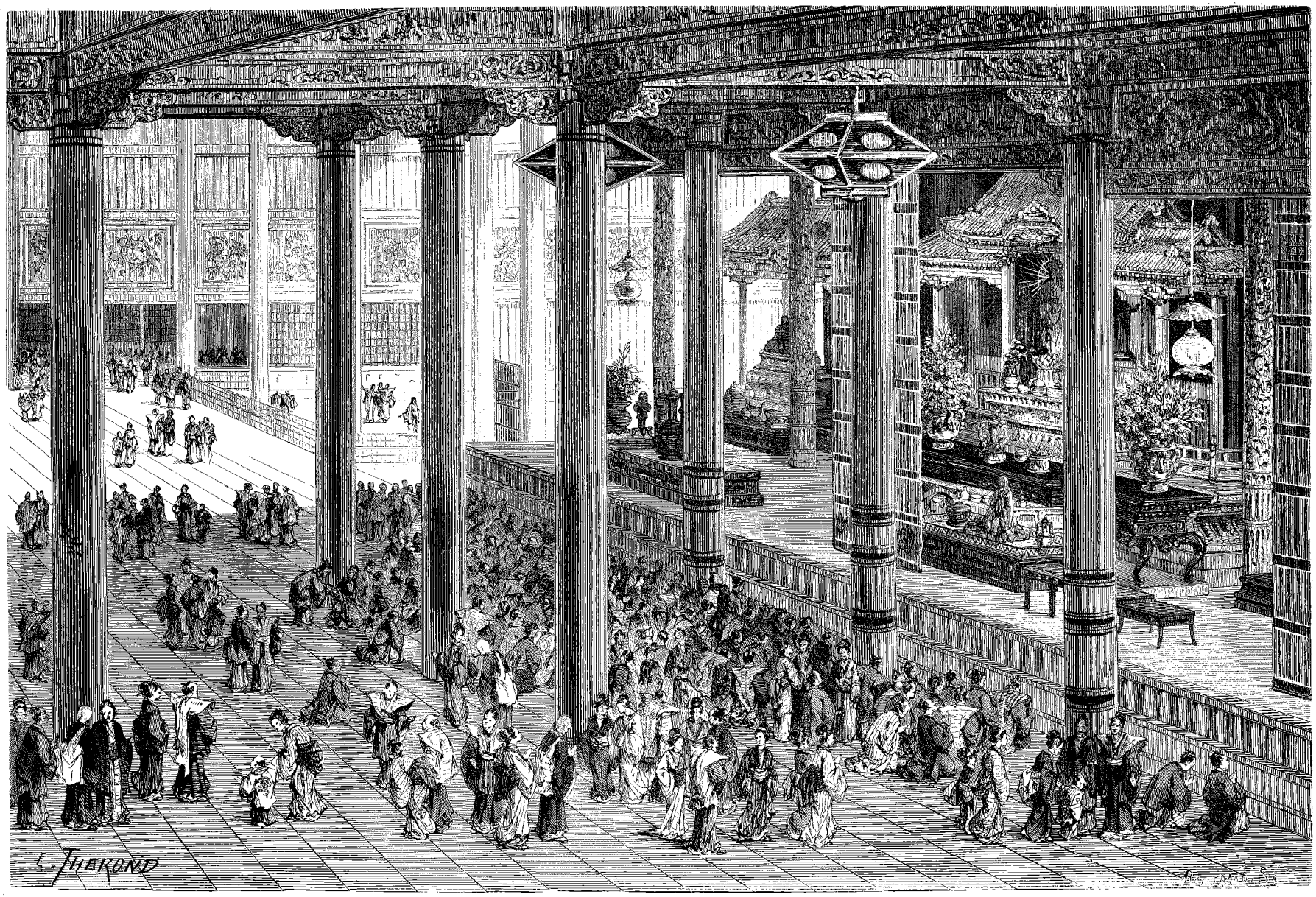
murs d'enceinte de la résidence du Taïkoun. Nous résolûmes de consacrer une autre journée à parcourir les quartiers situés tout autour du Castel, et qui forment avec celui-ci la partie centrale de Yédo.

Si l'on pouvait les embrasser d'un coup d'œil, ils apparaîtraient, vus à vol d'oiseau, sous la figure de deux cercles concentriques, dessinés par les lignes bleues de larges canaux, communiquant entre eux et avec la baie au moyen de nombreux embranchements.

Notre nouvel itinéraire se borne toutefois aux quartiers spécialement occupés par la maison du Taïkoun et par la noblesse féodale. Laissant donc de côté la cité bourgeoise, à l'est de la résidence, nous entrons dans la première enceinte ou zone extérieure du Castel, par un pont qui relie le quartier d'Atakosta au sud, à celui de Kourada au nord. Marchant ensuite à l'occident, nous traversons, à l'ouest du Castel, le quartier de Bantsio, et, au nord du Castel, une partie du quartier de Sourougats. De là, nous pénétrons dans l'enceinte intérieure, et, traversant du nord au midi le quartier des daïmios, nous nous retrouvons dans celui de Kourada, et enfin à notre point de départ.

Tel est le plan que nous exécutâmes en quatre heures de marche. Il déroula devant nos pas, comme les replis d'un mystérieux labyrinthe de pierre, les remparts, les tours, les palais, où s'est abritée, depuis plus de deux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

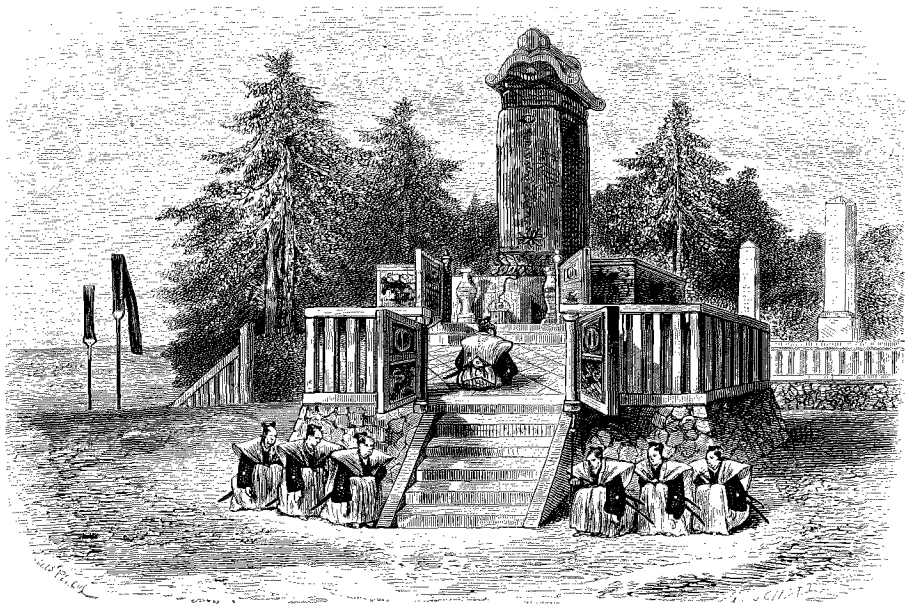


Intérieur d'un grand temple bouddhiste, appartenant au Taïkoun, à Yédo. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siècles et demi, la puissance des Taïkouns. C'est un spectacle imposant, mais qui laisse une impression glaciale. L'ordre de choses politique institué au Japon par l'usurpateur Hiéyas rappelle vaguement le régime de la république vénitienne sous la domination de son conseil des Dix. Il en a sinon toute la grandeur, du moins toutes les terreurs : la sombre majesté du chef de l'État, le mystère impénétrable de son gouvernement, l'action latente et continue d'un système d'espionnage officiellement organisé dans toutes les branches de l'administration, et traînant dans l'ombre, à sa suite, les proscriptions, l'assassinat, les exécutions secrètes.

Mais la comparaison avec Venise ne peut aller au delà. C'est en vain que l'on chercherait à Yédo, dans la vaste étendue des glacis du Castel, quelque monument qui méritât d'être mentionné à côté des merveilleux édifices de la place Saint-Marc et du quai des Esclavons. Le goût artistique fait complétement défaut à la cour des Taïkouns. On l'abandonne au peuple avec la poésie, la religion, la vie de société, toutes choses superflues qui ne feraient qu'embarrasser les rouages de la machine gouvernementale. D'un bout à l'autre de la hiérarchie administrative, chaque fonctionnaire étant flanqué d'un contrôleur attitré, le génie des employés s'épuise à ne rien faire, à ne rien dire, qui puisse fournir matière à des rapports compromettants. Quant à leur vie privée, elle se cache, comme celle des nobles Japonais en général, derrière les murailles de leurs forteresses domestiques. Tandis que les rues bourgeoises, composées de maisons toutes grandes ouvertes



Un officier du Taïkoun faisant sa visite annuelle aux tombeaux de sa famille. — Dessin de J. Pelcoq d'après une peinture japonaise.

sur la voie publique, sont constamment animées d'une foule d'allants et de venants de tout âge et des deux sexes, dans les quartiers aristocratiques l'on n'aperçoit ni femmes, ni enfants, si ce n'est à la dérobée, à travers le grillage des fenêtres, dans les bâtiments des gens de service.

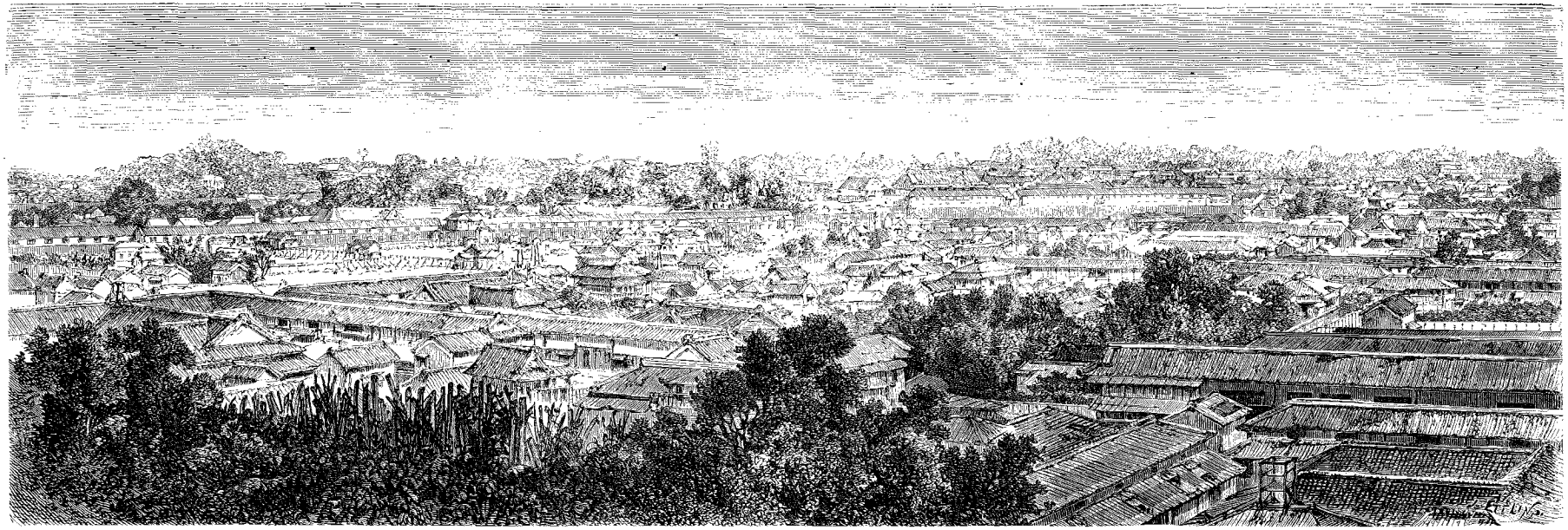
Il y a donc à Yédo deux sociétés en présence, dont l'une, armée et privilégiée, vit comme emprisonnée dans une vaste citadelle; et l'autre, désarmée, soumise à la domination de la première, semble jouir, en apparence, de tous les avantages de la liberté.

En réalité, toutefois, un joug de fer pèse sur la bourgeoisie de Yédo. Sur cinq chefs de famille, l'administration taïkounale en établit un comme magistrat sur les quatre autres. Des lois iniques punissent toute une famille, tout un quartier, pour le crime d'un seul de leurs membres. La propriété, la vie même des citadins ne sont entourées d'aucune garantie légale. Les extorsions et les actes de brutalité des gens à deux sabres demeurent le plus souvent impunis. Mais le bourgeois se rabat sur les compensations que lui offrent les charmes de sa bonne ville. Si le régime des Taïkouns lui paraît dur quelquefois, il se souvient que les Mikados n'ont pas été toujours débonnaires : l'un d'eux, parmi les anciens, aimait à faire parade de son habileté à tirer de l'arc, en abattant, à coups de flèches, des paysans qu'il invitait à monter sur les arbres.

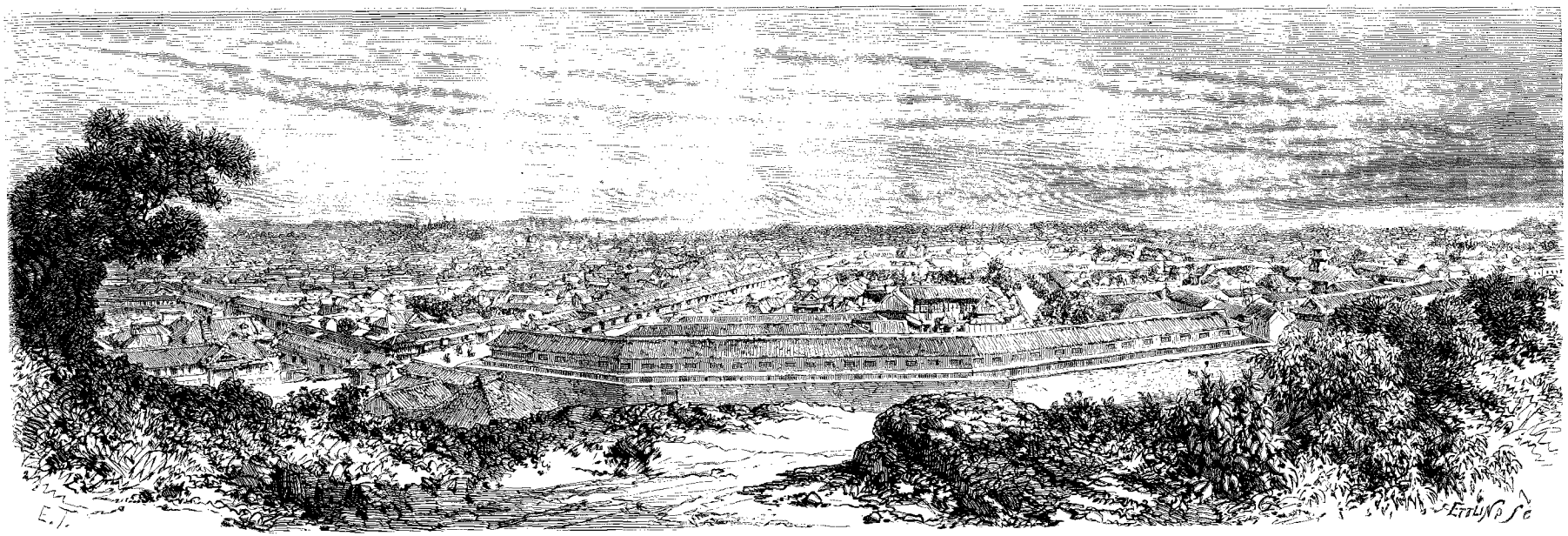
A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Yédo : Vue prise sur un quartier incendié et sur les parcs du castel. — Dessin de Thérond d'après une photographie.



Yédo : Vue prise sur la baie, des hauteurs d'Atagosa-Yama. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le héros Yashitzoné (voy. p. 326). — Dessin de Émile Bayard d'après une peinture japonaise.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE.

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les quartiers autour du Castel (*suite*).

Dans les pays façonnés au despotisme, c'est une chose assez embarrassante pour le pauvre peuple que de savoir où sa patience doit s'arrêter. En république, il devient exigeant, parce que la république lui ouvre les perspectives d'une amélioration sociale continue, et que tout gouvernement républicain reste nécessairement au-dessous de la tâche qui lui est imposée par un tel programme. Sous le régime du bon plaisir, au contraire, on sait gré au despote de ne pas faire tout le mal qu'il pourrait; on lui tient compte de ce qu'il veut bien ne pas se montrer pire encore qu'on ne le connaît.

Un empereur japonais, qui était né sous la constellation du Chien, ordonna à ses sujets que les chiens fussent respectés comme des animaux sacrés, que l'on s'abstînt d'en tuer, et qu'à leur mort on eût soin de leur procurer une sépulture honorable.

L'un de ses sujets, dont le chien avait péri, se mit en devoir de l'enterrer sur les collines tumulaires. Chemin faisant, et las de porter le cadavre de l'animal, il se permit de dire à un ami qui l'accompagnait, que le décret de l'empereur lui paraissait ridicule.

« Garde-toi de murmurer, répondit son camarade, et songe que notre empereur aurait pu tout aussi bien naître sous le signe du Cheval! »

Le quartier de Kourada (Sotosa-Kourada-Nagata-Sto), qui forme la première grande ligne de défense du

1. Suite. — Voy. pages 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Castel, du côté du sud, est entouré d'eau de toutes parts, excepté à l'ouest où il n'est séparé du quartier de Bantsio que par des places d'armes appartenant au Taïkoun. Dix ponts de bois, cintrés, sont jetés sur ses larges fossés. Les ponts du midi aboutissent à des portes fortifiées, derrière lesquelles la route fait un coude qui l'expose en plein aux meurtrières des remparts et des blockhaus de l'intérieur.

Un fort détachement de troupes du Taïkoun occupe le corps de garde adossé à la porte que nous traversons. Les simples soldats sont des gens des montagnes d'Akoni, qui rentrent dans leurs foyers après un service de deux ou trois années. Leur uniforme, en cotonnade bleue, rayée de bandes blanches sur les épaules, se compose d'un pantalon collant et d'une chemise semblable à celle des volontaires garibaldiens. Ils portent des chaussettes de coton, des semelles de cuir attachées par des sandales, et un ceinturon dans lequel est passé un grand sabre au fourreau laqué. Leur giberne, accompagnée de la baïonnette, est suspendue au côté droit par un baudrier. Un chapeau pointu en carton laqué, rabattu sur les tempes, complète leur accoutrement; mais ils ne le mettent que pour monter la garde ou se rendre à l'exercice.

Soldat du Taïkoun. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de Wirgman.

Quant aux fusils de l'armée japonaise, bien qu'ils soient tous à percussion, ils varient de calibre et de construction, selon leur provenance. J'en ai vu de quatre sortes différentes aux râteliers d'une caserne de Benten, où un yakounine me fit la faveur de m'introduire. Il me montra d'abord un modèle hollandais, puis une arme de qualité inférieure, sortie d'ateliers que l'on avait établis à Yédo, pour travailler d'après ce modèle ; ensuite un fusil américain, et enfin le fusil Minié, dont un jeune officier enseignait le maniement à un peloton de soldats dans la cour de la caserne.

Je remarquai que cet instructeur commandait l'exercice en hollandais. Il tenait de la main droite une baguette de fusil, et la grâce de ses mouvements, ainsi que la douceur de sa voix, me l'eût fait prendre de loin pour un maître de danse dirigeant avec un archet les pas de ses élèves. Je l'engageai à venir voir chez moi le fusil de chasseur et la carabine suisses. Une demi-douzaine de ses camarades répondirent avec lui à cette invitation. Quand ils eurent échangé leurs observations : « Nous comprenons, me dit l'un d'eux, que ces armes sont supérieures à celles que nous connaissons, quant à la portée et à la précision du tir ; mais il faudrait les perfectionner encore, en les transformant de manière qu'elles puissent se charger par la culasse. »

Ils avaient vu, quelques jours auparavant, des fusils à aiguille entre les mains des soldats de marine de la corvette prussienne *la Gazelle*.

Malgré cette prompte intelligence des progrès réalisés dans les armes de guerre de l'Occident, les Japonais n'ont pas encore pu s'affranchir du lourd attirail militaire de la féodalité. Le casque, la cotte de mailles, la hallebarde, le sabre à deux mains sont de rigueur dans les revues et les grandes manœuvres. Des corps d'archers flanquent les colonnes d'infanterie équipées à l'européenne, des chevaliers dignes du temps des croisades apparaissent dans la poussière des trains d'artillerie.

Tous les Samouraïs s'étudient journellement, dès leur bas âge, au combat corps à corps, aussi bien à la lance qu'au sabre à deux mains, au glaive et au couteau. Le quartier que nous traversons possède, à lui seul, deux champs de courses et plusieurs bâtiments destinés aux exercices d'équitation et d'escrime de ses nobles habitants. Nous voyons passer des maîtres d'armes, accompagnés de leurs élèves et suivis de coskeis qui portent des trophées de lances et de sabres de bois, ainsi que des gants, des masques et des plastrons qui me rappellent ceux dont on fait usage dans les salles d'escrime à la rapière des universités allemandes.

Les jouteurs, encore échauffés de la lutte, ont rejeté sur une épaule leur manteau de soie et ouvert leur justaucorps sur la poitrine. Ainsi allégés, ils cheminent à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Général, officiers et page japonais (anciens costumes de guerre encore en usage dans les troupes du Taïkoun). — Dessin de A. de Neuville d'après des photographies et des gravures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'aise, dignes et silencieux, comme il convient à des gentilshommes. Un officier de haut rang, qui a été simple spectateur de leurs exercices, garde dans son costume une tenue exempte de toute recherche de ventilation; mais il croit pouvoir se dispenser de conserver, au sortir de la séance, ses gants de coton blanc, dont les manches remontent jusqu'au coude, et il en a ganté la poignée de ses deux sabres, sans se douter le moins du monde que cette ridicule combinaison lui donne, à nos yeux, l'apparence d'un mannequin ambulant.

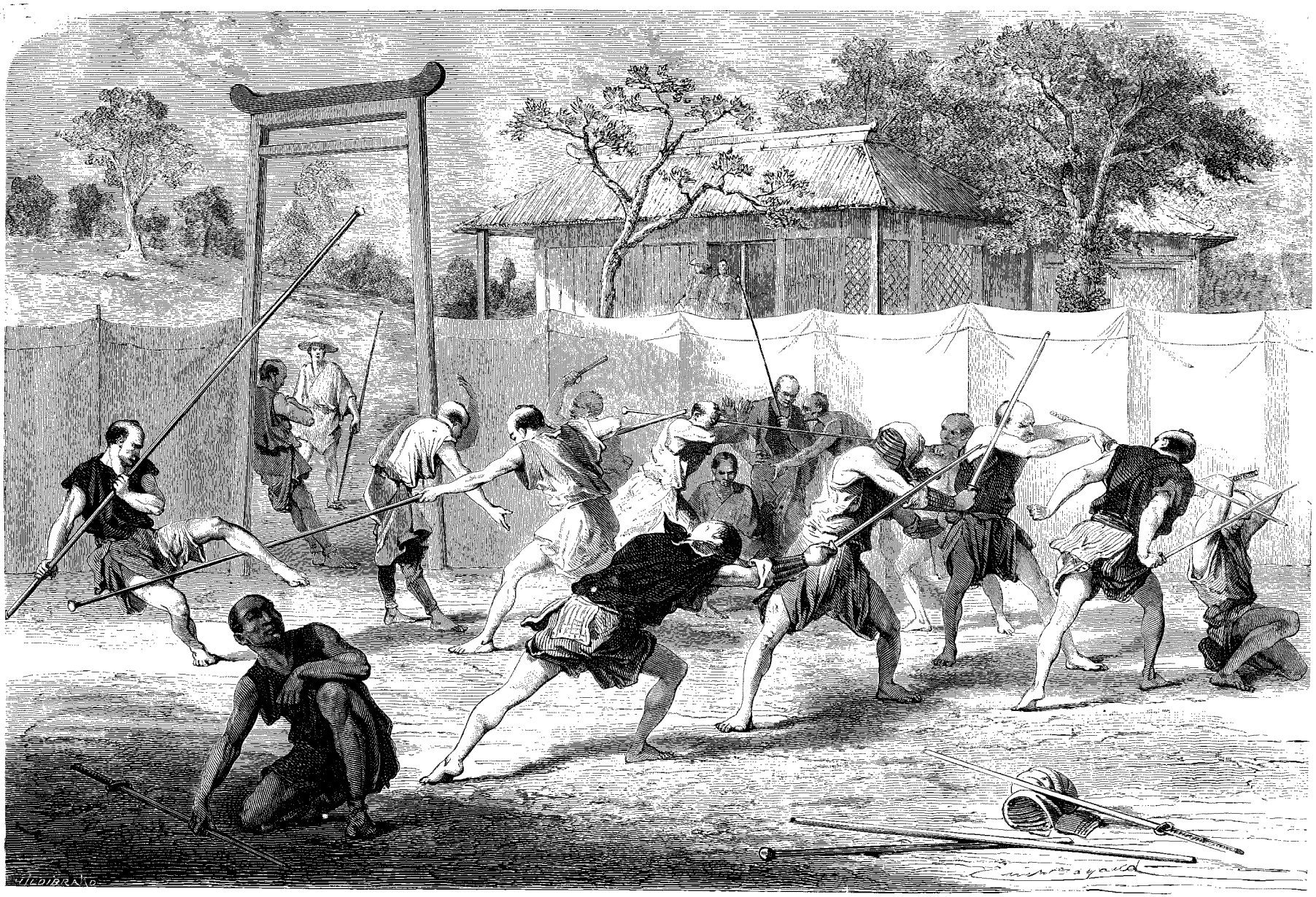
J'ai assisté plus d'une fois à des assauts d'armes de yakounines. Les champions se saluent avant de s'attaquer. Souvent celui qui est en garde met un genou en terre pour mieux croiser le fer et parer plus solidement les coups de son adversaire. Chaque passe est accom-

Un maître d'escrime. — Dessin de Émile Bayard d'après une esquisse japonaise.

pagnée de poses théâtrales et de gestes expressifs; chaque coup provoque, de part et d'autre, des exclamations passionnées; puis les juges interviennent et prononcent emphatiquement leur verdict; enfin une tasse de thé assaisonne l'entr'acte, et la joute recommence de plus belle.

Il y a même une escrime à l'usage des dames japonaises Leur arme est une lance au fer recourbé, que l'on peut comparer avec celle des taucheurs polonais. Elles la portent la pointe penchée vers le sol, et la manient réglementairement dans une série d'attitudes, de poses et de mouvements cadencés, qui fourniraient de charmants motifs de ballet. Il ne me fut pas permis de jouir longtemps de ce gracieux spectacle, que j'aperçus en passant devant une cour entr'ouverte. Mes yakounines en fermèrent la porte, en m'assurant que les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'escrime au Japon. — Dessin de Emile Bayard d'après des gravures japonaises.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

usages du pays n'admettaient pas de témoins aux passes d'armes féminines.

On dit que les amazones japonaises se servent aussi avec beaucoup d'adresse d'une sorte de serpette retenue à leur poignet par un long cordon de soie. Cette arme est destinée à être lancée à la tête de l'ennemi, puis immédiatement retirée à l'aide du cordon de soie.

Les hommes lancent de même l'éventail et le couteau, mais sans les attacher, et tout à fait selon le procédé que l'on emploie en Italie pour jeter le stylet.

Yashitzoné, l'un des héros de l'ancien empire des Mikados, était de taille exiguë et ne portait ni bouclier, ni casque, ni hallebarde; cependant il défiait les plus redoutables chevaliers, et ne manquait jamais de les battre en combat singulier. Grâce à l'habileté avec laquelle il jouait de son éventail de guerre pour éblouir son antagoniste, distraire son attention, ou même lui porter un coup entre les deux yeux, il était assuré de le mettre en défaut et de le tenir bientôt à la merci de son sabre. Les dessinateurs japonais le représentent debout au sommet d'un pilier, où il s'est élancé pour esquiver un coup de hallebarde de je ne sais quel formidable assaillant, tout bardé de fer : là, il se tient en équilibre sur un pied, et agitant de la main gauche son éventail, il balance son sabre de la main droite, l'œil fixé sur la tête gigantesque qu'il va faire tomber d'un seul coup (V. p. 321).

Samouraï enfant, suivi de sa sœur portant le sabre du jeune gentilhomme. Dessin de Émile Bayard d'après une gravure japonaise.

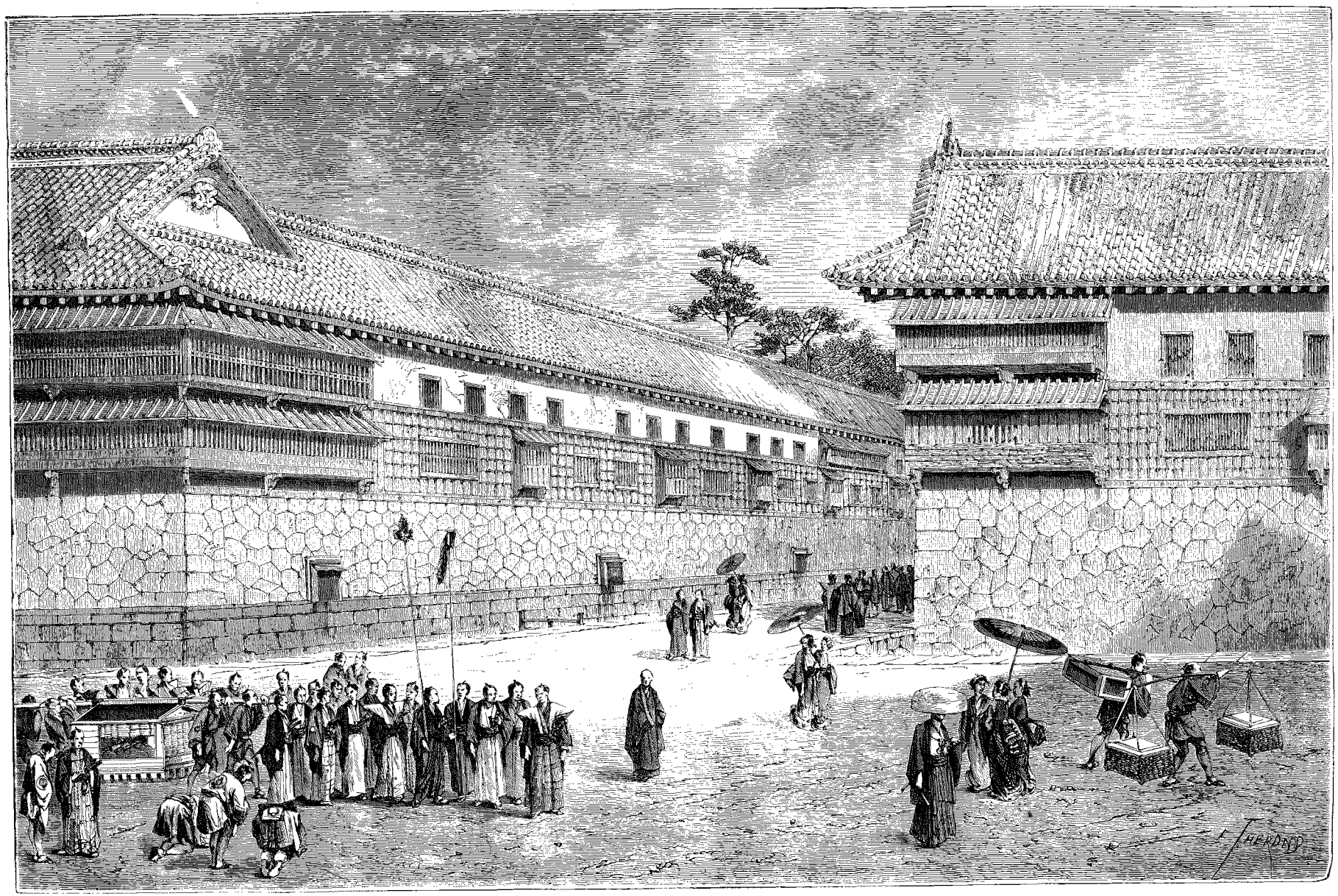
C'est dans leurs armes que les nobles japonais font le plus de luxe et mettent le plus d'orgueil. Leurs sabres surtout, dont la trempe est sans rivale, sont généralement enrichis, à la poignée et sur le fourreau, d'ornements en métal gravés et ciselés avec une grande finesse. Mais ce qui fait principalement la valeur de ces armes, c'est leur ancienneté et leur célébrité. Chaque sabre, dans les vieilles familles de daïmios, a sa tradition, son histoire, dont l'éclat se mesure au sang qu'il a versé. Un sabre neuf ne doit pas rester vierge entre les mains de celui qui l'achète. En attendant que l'occasion se présente de le plonger dans le sang humain, le samouraï qui en est devenu possesseur l'essaye sur des animaux vivants et, mieux encore, sur des cadavres de suppliciés. Quand le bourreau lui en a livré, moyennant autorisation supérieure, il les attache en croix ou sur des chevalets dans une cour de son habitation, et il s'exerce à trancher, taillader et pourfendre, jusqu'à ce qu'il ait acquis assez de force et d'adresse pour couper à la fois, par le milieu du torse, deux cadavres liés l'un contre l'autre.

On peut se figurer l'aversion que les armes à feu de l'occident doivent inspirer à ces gentilshommes japonais, pour lesquels le sabre est à la fois l'emblème de leur vaillance et de leurs titres de noblesse. Quand un fils de samouraï est encore trop jeune garçon pour qu'on puisse lui passer des armes à la ceinture, on le fait accompagner, à la promenade, d'un coskei ou même d'une grande sœur, qui marche respectueusement derrière lui, à quelques pas de distance, en tenant de la main droite, par le milieu du fourreau, un sabre d'ailleurs approprié à la taille du petit personnage. Encore un an ou deux et l'escrime va devenir la principale occupation de sa vie!

Le Taïkoun ayant envoyé une élite de ses jeunes yakounines à Nagasaki pour y apprendre le maniement des armes à feu, sous le commandement d'officiers hollandais, lorsqu'ils furent de retour à la capitale et répartis dans les casernes où ils devaient faire l'instruction de la nouvelle infanterie japonaise, leurs anciens camarades, criant à la trahison, s'emportèrent jusqu'à les assaillir à main armée. De part et d'autre il y eut des victimes. Cependant la déchéance du sabre n'en est pas moins irrévocable. Malgré le prestige traditionnel dont la caste privilégiée s'efforce encore de l'entourer; malgré le mépris qu'elle affecte pour les innovations militaires d'un gouvernement qui lui est d'ailleurs antipathique, l'arme démocratique, égalitaire par excellence, le fusil s'introduit au Japon, et avec lui, sans aucun doute, une incalculable révolution sociale, comme le fait assez pressentir la résistance instinctive, mais infructueuse des représentants du régime féodal.

La conduite même des chefs du parti féodal doit avoir pour effet de précipiter la catastrophe. Les conspira-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue prise dans le quartier des daïmios à Yédo. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions de palais, les assassinats politiques se multiplient à Yédo avec une effrayante rapidité. Il paraît avéré que non-seulement plusieurs ministres d'État, mais deux Taïkouns successivement ont péri de mort violente dans l'espace des douze dernières années. Le même sort a atteint le gotaïro ou régent, Ikammon-no-Kami, tuteur du jeune souverain qui est mort en 1866. Son palais est situé sur une colline, dans la partie septentrionale du quartier de Kourada, en face des larges fossés et des hautes murailles de la dernière enceinte du Castel. Il domine, à l'est et au sud, de grands carrés de rues formés par plus de cinquante résidences seigneuriales, parmi lesquelles celles des familles Kouroda, Yamasiro, Aki, Siwo, Ossoumi, Sinano, Simosa, Bizen, Tanga, Wakasa. C'est dans ce voisinage princier que, le 24 mars 1860, à onze heures du matin, le Régent, porté en norimon et sortant du Castel par le pont de Sakourada, avec une escorte de quatre à cinq cents hommes, fut assailli par une bande de dix-sept lonines, sur la spacieuse voie publique qui longe le fossé dans la direction de son propre palais. Des deux côtés l'on se battit avec acharnement : une vingtaine de soldats de l'escorte tombèrent à leur poste; cinq conjurés périrent les armes à la main; deux s'ouvrirent le ventre; quatre furent faits prisonniers; les autres s'échappèrent, parmi eux le chef de l'expédition, emportant dans son manteau la tête du Régent. Le bruit public ajoute qu'elle fut exposée dans le chef-lieu de province où réside le prince de Mito, instigateur de la conjuration, puis à Kioto même, devant les bâtiments du daïri, et enfin que les gens d'Ikammon-no-Kami la trouvèrent un jour dans le jardin de son palais, où elle avait été évidemment jetée la nuit par-dessus les murailles.

Prêtresse du culte kami. — Dessin de Émile Bayard d'après une esquisse japonaise.

Toute la partie sud-ouest du quartier de Kourada est occupée par les palais des familles taïkounales de Ksiou et d'Owari. Ils ont le même caractère d'uniformité que les autres demeures seigneuriales.

Le Bantsio renferme une forte population d'employés, d'artisans, d'ouvriers au service du Castel et des yaskis de la noblesse, et un grand nombre de ces petits officiers nommés hattamotos, qui dépendent uniquement du Taïkoun. Je n'y ai compté que sept palais de daïmios, entre autres l'un des plus vastes, dont le Taïkoun doit avoir dès lors ordonné la démolition : c'était la résidence de ce turbulent seigneur de Nagato qui s'est mis, coup sur coup, en rébellion ouverte contre son souverain temporel, et en guerre avec toutes les puissances occidentales représentées au Japon. L'on dit même qu'il a tenté, mais sans succès, d'enlever le Mikado et de le transporter dans l'une des forteresses de sa province, afin de donner à sa levée de boucliers le cachet d'une guerre sainte, entreprise pour la restauration de l'omnipotence pontificale. D'après un bruit que je n'ai pu vérifier, ceux des serviteurs du seigneur de Nagato qui lui sont restés fidèles à Yédo, auraient été massacrés, ou écrasés sous les décombres de son palais, en vertu d'un usage barbare qui punit le crime de haute trahison, non-seulement dans la personne et dans les biens du prince qui s'en est rendu coupable, mais jusque dans les membres de sa famille et de sa domesticité.

Les édifices consacrés au culte dans les quartiers de l'aristocratie sont généralement sans importance et en nombre fort restreint. Il peut y en avoir cinq ou six dans l'enceinte de Kourada, et deux ou trois dans chacun des quartiers de Bantsio et de Sourougats. Le quartier des daïmios en est totalement dépourvu.

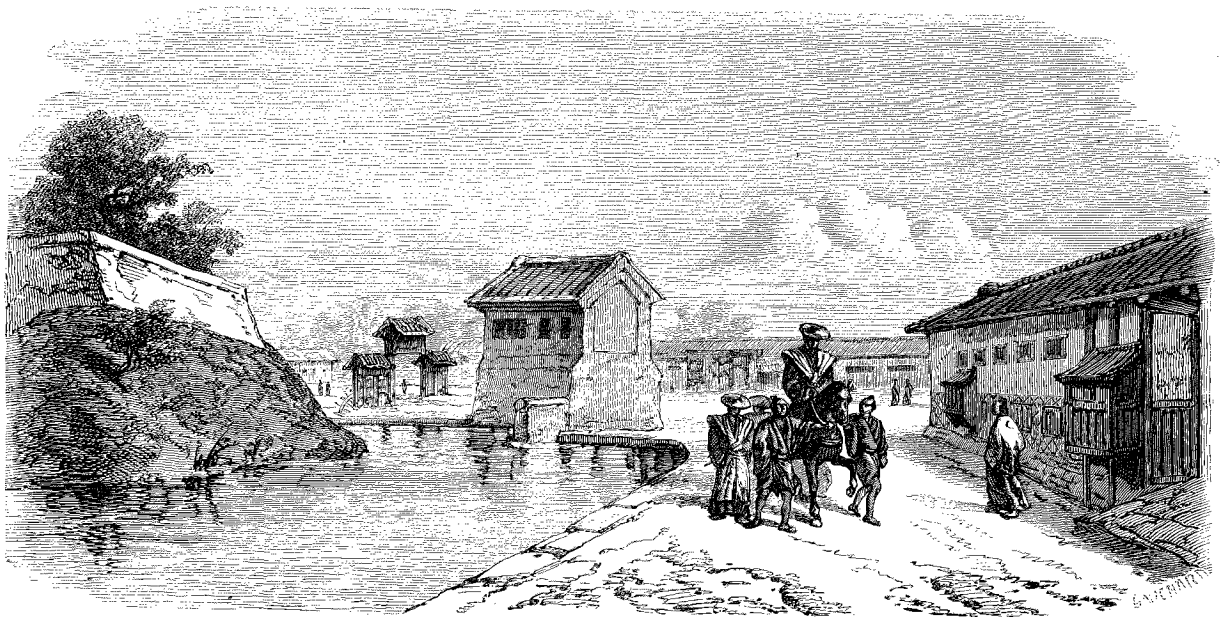
Ce n'est pas que les Taïkouns aient dédaigné l'appui que le clergé pouvait offrir à leur naissante dynastie. Mais comme Hiéyas et ses successeurs n'avaient rien à espérer de la bienveillance du mikado, ils se sont concilié la faveur des sectes les plus influentes du bouddhisme, en les dotant de bonzeries et de temples qui surpassent en grandeur et en richesse les plus somptueux édifices sacrés de Kioto. Le Toïeysan, le Gokoudsi, le Dentsôhin occupent, dans les quartiers du nord de Yédo, des districts entiers, parsemés de collines, de bosquets, de vergers, de pièces d'eau, de promenades et de places publiques ; et il est tel de leurs sanctuaires dont les proportions architecturales ne sont pas très-éloignées de rappeler une nef gothique de moyenne dimension.

La munificence des Taïkouns à l'égard du bouddhisme n'a d'ailleurs rien ajouté aux sentiments que l'on professe à Yédo pour les ministres de cette religion. Il m'a paru que dans les diverses classes de la société de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette capitale, la position des bonzes est analogue à celle des popes de l'Église grecque, selon que ceux-ci se trouvent en rapport avec les seigneurs, les marchands, ou les moujiks.

Les prêtres du culte des kamis sont dans une condition encore moins enviable, car c'est à peine si l'on soupçonne leur existence. Il est vrai que les représentants du mikado à la cour du Taïkoun et quelques seigneurs provinciaux les honorent de leur patronage; mais la générosité de la noblesse féodale en résidence à Yédo demeure étrangère à ce qui se fait dans cette capitale, en matière de religion comme en toute autre chose. Elle préférera subventionner un chapelain à domicile, que de concourir à l'entretien de n'importe quel culte public. Tout ce qu'elle a daigné faire par condescendance, pour l'ancienne religion nationale, c'est d'autoriser les prêtres kamis à envoyer une fois par an des quêteurs dans les quartiers aristocratiques. Les prêtres, de leur côté, jugeant qu'il ne serait pas superflu de stimuler la charité des hautes classes par l'attrait de quelque pieuse jonglerie, ont imaginé de créer deux classes de quêteurs divertissants. La première, qui se rend à demeure en toute saison, sur commande et à prix fixe, se compose d'une sorte de prêtresses diseuses de bonne aventure. Vêtues d'un surplis blanc, agitant de la main gauche le goupillon de papier, et de la droite une trousse de grelots, elles accompagnent leurs prophéties de pas rhythmés, dont un coskei, coiffé du bonnet de Kioto, marque la mesure, au son d'un gros tambour. L'autre catégorie ne sort qu'au nouvel an pour faire une tournée générale, où chacun donne à volonté. Les personnages chargés de cet office sont les principaux coskeis des temples kamis, suivis chacun de son propre coskei. Le valet en chef est costumé à la mode des anciens prêtres kamis de la cour des mikados, avec bonnet laqué, grand sabre, pantalon bouffant, et il tient, de la main droite, le



Blockhaus à l'entrée du Castel. — Dessin de A. de Neuville d'après une aquarelle de M. Roussin.

classique éventail de bois de cèdre. Son valet, à son tour, déguisé en coskei de Kioto, porte un petit tambourin et un sac destiné à recevoir les dons en nature. Des danses, des chansons comiques, des pantomimes burlesques forment les artifices oratoires des deux solliciteurs. Les bouffonneries du premier valet sont rehaussées par les charges triviales de son adjoint. C'est ainsi que la sainte collecte s'opère de palais en palais, au milieu des rires et des applaudissements des nobles familles féodales, dont l'existence politique repose précisément sur cette religion qu'elles contribuent à ridiculiser.

Le Castel.

En suivant la chaussée qui longe les terrasses du palais du Régent, nous montons au quartier de Bantsio, et après l'avoir traversé, nous atteignons le plateau sur lequel est situé le quartier de Sourougats.

Là, nous sommes au nord-est du Castel : le point culminant que nous occupons est à peu près au niveau des glacis de l'enceinte intérieure; la résidence du Taïkoun nous apparaît, assise sur l'extrême massif sud-est de la longue chaîne de collines et de plateaux que couvrent les quartiers du sud, de l'ouest et du nord de la capitale.

Les lignes onduleuses du relief de Yédo, du côté du midi, présentent l'image d'un vaste cirque, dont les gradins descendent vers la baie. L'on y distingue au loin comme des couloirs, formés par les sinuosités de trois rivières : la plus méridionale coule entre Sinagawa et Takanawa; la deuxième, entre ce dernier quartier et ceux d'Asabou et d'Atakosta; la plus rapprochée, et la plus considérable, entre Atakosta et Kourada : c'est la rivière de Tamoriiké, qui alimente les fossés du Castel et les canaux navigables de la Cité marchande, entre le Castel et la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du côté de l'orient aucune sommité ne frappe nos regards; la ville se développe dans une plaine continue, à l'embouchure, et sur les rives d'un grand fleuve, que l'on appelle l'Ogawa. Au delà du fleuve les populeux quartiers du Hondjo se perdent dans les brumes de l'horizon. Toute cette partie de Yédo à l'est du Castel nous était encore complétement inconnue; et aussi loin que notre vue pouvait l'embrasser, nous n'en découvrions pas la fin.

L'immensité de la capitale japonaise cause une étrange sensation. L'imagination, aussi bien que la vue, se fatigue à planer sur cette agglomération, sans bornes, de demeures humaines, toutes marquées, petites ou grandes, d'un même cachet d'uniformité. Nos vieilles cités d'Europe ont chacune sa physionomie propre, fortement accentuée par des monuments de divers âges, unissant à de grands effets artistiques le charme austère des anciens souvenirs. A Yédo, tout est de la même époque et du même style; tout repose sur un seul fait, sur une seule donnée politique, la fondation de la dynastie des Taïkouns. Yédo est une ville toute moderne, qui semble attendre son histoire et ses monuments.

La résidence même des Taïkouns, considérée à distance, n'offre rien de remarquable que ses dimensions, sa vaste enceinte de terrasses soutenues par d'énormes murailles de granit, ses parcs aux magnifiques ombrages, ses fossés semblables à des lacs paisibles, constamment animés de milliers d'oiseaux aquatiques.

A l'intérieur, on admire les grandes proportions de toutes choses : murailles, allées d'arbres, canaux, portails, maisons de gardes du corps et de gens de service. L'exquise propreté des places et des avenues, le silence profond qui règne aux alentours des bâtiments, la noble simplicité de ces constructions de cèdre aux soubassements de marbre, tout est combiné pour produire un effet solennel, et provoquer ces impressions de majesté, de mystère et de crainte dont le despotisme a besoin pour soutenir son prestige.

Ici, comme dans les temples japonais, l'on ne peut qu'admirer la sobriété des moyens employés par les architectes indigènes pour réaliser les plus hardies conceptions. C'est toujours à la nature qu'ils empruntent dans ce but les ressources les plus puissantes. La salle des audiences du Taïkoun ne possède ni colonnes, ni statues, ni ameublement quelconque. Elle se compose d'une enfilade de vastes pièces très-élevées et séparées les unes des autres par des châssis mobiles, qui atteignent la hauteur du plafond. On les dispose en perspective, comme des coulisses de théâtre, et le fond de la scène ouvre sur les vastes pelouses et les allées d'arbres des parcs avoisinants.

Le trône du Taïkoun est une sorte de divan, exhaussé de quelques marches et adossé à la paroi qui fait face à l'entrée principale. C'est à sa gauche et à sa droite que siégent les résidents délégués de la cour de Kioto, les ministres d'État, les membres du conseil représentatif des daïmios. Dans toute l'étendue de la salle, aussi loin que la vue peut s'étendre, les hauts fonctionnaires de la cour, les princes des provinces féodales, les seigneurs des villes, des châteaux, des districts de la campagne, les hattamotos ou gens de la noblesse impériale, créée par les Taïkouns en opposition à la noblesse territoriale, se rangent par centaines, et, dans les grandes réceptions, par milliers, aux places que leur assigne leur position hiérarchique. Nul bruit ne se fait entendre au sein de cette foule. Tout le monde est sans armes et marche sans chaussure, les pieds emprisonnés dans les plis de grands pantalons traînants. On reconnaît les daïmios à leur haut bonnet pointu et à leur long manteau de brocart, orné, sur les deux manches, de l'écusson de leur famille. Les fonctionnaires du Taïkoun portent un surtout de gaze de soie, s'étalant sur les épaules, sous la forme de deux ailerons fortement empesés.

Toute l'assemblée, divisée en groupes distincts, s'accroupit en silence avant l'arrivée du Taïkoun, sur les épaisses nattes de bambou qui recouvrent le plancher; puis elle se prosterne devant son souverain aussitôt que celui-ci paraît et jusqu'à ce que, s'étant installé sur son trône, il ait enjoint à ses ministres de recevoir les communications mises à l'ordre du jour de l'audience.

Chaque orateur ou rapporteur se prosterne de nouveau en s'approchant du trône, lorsqu'il est invité à prendre la parole.

Le costume du Taïkoun se compose d'un vêtement de brocart à larges manches, serré au milieu du corps par des cordons de soie, et d'un ample pantalon bouffant, qui recouvre les bottines de velours dont il est chaussé. Il porte, fixée sur le sommet de la tête, une toque d'or, qui rappelle le bonnet des doges.

Quelle décoration plus splendide et plus majestueuse aurait-il pu donner à sa salle du trône, que cette vivante galerie des gloires du Japon, cette auguste assemblée de princes, de seigneurs et de hauts fonctionnaires, personnifiant la richesse, l'illustration, la puissance de l'empire?

Ce tableau que le Taïkoun voit avec orgueil se dérouler devant ses yeux, c'est l'œuvre caractéristique de Hiéyas. Elle lui appartient en propre, et n'est point la continuation de l'œuvre de Taïkosama. Celui-ci a été le dernier Siogoun. Hiéyas est le vrai fondateur de la dynastie des Taïkouns. Jamais, à la vérité, il n'a reçu pareille qualification. Il a son nom honorifique dans les annales du Japon, et c'est celui de Gonghen-Sama. Quant à l'origine du titre de Taïkoun, elle est toute moderne et ne remonte qu'à l'an 1854.

A cette époque, dans l'une des conférences du commodore Perry avec les délégués du gouvernement japonais à Yokohama, le négociateur américain voulant désigner dans le traité le chef politique de l'empire et se trouvant fort embarrassé de choisir parmi les titres de Siogoun, de Koubosama, et d'autres encore, que les Mikados ont conférés à leurs lieutenants temporels, l'interprète Hyashi proposa de convenir d'une dénomination uniforme, exprimée par les deux signes chinois Taï-Koun, qui signifient grand chef, ce qui fut agréé

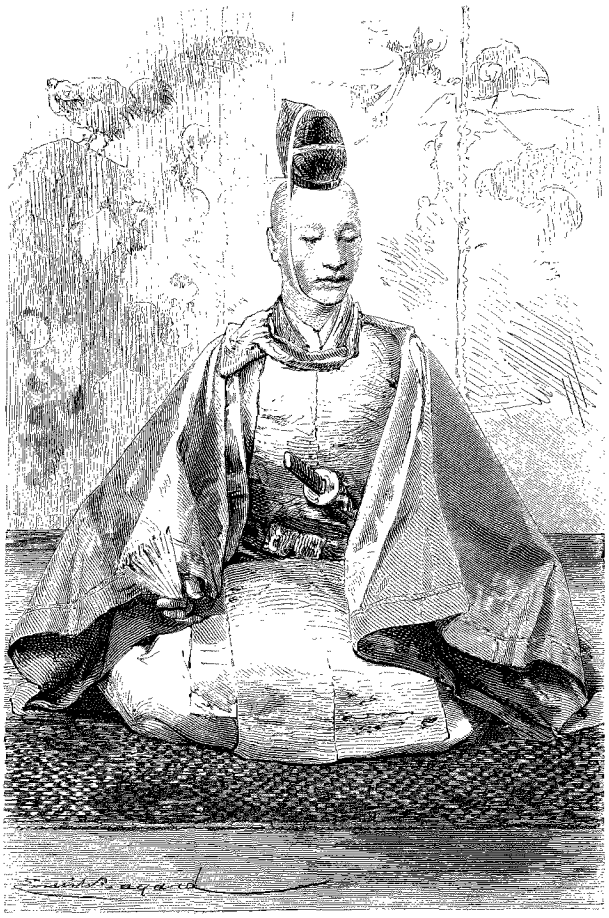
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de part et d'autre. Dès lors, bien que le gouvernement japonais se soit montré, à diverses reprises, peu satisfait de cette innovation, elle a passé officiellement dans toutes les conventions internationales qu'il a conclues, et même elle est devenue sans peine tout à fait populaire. Cette circonstance, à elle seule, prouve que, dans l'esprit du peuple japonais, la notion du taïkounat était parfaitement distincte de celle du pouvoir des Siogouns, bien avant qu'elle eût reçu sa dénomination propre.

Quelques mots sur la carrière de Gonghen-Sama feront comprendre en quoi le régime politique qu'il a inauguré se distingue de celui des Siogouns.

La lutte engagée en premier lieu par Yoritomo, et poursuivie à outrance par Taïkosama contre la noblesse territoriale, devait aboutir, tôt ou tard, à l'anéantissement de la féodalité, à l'annihilation du daïri, à la transformation de l'empire des Mikados en une monarchie absolue, dont le sceptre demeurerait héréditaire dans la famille de l'ancien palefrenier Faxiba.

Aussitôt que Hiéyas se vit débarrassé de l'unique rejeton de cette famille, il n'eut d'autre souci que de travailler à l'édification de sa propre dynastie. Loin de s'enivrer du succès de ses armes, il profita du moment de sa plus grande fortune pour entrer dans la voie des compromis avec les chefs de la noblesse féodale qui tenaient encore la campagne. Ils étaient au nombre de dix-huit. Hiéyas leur offrit la paix, qu'ils acceptèrent avec empressement, et il régla, de concert avec eux, les conventions qui forment aujourd'hui, sous le nom de lois de Gonghen-Sama, les bases constitutionnelles de l'empire japonais.



Officier du mikado en délégation à Yédo. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

Le texte de ces lois n'est pas encore parvenu à la connaissance des étrangers, et il est défendu aux interprètes indigènes de fournir à qui que ce soit des informations relatives à l'organisation politique de leur pays. Tout semble indiquer cependant que les prérogatives dont jouit le Taïkoun sont singulièrement limitées. Il dispose, à la vérité, des forces de terre et de mer; il concentre en ses mains l'autorité législative aussi bien que le pouvoir administratif. C'est lui qui nomme souverainement les cinq ministres dont il compose son cabinet ou conseil d'État, le « Gorogio, » et c'est de lui que relèvent directement tous les fonctionnaires civils et tous les officiers militaires qui sont au service de la couronne.

D'un autre côté, les lois qu'il édicte sont soumises au contrôle et placées sous la garantie du Mikado, et les daïmios entretiennent à Yédo un corps représentatif de dix-huit à vingt-quatre membres, le « Kokoushi, » qui, sans jouer un rôle actif dans les affaires de l'État, peut s'opposer à la promulgation de nouvelles lois et intervenir, en certains cas, dans l'élection d'un nouveau Taïkoun. L'on dit même que parfois les trois cent quarante-deux principaux daïmios de l'empire, c'est-à-dire ceux dont les revenus annuels dépassent la somme de huit cent mille francs, se réunissent en conseil à Yédo pour remplir le rôle d'une assemblée consultative auprès du Taïkoun ou du corps électoral chargé de désigner son successeur. Ce corps électoral ne se constitue que lorsque les circonstances l'exigent. On ignore quelle en est la composition. Il est probable que, tout en faisant une part au Gorogio, elle a pour base le Kokoushi, en sorte qu'elle tend à donner une certaine satisfaction aux intérêts des héritiers présomptifs aussi bien qu'aux prétentions des grands vassaux de l'empire.

La loi de succession ordonne que le taïkounat soit maintenu dans la descendance directe de l'héritier choisi par Hiéyas en la personne de l'aîné de ses trois fils; mais elle ajoute que, à défaut de descendance directe, ce pouvoir doit passer, au gré du corps électoral, dans l'une des deux branches collatérales, issues de la même souche. Il y a donc, en réalité, dans l'empire japonais, trois familles taïkounales. On les appelle les « Gosankés » et elles portent, entre autres titres, les noms des riches seigneuries dont elles furent dotées par leur aïeul Hiéyas, savoir les provinces d'Owari, de Ksiou et de Mito.

Quoi qu'il en soit de l'exactitude des renseignements qui précèdent, il est hors de doute que la loi de succession imaginée par Gonghen-Sama entraîne à sa suite tous les inconvénients combinés du régime despo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tique e de la monarchie élective : l'insécurité, les intrigues de famille, les conspirations de palais, l'assassinat politique.

En 1853, la famille des princes de Ksiou avait donné à l'empire une longue série de taïkouns : celui d'entre eux qui admit alors dans les eaux du golfe de Yédo l'escadre du commodore Perry, ne survécut pas, l'année suivante, au retour de la mission américaine. L'on croit aussi qu'en 1858, le taïkoun avec lequel lord Elgin fut censé entrer en négociations, n'existait plus au moment où ses délégués apposaient leur signature au traité britannique.

J'ai entendu des Japonais exprimer de mystérieuses inquiétudes au sujet du jeune prince qui occupait le trône pendant mon séjour au Japon : il y a déjà eu, disaient-ils, treize taïkouns de la dynastie de Ksiou, tandis que l'on n'en compte aucun dans la famille de Mito.

Je demandai si cette famille possédait un prétendant, depuis que le dernier seigneur de Mito, auquel on attribuait l'assassinat du régent, avait lui-même péri de mort violente : nous ne le savons pas, me répondit-on, mais il a laissé un fils adoptif universellement respecté, savoir le Stotsbaschi, qui est revêtu de la dignité de vice-taïkoun.

Vers la fin de l'année 1866, les correspondances du Japon nous apportaient la nouvelle que le Taïkoun avait succombé, à Osaka, aux fatigues de sa campagne contre le prince de Nagato, et qu'il était remplacé par le Stotsbaschi, son lieutenant général.

Un petit daïmio. — Dessin de Crépon d'après une photographie.

Pour compléter cette esquisse des mœurs politiques de la cour de Yédo, il faut ajouter qu'elle a érigé l'espionnage en système, au point d'en faire son principal moyen de gouvernement, et qu'elle a officiellement admis, à titre de correctif aux dénis de justice, aux conspirations et aux assassinats politiques, le suicide, volontaire ou prescrit d'office.

L'espionnage japonais comprend d'abord l'organisation d'une police secrète, tout à fait analogue à celle des États qui sont à la tête de la civilisation européenne; mais il y ajoute, comme couronnement de l'édifice, toute une hiérarchie de fonctionnaires publics, désignés sous le titre général d'ometskés ou inspecteurs. Depuis les sergents de police jusqu'aux ministres d'État, il n'est pas un employé, pas un haut dignitaire de l'administration taïkounale, qui ne soit contrôlé dans l'exercice de ses fonctions par son inspecteur officiel.

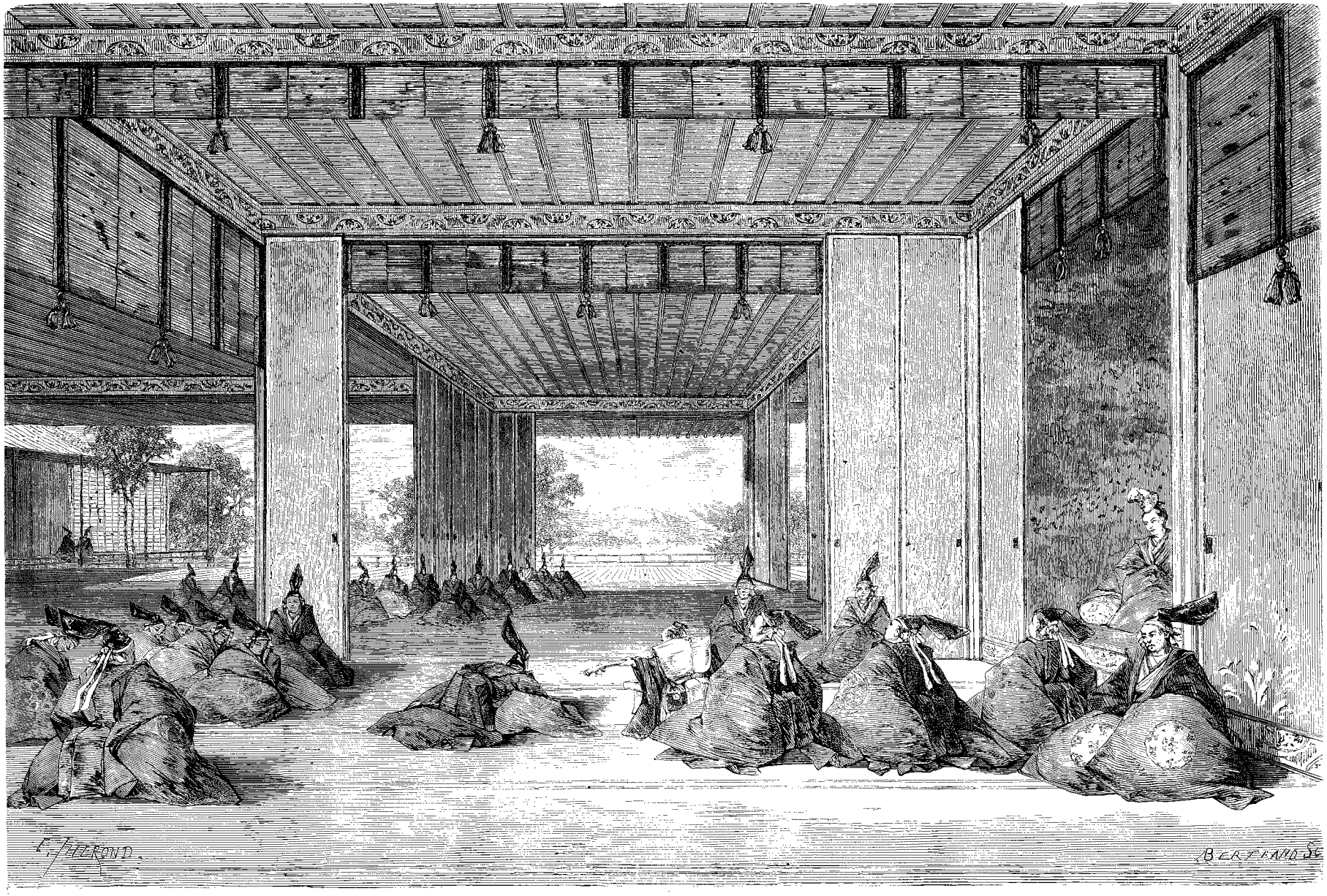
J'ai assisté à des négociations où le ministre japonais présentait galamment son ometské, délibérait avec lui sur la réponse à faire à l'interlocuteur étranger. Le scribe du ministre et le scribe de l'ometské prenaient note, chacun de son côté, de tout ce qui se disait. Chaque affaire devient conséquemment l'objet de deux rapports parallèles; le fonctionnaire supérieur auquel ils sont adressés doit, à son tour, soumettre son avis au contrôle de son acolyte, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le dossier de l'affaire ait atteint l'autorité suprême qui en fait le dépouillement et prononce en dernier ressort.

Quant au suicide, et je ne veux parler ici que du suicide noble, il consiste, comme son nom de hara-kiri l'indique, à s'ouvrir le ventre. L'on a dit qu'il remplaçait parfois le duel. Je doute que cette assertion soit parfaitement exacte. Les Japonais, il est vrai, ne connaissent pas le duel; mais ils suppléent à cette lacune de leur organisation sociale par l'assassinat. Seulement, il est des circonstances, d'une appréciation délicate, où l'honneur ne peut être satisfait que par le hara-kiri, où l'immolation d'une victime volontaire doit servir de prétexte aux actes de vengeance de la famille outragée.

Un exemple le fera comprendre :

Le gouverneur de Kanagawa, Hori Oribé no Kami, échange avec M. Heusken, secrétaire-interprète hollandais de la légation américaine, une correspondance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Assemblée de daïmios autour du trône du Taïkoun. — Dessin de Thérond d'après une peinture japonaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

officielle qui lui semble devenir insultante pour sa dignité. Il porte plainte à son chef, Ando no Kami, ministre des affaires étrangères, et le prie d'aviser à ce que M. Heusken soit expulsé du Japon.

Éconduit par le ministre, il consulte les membres de sa famille et ses amis. Tous conviennent que sa naissance et son titre ne lui permettent pas de survivre à un pareil affront, et le fier gouverneur s'ouvre le ventre en leur présence.

Les assistants, de leur côté, savent ce qu'il leur reste à faire. L'insouciant Heusken, passant, de nuit, sur un pont de Yédo, tombe sous le fer d'une bande de conjurés, dont la vue seule a fait fuir son escorte de yakounines. Quant au ministre Ando, il ne sort que de jour, bien accompagné, l'œil au guet, et la main sur la poignée de son sabre, tout préparé à sa droite, au fond de son norimon. Aussi, à l'instant même où les conjurés se montrent, il est dehors et debout, excitant ses gens à faire bonne contenance, et leur donnant lui-même l'exemple de la bravoure. Les assaillants se dispersent, laissant sur le terrain leurs morts et leurs blessés. Dès ce moment le débat était clos, la querelle vidée, l'opinion publique satisfaite, et la famille d'Oribé n'avait plus qu'à se tenir coi, ce qu'elle n'a pas manqué de faire.

Le suicide prescrit d'office remplace la condamnation à la peine capitale que peut encourir un noble japonais, soit de la part de ses pairs quand il a forfait à l'honneur de sa caste, soit par ordre du Taïkoun quand il s'agit du crime de haute trahison.

La procédure, le jugement, l'exécution de la sentence sont entourés d'une grande solennité. On dresse pour la circonstance, dans quelque retraite de la citadelle, une vaste toiture de planches, soutenue par quatre piliers, et l'on entoure cet abri d'une cloison de bambou, revêtue, à l'intérieur, de tentures en étoffe de soie blanche. Des hommes d'armes font bonne garde autour de l'enceinte. Aux deux extrémités de celle-ci, une porte donne accès à l'accusé, accompagné de deux amis ou témoins, de son choix, et de ses défenseurs juridiques; et l'autre, à ses accusateurs et à ses juges. L'accusé, vêtu de blanc, ainsi que ses témoins, s'accroupit au milieu d'eux, sur un tapis blanc bordé de rouge, en face de ses accusateurs, qui prennent place sur des pliants. Les juges s'accroupissent à leur gauche et à leur droite. Les défenseurs se tiennent debout, à une respectueuse distance. Les uns et les autres sont en costume de cérémonie. Seul, un personnage debout derrière l'accusé garde une tenue militaire et le grand sabre passé à sa ceinture. Il a reçu l'ordre de trancher la tête à l'accusé, si celui-ci, aussitôt la condamnation prononcée, hésitait à mettre fin lui-même à ses jours.

L'instrument du supplice est, jusqu'au moment fatal, dissimulé derrière un paravent; c'est un long couteau à lame effilée, muni d'un manche à forte poignée. Chaque samouraï apprend, dès sa jeunesse, quelle est au juste la place où il faut plonger cette lame tout entière pour recevoir le coup mortel et perdre connaissance presque instantanément. A côté du plateau qui supporte l'instrument, sont rangés une coupe de saki, posée sur un second plateau, un seau tout rempli d'eau, et un grand baquet vide, que l'on glisse sous la victime au moment où elle tombe la face contre terre.

La toilette d'un Yakounine. — Dessin de Crépon d'après une esquisse japonaise.

Lorsque la cause a été régulièrement débattue, le jury se retire derrière un paravent pour prononcer son arrêt; et dès qu'il rentre en cour, l'accusé se prosterne pour entendre la lecture de la sentence.

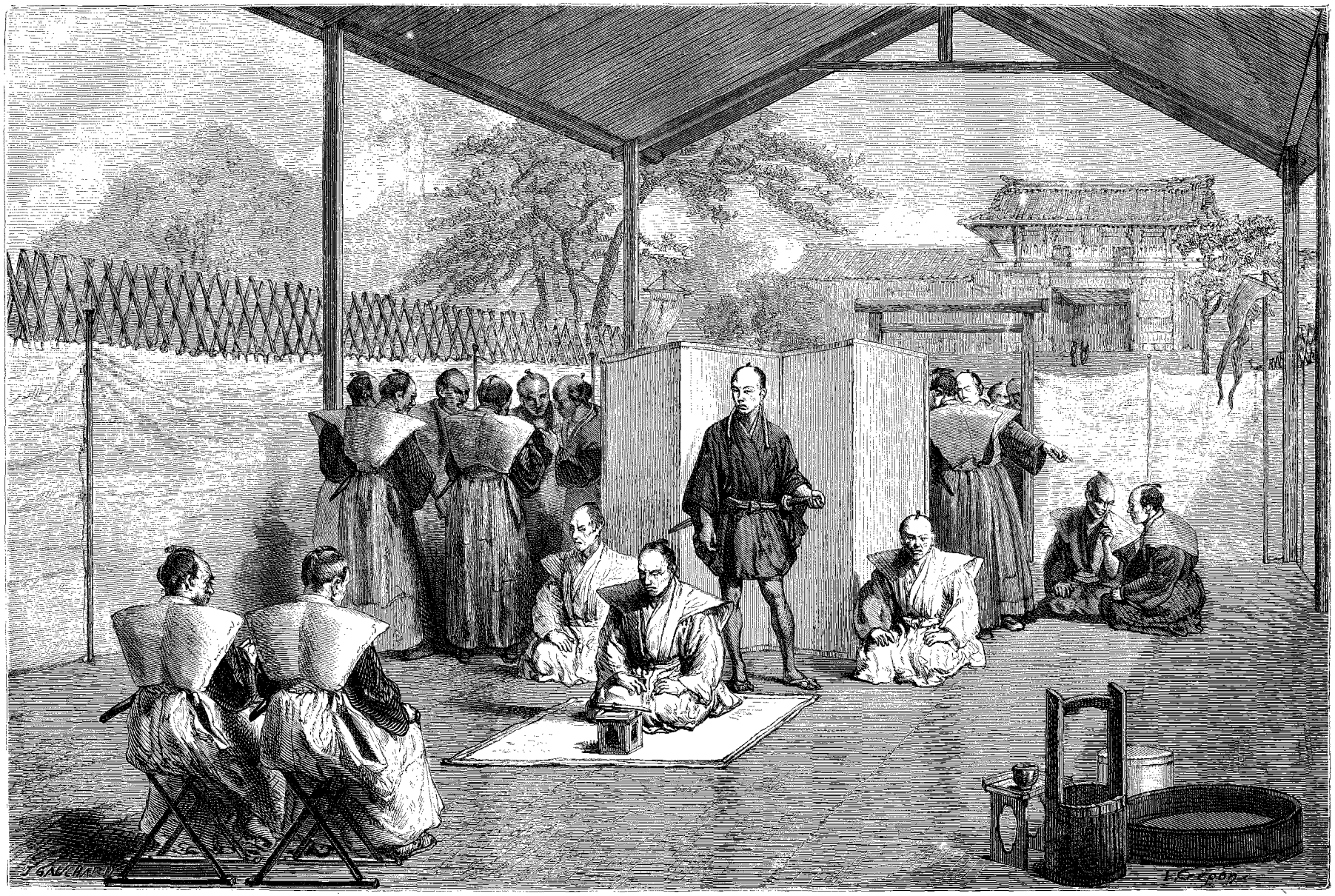
On assure qu'il est extrêmement rare qu'un samouraï condamné au suicide témoigne la moindre faiblesse dans l'accomplissement du hara-kiri.

Le quartier du gouvernement.

Bien que Sourougats renferme une vingtaine de palais armoriés, il n'a pas le cachet aristocratique du quartier de Kouroda. Les maisons bourgeoises, les habitations d'employés subalternes, les écoles militaires, les greniers à riz envahissent les abords des palais; et les belles échappées de vue qui s'ouvrent sur le Castel et sur les rives populeuses de l'Ogawa détournent l'attention des monotones résidences seigneuriales.

Avant de visiter la Cité marchande, et comme pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le hara-kiri : Condamnation d'un noble au suicide. — Dessin de Crépon d'après une peinture japonaise.

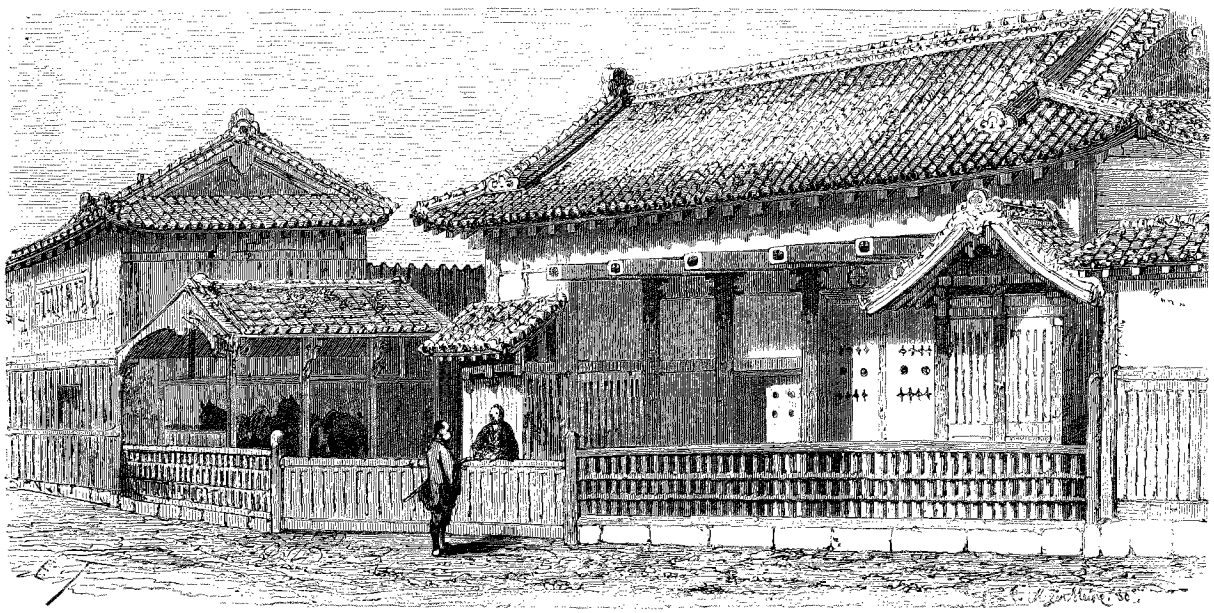
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en finir avec les grandeurs officielles de la capitale, nous voulûmes encore nous faire une idée de ce que l'on appelle le Daïmio-Kootsi, ou demeure des princes.

Ce n'est point, comme on pourrait le croire d'après ce titre plus ou moins usurpé, le siége par excellence de la noblesse de l'empire. Ni les grands noms féodaux du Japon, ceux des princes de Kanga, de Shendaï, de Salsouma, ni même les noms des familles taïkounales ne se rencontrent parmi les habitants du Daïmio-Kootsi. Ce quartier est exclusivement occupé par les hommes d'État et les principaux fonctionnaires de l'empereur temporel. C'est donc, à proprement parler, le quartier du gouvernement.

Il s'étend au nord-est et à l'est du palais du Taïkoun, dans l'enceinte même de la citadelle, et communique avec Sourougats par cinq ponts, munis de portes fortifiées; mais il ne nous fut permis de franchir aucun de ces passages: l'un est exclusivement réservé au Taïkoun; l'autre au Stotsbaschi, et ainsi de suite, jusqu'à un sixième, attenant au quartier de la Cité, par lequel nous pûmes enfin pénétrer dans la zone privilégiée.

Elle contient une trentaine de palais armoriés et un grand nombre d'édifices publics du même style d'architecture, tels que la résidence officielle du Stotsbaschi; l'hôtel du premier ministre, qui était alors Ogasawara Dsouzio no Kami; l'hôtel de ville, siége du préfet de Yédo, le Kitamatsi-bounio, personnage dont l'influence auprès du souverain égale parfois celle



Partie du palais de Satsouma. — Dessin de Thérond d'après une aquarelle de M. Roussin.

d'un ministre favori; l'hôtel de l'architecte du Taïkoun, l'homme qui occupe à la cour la position la plus enviée après celle du préfet de Yédo; le palais de justice, avec ses lugubres dépendances, les prisons, les salles de torture, la cour des exécutions secrètes; les magasins des pompes à incendie; les greniers à riz; les magasins de nattes du Castel. Tout cet ensemble de résidences et de bâtiments à l'usage de l'administration supérieure du Japon porte une empreinte de simplicité et de sévérité que l'on ne rencontre en aucun autre pays.

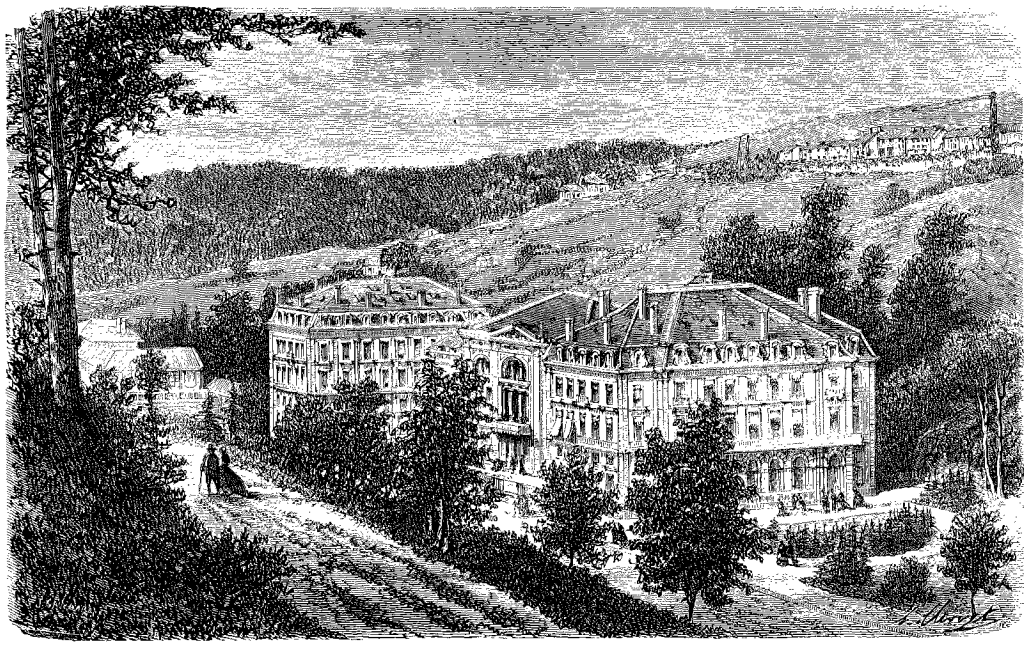
Il faut ajouter qu'il n'y a dans tout le Daïmio-Kootsi ni maisons bourgeoises, ni demeures d'employés subalternes, ni temples, ni bonzeries, ni maisons de thé, ni théâtres, ni écoles quelconques.

Les jeunes gens qui se destinent à la carrière administrative reçoivent cependant une forte éducation, à la fois classique et moderne, civile et militaire. Ils apprennent le métier des armes dans les colléges du quartier de Sourougats; ils font leur littérature chinoise, et leurs études de langues et de sciences européennes dans les salles universitaires du temple de Seïtô, consacré à Confucius, et situé sur les bords du canal qui, longeant la partie septentrionale de Sourougats, relie la rivière de Tamorüké au fleuve de l'Ogawa

A. Humbert.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les nouveaux thermes. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

PLOMBIÈRES ET SES ENVIRONS,

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

Plombières. — L'église. — L'hôpital. — La maison des arcades. — L'établissement thermal. — La rue Stanislas. Partie d'ânes. — Le salon.

La petite ville de Plombières, resserrée entre deux montagnes qui lui défendent de s'élargir, se compose de trois ou quatre rues.

La principale, la rue Stanislas, très-large dans la plus grande partie de son étendue, riante et toujours propre, revêtue d'un beau pavé, garnie de trottoirs commodes, s'étale, au fond du ravin, en deux rangées de maisons à double étage, blanches comme celle que rêvait Jean-Jacques, régulièrement bâties et ornées de balcons élégants et légers, qui forment une galerie extérieure presque continue d'une extrémité de la ville à l'autre.

A partir du bain impérial, la rue Stanislas change de nom et devient la rue Napoléon III.

C'est là que se trouvent réunis les magasins de tous genres, particulièrement ceux dans lesquels se vendent une multitude d'objets d'art en fer poli.

Deux autres rues, il serait plus exact de dire deux routes, car l'une est la route de Luxeuil ou du Midi, l'autre la route d'Épinal ou du Nord, se contournent sur le flanc sinueux de deux montagnes qui encaissent la ville tout entière et la surplombent de plus de 130 mètres. Cette disposition un peu bizarre n'est pas sans charme. Vue de ces hauteurs, la petite ville, au-dessus de laquelle plane, quand vient le soir, un tourbillon de vapeurs, revêt nous ne savons quelle apparence nébuleuse et fantastique. Lorsque, au contraire, c'est du fond de Plombières que les regards cherchent l'horizon, ils ne rencontrent que des montagnes verdoyantes, accidentées çà et là de gracieuses maisonnettes, ou semées de blocs erratiques au ton grisâtre, qui, de loin, ressemblent à ces débris d'un autre âge, à ces ruines en présence desquelles l'imagination la moins poétique ne peut se défendre de la rêverie.

Quiconque n'a pas visité Plombières depuis une dizaine d'années, ne saurait le reconnaître aujourd'hui. La ville est complétement transformée. Au pâté de maisons biscornues, entre lesquelles, autrefois, se trouvait étreinte la route de Luxeuil, depuis l'hôtel de l'Ours jusqu'à la promenade des Dames, a succédé une rue nouvelle, conquise sur le granit, ornée de gracieuses maisons à balcons élégants.

L'ancienne église, malsaine, insuffisante et délabrée, a fait place à un monument religieux dans le style ogival

1. Ce texte, jusqu'à ce jour inédit, ainsi que les dessins, sera prochainement publié avec beaucoup d'autres développements, sous la forme d'un volume, dans la belle collection des Guides *Joanne*. L'auteur est M. le docteur Lhéritier, inspecteur des eaux de Plombières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du quatorzième siècle, où trois nefs s'ouvrent sur un vaste transsept, terminé par un chœur pentagonal. Un triforium élégant règne sur toute la longueur de la grande nef, qui peut contenir 1800 personnes. La tour, assise sur une base carrée, s'élargit au fur et à mesure de son élévation ; sa partie supérieure, octogonale, se termine par une flèche élancée, dont les arêtiers à crochets se découpent hardiment sur le ciel ; elle a 60 mètres de hauteur.

Derrière l'église on a construit une belle salle d'asile et un nouvel hôpital, qui contient quatre-vingts lits; cinquante-cinq destinés à des malades civils, hommes et femmes; vingt-cinq affectés aux malades militaires.

Il y a quelques années seulement, on eût vainement cherché un monument à Plombières ; il semblait que la nature ayant tout fait pour elle, l'art ne devait pas se préoccuper de l'embellir. Une seule maison aurait pu, tout au plus, fixer l'attention, c'est la maison des Arcades, où l'on avait installé jadis l'hôtel de ville, et qui sert aujourd'hui de logement à l'Inspection. Cette maison, d'un aspect grave et d'un assez grand air, fut bâtie en 1760, en l'honneur de Mesdames Adélaïde et Victoire de France. Sur sa façade, on a placé tout récemment l'écusson du roi Stanislas, qui surmontait la porte démolie de l'ancien hôpital. Sous les arcades qui soutiennent cette maison, et qui, en cas de pluie, offrent une sorte de petit promenoir, sont de modestes boutiques. Quelques personnes du pays appellent cette maison le Palais-Royal; le nom est plus fastueux que la chose.

A l'est de la ville, assez près de la promenade des Dames, se trouve la mairie.

A l'autre extrémité de la ville, sur la route de Luxeuil, à deux pas de l'emplacement où s'élevait le château de Ferry III, est une autre maison officielle, la caserne de la gendarmerie, où demeurent les sept ou huit gendarmes qui suffisent aisément à maintenir l'ordre à Plombières, mais non à écarter la mendicité des promenades et des rues. Cette caserne surplombe la rue de l'Impératrice et le commencement de la route de Saint-Loup que l'on suit pendant quelques minutes pour arriver au bain Napoléon III, situé au sud-ouest, entre les dernières maisons de la ville et les constructions de l'ancienne tréfilerie.

La première pierre de ces nouveaux thermes a été posée le 22 juillet 1857. L'établissement offre un caractère vraiment monumental. Deux grands hôtels bâtis de chaque côté de cette construction et communiquant entre eux par une galerie, peuvent recevoir deux cents personnes qui trouvent là le logement, la table et le bain.

En face de ces hôtels, l'administration concessionnaire des thermes a dû accroître et restaurer un chalet élégant destiné à recevoir plusieurs familles. C'est l'ancien pavillon de Tivoli.

Tandis qu'on faisait un Plombières neuf, les propriétaires de l'ancien Plombières ont rivalisé de zèle; ils ont agrandi leurs maisons, et meublé confortablement leurs appartements. Leurs tables d'hôte se sont améliorées ; les attentions et les soins si précieux aux malades se sont multipliés, et la vieille ville, tout en se perfectionnant, a conservé sa physionomie particulière.

Quand le ciel est pur et promet une belle journée, — au mois de juillet, par exemple, — la rue Stanislas, qui, à vrai dire, résume la ville tout entière, offre, entre onze heures et midi, un spectacle à la fois curieux, original et naïf. Les déjeuners sont terminés, les baigneurs (terme technique, autrefois on disait les baignants, c'était un barbarisme; il y a progrès), les baigneurs sortent de la salle à manger et viennent prendre l'air sur les bancs de bois blanc placés à la porte de chaque maison. Alors, de tous côtés, surgissent les mendiants, les joueurs d'orgue de Barbarie, les montreurs de curiosités, et surtout et avant tout, les loueurs et les loueuses d'ânes, qui trônent, eux et leurs quadrupèdes, sur le pavé, sur les trottoirs, parfois même jusque sur le seuil des maisons, avec le sans façon qui appartient aux personnages indispensables. L'âne, en effet, joue un des premiers rôles à Plombières; il est l'âme des parties de plaisir. Son allure tranquille, son pas assuré, sa patience et sa douceur inaltérable en font une créature d'une essence privilégiée, dans ce pays où tout plaisir est une promenade, toute promenade une ascension, toute ascension une occasion de cris de joie ou de témoignages d'impatience pour les enfants, les femmes et les malades, — les malades qui, sauf de bien rares exceptions, sont plus féminins que la femme, plus enfants que l'enfance.

Voyez, la caravane n'est pas encore prête ; mais, ne vous inquiétez pas, elle le sera bientôt. Les enfants ont donné le signal en enfourchant d'autorité les ânes les plus élevés, — ceux qui ressemblent le plus à des chevaux ; — ils font, à titre d'essai, le tour de la place, en attendant qu'il leur soit permis de commencer une entreprise plus sérieuse. Les mères ont d'abord protesté contre ces folies ; mais bientôt l'allégresse des bambins prend des proportions telles, leurs transports sont si bruyants, si sincères, qu'il n'y a plus à s'en défendre ; il faut les imiter. Les servantes attentives ont descendu le chapeau de paille aux larges bords; les mamans s'en sont coiffées, et, l'ombrelle au poing, elles se sont mises en selle. Hourras de triomphe poussés par les enfants ; ils tapent leur âne à tour de bras : ils l'encouragent, ils le flattent, ils l'injurient, ils l'excitent. L'âne, ainsi houspillé, ne s'émeut pas ; mais comme au fond il est bonne personne, il fait semblant d'être ahuri, et tout à coup il part au très-petit trot pour reprendre, à une dixaine de pas, la démarche lente et sage d'un véritable philosophe.

Tant que les enfants et les mères ont été là, les maris sont restés sur le seuil des portes, causant, comme tout malade peut le faire, pluie, beau temps, politique et rhumatismes; mais dès que la cavalcade a disparu, ils se dirigent vers le tir au pistolet, ou se rendent au salon, les uns pour organiser un whist, les autres pour lire les journaux; celui-ci pour essayer son adresse au billard, celui-là pour fumer son cigare et déguster

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un moka — plus ou moins apocryphe — loin de l'œil du médecin.

Bien mieux, on se réunit au salon le dimanche matin pour tirer une loterie au profit des pauvres ; on y fait de la musique tous les soirs; on y danse le dimanche et le jeudi, et de temps en temps la troupe de comédie du département vient y donner des représentations ainsi qu'aux thermes nouveaux.

Sur l'étymologie du mot Plombières.

Un scrupule nous arrête. Ne convenait-il pas de commencer par dire ce que peut signifier le mot *Plombières?*

Dans certaines vieilles chartes, Plombières est appelée Plumières ; d'où dom Calmet conclut gravement que c'est « parce qu'on fabriquait en ce lieu des vêtements brodés en plumes, ou que Plombières était renommée par ses plumassiers.

« A moins cependant, ajoute le savant bénédictin, que l'ancien mot Plumières ne soit venu de l'usage qu'on a dans ce pays de plonger les volailles dans l'eau chaude, afin de les plumer plus facilement, ou bien encore que Plombières ne soit une traduction tronquée de *Palumbaria*, formée de *Palumbus*, ramier. »

Dom Calmet a écrit sept ou huit volumes in-f° sur la Lorraine.

Un autre érudit non moins ingénieux rappelle qu'au moyen âge, le 1er mai, les jeunes filles décoraient de feuilles et de fleurs les bords de la piscine, et il s'écrie triomphalement :

« Ne voilà-t-il point l'étymologie toute trouvée ! Plombières, c'est *Blumbers-Bad*, le bain des fleurs! »

Mais on lui répond : « Tout beau! Vous faites un barbarisme! il faudrait au moins écrire *Blumen-Bad*, et alors vous n'auriez que l'étymologie de *Plomb*, blume. Que deviendra *bières?*

Un auteur plus sérieux dédaigne ces fantaisies et cherche l'étymologie dans la langue celtique « Plombières, dit-il, vient de *plon*, eau, et *ber*, chaude. »

Ce ne sont là que des suppositions ingénieuses. La vérité, paraît-il, est que le mot Plombières est d'origine romaine et vient de *Plomb*.

Les anciens distinguaient six espèces d'eaux médicinales : les eaux d'or, les eaux d'argent, les eaux de fer, les eaux d'airain, les eaux de cuivre et les eaux de plomb

Or, au seizième et au dix-septième siècle, alors que la science était loin d'avoir acquis cette certitude d'expérimentation qu'elle possède aujourd'hui, on croyait que, dans la composition des eaux de Plombières, il entrait une certaine quantité de plomb.

C'est l'opinion de Fuchs ou Fuchsius, qui a publié, en 1542, une *Histoire de toutes les eaux*. C'est aussi celle de Bartolomeo a Clivolo Viotti, qui dit, dans son *Traité des bains naturels*, publié à Lyon en 1552 : « Il y a dans les montagnes de Lorraine des bains que l'on appelle *Plumbers*, voulant dire *plombés*, vraisemblablement à cause de la grande quantité de plomb qui s'y trouve. » Enfin Camerarius, recteur de l'université de Leipzig, qui, dans le seizième siècle, vint se traiter à Plombières des suites d'une chute, et vingt autre écrivains appellent les eaux de Plombières :

« *Aquæ Plumbariæ*, *Plumbenæ*, *Plubenæ*, *Plumbinæ* ou *Plumberianæ*. »

Le bain romain. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

Montaigne et Voltaire à Plombières.

Il n'est peut-être pas inutile aussi de rappeler ce que quelques voyageurs illustres ont écrit sur Plombières. Voici deux témoignages, l'un, très-favorable, de notre bon vieux philosophe Montaigne, l'autre, qui ne l'est point, du philosophe de Ferney, que dom Calmet appelait « frère Voltaire[1]. » Le lecteur choisira, mais il sait à l'avance comme nous, que l'on doit toujours être satisfait de Plombières lorsqu'on s'y est bien porté et qu'on a eu le privilége d'y voir régner, pendant toute la saison, un beau temps inaltérable, de même qu'on en sort toujours mécontent lorsque l'on ne s'y est pas guéri de ses

1. Voltaire a fait en vers l'éloge de dom Calmet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maux et que la pluie n'a pas cessé de vous y tenir en captivité dans une chambre d'auberge. L'impartialité n'a jamais été une vertu de la mauvaise humeur.

Montaigne dit, dans ses *Essais*, que parmi les bains qu'il a vus, « il donne la préférence à ceux de Plombières, où il y a le plus d'aménité de lieu, de commodité de logis, de vivres et de compagnie.

« Les logis n'y sont pas pompeux, mais fort commodes ; car ils font, par le service de force galeries, qu'il n'y a nulle subjection d'une chambre à l'autre.

« Ce lieu est assis sur les confins de la Lorraine et de l'Allemagne, dans une fondrière, entre plusieurs collines hautes et coupées qui le serrent de tous côtés.

« Au fond de cette vallée naissent plusieurs fontaines tant froides naturelles que chaudes.

« L'eau chaude n'a ni senteur ni goût, et est chaude tout ce qui s'en peut souffrir au boire; quant au being, il est de très-douce température et de vrai les enfants de six mois et d'un an sont ordinairement à grenouiller dedans. Il y a plusieurs beings, mais il y en a un grand et principal, bâti en forme ovale, d'une ancienne structure ; les places y sont distribuées par les côtés avec des barres suspendues à la mode de nos équiries, et jette-on des ais par le dessus pour éviter le soleil et la pluie; il y a autour trois ou quatre degrés de marches de pierre à la mode d'un théâtre, où ceux qui se baignent peuvent être assis ou appuyés. On y observe une singulière modestie, et il est indécent aux hommes de s'y mettre autrement que tout nuds sauf un petit braie, et les femmes sauf une chemise.

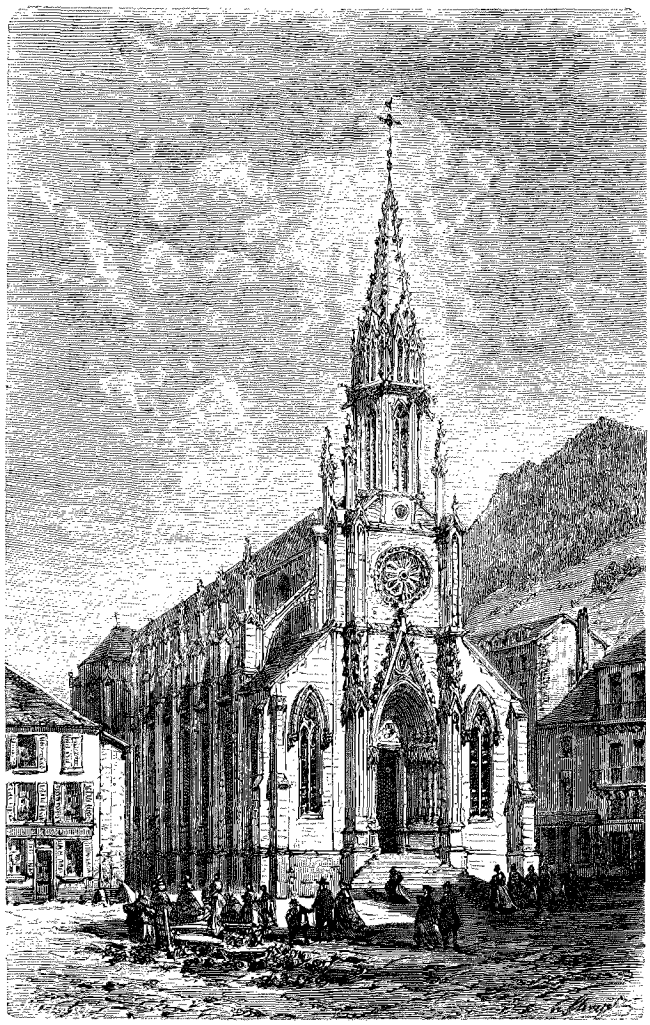
« Les hôtesses y font très-bien la cuisine. Nous logeâmes à l'Ange; tout le logis, où il y avait plusieurs chambres, ne coûtait que quinze sous par jour, la nourriture des chevaux à sept sous.

« Nous partîmes et passâmes un pays montagneux qui retentissait partout sous le pied de nos chevaux, comme si nous marchions sur une voûte, et semblait que ce fussent tabourins qui tabourdassent autour de nous. »

Voltaire tient un tout autre langage :

Du fond de cet antre pierreux,
Entre deux montagnes cornues,
Sous un ciel noir et pluvieux,
Où les tonnerres orageux
Sont portés sur d'épaisses nues,
Près d'un bain chaud, toujours crotté,
Plein d'une eau qui fume et bouillonne,
Où tout malade empaqueté
Et tout hypocondre entêté
Qui sur son mal toujours raisonne,
Se baigne, s'enfume et se donne
La question pour la santé;
Où l'espoir ne quitte personne :
De cet antre où je vois venir
D'impotentes sempiternelles
Qui toutes pensent rajeunir ;
. . . . . .
. . . . . .
Où par le coche on nous amène
De vieux citadins de Nanci,
Et des moines de Commerci,
Avec l'attribut de Lorraine
Que nous rapporterons d'ici :
De ces lieux où l'ennui foisonne,
J'ose encore écrire à Paris....

Notez que, lorsqu'il écrivit ces vers, Voltaire était souffrant, et de plus très-irrité contre le roi de Prusse et contre Maupertuis.



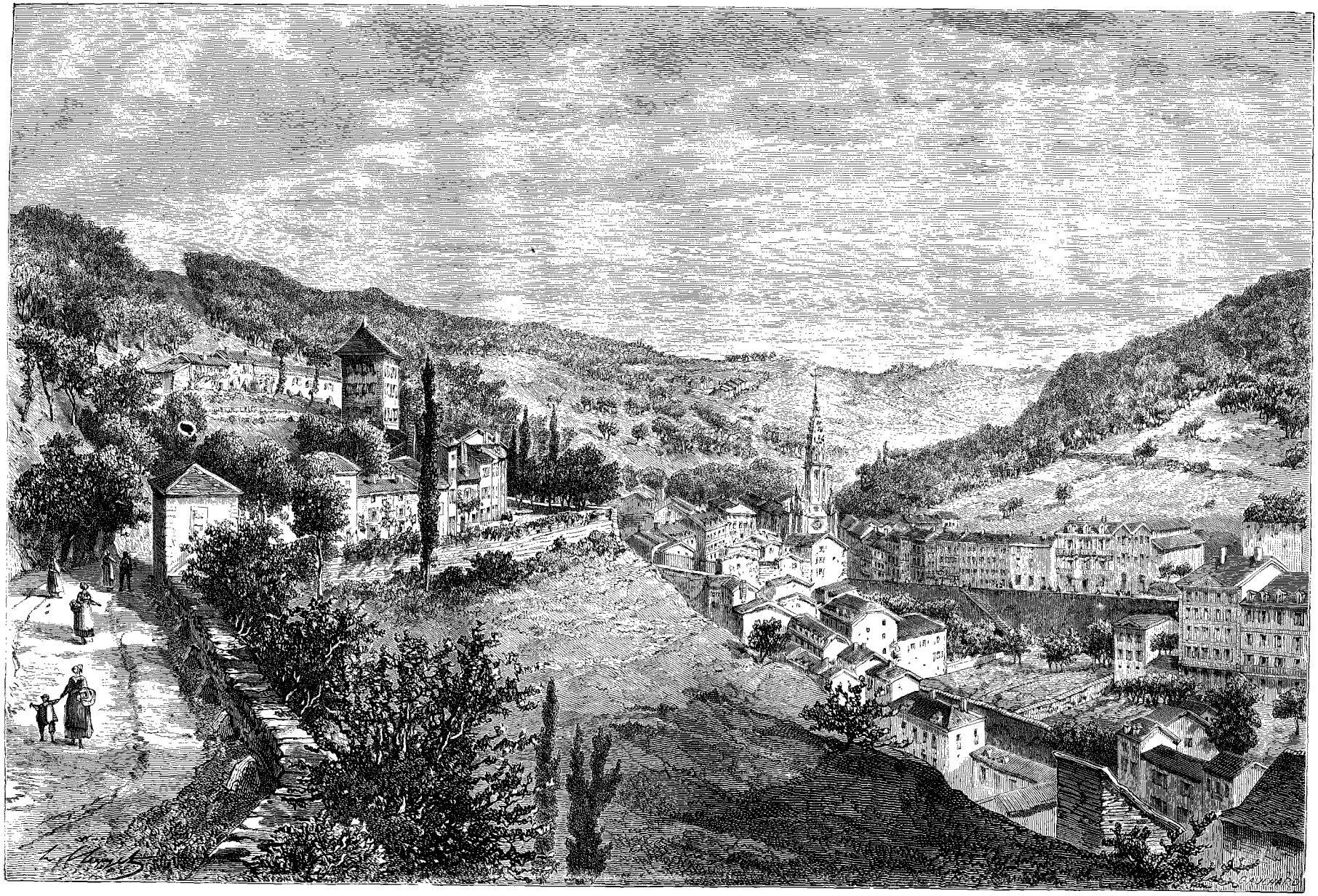
Église et place de Plombières. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

Sources et bains.

Arrivons aux sources minérales et aux établissements thermaux.

Il existe à Plombières trois espèces d'eau : *l'eau ferrugineuse*, *l'eau savonneuse* et *l'eau thermale*. Elles émergent de roches granitiques très-feldspathiques, entrecoupées de fentes verticales ou obliques, remplies quelquefois de gros cristaux de quartz ou de terre blanche rosée, plus rarement noire et tachetée de fer oligiste (silicate calcaire). C'est de cette matière, désignée par les minéralogistes sous le nom d'halloysite, douce au toucher comme le savon, que les eaux froides qui traversent ces roches ont tiré leur dénomination d'*eaux savonneuses*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Plombières. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

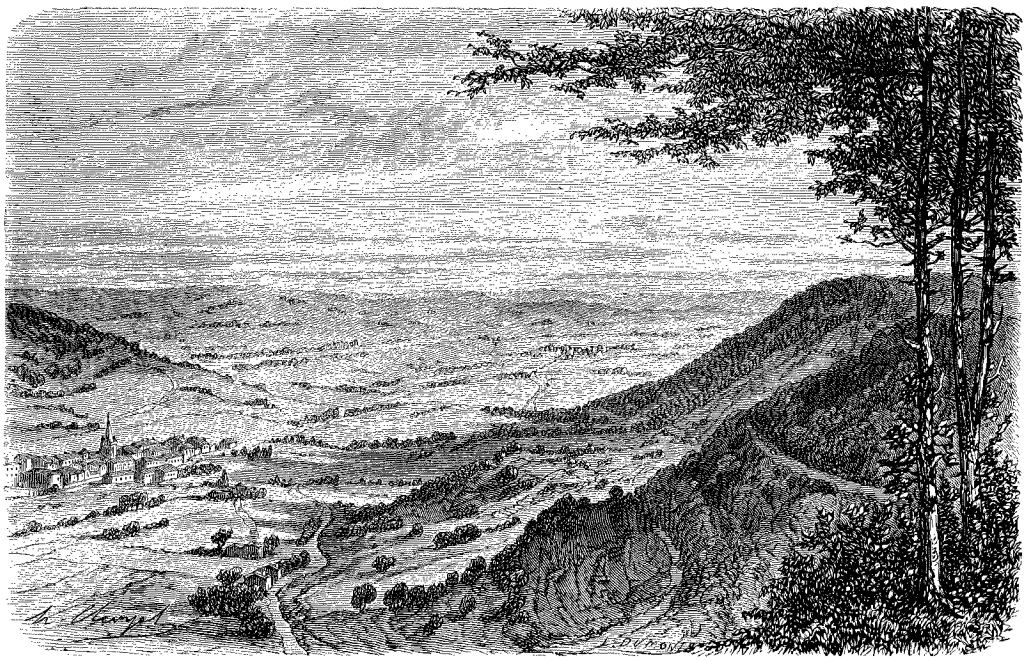
Autrefois, les sources thermales étaient au nombre de quinze; toutes servaient à l'alimentation des établissements de bains; celle des *Dames* et du *Crucifix*, la *ferrugineuse* et les *savonneuses* étaient en outre employées, comme elles le sont encore, en boisson; mais, depuis 1856, le régime des eaux a subi des modifications radicales.

L'affluence croissante des baigneurs exigeait qu'on s'assurât exactement de la richesse des sources, qu'on augmentât leur débit, s'il était possible, et qu'on remontât jusqu'à leur origine, de façon à les enchambrer dans les conditions les plus favorables à leur conservation. De grands travaux ont été exécutés pendant le cours de cinq années, avec une rare persévérance et une parfaite habileté, par M. l'ingénieur Jutier.

Il a fallu creuser et fouiller tantôt à travers des massifs de substructions antiques, tantôt au sein de la roche elle-même, quelquefois en s'avançant, non sans danger, dans le sol sur lequel des maisons se trouvaient assises. Cette recherche de sources, la plupart inconnues, sinon toutes, devait nécessairement en modifier quelques-unes, en faire disparaître quelques autres et en déceler de nouvelles. C'est ce qui arriva; mais tout avait été si sagement conduit, que le rendement total des sources minérales qui n'était, autrefois, en réalité, que de 346 mètres cubes en vingt-quatre heures, est aujourd'hui de 665 mètres cubes, non compris les sources à faible température.

Les établissements de bains sont au nombre de six : le *bain Romain*, le *bain des Dames*, le *bain Impérial*, le *bain Tempéré*, le *bain des Capucins* et le *bain Napoléon III* ou les *Nouveaux thermes*.

Le *bain Romain*, situé au milieu de la chaussée de la rue principale de la ville, portait autrefois le nom de



Le val d'Ajol vu de la Feuillée-Dorothée. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

bain des Pauvres, de *Grand-Bain*, de *Vieux-Bain*. Il est aujourd'hui entièrement neuf; mais comme il a été formé des restes d'un bain antique qu'on suppose de construction romaine, on lui a donné la dénomination qu'il porte actuellement. C'est une sorte d'étage demi-souterrain, qui ne manque pas d'une certaine élégance; il est surmonté d'une vitrine en forme de dôme oblong; on y descend par deux escaliers de sept à huit marches, placés à chacune de ses extrémités orientale et occidentale. Il consiste en cabinets parallèlement rangés des deux côtés d'un beau vestibule dont le pavé, en marbre des Vosges, est à volonté chauffé par un réservoir d'eau chaude, ce qui fait de cet établissement un lieu de réunion et de promenade agréable quand le temps est froid et pluvieux.

Le *bain des Dames*, situé sur la rive gauche de l'Eaugronne, tire son nom de l'ancienne et célèbre abbaye des Dames nobles de Remiremont, dont il était autrefois la propriété. Mais il paraît qu'au commencement de ce siècle on l'appelait, comme nous l'avons dit, le *bain de la Reine*. Antérieurement il avait porté le nom de bain de Diane, et l'on voyait encore en 1576, au-dessus de la source, dans la muraille, l'image de la déesse.

Le bain le plus fréquenté de Plombières est celui qu'on nomme *Tempéré*, à cause de la présence de tuyaux qui permettent d'en régler la température plus facilement que dans les piscines romaines où les eaux se rendaient toujours directement (Jutier). Commencé en 1773 et restauré en 1832, il a porté autrefois le nom de *bain Neuf*, et aussi, pendant quelque temps, celui de *bain Républicain*.

Du bain Tempéré, on arrive, en traversant un petit passage voûté, à l'établissement qu'on nomme aujour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui *bain des Capucins*, ancienne dépendance d'un couvent de Capucins situé en face de l'emplacement qu'il occupe.

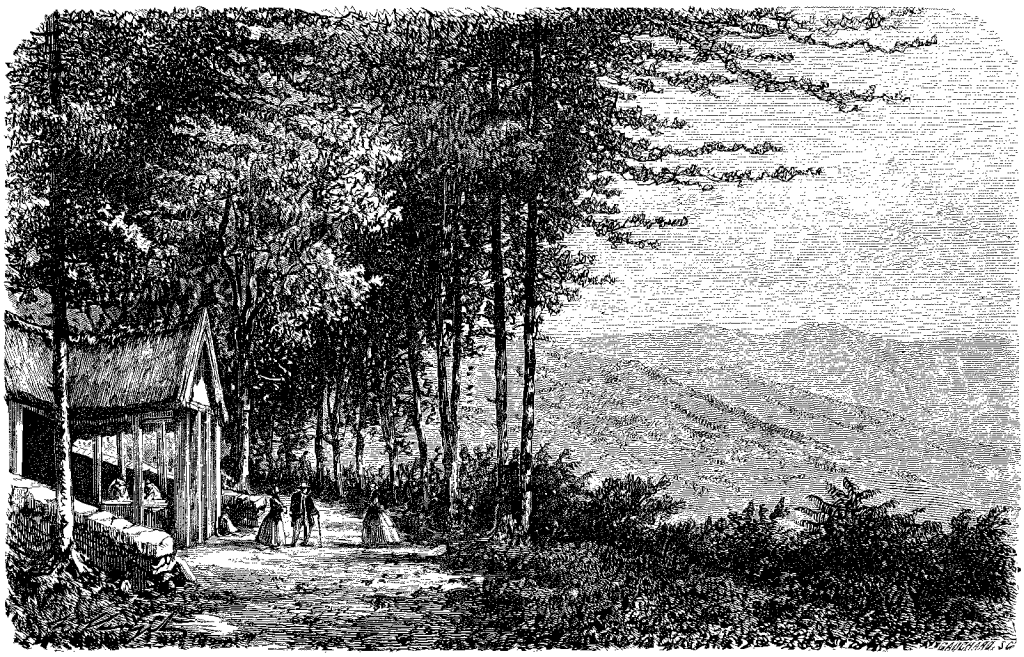
En face des deux bains précédents, dont il n'est séparé que par la rue, existe un autre établissement dont la construction commencée sous l'Empire fut achevée sous Louis XVIII. C'était alors *le bain Royal*, ou *bain Neuf*. Il est devenu plus tard le bain *National;* enfin, il porte aujourd'hui le nom de bain *Impérial*. C'était, il y a quelques années, le plus considérable des établissements de Plombières.

Dans un petit pavillon attenant à cet établissement, se trouve une pièce appelée *le bain des Princes;* elle renferme deux vastes baignoires de forme antique, pratiquées en contre-bas du sol, revêtues de marbre des Vosges, et construites pour l'impératrice Joséphine.

Enfin les nouveaux thermes Napoléon sont situés, comme nous l'avons déjà indiqué, à l'ouest de Plombières, sur la route d'Aillevillers, dans un charmant vallon, orné de bosquets et de promenades, à deux pas du parc de l'Empereur. Une galerie de sept mètres de largeur, comprenant toute la hauteur de l'édifice sur 55 mètres de longueur, chauffée par les eaux thermales mises en circulation dans des hypocaustes sous le dallage en marbre du sol, donne accès à tous les cabinets du rez-de-chaussée et du premier étage.

Promenades : La route de Luxeuil. — La ferme Jacquot. — La route d'Épinal. — Notre-Dame de Plombières. — Bellevue. — La route de Saint-Loup. — La fontaine Stanislas. — La pierre Corraude. — La Promenade des Dames. — Le Calvaire. — La fontaine du Renard. — Le Moulin-Joli. — La fontaine Guizot.

Mais c'est assez parler ici des bains. Sur les propriétés médicales des eaux de Plombières, sur la cure, etc.



La nouvelle feuillée du val d'Ajol. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

nous renvoyons aux *Guides*[1], ou, ce qui est encore plus sûr, aux médecins de la localité. Ce n'est pas là notre affaire, et nous préférons, après avoir donné une esquisse générale de Plombières, conduire nos lecteurs dans ses environs. Peu de villes de bains sont entourées d'un plus charmant paysage.

Ne voulez-vous faire d'abord qu'une promenade à peu de distance, redoutez-vous la fatigue? Contentez-vous de monter la belle route de Luxeuil.

A peine y avez-vous fait quelques pas que vous apercevez à votre gauche une ferme d'un aspect tout à fait pittoresque; c'est, sous le nom de la ferme Jacquot, une charmante villa. Suivez le sentier garni de beaux arbres qui, presque vis-à-vis les thermes Napoléon, se détache de la route; entrez dans le jardin dont la porte hospitalière est ouverte pour tous; nul ne trouble votre promenade, et vous pouvez en toute sécurité parcourir dans tous les sens les allées si habilement superposées les unes aux autres, admirer les mouvements de terrain si bien entendus, les berceaux qui s'élèvent d'étage en étage jusqu'au sommet de la montagne, le bois plein de fraîcheur qui s'étend à mi-côte, la belle allée de charmille, et enfin la magnifique vue qui embrasse Plombières et toute la vallée.

La route de Luxeuil, que le soleil frappe de ses rayons pendant la plus grande partie du jour, est une promenade du soir. Il n'en est pas de même de la route d'Épinal, qu'on appelle aussi la route du Nord; c'est dans la journée qu'elle est le plus fréquentée. A peine les promeneurs sont-ils arrivés à mi-côte qu'ils quittent cette route pour s'engager, à droite, dans un sentier rapide, pierreux, étroit et difficile, qui conduit à la ter-

1. Voyez la note de la page 337.

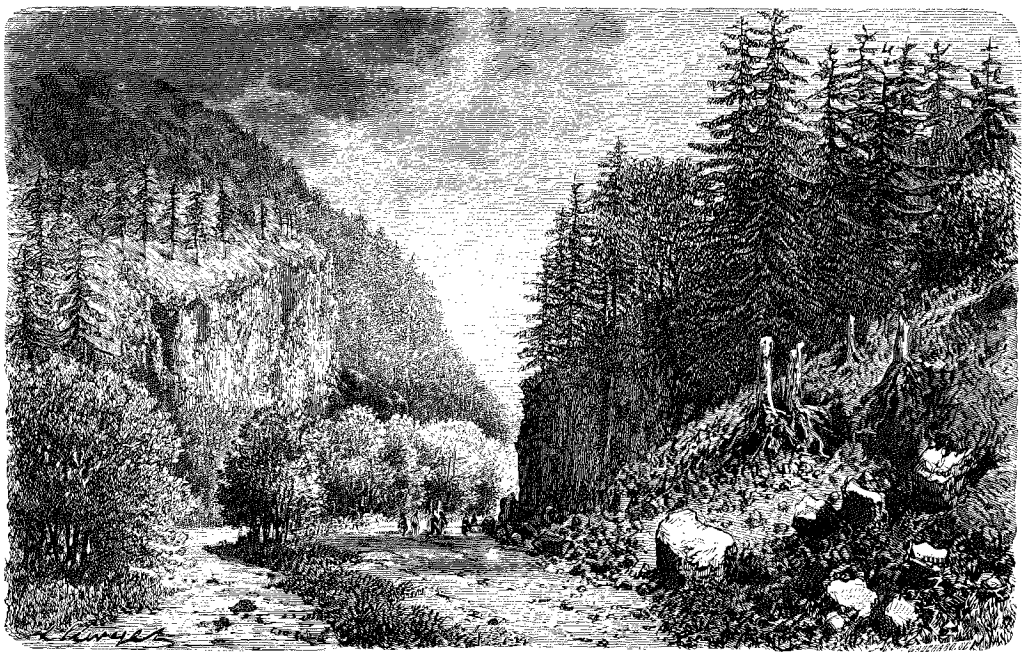
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rasse de la Vierge, ornée d'un petit kiosque et de la chapelle Saint-Joseph, et d'où l'on domine la ville. Chaque soir, quand la nuit commence à s'étendre sur Plombières, on voit, de la profondeur des rues, un rang de lumières scintiller devant la statue de Marie.

Un peu au-dessus on rencontre un autre sentier horizontal qui mène à un petit bois de sapins, d'où le paysage est si beau et si étendu qu'à juste titre cet endroit a été surnommé *Bellevue*.

Si vous vous dirigez à l'ouest, en suivant la rue de la Préfecture, du côté de la route d'Aillevillers, vous vous trouvez bientôt sur une petite promenade couverte de tilleuls et de frênes. Là, deux fois par semaine, se réunit l'orchestre. A droite de l'allée d'arbres, on a construit des baraques assez laides, il est vrai, mais dans lesquelles on a accumulé une foule de produits, broderies, cristaux, curiosités, jeux de toupie Hollandaise, qui retiennent agréablement les promeneurs.

De là, si vous franchissez le bain et les hôtels Napoléon, vous arrivez au parc des hôtels, dessiné à l'anglaise, qui embrasse la vallée dans son plus grand élargissement. — Les allées y sont nombreuses, les unes conduisent au lac, les autres vous ramènent à la route latérale que vous venez de quitter; — la principale vous dirige vers les bois de la fontaine Stanislas. — Toutes ces allées vous permettent une grande liberté, soit que vous désiriez fuir le monde, soit que vous recherchiez la société; mais, quel que soit votre goût, ne quittez pas le parc sans vous arrêter un instant devant un amas de roches fragmentées, d'aspect sauvage, — que les gens du pays appellent des *meurgères* ou des *murjets* et que les savants nomment *moraines*, — vous



La vallée des Roches. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

en trouverez plusieurs échantillons épars dans vos promenades.

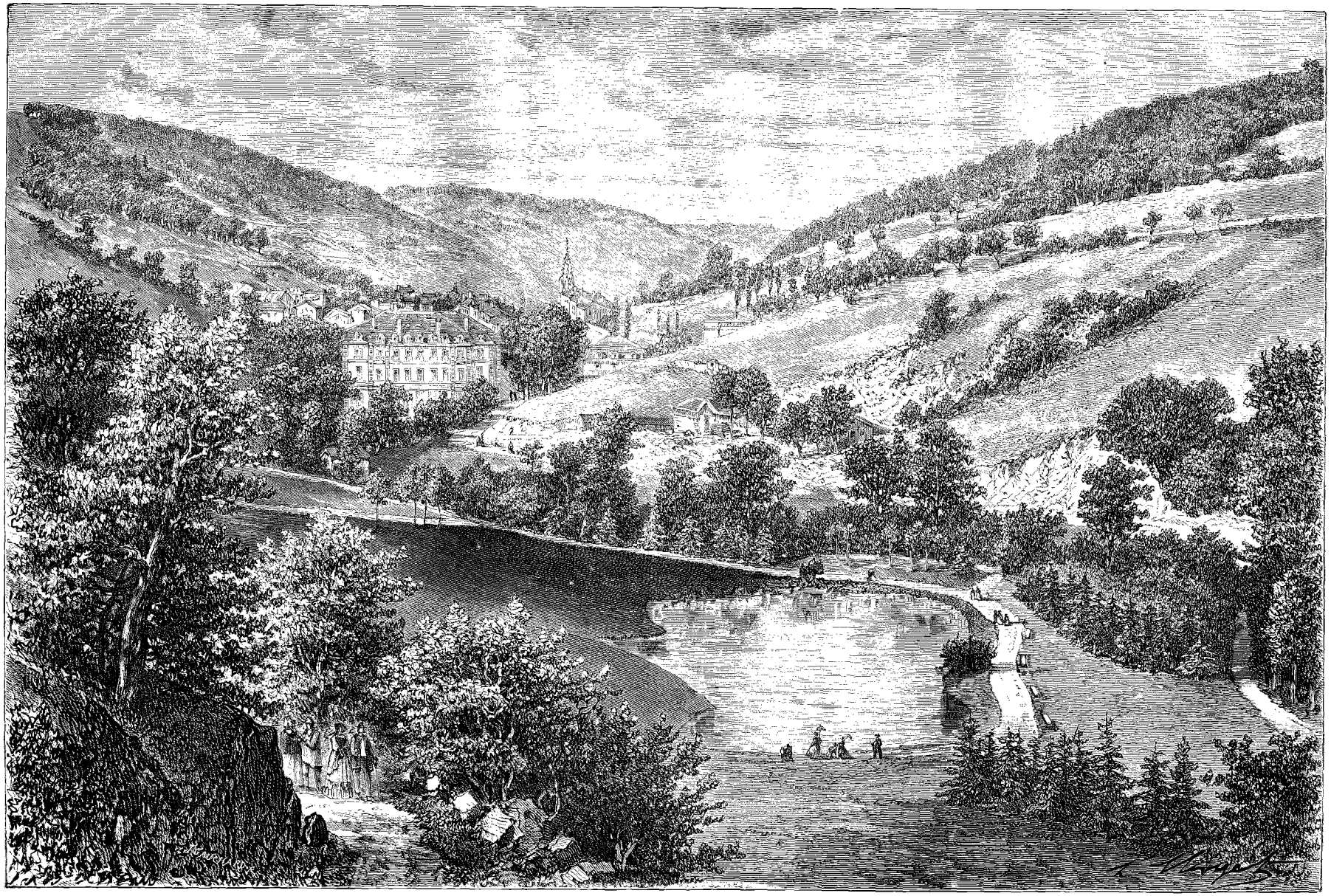
Une fois engagé dans les allées couvertes du bois qui termine le parc, vous arriverez, après une marche de quinze à vingt minutes, sur un petit plateau au-dessus duquel projette ses rameaux le vieux chêne qui ombrage le petit filet d'eau qu'illustre le nom du bon roi. — Vous êtes à *la fontaine Stanislas*. De ce plateau, on jouit d'un panorama qui sans doute ne vaut pas celui de Bellevue, mais mérite cependant qu'on s'y arrête.

Si l'on redescend de la fontaine Stanislas sur la route d'Aillevillers, on se dirige vers la *pierre Corraude*. L'aspect de cette pierre, que l'on croit d'origine druidique, est réellement étrange. Elle est haute de six mètres; son sommet a trois mètres soixante-sept centimètres de longueur; sa base, qui a plus de six mètres de tour, repose sur un pivot de soixante-six centimètres carrés.

Il y a non loin de la *fontaine Stanislas* un village nommé *Ruaux*.

Suivant la tradition, *Ruaux* était autrefois une ville, et cette ville n'était habitée que par des *fous*. Les fées couvraient d'une protection particulière cette population d'insensés. Aussi avaient-elles résolu de bâtir un château fort destiné à préserver de toute attaque le village des innocents. L'emplacement qu'elles avaient choisi était une éminence située dans la forêt dite Fays. (Ce point, si on en croit les hommes de l'art, est tout justement un point stratégique de la plus haute importance; les fées avaient devancé Vauban.) Le château devait être bâti en une seule nuit; c'était une condition imposée aux fées et qui n'était pour elles le sujet d'aucune inquiétude, tant elles étaient habiles. Mais, ou la besogne était plus longue que ces bonnes ouvrières ne l'avaient supposé, ou quelque puissance supérieure, un mauvais génie sans doute, avait des motifs pour s'opposer à ce que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le nouveau parc de Plombières près des nouveaux thermes. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ruaux fût fortifié, car les fées furent surprises par les premiers rayons de l'aurore, avant qu'elles eussent mis fin à leur ouvrage. Artistes de nuit, elles frissonnèrent devant le jour qui paraissait, laissèrent tomber les pierres qu'elles portaient dans les plis de leurs robes noires, tachetées de feux follets, et, comme de vaines ombres, elles disparurent. Depuis lors, le château bien connu dans le pays sous le nom de *Château des Fées*, est resté inachevé. On aperçoit encore d'immenses blocs de pierre semés à l'abandon, dans les environs du *Château;* ce sont les matériaux qu'apportaient les fées, quand les lueurs naissantes du matin vinrent les interrompre.

Selon l'histoire, il est possible que le village de *Ruaux* ait été une ville, plusieurs titres anciens lui donnent cette qualification; un champ voisin se nomme encore le *champ du Marché;* un long espace de prés s'appelle la *rue Ancienne;* on a découvert sur le territoire qu'occupe le village plusieurs tombeaux en pierre, avec des armoiries, des inscriptions, etc., etc.

A l'est, du côté de la route de Remiremont, on remonte la *promenade des Dames*. Elle doit son nom, selon les uns, aux dames de France Mesdames Adélaïde et Victoire de France, filles du roi Louis XV, petites-filles du roi Stanislas, en l'honneur desquelles celui-ci l'avait créée, et, selon les autres, à l'habitude qu'avaient les dames du chapitre de Remiremont de venir s'y promener.

Au bout de la *promenade des Dames* s'élève un établissement industriel qui a éprouvé des fortunes diverses. Ce fut, dans l'origine, une papeterie. Beaumarchais y fit fabriquer le papier destiné à l'édition de Voltaire, connue sous le nom d'édition de Kehl. Le *Moniteur* s'y approvisionna. Puis la papeterie fut remplacée par une manufacture de porcelaine qui se transforma en une poterie que dévora un incendie. De nos jours on y a créé une usine dans laquelle on a d'abord fabriqué des instruments aratoires. Aujourd'hui on y fait des couverts en fer et des ustensiles de cuisine.

Arrivés là, nous avons devant nous une masse de rochers et de montagnes entrecoupés de ravins, couverts de vieux arbres et décorés d'un rideau de verdure; dans ce rideau s'ouvrent çà et là des jours qui nous séduisent et des sentiers aux contours sinueux qui semblent nous inviter à pénétrer avec eux dans les gorges dont ils vont entr'ouvrir les profondeurs.

Au premier plan domine le *Calvaire*, rocher à pic au sommet duquel une plate-forme a été pratiquée par la main de l'homme. On y a dressé une colonne d'ordre dorique, surmontée d'une croix en pierre, dont la simplicité rustique n'est pas sans caractère.

Au pied du rocher est la route de Remiremont, qui, pour atténuer l'aspérité de la côte qu'il lui faut gravir, se rapproche de l'Eaugronne et en remonte la pente en l'adoucissant par des courbes multipliées.

Un joli sentier se détache de la route et court, en serpentant, sur le flanc de la montagne. Il monte à *la fontaine du Renard*. On appelle ainsi une source encaissée dans un carré long d'un peu plus d'un mètre. L'eau de cette source est d'une limpidité de cristal.

Un autre point, également à l'est de Plombières, que l'on visitait beaucoup, il y a quelques années, et que l'on néglige aujourd'hui, est le *Moulin-Joli*.

Pour y arriver, on remonte le ruisseau Saint-Antoine, et après un quart d'heure de marche on parvient à un moulin où l'on assure que l'impératrice Joséphine allait souvent se reposer. Sur le chemin on rencontre une modeste fontaine consacrée à la mémoire de Mme Guizot, et une scierie mécanique assise au bord du ruisseau Saint-Antoine, dans un site agreste.

La Feuillée-Dorothée. — Qu'est-ce qu'une feuillée? — La vue du val d'Ajol. — Qu'est-ce que Dorothée? — Une visite au val d'Ajol. — Laitre. — La vallée des Roches. — L'abbaye d'Hérival. — Les curiosités qu'on peut y voir. — Excursion à Saint-Loup. — L'horloge. — Les forges de la Sémouse. — Bellefontaine. — Retour par la route d'Épinal.

Parmi les promenades un peu plus lointaines, il en est deux qui jouissent d'une telle célébrité qu'aucun baigneur ne peut guère se dispenser de les visiter : l'une est la *Feuillée-Dorothée*, l'autre est le *val d'Ajol*.

Le chemin de la *Feuillée-Dorothée* est des plus faciles : on monte la route de Luxeuil, en appuyant toujours à gauche, jusqu'au moment où l'on aperçoit un poteau indicateur portant ces mots : *Chemin de la Feuillée-Dorothée;* on suit cette direction, et on va droit devant soi, dans un chemin ombragé, jusqu'à ce qu'on rencontre la maisonnette de Dorothée. Au reste, cette modeste demeure est si connue que le premier enfant venu vous montrera le chemin de l'*ancienne feuillée*.

Presque tous les baigneurs s'imaginent que par *feuillée* on doit entendre une sorte de salle de verdure, dessinée et plantée avec une certaine symétrie, ayant des rangées d'arbres pour murailles, des branches pour charpentes, un épais feuillage pour dôme et pour décoration. Tel est, en effet, la signification actuelle du mot. Aussi, lorsque arrivés à la *Feuillée-Dorothée*, les visiteurs n'aperçoivent qu'une maisonnette que personne sans doute ne songerait à remarquer, sans le panorama qui se déroule à ses pieds, on se demande où est la *feuillée*, c'est-à-dire la salle de verdure; et comme, à l'exception de quelques arbres plantés çà et là, un peu à l'aventure, la *Feuillée-Dorothée* est médiocrement feuillue, les visiteurs se croient aux prises avec une charade dont ils cherchent en vain le mot. Il est cependant bien simple. Au temps jadis, les promenades un peu longues se faisaient à l'aide de chars traînés par des bœufs; et pour se garantir des ardeurs du soleil, les promeneurs établissaient au-dessus du char une toiture en feuillage ou en *feuillée*. Alors une partie de plaisir, une course dans la campagne était une *feuillée*. Or, comme depuis vingt-cinq ou trente ans une visite à la demeure de Dorothée est pour tout baigneur une promenade obligée, une partie de campagne voulue par l'usage, il suit de là que, depuis vingt-cinq ou trente ans, cette demeure se nomme la *Feuillée-Dorothée*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le charme de cette demeure est qu'elle domine le val d'Ajol, vallée ravissante que l'on a comparée à la fameuse vallée d'Argelez sur le Gave d'Azun, dans les Hautes-Pyrénées.

« Sur la droite, au couchant, dit M. Friry, ces lignes bleuâtres appartiennent à la Comté et à la Bourgogne; là se lève la côte Saint-Valbert, et plus loin celle d'Aigremont. C'est au pied de cette dernière qu'Arioviste, l'ami du peuple romain, mais le rival malheureux de César, perdit tout espoir d'établissement dans les Gaules, deux de ses femmes et 80 000 de ses compatriotes, géants moissonnés par l'intelligence d'un homme et la discipline d'un peuple conquérant.

« En face et par delà le val d'Ajol et sa rivière argentine, voici les gorges d'Outremont, les hauteurs du Fraiteux, de la Racine, cultures, landes et taillis qui nous cachent la rivière du Breuchin, la ville de Faucogney et ses retraites où s'éleva, pendant quinze ans, le camp barbare des compagnons du même Arioviste, lieux à jamais célèbres par la défaite des Éduens et la perte de leur noblesse, de leur sénat, et encore plus par le séjour de Colomban, le saint convertisseur des Vosges.

« A gauche, il ne faut pas chercher de lointains horizons. Le monastère ou archiprieuré d'Hérival se cache dans une reculée de la gorge qui longe la montagne dentelée de la Vêche. Celle-ci, celles de Faymont, du Champ-Carré ou de Chèvre-Roche, sont les obstacles qui nous cachent la chrétienté, la terre Saint-Pierre de Remiremont. »

Est-il absolument nécessaire de voir l'hôtesse de la *feuillée*, la bonne femme célèbre sous le nom de Dorothée? — Non, sans doute, mais si l'on s'en allait de Plombières sans avoir rendu visite à Dorothée, on s'exposerait à passer pour un original.

Dorothée est une bonne vieille femme qui joue de l'épinette et fait des vers. Elle est avenante. On la dit d'une bienfaisance rare. Sa maison est petite, mais d'une charmante propreté. On y trouve un album où les voyageurs écrivent à tort et à travers leurs impressions. Ne disons rien de plus de cette excellente personne qu'il serait honteux de vouloir célébrer pompeusement : on cède souvent avec trop de facilité à la mauvaise inspiration de flatter ironiquement son talent poétique : cela n'est ni généreux, ni spirituel. A quiconque la visite, elle offre son lait, son pain, son kirsch, ses fleurs. Si on accepte cette hospitalité sans la payer, Dorothée ne réclame pas; si sur la table de bois blanc on dépose quelque pièce blanche, Dorothée remercie avec effusion : on vient de lui fournir les moyens de consoler quelque misère, de soulager quelque infirmité.

En revenant de la *Feuillée-Dorothée* on a généralement le désir d'aller voir de près le val d'Ajol. On doit alors rejoindre le chemin qui conduit à la *Nouvelle-Feuillée*, établissement rival de celui de Dorothée, puis on descend la route fort rapide qui, de ce point, mène jusqu'à Laitre.

Laitre, qu'on désigne très-souvent et à tort sous le nom de val d'Ajol est le centre du val. C'est un gros village avec église, écoles publiques, maison de ville, étude de notaire, etc., etc. Il est de construction élégante, et la rivière qui le baigne, la Combeauté, met en mouvement un grand nombre d'usines.

Les habitants, que certains auteurs font descendre d'une de ces anciennes colonies espagnoles qui, de 783 à 844, vinrent s'établir en France, sont cordonniers, tailleurs, sabotiers, menuisiers, boulangers; presque tous savent sculpter le bois et la pierre. Un d'eux même fait des pianos.

Pour revenir du val d'Ajol à Plombières, il faut passer par Faymont, où l'on remarque une cascade et plusieurs scieries mécaniques mises en mouvement par la Combeauté.

De Faymont on traverse la vallée des Roches, dont l'aspect presque sauvage, les bois sombres, les rocs suspendus au-dessus des eaux et les gorges solitaires forment avec le riant vallon qu'on vient de quitter, un contraste qui a son charme; puis on arrive à l'antique abbaye d'Hérival, qui, pour nous servir d'une expression empruntée à M. Friry, est « un des rameaux les plus curieux du grand institut colombaniste de Remiremont. »

Le fondateur de l'abbaye fut un saint personnage, natif des Vosges, nommé Engibaldus, qui, l'an 1057, bâtit en un lieu très-âpre, très-stérile, qu'on appelait *Aprevaux* (*aspera vallis*, *hyrea vallis*, d'où Hérival), une petite église en l'honneur de Dieu, de la vierge Marie, de Monsieur (*sic*) saint Jean-Baptiste et de saint Nicolas, avec un cloître, un dortoir et un réfectoire. « Il ne voulut avoir, dit Sébastien Valdenaire, cloches, orgues ne chanterie, n'y autres pour dire messe, alléguant qu'il suffisait de recevoir la sainte eucharistie spirituellement, et que pourtant il fallait s'en abstenir, comme aussi de dire heure canonique vocalement, etc. »

Plus tard, la règle du monastère d'Hérival fut un mélange des règles de saint Colomban, de saint Benoît et de saint Augustin. Elle était fort rigoureuse.

La révolution de 1789 ferma l'abbaye. Les bâtiments ont disparu. Ils ont été remplacés par une ferme dont le propriétaire est l'un des descendants de l'ancienne famille Fleurot. On y fait voir aux curieux un squelette qui, dit-on, est celui du dernier moine du couvent. On montre aussi un morceau d'une peau dans laquelle on a ménagé des yeux et une bouche, c'est-à-dire des trous pour figurer ces ouvertures. On affirme que cette peau recouvrait autrefois le squelette du pauvre moine. Par malheur la peau de l'homme s'imite difficilement; cette peau est une simple peau de veau.

Il y a mieux que cela à faire à Hérival : c'est d'y prendre une collation de lait, de cerises, et de kirsch. Il y a mieux aussi à y voir : quelques femmes de la localité, qui passent avec leurs enfants, sont réellement belles; leurs traits sont distingués et semblent rappeler une noble race.

D'Hérival on revient à Plombières par le *Moulin-Joli*.

Une autre promenade qu'on fait encore à âne ou en

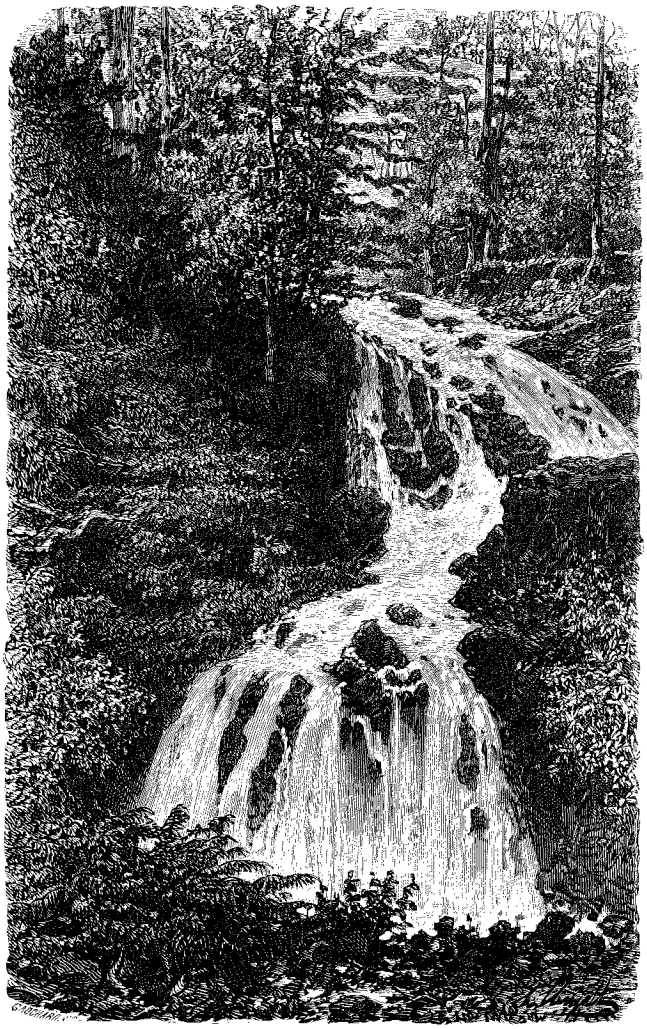
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voiture est celle de Plombières aux *forges de la Sémouse*.

On sort de Plombières par la route dite *de Saint-Loup*. On arrive à Aillevillers, et là, comme on est à une très-courte distance de Saint-Loup, on pousse jusqu'à cette bourgade pour visiter un paysan qui a appris seul l'horlogerie, a fabriqué l'horloge de la cathédrale de Besançon et a inventé, dans ses moments perdus, des réveils-matin d'une simplicité admirable, des compteurs pour les voitures de place, etc.

Cette visite terminée, on quitte Saint-Loup, on revient sur ses pas, on repasse par Aillevillers, puis on se dirige vers la belle vallée de la Sémouse, sur le chemin de laquelle se trouvent des forges considérables, dont les propriétaires sont pleins de courtoisie à l'égard des touristes; il suffit qu'un étranger demande à visiter leurs usines pour qu'il en voie s'ouvrir immédiatement devant lui les portes hospitalières.

Après qu'on a parcouru les forges, on remonte en voiture et l'on revient à Plombières par la route d'Épinal, d'où vous apercevez le clocher de Bellefontaine. Ce riche village, autour duquel se groupent des moulins à farine, des forges, des étangs très-poissonneux, a une superficie qui dépasse 15 hectares; il doit son nom à une fontaine limpide et charmante située dans un pré au bas de l'église; autrefois on attribuait à son eau quelques propriétés médicales. Les eaux de Plombières ont fait oublier les vertus de l'eau de *Bellefontaine*.



Cascade de Faymont. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

Quand on va voir ce village, ce n'est plus pour sa fontaine, c'est pour son église, dont la construction remonte aux premières années du onzième siècle.

La rentrée à Plombières se fait par la rampe de la route d'Épinal, autrefois impossible, mais dont le roi Stanislas a fait adoucir la pente. De cette rampe, on jouit du coup d'œil le plus pittoresque; on a sous ses pieds Plombières, ses coteaux, ses jardins suspendus, ses prairies égayées par quelques maisonnettes rouges; en un mot, l'admirable panorama dont on jouit du haut de *Bellevue*.

Excursion à Remiremont. — Le Saint-Mont. — Le Pont des Fées. Le Calvaire. — Industrie de Remiremont.

De Plombières à Remiremont on compte environ treize kilomètres. C'est déjà un petit voyage, surtout pour les baigneurs qui ont hâte de prendre, sans interruption, le nombre sacramentel des bains et des douches.

Après avoir suivi quelque temps les hauteurs qui séparent Plombières de Remiremont, on arrive à leur versant nord-est, d'où l'on aperçoit cette dernière ville, au milieu de belles prairies sillonnées par de nombreux cours d'eau qui vont se réunir à la Moselle, dont les eaux vives et transparentes animent ce charmant vallon. Au fond du tableau se développe une ceinture de montagnes ornées de beaux arbres, parmi lesquels domine le sombre feuillage du sapin.

La ville de Remiremont, dit M. Friry, bâtie sur les bords d'un vaste amphithéâtre, s'abrite humblement, mais non sans grâce, dans l'intervalle spacieux qui sépare deux montagnes; elle est défendue au nord, du côté de la plaine, par des amoncellements de terre et de sable, connus dans le pays sous le nom de rangs ou tertres, et qui simulent de loin une sorte de fortification à la moderne. Il est difficile d'imaginer un lieu qui respire à un égal degré le calme et le bonheur de la retraite.

Autrefois, Remiremont était protégé par une muraille au pied de laquelle s'étendait un large fossé; aujourd'hui la muraille a disparu et le fossé est remplacé par de jolis jardins. Régulièrement bâtie, elle est percée de rues bien tracées, où de nombreuses fontaines entretiennent une propreté remarquable. La rue principale, qui conduit à la place où s'élèvent l'église abbatiale et le palais de l'abbesse, doit aux arcades massives qui la bordent de tous côtés (disposition architecturale qu'on retrouve dans la plupart des anciennes villes lorraines) un caractère sinon monumental, du moins ori-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

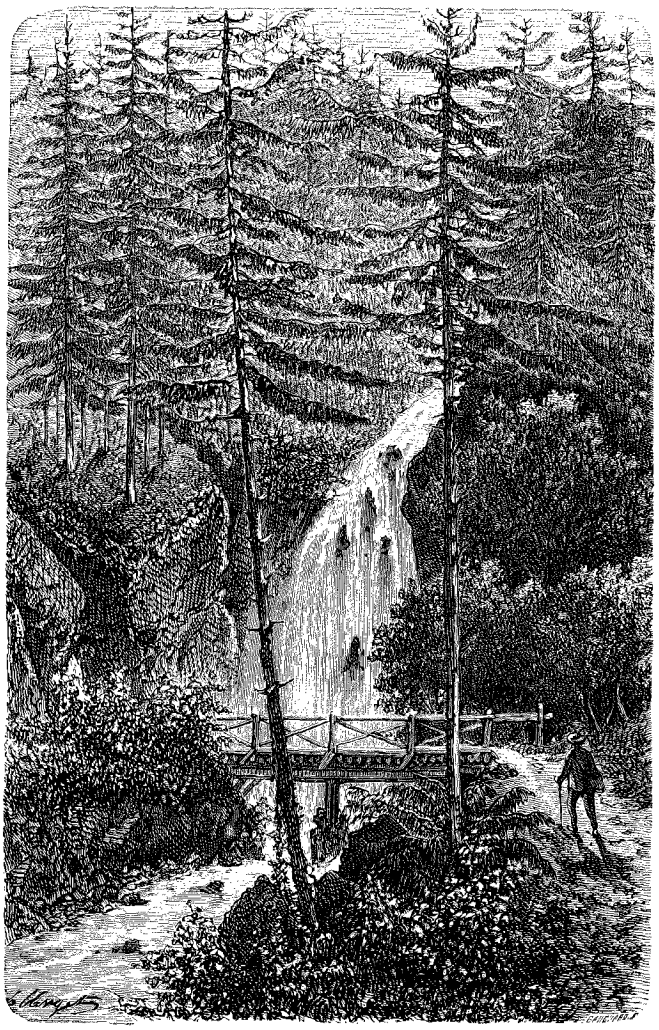
ginal et tout à la fois un peu sévère, qui convient bien aux souvenirs historiques que rappelle le nom de Remiremont. Le long de cette rue coule un ruisseau d'eau vive que l'hiver grossit assez parfois pour qu'on ait dû border la voie publique de trottoirs assez élevés. A son extrémité, en tournant un peu vers la droite, on rencontre une jolie place, plantée d'une double rangée d'arbres, et sur un des côtés de laquelle fait façade l'ancienne église du Chapitre Noble.

A côté de l'église, et la joignant presque à angle droit, s'élève le palais abbatial, construit en 1750 par le duc Léopold sur l'emplacement de l'ancien hôpital et de l'hôtel de l'abbesse.

On doit aller ensuite au Saint-Mont, qui entendit les premières prières et vit les premières épreuves des religieuses de Remiremont.

On suit, pour s'y rendre, la route de Gérardmer, et après avoir traversé la Moselle et cheminé sur une chaussée bordée d'arbres qui coupe la prairie, on atteint, à environ trois kilomètres de la ville, la base du Saint-Mont, qui, s'il n'était célèbre par les souvenirs qui s'y rattachent, le serait assurément par sa situation pittoresque. Comme toutes les montagnes des Vosges, il est principalement planté de sapins entremêlés de bouleaux et de hêtres. Sous leurs ombrages, et surtout vers les pentes inférieures, s'étendent des pelouses d'un gazon épais, percé çà et là de roches granitiques autour desquelles se plient et se replient les sentiers qui mènent jusqu'au sommet. Le flanc gauche du mont est sillonné de cours d'eau qui, selon la saison et les besoins des exploitations agricoles, tantôt s'élancent en cascades, tantôt s'échappent en légers filets. A ses pieds, le paysage est vivifié par d'actives usines, par quelques maisons de campagne élégantes, et par des fermes ou granges, dont la plus considérable, la grange de Miremont, mérite d'être visitée. Parvenu au sommet de la montagne, qui s'élève à 675 mètres, on a une magnifique perspective du vallon de la Moselle. Dans la direction du midi s'étagent au loin les cimes vaporeuses des ballons d'Alsace et de Servance; puis, après avoir suivi le cours de la Moselle et les lignes brillantes que forment les ruisseaux qui viennent mêler leurs eaux aux siennes, le regard vient se reposer sur Remiremont. De l'autre côté, au delà d'une hauteur où saint Arnould, évêque de Metz, vint, sur la fin de sa vie, chercher une retraite, se déploie un horizon de verdure formé par la forêt de Fossard.

Du haut du Saint-Mont, l'œil embrasse tous les lieux illustrés par les saints anachorètes qui ont fondé la communauté religieuse de Remiremont.



Saut de la Cuve. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

« Belle petite ville, disent les notes de voyage de Montaigne, et bon logis à la Licorne, car toutes les villes de Lorraine ont des hôtelleries autant commodes et le traitement aussi bon qu'en nul endroit de France. Là est cette abbaye de religieuses de la condition de celles que j'ai dit de Poussai[1]. Elles prétendent, contre M. de Lorrene, la souveraineté et la principauté de cette ville. MM. d'Estissac et de Montaigne les furent voir soudain après être arrivés, et visitèrent plusieurs logis particuliers qui sont très-beaux et très bien meublés.

« Ils apprindrent que certains villages voisins leur doivent de rente deux bassins de nège tous les jours de Pentecauste; et en faute de ce, une charrette attelée de quatre bœufs blancs: ils disent que cette rente de nège ne leur manque jamais. Elles n'ont qu'un voile blanc sur la tête, et au-dessus un petit happin de crêpe. Les robes, elles les portent noires, de telle façon et étoffe qui leur plaît, pendant qu'elles sont sur les lieux; ailleurs de couleur. Les cotillons à leur poste et escarpins et patins: coëffe au-dessus de leur tête comme les autres. La compagnie de ces dames nous donna procuration de leurs

1. Épinal, Poussai et Bouzières avaient, comme Remiremont, leur chapitre noble, cependant avec plus ou moins de rigueur dans les preuves de noblesse qu'il fallait fournir, d'où vint le proverbe lorrain : les *dames* de Remiremont, les *femmes de chambre* d'Épinal; les *lavandières* de Poussai; les *vachères* de Bouzières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affaires à Rome.... Au partir de là, nous suivîmes longtemps un très beau et très plaisant vallon cotoyant la rivière de Moselle, et vinsmes disner à Bossan (Bussang).»

Après cette halte au Saint-Mont, on se dirige vers le *pont des Fées* et l'on va visiter l'emplacement de l'ermitage de saint Arnoult. On entre ensuite dans la forêt de Fossard. Dans une clairière voisine de la fontaine de Saint-Sabine, on rencontre d'abord deux grands monolithes : le Fardeau de Saint-Cristophe et la pierre Kerlinkin, qui se dressent comme deux pyramides tronquées, au milieu d'une enceinte d'arbres. Un peu au delà on atteint le groupe pittoresque de la Roche-du-Thin, qui surmonte des pentes abruptes et boisées descendant jusqu'à la Moselle. Du haut de cet amas de rochers, entassés dans un magnifique désordre, se déploie une perspective immense, qui comprend au nord tout le pays d'Épinal, et au sud le sauvage et beau vallon de la Mhause.

Excursion à Gérardmer. — Le Saut de la Cuve. — Vagney et ses perles. — Le Saut du Bouchot. — Gérardmer. — Les lacs. — Le Saut des Cuves. — La Pierre de Charlemagne. — Le Honneck et ses habitants. — La vallée de Granges.

Une des excursions les plus intéressantes qu'offrent les Vosges pour la beauté et la variété des sites, est sans contredit le voyage de Gérardmer ; mais c'est un voyage qu'on ne peut faire en moins de deux journées. Par une belle matinée, on suit la route de Remiremont. Au sortir de cette ville, on entre dans la vallée de la Moselotte, qui conduit, en laissant le Saint-Mont et Celles sur la gauche, au petit village de Saint-Amé, où l'on fait une première halte. A quelques pas se trouve une jolie chute d'eau appelée le *Saut de la Cuve*, qui ouvre la série des charmants aspects qu'on verra se succéder presque sans interruption jusqu'au Honneck.

En cheminant encore le long de la Moselotte, on arrive à Vagney, bourg important de l'ancien duché de Lorraine, autrefois chef-lieu d'un ban considérable, et dont les premiers titres remontent à 1147.

On exploitait autrefois à Vagney des gisements de grenat, de porphyre et de calcédoine, actuellement abandonnés.

On traverse Vagney et Sapois : au delà de ce dernier village, le bruit des eaux annonce le *Saut du Bouchot*, une des cascades les plus remarquables des Vosges; lorsque les eaux sont abondantes, elles se précipitent en un seul jet d'une hauteur de plus de plus de 40 mètres. Moins fortes en été, elles se brisent en deux chutes, l'une de 17, l'autre de 27 mètres, contre les rochers, d'où elles rejaillissent en écume et en paillettes étincelantes, pour recommencer bientôt après à couler calmes et inaperçues.

Depuis Remiremont, la route suit le fond de la vallée, tantôt bordée de vertes prairies, tantôt resserrée entre des blocs de granit; elle s'élève constamment à partir de Rochesson, petit village à 23 kilomètres de Remiremont, aux deux tiers environ de la distance entre cette ville et Gérardmer.

En arrivant au point culminant de la montagne, on embrasse l'ensemble de la vallée où est assis Gérardmer; elle forme un assez large bassin encadré par l'horizon bleuâtre et onduleux des montagnes, coupé de forêts, de rochers, de prairies, qu'accidentent de pittoresques habitations, et terminé par un lac silencieux dont la surface miroitante attire tout d'abord et charme le regard. Une route rapide, mais large et unie, qui côtoie un instant la rive sud-est du lac, conduit au bourg.

Gérardmer n'a point de monuments bien remarquables, mais il est curieux par sa disposition. Ses 6000 habitants occupent une étendue que n'ont pas certaines villes de 100000 âmes. Les maisons y sont largement espacées, entremêlées de places nombreuses, de granges, de jardins et même de champs et de prairies. D'abondantes et vives fontaines jaillissent çà et là, si bien que ce bourg important tient à la fois du village et du parc anglais. On y a établi depuis quelques années un établissement hydrothérapique complet. — La fraîcheur et l'abondance des eaux, non moins que le site, se prêtaient à merveille à cette installation.

Les environs de Gérardmer sont semés de blocs de granit qui percent le sol et rappellent un peu les abords de Fontainebleau. —Dans le pays, et par allusion railleuse à l'âpreté du lieu, on les a nommés les *moutons de Gérardmer*. Tel qu'il est, et tout fier de son industrie, qui lui a valu un développement et une richesse qui augmentent de jour en jour, de ses sites pittoresques qui attirent chaque année la foule des touristes, Gerardmer s'est fait à lui-même ce proverbe orgueilleux : *Sans Gérardmer et un peu Nancy, que serait-ce de la Lorraine !*

Le voyageur ne peut négliger d'aller visiter le lac placé dans la partie la plus évasée du vallon, entre le bourg et la vallée du Belliard. C'est un carré long d'une surface de 116 hectares, et ses eaux limpides ont une profondeur de 30 mètres. Par un temps calme, la traversée du lac, dans une des légères nacelles qui vous attendent au bord, permet, tout en se reposant, de suivre les détails du paysage dont on avait saisi l'ensemble en arrivant à Gérardmer.

Au retour de cette promenade, et avant de clore la journée, on peut parcourir le bourg et visiter l'église, construite en 1730 par un architecte italien. La tour, contre l'usage général du pays, est surmontée d'un dôme. Elle avait originairement une flèche, qui doublait presque sa hauteur, et qui fut renversée, le 18 février 1756, par un coup de vent dont le désastreux souvenir se conserve encore dans le pays.

Il faut ensuite se rendre au lac de Longemer, situé à 4 kilomètres au nord-est de Gérardmer.

Le chemin suit en partie les bois dans l'étroite vallée de la Vologne. Après une courte marche, on aperçoit sur la gauche un grand bloc de granit, ombragé par des pins et qu'on pourrait prendre pour la pierre tumulaire de quelque géant gaulois. Il se nomme la *Pierre de Charlemagne*, en souvenir d'une halte que,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

selon la tradition, l'illustre empereur y aurait faite à la suite d'une partie de chasse.

Quelques pas plus loin on trouve le *Saut des Cuves*, où la Vologne se jette écumante entre deux murailles de rochers noirs. Après tant de sites pittoresques, celui-ci a encore un aspect d'originalité sauvage qui commande une courte halte. Sur un côté, il est fermé par un rempart de rochers coupé tout droit et couronné d'un bouquet de sapins; sur l'autre, les rochers irrégulièrement brisés sont enveloppés d'une ligne d'arbres d'essences diverses, qui remonte jusqu'au haut de la cascade, en l'entourant d'un beau rideau de verdure; la Vologne s'élance d'un premier jet pour chercher ensuite bruyamment sa route dans les anfractuosités du roc, où elle forme des cascatelles qui se succèdent capricieusement et se réunissent un peu plus bas, dans un bassin au-dessus duquel s'élève un beau pont récemment construit, et dont l'arche unique ne manque ni de hardiesse, ni d'élégance. La tranquillité du lieu, troublée seulement par le bruit des eaux, la fraîcheur qui règne sous ces cimes richement nuancées, invitent à s'y reposer avant de reprendre la course qui doit conduire jusqu'au sommet du Honneck.

Le lac de Longemer est beaucoup moins vaste que celui de Gérardmer, car sa superficie n'est que de 75 hectares; mais il a, comme paysage, une importance qui fait oublier son peu d'étendue. Resserré entre deux montagnes couvertes de forêts de sapins, et dont le pied vient se perdre dans de vertes prairies qui baignent ses eaux si pures et si calmes, il ressemble à une glace gigantesque qui serait encadrée dans une immense bordure de velours émeraude. L'horizon se trouve borné de quelque côté que la vue se porte; mais on ne saurait s'en plaindre, car les limites qui le circonscrivent sont l'eau, les bois, la verdure et le ciel, ces beautés toujours nouvelles dont les yeux et l'âme ne sont jamais rassasiés.

A droite, sur une langue de terre qui s'avance au milieu des eaux, on voit la modeste chapelle de Saint-Florent, célèbre par la vertu du dévidoir miraculeux qu'elle renferme, et dont, assure la légende locale, on obtient la guérison de certaines maladies en le faisant tourner à rebours et de la main gauche.

Une gorge étroite parcourue par la Vologne, qui commence en cet endroit à descendre bruyamment dans la vallée, unit le lac de Longemer à celui de Retournemer, placé au point supérieur du vallon. Ce lac, caché pour ainsi dire au fond d'un entonnoir formé par de hautes montagnes, n'a qu'une surface de 5 hectares et une profondeur de 13 mètres. C'est une miniature, une réduction des grandes nappes d'eau que l'on vient de visiter. « Une étroite écharpe de prairie, dit l'auteur des *Promenades dans les Vosges*, le ceint et le sépare des forêts; sur ses vertes pelouses quelques métairies apparaissent à la lisière des bois, et le long de ses rives s'entrelacent, ainsi que les festons d'une guirlande de fête, les variétés nombreuses des plantes aquatiques, où dominent les feuilles larges des ménianthes et des nénufars. » On le contourne pour gagner à son extrémité le *chemin des Dames*, conduisant à travers es bois et par une pente habilement ménagée au col de la *Schlucht*, que traverse la magnifique route ouverte pour faire communiquer Épinal avec la vallée de Munster. Elle longe, à travers des blocs de granit, le flanc des hautes montagnes qui bordent les lacs de Longemer et Retournemer, et redescend vers Munster par le versant oriental de la *Schlucht*. A cette élévation, où MM. Hartmann ont fait construire un joli chalet accommodé en restaurant, on embrasse dans un vaste et splendide panorama l'ensemble des paysages qu'on a parcourus pas à pas; on voit à ses pieds les eaux des lacs étincelants au milieu de leurs vertes prairies; à droite et à gauche, apparaissent une suite de montagnes, d'abord séparées entre elles et couvertes de bois, mais dont les formes s'effacent peu à peu, pour se confondre au loin dans la ligne bleuâtre que tracent les autres sommets des Vosges. Enfin un peu en arrière s'élèvent, d'un côté, les hauteurs du Valtin, de l'autre le Honneck, terme de cette longue ascension.

Il faut au moins une demi-heure pour atteindre le faîte du Honneck; mais là, l'immense perspective qui se déroule aux regards rachète et au delà les fatigues de la marche.

De ce point, élevé de 1366 mètres au-dessus du niveau de la mer, au pied même du Honneck on découvre la vallée de Munster et les plaines de l'Alsace, qui s'abaissent en gradins jusqu'aux bords du Rhin. Au delà du fleuve on aperçoit la Forêt-Noire, et pour peu que l'on soit favorisé par une belle journée, on parvient à distinguer les cimes des Alpes, à la limite de l'horizon. Autour et au-dessous du Honneck se dressent des pics encore remarquables. Les principaux sont : le Balvurche, à 1280 mètres au-dessus du niveau de la mer; le Planeau, à 1150; le Tonnerre, à 1110; le Beheu et les Rachires à 1000; les Xettes, qui dominent Gérardmer à 930.

A mesure qu'on gravit les montagnes connues dans le pays sous le nom de *chaumes*, les forêts s'éclaircissent; les arbres, de plus en plus espacés, disparaissent et sont remplacés par des pelouses d'une herbe fine, serrée, qui déroulent de sommet en sommet leurs tapis veloutés.

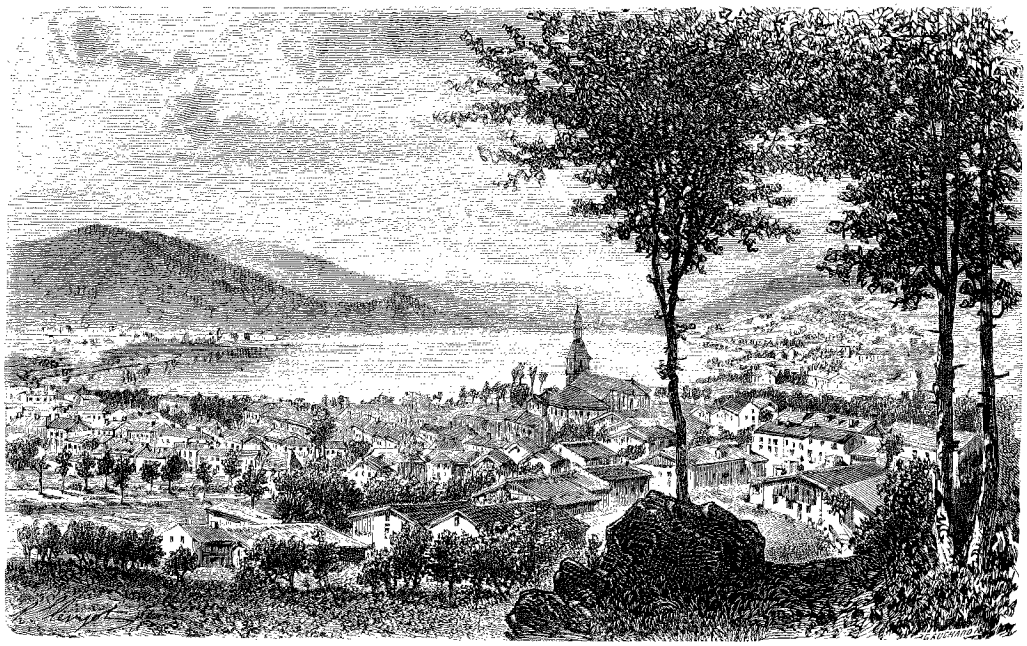
Les pâturages, dont la qualité est renommée, sont une des grandes ressources de la contrée. Dès que la neige a disparu, c'est-à-dire au mois de juin, dit M. Édouard de Bazelaire, quelques familles de fromagers connus sous le nom de *marquards*, montent des vallées voisines, pour n'y redescendre qu'au commencement de septembre. Durant la belle saison, leurs nombreux troupeaux errent, nuit et jour, en liberté, broutant les fruits spontanés d'une nature vierge de la culture des hommes, et les hautes herbes parsemées de fleurs, d'arbustes odoriférants, de plantes aromatiques, qui rendent leur lait onctueux et embaumé. Les chalets qu'habitent les *marquards* se cachent, de distance en distance, dans le creux d'un ravin; ils se composent de deux pièces, l'une est destinée aux habitants, l'autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aux bestiaux que le mauvais temps force parfois à chercher un abri. Quand une certaine quantité de fromages est faite, on appelle, à l'aide d'une longue corne en écorce de bouleau, un troupeau d'ânes qui paissent aux environs; aussitôt ils arrivent, on les charge, ils descendent, sans guide, jusqu'à la vallée; là ils reçoivent les provisions nécessaires à la subsistance des *marquards;* puis chacun d'eux remonte vers le chalet auquel il appartient et stationne patiemment à la porte, jusqu'à ce que le maître juge à propos de le débarrasser de son utile fardeau.

Au Honneck se rattache le Collet, dont les pans sont sillonnés de nombreux sentiers en zigzag formés de rondins à demi engagés dans la terre, et placés horizontalement à la distance d'un pied de l'autre. Les montagnards appellent ces chemins des *schlitts.* C'est par là qu'ils descendent les coupes annuelles des forêts.

Avant de retourner à Plombières, on visite ordinairement la vallée de Granges, la plus belle, peut-être, de toutes celles qu'arrosent les nombreux cours d'eau qui descendent des Vosges. Elle forme une oasis d'ombre et de verdure, où s'étendent de riantes prairies dans lesquelles la Vologne trace en murmurant un sillon argenté. Le hêtre, le chêne, le tremble, le bouleau, y adoucissent les teintes plus sombres des sapins. Tout, dans cette charmante vallée, où règne un calme profond qu'interrompent seulement, de temps à autre, le son métallique de la corne des pâtres et le tintement des sonnettes suspendues au cou des vaches qui s'en vont çà et là cherchant leur nourriture, rappelle le prin-



Gérardmer. — Dessin de H. Clerget d'après nature.

temps éternel des poëtes. Mais ne revoyez pas la vallée de Granges vers les derniers mois de l'année : la neige qui l'ensevelit sous son linceul vous reporterait bien loin des campagnes mythologiques.

Sur le côté de la vallée de Granges, dans une grotte formée, au flanc de la montagne, par une accumulation de roches qu'une mousse humide et épaisse couvre d'un riche manteau, se trouve une glacière naturelle où s'entretient constamment une telle fraîcheur que les glaces y résistent aux plus ardentes chaleurs de l'été.

Les habitants de la vallée de Granges sont aussi fiers de leur glace que les habitants de Gérardmer le sont de leurs fromages. Ils disent dans leur patois :

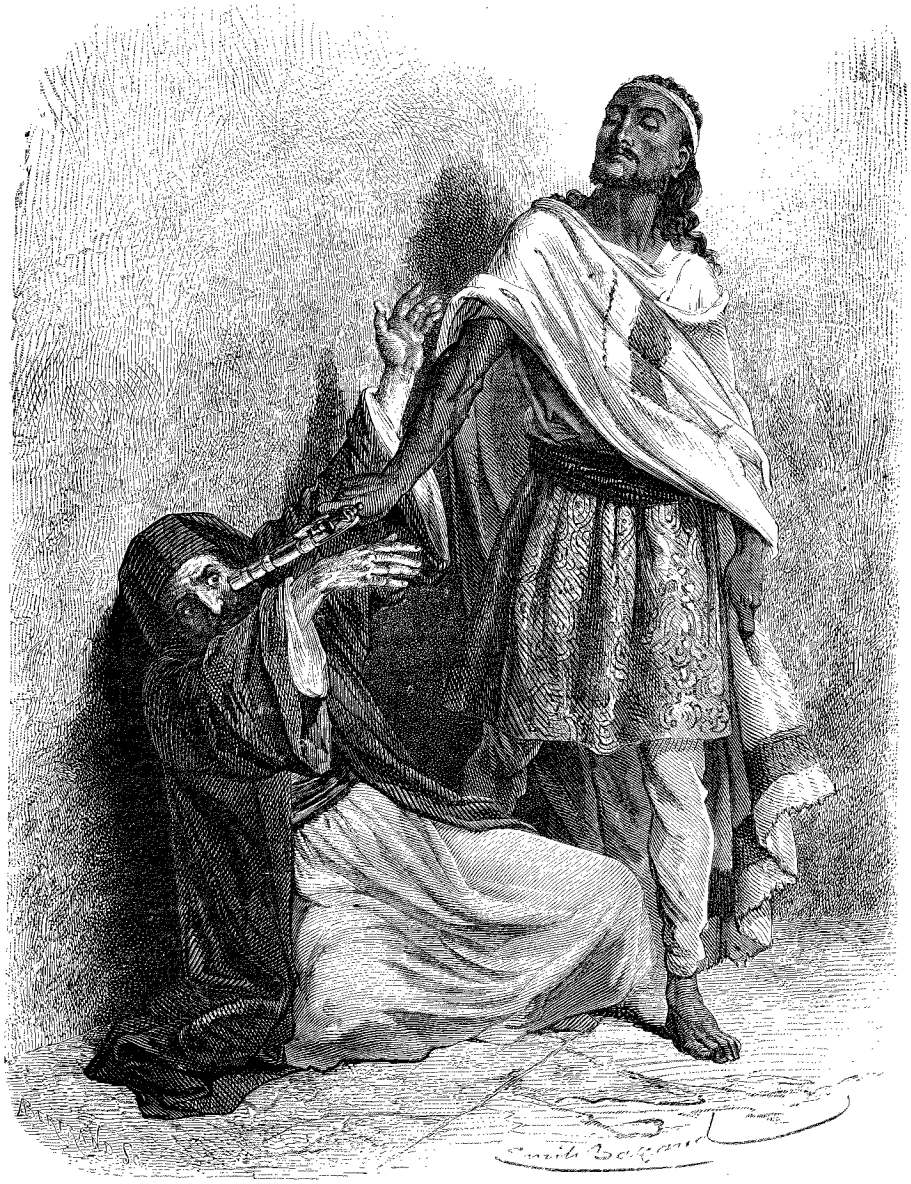
Li gran do qué fa d'chau, aimo d'bourre è lé giasse,
Et ont do mô po lo vodié ;
Magran nos evo pohi, do li pi sochrasse;
N'evo in gro do in potié.

« Les grands, lorsqu'il fait chaud, aiment à boire à la glace et ont de la peine à la conserver; mais nous en avons ici, dans les plus grandes sécheresses, nous en avons dans un trou. »

On peut faire d'autres excursions pittoresques autour de Plombières, et aller même, si l'on veut, jusqu'au Ballon des Vosges, mais les promenades que nous venons d'indiquer suffisent pour qu'on ne perde jamais le souvenir de ce frais pays qui, pendant trois mois environ, juin, juillet et août, est assurément l'un des plus agréables et des plus salubres de France.

L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



« La bénédiction, s'il vous plaît ! » (voy. p. 362.) — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXI

Plaisanteries trop prophétiques. — Je suis abandonné de tous mes domestiques. — Opinion flatteuse de Mlle Ettihoune sur mon compte.

Le lecteur m'a laissé, au chapitre précédent, attablé chez mon collègue anglais M. le capitaine Cameron, à Gondar.

Pendant le déjeuner, M. Cameron me dit, entre autres menus propos :

« Eh bien ! collègue, les fers du négus sont-ils lourds ?

— Est-ce que vous voulez en essayer ? lui répliquai-je sur le même ton.

— Eh ! qui sait !... »

Hélas ! ni lui ni moi ne pouvions prévoir, ce jour-là, l'orage qui devait fondre un mois plus tard sur un

1. Suite. — Voy. t. XII, p. 221, 225, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

homme que sa valeur personnelle, non moins que son titre officiel, semblaient soustraire à des éventualités pareilles.

La nuit qui suivit fut remplie par les songes les plus agréables, grâce à la perspective riante de quitter une prison qui ne m'avait pas été dure, mais qui n'en était pas moins une prison. Mais le matin mon kavas Ahmed vint, la figure allongée, m'annoncer que le départ devenait impossible, tous mes serviteurs s'étant enfuis la nuit pour ne pas avoir à me suivre à Massaoua, pays d'infidèles. Bien qu'un peu contrarié, je reçus la nouvelle avec assez de philosophie, et je dis à Ahmed :

« C'est bien ! Dis à Ettihoune de m'apporter le déjeuner.

— Monsieur, elle est partie.

— J'entends : elle est allée à la fontaine.

— Non; elle s'en est allée et les autres servantes aussi.

— Toutes ?

— Toutes. »

Ma philosophie reçut ici un certain choc.

« Les drôlesses! Comment cela s'est-il passé?

— Monsieur, c'est Ettihoune qui a monté la chose. Les autres ne songeaient pas à partir, c'est elle qui leur a fait croire qu'une fois arrivé à Massaoua vous pouviez avoir la fantaisie de les vendre aux musulmans. »

Miss Ettihoune se flattait. J'aurais plaint le musulman qui eût introduit dans son harem cette fine mouche aux airs languissants. Je ne sus du reste son histoire rétrospective que quand elle fut partie. Femme d'un brave paysan de Gafat, elle l'avait quitté sans rime ni raison pour entrer à mon service. On avait (à tort) fait là-dessus des histoires désagréables au mari; ce brave, supérieur à l'infortune, avait répondu en vrai philosophe :

« Le consul est un homme très-comme il faut, et du reste un chrétien.... il n'y a pas d'affront. »

Un dernier mot sur Ettihoune, puisque je la tiens. Un matin je vois arriver chez moi une jolie fille maigre et mal mise : c'était une sœur d'Ettihoune qui venait la voir. Celle-ci, du plus loin qu'elle la voit, rentre précipitamment, s'enveloppe de sa belle *chama* toute neuve et vient avec toutes sortes de chatteries hypocrites embrasser la bonne fille au jupon usé. On dira des femmes tout le bien qu'on voudra, mais j'affirme que le gandin le plus convaincu serait incapable d'une gredinerie pareille.

La revue de ma maison faite, il me restait une façon de petit page, nommé Ouelda Iesous, et le bon Enghedda, celui qui avait failli se noyer dans la Goanta deux mois auparavant.

O Richard! ô mon roi!
L'univers t'abandonne.

Je puis bien m'appeler Richard une fois pour toutes, puisque c'est le nom que m'a donné plusieurs fois, en plein parlement anglais[1], l'honorable M. Layard. Je n'ai jamais su pourquoi.

1. Séance du 30 juin 1865.

XXII

Silhouettes diverses. — L'armée.

Avant de quitter l'Abyssinie, qu'on me permette quelques esquisses rapides de nature à montrer au lecteur l'Abyssin dans divers actes ou diverses situations de sa vie intime.

Je commence par la classe aujourd'hui dominante, celle sur laquelle s'appuie Théodore, l'armée régulière. Cette armée a succédé à l'ancienne armée féodale, peu sûre, et dont les hommes n'étaient solidement dévoués qu'à leurs suzerains immédiats : excellent élément de guerre civile.

L'armée actuelle se compose d'un noyau de combattants qu'on peut évaluer à quarante mille hommes, et qui accompagne partout le négus; plus, des camps temporaires placés sur divers points de l'empire, surtout dans les provinces suspectes. Tous ces camps réunis peuvent compter cinquante mille hommes disponibles.

Quant à la valeur réelle de cette armée, voici le jugement qu'en porte un officier compétent, M. le comte de Bisson, qui a visité cet été la frontière d'Abyssinie :

« L'instruction militaire laisse certes beaucoup à désirer. Toujours on combat sur deux lignes, la cavalerie aux ailes, le front de bataille couvert par les tirailleurs. Cet ordre parallèle est constant.

« L'infanterie est armée d'un sabre très-long et très-recourbé, de la lance et du bouclier. Elle attaque, à l'arme blanche, avec la plus grande impétuosité. La cavalerie légère est la première du monde pour le fond des chevaux, l'adresse et l'agilité des cavaliers; dans la charge, ils laissent flotter la bride, combattent des deux mains, et font exécuter à leurs chevaux des voltes et des tours de force prodigieux, avec le secours seul des jambes et des genoux.

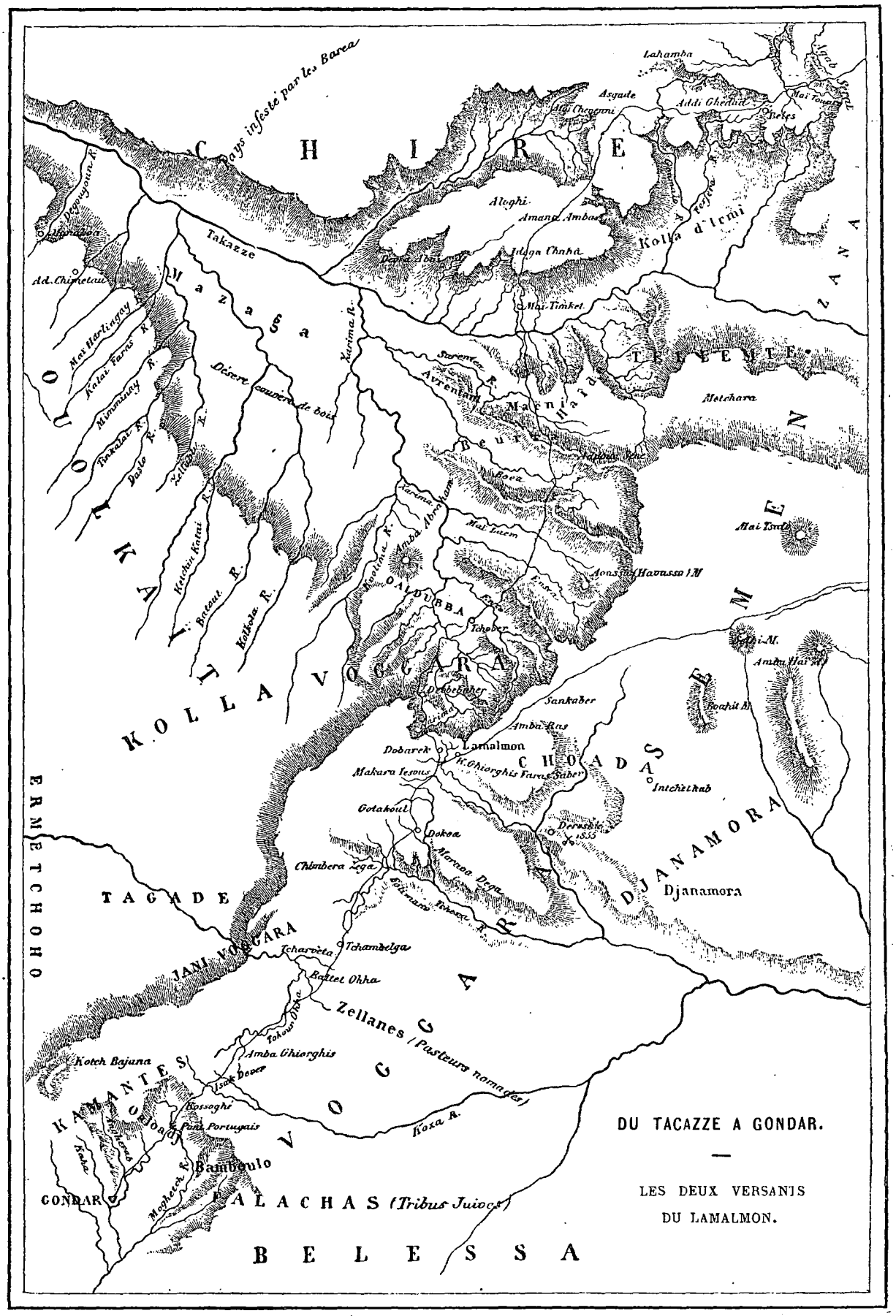
« Ils ont chacun un sabre et deux lances. A quinze mètres, elles atteignent toujours le but. A cette distance, le coup est mortel. Ils s'en servent comme d'un javelot, quoique elles aient environ deux mètres de longueur. Chaque cavalier est accompagné d'un serviteur dont la mission est de s'élancer le sabre à la main, sans calculer le danger, au milieu des ennemis, pour y prendre l'arme de son maître et la lui rapporter.

« C'est avec furie que cette cavalerie attaque un carré. Reculer est un déshonneur, elle ne le subit jamais; faire bondir les chevaux par-dessus les fantassins, pour elle est un jeu; les faire marcher à reculons pour enfoncer les lignes ennemies, est une manœuvre désespérée qu'elle emploie à l'occasion. L'artillerie seule peut l'arrêter.

« Les tirailleurs, au nombre de vingt mille, sont tous des montagnes du Tigré. Ils combattent en partisans; la justesse de leur tir est remarquable et leur bravoure froide, impassible, railleuse même; l'armement est bon, fusils à percussion; la poudre est défectueuse, chaque tirailleur devant la fabriquer lui-même.

« L'artillerie est nulle, faute d'artilleurs; puis cette arme ne convient guère au génie guerrier de Théodoros.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est l'homme aux coups de foudre, aux marches électriques; tout ce qui entrave ou retarde la rapidité de ses opérations, à ses yeux est inutile, nuisible même. »

C'est, à tout prendre, une armée sérieuse, bien que je ne partage pas toutes les opinions de l'honorable général que je viens de citer. Ainsi je ne crois pas que l'infanterie, malgré la bravoure presque folle des individus qui la composent, soit bien formidable à l'attaque, ni que les fusiliers (neftenya) soient des tireurs distingués. Il est regrettable que le soldat abyssin comprenne si peu la tactique européenne, qu'il est disposé à la regarder comme une flétrissure pour les troupes qui s'y soumettent.

Avant 1860, Théodore, converti à l'excellence de la discipline franque, avait confié deux bataillons à son ami Bell, à titre d'expérience, pour en faire un noyau d'infanterie *alla franca*. L'essai avorta le second jour, au milieu d'une sédition violente : il était tout simplement question d'écharper l'instructeur. Théodore voulut se fâcher; les soldats, pour la première et dernière fois, méconnurent la voix du « roi des rois, » et parlèrent vaguement de pendre Bell et lui à la même corde. Il n'a pas insisté.

Le soldat abyssin, je l'ai dit, est brave; mais il abuse du privilége d'être sans peur, pour ne pas être sans reproche. C'est un véritable bandoulier du moyen âge, et bien que paysan lui-même, il est impitoyable pour le paysan désarmé chez lequel il passe. Par compensation, quand il a mené quinze ou vingt ans cette existence, il *fait une fin*, — non comme le troupier français, en entrant dans la gendarmerie ou dans la régie des tabacs, — mais en se faisant moine. Je ne parle pas du moine jovial et pansu d'Italie, mais de l'ascète africain, héritier des confesseurs de la Thébaïde.

Ouelda Ghiorghis, frère d'Oubié.
Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Le peuple abyssin, en effet, prend fort sérieusement toute chose, et à plus forte raison ce qui touche aux choses de l'âme et à la vie d'outre-tombe. J'ai vu l'an dernier, à Massaoua, un des convertis dont je parle : c'était un ex-soldat de Ras-Ali. Il avait péniblement appris à lire et à écrire, et gagnait sa vie à faire des copies de Psautiers assez mal payées; il économisa ainsi trois ou quatre talaris destinés à faire les frais de son pèlerinage à Jérusalem, et prit passage à bord d'une barque qui partait pour Djedda. La barque fut chassée par un orage épouvantable vers Lohéia et périt dans les eaux d'Arabie; six passagers, pèlerins abyssins, se noyèrent; trois seuls survécurent, dont notre ex-homme d'armes. Ils furent recueillis par une barque turque, menés à Lohéia, où le gouverneur les recueillit avec un généreux empressement, les vêtit et les dirigea sur Djedda, d'où mon pèlerin revint à Massaoua. Il ne paraissait pas trop découragé. Sa très-belle figure bronzée et amaigrie m'apparut comme un portrait vivant de moine du temps de saint Cyrille. La noblesse naturelle de l'Abyssin s'augmentait encore chez lui de cette dignité qu'atteignent sans la chercher tous ceux qui, à un titre quelconque, se détachent de la terre pour viser au ciel.

XXIII

Balgada Arœa.

Le vrai type du guerrier abyssin, brave, généreux, un peu écervelé, c'est Balgada Arœa, le protecteur de Lefèvre, de Schimper, de Ferret et Galinier, qui tous lui ont fait une réputation méritée. Sans répéter ce qu'ils ont dit de lui, je veux esquisser ici quelques souvenirs.

Les Abyssins consomment d'énormes quantités de sel gemme (tchoou) qu'ils vont recueillir dans la plaine de sel de Rorom, chez les Danakil, par conséquent en pays ennemi. Ils y vont annuellement en grande caravane armée, et l'officier qui escorte la caravane et qui est toujours choisi parmi les plus braves de l'empire, a le titre de *Balgada*. Arœa avait donc commencé de la sorte et avait gardé depuis, même lorsqu'il fut momentanément sur un trône, le titre qui avait fait sa popularité.

Le Balgada était, par-dessus tout, un chevalier; il aimait la guerre, un peu pour elle-même, un peu pour le plaisir de défendre de belles causes. Quand Oubié, par la trahison la plus indigne, s'empara du jeune Sobogadis-Kassa et le mit aux fers après l'avoir mutilé, Balgada se mit en campagne en faveur du vaincu, et fit à Oubié une guerre de détail qui a été racontée avec verve dans Lefèvre et Parkyns. Sa tactique était celle de Schamyl ou d'Abd-el-Kader, la guerre des coups de main rapides, la stratégie d'ubiquité. Aussi était-il passé, chez amis ou ennemis, à l'état de légende, et bien des chefs qui étaient aussi braves que lui cédaient vite le terrain à un homme que l'on croyait protégé par quelque puissance mystérieuse.

Les coups de main avaient souvent un côté facétieux, et le vaincu était à la fois battu et ridicule : deux choses lourdes à porter, surtout la seconde. Un des meilleurs généraux d'Oubié, en entendant raconter une de ces aventures plaisantes dont un de ses collègues avait été victime, s'écria devant plusieurs témoins :

« Ce n'est pas à moi que ce vagabond en ferait autant ! »

Quelques jours plus tard, ce guerrier si sûr de lui-même s'était endormi, le soir, dans sa tente, avec un *gombo* d'hydromel et ses armes chargées près de son

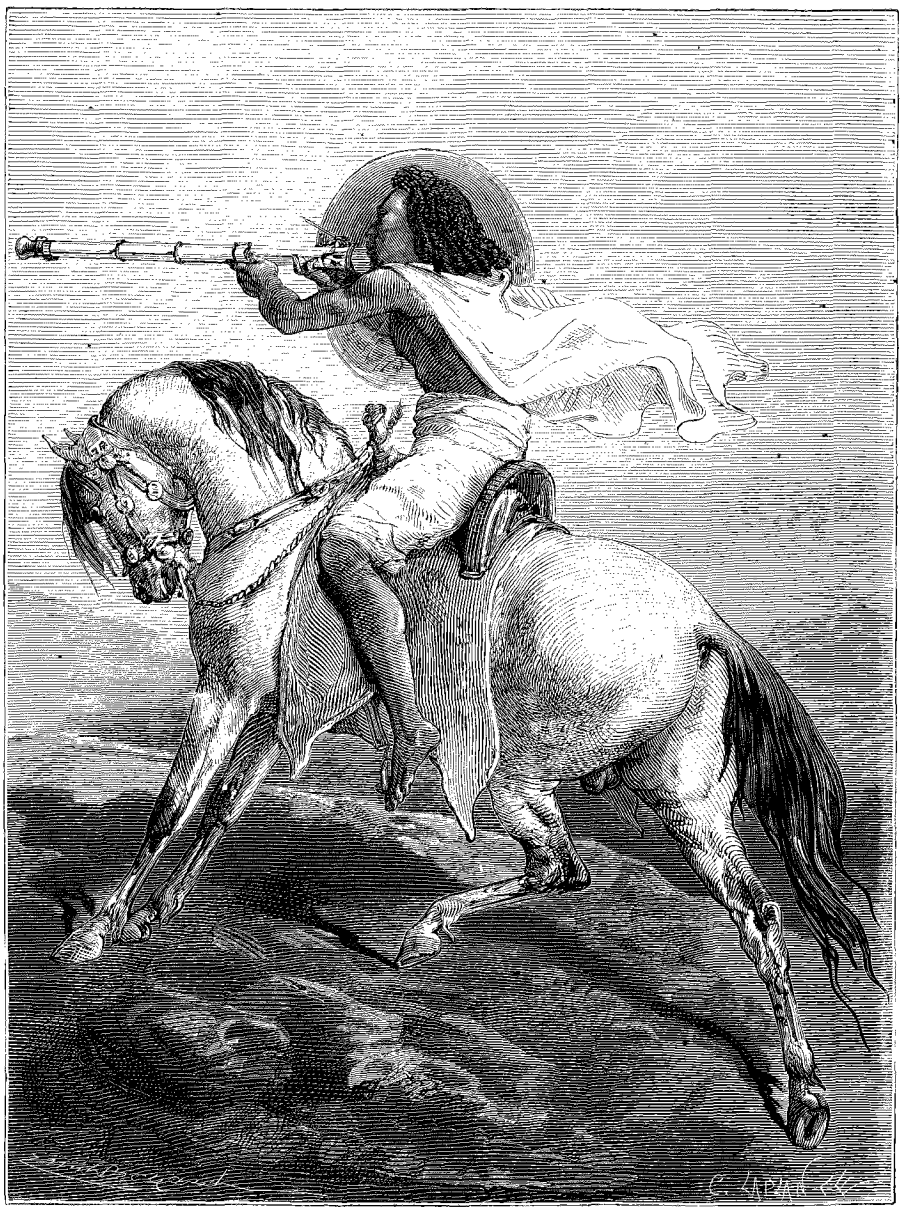
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oreiller. Le matin, au réveil, il trouve le *gombo* vide et les armes disparues. Pendant qu'il rassemble à grand'peine ses souvenirs et ses conjectures, un messager lui est amené porteur de ce compliment :

« Votre hydromel est excellent, mais vous le gardez mal. J'ai pris vos deux fusils, et je vous en renvoie un. Je vous renverrais bien aussi l'autre, mais il me plaît fort, et je pense que vous ne trouverez pas mauvais que je le garde en souvenir de son propriétaire dont j'aurais pu, cette nuit, emporter la tête.

« BALGADA AROEA. »

En 1841, Balgada fut, pendant quelques mois, roi du Tigré, et j'ai l'original de la lettre par laquelle il notifia son avénement au vice-consul de France à Massaoua, en manifestant le désir d'entrer en relations régulières avec la France. Mais avant que ces ouvertures (dues probablement aux bons conseils de Lefèvre et de Schimper) eussent été acceptées, Balgada détrôné était redevenu un officier de fortune. Ses anciens amis, jaloux de son avénement, s'étaient empressés de le trahir et de faciliter le retour d'Oubié.



Cavalier abyssin (voy. p. 354). — Dessin de Émile Bayard.

Quand Oubié, à son tour, succomba dans sa lutte contre Théodore, en 1855, le vainqueur trouva de bonne politique de mettre à la tête du Tigré le soldat populaire, et donna ce riche gouvernement à Balgada. Sans doute celui-ci, dont la prudence n'était pas la vertu dominante, eut des velléités de pouvoir indépendant, se compromit en paroles ou en actes, car un jour vint où Théodore lui manda de le venir trouver.

Balgada se dit :

« Sans doute le négus va me demander compte de mes actes, de mes alliances, de mes sympathies, et peut-être

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me jeter dans une forteresse, comme il a fait d'Oubié et de tant d'autres; je vais prendre mes précautions. Je vais lui rendre visite à la tête de vingt mille hommes de mes vieilles troupes tigréennes, et nous verrons s'il osera ! »

Et il fit comme il l'avait projeté. Malheureusement pour lui, Théodore prit mal une visite aussi fastueuse. C'est un homme avec qui il ne faut jamais dire : il *n'osera*. Il reçut parfaitement Balgada, l'invita à dîner, le mit à la place d'honneur, lui prit le bras après dîner pour le mener passer une revue, et, à l'issue de la revue, il appela quatre estafiers qui passèrent les menottes au héros. Balgada rugissait, écumait, provoquait l'empereur impassible et narquois :

« Tu ne m'aurais pas traité ainsi si j'avais été à la tête de mes Tigréens !

— Probablement, dit le négus avec douceur.

— Tu te vantes d'être le premier soldat de l'Abyssinie; eh bien! fais-moi donner un cheval et une lance, et prenons champ !

— Me prends-tu pour un *azmari* (un acteur)? Je suis l'empereur et je représente l'ordre public contre tous les héros sans cervelle comme toi, les artisans d'anarchie qui sont la ruine de ce pays.

— Mais, qu'ai-je fait pour être ici?

— Rien; seulement tu es un danger pour un gouvernement sage et régulier. Prie Dieu d'amener un temps où la sédition sera devenue impossible en Abyssinie; ce jour-là, tu sortiras. Va, *et que Dieu t'assiste!* »

C'était là, sans doute, une violence coupable; mais Balgada l'avait provoquée par une de ces bravades que le chef d'un grand Etat ne peut tolérer. L'armée tigréenne ne bougea point; elle sentait d'instinct que son vrai souverain, en châtiant un de ces brillants paladins qui sont la gloire et le fléau de leur pays, faisait œuvre d'ordre, quelle que fût l'irrégularité des moyens employés.

XXIV

La cour. — Fragment de Sanuto. — Un empire sans capitale.

J'ai déjà dit que Théodore habitait rarement Gondar et le majestueux palais que j'ai décrit. Sa vraie capitale, c'est son camp qu'il transporte sans cesse d'un bout à l'autre de l'empire. Le dernier voyageur qui l'ait visité, M. du Bisson, croit que cette humeur itinérante est personnelle au négus actuel et l'effet d'un calcul profond; selon ce voyageur, Théodore aura vu que, dans les révolutions et les guerres modernes, le sort d'un État suit toujours celui de la capitale, et il aura voulu, en mobilisant la sienne, mettre l'Abyssinie à l'abri d'une surprise de ce genre.

Je pense que le négus raisonne ainsi; mais un très-curieux passage du vieux géographe Livio Sanuto, dont j'extrais ci-près quelques fragments, me prouve suffisamment qu'en cela, comme en une foule d'autres choses, Théodore n'est que le continuateur de la vieille tradition, un antiquaire logique et intelligent. Les vieux négus, chefs du peuple le moins nomade du monde, mais ayant à défendre une frontière immense, ouverte de tous côtés, ont voulu être toujours prêts à la protéger. Sous ce rapport, la fondation de Gondar a été la ruine de cette dynastie : les négus se sont peu à peu accoutumés à être adorés comme des idoles asiatiques, et la noblesse, qui avait foi en eux du temps qu'ils portaient l'épée, les a vite traités en rois soliveaux.

Voici la traduction du passage de Sanuto :

« Ce seigneur n'a pas de résidence fixe où il se tienne régulièrement; mais, toujours errant, il va de ci de là avec ses tentes armées dans la campagne dont bon an, mal an, elles peuvent former un camp de cinq à six mille, parce que généralement, là où il fait dresser ses tentes, ses gens, sur une étendue de dix à douze milles, sont tellement massés qu'ils semblent se toucher. La dixième partie est bien vêtue et se compose d'hommes riches qui ont des tentes de grand prix. Les grands seigneurs ont avec eux (on peut le dire) chacun une ville qui les suit; mais les autres sont vêtus de peaux et sont pauvres. Les mules de selle qui accompagnent la cour sont au nombre de plus de cinquante mille. Les chevaux sont peu nombreux, et comme on ne les ferre pas ils se blessent les pieds. Quand il arrive que le *Prêtre Jean* (l'empereur) fait un long voyage, les villages par où il passe se remplissent de chevaux blessés qu'on lui envoie plus tard pian-piano. Souvent il marche en ligne droite; personne ne sait où il va, et ceux qui alors l'escortent sont peu nombreux, bien montés et ont le visage couvert de façon à ne pas se connaître l'un l'autre. Derrière eux viennent beaucoup de gens montés à mules. Mais les pierres sacrées de l'autel, *ses églises*, il y en a treize, se portent par le chemin droit, et le peuple suit jusqu'à ce qu'il trouve dressée une tente blanche autour de laquelle chacun se loge selon le poste qui lui est assigné; souvent il arrive que le Prêtre Jean ne dort pas dans cette tente, mais va se loger dans un monastère ou une église. Dans les tentes, pourtant, on chante et on fait de la musique comme si le Prêtre Jean y était, mais pas aussi bien, et quand il n'y est pas on s'en aperçoit à d'autres signes plus apparents. »

Ces dernières lignes me semblent dire clairement que, lorsque le négus n'est pas au camp, Bacchus et Vénus ont libre carrière, même au quartier ecclésiastique. L'observation est toujours vraie. Le négus actuel maintient une discipline fort sévère dans sa maison et son état-major, et j'ai été moi-même témoin, au camp du Godjam, d'une correction épouvantable donnée à des serviteurs de sa tente qui, après boire, s'étaient querellés assez haut pour troubler sa méditation. Ce jour-là, par parenthèse, il pleuvait des bastonnades. Je me souviens qu'en me mettant à table j'entendis, derrière la tente impériale où je mangeais, un bruit régulier rappelant assez celui des tapis qu'on bat pour les épousseter. Je ne sus que plus tard ce que c'était. Les jolies filles attachées à la panneterie n'avaient pas fourni leur pain à l'heure fixée; c'est pourquoi on les avait couchées à plat ventre, côte à côte, et de rudes gaillards armés de longues baguettes pliantes s'étaient escrimés sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs épaules nues, en cadence, comme des batteurs de blé. Pas une n'avait jeté un cri, à peine quelques soupirs !

Les mœurs étaient plus délicates à surveiller. Théodore II ne m'a paru tenir au décorum que dans sa maison même; encore dirait-il volontiers, comme la jolie veuve du conte :

Sachez que je hais qu'on cause,
Et que je n'aime jamais
Le bruit — si je ne le fais....

Il n'aime guère le scandale chez les autres. Un diplomate européen, qu'il aimait beaucoup, était l'époux morganatique d'une dame de bonne maison de Gondar. Cet agent, obligé de suivre le négus au camp de l'Amjabadra, en 1860, s'était fait accompagner de sa sultane, déguisée en homme. Le négus, informé du fait, l'obligea à la renvoyer; mais au bout de quelques jours, le diplomate, ne pouvant vivre éloigné de son Haïdée, demanda un congé à Théodore qui le lui accorda de très-mauvaise grâce, comme s'il avait eu un vague pressentiment de ce qui allait arriver. A quelques lieues du camp, il tomba aux mains d'une troupe de bandits qui l'assassinèrent.

Quant au commun des soldats, le négus pense judicieusement qu'un peu de distraction n'est pas inutile pour leur faire oublier les mauvais jours qu'ils traversent; aussi le camp est-il une véritable abbaye de Thélème. Cela vient principalement du mode vicieux de l'approvisionnement ; chaque soldat, recevant sa ration de farine brute, se voit obligé d'avoir une femme (servante ou femme légitime) pour lui faire sa cuisine. Lefèvre vante avec raison la compagne du soldat abyssin, comme fidélité, résignation, sobriété; elle suit son guerrier dans les marches les plus pénibles, portant sur le dos sa batterie de cuisine et souvent même un lourd *gombo* d'hydromel. Parfois, telles de ces femmes accouchent au bord de la route; dans ces cas-là, c'est le négus qui adopte l'enfant, et je dois ajouter que cette faveur est très-prisée, car plus tard ce terrible parrain ne perd pas de vue ses pupilles.

XXV

Un mot sur le Prêtre Jean d'Abyssinie. — Origine de la musique sacrée.

Tous ceux qui ont lu Marco-Polo savent assez que le vrai *Prêtre Jean* du moyen âge est un prince de l'Asie centrale ; mais les Portugais, lors de leurs premiers rapports avec l'Abyssinie, frappés de voir en Afrique un empereur chrétien dont le pouvoir était autant théocratique que civil, donnèrent au négus un nom dont ils avaient perdu la vraie signification. Bruce propose, de son côté, une étymologie qui a une certaine probabilité; il pense que le mot est dérivé du cri d'appel des plaideurs abyssins : *Rete ô djan-hoï* (écoutez, ô Majesté), d'où prête-jehan. Ce mot, djan, en effet, peut avoir aidé au quiproquo.

Dans les belles cartes enluminées du moyen âge, on est toujours sûr de voir, à côté du nom d'Abyssinie, un empereur sur son trône, entouré d'une pompe semi-pontificale : c'est le Prêtre Jean. Ces dessins ne sont pas absolument fantaisistes, car on peut les comparer à deux portraits qui ornent l'église de Tawari. L'un, celui qui monte un cheval richement harnaché et caparaçonné, est Fasilidès; l'autre, Guebra-Maskal, est plus ancien et a une légende originale.

Sous Guebra-Maskal vivait un saint ermite nommé Abba Iared qui, étant un jour dans sa forêt, vit trois oiseaux perchés sur un arbre et chantant mélodieusement. Ces trois oiseaux lui rappelèrent le mystère de la Trinité, et leur nombre lui suggéra l'idée d'inventer une mélodie quelconque en l'honneur du Dieu *triple et un*. Il inventa la crécelle qui remplace chez les Abyssins notre clochette et qui joue un grand rôle dans leurs offices, et, tout fier de cette trouvaille, il vint exécuter sa musique devant l'empereur Guebra-Maskal. Celui-ci en fut si extasié, que, dans sa distraction, il planta le bout de sa lance dans le pied nu du saint, et le saint était tellement à son œuvre qu'il ne s'aperçut pas qu'il avait le pied traversé et sanglant. C'est *cette origine de la musique en Abyssinie*, qui est figurée dans le dessin ingénu dont j'ai parlé plus haut.

Je reviens à ma citation de Sanuto, pour la terminer :

« Quatre lions suivent la cour ; chacun d'eux est maintenu par deux chaînes, en avant et en arrière.

« Le prêtre Jean monte vraiment à cheval avec la couronne en tête, mais entouré de courtines rouges et de longues bannières portées adroitement par les soldats qui l'entourent.

« Au milieu sont six pages : deux tiennent le frein ou caveçon de la mule que monte le seigneur, et la mènent ainsi par la bride ; deux ont la main posée sur son cou, et les deux derniers sur la croupe. En dehors des courtines, en avant du prêtre Jean, sont vingt pages bien vêtus, en bon ordre, et précédés de six chevaux menés chacun par quatre hommes richement parés, dont deux sont à la bride et deux à la croupe. En avant des chevaux, il y a six mules conduites de la même manière; en avant encore, vingt gentilshommes illustres à cheval; puis, tout à fait devant, les ambassadeurs s'il y en a. »

XXVI

Le clergé. — Abouna Salama.

L'Église d'Abyssinie a pour chef hiérarchique l'*abouna* (archevêque suffragant du patriarche d'Alexandrie), chef d'un pouvoir théocratique énorme, garanti par une constitution qui date du treizième siècle. C'est le patriarche alexandrin qui, non content de sacrer l'*abouna*, le désigne, ou, plus exactement, le fournit au gouvernement abyssin contre un droit de *pallium* de sept mille talaris. Le côté financier de la transaction ne contribue pas à ajouter au respect officiel dû au prélat. On dit même que la superbe Menène, dont j'ai déjà parlé, dans une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

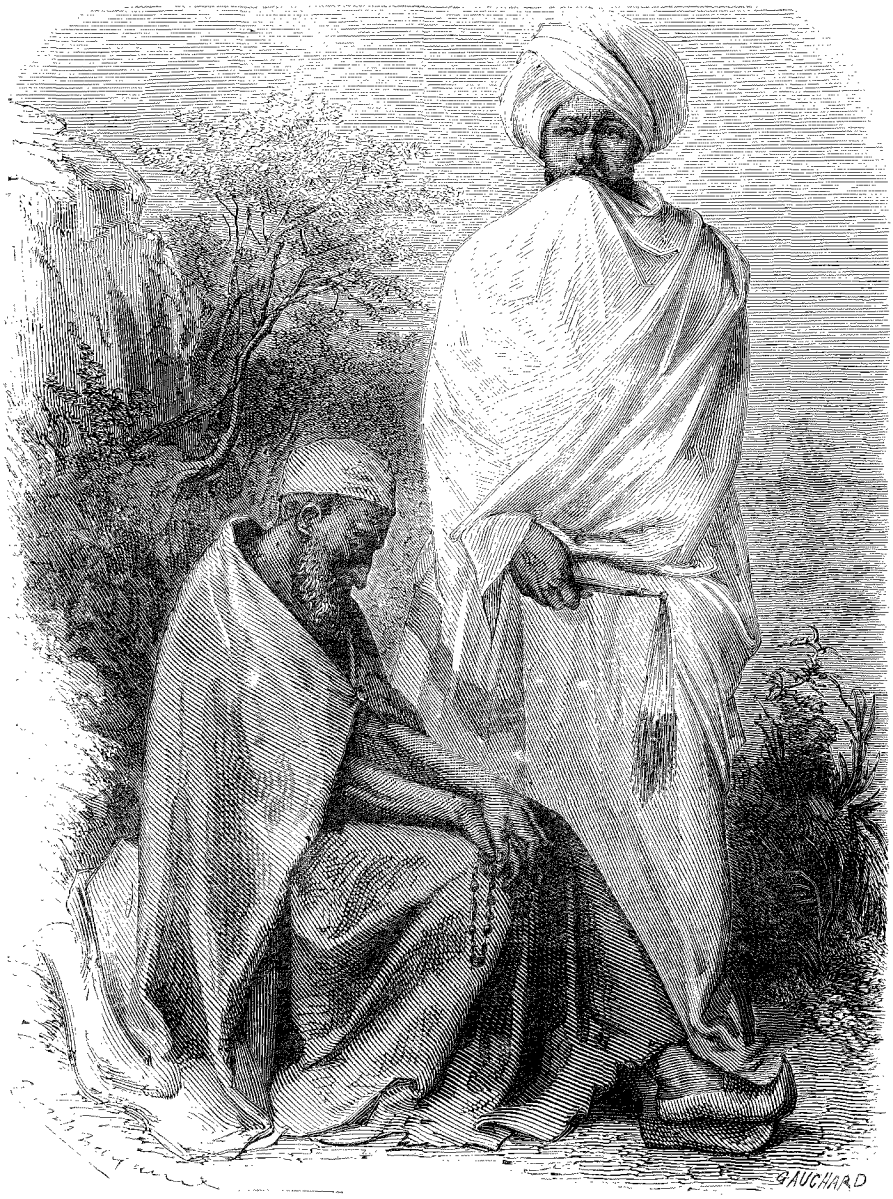
boutade d'humeur contre l'*abouna* actuel, alla jusqu'à dire :

« Il est bien orgueilleux, l'esclave que *nous avons payé* de notre bourse! »

Le propos fut rapporté au fier pontife, qui ne resta pas court :

« Oui, c'est vrai, je suis un esclave, mais un esclave de race, puisqu'on me paye quarante mille francs. Ce n'est pas comme la princesse Menène : on peut bien la mener au marché de Voehnè[1], je défie bien d'en faire douze talaris! »

L'abouna dont je parle, Salama (Frumence), ne paraît pas avoir plus de quarante-cinq ans. Comme j'apprends par un journal anglais, qui paraît bien informé, que les conseils de Salama ont surtout contribué à me laisser sortir d'Abyssinie, la reconnaissance la plus élémentaire m'oblige à taire, sur le compte dudit Salama, tout le mal que j'en pense.



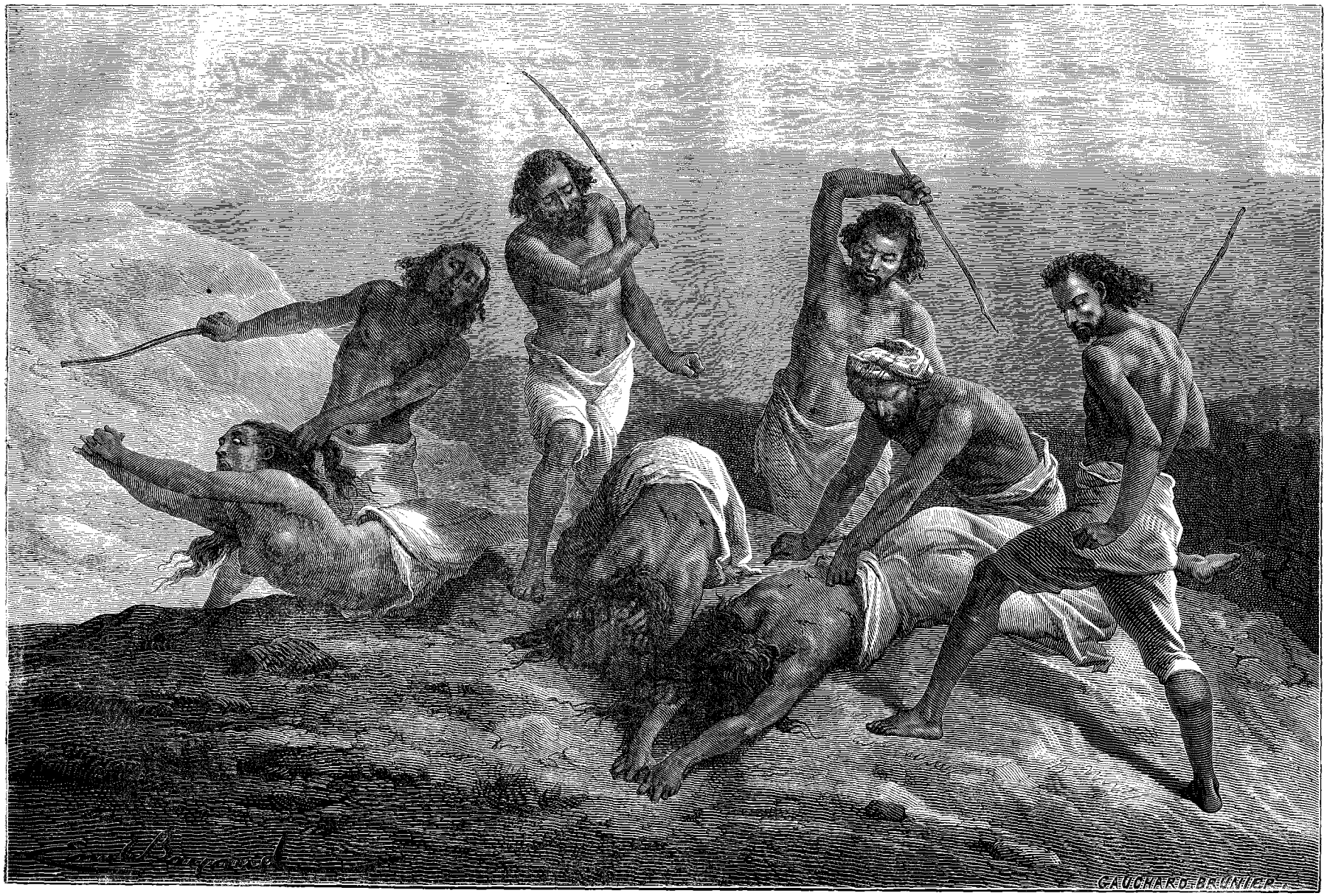
Prêtre et moine abyssins (voy. p. 356). — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Sa position en face de Théodore est très-singulière : ces deux pouvoirs rivaux, dont l'un règne sur les corps et l'autre sur les âmes, se gênent, se contre-carrent, s'observent. L'autocrate et le pontife se haïssent, se craignent, et se font mille démonstrations amicales dont ni l'un ni l'autre ne sont dupes. L'avantage est encore à celui des deux qui a le plus de courage matériel. Théodore, de temps à autre, met *son père spirituel* aux arrêts dans une forteresse, on dit même aux fers. Là, l'abouna est servi à genoux par des gens qui lui baisent les pieds, mais qui ne l'en gardent pas moins serré pour cela. L'un de ces deux hommes dévorera l'autre; j'offre de parier pour le négus.

Salama passe pour dévoué aux intérêts anglais; du

1. Marché où l'on vend des mules de bas prix.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ce qu'il en coûte de mal cuire le pain du négus (voy. p. 358). — Dessin de Emile Bayard d'après M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

temps qu'il habitait le Caire, il suivait les cours de la petite école protestante de M. Lieder, et le révérend Krapf le désignait comme un jeune prêtre destiné à rendre de grands services à la propagande évangélique; l'influence du consulat britannique n'a pas été, dit-on, étrangère à sa promotion. Il s'est autrement dessiné depuis. C'est toujours l'histoire de la béquille de Sixte-Quint.

Depuis la malheureuse arrestation de M. Cameron, le Foreign-Office, assez mal conseillé, a invoqué l'intervention de Salama pour faire relâcher son consul. Le lecteur a pu voir, par les lignes qui précèdent, si l'on peut compter sur quelque influence de l'abouna sur le négus. Celui-ci a, depuis longtemps, mis son homme *au pas*. Ainsi un jour Salama, à bout de patience, avait parlé d'excommunier Théodore; l'autocrate fit tranquillement enfermer Salama dans une hutte de branches sèches et ordonna d'y mettre le feu, — il était trop pieux pour mettre une main sanglante sur l'oint du Seigneur. L'abouna se hâta de lever l'interdit avant que la torche n'arrivât, et n'a pas recommencé ce jeu périlleux.

En 1856, le patriarche d'Alexandrie, David, chargé d'une mission délicate de Saïd-Pacha pour Théodore, arriva en Abyssinie, hautain et superbe. Reçu intimement par le négus en tête-à-tête, il parla en maître. Théodore répondit par un sarcasme qui mit le prélat hors de lui, si bien qu'il lança l'excommunication majeure contre ce fidèle recalcitrant. Grande fut sa surprise de voir le négus tirer de sa ceinture un pistolet, l'armer, le pointer sur lui et lui dire avec douceur :

« Mon père, donnez-moi votre bénédiction ! »

David tomba à genoux et, de ses deux mains tremblantes, donna la bénédiction si instamment réclamée.

XXVII

Domesticité.

Une conséquence assez naturelle de la vie aristocratique, c'est la domesticité; aussi, en Abyssinie, on peut affirmer hardiment que les deux cinquièmes de la nation sont aux gages de la classe aisée. Je ne crois pas qu'il y ait un autre pays au monde où la domesticité soit aussi répandue. Un propriétaire abyssin, ayant un revenu équivalent à quatre mille francs de rente dans le midi de la France, n'aura pas moins de huit serviteurs; j'en avais dix-sept, et mon collègue britannique en avait soixante-dix. Son prédécesseur en avait, m'a-t-on assuré, une centaine.

Le lecteur me demandera ce que je faisais de dix-sept domestiques? Il va voir que je n'en avais pas un de trop.

D'abord mon intendant, kavas et cuisinier Ahmed, que j'avais amené de Khartoum, comme je l'ai dit; puis mon *asach* ou intendant chrétien Samper-Haïlo, qui n'avait absolument rien à faire, mais que j'avais dû prendre parce que mes serviteurs chrétiens ne se souciaient pas d'avoir le musulman Ahmed pour *balderabba*, ou intermédiaire entre eux et moi.

J'avais huit bêtes de selle et de charge, donc il me fallait six muletiers chargés de soigner les bêtes, d'aller couper l'herbe et autres menues besognes. Je sortais tous les jours, il me fallait avoir sous la main un ou deux jeunes gens pour m'accompagner, sans compter un guide, le fameux pseudo-martyr Abba-Mikael dont j'ai parlé. Ajoutez-y un courrier qu'il fallait envoyer sans cesse à Gondar, au camp, à Massaoua même, et vous aurez déjà douze servants, rien que pour le sexe fort.

Je m'étais quelque temps contenté de quatre servantes, dont deux s'occupaient de ma cuisine, les deux autres de celle de mes hommes. Mais, un beau jour, mes quatre jupons se coalisèrent pour me prouver clairement qu'un homme comme il faut devait avoir une fabricante spéciale pour son tedj et sa bière, et pour avoir la paix je leur concédai cette addition. Je devais bien quelque chose à ces oiseaux rares : quatre femmes qui, sept mois durant, ne se sont pas une seule fois querellées, — au moins en ma présence.

Voici comment se fait l'embauchage :

Un serviteur vient s'offrir; s'il est agréé, les conditions sont vite débattues, car elles varient peu. Le prix courant était, lors de mon séjour, de quatre talaris (21 fr.) par an, logement et nourriture. Sur cette somme, le serviteur doit se vêtir; aussi je m'étais acquis un renom de haute libéralité, parce que j'habillais mes gens en sus. Quelques menus frais sont à la charge du maître, savoir : le savon pour blanchissage et le *kousso* pour la purgation mensuelle. Quand au tailleur, il est rarement demandé, chacun, en Abyssinie, étant son propre couturier.

Il va sans dire que le domestique a droit à divers jours de congé, comme les fêtes gardées. Les fêtes obligées sont si nombreuses en Abyssinie, que j'ai entendu quelqu'un dire : « L'année abyssine a quatre cents jours de fêtes. » Durant les jours fériés (*bal*), les Abyssins jouissent à leur aise du suprême bonheur de s'asseoir hors de leurs maisons par groupes de cinq à dix, et de regarder voler les mouches sans desserrer les dents pendant des heures entières.

Du reste, cela ne leur est pas particulier; j'ai remarqué cette propension en France et ailleurs parmi les classes les plus acharnées au travail; vingt fois chacun de nous a entendu des paysans lui dire :

« Si j'avais du bien comme vous, du diable si je travaillerais une heure par semaine ! »

Mais le jour le plus férié, c'est celui du *kousso*.

XXVIII

Le kousso.

On sait que le kousso est une fleur qui jouit de propriétés fort énergiques à l'endroit du ténia. L'arbre qui porte cette fleur a le port et presque les dimensions d'un de nos hêtres, et rien de plus gracieux que les grappes violet foncé de ces fleurs dans les massifs de feuillage d'un vert doux. Le kousso, qui est extrêmement cher en France (quinze à vingt francs l'once, m'a-t-on dit), ne revient pas, en Abyssinie, à un franc le kilogramme. J'en avais, en novembre 1863, expédié en France une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caisse pleine pour les hôpitaux de Paris; malheureusement elle n'est pas arrivée à destination et paraît s'être égarée dans le trajet de Suez à Alexandrie.

Les Abyssins prennent une décoction de kousso une fois par mois, comme médecine curative pour ceux qui ont le ténia, prophylactique pour ceux qui ne l'ont pas encore eu. Le jour consacré au kousso, le patient s'enferme, car il y a une vague idée d'impureté attachée à tout ce qui se rattache au ténia. Aussi le kousso sert de prétexte à beaucoup de petites impolitesses. Quand un Abyssin voit de loin arriver une visite qui ne lui est pas agréable, il donne le mot d'ordre à ses serviteurs : *il prend le kousso*. Traduction française : « Monsieur n'y est pas. » C'est la seule consigne, qu'entre égaux, il soit impossible de forcer.

Je possède une chanson de soldats dans laquelle on raille un officier qui, le matin d'une bataille, « dit à sa femme : — Apporte-moi le kousso.... »

XXIX

Départ de Gondar. — Arrivée à Dobarek; descente du Lamamon splendeur du payage. — Terso l'insurgé; il me sauve d'une gracieuseté de Théodore.

Je reprends mon récit au point où je l'ai quitté, à la désertion de mes serviteurs.

J'engageai de nouveaux domestiques : quant aux animaux de charge et aux provisions, il n'y fallait pas songer dans une ville sur laquelle pesait depuis plus d'un mois le poids de l'occupation militaire. L'excellent Salmuller me donna une mule : le vieux et aimable Kantiba me fit cadeau de quelques provisions, et s'excusa avec une bonne grâce touchante de n'avoir aucun pouvoir pour m'éviter les désagréments qui m'arrivaient.

Je quittai avec regret les gens de Gafat, avec qui j'avais eu, en somme, des relations amicales : le seul qui me témoigna une véritable émotion fut le brave Bourgaud, qui pleura comme un enfant en nous quittant. Une demi-heure après, nous étions sortis de Gondar et nous avions passé l'Angherab, nous dirigeant sur le Moghetch que nous franchîmes vers les quatre heures du soir sur un pont curieux de facture portugaise. Je ne décrirai pas en détail cette route de Gondar à Adoua, donnée par beaucoup de voyageurs, notamment par Bruce, Lefèvre, Ferret et Galinier, Krapf : elle est, du reste, assez peu variée tant qu'on reste dans les hautes terres, c'est-à-dire jusqu'à Dobarek, que nous atteignîmes en quatre étapes.

Nous bivouaquâmes le premier soir près de Kossoghié, dans une petite plaine baignée par la rivière Arghef qui, à vingt pas de la route, disparaît dans une faille énorme d'un fort bel effet, qui rappelle beaucoup celle de Zaora, près Gafat. La soirée était un peu fraîche, et nous fûmes heureux de trouver là des huttes de branchages élevées par une caravane qui nous avait précédés. Kossoghié est le nom du canton, et tire son nom des *kosso* ou arbres de kousso qui y abondent.

En quittant ce lieu, je continuai ma route à travers une plaine accidentée et bien cultivée, au fond de laquelle se dessinait un bois de genevriers indiquant une église. C'était Isak-Dever (la colline d'Isaac), Sak-Dever des cartes, fondée vers 1420 par l'empereur Isaac, en mémoire d'une victoire remportée en ce lieu sur les Falachas (juifs insurgés). La notice de Bruce, où je trouve ce fait, est est une preuve de la nécessité qu'il y aurait de refaire toute l'histoire ancienne de l'Abyssinie. En effet, pendant que le savant écossais nous affirme qu'il n'y a point d'annales du règne d'Isaac, je trouve, au contraire, Makrizi[1] explicite sur ce règne curieux.

Avant Isaac, l'Abyssinie était fort étrangère au luxe, et les soldats, braves et aguerris, étaient fort mal armés : ils n'avaient que de courtes javelines. Isaac encouragea les étrangers à venir apporter quelques améliorations à son peuple. Un mamelouk circassien, fabricant de cuirasses, lui construisit des arsenaux pleins de sabres, de cuirasses, de lances. Puis vint un certain Tanbaga, préfet destitué du Saïd, qui apprit aux soldats l'escrime et l'usage des balles de naphte pour l'attaque des places fortes. Enfin un Copte, dont le nom n'a pas été conservé, « habile dans l'art de gouverner, » et surtout, en vrai Copte, dans l'art de thésauriser, devint premier ministre, *alter ego* d'Isaac, et lui amassa de grandes richesses, « ce qu'on n'avait pas encore vu dans ce royaume mal administré. » Cela veut dire que les anciens négus n'avaient pas de budget, de cour, de représentation, et qu'ils vivaient à cheval comme leur imitateur actuel. Grâce au conseil du Copte, Isaac, le premier, adopta une tiare rouge, un costume splendide, et quand il se montrait à cheval dans les occasions solennelles, il portait à la main une croix abyssine d'hyacinthe rouge d'un éclat extraordinaire.

Vainqueur des rebelles de l'intérieur, il porta la guerre chez les musulmans de la mer Rouge, anéantit leur puissance après des massacres inouïs, et écrivit aux rois des Francs pour les engager à concourir avec lui à la destruction de l'islamisme. C'est pour leur donner un premier gage, qu'il avait écrasé les musulmans ses voisins. Sa mort seule, arrivée en 1429, empêcha cette coalition, qui m'a paru curieuse à noter, puisqu'elle a précédé d'un siècle les relations établies entre le Portugal et l'Abyssinie.

Je reviens à ma narration.

Je rencontai, près d'Isak-Dever, une caravane de zellan (pasteurs nomades) qui revenaient assez tristes de Gondar où ils avaient été, sur une réquisition du négus, amener un convoi de bétail. Les réquisitions désordonnées et maladroites de Théodore avaient eu le plus fâcheux résultat : tout le bétail qui avait échappé avait été emmené et caché bien loin des routes battues; aussi cet admirable pays semblait-il un désert. Plus nous avancions, plus nous voyions se confirmer nos craintes à l'endroit de notre approvisionnement, et ces perspectives menaçantes nous rendaient presque insensibles aux beautés variées du paysage. De Baltèt-Ohha (l'eau de la veuve), vaste prairie qui fut notre second

1. *Histoire des rois musulmans de l'Abyssinie*, édit. Rinck, Leyde, 1790, 36 pag.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bivouac, nos regards plongeaient à travers les profondeurs de la *kolla* de Tcharvèta, dominée par trois ou quatre églises, jusques aux plateaux dentelés de la petite province de Djani-Voggara, inexactement appelée *Djanifankara* sur les cartes.

Le lendemain nous passâmes au pied de la colline où s'élève la ville de Tchambelga, domaine particulier de la couronne, et nous traversâmes la place du Marché (*gavea*), qui était ce qu'est toujours une place de marché abyssin, un terrain nu, semé de grosses pierres qui servent de siéges aux marchands. Presque jamais d'arbres; le soleil éthiopien est fort tolérable, et l'Abyssin, loin de le craindre, recherche plutôt sa chaleur.

Après avoir passé la magnifique prairie de Chimbera-Zega (la plaine aux lentilles) et admiré les fiers escarpements de la *dega* de Marava qui restaient sur la droite, j'arrivai de bonne heure à Dokoa, charmante bourgade renommée par son église, que je me hâtai de visiter.

C'était une église royale, bâtie, dit-on, par *hatzé* Iasous, dans le bon style de la renaissance portugaise; le plan général est un rectangle entouré de deux enceintes, l'une intérieure, l'autre extérieure; à l'église proprement dite adhère le palais, aujourd'hui en ruines. Les Abyssins entretiennent tant bien que mal l'église, placée sous le vocable de Kidana-Meherat; quant à l'enceinte extérieure, qui est *quadriturrita*, comme on dit en latin, toute sa partie inférieure disparaît dans un fouillis de hautes graminées qui concourent, avec quelques beaux arbres, à donner à l'ensemble cet aspect semi-abandonné si avantageux aux monuments de ce genre.

Tailleur abyssin (voy. p. 362). — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

Le lendemain, au moment où je repartais pour Dobarek, on me montra, sur le plateau uni qui s'élevait à ma droite, le village de Dereskié (*Dever-Ezghi*, le mont du Seigneur?) où s'est décidé, le 5 février 1855, le sort de l'Abyssinie.

Oubié, roi du Tigré, y était campé avec une forte armée; son rival, Kassa, que l'armée et le clergé réunis à Gondar venaient d'élever à l'empire, arriva vers le soir, avec une armée fatiguée par une longue marche, en face des lignes tigréennes. L'impétueux Kassa donna l'ordre de charger; l'armée murmura et hésita; Kassa parcourut les rangs en les enflammant de ses paroles enthousiastes.

« Que craignez-vous, leur disait-il. Ce vieillard timide et perclus, Oubié, ou ces fusils chargés à poudre et bourrés de haillons? Marchez au feu avec confiance, et demain, si Dieu le veut, je ne m'appellerai pas *Dedjaz* Kassa, mais *Djan-hoï*, Majesté! »

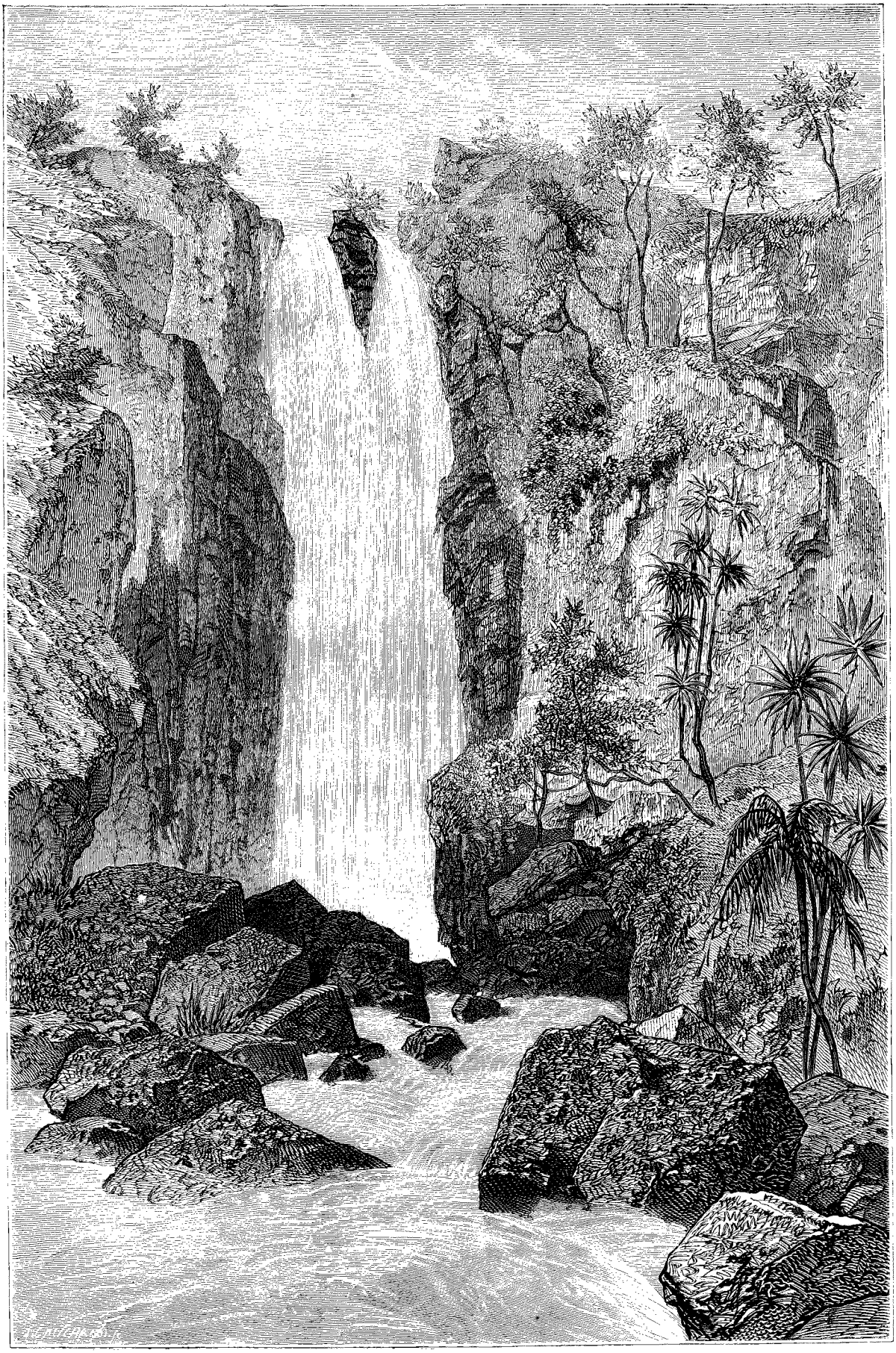
Les soldats enivrés se jetèrent en avant, emportèrent tous les obstacles. Oubié, qui se battit fort bien, contre son habitude, reçut un coup de lance dans la jambe et fut fait prisonnier; son vaillant fils, Chetou, resta pour mort sur la place; l'armée tigréenne fut taillée en pièces. Chetou se traîna comme il put dans une caverne voisine et y mourut sans soins, abandonné.

Le vainqueur, deux jours après, se faisait couronner sous le nom de Théodore II, dans l'église même de Dereskié qu'Oubié s'était fait bâtir sur les plans du docteur Schimper, en vue de son propre couronnement qu'il préparait depuis quinze ans. Dure ironie du sort et qui dut lui être presque aussi amère que la défaite!

Comme je montais le plan incliné au sommet duquel s'élève Dobarek, mon attention fut attirée par un détail sinistre : le sol était semé de crânes blanchis qui roulaient sous les pas de ma mule. Ce n'était pas un champ de bataille, il n'y avait pas d'autres ossements que ces crânes; c'était évidemment le théâtre de quelque effroyable exécution.

Mes domestiques, qui poussaient ces funèbres débris du bout de leurs pieds nus, prononçaient, parmi des exclamations et des éclats de rire, les noms de *Theodoros* et de *Garet*, et cela suffit pour me donner la clef de l'énigme. Trois ans auparavant, Théodore, vainqueur à Tchober de son cousin, le rebelle Garet, avait emmené à Dobarek dix-sept cents des vaincus qui avaient posé les armes sans combat et les avait fait décapiter, en défendant sans doute de donner une sépulture quelconque à ces têtes destinées à blanchir dans la plaine en exemple solennel aux rebelles à venir. Cet acte, qui a été dénoncé et flétri (je crois) en plein Parlement anglais, marque une date sinistre dans l'histoire de Théodore, qui, jusque-là, avait été assez humain. Il semblait dire aux partis rebelles : « Je vous ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cascade de Zaora (voy. p. 363). — Dessin de E. Cicéri d'après M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gouvernés par la douceur, et je n'ai pu rien obtenir de vous; vous avez besoin d'un régime d'extermination, vous l'aurez! »

A côté de Dobarek est l'église Saint-Georges, dite Faras-Saber (le cheval brisé), nom qui résume une légende que voici : « Un chef superbe et impie avait voulu entrer à cheval dans le sanctuaire de cette église où des malheureux s'étaient réfugiés, mais le cheval s'était abattu des quatre pieds sur le seuil et s'était tué. Le cavalier s'était sauvé plein de terreur et de respect pour le pouvoir miraculeux de saint Georges. »

Il est aisé de voir dans cette légende une invention monacale destinée à confirmer le peuple dans l'idée de l'inviolabilité des lieux d'asile. Cette idée est un legs du moyen âge, comme presque toutes les institutions de l'Abyssinie actuelle, et il faut bien convenir que, dans l'état présent de cet empire, le droit d'asile y est ce qu'il fut chez nous au temps des croisades, un bienfait signalé. Ce qui amena nos pères à le restreindre et finalement à le supprimer, c'est qu'il avait perdu son caractère politique et qu'il était devenu une sauvegarde d'impunité pour les malandrins de toute espèce. En Abyssinie, il ne protége en général que les victimes des révolutions, et Théodore II, en le supprimant, a peut-être moins songé à faire de bonne administration qu'à rompre un obstacle à ses vengeances impitoyables.

Je passai la nuit à Dobarek, et je commençai, le lendemain, à descendre le Lamalmon.

Le Lamalmon (ce mot signifie verdoyant) n'est pas à proprement parler une montagne. Son versant sud est une belle prairie à peine ondulée : son versant nord est une épouvantable rampe dévalant *à pic* de plusieurs centaines de mètres, sur les basses terres qu'arrose la Zarima. Un sentier en lacis court le long de cette rampe, où nous nous engageâmes vers les dix heures, et qui serpente à travers bois et rochers; nous avions à notre droite le flanc perpendiculaire de la montagne, à notre gauche l'abîme. En moins d'une demi-heure, nous atteignîmes une terrasse moyenne, une petite plaine qui me parut avoir six ou sept hectares de surface, vrai paradis dans ce désert, pelouse rayée de frais ruisseaux qui allaient se perdre dans le bois.

Toutes les caravanes font halte dans cette plaine, avant de reprendre la descente vertigineuse. Du rebord de cette terrasse, je regardai au-dessous de moi et vis sur une fine arête de montagne un village imperceptible qu'on me nomma Debbe-Baher (Dippebaha de Bruce) : on ajoutait que nous y passerions la nuit. Je me récriai, en faisant observer que nous y serions dans une demi-heure. Je me trompais sincèrement et grossièrement, car je ne tenais pas compte du lacis que j'avais à parcourir et de l'effrayante hauteur à laquelle j'étais encore au-dessus de Debbe-Baher : aussi quand cette distance fut franchie, nous trouvâmes-nous très-heureux de dresser la tente et de camper là jusqu'au lendemain.

Bruce est, de tous les voyageurs, celui qui a le mieux décrit cette rampe du Lamalmon, où les accidents ne sont pas rares. Dans les endroits les plus vertigineux, une sorte de garde-fou composé de quelques bâtons est destiné à garantir les animaux et les piétons (car je défie le meilleur cavalier de descendre le Lamalmon à cheval ou à mule) : mais il suffit d'un faux pas pour lancer dans l'abîme un homme ou une bête de charge. Lors du passage de MM. Combes et Tamisier, une malheureuse servante, chargée d'un lourd bagage, fut victime d'un accident de ce genre. Elle perdit pied dans la descente et disparut à travers les rochers qui l'eurent broyée avant qu'elle n'eut atteint le fond du gouffre.

Les Abyssins prétendent que le nom de Debbe-Baher (baher, mer) est une allusion poétique aux innombrables montagnes qui entourent ce lieu et qui semblent des vagues terrestres solidifiées. Il est certain que ce pays m'était apparu tel la veille au soir, lorsque fantaisie m'avait pris de gravir l'Amba-Ras, un des sommets du Lamalmon, pour avoir une idée de l'ensemble des *kollas* que j'avais à parcourir les jours suivants. J'avais passé le ruisseau de Dobarek, remonté par une pente tolérable, la hauteur en face, suivi des sentiers à vaches et atteint enfin le sommet désiré. Arrivé là, cette sorte de frisson désagréable qui précède et amène le vertige et semble figer le sang dans les veines, me saisit brusquement, et je fis deux pas en arrière. J'avais en face de moi l'effroyable coupure dont j'ai parlé : à ma gauche, elle était si verticale qu'une chèvre à qui le pied eût manqué sur le bord serait allée tomber, sans toucher terre, dans la province voisine (Kolla Voggara), avec un léger écart de quelques centaines de mètres de chute. Le point que j'avais choisi pour observatoire était moins périlleux : cependant, quand je ferme les yeux et que je me rappelle la scène, le frisson que je viens de noter me passe dans la moëlle des os.

J'avais sous les yeux, comme une belle carte en relief de Bauerkeller, toute la Kolla jusqu'au Takazzé, sur une étendue de trente lieues. Je voyais serpenter les vallées couvertes de forêts et rayonner dans tous les sens les montagnes ou plutôt les sierras, qui vues de cette hauteur, m'apparaissaient comme des chapelets de taupinières. Elles allaient en s'affaiblissant vers le Takazzé, dont je suivais la profonde et large coupure à travers la plaine, et la masse puissante du mont Alogui, dans le Chiré, vaporisée par la distance, semblait dominer l'horizon comme une forteresse des contes de fées, à reflets de saphir et d'opale.

Je plains le voyageur qui traverse un pays de plaines; rien ne peut compenser les vues enivrantes que procurent ces ascensions de montagnes qu'on peut répéter aussi souvent qu'on le veut.

Je descendis vers la Zarima, talonné par mes hommes, qui se redisaient avec inquiétude : « Terso Gobhesié occupe les basses terres jusqu'à la Zarima : pourvu qu'il ne nous inquiète pas! »

Terso, surnommé Gobhesié (mon brave), était un de ces chefs insurgés que les dernières folies de Théodore II avaient fait pulluler en Abyssinie. C'était un homme brave comme tous les Abyssins, mais supérieur à ses pareils, d'après diverses choses qu'on me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conta de lui. Ainsi il n'admettait parmi ses hommes que les gens qui pouvaient lui montrer leurs mains et leurs pieds déchirés par les épines, c'est-à-dire les désespérés et les proscrits qui avaient vécu des semaines et des mois dans les bois et qui étaient préparés d'avance à la rude existence de partisans insurgés.

Contrairement à l'habitude du négus, il laissait passer sans les molester les caravanes et les voyageurs inoffensifs. « Il est possible, disait-il, que Dieu nous ôte la victoire pour la donner au *Kuaranya* (sobriquet de Théodore II dans la bouche des mécontents) : si cela arrive et que nous périssions, laissons au moins derrière nous un nom sans tache. »

Comme je ne savais pas alors cette particularité, je me hâtai de mettre la Zarima entre Terso et moi et de filer à grandes journées sur Maëni, où je devais passer le Takazzé. Or, pendant que je fuyais Terso, ce galant homme me sauvait sans le savoir d'un danger dont mes lecteurs vont être à même d'apprécier la gravité.

J'ai dit que le négus m'avait expulsé dans un moment d'humeur, et j'ai ajouté qu'il n'avait contre moi aucune antipathie personnelle. De ces deux impressions diverses il résulta ceci : c'est que deux ou trois jours après mon départ il donna ordre de courir après moi et de me ramener à Gondar. L'officier qui fut chargé de cette commission arriva à Dobarek après mon départ, et mit en réquisition le chef de cette station, qui monta à cheval avec ses hommes et descendit sur la Zarima, la passa et alla jusqu'à l'Enso. Là il eut avis d'un mouvement en avant de Gobhesié, craignit de se voir couper la retraite et retourna en toute hâte à Dobarek. L'officier repartit pour Gondar, n'osa pas avouer que Gobhesié avait effrayé la force armée et se borna à dire que j'avais trop d'avance et qu'il n'avait pu me rejoindre. Théodore montra un violent dépit et proféra ces paroles qui m'ont été textuellement rapportées :

Quel malheur! Voilà un homme qui est parti sans avoir su si je lui étais ami ou ennemi!

Sire! vous vous trompez : je suis parfaitement édifié. Je ne doute pas que je ne sois « votre fils » comme il y a deux ans : mais puis-je ajouter, sans vous offenser, que j'aime mieux jouir de votre faveur à Paris qu'à Gondar?

XXX

Tchober. — Drame sanglant.

Ma première station après la Zarima fut Tchober, *combe* située dans un cirque de montagnes. C'est un lieu néfaste dans l'histoire contemporaine d'Abyssinie : c'est là qu'à la fin de 1860 Théodore vainquit et tua deux de ses proches parents dans un combat qui ne fut guère qu'un duel. Voici l'histoire.

Deux frères, cousins germains de Théodore et nommés Garet, s'étaient révoltés dans l'espoir égoïste, et assez naturel sans doute, d'arriver à ce rang suprême auquel ils se croyaient autant de droits que lui. Un soldat de Garet aîné tua au commencement de 1860 le consul britannique, M. Plowden. Le négus réclame le meurtrier : Garet, tout en témoignant son regret de ce qui était arrivé, refuse par point d'honneur de livrer un de ses hommes. Théodore marcha contre le rebelle, qui recula jusqu'à Tchober : puis arrivé là Garet s'arrêta et demanda du secours à Tésama, frère du prétendant. Negousié, qui, on ne sait pourquoi, peut-être par jalousie contre Garet, qui passait pour un des brillants paladins d'Abyssinie, eut la fatale idée de refuser. Garet résolut de risquer une sorte de duel où sa bravoure personnelle lui assurait certaines chances meilleures : et ayant reconnu (à l'aide d'une excellente lunette qui avait appartenue à Plowden) le négus, qui s'approchait suivi d'un groupe d'officiers, il jeta violemment à terre la lunette qui se brisa, fit le geste d'un homme qui va jouer son va-tout, et suivi lui-même de son frère et de quelques amis, il se lança au galop contre Théodore : arrivé à demi-portée, il épaula rapidement son fusil, visa le négus et tira. Théodore s'effaça et en fut quitte pour une légère blessure à l'épaule.

En ce moment le *likamankuas* Bell, voyant son maître en danger, fit quelques pas pour le couvrir, ajusta Garet et le renversa roide mort d'une balle au front : mais à l'instant même, il tombait le flanc traversé d'un coup de lance. Un autre coup, porté par le frère de Garet, lui perça l'œil et l'acheva. Théodore tira à son tour, et tua le jeune Garet. Ce duel rapide et sanglant fut toute la bataille. Les gens de Garet consternés posèrent les armes, et le négus les emmena prisonniers à Dobarek. J'ai dit plus haut ce qu'il en fit.

XXXI

Oaldubba. — Nouvelle population. — Le Takazzé. — Entrée dans le Tigré. — Arrivée à Axum.

En passant la Zarima, j'entrais en terre d'église, c'est-à-dire, dans les domaines de la puissante abbaye de Oaldubba, la plus riche de l'Abyssinie, et renommée par deux choses qui sembleraient devoir s'exclure : les fortes études qu'on y fait et la corruption de ses moines. Leur réputation est telle dans toute l'Abyssinie, qu'elle a donné lieu à un proverbe : *Oaldubba it :* traduction libre : Que le diable vous emporte!

En revanche, les gens qui tiennent à faire de leurs fils des lettrés de premier ordre les mènent à Oaldubba : on y enterre aussi, je ne sais pourquoi, les gens à qui l'on veut assurer une sépulture agréable au Ciel. Cela tient sans doute à la sainteté du premier fondateur du monastère. C'est ainsi qu'on y porta le corps du fils préféré d'Oubié, Dedjaz Lemma, sur lequel sa sœur composa un chant funèbre très-admiré en Abyssinie, et dont j'ai pu recueillir quelques strophes.

« Son pain était large et son plat était profond : — ce n'est pas moi seule qui suis dans le deuil, mais tous ceux qui mangeaient à sa table.

« Ne le portez pas à Oaldubba, pour l'amour de la Trinité : — cela ne s'est jamais vu qu'un *gamé* (paladin) devienne moine.

« Dedjaz Lemma était savant : — aujourd'hui par l'intercession du Christ, il va voir le Père.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Je suis une femme sans protecteur : où devrai-je habiter, — maintenant que mon frère Lemma est monté aux cieux? »

Près de Qaldubba, j'entendis des jeunes filles chanter dans une langue qui m'était inconnue, et que je trouvai plus rude et plus gutturale que l'amhara. On me dit que j'entrais en pays de race et de langue tigréennes, et ces chants seuls eussent dû suffire à me le montrer. Autant les Amhara sont graves, taciturnes, voire un peu gourmés, autant les Tigréens sont gais, démonstratifs, et « bons enfants. » De grands enfants en effet : très-braves, mais de peu cervelle, ils n'ont presque jamais su se gouverner eux-mêmes et ont été, dans ces derniers temps, deux fois conquis par les Amhara, sous Oubié et sous Théodore II.

Dans la guerre civile de 1856 à 1860, la France inclinait du côté des Tigréens, l'Angleterre favorisait les Amhara. On pourrait dire, sans paradoxe, que ces sympathies répondaient à des similitudes de caractère national.

Trois jours après je descendais au bord du Takazzé, que je trouvai en pleine décroissance (quatre pieds de profondeur moyenne) roulant une eau sombre entre deux rives couvertes de forêts épaisses en partie inondées lors des crues et qui ont tous les miasmes redoutables de la forêt vierge d'Amérique. Aidé par les villageois d'Addi Dembessa, nous passâmes la rivière à gué, et mes hommes y entrèrent sans nulle inquiétude, ce qui me fait un peu douter des belles histoires de crocodiles qui courent sur ce beau fleuve. M. Schimper m'a même parlé d'un homme poursuivi par un crocodile jusqu'au plateau qui surplombe le fleuve d'une lieue de distance et de deux mille pieds de hauteur. Je le croirais plus volontiers s'il m'avait juré l'avoir vu.

Au sommet du plateau dont nous mîmes plus de cinq heures à escalader la rampe, j'arrivai à Dega ou plutôt Idaga chaha, ou coule la rivière Maï Islamaï, témoin d'une lutte sanglante ou périt il y a trente-cinq ans la liberté du Tigré. Sobogadis, roi des Tigréens, y fut battu par une coalition de chefs de l'Amhara et de mercenaires galla, et massacré de sang-froid après la bataille. Il se passa là un fait étrange : Hagous, fils de Sobogadis, tua d'un coup de fusil le porte-parasol du ras Maro, chef de l'armée coalisée, et d'un second coup, le ras lui-même. Cet accident pouvait compromettre gravement le sort de la bataille : tout fut sauvé par la présence d'esprit d'un officier qui, voyant le ras chanceler, sauta en croupe de son cheval, prit le cadavre à bras-le-corps et le maintint dans cette position aux yeux de l'armée abusée, en le masquant à l'aide du large parasol.

On chante encore dans le Tigré un chant funèbre très-émouvant sur cette fatale journée :

« Hélas! Sobogadis, la colonne des pauvres, — Est mort à Idaga, noyé dans son sang. — Les gens d'Idaga s'en trouveront-ils mieux — De manger d'un blé engraissé de ce sang! — Pour la moitié d'un pain, pour une coupe de tedj — Il est tombé à Idaga, le champion de la foi. »

Fleur composée. — Dessin de Faguet d'après l'herbier de M. Lejean.

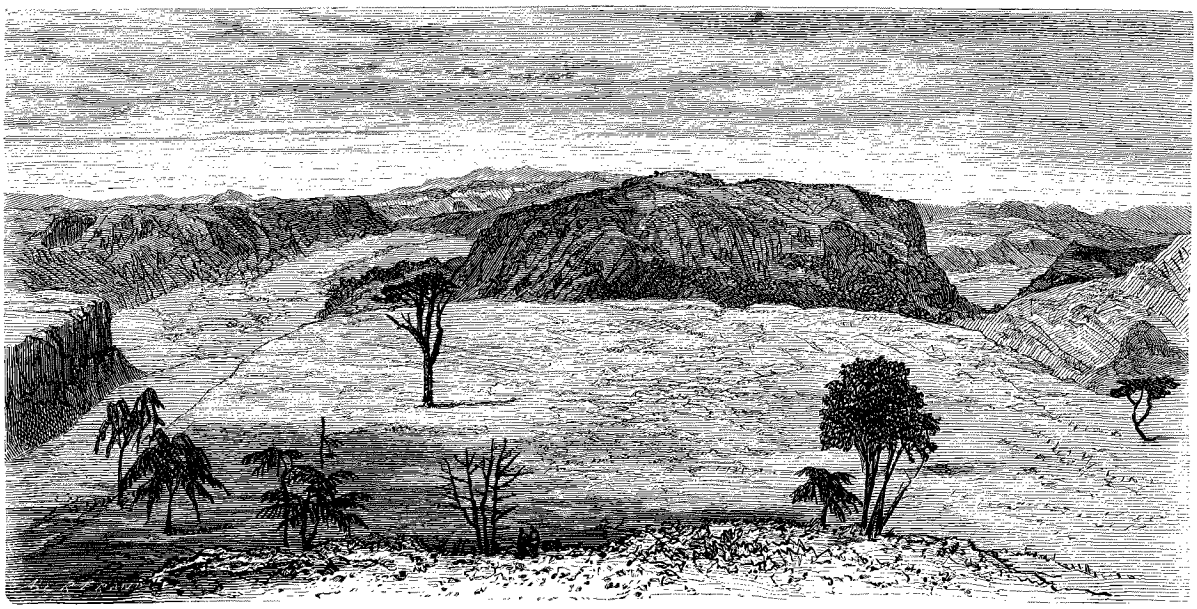
Le pays où j'entrais était la vaste et riche province du Chiré, qui me parut populeuse, fertile, mais un peu déboisée. Du temps de Bruce, elle avait pour capitale une grande ville que le célèbre voyageur appelle Siré, et dont il ne reste plus de trace. J'ai même cru quelque temps qu'elle n'avait jamais existé, mais ce qu'en dit Bruce, a un tel caractère de précision qu'il me répugne de croire qu'il l'ait absolument inventée.

La contrée entière était une vaste plaine qui se développait entre le Mareb et le Takazzé, et qui s'effondrait de temps en temps en cavités énormes qui recueillaient les eaux de la plaine et les versaient à ces deux fleuves. Je longeai quelques-unes de ces cavités, celles d'Irmi, de Goumalo et autres, pittoresques et terribles. Je traversai successivement les villages d'Anana-Amba, Maï, Cheverni, Addi Ghedad, Beles, Seleklaga, Ouokro, et je descendis dans une belle prairie marécageuse, sur la gauche de laquelle s'élevaient de grands pics aux formes bizarres. Au bout de la prairie, je trouvai Axum, l'ancienne capitale des négus et la ville sacrée de l'Abyssinie.

G. Lejean.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Charafit (voy. p. 375). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXII

Axum. — Traditions. — Les obélisques. — Excentricités de Bruce.

Axum (en abyssin, *Akĕsĕmĕ*) a été trop souvent décrit par les voyageurs pour qu'il convienne d'ennuyer mes lecteurs de savantes dissertations sur son église et surtout ses obélisques. Je ne donnerai ici, strictement, que mes impressions personnelles.

Mon premier soin fut de monter sur la colline qui, du sud-est, domine la ville, afin d'en saisir le panorama, ce qui me fut très-facile. Je vis une agglomération d'enclos remplis d'habitations et de jardins, comme les faubourgs d'une cité valaque ; chacun de ces enclos formait une sorte de bourgade ou de section de la ville ; au milieu, avec son église portugaise, s'épanouissait le *Ghedem* ou lieu d'asile, le plus respecté de l'Abyssinie. Au nord du Ghedem, un vaste terrain vague semé des fameux obélisques ; plus loin, la ville finissait et le pli de terrain devenait une passe étroite entre les montagnes. En face de moi, sur la montagne qui domine la cité à l'ouest, l'emplacement de l'ancienne église de la Vierge, basilique vénérée des négus abyssins, incendiée il y a plus de trois siècles par le féroce Mohammed-Gragne. Enfin, au midi, s'étendait la vaste et verdoyante plaine d'Hatzabo, unie comme une plage et bornée à l'horizon par de belles collines où des bouquets de futaies indiquaient la place de nombreuses églises.

Une tradition qui ne manque pas de poésie et qui semble un souvenir affaibli d'une révolution géologique, explique ainsi l'origine d'Axum :

« Tout le pays était jadis recouvert par les eaux. Un jour, le Christ parcourant la terre, s'y arrêta, et, chagrin de voir un lieu où aucun temple n'apparaissait pour glorifier son nom, il fit sortir des eaux une montagne au lieu même où il s'était arrêté, et laissa en partant l'empreinte de son pied sur le rocher. On y bâtit en souvenir du miracle, l'église de Iesghin, aujourd'hui détruite (c'était justement le point que j'avais choisi pour observatoire). Puis, peu à peu, les eaux se retirèrent, et on fonda Axum au fond de la plaine. »

Entre la montagne et le Ghedem court une sorte de mur naturel formé par une longue, mince et dure arête de roc que maint observateur superficiel a prise pour un mur bâti de main d'homme. Bruce, lui, ne se contente pas d'être superficiel ; il est allé ici jusqu'au mensonge le plus net et le plus osé. Le passage est trop curieux pour ne pas être cité en entier :

« De distance en distance on voit, dans cette muraille, des piédestaux solides sur lesquels beaucoup de marques

1. Suite. — Voy. t. XII, p. 221, 225, 241, 257 ; t. XV, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indiquent qu'ils servirent à porter les statues colossales de Sirius, l'aboyant Anubis ou la canicule. *Il y a encore en place cent trente-trois* de ces piédestaux.... mais il n'y reste que *deux figures de chiens qui, quoique très-mutilées, montrent aisément qu'elles sont sculptées dans le goût égyptien.* Elles sont de granit, mais *il paraît cependant qu'il y en a eu quelques autres de métal.* Axum était la capitale de la province de Siris ou de Siré. Ainsi on voit les rapports que cette ville pouvait avoir avec la constellation du chien....

« Il y a aussi des piédestaux *sur lesquels ont été placées des figures de sphinx....* Dans l'intérieur (du ghedem) sont des piliers, lesquels paraissent d'ouvrage égyptien. *Sur ces piliers étaient autrefois de petits emblèmes de la canicule, probablement de métal.* »

Voilà, certes, une description bien circonstanciée; faut-il ajouter que ces détails, surtout ceux qui sont soulignés, sont nés d'un rêve hardi du grand Écossais? Ils n'existent pas aujourd'hui, et il est bien reconnu qu'ils n'ont pu exister il y a un siècle; dès lors, comment qualifier une imposture pareille, aussi bien que l'invention d'une inscription de Ptolémée Évergète?

Cette sotte histoire du culte du chien chez les Abyssins, affirmée avec aplomb par Bruce, avalée par des centaines de pédants, a fait le tour du monde. De braves gens qui ont nié la moitié de ses voyages, n'ont pas songé à douter de l'histoire de Sirius; et comment en douter? Au rapport de Pline, les Éthiopiens appelaient le Nil *Siris* (*Siris.... nominatus per aliquot millia*) et *Siris* est *évidemment* le Takazzé; une province voisine se nomme *Siré* (lisez Chiré); concluez, et on a conclu!

Mon plan levé, je m'empressai d'aller visiter les obélisques, qui m'étonnèrent par leur masse et leur excellent état de conservation. On trouve dans Lefèvre un beau dessin de la grande aiguille, celle qui porte les singulières et inexplicables figures que tout le monde connaît.

Le brave Poncet, qui n'y a vu que des *serrures*, s'étonne à bon droit de trouver de pareils dessins dans un pays où l'on ne sait plus ce que c'est qu'une serrure. Je ne propose rien, et me borne à constater une impression générale dont il est difficile de se défendre en voyant toutes ces masses, les unes debout, les autres couchées par terre et achevées, les autres ébauchées, et à deux cents pas au flanc de la montagne, les carrières d'où elles sont sorties et qui semblent ouvertes d'il y a vingt ans, tant ce ferme et beau granit résiste à toute action de l'air.

Tout cela ressemble bien à une ville bâtie sur un signe de quelque autocrate et interrompue par une grande catastrophe, une invasion peut-être.

> .... Pendent opera interrupta, minæque
> Ingentes.

C'est, du reste, l'observation que m'avait faite avant ma visite à Axum, le docteur Schimper, bon juge en fait de choses d'Abyssinie.

XXXIII

L'église d'Axum. — Un filleul de Théodore.

Après avoir dûment étudié les obélisques, je me dirigeai vers l'église, qui se détache fort gracieusement des massifs d'arbres qui l'entourent. Je n'y vis de bien intéressant que le *sanctum sanctorum* où l'on conserve le *tabot*, l'arche sainte que les Abyssins croient fermement être la même que Salomon donna à son fils Menilek quand celui-ci vint faire souche en Éthiopie. On arrive au parvis en descendant quelques degrés d'un aspect assez monumental, mais tout modernes, bien que Bruce ait commis l'inconcevable erreur d'y voir les degrés d'un temple antique contemporain des obélisques et du *culte du chien.*

Je voulus copier une inscription ghez fort connue, encastrée dans le mur de l'église, à l'extérieur : elle n'a qu'une seule ligne et se rapporte au roi axoumite Basèn, contemporain de Jésus-Christ. Mais je n'eus pas plutôt pris mon crayon, que des clameurs alarmées des prêtres et des sacristains qui suivaient ma piste me firent comprendre que le zèle épigraphique n'est pas compris de ce monde-là. Je serrai mon calepin en maugréant, et, pour me consoler de ma déconvenue, je m'en allai trouver le vieux bibliothécaire de l'église, *abba* Kalemsis (le père Apocalypse), celui-là même dont Lefèvre parle assez peu avantageusement dans son voyage.

Selon Lefèvre, Kalemsis aurait essayé de le rançonner pour lui montrer deux inscriptions inédites trouvées à Axoum, l'une en ghez, l'autre en caractères inconnus, *hiéroglyphiques.* Je ne sais ce qu'il peut y avoir de vrai dans l'accusation; je sais seulement que le vieux prêtre fut charmant d'obligeance pour moi, et me permit, sans me demander un centime, de copier ce qu'il me plairait de ces belles inscriptions. Celle qui est en ghez est connue, et naturellement je choisis l'autre, la mystérieuse. Lefèvre, qui convient ne pas l'avoir vue, a eu le tort de dire qu'elle est hiéroglyphique; elle est en belle et très-belle écriture hymyarite, et fort lisible. Malheureusement les ouvriers qui l'ont mise au jour ont rogné un ou deux pouces du bord de gauche de la pierre, ce qui ne contribue pas à la rendre aisée à interpréter.

N'ayant pas de papier à estampages, je dus me borner à une copie fidèle que j'ai comparée avec les inscriptions déjà existantes et qui m'a fourni quelques variantes, probablement des enjolivements lapidaires, car je ne me flatte pas d'avoir trouvé un seul caractère nouveau.

Kalemsis, qui du reste me reçut fort courtoisement et m'invita à partager son frugal ordinaire, me dit que le consul anglais lui avait offert cinq talaris pour cette belle pierre. Il y a si peu d'inscriptions en Abyssinie, que ce serait presque un acte de vandalisme de les disperser dans les musées d'Europe; je conçois qu'on le fasse pour des antiquités de la Turquie ou de la Tunisie, ne serait-ce que pour les garder des dégradations que tolèrent des gouvernements ignorants ou barbares; mais les inscriptions d'Axoum sont gardées avec un soin pieux par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les indigènes, qui en apprécient très-bien l'intérêt historique, et on peut, sous ce rapport, s'en reposer sur eux.

En sortant de là je retournai sous l'énorme *daro* au pied duquel j'avais établi mon bivouac. Je trouvai mon compagnon en conversation avec un homme d'environ quarante-cinq ans, de fort bonne mine, un peu gros, comme le sont généralement les notabilités de l'Église et de la finance abyssines. Mon homme n'était pas vêtu en homme d'Église; c'était donc un grand *neggadé*, et la conjecture tombait juste : c'était *bacha* Egziabher, chef des douanes du Tigré. Il m'invita courtoisement à passer chez lui le temps que je comptais consacrer à Axoum, et j'allai m'installer dans sa maison près de la place des Obélisques.

Egziabher était un musulman que l'ambition avait mené à une abjuration très-profitable, car il avait eu pour parrain, au baptême, le négus lui-même qui l'honorait d'une faveur particulière. Il était, du reste, le seul de sa famille à avoir abjuré; les autres membres, principalement les femmes, vivaient dans une pratique sévère de l'islamisme, mais il ne me parut pas que la bonne intelligence en souffrît. Egziabher semblait si peu embarrassé de sa nouvelle situation, qu'il essaya de plaisanter mon kavas Ahmed sur sa ponctualité à observer les rites de sa foi musulmane. Ahmed répliquait avec une convenance que mon hôte, lui, oubliait un peu, car ses sarcasmes de nouveau converti faisaient coup double, et devaient blesser ceux des siens qui étaient là et qui avaient eu moins de malléabilité que lui.

Nous causâmes discrètement de l'Europe, et de l'ambassade que le négus se préparait à envoyer en France et en Angleterre. Egziabher était l'un des deux ambassadeurs désignés d'avance par le bruit public et les confidences de Théodore. Je cherchai inutilement à savoir qui serait l'autre; sans doute quelque grand personnage d'épée, destiné à doubler Egziabher, lequel devait être évidemment le diplomate de la mission. Théodore ne pouvait mieux tomber. A part sa capacité personnelle, et sa finesse et son expérience, le *bacha* représentait fort bien, et eût eu dans le meilleur monde, à Paris, un succès de bon aloi qui a manqué aux magots que nous ont envoyés depuis quelques années le Japon et l'Indo-Chine. Il n'eût tenu qu'au jeune envoyé de Négousié à Rome, en 1858, d'avoir un autre genre de succès dans les salons, si j'en juge par le portrait que m'a fait de lui une dame romaine et romanesque (deux choses qui ne s'excluent pas).

Phlomis leonurus (voy. p. 375). — Dessin de Faguet d'après l'herbier de M. Lejean.

XXXIV

Adoua. — Une Aspasie tigréenne: — L'arbre aux pendus. — Fremona. — Départ. — Plaine de Hamedo. — Mort de M. Dillon. — Dévouements héroïques. — Le Mareb. — L'arbre de Koudo-Felassi.

Quatre heures et demie de marche nous menèrent d'Axum à Adoua, capitale politique du Tigré. C'est une ville bâtie à l'arabe, sur le flanc d'un petit coteau qui va finir au ruisseau Assam, au delà duquel s'élève la masse abrupte, colossale et isolée du Chelloda. La rareté des bois et la friabilité du sol blanchâtre et poudreux, donnent aux environs d'Adoua un air nu et aride qui, heureusement, n'empêche pas ce sol d'être fort productif.

J'avais forcé la marche pour arriver en plein marché et acheter les provisions nécessaires, car mes sobres et courageux serviteurs mouraient de faim. Les tentes furent dressées à quatre cents pas de la ville, et les hommes envoyés au marché; mais, que ce fût maladresse ou malchance, à six heures du soir ils n'avaient pas une poignée de grain. Je pris un parti désespéré, et j'envoyai présenter mes civilités à *oizoro* (madame) Warkète.

Qu'était-ce que Mme Warkète à Adoua? — Mon Dieu, ne fronçons pas les sourcils. Warkète était une femme du meilleur monde, fille d'un ex-gouverneur de province, veuve à seize ans d'un colonel (je ne sais s'il est bien mort); elle se serait appelée Aspasie sous Pé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riclès, ou Mlle de Lenclos sous Louis XIV. Du reste elle avait conservé d'excellentes relations, ne manquait pas un enterrement, et quand elle donnait à dîner, comme elle avait une cuisine excellente, pas un prêtre d'Adoua ne manquait à sa table, car elle était fort pieuse et se levait souvent à une heure du matin pour réciter avec son confesseur les litanies de la Vierge. Je prie le lecteur de croire que je n'invente pas : je parle de ceci comme témoin.

Pour en revenir à mon message, il fit merveille. En moins d'une heure, je voyais arriver à mon campement deux soubrettes fort piquantes, ployant sous le poids d'une corbeille à pain et d'un *gombo* de tedj ; plus, une invitation de regarder la maison Warkète comme nôtre. L'invitation n'avait rien d'indiscret. La belle dame ayant eu des malheurs à la suite de l'insurrection du Tigré (elle avait vu depuis 1861 ses nobles protecteurs exécutés, emprisonnés, ou en fuite), avait dû, pour nouer les deux bouts de l'an, faire ce qu'ont fait en pareil cas des comtesses parisiennes : tenir une table d'hôte et un hôtel plus ou moins garni. Je profitai de l'hôtel, mais je fis table à part.

Nous étions tous tellement épuisés que pour nous refaire et trouver des provisions et des porteurs, quinze jours furent nécessaires. Ce temps passa avec une rapidité affligeante. De nombreuses excursions aux environs

Village d'Héroé, près Gafat. — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

d'Adoua m'aidèrent à ne pas le trouver trop triste. Des domestiques embauchés à Gondar ne voulurent pas aller plus loin : il fallut les remplacer ; nous en serions malaisément sortis sans l'obligeance et le savoir-faire de Warkète, qui, ayant des amis et des parents un peu partout, nous aplanit une foule de difficultés. C'était ce qu'on appelle « une maîtresse femme, » et, ce qui n'est pas rare chez ces dames, une personne obligeante et prompte à rendre service.

Une dernière anecdote sur mon hôtesse.

Quand Théodore entra à Adoua en 1860, elle se trouva malgré son éclectisme de jolie femme, trop compromise pour ne pas être un peu inquiète. En pareille circonstance, l'histoire nous apprend que plus d'une dame s'est parée et parfumée pour aller saluer le vainqueur. Warkète, qui a de l'expérience, prit le négus par tout autre chose : elle confectionna de ses belles mains une douzaine de petits gâteaux qu'elle alla toute tremblante déposer aux pieds de Théodore II. Celui-ci en mangea, sourit et pardonna.

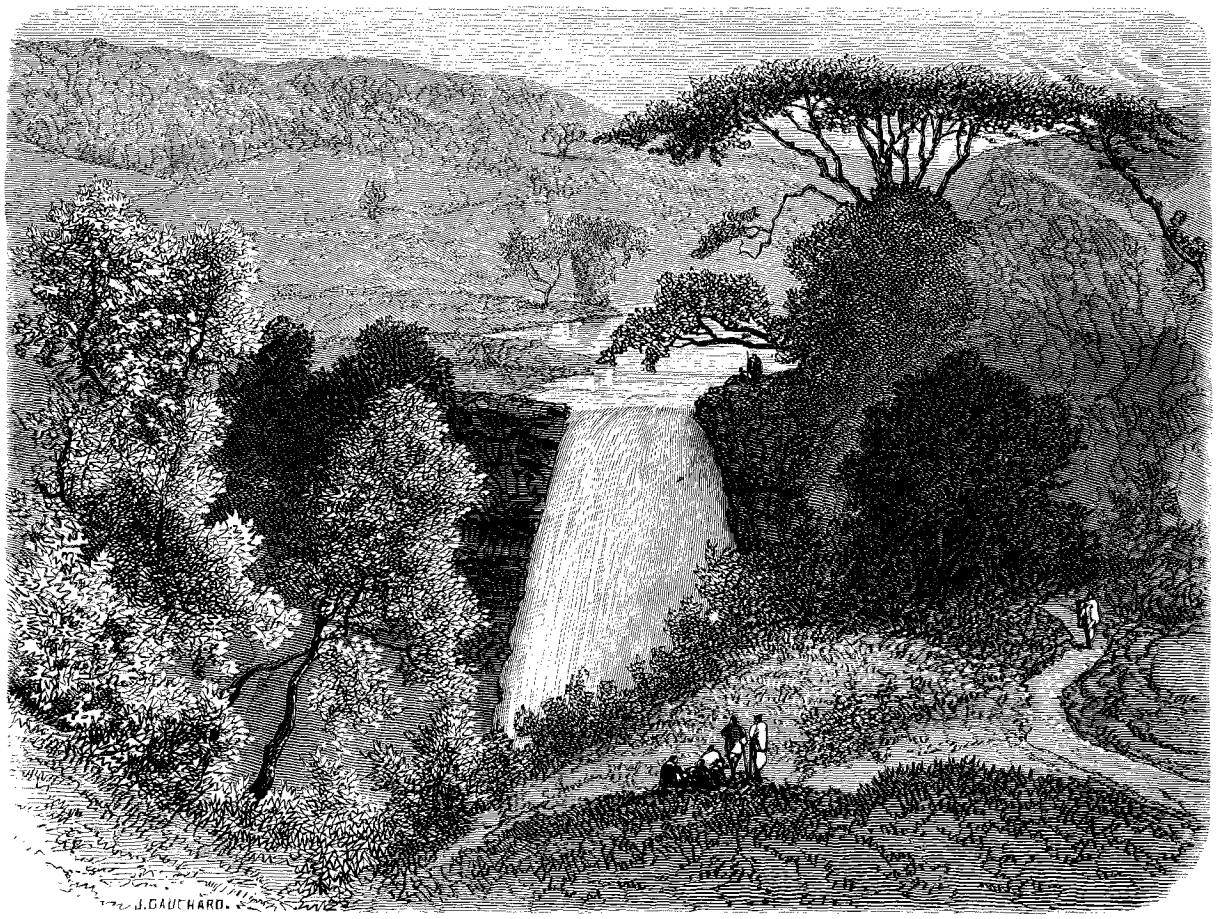
Avant de quitter Adoua, j'avais fait plusieurs excursions au Chelloda, et sans pouvoir atteindre ce sommet sourcilleux, j'avais rempli mon but secondaire, celui de faire de très-agréables excursions. Pour cela, je traversai l'Assam et je gagnai le faubourg Saint-Michel, en passant sous un superbe daro (*ficus daro*), voisin de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'église, aux branches basses duquel pendaient une demi-douzaine d'engins singuliers. Un homme familiarisé avec nos pèlerinages eût pu y voir un assortiment de béquilles votives, attestant la guérison de leurs porteurs; mais j'appris que c'était tout à fait le contraire.

Cet arbre était le Montfaucon ou le Tyburn d'Adoua, et ces engins étaient les fourches patibulaires qui avaient servi aux patients. C'étaient les voleurs de grands chemins qui achalandaient ce géant végétal.

Je ne sais trop ce qui m'empêcha d'aller visiter à Mai Goaga les ruines de Fremona, l'ancien séminaire des Jésuites expulsés d'Abyssinie il y a deux siècles. Bruce, qui l'a vu et décrit, prétend que de son temps les murs avaient encore 27 pieds de haut; que c'était un quadrilatère flanqué de tours, divisé en trois parties, dont une était une forteresse avec meurtrières, couronnant une hauteur escarpée et formidable. Bruce, qui avait une haine violente, exagérée contre les Jésuites portugais (qui, nul ne peut le nier, ont été le fléau de l'Abyssinie), insinue que ce prétendu séminaire était destiné à devenir une citadelle et un centre d'intrigues religieuses et de guerres civiles. Cela est parfaitement possible, et l'appel que firent les Jésuites expulsés au vice-roi des Indes rend la conjecture vraisemblable; mais la véracité de Bruce est sujette à caution. Il se moque du P. Lobo qui traduit Mai Goaga par l'*eau qui bruit*, et veut que cela



Chute d'eau du Reb, près Charafit. — Dessin de E. Cicéri d'apres un croquis de M. Lejean.

se traduise : l'eau des chouettes; malheureusement pour lui, c'est le P. Lobo qui a raison.

On m'a dit qu'aujourd'hui les ruines informes de Fremona sont un objet de terreur pour les paysans du canton, qui prétendent que c'est la demeure des esprits, des démons et des revenants. Il n'est pas malaisé de voir là une ruse du clergé (très-puissant et très-nombreux dans ce canton qui est le domaine privé de l'Abouna) pour rendre la mémoire des Jésuites proscrits odieuse et répugnante à l'esprit des fidèles.

Quant au palais du fameux Michel Zaoul ou Ras Mikhaël, ce prince du Tigré qui fut il y a un siècle le créateur de l'importance politique d'Adoua, c'est aujourd'hui une affreuse ruine qui domine la ville. Les décombres du palais du tyran semblent regarder obliquement, par-dessus la plaine où babillent gaiement trois frais et limpides ruisseaux, le spectre écroulé de Fremona, officine d'une autre tyrannie :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux.

Quand je passai à Adoua, je trouvai la ville en grande fermentation par suite d'une complication qui mérite d'être exposée ici tout au long, comme exemple du régime politique auquel Théodore II a été appelé à mettre fin.

Trois ans auparavant, la révolte de Négousié, sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenu par la majorité des grands vassaux du Tigré, mettait le pays en feu, et les campagnes étaient pleines de *chefta* ou partisans acharnés à vivre aux dépens du paysan et du marchand paisible. L'un des plus réussis était un certain Goldja, qui avait fait la guerre du Choa sous les ordres de Théodore II, mais qui, mécontent de l'exiguité du fief qu'il avait eu du négus, avait passé à Négousié et en avait reçu la vice-royauté de tout le Bas-Tigré. Or il advint qu'un chef rebelle du Haramat se réfugia dans l'enceinte de Saint-Michel d'Adoua, lieu d'asile fort vénéré. Goldja voulait l'y faire arrêter, mais il en fut détourné par les supplications des debteras du lieu et se borna à les rendre responsables de la personne du fugitif. Les debteras, au mépris de leur parole, ayant fait évader le proscrit, Goldja les fit arrêter, mettre aux fers et exposer quelques heures au soleil, supplice ridicule et douloureux qui exaspéra ces lettrés et leur fit résoudre la perte du gouverneur. Celui-ci fut averti qu'il se tramait quelque chose entre les debteras et certains chefs ennemis, comme Ghebra Ezgh de Haramat, Enghedda d'Axum et autres : mais il répétait invariablement le mot qui perd les plus forts : *Qui oserait?* Une nuit il fut attaqué par les conjurés à la tête des paysans Théodoristes, au pied du mont Chelloda, se battit fort bravement, fut accablé par le nombre et égorgé. Au moment même où il succombait, arrivait son fils Kassa Goldja, très-brave guerrier qui était parti pour une expédition dans l'Adderbati et dont l'absence avait offert aux conjurés l'occasion cherchée; il dut céder le terrain, mais non sans avoir vengé son père par la mort d'un des meurtriers.

Tant que le négus resta au Tigré, Kassa Goldja fit prudemment le mort : mais en 1862 il reparut plus fier que jamais, suivi d'une bande de coupeurs de route, et déclara *vendetta* aux gens d'Adoua qui avaient occis son père. Dans les idées de la noblesse abyssinienne, il faisait là une chose non-seulement légitime, mais encore parfaitement louable. Les bourgeois d'Adoua ne purent plus sortir de leur banlieue sans être exposés à être détroussés et massacrés. Il y a dans Froissart une histoire absolument semblable à propos de gentilshommes flamands qui avaient *vendetta* contre la ville de Gand. Goldja eut l'audace de venir un beau jour attaquer Adoua même, ce qui obligea les bons bourgeois à marcher *pro aris et focis*, car il n'y avait pas de troupes régulières dans la province pour les défendre. Du reste, pour des *bizets* ils s'en tirèrent fort bien. Kassa Goldja fut battu et laissa quarante-quatre morts sur le terrain : mais les Adouans en perdirent seize, parmis lesquels l'orfévre Kokeb et Beurrou Coffin, l'un des vingt-deux enfants du fameux aventurier anglais Coffin, nom familier à tous ceux qui ont lu des voyages en Abyssinie.

Kokeb était le plus riche bourgeois d'Adoua : sa maison dominait d'une façon pittoresque la berge escarpée de l'Assam, en face du sentier en corniche par où j'entrais en ville. Nous avons à Paris un spécimen fort honorable du talent de Kokeb comme orfévre de la couronne d'Abyssinie; c'est une selle offerte par Négousié en 1859 à l'empereur Napoléon. Cette selle est toute une histoire.

Théodore, à peine sur le trône, avait songé à entrer en relations amicales avec la France, et à nous envoyer une ambassade. Comme dans les usages d'Orient les politesses diplomatiques doivent être accompagnées de présents dignes de celui qui reçoit l'ambassade, le négus commanda à Kokeb qui était à la fois son orfévre et son banquier (double attribution que comprenait souvent chez nous au moyen âge le titre d'*argentier* de la couronne) de lui faire une selle rehaussée de ces ornements merveilleux où se complaît le goût patient de l'art oriental. Le travail prit du temps : d'ailleurs l'Abyssin n'est jamais bien pressé. En 1859, comme la selle allait être livrée, il prit fantaisie au prétendant Négousié d'envoyer une ambassade en France ; et comme il n'avait rien de prêt à offrir, il jeta son dévolu sur la selle impériale, la fit enlever de force et l'expédia en France. C'était à la rigueur le droit de la guerre, il était en guerre déclarée avec Théodore ; mais il eût au moins dû payer la selle, et quand Kokeb et son associé vinrent lui présenter leur note, il leur dit avec la froide et dure ironie des Abyssins : « C'est l'usurpateur qui vous a fait travailler : adressez-vous à lui. »

Théodore n'a jamais digéré l'histoire de la selle. A partir de ce jour, il fit changer par décret le nom du prétendant, *dedjaz Négousié* (le duc Négousié) en *lebha Négousié* (Négousié le voleur), et tout Abyssin qui aujourd'hui prononcerait le nom du malheureux vaincu de 1861 sans y accoler ce titre de *lebha* aurait des démêlés avec la police correctionnelle.

Ce Négousié qui n'était ni un aigle ni un méchant homme, a été populaire chez nous il y a cinq ans, et quand il est mort, une douzaine de grands journaux ont imprimé qu'il avait été écorché vif, qu'il était mort victime de son dévouement à la France, etc. Cela tenait à un système de correspondances parfaitement organisé, et la popularité qui s'attacha à Négousié pendant sa courte existence politique eut pour résultat de le rendre le point de mire de tous les aventuriers français en quête de fortune rapide dans un pays nouveau : sans préjudice de ceux qui voulurent tirer à vue sur sa vanité, tout en ne bougeant de Paris. De ce nombre fut le directeur d'un de ces *Instituts nationaux* composés de trois personnes et qui font appel aux génies méconnus de province. Celui-ci envoya à Négousié un splendide diplôme de grand maître où il était appelé « Nikas Tégousir, régénérateur de l'Abyssinie, l'un des bienfaiteurs de l'humanité. » La lettre d'envoi, surtout, était un chef-d'œuvre de flagornerie plus ou moins convaincue. Négousié exécuté, les deux pièces tombèrent aux mains de Théodore, et deux ans plus tard elles m'ont été données. Je me suis empressé, en voyant le mauvais effet produit par ce diplôme sur le négus, d'expliquer que cet institut n'était pas celui qui siége au bout du pont des Arts.

Quand Négousié, en fuite devant Théodore, descendit au désert de la Mazaga, il emmena de force un groupe

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Français qui étaient venus lui faire des offres de services, et qui voyant les choses mal tourner, songeaient à passer chez le Négus. Prisonniers, et un peu battus, ils oublièrent leurs malheurs et leurs fatigues en chantant une chanson bête et féroce dont Nadaud ou Dupont ne seraient pas jaloux. En voici quelques rimes :

Bienheureux Agau Négousié,
Si tu es pris au trébuchet
On te coupera le sifflet....

Ce joli couplet fut, comme on sait, une prophétie.

Le 29 octobre, je sortais joyeusement d'Adoua, avec une troupe grossie de cinq porteurs que j'avais loués au prix incroyable d'un talari et demi par tête (8 francs), jusqu'à Massaoua. Avant midi, j'avais franchi la ligne de faîte entre le bassin du Mareb et celui du Takazzé, et le soir je campais à Daro-Teklit, d'où le lendemain je descendais par de pittoresques et abominables sentiers dans la plaine de Hamedo.

Cette plaine, à sous-sol de granit, riche, à végétation vigoureuse, paradis du botaniste, formait un cirque rectangulaire fermé à la gorge par les collines d'Aderbuti, au pied desquelles nous campâmes sur une jolie rivière appelée Mehvan. C'est près de là que le pauvre docteur Dillon, l'ami de Lefèvre, était venu braver le terrible climat des *kollas* après les pluies, malgré les observations de ses domestiques épouvantés. « Vous êtes des poltrons, leur avait dit le vaillant et imprudent Français ; en avant! » Les Abyssins s'étaient consultés, et s'étaient dit : « Cet étranger va à une mort certaine, et nous aussi si nous le suivons. Mais il y aurait opprobre à abandonner celui dont nous avons mangé le pain dans les jours de loisir; donc, à la grâce de Dieu! »

Paysan d'Entitcho (Tigré). — Dessin de Émile Bayard d'après M. Lejean.

Cinq jours après, Dillon était mort, et cinq de ses domestiques avec lui. Je pourrais citer bien des faits de ce genre. Ai-je donc tort d'appeler ce peuple abyssin une noble race?

Ce qu'on peut encore moins nier, c'est qu'ils ne soient une fort belle race d'hommes.

Je donne ici au hasard à l'appui de mon opinion un portrait de paysan tigréen d'Entitcho, près Adoua. Et il y a pourtant de bonnes gens qui appellent les Abyssins « moricauds. »

Après Hamedo, je traversai pendant deux heures une plaine pierreuse au bout de laquelle je rencontrai le Mareb. A mon grand étonnement je trouvai un large ruisseau très-limpide, qui n'avait pas un pied de profondeur, et qui courait entre deux berges ombragées, comme entre deux haies vives. Un peu plus loin, un bras desséché de la rivière, que je traversai, porte le nom de Ouelda Mareb (le fils du Mareb).

A la plaine succédèrent les montagnes disloquées où s'élève Goundet, puis une nouvelle plaine, que l'on traverse de biais ayant devant soi une énorme muraille, qui semble à pic, et qu'on finit cependant par escalader grâce à un sentier à chèvres. Au sommet, on se repose un instant ; c'est la *dega* qui recommence, on en a fini avec les *kollas* et les dangers de fièvre. On est dans la province de Seraoué.

Au lecteur qui n'est pas suffisamment familiarisé avec ces noms de *Kolla* et de *Dega*, je dois quelques explications générales. En Abyssinie, la différence des hautes terres (*dega*) et des basses terres (*kolla*) est fort tranchée, bien qu'il y ait parfois des étages intermédiaires, que leur nom même (*voïna dega*) rattache plutôt à la première classe. La *dega* est un plateau accidenté : J'en donne (voy. p. 369 et 373) deux spécimens bien tranchés, la *dega* de Charafit, dans le Beghemder, qui représente la classe des paysages sévères, et celle d'où tombe la cascade (*fafatié*) du Reb, à une heure et demie environ de Charafit; elle appartient à la clase des paysages à idylles. J'ai déjà figuré, dans le *Tour du Monde* de janvier 1864 la même *fafatié* à l'époque des basses eaux : le lecteur curieux peut comparer les deux vues, toutes deux fort véridiques.

La *kolla* est le plus souvent, du moins dans l'intérieur de l'Abyssinie, une plaine, un bassin entouré de degas; elle peut avoir plus de deux mille mètres d'altitude, comme la cuvette dont le lac Tana occupe le centre : on voit que le mot de basses terres a une signification très-relative. Parfois ce n'est qu'une étroite vallée, comme la *kolla* de Makar, près Gafat, entourée de si belles masses de basalte : parfois même une gorge très-resserrée, impraticable, comme celle où tombe le Davezout, que j'ai cité dans la première partie de cette causerie. Les deux caractères les plus marqués de la kolla sont : chaleur étouffante en été, et végétation plantureuse et désordonnée. C'est dans la kolla que j'ai recueilli mes plus jolies fleurs, la *methonica* que j'ai donnée plus haut, le *phlomis leonurus* que je donne aujourd'hui (voy. p. 371). La palme en ce genre m'a paru appartenir comme richesse à la kolla Voehnè dont j'ai déjà parlé longuement. Ce qui du reste n'empêche pas la dega d'avoir aussi ses prodigalités de végétation, témoin le croquis des environs de l'église d'Héroé, près Debra Tabor, où j'ai plus d'une fois promené mes rêveries et mon *farniente* (voy. p. 372).

Au-dessus de la dega, dans les montagnes qui dépassent trois mille deux cents mètres, la végétation plus rare

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a un caractère plus tranché. C'est ainsi que sur le mont Gouna j'ai pu admirer l'étrange *djibera* (dracæna) au tronc recouvert d'un filet à mailles en losange qui s'enlève assez facilement. A chaque losange répond une sorte de nœud fort saillant qui en occupe le centre.

Je ferme cette digression et je reviens à Goundet.

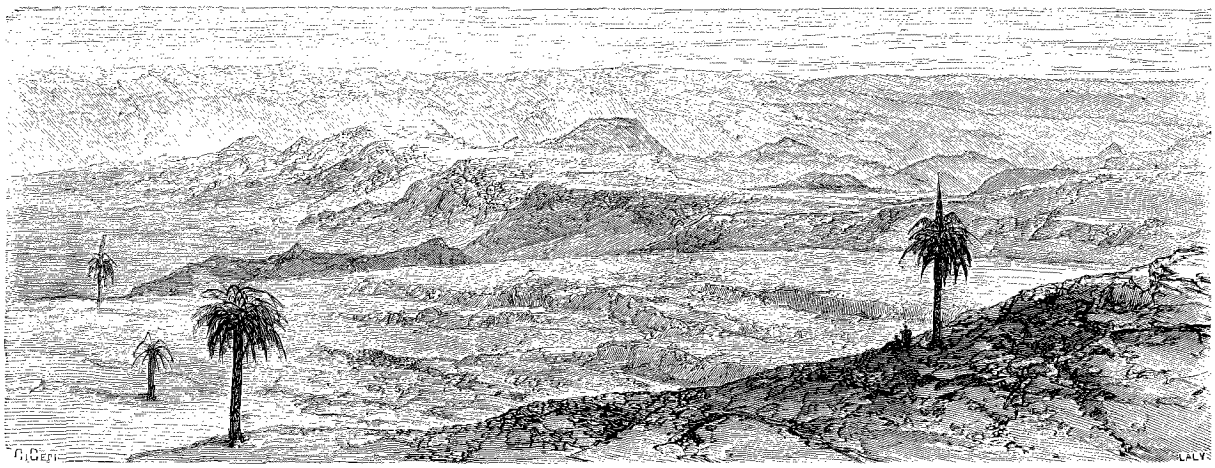
Trois étapes mènent de là à Dobaroa, par Addi Ohala, Toravni, Koudo-Felassi. On laisse pendant ces trois jours, sur la gauche, une série de montagnes peu élevées volcaniques, qui ont servi de position défensive à Négousié lors de sa malheureuse campagne de 1860. Koudo-Felassi est un gros village et un marché important; j'y ai vu un *daro* aussi gros qu'un baobab, et qui pouvait abriter sous son immense ramure la plus nombreuse caravane.

Makrizi a eu peut-être en vue ce beau *daro* quand il a écrit que l'Abyssinie produit « des arbres qui abritent aisément deux cents cavaliers de leur ombre. » Un traducteur allemand, Warnerius, a interprété ce passage : « Des arbres qui projettent leur ombre *sur deux cents lieues de pays.* » Les hâbleries de certains écrivains arabes sont si connues, que les savants n'ont pas été trop surpris de cette ânerie, qui leur a servi de cheval de bataille pour déclarer Makrizi un ignorant et un faiseur de contes bleus. Puisqu'il n'y a pas une pénalité légale contre les traducteurs infidèles, j'adjure (si jamais je dois être traduit en une langue de l'avenir), j'adjure, dis-je, le membre de l'Institut qui me traduira en l'an 3000 de ne pas me faire dire — à propos de mon paletot fendu par un lion — que c'est moi qui ai été fendu en deux. Je sais bien qu'il y aurait là la matière d'un mémoire sur l'étonnante vitalité des voyageurs français en 1863. Mais les honnêtes gens qui ne seraient pas de l'Institut se diraient plus vraisemblablement que je suis un affreux hâbleur, — et je tiens à l'estime de tout le monde.

XXXIV

Dobaroa. — Un eldorado de chasseurs.

Dobaroa, où je logeai le cinquième jour après mon départ d'Adoua, était un gros village où je remarquai, au lieu des habitations rondes qui sont générales en Abyssinie, des habitations *troglodytiques*, c'est-à-dire des carrés longs avec toits en terrasse, adossés à des monticules qui sont souvent factices, ou du moins en ont l'air. Dans le Hamazene, le Zenadeglé, etc., on ne connaît pas d'autre manière de construire. Du reste, la bourgade était bien déchue depuis le seizième siècle, où elle était la capitale des *Baharnagasch* (*rois de la mer*, gouverneurs des provinces maritimes).



Sommet du Gouna. — Dessin de E. Cicéri d'après M. Lejean.

Je conseille au voyageur qui voudra comparer le passé et le présent, de lire, en passant à Dobaroa, la description suivante qu'en fait Alvarez :

« L'assiette de Barua (Dobaroa) est sur un rocher fort haut, à côté duquel passe un fleuve, et sur icelui sont fabriquées toutes les maisons du Roi, fort bien édifiées : retenant la montre d'une forteresse. Le fleuve est abondant en poisson, et se trouvent là des oies sauvages, et canards marins en grande quantité : avec force sauvagine de toutes sortes : comme sont vaches sauvages et lièvres sans nombre : tellement qu'il ne se passait pas matin que nous n'en tuassions vingt ou trente sans aide de chiens, ains au filet seulement. Finalement il s'y trouve de toutes espèces d'oiseaux, qui se peuvent penser, ou désirer : et beaucoup de ceux qui nous sont connus : mêmement des papegeais, et grande quantité d'autres desquels nous n'avons nulle connaissance. On y trouve semblablement des oiseaux de proie, comme aigles, faucons, autours, éparviers, émerillons, cresserelles, et de toute autre espèce, qu'il est possible de nommer. Les montagnes sont pleines de cerfs, chevreuils, sangliers, tessons, loups-cerviers, tigres, chamois, lions, renards, loups, et de plusieurs autres sortes de bêtes sauvages. Et s'émerveillant aucun, comme il pourrait être possible, qu'en tel pays se pût trouver si grande abondance de fères, tant de gibier, et un fleuve si fort abondant en poisson (étant le pays tant peuplé), pour éclaircir le doute qui le tiendrait suspens, je dis, qu'il ne se trouve personne, qui chasse, ou pêche, ni qui tienne aucun engin propice à cet effet : à cause que les habitans ne font compte de telles viandes. Par quoi

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chute du Davezout (voy. p. 375). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce serait chose très-facile, à qui se délecterait de prendre tels animaux, de les mettre aux abois, et en tuer tant qu'on voudrait, à cause que le pays n'est pas battu, et ne se trouve personne qui leur donne la chasse : et ne sont les fères (à ce que j'ai entendu dire) aucunement molestes, ni nuisibles : combien que les habitans ne s'en tiennent pas fort assurés. Et advint une fois en un lieu, qui s'appelle Camarva, distant de Barua par l'espace d'un mille, qu'un lion se transporta par cas d'aventure à la porte d'une étable de vaches, où il trouva un homme dormant, avec un sien petit-fils, lequel (sans être aperçu de personne et sans offenser l'enfant aucunement) il étrangla, puis lui mangea le nez et ouvrit l'estomac, qui donna grand épouvantement aux gens du pays, craignant que ce lion étant ainsi encharné sur les hommes ne fît grand mal. Toutefois, ainsi qu'il a plu au Seigneur, on n'a depuis ouï dire qu'il en soit advenu aucun inconvénient. Cependant, nous prenions le plaisir de la chasse, fort près de ce lieu, sans jamais rencontrer aucun lion : mais bien des panthères, et tigres, qui ne nous faisaient aucun déplaisir, ni nous à eux.

« Les habitans de Barua, et leurs circonvoisins ont coutume de se ranger dix, douze et quinze ensemble dans une cour muraillée et bien fermée, laquelle n'a qu'une entrée, et là enferment les vaches, desquelles ils tirent le beurre, et le lait, avec l'autre menu bestial, comme brebis, ânes et mulets. Et avec ce qu'ils tiennent toujours la porte serrée toute la nuit, ils font encore des feux à la porte, tenant des gens pour faire la garde, de peur que leur bestial ne soit surpris et dévoré par les bêtes sauvages qui côtoient de loin leurs habitations; tellement que si on ne tenait cet ordre, ils ne sauraient garder une bête que tout ne fût dévoré : et sont ceux-ci de Barua avec leurs voisins, qui vont labourer les terres et semer le millet sur la montagne du monastère de la Vision, trois mois avant l'hiver général : ce qu'ils font pour deux raisons, dont la première est pour ce qu'ils se trouvent prochains de la mer, par où passent tous les vivres, qu'on transporte à la Mecque, au Tor, à Ziden, et par toute l'Arabie et les Indes. Dont ceux-ci, ayant beaucoup de sortes de semences et grains, tâchent à trouver lieu pour en avoir délivrance. La seconde cause est que l'année apporte deux hivers en ce pays, qui sont divisés par temps, avec ce que les blés ne peuvent croître, sinon à force d'eau. Par quoi les habitants de Barua laissent leur terroir, pour aller semer les millets à la montagne de la Vision, là où est l'hiver pour lors, qui dure tout le mois de février, mars et avril : régnant ce même temps en une terre au domaine de Barnagas, qui se nomme Lama, loin de la montagne de la Vision, environ huit journées.

Fusilier abyssin (voy. p. 354). — Dessin de Émile Bayard d'après M. Lejean.

« Il y a deux églises en ce lieu de Barua, fort grandes, et riches, près l'une de l'autre, dans lesquelles sont entretenus plusieurs prêtres, et en l'une desquelles (qui s'appelle Saint-Michel) demeurent les hommes; et l'autre, qui prend son nom des deux apôtres, est habitée par les femmes. Et, dit-on, que celle où demeurent les prêtres, fut érigée par un grand seigneur, qui était pour lors Barnagas, lequel ordonna que nulle femme n'y entrerait, sinon celle des Barnagas avec une chambrière : et ce lors seulement quand elles se voudraient communier. Ce que toutefois sa femme refusa, ne voulant être plus autorisée en ces matières-là que les autres de son sexe, qui demeurent à la porte dans le circuit, qui est devant l'église, là où elles reçoivent leur sacrement avec les gens laïcs, devant la porte de l'église des Apôtres. »

Poncet, qui vient un siècle et demi après Alvarez, décrit ainsi la même ville :

« Duvarna (*sic*) est divisé en deux villes, la haute et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la basse : les mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer Rouge passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties de pierres carrées, elles ont des terrasses au lieu de toits.

« La rivière de Meraba (Mareb), qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tekessel (Takazzé); elle est peu large mais fort rapide, et on ne la peut passer sans danger. »

On a vu plusieurs fois en quelle estime je tiens le savant et modeste Poncet, mais ici ma confiance en sa véracité est mise à une rude épreuve. Je ne sais comment expliquer ce périmètre de deux lieues qu'il donne à Dobaroa : Gondar même n'en eut jamais la moitié.

Quant aux renseignements d'Alvarez, ils sont d'une vérité à laquelle je ne puis assez rendre témoignage. Cependant, je dirai que son rocher fort haut n'est qu'un faible monticule : sur ce qu'il dit de l'abondance du gros et du menu gibier, je ferai chorus, en faisant toutefois observer que le pays dont la nudité est aujourd'hui frappante n'était pas sans doute aussi déboisé au temps d'Alvarez, et nourrissait un bien plus grand nombre de bêtes fauves.

Je partis le lendemain matin, et à dix minutes de la bourgade je passai un torrent qui porte le même nom qu'elle et qui s'est creusé un lit assez profond dans les terres rouges et friables. On la confond souvent (comme l'a fait Poncet) avec le Mareb, qu'elle va rejoindre un peu plus bas, et que je ne passai que vers les dix heures, non loin de sa source, dans un pli de terrain sauvage et pittoresque. Ce n'était qu'un mince filet d'eau claire, mais il suffit de voir les ondulations du terrain pour comprendre qu'à la saison des pluies il doit rassembler une certaine masse d'eau et devenir le *fleuve dangereux* dont parle le voyageur que j'ai cité.

De là jusqu'à Asmara je fis une étape et demie à travers un pays fertile, assez populeux, mais nu et laid : richesse et vulgarité, en matière de sol, vont souvent ensemble : témoin notre Beauce, ou la moitié de la Belgique. Ce n'est pas dire, d'ailleurs, qu'en fait de paysage, la vulgarité et la pauvreté ne puissent marcher d'accord : j'en ai tout récemment vu l'association la plus fraternelle dans le pays le plus surfait du monde, le très-haut, très-faux, très-gueux et très-orgueilleux pays de Perse.

Gamé (brave à trois poils) (voy. p. 356). — Dessin de Émile Bayard d'après M. Lejean.

XXXVI

Asmara. — Le bahar-nagach Engoraddi. — Un mot sur Trazega. — Je quitte le Tigré et je descends vers le Vamhar. — Beauté du désert. — Le Bizan.

Asmara est situé sur le rebord même du plateau tigréen, et par conséquent sur l'extrême limite de l'empire. C'est la résidence actuelle du *Baharnagach* (roi de la mer), titre fort pompeux accolé aux modestes fonctions d'une sorte de *choum* ou petit chef, qui relève lui-même de Haïlou, prince de Hamazène. Le baharnagach actuel est un certain Engoraddi, qui, dès que je fus installé, vint me voir et me fit apporter fort gracieusement un mouton gras, présent d'autant plus appréciable que nos gens mouraient de faim. Il eut le tact de ne me rien demander en échange, mais me fit comprendre que je le rendrais fort heureux si je pouvais lui laisser quelques capsules. Je n'en avais pas, mais je lui promis de lui en envoyer de Massaoua, et cette promesse que j'ai remplie huit jours plus tard, a dû le rendre bien heureux. J'ai gardé un bon souvenir de ce *gentleman* aux manières dignes, ouvertes et cordiales.

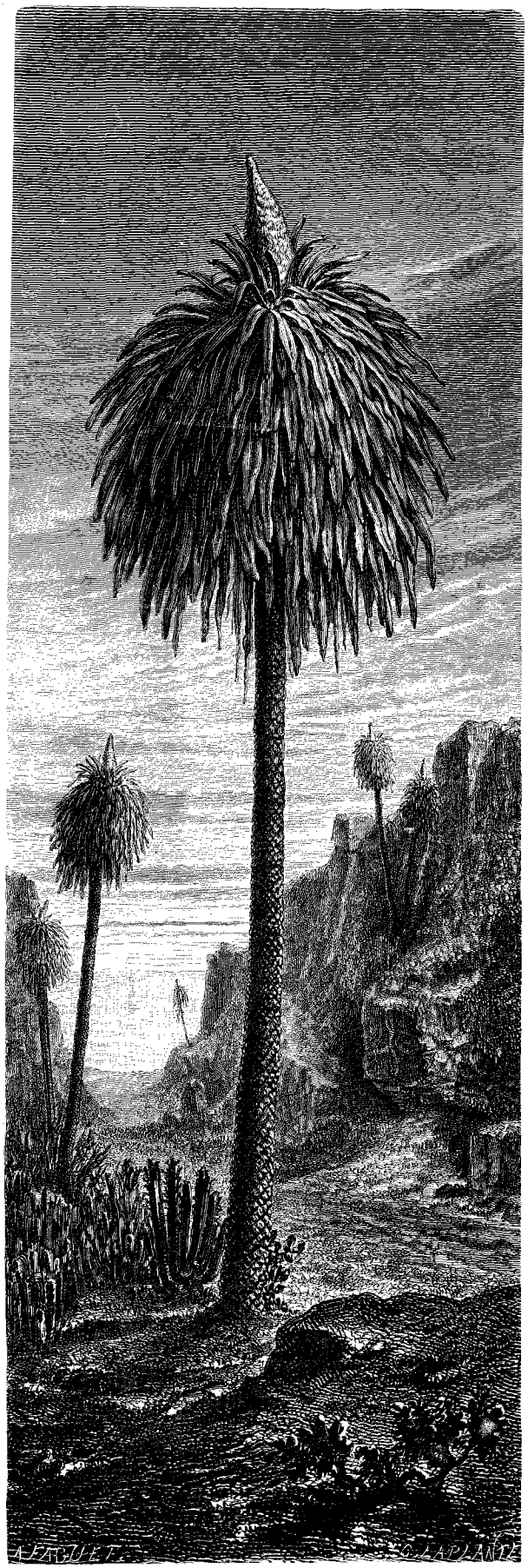
Engoraddi, à part ses bonnes dispositions naturelles, avait un motif particulier pour se montrer agréable envers moi. Il avait eu, plusieurs années auparavant, un démêlé assez grave avec un Italien nommé R...,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans des circonstances curieuses et qui peignent assez le pays.

R... était un commerçant qui avait obtenu de l'amitié d'Oubié la concession d'une grande partie d'Asmara en fief, et il s'y était fait bâtir une maison dont les ruines existent encore. Non content de cette seigneurie, il avait envahi des terres appartenant à Engoraddi, et avait brutalement refusé toute satisfaction aux réclamations très-modérées de ce gentilhomme influent. Fort de la faveur d'Oubié, il pensait pouvoir braver éternellement l'hostilité des indigènes, et il le put en effet jusqu'au jour où l'étoile de son protecteur pâlit devant celle de Théodore. Il dut alors se rendre un compte plus vrai de la situation, réunit à la hâte ses ressources et prit la route de Massaoua, cédant le terrain à Engoraddi, qui avait pris parti pour le négus.

A quelques heures d'Asmara, il fut assailli par deux cents Chohos qui pillèrent ses effets et l'assassinèrent à moitié, malgré la résistance héroïque de la belle madame R..., qui, armée d'un pistolet, blessa un ou deux assaillants. R..., emmené prisonnier à Asmara, ne fut relâché qu'en promettant de n'exercer aucun recours contre ses spoliateurs. En me faisant des avances, Engoraddi tenait à me prouver que sa conduite envers R.... était une *vendetta* privée et nullement une hostilité de parti pris contre les Européens. Les détails postérieurs que j'ai eus sur cette affaire m'ont



Dracæna (voy. p. 376). — Dessin de Faguet.

d'ailleurs convaincu que toute la provocation avait été du côté de l'Italien.

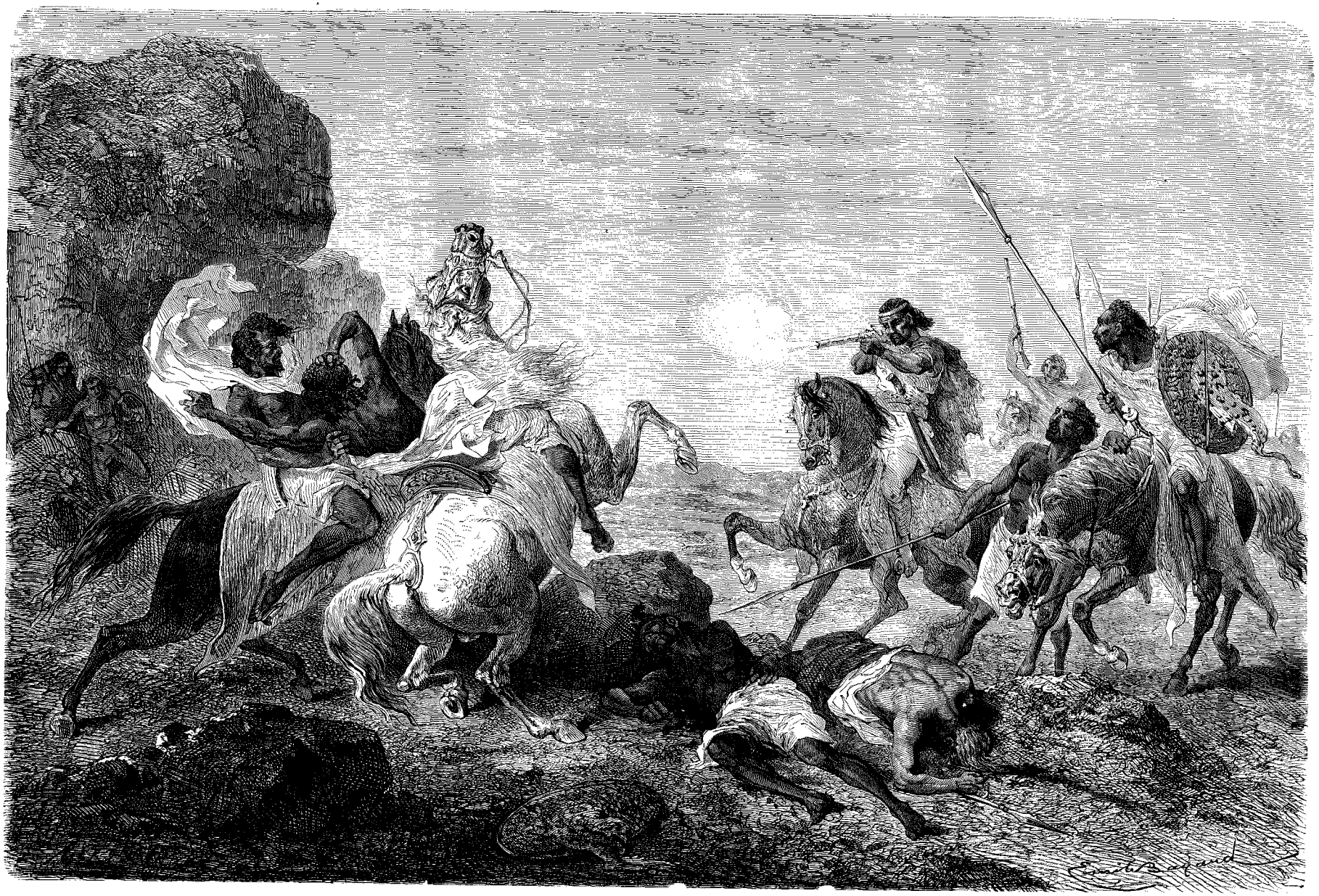
Asmara n'est pas et n'a jamais été le chef-lieu de la province, qui s'appelle Hamazène ou Hamacen; dans M. Livio Sanuto et la plupart des anciens auteurs, elle est appelée *Einacen*. La capitale ancienne était Dobaroa; aujourd'hui c'est Tsazega (*Sahazagao* de Ferret et Galinier), jolie bourgade admirablement située et que son prince actuel, Dedjaz-Haïlou, l'un des favoris de Théodore II, a agrandie et dotée d'un marché important.

Le commerce des chevaux et des mules enrichit Tsazega et toute la province; les maquignons du Taka et du Barka y affluent, les uns par la plaine de Ghegher, près de Zad-Amba; les autres par la route plus longue, mais un peu plus facile, de Keren (voy. mon *Voyage en Nubie*, liv. 268-271).

Le lendemain matin nous partîmes de bonne heure, et dix minutes après avoir quitté Asmara nous arrivions au bord de la rampe dont j'ai parlé et où nous quittions le pays haut, plat, dénudé, pour le fouillis de montagnes et de vallées boisées qui devaient nous mener à Massaoua. Rien n'égale le soulagement que nous éprouvâmes en nous engageant sur ces pentes rapides et en voyant disparaître l'épée de Damoclès qui pendait sur nos têtes depuis un mois sous la forme d'un contre-ordre possible du maître capricieux de Gondar.

Nous avions encore à voyager deux jours dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mort de M. Bell (voy. p. 367). — Dessin de Émile Bayard d'apres les documents fournis par M. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les États du négus, ou plutôt dans les forêts parcourues par les Chohos, tributaires de l'empire abyssin; mais nous savions que les cavaliers abyssins ne s'aventurent presque jamais en armes dans ces forêts, où il est si facile à des fugitifs de se cacher ou même de se défendre contre des escadrons entiers.

Cette Kabylie était pour nous la terre du salut, et cette pensée ajoutait encore, à nos yeux, au charme très-réel que lui donnaient les arêtes brusquement coupées de ses sierras, ses forêts épaisses, ses jolis ruisseaux fuyant parmi les roches et les magnifiques éclaircies qui perçaient à travers ses anfractuosités. Une heure après Asmara, nous passâmes un petit col et nous descendîmes dans un vallon dont le fond était occupé par un torrent desséché, c'est-à-dire par un ruban de sable blanc que nous suivîmes toute la journée.

Je marchais à pied, autant pour soulager ma mule que pour mon propre agrément. J'étais à quatre cents mètres en avant de la petite caravane, quand je rencontrai un jeune berger choho qui parlait arabe, et avec qui je liai conversation. C'était un très-beau garçon qui avait les traits réguliers et caucasiques d'un Abyssin, mais il s'en distinguait par le vêtement; il portait, au lieu de la *chama*, la tunique blanche à bordure bleue et rouge de Massaoua, un produit anglais. Il me demanda des nouvelles du *père;* je crus comprendre que, bien que musulman, il désignait ainsi Mgr Masaya, qui était arrivé quelques jours auparavant à Massaoua, mais par une autre route. Interrogé sur le nom du lieu où je me trouvais, il me nomma ce vallon Guenda, et le massif de montagnes que je laissais à ma droite, *Bidjen*. Il ajouta qu'il y avait, à quelques heures plus loin, une eau courante appelée Sabargouma.

Je n'eus pas de peine à reconnaître dans Bidjen la fameuse montagne de Bizan, que surmonte un des monastères les plus célèbres de l'Abyssinie. Fondé au quatorzième siècle, dans un pays qui était alors entièrement abyssin, il était dans toute sa splendeur au temps des Portugais, et toutes leurs relations le signalent sous le nom de *monastère de la Vision*. Ne l'ayant pas vu, je ne puis certifier si la description qu'en fait Alvarez est exacte; mais ce que je puis garantir, c'est que Bruce lui-même a peint bien moins fidèlement que l'illustre Portugais le magnifique et âpre territoire qui s'étend de l'Hamazène à la mer Rouge, et que je traversais le 2 novembre 1863, par une route plus septentrionale de quelques lieues que celle d'Alvarez.

« Tout le contour de cés Rochers est emplanté de bois, dont lés plus grans et toufus sont Oliviers sauuages entre plusieurs herbes : la plus fréquente desqueles en cés parties là est Basilic. Tous lés autres arbres nous étoyent inconneus, et sans fruit. En aucunes valees et combes de ce monastère prouiennent Oranges, Limons, Citrons; Péches avec belles treilles de raisins, et figues de toutes sortes, tant de l'espece de Portugal, que dés Indes. Il y a semblablement des Chous, Choriandes, Echalottes et Myrtes : avec plusieurs autres sortes d'herbes odoriferantes, et medicinales : mais le tout mal en ordre, pour-autant, que lés habitans ne sont pas gens industrieus : et sont produis cés fruis sans main mettre, comme si c'étoyent choses sauuages : dont on peut presumer, que le terroir produirait beaucoup mieus ce qu'on y planteroit ou semeroit, s'il étoit cultivé....

« Ils sont ordinairement en ce monastère cent moynes : la plus grande partie déquels est de grand aage, étant secs, comme bois : et sén y trouue peu de jeunes, mais ils font nourrir beaucoup d'enfans de huit ans en sus : entre léquels en y a beaucoup d'aueugles, et estropiez, le monastère est ceint de murailles tour autour, ne donnant entree que par deux portes, léqueles demeurent continuelement serrées....

« Ces religieus icy et ceus dés autres monastères, à eus sujez auroyent fort bien la commodité de planter arbres, cultiuer jardins, et s'employer à beaucoup d'autres exercices : toutefois ils n'en font rien, combien que le terroir soit bon et propice à produire toute chose, selon qu'on peut juger par ce qu'on y voit de sauuage et désert. Mais ils ne s'adonnent à autre chose qu'à cultiver les terres, où ils sèment du millet : et à tenir des abeilles, n'étant pas plus tot nuit serree, qu'ils se retirent et serrent dans leurs maisons de peur des bêtes crueles et sauuages, qui repairent en ce païs. Ceus qui demeurent à la garde du millet, se branchent sur dés arbres, dans de petis cabinez qu'ils y batissent, le plus haut de terre qu'ils peuuent, pour y reposer la nuit. Et autour de ce monastère, parmi les vallées de ces montagnes, y a de grands troupeaux de vaches, que gardent les Maures Arabes, qui vont en troupe, jusques au nombre de quarante et cinquante avec leurs femmes et leurs enfans, sous la conduite d'un capitaine qui est Chrétien, et auquel ils prêtent obéissance : pour autant que les Vaches qu'ils gardent, appartiennent aux Gentils-hommes Chrétiens du pays du Barnagas, et ne rapportent ces Maures autre gain de leur labeur, sinon le beurre, et lait que rendent icelles vaches, dont ils se maintiennent avec leurs femmes et enfans : nous trouvant auprès d'eux quelquefois logés, ils nous venoient demander si nous voulions acheter des Vaches, lesquelles ils nous laissoient à bon prix, avec ce qu'ils nous mettoient au choix. Et pour autant qu'on les a en estime des plus grands et subtils larrons, qu'il est possible de trouver, et favorisés des seigneurs, à qui appartient ce bestial, on ne s'oseroit hazarder de passer entr'eux sinon en grosses caravanes. Le revenu de ce monastère de la Vision est merveilleusement grand, comme je l'ai vu et en ai été acertené : car la montagne, sur laquelle il est assis, contient l'espace de trente milles de pays, là où se sèment des Orges, millets, Seigles et tafes (tef) en grande quantité. Et de toutes ces choses, ceux qui cultivent le cerrain, en payent les droits à ce monastère, voire jusqu'aux pâtis des bêtes lui rendent tribut. Dans les vallées de ces montagnes sont situés plusieurs bons villages, dont la plus grande partie répond à ce monastère, loin duquel, une journée, ou deux, l'on vient à trouver une infinité de lieux et places, qui sont du ressort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'icelui, et les nomment Gultus (*goutt*) du Monastère, c'est-à-dire lieux francs et privilégiés. Nous trouvant une fois Dom Rodrigue, et moi de compagnie, ainsi que nous allions à la Cour, après avoir fait de chemin environ cinq ou six journées loin de ce monastère, nous arrivâmes en une Congrégation, qui s'appelle Zama : là où nous séjournâmes le Samedi et Dimanche, en un petit lieu, où pouvait avoir environ vingt maisons : et nous fut dit, y étant arrivés, que le lieu dépendait du monastère de la Vision, sous la juridiction duquel se trouvaient encore cent autres places, qui toutes nous furent montrées : et nous dirent les habitans, que chacune d'icelles payoit un Cheval de trois en trois ans : qui sont trente trois chevaux par an. Mais pour en être mieux acertené, je m'en voulus enquérir à l'Alicasin du Monastère, qui reçoit le revenu d'icelui et administre justice, lequel me repondit celà être véritable. A quoi repliquant, je lui demandai, par quelle occasion le Monastère se faisoit rendre tant de chevaux, vu que les Religieux ne s'en servoient aucunement. Ils ne donnent pas des chevaux (dit-il), mais la valeur, car en lieu d'iceux ils rendent des Vaches, à savoir cinq pour cheval : disant, que ce tribut avoit été exigé du temps des Rois, lesquels donèrent le monastère de ces juridictions; mais les habitans du pays s'accordèrent après avec les Religieux, de leur donner tant de Vaches, pour les chevaux : outre lesquels ils étoient encore chargés de plusieurs Tributs et subsides qu'ils payoient en blé à ce Monastère, les dépendances duquel s'étendent plus de quinze journées dans le Royaume de Tigre ma hom : tenant si grand pays qu'il seroit suffisant pour en faire un Duché. Et toutes ces terres s'appellent Adetyeste, qui sont tributaires de soixante chevaux, et d'une infinité de tributs. Plus de mille Religieux s'y transportent ordinairement : pour autant qu'il y a plusieurs Églises, et entre ces beaux Pères s'en trouvent d'aucuns, lesquels sont de bonne nature, vénérables et dévots : les autres sont vicieux, mal complexionnés et d'une vie fort désordonnée.

« Le jour suivant, nous retournâmes traverser une autre montagne fort haute et demesurément sauuage : si qu'elle nous étoit quasi inaccessible, tant à pied qu'à cheval : où nous trouvâmes une grande quantité d'animaux, d'espèce diversifiée avec une infinité de Singes par escadrons, lesquels ne se voyoient généralement par tout le pourpris d'icelle sinon en quelques ruines, ou grandes cavernes : n'allant à moins de deux ou trois cents par troupes, et font leur résidence, où ils trouvent la terre pleine sur icelles ruines, ou creux : ne trouvant pierres qu'ils ne remuent, ou trou auquel ils ne fouillent et mettent le nez, cavant la terre, de sorte qu'elle semble avoir été labourée. Ils sont de grande corpulence, pelus sur le devant comme Lions, et de la hauteur de moutons. Après avoir traversé cette montagne nous allâmes loger en un lieu au pied d'icelle, que l'on nomme Calotte : lequel peut être distant du Monastère d'où nous partîmes, par l'espace de XVI a XVIII milles; puis passâmes un fleuve d'eau courante et bonne et claire auprès de ce lieu : où nous fûmes visiter un fort honorable vieillard, Gentilhomme et Capitaine de cette place, qui nous reçut avec un bon visage, et grandes caresses, et nous traita fort humainement et bien, avec des poulailles apprêtées au beurre et Vin de Miel, en abondance. Puis nous envoya présenter une grosse et grasse Vache, où nous étions logés. Le jour d'après nous allâmes célébrer Messe en l'Église de ce lieu, laquelle s'appelle St-Michel, qui est fort pauvre, tant en revenu, comme en ornements : et en icelle demeurent trois prêtres mariés, avec trois autres appelés Iagonares, c'est à dire de l'évangile : et ce par nécessité, car ils ne sauroient célébrer la Messe à moins de cinq ou six personnes. Je vis depuis ce vieillard Capitaine au monastère de la Vision, où il s'étoit rendu Moine, ayant quitté sa seigneurie et revenu à ses enfans, qui étoient bien nées et morigénées personnes. Je le vis (dis-je) à la porte, au dehors, sans qu'il voulust entrer dans le monastère : et là recevoit le Sacrement, et se communioit avec les novices : puis l'office accompli, se rendoit toujours avec le Provincial, auquel il tenoit honorable compagnie. Nous délogeâmes le Dimanche sur le tard : pour ce qu'il plut ainsi aux gens du pays qui nous servoient de guides : et de là commençâmes à cheminer par terres pleines semées, et labourées à la mode portugaloise étant les bois, qui se trouvoient parmi ces sombres, et terres semées, d'Oliviers sauvages fort beaux, sans autres arbres : et là nous arrêtâmes pour reposer la nuit, près d'un fleuve courant, entre de très beaux et bons villages. »

Poncet, qui ne pouvait se dispenser d'aller voir le Bizan, a sur ce lieu une page que je ne puis m'empêcher de reproduire dans sa naïveté. Je veux parler de la naïveté du *fond*, car, pour la forme, celle d'Alvarez est bien autrement *naïve* et colorée :

« On m'avait assuré que du côté de l'Épître, on voyait en l'air sans aucun appui ni soutien une baguette d'or longue de quatre pieds, ronde et aussi grosse qu'un gros bâton. Ce prodige me parut si merveilleux que j'eus peur que mes yeux ne m'eussent trompé et qu'il n'y eût quelque supercherie que je ne découvrais pas; ainsi je priai l'Abbé de vouloir bien me permettre d'examiner de plus près s'il n'y avait point quelque appui qu'on ne vît pas; pour m'en assurer d'une manière à n'en pouvoir douter, je passai un bâton par dessus et par dessous et de tous les côtés et je trouvai que cette baguette était véritablement en l'air; ce qui me causa un étonnement dont je ne puis revenir, ne voyant aucune cause naturelle d'un effet si prodigieux. Les Religieux m'en rapportèrent l'histoire de la manière que je vais la rapporter :

« Il y a environ 336 ans, me dirent-ils, qu'un solitaire « nommé Abona Philippos ou Père Philippe se retira « dans ce désert : il ne se nourrissait que d'herbes et « ne buvait que de l'eau. La réputation de sa sainteté « se répandit de tous côtés, il fit plusieurs prédictions « qui se vérifièrent dans la suite. Un jour que ce soli- « taire était en contemplation, J:C: se fit voir à lui et « lui ordonna de bâtir un monastère dans l'endroit du

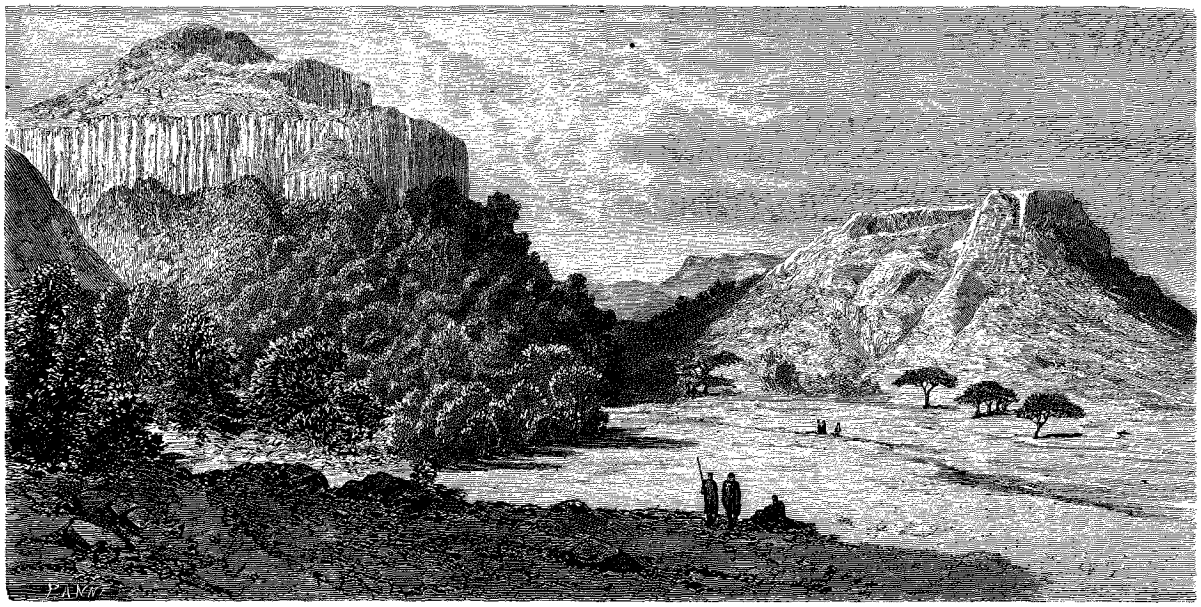
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« bois où il trouverait une baguette d'or suspendue en « l'air. L'ayant trouvée et vu le miracle dont vous êtes « témoin, me dit celui qui parlait, Abona Philippos « ne douta plus de la volonté de Dieu. Il obéit et bâtit « ce monastère qui se nomme Bihen-Jesus, Vision de « Jésus, à cause de cette apparition. » Je laisse au lecteur à faire ses réflexions sur ce prodige que j'ai vu et sur ce que ces religieux m'ont dit là-dessus. »

La légende de la *Verge d'or* n'est pas particulière à Bizan : je l'ai aussi trouvée à Zenk Mariam, église située dans le Beghemder, entre le Reb et le rocher d'Amora Gadel. *Zenk*, en amharique, veut dire verge.

Le lieu appelé *Calotte* par Alvarez est Tzalot, village important que j'avais laissé sur ma droite en allant de Dobaroa à Asmara. Il a été habité pendant quelques années par notre illustre compatriote Théophile Lefèvre, qui, il y a une quinzaine d'années, était rentré en Abyssinie pour y faire le commerce et qui vivait à Tzalot en vrai *Mokonnen* abyssin. Mgr de Jacobis alla un jour l'y voir, et un de ses prêtres qui m'a raconté cette visite me parla en termes amusants de l'embarras du savant voyageur, surpris en costume abyssin et se hâtant de passer par-dessus ses pittoresques vêtements blancs et flottants son habit étriqué de lieutenant de vaisseau.

J'aurais un commentaire à faire sur chaque phrase d'Alvarez; mais je me borne à quelques observations nécessaires. Les *Maures Arabes* (c'est-à-dire les nomades musulmans) sont toujours, comme par le passé, les vassaux des Abyssins, ou plutôt leurs fermiers. Ce sont les fameux *Chohos*, ou plus exactement *Saho* (l'orthographe erronée qui a cours partout nous vient de



Makar (voy. p. 375). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. Lejean.

l'anglais *Shiho* et *Shoho*). On les divise en beaucoup de tribus dont les plus connues sont les *Tora* (communément appelés *Toroa*) autour du Bizan, et les *Hazorta*, au delà d'Adulis. Leur position politique est assez vague et bizarre. D'une part ils reconnaissent la souveraineté de leurs *nyab* (pluriel de naïb) ou princes d'Arkiko et de Zoulla, dont je parlerai plus bas : de l'autre, ils relèvent des villages abyssins qui leur confient leur bétail : ce sont des fermiers à mi-produit. Ainsi tel riche paysan abyssin du Hamazène ou du Kolla-Gouzay dit *mes Chohos*, comme un bogos ou un beni-amer dit *mes Tigré*. S'ils ont fait une razzia ou un de ces vols dont l'usage fréquent est le principal obstacle à la pacification de cette frontière, ils partagent avec leurs patrons : en revanche ceux-ci leur doivent aide et protection en toute circonstance.

C'est ainsi qu'en février 1865 les Chohos des environs de Zoulla (Adulis), fermiers des Abyssins de l'Agamé, molestés par les gens de Zoulla et se croyant injustement lésés, en appelèrent à leurs suzerains qui, sans nulle explication, descendirent sur Zoulla, tuèrent deux cents hommes, enlevèrent femmes, enfants, bétail, et remontèrent sur leur *dega*. Le naïb de Zoulla, Mohammed Areï, alla demander protection au gouverneur de Massoua ; celui-ci se borna à lui faire cette question :

« Zoulla paie-t-il tribut à la Porte?

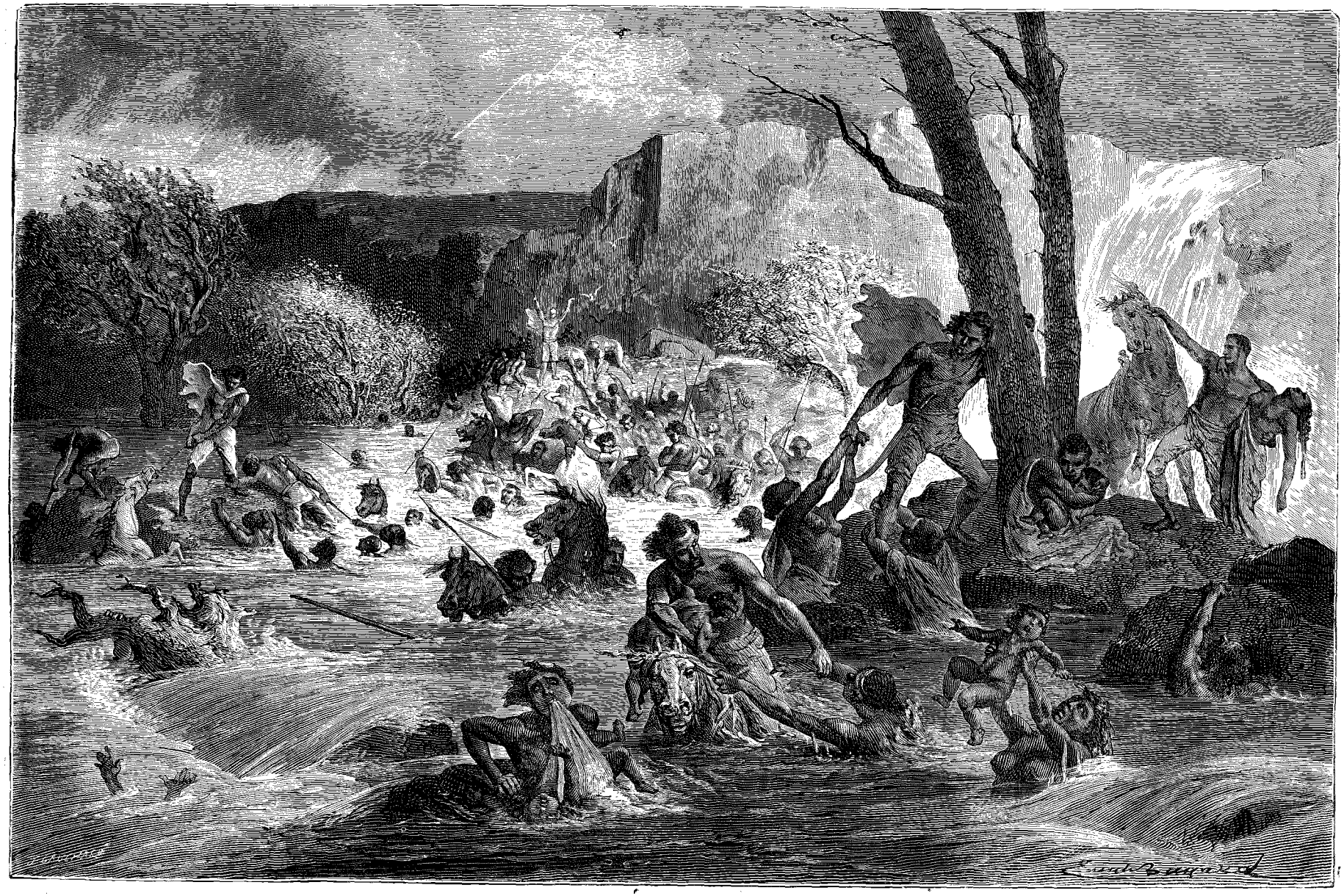
— Non, dit Areï, mais seulement un présent de bonne alliance.

— Ah! c'est comme cela? Eh bien, va réclamer du secours chez ceux que tu reconnais pour tes maîtres. »

G. Lejean.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Régiment emporté par une crue (voy. p. 386). — Dessin de Émile Bayard d'après un croquis de M. G. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1862-1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XXXVIII

Maï Deraba. — Aïlat. — Ses princes actuels. — Les Mensa : figures romantiques. — Encore les Bogos. — Paris et Gondar. Je débaptise un curé abyssin.

Je suivais depuis Asmara, comme je l'ai dit, une vallée sèche ornée de montagnes boisées d'une fière tournure. Une vallée transversale déboucha dans la première et y versa une jolie petite rivière qui fit à nos gosiers altérés l'effet d'un des fleuves du paradis terrestre. On la nomme Maï Deraba : nous campâmes près de ses bords, à côté d'un grand camp choho qui représente le lieu appelé dans Ferret et Galinier *Addi Ptoroah* (plus correctement *Addi Toroa*, le village des Toroa ou Tora). Le lendemain matin nous descendions dans la superbe plaine d'Ailat.

Nous trouvâmes la plaine déserte, et comme nous longions l'enceinte abandonnée d'un parc à bétail, où quelques sangliers se montraient avec l'indolence ingénue de l'animal qui n'a pas appris à craindre le chasseur, une effroyable averse nous surprit et nous trempa tout à l'aise. Il fallut pourtant aller en avant, car la plaine était sillonnée de quelques torrents que les eaux d'orage allaient remplir : nous étions menacés d'avoir la retraite coupée. Nous les franchîmes en toute hâte : il n'était que temps. Comme j'arrivais au dernier, je vis, à travers les mimosas, rouler quelque chose d'un blanc terreux, et au moment où je passais le torrent qui n'avait pas deux pouces d'eau, une masse d'eau bourbeuse arrivait du sud, les derniers flots, roulant en quelque sorte par-dessus les premiers. Cinq minutes plus tard, la route était interceptée, et justement la nuit arrivait.

Je n'eus là qu'un faible spécimen des effets des pluies estivales : quelques semaines plus tard, je vis et pus admirer quelque chose de plus réussi.

J'étais tout près d'Ailat, revenant de Zenadeglé. Je me mis avec ma caravane à l'abri sous quelques arbres pour laisser passer une ondée, et la pluie cessant, je me préparais à continuer ma route le long du ruban de sable fin qui marquait le torrent de Barazii, qui va à la mer du côté d'Adulis. Comme on fermait les sacs, un mugissement sourd, grossi par l'écho des montagnes voisines, se fit entendre du côté du sud et sembla descendre vers mon campement. Je compris ce que c'était. Le bruit augmentait toujours, et ressemblait à celui que fait la mer en déferlant sur des galets. Je vis d'une part, que mes gens n'étaient pas inquiets, de l'autre, que la plaine était large, et que, par conséquent, il n'y avait aucun danger : et j'attendis.

Je n'attendis pas longtemps. Un véritable fleuve, couvert d'écume limoneuse descendait le long du lit sablonneux : bruyant, terrible, chargé de débris, de troncs brisés, il avançait lentement, parce que la couche de sable altérée et profonde de plusieurs mètres buvait les premières vagues qui arrivaient. Cela dura peut-être vingt minutes, puis le fleuve *Café au lait* devint un filet d'eau presque limpide, et coula ainsi une heure ou deux. Trois lieues plus bas, je suis persuadé que l'on n'avait pas reçu une goutte de cette eau.

Cela ne se passe pas toujours aussi bénignement.

Un de ces derniers étés, Théodore campait avec son armée dans la vallée du Bachilo, *kolla* étroite, resserrée entre deux murailles gigantesques, comme la plupart des fleuves abyssins. Une division entière s'était, avec toute l'insouciance particulière aux Abyssins, campée précisément dans le lit du fleuve, sans doute pour être plus à portée de l'eau, de l'herbe et du bois. Ces gens ignoraient probablement qu'il avait plu dans le haut de la vallée, à vingt ou trente lieues de là.

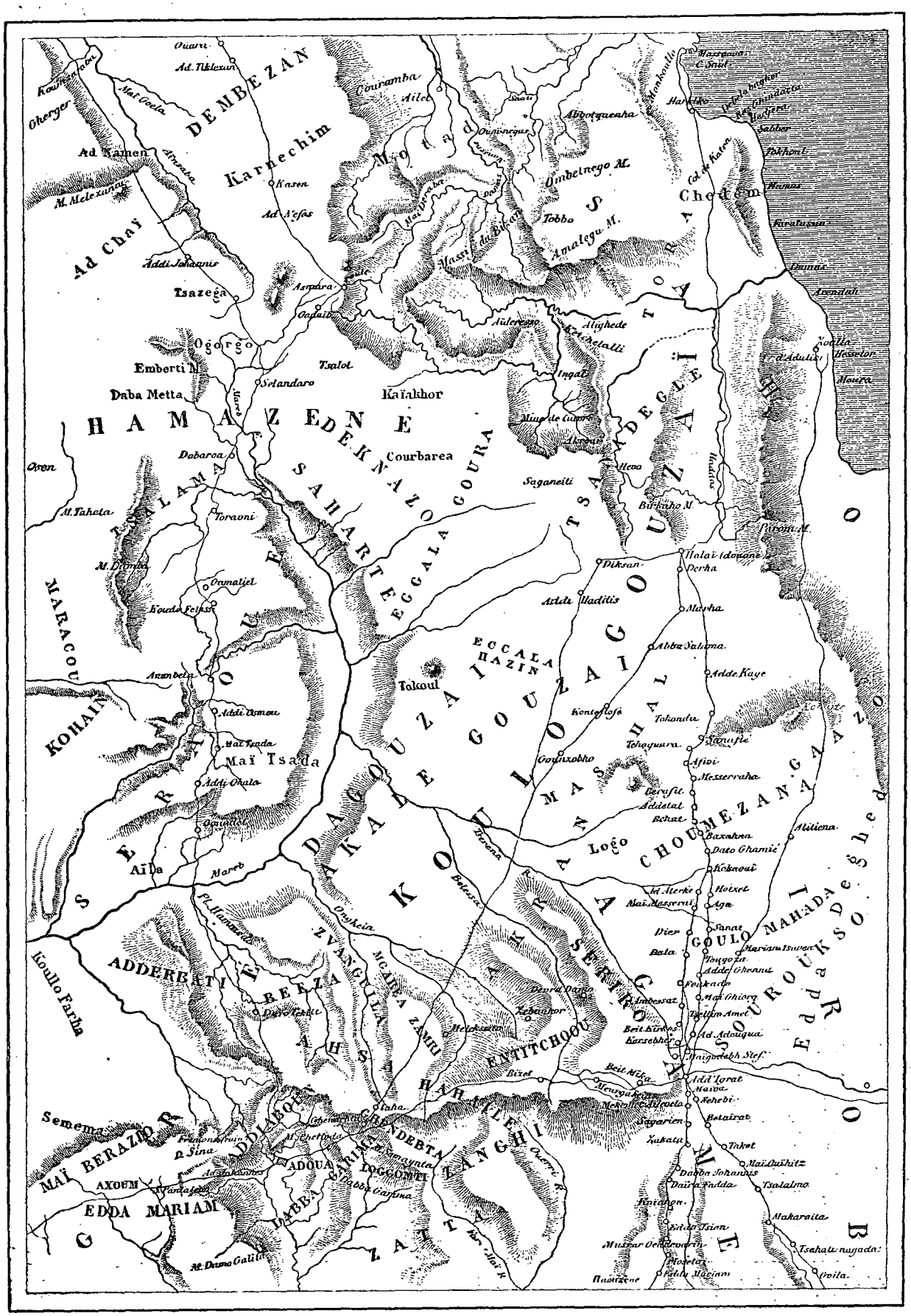
Tout à coup un bruit sourd, sur la signification duquel il n'y avait pas à se tromper, vint rappeler nos imprudents au danger de la situation. Les hommes saisirent leurs lances et leurs boucliers, sellèrent leurs chevaux en deux minutes, les femmes ramassèrent en moins de temps encore leur batterie de cuisine, et tous coururent vers la redoutable muraille de rochers à pic, cherchant le sentier sauveur.

Malheureusement les sentiers de kolla, qui sont fort rares, ne sont que des sentiers à chèvres, et les fuyards affolés se nuisaient mutuellement et encombraient les moindres passages. Au bout d'un quart d'heure, le bruit avait grossi, puis éclaté comme un mugissement capable d'étouffer les roulements de tonnerre. La masse jaune, écumante et enragée arrivait d'un seul coup, arrachant et roulant comme des galets des rochers énormes, balayant les arbres comme des brins d'herbes et les bataillons comme des traînées de fourmis. Ceux qui, chez nous, en 1856, ont vu crever les digues des ardoisières d'Angers peuvent se faire une idée affaiblie de cette victoire de la matière aveugle sur les autres éléments inertes et impuissants, et sur l'homme humilié et éperdu.

Au milieu d'un épouvantable cri de détresse, poussé

[1] Suite et fin. — Voy. t. XII, p. 221, 225, 241, 257; t. XV, p. 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esquisse d'un itinéraire de Massaoua à Adoua.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par le reste de l'armée spectatrice impuissante du désastre, le torrent passa, emportant pêle-mêle hommes, femmes, enfants, bêtes de selle et de somme, bagages et matériel de guerre. On retrouva quelques heures plus tard, tout le long de la kolla, et en aval du lieu de la catastrophe, un millier de cadavres à ensevelir.

Mais, je le repète, Ailat n'était pas destiné à nous laisser d'aussi dramatiques souvenirs.

Comme notre route, à partir de ce point, se confond avec celle que j'ai déjà décrite de Keren à Massaoua (n° 271), on me permettra seulement quelques notes supplémentaires.

Depuis que la Porte a mis une garnison turque dans Arkiko, les princes de cette ville ont transporté à Ailat le siége de leur souveraineté séculaire et inique, dont il ne reste aujourd'hui que le nom. Chefs reconnus des peuples pasteurs et à moitié brigands qui occupent le pays compris entre Massaoua et les montagnes abyssiniques, maîtres de toutes les routes par où le nord-est de l'empire communiquait avec la mer, les princes ou naïbs d'Arkiko étaient, par leurs exactions contre les marchands et les voyageurs paisibles, la terreur de tout le pays de Massaoua. Bruce, qui eut à se plaindre de leur rapacité en 1771, nous parle longuement des indignes procédés du naïb à son égard, et Salt, qui cherche en toute occasion à donner des démentis au grand voyageur écossais, est forcé de convenir qu'il dut payer lui-même douze cents dollars pour être autorisé à passer de Massaoua dans le Tigré. Nos missionnaires, il y a vingt-cinq ans, n'eurent pas à subir des exigences moins odieuses. Malheureusement pour les naïbs, un poste consulaire fut créé par la France à Massaoua en 1841, et inauguré par un homme résolu et patient, dont j'ai déjà parlé, M. Degoutin, qui travailla huit ans à annuler le privilége oppressif des naïbs. L'ancien droit fut réduit pour les Européens, et plus tard pour les Abyssins, à un simple droit de guide d'un dollar. Le naïb d'alors était cet Hassan nommé plus haut, le même qui vers 1845 disait en plein divan du gouverneur de Massaoua : « Le sultan règne à Stamboul, le pacha au Caire, et naïb Hassan à Massaoua! » Lorsque le gouverneur résistait à ses caprices, il bloquait la ville en coupant toute communication avec la terre ferme.

Le P. Stella (voy. p. 389). — Dessin de Emile Bayard d'après M. G. Lejean.

Cela dura jusqu'au 16 juin 1847, époque où les Turcs, poussés par le consulat de France à Djedda, descendirent inopinément à Arkiho, et, après trois feux de peloton, mirent le feu à la ville avec autant de gravité que s'ils avaient célébré le baïram. La ville, restée quelques mois déserte, fut rebâtie, mais Hassan n'y fut plus que le locataire du gouvernement ottoman. A sa mort, il y a dix ans environ, la guerre civile éclata parmi ses héritiers, et la Porte en profita pour appliquer sa maxime favorite : *Divide et impera*. Le naïbat fut scindé en trois principautés : Arkiko, Adulis, Amphila. L'héritier direct, prince d'Arkiko en vertu du firman de Constantinople, est Mohammed Abd-el-Rahim, sorte de Machiavel au turban de mousseline, agent très-dévoué du négus et son espion dans toute la zone de Massaoua. Il jouit auprès des Abyssins d'un crédit qui a profité quelquefois à la paix publique, en empêchant les invasions des officiers impériaux du Hamazène. Abd-el-Rahim était avec moi au camp de Théodore II, dans le Godjam, en mars 1863, et, sur l'absurde soupçon que nous conspirions ensemble, il fut comme moi jeté dans les fers. Il y resta un mois, vivant fort misérablement, parfois même du superflu de ma table. Rentré chez lui, Abd-el-Rahim s'est exilé d'Arkiko, où il est trop voisin des Turcs qu'il déteste de toute son âme, et sous prétexte de santé il vit dans une indépendance relative à Ailat. Il passe pour dévoué aux intérêts anglais, de même que son cousin et son ennemi implacable, Idris, l'un des deux naïbs d'Adulis, est, assure-t-on, dévoué à la France. La sincérité de ces dévouements me semble assez contestable, et il faut attendre, pour les juger, une occasion de les mettre à l'épreuve.

Pour saisir d'un coup d'œil l'ensemble du pays, je monte sur une colline, à l'ouest du village. De là le pays de Samhar est masqué à mes yeux par un chaînon bas et roide terminé par une fort belle montagne de moyenne hauteur, mais que l'abaissement des sommités voisines fait paraître comme un petit Olympe. On la nomme, je ne sais pourquoi, le *Kantiba* (prince) *noir*. Entre ce chaînon et le plateau abys-

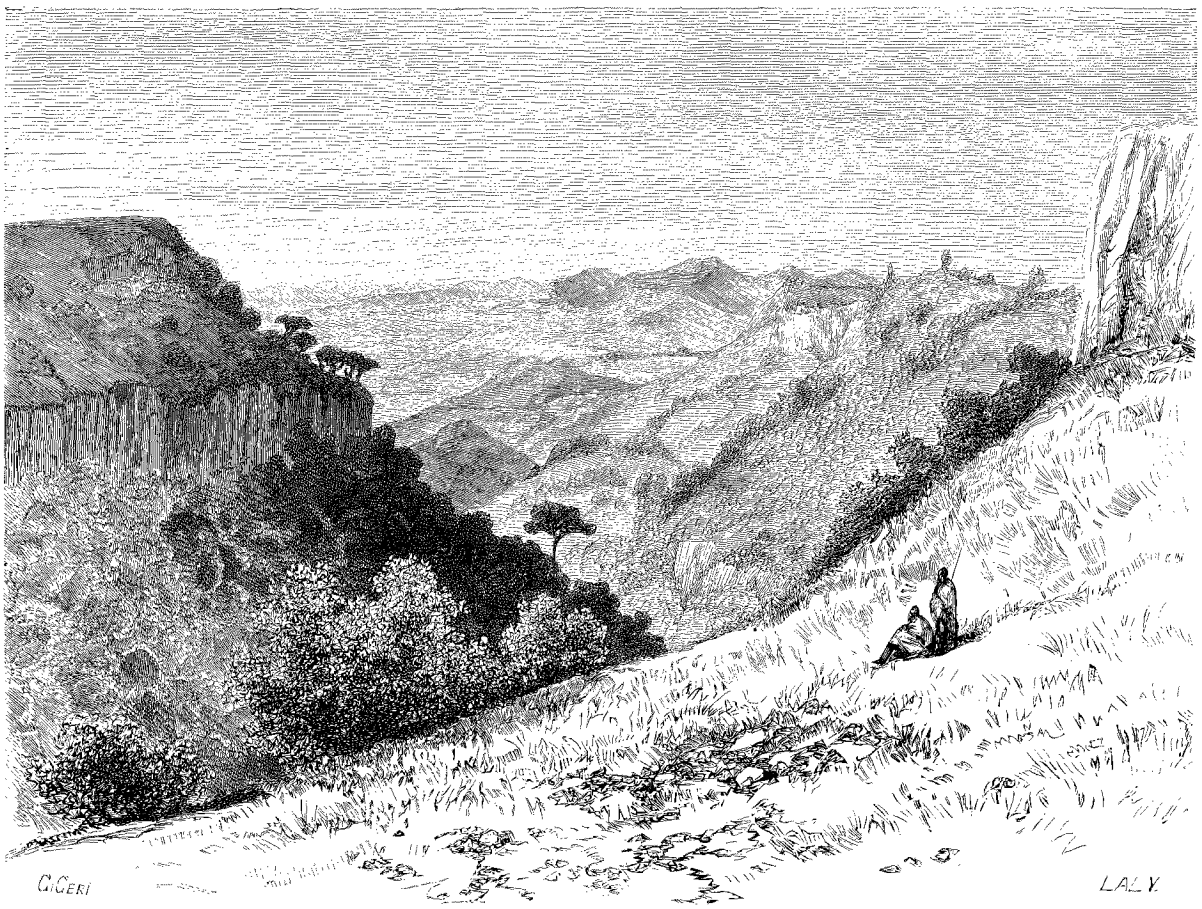
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sin se développe une fort belle vallée de deux à trois lieues de large et de dix au moins de longueur, que les indigènes appellent Motad. Elle est formée d'un fort beau terrain de pâture, et pourrait aisément nourrir le triple de sa population bovine, si l'on forait de nombreux puits dans un sol qui recouvre partout des eaux abondantes.

Quand on part d'Ailat en allant vers le nord, les hautes montagnes qu'on laisse sur la gauche s'ouvrent tout à coup pour laisser passer la Lava, torrent sinueux, bordé de sites admirables : on le remonte pendant un jour si l'on veut pénétrer au cœur du pays des Mensa, tribu peu connue, comme je l'ai dit, et qui mériterait de l'être. Les Mensa sont frères d'alliance et de coutumes des Bogos, leurs voisins de l'ouest : ils sont chrétiens et se subdivisent en deux groupes, Beit Echakan et Beit Ibraché. Bien que libres, ils reconnaissent vaguement la suzeraineté du négus. Comme les Bogos, ils se partagent en *choumaglié* et en *tigré*, patriciens et plébéiens.

Assez récemment, Beit Échakan a été razzié par les gens de Hamazène. On cite à cette occasion un mot, presque romain, d'un vieux choumaglié, nommé Djad-Oued-Agaba, à qui on vint annoncer que son fils avait été tué dans l'affaire.

« N'a-t-il tué personne ? » demanda Djad-Oued-Agaba.



Limadou (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Et comme on lui répondit qu'il avait tué deux des agresseurs :

« Tout est bien, dit-il : il n'est pas parti sans un beau souper (*senni darrèra*). »

Le *kantiba* d'Échakam, Daër-Oued-Echâl, est une figure originale. C'est un des plus grands guerriers de l'Ainsaba, un Ajax éthiopien.

Un jour que le pays souffrait d'une sécheresse prolongée, il tira deux coups de pistolet contre les nuages, qui semblèrent lui obéir, car une demi-heure après, ils versaient un véritable déluge sur la plaine. A quelques temps de là, Daer vint aux Bogos où l'on se plaignait aussi d'une grande sécheresse. Entendant cela, il regarda fièrement le ciel, et lui dit :

« Ne me connais-tu pas ? je suis l'homme aux deux coups de pistolet ! »

Le lecteur me permettra ici une petite excursion aux Bogos, dont j'ai déjà parlé, mais où m'appelait cette fois l'instruction de quelques affaires de rapts commis par des sujets égyptiens au détriment de cet intéressant petit peuple protégé par la France. J'y passai quelques jours en compagnie du P. Stella, que j'ai déjà présenté au public, et qui avait alors pour coadjuteur un prêtre abyssin très-fin et très-délié, le P. Abba Emnatò, ex-secrétaire de la mission abyssinienne, envoyé à Paris

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en 1859. Abba Emnatò est revenu de ce voyage avec les sentiments exprimés par Du Belloy dans le *siége de Calais* :

Plus je vis d'étrangers plus j'aimai ma patrie.

Quand on lui parle de Paris, il daigne volontiers dire que c'est une capitale passable et ajoute que « c'est à peu près comme Gondar, seulement un peu plus grand. »

Je partis de Keren accompagné d'un prêtre indigène, instruit et fort capable, Abba Zacharia d'Axum, élève de la propagande romaine. Il parlait et écrivait très-bien l'amharique, le tigrinia, le hassia (langue de Massaoua et du Sennaheit), le ghez, le latin, l'italien et le français. Je lui ai fait, je le crains bien, perdre sa cure, et voici comment. Je l'avais eu quelquefois à dîner; mais comme je prenais ma viande chez les bouchers musulmans de Massaoua, on vint à savoir que M. Zacharia avait mangé de la viande *musulmane*, donc qu'il s'était *débaptisé*. Les paroissiens du P. Zacharie vinrent en députation chez l'évêque lui déclarer qu'ils ne voulaient plus d'un curé mahométan. J'intervins, je me fâchai, je demandai pour qui on me prenait.

« Pour un chrétien faux teint, un *Franc* enfin.

— Vous prenez donc les *Francs* pour des musulmans ?

— Mon Dieu! les *Francs* sont assurément meilleurs et plus vertueux que nous : ils ne sont pas des Turcs, mais ils ne sont pas chrétiens non plus. »

J'herborisai un peu à Keren, dans le mont Zebhan, où je trouvai la maigre et jolie *swetia schimperi*. J'étais loin de mes orchidées du Beghemder, dont je donne ci-joint un spécimen (*ophrise*) recueilli au pied même de ma maison.

Ce second séjour à Keren n'avait été marqué que par un incident fort insignifiant, la désertion de mon page Ouelda Iesous (ce qui veut dire en abyssin *fils de Jésus*). C'était un insigne petit drôle, fort éveillé, qui eût fait honneur au pavé de Paris. A Gafat, il faisait admirablement la charge des braves Allemands de la colonie, et probablement la mienne quand je n'y étais pas. Arrivé à la frontière, il me demanda la permission de se faire musulman, et me racontait à l'appui de sa requête l'historiette suivante :

Galla et musulman de naissance, il avait été enlevé dans une des razzias de Théodore, et donné à un Abyssin qui l'avait baptisé de force : mais il avait une mère et des sœurs qui étaient encore vivantes dans son pays, et ne comptant plus les voir, il voulait au moins reprendre leur religion et la sienne, en souvenir d'elles et de son père mort.

Que pouvais-je dire à cela? « Si cela te fait plaisir, mon bon homme, chante *Allah akbar* à ton aise. » Cependant, me méfiant de la conversion, j'en causai avec abba Zacharia, qui fit bavarder « le fils de Jésus, » et me dit ensuite : « Ce polisson n'a jamais été musulman, et se déclare aujourd'hui chrétien solide : il a quitté son père parce qu'il voulait courir le monde : voilà tout. »

Le fin mot, je crois, de cette velléité d'islamisme était ceci : le même (pour parler la langue classique de Fanfan Benoîton) avait calculé qu'en restant chrétien, il devrait s'astreindre à l'abstinence de viande *musulmane*, donc à faire maigre chère, ce qui ne lui allait pas du tout. Bref, il me quitta pour se faire garçon de cabaret, et je ne doute pas des hautes destinées réservées à un gaillard assez positif à dix ans pour vendre son âme pour un roastbeef. L'autre domestique galla, Elmas (brave garçon, bien laid pour un Galla), n'en eût pas fait autant.

Je refis en trois jours, à travers des montagnes pelées de la plus belle *sauvagerie*, la route que j'ai décrite il y a près de deux ans.

XXXVIII

Ain : Panorama des steppes. — Un crocodile légendaire. — Encore les Rom : Légendes poétiques. — Arrivée à Massaoua.

Notre dernière station de montagne fut Ain, joli village entouré d'arbres et d'eaux vives. Les notables du lieu vinrent, comme de grands enfants, tourner autour de nous dès que nous eûmes établi notre camp sous l'ombre opaque d'un magnifique bouquet d'arbres. Ils murmurèrent un peu « que les Francs, depuis quelque temps, ne se gênaient guère pour passer et repasser dans leur torrent; » mais il n'y eut pas d'autre démonstration hostile, et ils se bornèrent à nous demander un peu de café. Ils portaient le costume des gens du Samhar et des Saho, le long vêtement blanc avec bordure rouge ou bleue, et non la toge (*kouarè, chama*) des Abyssins. Dans le Sennaheit, du reste, le *kouarè* abyssin, qui donne au premier paysan venu un air de tribun romain, n'est porté que par les novateurs, les dandys, si on me permet ce mot. Pendant toutes ces allées et venues, je trouvai plus attrayant de sortir des hautes herbes et de monter à la montagne voisine pour saisir d'un coup d'œil le triste pays où j'allais entrer.

Je fus agréablement surpris de voir le steppe de Cheb sous un aspect tout nouveau. Le désert le plus laid et le plus vulgaire, vu à travers un paysage d'un pittoresque un peu sévère et heurté, devient un excellent fond de tableau, et ses longues lignes plates, monotones, empruntent une sorte de majesté au voisinage de montagnes durement fouillées par le ciseau du divin sculpteur. Terminé tout au fond par la ligne mince d'un bleu turquoise, qui n'était rien moins que la mer Rouge, Cheb se relevait un peu sur la gauche par quinze ou vingt montagnes éparpillées sur sa surface, vagues solidifiées de quelque tempête géologique : on les nomme Kafer Allah. Mon œil suivait au milieu d'elles le cours sinueux du Lebqa, marqué par les forêts de mimosas qui l'ombragent. L'ensemble avait bien sa beauté, mais une beauté dure. Comme c'était différent de mon gracieux pays de Devra Tabor, si récemment quitté, avec ses falaises comme Limadou, ses eaux rugissantes comme le Reb ou la Lisara, et ses villages comme Sekarna, enfouis dans les massifs de hauts genevriers !

Amba, où j'arrivai le lendemain, est une aiguade qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doit son nom à une montagne conique isolée, sorte de réduction des *ambas* ou citadelles naturelles de l'Abyssinie. L'aiguade, abritée par un énorme tamaris d'aspect fort pittoresque, est une mare sombre et profonde de vingt mètres carrés au plus, où habite, disent les natifs, un *alma*, sorte de crocodile ou de grand caïman sur lequel court plus d'une histoire tragique. Je ne croyais guère à ce crocodile de la mare, et pour faire partager mon incrédulité aux pasteurs qui m'accompagnaient, je sondai l'eau en divers endroits avec une baguette, démonstration qui, j'en ai grand peur, ne convertit personne.

On me demandera comment un crocodile pouvait se trouver dans cette mare. Je ne l'ai pas vu, mais je n'eusse pas été trop surpris de l'y voir, car le P. Stella m'a affirmé avoir vu, au petit lac de Balaghinda, un alma qui prenait le soleil sur la rive et qui surpris par l'arrivée des voyageurs, se hâta de plonger dans l'eau. On m'a encore parlé d'un *alma*, qui vivait dans la plaine de Chotel, où il épiait les chèvres et les moutons et qui finit par être expédié à coups de lance. Voici ce qui se dit au Soudan sur les crocodiles.

Il arrive parfois, dans la saison des pluies, qu'un crocodile remonte une rivière ou un torrent jusqu'à une assez grande distance de son habitat accoutumé, et qu'il y séjourne assez longtemps pour qu'un beau jour les eaux disparaissent et que l'animal reste à sec sur le sable. Alors (assurent les Soudaniens), il fouille de la tête et des pattes jusqu'à ce qu'il se soit creusé un nid où il se tapit jusqu'à la saison suivante. Je trouve dans des notes de feu le savant Peney le fait suivant. Il assistait au forage d'un puits, lorsque les hommes occupés à ce travail se sentirent arrêtés par un corps résistant : c'était une masse squammeuse qui se trouva être un crocodile énorme, long de près de dix pieds. La vie se manifestait en lui par des mouvements faibles d'abord, qui se changèrent bientôt en résistance violente quand on le hissa hors du trou. Il fut à l'instant percé de cent coups de lance.

Elmas de Djemma (p. 390). — Dessin de É. Bayard d'après M. G. Lejean.

Il serait intéressant d'étudier au Soudan les animaux qui passent une partie de l'année sous terre à l'état torpide. C'est le cas d'un poisson que les Abyssins nomment *ambaça* (lion), probablement à cause des filaments cartilagineux qui ornent son museau rectangulaire et qui ressemblent un peu aux barbes des lions : sa chair est insipide, et il est fort commun dans la Nubie et le Kordofan, où on le trouve dans les terrains sablonneux de cette dernière province, assez loin sous terre, et dans des endroits fort dépourvus d'eau.

Pour en finir avec le crocodile, je dirai qu'en 1864 me trouvant à Kassala chez mon vieil ami le mallem Ghirghis, j'entendis quelqu'un lui dire : « *Et timsa betaak akal ouahed raghel :* Ton crocodile a mangé un homme. » Ce propos m'intrigua un peu, car je ne savais pas que l'honorable mallem élevât en chambre un saurien aussi malfaisant. Informations prises, voici ce que j'appris. Ghirghis avait depuis quelques années établi un bac sur le fleuve Atbara, à Asobri. Depuis que ce bac fonctionnait, un crocodile était venu s'établir dans les environs, et non content de happer à l'abreuvoir quelques moutons, il eût pu ajouter comme le lion de la fable :

Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Les Arabes des environs, ayant considéré que ce crocodile était venu là en même temps que le passeur et sa machine, avaient résumé ce synchronisme dans un nom ingénu qu'ils donnaient à la bête maudite : « Et timsa betâ el mallem, le crocodile du mallem. » Tout le sel de cette naïveté consistait dans le contraste entre l'excellent homme et le monstre si bizarrement associés.

A la station d'Amba, je passai presque une journée à me reposer, à l'ombre de superbes tamarins, des fatigues d'une nuit blanche passée dans le steppe. Ces grands arbres invitent d'autant mieux au farniente qu'ils forment une oasis de verdure et d'ombre au milieu d'un pays maussade et pelé. Il est vrai que ce qui me portait au repos agissait d'une façon diamétralement contraire sur mes mules d'Abyssinie, à qui cette verdure rappelait leur beau pays. L'une d'elles s'échappa, et l'on passa l'après-midi à la rattraper. Cet utile animal est singulièrement impatient, et je comprends parfaitement le proverbe dont abusent les Abyssins :

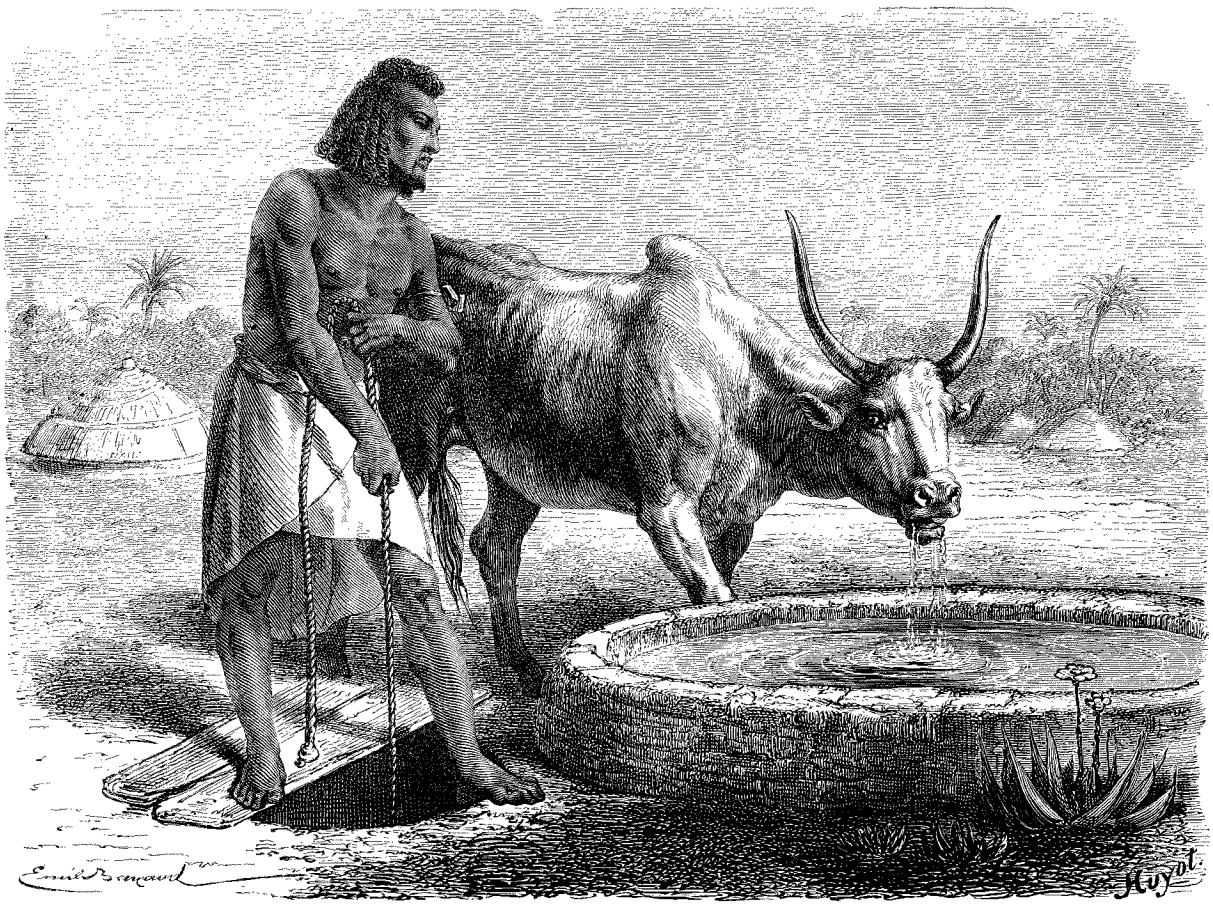
Celui qui a pitié d'une mule mérite d'être excommunié.

Je n'étais plus qu'à huit heures de Massaoua, mais jugeant avec raison qu'il serait toujours assez tôt d'aller m'enfermer dans ma fournaise, je résolus de ne pas trop me presser et de visiter le Samhar pas à pas, en longeant le pied des montagnes. Avec mes quatre ou cinq fusils, je n'avais rien à craindre des voleurs assez peu résolus qui infestent tous ces pays peu habités, et ne reconnaissent que le droit du plus fort occupant. Ces voleurs s'ils sont chrétiens, se contentent de voler des vaches ; s'ils sont musulmans, ils enlèvent fort bien les enfants, article commercial qui rapporte fort dans tous les pays chers au prophète. J'ai déjà dit (livraison 270), que parmi les sujets égyptiens, voisins de ce pays, règne plus que jamais cette abominable industrie protégée par la demi-complicité des autorités. Il y a sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute la frontière une classe de rôdeurs qui n'ont guère d'autre industrie que d'épier les jeunes garçons qui gardent les troupeaux et les petites filles qui vont ramasser le bois mort ; ils ont ordinairement sous la main des chevaux ou des chameaux grâce auxquels ils regagnent bien vite leur tribu, et vont de là aux bazars de Kassala ou de Souakin, où ils réussissent d'autant plus aisément à placer leur marchandise, que la race bogos est remarquablement belle de formes, souple et intelligente. Les Abyssins de la frontière, jadis victimes de ces rapts et peu patients de leur nature, en ont depuis vingt ans fait perdre l'habitude à leurs lâches agresseurs. En août 1844, les sujets du naïb volèrent un petit garçon, neveu de Ouelda Gaber, grand baron de Hamazène, et, malgré les réclamations de ce chef redouté, ils l'envoyèrent dans l'île de Massaoua où le gouverneur l'acheta à vil prix et l'expédia à Djedda. Ouelda Gaber se fit sommairement justice : il descendit sur les terres du naïb, tua tous les hommes adultes qu'il rencontra, enleva deux mille têtes de bétail et rentra triomphant dans ses montagnes. Cette razzia a été racontée avec une grande verve par un écrivain énergique[1], qui en avait été le témoin oculaire : c'est feu Alexandre Vayssière, mort au Fleuve Blanc il y a six ans.

Un crime de ce genre avait épouvanté le pays peu avant mon arrivée à Keren en 1864. A dix minutes du



Samharien puisant de l'eau (voy. p. 393). — Dessin de Émile Bayard d'après M. G. Lejean.

village, entre deux énormes montagnes, s'ouvre un grand ravin boisé, nommé Incometri, véritable coupe-gorge, souvent peuplé d'ombres suspectes. Quelques bandits beni-amer y surprirent un homme de Keren, désarmé, accompagné de deux tout jeunes enfants, sa fille et sa nièce. Il pouvait fuir, mais l'une des petites filles n'eût pu le suivre; il s'arrêta pour l'emporter dans ses bras, fut rejoint par les malfaiteurs et lâchement assassiné. Les orphelines furent emmenées, et vendues dans le Barka; elles furent rachetées presque aussitôt par des parents qui avaient retrouvé leurs traces.

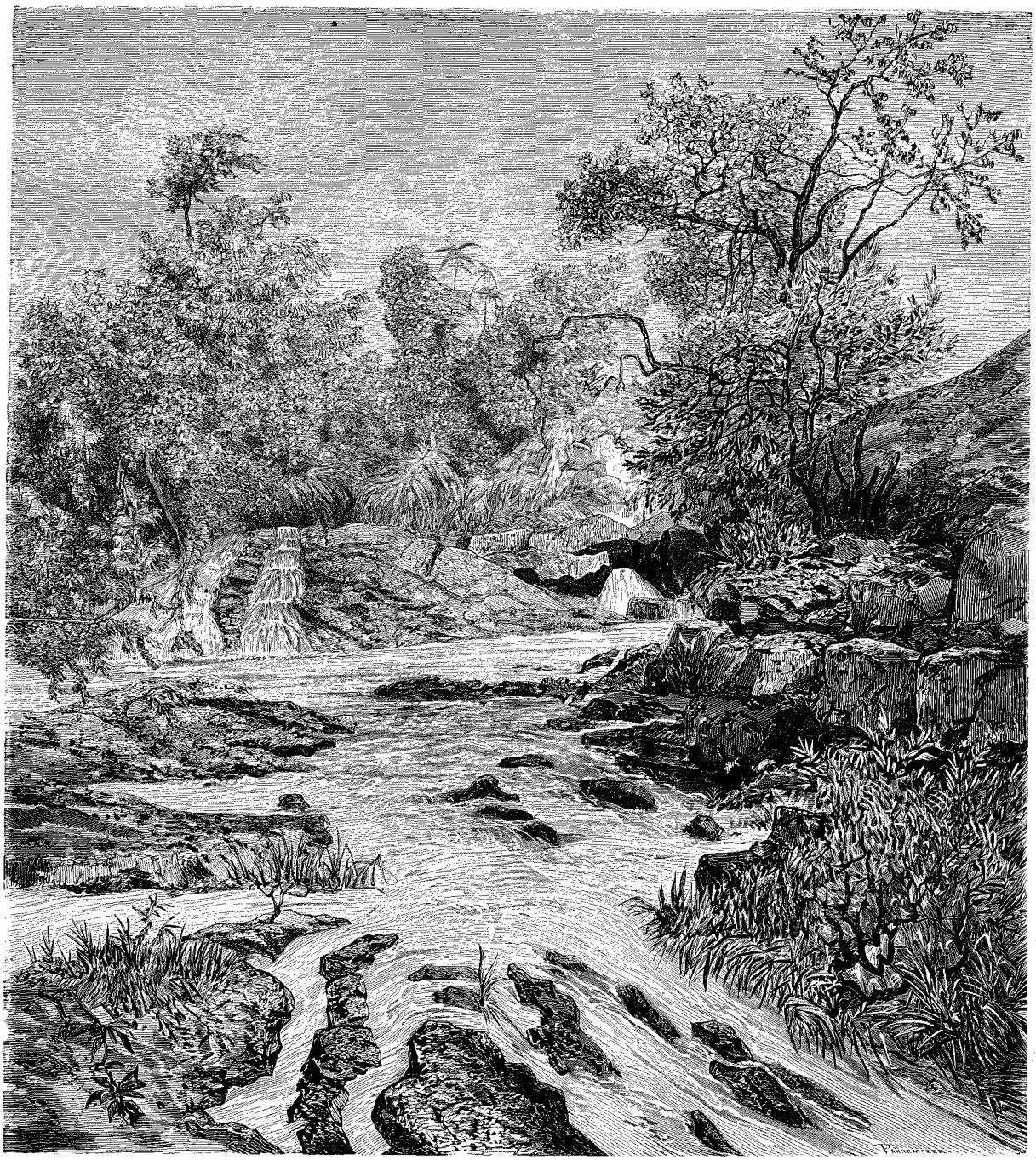
Un coup plus hardi et qui mérite de passer à la postérité est celui-ci. Un goum de coquins de Monkoullo, à six kilomètres de Massaoua, a enlevé il n'y a pas cinq ans un jeune homme du village, à deux pas de sa porte, à la barbe d'un poste d'Arnautes, et l'a bel et bien vendu à quelques kilomètres de là : ce jeune homme a eu toutes les peines du monde à établir qu'il était musulman, indigène, et à obtenir d'être rendu à sa famille. Les voleurs n'ont pas été inquiétés, ou l'ont été si peu que ce n'est pas la peine d'en parler.

La population du Samhar appartient à la même race que les Abyssins, du moins d'après le témoignage du

1. Une razzia des chrétiens Costanis, *Revue des Deux-Mondes* (1850).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

langage. Presque tous comprennent quelques mots d'arabe, mais leur langue est le *hassia* ou *tigré*, qui est une dérivation du ghez, laquelle est comme on sait, la langue sacrée et littéraire de l'Abyssinie. Cependant il y a entre les Abyssins et les tribus pastorales du Samhar, des différences physiques qui me paraissent tenir à la différence du genre de vie. Les Samhariens sont généralement plus foncés de teint que les Abyssins; en revanche leur stature moyenne m'a paru plus élevée, et leurs formes corporelles feraient l'admiration du sculpteur le plus exigeant. J'ai eu bien des fois l'occasion de les admirer, lorsque je rencontrais les por-



Haute Lisara (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

teuses d'eau de Monkoullo, à la taille souple et robuste, ou bien lorsque j'arrivais auprès des puits, et que j'y trouvais des pasteurs occupés à puiser de l'eau pour leur bétail. Nus jusqu'à la ceinture, les pieds posés sur de petites traverses au-dessus du puits, ils y plongeaient une outre de cuir suspendue à une longue corde en fibres de palmiers et dont ils versaient le contenu dans un réservoir en terre battue. Cette opération était souvent accompagnée d'un chant bizarre, que je regrette de ne pas avoir noté.

Pour les traits du visage, les Samhariens m'ont paru se rapprocher un peu de ce que j'appellerai le type an-

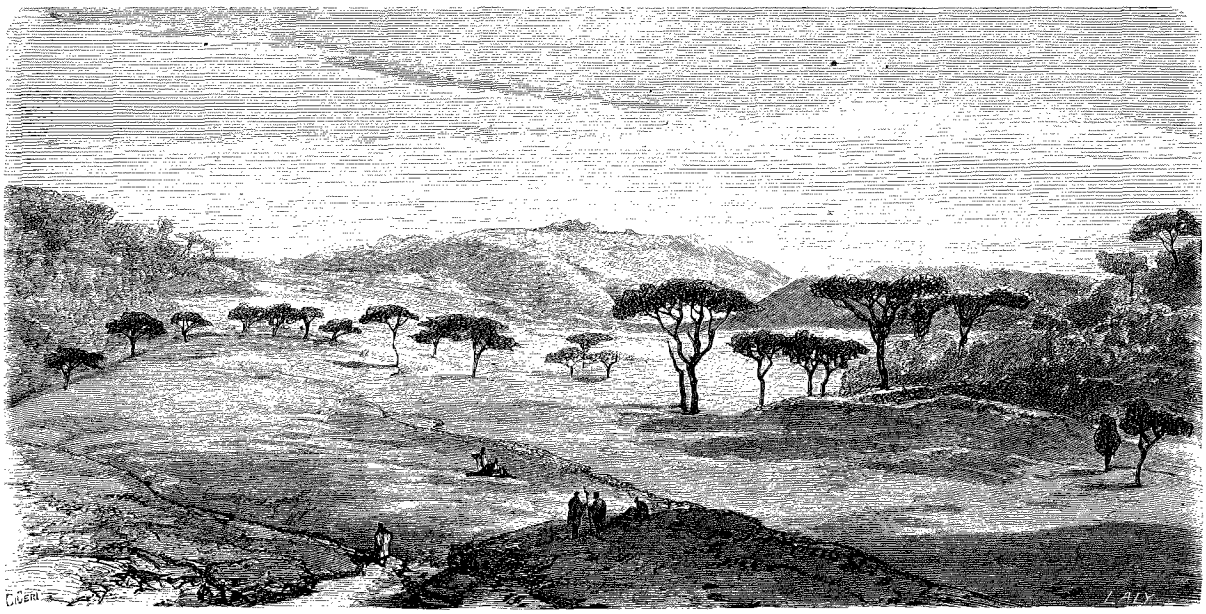
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

guleux et carré des Bicharis, leurs voisins éloignés. Ils augmentent encore cette ressemblance en portant les cheveux tressés et arrangés de la même manière. Ce sont pourtant deux races absolument différentes, et il ne faut voir là qu'un nouvel exemple de l'influence du genre de vie. Cette influence, en Afrique, est facile à saisir, même chez les individus d'une même tribu. Ainsi j'ai été très-frappé de trouver, dans une petite tribu du Samhar, les *choumagliés* ou patriciens présenter un type très-supérieur à celui des *tiqré* ou plébéiens, qui étaient beaucoup plus noirs et d'un aspect plus farouche. Je pourrais faire un long commentaire là-dessus, mais j'en fais grâce à mon lecteur. Je me borne à une dernière observation qui mérite un examen approfondi : c'est que la vie du désert développe et embellit les belles races et enlaidit insensiblement les laides.

Je ferme cette parenthèse et je termine mon récit.

A cinq heures d'Amba, j'arrivai à une aiguade appelée Desset (l'île), où je levai avec soin le plan des *tombeaux du Rôm* dont j'ai dit un mot en passant (liv. 271). En me plaçant au pied du plus important de ces tombeaux, je remarquai que les deux autres grandes nécropoles que l'on voit de cet endroit font avec celle de Desset une ligne exactement orientée nord-ouest. Cette régularité d'alignement est-elle fortuite ou cherchée? Les archéologues à venir en décideront : un véritable archéologue a toujours une solution bonne ou mauvaise.

Les indigènes possèdent sur les Rôm plusieurs légendes d'une véritable poésie. Selon elles, quiconque passe la nuit au pied de ces tombeaux reçoit l'inspiration poétique. Un jour un homme étranger au pays fut surpris par les ténèbres près du tombeau royal et s'étendit sur le socle. Aussitôt il entendit un grand murmure comme celui d'un campement qui rentre à la *zéziba*, mais ce n'était qu'un murmure, et ses yeux ne voyaient rien. Il distingua seulement la voix d'un ancien qui demandait aux jeunes gens : « A-t-on préparé ce qu'il faut pour héberger cet étranger? A-t-on cuit la *lougma* qu'il doit manger? A-t-on trait le lait qu'il doit boire? »



Devra Tabor (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

Les Rôm, dit la même tradition, étaient un peuple riche, qui avait tous les Bédouins des alentours pour vassaux. Il n'y a pas cent ans que le dernier des Rôm est mort. Avant d'expirer, il a fait son chant funèbre. Il était assis sur une pierre, à l'ombre d'un tamaris, et il improvisait. Un Bédouin s'était caché dans l'arbre en voyant venir le géant (car les Rôm étaient d'une taille surhumaine). Le colosse le vit et lui dit doucement : « Ne crains rien, mais écoute et grave dans ton souvenir le chant que je vais chanter, afin de le redire en mémoire du dernier des Rôm, quand il ne sera plus. »

Les tombes de Desset ne sont qu'une variété parmi les nombreuses sépultures antiques qui sont éparpillées dans toute la Nubie. On m'avait signalé Maman, au nord-est de Kassala, à trois journées dans l'intérieur, comme une ville antique : j'ai passé deux fois en vue de cette montagne, mais je n'ai pas eu le temps de m'y arrêter. Cette bonne fortune a échu au docteur russe Schweinfurth, qui, peu après moi, a suivi cette route en inclinant un peu à l'est et a passé à Maman, où il a vu, sinon une ville abandonnée, du moins de très-nombreuses sépultures, qui offrent quelques dissemblances avec celles de Desset, mais qui sont mieux conservées. Voici quelques caractères communs :

Un rez-de-chaussée formant caveau, quadrangulaire : au-dessus, une tourelle également quadrangulaire, surmontée d'un petit revêtement en terre, légèrement bombé. A Desset, mais pas ailleurs, la maçonnerie est recouverte d'un enduit de chaux : ni inscriptions, ni signes extérieurs.

Non loin de Maman, à Antoka, près du puits Élocoïb (qui est peut-être le même qu'Élabgva dont j'ai parlé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

livr. 268), M. le comte de Bisson a trouvé une autre nécropole sur laquelle il a bien voulu me donner une note intéressante que l'espace ne me permet pas de donner ici.

De Desset je rentrai sans autre incident à Monkoullo dont j'ai déjà décrit les villas rustiques et les jolies porteuses d'eau. Je m'y reposai deux jours, et j'arrivai au bout de ma fatigante odyssée à Massaoua[1], ville ennuyeuse qui avait pour moi en ce moment le charme inappréciable de ne pas faire partie des États de « mon père. » On saura que Théodore m'avait donné ce titre de père dix mois auparavant, et comme je n'ai été ni mieux ni plus mal traité par lui que par ses propres fils, je n'ai pas trop à me plaindre.

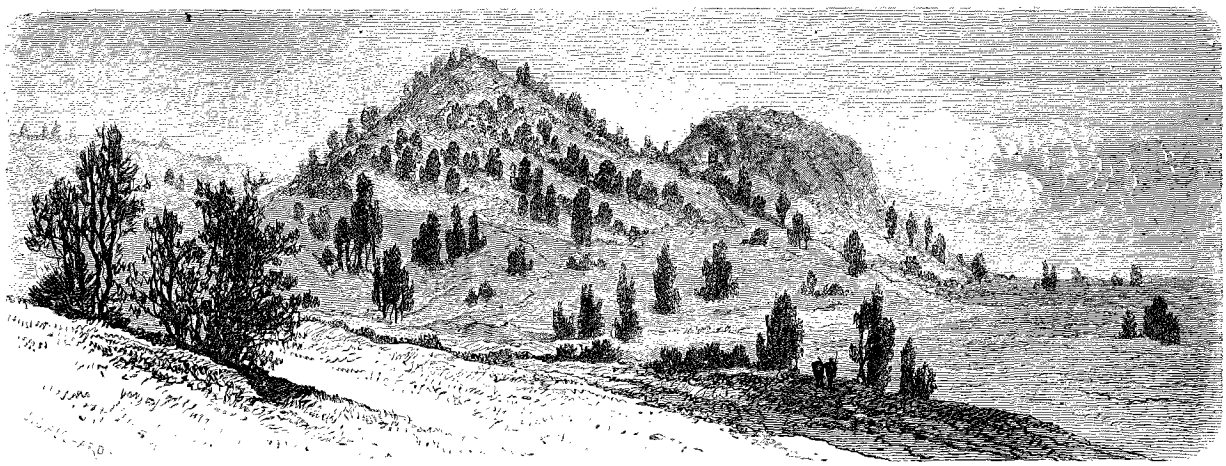
1. Il s'est commis une erreur dans l'attribution de la gravure de la page 152, liv. 271, représentant un derviche et une femme du peuple. Ce dessin doit figurer, non à la liv. 271 (Massaoua), mais à la 268e (Kassala) comme le texte en fait foi.

APPENDICE AU VOYAGE EN HAUTE-NUBIE[2].

RÉVOLTE ET SAC DE KASSALA (1865).

Mes lecteurs n'ont sans doute pas oublié les esquisses que je leur ai tracées de mon séjour à Kassala, dans la haute Nubie, en février et mars 1864. Quand je quittai cette curieuse ville, je ne prévoyais pas les scènes tragiques qui devaient, quelques mois plus tard, ensanglanter un coin de terre qui ne m'avait laissé d'autres souvenirs que ceux d'une véritable idylle africaine.

Le hasard même qui m'en fit connaître les détails est à lui seul d'une originalité singulière. J'étais, il y a moins de trois mois, à Athènes, beaucoup plus préoc-



Sikarna (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

cupé d'histoire classique que de géographie éthiopienne, quand quelqu'un qui m'entendit parler de la Nubie et qui savait que j'y avais été me demanda si je n'y avais pas vu un certain sujet grec nommé Kotzika. Je me souvins que c'était le gendre de mon brave ami le mallem Ghirghis, et que j'avais parlé de lui dans un de mes récits. J'appris alors qu'ayant éprouvé de grandes pertes dans la révolution de Kassala, il avait porté ses réclamations contre l'Égypte au parlement hellénique et publié tout au long les détails de cette sanglante insurrection dans des suppléments du journal la *Grèce*. Mon interlocuteur eut même l'obligeance de me procurer ces suppléments, et comme c'était l'heure où j'avais coutume d'aller fumer mon narghilé au temple de Jupiter Olympien (les ultra-hellénistes pardonneront-ils cette profanation à un philhellène?), j'emportai ces feuilles et je les lus à l'ombre de l'auguste colonnade, à cinquante pas de l'Ilissus. J'éprouvais une volupté bizarre à retrouver dans de pareilles circonstances, tous ces noms familiers de mallem Ghirghis, de cheikh Mouça, de M. du Bisson, d'Ibrahim-bey et tant d'autres, les uns amis, les autres hostiles.

Plus tard, à Paris, d'autres correspondances m'ont permis de compléter mes premières notions sur les scènes de Kassala, et d'en présenter un récit qui, sans rien sacrifier à la fiction, réunira, je crois, la vérité scrupuleuse et le tragique.

Cela dit, j'entre en matière.

Bien des changements ont eu lieu dans cet intervalle. Et d'abord, le vieux Ghirghis est mort. Tous les voyageurs européens qui, depuis douze ans avaient passé à Kassala, avaient été les obligés de cet excellent homme, et les livres de MM. Charles Didier, Hamilton, Schweinfurth, Munzinger et tant d'autres ont rendu familière à notre public cette figure aimable et hospitalière. Sa maison de commerce, la plus importante peut-être du

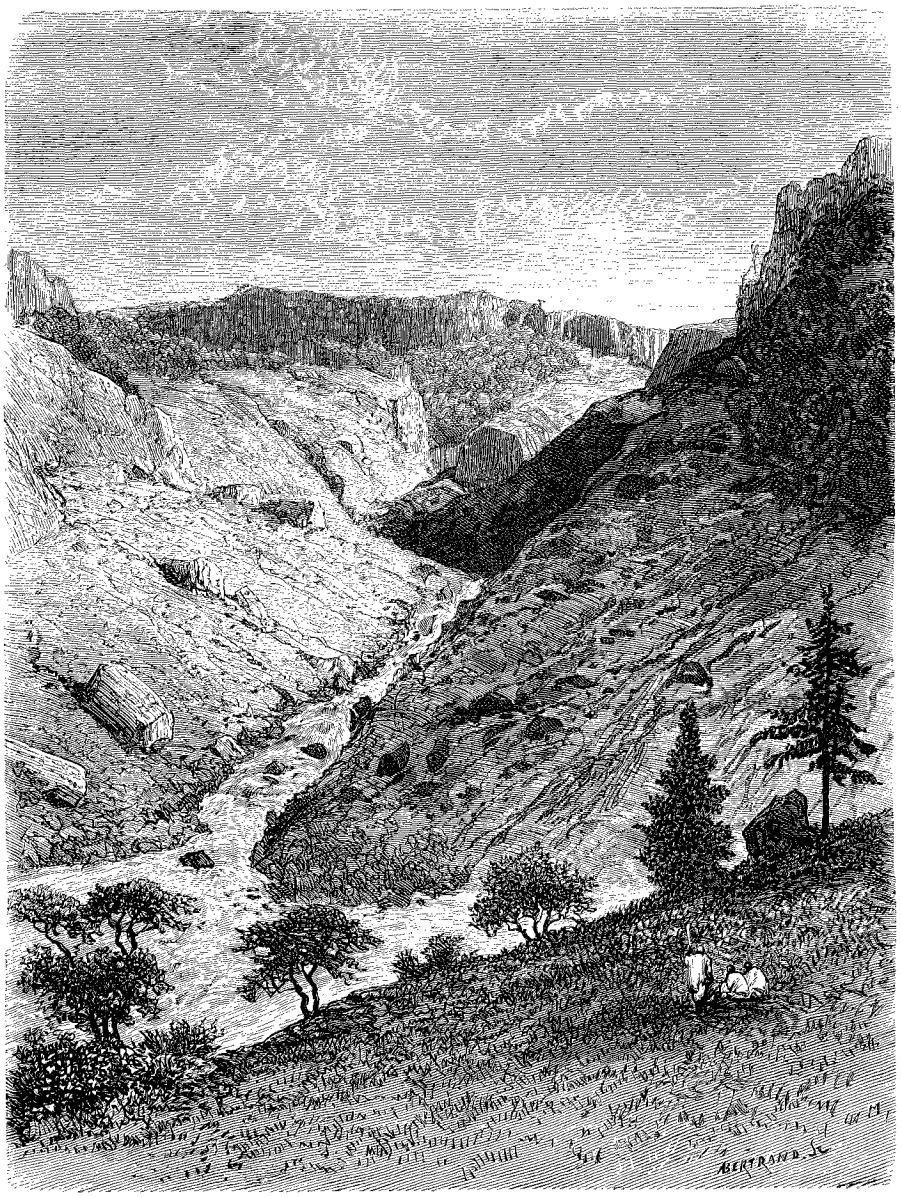
1. *Voyage au Taka* (*Haute-Nubie*), tome XI (1865), p. 97 à 160, nos 268-271.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Soudan, était gérée après lui par son neveu M. Panaïoti Kotzika, jeune grec pur-sang, très-civilisé, abonné à un journal d'Athènes, la *Palingenesia* (on ne comprendra jamais, à moins de l'avoir vu, l'énorme influence qu'a dans tout l'Orient ce groupe de petits journaux d'Athènes).

Panaïoti a succédé aux traditions hospitalières de son oncle. Il a, pour le moment, caserné dans une portion de sa vaste maison, les derniers fidèles de l'expédition du Bisson; ce sont douze ou treize Français commandés par un officier génois, M. de Moro. Parmi eux figure un grand hongrois que j'ai déjà présenté au lecteur, le blond Édouard de W... le plus grand excentrique et le meilleur fils de la compagnie.

La situation n'a pas changé. Quatre ou cinq mille hommes de troupes nègres, entièrement composées



Gorge du Red (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

d'esclaves denka et autres enlevés dans les razzias du fleuve Blanc et des montagnes de Tagali, continuent à encombrer une garnison où il n'y a guère place pour cinq cents. Toute cette masse de soldats est évidemment dirigée contre l'Abyssinie : mais on ne se hâte pas d'ouvrir une campagne où il y a en perspective plus de coups que de profit à gagner. En attendant, le mécontentement ne cesse de croître parmi les troupes qu'on ne paye pas, comme parmi la population pauvre et affamée.

Au mois d'octobre 1864 une partie de la garnison, n'ayant pas reçu sa solde depuis dix-huit mois, refusa de faire son service et réclama tumultueusement l'arriéré qui lui était dû.

Cela se passait en pleine campagne, à quelque distance de Kassala : les officiers, au lieu de tâcher de ramener les soldats à l'ordre, perdirent la tête et se sauvèrent dans la ville dont ils firent fermer les portes. Heureusement un simple capitaine parvint, en bravant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plus grands dangers, à leur faire entendre raison, et s'engagea à faire tous ses efforts pour leur faire payer leur solde et leur obtenir leur pardon.

D'après les conseils de ce courageux officier, le gouverneur fit payer d'urgence la solde des troupes mutinées, et tout rentra dans l'ordre pour un temps.

Le gouverneur général de Khartoum, informé de cet incident, fit faire une enquête qui malheureusement fut conduite à la turque, c'est-à-dire que les supérieurs se tirèrent parfaitement d'affaire et que les charges retombèrent entièrement sur les soldats. Ceux-ci avaient sans doute failli contre la discipline : mais la première provocation était venue d'en haut. Quoi qu'il en soit, le gouvernement égyptien, sur le rapport du gouverneur, ordonna que les troupes qui s'étaient mutinées fussent envoyées en Égypte. Les officiers supérieurs trouvèrent dangereux d'exécuter ouvertement cet ordre et le biais qu'ils adoptèrent eut l'inconvénient de ressembler à un guet-à-pens. Ils dirigèrent les soldats sur Miktinab, sous prétexte de les employer à faire rentrer les impôts : et ils avertirent secrètement le commandant de cette place de les disperser en petits détachements dans le pays, puis de les faire désarmer. Les soldats eurent vent de ce projet lorsqu'ils étaient déjà à Miktinab, et le 3 juil- et ils se mirent en révolte ouverte, se firent livrer l'argent et les munitions en dépôt à Miktinab, assommèrent à moitié leur colonel, puis marchèrent sur Kassala.

Le 5 ils arrivent à une portée de canon de la ville, avant que les autorités aient rien su de ce qui se passait. Le pacha et le commandant se hâtent de se retirer dans l'espèce de hangar en briques crues qu'on appelle ambitieusement le palais du gouvernement : ils s'y fortifient à la hâte avec une poignée d'irréguliers, pendant que Panaïoti se barricade dans sa maison avec ses employés, ses serviteurs et la compagnie française. Il n'était que temps de prendre ces mesures sommaires. A peine les portes sont-elles fermées, qu'on entend s'élever dans toute la ville des hurlements épouvantables : les rebelles, à peine entrés, ont attiré dans leur défection les troupes nègres qui occupent la caserne et la porte de Sabterat, toute la population dangereuse des faubourgs et du bazar se joint à eux, et ils se répandent dans la ville, pillant les boutiques et les maisons, massacrant les marchands qui essayent de se défendre et même les passants inoffensifs qu'ils rencontrent dans les rues.

Il y eut là des scènes hideuses. L'officier auquel ils en voulaient le plus était, je ne sais pour quelle raison, le *bimbachi* (commandant) Katab effendi : il fut mis en pièces, puis les femmes de son harem furent forcées de manger son foie cru préparé en *marara*. (La marara est un plat favori du Soudan : c'est un foie de chameau coupé en morceaux et fortement assaisonné de vinaigre et de poivre rouge). Cela fait, on prit ces malheureuses et on les jeta toutes vives dans des puits, avec leurs enfants. Les mêmes atrocités se répétèrent chez tous les autres officiers, au nombre de dix-sept, qu'on trouva cachés çà et là : ils furent écharpés, puis hachés en menus morceaux qu'on entassa dans des *bourmas* (jarres du pays).

Porteuse d'eau de Monkoullo (voy. p. 393). — Dessin de É. Bayard d'après M. G. Lejean.

Le pillage de la maison du *bimbachi* avait été fructueux : on y avait trouvé, disait-on, quarante mille talaris et une pleine *bourma* de guinées et de napoléons.

Cela fait, les rebelles se précipitent avec beaucoup de résolution sur le palais du gouvernement, qu'ils auraient probablement enlevé, sans l'heureuse circonstance que voici. La seule rue qui conduise à ce palais passe sous le feu du détachement français retranché dans la maison Kotzika, et ces treize braves, voyant deux ou trois cents ennemis arriver en désordre par cette rue en face des meurtrières qu'ils ont pratiquées dans le mur en terre de la maison, ouvrent sur eux un feu bien dirigé qui prend la rue en enfilade et les arrête court. Les nègres furieux de cette résistance inattendue se retirent en accablant les Français de malédictions : « Chiens d'infidèles, leur crient-ils, le premier d'entre vous qui tombe entre nos mains sera mis à la broche ! »

Après avoir tenté, sans plus de succès, une seconde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attaque contre le palais du gouvernement et la maison Kotzika, ils se rejettent sur la ville et continuent à se livrer aux excès que j'ai déjà racontés. Pendant vingt-huit heures, le massacre et le pillage règnent d'un bout à l'autre de Kassala. Les habitants qui peuvent échapper de leurs mains refluent sur la maison Kotzika, et le pacha lui-même, trouvant cette maison plus sûre que la *mudirie*, s'y transporte avec son harem : on met à sa disposition les bureaux de la maison de commerce, qui deviennent ainsi l'état-major général.

Des crises comme celle que je raconte ont cela de bon qu'elles permettent aux Européens qui y sont mêlés, de déployer ces qualités précieuses de sang-froid, d'énergie et d'humanité qui assurent au nom « franc » un si grand ascendant moral dans tout l'Orient. Panaïoti Kotzika fut à la hauteur des circonstances. Outre le nombreux personnel de sa maison, le détachement français et toute la maison du pacha, il avait à nourrir tous les réfugiés de la ville, échappés à la fureur des soldats : il y en avait cent cinquante, presque tous femmes et enfants, dans la maison principale, et un nombre proportionnel dans les dépendances, magasins, cours et jardins. La grande difficulté était de nourrir tout ce monde pendant les deux mois que dura le siége. Je pourrais raconter en détail tout ce que fit Panaïota pour y parvenir : mais j'aime mieux lui laisser la parole, en empruntant quelques lignes à une lettre confidentielle qu'il écrivait le vingt août à son oncle M. Janni Kotzika à Constantinople :

« Ne vous mettez pas en peine de ce que cette foule de personnes a dû manger et boire pendant la durée si longue de ce blocus. Dieu est grand. L'eau est abondante dans nos deux maisons, et elle a toujours été suffisante pour eux et pour nos jardins. Nous nous étions approvisionnés de céréales pour toute l'année, et pour notre personnel, et pour les ouvriers de nos machines. Notre provision de bois et celle de foin pour nos bêtes de somme avait été faite pour toute l'année. Ainsi nous ne pouvions manquer des choses nécessaires pour subvenir aux premiers besoins, même sans user d'économie, soit à l'égard de ceux à qui nous donnions l'hospitalité, soit relativement à nous-mêmes. Quand la viande nous manquait, nous avions un trésor inépuisable dans notre basse-cour, dans les moutons qui se trouvaient à la maison et dans nos pigeonniers. Nous distribuïons aux réfugiés, auxquels nous donnions l'hospitalité, un pigeonneau par jour et par personne de tout âge et de toute nationalité. Les pigeonneaux étaient alors et continuent à être très-abondants, de sorte que nous ne sommes pas obligés de toucher aux couples des pigeons, qui, chaque jour, nous en produisent des petits. Des personnes de haute considération, auxquelles étaient dus des égards, s'étant réfugiées dans nos maisons, y ont reçu un accueil, une hospitalité dont elles ont été satisfaites; elles n'ont éprouvé aucune privation. Quelques-unes de nos vaches qui se trouvaient à la maison, nous donnaient pour nous et pour eux du lait frais et du laitage; et les jardins de l'établissement ne nous ont laissés privés ni de légumes ni de fruits. »

Gentianée : Swetia Schimperi (p. 390). — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

Pendant ce temps, le pacha et le gouverneur, qui avaient conservé leurs communications avec l'extérieur, mandèrent en toute hâte aux tribus arabes et nubiennes de la province de venir à leur secours. Les Hadendoa, les Algheden et d'autres tribus encore s'empressèrent de répondre à cet appel, moins par dévouement à l'Égypte que par espoir de pêcher en eau trouble et de piller les rebelles. En effet, les Hadendoa commencèrent par piller le bétail des Hallenga, qui habitent autour de Kassala. Les Hallenga n'avaient pris aucune part à la révolte : mais les Hadendoa, qui sont leurs ennemis irréconciliables, trouvaient commode de les regarder comme rebelles et de les traiter en conséquence.

J'ai oublié de dire que le premier soin des nègres, après avoir massacré tous leurs officiers, avait été d'en nommer d'autres, choisis dans leurs propres rangs. Ils prirent d'abord pour colonel un beau sergent qui, une fois nommé, s'empressa de se créer un état-major, une garde et un harem. Le nouveau chef dirigea le siége assez mollement : on passait la matinée à échanger une fusillade très-modérée avec les assiégés, puis, quand l'heure de dîner arrivait, on se réunissait sur la grande place, on mettait les fusils en faisceaux, et l'on mangeait par escouades. La place d'honneur, naturellement, était au colonel qui faisait étendre par terre, un riche tapis et groupait autour de lui son état-major.

Cependant tout ne se passait pas d'une manière aussi amusante. Il y avait hors de la ville un groupe de magasins qui étaient la propriété d'un certain nombre de marchands de la tribu commerçante des Djaalin : les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

insurgés se décident à s'en emparer, et envoient deux cents hommes pour exécuter un coup de main. Les malheureux Djaalin, sommés de se retirer et d'abandonner leur propriété, refusent bravement et se mettent en défense. Les nègres commencent par poster des tirailleurs sur les toits des maisons voisines : puis ils mettent le feu aux magasins, et reçoivent à coup de fusil tous ceux qui veulent s'échapper. Les assiégés, au nombre de cinquante-trois essayent de résister avec leurs mauvaises armes : mais en peu d'instants ils périssent tous étouffés, brûlés ou fusillés. Après leur victoire les nègres se mettent à exécuter une danse de guerre, et à faire sauter en l'air lances, fusils et boucliers, avec des hurlements de triomphe et des battements de mains cadencés : puis ils pillent diligemment tout ce qui a échappé à l'incendie.

Toute cette affreuse scène avait été vue du haut des remparts et la population indignée se plaignait vivement du pacha qui aurait pu envoyer un secours efficace aux malheureuses victimes. Mais à toutes les représentations qui lui furent faites, il répondit qu'il avait averti les Djaalin de se retirer dans l'intérieur de la ville, où ils eussent été moins exposés aux entreprises des rebelles.

Ceux-ci, qui ne perdaient pas courage, entreprirent de pénétrer par une mine dans l'intérieur de la maison Kotzika, et sans un hasard vraiment providentiel, cette tentative aurait réussi. La mine partait du fossé extérieur, passait sous le rempart et le chemin de ronde, et devait aboutir aux cuisines de Kotzika. Un jour, les servantes qui travaillaient dans cette cuisine entendent quelque bruit sous terre, et voient le sol s'effondrer sous leurs pieds, elles poussent des cris d'effroi et restent pétrifiées. Heureusement qu'au bruit accourent deux servantes abyssiniennes qui, sans s'effrayer, saisissent des couteaux de cuisine, se postent à l'entrée du trou béant, appellent au secours, et la tentative est déjouée.

Je trouve dans une note de Panaïoti l'histoire dramatique d'une de ces deux jeunes héroïnes. Elle avait été, ainsi qu'un sien frère, enlevée dans une razzia des égyptiens contre les villages chrétiens de la frontière. Cette razzia avait produit quatre cents esclaves, tous enfants ou jeunes filles, et les autorités égyptiennes les avaient vendus à des djellabs ou donnés à des officiers de la garnison comme à-compte sur leur solde. Je ne sais si cet article de recettes figure dans le budget de l'Égypte civilisée, constitutionnelle et tout ce qu'on voudra, mais c'est un usage général et bien connu au Soudan. Le mallem Ghirghis, à qui j'avais confié la gérance des intérêts français à Kassala, avait obtenu par l'entremise du consul général de France, un ordre du vice-roi enjoignant au gouverneur de Kassala de lui faire rendre tous ces enfants, afin qu'ils fussent envoyés à leurs familles. Le gouverneur fit exécuter l'ordre pour tous les captifs excepté pour les deux enfants dont je parle et qu'en raison de leur beauté, il s'était réservés pour sa part et celle de son chef-écrivain, ce coquin de mallem Todros que j'ai déjà peint (livr. 270). Pour dépister les recherches on tenait la fille dans un harem, et on avait envoyé le garçon chez les bédouins, puis on avait rédigé une attestation comme quoi les enfants étaient morts. Enfin la ruse fut découverte, les enfants retrouvés et envoyés dans leur pays, et les deux coupables destitués.

Orchidée : Ophrise mouche (voy. p. 390). — Dessin de A. Faguet d'après l'herbier de M. G. Lejean.

Rien ne manque, comme on le voit, à ce roman, pas même le dénoûment de l'innocence protégée et du crime puni : dénoûment banal au théâtre mais beaucoup moins commun dans la vie réelle, dans la vie africaine surtout.

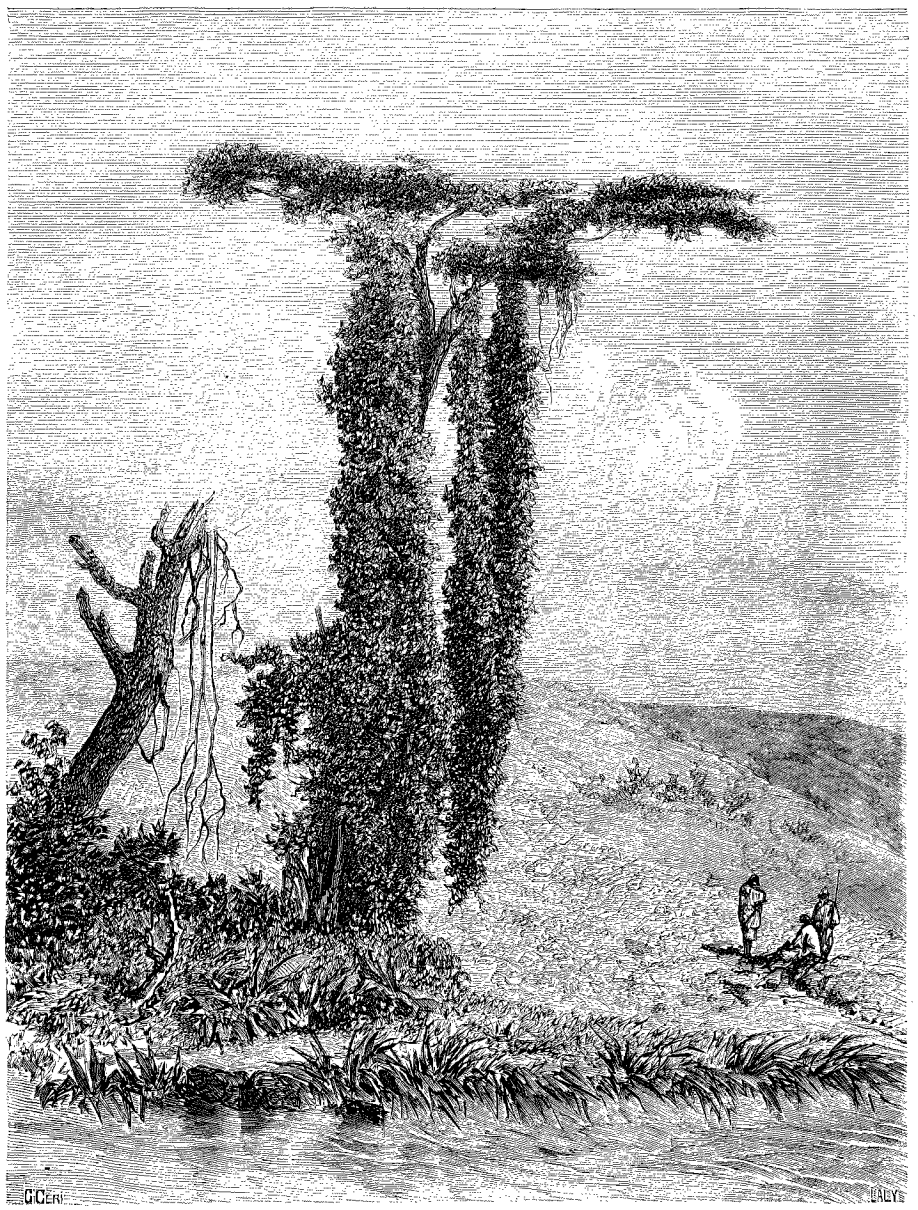
Enfin ce long drame eut la conclusion à laquelle on devait s'attendre. Le gouverneur Abdallah Pacha arriva de Khartoum avec près de trois mille hommes dont quatre cents réguliers, cerna les insurgés qui commençaient à manquer de munitions et leur fit déposer les armes, puis il commença à les faire mettre aux fers. Les noirs auraient supporté ce traitement sans résistance, mais ce qui les poussa au désespoir, ce fut de voir les Chaghié et les autres irréguliers se répandre dans les maisons, les mettre au pillage et emmener leurs femmes et leurs enfants comme esclaves. Ils voulurent faire alors une tentative impossible pour ressaisir leurs armes et défendre leurs familles; mais avant même qu'ils n'eussent mis ce projet à exécution, le pacha fit ouvrir le feu sur cette foule désarmée, et avant le soir, deux mille cadavres remplissaient les rues et les abords de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville : le reste, mis aux fers, était entassé dans les prisons.

Les troupes *régulières* s'étant remises à piller, laissèrent plusieurs jours tous ces cadavres sans sépultures : puis on finit par les jeter dans des fosses sur lesquelles on alluma de grands feux. Mais il était trop tard. On était à la fin de la saison des pluies, époque insalubre dans tous ces pays : la décomposition de tous ces débris humains engendra une épidémie meurtrière, qui moissonna largement la population déjà si décimée. Le gouverneur, Ibrahim-bey, fut du nombre des victimes.

Quant aux malheureux qui remplissaient les prisons,



Lisara (voy. p. 390). — Dessin de E. Cicéri d'après un croquis de M. G. Lejean.

mes notes ne disent rien sur le châtiment qui les atteignit. J'ai lu dans un journal que la plupart ont été vendus à l'encan, genre de pénalité non prévue par les codes militaires.

Et maintenant, quelle est la moralité de ce récit? Je ne vois pas, il est vrai, la nécessité qu'un drame historique ait une moralité quelconque. Si toutefois on tient à en dégager une, voici celle que je propose : De tous les modes de *réorganisation militaire*, le plus mauvais est d'aller voler des nègres à main armée pour en faire des champions du drapeau national : et quand on a été assez mal inspiré pour recruter des hommes par cette voie-là, il est au moins convenable de les payer et de les nourrir.

Guillaume LEJEAN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Place et fontaine près de la cathédrale, à Quito. — Dessin de E. Thérond d'après M. Ernest Charton.

QUITO

(RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR),

PAR M. ERNEST CHARTON.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

De Guayaquil à Quito. — Forêt vierge. — La plaine de Guaranda. — Quito. — Sa situation. — Les temples du Soleil et de la Lune. Les rues. — Ce qu'est devenu le musée. — Comment se divertir? — La dernière scène des processions. — Un mauvais voisinage.

J'étais parti de Guayaquil[1] le 22 mars 1862. Après avoir remonté le Guayas, beau fleuve parsemé d'îles flottantes et bordé d'une luxuriante végétation, je pénétrai dans l'immense forêt vierge de l'Équateur, située sur le versant occidental de la première chaîne des Cordillères.

Je ne perdrai jamais le souvenir de ce que j'éprouvai en entrant dans cette imposante solitude. Une lumière incertaine, verdâtre, y confondait les objets et leur donnait une forme vague et fantastique; je marchais, ému et ravi, comme dans un de ces pays imaginaires qu'on voit quelquefois en songe; une atmosphère vaporeuse communiquait à mes membres fatigués de la chaleur du soleil un bien-être inexprimable; j'aurais voulu m'arrêter, rêver, me recueillir; mais de toutes parts la nouveauté et l'étrangeté des objets m'attiraient; de pittoresques accidents de terrain, des collines, des gorges profondes diversifiaient la scène sans lui rien ôter de sa grandeur. Qui oserait tenter d'esquisser en quelques lignes des impressions si extraordinaires, dont

1. La république de l'Équateur (*Ecuador*) se divise en trois départements : — l'Assuay, capitale Cuenca; — Guayaquil, capitale Guayaquil; — Quito, dont le chef-lieu est aussi la capitale de la république.

Guayaquil, principal port de la république, est située au fond d'un golfe qui a le même nom. On y compte environ 25 000 habitants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'esprit troublé a tant de peine à se rendre compte, et qui, avec les années, ne font que s'accroître et se multiplier dans la mémoire!

La grande plaine de Guaranda, qui succède à la forêt et qu'il faut traverser pour se diriger vers Quito, contrastait vivement, par son éclatante lumière et les jaunes moissons de ses champs d'une fertilité admirable, avec la sombre verdure d'où je venais de sortir à regret. Mais j'étais loin encore de mon but.

Après avoir gravi, non sans fatigue et sans danger, la chaîne des Andes, et jeté un regard d'admiration sur le majestueux Chimborazo, je dus encore parcourir une trentaine de lieues dans un pays coupé de bois, de prairies et de montagnes, avant d'arriver à l'antique capitale de la république de l'Équateur.

Quito, résidence des derniers Incas, est située sur le 1° de latitude méridionale et sur le 81° de longitude occidentale, à trois mille mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Assise sur le plateau des Andes, entre les deux cratères du volcan de Pichincha, cette ville domine les cours d'eau et les grands bassins des deux versants qui descendent dans le Pacifique et dans l'Atlantique. Si cette région centrale de l'Équateur était plus peuplée, si l'on savait en développer les ressources de tout genre, Quito pourrait devenir la souveraine de l'Amérique méridionale.

Parmi les hautes collines qui l'entourent, la principale est le *Panacillo*, où l'on voit encore les ruines du temple du Soleil. En face, et tourné vers le levant, s'élevait celui de la lune, construit précisément à la place qu'occupe aujourd'hui la chapelle de Saint-Jean l'Évangéliste.

Il suffit de songer à cette situation de Quito, accrochée, pour ainsi dire, aux flancs d'une montagne, pour se faire une idée de l'irrégularité de ses rues. L'usage des voitures y est absolument impossible, et l'on se demanderait comment les indigènes ont choisi pour y fonder leur capitale un lieu qui semble mieux approprié à la demeure des aigles et des chamois, si l'on ne songeait que les premiers Quiténiens durent se préoccuper fort peu des obstacles qu'un site semblable apporterait un jour à la circulation et aux transports. Plus d'un avantage compensait cet inconvénient, assez léger d'ailleurs pour d'agiles Indiens : par exemple, la position stratégique qui était d'une si grande importance. Il est en effet aussi facile de descendre de la ville, à l'aide des cours d'eau navigables, pour envahir d'autres régions, qu'il serait difficile aux nations voisines de venir attaquer les habitants sur les hauteurs où ils sont retranchés; la violence des courants que l'ennemi aurait à surmonter avant d'atteindre la Cordillière orientale suffirait seule à le mettre en déroute.

Mais aujourd'hui ce sont là des considérations de peu de valeur, et, pour les bons Quiténiens qu'aucun ennemi ne menace, il est dur d'avoir toujours à monter et à descendre à pied; le luxe d'une voiture, je dirai même d'une charrette, leur est tout à fait inconnu, et lorsqu'ils viennent à sortir pour la première fois de leur pays, ils éprouvent à la vue d'un de ces véhicules une surprise non moins grande que celle des Péruviens lorsqu'ils entendent gronder le tonnerre.

La difficulté des communications entrave le commerce. Quito est une ville triste, sans industrie, et peu avancée en général sous le rapport de la civilisation. Ses rues sont presque désertes dès huit heures du soir; il ne s'y est jamais établi ni théâtres, ni concerts, et, chose presque incroyable dans un pays si riche en souvenirs historiques, il n'y existe pas même un musée. On y avait bien réuni, il y a déjà longtemps, quelques médiocres tableaux, mais l'incurie des dernières administrations les a laissés en proie à la moisissure. Quand je visitai Quito, la vue des salles de peintures était le plus triste spectacle qu'il soit possible d'imaginer; un grand nombre de toiles, à demi détachées de leurs cadres, pendaient comme les haillons d'un mendiant; d'autres gisaient à terre, si souillées de poussière qu'on ne pouvait en distinguer le sujet. Un beau matin, l'autorité s'avisa que ce local désert pouvait être employé plus utilement : elle en fit un pigeonnier.

Moins favorisée que la plus pauvre bourgade de France, la capitale de la République équatorienne n'a pas de promenades publiques, et nulle fête ne vient jamais l'égayer, à moins qu'on n'appelle fêtes les interminables processions auxquelles prennent part presque toutes les femmes de la ville. Cependant, le peuple a si grand besoin de plaisirs bruyants, que ces pieuses cérémonies se terminent presque toujours par des danses; il n'est même pas rare de voir un moine oublier sa robe, ou plutôt la relever jusqu'aux genoux, pour montrer avec quelle grâce et quelle souplesse il exécute les figures de la *zamacuéca*.

Quito néanmoins a des attraits naturels qui en rendent le séjour presque digne d'envie, un air pur, un site admirable, une température douce et agréablement rafraîchie par la brise des montagnes, une abondance et une variété de vivres extraordinaires que leur bas prix met à la portée des plus pauvres; enfin et surtout, l'aménité des habitants, leur humeur bienveillante et hospitalière.

En somme, Quito serait peut-être l'une des villes d'Amérique les plus charmantes, si son sol volcanique et le voisinage du Pichincha ne donnaient à réfléchir. Les ravages du tremblement de terre de 1859 sont à peine réparés aujourd'hui.

Population. — Les bolsiconas. — De jolis pieds nus. — Couturières. Porteurs d'eau. — Sobriété. — Le coco. — Le tambo. — Une rencontre. — Patience et douceur des Indiens.

La population Quitenienne est un sujet d'étude intéressant. La noblesse des types, la variété des costumes, le bon goût inné qui, jusque dans les classes inférieures, préside à la coupe des vêtements et à l'arrangement des couleurs, forment un ensemble pittoresque et harmonieux à la fois; nulle part, même chez les races les mieux douées, je n'ai trouvé à un égal degré le sentiment artistique.

Les femmes du peuple, les fraîches et gracieuses *bolsiconas*, portent avec un charme particulier leur modeste

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

costume qui, souvent ne se compose que de trois pièces : la chemise, dont les bords sont brodés de coton rouge ou bleu, la jupe de *bayeta* ou *bolsicon*, étoffe de laine grossière, et une sorte d'écharpe de peluche qu'elles drapent autour de leurs épaules. La jupe est très-courte, la jambe bien tournée, et les pieds nus sont si roses et si délicatement modelés qu'ils feraient l'admiration d'un sculpteur ou d'un peintre. Aussi la bolsicona met-elle un soin particulier à les poncer tous les jours avec du sable fin et, même lorsqu'il y a de la boue, ce qui arrive souvent dans les rues sales et mal entretenues de Quito, elle marche avec une telle légèreté qu'elle n'en laisse pas ternir la douce surface de la moindre souillure.

La bolsicona est généralement couturière ou brodeuse, et son goût, son habileté font rechercher dans toute l'Amérique méridionale les ouvrages sortis de ses mains. Bien qu'elle ne sache pas dessiner, elle possède d'une façon merveilleuse la mémoire des formes et l'art d'imiter la nature. En voici un exemple :

Pendant mon séjour à Quito, Mme Boursier, femme du consul général de France, voulut se faire broder des mouchoirs et appela près d'elle une bolsicona.

« Je désire, lui dit-elle, que tu me composes des dessins très-variés; tu y mettras des fleurs pareilles à celles que tu vois sur ce tapis, à celles qui ornent ce papier, qui remplissent ces vases, etc. »

La jeune fille regarda les bouquets avec attention.

« C'est bien, madame, vous serez satisfaite. »

Un mois après elle vint apporter son travail. Mme Boursier, en examinant les broderies, ne put retenir une exclamation de surprise, tant les fleurs, habilement groupées, représentaient avec exactitude ce qu'elle avait indiqué à la bolsicona.

Les gens du peuple, vigoureux et bien faits, ont cependant quelque chose de disgracieux dans le port de la tête : l'habitude d'assujettir sur leur front les plus lourds fardeaux, à l'aide d'une courroie, fait prendre aux muscles de leur cou un développement démesuré qui choque singulièrement le regard. Les porteurs d'eau seuls ont adopté une autre méthode, mais la noblesse de l'attitude y gagne peu. Une lanière passée sur leur poitrine retient l'énorme jarre dont ils assurent l'équilibre sur leur échine fortement courbée au moyen d'un petit paillasson. Le poids qu'ils portent ainsi, n'est pas inférieur à quatre-vingts ou cent kilog. ; et c'est pour la modique somme d'un cuartille (15 centimes) que ces pauvres gens se rendent souvent à de très-grandes distances avec d'aussi fortes charges.

Les indigènes sont infatigables. Ils marchent des journées entières avec des fardeaux sous lesquels plierait une mule, et ils ne se reposent qu'une ou deux fois pour faire leur repas de quelques cuillerées d'une farine grossière qu'ils délayent dans leur bouche avec de l'eau puisée au ruisseau voisin ; ils prennent ensuite quelques feuilles de *coco* qu'ils mâchent avec un peu de chaux ou de marne. Cette plante, stomachique et fortifiante soutient leur vigueur et conserve leur santé ; elle était regardée comme sacrée par les anciens Péruviens, qui l'avaient dédiée au Soleil.

J'ai souvent rencontré aux environs de Quito des Indiens lourdement chargés qui, à l'aube du jour, partaient avec moi de la posada où j'avais passé la nuit. Bien que je fusse à cheval, et que parfois je ne fisse aucune halte dans la journée, j'étais toujours sûr de les trouver arrivés avant moi au *tambo*[1] où nous devions nous reposer le soir. Il est vrai de dire que leur extraordinaire agilité leur permet d'abréger la route à l'aide de sentiers qui seraient impraticables aux mules mêmes.

Le développement de la force musculaire chez les femmes indiennes est encore plus remarquable ; outre les accablants fardeaux dont elles sont chargées, elles ont très-souvent un ou deux marmots suspendus à leur cou. Dès que l'enfant peut marcher, la mère le pose à terre de temps en temps et le force à cheminer près d'elle ; un peu plus tard, elle place sur ses épaules un léger paquet, dont elle augmente le poids à mesure que croissent les forces du petit porteur ; quand il atteint sept ou huit ans, il est capable de rendre de véritables services.

Le hasard me fit un jour assister à une scène qui m'émut profondément. Deux indigènes, un homme et une femme, pesamment chargés et ruisselant de sueur, suivaient depuis une heure ou deux la même route que moi. Tout à coup je les vis entrer dans une cabane en ruines ; l'Indienne dont la grossesse paraissait fort avancée, s'étendit sur le sol. Surpris et inquiet d'une halte qui est si peu dans les habitudes de ces pauvres gens, je m'arrêtai pour attendre ce qui allait arriver. Le bruit de leurs paroles parvenait jusqu'à mon oreille, mais, ne sachant pas leur langue et incapable de faire connaître mes bonnes intentions, je me bornai à les observer de loin. Bientôt j'entendis dans la petite hutte des gémisements étouffés, presque aussitôt suivis des vagissements d'un petit enfant. Une demi-heure s'était à peine écoulée que le mari et la femme sortirent, portant un fardeau de plus. L'Indienne, à peine délivrée, et sans paraître sentir le poids énorme qui pesait sur ses épaules, pressait le nouveau-né sur son sein et lui souriait avec amour.

Je n'avais, hélas, à leur offrir qu'un peu d'eau-de-vie et quelques pièces de monnaie qu'ils reçurent avec une grande joie et force remerciements. Un instant après, ils étaient hors de vue.

Les Indiens joignent à la patience et au courage une douceur naturelle fort touchante chez un peuple qu'une longue oppression aurait pu aigrir. Jamais ils ne passent près d'un étranger sans ôter leur grand bolivard en lui souhaitant, dans leur harmonieux langage, un jour heureux et le succès de ses entreprises.

Comme la plupart des peuples asservis qui gardent au fond du cœur le souvenir et l'amour de leur nationalité perdue, les indigènes portent sur leur physionomie l'empreinte d'une mélancolie profonde. Leurs chants

1. On appelle *tambo* une sorte de hutte construite pour servir d'abri aux voyageurs sur les routes du nouveau monde fort mal pourvues, comme on sait, d'auberges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont presque tous des complaintes dont le rhythme respire une indéfinissable tristesse. Il n'est pas besoin de connaître le *quichua* (langue des anciens Péruviens), pour comprendre que le sujet de ces mélodies est le regret de la liberté, et qu'elles perpétuent chez les Indiens la mémoire de la mort tragique des derniers Incas et des trahisons dont ils ont été victimes.

Les indigènes conservent encore aujourd'hui des mœurs naïves, malgré les mauvais traitements que les Européens leur ont fait subir et les vices dont ils leur ont donné l'exemple, à la honte de la civilisation. C'est un des peuples les plus dignes d'intérêt, les plus curieux à étudier qui soient au monde. Par malheur, les conquérants l'ont tellement appauvri, ils ont eu si grand soin de l'affaiblir que c'est à peine s'il reste aujourd'hui sept ou huit mille indigènes dans un pays qui en comptait plusieurs millions.

Nous sera-t-il permis de donner ici quelques indications sur le peu qu'on sait de son histoire?

L'ancienne race équatoriale. — Les Quipos. — L'hypothèse des origines. — Les Caras. — Leur art et leur industrie. — Huaynacapac. — Les conquérants européens plus barbares que les peuples conquis. — Le châtiment.

L'histoire de l'ancienne race *Quitou* serait d'un grand intérêt; mais l'égoïsme cupide des premiers Européens qui envahirent son territoire, leur ignorance, leur dédain pour les recherches scientifiques furent cause que tout ce qui aurait pu servir à reconstituer les annales du pays a été détruit. Affamés d'or et peu soucieux de l'avenir, les Espagnols non-seulement négligèrent d'instruire les Indo-Américains, de leur donner des institutions sages et équitables, mais encore ils laissèrent même tomber dans l'oubli le mode de lire et d'écrire des Péruviens et des Équatoriens. On sait que ces peuples faisaient usage, comme les anciens Chinois de *Quipos*, d'un système de cordelettes à nœuds dont l'arrangement et les combinaisons leur tenaient lieu de chiffres, de lettres et de mots. Si on avait conservé avec soin ces curieux documents, si, d'autre part, avant de détruire les édifices antiques, les démolisseurs en avaient copié les inscriptions, nous aurions assurément des données précises sur l'origine de ces populations, sur leur état social, leurs lois et leurs coutumes. Mais à l'exception de l'histoire du Mexique, dont on a retrouvé quelques traces, il ne reste sur les autres États que de vagues indications qui suffisent seulement pour attester que les anciens Équatoriens cultivaient les arts, les sciences et l'industrie, et que leur développement intellectuel n'était pas si médiocre qu'on pourrait être disposé à le croire.

L'un des savants voyageurs qui ont parcouru le Nouveau-Monde, lord Kingsborough, a publié un ouvrage fort curieux dans lequel il hasarde cette singulière hypothèse que les premiers peuples civilisés de l'Amérique auraient eu pour ancêtres des bandes d'Israélites fugitifs qui seraient remontés jusqu'aux glaces sibériennes, et là, auraient pris le parti de traverser le détroit de Behring afin de se soustraire aux horreurs de la famine. En butte aux attaques des sauvages, ils seraient descendus jusqu'aux plaines fertiles du Mexique et devenus une nation puissante. Quelques-unes de leurs colonies, détachées de la métropole, se seraient enfin avancées jusqu'au sud de l'Équateur, où elles auraient fondé les royaumes de Quito et de Cuzco.

Israélites? Je ne sais : mais il paraît de plus en plus probable que les anciens colonisateurs de l'Amérique conquise par les Espagnols étaient d'origine asiatique. Il est difficile de ne pas en concevoir au moins la pensée lorsqu'on visite les débris de monuments du plateau des Andes et des forêts vierges de l'Équateur ainsi que ceux du Pérou. Bas-reliefs, vases, architecture; pyramides colossales rappellent, à beaucoup d'égards le style de l'Orient, bien que les signes graphiques, les symboles, les emblèmes, aient dû nécessairement varier suivant les époques, les dialectes, la marche et la tendance de la civilisation, et aussi selon les formes des végétaux et des animaux du continent américain.

La dernière monarchie existait-elle encore, ou bien avait-elle été remplacée par une autre dynastie de conquérants, lorsque, vers l'an 1000 de notre ère, les Caras s'emparèrent du Quito? Comment le dire? La rareté des documents historiques n'a pas permis jusqu'à présent d'éclaircir ce fait, et l'on ne sait pas davantage quel motif avait amené dans le pays la race guerrière des Caras. Ces nouveaux immigrants venaient-ils encore de l'ouest ou avaient-ils une origine commune, comme le supposent quelques écrivains dont la timidité n'est pas le défaut, avec les Cares ou Cariens de l'ancienne Asie? Toujours est-il qu'ils envahirent successivement la Nouvelle-Grenade, le Pérou et plusieurs autres territoires, et que leur civilisation a précédé celle des Incas.

« On trouve, dit M. Onffroy de Thoron, auteur d'un ouvrage intéressant sur l'Amérique équatoriale, les traces de leur premier établissement dans la province de Manabi, dès l'an 600 de l'ère chrétienne, époque à laquelle ils s'établirent sur les rives du Charapoto ainsi que dans les environs du pueblo actuel de Monte-Christo. A deux lieues de cette dernière ville, sur le *cerro* de Hodja, on voit encore un hémicycle où sont rangés des siéges à bras en pierre, supportés chacun par un sphinx et destinés sans doute aux délibérations d'un grand conseil. Plus tard, vers la fin du dixième siècle, les Caras, sous le commandement de leur chef Caran-Shyri, débarquèrent à l'embouchure du Rio-Esméraldas, et, remontant ce cours d'eau, ils parvinrent sur le plateau des Andes et s'emparèrent du royaume de Quito. Ils étendirent leurs conquêtes jusqu'à Huaca, près de la frontière actuelle de la Nouvelle-Grenade, et au sud de l'Équateur jusqu'au port de Païta, que possède aujourd'hui le Pérou. »

Les Caras avaient pour divinités principales le soleil et la lune; quant à leur gouvernement c'était une monarchie, mais non pas absolue comme celles de l'Orient; les décisions du *Shyri* ou roi ne devaient être mises à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Habitants de Quito. — Dessin de Fuchs d'après M. Ernest Charton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

exécution qu'après avoir été approuvées par l'assemblée des chefs.

Ils étaient fort habiles dans l'art de travailler les métaux et de tailler les pierres précieuses; ils savaient tanner les peaux et fabriquer de fins tissus de laine et de coton. Ils n'excellaient pas moins dans l'architecture; les premiers en Amérique ils firent usage des cintres et des voûtes, innovation à laquelle leurs monuments durent une élégance que n'avaient point ceux des peuples plus anciens.

Cinq cents ans après la fondation de cet empire, l'Inca Huaynacapac déclara la guerre au quinzième et dernier roi des Caras, le défit dans une grande bataille et réunit ses États au Pérou qui en conserva la possession jusqu'au siècle suivant.

Les nouveaux conquérants exercèrent sur le pays qu'ils venaient de soumettre une influence relativement salutaire. Ils introduisirent à Quito une religion moins funeste; ils protégèrent les arts et l'industrie. Des palais somptueux, des temples magnifiques furent érigés par leurs soins; le ciment avec lequel ils construisirent ces monuments faisait adhérer si parfaitement les pierres les unes aux autres, que l'édifice entier paraissait taillé dans un bloc gigantesque.

Qui eût pu prévoir alors qu'une tourmente suffirait à balayer ce florissant empire et qu'un siècle plus tard ses habitants, courbés sous la plus cruelle oppression, retomberaient dans la barbarie?

Au lieu de s'unir étroitement quand parvint jusqu'à eux la nouvelle du débarquement des Espagnols, les Péruviens cherchèrent dans les étrangers des auxiliaires pour la défense de leurs querelles privées. Personne n'ignore l'histoire de leurs discordes et de leurs malheurs.

Quito, à demi détruite par le traître et sanguinaire Ruminahui, officier de l'Inca Atahualpa, qui avait voulu profiter des troubles du pays pour s'emparer de la couronne, fut mise à feu et à sang par les Européens. Presque toute la population mâle périt; de sorte que l'un des lieutenants espagnols ayant voulu entreprendre une excursion dans les provinces de l'intérieur, ne vit arriver que des femmes et des enfants, à la place des hommes qu'il avait demandés pour porter les bagages et frayer sa route au milieu des forêts. Au lieu de songer combien le pays avait été dépeuplé, il crut à une mystification et, plein d'une aveugle rage, il fit passer au fil de l'épée ces victimes sans défense.

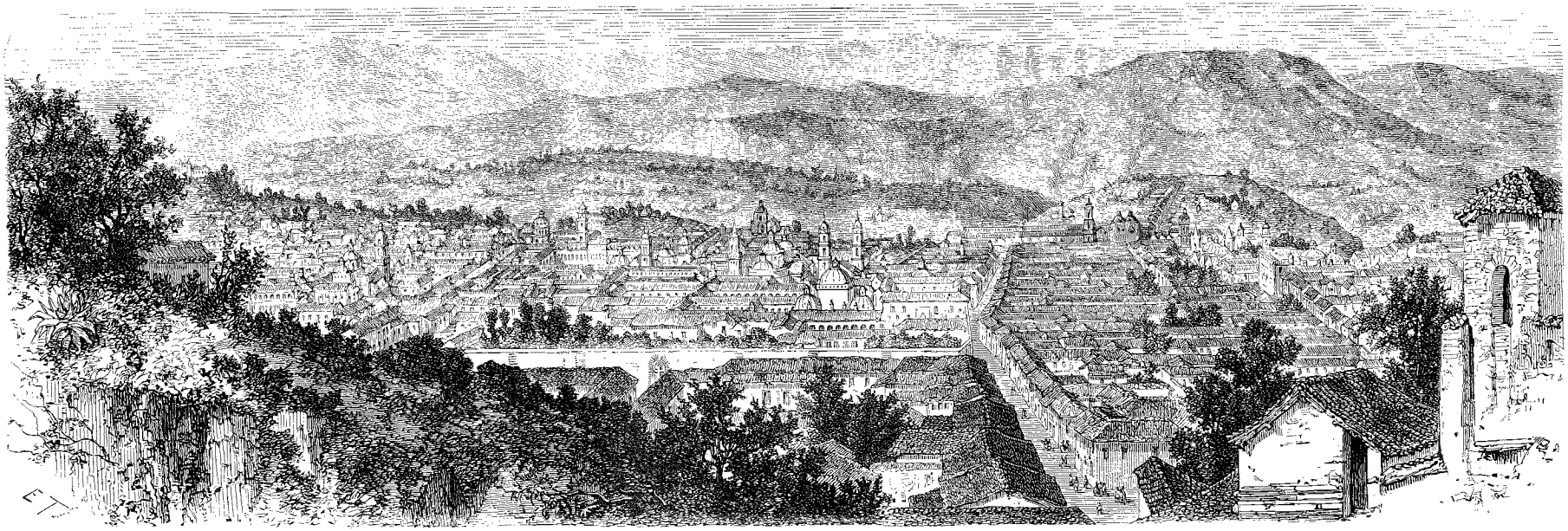
Enfin la paix se rétablit dans Quito, non point cette paix qui naît de la tranquille jouissance des droits civiques, du triomphe de la justice et de l'empire des lois, mais celle qui n'est que le silence d'une nation vaincue et mourante. L'œuvre civilisatrice des Incas avait cessé avec le régime terroriste et arbitraire des Espagnols. En vain les Jésuites, les Franciscains et quelques autres ordres religieux tentèrent de travailler à l'éducation des indigènes, les atrocités commises au nom de la religion par les Européens avaient aliéné tous les cœurs. Ardents seulement à s'enrichir, les conquérants entassaient les ruines sur leur passage; les routes sans entretien furent détruites, les ponts s'effondrèrent, les digues se rompirent, les canaux d'irrigation s'obstruèrent; les Indiens qui avaient échappé aux massacres furent accablés de corvées inhumaines et incessantes; les uns s'enfuirent peu à peu dans les solitudes profondes des forêts, les autres découragés et abrutis se laissèrent écraser par la domination cruelle de leurs maîtres.

On exigeait d'eux les travaux les plus pénibles sans leur donner en retour le moindre salaire; on leur arrachait des tributs dès l'âge de 13 ans, et s'ils n'étaient pas en état de les payer, on les vendait comme de vils animaux. Les Espagnols entreprenaient-ils quelque lointain voyage, chacun d'eux avait à sa suite, en guise de bêtes de somme, cinq ou six Indiens pesamment chargés et attachés à une chaîne, afin qu'ils ne pussent s'enfuir. Si durant le trajet, l'un de ces malheureux succombait à la fatigue, on lui coupait la tête afin de ne pas être obligé d'ouvrir le cadenas qui fermait son carcan, et son corps était abandonné pour servir de pâture aux vautours. Comme un cheval valait à cette époque quarante mille francs dans les provinces de l'Équateur, les cavaliers, pour économiser ces précieuses montures, se faisaient porter par des hommes à de longues distances, se souciant beaucoup moins de la perte de quelques Indiens que de celle d'une bête de somme.

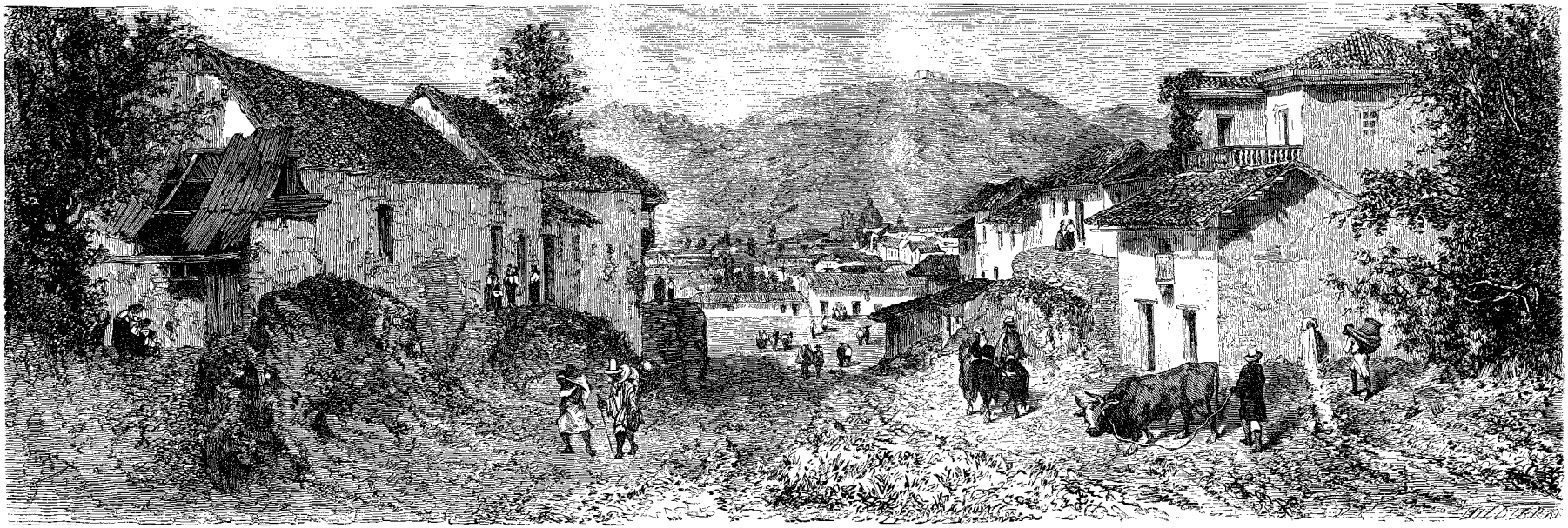
Ces hommes aveugles et inhumains ne songeaient point au tort qu'ils se faisaient à eux-mêmes en exterminant les indigènes. « Ils allaient reconnaître, dit le capitaine Palomino, les provinces et les villages dont ils voulaient prendre possession. Si les habitants les recevaient en amis, on les mettait à la torture pour les forcer à avouer où se trouvaient leurs trésors; si, au contraire, ils abandonnaient leurs maisons, les Espagnols y mettaient le feu, détruisaient toutes les provisions renfermées dans les dépôts, et traquaient les fugitifs comme des bêtes fauves avec des chiens qu'ils avaient dressés à cette horrible chasse. Les champs restaient en friche, et il en résulta une telle famine qu'une foule d'indigènes moururent exténués sur les chemins. »

Exaspérés par les barbares traitements qu'on leur faisait subir, et reconnaissant leur impuissance à reconquérir leur liberté, les Indiens ne voulurent pas laisser à leurs ennemis la jouissance des magnifiques travaux accomplis sous le règne des Incas. Avec la fureur du désespoir, ils commencèrent à détruire les vestiges de leur civilisation passée. Les Espagnols, au reste, rivalisaient avec eux dans cette œuvre de vandalisme. En quelques années on vit disparaître les monuments admirables, temples, palais, statues, qui avaient fait la gloire des siècles précédents. Deux routes royales pavées et bordées de hauts parapets, ne furent même pas épargnées. Ces superbes voies, construites pour relier Cuzco et Quito n'avaient pas moins de six cent soixante lieues de longueur. Elles allaient d'une montagne à l'autre en passant par-dessus les vallées dont il avait fallu combler

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale de Quito. — Dessin de E. Thérond d'après M. Ernest Charton.



Faubourg de Quito. — Dessin de E. Thérond d'après M. Ernest Charton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la profondeur, et ne se détournaient même pas pour traverser les lacs.

Cependant les indigènes ne purent enfouir tous leurs trésors, ni cacher aux Espagnols l'existence de leurs mines. Ce devait être là leur vengeance, car ces richesses prodigieuses, loin de profiter aux vainqueurs, furent pour eux une cause de ruine et de corruption. Pendant les trois siècles qu'ils occupèrent l'Amérique méridionale, ils se bornèrent à exploiter les gisements d'or et d'argent. Le travail des indigènes n'ayant pas suffi pour assouvir leur cupidité, ils introduisirent les nègres esclaves. Cependant il n'existe aucun pays où le règne végétal soit aussi riche que dans les contrées voisines de l'équateur, où le sol soit aussi fécond, où les eaux soient aussi abondantes. Mais les Espagnols ont négligé d'étudier les ressources des provinces qu'ils avaient conquises; ils ont ignoré les noms et jusqu'à l'existence de plusieurs grandes rivières qui auraient pu devenir d'importantes artères commerciales. Attachés uniquement à l'exploitation de l'or, ils n'ont jamais songé à jeter les yeux vers l'avenir et ils ont dédaigné les utiles travaux qui eussent ouvert aux générations futures une source inépuisable de bien-être. L'Espagne, qui se proclamait la reine des deux mers et des deux mondes, n'a su que détruire; elle n'a rien fondé de grand ni de durable. Mais il vient une heure terrible où la Providence venge les crimes de lèse-humanité. Cette heure inexorable est celle de la grande expiation; elle arrive quand déborde la coupe de douleur des peuples. Qui pourrait dire que ce ne sont pas les larmes et le sang des nations américaines qui ont déposé dans le sein de l'orgueilleux empire de Charles-Quint les germes d'affaiblissement et de décadence dont nous voyons aujourd'hui les effets? La race indigène et ses descendants s'unirent à des sujets espagnols que fatiguait, eux aussi le joug de la métropole; tous les Équatoriens se levèrent contre le despotisme du gouvernement castillan, et finirent, à la suite d'héroïques combats, par conquérir leur indépendance. Mais ces jeunes républiques sont, dès leur berceau, entourées de bien des périls, entravées par bien des obstacles; elles ont à lutter contre de cruels embarras financiers et contre le désaccord des esprits, abaissés par une longue oppression et peu faits encore à l'exercice paisible de la liberté. Le lecteur pourra juger par lui-même de la situation du pays, s'il veut continuer à nous suivre dans une excursion à travers les rues de la ville et interroger avec nous les Quiténiens.

Les églises et les couvents. — La cathédrale. — San Francisco. — La chapelle des Jésuites. — Peinture et sculpture. — Michel de Santiago.

Quito est riche en églises et en couvents. Plusieurs de ces édifices, construits en style mauresque, sont d'une architecture assez remarquable et leur luxe est véritablement merveilleux. La cathédrale dont nous avons donné le dessin en tête de ce récit, et que précède une place ornée d'une fontaine, a des proportions élégantes; ses voûtes ont de la majesté. La douce lumière qui pénètre à travers les vitraux tempère l'éclat des flots de pourpre et d'or répandus partout avec une profusion féerique; des bas-reliefs travaillés avec art couvrent les murailles depuis le bas jusqu'au dôme; ils sont partout revêtus d'une dorure aussi fraîche que si elle datait seulement d'hier; un fond rouge fait ressortir ces riches sculptures dont le dessin révèle chez l'artiste de l'originalité et du goût. Colonnes, autels, chaire, confessionaux, tout est richement décoré.

D'autres églises, San Francisco, par exemple, rivalisent de splendeur avec la cathédrale; le style, l'ornementation intérieure sont à peu près semblables; mais le fond sur lequel se détachent les bas-reliefs varie de couleur.

La chapelle des Jésuites mérite aussi une mention particulière; nous y avons remarqué une table de marbre portant une inscription tracée par les académiciens français Bouguer, Godin et la Condamine. On y lit à quels degrés de latitude australe et de longitude occidentale de Paris le temple est situé; ensuite s'y trouvent gravées sa déclinaison magnétique, son altitude, celle des volcans et des montagnes de la province, ainsi que les autres observations barométriques et astromiques de l'année 1736.

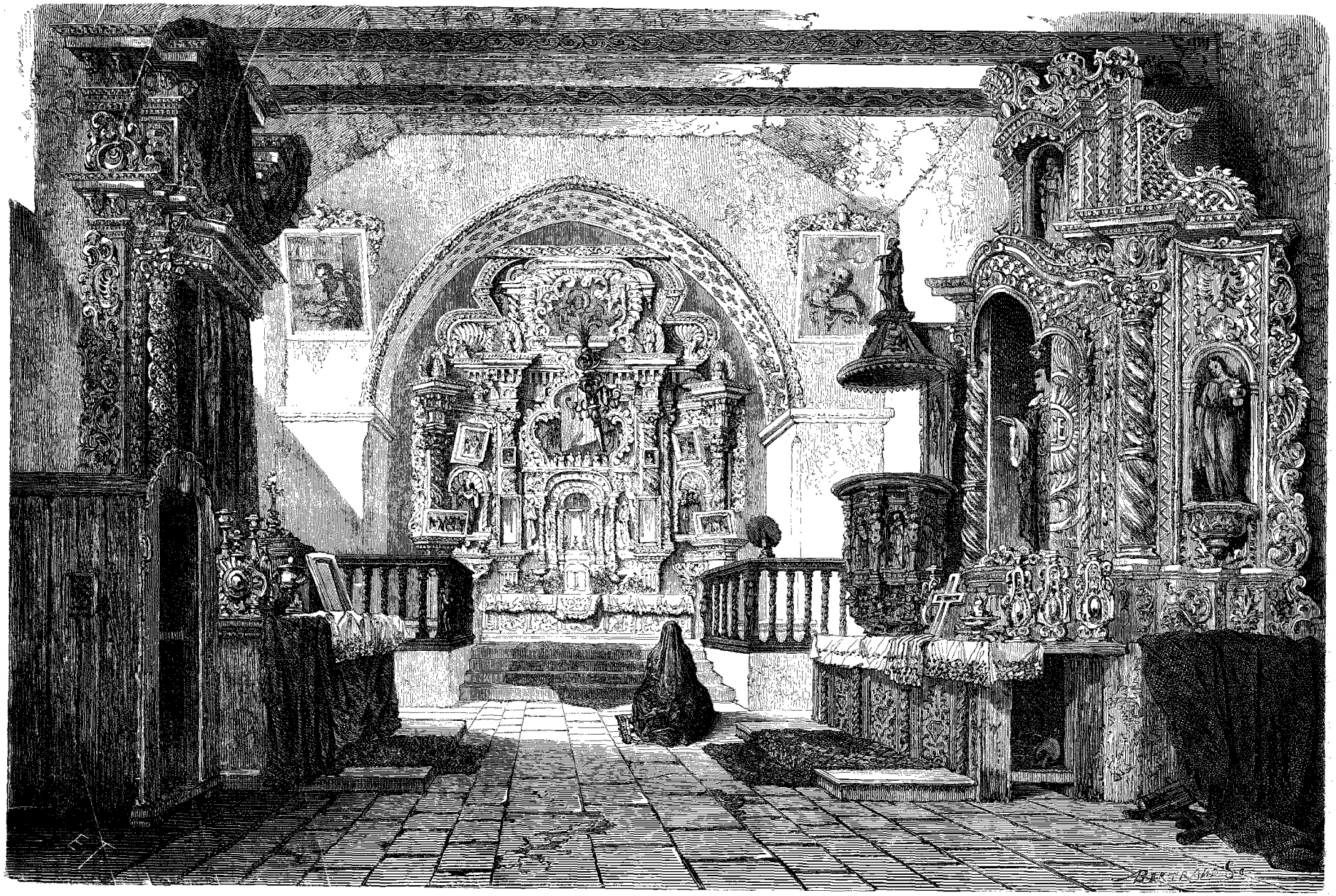
Ces monuments religieux sont la seule trace durable que les Espagnols aient laissée de leur passage; encore les temples du Dieu d'amour ont-ils été souillés par les exactions à l'aide desquelles ils ont été construits.

On peut presque s'étonner de voir comment s'est perpétué chez les Quiténiens le goût des beaux-arts. Les sciences, l'industrie ont toujours végété à Quito, mais on y cultive avec patience la peinture et la sculpture; l'école Quiténienne a été et est encore une des principales ressources du pays. Les œuvres de ses artistes sont généralement du genre religieux, et il s'en fait un commerce considérable dans toute l'Amérique. Quelques-unes ont un certain mérite, mais la plupart, tombées dans le domaine de la spéculation, se recommandent surtout par le bon marché.

Cette école néanmoins a eu des maîtres d'un talent incontestable; elle serait peut-être devenue célèbre si la pauvreté du pays eût permis d'encourager convenablement les artistes.

Dès le dix-septième siècle, un métis nommé Miguel de Santiago, acquit à Quito une grande réputation. Né avec le génie de la peinture, il sentit sa vocation à la vue d'un chef-d'œuvre : « Et moi aussi, je suis peintre ! » s'écria-t-il comme le Corrége. L'état peu avancé de son pays lui opposait cependant de sérieuses difficultés; il lui fallut inventer une nouvelle manière de préparer les toiles, composer ses couleurs, fabriquer ses brosses, etc. Rien ne rebuta sa patience, et grâce aux habiles procédés qu'il employa, ses œuvres ont résisté à l'action destructive du temps. Le naturel du dessin, une certaine pureté des formes, l'expression des figures, la vivacité du coloris charment encore aujourd'hui les voyageurs qui visitent Quito; on ne peut même se défendre de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Intérieur de la Cathédrale de Quito. — Dessin de E. Thérond d'après M. Ernest Charton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quelque admiration quand on songe que Miguel de Santiago s'était formé lui-même, et qu'il ne possédait même pas les notions les plus élémentaires de la partie mécanique de son art. Sa fécondité n'était pas moins extraordinaire; à lui seul, il décora tout le couvent de San-Augustin, et composa, dans d'autres églises, un grand nombre de peintures murales.

Une foule de disciples marchèrent dans la voie ouverte par Miguel de Santiago; les Quiténiens sont naturellement portés aux études qui exigent de la persévérance et de la réflexion; leur situation isolée au milieu des montagnes fortifie chez eux le goût méditatif et entretient leur goût pour les beautés de la nature. Malheureusement les nécessités de la vie matérielle ont arrêté de bonne heure l'essor de leur génie.

Visite à un atelier. — Histoire tragique d'un peintre. — Ingénieuse péroraison d'un avocat Quiténien.

A l'époque où je visitai Quito, un peintre y jouissait d'une grande renommée : il s'appelait P. Salas. Curieux de voir à l'œuvre un artiste qui, placé en dehors des centres de civilisation, devait avoir une méthode particulière, intéressante pour un praticien, je me fis présenter à lui[1].

A mon arrivée, je trouvai ce patriarche de la peinture occupé à esquisser un portrait en pied de grandeur naturelle. Près de lui se groupaient une dizaine de jeunes gens, courbés sur des chevalets. — Sans doute, pensai-je, ce sont-là ses élèves. — Le maître de la maison, vieillard de petite taille, dont les traits fiers et expressifs annonçaient une vivacité d'esprit peu ordinaire à son âge, me reçut avec la plus franche cordialité.

Guidé par lui, je visitai la maison et traversai plusieurs ateliers où des jeunes gens préparaient des toiles, des couleurs, fabriquaient des brosses, etc. Je manifestai à mon hôte l'étonnement que j'éprouvais à la vue d'un personnel si nombreux, et je le félicitai d'avoir acquis assez de réputation pour réunir autant de disciples.

Le vieillard se mit à rire :

« Vos éloges tombent mal, monsieur, me dit-il d'un air de bonne humeur; personne en notre pays ne se donne la peine de suivre les leçons d'un maître. Un peu de goût et de l'adresse, voilà tout ce qu'il faut pour la peinture de pacotille dont on fait chez nous une si grande consommation. Les jeunes gens que vous venez de voir sont mes enfants.

— Vos enfants ! mais j'en ai compté au moins quinze ?

— J'en ai vingt, monsieur, et sur ce nombre, dix-sept travaillent avec moi. Je vais vous présenter mes aînés ; ce sont des gaillards qui ont profité des exemples de leur père, comme vous pourrez en juger. »

Nous entrâmes dans une pièce voisine, où je trouvai deux jeunes artistes, Raphaël et Domingo, peignant de grandes toiles dont les sujets, empruntés à l'histoire sainte, étaient traités d'une manière assez large et avec un sentiment assez délicat des couleurs. Comme je leur demandais s'ils n'avaient point de modèles, ils me montrèrent des gravures, larges au plus comme la main, d'où ils avaient tiré les sujets qu'ils traitaient.

Grande fut ma surprise.

« Mais comment, m'écriai-je, pouvez-vous, avec ces chétives lithographies, arriver à une telle vérité de couleurs?

— La différence des coups de burin nous indique les teintes principales, me répondirent-ils, l'imagination fait le reste.

Le talent d'harmoniser les tons est en effet inné chez les Quiténiens ; jamais nul parmi eux, même chez le peuple, ne mettra ensemble deux nuances discordantes. Mais cette intuition artistique aurait besoin d'être fécondée par de sérieuses études, et malheureusement leurs meilleurs maîtres, entraînés par l'exemple, s'appliquent plus à produire beaucoup qu'à bien faire.

Salas, a peint dans le cours de sa vie, plus de onze mille mètres carrés de toile, sans compter ce que ses enfants barbouillent sous sa direction.

Cette visite au vieil artiste, dans une ville perdue sous les tropiques, au milieu des Andes, à trois mille lieues de mon pays, me laisse un des souvenirs les plus agréables de mon voyage. Le bon Salas ne voulut pas me permettre de partir sans m'avoir fait accepter une collation; sa femme et ses filles se mirent en devoir de préparer à la hâte ce qu'elles avaient de meilleur, tandis que le peintre et ses fils m'entretenaient de mille sujets intéressants, me questionnaient avec une curiosité pleine de sympathie et me témoignaient de la façon la plus affectueuse le plaisir que leur causait ma présence.

Je me retirai, enchanté de mes hôtes, et croyant n'avoir plus rien à apprendre sur cette famille patriarcale. Le front calme, la figure souriante de Salas, cet intérieur paisible et réglé, tout semblait annoncer une vie que n'avait jamais troublée aucun orage. Je fis part de mes réflexions à M. Boursier, consul général de France, qui m'accompagnait dans cette visite.

« Vous vous trompez, me dit-il, ce bon vieillard, dont l'existence douce et tranquille vous paraît si enviable, a été dans sa jeunesse le héros d'une lugubre tragédie. Traduit devant les tribunaux, il a entendu prononcer contre lui une sentence de mort, et peu s'en est fallu qu'il ne fût exécuté comme un meurtrier vulgaire.

— Un meurtrier ! lui, Salas ! C'est impossible. Il s'agit sans doute d'une de ces déplorables erreurs que la justice humaine commet quelquefois. Mais racontez-moi cette histoire, dites-moi comment son innocence fut découverte.

— Il était coupable et il ne cherchait point à nier son crime. Ardent et passionné, il aimait avec toute la fougue du sang méridional une jeune Quiténienne, celle-là même qui est devenue sa femme et que vous avez vue tout à l'heure préparer le thé en bonne ménagère. Salas était sur le point de l'épouser, lorsqu'un soir il rencontra devant sa porte un Espagnol qui lui donnait une sérénade; une querelle s'engage : Salas exas-

1. M. Ernest Charton est peintre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

péré propose un duel : l'Espagnol refuse, et après une lutte de quelques instants il tombe inanimé.

Le meurtre était flagrant : Salas, condamné à mort, ne dut sa grâce qu'à une inspiration heureuse de son défenseur.

Cet avocat, qui se nommait Salvador, avait en vain fait valoir toutes les considérations qui militaient en faveur de son client. La loi était formelle et les juges restaient inébranlables.

« Rappelez-vous, messieurs, s'écria enfin l'orateur, rappelez-vous, qu'autrefois, alors que la civilisation européenne n'avait pas encore pénétré dans notre pays, les rois, voulant encourager les arts, rendirent un décret que l'on cite encore aujourd'hui avec éloge, car il témoigne de leur zèle intelligent pour la prospérité du royaume. Cet édit graciait tout coupable qui, condamné pour la première fois à la peine de mort, serait unanimement reconnu comme le plus habile dans sa profession. Vos lois seraient-elles plus implacables, plus inhumaines que celles de ces nations primitives ? Vous avez devant vous l'homme que le peuple proclame son premier peintre, dont ses rivaux mêmes avouent la supériorité; ne vous laisserez-vous pas fléchir, sinon pour lui, au moins dans l'intérêt de l'État qui tire des beaux-arts sa gloire la plus incontestable et sa principale richesse ? »

Émus par ces paroles chaleureuses, les juges firent revivre en faveur de Salas la législation des Incas. La grâce toutefois, ajouta en riant M. Boursier, ne fut pas complète ; on commua la peine du gibet en celle du mariage.

L'industrie de Quito. — Misère. — Richesses végétales. — Tempêtes dans les Andes. — Aventure comique de deux généraux.

Outre les œuvres de ses artistes et les broderies de ses bolsiconas, Quito exporte dans les provinces voisines des toiles de coton appelées *tocuyos*, des *bayados* ou tissus de grosse laine, des couvertures et des ponchos. Mais cette industrie, encore peu développée est loin de procurer au pays les ressources dont il aurait besoin. Obligée de recourir à des emprunts onéreux, la république équatorienne n'a pas assez de revenus pour payer ses dettes et faire face à ses dépenses ; aussi est-elle menacée de quelque catastrophe si une sage et prévoyante administration ne parvient pas à fermer cette plaie mortelle aux sociétés comme aux familles, la dette. Par malheur, jusqu'à ce jour, le gouvernement n'a employé que des moyens qui irritent le mal au lieu de le guérir; quand arrive une lourde échéance, on frappe d'impôts forcés les gens que l'on regarde comme des adversaires politiques, ou bien l'on commet contre les négociants et les propriétaires paisibles des exactions révoltantes. Que de fois n'a-t-on pas vu emprisonner d'honnêtes citoyens pour les obliger à des contributions extraordinaires, hors de toute proportion avec leur fortune, imposées arbitrairement et à l'improviste !

Et cependant, sur ce fertile territoire de l'Équateur, que de biens la nature ne prodiguerait-elle pas aux hommes courageux et forts qui sauraient les mériter par l'intelligence et le travail ! Que de trésors les montagnes et les forêts vierges gardent dans leurs entrailles ? Une quantité d'arbres précieux sont prêts à offrir, les uns le tribut de leurs fruits succulents, les autres, celui de leurs bois que rechercheraient l'ébénisterie et la construction ; ici s'élèvent le cotonnier, l'ébénier, le cèdre, le cascal aux troncs majestueux desquels s'enlacent la savoureuse grenadille ou la vanille odorante ; là, le cannellier, le caoutchouc, les plantes qui donnent les épices et les aromates, les baumes médicinaux, les résines, les gommes, les laques, qui se confondent avec le tabac, le tamarin, le laurier; les creux des arbres recèlent d'abondants rayons de miel, et à leurs pieds croissent souvent des tubercules et des racines alimentaires.

Toutes ces richesses sont des productions spontanées du sol; le règne végétal croît et fructifie sans le secours du travail. L'homme semble ignorer ou dédaigner ces dons de la nature, et c'est en vain que retentit au sommet des grands arbres la voix mélodieuse et triste de l'oiseau *Dios-té-dé;* c'est en vain que son cri rappelle au voyageur ce qui lui est destiné, offert par la bonté de la providence.

Dios-té-dé ! Dieu te donne ! Quand donc cet appel touchant sera-t-il entendu ? Quand donc les populations de l'Amérique méridionale sauront-elles profiter et jouir de tant de bienfaits !

Il est vrai que la région intertropicale, si admirable et si féconde, exigerait de laborieux efforts pour être complétement et commodément asservie aux besoins de l'homme. Les forêts vierges, par exemple, qui renferment d'incalculables ressources, opposent à l'exploitation et au défrichement des obstacles proportionnés à la grandeur de la récompense. L'immense chaîne des Andes, qui contient des mines si abondantes et donne naissance à tant de grands fleuves, est pour les communications une cause de difficultés dont aurait à triompher l'industrie des Équatoriens. Non-seulement son élévation est considérable, le froid qui y règne excessif, mais pendant la saison des pluies, c'est-à-dire pendant six mois de l'année, elle est exposée à de terribles orages.

Lors d'une excursion que je fis dans les provinces méridionales, je fus témoin d'une de ces tourmentes et ce que je vis ne s'effacera jamais de mon esprit.

Je savais que chaque jour, à trois heures de l'après-midi, la tempête se déchaînait avec violence dans les montagnes, et, m'étant aventuré une fois assez loin de la ville, je m'étais promis d'être de retour avant l'heure fatale; mais, désireux d'achever une vue commencée et retardé ensuite par des accidents de terrain, je devins malgré moi le spectateur d'une scène dont la plume ou le crayon sont impuissants à peindre la sublime horreur.

Le soleil avait tout à coup disparu derrière un amas de nuages qui enveloppaient le sommet des Andes de leurs sombres tourbillons. Les flancs des montagnes et leurs mille cavernes rugissaient en vomissant des éclairs,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tandis que le ciel, de son côté, lançait des torrents de flammes; pendant trois heures, je ne vis autour de moi qu'une atmosphère embrasée, j'entendis sans interruption les détonations effrayantes de la foudre que répétait la voix profonde des échos. Celui qui assiste au bombardement et à l'incendie d'une place de guerre n'a devant les yeux que la pâle imitation de cette lutte imposante des éléments. Enfin la tempête épuisée fit un dernier effort; le tonnerre plus rapide devança la trombe d'air qui marchait; celle-ci déchira, enlèva ou renversa tout ce qui se trouvait sur son passage, elle pénétra dans la forêt et obligea les palmiers et les cèdres à se courber. Le ciel alors ouvrit ses cataractes et versa ses torrents sur les monts enflammés; la terre n'était plus qu'un océan, l'air apaisé n'avait plus de souffle. Mais ce désordre dura peu : bientôt de tièdes vapeurs s'élèvèrent du sol, l'horizon s'éclaircit et une agréable fraîcheur me rendit la vigueur nécessaire pour réagir contre de si terribles impressions.

J'aurais infailliblement péri comme tant d'autres voyageurs imprudents si je n'avais trouvé un refuge dans une caverne. Encore les décharges électriques qui m'entouraient menacèrent-elles plus d'une fois de m'atteindre. Lorsque je rentrai à la *posada*, l'hôtelier, me croyant mort, racontait déjà ma triste aventure avec force détails qui faisaient le plus grand honneur à son imagination. Le brave homme m'accueillit néanmoins avec joie et, pendant toute la soirée, le récit des catastrophes causées par les tempêtes des Cordillères défraya la conversation.

Ces lugubres histoires auraient probablement troublé mon sommeil et m'auraient exposé à d'affreux cauchemars, si un charitable Péruvien n'eût changé le cours de nos idées en nous racontant une anecdote comique.

Deux généraux, venant de Lima, traversaient ensemble les difficiles passages des Andes. Engagés dans une conversation animée, ils oubliaient le péril auquel les exposait l'allure paresseuse de leurs mules. Tout à coup, une averse de grêle vint fondre sur eux; la foudre éclatait à chaque instant, et la terre, mise en contact avec l'électricité des nues, lançait elle-même des flammes. Enfin, la puissance des vents devint si menaçante que nos deux amis craignirent de se voir emportés avec leurs montures. Ils cherchaient des yeux un abri; leurs regards découragés n'en apercevaient nulle part.

Un vaste étang bordait leur chemin.

« Eh! dit l'un d'eux, si nous nous mettions dans l'eau, nous serions moins exposés au vent et à la foudre.

— Excellente idée! répliqua l'autre; entre deux maux, il faut choisir le moindre. »

Là-dessus, nos généraux mettent pied à terre et s'enfoncent jusqu'au cou dans la nappe liquide. Mais si leur corps était préservé, leur tête ne l'était pas, et pour la garantir ils la plongeaient dans l'eau à chaque éclair, enviant le sort des heureux habitants du petit lac que la nécessité de la respiration n'obligeait point à paraître à la surface.

Leur terreur redoubla quand ils virent foudroyer leurs mules à quelques pas de l'humide retraite; croyant leur dernière heure arrivée, ils recommandèrent leur âme à Dieu.

« Hélas! s'écria l'un, j'ai, depuis longtemps, oublié mes prières.

— Je vais alors, répliqua l'autre qui avait été élevé dans un couvent, dire à haute voix le *Confiteor*, et vous n'aurez qu'à répéter mes paroles. »

Tous deux se mirent à réciter d'une voix tremblante les saintes oraisons, accompagnées de vigoureux et fréquents *mea culpa*.

Quoique résignés à mourir, nos deux voyageurs faisaient maints plongeons entremêlés de signes de croix. Bonne au mauvaise, l'expérience ne leur fut pas funeste. L'orage cessa et la foudre les avait épargnés. Cependant ils avaient passé plusieurs heures dans un bain glacé; ils n'avaient plus de montures, point de vivres ni d'habits de rechange, et ils durent, dans cet état lamentable, faire à pied plusieurs lieues avant d'atteindre une habitation. Lorsqu'ils y arrivèrent, leurs cheveux, dit-on, étaient blancs; une seule épreuve les avait vieillis plus que vingt campagnes[1].

Une soirée à Quito. — Le mariage impromptu. — La collation. — Papel Quemado! — Une noce populaire. — Repas, musique et danse.

Revenons à Quito. Sous le rapport de la civilisation, cette ville est, malgré son titre de capitale, beaucoup moins avancée que Guayaquil, Lima, Valparaiso, Buenos-Ayres, Santiago, etc. A l'exception des fonctionnaires publics et des représentants des nations étrangères, on ne compte guère, dans tout Quito, que six ou huit familles considérables par la fortune ou la naissance. Le reste de la population se compose de commerçants, d'artistes et d'artisans peu aisés. Encore ne faudrait-il point s'imaginer que cette aristocratie équatorienne soit tout entière un type de développement intellectuel et de distinction; une soirée que je passai dans l'une des maisons les plus opulentes de la ville, m'enleva, dès la première semaine de mon séjour à Quito, toute illusion à cet égard.

Fatigué d'être demeuré de longues heures en tête à tête avec mon crayon, je résolus de rendre visite à une famille à laquelle j'étais recommandé. Ma qualité de Français m'assurait un bon accueil, et, de plus, comme je l'appris ensuite, on me croyait célibataire, titre fort en faveur dans un pays où la société n'est pas assez nombreuse pour que les jeunes filles trouvent aisément des partis avantageux.

A la porte, je rencontrai un ancien compagnon de voyage, fils d'un négociant de Hambourg, qui se donnait effrontément pour un ex-colonel de la garde d'honneur de l'empereur Nicolas, et se faisait appeler le comte de Roval.

Il m'accabla de démonstrations d'amitié, et s'avan-

1. Cette anecdote a pour garant l'excellent livre déjà cité de M. Onffroy de Thoron, qui a longtemps habité la république de l'Équateur, comme militaire et comme ingénieur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rue et habitants de Quito. — Dessin de Fuchs d'après M. Ernest Charton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çant vers la maîtresse de la maison avec un aplomb incroyable, il me présenta comme l'un de ses meilleurs camarades. Trop stupéfait pour réclamer, je pris place au milieu du cercle des visiteurs et je commençai à estropier l'espagnol du moins mal que je pus avec ma voisine, vieille Quiténienne au teint basané. Cette conversation ne m'offrant pas un attrait bien vif, je me mis à observer les singulières physionomies qui m'environnaient et l'aspect étrange de ce salon qu'éclairaient à peine deux maigres bougies enfermées dans deux grands globes de verre.

La société se composait de cinq dames âgée et de deux jeunes filles assises en cercle autour d'un petit paillasson. A l'exception des jolies señoritas, qui laissaient tomber sur leurs épaules de magnifiques tresses d'un noir de jais, nos hôtesses étaient fort mal peignées. Drapées dans de grands châles, elles fumaient à qui mieux mieux d'énormes cigares et faisaient pleuvoir des jets de salive sur le petit paillasson comme sur une cible. Ce qui m'amusait le plus, c'était l'adresse avec laquelle ces dames atteignaient le but, et cela sans faire en apparence le moindre effort, à la manière des marchands de vin quand, après avoir dégusté la liqueur, il la rejettent avec un léger sifflement.

Comme dans tous les pays où les femmes ne pensent guère et ne lisent jamais, la conversation roula sur la pluie et le beau temps et surtout sur les faits et gestes du voisin qui fut déchiré sans pitié.

J'étais à peine arrivé depuis une demi-heure, et déjà l'influence soporifique de cet insignifiant verbiage commençait à engourdir mes membres, quand je fus tiré de ma torpeur par une démangaison insupportable. Je faisais des efforts surhumains pour contenir l'agitation à laquelle j'étais en proie, croisant et décroisant mes jambes, rajustant mon faux-col et mes manchettes. Cependant le coin du châle de la dame placée en face de moi s'écarta par hasard et me révéla une stratégie que je n'aurais jamais imaginée. La matrone, comme un chasseur à l'affût, glissait sa main dans son corsage, saisissait délicatement entre le pouce et l'index un insecte que je ne nommerai pas, puis le jetait négligemment dans l'espace. Je me rappelai avoir déjà senti ces projectiles animés me frapper au visage et je compris la cause de mon supplice.

La toilette des Quiténiennes leur offre du reste de grandes facilités pour se livrer en public à cet exercice, car elles n'agrafent jamais leur robe; les femmes du peuple se gênent encore moins; si quelques-unes d'entre elles ont un corsage, c'est purement un objet de luxe, car elles le laissent pendre devant elles comme un tablier dont les manches seraient les cordons. Le corset, cet engin si nuisible à la santé, si contraire à l'esthétique, est inconnu à Quito; les jeunes ouvrières, ces bolsiconas réputées pour leur fraîcheur et leur gentillesse, ont une taille élégante et souple, un buste dont la pureté des formes rappelle celle des statues antiques. L'habitude de se plonger tous les matins dans une eau à demi-glacée, provenant de la fonte des neiges du Pinchincha, contribue à leur conserver longtemps les grâces et la santé de la jeunesse.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,

je demeurais donc l'oreille basse, maudissant en silence la mauvaise étoile qui m'avait poussé dans cette maison. J'aurais bien voulu m'esquiver, mais la politesse quiténienne ne me permettait pas de me retirer avant minuit. Comme je me livrais à d'amères réflexions, survint une grande femme, fort sèche, au nez long et mince, à la bouche pincée, véritable type de ces commères de province qui exhalent d'une lieue la médisance.

« Oh! dit l'une des dames, vous avez l'air bien triomphant, *mi cara;* que s'est-il donc passé de nouveau dans la ville?

— Mais rien, je vous assure, répondit la nouvelle venue dont les yeux brillaient d'un méchant plaisir.

— Oh! si, si, s'écria le chœur féminin, racontez-nous cela, *Comadre.* Vous êtes pour nous une véritable providence; sans vos piquantes histoires, nous péririons d'ennui.

— Je n'ai pourtant pas la moindre nouvelle à vous apprendre aujourd'hui, à moins que vous n'ignoriez ce que tout Quito connaît déjà!

— Nous ne savons rien, parlez, parlez.

— Comment! vous n'avez pas entendu dire que D.... a épousé la Luisa?

La Luisa! cela n'est pas possible! Il faisait la cour à Inès.

— L'aventure est originale, j'en conviens; mais je la tiens de bonne source. Un des témoins du mariage m'en donnait tous les détails il n'y a pas une heure, et il en riait encore jusqu'aux larmes. Vous saurez donc qu'hier il y avait grand dîner chez les parents de Luisa. D.... y avait été invité, cela va sans dire, et l'on avait eu soin de le placer auprès de la jeune fille. Le repas était abondant et le vin circulait sans relâche. Quand la tête des convives fut un peu échauffée, on parla mariage et chacun de blâmer la folie des hommes qui jettent au vent leurs plus belles années et laissent vieillir de charmantes filles près desquelles ils pourraient trouver le bonheur. Enfin, passant de la théorie à la pratique, un des oncles de Luisa dit à notre ami D.... »

« Pourquoi ne vous mariez-vous pas, vous, par exemple? Vous êtes venu à Quito chercher la fortune, vous l'avez trouvée, il ne vous manque plus qu'une femme pour être heureux. » Et en achevant ces mots, il versait au Français une ample rasade.

« J'y ai déjà songé, répondit D.... Bien certainement, je m'y déciderai un de ces jours.

— Un de ces jours, c'est vague. Prenez tout de suite une bonne résolution; vous avez auprès de vous une jeune fille charmante, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas Nous serions enchantés de vous voir entrer dans notre famille, et si j'en juge par la rougeur de ma nièce, cette proposition ne lui déplaît pas non plus. »

Surpris, troublé de cette attaque mprévue, e Français balbutia un compliment banal que l'amphitryon fei-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnit de prendre pour un consentement Les vins les plus capiteux furent servis en l'honneur des fiançailles et quand le père de Luisa vit que les idées de son futur gendre commençaient à s'embrouiller un peu :

« A quoi bon retarder votre bonheur, mes chers enfants? dit-il d'un ton paternel, un curé demeure dans la maison, nous avons ici des témoins en nombre suffisant, le mariage peut être célébré ce soir.

— Bravo ! Bravo ! s'écrièrent les convives. »

Et chacun s'empressa d'entourer l'heureux fiancé, qui obligé de répondre à tous les toast, perdit bientôt complétement conscience de sa situation.

Le lendemain, quand les fumées du vin se furent un peu dissipées, son beau-père entra d'un air souriant dans sa chambre.

« Eh bien ! mon cher gendre, que devenez-vous ce matin?

— Votre.... quoi? comment avez-vous dit? répliqua notre homme stupéfait.

— J'ai dit mon gendre. N'en ai-je pas le droit, puisque depuis hier vous êtes marié avec Luisa ?

— Marié ! Que signifie cette mauvaise plaisanterie ?

— Ah ça, vous avez perdu la tête, s'écria le beau-père; comment vous ne vous rappelez pas qu'hier soir vous avez épousé, bien et dûment épousé notre fille?

Au surplus, ajouta-t-il d'un ton solennel, si vous ne voulez pas croire à mes paroles, vous reconnaîtrez, je pense, votre signature. Regardez cet acte, que vous en semble? N'est-ce pas un contrat en bonne forme? Et maintenant répondez, dois-je conclure de vos paroles que vous voulez abandonner déjà votre femme? »

D.... allait protester, mais les sanglots de Luisa, qui entra en ce moment et qui avait honte un peu tard du rôle que ses parents lui avaient fait jouer dans cette comédie, ébranlèrent sa résolution.

Après tout, la jeune fille était jolie, douce et gracieuse; les timides regards qu'elle jetait sur celui qui sans le vouloir était devenu son mari, exprimaient une touchante tendresse; comment ne pas essuyer ses larmes? D.... a pris bravement son parti de l'aventure, et voilà comment les parents de Luisa sont parvenus à établir richement une fille sans dot.

Vers onze heures, comme la conteuse achevait son histoire on servit à chacun une tasse de chocolat avec de grands morceaux de fromage blanc que l'on mange ici en guise de pain, le tout suivi d'un copieux verre d'eau. La collation terminée, les dames reprirent leurs cigares, puis recommencèrent la singulière chasse dont j'ai parlé; pour moi, n'y pouvant plus tenir, je pris congé et me sauvai à toutes jambes afin de chercher un remède à mes souffrances.

Toutefois, le récit de la *Comadre* m'avait diverti, et tout en m'endormant, je ne pus m'empêcher de penser à l'étrange figure que j'aurais faite si j'avais été dupe d'une semblable mystification. Être exposé à devenir bigame ! Il y avait de quoi frémir à une pareille pensée, et je compris les dangers que court en ce pays le voyageur célibataire ou réputé tel. Cependant quel parti prendre? Si l'on déclare tout d'abord que l'on est marié, il faut s'attendre partout au plus méchant accueil; les mères vous tournent le dos, les jeunes filles haussent les épaules à votre approche et l'on entend sortir de leurs jolies bouches ce mot le plus cruel que puisse employer une Quiténienne : *Papel quemado!* un papier brûlé ! C'est-à-dire un homme qui n'est plus bon à rien.

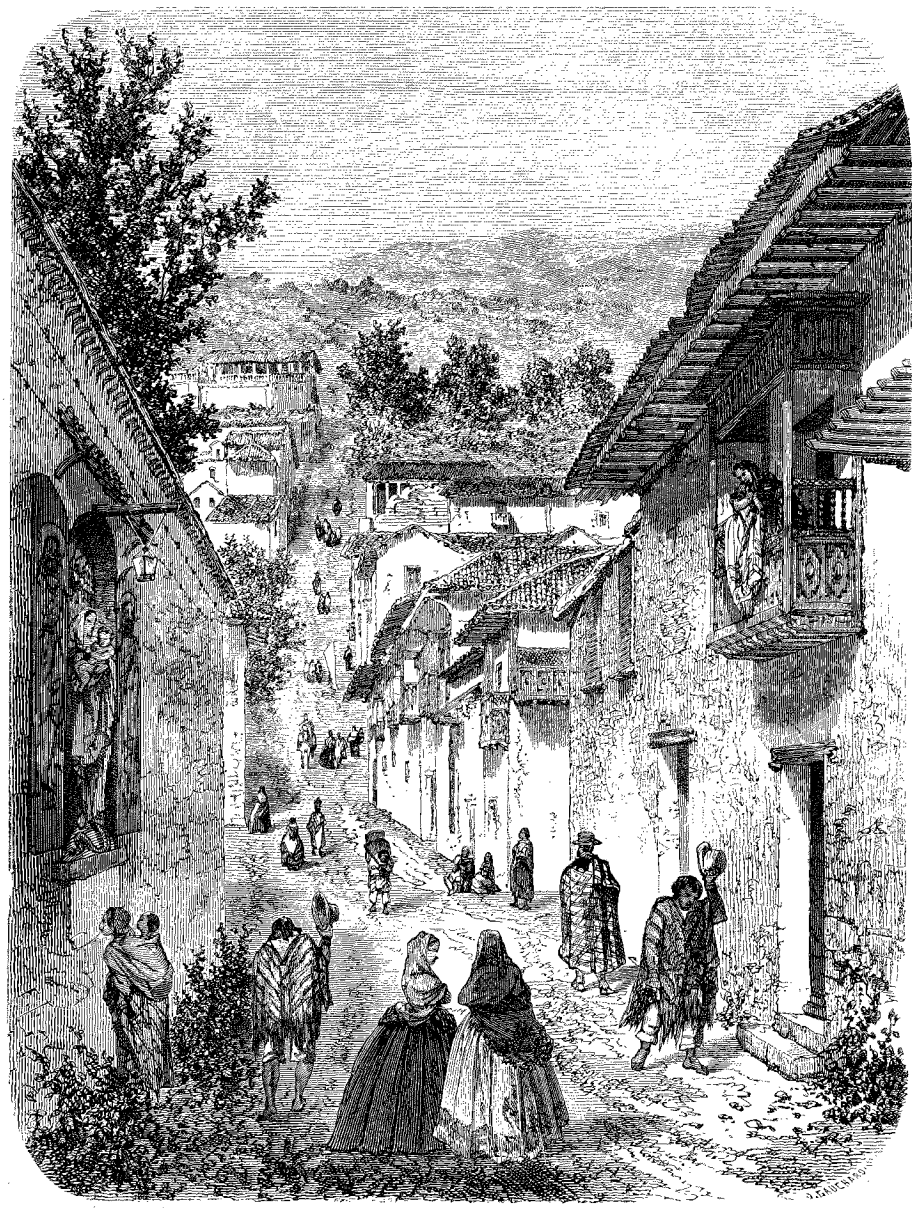
Encore si ces unions improvisées avaient l'élasticité de celles que contractent parfois les gens du bas peuple ! Les *Indios* jouissent ici du singulier privilége du mariage d'épreuve. Si au bout d'une année, ils n'ont pas eu d'enfants, le divorce est permis, et chacun des deux époux devient libre de contracter de nouveaux liens. La cérémonie des noces est du reste fort simple ; la loi civile n'intervenant pas, on se borne à demander au curé une courte bénédiction ; puis les mariés rentrent chez eux ; les parents et les amis y sont rassemblés, et on ferme les portes de la maison pour que personne ne puisse sortir avant que l'on ait vidé l'énorme tonneau de *chicha*. Les convives prennent place autour d'une table chargée d'un repas pantagruélique; on apporte d'immenses jattes remplies de *choupé*, bouillie composée de pommes de terre, de maïs, de riz, de safran, de graisse, le tout assaisonné d'une forte dose de piment; à côté de ce mets favori de l'Indien s'étalent de monstrueux fromages qui pèsent de 60 à 75 kilogrammes, et dont on fait à Quito une consommation presque aussi considérable que celle de la pomme de terre en Irlande. Ajoutez à ces plats de résistance, de la viande rôtie sur des charbons ardents, du maïs grillé, force rasades d'eau-de-vie et de chicha, et vous aurez l'idée de ces sortes de festins. La musique en est l'accompagnement obligé. A peine les conviés sont-ils réunis que la guitare fait entendre des accords lents et tristes, bientôt suivis de chants dont les paroles mélancoliques semblent rappeler aux Indiens, comme nous l'avons déjà dit, la perte de leur liberté et les malheurs de leurs ancêtres. Après cet hommage rendu à la mémoire de leurs pères viennent les couplets joyeux en l'honneur des mariés, puis commence la *zamacuéca* qui, animée par la fougue naturelle aux indigènes, se transforme en une danse folle, échevelée, frénétique.

Pendant une semaine entière, les invités boivent, mangent et dansent, sans s'arrêter ni le jour ni la nuit. Enfin les provisions s'épuisent, la gaîté se tarit, et chaque Indien retourne à son logis, n'ayant pas en poche un *cuartilla*, mais peu soucieux de l'avenir, comme la plupart des intelligences incultes, et satisfait d'avoir soulevé un instant le poids de sa misère.

Bien que la république ait depuis plus de cinquante ans secoué le joug des Espagnols, il ne faut pas croire que le sort des malheureux indigènes se soit notablement modifié. Ils sont toujours employés à porter des fardeaux écrasants; on les vend comme des bêtes de somme; on les prive de tout droit civil. Seuls ils sont recrutés de force pour servir comme soldats, les blancs ne voulant entrer dans les armées qu'à titre d'offi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciers. Par un juste retour, cette tyrannie est devenue funeste aux oppresseurs eux-mêmes : les Espagnols ont cherché à se réserver le privilége exclusif d'exploiter les richesses du pays, ils ont décimé la race indigène, ils ont éloigné les étrangers, et aujourd'hui, sur les trois cents millions d'hectares que possède l'Équateur, on ne compte guère plus d'un million d'habitants de diverses races. Les bras manquent à l'industrie et à l'agriculture ; les entreprises coloniales qui feraient la force et la grandeur du pays, ne peuvent ni se développer, ni même s'établir, et des territoires d'une admirable fertilité demeurent complétement incultes.



Rue d'un faubourg, à Quito. — Dessin de E. Thérond d'après M. Ernest Charton.

On ne saurait douter cependant que ce pays ne soit appelé à devenir l'un des plus prospères de l'Amérique méridionale ; la position stratégique de sa capitale, la douceur de son climat, la fécondité de son sol, les communications que par le fleuve des Amazones il lui serait facile de s'ouvrir avec l'Europe, tout lui promet d'heureuses destinées. Mais il faut que des immigrations nouvelles viennent seconder ou remplacer la population primitive, détruite ou dispersée par une oppression inintelligente. La république équatorienne ne peut fonder aucun espoir sérieux que dans la colonisation.

Ernest CHARTON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1867

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Annonce de la mort du docteur Livingstone, assassiné par les Noirs. Récit de Mousa, chef de l'escorte du voyageur. — Doutes suscités par des informations ultérieures. Une expédition préparée à Londres pour aller constater sur les lieux mêmes le sort du voyageur. — Relation de la seconde tentative de du Chaillu dans l'Afrique équatoriale par le bassin de l'Ogobaï. Le voyageur et le voyage. — Les autres explorateurs de l'Afrique. Gherard Rohlf dans le Soudan oriental; C. Mauch dans le Transvaal. — Le Saint sur le fleuve Blanc, vers la région des sources du Nil. — Le grand lac du haut Nil. M. et Mme Baker à la séance publique annuelle de la Société de géographie de Paris. — Les explorations asiatiques. L'expédition française pour la reconnaissance scientifique du fleuve du Kamboj. Le Laos. Les races de l'Indo-Chine orientale. — La Corée et notre récente démonstration maritime. — Le Japon et la relation de M. Humbert. — Une pointe vers le pôle. Les projets récents d'expéditions polaires en Angleterre, en Allemagne et en France. M. Gustave Lambert. — Le livre récent du docteur Hayes, des États-Unis, sur son voyage arctique de 1861. — Les températures polaires.

I

Un douloureux incident est venu contrister les amis de la géographie, et les admirateurs d'un des hommes qui depuis vingt ans ont le plus énergiquement contribué à l'avancement des explorations africaines : la mort violente du Dr Livingstone a été annoncée par des dépêches de la côte orientale d'Afrique, arrivées en Angleterre dans les derniers jours de mars. Hâtons-nous d'ajouter que des doutes restent encore, et que l'on peut conserver quelque espoir de voir démentir la triste nouvelle.

C'est une lettre du Dr John Kirk, résident anglais à Zanzibar, qui la première l'a transmise en Europe. Le Dr accompagnait l'illustre explorateur dans son précédent voyage au Zambézi et au lac Nyassa, dont il a contribué, par plusieurs morceaux importants insérés au Journal de la Société de géographie de Londres, à faire connaître les résultats. Que les détails qu'elle contient soient tous exacts ou non, c'est un document à conserver. Elle n'a d'ailleurs, que nous sachions, été reproduite intégralement dans aucune publication française; la voici dans son entier :

« Le Dr Livingstone, dans ses dépêches du 8 mai de l'année dernière, nous avait dit qu'au nord de la Rovouma, au delà du confluent, les Mazitou dévastaient tout le pays. Les Mazitou sont des Zouloû émigrés il y a une quarantaine d'années du sud du Zambézi, et que nous avons rencontrés au nord-ouest du Nyassa dans notre voyage en 1861. Le Dr Livingstone resta quelque temps près du chef de Ngomano, au confluent de la Niendé (ou Loendé) et de la Rovouma. Parti de Ngomano, il traversa d'abord un pays plat, boisé, faiblement peuplé, puis une région montagneuse habitée par les Ouaïao et les Makoua, deux tribus au milieu desquelles il trouva un accueil amical au lieu des embûches dont on l'avait menacé. Son escorte, cependant, était devenue moins nombreuse. Les marins de Bombay l'avaient quitté pour regagner la côte, à l'exception du havildar qui resta près du voyageur malgré l'abandon de ses hommes. Quelques-uns des indigènes baptisés étaient aussi revenus sur leurs pas. Livingstone continua d'aller en avant avec le reste des Africains, les Johannais et le havildar. Le pays où il se trouvait alors jouit d'un climat frais. Les habitants, riches en bétail et gouvernés par des chefs puissants, vivent dans des villages disséminés.

« Il gagna ainsi la côte orientale du Nyassa, à un endroit où le lac, à ce qu'il semble, est étroit, et, ce qui est plus étonnant, peu profond; mais il faut prendre les récits des indigènes pour ce qu'ils peuvent valoir. Les survivants s'accordent généralement à rapporter qu'ils passèrent l'eau dans des canots manœuvrés au moyen de grands bambous, et qu'embarqués le matin ils étaient tous sur l'autre bord à midi. Les rives du lac, des deux côtés, étaient plates, mais on apercevait des montagnes à l'horizon du côté du sud. L'endroit dont il s'agit doit être, je pense, un peu au nord du point où j'ai marqué l'extrémité du lac dans la carte que j'ai communiquée à la Société de géographie de Londres et qui a été publiée au tome XXXV de son journal. Nous savons que le premier objet de Livingstone était de déterminer les limites du Nyassa du côté du nord. Or, il a dû être fixé tout d'abord sur ce point, car autrement il est hors de doute qu'il aurait pris des canots et remonté le lac. Certainement il n'aurait pas tourné le dos à cet objet essentiel de son expédition pour s'avancer dans ce qu'il savait très-bien être une région dangereuse, et aller à la rencontre, ou du moins en courir la chance, de ces sauvages qui déjà une fois lui avaient fermé la route.

« Mon impression est donc qu'il s'était assuré que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette prolongation peu profonde du Nyassa (si elle est telle en effet) se termine à peu de distance du point où il se trouvait, que cette prolongation a peu d'importance, et que probablement elle n'a pas de courant. Il la traversa dans l'intention, annoncée d'avance, de pousser jusqu'au Tanganîka si rien ne l'arrêtait en route. La désertion de quelques-uns de ses hommes, et la mort ou l'état de maladie de plusieurs autres, avaient tellement affaibli sa troupe, qu'il dut juger qu'un retour à la Rovouma aurait été la fin de l'expédition. Il savait que sa meilleure chance, une fois ses hommes réunis, était de les conduire toujours en avant; plus loin ils seraient de chez eux, moins leur désertion serait facile, et moins aussi ils en auraient la tentation.

« A l'ouest du lac, les gens des villages lui firent bon accueil, et ils l'avertirent que les Mazitou, avec lesquels ils étaient en guerre, se trouvaient sur la route qu'il se proposait de suivre. Ces Mazitou paraissent être les mêmes qui envoient des razzias au sud du Nyassa, et à l'est jusqu'à huit journées de Quiloa. Leur langue est encore le zoulou, quoiqu'ils aient mêlé leur sang à celui des tribus sur lesquelles ils ont étendu leur joug[1].

« De Mapounda, sur la rive occidentale de la partie étroite du lac, ils marchèrent vers le chef Marenga, qui était à deux journées de distance. Marenga se montra civil, et conduisit la petite caravane à travers des terrains marécageux qui autrement auraient nécessité un détour. Les gens des derniers villages avertirent que les Mazitou étaient à peu de distance; mais Livingstone ne s'inquiéta pas beaucoup de leurs appréhensions. Depuis qu'il avait quitté Ngomano il avait traversé un pays que le nom des Mazitou remplissait de terreur, et il ne voyait pas grand'chance de pouvoir les éviter; peut-être aussi était-il décidé à aller tout droit à leur quartier-général, et d'essayer ainsi de voir leur chef.

« Quoi qu'il en soit, on était à un jour et demi du lieu où l'on s'était séparé de Marenga (conséquemment à trois jours et demi du lac), quand tout à coup la petite troupe fut attaquée dans une plaine couverte d'herbes de 3 pieds de haut, et çà et là de bouquets d'arbres et de broussailles. Il semble qu'à ce moment ils se trouvassent dans un de ces endroits un peu couverts, où les Johannais formant l'escorte, qui suivaient à une petite distance, avaient perdu de vue le docteur et ceux qui étaient près de lui. Mousa, le chef de l'escorte, plus avancé sans doute que les autres, vit cependant, caché derrière un arbre, la scène de carnage. Le Dr Livingstone, qui venait de faire feu, se disposait à recharger son fusil, lorsque trois hommes arrivèrent sur lui, et l'un d'eux, d'un coup de hache assené sur le cou, le renversa roide mort. Livingstone tomba la tête en avant. Mousa prit la fuite, et il ne pense pas que les ennemis l'aient vu. Il rejoignit ses hommes, qui avaient entendu le bruit des armes à feu, et tous ensemble, rétrogradant en toute hâte, restèrent cachés jusqu'au soir. L'obscurité venue, ils avancèrent avec précaution pour reprendre leurs charges qu'ils avaient laissées à terre; mais ils ne les trouvèrent plus, et ils virent plus loin le malheureux Livingstone à la place même où il était tombé. Les vêtements de dessus avaient été enlevés, et les Mazitou avaient tout emporté.

« De cette triste scène nous ne savons que ce que ces hommes en racontent; mais je crois à la vérité de leur récit, car s'ils l'avaient inventé ils auraient arrangé une histoire qui leur fît plus honneur. Aucun effet, aucun papier du voyageur n'a été rapporté, et personne autre que Mousa et ses Johannais n'est revenu. »

II

Tel est le récit d'Ali Mousa, témoin unique de la catastrophe. En Afrique comme en Europe, le premier mouvement devait être d'y ajouter une foi entière. Il semble bien, comme le fait remarquer le Dr Kirk, qu'un récit arrangé, n'importe par quel motif, aurait dû donner un plus beau rôle au narrateur. En y regardant de près, néanmoins, on y voit plus d'une invraisemblance. Ce n'est pas tout : une autre version du même homme se trouve en contradiction avec celle-ci sur des points essentiels, et l'on a recueilli des rapports de marchands arabes arrivés récemment de l'intérieur, d'où il résulterait, s'ils sont exacts, non-seulement que le voyageur a dépassé sans malencontre la contrée des Mazitou, mais qu'il aurait atteint le Tanganika, vers lequel on sait qu'il voulait se diriger. Il ne faudrait pas se bercer trop tôt d'un faux espoir; mais ces rapports contradictoires sont de nature au moins à tenir l'esprit en suspens. La Société de géographie de Londres a jugé ces motifs de doute assez graves pour justifier l'envoi d'une expédition de recherche; et le gouvernement, s'associant à cette pensée, a fourni une partie de l'argent que nécessitera l'expédition. La conduite en est confiée à M. T. Young, homme intelligent et fait au climat, qui connaît bien le Zambézi et le peuple qui l'habite; trois autres personnes lui sont adjointes. On lui donne à cet effet un petit cutter en fer récemment construit dans les chantiers de Chatham, et qui sera propre à une navigation à faible tirant d'eau. On gagnera le Nyassa par le Zambézi, en remontant le fleuve jusqu'au confluent de la rivière Chiré qui sert de déversoir au lac, et en remontant également cette rivière dont on franchira les rapides; puis on longera intérieurement la côte occidentale du Nyassa jusqu'au voisinage du lieu où l'on place le théâtre de la catastrophe. Outre l'intérêt immédiat qui justifie cette mesure, le moindre résultat scientifique qu'elle puisse avoir sera, dans tous les cas, de compléter au nord la reconnaissance inachevée du lac.

L'expédition a en effet quitté l'Angleterre le 6 juin. Les trois compagnons de M. Young sont M. Henry Faulkner, et deux hommes expérimentés nommés John Reed et John Buckley : l'un, un artisan qui voyagea pendant deux ans et demi avec le docteur Livingstone dans la contrée de Zambézi; l'autre, un marin acclimaté

1. Livingstone parle de ce peuple dans sa seconde relation, *Narrative of an expedition to the Zambesi*, 1858-64. Lond. 1865, p. 381 (voir la traduction française).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la côte orientale d'Afrique, et connaissant parfaitetement la nature du pays et les habitudes de la population indigène. M. Young a aussi été le compagnon du docteur Livingstone dans quelques-uns de ses voyages, et il est en conséquence tout à fait propre à la tâche aventureuse qu'il entreprend. M. Faulkner accompagne l'expédition à sa propre demande et à ses frais.

III

Tels sont les périls trop souvent mortels, et tout au moins les anxiétés dont il faut payer chaque conquête nouvelle dont s'enrichit la géographie. Un voyageur qui, lui aussi, avait ambitionné d'en agrandir le domaine dans une de ses parties les moins abordées, Paul du Chaillu, vient de publier la relation de son second voyage. On en connaissait déjà le résultat, mais non les détails. Aucun de ceux qui suivent avec quelque intérêt la marche des découvertes en Afrique n'ignore le bruit qui s'est fait autour de la première relation du jeune voyageur. Quelques négligences dans la disposition des matériaux, et des inexactitudes d'estime qui n'avaient rien d'étonnant dans une course passablement aventureuse faite sans instruments de précision à travers un pays nouveau, d'autres causes encore d'une nature plus personnelle et qui n'avaient rien à voir avec la science, laissaient à la critique un champ dont elle s'empara avec plus de passion que de justice. On s'appesantissait outre mesure sur ce que le livre pouvait avoir de défectueux, et l'on passait sous silence les qualités naturelles d'observateur et de peintre qui s'y présentent d'une manière vraiment remarquable, — sans parler des services rendus à l'histoire naturelle, — aussi bien que le mérite d'avoir le premier ouvert une voie nouvelle dans un pays jusqu'alors inexploré. Il fallut un certain courage pour se mettre en travers du courant, et celui qui trace ces lignes s'honore d'avoir eu le premier ce courage, bien que d'autres voix se soient ensuite élevées pour la même cause, et au premier rang celle du savant directeur des *Mittheilungen*, le Dr Augustus Petermann, avec une autorité bien supérieure à la nôtre.

Cependant au milieu de ces polémiques acerbes, et à cause même de ces polémiques, du Chaillu a eu cette rare fortune que son nom a du premier coup acquis une notoriété que n'ont pas toujours eue aussi rapidement des explorateurs du premier ordre. Il a eu aussi, il faut le reconnaître, la sagesse assez peu commune de profiter des critiques, non moins que des éloges, pour se préparer à mieux faire. On sait que le théâtre de son premier voyage fut principalement la partie de l'Afrique équatoriale que baigne l'Atlantique à deux ou trois journées, au sud du Gabon, et où vient se terminer par un large delta, à moins d'un degré de l'équateur, un grand fleuve appelé l'Ogobaï. Nul Européen jusque-là n'avait visité ce fleuve ni les forêts épaisses qui le bordent dans son cours, domaine presque exclusif du redoutable quadrumane qu'on a nommé le gorille. Du Chaillu voulut revoir cette contrée sauvage, pour en mieux étudier la configuration et rectifier la première carte, ou plutôt l'esquisse qu'il en avait tracée. Pour s'y mieux préparer, il consacra plusieurs mois, durant son séjour en Angleterre, à se familiariser avec l'usage des instruments et la pratique des observations astronomiques et physiques.

« Ce n'est pas à moi, dit-il dans sa préface, de juger du résultat de mes efforts dans cette partie importante de l'œuvre d'un voyageur. Tout ce que je puis dire, c'est que je n'ai rien épargné pour rendre mon ouvrage aussi exact que possible ; et quoique j'aie été forcé, à ma grande douleur, de renoncer à la photographie et aux observations météorologiques par suite de la perte de mon appareil et de mes instruments, j'ai été heureusement en état de continuer mes observations astronomiques presque jusqu'à la fin de ma route. » Les observations ont été calculées par M. Edwin Dunkin, de l'Observatoire de Greenwich, et les points déterminés, au nombre de quinze, dont sept pour la longitude, sont consignés dans un tableau. Les altitudes barométriques sont au nombre de trente-neuf. Ce nouveau voyage n'aura pas été, tant s'en faut, inutile à la géographie africaine, quoique sa durée et son étendue aient été beaucoup moindres que du Chaillu ne l'avait projeté. Il ne s'était proposé rien moins que de pénétrer au cœur même du continent en remontant le cours inconnu de l'Ogobaï, et peut-être même d'arriver à la côte occidentale du Tanganîka, ce grand lac central vu pour la première fois par Burton et Speke en 1858, et dont la reconnaissance, dans ses parties du sud et du nord, est un des objets considérables (nous voulons encore parler au présent) de la nouvelle expédition de Livingstone. Comme tant d'autres plans de ce genre, tracés avec la confiante ardeur d'une première conception, celui de du Chaillu est resté infiniment en deçà du but proposé. D'abord, le voyageur n'a pas touché à l'Ogobaï, mais seulement à deux de ses tributaires méridionaux. Il aurait pu rejoindre plus haut le corps du fleuve, sans l'incident imprévu qui a mis forcément fin au voyage, — un indigène tué par la maladresse d'un des hommes de l'escorte, et l'ameutement des Noirs qui par suite a réduit l'expédition à un sauve-qui-peut général. La ligne suivie ne s'est pas beaucoup écartée, au total, de l'itinéraire de 1859 ; néanmoins elle a poussé notablement plus avant dans l'intérieur, et les déterminations astronomiques dont la nouvelle route est jalonnée lui donnent une sûreté qui manquait tout à fait à l'itinéraire précédent.

Écrit avec plus de circonspection et une tenue plus sévère, le nouveau volume pourrait bien ne pas avoir le même attrait que son aîné pour le gros des lecteurs, mais les éléments d'étude dont il est semé lui donnent une valeur sérieuse dans le rayon qu'il embrasse. Les tableaux de mœurs, les anecdotes et les traits caractéristiques ne font cependant pas défaut dans le récit ; la touche descriptive ne manque pas non plus au voyageur, comme on en peut juger par ce passage : « Enfin, dans la soirée du 24 mars, nous sortîmes du sombre couvert de la forêt pour déboucher dans les plaines her-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beuses d'Otando, où tout nous sembla lumière et joie après les sentiers obscurs où nous avions marché si longtemps. Une large étendue de pays ondulé se déployait devant nous : au premier plan, la prairie ; au delà, une forêt sans fin, qu'encadrait à l'horizon un long amphithéâtre de hauteurs boisées, le dernier étage et le plus élevé à demi perdu au loin dans une vapeur bleuâtre. Depuis les bords de la forêt, la plaine s'inclinait doucement vers nous, et çà et là des cases légères et des carrés de plantations annonçaient la population. Une jolie rivière aux eaux limpides courait près de la prairie, et se dirigeait au delà des plantations vers le Ngouyaï. Une partie plus serrée de la forêt, d'où s'élançaient des arbres gigantesques et de nombreux palmiers, marquait au loin par une longue ligne à travers le paysage le cours du fleuve qui arrose ces plaines fertiles. »

J'aime ce morceau d'éloquence d'un chef (son nom est Mâyolo) à qui du Chaillu demandait des guides pour le conduire vers la tribu voisine : « Quand un chasseur va dans la forêt à la recherche du gibier, il n'est pas content qu'il ne revienne chez lui avec du gibier. La cœur de Chaillie ne sera content que quand il aura fait ce qu'il veut. J'ai entendu ce que Chaillie m'a dit. Je suis un homme. Chaillie, l'esprit, est venu vers Mâyolo. Je suis Mâyolo ; il n'y a pas d'autre Mâyolo que moi. Je suis honteux de ce long retard ; j'ai un cœur, et Chaillie poursuivra sa route. Chaillie inspire de la frayeur au peuple. Nous savons tous qu'il est un esprit ; depuis que nos pères sont nés, on n'a pas vu son pareil. On a répandu le bruit qu'il apporte la maladie et la mort partout où il va, si bien qu'on est effrayé de lui. J'ai été malade, mais ce n'est pas lui qui a causé ma maladie ; ce sont des gens qui m'ont jeté un charme à cause des bonnes choses que Chaillie m'a données. J'irai moi-même rendre visite au chef d'Apono. Je lui dirai que Chaillie mange comme nous, qu'il boit comme nous, qu'il joue avec nos enfants, qu'il nous parle à nous et à nos femmes, qu'il nous fait du bien. Je suis Mâyolo ; Chaillie continuera sa route, et son cœur sera content. »

IV

Ce qui restera surtout de ce volume, avec les notes éparses sur la topographie, les tribus et l'histoire naturelle, ce sont des aperçus d'ensemble sur la nature du pays, son aspect et sa configuration. Nous n'en pouvons prendre que quelques traits généraux. C'est un fort bon tableau de cette partie du continent. Il faut laisser parler le voyageur lui-même ; rien ne remplace l'expression personnelle.

« L'Afrique équatoriale, aussi loin que j'y ai pénétré à partir de la côte (environ deux cent soixante milles anglais, ou quatre-vingt-dix de nos lieues communes à vol d'oiseau), est couverte d'une végétation sauvage presque impénétrable. Jusqu'où s'étend dans l'intérieur cette zone de landes boisées et de forêts, c'est ce que pourront seules nous dire les futures explorations. Du point extrême où je me suis arrêté, elle se prolonge à l'est aussi loin que mes regards pouvaient atteindre, coupée sur certains points de larges plaines herbeuses, qui semblaient autant d'émeraudes enchâssées dans la verdure plus sombre des grands bois ondoyants.

« Au sein de ces vastes solitudes, l'homme est disséminé en une foule de tribus. Si la forêt n'abrite qu'un petit nombre d'êtres humains, elle est encore plus faiblement peuplée d'animaux. On ne voit ici ni lions, ni rhinocéros, ni zèbres, ni girafes, ni autruches, ni gazelles, aucune de ces grandes espèces, en un mot, qui sont presque partout le fond de la faune africaine. Il n'y a pas non plus de bêtes de charge, ni cheval, ni chameau, ni âne, ni gros bétail. Les seuls animaux vraiment domestiques sont les chèvres et les poules. » Parmi les carnivores, on ne peut mentionner que le léopard, et deux ou trois espèces d'hyènes et de chacals. L'éléphant est devenu rare, et recule de plus en plus vers les profondes retraites de l'intérieur. Les singes sont très-nombreux, ainsi que les reptiles et les grandes araignées. Le monde des insectes fourmille sous toutes les formes. Dans la tribu ailée, il faut citer le perroquet et l'aigle. « Mais l'animal par excellence de ces solitudes boisées, c'est le chimpanzé, ce quadrumane géant dont les Nègres distinguent au moins quatre variétés. Le gorille est la plus grande ; on peut l'appeler véritablement le roi de la forêt. Le chimpanzé, comme tous les autres singes, est un animal frugivore ; il vit de noix, de baies et de fruits, que ces grands bois séculaires lui fournissent durant toute l'année. » Le gorille est pour beaucoup, on le sait, dans les controverses dont la première relation de du Chaillu a été l'objet.

V

Nous ne voudrions pas oublier les autres explorateurs que l'Europe envoie à la découverte des parties encore inconnues de l'Afrique intérieure ; mais nous ne pouvons guère les mentionner aujourd'hui que pour mémoire. Gherard Rohlf, le voyageur allemand, était au Bornou, sur les bords du lac Tchad, à l'époque de ses dernières lettres ; mais ces lettres sont du mois d'août 1866. Il se disposait à partir pour le Mandara, un des pays vus par Barth au sud de Tchad, le grand lac central du Soudan. En attendant, il s'occupait de quelques-unes des langues de cette région, et il comptait, à son retour du Mandara, partir pour le Ouadâi. Le Ouadâi, on le sait, est une grande contrée du Soudan oriental, entre le Tchad et le Darfour. Si le succès a couronné la persévérance du courageux investigateur, il doit être aujourd'hui au milieu de cette terre redoutée dont nous n'avons aucune relation européenne, et où il pourra recueillir des informations certaines sur le sort de Vogel.

Un autre voyageur allemand, qui, depuis deux ans, parcourt l'Afrique australe au sud du Zambézi, vient de faire parvenir en Europe des nouvelles importantes de ses courses de naturaliste et d'explorateur. Le nom de ce nouveau champion de la science est Carl Mauch. Il a sillonné en divers sens le territoire de la nouvelle république de Transvaal, et pénétré fort avant dans les terres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui s'étendent entre le Vaal et le Zambézi. Ce sont là autant de conquêtes pour la géographie africaine; cette vaste étendue de territoires n'est connue jusqu'à présent que par d'assez vagues rapports. M. Mauch a fait avec soin le relevé de ses routes, et il les a pointées sur une carte qu'il vient de faire parvenir à Gotha. M. Petermann revoit ces tracés du voyageur, et il en construit une carte qui va être publiée prochainement dans les *Mittheilungen*.

VI

Nous avons dit dans notre dernière revue quels antécédents ont préparé l'expédition de notre compatriote Le Saint, que la Société de géographie de Paris, aidée par une souscription publique, envoie à la recherche de la vraie source du Nil. Parti de Paris le 8 janvier, M. Le Saint prenait pied le 16 à Alexandrie, et après quelques semaines de séjour au Caire il s'embarquait à Suez dans les derniers jours de février pour descendre la mer Rouge. Les dernières nouvelles sont de Souâkïn, au milieu de mars; le voyageur comptait arriver à Khartoum au milieu d'avril. Ses premières lettres promettent beaucoup pour l'avenir; elles ont dépassé l'attente même de ses meilleurs amis. Elles offrent des qualités de style, des facultés d'observation et une résolution de conduite extrêmement remarquables; si le plan tracé se réalise, comme nous en avons pleine confiance, ces premières communications présagent à la science une relation qui prendra rang parmi les plus remarquables et les plus importantes.

Le plan de M. Le Saint, après avoir terminé ses préparatifs à Khartoum, est de remonter le fleuve Blanc à l'époque convenable et de se porter directement sur la partie nord du M'voutan-Nzighé ou Albert Nyanza, ce grand réservoir du Nil signalé par Speke et dont M. Baker n'a pu faire, en 1864, qu'une reconnaissance partielle. Placé ainsi, du premier pas, au seuil de l'inconnu et des grandes découvertes, le voyageur, avant de s'engager dans la région élevée où se cache encore la tête du fleuve d'Égypte, compléterait la belle exploration de M. Baker, qui a si bien mérité la grande médaille d'or que la Société de géographie lui a décernée dans sa réunion publique du 12 mai dernier.

VII

La solennité à laquelle nous venons de faire allusion laissera un long souvenir chez ceux qui y ont assisté. M. Baker en personne était venu recevoir la médaille des mains du président, auquel il a répondu par une allocution bien sentie et pleine de courtoisie pour la France, la patrie commune de tous ceux qui aiment et servent la science. Mais ce qui a surtout provoqué les applaudissements chaleureux de l'auditoire, c'est la présence de Mme Baker, la belle et courageuse compagne du voyageur dont elle a secondé l'entreprise avec une rare énergie, et qui méritait bien, le voyage accompli, de partager l'honneur du succès comme elle en a partagé les périls.

Dans son discours d'ouverture de la séance, le président de la Société, M. le marquis de Chasseloup-Laubat, a eu occasion de donner des informations authentiques, que sa position de ministre de la marine lui a permis de recevoir, sur la Commission française que le gouverneur de notre établissement de Cochinchine a chargée d'explorer le grand fleuve du Kambodj jusque dans sa partie supérieure. La vaste presqu'île indo-chinoise, dont la Cochinchine française occupe l'angle sud-est, est encore une des contrées les moins connues de l'Asie; elle a de vastes parties où les Européens n'ont jamais pénétré, et il n'est pas un seul des pays que comprend la Péninsule (notre colonie de Cochinchine seule exceptée) dont on ait une carte passable. Il y a là un immense champ d'études pour les explorateurs, et déjà notre présence à Saïgon donne une première impulsion à ces travaux de recherche. Notre position nous livre l'exploration scientifique des parties orientales de la Péninsule, comme la position des Anglais dans le Pégou leur réserve les parties occidentales. L'expédition du Mé-kong ou fleuve du Kambodj, comme la plupart des explorations dont les gouvernements ont l'initiative, a été inspirée, sans doute, par une pensée d'intérêt politique et commercial en même temps que d'intérêt scientifique; mais le côté pratique de ces grandes investigations soutient plutôt qu'il n'entrave les intérêts de la science.

Le Mé-kong, que l'on croit venir du Tibet, mais dont les sources sont encore inconnues, traverse le sud-ouest de la Chine et d'immenses étendues de pays inexplorés, avant d'atteindre le royaume de Kambodj dont il prend le nom, et plus bas encore la limite occidentale de notre colonie dont il forme en partie la frontière. C'est la principale, ou pour mieux dire la seule artère commerciale des contrées intérieures, dont les produits, aujourd'hui peu importants, sont susceptibles d'une grande extension. Une partie considérable du haut pays qu'arrose le Mé-kong, entre le Kambodj et la frontière chinoise, forme le Laos, grande contrée que l'on ne connaît guère que de nom, et qui possède de riches produits naturels en même temps qu'une certaine industrie. Une partie du Laos dépend (un peu nominalement) du Barmâ ou empire Birman; une autre partie relève du royaume de Siam : le reste est indépendant. Il y a là des études à faire du plus grand intérêt pour la géographie et l'ethnographie; par le sang et la langue, la nation du Laos est la race mère des Siamois. La Commission française se porte dans cette direction.

Les nouvelles transmises au ministère la laissent dans les parties intermédiaires qui se trouvent à peu près à mi-chemin entre la Cochinchine française et le Laos. Sauf les rapports de quelques-uns de nos missionnaires, qui ont en vue un autre but que les investigations scientifiques, on n'avait jusqu'à présent aucune information sur cette région intérieure. Elle n'est habitée que par des tribus incivilisées; mais elle possède sur plusieurs points de riches mines de fer et d'autres métaux. Aux quelques détails tirés des rapports de M. Lagrée, chef

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'expédition, on peut juger que déjà des résultats considérables pour la géographie et les études ethnographiques ont été obtenus. La carte de ces parties de la Péninsule va prendre un nouvel aspect. Il est fort à désirer que les études de la Commission puissent se porter suffisamment sur les populations du haut pays compris entre la Cochinchine et le Kambodj, — sur les Moï (c'est-à-dire les Montagnards) comme les Cochinchinois les appellent; car il y a là une race particulière et encore fort peu étudiée, qui se distingue radicalement, par sa physionomie presque européenne, des populations de la grande famille mongolique à laquelle appartiennent, sauf à peu près cette unique exception, tous les aborigènes de l'Indo-Chine.

VIII

Il resterait peu de faits nouveaux à signaler dans les choses géographiques de l'Asie, alors même que nous n'aurions pas à nous mesurer l'espace; tout au plus pourrions-nous mentionner la Corée, plus rigoureusement fermée aux Européens que ne l'étaient dernièrement la Chine et le Japon, et d'où une récente démonstration maritime, provoquée par le meurtre de plusieurs missionnaires, a rapporté des reconnaissances et quelques relevés nautiques, en attendant mieux[1]. Parmi les trophées de l'expédition, on cite une carte « de la Chine, de la Corée et du Japon; » mais on ne dit pas quelles en sont les dimensions, et nous ne saurions préjuger si ce document national est susceptible d'ajouter pour nous quelque chose, en ce qui regarde l'intérieur de la Corée, à l'ancienne carte des Jésuites et aux cartes indigènes publiées par M. de Siebold et par la Société de géographie de Paris en 1849. Dans tous les cas, les opérations de nos ingénieurs nous auront toujours valu une carte de la partie inférieure du fleuve qui vient déboucher dans la mer Jaune après avoir passé à quelque distance de la capitale du royaume. Si limité que soit ce résultat, il mérite d'être signalé; c'est la première percée européenne dans cette péninsule de Corée jusqu'à présent inaccessible. Tout nous y est si nouveau, que le nom même de *Seoul*, sous lequel la capitale a été mentionnée, était à peu près universellement inconnu. Le fait est que Seoul (ou plutôt *Siéour*, selon la véritable forme coréenne, dont *Seoul* est une altération chinoise), le fait est, disons-nous, que Seoul n'est pas un nom dans le vrai sens du mot, mais seulement une appellation usuelle qui signifie « la Capitale, » comme l'*Urbs* des anciens Romains. Le vrai nom de la métropole coréenne, parmi plusieurs autres dénominations plus ou moins employées, paraît être *Hân-yang*, ou, par une abréviation courante, *Anyang*.

Sur le Japon, rien de nouveau, géographiquement parlant, si ce n'est pourtant la très-belle et très-remarquable publication de M. Humbert, ministre plénipotentiaire de la nation suisse à Yédo; mais celle-là nous n'avons pas besoin de la signaler aux lecteurs du *Tour du Monde*, puisqu'ils l'ont sous les yeux. Nous ne croyons pas être indiscret en ajoutant que M. Humbert se propose de publier prochainement à part ses curieuses communications, avec de nouveaux développements que ne comportait pas le cadre du *Tour du Monde;* et sûrement nous serons d'accord avec l'impression de nos lecteurs, en affirmant que cette relation développée sera le livre le plus remarquable qui aura été publié de notre temps sur le Japon, soit par la nouveauté, l'intérêt et la solidité du texte, soit par l'incomparable beauté des nombreuses gravures qui l'accompagnent. C'est le Japon pris sur le vif.

IX

Des contrées extrêmes de l'Asie transportons-nous aux dernières extrémités du Nord : là encore nous retrouvons l'homme, — l'Européen, — dans son insatiable besoin de tout voir et de tout connaître, luttant de toute la puissance de sa volonté, de toutes les forces de son énergie pour arracher aux éternels frimas du pôle les derniers secrets de la vie terrestre et de la constitution physique du globe. Deux projets nouveaux d'expédition polaire, l'un suggéré en Angleterre au sein de la Société de géographie, l'autre propagé en Allemagne par la vigoureuse initiative du docteur Augustus Petermann, l'éminent directeur du journal géographique de Gotha (les *Mittheilungen*), ont eu, il y a deux ans, un grand retentissement dans le monde scientifique. Les circonstances politiques ont suspendu, mais non sans doute fait abandonner ces projets. Cette fois, il ne s'agit plus du passage de l'Atlantique aux mers orientales par le nord du continent américain : ce difficile problème, auquel l'Europe a consacré trois siècles et demi d'efforts et de luttes, est aujourd'hui résolu. Il est résolu non au profit d'une application pratique, à laquelle s'opposeront toujours les difficultés et les périls des mers polaires, mais au grand profit de la science. Si rigoureux que soit le climat des régions arctiques, si affreusement stériles que soient des terres perdues au milieu des glaces, il y avait là plus d'une question importante pour la géographie et la physique du globe, pour l'histoire naturelle et l'ethnographie. Ces questions, notre époque a mis son honneur à les résoudre, et elle les a résolues.

Il en reste une, cependant, une seule; mais la plus grande de toutes et le couronnement des autres : LE PÔLE! Pas un seul navigateur jusqu'à présent n'a pu rompre le cercle de glace qui défend, à la distance de moins de deux à trois cents lieues, — deux ou trois jours au plus de navigation dans les mers ordinaires, — l'approche de ce point extrême où est le pivot du globe terrestre; nul encore n'a pu toucher ce point unique de notre hémisphère où règne le repos absolu, centre vers lequel se dirigent, par une loi mystérieuse, les forces magnétiques du globe. Et que l'on ne croie pas que la pensée d'un voyage au pôle soit seulement inspi-

1. M. de Rostaing, attaché au Ministère des affaires étrangères, en a consigné les résultats dans une note imprimée au *Bulletin* de la Société de géographie, cahier de février 1867, p. 210-225, avec une carte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rée par une fantaisie spéculative. Un projet émané d'un des hommes les plus experts de la marine anglaise, repris par le géographe le plus autorisé de l'Allemagne, chaudement appuyé par les marins les plus éminents et par les savants les plus considérables de l'Europe, un tel projet touche à quelque chose de plus qu'à la simple curiosité.

La possibilité du voyage, nul ne la met aujourd'hui sérieusement en doute: c'est une question de route et de saison. Bien choisir le moment du départ et la direction à prendre, tout est là maintenant. Pour le moment de l'année le mieux approprié, la longue pratique que l'on a de la région arctique, et l'insuccès même de quelques tentatives, donnent actuellement aux marins de suffisantes indications; et quant à la route à suivre, il n'y en a pas seulement une, il y en a plusieurs qui présentent des chances favorables. En Angleterre, on tient pour la route de la baie de Baffin, entre le Groenland et les archipels glacés du nord de l'Amérique : c'est en effet une région dont quarante années de tentatives et de navigations incessantes, depuis Ross et Parry jusqu'à Franklin et Mac-Clure, ont fait, on peut dire, un domaine tout anglais. En Allemagne, on préfère la voie plus directe de la mer du Nord, entre le Groenland et le Spitzberg. Il ne faut pas regretter cette divergence de vues; deux expéditions simultanées par les deux routes donneraient une double chance de réussite.

La France est-elle désintéressée dans ces questions d'honneur scientifique, et doit-elle rester spectatrice inactive des entreprises qui s'organisent autour d'elle ? Jusqu'à présent on a pu le regretter; mais une voix s'élève qui l'appelle à y prendre, elle aussi, un rôle digne d'elle et de son passé. Un troisième projet est mis en avant entre les deux autres, et c'est un marin français, M. Gustave Lambert, un homme d'action en même temps qu'un homme de science, qui en prend l'initiative. Le plan de M. Lambert se présente avec un caractère et des chances qui lui sont propres. M. Lambert connaît, pour les avoir pratiquées, les parties boréales du grand Océan et la région du détroit de Béring; c'est là qu'il voudrait porter sa tentative. Cette tentative que la science appelle, M. Lambert voudrait y intéresser la grande industrie : il réclame le concours éclairé du pays pour une entreprise qui doit honorer le pays.

Nous n'avons pas, on le conçoit, à entrer dans les moyens d'exécution ; tous seront bons pourvu qu'ils mènent au but, et que rien, dans aucun cas, ne puisse entraver ni détourner le caractère essentiellement scientifique de l'entreprise. Tout ce que nous pouvons dire à cet égard, c'est que les autorités les plus hautes et les plus autorisées appuient vivement le projet auquel notre compatriote se consacre corps et âme; et qu'il y a, quant à présent, tout lieu d'espérer que ce projet se réalisera.

X

Un livre attendu depuis longtemps et qui paraît en ce moment même, la relation de la tentative polaire de M. Hayes de 1860 à 1861, apporte de nouveaux arguments à l'appui des entreprises projetées[1]. Le docteur Hayes est un Américain qui a fait partie comme médecin, en 1853, de l'expédition de Kane sur *le Grinnell*, navire envoyé par les Américains à la recherche de sir John Franklin. Après la mort de Kane, M. Hayes équipa un petit schooner, au moyen d'une souscription, dans le but de poursuivre les découvertes du *Grinnell* et d'arriver au pôle s'il était possible, soit avec son bâtiment si la mer était ouverte, soit en traîneau si l'on trouvait des plaines de glace. L'intrépide docteur atteignit la latitude de 82° 1/2 environ, qui dépasse de près d'un degré le plus haut point touché avant lui (81° 35′ par Parry en 1827); mais il ne put aller au delà. Il n'en rapporte pas moins de son voyage la conviction que la barrière franchie (et il compte bien la franchir dans une nouvelle tentative), on trouvera certainement une « mer ouverte », c'est-à-dire libre de glaces, et cette conviction il l'a exprimée dans le titre même de sa relation, *the Open Polar Sea*.

Un livre où il n'est guère question que de glaces et de glaciers, au milieu d'une nature morte qu'une obscurité profonde et un silence absolu enveloppent pendant trois mois et demi, un tel livre ne peut avoir le même genre d'intérêt qu'une relation ordinaire; mais l'ouvrage aura une place importante dans l'histoire des voyages polaires. Parmi les pages que nous pouvons signaler, nous noterons celles que l'auteur consacre à la question capitale de l'accès du pôle.

Et d'abord, M. Hayes en retrace sommairement l'historique. La ceinture de glaces qui couvre les abords du pôle Nord n'a pas été rompue, mais on y a pénétré sur plusieurs points, et on en a suivi la lisière en partie sur les eaux libres qui proviennent des rivières que l'Asie et l'Amérique y versent, en partie en se frayant une route à travers la glace, toujours plus ou moins flottante en été. C'est de cette manière que divers navigateurs ont cherché le passage du Nord-Ouest. C'est après avoir suivi la ligne des côtes, depuis le détroit de Béring jusqu'à la terre de Banks, puis s'être ouvert un passage à travers la glace brisée, que sir Robert Mac-Clure a enfin réussi à effectuer ce passage cherché depuis si longtemps.... C'est de cette manière aussi que les Russes ont exploré les côtes de la Sibérie, où ils n'ont trouvé

1. La relation du docteur Hayes, publiée à Londres quoique l'auteur soit Américain, a pour titre : *The open Polar Sea, a Narrative of a voyage of discovery towards the North Pole*, 1 vol. in-8° avec fig. L'auteur, lié par des engagements avec la Société Smithsonienne de New-York, n'a pu donner dans son livre qu'une esquisse réduite au 10e de sa carte de route. Le docteur Aug. Petermann a fait dans le cahier d'avril dernier des *Mittheilungen* un excellent tracé, à la même échelle, de la prolongation septentrionale de la baie de Baffin, jusqu'au point où le docteur Hayes s'est avancé (sous le 82e degré 30′ de latitude). En regard de cette carte, le docteur Petermann a placé le tracé comparatif de la carte des mêmes parages telle que l'ont successivement donnée Baffin (1616), Ross (1818), Inglefield (1852) et Kane (1855); c'est une image parlante du progrès de la navigation boréale à l'ouest du Groenland. Un travail des plus instructifs, sous le titre de « La terre la plus septentrionale du globe », *das nœrdlichste Land der Erde*, forme le commentaire de cette suite de cartes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que deux obstacles tout à fait insurmontables : l'un, au cap Yakan, autour duquel la glace est toujours amoncelée, et que Béring essaya en vain de franchir; l'autre, au cap Severo Vostokhnoï.

« Les efforts pour rompre la ceinture au-dessus de laquelle on s'attendait à trouver une mer libre jusqu'au pôle ont été très-nombreux, et ils ont été dirigés sur toutes les ouvertures que les mers de la zone tempérée présentent dans la direction du pôle. L'histoire de ces diverses tentatives n'est qu'une longue suite d'insuccès, si l'on n'y voit que ce seul objet d'arriver au pôle. Cook, et tous ceux qui sont venus après lui, n'ont pu trouver la glace assez ouverte pour leur permettre de pousser au Nord, en partant du détroit de Béring, de même que Hudson et ses successeurs en attaquant la mer du Spitzberg. Tous les efforts dirigés par la baie de Baffin ont également échoué. Les tentatives les plus persévérantes pour traverser la ceinture de glace ont été faites à l'ouest du Spitzberg, et c'est là aussi que les navires se sont le plus approchés du but. La plus haute latitude bien constatée qu'aucun navigateur ait atteinte, est celle de Scoresby, qui arriva au 81e degré 30', bien que l'on ait prétendu, mais sans preuves suffisantes, que Hudson est allé encore plus loin.

« N'ayant pu trouver de passage à travers la glace, les explorateurs ont essayé de s'y frayer un chemin au moyen de traîneaux. Ce moyen a été surtout employé par les Russes, et parmi ceux de leurs officiers qui se sont surtout distingués dans ces tentatives il faut citer l'amiral de Wrangel, alors jeune et simple lieutenant de la marine russe, et dont les explorations, poursuivies durant plusieurs années, ont montré que dans toutes les saisons la mer se trouve dans les mêmes conditions. Les voyageurs furent invariablement arrêtés par la fin des glaces, et l'existence d'une mer libre au dessus des îles de la Nouvelle-Sibérie est restée un fait établi d'une manière absolument indubitable.

« Sir Edward Parry essaya la même méthode au-dessus du Spitzberg, en portant avec lui des bateaux pour le cas où la glace viendrait à lui manquer. Il s'avança au Nord jusqu'à ce que la glace, rompue par la saison avancée, le ramena forcément vers le sud, et le contraignit de renoncer à son entreprise. Vint ensuite celle du capitaine Inglefield par le Smith Sound, puis celle du docteur Kane; puis enfin est venue la mienne.... »

Nous citerons encore ce que M. Hayes dit de la température polaire; le passage est emprunté à un mémoire de M. Hickson :

« On a toujours supposé que le pourtour immédiat des deux pôles devait être la partie la plus froide de chacun des deux hémisphères, parce que ce sont les points les plus éloignés de l'équateur. De là cet argument que plus haute est la latitude, plus grands doivent être les difficultés et les dangers de la navigation. Une opinion tout à fait opposée avait néanmoins commencé à prévaloir chez les météorologistes après la publication, en 1817, du système isothermal d'Alexandre de Humboldt, qui montra que la température n'est pas réglée par la distance à l'équateur, attendu que la ligne équinoxiale n'est pas un parallèle de chaleur *maxima*. La ligne de la plus grande chaleur coupe, en Afrique, le méridien de Greenwich à 15 degrés au nord de l'équateur, et s'élève, vers l'est, à 5 degrés plus haut, longeant le bord méridional du désert de Sahara. En 1821, sir David Brewster montra, dans un mémoire sur la température du globe, la probabilité que le thermomètre dût se tenir à 10 degrés plus haut aux pôles que dans certaines parties du cercle arctique. On n'a pas découvert depuis lors de faits nouveaux qui aillent contre cette conclusion, et il en est beaucoup, au contraire, qui tendent à la confirmer. »

Au milieu de ces discussions physiques, il faut admirer le courage des hommes dévoués qui ne craignent pas, pour contribuer à l'avancement de la science, d'affronter les souffrances et les périls de ces affreux climats.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

FIN DU QUINZIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE A L'ALBERT N'YANZA OU LAC ALBERT (LE LOUTA-N'ZIGÉ DU CAPITAINE SPEKE), par SIR SAMUEL WHITE BAKER. 1861-1864. — Traduction inédite. — Dessins inédits.

Du Caire à Gondokoro. — De Gondokoro au pays des Latoukas, dans le bassin du Saubat. — De Gondokoro à Latouka 1

Du bassin du Saubat à la frontière de l'Ounyoro, royaume de Kamrasi. — Des rives du Nil (branche Somerset) à celles du lac Albert. — L'Albert N'yanza. — Navigation sur ses eaux. 17

Le faux et le vrai Kamrasi. — Arrivée à Shoua. — Voyage de retour 33

LE VOLGA, par M. MOYNET. 1858. — Texte et dessins inédits.

Nos adieux à Moscou. — Départ en télègue. — Une recette pour économiser le sucre. — Il se faut entr'aider. — Troïtza.— Moines soldats. — Un tombeau supplicié. Ce que les Russes appellent des routes.— Hospitalité forcée. — Elpativo. — Description d'un village russe. — L'administration. — Qu'en diraient nos paysans? — L'isba : sa construction, son mobilier. — Costume des hommes et des femmes. — Un village libre — Le Volga. — Kalaisine et les reliques de saint Macaire. — Ouglitch. — Fin tragique du prince Dimitri. — Condamnation d'une cloche; son exil; sa grâce inutile. — Romanof et ses touloupes. — Une pêche disputée. Priviléges et insolences des oiseaux. — Jaroslaw. — Kostroma. — De l'intervention du pouvoir absolu dans l'architecture. — L'art du badigeonnage. — Le héros Souzanine et son monument. — Nijni-Novogorod. — Le panorama. — Les monuments. — Le marché. — Statistique. — Le pont d'un bateau sur le Volga. — Les Bourlakis. — La châsse de saint Macaire. — Les coffrets de Makarief-Kazan 49

Kazan. — Pyramide funéraire. — L'université. — Les bazards. — La chasse à l'ours. — Le quarantième ours. — Les fourrures.— Exilés — La galère de Catherine II. — *Le Nakimof.* — La navigation sur le Volga.— Les poissons. — Le sterlet. — A quelle sauce? — Le sovdack. — Un intendant invraisemblable. — Avec la justice il y a des accommodements. — Taracanes et cancrelats. — Pêcheries. — Ruines. — Navigation sur le Volga. — Simbirsk et Samara. — La tarentule. — Saratof. — Moyens expéditifs d'avoir des chevaux de poste. — Kirghis et Kalmoucks. — Extraction du sel au bord du lac Elton. — Tzaritzyn. — L'insurrection de Pougachef. — La colonie des Frères Moraves à Sarepta. — Les hermines 65

Astrakan, son passé et son présent. — Intérieur tatar. — Les pêcheries. — Une réception princière. — Cérémonies religieuses. — Les courses. — Une caravane dans le désert. — Chasse au faucon. 81

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

BRÉSIL. — Douzième étape. — DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEN DO PARA (suite). — Description d'un poste brésilien. — De son origine et de son orthographe. — Silhouettes d'un commandant et d'une commandante. — Que la vérité, si elle est toujours bonne à dire, est quelquefois désagréable à entendre. — Embouchure de la rivière Javari. — Le hameau de Jurupari-Tapera. — La cité de São Pablo d'Olivença. — Dissertation sur les Indiens Omaguas. — Du passé et de l'idiome de ces indigènes. — Embouchure de la rivière Jandiatuba. — Où il est question du village de Matura et de ses diverses transformations. — Indiens Caudaphores. — Embouchure de la rivière Iça ou Putumayo. 97

Tunantins. — Un Indien nostalgique. — Embouchure de la rivière Jutahy. —Fonteboa. — Voyage à reculons sur la rivière Jurua. — Une nichée de soldats déserteurs. — Alvaraës-Cayçara. — Description de la ville et du lac d'Ega-Teffé. — Le curé de Nogueira 113

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le voyageur entreprend de démêler un écheveau hydrographique emmêlé par la Condamine, et y reussit. — L'Ahuaty-Parana. — De la rivière Japura et de ses indigènes. — Umaüas-Mesayas et Mirañhas. — Vendetta d'anthropophages. — Recette pour engraisser un homme avant de le manger au court-bouillon. — Chasse aux Indiens Mirañhas. — Système des canaux et des lacs de la rivière Japura. — Nations disparues ou sur le point de disparaître. — Des Indiens Muras et de leurs usages. — Effet de lune sur le lac Juteca. — Le hameau de Tahua-Miri et ses maisons flottantes 129

Du lac et de la ville de Coary. — L'auteur s'amuse à retirer une à une à la rivière des Purus les bouches que les géographes lui ont prêtées pendant deux siècles. — Coup d'œil sur les affluents de cette rivière. — La Barra do Rio-Negro. — Du passé et du présent de la cité de Manao. — Détails quelconques. — Histoire d'une Icone. — Situation anthropologique, commerciale et peu rassurante du Haut et du Bas-Amazone.. 145

LE CREUSOT ET LES MINES DE SAONE-ET-LOIRE, par M. L. SIMONIN, 1866. — Texte et dessins inédits.

ÉPINAC. — De Paris à Épinac. — Mon camarade Zulma Blanchet. — Un puits et une galerie de mine. — Installations de la surface. — Exploitation souterraine. — Éboulements et remblais. — Maisons d'ouvriers. — Mariés et célibataires. — Les invalides du travail. — Le corps, l'esprit et l'âme. — L'ouvrier-propriétaire. — Vue générale du pays. — Cincinnatus. — La voie ferrée d'Épinac. — Cussy-la-Colonne et la colonne de Cussy. — La Bourgogne vineuse. — Le port de Pont-d'Ouche. — Roland à Roncevaux. — Le pays des Éduens. — Le château et la verrerie d'Épinac. — Le pétrole français. — La porte d'Arroux. — La cathédrale et le musée d'Autun. — Ruines romaines. — Où est Bibracte? — Pourquoi je n'ai pas visité Bibracte. — L'homme propose et la pluie dispose. — *Mañana.* — Les houilleurs d'Épinac. — Pierre Lhôte. — Le père Garnier. — Carême et Figaro. — L'Alcade. — Un rival de Sixte-Quint 161

LE CREUSOT. — D'Épinac au Creusot. — Aspect de l'établissement. — Origine, progrès et transformation du Creusot. — La houillère. — Puits Saint-Pierre et Saint-Paul. — Le soldat de l'abîme. — Ateliers de lavage et de mélange des charbons. — Fabrication du coke. — Les mines de fer de Mazenay. — La plate-forme. — Les hauts-fourneaux. — Coulée de la fonte. — Moulage. — La nouvelle forge. — Puddleurs, forgerons, lamineurs. — L'atelier de constructions mécaniques. — Fonderie, chaudronnerie, forge de grosses œuvres, tournerie, ajustage et montage. — Le Petit-Creusot. — Population de l'usine et de la ville. Le Morvandiot. — Métamorphose et variété. — Casernes et cités ouvrières. — Le pensionnaire. — Consommation, production crédit. — L'hôpital et la caisse de secours. — Écoles, cours d'adultes, bibliothèques. — L'éducation professionnelle. — La chapelle et l'église. — La verrerie. — Les notables. — Le Creusot *haussmanisé.* — Allez-y voir. — Résumé des progrès du Creusot. — Reconstruction de la forge. — Approvisionnement des minerais. — Abaissement des prix de fabrication et de vente. — Amélioration des qualités produites. — Étonnante augmentation de la production. — Élargissement des débouchés. — Les émules du Creusot 177

MONTCHANIN. — Réseau ferré. — Port sur le canal. — Mine et tuilerie de Montchanin. — Un gentilhomme campagnard. — La recherche de l'inconnu. — Trait de courage d'un sondeur. — Le railway et les houillères. — Centre d'exploitation. — Installations élégantes. — Qualités de houille extraites. — Institutions philanthropiques. — Village des Alouettes. — Les ouvriers et les compagnies. — Divisions du bassin et production totale. — Phénomènes géologiques. — Évolutions de la vie. — Cataclysmes qui ont accompagné la formation carbonifère. — Créations dues à la houille. — L'armée des mineurs. — Les soldats et les chefs. — Rôle de l'industrie dans la société moderne. — Débuts des houillères de Saône-et-Loire. — Intérêt qu'offre l'histoire de la houille. — Le charbon de terre chez les Chinois, les Grecs, les Romains. — La houille en France et en Angleterre, au commencement des temps modernes. — La houille au dix-huitième et au dix-neuvième siècle. — Elle donne naissance à la machine à vapeur et aux chemins de fer. — Puissance créatrice de la houille. — Exemple pris au Creusot. — Moralité. 193

LA SEMAINE SAINTE A ROME, par M. LUDOVIC CELLER. 1863. — Texte et dessins inédits.

Arrivée à Rome. — Logement. — Renseignements nécessaires pour les cérémonies. — Visite à Saint-Pierre. — Dévotions du pape. — Le saint Pierre de bronze. — Topographie du Vatican. — Saint-Étienne le Rond. — Ses fresques. — Le Latran. — Son ancien cortége. — l'Escalier saint. — Les palmes. — Les mendiants. — Édifices pavoisés. — Saint-Pierre. — Cortége. — Distribution des palmes. — Procession. — Suisses. — Grand pénitencier ordinaire au Latran. — La Sainte-Croix de Jérusalem et les clous de la croix. — Sainte-Praxède et la colonne de flagellation. — Préparatifs à Saint-Pierre. — Vue de la Loggia. — Saint-Paul aux Trois-Fontaines. — La madone de Saint-Augustin. — Le Bambino. — Cloître et reliques du Latran. — Table de la Cène. — La crèche de Sainte-Marie Majeure. 209

Les reliques. — Empreinte des pieds de Jésus-Christ. — Saint-Sébastien. — Les catacombes. — Sainte Bibiane. — Ténèbres à la Sixtine. — Musique. — Carrosses. — *Miserere* d'Allegri. — Office à la Sixtine. — Procession. — Illumination de la Pauline. — Bénédiction. — Absence de crosse dans la main du pape. — Texte de la bénédiction. — Lavement des pieds. — La Cène. — Ouverture du Vatican. — Grand pénitencier. — Procession des pèlerins. — Lavement de l'autel. — Ostension des grandes reliques. — La Lance, la Croix, la sainte Face. 225

Office à la Sixtine. — Les crécelles. — Le sermon devant le pape. — Adoration de la croix. — Improperia. — Les voitures à Rome. — Stations au Colisée. — Le Gesù. — Empreinte des genoux de saint Pierre. — Ténèbres à Saint-Pierre. — Les Lamentations. — Manies des touristes. — Adoration des grandes reliques par le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pape. — Messe du pape Marcel à la Sixtine. — Décoration de la chapelle. — Ordre des assistants. — Nombre des chanteurs. — Baptême au Latran. — Les audiences pontificales. — Bénédiction à domicile. — Acquisitions des voyageurs. — Le matin. — Tribune dans Saint-Pierre. — Public. — Décorations passagères de Saint-Pierre. — Entrée du pape. — Cortége. — Les quatre tiares. — Les épées suisses. Les éventails. — Messe. — Élévation. — Communion par le chalumeau. — Départ trop rapide du public. — Vue de la place. — Bénédiction solennelle. — Défilé des grands personnages. — Illumination de la coupole. — Les filous Italiens. — Le Pincio et la Tarentelle. — La place du Peuple et le feu d'artifice. — Adieu 241

VOYAGE DANS LE PAYS DE GALLES, par M. ALFRED ERNY. 1862. — Texte et dessins inédits.

De Londres à Chepstow. — Newport. — Excursion à Caerléon. — La table ronde du roi Arthur. — Antiquités romaines. — Usk et le château de Raglan. — Belle réponse du marquis de Worcester. — Cardiff. — Souvenirs de la captivité de Robert, duc de Normandie. — Briton Ferry. — Usage touchant. — Séjour à Swansea. — Excursion dans la Péninsule de Gower. — Les Mumbles. — La pierre d'Arthur. — Caermarthen. — Le chêne de Merlin. — Départ pour le château de Llanover. — Neath. — La vallée et ses légendes. — Le rocher de Dinas et la légende du roi Arthur. — Abergavenny. — Séjour au château de Llanover. — Promenades dans les environs. — Le Mary-Lewyd. Les manuscrits bardiques. — Le harpiste Griffith. — La Telyn. — Musique galloise. — Légende du Pooka. — Départ de Llanover. — Pontypool. — Abercarn. — Merthyr. — Tydvil. — Montagnes de charbon. — Les Mabinogion. — Llandovery 257

Départ pour Aberystwith. — Lampeter. — Le coracle. — Le vieux livre sanglant. — Aberystwith. — Le pont du Diable. — Le tombeau de Taliesin. — Sa légende. — Rapport curieux avec une tradition grecque. — Machylneth. — Anecdote sur le roi Henri VII. — Route de Macylneth à Dolgelly. — Cadair Idris. — Les voleurs à chevelure rouge de Mowddy. — Rapport de la légende d'Idris et de Garguantua. — Dolgelly. Curieuse coutume du peuple. — La maison du Parlement d'Owen Glendower. — Harlech et son château. Les Esprits du feu. — Tremadoc. — La pierre de Pitt. — Légende de Graes-Mawn. — Carnarvon. — L'Eisteddfod. — Origine de cette institution. — Les trois Journées. — La pierre du Gorseld. — Curieuse proclamation. — Devises et drapeaux. — L'Ariandlws. — La lampe d'argent. — Cérémonie de la chaire bardique. — Intérieur du château de Carnarvon. — Souvenirs d'Édouard Ier. — Le massacre des bardes. — Excursions aux lacs de Llanberis. — Le captif de Dolbadarn. — L'histoire de Llwelyn. — Dinas Emrys ou le fort de Merlin. — Histoire du prince Madoc et de sa découverte de l'Amérique. — Beddgelert. — Légende du chien Gelert. — Les Esprits frappeurs. — Retour à Carnarvon. 273

LE JAPON par M. AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. 1863-1864 — Texte et dessins inédits.

Les siogouns. — Trahison du premier ministre Hiéyas. — Fin tragique du fils de Fidé-Yori. — Les quartiers du midi. — Les légations. 289

Les légations à Yédo (*suite*). — Excursion dans le quartier d'Atakosta. — Les quartiers autour du Castel. 305

Les quartiers autour du Castel (*suite*). — Le Castel. — Le quartier du gouvernement. 321

PLOMBIÈRES ET SES ENVIRONS, 1867. — Texte et dessins inédits.

Plombières. — L'église. — L'hôpital. — La maison des arcades. — L'établissement thermal. — La rue Stanislas. — Partie d'ânes. — Le salon. — Sur l'étymologie du mot Plombières. — Montaigne et Voltaire à Plombières. — Sources et bains. — Promenades : La route de Luxeuil. — La ferme Jacquot. — La route d'Épinal. — Notre-Dame de Plombières. — Bellevue. — La route de Saint-Loup. — La fontaine Stanislas. — La pierre Corraude. — La Promenade des Dames. — Le Calvaire. — La fontaine du Renard. — Le Moulin-Joli. — La fontaine Guizot. — La Feuillée-Dorothée. — Qu'est-ce qu'une feuillée? — La vue du val d'Ajol. — Qu'est-ce que Dorothée? — Une visite au val d'Ajol. — Laitre. — La vallée des Roches. — L'abbaye d'Hérival. — Les curiosités qu'on peut y voir. — Excursion à Saint-Loup. — L'horloge. — Les forges de la Semouse. — Bellefontaine. — Retour par la route d'Épinal. — Excursion à Remiremont. — Le Saint-Mont. — Le pont des Fées. — Le Calvaire. — Industrie de Remiremont. Excursion à Gérardmer. — Le saut de la Cuve. — Vagney et ses perles. — Le Saut du Bouchot. — Gérardmer. — Les lacs. — Le Saut des Cuves. — La Pierre de Charlemagne. — Le Honnek et ses habitants. — La vallée de Granges 337

VOYAGE EN ABYSSINIE, par M. GUILLAUME LEJEAN, 1862-1863. — Texte et dessins inédits.

Plaisanteries trop prophétiques. — Je suis abandonné de tous mes domestiques. — Opinion flatteuse de Mlle Ettihoune sur mon compte. — Silhouettes diverses. — L'armée. — Balgada Arœa. — La cour. — Fragment de Sanuto. — Un empire sans capitale. — Un mot sur le Prêtre Jean d'Abyssinie. — Origine de la musique sacrée. — Le clergé. — Abouna Salama. — Domesticité. — Le kousso. — Départ de Gondar. — Arrivée à Dobareck; descente du Lamalmon; splendeur du paysage. — Terso l'insurgé; il me sauve d'une gracieuseté de Théodore. — Tchober. — Drame sanglant. — Oaldubba. — Nouvelle population. — Le Takazzé. — Entrée dans le Tigré. — Arrivée à Axum 353

Axum. — Traditions. — Les obélisques. — Excentricités de Bruce. — L'église d'Axum. — Un filleul de Théodore. — Adoua. — Une Aspasie tigréenne. — L'arbre aux pendus. — Fremona. — Départ. — Plaine de Hamedo. — Mort de M. Dillon. — Dévouements héroïques. — Le Mareb. — L'arbre de Koudo-Felassi. —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dobaroa. — Un eldorado de chasseurs. — Asmara. — Le bahar-nagach Engoraddi. — Un mot sur Trazega. — Je quitte le Tigré et je descends vers le Vamhar. — Beauté du désert. — Le Bizan. 369

Maï Deraba. — Aïlat. — Ses princes actuels. — Les Mensa : figures romantiques. — Encore les Bogos. — Paris et Gondar. — Je débaptise un curé abyssin. — Ain : Panorama des steppes. — Un crocodile légendaire. — Encore les Rom : Légendes poétiques. — Arrivée à Massaoua. 386

APPENDICE AU VOYAGE EN HAUTE-NUBIE. — Révolte et sac de Kassala (1865). 395

QUITO, RÉPUBLIQUE DE L'ÉQUATEUR, par M. ERNEST CHARTON, 1862. — Texte et dessins inédits.

De Guayaquil à Quito. — Forêt vierge. — La plaine de Guaranda. — Quito. — Sa situation. — Les temples du Soleil et de la Lune. — Les rues. — Ce qu'est devenu le musée. — Comment se divertir ? — La dernière scène des processions. — Un mauvais voisinage. — Population. — Les bolsiconas. — De jolis pieds nus. — Couturières. — Porteurs d'eau. — Sobriété. — Le coco. — Le tambo. — Une rencontre. — Patience et douceur des Indiens. — L'ancienne race équatoriale. — Les Quipos. — L'hypothèse des origines. — Les Caras. — Leur art et leur industrie. — Huaynacapac. — Les conquérants européens plus barbares que les peuples conquis. — Le châtiment. — Les églises et les couvents. — La cathédrale. — San Francisco. — La chapelle des Jésuites. — Peinture et sculpture. — Michel de Santiago. — Visite à un atelier. — Histoire tragique d'un peintre. — Ingénieuse péroraison d'un avocat Quiténien. — L'industrie de Quito. — Misère. — Richesses végétales. — Tempêtes dans les Andes. — Aventure comique de deux généraux. — Une soirée à Quito. — Le mariage impromptu. — La collation. — Papel Quemado ! — Une noce populaire. — Repas, musique et danse 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU PREMIER SEMESTRE DE L'ANNÉE 1867, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.). . 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES. 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1867

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

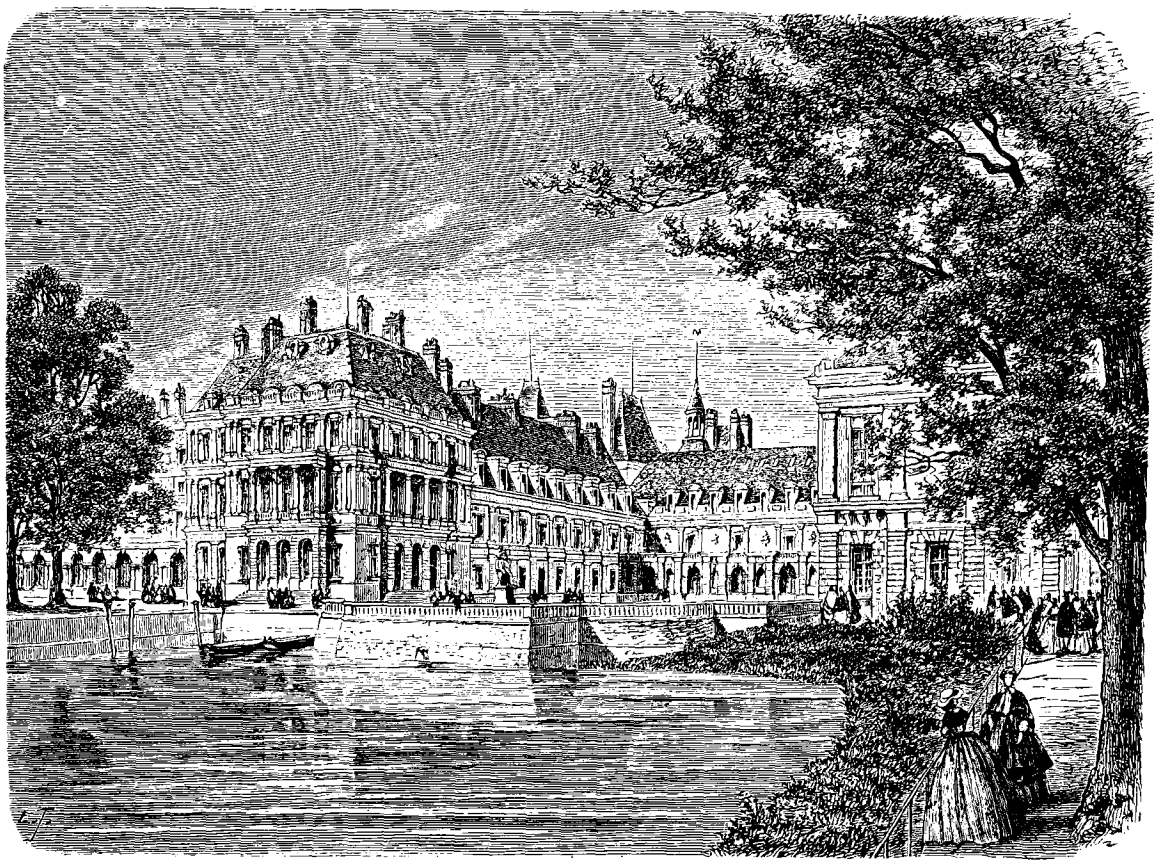
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1867

EXVIBRIS

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Cour de la Fontaine et étang des Carpes (voy. p. 4). — Dessin de E. Thérond d'après nature.

LE CHATEAU ET LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU,

PAR M. DU PAYS.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE CHATEAU.

Origines de cette résidence. — Son aspect. — Son passé et ses souvenirs.

Parmi tous les goûts nouveaux que la civilisation et l'aisance ont développés dans la population parisienne, celui de la *villégiature* a pris une telle extension qu'il embrasse de jour en jour une zone plus étendue. Les magnificences, les merveilles, les plaisirs de Paris ne peuvent, malgré leur attrait et leur variété, étouffer chez ceux qui y passent leur vie cette nostalgie de la campagne que le retour du printemps et de la verdure ramène tous les ans. Aussi, tandis que la classe aisée s'installe pour la belle saison dans ses résidences champêtres, châteaux, villas, maisonnettes, erre dans ses parcs ou se promène dans les allées de modestes jardinets, la classe laborieuse, les pauvres sédentaires de la semaine, s'échappent en foule les dimanches, pour

aller respirer l'air des champs et voir d'autres spectacles que ceux des boulevards, des rues, des maisons, des cafés et des boutiques. Les deux promenoirs qu'offrent aux portes de la ville les bois de Boulogne et de Vincennes, avec leurs lacs et leurs ruisseaux artificiels, sont une première satisfaction accordée à ce besoin.

Pour peu qu'on s'éloigne, — et les chemins de fer permettent de le faire en quelques instants dans toutes les directions, — on a à choix les paysages les plus variés. Ce sont les *bords fleuris* (selon Mme Deshouillières) *qu'arrose la Seine* : Saint-Cloud, Asnières, Argenteuil, Chatou, Saint-Germain, Maisons; ce sont Meudon, Bellevue, Versailles, Enghien, Montmorency, etc... toute cette riche ceinture de sites intéressants, comme aucune autre capitale n'en possède.

Toutefois il semble que ce ne soit là encore qu'une suite de riants faubourgs de la grande cité : les villages par leurs accroissements successifs se rapprochent et se soudent; les maisons de campagne avec leurs clôtures confinent à d'autres maisons de campagne; les murs mitoyens se joignent aux murs mitoyens; les champs sont occupés par les cultures. En dehors des routes tracées, quel moyen de s'aventurer au gré de son caprice sans s'exposer aux réclamations d'un propriétaire!

Si, ne pouvant entreprendre de lointains voyages, vous éprouvez cependant parfois un certain besoin de solitude et de libre circulation; si vous désirez vous reposer momentanément de l'agitation fiévreuse de Paris, fuir la cohue des gens affairés et effarés, et, sans être misanthrope, oublier un peu ces millions de visages, qui fatiguent incessamment les regards et ne rappellent guère l'idée qu'ils aient été faits à l'image de Dieu, ce n'est pas dans la campagne du voisinage de Paris que vous trouverez suffisamment l'espace, la solitude et le recueillement. Abandonnez à ceux qui s'y complaisent les illusions champêtres, le charme banal de ces paysages sans caractère. Allez un peu plus loin seulement; allez à Fontainebleau, et là vous serez tout à coup transporté au milieu d'une nature agreste et sauvage, d'un aspect tout à fait nouveau; au milieu de vieilles futaies d'un âge inconnu ailleurs, de déserts sablonneux, de rochers aux formes étranges et offrant un chaos de ruines amoncelées, comme les épaves des dernières révolutions du globe; paysage singulier, varié, et ayant une physionomie propre, qui ne permet de le confondre avec aucun autre!

Fontainebleau possède un château royal célèbre, comme en possèdent Versailles, Saint-Cloud, Compiègne, Rambouillet; mais c'est surtout le caractère exceptionnel de sa forêt qui fait de ce point extrême de la zone de paysages visités autour de Paris une localité si renommée et d'un intérêt si saisissant.

Il ne faut qu'une heure et demie ou deux heures pour se rendre, par le chemin de fer, de Paris à Fontainebleau. On s'arrête successivement aux stations de Charenton, de Maisons-Alfort, de Villeneuve-Saint-Georges, de Montgeron et de Brunoy, divisés en nombreuses villas, rapprochées comme les cases d'un damier; de Combs-la-ville, de Lieusaint, situé à l'extrémité S. E. de la forêt de Sénart; de Cesson, puis à la gare de Melun, l'ancienne capitale du Gâtinais, ville nommée dans les commentaires de César, et dont les annales à travers le moyen âge, suivant la loi fatale des choses humaines, rappellent de nombreux désastres, des assauts, un siége longuement soutenu avec patriotisme contre les Anglais, puis un autre souvenir, qui, bien que pacifique, domine sur ce fond commun de misères, celui d'Abailard, ouvrant, en 1102, une école publique, où il posait les fondements de sa doctrine, destinée à avoir bientôt un si grand retentissement. Si l'agréable situation de la ville, dont une partie s'élève en amphithéâtre sur le bord de la Seine, et ses deux monuments historiques, les églises de Saint-Aspais et de Notre-Dame-en-l'Ile, n'offrent point un attrait suffisant à la curiosité des visiteurs, il en est autrement du château de Vaux (aujourd'hui Vaux-Praslin), situé à quelques kilomètres au N. E, de Melun, et bâti par l'architecte Levau pour le surintendant des finances Fouquet, qui dépensa dans cette somptueuse résidence plus de dix-huit millions (d'aujourd'hui), fruits de ses exactions et de ses rapines. On sait quelle fête magnifique il y donna à Louis XIV, auquel il avait récemment offert en pur don un million, et qu'il éblouit d'un faste insolent, que celui-ci ne pouvait égaler encore. C'est peu de temps après cette fête que Fouquet fut arrêté et jeté en prison par ordre du roi, punissant à la fois un ministre coupable d'effroyables dilapidations de la fortune publique, et un rival qui avait osé lever les yeux sur Mlle de la Vallière.

Au delà de Bois-le-Roi, l'avant dernière station, la voie ferrée s'engage à travers une extrémité de la forêt de Fontainebleau.

Le convoi s'arrête dans la gare de Fontainebleau, un peu avant le remarquable viaduc courbe de Changis, dont les trente arches de dix mètres d'ouverture et hautes de vingt mètres, franchissent d'une manière pittoresque la vallée.

De la gare on n'aperçoit ni le château, ni la ville, à l'entrée de laquelle on arrive par une belle avenue de platanes. L'éloignement de la gare du centre de la ville est pour les habitants et les visiteurs, qui affluent à Fontainebleau dans la belle saison, un inconvénient fâcheux qu'il eût été facile d'éviter. A la descente des trains du chemin de fer les voyageurs trouvent les omnibus des différents hôtels, qui tous s'annoncent (quelques-uns avec une complaisance un peu contestable) comme situés près du château. Du reste, ces omnibus traversant la ville dans sa longueur, les déposeront, s'ils le désirent, sur la place de Ferrare, aujourd'hui place Solferino, devant la grille de la cour d'Honneur et de l'entrée principale.

Rien de particulier à dire de la ville de Fontainebleau, qui, dans une certaine mesure, participe au mouvement de la civilisation moderne, cherche à s'em-

EXVIBRIS

bellir, reconstruit ses édifices publics, change les dénominations de ses rues et de ses places, les remplace par d'autres à l'ordre du jour, et supprime les anciennes qui sont trop gauloises; elle a une de ses places décorée d'une statue, celle du général Damesme, mort en 1848; une autre, devant la Sous-Préfecture, ornée d'une fontaine, surmontée d'un buste du peintre Decamps; elle entretient, elle aussi, sur une autre place encore, un *square* planté d'arbustes exotiques; elle fait des emprunts, comme tant d'autres villes en France, et, toute endettée qu'elle soit, elle aurait encore bien des dépenses à faire pour des améliorations utiles, dépenses que lui interdit la modicité de son budget. Les rues étant larges et les maisons n'ayant la plupart qu'un étage, la ville est ouverte à l'air et à la lumière. Isolée par la forêt qui la couvre d'un côté et par le château qui la couvre de l'autre, elle n'a qu'un commerce de consommation et point d'industrie, si ce n'est la fabrication de quelques petits articles de tabletterie en bois de genevrier. Une certaine partie des habitants est occupée à l'exploitation des grès. Pour beaucoup de personnes elle est un lieu de retraite, une dernière étape paisible et silencieuse entre la vie active et le repos éternel. Les séjours de la Cour et les visites des touristes lui communiquent seuls un peu d'animation.

Quoique Fontainebleau ne soit rien moins que le séjour des Naïades, — elles y abondent si peu que la ville a dû justement contracter un emprunt pour faire venir les eaux de la Seine, — le nom de ce pays proviendrait, suivant une étymologie longtemps accréditée, d'une source aujourd'hui à moitié perdue, située dans un jardin réservé du château. Ce nom est écrit dans les anciennes chartes : *Fons Blialdi, Bliaudi, Bleaudi, Blaudi.* La forme *fons Blialdi* est la plus ancienne et paraît être, suivant les recherches du dernier historien de Fontainebleau, M. Champollion Figeac, la forme primitive. Blialdus est un mot de basse latinité qui signifie : manteau, vêtement; dans quelques provinces, on dit encore une *blaude*, un *bliaud.* Quant à savoir pourquoi cette fontaine aurait été appelée fontaine du manteau, il n'y a pas d'inconvénient à en rester jusqu'à plus amples informations au « *quare*, pourquoi » de Sganarelle. Quoi qu'il en soit, *fons Blialdi* est devenu en français : *fontaine Bliaut, Bléaud, Blaaut.* De beaux esprits ont transformé cela plus tard en Fontaine - belle - eau. Henri IV date un billet à Gabrielle d'Estrées : « De nos délicieux déserts de Fontaine-belle-eau. » Seulement, comme les traditions se perdent, ce n'était plus à l'ancienne source, mais à une nouvelle fontaine, élevée dans la cour qui porte encore aujourd'hui le nom de Cour de la Fontaine, qu'on avait fini par reporter, à cause de la beauté de sa décoration, l'origine du nom donné au château et par suite à la ville. — Tel est le dernier mot de l'érudition étymologique sur ce sujet, assez embrouillé comme on voit. Quant au lévrier favori de saint Louis, nommé Bléau, qui aurait découvert la source, il est allé définitivement rejoindre la meute légendaire du Grand-Veneur.

Les royautés de nos jours ne traînent plus après elles, comme celles d'autrefois, toute une suite de noblesse de cour. Elles ont une liste civile; c'est-à-dire un revenu fixe, qui, bien que largement voté par les parlements, ne permet plus de faire d'aussi somptueuses folies qu'au temps des anciennes monarchies. Elles ne bâtissent plus de palais des mille et une nuits; elles sont même tellement embarrassées de ceux que ces anciennes monarchies leur ont légués, qu'elles en transforment quelques-uns en musées, comme Versailles et Saint-Germain, passés depuis longtemps, par le non-usage, à l'état de simples curiosités.

Le palais de Fontainebleau, quoique le souverain y séjourne passagèrement chaque année, est aussi un grand corps dont la vie s'est retirée ; une sorte d'annexe géographique du musée des Souverains qui est au musée du Louvre. Pour rendre l'animation à cette grande machine, il faudrait tout un peuple de valets, de hallebardiers, de pages, de seigneurs, de nobles dames, tout un luxe de riches vêtements aux couleurs éclatantes, toute la somptuosité futile du passé courtisanesque qui a disparu avec le dix-huitième siècle.

Ce palais, dont les merveilles sont toutes à l'intérieur, est une agglomération de plusieurs châteaux groupés autour d'autant de cours et composés de bâtiments de différents âges, d'aspects irréguliers et imposants seulement par leur étendue. La partie la plus ancienne et la plus curieuse est celle des bâtiments qui entourent la *cour Ovale.* Par cela même que cette cour est la plus ancienne partie du château, elle se trouve aujourd'hui au centre des bâtiments qui ont été successivement ajoutés, et on n'y arrive plus directement.

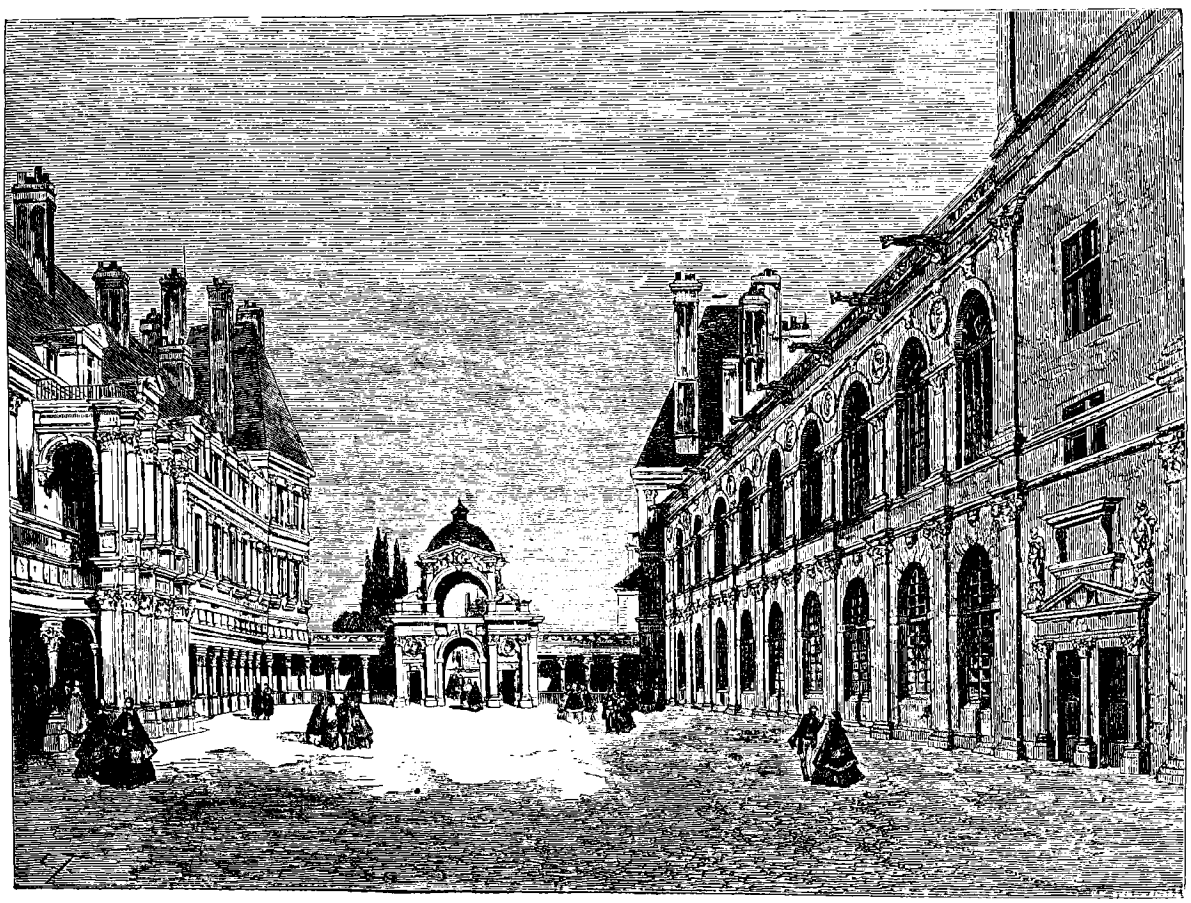
L'entrée principale du château est par la cour d'Honneur désignée longtemps sous le nom de *cour du Cheval blanc*, à cause d'un cheval en plâtre placé au milieu, et qui avait été moulé pour Catherine de Médicis d'après celui de la statue de Marc-Aurèle sur la place du Capitole à Rome. On l'appelle la *cour des Adieux* depuis qu'elle a été consacrée par une grande scène de l'histoire de ce siècle, celle des adieux de Napoléon à ses soldats, au moment de partir pour l'exil de l'île d'Elbe. Il s'arrêta un instant au haut de l'*escalier du Fer à cheval* (qu'on remarque, dans notre gravure, p. 5, au pavillon central au fond de la cour); il descendit les degrés, et, maîtrisant son émotion, il adressa une dernière allocution à sa vieille garde, embrassa le général Petit, qui la commandait, et l'aigle, et se précipita dans la voiture où le général Bertrand l'attendait. Tout le monde connaît, au moins par la gravure, la peinture si vraie, si exacte, qu'a faite de cette scène Horace Vernet.

La cour des Adieux, la plus vaste des cours du château, a cent cinquante-deux mètres de longueur et cent douze de largeur. Elle était d'abord entourée de bâtiments sur quatre côtés; Napoléon fit remplacer par une grille, en 1810, le côté des bâtiments faisant face à la ville, et ce vaste espace que la vue embrasse a par son étendue seule un caractère de magnificence. Malheu-

EX VIBRIS

reusement, la place Solferino, qui le précède est irrégulière, rétrécie et mal bâtie. En 1864, il fut question d'ouvrir en face de cette cour d'Honneur un large boulevard, qui aurait procuré une lointaine perspective sur la forêt; mais cet embellissement, mêlé à un avant-projet, présenté par l'administration des ponts et chaussées, de rectification de la route impériale de Paris à Antibes, fut abandonné à cause des vives réclamations suscitées par ce plan d'une rectification de route qui ne paraissait point suffisamment justifiée, et parce qu'il eût entraîné trop de dépenses. La simple régularisation de la place Solferino n'en reste pas moins une chose désirable et qui ne peut manquer d'avoir lieu un jour.

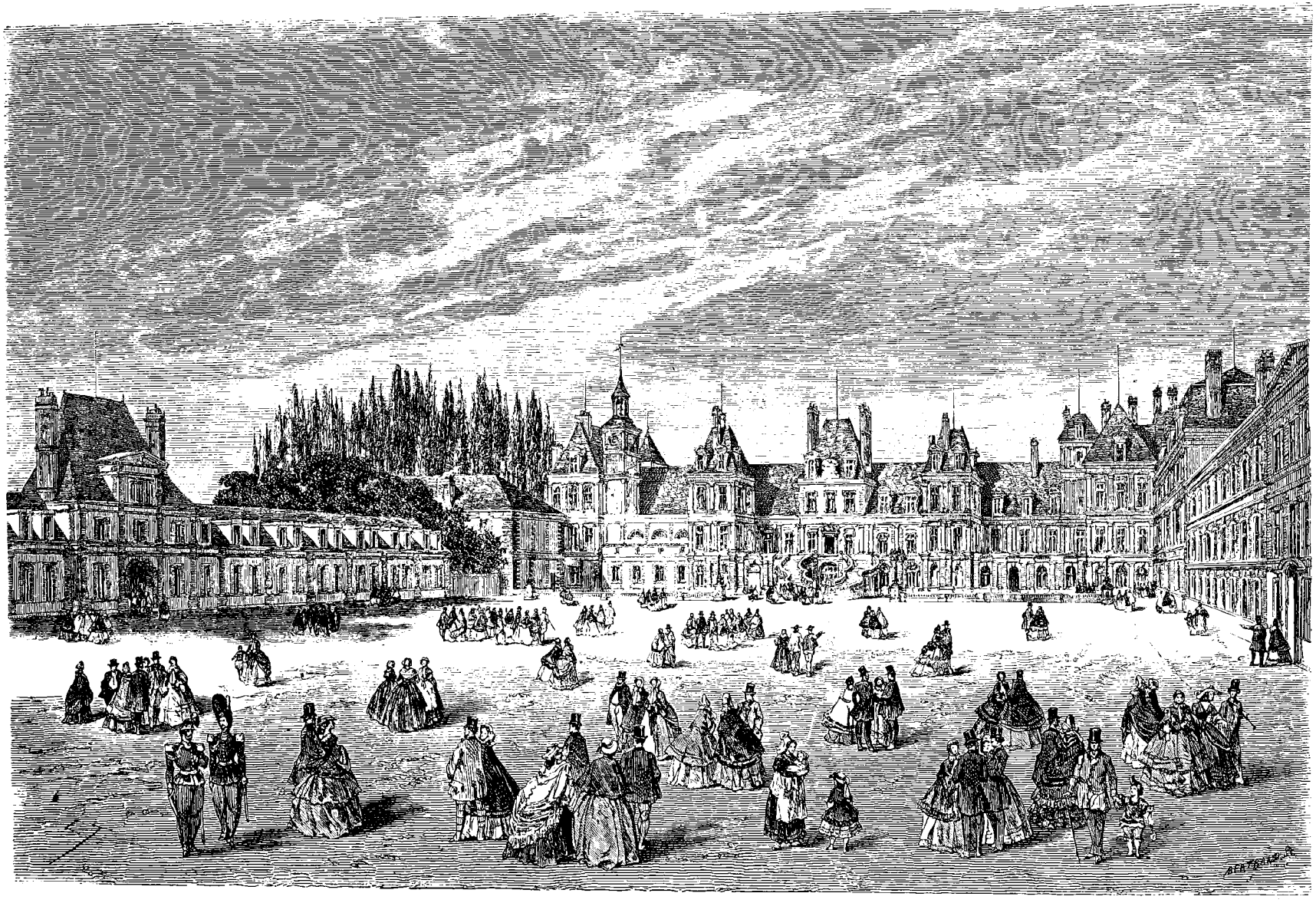
La façade du palais, au fond de la cour, avec ses cinq pavillons à toits aigus, reliés entre eux par des corps de bâtiments, ne présente qu'une série de bâtisses sans unité, sans style, sans caractère. La seule construction remarquable est le célèbre escalier à fer à cheval, construit sous Louis XIII par Lemercier, massif trop lourd pour le maigre et étroit pavillon central sur lequel il s'appuie. L'aile à gauche, composée de bâtiments de service n'ayant qu'un étage, avec ses divisions marquées par des briques rouges apparentes, et ses cheminées au chiffre de François Ier, a du moins, dans sa simplicité, un aspect spécial et caractéristique. Au contraire la grande aile à droite a une façade mono-



Cour Ovale et Porte-Dauphine. — Dessin de E. Thérond d'après nature.

tone, qui donne l'idée d'une caserne ou d'un hôpital. Elle a été construite par Louis XV sur l'emplacement de la galerie d'Ulysse, où Niccolò dell' Abbate, le plus habile des artistes qui secondaient Primatice, avait peint à fresque et développé, en cinquante-huit grandes compositions, l'histoire du héros d'Ithaque.

Entre la cour des Adieux et la cour Ovale se trouve la *cour de la Fontaine* (voy. la gravure, p. 1) ouverte d'un côté sur l'étang des carpes, et entourée de constructions sur les trois autres côtés : à l'ouest, l'aile contenant les appartements qui furent occupés par le pape Pie VII, construite sous Louis XV, avec avant-corps à colonnes doriques et attiques à balustres ; — au fond, la galerie de François Ier, restaurée sous Louis-Philippe, avec une terrasse en avant, construite par Henri IV à l'est, une autre aile, dont la façade originale, à double rampe, est attribuée à l'architecte Serlio, né en 1475, mort à Fontainebleau en 1552. Cette aile, qui renfermait le petit théâtre où J. J. Rousseau assista à la représentation de son opéra du *Devin du village*, a été incendiée, il y a quelques années, et attend toujours sa reconstruction ou sa restauration. Ces trois façades opposées font, ainsi que les trois façades de la cour précédente, contraster les dissemblances de leur architecture. On a placé récemment devant la partie du rez-de-chaussée du pavillon de l'ouest, où ont été déposées de riches collections



Cour du Cheval-Blanc ou des Adieux. — Dessin de E. Thérond d'après nature.

EX-LIBRIS

chinoises et japonaises, comme deux dragons fantastiques en défendant l'entrée, deux monstrueuses figures de lions, conquises en Chine et sculptées dans ce style grotesque cher aux habitants du Céleste Empire et qui est aussi éloigné du réalisme que de l'idéal. — Sur le piédestal de la fontaine on a, récemment aussi, remplacé la statue d'Ulysse, de Petitot, par la statue de je ne sais quelle nymphe des eaux, dont l'attitude tourmentée et la mignardise moderne offrent une dissonance de plus au milieu de tous ces contrastes. Hissée à une hauteur à laquelle elle n'était pas destinée et qui en fait paraître les lignes disgracieuses, elle semble manquer d'aplomb, et tomberait à la renverse, n'était le prodigieux tour de force et de bonne volonté de deux dauphins, dont les queues unies lui servent de siége; ce qui n'est peut-être pas le cas de dire : « Se non è vero, à ben trovato[1]. »

La cour de la Fontaine communique d'un côté avec le *Jardin anglais*, de l'autre avec le *Parterre* et par un petit couloir de service avec la *cour Ovale* ou *du Donjon*. Le périmètre de la cour Ovale est en partie celui du château primitif. C'est là que s'élevait, au douzième siècle, le vieux manoir féodal, avec ses tours et ses donjons, qu'habitaient Louis VII et sa cour; véritable citadelle, défendue alors par un fossé et entourée d'une épaisse forêt, comme Walter Scott nous représente la demeure de Cedric le Saxon, en Angleterre, à la même époque. Il ne reste plus rien aujourd'hui du manoir féodal. S'il y a encore quelques parties anciennes, comme le *Pavillon de Saint-Louis*, qui occupe le fond de la cour, elles sont masquées par des dispositions architecturales et des décorations qui en ont changé le caractère. François Ier a presque tout rebâti, comme l'attestent çà et là les F, initiales de son nom, et les salamandres sculptées en relief sur la façade de la galerie des Fêtes, qui a retenu le nom de *Galerie de Henri II*, parce qu'elle fut décorée sous le règne de ce souverain. — Si l'on retrouve ici, comme dans le reste du château un pêle-mêle désordonné de constructions et de styles, cette partie du moins échappe à la banalité et offre quelques détails assez curieux de l'architecture de la Renaissance.

La *cour Ovale* (voy. la gravure p. 4) a deux entrées monumentales : l'une faisant face à l'avenue de Maintenon, élevée entre le parterre et l'étang des carpes, et célèbre sous le nom de *Porte-Dorée*, moins à cause de la profusion des dorures de son ornementation que par les peintures dont l'avait décorée Primatice. Ces peintures exécutées à fresque, qui ont été longtemps attribuées au Rosso, ont été restaurées ou plutôt refaites à l'encaustique, en 1835, par M. Picot. Quelle que soit la part respective qui revient à chacun des artistes, elles sont en elles-mêmes d'un très-médiocre intérêt. C'est par cette porte que Charles-Quint fit son entrée en 1539.

L'autre entrée monumentale, désignée sous le nom de *porte Dauphine*, ou *Baptistère*, parce que Louis XIII, âgé de près de cinq ans, fut baptisé sous le dôme qui la surmonte, s'ouvre vis-à-vis de la cour de Henri IV. Elle a un aspect étrange, incohérent, mais elle ne manque pas d'élégance. La façade extérieure, en style toscan rustique, ornée de deux masques antiques en marbre blanc, appartient par sa simplicité sévère et l'assise carrée de sa masse à l'art du commencement du XVIe siècle, et est en désaccord avec son couronnement aérien aux lignes courbes et brisées, qui est évidemment bien postérieur. C'est ainsi que d'un bout à l'autre de cette réunion d'édifices se trahissent les discordances de styles et les différences des époques.

En face de la porte Dauphine deux Hermès colossaux, deux têtes de Mercure à perruques du dix-septième siècle, posées sur des gaînes élevées, et qui ne manquent pas de tournure, marquent l'entrée de la vaste *cour* carrée *des Offices*, dont les bâtiments ont été construits par Henri IV. Cette cour a son entrée principale sur la place d'armes, place qui appelle aussi dans l'avenir une régularisation nécessaire pour la mettre en rapport avec la façade et la porte monumentale ouverte au milieu.

Pour compléter l'énumération des diverses constructions du palais de Fontainebleau, il ne reste plus qu'à indiquer les bâtiments entourant une cour intérieure, dite *cour des Princes*, dont une aile donnant sur le *jardin de l'Orangerie* ou de *Diane*, interdit au public, contient au premier étage la *galerie de Diane*, aujourd'hui la bibliothèque, et au rez-de-chaussée l'ancienne *galerie des Cerfs*, qu'on restaure en ce moment et où fut assassiné Monaldeschi.

Les châteaux de Fontainebleau, de Vincennes, de Compiègne, de Saint-Germain, de Marly, de Versailles, de Trianon, de Saint-Cloud, sont comme les grandes étapes de la monarchie en France; les noms de quelques-uns résument des époques historiques. Presque tous les souverains ont fait des séjours plus ou moins prolongés au château de Fontainebleau, mais c'est le nom de François Ier qu'il rappelle avec le plus d'éclat, parce que c'est ce roi qui a le plus contribué à l'agrandir et à l'embellir, en y faisant briller le luxe inconnu des arts.

Les origines du château remontent au commencement du douzième siècle. Selon M. Champollion-Figeac, le dernier historien du château, il y a de grandes probabilités pour en attribuer la fondation à Louis le Gros. En effet Louis VII, son successeur, dut trouver un manoir féodal tout bâti, puisque, dès la première année de son règne, il datait une charte de Fontainebleau (apud fontem Bleaudi) qu'il habitait, ayant autour de lui les grands officiers de sa couronne. Une de ses dernières chartes est relative à la fondation de la *chapelle Saint-Saturnin* (sur le côté sud de la cour Ovale). Il y assure la provision de blé et de vin à fournir en temps ordinaire au chapelain, auquel il octroie, avec une munificence royale, ration entière quand la cour est à Fontainebleau. « Et voulons que toutes les fois que nous, ou la Reine, serons en ce lieu, le dit chapelain ait quatre pains, demi-septier de vin, deux deniers pour sa dépense

1. Cette statue n'est peut-être là que provisoirement; on dit qu'on doit y restituer la statue de Persée qui décorait la fontaine dans le principe.

de cuisine, et une mesure de chandelle.» Cette chapelle Saint-Saturnin, consacrée par le célèbre Thomas Becket, alors réfugié en France pour échapper aux persécutions du roi d'Angleterre, a été restaurée à diverses époques, et la dernière fois en 1834. Les vitraux, représentant saint Philippe et sainte Amélie, ont été dessinés par la princesse Marie d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe.

Aux temps féodaux la chasse était le principal plaisir des rois et des nobles. Sous ce rapport Fontainebleau, à cause du voisinage de la forêt, était une résidence favorite pour les rois de France, qui presque tous se sont livrés à ce déduit avec un goût passionné. Saint Louis poursuivant un jour (22 janvier 1264) un cerf dans la forêt, perdit sa suite et tomba dans une troupe de brigands; il sonna d'un petit cor qu'il tenait suspendu au cou et put être secouru à temps. On éleva, en souvenir de cet événement, sur un monticule qui porte encore le nom de *butte Saint-Louis*, une chapelle qui fut détruite en 1701, parce que plusieurs ermites y avaient été assassinés. — En 1314 Philippe le Bel mourut à Fontainebleau des suites d'une chute de cheval qu'il avait faite en poursuivant un sanglier. — Les bêtes noires et rousses, entretenues pour les chasses royales, causant des dommages dans les champs cultivés autour de la forêt, François Ier affranchit, en 1531, des tailles et impôts les manants de Samois, Fontainebleau et lieux circonvoisins. — Parfois la journée entière était employée aux exercices de la chasse: « Le même jour, dit Sully en parlant de Henri IV, Sa Majesté, après avoir chassé à l'oiseau, fit une chasse au loup, et finit la journée par une troisième chasse au cerf, qui dura jusqu'à la nuit, malgré une pluie de trois ou quatre heures. On était alors à six lieues du gîte. Le roi arriva un peu fatigué.... Voilà ce que les princes appellent s'amuser; il ne faut disputer ni des goûts ni des plaisirs. »

Pendant quelque temps la royauté déserte Fontainebleau. Louis XI se renferme à Plessis-les-Tours ; Charles VIII fait embellir le château d'Amboise, où il était né et où il mourut; Louis XII séjourne au château de Blois. « Mais voici venir la plus glorieuse époque de l'histoire de Fontainebleau, le règne de François Ier. Le manoir féodal va faire place à un palais. » Le souffle de la Renaissance, qui, déjà, sous le règne précédent, avait transformé l'art ogival, va animer l'intérieur de ce palais de riantes et capricieuses créations, dues la plupart au génie d'artistes Italiens. « Aux graves compagnons de saint Louis, aux rudes guerriers bardés de fer du moyen âge, vont succéder les peintres et les sculpteurs de l'Italie, les poëtes et les savants. Une armée de courtisans vêtus de soie et brodés d'or, et la troupe légère des jolies châtelaines, quittent leurs vieux donjons et leurs provinces pour cette cour enchantée d'un prince qui avait dit : « Une cour sans femmes est une année sans printemps et un printemps sans roses. »

François Ier et Henri IV sont les deux souverains qui ont le plus fait pour l'agrandissement et les embellissements de cette résidence. Les dépenses faites par François Ier de 1528 à 1547, époque de sa mort, montent suivant les relevés obtenus par M. Champollion Figeac aux Archives, à une valeur de deux millions 550 000 francs. Sully évalue à deux millions 500 000 livres les dépenses de construction, restauration et décoration exécutées par ordre de Henri IV.

François Ier élevait à la même époque les châteaux de Saint-Germain en Laye, de Madrid, de la Muette, de Villers-Cotteret, et le féerique Chambord, avec ses tourelles, ses aériennes campaniles, œuvre merveilleuse qui a été faussement attribuée à Primatice, et qui restera anonyme par suite de notre longue insouciance pour nos artistes nationaux; bien que d'après des recherches récentes on ait cru devoir la restituer à un architecte né à Blois et nommé Pierre Nepveu.

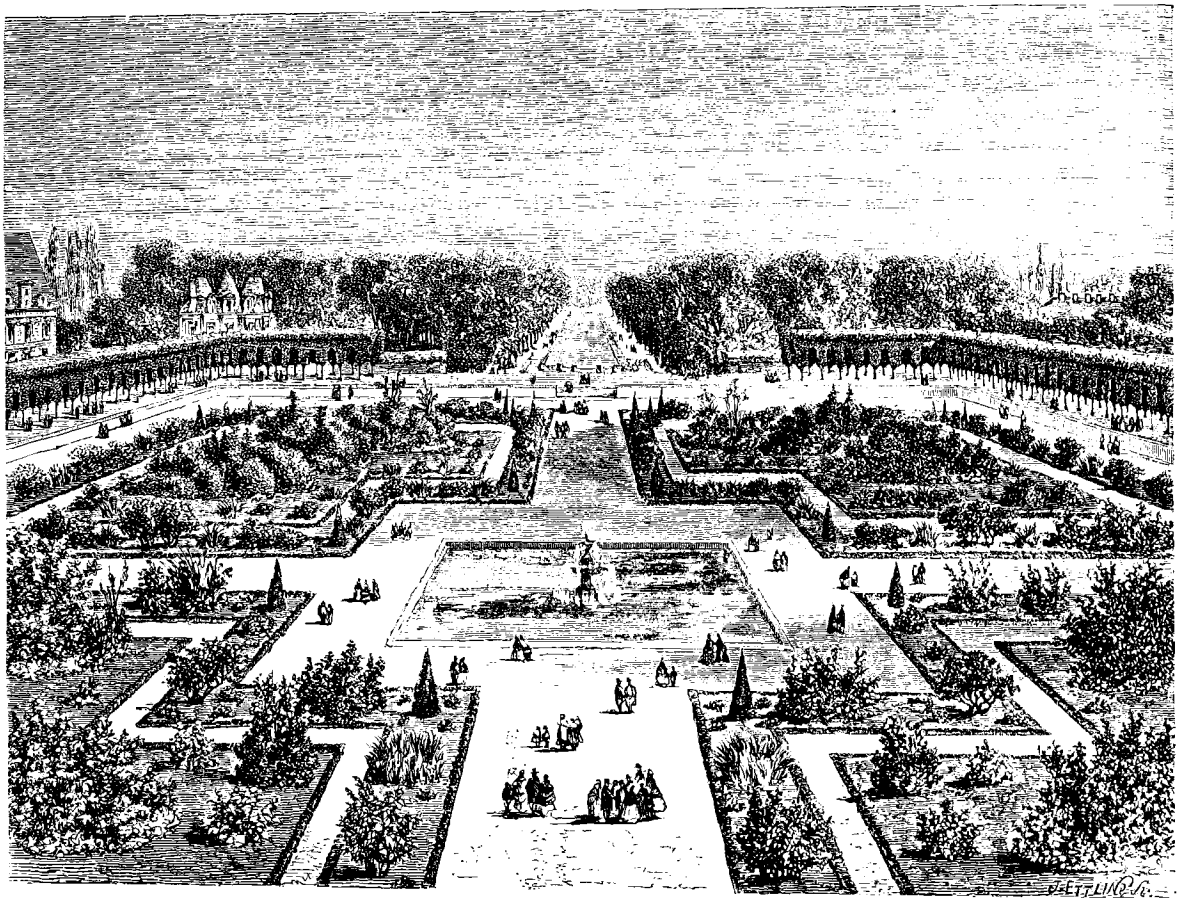
Il y a lieu de s'étonner qu'à Fontainebleau l'engouement qui régnait alors pour l'art Italien n'ait presque point laissé de traces à l'extérieur du palais. Serlio entra au service de François Ier en 1541, et fut nommé par lui surintendant des bâtiments de la couronne. Héritier des dessins de Balthazar Peruzzi, le maître en exquise élégance, Serlio était plus habile en théorie qu'en pratique. Il eut la générosité, lorsqu'il s'agit de décorer le Louvre, de préférer les projets de Pierre Lescot aux siens. S'effaça-t-il de même à Fontainebleau ? On serait tenté de soupçonner qu'il en fut ainsi. Mais il dut céder à des exigences difficiles à apprécier aujourd'hui; car il se plaint lui-même, dans ses écrits, qu'on n'ait pas adopté pour la galerie des fêtes (galerie de Henri II) le projet qu'il avait conçu d'une galerie largement ouverte, d'une loggia italienne. (Elle eût été sans doute dessinée avec goût, mais elle était moins judicieusement adoptée au climat de la France.) « Moi qui étais là, et qui y habitais continuellement, pensionné par le magnifique roi François Ier, on ne m'a pas même demandé le moindre conseil. » Ce fut un maçon français (*muratore*) qui éleva cette façade, la seule originale dans cette mosaïque de bâtisses. Serlio en parle avec dédain : « Je ne saurais dire à *quel ordre* appartient cette architecture. » Le maçon français avait opéré en dehors des règles de Vitruve. L'ignorant!

L'invasion italienne, si elle est à peine sensible à l'extérieur du palais, va triompher à l'intérieur. La grande nouveauté de l'époque, le titre le plus glorieux de François Ier, c'est que, sous son impulsion, les arts viennent faire cortége à la royauté. Toute une colonie d'artistes italiens s'installe à Fontainebleau; malheureusement cette colonie ne se composait que d'artistes de second ordre. « Dans les arts, comme dans la politique, François Ier devait être vaincu par son heureux rival, Charles-Quint, dont la domination s'établit dane cette Italie, à travers laquelle la France ne faisait que courir des aventures. » Il écrit vainement à Michel-Ange pour lui demander un de ses ouvrages. Il appelle Léonard de Vinci en France; mais celui-ci n'y vient que pour mourir; il nous laisse au moins un admirable chef-d'œuvre, la Joconde. Raphaël, qui avait peint pour François Ier plusieurs de ses chefs-d'œuvre, était mort depuis vingt

ans, à l'époque où le château de Fontainebleau allait être décoré par des artistes italiens. Enfin François Ier s'était encore adressé à un autre grand peintre, Andrea del Sarto qui, aveuglé par un indigne amour, oublia les lois de la probité et abusa de sa confiance.

Les Italiens qui fondent en France ce qu'on a appelé l'*École de Fontainebleau* sont des peintres et des décorateurs : Rosso, Primatice, Niccolò dell' Abbate. *Rosso de' Rossi*, ou *maître Roux*, comme on l'appelait, né à Florence en 1496, et qui s'empoisonna, en 1541, ne pouvant survivre à la honte d'avoir accusé injustement de vol et fait mettre à la torture le sculpteur da Pellegrino, son ami, dont l'innocence fut reconnue, était « un génie de décadence; un talent vigoureux et tourmenté, une espèce de Michel-Ange avorté. » Il donne à ses figures, qu'elles soient des femmes, ou même des enfants, une musculature exagérée. Il couvrit de ses compositions, exécutées à fresque par ses aides, la *galerie de François Ier* (voy. la gravure p. 13), longue de soixante-cinq mètres.

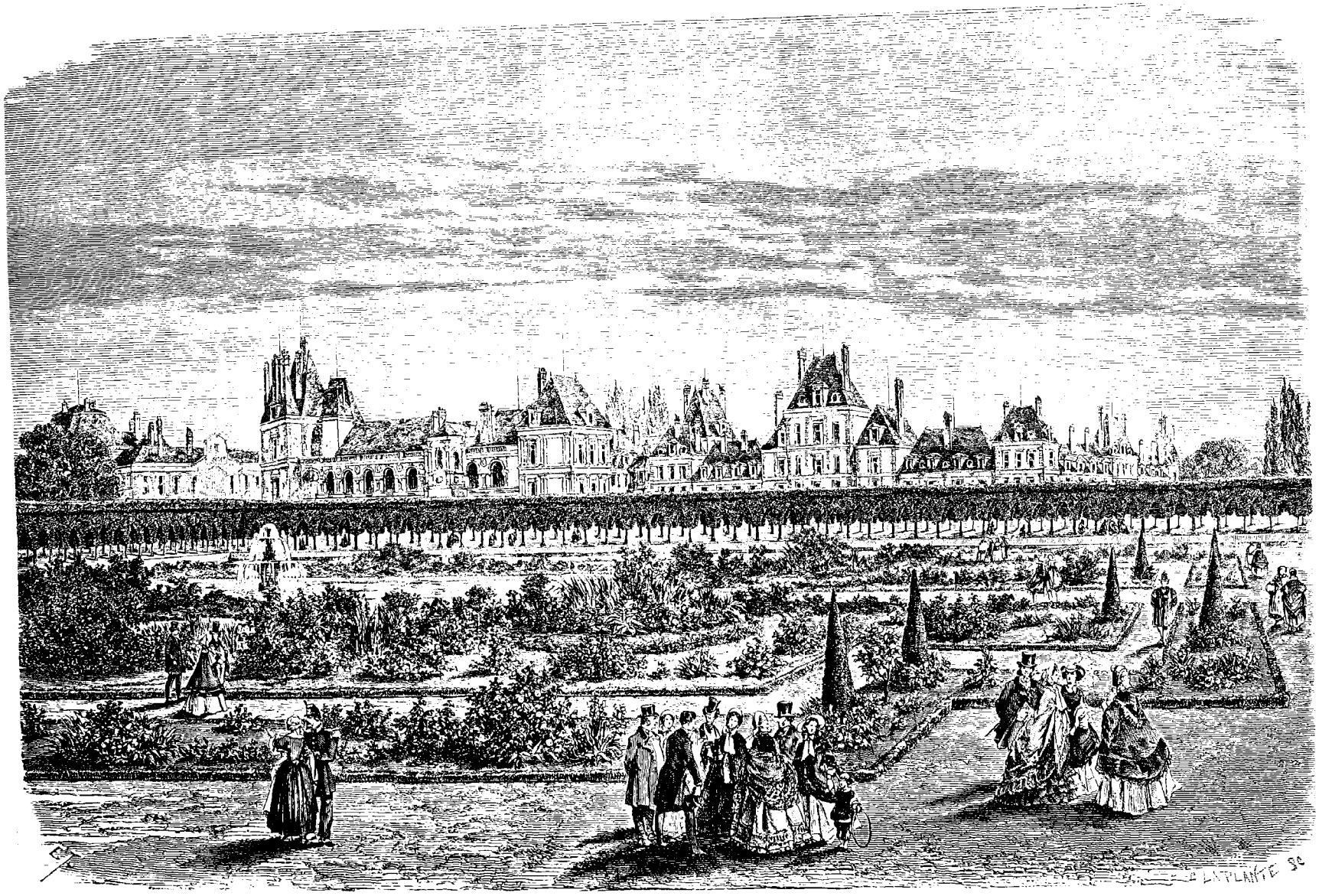
Tout un système de figures en relief, de cariatides, de nymphes, de satyres, d'enfants, de fruits, de fleurs et d'emblèmes divers en stuc, s'enroulant autour de médaillons, sert d'encadrement aux peintures à fresque. Cette décoration capricieuse, abondante, d'un dessin incorrect, mais pleine de verve et de libre fantaisie, contribue à faire de cette galerie une des principales curio-



Vue du parterre, du parc et du canal. — Dessin de E. Therond d'après nature.

sités artistiques du palais. Rosso était le conducteur de tous ces travaux, à cinquante livres de gages par mois; il ne put les terminer. Les sujets des peintures se composent d'allégories ou de scènes tirées de la fable. Ces peintures qui avaient presque entièrement péri ont été restaurées ou refaites par M. Couder, sous Louis-Philippe.

Une rivalité ardente s'éleva entre Rosso et Primatice, qui devait lui succéder. *Francesco Primaticcio*, peintre, sculpteur, architecte, né à Bologne en 1504, mort à Paris en 1570, après avoir étudié le dessin sous Innocenzio da Imola et le coloris près du Bagnacavallo, avait passé six ans auprès d'un plus robuste élève de Raphaël, le plus robuste de tous, Jules Romain, qui l'employa avec succès dans ses travaux du palais du T, à Mantoue, comme peintre et comme étant habile à composer des ornements en stuc. Ce double talent de peintre, de sculpteur et d'ornemaniste, fut son titre de recommandation auprès de François Ier, auquel le duc de Mantoue l'adressa en 1531. Le talent de Primatice, contrastant avec celui de Rosso, ne rappelle point la manière forte et savante de Jules Romain ; il se rapproche plutôt du style léger et de la grâce du Parmesan; sa composition est abondante et facile; son coloris est doux ; les poses de ses figures sont maniérées, les formes féminines élégantes, minces ; la stature allongée. On a fait la re-



Vue du palais, prise du parterre. — Dessin de E. Thérond d'après nature.

EX-LIBRIS

marque que Diane de Poitiers, favorite toute-puissante sous Henri II, donna aux artistes ses proportions, sa taille, son port, sa tête, et que ce modèle devint une sorte de type de la beauté feminine pour l'école de Fontainebleau.

La rivalité des artistes se doublait de la haine de deux femmes, maîtresses l'une du roi, l'autre du dauphin, son fils, qui devait être plus tard Henri II. Celui-ci avait obtenu que Rosso peignît dans un panneau de la galerie de François Ier, sous les traits de Diane de Poitiers, la nymphe de Belle-eau. Mais la duchesse d'Estampes, qui régnait alors, fit interrompre cette peinture et chargea Primatice de la remplacer par une Danaé. Rosso acheva la copie de son ouvrage et exhala son mécontentement dans une inscription mise au bas de sa peinture.

Si l'invasion de l'art italien à Fontainebleau a exercé une influence réelle sur l'art français, influence qui ne pouvait être que funeste, et le jeter dans une fausse direction, car il était lui-même sur la pente rapide de la décadence, c'est à Primatice qu'il faut attribuer l'action principale : pendant quatre règnes il conserva la suprématie sur les travaux artistiques. Il fut pour cette période ce que plus tard Lebrun fut pour l'époque de Louis XIV.

Le nom de Primatice est particulièrement attaché à trois grandes décorations dans le château de Fontainebleau : celles de la porte Dorée; celles de la chambre de la duchesse d'Estampes et de la galerie des fêtes. Toutes ces peintures à fresques, altérées ou détruites, ont été refaites sous le règne de Louis-Philippe.

La *chambre de la duchesse d'Estampes*, ornée de peintures, de figures en relief et d'ornements en stuc, appartient par le caractère de sa décoration au goût artistique de la Renaissance, que nous avons précédemment signalé dans la galerie de François Ier. Primatice a fourni les dessins des huit compositions, dont le héros est Alexandre; allusion au roi belliqueux, vainqueur de Marignan; mais allusion indirecte; plus tard, sous Louis XIV, l'art affichera sans pudeur la grosse et inepte flatterie : on aura le dieu-Soleil et le dieu-Hercule, affublé de la perruque du grand roi. Déjà dès l'année 1642 quatre de ces tableaux étaient méconnaissables; quelques autres périrent, quand cette chambre fut transformée en escalier (l'escalier du Roi). Abel de Pujol refit à l'encaustique ces peintures en 1835; et il substitua à un des sujets une scène de son invention : Alexandre coupant le nœud gordien. M. Poirson lui a reproché avec raison d'avoir introduit dans plusieurs figures entières, et dans beaucoup de têtes les formes adoptées par David et par son école, et qui diffèrent entièrement de celles de la Renaissance. De grandes figures en relief, dessinées d'une manière incorrecte par Primatice, ou exécutées par des praticiens peu habiles, forment à côté des compositions peintes des groupes un peu libres, en rapport avec la destination première de cette chambre. Dans l'enivrement esthétique causé à l'époque de la Renaissance par les poétiques images de la mythologie antique, les artistes emploient à profusion les nudités, ou en abusent sans motifs. Non content de faire triompher la figure humaine dans le tableau, on la fait servir encore à l'encadrement; et ce rapprochement d'images semblables établit un antagonisme nuisible entre ce qui est le principal et ce qui ne devait être que l'accessoire. C'est un défaut dans lequel, à notre avis, est tombé le grand Michel-Ange, lui-même, dans son immortel plafond de la Sixtine.

La merveille du palais est la *galerie des fêtes* ou *galerie de Henri II*, construite par François Ier et décorée par son successeur. Elle a été splendidement restaurée par Louis-Philippe. Elle est éclairée par dix croisées : cinq ouvertes sur la cour Ovale; cinq sur le parterre. Entre chacune de ces dernières s'élève un massif de maçonnerie, faisant saillie dans la salle, de façon qu'il y a cinq baies profondes, sortes de chambres séparées, entourées de bancs, où l'on peut se tenir à l'écart du mouvement de la grande galerie. Les sujets mythologiques dont cette magnifique salle est décorée, composés par Primatice, et peints à fresque, avaient péri en partie; ils ont été restaurés avec talent, en 1834, et repeints à l'encaustique par M. Alaux. Ils sont au nombre de plus de soixante-trois. Huit grandes compositions occupent les espaces compris entre les arcades des baies éclairées par les croisées; condition qui les rend difficiles à voir, parce que la vue est offusquée par le jour. Plusieurs de ces compositions comprennent un grand nombre de figures. Un aussi vaste ensemble de peintures, qui n'eût point étonné en Italie, était alors une rare magnificence pour la France. Primatice y déploya un talent fécond, souple et facile. Plusieurs de ses figures de femmes ont de la grâce et de l'élégance; mais leurs poses sont parfois maniérées; le dessin n'est pas toujours correct. Ce qui manque surtout à cette peinture, reflet agréable mais affaibli du grand art italien contemporain, c'est l'ampleur et la simplicité. La multiplicité du détail dans les grandes compositions n'est qu'une richesse mensongère. Peu de matière et beaucoup d'art, écrivait un jour Courier, avec beaucoup de sens.

Tous les sujets, point n'est besoin de le dire, sont empruntés à la mythologie. A aucune époque la littérature et l'art ne subirent une révolution aussi rapide et aussi passionnée qu'à celle de la Renaissance. Le paganisme les envahit. Un enthousiasme universel s'empara de tous les esprits, et, comme il arrive toujours en pareille circonstance, un goût légitime dégénéra bientôt en engouement et en manie; et, après la brillante révélation du paganisme, on en vint, suivant l'expression du Dante, à la puanteur du paganisme (*il puzzo del paganesmo*). L'art ne vit plus dans les sujets empruntés à la fable que des images propres à flatter les goûts sensuels. L'art du moyen âge avait été impuissant à rendre sensible la beauté de la forme humaine. La sculpture antique exhumée la révélait dans toute sa grandeur et sa pureté esthétique. La mythologie fournissait des milliers de sujets qui autorisaient l'emploi du nu; Vénus, les Grâces, tout le chœur riant des nymphes.... Quel enchantement nouveau, contrastant avec les tristesses austères ou les laideurs grotesques de l'iconographie chrétienne !

On a dit avec raison que la galerie d'Henri II est « l'expression la plus naïve et la plus forte de l'époque; période de monarchie absolue; temps où le prince disposait sans contrôle de la fortune publique et en usait au gré de ses goûts et de ses passions. » On est ici chez le roi, sous le régime du bon plaisir. Au lieu des graves et viriles impressions que l'on éprouve à voir, en Italie, les palais municipaux, élevés et décorés richement par les Républiques du moyen âge, on ne ressent ici qu'une vaine curiosité à la vue d'un luxe de cour, auquel les artistes ont associé les souvenirs et les fantaisies de la galanterie du souverain. L'esprit est transporté hors de l'histoire et abaissé jusqu'à l'anecdote scandaleuse. Diane et ses emblèmes, les arcs, les flèches, rappellent Diane de Poitiers, cette favorite toute-puissante pendant le règne d'Henri II; cette femme qui resta belle jusqu'à sa mort et avait déjà cinquante ans, en 1547, quand ce prince monta sur le trône. Les historiens du règne d'Henri II et les écrivains qui ont décrit le château signalent comme un scandale ces emblèmes, ces croissants multipliés à profusion sur les trumeaux de chêne au pourtour de la salle, ces chiffres unis du roi et de sa maîtresse (deux D adossés dans un H), qui se voient encore sculptés sur les frises des bâtiments de la cour du Louvre, à Paris. Quoique les mœurs du temps légitimassent, pour ainsi dire, l'usage royal d'afficher publiquement une maîtresse à côté de la femme légitime, d'avoir, comme on disait alors, une femme de campagne et une femme de ville, c'eût été un tel excès d'impudence d'infliger à la reine l'insulte et l'affront de voir gravé sur le palais qu'elle habitait et jusque dans ses appartements le chiffre de sa rivale, qu'une pareille énormité était faite au moins pour éveiller des doutes. Aussi, après un examen plus attentif, il paraîtrait que les colères des écrivains tombent ici à faux; et si complétement à faux, qu'il faudrait rapporter à la reine, à la femme légitime, ce que par une équivoque facile — et consentie peut-être, — on attribuait à la maîtresse; les chiffres accouplés seraient dûment autorisés par le sacrement de l'Église : ce seraient deux C adossés (première lettre du nom de Catherine de Médicis) qui, appuyés sur les jambages de l'H, auraient été pris pour des D.

Quant aux croissants, qui, dans cette salle, où Primatice a mis en peinture tout le dictionnaire de la fable, peuvent à la rigueur être mis au compte de Diane, on a également essayé de les revendiquer pour Catherine de Médicis, qui aurait eu pour emblème un croissant avec la devise : *donec totum impleat orbem*. Mais cette interprétation est bien complaisante, et on ne saurait dissimuler que toutes les représentations figurées, toutes les allusions poétiques du temps tendent à confondre la déesse chasseresse avec la duchesse de Valentinois. Sa devise est une flèche avec cette légende : *Consequitur quodcunque petit :* Elle atteint tout ce qu'elle vise.

Primatice devait exercer une action favorable sur l'art français, moins par le charme de ses compositions que par les statues et les moulages de statues antiques qu'il rapporta d'Italie par ordre de François Ier. Un atelier de fonderie fut établi à Fontainebleau. « Dans les moules venus de Rome, il ne fut coulé que du bronze. » Il faut citer parmi les plus remarquables de ces statues : l'Apollon du Belvédère, le Laocoon, la Cléopatre (Ariane), la Vénus de Praxitèle, etc.... qui ornent aujourd'hui le jardin des Tuileries; la statue du Tibre, qui fut fondue l'an II de la République pour en faire des centimes.

A son retour d'Italie, Primatice eut, à Fontainebleau, de vifs démêlés avec l'orfévre et statuaire florentin Benvenuto Cellini, que François Ier avait également chargé de travaux importants. Cellini, par son humeur irritable et violente, s'était fait une ennemie de la duchesse d'Estampes, qui fit donner à Primatice, son protégé, le travail d'une fontaine, déjà confié au premier. Le vindicatif Florentin, moitié artiste, moitié spadassin, vint trouver Primatice; et, sans s'arrêter aux courtoisies lombardes de son accueil (*certe sue lombardesche accoglienze*), il lui déclara net que, s'il apprenait que celui-ci voulût continuer à le supplanter dans sa commande, il le tuerait comme un chien; et il était homme à le faire! Heureusement cet incommode compagnon finit par se brouiller avec le roi lui-même et reprit le chemin de l'Italie, n'ayant terminé aucun des ouvrages qu'il avait commencés pour la décoration du palais.

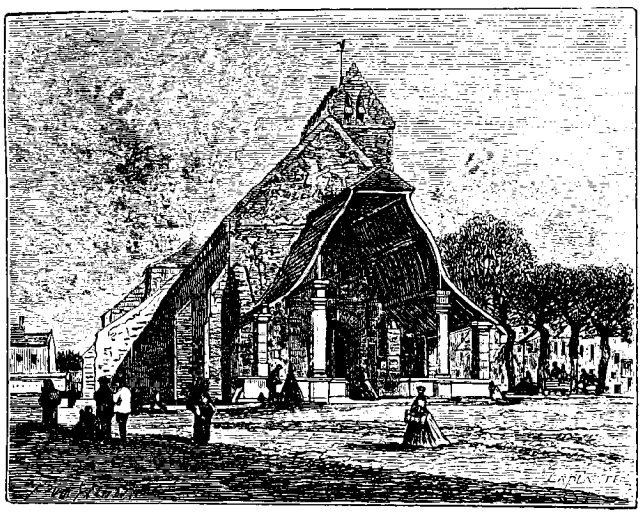
On lit avec intérêt dans ses curieux Mémoires les récits plaisants et si personnels de ses conflits avec la duchesse d'Estampes et des mortifications que son imprudence lui attira. Ayant fait transporter dans la galerie de François Ier un Jupiter en argent, qu'il venait de terminer pour le roi, il fut surpris d'y trouver réunies les belles statues antiques coulées en bronze, et, malgré son outrecuidance, il ne put s'empêcher de trouver là un voisinage redoutable. Le roi, et les courtisans à la suite, donnèrent à son Jupiter des louanges dont il exagère probablement les expressions. « En vérité, s'écria hardiment la duchesse d'Étampes (qu'on a appelée la plus belle des savantes et la plus savante des belles), on dirait que vous n'avez pas d'yeux. C'est dans ces belles figures antiques que réside la perfection de l'art, et non dans ces babioles modernes (*e non in queste baiate moderne*). » Cellini, exaspéré, trouva le moyen de se venger au moyen d'une grossière plaisanterie, qui fut prise à insulte par la favorite. Il s'était jeté dans une lutte où il devait succomber. En 1545 il retournait en Italie; « on songeait alors à la guerre plus qu'aux statues (*era tempo da militare e non da statuare*). »

Un dernier artiste *Niccolò dell' Abbate*, de Modène, né en 1512, mort à Fontainebleau en 1571, doit être cité comme un des fondateurs de l'*école de Fontainebleau* avec Rosso et Primatice. Il fut le plus habile des artistes qui aidaient Primatice dans ses travaux de peinture et de figures en relief exécutées en stuc. Il peignit d'après les dessins de celui-ci 58 sujets de l'histoire d'Ulysse dans une galerie qui fut détruite en 1730, par ordre de Louis XV, comme il est dit plus haut. C'est ainsi que périssaient successivement, soit par les

outrages du temps, soit par les caprices de la Royauté, les productions de cette école dite *de Fontainebleau*, qui avait jeté tant d'éclat sur cette résidence.

La grande chapelle de la Cour ou chapelle de la Sainte-Trinité est, avec les galeries de François Ier et de Henri II, une des parties du château particulièrement intéressantes pour l'histoire de l'art en France. Les peintures en furent exécutées par Freminet, surnommé le Michel-Ange français, et qui fut premier peintre de Henri IV. Il avait passé seize ans à étudier en Italie. Imitateur assidu de Michel-Ange, il lui emprunta, à défaut de génie, la tension du style, l'exagération du dessin, et les attitudes forcées. C'est encore avec lui l'art italien qui trône à Fontainebleau. Les peintures, dont il décora la chapelle de la Sainte-Trinité, exécutées à l'huile sur plâtre, furent achevées sous Louis XIII, et sont tout ce qui reste de ses grands travaux. Elles avaient aussi été profondément altérées et elles ont été restaurées, il y a quelques années.

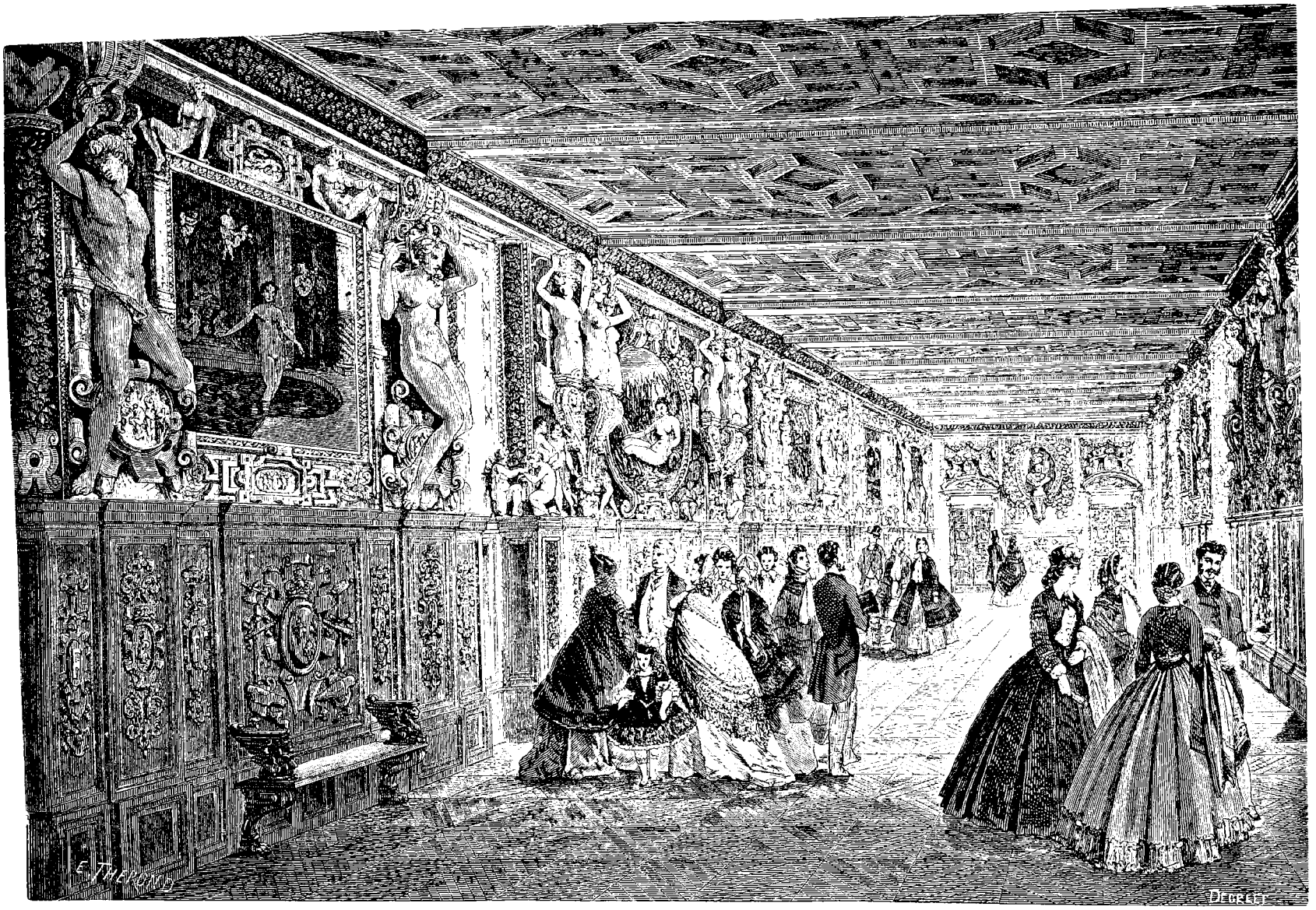
Dans une autre partie du château, les curieux de peinture trouveront plusieurs compositions d'Ambroise Dubois, d'Anvers, naturalisé en 1601; et les amateurs de scandale chercheront les traces de la galanterie royale, affichées d'une manière moins indirecte que dans la galerie des fêtes. Sur les panneaux de la chambre à coucher d'une autre reine de France, également de la famille de Médicis (elles étaient prédestinées), chambre appelée aujourd'hui : *Salon de Louis XIII*, parce que Marie de Médicis l'y mit au monde, on remarque, parmi les arabesques de la décoration, des S traversés d'un trait; chiffre parlant du nom de Gabrielle d'Estrées (Esse trait). C'est du moins une petite médisance de cour recueillie de longue date par la tradition et qui se raconte journellement aux visiteurs, heureux de découvrir la malice de ce rébus extra-matrimonial. Mais quelques critiques, justement blessés d'une incongruité aussi étrange, ont cherché à en disculper le *vert-galant*. Ils objectent que Gabrielle était morte quand Henri IV épousa Marie de Médicis. Le roi, moyennant une rente aux héritiers, garda pour lui les biens meubles de sa maîtresse, et, par une ordonnance du 10 août 1600, il déclara qu'il avait fait changer les bijoux pour en faire présent à sa « très-aimée future épouse la princesse Marie. » — Ce transport des bijoux de la maîtresse à la femme légitime ne nous semble pas d'une exquise délicatesse. — D'un autre côté, si les S percés d'un trait avaient été placés avec intention par les décorateurs, comme étant le chiffre de la *charmante Gabrielle*, peut-être négligea-t-on simplement de les faire disparaître, quand, après sa mort, cette salle devint la chambre à coucher de Marie de Médicis. Mais voilà que, d'un autre côté, le problème se complique dans un sens favorable aux interprétations décentes : l'S traversé d'un trait est, dit-on, fréquemment employé à la Renaissance comme emblème de *fermesse*, *constance*. On le retrouve sur des jetons de la chambre des comptes de Pau à l'effigie de Jeanne d'Albret, régente pour son fils Henri, du royaume de Navarre. — N'est-ce pas une chose singulière, en vérité, que ce concours de chiffres et d'emblèmes amphibologiques, côtoyant l'honnêteté et le scandale, applicables tout à la fois à la maîtresse et à la femme légitime, au temps de Henri II, et à celui de Henri IV[1] !



Église d'Avon. — Dessin de D. Grenet d'après nature.

La plus longue galerie du palais est la *galerie de Diane*, que Henri IV fit construire. Ici encore la propension à dire du mal de « *ces malheureux rois*, » trop justifiée, il faut le reconnaître, par leur moralité peu scrupuleuse, s'est évertuée à trouver malice à des peintures mythologiques d'Ambroise Dubois, qui en étaient fort innocentes. Un grand nombre de ces peintures étaient consacrées à Diane; suivant une tradition, erronée cette fois, la sœur d'Apollon, qu'on a coutume d'appeler, même à l'opéra, la chaste Déesse (*Casta diva*), malgré l'histoire d'Endymion, n'aurait été ici qu'une image transparente de Gabrielle d'Estrées, comme elle l'était de Diane de Poitiers dans une autre partie du château. Mais la chronologie ne se prête pas à ces suppositions malicieuses : Gabrielle était morte avant que l'olympe d'Ambroise Dubois fût commencé. — Peintures et bâtiment, tout cela était tellement tombé en ruine qu'il fallut reconstruire sous l'Empire cette galerie; la Restauration la fit décorer avec la richesse et le goût banal qui caractérisent le style officiel de l'époque. La *bibliothèque* du palais y a été établie en 1859. On y voit la cotte de mailles et l'épée de Monaldeschi, qui, protégé par l'une, ne songea pas à se servir de l'autre pour disputer sa vie à des spadassins.

1. Le dernier historien du palais de Fontainebleau, M. Champollion Figeac, cite un fait positif, qui nous semble infirmer tout à fait les complaisantes tentations d'apologie : « Au temps même de Henri IV, l'habile graveur Thomas de Leü, grava le portrait de toutes les personnes de la cour de ce roi, en ajoutant à la figure les chiffres ou devises qui leur étaient personnels; et au portrait de Gabrielle, dans ce recueil, est joint ce même chiffre S traversé du trait. »



Galerie de François Ier. — Dessin de E. Thérond d'après nature.

EX-LIBRIS

Sous la galerie de Diane s'étend la *galerie des Cerfs*, construite en 1601, et ainsi nommée à cause des têtes et des bois de cerfs, qui faisaient partie de la décoration. Les poutres du plafond faisant saillie étaient ornées de têtes d'animaux et d'attributs de chasse. On voyait sur les murs, peints à fresque, les plans à vol d'oiseau de quinze résidences royales. Cette galerie fut convertie en appartements particuliers sous Louis XV. On achève en ce moment de la restaurer et de la restituer telle qu'elle était sous Henri IV.

C'est dans cette galerie qu'eut lieu, en 1657, par ordre de Christine, reine de Suède, l'égorgement du marquis de Monaldeschi, son favori, drame qui est resté le souvenir funèbre du palais. La relation en a été conservée par le père Lebel, supérieur des Trinitaires de la Rédemption. Son récit naïf avait été arrangé par Mme de Motteville dans ses Mémoires. M. Champollion Figeac l'a récemment publié conformément au manuscrit original, qui est aujourd'hui aux archives de la Tour, à Londres.

Des lettres écrites par le marquis, établissant sa trahison envers la reine, et tombées dans les mains de cette princesse, furent les motifs qui la poussèrent à prononcer cette impitoyable condamnation à mort; cruauté odieuse et inexplicable, quand bien même il ne faudrait pas y voir, comme Voltaire, la vanité blessée d'une femme « terminant une galanterie par un crime. » Le P. Lebel, appelé auprès de la reine, le 10 novembre, à une heure après midi, la trouva dans la galerie des Cerfs, ayant près d'elle trois officiers de sa suite; et un quatrième, le marquis de Monaldeschi, à qui elle montra des lettres, en l'appelant traître. « Il se jeta aux pieds de la reine, lui demanda pardon, et en même temps les trois hommes qui étaient là présents tirèrent leurs épées et ne les remirent qu'après avoir exécuté le dit marquis.... Il tira la reine tantôt dans un coin de la galerie, tantôt dans un autre, la suppliant toujours de l'écouter. Sa Majesté ne lui dénia rien. — Mon père, me dit-elle, soyez témoin que je donne à ce traître tout le temps pour se justifier, s'il peut. — Après donc deux grandes heures de conférence, le marquis ne contentant pas la reine par ses réponses, Sa Majesté me dit d'une voix assez élevée, pourtant grave et modérée : — Mon père, je me retire et vous laisse cet homme ; disposez-le à la mort et prenez soin de son âme. — Les trois hommes pressent avec le fer, sans pourtant le toucher, Monaldeschi de se confesser. Le marquis éperdu se jette à mes pieds et me conjure de retourner auprès de Sa Majesté. Ce que je fis et la trouvai seule en sa chambre avec un visage aussi serein que si elle n'eût eu aucune affaire. L'approchant, je me laisse tomber à ses pieds, les larmes aux yeux et les sanglots au cœur. » Le pauvre moine essaye en vain de la fléchir et même de lui démontrer qu'elle ne saurait ordonner un tel meurtre dans le palais du roi de France. Christine répond qu'elle est reine partout, et qu'en elle réside la justice absolue et souveraine sur ses sujets. « Je rentrai dans la galerie, dit le P. Lebel, en embrassant ce pauvre malheureux qui se baignait en ses larmes.... Il acheva sa confession en latin, français, italien, ainsi qu'il se pouvait mieux expliquer dans le trouble où il était. » Le chef des officiers de la reine, qui avait encore été la trouver, accompagné de son aumônier, « revint et dit à Monaldeschi : — Marquis, demande pardon à Dieu, car, sans plus tarder, il faut mourir, tu es confessé. — Et, lui disant ces paroles, le pressa contre la muraille du bout de la galerie, et ne pus si bien me détourner, que je ne vis qu'il lui porta un coup en l'estomac, et le dit marquis le voulant parer, il prit l'épée de sa main droite, et l'autre la retirant lui coupa trois doigts et l'épée demeura faussée, et dit à un autre qu'il était armé dessous, comme en effet il avait une cotte de maille, et le même à l'instant redoubla le coup par le visage, après lequel le marquis cria : — Mon père ! mon père ! — Je m'approchai.... je lui donnai l'absolution. Un autre lui donna un coup sur la tête qui lui emporta de l'os et étant étendu sur le ventre faisait signe et montrait qu'on lui coupât le col. » Enfin un de ces hommes « perça de son épée assez longue et étroite la gorge du dit marquis, qui du coup tomba sur le côté droit, où j'étais, et ne parla plus et demeura près d'un quart d'heure à expirer, durant lequel je lui criai : *Jesus, Maria!* et autres choses dévotes. Il finit sa vie à trois heures trois quarts après midi. Le chef des trois lui remua un bras et une jambe, fouilla en son gousset et n'y trouva rien, sinon en ses poches un petit livre de la Vierge et un petit couteau. Ils s'en allèrent tous les trois, et moi après, pour recevoir les ordres de Sa Majesté. Elle me commanda d'avoir soin de l'enterrer et me dit qu'elle voulait faire dire plusieurs messes. Elle envoya cent livres pour le repos de son âme. » Le corps de Monaldeschi fut transporté à Avon et enterré dans l'église.

Louis XIV séjourna longtemps à Fontainebleau; mais il devait établir ailleurs le siége de sa grandeur. Quand il eut fixé sa résidence à Versailles et à Marly, il faisait tous les ans le voyage de Fontainebleau. Il couchait ordinairement en route, soit à Petit-Bourg chez le duc d'Antin, soit à Villeroy chez le maréchal de ce nom. Tous les princes de la famille royale devaient être du voyage. Il voulait réunir toujours autour de sa personne le splendide entourage d'une cour nombreuse et brillante. Son despotisme s'exerçant sur les membres de sa famille, les princesses, même enceintes, ne pouvaient se faire excuser malgré les avis des médecins. C'est ainsi qu'il fit faire à la duchesse de Berry une fausse couche, en 1711. Pour obéir, elle vint en bateau jusqu'à Valvins.

Louis XV et Louis XVI séjournèrent également à Fontainebleau et s'y livrèrent aux plaisirs de la chasse. Louis XV n'avait que sept ans quand Pierre Ier vint, le 30 mai 1717, visiter Fontainebleau. La matinée du 31 se passa à courre le cerf. C'était la première fois que le tsar se livrait à cette chasse, « où, dit Saint-Simon, il pensa tomber de cheval; il trouva cet excercice trop violent, qu'il ne connaissait pas. Le soir, il voulut manger seul avec ses gens dans [le pavillon de l'étang].

EXVIBRIS

Il revint à Petit-Bourg [chez le duc d'Antin] dans un carrosse avec trois de ses gens. Il parut dans ce carrosse qu'ils avaient largement bu et mangé. »

La Révolution dépouilla le palais et l'abandonna à toutes les causes de dégradation. « En 1798, la bande noire demanda à l'acquérir pour le démolir et en cultiver le sol pour la nourriture du peuple. » Une commission, nommée par l'Institut, fit un appel pressant au gouvernement et parvint à le sauver.

En 1804, Napoléon fit refaire la toiture délabrée et qui laissait pénétrer l'eau sur plusieurs points. Il dépensa plusieurs millions pour remettre le château en état et le meubler.

Louis-Philippe y fit les plus splendides restaurations; son règne a été une époque de rénovation pour le palais. On estime à près de 3 millions 500 000 fr. le total des dépenses qu'il y fit. — Le 6 mai 1837, le mariage civil du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklenbourg-Schwerin eut lieu dans la galerie de Henri II, déjà restaurée et inaugurée pour cette circonstance. — Quelques années avant, Louis XVIII était venu recevoir à Fontainebleau, Caroline de Naples, fiancée au duc de Berry. Ces deux mariages devaient aboutir à une catastrophe fatale.

Outre l'intérêt des souvenirs historiques qui permettent à l'imagination d'évoquer et de voir défiler à travers cette résidence toute la monarchie française et, à côté d'elle, un grand nombre de personnages célèbres, le style décoratif d'une partie des appartements, les meubles de diverses époques qu'on y a réunis, transportent avec illusion au milieu des temps dont ils sont les rares vestiges. Les regards se portent avec curiosité sur l'ornementation artistique en reliefs capricieux du règne de François Ier; sur l'ornementation moins sculpturale, mais aux dorures fastueuses de Louis XIII et de Louis XIV; sur les gracieuses mignardises peintes par Boucher dans la *salle du Conseil;* sur la chambre de Mme de Maintenon, conservant des meubles de Boule et un canapé en tapisserie du temps, que l'on dit avoir été brodé par les demoiselles de Saint-Cyr; sur le boudoir et la chambre à coucher de Marie-Antoinette, dont l'ameublement date presque entièrement de Louis XVI et fait pressentir les formes roides du Directoire et de l'Empire; sur le petit guéridon mesquin, en acajou, où Napoléon a signé son abdication. « En faisant basculer la table de ce guéridon, on aperçoit une petite plaque de cuivre portant l'inscription suivante, mise sous la Restauration, qui y a laissé des traces de ses prétentions et de ses ridicules anachronismes : — Le 5 avril 1814, Napoléon Bonaparte signa son abdication sur cette table dans le CABINET DE TRAVAIL DU ROI. — Louis-Philippe avait fait placer dans cette pièce un fac-simile de l'autographe de cet acte d'abdication; ce fac-simile a été retiré depuis le nouvel empire.

Aujourd'hui que l'histoire du mobilier est devenue un objet d'études assidues, on aime à passer ici en revue une série chronologique de spécimens variés d'ameublement, depuis les belles tapisseries de Flandre, depuis les *Cabinets* François Ier, les bahuts Louis XIII, les meubles en marqueterie de Boule, les fauteuils en vieux Beauvais, puis les commodes Marie-Antoinette, de l'ébéniste Riésener avec les rinceaux, les découpages en cuivre et les belles ciselures du célèbre Gouthières, jusqu'aux formes sèches et anguleuses de l'Empire, jusqu'à l'ameublement de la Restauration et de l'époque actuelle.

Avant de quitter le Palais pour aller parcourir la forêt, on ne manque pas de visiter les *Jardins*. Le principal est le *Parterre*, carré de trois hectares, qui s'étend devant une partie de la façade méridionale du Palais. Dans la vue qui en est donnée page 8, les bâtiments qui forment la moitié de la façade à droite sont ceux des offices, bâtis par Henri IV; vers la gauche, entre le pavillon de Mme de Maintenon et la saillie formée par le chevet de la chapelle Saint-Saturnin, on remarque les cinq croisées cintrées de la Salle de Henri II. A gauche du pavillon Maintenon, s'élèvent les bâtiments qui entourent la cour de la Fontaine et celle des Adieux.

Le terrain sur lequel les jardins furent plantés était si sec et si stérile, que sous Henri IV, il se montrait encore rebelle aux soins de la culture. Un jour le Béarnais se promenant avec d'Épernon, se plaignit à un jardinier de ce que les parterres étaient mal garnis de fleurs.

« Sire, répondit le jardinier, je ne puis rien faire venir dans ce terrain-là.

— Semez-y des Gascons, dit le roi avec sa verve spirituelle, en regardant d'Épernon; ils poussent partout. »

La dernière transformation du parterre date de Louis XIV; Lenôtre l'a dessiné tel qu'on le voit aujourd'hui. C'est lui qui fit élever alentour la terrasse qui le domine et sert de promenoir aux habitants.

On descend du parterre par deux rampes dans le *Parc* (en dehors et à droite de la vue gravée), vaste terrain de 84 hectares, acquis par François Ier, et où Henri IV a fait creuser un canal qui a 1200 mètres de longueur. De magnifiques avenues de vieux arbres le bordent des deux côtés.

Bassompière raconte qu'il gagna un pari de 1000 écus à Henri IV, qui avait prétendu que le canal qu'il venait de créer serait plein en deux jours. Huit jours ne suffirent pas à le remplir.

Au nord et dans la partie haute de ce parc règne la célèbre *treille du Roi*, qui produit, dit-on, année commune, trois mille kilogrammes d'excellents chasselas.

Les bâtiments occupés par la Vénerie forment sur un des côtés du Parc, des dépendances assez considérables du château. Ils sont situés sur l'emplacement des Héronnières, construites sous Henri II. Louis XIV les agrandit. Louis XV y fit ajouter une écurie de 220 toises. « La vénerie impériale est sous le commandement du général prince de la Moskowa, grand veneur. Le baron Lambert, capitaine de vénerie, a sous ses ordres

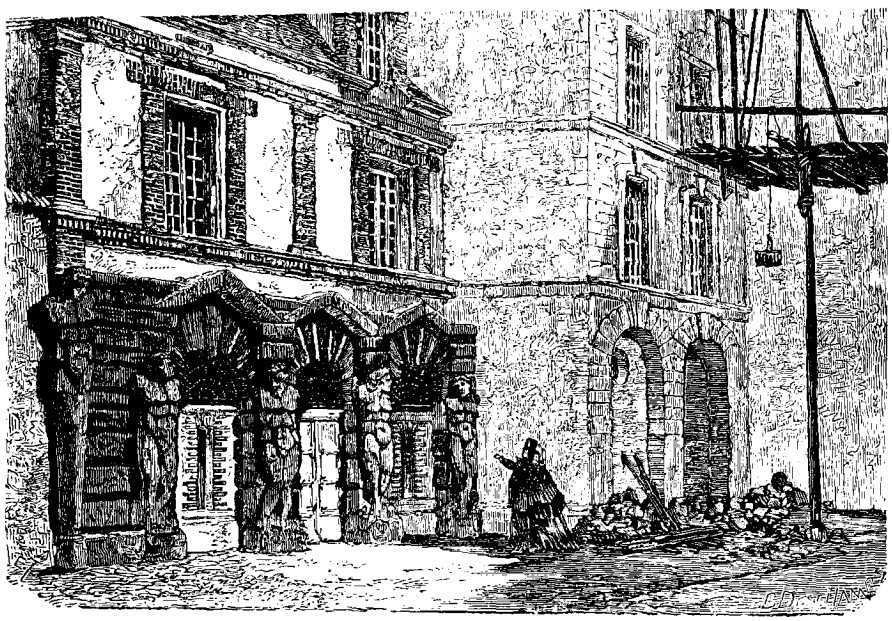
2 lieutenants des chasses à courre; 1 premier piqueur; 2 autres piqueurs; 4 valets de limiers, dont 2 à pied et 2 à cheval; 4 valets de chiens à cheval, 4 à pied; 50 chevaux de chasse; 100 chiens pour le cerf; 20 limiers et 7 hommes d'écurie. »

Deux autres jardins sont réservés : l'un, celui de l'*Orangerie* ou de *Diane*, bordé d'un côté par la longue galerie des Cerfs, est tout à fait interdit au public; l'autre, dit le *Jardin anglais*, est, pendant l'absence de la Cour, ouvert à certaines heures du jour. (Il est situé en dehors et à gauche de la même vue gravée.) Il a été dessiné sous l'Empire, et planté de platanes, de sophoras, de catalpas, de tulipiers, de cyprès de la Louisiane, etc... Il est bordé d'un côté par l'étang des Carpes, d'un autre par l'aile de bâtiments que Louis XV fit construire sur la cour du Cheval-Blanc. C'est dans le pavillon d'angle, à l'entrée du jardin anglais, qu'ont été disposés, au rez-de-chaussée, des salons de réunion pour l'Empereur et pour l'Impératrice, et que sont réunis les curiosités japonaises et les divers objets offerts par les ambassadeurs siamois.

Sur le même jardin, mais à l'autre extrémité de l'aile, on peut apercevoir, à travers des arcades, des figures colossales grossièrement sculptées dans des morceaux de grès rapportés. Ces cariatides, fidèlement rendues par la gravure ci-jointe, faisaient partie d'une *grotte* dite *du Jardin des Pins*, nom donné, sous François Ier, à cette partie du jardin.

Le parc et les jardins sont le plus souvent déserts, ou traversés de temps à autre par quelques rares habitants de la ville, gens d'humeur casanière. Jardins et promeneurs n'offrent rien de particulier qui puisse attirer l'attention des touristes.

Il est une autre classe d'indigènes, population muette



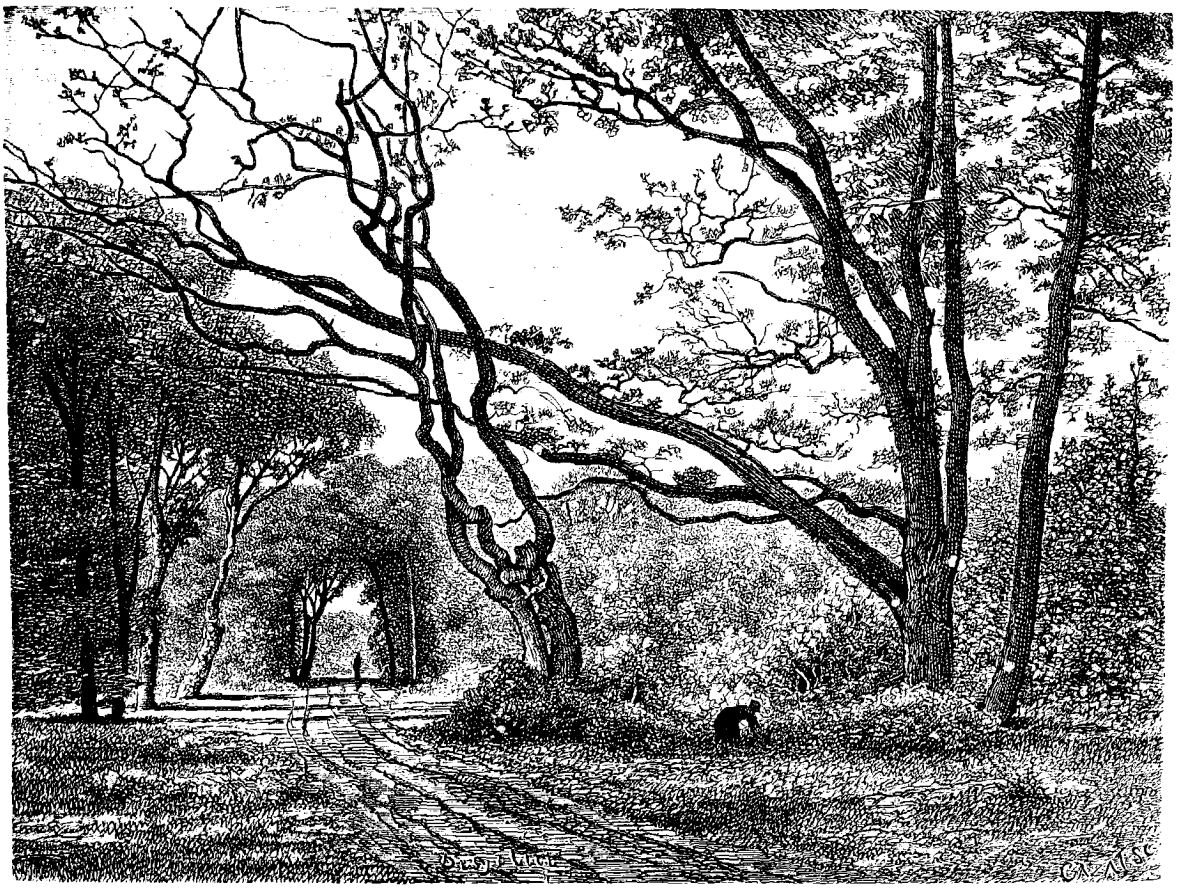
Cariatides de la grotte du jardin des Pins (jardin anglais). — Dessin de E. Therond d'après nature.

mais frétillante, qui mérite d'être signalée : ce sont les *carpes* de l'étang; personnages ayant leur genre de célébrité (quelques-unes sont appelées, en ce moment, à exhiber leur embonpoint à l'Exposition universelle). Les voyageurs ne manquent jamais d'aller leur faire visite; visite qu'ils prolongent parfois assez longtemps et qui se passe à jeter du haut du terre-plein de la cour de la Fontaine des morceaux de pain à ces voraces et à voir le tumultueux spectacle de leur gloutonnerie. Une très-grande dame du siècle de Louis XIV disait qu'elle avait le malheur de ne pas aimer les plaisirs innocents; le bon public, au contraire, non-seulement les aime, mais il a le mérite de ne pas s'en lasser; il y a toujours pour lui un nouvel attrait à s'arrêter devant les ours du Jardin des plantes, à Paris, ou devant les carpes de Fontainebleau[1]. — Nous finirons par ces grasses commères de l'étang notre revue et cet article, nous excusant si un aussi royal sujet que la description du Palais de Fontainebleau se termine si humblement et *desinit in piscem*.

DU PAYS.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

1. « La pièce d'eau des Carpes ayant été mise entièrement à sec en 1815, lors de l'occupation par les puissances étrangères, les poissons furent tous pillés et enlevés par les Cosaques; il n'y a donc pas de carpe plus ancienne que cette date. » Elle a été de nouveau mise à sec à la fin de l'année 1866 et 2000 carpes mesurant de 18 à 30 centimètres, ont été remises à l'adjudicataire de la pêche. 1250 des plus grosses et beaucoup de petites ont été déposées provisoirement dans le bassin du Tibre, au milieu du parterre, en attendant que l'étang fût de nouveau rempli d'eau.



Une route dans la forêt. — Dessin de feu Desjobert.

LE CHATEAU ET LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU,

PAR M. DU PAYS [1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA FORÊT.

Sol. — Grès. — Histoire. — Variétés d'aspects. — Futaies et bruyères. — Arbres verts. — Gibier et bêtes fauves. — Coupes de vieilles futaies. — Pavés. — Le Sylvain et ses promenades. — Barbison et ses artistes. — Thomery.

La Forêt de Fontainebleau, la grande curiosité du département de Seine-et-Marne, s'étend sur la rive gauche de la Seine. Sa contenance est d'environ 17 000 hectares. Elle occupait dans les anciens temps un espace bien plus considérable quand elle était réunie à la forêt de Senart; celle-ci s'avançait jusqu'auprès de Paris. Des défrichements successifs l'ont réduite à ses dimensions actuelles, qui dépassent encore celles des forêts de Compiègne et de Rambouillet.

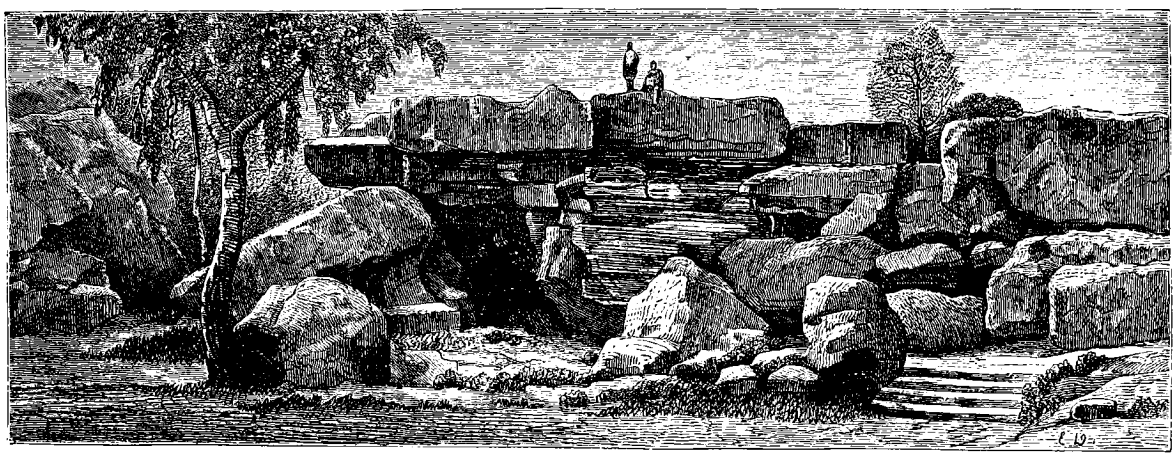
Lorsque l'on parcourt la forêt de Fontainebleau dans diverses directions, on ne tarde pas à reconnaître qu'une série de collines étroites, allongées et parallèles, en forment le trait principal. Ces collines, dirigées à peu près de l'est à l'ouest, sont composées de sable et de rochers de grès, appartenant aux terrains superficiels du bassin parisien[1]. Elles sont élevées de quarante à soixante mètres au-dessus des plaines et recouvertes à

1. Suite et fin. — Voy. page 1.

1. Ces grès marins supérieurs appartiennent aux couches du miocène inférieur de quelques géologues français, ou éocène supérieur du géologue anglais Lyell.

leur partie supérieure de grands bancs de grès, désignés sous le nom de *plattières*. Si, descendant d'une de ces collines et traversant la vallée étroite qui la sépare de la colline opposée, on gravit cette dernière, on retrouve une disposition de terrain tout à fait pareille et concordante. Sans être géologue, on est amené de suite à penser que la plattière de grès qui recouvre la seconde colline est le prolongement de celle de la première; mais l'on ne peut deviner la cause de la séparation qui s'est opérée entre elles et a creusé une vallée, en enlevant la masse énorme de terrain qui les réunissait. Les géologues expliquent cette dénudation du sol par un brusque déplacement de la mer, qui, à une certaine époque, s'étendait sur le bassin de Paris et qui aurait été chassée dans la direction du sud-est au nord-ouest. Les violents courants produits par ce mouvement de translation, emportant les parties les moins résistantes du sol, y creusèrent les longs sillons qui forment les vallées comprises entre les collines de la forêt; celles-ci représentent les portions non entamées. Au bord des collines se déversent d'énormes tables de grès, détachées du plateau horizontal des roches supérieures, et leurs pentes sont couvertes de blocs amoncelés ou épars qui ont glissé sur les sables, entraînés à leur tour, dans la suite des temps, par les eaux de pluie; ces entassements de rochers ont un caractère imposant.

Les masses de grès qui donnent une physionomie si caractéristique à la forêt, ne se trouvent en blocs isolés que là où les assises de sables ont été entamées par les agents de destruction; leur « disposition ruiniforme, » si remarquable, est une conséquence de la dénudation du sol. Partout où les masses sont encore en place, elles forment, dit M. de Senarmont, « des blocs irréguliers, mamelonnés, aplatis et quelquefois si étendus dans le sens horizontal qu'on les prendrait pour des bancs continus. Leur épaisseur est variable et comprise entre deux surfaces très-contournées. » Les grès paraissent avoir été produits par des infiltrations siliceuses, qui auraient agglutiné les sables. Les uns et les autres ont



La roche qui pleure (Franchard). — Dessin de M. Desjobert.

une origine commune et ne diffèrent entre eux que par l'état solide ou mobile de leurs parties constituantes.

On rencontre accidentellement dans certains points de la forêt des cristallisations de grès, dont tous les musées de l'Europe et les cabinets des amateurs ont recueilli des échantillons, à cause de cette particularité singulière, que leurs formes cristallines sont celles du carbonate de chaux. Ces cristaux de grès, nommé à cause de cela: grès pseudomorphique, ont été produits par le mélange des infiltrations siliceuses avec des infiltrations calcaires; celles-ci provenant du calcaire lacustre supérieur, situé au-dessus du sable.

Les blocs de grès présentent encore çà et là une apparence trompeuse de cristallisation à leur surface, imitant les mailles d'un filet ou les écailles de reptiles. C'est un simple phénomène de désagrégation, purement superficiel, qui s'opère sous l'action des influences atmosphériques.

Pour terminer ce qui a rapport aux observations que l'on peut faire dans la forêt de Fontainebleau, relatives à l'état physique des grès, on a fréquemment l'occasion de remarquer sur d'énormes blocs, fendus et séparés en deux morceaux, de beaux exemples de cassure conchoïdale, à rides concentriques, concave sur une des faces, en saillie sur l'autre. Enfin nous signalerons, comme une curiosité très-singulière, une cassure en voûte, faisant arche de pont d'une assez grande ouverture, dans un massif de grès ignoré jusque dans ces derniers temps, et près duquel passe aujourd'hui un sentier récemment tracé par M. Denecourt, à l'entrée des gorges de Franchard.

Si les accidents géologiques du sol racontent encore aujourd'hui l'action exercée par la mer, à des époques inconnues et qu'on ne saurait apprécier, les temps historiques fournissent peu de renseignements sur le passé de la forêt.

Au moyen âge elle s'appelait la forêt de Bière (*Bieria*), nom provenant, suivant certains écrivains à imagination aventureuse, d'un chef danois, Bier Côte de Fer, qui, en 845, ravagea tout le pays entre Fontainebleau et Melun, et y répandit la terreur par ses cruautés.

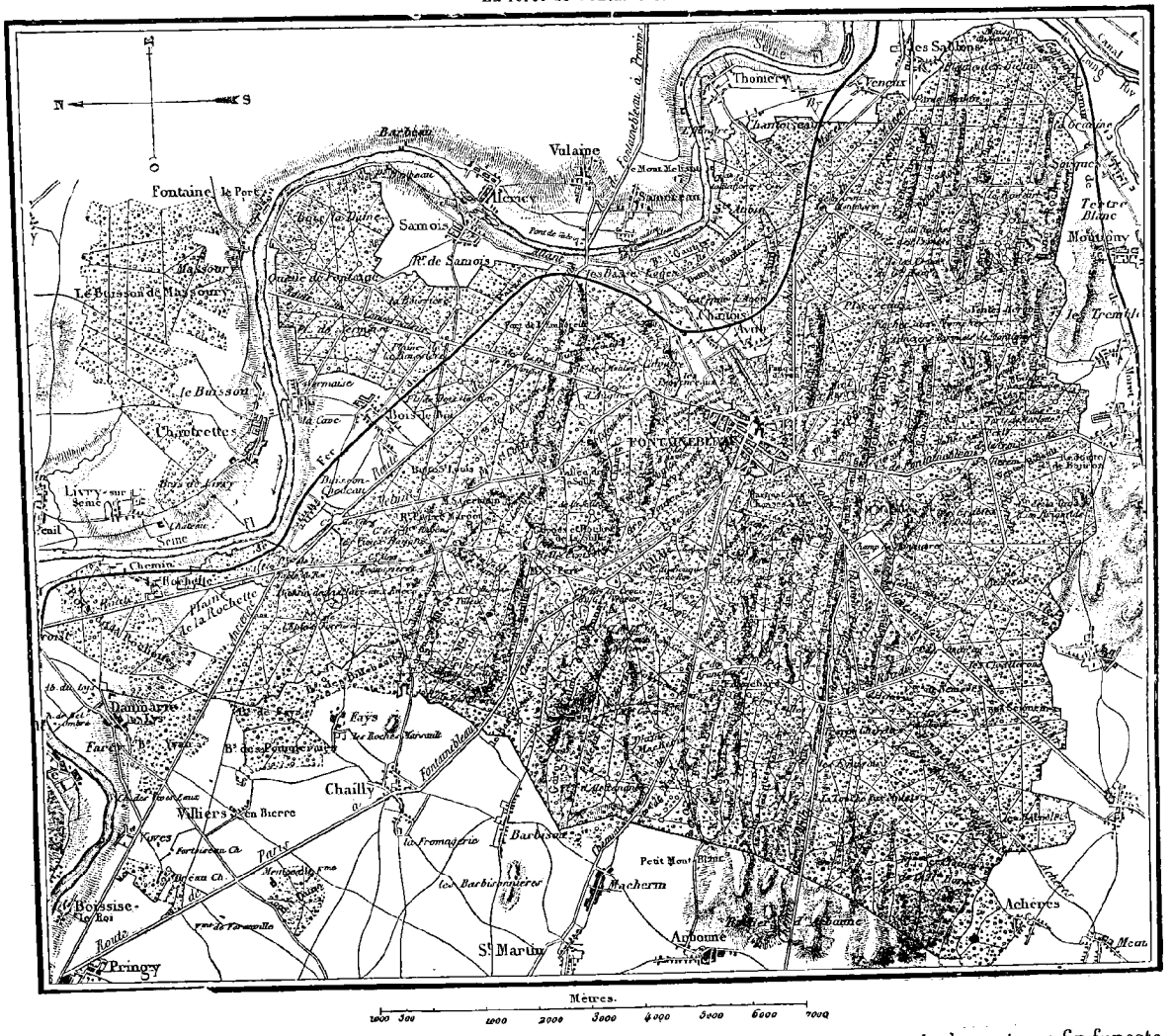
Les savants ont interprété ce nom par le mot latin

biera, briera, qui signifiait au moyen âge : *plaine;* mais ces ressemblances de noms n'apportent aucune lumière à l'esprit.

Certains récits, bien que fabuleux, intéressent davantage que ces recherches puériles, parce qu'ils sont l'écho poétique de la crédulité populaire; telle est la légende mystérieuse qui a longtemps circulé parmi les bûcherons et les chasseurs: la forêt avait son Robin-des-Bois sous le titre de *Grand Veneur.* « On cherche encore, dit Sully, de quelle nature pouvait être ce prestige, *vu si souvent et par tant d'yeux,* dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme environné d'une meute de chiens, dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait dès qu'on approchait. »

Un danger plus redoutable que la rencontre du chasseur noir était celui des voleurs, qui se réfugiaient dans des grottes d'un abord difficile, quelquefois assez profondes comme la *Caverne des brigands* des gorges d'Apremont, qui, sous Louis XV encore, servait de repaire à un nommé Tissier et à sa bande; ce n'est plus

La forêt de Fontainebleau.

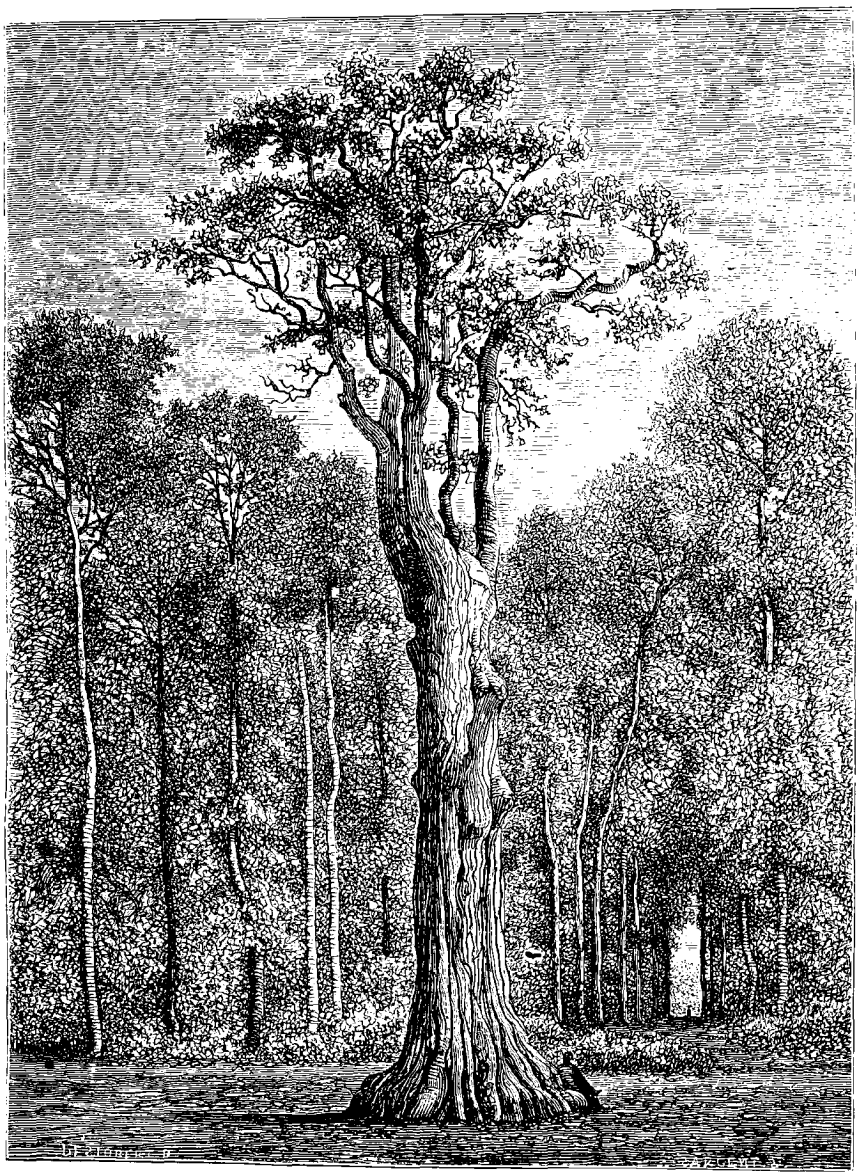


aujourd'hui qu'un lieu fréquenté par les curieux et dans le voisinage duquel s'établit dans la belle saison une buvette.

Nous avons déjà dit comment le roi saint Louis, en 1264, poursuivant un cerf et séparé de sa suite, fut un jour attaqué par des brigands; il sonna du cor; ses gens accoururent et le délivrèrent. Une chapelle fut élevée à cet endroit, situé à gauche de la route de Fontainebleau à Melun et qui porte le nom de *Butte Saint-Louis.* Elle fut détruite en 1701, parce que plusieurs ermites qui la desservaient y furent tués.

D'autres anachorètes eurent également une fin funeste à un ermitage situé à *Franchard,* un des endroits aujourd'hui les plus célèbres et les plus visités de la forêt. L'extrait suivant, traduit d'une lettre adressée par Étienne, abbé de Sainte-Geneviève, à Paris, à un frère Guillaume, qui était venu chercher dans cette retraite isolée les rigueurs de l'antique Thébaïde, montre au prix de quelle abnégation, de quelles rudes austérités certaines âmes pieuses, au douzième siècle, s'efforçaient de mériter le ciel: « Je ne vous dissimulerai pas que vos fréquentes infirmités et la faiblesse de votre consti-

tution, me faisaient douter de la réussite de votre entreprise. L'horreur d'une solitude aussi extraordinaire, d'un désert sauvage, que non-seulement les hommes, mais encore les bêtes féroces craindraient d'habiter, m'inspirait de la terreur. La grossièreté de vos vêtements, l'austérité de votre nourriture, la dureté de votre couche, l'obligation de ne pas quitter votre cellule à moins de motifs graves, la crainte des voleurs qui ont déjà assassiné deux de vos prédécesseurs, tout m'engageait à vous détourner de cette voie si pénible dans laquelle vous cherchez la perfection, etc.... » L'ermitage de Franchard devint par la suite un monastère considérable. Il fut ruiné pendant les guerres du quatorzième siècle et plusieurs fois envahi par des brigands. Il paraît que les traditions des austérités religieuses s'y étaient perdues, car Louis XIV le fit détruire, en 1712, afin qu'il ne fût plus un asile de débauche, ni un repaire de voleurs. Un mur, flanqué de contre-forts, faisant



Vieux chêne dit : le Paramount (la Tilale) — Dessin de feu Desjobert.

partie d'une maison de garde, est tout ce qui reste du monastère ; et un café-restaurant, le seul établi dans la forêt, ainsi que le concours journalier de calèches, de chars à bancs, de promeneurs, ont tout à fait effacé l'idée de ce désert « fort affreux, » dont parle Dangeau dans son journal, « où l'on n'avait jamais chassé, » et où il signale comme un fait extraordinaire que Monseigneur et Madame aient été courre le cerf, le 20 octobre 1687.

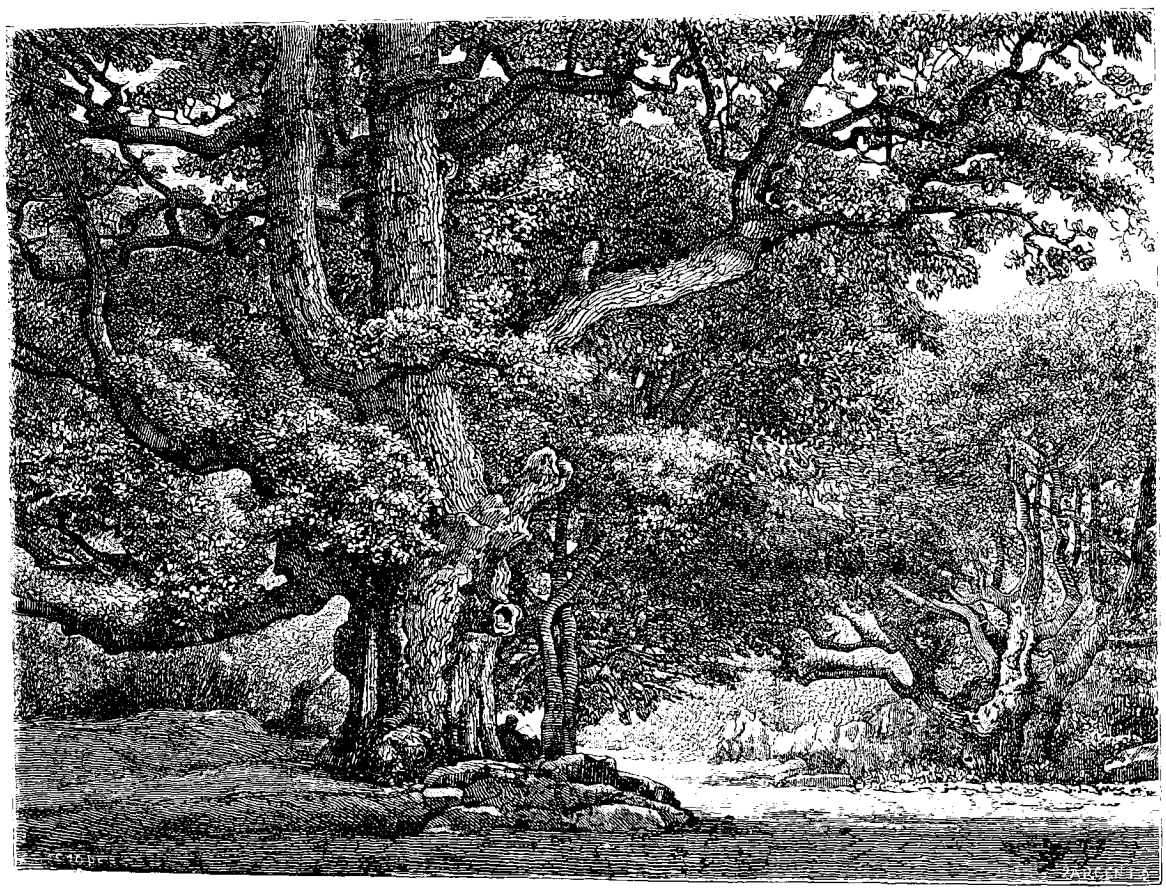
A la différence de la plupart des forêts, celle de Fontainebleau présente une grande variété d'aspects : de grands plateaux nus ou boisés, de hautes et profondes futaies, des steppes couverts de sable et de bruyères, des déserts arides, des cirques hérissés de rochers, des collines verdoyantes, des gorges sauvages, des vallées ombreuses et tapissées de mousses, des bois de chênes, de hêtres, de charmes, de pins, de bouleaux, de genévriers, tels sont les principaux traits de ce sol accidenté. « Nature mélancolique et riante, a dit de cette forêt

Gros-Fouteau. — Dessin de feu Desjobert.

EXVIBRIS

Mme Sand, et qui ne ressemble qu'à elle-même. » On peut s'y abandonner à tout l'enivrement de la solitude, comme si l'on était dans quelque région lointaine et infréquentée, et l'on n'est qu'à quelques lieues de Paris! Les âmes éprouvées par les chagrins ou lassées seulement des agitations fiévreuses de la vie, seront heureuses d'y trouver le calme et la sérénité. On sait comme cette forêt a inspiré l'auteur d'Oberman. Dans le repos du cœur et de l'esprit, dans l'oubli des désirs et des craintes, laissant errer ses regards sur les mille accidents de cette nature agreste, on aimera à s'absorber dans de muettes contemplations, dans de longues rêveries. C'est surtout, perdu au milieu de ses profondes futaies, que l'on subit ce quelque chose de mystérieux qui envahit la pensée et cause une impression indéfinissable, mélange de charme et de vague terreur. Quelques arbres isolés suffisent par leur aspect monumental à éveiller ce sentiment. Ainsi dans la Tillaie, un chêne antique, surnommé le *Pharamond*, contrebouté d'énormes racines faisant saillies comme des contre-forts, sillonné par la foudre, mutilé, mais portant fièrement encore le poids des siècles, impose au plus haut degré ce sentiment de vénération que l'homme, rapide passager sur la terre, est toujours disposé à accorder aux choses qui ont résisté à l'action du temps. Tels devaient être les arbres des sombres forêts où les Druides accomplissaient, dit-on, leurs sacrifices de victimes humaines!

Rien n'égale la majesté de ces vieilles futaies, telles



Le chêne dit : le Charlemagne. — Dessin de feu Desjobert.

que celles de la *Tillaie du Roi*, du *Gros-Fouteau*, du *Bas-Bréau*; cette dernière, traversée par la route de Paris, du côté de Chailly, et par laquelle on abordait autrefois la forêt avant l'établissement du chemin de fer, est de l'aspect le plus imposant, même à ne la voir que de la route; mais pour en admirer les beautés grandioses et sévères, il faut pénétrer sous ses ombrages, à travers cette foule de chênes gigantesques, aux membrures vigoureuses, rivalisant de force, de stature et d'élévation. La futaie du Bas-Bréau était déjà signalée comme très-vieille par M. Barillon d'Amoncourt, grand maître des eaux et forêts, dans son procès-verbal de visite de l'année 1664. Cette merveilleuse futaie fut, en 1830, condamnée à tomber sous la cognée; un cri d'alarme jeté par la presse la sauva. On se borna à l'éclaircir.

Hélas! la forêt de Fontainebleau n'a pas toujours été aussi efficacement défendue; quelques années après, elle perdait les plus magnifiques futaies : celles de la *Mare-aux-Évées*, du *Déluge*, des *Érables*, etc..., et elle aurait à raconter une longue et lamentable histoire, si à la disparition de ses bois elle ajoutait les dévastations qu'ont fait et que font encore subir tous les jours à ses rochers les exploitations des grès.

Outre la futaie du *Bas-Bréau* si épaisse, si solennelle quand on l'aborde en sortant des plaines de Chailly, la

route de Paris traverse encore deux autres belles futaies : celles du *Gros-Fouteau* (ainsi nommée d'un vieux mot français signifiant hêtre) et de la *Tillaie-du-Roi*. Ce sont aujourd'hui les trois massifs les plus remarquables de la forêt, où dominent presque partout ailleurs le taillis ou des plantations de pins. Ce sont des réserves luxueuses et improductives.

Un canton, celui de la *Plaine-des-Écouettes*, bien plus rarement visité que les précédents, mérite d'être signalé à part. Il a une physionomie singulière, due à des alternatives d'épaisses futaies et de clairières, toutes parsemées de genévriers, et à la présence de hauts bouleaux, dont la blanche écorce et le grêle feuillage, si léger de forme et de couleur, contrastent avec le ton sombre et vigoureux des autres arbres. Des routes infréquentées y prolongent au loin leurs verdoyantes pelouses de gazon.

Dans l'espace d'une seule promenade à travers la forêt on parcourt les paysages les plus divers; depuis le paysage biblique de l'entrée des gorges de *Franchard*, où sur un sol aride et rocheux végètent quelques genévriers au tronc tourmenté, à la forme conique, découpant sur la clarté du ciel leur sombre et triste feuillage, jusqu'au paysage des régions du nord, où le bouleau est le dernier représentant de la végétation forestière du globe.

Tantôt, cheminant le long des crêtes découpées d'une colline, ombragée de pins maritimes, tout à coup, à l'angle d'une sorte de promontoire, l'horizon bleuâtre, apparaissant à travers une éclaircie, rappelle la mer Méditerranée, aperçue du haut d'un des détours de la route de la Corniche; tantôt, d'un point élevé, la vue embrasse une immense étendue de forêt; on n'aperçoit que des vallées, des collines, des chaînes toutes verdoyantes se succédant jusqu'aux limites de l'horizon. La monotone grandeur de ce spectacle fait penser aux

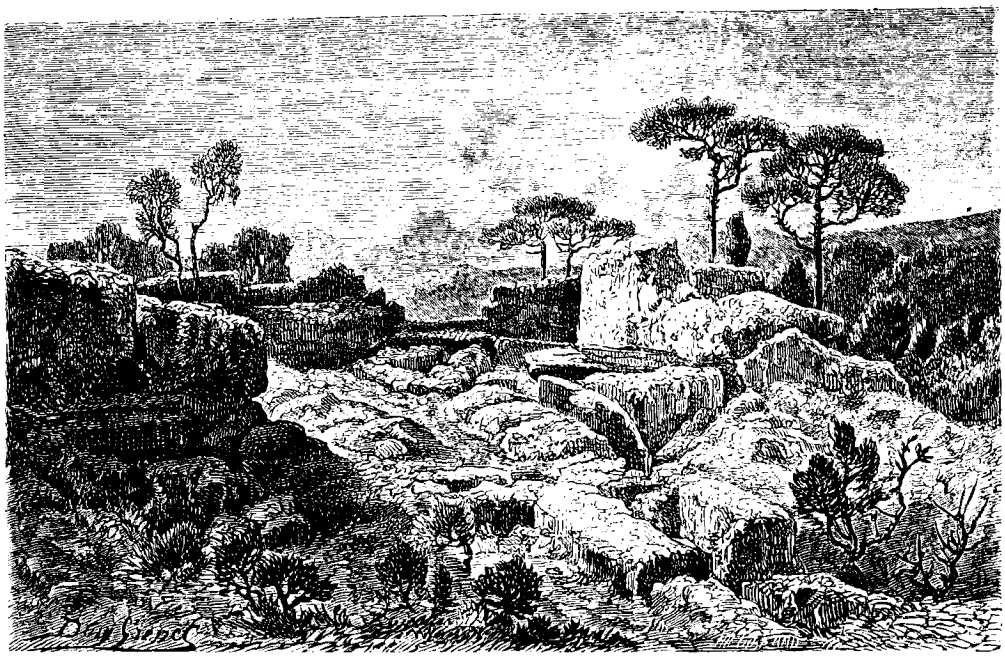
La mare des Ligueurs, près de la fontaine Sanguinède. — Dessin de feu Desjobert.

forêts infinies de l'Amérique, décrites par Cooper; et si, de quelque endroit de cette mer de verdure, s'élève la fumée d'un feu de bûcherons, l'imagination se plaît à la prendre pour l'indice d'un feu allumé par une troupe de Sioux ou de Mohicans. Telle partie réveille dans l'esprit de nos militaires le souvenir de l'Algérie; ils l'ont surnommée la Petite-Kabylie. L'imagination humaine est ainsi faite : aux impressions présentes elle compare involontairement celles éprouvées antérieurement. L'enfance seule, dépourvue d'expérience, se livre tout entière et sans arrière-pensée à la nouveauté des spectacles, à l'impression du moment; c'est là ce qui rend les impressions du jeune âge si vives et par suite si durables.

D'autres sites donnent lieu à des rapprochements plus singuliers encore. Tel est, à l'ouest et en dehors du bornage de la forêt, du côté des rochers d'Arbonne, un cône attirant de loin les regards, moins par son élévation que par la blancheur éblouissante de ses sables, qui lui a valu le nom de *Petit-Mont-Blanc*. Pour peu qu'on soit familiarisé avec la vue des glaciers, on trouvera un rapport de ressemblance entre l'arrangement de ce sable et l'aspect que présente sur les hauteurs des Alpes la neige nouvelle et pulvérulente, qui, sans cesse soulevée et remaniée par le vent, s'accumule dans les creux, s'étale en talus réguliers, s'allonge en crêtes étroites à biseau tranchant, ou se dresse en parois qui surplombent. Le sommet de ce tertre blanc offre encore d'autres points de comparaison : il se termine par un plateau horizontal de roches de grès compact, plateau tout fendillé, divisé par de nombreuses fissures, ressemblant aux crevasses des glaciers.

Ce phénomène de surfaces horizontales et étendues de roches de grès sillonnées de crevasses se remarque fréquemment ailleurs sur le haut des collines de la forêt. Il me rappelle également par la multiplicité, par la di-

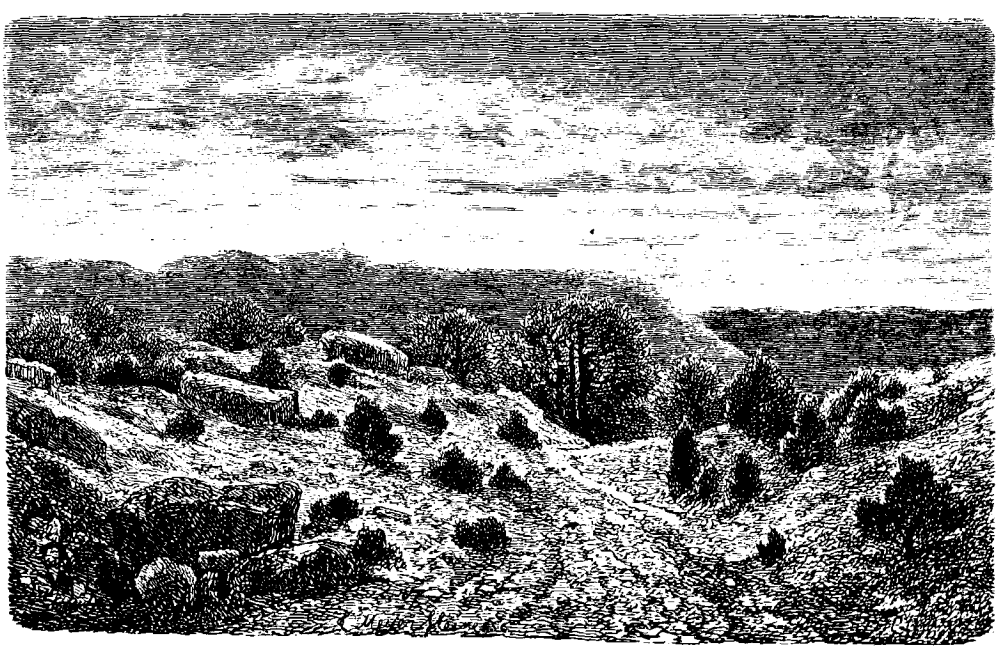
rection, la profondeur variable des fentes, plusieurs plateaux arides, présentant le même phénomène, que j'ai rencontrés dans les Alpes et en Savoie, et, entre autres, dans les hauteurs qui dominent le *Nant* d'Arpenaz (vallée de Sallanches), et tout le plateau qui, sous le nom de Désert de Platei, s'étend derrière l'aiguille de Varan jusqu'aux versants sur la vallée de Sixt. Mais s'il y a analogie parfaite dans l'aspect du phénomène,



Rochers d'Avon. — Dessin de D. Grenet.

ses causes diffèrent autant que la nature des lieux et des roches.

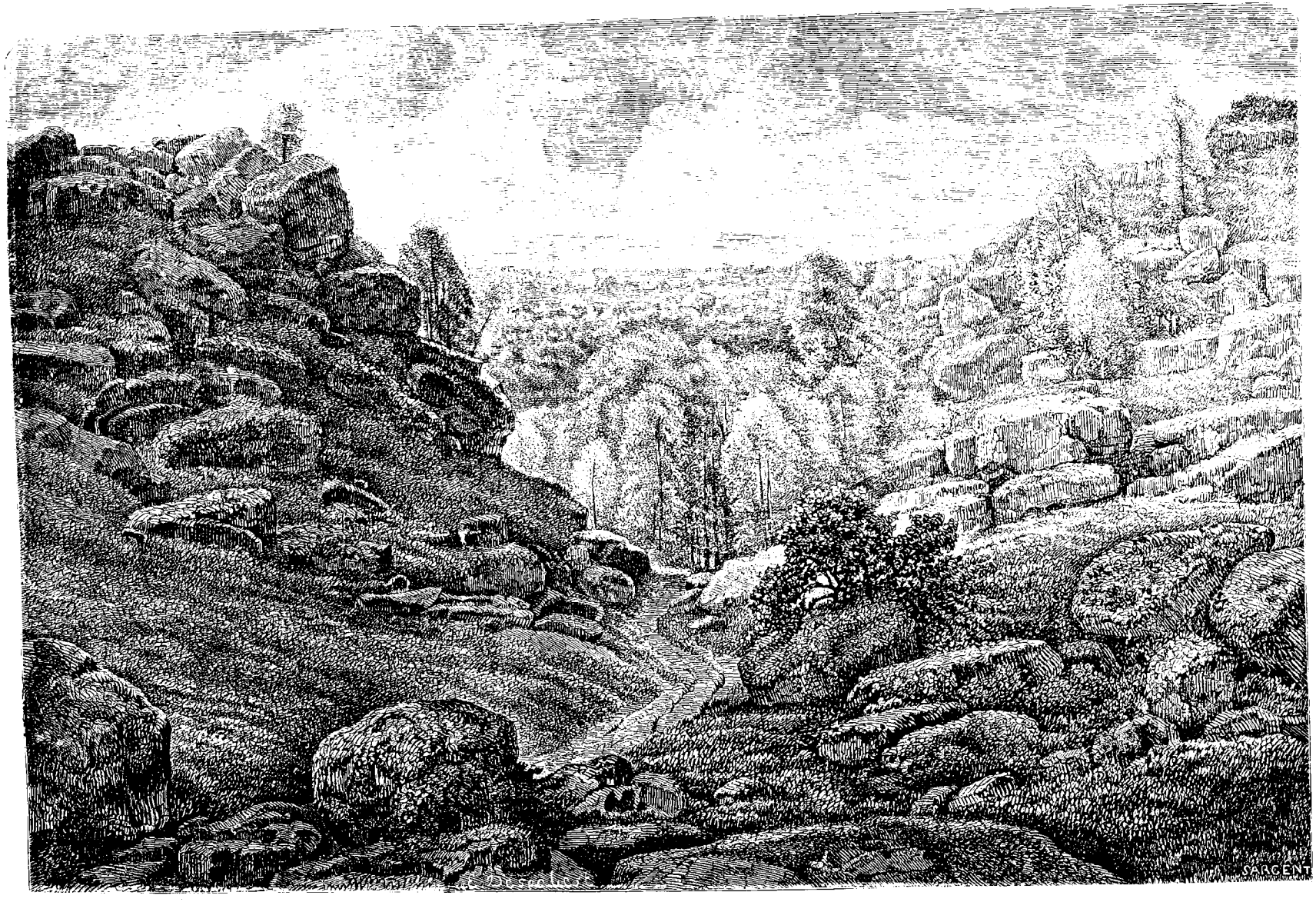
Alpestres encore sont les nombreux ravins de la forêt, tout couverts de l'ombrage épais des vieux arbres, tout bordés de roches moussues et de blocs énormes entassés les uns au-dessus des autres comme par un effort des Titans. La ressemblance est si frappante qu'on s'étonne de ne pas voir ici un torrent se précipiter en cascade dans



Entrée des gorges d'Apremont. — Dessin de D. Grenet.

ces lits accidentés, si bien disposés pour les recevoir.

Les scènes les plus extraordinaires étaient autrefois celles offertes par les *Gorges de Franchard* et d'*Apremont*. Cela n'était comparable à rien et jetait l'imagination dans un monde inconnu, étrange, formant le contraste le plus violent avec la nature du sol et des paysages des environs de Paris. On ne peut plus se faire aujourd'hui une idée de ce qu'étaient, surtout dans



Les Gorges d'Apremont. — Dessin de feu Desjobert.

EX-LIBRIS

les gorges d'Apremont, ces solitudes désolées où l'œil n'apercevait de toutes parts à l'horizon qu'une ceinture de blocs de grès, accumulés, étagés les uns au-dessus des autres, enveloppant une plaine de sable; comme si c'était quelque fond de mer, récemment abandonné par les eaux et où la végétation n'aurait encore pu se développer. Les semis de pins, en étendant sur ces arides déserts un manteau de verdure uniforme, leur ont enlevé leur caractère. A la fin des jours d'été, les soleils couchants y versent toujours la même splendeur, mais la coloration et l'effet s'en amortissent sur le rideau des jeunes bois de pins; et le peintre chercherait vainement le spectacle de poétique tristesse qu'offrait alors ce site dans son âpre nudité.

Si l'intérêt est toujours tenu en éveil en présence des beautés de la forêt, ici comme dans toutes les grandes scènes de la nature, les conditions du jour et de la lumière contribuent à donner aux mêmes sites les aspects les plus variés. Tel site de la forêt, qui sous un ciel couvert et à une certaine heure du jour n'attirera point les regards d'une manière particulière, prendra un caractère poétique ou mystérieux s'il est coloré par les teintes du soir.

Quand on pense à l'enthousiasme admiratif qu'excitent chez ceux qui la parcourent les beautés agrestes de la forêt de Fontainebleau, il y a lieu de s'étonner que les « chers déserts » de saint Louis, que ces lieux aimés de nos rois, n'aient pas été depuis longtemps célébrés, comme ils le méritent, par nos poëtes. Ce silence est explicable pour toute l'époque antérieure à la fin du dix-huitième siècle, alors que la littérature restait étrangère au sentiment de la nature. Ronsard et les poëtes de la pléiade, épris des écrits des anciens, n'étaient pas gens à ne voir dans une forêt que la forêt elle-même; ils y transportaient tout le cortége mythologique des nymphes, des faunes et des satyres. Malherbe, rimant à Fontainebleau un sonnet sur l'absence d'une Iris en l'air, dit à la forêt : Quels que soient vos charmes,

.... Vous n'avez point Caliste,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

J. J. Rousseau, qui aurait pu en décrire avec un sentiment vrai les sévères beautés, ne vint à Fontainebleau que pour assister à la représentation de son opéra du *Devin du Village* devant le roi et la cour; et, au lieu d'aller promener sa sauvagerie dans la forêt, il s'esquiva au plus vite, déclinant l'honneur d'être présenté à Louis XV et la faveur d'en recevoir une pension. Il devait passer les derniers temps de sa vie, et il mourut à Ermenonville, au milieu d'une nature de paysage semblable, mais d'un aspect moins grandiose. — De son côté Chateaubriand, qui visita la forêt dans sa jeunesse, en parle comme s'il ne l'avait jamais vue :

Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains! au bord des frais ruisseaux.

Les frais ruisseaux sont justement la seule chose dont on regrette l'absence. Le sol de la forêt, formé de sable, est perméable à l'eau de pluie. C'est en vain que du sommet des collines qui se succèdent on descend dans les vallées; nulle part on ne voit filtrer la moindre source : quelques mares seulement, disséminées çà et là, proviennent de l'eau de pluie réunie dans la dépression d'un plateau ou le creux d'un rocher. L'absence des oiseaux est la conséquence de cette aridité et elle ajoute à l'impression de solitude de la forêt, dont le calme et le silence ne sont point interrompus par leurs chants joyeux.

La sécheresse du sol, contenant quatre-vingt-dix-huit pour cent de sable, est un des plus grands obstacles à vaincre pour les peuplements forestiers. Il a fallu, et on reconnaît qu'il faudra encore bien des efforts pour amener l'ensemble de la forêt à un bon régime d'exploitation régulière.

Il semble qu'on devrait être fixé depuis longtemps sur le meilleur régime à appliquer à une forêt pour en obtenir les meilleurs produits; mais il paraît qu'il y a à cet égard à peu près les mêmes incertitudes que dans les discussions relatives au gouvernement des hommes.

La forêt de Fontainebleau est dans des conditions particulières qui rendent la solution plus difficile. Outre l'aridité provenant de la nature de son sol, son affectation aux chasses des souverains et l'abondance du gibier, qui, trouvant peu d'herbe, s'attaque au jeune bois et cause de grands ravages; enfin une sorte d'obligation de conserver, malgré leur état de dépérissement, quelques-unes des vieilles futaies à cause de leur beauté pittoresque, sont autant de circonstances qui compliquent le problème. Sans doute ces vieilles futaies, qui sont la gloire de la forêt de Fontainebleau, sorte de musée réservé, non-seulement à l'admiration des touristes, mais encore aux études des peintres, ne peuvent être que des objets de dédain pour les praticiens s'occupant exclusivement d'exploitation forestière; ils ne peuvent voir dans ces réserves qu'un luxe dérisoire et une perte de revenu : cependant, comme, après tout, ces massifs n'occupent que des cantons relativement peu étendus de la forêt, la liste civile, en France, est assez richement dotée pour payer cette gloire et se priver de la portion restreinte de revenu qu'ils pourraient fournir. C'est à ce titre que l'on a pu justement reprocher à l'administration de Louis-Philippe d'avoir fait abattre plusieurs admirables futaies; et bien qu'il soit résulté de l'enquête faite sur la gestion des forêts de la liste civile pendant son règne, qu'il y avait été fait des travaux d'amélioration pour une somme de plus de quatre millions, cependant pour ce qui regarde la forêt de Fontainebleau, les regrets de la perte des magnifiques futaies de la Mare-aux-Évées, des Érables et du Déluge, etc..., n'en persistent pas moins, et ils sont irréparables.

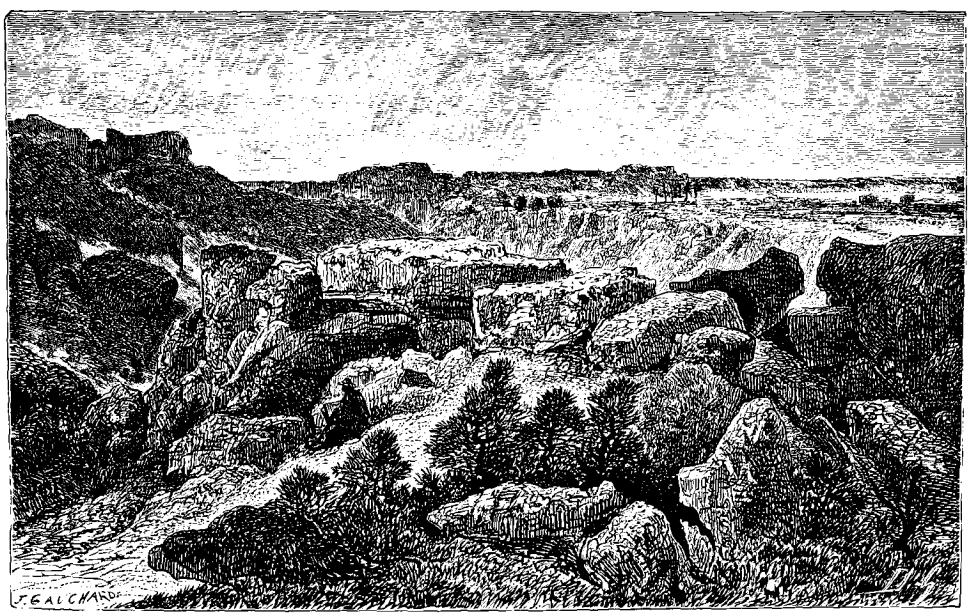
Au milieu du dix-septième siècle, selon le rapport de M. Barillon d'Amoncourt, sur près de dix-sept mille hectares il n'y en avait que six mille sept cent quarante de boisés, dont cinq mille en vieille futaie et arbres

épars et mille sept cent quarante en taillis de vingt-cinq ans et au-dessus; le reste était couvert de bruyères et de rochers stériles. En 1716 on fit des plantations de chênes sur une très-grande étendue.

Les essais de repeuplement devaient rencontrer encore bien des mécomptes. Par suite du dépérissement des arbres, on fut amené à exploiter en taillis des portions de bois destinées d'abord à devenir des futaies pleines. « Le mal ne se borna pas là, dit un écrivain compétent, car le sol, périodiquement découvert par les coupes, se stérilisa peu à peu, devint de moins en moins propre à la végétation du chêne; des vides se formèrent de plus en plus grands, et la forêt fut sur le point d'être ramenée à l'état d'où on l'avait tirée au prix de grands sacrifices. »

C'est alors qu'on eut l'idée d'y introduire du pin et d'en repeupler tous les vides et clairières. » Les arbres résineux sont de toutes les essences forestières les moins difficiles sur la nature du sol; il semble qu'ils demandent à la terre moins de la nourriture qu'un point d'appui. Déjà, au milieu du dix-septième siècle, on avait essayé de naturaliser dans la forêt le pin maritime, mais on a reconnu, après plusieurs tentatives, qu'il n'y réussit pas aussi bien que le pin sylvestre. Ce dernier fut introduit par Lemonnier, médecin de Marie-Antoinette, qui fit venir du Nord des plantes et des graines, et les sema sur le *rocher d'Avon*, près et au sud-est de Fontainebleau.

Sous Louis-Philippe, des semis furent faits sur une très-grande échelle. Aujourd'hui plus de cinq mille hectares de pins, âgés de quinze à trente ans, sont disséminés sur tous les points; tantôt mêlés aux autres essences forestières, tantôt couvrant seuls de vastes espaces, comme cela a lieu aux *gorges d'Apremont*, du



Le Long-Rocher. — Dessin de D. Grenet.

Houx, etc ... C'est le pin sylvestre qui forme la majeure partie de ces repeuplements. On considère les aiguilles qui se détachent et tombent chaque année des branches des pins comme un moyen d'amendement du sol qui le prépare à recevoir des essences supérieures.

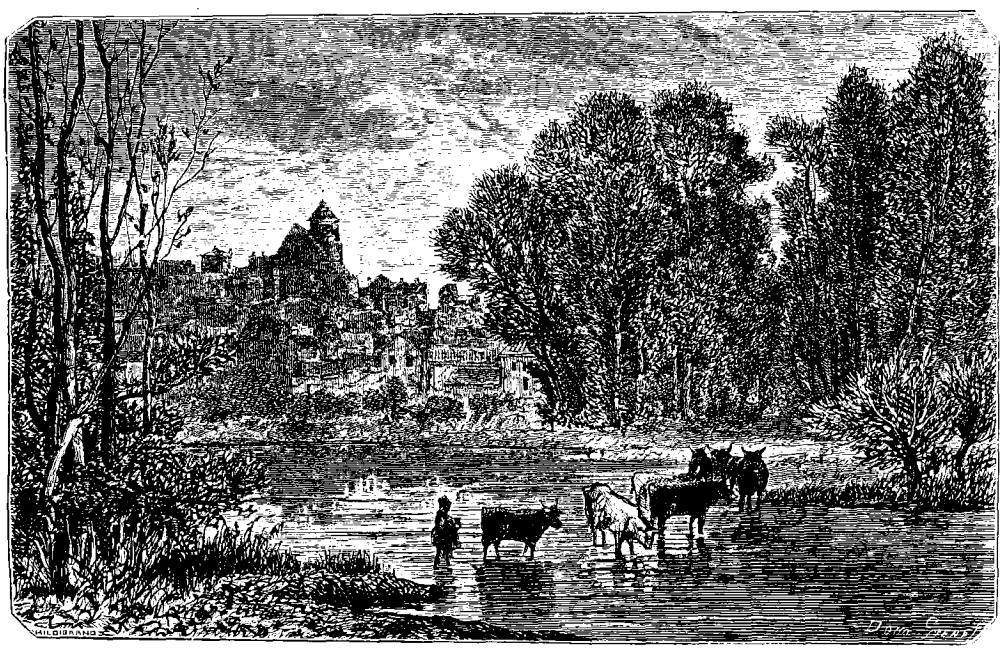
Après avoir reconnu les fâcheux effets du régime d'exploitation en taillis, qui stérilise un sol naturellement aussi sec, il paraît qu'on en revient à l'idée de ramener en partie la forêt à l'état de futaie pleine.

« Les quarante mille mètres cubes que produit aujourd'hui la forêt, qui, sur pied, se vendent peut-être quatre cent mille francs, représentant, dit l'auteur que j'ai cité plus haut, au moins un million sur le marché parisien, c'est donc une somme de six cent mille francs qui restent entre les mains du monde de marchands et d'ouvriers qui contribuent d'une façon quelconque à mettre le bois à la portée du consommateur. La conversion en futaie de la forêt de Fontainebleau, en doublant la production en matière, fera donc plus que doubler ou tripler le revenu du propriétaire. » Pour préparer ces nouvelles conditions d'aménagement, de vastes cantons de la forêt, destinés à être replantés ou à recevoir des semis, viennent d'être récemment enclos et fermés de treillages très-serrés, de manière à les mettre à l'abri des bêtes fauves et à empêcher même le passage des petits animaux rongeurs.

On comptait, il y a quelques années, jusqu'à deux mille cerfs ou biches; le nombre en a diminué. Quant aux sangliers, ils avaient beaucoup diminué sous l'Empire, parce que c'était la chasse favorite de Napoléon. Depuis ils avaient complétement disparu, mais voilà que depuis deux ans ils se sont de nouveau répandus et multipliés dans la forêt de Fontainebleau. On sait quelle est la fécondité de ces animaux. La femelle a deux

portées par an; et une seule portée peut produire jusqu'à douze petits. Aussi les populations limitrophes, et particulièrement celles des parages d'Ury, d'Arbonne, d'Achères.... se plaignent-elles des ravages opérés par les sangliers, qui viennent chaque nuit fouiller leurs champs ensemencés. On a songé à se débarrasser de ces hôtes incommodes. Au mois de janvier dernier M. Aguado, ayant monté un équipage pour cette chasse, est venu deux fois courre le sanglier. Il a pu en tuer deux ou trois; mais ses chiens, qu'il avait fait venir d'Angleterre, ont pris plusieurs fois le change sur des cerfs. Vers la même époque on a fait une grande battue à laquelle participaient une centaine de paysans des environs, diversement armés. Cette battue, probablement tumultueuse, est restée sans succès : chasseurs et sangliers se sont aperçus plusieurs fois et en ont été quittes pour les émotions qu'ils se causaient mutuellement, sans se faire autrement mal. L'administration a dû enfin aviser à des moyens plus efficaces de détruire ces animaux nuisibles, non-seulement à cause des dégâts qu'ils commettent, mais parce qu'ils compromettraient, en se propageant, la sécurité des touristes, aujourd'hui si nombreux, qui parcourent journellement la forêt de Fontainebleau dans tous les sens. Quelques opérations récentes de *panneautage* (voir plus bas) ont déjà produit des résultats. Un moyen plus simple et plus sûr ne serait-il pas d'autoriser les gardes à tirer les sangliers et de fixer une prime pour chaque bête abattue?

Aucune réclamation ne fut élevée sous l'Empire par les propriétaires riverains; mais, sous la Restauration, ils obtinrent des tribunaux une condamnation de la liste civile à leur payer une indemnité. Cette indemnité, augmentée d'année en année, montait, en 1830, à plus



Montigny-sur-Loing. — Dessin de D. Grenet.

de soixante mille francs. Depuis, pour se mettre à l'abri des réclamations et pour empêcher les cerfs et les biches d'aller hors de la forêt au gagnage dans la plaine, on se décida à entreillager, à grands frais, tout le pourtour de la forêt. Puis ayant reconnu l'insuffisance de ce moyen, parce que les animaux sortaient la nuit par les ouvertures libres des routes, on avait commencé à supprimer sur certains points ces entreillagements de clôture; mais on les a rétablis de nouveau.

On détruit les biches, quand il y en a un trop grand nombre; pour cela on procède au *panneautage*. Cela consiste à entourer complétement, çà et là, de hauts filets des portions de bois où l'on sait que ces animaux sont remisés. Les chasseurs et les traqueurs entrent dans cette enceinte fermée et s'avancent vers l'autre extrémité en refoulant le gibier devant eux. Les biches et les faons viennent, en fuyant, buter fortement contre les filets formant poches par le bas; ils tombent dedans, entraînant dans leur chute les piquets qui servent de supports aux toiles; et on les prend vivants, ou on les assomme. — Un matin, dans une de ces battues, près de la *Malmontagne*, je vis un cerf venir heurter le filet; l'ayant aperçu à temps, il retourna en arrière; puis, de nouveau ramené par les chasseurs, il prit son élan, franchit les filets malgré leur hauteur, et se perdit dans le *rocher des Princes*.

Si la forêt de Fontainebleau n'était soumise qu'aux conditions ordinaires de l'exploitation forestière, elle ne serait exposée qu'à la perte périodique de ses belles futaies; perte regrettable, sans doute, mais qui laisserait intacts les aspects remarquables et les singularités de son sol accidenté. Elle a de plus à subir les déplorables dévastations résultant de l'exploitation de ses grès. C'est ainsi que, par une fatalité qui se reproduit souvent

Sentier descendant dans la Gorge-aux-Loups. — Dessin de D. Grenet.

EX-VIBRIS

dans les choses de ce monde, les rochers de grès qui, par leurs masses, leur entassement, contribuent à lui donner une physionomie de paysage grandiose, deviennent, par les matériaux utiles qu'ils fournissent, une cause de destruction et de ruine. Les traces de ces ruines sont éparses sur presque toutes les chaînes de collines de la forêt. Jusque dans le voisinage de la ville de Fontainebleau, où habitent un grand nombre de carriers, les yeux sont attristés par des excavations profondes, par des amas considérables de débris plus ou moins gros ou d'*écales* résultant de la taille des pavés, par des tranchées et les laideurs de carrières abandonnées au milieu des scènes les plus pittoresques.

Dans le principe, l'exploitation du grès s'exerçait suivant le caprice des entrepreneurs, qui s'établissaient dans les localités qu'ils trouvaient à leur convenance; s'attaquant aux amas de roches les plus faciles à travailler; ébauchant çà et là un commencement d'exploitation, bientôt abandonnée pour être transportée plus loin; débitant les parties rocheuses superficielles et délaissant les parties plus profondes et qui exigeaient un travail plus pénible. Si l'intérêt du pittoresque seul eût été compromis par ces dégâts, l'exercice de ce régime de liberté n'eût probablement point été troublé (comme le prouve la dévastation récente de la *gorge du Houx*, une des vallées les plus accidentées et les plus pittoresques de la forêt, située à peu de distance de la ville et en partie abandonnée, malgré les réclamations de la presse, aux carriers qui l'exploitent en ce moment); mais les dommages compromettant les intérêts forestiers et pouvant devenir une cause d'incommodité pour la Vénerie, l'administration dut songer à réglementer les concessions.

La mare aux Corneilles (Croix de Souvray). — Dessin de D. Grenet.

La prodigieuse consommation de pavés que nécessite l'entretien des rues de Paris, consommation à laquelle l'annexion de la banlieue a donné un développement plus considérable encore, est une cause permanente de dommages irréparables pour la forêt de Fontainebleau. La proximité et la facilité de transport par la Seine font qu'elle est destinée à être (avec la vallée de l'Yvette près d'Orsay et de Longjumeau) un des principaux foyers d'alimentation de ce produit pour les inépuisables besoins de la grande cité, malgré la rivalité de la Belgique, dont les pavés, nonobstant des distances plus grandes à franchir, « font, sur le marché de la capitale, une concurrence assez sérieuse à ceux de Fontainebleau pour en avoir fait tomber le prix de deux cent cinquante francs le mille à cent quatre-vingts francs. » Plusieurs circonstances ont pu faire penser un moment que l'emploi du grès pour le pavage de Paris deviendrait de plus en plus limité. On peut lui reprocher sa sonorité bruyante sous le choc et le roulement des roues des chars et des voitures. D'un autre côté, l'importance politique qu'il avait acquise dans les émeutes et les batailles des rues l'avait mis en défaveur auprès de l'autorité. Il fut remplacé sur les boulevards et sur les grandes voies de communication par le *macadam*. La ville de Paris fit en outre de nombreux essais pour substituer d'autres modes de pavage, au moyen du bois, de l'asphalte.... mais le pavé resta triomphant de toutes les concurrences. L'exploitation de grès de Fontainebleau devant continuer de manière à alimenter une consommation considérable, il en résulte malheureusement que la DESTRUCTION COMPLÈTE ET DÉFINITIVE DES ROCHERS, qui donnent à la forêt son caractère pittoresque si étrange, n'est plus qu'une affaire de temps. Les dévastations n'en ont déjà que trop envahi les belles parties.

En général, les administrations forestières se montrent peu soucieuses de ce qui constitue simplement la beauté pittoresque. C'est là une question secondaire, nécessairement primée pour elles par la question de bonne exploitation. Elle se complique ici, il faut aussi le reconnaître, par le juste intérêt qu'inspire toute une classe nombreuse de travailleurs, celle des carriers, subsistant d'un travail pénible. Si les cantons pittoresques de la forêt de Fontainebleau contenaient seuls le grès propre à l'exploitation, nul doute qu'il ne fallût se résigner à en faire le sacrifice et à les abandonner aux carriers. Mais, non-seulement il existe des cantons, dépourvus d'intérêt, riches en grès de bonne qualité, et jusqu'ici inexploités, mais encore, parmi les belles collines rocheuses qui ont été déjà ravagées, puis abandonnées par les carriers, pour aller ailleurs attaquer des grès plus superficiels, il en reste de grandes provisions auxquelles on reviendra forcément un jour, quand les autres chaînes auront été dévastées successivement.

N'y avait-il pas moyen, tout en assurant le travail des carriers, de sauvegarder d'admirables paysages qui n'existent plus aujourd'hui? Malheureusement, nous l'avons dit, le côté esthétique de la question touchait peu l'administration et n'était point pour elle une raison suffisante de défendre la pauvre forêt, sans cesse menacée dans ses vieilles futaies et dans ses roches. Mais elle a depuis bien des années un défenseur dévoué et vigilant, qui, dans la limite de ses efforts isolés, n'a cessé de lutter pour obtenir qu'elle fût mise à l'abri des outrages.

On ne peut pas s'occuper de la forêt de Fontainebleau sans être amené à parler, en effet, d'un personnage dont l'existence est si intimement liée à la sienne, qu'on l'a surnommé l'*amant de la forêt*. Sa vie, sa passion, sont

si étranges, qu'elles en font presque un personnage légendaire en plein dix-neuvième siècle. S'il eût vécu dans l'antiquité, il serait passé à l'état de mythe. « Sylvain, que l'on croit mort depuis deux mille ans, existe, dit Théophile Gautier, et nous l'avons retrouvé; il s'appelle Denecourt. » Le moderne Sylvain de Fontainebleau a pris à tâche de faire connaître et de rendre accessibles aux promeneurs les sites pittoresques de la forêt. C'est en 1842 qu'il entreprenait cette œuvre, dont il a fait le but unique de sa vie; il y a consacré une grande partie de la modeste fortune qu'il avait acquise, après avoir quitté le service militaire; il l'a poursuivie avec une constance qui ne s'est pas démentie, et aujourd'hui, malgré une vieillesse avancée, il s'y dévoue avec un zèle et une activité qu'aucun obstacle n'arrête. Il a tracé dans la forêt environ cent cinquante kilomètres de sentiers. Les fourrés, avant lui impénétrables, ont révélé les beautés de leurs mystérieuses retraites; les promenades qu'il a créées et décrites sont le charme d'une foule de touristes, qu'elles attirent chaque année à Fontainebleau. Elles n'ont pas seulement mis à même de parcourir facilement les beaux sites de la forêt, elles en font connaître les détails les plus curieux : les rochers imposants par leur masse ou de forme bizarre; les arbres isolés remarquables par leur âge, par leur force et leur élévation.

Thomery. — Dessin de D. Grenet.

Avant que M. Denecour eût signalé à l'attention et compris dans sa nomenclature ces géants séculaires, quelques-uns étaient déjà célèbres : entre autres, le *Charlemagne*, situé dans une petite vallée ombreuse de la chaîne du Mont-Ussy, bien connue des paysagistes, qui viennent y étudier ce chêne vénérable, mutilé il y a quelques années par la foudre. — Le *Bouquet du Roi*, situé dans la Tillaie, le chêne le plus célèbre de la forêt, non par son âge et ses dimensions, mais par la régularité de son tronc droit et élancé, a été deux fois de suite brisé par les orages; une inscription indique aux touristes, attirés par son renom traditionnel, la place qu'occupait cette royauté disparue. D'autres royautés de la forêt, celles du *Bouquet de la Reine*, de la *Reine Blanche*, ont également disparu; leur mémoire même a péri. Mais l'administration, reprenant pour son compte la tradition de ces noms de fantaisie, a fait isoler deux chênes magnifiques, le *Briarée*, dans le Bas-Bréau et le *Superbe*, dans le Gros-Fouteau et les a consacrés sous les noms de *Bouquet de l'Empereur* et de *Bouquet de l'Impératrice*. Un autre chêne magnifique de la futaie de la Vente-des-Charmes, déjà consacré sous le nom de Jupiter, est devenu le *Bouquet du Prince Impérial*.

Il y a quelques années, un précédent inspecteur de la forêt, poussé par un beau zèle, voulut tracer aussi une promenade d'agrément. Il ouvrit à travers les futaies du Gros-Fouteau et de la Tillaie, une route de calèche d'une vingtaine de kilomètres de développement, qu'il décora du nom de *Promenade du prince Impérial*. Mais il eut la malencontreuse idée de tracer cette route de telle sorte, qu'elle revient continuellement sur elle-même en replis tortueux. Cette promenade, dans laquelle on chemine sans avancer, n'a plu ni à la cour à qui on en avait réservé l'inauguration, ni à la ville. Elle ne sert qu'à donner de la tablature aux promeneurs mal avisés qui s'y engagent par mégarde.

Vers la même époque l'administration confisqua, en le faisant enclore, tout le canton des *Monts-Aigus*, la partie la plus belle et la plus pittoresque de la forêt, et qui, située à proximité de la ville, était la promenade favorite des habitants. Cette clôture est d'autant plus fâcheuse que ce canton, réuni au *Parquet-du-Tiré*, également clos, et qui a été agrandi lui-même, prolonge au loin le territoire de la forêt interdit, qui enserre de ce côté, à l'ouest, la ville de Fontainebleau, déjà enfermée au sud et à l'est par les bâtiments du château et par le parc. Pour que cet empiétement sur les promenades aimées du public fût moins pénible, on accorda la première année trois jours par semaine pour visiter les Monts-Aigus; la seconde année les visiteurs ne furent plus admis que deux fois par semaine; l'année suivante la faveur se réduisit à un seul jour. Maintenant on n'y est plus admis du tout; conclusion qui pouvait se prévoir dès l'exorde !

Quels que soient les pertes qu'elle ait faites et les dommages qu'elle ait subis, malgré la disparition de plusieurs belles futaies, malgré les dévastations de ses roches, la forêt de Fontainebleau reste encore un paysage des plus riches en scènes pittoresques et d'un caractère singulier; c'est une des beautés naturelles de la France. Le plus grand nombre des touristes étrangers ou nationaux, n'en prennent qu'une idée incomplète, s'ils se contentent, comme ils le font d'ordinaire, de la parcourir en voiture. Leurs cochers les mènent aux endroits consacrés par une admiration banale; tels que la *Fontaine du Mont-Chauvet*, le *Rocher des Deux-Sœurs*, ou la *Roche qui pleure* (près Franchard), ainsi nommée à cause de l'eau qui, d'une mare supérieure, suinte à travers les fissures du grès. Cette grotte, située dans un paysage aride et sauvage, et intéressante autrefois, est aujourd'hui salie de milliers de noms; tout autour le sol, sans cesse piétiné, est réduit en poussière. Ce n'est plus qu'une mystification éternisée par la routine et la patience badaude des visiteurs.

La forêt de Fontainebleau a ses mystères; ils ne se révèlent qu'à ceux qui ont le loisir et le goût de vivre dans son intimité. Au premier rang des initiés il faut compter les paysagistes, qui ne cessent d'y chercher des sujets d'étude. Plus particulièrement établis à deux de ses extrémités, aux villages de Barbison et de Marlotte, ils passent la belle saison à étudier et à peindre, les uns dans la futaie du Bas-Bréau, et dans les Gorges d'Apremont, les autres dans la Gorge-aux-Loups, sites admirables qu'ils ont pour ainsi dire acquis par prescription comme leurs domaines privés.

Le village de Barbison, situé sur la lisière de la forêt, et d'aspect assez triste, comme sont tant de villages en France, est, à cause de son isolement et du voisinage de la majestueuse futaie du Bas-Bréau, le séjour favori d'une colonie de peintres paysagistes. Quelques-uns, comme MM. Théodore Rousseau, Millet, Ziem.... y ont leur maison d'habitation. Mais la plupart des paysagistes, qui viennent seulement y passer une saison, se logent à l'*Hôtel des Artistes* ou *Hôtel Luniot-Gane*, de haute et déjà ancienne renommée; et les simples touristes ne manquent pas de diriger une fois de ce côté leurs excursions. Chaque peintre a laissé dans cette maison aimée des traces artistiques de son passage. Les salles, les portes, les armoires, les cheminées, sont couvertes de peintures, de paysages, d'animaux, de scènes diverses. Decamps y a peint une tête de Turc; Jérôme, des *Théories* antiques se déroulant sur le bandeau d'une cheminée; Diaz y a semé des bouquets de fleurs, etc.... Toutes les écoles, tous les systèmes sont là

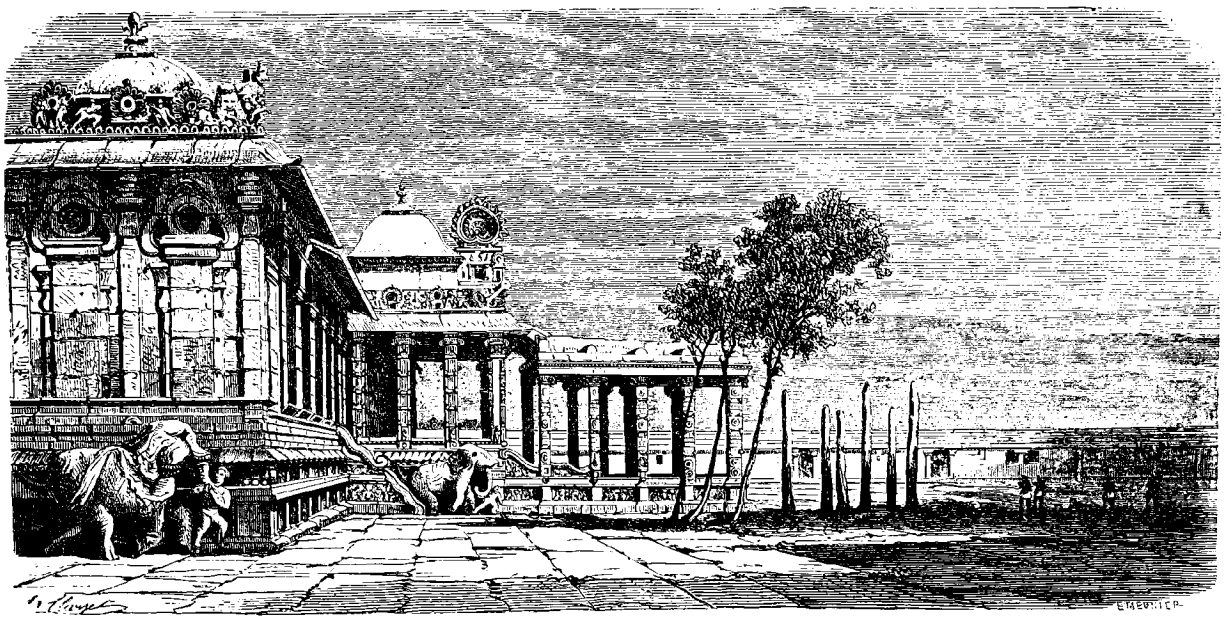
Futaie du Bas-Bréau près de Barbison. — Dessin de D. Grenet.

en présence, juxtaposés dans leur libre opposition, qui n'est plus ici de l'antagonisme et de la lutte, mais une riante fraternité.

A quelque distance de Barbison, on va visiter le château de *Fleury*, qui fut la propriété du cardinal de Richelieu. Un peu plus loin est le parc de *Courances*, appartenant à la famille de Nicolaï et laissé, depuis 1830, dans un état d'abandon. Ses arbres magnifiques, tout enveloppés de lierre, sont pour les peintres de précieux motifs d'études. Toute une population de corbeaux a établi son domicile aux sommets de ces vieux arbres. On en fait la chasse tous les ans vers le 15 mai, lorsque les petits commencent à prendre leur vol.

Dans une direction opposée, les touristes, après avoir exploré la chaîne du *Long-Rocher*, peuvent descendre, dans le voisinage, au village de *Montigny* (voy. p. 28), situé sur la rivière du Loing, et regagner de là rapidement Fontainebleau par le chemin de fer. Si l'on suit vers l'est les sinuosités du Loing, on arrive à *Moret*, ville que ses monuments du moyen âge recommandent encore à la curiosité. Enfin, au-dessous et à cinq kilomètres de Moret, les eaux confondues du Loing et de la Seine passent au pied de *Thomery*, riche et élégant village, si connu des gourmets. Il est formé de jardins étagés les uns au-dessus des autres; ses murs, ses maisons, ses rues sont des treilles, et la culture du chasselas dit *de Fontainebleau* lui rapporte annuellement près d'un million et demi.

Du Pays.



Entrée du temple nº 32, dit des Mille-Colonnes. — Dessin de H. Clerget d'après un dessin de M. le contre-amiral Paris.

LA PAGODE DE CHILLAMBARAN

(COTE DE COROMANDEL),

PAR M. LE CONTRE-AMIRAL PARIS,

DIRECTEUR DU DÉPÔT DES CARTES ET PLANS DE LA MARINE IMPÉRIALE.

1838-1844. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Considérations générales. — Les plaines de Coromandel. — Les monuments religieux de l'Inde et ceux de l'antiquité classique. Leur âge incertain.

Peu de pays présentent à l'examen du voyageur des monuments aussi grands et d'un style aussi original que ceux de l'Inde. Il était donc naturel de désirer compléter deux campagnes intéressantes, en examinant la plus célèbre pagode de la côte de Coromandel, celle de Chillambaran. J'en trouvai une première occasion, lorsque pendant son second et brillant voyage autour du monde, l'amiral La Place, alors capitaine de vaisseau, mouilla pour la seconde fois en juin 1838, sur la rade de Pondichéry avec la frégate *l'Artémise*. Quelque tristes que fussent pour moi les souvenirs du grand monument de Chillambaran, ils m'avaient laissé une telle impression d'admiration, que je proposai sa visite à l'ambassadeur de France en Chine, M. de Lagrenée, lorsqu'en 1844 je le ramenais à Suez après la signature du premier traité conclu par lui entre la France et le Céleste Empire. Cette seconde fois *l'Archimède*, que je commandais, vint de Pondichéry mouiller devant Porto-Novo, en vue des quatre grands portiques de Chillambaran qui, malgré leur distance de la mer de huit kilomètres, dominent de toutes parts les cocotiers et servent à diriger les navires pour éviter les bancs de roche de Cooleroon.

J'ai donc visité deux fois la pagode de Chillambaran, ce qui m'a permis de réunir un assez grand nombre de dessins pour en faire apprécier les détails, tandis que le plan sert à en montrer l'ensemble. C'est, je crois, ce qu'on a rassemblé de plus complet sur ce monument du génie et de la patience des Indous.

En partant de Pondichéry, la monotonie de la plaine sans fin de la côte de Coromandel et de ses palmiers clair-semés n'est interrompue que par la rencontre de quelques huttes en terre glaise aussi misérables que celles des noirs d'Afrique, et par la présence de chevaux en pierre ou en bois groupés à l'ombre des palmiers. Leurs formes ne sont pas plus souples et gracieuses que celles des joujoux d'enfants, et le plus grand est, dit-on, consacré à la divinité principale. Plus loin sont des statues posées sur des piédestaux trop peu élevés relativement à la dimension souvent gigantesque des figures : celles-ci sont assises dans la position que l'on donne ordinairement au Bouddha, les jambes croisées, ou l'une pendante et l'autre repliée sous le corps. Les formes sont arrondies, les extrémités grêles et les figures manquent d'expression; le

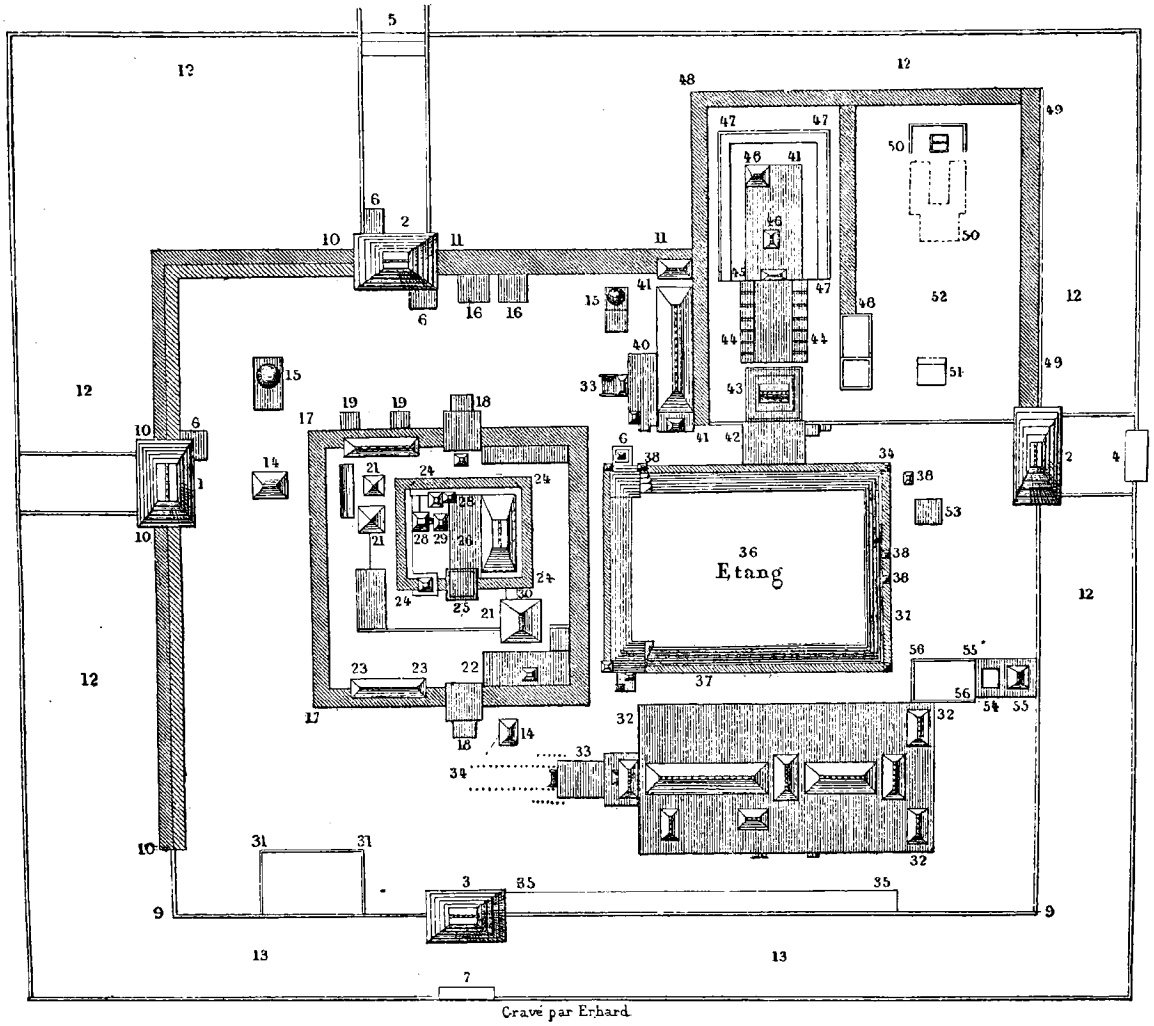
nez a l'air d'une pièce ajoutée après coup, et il est très-pointu, quoique les lèvres soient grosses. Les yeux sont arrondis et sortent trop de leur orbite. La coiffure ressemble à une mitre arrondie; la tête, les oreilles, le cou, les bras et les jambes sont chargés d'une profusion de bijoux représentés en couleurs brillantes, tandis que les parties du corps laissées à nu sont peintes en blanc comme les piédestaux. La physionomie que j'ai cherché à décrire est en général celle de toutes les sculptures indiennes, et pour en compléter l'idée il suffit de dire qu'elles ont un air nonchalant et presque endormi, sans doute parce que le demi-sommeil est l'état de béatitude à venir. La plus grande de ces statues a au moins trois mètres cinquante centimètres à partir de la surface du piédestal et les plus petites sont un peu au-dessus de la grandeur naturelle. Elles sont construites en briques, comme celles des pagodes et sont couvertes d'un stuc moulé, qui ne dure qu'autant que la peinture extérieure est entretenue. Celles dont il est question paraissaient neuves. Je ne pus connaître le but de ces statues élevées ainsi au milieu des champs et sans être protégées par une enceinte. On me dit seulement que ce sont des Bouta ou dieux malfaisants. Le pays est toujours aussi monotone jusqu'à Gondelour, ancienne colonie française où se trouve maintenant un pénitencier indou et où nous séjournâmes fort peu de temps.

Une première visite de l'ensemble pour satisfaire l'élan de la curiosité, nous donna une idée générale de la pagode et m'amena à des réflexions dont il vaut mieux, je crois, faire précéder que suivre la description détaillée. Je fus d'abord frappé de la différence qui existe entre la disposition de nos édifices religieux, de ceux des anciens et de ceux de ces peuples. Il m'a semblé que dans l'antiquité, où il y avait des mystères, il n'avait pas été aussi nécessaire d'orner le sanctuaire peu fréquenté que l'extérieur laissé à la vue du public. Tout l'art des architectes s'est donc porté vers le dehors. Là s'élèvent d'élégantes colonnes et se montrent les sculptures des frises et des frontons. De plus, le choix admirable de la position augmente l'impression produite par ces édifices souvent placés sur des hauteurs et colorés de tous côtés par le brillant soleil de ces climats. Aussi rien de plus admirable que le Parthénon sur l'Acropole, et les colonnes blanches du Temple de Minerve sur le cap Sunium. L'effet de la Madeleine serait tout autre au sommet de la butte Montmartre qu'au bout de la Rue Royale! Il m'a semblé au contraire que le christianisme, apportant une religion de charité égale pour tous et admettant ses fidèles aux mêmes cérémonies, avait dû nécessairement leur offrir de vastes salles, et c'est dans leur intérieur qu'il a concentré ses ornements éclairés par le jour coloré des vitraux. On le remarque dans les églises byzantines et même dans les mosquées, où l'absence de toute image n'exclut pas l'ornementation du sanctuaire. Un bois de palmiers ou de cocotiers aux feuilles pendantes, aux tiges grêles, semble être le type normal du style gothique; celui-ci est la traduction en pierres de ce que la nature nous montre de plus élégant. Quand, à son coucher, le soleil pénètre sous l'impénétrable dôme de verdure d'un bois de cocotiers, quand il en éclaire çà et là quelques troncs et les bouts pendants des feuilles, on a un spectacle aussi remarquable par son élégance que celui des plus beaux édifices que le génie de l'homme soit parvenu à élever en l'honneur de Dieu. Dans l'Inde il y a des cérémonies ainsi que des mystères, et toutes les parties de la société sont divisées et très-inégales par leur instruction et leurs droits. Les brahmes sont seuls initiés à tous les mystères du culte, les autres castes approchent à peine du sanctuaire; quelques-unes en sont totalement exclues, et la multitude n'aperçoit les statues de ses dieux, que pendant quelques cérémonies extérieures présentant de l'analogie avec nos processions. La division en castes s'oppose à la conversion à d'autres cultes ayant pour dogme l'égalité des croyants, puisque l'homme placé sur l'avant-dernier degré de l'échelle indoue, croirait déchoir s'il s'abaissait jusqu'à son voisin d'au-dessous, dont le simple contact est pour lui une souillure. Il faut séjourner dans l'Inde pour se faire une idée des superstitions de ces contrées, de leur bizarrerie et de la ténacité avec laquelle cette division tend à les conserver intactes.

La théogonie des anciens n'approche pas sous ce rapport de celle de l'Inde, où l'on ne trouve dans les caractères et les passions des divinités que des peintures grossières auprès de la poésie élégante de la mythologie occidentale. Il y a presque autant de différence sous ce rapport que sous celui des sculptures qui représentent les divinités des deux religions; celles de l'antiquité classique excitent encore l'admiration, tandis que nous trouverions que l'aspect des autres est repoussant. Costumes, usages, professions, on pourrait même dire les idées elles-mêmes, n'ont pas changé depuis des siècles. Les invasions, les conquêtes ont été sans effet; il faudra que le contact des Européens dure longtemps pour affranchir les castes inférieures, et alors il est probable que l'Indou aura pour ainsi dire disparu pour ne laisser sur le sol qu'une foule de travailleurs au profit des dominateurs étrangers. Si leur organisation est très-durable, d'un autre côté elle ne peut suivre celle toujours changeante des peuples venus de l'Occident. Admettant qu'elle existe dans une île isolée, elle durerait certes plus que toute autre. Mais l'Inde n'est pas dans cette condition, et elle devient plus que jamais une vaste mine de coton, d'opium et de riz, qui a cela d'avantageux qu'on y trouve les travailleurs sur le sol de production, et qu'il ne sera jamais nécessaire d'importer des nègres dans un tel pays; ils y croissent naturellement. La destinée du sectateur de Brahma est d'être dominé; c'est une suite de son état social, on pourrait presque dire de son hygiène; il l'a toujours été; si maintenant nous sommes portés à le plaindre, ce n'est qu'en oubliant qu'il était jadis sous le joug musulman, le plus ignorant et le plus cruel qui existe; l'exploitation de l'In-

dien par une nation intelligente et sage est relativement une ère de bonheur et de sécurité. Suivant une légende toute récente, mais fort répandue, ce serait là l'avis du dieu Çiva, qui un jour est apparu dans son sanctuaire le

PLAN GÉNÉRAL DE LA PAGODE.



Gravé par Erhard.

LÉGENDE.

1. Gombroon ou porte de l'Ouest, neuve et peinte.
2. Gombroon ou porte de l'Est, vieille et délabrée.
3. Gombroon ou porte du Sud, dont les statues et sculptures ne sont pas faites.
4. Ruines d'une vieille porte.
5. Portique à colonnes et à deux étages.
6. Pavillons supportés par des colonnes.
7. Portiques à colonnes et à un seul étage.
8. Enceinte extérieure en pierres de taille, haute de 10 à 12 mètres.
9. Enceinte intérieure, bâtie en briques, moins solide et moins haute.
10. Galeries à deux étages, le plus haut n'avançant qu'au milieu du plus bas.
11. Galerie double, étages semblables, emblèmes çivaïtes.
12. Enclos remplis d'arbres et de cocotiers.
13. Partie nue, gazon.
14. Petites pagodes couvrant des bœufs blancs, ornés de colliers.
15. Petits temples renfermant une divinité à quatre bras, ayant une tête d'éléphant.
16. Portiques avec l'emblème de Çiva.
17. Galerie à deux étages semblables, servant d'enclos à une pagode.
18. Portes et portiques à colonnes.
19. Portiques adossés à l'enceinte.
20. Édifice couvert par une toiture demi-cylindrique en stuc.
21. Petits temples couverts en cuivre et surmontés de boules dorées.
22. Galerie double.
23. Édifices à galerie, adossés à l'enceinte.
24. Petites galeries servant de seconde enceinte.
25. Porte à colonnes.
26. Pagode où les idoles sont renfermées.
27. Partie couverte en cuivre et ornée de boules dorées.
28. Portique à colonnes et petit temple renfermant des idoles.
29. Temple où se trouvent la cloche et le mât en cuivre.
30. Passage.
31. Ancien édifice à galeries en ruine.
32. Temple de mille colonnes, surmonté de plusieurs petits dômes.
33. Péristyle à colonnes.
34. Rangées de longs fûts, en pierre, taillés à 8 pans et peints rouge et blanc.
35. Galerie à un seul étage.
36. Étang entouré d'escaliers.
37. Galerie simple et peu élevée placée autour des escaliers.
38. Pavillons dont les ornements ressemblaient à ceux des grandes portes.
39. Escalier et portique dont le haut ressemble aux grandes portes.
40. Édifice à colonnes, délaissé.
41. Édifice formant une longue galerie sombre, où il y avait des vaches.
42. Portique à colonnes, dont le haut est orné de sculptures peintes.
43. Porte et portique intérieur.
44. Salle à colonnes détachées.
45. Pagode pleine d'idoles.
46. Petits dômes en cuivre, ornés de boules dorées.
47. Petite galerie à deux étages semblables.
48. Galerie double extérieure.
49. Galerie simple.
50. Anciens édifices à colonnes carrées, maintenant en ruines.
51. Petit édifice à colonnes en ruine.
52. Enclos où se trouvent des arbres et quelques cocotiers.
53. Petit temple surmonté de dômes semblables à ceux des mosquées.
54. Partie couverte par une voûte circulaire.
55. Ancien édifice en ruines.
56. Enclos en ruines.

Tout l'intérieur de l'enceinte, en briques, est dallé en grès ou en granit. Tous les temples sont couverts de pierres de granit mises à plat, jointes par du ciment.

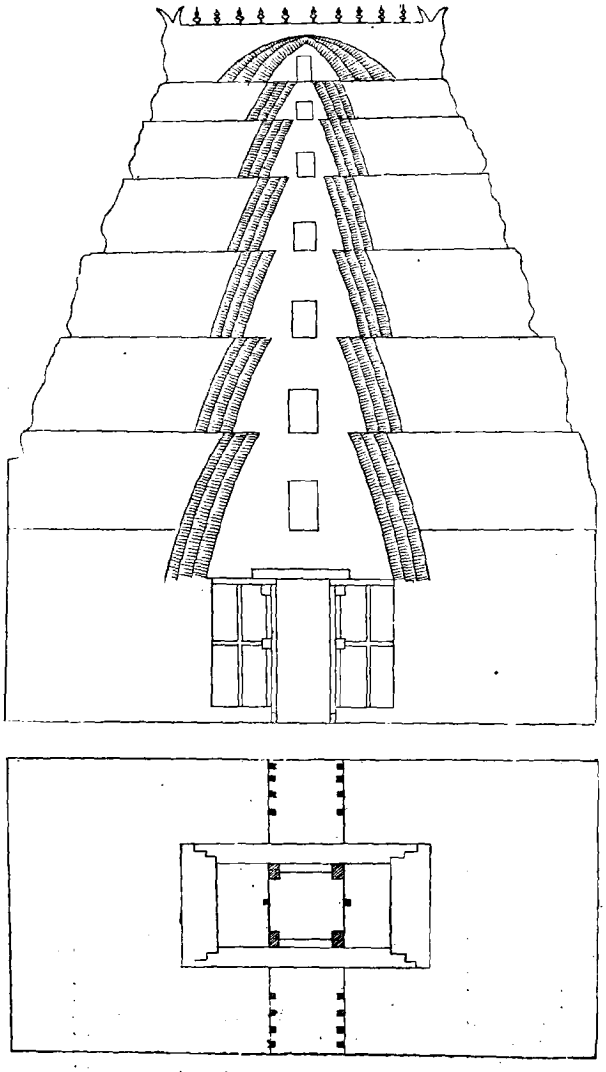
On m'a dit que le fond de l'étang est dallé. Les marches sont en pierres grises.

En général, le granit est la pierre la plus employée; ensuite c'est le grès.

plus révéré, à Benarès, avec les traits, le teint, les favoris et le frac noir d'un fils d'Albion, pour déclarer que le gouvernement anglais n'est en réalité qu'une incarnation multiple de lui-même, incarnation rendue

indispensable par les dissensions séculaires et la faiblesse de ses sectateurs.

Du reste, sans sortir du point de vue artistique, on comprendra par ce qui précède quelle influence ce système des castes a exercée sur la disposition des temples indous. J'ai cru remarquer quelle avait fait établir des sanctuaires secrets pour les premiers des adeptes, et qu'ils étaient séparés des enclos destinés aux classes moyennes, chaque enceinte éloignant davantage ceux que l'échelle sociale plaçait plus bas. La beauté du climat et sa chaleur ont permis de laisser de vastes espaces découverts en se contentant de galeries, et dans beaucoup de petites pagodes on a encore simplifié en se bornant à renfermer l'autel dans un enclos. Mais là où les idées superstitieuses se sont concentrées et où la libéralité des monarques a consacré de grandes ressources, on a déployé un grand luxe d'édifices de tous genres, de galeries, d'enceintes multipliées, et qui semblent éloigner de plus en plus la divinité principale des regards des castes inférieures. Mais on remarque aussi que tout le luxe architectural a été disposé pour ces castes, que c'est sur elles qu'on semble avoir cherché à produire le plus d'impression : car l'enceinte une fois franchie le grandiose s'atténue et s'efface, et nous verrons qu'après avoir traversé plusieurs enclos, on se trouve en présence de ce qu'il y a de plus mesquin dans la pagode ; c'est-à-dire du sanctuaire de la divinité : comme si les prêtres qui la desservent s'étaient dit qu'il était inutile de ménager des illusions pour eux-mêmes.



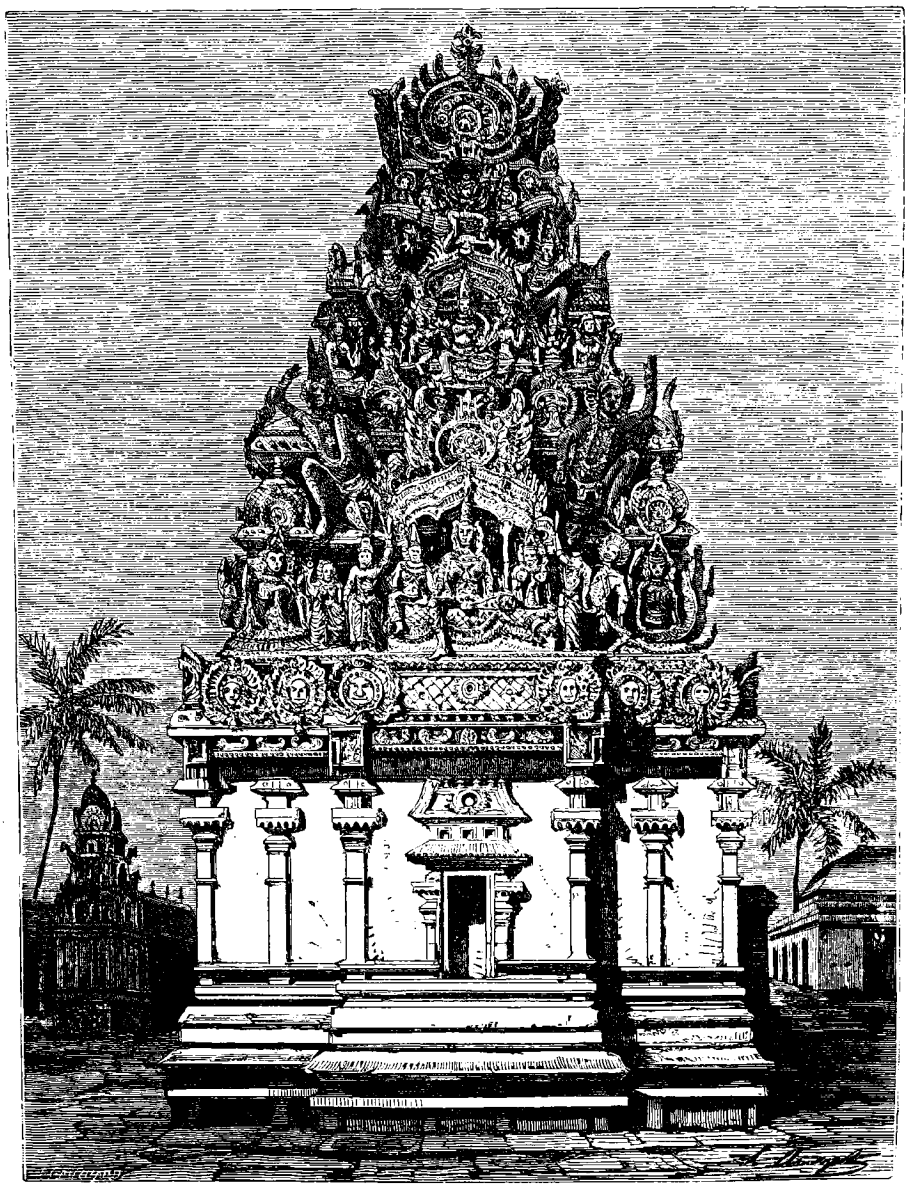
Portique de l'enceinte : Coupe et plan.

Divers auteurs donnent à cette pagode le nom de Challembrom, d'autres celui de Chillambaran ; cette dernière orthographe m'a paru se rapprocher davantage de la prononciation des Indous, en grasseyant les dernières syllabes. Elle est située dans une vaste plaine, à neuf kilomètres dans l'ouest de l'embouchure de la petite rivière de Porto-Novo, près de laquelle se trouve un haut fourneau qui est situé à vingt-cinq milles ou quarante-six kilomètres dans le sud de Pondichéry. On ne connaît pas l'époque de sa construction ; des légendes la font remonter aux temps fabuleux en s'appuyant sur des inscriptions en caractères inconnus maintenant ; mais dans ces pays on trouve des inscriptions qui, bien que récentes, ne sont plus intelligibles. Il y en a près de Delhy qui datent de 1200 de notre ère et ne peuvent plus être lues ; en Perse, le caractère sassanyde a été oublié avec la dynastie qui l'employait ; lorsque celle-ci fut expulsée, l'usage en fut prohibé. Les grandes révolutions politiques ont partout entraîné des proscriptions littéraires et ont effacé beaucoup des traces historiques, jusqu'à ce que l'imprimerie vînt donner au monde la garantie de son universalité. D'après les écrivains indous, un brahme qui avait lu sur cette pagode une histoire dont le manuscrit a été acquis par la Bibliothèque impériale, disait qu'elle avait été construite par trois monarques célèbres, et qu'elle avait été achevée l'an 400 du Kaly youga, ou quatrième âge des Indiens (617 avant Jésus-Christ). Les brahmes lui donnent plus d'antiquité et reculent sa fondation à 4640 ans avant l'époque actuelle. Cette date est d'une exactitude très-douteuse ; mais il est certain que ces édifices et d'autres encore plus considérables, situés dans un rayon d'une trentaine de lieues, sont dus à un gouvernement puissant et à l'art avancé d'une époque dont il ne reste aucun vestige. On ignore combien d'années on y a consacré, quelles difficultés il a fallu vaincre dans un pays ignorant et auquel on ne connaît pas de machines, pour extraire, transporter et surtout élever de telles masses de pierre. L'immensité des travaux prouve depuis combien de siècles elle jouit d'une vénération, constatée par un passage du Sidâmbara Pourâna, qui, déclarant qu'un million d'aumônes à Bénarès, un million à Tiroupadi, deux à Koubayam, tout cela ne vaut pas plus qu'une seule faite à Sidâmbara, fait dire au roi de l'Univers, c'est-à-dire à Çiva :

« Je suis moi-même un des trois mille prêtres établis à Tilley, l'un des noms de Sidâmbara, ou Challembrom. »

Ces trois mille prêtres ont transporté, il y a plusieurs années, leur idole à Tirouvalour, ensuite à Négapatnam depuis que les musulmans et les Européens se sont emparés de leur ancienne pagode. Les brahmes disent que le 13 novembre 1755 le tonnerre tomba sur Sidambâra pendant un orage et frappa le sommet de l'une des pyramides. Les Indiens crurent que l'Isouara ou Çiva de Sidambâra avait apparu aux initiés la nuit d'avant sous la figure d'un jeune brahme, qu'il les avait éveillés pour déclarer qu'il ne voulait plus demeurer dans ce temple ; ils ajoutaient que l'éclair leur rappelait cette apparition. Les brahmes avaient certes raison d'évacuer leur pagode, tant elle avait été détériorée par les guerres plutôt que par le temps.

L'état des divers édifices prouve que s'ils ont été construits sous l'inspiration des mêmes idées, ils n'en ont



Vue de l'un des gombroons ou portiques d'une pagode de Pondichéry. — Dessin de H. Clerget.

pas moins des dates très-différentes. Les plus pauvres d'ornements paraissent être les plus anciens, mais l'énormité de l'ensemble et la similitude des parties ne laissent aucun doute sur la constance des idées de l'autorité qui les a élevées.

Il est probable que bien des générations y ont travaillé. Il s'y trouve des pierres qui par leur nature ont dû venir de plus de cent lieues, en traversant d'épaisses forêts et profitant peut-être d'une petite rivière pour une partie du trajet; d'autres ont des dimensions qui rappellent celles qui étonnent en Égypte et dont le transport en Europe a été considéré comme un tour de force.

Ces immenses travaux amènent aussi à un autre genre de réflexion; c'est à établir une comparaison entre les diverses causes qui ont entraîné les hommes

à se réunir pour exécuter des ouvrages souvent gigantesques. En Égypte comme dans l'Inde, une théocratie puissante a dominé les peuples pendant des siècles : dans le premier pays elle a disparu, ne laissant que des pierres entassées et de la misère; dans le second elle a prolongé jusqu'à nous son existence et ses priviléges sous des dominateurs étrangers. Elle a occupé ses peuples à créer et à embellir les objets du culte, sur lequel s'appuyait sa suprématie. A Rome, les vaincus ont été employés au même but; mais la faiblesse de la religion, tombée presque dans le ridicule, a laissé les principaux efforts se diriger vers les vastes édifices, destinés aux dominateurs ou aux jeux barbares dont le peuple spoliateur du monde s'enivrait pendant sa dégradation. Vingt-cinq mille juifs amenés à Rome et y périssant pour construire un théâtre de scènes sanglantes, tel est le caractère de cette époque. Enfin le clergé chrétien, possédant seul quelque instruction et de l'unité pendant le moyen âge, attira vers lui la richesse et employa le travail des populations ainsi que le génie des architectes à produire les admirables édifices religieux et les cloîtres de l'art gothique.

De notre temps, nous voyons au contraire toutes ces constructions amoindries par les travaux dus à l'esprit d'association et à la recherche de tout ce qui en améliorant la situation matérielle de l'homme, tend à garantir les sociétés des horreurs qu'elles ont souffertes pendant les temps d'ignorance et de misère. Être utile aux autres et produire abondamment ce qui est nécessaire à chacun, est devenu, malgré une incertitude apparente, un but assez sûr et assez compris pour former des entreprises aussi multipliées que gigantesques, ou pour élever des constructions qui dans leur genre égalent si elles ne surpassent celles des siècles passés. La planète complétement connue, une force aussi puissante que docile créée pour ainsi dire avec la vapeur, et servant à fouiller son aliment dans la terre comme à produire tous les travaux qui exigeaient l'emploi de l'homme ou d'animaux qu'il fallait nourrir en nombre restreint ; — les vallées traversées, les montagnes percées, les isthmes canalisés, les déserts de l'Amérique et de l'antipode fertilisés et peuplés ; — des milliards dépensés en travaux par des compagnies, qui trouvent de l'argent dès qu'elles montrent un but utile à la généralité, tels que les chemins de fer, les canaux, les véhicules de toute sorte, l'éclairage des villes, et une foule de travaux divers ; d'autres millions enfouis en plusieurs reprises dans l'Océan, jusqu'à mettre le nouveau monde à quelques secondes de temps de l'ancien, et bientôt jusqu'à ce que la pensée fasse le tour du monde en quelques minutes ; — la lumière ne cessant d'éclairer nos longues nuits, les voyages devenus aussi rapides qu'ils étaient longs et pénibles, les nouvelles de chacun, volant sur les continents comme au fond des mers.... voilà ce que le concours des bras, du numéraire et du génie de tous, crée, multiplie et vulgarise pour l'avantage du plus grand nombre !

C'est certes plus merveilleux, et surtout plus utile à l'humanité que tout ce que les anciennes sociétés avaient pu faire par l'oppression. La superstition élevant des pagodes, des temples, ou des pyramides, nous a laissé de quoi nous étonner; mais l'aspect de ces merveilles nous donne le frisson à la seule idée des tristes et malheureuses époques qui les ont produites, et nous fait apprécier les bienfaits de notre temps, qui malgré ses imperfections, ses défaillances, ou ses vices, est bien celui du progrès, en dépit des regrets habituels du passé, du bon vieux temps, qui nous ferait horreur s'il revenait. Mieux valent certes des compagnies nous transportant au loin à bon marché ou nous apportant ce qui nous est nécessaire, tout en nous assurant des revenus, que des puissances apparentes ou occultes, nous forçant à construire des monuments pour le seul profit de ceux qui possèdent la force ou l'influence.

Quoique bien déchue, cette pagode est encore une des plus révérées de l'Inde; les Anglais ont laissé d'assez beaux revenus aux brahmes encore nombreux qui la desservent; mais ils ne sont plus trois mille comme au temps de leur splendeur. Lors de l'invasion de l'islamisme et des Européens, elle fut pillée et souillée à diverses reprises, et le départ de sa divinité principale put amoindrir la vénération. Cependant les idées enracinées par des siècles de croyance résistent à tout, et quoiqu'on y révère beaucoup d'autres divinités indiennes, Çiva est resté la principale, c'est-à-dire ce que nous appellerions la patron de la pagode.

Dans les diverses guerres de l'Inde, Chillambaran a vu plusieurs fois son enceinte servir de fortification après avoir été réparée et garnie de bastions. Ses portes sud, est et nord avaient été bouchées. Un mur en briques et crénelé avait été établi sur le haut de l'enceinte qui a un mètre et demi de large. Les Français, sous le commandement d'un M. de Villeneuve, s'y établirent en 1750 ; le temple des Mille-Colonnes leur servit d'étable; ils le souillèrent en y faisant cuire du bœuf, et en établissant leur salle à manger dans le sanctuaire de Çiva. Une telle profanation à dû laisser des souvenirs, que les Anglais ont le bon esprit de ne pas susciter, car ils respectent beaucoup les usages et les superstitions de ce peuple, qui n'a d'énergie que pour défendre des croyances absurdes. Pour protéger les longs murs de l'enceinte, les Français construisirent aux quatre angles des tours, dont je ne me souviens pas d'avoir vu des traces ; mais le village voisin gêna leur défense et la garnison, composée seulement de soixante Français et de deux cents cipayes, se rendit après deux jours de résistance, le 19 mars 1760; ils avaient à défendre une enceinte de plus de seize cents mètres. Depuis cette époque elle a été restaurée, de nombreuses statues en stuc ont été réparées, et c'est une des pagodes les mieux conservées de l'Inde. Les Anglais, qui ont eu la sagesse de laisser aux Indous leurs croyances, se sont plu à maintenir la puissance des brahmes, qui excède encore celle des clergés européens aux époques où ils dominaient la société. Aussi faut-il leur permission pour entrer dans la pagode, et il y a des heures où ils défendent l'accès

de plusieurs sanctuaires. Ce fut vers le soir, lorsque la pagode était presque déserte et qu'il n'y avait plus que des brahmes, qu'ils m'ont permis de pénétrer jusqu'au sanctuaire de Çiva.

II

La pagode de Chillambaran. — Son enceinte. — Ses portiques. — Statues des dieux. — Étang sacré. — Temple des Mille-Colonnes.

Après cette digression préliminaire arrivons au but indiqué par notre titre, à la *Pagode de Chillambaran*. J'extrais sa description de mes journaux tenus régulièrement pendant les campagnes de *l'Artémise* et de *l'Archimède*.

L'enceinte extérieure est formée par un mur de plus de dix mètres de haut ; épais à la base de trois mètres, il se rétrécit d'abord à la moitié et puis aux trois quarts de sa hauteur d'environ cinquante centimètres de chaque côté, de sorte qu'il n'a guère qu'un mètre d'épaisseur au sommet. Je le croyais entièrement en pierres de taille ; mais on me dit qu'il était en briques à l'intérieur. Il m'a paru en très-bon état. Je passai cependant près d'un de ses angles qui était endommagé ; c'était peut-être un vestige des tours rondes que dans son ouvrage sur l'Inde, intitulé *Monuments de l'Indoustan*, M. Langlès représente sur le plan de la pagode.

J'en ai dressé le plan (voy. p. 35) au moyen de deux promenades à pas comptés, faites dans les deux sens perpendiculaires, en notant les nombres toutes les fois que j'étais dans le plan d'une des faces d'un monument. Je pus rectifier ainsi les chiffres inscrits sur mes croquis dessinés du sommet de l'une des grandes portes, et je trouvai trois cent quatre-vingt-huit mètres pour les grands côtés et trois cent quarante pour les deux autres. M. Langlès donne quatre cent vingt-neuf et trois cent dix mètres. Malgré ces différences, on comprend l'étendue de cette enceinte, puisqu'elle a plus de huit encablures ou seize cents mètres de pourtour. Elle est entourée d'un chemin planté de beaux cocotiers. En se reportant au plan, on voit qu'elle n'est percée que par quatre ouvertures, qui m'ont paru dirigées vers les quatre points cardinaux. Celle de l'est est la seule qui soit surmontée des restes d'une de ces pyramides, qu'on m'a dit se nommer gombroon et qui forme le plus bel ornement des pagodes ; celle dont il s'agit est petite, en briques et presque en ruines. Les autres ouvertures ne sont à vrai dire que des interruptions du mur ; elles avaient été bouchées, excepté celle de l'ouest, lorsque les Européens ou les musulmans s'étaient fortifiés.

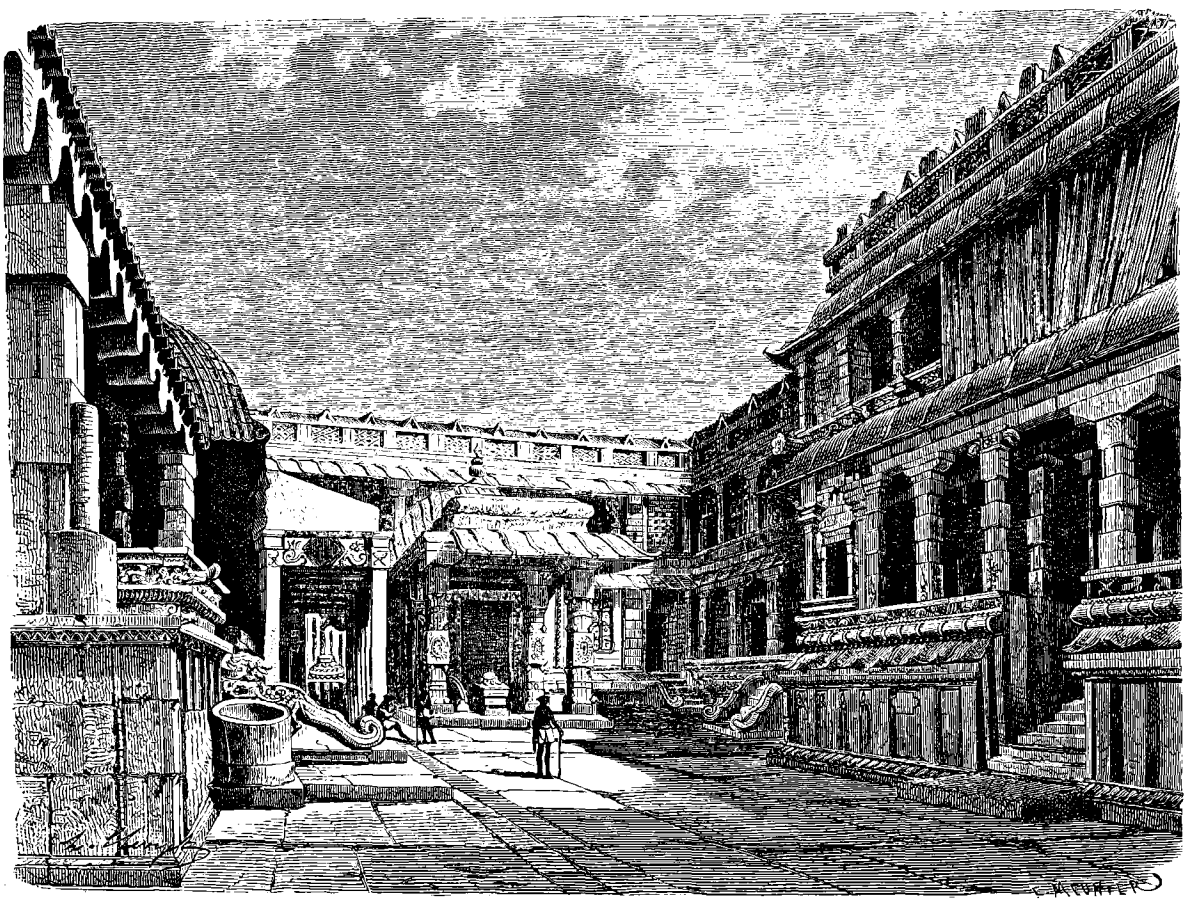
Vient ensuite une deuxième enceinte moins régulière et beaucoup moins élevée que la première ; elle est formée de belles pierres de taille là où elle est adossée à des galeries à un seul ou à deux étages, comme le plan l'indique. Ailleurs elle est en simples briques disposées en étages et en mauvais état dans plusieurs parties. La forme de cette enceinte est rectangulaire, excepté vers son angle nord-est qui s'allonge vers le nord. L'intervalle entre les deux murs ne renferme aucun édifice, il est rempli d'arbres et de cocotiers dont la belle verdure et le port élégant ajoutent à l'aspect des monuments et sert d'échelle de comparaison pour en apprécier la grandeur. Des murs peu élevés unissent les deux enceintes devant les portes et limitent le passage ; ils ont des longueurs différentes, car les deux enceintes sont loin d'être placées symétriquement l'une par rapport à l'autre. C'est à cette seconde muraille que se trouvent les grands gombroons.

Au moment où l'on quitte les allées de cocotiers, on se trouve en présence de ces énormes portes, monuments gigantesques dont rien ne donne l'idée en Europe et qui vus de près frappent autant d'admiration que lorsqu'en passant au large des bancs de Coleroon, on les suit des yeux pour régler sa route. Ceux de Chillambaran sont au nombre de quatre presque d'égale grandeur ; ils n'ont pas des positions respectives régulières, leur forme générale est un tronc de pyramide rectangulaire, reposant sur un grand parallélipipède en pierres de taille couvertes de sculptures ; tandis que toute la partie supérieure est en briques et ornée de moulures en stuc, disposées en sept étages. Le cahier sur lequel j'avais porté le nombre de marches de chaque étage et leur hauteur, ainsi que diverses dimensions, a été broyé dans un engrenage d'une machine à Porto-Novo ; de sorte que pour les dimensions, je dois recourir à l'ouvrage de M. Langlès, qui donne quarante-huit mètres de hauteur totale dont plus de dix mètres en pierres. La base a près de trente mètres dans un sens pour l'une des portes et vingt-six mètres pour les autres ; tandis que dans l'autre direction c'est seize et dix-huit mètres, c'est-à-dire cinq mille quatre cents mètres cubes ; la partie pyramidale a près de douze mille mètres, de sorte que le volume total serait au moins seize mille mètres cubes, s'il ne fallait en déduire le grand passage, les galeries et les voûtes intérieures. Il y a quelques différences entre les quatre portes, mais elles sont peu sensibles ; la plus grande est, je crois, celle de l'est et la plus petite celle du sud.

Ce qu'on peut nommer le soubassement a des côtés verticaux formant deux étages ou plutôt deux rangées séparées par des moulures et par des corniches ; le tout est couvert de sculptures bizarres que la photographie seule serait parvenue à reproduire assez rapidement. Dans le bas, chaque statue a une niche rectangulaire, mais jamais ronde au sommet : elle est assez profonde, entourée de colonnes et surmontée d'un fronton comme un petit temple spécial. Les divinités sont en pierre et présentent des statues ou des rondes bosses plutôt que des bas-reliefs. Toutes celles que j'ai regardées avec attention, m'ont paru être d'un seul bloc d'un grès fin et assez blanc. Quelquefois et comme pour augmenter la difficulté, elles paraissaient taillées dans la même pierre que la niche. Comme la plupart sont plus grandes que nature, on comprend quels blocs il a fallu transporter pour les produire. Elles représentent dans toutes leurs bizarreries les nombreuses divinités que la superstition indoue s'est plu à inventer. Les unes ont des têtes d'éléphant, d'autres de cheval, de

bœuf, quelques-unes ont une douzaine de bras brandissant des armes ou des têtes coupées. Plusieurs, paraissant indifférentes et à moitié endormies, sont assises sur un coussin avec une jambe pendante et l'autre sous le corps. Elles présentent un aspect plutôt repoussant que religieux et propre à inspirer le respect ou l'amour. Chaque niche est ornée sur les côtés de colonnes ou de pilastres couverts de sculptures en arabesques ou plutôt représentant des personnages; ces ornements, de même que les chapiteaux et les soubassements, offrent une variété que l'on ne rencontre que dans notre gothique. Il y en a de très-élégants et dont nos architectes trouveraient certainement à profiter. Beaucoup sont de forme carrée, avec une partie renflée sous le chapiteau, lequel après avoir eu la forme d'un coussin, s'évase, recouvert par une plaque carrée très-saillante. Les sortes de frise qui séparent les étages ou les surmontent sont arrondies, formant en saillie une sorte de gouttière et portant de nombreux écussons ornés de sculptures et disposés souvent en coquilles perlées sur tout leur contour. Ces écussons contiennent des statues ou des têtes de divinités. Il y a aussi des dessous de frise qui paraissent ornés d'une suite d'oiseaux grossièrement dessinés, entre lesquels cependant la pierre est très-fouillée.

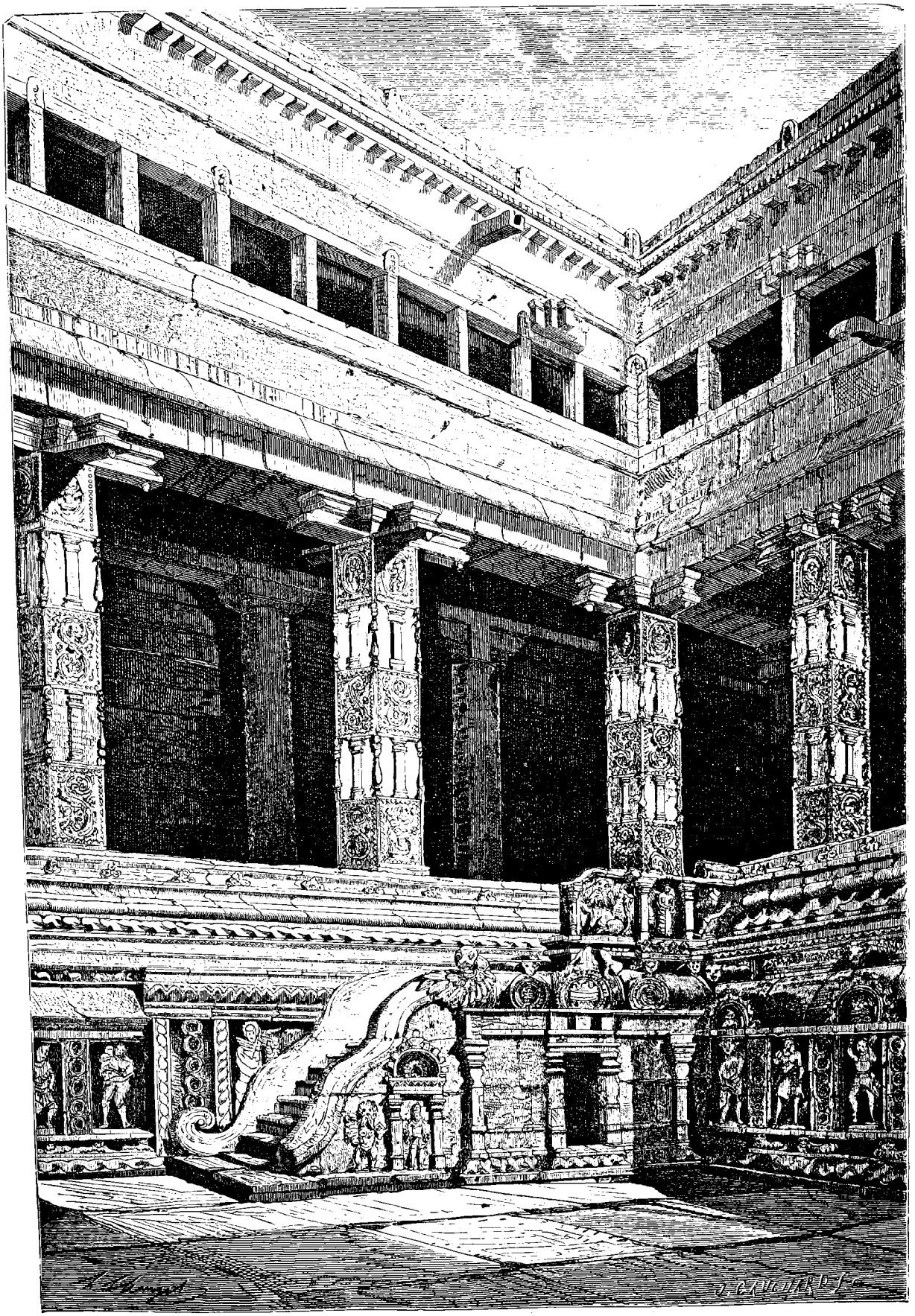
L'étage supérieur de la partie en pierre a une hau-



Pagode de Chillambaran. — Cour intérieure menant au vieux sanctuaire n° 29. — Dessin de H. Clerget.

teur double du premier; il est beaucoup moins orné de sculptures; il y a même de grandes surfaces qui en sont dénuées. Au milieu, près de la porte, sont deux grandes niches en briques, accompagnées de trois autres de chaque côté. Elles sont beaucoup plus grandes que celles du bas et toutes renferment des divinités bizarres. Celles des niches centrales sont d'une dimension colossale. Il est malheureux que le voyageur et surtout l'officier de marine, toujours à court de temps, soit forcé de se borner à des généralités. Deux ou trois semaines passées dans cette pagode auraient à peine suffi pour récolter tous les détails curieux d'une architecture, qui, pour différer de tout ce que nous connaissons, ne manque pas cependant d'élégance. Décrire des sculptures n'en donne pas l'idée; les dessiner une à une exigerait des mois.

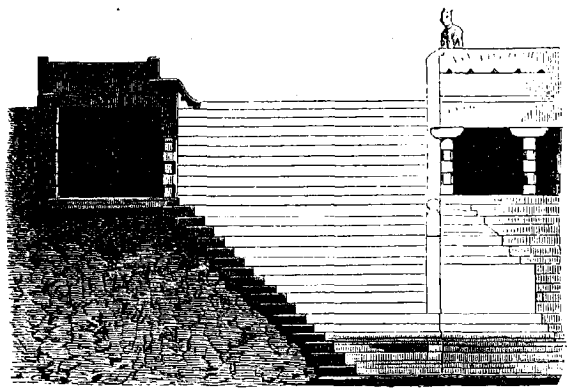
La base dont il vient d'être question et qui est en pierre dans toutes les pagodes, se trouve traversée par la grande porte d'entrée dont la hauteur est d'environ huit mètres sur quatre mètres cinquante centimètres de largeur. La forme est rectangulaire et la portion supérieure est formée d'énormes pierres placées à plat sur des pilastres ou sur le sommet de quatre grands monolithes qui se retrouvent avec des dimensions différentes il est vrai, sous toutes les portes de pagodes. Au milieu du plafond est un carré entouré de quatre grandes pierres



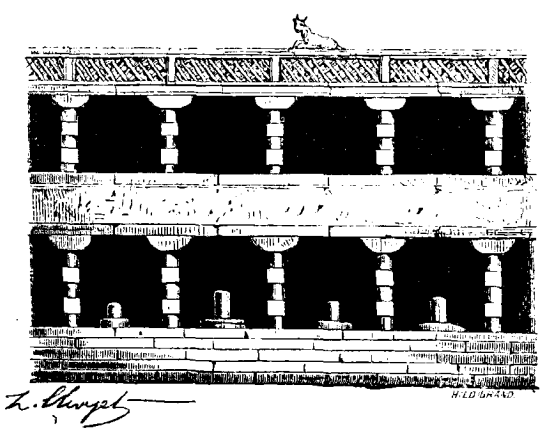
Pagode de Chillambaran : Angle de cour, escalier et double galerie, dans l'enceinte n° 47. — Dessin de H. Clerget d'après un dessin du contre amiral Paris.

Ex Libris

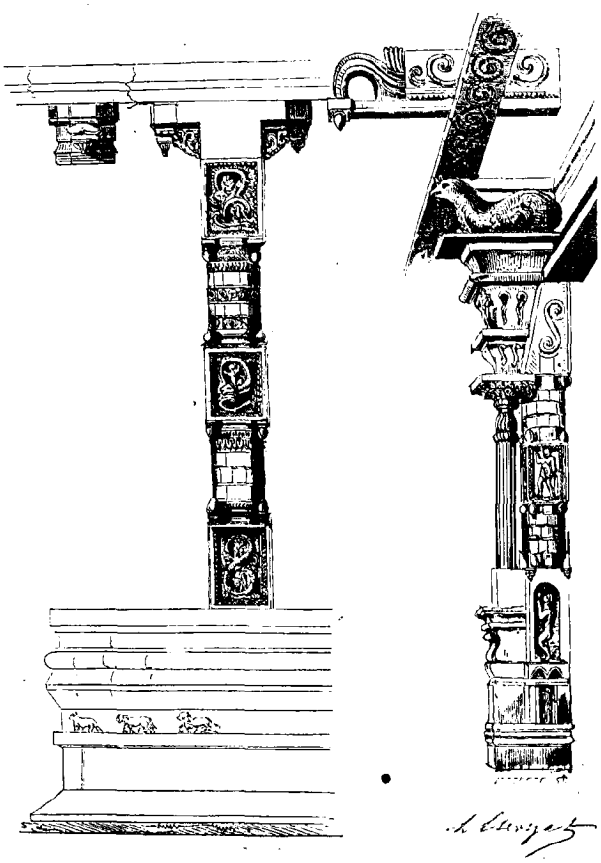
horizontales comme des poutres, qui reposent sur le sommet des quatre monolithes. Ceux-ci ont au moins neuf mètres de haut (en ne comprenant pas ce qui est sous le sol) sur soixante-dix centimètres de diamètre, et sans être comparables aux obélisques d'Égypte, ils étonnent cependant par leur masse et leur nombre ; chaque gombroon en a quatre. On dit qu'ils ont été extraits d'une carrière située à huit ou dix lieues, et il a fallu les transporter sur un terrain sablonneux, aucune communication par eau n'existant avec la carrière. Il n'y a que le fanatisme religieux de l'Inde qui ait pu, comme celui de l'Egypte, exécuter de tels travaux, encore faut-il supposer une science assez avancée, pour que la mécanique appliquée soit parvenue à concentrer les efforts de beaucoup d'hommes. Quel que soit le nombre des bras, il faut des machines pour enlever de telles pierres, pour les transporter et surtout pour les dresser à leur place. Nous en avons eu l'idée lors de l'érection de l'obélisque de Louqsor sur la place de la Concorde. On admire beaucoup ce dernier travail : les Indous et les Égyptiens en avaient fait autant il y a bien des siècles. Mon daubachi ne put répondre à aucune de mes questions sur l'époque et les moyens employés pour la mise en place de ces pierres ; il en revenait toujours à ce que c'était si ancien, qu'il y avait des milliers d'années, et qu'on l'avait oublié. Ces constructions sont certes très-anciennes ; mais il faut se défier de l'exagération des Indous. Il n'y a qu'à lire le traité si remarquable de



Coupe transversale de l'escalier du Ghaut ou étang sacré.



Galerie double appuyée à l'enceinte intérieure.
Dessin de H. Clerget.



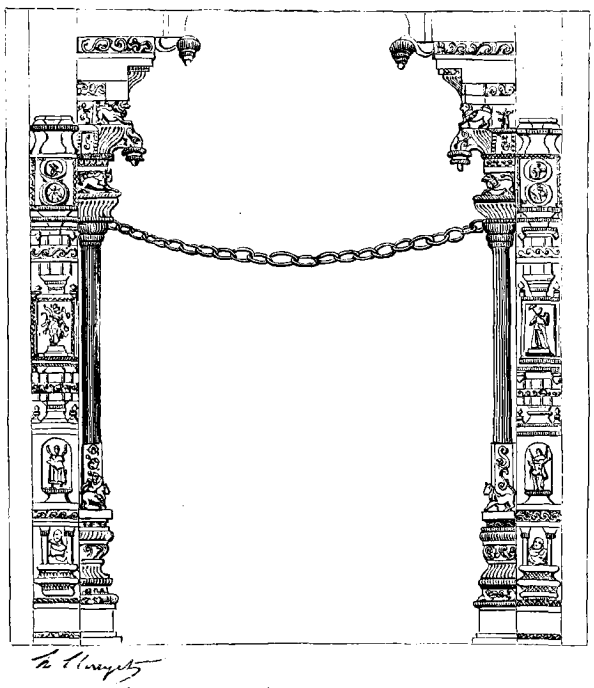
Spécimens de sculptures des piliers et colonnes de la grande galerie.
Dessin de H. Clerget.

l'abbé Dubois sur les mœurs et la religion des Indous pour en être convaincu.

Les quatre grandes pierres dont il est question ne sont jamais sculptées (du moins dans les pagodes que j'ai visitées) ; peut-être est-ce pour montrer qu'elles sont d'une seule pièce, tandis qu'à côté vers l'intérieur, sont, de chaque côté, quatre pilastres divisés en neuf assises par des moulures contenant, au nombre de vingt-quatre, des niches remplies de figures en pied. Ces pilastres ont à leur sommet une saillie ou chapiteau de pierres de plus en plus saillantes qui en soutiennent d'autres figurant des poutres, entre lesquelles sont des caissons ornés de sculptures très-ouvragées. Toutes ces sculptures, quel que soit le sujet représenté, conservent le type général : des formes arrondies et des positions forcées. Elles ont toutes trait à la religion et reproduisent des divinités, des incarnations ou des danseuses.

De chaque côté des portes et entre les grandes pierres, sont percés des passages ayant une colonne élégante au milieu et une sorte de fenêtre au-dessus. On monte à cette ouverture par des pierres faisant saillie et servant de marches. Cette disposition est commune à toute les portes que j'ai vues près de Pondichéry et de Madras. La partie qui sépare la porte de la tribune qui la surmonte est ornée de moulures et d'écussons très-soignés ; il en est de même des statues qui surmentent le chapi-

teau. La pierre de la colonne est plus blanche que les autres; ce n'est cependant pas du marbre. Les voûtes des quatre grandes portes diffèrent très-peu de style et d'ornements, seulement on voit par la couleur de la pierre et par des détériorations qu'il y en a de plus anciennes les unes que les autres. Quand on examine de près ce travail, comme celui de toutes les autres parties de la pagode, on trouve que la main-d'œuvre a dû coûter encore plus de temps et de peine que le transport des matériaux, pour qu'il ait été possible de les entasser de la sorte. Toutes les sculptures sont soignées, les arêtes des saillies comme des creux sont vives et nettes. Certes nos ouvriers sculpteurs ne pourraient s'empêcher d'admirer la perfection de ces travaux. La pierre employée est généralement grise tirant sur le bleu, comme le granit de Kersanton, qu'on a extrait des bords de la mer en Bretagne pour en faire le socle de notre obélisque de Louqsor, mais le grain en paraît plus fin et plus serré que celui de notre granit bleu. Les sculptures grossières et les pierres de bâtisse sont en granit un peu jaune, de même que les grandes pierres verticales. Je n'ai remarqué dans cette pagode, non plus que dans celles de Vilnour, de Pondichéry, de Trévicaré et de Moolivaram, aucune pierre qui ressemble au marbre. Enfin des deux côtés de la porte dont j'ai dessiné l'intérieur, c'est-à-dire celle du sud, se trouvaient deux niches profondes bâties en partie en briques et renfermant des statues trois fois plus grandes que nature et d'un travail très-fini. Celle de droite a une tête de femme dont les traits sont fort jolis, mais les poses très-forcées. Celle de gauche avait de nombreuses jambes et des bras dans diverses positions.



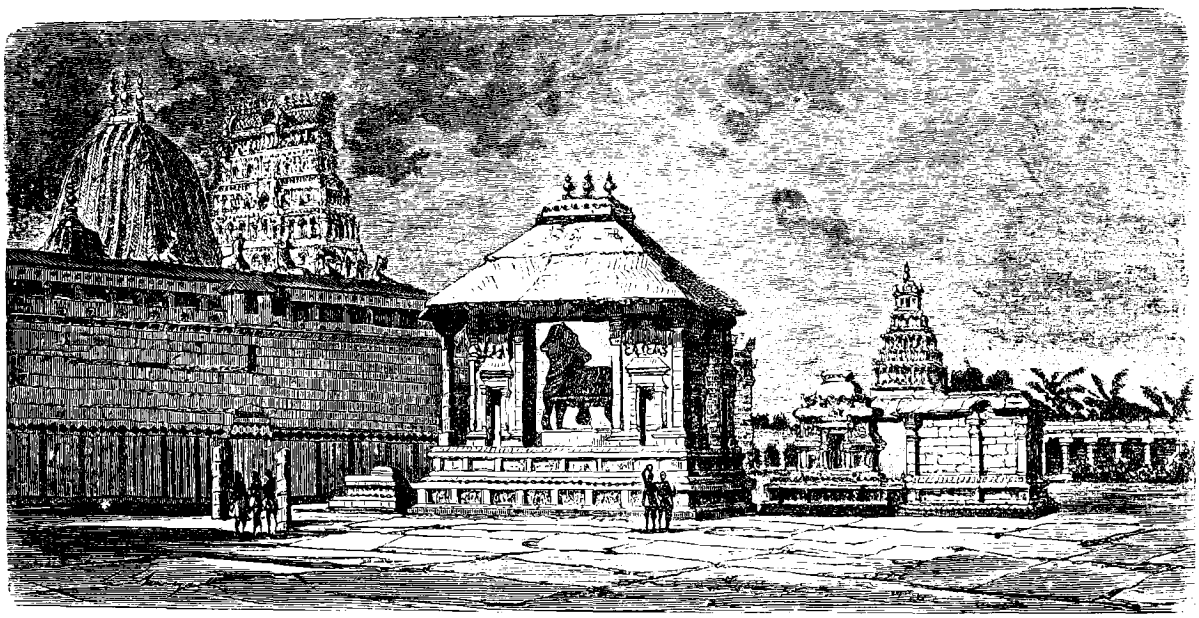
Chaîne d'une seule pierre décrite par M. Langlès.
Dessin de H. Clerget.

On pénètre dans l'intérieur du gombroon par une porte ornée de pilastres d'une seule pierre, longs, dit-on, de quarante-cinq pieds, dont dix-sept enterrés dans les fondations. Je n'y ai pas vu les fameuses chaînes en pierre qui dans la relation de M. Langlès figurent comme reliant des pilastres placés vis-à-vis l'un de l'autre et séparés par un espace de vingt-sept pieds; leurs anneaux, d'environ vingt-deux pouces de circonférence, avaient six pouces et demi de diamètre extérieur et un pouce et demi d'épaisseur. Le travail semblait tel que pilastres et chaînes devaient avoir été pris dans un même bloc, monolithe d'au moins soixante pieds de long. Je ne saurais garantir qu'il n'existe pas de vestiges de ce tour de force de la patience indoue, mais je n'ai pu le découvrir.

Au-dessus de l'immense base que je viens de décrire, s'élèvent les sept étages qui forment un tronc de pyramide. Les six premiers se ressemblent, quoique placés en retrait l'un de l'autre. Chacune de leurs faces est percée d'une porte carrée servant à éclairer l'intérieur; ces ouvertures se correspondent et ont une largeur proportionnée à celle de chaque côté dont les longueurs sont dans le rapport de 1 à 1 1/2 ou 1 à 1 3/4. Outre une frise, chaque étage a ses murs ornés de niches à colonnes dans lesquelles il y a des statues; en s'élevant, les dimensions diminuent et les ornements changent un peu, comme la gravure peut en donner l'idée. Chacun aussi est garni à ses angles de petits édifices en saillie dont le nombre diminue en s'élevant. Tous ces petits temples, portés par le grand, auxquels ils semblent simplement accolés, sont mêlés de statues parfois beaucoup plus grandes que nature, faisant des gestes discords et portant des restes de peinture brillante. Le dernier étage à fenêtre diffère des autres en ce que les petits temples sont remplacés par deux statues dans des niches à colonnes surmontées de demi-cercles dentelés et à moulure, qui, placés au-dessus des statues comme une auréole, ressemblent à ces grossiers éventails en plume usités dans l'Inde. Le septième étage, qui a le même caractère sur tous les portiques de pagodes, est une sorte d'arche ou de maison à toit rond, à ardoises rondes ou pointues, simulées par le stuc et surmontées de ces boules aplaties, superposées et terminées par une pointe, qu'on remarque aussi sur les mosquées; ces boules sont en stuc comme tout le reste; elles étaient, dit-on, en or dans les temps passés. Au milieu de cet étage, sur les grandes faces, est un petit pavillon surmonté d'un demi-cercle à moulures variées, parmi lesquelles se dresse une tête à gros yeux et à oreilles relevées, laquelle a des pendants sur les petites faces de ce même étage. Ce sommet du monument est toujours surmonté par une figure hideuse et de grande dimension; elle a une bouche énorme avec des dents aiguës, dont deux recourbées en manière de défenses, des oreilles pointues et sur la tête deux hautes cornes. Les yeux sont de grosses boules blanches très-saillantes et entourées de rouge et de jaune. Cette tête se trouve non-seulement au sommet des pagodes, mais sur toutes

ces sortes d'écussons circulaires qui se remarquent au-dessus des moindres statues. Tous ces ornements en stuc sont très-espacés entre eux; je n'ai vu nulle part de conduit pour les préserver des dégradations de la pluie, si ce n'est que le stuc est poli dans toutes les parties où l'eau pourrait séjourner. Ce manque de précautions diminue beaucoup la durée de ces figures, et celles que j'avais vues en bon état, presque neuves et avec leurs couleurs brillantes en 1838, étaient déjà déteintes, défigurées, éboulées en partie lors de ma seconde visite; elles étaient presque dans l'état de la porte dont j'ai pu faire le dessin en 1838.

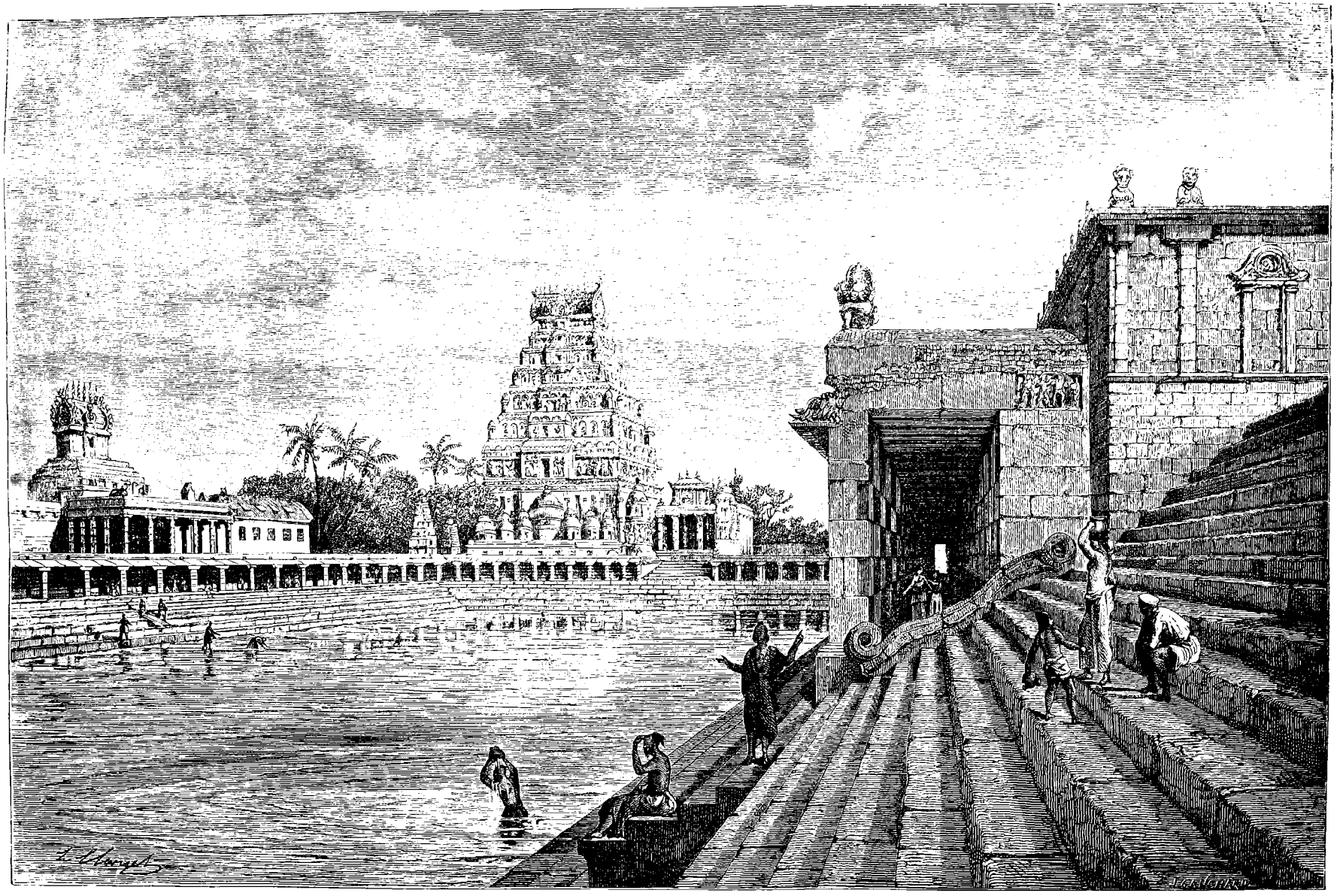
A cette époque, les quatre gombroons étaient à des degrés différents de vétusté; celui du sud était complétement achevé, mais sans une seule figure; les briques étaient empilées et disposées de diverses manières représentant le dessous de la construction, telles que les niches, les colonnes, les voûtes; celui de l'ouest, réparé depuis peu, était complet, tous ses personnages étaient distincts, avaient leurs couleurs et celles des imitations de bijoux distribuées de toutes parts avec profusion. J'ai toujours regretté de n'avoir pas eu le temps de dessiner cette porte : il aurait fallu bien des heures pour suivre ces mille détails et pour noter une pareille variété de couleurs. Là se trouvait tout l'Olympe indien : Brahma avec ses cinq têtes et ses quatre bras, tenant dans une de ses mains un rouleau de papier et assis avec une jambe pendante et l'autre sous le corps; Vichnou, de couleur bleue et assis sur les replis d'un serpent dont les cinq têtes le couvrent comme un dais; Çiva, blanc, livide, avec la tête hideuse dont je viens de parler. Parmi les statues sont les nombreuses incarnations de Vichnou, lorsqu'il se transforme en poisson, en tortue, lorsqu'il a des flammes sur la tête. D'autres divinités ont des trompes d'éléphant,



Pagode de Chillambaran : Chapelle du Taureau sacré (n° 14 du plan). — Dessin de H. Clerget d'après un dessin du contre-amiral Paris.

l'une d'elles est montée sur un perroquet. Il y en a qui ont cinq et jusqu'à dix têtes et de quatre jusqu'à dix-huit bras, tenant tous des armes ou des symboles; les unes sont noires, rouges, vertes, bleues; quelques-unes couleur de chair. Toutes ces statues ont leur tête couverte d'une mitre pointue, quelquefois à plusieurs étages, peinte en or ou en couleurs jouant les nuances des pierres précieuses; toutes ont plusieurs bracelets au-dessus du coude comme au poignet et aux chevilles des pieds, ainsi que des grandes boucles non-seulement au lobe, mais sur tout le pourtour de l'oreille. Les femmes n'ont généralement pas de symboles et de bras multipliés comme les dieux, cependant plusieurs portent la mitre; elles ont le costume actuel, c'est-à-dire la petite veste courte et la pièce d'étoffe tournée autour du corps et partant d'une hanche pour couvrir la poitrine en passant par-dessus l'épaule opposée. Elles ont de ces grands anneaux ornés de pierreries que les femmes actuelles portent dans les narines, et souvent la pierre verte dont l'anneau passe dans la cloison du nez et pend sur la gouttière nasale.

L'étude de cette porte eût été un cours de théogonie indoue; mais elle aurait exigé une gravure d'un format bien plus grand que celui du *Tour du Monde*, et, pour en donner une idée, j'ai dû me borner à représenter une petite pyramide, toute neuve, qui en est comme la miniature. Elle est située dans la cour de la pagode de Pondichéry; ses figures sont faciles à distinguer, et pour apprécier suffisamment d'après elle les détails de celle de Chillambaran, on n'aura qu'à se figurer la différence de proportions existant entre cinquante mètres et six ou huit, entre le nombre de figures qui couvrent cette pyramide et les milliers qui hérissent les faces de celle de Chillambaran. On aura peut-être ainsi une idée de l'immensité du travail de détail de ces parties exposées aux yeux du public. Jadis des boules de cuivre toujours brillantes formaient des ceintures autour de ces pyramides et brillaient au soleil; on avait



Pagode de Chillambaran : Ghaut ou étang sacré. — Dessin de H. Clerget d'après un dessin du contre-amiral Paris.

soin de les nettoyer tous les ans pour leur donner le brillant de l'or.

Les portes pyramidales de Chillambaran sont les plus grandes que j'aie vues : mais la même disposition existe pour les plus petits temples. On s'arrête longtemps à les contempler, et on fait bien : car à peine sont-elles franchies que l'étonnement cesse, on ne voit plus rien qui surprenne. A Chillambaran, cette impression est diminuée par la grandeur réelle de plusieurs édifices ; mais dispersés sans ordre sur une vaste surface dallée, ils exigent l'examen pour attirer l'attention. Le plan que j'en ai dressé sert à en donner les positions et les dimensions respectives. Leurs numéros se rapportent à la légende et permettent de se référer aux détails que je puis donner et à suppléer à ceux qui exigeraient un cadre plus large que celui-ci.

L'intérieur de la seconde enceinte contient, outre trois grands groupes principaux de chapelles un grand nombre de petites pagodes dispersées çà et là, sans ordre architectural, un de ces *ghauts* ou étang sacré, sans lesquels, aucun édifice religieux et même aucun bourg ou hameau ne serait complet dans l'Inde ; car toutes les castes soumises aux lois de Manou sont astreintes à de nombreuses ablutions quotidiennes. Le ghaut de Chillambaran est un quadrilatère de cent mètres sur soixante-quinze, encadré sur tout son pourtour par un large escalier de granit surmonté d'une galerie presque toujours double, comme l'indique la section que j'en donne page 42. Rien de plus curieux que l'aspect de ces piscines, le matin, alors que les Indiens, drapés d'étoffes légères, y viennent silencieux, recueillis, en se frottant dévotement les dents avec une racine prescrite, tandis que de l'autre main ils portent le petit vase de cuivre et la cendre de bouse de vache, indispensable à leurs actes de dévotion. Arrivés sur le bord de l'étang, ils font de nombreuses prières, s'agenouillent et se prosternent à diverses reprises ; ils se découvrent et ne gardent qu'une sorte de grand mouchoir tourné autour des reins. Alors ils vont se baigner, répètent des prières et se versent de l'eau sur la tête et sur les bras avec leur pot de cuivre. Quand ils sont sortis de l'eau et séchés, ils retournent à leur natte, se prosternent encore et prennent sur trois de leurs doigts de la cendre de bouse de vache pour tracer, trois par trois, des lignes horizontales sur leur front, quelquefois sur leurs joues, sur les bras au-dessus du coude et sur la poitrine. Alors ils retournent chez eux.

Je vis une fois, dans une des pagodes secondaires, les brahmes occupés à faire des guirlandes de fleur de jasmin et à placer leurs nombreuses lampes. Il y avait beaucoup de sculptures, de lampes en cuivre de formes très-variées et souvent gracieuses Le désir de faire du mystère a naturellement amené les brahmes à se confiner dans un réduit, où l'on n'arrive qu'après avoir passé au moins six portes dont quatre dans des enceintes élevées. On dirait vraiment qu'à mesure qu'ils se sentent plus chez eux, ils savent qu'il n'y a pas besoin d'en imposer au public et ils se laissent même aller à une grande négligence : car plus on avance moins on trouve de soin et de propreté. C'est dans l'un de ces sanctuaires que l'on conserve le trésor de la pagode, qui jadis a eu des valeurs énormes et peut-être fabuleuses. On dit qu'il monte maintenant à deux lacs et demi de pagodes, c'est-à-dire 1721250 francs. Outre l'argent monnayé, il se compose de nombreux bijoux employés à couvrir les idoles et à orner les bayadères, pendant les jours de fêtes et les processions. Ils n'ont pas d'autre but : car les brahmes ne portent jamais d'ornements, sauf de petites boucles d'oreilles très-courtes et ornées d'une petite pierre précieuse. Quoique très-forte, cette somme n'est probablement pas exagérée, tant les habitants ont de goût pour les bijoux, au point que l'on prétend que l'Inde possède peut-être presque autant de valeurs de ce genre qu'une grande partie du reste du monde. C'est surtout à Bombay qu'on a l'idée de cette manie des Orientaux de se couvrir de bijoux et de cacher souvent de jolies femmes sous des réseaux de colliers et de bracelets. Les enfants eux-mêmes en sont chargés, dès qu'ils ont quitté la mamelle, et les perles sont payées à des prix qu'on trouverait fabuleux chez nous. On me dit que la pagode possède en outre de vastes propriétés et des redevances : il faut en effet de grands revenus pour entretenir de nombreux desservants et d'aussi vastes édifices. Si le climat est moins destructeur que le nôtre, il faut néanmoins entretenir les stucs et surtout lutter contre les herbes et contre les multipliants qui déchausseraient bientôt toutes les pierres. Les Anglais ont eu le bon esprit de respecter les biens des brahmes et de ne pas se faire des ennemis des membres d'une caste aussi influente ; ce qu'ils auraient pris n'aurait pas valu les difficultés qui en seraient résultées. Des coutumes et des superstitions des Indous, ils n'ont combattu que le *sutty* ou meurtre des veuves, et l'infanticide. Ils laissent les pagodes faire des dépenses considérables et déployer un grand luxe lors de leurs fêtes, qui attirent les populations voisines auprès d'eux.

En 1844, je pénétrai un peu avant la nuit dans un sanctuaire (n° 29 du plan). C'est la partie la plus ancienne de toute la pagode, elle a des colonnes d'un type à peu près semblable à toutes celles des autres édifices ; leurs formes sont très-variées, comme si elles provenaient des ruines de différentes bâtisses ; les sculptures sont en partie effacées par le temps ou par des couches de chaux. Elles portent trois à quatre pierres superposées de plus en plus larges ; sur les bouts des plus hautes reposent de longues pierres qu'on prendrait pour des poutres servant à supporter les grandes dalles de la couverture ; c'est en pierre une disposition qu'on rencontre exécutée avec du bois dans les autres pays ; dans cette galerie se trouvaient divers ustensiles, entre autres un grand vase en pierre sculptée. Au bout de la colonnade, quelques marches montaient au sanctuaire où je pus voir une statue de demi-grandeur, dorée avec soin et brillante, dans laquelle je crus reconnaître Vichnou couché sur son serpent, et entouré de

EXVIBRIS

fleurs et de guirlandes de jasmin ; de nombreuses lampes, pleines d'huile de coco, brûlaient dans ce réduit et devaient en faire un séjour fort peu agréable, tant à cause de la chaleur que de la fumée de toutes ces mèches aussi primitives que celles des anciens. Lorsque la nuit vint, les brahmes arrivèrent nus jusqu'à la ceinture, ayant leurs raies de cendre de bouse de vache récemment faites sur le front, sur la poitrine et sur les bras. Quelques-uns me parurent frottés de safran; ils se mirent en rangs des deux côtés de la galerie, pendant que d'autres se prosternaient devant l'idole, et ils se couvrirent la tête avec leur écharpe en cotonnade, presque aussi légère que la mousseline ; une cloche voisine se fit entendre et bientôt ils se mirent à chanter d'un ton un peu nasillard, mais avec beaucoup d'ensemble. Ceux de droite répondaient alternativement à ceux de gauche, et il me parut que leur chant avait beaucoup d'analogie avec celui des psaumes. Plusieurs fois ils se prosternèrent tous. La nuit était venue et les lampes seules éclairaient cet intérieur à l'aspect sauvage. Aussi je fus impressionné de voir célébrer avec autant d'ordre et d'attention cette cérémonie se rapprochant tellement de celles de notre pays. Je courus en vain pour appeler quelqu'un qui pût noter cet air, et en revenant pour tâcher de le retenir en l'imitant, je trouvai une porte fermée et ne pus approcher du sanctuaire, où les chants continuaient. L'illusion était cependant un peu détruite par l'odeur infecte de l'huile de coco fumante et du beurre rance, mélangée à celles des fleurs dont les brahmes couvrent avec profusion leurs divinités. Ils ont soin aussi de passer des guirlandes de jasmin au cou des visiteurs européens et de leur donner une fleur de lotus. Ils font un grand usage du beurre fondu, pour frotter certaines parties des idoles, ou les colonnes, et enfin pour entretenir les lampes, parce que le beurre est une des substances les plus agréables à la divinité. J'ai été frappé de ne pas voir une seule fenêtre à tous les sanctuaires dont j'ai pu approcher. Comme celui du Saint-Sépulcre et de la grotte de la Nativité à Jérusalem, ils ne reçoivent de jour et d'air que par la porte, et celle-ci étant fréquemment fermée, il faut l'insensibilité des statues pour supporter l'atmosphère de ces cryptes.

Ce fut aussi dans l'une des pagodes obscures que je rencontrai des albinos aux yeux rouges et à la peau d'un blanc blafard, parsemée de fortes taches de rousseur. Ils sont très-respectés dans l'Inde. L'un de ceux que je vis portait le cordon de brahme. Ils craignent la clarté du jour et se tiennent dans les lieux obscurs.

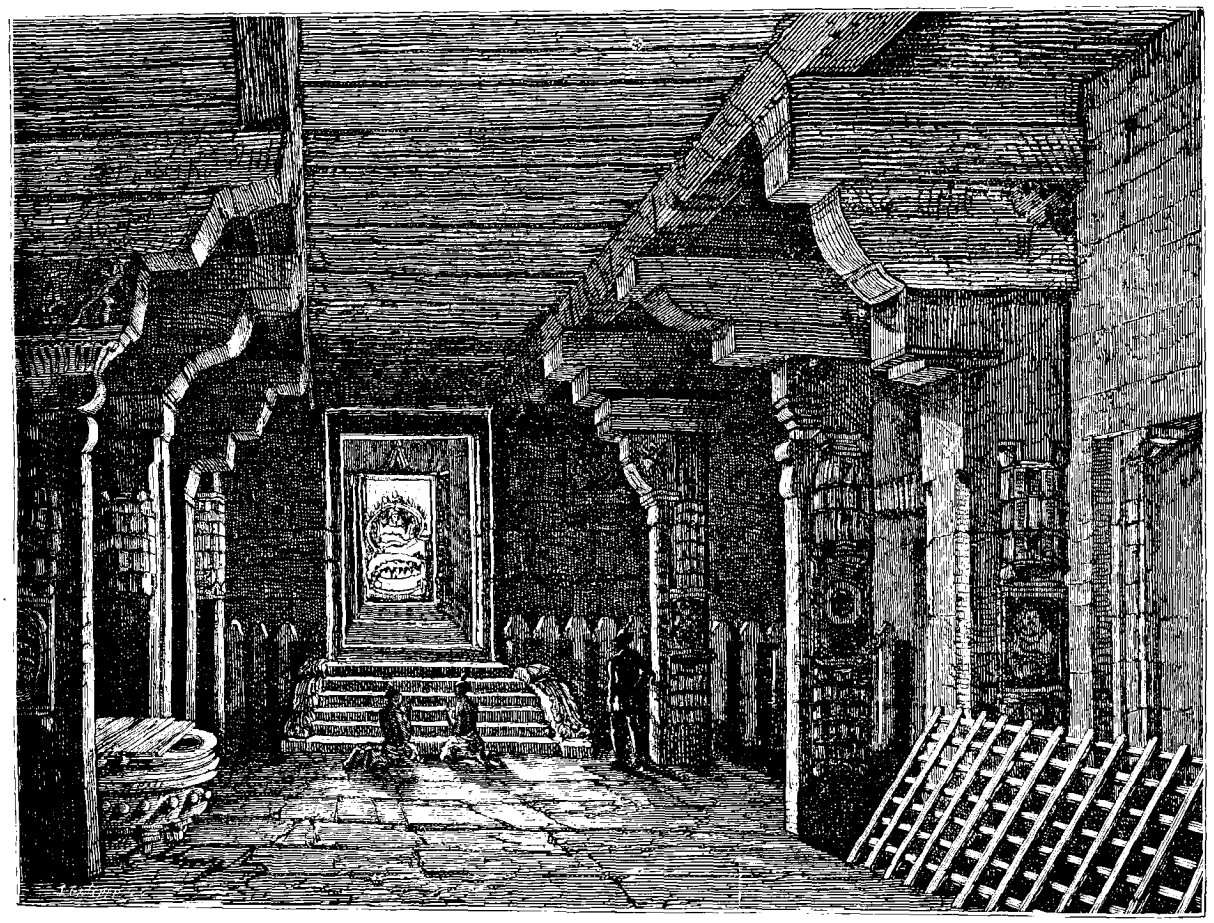
L'une des trois principales chapelles intérieures renferme une idole de pierre consacrée au dieu des petits animaux domestiques. Si un de ces animaux, oiseau ou quadrupède, touche quelqu'un, c'est un mauvais augure qui exige un don à l'idole pour être détourné. La seconde chapelle est celle de Vichnou (dont j'ai parlé). Dans la troisième il n'existe aucune figure, cinq piliers en bois de Sandal en décorent l'entrée; suivant les uns, ils désignent les cinq éléments dont l'air est le cinquième, le vent le quatrième : suivant d'autres, c'est l'emblème des cinq classes de prêtres. Dix-huit autres piliers du même bois placés devant la grille, représentent les dix-huit Pourânas ou poëmes cosmogoniques des Indous. Un trône plaqué d'or est au fond du sanctuaire; il est couvert d'un rideau de soie violet foncé; la divinité y réside, quoique invisible. Ce rideau se nomme le Mystère impénétrable, ou le Saint des saints, et couvre ce qu'on appelle la splendeur de la grâce, c'est-à-dire l'Être suprême, infini, invisible, cause première, *Bramh*, à qui rien n'échappe, qui ne peut être représenté d'aucune manière et que Brahma lui-même adore. Quatre piliers représentant les quatre *Védas* ou livres de la loi soutiennent ce rideau, aux côtés duquel sont six autres piliers représentant les six *Sastras* qui contiennent toute la science divine et humaine. Derrière le rideau est une estrade élevée de cinq marches, rappelant les cinq voyelles Pantchatcharas, ou les cinq syllabes sacrées. A l'entrée de la chapelle sont deux statues de portiers et un serpent en porphyre brun; le serpent symbolise le principe et la fin de toutes choses. Cette chapelle, couverte en cuivre, est surmontée de neuf boules dorées, indiquant les neuf ouvertures du corps humain; d'autres croient y reconnaître le symbole des neuf grandes déesses, ou des neuf *avatars* ou incarnations de la divinité; le nombre des chevrons de la toiture (soixante-quatre) est égal à celui des arts et métiers et les vingt et un mille six cents tuiles au nombre de fois que l'homme doit respirer dans un temps marqué. La grille de la chapelle est formée de quatre-vingt-seize barreaux, par allusion aux quatre-vingt-seize manières philosophiques de dépeindre l'homme; tout est symbolique dans les pagodes.

Les édifices les plus remarquables de l'intérieur de Chillambaran s'élèvent sur les grands côtés de l'étang sacré : au nord-est la belle galerie portant sur notre plan le n° 44, et au sud le grand temple hypostyle que j'ai nommé des *mille colonnes*. Autant le premier de ces monuments se recommande par la hardiesse de son architecture et le fini de son ornementation, dont les spécimens de sculpture insérés page 42 peuvent donner une idée, autant le second étonne par ses dimensions colossales. C'est un rectangle long de cent trois mètres sur soixante-quatre de large et douze mètres cinquante centimètres de hauteur, recouvert d'une terrasse soutenue par une véritable forêt de colonnes, formant entre elles de longues galeries obliques ou droites. Une promenade à pas comptés dans ce quinconce de monolithes, m'a permis de dénombrer mille soixante-deux colonnes, sans compter les piliers de l'extérieur, qui ne sont pas moins de trente-six ou quarante. Les colonnes sont loin d'être toutes travaillées avec le même soin. Elles m'ont paru faites d'un seul morceau d'une pierre dure, à grain fin, de couleur d'ocre. Partout le comble est formé de grandes pierres mises à plat sur celles qui, portées par les colonnes, figurent des poutres. L'imagination est étonnée en songeant à la masse de pierres extraites de carrières lointaines, puis transportées et travaillées pour former un tel ensemble, et il a fallu la puissance des su-

EXVIBRIS

perstitions indoues, pour amener des hommes, naturellement paresseux, à exécuter un travail aussi gigantesque et dont fort peu approchent parmi ceux de l'antiquité ou des temps modernes.

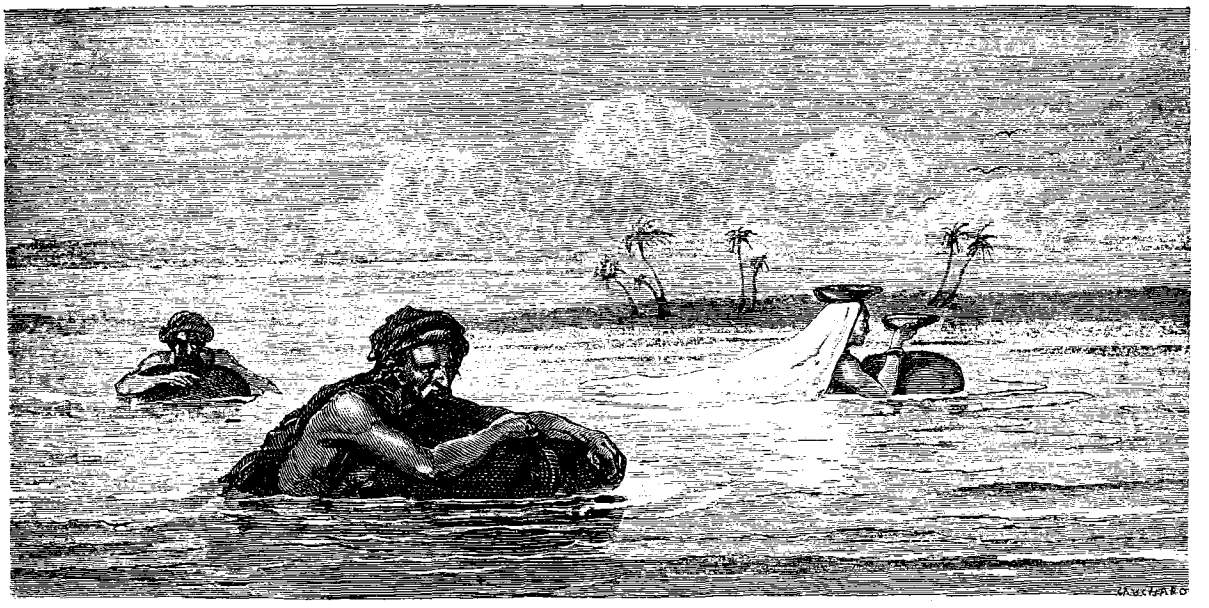
Chillambaran, comme tous les centres de la dévotion brahmanique, a ses processions solennelles. Ici elles ont lieu la nuit plutôt que le jour, et je n'ai rien vu de plus scénique, de plus artistique, que celles qui se promènent ainsi sous les cocotiers des rues de Pondichéry. Dans l'une d'elles la divinité trônait sur un échafaudage de sept ou huit mètres, entièrement jonché de fleurs de jasmin, dont le blanc, éclairé par les torches et les lampions se détachait sur le fond obscur du ciel ou des arbres. Vingt ou trente hommes portaient sur leurs épaules cette sorte de châsse. Ils étaient précédés de quatre éléphants dominant la foule sur laquelle ils secouaient leur trompe et leurs oreilles. Venaient ensuite des brancards en treillage supportant des vases dans lesquels brûlait de l'écorce de cocotier, dont la flamme étincelante et inégale éclairait le dessous des arbres et changeait à chaque instant l'aspect des lieux environnants; d'autres hommes avaient, au bout d'un long bâton,



Chillambaran : Galerie et sanctuaire (voy. p. 46). — Dessin de H. Clerget.

des torches de même matière ou de coton imbibé d'huile de coco. La foule, accourue de toutes parts, se pressait sans ordre ni décence; mais, avec ses vêtements blancs ou de couleurs brillantes, elle formait, sous les jets de lumière des torches, les groupes les plus pittoresques. Les cocotiers qui dominaient cet ensemble, éclairés par-dessous, offraient des variétés infinies de formes et de nuances dans les dispositions de leurs élégantes feuilles recourbées en panaches. J'ai vu peu de spectacles plus saisissants et plus féeriques. J'ai regretté souvent que les habiles artistes décorateurs de nos théâtres, ne puissent avoir une idée de cet ensemble pour le reproduire sous nos yeux. Certes, si nos grandes scènes venaient à emprunter quelques sujets à l'Inde antique ou moderne, un voyage spécial pour étudier ces fêtes nocturnes vaudrait la peine d'être fait. Mais entraîné par le souvenir qui m'en est resté, j'oublie que conter ce qui a jadis excité l'intérêt le plus vif, produit rarement le même effet sur celui qui ne peut en juger que par un récit incomplet.

Contre-amiral PARIS.



Laitière et flotteurs à outre (voy. p. 50). — Dessin de A. de Neuville d'après M. G. Lejean.

VOYAGE DANS LA BABYLONIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Départ de Mossoul. — Un kelek. — Les naïades de Tekrit. — Antiquités : le mur de Médie : Opis : Samara. — Un souvenir de l'empereur Julien. — Arrivée à Bagdad.

Après avoir consacré à l'Assyrie, représentée par le moderne Kurdistan, les trois semaines dont je pouvais disposer et qui m'avaient été fructueuses, puisqu'elles m'avaient permis de voir Amediah, les romantiques vallées des Nestoriens, les ruines si imposantes éparses autour de Zachou, enfin le champ de bataille d'Arbelles, qui ne parle pas moins aux yeux qu'à l'imagination, — je me décidai à descendre sur Bagdad et la Babylonie, ma route naturelle pour me rendre dans le golfe Persique. J'avais à choisir entre la route de terre, par Kerkouk et le désert infesté par les Kurdes et les Arabes, et le Tigre, que je pouvais descendre commodément en radeau. J'optai d'autant plus volontiers pour ce dernier parti, que les rares curiosités qu'on peut voir par la route de terre avaient reçu depuis un siècle la visite de plus d'un voyageur.

Je me préparai, en conséquence, à profiter d'un *kelek* en partance pour prendre place à son bord. Le *kelek* n'est pas exactement défini par le mot de radeau : c'est un mode particulier de transport connu sur le long du Tigre depuis quelque trois mille ans, et dont on peut trouver dans Hérodote une description qui s'appliquerait au temps présent. L'immobile Orient offre à chaque pas de ces ressemblances, et l'antiquité y est aisée à commenter sur place.

Voici donc ce qu'est un kelek.

Un marchand qui va de Diarbekir à Mossoul ou de Mossoul à Bagdad se fabrique un radeau soutenu par une couche d'outres gonflées, en nombre proportionné au poids que le radeau doit supporter. Sur le plancher du radeau, il entasse ses marchandises, et dresse parmi les ballots une cabine en planches ou une simple tente pour lui-même ou pour quelque passager de qualité : puis il part en suivant le fil de l'eau, et s'arrêtant ordinairement la nuit (surtout si le pays est sûr) à l'endroit où le coucher du soleil le surprend. Il n'y a guère que les gens pressés qui voyagent la nuit au clair de lune. Arrivé à destination, le kelek est dépecé, les outres dégonflées sont reprises par le marchand qui retourne chez lui à dos de chameau, et le bois se vend avantageusement, car s'il est à bon marché dans le haut du fleuve, il est cher à Mossoul et plus encore à Bagdad.

Je trouvai facilement ce qu'il me fallait; je me fis fabriquer à mes frais une cabine en bois blanc, en sus du prix que je payai au propriétaire du kelek, et, ayant pris congé de mes aimables hôtes de Mossoul, M. le

consul Lanusse et son neveu, je rejoignis, un beau matin du mois de mars 1866, mon kelek amarré en face de Yarimdja, et nous descendîmes assez rapidement le Tigre, dont la crue avait commencé depuis quelques jours. Nous passâmes sans nous arrêter devant les ruines imposantes de Nimroud, trop connues pour que j'en doive parler ici, et le soir, nous nous amarrâmes le long d'une île plate, couverte de cultures de maïs appartenant à un village arabe qu'on voyait à une bonne portée de fusil.

Je n'étais pas tellement pressé que ces haltes ne me fussent très-agréables. Outre la nécessité de se dédommager un peu de l'immobilité forcée à bord du radeau, mes compagnons de navigation y trouvaient l'avantage de faire leur cuisine, chose difficile et dangereuse à bord, vu l'encombrement des marchandises inflammables sur le kelek. Je me promenais près d'une demi-heure le long de la berge et parmi les saules, préparation hygiénique à un sommeil tranquille, et je me faisais dresser mon lit sur le sable ou sur l'herbe. Le lendemain, au point du jour, le kelek continuait sa route.

Cela dura cinq jours sans aucun incident notable. Le pays, plat, monotone, sans monuments, sans villages, n'avait rien qui attirât mon attention. C'est, du reste, un sol d'alluvion admirablement fertile, mais cette fécondité était rendue inutile par le voisinage des Arabes maraudeurs et l'incurie d'une administration pitoyable. Le quatrième jour, je dépassais les monts Hamrin, chaîne basse, très-fouillée, qui coupe le Tigre et le Diyala dans une direction nord-ouest sud-est (direction qui est à peu près celle de toutes les chaînes de montagnes de la Perse occidentale, dont nous étions rapprochés). Le lendemain soir, nous nous arrêtions devant Tekrit.

Cette bicoque, située sur la rive occidentale du Tigre, est flanquée d'une ruine antique assez intéressante : c'est une forteresse rectangulaire, en briques crues, devenue, comme toutes les forteresses babyloniennes, une masse de terres informes, et ne conservant guère que des vestiges des fondations des constructions qu'elle renfermait, surtout vers la partie sud, et l'arc d'une porte qui peut dater des Sassanides. Les fossés, coupés dans le plateau bas dont cette ruine est la pointe avancée, sont larges et profonds.

Je salue avec quelque respect cette ruine grisâtre, car c'est le lieu de naissance d'un grand homme, du sultan Saladin, le rival heureux de Richard Cœur-de-Lion.

La ville elle-même n'est qu'une grosse et laide bourgade arabe qui, selon la tradition, aurait jadis été chrétienne : un bout de ruine qu'on y voit du côté opposé au château s'appelle *el kenisè* (l'église). Un voyageur anglais passant à Tekrit et demandant aux gens du lieu quelles en étaient les curiosités, reçut cette réponse : « Un *kafir* juif et un dattier stérile. » Ce dattier, qui est en effet le seul du canton, est celui qui figure dans mon esquisse de Tekrit.

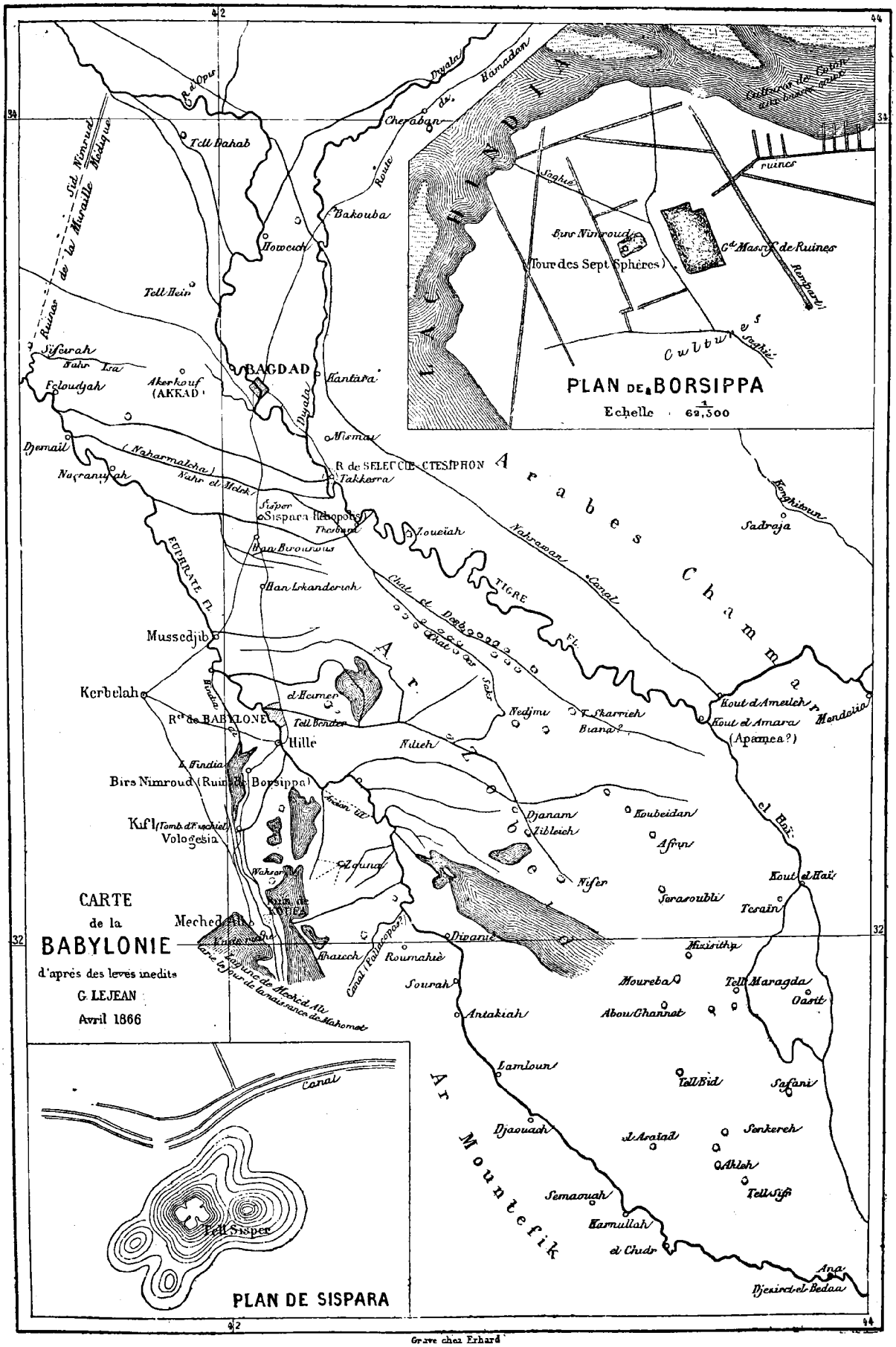
Après avoir un peu herborisé le long du Tigre, je repars, et je passe devant un village arabe de la rive orientale. Là, le kelek reçoit une visite originale : des laitières arabes viennent à la nage nous offrir leur denrée. Ces néréides d'eau douce portent deux petites jattes de lait, l'une sur la tête, l'autre à plat sur la paume de la main gauche relevée de manière à former un plan horizontal : véritable tour de force que je n'ai pu réussir à imiter même en me désarticulant presque le poignet. Elles sont aussi brunes que les femmes arabes du Nil Blanc, bien faites, et leur attitude a quelque chose de celles du Sphinx, le buste dressé droit et émergeant entièrement de l'eau ou se berce indolemment, maintenu en équilibre par le léger mouvement du bras droit, le corps svelte de la nageuse. Une mince draperie, jetée négligemment autour d'elles, et, toute mouillée, se serre aux membres dont elle dessine les contours souples et vigoureux, suffit aux prescriptions de la décence et ne dérobe rien d'une beauté dont ces naïades sauvages semblent peu se préoccuper. Je dis *semblent*, et sans doute je me trompe Sous quel soleil peut-on trouver des femmes insoucieuses d'être belles?

Toute cette population, du reste, a quelque chose de l'amphibie. Je vois passer sur le fleuve plusieurs hommes qui nagent en embrassant une grosse outre gonflée, qui leur tient lieu des deux vessies indispensables de nos apprentis nageurs. Leurs vêtements, roulés en un paquet, couvrent leur tête comme un gros turban : ils ne se couvrent que d'un court caleçon de cotonnade bleue, le reste du corps est nu. Arrivé à terre, le nageur remet son abaïa, charge son outre ou ses deux outres sur son épaule et va son chemin. La femme, elle, n'a pas besoin de cet auxiliaire : si vous en demandez la raison à un de ces flâneurs qui regardent passer le kelek, il est capable de vous répondre que ce sexe est naturellement apte à flotter et à nager entre deux eaux.

Ce n'est qu'à deux jours avant Bagdad que je commençai à voir une série de choses plus intéressantes sur les deux rives. C'est d'abord, au premier grand coude que fait le Tigre vers l'ouest, une ligne de monticules tirant sud-sud-ouest dans la direction de l'Euphrate, et que les indigènes appellent *sidd Nimrud*, la digue de Nemrod. C'est, d'après les commentateurs, l'antique *mur de Médie* franchi par les Dix-Mille après la bataille de Cunaxa, et sur laquelle on n'a que des notions fort vagues. Était-ce un rempart analogue à la muraille de la Chine, érigé pour arrêter les invasions des barbares de Mésopotamie? C'est bien possible. Était-ce le talus d'un canal générateur destiné à apporter les eaux du Tigre dans l'intérieur de la Péninsule? Cette hypothèse me sourit moins que l'autre.

Quelques milles plus bas, j'arrive à Tell Mandjour, masse de ruines considérables où le commandant Janes (celui qui a le mieux étudié cette contrée) place Opis, la cité la plus considérable de la haute Babylonie jusqu'au temps des Séleucides. Ceux-ci lui donnèrent une rivale dans une ville d'Antioche, dont on sait peu de chose et dont la position est douteuse.

EXVIBRIS


CARTE
de la
BABYLONIE
d'après des levés inédits
G. LEJEAN
Avril 1866
PLAN DE BORSIPPA
Echelle 1/62,500
Tour des Sept Sphères
PLAN DE SISPARA
Tell Sisper
BAGDAD
Akerkouf
(AKKAD)
Kantara
Mismar
R. de SELEUCIE-CTESIPHON
Takkerra
Sisper
Sispara (Hippopolis)
Theobard
Toueiah
Sadraja
Arabes Chamma
Nahrawan Canal
TIGRE Fl.
EUPHRATE Fl.
Mussedjib
Kerbelah
R. de BABYLONE
Tell Ibrahim
Hille
Birs Nimroud (Ruines de Borsippa)
Kifl (Tomb d'Ezechiel)
Vologesia
Meched Ali
Mountefik
Kout d'Ameleh
Kout el Amara
(Apamea?)
Mendeiia
Kout el Haï
Tesain
Djanam
Tibleich
Koubeidan
Afrin
Niffer
Seraroubli
Musirithp
Moureba
Tell Maragda
Oasit
Abou Channet
Antakiah
Lamloun
Tell Bid
Safani
Djaouach
Senkereh
Semaouah
Tell Sifi
Hamullah
el Chadr
Djezirat el Bedaa
Ana
Tell Bahab
Bakouba
Howeuch
Tell Bein
Siscurah
Fcloudjah
Djemail
Nagranyah
Cheraban
Dyala
Ruines de la Muraille Médique
Tell Nimroud
Canal
Tigre
Euphrate
Grave chez Erhard

Plus loin, mon attention est attirée par un édifice bizarre, une sorte de tour en briques, en hélice, près d'une ville dont le nom ancien (Sumera, Samara) n'a pas changé : cette tour était un observatoire du temps des Khalifes, et il n'est pas improbable qu'elle ne l'ait été plus anciennement. Il ne faut pas oublier que nous entrons dans la terre classique de l'astronomie.

Ces souvenirs de science ne sont pas les seuls qui nous suivent ici : la plaine monotone et nue que je laisse à ma gauche a été le théâtre d'une des plus nobles scènes que l'antiquité nous ait conservée. C'est là que périt, à l'âge de trente et un ans, un Romain qui appartient à notre histoire française, ce César Julien tant diffamé par des pamphlétaires honnêtes et injustes, pour avoir tenté sans violence la restauration de vieilleries auxquelles il ne croyait peut-être pas. Les mêmes gens, qui ont pardonné à Constantin le Grand une série de crimes énormes ont été implacables pour des travers et des ridicules d'un César-idéologue : mais ceux qui repoussent avec un dédain mérité l'histoire faite avec des commérages ne peuvent pas oublier que ce philosophe à contre-siècle fut un honnête homme et un héros. Ce n'est pas sans émotion que j'ai parcouru en Babylonie, le théâtre de cette brillante campagne de l'an 363, qui se place dans l'histoire de ces contrées à côté de celles d'Alexandre le Grand et d'Héraclius, et eut probablement mis fin à l'empire des Perses, sans le coup de javeline qui, près de Maranga, frappa mortellement le jeune vainqueur. J'emprunte à Ammien Marcellin les dernières paroles de Julien. Elles sont bien supérieures à l'ironie amère des derniers *mots* prononcés presque au même lieu sept siècles auparavant, par Alexandre :

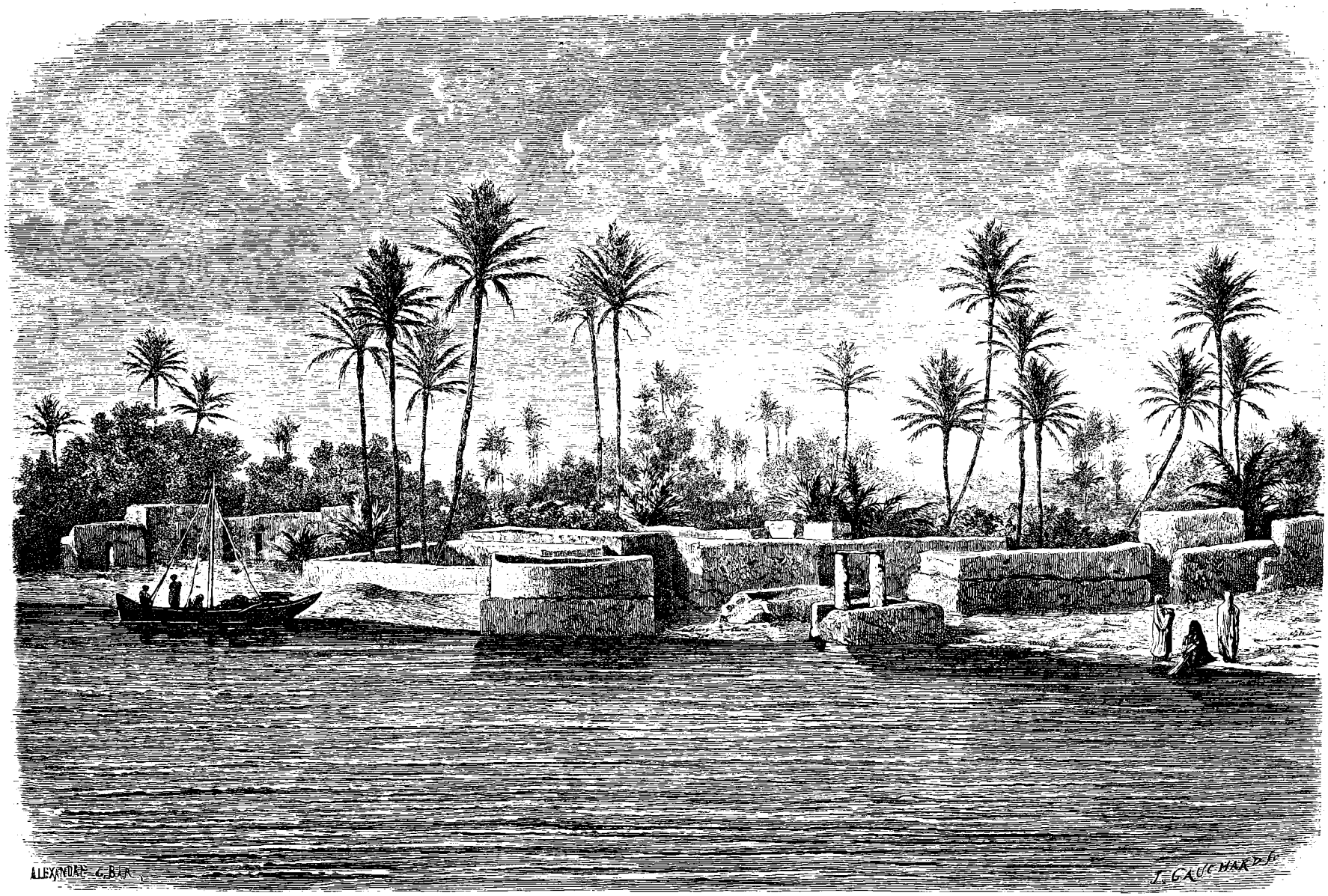
« Je suis sans remords; je ne me reproche aucun méfait commis, soit pendant mon exil, soit depuis que j'ai pris les rênes de l'empire : je l'ai reçu des immortels comme un dépôt, je me flatte de l'avoir conservé

Flotteur sur le Tigre (voy. p. 50). — Dessin de A. de Neuville d'après M. G. Lejean.

pur, en gouvernant avec modération et en ne faisant ou ne soutenant jamais la guerre qu'après un mûr examen. Si l'avantage ou l'utilité que j'en espérais n'a pas toujours répondu à mon attente, c'est parce que les dieux disposent des événements. Convaincu qu'un gouvernement juste n'a d'autre but que l'intérêt et le bonheur du peuple, j'ai toujours eu, vous le savez, plus de penchant pour la paix, et j'ai banni de ma conduite la licence, destructive des mœurs et des choses. Partout où la république, que j'ai constamment regardée comme une mère souveraine, m'a exposé au danger, je m'y suis porté avec joie, et me suis accoutumé à mépriser les disgrâces du sort..... On a raison de regarder comme lâche tout homme qui désire la mort lorsqu'il ne le faut pas, et qui la craint lorsqu'il est temps de la recevoir. Mes forces ne me permettent pas de vous en dire davantage. C'est à dessein que je ne vous nomme point mon successeur. Je pourrais ne pas indiquer le plus digne, ou, en nommant celui que je croirais le plus capable, l'exposer au plus grand danger par cette préférence. Tel qu'un tendre fils, je souhaite que la république trouve après ma mort un chef qui soit digne d'elle. »

Je passe successivement devant les ruines de *Sitace*, d'*Apamia*, et devant Kadasieh, « la Sainte, » ville relativement moderne, puisqu'elle date des Khalifes. Selon Aboulfeda, elle était renommée pour la piété de ses habitants, et (ce qui m'intéresse bien davantage) pour ses verreries.

Nous commençons à voir les rives couvertes de palmiers, bordées de jardins, et bientôt la masse imposante de Bagdad se dessine devant nous. Le kelek mouille à l'entrée : je prends un *kafat*, barque ronde, sorte de panier en osier enduit de bitume, et je roule vers le pont de bateaux, où je débarque. Je me rends droit au consulat de France, où je trouve un vieil ami; mon



Environs de Bagdad. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie.

jeune et actif collègue de la mer Rouge, M. Pellissier, nouvellement installé, et qui m'offre une hospitalité que je m'empresse d'accepter.

II

Départ pour Babylone. — Notre goum. — Le khan Asâd. — Ce que c'est qu'un khan. — Un drôle d'antique. — Le nahar Malcha. — Grands souvenirs.

Une circonstance indifférente à mes lecteurs m'avait fait manquer le vapeur de Bagdad et Bassora : et comme je n'avais pas le désir de consacrer mon temps et mon attention aux splendeurs contestables de la ville des khalifes, j'acceptai avec joie la proposition qui me fut faite par MM. Pellissier, notre consul à Bagdad, et M. Peretié, son chancelier, de faire à trois une excursion aux ruines de Babylone, qu'ils ne connaissaient pas encore, quoiqu'elles ne fussent qu'à 18 lieues de Bagdad. Nos préparatifs furent vite faits, si bien que le 12 avril au matin, notre caravane, composée de vingt-cinq hommes environ, traversait au pas le long pont de bâteaux qui relie les deux rives du Tigre, sous les regards indolents et un peu étonnés des badauds à belles barbes noires qui encombraient les deux grands cafés à la tête du pont.

Nous nous débarrassâmes le plus vite possible de l'ennuyeux faubourg de la rive droite, et vers les neuf heures nous entrions dans une vaste plaine, nommée el Magaouda, dont la plate et vulgaire nudité ne pouvait que nous donner un triste avant-goût de la Babylonie.

Vieux Chaldéen. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

J'ai dit que nous étions vingt-cinq têtes : ceci demande explication. Le triste gouvernement qui régit ces belles provinces n'a pas encore réussi à leur donner la sécurité qui est leur premier besoin. Les Arabes, paresseux, vagabonds, pillards, sont les vrais maîtres de la Babylonie ; quand il leur plaît, ils viennent faire la récolte de la banlieue de Bagdad : il y a quelques années, ils ont mis dans la position la plus critique le héros surfait de la campagne du Danube, le muchir Omer Pacha. On sait, qu'en cette périlleuse circonstance, l'honneur du drapeau turc fut sauvé par un aventurier algérien, notre ex-captif Bou-Maza, sans que d'ailleurs la situation générale se soit sérieusement améliorée : et la preuve, c'est que le muchir actuel, le trop fameux Namik-Pacha, ne jugeait pouvoir répondre absolument de notre sécurité qu'en nous donnant une escorte de dix-sept hommes. Ce goum pittoresque, d'un débraillé qui eût ravi d'aise Fromentin ou Chasseriau, défilait sur la route en faisant luire au soleil le fer de ses longues lances arabes : avec un peu plus de ferraille, il aurait assez bien figuré l'escorte d'un baron du temps jadis s'en allant réjoindre l'*ost* du roi de France. Le reste de notre troupe était formé de gens de service, sans compter un amateur-factotum que nous amenions : c'était un certain signor Michel, procureur de la mission catholique, marchand d'antiquités, et fort instruit dans cette spécialité, assez lucrative à Bagdad. C'était d'ailleurs un excellent homme, d'une obligeance à toute épreuve, et l'adjonction la plus utile que nous pussions faire en cette occurence.

Après avoir laissé à notre gauche le mamelon isolé d'Abou Rous (le père des têtes), nom qui rappelle un sanglant épisode des combats livrés dans cette banlieue, nous passons en bac un large bras mort du Tigre, appelé el Khor. Ici le Tigre nous réapparaît, grâce à une de ces énormes courbes qui commencent à Bagdad pour ne finir qu'à Kout et Amara. Le fleuve, toujours majestueux, n'offre pas ici l'aspect désolé qu'il a plus bas, à Seleucie : une verte, dense et belle forêt couvre la rive gauche et fait mieux ressortir, par un contraste vigoureux, la nudité de celle que nous suivons pendant quelques instants. Ce n'est pas que ce sol soit infécond par lui-même : malgré la teinte blanchâtre qu'il

affecte presque partout, ce terrain alluvial possède une vigueur productive qui doit égaler, ou peu s'en faut, celle des terres moyennes de la Flandre. Partout où le paysan riverain se donne la peine d'établir une noria d'arrosage, le sol, peu amendé, se couvre de superbes moissons, et mes yeux, fatigués par la réverbération, se reposent avec bonheur sur de larges cultures de blés, qui cessent au pied d'une ligne sinueuse de petits talus grisâtres, à peu près parallèles au fleuve. On me nomme ces talus *Chât el Atîka*, « l'ancienne rive; » je note avec soin ce vestige curieux des variations subies par le cours du Tigre depuis les temps historiques, tout en m'étonnant que le sol, des deux côtés du talus, soit exactement au même niveau. Au point où je coupe le Chât el Atîka, vient aboutir un ancien canal desséché qui se dirige vers Akerkouf : c'est le premier spécimen de ces centaines de canaux qui couvraient la Babylonie, et que j'aurai à décrire plus tard.

Je passerai rapidement sur les détails de cette route ennuyeuse, déjà décrite par Niebuhr, Rich et Fraser. Après deux heures et demie de marche rapide, nous nous arrêtons pour déjeuner, au *Khan Asad*, où nous sommes heureux de trouver au premier étage, une unique petite chambre — et pas trop de puces.

Les *khans* sont étagés, sur cette route, de deux en deux heures environ. Les uns ont été bâtis par de pieux musulmans du rite *chîa* (que nous appelons chiites), désireux de favoriser les pèlerinages de leurs coreligionnaires aux villes saintes de Kerbela et Meched Ali; quelques autres doivent leur origine à une spéculation qui n'est pas trop mauvaise, car la route que nous suivons est extrêmement fréquentée, et les *khandjis* ne chôment pas de clients.

Tous ces khans se ressemblent à peu de chose près : une sorte de grande caserne carrée, contenant de belles et très-confortables écuries qui m'ont semblé pouvoir contenir 160 à 200 chevaux. Quelquefois (mais ce n'est pas de rigueur) un petit pavillon, surmontant la terrasse qui forme le toit des écuries et pouvant servir de vigie à l'occasion, peut recevoir de douze à quinze voyageurs : en général, toutefois, ceux-ci préfèrent se rouler dans leurs couvertures, et dormir à la belle étoile, dans la cour ou sur la terrasse.

Mes lecteurs s'étonneront peut-être de voir que dans ces établissements si utiles, ce soit à l'animal que l'on ait songé avant de songer à l'homme. C'est plutôt le contraire qui scandaliserait un Arabe, et, en général, un homme d'Orient. Il pense qu'à la fin d'une longue course, achevée sous un soleil ardent et qu'il faudra recommencer le lendemain, le confort de l'utile serviteur doit passer avant celui du maître, qui, lui, n'a ou ne doit pas avoir beaucoup de besoins. Je connais même plus d'un Français qui, en cela est du même avis que le fils d'Ismaël.

Chaldéenne, fille du peuple. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

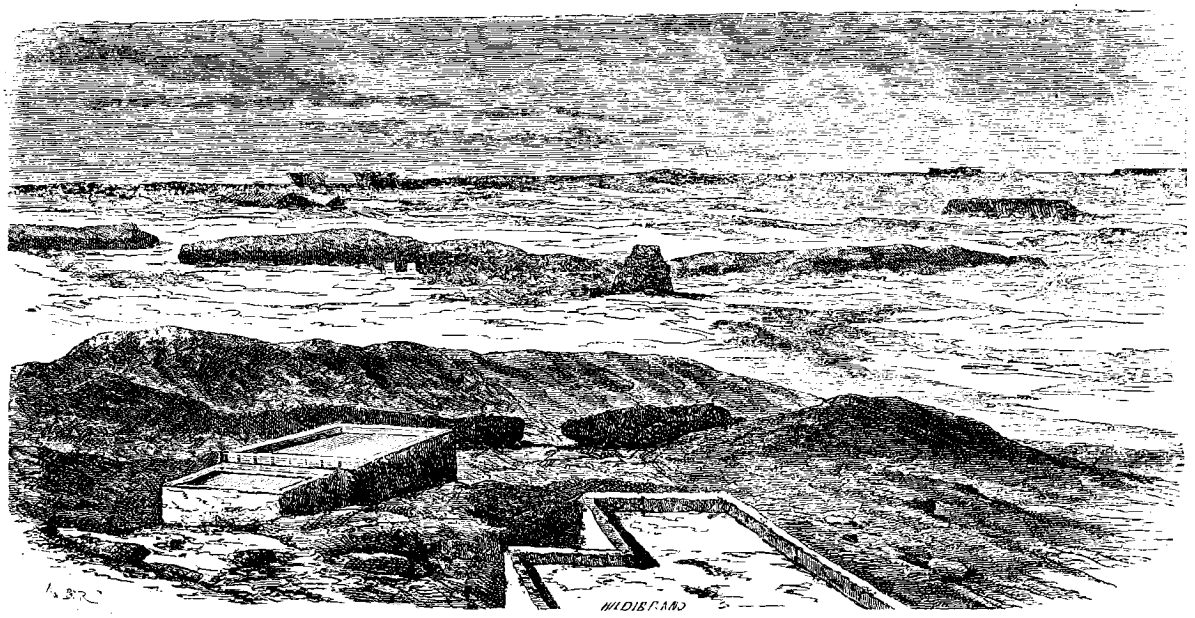
Nous déjeûnons gaîment, et pas trop mal. Les gens du lieu viennent nous offrir quelques antiquités. J'achète un objet fort curieux, un *strigilum* en albâtre, que je ne m'attendais pas à trouver en Babylonie : il ressemble absolument au *strigilum* en terre cuite, que j'ai acheté il y a cinq ans, à Assouan, près du tropique, à un fellah égyptien dont la famille a depuis des siècles, me dit-on, le monopole de la fabrication de ces articles. Le strigilum est un produit assez original du sybaritisme oriental : c'est en français vulgaire, une râpe de bain, destinée à produire sur la peau du baigneur un effet hygiénique assez analogue à celui de l'étrille sur l'épiderme du cheval. Seulement le strigilum babylonien est plein, celui d'Assouan est creux et renferme un caillou qui fait dans l'instrument le même bruit que les pois dans une calebasse : de sorte que le fils de Pharaon peut s'étriller en mesure, et se jouer dans son bain, quelque

air de fantaisie comme *Ya dellâl hamza fadda* ou *Aho! aho en Nusserani!*

Pendant que mon vendeur empoche son patard, un autre vient triomphalement proposer à M. Peretié un *antique* dont la vue nous fait éclater d'un fou rire. C'est un petit berger en porcelaine, de ceux qui servent chez nous d'encriers ou de porte-allumettes. L'Arabe s'en va stupéfait, ne comprenant rien à la stupidité de ces Franghis qui donnent des piastres de bon argent pour une sale terre cuite, couleur de brique, et n'offrent rien de ce joli petit homme qui a une si belle veste bleue, une peau si rosée et des souliers si mignons.

Nous repartons après une heure de halte. Cinq quarts d'heure nous mènent à un large canal desséché, dont le lit plus élevé que le niveau de la plaine, court de l'Euphrate au Tigre entre deux talus écrêtés par le temps. Un autre canal, plus petit et plus bas, court parallèlement au premier, et le tout est complété par un canal moderne, dont l'eau rapide charrie un limon rougeâtre, et qui est d'ailleurs le plus insignifiant des trois.

Je salue presque avec respect cet antique témoin des plus anciens âges. Ce n'est en effet rien moins que le fameux *Nahar-malcha* (fleuve royal) des rois de Babylone. Selon Pline, un satrape de Babylone le fit creuser pour faire dériver vers le lit du Tigre, le trop plein des eaux de l'Euphrate lors des débordements périodiques de ce grand fleuve. Alexandre songea à le faire réparer: Trajan et Sévère le creusèrent et le rendirent navigable. Julien, dans sa brillante campagne de Babylonie, le trouva, dit Ammien Marcellin, «tari et en partie comblé avec de grosses pierres,» ce que je me refuse à croire, sachant par mes propres yeux, à quel point le plus simple caillou est introuvable en Babylonie. Il fit curer ce fleuve *fossile*, comme l'appelle l'historien romain, et y embarqua ses troupes pour descendre dans le Tigre. Cette tranchée, qui n'a par elle-même rien



Vue générale des ruines de Babylone (voy. p. 62). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

pour fixer l'attention du voyageur, avait donc occupé la pensée de quatre des plus grands souverains de l'antiquité, sans compter ceux que l'histoire ne nomme point. Sur cette motte de terre, quels noms et quels souvenirs!

III

Digression. — L'ancienne plaine de Babylone. — Sa culture et sa fertilité; ses villes et ses canaux. — État actuel comparé à celui d'autrefois. — Les satrapes et les pachas. — Anecdotes.

Le steppe parfaitement désert, affreusement désolé, que je parcourais depuis Chât el Atîka, était précisément cette Babylonie qui, au temps des Perses, produisait à elle seule un tiers du revenu agricole de l'empire. Cette splendide plaine d'alluvion était quelque chose comme ce que sont aujourd'hui l'Ukraine, la Lombardie ou la Belgique. Hérodote la cite comme la plus fertile de son temps en fait de céréales : le froment, selon lui, rapportait en moyenne deux cents pour un, trois cents dans les meilleures années; la feuille du froment et celle de l'orge atteignaient une largeur de quatre doigts. Le grand historien ajoute naïvement : «quand à la grosseur de tige du millet et du sésame, je ne la dirai point, quoique je la connaisse parfaitement : je passerais pour un menteur.» Il a bien tort à craindre : bien que chez nous le rendement moyen du blé ne soit que de quinze pour un, tout le monde sait que les expériences faites sur le blé égyptien, appelé (plus ou moins proprement) *blé de momie* a donné deux cent vingt.

Les arbres fruitiers n'y réussissaient pas, à l'exception du dattier, qui poussait dans toute la plaine, et qui fournissait aux Babyloniens toutes sortes de boissons et d'aliments : du vin, du vinaigre, du moût où du sirop, des dattes en gâteaux et en farines. La vigne ne vint que plus tard : ce fut un des nombreux bienfaits de la conquête d'Alexandre.

Kelek, sur le Tigre (voy. p. 49). — Dessin de A. de Neuville d'apres un croquis de M. G. Lejean.

EX-LIBRIS

L'élève du bétail paraît y avoir été aussi négligée qu'aujourd'hui : en revanche, on peut juger de l'état d'une autre industrie par ce fait : les seuls haras du roi renfermaient 800 étalons et 16 000 cavales, sans compter les dépôts de remonte. Les meutes royales, composés de ces grands dogues indiens qui attaquent le lion, étaient nourries aux frais de quatre grands villages de la plaine, qui, pour cette raison, n'avaient pas d'autre impôt à payer.

Mais comment suppléer à l'aridité naturelle d'un pays où il pleut fort rarement, et qui, à part ses grands fleuves, est absolument privé de sources et d'eaux courantes?

L'industrie chaldéenne avait de bonne heure résolu ce problème. De l'Euphrate, du Tigre et de la Diyala partaient en tous sens de larges canaux, dont les uns faisaient communiquer les fleuves entre eux, et dont les autres (les plus nombreux) allaient finir dans la plaine. Les grands canaux étaient eux-mêmes les artères, d'où partaient d'autres saignées qui se ramifiaient à leur tour, de manière que l'ensemble formait quelque chose d'analogue aux nervures d'une feuille d'arbres. Les principaux canaux de communication étaient navigables, et étaient couverts de barques chargées de blé. Xénophon en mentionne quatre : le Saklaouidja, le plus important de ceux qui sont restés en activité, a quarante pieds de large et un courant de quatre mille à l'heure.

La Diyala, que j'ai nommée tout à l'heure, est l'antique *Gyndès* : ce nom me fournit l'occasion de dire ma pensée sur une anecdote tirée de l'histoire ancienne, et bien connue de tout collégien qui a fait ses humanités et n'a pas « bifurqué. » Cyrus, marchant contre Babylone, faillit périr en passant les eaux furieuses du Gyndès, où son cheval perdait pied. Furieux de cette insolence du fleuve, il jura de le réduire à si peu qu'il n'effrayerait même pas un enfant : et en conséquence il employa toute son immense armée à creuser des tranchées de dérivation qui affaiblirent le Gyndès au point d'en faire un torrent insignifiant. L'été tout entier se passa ainsi, et la campagne contre Babylone fut manquée. Le candide professeur de sixième qui vous explique ces belles choses ne manque pas de faire observer combien il est dangereux de s'abandonner à des colères futiles surtout contre les éléments.

Il est fâcheux que les hommes honorables, chargés de nous enseigner l'antiquité soient généralement plus forts sur le *que retranché*, que sur l'irrigation et le drainage. Beaucoup de choses sont invraisemblables dans le récit grec. D'abord, le héros de l'anecdote joue un rôle trop sérieux dans l'histoire pour qu'il ait dû sacrifier le succès d'une brillante campagne à un accès de fureur niaise contre un torrent; puis, eût-il commandé cette folie, l'armée n'eût pas obéi. On peut tout faire faire à une armée d'Orientaux, excepté lui faire remuer la terre : il y a contre ce genre de travaux un préjugé si invincible, que même dans la guerre de l'indépendance grecque, les insurgés de Morée se mutinèrent contre des officiers français qui voulaient les faire travailler aux fortifications de Modon.

Pour tout dire, les anciens ont joué de malheur : leur histoire nous a été racontée par un peuple léger, spirituel, persifleur, et qui, ayant pour tous les autres peuples un mépris très-ingénu, leur a prêté avec aplomb les absurdités les plus énormes. Un voyageur grec passe dans la plaine du Gyndès, et voit tous ces innombrables canaux d'irrigation qui coupent la route : il ne comprend pas que ce sont là les générateurs de la fertilité de cette splendide contrée; il ne sait pas que si ses compatriotes, au lieu d'avoir tant d'esprit, avaient drainé de bonne heure la plaine du Copaïs et la Thessalie, il y aurait eu moins de fièvre, de disettes, et peut-être ... de Béotiens; il ne voit là qu'une occasion d'anecdote à effet, il invente sur un grand souverain *barbare* une niaiserie qu'accepte vingt siècles plus tard l'honnête et crédule Rollin, sans compter les aides de camp de Rollin, dont la race a encore bien du temps à régenter le monde[1].

Je me substitue en imagination à quelque voyageur parcourant, au temps de Sémiramis, la Babylonie en plein épanouissement de sa richesse. J'ai sous les yeux, des deux côtés de la large chaussée, sillonnée par les lourds chariots, une plaine un peu monotone d'aspect, découverte, mais où ondule une mer d'épis : quelque chose comme la Beauce transportée sous le climat de l'Andalousie. De distance en distance, des lignes de palmiers ombragent des villages populeux, composés de maisons rondes, à charpente en bois de palmier, à toits coniques, à hautes portes enduites d'asphalte : ce sont là les habitations du paysan et de l'ouvrier. Celles des chefs, ainsi que les temples, se reconnaissent aisément à leur forme quadrangulaire, à leur construction en briques, tantôt crues, tantôt cuites au feu et enduites d'un épais et luisant vernis d'un vert foncé. Quelques villes, comme Sispara et Accad, se reconnaissent de loin aux hautes tours en briques crues, qui les dominent. Le vert vif des cultures et des pâturages est coupé d'innombrables lignes blanchâtres, ce sont les berges des canaux, où circulent des barques rondes, en cuir et en osier maintenus par une épaisse couche d'asphalte; elles sont chargées de grains, et comme elles ne peuvent remonter le courant, une fois leur destination atteinte et leur chargement mis à terre, elles seront dépecées, l'armature en bois sera vendue, et la peau chargée à dos d'âne et rapportée chez l'expéditeur. Les hommes qui montent ces barques ont une longue tunique de toile, et par-dessus une *abaïa* en laine comme les arabes, sans compter un mantelet blanc : une sorte de mitre persane couvre leurs longs cheveux tressés, et ils portent à la main un bâton orné de ces sculptures ingénieuses où excellent les Orientaux. Partout une exu-

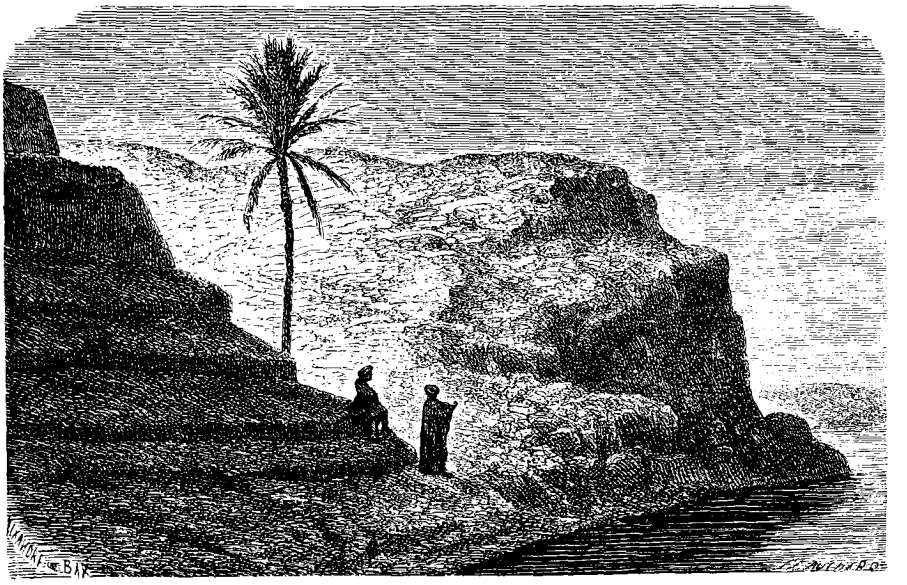
1. Il est à peine utile de noter que nous laissons à l'auteur, en ce passage comme partout ailleurs, la responsabilité de ses appréciations. Nous professons personnellement un respect sincère pour la mémoire de Rollin et beaucoup d'estime pour un grand nombre de ses successeurs. Ed. Ch.

bérance d'activité et de vie, nulle part le désert : bien au contraire, une population si dense que le long de quelques-uns de ces canaux, notamment le *Nil* et le *Châl-Ibrahim*, les lieux habités se succèdent sans interruption sur une longueur de trois à cinq heures de chemin.

Voilà le passé : quant au présent, il parle assez de lui-même. Un immense désert jauni, couvert de monticules de ruines, sillonné en tous sens de canaux desséchés : quelques pauvres villages de fellahs, semés le long des fleuves, de loin en loin quelques groupes de tentes noires appartenant aux Arabes Montefik, Chamar, Beni-Lam, Djerboua, Zobeid, tous plus squalides et plus maraudeurs les uns que les autres ; voilà ce qu'est aujourd'hui l'héritage de Sémiramis. Du temps des khalifes, l'antique prospérité du pays n'avait pas cessé : mais les Turcs sont venus, et le proverbe d'Orient dit : *où le Turc a passé, l'herbe ne pousse plus*. Les canaux obstrués ont cessé de couler, les paysans se sont enfuis devant les Arabes qu'un gouvernement fort ne contenait plus : l'Euphrate, laissé à lui-même, a répandu l'excédant de ses crues annuelles sur les plaines de l'ouest qui se sont couvertes de lagunes empestées.

La Porte s'est émue d'apprendre que les Arabes étaient les vrais propriétaires de *sa* province de l'Irak, et a donné l'ordre aux officiers supérieurs de la frontière sud-est de lui envoyer, enchaînés, les cheiks des rebelles. Les pachas, m'a-t-on dit, se sont consciencieusement mis en campagne avec leur lourde infanterie *nizam*, et se sont fait bravement berner, promener et battre par les goums rapides des Montefik, des Chamar et de leurs amis; après quoi ils ont écrit à Constantinople : « Que ne nous ordonnez-vous de vous amener captifs les oiseaux du ciel ? »

J'adore le style de cette chancellerie turque : elle est pleine de métaphores splendides. La Porte n'a pas été



Ruines de Tekrit (p. 50). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

aussi admirative que moi, s'il est vrai, comme on l'ajoute, qu'elle ait réduit à cette occasion le traitement de ses pachas.

Namik-Pacha, gouverneur actuel de Bagdad et de tout l'Arabistan (c'est ainsi qu'on nomme communément les anciens pachaliks de Bagdad et Mossoul, habités par les Arabes), Namik-Pacha, dis-je, le *héros* trop connu des affaires de Djedda, est, du reste, un administrateur d'un certain mérite. Amis et ennemis s'accordent unanimement sur un point important : il ne vole pas. C'est d'autant plus méritoire qu'il n'y a pas quatre pachas qui ne soient point d'insignes voleurs : mais il dépare cette qualité réelle par une haine intense contre les Européens et par un esprit de fiscalité enragée. Voulant, non pas améliorer le sort du paysan, mais augmenter le produit du sol et par conséquent de l'impôt, il songea à rouvrir les canaux babyloniens, et fit venir pour cela trois ingénieurs égyptiens qu'une certaine pratique dans le delta du Nil avait familiarisés avec la science difficile des irrigations. Les effendis vinrent, examinèrent, dressèrent des plans et devis. Malheureusement, ces devis devaient passer sous les yeux du grand medjlis, c'est-à-dire du conseil général de la province. Mais, au rebours de nos conseils généraux, composés des principales capacités de chaque département, un medjlis turc n'est trop souvent qu'une réunion d'ignorants présomptueux à qui leur fortune a servi de principal titre pour arriver là : négociants chrétiens véreux, propriétaires turcs ivrognes et indolents. Tous n'ont qu'une seule préoccupation, c'est de suppléer à la gratuité de leurs fonctions en se partageant une foule de bonnes *affaires* fiscales, les adjudications, les pots-de-vin et le reste. Or, nos braves effendis n'avaient aucun *bakchih* à offrir à ces messieurs, et leurs plans furent déclarés impraticables : mal payés et abreuvés de tracasseries, ils sont retournés au Caire.

EXVIBRIS

Depuis, Namik est entré en pourparlers avec un ingénieur hollandais d'un très-grand mérite; mais cet ingénieur demande, pour un déplacement fatigant et dispendieux, un traitement de 20000 fr. par an, et le pacha le trouve trop cher. Notez qu'il s'agit d'un projet qui peut en vingt ans, donner à la province 50 000 habitants et dix millions de revenus territorial en sus de ce qu'elle a aujourd'hui. Évidemment, le pacha ne comprend pas parfaitement ceci; — c'est que quand un gouvernement a envoyé ses sujets se former à grands frais dans les écoles spéciales de France et d'Allemagne, et que ces messieurs, de retour chez eux, ne sont bons qu'à fumer le tchibouq, à meubler leur harem de Circassiennes au rabais, et à faire dans la caisse du fisc des trous où la lune elle-même passerait, — ce gouvernement-là ne doit pas trouver trop chers les ingénieurs étrangers qui se résignent à vivre dans un pareil monde.

IV

Suite du voyage. — Le khan Iskhandérié. — Voisinage funèbre. Mehaouil. — Arrivée à Babylone.

Le khan de Birounous ne nous arrête que dix minutes, le temps de prendre le café, et nous atteignons, au coucher du soleil, le khan d'Iskanderié, ou nous avons été précédés par mon cuisinier Dimitri, que nous trouvons en plein feu d'improvisation culinaire. L'embarras est de trouver à loger. Il fait trop frais pour que nous songions à la terrasse. Heureusement que des niches larges, voûtées, de deux mètres et demi au moins de profondeur, s'ouvrent dans l'épaisseur du mur, ou, plus exactement, occupent la place de trois ou quatre des stalles de l'écurie: c'est là que nous nous installons. L'endroit doit être gris de puces; fort heureusement, M. Peretié a eu la bonne précaution de se munir de trois lits en fer, malgré M. Pellissier et moi, qui avons rugi d'indignation à notre départ de Bagdad, à l'aspect de ce sybaritisme, indigne du vrai voyageur; M. Peretié a son tour à Iskanderié, et reçoit nos félicitations repentantes. Après le dîner, qui est parfait, nous nous roulons dans nos couvertures, et je m'endors pour tout de bon, non sans avoir saisi des bruits étouffés qui prouvent que dans le compartiment d'à côté on a fort à compter avec la population microscopique du lieu. Heureusement que je n'ai pas l'égoïsme élégant du poëte latin :

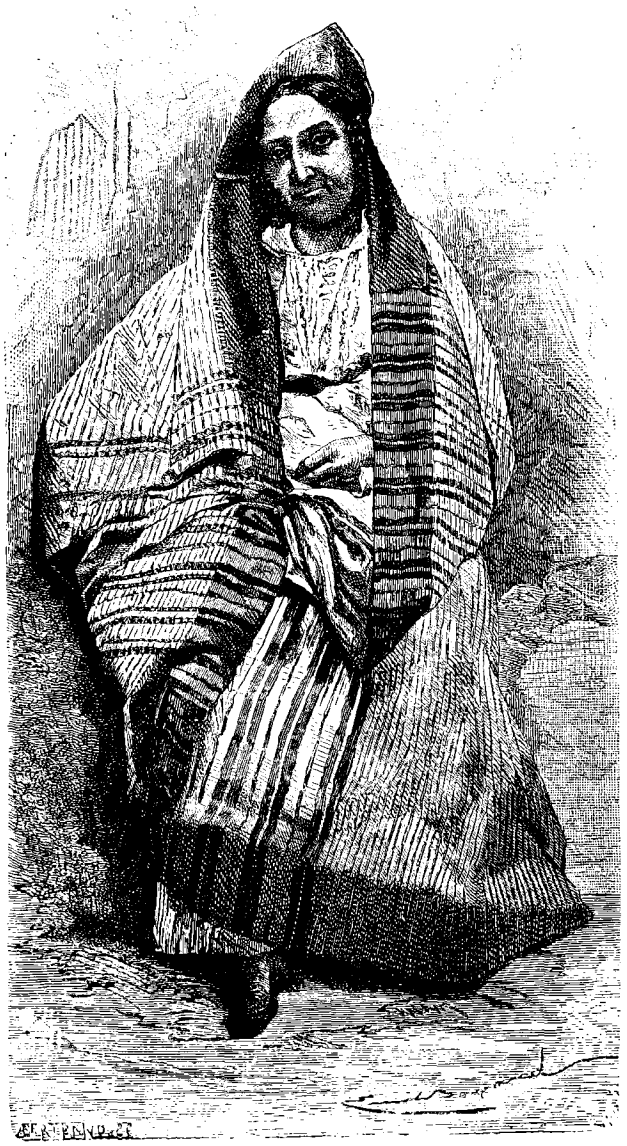
Suave....
.... magnum alterius spectare laborem.

Vieux juif de Babylone. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

Le lendemain, en me levant, deux heures avant le jour pour arriver au khan avant la grande chaleur, j'apprisqu'un compartiment peu éloigné de nous avait été occupé cette nuit par un mort, — un musulman *chiia* que ses proches menaient enterrer à Kerbela, terre sacrée pour les adeptes de ce rite. La vie la plus pure ne donne pas aussi sûrement l'accès du paradis que ne le font six pieds de terre à Kerbela, dans ce lieu sanctifié par le sang des deux grands apôtres de l'islam, Ali et Hussein. Aussi, des parties les plus reculées de Perse (on sait que tous les Persans appartiennent au rite chiite), les gens riches tiennent-ils à se faire enterrer dans le territoire de Kerbela, et rien de plus commun que de voir sur la route de Bagdad à l'Euphrate des chameaux ou des chevaux chargés d'une sorte de *kafas*, cage en claire-voie renfermant un cadavre couché sur un lit d'herbes ou de feuillage. On comprend que parfois le mort, assez rudement cahoté, fasse éprouver au passant le contact pénible que la *grande Mademoiselle* affronta bravement la nuit qui suivit le massacre de l'hôtel-de-ville, et dont elle nous parle si gaillardement — trop gaillardement — dans ses *Mémoires*. On étonnerait fort le pèlerin oriental en essayant de lui prouver que cette façon d'agir a quelque chose d'irrespectueux pour le défunt dont il exécute la dernière volonté. En somme c'est peut-être lui qui a raison, en ce sens que chacun honore la mort de la manière qu'il l'entend; l'essentiel, c'est qu'on y apporte une pensée sincère, respectueuse, et une pieuse simplicité.

Il était huit heures quand je vis apparaître à l'horizon les palmiers du khan Mehaouil. Je m'en réjouis pour deux raisons : la première, c'est que là commençaient ces fameuses ruines de Babylone que j'étais venu visiter; la seconde, la moins intellectuelle des deux, c'est que j'avais faim et que le déjeuner nous attendait au khan. La plus noble de ces préoccupations, cependant, l'emporta ; et pendant que nous approchions, je repassai dans ma mémoire le tableau merveilleux que les anciens nous ont laissé de Babylone.

La cité de Sémiramis formait un carré parfait, de quinze à seize lieues de tour. Le mur d'enceinte, précédé lui-même d'un fossé large, profond et rempli d'eau, avait une hauteur de quatre-vingts pieds sur une épaisseur égale, et il était surmonté de deux rangs de tourelles contiguës, au nombre de deux cent cinquante, tournées l'une vers l'autre, et laissant entre elles l'espace nécessaire au passage d'un char attelé de quatre chevaux. Le mur était construit de briques cuites cimentées d'asphalte, et chaque troisième rang de briques était séparé du suivant par une assise de roseaux empâtés dans l'asphalte chaud. Le mur était percé de cent portes d'airain, avec les jambages et les linteaux également d'airain; comme il était bordé de marais et de lagunes en divers endroits, ces parties étaient regardées comme suffisamment protégées par la nature et n'étaient pas garnies des tourelles dont j'ai parlé.



Dame chaldéenne. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

Le plan quadrangulaire de l'enceinte avait été conservé dans l'intérieur de la ville, car les rues, droites et se coupant à angles droits, aboutissaient, soit aux cent portes citées plus haut, soit à d'autres portes percées dans le parapet des quais. Ceux-ci, qui suivaient les sinuosités de l'Euphrate et avaient un développement de sept lieues, construits également en briques bituminées, reposaient sur d'énormes voûtes destinées à amortir l'impétuosité de l'Euphrate à l'époque des crues du printemps. Du reste, l'énorme surface de seize lieues carrées enfermée dans l'enceinte était loin d'être remplie d'habitations : il n'y avait de surface bâtie que quatre-vingt-dix stades carrés (le stade avait cent soixante mètres de côté), ce qui représente encore une cité fort considérable; encore les habitations, de trois à quatre étages, n'étaient pas toutes contiguës; enfin, dans les endroits où la ville bâtie touchait presque au rempart, elle en était séparée par un espace libre de cent mètres, sans doute destiné à servir de chemin de ronde pour les troupes qui défendaient l'enceinte. Cette disproportion entre le périmètre réel de la cité et celui de ses fortifications est très-commune dans les villes d'Orient; je l'ai observée à Massoul, à Bagdad, à Basra, à Orfa; elle avait pour motif, à Babylone, une mesure de prévoyance, la nécessité d'avoir dans l'intérieur des villes des terres cultivées permettant de soutenir de longs siéges. Je donne cette raison d'après Quinte-Curce, sans trop y croire : cette précaution est d'une ingénuité un peu primitive, et je n'y reconnais pas le génie de Sémiramis. Des greniers d'abondance valaient mieux, et ils n'eussent pas coûté grand effort d'imagination.

La ville proprement dite était entourée de trois enceintes, la première ayant douze kilomètres de tour, la seconde huit, la troisième quatre seulement. Cette dernière était couverte de figures d'animaux et de scènes de chasse, peintes en bas-relief. On y voyait Sémiramis à cheval, attaquant une panthère, et Ninus tuant un lion. Des scènes semblables décoraient le second rempart, bien qu'il ne fût qu'en briques crues, et elles étaient peintes « avec tant d'art, dit Hérodote, qu'elles semblaient vivantes. » La petite enceinte renfermait la citadelle, close d'une triple porte, derrière laquelle étaient des chambres de bronze, qu'une machine ouvrait et fermait. Cette citadelle, résidence favorite de Sémiramis, donnait sur le

fleuve, et communiquait avec le palais occidental par un pont et un tunnel.

Le pont, long de cinq stades, reposait sur des piles enfoncées très-profondément à douze pieds l'une de l'autre; elles étaient bâties en pierres liées par des crampons de fer et soudées avec du plomb fondu, et les faces exposées au courant étaient taillées à angle aigu. Le tablier, de trente pieds de large, était un plancher de cèdres et de cyprès, reposant sur d'énormes madriers de palmier. Quant au tunnel, c'était un caprice auquel avait cédé Sémiramis, quand elle construisait le bassin dont je parlerai plus tard. L'Euphrate, momentanément détourné vers l'est, avait laissé à sec son lit naturel, et la reine y fit pratiquer une galerie souterraine de douze pieds de haut sur quinze de large; les Babyloniens ajoutaient que l'ouvrage avait été terminé en sept jours. Les peuples enfants ont toujours besoin d'enjoliver même le merveilleux.

Voilà, dans ses traits essentiels, ce qu'était la reine de l'Orient au temps de sa splendeur, c'est-à-dire avant les Perses, qui dégradèrent ses plus beaux monuments, pillèrent ses temples et en firent une grande ville de province, et rien de plus. Ce qui frappe dans les descriptions que nous ont laissées les anciens, c'est une certaine combinaison d'*utilitarisme* et de grandiose que nous ne trouvons nulle part au même degré que chez les Chaldéens. Tous leurs immenses travaux, remparts, canaux, observatoires, quais, ponts, lacs artificiels, sont par-dessus tout des travaux d'utilité publique. Je n'en excepte que les fameux jardins suspendus, dont je parlerai plus loin, et qui d'ailleurs ne sont pas de Sémiramis, bien que le vulgaire les lui ait attribués; on les doit à un caprice élégant d'un despote amoureux (*rara avis!*) dont le nom même ne nous est point parvenu.

Pendant que je ruminais mes classiques, nous franchissions le seuil hospitalier du khan. Je n'eus rien de plus pressé que de monter sur la terrasse et de jeter un coup d'œil sur l'immense panorama que je pouvais embrasser de cette hauteur.

A moins d'avoir passé par la même impression, il est impossible de comprendre ce que je ressentis à cette première vue. Nous avons aussi des ruines en Europe, et même des ruines éloquentes; mais chez nous la vitalité est si intense et la vie sitôt prête à remplir les vides que fait la mort, que les ruines mêmes se trouvent bientôt à l'étroit parmi les nouvelles constructions que l'activité moderne entasse autour d'elles La plus célèbre de nos villes mortes, Lacédémone, n'est pas tellement endormie à l'ombre de ses lauriers roses, qu'elle ne se réveille parfois au babil de Mistra, sa coquette voisine, et la nymphe de l'Eurotas doit être singulièrement effarouchée lorsqu'elle se trouve face à face avec son préfet en habit brodé. Ces contrastes ont aussi un certain piquant, mais je préfère pour ma part le grandiose, et rien en Europe ne soulève la pensée aux hauteurs où la porte la contemplation des nobles et sublimes solitudes de Palmyre, de Baalbek, de Memphis, de Ctésiphon ou de Babylone.

Je m'attendais, d'après certains voyageurs, à voir un amas confus d'ondulations formées par les ruines; le paysage que je vis, au contraire, simple, à grandes lignes, était des plus faciles à saisir. Tout à fait à mes pieds, courant parallèlement à l'est-sud-est, six lignes de talus marquaient le tracé de trois canaux, le premier moderne, les deux autres anciens. Entre ces deux derniers régnait une sorte de large fossé qui me sembla au premier coup d'œil répondre au fossé nord de la cité; entre le canal moderne et le premier des deux autres, un espace allongé, que j'évaluai approximativement à quatre cents ares, était couvert de débris de briques et de poteries. Si cet endroit n'a pas fait partie de l'ancienne ville, il a été du moins un groupe d'habitations important. Au delà des canaux s'étendait une vaste plaine blanchâtre, semée de rares broussailles, sillonnée de canaux antiques dont on voit de loin les talus courir à perte de vue en lignes un peu plus blanches que le reste de la plaine. De loin en loin quelques monticules de ruines, comme Abou Rouèsa, Hosseyn; ils finissent dans l'éloignement par n'être que d'imperceptibles renflements du terrain. Parmi eux se détache nettement à l'horizon une masse d'un rouge violacé, aux flancs coupés presque à pic, au sommet uni, ressemblant tout à fait à ces collines d'argile rouge qu'on rencontre à chaque pas dans la haute Nubie. C'est Babel, ou du moins la citadelle antique à laquelle les Arabes ont donné ce nom de fantaisie. Les grandes ruines, qui commencent là, disparaissent aux yeux, masquées par la colline rouge; l'Euphrate, qui coule à une demi-heure à l'ouest de Mehaouil, est également dérobé par les ondulations du sol; à peine aperçoit-on de loin la bordure de palmiers qui annonce son voisinage.

A gauche de Babel, deux bouquets isolés de palmiers, deux monticules rapprochés l'un de l'autre se dessinent vaguement au bout de l'horizon, à plusieurs heures de distance. Le plus grand de ces monticules est el Heimer, que quelques savants croient avoir été l'angle sud-est de Babylone; le second s'appelle *Kaber-el-Hâyad*, le tombeau du tailleur, et est aussi, je crois, un monceau de ruines antiques.

Rien ne peut rendre la grandeur muette et désolée de ce désert où dormait une ville qui fut en son temps la capitale du monde civilisé. Ce n'était pas même quelque chose comme ces ruines presque riantes de Ninive, où une végétation triomphante a recouvert les remparts et les palais tombés en poussière, où une charmante petite rivière gazouille dans les joncs, plus librement qu'au temps de Nemrod ou de Salmanazar. Ici, le sol bas, vitreux, comme maudit, ne portait aucune trace de sillon; les hôtes inoffensifs des steppes du Tigre, le lièvre, la gazelle, ne se montraient nulle part; on ne voyait pas même pointer la tente noire de l'Arabe. Je me rappelai les éloquentes malédictions rugies par la passion lyrique d'un peuple à qui ses malheurs avaient donné le droit de maudire Babylone :

« Elle ne sera jamais habitée, nul n'y demeurera, de génération en génération; jamais l'Arabe n'y dres-

sera sa tente; jamais les pasteurs n'y élèveront leurs huttes.

« Mais les bêtes fauves du désert y feront leurs repaires; ses maisons seront pleines de créatures plaintives; le hibou y habitera, et les satyres y feront leurs ébats.

« Babylone deviendra un amas de décombres, un repaire de dragons... Ses cités sont une désolation, une terre aride, un désert, une contrée où pas un homme ne demeure, où le fils de l'homme ne passe pas[1]. »

Ce serait ici le moment de placer quelques banalités bien senties sur la vanité des grandeurs humaines et la chute des empires. Eussé-je voulu en trouver, j'avoue que je n'en eusse pas la pensée. Outre que j'ai toujours eu le respect des grandes ruines, je suis convaincu que toute civilisation a eu sa raison d'être et tient sa place légitime dans l'histoire de l'humanité, et celle de Babylone autant qu'une autre. Je sais qu'on me contestera la civilisation d'un peuple qui n'a laissé après lui ni un livre[2] ni une œuvre d'art; mais pour moi, ce n'est point là une raison. Nous avons une indulgence routinière et exagérée pour les peuples lettrés, parce qu'ils ne laissent rien à désirer à notre curiosité rétrospective; nous devrions plutôt nous demander quelle somme de progrès représentent certaines civilisations paperassières, comme la Chine moderne, les Grecs du Bas-Empire, les Arabes après les croisades, — et nous-mêmes dans deux cents ans d'ici, si nous n'y prenons garde. Ne méprisons pas la civilisation muette, sérieuse et *réelle* des Chaldéens. Un peuple qui est arrivé du premier coup à une incomparable prospérité agricole, la plus solide d'un grand État; qui a créé deux sciences du premier ordre, l'astronomie et la médecine, — ce peuple-là peut bien se consoler de ne pas avoir écrit les cent quatre-vingt volumes de l'Encyclopédie chinoise, ou de ne pas avoir élevé les inutiles pyramides.

V

Entrée dans les ruines. — Fossé de Mehaouil. — Babel. Deux anges bien.... jeunes.

Nos compagnons, que le souvenir de Sémiramis préoccupe moins et qui pensent judicieusement que chaque chose a son heure, même un déjeuner à Babylone, — nos compagnons, dis-je, ont rudement fait honneur à nos dernières provisions et je suis leur exemple. Le café bu, nous remontons à cheval et nous franchissons successivement les trois canaux: nous sommes en pleine Babylone.

Le grand fossé dont j'ai parlé plus haut est la première chose qui me frappe: j'ai dit que je l'ai pris tout d'abord pour le fossé nord de la ville; à la réflexion il me vient une autre idée. Ce fossé se dirige vers le lac (aujourd'hui desséché et couvert de coquilles lacustres) que Semiramis selon les uns, — Nitocris selon d'autres — avait creusé pour recevoir le trop plein des eaux de l'Euphrate. Quand Cyrus assiégea Babylone, il fit endiguer l'Euphrate et dirigea les eaux du fleuve vers le lac en question, en même temps qu'un autre canal creusé par lui contournait extérieurement les fortifications de la ville. Le grand fossé Mehaouil ne serait-il pas une de ces deux tranchées? Je propose, sans affirmer, bien entendu: ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à le faire.

Nous entrons dans la plaine blanchâtre que j'ai indiquée: une chaleur plombée, énervante, nous envahit et semble monter par bouffées de ce sol saturé de nitre, où nous errons pendant près de deux heures. Nos jouissances d'antiquaires ne commencent réellement qu'à Babel, où nous admirons franchement les imposantes constructions qu'ont mises à jour les fouilles de MM. Rich, Fresnel et autres explorateurs. La continuation des fouilles permet à coup sûr de refaire le plan détaillé de la citadelle, car il est à peu près prouvé qu'elle existait en cet endroit. Le nom de la colline, dans presque toutes les relations de voyages, est *Moud-jelibé* (retourné sens dessus dessous): les paysans me l'ont nommé Babel, mais je n'ose affirmer que ce dernier ne leur a pas été suggéré par les explorateurs anglais de ces trente dernières années.

La masse entière de Babel forme un rectangle de cinq cent vingt mètres de circonférence, bien orienté dans le sens des quatre points cardinaux. Il n'est pas douteux qu'elle ne représente le plan général de l'antique forteresse (ou du palais si l'on veut), dont les constructions extérieures sont « tombées en pâte » sous la double action des éléments et des hommes. Après Cyrus et ses bataillons victorieux sont venus les pacifiques maçons de Hillé, qui ont fait de Babylone une immense carrière à briques. Ker Porter dit n'y avoir pas trouvé une inscription entière: j'ai été plus heureux, et j'ai pu me convaincre par mes yeux que les briques à inscriptions cunéiformes y foisonnent.

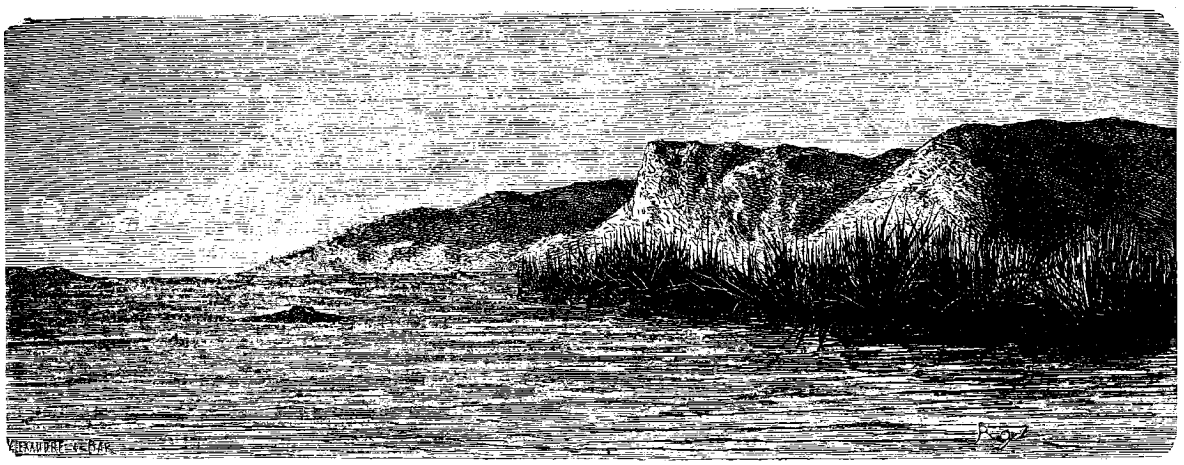
Une légende musulmane, originale, se rattache à Babel. Dieu avait envoyé là en mission deux de ses anges les plus purs, Harout et Marout: mais ces séraphins s'avisèrent de faire ce qu'il faut toujours faire en Orient, ils devinrent amoureux et — voyez la chance! — d'une femme mariée et honnête. Celle-ci réussit à enlever à ses deux adorateurs, niais comme de purs gandins parisiens, le mot d'ordre du paradis où elle s'empressa de monter, laissant les deux mystifiés qui reconnurent un peu tard l'énormité de leur péché d'intention: ils allèrent le confesser à l'Éternel, qui, touché de leur repentir commua la damnation encourue en une légère pénitence: il les mit dans un puits invisible à Babel, où ils sont toujours, pendus par les sourcils, jusqu'au jour du jugement.

Nous descendons la colline, nous prenons par les rives de l'Euphrate, au grand soulagement de nos yeux fatigués de cette plaine poudreuse. L'Euphrate est charmant: il me rappelle le Nil entre Khartoum et Mandjera. Les deux rives, principalement la droite, un peu plus basse et plus arrosée que l'autre, ne sont qu'une longue

1. Isaïe et Jérémie.
2. Bérose, seul historien chaldéen, est contemporain d'Alexandre le Grand.

file de jardins verdoyants, ombragés de dattiers, constellés des grandes fleurs du grenadier : de distance en distance, de rustiques norias d'arrosage, mises en mouvement par deux maigres chevaux, dressent leurs longs sacs de cuir et leur bizarre charpente, quelques fermes isolées, deux bourgades arabes aux murailles grises, pointent derrière les palmiers: c'est le paysage le plus doux et le plus vivant à deux pas de la solitude la plus désolée : jamais contraste ne fut plus nettement accusé.

Cependant notre petite caravane a quitté les bords du fleuve et s'est engagée dans une sorte de large avenue, entre deux longs massifs de palmiers enclos de murs de pierre qui tombent partout en ruines. Au milieu de



Le Tigre près de Djebar. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

l'avenue débouche un cortége nombreux, digne du pinceau de Diaz: c'est le mudir de Hillé qui, averti de notre arrivée par le télégraphe, est venu au-devant de nous à cheval, suivi de ses zaptiés, tous bien montés, et d'une foule de curieux aux vêtements pittoresques, dont un éclatant soleil fait encore mieux ressortir les couleurs variées. Il n'y a que les Orientaux pour résoudre ce problème, de couleurs tranchantes et voyantes en même temps qu'assorties : jamais une fausse note dans leur gamme de tons: ces barbares ont certaines élégances innées.

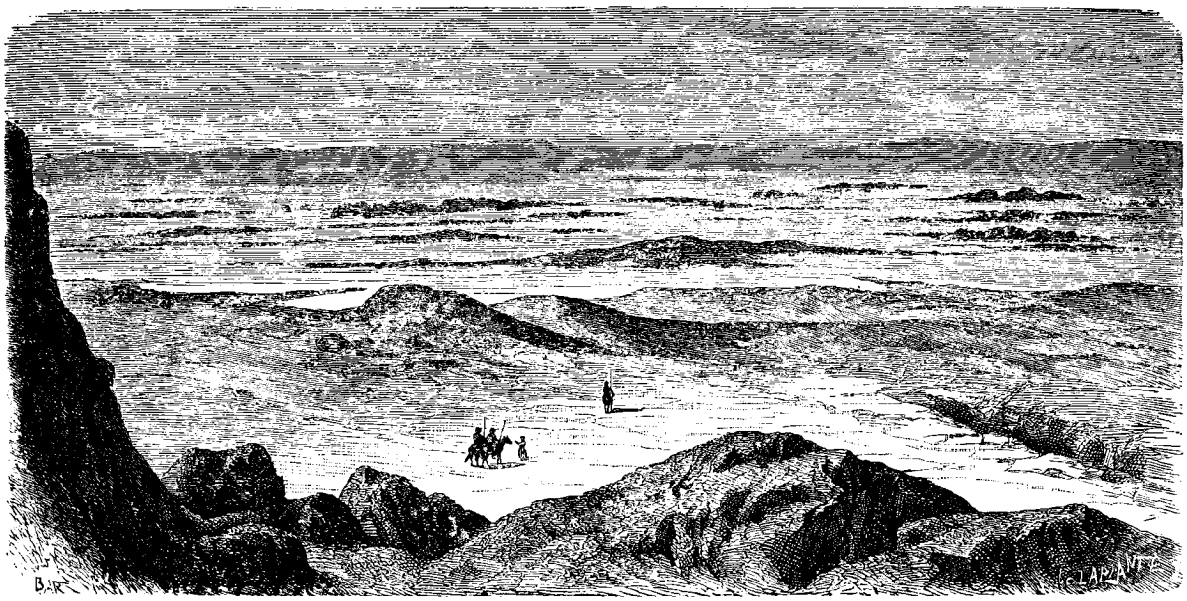
Le *salam* échangé, nous nous remettons en route:

Le Tigre près de Hamrin (voy. p. 50). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

nous traversons un magnifique rond-point où viennent aboutir cinq avenues vraiment monumentales (quoi de plus monumental que le palmier!): nous franchissons successivement un petit faubourg, un pont de bateaux sur l'Euphrate, un bazar fort animé, et l'aimable mudir ne nous quitte que chez notre hôte, un négociant juif, correspondant de la maison Weber, de Bagdad, qui nous a adressés à lui : nous trouvons chez ces bonnes gens une hospitalité gracieuse et empressée. La maison est spacieuse, le *selamlik* ou salon d'honneur est une vaste galerie au premier étage, et nous en prenons possession.

Guillaume LEJEAN.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le lac Hindia. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

VOYAGE DANS LA BABYLONIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN [1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Entrée triomphale à Hillé. — Installation. — Les Juifs de Babylonie. — Les Chaldéens. — Visite aux ruines de Babylone. — Palais. Nécropole. — Citadelle et jardins suspendus. — Le tamarix de Sémiramis. — Le lion devenu éléphant. — *Super flumina Babylonis.*

Hillé, bâtie sur l'emplacement d'un quartier sud de Babylone, paraît dater des khalifes: il en est parlé dans le voyage de Benjamin de Tudela, qui y trouva une population de dix mille juifs. Je manque de données pour évaluer leur chiffre actuel, mais il ne doit pas dépasser cinq mille, c'est-à-dire le tiers de la population totale. Ces juifs sont d'après toutes les traditions les descendants directs des déportés de Nabuchodonosor: ils remplissent les villes de la Babylonie, retenus là un peu par leurs intérêts, un peu par le voisinage des tombeaux d'Esdras et d'Ezéchiel, qui font de la Chaldée une terre sainte pour eux. Je ne remarque chez eux qu'un détail qui est sans doute commun à tous leurs coreligionnaires de la Turquie d'Asie, mais que je n'ai pas trouvé chez ceux de l'Europe orientale : la séquestration des femmes. Mon hôte avait une fort belle maison partagée par un mur en deux parties parfaitement semblables, chacune consistant en une cour pavée entourée d'une sorte de galerie sur laquelle donnaient le *divan* ou salon et les divers appartements. Pour aller de l'une à l'autre il fallait passer par la rue. Les deux portes, vraies poternes de citadelles (toute maison dans ce malheureux pays a besoin d'être une citadelle, encore a-t-on vu, à Alepp et à Damas, que ces forteresses-là ne protégent guère leurs faibles habitants), les portes, dis-je, étaient absolument semblables; si bien qu'une fois, rentrant chez mes hôtes, j'eus une distraction et j'entrai au gynécée. Un voyageur « avantageux » aurait ici une superbe occasion de se montrer — Français: moi qui ne suis ni Bruce, ni X ou Z, que je pourrais et ne veux nommer, je dirai ingénument que je produisis un *effet*, j'en conviens, — l'effet du bon gendarme tombant dans un pensionnat de demoiselles. Les filles de Sion, aux yeux de velours brun, furent ébouriffées de l'aplomb avec lequel je me préparais à monter au divan; je me ravisai juste au moment où on allait chercher la garde et m'esquivai après avoir rassuré, d'un salut respectueux, ce groupe charmant et désorienté. Ce fut ma seule bonne fortune en Babylonie; elle peut se raconter, comme on voit, sans nul scandale.

Si la graine d'Israël prospère de ce côté, les fils de Nabuchodonosor ont été moins heureux. Je doute qu'il reste trois mille Chaldéens dans toute la Babylonie. Ces Chaldéens, tous catholiques du rite oriental et comme

1. Suite. — Voy. page 49.

tels jouissant de la protection efficace de la France, sont beaucoup plus nombreux dans l'Assyrie, vers Van et Mossoul, et jusqu'au lac Ourmia en Perse. Le progrès de l'islamisme les a balayés vers le nord et les a presque entièrement chassés de leur contrée natale. Il y en a un groupe au village d'Angawa, près Kerkouk, où il y a un évêque: un autre à Bagdad où réside le patriarche chaldéen, moins à cause de l'importance numérique de son troupeau qu'en raison de l'illustration passée de cette ville si déchue.

Je n'ai pas ici à m'étendre sur les Chaldéens, ni à raconter comment un simple corps scientifique (les chaldéens des auteurs grecs n'étaient pas autre chose), a donné son nom à toute une nation. Je dirai seulement que les Chaldéens actuels sont une très-belle race, rappelant parfaitement le type puissant (et selon moi plutôt aria que sémitique), des monuments assyro-babyloniens. Les femmes sont en général grandes, fortes, d'une beauté sculpturale plutôt que délicates. J'en ai vu des centaines de *belles:* de *jolies*, je n'ai vu que de très-jeunes filles; leur costume est le même que celui des femmes musulmanes, le lourd et disgracieux vêtement de Mossoul et de Bagdad.

On devine sans peine que notre soin fut de courir aux ruines de Babylone. Laissant au logis M. Peretié, qui voulait attendre à domicile les juifs marchands d'antiquités lesquels pullulent à Hillé, nous partîmes, MM. Pélissier, Michel et moi, pour les ruines de la ville intérieure (ce que M. Oppert appelle la cité royale) que nous avions traversées la veille. La première chose que nous trouvâmes avant de sortir de l'avenue dont j'ai déjà parlé, ce fut une enceinte carrée, dont l'angle nord-ouest était émoussé, et qui semble avoir été un palais. Cette belle enceinte, noyée dans un épais massif de palmiers, est un des points les plus imposants des ruines: du reste rien n'indique nettement son appropriation.

Une demi-heure plus loin, après avoir passé le grand canal appelé *Nil*, qui coule parallèlement à un énorme canal ancien dont il a emprunté le lit un peu plus bas, on franchit une sorte de talus qui figure le *premier rempart intérieur* dont parlent les écrivains classiques, et on arrive à un oratoire musulman appelé Amran, qui domine un massif irrégulier de ruines éventrées de tous côtés. C'est le premier groupe des ruines proprement dites, et les explorations y sont assez fructueuses, car c'était la nécropole, et les paysans des environs qui y fouillent sans cesse pour leur propre compte, y récoltent abondamment cette masse de menues curiosités qu'on trouve dans toutes les sépultures antiques. Je vis plusieurs hommes à l'œuvre quand je passai à Amran, et je leur achetai une statuette mutilée, en terre cuite, de Mylitta, la Vénus babylonienne.

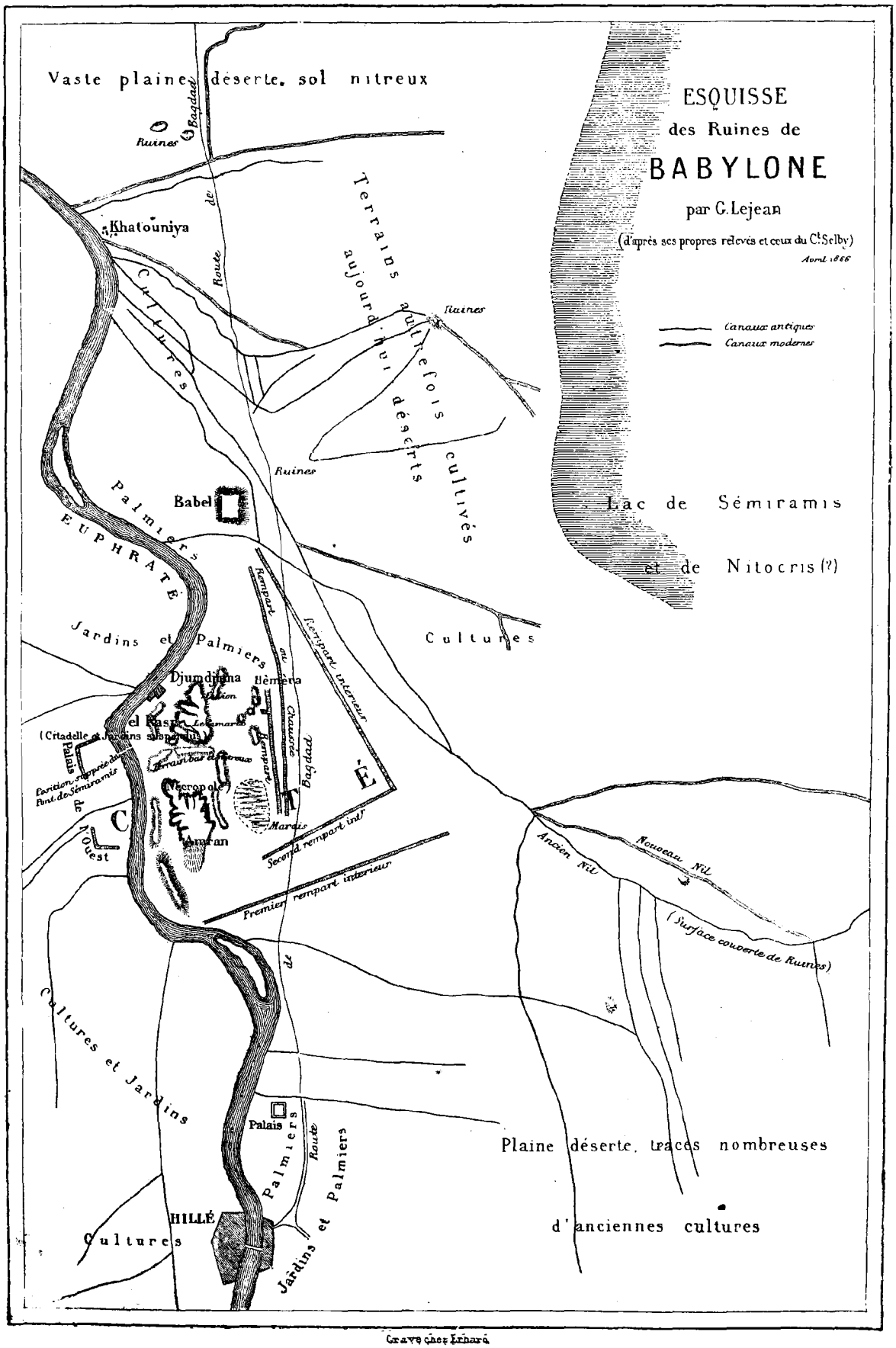
Rien de bien intéressant ne nous retenait à Amran: nous en descendîmes et traversâmes un bas-fond nitreux qui doit être un marais en hiver, et qui est séparé de l'Euphrate par une longue traînée de décombres sans importance: puis nous gravîmes un second massif à peu près rectangulaire, et non moins éventré qu'Amran. Les Arabes l'appellent el Kasr « la citadelle. » Là, en effet, les fouilles ont mis à jour des portions de remparts en briques, d'une construction massive et d'une solidité extraordinaire, et répondant parfaitement à ce qu'Hérodote, Diodore et les autres nous racontent de la citadelle de Sémiramis.

Il n'est donc pas douteux que ce ne soit là l'œuvre favorite de l'illustre veuve de Ninus. Les différences existant entre les mesures données par les anciens et celles que fournissent les ruines actuelles du Kasr, ne peuvent provenir que des modifications produites par les âges et par tant de destructions. Quinte-Curce nous dit que la citadelle avait quatre-vingts pieds de haut et vingt stades de tour. Les mesures modernes nous donnent soixante-dix pieds pour la hauteur du Kasr, et environ deux mille huit cent mètres pour son circuit. Dans les deux cas, la différence entre l'évaluation ancienne et celle d'aujourd'hui n'est que d'un *huitième*.

Nous atteignons le pied d'un arbre décrépit, mutilé, le seul qui ombrage ces ruines, et nous saluons ce vétéran avec respect: c'est « l'arbre de Sémiramis » le dernier survivant, dit-on, des fameux jardins suspendus, l'arbre sacré que les musulmans appellent *atéti* et auquel, selon eux, Ali attacha son cheval avant d'aller se faire tuer à la bataille de Kerbela. C'est un tamarix; on ne s'en douterait pas en voyant l'abominable dessin qu'en a donné Keppel, auteur d'ailleurs très-recommandable pour ce qui regarde la Babylonie. Le tamarix du Kasr a un tronc fort gros, qui a été avidement décapité; il pousse fièrement au ciel deux longues branches au sommet desquelles flotte ce feuillage aérien qui repose si doucement la vue dans les *Khor* de Nubie. J'avoue mon faible pour le tamarix; c'est un arbre de fine race, avec ses brindilles articulées comme des pattes de coléoptère. Je ne le vois jamais sans me rappeler les agréables impressions que je lui ai dues dans les déserts africains, lorsque vers midi, épuisé de soif, de chaleur, sans compter l'ennui de six heures de chevauchée dans des sables rocheux et monotones, je voyais apparaître le panache vert du tamarix, promesse presque certaine d'une halte et d'une couple d'heure de sieste voluptueuse au bord de l'eau tant désirée. Il fait pour moi partie intégrante du paysage africain, et a sa part dans mes préférences pour cette terre meurtrière et adorable.

Je viens de nommer les jardins suspendus: c'est la merveille qui a rendu le nom de Babylone si populaire à travers les âges. Je suis bien persuadé que les cinq sixièmes de mes lecteurs se disent, depuis le commencement de ce récit: « Et les jardins suspendus? » Soyez donc un fondateur d'empire comme Bélus, une femme de génie comme Sémiramis, un conquérant comme Nabuchodonosor, pour que vos œuvres pâlissent dans l'imagination des peuples, devant le caprice inutile et romanesque d'un roi fainéant, dont le nom même ne nous a pas été conservé!

Un roi babylonien, dit l'histoire, avait une favorite persane qui ne cessait de regretter, dans cette grasse et monotone Chaldée, les paysages variés de son pays natal.

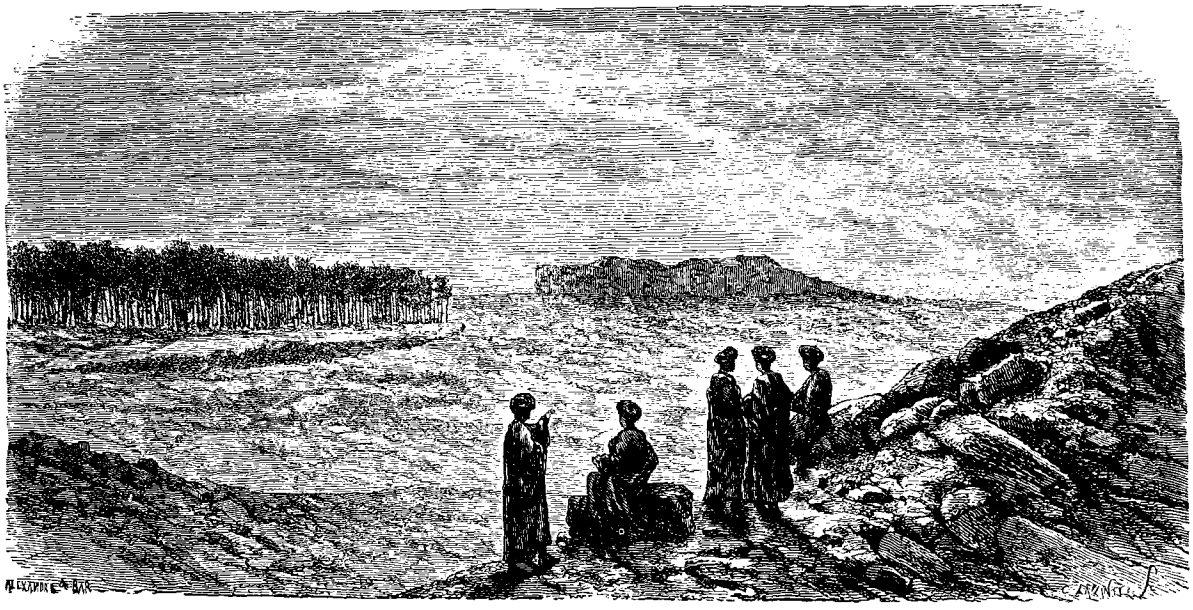


Gravé chez Erhard

Pour combattre cette nostalgie, l'amoureux souverain fit élever sur la plate-forme de la citadelle un vaste jardin où il réunit toutes les merveilles végétales des provinces de son vaste empire. J'en emprunte la description à Diodore de Sicile, le seul qui en parle avec un détail minutieux.

« Ce jardin, de forme carrée, avait de chaque côté quatre plèthres (quatre cents pieds) : on y montait par des degrés sur des terrasses posées les unes sur les autres, en sorte que le tout présentait l'aspect d'un amphithéâtre... Elles étaient soutenues par des colonnes dont la plus élevée, de cinquante coudées de haut, supportait le sommet du jardin et était de niveau avec les balustrades de l'enceinte. Les murs avaient vingt-deux pieds d'épaisseur, et chaque interstice des colonnes, dix pieds de largeur. Les plates-formes des terrasses étaient composées de blocs de pierre dont la longueur, y compris la saillie, était de seize pieds sur quatre de large. Ils étaient recouverts d'une couche de roseaux empâtés dans l'asphalte, sur laquelle reposait une double rangée de briques cuites cimentée de gypse ; celles-ci étaient à leur tour recouvertes de lames de plomb afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels. Par-dessus se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres : ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes, s'élevant graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creusée du sommet à la base, et contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter une grande masse d'eau du fleuve, sans qu'on pût rien voir de l'extérieur. »

Strabon ajoute que les piliers qui soutenaient les jardins étaient des carrés de maçonnerie renfermant du



Babel vu de Hemera. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

terreau destiné à recevoir les racines des plus grands arbres : et Quinte-Curce (qui, il est vrai, est fort suspect à cause de ses exagérations de romancier) parle de certains de ces arbres comme ayant huit coudées d'épaisseur et cinquante pieds de haut, et produisant autant de fruits que s'ils croissaient en pleine terre. Voilà ce que j'ai bien de la peine à accepter. Notez bien que le Kasr est environné d'excellentes terres presque au niveau de l'Euphrate, et que si le royal horticulteur n'avait voulu que créer ce que les rois perses nommaient un « paradis » (paradeisos des Grecs), c'est à dire une villa avec de vastes jardins et surtout des parcs peuplés de bêtes fauves, il n'avait pas besoin d'élever sa bizarre merveille à quatre-vingts pieds au-dessus de la plaine. Il a évidemment cédé à la fantaisie fréquente chez les despotes qui ont plus de caprices maladifs que d'idées, de goût et de raison : fantaisie qui a créé les Pyramides, Versailles et Marly, et de nos jours les bonbonnières à sultans qui, en divers pays d'Orient, font l'admiration des badauds en enlaidissant les plus beaux paysages du monde.

Mon ami Pellissier prend difficilement son parti du texte de l'auteur grec, qui enlève à Sémiramis l'honneur (quel honneur !) d'avoir fait les jardins suspendus : il eût aimé à évoquer le souvenir de la reine-colombe divinisée par les Chaldéens. Je suis obligé de suivre l'inflexible histoire : mais la tradition n'est peut-être pas absolument fausse, si — ce qui n'a rien d'impossible, — la belle Persane à qui ce coûteux hommage fut rendu s'appelait aussi Sémiramis.

A cinq minutes de là, je descends dans un large entonnoir au fond duquel je trouve un lion en pierre, la tête mutilée, avec une autre cassure au flanc gauche : il a la moitié des pattes ensevelie dans les déblais, mais il n'y a pas de doute possible sur la pose générale de l'animal : il est debout, appuyé sur quelque chose d'in-

Juifs de Babylonie. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie

EXLIBRIS

forme. Le premier voyageur qui l'a vu a prétendu que ce quelque chose était un corps humain : — que le groupe avait trait à l'histoire de Daniel : je n'ai pas besoin d'ajouter que ce voyageur était Anglais, et aussi bibliste que tous ses compatriotes. Vient ensuite Keppel, qui prétend mieux voir, et qui déclare que ce lion est un éléphant, — et la preuve, c'est un dessin qu'il en donne et où en effet l'animal est orné d'une oreille et d'une trompe de fantaisie : la queue s'amincit, et le trou au flanc devient une sorte de selle. Quand on fait d'aussi haute fantaisie, encore faut-il la faire vraisemblable, et ne pas donner à une trompe d'éléphant une dimension qui lui donne un faux air de fumer une pipe allemande à rebours.

Le plaisir de rectifier Keppel ne me fait pas oublier qu'à dix heures du matin il fait une chaleur suffocante sur le Kasr, et que nous avons faim. Nous descendons à un jardin voisin, non clos, où de hauts palmiers étendent une ombre appétissante sur quelques carrés de légumes, qu'un vieil Arabe de bonne figure arrose de son mieux. La nappe est mise et nous déjeunons gaiement, rejoints par Michel qui est arrivé en grognant et en affirmant que ces ruines ont une puanteur diabolique. « Comme toutes les sépultures qu'on met à jour, » lui dis-je.

— Oh! ce n'est pas seulement cela : ce sont les péchés de ces gens enterrés là, qui sentent si fort. »

— Vaillant signor Michel! je ne dis pas que Nabuchodonosor et ses sujets n'aient eu leurs petits défauts; mais raisonnons un peu : croyez-vous que Paris, Londres, Rome ou Vienne soient entièrement habitées par des rosières? Et cependant nous ne sentons....

— Oh! nous, reprend Michel avec une *self-satisfaction* impossible à rendre, nous avons l'honneur d'être des chrétiens, je suppose! »

Que répliquer à cela? Je suis « collé, » c'est certain. Dans la théorie de Michel, on a tout profit à mourir en orthodoxie. L'âme est sauvée et le corps ne sent pas mauvais.

Après déjeuner, nous descendons à l'Euphrate, pour éviter l'ennuyeuse route que nous avons suivie depuis Amran. Arrivés à la berge, nous éprouvons le besoin d'apaiser une soif dévorante. Pellissier se penche sur le revers du talus, glisse des deux pieds sur l'argile grasse et compacte, et sans un de nos kavas qui le happe à propos, il disparaissait comme une pierre dans l'eau profonde, trouble et rapide. Rendu plus circonspect par le danger couru, mon compagnon saisit la longue lance d'un Arabe, la plante dans la berge, et s'y retenant d'une main, il boit avidement dans le creux de l'autre. Après avoir un peu ri de l'étrangeté de notre position, je n'ai rien de mieux à faire que de suivre son exemple.

Voilà tout ce que nous fîmes de mémorable *super flumina Babylonis*, non sans avoir accordé un souvenir au chant sublime des Hébreux déportés, qui, sur cette même rive, pleuraient en songeant à Jérusalem et suspendaient leurs harpes aux branches des saules. Le paysage qui nous entourait était sérieux plutôt que mélancolique : en face de nous, les riches cultures de la rive droite de l'Euphrate, un peu plus basse et partout mieux arrosée que l'autre : derrière les palmiers, à l'horizon, la masse rouge de Babel qu'on voit de tous les points de la scène ; et en montant un peu sur les talus des ruines, nous pouvions distinguer à travers les fûts rigides des arbres la *Tour des Sept Sphères* de Borsippa dominant une solitude à demi inondée. Le seul bruit qui troublât le silence de la plaine à cette heure brûlante était, non le cri du chakal ou du hibou, mais le bruit doux et monotone d'une noria d'irrigation. Les norias de l'Euphrate n'ont pas le cri sec et aigre de celles de l'Égypte, où, selon une boutade amusante et vraie de Maxime Du Camp, « tout gémit, même les machines. »

Bref, nous partons sans avoir suspendu nos harpes aux saules. Nous n'avons pas de harpes, et l'Euphrate n'a plus de saules. Nous n'avons pas pleuré Jérusalem, mais j'avoue que nous avons parlé de Paris, et que nous nous sommes promis de causer quelque soir, au *café Procope*, du jour où nous avons bu « à la lance » dans la coupe limoneuse du grand fleuve babylonien.

En rentrant nous trouvons Peretié qui, comme Titus, a perdu sa journée, ou peu s'en faut. Les marchands de bric-à-brac chaldéens ne lui ont apporté rien de bien original, quoique Michel, dès la première heure de notre installation, la veille, ait fouillé tous les taudis d'Israël et fait grand bruit de nos personnes et de notre libéralité d'acheteurs. Quant à lui, il a fait deux bonnes affaires : il a acheté trois cents *krans* (trois cent trente francs) au comptant une poignée de sabre en cristal de roche, très-vulgairement travaillée, et espère trouver quelque imbécile d'officier supérieur qui lui en donnera huit cents *krans*. De plus il a acquis une urne en albâtre, brisée en huit morceaux, mais les morceaux sont bons. Cette urne qu'il nous montre fièrement, est très-curieuse: elle porte une inscription cunéiforme et une autre hiéroglyphique. Voilà, me dira-t-on, une merveille unique. Oui, mais les deux inscriptions sont fausses, elles ont été fabriquées par le juif trouveur du pot en question. Celle qui a la prétention d'être cunéiforme est hideuse : on dirait l'écriture du *cancre* le plus incorrigible des écoles primaires de Babylone. L'autre est mieux copiée : elle n'a qu'un petit défaut, c'est qu'elle est à rebours. Décidément les fabricants d'antiquités, dans ce pays, ne sont pas aussi forts qu'à Rome.

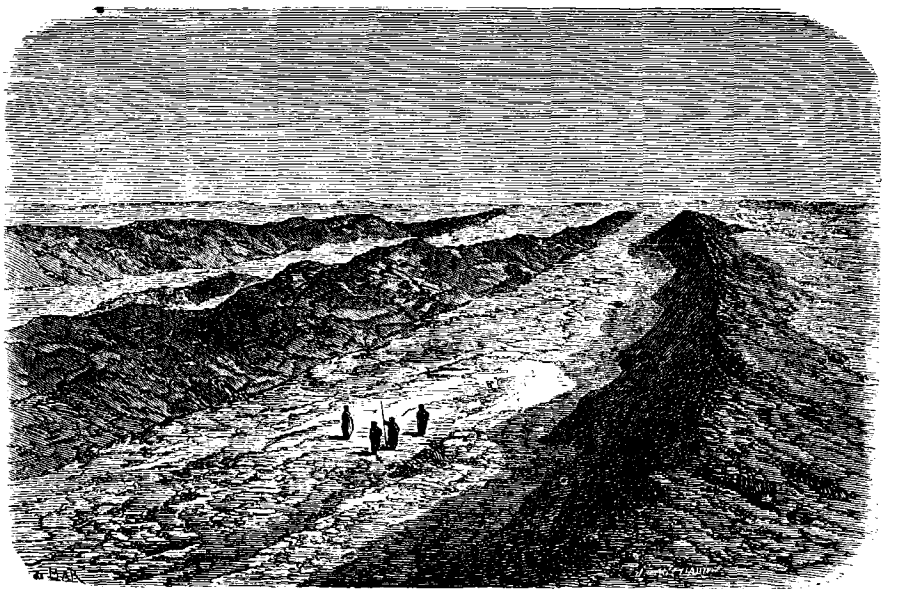
Le lendemain matin, reposés et pleins d'ardeur, nous remontons à cheval et nous dirigeons au sud-ouest, afin de visiter les ruines de Birs Nimroud, nom moderne de Borsippa, à trois petites heures de Hillé. Nous traversons, sous un soleil heureusement supportable, une plaine couverte de buissons, semée de petits monticules de ruines, coupée de tracés d'anciens canaux sans compter deux encore en activité, et nous ne cessons pas une minute d'avoir devant nous le fantôme irritant de cette grande ruine, visible d'aussi loin que la fameuse tour de Montlhéry, avec laquelle elle a du reste une vague ressemblance.

A neuf heures et demie, nous sommes au pied du monticule qui supporte la tour, et cinq minutes plus tard nous nous reposons à l'ombre de la tour même, qui nous apparaît alors pour la première fois dans toute sa majesté.

La chose la plus extraordinaire, ou plutôt la plus stupéfiante que j'aie vue dans toute ma vie de voyageur, ce sont ces blocs vitrifiés qui couvrent le sommet de la colline, et qu'au premier abord je pris pour des roches ignées, dont elles ont toute l'apparence et surtout la cohésion. Un second coup d'œil me montra les couches jaunes-verdâtres des briques liées par un ciment bitumineux et recouvertes d'une masse de bitume, le tout ayant été *cuit* et vitrifié en bloc de manière à présenter une solidité que jamais depuis les Chaldéens aucun peuple n'a donnée à ses œuvres. J'ai vu le ciment romain et ses merveilles : j'ai vu les ruines de cette formidable tour de Cesson, en Bretagne, que Henri IV essaya de faire sauter et dont la moitié seulement roula dans les fossés, en blocs prodigieux dont deux siècles et demi n'ont pas détaché dix pierres : mais rien de tout cela n'approche des ruines vitrifiées de Birs Nimroud.

Il n'est pas étonnant que les fantaisistes de l'hypothèse se soient donné carrière autour de ces masses. Les Anglais biblistes se sont partagés là-dessus, ce qui ne les empêche pas d'être aussi affirmatifs les uns que les autres. Pour les uns, ce sont les débris de la fournaise où Abraham fit fondre les idoles des Chaldéens : pour les autres, qui croient que c'est là la tour si controversée de Babel, ces vitrifications sont l'œuvre de la foudre que Dieu lança sur ce monument impie. Notez bien qu'il n'est pas question dans la Bible de foudre lancée sur Babel.

Mon explication, moins solennelle, est peut-être plus raisonnable. Ces blocs doivent représenter le revêtement extérieur du monument, dont la tour aujourd'hui subsistante n'est que le centre, une sorte de *témoin*, pour employer le langage des agents-voyers. Quant aux procédés de vitrifications usités à Babylone, ils sont expliqués au long par tous les anciens, et il est inutile que j'en fatigue mes lecteurs, aux yeux desquels je n'ai été peut-être que trop technique. On sait avec quelle animosité les Perses, notamment Xerxès, firent la guerre à tous les souvenirs religieux ou nationaux des Chaldéens, et ce monument qui porte des traces évidentes d'incendie, dut être victime de leur vandalisme. Alexandre mourut au moment même où il songeait à le relever, dans une pensée de bienveillance pour la nationalité chaldéenne : sa mort subite empêcha l'exécution de ce projet, ainsi que des desseins bien autrement importants qui remplirent les courts instants de son séjour à Babylone.



Avant Mehawil. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

Maintenant, qu'était le Birs Nimroud au temps de la monarchie babylonienne ?

Il serait trop long de raconter comment est née et par quelles phases est passée la supposition, devenue un article de foi pour le commun des touristes, que le Birs n'est autre que la tour de Babel. D'abord, cette hypothèse est moderne : Benjamin de Tudela, qui met le plus grand soin à trouver partout les souvenirs de la Bible, applique le nom de Babel à des ruines situées sur l'Euphrate à vingt milles en amont des ruines de Babylone, laquelle Babylone existait encore de son temps (treizième siècle), et comptait vingt mille juifs parmi ses habitants, ce qui nous permet de supposer une population totale d'au moins soixante mille âmes. Ce passage, qui n'a pas été assez remarqué, montre que Babylone a eu la vie plus dure qu'on ne le pense généralement, puisqu'on est convenu de rapporter le temps de sa ruine à la fondation de Séleucie, quatorze à quinze siècles avant le savant voyageur hébreu.

C'est, je crois, Piétro della Valle qui, le premier, a vu

Babel dans le Birs, et cette hypothèse, qui convenait à presque tout le monde et ne dérangeait le système de personne, a fait boule de neige depuis Della Valle jusqu'à nous. Quant à moi, qui regarde la légende de la Tour de Babel comme la sœur jumelle de celle du Paradis terrestre, je laisse aux géographes orthodoxes ou complaisants à placer la première sur leurs cartes et à nous donner les limites du second. Je ferai seulement observer que le texte de la Genèse ne prête nullement aux constructeurs de la tour l'absurde idée que leur suppose la tradition vulgaire, « d'escalader le ciel. » Il est question dans le texte sacré d'un monument commémoratif, devant monter « jusques aux nues[1] » exagération poétique que nous retrouvons dans vingt classiques fort raisonnables, à commencer par la tempête de l'*Énéide*.

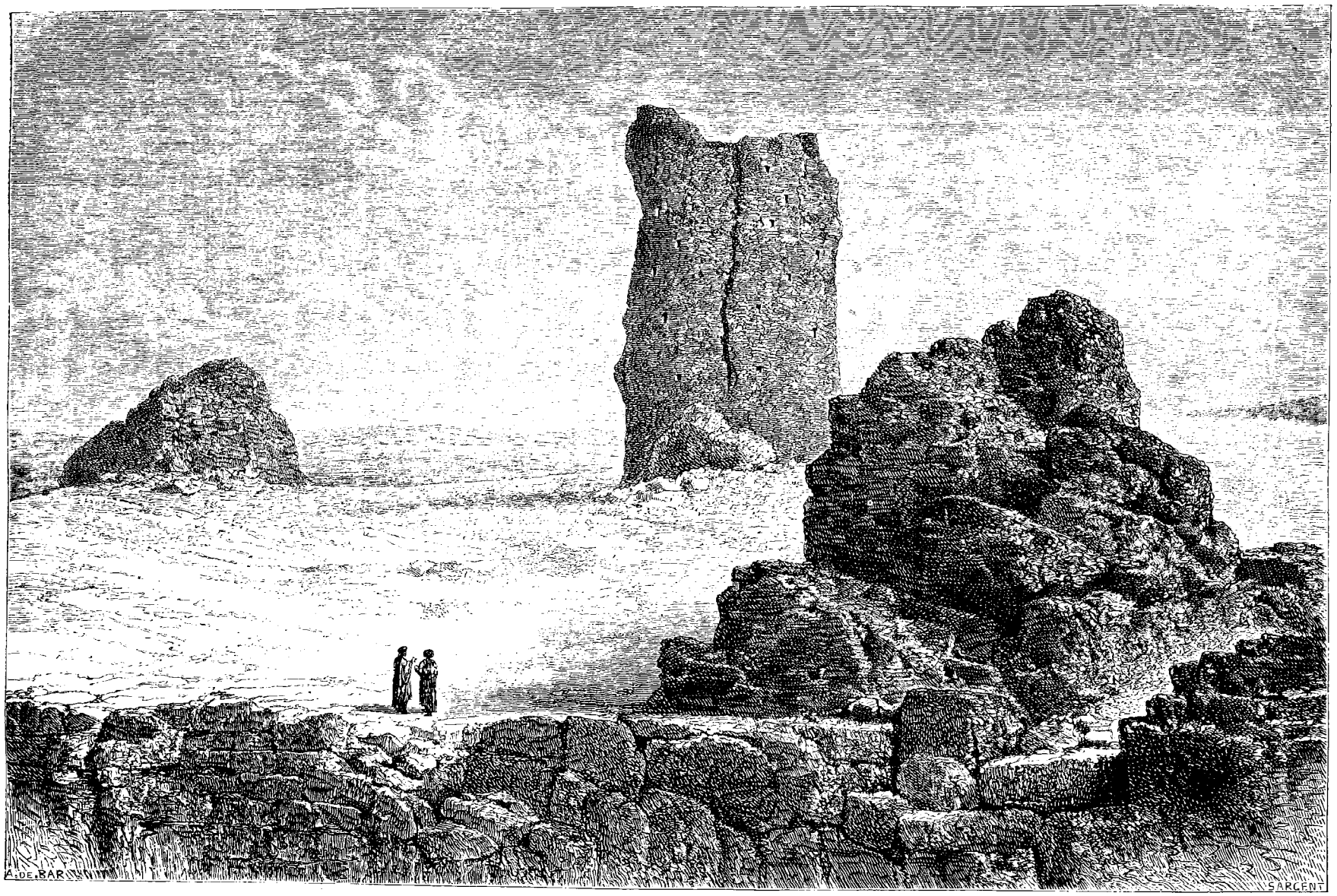
On sait qu'il y a des voyageurs qui viennent à Babylone avec un siége tout fait, et dont l'orthodoxie ombrageuse est toute désorientée, si quelque détail secondaire du paysage semble donner un démenti à Isaïe. Or ces palmiers, ces villages, ces jardins, ces habitants, gênent considérablement leur culte pointilleux pour trois versets échappés à la verve lyrique du grand prophète : et il s'est trouvé un officier anglais, dont j'ai d'ailleurs les travaux géographiques en très-haute estime, qui a nié l'existence de Babylone sur le terrain que nous parcourons, parce qu'il ne le trouve pas assez désolé, assez stérile et assez maudit. Je le répète, j'estime fort les travaux du commandant Selby, et je ne le confonds pas avec un monsieur qui a beaucoup imprimé pour prouver que Carthage était à Bougie et le mont Sinaï à Santorin. Cette classe de voyageurs oublie un peu trop Hérodote, Xénophon, Bérose et Ctesias qui ne sont pas des prophètes, mais qui ont un peu le droit de parler de ce qu'ils ont vu. Ce qui a dû les gêner encore, c'est l'absence en Babylone des « satyres » qui étaient pro-

Fossés de Babylone. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

bablement des singes, mais comme Isaïe ne peut pas avoir tort, un autre voyageur a trouvé fort à propos un turc qui lui a parlé d'un animal qu'on trouvait dans l'intérieur, et qui avait les parties supérieures du corps semblables à celles de l'homme, tandis que par les membres inférieurs il ressemblait à la chèvre. Ce Turc ajoutait que les arabes, qui chassent cette espèce d'épigan avec des chiens, n'en mangent que les cuisses ou les jambes, parce que manger le reste leur semblerait une sorte de cannibalisme. Je ne serai pas aussi vif que le savant docteur Hoefer qui malmène rudement cette classe de touristes et les envoie « chanter au lutrin; » mais je me demande ce que la Bible, dont nous apprécions tous la haute valeur historique, peut gagner à un fétichisme d'interprétation littérale, et je sais parfaitement ce qu'y perdent des livres sérieux qu'on aimerait à lire avec la confiance qu'ils méritent en général.

Bagdad possède une maison de PP. Carmes, qui croient fermement à Birs Babel, et qui ont tenu, voilà trois ou quatre ans, à traduire leur croyance en fait : voici comme. Ils ont fait venir d'Europe une petite vierge d'argent ou de bronze, et le P. M. J... est allé solennellement la planter sur le sommet de la tour, comme une prise de possession, au nom du catholicisme, du berceau commun des nations. L'idée était dramatique et ne manquait pas de grandiose. Le père, armé de sa statue, se fit hisser au moyen de cordes sur la plateforme, et là, trouva un acteur qui n'était pas dans le programme de la fête : c'était une belle panthère qui prenait voluptueusement le soleil. Ceux d'en bas, avertis de l'incident, criaient au père de descendre et il en

1. Je cite généralement de mémoire et prie le lecteur, s'il trouve quelqu'une de mes citations erronée, de la pardonner à un voyageur qui rédige ses notes au fond de l'Inde, avec un Arrien pour toute bibliothèque de voyage. (Sita, sur l'Indus, 19 mai 1866.)



La tour de Babel. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

EXVIBRIS

avait une certaine envie : mais comme il était réellement brave, et qu'à aucun prix un Européen en Orient ne doit montrer de peur, il dut rester là, sans reculer ni avancer, la bête et lui se regardant dans les yeux, pendant plus d'une heure. Au bout de ce temps, il plut à la panthère, qui avait dîné (heureusement !) d'aller finir son *kef* ailleurs, et le père plaça sa statue et descendit.

Notre-Dame de Babel est, paraît-il, toujours en place, et y restera jusqu'à ce qu'il plaise à un Arabe de risquer de se casser le cou pour l'emporter, avec l'espoir de la vendre comme un antique à quelque Anglais bien en fonds.

Du reste, le P. M. J... est utile à bien mieux qu'à placer des madones sur des tours croulantes : comme tous nos missionnaires en Orient, il est médecin des pauvres à Bagdad, et il est même le seul, car le gouvernement turc ne s'est jamais occupé des gueux que pour leur enlever leur dernier para, et en faire de la chair à canon s'ils ont l'honneur d'être *vrais croyants*. Pendant le choléra, il s'est admirablement comporté, conduite d'autant plus remarquée que ses rivaux, les missionnaires américains, ont tous fui sous prétexte « qu'ils étaient pères de famille. » Je regrette d'avoir à signaler cette faiblesse, exceptionnelle d'ailleurs, car en Orient j'ai toujours eu les meilleurs renseignements sur les missions yankees. En Turquie, elles sont aux missions anglaises dans le rapport de dix à un comme nombre, et de trente à un comme résultat.

Je reviens à ma tour.

Plusieurs bons écrivains avaient suggéré, dans ces derniers temps, que Birs pouvait bien être ce temple de Bélus, sorte de pyramide rectangulaire consistant en huit étages superposés, chacun des huit étages étant consacré à une planète, et les briques composant chaque étage étant de la couleur conventionnelle adoptée pour la planète à laquelle l'étage était consacré. Une découverte importante du colonel Rawlinson mit la chose hors de doute. Ce savant chaldéologue vint au Birs qui n'était pas encore aussi bouleversé qu'aujourd'hui, fit attaquer par ses ouvriers un angle de l'étage inférieur, et mit à découvert une profonde et étroite cavité dans laquelle il plongea le bras. Les ouvriers remarquèrent qu'il était très-pâle, et attribuaient cette pâleur à la crainte de trouver un scorpion au fond du trou. Je crois bien plutôt qu'elle était due à l'émotion du savant, partagé entre l'espoir d'une grande découverte et la crainte d'un insuccès complet. M. Rawlinson eut, lui, le billet blanc, je veux dire qu'il retira du trou un cylindre en terre cuite sur lequel il lut couramment une inscription royale, ce qu'on pourrait appeler une page du *Moniteur officiel* de Babylone, et qui dissipa toute incertitude sur ce lieu.

Il est donc historiquement acquis : — Que le Birs est le temple de Belus cité et décrit par Hérodote et Diodore ; — Que ce temple était en même temps la *Tour des Sept Sphères* ou le principal observatoire des Babyloniens ; — Enfin que le grand amas de ruines qui s'étend au levant de la Tour, et que surmonte un *ziaret* consacré à Abraham (Ibrahim Khalil) représente le *Bursif* des Chaldéens, la *Borsippa* de Strabon, centre de l'une des deux grandes castes astronomiques de Babylone, les Borsippéniens ; l'autre était celle des Orchoéniens, et avait son siége à Orchoé, aujourd'hui Warka.

Nous éprouvons une certaine émotion à nous dire, que ces mêmes ruines que nous foulons ont vu naître et se développer, dès l'origine des âges, la plus précise et la moins hypothétique des sciences, s'il est vrai qu'Alexandre trouva les Babyloniens en possession d'une série ininterrompue d'observations astronomiques faites pendant 1904 ans : qu'il envoya le relevé de ces observations à Aristote, qui n'en a guères fait profiter la postérité ; et enfin que Ptolémée d'Alexandrie les a prises pour bases de sa belle géographie astronomique. Nous savons d'autre part qu'elles étaient consignées sur des briques émaillées, comme celles que l'on découvre par milliers à Birs, à Babel, à Amran, un peu partout. Ne mettra-t-on donc jamais la main sur ces « Tablettes de l'Observatoire » chaldéen, découverte sans prix qui permettrait de renouer scientifiquement la chaîne des temps, si tristement brisée par la barbarie du moyen âge?

Borsippa avait encore une autre spécialité moins savante : on y trouvait, dit Strabon, une énorme quantité de chauve-souris d'une grandeur exceptionnelle. On me dira que ce détail est bien vulgaire pour un écrivain de la valeur de Strabon ; mais ne soyons pas trop sévère pour le savant géographe d'Amasée, nous qui avons passé par la géographie de .., où l'on apprend que la ville de Châteaubriand est *renommée* pour ses confitures d'argélique, et que Gray a un *superbe* moulin qui moud 80 000 kilos de blé par jour.

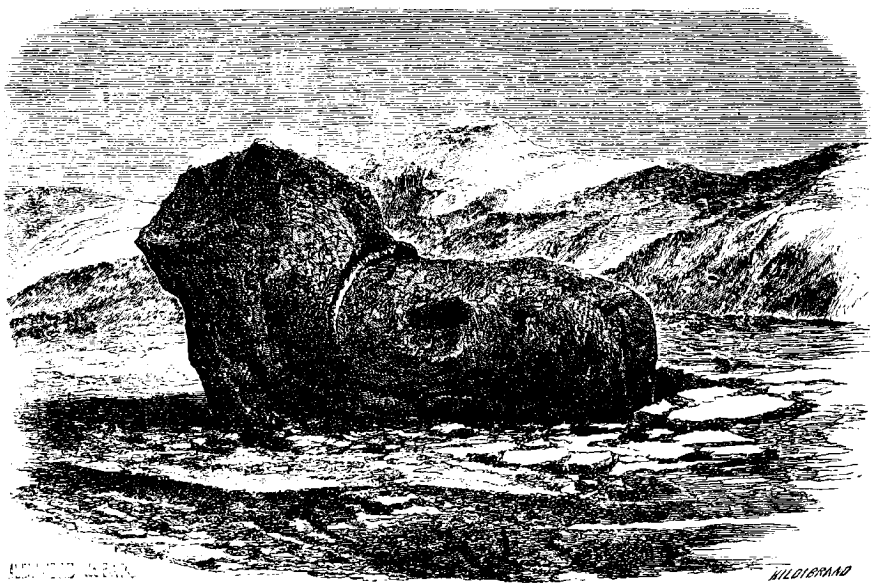
Pour revenir aux chauves-souris de Borsippa, je constate qu'elles ont émigré à Hillé et à Bagdad ; il n'en est resté d'autre souvenir au Birs qu'une jolie chauve-souris de bronze trouvée dans les ruines par le colonel Kenball, consul d'Angleterre à Bagdad, lequel a eu l'extrême gracieuseté de me l'offrir en souvenir.

Que faire au sommet d'une belle ruine, quand on l'a bien admirée, et que la brise du désert pousse à l'appétit? Déjeûner avec ardeur, et boire à la patrie éloignée, aux affections que la distance n'affaiblit pas. Nous ne voulûmes pas quitter la colline sans saluer du regard le beau paysage que nous laissions derrière nous. A dix minutes du Birs commençait une nappe d'eau du bleu le plus dense et le plus pur, s'étendant presque à la limite de l'horizon vers le couchant : c'était la lagune Hindia, formée par les débordements du canal de ce nom. La lagune s'étend en demi-cercle autour du Birs, coupée par de nombreuses îles et quelques roselières dont le vert éclatant aide singulièrement à relever le ton général un peu morne et *cendré* de la plaine. Dans les îles sont éparpillés de jolis villages arabes (qui perdraient sans doute à être vus de trop près), mais qui éclatent dans la verdure aussi nombreux que les villages des banlieues de nos grandes villes.

Rien d'aussi saisissant que le contraste, cru et bru-

tal, mais d'une éloquence étrange, entre la vie condensée dans cette lagune et la désolation de la plaine qui nous entoure. Du Birs à Hillé, pas une maison : ruines, ruines, ruines. Plus de vingt canaux desséchés témoignent de la prospérité passée d'un pays où l'on peut aujourd'hui marcher dix à quinze heures sans trouver autre signe de la présence de l'homme que quelques tombeaux de *chekhs* musulmans, et quelques groupes de tentes noires habitées par des Arabes maigres et farouches, mais d'assez noble tournure. Ce steppe a-t-il été autrefois la moitié d'une grande ville, Babylone *rive droite?* Il faut le croire; l'histoire est formelle à ce sujet : mais ce quartier s'étendait-il jusqu'à Borsippa inclusivement? J'avoue que je n'en crois rien, pour des raisons trop longues à développer ici. Le plan que j'ai levé de Borsippa me figure assez nettement une ville distincte, pour permettre d'affirmer que cette ville a été, du moins aux époques relativement récentes, une cité à part, dont le noyau principal était la masse quadrangulaire de ruines autour d'Ibrahim Khalil.

J'ai cherché minutieusement des traces du grand rempart extérieur, qui a certainement existé entre le Birs et Hillé; j'ai bien cru les trouver dans un grand talus qui part de l'Euphrate auprès d'Anana (où subsistent les vestiges d'une petite enceinte quadrangulaire, peut-être le palais occidental de Sémiramis), et se dirige à travers la lande droit sur les monticules de ruines de Teglié. Ce talus, formant une chaussée entre deux parapets en grande partie nivelés, n'a rien qui le distingue beaucoup des canaux voisins, si ce n'est l'élévation de la chaussée, élévation qu'on remarque du reste dans quelques canaux et qui n'atteste que l'antiquité de la couche alluviale qui les a comblés. Je ne tiens donc pas beaucoup à mon rempart (voir la gravure), tout en convenant qu'il a une certaine vraisem-



Le lion de pierre (voy. p. 68). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

blance, si, comme l'histoire grecque nous l'affirme, le grand mur de Babylone formait un carré avec l'Euphrate pour diagonale, de l'angle nord-ouest à l'angle sud-est.

Je conseille au voyageur curieux de voir la Babylonie, une promenade sur le Hindia. Il devra pour cela louer une de ces embarcations peintes en noir comme les gondoles de Venise, bien coupées et fines volières, qui circulent sans cesse dans les artères de la lagune et sont les murailles de bois de la liberté des Arabes. Ceux-ci, en effet, sont les seuls maîtres du Hindia, où les Turcs n'ont pu jusqu'ici les aller relancer. Quand j'arrivai au Birs, au moment de passer le canal moderne qui sépare la tour d'avec le massif d'Ibrahim Khalil, je vis parmi les roseaux de ce joli canal (qui sert, je crois, à l'irrigation de quelques champs appartenant au ziaret) une de ces barques, près de laquelle se tenait un groupe d'Arabes vêtus d'abaïas noires et brunes, qui avaient parfaitement l'air d'être chez eux, tandis que nos Kavas, bien qu'ils fussent dix-sept, armés jusques aux dents, n'avaient pas l'air d'y être du tout. Je suis persuadé qu'en payant convenablement la location d'une barque et en évitant les maladresses indiscrètes dont ne se font pas faute des Anglais ou des Français habitués à cravacher des *fellahs* ou des *tchorbadjis*, on serait bien reçu dans les villages lacustres. Ces gens ne haïssent sérieusement que les Turcs, qui, du reste, depuis le Danube jusqu'à l'Abyssinie et à l'Yémen, sont accoutumés à rencontrer ce sentiment-là bien unanime.

Le kaïmakan de Hillé nous dit qu'il avait créé une flottille de deux cent trente-six barques pour aller à la conquête du Hindia, chaque barque pouvant contenir six soldats, ce qui faisait juste un corps d'armée transportable de quatorze cents hommes. Mais j'ai des raisons de croire que la soumission du Hindia aura lieu à

la même date que l'ouverture du chemin de fer d'Angora : je connais mes Turcs.

Derrière le Hindia s'étend un immense désert dont la mince ligne jaunâtre n'est interrompue ni par un arbre, ni par une dune : c'est le *Hamaâd*, nom qui rappelle le Hammada de Tripoli au Fezzan, et qui est un des innombrables synonymes que les Arabes ont consacrés à l'immensité aride. A l'entrée du Hamaâd, non loin du lac, un grand carré, qui ressemble à une caserne, blanchit à l'horizon : c'est le Khan Sabha à l'usage des pèlerins qui vont visiter les saints tombeaux de Meched Ali, ou l'importante ville de Neoljf, qui n'est marquée sur aucune carte que je sache. On m'a montré de loin Kefl ou Kefil, célèbre par le tombeau (authentique à ce qu'il paraît) du prophète Ézéchiel : il attire chaque année d'innombrables pèlerins hébreux et musulmans. Les Hébreux sont jusqu'ici en possession du saint monument, mais ce n'est pas sans peine. Il y a quelques années, un de ces derviches vagabonds qui pullulent dans les grandes villes turques, aussi dru que la vermine sur les divans des harems, réclama près de l'autorité la propriété de Kefl pour les musulmans. L'affaire a été assoupie, — ce qui veut probablement dire que les juifs auront financé pour cent ou deux cents bourses (13 000 ou 26 000 francs) et auront été rassurés jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire jusqu'au prochain derviche.

Une vieille juive. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Nous n'avions plus rien à faire à Babylone, et nous reprenions le lendemain, sans autre incident mémorable, la route de Bagdad.

En sortant du Birounous où nous passâmes la nuit, je tirais à droite pour visiter un monument qui me tirait l'œil depuis Iskanderié. C'était, au sommet d'un très-petit monticule, tout près du canal Naharmalcha et d'un autre canal desséché, une tour carrée, en briques crues alternées de couches de roseaux (procédé décrit par Hérodote), de quatorze pas de côté, et fendillée par l'action du temps en quatre pans abruptes. Je demandais le nom de cette ruine : le guide me dit *Chichper* ou *Sisper*, ce qui en persan, me dit-il, signifie six ailes. Ce nom me fut un trait de lumière : J'étais tombé évidemment sur les ruines de l'antique *Sispara*, qui, d'après la tradition chaldéenne de Bérose, serait quelque chose comme *la plus ancienne ville du monde*.

Bérose, en racontant l'histoire du déluge à peu près comme la raconte la Bible, dit que *Xisuthrus* (le Noé chaldéen), averti par la voix divine de la prochaine submersion du monde, prit les livres de la doctrine chaldéenne, « premiers, moyens et derniers, » et les enfouit dans la ville du soleil, à Sispara : puis après le déluge, il alla les y reprendre, et les porta avec lui à Babylone qu'il se mit à reconstruire.

Selon Strabon, qui estropie ce nom pour le grécise et en fait *Hipparenum*, c'était un collége fameux de la doctrine chaldéenne. Abydenus parle aussi du peuple de Sispara, mais seulement pour dire que le grand réservoir de Sémiramis, dont j'ai parlé (et que lui, Abydenus, attribue à Nabuchodonosor), avait été creusé sur leur territoire. Cela n'a rien de bien improbable. La grande dépression conchylifère qui s'étend au nord-est de Babylone sur la route de Séleucie, et qui me semble avoir été le bassin de Sémiramis, s'étend jusqu'aux ruines de Sispara.

Cette découverte intéressante, le résultat le plus satisfaisant de mon *tour* à Babylone, m'aida considérablement à supporter la fatigue et l'ennui des sept heures de route que nous eûmes à faire ce jour-là. Une heure avant de rentrer à Bagdad, nous saluâmes du regard la plus belle ruine babylonique des environs de cette grande ville : j'ai nommé la tour d'Akerkouf. Elle nous présentait le travers, et nous apparaissait à travers un voile de brume comme un gigantesque *menhir* celtique. Les Turcs l'appellent *Nimroud Tepeci*, la colline de Nemrod

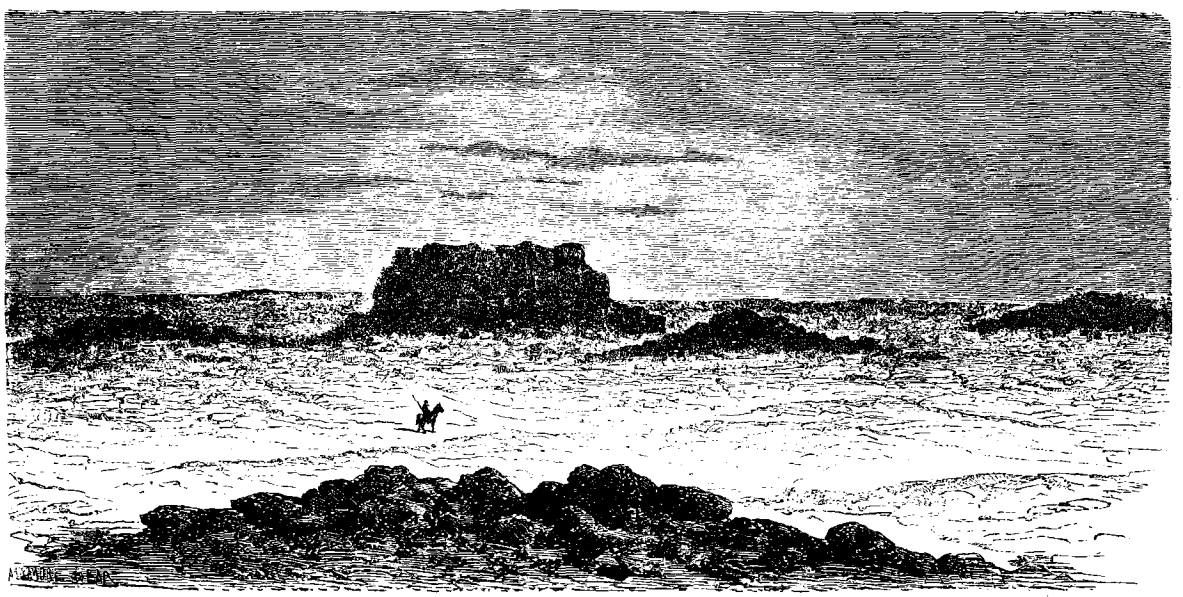
A trois heures après midi nous étions rentrés au consulat, éreintés, mais tous charmés de notre voyage.

VII

Promenade à Ctésiphon. — Les âniers de Bagdad. — Les ruines. Le Tak-Kesra. — Séleucie.

Notre visite à Babylone nous avait mis en veine d'excursions et de loisirs studieux, et le second article de notre programme était naturellement la ville jumelle, Séleucie-Ctésiphon, dont les ruines s'élèvent à sept petites heures de marche de Bagdad, des deux côtés du Tigre, sur la route de Bassora. Comme il n'y a pas de bac pour le passage du fleuve en cet endroit, nous dûmes envoyer devant nous une de ces barques rondes bituminées dont j'ai parlé, et qui alla dès la veille stationner en face des ruines. Puis nous sortîmes de Bagdad par le sud-est, en traversant une plaine fertile, bien cultivée par endroits, où rien n'arrêta notre attention jusqu'au bac de la Diyala, qui ne nous retint pas longtemps.

Je n'oublierai pas aisément ce lieu, où j'étudiai sur le vif la fiscalité orientale. Parmi les indigènes qui faisaient queue devant le bac se trouvaient quelques âniers qui venaient des environs de Ctésiphon, où ils avaient trouvé, non du bois, mais des broussailles sèches qu'ils allaient vendre à la ville. Le combustible est très-rare aux environs de Bagdad, donc fort cher, tandis qu'il abonde en Assyrie d'où il serait si facile de faire descendre sur Bagdad trois fois plus de trains de bois flotté qu'il n'en arrive. La charge d'âne du menu bois dont je parle se vendait, au marché, trois piastres trente paras en moyenne, ce qui, lorsque la piastre est à quinze centimes deux tiers, fait cinquante-neuf centimes. C'est rude de faire, pour douze sols, environ quatorze lieues par pluie et soleil, sans compter la maigre pitance d'un âne. Vous croyez peut-être qu'au moins le pauvre



Ruines de Sispara, la ville antediluvienne. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

homme n'a pas d'autre charge que celle que je viens de citer? On voit bien que vous ne connaissez pas la Turquie *civilisée*. L'ânier paye pour passer le Diyala, vingt paras, autant au retour, soit une piastre. Il en paye autant comme droit d'octroi pour franchir les portes de la ville : de façon que son bois vendu, il lui reste soixante-dix paras (vingt-huit centimes), à cet homme qui a une famille et une bête de somme à nourrir. Ces choses-là ne se commentent pas. C'est l'envers de la médaille sociale en Turquie. — Mais l'endroit? — Eh bien, l'endroit, c'est Constantinople qui pompe tout et ne rend rien, ce sont les palais-joujoux sur le Bosphore, admiration des Gaudissarts que les messageries impériales vomissent chaque semaine sur le quai de Galata. Moi, ce Bosphore me fait horreur. Tous ces seraïs, ces kiosques, ce marbre, cet or, ces fanfreluches de la richesse impudente où l'art a si peu à voir, ne servent qu'à me rappeler d'autres souvenirs, et les flots bleus de cet incomparable canal semblent à mon regard halluciné rouler les larmes des millions d'hommes qui ont payé, obole par obole, ces tristes monstruosités.

J'ai trop vu et trop comparé de pays divers pour avoir l'indignation facile, et je constate avec plus de dédain que de surprise la patience bovine avec laquelle la bête humaine, récalcitrante aux gouvernements faibles et doux, supporte et même soutient les plus abjectes tyrannies : mais il y a des choses qui passent toute mesure. Certes, nous avons eu et nous avons encore, dans l'Europe civilisée, nos classes souffrantes et nos inégalités sociales : mais chez nous, le luxe même perd le caractère égoïste, immoral et en quelque sorte offensant qu'il a en Orient. La richesse nous impose des devoirs auxquels nous ne cherchons pas à nous soustraire : le devoir envers nous-même de notre culture intellectuelle, d'un emploi intelligent de la fortune : le devoir envers les autres, de l'assistance et de la charité. Mais en

Orient!... Quand Verrès-Pacha, après trois ans de fonctions et un traitement fixe de trente mille francs par an, a gagné une fortune de quatre millions, en sera-t-il moins, comme devant, un butor obèse qui ne se plaît qu'à causer avec son caredji ou son palefrenier? Et s'il vit à la campagne, sa famille répandra-t-elle autour du *tchiflik* seigneurial les bienfaits et les secours dont nos dames châtelaines, par bon ton et surtout par bonté native, ne voudraient pas se dispenser? Sa famille! amère plaisanterie! Quatre maritornes achetées au rabais à d'affamés émigrants circassiens, écrasées de bijoux, passant les journées à se rouler dans la saleté et la vermine avec leurs *gariés*, leurs servantes noires, leurs égales à tous égards. Je plaindrais une de nos filles de ferme qui ne serait pas supérieure, comme intelligence, caractère et moralité à ce qu'on nomme là-bas, et sans rire! — *Leurs altesses* Fatma, Zenab, ou tout ce qu'on voudra.

Je me suis soulagé, et je continue.

Nous cheminâmes encore quelques heures dans cette plaine désolée où pas un monticule ne bornait l'horizon. Aussi ne tardâmes-nous pas à voir surgir au sud-est la masse sévère et imposante du Tak-Kesra, l'*arcade* de Chosroès, seul monument intéressant qui nous soit resté de Ctésiphon. Avant d'y arriver, je traversai quelques mouvements de terrains voisins d'un monticule appelé Zembil, et me promettant d'y revenir, je piquai droit à notre tente, qui nous avait précédés et nous offrait son abri précieux, entre le Tak et la berge du Tigre.

A peine reposés, notre premier soin fut d'aller visiter le Tak-Kesra, fort bien décrit par Olivier au commencement de ce siècle : aussi je ne puis mieux faire que de donner sa description fort supérieure à celle de Della Valle (bien que celle-ci ait un charme particulier d'archaïsme).

« Ce monument, bâti en briques cuites, est à un quart de lieue du Tigre. Il présente à l'orient une façade de deux cent soixante-dix pieds de long sur quatre-vingt-six de hauteur. Au milieu est un portique ou grande voûte de soixante-seize pieds de largeur, cent quarante-huit de profondeur et quatre-vingt-cinq de hauteur. Les murs de la voûte ont vingt-trois pieds d'épaisseur, et ceux de la façade dix-huit. La façade présente au rez-de-chaussée six fausses portes, et deux autres qui sont ouvertes. On y voit aussi quatre rangées de fausses fenêtres, fort rapprochées les unes des autres, que l'on dirait avoir été des niches à statues : elles ont à peine un pied d'enfoncement. La rangée qui est immédiatement au-dessus des portes a ses fausses fenêtres beaucoup plus petites que les autres. Aucune d'elles ne paraît avoir été ouverte; ce qui suppose que ce n'est pas par cette façade que les appartements étaient éclairés. Ce monument est un peu dégradé à la partie supérieure de la façade, ainsi qu'à la partie antérieure de la voûte; mais les côtés ont bien plus souffert, car on doit croire qu'il y avait deux corps de bâtiments, l'un au nord et l'autre au sud de la voûte, qui ont été démolis, et dont on croit reconnaître quelques vestiges. Il y a aussi, à la face occidentale, quelques restes de murs, qui font soupçonner que cet édifice s'étendait encore de ce côté. On croit communément dans le pays que *Tak-Kesré* ou *Aiouan-Kesré* veut dire portique ou arcade de Kosroës.

« Quoi qu'il en soit de cette explication, le *Tak-Kesré* ne nous paraît pas avoir été un temple consacré au soleil, comme on l'a cru communément; mais les restes d'un vaste palais que les rois parthes firent construire à Ctésiphon, et qu'ils habitèrent tout le temps qu'ils furent les maîtres de ces contrées. Ils imitèrent en cela les rois perses, qui passaient une partie de l'année à Suze, à Babylone, et l'autre partie à Ecbatane. L'arcade qui est restée presque intacte était probablement un vaste salon de ce palais, que la chaleur excessive du climat rendait nécessaire; car on ne peut douter que par son étendue, l'épaisseur de ses murs, et son exposition à l'orient, il ne dût être très-frais, et tenir lieu de ce serdap ou salon voûté, et enfoncé de quelques pieds dans la terre, où tous les habitants de Bagdad passent leur journée en été. Le palais des rois devait avoir son sardab proportionné au luxe qu'ils étalaient; il devait, à cause de son utilité, être la pièce la plus vaste et la plus belle de tout l'édifice. Le sol où l'on peut soupçonner l'emplacement de Ctésiphon a près de deux mille d'étendue; on suit en plusieurs endroits les murs qui en formaient l'enceinte; ils étaient fort épais, assez élevés, et bâtis en grandes briques durcies au soleil et liées avec de la paille, le tout disposé par couches, à peu près comme dans le monument d'Akerkouf. On y voit par-ci par-là des buttes de décombres et des restes de murs en briques. Il y a aussi du côté du fleuve quelques restes de fortes murailles bâties en briques cuites, pour lesquelles on avait employé le bitume au lieu de ciment. La végétation sur le sol de cette ville est plus abondante qu'aux environs : les plantes y sont plus vigoureuses, et les arbrisseaux plus touffus et plus forts.

« A quelque distance du *Tak-Kesré* on voit une mosquée, élevée, dit-on, sur le tombeau du barbier de Mahomet, nommé *Suleiman-Pak, Soliman le Pur :* les mahométans vont quelquefois visiter ce tombeau, et y passer plusieurs jours dans le jeûne et la prière. Le cheik arabe qui dessert cette mosquée compte bien plus sur les offrandes des dévots musulmans que sur une faible rétribution que doit lui donner le pacha. »

Ce Soliman le pur ou Selman le Persan (le vrai nom était Abou Abdallah Selman, surnommé *el Khèr* ou le bienheureux) est en très-grande vénération chez les musulmans. C'était un ancien esclave persan, affranchi de Mahomet, dont il embrassa avec chaleur les opinions : aussi le Prophète le classa-t-il parmi les prédestinés. Il était le barbier de son ancien maître, et, s'il faut en croire les dévots, il fit force miracles avec les poils de la barbe sacrée. Son caractère empêche d'ailleurs de penser qu'il en fit spéculation. Bien que nommé gouverneur de Ctésiphon après la conquête arabe, il se retira dans ce ziaret pour y vivre du travail de ses mains, donnant aux pauvres tout ce qu'il gagnait. Ses modernes imitateurs entendent mieux la vie contemplative que lui : ils

ne travaillent pas, et loin de nourrir les pauvres, ils vivent d'escroqueries pieuses aux dépens des gens simples.

Après avoir étudié le Tak-Kesra et les massifs de ruines qui l'avoisinent, nous passâmes le fleuve dans notre barque qui ne ressemblait pas mal à une grosse courge, et nous allâmes visiter les ruines de Séleucie.

Nous débarquâmes au sud dans un terrain marécageux qui portait encore les traces des hautes eaux. A travers les buissons ras, nous atteignîmes les talus dont les squelettes bizarres se dessinaient à l'horizon et qui étaient les remparts de l'antique cité. L'absence totale de pierres a été funeste à la conservation des antiquités babyloniennes : tout a été construit en briques, et quand la brique n'a pas été soumise à la puissante cuisson que j'ai signalée à Borsippa, elle se délite par l'action du temps et forme des masses de terre d'un gris jaunâtre que j'ai trouvées à Babylone, à Tekrit, à Ctésiphon, et dans les nombreux *châteaux de Bahram* de la Perse. Aussi quel soulagement, après avoir vu ces talus tombés « en bouillie, » d'être en présence de quelque chose comme la plate-forme de Persépolis, ou simplement les sculptures de Chahpour!

Des masses de débris, principalement des briques, des poteries, du verre, jonchaient le sol au pied de ces talus, que les gens du pays nomment traditionnellement *es sour* (le rempart).

Un grand rectangle, qui n'était qu'un vaste pâté de ruines et de briques décomposées, avoisinait le fleuve et occupait à peu près le centre des ruines : on l'appelait *châ-el-baroud* (emporte la poudre), parce que la salpêtrière du gouvernement, établie sur la même rive et à une portée de pistolet au nord, s'approvisionnait en cet endroit. Quelques autres pâtés voisins marquaient la place d'habitations antiques, ou bien d'îlots de maisons : ils figurent sur mon plan.

La carte du colonel Chesney, excellente en général, contient quelques erreurs plaisantes en ce qui regarde Séleucie, erreurs qu'il eût évitées s'il avait su l'arabe. J'ai dit que le grand massif des ruines s'appelle *cha el baroud* et j'ai expliqué ce nom : la carte écrit : *ruines de Baroud*. Les tronçons du mur s'appellent *es sour*, le rempart : la carte porte *ruines de Sur*.

Voici, à l'état brut, les notions que je trouve dans les écrivains anciens sur Séleucie. Je les commenterai ensuite.

Elle avait été fondée par Séleucus Nicator, sur le Nahar Malkha ou canal royal qui la coupait en deux. Le byzantin Théophylacte nous apprend qu'elle se trouvait environnée et protégée par le *Tigre* et l'*Euphrate*, c'est-à-dire, sans doute, le canal Malkha qui est une dérivation de l'Euphrate. Elle avait été bâtie de matériaux empruntés à Babylone, de la décadence de laquelle elle profita largement. Son plan représentait un aigle les ailes épandues : elle était peuplée de 600 000 âmes dans sa plus florissante époque, et elle en comptait 500 000 vers le temps de sa chute. Elle était plus grande qu'Antioche de Syrie : le district environnant était d'une insigne fertilité.

Elle fut victime des discordes intérieures de l'empire Séleucide. Les chefs rebelles de Médie, Antiochus et Hermias, la prirent et pour la punir d'avoir adhéré à leurs ennemis, ils en tirèrent une lourde contribution et exilèrent la magistrature indigène, qui formait un sénat de trois cents membres.

Plus tard, quand Trajan attaqua les Parthes, Séleucie fut prise par Avidius Clarus et Julius Alexander, lieutenants de l'empereur, qui l'incendièrent en partie. Sa ruine fut complétée par un général de Lucius Vérus. Sévère, et plus tard Julien, ne trouvèrent que des ruines où leurs soldats se donnèrent le plaisir de la chasse.

Voici une anecdote que je trouve dans Ammien à propos du sac de la ville sous Vérus.

Les soldats avaient enlevé d'un temple la statue d'Apollon Comœus et l'avaient envoyée à Rome; d'autres, fouillant un temple, trouvèrent une ouverture étroite, l'élargirent, et au lieu du trésor qu'ils y cherchaient, ce fut la peste qui, renfermée là par l'art des Chaldéens, en sortit pour balayer l'Europe. On croit lire une légende bretonne.

Tacite dit que Séleucie ne s'était pas faite barbare (*non in barbarum corrupta*, ce qu'on a eu grand tort de traduire : *corrompue à la mode des barbares*, ce qui n'a pas de sens quand on sait quelle corruption remplissait l'orient romain). Il parle aussi du sénat des Trente et en loue la constitution. Quand les citoyens n'étaient pas divisés par les factions, ils bravaient les Parthes : il est vrai qu'ils abusaient parfois du droit de sédition, car dans une grosse émeute excitée à l'occasion des juifs, ils tuèrent cinquante mille de ces malheureux. A la suite d'une autre révolte contre Trajan, la ville fut prise et livrée aux flammes (116 de notre ère) ce dont elle se releva tant bien que mal.

J'ai cherché inutilement autour *d'es sour* le débouché du Nahar Malkha, et je crois que ce débouché était à deux kilomètres plus au sud. Il est bien possible que le plan de la ville, avec les angles saillants de son enceinte, ait figuré un aigle ou quelque chose d'approchant: mais ce qui en reste figure simplement un pentagone assez émoussé aux angles. Il me semble fort naturel, à la seule inspection du plan (voir la livraison suivante) de regarder la ligne de remparts au delà du Tigre, entre le Tak et le fleuve, comme la partie orientale et *transtigrine* des remparts de Séleucie : sans cela je ne comprendrais guère cette ligne de murs, car si elle était le rempart occidental de Ctésiphon, je ne puis me rendre compte de la direction des bouts de mur qui la rejoignent au fleuve.

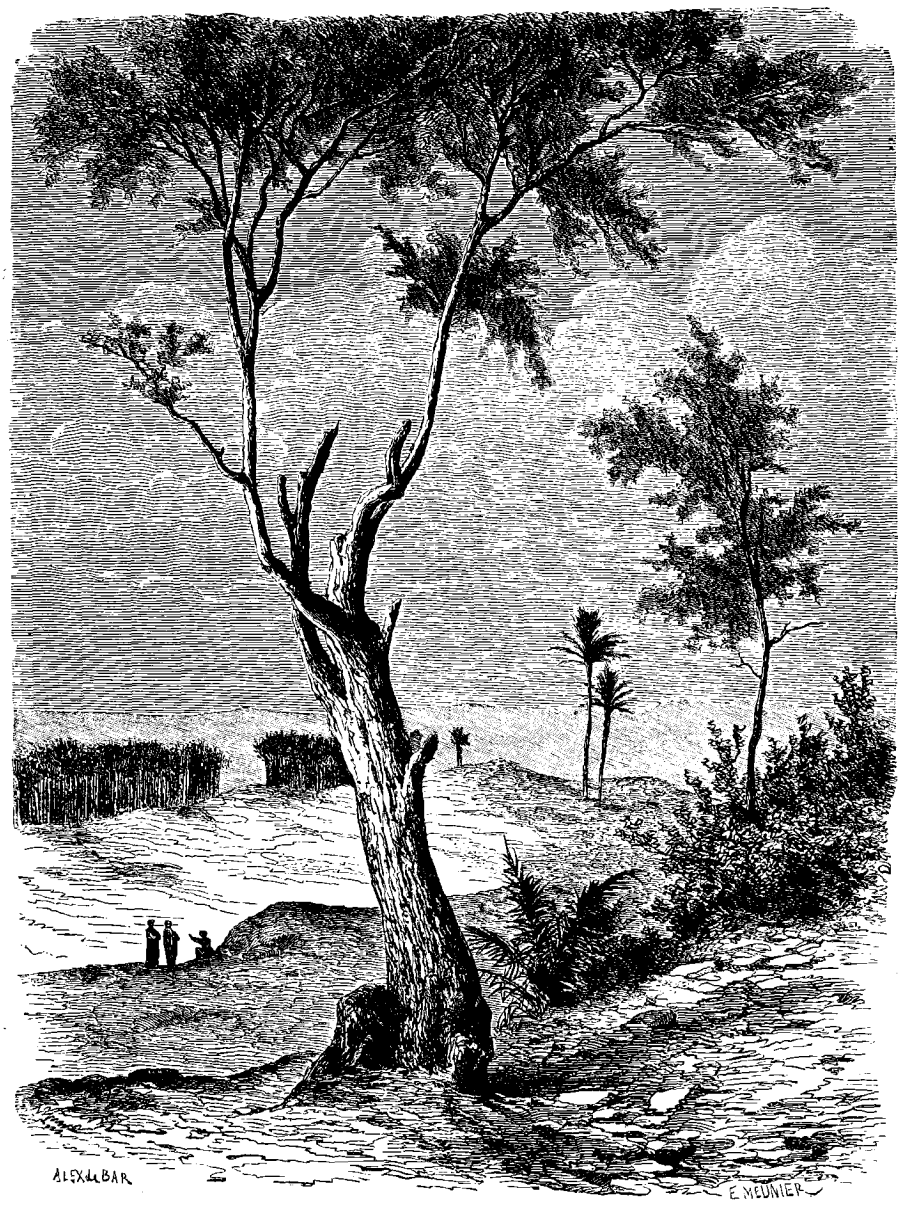
En résumé, les géographes sont dans l'erreur en disant que Ctésiphon et Séleucie étaient séparées par le Tigre : il me semble évident que Séleucie était à cheval sur le fleuve, et que les cités jumelles n'étaient séparées que par le rempart que j'ai décrit. Quant aux 600.000 habitants (ou même seulement un demi-million) de Séleucie, il est impossible qu'ils aient tenu dans l'espace que j'ai décrit, et qui n'a pas pu renfermer plus de 30 000 âmes. On peut tout concilier en supposant que la *ville* se

EX VIBRIS

composait de la *cité* que j'ai décrite, plus d'une banlieue qui était, comme le dit Ammien Marcellin et comme on ne peut en douter en voyant les lieux, d'une fertilité insigne. Séleucie était une capitale, et les capitales ont toujours des banlieues parfaitement peuplées.

Si j'ai trouvé peu de ruines dans la cité même, je dois dire que la plus grande masse est hors de l'enceinte, dans cette sorte de faubourg occidental que j'ai figuré sur mon plan. Les pâtés rectangulaires indiquant des habitations s'y classent fort régulièrement, et si j'en avais eu le loisir, je crois que ma topographie m'eût mené assez loin dans l'est.

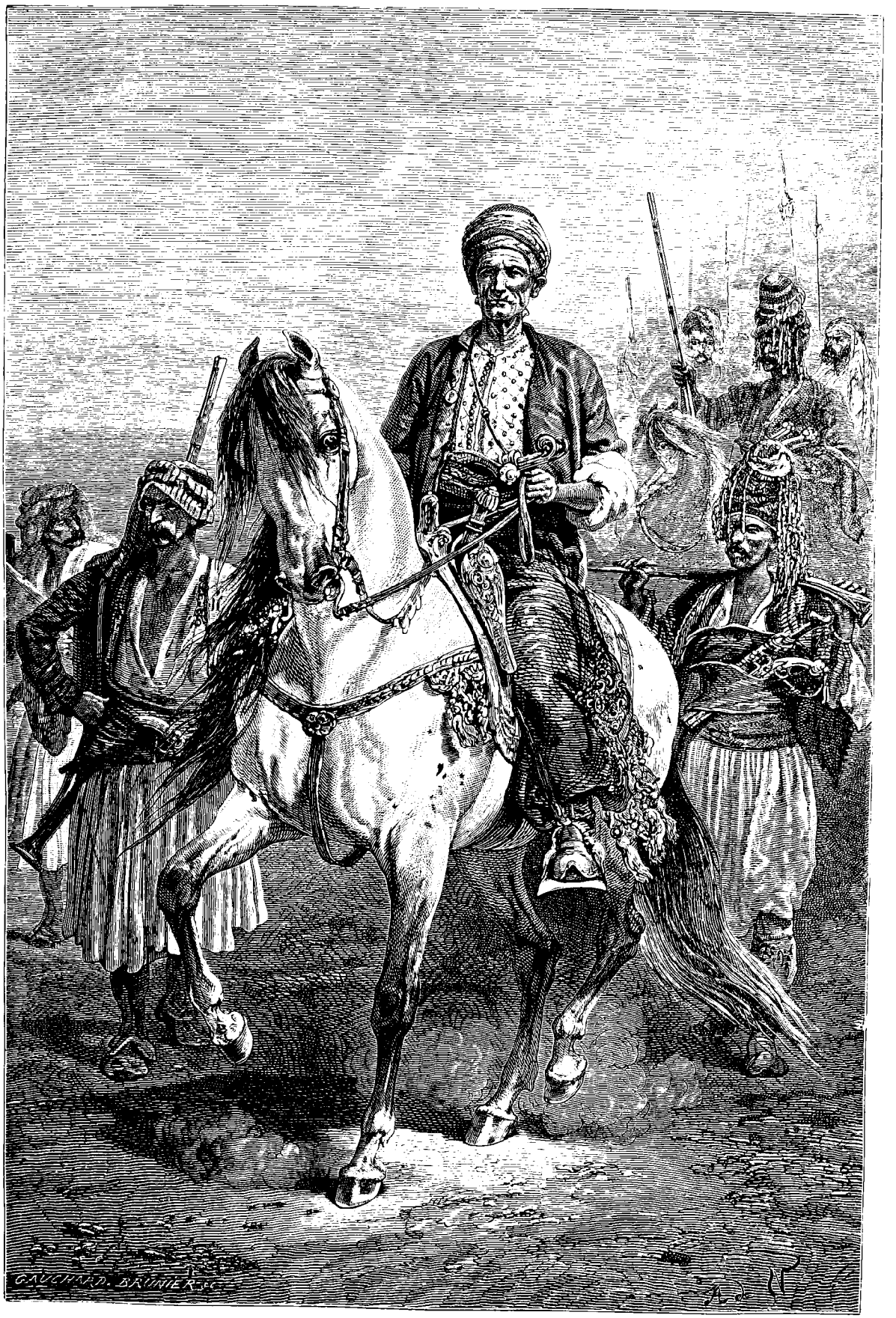
J'ai été tenté de voir là l'ancienne Coche, « ville peu éloignée de Séleucie, » d'après Arrien. Grégoire de Nazianze dit que Coche était une forteresse séparée de Ctésiphon par le Tigre, et aussi importante que cette dernière, « de manière qu'elles pouvaient être regardées comme une seule cité coupée en deux par le fleuve. » Il est vrai qu'Ammien, dans un passage fort contesté, dit : « Coche, qu'on appelle aussi Séleucie. » Tout cela est embarrassant. Le faubourg est dominé par un *tell* artificiel qui pourrait bien répondre à la forteresse de saint Grégoire.



Tamarix du Kasr de Babylone (voy. p. 66). — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

Guillaume LEJEAN.

(La fin à la prochaine livraison.)



Kara Fatma, la princesse kurde (voy. p. 92). — Dessin de A. de Neuville.

VOYAGE DANS LA BABYLONIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

Ctésiphon. — Archéologie. — Chosroès. — Legendes. — Azermi la Vierge. — Les Arabes. — Anecdotes. — L'hospitalité orientale.

Je dirai, pour finir, que le patriarche actuel des Chaldéens, résidant à Bagdad depuis que Babylone et Ctésiphon ont disparu, mentionne *Coche*, ou comme sa résidence, ou comme un de ses évêchés suffragants.

Si le faubourg que j'ai signalé n'est pas Coche, il pourrait bien être la grande ville qui remplaça Séleucie sous les Khalifes et que je trouve ainsi décrite dans une géographie arabe du douzième siècle :

« Nous campâmes le soir dans une ville nommée Zariran. Cette ville est une des plus belles de la terre pour la beauté de son aspect, l'étendue de ses cours, la largeur de ses rues, la grandeur de ses jardins, de ses champs de blé et de ses plantations de palmiers. Il y a un bazar dont des parties suffiraient pour faire des bazars à des villes entières. Le Tigre arrose l'est de la ville et l'Euphrate est à l'ouest, et elle est entre eux comme une fiancée. Les plaines, les villes, les champs cultivés occupent l'espace entre ces deux fleuves bénis. A l'est, on voit l'Iwen Kesra, et son imam, à gauche.... Quant à Madeïn, ce n'est qu'une ruine. »

Il dit plus loin que le monument de Selman le Persan était à une demi-parasange à l'est.

Ammien dit que parmi les ruines de Séleucie, on voit une source abondante qui verse ses eaux dans un grand étang. Je n'ai vu ni la source ni l'étang, ce qui ne veut pas dire absolument qu'ils n'existent pas. L'étang aura été remplacé par le marais dont j'ai parlé plus haut.

Repassant le fleuve, je revins à Ctésiphon, et me mis en mesure d'en lever le plan, dont je donne une réduction (voy. p. 83). Il me fut absolument impossible de trouver une enceinte à cette ville (je ne parle pas de la ligne de murs voisine du Tigre, que je regarde comme le rempart oriental de Séleucie). Je reconnus pourtant au sud les fragments d'une enceinte en ligne brisée, mais ce fut tout. Au levant il y avait bien le Bostan, dont je parlerai plus bas, mais qui est une ruine à part.

Pourtant, il n'y avait pas à s'y tromper : Ctésiphon était une ville fortifiée. Ammien Marcellin en attribue la fondation au roi parthe Vardane ou Varane, ce qui me semble incliner à la légende comme tous ces kasr Bahran (château de Varane) que j'ai vus en Perse. Varanne-Bahran est l'un des trois ou quatre grands héros légendaires de la Perse, et il serait curieux qu'Ammien eût connu cette histoire. Il ajoute que Pacorus, fils d'Orodes, l'embellit. C'était pour les rois parthes une résidence d'hiver, leur campement d'été se trouvant à Ecbatane ou en Hyrcanie : pour les Sassanides, ce fut une capitale fixe. Elle était grande, puisque Sévère en enleva cent mille prisonniers : elle était forte, puisque le prince de Palmyre, Odenat, ravagea la Mésopotamie, la population trouva un appui assuré dans les murs de Ctésiphon. Julien vainqueur n'osa l'assiéger, et alla se faire tuer à vingt lieues de là vers le nord.

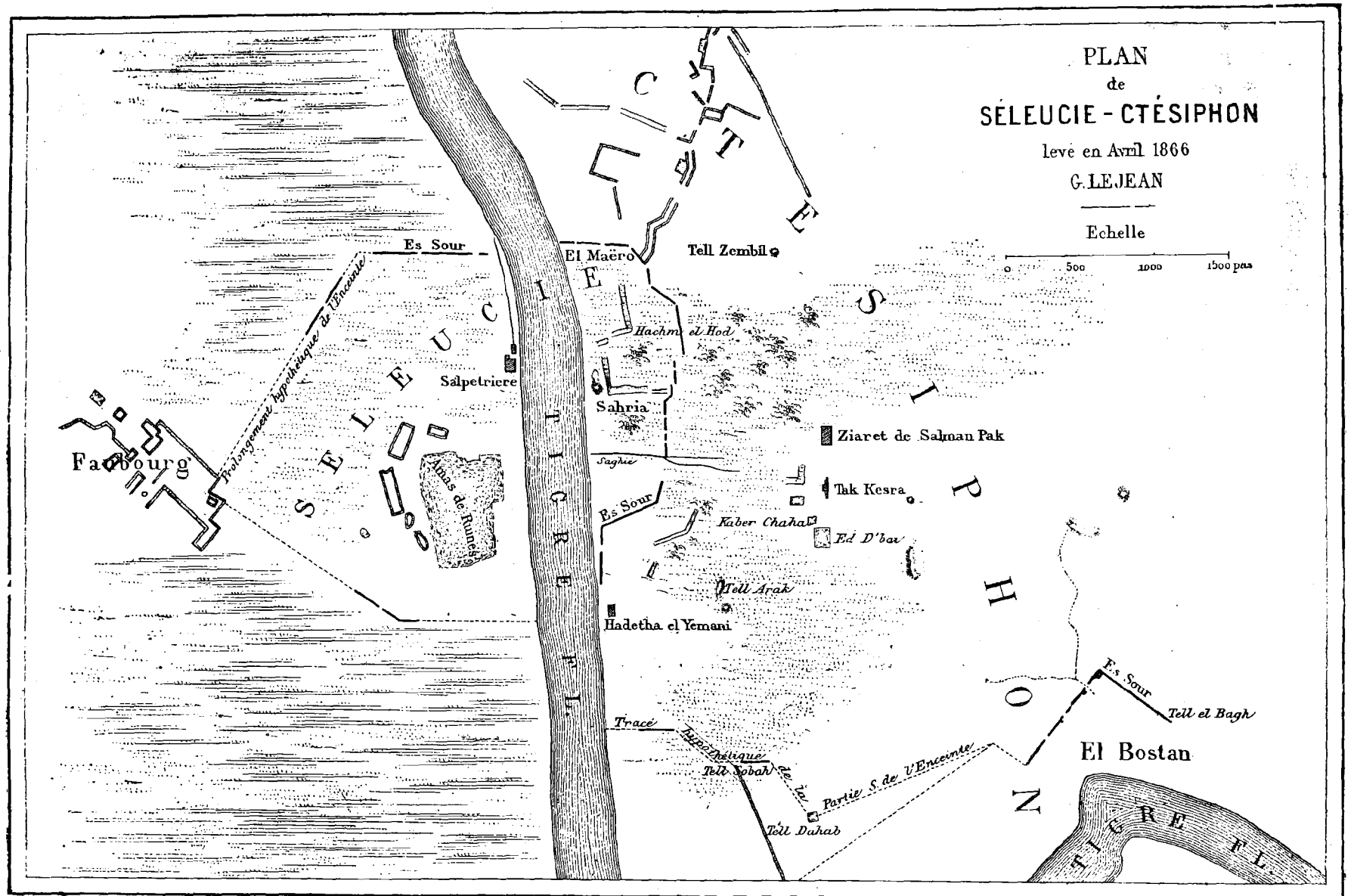
La plaine, au sud et à l'est du Tak et de ses environs immédiats, est presque absolument dépourvue de ruines ; après force tâtonnements, j'ai fini par trouver une grande masse de décombres tout à fait au nord, derrière Zembil et Maëro (voy. mon plan). Malheureusement, quand j'arrivai là, notre temps était compté et il était impossible de consacrer à ce quartier l'étude patiente qui eût permis d'en faire un bon levé. J'ai dû me borner à tracer quelques rues et ruelles, et je désire vivement qu'un prochain explorateur termine ce travail. J'avais d'abord inscrit ce quartier comme faubourg, grâce à mon idée préconçue que le Tak représentait un point assez central dans la cité : mais j'incline à croire que c'était la ville même. Le Tak était évidemment un palais ; mais nulle part, surtout en Orient, un palais n'est nécessairement renfermé dans le quartier le plus populeux d'une ville.

Pour se faire une idée de la renommée qu'avait en Orient ce palais et celui qui en fit sa résidence la plus chérie, Chosroès le Victorieux (Kesra ou Kesrou Parviz), j'emprunte quelques lignes à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot. Ne nous arrêtons pas aux hâbleries qui remplissent ce passage : nous sommes chez les Arabes et les Persans.

« Ce trône étoit un grand palais d'une hauteur pro-
« digieuse, et son étendue étoit si vaste, qu'il étoit sou-
« tenu de quarante mille colonnes d'argent, toutes ran-
« gées en divers ordres d'architecture. Sa voûte étoit
« enrichie de mille globes d'or, lesquels avoient tous
« leur mouvement différent, et représentoient les pla-
« netes et les diverses constellations du Zodiaque. Les
« murailles étoient parées de trente mille housses en
« broderie, tendues en plusieurs compartimens.

« Sous ce palais il y avoit des voûtes séparées, où
« l'on gardoit des trésors immenses d'or, d'argent, de

1. Suite et fin. — Voy. pages 49 et 65.



Gravé chez Erhard

« pierreries et de drogues précieuses, et l'un de ces « trésors portoit le nom de *Badaverd*, apporté par le « vent, à cause de l'aventure qui en rendit Chosroès le « possesseur.

« L'empereur grec ayant fait charger tout ce qu'il « avoit de plus précieux sur une flotte qu'il envoyoit à « Constantinople, le vent lui fut si contraire, qu'ayant « perdu sa route, elle fut jetée dans les ports du roi « de Perse, lequel étoit pour lors maître de toute la Sy- « rie, d'une grande partie de l'Asie Mineure. » Ces richesses tombèrent aux mains des officiers du roi, et furent dirigées sur le trésor de Ctésiphon.

Je fais grâce à mes lecteurs du harem, rempli de trois mille épouses bien nées et de douze mille esclaves les plus belles de la Perse. Le maître trop heureux de tant de beautés ne sut pas sans doute comprendre son bonheur, car il ne témoigna d'amour violent qu'à une femme qui ne le lui rendait guères, la charmante Irène (Chirîn), fille de l'empereur Maurice, qui lui préférait un simple et romantique plébéien, le jeune Ferhad. Les amours de ce couple platonique défrayent encore le talent des bardes ambulants de la Perse et de l'Irak, côte à côte avec les amours de Majnoun et de Leila ou celles de Bahran et de la princesse des Indes.

Voilà bien l'imagination populaire. Une belle histoire d'amour malheureux obtient d'elle un souvenir plus vivant que le passage lumineux d'un Alexandre ou d'un César à travers le monde. Je ne veux pas dire qu'elle ait si grand tort....

J'ai dit que Chosroès Parviz habita le Tak, mais je n'ai pas dit qu'il le fonda. Il paraît que cette œuvre est due à l'autre Chosroès, le fameux Nouschirvan, le Salomon de la Perse : il était l'aïeul de Parviz, et était surnommé *le Juste*.

Voici une des histoires les plus originales qui courent sur ce justicier. Il y avait à la porte du Tak une corde

« Super flumina Babylonis. » — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

qui communiquait avec une cloche à l'intérieur, et quiconque voulait faire appel au souverain n'avait qu'à tirer cette corde, il était admis sans délai. Un jour, un malheureux âne rogneux et pelé qui vaguait par là, vient se gratter au mur du palais et met, sans s'en douter, la cloche en branle. Le chambellan de service accourt, voit ce que c'est, revient faire son rapport, et veut que l'âne soit chassé à grands coups de bâton. Chosroès réfléchit, sort, voit à son tour la pauvre bête, est ému de son état de maigreur et de ses plaies, fait rechercher le maître et le condamne à une peine sévère, puis il donne des ordres énergiques pour qu'à l'avenir tous les animaux soient bien traités dans le pays. « Et cette coutume, dit l'historien de Chosroès, s'y est conservée jusqu'à ce jour. »

Je saisis ici une occasion de rectifier un fait que répètent tous les livres de géographie. A l'exemple de d'Herbelot, tout le monde traduit Madaïn (nom de Séleucie-Cétsiphon sous les Khalifes) par « les deux villes, » *aïn* et *eïn* représentant en effet le duel en arabe. Imbu de cette idée, et probablement mis de mauvaise humeur par la fatigue ou 40° de chaleur à l'ombre, je pris à partie Signor Michel, déjà nommé, et lui reprochai rudement de m'induire en erreur et de savoir l'arabe moins que moi. Si Michel avait été moins respectueux, il aurait pu me dire : « Est-ce que vous prétendez m'enseigner ma langue maternelle? » Au lieu de cela, il prit la peine de me prouver poliment que *Madaïn* est un simple pluriel de *Medina*, et que le duel devrait être *Medineteïn*.

Je reconnus franchement mes torts, et ne fus pas trop humilié de m'être trompé en compagnie de d'Herbelot.

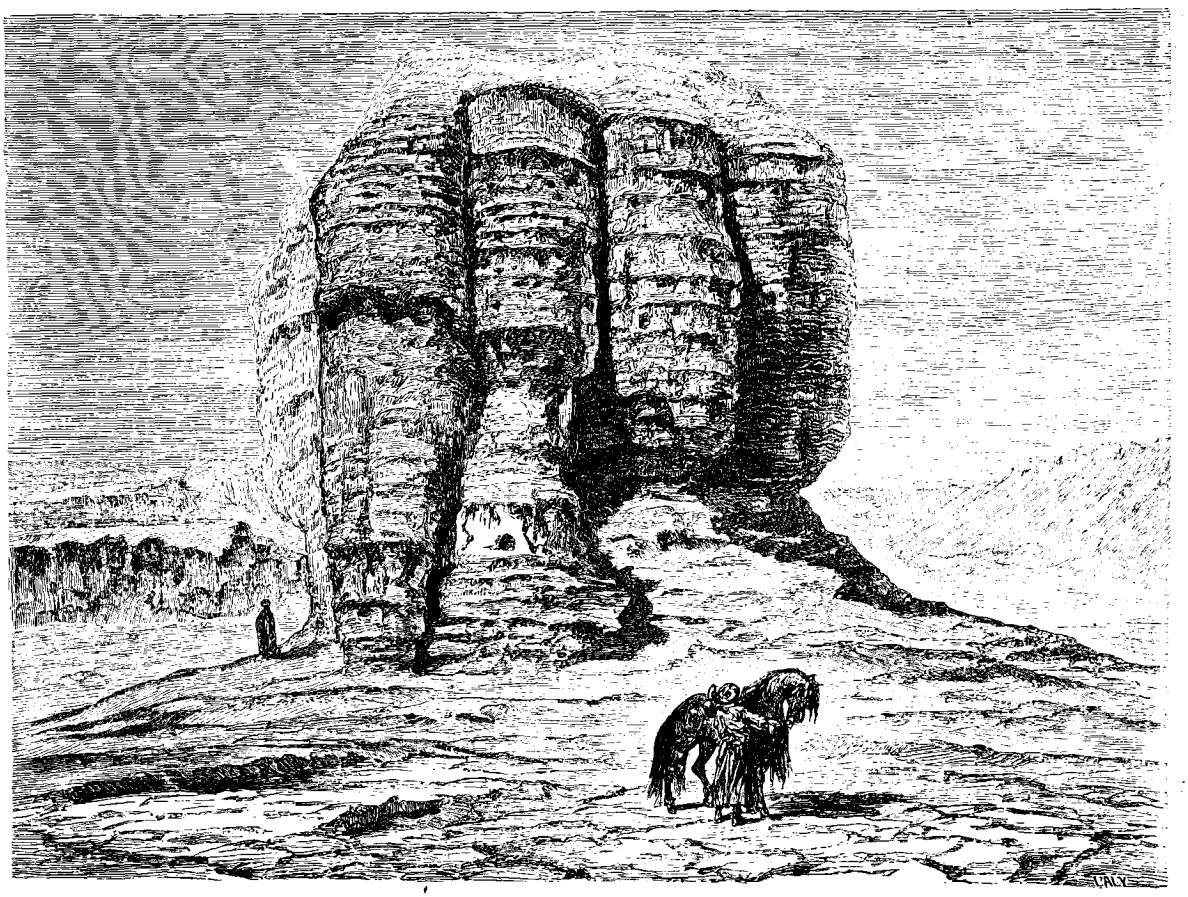
Ce n'est pas seulement le temps qui a mis le Tak en cet état : c'est le vandalisme d'un khalife célèbre. Abou-Djafar-al-Mansour (le Victorieux), qui fonda Bagdad, trouva très-simple de démolir le palais de Chosroès

pour en faire une carrière à matériaux. Mais la masse de ce palais était si imposante que le vizir dissuada son maître d'entreprendre une démolition qui, disait-il, ne pouvait se faire que par miracle, et était par conséquent réservée au prophète seul. « Si vous l'entreprenez et que vous ne puissiez en venir à bout, dit-il au khalife, vous serez la risée du monde entier, pour n'avoir pu faire un bel ouvrage sans en ruiner un autre également beau. » Le prince s'obstina, employa force ouvriers à cette besogne, et ne réussit qu'à entamer l'imposante construction : il se rebuta alors, et fut raillé par les gens de goût, notamment par un poëte persan, qui fit ces vers :

« Admirez ce privilége et cette récompense des belles œuvres : — Le temps qui dévore tout n'a pu triompher de l'arc de Chosroès ! »

Je sais qu'en plaçant l'ancienne ville au nord du Tak-Kesra, je ne suis pas de l'avis de M. Oppert, qui signale, un peu au sud du Tak, une ligne de tumuli fermant la péninsule que forme là l'énorme courbe du Tigre, et pense que Ctésiphon a rempli cette péninsule. C'est une affirmation très-hasardée, et je crois que le savant cunéiformiste n'a vu la plus grande partie de ces terrains, que de loin, car voici en quels termes il décrit le Bostan, dont je vais parler tout à l'heure :

« A l'est du Tak Kesra, mais *environ à une lieue de là*, on voit les restes d'un mur carré sur *trois côtés, à l'est, au nord et à l'ouest :* la partie sud serait parallèle au Tigre, si elle existait. Ces débris ne me semblent pas de l'époque sassanide et pourraient avoir une origine babylonienne. Ce fut, selon nous, la citadelle de Ctésiphon, qui se composait de la cité royale, de la ville propre et de la forteresse. Cette citadelle avait été la partie la plus antique de la cité. »



Tour ruinée d'Akerkouf (voy. p. 94). — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. G. Lejean.

On peut voir, sur mon plan, les erreurs matérielles contenues dans ce passage. Quant à ce que dit M. Oppert que les ruines de Bostan lui semblent plus anciennes que l'époque sassanide, je ne sais sur quoi il fonde son opinion : car c'est un monceau d'abominables ruines, qui pourrait tout aussi bien dater des khalifes, tant elles ont perdu tout caractère essentiel. Ce qui prouverait davantage en faveur de l'antiquité du lieu, ce serait la circonstance (dont je ne suis pas sûr) de la trouvaille en cet endroit du précieux *caillou de Michaux*, pierre couverte d'une longue inscription cunéiforme et qui est une des curiosités de notre musée du Louvre.

Dans la plaine, à demi-portée de fusil du Tak, un camp arabe dresse ses tentes sombres. Ces Bédouins remplissent toute la plaine jusqu'au pied des montagnes qui avoisinent la frontière persane. On voit fréquemment de ces maigres nomades à Bagdad, venant vendre la laine de leurs troupeaux ou divers produits d'occasion, comme des peaux de panthères; mais, en gé-

néral, ils évitent les villes et attendent au fond du désert qu'on vienne commercer avec eux.

Un de mes compagnons de voyage, M. Wartmann, employé de la maison Weber, déjà nommée, allait souvent dans l'intérieur, jusqu'à Bedraya, même vers Mendeli, pour acheter en gros les laines provenant de la tonte annuelle; il était dans les meilleurs termes avec les cheiks, et passait sans défiance des quinze à vingt jours dans les douairs, seul et sans armes. Il me proposa de faire avec lui l'excursion qu'il devait entreprendre huit jours plus tard; mais je n'étais pas libre, et dus, à mon grand regret, refuser cette aubaine.

J'en étais d_utant plus désolé qu'il y a dans l'intérieur, à ce qu'il m'apprit, des ruines de grandes villes d'autant mieux conservées que l'homme n'a pas voulu accélérer leur disparition totale. En général, plus l'homme est civilisé, plus il est funeste aux belles ruines. L'Européen, obligé d'utiliser chaque mètre de terrain cultivable, fait passer la charrue sur les *castra stativa* et les *villæ* romaines. Le barbare démolit les temples pour bâtir ses mosquées ou ses habitations; à un degré de barbarie plus bas, il n'a pas même d'habitations fixes, mais il brise les chapiteaux et les colonnes doriques pour en couvrir ses tombeaux, et prend les sarcophages pour en faire des auges à bétail.

Le sauvage est seul respectueux (sans le savoir) envers l'auguste souvenir du passé. Il laisse le temps faire son œuvre, et le temps, quand on ne l'aide pas sottement ou brutalement, décore admirablement les ruines. Il couvre de mousse le granit âpre et grisâtre, fait courir les festons de lierre le long des frises, jette à travers les arceaux interrompus les lianes et la vigne sauvage, fait étinceler au front des mâchicoulis lézardés, béants, les couleurs vives de la giroflée, couvre du noble manteau de l'impérissable et intarissable nature les œuvres les moins naturelles de l'égoïsme humain. Voyez tel castel féodal, par exemple, au bord du Rhône ou du Rhin. Du temps qu'il *vivait*, il était laid, lourd, sans goût, aussi offensant à l'œil de l'artiste que gênant pour tout le monde. Aujourd'hui ce n'est qu'une ruine : mais que cette ruine est adorable à voir!

Je recommande cette thèse-ci aux chercheurs d'idées originales: — si les amis du moyen âge pullulent parmi nous, c'est que le moyen âge ne nous montre aujourd'hui que son squelette ruiné, et que cette ruine a bon air. Tel qui, par goût d'artiste, regrette amèrement le temps de la chevalerie, — eût, s'il eût vécu en l'an 1300, pris avec ardeur sa vouge et son haubert pour marcher avec la commune contre le castel seigneurial près duquel il est né.

J'en reviens à mes Arabes.

Ceux des environs de Ctésiphon appartiennent aux trois tribus de Chamar, de Montefik, des Beni-Lam. J'ai dit qu'en général les Turcs les craignent franchement et ne s'aventurent guères chez eux. Parmi nos hommes d'escorte est un kavas qui a servi de guide à trois Français pour aller dans l'intérieur, il y a moins de dix ans, et qui a conservé de ce petit voyage l'idée que les Français sont le peuple le plus brave de la terre. Voici comme. Le ministère de la guerre avait envoyé à Bagdad un sous-officier et deux cavaliers de remonte pour faire des achats de chevaux. Mes trois braves, ne connaissant pas le pays, avaient entrepris une excursion assez loin dans l'intérieur. Grand effroi du guide, qui leur dit, comme un argument sans réplique : « Mais il y a des Arabes par là! — Des Arabes! s'écrie le maréchal des logis en éclatant de rire. Eh bien, mon bonhomme, s'ils viennent, on leur parlera. — Mais si on trouve un goum de deux cents cavaliers? — Nous sommes trois Français : est-ce que cela ne suffit pas? Des Arabes! Elle est bonne, par exemple! » Et ils vont en avant, et arrivent à une espèce de butte, où ils montent. Une troupe d'Arabes, qui campait derrière une butte voisine, se montre alors et se met en mesure d'envoyer quelques balles aux intrus. Ceux-ci ouvrent le feu, abattent deux hommes : les Arabes, persuadés qu'ils ne sont que les éclaireurs d'une troupe plus nombreuse, détalent vite avec leurs hommes morts ou blessés. Nos trois Français retournèrent le soir à Bagdad. Ce qu'il y eut de plus original, c'est qu'ils ne comprirent jamais qu'ils avaient échappé à un grand danger.

Voici quelques renseignements que j'ai obtenus sur une de ces tribus, les Chamar, qui occupent non-seulement une partie de la Babylonie, mais la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate et probablement un peu plus loin.

Le cheikh actuel des Chamar est un homme jeune qui gouverne despotiquement, mais est fort populaire parce qu'il a *la main ouverte* à la manière arabe, c'est-à-dire qu'il vole et pille à tort et à travers pour enrichir quiconque lui demande quelque chose.

Il y a quelques années, le gouvernement turc voulant se concilier l'amitié de ce chef puissant, lui envoya le brevet et la plaque de l'Osmanié ou du Medjidié, qui lui furent remis par un kavas du pacha dont relevait cette portion de la Mésopotamie. Le jeune cheikh reçut avec indifférence ce cadeau dont il ne soupçonnait pas l'importance : juste au même moment, un Arabe, mal vêtu, un Chamar, entra dans la tente, et, voyant sur un meuble la décoration enrichie de brillants, il l'emporta ostensiblement et sans mot dire. Le cheikh trouva le procédé leste, mais dans les idées des Bédouins, un homme qui réclame un objet qu'un visiteur a jugé à propos de s'approprier passe pour un ladre, et le chef avait sa réputation de *main ouverte* à ménager.

Quant au brevet, il l'envoya à sa mère qui se le fit lire et fut surprise de voir qu'il ne portait pas sa plaque. Elle en demanda la raison à son fils qui répondit ingénument : « Mais je ne l'ai plus. — Tu l'as donnée? — Non. Ali le borgne est entré sous ma tente, a désiré le bijou turc, et l'a emporté. Je me suis tu, ainsi qu'un homme bien né devait le faire. — Comment, imbécile? Tu laisses un chien lépreux s'approprier le nichan du padichah! Rappelle-le bien vite, reprends ce nichan à tout prix, et que cela n'arrive plus! » Et ainsi fut fait.

Cette femme gouverne toujours, à l'heure qu'il est, la tribu des Chamar sous le nom de son fils. Son mari

(le précédent cheikh) avait en elle une grande confiance que ses enfants lui ont continuée. C'est elle qui fait toute la correspondance de son fils, qui n'est qu'un sauvage bon au plus à donner un coup de lance, tandis qu'elle est reconnue comme un diplomate de première force. Elle ne sait pas écrire, mais elle a un *kiatib* (secrétaire), qui est un homme sûr: elle se fait lire par lui les lettres adressées à son fils, et dicte les réponses au *kiatib*.

Des exemples d'influence féminine sur les affaires publiques sont fort rares chez les Musulmans sédentaires, mais ils sont plus communs chez les Bédouins. N'oublions pas d'ailleurs que nous sommes au pays de Nitocris et de Sémiramis.

Les Chamar s'étendent au nord jusqu'à la route d'Orfa à Mardin, qu'ils inquiètent et d'où ils ont expulsé les Kurdes. Le gouvernement turc, trop faible pour les contenir, leur paye tribut, ou plus exactement les laisse traiter de gré à gré avec les villes d'Orfa, Mardin, Mossoul, Diarbekir et sans doute d'autres, qui leur payent une contribution annuelle afin que leurs caravanes ne soient pas détroussées sur les routes. Ne crions pas trop à la barbarie : il y a un siècle, si ma mémoire est fidèle, les gens des basses terres d'Écosse payaient la fameuse taxe noire (*black mail*) aux Highlanders, pour empêcher ceux-ci de venir razzier leurs bestiaux.

Si ce que l'on m'a dit est vrai, les Chamar n'ont qu'à se bien tenir. La Porte, qui s'est décidée à faire quelque chose pour les milliers de Circassiens arrivés chez elle, veut les établir en colonies de sûreté autour des ruines de l'ancienne Resène, au beau milieu du désert. On a commencé à leur bâtir là une ville, on leur concédera autant de terres qu'ils pourront cultiver, et ils devront veiller à la sécurité des routes en empêchant les Arabes de passer du Tigre à l'Euphrate et réciproquement, grâce à un système de villages échelonnés le long de la rivière Chabour.

Tout cela est très-louable, mais les gens qui connaissent bien le pays et le caractère circassien, ne voient à ce plan qu'un léger inconvénient : c'est que les héros du Caucase pourraient bien être les premiers, dès que les Arabes se montreraient, à leur donner la main et à piller ensemble.

Au moment où je finissais mes plans et mes esquisses, un vapeur apparaissait à l'horizon, venant du sud-est, c'est-à-dire de Bassora. Une demi-heure après il rasait le Bostan, et je m'attendais à le voir passer au bout de quelques minutes à la hauteur du Tak Kesra, quand je le vis s'éloigner et disparaître à peu près dans la même direction que celle d'où il arrivait. La carte que j'ai jointe à ce récit de voyage donne l'explication du mystère : le Tigre, après avoir passé le Bostan, décrit une courbe énorme vers le sud et le vapeur, qui du reste prenait son temps, mit quelque chose comme deux heures à franchir les ruines de Ctésiphon.

Ce vapeur revenait presque à vide. C'était l'époque du pèlerinage juif au tombeau d'Esdras, situé aux trois quarts de la route de Bagdad à Bassora, sur la rive gauche du Tigre. Dans ce moment, les bateaux qui descendaient avaient leurs ponts chargés de pèlerins, et remontaient presque sans passagers ; quinze jours plus tard c'était le contraire.

J'eus occasion de voir un de ces chargements, et ce fut la collection la plus complète de juifs mésopotamiens qu'on pût imaginer. Il y avait là des figures de jeunes gens fort insignifiantes, car elles n'avaient pas encore le cachet de la vie juive, qui n'est pas tout à fait celui de la race; des faces de vieillards tenant le milieu entre le patriarche et le marchand de lorgnettes; si bien qu'on eût volontiers flotté entre le désir de leur demander leur bénédiction et celui de leur offrir deux sous.

Les femmes étaient mieux: elles avaient pour la plupart une distinction naturelle que l'élément masculin avait rarement. Il y avait des jeunes filles dont l'éclat rappelait la comparaison biblique des roses de Jéricho, et des matrones âgées qui devaient ressembler quelque peu à Judith, vingt ans après Holopherne.

Le tombeau d'Esdras, où tout ce monde se rendait, est un monument fort simple, au bord du fleuve, riche de dons et d'offrandes à l'intérieur, mais à l'extérieur, semblable au premier ziaret mulsulman venu. Une tradition dont l'authenticité m'est suspecte fait mourir là le prophète favori de Cyrus et qui fut le vrai reconstructeur de Jérusalem : cette dernière circonstance explique le culte que les Hébreux rendent à sa mémoire. Ézéchiel est un prophète d'une bien autre envergure que le bon Esdras, mais on ne va guère à sa tombe à Kefl, d'abord parce qu'il n'y a pas de steamer pour aller à Kefl, puis parce qu'Ézéchiel n'est pas, comme Esdras, le prophète des jours heureux.

Le capitaine du steamer nous proposa, en passant, de nous ramener à Bagdad ; mais nous avions nos chevaux, et d'ailleurs je n'avais pas encore fini mon exploration. Nous remerciâmes, et il passa.

Dans la plaine absolument nue s'élevait, vers le sud-est, une ruine qui me parut du même genre que le *Sour* déjà décrit, et un peu moins délabrée : j'allai en lever le plan. Je vis deux pans de mur se joignant à angle droit, et qui semblent avoir fait jadis partie d'un rectangle dont une partie aurait été *mangée* par le Tigre. Il y a un pli du fleuve qui présente sa concavité à cette ruine, et d'après une loi physique bien connue, le Tigre ne peut que continuer à ronger la rive de ce côté plutôt que du côté opposé.

Une tradition persistante appelle ce lieu Bostan, « le Jardin, » nom que confirme encore celui de *Tell el Bagh* (bagh, en persan, signifie également jardin), donné à la partie la plus éloignée de la ruine. Pour expliquer ce nom de jardin, reportons-nous au passage où Ammien-Marcellin raconte la suite de la campagne de Julien à partir de Séleucie.

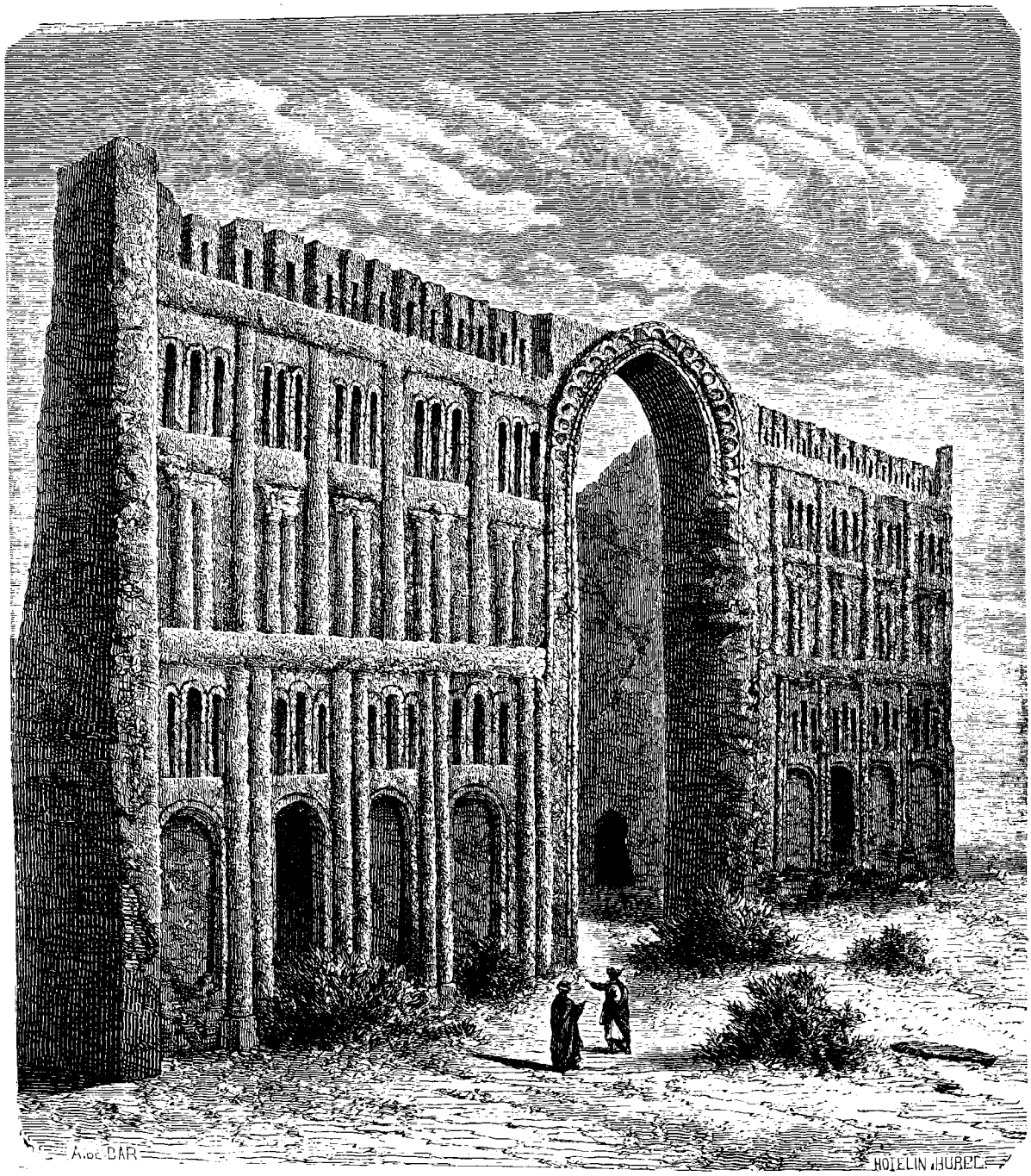
De cette grande ruine, l'empereur était venu camper sur le Nahar Malkha, qu'Ammien appelle le *fleuve creusé* (flumen fossile) : il le trouva à demi comblé de grosses pierres, ce que j'ai de la peine à croire, car il est impossible de trouver un caillou de ce côté. Il le fit déblayer, l'eau y entra, l'armée s'y embarqua, descen-

EXLIBRIS

dit jusqu'au Tigre et passa sur la rive gauche, en face de Ctésiphon.

« A l'autre bord, une riche et verdoyante campagne couverte de vignobles et de vergers, nous offrit le repos dont nous avions besoin. Là s'élevait au milieu d'un bois de cyprès une résidence bien ombragée (*diversorium opacum*) dont les murs intérieurs couverts de peintures barbares, représentent le roi frappant de cent manières les bêtes fauves. Chez ce peuple, l'art ne figure jamais que des scènes de guerre, de meurtre et de carnage. » (XXIV, 6.)

Depuis longtemps, hélas! les vignobles et les vergers



Tak-Kesra. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie.

ont fait place au plus maigre désert qu'aient brouté les moutons maigres et faméliques des Arabes Beni-Lam ou Chamar : mais il faudrait être fort prévenu pour ne pas voir dans le Bostan le *diversorium*, le pied à terre des rois Sassanides. Quant aux peintures intérieures, il va sans dire qu'il n'en reste pas la moindre trace, et il n'est pas bien certain que l'art ait beaucoup perdu à leur disparition. La manie que signale Ammien chez les rois persans est tout aussi vivace aujourd'hui qu'alors ; il n'y a pas de résidence royale dans la Perse moderne qui ne soit décorée de quelque fresque impossible, où un roi vêtu de bleu, avec une barbe noire qui tire l'œil à cin-

Arabes marchands de peaux (voy. p. 85). — Dessin de A. de Neuville d'après des photographies.

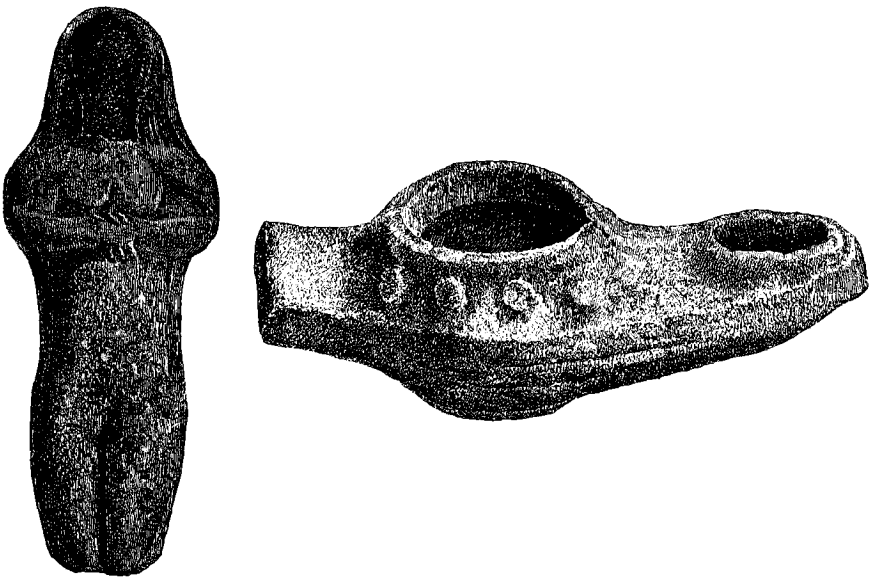
quante pas et d'horrifiques moustaches en croc, massacre en louchant affreusement un lion rose qui se laisse faire sans trop de résistance. Le roi est le plus souvent remplacé par Rustem, le héros national de la Perse.

Les Sassanides, je me hâte de le dire, avaient plus de goût, témoin les splendides bas-reliefs de Chahpour. Il y avait à Rey, près Téhéran, un ancien et beau bas-relief sassanide sur un rocher : mais Feth Ali Chah, le prédécesseur du roi actuel, a eu l'inspiration vandalique de faire gratter ce bas-relief et d'y substituer une scène de chasse dont il est le héros. Encore, ce nouveau bas-relief est-il tolérable, comparé à l'ornementation de la Porte-Neuve (dervaseh nou) de Téhéran, qui n'est pas encore finie.

Le voyageur anglais Edward Yves (1758) a vu le Bostan, qui était alors un peu moins ruiné qu'aujourd'hui, s'il est vrai qu'il y eût trois faces, le fleuve formant le quatrième côté : que chaque face eût un mille de long (ceci est improbable) et que les murs eussent quarante pieds de haut sur trente d'épaisseur. Aussi Yves est-il persuadé que c'était un ouvrage avancé défendant Ctésiphon. Comme ce voyageur m'a semblé très-véridique dans sa description de ces ruines en général, je dois croire que de son temps le Bostan avait trois côtés au lieu de deux qu'il a maintenant, et que le mur était beaucoup plus haut.

Ctésiphon, création favorite des Sassanides, a été leur résidence tant que la nationalité persane a duré, c'est-à-dire jusqu'à la conquête musulmane. Parmi les scènes tragiques dont ce palais a été témoin, je choisis une des plus saisissantes.

Le grand Chosroès avait laissé deux filles qui régnèrent l'une après l'autre. La seconde, nommée Azermi-Dokht (Azermi la Vierge) était une très-jeune fille d'une beauté merveilleuse et d'une âme virile. Elle gouverna avec sagesse et fermeté et parut de force à arrêter l'empire sur le penchant de sa ruine : mais elle avait à



Antiquités. — Dessin de Tournois d'après nature.

compter avec la féodalité la plus orgueilleuse, la plus lâche et la plus égoïste qu'on pût imaginer, et qui, imbue des préjugés orientaux, regardait comme un opprobre d'obéir à une jeune fille. Il y avait parmi ces chefs un général de l'armée, qui eût bien voulu réussir à épouser la reine et par conséquent à devenir *roi des rois :* pour cela il ne trouva rien de mieux que de feindre pour Azermi la plus violente passion, supposant, avec la fatuité commune aux Persans (qui sont généralement de beaux hommes) que la princesse serait sensible au bonheur d'être aimée « pour elle-même » et non pour le trône. Il jugeait mal cette jeune fille douée d'une expérience précoce. Elle lut fort bien dans son jeu, et furieuse d'une prétention qu'elle regardait comme la plus grosse insulte, mais craignant de lui rompre en face, elle feignit d'être touchée de ses sentiments et lui accorda un rendez-vous nocturne au palais même. Il est vrai qu'elle n'y alla pas, et l'amant présomptueux trouva à sa place quelques bourreaux qui firent prestement leur office.

Ce châtiment mérité, mais qui empruntait les formes d'un guet apens, fut trop cruellement puni. Le fils du général exécuté commandait sur la frontière orientale : il accourut suivi de quelques troupes qu'il avait fait révolter, s'empara de la reine-vierge que l'armée eut la lâcheté de ne pas défendre, lui fit couper la langue, les seins, crever les yeux, et finalement mettre à mort après bien d'autres tortures que j'abrége. Ainsi périt une jeune fille qui aurait été *un grand roi* dans un pays moins troublé et moins dégénéré. Les Arabes se chargèrent quelques années plus tard, de la venger dans le sang de son assassin et de la triste armée qui ne sut pas mieux défendre son pays qu'elle n'avait défendu sa souveraine.

Nous repartons de Ctésiphon vers les dix heures du matin, et grâce à plusieurs temps de galop, nous rentrons de bonne heure au consulat sans avoir remarqué sur la route rien de bien intéressant, sauf que les eaux de la Diyala sont grises de sauterelles noyées. La Ba-

bylonie n'échappera pas, je le vois, au fléau ailé qui désole cette année tout l'Orient, et que le public français connaît trop par les lamentables nouvelles d'Algérie.

Je m'aperçois, à propos du consulat que je viens de nommer, que je n'ai pas encore donné à mes lecteurs l'explication d'une particularité qui a pu les étonner : c'est de me voir installé au consulat de France dans toute ville où il en existe, et à défaut, à tout autre consulat européen. Sans parler de la situation personnelle à laquelle je dois d'être en famille chez mes ex-collègues, et de l'esprit gracieusement hospitalier qui est commun à presque tous, je dirai que dans la plupart des villes du Levant, un voyageur bien recommandé, et de la classe de ceux que les journaux de *High Life* appellent « des voyageurs de distinction » est sûr d'un accueil courtois et empressé au consulat de sa nation. C'est une tradition du Levant, et ce n'est pas moi qui y trouverai à redire. Il y a du reste à cela une excellente raison : c'est qu'à part cinq ou six villes qui ont des hôtels comme Smyrne et Beyrouth ont des omnibus (Messieurs les voyageurs pour Nahr el Kelb, en voiture!) : — à part, dis-je, ces villes civilisées, trop civilisées! il n'y a pas un hôtel, pas même une *locanda* borgne dans des villes comme Bagdad, Diarbekir, Mossoul ou Bassora.

« Mais alors que font les voyageurs? »

Ils vont loger chez leurs frères, musulman chez musulman, chrétien chez chrétien, juif chez juif et bâbi chez bâbi, ou bien au caravansérail s'il y en a.

Antiquités. — Dessin de E. Tournois d'après nature.

L'hospitalité pour les voyageurs est chez les Orientaux une tradition séculaire, sanctionnée par le dogme religieux. Dans les grandes villes d'Orient, principalement dans celles qui sont des villes saintes pour quelque culte, il existe de vastes et somptueux caravansérails[1], fondés par des princes ou de riches négociants, et où tous les coreligionnaires du fondateur sont hébergés gratis pendant le séjour qu'il leur plaît de faire dans la ville. Il y a deux ans, un riche négociant parsi de Bombay a fait inaugurer un établissement de ce genre qui lui a coûté deux cent cinquante mille francs, pour loger les Parsis que les nouveaux chemins de fer amènent en visite d'agrément à Bombay : il l'a inauguré conformément au rite parsi : « pour l'amour du Très-Haut, par la faveur de Zoroastre le législateur très-saint, en mémoire de ma mère décédée Gulistan-Banou, j'ai bâti ce Dharmsala. » Quel rapprochement de mots! Zoroastre — train de plaisir!

Je ne cherche pas à faire les Orientaux meilleurs que nous : tout bien calculé et bien balancé, nous valons incontestablement *plus* qu'eux, nous valons généralement *mieux*. Ce qu'ils ont pour eux, c'est une distinction naturelle d'extérieur, de parole et de pensée que nous avons peut-être en naissant, mais que nous perdons vite dans ce que les Anglais appellent excellemment *life's struggle*, la bataille vulgaire de la vie civilisée. Notre idéal, à nous, c'est le *juste* : l'idéal de l'homme d'Orient, c'est le *noble*, qui est, souvent, tout à fait le contraire du juste. L'hospitalité étant l'un des attributs les plus essentiels de la vie noble, rien d'étonnant à ce qu'elle soit si profondément entrée dans la vie intime de ces peuples.

Il y a encore une autre raison à cela : c'est l'intérêt personnel largement entendu. L'Oriental est naturellement voyageur, plus voyageur que nous, — plus du moins que nous ne l'étions avant les chemins de fer. Pèlerin, derviche, pasteur, soldat d'aventure, colporteur, ouvrier nomade, il est toujours par vaux et par monts, et une fois qu'il a une demeure fixe, il ne peut refuser l'hospitalité au passant sans être ingrat envers ceux qui la lui ont accordée pendant des mois et des années, — envers ceux qui la lui accorderont encore le jour qu'il lui plaira de seller son âne et de reprendre le bâton recourbé du voyageur. Pour moi, j'ai reçu cent fois l'accueil le plus cordial chez de bons paysans arabes, turcs, bulgares, arméniens, chaldéens, et je suis persuadé que la bonne grâce de mon hôte était souvent activée (sans être moins méritoire pour cela) par la pensée que son fils enrôlé dans le Nizam, son frère parti pour la Mecque ou son gendre emmené en vertu d'une réquisition du pacha vers quelque port éloigné, — recevait peut-être ce soir-là de quelqu'un de mes coreligionnaires, un accueil non moins empressé.

C'est pourquoi j'avoue que toutes les fois que mes bons

1. J'emploie ce mot parce qu'il est le plus généralement compris, mais il est loin d'être juste. Le caravansérail est devenu avec le temps un établissement tout commercial, comme du reste son nom l'indique (karavan-séraï, *palais des caravanes*). L'hospitalité y est gratuite pour les pauvres, mais seulement pour eux. Il n'y a pas moins des caravansérails qui ont été fondés par dévotion et comme œuvre de charité, dans des lieux où il y a une grande circulation, mais peu de riches voyageurs, et où les haredjis, commercialement parlant, ne font pas leurs frais.

amis d'Orient, ceux au turban blanc ou bleu comme ceux aux longs cheveux tressés, m'ont demandé comment on voyageait dans mon pays et si l'hospitalité s'y exerçait comme chez eux, j'ai, pour ne pas rougir, menti avec un aplomb diplomatique. Et si quelque jour, comme je l'espère bien, quelqu'un d'eux veut m'accompagner en France, je promets solennellement de persister dans ce chauvinisme et d'épargner avec soin à mon *mouçafir* les notes de certains hôtels de province et les buffets des chemins de fer.

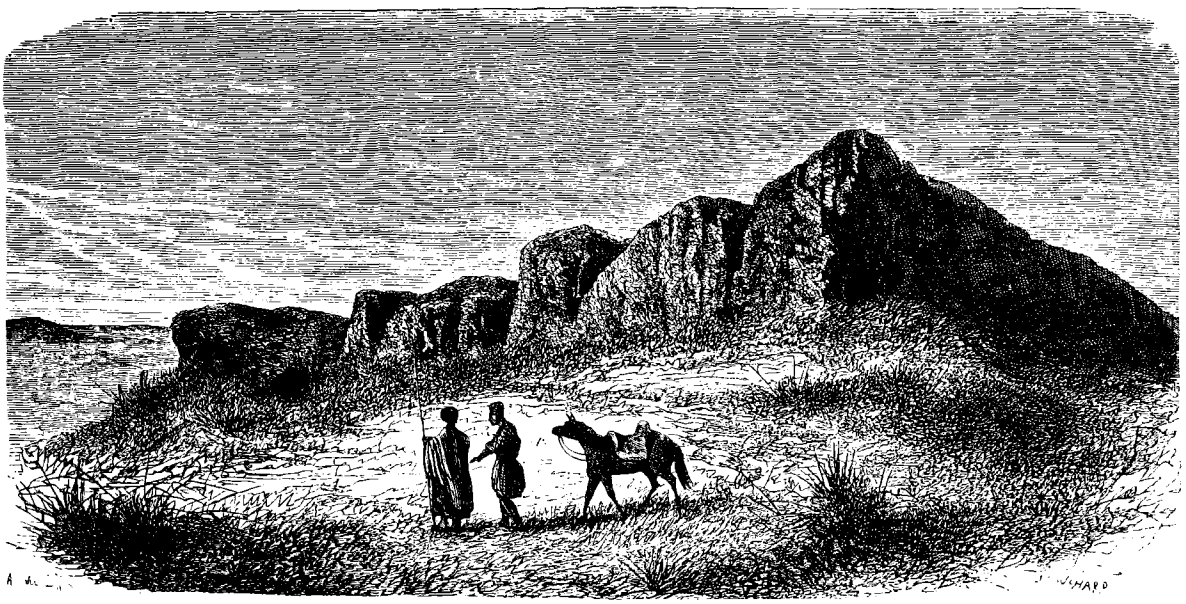
IX

Les Kurdes. — Les Yezidis.

Je profitai de mes quelques jours de séjour à Bagdad pour étudier les populations de la Babylonie, plus intéressantes que je ne l'avais pensé à première vue.

J'ai dit que les Arabes s'étendent jusqu'au pied des montagnes; dans ces montagnes est cantonnée une race qui forme avec les Arabes le contraste le plus énergique qu'on puisse imaginer. Je veux parler des Kurdes, population de plus de trois millions d'âmes, qui commence près de Trébizonde et ne finit qu'aux portes de la Susiane. J'ai beaucoup fréquenté les Kurdes, et je les estime fort, surtout quand je les compare au peuple persan, dont ils semblent les frères aînés. Leur langue a un caractère antique : elle est au persan un peu ce que le français du douzième siècle, par exemple, est au nôtre.

Il est difficile d'être reçu chez eux; mais une fois qu'on est leur hôte, on peut dormir sur les deux oreilles avec mille ducats dans sa ceinture. Ce qui contribue à leur élever l'âme, c'est un sentiment d'égalité qui s'étend, non-seulement aux pauvres, mais (chose rare chez des musulmans) aux femmes. En voici une preuve irrécusable. Lors de la guerre d'Orient, la Porte avait appelé à la guerre sainte les contingents des fidèles croyants, surexcitant ainsi toutes les passions religieuses sous cou-



Ctésiphon. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

leurs politiques. Aussi Constantinople vit-il affluer du fond de l'Asie des bandes à mine aussi peu rassurantes que celles des croisés qui, près de huit siècles auparavant, passaient au même endroit mais dans un sens opposé, et qui inspiraient des terreurs si ingénues à la fille d'Alexis Comnène. On ne vit jamais plus de guenilles pittoresques, plus longs pistolets, plus riche collection de fusils damasquinés qui devaient dater du temps de Soliman le Magnifique. Mais rien ne dépassa, comme effet, Kara Fatma la princesse kurde.

Kara Fatma (Fatma la noire) était princesse comme tous les gentilshommes mingréliens sont princes, c'est-à-dire qu'elle était chef d'un clan assez important dans les montagnes du Kurdistan turc, et elle amenait ses hommes à la guerre sainte. Elle n'était pas jeune, ainsi qu'on peut le voir par son véridique portrait (voy. p. 81) : elle était d'une insigne laideur, mais en revanche les quelques centaines d'escogriffes à cheval qui l'avaient suivie étaient les plus beaux bandits de théâtre que peintre romantique puisse imaginer. Le gouvernement n'eut qu'à se féliciter de l'effet qu'elle produisit à Constantinople parmi les fidèles, mais il se garda bien d'envoyer au feu Kara-Fatma et ses paladins. Ils auraient fait, malgré leur bravoure et leur bon vouloir, triste figure en face des escadrons moscovites.

La *princesse noire*, après avoir été la lionne de Stamboul pendant quelques semaines, est rentrée dans ses montagnes, et il n'en a plus été question. On m'a plus parlé d'elle à Constantinople que dans le Kurdistan même.

Une dernière population, la plus intéressante à étudier à cause du mystère qui l'entoure, est celle des Yezidis ou prétendus adorateurs du diable; ils vivent parmi les Kurdes et parlent le kurde, mais sont évidemment un peuple différent. Il n'est sorte de crime ou d'abomination dont ils ne soient accusés par les bons musulmans de la vallée du Tigre, où ils sont éparpillés dans

une traînée de villages qui ne finit que dans l'Arménie russe; mais je sais à quoi m'en tenir sur l'impartialité des fils du prophète quand ils ont à parler des infidèles. Pour ma part, j'ai beaucoup fréquenté ces parias et je n'ai que du bien à en dire.

Voici de quelle façon je fis la connaissance de ces « scélérats amis de Satan. »

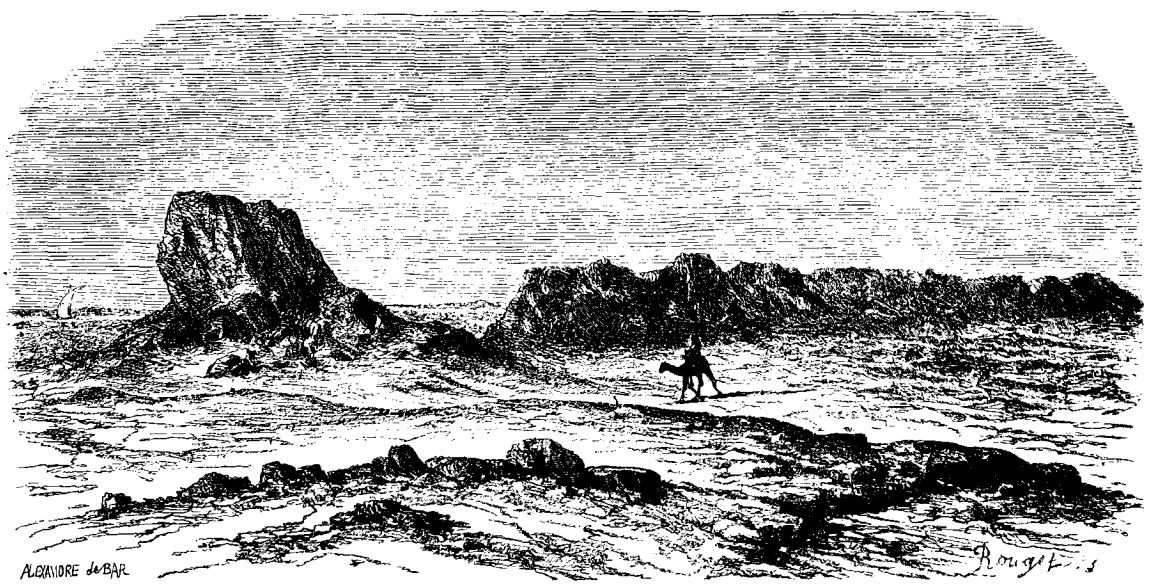
Je venais d'arriver à un village kurde, nommé Kohrasar, où j'avais à visiter de très-belles antiquités. Le village avait pauvre mine; quand mon guide, un kavas du pacha, demanda le logement, selon l'usage, pour moi et *ma suite* (trois hommes en tout), ce fut un concert de plaintes et de refus. Les hommes parlaient bruyamment, les femmes glapissaient avec fureur, mais la note était toujours la même : « Nous sommes des derviches (des pauvres), notre affaire est de demander et non de donner : nous n'avons pas une croûte de pain à votre service, et surtout pas d'orge pour vos chevaux. »

C'était embarrassant, car mon kavas hésitait; il avait bien le droit absolu de réquisition, et s'il avait été dans un village chrétien, il ne se serait pas gêné; mais les Kurdes sont à moitié libres et ont le caractère peu endurant Il se soulageait en les appelant *pezevenk* et *boklu*, eux répliquaient en kurde et l'appelaient brigand, cela ne finissait pas. Il finit par insinuer qu'il nous faudrait aller chercher un gîte à deux lieues de là.

Cela ne faisait pas mon compte. J'étais fatigué, la nuit approchait, puis je ne voulais pas manquer l'occasion de visiter les ruines.

« Fais ce que tu voudras, lui dis-je froidement : moi, je veux coucher ici. Si je ne passe pas cette nuit sous un toit, je te promets que ton pacha ne dormira pas, dans deux mois d'ici, sous le toit de son konak. »

Je m'avançais beaucoup; mais avec les Orientaux, il est très-important de frapper fort. La querelle recommença et menaçait de durer, quand un homme très-con-



Séleucie. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

venablement mis, me prit le bras et me mena vers son logis, en me disant :

« Venez chez moi; vous y trouverez un accueil de bon cœur. Je suis un *infidèle* comme vous. »

Je trouvai cette façon de se définir assez singulière, mais je suivis mon homme, et les autres gens du village, piqués d'émulation, emmenèrent mon gendarme. On s'expliqua amicalement, on s'excusa, et les Kurdes qui avaient le plus crié finirent par nous dire :

« Nous ne sommes pas inhospitaliers d'habitude, Dieu nous garde! mais nous craignions que vous ne fussiez exigeants sur le manger, comme le sont quelquefois des voyageurs qui ne sont pas si *grands* que vous. »

Pour retourner à mon hôte, je trouvai chez lui une douzaine d'amis et de flâneurs du village; on se mit à causer, et je finis par savoir l'explication du mot qui m'avait intrigué : mon hôte était un yezidi, et deux vieillards de l'assistance étaient prêtres de ce culte mystérieux. J'en fus fort aise, car j'avais lu beaucoup de choses vraies et fausses sur les Yezidis et je tenais à les voir de près. Je me souviens que mon hôte me demanda:

« Les Français, c'est tous yezidis, n'est-ce pas? »

Je répondis un peu vivement :

« Mais non, pas du tout!

— Vraiment! Mais alors, vous êtes donc musulmans?

— Encore moins, Dieu nous en garde!

— Vous voyez bien que j'ai raison. Vous n'êtes pas musulmans, donc vous êtes yezidis. C'est clair, cela, il me semble. »

J'étais ahuri et ne savais trop que répondre à cette logique serrée. Mon homme continua :

« Eh bien, vrai, cela nous flatte : les Français sont des braves, c'est connu. Ah! nous ne sommes pas musulmans, nous autres : la preuve, c'est que nous buvons de l'eau-de-vie. En avez-vous là?

J'eus l'imprudence d'exhiber un flacon : il passa de main en main et fut vidé lestement. Cette preuve n'était pas des plus logiques, car le musulman se dédommage sur l'eau-de-vie de la prohibition contenue dans le Koran à l'endroit du vin. Il y a là-dessus deux opinions. Les théologiens grincheux déclarent que le prophète ayant désigné toute boisson fermentée par un mot qui a été plus tard pris dans le sens plus étroit de vin, il est défendu de boire le vin, la bière, les alcools. Mais les théologiens gais soutiennent qu'on peut faire son salut sans être si fort sur la grammaire, et que Mahomet (sur qui soit le salut!) n'ayant pas spécifié le cognac, il n'y a pas de péché à en boire. J'aime ce raisonnement — absurde.

Voici, sur la religion des Yezidis, les quelques notes que j'ai pu obtenir.

Il va sans dire qu'ils n'adorent pas le diable. Mais ils croient qu'avant la fin des temps le diable se réconciliera avec Dieu : qu'il est dès lors prudent de s'en faire un ami d'avance. Ils lui adressent donc quelques prières, mais sans l'adorer, et montrent un peu d'humeur quand devant eux un musulman répète contre Satan quelqu'une des malédictions du Koran. Aussi, pour les vexer, on ne se fait pas faute d'injurier le *maudit* et le *lapidé*.

Je crois encore qu'ils ajoutent ceci : « Satan est un opprimé. Il est peu généreux de maudire et d'insulter un opprimé. »

Mais le pivot de leur culte, c'est *cheikh Adi*. Qu'est cheikh Adi? Je ne le comprends pas bien, et eux-mêmes ne disent pas tout. Je pense que c'est le fondateur du Yezidisme, et pour ses disciples actuels, c'est un homme-Dieu, comme le Christ chez les chrétiens ou le Bouddha dans l'Inde et la Chine. Il a eu une incarnation et des miracles : il est éternel. Il a un grand temple près de Mossoul, temple couvert de signes bizarres et qui a été décrit par un missionnaire anglais, le révérend Psadger. C'est là qu'est le fameux *dik* ou *taouch* sacré, le coq des Yezidis, comme on l'appelle inexactement.

Le coq des Yezidis est une figure fort grossière d'oiseau, forme et grosseur d'une dinde truffée, il est en cuivre, et couvert d'inscriptions antiques. J'en parle par ouï dire, car on ne permettrait pas à un hétérodoxe de voir cet objet sacré. En ma qualité de *Yezidi français*, j'aurais peut-être pu y prétendre : mais il eût fallu passer sous l'œil d'argus des prêtres qui n'eussent pas été faciles à tromper sur mon orthodoxie. Malheureusement, au moment même où j'étais dans le pays, l'oiseau fut enlevé par des voleurs tentés évidemment par la seule valeur du cuivre. La désolation fut grande dans toute la nation : le grand prêtre alla se plaindre au pacha de Mossoul et demander justice énergique. Le pacha ne fit rien, selon l'usage, et les Yezidis qui sont riches eussent mieux fait de faire leur enquête eux-mêmes en mettant à prix les révélations et la découverte du coq.

S'il ne se retrouve pas, le grand prêtre des Yezidis devra en faire faire un autre qui n'aura pas le même crédit que l'ancien, ou bien il mourra de faim. Le coq était en effet, sa poule aux œufs d'or. Chaque année, des prêtres prenaient l'oiseau de métal et s'en allaient, tout le long des villages yezidis, quêter pour « les frais du culte. » Voici comment cela se faisait.

On se réunissait sur la place du village et on mettait le coq aux enchères. Chacun se faisait un point d'honneur de surenchérir. Lorsque la plus haute enchère avait été obtenue, le coq était nominalement adjugé à l'enchérisseur, et les saints voyageurs emportaient l'argent. Le coq, naturellement, était rendu à ces exploiteurs qui allaient le remettre aux enchères au prochain village. On allait ainsi jusqu'en Russie.

La quête finissait par rapporter quelques centaines de milliers de piastres, qui allaient toutes au clergé et principalement au grand prêtre, mauvais drôle et ivrogne toujours à court d'argent. Il avait, tout récemment, engagé le coq pendant cinq ans à une espèce d'usurier qui était en même temps consul d'une puissance européenne, et qui devait, moyennant quarante mille piastres par an payées à ce Joad de contrebande, toucher le montant de la quête : l'affaire était malhonnête, mais superbe pour le *signor* M.... J'ajouterai pour en finir avec ledit Joad, qu'il était à Mossoul lorsque j'y passai, à l'époque des fêtes du ramadan, et qu'il avait scandalisé les fidèles en passant dans les rues sur sa mule, ivre-mort, ce qui avait fini par une chute et une grave blessure.

X

Excursion à Akerkouf. — La tour. — Akerkouf est-il Accad de la Bible? — Nemrod; sa légende à travers les siècles.

J'ai dit plus haut qu'en revenant de Babylone, j'avais vu se dessiner sur ma gauche la vaste ruine d'Akerkouf, seul point des environs de Bagdad qui m'intéressât beaucoup. C'était l'affaire de quatre petites heures de cheval, et je franchis cette distance d'autant plus aisément que rien de bien curieux ne pouvait m'arrêter sur la route.

Je mis pied à terre au pied même de la ruine, sur cette sorte de monticule formé par les détritus accumulés par les siècles et lui faisant comme une base qui dissimule un peu sa hauteur.

De là je commençai par jeter les yeux autour de moi, pour reconnaître sommairement le pays. Je vis comme partout en Babylonie, des monticules et des lignes d'anciens canaux, et je fus un peu surpris de ne pas voir à l'est et au nord-est le lac indiqué sur les cartes. J'appris qu'il avait été desséché : à la place régnait une légère dépression couverte d'une petite plante rase, rouge, dont j'ignore le nom, et qui est très-commune dans ces sortes de terrains en Orient. Elle était si dense qu'elle donnait à la plaine un aspect particulièrement sinistre : on eût dit un lac de sang.

J'eus vite inspecté la masse d'Akerkouf, et constaté l'exactitude de la description d'Olivier que je donne ici, car c'est la plus circonstanciée que j'aie lue :

« C'est une masse solide, carrée, construite en briques, que l'on a attaquée sur deux de ses faces, afin

d'y pénétrer, dans l'intention sans doute d'en connaître la destination, ou d'y chercher des trésors, que les Arabes supposent être enfermés dans tous les édifices anciens.... Les briques qu'on y a employées ne sont pas cuites au feu, mais seulement séchées et durcies au soleil; elles ont environ treize pouces en carré de surface, et deux pouces et demi d'épaisseur. On les a posées à plat, les unes sur les autres, et cimentées avec la même terre dont elles furent faites. On en compte huit ou dix rangées qui forment une couche de deux pieds ou deux pieds et demi d'épaisseur. On a placé au-dessous de ces briques quatre ou cinq pouces de gravois ou terre grossière, puis une couche de deux à trois pouces, formée de trois rangées de paille ou de roseaux qui se croisent. Les couches de briques recommencent au-dessus de celles de roseaux, et les gravois sont toujours placés au-dessus des briques. Le tout se continue avec le même ordre jusqu'au sommet de la tour. La seule chose que nous ayons remarquée, c'est que les lits de briques ne sont pas toujours égaux : on en voit qui ont à peine deux pieds d'épaisseur, et d'autres qui en ont près de trois. On avait ménagé, à peu de distance les uns des autres, des trous carrés, qu'on dirait avoir servi aux échafaudages, et peut-être aussi à faciliter le desséchement de cette masse; car on voit évidemment qu'ils pénètrent fort avant dans l'intérieur. Les lits de paille qui saillent aujourd'hui hors des briques, paraissent de loin; ils sont parfaitement conservés, et ont résisté aux temps, bien plus que n'aurait fait le bois le plus dur. Ils ont seulement un peu bruni là où ils ont été exposés à l'air. Si l'on parvient à les en retirer, ainsi que nous l'avons fait aux murs de Ctésiphon, on reconnaît qu'ils ont appartenu à la même plante qui croît abondamment sur la rive des deux fleuves, et dans les marécages qu'ils forment. C'est une espèce de graminée, l'*uniola bipennata*, Linn., qui diffère peu du *poa cynosuroides*, de Retzius. »

On a trouvé peu de briques à inscriptions à Akerkouf : l'une d'elles porte cette inscription :

« En l'honneur du dieu Sin, le roi de l'Orient, son roi, Kourigalzou, le serviteur du dieu Sin, a bâti la maison du grand maître, le temple de sa souveraineté et le temple de ... »

Cette trouvaille et la mention du nom de ce roi (qui fut d'ailleurs un personnage peu fameux) ont autorisé quelques archéologues à placer à Akerkouf une ville de *Dour-Kourigalzi*, dont les inscriptions cunéiformes nous donnent le nom. C'était une place frontière, comme on le voit par cette inscription d'un roi ninivite du neuvième siècle, Teglatphalazar IV, qui porta de rudes coups à l'État babylonien :

« Dès le jour de mon avénement, je régnai sur le pays à partir de Dour-Kourigalzi, de Sippara, la ville du Soleil, de Pasit, qui est dans le pays de Douna, jusqu'à Nipour, le pays des Itous, des Roubous, du peuple d'Aram, tous habitants des rives du Tigre, du Surappi et jusqu'aux deux Ouknis, qui se jettent dans la mer. »

L'État babylonien ne devait pas alors être bien important, circonscrit qu'il était par Akerkouf, Sispara, Ouasit, entre le Tigre et l'Euphrate, et enfin par tout ce qui s'appelle aujourd'hui l'Arabistan au delà du Tigre.

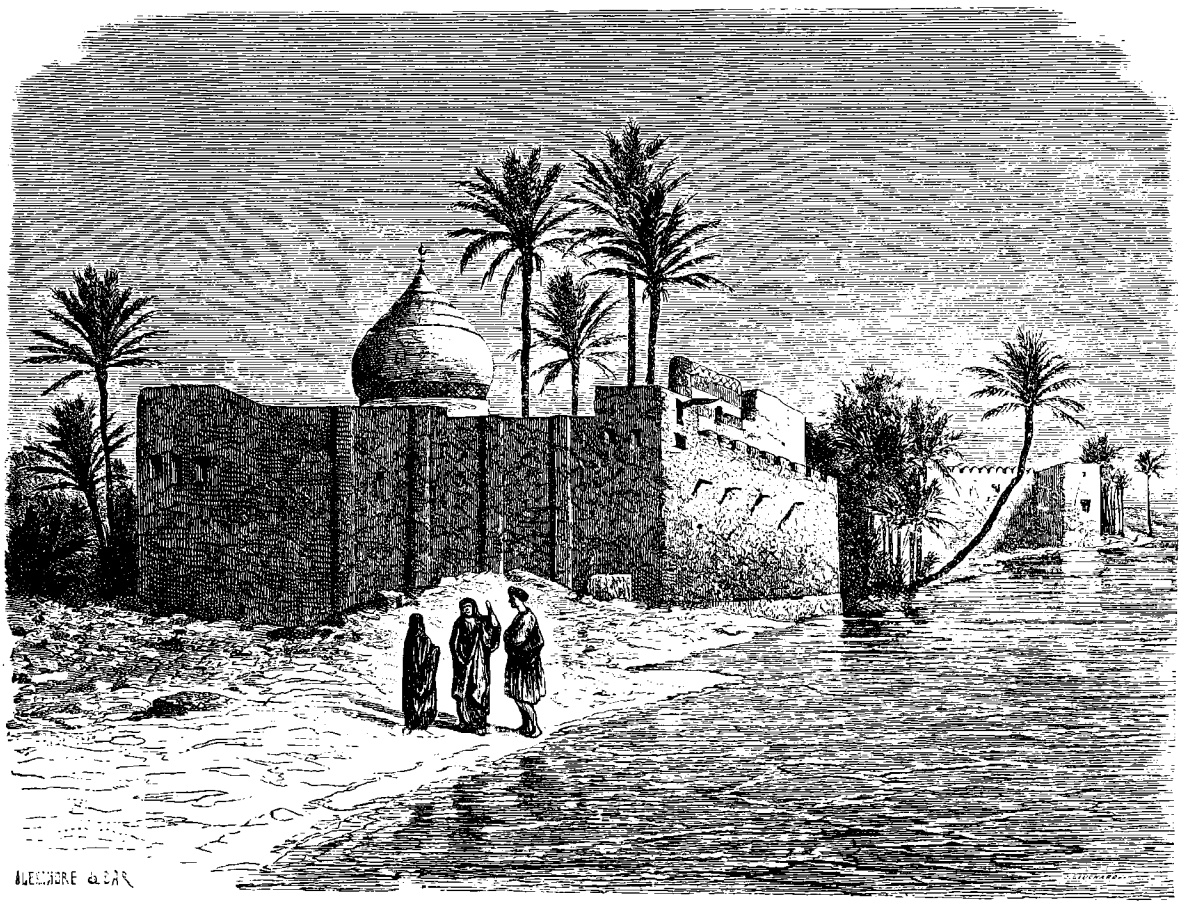
Il y a d'autres savants qui, se fondant sur une vague ressemblance de noms, voient dans Akerkouf l'*Accad* biblique, fondée par Nemrod. Il est bon de noter (sans en tirer grandes conséquences) que les indigènes appellent toujours ce lieu la colline de Nemrod (Nimrud-Tepeci).

Ce nom de Nemrod remplit la Babylonie et l'Assyrie, comme celui d'Abraham remplit la Mésopotamie, celui de César l'ancienne France, celui de Trajan la vallée du Danube, celui d'Alexandre tout l'Orient. D'où vient cette étrange popularité à un homme qui fonda peut-être une certaine agglomération d'hommes, mais n'apparaît dans l'histoire que comme « un fort chasseur devant l'Éternel? »

C'est que la chasse, dans l'antiquité, n'était pas le divertissement inoffensif auquel se livrent chez nous, passé le 1er septembre, avec la permission du préfet et du percepteur, de petits ou grands messieurs porteurs de casquettes qui leur donnent une vague ressemblance avec les petits oiseaux dont ils sont la terreur. Ils aiment à s'intituler « les Nemrods de l'arrondissement, » mais le vrai Nemrod ne les reconnaîtrait pas. Pour comprendre le *fort chasseur*, il faut se reporter aux premiers âges de l'humanité, alors que la forêt, libre, souveraine et comme affolée d'expansion et de vie, couvrait le monde comme elle couvre aujourd'hui le Mato du Brésil et le Mazaga d'Abyssinie : où l'homme timide et dispersé, cultivant son champ de blé ou de maïs autour de sa hutte, n'était que le locataire de cette terrible et trop féconde marâtre. Les fils aînés de la forêt, ce n'étaient pas nous, c'était le peuple rugissant, tumultueux, des bêtes fauves, depuis le tigre qui de son buisson bondit par derrière sur le passant qu'il n'ose regarder dans les yeux, jusqu'au lion et au léopard, maraudeurs circonspects des troupeaux, jusqu'à l'éléphant qui passe lourdement dans le champ de maïs qu'il ravage, jusqu'à l'hippopotame et au sanglier qui se vautrent dans les blés, au singe malicieux qui dévaste pour le plaisir de nuire : sans parler du python qui s'enroule indolemment autour du poteau de la hutte, du ceraste qui rampe jusqu'au foyer où dort l'enfant, du crocodile embusqué dans les joncs du fleuve, de l'alligator qui veille dans les eaux noires et pesantes de la mare.

Pour avoir le droit de vivre, l'homme a dû de bonne heure accepter froidement et hardiment le duel que lui offrait la nature. Je ne crois pas que le premier chasseur ait été la bête aux sons articulés qui saisit par les cornes l'antilope empêtrée dans les lianes de la forêt, ouvrit de ses ongles aigus la gorge du doux animal aux yeux veloutés, but son sang chaud, dévora sa chair et s'enveloppa de sa peau souillée. J'aime mieux voir ce premier chasseur dans l'homme fort qui, attiré par les cris d'agonie de son enfant, aura, d'un coup de sa hache de bronze ou de silex, brisé le crâne

du lion accroupi sur le cadavre, et de ses deux mains velues déchiré la mâchoire formidable. Puis, ce qu'on a commencé pour sa propre défense, on le continue pour l'amour des autres : c'est la guerre dans sa plus noble et plus méritante acception, la *guerre aux monstres*. La nature cède peu à peu, mais pendant que les monstres du règne animal disparaissent du monde purifié, les monstres de l'ordre moral apparaissent aux yeux de l'humanité tremblante. Les dernières hydres et les derniers pythons ont pour contemporains les premiers tyrans, Busiris sur le trône, Cacus dans son antre, Minos dans son île. C'est le second âge des chasseurs, chasseurs de bêtes fauves et de scélérats plus sauvages que les bêtes fauves, l'âge d'Hercule et de Thésée. Je fais la part de la fiction dans leurs aventures, mais comme ils sont *vrais*, comme ils sont humains, le premier avec sa patience héroïque, sa naïve bonhomie, la simplicité avec laquelle il se laisse duper par deux ou trois sirènes que je trouverais bien modernes, si Omphale et Dalila n'étaient pas aussi anciennes que le monde; le second avec sa bravoure insouciante, son charme irrésistible, ses gracieuses

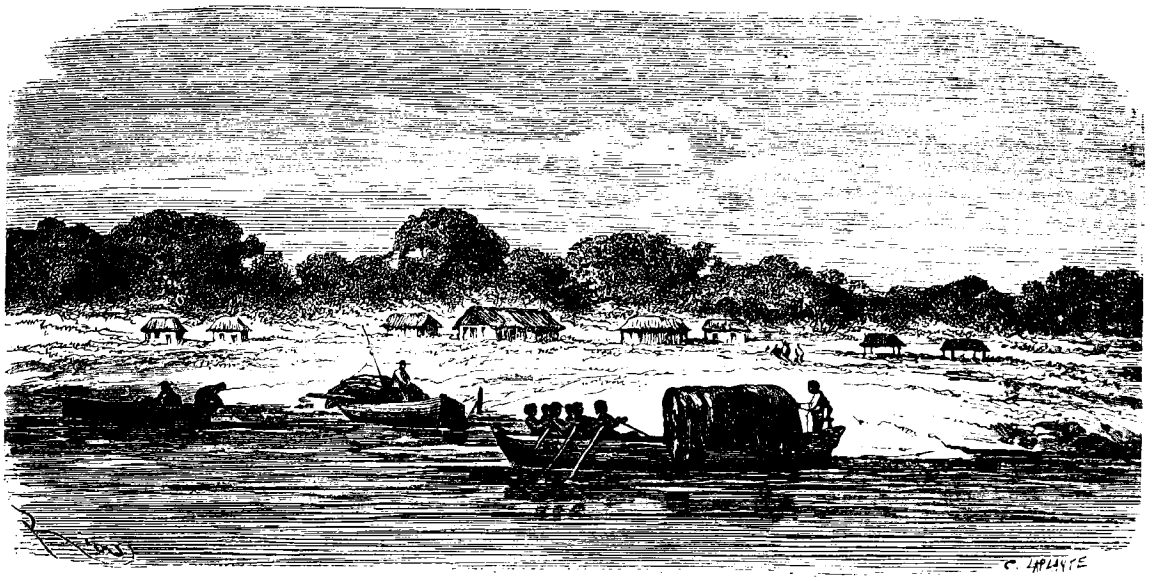


Ezra. — Dessin de A. de Bar d'après un croquis de M. G. Lejean.

perfidies que toutes les femmes de son temps s'empressent de lui pardonner. S'il n'était pas Athénien ce Thésée, comme il serait Français!

Plus tard, dans l'effroyable nuit anarchique du moyen âge, les monstres moraux ne sont plus des exceptions, ils sont l'immense majorité. Contre eux, le sentiment raffiné de l'honneur guerrier et du respect de la femme suscite toute une armée de chasseurs de monstres, les chevaliers errants qui courent le monde à la recherche de scélérats à punir, les chevaliers d'Arthur, Perceval, les compagnons du Saint-Graal, la chevalerie d'Occident enfin. Qu'importe que l'institution ait si vite dégénéré? Cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'elle avait visé à un but au-dessus des forces de l'humanité. Elle est bien, dans un sens, la fille légitime de Nemrod, et pour ne citer qu'un fait, ils étaient aussi *de forts chasseurs devant l'Éternel*, ces trente chevaliers bretons qui, pour la défense de quelques paysans, combattirent à Mi-Voie, il y a cinq cents ans, l'un des combats les plus nobles et les plus oubliés de notre ingrate histoire.

Guillaume LEJEAN.



Village de San José de Maturi, rive gauche du Bas Amazone.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEM DO PARA (suite).

Le sloop *Santa Martha*. — São José de Maturi. — Embouchure de la rivière Cayari que les Portugais et leurs descendants au Brésil appellent Madeira. — Indiens Tupinambas; quelques lignes sur leur passé et quelques mots de leur idiome. — Serpa. — Silves. — Villa Nova da Rainha. — La rivière Nhamundas et ses Amazones. — Qui tend à prouver que ces femmes guerrières n'ont jamais existé que dans l'imagination de Francisco Orellana. — Faro. — Où l'auteur, ne sachant trop que dire, imagine de parler de lui-même. — Détails zoologiques.

Pendant plus d'un siècle, ces pertes anthropologiques furent aisément réparées. La mine était riche; un filon n'était pas plutôt épuisé, qu'on en découvrait un nouveau et, au moyen d'emprunts incessants faits à l'intérieur des rivières, on put fournir aux villes et aux villages de l'Amazone leur contingent de population. Mais, à partir de 1760-80, il ne fut plus possible au gouvernement Lusitano-Brésilien, quelque activité qu'il mît d'ailleurs à ses recherches, de se procurer des recrues en nombre suffisant. Lasses de se voir traquées comme des bêtes fauves, les castes indigènes, ou ce qui restait d'elles, avaient déserté l'embouchure et le cours inférieur des

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129 et 145.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

Errata. — Deux erreurs de chiffres se sont produites à notre insu dans les livraisons nos 373 et 375 du mois d'avril dernier. Ces erreurs ont trait aux rivières Jurua et Purus dont le cours est calculé par les Brésiliens à raison de deux tiers de plus que sa longueur réelle, et cela à cause des courbes multiples de ces rivières. Les Péruviens comptent également deux tiers pour les sinuosités de l'Ucayali. Ces trois rivières exceptées, le cours des divers affluents du Haut et du Bas Amazone est calculé par les riverains du fleuve à raison d'un tiers seulement.

Ainsi dans la livraison n° 373, page 120, ligne 47, à propos de la rivière Jurua, lisez : *deux tiers* au lieu de *un tiers*.

Et dans la livraison n° 375, page 151, lignes 57 et suivantes où nous relatons un voyage à contre-courant sur la rivière des Purus, au lieu de *un tiers* et *trois cent quatre-vingt-dix lieues*, lisez : *deux tiers* et *cent quatre-vingt-quinze lieues, soit près de 10° pour la distance parcourue.* P. M.

N. B. Voir la note et la carte placées à la fin de la relation de M. Paul Marcoy. (*Rédaction.*)

affluents du fleuve pour remonter vers les sources de ces derniers où force fut aux gouvernants de les laisser en paix.

Remarquons, en passant, que le même système de civilisation appliqué par les Espagnols aux populations du Pérou, amenait, dans un temps donné l'extinction presque totale de ces dernières. Pendant qu'ici, s'éteignaient, faute de bras, les missions et les bourgades fondées sur le Solimoës, le Javary, l'Iça, le Japura, le Rio Negro et leurs affluents, là-bas, en deça et au delà des Andes, les missions de Quito, de Maynas, du Cerro de la Sal, du Mayro, du Pozuzo, d'Apolobamba, de Moquehua s'effaçaient du sol avec les villes et les villages s'y rattachant. De la situation florissante du Haut Amazone au dix-huitième siècle, il n'est resté qu'une simple notice dans les statistiques de ce temps. Les missions, les villes, les bourgades édifiées sur ses rives et dont l'aspect *réjouissait le cœur des vrais chrétiens*, comme disait un évêque Bradão au retour d'une excursion épiscopale sur le fleuve, ces bourgades, ces villes, ces missions ont disparu et sont remplacées par les huit localités que nous avons décrites tour à tour. L'intérieur du Rio Negro, si bruyant et si animé, qu'il valut à cette rivière l'insigne honneur d'être appelée *A corte do Solimoës* — la cour ou capitale du Solimoës, — le Rio Negro est morne et silencieux comme une tombe. Quant à la population indigène, on peut juger de l'étrange déchet qu'elle a subi dans la période de 1640 à 1780, en comparant la liste des nations qui peuplaient à cette époque le Haut Amazone et ses tributaires, à la liste des nations qu'on y trouve aujourd'hui [1].

1640 - 1680.

HAUT AMAZONE OU SOLIMOËS. — Indiens Yurimaos, Umaüas, Curucicuris, Sorimaos.

R. JAVARI (affluent de droite). — Mayorunas, Ticunas, Marahuas, Huaraycus, Panos, Chahuitos, Chimanaas, Yameas.

R. JANDIATUBA (affluent de droite). — Huaraycus, Marahuas, Mayorunas, Culinos.

R. IÇA ou PUTUMYO (affluent de gauche). — Yuris, Passés, Iças, Payabas, Chumanas, Tumbiras, Cacatapuyas, Parianas, Cahuhuicenas, Barrés, Mariatés, Coërunas, Macus, Yupinas, Manayas, Araruas, Pehuas, Yahuas.

R. TUNATI (*hodiè* TUNANTINS, affluent de gauche). — Tunatis, Cahuhuicenas, Parianas.

R. JUTAHY (affluent de droite). — Culinos, Tapaxanas, Huaraycus, Buruhès.

R. JURUA (affluent de droite). — Catahuichis, Cahuanas, Marahuas, Canamahuas, Yumas, Camaramas, Payabas, Papianas, Ticunas, Nahuas, Culinos.

R. TEFFÉ (affluent de droite). — Uaüpés, Yanumas, Papés, Tupibas.

R. JAPURA OU GRAND-CAQUETA (affluent de gauche). — Mepuris, Chumanas, Mariahuanas, Macus, Coërunas, Yuris, Yupuras, Cahuiharis, Yamas, Cahuhuicenas, Tamuanas, Maruhuas, Peridas, Periatis, Parahuamas, Purenumas, Jepuas, Poyaüas, Clituas, Coretus, Tumbiras, Ambüas Maüayas, Parianas, Araruas, Yupiüas, Umaüas, Mirañhas, Achuaris, Anianas.

R. COARY (affluent de droite). — Uaüpès, Muras, Cirus, Yahuanas.

R. des PURUS (affluent de droite). — Purus-Purus, Muras, Abacaxis, Maués, Sapupés, Comanis, Aytonarias, Acaraiüaras, Braüaras, Curitias, Catahuichis, Uarupas, Maturucus, Catukinos, Sehuacus.

RIO NEGRO (affluent de gauche). — Manaos, Uaracoacenas, Parahianas, Caburicenas, Bayanas, Uariquênas, Cayarahis, Guaribas, Cabuquênas, Uayuanas, Orumaos, Anas, Banivas, Tariana, Uaüpès, Urinanas, Timanaras, Boanaris, Mamengas, Panenuas, Coërunas, Carayas.

1860.

HAUT AMAZONE OU SOLIMOËS. — Des quatre nations qui peuplaient ce fleuve, deux, celles des *Curucicurus* et des *Sorimaos* étaient éteintes avant la fin du dix-septième siècle. Les *Umaüas* transformés en Omaguas et croisés avec la race Cocama, sont chrétiens depuis longtemps et les individus de leur descendance habitent au Pérou, sur la rive gauche de l'Amazone, le village de San Joachim d'Omaguas. Les descendants des *Yurimaos*, chrétiens depuis un siècle et croisés avec la race des Balzanos et des Cumbazas, néophytes des anciennes Missions du Huallaga,

1. Le dernier voyageur français qui ait visité *officiellement* ces contrées, celui-là même à qui le Musée du Louvre est redevable d'une statue en grès provenant de la Barra do Rio Negro et dont il nous est arrivé de parler plus haut, ce voyageur a donné en 1850-51, comme nous donnons aujourd'hui, une liste nominative des nations indigènes qui peuplent le Haut-Amazone et ses affluents. Cette liste, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, a été copiée par lui dans un journal de Santa Maria de Belem do Para, o *Télégrafo paraënse*, en date du 28 mars 1829. Nous sommes fâché d'avoir à ajouter que l'original, pas plus que la copie, ne doivent être pris en considération et cela pour les raisons suivantes :

Aucun relevé des nations sauvages qui peuplent le Brésil n'ayant été fait depuis plus d'un siècle, le journaliste brésilien attaché au *Télégraphe*, — c'est le nom du journal, — n'a vu rien de mieux pour donner une haute idée des populations indigènes de son pays que de copier dans leur teneur primitive les rôles de la capitainerie du Rio Negro et les *roteiros* ou itinéaires de la contrée publiés par Noroñha et par Sampaio dans la période de 1750 à 1774. En outre, le même journaliste dans sa besogne de copiste, a commis une erreur de plume, à moins que le voyageur français en le copiant à son tour, n'ait étourdiment confondu le *Jurua* avec le *Japura* et doté la première de ces rivières de trente-trois nations, tandis qu'il n'en donne que dix-sept à la seconde. Or, c'est précisément le contraire qu'il eût fallu écrire.

Un fait que le journaliste brésilien et le voyageur français ignorent peut-être, c'est que les affluents de gauche du Haut Amazone paraissent avoir eu de tous temps une population indigène bien plus nombreuse et surtout plus variée que les affluents de droite du même fleuve. De cette différence numérique, doit-on inférer que dans leurs migrations du nord au sud à travers les parties planes de cette Amérique, la majeure partie des nations de l'autre hémisphère s'arrêtèrent en deçà de l'Amazone, tandis qu'un petit nombre seulement traversaient le fleuve et poussaient au delà, ou que ces migrations de peuples continuant de s'opérer longtemps encore après l'occupation des parties sud du continent par les premières hordes voyageuses, celles qui vinrent à leur suite, fixèrent pour limites à leurs déplacements les rivages de l'Amazone? Le fait nous paraît mériter l'attention des savants.

N'ayant pas sous la main le numéro du journal le *Télégraphe* où se trouve cette liste nominative, nous ne pouvons la confronter avec la copie qu'en a faite le voyageur et décider, qui, de lui ou du journaliste, a commis le *lapsus calami* relatif au Jurua et au Japura. Bornons-nous donc à dire que la liste en question qui reproduit le chiffre des nations brésiliennes *d'autrefois* et non celui des nations *d'aujourd'hui*, est entachée de nullité et comme telle doit être repoussée par les ethnographes.

habitent sur les bords de cet affluent de l'Amazone, les villages péruviens de Chasuta, Balsapuerto, etc.

R. JAVARY. — Mayorunas, Marahuas.

R. JANDIATUBA. — Quelques Indiens *Culinos* vivent aux alentours de son embouchure et des *Huaraycus* sont établis dans le voisinage de ses sources.

R. IÇA ou PUTUMAYO. — Un petit nombre d'Indiens *Yuris*, *Passés* et *Barrés*, à demi civilisés, habitent encore les bords de cette rivière; les *Yahuas* l'ont abandonnée depuis longtemps pour aller vivre sur les rives d'un de ses affluents, le Rio de los Yahuas. Ce que nous avons dit ailleurs de ces indigènes est suffisant et nous n'avons pas à y revenir. La nation des *Macus*, établie autrefois sur les bords de la rivière Iça, erre aujourd'hui dans les forêts du Japura.

R. TUNATI ou TUNANTINS. — Dépeuplé.

R. JUTAHY. — Un petit nombre d'Indiens *Marahuas*, *Culinos* et *Buruhés* sont échelonnés sur sa rive droite.

R. JURUA. — Quelques familles d'Indiens *Anahuas* (anciens Nahuas) habitent dans le voisinage de son embouchure; des Indiens *Catahuichis* succèdent à ceux-ci. Un petit groupe détaché de la nation *Nahua* vient à leur suite; des Indiens *Catukinos* habitent aux alentours de ses sources.

R. TEFFÉ. — Dépeuplé.

R. JAPURA. — Quelques Indiens *Muras* groupés autour des lacs de son embouchure. Dans l'intérieur, cinq à six tribus formées par le démembrement de la nation *Mirañha*. Des Indiens *Macus* errant dans les forêts de sa rive gauche et près de ses sources, le groupe assez nombreux des *Umaüas-Mesayas*, débris de la grande nation *Umaüa*.

R. COARY. — Dépeuplé.

R. des PURUS. — Quelques Indiens *Muras* et un très-petit nombre de *Purus-Purus* habitent encore la partie inférieure de son cours; des *Catahuichis*, des *Catukinos* et des *Sehuacus*, s'étendent jusqu'à ses sources.

RIO NEGRO. — Tous les descendants de la nation *Manao*, croisés avec la race portugaise ou avec des castes indigènes, sont depuis longtemps chrétiens et civilisés; de la nation des *Uaüpés* (*hodié* Uaopés) une des plus nombreuses du Rio Negro, sont sorties les deux tribus des *Cubeos* et des *Ipécas-Tapuyas* ou Tapuyas-Canards qui vivent à l'état de nature et assez avant dans l'intérieur. Des Indiens *Guaribas*, dont le nom s'est changé avec le temps en *Guaribobocas*, habitent également dans le voisinage des sources du Rio Negro.

Si des lieux et des hommes, nous passons aux produits du sol, nous remarquerons que certains d'entre eux sont devenus rares dans les forêts du Haut Amazone et que d'autres en ont disparu; les résines, les baumes, les huiles, les gommes, les plantes textiles, tinctoriales, médicinales abondaient autrefois sur les deux rives du grand fleuve; de nos jours leur disparition ou leur rareté oblige les commerçants des villages Amazoniens à envoyer une ou deux fois par an dans l'intérieur des rivières Javary, Napo, Iça, Jurua, Purus, un assez grand nombre de Tapuyas à la recherche de ces produits; ces individus s'abouchent avec les naturels et se font aider par eux dans leur exploration et leur récolte végétales; des haches, des couteaux, des hameçons sont le salaire habituel de ces travailleurs. Or, une manie propre à l'indigène, c'est d'abattre l'arbre et l'arbuste pour en cueillir le fruit et d'arracher la plante pour en avoir les tiges ou les feuilles. De cette manie est résulté à la longue l'appauvrissement ou l'extinction de certaines espèces. La salsepareille est de ce nombre. Aujourd'hui les alentours de l'Amazone sont si bien dépourvus de cette smilacée, que les riverains pour en approvisonner nos marchés d'Europe, sont forcés de remonter vers les sources des affluents du fleuve[1]. En 1860, une de ces expéditions commerciales composée de douze égaritéas et de cent individus, explora pendant neuf mois la rivière Jurua et ses tributaires et revint à Ega rapportant pour tout butin soixante et un quintaux de salsepareille.

L'installation d'un service de bateaux à vapeur sur l'Amazone, en rapprochant les distances et multipliant les rapports commerciaux, n'a fait qu'ajouter aux moyens de destruction employés par l'homme. Déjà l'on peut prévoir que, dans un temps donné, la salsepareille aura disparu du Brésil ou y sera soumise à une culture réglée comme le cacao, cet autre produit spontané de son sol. Autrefois cette byttnériacée abondait dans les forêts du fleuve; aujourd'hui on ne la trouve guère que dans celles de l'intérieur et du côté de la limite équatoriale, où de petits commerçants vont encore la chercher. C'est pour obvier à sa disparition complète sur certains points et à sa rareté sur d'autres, que les Brésiliens ont établi le long du Bas Amazone, à partir de Villa Nova sur la rive droite du fleuve, jusqu'à Cameta sur la rivière Tocantins, les grandes plantations de cacao qu'on peut voir en passant.

Ce que nous disons des produits sylvestres de l'Amazone, peut s'appliquer aux espèces animales confinées dans ses eaux. Longtemps l'homme rouge ne pêcha que pour se nourrir; puis l'homme blanc est venu et a pêché pour sa nourriture et pour ce qu'il nomme : *les besoins du commerce;* de ce double emploi et des moyens destructifs employés par l'individu pendant plus de deux siècles, est résultée une effrayante diminution des cétacés et des poissons du fleuve. De nos jours, quelle pêche faite en commun par toutes les populations riveraines, produirait en une quinzaine, comme aux premiers temps de l'occupation portugaise, *dix mille* pira-rocou et *quatre mille* lamantins? Ces chiffres si exorbitants qu'ils paraissent, ne sont pourtant que le produit, à cette époque, de la pêche d'un seul village!

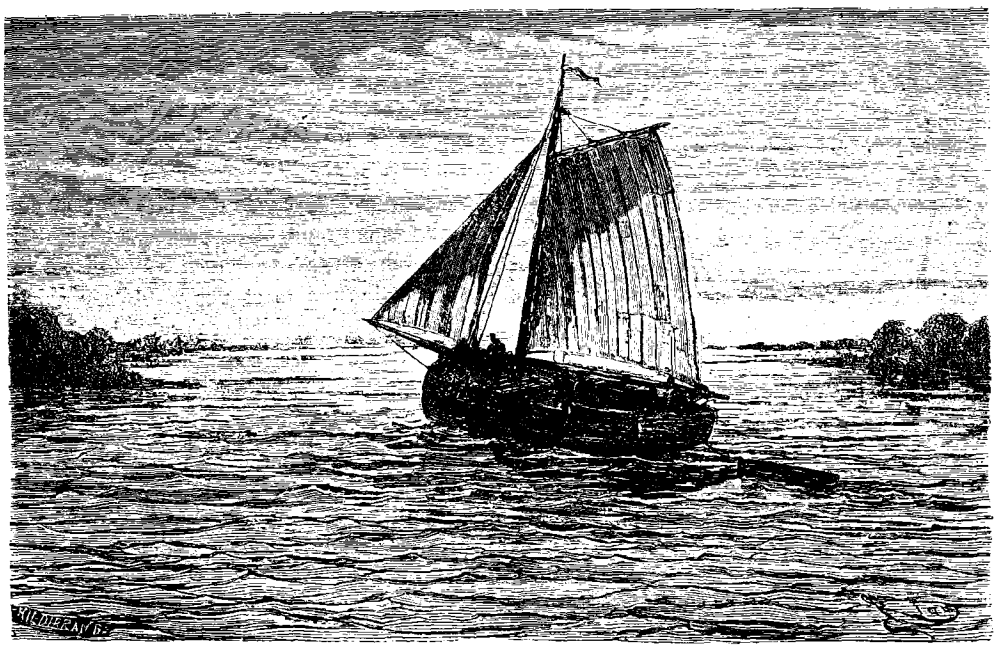
Traqués sans relâche sur le fleuve, lamantins et pira-rocou se sont réfugiés dans ses affluents et dans les lacs de l'intérieur; mais les pêcheurs-commerçants les ont suivis dans ces retraites et le massacre de leur espèce a recommencé de plus belle : toutefois le résultat de

1. La salsepareille que le Brésil expédie aujourd'hui en Europe lui vient en grande partie des possessions espagnoles. Les habitants de la Plaine du Sacrement, des villages du Marañon, du Huallaga, de l'Équateur, de la Colombie, où cette plante abonde encore, la recueillent dans leurs forêts et l'apportent par le Haut Amazone, le Napo et l'Iça, aux commerçants de Cayçara, Ega, Coary et la Barre du Rio Negro qui l'expédient au Para.

ces expéditions est loin d'être à cette heure ce qu'il était jadis. *Au temps du Roi*[1], assurent les pêcheurs, *soixante-dix* pira-rocou fournissaient en moyenne un quintal de salaison; aujourd'hui pour atteindre ce chiffre, *cent soixante* ou *cent quatre-vingts* de ces individus sont nécessaires. A cette même époque, on retirait d'un lamantin adulte deux pots d'huile équivalant à huit arrobes portugaises ou *deux cent cinquante-six livres*; de nos jours, trois lamantins donnent à peine un pot d'huile de quatre arrobes ou *cent vingt-huit livres*; à cette différence énorme, on comprend sans peine que cétacés et poissons n'ont plus le temps de croître et d'engraisser.

Les lamantins de l'Ucayali sur la maigreur desquels nous nous apitoyions naguère, sont des baleineaux, comparés aux lamantins de l'Amazone et la preuve, c'est que chacun d'eux fournit carrément un pot d'huile de quatre arrobes espagnoles équivalant à un quintal.

C'est également, par suite des persécutions de l'homme et pour y échapper, que les tortues ont déserté en partie les plages du fleuve qu'elles fréquentaient autrefois. Sous la domination portugaise, l'époque de la récolte des œufs de ces animaux, était pour les populations riveraines, en même temps que l'échéance d'une rente annuelle que leur servait régulièrement la nature, un prétexte de réunion et une occasion de plaisir. Le fleuve avait alors au milieu de son lit de longues plages attenant à ses îles, plages qu'on peut y voir encore et que la décroissance des eaux en septembre et octobre laisse à découvert. Douze d'entre elles qui portaient le nom de *Plages Royales*, étaient renommées pour la quantité d'œufs de tortues qu'on y recueillait chaque année.



Première bordée courue sur le Bas Amazone.

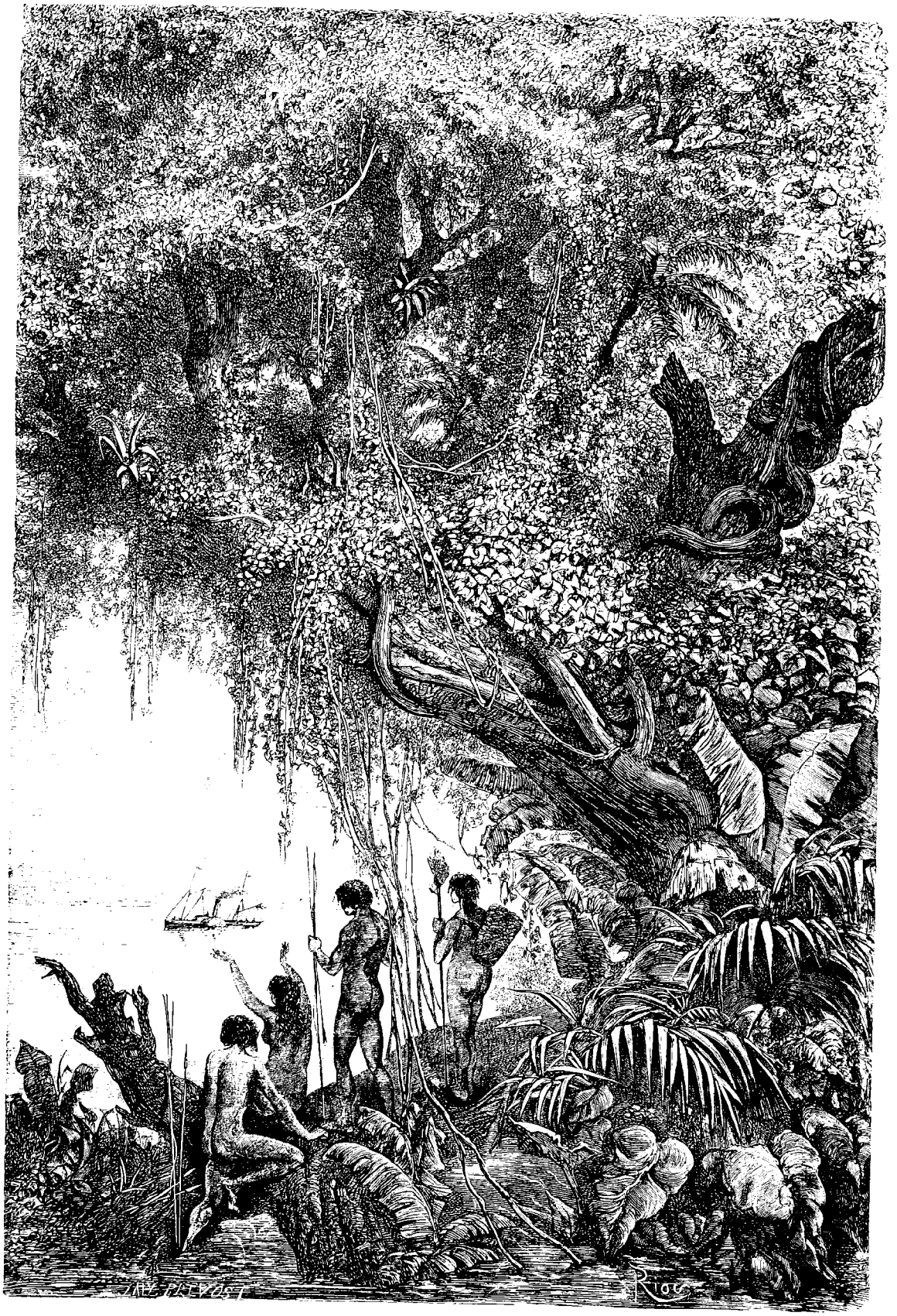
La première appartenait à l'île *Itapeüa* et longeait le lit de l'Amazone à partir de la rivière Tunantins, sur une étendue de cinq lieues; les plages des îles *Corasateüa*, *Ivirateüa* et *Bararia* venaient à sa suite et s'étendaient jusqu'à l'embouchure de la rivière Jutahy. Celles de *Yérémanateüa*, de *Huarumandia* et d'*Arasateüa* leur succédaient et se prolongeaient jusqu'à Fonteboa où commençaient les grandes plages du *Coro* qui se poursuivaient jusqu'à l'entrée du lac de Coary.

Chaque année, à jour fixe, les habitants des missions et des villages de l'Amazone venaient planter leurs moustiquaires sur ces plages et y formaient autant de campements que de populations distinctes. A l'aurore, un roulement de tambour donnait le signal des travaux; le sable était retourné, les œufs de tortues mis en tas et la préparation de l'huile commençait[1]; un second roulement de tambour annonçait la fin de la journée. Après le travail venait le plaisir. Les jeux, les danses et les libations de tafia égayaient la soirée et se prolongeaient fort avant dans la nuit. Chaque population avec l'agrément de ses supérieurs, conviait sa voisine à une réunion bachique et dansante que celle-ci lui rendait à son tour. Aujourd'hui Teffé régalait San Pablo; demain, c'était Fonteboa qui traitait Coary.

Si la récolte des œufs de tortues offrait aux riverains du Haut Amazone une suite non interrompue de travaux

1. Au Brésil, comme au Pérou, les gens du peuple se servent de cette locution pour désigner l'époque de la domination portugaise et espagnole en Amérique.

1. Les riverains de l'Amazone préparent cette huile, la font bouillir et l'assaisonnent de la même façon que les Conibos de la Plaine du Sacrement. Comme ceux-ci, ils se servent d'une flèche à cinq pointes pour crever la coquille molle des œufs, d'une pirogue en guise d'auge, etc., etc.



Le premier bateau à vapeur.

EXVIBRIS

agréables et de plaisirs bruyants, elle constituait pour les poissons du fleuve un temps de bombance et de chère lie. Tous attendaient pour se refaire des jeûnes forcés de l'année, cette époque carnavalesque que leur instinct leur révélait à une demi-heure près. Le détritus des œufs, crevés et lavés par les travailleurs n'était pas plutôt rejeté à l'eau, que des milliers de gueules échelonnées sur toute la ligne du fleuve, s'ouvraient et se fermaient avec une précision mécanique, *Pira-Rocou*, *Pira-Arara*, *Pira-Yahuara*, *Sungaros*, *Surubis*, *Tambakés*, *Pacos*, *Aramas*, *Turas*, *Chumbiras*, les grands et les petits de la famille, se gavaient, s'emplissaient, s'arrondissaient, conjointement avec les dauphins et les sauriens, accourus pour prendre part à la curée.

Durant ces jours de liesse et de goinfrerie, hommes, femmes, enfants se baignaient et s'ébattaient impunément au milieu des caïmans, sans avoir à craindre d'être coupés en deux ou amputés de quelque membre. Repus outre mesure, les hideux sauriens allaient et venaient autour des baigneurs, de l'air le plus indifférent du monde [1].

Cet âge d'or a fait place à l'âge de fer. Depuis quelque trente ans, les plages du Haut Amazone abandonnées par les chéloniens qui vont pondre assez avant dans l'intérieur des affluents du fleuve, ont cet air morne et désolé qui caractérise les cités veuves d'habitants; la vie, la richesse et la joie s'en sont retirées. Déjà en 1850, les tortues y étaient devenues si rares, qu'à San Pablo, un de ces animaux valait une pataca brésilienne, environ dix-huit sous. Les plages d'Itapeüa et de Corasateüa où la récolte de leurs œufs donnait autrefois deux mille pots d'huile ou *treize cents* quintaux, n'en avaient donné que *six cents* cette même année. Les plages de Yérémanateüa et de Huarumandia n'avaient rien produit; enfin celles du Coro qui donnaient autrefois jusqu'à trente-six mille arrobes portugaises d'huile ou *un million cent cinquante-deux mille livres*, n'avaient produit en 1850, que *quarante-trois* arrobes!

Nous ne pensons pas que les choses aient été en s'améliorant; et si la vue du premier bateau à vapeur remontant le fleuve en crachant de la fumée et des étincelles a pu stupéfier les derniers sauvages de ces contrées, le bruit des palettes du pyroscaphe a dû mettre en fuite les dernières tortues restées fidèles aux plages royales.

Maintenant que nous en avons fini avec ce tableau de la situation du Haut Amazone, laissons à autrui le soin d'argumenter et de conclure à notre place, nous bornant comme d'habitude à la seule exposition des faits. *Narro ad narrandum*, *non ad probandum*, a dit l'illustre et sévère Tacite. Certains verront peut-être un progrès immense dans la diminution sensible des castes à peau rouge, la substitution de redingotes et de robes à falbalas, aux vêtements d'écorces et de plumes, l'appauvrissement des forêts et le dépeuplement des eaux. D'autres penseront que la conclusion est digne des prémisses; que la conquête portugaise et sa sœur espagnole ont déposé dans les contrées et chez les peuples jadis soumis par elles, des germes de destruction plutôt que des semences de vie; que les révolutions politiques qui depuis cinquante ans se sont succédé en Amérique, n'ont fait qu'effleurer la forme des institutions, sans atteindre le fond; que le présent tient encore au passé par mille racines; qu'enfin la régénération de ce beau pays est une œuvre en dehors de lui-même et que l'avenir lui prépare sous la forme d'une émigration européenne. Le jour où le vieux continent surabondant de séve et de génie, cherchera une issue d'écoulement au trop plein de son lit, l'Amérique du Sud sera un des points de ce globe vers lequel se précipiteront ses vagues bouillonnantes.

Nous achevons à peine cette étude, que le capitaine du sloop *Santa Martha*, nous montre sur la rive gauche du Bas Amazone, quelques maisonnettes éparses sur une bande de terrain dénudé; nous en comptons huit, y compris une église. C'est San José de Maturi, fondé en nous ne savons quelle année par un missionnaire portugais du Rio Branco, lequel, ennuyé de vivre dans l'intérieur du pays, vint s'établir au bord de l'Amazone. Les habitants de ce village doivent se lever tard, car au moment où nous passons, il est près de midi, et les portes et les fenêtres de leurs demeures sont parfaitement closes.

En regard de San José de Maturi, sur la rive droite du fleuve, bâille l'embouchure du Rio Madeira à laquelle La Condamine a donné deux mille neuf cents vares castillanes ou sept mille sept cents pieds de largeur. Malgré notre envie de taquiner un peu l'ombre du célèbre académicien en retranchant quelque chose à ses chiffres, nous nous voyons forcé de passer outre, l'île Mantequeira déployant tout à coup entre notre œil et l'embouchure du Madeira, sa longue bande de palmiers miritis, pareille à un écran de plumes vertes.

Le Madeira est une des rivières d'eau blanche où les tortues, après leur désertion des plages du fleuve, ont pris l'habitude de venir chaque année déposer leurs œufs. Cette particularité, connue des pêcheurs et des fabricants d'huile des environs, les amène dans l'intérieur du Madeira au temps de la ponte des chéloniens et pendant quinze jours, du 30 août au 15 septembre, leurs tentes et leurs moustiquaires couvrent ses deux rives.

Formé dans l'intérieur par la réunion des rivières Beni, Mamoré et Guaporé, grossies elles-mêmes par l'adjonction de nombreux affluents, le Madeira, dans son cours à travers les parties planes de cette Amérique, charrie, comme l'Ucayali, force troncs d'arbres tombés des forêts de Sorata, de Pelechuco, d'Apolobamba et transportés par le Beni. C'est à cette circonstance d'arbres flottants, qu'il dut le nom de *Rio da Madeira* — ri-

1. Ce fait dont on pourrait faire honneur à notre imagination, se reproduit chaque fois que dans une pêche ou feyturia, le fretin, les têtes et les entrailles des gros poissons sont rejetés à l'eau. Les caïmans gorgés de nourriture, ne font alors aucun cas des baigneurs qui de leur côté ne s'épouvantent nullement de ce dangereux voisinage. Ces occasions exceptées, aucun indigène n'oserait se baigner en pleine eau.

EXVIBRIS

vière du bois — que lui donnèrent Pedro Teixeira et ses compagnons dans leur voyage à Quito. Le nom de Madeira fit oublier celui de Cayari qu'il avait porté jusqu'alors.

A cette époque, l'embouchure du Madeira et le canal qui le fait communiquer avec l'Amazone [1], étaient habités par les débris de la grande nation Tupi ou Tupinamba, que les Portugais, à leur arrivée au Para, avaient trouvée établie sur la rive droite du Bas Amazone [2]. D'humeur farouche et belliqueuse, ces indigènes ne subirent le joug des conquérants qu'après trois ans de lutte à main armée, la perte d'un grand nombre d'entre eux et la destruction de la plupart de leurs villages. Tandis qu'une partie des survivants allait peupler *par ordre*, une mission de la Bahia do Sol — aujourd'hui Collares — l'autre partie émigrait vers le Haut Amazone, se fixait à l'entrée du canal du Madeira, auquel elle a laissé son nom, et où Pedro Teixeira qui la croyait éteinte, fut tout surpris de la trouver à son retour de Quito [3].

A mesure que les Portugais s'enracinèrent dans le pays, les Tupinambas s'en détachèrent. Quelques années après le passage de Pedro Teixeira, les individus de cette nation établis dans le canal du Madeira autour du lac Vaïcorapa, étaient dépossédés de leurs domaines, baptisés d'urgence et envoyés, *au nom du Roi*, sur la rivière Tapajoz pour peupler la ville de Boim récemment fondée. En ces temps bienheureux, peupler une ville au nom du Roi ou ramer sur les galères de Sa Majesté, était synonyme pour des Peaux-Rouges.

Depuis deux siècles les Tupinambas ont disparu du Brésil, mais leur idiome est resté la langue courante de deux ou trois provinces de cet empire, et notamment de celle du Para. Comme cet idiome à part quelques variantes sans importance, est celui que parlent encore aujourd'hui les Guaranis-Chirihuanos, anciens transfuges du Paraguay, établis depuis le commencement du dix-septième siècle au pied des Andes Boliviennes, on nous permettra de considérer, jusqu'à preuve du contraire, les Tupis et les Guaranis comme une seule et même nation que des circonstances locales forcèrent jadis à se démembrer.

Les quelques mots de l'idiome Tupi que nous intercalons dans notre texte, éviteront aux philologues la fatigue et l'ennui d'aller à la recherche de ces vocables, et leur permettront, en outre, de confronter cet échantillon *da lengoa geral do Brazil* avec les échantillons d'idiomes américains que déjà nous avons donnés.

IDIOME TUPI.

Dieu,	Tupana.
diable,	yurupari.
ciel,	uuaca.
soleil,	coracé.
lune,	yacé.
étoile,	yacétata.
tonnerre,	tupa.
éclair,	tupa uira.
jour,	ara.
nuit,	putuna.
matin,	cuema.
hier,	coïsé.
aujourd'hui,	oyara.
demain,	huirandé.
eau,	ê.
feu,	tata. pira.
pluie,	amana.
froid,	irusanga.
chaud,	sacu.
terre,	euê.
tremblement de terre,	uiucataca.
pierre,	itaqué.
montagne,	uitera.
sable,	iqui.
rivière,	parana.
gorge (quebrada),	igarapé.
forêt,	caá.
arbre,	muira.
bois,	yapeüa.
vie,	sequê.
mort,	umanu.
homme,	apegasa.
femme,	cuñha.
enfant,	taüna.
vieux,	tuisé.
vieille,	oaïmi.
jeune,	coromin. pusasu.
père,	ipaya.
mère,	imaya.
frère,	quihuira.
sœur,	sènèra.
mari,	imèna.
femme,	chimirico.
tête,	iacan.
œil,	sesa.
nez,	apuiñha.
oreille,	nami.
bouche,	yaru.
dent,	sañha.
angue,	apeco.
menton,	saïua.
cou,	ayura.
épaule,	yatii.
bras,	iua.
main,	po.
estomac,	pea.
sein,	camui.
ventre,	marica.
nombril,	peruan.
intestin,	ibachu.
cuisse,	huera.
genou,	senepua.
jambe,	teman.
pied,	pui.
cheveu,	ahua.
poil,	sahua.
maison,	oca.
pirogue,	igara.
rame,	apucuytana.
corbeille,	erusanga.
fil,	inimu.
coquillage,	itanga.
arc,	uirapara.
flèche,	uëua.
massue,	uisaranga.
hameçon,	pinda.
poison,	urari.
bêche,	tasera.
banc,	apuicaüa.
peigne,	quihuau.
pot,	camuti.
plantation,	tenau.
manioc,	macachêra.
maïs,	ahuati.
banane,	pacoa.
ananas,	nana.
patate douce,	yutica.
coton,	amaniou.
tabac,	petema.
rocou,	urucou.
fleur,	putira.
liane,	sipo.
herbe,	capiin.
cire,	irariputi.
miel,	ira.
tigre,	yahuaraté.
sanglier (pécari),	tayasu-capuera.
cochon,	tayasu-memon.
chien,	yahuara.
singe,	macaco.
caïman,	yacaré.
chauve-souris,	anuira.
tortue de terre,	iauti.
tortue d'eau,	yurara.
oiseau,	huira.
perroquet,	parahua
canard,	ipéca.
poule,	sapucaya.
coq,	sapucaya-apegasa.
œuf,	supia.
poisson,	pira.
serpent,	boya.
papillon,	panama.
mouche,	meru. tumbera.
moustique,	carapana.
cigale,	iaquirana.
abeille,	muirera.
fourmi,	tacehua.
blanc,	murutinga.
noir,	pichuna.
rouge,	piranga.
jaune,	tahua.
bleu, vert,	suquira.
voleur,	munaüasu.
ouvrir,	piraré.
attacher,	pucuaré
rôtir,	mexira.
courir,	nhana.
arriver,	usica.
sortir,	usema.
dormir,	quera.
réveiller,	paca.
manger,	amaü.
un,	iépé.
deux,	mocoën.

1. Ce canal situé dans l'intérieur du Madeira, à dix lieues de son embouchure et sur sa rive droite, est appelé *Uraïa* dans sa partie supérieure, et *Tupinamparana* (rivière des Tupinambas) dans sa partie inférieure. Sa longueur est d'environ trente-deux lieues ; sa largeur varie de cent cinquante à trois cents mètres. Les pilotes brésiliens, qui l'appellent indifféremment *Furo dos Abacaxis o dos Tubinambas*, rappellent sans s'en douter une des pages lugubres de leur histoire. Deux ou trois étiers dont le plus large est le furo Coroïé, coupent par autant de tangentes la courbe décrite par le Tupinamparana et le font communiquer avec l'Amazone. Ce canal reçoit dans son parcours le trop-plein de huit lacs alimentés par des rivières (*igarapés*) venues de l'intérieur. Les plus grands de ces lacs sont ceux de Canoma, d'Abacaxis, de Maüé et de Uaïcurupa ou Vaïcorapa.

2. Venue des contrées du sud qu'elle semble avoir adopté pour lieu de résidence, lors de la grande émigration des peuples de l'hémisphère nord, la nation Tupi habita longtemps l'intérieur du Paraguay, les pampas du Chaco et les *llanos* des Moxos avant d'occuper les versants de la Sierra d'Ibapiaba, limitrophe des provinces de Para, Maranhaô, Pernambouc et Bahia, d où plus tard elle passa sur les bords du Bas Amazone. Un groupe détaché de cette nation, une des plus nombreuses qu'ait eues l'Amérique du Sud, existait encore au milieu du siècle dernier dans le voisinage des sources du Beni.

3. Vingt ans auparavant, en 1619, Pedro Teixeira avait fait une guerre acharnée à ces mêmes Tupinambas et avait brûlé trois de leurs villages, *Iguapé, Guanapu, Carepi*, situés dans les environs du Para.

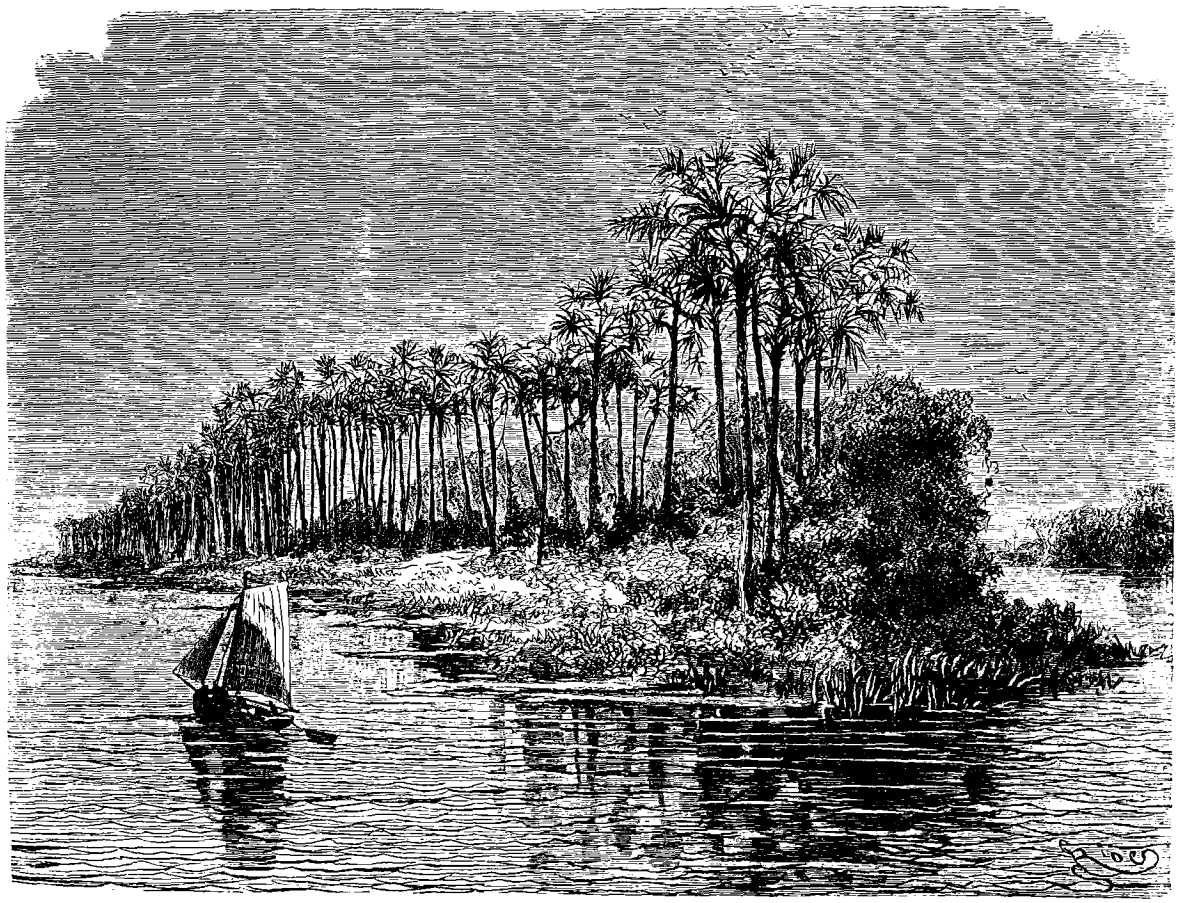
trois,	mésapéré.	trois cents,	mésapéré-papasaü.
*	*	*	*
cent,	iépé-papasaü.		
deux cents,	mocoëu-papasaü		

Au delà de *trois* et de *trois cents* les Brésiliens de la province du Para comptent par duplication ou en se servant de la langue portugaise.

Les lieux abandonnés par les Tupinambas furent immédiatement occupés par des Indiens Abacaxis, Canumas et Maüès, tirés des lacs et des igarapés voisins. Deux Missions fondées par les Jésuites réunirent ces indigènes; une d'elles fut affectée aux seuls Abacaxis; l'autre reçut pêle-mêle des Canumas et des Maüès.

En 1798, il ne restait de ces Missions que deux pauvres villages à peu près déserts; pour les repeupler, on fit main basse sur des Abacaxis et des Maüès qui vivaient aux environs à l'état de nature; à ces Indiens on adjoignit un certain nombre de Turas et de Mundurucus pris entre les rivières Madeira et Tapajoz, puis la direction spirituelle des deux postes fut confiée à un Carme du nom de José das Chagas, et leur direction temporelle à deux capitaines de voltigeurs appelés Rodrigues Porto et Pereira da Cruz.

A ces villages depuis longtemps disparus, ont succédé les petites bourgades de Canoma, d'Abacaxi et de Maüé situées sur les lacs de ces noms et habitées par des individus qui se disent de race pure, mais qui ne



L'île Mantequeira.

sont que le produit du croisement des castes Abacaxi, Canuma, Maüè, Tura et Mundurucu.

C'est aux Indiens Maüès, qu'on doit la découverte et la préparation du *Guarana*, boisson rafraîchissante que nos glaciers-limonadiers n'ont pas encore eu l'idée d'offrir sur un plateau dans les raouts fashionnables. Le guarana est une liane de la famille des légumineuses papillonacées dont la graine est noire à l'extérieur et blanche au dedans. Les Indiens après l'avoir torréfiée et moulue, l'humectent et en façonnent de petits gâteaux plats et ronds, qu'ils font durcir en les exposant à la fumée de bois vert. Pour préparer la boisson, il suffit de râper un de ces gâteaux dans une eau potable, — la dose de râpure est d'une cuillerée pour un verre d'eau, — d'agiter le liquide et de l'avaler sans trop de grimaces, si c'est possible.

Le guarana est en honneur dans toutes les villes de la province. Les citadins qui se piquent de savoir-vivre offrent au visiteur un verre de cette boisson comme des Chiliens pourraient offrir leur cidre de camuesa, des Péruviens leur chicha de maïs, des Argentins une infusion d'herbe du Paraguay. Les qualités réfrigérantes du guarana le rendent cher aux indigènes, qui en usent pour atténuer les effets corrosifs du piment dont leur nourriture est assaisonnée. Ils combattent le feu par la glace. Malgré l'amertume de houblon et l'odeur de vieille

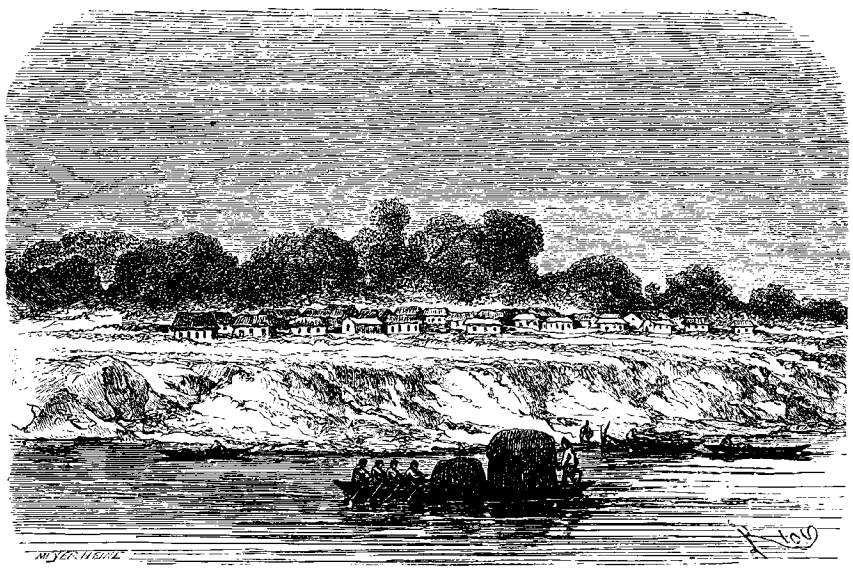
rhubarbe qui caractérisent ce coco local, les consommateurs du pays le boivent sans sucre.

Pour en finir une bonne fois avec le Madeira et les souvenirs de tout genre qui s'y rattachent, disons que pendant longtemps il ne fut connu des Portugais que par la relation qu'en avait fait Pedro Teixeira à son retour de Quito. Quelques années après le passage de l'aventureux capitaine, les Tupinambas, comme nous l'avons dit précédemment, avaient été expulsés du lac Vaïcorapa et exilés dans la ville de Boim; deux Missions fondées par les Jésuites avaient réuni les Abacaxis, les Canumas et les Maüès ; mais nulle exploration de l'intérieur du Madeira n'avait encore été tentée. On ne connaissait de lui que la partie comprise entre son embouchure et l'entrée du canal Uraïa; un trajet de dix lieues.

En 1716, un capitaine Joao de Barros da Guerra remonta pour la première fois cette rivière jusqu'à sa jonction avec le Jumary, un de ses affluents. Ce voyage, entrepris dans le seul but de réprimer les hostilités qu'exerçaient les Indiens Turas contre les deux Missions d'Abacaxis et de Maüès susdésignées, fut fatal au capitaine Joao de Barros qu'un arbre écrasa dans sa chute; mais il avait eu le temps d'exterminer une moitié des Indiens Turas, de mettre en fuite l'autre moitié, et l'idée d'avoir servi en cette occasion son Dieu, son pays et son Roi, dut adoucir l'amertume de ses derniers moments.

En 1725, une seconde exploration du Madeira fut entreprise par un sergent-major Francisco de Mello Palheta, qui remonta cette rivière jusqu'à l'embouchure du Rio Cayuyabas, affluent du Beni, releva la direction de son cours, détermina la position de ses douze cachoeiras ou rapides[1], et donna à chacune d'elles un nom portugais, mais baroque, comme c'était son droit[2].

Au sergent-major d'ordonnance succéda, trois ans plus tard, un Jésuite du nom de José de Sampaio, qui



Ville de Serpa, rive gauche du Bas Amazone.

explora l'intérieur du Madeira, fonda devant le Rio Jumary une mission de San Antonio, y réunit quelques Indiens Turas échappés au massacre de 1716, et continuant son voyage sur le Mamoré, parvint jusqu'aux possessions espagnoles.

L'intérieur du Madeira une fois connu, devint le chemin que suivirent, de préférence à la rivière Tapajoz, les commerçants, les minéralogistes et les aventuriers que la découverte et le renom des mines de Matto Grosso et de Cuyaba, attiraient dans les provinces de ce nom.

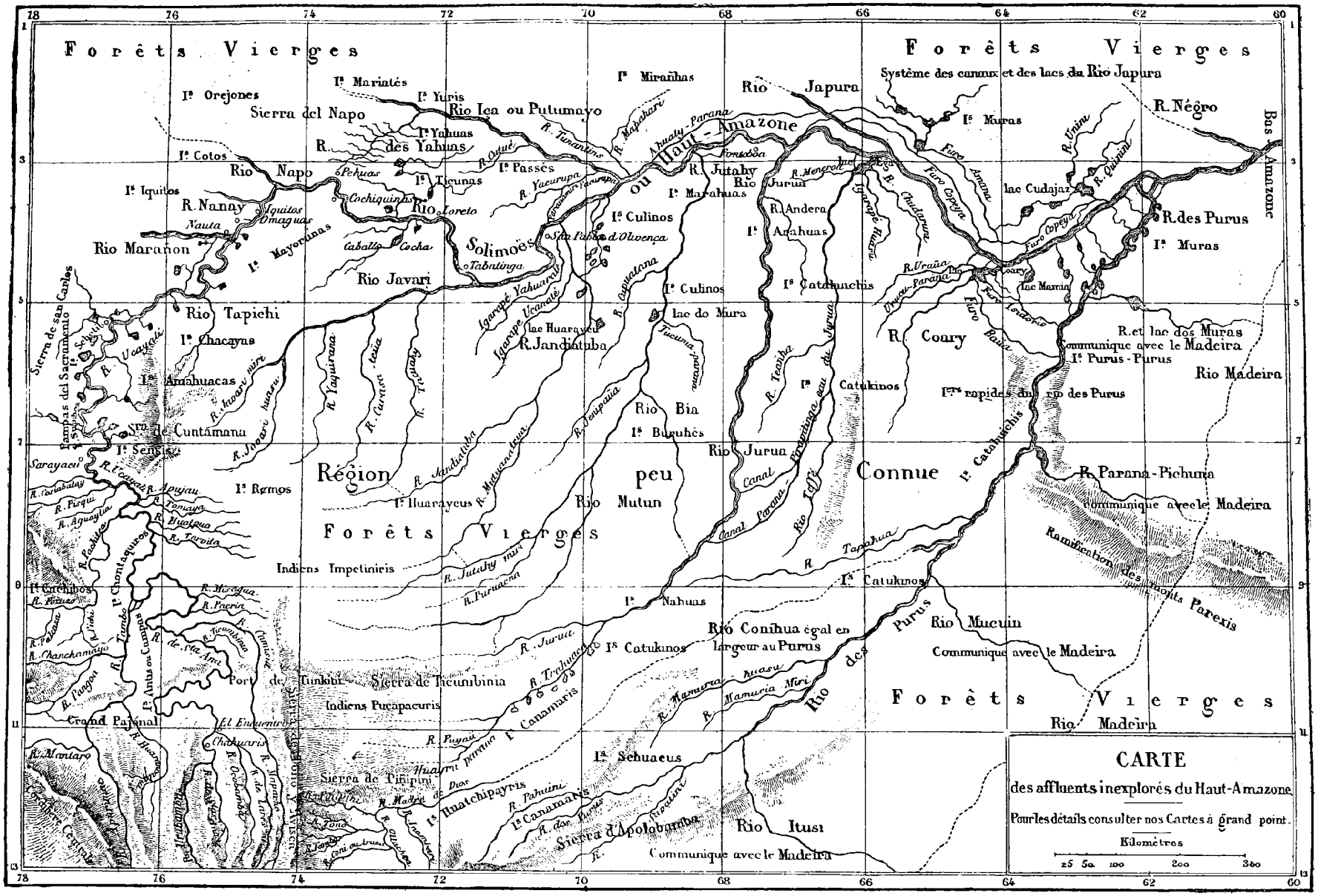
En 1756, les Portugais y fondèrent la ville de Borba. Trois fois détruite par les Indiens Muras et trois fois rebâtie sur un nouvel emplacement[1] par les Portugais qui se piquaient au jeu, cette ville alla reparaître une quatrième fois, à vingt-six lieues de l'embouchure du Madeira, sur sa rive orientale, où elle est encore aujourd'hui.

Une bordée courue dans le nord-nord-est nous éloigne de l'embouchure du Madeira, devant laquelle nous avons retenu trop longtemps le lecteur. Notre sloop s'engage dans les méandres de l'archipel Caniny, groupe d'îles séparées par des canaux que les palmiers et les puchiris couvrent de leur ombre. Des pauxis à huppe crespelée et des perruches à croupion rouge habitent

1. La première fois elle fut édifiée dans l'intérieur du Rio Jupary, la seconde à l'entrée du Rio Giparana, la troisième à l'endroit appelé Praxiaon, la quatrième et dernière fois, sur l'emplacement de l'ancien village de Trocano fondé par les Jésuites.

1. Ces rapides sont dus à un prolongement de la chaîne des Parexis qui traverse le lit du Madeira entre le 9e degré et le 11e, et s'étend dans le nord-nord-ouest au delà de la rivière des Purus. Certains de ces rapides du Madeira ont plusieurs milles d'étendue. On en compte douze sur cette rivière et cinq sur le Guaporé.

2. *Le Saut de Théotonio*, — *les Monticules*, — *la Chaudière de l'Enfer*, — *les Trois Frères*, — *le Petit Mur*, — *la Miséricorde*, — *la Bananière*, — *le Grand Pieu*, — etc., etc.



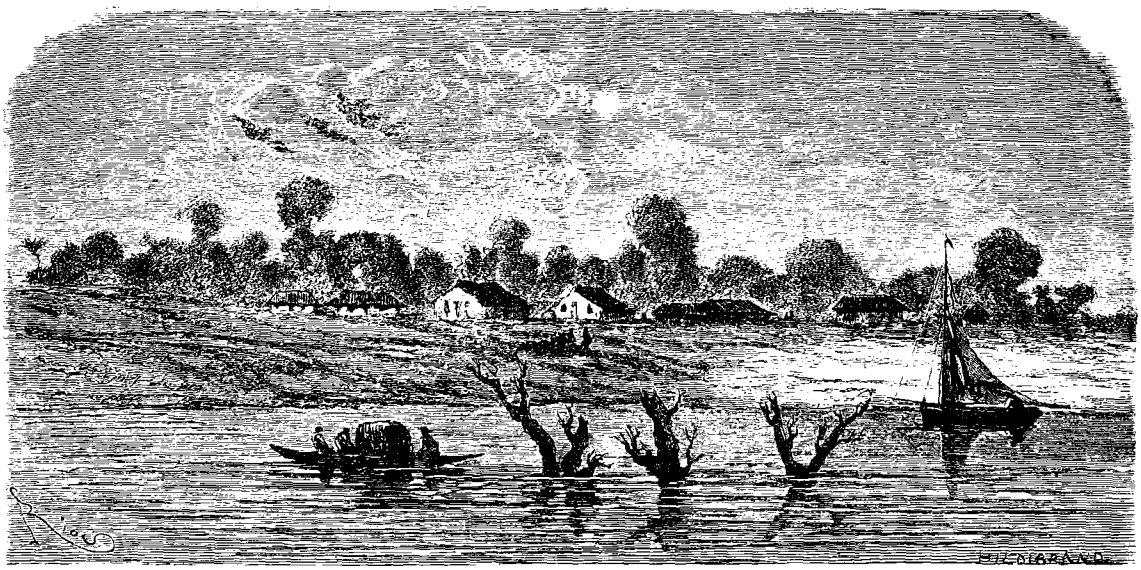
Traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. — Carte n° 17, dressée en 1860 d'après les dernières notions acquises (voy. la note et la carte complémentaires placées à la fin de la relation)

ces sites charmants. Après trois quarts d'heure de navigation, nous rangeons à l'honneur l'embouchure de la rivière Urubu, célèbre par le massacre d'Indiens Caboquenas qu'en 1665 y fit Pedro da Costa Favella, par ordre de l'autorité supérieure [1].

A cette rivière Urubu succède brusquement la ville de Serpa. Des berges striées de jaune et de brun, élevées de dix pieds au-dessus des eaux et servant de soubassement à une trentaine de maisonnettes, placées sur une seule ligne et si bien serrées les unes contre les autres, qu'à distance elles paraissent ne former qu'un corps de logis; autour de ces maisons, un vaste tapis d'herbe rase et jaunie; au fond, la verte muraille de la forêt, voilà Serpa.

Bien que notre sloop, dont le tirant d'eau est presque nul, rase les berges d'assez près pour nous permettre de distinguer, parmi de maigres végétations, les fleurs et les gousses vertes de quelques *galibis*, nous cherchons vainement des yeux un habitant sur la pelouse, une porte ou une fenêtre ouverte parmi les maisons de Serpa. Tout est clos et silencieux. Comme nous nous disposons à virer de bord, le bruit des poulies mal graissées du sloop, réveille quelques chiens de garde que nous n'avions pas aperçus. Sept ou huit de ces animaux à l'échine saillante, accourent au bord de l'eau et nous poursuivent d'aboiements furieux.

Ce fantôme de ville, que nous ne tardons pas à perdre de vue, existait en 1755, sur la rive droite du Madeira, à une lieue en aval du canal Uraïa-Tupinamba, dont nous avons parlé. Son fondateur, Joachim de Mello è Povoas, l'avait peuplée d'Indiens Abacaxis. Elle portait alors le nom d'*Itacoatiara*, — la pierre peinte. — Brûlée par les Muras, elle fut réédifiée en 1770 à l'embouchure du Madeira, peuplée d'Indiens Turas, et prit le nom d'Abacariz. Les Muras la détruisirent une seconde fois. Elle alla reparaître sur la rive



Villa Nova, rive droite du Bas Amazone (vue prise du large).

droite de l'Amazone, avec le nom de Serpa et une population empruntée à diverses castes d'Indiens [2]. Là, elle fut encore inquiétée par les Muras, qui l'avaient reconnue malgré son nom d'emprunt et son déguisement. Pour échapper à leurs poursuites, la malheureuse ville abandonna la rive droite du fleuve et vint s'établir sur sa rive gauche, à l'endroit où nous la voyons aujourd'hui.

Au sortir de Serpa, le sloop change d'amures, et, laissant arriver, court vers la rive droite de l'Amazone avec trois quarts de largue dans sa voile. Le bruit de l'eau qu'il divise et fait écumer sous sa proue, chatouille agréablement notre oreille. Il nous semble entendre le murmure de la grande mer. Tout entier à cette musique, nous oublions de relever sur la rive gauche, le village de Silves, qui reste derrière nous. Mais un tel oubli est sans conséquence. Pour le réparer, il suffit de dire que le capitaine Joaquim de Mello è Povoas fonda ce village vers le milieu du dix-huitième siècle, sur un emplacement appelé *Muratapera*, mot lugubre qu'on peut traduire par *endroit où il y eut des Muras*, et que sa population primitive fut composée de Portugais mêlés à des Indiens Barrés, Carayas et Pacuris, qui s'éteignirent plus tard ou se dispersèrent. Le Silves actuel a pour habitants, des métis pêcheurs de lamantins et de tortues.

Au débouquement de sept îles, qui se suivaient de près et que nous avons côtoyées, l'Amazone, débar-

1. Sept cents de ces Indiens furent fusillés, quatre cents faits prisonniers et trente de leurs villages réduits en cendres. Ces terribles représailles eurent lieu pour venger la mort de quelques soldats portugais tués par eux et que le gouverneur du Para, Rui Vaz de Siqueira, avait envoyés faire la traite des Peaux-Rouges pour se procurer des bras nécessaires à la culture et aux travaux des champs.

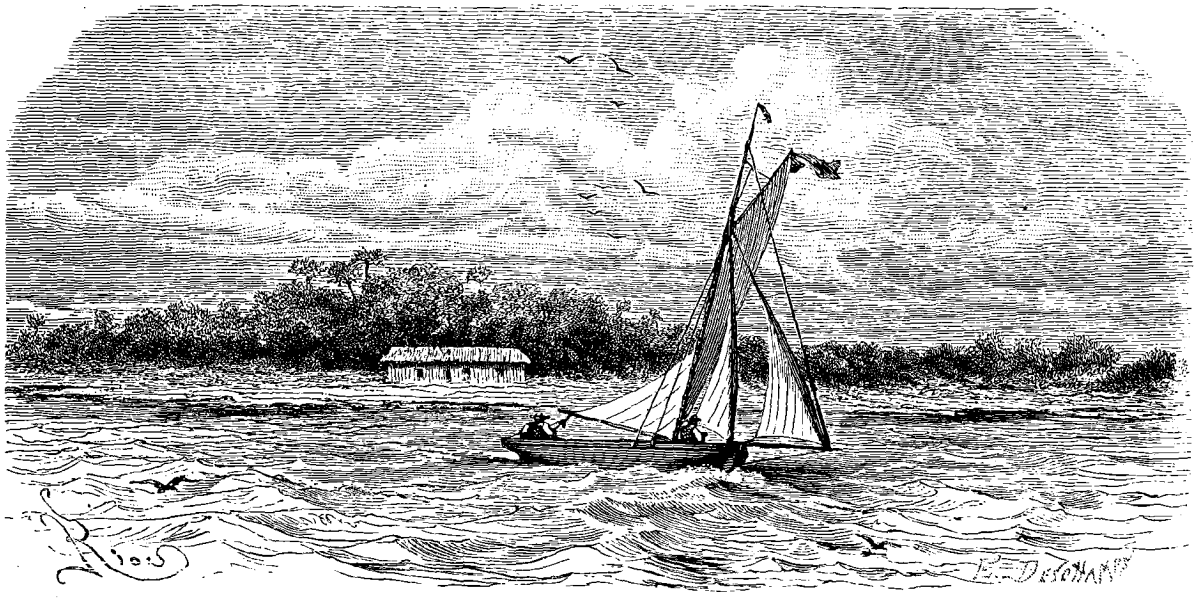
2. *Saras, Baris, Anicorés, Aponarias, Tururis, Urupus, Jumas, Juquis* et *Pariquis*. Toutes ces castes sont éteintes.

rassé d'obstacles, se rétrécit au point que nous distinguons nettement les arbres d'essences diverses de ses deux rives. Nous cheminons ainsi pendant une heure; puis une île immense envahit la gauche du fleuve, laissant à sa droite une manière de *furo* ou d'étroit canal, dans lequel notre sloop donne tête baissée. Ce canal, peu sinueux, est assez large sur quelques points, mais si étroit sur d'autres, que le sloop accroche avec le gui de sa grand'voile les verdures du bord dont il emporte des lambeaux. L'île est bientôt doublée, et la rive droite s'échancrant tout à coup, laisse voir l'intérieur du grand canal qui relie l'Amazone au Madeira. Ce canal est celui des Tupinambas ou Abacaxis dont nous avons parlé plus haut.

A deux jets de flèche de son embouchure sur la rive droite du fleuve, apparaissent, au bord d'une maigre pelouse, tapis habituel des villes et des villages de l'Amazone, onze maisonnettes à toiture de chaume, encadrées à distance par la lisière des forêts. C'est tout ce qui reste de *Villa Nova da Rainha* — la ville neuve de la Reine.

Cette ville neuve fut d'abord un simple village fondé au commencement de ce siècle par un capitaine de voltigeurs, Pedro Cordovil, qui le peupla d'Indiens Mundurucus, tirés par lui de l'intérieur du Tapajoz. Peu de temps après sa fondation, un décret du gouverneur et capitaine général de la province du Para, Marcos de Noroñha è Brito, l'éleva au rang de Mission et lui donna le nom charmant de Ville-Neuve de la Reine. Son régulateur spirituel fut ce même Carme José das Chagas, que nous avons vu dans le canal du Madeira régner sur les deux Missions des Abacaxis et des Maüès.

Un seul souvenir historique, mais lamentable, se rattache à Villa Nova. En 1804, un colonel José Simoens de Carvalho, gouverneur du Rio Negro, y mourut



Première plantation de cacao à Villa Nova.

d'une indigestion d'œufs de tortues. En vain nous cherchâmes des yeux le tombeau de ce fonctionnaire; nous n'aperçûmes que des poules fouillant à reculons le sol de la pelouse. Comme les habitants de Serpa et de San José de Maturi, ceux de Villa Nova devaient dormir d'un sommeil enchanté, car, à quatre heures après midi, leurs fenêtres et leurs portes étaient encore fermées.

Au sortir de Villa Nova qu'on appelle aujourd'hui Villa Bella, apparaissent, de dix en quinze lieues, sur les deux rives de l'Amazone, des plantations de cacao dont le vert sombre et doux à l'œil, tranche agréablement sur les verdures d'alentour. Chaque *cacahual* est pourvu d'une maisonnette blanche, ici couverte en chaume, là coiffée de tuiles, selon la richesse et le goût de son propriétaire. Ces plantations, qu'on voit naître à Villa Nova, se poursuivent des deux côtés du fleuve, jusqu'à Monte Alegre. A partir de ce point, elles ne se montrent plus que sur sa rive droite, et s'étendent jusqu'à Cameta sur la rivière Tocantins.

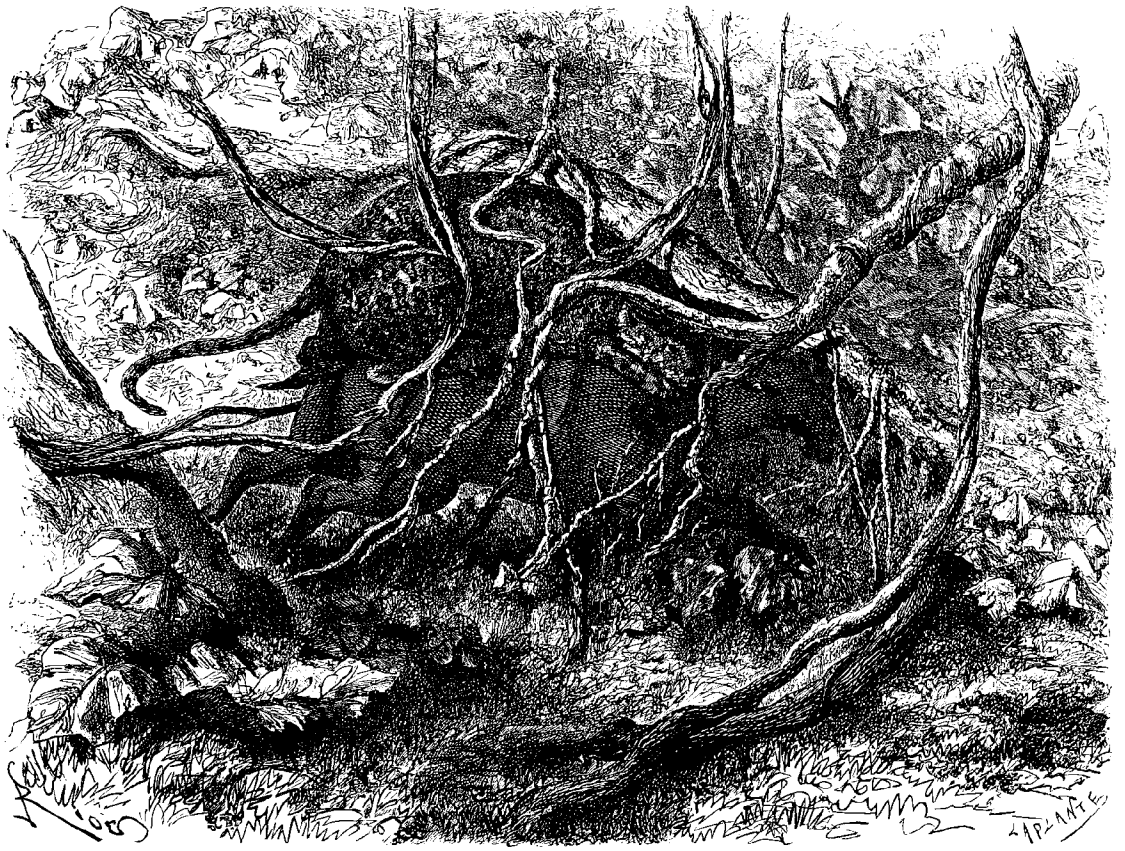
Déjà nous avions ouvert notre album, taillé nos crayons, et nous nous apprêtions à croquer Faro, un village qui date de 1755 et s'élève à l'embouchure de la rivière Nhamondas, lorsque quatre îles, si bien enchevêtrées les unes dans les autres qu'elles semblent n'en faire qu'une, viennent nous barrer le passage et dire à notre sloop: « Tu n'iras pas plus loin. » Le bateau a compris l'avertissement, et, au lieu de continuer à pincer le vent, il laisse arriver en plein sur la rive droite. Nous ne verrons Faro qu'en songe, quand nous avions compté le voir en réalité; mais, pour nous dédommager de ce contre-temps, nous parlerons de sa rivière Nhamundas, aux habitantes de laquelle le grand fleuve que nous descendons aujourd'hui dut le nom d'Amazone.

Toutefois, avant de passer outre, disons que Faro et

Nhamondas sont des noms modernes ou peu s'en faut. Au temps où Faro, humble village indien, était situé dans l'intérieur de la rivière Nhamondas, à huit lieues de son embouchure, il avait nom Paru. En l'édifiant dans le voisinage de l'Amazone, on l'appela Paro, et enfin Faro. Un L de plus, il s'appelait *Farol*, qui veut dire lanterne, et c'eût été fâcheux.

Quant à la rivière Nhamondas, elle portait autrefois le nom de Cunuriz, qui était celui de ses habitants primitifs. A ces Indiens Cunuris, éteints ou disparus, succédèrent plus tard les Néamundas, venus des lacs de l'intérieur. Ces Indigènes, qu'on appela, par élision ou par corruption, Nhamundaz et enfin Nhamondas, disparurent un beau jour, laissant, à défaut d'autre chose, leur nom à la rivière.

C'est devant l'embouchure de ce rio Nhamondas que Francisco Orellana et ses compagnons, partis de Quito en l'année 1539 et descendant au hasard l'Amazone, furent assaillis par une troupe d'Indiens parmi lesquels combattaient quelques femmes. La chose leur parut surprenante, et, de retour en Espagne, ils en parlèrent avec admiration. Mais, comme il arrive de toutes les nouvelles qui vont passant de bouche en bouche, la version primitive d'Orellana fut promptement dénaturée; au lieu de quelques femmes combattant avec des Indiens à l'embouchure d'un maigre affluent du grand



Le jaguar et le tapir.

fleuve, ce fut le fleuve même qu'on peupla tout entier de femmes guerrières dont on compara la valeur à celle des Amazones asiatiques.

En 1744, lorsque La Condamine descendit l'Amazone, il s'arrêta dans la Mission de San Thomé, qui florissait alors à l'entrée du canal Cuchiüara, une des prétendues bouches de la rivière des Purus. Là, notre voyageur eut le bonheur de mettre la main sur un sergent-major d'ordonnance appelé José da Costa Pacorilha, dont l'aïeul, au dire de cet homme, avait vu autrefois, venant de la rivière *Cayamé*[1], une de ces femmes guerrières du Nhamondas, sur lesquelles depuis deux siècles étaient braqués les télescopes de la science et les binocles des savants.

1. Cette rivière *Cayamé*, que les cartes espagnoles appellent par erreur *Cayambé* et que la grande carte de Brué, édit. 1856, nomme *Cayama*, est un igarapé d'eau noire, large de sept à huit mètres, né dans l'intérieur des forêts et que l'Amazone reçoit par la droite, entre les lacs de Teffé et de Juteca. Une distance d'environ cent quatre-vingt-sept lieues en ligne directe, sépare ce ruisseau de la rivière Nhamondas.

Durant nos diverses stations dans les villes et les villages de l'Amazone, nous avons fait appel aux lumières de bien des gens et feuilleté bon nombre de vieux manuscrits, pour savoir ce que pouvait faire dans le Rio Cayamé, isolée de ses compagnes et à une si grande distance d'elles, l'Amazone citée par La Condamine. Mais les gens, pas plus que les paperasses, ne nous ont rien appris à cet égard.

A quelques questions délicates que La Condamine hasarda sur les mœurs de ces dames, le sergent-major répondit, par l'organe de son aïeul défunt, que les opinions à cet égard étaient partagées. Selon les uns, les Amazones étaient d'une pudeur féroce et repoussaient à coups de lance les sollicitations des prétendants; suivant les autres, elles accueillaient une fois chaque année les *Guacaris*, — lisez Huacaris, — Indiens établis sur les versants de la Sierra de Tacamiaba, entre la Guyane portugaise et le fleuve.

De retour en France, La Condamine, plein de foi dans la parole de son cicérone, disserta longuement sur les Amazones américaines, citant, comme preuves à l'appui de leur existence, la relation primitive d'Orellana, — un peu altérée, il est vrai [1], — et la déclaration d'une Indienne de la Sierra Équatoriale, qui assurait avoir visité les Amazones dans leur pays, mais ne se rappelait plus le chemin qui y conduisait et, conséquemment, ne pouvait donner aucun renseignement sur sa situation géographique.

La déclaration absurde de cette femme, faite en public dans la ville de Pasto et répétée par elle devant la *Réal Audiencia* de Quito, avait été transcrite par un escribano-greffier, signée par un juge et des assesseurs et déposée comme un document officiel dans les archives de la ville.

De ces *on dit* recueillis par La Condamine et présentés par lui comme les pièces justificatives du grand procès amazonien qui s'instruisait alors, il était difficile de tirer une conclusion rationnelle Néanmoins, des savants l'essayèrent; mais, après s'être donné beaucoup de mal pour en arriver à une connaissance exacte des faits et élucider la question d'être ou de non être des guerrières américaines, ils durent abandonner la partie. Les Amazones de la rivière Nhamondas, satisfaites d'avoir rompu une lance avec Orellana, ne daignèrent plus reparaître.

Cependant, il en coûtait à l'amour-propre des savants de s'avouer vaincus dans la lutte qu'ils avaient tentée contre l'impossible et, pour mettre leur honneur à couvert, ils imaginèrent d'expliquer la disparition des guerrières américaines par leur émigration vers des bords inconnus. Certains d'entre eux prétendirent qu'au sortir de la rivière Nhamondas, elles avaient remonté l'Amazone jusqu'à son affluent le Cayamé; d'autres, qu'elles étaient entrées dans la rivière das Trombetas et l'avaient remontée jusqu'à ses sources; d'autres enfin, qu'elles avaient pris par la rivière Urubu, étaient passées de celle-ci dans le Rio Negro, puis dans le Rio Branco, et, côtoyant la limite ouest des Guyanes, avaient fait choix de la Guyane portugaise pour y finir paisiblement leurs jours. Raleigh, Laët, Acuñha, Feijoo, Sarmiento et Coronelli ont écrit là-dessus de fort belles choses.

Tout en niant dans le passé et le présent l'existence d'Amazones américaines constituées en république ou même en corps belligérant, nous nous hâtons de déclarer que les viragos ou *marimachos* ne sont pas rares sur le continent sud. Nombre de femmes suivent dans les combats leurs époux et leurs frères, contiennent leur ardeur ou la réveillent au besoin par des cris et des invectives. Elles ramassent les lances échappées aux mains des combattants, approvisionnent de flèches les archers, puis, l'engagement terminé, achèvent les blessés du parti ennemi et dépouillent les morts. Ainsi font les femmes des Murucuris de l'Est, celles des Mayorunas de l'Ouest, des Ottomaques du Nord et des Huatchipaïris du Sud. Ainsi eût fait à l'occasion cette brave Ticuna de l'Atacoari qu'on a vue embrocher avec une lance le jaguar qui avait scalpé son mari.

Cette humeur belliqueuse chez le beau sexe américain, n'est pas seulement l'apanage des femmes à peau rouge qui vivent dans les bois; elle caractérise aussi leurs sœurs civilisées, ou soi-disant telles, qui peuplent les villes de la Sierra et de la Côte du Pacifique.

Les maîtresses des soldats chiliens les suivent à la guerre avec un dévouement de caniche, sauf à les planter là quand la paix est conclue. Elles leur préparent le vivre et le couvert, vont à la maraude pour ajouter quelque douceur à leur menu et les aident au besoin à ravager le pays conquis.

Les Rabonas du Pérou, à la fois *Huarmipamparunacunas* et vivandières, forment des bataillons souvent plus nombreux que le corps d'armée qu'elles précèdent en éclaireurs ou suivent en traînards. Elles mettent à contribution les villages qu'elles traversent et, le cas échéant, pillent, saccagent, égorgent, incendient sans le moindre scrupule. Ces femmes-là, en vérité, sont de très-farouches et de très-formidables Amazones!

Mais à l'époque où Francisco Orellana et ses compagnons descendirent le fleuve, ces détails de mœurs étaient encore sous le boisseau; la vue de femmes combattant parmi des Indiens ou les excitant à combattre, parut aux aventuriers une chose aussi neuve que surprenante. De retour en Espagne, la relation qu'ils en firent à leurs compatriotes fut bientôt altérée, puis défigurée par suite de l'esprit d'exagération et de l'amour du merveilleux, propres à ceux-ci et dont ils paraissent avoir hérité de leurs aïeux, les Maures. C'est à l'habitude d'amplifier, d'ennoblir, de poétiser les idées et les faits vulgaires, habitude devenue chez l'Espagnol comme une seconde nature, que les Indiennes de la rivière Nhamondas durent l'insigne honneur d'être comparées au corps républicain des Guerrières de Thrace.

Aujourd'hui qu'il est suffisamment démontré que les viragos d'Orellana et leurs descendantes, si elles ont habité et habitent encore partout dans cette Amérique, n'ont jamais régné ni gouverné nulle part, les œuvres des savants, qui traitèrent sérieusement de ce conte de fées, ne peuvent plus servir qu'à l'épicier du coin pour ses cornets à poivre.

En perdant ses poétiques Amazones, que nul ne revit plus après le capitaine Orellana, la rivière Nhamondas

1. L'historien d'Orellana parle de femmes mêlées à des Indiens et combattant avec eux, et non d'une troupe de femmes combattant seules.

sut conserver longtemps, dans une douzaine de lacs qui profilent ses rives, la variété de lamantins, dite *Peje boy de Azeite*. Ces cétacés, comme l'indique leur étiquette portugaise, fournissaient peu de viande; mais, en revanche, chaque individu donnait jusqu'à trente almudes d'huile, soit plus de cinq cents litres. Nous parlons du temps où leur espèce avait la faculté de croître et d'engraisser, qu'elle n'a plus aujourd'hui.

C'est à Faro que s'achève la juridiction du Rio Negro et que commence celle du Para. La ligne imaginaire qui sépare ces deux provinces part de Faro, sur la rive gauche du fleuve, et aboutit, sur sa rive droite, à la colline de Parenti.

A part les plantations de théobrome et leurs maisons blanches qui disparaissent sur un point et reparaissent sur un autre, rien d'intéressant ne charme notre vue, rien de curieux ne sollicite notre attention. Pour échapper à l'ennui qui nous envahit insensiblement, nous prétextons un besoin d'exercice et, laissant le sloop courir des bordées, nous descendons dans la pirogue que, depuis la Barra do Rio Negro, il traîne à la remorque; nous en larguons l'amarre et, conduits par deux matelots Tapuyas, nous voguons avec le courant, rasant de près la berge ou nous en écartant, selon que la prudence le commande à nos hommes.

Quelquefois nous quittons le sloop dans la matinée et nous n'y revenons qu'au coucher du soleil. Ces jours-là, nous allons battre la forêt, cueillant des fruits sylvestres, des plantes et des fleurs dont la pirogue est bientôt encombrée. A l'heure des repas, si l'un de nous a oublié de se munir de provisions, nous allumons du feu et nous faisons griller des amandes de Capuçaya (*Bertholletia*). Pendant que les Tapuyas vont et viennent, ramassant des bûchettes et recueillant la moëlle de certains arbres qui leur sert d'amadou, si je ne me sens pas d'humeur à les suivre, je m'assieds sur la berge et je regarde l'eau du fleuve couler en frôlant les herbes du bord. Voir couler l'eau fut toujours un de mes plaisirs. Ici ce plaisir revêt des formes nouvelles; chaque flot qui passe, me semble un messager venu de la Sierra, qui m'apporte le souvenir ou l'adieu d'une connaissance. J'interprète à ma guise le bruit qu'il fait en clapotant contre la rive. Au milieu de la rêverie où me plonge ce murmure stupéfiant de la brise et du flot, des bruits soudains retentissent et me font tressaillir. Tantôt c'est la chute d'un gland de ces *quercus*, communs sur l'Amazone [1], qui fait monter à fleur d'eau le poisson Tambaké, ou la capsule multilobée du *Hura crepitans*, qui éclate avec le bruit d'une arme à feu et fait pleuvoir sur les feuillages une grêle de projectiles, ou bien encore, dans les profondeurs des forêts, le craquement, grossi par les échos, d'un arbre centenaire, dont l'humidité a pourri la base et qui tombe en écrasant toute une génération d'arbres et d'arbustes venus à son ombre. Quand je suis las de rêver et d'ouïr, je regarde. Les plans de verdure, diversement éclairés, selon l'heure de la journée, ont de charmants aspects; les feuilles roses le matin, puis lumineuses à midi, avec de fortes ombres portées, étincellent aux rayons du soleil couchant, comme des rubis en fusion. Quand le vent du soir les remue en passant, on croirait voir des cascades de braise. Le crépuscule ne tarde pas à étendre sur elles son manteau d'un gris terne et froid. C'est le moment où nous rentrons dans la pirogue pour aller à la recherche de notre sloop, que nous trouvons ancré à la pointe d'une île et nous attendant.

Quand l'idée de pêcher m'est venue en rêve, je quitte le bateau avant que le jour ait paru. Suivi de mes hommes, que ces excursions amusent fort, je vais tendre des lignes dans quelque anse du fleuve, dont l'eau calme, abritée contre le courant et le vent, est chère à la gent poissonneuse qui s'y retire pour dormir. Au moment où l'archer céleste décoche le premier de ses traits de feu contre la glace immobile de ce bassin, — lisez sans pathos : à l'heure où le soleil commence à éclairer la baie, — mes hameçons ont presque toujours accroché quelque proie. Tantôt c'est un *Surubi* à la peau brune, lisse et gluante, ou un *Sungaro* au dos bleu et au ventre d'argent, ou bien encore un *Tucunari* peint de couleurs splendides.

Ces poissons, fichés au bout d'une gaule ou roulés dans des feuilles de balisier, prennent, par la cuisson, une mine appétissante. Nous les mangeons sans pain, sans sel et sans citron, ce qui ne nous empêche pas de les trouver exquis. Les drupes du palmier Assahy, que nous écrasons dans une calebasse d'eau, nous donnent une teinture épaisse et de couleur violette qui remplace le vin. Ces jours-là nous faisons des repas de prince.

Parfois le soir, au coucher du soleil, la proposition de flâner un moment est émise par le pilote et adoptée à l'unanimité par l'équipage; on descend à terre; on allume un feu de branchages; la marmite du bord est placée dessus et le pilote prépare lui-même un café clair qu'il édulcore avec de la mélasse. Chacun de nous, muni d'une tasse quelconque, puise tour à tour dans le récipient. Nos gens mêlent volontiers à cette eau roussâtre une poignée ou deux de farine de manioc et la transforment en bouillie. Le *luncheon* est entremêlé d'éclats de rire, de plaisanteries au gros sel et quelquefois aussi d'aperçus piquants et entièrement inédits sur la Faune de la contrée et sur le Jaguar en particulier.

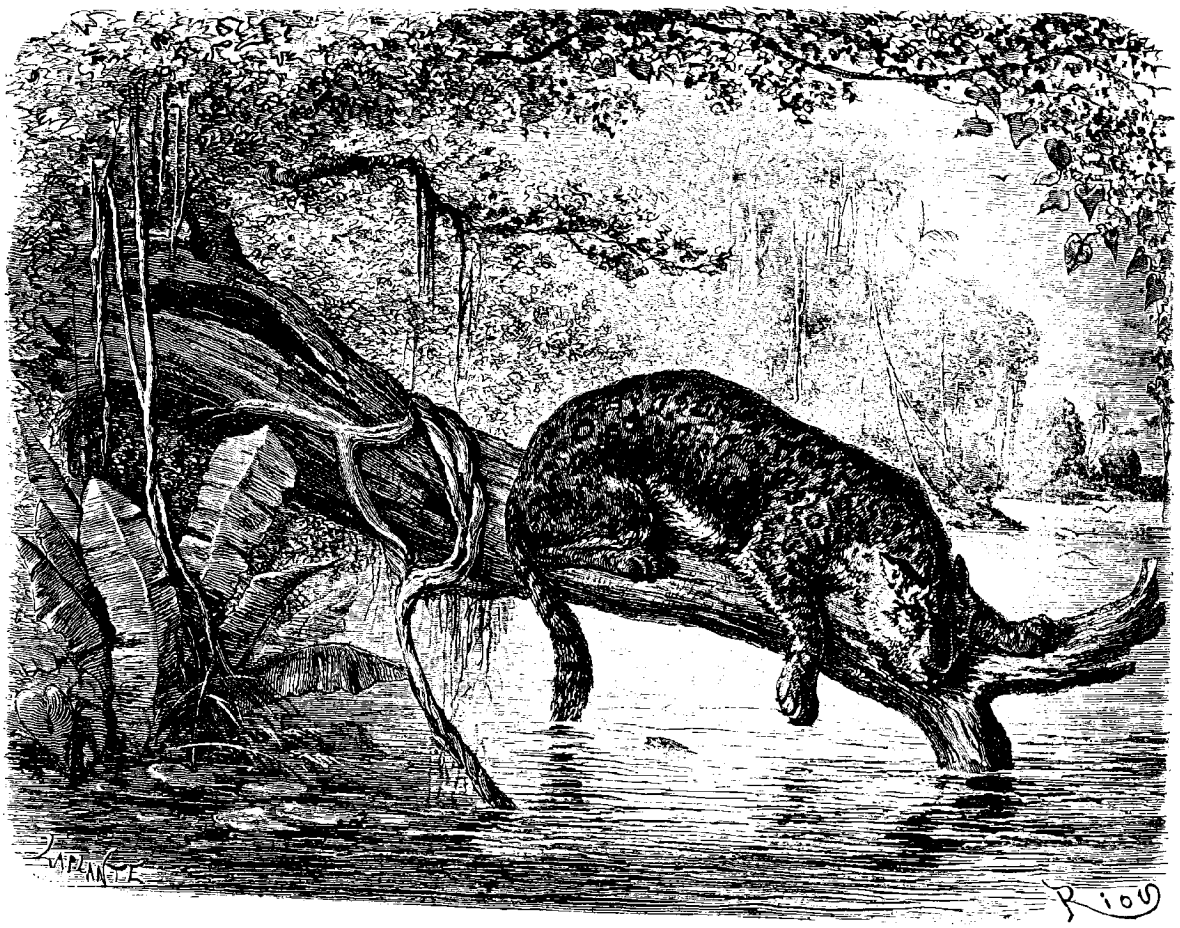
Le Jaguar amazonien dont les Tapuyas comptent neuf variétés [1], est la bête qu'ils admirent le plus et qu'ils

1. Le genre *Quercus* de la famille des Cupulifères, est représenté sur l'Amazone par des arbres de quatrième grandeur et compte plus de vingt variétés.

1. *Yahuaraté pacoa sororoca*, individu de grande taille, à robe claire avec des taches très-espacées. — *Yahuaraté-miri*, individu de petite taille, à robe claire et très-mouchetée. — *Yahuaraté-tahua*, individu de taille moyenne, à pattes jaunes et à robe plus mouchetée que la variété précédente. — *Yahuaraté-piranga*, individu de grande taille, à robe noire et sans mouchetures. — *Yahuaraté-yahuaruna*, individu de grande taille, à robe rousse et sans mouchetures. — *Yahuaraté-uru*, individu de grande taille, à robe d'un noir terne, à mouchetures d'un noir luisant. — *Yahuaraté-murutinga*, individu de grande taille, à robe noire, tachetée de blanc; c'est le plus redouté des indigènes. — *Yahuaraté-maracaja*, individu de la taille d'un chat sauvage, à robe claire et

chassent le moins, d'abord parce qu'ils trouvent sa chair mauvaise et qu'ils font peu de cas de sa fourrure, ensuite parce qu'ils le prétendent issu de leur démon Jurupari, qui jadis le pétrit avec sa propre fiente; de là, le qualificatif de *biche-diabo* — animal-diable — donné par eux à ce félin, qui à l'audace, à la force, à la férocité, ajoute la malice et la ruse de l'esprit des ténèbres. Ainsi, disent-ils, le Jaguar est particulièrement friand de poisson et sa manière de le prendre sans filets et sans hameçons, prouve jusqu'à l'évidence que le démon lui vient en aide. Pour cela, il fait choix d'un arbre tombé en travers de la rive, va s'accroupir à son extrémité, et, de temps en temps fouette l'eau de sa queue pour imiter la chute d'un fruit mûr. Ce bruit trompe le Paco, le Pira-Arara et le Surubi, qui croient qu'une drupe de palmier ou un gland de quercus, s'est détaché de l'arbre et accourent pour le gober. Mais à peine un de ces crédules poissons montre-t-il sa tête à fleur d'eau, qu'un coup de griffe du Jaguar l'atteint et le rejette sur la rive.

Souvent c'est la grande tortue que le félin surprend



Le Jaguar pêcheur.

sur une plage et retourne le ventre en l'air; de sa patte gauche il pèse sur elle et l'empêche de se mouvoir, tandis que la droite, qu'il introduit entre la carapace et le plastron de la bête, en arrache par lambeaux les membres palpitants.

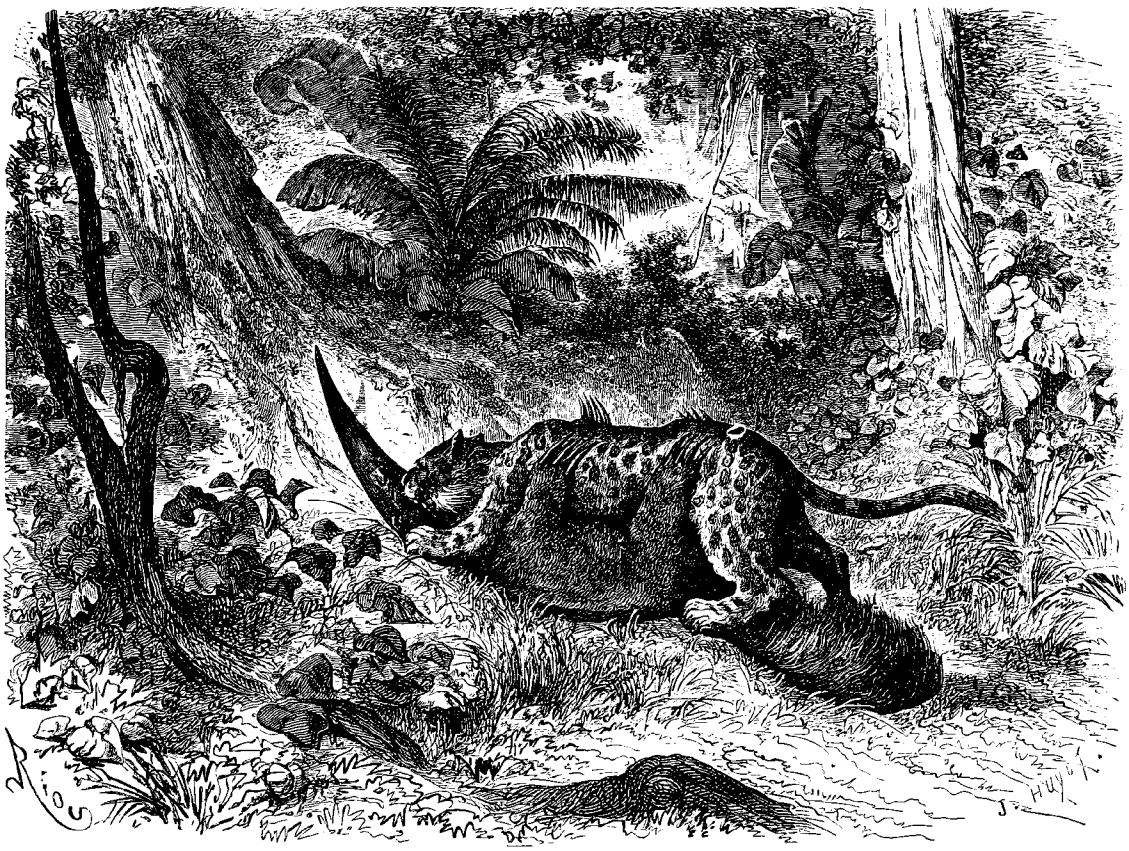
La prodigieuse agilité du singe ne le sauve pas toujours de la dent du Jaguar, qui le poursuit de branche en branche jusqu'au sommet des arbres et s'élance sur lui sans s'inquiéter d'une chute de quelque trente pieds, qu'il amortit d'ailleurs à la façon de nos chats domestiques, en tombant sur ses quatre pattes.

Cramponné des dents et des ongles au dos du tapir qu'il a surpris à l'abreuvoir, le jaguar se laisse emporter par lui à travers les fourrés, plonge dans la vase ou dans l'eau avec le pachyderme, le déchire tout en fuyant et finit par lui briser la nuque.

Paul MARCOY

(*La suite à la prochaine livraison.*)

très-mouchetée. — *Yahuaraté-macakiñho*, individu de très-petite taille, à pattes jaunes, à robe claire, zébrée de brun.



Combat du jaguar et du tamanoir.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEM DO PARA (suite).

Un mariage de Jaguar et de Tamandu. — Obidos-Pauxis. — De l'action des marées. — Embouchure de la rivière Tapajoz. — Santarem. — Outeiro o Praynha. — Diatribe virulente de l'auteur contre les peintres et les dessinateurs de forêts vierges. — Meurtre d'un Aï. — Légende de la pauvre vieille ou de la vieille pauvre. — Embouchure de la rivière Xingu. — L'Amazone et les canaux. — Gurupa et sa forteresse. — Le détroit des Brèves. — Une tempête à laquelle le voyageur et le lecteur étaient loin de s'attendre.

Mais ici-bas toute médaille a son revers. Parmi les hôtes de ces bois, il est un animal qui impose au Jaguar la loi du talion et lui fait payer cher tous ses brigandages; c'est le *Tamandu-huasu* ou grand fourmilier. Au moment où le félin se précipite étourdiment sur lui, l'excavateur au long museau se renverse en arrière, ouvre ses quatre membres, y emprisonne le Jaguar et lui enfonce dans le corps les crampons formidables dont ils sont armés. Ainsi liés, les deux ennemis ne se séparent

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XVI, p. 97 et la note 2.

plus et meurent l'un sur l'autre. En trouvant dans les bois les squelettes du Félin et de l'Édenté ainsi enlacés, les Tapuyas disent en riant : « Le Jaguar et le Tamandu ont fait mauvais ménage. »

De pareils récits, qui feront hausser les épaules aux graves professeurs des Muséums, nous plaisent et nous amusent fort et nous passerions volontiers la nuit à les écouter, si le pilote n'ordonnait à ses gens d'enlever la marmite et de se rendre à bord. En un instant, l'ancre est levée, le foc bordé, la grande voile orientée ; nous reprenons le large et le foyer par nous allumé sur la plage, n'est bientôt plus qu'une étoile rougeâtre qui s'éteint dans l'éloignement.

Tout en vagabondant de la sorte, nous voyons la distance s'abréger graduellement devant nous. Un beau matin, nous nous trouvons par le travers du détroit des Pauxis, dont le nom nous remet en mémoire ces gallinacés noirs à caroncule osseuse et d'un orangé vif, qui nous procurèrent plus d'une fois des rôtis maigres ou des bouillons sans yeux.

Près de ce détroit, en un site appelé *Paricateüa*, l'ingénieur portugais Manoel da Mota de Siqueira avait édifié, en 1697, une manière de redoute en figure de carré long avec deux ailes en retour. Cette chose construite en bois et en torchis, s'appelait *Les trois Châteaux forts*. A leur base, s'appuyait le village d'Obidos, un groupe de maisonnettes voisines du beau lac *das Campinas* peuplé de lamantins et de caïmans. Le village et la forteresse étaient appelés indifféremment Obidos ou Pauxis.

De ce point comparativement élevé, le regard embrassait une courbe immense du fleuve et plongeait dans l'intérieur du Rio das Trombetas par où les Amazones, après être apparues un moment à Orellana, avaient, au dire des savants, opéré leur retraite définitive.

Vers la fin du dix-huitième siècle, le village d'Obidos, poussé par des motifs qui nous sont inconnus, traversa l'Amazone et vint s'établir sur sa rive gauche, à deux lieues en aval du Rio das Trombetas, laissant la forteresse des Pauxis veiller sur l'emplacement qu'il abandonnait. Pendant quelques années, la pauvre forteresse fit bonne contenance, puis, lasse de rester debout, croûla de lassitude.

A l'heure où nous apercevons l'Obidos moderne dont les affaires ont si bien prospéré que, de village il est devenu ville, le soleil levant le prend en écharpe et l'éclaire admirablement. Nous y comptons tant bien que mal, cinquante-cinq maisons et une église ; ces constructions occupent le versant d'une colline tapissée d'herbe rase ; la ligne des forêts dépasse leurs toitures.

Un large sentier, tracé par la nature et façonné par l'homme, conduit du rivage à la ville. Déjà la population réveillée s'agite et vaque à ses travaux accoutumés ; des femmes court-vêtues, portant sur l'épaisse torsade de leurs cheveux une cruche en terre rouge, descendent nu-pieds vers le fleuve pour y puiser de l'eau ; des Tapuyas achèvent de charger une égaritea à l'ancre près du bord ; quelques oisifs, debout devant leurs portes, promènent à l'horizon un regard curieux ; une cloche tinte et semble appeler les fidèles à la messe matutinale.

Mais le soleil continue à monter et les oppositions d'ombre et de clair que nous admirions, s'effacent par degrés. Tournons le dos à Obidos avant que se soit évanoui tout à fait le prestige qu'il empruntait aux premières heures de la matinée. En général, l'effet pittoresque des points habités du Haut et du Bas Amazone dépend de la façon dont ils sont éclairés ; le matin et le soir, ils ont bonne mine ; de dix heures à quatre, ils prennent un air désolé et le clair de lune leur est peu favorable.

Au sortir d'Obidos, l'extrémité de l'île des Pauxis empêche tout d'abord de découvrir sur la rive opposée la grande baie formée par l'embouchure de la rivière Tapajoz ; mais à mesure que le sloop gagne dans l'est-sud-est, l'île des Pauxis s'amincit et finit par rester en arrière. Après un certain nombre de bordées courues entre le nord-est et le sud-est, nous atteignons l'entrée de la rivière et jetons l'ancre à un demi mille de la ville de Santarem située sur sa rive droite.

La rencontre du Tapajoz et de l'Amazone forme une baie supérieure en grandeur à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. De part et d'autre, sur la rivière et sur le fleuve, l'ourlet des terres fermes se recule si loin, que notre œil se fatigue à en suivre les sinuosités. La jonction de l'Ucayali et du Marañon qui nous émerveillait naguère, nous paraît mesquine à cette heure, comparée au vide béant devant nous.

Une double ligne de coteaux bas et dénudés profile la rive droite du Tapajoz, formé dans l'intérieur par la réunion de plusieurs rivières issues de la chaîne des Parexis. La nuance de ses eaux est un vert louche glacé de gris ; leur masse est d'une immobilité telle, qu'on les croirait figées.

A l'angle formé par la jonction du fleuve et de son affluent, sur le sommet plan d'une longue colline qui domine les alentours, se dressent les murs en pisé d'une forteresse primitivement destinée à protéger les possessions portugaises de l'Amazone et celles de l'intérieur du Tapajoz contre les pilleries des Indiens et les pirateries des croiseurs de la Guyane Hollandaise[1]. Au pied de cette colline, à l'ombre de la forteresse, s'étendent les maisons de Santarem que dépassent les deux tours carrées d'une église ; des goëlettes, des sloops, des égariteas et des pirogues ancrés devant la ville, donnent un air d'animation joyeuse à cette capitale du Tapajoz, qui compte une centaine de maisons.

La première exploration de la rivière Tapajoz remonte à 1626 ; elle est due à Pedro Teixeira, qui y fit un voyage de douze lieues en compagnie d'un Capucin Christophe, commissaire du Saint-Office, de vingt-six soldats et d'une troupe d'Indiens Tapuyas ralliés au giron de l'Église romaine et dont la nation avait déjà reçu le double baptême de sang et d'eau. Le but de ce

1. Cette forteresse du Tapajoz, est de la même époque que celle des Pauxis et fut construite par le même architecte, Manoel da Mota de Siqueira.

voyage ostensiblement avoué, n'était ignoré de personne et nous n'en ferons pas mystère aujourd'hui. Pedro Teixeira allait, au nom du premier gouverneur de la province du Para, Francisco Coelho de Carvalho, faire la traite des Peaux-Rouges. Les bras manquaient pour les travaux des villes et des campagnes et les nations Tupinamba, Tapuya, Tucuju auxquelles on avait recouru jusqu'alors, ne suffisaient plus à la consommation d'indigènes que, depuis onze ans, les Portugais faisaient dans leurs nouveaux domaines.

Ce premier voyage de Teixeira ne valut au gouvernement qu'une quarantaine d'Indiens, échantillons anthropologiques pris à la hâte dans quelques affluents de la rivière. C'était peu sans doute; mais la capture de ces individus avait permis à l'explorateur de reconnaître les lieux, de prendre langue avec les naturels et de tout préparer pour une seconde expédition qui devait être décisive.

Cette expédition eut lieu à deux ans de là. Les mesures étaient bien prises et les Portugais en nombre suffisant; seulement nul n'avait prévu que les Indiens tenteraient d'opposer la force à la force; il fallut en venir aux mains. Mais que pouvaient des hommes nus, avec leurs lances ou leurs flèches, contre des troupes disciplinées et pourvues d'armes à feu? On fit de ces malheureux un tel carnage, que le gouverneur du Para, inquiété par la clameur publique, dut rappeler ses émissaires, abroger la loi par lui promulguée au sujet de la traite des Peaux-Rouges, que jusque-là on avait pu faire en tout temps, et y substituer un décret qui bornait à deux battues par an et une autorisation préalable, la chasse autrefois permanente. Bon nombre de chasseurs éludant le décret, chassèrent sans port d'armes dans les forêts du roi d'Espagne et Portugal[1].

En 1654, un village, fondé à l'embouchure du Tapajoz, reçut les débris de la nation des Tapajoz qui avaient donné leur nom à la rivière ou qui le tenaient d'elle; d'autres villages appelés Villafranca, Alter do Chaõ, Boim, Santa-Cruz, Piñhel et Aveiro, furent successivement édifiés dans l'intérieur; enfin une forteresse, celle qu'on voit encore à l'embouchure de la rivière, fut bâtie en 1697, pour assurer l'intégrité de ces villages et les mettre à l'abri d'un coup de main.

En 1758, un décret du dix-neuvième gouverneur du Para, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, éleva au rang de villes tous les villages du Haut et du Bas Amazone. Certain corrégidor, nommé Pascoal Abranches, fut chargé de la notification du décret. Ce fonctionnaire, accompagné d'une suite nombreuse, remonta l'Amazone dans une barque enguirlandée de feuillages, au son du rebec, de la viole et du psaltérion. Nous ne savons si les cités nouvelles s'émurent à l'annonce de leur grandeur et bondirent de joie, comme les collines de l'Écriture.

Cette même année, l'humble village, édifié à l'embouchure de la rivière Tapajoz, disparut et fut remplacé par la cité de Santarem. La nouvelle ville crût et prospéra rapidement. Chaque année ajouta un fleuron à sa couronne. 1798 la gratifia d'une milice, et 1799 la dota d'une école publique. En 1800, le vingt-cinquième gouverneur du Para, Francisco Souza Coutiñho, le même qui fit fouetter d'abord et noyer ensuite avec une pierre de meule attachée au cou, la sage-femme Valera et deux de ses compagnes à qui il attribuait la perte de sa maîtresse, trépassée de suites de couches, ce gouverneur fit de Santarem le chef-lieu d'une juridiction; en 1815 elle devint le siége d'un tribunal; en 18...., mais nous nous arrêtons, craignant de blesser par des louanges indiscrètes, la modestie des habitants de cette ville.

Santarem, malgré le petit nombre de ses maisons, — nous n'en avons compté qu'une centaine, — jouit parmi les populations du Bas Amazone d'une réputation d'élégance et même d'atticisme, que loin de lui contester, nous nous plaisons à dénoncer publiquement. A cet égard, nous irons même jusqu'à dire qu'il en est des cités comme des individus; qu'un homme peut être grand par l'esprit et le caractère et avoir un pantalon trop juste ou un habit trop court, une ville enfermer beaucoup de qualités publiques et privées dans très-peu de maisons.

Depuis longtemps je poursuivais un rêve que notre pilote a bien voulu réaliser. Ce rêve, passé chez moi à l'état d'idée fixe, d'envie de malade ou de femme grosse, consistait à manger des haricots rouges. Ceux de Santarem sont renommés pour leur qualité. Comme le pilote descendait à terre où il avait à voir un commerçant de la ville en relations d'affaires avec son armateur de la Barra, je l'ai prié de m'acheter dans une loja ou boutique d'épiceries, pour quelques *vintins de feijoens*, mots portugais qu'on peut traduire par « quelques sous de haricots. »

En attendant son retour, j'ai fait un lavis de Santarem avec ses maisons grises, sa ligne de coteaux brûlés, l'ourlet de sable jaune qui fait une frange à sa robe, et sa rivière à l'eau figée où les voiles blanches et rouges des navires à l'ancre, se reflétaient confusément. Le soleil activait ma besogne; à peine étendais-je une teinte, qu'il la séchait incontinent.

Après une absence de trois heures, le pilote est revenu le teint enflammé et l'air souriant. A l'odeur de tafia qu'exalait son haleine, j'ai compris sur-le-champ d'où provenaient son coloris et sa gaieté. Les haricots qu'il avait achetés et qu'il portait dans son mouchoir de poche, ont été lavés et relavés par moi, mis dans une marmite, celle-ci placée sur le feu, puis le sloop a levé l'ancre et repris sa marche. Dix minutes après, la ville de Santarem, sa forteresse et sa rivière, disparaissaient à nos regards.

Le village d'Alemquer reste à huit lieues dans le nord, sur la rive gauche du fleuve. Un rideau d'îles verdoyantes étendu devant lui, l'empêche de voir les

1. On sait que le Portugal annexé à l'Espagne après la bataille d'Alcacer-Quivir, gagnée par Philippe II et où périt le roi Dom Sébastien, — 4 août 1578, — recouvra son indépendance après les batailles das Liñhas d'Elvas, Almeixial, Ribeira de Aguiar et Montes Claros, successivement perdues par les généraux de Philippe IV — 1659, 1665.

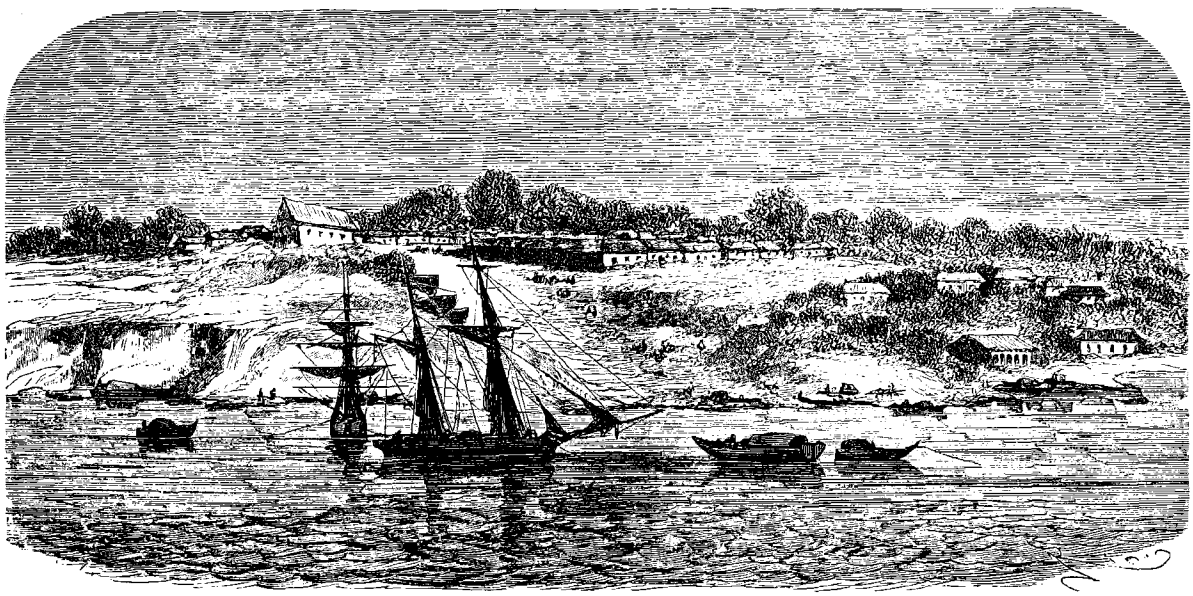
passants et d'en être vu. Bien des pilotes, après vingt ans de cabotage sur l'Amazone, ne connaissent d'Alemquer que le changement de son nom en Alenque. Pourquoi serions-nous plus favorisés qu'eux?

A quelques lieues de Santarem, deux chaînes, deux Sierras, doucement azurées par la distance, montrent leurs faîtes dentelés au-dessus des forêts des deux rives. Nous montons dans les barres de hune et, commodément assis, nous explorons de l'œil ces chaînes inconnues.

La première, celle de gauche, longe les Guyanes de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Ses sommets seuls sont apparents. Ses versants disparaissent jusqu'à la base sous d'épaisses forêts. Entre cette chaîne et le fleuve, s'étendent de vastes nappes d'eau sans profondeur, que l'été met à sec. Ces lacs temporaires se couvrent alors de *Capim* et d'herbes menues. Les bœufs et les moutons d'Obidos, de Santarem et d'Alemquer y sont conduits par leurs propriétaires pour se refaire et prendre un peu de corps. Au retour de l'hivernage, ou lorsque l'embonpoint de ces ruminants est jugé suffisant, — nous n'en avons vu que de maigres, — ils sont envoyés au Para et vendus aux bouchers qui les détaillent en filets et en côtelettes. Cette Sierra de gauche, au dire de nos gens, porte le nom de Paruacuara.

La chaîne de droite est une des nombreuses ramifications des Parexis; elle est appelée Sierra do Curua. Ses flancs sont nus de la base au sommet.

Depuis Obidos, où l'action des marées est déjà appréciable, notre navigation a pris un caractère assez amusant. Au lieu de nous fatiguer à louvoyer d'une rive à l'autre pour nous élever dans le vent, nous jetons l'ancre près du bord, quand vient l'heure de la marée, et la laissons monter sans en faire cas. Pendant que le courant bruit et clapote contre le taille-mer du sloop, l'équipage descend à terre. Là, chaque individu s'occupe ou se divertit à sa guise. L'un prend une sarbacane et va chasser dans la forêt; l'autre pêche à la ligne; celui-ci raccommode une déchirure de sa chemise ou met une pièce à son pantalon; cet autre fait un somme, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Ces heures blanches passent rapidement, et c'est avec regret que je vois venir le moment où le fleuve est étale. Au signal du pilote, nos hommes regagnent le bord, l'ancre est levée, le bateau déploie sa grand'voile et nous recommençons à fuir avec vent et marée.



Ville d'Obidos, rive gauche du Bas Amazone.

Une île rapprochée de la rive gauche nous empêche en passant, de voir Monte Alegre, un de ces villages-missions fondés au dix-septième siècle par les Carmes portugais, transformés en villes par le décret de 1755-58, et qui déclinèrent rapidement quand décrut l'importance de la Barra do Rio Negro. Au temps de sa prospérité, la ville de Monte Alegre était entourée de plantations de cacao; elle avait dans ses murs une école publique; sur sa rivière Gurupateüa une scierie qui détaillait en planches d'épaisseurs diverses les grands et beaux arbres de ses forêts; enfin, au pied de sa colline, une fabrique de *grude* ou colle de poisson, due à la prévoyance commerciale d'un des gouverneurs du Para. — O temps évanouis! ô splendeurs effacées!

Dix lieues séparent Monte Alegre du village d'Outeiro, aujourd'hui Praynha. A part son changement de nom et sa transformation imaginaire de village en ville, Praynha est encore, à peu de chose près, le village-mission où, en 1785, l'évêque Gaëtano Bradão, alors en tournée, exhortait, confessait, absolvait une population d'Indiens Maüès déjà croisés avec la race portugaise.

Praynha, par cela même qu'il est toujours l'Outeiro d'autrefois, vaut la peine qu'on le décrive. Une colline à pentes douces et coupée à pic du côte du fleuve, sert d'assiette à ses trente maisons. Vingt-cinq d'entre elles

Ville de Santarem, à l'embouchure de la rivière Tapajoz (vue prise du large).

Sierra de Paruacuara, rive gauche du Bas Amazone.

EX-LIBRIS

sont couvertes en chaume et cinq en tuiles rouges. Les unes bordent le sommet du coteau ; les autres sont éparpillées près du rivage. Au centre d'un espace vide ménagé entre ces demeures, s'élève l'église du lieu, maison carrée, percée d'une porte et de deux fenêtres. La ligne du coteau est accusée par un plan de végétation magnifique où dominent les palmiers, les puchiris, les bombax et les hevœas. Au bord de l'eau, de frêles embarcations à voiles, qui se balancent sur leurs ancres, complètent la physionomie heureuse et presque gaie de ce petit village qui, à la barbe des décrets et des ordonnances, a eu le bon esprit de rester ce que Dieu l'avait fait.

L'heure est à la marée montante. Le sloop s'est approché du bord et a laissé tomber son ancre dans la vase. Un instant après, j'étais assis dans la pirogue que deux Tapuyas faisaient voler sous l'effort de leurs rames. Le grand fleuve a changé d'aspect. Sa surface, dénuée d'îles, laisse voir l'ourlet jaunâtre de ses rives et la ligne de leurs forêts décrivant une courbe immense et s'allant perdre à l'horizon dans une brume de lumière et d'azur. Les plantations de cacao, nées à Villa-Nova, se sont évanouies devant Monte Alegre. Avec elles ont disparu les *Engenhos*, ces maisons rurales blanchies au lait de chaux, ornées de volets verts et de tuiles rouges.

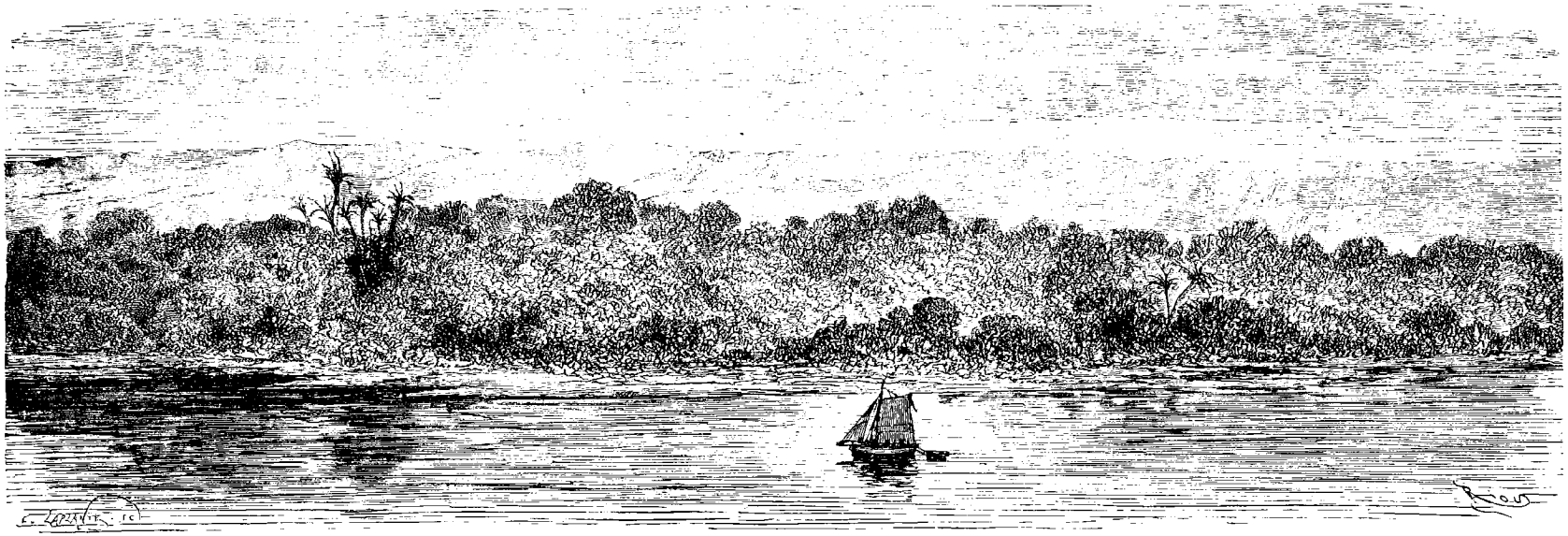
La civilisation a cédé momentanément le pas à la barbarie. La rive droite est voilée par d'épaisses forêts au-dessus desquelles volent en croassant des aras bleus et rouges. Des faisceaux de lianes, sorties en apparence d'un tronc commun et qui vont se ramifiant à l'infini, ont enlacé les arbres et les attachent l'un à l'autre par des câbles puissants, enguirlandés de feuilles et de fleurs. Dans ces hamacs de verdure, balancés par toutes les brises ou secoués par tous les ouragans, montent, descendent, s'agitent, cabriolent des escouades de singes lilliputiens, Saïmiris, Tamarins, Ouistitis, qui font entendre à notre approche des cris aigus, nous regardent d'un air étonné avec ces perles noires qui sont leurs yeux, puis se blottissent dans l'épaisseur du feuillage ou s'élancent en trois bonds à la cime d'un arbre, quand la distance qui nous sépare d'eux ne leur paraît pas suffisante.

Un de ces charmants lutins, plus hardi ou plus confiant que les autres, se laisse approcher d'assez près pour que nous puissions distinguer la couleur de sa robe et celle des anneaux dont sa queue est ornée ; à l'exiguïté de sa taille — cinq pouces environ — à sa fourrure grise et presque rase, à sa queue annelée de blanc et de noir, nous reconnaissons le Ouistiti mignon ou *Jacchus Pigmæus*. La gracieuse petite bête, assise sur son derrière, tient dans ses mains une drupe de palmier de la grosseur d'une noisette, qu'elle grignotte et fait tourner rapidement. Le péricarpe de ce fruit, dont la dureté émousse l'acier du couteau, ne résiste pas aux incisives du petit singe. En quelques minutes, l'enveloppe ligneuse tombe en fine sciure et la vue de l'amande, apparaissant dans sa blancheur laiteuse, arrache à l'animal la plus hétéroclite de ses grimaces.

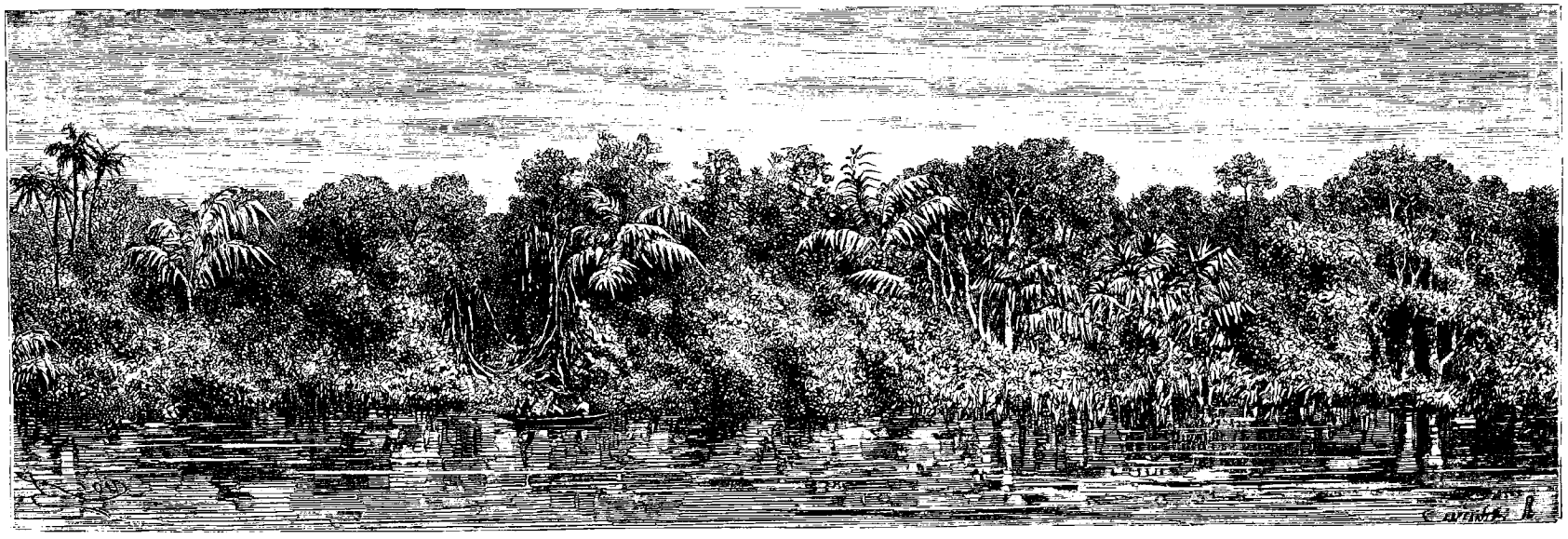
Après avoir hâlé la pirogue à terre, nos hommes sont partis à la recherche de fruits d'Assahy et m'ont laissé seul. N'ayant ni hameçons pour pêcher, ni plume ou crayon pour écrire, l'idée m'est venue d'entrer dans la forêt pour me distraire et avoir un peu d'ombre. En regardant au point de vue décoratif ce splendide fouillis de végétaux et le comparant, pour la centième fois peut-être, à la forêt tropicale telle que l'interprètent nos paysagistes parisiens, j'ai reconnu, pour la centième fois aussi, que le texte et la traduction, l'original et la copie, différaient essentiellement. A quoi cela tient-il? va demander ici quelque curieux. A une chose bien simple, répondrons-nous. Cela tient à ce que la plupart des peintres et des décorateurs n'ayant jamais vu la nature qu'ils étaient appelés à rendre, ont cru pouvoir y suppléer en reproduisant l'intérieur d'une serre chaude, où presque toujours les Palmiers de l'Inde coudoient, faute d'espace, les Cactées du Mexique; où les Zamias et les Cycas de l'Afrique sont mêlés aux Mimoses et aux Orchidées du Brésil. De là, dans leur œuvre, cet arrangement symétrique qu'on ne trouve jamais dans une forêt tropicale et, défaut bien plus grave, ce rapprochement incongru d'espèces végétales de contrées différentes qui fait le désespoir des botanistes et des horticulteurs, quand ils le constatent dans un tableau ou sur les portants d'un théâtre.

Avec la serre chaude dont ces artistes ont fait une *maquette* à leur usage, il est un prototype, on pourrait dire un pondif, un guide-âne adopté par l'inexpérience et consacré par la routine, qu'ils ont consulté maintes fois et qui n'a pas peu contribué à fausser leur goût et leur jugement. Nous voulons parler de l'odieuse forêt vierge de M. de Forbin, vulgarisée par la gravure, et que, depuis quarante ans, chacun a pu voir grimacer aux vitres des marchands d'estampes. Quoi de plus mensonger que cet intérieur des bois, fait de pièces et de morceaux ajustés sans égard pour leur couleur disparate ! Dans cette composition à tiroirs, où tout se trouve, où rien ne manque, si ce n'est cette seule chose qu'on appelle la vérité, la fougère arborescente déploie son éventail à l'ombre des bambous, le strélitzia fleurit à côté de l'orchis, les aroïdées voilent la base des palmiers et les orobanchées pendent tout exprès aux branches des arbres pour faire une opposition pittoresque aux nymphœacées des bas-fonds. Puis, comme si cet étrange pêle-mêle n'était pas suffisant, de complaisantes échappées ouvertes dans la forêt permettent à un torrent, venu on ne sait d'où, d'y rouler ses eaux écumantes, et au soleil d'éclairer certains plans et d'en laisser d'autres dans l'ombre, le tout pour la plus grande gloire de ce que les peintres nomment l'*effet*.

Loin de nous la pensée de faire de l'œuvre d'autrui une cible à notre critique. Mais, en littérature comme en peinture, il est de ces énormités qui ont le don d'é-



Sierra do Curua, rive droite du Bas Amazone.

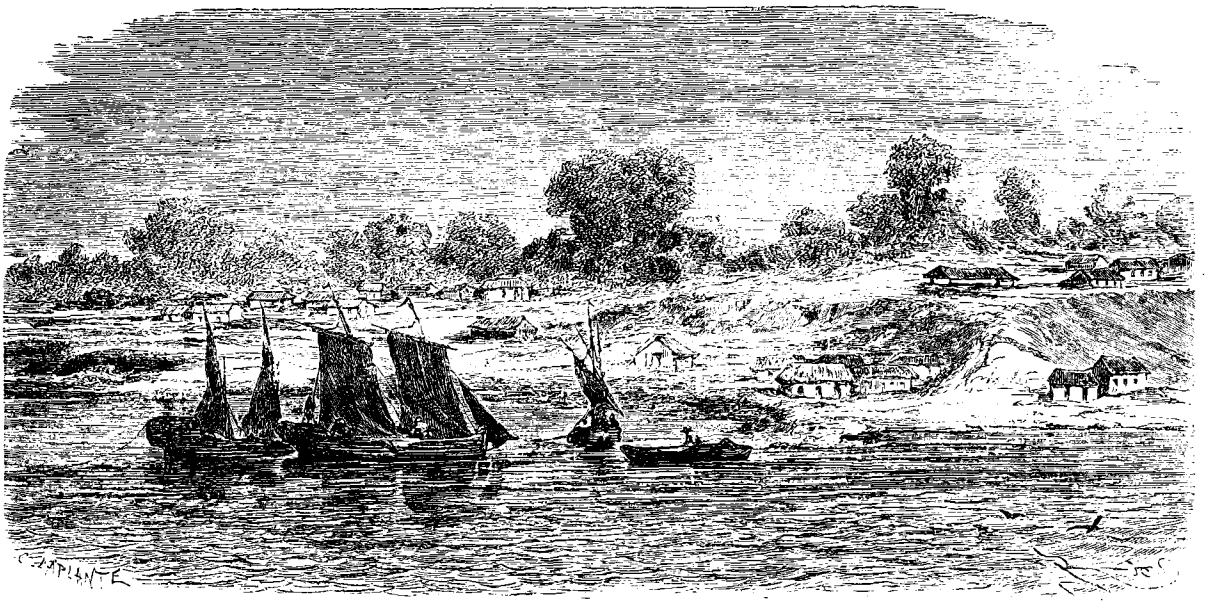


Végétation des rives du Bas Amazone. — Les forêts vierges.

EXLIBRIS

mouvoir notre bile et de produire sur notre esprit le même effet qu'une loque rouge sur un taureau. La forêt vierge de M. de Forbin est de ce nombre. Si nous étions gouvernement, ce que Dieu ne permette pas, il y a longtemps que ce prétendu spécimen de la nature tropicale aurait été brûlé en place publique par Monsieur de Paris et ses éditeurs condamnés à payer au fisc une grosse amende.

De cette pseudo-forêt brésilienne qui viole impudemment les lois de la géographie botanique, intervertit l'*area* des plantes et leur *habitat* et brouille à plaisir la théorie des lignes isothermes, si nous passons à la véritable forêt, celle où nous sommes, par exemple, et que nous y introduisions le lecteur, l'impression qu'il en recevra, sera une stupéfaction suivie de désenchantement; la lumière et l'espace sur lesquels il comptait lui feront défaut. Un crépuscule verdâtre lui montrera tous les objets éclairés d'une teinte uniforme. Au lieu des profondeurs ombreuses qu'il s'attendait à voir, et des larges sentiers qu'il parcourait en idée, un inextricable fouillis de feuilles et de branchages, férocement armés de dards, d'épines et de griffes, arrêtera sa marche à chaque pas. Alourdi par les exhalaisons du sol et le suintement perpétuel de tout ce qui végète, l'air dense, humide, chaud, énervant, saturé d'odeurs fétides et de parfums violents, réagira sur sa fibre et sur son cerveau. Les êtres et les choses, grossis par une optique singulière, lui apparaîtront avec je ne sais quoi de mystérieux et d'effrayant dans la ligne et dans le contour. Le tronc gîsant, à demi recouvert par la végétation, lui fera l'effet d'un jaguar énorme accroupi dans l'ombre; dans la liane du strichnos, il croira voir un python guettant une proie, et, dans les sarmenteuses, autant de couleuvres suspendues aux branches des arbres. Qu'un souffle de vent vienne à balancer ces formes végétales et à leur donner une apparence de vie, et l'arbre, la

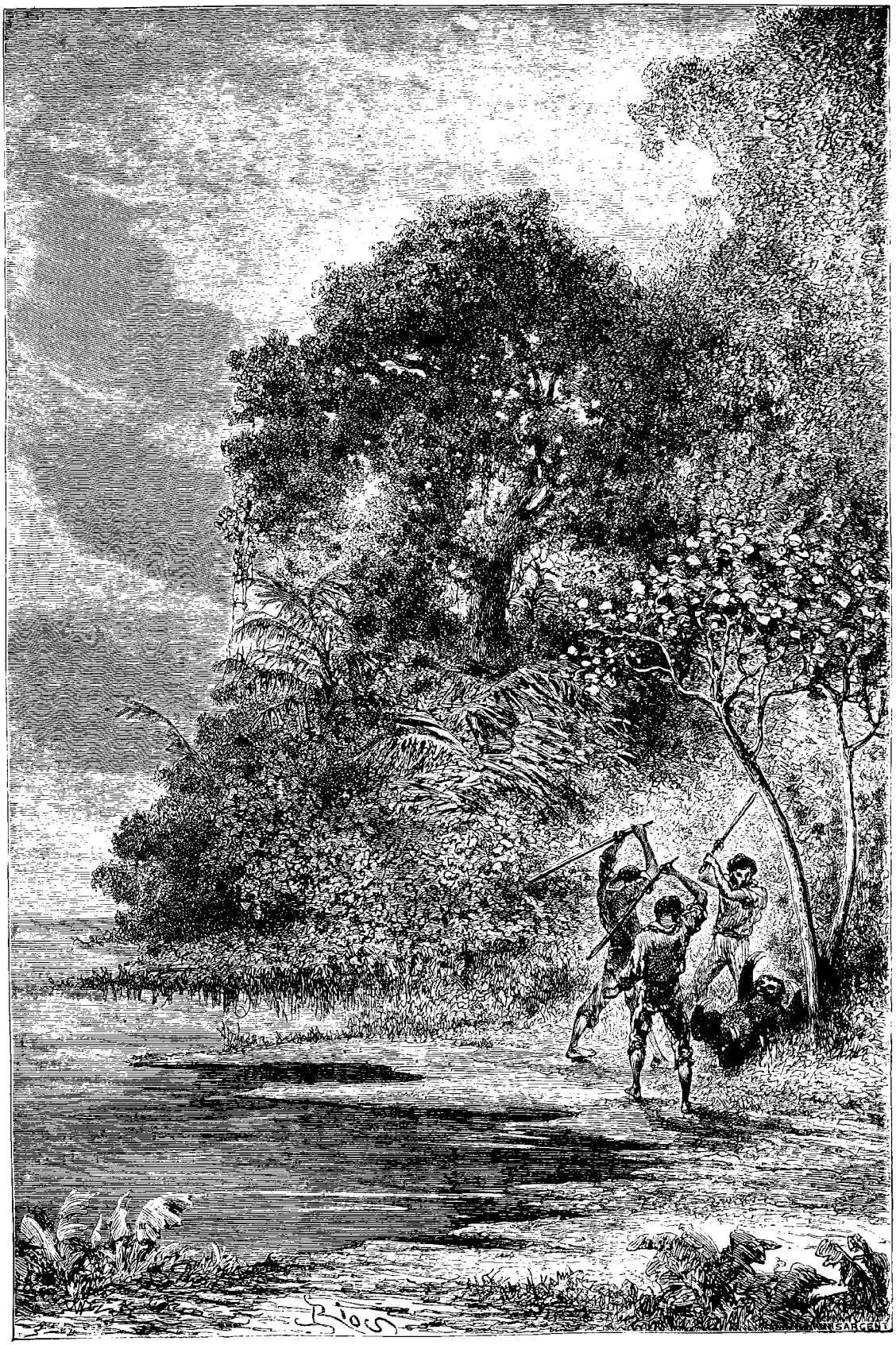


Vue de Praynha ou Outeiro.

liane, la sarmenteuse lui sembleront prêts à rugir, à mordre, à s'élancer sur lui. Au milieu d un silence profond, son oreille percevra tout à coup des rumeurs étranges dont il ne pourra s'expliquer la cause; des grondements sourds, des frappements bizarres, des grincements, des crépitations retentiront dans les fourrés; des soupirs faibles, de vagues plaintes, des gémissements étouffés, qu'il sera tenté d'attribuer à des voix humaines, le rempliront d'une vague terreur. Par moments, le détritus amoncelé sous ses pas, lui semblera se mouvoir, et les buissons s'écarter comme pour livrer passage à des êtres difformes; ou bien il croira entendre marcher dans les taillis et se retournera effaré au bruit que font les branchages fatigués en se déplaçant d'eux-mêmes.

De cet ensemble végétal, touffu, hérissé, inextricable, fourmillant, presque chimérique à force d'être étrange, et dont nous nous contentons d'indiquer les traits principaux, de cet ensemble à la forêt de M. de Forbin, tracée, taillée, échenillée, éclairée à giorno, faite à souhait pour le plaisir des yeux, le lecteur qui nous accompagne ne manquera pas de trouver que la distance est grande, l'opposition tranchée, le contraste heurté. S'il a pu éprouver le désir de visiter en détail celle-ci et de rêver au bruit de ses eaux jaillissantes, il aura hâte d'abandonner celle-là et, en émergeant de son ombre en pleine lumière, il s'imaginera sortir du monde des ténèbres et rentrer dans la vie.

Les Tapuyas ont rapporté de leur excursion dans les bois, une charge de fruits d'Assahy contenus dans une de ces corbeilles, qu'ils façonnent en un clin d'œil avec une seule palme du végétal. Un peintre admirerait peut-être la fraîche opposition de teintes qu'offre le violet sombre des drupes de l'Assahy avec le vert tendre et lustré de ses palmes; mais un vannier s'émerveillerait à coup sûr de la promptitude avec laquelle ces indigènes



Meurtre d'un Aï ou paresseux.

font d'un pétiole et de ses foliolules, une corbeille à fruits.

Le sloop avait profité d'un reste de marée pour faire du chemin. Nous le trouvâmes embossé devant une crique. Mes gens ne jugèrent pas convenable de l'aborder, et débarquèrent sur la rive, en face de l'endroit où il était ancré. Près de là s'étendait un de ces fourrés de palmiers miritis, très-communs sur les plages du Bas Amazone, où parfois ils couvrent une lieue de pays. Les stipes droits, réguliers et lisses de ces végétaux leur donnaient l'air de fûts de marbre gris supportant une architrave de feuillages. Au delà des palmiers, dans un espace vide, entre le fleuve et la forêt, croissaient deux ou trois cécropias. Le tronc de l'un de ces arbres recélait un essaim d'abeilles. L'idée d'enfumer ces insectes pour s'approprier leur miel et leur cire, est venue à mes Tapuyas. Comme ils allaient reconnaître les lieux, un de ces animaux, que les Indiens nomment *Aï*[1], les Portugais *Préguiça*, et les savants *Bradypes*, a fait entendre un cri doux et prolongé, qui tenait du miaulement du chat et de la plainte humaine. A cette manifestation d'effroi de l'animal, les Tapuyas ont répondu par des exclamations de joie.

Le paresseux était assis près d'un cécropia qu'il se disposait à escalader; de son bras gauche, il entourait le tronc de l'arbre; son bras droit pendait le long de son corps. La rencontre était neuve pour moi, et la lenteur des mouvements de l'animal me garantissant jusqu'à certain point contre ses intentions malveillantes, je m'en suis approché pour le voir de près; de son côté, le paresseux a penché la tête en arrière et s'est mis aussi à m'examiner. Cette bonne grosse tête était percée d'yeux ronds, veinés comme des agates et limpides comme ceux des enfants; l'expression de leur regard m'a surpris et presque ému, tant il s'y peignait de douceur, de mélancolie et de résignation; la couleur du pelage aux crins longs et rudes, était blanche à la base, grise au centre, noire à l'extrémité. Chaque fois que les Tapuyas faisaient mine de porter la main sur la bête, elle se balançait d'un air langoureux et, du bras droit, qu'elle avait libre, frappait sa poitrine comme une vieille femme qui dit son *mea culpa;* ce geste bizarre du paresseux est sa manière accoutumée de se mettre en défense. Qu'un des hommes se fût jeté étourdiment sur lui, et les trois ongles-grappins dont l'extrémité de chaque membre est armée dans l'espèce, s'implantaient dans le corps de l'imprudent pour n'en plus sortir.

Un nœud coulant et une volée de coups de bâton eurent raison du pauvre tardigrade dont le cadavre fut rejeté dans la pirogue. De retour à bord, nos hommes, à qui sa capture avait fait oublier le miel d'abeilles dont ils comptaient se régaler, le suspendirent aux haubans, l'écorchèrent et le détaillèrent comme une cuisinière eût fait d'un lapin : l'Aï n'avait que la peau sur les os. A la grosseur énorme des muscles de ses quatre membres, je compris de quel secours ils devaient être à l'animal pour gravir lentement le tronc des arbres ou se suspendre à leur plus hautes branches.

Avec le râble de la bête, quelques oignons, force piments et ce qui restait des haricots rouges de Santarem, un des Tapuyas prépara un ragoût d'une mine équivoque, mais dont le fumet ne laissait pas de chatouiller l'odorat. J'en mangeai peu, ayant toujours présent à l'idée le regard presque humain que m'avait jeté l'Aï avant de mourir; mais le pilote et l'équipage, moins scrupuleux que moi, firent marmite nette.

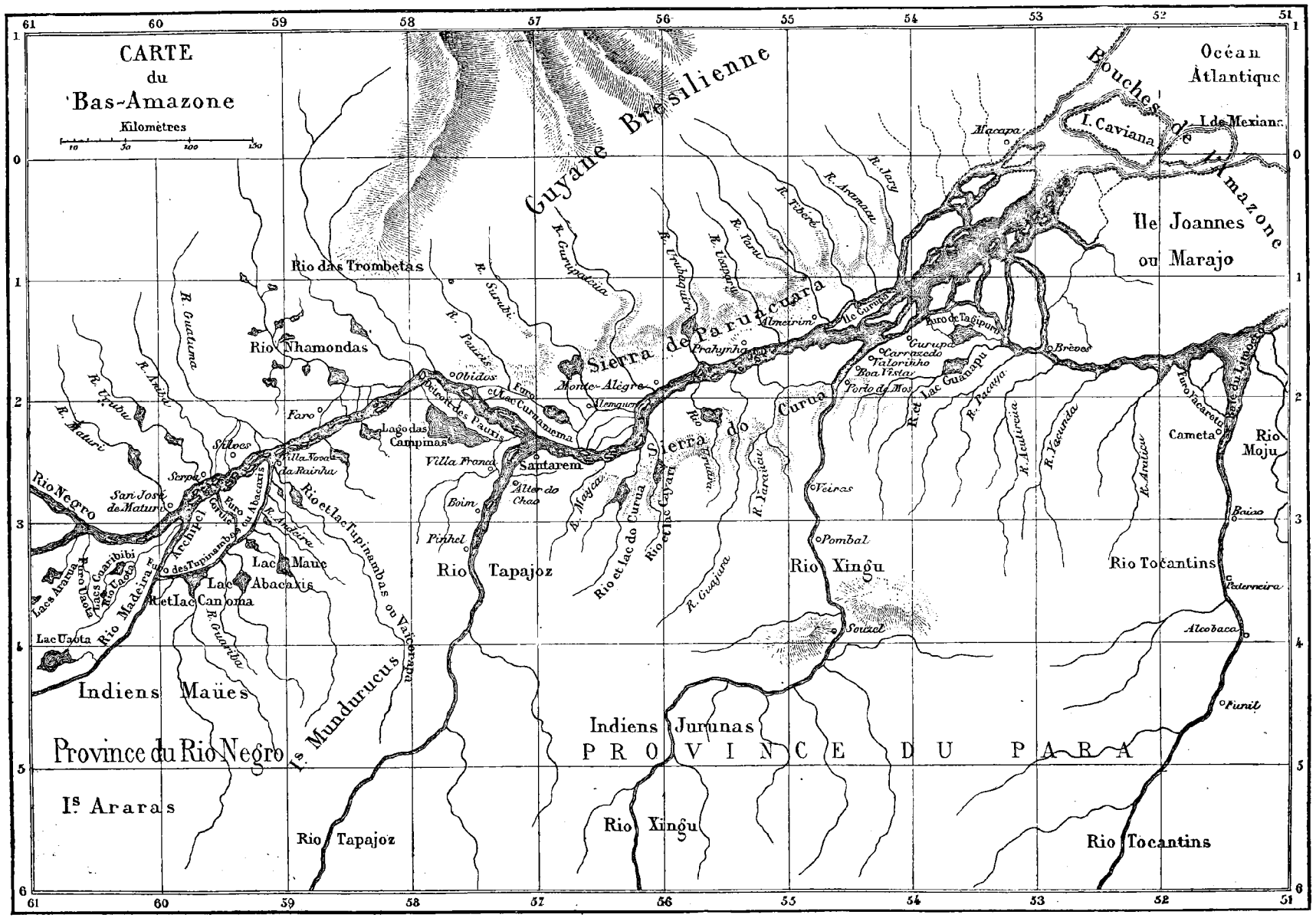
Pendant que ceci se passait à bord, le sloop filait avec l'aide du vent et de la marée, et laissait à babord, perdu dans l'espace, un village dont nous ne sûmes jamais rien, sinon qu'il s'appelait Almeïrim. Entre ce nom et celui du paresseux (*aï-mirim*) fricassé par nos hommes, ne trouve-t-on pas comme nous un rapprochement singulier?

Une Sierra blanchâtre, que le soleil couchant faisait paraître rose, borne à l'horizon le village que nous n'avions pu voir[1]. A cette Sierra se rattache une légende que nous intercalons d'autant plus volontiers dans notre texte, que les traditions et les contes surnaturels sont fort rares sur l'Amazone. Sauf la légende de *Juruparitetucaüa* dans l'intérieur du Rio Negro, où les démons, comme le dit son titre, venaient danser la nuit sur les coteaux, nous n'avons recueilli en chemin aucun de ces fantastiques récits, que les mères-grand's d'autrefois faisaient à leurs petits enfants groupés devant l'âtre.

La Sierra qui domine le village d'Almeïrim est appelée *A Vieja Povoa*, la Pauvre Vieille ou la Vieille Pauvre, comme on voudra; sa formation est antérieure au soulèvement de la chaîne des Andes et au déluge qui s'en suivit, — c'est la légende qui dit cela et non pas nous. — Donc, à l'époque où les eaux sorties de leur lit envahissaient cette partie de notre globe, elles vinrent un beau matin battre le pied de la Sierra. Une vieille Indienne, catholique et dévote, — encore et toujours la légende, — vivait en ce lieu sous un toit de chaume et partageait son temps entre la prière et les soins de sa basse-cour. En voyant les eaux assiéger sa hutte, la vieille monta sur le toit; mais les flots, élevant leur niveau, la délogèrent de ce poste; alors elle alla se réfugier sur un coteau voisin où les eaux l'atteignirent encore. De colline en colline et toujours poursuivie par l'élément farouche, l'Indienne parvint à s'élever jusqu'au pic du Huanana, le plus haut sommet de cette Cordillère; soit impuissance, soit lassitude, les eaux restèrent en chemin. Une fois à l'abri du danger, la vieille femme s'assit sur le point culminant du mont, et, au lieu de rendre grâce à Dieu qui l'avait sauvée, se mit à déplorer la perte de sa maisonnette et celle de sa basse-cour. Longtemps elle exhala ses plaintes; puis

1. Il y a le grand *Aï* et le petit *Aï*, que les Indiens désignent par les noms d'*Aï-Huassu* et d'*Aï-Miri*. Les Brésiliens appellent le premier *à gran Préguiça*, la grande Paresse.

1. Cette Sierra d'Almeïrim n'est que le prolongement de celle de Paruacuara que nous avons vue apparaître sur la rive gauche du fleuve, un peu en deçà de Santarem. Elle change de nom suivant les contrées qu'elle traverse.



Gravé chez Erhard.

Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 18.

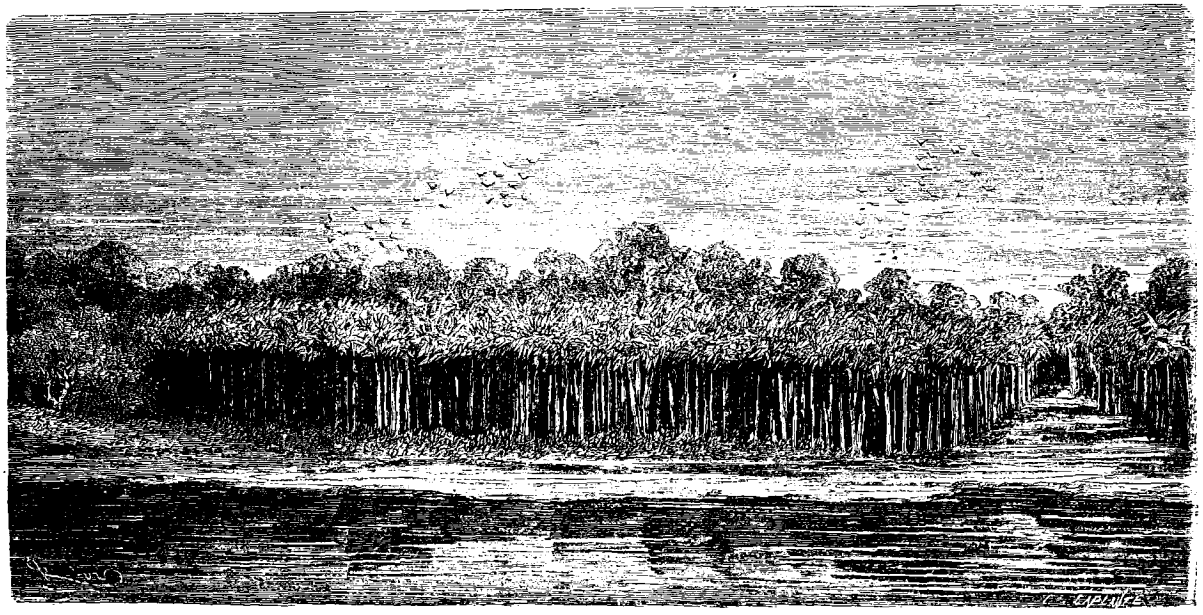
s'ennuyant à ne rien faire, elle souhaita tout haut une distraction. Le diable, caché sous un tas de pierres, entendit ce souhait et résolut de l'exaucer; il prit la figure d'un *carapana* (moustique) aux mille suçoirs et assaillit si furieusement l'Indienne, que la malheureuse, ne sachant à quel saint se vouer, ni de quelle main se gratter, courut se précipiter dans la mer qui baignait la contrée. Quand l'infernal carapana, qui ne l'avait pas quittée, vint à toucher l'eau, celle-ci mugit et bouillonna comme si on y eût plongé un fer rouge.

Quelque temps après, les eaux s'étant retirées, la terre apparut de nouveau; mais pour perpétuer le souvenir du châtiment de la vieille femme, Dieu voulut que les carapanas, qui jusqu'alors avaient habité d'autres régions, émigrassent en foule et vinssent déposer leurs larves au pied de la Sierra. Cette décision de l'autorité divine valut au site le nom de *carapanateüa*[1], et à la Cordillère celui de *Vieja povoa* qu'ils portent encore de nos jours.

Si cette légende de la pauvre vieille d'Almeïrim semble à quelque lecteur manquer de saveur, de couleur, être un peu plate enfin, ce n'est pas notre faute, mais celle du terroir qui ne donne ni blé, ni vin, ces deux produits emblématiques des pays de légendes.

Le lit du fleuve, assez rétréci entre Monte Alegre et Almeïrim, s'élargit tout à coup d'une manière formidable. La rivière Xingu, — prononcez Chingou, — vient de l'aborder par la droite et l'oblige à décrire une courbe immense, dont le tracé, dans la partie du nord-est, est à peine apparent.

Issu des versants septentrionaux de la chaîne des Parexis, le Rio Xingu, placé entre le Tapajoz que nous connaissons et le Tocantins que nous n'avons pas vu encore, leur égal à tous deux, par la largeur de son



Végétation des rives du Bas Amazone. — Les miritis.

lit, l'étendue de son cours et l'illustration historique de son passé, le Xingu est loin d'avoir eu la célébrité du premier, son voisin de gauche, et d'avoir fait autant de bruit que le second, son voisin de droite. A quoi cela peut-il tenir? Nous ne le savons pas; mais les bonnes gens qui croient à l'intervention du destin dans leurs affaires de ménage, vous diront, si vous les consultez à cet égard, que le pauvre Xingu n'a pas eu de chance.

Cette rivière, que les voyageurs officiels dédaignent, que tout le monde oublie, et qu'à cause de cela même nous nous plaisons à rappeler, fut spectatrice, à l'époque de la conquête, des luttes que le Portugal eut à soutenir contre la Hollande, la France et l'Angleterre, au sujet de la possession totale ou partielle des Guyanes et de la clef de l'Amazone que chacune de ces puissances eût voulu être seule à garder. Pendant qu'elles bloquaient à tour de rôle l'embouchure du fleuve, l'Espagne l'assiégeait par ses sources.

En 1616, les Hollandais, retranchés sur la rive droite de l'Amazone, entre Gurupa et Matura, avaient construit dans l'intérieur du Xingu, à un endroit appelé *Mandiatcüa*, où s'élève aujourd'hui la ville de Veiras, une forteresse en pisé, qu'ils occupèrent jusqu'en 1625, où Pedro Teixeira, aidé de cinquante soldats portugais et de sept cent Indiens Tupinambas, parvint à les déloger de ce poste. Les Hollandais allèrent s'établir à Cameta sur la rivière Tocantins; là, s'étant alliés aux Indiens Tucujus qui habitaient les îles de l'Amazone, entre Cameta et Gurupa, ils tentèrent de faire face aux Portugais; mais leur résistance fut vaine. Les Capucins du Para, et le révérend Christophe à leur tête, avaient prêché la croisade aux Tupinambas leurs néophytes, et les avaient lâchés comme des dogues, après les Tucujus idolâtres, leur enjoignant d'exterminer ces fils de Baal qui prêtaient l'appui de leur bras à la cause des Hol-

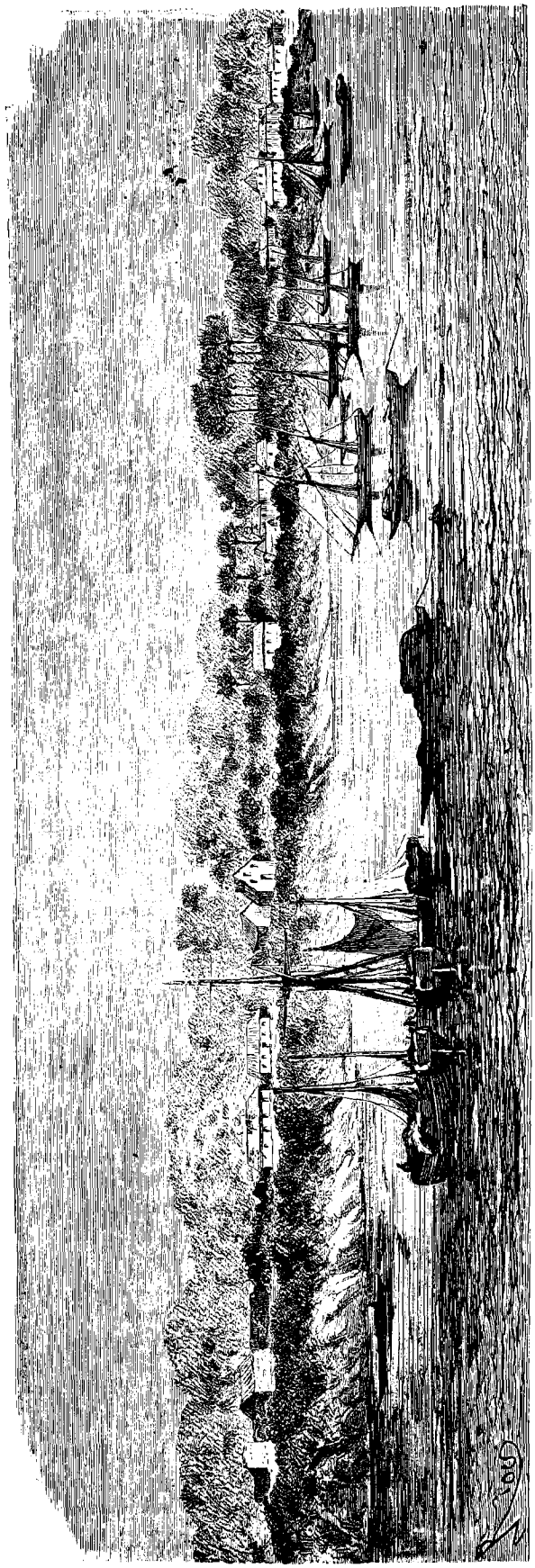
1. *Carapana-Teüa* — littéralement : *où il y a des moustiques.*

landais. Tupinambas et Tucujus s'entre-égorgèrent donc pour la plus grande gloire de leurs maîtres, et cela avec tant de rage et d'acharnement, qu'il en fut d'eux comme des rats myophages du docteur Magendie, qui s'étaient dévorés l'un l'autre et dont ce savant ne retrouva plus que les queues.

Les Hollandais chassés de l'Amazone et la province du Para pacifiée, les Portugais songèrent à explorer l'intérieur du Xingu. Trois villages, Veiras, Pombal Souzel, furent édifiés sur ses rives. Dès l'année 1624, des religieux de l'ordre du Carmel avaient fondé près de son embouchure, à l'endroit appelé Maturu, un village-mission qui garda ce nom pendant plus d'un siècle. Le décret de 1755-58 fit de ce village la ville de Porto de Mós.

C'est à l'entrée du Rio Xingu, qu'en 1664, Pedro da Costa Favella fit halte et attendit le renfort de troupes que lui envoyait le gouverneur du Para, Rui Vaz de Siqueira, pour mener à bien la sanglante expédition de la rivière Urubu. C'est également sur les plages du Xingu que fut fait, en 1710, le premier essai de labourage avec charrue, dont les pays de l'Amazone ont conservé le souvenir. Si le blé portugais jeté dans le sillon ne donna pas d'épis, la faute en est, vous dira-t-on, aux *Pezus* et aux *Inambus*, gallinacés goulus qui le mangèrent.

Des vingt et une castes de Peaux-Rouges qui peuplaient autrefois l'intérieur du Xingu, à partir de son embouchure jusqu'à ses sources, la caste Yuruna (*hodiè* Juruna) dont il existe encore des représentants, vaut seule la peine d'être mentionnée pour son habileté à tisser le coton, à extraire une huile du palmier *Ahuassu* et à voler les enfants des tribus voisines pour les vendre aux passants qui traversent son territoire. Les Yurunas n'ont pour tout vêtement qu'un ceinturon d'écorce de *tahuari*; ils portent la chevelure en queue de cheval, s'épilent les sourcils et les paupières, noircissent la partie supérieure de leur visage et se font des colliers avec les dents de leur prochain. Comme les Mundurucus du Tapajoz, ils coupent la tête de l'ennemi qu'ils ont abattu, l'exposent à un feu doux, et quand elle est convenablement desséchée, la badigeonnent de rocou, lui mettent des yeux postiches et la vendent aux riverains de l'Amazone qui la revendent à un négociant du Para, lequel à son tour l'expédie en Europe à quelque amateur forcené d'histoire naturelle. Dans le Xingu, une tête ainsi préparée représente une valeur d'environ dix francs en objets de quincaillerie. En Europe, elle vaut cinq cents francs.



Ville de Gurupa, rive droite du Bas Amazone (vue prise du large).

Les us et coutumes des Yurunas rappellent à la fois ceux des indigènes de la Plaine du Sacrement et des Ticunas du Haut Amazone. Comme les Conibos, ils enterrent leurs morts dans un coin de leurs huttes, et les exhument au bout d'un certain

temps, pour en laver et en brosser les os, qu'ils enveloppent d'un lambeau de toile de coton et suspendent en manière de lustre à la poutre de leur demeure. Comme chez les Ticunas de l'Atacoari, la pointe de leurs *murucus* ou lances de guerre est trempée dans un poison subtil, qu'ils préparent eux-mêmes. Pour chasser, ils se servent de flèches empennées de deux boules creuses, soudées l'une à l'autre, percées d'un trou et rappelant ce jouet passé de mode, que, sous le nom de *diable*, nos bambins d'autrefois, quinquagénaires aujourd'hui, faisaient danser au bout de deux baguettes. Ces flèches, que les Yurunas lancent assez adroitement pour effleurer leur proie et l'effrayer sans lui faire aucun mal, leur servent à prendre vivants des quadrumanes et des oiseaux dont ils font commerce. Le sifflement de ces flèches-boules terrifie, dit-on, les singes les plus courageux et fait tomber en syncope les guenons les plus résolues.

Si nous ne disons rien des *Achipaïs*, dont la paresse est proverbiale, ni des *Curihïais* à l'humeur querelleuse; si nous glissons sur les *Ticuapamoinis* à la haute stature, sur les *Anenas*, habiles à lancer des javelots empoisonnés, et les *Impiudis* aux huttes si basses qu'ils n'y peuvent entrer qu'en se traînant sur les genoux; c'est que, depuis un demi-siècle, ces naturels mêlés à d'autres castes ou croisés avec elles, ne rappellent déjà plus qu'imparfaitement le type de leur nation à l'époque de la conquête.

C'est devant l'embouchure du Xingu, que le courant de l'Amazone cesse d'emplir le lit du fleuve pour porter au nord-nord-est et rallier la rive gauche, abandonnant la droite à la seule action des marées. La vie et l'animation suivent la direction du flot. Ces troncs d'arbres enguirlandés de plantes volubiles, avec lesquels nous voguions de conserve, ces îles de capim flottant à l'aventure, ces pirogues entraînées par quelque crue subite et tournoyant au fil de l'eau, toutes ces épaves, en passant devant la bouche du Xingu, sont brusquement saisies par le courant et entraînées vers la Guyane, quand elles comptaient, en suivant l'est-sud-est, aborder au Para.

Ces objets inanimés ne sont pas seuls soumis à l'influence du courant; les tortues, les caïmans, les poissons et autres habitants du fleuve, la subissent également. Tous défilent sous l'eau par bandes éparses, se dirigeant vers Macapa; d'autres individus, non moins agiles qu'eux, suivent dans l'air la même direction. Les neuf légions que compte le redoutable corps des moustiques, émigrent à la fois. *Carapana-pinima*, le moustique gris sombre, zébré de blanc; *Morotuca*, l'individu gris et velu; *Garaqui-pirira*, la variété à pattes blanches; *Carapana-i*, le nain toujours éveillé; *Pium*, le sonneur de fanfares; *Marihui*, le petit fifre; *Mutuca-pinima*, l'arlequin; *Mutuca-pichuna*, le grand nègre; *Mutuca-tapera*, le roux des bois : tous ces monstres à trompe aiguë, ont pris congé de nous et ne boiront plus notre sang. Que nos malédictions les accompagnent!

L'énorme masse alluvionnaire de Marajo, cette doyenne des îles d'eau douce, a opéré ce changement subit dans la direction du courant. Il a suffi à la géante d'appuyer sa hanche à la rive droite, et le fleuve, refoulé par cette pression, s'est rejeté brusquement vers la gauche pour y écouler son trop plein.

L'embouchure du Xingu dépassée, nous relevons successivement, à partir de Porto de Mós, que le pilote nomme par corruption Punto de Mós, trois villages et une ville. Les villages sont Boa Vista, Valhoriñho et Garrazedo. La ville a nom Gurupa, et se recommande par des antécédents relativement illustres. Nous jetons l'ancre en face de la ville.

C'est aux invasions successives des Hollandais, des Anglais, des Français, que Gurupa dut autrefois son existence. Sans les reconnaissances à main armée que poussaient dans l'intérieur du fleuve les représentants des nations précitées, Gurupa, gardant son nom primitif de Mariocaï, fût restée un fouillis de palmiers miritis, assahis et murumurus, où les Indiens Tubinambas s'arrêtaient volontiers au milieu du jour pour y boire du vin de palmes.

En 1622, Bento Maciel Parente, septième capitaine-major du Para, tire Gurupa de son obscurité en y construisant un blockhaus en pisé, dans lequel il place cinquante soldats chargés de surveiller la passe du fleuve. Dix ans plus tard, le blockhaus transformé en forteresse, abrite dans ses murs une garnison de cent cinquante soldats. Quelques rencontres sur le fleuve entre ces soldats et les Hollandais, et dans lesquelles les premiers sont vainqueurs, établissent la réputation militaire de Gurupa. Des Carmes portugais y bâtissent un petit couvent, — *Conventiñho*. — Les Peaux-Rouges des alentours, baptisés et catéchisés, lui font une population chrétienne; des villages-missions, fondés aux abords de la ville par des Capucins portugais, se meuvent dans sa juridiction. Tout semble présager à Gurupa un avenir prospère.

En 1622, sa forteresse a l'honneur de servir de prison à une douzaine de Jésuites qui tentaient de bouleverser les Missions voisines et de substituer le patronage de saint Ignace de Loyola à ceux de saint Elie et de saint Bonaventure.

En 1674 une épidémie s'abat sur Gurupa, enlève une partie de ses habitants et disperse les autres. La forteresse est abandonnée par sa garnison, le couvent par ses moines; mais pour que ce couvent, œuvre de leurs prédécesseurs, ne puisse profiter à un ordre rival, les Carmes avant de le quitter, en font tomber les murs, non pas au son de la trompette, comme Josué ceux de Jéricho, mais à coups de pioche.

Après un sommeil léthargique de quelques années, Gurupa se réveille et végète obscurément pendant plus d'un siècle. En 1798, nous la retrouvons, veuve il est vrai de sa population de Tupinambas, de ses Carmes et des défenseurs de sa forteresse, mais suppléant à ces diverses pertes par d'autres avantages. Une garde civique, composée d'indigènes, apprend à faire l'exercice et à marcher au pas. Le gouvernement vient d'y fonder une école publique où bambins et bambines se rendent

chaque jour le carton au bras et les yeux baissés, ainsi qu'il convient à des enfants modestes. La civilisation, comme on en peut juger, a fait un pas immense.

A partir de cette époque jusqu'à l'heure présente, nous n'enregistrons dans l'histoire de Gurupa que des mariages, des naissances et des décès, tic tac monotone d'une existence qui fonctionne avec la régularité d'une horloge. Les saisons passent et reviennent, les générations se succèdent et le fleuve continue à couler.

Aujourd'hui Gurupa, lasse de civilisation, tend de toutes ses forces à retourner à sa barbarie primitive. Les broussailles et les parasites l'enveloppent jusqu'à mi-corps. Son ancienne forteresse un peu démantelée, mais très-coquettement ornée à l'extérieur de convolvulus et de plantes grimpantes, a surtout bon air. On dirait une de ces vierges qui, avant de prendre le voile et de s'ensevelir vivantes entre les quatre murs d'un monastère comme dans un tombeau, se couronnent de fleurs et épousent pour un moment les pompes du monde. Notre comparaison, qu'un critique hargneux pourra trouver *fleurie*, est d'autant plus juste à l'égard de la forteresse de Gurupa que jamais boulet hollandais, espagnol, anglais ou français, n'a souillé sa pudeur native et déchiré ses flancs.

Des toits de chaume, des pans de murs grisâtres et délabrés, apparaissent de loin à travers le réseau que la végétation tend autour de Gurupa et dont chaque année va resserrant les mailles. Parmi ces masures sordides, une seule maison attire le regard. Cette maison blanche, carrée, avec un toit conique et se détachant sur un fond de forêt tout étoilé de palmiers coryphas, c'est l'église. L'homme s'endort, las de son œuvre qui s'efface ; l'esprit de Dieu continue à veiller.

Bien qu'en réalité nous n'ayons pas quitté le lit du fleuve, depuis une heure nous ne naviguons plus sur l'Amazone. Nous sommes entrés dans l'intérieur des canaux ; — *Os Canaës* — comme dit le pilote. C'est par ce nom que les riverains et les hydrographes de la province désignent l'agglomération d'îles qui fait de la rive droite, à partir de Gurupa jusqu'au Para, comme une région distincte. Lorsqu'on leur demande des explications à cet égard, ils vous répondent imperturbablement que la rive gauche du fleuve ayant gardé pour elle l'espace, le vent, le courant, les tortues, les poissons, les moustiques, il était naturel qu'elle gardât aussi le nom d'Amazone. Qu'objecter à cela ?

Le canal où nous naviguons est appelé canal *des Brèves* par allusion au chemin qu'il abrége. Il ouvre la série des *furos* et des *paranas* grands et petits, *huasu* et *miri* comme on dit ici, qui se croisent, s'ajustent, se bifurquent de la façon la plus bizarre et donnent au réseau fluvial de cette partie du pays, l'apparence d'un immense filet dont le contour de chaque maille serait tracé par un cours d'eau.

Des forêts d'un jet magnifique bordent les deux rives de ce canal. Leur vue me console un peu de l'absence du fleuve que nous ne devons plus revoir. Ces forêts fraîches, ombreuses, luxuriantes, forment comme deux grands murs parallèles dont le sommet, entraîné par le poids des lianes, se contourne en volute. Un vert tapis d'aroïdées étendu à leur base, cache la ligne des terrains et trempe dans l'eau sa frange végétale.

L'entrée du canal, large de trois cents mètres, va se rétrécissant à mesure que nous avançons dans l'intérieur. Comme le grand fleuve dont il offre une réduction minuscule, ce canal des Brèves a des îlots, des caps, des baies, qui accidentent très-heureusement sa physionomie. A l'heure où notre sloop en franchissait la barre, le soleil commençait à baisser. Maintenant il va disparaître et le jour décline rapidement. Les silhouettes des forêts font des masses sombres sur les deux rives. Le milieu du canal est d'un gris d'argent clair et mat.

Bientôt le crépuscule envahit le paysage. Les couleurs s'effacent; les formes et les contours s'évanouissent; tous les objets revêtent une sombre et uniforme livrée ; la nuit se fait. Au milieu de l'obscurité générale, le milieu du canal reste lumineux et comme vivant ; les étoiles qui se sont allumées dans l'espace, s'y reflètent complaisamment et le transforment en une voie lactée.

La marée qui descend nous porte doucement à l'est. Le mouvement du sloop est inappréciable. Son étrave divise l'eau sans secousse et sans bruit. On croirait naviguer sur des flocons d'ouate. Ainsi dut voguer Aulu-Gelle dans sa traversée d'Égine au Pirée, et l'épithète de *clemens mare*, qu'il donne aux eaux de l'Archipel, peut s'appliquer, avec justesse, à celles du canal des Brèves. Décidément, je ne saurais regretter l'Amazone, où les *prororocas*, les *trevoadas* et les typhons eussent mis nos jours en danger. Ici, rien de pareil ne nous menace. Notre voyage jusqu'au Para ne sera qu'une promenade bucolique, une églogue en action à travers des ruisseaux de lait, des champs de verdure et de fleurs.

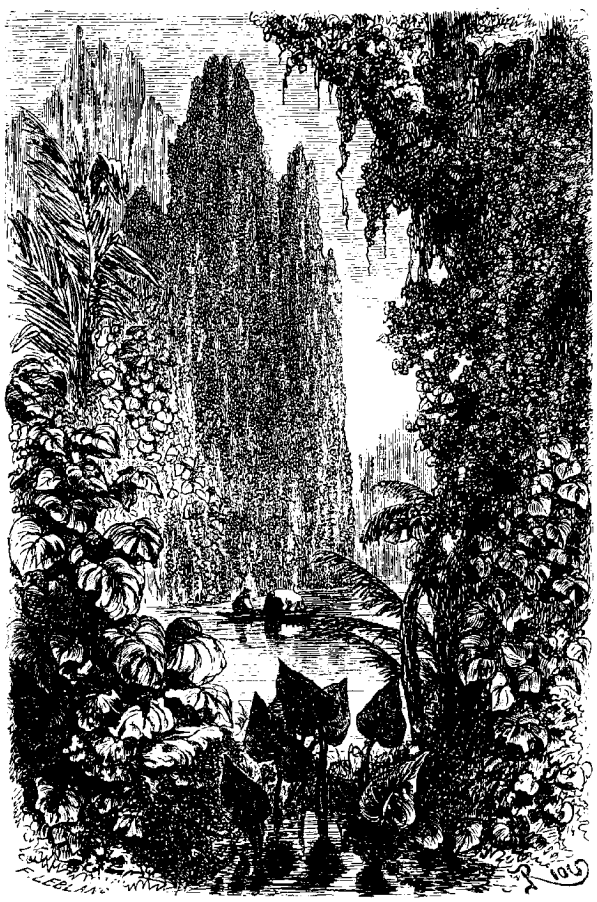
Sous le coup de ces idées riantes, je suis entré dans le roufle ou kamarotos qui me sert de chambre à coucher. A ses parois est suspendu le hamac dans lequel je dors d'habitude. Un Tapuya a poussé le verrou extérieur de ma logette et m'a laissé dans une obscurité profonde, avec des sacs de cacao empilés en ce lieu et que j'appelle mes camarades de chambrée. Je me suis endormi, l'esprit plein de choses gracieuses.

Un branle inusité de mon hamac m'a réveillé au milieu de la nuit. Je me suis levé précipitamment; mais à peine étais-je debout que le sol a paru se dérober sous moi et, trébuchant comme un homme ivre, je suis allé tomber sur une litière de grains de cacao. L'échafaudage des sacs avait croulé sans que j'en eusse conscience. Dans leur chute, quelques-uns de ceux-ci s'étaient crevés et leur contenu jonchait le plancher. D'abord, je me suis cru le jouet d'un rêve; mais à une douleur que je ressentais au bras droit, j'ai compris que la culbute que je venais de faire était très-réelle. Comme je me relevais et cherchais à tâtons la porte d'entrée, j'ai entendu au dehors un bruit de voix confuses. Le plafond du roufle craquait sous des pas pré-

cipités. Pour comble d'épouvante, le sloop roulait affreusement de tribord à bâbord. Tantôt le roulis me jetait contre les sacs de théobrome, tantôt c'étaient les sacs qui, se ruant sur moi, menaçaient de m'aplatir contre la cloison. J'étais dans la situation perplexe d'une souris captive, qu'on ballotte, pour l'étourdir, contre les parois de la souricière. Cependant, la porte était introuvable. De quelque côté que s'appuyassent mes mains, je ne sentais que les maudits sacs, toujours en mouvement. Tout à coup une lueur brillante, passant à travers les fentes de la cloison, a éclairé l'intérieur du roufle. Je me suis aperçu que je tournais le dos à la porte d'entrée. Me lancer contre cette porte, l'assaillir des pieds et des mains à la fois, en poussant des cris inhumains, a été l'affaire d'une seconde. La possibilité d'un incendie se présentait à moi et, à l'idée d'être grillé vif sur une litière de cacao, je sentais, comme on dit en littérature, mes cheveux se dresser sur ma tête. Par bonheur, le vacarme que je faisais fut entendu des gens de l'équipage. Une main officieuse tira le verrou; les deux battants de la porte s'ouvrirent brusquement et une bouffée de vent me fouetta le visage.

Une tempête effroyable était déchaînée dans l'air. Au nord, à l'est, au sud, les éclairs ouvraient dans le ciel des perspectives fantastiques. On eût cru voir flamboyer à la fois une douzaine de cratères. Ni les éclairs patagons qui crépitent, ni les éclairs andéens qui aveuglent, n'ont l'éclat rutilant des losanges de feu qui se croisaient autour de nous. Un vent furieux ployait et secouait les arbres des deux rives. L'eau du canal, si profondément calme au coucher du soleil, était agitée jusqu'à la démence et ressemblait à une nappe de lait en ébullition. Le sloop, à sec de voiles, volait plutôt qu'il ne voguait sur cette surface écumeuse. Le squelette de sa mâture et de ses agrès détachés en noir sur le fond du ciel embrasé comme une fournaise, lui donnait l'air de ces croiseurs-fantômes qui traversent, avec la rapidité de la flèche, l'Océan brumeux des légendes. Les Tapuyas, accrochés aux haubans, semblaient avoir perdu la tête. Seul le pilote gardait sa présence d'esprit. Il tenait à deux mains la barre du gouvernail et s'efforçait de maintenir le sloop dans la direction du canal, que lui montrait la lueur des éclairs.

Cette course échevelée et furieuse, au milieu d'une nuit profonde, où luttaient tous les éléments déchaînés, avait un côté poétique et grandiose qui surexcitait mes facultés et me rendait indifférent aux dangers que nous pouvions courir. Je m'étais assis sur le panneau pour jouir plus à l'aise du spectacle auquel le hasard me conviait, et j'admirais, avec un sincère enthousiasme, les effets d'ombre noire et de lumière intense, se succédant à de courts intervalles.



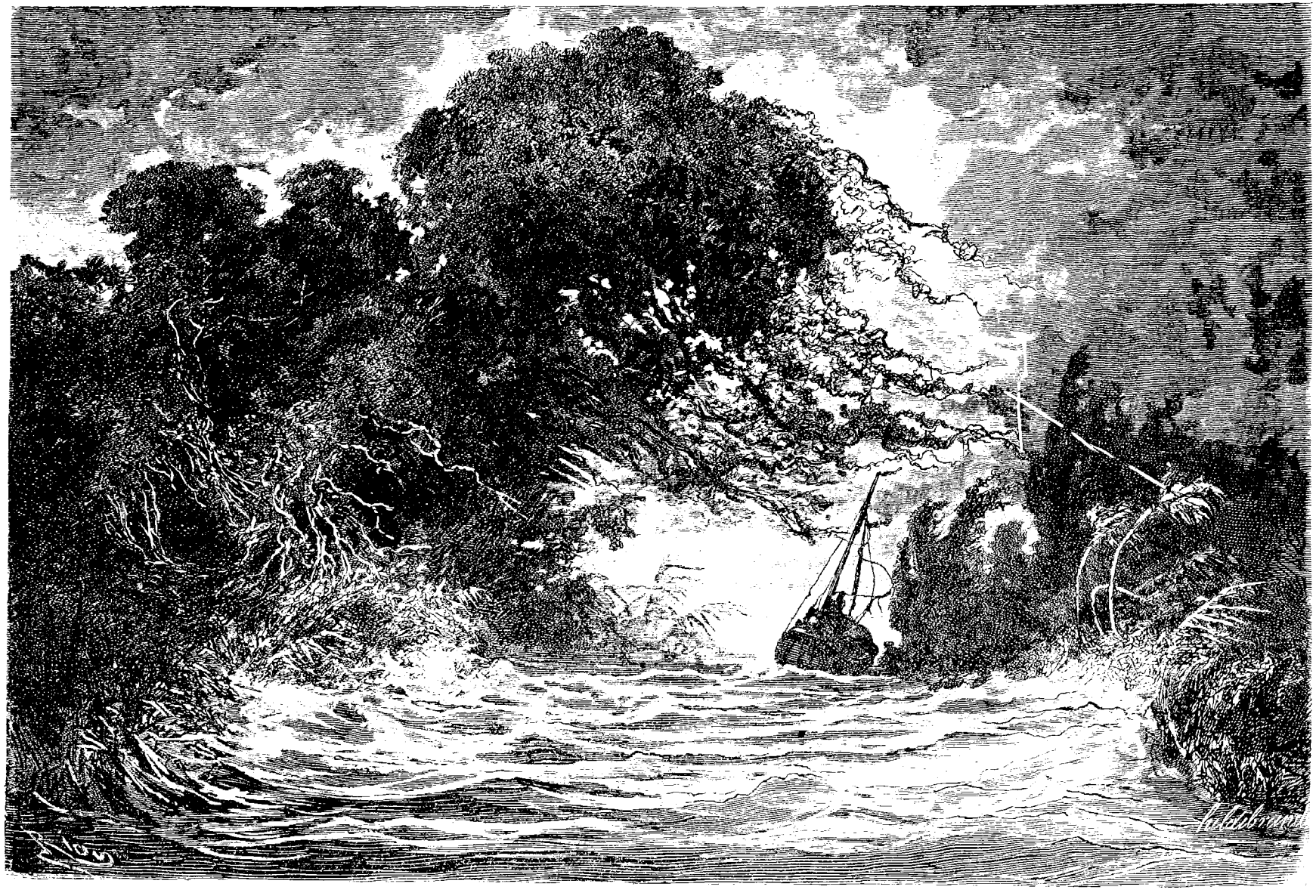
Végétation du détroit des Brèves.

Comme j'étais en train d'établir un rapprochement entre ce paysage apocalyptique et les scènes bibliques que l'Anglais Martyns a traitées à l'aqua-tinta, un bruit sourd résonna dans les profondeurs de la cale; le sloop, arrêté dans sa fuite, se coucha sur sa hanche droite, tandis que la gauche prenait brusquement la perpendiculaire. Peu préparé à cette figure géométrique, je roulai du panneau sur le pont et, passant par l'ouverture du sabord de charge, je disparus dans la rivière....

Qu'une lectrice impressionnable retienne le cri de frayeur près de lui échapper. *Je disparus* ne s'applique qu'à mes mollets, car eux seuls disparurent. Le sloop venait de se mouler en creux dans un banc de sable qui barrait la largeur du canal et que le retrait de la marée laissait à découvert. J'en fus quitte pour une surprise assez vive et un bain de jambes auquel l'élévation de la température prêtait un certain charme.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



Tempête de nuit dans le canal des Brèves.

EX-LIBRIS

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

BRÉSIL.

DOUZIÈME ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEM DO PARA (suite).

De la civilisation représentée par une console d'acajou. — Paysages, tournois et carrousels. — Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée. — Qui traite de l'appétit chronique des préparateurs de la séve du *ficus elastica*, que les Indiens appellent *cahechu*, les Portugais *seringa* et que nous nommons *caoutchouc*. — Traversée de la baie du Limoeiro. — La rivière Tocantins. — Le détroit d'Igarapé-Miri. — Les Engenhos. — La ville de Santa Ana do Igarapé-Miri. — De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier. — Un prêtre et ses esclaves. — La sucrerie de Juquiri. — Arrivée au Para. — Panorama de la ville de Santa Maria de Belem.

Cette magnifique tempête se termina prosaïquement par un grain de pluie. L'accident survenu au sloop par le fait de la marée fut réparé, six heures plus tard, par la marée elle-même, en vertu de l'adage *similia similibus curantur* des médecins homœopathes. Au reste, de pareils échouements sont très-fréquents dans les canaux et les équipages des bateaux s'en préoccupent peu. Ils descendent à terre, allument du feu, chassent, pêchent ou font un somme, en attendant que le retour du flot soulève de nouveau leur coque échouée.

Si le pilote et ses hommes oublièrent bientôt l'affreuse nuit que nous avions passée dans le détroit des Brèves, il n'en fut pas ainsi de moi. L'entière confiance que j'avais eue dans ses eaux calmes, confiance que celles-ci avaient indignement trahie, me courrouçaient très-fort à leur endroit. A dater de cette heure, non-seulement je ne crus plus à l'infaillibilité des proverbes, ainsi que je l'avais fait jusqu'alors, mais j'allai même jusqu'à me défier des apparences. J'avais appris à mes dépens, qu'il n'est pire eau que l'eau qui dort.

Le village des Brèves, dont les péripéties de la nuit m'ont empêché jusqu'ici de parler, est situé sur la rive droite du canal de ce nom. Il compte une vingtaine de maisonnettes et quatre ou cinq fois autant d'habitants. Je ne saurais dire si ce village a donné le nom de Brèves au canal ou l'a reçu de lui, mais ce dont je crois être sûr, c'est que l'ancien nom du canal était *Parahüau*, et qu'en 1615 il était encore habité par des Indiens *Caraïbus*, — d'anciens Caraïbes peut-être, — qui s'évanouirent au souffle de la conquête portugaise. Plus tard, du nom de Caraïbus, on fit le qualificatif *Carabobocas*, — bouche des Caraïbus, — qui fut appliqué au canal. Ce canal, en effet, est une bouche ou plutôt une trompe, que l'Amazone plonge dans la grande baie *do Limoeiro*.

Les Caraïbus ne firent qu'apparaître et disparurent aussitôt. Mais les Tupinambas, leurs voisins et autrefois leurs alliés, luttèrent désespérément dans ce même canal contre les Portugais, et ne subirent le joug de ces derniers qu'après la destruction de leurs villages, le supplice de leurs principaux chefs[1] et l'extinction presque totale de leur caste. Aux Tupinambas succédèrent les Tucujus et les Tapuyasus, deux nations dont il ne restait plus rien en 1650.

Les Tapuyasus ou Tapuyas revivent de nos jours, mais seulement par leur nom patronymique, dans cette population de serfs prélevés sur tous les points de l'Amazone. Le Tapuya de l'époque actuelle est tour à tour, et selon les besoins de l'État qui l'enrôle de force, ou la fantaisie du propriétaire qui lui sert de patron, soldat, matelot, pêcheur, chasseur, manouvrier ou simple portefaix; il est le terme le plus élevé de la série d'asservissement qui commence à la bête de somme, se poursuit par le nègre et le cafuze, passe au mamaluco et finit à l'Indien.

Notre sloop s'est engagé dans la partie la plus étroite du canal. D'une rive à l'autre, la distance est à peine de quatre-vingts mètres. Le paysage est toujours d'un grand style et abonde en détails charmants, mais des propriétés rurales, ornées de maisons blanches à volets couleur sang de bœuf, s'y mêlent intempestivement et le défigurent. Ces fazendas et ces engenhos me font l'effet de pustules sur un beau corps.

Ce matin, vers huit heures, comme nous passions devant une de ces maisons bâties sur pilotis, j'ai aperçu, par la fenêtre ouverte, une femme jaune et osseuse, peu vêtue et fort mal peignée, laquelle étendait, à l'aide d'un chiffon de laine, un vernis quelconque sur une console d'acajou neuf. Cette femme a interrompu sa besogne et

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193 et 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; t. XV, p. 97, 113, 129, 145; t. XVI, p. 97 et 113.

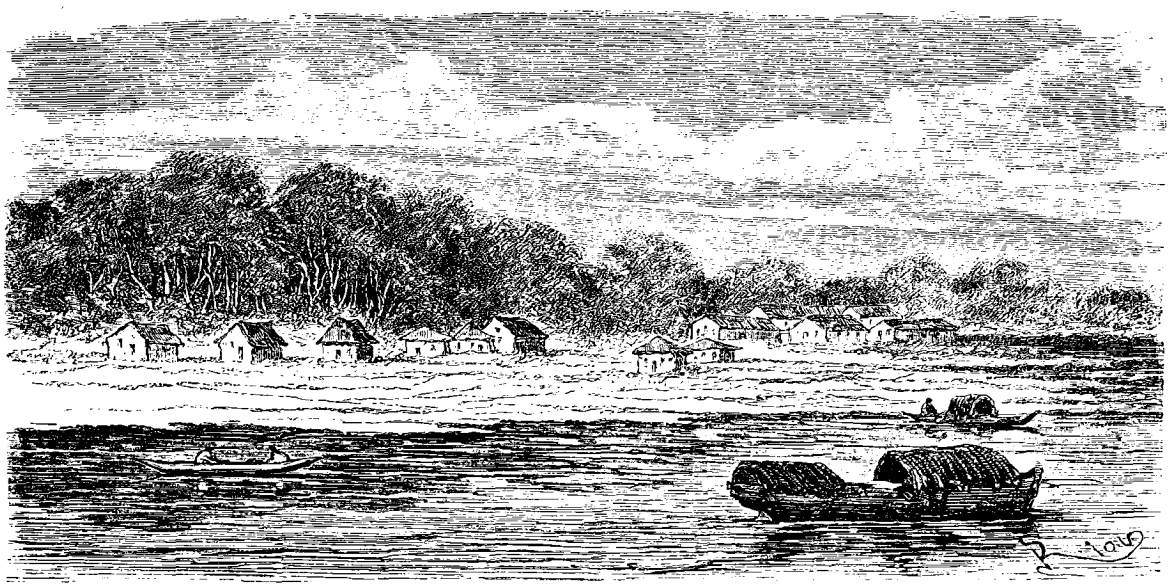
1. Bento Maciel Parente, septième Capitaô-Mor de la province du Para, en fit pendre vingt-quatre à la même potence.

m'a regardé d'un air étonné. Je crois avoir répondu à son regard par une grimace. Au fait, ai-je donc eu tort? A quoi rimaient dans le détroit des Brèves, au milieu du plus splendide paysage que la nature ait pu créer, cette ménagère jaune et ce meuble rouge, qu'elle astiquait éperdument, comme un fantassin sa giberne?

A mesure que nous avançons, les terrains s'abaissent de plus en plus; la base des forêts est cachée sous un édredon de plantes superbes, dont les tiges sont submergées et dont les feuilles et les fleurs pointent seules au dehors. Ces plantes sont toujours des héliconias, des marantas, des canacorus, des colocasiées et des arums, dont l'axe jaune et charnu, placé au centre de la spathe d'un blanc laiteux, me fait l'effet d'une bille de beurre frais, dressée dans un godet d'albâtre. Cette végétation, grassement modelée, fraîche, humide, lustrée, donne une irrésistible envie de se rouler dessus.

En certains endroits, les Rhizophora-mangles, arrondissant leurs branches nues au bord de l'eau, offrent un pêle-mêle d'arcades romanes et d'ogives gothiques, les plus curieuses et les plus amusantes du monde. Dans la chaude pénombre, projetée par leurs voûtes, rampe et se meut une étrange population de petits crustacés bicolores. Le mangle a, comme le Figuier des Pagodes, la faculté d'être son propre horticulteur et de s'attacher, par une racine, à tout ce qu'il touche. De là, cette multitude d'arcs, d'arceaux, de cintres pleins ou surbaissés, qu'il plante autour de lui, croise, mêle et combine, selon le logarithme de la plus riche fantaisie.

Vers midi, quand le soleil fait rage au dehors, il se passe, sous ces berceaux frais et ombreux, des scènes d'un haut intérêt entomologique et conchyologique. Têtards, gyrins, tipulles, hydrocarisses, araignées d'eau, moustiques, éphémères, y exécutent des fantazias et des régates merveilleuses aux applaudissements des crustacés lilliputiens qui représentent la masse du public; des



Vue du village des Brèves, dans le canal de ce nom.

huîtres gravement assises dans le joint des rameaux, comme des juges dans une tribune, président ces jeux nautiques, acclament les vainqueurs et s'apitoient sur le sort des vaincus avec ce bâillement qui est le langage des huîtres.

Certaine après-midi, à marée basse, pendant que le sloop était échoué sur la vase et que l'équipage cherchait dans la forêt des drupes d'Assahy pour en faire du vin, je m'armai d'un épieu et descendis dans le canal dont l'eau mouillait à peine mes rotules. J'errais depuis un moment le long du rivage, inspectant l'intérieur des berceaux de mangles et m'amusant fort des combats réels ou simulés que s'y livraient les insectes dont j'ai parlé, lorsqu'au détour d'une plage, j'aperçus trois égaritéas restées à sec comme notre sloop et comme lui attendant le retour du flot pour continuer leur voyage.

Ces bateaux placés bord à bord offraient chacun une scène distincte. Sur le premier, pourvu à l'arrière d'une espèce de roufle en palmes tressées, se tenait immobile une jeune femme peau-rouge portant dans ses bras un enfant; près d'elle, un homme de sa couleur était assis, le dos appuyé aux montants du roufle, dormant ou paraissant dormir. Un troisième individu, penché à l'avant de l'égaritéa, plongeait dans l'eau, pour le remplir, un seau vide attaché à un bout de corde. Un feu de branchages brûlait sur des mottes de terre humides. Une marmite était placée dessus. Des haillons traînaient çà et là. Un ara rouge et bleu tentait l'escalade du roufle.

Les deux bateaux qui faisaient suite à celui-ci, étaient reliés par un hamac dont les cordes allaient s'attacher à chacun de leurs mâts. Dans ce hamac un vieux Tapuya obèse et nu jusqu'à mi-corps, fumait une pipe de terre à long tuyau. Au-dessous du bonhomme, un rameur jouait de la flûte en face d'une vieille femme qui fourrageait la chevelure d'un enfant et portait à sa bouche les insectes qu'elle y trouvait. Sur le dernier bateau, à

côté d'un Indien couché à plat ventre, deux individus de sexe distinct tressaient en commun un panier de jonc.

Ces trois barques ainsi peuplées, touchaient à la forêt dont la masse éclairée par derrière se faisait ombre à elle-même. Quelques rayons furtifs doraient seuls l'extrémité supérieure des branchages. Une demi-teinte verdâtre et vaporeuse enveloppait tous les objets, atténuait leurs contours trop précis, éteignait leurs couleurs trop vives et répandait sur l'ensemble ce charme discret et voilé qui plaît tant à certaines âmes. Un peintre ne trouvant rien à remanier dans ce tableau tout fait, l'eût reproduit tel quel, avec sa réflexion vague et confuse dans l'eau jaune des Brèves.

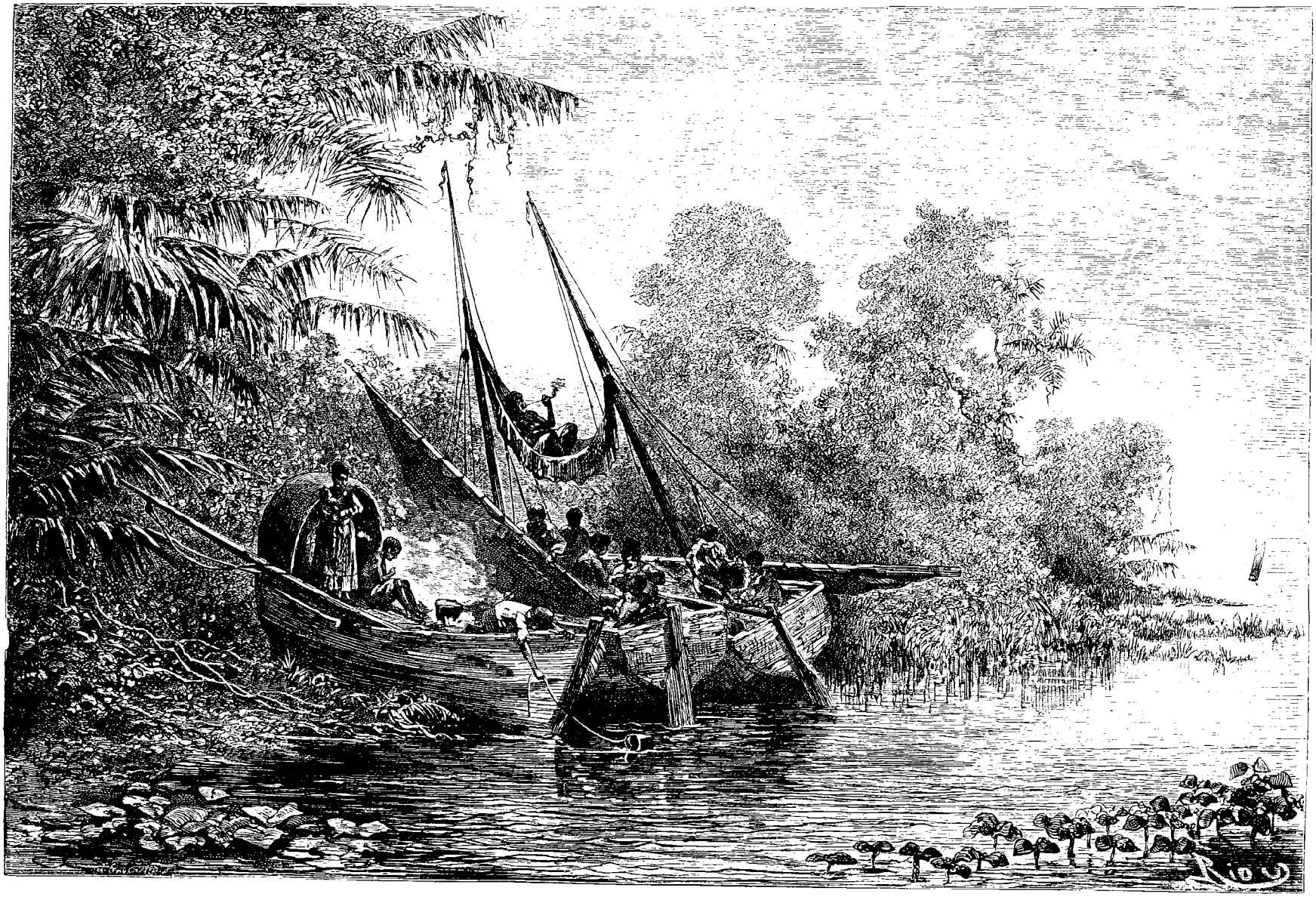
A la marée suivante notre sloop se rapprocha de ces bateaux. Nos hommes prirent langue avec leurs équipages et nous vogâmes de conserve. Ces Tapuyas, d'ailleurs un peu bohêmes, étaient des *Seringueros*, qui, pour tirer parti de leur industrie, cherchaient une forêt propice et des arbres féconds. Humbles préparateurs de la séve laiteuse de l'*Hevæa Guianensis*, que les anciens Omahuas appelaient Cahechu, ils promenaient de canaux en canaux leurs haches et leurs moules d'argile cuite, faisant une halte d'un mois ou deux dans les endroits abondants en Ficus.

Au moment de prendre congé de nous, ils nous avouèrent que la concurrence paralysait si bien leur in-

Végétation des canaux du Bas Amazone.

dustrie, qu'ils n'en retiraient pas de quoi garnir suffisamment leur estomac. Quelques maigres bouchées étaient la seule satisfaction qu'ils donnassent de temps en temps à ce viscère. De là, chez la plupart d'entre eux, un appétit chronique et inassouvi qui datait de plusieurs années. La marmite qui bouillait sur le pont d'un de leurs bateaux, n'était, hélas! qu'un trompe-l'œil; au lieu de viande, elle contenait des chemises sales. Ce que j'avais pris pour une daube ou une étuvée était une lessive! Je gratifiai ces pauvres affamés d'un panier de farine de manioc en échange duquel je reçus force remercîments des femmes et une bénédiction du vieux Tapuya à la longue pipe.

L'histoire des seringueros que nous laissions derrière nous, est celle de tous les industriels du même genre que la concurrence a chassés des îles du Bas-Amazone où l'exploitation du caoutchouc (*seringa*) a lieu sur une grande échelle La région des canaux où ces parias du travail se sont réfugiés, n'offre que de faibles ressources à leur industrie. Ils ont à chercher longtemps les arbres lactifères; puis, ces arbres trouvés, à se donner beaucoup de mal pour en arriver à manger un peu, se vêtir à peine et parer aux frais d'entretien de leurs embarcations. Après six mois d'un labeur assidu et le produit de ce labeur écoulé au Para, ils rentrent dans la forêt aussi besogneux qu'ils en sont sortis. Autour d'eux, ni villa-



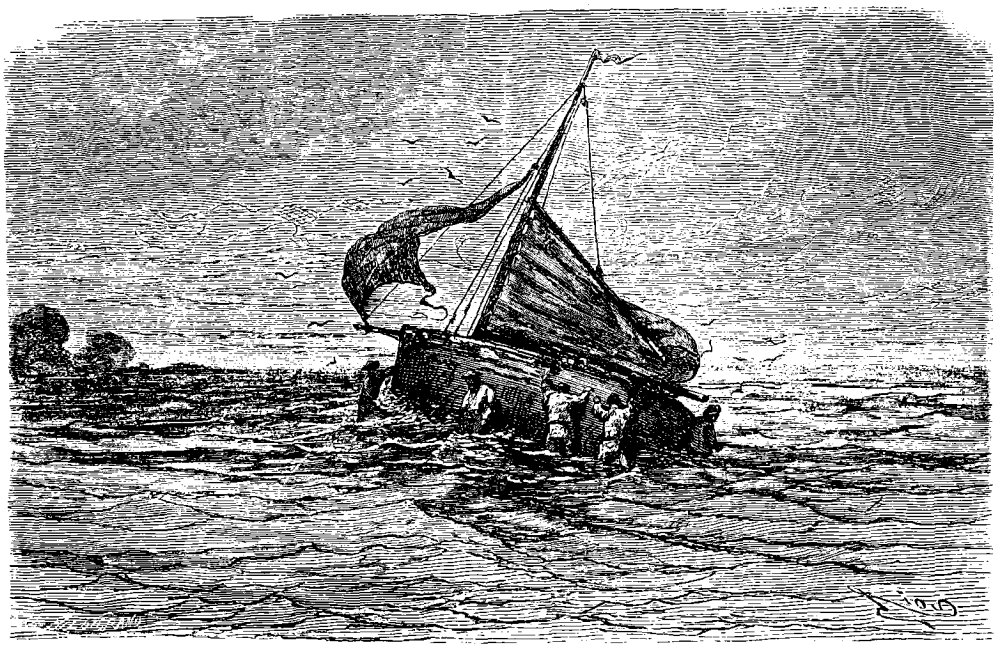
Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée.

EXVIBRIS

ges hospitaliers, ni voisins charitables auxquels, le cas échéant, ils puissent emprunter un déjeuner ou un dîner : les voisins, quand il s'en trouve, sont des seringueros comme eux, aussi affamés qu'eux et qui gardent pour leur famille la poignée de farine et la semelle de poisson sec qu'ils peuvent posséder. Dans cette région des canaux, pareille à la Tour de la Faim du Dante, chaque individu se sent disposé à manger son voisin plutôt qu'à partager avec lui sa ration d'aliments. Un apôtre du communisme se produisant parmi ces seringueros et leur prêchant, au nom de la vertu, le partage des biens, serait instantanément lapidé comme saint Étienne, crucifié comme saint André, ou rôti comme saint Laurent.

S'il peut paraître étrange à quelque lecteur de voir ces pauvres diables en proie aux tourments de la faim, quand, selon lui, la chasse, la pêche et les fruits sylvestres pourraient leur procurer un ordinaire convenable, nous répondrons à ce lecteur, que les fruits comestibles sont très-rares dans les forêts de cette partie du Bas-Amazone ; que le gibier, devenu farouche à force d'être poursuivi s'est réfugié dans l'intérieur des terres ; qu'enfin, les poissons ont suivi la direction du courant et se sont établis dans le grand bras du fleuve. Ceux qui habitent la région des canaux sont devenus plus rusés que des Frontins de comédie et connaissent les vingt espèces de traquenards que l'homme inventa pour les prendre. En outre, ce sont de fort chétives brêmes et de maigres ablettes, qui sentent leur vase natale et qu'on ne mange guère qu'en désespoir de cause ou d'appétit.

Un jour, que notre sloop était ancré devant la plage d'un engenho, certain métis chevelu, barbu, porteur d'une chemise brodée et de boucles d'oreilles, que j'aperçus pêchant à l'épervier et à qui je demandai des nouvelles de sa pêche, me répondit en portugais d'un air



Échouement du sloop *Santa Martha* dans la baie do Limoeiro.

tragi-comique : « Ah ! senhor, le diable seul pourrait prendre ces poissons-là. Ils sont si roués qu'ils comprennent jusqu'au latin ! »

Le vent de disette qui souffle dans la partie du pays que nous traversons, flétrit un peu son charme pittoresque. On se sent de l'humeur contre cette nature qui s'amuse à étaler un luxe insensé et refuse à l'homme une chétive nourriture. Chaque jour ces lieux sont témoins de scènes qui paraîtraient burlesques, si elles n'étaient affligeantes. A peine une embarcation venant *d'en haut*, on désigne ainsi le cours supérieur de l'Amazone, paraît-elle dans les canaux, que des voix parties on ne sait d'où, hèlent son équipage ; puis les buissons s'écartent et la face hâve d'un seringuero se montre au bord de l'eau. « Farine à vendre? crie-t-il aux matelots Tapuyas. » Ceux-ci se contentent de secouer la tête sans répondre. Au lieu d'un homme, si c'est une femme qui interpelle de la sorte ces mêmes matelots, ils lui décochent au passage un trait plaisant, mais assez vif, pour que la pauvre créature disparaisse plus vite encore qu'elle n'est apparue.

Devant les fermes et les métairies sises au bord de la rive et toujours construites sur pilotis, ce qui par parenthèse leur donne l'air d'être montées sur des échasses, de pareilles demandes sont adressées aux voyageurs venant de l'Ouest. On voit des têtes apparaître aux fenêtres ; des mains agiter des mouchoirs en guise de signaux ; des femmes courir au-devant des embarcations, entrer dans l'eau jusqu'à mi-corps et débiter aux équipages des harangues touchantes que ces derniers écoutent en riant. Certaines de ces femmes plus hardies ou plus affamées, se jettent résolûment dans un canot, rament vers les bateaux et les prennent à l'abordage. Le prix de leur vaillance est quelquefois une bordée

d'injures; quelquefois aussi un *alqueheiro*[1] de farine de manioc qu'elles obtiennent du patron pour quelques sous de cuivre ou pour l'amour de Dieu, et qu'elles rapportent joyeusement à terre où leur famille les attend pour manger un *Chibé*[2].

Deux de ces pauvres cigales, envolées de je ne sais quel igarapé, s'abattirent un jour sur le sloop pendant qu'il était à l'ancre. Notre pilote fort peu sentimental de sa nature, parlait de les noyer comme de jeunes chats, si elles n'évacuaient le pont à l'instant même. J'obtins à grand'peine qu'elles passassent quelques heures avec nous. Je ne sais trop combien de repas elles firent, mais au coucher du soleil on les débarqua toutes ballonnées ; elles avaient dû manger pour une semaine.

Voici que nous touchons à l'extrémité du canal des Brèves. Devant nous, du nord-est au sud-est, s'étend une mer sans limites; à notre droite un affluent d'eau verte dont nous ne voyons qu'une rive, semble venir du sud. Cet océan, c'est la baie do Limoeiro. La rivière qui coule à notre droite est le Tocantins.

Le soleil est encore haut à l'horizon et cinq heures suffisent pour traverser la baie; mais le pilote trouve qu'il vente trop pour entreprendre cette traversée et ordonne de jeter l'ancre. Nous partirons demain au petit jour.

Les arbres de la rive se dessinent en noir sur un ciel grisâtre à l'heure où nous dérapons ; un vent léger, le zéphyr des poëtes, s'est levé avec l'aube et suffit à gonfler notre voile qui s'arrondit comme un sein plein de lait. Le pilote est debout à la barre et laisse porter en plein, afin que pas un pouce de toile ne soit perdu pour ce souffle propice. Quand les croassements des psyttacules et les hurlements des guaribes commencent à se faire entendre, l'embouchure du canal des Brèves s'est refermée derrière nous. Nous voguons au large; l'eau nous environne de tous côtés. A mesure que nous avançons, le vent fraîchit; l'onde se creuse. Quand paraît le soleil, nous sommes au milieu de la baie; le sloop roule, tangue et plonge son beaupré dans la lame; on se croirait en pleine mer. Pour ajouter à l'illusion, des nuées de mouettes blanches à dos cendré, vont et viennent en rasant la vague.

Nous filons avec une rapidité merveilleuse. Une ligne bleuâtre se dessine à tribord. Le sloop, comme éperonné par notre pilote, qui laisse porter de plus en plus, se couche presque sur le flanc, tant le vent pèse dans sa voile. La ligne bleue s'est élargie et tourne au vert. Nous commençons à distinguer le faîte ondulé des forêts. Bientôt des palmiers apparaissent. Quelques points blancs, qui doivent être des maisons, se détachent sur les verdures. « Pilote, sont-ce les demeures de Cameta ? »

Végétation du canal Moju.

Mais, tout occupé de la conduite du sloop, qui vole comme si les vents déchaînés gonflaient leurs joues à ses sabords d'arrière, le pilote dédaigne de me répondre. Pendant qu'il calcule sans doute combien de temps est nécessaire encore pour franchir cet espace immense qu'on appelle l'embouchure du Tocantins, une effroyable secousse lui arrache le gouvernail des mains et l'envoie tomber à trois pas de là, assis sur son derrière. Avant qu'il se soit relevé, un craquement succède à la secousse, et le navire se couche sur un banc de sable, que le pilote n'avait pas aperçu. Digne pilote !

Les Tapuyas, hurlant, jurant, se sont jetés à l'eau. A l'aide d'étais et de béquilles, ils tentent de redresser et de remettre à flot la pauvre coque, que la lame soufflette cruellement; mais elle est si bien ensablée, que leurs efforts n'aboutissent à rien. Après tout, l'accident n'aura d'autres suites fâcheuses, qu'une perte de temps. Quand

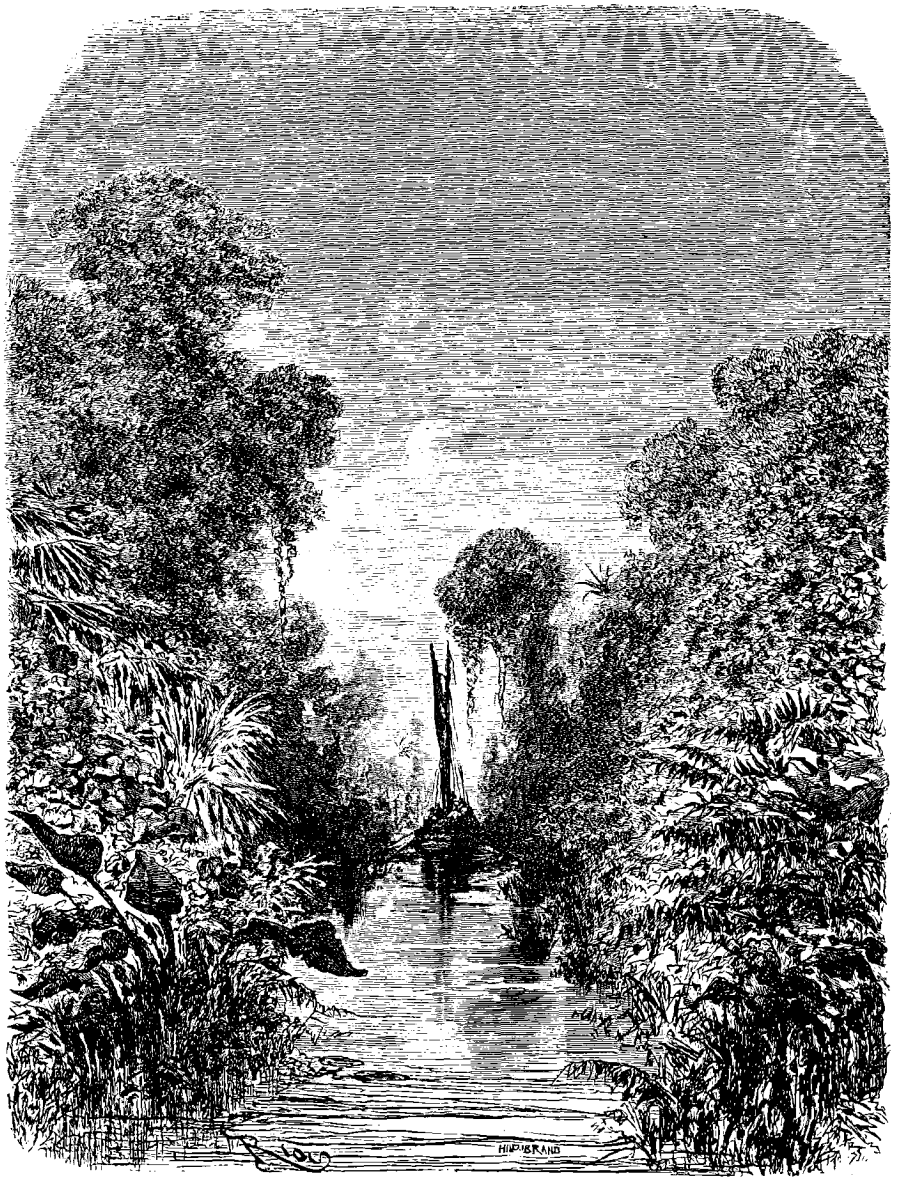
1. C'est un panier d'environ cinquante centimètres en carré, rappelant par sa configuration nos paniers à bière. Les Indiens le fabriquent avec des folioles de palmier ou des feuilles de balisier et toujours par douzaines; les ménagères y renferment la farine de manioc après qu'elle est séchée, la recouvrent de feuilles et assujetissent le tout au moyen d'une liane. Ces paniers si fragiles, qu'ils se brisent facilement entre les doigts, ne sont bons qu'à jeter une fois vides.

2. Le *chibé* ou *mingao* est un aliment-boisson que l'indigène prépare lui-même au fur et à mesure de ses besoins. Il lui suffit de jeter dans une calebasse une poignée ou deux de farine de manioc, de noyer d'eau fraîche cette farine qui se gonfle sans se dissoudre, et d'avaler le tout en commençant par le liquide et finissant par le solide; c'est-à-dire par le résidu de farine grenue resté au fond du vase.

viendra la marée, cette coque obstinée se soulèvera d'elle-même.

La terre apparaît à une demi-lieue de là, claire et distincte. Voir la terre si près de soi, souhaiter d'y descendre et être forcé de rester à bord, c'est éprouver quelque chose de la souffrance de Tantale. C'est avoir, comme lui, le fruit et l'eau à portée de sa bouche, sans pouvoir mordre à l'un ou se désaltérer à l'autre. Pour dissiper l'ennui qui déjà nous obsède, nous allons pousser en idée une reconnaissance dans la rivière des Tocantins[1], dont la largeur à cet endroit est telle, que nous ne découvrons de ses bords qu'une bande de terre qui doit appartenir à sa rive droite.

Tout élève en géographie sait, comme nous, que le Tocantins et son principal affluent, l'Araguay, naissent des versants septentrionaux du faîte de partage de

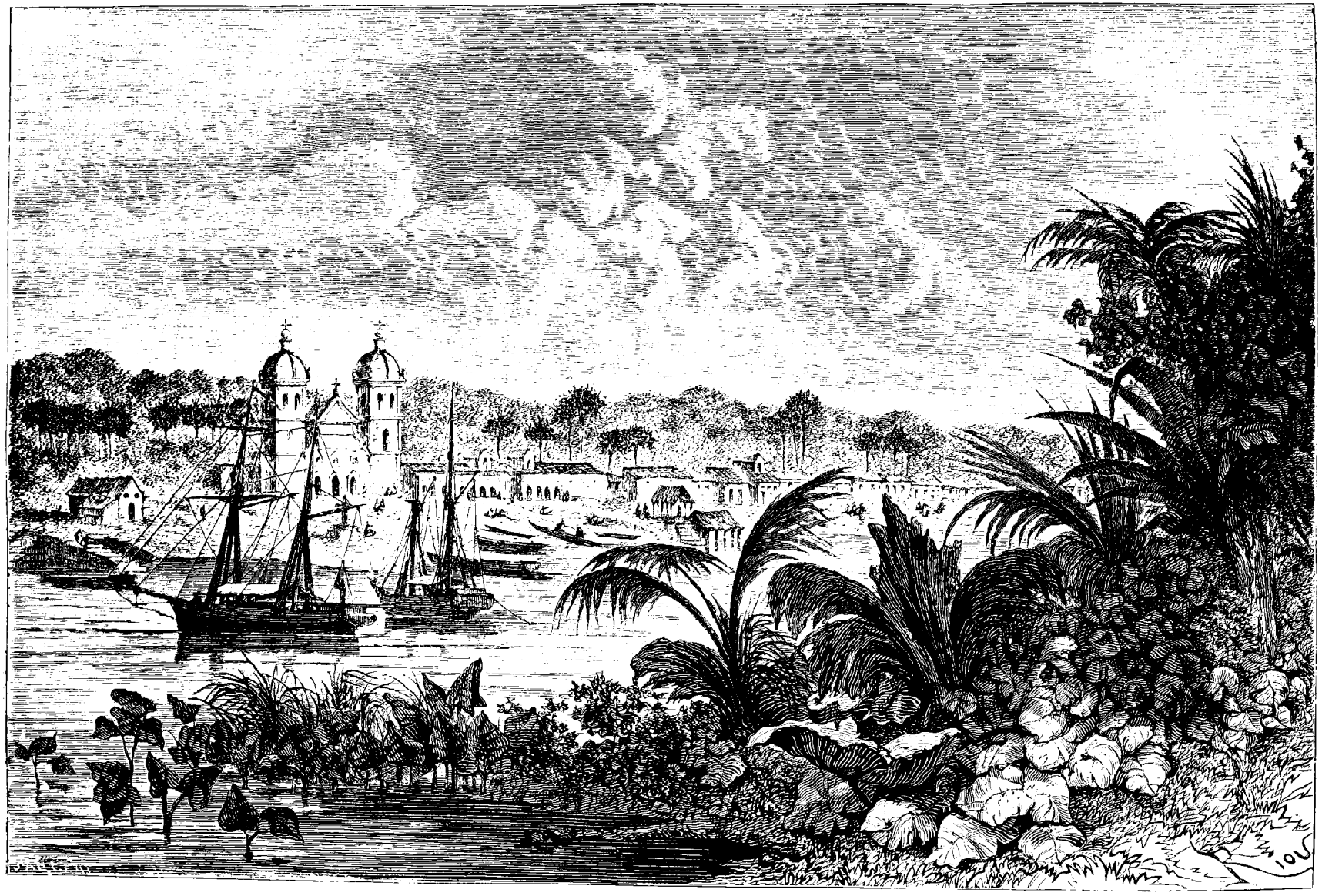


Végétation du canal d'Igarapé-Miri.

la Sierra de Santa-Martha dans la province de Goyaz, coulent parallèlement du sud au nord sur une étendue d'environ douze degrés, reçoivent l'un et l'autre, en chemin, force tributaires sans importance, et opèrent leur jonction par cinq degrés de latitude. A partir de ce point la double rivière prend et garde le nom de Tocantins, sous lequel elle entre dans l'Amazone.

Une première exploration de son cours fut tentée en 1625 par le Capucin Christophe, accompagné de trois religieux de son ordre et de deux laïques. Un de ceux-ci, attaché au chef de l'expédition en qualité de secrétaire, devait écrire sous sa dictée les particularités intéressantes de ce voyage, entrepris dans le seul but de *conquérir des infidèles à la vraie foi*, comme disent naïvement les auteurs espagnols et portugais du dix-septième siècle. Aucune relation n'en fut faite, que nous sachions. Sortis

1. Ainsi nommée des Indiens Tocantinos, qui habitaient autrefois près de son embouchure.



Vue de la ville de Santa Ana do Igarapé-Miri.

EXVIBRIS

du Para le 7 août, les explorateurs y rentraient le 24 octobre, après un trajet d'une quarantaine de lieues dans l'intérieur du Tocantins.

Ce laps de temps, si court qu'il eut été, leur avait suffi pour fonder sur les bords de cette rivière quatre villages : deux sur la rive gauche : *Cameta* et *São Bernardo da Pederneira*, qui fut depuis Alcobaça ; deux sur sa rive droite : *Baiao* et *Funil*. De ces quatre villages, un seul prit de l'extension, grâce à sa situation avantageuse près de l'embouchure du Tocantins, ce fut Cameta ; les autres restèrent dans l'ombre.

Dix ans après le voyage de Fray Christophe, Cameta, élevée au rang de ville par le Capitão-Mor de la province du Para, Luis do Rego Barros, prenait le nom de Villa Viçoza de Santa-Cruz de Cameta, et devenait le point le plus important du Bas-Amazone. Quelques lignes de plus sur le passé de cette capitale du Tocantins donneront un peu de relief au portrait que nous faisons d'elle.

C'est de Cameta, que part, le 24 octobre 1637, pour son expédition de l'Équateur, Pedro Teixeira le hardi capitaine. *L'Armada* qu'il commande, se compose de deux lanchas et de quarante cinq pirogues montées par soixante soldats portugais et mille Indiens archers ou rameurs. Son état-major compte un capitaine et quatre officiers, un adjudant, deux sergents d'ordonnance, un trésorier, et un plumitif faisant fonction de secrétaire. La population de Cameta, effrayée d'avoir à nourrir tant de bouches, hâte de tous ses vœux le départ des navigateurs.

Le 6 décembre 1639, à son retour de Quito, Pedro Teixeira fait halte à Cameta. Il a suivi le chemin tracé un siècle auparavant par l'Espagnol Francisco Orellana. Si, comme lui, il n'a pas eu maille à partir avec les Amazones, il a entendu parler d'elles, ainsi qu'il appert de la relation de son historiographe.

Le temps passe. Les années, en se succédant ne font qu'ajouter à la prospérité de Cameta. Elle est devenue le comptoir-échelle où s'arrêtent les navigateurs et les commerçants qui remontent ou descendent le cours de l'Amazone. La découverte de mines d'or dans les provinces de Goyaz et de Cuyaba, et l'affluence de gens qu'elles attirent dans l'intérieur du Tocantins, où, dit-on, ce métal abonde, accroissent encore l'importance de Cameta. Il est vrai que, pour le plus grand nombre de ces explorateurs, la recherche de l'or n'est qu'un prétexte. Une fois dans le Tocantins, au lieu de fouiller la montagne, ils battent la forêt et font main basse sur les Indiens Guarajus, Guaranis, Timbiras, Carajas, Apinagés, Gaviaos et autres castes de *pelle avermellada*, comme disent les textes, lesquelles peuplent les deux côtés de la rivière et les bords de ses affluents.

Cent vingt ans se sont écoulés depuis la fondation de Cameta. A l'autocratie des Capucins a succédé celle des Carmes. A leur tour ceux-ci ont fait place aux Pères de Jésus. L'astre de Fray Christophe a disparu de l'horison, éclipsé par celui du Jésuite Vieira, esprit fougueux, prédicateur célèbre. La foule se passionne aux sermons de ce Révérend, qui tonne et fulmine pourtant, et foudroie de son mieux les adorateurs du veau d'or et les chercheurs de mines qui parcourent le Tocantins. Aveuglé par un succès toujours croissant, le P. Vieira déploie dans ses homélies une telle faconde, et heurte si bien les tendances et les opinions de la majorité, qu'un jour le peuple, sans égard pour ses dilemmes et ses syllogismes, l'arrache de la chaire, l'embarque de nuit avec plusieurs de ses adeptes, et les conduit dans la forteresse de Gurupa. Le gouvernement les tire aussitôt de cette prison; mais c'est pour les renvoyer à Lisbonne.

Durant quelques années, un grand silence se fait autour de Cameta ; puis les chercheurs d'or recommencent à sillonner les eaux du Tocantins. Avec eux reparaissent les recruteurs de Peaux-Rouges, qui vont poussant des reconnaissances à main armée dans tous ses affluents. Le vol à l'homme et le vol au métal s'organisent si bien et sur une si vaste échelle, que les capitaines généraux du Para s'en émeuvent, et, pour mettre un terme à ces pilleries, font élever des forteresses dans l'intérieur du Tocantins. Une d'elles, armée de six pierriers, est placée sous la paisible invocation de Notre-Dame de Nazareth. Autour de ces forteresses viennent se grouper des populations indigènes. C'est de cette époque que datent les villages fortifiés d'Arroïos, Muru, Itaboca, São João de Araguia et quelques autres.

Les choses restent dans cet état pendant plus d'un siècle; puis une nouvelle ère politique commence pour le Brésil. La forme de son gouvernement est changée. Mais Cameta est bien changée aussi ! L'or de la rivière Tocantins est devenu rare et sa population indigène a singulièrement décru. Dans le Cameta d'aujourd'hui, relégué dans l'ombre et presque tombé dans l'oubli, qui reconnaîtrait la ville de commerce, tumultueuse et affairée, d'où sortaient et rentraient incessamment, comme les fourmis d'une fourmilière, tout un peuple de marchands, de navigateurs et d'aventuriers ?

Mais pendant que je m'apitoie sur le sort de Cameta, la marée, que nous attendions, est venue, le sloop s'est remis à flot de lui-même et s'éloigne du banc de sable qui le retenait.

Nous atteignons une des branches du trident que la rivière Moju (*aliud* Muju) plonge dans l'Amazone, entre la rive droite de ce fleuve et l'île Marajo. Nous remontons la branche du trident jusqu'à l'endroit où le fer est emmanché au bois, et, tournant le dos au Moju, nous nous introduisons dans un chenal si étroit, que les avirons de nos gens frôlent en passant la végétation de ses rives.

Ce chenal, long de deux kilomètres, date de 1821, et fut percé à travers bois, pour faciliter le transit entre la rivière Moju et l'Igarapé-Miri. Le soin de ce travail fut confié à un capitaine du génie, appelé Ignacio Pereira, qui, s'il faut en croire certain major, historiographe de la province du Para, ignorait jusqu'aux premiers éléments de l'arithmétique. « *Ignaro até dos primeiros principios da Arithmètica.* « Quoi qu'il en fut de cet ingénieur, l'œuvre qu'il avait entreprise se poursuivit et s'acheva, mais ne put être perfectionnée à cause du

manque de fonds. Au bout d'un certain temps cette voie de communication sur laquelle on avait compté, était devenue intransitable. Le gouvernement entreprit alors de faire creuser le chenal, et, pour subvenir aux dépenses, préleva pendant un an un droit de navigation d'un à deux tostoes sur les embarcations dont le tonnage dépassait cent arrobes[1]. Cette mesure fit jeter les hauts cris aux habitants de la contrée; mais le gouvernement s'en inquiéta peu et perçut l'impôt avec cette impassibilité grave et sereine qui est le trait distinctif des gouvernements. Aujourd'hui, à marée basse, le chenal en question n'a guère plus d'une brasse de profondeur. Tout ferait croire que les couches de sable et de vase argileuse déposées par chaque marée, ont pu avec le temps exhausser le fonds de son lit, si les habitants ne juraient leurs grands dieux que cette surélévation n'est pas l'œuvre de la marée, mais le fait du gouvernement, qui, tout en imposant les contribuables, négligea de creuser le chenal. A ces insinuations malveillantes, on devine sans peine que ces braves gens ont toujours sur le cœur les quelques tostoes qu'on les a forcés de payer durant la période de 1846 à 1847.

Cette voie qui relie comme un trait d'union la rivière Moju à l'Igarapé-Miri, évite aux embarcations qui vont au Para, ou qui en viennent, de longer la rive droite de l'Amazone, où soufflent quelquefois de violentes tempêtes. Ce côté du fleuve, très-étroit dans le voisinage des Brèves, en deçà du Xingu, s'élargit si bien à mesure que les rivières Tocantins, Moju, Acara, Guajara, Capim, Guama lui tributent leurs eaux, qu'à vingt lieues de là, il forme, l'immense hémicycle, sans rives apparentes, appelé baie de Marajo. Les trevoadas et les typhons qui s'y déchaînent, n'ont rien à envier aux tempêtes de même genre qui labourent la partie gauche du fleuve, restée seule en possession du nom d'Amazone.

Igarapé-Miri — la petite rivière — a environ quinze lieues de longueur. Sa largeur est de quarante-cinq à cinquante mètres. Sa profondeur varie de deux brasses à trois. Les marées ordinaires élèvent son niveau de dix à douze pieds, comme on en peut juger par des flammêches de conferves accrochées aux buissons, et auxquelles le retour périodique du flot conserve leur couleur verte et leur lustre humide. Mais il est des marées extraordinaires, et la *Prororoca* ou mascaret est de ce nombre, qui atteignent aux hautes branches des arbres et couvrent quelquefois jusqu'à leurs sommets. Les chevelures de naïades, décolorées et sèches, que le vent balance à quarante pieds du sol, témoignent suffisamment de ces crues anormales, qui doivent ressembler à des déluges.

Au temps des basses eaux, du 15 août au 15 octobre par exemple, la descente d'Igarapé-Miri est une charmante promenade à la rame, durant laquelle le rêveur et l'artiste peuvent admirer à loisir la silhouette des forêts des deux rives, vaguement réfléchie dans l'eau blonde et dormante de ce canal, auquel on a donné, mais bien à tort, le nom d'igarapé.

1. Le tostao brésilien vaut environ vingt-huit centimes.

Cent petites barques agiles montent ou descendent avec les marées. Leur voile blanche, rose ou rouge, un peu penchée, figure de loin l'aile ouverte d'un oiseau, aigrette, spatule ou flammant. Elles sortent des furos, des igarapés, des paranas voisins, chargées de rocou, de caoutchouc, de miel, de tafia, de noix de capuçaya ou d'huile d'andirobe, qu'elles vont porter à Santa-Ana, le chef-lieu d'Igarapé-Miri, d'où ces produits sont expédiés au Para. Quelques-unes, plus audacieuses, s'aventurent jusque dans la rivière Tocantins, pour recueillir, aux alentours de Cameta, le cacao qu'on y cultive. Cet empressement affairé des petites barques, qui, pareilles à d'industrieuses abeilles, picorent et butinent de tous côtés pour enrichir la ruche-mère, est une des gaietés d'Igarapé-Miri.

Les plages noyées et les engenhos, ou maisons rurales, se succèdent à de courts intervalles. A la coquetterie de ces dernières, on pressent les approches d'un centre de civilisation, dont l'heureuse influence s'étend jusqu'à elles. Toutes, à distance, sont très-neuves ou paraissent l'être, grâce au maquillage de lait de chaux appliqué sur leurs murs. Elles ont des portes et des volets jaunes, rouges ou verts, des vitres et des rideaux à leurs fenêtres, des cages d'oiseaux et des pots de fleurs. Par malheur, l'énorme pilotis sur lequel elles sont bâties, s'il les protége contre l'envahissement des marées, dérange un peu la symétrie de leur ajustement. Ce noir réseau de poutres et de poutrelles engluées de vase, servant de piédestal aux gracieux logis, éveille l'idée du paon au manteau de velours et d'or constellé de turquoises, aux jambes terreuses et aux pieds rugueux.

La marée a cessé de nous être propice. L'équipage ne se sent pas d'humeur à continuer le voyage à la rame, et le pilote parle de jeter l'ancre devant la ville de Santa Ana do Igarapé-Miri, dont on aperçoit au loin, à travers les arbres, les premières maisons.

Vingt minutes se sont écoulées. Nous sommes ancrés dans le port, et si près du rivage, que le beaupré de notre sloop s'allonge sur la place de Santa-Ana, au centre de laquelle se dresse une croix rouge. La ville, que nous embrassons d'un regard, ne compte guère qu'une cinquantaine de maisons; mais ces maisons, symétriquement alignées, sont blanches, gris-souris ou jaune-paille, et couvertes en tuiles d'un orangé vif. Quelques-unes, fine fleur des pois de la localité, ont des auvents, des lucarnes et des belvédères. Toutes se recommandent par un nombre prodigieux de portes et de fenêtres.

L'église, placée en tête de ces logis, mêle un anneau sanctifié à leur chaîne profane et tient dignement le haut du pavé. — Nous parlons par métonymie, car le pavage est en terre battue. — L'édifice, d'une belle prestance, se compose d'une nef avec façade à fronton triangulaire, accostée de deux tours carrées en saillie. Ces tours sont coiffées de coupoles à quatre pans. Des cippes en figure de points d'exclamation se dressent à chacun de leurs angles. Des moulures, sobrement distribuées dans la masse, quelques fenêtres avec ou sans auvents, un portail central et deux portes latérales,

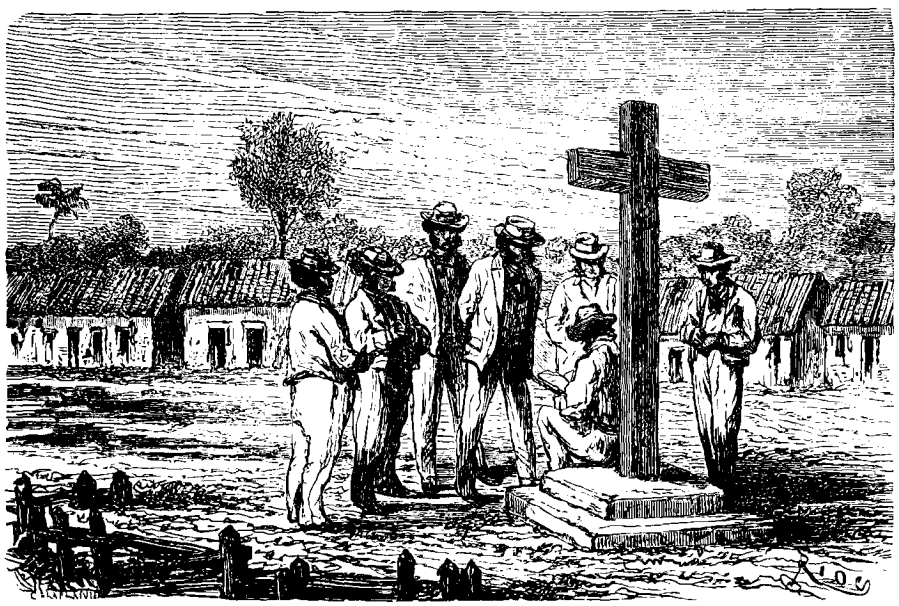
peints en vert de Scheele, complètent la physionomie de cette église, sans rivale dans le pays.

Le seul reproche artistique que nous pourrions adresser à la paroissiale d'Igarapé-Miri, bâtie à quarante pas du rivage, c'est de manquer d'air et de perspective. On a par trop le nez dessus. De l'endroit où nous sommes, un navigateur facétieux pourrait, en allongeant le bras à travers la place, atteindre la cloche dans le clocher et la mettre en branle.

Ce défaut de l'église, si c'en est un, est suffisamment racheté par la régularité de la ville, l'air de santé et de joie des maisons, la coquetterie du paysage et la grâce piquante de certains détails. Sans parler du quinconce de palmiers miritis, qui fait à Santa-Ana un boulevard d'entrée, quoi de plus pittoresque que la ligne de pilotis, coupée par des échelles, qui forme un revêtement extérieur à son port? Leurs pieux et leurs poutrelles, verdis par l'humidité, estompés par une ombre chaude, tremblent confusément, réfléchis dans l'eau qui se plisse à leur base et l'entoure en passant d'un filet d'écume nacrée.

Que dire de ces escaliers couverts de moisissure, bosselés d'une croûte d'huîtres et frangés de confervacées, dont le courant déroule et peigne incessamment les longs cheveux? A quoi comparer l'ardeur et l'intensité de leurs tons, la fraîcheur et la suavité de leurs nuances? Aux mousses de velours, aux lichens irisés, aux sedums ou aux leprarias baignés de rosée? Marilhat, Decamps, Delacroix, ô maîtres! qu'êtes-vous devenus et que pouvez-vous peindre à cette heure, qui vaille ce pilotis d'Igarapé-Miri, dont le gâchis splendide eût si bien convenu à vos brosses de coloristes!

Pendant que je m'extasiais sur la magnificence de ces planches pourries, notre sloop *Santa-Martha* s'était mêlé à des bateaux de son tonnage et de sa connnaissance, et s'informait à eux en langue de sloop, de la situation commerciale du marché, de la hausse présumable de



De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier.

certains produits, de la baisse probable de quelques autres, toutes choses auxquelles je ne comprenais rien. Laissant ces bateaux jacasser entre eux, j'ai mis un album sous mon bras, j'ai enjambé le bordage et suis allé m'asseoir sur les marches de la croix. Un troupeau de cochons de lait, conduit par un Indien, traversait la place; j'ai croqué l'homme et les bestioles. Des bourgeois de la ville, que ma présence paraissait intriguer, se sont avancés et ont fait cercle autour de moi, mais sans m'adresser la parole. Tout en dessinant, je les voyais chuchoter entre eux et se pousser du coude en ricanant. De quoi riaient-ils donc ainsi? De ma personne, de mon dessin, de mon habillement? des trois choses peut-être. Quelques mots, que j'ai pu saisir, m'ont fait comprendre qu'il s'agissait de mon costume.

Ces messieurs, porteurs de favoris taillés en côtelettes, habillés de blanc de la tête aux pieds, ornés de chaînes d'or et de breloques, trouvaient déplacé, ridicule, anti-constitutionnel même, à ce qu'il m'a paru, qu'un individu osât se produire chez eux avec une barbe pendante, des cheveux flottants sur le dos, un chapeau de paille endommagé par les épines, une chemise rouge, un pantalon de toile et des souliers nankin. Heureusement mon croquis s'acheva, et je pus repartir sans avoir entendu les gamins d'Igarapé-Miri me poursuivre de la huée carnavalesque que nos polissons parisiens ont rendue célèbre.

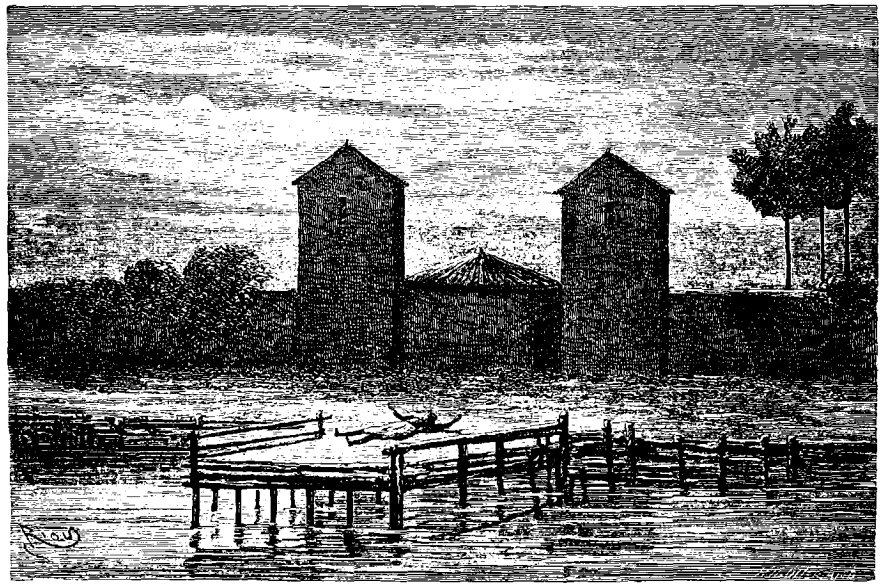
Eh quoi! me disais-je en regagnant le sloop, ces vêtements aux couleurs vives, dont s'émerveillaient si fort les sauvages et qu'ils palpaient avec une secrète convoitise, ces vêtements provoquent aujourd'hui le rire des civilisés! Il va donc falloir les quitter pour vêtir une autre livrée; prendre congé de la nature et des pantalons sans bretelles, arborer de nouveau les cols, les faux-cols, et rentrer dans la société. Affreuse perspective! Mais, quels que soient les hasards futurs de ma

vie et les jours tissés de crin ou de soie que la Parque me file, ne crains pas, défroque chérie, après m'avoir fait honneur au désert, de passer du coin de la borne dans la hotte du chiffonnier! De retour sous mon toit, je veux t'accrocher à ce clou où Alibée, devenu vizir, suspendit autrefois son sayon de pâtre. Peut-être bien te reprendrai-je un jour!

Midi sonnait à l'horloge civilisée d'Igarapé-Miri quand nous levâmes l'ancre. La marée commençait à descendre, et nous en profitâmes pour faire du chemin. Nous voguâmes paisiblement jusqu'à sept heures; puis nous nous arrêtâmes devant une plage noyée où de grands bâtiments étaient construits sur pilotis. Un débarcadère en pente, bordé d'un garde-fou, conduisait à ces bâtiments, qu'on nous dit être les communs et les servitudes d'une tuilerie desservie par une cinquantaine de nègres esclaves. La tuilerie et son personnel appartenaient à un prêtre sexagénaire, appelé le P. Philippe.

La pleine lune, qui se leva bientôt et jeta sur ces constructions une vive lumière, nous laissa voir une petite porte, pratiquée dans un pan de mur, en tête du pont. Ce mur, bâti en cul-de-four d'abside et surmonté de deux tourelles, était, nous dit-on, le chevet d'une chapelle à laquelle les tours joujoux servaient de campaniles.

Une cloche tinta dans l'intérieur. Bientôt après, à certain bourdonnement confus, lent, monotone, entrecoupé de pauses, qui se dégageait par les pores vibrants de l'édifice, je crus comprendre qu'une prière était dite en commun. Une voix isolée, probablement celle du maître, psalmodiait l'antiphone; les esclaves faisaient les répons. Dans cette solitude, au bord de ces eaux calmes, par cette nuit tiède et sereine, les voix de ces malheureux, qui s'élevaient vers Dieu comme pour le prendre à témoin de l'injuste rigueur de leur destinée, et le prier d'abréger une trop longue épreuve, ces voix



La tuilerie du père Philipe.

avaient un accent lamentable dont je me sentais remué. Dans ce chœur invisible, expression de la douleur sans espérance, une seule voix détonnait; c'était celle du révérend P. Philippe. Que pouvait demander à Dieu sans le courroucer contre lui, ce prêtre possesseur d'un troupeau d'esclaves?

Les voix se turent. La prière était dite. Chaque esclave rentra dans son carbet. Un instant après, la petite porte placée en tête du pont s'ouvrit et donna passage à un nègre qui vint s'étendre sur le débarcadère et y fumer sa cachimba. Quand sa provision de tabac fut épuisée, l'homme posa sa pipe près de lui et se mit à chanter à la lune un de ces *caplaos* de la côte de Guinée, dont la mesure est si lente et l'air si navrant. En écoutant ce nègre et regardant cette chapelle dédiée à Jésus, l'apôtre et le martyr des libertés saintes, je ne pus m'empêcher de rapprocher en idée le prêtre simoniaque qui l'avait édifiée et le pauvre esclave du prêtre, qui chantait, vivante ironie, devant le seuil du Crucifié.

Vers minuit nous levâmes l'ancre et nous voguâmes avec la marée et l'aide des rames, tant que le flot voulut bien nous porter. A huit heures du matin, nous nous arrêtions devant une maison quelconque bâtie sur pilotis. Les portes et les fenêtres de ce logis étaient hermétiquement closes. Durant la halte de cinq heures que nous fîmes en cet endroit, nous ne vîmes ni homme, ni femme; ni chien, ni chat; ni poule, ni pigeon. En revanche, la réverbération du soleil sur ces murs blanchis à la chaux faillit nous aveugler.

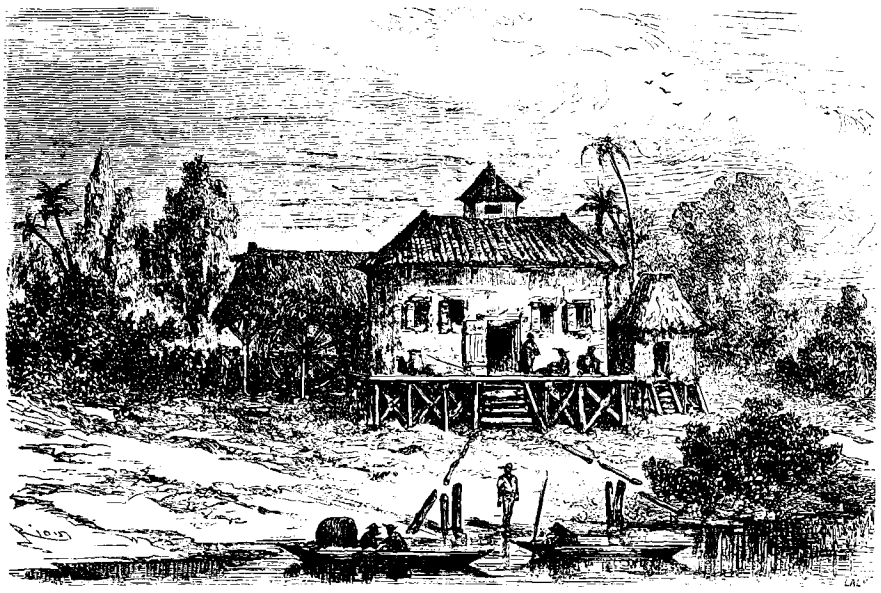
La seconde marée nous conduisit sous les murs d'un *engenho de moer cannas* — lisez sucrerie. — Le site avait nom Juquiri. Près de là se trouvait un vaste chantier, dépôt ou entrepôt, — je ne sais lequel, — de bois de construction, appartenant à l'État. Ce jour était un samedi, et, comme le samedi est voisin du dimanche, et

ITINÉRAIRE
suivi par Mr PAUL MARCOY
dans sa traversée
de
L'AMÉRIQUE DU SUD
Itinéraire
Haïti
Porto Rico
Jamaïque
Grandes Antilles
MER DES ANTILLES
Petites Antilles
OCÉAN ATLANTIQUE
OCÉAN PACIFIQUE
Venezuela
Orénoque
R. Orénoque
Colombie
Bogota
Guyane Anglaise
Guyane Hollandaise
Cayenne
Guyane Française
R. des Amazones
R. de Para
Para
Equateur
Quito
R. des Amazones
Nauta
Pérou
BAS-PÉROU
HAUT-PÉROU
Bolivie
Lac de Titicaca
Lima
Callao
Cuzco
Arequipa
Arica
Iquique
La Paz
La Plata
Los Moxos
Mato-Grosso
Goyaz
Minas-Geraes
Pernambouc
Bahia
Rio de Janeiro
Tropique du Capricorne
Tucuman
Salta
Tolosa
Cordova
Mendoza
PROVINCES-UNIES
Entre-Rios
Buenos-Ayres
Montevideo
R. de la Plata
Paraguay
Chili
Coquimbo
Valparaiso
Concepcion
Valdivia
PATAGONIE
Archipel et Détroit de Magellan
Cap Horn
Iles Malouines
Gravée chez Erhard
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 19.

qu'en pays chrétien le dimanche est un jour de repos, la cessation des travaux dans cette sucrerie nous fut annoncée dès six heures du soir par un bruit de guitare et des éclats de voix, qui, vers dix heures, ressemblaient aux hurlements des fauves, plutôt qu'à l'expression de la gaieté humaine. Comme la réunion bachique et dansante avait lieu dans l'intérieur des bâtiments, on ne pouvait voir les individus qui la composaient; le pilote et les hommes de l'équipage en étaient réduits à des conjectures sur la cause probable de ce sabbat, que le premier attribuait à une noce de Tapuyas, et les seconds à l'anniversaire d'un Saint qu'on fêtait à l'américaine, avec des danses, des chansons et quelques outres d'eau-de-vie. Ne connaissant ni le pays, ni les mœurs de ses habitants, je n'en pouvais rien dire et me contentais d'écouter. Mais si l'intensité du plaisir doit se mesurer au bruit que font ceux qui s'y livrent, les gens que nous entendions sans les voir, devaient s'amuser fort!

Le lendemain, un épais brouillard étendu sur l'eau faillit nous occasionner des avaries sérieuses. A l'angle formé par un bras du Moju et l'embouchure de la rivière Acara (*aliud* Huacara), notre sloop toucha contre un rocher couvert de magnifiques huîtres. Un coup de barre, donné à temps par le pilote, rejeta sur babord le petit navire, qui en fut quitte pour une éraflure à la joue.

La marée suivante nous conduisit au milieu d'un gracieux archipel, formé d'îles d'un quart de lieue de circuit et d'îlots de dix pieds de long. Des arbres, enlacés par leurs branches ou se touchant par leur feuillage, abritaient ces îles et ces îlots sous un parasol de verdure. Sans l'aide du peloton d'Ariane, le pilote réussit à trouver l'issue de ce labyrinthe; et comme je le



La sucrerie de Juquiri.

complimentais sur son adresse, il sourit et me fit signe de me taire pour écouter.

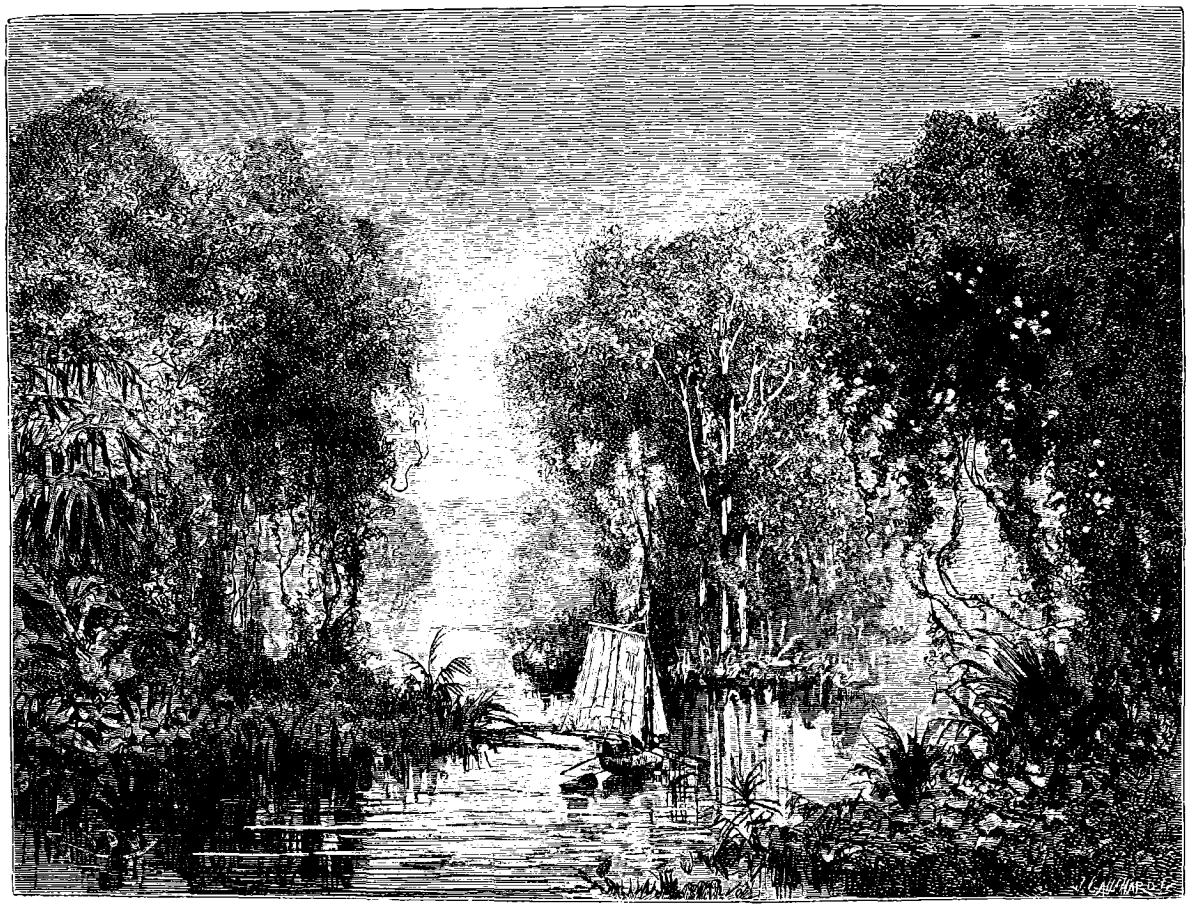
Un carrillon de cloches sonnant une vesprée arrivait jusqu'à nous. Ce bruit semblait venir de derrière une langue de terre boisée que nous longions en ce moment. Quelques minutes après, la pointe de ce cap était dépassée, et la ville de Santa Maria de Belem do Para, capitale de la province, nous apparaissait avec sa longue ligne de maisons et les clochers de ses églises, d'où s'envolaient comme des voix ailées toutes ces sonneries.

Nous allâmes jeter l'ancre à l'endroit de la baie dit la Pointe de l'Arsenal. Nous embrassions d'un regard toute la face orientale de la cité, c'est-à-dire un interminable cordon de maisons à plusieurs étages, blanches, lisses, carrées, dont le faîte se détachait sur l'outremer du ciel, et la base sur le ton fauve d'une plage de sable. Quelques détails heureux atténuaient la sécheresse et la roideur de cet ensemble. A gauche, c'était le dôme rococo d'un couvent; en face, l'auvent trigonal de la douane; puis çà et là, un bout de rue ombreux, s'enfonçant dans la perspective, ou un débarcadère, dont la ligne de pilotis faisait l'effet d'un peigne gigantesque engagé dans la vase. Au-dessus des toitures, apparaissaient, mêlés aux longues hampes des pavillons consulaires et aux stipes des palmiers miritis, les clochers ouvrés de Nossa Senhora das Mercès et de la Cathédrale. Une colline bien coupée, baignant dans le fleuve et chargée de maisons, terminait la ville dans la partie du nord. Sur toute cette étendue, à vingt pas de la rive, des bateaux et des batelets du pays, vigilingas, cobertas, égaritéas, montarias, uvas ou pirogues, étaient amarrés à des pieux. En deçà, plus au large, les sloops et les goëlettes, rapprochés bord à bord, formaient comme des tas compactes. De gros navires de commerce avec leurs mâts calés, dormaient à l'ancre en attendant un chargement. D'autres navires louvoyaient sous leurs basses voiles pour entrer dans la baie ou pour en sortir.

Un va-et-vient de passants sur la plage et de goëlands sur l'eau animait la scène.

Je ne sais plus quel empêchement de la douane ou quel caprice du pilote, avait fait remettre au lendemain notre débarquement. Je profitai du répit qui m'était accordé pour examiner en amateur la cité brésilienne que j'étais venu chercher de si loin. Elle me parut blanche, proprette et très-appétissante encore, malgré ses deux cent trente-deux ans bien sonnés. Le temps qui plisse et ratatine les plus charmants visages, semblait avoir fait une exception en sa faveur. Elles n'avait ni taches, ni rousseurs, ni pattes d'oie, ni rides. En un mot, elle était — très-bien conservée, — locution dont plus d'une femme coquette, déjà sur le retour, comprendra la valeur.

Accoudé sur la lisse, je vis le soleil se coucher derrière la cité, ses contours s'amoindrir et ses lignes décroître à mesure que le jour lui retirait sa clarté. Quand la nuit eut passé l'estompe sur le tableau, et que les étoiles commencèrent à scintiller, les habitants de Santa Maria de Belem, obéissant à ce signal d'en haut, s'empressèrent d'allumer leurs chandelles. Longtemps je m'amusai du jeu bizarre de ces lumières circulant d'étage en étage, comme les étincelles qu'on voit courir sur du papier brûlé; puis, quand je fus las de ce spectacle, je regagnai mon hamac et m'endormis de ce sommeil propre à l'individu dont le but est atteint et la tâche remplie.



Un archipel dans les canaux du Bas Amazone.

Levé de grand matin, je pris un aspect général de la ville. Mon dessin était achevé quand le soleil parut à l'horizon. En un instant j'eus rassemblé mes paquets et donné un tour de corde aux ballots qui renfermaient mes échantillons de bric à brac scientifique. Ces soins pris, je dépouillai ma livrée du désert; je fis tomber sous le tranchant du fer, comme on dit en beau style, ma barbe et mes cheveux, que j'abandonnai au courant du fleuve, et, ce sacrifice fait à la civilisation, je me composai une demi-toilette avec quelques hardes dépareillées qui avaient échappé à nos anciens naufrages sur la rivière Ucayali.

Paul MARCOY.

(La fin à la prochaine livraison.)

Portrait de M. Paul Marcoy. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

BRÉSIL.

—

DOUZIÈME ET DERNIÈRE ÉTAPE.

DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEM DO PARA (suite).

L'auteur se met à la recherche d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis le commencement de ce livre. — Coup de foudre inattendu. Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement. — *Vale.*

Quand je crus être à peu près présentable, je priai le pilote de faire descendre mes bagages dans le canot, et avec eux deux hommes de l'équipage pour me conduire à terre. Le pilote donna les ordres nécessaires. Pendant qu'on les exécutait, il s'approcha de moi d'un air souriant et discret.

« Comme c'est la première fois que monsieur vient au Para, me dit-il, peut-être est-il embarrassé pour trouver un logement? s'il en était ainsi, je prendrais la liberté de l'adresser à *uma minha comay*, — une commère à moi, — qui reste rue d'Alfama et loue des chambres, à la semaine ou au mois, aux capitaines de navires. Monsieur serait parfaitement logé chez *la Gaïvota*, — lisez : la Mouette. — C'est une personne très-propre, ni vieille, ni jeune, et qui ne prend pas cher.

— Merci, pilote, répondis-je à l'officieux placeur; votre proposition m'agréerait assez si je restais en ville; mais, pour le moment, je ne fais que la traverser. Je vais à Nazareth.

— Monsieur connaît donc Nazareth?

— Pas le moins du monde!

— Alors, comment monsieur sait-il que pour aller à Nazareth, on traverse la ville?

— Quelqu'un me l'aura dit.

— Ce quelqu'un a dit vrai. Nazareth est à une demi-lieue d'ici, à l'autre bout de la cité; mais comme la cité est grande, qu'elle a beaucoup de rues et que monsieur ignore celles qu'il faut prendre, je vais dire au patron du canot de l'accompagner.

— C'est inutile; je préfère aller seul.

— Pourtant si monsieur ne connaît pas le chemin?

— Raison de plus pour arriver quand même.

— Monsieur s'égarera; c'est sûr!

— Où ça? dans vos rues? quelle plaisanterie! sachez, pilote, qu'à l'heure où je vous parle, il y a juste un an et quatorze jours, à la suite d'un déjeuner copieux, très-copieux même, je pariai de traverser, non pas la ville du Para, mais l'Amérique tout entière, et cela, le cigare aux lèvres et les mains dans les poches, — en flâneur, comme on dit chez nous. — Je partis, j'allai, j'arrivai. Maintenant que le tour est fait et l'Amérique traversée, vous comprenez, mon digne Palinure, que, si j'ai pu arriver jusqu'ici sans faire fausse route ou demander mon chemin aux passants, je saurai bien atteindre Nazareth à travers votre ville percée de trente rues et peuplée de quelques milliers d'habitants. »

L'homme ne souffla mot. Comme il me regardait d'un air ahuri, je profitai du trouble de ses facultés pour lui souhaiter à la hâte une santé parfaite, un ciel exempt d'orages et un prompt retour dans la ville de ses pénates, la Barra do Rio Negro. Cinq minutes après, les Tapuyas me déposaient sur le sol paraënse.

Après avoir hâlé leur canot sur la plage, ils en retirèrent mes bagages et les portèrent dans une *loja*, humble boutique d'épiceries, de mercerie et de liqueurs, dont le propriétaire était de leurs amis. Cet épicier local, gros homme croisé d'Indien et de nègre, à ce qu'il me parut, consentit de fort bonne grâce à garder mes paquets chez lui jusqu'à mon retour.

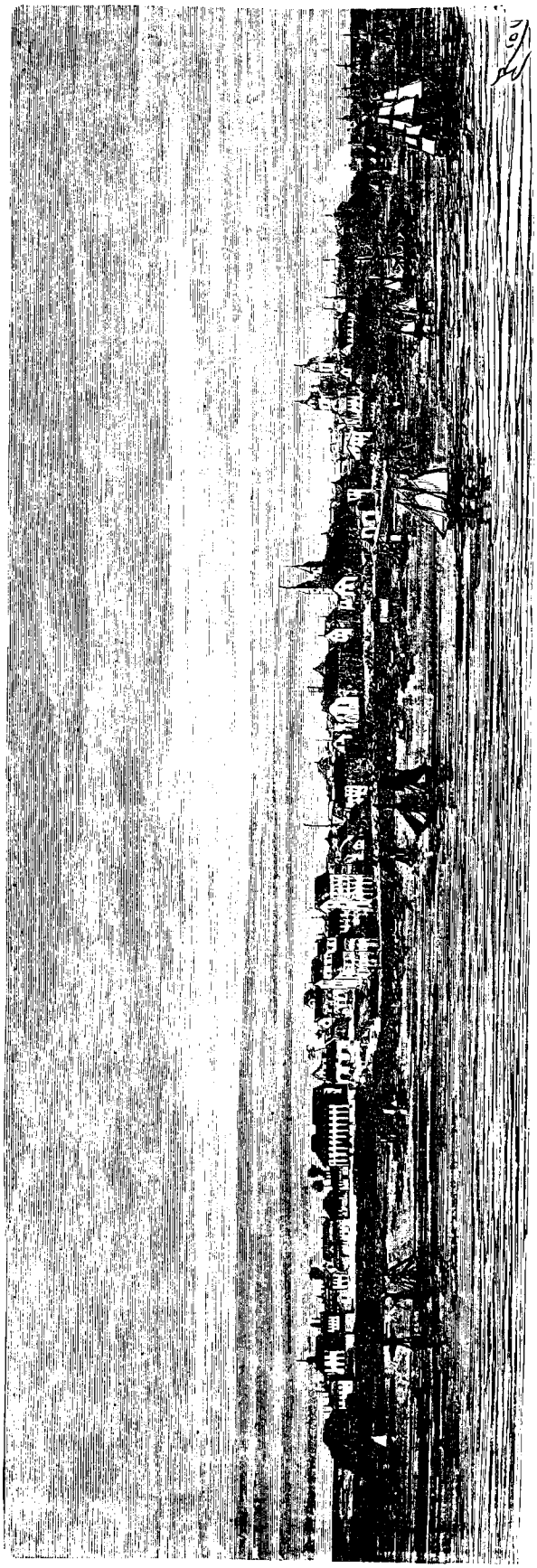
Pendant qu'il dégustait avec les Tapuyas un verre de tafia, et les félicitait sur leur heureuse traversée, je quittai la boutique et j'enfilai la première rue qui s'offrit à moi; de cette rue je passai dans une seconde, qu'une troisième coupait à angle droit. Tout en cheminant au hasard, je relevais les industries locales; j'inspectais l'extérieur des maisons et la physionomie des habitants; je croquais des faces hétéroclites et des choses hétérogènes. Çà et là, des figures se déridaient ou se fronçaient à mon approche : les unes m'adressaient un regard bienveillant, les autres m'examinaient avec défiance; des négresses au profil bestial, à la tignasse en parasol, me coudoyaient d'un air provocateur; des cafuzes et des mulâtresses, avec une fleur à la tempe, me faisaient de petites moues. Dans quelques

1. fin. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129, 145, 161, 177; t. XI, p. 161, 177, 193, 209, 225; t. XII, p. 161, 177, 193, 209; t. XIV, p. 81, 97, 113, 129, 145; XV, p. 97, 113, 129, 145; t. XVI, p. 97, 113 et 129.

rues étroites, des matrones d'un embonpoint notable et d'allure égrillarde, me souriaient et me disaient : *Minho branco*, — mon blanc. — Il va sans dire, que je ne répondais ni à ces provocations, ni à ces œillades. Muet comme un pythagoricien ou comme un poisson, j'observais, je crayonnais et passais outre.

L'aspect de cette population urbaine était plus varié que la carte d'échantillons d'un tailleur en renom. Toutes les nuances de peau, toutes les couleurs de costumes s'y montraient et s'y mariaient, mais sans se confondre. Chaque point coloré avait une valeur distincte. Atténué par la pénombre ou l'ombre, le papillotage de ces tons crus et disparates eût été supportable à l'œil; mais en plein soleil il avait quelque chose d'éblouissant et de vertigineux qui troublait le regard et finissait par porter à la tête comme un vin capiteux. Après vingt minutes de marche, j'étais déjà tout étourdi par le va-et-vient de cette foule bariolée.

La température était celle d'un four à plâtre; je haletais dans cet air embrasé. Sans ma qualité de Français et les devoirs qu'elle impose à l'étranger, j'eusse ôté ma cravate, ma redingote et mon chapeau, et laissé pendre un demi-pied de langue. Autour de moi, ni café ou restaurant, si borgne qu'il fût, auquel je pusse demander une hospitalité vénale; rien que de sordides lojas, ces buvettes-épiceries d'où sortaient par chaudes bouffées une odeur de morue,



Vue de la ville de Santa Maria de Belem do Para.

de cuir, de rhum, de suif et de fromage, à faire fuir un paysan du Cantal.

Au détour d'une rue, l'église de *Nossa Senhora das Mercès*, sur laquelle je comptais peu, m'apparut comme à l'Arabe du désert l'ouadi secourable. J'y entrai pour prier et jouir d'un peu d'ombre. Avec les chevrons, les billettes, les méandres et les entrelacs de son architecture d'un rococo lusitanien, — ne pas confondre avec le rococo français, — l'église hospitalière m'offrit un banc de bois sur lequel je m'assis, et une fraîcheur délicieuse que j'aspirai par tous les pores. En pays chaud, l'intérieur des églises, frais, ombreux, recueilli, disposerait admirablement le chrétien à l'extase, s'il ne lui donnait une irrésistible envie de dormir. De là cette somnolence observée chez la plupart des chanoines américains pendant la durée des offices. Au bout de quelques minutes, je me sentais envahi par le fluide et pouvais constater ses effets stupéfiants; ma vue se troublait, mes idées s'embrouillaient, tous mes muscles s'assouplissaient comme des cordes qu'on dénoue; pour secouer cette torpeur et rappeler mes sens en train de s'égarer, je me mordis les doigts et me pinçai les cuisses. Grâce à l'emploi de ces moyens héroïques, si je n'éloignai pas tout à fait le sommeil, du moins j'affaiblis son action et pus continuer à veiller d'un œil pendant que je dormais de l'autre.

L'esprit et le corps rafraîchis, je pris congé de

Notre-Dame. En cheminant de nouveau dans les rues, je fis simultanément deux remarques, dont plus d'un lecteur, à ma place, n'eût fait que rire, mais dont j'eus la faiblesse de m'émouvoir : mes pantalons, blancs comme neige en quittant le bord, étaient teints en rouge jusqu'à mi-jambe et mes chaussettes étaient noires de puces. Comme on pourrait chercher longtemps, sans le trouver, le mot de ce rébus, autant le dire tout de suite. Le sol du Para est formé d'une terre rouge et friable — *tuyuca puëtani* — qui varie de nature suivant l'époque de l'année; poussière en temps de sécheresse et boue dans la saison des pluies. A l'inconvénient de saupoudrer ou d'engluer de rouge les êtres et les choses soumis à son contact, cette terre joint celui de favoriser la propagation des puces et des chiques, vermine parasite dont l'utilité ici-bas n'est pas encore clairement démontrée. Or, on était en août, mois de l'année où le ciel sans nuages brille d'un pur éclat; la terre du Para, sèche jusqu'à la calcination, s'en allait en poussière, et les pieds des passants, en soulevant à flots épais cette poussière, soulevaient aussi des myriades de puces qui s'y tenaient cachées.

Tout en déplorant ma mésaventure et frictionnant mes chevilles l'une par l'autre, pour déjouer la tactique de l'ennemi et me garer de ses piqûres, je marchais vers mon but, confiant dans ce dicton, que

Nossa Senhora das Merces (église militaire).

tout chemin conduit à Rome et doit conduire à Nazareth.

Après un certain nombre de zigzags, j'atteignais en effet l'extrémité sud-ouest de la ville. A cet endroit un brusque changement se produisit dans le décor; les rues s'interrompirent, les passants disparurent, les maisons s'éparpillèrent et se firent rares, des clôtures en planches bordèrent les chemins; la cité resta derrière moi. J'entrai de plain-pied dans une région de pelouses rases, doucement ondulées, où de maigres taillis, appelés *capouëras*, remplaçaient les forêts vierges d'autrefois. Des sentiers serpentaient à travers ces gibbosités du terrain; quelques-uns s'allaient perdre dans les fourrés; d'autres aboutissaient à de jolis villas, cachées comme des nids d'oiseaux dans l'ombre des manguiers et des cocotiers.

Au tournant d'un de ces sentiers, un bruit de musique vint frapper mon oreille. Je m'arrêtai pour écouter. Ces sons mélodiques, mais aigrelets comme un petit vin d'Argenteuil, semblaient sortir d'un massif d'arbres qui restaient à ma droite. J'allai de ce côté, et découvris, derrière une lisière d'orangers, une maison blanche et carrée, avec des volets peints en gris. Toutes les fenêtres de ce logis étaient fermées, à l'exception d'une seule qui, de loin, faisait comme un trou noir à sa façade. Cette ouverture me parut destinée à renouve-

ler l'air de l'appartement, vicié par le gaz acide qu'exhalait à flots un piano discord.

Les sons de l'instrument, chevrottants et cassés dans les cordes basses, avaient, dans les cordes hautes, des inflexions brusques, sifflantes, métalliques, qui produisaient sur le tympan l'effet du raisin vert sur le palais. Deux mains, qu'à la mollesse du doigté je devinais appartenir à une femme, se promenaient sur son clavier et tentaient de lui arracher des variations sur le vieil air français : *Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux*, etc. Mais, à toutes les sollicitations de l'exécutante, l'affreux instrument ne ré-

Cathedrale du Para.

pondait que par des hoquets et des grincements de laiton.

En écoutant renacler ce piano brésilien, je regrettai, au point de vue de l'art, de n'en pas voir un tout pareil dans la Géhenne de Dante Alighieri, où son introduction eût produit un effet dramatique, et allongé d'autant la liste des supplices de la *perduta gente*. Mais les pianos n'étaient pas inventés au temps où le Gibelin écrivit sa trilogie mystique. Sans cela, il est probable que les traducteurs du poëte eussent trouvé dans son Enfer quelque misérable maëstro, de son vivant trop prompt à dénigrer l'œuvre de ses confrères, et condamné, après

sa mort, à jouer éternellement devant eux sur un piano fourbu les morceaux choisis de son répertoire.

Bientôt, soit que l'exécutante fût à bout de patience, ou que le souffle vînt à manquer à l'instrument, il cessa de jouer, et je repris ma marche à l'aventure. Certain sentier, que j'eus l'idée de suivre, me conduisit sur la lisière d'un vaste emplacement où de beaux arbres, irrégulièrement, mais pittoresquement groupés, formaient çà et là des bouts d'allées et des pans de quinconces. Une ombre bleue, zébrée de rayons d'or, emplissait le fond des futaies. L'endroit me plut d'autant qu'il était solitaire. Ni redingote, ni jupon n'en troublaient le recueillement. Les seuls êtres animés que j'aperçusse, étaient des serpents de couleurs variées, qui traversaient la scène avec une lenteur de mouvements favorable à l'observation.

J'errais depuis dix minutes environ dans ce dédale d'arbres, lorsqu'une forme blanche, se dessinant au loin à travers leurs troncs, attira mes regards. Dans cette forme, je ne tardai pas à reconnaître une figure géométrique, et dans la figure une pyramide. Une pyramide en ce lieu? — La chose, on en conviendra, tenait du prodige. J'y courus de toute la vitesse de mes jambes.

C'était bien une pyramide. Un véritable solide formé de quatre triangles ayant un même plan pour base et se joignant par leurs sommets. En y regardant de plus près, je m'aperçus que le solide était en bois, peint à la céruse, et qu'il reposait sur trois marches en pierre. Cette découverte fut pour mon esprit un trait de lumière. Comme le Syracusain Archimède, je me frappai le front. J'avais trouvé.

Trois ou quatre ans auparavant, en furetant dans la bibliothèque de Lima, où j'avais mes petites et grandes entrées, il m'était arrivé de mettre la main sur une histoire du Para, de l'ouvrir et d'y lire qu'en 1782, le vingt-troisième gouverneur de cette province, un senhor José de Napoles Tello de Menezes, avait élevé, en dehors de la ville de Santa Maria de Belem, sur la limite exacte du *Largo da Polvora* et du *Paso de Nazareth*, un obélisque en bois, à quatre pans, avec degrés en pierre, et cela pour transmettre aux races futures le souvenir d'un acte de conciliation assez insignifiant et purement local. La devise : *Concordia bonæ fidei et felicitati publicæ*, inscrite par ordre de ce fonctionnaire sur une des faces de l'obélisque, devait expliquer l'esprit de la chose aux passants en état de traduire un peu de latin.

Comme la ville du Para, que je venais d'arpenter en tous sens, ne m'avait offert, en fait d'obélisques, que deux maigres pyramidions placés sur le fronton de sa cathédrale, en trouvant hors des faubourgs, sur la limite d'une promenade et d'une avenue, un monument dont le tracé et la matière correspondaient exactement à ceux de la pyramide de feu José de Napoles, je ne doutai pas de son identité. Un seul point eût pu fournir prétexte à discussions et à brochures entre archéologues : c'était l'absence de la pacifique devise; mais je l'expliquai par l'acharnement des modernes à tout couvrir de badigeon.

Assis sur les degrés du monument qui m'avait renseigné si fort à propos, je repris haleine en fumant une cigarette. Quand ce fut fait, je lui tournai le dos, et, le laissant au sud, je marchai vers le nord. Atteindre Nazareth n'était que la moitié de ma besogne; pour l'achever, restait à découvrir certaine maison qui m'était inconnue et où j'avais affaire. Le hasard, en qui j'ai toujours eu confiance, voulut bien, cette fois encore, me servir à point.

Après quelques deux cents pas faits en droite ligne, j'avisai à ma gauche, derrière un mur à hauteur d'appui, coupé d'une porte à claire-voie et surmonté d'un treillis en bois peint, un fourré de manguiers de la plus belle venue. Jamais la serpe ou le sécateur n'avait contrarié les inclinations naturelles de ces arbres, dont les branches entrelacées formaient, à trente pieds du sol, un couvert impénétrable aux rayons du soleil. Une charmante habitation, peinte de couleurs gaies, se détachait sur ce fond de verdure. Aux piliers de la veranda qui longeait sa façade, étaient suspendus, à distance, deux de ces hamacs en coton, avec lambrequins de guipure, que les donas du Para et leurs noires esclaves tissent conjointement dans le mystère et l'ennui du harem [1]. Du toit de cette galerie pendait, en manière de lanterne ou de lustre, un cerceau de métal, qui servait à la fois de perchoir et d'escarpolette à un magnifique Ara rouge et bleu. Une plate-bande circulaire, bordée de jasmin des Açores, de plumerias, d'hibiscus et de cardamomes, faisait au gracieux logis comme une ceinture embaumée.

La présence d'un nègre, jointe à celle du perroquet, donnait un cachet tout à fait exotique à cette demeure. A l'aide d'un sabre d'abatis, dont il se servait comme d'un sarcloir, l'homme enlevait de mauvaises herbes qui avaient crû aux abords du logis. Parfois, il interrompait sa besogne, et, le nez au vent, les poings sur les hanches, de cet air musard qui distingue les descendants de Cham de ceux de Sem et de Japhet, il écoutait siffler dans le feuillage les sucriers à sourcils blancs et les tangaras bleus. Dans un de ces temps d'arrêt, il tourna la tête du côté du chemin, m'aperçut et tressaillit comme un écolier surpris en flagrant délit de paresse. Mais son effroi fut de courte durée. En voyant que je souriais, sa bouche se fendit sympathiquement de l'une à l'autre oreille, et il accourut à un signe que je lui fis.

« Brave homme, lui-dis-je, pourriez-vous m'indiquer la demeure du senhor Bernardino Maciel?

— Oueh! fit-il, mais c'est ici même, Vossa Mêcé — traduisez Votre Grâce.

— Quelle chance! exclamai-je, et ce senhor est-il chez lui?

— Oui, Vossa Mêcé, mon maître est chez lui.

— Eh bien! allez dire à votre maître, qu'un ami de

1. La coutume tout orientale de reléguer les femmes au fond de leur appartement, afin d'en dérober la vue au visiteur étranger, est en honneur chez les habitants du Para. A moins d'une très-grande intimité avec les pères ou les maris de ces dames, on ne voit guère le visage de celles-ci qu'à l'église ou au bal, et toujours sous la surveillance de regards défiants et jaloux, ce qui leur donne le poétique aspect de roses entourées d'épines.

EXVIBRIS

son gendre, le commandant du *Vicar of Bray*, arrive du Pérou et désire avoir des nouvelles du capitaine. »

En entendant cette phrase si simple, le nègre fit un haut-le-corps prodigieux, me regarda d'un air effaré et courut à toutes jambes vers la maison. Je pensai qu'il allait prévenir son maître de ma visite, et, tout en m'étonnant un peu de ses gestes bizarres, j'attendis son retour.

Bientôt je le vis reparaître. Autant en partant sa course avait été rapide, autant en revenant sa démarche était compassée. Aux allures de singe qui caractérisent le nègre en général, je crus que celui-ci ajoutait un grain de folie.

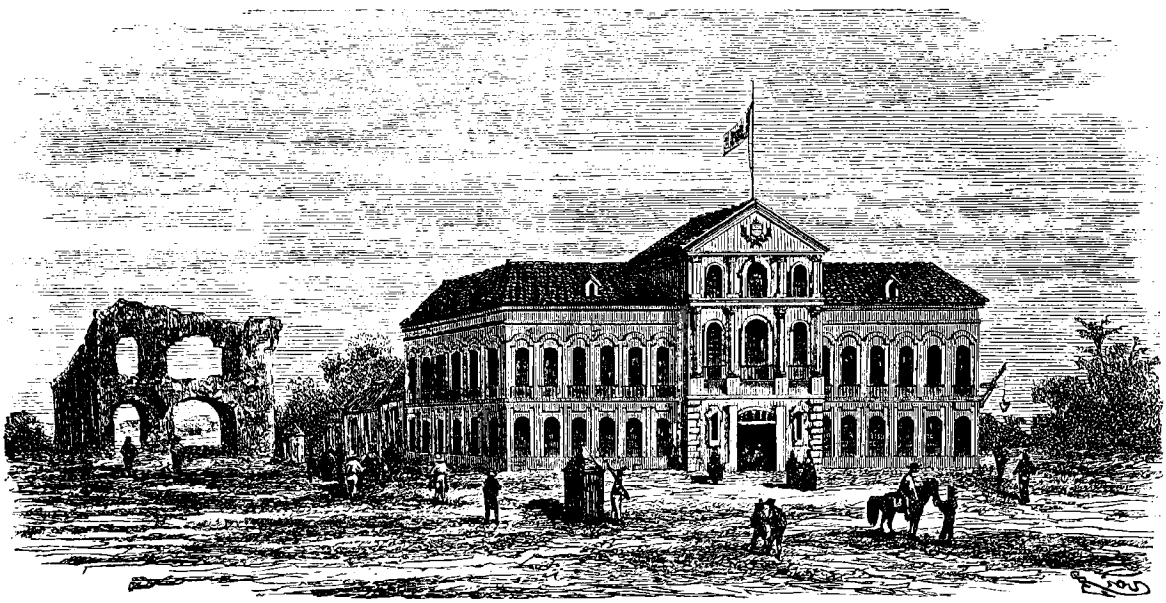
« Le senhor mon maître vous présente ses civilités, me dit-il, et vous prie de l'excuser s'il ne vous reçoit pas. D'abord, quand je lui ai appris votre arrivée et que vous demandiez des nouvelles du capitaine, son premier mouvement a été de me lancer un soufflet et un coup de pied, puis, tandis que je me frottais, il s'est radouci et m'a dit : « Valerio, le blanc étranger qui vient du Pérou, n'est pour rien dans cette malheureuse affaire. Qu'on le fasse entrer et qu'on lui serve des rafraîchissements. » Si Vossa Mêcé veut passer au salon et boire un verre de cachassa, d'assahy ou de limonade...?

— Grand merci, mon brave. J'ai trouvé en route une fontaine, ou, comme on dit ici, un chafariz, et j'ai bu quelques gorgées d'eau dans le creux de ma main.

— Ainsi Vossa Mêcé ne veut rien prendre ?

— Absolument rien. Mais je voudrais savoir pourquoi votre maître vous a frappé lorsque vous lui avez demandé de ma part des nouvelles du capitaine. Est-ce son habitude de battre les gens qui viennent s'informer à lui de son gendre ?

— Chit, chit ! Vossa Mêcé, ne me demandez pas cela !



Vue du Cabildo (palais du président du Para).

— Pourquoi donc ? Est-ce quelque chose que vous ne puissiez dire ?

— Non, Vossa Mêcé ; mais si mon maître savait que j'ai parlé, il me rouerait de coups. »

J'avais dans ma poche un peu de monnaie d'argent péruvienne à moitié oxydée ; et sans trop savoir si elle avait cours au Para, je choisis la plus grosse pièce — quatre réaux, je crois — et la tendis au nègre en lui disant simplement :

« Pour boire un coup quand vous irez en ville. »

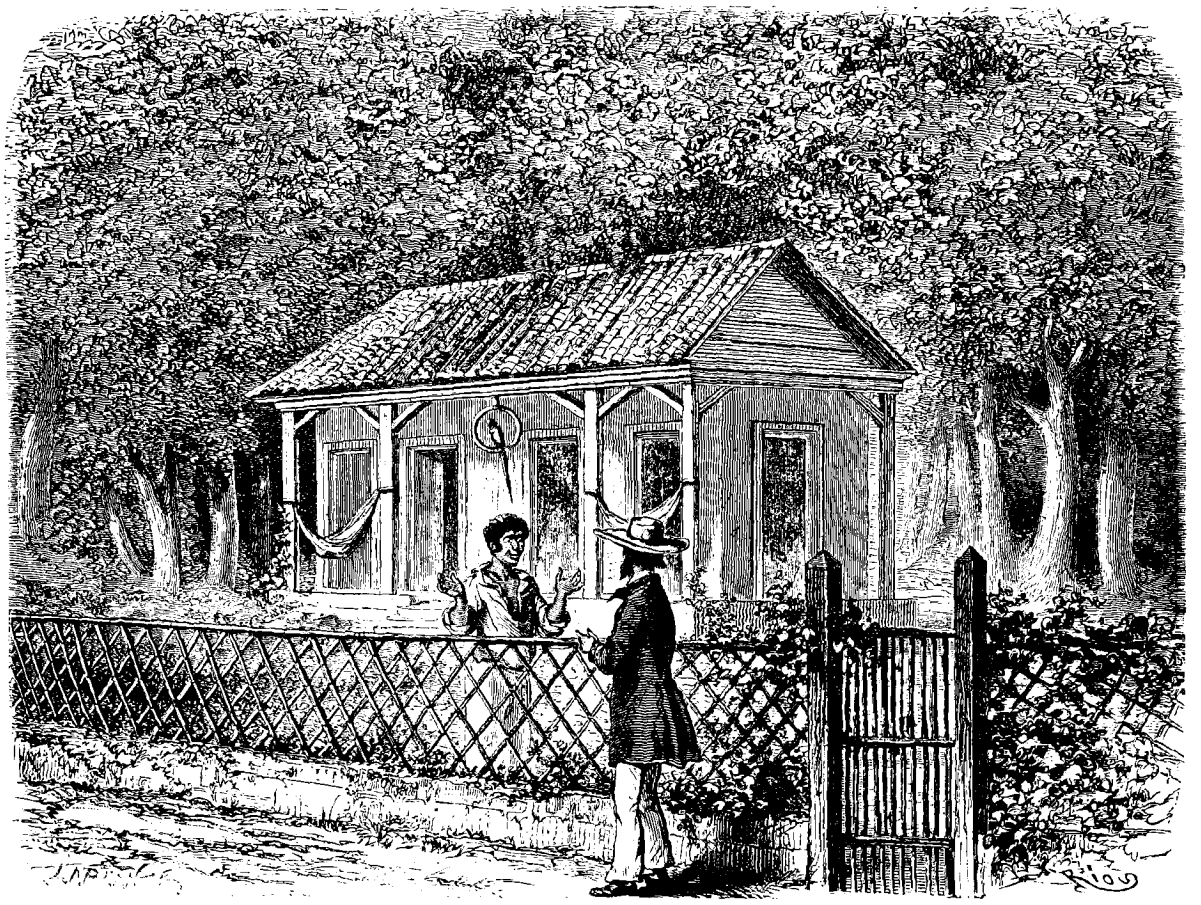
Sa discrétion ne put tenir contre une séduction pareille. Après avoir roulé deçà delà ses gros yeux blancs, comme pour s'assurer que personne ne l'épiait ou ne pouvait l'entendre, il se rapprocha de la grille, et dans un portugais baroque mélangé de tupi, dont il s'était servi jusque-là, et que, par égard pour des oreilles parisiennes, j'ai traduit d'une façon intelligible, il me dit à voix basse :

« Puisque Vossa Mêcé est l'ami du capitaine, elle ne doit pas ignorer qu'il était venu au Para pour épouser la fille unique de mon maître et s'associer avec lui. L'Anglais faisait là une bonne affaire ; mon maître est riche. Il a un engenho à Ara-Piranga, deux fazendas de bétail à Marajo et de grands magasins en ville, rue de la Praya. Le mariage eut lieu dans les huit jours ; le beau-père et le gendre s'associèrent. Peu de temps après, la senhora mit au monde un fort beau garçon. Au moment de sa délivrance, le capitaine était à Marajo. Lorsqu'il revint, on lui présenta son enfant déjà baptisé. Mais au lieu de l'embrasser et de remercier Dieu qui le lui envoyait, il prétendit que le pauvre bijou n'était pas de lui, le traita de singe et de moricaud, et fit une scène à casser les vitres. La senhora faillit mourir du saisissement qu'elle en eut. Naturellement, mon maître prit fait et cause pour sa fille ; le capitaine, dont la bile était allumée, lui répliqua par des injures, et comme le

senhor le menaçait de l'intendant de police, l'Anglais le saisit à la gorge et allait l'étrangler si nous n'étions venus à son secours. Il fallut nous mettre à cinq pour lui retirer des mains son beau-père. Ces Anglais sont forts comme des taureaux. Celui-là écumait de rage et nous appelait canailles de nègres. Enfin nous en vînmes à bout; mais ce ne fut pas sans porter ses marques. Blas, le cuisinier, reçut un coup de poing sur l'œil et le sambo Manoël eut trois dents cassées. Une heure après, ce furieux avait fait ses malles et quitté la maison. La semaine suivante nous apprîmes qu'il était reparti pour l'Angleterre à bord d'un navire de sa nation. A présent que Vossa Mêcé sait toute l'histoire, elle peut juger de l'effet qu'a produit sur mon maître le souvenir du capitaine que je venais lui rappeler.

—J'en juge d'autant mieux, répondis-je au nègre, que je comprends le dépit de votre maître en cette occurrence; c'est celui de l'oiseleur de mon pays qui voit s'enfuir par un trou du filet l'alouette qu'il avait prise et qu'il comptait garder en cage. Si je ne puis que féliciter l'alouette, c'est-à-dire le capitaine, d'avoir repris sa liberté, je regretterai toujours, bon esclave, d'avoir été la cause involontaire du soufflet et du coup de pied que vous avez reçus. Mes remercîments à votre honorable patron pour ses offres de limonade. »

Je quittai Nazareth, où je n'avais que faire, et repris



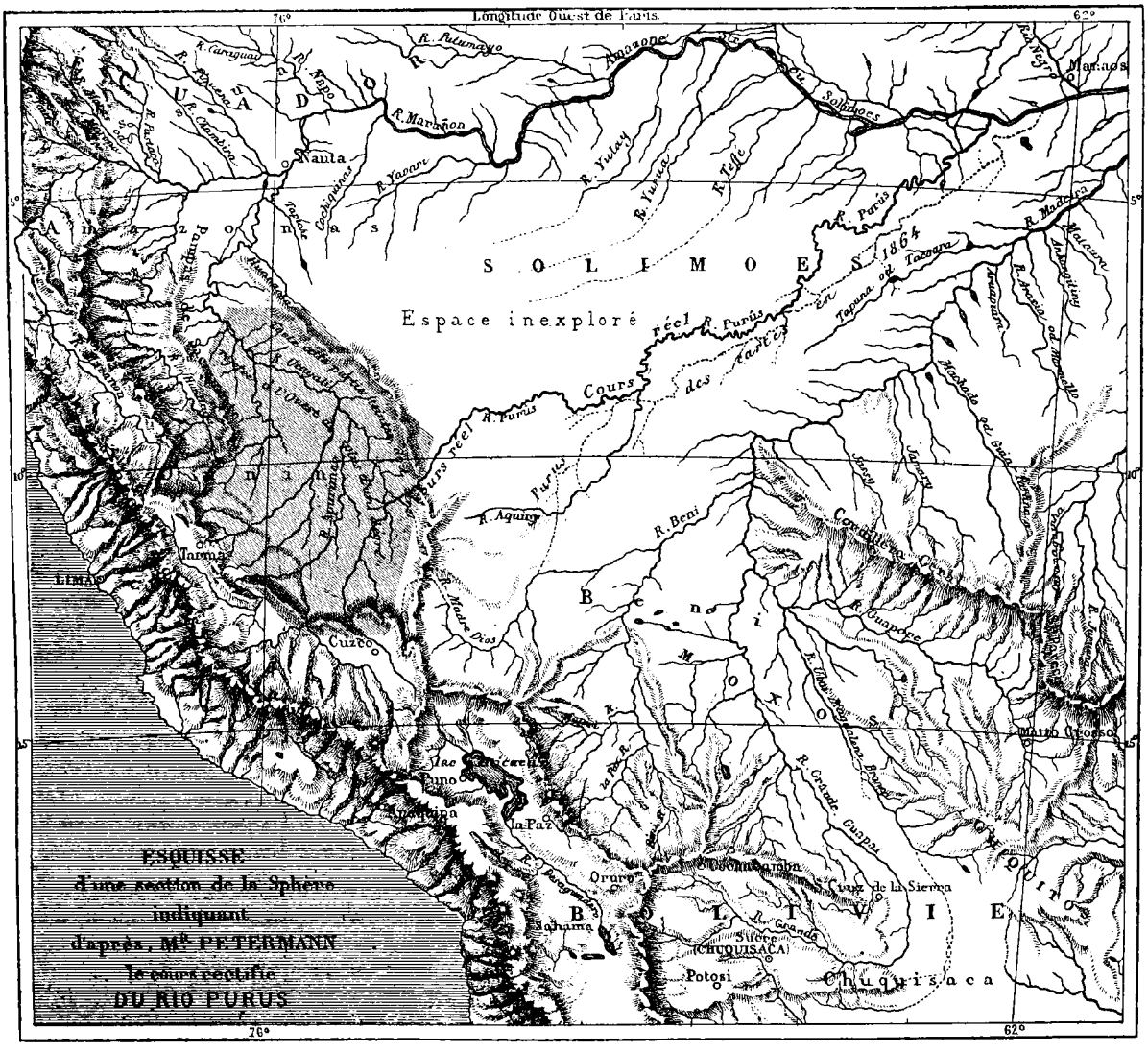
Coup de foudre inattendu.

pensif le chemin de la ville. Le triste sort du capitaine avait rembruni mes idées. Tout en marchant à pas comptés et me donnant un peu d'air avec mon mouchoir, je songeais aux péripéties du drame conjugal dont l'insulaire avait été le malheureux héros. Pauvre Anglais, si chevaleresque et si méthodique! pour qu'il en fût venu à traiter de moricaud son premier-né et à sauter à la gorge de son beau-père, il fallait que son ange gardien eût refusé de le suivre au Brésil, ou que la chaleur de ce beau pays, à laquelle il n'était pas accoutumé, lui eût occasionné un transport au cerveau.

A force de réfléchir à cette aventure et d'y chercher un sens, je finis par ne plus la voir sous son jour véritable. L'esprit a comme l'œil de ces halos sombres après une tension trop soutenue. Cet enfant noir, né de parents blancs, qui d'abord m'était apparu comme un de ces phénomènes généralement admis par la science, différente en ceci du Code civil, cet enfant ne fut plus pour moi qu'une abstraction philosophique, un mythe des destinées de l'homme, courant toute sa vie après le bonheur, fantôme qui l'attire et le fuit sans cesse, puis, au moment de le saisir, trébuchant à une fosse pleine d'ombre qu'il n'apercevait pas et y disparaissant avec sa chimère irréalisée.

Le surlendemain je m'embarquai sur le brick de commerce *le Nautilus* en partance pour Buenos-Ayres. Ce

navire devait relâcher successivement à Pernambouc, Bahia, Rio de Janeiro et San Francisco. Arrivé à destination, au lieu de prendre à travers terres pour rentrer au Pérou, je me proposais de longer la pointe sud de l'Amérique, de pénétrer dans l'océan Pacifique par le détroit et l'archipel de Magellan, puis de gagner Chiloë, et enfin Valparaiso, d'où le pyroscaphe me ramènerait à Lima. A la façon dont je voyage, c'était un an encore à rester en chemin. Mais que d'années on dépense bien plus stupidement dans la vie! et puis, je l'avoue, j'étais peu pressé d'arriver. L'exemple de mon partner le capitaine m'avait démontré la folie de voyager à grandes guides et le danger de brûler les relais. A quoi bon déployer, comme il l'avait fait, cacatoës et bonnettes et filer sept ou huit nœuds à l'heure, pour venir sombrer niaisement au milieu du port! En voyage, comme en littérature, comme en bien d'autres choses, pour atteindre le but, il faut savoir *se hâter lentement*. Une sage lenteur est nécessaire à l'achèvement de toute œuvre. Horace a érigé cette formule en précepte; Despréaux le classique en



a fait le sujet d'un alexandrin, et si ce long récit pouvait avoir besoin d'une moralité, nous n'en voudrions pas d'autre. — *Vale.* —

Paul MARCOY.

P. S. — La carte des *affluents inexplorés* de l'Amazone (carte n° 17, p. 97), dressée par nous d'après les itinéraires des explorateurs brésiliens et leurs renseignements oraux, a résumé fidèlement jusqu'à ces derniers temps ce qu'on savait de l'hydrographie du bassin de l'Amazone et les théories en cours sur la naissance et la direction présumées des sept affluents de la rive droite du fleuve.

Deux explorations successives de la rivière des Purus, accomplies en 1864-65 par un voyageur anglais, M. Chandless, en éclairant d'un jour subit la question pendante depuis deux siècles, ont détruit la plupart des hypothèses auxquelles elle avait donné lieu et anéanti les espérances que la navigation et le commerce fondaient sur le Purus pour ouvrir une voie directe et transitable entre le Brésil et le Pérou.

Les positions astronomiques que le voyageur anglais a consignées dans le Mémoire explicatif qui accompagne sa carte de la rivière des Purus, donnent à son travail un cachet d'autorité contre lequel la critique ne saurait songer à protester.

Dans le livre qui doit reproduire en entier notre traversée de l'Amérique du Sud, dont le *Tour du Monde* n'a publié que de longs extraits, nous donnerons, avec la carte des *affluents inexplorés* de l'Amazone que le lecteur a eue sous les yeux, une seconde carte où la naissance et le cours de ces mêmes affluents seront rectifiés d'après les nouvelles observations. Ce double travail, placé en regard, sera comme un tableau comparatif de l'hydrographie du bassin de l'Amazone, telle qu'on la comprenait en 1860-64 et telle qu'on doit l'admettre en 1867.

P. M.

NOTE DE LA RÉDACTION.

Cette livraison était déjà sous presse, lorsque les rapports des voyages de M. Chandless ont été publiés dans le dernier volume du journal de la Société géographique de Londres et dans le septième numéro (juillet 1867) des Mittheilungen. Désireux de mettre nos lecteurs au courant d'une question qui, pour les habitants du Pérou et du Brésil, présente un intérêt aussi profond que celui qu'éveille parmi les géographes de notre hémisphère la recherche des sources du Nil, nous nous empressons de résumer les documents publiés à ce sujet par les deux savants recueils de Londres et de Gotha.

Tout ce que nous connaissions jusqu'à présent du cours du Purus se réduisait à ceci : Rivière de première grandeur, tombant dans l'Amazone par quatre embouchures, elle était supposée avoir son origine dans le Pérou, non loin de Cuzco; le plus grand désir des habitants de cette contrée était de trouver dans ce cours d'eau un moyen de communication avec le reste du monde et une route directe pour l'exportation de leurs richesses minérales et autres, sans avoir à supporter les énormes frais et à combattre les grandes difficultés qu'exige leur transport à travers la chaîne des Andes. Aucun des anciens maîtres de ces régions, ni les gouvernements d'Espagne, ni ceux de Portugal, ni leurs successeurs, n'avaient fait la moindre tentative pour vérifier si le Purus remplissait les conditions cherchées; la crainte des tribus sauvages qui vivent sur ses affluents supérieurs semble avoir été un obstacle infranchissable pour eux.

En 1864 et en 1866, un simple particulier, M. Chandless a, volontairement et à ses risques périls, remonté le Purus et son affluent l'Aquiry, jusque dans le voisinage de leurs sources. Les résultats de cette courageuse entreprise désappointeront autant les espérances des Péruviens qu'ils apporteront de modification dans les cartes existantes des hauts affluents de l'Amazone. Un simple coup d'œil, en effet, jeté sur l'esquisse que nous empruntons à notre éminent confrère Pétermann (voy. p. 153), prouve :

1° Que tous ces cours d'eau ne coupent pas perpendiculairement les parallèles de l'équateur, mais doivent les croiser, au contraire, sous un angle assez aigu, et que loin d'avoir leurs sources sur des massifs montagneux, ceux d'entre eux qui portent l'appellation d'*eaux noires* ne sont, en quelque sorte, que les canaux de drainage d'une immense plaine boisée, remplaçant un vaste lac d'eau douce d'une période géologique peu reculée.

2° Que les plus hautes sources du Purus n'atteignent pas, à trois degrés près, la latitude de Cuzco, dont elles restent séparées par plusieurs chaînes de montagnes et par le bassin du Rio Madre-de-Dios, qui porte ses eaux au Béni, branche occidentale du Madeira, et non au Purus, comme on l'a cru longtemps, comme on était surtout fondé à le croire depuis l'exploration que M. Markham, secrétaire de la Société de géographie de Londres, avait faite en 1854-1861, des affluents du Madre-de-Dios.

3° Enfin, que tout le bassin de l'Ucayali avec toutes ses vallées tributaires et latérales doit être rejeté de plus d'un degré à l'ouest.

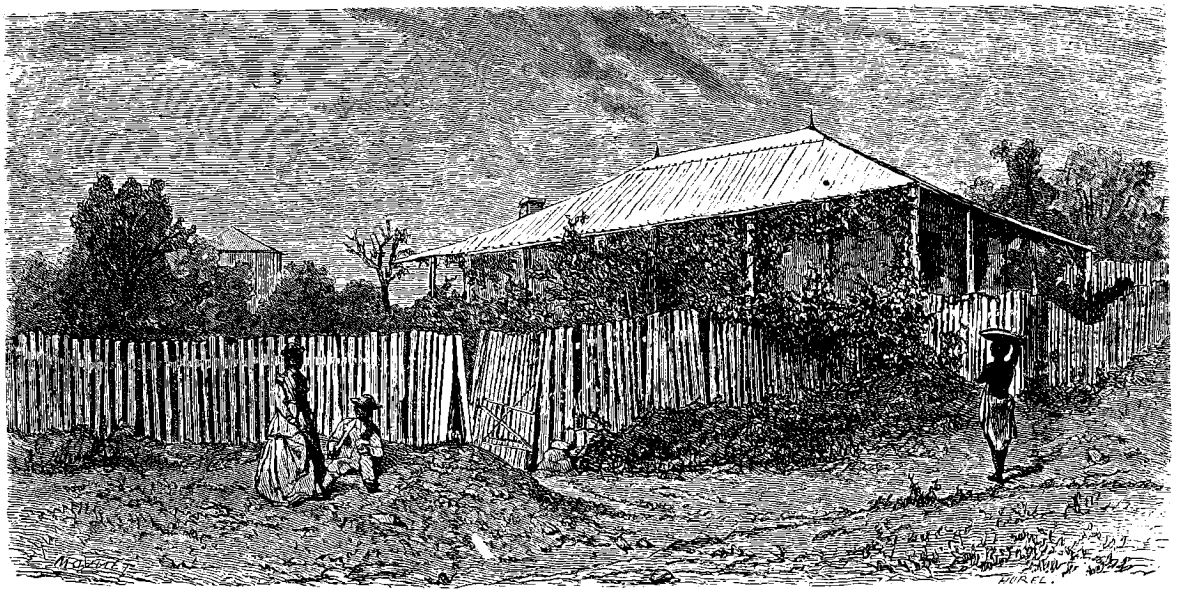
« Les longitudes des plus hauts points que j'ai atteints sur le Purus, dit M. Chandless, croiseraient le cours de l'Ucayali sur la plupart des cartes, mais j'ignore comment les longitudes de cette rivière ont jamais été déterminées. »

Les tracés du Purus et de l'Aquiry, son principal affluent, tels que les a donnés ce voyageur, résultent des coordonnées de soixante-dix-neuf observations de latitude et de non moins de soixante relevés chronométriques, contrôlés par les calculs d'une douzaine d'occultations d'étoiles et de deux éclipses, l'une de soleil, l'autre de lune.

Les six positions suivantes, prises entre trente autres, donnent une idée des corrections que doit subir cette partie de la carte de l'Amérique.

	Latitude.	Longitude.
Manaos (position rectifiée).....	3° 8′ 4″	62° 27′
Tête du Delta du Purus.....	3° 53′ 20″	63° 41′
Confluent de l'Aquiry.....	8° 45′ 6″	69° 46′
Fourche du Purus.....	10° 45′ »	74° 15′
Plus haut point atteint sur la branche sud.	10° 55′ »	74° 42′
Plus haut point atteint sur l'Aquiry.....	11° 4′ »	72° 46′

EXVIBRIS



Une rue de Nouméa ou Port-de-France. — Dessin de Moynet d'après une photographie

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES.

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Coup d'œil géographique et rétrospectif sur l'île de la Nouvelle-Calédonie. — Pourquoi ce nom? — Les récifs côtiers. Nouméa la capitale.

La Nouvelle-Calédonie gît dans l'hémisphère sud, entre les 20° 10′ et 22° 26′ de latitude sud et les 161° 35′ et 164° 35′ de longitude à l'est du méridien de Paris, à deux cents lieues environ à l'orient de la Nouvelle-Hollande, et à près de deux cent cinquante lieues au nord de la Nouvelle-Zélande, ces grandes terres, asiles de la solitude et de la barbarie il y a moins de cent ans, et que l'Angleterre transforme chaque jour à l'image de l'Europe.

A l'est et au nord de la Nouvelle-Calédonie sont les *Nouvelles-Hébrides*, les *Vitis*, les *Salomon*, etc.; archipels importants encore peu explorés, mais tous plus chauds ou moins salubres que la Nouvelle-Calédonie. Notre colonie océanienne semblerait ainsi être le complément des deux possessions anglaises. La Nouvelle-Zélande, à cause de son climat, ne saurait produire les denrées coloniales; quant à la Nouvelle-Hollande, tous les points de sa surface où ces denrées pourraient être cultivées, sont affligés d'un climat meurtrier, comme tous les rivages intertropicaux des grandes terres. Aussi, quelques tentatives de colonisation faites dans les parties chaudes de la Nouvelle-Hollande ont-elles eu parfois de déplorables résultats. Par sa position la Nouvelle-Calédonie acquiert donc une grande importance; elle semble avoir été placée à dessein à égale distance des deux grandes terres océaniennes; plus tempérée que l'une et l'autre dans le chaud et dans le froid.

La Nouvelle-Calédonie se dirige du nord-ouest au sud-est; elle élève au-dessus des eaux une longue bande de soixante-quinze lieues de longueur, large de treize; cette faible largeur permet aux brises de la mer de circuler partout, rafraîchissant et purifiant l'atmosphère; ici règnent les *vents alizés*, c'est-à-dire, dans cet hémisphère, les vents de sud-est.

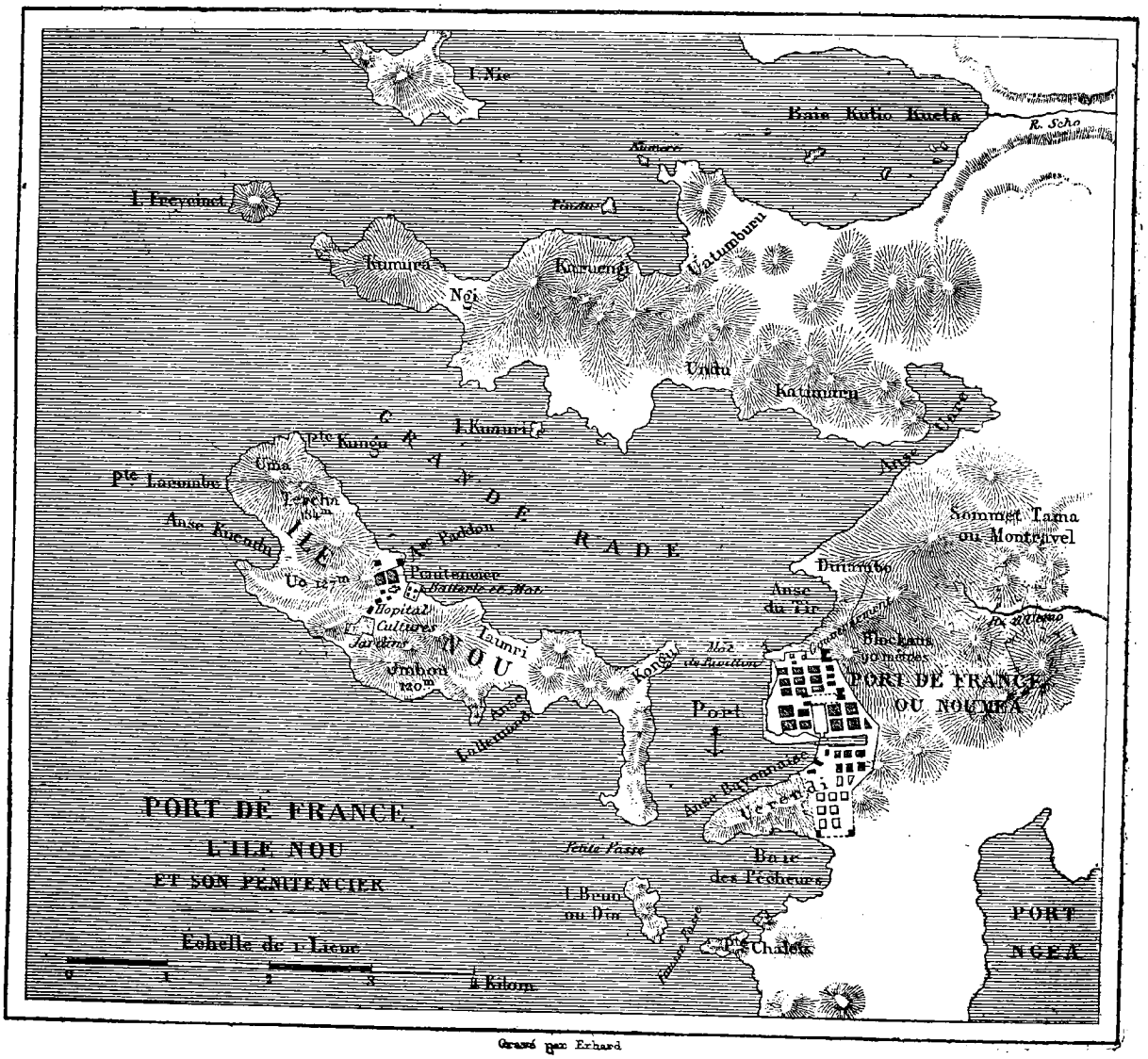
La constitution physique de cette île et la fertilité de son sol répondent assez bien à l'intérêt et à l'attention que soulève déjà sa situation géographique; on voit, par la carte, qu'elle est, comme la plupart des terres de l'Océanie, ceinte de bancs de coraux, qui laissent ordinairement, entre eux et la terre, un canal suffisamment dégagé pour que la navigation y soit possible; et, bien loin de lui nuire, comme on serait d'abord tenté de le supposer, ces lignes de corail forment une véritable jetée contre les grandes lames et les gros temps du large:

1. Voyez tome III, page 130

c'est une rade continue où de petites embarcations peuvent naviguer en sûreté le long de la côte, avec un équipage très-faible.

Les lignes de ces récifs offrent au navire qui vient du large un spectacle saisissant, dans lequel la puissance de la mer se montre avec toute sa majesté et sa splendeur. Que l'on se figure, en effet, des milliers de lames rapides, silencieuses, gigantesques qui s'élancent sans cesse, béliers puissants, contre cette barrière, œuvre d'animalcules infiniment petits : le choc est terrible, la vague se brise en écume avec un bruit tantôt sourd, tantôt retentissant, qui se fait entendre à une grande distance, éveillant la nuit l'attention du pilote. — Sur le pont d'un navire, on n'entend jamais ce bruit constant et sourd sans être pénétré d'une certaine terreur, même pendant le jour, et le marin le plus expérimenté est celui dont le front est parfois le plus soucieux.

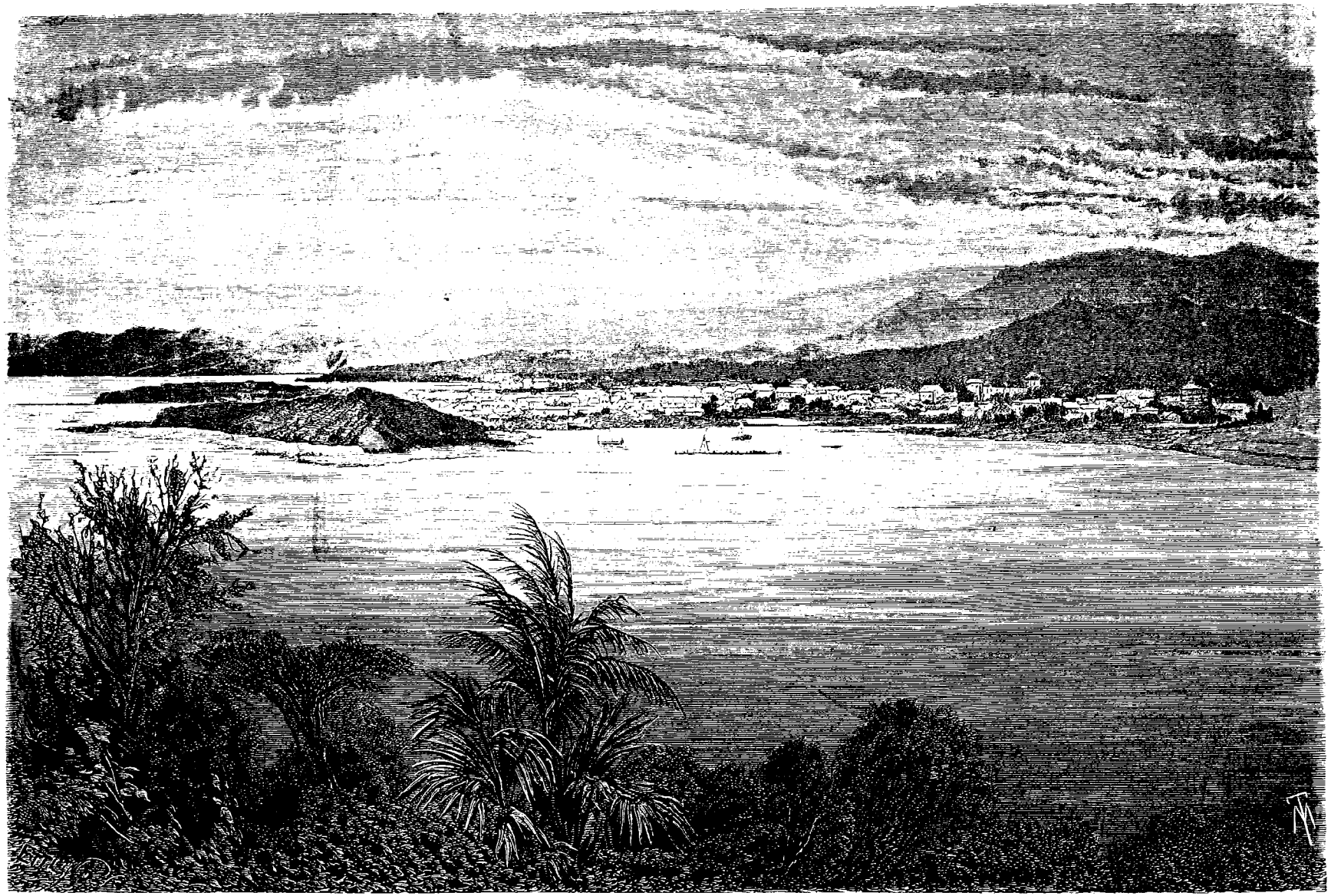
Si cette digue madréporique était continue, il serait naturellement impossible d'attérir, mais, de distance en distance, elle est coupée de canaux plus ou moins droits,



Gravé par Erhard

plus ou moins larges, qui prennent le nom de *passes;* ces ouvertures correspondent ordinairement à l'embouchure d'une rivière un peu importante de la terre, dont le courant et les eaux plus douces se prolongeant à une certaine distance dans la mer, sont les deux causes qui paraissent avoir suffi pour rompre la continuité de cette barrière, en s'opposant au développement, à la vie, aux travaux des infatigables et innombrables zoophytes qui forment ces murailles.

C'est toujours un moment solennel que celui où un navire, venant de la haute mer, pénètre dans la passe; et je n'ai jamais vu, lorsque, poussé par la brise, on glisse entre les deux parois écumantes de cette ouverture, le marin plaisanter ou sourire. Un silence absolu règne à bord, troublé seulement par le clapotement de la lame qui frappe les flancs du navire, par le *fasaiement* d'une voile, ou le grincement du gouvernail; c'est que, à ce moment, une *saute* de vent, un calme subit, un courant imprévu, une bourrasque seraient peut-être l'arrêt de mort de tous; mais, peu à peu, les mouvements du bâtiment deviennent



Vue générale de Nouméa ou Port-de-France prise de l'île Nu. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

EX-VIBRIS

plus doux, la lame s'aplatit, la passe s'élargit, en face la mer est calme et libre jusqu'à ces contours élevés, sombres et nuageux, vers lesquels tous les regards se tournent et aspirent; une goëlette légère apporte le pilote à bord, et quelques heures après on mouille dans le fond d'un port bien abrité. C'est ainsi que le 11 décembre 1863, je débarquai dans le port de la *capitale* de l'île, Nouméa, heureux d'être au terme d'un aussi long voyage, mais imprégné d'une vague anxiété. J'étais bien dans une de ces îles océaniennes où les souvenirs des lectures du jeune âge me montraient des hommes olivâtres, nus, farouches, ornés de plumes, un lambeau de chair humaine à la main; et j'allais vivre au milieu de ces hommes, explorer les montagnes où ils habitent, vivre côte à côte avec eux!... ces souvenirs étaient peu rassurants, et, comme je l'ai dit franchement, j'étais inquiet.

Le premier navigateur qui rattacha cette terre océanique aux annales de l'Europe, est le célèbre navigateur anglais Cook, qui la rencontra dans son second voyage autour du monde en 1774; en sa qualité de découvreur et d'Anglais, il la baptisa d'un nom peu en harmonie avec le climat et la végétation des tropiques. Il débarqua et résida quelque temps à Balade, dans le nord-est de l'île, au milieu d'une tribu que nous visiterons et qui garde encore le souvenir de cet illustre marin : de là, descendant au sud, le long de la côte Est, il reconnut le *Cap de la reine Charlotte* et *l'île des Pins*.

La Pérouse, dans ce funeste voyage dont lui et ses compagnons ne sont jamais revenus, devait visiter la Nouvelle-Calédonie : on n'y a pas trouvé trace de son passage; cependant il s'est perdu, comme on sait, non loin de là, à Wanikoro.

Quelques années plus tard, en 1792, d'Entrecastreaux et Huon de Kermadec, à la recherche de l'infortuné la Pérouse, explorèrent encore la Nouvelle-Calédonie, et de leur expédition comme de celle de Cook, il nous reste surtout les travaux intéressants des deux naturalistes qui accompagnaient chacune d'elle : Labillardière pour la France et les deux Forsters pour l'Angleterre.

A partir de cette époque ces parages ne furent visités que par Dumont d'Urville. Ce navigateur, dont le nom ne doit être placé au-dessous d'aucun autre, y fit en 1827 d'importants travaux hydrographiques et reconnut notamment les îles *Loyalty*. Je ne compte point quelques petits navires caboteurs, ordinairement anglais, qui venaient souvent ici prendre du chargement du précieux bois de santal; s'il est vrai qu'à ces travaux ils couraient quelques dangers, leurs bénéfices, en revanche, étaient très-considérables.

Enfin en 1843, les missionnaires français débarquèrent à Balade, et, malgré des luttes à peu près constantes, avec les naturels qui se montrèrent souvent plus que rebelles à leurs enseignements, ils avaient une assez grande influence dans le pays lors de la prise de possession de cette île, qui eut lieu le 24 septembre 1853. C'est au contre-amiral Febvrier-Despointes, commandant en chef les forces navales françaises de la mer Pacifique, qu'a été réservé l'honneur de planter dans cette intéressante contrée le pavillon tricolore.

Les Français s'installèrent d'abord à Balade, où l'amiral Despointes fit construire un poste militaire : en 1855 arrivèrent en Nouvelle-Calédonie les premières troupes d'infanterie de marine; déjà, un poste destiné à devenir le centre le plus important, sous le nom de Port-de-France, venait d'être créé à l'extrémité de la presqu'île de *Nouméa*, sous les auspices de M. le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel.

Les premières années de l'occupation furent employées à des voyages de circumnavigation entre les récifs et la terre; comme cela se fait encore maintenant, les navires mouillaient le soir, ou par les temps défavorables, dans une des nombreuses baies qui échancrent partout les côtes de l'île, et comme la côte *Est* est celle où les abris sont les plus abondants, où les récifs sont aussi les moins dangereux, on lia bientôt de nombreuses relations avec les peuplades qui l'habitent, tandis que celles qui résident sur la côte occidentale n'avaient encore été visitées que peu ou point, lors de mon arrivée en 1863.

Jusqu'en 1856 les naturels montrèrent aux Français une assez grande bienveillance; à ce moment commença entre la garnison de Nouméa (côte sud-ouest) et les *Kanaks*[1] des environs, une série d'hotilités, provoquées, suivant les uns, par la présence au milieu de nous, de quelques centaines de naturels de Balade et Poëbo (côte nord-est), néophytes catholiques, amenés par les missionnaires; suivant les autres, la cause plus probable de ces luttes était tout simplement l'esprit d'indépendance naturel à toutes les races humaines. Quoi qu'il en soit, à divers intervalles, plusieurs massacres furent commis sur les Européens et suscitèrent en retour contre les indigènes des expéditions militaires. Enfin en 1858, au départ de M. le gouverneur du Bouzet le district de Nouméa était à peu près pacifié. Je citerai ici une partie du discours d'adieu que prononça à son départ M. du Bouzet, devant les colons, officiers, soldats et marins, *groupés* autour de lui, parce que ces paroles peignent l'état du pays à ce moment :

« Les indigènes . . . . comprennent aujourd'hui que leur intérêt est de vivre en paix avec nous, et que nous sommes venus leur apporter non la guerre, mais les bienfaits de notre religion et de notre civilisation.

« Les assassins de nos colons ont été châtiés, ceux qui nous ont échappé, tremblent dans leurs retraites qu'ils ne croient plus inaccessibles, et la paix, la sécurité règnent partout où nous avons établi des relations avec les indigènes.

« .... Grâce à vous, les tentes et les cases en chaume où vous avez pendant deux ans bivouaqué, sont remplacées par de bonnes casernes; amassant vous-mêmes les matériaux, vous avez élevé des magasins en pierre, des ateliers, des blockhaus, vous avez ouvert le pays par des routes dans l'intérieur, commencé des fortifications, creusé des puits, construit des quais et des dé-

1. Nom par lequel on désigne généralement les insulaires océaniens.

barcadères, tracé des rues et préparé partout l'édification d'une ville nouvelle et régulière. »

M. le capitaine de vaisseau de Saisset succéda à M. du Bouzet comme gouverneur des établissements français de l'Océanie (Tahiti et la Nouvelle-Calédonie); cet officier, à la tête d'une petite colonne, traversa successivement l'île sur deux points, en 1859 : dans le sud, de Nouméa à Yaté, et dans le centre, de Kanala à Ouaraï.

A ce moment le pays était tellement pacifié déjà, qu'un berger basque, parti de Kanala avec deux cents moutons et deux bœufs, suivit jusqu'à Ouaraï la route que venait de parcourir M. le gouverneur de Saisset, et de là, longeant le rivage de la côte ouest, arriva à Nouméa en quatorze jours, ayant partout trouvé d'excellents patûrages pour son troupeau. Non-seulement les indigènes ne cherchèrent point à nuire à ce hardi pionnier, mais ils l'accompagnaient en troupes nombreuses, et maintenaient son troupeau dans la bonne voie.

C'est encore en 1859 que fut abandonné le poste de Balade, et que l'on créa au fond de la baie de Kanala un établissement qui reçut le nom de Napoléonville : un service postal fut aussitôt établi entre ce point et Nouméa. On vient de le voir, les Kanaks placés sur la route paraissaient, à notre égard, animés des meilleures intentions ; eux-mêmes se chargèrent de transporter d'un poste à l'autre la boîte aux dépêches. Mais il arriva qu'un jour les indigènes, facteurs novices, passant dans le village d'Ahouï, où sévissait une épidémie, furent soupçonnés de porter, dans la boîte de fer-blanc, contenant les lettres, la cause du mal. Il n'en fallait pas davantage à des natures superstitieuses pour que l'arrêt de mort des malheureux messagers fût prononcé; on les massacra donc sans pitié, et, selon l'habitude, on dévora leurs cadavres. — Ce fait s'accomplit en 1860; la tribu de *Waton*, à laquelle appartenaient les victimes, vint demander vengeance à Nouméa ; une expédition fut alors dirigée contre les coupables, qui se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles.

Enfin, au mois de mars 1862, à la suite d'une expédition dirigée contre les indigènes de Houagap (côte Est), on établit sur ce point un poste militaire.

Telle était encore la situation de la Nouvelle-Calédonie en 1863, au moment où j'y arrivai, chargé par le ministère de la Marine et des colonies d'une mission d'exploration géologique et de recherches de mines.

Lorsqu'en 1854 M. le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel forma un établissement dans la presqu'île de Nouméa, je ne crois pas que dès l'abord il eût l'intention de placer là le chef-lieu de la colonie ; cependant tous les nouveaux venus, c'est-à-dire les colons vinrent se grouper autour de ce poste, qui prit alors l'aspect d'une petite ville qu'on appela d'abord Port-de-France. De peur de confusion patronymique avec d'autres localités de nos colonies, on ne tarda pas à changer ce nom en celui de Nouméa ; c'est actuellement la capitale de l'île.

En se reportant à cette époque, on explique le choix premier de M. Tardy de Montravel, qui ne cherchait qu'un point facile à défendre et un port sûr ; deux conditions admirablement remplies par le site de Nouméa. Que l'on imagine, en effet, une longue presqu'île montueuse : son extrémité profondément échancrée contourne une baie dont l'ouverture est en grande partie fermée par une île allongée : l'île *Nou*, ou *du Bouzet*. Dans ce port les navires sont complétement à l'abri, les blockaus placés à l'extrémité de la presqu'île ne sauraient être entourés par des ennemis venant de l'intérieur, ni même surpris, car quelques sentinelles sur les hauteurs dominent la presqu'île. Au début, c'était donc le meilleur point stratégique que l'on pût trouver dans l'île et cela n'avait point échappé au génie d'un Anglais, dont j'aurai encore l'occasion de parler, le capitaine Paddon, qui longtemps avant notre arrivée avait des établissements en Nouvelle-Calédonie, où il était pour ainsi dire souverain ; or il occupait déjà cette position lorsqu'elle attira l'attention de M. Tardy de Montravel, seulement la *station* Paddon était sur l'île Nou, qui ferme le port et non à l'extrémité de la presqu'île (voy. t. III, p. 132).

Quoi qu'il en soit, cette heureuse et forte situation stratégique épargna peut-être dans le principe beaucoup de sang; l'audace des naturels était grande alors; si grande que maintes fois, ils osèrent pousser leurs attaques jusqu'au milieu de la ville naissante; ils massacrèrent un jour le gardien du sémaphore qui domine la ville de Nouméa.

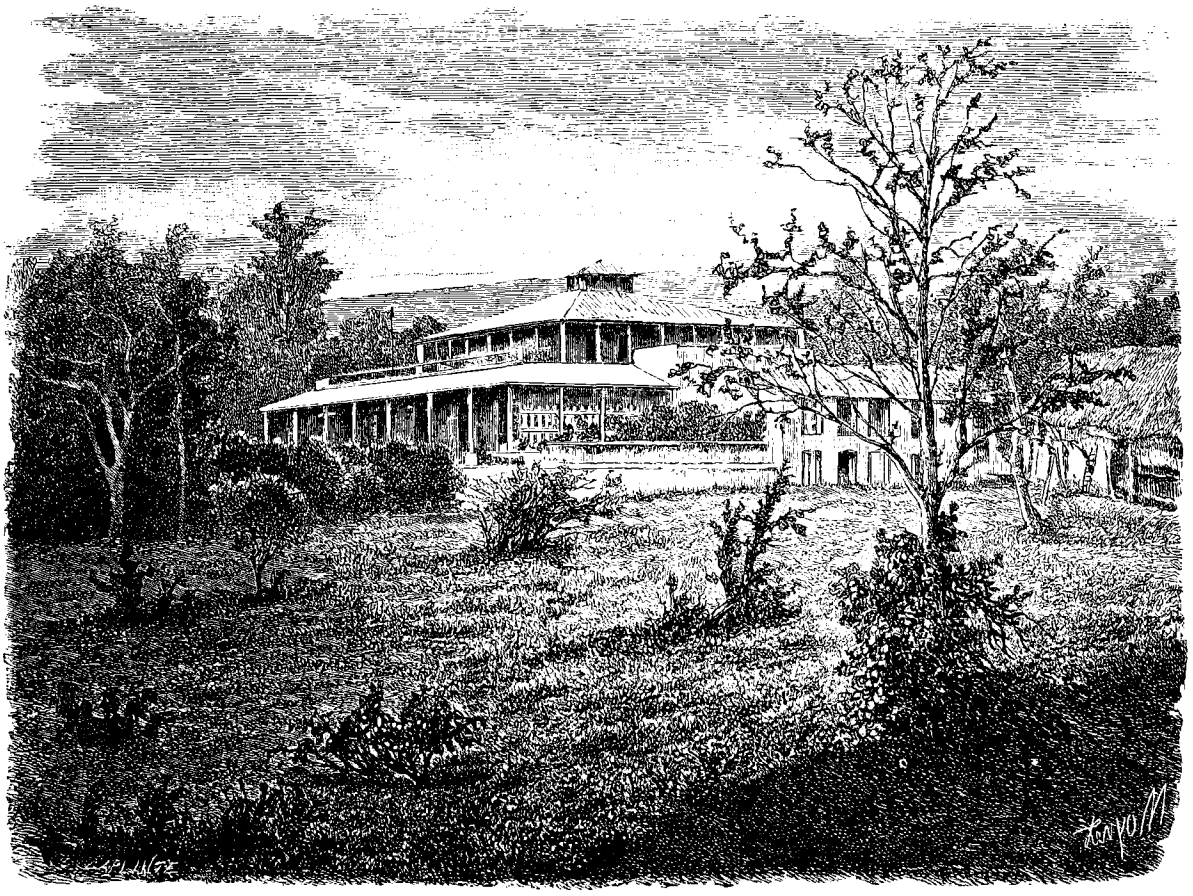
Peu à peu, cependant, on ne tarda pas, comme je l'ai dit déjà, à pacifier les Kanaks; dès lors les raisons, qui avaient fait choisir cet emplacement étaient en grande partie sans valeur, mais des installations considérables avaient déjà été faites; on ne songea même pas alors à transporter la capitale dans un lieu plus convenable. Cependant une ville d'agriculture, de commerce, n'a pas les mêmes besoins qu'un fort, ou du moins ne les a pas au même degré ; de plus, en première ligne, elle doit avoir d'abondantes sources d'eau fraîche, ce qui manque entièrement dans la presqu'île de Nouméa, où, à part l'aiguade de l'île Nou, le ruisseau le plus voisin est au *Pont des Français*, à dix kilomètres.

Qui pourrait croire que dans une île comme la Nouvelle-Calédonie, l'un des pays du monde les mieux arrosés, on ait choisi pour capitale une ville où la seule eau potable soit à peu près exclusivement celle que l'on recueille lorsqu'il pleut. Les toitures sont les surfaces qui servent à colliger les eaux pluviales ; aussi le pigeon domestique est-il sévèrement interdit; sur certains points il y a des puits; mais les eaux y sont ordinairement chargées de sels; lorsqu'il n'a pas plu depuis un mois et moins, on boit de l'eau remplie de larves de moustiques, que l'on voit s'agiter et se mouvoir dans tous les sens au milieu du fluide ; et supplice d'un autre genre! sous ce soleil brûlant où de larges, de fréquentes ablutions sont de nécessité hygiénique, on est forcé de n'en jouir qu'à la manière de l'avare le plus parcimonieux.

Aujourd'hui la population de la ville, y compris les

soldats, n'est guère que de mille âmes; la santé générale n'est donc pas trop compromise; en sera-t-il de même si la ville grandit encore? Je ne le crois pas; il serait urgent de chercher un remède à ce mal. Faire venir l'eau du ruisseau du *Pont des Français*, comme on l'avait projeté, est à peu près impraticable, car les dix kilomètres qui séparent les deux points sont découpés par un grand nombre de collines, de marais, etc.; ce serait un énorme travail. — Établir un réservoir des eaux pluviales à Nouméa même serait plus facile, vu la forme d'immense entonnoir, qu'affecte le sol où s'élève la ville.

Ce relief du terrain est un autre défaut capital de cet emplacement; en effet, la chaîne de montagnes qui termine ici la presqu'île est d'une assez grande altitude et se termine par une échancrure à pentes escarpées, de laquelle se détachent divers contre-forts étroits et accidentés; c'est sur ces derniers et sur les parois à pentes roides que la ville a dû s'étager et, pour comble de malheur, par je ne sais quelle cause erronée, à la surface de cet emplacement si accidenté, on a tracé les rues de la ville en ligne droite et perpendiculaires les unes aux autres, de sorte que leur exécution nécessite des travaux de tranchées très-longs et très-dispendieux qui laissent sur les bords des rues des talus formant des murailles de plusieurs mètres de hauteur; les maisons sont alors huchées sur ces buttes, dont les niveaux sont très-variables, ce qui fait que les habitations offrent l'aspect le plus irrégulier et le moins symétrique qu'on puisse imaginer; il semblerait que les rues ont été tracées sur un plan du terrain, sans tenir compte des *courbes de niveau;* combien de travaux l'on eût évités cependant en faisant suivre aux rues les courbes de niveau et des lignes *transversales* inclinées suivant des pentes convenables, et combien à cela la ville eût gagné en beauté et eût économisé de temps, c'est-à-dire de l'argent!

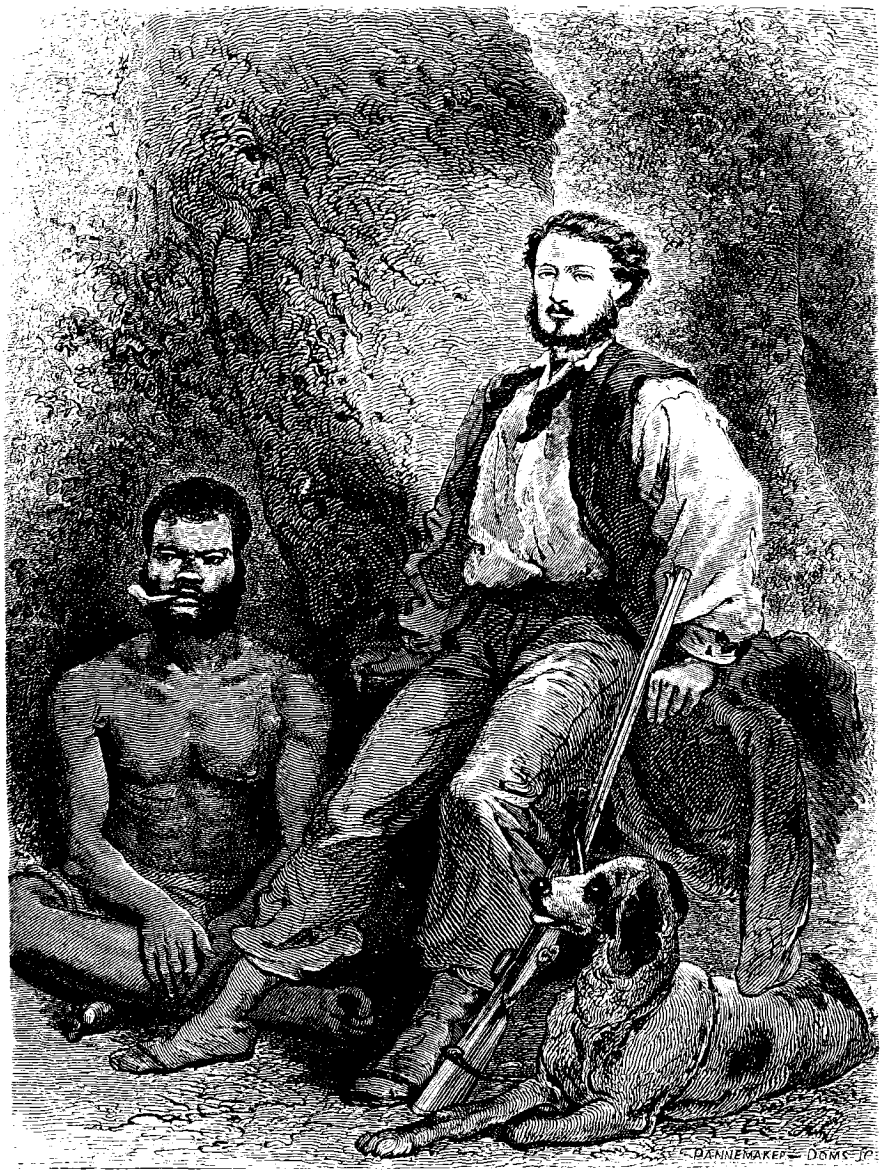


Hôtel du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, à Nouméa. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

Je suis forcé d'ajouter, et mon avis est celui de tous ceux qui connaissent la Nouvelle-Calédonie, que le progrès de la colonie est attaché à la translation de la capitale sur les bords d'un de ces cours d'eau qui ont créé jadis les grandes plaines de l'île et qui les fécondent aujourd'hui.

Jules GARNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



M. J. Garnier, son guide indigène et son chien Soulouque. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES[1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II

Excursions dans les environs de Nouméa.

Il y a bien autour de Nouméa quelques sentiers tracés par les indigènes, mais on n'y trouve qu'une seule route « carrossable, » ce qui ne doit point étonner, parce qu'on ne crée pas facilement des débouchés à une ville située comme celle-ci à l'extrémité d'une presqu'île montagneuse. La route suit en général la direction du nord-ouest, longeant d'abord les rivages de la mer et traversant quelques marais saumâtres; à une

1. Suite. — Voy. page 155.

distance de dix kilomètres environ, elle rencontre le ruisseau du *Pont des Français*; là, elle se bifurque en deux chemins plus petits; l'un de quatre kilomètres environ, conduisant à la *Conception*, siége central de la mission catholique; l'autre, long de trois kilomètres, aboutissant à l'établissement de la ferme modèle élevée sous les auspices du gouvernement.

Commencée par une compagnie disciplinaire en 1861, cette route n'a été achevée qu'à la fin de 1865; elle a nécessité des travaux de tranchées et de ponts assez considérables. Les habitants s'estiment très-heureux de posséder cette voie, sans laquelle ils seraient à peu près prisonniers à Nouméa; elle a du reste permis à quelques cultivateurs de s'établir sur des terrains qui l'avoisinent en leur facilitant les moyens d'apporter leurs produits à la ville.

Ces terrains, du reste, comme ceux de toute la presqu'île, n'ont point la fertilité ordinaire au reste du pays : les sources manquent, et l'eau sous ce soleil tropical est absolument nécessaire au développement de la végétation. Aussi l'herbe de ces collines est-elle jaunâtre, sèche et triste à l'œil; cependant les troupeaux qui vivent de cette herbe prospèrent encore, tant les conditions climatériques sont favorables. Certes, le nouveau débarqué qui aura entendu vanter la richesse du sol calédonien, doit être désillusionné à l'aspect de la campagne des environs de Nouméa; mais, si, du *Pont des Français*, il poursuit sa route jusqu'à la rivière de *Dumbéa*, il ne tarde pas à rencontrer des ruisseaux nombreux qui arrosent des pâturages excellents; il traverse des bouquets de bois de haute futaie, propres aux constructions, peuplés de pigeons, de perruches, etc.; et il voit çà et là s'élever les demeures de colons qui cultivent la terre et élèvent des bestiaux.

Quelques jours après mon arrivée à Nouméa, j'entrepris de me rendre seul et à pied sur les bords de la *Dumbéa*. Je partis dès l'aube, muni simplement d'un marteau, d'une boussole de géologue et d'un fusil de chasse; pour le reste, je comptais sur le hasard, si cher aux esprits aventureux, et aussi, sur l'hospitalité proverbiale des colons de l'Océanie. C'était au mois de décembre, c'est-à-dire dans la saison chaude; les brises ordinaires à ces latitudes rendaient, le matin, la chaleur très-supportable. Tout en marchant beaucoup, je faisais peu de chemin, car, à chaque pas, un arbre, une fleur, un oiseau ou une roche, attiraient mon attention par leur nouveauté. Ainsi distrait, je ne m'aperçus point que je venais de quitter le vrai sentier pour suivre une des nombreuses *pistes*, que tracent au milieu de ces vastes pâturages les troupeaux de bœufs et de chevaux, et j'errai ainsi longtemps dans la campagne; aussi, grande fut ma satisfaction en apercevant tout à coup une belle habitation sur le sommet d'une colline; ce sentiment sera compris de tous ceux qui savent ce que sont six heures de marche au soleil, sous les tropiques, surtout quand à la suite d'une longue traversée on a les jambes peu flexibles et les poumons habitués à l'air frais de la mer. J'étais arrivé à Koutio-Kouéta (passage des pigeons), première station de M. Joubert, un des principaux colons de l'île. Comme son nom reviendra plus d'une fois sous ma plume, je vais le présenter de suite au lecteur, ainsi que sa famille.

M. Joubert, Français d'origine ainsi que l'indique son nom, était depuis longtemps négociant en Océanie, lors de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie; il se rendit alors dans cette île et y obtint du gouvernement français une concession de terrain de quatre mille hectares, située entre le *Pont des Français*, la rivière de *Dumbéa* et la chaîne de *Koghi*. Sur cette propriété il établit deux stations : la première, Koutio-Kouéta, près du *Pont des Français*, entourée de bons pâturages, est destinée à l'élevage des bœufs et des chevaux; au moment de mon passage mille têtes d'animaux de la race bovine et cent chevaux y paissaient en liberté et très à l'aise sous la direction intelligente de M. Numa Joubert, l'aîné des fils du propriétaire.

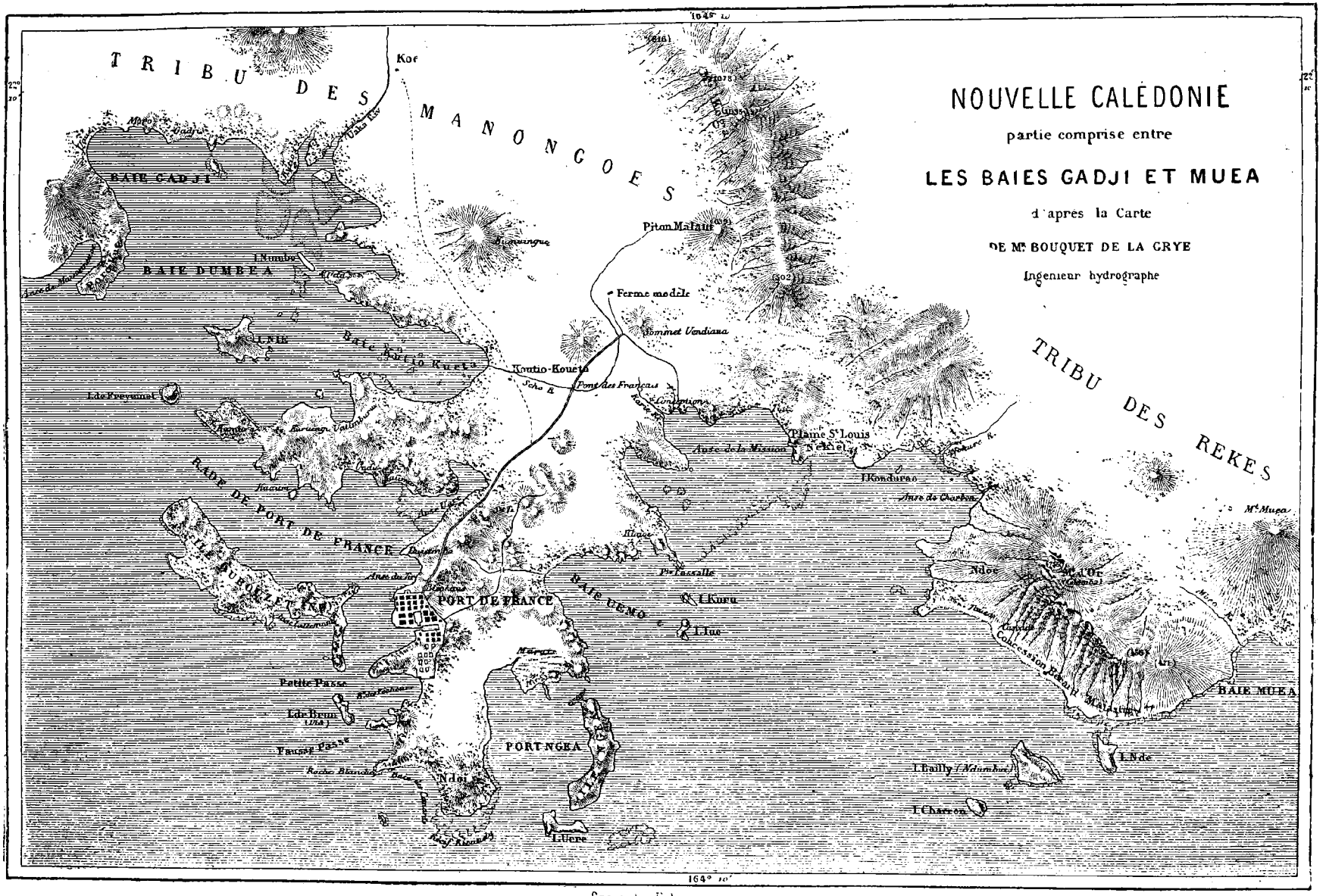
L'élevage des bestiaux en Nouvelle-Calédonie est en général dirigé par des Anglais venus d'Australie ou par des Français qui ont appris cette industrie à la même école, et qui suivent tous les errements de nos voisins.

La deuxième *station* de M. Joubert est celle de Koé (sauterelle); destinée à l'agriculture, elle est située sur un petit plateau qui domine une vaste plaine d'une fertilité remarquable. Arrosée par plusieurs ruisseaux, bordée par la rivière de *Dumbéa*, cette plaine offre une situation très-favorable au but que l'on se proposait lors de mon passage, l'établissement d'une sucrerie. La plaine devait être transformée en un vaste champ de *cannes à sucre;* quant à l'usine, elle devait être construite au bord de l'affluent principal de la Dumbéa qui fournirait la force motrice des moulins à *cannes*. La *Dumbéa*, navigable jusqu'à cette plaine, serait une voie d'écoulement pour les produits.

Ce qui n'était encore qu'un projet lors de mon passage n'a pas tardé à se réaliser. L'exploitation de la sucrerie a commencé dans des conditions qui permettent d'avoir toute espérance en son succès.

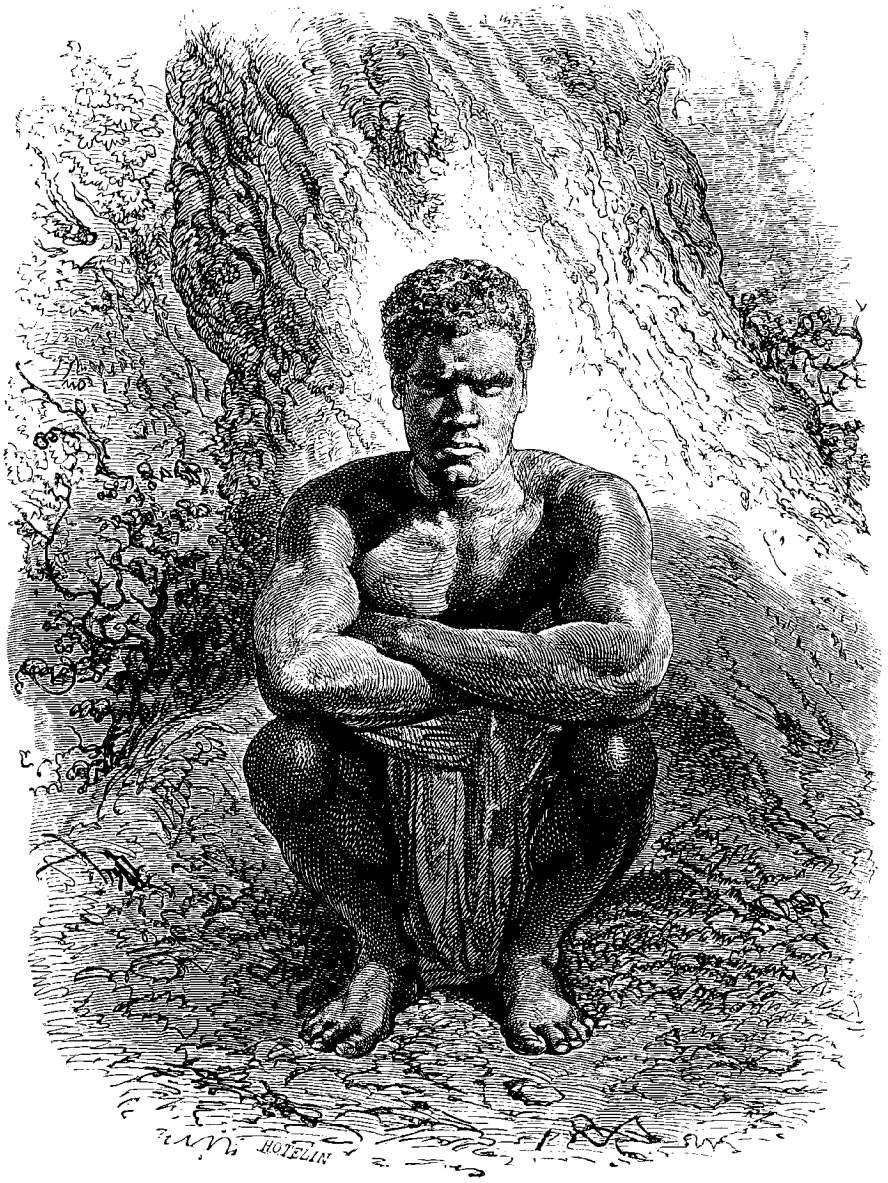
Cette *station* est dirigée par le second fils de M. Joubert, M. Ferdinand, qui a séjourné à Maurice pendant plusieurs années et y a étudié l'industrie sucrière.

Quand j'entrai à *Koutio-Kouéta*, j'étais affamé, altéré et harassé; à cette heure de la journée tout le monde était au travail. M. Numa ne devait revenir que le soir; on m'introduisit toutefois dans un salon confortable et meublé avec une certaine élégance que je ne m'attendais certes pas à rencontrer au milieu de cette solitude, mais que, tout d'abord, j'appréciai peu à cause de la soif ardente qui me tourmentait. Mais, comme par enchantement, une table fut en quelques instants couverte d'un frugal repas; on s'était empressé de prévenir tous mes souhaits, avant même de savoir qui j'étais. Telle est l'habitude de la *brousse*, nom que l'on donne ici à la savane et, par extension, à la campagne, à la vie des champs.


NOUVELLE CALÉDONIE
partie comprise entre
LES BAIES GADJI ET MUEA
d'apres la Carte
DE Mr BOUQUET DE LA GRYE
Ingenieur hydrographe
TRIBU DES MANONCOES
TRIBU DES REKES
BAIE GADJI
BAIE DUMBEA
BAIE KOUTIO KOUETA
RADE DE PORT DE FRANCE
BAIE UEMO
BAIE MUEA
PORT DE FRANCE
PORT NGEA
Koe
Piton Malaut
Ferme modèle
Sommet Vendiana
Koutio-Kouéta
Pont des Français
Plaine St Louis
Aiguade de la Mission
I. Kondurao
Aiguade de Charbon
Mt Muea
Ndoe
Mt d'Or
Pte Lassalle
I. Kuru
I. Iue
Mareo
Petite Passe
I. de Brun
Fausse Passe
Ndoi
I. Uere
I. Bailly (Adumbea)
I. Charron
I. Nde
I. Numbe
I. Nie
I. de Freycinet
Ile Ouen
Aiguade de Port de France
Aiguade du Fer
Aiguade de Mareo
Aiguade de Charbon
Aiguade de Muea
Aiguade de Numbe
Roche Blanche
Récif Kouaré
Concession Rivet
Mt Ouin
Mt Kouangue
Mt Kouaro
Mt Kouaou
Mt Kouaou
Mt Kouaou

Je fis le plus grand honneur au bœuf salé, aux pommes de terre, au beurre frais et aux bananes qui m'étaient si libéralement offerts; puis, ayant ainsi réparé mes forces, je songeai à l'emploi du reste de ma journée. Je me décidai à poursuivre ma route jusqu'à Koé. J'informai de mon projet la domestique australienne qui m'avait servi, et je la priai de vouloir bien m'indiquer la route que je devais suivre. Cette jeune fille essaya de me dissuader de mon dessein; elle m'objectait que sans guide je serais probablement dans l'impossibilité de suivre le véritable sentier au milieu de tous ceux qui le croisent sans cesse; j'insistai, cependant; alors me montrant une montagne élevée à l'horizon, elle me dit : « Dirigez-vous toujours de ce côté, c'est le mont Koghi et Koé est au pied. »

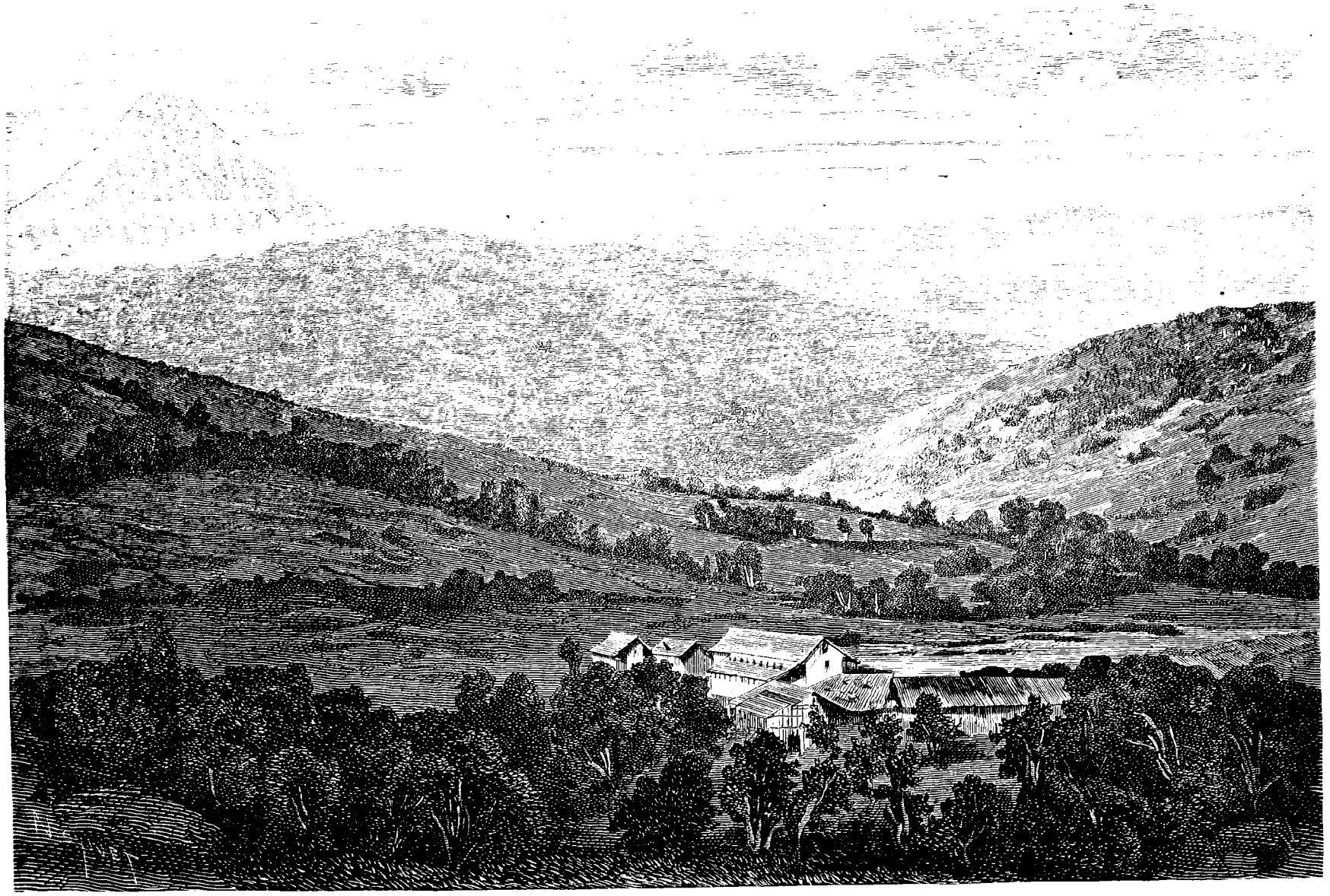
Je la remerciai et m'enfonçai vaillamment dans les



Travailleur indigène. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

hautes herbes qui bordaient le sentier; ce n'était pas sans un peu d'inquiétude, car, si le matin je m'étais égaré dans un pays plus fréquenté, les chances devaient m'être beaucoup plus contraires en pleine *brousse*.

J'étais parti depuis une demi-heure à peine et déjà vingt sentiers divers s'étaient présentés devant moi; je ne pouvais plus avoir la prétention d'être dans le véritable. Evidemment celui ou j'étais engagé ne se dirigeait pas vers le mont Koghi, au pied duquel était *Koé*. Je tombai alors dans une faute dont tout voyageur en pays tropical doit se défendre : je quittai tout sentier. Ce fait, insignifiant peut-être à première vue, a une importance réelle, car un sentier mène toujours à un gîte quelconque, sinon à celui que l'on cherche; tandis que dans la *brousse* on éprouve une fatigue extrême à se mouvoir au milieu des hautes herbes, on se heurte à chaque instant contre les roches ou les troncs d'arbres qu'elles cachent; on rencontre des fourrés épais que



La plaine de Koé, près de Nouméa. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

EXVIBRIS

l'on ne traverse qu'avec une peine infinie et en y laissant des lambeaux de ses vêtements et de son épiderme; plus loin, c'est un fossé trop profond et trop large qu'il faut contourner; enfin une rivière vous arrête, il faut suivre ses bords épineux et touffus jusqu'à ce que l'on ait trouvé un point guéable; pendant ce temps on perd sa direction, on n'avance pas, tout en marchant beaucoup; la faim et la soif arrivent avec la nuit; une espèce de fièvre vous saisit, on se hâte, on s'empresse et chaque pas ne fait que vous égarer davantage dans ce désert où nul secours ne vous sera porté. — C'est ce qui m'arriva après avoir quitté le sentier. Par bonheur, j'avais un point de repère, le mont *Koghi;* autrement j'aurais pris de fausses directions et n'aurais jamais pu sortir de ce fouillis inextricable. — Enfin, parti à une heure du soir de *Koutio-Kouéta*, j'arrivai seulement à six heures à Koé, après avoir gravi et descendu deux chaînons de montagnes assez élevées et très-abruptes, que le chemin ordinaire contourne; en cinq heures de marche forcée, je n'avais franchi à vol d'oiseau que sept à huit kilomètres au plus

III

Une station ou établissement agricole dans la Nouvelle-Calédonie.

Je fus reçu de la façon la plus cordiale par M. Ferdinand Joubert, qui, apprenant que j'arrivais dans l'île et que j'étais chargé par le ministre d'une mission géologique, se hâta de m'informer que de nombreux *affleurements* de charbon se trouvaient dans sa propriété même et que le gouvernement en avait déjà tenté l'exploitation; je ne l'ignorais pas, et mon but principal, en venant à *Koé*, était de visiter ces affleurements; aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit M. Ferdinand Joubert de m'accompagner dans cette visite.

La station de *Koé* était le type du genre comme installation et comme manière de vivre; depuis elle a subi des transformations qui, tout en la dotant d'un comfort plus grand, lui ont enlevé son originale simplicité.

La *case* principale se composait d'une solide et vaste charpente, à l'épreuve des *coups de vent;* des planches clouées par-dessus les poteaux de la charpente, formaient les murs, mais ne joignaient pas si bien qu'à travers leurs interstices, les brises du soir ne fissent toujours vaciller la lumière des lampes. Le toit, à l'épreuve des pluies, se prolongeait sur tout le pourtour de la *case*, formant une large *varande*, plus habitée que l'intérieur, ce qui, du reste, est toujours l'usage dans les pays chauds. — Des cloisons en planches divisaient l'intérieur de la *case* en quatre ou cinq chambres à coucher, laissant au milieu une assez vaste salle où l'on mange, où l'on cause et où l'on reçoit les rares visiteurs; l'ameublement de cette pièce importante était modeste; une très-longue table, que longent deux bancs, quelques tabourets, une pendule, un buffet, un fusil suspendu le long de la cloison : rien de plus. Quant aux chambres, l'une était réservée aux étrangers, une autre était la chambre du maître : le reste était occupé par les employés blancs de la *station;* un lit à moustiquaire, une chaise, un petit bureau, quelques livres et journaux, un fusil, étaient les meubles ordinaires de chacune de ces chambres, où d'ailleurs ces actifs travailleurs vivaient peu; car voici l'emploi ordinaire de la journée d'un colon néo-calédonien :

A six heures du matin on prend le thé ou le café avec du lait et du biscuit et on se rend au travail.

A dix heures on vient déjeuner avec du thé, du biscuit, du bœuf salé, des patates, du riz.

On dîne à deux heures, on soupe à six heures et demie. Ces aliments peu variés sont attaqués avec un appétit homérique et rapidement consommés. L'heure de chaque repas est annoncée par le *cooka* ou cuisinier à l'aide d'une conque marine retentissante.

Ici, suivant la méthode de la plupart des *stations* australiennes, le maître ou *squatter* et ses hommes (stock-men, stock-keeper, etc., hommes du troupeau, gardiens du troupeau, etc.), vivent dans une parfaite égalité; la seule différence entre eux est que l'un indique aux autres le travail à faire; tous vivent à la même table et mettent la main à la même besogne; après le dîner du soir, tout en fumant la pipe et prenant le *grog au gin*, si cher à l'Anglais, on parle du travail de la journée et des incidents qui se sont produits; quelquefois un voyageur connu ou inconnu, qui est venu s'asseoir à la table à l'heure du repas, raconte les nouvelles de la ville, qui sont attentivement écoutées et commentées ensuite.

La plupart de ces hommes de la *brousse*, de ces *bushmen*, sont passionnés pour la lecture; ils ont chacun une petite bibliothèque qu'ils se prêtent mutuellement, et maintes fois j'ai été surpris de l'urbanité des manières, du savoir-vivre natif de quelques-uns de ces rudes travailleurs. On ne saurait les comparer aux habitants de nos campagnes; du reste, parmi eux, on rencontre fréquemment des jeunes gens instruits, titrés quelquefois, que des revers de fortune ont forcés de s'exiler de l'Europe; ils sont venus dans ces pays pleins de ressources, essayer de reconquérir, par un travail pénible mais rémunérateur, la situation qu'ils ont perdue. Cependant ceux-là se distinguent aussi quelquefois par leur instabilité, leur caractère irritable; ils supportent mal le joug.

Près de l'habitation principale est la cuisine où règne le *cooka*, qui est ordinairement un *kanak* du pays; on comprendra facilement ce choix en tenant compte de la simplicité des mets et de leur préparation. Un jardin potager et fruitier s'étale en pente douce devant l'une des grandes faces de la *case*, pendant que des hangars, des écuries, des magasins s'élèvent devant l'autre; un peu plus loin, des cases coniques en paille, qui servent de demeure aux kanaks employés sur la propriété, apparaissent çà et là; l'ensemble de toutes les habitations est entouré d'une barrière (*fena*) qui

renferme quinze hectares de terrain environ. Cette enceinte prend le nom de *paddock;* c'est là qu'errent en liberté les chevaux de selle que l'on monte ordinairement et les bœufs de travail; tous ces animaux sont ici sous la main et ne peuvent aller rejoindre les autres bêtes du troupeau qui, plus libres encore, paissent sur les immenses pâturages composant le reste de la propriété et que l'on nomme *run;* je n'ai pas besoin d'ajouter que les parties cultivées sont aussi entourées avec grand soin.

Tous ces détails m'étaient donnés après souper par le chef de la *station*, et l'heure s'avançait; nous devions nous lever avec le soleil le lendemain pour commencer notre excursion; on me montra ma chambre, et M. Ferdinand Joubert me quitta en me souhaitant une bonne nuit, souhait presque inutile après une pareille journée; aussi fallut-il qu'on m'éveillât à six heures du matin; je n'avais fait qu'un somme, en dépit des moustiques. Tout était déjà prêt pour le départ : deux kanaks nous accompagnaient portant des vivres et leur petite hachette ou tomahawk; M. Ferdinand et moi nous avions nos fusils, une gourde en bandoulière, un marteau et une hachette passée dans la ceinture.

IV

Promenade en forêt. — Chasse au notou ou pigeon Goliath.

Les affleurements de charbon que nous allions visiter ne sont pas loin de la *station*, mais nous avions le projet d'explorer un peu la montagne et d'y passer trois jours; j'examinai, en marchant, les kanaks qui nous servaient de porteurs et de guides; c'étaient deux jeunes gens de vingt ans environ; ils étaient grands et bien faits, comme le sont ordinairement les naturels de la Nouvelle-Calédonie; leurs traits, quoique trop accusés et rappelant ceux du nègre, ne manquaient pas d'une certaine douceur; ils marchaient d'un pas silencieux et rapide. Nous traversâmes d'abord, au milieu des hautes herbes toute la plaine qui s'étend au pied de l'habitation, dont une bonne partie, déjà labourée, était prête à recevoir les plants de *canne à sucre*. Nous nous engageâmes ensuite dans la montagne, en remontant un petit ruisseau, affluent de la *Dumbéa*. Sur les bords de ce cours d'eau la végétation est si belle qu'on ne peut se lasser de la contempler; des arbres de toutes dimensions et de toute nature se pressent les uns contre les autres et sont réliés par d'innombrables lianes, souples et sans fin, qui serpentent d'abord le long des troncs, puis, arrivés à l'extrémité d'une haute branche, retombent quelquefois verticalement jusqu'au sol d'une hauteur prodigieuse; la terre est couverte, sur une grande épaisseur, de feuillages et de branches qui s'accumulant ainsi d'année en année au pied des arbres, forment un humus d'une richesse surprenante, entretenue encore par une humidité constante. Un fait remarquable est qu'aucune plante épineuse ne croît habituellement dans ce genre de forêts; s'il en était autrement, la circulation serait impossible au milieu de cet inextricable amas de jeunes arbres et de lianes, aussi solides que des cordes, au milieu desquels on est obligé de passer tantôt en hissant péniblement son corps, tantôt en rampant le long de terre.

Nous étions engagés depuis quelques minutes déjà dans cette forêt; nos deux kanaks nous précédaient brisant sur leur passage les arbustes avec la main et les pieds, écartant les grosses lianes et coupant avec leurs dents les petites, nous créant ainsi un passage plus facile, lorsque, tout près de nous, un mugissement sourd se fit entendre. Les kanaks et M. Ferdinand s'arrêtèrent sur-le-champ; comme je savais qu'en Nouvelle-Calédonie n'existait aucun animal féroce, j'étais porté à attribuer ce mugissement à quelque bœuf égaré dans ce dédale, mais mon compagnon, qui paraissait surexcité comme un chasseur qui entend près de lui la voix des chiens, me dit tout bas : « C'est un *notou;* » en même temps, armant doucement son fusil, il me faisait signe de ne pas remuer. Sur un de ses gestes, un des kanaks continua d'aller en avant, pendant que l'autre s'arrêtait, livrant passage à M. Ferdinand qui suivit le premier indigène. Ils s'éloignèrent ainsi lentement, avec des précautions infinies, pour ne pas soulever trop de bruit sur cet amas de feuilles sèches et de branchages; en un instant ils disparurent dans l'épaisseur du feuillage. J'attendais avec intérêt l'issue de cet incident lorsqu'un second mugissement fit une fois encore retentir la forêt, et fut suivi presque immédiatement d'un troisième qui partait d'un autre point :

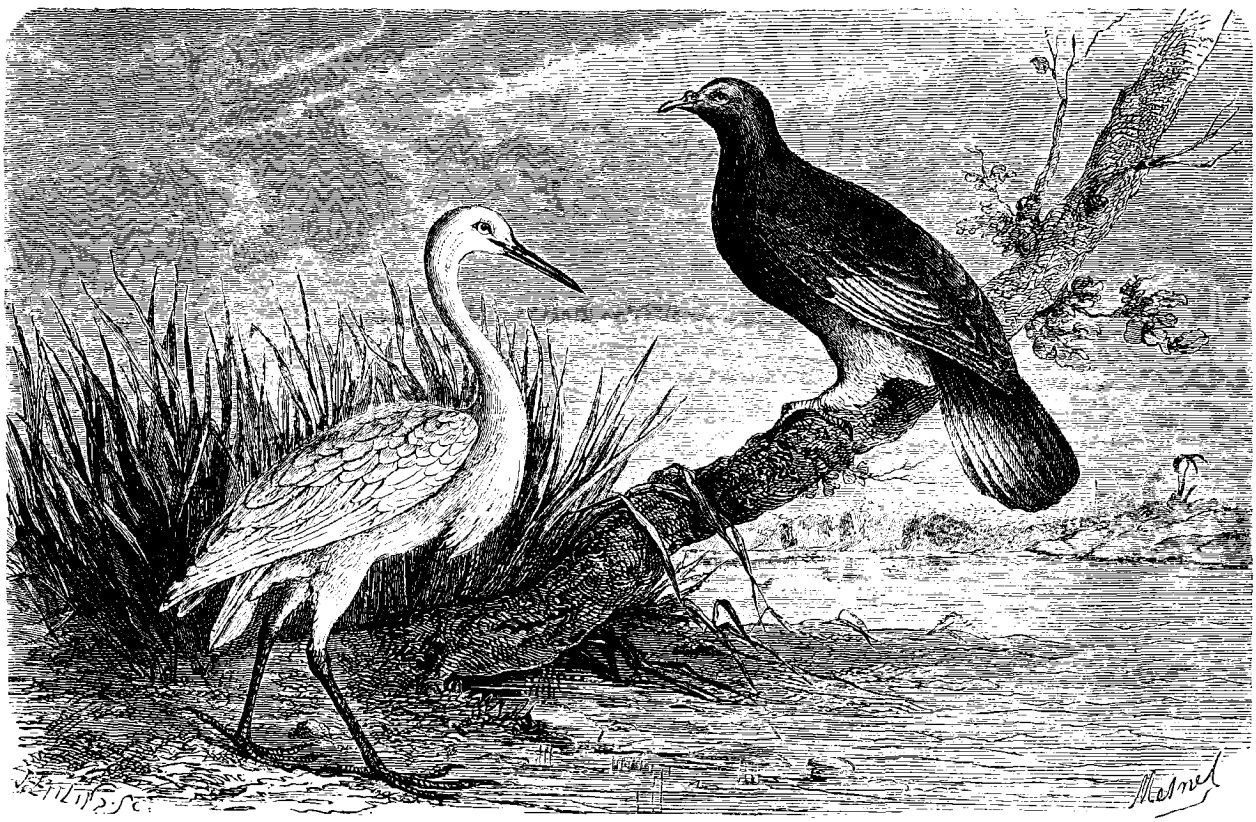
« Notou! » murmura à voix basse le kanak resté avec moi, en levant deux doigts et me regardant avec une figure pleine de joie; à ce moment la détonation d'une arme à feu ébranla les échos de la vallée, et, comme une flèche, mon compagnon basané se précipita dans la direction suivie par M. Joubert, s'évanouissant subitement à son tour dans le fourré, sans s'occuper davantage de mon individu fort embarrassé de le suivre à la course dans un pareil chemin. Mais la voix de M. Ferdinand, qui m'appelait, me servit de guide, et je le rejoignis bientôt; il tenait à la main un oiseau aussi gros qu'une poularde; ce n'était autre chose qu'un énorme pigeon; je fus un peu honteux alors d'avoir pris le roucoulement d'un pigeon pour le mugissement d'un bœuf; mon compagnon me consola en me disant que je n'étais point le premier auquel ce pigeon géant, le *Carpophage Goliath* des naturalistes, eût fait commettre cette méprise.

Cet oiseau, très-abondant dans ces forêts, est le plus gros gibier de l'île; vivant de graines, de fruits et de baies, suivant les saisons, il se tient dans le bas ou dans le haut de ces épaisses forêts qui longent les ruisseaux jusqu'à un niveau très-élevé au-dessus des rivages de la mer. Les naturels ont une curieuse façon de le chasser : ils établissent sur une des branches bien découvertes d'un arbre à graine quatre ou cinq nœuds coulants, assez grands pour embrasser la bran-

che et laisser encore, à sa partie supérieure, un arc sous lequel le pigeon peut passer facilement. Ce nœud est maintenu dans sa position par une liane fine et cassante; mais il est formé lui-même par une liane que l'on a, au contraire, le soin de choisir très-forte et très-longue, de façon à ce qu'une de ses extrémités formant le nœud coulant, l'autre descende jusqu'au pied de l'arbre, où elle est à la portée de la main du chasseur.

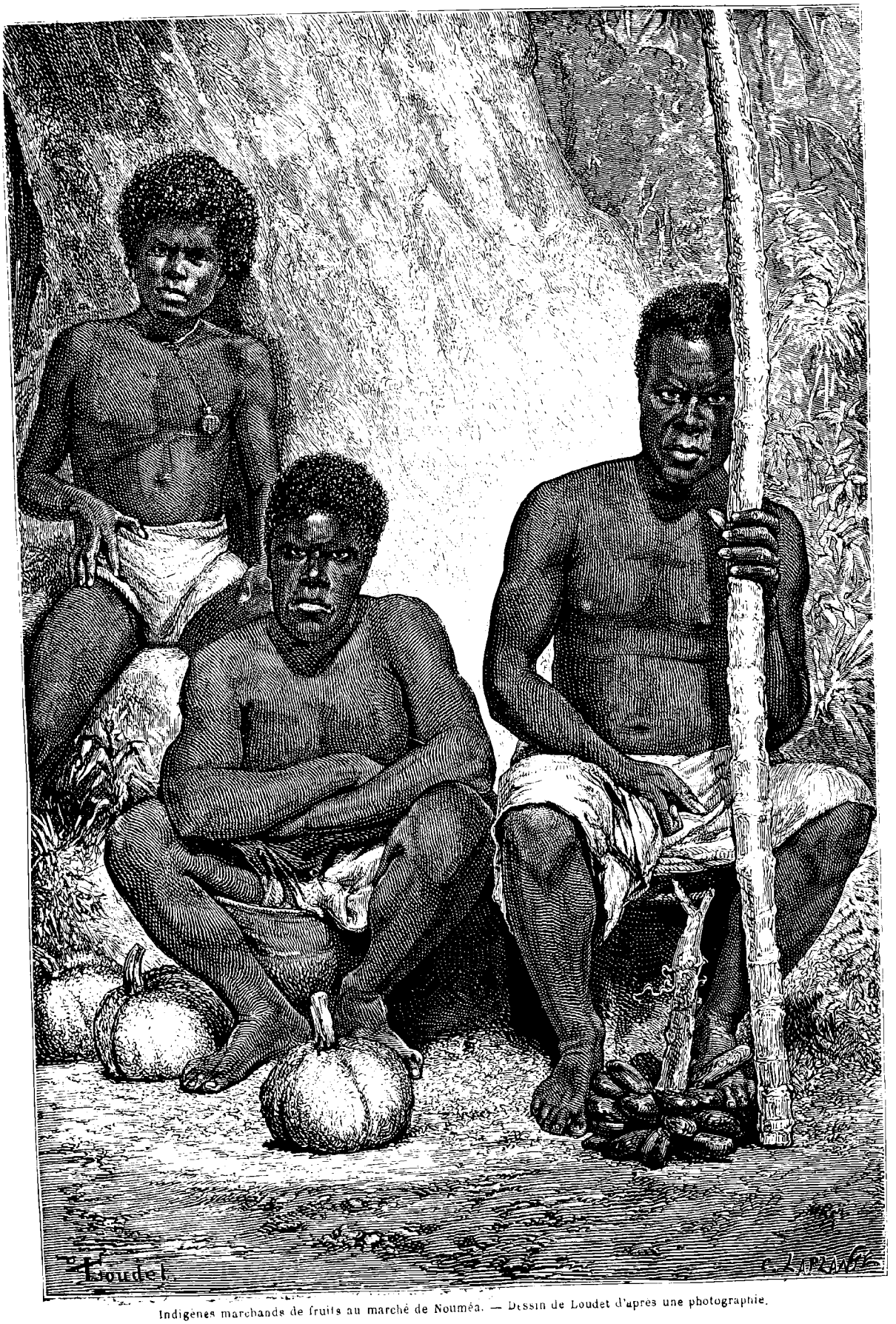
A la tombée du jour, celui-ci vient se poster au pied de l'arbre et là, appuyant sa bouche dans l'angle formé par le sol et le tronc, il fait entendre, avec une justesse étonnante, le cri sourd et étouffé du notou; ceux de ces oiseaux qui entendent l'appel arrivent immédiatement, et plusieurs, dans le nombre, à la vue de la branche la plus découverte, s'y posent naturellement; mus par la curiosité, ils vont et viennent rapidement le long de ses rameaux. Cependant, avec ses yeux de lynx, le kanak épie le moment où le pigeon passe sous l'arc du nœud coulant d'une des lianes dont il tient l'autre extrémité à la main; alors il tire celle-ci violemment à lui; la petite liane, qui tient le piége suspendu se brise, le nœud se serre et étreint contre la branche le malheureux notou; il ne reste plus qu'à monter pour s'emparer de la victime. Il est bien rare que le chasseur ne prenne pas ainsi, en quelques minutes, autant de pièces de gibier qu'il a disposé de nœuds coulants.

Lorsque l'Européen veut chasser le notou, il est à



Pigeon notou et grue blanche de la Nouvelle-Calédonie. — Dessin de Mesnel d'après nature.

peu près indispensable qu'il emmène avec lui un guide kanak qui, puisse tout à la fois lui enseigner le chemin et lui *montrer* le gibier; sans cela, à moins d'une longue habitude, on doit renoncer presque toujours à découvrir soi-même dans l'épaisseur du fourré le pigeon que l'on cherche, et que sa couleur de bronze florentin permet difficilement de distinguer au milieu des mille teintes des ramilles et du feuillage. Anticipant un peu sur les événements, je puis citer comme exemple, une occasion assez plaisante où j'avais pour compagnon un officier de mes amis, M. D., qui était venu passer quelques jours avec moi dans la *brousse* et qui chassait pour la première fois le notou. Nous étions partis dès le matin : bientôt le kanak signale un pigeon : M. D. s'approche, avec mille précautions pour ne point faire de bruit, de l'insulaire qui, de la main, lui montrait l'énorme oiseau sur une haute branche; mais mon ami avait beau écarquiller ses yeux, il ne pouvait apercevoir l'animal; deux minutes, deux siècles, se passèrent ainsi; le bruit d'une branche sèche brisée sous leurs pieds fit à la fin partir le notou; mon malheureux compagnon était désespéré; quelques minutes plus tard, l'œil perçant de notre guide découvrait un nouveau notou et M. D. ne pouvait encore rien apercevoir. Cette fois j'étais près de lui et en réalité il fallait une longue habitude pour distinguer un pigeon aux quelques plumes rougeâtres de son estomac que seules l'on voyait au milieu du feuillage à quarante-cinq mètres



Indigènes marchands de fruits au marché de Nouméa. — Dessin de Loudet d'après une photographie.

EXVIBRIS

de hauteur environ; aussi, au bout d'un instant, mon ami, plein d'impatience et de dépit, était-il couvert de sueur : « Là, là, » lui disait tout bas le kanak, non moins désespéré que lui; à ce moment, craignant de voir fuir ce notou, comme le précédent, je fis feu subitement et l'oiseau sans vie tomba à nos pieds.

Mais revenons à ma première excursion.

Sur les dix heures du matin nous fîmes halte au bord d'un bassin naturel, creusé dans le roc, au milieu du lit du ruisseau, par les eaux de ce petit courant qui tombaient en cascade. Selon l'usage que je commençai alors à bien connaître et duquel je ne me suis jamais départi depuis, nous commençâmes par nous plonger dans cette eau si claire, si vive, si fraîche; j'engage l'habitant et surtout le voyageur en Nouvelle-Calédonie à se baigner au moins une fois par jour; je crois les nombreux ruisseaux de ce pays doués d'une vertu réparatrice particulière. Souvent, à l'imitation des naturels, je me suis plongé dans l'eau fraîche des rivières, couvert de sueur, après de longues et pénibles routes; je me suis baigné le matin après avoir été refroidi toute la nuit par une longue pluie, et toujours, après le bain, mes fatigues avaient disparu, mes forces étaient renouvelées; je comprends que des eaux stagnantes puissent ne pas être sans mauvaise influence; mais il n'en est plus de même quand il s'agit de ces eaux rapides qui descendent de cascade en cascade, souvent sous forme de pluie, en s'imprégnant d'oxygène; ces eaux sont, pour ainsi dire, vivantes et respirent. Le kanak s'il a chaud, s'il transpire, cherche l'eau la plus fraîche pour s'y plonger; l'Européen, qui l'a vu agir ainsi, a attribué à cette coutume les maladies de poitrine dont cette race a tant à souffrir; mais, d'après mes propres observations, cette immersion est au contraire une des plus rares causes de maladie chez ces insulaires, si toutefois même, elle en est jamais une.

Pendant qu'avec bonheur nous savourions les charmes de ce bain naturel, les kanaks étalaient sur une roche, à l'abri du soleil, le menu de notre modeste repas, c'est-à-dire de la viande salée et du biscuit; c'était peu, eh! bien, c'est un des meilleurs repas que j'aie jamais faits; une eau cristalline murmurait à côté de nous, et nous n'avions qu'a étendre la main pour remplir nos verres; une charmante sensation de fraîcheur et de pureté naissait pour nous du voisinage de cette eau vive et scintillante.

Nous réservions les pigeons (car j'en avais tué à mon tour) pour le dîner; quant à nos guides ils dévorèrent quelques biscuits, puis mordirent de leurs belles dents blanches les cannes à sucre dont ils avaient fait provision.

Le soleil était presque au zénith, mais le voisinage du ruisseau et des grands bois entretenait dans ces lieux une certaine humidité qui rendait la température très-supportable; nous étions du reste déjà à une certaine altitude; à midi nous reprîmes notre voyage, et nous vîmes les travaux de recherches de houille déjà tentées et qui n'avaient pas eu de résultat heureux; du reste, en ce point, l'affleurement exploité ne paraissait pas promettre grande chance de réussite.

Vers les cinq heures du soir nous cherchâmes un campement pour la nuit; nous étions sortis des bois; il nous fallait un emplacement, qui situé à une certaine hauteur, à cause des moustiques trop nombreux dans les bas-fonds, ne fût cependant pas trop loin de l'eau. Notre choix s'arrêta sur un petit monticule qui dominait la rivière *Dumbéa* et les grandes plaines. Aussitôt chacun se mit à l'œuvre; les kanaks avec leur tomahawk coupèrent rapidement quelques jeunes arbres très-droits, qu'ils appuyèrent sur les branches d'un *niaoulis* au pied duquel le sol était uni; le même arbre et quelques-uns de ses frères des environs nous prêtèrent leur écorce imperméable à la pluie, que les kanaks, après avoir fait le long du tronc de l'arbre une incision longitudinale, déroulaient en longues bandes avec une merveilleuse adresse; ces bandes, étalées sur les perches inclinées et fixées au moyen de branchages, devaient nous protéger contre la rosée et la pluie; vingt minutes suffirent à notre installation. — Un grand feu était déjà allumé; c'est par là que commence du reste toujours le kanak qui, en voyage, porte ordinairement à la main un tison de bois très-sec enflammé et, dans chaque halte qu'il fait, ne fût-elle que de quelques minutes, allume un petit feu, qu'il oublie souvent d'éteindre quand il repart. Il en résulte, dans la saison sèche, des incendies qui s'étendent jusqu'à ce que des terres stériles ou des ruisseaux les arrêtent.

Tout en donnant la main aux préparatifs de notre souper, M. Joubert m'instruisait des mœurs et coutumes du pays. Il me montra la plaine au-dessous de nous; alors seulement je m'aperçus qu'elle était en feu sur une grande surface. Un tourbillon de fumée planait au-dessus. Favorisé par la sécheresse de la saison et la brise du soir, le feu se répandait avec une rapidité effrayante, se dirigeant en partie de notre côté; à cet aspect, je me rappelai tous les récits lamentables de voyageurs malheureux surpris par l'incendie au milieu des prairies et je manifestai mes craintes à mon compagnon de voyage :

« Nous n'avons rien à redouter, me répondit-il; ce sont probablement nos kanaks qui ont incendié les herbes sur notre route; c'est leur habitude d'en agir ainsi quand ils voyagent sur le territoire de leur tribu et qu'ils y rencontrent des terres propres à une bonne culture; ils détruisent alors par le feu les herbes et les jeunes plantes dans l'espoir d'y revenir établir leurs plantations après la saison des pluies; quant à du danger, s'il y en avait, nos indigènes nous en tireraient certainement. »

Pendant ce temps, un de nos kanaks avait creusé un trou en terre et faisait chauffer dans un feu immense des galets gros comme les deux poings; son camarade était allé chercher de l'eau; comme nous n'avions pas de vase, il l'avait mise dans un sachet en écorce de niaoulis, bien saine, dont les bords relevés étaient retenus par

une liane très-mince. Quand les cailloux furent chauds, ils enveloppèrent deux pigeons et quelques *taros*, mêlés à des plantes aromatiques, dans des feuilles de bananier; le tout fut mis dans le trou, entouré de cailloux presque rouges et rapidement recouvert de feuilles d'abord et de terre ensuite, afin de fermer hermétiquement le passage aux matières volatiles de notre rôt. Au bout d'un certain temps, la terre fut enlevée, puis les cailloux supérieurs, et nos pigeons nous apparurent bien rôtis et répandant une odeur des plus appétissantes; ils étaient en effet délicieux; les viandes cuites de cette manière conservent tout leur arome et se dessèchent peu.

La nuit, qui succède si rapidement au jour sous les tropiques, était arrivée; le feu de la plaine que nous dominions était maintenant beaucoup plus apparent et assez rapproché pour que nous pussions entendre le crépitement des flammes qui, par moments, s'élançaient à une grande hauteur, tordant les jeunes arbres verts qui craquaient sous leur étreinte; le niaoulis, à l'écorce combustible comme de l'amadou, s'enflammait des pieds à la tête, en répandant une immense lueur autour de lui; lorsque l'incendie rencontrait des parties bien desséchées, il les traversait avec une vitesse qui ressemblait à de la furie.

J'étais ravi à la vue de ce spectacle, et mes yeux suivaient avec le plus grand intérêt chaque détail de ce combat entre la flamme et ces pauvres végétaux à demi desséchés.

Cependant la mer de feu s'approchait de plus en plus de nous; quoi qu'on m'eût dit, le sentiment du péril me rappela à la réalité; je regardai mes compagnons. M. Ferdinand, couché le long du feu, fumait avec délice une pipe noire et courte; quant aux naturels, ils étaient accroupis, à quelques pas de nous, près d'un second feu et sous un abri des plus élémentaires; l'un deux fumait la pipe commune en surveillant la cuisson de quelques racines, tandis que son camarade chantait, sur un air monotone, probablement les incidents de notre voyage; il balançait son corps en mesure, frappant en cadence deux pierres l'une contre l'autre :

« Tous ces gens-là ne s'aperçoivent point du danger, me dis-je, cependant il existe. »

Je m'approchai doucement alors de nos guides, je leur offris un peu de tabac, qu'ils acceptèrent avec le plus grand plaisir et je leur dis :

« Tayos (amis), nous allons être brûlés, le feu n'est pas loin. »

Les deux jeunes gens, pour toute réponse, se regardèrent en souriant; l'un d'eux même me sembla avoir quelque chose de dédaigneux dans son sourire; j'avais évidemment dit une grosse bêtise. J'attendis un instant pour renouveler mon appel sous une autre forme; nous restâmes ainsi côte à côte et silencieux; mais le feu n'était plus qu'à quelques centaines de mètres; la vive lumière qu'il projetait nous éclairait presque *a giorno*; les crépitements, qui annonçaient la marche de l'incendie devenaient de plus en plus distincts à nos oreilles; je me levai anxieux, et m'approchai de mon compagnon, M. Joubert. Il était toujours couché et sa respiration sonore m'apprit qu'il dormait profondément; je tournai de nouveau mes yeux vers les kanaks, l'un d'eux faisait passer la pipe à l'autre qui se mit à la charger avec le soin le plus minutieux; je n'y tins plus :

« Ne voyez-vous pas que le feu sera ici dans cinq minutes? » m'écriai-je exaspéré.

L'un des deux kanaks alluma alors sa pipe, pendant que son camarade lui parlait; puis tous deux éclatèrent de rire ensemble, mais du rire le plus franc, le plus gai, le plus épanoui, rire que les sauvages seuls connaissent; leur figure, ordinairement grave, sévère même, semblait fleurir; leurs dents admirables de blancheur et de forme, se montraient toutes, tant leur bouche se dilatait; chaque éclat de rire se terminait par un cri aigu, *hou! hou!* tellement retentissant, que M. Ferdinand en fut éveillé, heureusement pour moi, car j'étais dans une fâcheuse position et je ne savais point s'il fallait rire en chœur ou me mettre en colère.

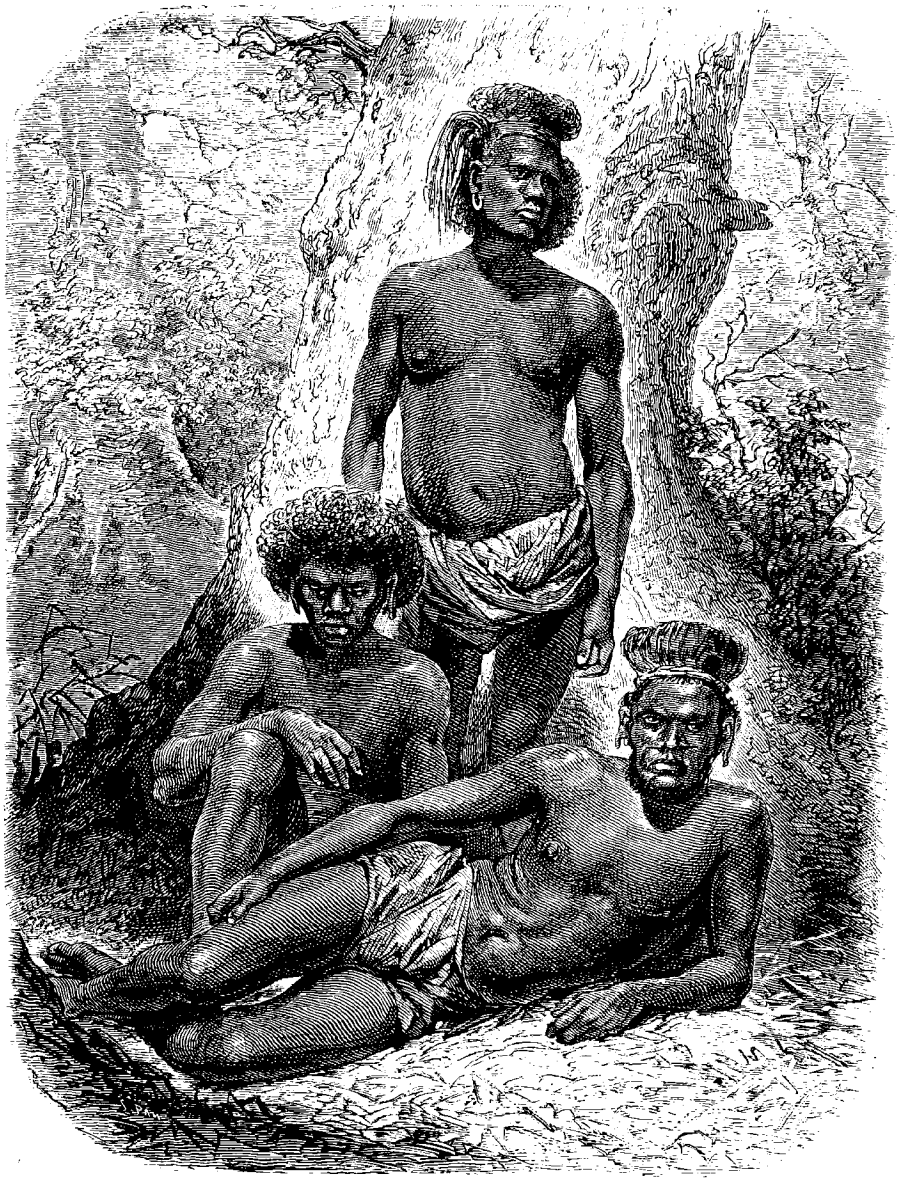
Il est un langage en Nouvelle-Calédonie qui se parle sur toute la côte et sert de moyen de communication entre les kanaks et les blancs et quelquefois entre les blancs eux-mêmes, quand ils sont de nation différente; ce langage a pour base l'anglais, mais on y rencontre des mots français, chinois, indigènes, tous plus ou moins altérés. Quelques phrases, tirées de ce langage, que j'aurai l'occasion de citer dans le courant de ce récit, montreront que le génie de cette autre *lingua franca* est des plus simples et qu'au moyen d'un très-petit nombre de mots on peut toujours assez bien s'entendre sur les choses usuelles de la vie. Voyant M. Joubert éveillé par l'hilarité bruyante de nos guides, je le mis en quelques mots au courant de la question :

« Ne vous étonnez pas, et surtout ne vous montrez pas blessé de cette gaieté, me dit-il; elle vient de ce qu'ils trouvent très-bizarre votre frayeur devant ce feu qu'ils vont combattre si facilement tout à l'heure; du reste, ils comprennent mal le français et auront donné à vos paroles un sens autre que celui qu'elles avaient réellement. »

Se tournant alors vers nos guides M. Ferdinand ajouta : « *Tayos, lookout belong faïa* » (Amis, faites attention au feu). Nos deux guides se levèrent aussitôt, regardèrent un instant la flamme qui n'était plus qu'à une très-faible distance; puis, tout en poussant des cris, ils saisirent leurs tomahawks, s'élancèrent auprès des arbres voisins, coupèrent en quelques secondes des branches de niaoulis chargées de feuilles, et les assemblèrent de façon à former pour chacun d'eux un long balai; ensuite, toujours bondissant et hurlant, ils prirent une torche faite d'écorce de niaoulis enflammé et coururent du côté du feu jusqu'à quarante mètres environ du point où nous étions. Là, ils mirent le feu aux herbes, propageant l'incendie tout autour de nous en divers points; nous fûmes bientôt dans un cercle de feu éclatant, mais dont l'intensité n'avait pas le temps de devenir considérable sur la faible

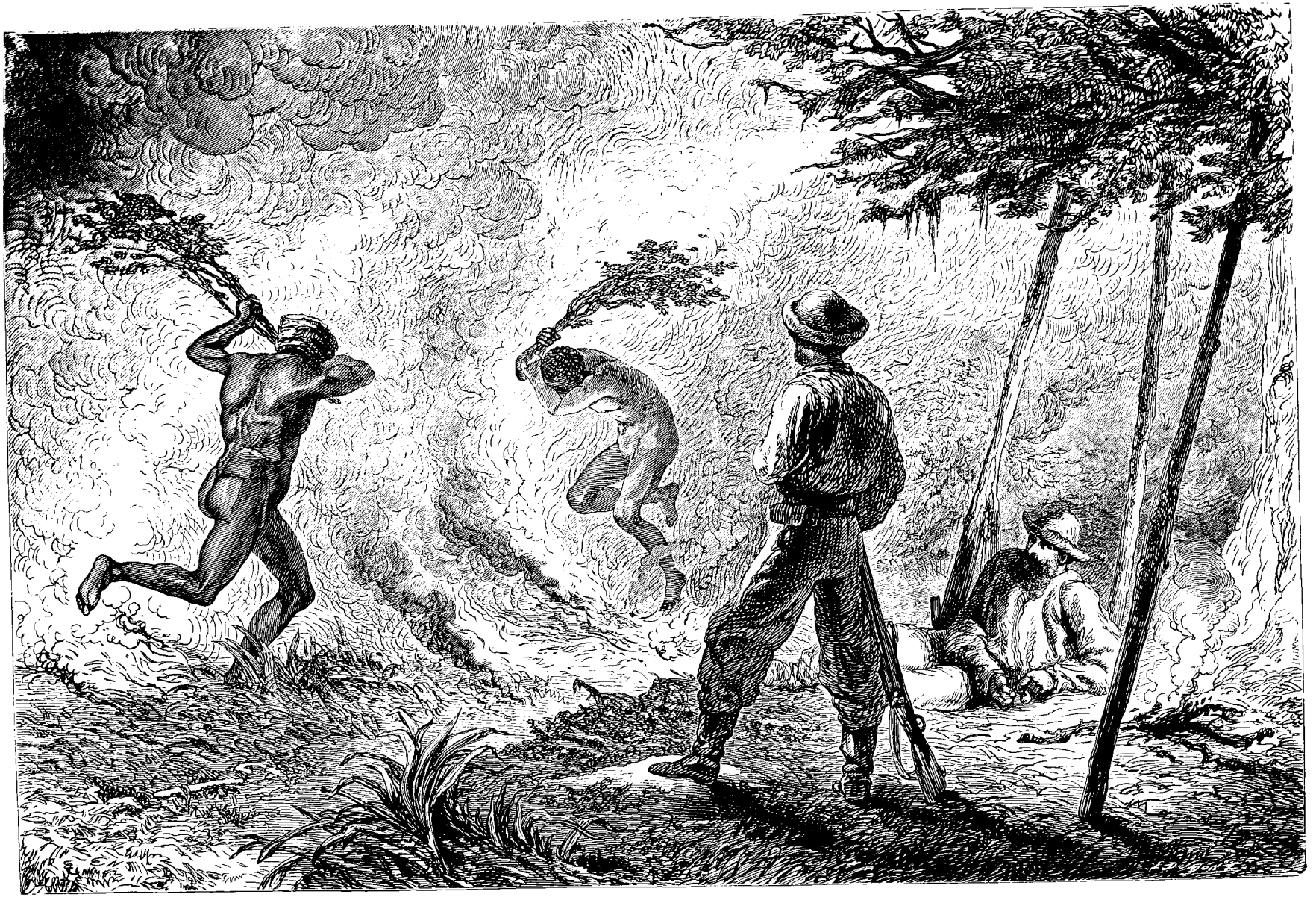
longueur qu'il avait à parcourir, de sorte qu'au moment où il arriva près de notre abri, les deux kanaks l'éteignirent sans peine, au moyen des longs balais dont j'ai parlé. Le tout s'était passé en quelques minutes; il était temps; l'incendie arrivait à la limite que nous venions de lui assigner et nous fûmes un instant dans un nuage de fumée et de flammèches, dans une atmosphère brûlante; après quoi les flammes firent le tour de notre camp et s'éloignèrent dans la direction de la montagne. Pendant tout ce temps, nos deux Calédoniens, semblables à des démons de bronze, et brandissant leurs longs balais de brindilles, bondissaient autour du cercle qu'ils avaient tracé, frappant avec de grands cris, sur les points où l'herbe mal brûlée d'abord menaçait de s'enflammer de nouveau.

« *All right!* dit M. Ferdinand, vous voyez que ces gaillards n'ont pas été longs; ce feu nous vaudra au moins de n'être point trop tourmentés par les moustiques. Nous avons une longue route à faire demain, je vous engage à vous envelopper dans votre couverture et à dormir : mettez une pierre entre le feu et vos pieds pour ne pas incendier votre couverture; sur ce, *good night and good dreams.* »



Indigènes des îles Loyalty. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

Et mon brave compagnon, bien roulé dans sa couverture, le corps à l'abri sous la hutte, s'endormit bientôt; pour moi, assis à ses côtés, je suivis longtemps des yeux la retraite de l'incendie; nos deux kanaks venaient de s'endormir à leur tour, après avoir dévoré une immense quantité de *taros*. Je m'étendis enfin sur le sol, et en dépit de la dureté de cette couche inaccoutumée, de quelques moustiques, et d'une certaine émotion, due à la pensée que j'étais en pleine *brousse*, à côté de deux anthropophages, je sommeillai bientôt paisiblement.



Indigènes éteignant un incendie de savane. — Dessin de A. de Neuville d'après M. Garnier.

EX-VIBRIS

Telle fut en Nouvelle-Calédonie ma première nuit de bivac. Bien d'autres semblables devaient la suivre.

Deux jours après, vers le soir, nous approchions de *Koé*; harassés par les marches forcées que nous venions de faire, notre pas était lent et lourd; tout à coup nous apercevons une troupe de chevaux en liberté; à notre approche ils se mirent à hennir et à s'inquiéter, puis tous prirent la fuite, un seul excepté, qui, au contraire, s'avançait lentement :

« *By Jove!* s'écria M. Ferdinand, c'est ma vieille Mauguy, » et oubliant la fatigue, il s'avança rapidement, son chapeau à la main et l'agitant d'une manière particulière en poussant le cri habituel : « *Come, come* »[1]; quelques minutes après, nous étions en possession d'une monture; une liane nous servit de bride, et mon compagnon et moi, juchés sur le dos de cette bête tranquille nous pûmes accélérer notre marche; nous ne fîmes pas à la station de Koé une entrée bien triomphale, mais, dans cette occasion, notre amour-propre parlait moins haut que la fatigue.

M. Joubert m'avoua depuis que dans cette excursion il avait conçu le projet de me faire demander grâce, qu'il pensait la chose aisée avec un nouveau débarqué; il avait été pris lui-même au piége.

Ceci se passait à la fin de l'année 1863; à la fin de 1866, lorsque je quittai la Nouvelle-Calédonie, l'aspect de Koé était bien différent; la grande plaine qui s'étend aux pieds de l'habitation, avait été en partie transformée en champs de cannes à sucre; un canal, détournant les eaux d'un ruisseau, faisait mouvoir la roue hydraulique qui commandait la meule à broyer la canne; les chaudières pour l'évaporation des sirops fonctionnaient, tout était en place, grâce à l'activité et à l'intelligence déployée par le chef de la station; la frégate *la Sibylle* emportait déjà en France quelques échantillons du *sucre* et du *rhum* fabriqués à Koé; c'étaient en ce genre les premiers produits fournis par notre jeune colonie.

V

Kanaks et colons. — Ce qu'on peut tirer des indigènes.

Ces travaux nombreux et divers ont presque tous été exécutés à Koé, par des kanaks, sous la direction d'Européens; cependant j'ai souvent entendu les colons soutenir que le Néo-Calédonien ne pouvait être pris au sérieux comme travailleur; quelques-uns même vont plus loin et souhaitent la disparition de cette race; il est vrai que ces terribles logiciens sont ceux qui connaissent ordinairement le moins les indigènes et le pays. Ceux-là aussi refusent la moindre intelligence au kanak, sans s'être jamais donné, un seul instant, la peine de la rechercher et d'étudier sa nature pour l'utiliser à leur profit; il est peut-être heureux pour les Néo-Calédoniens qu'il en soit ainsi.

Parmi ceux qui décrient le plus le kanak, il faut aussi compter en première ligne ces petits caboteurs et ces coureurs de *brousse* qui vont de tribu en tribu avec quelques objets de *traite :* pipes, tabac, guimbardes, mouchoirs rouges, couteaux, etc. La plupart de ces gens-là font avec le kanak des échanges dans lesquels ils donnent un œuf pour avoir un bœuf; lorsqu'ils emploient les indigènes ils les rétribuent souvent fort mal, de sorte qu'ils en trouvent difficilement pour un nouveau travail; c'est alors qu'ils s'empressent de déclarer que cette engeance n'est bonne à rien.

En disant que l'on ne paye pas assez le kanak qui travaille, je sais que j'attaque de front les idées de la plupart des colons de la Nouvelle-Calédonie, toujours enclins à trouver au contraire que les indigènes sont toujours trop payés; mais je vais citer quelques faits qui montreront de quel désavantage il est pour le colon de ne pas payer convenablement le travailleur indigène, et combien il est impolitique de sa part et contraire à ses intérêts d'éloigner de lui un pareil auxiliaire :

Je commencerai par décrire les différents usages auxquels le kanak est actuellement employé. Cette énumération établira de suite ce dont est capable cet homme, dont quelques-uns voudraient se défaire par les moyens les plus violents :

1° *Pêcheurs.* — A Nouméa, des kanaks aux ordres d'un marin français, nommé Caster, vont tous les jours à la pêche et fournissent la ville de poisson, à des prix qui étaient, en 1865-1866, plus que modérés.

2° *Marins.* — Les *bateaux-pilotes* du port de Nouméa ont chacun, pour tout équipage, quatre ou cinq kanaks commandés par un pilote ou apprenti-pilote.

Tous les caboteurs de l'île n'ont d'autre équipage que des kanaks.

3° *Courriers.* — Les courriers mensuels de Poëbo à Houagap, de Houagap à Kanala, de Kanala à Nouméa, sont desservis par les indigènes avec la plus grande célérité.

4° *Pêche du trépang.* — Cette pêche, dont les produits forment l'exportation annuelle de beaucoup la plus importante de l'île, est toute faite par des indigènes, employés par quelques blancs. Nous reviendrons plus en détail sur cette industrie.

5° *Volailles, porcs, etc.* — La majorité des volailles et des porcs que l'on mange à Nouméa, est achetée sur la côte, à très-bas prix, par les caboteurs; les porcs que les indigènes engraissent avec l'amande du coco, sont très-gras et fournissent une excellente graisse, que l'on emploie exclusivement dans les cuisines.

6° *Huile de coco.* — Toute l'huile de coco que l'on exporte, est fabriquée par les indigènes, pour leur compte, ou pour celui de colons blancs.

7° *Légumes.* — Le sud de l'île, l'île des Pins et l'île Ouen, envoient constamment à Nouméa des pirogues chargées de choux, d'oignons, de bananes, etc. Ces denrées, qui sont ordinairement très-chères quand les

1. « Viens, viens. » — Lorsqu'on veut prendre un cheval dans le *paddock* ou *parc*, on y pénètre avec un peu de maïs dans un plat que l'on agite devant soi; presque tous les chevaux viennent, attirés par le grain, et l'on peut ainsi en choisir un parmi eux.

arrivages manquent, deviennent subitement à très-bas prix à chaque arrivée nouvelle de ces cultivateurs indigènes; pendant les mois chauds il n'y a guère que les tribus du sud qui possèdent ces légumes, à la culture desquels la nature de leurs jardins se prête très-bien.

8° *Bûcherons*. — Tous les kanaks sont bûcherons et manient la hache avec une adresse merveilleuse; aussi, toutes les coupes de bois que le gouvernement fait par lui-même ou par l'entreprise sont exécutées par des kanaks; j'ai employé des naturels, pendant plusieurs mois, à couper et transporter des arbres pour des travaux de mine, et la somme de travaux fournie par ces hommes était égale, sinon supérieure, à celle donnée par des travailleurs militaires dans les mêmes circonstances.

9° *Laboureurs*. — Le Néo-Calédonien aime beaucoup le travail de la terre, qu'il considère comme le plus élevé et le plus digne d'un homme; j'en ai vu qui labouraient très-adroitement à Koé.

Je terminerai ici cette nomenclature qui montre suffisamment le grand parti que l'on peut tirer de cette race.

Nous l'avons dit, en dépit de ces aptitudes nombreuses et diverses, le naturel ne veut pas ordinairement travailler pour l'Européen; quelquefois il s'engage chez un colon et, au bout de quelques jours, il disparaît; on dit alors que « tous ces kanaks sont des vagabonds et des fainéants »; mais voici bien plutôt l'explication de cette conduite.

Le kanak, ayant dans sa tribu une nourriture presque toute végétale, consomme beaucoup en poids, de sorte que, rationné chez le colon et n'y mangeant d'habitude que du biscuit et du riz, il ne tarde pas à souffrir de ce changement de régime alimentaire; pour lui, le riz et le biscuit sont des gourmandises; il les mange comme un enfant savoure des pâtisseries, sans que, pour cela, sa faim soit apaisée; ce n'est qu'au bout de plusieurs semaines de cette nourriture que, par un phénomène particulier, l'équilibre s'établit et que l'estomac du sauvage peut se contenter de sa ration. J'ai vu en effet des kanaks mis subitement à la ration du matelot français (sauf le café, le vin et l'eau-de-vie) dévorer cette ration et, pour combler les vides, aller pendant les heures de repos, chercher des racines, des vers (entre autres des *nymphes* de capricorne qui sont très-abondantes au milieu des arbres tombés depuis longtemps, dont le bois est pourri); mais, au bout d'un mois environ, ils mangeaient seulement et à peine la ration ordinaire; quoique s'accoutumant très-bien à ce genre de nourriture, ils soupirent encore après leur ancien régime et sont très-heureux le jour où ils le reprennent.

Pour conserver près de soi ces précieux auxiliaires, voici le procédé adopté comme le plus simple. Un colon qui a besoin d'occuper vingt kanaks, en prend vingt-quatre; les quatre supplémentaires cultivent d'après leurs méthodes le taro, l'igname et la banane, aux saisons convenables; ils vont à la pêche du poisson, de la tortue, des crabes, etc., en un mot, ils travaillent à nourrir leurs vingt compatriotes absolument comme ceux-ci seraient nourris dans leur propre village.

Le moyen ordinairement employé est de passer un engagement avec une tribu qui devra fournir constamment un certain nombre de travailleurs; mais ceux-ci se relayent souvent pour retourner à leur nourriture et à leurs mœurs qui leur plaisent tant, et le travail en souffre. Il faut en outre qu'ils aillent faire leurs plantations particulières; car chaque kanak plante pour lui et sa famille.

La question de la nourriture, la plus importante, étant résolue, vient la question du salaire :

Un ouvrier blanc, dans les plantations, est payé de cent à deux cents francs par mois, nourri et logé; un kanak est payé de douze à vingt-cinq francs, et, pour mieux faire comprendre l'exiguïté de ce salaire, je mentionnerai que dans un magasin on vend beaucoup plus cher à un naturel qu'à un blanc, de sorte qu'avec ces quinze francs qui représentent le travail d'un mois, il ne pourra presque rien se procurer; que l'on en juge par les indications suivantes :

Trois pipes en terre	1 fr.	50 c.
Une livre de tabac	4	00
Une guimbarde	0	50
Une bague en cuivre	1	00
Une *brasse* de calicot bleu	4	00
Un tomahawk	4	00
	15 fr.	00 c.

Tous ces objets sont ceux que le kanak préfère; la passion du tabac est si violente chez lui que c'est toujours là le premier objet qu'il achète; en second lieu vient ordinairement la guimbarde (Jew's harp), sur laquelle il aime tant à jouer, pendant des heures entières, des airs monotones, au milieu desquels on distingue cependant des notes tantôt mélancoliques, tristes, tantôt animées et joyeuses; l'anneau de cuivre ornera son doigt jusqu'au moment où il le fera passer à celui de quelque *Chloé* au teint de bronze. Ces hommes, comme tous ceux qui s'arrêtent à la première impression, aiment ce qui brille, ce qui attire le regard; ils sont parfois même d'une coquetterie recherchée, lorsqu'ils plantent au sommet de leur épaisse et abondante chevelure les plumes brillantes d'un beau coq, ou la longue plume de leurs grands oiseaux de proie, ou bien encore lorsqu'ils ceignent leurs têtes d'une tige de la fougère-liane, plante si délicate, véritable chef-d'œuvre de la nature.

Le morceau de calicot est le seul vêtement que le kanak puisse acheter à un prix assez bas pour ses faibles ressources; il se ceint les reins avec ce bout de toile lorsqu'il *s'habille* ou *va en ville;* pendant le travail, son vêtement n'est que de feuillage.

La petite hachette ou tomahawk, qui ne le quitte presque jamais, est aussi pour lui un objet de première utilité; il en enveloppe souvent le tranchant avec des chiffons de peur de la rouille; il en enlève immédiatement le manche européen pour y adapter un manche plus *à sa main*, et qu'il a mis longtemps à fabriquer; ce tomahawk est dans la main de ces hommes une arme

terrible. Un arrêté du gouverneur en avait même interdit la vente; mais il est difficile de faire observer cette défense.

Tout calcul fait, nous voyons qu'après un mois de travail, si le kanak, profitant du dimanche, se rend à Nouméa pour y faire ses emplettes, il lui reste à peine un *dix-sous* pour acheter un morceau de pain blanc, dont il est cependant bien friand. Quand il revient dans sa tribu avec son léger bagage, le ventre vide, il médite et se dit tristement :

« J'ai travaillé beaucoup tout ce mois, j'ai été plusieurs fois réprimandé, puni pour quelque négligence ; j'ai trouvé mon repas souvent tardif et peu de mon goût, que m'en reste-t-il? quelques objets qui seront bientôt usés et qui, auprès des guerriers de ma tribu, ne sont que les signes de l'esclavage que j'ai souffert volontairement; le tabac des blancs est bon, c'est vrai, mais je n'ai qu'à en laisser tomber quelques graines dans mon jardin et j'en aurai bientôt autant qu'il m'en faudra ; je ne veux donc plus travailler pour les blancs. »

Voilà ce que se dit le kanak; mais le colon qui ne comprend point sa langue et lui refuse, du reste, tout esprit de raisonnement, n'en tient aucun compte. Pourtant en réfléchissant un peu, le colon devrait songer qu'il est de son intérêt d'augmenter les salaires dans la proportion du travail produit. Mettez ces hommes à la tâche : vous les verrez s'exténuer pour augmenter leur gain, vous les verrez devenir cupides, s'habiller bientôt convenablement, se civiliser. On peut citer à Nouméa un jeune kanak bien payé, que tout le monde connaît. Il travaille chez un négociant, M. Gerber, auquel il rend beaucoup de services comme garçon de magasin ; il parle assez bien le français et l'anglais; le dimanche venu, il monte à cheval, en redingote; il porte des gants, il a même des souliers.

Le kanak Chatton, maître d'étude à l'école indigène de Nouméa. Dessin de Loudet d'après une photographie.

Le kanak Chatton, dont nous donnons ici le portrait, est également connu par son ardeur à s'instruire et par le zèle consciencieux qu'il apporte dans l'accomplissement de ses modestes fonctions de surveillant, ou de *pion*, si l'on veut, de l'école indigène.

Ce sont des faits incontestables : je terminerai par celui-ci :

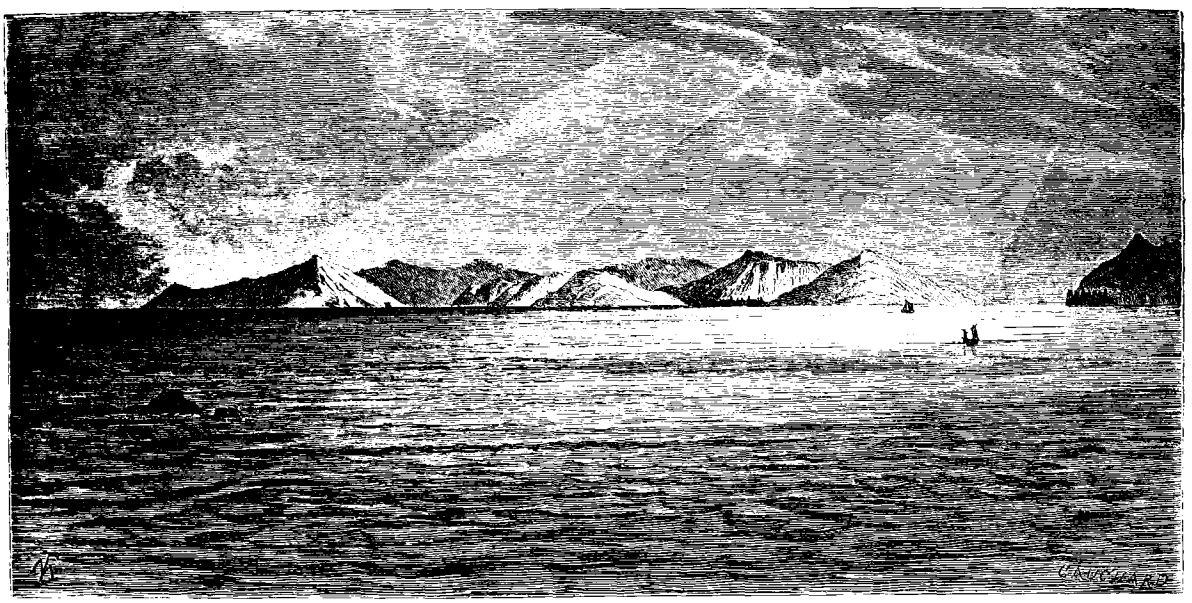
Un Anglais, dont le nom est encore vivant à la Nouvelle-Calédonie, le capitaine *Paddon* a acquis autrefois une fortune considérable en trafiquant avec les naturels de notre colonie et ceux des îles voisines; il avait fini par posséder plusieurs goëlettes et bricks occupés aux transports du bois de santal, de l'écaille de tortue, etc., que lui livraient les naturels. Ce capitaine, en Nouvelle-Calédonie, était connu et respecté de tous les kanaks. Chaque fois qu'il arrivait dans une tribu, il trouvait, tout préparé, un chargement plus ou moins considérable. Plusieurs fois, dans mes visites aux tribus du nord de l'île, peu fréquentées par les blancs, on m'a parlé de cet homme, mort cependant depuis plusieurs années; on aimait à en faire l'éloge. J'ai cherché la cause qui avait pu imprimer ainsi le souvenir d'un blanc dans l'esprit de ces sauvages, ordinairement si indifférents, et j'ai appris que Paddon était d'une très-grande générosité, qu'il payait sans jamais marchander, faisait même des largesses quand il était satisfait ; avec cela il possédait un esprit ferme et résolu, son courage était à toute épreuve; jamais, dans le principe, il ne laissa impunie une faute commise à son détriment, mais jamais aussi, par un esprit de lésinerie étroite et impolitique, il n'éloigna de lui la main du kanak.

Cet homme mourut à cinquante-deux ans, plusieurs fois millionnaire.

Depuis, la question qui nous occupe a été compliquée plutôt que résolue, par l'introduction dans la Nouvelle-Calédonie de travailleurs, exportés des Nouvelles-Hébrides, ou recrutés parmi les indigènes, fervents catholiques, des îles Loyalty.

Jules GARNIER.

(La suite à la prochaine livraison.)



Vue de l'île Ouen et du canal Woodin. — Dessin de Moynet d'après une vue de côte (carte marine).

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Navigation autour de la Nouvelle-Calédonie. — Le Mont-d'Or. — Un massacre de colons et ses suites. — Le *Magnagna*.

De retour à Port-de-France, je reçus l'ordre de me tenir prêt à partir pour le Nord afin d'y reconnaître des terrains où l'on avait trouvé quelques parcelles d'or. J'abandonnai donc l'exploration des environs de Nouméa et m'occupai exclusivement de mes préparatifs de voyage.

Je devais être débarqué à Poëbo, à l'autre extrémité de l'île [2]. On a établi en cet endroit, depuis la découverte de l'or, un poste composé d'un brigadier et de deux gendarmes, mais malgré la présence de ces représentants de l'ordre civilisateur, Poëbo est en plein pays sauvage. J'allais donc me trouver au milieu des anthropophages, parcourant leurs territoires, leurs montagnes, obligé de me tenir constamment sur le *qui-vive*, dans des parages où notre autorité était à peu près inconnue, et sur lesquels bien souvent des récits peu engageants d'actes de cannibalisme circulaient dans Nouméa, parmi les caboteurs. Mais j'en avais pris franchement mon parti, et je ne comptais pas me laisser dévorer sans protestation ni résistance.

D'ailleurs sept soldats d'infanterie de marine, hommes d'élite, devaient m'accompagner avec la double mission de veiller sur tous mes pas et d'aider à tous mes travaux. En conséquence, au commencement de janvier 1864, je m'embarquai sur une belle goëlette de la station navale, *la Calédonienne;* nous devions, comme d'habitude, naviguer entre la ligne de récifs et la terre. De cette façon, tous les soirs, d'assez bonne heure, nous pouvions aborder à une baie pour y passer la nuit. Ordinairement nous avions aussi le temps d'aller à terre et de voir un peu de pays.

Pour nous rendre à Poëbo, il nous fallut d'abord courir dans le Sud pour doubler la pointe méridionale de l'île et remonter ensuite jusqu'à notre destination, en suivant la côte orientale. Nous longeâmes ainsi plus de la moitié du littoral de l'île; peu de points importants de la côte m'échappèrent, et il me fut surtout permis de visiter les plus intéressants.

En sortant du port de Nouméa et en se dirigeant vers le Sud, on se trouve en face du pic appelé le Mont-d'Or. Vue du large, cette belle montagne est d'un aspect remarquable. Son énorme masse est complétement détachée de toute chaîne et son flanc descend verticalement sans contour, comme une muraille de roches gigantesques superposées. Entre le pied de cette montagne et la mer, se déroule une bande de terrain légère-

1. Suite. — Voy. pages 155 et 161.
Voir la carte, page 179.

ment inclinée vers le rivage et couverte de pâturages, sillonnés de toutes parts par les filets d'eau tombant du Mont-d'Or et formant des cascades dont l'une est souvent visitée par les touristes. Cette plaine nourrit aujourd'hui de nombreux troupeaux de bœufs.

Une station assez importante couronne un monticule, au bord de la mer, et l'on se douterait peu, en voyant la tranquillité qui règne dans ces lieux, qu'ils ont été le théâtre d'un drame épouvantable, dont la date ne remonte qu'à quelques années

Un sous-commissaire de la marine, M. Bérard, séduit par l'heureuse situation de cette plaine, en avait acheté une partie au gouvernement français, avait donné sa démission et le premier dans l'île avait jeté les fondations d'une sucrerie; il habitait sa concession avec sa jeune fille et dix travailleurs blancs. C'était en 1859; les kanaks de la tribu qui réside en ce moment sur les rives du Bulari, ruisseau qui coule au pied du Mont-d'Or, n'étaient pas encore bien soumis.

Un jour que ces colons étaient tous au travail, les kanaks réunis en grand nombre, les assaillirent à coups de hache et en tuèrent sur-le-champ quatre ou cinq; les autres purent se réfugier dans une petite case, devant laquelle les assaillants s'arrêtèrent un instant, craignant qu'elle ne renfermât des armes à feu; malheureusement il n'en était rien; toutefois, ceux qu'elle abritait résolurent de vendre leur vie le plus cher possible. Ils commencèrent par semer les abords de la case de fragments de bouteilles, afin de couper les pieds des assaillants, s'armèrent de morceaux de bois et de projectiles de toute sorte, et attendirent.

Pendant quelques instants les naturels rôdèrent autour de l'habitation, s'en approchèrent peu à peu et, voyant qu'il n'en sortait ni tonnerre ni éclair, ils en devinèrent le motif. Une joie farouche éclata alors parmi eux, des hurlements de bonheur éclatèrent de toutes parts, glaçant le cœur des pauvres assiégés. A un signal, tous les sauvages, brandissant leurs tomahawks et poussant leur horrible cri de guerre, se précipitent à l'assaut; aucun obstacle n'arrête cette trombe de démons déjà surexcités par l'odeur et la vue du sang qu'ils ont répandu et par l'espoir d'en répandre encore. La porte légère se brise en mille éclats sous les coups de hache et la case est envahie. La résistance n'est plus possible; les infortunés colons essayent de la prière: le tomahawk seul leur répond; des hurlements de triomphe retentirent encore une fois dans la campagne, et le silence se fit pour jamais sur l'habitation Bérard.

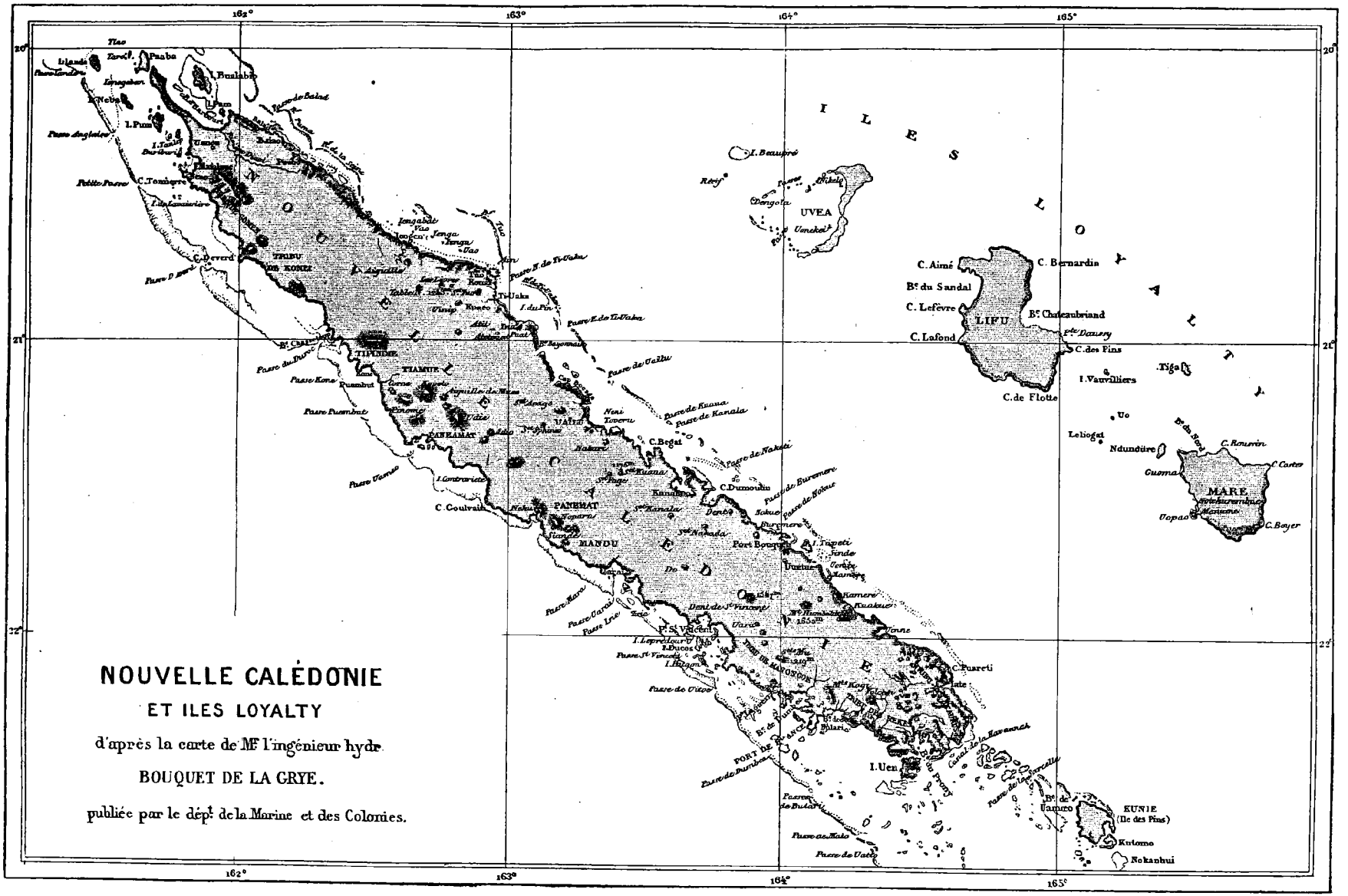
Trois personnes, deux hommes et la jeune fille de M. Bérard, échappèrent seuls au massacre. Un de ces hommes, au lieu de se réfugier dans la case, s'était glissé dans un buisson où il était resté caché, inaperçu, jusqu'au départ des Kanaks; l'autre, nommé Bézin, était allé à Port-de-France le matin de bonne heure avec la jeune fille de son maître; il avait rencontré quelques kanaks qui lui avaient dit: « Où vas-tu? — A Port-de-France, » avait répondu Bézin, et il avait continué sa route; il se rappela depuis que les naturels l'avaient longtemps suivi des yeux, en causant entre eux plus vivement que de coutume.

On résolut de punir les auteurs de cette sauvage agression, qui avaient en outre massacré un gardien du Sémaphore et sept autres colons de la vallée, située derrière Nouméa et connue aussi sous le nom de *Vallée des colons*. Candio, le chef de la tribu, fut livré par Jacques Quindo et Watton, petits chefs, qui depuis peu avaient répudié sa suzeraineté et s'étaient soumis à celle des Français : il sont aujourd'hui à la tête de tribus importantes. J'aurai plus tard l'occasion de parler d'eux. Candio était un grand chef qui lutta contre nous avec plus d'énergie que de bonheur; il fut fusillé en 1859; sa tête fut envoyée à Brest, dans un vase d'alcool et photographiee. Je montrai un jour une de ces photographies à Jacques Quindo, l'un de ceux qui avaient livré leur compatriote; il reconnut l'image et me dit seulement : « Candio! » Sa figure astucieuse exprima un instant une surprise mêlée de terreur, mais bientôt reprenant son air ordinaire, il me rendit le portrait et me dit: « Candio, mon lélé, lui beaucoup coïoné Français. » (Candio, méchant, lui beaucoup tuer les Français.) Puis il tourna les talons et me quitta; je le suivais de l'œil et le vis, la tête penchée dans l'attitude de la réflexion, s'asseoir au pied d'un cocotier. Je m'éloignai et, lorsque quelques heures après je repassai par là, Jacques Quindo était à la même place, dans la même attitude. Ce Judas sauvage qui avait vendu son chef pour quelques jouets d'Europe, était-il accessible au remords ?

La plaine qu'habitait Bérard était autrefois très-peuplée. Toute la surface en est découpée en gradins superposés selon le mode suivi par les Kanaks quand ils établissent leurs plantations. Ces gradins ou escaliers ont leur partie plane creusée et inclinée de telle sorte qu'un ruisseau, que l'on a soin de faire descendre suivant la pente directe du terrain, laisse écouler dans chacune de ces rainures, à mesure qu'il les coupe, une partie de son eau, et c'est dans ces rigoles que l'on plante le *taro* qui est le principal élément de la nourriture des indigènes.

Aujourd'hui, autour de Nouméa, on rencontre encore fréquemment des espaces considérables découpés de la sorte. Certaines montagnes offrent l'aspect d'un immense amphithéâtre. Mais il ne reste des kanaks qui jadis ont entrepris et mené à bonne fin ces travaux souvent considérables et très-habilement construits, que quelques misérables familles, qui cultivent à peine autour de leurs huttes un lambeau de terrain, dont les produits souvent même sont insuffisants pour les nourrir. Dans les villages plus éloignés de nous, dans les centres primitifs de population, les naturels, plus heureux, ont de véritables greniers qu'ils remplissent aux jours d'abondance et vident aux jours de disette.

Les *amphithéâtres* ou emplacements d'anciennes cultures de taros ne sont pas rares dans les autres parties de l'île, et je conseille à l'émigrant d'Europe, dont l'intention est de cultiver la terre en Nouvelle-


NOUVELLE CALÉDONIE
ET ILES LOYALTY
d'après la carte de Mr l'ingénieur hydr.
BOUQUET DE LA GRYE.
publiée par le dépt de la Marine et des Colonies.
ILES LOYALTY
UVEA
LIFU
MARE
KUNIE
(Ile des Pins)
TRIBU DES KONIE
TIPUDIMA
TIAMUK
PANEMAT
MANDU
C. Aimé
C. Bernardin
B. du Sandal
C. Lefèvre
B. Chateaubriand
C. Lafond
C. des Fins
I. Vauvilliers
C. de Flotte
Lebogat
Ndundüre
C. Kourrin
C. Carter
C. Bayer
C. Begat
C. Dumoulin
C. Coulvain
C. Puareti
I. Uen
Port Bouquet
Port de Balade
Port de Balade
Port de Balade

Calédonie, de choisir, s'il le peut, son lot dans ces terrains abandonnés et de l'acheter directement au gouvernement; il sera sûr d'avoir ainsi une propriété de première qualité et bien arrosée. A défaut d'un lot de ce genre, il devra chercher une terre contenant le *magnagna*, plante bien connue dans la Nouvelle-Calédonie, et qui est l'indice d'une bonne nature de sol : on la nomme *bahite* dans le Nord. C'est une légumineuse. Elle rampe à terre comme une liane; on la coupe au moyen d'un *hache-paille* en petits fragments et on la donne aux chevaux ou aux bœufs de travail; pour les premiers, cette herbe remplace jusqu'à un certain point les céréales. Elle forme la base d'excellentes prairies, et les chevaux maigres, affaiblis à la ville par le travail et la mauvaise nourriture, mis en liberté dans ces excellents pâturages, ne sont plus reconnaissables au bout d'un mois, tant ils ont pris d'embonpoint et de vivacité. On pourrait dire du magnagna ce que l'Arabe dit de l'orge : « Si « ce n'étaient les juments « qui font les chevaux, ce « serait le magnagna. » Malheureusement cette plante, si l'on n'y prend garde, ne tardera pas à disparaître ; elle est déjà devenue rare dans la presqu'île de Nouméa; et, même sur des points très-fréquentés des troupeaux, elle a complétement disparu. Il serait de l'intérêt bien entendu des propriétaires, non-seulement de veiller à la conservation de cette légumineuse, mais encore à sa reproduction au moyen de semis.

Indigène, chef de l'île Ouen. — Dessin de Loudet d'après une photographie.

La racine du magnagna est très-recherchée par les kanaks; elle atteint la grosseur d'une betterave; ils la font cuire sous la cendre; elle devient alors filandreuse, et donne à la mastication des sucs très-doux, farineux et nourrissants.

Les kanaks tirent encore parti des tiges *traçantes* de cette plante pour la confection de leurs filets de pêche.

Je terminerai ce chapitre en disant que le Mont-d'Or renferme des gisements de minerai de chrôme de première classe, qui n'ont pas encore été exploités, bien que leur transport jusqu'à la mer soit des plus faciles; ils pourraient être transportés à très-bas prix en Europe par les bâtiments de commerce qui approvisionnent la colonie et qui sont toujours obligés au départ d'acheter du lest à dix francs environ la tonne.

VII

Différents aspects de la Nouvelle-Calédonie. — Relation entre ces aspects et la constitution géologique du sol qui y correspond. — La baie du Sud. — Flore et faune.

La Nouvelle-Calédonie se compose généralement de chaînes de montagnes, de chaînons et de pics plus ou moins isolés ou groupés. Les seules plaines qu'on y rencontre sont formées par les deltas des grandes rivières aboutissant à la mer, après de longs circuits au pied des montagnes de l'intérieur.

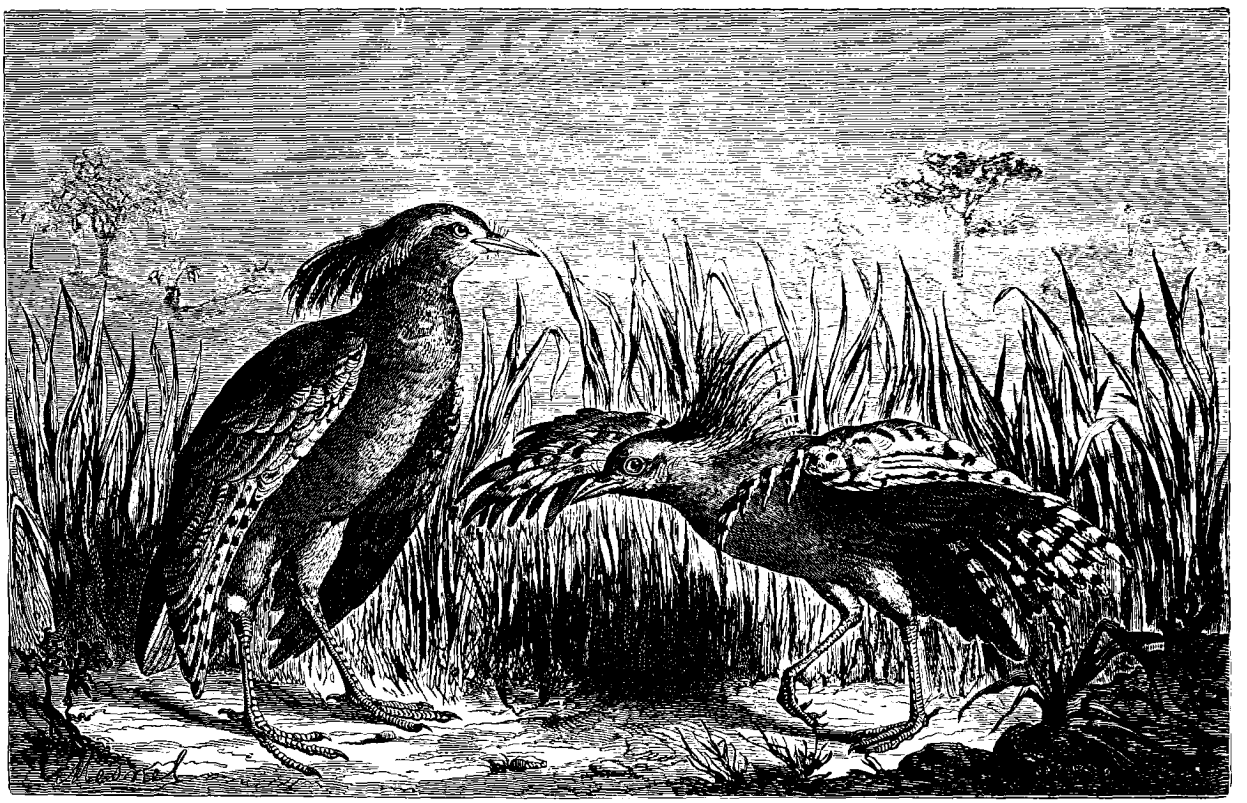
Quoique les lignes de faîte des chaînes montagneuses aient des directions très-variables, on remarque bientôt que la direction dominante est du nord-ouest au sud-est. Ces montagnes changent complétement d'aspect suivant que les roches qui les composent varient elles-mêmes, et ce fait ici est tellement saillant qu'il peut à lui seul, dans quelques cas, permettre à un œil exercé de désigner à l'avance le genre de roches dominantes. Ainsi les *roches serpentineuses éruptives* forment des sites désolés, des terrains bouleversés, abrupts, difficiles à la marche, recouverts ordinairement d'une maigre *argile rouge* au milieu de laquelle végètent çà et là quelques bouquets d'arbustes chétifs, à demi morts, aux branches dures, noires, sèches, cassantes, étalant à peine à leur extrémité quelques feuilles jaunies. Cependant, après avoir glissé d'abord sur ces surfaces argileuses, les eaux des pluies les ravinent, et finissent par former de petits cours d'eau le long desquels se développe une végétation vigoureuse, abondante, inextricable; à mesure que l'on descend vers la mer, les ravins se changent en spacieuses vallées.

Tous les sites où dominent les éruptions serpentineuses, sont peu fréquentés : ils n'ont d'autres habi-

tants que quelques rares indigènes, qui séjournent le long de la mer, là où de nombreux bancs de coraux servant d'abri aux poissons, aux tortues et aux coquillages, leur promettent une pêche facile. C'est à peine s'ils cultivent, à l'embouchure des ruisseaux, quelques portions de cette terre peu généreuse.

Mais si de grands espaces de la Nouvelle-Calédonie offrent ce triste aspect, il en est de plus vastes encore où le paysage est tout différent. On voit alors le pays formé de collines peu élevées et de chaînes de montagnes allongées, aux *lignes de faîte* horizontales, aux pentes douces, aux croupes arrondies; tout le sol est couvert d'herbages épais, élevés, au milieu desquels s'élève de distance en distance le tronc blanc de l'utile niaouli; de nombreux petits ruisseaux circulent entre ces collines, au pied de ces chaînes; le long de ces cours d'eau se dressent des arbres élevés, de mille essences diverses, au milieu desquels les lianes s'entrecroisent à l'infini. Ici, en nous enfonçant au-dessous de l'épaisse couche d'humus végétal, nous trouverons des roches schisteuses, des calcaires etc., en un mot, et d'une manière générale, toutes les roches autres que les *roches serpentineuses éruptives*.

Mais un fait digne d'attention est que dans toutes les parties où de grands cours d'eau ont pu déposer leurs alluvions et créer des plaines plus ou moins spacieuses, l'aspect des paysages Néo-Calédoniens devient invariable; ce sont de belles forêts de cocotiers, d'abondantes et productives plantations indigènes, des groupes



Le kagou (rhynochetos jubatus). — Dessin de Mesnel d'après nature.

de verdure au milieu desquels disparaissent les étroites habitations des naturels. L'on a peine à croire en contemplant ces charmantes oasis auxquelles la nature a prodigué ses plus merveilleuses richesses, que l'homme qui a été appelé à en faire son domaine, n'y trouve d'autre jouissance que la guerre, la guerre acharnée et constante contre ses voisins et ne rêve d'autres triomphes que des festins de cannibales.

Le versant du Mont-d'Or forme sur la côte Ouest de la colonie, une limite remarquable. C'est là que l'on passe des plaines et des vallées cultivables, fertiles et peuplées du Nord, à la stérilité et à la solitude générales des montagnes abruptes qui, comme nous l'avons vu, constituent le Sud de la Nouvelle-Calédonie. Les montagnes d'origine éruptive, stériles et rocailleuses, viennent s'y terminer à pic au bord de la mer sans permettre, comme ailleurs, à une bande de sol horizontal et fertile de s'étendre sur la plage.

La bise était très-favorable et nous longions de très-près la côte. Quatre baies, correspondant à autant de cours d'eau, se succèdent entre le Mont-d'Or et le canal Woodin; elles peuvent offrir un refuge aux navires, surtout la baie *Ngo*. La baie des Pirogues, qui précède cette dernière, a été ainsi nommée parce que les kanaks du Sud viennent le long de la rivière qui s'y jette chercher les *kaoris* avec lesquels ils construisent leurs pirogues. Ils font flotter ces arbres sur la rivière jusqu'à la mer. On ne connaît pas exactement ce cours

d'eau dont les bords sont très-vaseux et difficiles à suivre, mais sa force et sa largeur à son embouchure prouvent qu'il doit parcourir et arroser dans l'intérieur des plaines cultivables. Il assurerait à des colons installés sur ses bords, une voie facile pour le transport de leurs produits jusqu'au port d'embarquement, et il serait intéressant d'étudier la grande vallée encore à peu près inconnue qu'il traverse.

Le canal *Woodin*, large en moyenne de quinze cents mètres, sépare la grande île de l'île Ouen; les marées y établissent tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre, un courant qui atteint cinq nœuds et oblige les bateaux qui n'ont pas un vent très-favorable à mouiller sur la côte en attendant son retour : heureusement les mouillages sont ici très-bons. Au sortir de ce canal, un peu au large, on jouit d'une vue des plus pittoresques.

Le second jour de notre départ, nous mouillâmes dans la baie du Sud ou de Prony, admirable de contours et de grandeur; mais aucun kanak n'habite sur ses bords à cause de la stérilité du sol; elle est souvent visitée par des bâtiments de l'État, qu'y attirent un très-bon mouillage, et, en second lieu, un banc de belles huîtres d'excellente qualité ; nous en fîmes une bonne provision.

Le lendemain le commandant, retenu par le calme, me proposa une promenade en baleinière jusqu'au fond de la baie. Nous devions y visiter des sources thermales. J'acceptai avec plaisir. A mesure qu'on s'enfonce dans la baie, elle va se rétrécissant, entre deux rangées de montagnes verticales; elle se termine par un ruisseau qui coule au milieu du pays le plus sauvage que l'on puisse imaginer. Ce ruisseau, baptisé du nom de Nécoutcho, se jette à la mer par une petite cascade; ses bords sont couverts d'une végétation enchevêtrée et presque impénétrable. Le sol est presqu'exclusivement composé de blocs immenses de minerai de fer; cependant, une espèce de route a été tracée par les kanaks le long du Nécoutcho. Elle pénètre assez avant dans la forêt qui couvre la montagne, et conduit à la région des *kaoris* ou pins colonnaires : elle sert surtout à faire descendre jusqu'à la baie les kaoris destinés par les indigènes à être transformés en pirogues.

Le *kaori*, de la famille des *dammaras*, acquiert dans ces montagnes des proportions vraiment gigantesques. Il s'élance d'abord en une colonne droite et sans branche jusqu'à trente-cinq et quarante mètres de hauteur sur un diamètre à peu près constant d'un mètre trente centimètres. Quel travail ne fallait-il pas aux indigènes pour couper le pied de cet arbre, le transporter jusqu'à la mer et le creuser avec leurs anciens instruments ! Le kaori sécrète abondamment une résine du même nom que le commerce commence à utiliser.

Les eaux thermales de la baie du Sud sont situées sur la rive gauche et à l'embouchure de la rivière Nécoutcho. Elles sont chargées de sels en dissolution qu'elles déposent sur chaque point de leur passage, de sorte que leur lit s'exhausse et se déplace souvent. Elles ont ainsi couvert de leurs dépôts la petite colline sur le flanc de laquelle elles jaillissent et circulent avant de se jeter dans la rivière. Nous mesurâmes leur température : elle était de 33° cent., celle de l'air ambiant étant à 26° cent. J'ai rapporté à Port-de-France quelques échantillons de ces dépôts; leur analyse constate dans l'eau de ces sources la présence presque exclusive du bicarbonate de magnésie qui, au contact de l'air, laisse déposer du carbonate de magnésie en perdant une partie de son acide carbonique.

Cette eau minérale pourrait très-probablement être utilisée par la médecine.

Pendant que nous montions le chemin des *kaoris*, mon chien *Soulouque* nous accompagnait. Soulouque était un jeune chien d'arrêt, mâtiné, au poil noir, luisant comme du jais, avec une seule tache blanche. Il m'avait été donné au moment de mon départ de Nouméa par un individu qui y tenait peu et le battait même quelquefois, de sorte que la pauvre bête, enchantée d'un nouveau maître qui la traitait bien, me devint en peu de temps très-attachée et, avec une intelligence digne des plus grands éloges, me rendit, pendant le pénible voyage que j'entreprenais, bien des services dont le souvenir me porte à présenter Soulouque au lecteur comme un des acteurs principaux de mon excursion, surtout en ce qui concerne la garde du camp et la chasse. Les rives du Nécoutcho furent le théâtre de son premier exploit; il vaut la peine d'être signalé. Nous avancions lentement à cause de la difficulté du chemin, lorsque nous entendîmes, à quelques mètres de nous, dans le bois, des cris retentissants qui nous étaient parfaitement inconnus, mais semblaient indiquer un animal puissant. Curieux de connaître l'auteur de ces cris perçants : « Ka-hou, ka-hou, » je m'avançai avec précipitation, mais non sans peine, vers le point d'où ils partaient, et j'aperçus mon chien en arrêt sur l'oiseau le plus curieux que l'on puisse imaginer. Monté sur de longues jambes rougeâtres, il essayait en vain de fuir, en sautillant, Soulouque qui toujours le devançait et lui barrait le chemin : la pauvre bête cachait sa tête baissée sous ses ailes déployées et arrondies et se contentait de pousser son cri de détresse. Je pus donc la saisir délicatement de la main à la naissance des deux ailes, la soulever et l'emporter malgré ses cris et ses coups de bec qui ne pouvaient m'atteindre ; et, non moins triomphant que Soulouque, qui bondissait de joie, je vins montrer ma prise au commandant.

Cet oiseau bizarre est spécial à la Nouvelle-Calédonie ; son nom indigène, tiré de son cri, est *kagou;* il a été nommé par les naturalistes *Rhynochetos jubatus*.

La robe du kagou est le gris cendré et le roux; une huppe gris blanchâtre orne sa tête; son bec est rouge, long, pointu et très-fort; ses yeux sont d'un beau rouge limpide avec une grande prunelle noire; il n'y voit pas de très-loin, mais de près il distingue les plus petits insectes. Ses ailes, armées de longues plumes, forment, en se déployant, un éventail parfait à roues concentriques, successivement blanches, grises

ou fauves; pointillées de taches de ces couleurs et formant des cercles qui ont pour centre le point d'attache de l'aile; la queue, le dessous de l'aile et le ventre sont couverts d'un long duvet soyeux, frisé, d'un noir grisâtre, tout à fait analogue au duvet qui couvre l'autruche et semble marquer le passage du poil à la plume. Le kagou a de trente-cinq à quarante centimètres de hauteur; son corps, de la grosseur d'une poule, est plus effilé; ses jambes rouges, fortes et assez longues sont armées de pattes solides et d'ongles très-forts.

La femelle, un peu moins grosse que le mâle, a le plumage de ses ailes moins coloré, sa huppe moins longue et moins fournie.

Ces oiseaux vivent ordinairement par couple; ils habitent toujours le bord des torrents dans lesquels ils viennent le soir, boire et se baigner; le jour, ils courent dans les endroits rocailleux couverts de maigres broussailles; là, avec leurs fortes pattes ils retournent les petits cailloux sous lesquels se blottissent les insectes; mais leurs lieux de prédilection sont les bords des ruisseaux, dans ces forêts vierges dont j'ai parlé, où se plaît aussi le Notou ou « Carpophage Goliath. » Le kagou trouve une abondante nourriture au milieu de ce sol formé d'un détritus de feuillages en décomposition superposés depuis des siècles, et habités par de nombreux insectes, des vers surtout. Lorsqu'un des géants de ces forêts, écrasé sous le poids des siècles, meurt et se laisse tomber sur un lit de jeunes arbres qu'il brise dans sa chute, son vieux tronc se désorganise, devient spongieux et mou. C'est l'habitation de milliers d'insectes, entre autres et surtout de vers et nymphes de capricorne, que les indigènes ne dédaignent pas eux-mêmes. Alors le kagou se place sur ce cadavre végétal, son bec robuste en fouille le flanc pour en extraire ces grosses larves dont il est très-friand; mais l'indigène a vu les traces du kagou, il tend un collet bien disposé où se laisse prendre le malheureux oiseau dont la chair est délicieuse. J'ai toujours considéré comme un sacrilége de manger un oiseau aussi curieux et aussi rare, et j'ai donné tous ceux que mon brave Soulouque m'a pris de la manière que je viens de dire, à des jardins de la colonie ou de contrées étrangères.

L'estomac du kagou diffère de celui des oiseaux ordinaires et a, paraît-il, une très-grande analogie avec celui de l'autruche; dans tous les cas, par son plumage, l'impuissance de ses ailes qui ne lui servent qu'a cacher sa tête dans le danger, il se rapproche beaucoup des grands oiseaux d'Afrique et d'Australie, et de l'*Apterix* de la Nouvelle-Zélande.

Le mâle a un très-grand attachement pour sa compagne. Un jour, mon chien s'empare d'une femelle : au moment où je saisis la malheureuse bête qui criait au secours de toutes ses forces, je vois arriver à toutes jambes le mâle, beau de colère; ses deux ailes me menaçaient, sa longue huppe blanche était hérissée sur sa tête, il faisait claquer son bec. Cette pauvre créature, — que la nature a mise sur la terre sans lui accorder de moyens de défense, — s'efforçant de venir en aide à sa compagne captive, était certes intéressante et digne de pitié, mais Soulouque, peu accessible à ce dernier sentiment, s'élança sur le pauvre kagou qui se laissa prendre sans même essayer de fuir.

La femelle pond deux œufs semblables aux œufs de poule; elle les cache si soigneusement que les kanaks ne les trouvent que très-rarement : je n'ai jamais pu m'en procurer.

Le kagou s'apprivoise facilement; mais ici on s'est peu occupé de l'élever en domesticité et d'utiliser son appétit pour les insectes en l'habituant à chercher dans les maisons les cancrelats qui les infestent et qu'il mange avec plaisir; le cancrelat que nous ne connaissons pas en France, est, en Nouvelle-Calédonie, avec le moustique, l'animal le plus désagréable que l'on puisse imaginer. C'est un insecte semblable à celui que dans le sud de la France on nomme *ravet* ou *caffard*, mais beaucoup plus gros et plus hardi; toutes les nuits, et surtout pendant la saison chaude, il se promène de tous côtés pendant le sommeil, sur votre figure, sur votre corps, rampant et rongeant même vos cheveux et votre épiderme. Quelquefois, le soir, ces insectes détestables promènent leur vol rapide et bruyant dans l'appartement et tombent lourdement sur votre visage; ils pénètrent partout en laissant sur tout ce qu'ils touchent une odeur particulière très-désagréable. C'est le fléau de l'île.

Le kagou abonde surtout dans le sud de la Nouvelle-Calédonie. Je l'ai rencontré plus rarement dans le centre et jamais dans le nord. A l'île Ouen qui touche presque la baie du Sud, il ne peut pas vivre. Les naturels de cette île m'ont dit avoir essayé de l'y introduire, mais il y meurt bientôt; cependant, d'après les traditions, cet oiseau abondait autrefois sur cette île. Il est probable qu'il n'y trouve plus assez de nourriture.

Il serait facile d'introduire cet oiseau en Europe où l'on pourrait l'habituer à la vie domestique; il nous rendrait de grands services en détruisant les insectes dans nos maisons et nos champs. Ceux qui possèdent un kagou dans la Nouvelle-Calédonie, le nourrissent ordinairement avec de la viande; mais lorsqu'on veut régaler l'animal, on prend une pioche et devant lui on fouille le sol pour lui donner des vers. Aussi, lorsqu'un homme muni d'une pioche passe à côté du kagou, celui-ci le suit partout pas à pas, croyant que l'on va travailler à son profit. Ne suivrait-il pas la charrue chez nous?

En quittant la Nouvelle-Calédonie, j'avais à bord quatre kagous vivants. Ils doublèrent tous le cap Horn; mais à partir de ce moment, privés de viande fraîche, mal logés, souvent mouillés, ils moururent l'un après l'autre. Le dernier périt presqu'en vue de Brest, après quatre mois et demi de séjour à bord.

Solitaire et sauvage, le kagou échappa aux recherches de Forster et de Labillardière. MM. Vieillard et Desplanches l'ont décrit les premiers. Il est vrai que ces naturalistes habitent l'île depuis sept ou huit ans.

EXVIBRIS

VIII

De la baie du Sud à Yaté.

Les calmes nous retinrent deux jours dans la splendide baie du Sud dont je parcourus les rivages, en admirant les immenses quantités de minerai de fer qui couvrent tout ce pays. Le soir même de notre départ, nous atteignîmes d'assez bonne heure Goro : la belle cascade de ce nom, n'était pas loin de notre mouillage. Ses eaux descendent d'un seul bond le long d'une montagne presque verticale. Le bassin qu'elles ont creusé au pied du rocher, invite le touriste à un bain délicieux.

A Goro, le sol n'est pas cultivable; seulement, en divers points et notamment sur l'île Kuebüni, il est chargé de pins colonnaires (*Araucaria intermedia*) qui, à cause de leur hauteur, de leur diamètre, de l'absence presque complète de nœuds à leur partie inférieure, et plus frêles que les pins d'Europe, de sorte que les nœuds d'attache des rameaux sont presque imperceptibles quand on travaille la tige. La couronne terminale qu'ils portent à leur sommet leur donne, surtout de loin, un aspect singulier, ce qui explique comment nos naturalistes les avaient pris pour des colonnes de basaltes[1]. »

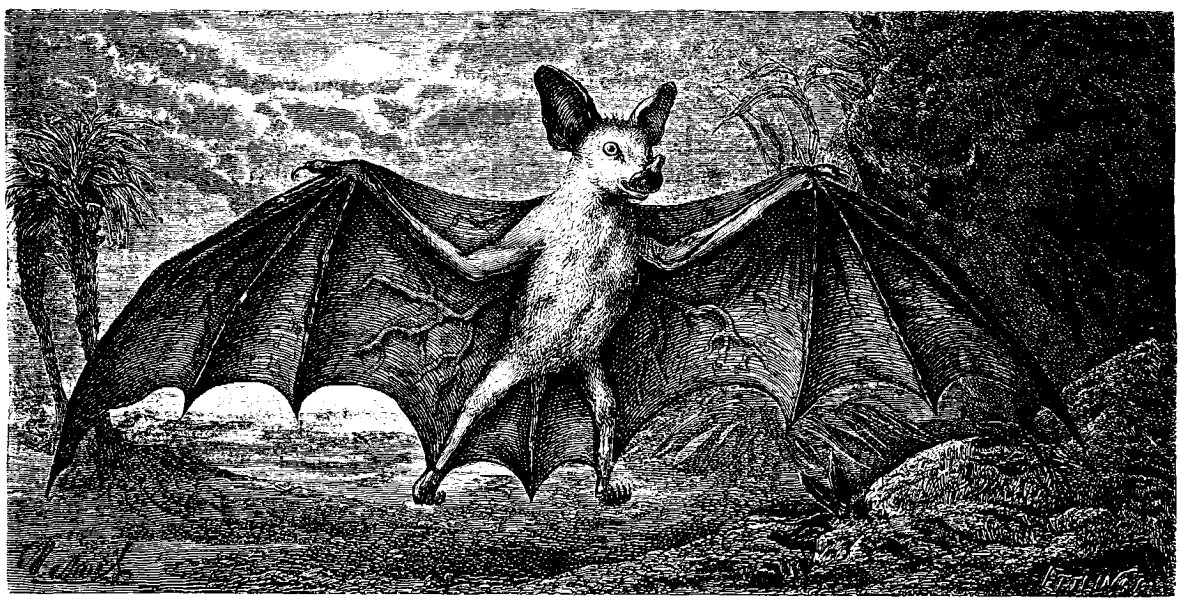
Après l'ascension de la cascade, nous allâmes avec le docteur et le second du bord, faire une promenade le long de la mer. Lorsque nous revînmes à l'embarcation, il faisait déjà noir; nous poussions de temps en temps des cris pour nous assurer si nous approchions de nos matelots; ceux-ci nous entendirent à la fin, mais ne reconnaissant pas nos voix, et quelque peu émus par l'obscurité de la nuit et des bois qui les entouraient, ils crurent à l'arrivée d'une troupe de kanaks et se massèrent les uns contre les autres, sans répondre. Cependant, lorsque nous ne fûmes plus qu'à quelques pas, ils se décidèrent à parler, et s'imaginant toujours avoir affaire à des indigènes, ils nous crièrent : « Lélé tayos, beaucoup lélé. » (Bons amis, beaucoup bons.) A ces paroles, nous nous persuadâmes nous-mêmes que nous

ont pu remplacer dans la colonie le sapin du Nord. Chaque année le gouvernement fait transporter au chef-lieu une quantité considérable de ces arbres. La plupart des îlots de cette région en sont du reste couverts.

La découverte de ces magnifiques végétaux, lors du deuxième voyage de Cook, fut pendant quelques jours un sujet d'étranges controverses, entre le célèbre marin et les non moins illustres savants qui l'accompagnaient.

Nous lisons à ce sujet dans sa relation :

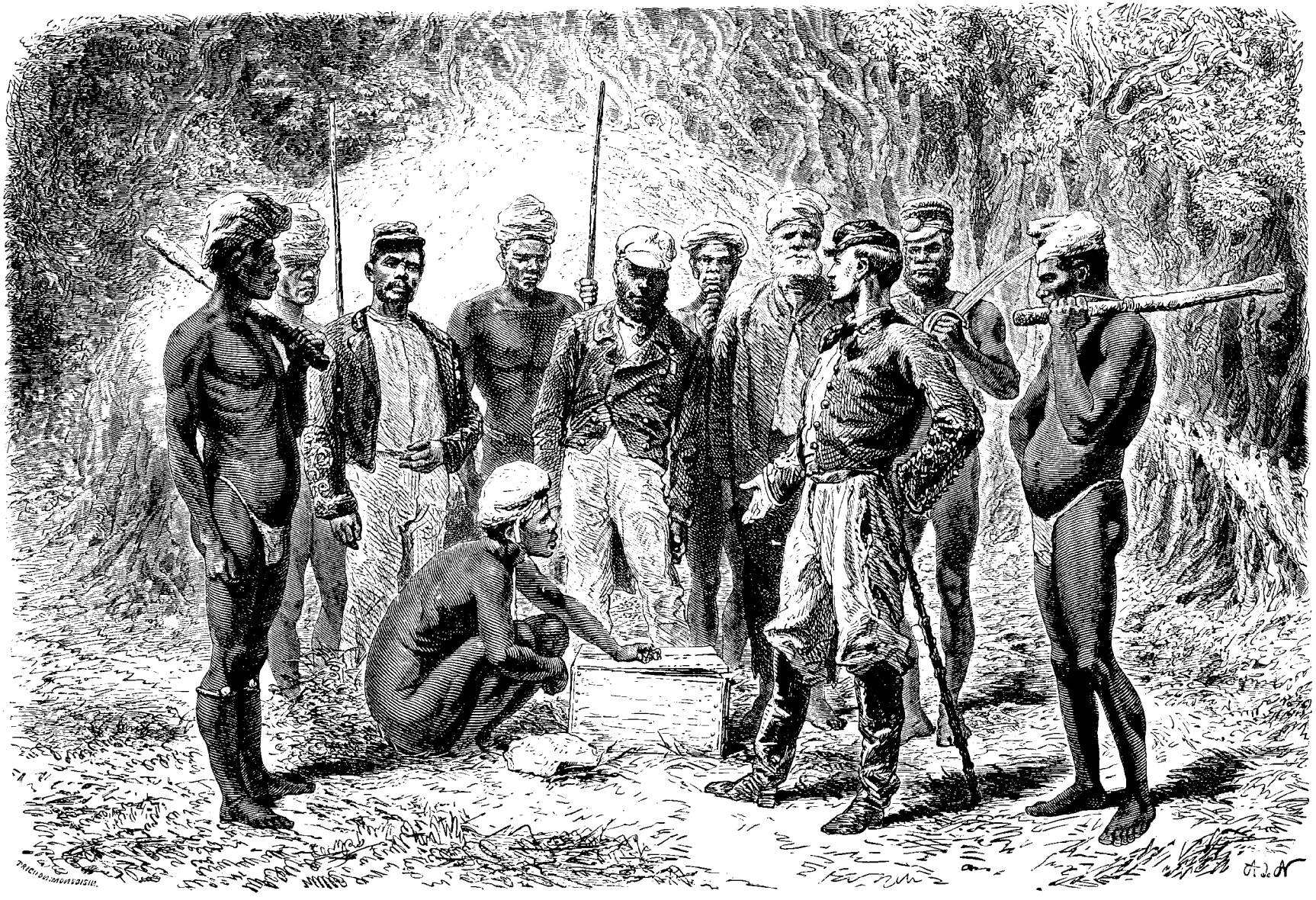
« En aucune île de l'océan Pacifique, à l'exception de la Nouvelle-Zélande, un navire ne peut mieux se fournir de vergues et de mâts. La découverte de cette terre est précieuse, ne fût-ce qu'à cet égard. Le bois de ces arbres est blanc, dur, léger, d'un grain très-serré. La térébenthine qui suinte de l'écorce, forme, épaissie par le soleil, comme un revêtement de résine autour du tronc et des racines. Ils ont des branches plus courtes



Vampire de la Nouvelle-Calédonie. — Dessin de Mesnel d'après nature.

1. « Le 23 septembre, après avoir doublé le *cap du Couronnement*, nous vîmes dans une vallée au Sud un grand nombre de ces pointes élevées, qui depuis quelques jours formaient à notre bord un sujet de controverses. Ces objets qui ressemblaient à des piliers étaient parfois espacés sur le sol, et plus souvent encore formaient des groupes serrés.

Comme dans toutes les parties du monde, on trouve des colonnades de basaltes, dans la haute Égypte et en Italie, sur les bords du Rhin et dans différentes parties de l'Allemagne, aux Hébrides, en Islande et en Écosse, en Irlande et en Auvergne, on pouvait supposer que ce phénomène était de la même nature, d'autant plus que tout récemment, dans les nouvelles Hébrides, nous venions de constater l'existence de plusieurs volcans. » (*Voyage dans l'hémisphère austral et autour du monde exécuté sur les vaisseaux* l'Aventure *et* la Résolution (1772-1775). — Édition in-4°, tome III, 378. Journal de Forster.)



Un envoyé français distribuant des présents à des chefs indigènes (Voy. p. 178). — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

EX-LIBRIS

étions en face d'une troupe de kanaks et nous nous sentîmes heureux d'avoir nos fusils que nous gardions dans la main, prêts à faire feu. Le chirurgien répondit quelques mots kanaks et je ne sais comment aurait fini cette conversation, si mon chien qui ne comprenait rien à tout ce colloque, n'était allé sauter dans la baleinière, en passant au milieu des marins. Ceux-ci le reconnurent et s'écrièrent en bon français : « Est-ce vous, lieutenant? » Dix minutes après, nous étions à bord.

Pendant cette excursion nous avions tués, entre autre gibier, un héron blanc et un animal des plus curieux, le *vampire calédonien*.

Ce vampire ou *roussette*, une petite chauve-souris et le rat, sont les seuls mammifères propres à cette île. Le corps de la roussette a vingt-cinq centimètres de longueur; sa tête grosse, à oreilles courtes, recouvertes de longs poils au sommet, terminée par un museau pointu, armée de dents formidables, rappelle, en miniature, la tête de l'ours ou du renard; ses yeux sont noirs, vifs et intelligents; tout son corps est couvert d'une fourrure fauve et noire, formée de poils assez longs; son aile est une membrane noire de trente-cinq centimètres de longueur, garnie de petits os qui courent en divergeant comme de longs bras soudés à la membrane et se terminent par une griffe solide servant à l'animal à s'accrocher aux branches.

La femelle ne produit à la fois qu'un petit qui se tient collé au ventre de sa mère assez longtemps. Lorsqu'il est déjà fort, son poids entrave le vol de la mère et quelquefois on peut tuer ces deux pauvres créatures à coups de pierre sur les branches où elles se tiennent comme sur un point favorable pour prendre leur vol et s'enfuir. Pendant la saison qui précède la maternité, au commencement de la nuit, le mâle et la femelle décrivent des rondes fantastiques dans les airs avec accompagnement de cris discords, aigres et retentissants.

Cet animal vit ordinairement dans les montagnes et au milieu de l'obscurité des hautes forêts; il se nourrit de graines. Lors de la fructification des niaoulis qui couvrent la campagne, les roussettes sortent de toutes parts des bois, au coucher du soleil, et viennent s'abattre sur ces arbres pour en dévorer les graines.

Les fruits mêmes du cocotier ne sont pas épargnés par le vampire.

Comme tous les animaux frugivores, la roussette est bonne à manger; le goût de sa chair rappelle celui du lapin; le kanak en est très-friand, mais l'idée seule d'y porter la dent répugne à beaucoup d'Européens.

Du poil de la roussette, le Néo-Calédonien fait des cordons et les réunit en masse pour former un gland volumineux que les femmes suspendent à leur collier de façon à ce qu'il leur tombe sur le dos. Le tissage de ces poils étant très-long, les cordons en acquièrent d'autant plus de prix et, comme nos monnaies, ont une valeur fixe. Ainsi, pour une certaine longueur de ces tresses, on achètera une pirogue, une femme, etc.

Une fois tressés, les poils de roussettes sont teints en rouge au moyen de la racine d'une *morinda* très-abondante au milieu des champs de la Nouvelle-Calédonie. J'ai apporté en France des échantillons de cette racine; elle fournit une couleur jaune très-belle, qui passe elle-même au rouge dès qu'elle est traitée par des eaux alcalines.

Quoique ce travail de tissage et de teinture du duvet de la roussette nous paraisse bien simple, il indique cependant que le Néo-Calédonien a su tirer du seul animal à fourrure qu'il possède, tout le parti que nous aurions pu en tirer nous-mêmes.

Au delà de Goro, le vent dont la direction nous était alors très-favorable, nous poussa bientôt devant l'embouchure de la belle rivière d'Yaté où quelques mois plus tard devait se passer un des événements les plus importants de l'histoire de la colonisation néo-calédonienne.

Nous avions sous les yeux une plaine fertile dont la longueur au bord de la mer est de 27 kilomètres et la profondeur de 1800 mètres; elle a été formée exclusivement par les riches alluvions qu'un grand cours d'eau a superposées là depuis des siècles; cette rivière à laquelle les Européens donnent le nom de la plaine, est une des plus grandes de l'île; elle descend d'un groupe de formations éruptives ferrugineuses et magnésiennes qui sont stériles et désertes. Ce n'est qu'après un parcours de quarante kilomètres environ, c'est-à-dire à son embouchure, que ce courant devient presque un fleuve, arrosant la belle plaine dont j'ai parlé. Il est navigable pour de grosses embarcations et, en se mélangeant aux eaux de la mer, il forme une véritable baie. Sa largeur est de plus de cent mètres et il coule entre deux hautes berges verticales.

Au commencement de 1864, séduit par l'heureuse situation de cette plaine bien arrosée et d'un facile accès, le gouverneur de la colonie essaya d'y appliquer l'idée du travail en commun. La frégate *la Sibylle* venait précisément d'amener bon nombre de colons. On choisit dans la masse une société composée de vingt membres représentant des industries diverses. Il s'y trouvait un papetier, un mécanicien, deux ferblantiers, deux forgerons, un tailleur de pierres, deux mineurs, un boulanger, un charpentier, un couvreur, un maréchal ferrant, deux briquetiers, un sellier, deux agriculteurs, et deux femmes qui suivaient la fortune de leurs maris.

On donna à cette *communauté* trois cents hectares de terrain dans la plaine, soit quinze hectares par personne. De plus le gouvernement fit l'avance de bétail, de poules, de graines, d'outils et d'ustensiles aratoires. La direction de la société fut confiée à l'un des sociétaires, sous la surveillance d'un conseil choisi parmi les membres.

Les choses étant ainsi réglées, le 14 janvier 1864, les vingt sociétaires furent embarqués à Nouméa avec leur matériel, sur un des bateaux de la station locale, pour être conduits à Yaté. Avant leur départ, le gouverneur se rendit à bord et, dans un long discours, fit entendre aux nouveaux colons tout ce qu'il attendait de cette application des idées sociétaires.

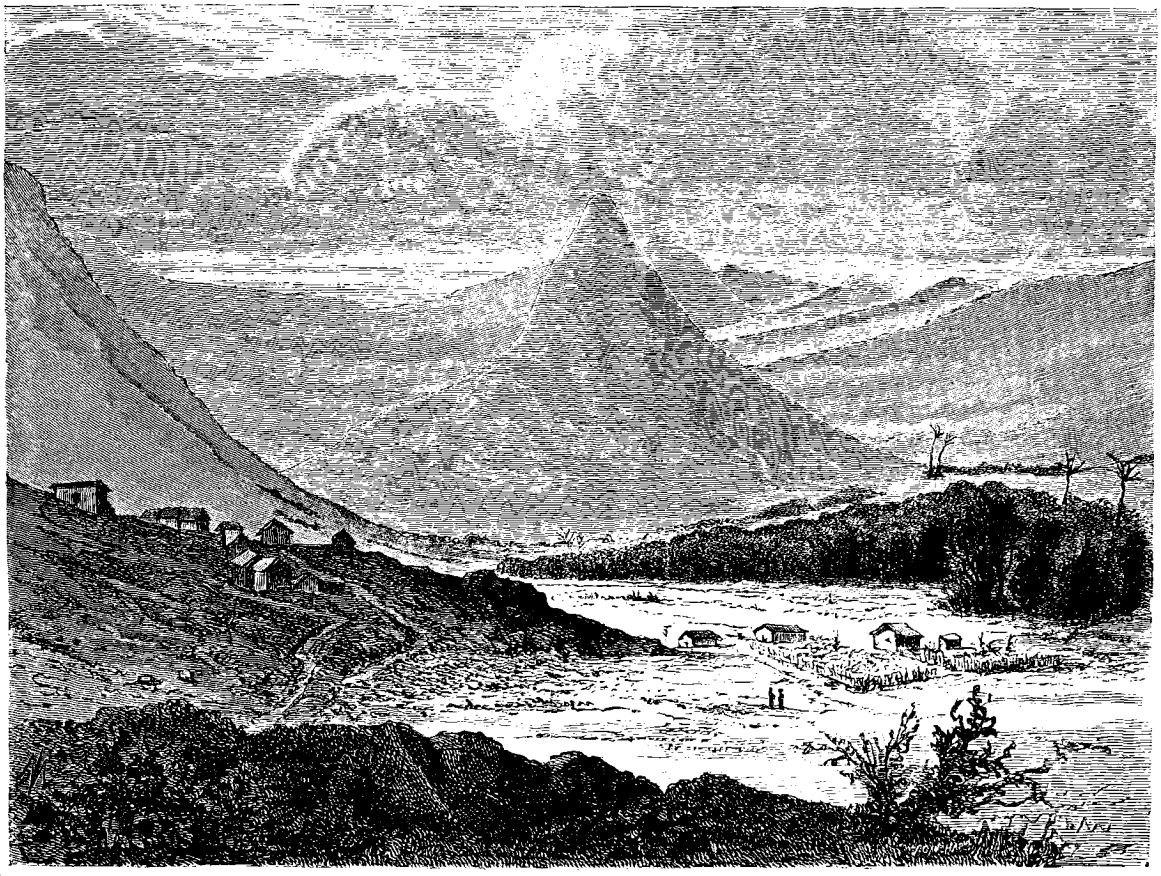
Tel fut le début d'une innovation sur laquelle bien des gens fondaient des espérances, tandis que, il faut le

dire, elle était désapprouvée par beaucoup d'autres; et ce fut à ces derniers que les événements donnèrent raison.

L'historique de cette colonisation par communauté serait certainement très-curieux, mais nous entraînerait trop loin; je me bornerai donc à constater, comme un simple épisode de l'histoire de l'économie politique, que ce système n'eut pas même ici un seul instant d'éclat, comme cela se voit quelquefois dans ce genre d'entreprise, et que le moment de plus grande prospérité de ces malheureux associés fut celui de leur départ. Une année ou deux après, ils durent se séparer pleins de défiance, d'aigreur, de haine les uns contre les autres, et non-seulement ruinés mais endettés.

Pourquoi ce résultat? — Tous les subsides d'argent, de vivres, d'approvisionnements de toute espèce, leur avaient été cependant prodigués par le gouvernement pour faire prospérer une œuvre dont il était le père. Serait-il vrai que l'homme ne se développe que par le désir inné de s'élever au-dessus de ses semblables, et qu'il perd son énergie aussitôt que cette émulation égoïste et condamnable lui fait défaut?

En remontant d'une quinzaine de kilomètres le cours pittoresque de la rivière d'Yaté, j'ai visité un site que je recommande aux touristes en quête de belles scènes naturelles; c'est la *plaine des Lacs*, formée, à quatre cents mètres environ d'altitude, par l'évasement en forme de



Vue de Kanala prise du sud-est. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

cirque des montagnes qui encadrent le bassin de la rivière. La décomposition des roches magnésiennes de son pourtour a donné à ce plateau un sol argileux et imperméable, que les eaux découlant des hauteurs environnantes ont constellé d'étangs et de lacs aux ondes bleues et profondes. Quelques-uns de ces réservoirs, les lacs Latour et Néléatea, entre autres, ont plus d'une lieue de pourtour et leur ensemble forme un paysage plein d'originalité et de grandeur.

Le soir nous atteignîmes, dans la tribu de Kuanné, une baie qui porte aussi le nom de baie du Massacre, nom accolé à bien d'autres anfractuosités des rivages océaniens et qui rappelle ici un funèbre événement.

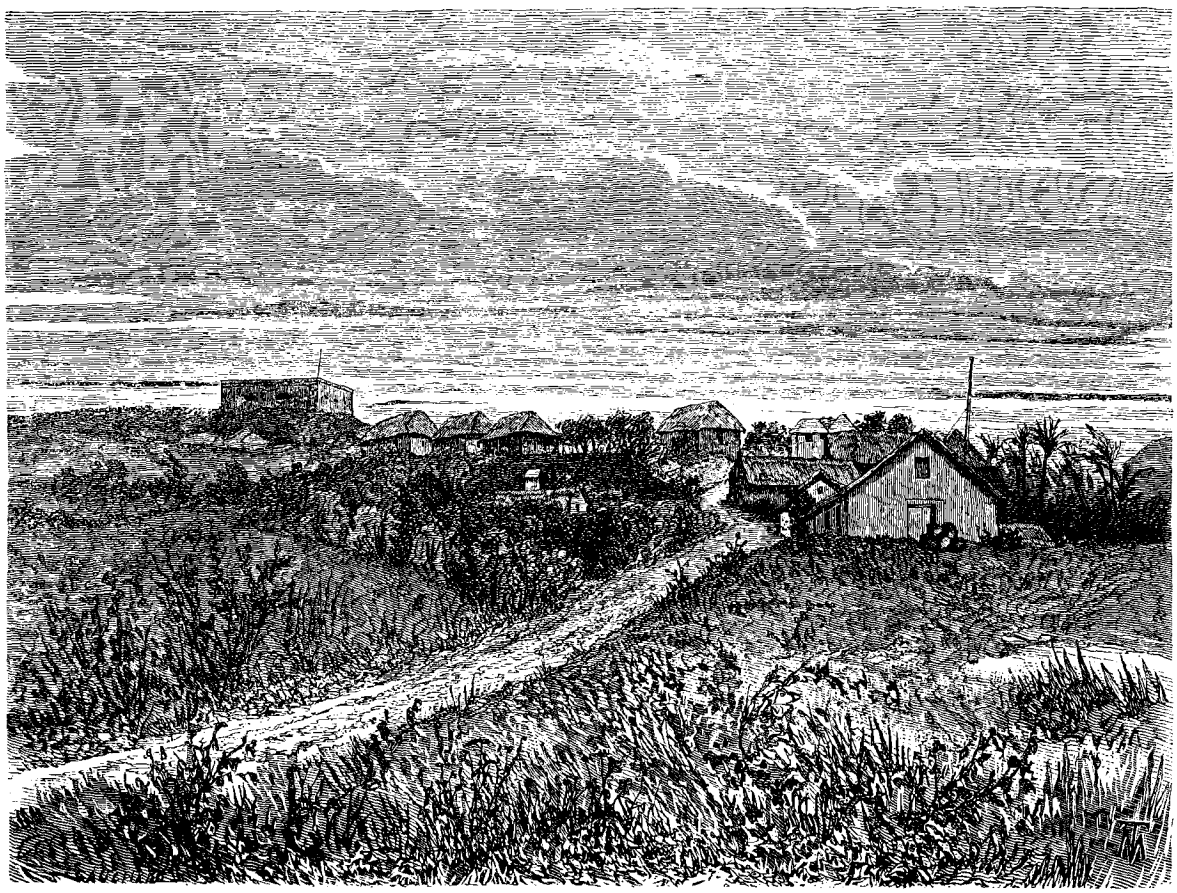
En 1861, un capitaine au long cours, M. Darnaud, qui s'était occupé de rechercher des mines de houille dans les environs du Mont-d'Or, entreprit de faire le tour de la Nouvelle-Calédonie, seul avec trois Kanaks dans un petit bateau, et descendant à terre tous les jours pour visiter le pays. Ce malheureux n'alla pas bien loin, car, dans la baie où nous étions mouillés, les naturels le massacrèrent ainsi que ses trois compagnons, firent un festin de leurs corps, et pillèrent le bateau. — A la suite de cette affaire, le commandant Durand, alors gouverneur de la colonie, s'empressa de diriger sur ce point une expédition, pour tirer vengeance de ce meurtre.

Encore sous l'impression du récit que l'on venait de nous faire, nous descendîmes à terre bien armés. Nous trouvâmes d'abord quelques vieilles cases, qui nous parurent abandonnées, et, pendant que le second, le docteur et les hommes se baignaient ou dormaient à l'ombre, caressés par la fraîche brise de la mer, je m'avançai dans l'intérieur avec mon fusil. Je fus assez heureux dans ma promenade, pour voir plusieurs pigeons que j'abattis.

J'avais déjà sept pièces, je marchais très-lentement pour ne pas briser les branches sèches, et mon œil scrutait le feuillage profond pour y découvrir quelque nouvel oiseau, lorsque je crus voir sur ma droite et à travers une éclaircie, passer une ombre rapide. Je m'arrêtai indécis. A ce moment le bruit presque imperceptible d'une branche brisée sur le sol arriva jusqu'à moi, et une chouette blanche, oiseau qui dans ces parages ne se lève le jour que lorsqu'il voit un homme, passa tout près de ma tête, en battant l'air de ses ailes silencieuses.

Il n'y avait plus à douter; les Kuannés étaient près de moi. Ce ne pouvait être nos hommes, puisque je les avais laissés jouant au bord de la mer.

Toutes ces pensées me sillonnèrent la tête comme un éclair, en même temps que l'horrible tableau du massacre de Darnaud me passait devant les yeux. Je dus pâlir beaucoup, car la sueur coulait froide sur mon



Le fort de Kanala vu du nord-ouest. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

visage; cependant, avant de reprendre ma promenade, je regardai avec attention un instant au sommet des arbres, comme si j'y eusse aperçu quelque chose; puis je me remis en route, serrant fortement entre mes mains la crosse de mon fusil armé; mon œil fouillait à l'avance tous les massifs, et, au lieu de continuer à m'enfoncer dans les bois je pris sur la gauche, de façon à rejoindre le rivage de la mer le plus tôt possible, recherchant sur mon chemin les éclaircies et évitant les fourrés. Enfin je me sentis heureux lorsque j'aperçus à travers le feuillage la blanche ligne des sables du rivage.

Arrivé à ce point je ralentis le pas; et je suivais les bords de la mer comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé lorsque, tout à coup, devant moi, un Kuanné sortit du bois, puis un autre, puis un autre encore, jusqu'au nombre de sept, qui s'arrêtèrent en se groupant devant moi. C'étaient des *hommes faits*, entièrement nus, armés de casse-têtes, de zagaies, et de tomahawks. Quelques-uns d'entre eux s'étaient peint en noir la tête et la poitrine.

C'était la première fois que je me trouvais en face des Kuannés, et les conditions assez étranges qui avaient précédé cette entrevue la rendait encore plus émouvante pour moi; aussi l'aspect subit de ces sept anthropophages armés, au torse nu et noirci, ne manqua pas de me

Maison d'un chef indigène, près Kanala. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

EX VIBRIS

faire éprouver une sensation profonde, que je n'ai jamais ressentie depuis dans des circonstances autrement terribles que celle-là.

Ces enfants des bois me regardaient en silence; je m'avançai franchement vers eux, sachant bien que, comme les bêtes féroces, il faut toujours tenir ces sauvages en face de soi, et tendant la main au plus vieux, je lui dis :

« Bonjour, Tayo. »

La franchise et le sans gêne des blancs dans des circonstances ordinaires étonnent toujours les kanaks. Ceux-ci se prirent donc à sourire, et l'un d'eux, me montrant *la Calédonienne* dont on apercevait la carène effilée, me dit :

« Boat belong you? (C'est votre bateau?)

— Oui, répondis-je, voulez-vous venir à bord? »

Ceux qui me comprirent firent une grimace expressive qui voulait certainement dire non. Alors, leur montrant le soleil qui descendait rapidement à l'horizon, j'ajoutai : « Tout à l'heure le soleil va s'éteindre dans l'eau, adieu. » Sur ce, je m'éloignai, heureux que cette rencontre se fût terminée aussi pacifiquement.

J'avais fait quelques pas lorsque j'entendis les éclats de rire retentissants de ces Kuannés. Ils riaient tous de bon cœur, de quoi? Je ne sais; d'eux-mêmes peut-être qui m'avaient laissé échapper.

Le soir je racontai mon aventure au commandant, qui me dit que j'avais couru peu de danger à cause de la présence sur rade de *la Calédonienne*, mais que, cependant, il était toujours bon de se bien tenir sur ses gardes avec ces sauvages.

IX

De Kuanné (baie du Massacre) à Nakéty et à Kanala. Vents régnants et cyclones.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, la Nouvelle-Calédonie étant orientée nord-ouest et sud-est, les vents alisés qui règnent presque toujours dans ces parages permettent d'y atterrir très-facilement par le nord, mais s'opposent au retour. Aussi les voyages des caboteurs qui font le tour de l'île, sont-ils quelquefois très-longs. Ces caboteurs mouillent dans les endroits connus où réside ordinairement un Européen et celui-ci leur remet un chargement de porcs, de poules, etc., qu'il a achetés lui-même aux indigènes. Ce commerce est régulièrement établi sur presque toute la côte occidentale que l'on peut parcourir tout entière à partir de Nouméa sans avoir jamais besoin de sortir des récifs. A la côte orientale il faut, au contraire, sur plusieurs points, prendre le large, car les récifs touchent parfois la terre, ou bien sont tellement nombreux que la navigation devient dangereuse, d'autant plus que les cartes hydrographiques de ces parages ne sont pas encore terminées. Cette dernière côte est donc peu connue ou du moins peu fréquentée.

Le climat de la Nouvelle-Calédonie est des plus tempérés; le thermomètre y oscille entre 20° centigrades et 28. On ne connaît aucune maladie qui soit particulière au pays. Comme les kanaks meurent ordinairement de la phthisie pulmonaire, certains médecins croient le pays très-défavorable aux Européens prédisposés à cette affection. D'autres au contraire, et je suis complétement de leur avis, envoient d'Australie ici, pour s'y guérir, les gens malades de la poitrine; j'en ai vu plusieurs arriver bien affaiblis et s'en aller complétement remis. Le seul fléau à déplorer ici, ce sont les coups de vent qui surviennent presque tous les ans une fois, mais avec une intensité plus ou moins violente. La force du vent est alors effrayante et renverse tout ce qui n'est pas bien abrité; j'ai vu des plaines ouvertes, sur lesquelles tous les arbres étaient couchés dans la même direction, déracinés ou brisés; des pluies torrentielles tombent en même temps et font déborder les ruisseaux bien au delà de leurs berges. Heureusement, dans l'intérieur de l'île les vallées sont assez profondes pour abriter les cultures délicates qui, telles que celles du café, ne supporteraient pas impunément les ouragans; au reste, on a le soin d'entourer le caféier d'une haie d'arbres de cocotiers par exemple, dont le feuillage abondant et au niveau du sol dès le jeune âge, préserve bien des plantations.

Au sud de l'île s'ouvre le grand canal que les ondes tumultueuses du pôle ont creusé entre l'Australie et la Nouvelle-Zélande; au nord dorment les tièdes vagues de la mer de corail, ou d'imperceptibles zoophytes élaborent incessamment de nouveaux archipels. La ligne de soulèvement de la Nouvelle-Calédonie et les récifs qui la prolongent sous les eaux, forment donc une digue naturelle entre deux climats opposés et deux régions maritimes très-distinctes. De là les coups de vents périodiques qui affligent annuellement l'île. Un ciel nuageux, quelques grains, la chute du baromètre sont les indices certains de leur approche. L'avis en est immédiatement donné par le gouverneur à la rade et à la ville. On voit alors le port de Nouméa, si tranquille d'ordinaire, plein d'agitation et de mouvement; les petits bateaux hissent rapidement leur voiles blanches et profitent de la brise encore faible, pour aller mouiller dans les plus petits replis de la côte, où le vent aura plus de peine à pénétrer; quant aux navires de fort tonnage, s'ils jugent leur situation convenable, ils mouillent de nouvelles ancres, et par diverses manœuvres se préparent à une lutte contre les éléments. On a vu dans le port de Nouméa, si bien abrité cependant, des navires parcourir toute la longueur de la rade, en chassant sur leurs ancres.

Dans la ville, même inquiétude; comme les maisons sont entourées de *vérandas*, le vent qui s'engouffre sous la colonnade avancée, la soulève et l'emporte fréquemment; mais la rupture de la véranda ne se fait pas sans péril pour la toiture elle-même, qui souvent s'envole aussi, et l'on voit alors les grandes feuilles de zinc dont elle se compose, rouler au loin avec grand bruit. Longtemps après la tourmente, on trouve souvent au milieu des herbes, à des distances assez considérables, quelques-unes de ces feuilles de métal, que le vent a emportées.

Pour prévenir ces destructions, les habitants s'empressent de consolider leurs maisons à l'aide d'une série de longues cordes qui passent par-dessus la toiture, et sont fixées solidement, par leurs deux extrémités, à des arbres ou à des pieux enfoncés en terre. Cette précaution, qui paraît bizarre d'abord, a préservé cependant plus d'une habitation ; les cordes, se tendant fortement sous l'action de l'eau de pluie, exercent une pression énorme.

Cette première précaution prise, on a recours à une autre non moins importante qui consiste à clouer intérieurement les portes et les fenêtres, de manière qu'elles ne soient pas enfoncées; autrement le vent s'engouffrant en dessous du toit, aurait grande chance de le faire sauter.

L'expérience des retours périodiques de ces vents violents, devrait apporter dans la construction des maisons des modifications telles qu'elles fussent à l'abri du fléau. J'avais parlé à mes amis d'un projet de maisons à terrasses, d'autant plus faciles à construire que les matières élémentaires du béton ne sont pas rares dans le pays. J'aurais ensuite disposé tout autour des vérandas des charnières mobiles, placées contre les quatre murs, et soutenues à leur partie extérieure par des colonnes mobiles aussi; de cette façon, dès que le coup de vent serait annoncé, on enlèverait les colonnes et l'on rabattrait les vérandas le long des murs ; on les fixerait dans cette position très-facilement, et une maison, ainsi transformée, ne laisserait plus aucune prise à la rafale.

Pendant ces cyclones, véritable nom de ces ouragans, le vent souffle successivement de tous les points de l'horizon, et si l'on se trouve au centre de ce cercle, ce qui nous arriva en 1865 à Nouméa, on a un moment de calme trompeur. Le ciel demeure clair, le soleil brillant, l'atmosphère est très-pure, on croit que tout est terminé, on se réjouit, on éloigne toute précaution ; mais, comme un coup de foudre, le vent revient avec toute sa violence et dans une direction diamétralement opposée à celle de la légère brise dont on avait joui pendant les quelques heures d'un calme factice.

Ces sautes de vent, aujourd'hui bien connues des marins, ont été et sont encore la cause de nombreux sinistres maritimes ; croyant au retour du beau temps, le navire se couvre de beaucoup de toile, que permet cette brise légère, mais la *saute de vent* a lieu si vite qu'on n'a pas le temps d'amener les voiles ; la violence de l'attaque empêche d'exécuter cette manœuvre. On est alors masqué, le navire n'obéit plus au gouvernail, la position est des plus critiques, et si l'on a la chance de s'en tirer, ce n'est pas ordinairement sans de grandes avaries.

Pendant ces orages redoutables, qui durent quelquefois trois jours, le vent est accompagné d'une pluie si abondante que nous n'en avons pas l'idée en Europe. Le baromètre descend quelquefois de 760′ à 718′. J'ai vu à Nouméa des maisons renversées, des toitures entières emportées; la végétation surtout a beaucoup à souffrir : les branches des arbres et les arbres eux-mêmes se brisent, les plantations sont couchées et détruites, les fruits perdus, et, pour comble de malheur, les végétaux qui ne sont pas brisés entièrement, loin de conserver, après la tourmente, la verdure éternelle des pays tropicaux, paraissent avoir subi un incendie général : leurs feuilles jonchent en partie la terre, comme chez nous dans l'automne ; celles qui ont résisté sont jaunies ou noircies, et donnent aux arbres un aspect désolé.

En 1864, toutes les cannes à sucre, les bananiers, les tiges d'ignames et de patates douces furent renversées, arrachées et meurtries; le maïs et les légumes des Européens furent dispersés ; les choux et la chicorée restèrent seuls mais avec une teinte maladive. Il fallut renoncer à la récolte des pommiers-canelle, des figuiers, des goyaviers, des corossoliers, des vignes, des citronniers, des orangers. — Les rameaux de la plupart des arbres étaient desséchés.

Cette altération profonde des végétaux est ordinairement attribuée à l'influence de l'eau de mer, que transportent ces rafales furieuses, soufflant du large ; ils recouvrent de dépôts salins l'intérieur et même l'extérieur des maisons de la ville. Cependant, comme j'ai constaté que l'étiolement des plantes s'étend jusque dans leurs racines, et parfois bien au-dessous de la surface du sol, il pourrait fort bien être dû à une autre cause, peut-être à la grande évaporation de la séve, sous l'influence du vent.

Mais je reviens à notre voyage. Nous avions une bonne brise, et notre goëlette, excellente marcheuse, nous portait rapidemement vers le nord. Toute cette côte, jusqu'à Nakety, n'a rien de bien remarquable, à part les bords des rivières importantes qui forment des vallées intérieures assez fertiles. Le reste se compose de montagnes stériles qui se prolongent de l'est à l'ouest sur tout le travers de l'île. Les mines de fer dont j'ai signalé l'abondance dans la baie du Sud, à l'île Ouen et dans tout le sud, à Unia ainsi qu'à la baie du Massacre, se retrouvent encore fréquemment ici, en amas considérables. Ce minerai de fer dont on n'a tiré aucun parti jusqu'à ce jour, est cependant appelé à jouer un rôle peut-être important, car il contient une proportion de chrôme de deux pour cent environ, qui passe dans la fonte et dans les produits secondaires, fer ou acier. Or l'acier qui contient jusqu'à deux pour cent de chrôme, ne perd jamais rien de sa malléabilité. De plus, il atteint une dureté extrême, et c'est la dureté de l'acier que les industriels recherchent surtout. Ce minerai contient neuf pour cent d'eau et 73,30 pour cent de peroxyde de fer; à l'essai il fournit 51,30 pour cent de fonte. Il reviendrait très-bon marché, car on le rencontre en petits blocs séparés formant de grands amas sur les rivages de la mer où il serait aussi facile à prendre que des galets. On pourrait l'envoyer en Australie comme chargement de retour, qui fait généralement défaut. Ce serait d'autant plus aisé qu'en cette contrée des fonderies sont établies très-près des bords de la mer à laquelle elles sont du reste reliées par une voie ferrée. Peu de temps avant

mon départ de la Nouvelle-Calédonie, j'avais proposé à M. le gouverneur d'envoyer à Fitzroy, province de Queensland, vingt tonneaux de ce minerai pour en faire l'essai : j'ignore si ce projet a été mis à exécution.

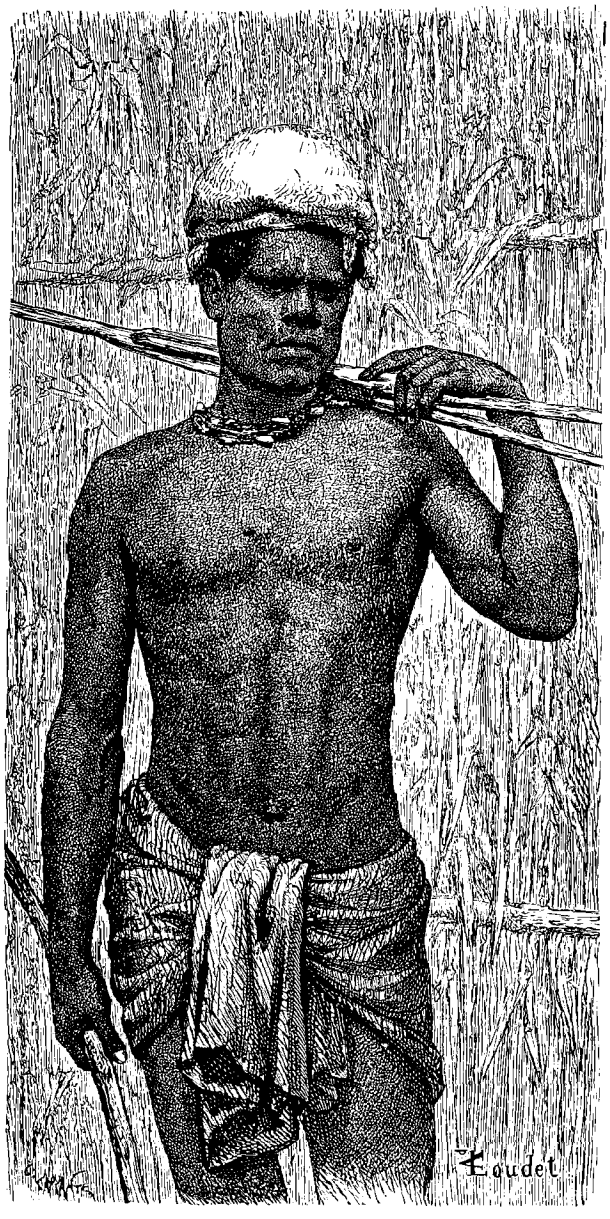
L'île des Pins, dépendance de la Nouvelle-Calédonie et située à trente milles dans son prolongement sud, est presque exclusivement formée de ce minerai.

Découverte par Cook, dans les derniers jours de septembre 1774, cette île dut le nom qu'il lui donna et qu'elle a gardé à l'abondance des pins (*araucaria*), variété dite de Norfolk, qui revêtaient sa surface.

Pendant la journée nous passâmes devant la belle baie de Nakety, dont les bords sont entourés de forêts où l'on exploite des bois de construction de première qualité. Les terrains sont aussi très-fertiles autour de cette baie, et se prolongent jusqu'à Napoléonville ou Kanala, où s'établit en ce moment une petite cité.

Nous entrâmes dans la baie de Kanala pour y passer la nuit. Cette baie est un long canal de cinq ou six milles de profondeur qui s'élargit à l'entrée, pour former un vaste port; une belle rivière vient s'y jeter, après avoir arrosé de spacieuses et fertiles contrées, où sont déjà établis bon nombre de planteurs. Un poste militaire de cinquante hommes, commandé par un capitaine, est chargé de veiller à la sûreté des colons, car une tribu nombreuse et puissante habite ce pays. Les soldats travaillent en même temps à l'établissement de rues, de routes, enfin à tous les ouvrages que réclament le bien-être public et l'industrie naissante de cette contrée.

Je parlerai plus tard de cette ville et des plantations qui l'entourent : dans cette première excursion, je n'eus pas le loisir de la visiter.



Pêcheur indigène (baie de Kanala). — Dessin de Loudet d'après une photographie.

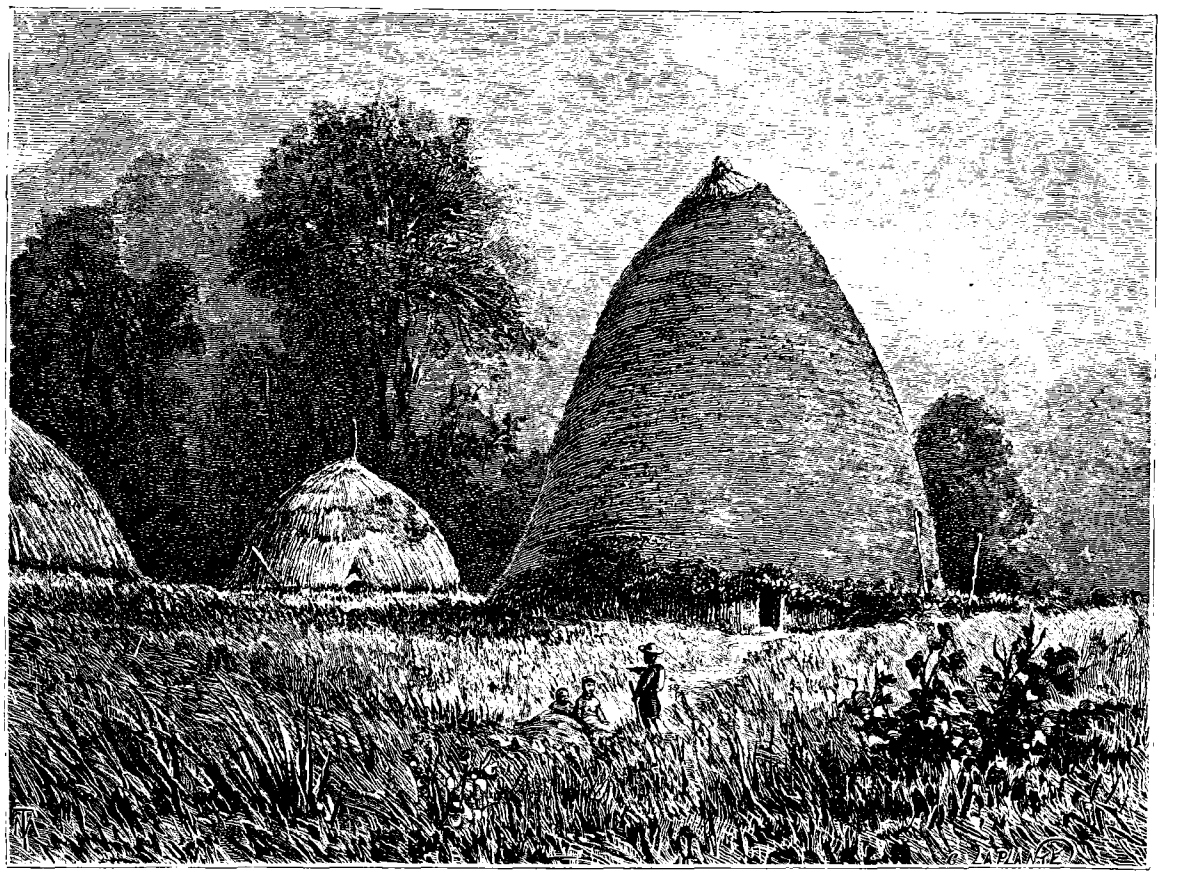
A partir de Nakety et de Kanala, l'île prend un aspect différent : aux montagnes ferrugineuses du sud ont succédé des paysages plus moelleux, le sol est généralement plus fertile, la végétation plus puissante, plus riche; le cocotier, ce présent fait au pauvre sauvage par Dieu même, se presse de toute part, élevant au ciel son tronc droit et flexible, chargé de ses précieuses noix ; le long de la côte les villages kanaks sont nombreux, peuplés, et remontent assez loin dans l'intérieur sur les bords des rivières. Quoique légèrement plus foncé que dans le sud de l'île, le naturel est ici plus grand, plus beau, mieux fait; mais il y est aussi trop souvent affligé d'une maladie bien plus rare dans le sud, l'*éléphantiasis* et d'une espèce d'*hydrocèle*.

Dans l'après-midi nous jetions l'ancre devant Houagap, après avoir passé devant l'*Ile d'un seul arbre*, sur laquelle est un pin isolé d'une grande hauteur : on le voit de très-loin en mer et il sert pour l'atterrissage. Cet arbre avait été signalé par Cook, il y a près d'un siècle.

La situation de Houagap est favorable à des établissements d'agriculture. Il y a au bord de la mer, une large bande de terrain, plantée de cocotiers et arrosée par une belle rivière, la *Tiwaka*, qui s'enfonce dans une vallée très-fertile, habitée par les indigènes jusqu'à six ou sept lieues dans l'intérieur. Le port, quoique peu sûr pendant un coup de vent, est assez vaste; déjà plusieurs colons y sont établis.

Jules GARNIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Le village d'Hienghène. — Dessin de Moynet d'après une photographie.

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE,

PAR M. JULES GARNIER, INGÉNIEUR CIVIL DES MINES [1].

1863-1866. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Houagap. — Hienghène. — Poébo. — Décroissance et mortalité parmi les indigènes. — Un triste problème ethnographique.

Depuis plusieurs années, les missionnaires étaient établis à Houagap lorsque, en 1862, les naturels attaquèrent la mission et en firent le siége. La garnison de Kanala avertie, envoya au secours de l'établissement une baleinière, dix hommes et un sergent; ceux-ci purent en arrivant traverser la ligne des assiégeants et pénétrer dans la maison, où ils se maintinrent pendant plusieurs jours. Un armistice venait d'être arrêté entre le sergent et un chef lorsque l'aviso *la Gazelle* arriva avec des troupes, assez à temps pour que l'on n'eût encore à déplorer la mort de personne. A la suite de ces événements, on mit à prix la tête des quatre chefs qui en avaient été les meneurs; trois d'entre eux vinrent se rendre, dans l'espoir d'avoir la vie sauve, mais il fallait un exemple et leur sentence était déjà prononcée. Les malheureux se voyant perdus, trouvèrent moyen de briser leurs fers et de s'échapper ensemble de la tente dans laquelle ils étaient prisonniers; mais plusieurs sentinelles veillaient sur eux, et ils périrent sous les coups de baïonnette.

Le premier instigateur de la révolte, Onine, grand chef d'Amoi, se réfugia dans la montagne où il ne put être pris; son territoire fut confisqué. Un peu après, il obtint sa grâce et se retira dans son village.

J'allai un jour le visiter en compagnie de mon ami, le docteur Vieillard, savant simple et modeste, véritable

1. Suite. — Voy. pages 155, 161 et 177.

pionnier et prêtre de la science. Nous examinâmes ensemble la physionomie de cet homme, autrefois chef suprême d'une des plus nombreuses et des plus riches tribus de l'île, aujourd'hui complétement dépossédé, et je lus sur ses traits, non le découragement et la servilité, mais l'expression d'une amère et profonde tristesse; son accueil fut froid, digne, presque orgueilleux. Il n'avait pas une poule ni un porc à lui, comme s'il eût voulu ne posséder rien des choses importées par les *Papaies* (étrangers), mais il nous fit apporter une charge d'ignames capable de nourrir plusieurs hommes. Il n'accepta de nous qu'un peu de tabac. Cependant lorsque je ceignis la tête d'un de ses enfants d'un beau mouchoir rouge, et qu'il vit l'enfant *rougir* de joie, il me tendit la main; à partir de ce moment, je fus son ami. Le lendemain il nous accompagna lui-même sur le pic d'Amoi, où nos fatigues furent récompensées par de précieuses trouvailles géologiques.

Lorsque je quittai le vieux chef en lui serrant la main, je ne m'attendais pas à le rencontrer bientôt, dans des circonstances fort malheureuses; deux ans après, il fut impliqué dans l'assassinat du colon Taillard, à Houagap (affaire dont j'aurai l'occasion de reparler plus tard). Mis au cachot, il brisa trois fois ses fers, s'échappa trois fois et trois fois fut repris. L'aviso à vapeur, *le Fulton*, le transporta alors à Nouméa; j'étais sur ce bateau lorsqu'on l'y amena. Cet infortuné était d'une maigreur effrayante; dans les efforts qu'il avait faits pour briser, dans son cachot, les anneaux de fer qui lui liaient les bras et les jambes, il s'était déchiré les chairs jusqu'à l'os qu'on voyait à nu et que rongeait déjà la gangrène. Il me reconnut cependant, et je lui demandai ce qu'il désirait de moi :

« Du tabac pour moi et mon compagnon, » me répondit-il.

Je m'empressai de le satisfaire, et je lui fis porter quelques aliments plus agréables que les siens; mais le chirurgien du bord me dit, après la visite : « Votre vieux chef n'ira pas loin. »

En effet, nous le débarquâmes à Kanala, où il mourut quelques jours après.

Sa complicité n'avait pas été prouvée, il n'était qu'en prison préventive. Cédant à l'intérêt que m'avait inspiré cet homme, vraiment doué d'une énergie et d'une intelligence rares, je pris postérieurement des renseignements sur l'affaire, et j'ai tout lieu de croire qu'il a été, dans cette occasion, victime de la haine d'un de ses compatriotes appelé *Aïlé*, petit chef d'une tribu autrefois en guerre avec la sienne, et que possédait l'esprit de *vendetta*. Aïlé me disait à moi-même, en me parlant d'Onine : *Onine bad man, longtime he kill father, after that eat him* (Onine est un mauvais homme, il a tué mon père autrefois et il l'a mangé). Et ce fut sur les dénonciations de cet ennemi héréditaire qu'Onine fut arrêté et mourut avant que son affaire pût être examinée. Quant à Aïlé, il est aujourd'hui chef d'un groupe de tribus où l'on a fait entrer celle de sa victime.

Nous venions de doubler le cap *Teco ;* il était quatre heures du soir, le commandant et l'état-major étaient à dîner, lorsque nous ressentîmes un choc violent, qui fit craquer toute la goëlette; nous nous élançâmes sur le pont, nous étions échoués sur un banc de sable. Heureusement la mer était à peu près calme, la brise fraîche et la marée presque basse; notre existence n'était donc pas le moins du monde en danger. Néanmoins un événement de ce genre provoque toujours des émotions assez persistantes. Les voiles furent *amenées* immédiatement; une embarcation fut mise à la mer pour sonder autour de la goëlette qui, malgré la douceur des lames, talonnait horriblement. On la sentait alors trembler sous les pieds, comme si elle allait se disjoindre; les mâts vibraient sous l'influence de ces chocs et menaçaient de se rompre. Quand la marée remonta, on mouilla rapidement des *ancres à jets;* à l'heure de la marée haute tout était paré, mais on ne put faire avancer la goëlette que de quelques mètres. Nous étions à peu près encore dans la même position au moment du reflux; heureusement toute la nuit le beau temps se maintint, et la marée suivante étant une des plus fortes du mois, nous avions encore bon espoir. En effet, à peu près au moment du plus haut niveau des eaux, sous un suprême et dernier effort de l'équipage, la goëlette glissa plus rapidement sur son lit de sable, et après quelques grincements de la quille sur le fond, nous étions à flot, très-heureux d'être sortis sans plus d'encombre de ce mauvais pas. Le même soir, nous étions mouillés dans le port de Hienghène.

Hienghène était jadis le centre d'une des plus riches tribus de l'île. Elle a, lors de la prise de possession, opposé une vive résistance à nos troupes. Son chef Bouarate est une des célébrités néo-calédoniennes et, comme toutes les célébrités, il a été beaucoup vanté par les uns, tandis que les autres se sont plu à le représenter sous un jour très-défavorable. Ainsi on prétend qu'avant notre arrivée, il se nourrissait de la chair de ses sujets et que les Anglais, lui ayant donné un fusil et des munitions, il exerçait son adresse sur de jeunes enfants et des femmes qu'il dévorait ensuite. D'un autre côté, Bouarate reçut toujours bien les Anglais qui venaient faire chez lui la guerre en condottières, et ne voulut ni des missionnaires qu'il renvoya de sa tribu, ni des Français, contre lesquels il combattit bravement, malgré l'infériorité de ses armes. Enfin, fait prisonnier et envoyé à Tahiti pendant cinq ans, il sut garder pendant sa captivité une conduite digne d'un chef. De retour dans sa tribu, il a repris la direction des affaires, et par sa fermeté, son intelligence, sa supériorité naturelle, il a su si bien diriger ses affaires, qu'il est du très-petit nombre des chefs actuels qui ont conservé de l'autorité sur leurs sujets, avec une sorte de prestige respectueux. Bouarate est grand, ses traits sont réguliers : sa physionomie a toujours une expression soucieuse que l'on ne rencontre ordinairement que chez les Européens. Il parle bien le français et l'anglais, mais préfère s'exprimer dans cette dernière langue. Nous le rencontrâmes en descendant sur le rivage, il venait au-devant de nous; il nous

conduisit dans son village, nous présenta son fils aîné qui n'a rien de sa distinction et de son air intelligent. De nombreux guerriers nus, la poitrine, la barbe et le visage noircis, formaient sur le gazon un groupe silencieux, immobile comme les sénateurs romains sur leurs chaises curules. On aurait pu ainsi les prendre pour des statues de bronze, n'eût été leur œil noir et étincelant qui suivait nos moindres gestes.

Sur un signe de Bouarate, plusieurs jeunes gens s'élancèrent et en quelques secondes firent pleuvoir du haut des cocotiers une grêle de noix dont la pulpe à l'état liquide est la plus agréable boisson que je connaisse pour apaiser la soif.

Le village est un des plus considérables de toute l'île; les maisons, en forme de ruches, ont au sommet une statue grossière, surmontée d'une série de coquillages, ordinairement des *conques marines* et quelquefois des crânes d'ennemis pris à la guerre; ces ornements ou trophées, en temps de guerre, sont emportés par les vainqueurs qui croient s'emparer de cette manière du bon génie de l'habitation. Les cases ont une seule ouverture très-basse et très-étroite; le soir on les remplit de fumée pour chasser, autant que possible, les moustiques. On bouche ensuite l'unique ouverture et l'on s'endort sur des nattes, pendant que la fumée plus légère flotte au-dessus des têtes. Aussi est-il impossible de s'asseoir sans être à demi asphyxié; mais on est délivré des moustiques. Ces maisons sont intérieurement doublées avec l'écorce, lisse et imperméable du niaoulis, et recouvertes de chaume à l'extérieur.

Le port de Hienghène est petit, mais sûr. Il est bordé d'un côté par des roches immenses qui surgissent du sein de la mer et ont été nommées *Tours de Notre-Dame*, à cause d'une vague ressemblance avec des tours de cathédrale. Des roches d'un même sédiment, forment sur le rivage des grottes et des cavernes très-curieuses. Leur base est un calcaire siliceux de formation très-ancienne; il semble appartenir à la période silurienne. Une belle rivière arrosant une vallée fertile, se jette dans le port, et le long du rivage s'étend une plaine spacieuse des plus verdoyantes, habitée par de nombreux indigènes.

Ceux-ci se montrèrent à notre égard aussi gracieux que possible; ils vinrent en foule à bord, nous apportant des provisions et des coquillages, et examinant tout avec la plus scrupuleuse attention. Le sang de cette tribu est beau, et je remarquai parmi les visiteurs plusieurs hommes admirablement bâtis : ils n'ont jamais cet embonpoint extrême si fréquent chez nous; ils sont tout ossature et muscles. Cependant un défaut général des Néo-Calédoniens, c'est d'avoir les jambes un peu grêles, relativement au buste, et les mollets placés plus haut que les nôtres. On remarquera aussi que, soit habitude, soit constitution anatomique, ils prennent à chaque instant des poses qui nous fatigueraient horriblement. Ainsi, ils s'assoient sur leurs talons des journées entières; lorsqu'ils montent sur un cocotier et qu'ils se reposent en route, ils prennent sans efforts des positions auxquelles chez nous un acrobate seul pourrait atteindre.

Il en est de même dans la natation, où ils se jouent avec une facilité telle qu'ils semblent posséder une pesanteur spécifique beaucoup moins grande que la nôtre. L'habitude seule ne saurait leur donner cette supériorité sur le nageur européen le mieux exercé, soit sous le rapport de la vitesse, soit pour le transport des fardeaux.

Poëbo, lieu de ma destination, est encore un des points les plus favorisés de la colonie. Le port est petit et peu sûr, mais on débarque sur une vaste plaine couverte de cocotiers et d'une riche végétation : plusieurs cours d'eau l'arrosent.

Les établissements de la mission catholique y prospèrent et possèdent un beau troupeau et des plantations en bonne voie : ils fabriquent aussi beaucoup d'huile de coco.

De nouveaux colons s'établissent tous les jours dans ces parages, à cause de l'abondance du cocotier, dont les noix sont très-favorables pour engraisser les porcs et la volaille qu'on exporte ensuite à Nouméa.

Au milieu d'un pays aussi riche, on se demande pourquoi la population indigène y décroît tous les jours. En effet, à Poëbo la mortalité est effrayante, comme on peut en juger par les chiffres suivants :

En 1856, cette tribu comptait mille cinq cents habitants; en 1864, au moment de mon passage, il n'y en avait pas plus de sept ou huit cents; pendant le cours de l'année qui venait de s'écouler, il y avait eu cent cinquante décès et seulement cinquante naissances. Comment expliquer ce phénomène bizarre qui fait que nous apportons la mort au sein de ces malheureuses tribus en nous y établissant? Cela est patent et palpable : partout où nous passons, l'indigène dépérit et meurt.

A Nouméa et dans tous les environs, nous n'avons plus trouvé que les traces de cultures immenses qui annonçaient un peuple nombreux, mais nous n'avons pas rencontré un seul naturel. A Poëbo, un des points les plus civilisés, la population a diminué de moitié en vingt ans.

Près de là, nous avons visité la première tribu parmi laquelle l'Européen a débarqué et séjourné, la tribu de Balade, autrefois nombreuse, guerrière et redoutée de ses ennemis. Elle compte aujourd'hui une centaine d'individus à peine, et, chose étrange, pas de jeunes filles. Presque tous les rares nouveau-nés sont des mâles, et les quelques jeunes gens que j'y ai vus, voués à un célibat certain, préféreraient certes abandonner le territoire de leurs pères, qui leur est cher cependant à titre de berceau, pour aller dans une autre tribu voisine où ils auraient au moins l'espoir de trouver une femme.

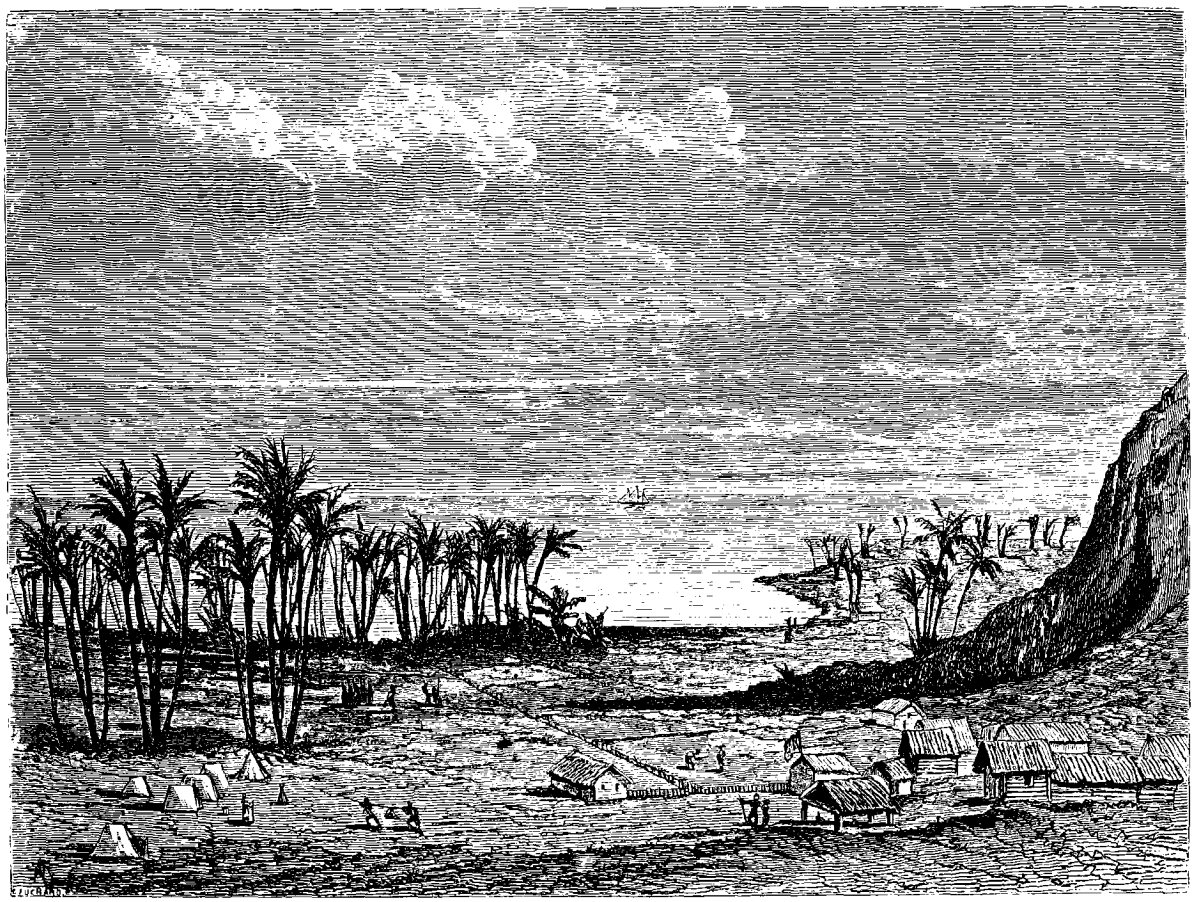
Nous avons vu en passant dans le sud l'île Ouen, un des pays les plus intéressants de la colonie. Je l'ai visitée de nouveau en 1866; le P. Chapuis, qui est le vicaire de ce pays, me dit avoir vu la population diminuer

EXVIBRIS

pendant le cours de l'année 1865, de cent trente habitants à quatre-vingt-quinze. Dans cette tribu, le mal était plus grand encore qu'ailleurs, car les mariages y étaient ordinairement stériles et les jeunes gens s'éteignaient comme des vieillards; le P. Chapuis ajouta ces mots: « Si je vis encore trente ans ici, je pourrai probablement assister à la mort du dernier kanak d'Ouen. »

Je ne connais certes pas exactement la cause de cette mortalité, mais je suis convaincu qu'on pourrait l'éviter, si l'on voulait s'intéresser davantage à cette race d'hommes. Elle en vaut la peine, je le dis hardiment. J'ai trouvé plusieurs Européens pensant comme moi, mais je l'avoue, le plus grand nombre d'entre eux est sans pitié pour elle. Ils fondent leur insensibilité à l'égard de ces créatures intelligentes, sur ce qu'elles sont cannibales. A cela je répondrai par la bouche d'un homme d'esprit qui a compris ces sauvages sans les avoir jamais visités :

« L'anthropophagie est une des maladies de l'enfance de la première humanité, un goût dépravé que la misère explique, qu'elle ne justifie pas . . . . . Plaignons le cannibale et ne l'injurions pas trop, nous autres civilisés qui massacrons des millions d'hommes pour des motifs certes moins plausibles que la faim.... Le mal n'est pas tant de faire rôtir son ennemi, que de le tuer quand il ne veut pas mourir [1]. »

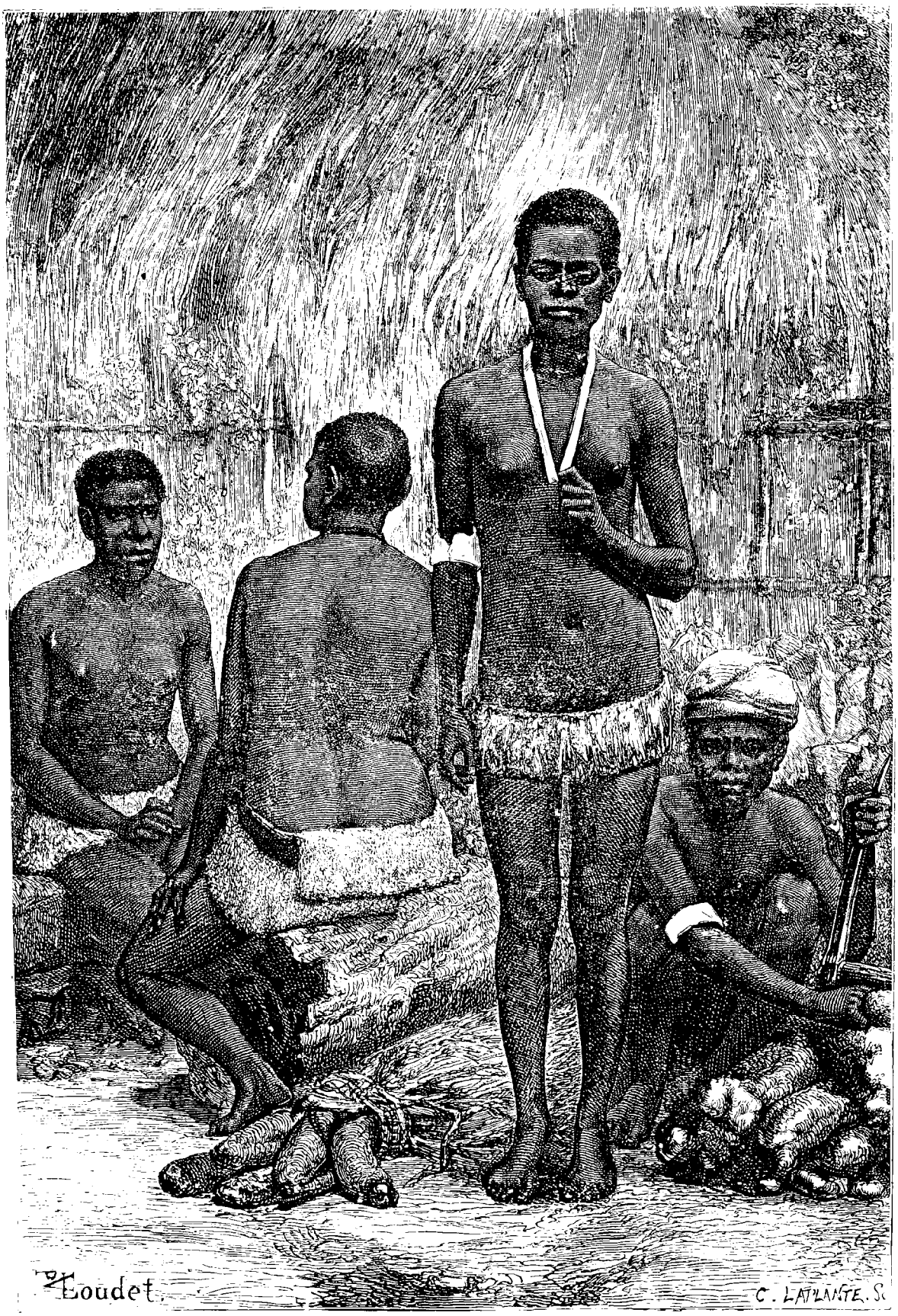


Village et poste de Houagap. — Dessin de Moynet d'après un croquis de M. J. Garnier.

Avec son naturel droit et indépendant, ennemi de l'injustice, cet auteur dont le cœur saigne lorsqu'il étudie et sonde les plaies de notre vieille *Europe*, a trouvé les *circonstances atténuantes* du cannibalisme.

Je crois donc humain et utile pour l'avenir de la colonisation de s'occuper un peu de ces sauvages, puisqu'ils le méritent, et de chercher par quel moyen on pourra éviter leur disparition imminente. Et, d'abord, comment meurent-ils? Ils n'ont pas ordinairement deux genres de mort; durant la saison des pluies, en février, mars ou avril ordinairement, on les voit subitement atteints d'une forte bronchite; ils se ceignent alors les reins d'une liane fortement serrée, se retirent dans leurs misérables cases, au milieu des moustiques et de la fumée, et attendent: l'appétit disparaît presque complétement, leur corps devient peu à peu d'une maigreur effrayante, leur peau bronzée pâlit et se teinte de couleurs blafardes. De temps en temps, leur médecin vient les voir. C'est toujours un vieillard ou une vieille femme hideuse, aux mamelles pendantes. On pratique sur le patient d'abondantes saignées à la tête, sur les omoplates ou au pied; puis on l'étend sur le dos, et, comme le lieu de sa souffrance est la poitrine, le médecin lui frictionne la partie douloureuse; mais cette

1. Toussenel, *Zoologie passionnelle.*



Néo-Calédoniennes. — Dessin de Loudet d'après une photographie

EX-LIBRIS

friction est un véritable supplice que le malade subit sans se plaindre, quoique ses yeux, qui sortent à demi de leur orbitre, et la sueur qui couvre son visage, accusent assez sa souffrance. Cependant le médecin ne se décourage pas; il fait toujours craquer les côtes du malheureux, jusqu'à ce qu'il soit lui-même à bout de forces. — Enfin, le troisième remède, c'est une large absorption d'eau dans laquelle certaines plantes ont été macérées.

En dépit de tout, l'estomac cesse ses fonctions, et deux ou trois jours après, la mort survient. Autrefois, à partir du moment où un malade ne voulait plus manger, on attendait trois jours ; si, alors, le malade refusait encore la nourriture, on le tuait et on l'inhumait avec tous les honneurs dus à son rang.

Certainement cet acte doit nous paraître des plus barbares et des plus cruels; cependant, si vous aviez assisté à la mort d'un de ces hommes, la chose vous paraîtrait moins extraordinaire ; et je crois même que dans la plupart des cas, c'était le moribond lui-même qui hâtait le supplice, tellement est grand le stoïcisme de ces enfants de la nature. Pour en donner une idée, je citerai quelques faits, choisis parmi tous ceux que j'ai pu observer.

Dans un village, je vis un malheureux jeune homme, assis à la porte de sa case, chauffant au soleil son squelette émacié, simplement recouvert d'une peau sous laquelle le sang ne circulait plus. Pendant que je le considérais, il me demanda un peu de tabac. « Mais, lui dis-je, *tu as l'air* malade et fumer te ferait du mal. — Oh! dit-il, ce n'est pas pour moi, je serai mort probablement avant deux jours; c'est pour un autre. » Je lui donnai du tabac et m'éloignai. Deux jours après, je fus éveillé au milieu de la nuit par des hurlements; je m'informai; le jeune kanak ne s'était pas trompé; c'était lui qui venait de mourir et on le pleurait.

Un des naturels de mon escorte était malade dans sa case depuis trois ou quatre jours; l'un d'eux vint me dire d'aller le voir. Le malheureux était assis sur la porte, maigre et à demi mort. « Tu vois, me dit l'un d'eux en touchant le malade, ces côtes saillantes, ces jambes maigres; tu vois, il n'a pas longtemps à vivre; laisse-le retourner dans sa tribu pour y mourir.

— Oui, ajouta le moribond, my want mate-mate casi belong me « Oui, je désire mourir dans ma case. »

Je détournai les yeux de ce spectacle et renvoyai le kanak dans sa tribu qui était à cinq ou six lieues. Le jour même, les autres naturels l'y transportèrent, c'était un dimanche; ils avaient attendu ce moment pour pouvoir le faire sans manquer à leur travail. A huit, ils portèrent ce malheureux sur leurs bras par des sentiers presque impraticables et, cependant, deux ou trois au plus étaient de la tribu du malade.

Je leur ai demandé souvent d'où leur venait cette affection de poitrine qui les tuait, et tous se sont accordés à me dire que c'étaient les blancs qui l'avaient introduite. L'un d'eux, Zacchario, petit chef de l'île Ouen, me raconta même à cet égard que, lors de l'arrivée des premiers caboteurs anglais dans sa tribu, il peut y avoir vingt-cinq ou trente ans, le village de *Koturé* qu'habitait son père, fut presque tout détruit par ce mal; les débris échappés au fléau abandonnèrent ce pays, et allèrent se joindre au village d'Uara, qui est à peu près aujourd'hui le seul point habité de l'île.

Mais revenons à notre question première : Comment le contact des blancs introduit-il la mortalité au milieu de ces peuples?

Le kanak, quoiqu'on ait dit le contraire, a toujours une nourriture abondante. Si la récolte d'ignames vient à manquer, il peut la remplacer par le taro, la canne à sucre et la banane ; à défaut de ces aliments, il a en abondance les poissons et les tortues; si la pêche est mauvaise, et je n'ai jamais vu le poisson manquer, le coco et les coquillages si abondants et si variés de la plage ne peuvent dans aucun cas lui faire défaut. Le kanak possède donc des aliments assurés, mais des aliments peu substantiels qui ne lui permettent aucun écart de régime. Les Européens, aussitôt arrivés, ont introduit avec succès le tabac, le *gin* et le brandy; le tabac surtout, car le Calédonien ne boit généralement les liqueurs fortes qu'avec répugnance et seulement pour ne pas reculer. Elles lui arrachent d'horribles grimaces, et lui, qui ne boit jamais, s'empresse d'avaler deux ou trois verres d'eau pour *éteindre le feu*. Quant au tabac, c'est la première passion du kanak mâle ou femelle : l'enfant court à peine qu'il commence à fumer, dans une pipe grossière un tabac spécial en tablettes, humide, de mauvaise qualité, souvent tellement fort qu'il rendrait malade nos fumeurs les plus déterminés. Le Néo-Calédonien dédaigne du reste le tabac faible et dit : « All same grass » (comme de l'herbe).

Eh bien, quoique tout le monde attribue à ce tabac la plus grande part dans le développement des maladies des kanaks, je n'ai vu encore personne dans la colonie s'en préoccuper; tout le monde, au contraire, paye leurs services avec ce poison.

Il serait bon que l'administration ne permît la vente du tabac qu'après examen, et qu'il fût recommandé au chef de défendre à ses sujets et sujettes de fumer avant d'avoir atteint l'âge de puberté. — Il n'en est pas de même pour les liqueurs fortes; le Gouvernement en a défendu le débit aux indigènes, et en cela il a très-sagement agi.

Viennent ensuite des affections, des virus morbides dont nous possédons des antidotes éprouvés et que notre constitution supporte ordinairement mieux que celle de ces pauvres sauvages.

On place aussi au nombre des causes homicides les travaux auxquels sont plus ou moins soumis les kanaks au contact des blancs, et, par suite, la négligence qu'ils apportent dès lors dans le travail de leurs propres cultures. On dit encore que les vêtements que nous leur donnons les habituent à être couverts, et que, ce vêtement une fois usé, ils contractent ces phthisies dont ils meurent. Enfin, d'autres prétendent qu'une des causes de leur état morbide est l'ascétisme dans lequel leurs imaginations neuves et faciles à frapper sont plongées par l'audition des mystères de notre religion. Il est certain

que je ne crois pas qu'il existe sur terre un autre peuple qui, une fois qu'il a écouté le missionnaire, se laisse plus facilement que celui-ci pénétrer de sentiments religieux, et soit un plus fidèle et plus scrupuleux observateur de ses nouveaux dogmes. On n'aurait certes aucune peine à faire accomplir à ces néophytes tous les actes de dévotion les plus exagérés, dont la *Vie des Saints et des Martyrs* nous fournit des exemples.

A ces causes, on pourrait peut-être ajouter encore l'impression triste produite sur ces êtres fiers par l'invasion des blancs, dont ils sont obligés de reconnaître la supériorité en toutes choses : audace, nombre, richesses, intelligence. Ces races, qui étaient habituées à la vie si calme, si restreinte surtout de leurs forêts montagneuses, n'osent ni ne peuvent se fondre dans ce courant qui les emporte.

Quoi qu'il en soit, de toutes les raisons que je viens d'émettre, je n'en vois vraiment pas une seule qui puisse sérieusement expliquer la disparition aussi rapide de ces hommes à notre contact. Faut-il admettre cet ordre fatal de succession des races supérieures aux inférieures, que la science géologique semble toucher du doigt à chaque pas?... Faut-il voir dans ces kanaks océaniens, les derniers représentants d'une race que le refroidissement de la terre a refoulée peu à peu vers l'équateur, seul point où ils peuvent encore vivre, où déjà leur existence est difficile, où le moindre écart la compromet? Toujours est-il que c'est au moment des pluies assez froides de l'hivernage qu'ils meurent.

XI

Balade et sa tribu. — Les géophages. — La vallée du Diahol.

La mine d'or, découverte à Poëbo, était peu importante ; ce n'était qu'un sable aurifère d'une richesse insignifiante; aussi, après quelques fouilles sur les lieux et dans les environs du village, je me décidai à remonter vers le Nord, c'est-à-dire dans la direction où les *terrains aurifères* paraissaient se prolonger. En quittant Poëbo, le sentier longeant le rivage de la mer parcourt, sur une longueur de douze kilomètres environ, une plaine large, fertile, bien arrosée, couverte de gras pâturages ou de cocotiers. Cette plaine pourrait contenir plusieurs stations agricoles qui seraient dans de très-bonnes conditions. Cette bande de terrain est une des parties de l'île les plus agréables; elle se termine avec le territoire de la tribu de Balade, où j'établis mon campement, avec l'intention de rayonner de là dans les montagnes environnantes, qui répondirent assez bien à mon attente en me fournissant plusieurs échantillons curieux. J'avais là, du reste, un logement tout prêt dans les anciennes habitations abandonnées aujourd'hui, qui furent établies autrefois pour le premier poste militaire français de la Nouvelle-Calédonie, lors de la prise de possession. C'est un vaste bâtiment aux murailles épaisses, surmontées d'un blockhaus. Je fus reçu par les kanaks de cette tribu avec la franchise et la cordialité la plus expansive, et comme on n'est du reste reçu que par ces gens-là. Vraiment, allez voir ce peuple. Au moment où vous débarquez, tous s'offrent pour guider vos pas ou satisfaire vos désirs. Voulez-vous chasser? l'un d'eux se détache et vous guide dans les marais, séjour d'une multitude de canards. Avez-vous soif? ils s'élancent dans les cocotiers avec l'agilité du singe. Qu'un ruisseau ou un marais arrête vos pas, l'épaule du premier venu vous portera de l'autre côté; s'il pleut? en quelques secondes, dans le fourré voisin, ils iront chercher de larges feuilles de bananier ou un manteau d'écorce de niaoulis, sous lequel on vous abritera; la nuit vient? une torche résineuse éclaire votre marche ; et enfin, au moment du départ, vous lisez le regret sincère sur leur visage attristé.

Pendant plusieurs années, un poste militaire français a séjourné à Balade. Aussi, la plupart des indigènes parlent notre langue. J'en fus même tout étonné, car il n'y a, depuis longtemps, ni missionnaire, ni soldat, ni colon; cependant ils se souviennent encore du Français qu'à Poëbo à peine quelques kanaks comprennent. J'exprimai au chef mon étonnement à cet égard ; il me dit en riant : « Kanak comme ça (en faisant le signe de la croix) apprendre à parler français. »

Le chef, *Oundo Touro* avait subi cinq ans de Tahiti avec le chef d'Hienghène Bouarate, dont j'ai parlé; mais il n'avait pas su conserver dans l'exil, comme ce dernier, ses simples manières natives et avait adopté complétement les coutumes des Tahitiens, le plus débauché et le plus licencieux des peuples de la terre; il était revenu ivrogne et sans dignité. Quoique jeune, il laissa à son retour l'autorité aux mains d'un de ses parents, *Goa*, et, suivant les mœurs tahitiennes, ne s'occupa plus qu'à se procurer sa liqueur favorite par tous les moyens possibles, même par la vente aux caboteurs et aventuriers de passage de l'honneur de son foyer. C'était dommage, car Oundo avait de la race; il était grand, bien fait et avait dû être d'une grande supériorité dans les exercices du corps ; aussi, malgré son abrutissement, les Baladiens le regardaient toujours avec respect.

Goa était le type du kanak vulgaire et grossier; une grosse tête, un gros nez, de grosses lèvres, le corps épais, l'intelligence lourde, aucune imagination ; somme toute, il était de bien peu au-dessus de la brute. Un fait va le dépeindre :

Il vint me voir le soir de mon arrivée à Balade; j'achevais mon dîner, j'étais étendu sur un tapis de gazon, que la fatigue de la journée me faisait encore trouver plus doux; mon œil se reportait avec plaisir sur cette mer bleue et calme que je dominais, sur cette forêt de verdure qui m'entourait, et j'écoutais Goa qui me racontait une histoire vraie, mais étrange dans sa bouche.

« Mon frère Païama était chef de Balade quand les soldats y vinrent. Il n'aimait pas les Français, lui, et aurait voulu leur faire la guerre ; il excitait à la révolte; on le poursuivait pour le tuer. Il s'enfuit dans la montagne; mais il revenait souvent pour manger. Un jour,

je le rencontre; avec l'aide de quelques bons kanaks, je l'*amarre* à un cocotier au moyen d'une forte liane; je vais vite trouver le chef du poste, M. Villegeorge, et je lui dis : « Capitaine, Philippo Païama est amarré près d'ici. »

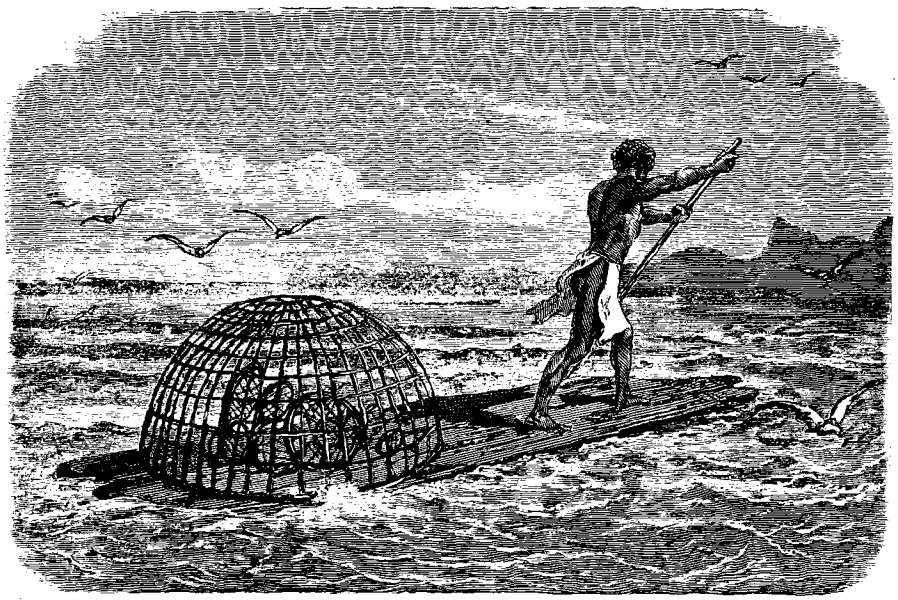
« Le capitaine prend ses fusils et ses soldats. On trouve Païama bien amarré et on le fusille. — A ce moment, *Oundo* était à Tahiti. Je dis aux kanaks : « C'est moi qui suis le chef, et je frappai du pied le cadavre de Païama pour bien leur montrer qu'il était mort. » — Goa, ayant ainsi terminé son récit, poussa un grand éclat de rire qui n'éveilla pas d'écho en moi.

Oundo et Goa sont morts tous les deux à peu d'intervalle dans un combat livré en 1866.

Le Calédonien ne fait par jour qu'un seul repas sérieux; il mangera l'amande d'un coco, une banane, quelques cannes à sucre; mais le soir les pêcheurs reviennent avec du poisson, les femmes avec des coquillages et divers mollusques pris sur les récifs. Les parts se font entre les ménages avec la plus grande impartialité. On fait cuire le tout avec des taros et de l'igname dans de grands pots de terre; on mange fort tard et en commun, puis on cause auprès du feu jusqu'à onze heures, minuit, une heure du matin. Quelquefois, lorsque le chef est jeune, c'est-à-dire ami du plaisir, on se réunit dans une grande salle, et l'on y danse fort avant dans la nuit, au son d'une musique des plus primitives.

Le Calédonien se lève donc fort tard, et sept heures forment une heure matinale pour lui; il craint du reste énormément le froid et la rosée du matin, qui, toujours très-forte, l'enrhume en effet avec une très-grande facilité. Je crois donc qu'il est indispensable d'avoir égard à ce fait, et si l'on veut des travailleurs bien portants, il faut ne pas leur faire commencer le travail trop matin, quitte à le faire cesser un peu plus tard.

Les voyageurs du siècle dernier ont dit que les Néo-

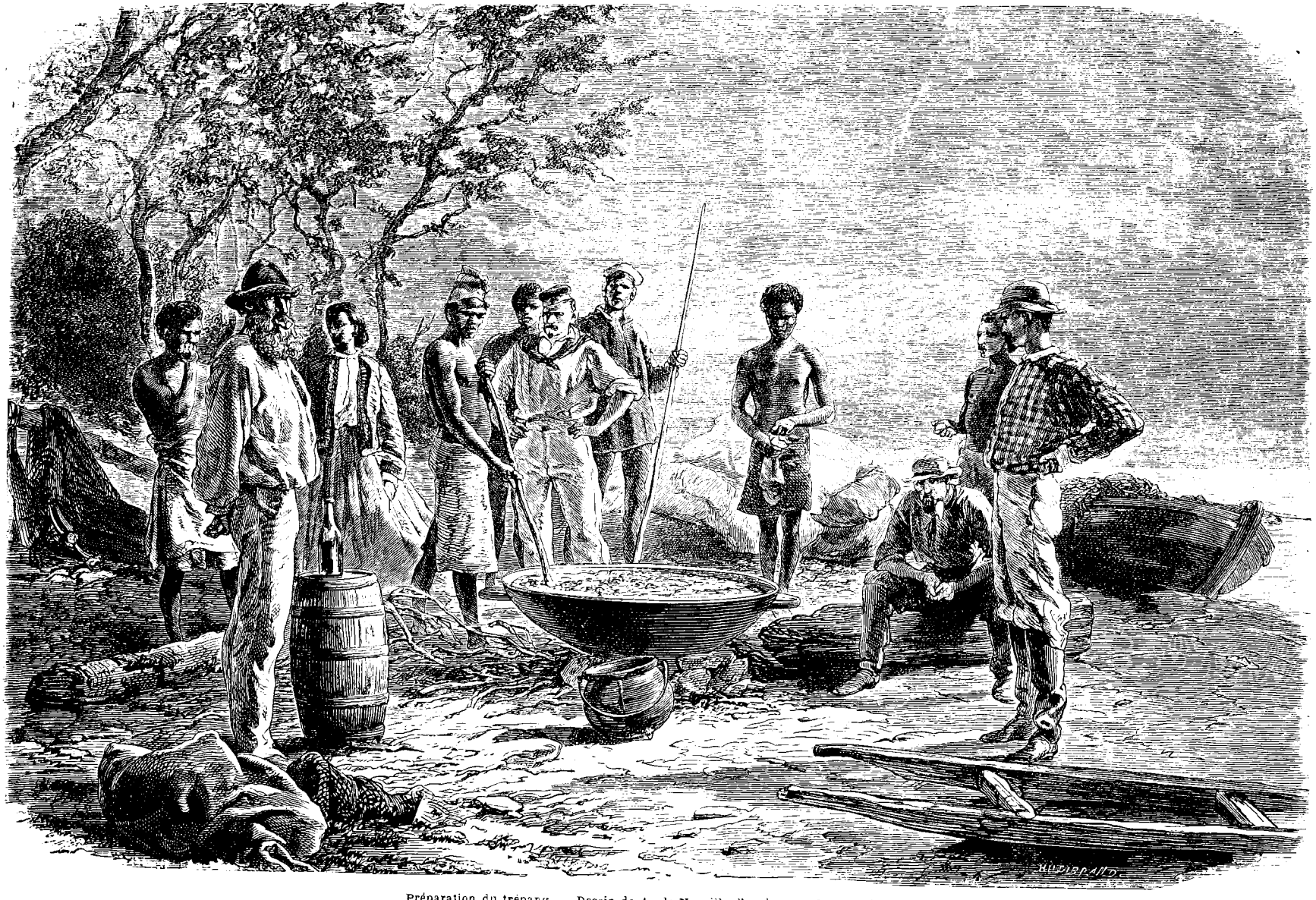


Kanak pêchant entre les récifs. — Dessin de A. de Neuville d'après un croquis de M. Garnier.

Calédoniens étaient très-friands de terre, et en mangeaient beaucoup; Balade est le premier point où j'aie constaté ce goût, que je n'ai jamais plus retrouvé que parmi les gens de Tiari, petite tribu du voisinage. Cette terre est un silicate magnésien verdâtre, dont les couches sont associées aux micaschistes et stéaschistes qui composent la montagne de Balade. On la trouve sur la route qui va de cette tribu à celle de Tiari. Vauquelin dit que cette substance contient des traces de cuivre. En tous les cas je puis réhabiliter les *Baladiens* et les *Tiariens* (qui sont les seuls qui en usent, à ma connaissance), en affirmant qu'il n'y a guère que les femmes qui, dans certains cas de maladie, mangent un peu de cette terre; que quelques enfants en mangent parfois aussi, par esprit d'imitation seulement, mais n'en consomment jamais plus gros qu'une noisette. Cette terre qu'ils nomment *pagoute* n'a, du reste, aucun goût et, comme à la manière des stéatites, elle se convertit sous la dent en une poussière douce et tendre, elle n'a rien de désagréable.

Le centre de la Nouvelle-Calédonie est très-montagneux, mais toutes les chaînes de montagnes courent dans le sens de la longueur générale de l'île, tandis que les vallées et cours d'eau sont perpendiculaires à cette direction. Une seule belle vallée, la plus grande de l'île, fait exception à cette règle; elle prend naissance, à peu près derrière Poëbo, court au nord-ouest suivant le grand axe de l'île entre deux rangées de hautes montagnes, pour déboucher à la mer sur les confins sud de la tribu d'Arama. Cette vallée, a reçu des Européens le nom de Diahot, qui, dans le langage des naturels, signifie simplement grande rivière.

Je m'y rendis de Balade en franchissant la ligne de faîte qui m'en séparait; du haut de cette chaîne, qui a environ six cents mètres d'élévation, on jouit d'une belle perspective : on domine cette verdoyante et spa-



Préparation du trépang. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

EX-LIBRIS

cieuse vallée, au milieu de laquelle court un véritable fleuve, aux eaux rapides et limpides. Cette vallée, bien protégée des vents, très-fertile, arrosée par la grande rivière et par une myriade de petits ruisseaux qui descendent de toutes les montagnes, est certainement appelée à rendre de grands services. Quatre tribus indigènes, riches et nombreuses, trouvent place le long de son cours que les bateaux d'un faible tonnage pourraient remonter jusqu'à vingt milles de son embouchure; celle-ci forme un port étroit, mais offrant un bon mouillage et toute la sécurité désirable.

Quatre-vingt-dix ans avant moi, l'illustre Cook avait gravi, jusqu'à la ligne de faîte des montagnes de la côte, la route que je venais de suivre, et l'on me saura peut-être gré de placer en regard des impressions que je puisai dans le parcours de ces cimes, quelques-unes de celles que les mêmes aspects éveillèrent dans l'esprit de ce grand homme. On lit dans sa relation :

« ... Du sommet des montagnes qui longent le littoral de Balade, nous aperçûmes la mer au sud-ouest, entre plusieurs échancrures d'une chaîne opposée. Cette découverte était d'autant plus importante, qu'elle nous permettait de juger de la largeur de l'île, qui dans cette partie ne devait pas excéder dix à douze lieues.

« Entre cette chaîne et celle que nous foulions, s'étend en berceau une grande vallée, dans laquelle serpente une rivière (le Diahot), dont les bords sont ornés de plantations variées et semées de villages nombreux... Du point où nous nous trouvions, nous dominions également le littoral uni qui borde le mouillage de Balade et qui se déroulait sous nos yeux comme un panorama. Le cours sinueux des cours d'eau qui l'arrosent, la verdure des plantations, les groupes de huttes indigènes, les nombreux bouquets de bois élevés et les écueils qui longent la côte, diversifiaient tellement la scène, qu'il n'est pas possible d'imaginer un ensemble plus pittoresque [1]. »

Le temps écoulé depuis le passage du navigateur anglais n'a naturellement rien changé au tableau.

Cette contrée n'a malheureusement pu être explorée par les chercheurs d'or, auxquels elle offre de grandes chances, car ses montagnes sont de même nature que celles de Poëbo où l'on a trouvé l'or pour la première fois; ensuite c'est le seul point où les alluvions de ces montagnes aient pu se réunir en quantité considérable et sur une surface un peu étendue.

Jusqu'ici aucun colon ne s'est établi dans cette vallée; il est vrai qu'à une si grande distance de la capitale, on ne peut venir s'établir qu'avec un approvisionnement suffisant pour remplacer, dans la plupart des cas, les ressources renfermées dans les magasins de Nouméa.

De Balade à Arama, la bande de terre qui s'étend entre le rivage de la mer et le pied des montagnes est assez étroite; cependant on rencontre quelques rivières qui ont formé des deltas couverts de cocotiers. La tribu de Tiari, dont les confins nord bordent l'embouchure du Diahot, occupe une plaine vaste et fertile; quoiqu'un peu marécageux, ce point serait bien choisi pour une station. Une population indigène assez nombreuse y est établie. Les cocotiers sont ici très-abondants, et toutes les vallées qui s'enfoncent dans l'intérieur, cultivées par les indigènes, sont très-abritées et très-fertiles; je les crois éminemment propres à la culture du café.

En franchissant le Diahot à son embouchure, on se trouve à Arama, centre d'une des tribus les plus importantes du nord.

Le chef de ce village est un jeune homme, grand, bien fait, intelligent; deux missionnaires français habitent au milieu de la tribu, bien que plusieurs de ses membres se montrent encore assez rebelles à leurs prédications, car ici nous sommes à une extrémité isolée de l'île, où les kanaks ont encore conservé toute leur indépendance.

Les kanaks n'ont pas de religion définie; ils croient généralement qu'après leur mort ils se rendront au-dessous de la terre, dans un lieu où la nourriture est des plus abondantes, où la pêche est toujours heureuse, les femmes toujours jeunes, belles et souriantes. On y danse beaucoup aussi, les enfants y deviennent grands, et les vieillards jeunes; pendant la nuit, on fait quelquefois des sorties sur la terre, pour venir tourmenter et battre les ennemis qu'on avait pendant la vie. Aussi les Calédoniens ne veulent-ils jamais sortir quand la nuit est noire ; ils croient aussi à une foule d'êtres surnaturels auxquels ils accordent différents attributs : les uns s'occupent de la pêche, d'autres de la guerre, de la mort; généralement ces génies sont mauvais et exigent des sacrifices en échange de leurs services.

A tout ceci les kanaks joignent un grand nombre de superstitions; ainsi ils rejettent à la mer certains genres de poissons qui se trouvent pris dans leurs filets, parce que ces poissons ne sont que des génies malfaisants qui se vengeraient si on les faisait cuire. (Cette superstition a peut-être sa base dans ce fait bien connu que certains poissons de ces parages sont vénéneux.) Une banane double mangée par une femme lui procurera deux enfants à la fois.

Avant de commencer une pêche, une guerre, une fête, ils vont sacrifier aux génies pour se les rendre favorables. Ordinairement le lieu du sacrifice est le sommet d'une montagne à forme bizarre, abrupte, rocailleuse, sur lequel on vient déposer les vivres et les présents qui composent le sacrifice.

Leurs prêtres, intermédiaires naturels entre les mortels et les dieux, sont ordinairement des vieillards, quoique ces fonctions se transmettent aussi de père en fils. On apporte des présents à ces espèces de sorciers, pour qu'ils veuillent bien, par leurs conjurations, obtenir des génies, du beau temps, une bonne pêche, ou toute autre chance favorable. Les présents sont toujours acceptés, les conjurations toujours faites, mais au jour dit s'il arrive de la pluie ou du vent, le prêtre n'est pas embarrassé; il répond simplement à ses ouailles que la tribu voisine, leur ennemie, ayant eu besoin de ce temps-

1. Cook, deuxième voyage, in-4°, t. III, p. 267.

là, aura offert au génie, pour le gagner, un présent plus beau que le leur. — Cette naïve réponse suffit à tout et à tous.

XII

Bualabio. — Ses ressources. — Huile de coco. — Pêche du trépang. Chasse au requin. — Un pilu-pilu ou fête indigène.

L'île de Bualabio n'est qu'un prolongement de la chaîne orientale de la grande terre qui se relève un instant ici au-dessus de la mer. Cette île, dont le pourtour est environ de vingt-deux milles, est entourée d'un anneau de corail. La bande madréporique annulaire est très-large et affleure à mer basse; elle est couverte de la précieuse biche de mer (holothurie comestible). Entre cet anneau et l'île existe un canal étroit mais assez profond. Peut-être existe-t-il une passe pour les navires dans cette bande de corail; ce serait très-désirable.

L'île, quoique montueuse, est fertile; elle présente plusieurs vallées arrosées par de petits cours d'eau, et d'innombrables cocotiers couvrent les rivages de la mer. C'est là sa plus grande richesse.

Personne encore, soit manque de capitaux, soit par toute autre cause, n'a été tenté de louer cette île pour extraire de ses noix de cocotier l'huile qu'ils contiennent. On va voir de suite quel bénéfice élevé et certain on pourrait retirer de ce fruit précieux, qui est à peu près l'unique nourriture de certains peuples de l'Océanie.

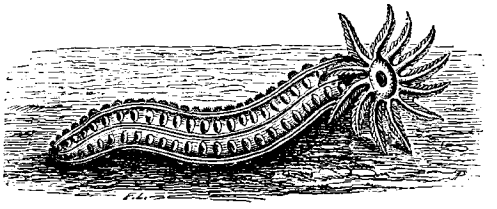
Le moyen ordinairement employé pour la fabrication de l'huile de coco consiste à râper à la main l'amande de ce fruit sur une des extrémités d'un morceau de cercle en fer de barrique, limé de façon à offrir trois ou quatre dents. La râpure tombe au sommet d'une auge inclinée et s'y amoncelle; lorsqu'elle forme là un petit amas, on la laisse fermenter sans autre précaution. L'huile se sépare et descend suivant la pente de l'auge jusqu'au fond, où on la recueille. La râpure, au bout de trois ou quatre jours, ne laisse plus écouler d'huile; on la jette alors, quoiqu'elle en contienne encore une assez forte proportion que l'on pourrait bien facilement lui enlever par la compression.

Un kanak peut râper dans sa journée cinq cents noix de cocos; il en tire environ trente-trois livres d'huile, représentant une valeur de seize francs cinquante centimes à Nouméa et de trente-trois francs à Sydney. Le produit annuel d'un cocotier, déduction faite de tous les frais, peut être évalué à trois francs. Or, l'île de Bualabio, renfermant au moins douze mille pieds de cet arbre, en plein rapport, donnerait un revenu total de trente-six mille francs, qu'on doublerait facilement en perfectionnant un peu le mode de fabrication.

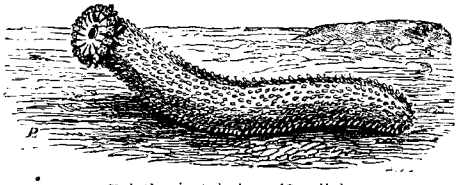
Cette île possède une autre source de richesses sur ses récifs, où abonde l'holothurie comestible, fort recherchée des gourmets chinois sous le nom de *trépang*. La pêche de ce mollusque, exploitée avantageusement à Bualabio par quelques individus isolés, y pourrait être pratiquée avec profit par un grand nombre.

Le trépang appartient à une nombreuse famille d'êtres modestes assez semblables à de gros vers disgracieux, dont la longueur varie de quelques centimètres à un mètre, et parmi lesquels, comme parmi les hommes, les plus petits sont les plus nombreux. Baptisées par la science du nom d'holothuries, ces créatures sont plus connues des marins et des pêcheurs sous l'appellation de cornichons ou de concombres de mer. Elles se divisent en une infinité de variétés que connaissent seuls les savants spéciaux. Nous nous contenterons d'en présenter deux à nos lecteurs. Nous sommes autorisés à emprunter leurs images fidèles à un livre classique en pareille matière [1].

Quant au *trépang*, c'est une grosse masse charnue affectant la forme d'un cylindre, long de douze à quinze centimètres, épais de trois à quatre, et chez lequel on ne distingue à l'intérieur à peu près aucun organe. J'avais lu que sa pêche exige autant de patience que d'adresse et que les Malais, qui à chaque mousson d'ouest (octobre et novembre) équipent des milliers de jonques pour aller récolter ce zoophyte sur les côtes semées d'écueils du détroit de Torrès, sont obligés de plonger ou de draguer à de grandes profondeurs pour saisir leur proie. Eh bien, à Bualabio, j'ai vu les pêcheurs se transporter à marée basse sur les récifs, où



Holothuria elegans (O. F. Müller).



Holothuria tubulosa (Gmelin).

ils n'avaient que la peine de se baisser pour ramasser à deux mains le trépang et en remplir leurs paniers.

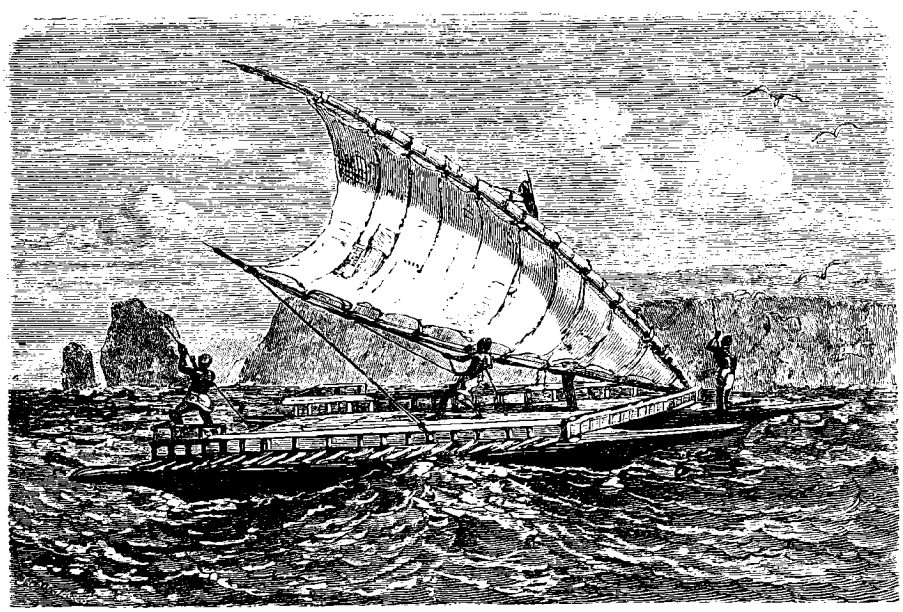
La pêche faite, il s'agit d'en conserver le produit. Dans ce but, les holothuries sont jetées encore vivantes dans une chaudière d'eau de mer bouillante, où on les remue constamment au moyen d'une longue perche ou spatule en bois. Après cette immersion meurtrière, on ouvre chaque trépang dans le sens de sa longueur, pour le vider, et au moyen de deux petites baguettes de bois fixées en croix à l'intérieur de l'animal on empêche les parties séparées par le couteau de se réunir. Ainsi préparés, ces trépangs sont placés sur des claies au-dessous desquelles un feu modéré est allumé de façon à les dessécher sans les flamber, ce qui nuirait à leur valeur. Quand le tout est bien desséché, on divise les trépangs en cinq catégories suivant leur taille et leur couleur. A Nouméa, la dernière qualité vaut de douze à seize cents

1. *Le Monde de la mer*, par Alfred Frédol.

francs la tonne, la première s'élève jusqu'à deux mille cent francs. En Chine, ces prix sont plus que doublés. En moyenne chaque trépang vaut vingt centimes; j'ai vu un seul homme en ramasser pour une valeur de cent francs dans sa journée, et cela en cotant l'animal au prix de Nouméa. Il est vrai que tous les jours ne sont pas bons pour aller sur le récif; mais aussi les pêcheurs de trépang sont ordinairement mal outillés, et emploient à cette pêche des naturels que le plus souvent ils payent mal ou pas du tout, et ils sont servis comme ils payent.

Je ne saurais passer sous silence un inconvénient assez grave, inhérent à l'île Bualabio, je veux parler des moustiques, qui à une certaine saison infestent ce pays; ils prennent naissance dans de nombreux marais de palétuviers qui bordent le littoral de l'île et inondent toute sa surface, au point qu'à cette époque de l'année les kanaks eux-mêmes évitent de se rendre à Bualabio.

Un autre inconvénient de ces parages est l'abondance des requins sur les récifs où ils trouvent une abondante pâture. Un jour, traversant en embarcation la ligne des madrépores, j'y fus surpris par la mer basse, et notre baleinière échoua. Il faisait grand soleil; je fis établir une tente avec la voile en attendant la marée montante. Nous étions très-tranquilles, dormant ou rêvant dans notre bateau, lorsqu'en promenant nos regards de côté et d'autre nous vîmes autour de nous une bande de trente à quarante requins qui pêchaient de compagnie. Comme nous n'avions pas en cet endroit plus de quarante centimètres d'eau, toute la partie dorsale de ces squales était en ce moment hors de l'eau; je chargeai mon fusil à balles, je fis signe à mes gens de se taire et surtout de retenir mon chien Soulouque, qui avait aperçu l'ennemi et voulait se jeter sur lui. Nous attendîmes en silence un moment favorable; enfin un des plus gros de la troupe s'approcha tout près de notre barque, et au moment où, un obstacle le forçant à s'élever, il montrait



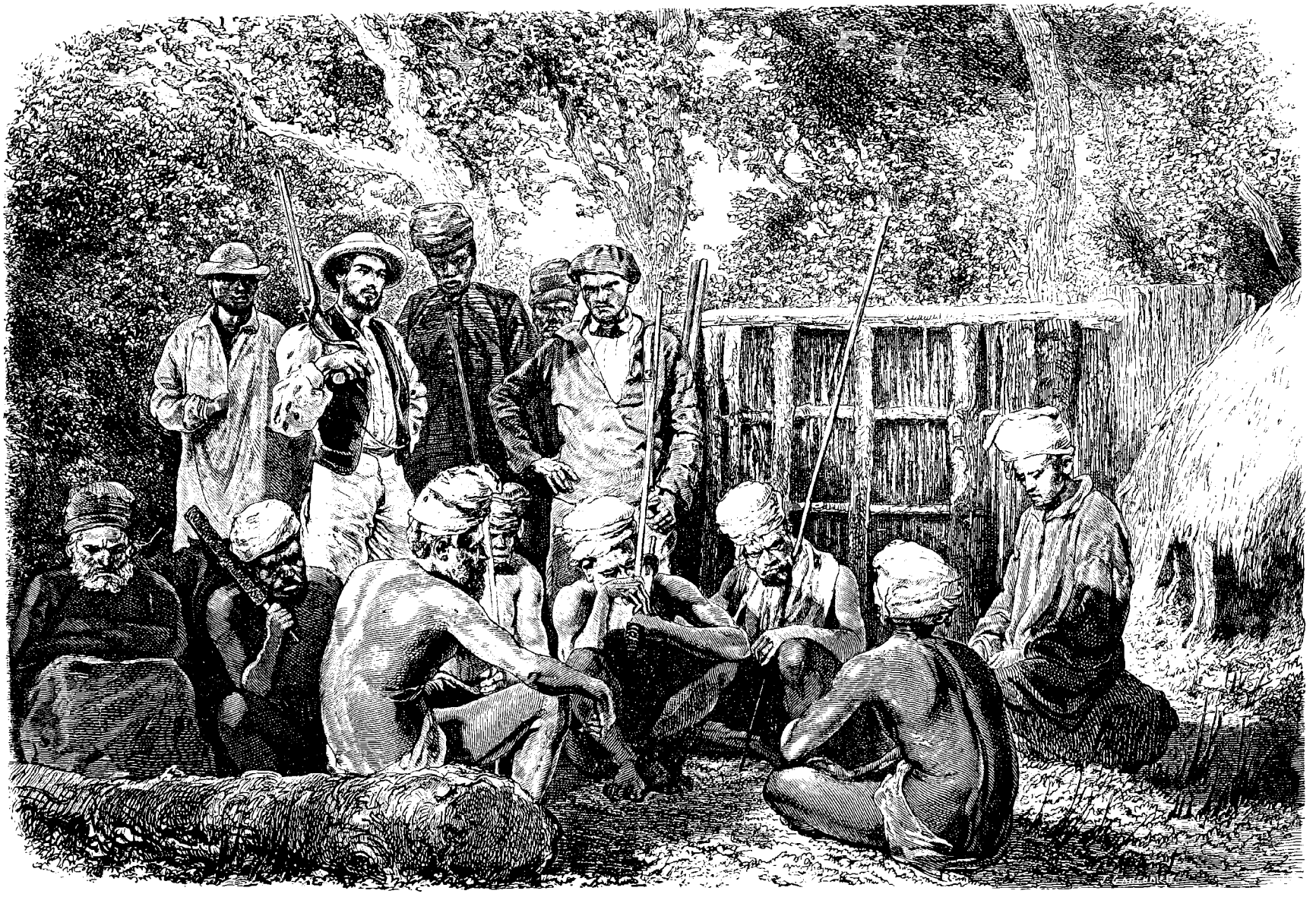
Pirogue double de la Nouvelle-Calédonie. — Dessin de A. de Neuville d'après un modèle envoyé à l'Exposition.

toute sa tête, je fis feu en le visant à l'œil. En une seconde la bande effrayée prit la fuite, mais Soulouque s'était élancé hors de la baleinière, et avait saisi avec sa forte mâchoire l'aileron d'un énorme requin, à demi échoué à cause de sa grosseur; grâce à ses efforts, le squale s'enfuit, emportant avec lui mon épagneul qui, accroché de la mâchoire et des deux pattes au dos de l'ennemi, ne lâchait pas prise. Le haut fond s'étendait à perte de vue, et bientôt nous ne pûmes plus suivre cette course d'un nouveau genre qu'au jaillissement des eaux qu'elle soulevait. Mes appréhensions étaient extrêmes pour mon brave chien, mais il revint pourtant au bout de quelques minutes, tout fier de son exploit, n'ayant abandonné son étrange gibier qu'au moment où celui-ci, rencontrant des eaux plus profondes avait pu s'y enfoncer et disparaître.

Quant au requin sur lequel j'avais tiré, les eaux teintes de son sang témoignaient que je l'avais atteint, mais que le projectile n'avait pas suffi pour arrêter cet animal, l'un des plus vivaces de la création.

Je remarquerai ici au sujet du requin, qui jouit partout ailleurs d'une si grande réputation de férocité, qu'il n'attaque l'homme que très-rarement. Je n'ai vu que deux exemples d'hommes mordus par ces animaux, et encore dans ces deux cas c'était l'homme qui avait pour ainsi dire commencé la lutte. On peut je crois expliquer cette mansuétude inusitée du requin, par la grande abondance de nourriture qu'il trouve sur les récifs. Des cadavres d'hommes noyés dans ces parages où abondent ces squales, y ont presque toujours été retrouvés intacts, quelquefois après plusieurs jours d'immersion.

Lorsque j'annonçai au chef d'Arama que mes excursions dans sa tribu étaient terminées et que je m'éloignerais le lendemain, j'aperçus des mouvements inaccoutumés parmi les naturels. Si calmes et si sédentaires d'ordinaire, ils allaient, venaient, circulaient de toute



Visite à un chef après un deuil de famille. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

EX VIBRIS

part; à chaque instant des cris se faisaient entendre dans les environs; les enfants et les femmes jetaient sur notre campement un œil curieux, comme si quelque chose d'extraordinaire allait s'y passer. Quoique je fusse resté jusqu'alors dans les meilleurs termes avec les gens de cette tribu je craignis cependant de leur part quelqu'une de ces perfidies que les sauvages commettent parfois, et qu'on leur suppose d'ailleurs si facilement; j'avertis donc mes sept hommes de demeurer à portée de leurs armes, et de veiller soigneusement; je n'eus pas besoin de leur expliquer longuement la conduite qu'ils avaient à tenir en cas d'attaque. A ce moment les cris que nous entendions aux environs redoublèrent, et devinrent de véritables hurlements qui se rapprochaient de plus en plus. Quelques-uns d'entre nous n'étaient pas sans crainte, mais la présence des femmes et des enfants autour de notre camp me rassurait un peu. Tout-à-coup nos soupçons parurent bien prêts de se réaliser, lorsque nous vîmes déboucher du fourré voisin une longue file de kanaks nus, tatoués, noircis, brandissant en cadence leurs haches, leurs casse-têtes et leurs lances si redoutables. Ils se rapprochèrent de plus en plus, et se mirent enfin en ligne devant nous. A cet instant, deux hommes s'assirent sur le gazon en face de cette troupe de guerriers, tenant l'un une flûte, l'autre un bambou creux sur lequel il frappait en cadence. Nous reconnûmes aussitôt la musique des fêtes, et nos craintes s'évanouirent; c'était un *pilu-pilu* que le chef d'Arama nous offrait à l'occasion de notre départ.

Je reparlerai de ces danses néo-calédoniennes, dans lesquelles tous trépignent en cadence, en agitant leurs armes en mesure pendant qu'un sifflement haletant sort de leurs poitrines. Le principal épisode de cette scène fut un naturel orné du Dangat, ou masque calédonien : c'est une tête en bois, gigantesque, effroyable, par la bouche de laquelle celui qui la porte dirige ses regards; des cheveux humains lui forment une grosse perruque et sa partie inférieure est entourée d'un filet couvert de plumes d'oiseau. Le kanak qui en était affublé s'avança vers nous en venant des bords de la mer, pour faire allusion à notre arrivée; il dansa longtemps devant ses camarades, qui l'accompagnaient en brandissant avec force une zagaie aiguë au-dessus de sa tête.

Après cet exercice, le chef lui-même se plaça en avant de la ligne, et nous adressa une sorte de mélopée rapide et entrecoupée de courts silences; les kanaks dansaient toujours et poussaient en chœur, à chaque temps d'arrêt du chef, un hurlement à déchirer nos oreilles. Voici quelques-unes des phrases de cette improvisation sauvage :

Nos amis vont nous quitter;
Ils vont partir demain sur la grande mer.
Que les vents leur soient favorables!
Qu'ils trouvent la mer douce et calme!
Qu'ils arrivent à bon port! etc., etc.

Malgré les souhaits de nos amis d'Arama, la mer nous fut peu favorable. Le transport de nos vivres, instruments et échantillons, qui était effectué en pirogue par des Kanaks, fut difficile malgré l'adresse des naturels. Une pirogue double chargée de vivres, et portant en outre trois soldats fatigués de la marche, fut chavirée par une lame. Cet événement arriva en face de Balade et nous l'aperçûmes du rivage. J'envoyai immédiatement une petite pirogue, qui se trouvait là par hasard, à la rescousse des malheureux soldats; l'un d'eux, qui ne savait pas nager, fut sauvé par les kanaks, mais tous nos vivres, cinq carabines et leurs munitions étaient à la mer, dans un fond de dix mètres environ.

Je prévins le chef de Balade de cet événement. La tribu entière arriva en quelques instants, et tous, à qui mieux mieux, se mirent à plonger pour chercher les objets coulés; rien ne fut perdu, même les plus petits ustensiles; et chaque nouvel objet ramené à la surface, arrachait des hurlements de joie à toute la bande.

Dans cette circonstance, la conduite des kanaks à notre égard fut admirable; nos vivres étant presque tous avariés, ils s'empressèrent de nous apporter en abondance du taro, des ignames.... Vraiment ces cannibales agirent envers nous comme beaucoup d'Européens ne l'auraient pas fait.

XIII

Retour à Poébo. — Orage. — Fête et réception funéraires.

Le 14 avril 1864 nous étions de retour à Poébo, et ce même jour nous fûmes assaillis par un orage d'une violence extrême. C'est la seule fois en trois années de séjour dans cette île que j'aie entendu le tonnerre, mais dans cette circonstance il se dédommagea.

L'horizon s'était couvert d'abord de noires vapeurs qu'illuminaient à chaque instant d'éblouissants éclairs, dont les uns embrasaient tout l'espace, pendant que d'autres se tordaient comme des serpents de flammes. Cependant l'atmosphère qui pesait sur nous était immobile et étouffante, et l'on entendait, dans la direction de l'orage, pendant les rares intervalles des éclats de la foudre, un autre bruit crépitant, analogue à celui que produit la chute d'une cascade sur des rochers. Tout-à-coup d'immenses nappes d'eau descendirent des nues, tout illuminées de la lueur des éclairs qui ne cessaient de les traverser. Le fracas du tonnerre était si violent quelquefois, que le sol lui-même paraissait trembler; mon malheureux chien effrayé tournait autour de moi, en poussant, sans relâche, des gémissements sourds et plaintifs, d'un effet lugubre au milieu de cette scène de désolation. Mes hommes, si bruyants et si gais d'ordinaire en face des plus grands dangers, ne trouvaient pas le plus petit mot pour rire; aucun d'eux n'aurait osé hasarder une plaisanterie en face d'un aussi grand spectacle. La voix de l'homme se taisait devant la voix de Dieu, car jamais la création ne sent mieux son néant et sa faiblesse que dans ces moments où la puissance de l'être incréé se révèle à nous, par l'effrayante et majestueuse voix de la foudre.

EX-LIBRIS

Nous nous rendîmes de Poëbo à Houagap en suivant les bords de la mer. La route est très-fatigante: on marche sur le rivage au milieu des sables; on a fréquemment à traverser des rochers abruptes qui s'avancent en pointe dans la mer, et sur lesquels on est forcé de se hisser parfois à force de bras le long de lianes préparées par les naturels. Il faut aussi franchir de nombreuses rivières. Dans toutes ces circonstances nos guides néo-calédoniens montrèrent un zèle et une adresse presque incroyables. Sur cette route on rencontre, espacés de distance en distance, de petits villages indigènes; ils sont ordinairement situés au bord d'un cours d'eau, ou dans une plaine plus ou moins étendue, à l'ombre des cocotiers.

Deux jours après notre départ de Poëbo, nous arrivâmes au village de Panié, dont le chef dépend de celui de Hienghène, qui n'est plus qu'à cinq ou six lieues de marche. Je passai un jour dans ce village, car j'avais appris certains faits, relatifs à cette contrée, et je tenais à les éclaicir.

L'infortuné Bérard, dont j'ai relaté la fin tragique au mont d'Or, était autrefois venu à Panié dans un bateau côtier. Ayant découvert dans les environs du village un certain minéral, il en avait chargé son bateau. C'est peu de temps après qu'il fut assassiné, et personne ne put dire ce qu'était devenu le minéral recueilli, et que l'on supposait très-précieux, à cause des précautions prises par M. Bérard pour tenir l'affaire secrète.

A mon arrivée à Panié je fis venir le chef, qui se présenta bientôt, suivi d'une foule de naturels. Je lui fis demander s'il n'avait pas gardé le souvenir d'un petit bateau venu, il y avait longtemps, et dont le capitaine était allé dans la montagne, pour y ramasser des pierres et les transporter à son bord. Pendant que mon interprète, jeune homme de Balade, parlant assez bien le français, qui s'était attaché à moi et m'avait proposé de me suivre comme son Tayo, traduisait mes paroles, j'en suivais l'effet sur la physionomie du chef, et j'y lisais qu'il ne se souvenait de rien; mais en tournant mes regards vers les autres auditeurs j'en distinguai un dont le visage exprimait une forte émotion; en effet, il prit vivement la parole, en montrant du geste la montagne. Ce kanak était précisément le même qui avait servi de guide à M. Bérard dans la promenade à laquelle je venais de faire allusion. Il ajouta que l'endroit où gisaient les pierres, était peu éloigné, et je m'y rendis sur-le-champ. Durant la route, ce guide me raconta que M. Bérard avait été si heureux de sa trouvaille qu'il lui avait fait cadeau de beaucoup de manos (étoffes voyantes), de beaucoup de tabac et d'autres articles européens. Il nous montra un endroit du sentier, assez mauvais, où M. Bérard était tombé.

Tous ces récits tenaient en éveil ma curiosité. Après avoir côtoyé pendant quelques minutes les bords de la mer, nous pénétrâmes dans une gorge profonde où coulait un ruisseau; nous avions suivi ses rives escarpées depuis une demi-heure environ, lorsque notre guide nous avertit que nous étions arrivés. Le pays qui nous entourait offrait l'aspect le plus sauvage et le plus solitaire qu'on puisse imaginer, et je me disais à part moi que si la nature avait un trésor à cacher, elle avait trouvé un bon endroit; mais je fus bien vite désillusionné quand, le guide me montrant le point d'où M. Bérard avait extrait sa trouvaille, je reconnus que j'étais en face d'une vaste couche de quartz très-pyriteux, intercalée au milieu des micaschistes, qui sont ici la roche dominante. Comme cela arrive souvent, on avait pris pour de l'or les nombreuses pyrites de ce quarz.

Le village de Panié est situé dans une plaine assez vaste et très-fertile, malheureusement il n'y a pas d'abri pour un navire d'un fort tonnage; c'est ce qui fait que les Européens fréquentent fort rarement ce district.

A notre passage à Hienghène, nous fûmes témoins d'une fête donnée en commémoration de la mort du frère du chef Bouarate, arrivée quelques mois auparavant. Les kanaks, de toutes les tribus amies, s'y rendaient en foule, et au moment même où je causais avec Bouarate, on vint lui annoncer l'arrivée d'une députation de la grande tribu des *Néménas*, dont le territoire termine au nord la Nouvelle-Calédonie.

« Cette tribu, me dit le chef, est depuis longtemps alliée à la nôtre, ses chefs sont nos parents, et c'est nous qui leur construisons ces grandes pirogues doubles, avec lesquelles ils peuvent aller au large sur les récifs pêcher la tortue et affronter la mer. Leurs montagnes manquent de l'arbre kaori dont on fait des pirogues; mais en retour nos jeunes gens trouvent toujours chez eux des épouses. La beauté de leurs jeunes filles est renommée parmi nous. Ils nous donnent encore des sacs garnis de pierres de fronde, qu'ils ont rendues aussi pointues qu'une zagaie, et aussi polies que vos miroirs. Ils fabriquent en outre des colliers de coquillages ou de pierres, enfin tout ce qui parmi nous remplace l'argent. »

Tout en causant nous gravissions une petite éminence du haut de laquelle nous aperçûmes à une certaine distance, entre la mer et nous, une troupe d'hommes qui s'avançaient lentement et d'une manière régulière. Personne de la tribu de Bouarate ne fit mine d'aller les recevoir; au contraire, en quelques minutes, les guerriers de Hienghène se trouvèrent réunis sur le plateau qui formait le sommet de l'éminence où nous nous trouvions. Ils étaient tous armés et tatoués de frais; ils se rangèrent, en ordre et en silence, autour de Bouarate qui avait à côté de lui son fils et les trois personnages les plus importants de toute la tribu : c'est-à-dire chef de la parole, le chef de la religion et le chef de la guerre.

« C'est ici le lieu de réception, » me dit Bouarate.

Certes, une telle salle de réunion était splendide, ombragée par des bananiers immenses, dont les branches tordues étendaient leur ombre de toute part. A une distance de trois ou quatre cents mètres, les Néménas s'arrêtèrent, se placèrent en rond, et poussèrent trois hurlements qui retentirent jusque dans les profondeurs

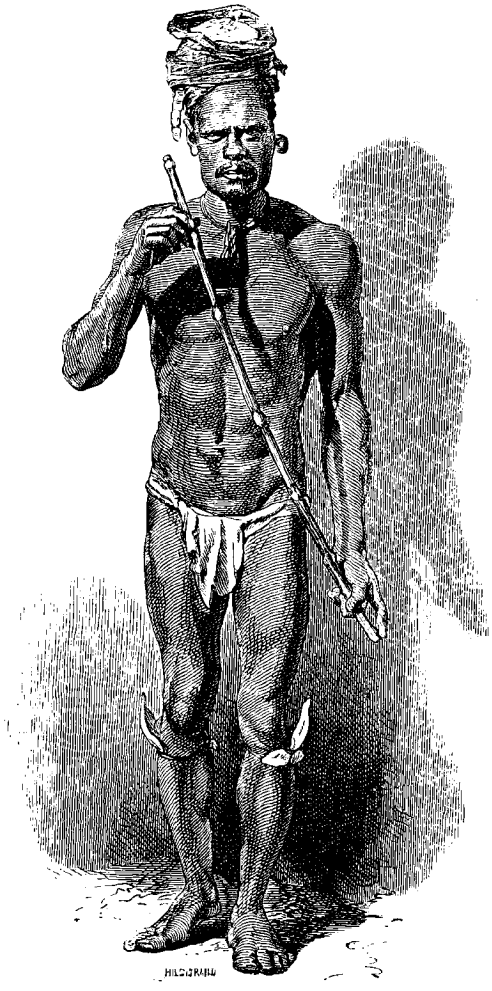
des montagnes, dont ils èveillèrent les nombreux échos; ils annonçaient ainsi leur arrivée. Ils dansèrent ensuite à cette même place pendant quelques minutes, formant un cercle au milieu duquel Bouarate me dit que se trouvaient les présents qu'on allait lui offrir. Enfin le groupe reprit sa marche en file indienne, et s'avança toujours en silence. Arrivée sur le plateau où nous nous trouvions, cette troupe manœuvra de façon à venir défiler devant la longue ligne formée par les guerriers de Bouarate en commençant par notre droite. Tous ces hommes passèrent ainsi devant nous du pas tranquille, léger et silencieux qui caractérise la marche du sauvage. Tous étaient nus et avaient la poitrine et le visage noircis; leur main droite était armée d'une longue lance effilée, ou d'un casse-tête sculpté bizarrement. Pas un seul ne détourna la tête pour regarder d'un côté ou de l'autre. Je comptai cent cinquante guerriers. Derrière eux venaient cinq ou six kanaks, portant une immense tortue et différents autres présents qui furent déposés devant Bouarate.

Les kanaks de Néména, après avoir défilé, se rangèrent sur une ligne faisant face à la tribu de Hienghène. L'orateur sortit alors des rangs, s'avança devant Bouarate, et lui offrit les présents de la part du chef de Néména qui, n'ayant pu venir lui-même, avait envoyé son fils aîné, lequel désirait faire alliance d'amitié avec le fils de Bouarate, futur chef de Hienghène. Ces deux jeunes gens s'avancèrent, à leur tour, hors des rangs et se serrèrent la main; puis le jeune chef du Nord présenta deux bouquets apportés par ses gens, pendant qu'un autre Néména, chargé des présents de son jeune prince, offrait des bracelets et des colliers au fils de Bouarate.

L'orateur de Bouarate prit alors la parole et remercia les braves guerriers de Néména de leurs deux bouquets formés de certaines plantes et de certains feuillages. L'un de ces bouquets était le symbole de la paix; quant à l'autre, il renfermait un long collier de coquillages découpés, auxquels les kanaks attachent un grand prix. Après cette cérémonie les danses commencèrent; elles furent suivies d'un repas; puis les femmes pleurèrent le mort.

Le jour suivant je pris congé de Bouarate, et nous reprîmes notre marche vers Houagap, où nous arrivâmes le lendemain soir.

Toute cette partie de la côte, qui est assez habitée, n'offre rien d'extraordinaire; seulement, la veille de notre arrivée à Houagap, nous fîmes halte vers une pointe de rocher au bord de la mer, en un lieu nommé Coquingone. Là, sur un grand rocher plat, je remarquai deux grandes cuvettes creusées dans la roche. L'une de ces cuvettes était à peu près pleine d'eau et l'autre vide. Mes guides m'assurèrent que si l'on vidait avec la main l'eau contenue dans la cuvette pleine la pluie surviendrait certainement, mais qu'au contraire si on emplissait la cuvette vide le beau temps serait assuré. Je souriais de cette superstition, mais je m'aperçus bientôt qu'elle devait être basée sur une expérience pratique. En effet, en regardant de plus près je vis que la cuvette pleine n'avait aucune fente, et de plus qu'elle était ombragée par le feuillage d'un vieil arbre rameux, de sorte que, l'eau, une fois dans la cuvette, devait mettre un long temps à s'évaporer; par contre, lorsque la cuvette était vide en cette saison de courtes sécheresses, la pluie ne devait pas se faire beaucoup attendre.



Joueur de flûte. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

L'autre cuvette, au contraire, exposée au grand soleil, avait dans les parois et dans le fond de petites fentes, par lesquelles il était facile à l'eau de s'infiltrer, de sorte qu'il fallait qu'il plût longtemps et beaucoup pour qu'elle s'emplît; ce cas échéant, pas n'est besoin d'être sorcier pour pronostiquer le retour du beau temps, d'autant plus proche que la durée de la pluie aura été plus anormale.

Jules GARNIER.

(La suite à une autre livraison.)

Maison de paysan dans la Forêt-Noire. — Dessin de Stroobant d'après nature.

LA FORÊT-NOIRE,

PAR M. ALFRED MICHIELS.

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Elles étaient devant moi, dans leur majesté gracieuse et tranquille, ces montagnes pastorales, qui courent vers le nord comme un dernier prolongement des Alpes, ou, pour mieux dire, qui vont s'exhaussant du nord au sud comme les premières pentes de cette chaîne prodigieuse, comme les premiers gradins de ce gigantesque amphithéâtre ! Leurs lointaines vallées se creusaient sous le soleil, baignées de ses rayons d'or, estompées d'une brume légère, diaphane, presque imperceptible ; de grandes plaques de neige étoilaient encore les sommets, comme des couronnes de diamants ; et l'odeur embaumée des sapins, les aromes fortifiants des hautes prairies m'étaient apportés par la brise, salut amical, invitation bienveillante de la nature, dont les montagnes sont le dernier asile.

J'allais entrer dans la petite ville d'Achern. Une ville ! on m'aurait dit que c'était un bourg, un village, un hameau, je l'aurais cru. Pourquoi toutes les villes ne sont-elles pas ainsi faites, et pourquoi les hommes se parquent-ils à grands frais dans ces amas de pierres où l'on étouffe ? Quel silence ! quelle propreté ! Je ne vois d'abord que des hirondelles, qui poursuivent les cousins et les mouches. Elles vont, elles viennent, elles rasent la terre, elles effleurent les vieux murs où logent les insectes, elles se croisent dans les carrefours. On dirait, quand elles se rencontrent, qu'elles se communiquent d'importants messages. Elles volent d'ailleurs d'un air empressé, comme si elles n'avaient pas de temps à perdre. Les maisons muettes, avec les vignes de leurs façades, avec les pots de fleurs qui ornent leurs croisées, semblent les demeures d'une population disparue ou endormie pour cent ans. Je pourrais me croire dans la cité des oiseaux.

Enfin je découvre au bout de la rue un passant qui

marche vers moi. Il porte un chapeau de feutre noir, à larges bords, une rhingrave de toile bleue, doublée en toile écrue, un gilet rouge avec de nombreux boutons en cuivre, un pantalon gris et de forts souliers, mais sans boucle. Il a une bonne figure, large et massive, dont la saine carnation prouve qu'il boit beaucoup de lait et peu de liqueurs fermentées. C'est un habitant de la montagne ou des hauts vallons. Décidément je suis sur la lisière de la Forêt-Noire, et une heure de marche peut m'y conduire.

Des femmes, des enfants, un chariot, des citadins arrivent en sens divers ; la scène muette s'anime un peu ; il me paraît possible que je sois dans une ville.

Presque toutes les maisons pourtant sont précédées ou flanquées de jardins, ceux-ci entourés de palissades, les autres n'ayant pas même de haies. Les plants de choux, de laitues, de cresson alénois bordent la rue. Derrière les maisons, les vergers montrent leur cime ou la totalité de leurs rameaux, avancent même sur les potagers. Quant aux demeures, on y retrouve au premier coup d'œil l'invariable type de l'habitation allemande. Ce sont des cages de bois, où l'on a rempli les interstices de la charpente avec du plâtre, des briques, des pierres, suivant les localités. Comme les solives demeurent apparentes, ne sont même point badigeonnées ainsi que le reste du bâtiment, le système de la construction est manifeste. Ce genre d'architecture ne se recommande point par la solidité ; il rend les secours presque inutiles, quand le feu se déclare, et abandonne les maisons aux fureurs de l'incendie ; mais il ne laisse pas de produire bon effet dans la peinture et même dans la réalité ; il a quelque chose de simple et de primitif. Les chevrons qui bariolent les murs, les grands toits, les pignons tournés vers la rue, les fenêtres à la mode ancienne, aux vitres nombreuses encadrées d'un châssis métallique, semblent combinés exprès pour égayer et embellir une vignette. Afin de protéger le haut du pignon, souvent la toiture s'y déprime et forme un petit auvent ; bien mieux, un auvent réel où s'imbriquent plusieurs rangs de tuiles, abrite chaque étage, empêche la pluie et la neige de tomber sur les croisées, quand une rafale ne chasse pas obliquement les flocons ou les gouttes d'eau. Sur ces façades montent des vignes aux longues branches, et parfois des rosiers. Quand une fenêtre s'ouvre, qu'un vieillard, une jeune fille, une mère avec son nourrisson avance la tête pour regarder ce qui se passe au dehors, cette treille élégante leur forme un cadre naturel. La maison entière inspire l'idée d'une vie tranquille, douce, intime, sans agitations ambitieuses, sans rêves de vanité. Dans tous les lieux où se transporte la race germanique, voilà le modèle d'habitation qu'elle reproduit : elle se loge de la même manière au bord du Rhin, sur les sables du Brandebourg, sur les montagnes du Harz et de la Bavière, parmi les forêts vierges de l'Amérique septentrionale.

La ville d'Achern emprunte son nom au torrent qui sort du Kapplerthal et qui l'enveloppe de ses deux bras, ou, pour mieux dire, qui la limite d'un bras et la traverse de l'autre. Ses flots limpides baignent deux lits semés de galets, polis, arrondis comme ceux que ballotte la mer ; ces cailloux, suivant leur nuance, prennent dans l'eau des tons magnifiques d'or, de jaspe ou de rouille ; et sur les bords sont allignées des maisons comme celles que je viens de décrire : chaque riverain a pour traverser l'*Acher* un pont sans garde-fous, composé d'une planche épaisse ou d'une large dalle. L'onde clapote, et roule, et murmure devant l'habitation, qu'elle éclaire du reflet de ses petites vagues. Et comme la réalité ne perd jamais ses droits, comme la vie a ses nécessités de chaque jour, la rivière fournit abondamment aux besoins domestiques. C'est très-commode et c'est charmant. Pas un pied de salade ne languit faute d'eau, pas une fleur ne s'étiole sous l'ardente lumière du soleil.

Pendant que je suivais les bords du courant poétique, j'avisai un massif de grands arbres, qui dominaient de haut les toitures. Au milieu se dressait un peuplier d'Italie, usé, dépouillé à demi de ses branches et de son feuillage, surtout vers le faîte, où deux cicognes avaient bâti leur nid. Ce gîte spacieux, couronnant un tronc presque nu, imitait un chapiteau avec son abaque, au sommet d'une colonne. Les constructeurs nomades volaient alentour, s'y posaient, planaient de nouveau sur leurs grandes ailes blanches et noires, faisaient claquer leur bec par un mouvement rapide, produisant ce bruit singulier qui leur tient lieu de chant. Et j'avais quitté Paris la veille ! Et toutes ces images rustiques, ces traits d'une nature encore fraîche et, pour ainsi dire, naïve, succédaient sans transition au bruit, au luxe, à la monotone régularité, à la vie artificielle d'une capitale !

Achern se trouvant presque en face de Strasbourg, un grand nombre de voyageurs français entrent par ce côté dans la Forêt-Noire. Un souvenir historique, un monument commémoratif les y appelle d'ailleurs. C'est près de là que Turenne tomba mort, frappé d'un boulet en pleine poitrine, la veille d'une bataille qu'il croyait gagner. La France a fait construire un obélisque sur le lieu même et, tout près de là, une maison où loge un gardien. Si je n'avais peur de commettre une irrévérence, je hasarderais l'opinion que la beauté du chemin attire à Sasbach autant de curieux que l'enthousiasme pour la gloire militaire, ou l'attrait de l'érudition. La plupart des voyageurs connaissent peu Turenne et n'ont pas la moindre envie d'approfondir son histoire, mais la route les enchante. C'est une chaussée plus haute que le terrain d'alentour, qui se dirige vers le nord, entre deux rangs de pommiers, de noyers, de cerisiers. Les champs les plus fertiles déroulent à droite et à gauche leur vert tapis ; à l'ouest, la vue embrasse toute la plaine du Rhin, traverse le duché de Bade, traverse l'Alsace et irait plus loin encore, si elle ne se heurtait aux mamelons des Vosges, pâlis, abaissés par la distance ; à l'est monte la chaîne de la Forêt-Noire, avec ses lignes originales, ses sommets anguleux et ses plateaux. Elle est assez distante pour que la perspective

aérienne en veloute les couleurs et en adoucisse les contours. L'œil y passe du vert tendre des prairies au vert sombre des forêts, tantôt par des nuances graduées, tantôt par un contraste subit. Le large massif de la Hornisgrinde, haute montagne en forme de pupitre, projette vers la plaine ses contre-forts, qui s'avancent comme des bastions, des caps, des arêtes, que les sapins hérissent de leurs noires pyramides. Plus loin, en regardant le nord, se dressent la Tête du géant (*Riesenkopf*), la Cime du Lac (*Seekopf*) et les hauteurs du Mercure. Çà et là quelques vapeurs traînent sur les pentes, y dessinent de frêles arabesques. Tout est splendeur, tout est calme et harmonie.

Voilà dans quel charmant paysage deux armées faisaient leurs préparatifs pour se mettre en pièces, lorsqu'un des généraux fut brisé par un projectile. Rien, au milieu de si douces images, n'éveille l'idée d'une lutte sanglante, et on a beau faire, on n'éprouve aucune inspiration belliqueuse. Ce qui me préoccupait surtout (j'ai honte de le dire), c'était une véritable armée de fleurs et de plantes sauvages, alignées sur les deux bords du chemin, le pissenlit avec son bourrelet diaphane, le mélilot ouvrant sa coupe d'or et la folle avoine balançant au souffle de la brise ses innocentes aigrettes.

Avant qu'on atteigne le village de Sasbach, une fraîche avenue, dessinée par une double haie et par un double rang de sorbiers, vous invite à quitter le grand chemin, et vous conduit au monument de Turenne. Les haies, les rangs d'arbres qui se prolongent, forment alentour une enceinte verdoyante. C'est un obélisque en granit, presque sans ornements. La pyramide porte d'un côté cette inscription : *La France à Turenne;* de l'autre, ces mots et cette date : *Érigé en* 1829. Sur les quatre faces du piédestal, on voit d'abord un médaillon, où forme saillie la tête puissante et charnue de l'habile capitaine, puis son écusson armorié, puis les deux épigraphes suivantes : *Ici Turenne fut tué le* 27 *juillet* 1675. — *Arras, les Dunes, Sinzheim, Entzheim, Türckheim.* Cette liste, j'ai à peine besoin de le dire, contient les noms de ses principales victoires. Tout près de l'obélisque, une vieille pierre en forme de stèle marque l'endroit même que le grand homme rougit de son sang : on y peut lire encore cette phrase latine, dont le temps a déjà émoussé les lettres : *Hic cecidit Turennus mense julii die* 27 *anno* 1675. De cet endroit, si l'on se tourne vers le nord, un gros arbre qui couronne un petit exhaussement de terrain désigne la place où était dressée la batterie du margrave Hermann de Bade, devant laquelle Turenne, comme un homme invulnérable, examinait tranquillement les postes autrichiens.

Ici je pourrais faire sur ses exploits, sur son talent, sur ses chances bonnes et mauvaises, sur ses ennemis et ses partisans, sur son adversaire Montecuccoli, nommé par les Français Montécuculi, je ne sais pour quelle raison, sur la guerre qui les mit en présence et même sur tout le règne de Louis XIV une longue et savante dissertation. Mais plus elle serait approfondie, plus elle m'éloignerait de la Forêt-Noire, et comme nous allons y entrer, il me paraît plus opportun de jeter sur cette chaîne de montagnes un regard d'ensemble.

Le Rhin la porte, si l'on peut ainsi parler, dans le grand coude qu'il trace de Schaffhouse à Bâle et de Bâle à Mannheim; dans cette double direction, la plaine qui longe le fleuve limite le Schwartzwald (c'est le nom germanique de la Forêt-Noire : *Schwartz*, noir, *wald*, forêt). Au nord, il est borné par le Neckar; à l'est, par le cours supérieur de la même rivière et par une ligne tirée de sa source à Schaffhouse. Près de Pforzheim, les hauteurs s'abaissent et ne forment plus qu'une ondulation de collines, jusqu'à ce qu'elles approchent du Neckar, se relèvent brusquement, dessinent les mamelons et les crêtes de l'Odenwald. La Forêt-Noire a 45 lieues dans sa plus grande longueur, 16 lieues de largeur dans sa partie méridionale et 8 seulement vers le nord, ce qui lui donne la figure d'un trapèze. Sa superficie totale est de 320 milles carrés (trois milles allemands font cinq de nos lieues); 192 appartiennent au grand-duché de Bade et 128 au royaume de Wurtemberg.

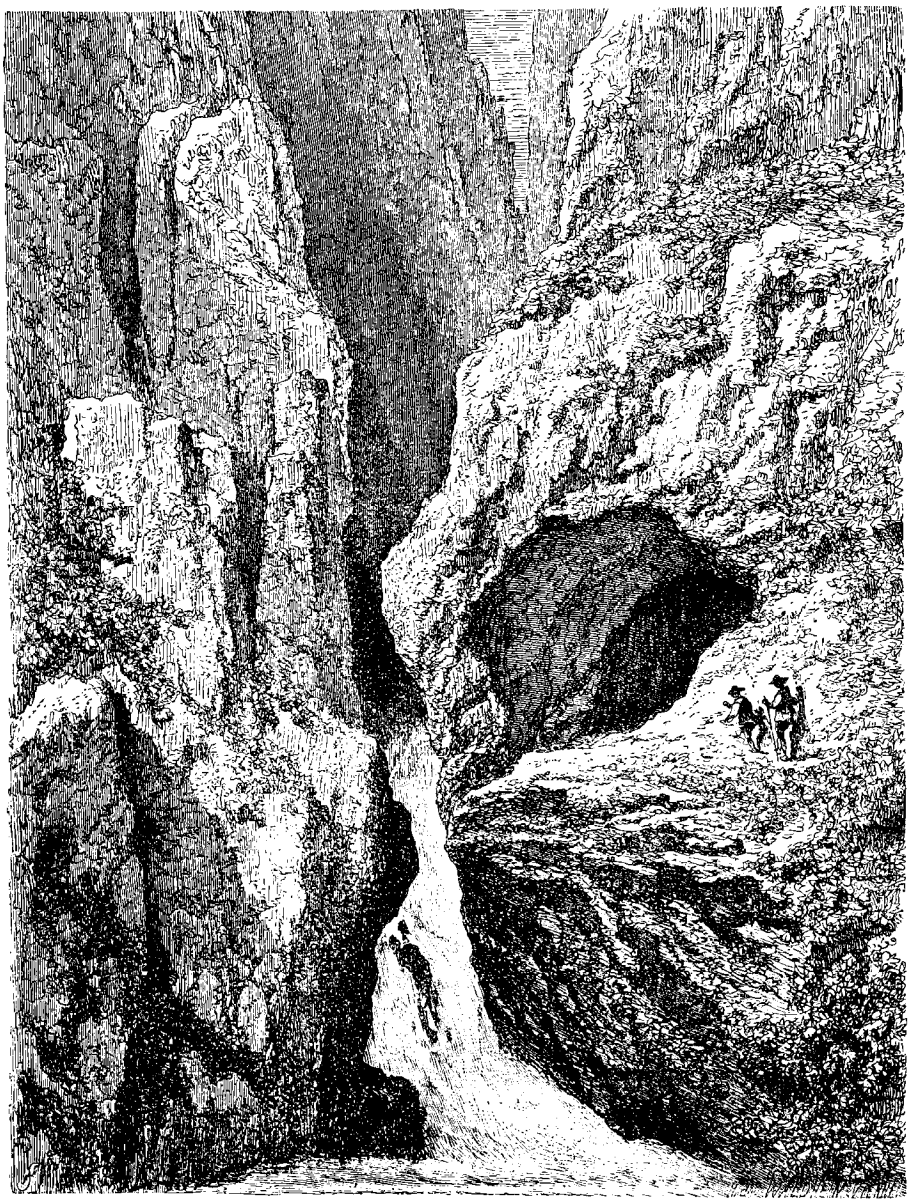
Ses plus hautes cimes et ses pentes les plus roides sont groupées au midi et à l'est. Le Schwartzwald protége donc l'Allemagne du Sud comme une espèce de fortification naturelle. A l'est, il a des formes moins hardies et s'incline graduellement vers les plaines, comme s'il invitait la race germanique à pénétrer dans ses vallons. Les rivières et les nombreux affluents auxquels ces montagnes donnent naissance ont la même physionomie : à l'ouest, ils se précipitent avec impétuosité sur des versants rapides, en des gorges étroites et tourmentées, parmi des rocs sauvages; à l'est, ils coulent mollement sur de vertes prairies, dans de larges bassins. Ils donnent presque tous leurs noms aux vallées qu'ils parcourent. Le plus grand nombre se jettent dans le Rhin; le Danube seul prend une autre direction, s'éloigne fièrement du suzerain auquel ses frères vont rendre hommage, et bientôt, devenu prince lui-même, traverse l'Europe entière avec des allures de conquérant.

Le Schwartzwald doit son nom tragique au sombre aspect de ses hauteurs et de ses pentes, noircies par le feuillage des sapins. Sous la plus ardente lumière, elles gardent ces nuances obscures; mais le ciel vient-il à se couvrir, elles prennent des teintes plus foncées encore; elles paraissent positivement d'un noir bleuâtre, comme l'encre faite avec des noix de galle.

Une des plus frappantes singularités du Schwartzwald, c'est un massif isolé de hauteurs, qui se dresse abruptement au bord du Rhin, en face de Fribourg. On le nomme le Kaiserstuhl, c'est-à-dire le *Trône de l'Empereur*. Une plaine l'environne, le sépare tout à fait de la grande chaîne. Leurs éléments géologiques sont d'ailleurs d'une autre nature. Dans la Forêt-Noire dominent le gneiss qui, sur le Feldberg et le Belchen, parvient au sommet de la montagne; le granit, qui atteint à Herrenwiese 2400 pieds, à Hochfirst 3714; le porphyre, prodigué par la nature aux environs de Baden, de Vœhrenbach et de Neustadt. Le grès rouge forme

le noyau de toute la partie septentrionale. Çà et là on trouve des pierres calcaires, de la marne irisée, de la molasse. Les produits volcaniques sont ce qu'il y a de plus rare : le basalte se montre sur le Karlstein, près de Hornberg; la diorite, la serpentine, le gabbron, le calcaire granulé dans certaines gorges étroites, au Val d'Enfer, près de Todtmoos, de Schonau et d'Eberstein. Mais si le feu a laissé peu de traces dans la grande chaîne, il a formé d'un seul coup le pâté du Kaiserstuhl. Là, son action se manifeste partout : le basalte, le trachyte, le phonolithe composent la substance même du groupe montagneux. Il a jailli du sol comme l'éruption d'une fièvre souterraine.

Le Kaiserstuhl a une longueur de quatre à cinq lieues, une largeur de deux ou trois. Ses points culminants sont le Todtenkopf, plateau circulaire, où l'on



Caverne et cascade d'Edelfrauengrabe (p. 219). — Dessin de Stroobant d'après nature.

prétend que Rodolphe de Habsbourg, quand il habitait Brisach, rendait publiquement la justice (1863 pieds au-dessus du niveau de la mer); les *Neuf-Tilleuls*, crête ainsi nommée à cause des vieux arbres qui lui formaient une couronne et dont il ne reste que huit, la foudre ayant abattu l'un d'eux (1800 pieds); enfin, la *Chapelle-Sainte-Catherine*, mamelon désigné d'après le monument qu'il porte, à 1648 pieds de hauteur.

Le sol est tellement fertile, qu'un district si peu étendu nourrit au delà de vingt mille habitants, compte trois villes, Brisach, Endingen, Burckheim, et vingt bourgs ou villages, dont quelques-uns sont très-peuplés. Le ciel a des indulgences toutes paternelles pour ce canton privilégié. La température y est non-seulement plus douce que dans la Forêt-Noire proprement dite, mais plus douce que dans la vallée du Rhin. Les fruits en conséquence y prospèrent, y sont d'une beauté remarquable; la vigne, qu'on a partout multipliée,

Un village de la Forêt-Noire. — Dessin de Stroobant d'après nature.

EXVIBRIS

monte très-haut sur le flanc des collines et en atteint presque le sommet; le hêtre et le sapin ont reculé peu à peu jusqu'à la cime, où les rigueurs de l'hiver maintiennent leur position, où ils dessinent une coupole de sombres feuillages, dominés çà et là par une aiguille de basalte ou par les ruines d'un vieux donjon. Rien de charmant comme la vue dont on jouit sur les contre-forts et les promontoires. On embrasse d'un coup d'œil presque tout le massif, au pied duquel le large cours du Rhin serpente et brille comme un fleuve d'argent. Des îles nombreuses forment dans son lit des corbeilles de verdure. Et sur les bords s'effilent les clochers de Brisach, les flèches de Burckheim et de cinq ou six villages. Le bruit de leurs cloches, affaibli par la distance, égale à peine le murmure des sapins, la douce et naïve chanson du rouge-gorge.

Nulle contrée de l'Allemagne, cependant, n'a été plus ravagée que cette fraîche et calme oasis. Dès que la guerre approchait du Rhin, les peuples ennemis cherchaient à envahir ou s'occupaient à défendre ce poste avancé.

Brisach-le-Vieux, situé entre deux éminences, le Schlossberg et l'Eckartsberg, était une ville naturellement très-forte : le fleuve roule devant ses murs toute la masse de ses flots, que ne divise aucune île. C'est probablement la plus vieille cité du Brisgau, qui lui doit son nom. Les Celtes, les premiers habitants du pays, avaient déjà choisi ce point comme lieu de résidence; les Teutons et les Romains ne le négligèrent pas. Brisach était réputée jadis une place tellement forte, qu'on la nommait *l'oreiller de l'Empire* et *la clef de l'Allemagne*. Ce coussin et cette clef d'une si grande valeur, chacun aspirait à s'en rendre maître. Aussi, que d'épreuves, que d'infortunes la population a subies! Un des incidents les plus cruels de son histoire, ce fut le siége qu'elle soutint contre le duc Bernard de Weimar, pendant la guerre de Trente-Ans. Comme ni la garnison, ni les bourgeois ne voulaient se rendre, la famine parvint aux plus horribles excès. Un capucin, que le manque de nourriture gênait sans doute beaucoup, a transmis à la postérité le souvenir de ses angoisses.

« Tous les jours, dit-il, mouraient de faim un grand nombre d'habitants et de soldats. On ne distribuait plus aux derniers leur pain de munition; il était remplacé par une livre de viande de cheval, qu'ils recevaient tous les jours et qui valait douze kreutzers. Le besoin et la souffrance exaspéraient tellement la population de la ville, que les enfants n'étaient plus en sûreté dans les rues. Enfin, il ne resta plus à manger que les peaux de cheval et de vache, dont chacune se vendait onze thalers (le thaler vaut trois francs soixante-quinze centimes). Un setier de blé coûtait quarante florins, une miche de pain un ducat, le quart d'un chien un florin et douze kreutzers, un œuf un florin, le quart d'un poulet quatorze batz, un chat trois florins, une souris trente kreutzers, un rat un thaler, et ainsi de suite. La grande auberge située près du château fut cédée par le propriétaire pour trois pains et un anneau d'or. En trois mois, on ensevelit cinq cents personnes qui étaient mortes de faim, sans compter celles qu'on enterrait par troupes dans les jardins et dans les cours. Plusieurs cadavres furent dévorés! » Tant de douleurs stoïquement supportées demeurèrent inutiles; après un an de blocus, la population décimée fut contrainte d'abaisser les ponts-levis, d'admettre dans la place les vainqueurs bien repus, dont les mines florissantes contrastaient avec les pâles figures des assiégés. La dernière catastrophe, dont la ville ait eu à souffrir, dépassa toutes les infortunes précédentes. Postés sur la rive gauche du Rhin, les Français la canonnèrent et la bombardèrent en 1793. Le feu dura si longtemps, fut si terrible, que la pauvre vieille cité n'y put tenir et s'écroula presque tout entière. On voit encore les traces de cette cruelle exécution; une partie de la ville haute, qu'on n'a jamais essayé de rebâtir, forme un amas de décombres. L'église principale est pourtant restée debout, soit que les artilleurs l'eussent épargnée, soit que les os de saint Gervais et de saint Protais, leurs véritables os, renfermés dans un cercueil d'argent depuis l'année 1162, l'aient protégée comme un talisman. Après avoir tenté de relever les fortifications au début de notre siècle, le gouvernement badois les a fait raser. La ville n'étant plus défendue, elle espère n'être plus attaquée.

Mais si agréable, si favorisé de la nature que soit le Kaiserstuhl, il n'est après tout qu'une dépendance, une image réduite de la Forêt-Noire. Celle-ci le domine de ses formes imposantes, de ses hautes vallées où grondent les torrents, et l'éclipse de ses magnifiques paysages.

Elle se compose de deux massifs principaux, l'un situé au nord, l'autre au sud, entre lesquels roule la Kinzig. Le premier, celui du Kniebis, forme une épaisse région, un immense plateau, d'où se détachent des ramifications presque aussi élevées ou plus élevées que le centre : le Kniebis proprement dit a 3244 pieds; son voisin et son feudataire, le Rossbühl, 3221; mais un de ses prolongements, la Hornisgrinde, s'élève à 3887, tandis que le Hundskopf s'abaisse jusqu'à 3175, le Mosswald jusqu'à 2810; le Hochstaufen, près de Bade, nommé aussi la montagne de Mercure, descend jusqu'à l'humble taille de 2240 [1].

Le groupe méridional, celui du Feldberg, a de plus majestueuses proportions. Le point culminant, le Feldberg même, atteint 4982 pieds au-dessus du niveau de la mer; il projette autour de lui le Hochfirst, à l'orient, colosse de 3934 pieds; vers le sud, le Hochkopf, qui monte à 4367; le Belchen, haut de 4718; le Blauen, qui ne dépasse point 3889, mais allonge son échine jusqu'au bord du Rhin; une autre branche, tournée vers l'est, le Schauinsland ou Erzkasten, mesure près de Fribourg 4288 pieds; au nord, le Kandel soulève son front à 4144. La taille des géants diminue ensuite : le Hünensedel, près de la Kinzig, réduit sa stature à 2487 pieds; plus modeste encore, le Steinfirst baisse la tête jusqu'à 2007.

Malgré leur pittoresque effet sur les bords du Neckar,

1. Des ingénieurs badois ayant pris ces mesures, c'est le pied badois, plus petit que le pied français, qui s'y trouve désigné.

malgré leur solide noyau de grès rouge, les éminences qui composent l'Odenwald sont si peu fières, ont de si humbles dimensions, qu'il serait inutile de les exprimer par des chiffres. La plus hardie, le Katzenbuckel, arrête son ambition à 2000 pieds; mais des buttes, des falaises, des coupoles de cinq et six cents mètres ont encore une tournure magnifique dans un paysage, quand leurs formes sont heureuses, comme dans l'Odenwald.

Dès le mois d'octobre, la neige commence à tomber sur les cimes de la Forêt-Noire : elle blanchit d'abord les crêtes, puis descend peu à peu, approfondit ses couches, élargit son bandeau, forme une zone continue, dentelée, à la fois radieuse et sinistre. Les vents s'y déchaînent avec une fureur dont les habitants des plaines n'ont aucune idée. Leurs courants sont si froids, qu'ils semblent geler la partie de votre corps sur laquelle ils soufflent. Les régions supérieures deviennent donc inaccessibles. Un pouvoir implacable et jaloux, l'hiver, le sombre hiver y domine sans partage. Malheur aux imprudents qui voudraient le braver! Il s'en trouve : les uns affrontent l'âpre désert par un vain esprit de fanfaronnade; d'autres, pour abréger leur chemin, après un ample repas, où les fumées du vin ont obscurci leur raison. Tous ne périssent point, mais il y a souvent des catastrophes. La nuit survient, ou le brouillard, ou une tempête imprévue fait tourbillonner la neige. Dernièrement, un oncle et son neveu, jeune garçon de quatorze ans, voulurent ainsi regagner leur village, après avoir passé à table une partie de la soirée. Tout alla bien pendant une demi-heure; mais parvenus dans les gorges du Blauen, un ouragan soudain les enveloppa; la neige qui les aveuglait leur fit perdre leur route. La violence du vent les sépara bientôt, lança chacun d'eux vers un point différent. L'oncle, avec des peines inouïes, parvint à redescendre, à gagner un chalet, dont la lumière brillait dans la nuit comme une étoile secourable; il venait d'entrer, quand la pendule rustique sonna onze heures. Malgré la tempête, malgré son épuisement, il pria les robustes pasteurs d'allumer des lanternes, de venir avec lui chercher son neveu; mais les perquisitions furent inutiles. La neige avait comblé les ravins, englouti le pauvre enfant sous un épais linceul; quatre mois après seulement, on le retrouva au fond d'un précipice, quand le dégel eut mis à nu son cadavre.

Mais aussitôt que le printemps arrive, qu'une haleine du midi fond la pâle couronne des hauts sommets, tout change, tout s'anime sur la montagne; la vie paralysée pendant sept mois semble vouloir rattraper le temps perdu. Les herbes poussent avec une abondance, les fleurs s'épanouissent avec une prodigalité qui enchantent, qui émerveillent le promeneur. Le fabuleux Éden n'aurait pu avoir ni de plus fraîches pelouses, ni des bancs plus serrés, des broderies plus élégantes de somptueuses corolles. Les troupeaux longtemps captifs sortent des étables et des bergeries. Les pasteurs les conduisent sur les prairies embaumées, où ils trouveront désormais de savoureux festins. Les oiseaux chantent, les fenêtres s'ouvrent, et les paroles de Gœthe, quand Faust décrit *la promenade hors des murs*, vous reviennent à la mémoire. « Hors des portes obscures et profondes se pousse une multitude bigarrée. Chacun aujourd'hui se chauffe si volontiers aux rayons du soleil! Ils fêtent la résurrection du Seigneur et sont eux-mêmes ressuscités; échappés aux sombres appartements de leurs maisons basses, aux liens de leurs métiers et de leurs vils trafics, aux toits et aux plafonds qui les écrasent, à leurs rues sales et étouffantes, aux ténèbres mystérieuses de leurs églises, tous ils renaissent à la lumière. »

Et alors, quand recommencent les fêtes de la nature, les voyageurs arrivent comme des oiseaux de passage. Les trois cantons de la Forêt-Noire sont très-visités; mais c'est peut-être le massif du Kniebis que l'on fréquente le plus. Il renferme un grand nombre de sources minérales, qui servent de prétexte au beau monde pour s'attrouper, qui attirent aussi quelques malades. C'est là que, dans une vallée jadis sauvage, à Baden-Baden, se sont concentrées peu à peu toutes les recherches du luxe et de la civilisation. Placé presque en face de Strasbourg, d'ailleurs, le Kniebis s'offre le premier aux regards des Français; il doit avoir un charme particulier pour les habitants de l'Alsace, puisqu'ils lui donnent la préférence sur les Vosges (sans doute à cause de ses lieux de rendez-vous). Ce fut aussi par là que je commençai mon dernier voyage, ayant pris jusqu'à la petite ville d'Achern le train qui partait. Entrons donc dans la montagne, où nous appellent des sites fameux.

Une question préalable toutefois : irons-nous à pied ou monterons-nous dans la voiture? C'est un omnibus bien intéressant, avec un postillon tout jaune, des rideaux jaunes et des panneaux de même couleur. Il va tranquillement, lentement nous conduire à Ottenhœfen : les chevaux prendront l'allure qui leur conviendra, dormiront en marchant, si bon leur semble : le cocher ne se permettra point de troubler leur sommeil. Comme il fait très-chaud, laissons-nous bercer dans le véhicule : l'attelage en bonne humeur daigne partir au petit trot.

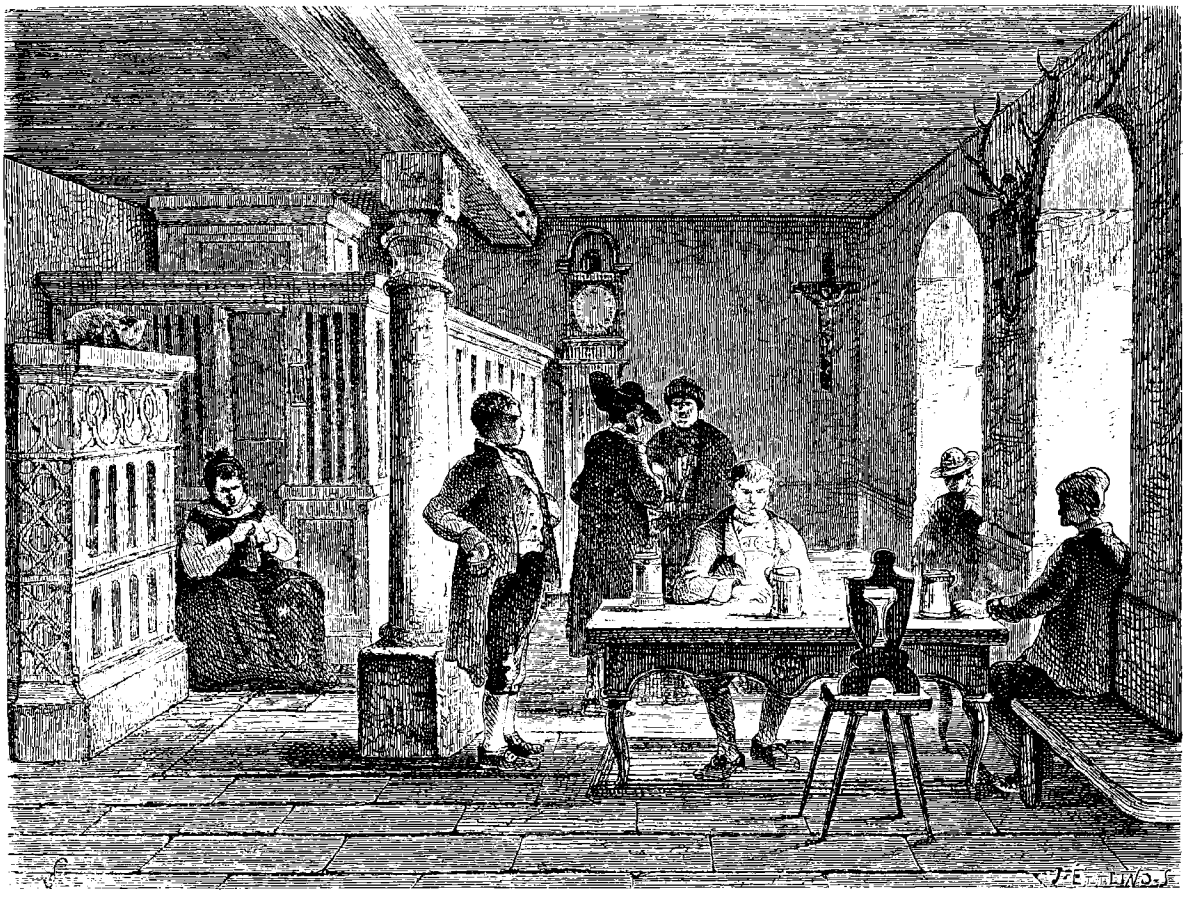
Nous suivons les bords de l'Acher, qui deviennent de plus en plus charmants, de plus en plus pittoresques.

On aperçoit à gauche les ruines de Sainte-Brigitte, vieux manoir qui se dresse sur une éminence, comme s'il voulait éterniser quelque sombre histoire des anciens jours; nous traversons le bourg de Kappel, dominé par une autre forteresse gothique, mais celle-là restaurée et habitée, le château de Rodeck. Les montagnes vont s'exhaussant, des groupes de rochers se mêlent aux feuillages, le torrent élève la voix. Enfin, après avoir fait trois lieues en deux heures et demie, nous nous arrêtons devant l'auberge du Tilleul : nous sommes à Ottenhœfen.

Si Achern m'avait séduit par sa fraîcheur, par sa mine ingénue, en quelque sorte, le village d'Ottenhœfen me rapprochait bien plus encore de la nature. Ses maisons échelonnées le long du torrent, son église sur une butte, son amphithéâtre de montagnes semblent combinés pour

réjouir les yeux. Aucune habitation ne touche l'habitation voisine ; toutes sont enveloppées de leurs jardins sans clôture, ou fermés seulement par une haie. A gauche, ils confinent aux premières pentes des coteaux, où ondoient en guirlandes, où s'étagent des vignobles ; à droite, ils ont pour borne l'impétueuse et innocente rivière, dont les eaux peu profondes tempêtent, menacent beaucoup, sans faire de mal. Et au-dessus des terres cultivées, des galeries de pampres verdoyants, montent les hauts talus, que drapent les pâturages inclinés, le manteau des bois résineux, le splendide brocard des genêts en fleur. La plante aux rameaux d'or abonde tellement qu'elle festonne des arpents entiers de ses broderies capricieuses. On la dirait semée avec intention pour quelque usage domestique. Et par instants, un nuage que la brise promène rampe sur les versants, ou coiffe un piton de sa ouate légère.

L'hôte du Tilleul et son auberge, sans exciter l'admiration comme le paysage, ne laissent pas d'éveiller l'intérêt, surtout quand on arrive en ligne droite de Paris. Et d'abord, c'est un établissement où l'on ne boit que du vin ; n'allez pas, au nom du ciel ! demander de la bière ! L'hôte, d'abord empressé, froncerait majestueusement le sourcil : vous auriez blessé en lui le sentiment des convenances hiérarchiques : l'homme qui vend du vin occupe en Allemagne un rang bien plus

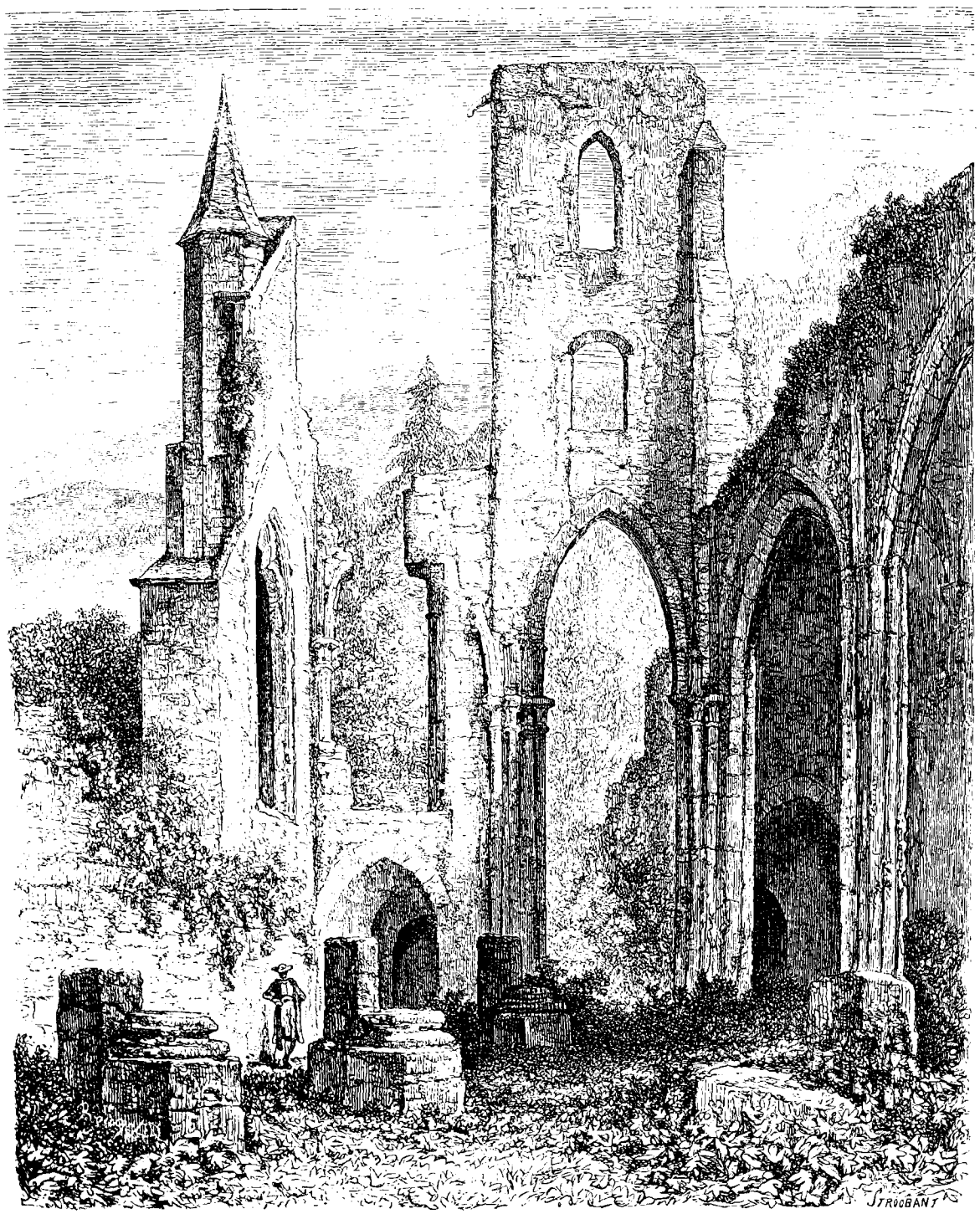


Intérieur d'une auberge de la Forêt-Noire. — Dessin de Stroobant d'après nature.

élevé que le simple marchand de bière. Tel aubergiste se fâcherait tout rouge, au seul nom de la liqueur. Prenez garde, ménagez sa dignité ; plus tard, quand il vous connaîtra mieux, quand vous aurez fait de la dépense, il ne se formalisera point si vous lui demandez de la bière avec timidité ; il sourira même d'un air indulgent et amical ; par estime pour vous.... et pour votre bourse, il fera le sacrifice de vous envoyer chercher la boisson vulgaire : il donnera ostensiblement à son fils aîné de l'argent et une bouteille, que le jeune homme fera emplir dans une brasserie et dont vous payerez deux ou trois fois la valeur. Toute complaisance mérite salaire. Là où le vin abonde et n'est pas cher, comme dans la Forêt-Noire, ces imposantes distinctions gênent peu le consommateur ; mais dans la triste et pauvre Allemagne du Nord, où luttent également l'aristocratie du vin et la démocratie de la bière, la morgue des hôteliers devient tyrannique. Ces marchands superbes vous forcent à *demander* du vin, qui coûte trois francs ou trois francs soixante-quinze centimes la bouteille ; le liquide est parfois bon, toujours très-ordinaire, souvent frelaté ; il n'y en a pas beaucoup, la bouteille en miniature ne renfermant que trois verres. Pour une boisson pareille, le mal n'est pas grand ; mais ce qui délecte peu le voyageur, c'est qu'elle double le prix de chaque repas.

Je demande donc une chope de vin et je m'assieds

dans la grande salle, que j'examine pour me distraire. A la bonne heure! voilà une pièce qui a de la tournure et qui forme tableau. Elle a au moins dix mètres de côté, cent mètres de surface. Des piliers soutiennent les grosses poutres du plafond. Deux rangs de fenêtres divisées en quatre panneaux mobiles, souvenir



Ruines de l'abbaye d'Allerheiligen. — Dessin de Stroobant d'après nature.

du moyen âge où les meneaux de pierre formaient une croix dans la baie, versent à flots la lumière : les rideaux blancs qui les pavoisent et le soleil qui les inonde leur donnent un air de fête. Des lambris en bois, ornés de moulures, couvrent le bas des parois, font le tour de la salle, pendant que le haut des murs est peint à la chaux. Le lambris sert de dossier à un banc de même étendue, devant lequel sont alignées les tables;

il n'y a que ce banc pour s'asseoir, et les fameux escabeaux en hêtre, usités dans toute l'Allemagne, avec planchette et dossier de même bois. Ceux-ci ont quatre pieds; c'est un luxe, car beaucoup se tiennent sur trois. Nos siéges moelleux et splendides sont tout à fait ignorés au delà du Rhin. Et cette palissade, pleine dans le bas, à claire-voie dans le haut, occupant un angle, isolant une partie de la pièce, la remarquez-vous? Savez-vous quelle en est la destination? Elle renferme tout l'attirail du service, les chopes, les canettes, les verres, les tasses, le bureau du patron; là, il règne en souverain, il commande à ses domestiques et guette les consommateurs. De cette fortification en planches, il sort avec une assiette ou une note à la main : elle représente pour lui le donjon du seigneur féodal. Non loin de là une vieille horloge à gaîne dandine son lourd balancier, répète à l'infini son tic-tac monotone. N'oublions point le large poêle en fonte qui se repose de ses luttes contre l'hiver. Quelquefois l'énorme appareil est en faïence verte ou bleue, et plusieurs crochets de fer soutiennent alentour des baguettes, où les voyageurs font sécher leurs manteaux, quand ils arrivent trempés par une averse. Ces poêles, toujours appuyés contre un mur, ont la porte de leur foyer dans la cuisine, de sorte que jamais un atome de fumée ne s'égare dans les pièces d'habitation. Un parquet en solides planches de sapin finit de les rendre chaudes et saines.

Et chaque fenêtre encadre un paysage très-bien exécuté, d'une couleur vraie, d'un bon dessin, où il n'y a pas une faute contre les lois de la perspective. O les charmants tableaux! et quel succès de vogue ils obtiendraient au Louvre! Derrière l'hôtel, dans un jardin qui précède une maison située à deux pas du torrent, une affaire insolite préoccupe deux villageois. Sur la façade de la maison, il y a un rucher, d'où un essaim a pris son vol. Par bonheur, il n'a pas fait un long trajet : toutes les abeilles sont venues se pendre, comme une grappe énorme, à la branche d'un prunier qui fléchit sous le poids. Un des paysans, la figure couverte d'un masque en toile métallique, s'approche de la colonie, tenant à la main une ruche renversée : l'autre s'approche aussi, une longue pipe à la bouche; il en tire avec force deux ou trois bouffées qu'il lance au milieu de l'essaim. Le narcotique agit avec une rapidité foudroyante : deux ou trois secousses données à la branche par le premier montagnard font tomber dans la corbeille toute la peuplade fugitive; le chasseur la retourne, glisse une planche dessous et va immédiatement la poser sur une tablette du rucher. L'opération est faite. Il n'a plus qu'à orner d'un bouquet de fleurs, pour exprimer sa joie et constater son triomphe, la petite hutte de paille, où toute une population va travailler pour lui.

Une singularité qu'on observe à Ottenhœfen et dans toute la Forêt-Noire, c'est l'abondance incroyable des fraisiers. En aucun lieu du monde peut-être la plante stoïque et robuste, qui n'exige rien pour elle-même, en portant pour les autres des fruits si délicats, ne prospère, ne se plaît comme sur le territoire du Schwartzwald. Non-seulement elle constelle de ses blanches fleurs ou de ses baies pourprées les croupes des montagnes et le sol des vallons, mais elle cerne les villes, les villages, les hameaux, les chaumières; elle envahit les chemins, les rues, les cours, les jardins, les champs cultivés; elle grimpe sur les roches, le long des murs, où elle se cramponne entre les pierres. Quiconque veut manger des fraises, n'a qu'à sortir de chez lui et à cueillir; et notez qu'elles ont la saveur la plus délicate, le parfum le plus exquis. Souvent, lorsque je m'asseyais sur l'herbe pour prendre un peu de repos, ou contempler à mon aise un site admirable, j'ai pu glaner autour de moi, sans changer de place, trente ou quarante de ces friandises embaumées. La nature les prodigue aussi dans les Vosges, mais non point comme dans la Forêt-Noire, avec une libéralité presque inépuisable. On étonnerait bien les paysans, si on leur disait quelles peines se donnent nos campagnards pour en obtenir, pour approvisionner les marchés des villes. La plupart souriraient d'un air incrédule.

Dans les environs d'Ottenhœfen se trouvent quelques endroits justement fameux par leur beauté pittoresque et par les souvenirs ou les légendes qui s'y rattachent, le Mummelsee, la Hornisgrinde, les cascades d'Edelfrauengrabe, celles d'Allerheiligen et les ruines du monastère qui les dominait, la vallée du Lierbach, Oppenau, l'église de Lautenbach et la petite ville d'Oberkirch, avec l'ancien manoir de Schauenbourg.

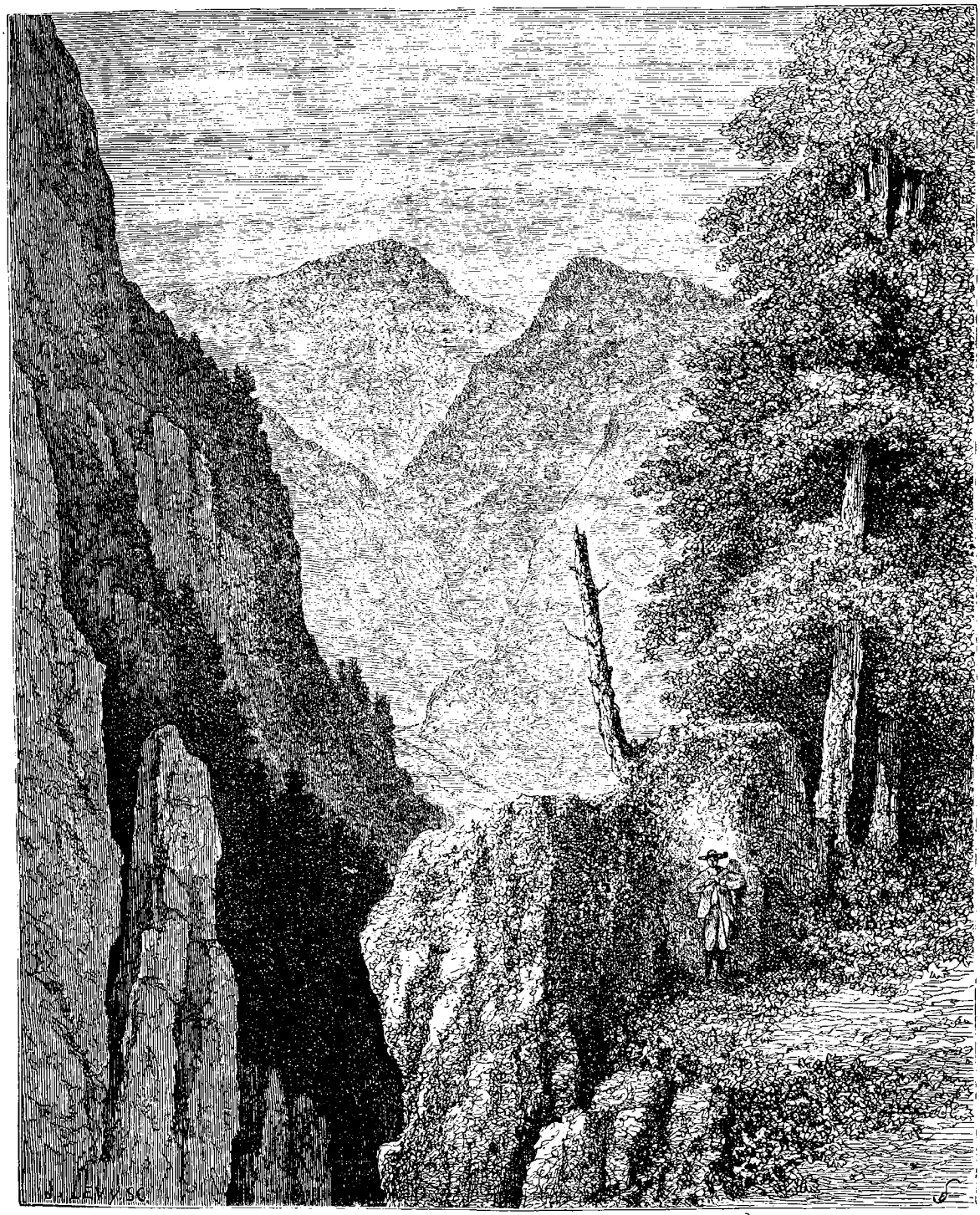
II

Entre ces buts de promenade, le plus voisin est le district du Gottschlæg, où serpentent et mugissent les chutes d'Edelfrauengrabe. Une demi-heure suffit pour atteindre le bas de la gorge où elles commencent. La vallée se resserre tout à coup, et les flots deviennent plus retentissants. Ils murmuraient d'abord sur leur lit de cailloux, maintenant ils grondent, ils se fâchent; tout à l'heure ils vont tonner et bondir, en écumant. Çà et là un chalet dominé par des cultures en gradins, où poussent quelques céréales et des pommes de terre, anime encore le détroit. Sous ses fenêtres, une langue de terre forme un pré luxuriant qu'ombragent le noyer, le prunier, le cerisier, que traverse un petit chemin tortueux, menant à un pont de bois. Dans l'herbe gloussent les poules, chantent les coqs, paissent les vaches; dans le torrent barbote un jeune pourceau, propre et maigre, ou des canards font le plongeon. Ah! si Bernardin de Saint-Pierre, quand il rêvait de la fabuleuse Arcadie, avait pu voir une de ces fraîches demeures, entourée d'eau, de verdure, de plantes balsamiques et de fleurs rares, comme il se serait enthousiasmé! Comme il aurait emprunté à la nature même des couleurs pour la peindre!

Mais bientôt la gorge devient inhabitable : ce n'est plus qu'un étroit défilé. Des roches perpendiculaires montent à droite et à gauche, portant des hêtres rabougris, des sapins effilés, des guirlandes de ronces et

qui gardent les vaches et les bouvillons de leur famille, s'amusent à jodeler[1], s'appellent et se répondent.

Les demeures ont une forme particulière : c'est la véritable maison de la Forêt-Noire, que j'avais déjà remarquée à Ottenhœfen et sur la route des cascades. Chose étrange! elle n'a aucun rapport avec celle des



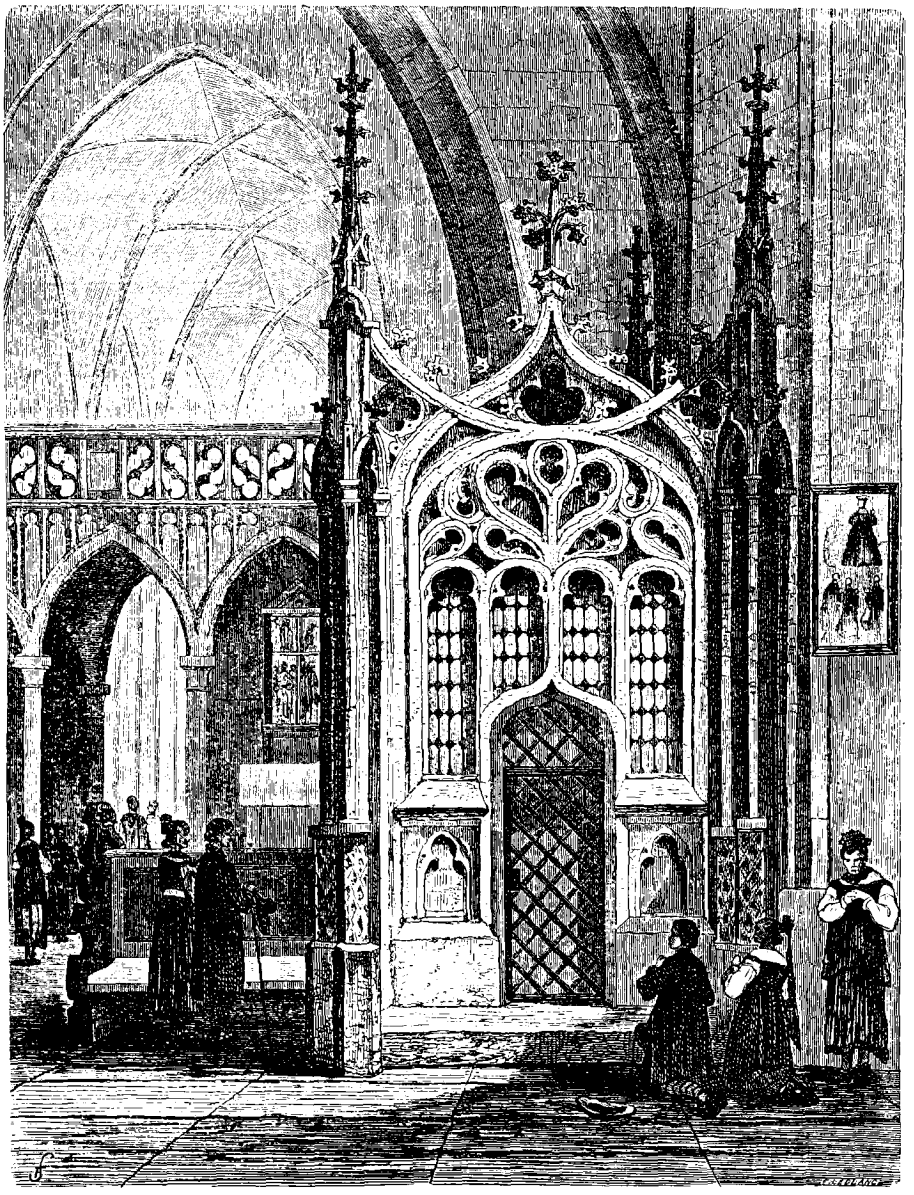
Vallée du Lierbach. — Dessin de Stroobant d'après nature.

Vosges, quoique les deux chaînes de montagnes soient parallèles, soient toutes deux peuplées d'Allemands.

Au lieu d'isoler les quatre faces de l'habitation, les paysans du Schwartzwald l'adossent toujours par un

1. J'ai déjà employé, dans un autre ouvrage, ce mot indispensable à la langue française (en allemand : *jodeln*); il exprime le chant heurté, les brusques oppositions de notes qui distinguent la musique tyrolienne et portent très-loin la voix sur les montagnes.

Elles inspirent un sentiment de profonde solitude, elles font croire à l'inaltérable paix que l'homme rêve toujours. On a longtemps gravi pour les atteindre, on a franchi des gorges, des pentes escarpées : il semble qu'on a mis un rempart entre soi et les tribulations de la vie. Les plantes des zones supérieures éveillent la curiosité, flattent les regards. Dès les premiers pas j'observe et j'admire une pulmonaire du plus beau carmin, substitué par la nature à la nuance rose pâle qui est sa couleur dans les plaines, des bancs entiers de véronique, au feuillage si délicat, aux fleurs d'un bleu si tendre, la stellaire aux blancs pétales élégamment irradiés, l'orchis aux girandoles violettes. Le myosotis abonde partout. Une mousse grenat veloute les rochers de son magnifique tissu, épinglé de baies vertes, portées sur un mince pédoncule. Le torrent, qui ne s'emporte



Église de Notre-Dame de Bon-Conseil, à Lautenbach. — Dessin de Stroobant d'après nature.

plus, a repris ses allures ordinaires et son récitatif habituel. Le tussilage blanc-de-neige commence à en pavoiser les bords ; la renoncule âcre les orne çà et là et orne aussi les îlots de ses touffes splendides, où luttent d'éclat ses belles feuilles lustrées, spacieuses, délicates, presque diaphanes, et ses corolles d'or, aux anthères de même couleur.

La vallée de Gottschlœg a la plus frappante similitude avec la Mer-de-Glace : la glace et la neige sont absentes, mais la forme est presque identique. Le bassin de la Forêt-Noire se termine également par une abside, à laquelle s'embranche, sur la droite, une gorge tournante. Mais au lieu d'une lugubre perspective, elle forme un attrayant spectacle. Ne vous imaginez point que ces hautes terres soient désolées, inhabitées ; des chalets épars, de vertes prairies, des bestiaux qui pâturent, des champs cultivés, des bois majestueux en font, au contraire, une vivante églogue. Les adolescents,

de saxifrages. Le chemin suit tantôt la droite, tantôt la gauche du torrent, selon la forme et la disposition du terrain. Pour le coup, voici la première cascade, une chute de dix ou douze pieds; l'eau ne bondit point en colonne pesante : elle roule en partie sur un escarpement, se fractionne aux aspérités, forme une chevelure d'écume. Jadis on était contraint de s'arrêter là, les différences de niveau formant des gradins trop difficiles à escalader. Mais on a creusé des marches dans la pierre, posé ailleurs des escaliers en bois, établi des garde-fous, nivelé le roc dans les endroits où il n'est pas nécessaire de monter. On peut longer de la sorte et admirer sans trouble, sans fatigue les dix-sept cascades. L'eau, en effet, ne tombe que pour rejaillir, avec mille accidents curieux, mille variétés d'allure. Il y a un rapide, où le flot transparent lave une surface de grès rouge, zébrée dans les creux de plantes fluviatiles; les tons pourprés de la roche, la sombre nuance des mousses et des capillaires lustrées par le courant diaphane, le lumineux scintillement du liquide, la blancheur des filets d'écume forment des harmonies et des oppositions de couleur merveilleuses. Dans le bassin qui arrête la chute, les pierres du lit, blanchâtres et rousses, les sombres parois du rocher, l'ombre qu'elles projettent et l'onde qui tourbillonne, composent d'autres mélanges admirables.

La plus renommée de ces cascades est celle qui bondit en écharpe autour d'une petite grotte; on peut s'asseoir dans la grotte, sur une pierre en forme de banc. Des gouttes d'eau tombent devant l'orifice comme une pluie de larmes. En face, le torrent frappe avec une éternelle fureur l'impassible rocher, où il a fini par creuser une baie, qui augmente les sinuosités de la chute. La disposition des lieux fait comprendre que la grotte aussi est l'œuvre des flots. Le roc autrefois intact les rejetait sur la paroi opposée, où ils se précipitaient avec rage. Combien leur a-t-il fallu de siècles pour entamer le bloc solide, qui paraissait les dédaigner? C'est un mystère que nulle archive n'éclaircira. Ce travail a exigé sans doute plusieurs mille ans. Mais si l'une des parois, moins dure que l'autre, se creusait, la paroi opposée s'entamait aussi. La direction du flot en a été changée; il passe maintenant devant l'abside creusée par sa violence. Les dix-sept chutes néanmoins doivent leur nom à l'entaille qu'il a faite et qu'une tradition a rendue célèbre.

A tous les sites curieux, à tous les monuments extraordinaires, le peuple veut attacher soit une légende, soit une anecdote, qui en explique l'origine ou la destination. La niche que nous venons de décrire et que pavoisent des plantes marécageuses, des touffes de cresson notamment, des mousses grenat d'un ton magnifique, entretenues par l'éternelle humidité des roches, où de fines gouttelettes roulent nuit et jour comme des perles transparentes, cette espèce de loge donc est appelée tantôt *Edelfrauenloch* (le trou de la noble dame), tantôt *Edelfrauengrabe* (le tombeau de la noble dame ou de la châtelaine). J'aime les récits populaires, mais quand ils sont bien inventés; le conte relatif aux chutes ne me semble point mériter cet éloge. Aussi le rapporterai-je le plus brièvement possible.

Au château de Bœsenstein, dont les ruines subsistent encore près d'Ottenhœfen, habitaient jadis le chevalier Wolf de Bœsenstein et son épouse, une femme impérieuse, acariâtre, dure pour ses gens et pour le pauvre peuple.

Un jour qu'elle se promenait, une femme vêtue d'une robe en lambeaux et accompagnée de sept enfants lui demanda l'aumône. — « Gueuse effrontée, lui dit la noble dame, pourquoi as-tu mis sept enfants au monde, puisque tu ne pouvais pas les nourrir? » — « Hélas! répliqua la mendiante, tant que mon mari a vécu, ils n'ont manqué de rien, mais le malheur qui m'a rendue veuve leur a fait connaître le besoin. » — « Il fallait ensevelir tes louveteaux avec leur père, » s'écria la femme sans cœur. — « Impitoyable créature, dit la mère désolée, puisses-tu d'un seul coup donner le jour à sept enfants, qui deviendront la cause de ta ruine! »

La noble dame éclata de rire, mais la malédiction de la mendiante s'accomplit. La châtelaine ne tarda pas à devenir enceinte, et neuf mois après, pendant que son mari était à la chasse, éprouva des douleurs soudaines. Quelle fut sa consternation, quand elle accoucha de sept enfants! Elle appela une suivante discrète, lui remit six des nouveau-nés, en la priant d'aller les noyer dans un étang. La vassale obéit, mais comme elle approchait du vivier, elle rencontra le sire de Bœsenstein.— « Que portes-tu là d'un air mystérieux? lui demanda-t-il. — Six petits chiens que ma maîtresse m'a commandé d'aller jeter à l'eau, » balbutia la caméristé.

Le seigneur voulut voir les animaux, et découvrit l'homicide qu'on préméditait. Ayant enjoint sévèrement à la caméristé de garder le silence, il fit élever son abondante progéniture par un montagnard dévoué. Quelque temps se passa : la méchante femme croyait son ordre accompli et sa mauvaise action ignorée. Mais un jour le sire de Bœsenstein lui dit tout à coup : — « Une mère qui détruirait elle-même ses enfants, de quelle punition serait-elle digne? » — Ayant oublié son coupable dessein, la châtelaine répondit : — « Elle mériterait d'être murée dans une niche, avec un pain et une cruche d'eau. » — « Vous venez de prononcer votre sentence, répliqua le chevalier, car vous avez voulu faire jeter à l'eau six de vos enfants. Mais ils vivent, et vous allez mourir. »

Le châtelain exécuta en effet sa menace. La dame de Bœsenstein fut murée dans la grotte des cascades, d'où bien longtemps après on tira son squelette. On prétend avoir vu, au clair de lune, son fantôme errer sur le bord des flots et parmi les rochers d'alentour; mais je ne puis rien certifier à cet égard. Quoi qu'il en soit, la gorge déserte me paraît beaucoup plus intéressante que la tradition populaire.

Quand on a dépassé la dernière chute, on entre dans la vallée de Gottschlœg, une de ces vallées hautes, qui sont les plus poétiques et les plus charmantes de toutes.

EX VIBRIS

côté à la pente de la montagne. Le rez-de-chaussée est en pierre et abrite les bestiaux : une ou deux portes ouvertes sur la façade donnent accès dans l'endroit où on les loge. Devant les portes on ménage une petite esplanade, que borde, hélas! un grand trou à fumier. C'est commode, parce qu'on peut de cette façon aisément tirer hors du logis la litière foulée, humectée par les animaux, mais ce n'est pas propre et c'est encore moins poétique. Les montagnards ont juste sous les yeux et sous le nez l'amas d'engrais, qui n'exhale point les odeurs les plus suaves. L'air embaumé de la montagne et ses vents rapides combattent heureusement ou dissipent les émanations déplaisantes.

Le premier étage est consacré aux pièces d'habitation : elles occupent le devant et sont tantôt construites en bois seul, tantôt en bois mêlé de plâtre et de briques. Derrière, contre le talus, dans l'espace qui reste, on bâtit en pierre soit une bergerie, soit une étable supplémentaire, ou on laisse un vide servant de hangar pour remiser les voitures, pour empiler le bois de chauffage. Sur une des parois latérales se trouve l'escalier en plein air, aboutissant à un pallier qui forme perron.

Sous les fenêtres de la façade, ou contre le flanc de la maison tourné vers le midi, bourdonnent invariablement deux lignes de ruches posées sur des tablettes, ou un rucher en armoire que l'on ferme pendant l'âpre saison.

L'édifice a pour couronnement un vaste grenier tout en planches, d'une forme très-curieuse. Au pignon antérieur, la clôture de sapin ou de hêtre surplombe la ligne de la façade, composant un premier abri pour les étages inférieurs et protégé lui-même par la saillie du toit. Cette saillie énorme protége aussi l'escalier, des échelles, de la filasse, des paquets d'ognons, tout un magasin suspendu sous l'auvent. Le pignon opposé, auquel aboutit un chemin, offre d'abord un espace libre, un vrai porche, où l'on peut travailler, où sont attachés aux pentes de la toiture la herse et les traîneaux. Une grande porte à deux battants s'ouvre au milieu de la clôture en retraite; elle permet aux voitures pleines de foin et de paille d'entrer directement dans le grenier, où elles roulent au-dessus des pièces d'habitation; le plancher est solide en conséquence. Ce mode singulier de construction épargne aux montagnards beaucoup de temps, puisqu'il les dispense de hisser le fourrage, soit à dos d'homme, soit avec des poulies, et même de le botteler, car ils le lancent directement du véhicule à la place qu'on lui destine.

Les chalets de la Forêt-Noire sont couverts en chaume, en bardeaux ou en tuiles. Quelquefois les tuiles occupent seulement le faîte et la paille abrite les pentes, bizarre amalgame dont on s'étonne avec raison. Une mitre solide coiffe le haut de la cheminée, fermant le passage à la pluie, à la neige et à la grêle.

Ces rustiques édifices ont un aspect en même temps très-lourd et très-original. Ce sont évidemment des forteresses contre l'hiver. Son énorme capuchon de paille enfoncé jusqu'aux yeux, la chaumière semble accroupie et ramassée sur elle-même, semble presser autour d'elle son manteau pour se garantir de la bise. Ombragées par la saillie du pignon, les fenêtres ont l'air de regarder en dessous. L'attirail suspendu autour de la maison produit l'effet le plus pittoresque et eût charmé Ruysdael, fourni à Weizotter d'excellents motifs.

Pendant que j'examinais avec soin le dehors d'une cabane, en tournant alentour, on paraissait à l'intérieur fort préoccupé de mon attention. Et comme je désirais pénétrer dans la chaumière, au premier mouvement que je fis vers l'escalier, une jeune paysanne fraîche et potelée, aux grosses joues vermeilles, descendit rapidement, courut à une petite loge de bois, construite sur une auge où tombait l'eau d'une fontaine agreste, et l'ouvrit sans me rien dire. Le pavillon renfermait des cruches pleines de lait, que la source entourait de fraîcheur. La campagnarde remplit un verre et me l'offrit en souriant. Persuadé que c'était l'usage d'accueillir ainsi les voyageurs, pour leur souhaiter la bienvenue, je saluai la paysanne, en gardant comme elle le silence, et je fis honneur à la boisson, un lait délicieux, au surplus, dont un parfum d'ambre relevait encore la saveur.

« Merci, mademoiselle, dis-je enfin, il est exquis et ne pouvais venir plus à propos, car je mourais de soif; vous voyez comme le soleil darde aujourd'hui ses rayons; je voudrais même prendre un peu de repos chez vous, car je n'aperçois près d'ici aucun arbre qui puisse me protéger contre la chaleur. »

Ainsi je parlais, avec une arrière-pensée diplomatique.

« Entrez, monsieur, me dit la jeune fille; vous allez trouver mon père et ma mère dans la maison. »

Le père se leva pour me recevoir et la mère fit un signe de tête. Le paysan avait la mine fleurie que l'air pur des montagnes, l'usage du lait sous toutes ses formes et d'autres aliments aussi sains donnent aux habitants de la Forêt-Noire. Sous ses cheveux qui commençaient à grisonner, il avait la chair rose d'un adolescent. Quelle solide mâchoire! quelles joues épaisses! une vraie tête carrée, expression que justifie pleinement la population du Schwartzwald, ou, pour mieux dire, une partie de la population; car on distingue très-bien deux races différentes, dont l'une a, comme le maître du chalet, le bas de la figure aussi large que le front: le visage forme en réalité quatre angles adoucis. On ne peut pas dire que ce galbe soit élégant, mais il annonce la force. Le crâne a d'ailleurs un développement peu ordinaire. La poitrine, les bras, les hanches, tout le corps, en un mot, dénote aussi la vigueur. Comme il faisait chaud, le montagnard avait ôté sa veste de travail, et son gilet rouge, aux boutons de cuivre, étincelait dans un rayon de soleil, projetait même des reflets de pourpre sur les objets voisins.

La maîtresse de la maison appartenait à la seconde race de la Forêt-Noire, race aux traits fins, au visage ovale, au regard animé, aux cheveux bruns ou châtains,

où tout forme contraste avec les têtes puissantes, l'œil placide et les cheveux blonds de la première. Elle avait dû être jolie, mais hélas ! la nature était occupée à détruire son propre ouvrage.

Après avoir échangé avec le couple mûrissant quelques phrases banales, suivant un usage consacré dans tous les pays, j'arrivai à mes fins.

« Vous allez peut-être me trouver bien indiscret et bien curieux, dis-je au montagnard, mais je vous avoue qu'il me serait fort agréable d'examiner l'intérieur de votre logis. Nous habitons en France, dans les grandes villes surtout, des bâtiments d'une forme très-différente.

— Comment sont-elles donc faites, vos maisons ?

— Ce serait bien long à vous expliquer, mais elles n'ont aucun rapport avec les vôtres.

— Je comprends : elles sont comme celles d'Achern et d'Oberkirch.

— Pas le moins du monde.

— En vérité ? me dit le paysan d'un air assez incrédule; eh bien, venez. Si la nôtre vous plaît, vous pourrez vous en faire construire une pareille. »

Et il me conduisit dans le vestibule, petite pièce carrée où donnaient toutes les portes, y compris la porte extérieure : un escalier en bois permet de monter au grenier sans sortir de l'habitation, circonstance précieuse pendant l'hiver, surtout pendant les hautes neiges. A gauche, s'ouvrait la porte par laquelle j'étais entré, menant à la pièce où mange la famille, où cousent les femmes, où l'on se tient d'habitude. De grands vitrages l'éclairent, un énorme poêle de faïence la chauffe, des bancs, une table et des chaises de bois, comme ceux que j'ai décrits, en forment l'ameublement. Une cloison de bois l'environne. De cette chambre, on passe dans une chambre plus petite qui renferme les lits, simples couchettes en sapin ou en hêtre, dont les planches ont gardé leur couleur naturelle. Le poêle chauffe les deux pièces.

« Combien de degrés de froid avez-vous sur la montagne pendant l'hiver ? demandai-je au paysan.

— Je n'ai jamais cherché à le savoir ; mais pour sûr il ne fait pas chaud. Cela nous est égal, du reste, car nous avons du bois en abondance et pour rien. Les gens de la plaine et des vallées disent même que nous nous faisons cuire. Il y en a qui ne veulent pas entrer dans nos chalets, ou en sortent presque aussitôt. Ils prétendent que la chaleur les incommode.

— Vous avez du bois pour rien, m'avez-vous dit : est-ce qu'une fée vous l'apporte ?

— Une fée ? Ah bien oui ! La commune nous le distribue.

— C'est un usage qu'on devrait établir en France; si la ville de Paris m'envoyait chaque année à domicile ma provision de bois, j'approuverais hautement cette coutume.

— Demandez-le ; on vous satisfera peut-être. Nous avons ici de grandes forêts communales, qui nous fournissent abondamment du combustible, et même nous dispensent de tout impôt local. Les ventes annuelles suffisent pour payer l'entretien des routes, les appointements des gardes, les autres frais municipaux, les honoraires de deux instituteurs et d'une institutrice.

— Vous avez deux maîtres et une maîtresse d'école ?

— Sans doute; et ce n'est pas trop. Ils se partagent la besogne. Le plus jeune instituteur apprend à lire, à écrire aux gamins et aux gamines. Le maître le plus âgé enseigne le calcul, l'histoire, la géographie aux bambins qui commencent à grandir; l'institutrice remplit les mêmes fonctions pour les petites filles dont la taille se développe.

— Vos enfants alors doivent être plus instruits que les nôtres.

— Je ne sais pas comment sont les vôtres ; mais vous ne trouverez pas dans tout notre pays un seul individu qui manque d'éducation première. »

Je gardai le silence pour ne pas humilier devant un Germain la *grande nation*, comme elle s'appelle modestement elle-même, en ajoutant que Paris est le cerveau du monde.

Nous rentrâmes dans le vestibule, derrière lequel se trouve la cuisine, adossée par conséquent à la chambre du sommeil. Cette pièce antédiluvienne réhabilita d'un seul coup à mes yeux le peuple français. Elle entraîna mon imagination vers les époques les plus lointaines, me fit rêver d'Odin et de Freya. Quatre murs l'entouraient, quatre parois qui s'effrayaient mutuellement de leur couleur sombre et de leur nudité mélancolique. Des lames irrégulières de serpentine en forment le pavé. Dans un coin de la première muraille, contiguë par une extrémité à la pièce d'habitation, s'ouvre la bouche du poêle, et au-dessus monte un large tuyau de cheminée, qui traverse tout le grenier pour aller aboutir en haut du toit. Un peu sur la droite de ce tuyau, contre le mur qui ferme la chambre à coucher, se dressait un bloc de maçonnerie grossière, haut environ d'un demi-mètre et ayant un mètre carré de surface, où traînaient un peu de cendre, des restes de branches mortes et un trépied.

« Où sont les fourneaux, et, en l'absence des fourneaux, demandai-je au montagnard, où donc est le foyer ?

— Ne le voyez-vous point, me répliqua-t-il, là, devant vous ?

— Ce massif de pierre, cette espèce de soubassement? lui répondis-je.

— Sans doute. Que voulez-vous de plus ?

— Ah ! c'est là que vous faites votre cuisine : elle ne doit pas être variée.

— Elle nous suffit.

— Et vos ustensiles ?

— Une marmite en fonte et la poêle suspendue au mur, n'est-ce pas assez ?

— Quand on s'en contente, c'est très-bien. Mais la fumée, par où sort-elle ?

— Par ce tuyau donc.

— Il se trouve bien loin du feu.

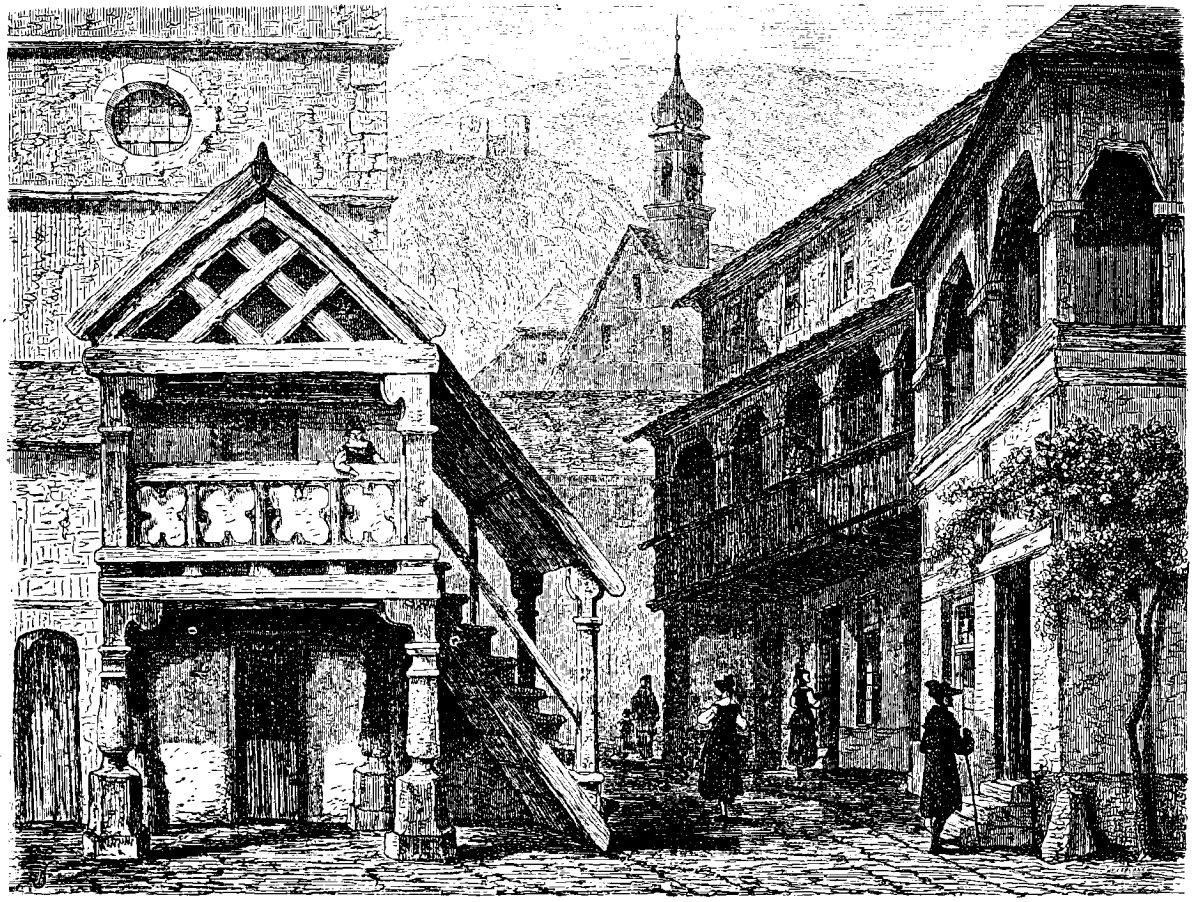
— Pas si loin. La fumée, il est vrai, tournoie un peu dans la pièce, hésite quelque temps; mais elle finit toujours par monter dans le tuyau. Si la cuisinière étouffe, elle ouvre la moitié de cette porte brisée, comme je le fais en ce moment, et elle se donne de l'air. Il y a d'ailleurs devant la porte un petit terrassement et une sorte de guérite appuyée contre la maison, où elle dépose tout ce qui la gêne. Regardez. »

Ces naïfs détails m'expliquèrent la sombre teinte et la surface lustrée des parois, sous la suie résineuse qui les avait enduites. On aurait cru voir un antre noirci par la flamme plutôt qu'un lieu destiné à la préparation des aliments.

« Et pourquoi, demandai-je encore, n'a-t-on pas percé une fenêtre ou une lucarne dans le mur, afin d'éclairer la pièce ?

— Ce n'est pas l'habitude; et puis le feu de branches éclaire assez. »

Le propriétaire du logis se montrant si satisfait, j'aurais eu mauvaise grâce de continuer mes observations critiques. Je supprimai donc toute réflexion, comme un homme convaincu par des arguments péremptoires.



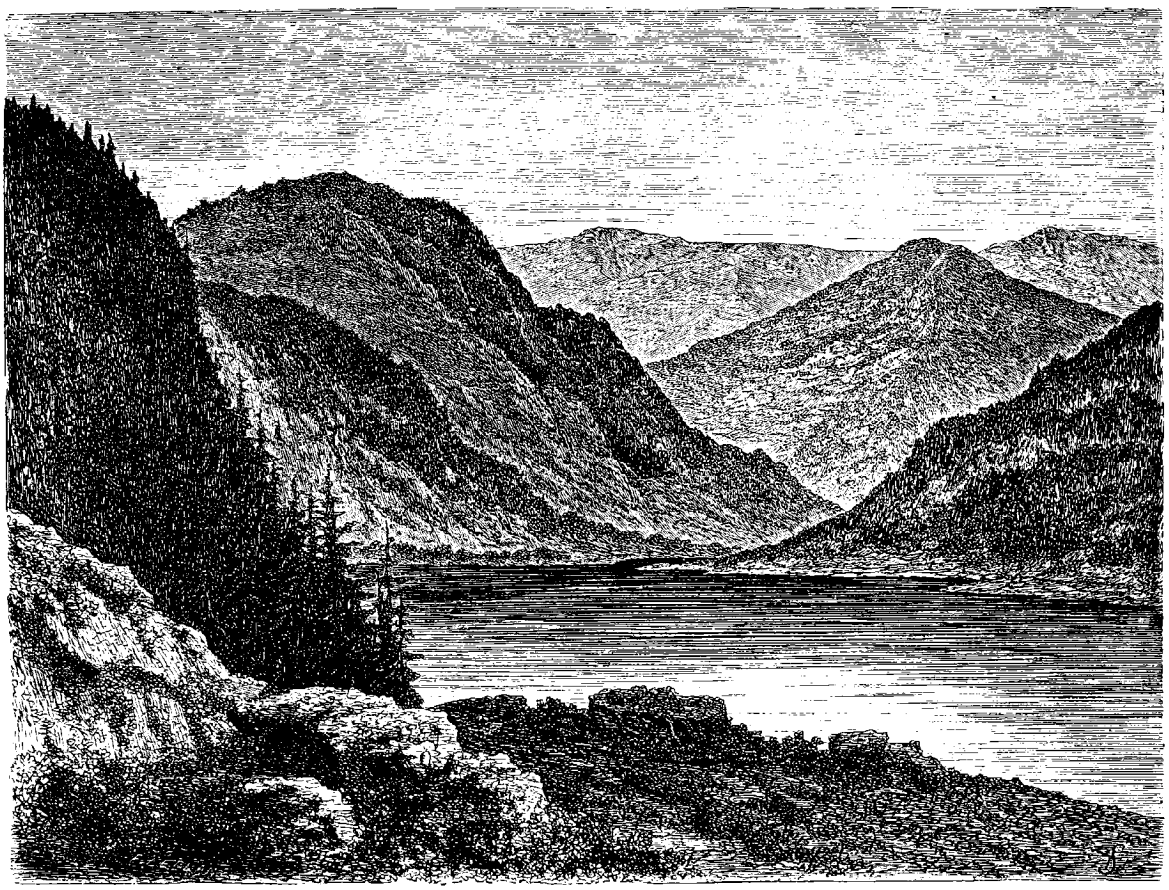
Oberkirch. — Dessin de Stroobant d'après nature.

En sortant de la cuisine, le pasteur me montra des pièces supplémentaires, à droite du vestibule, qui servent pour coucher les enfants ou pour emmagasiner toutes sortes d'ustensiles et de provisions. La chaleur surabondante du poêle les a bientôt rendues tièdes, quand on ouvre les portes.

Telle est la forme générale des habitations dans le Schwartzwald; elles sont plus ou moins grandes, mais diffèrent très-peu comme disposition architectonique. Lorsqu'on approche de la frontière méridionale seulement, les agrestes constructions imitent les chalets suisses; la demeure est alors à quatre faces, un balcon règne autour du premier étage, les auvents de la toiture s'élargissent; l'intérieur aussi devient plus élégant, des moulures ornent les plafonds et les parois. Mais ce n'est plus l'habitation indigène, produit du sol et de l'imagination populaire.

Alfred MICHIELS.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le lac Titi. — Dessin de M. Stroobant d'après nature.

LA FORÊT-NOIRE,

PAR M. ALFRED MICHIELS[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

II (suite).

Il y a une quarantaine d'années, lorsqu'un voyageur entrait dans une cabane du Schwartzwald, la couleur noire des parois l'étonnait, et il cherchait quelle en pouvait être la cause. Cette teinte obscure avait une origine toute primitive. Les chandelles n'étant point connues sur la montagne, les habitants s'éclairaient avec des baguettes de sapin, fixées au bout d'une tige de fer, que portait un socle de même métal : la fumée communiquait à la maison entière, aux meubles même, une sombre nuance. Mais trop de soleil envahissait la chambre pendant le jour, des oiseaux trop nombreux chantaient sur les rameaux voisins, pour que le montagnard éprouvât des sentiments mélancoliques. Il paraissait vivre dans un chalet de palissandre, au lieu d'habiter une maison de bois blanc; voilà tout. Il y conservait la gaieté naturelle de l'homme qui n'est point fatigué de relations vaines ou obligatoires, qui laisse la paix du monde extérieur pénétrer jusqu'au fond de son âme, qui écoute, avant de s'endormir, non point de ridicules ou vulgaires propos, mais le majestueux roulement des feuillages et le bruit plus sonore des cascades pendant le silence de la nuit.

Maintenant que la civilisation introduit partout ses délicatesses, les paysans du Schwartzwald brûlent de la chandelle, et même, dans quelques habitations, je crois avoir vu de la bougie!

Le charme principal de ces demeures, c'est leur situation et les magnifiques paysages que l'on découvre

1. Suite. — Voy. page 209.

par les fenêtres. M'étant assis près d'une table, où la fille de la maison m'apporta, sans rien dire, un second verre de lait, mon attention put se tourner au dehors, et je fus ravi. Non-seulement ma vue embrassait toute la vallée de Gottschlœg, mais elle passait par-dessus la gorge et le massif rocailleux des chutes, plongeait dans le bassin du Kapplerthal et voyageait plus loin encore, sur les plaines du Grand-Duché, sur les campagnes fertiles de l'Alsace. Retirés du monde et presque indifférents à ce qui l'agite, les pasteurs le découvrent, pour ainsi dire, comme un théâtre noyé dans la brume, où ils savent que l'on joue des pièces dramatiques, dont le bruit ne parvient même pas jusqu'à eux! Là-bas on souffre, on lutte, on se déchire; les maisons d'aliénés regorgent, des femmes se jettent à l'eau parce que leurs maris, accablés de dettes, ne peuvent leur acheter une parure nouvelle : ici l'on se contente de lait, de pommes de terre, de fromage et de pain bis; on porte le costume en usage depuis des siècles; on garde les vaches en sifflant un air monotone; on écoute le vent gémir dans les sapins, la fauvette moduler sa douce chanson et le ruisseau gronder parmi les roches.

C'était précisément ce que faisaient deux jeunes garçons, à quelques pas du chalet, en soignant les bestiaux de la famille.

« Je vais vous quitter, dis-je enfin au maître du logis.

— Maintenant, me répliqua-t-il d'un air narquois, vous pourrez vous faire bâtir une maison comme la mienne. »

Et de sa large poitrine il laissa échapper un éclat de rire énorme, qui fit trembler les vitres et les cloisons de la chambre.

Voyant qu'il expliquait ainsi ma visite et persuadé que je ne changerais pas son opinion, je lui répondis :

« Comme cela ne paraît point vous chagriner, je vous avoue que c'est mon intention. Seulement, je ne mettrai point la porte de l'étable sur la façade, mais sur un des côtés.

— J'ai suivi la coutume : vous ferez comme il vous plaira.

— Cette disposition me sera plus commode.

— Très-bien, très-bien. A votre guise. »

Nous nous fîmes mutuellement nos adieux, et je quittai le chalet.

La manière dont les paysans vivent dans le Schwartzwald est en harmonie avec la forme et la position de leurs demeures. Qui n'a rêvé une existence indépendante, où l'on se suffirait presque à soi-même, où l'on n'aurait avec les hommes que des rapports très-peu nombreux et de la nature la plus simple? Tous les poëtes ont chanté cette paix profonde et cette liberté absolue.

Mais si mon sang trop froid m'interdit ces travaux,
Eh bien! vertes forêts, prés fleuris, clairs ruisseaux,
J'irai, je goûterai votre douceur secrète :
Adieu gloire, projets. O coteaux du Taygète,
Par les vierges de Sparte en cadence foulés,
Oh! qui me portera dans vos bois reculés!
Où sont, ô Sperchius, tes fortunés rivages!
Laissez-moi de Tempé parcourir les bocages;
Et vous, vallons d'Hémus, vallons sombres et frais,
Couvrez-moi tout entier de vos rameaux épais!

Le difficile problème a été résolu par les bergers de la Forêt-Noire. Le terrain qui environne chaque cabane appartient au propriétaire : ses aïeux ont à dessein fait bâtir le logis dans le centre du domaine. Un peu de terre cultivable fournit l'orge, l'avoine, le seigle, les pommes de terre, le chanvre même qui sert à fabriquer la toile; les pacages nourrissent les vaches dont on consomme le lait sous diverses formes, les veaux, les génisses et les bouvillons destinés à la vente; quelques pruniers portent des fruits pour l'automne; les merisiers livrent fort tard les petites cerises avec lesquelles on distille le kirsch. Sauf les habits et les chaussures, la famille récolte ou prépare elle-même presque tout ce qu'il lui faut pour vivre. Le prix des bestiaux qu'on élève chaque année donne le reste et de quoi payer les impôts, qui ne sont pas lourds dans le duché de Bade. Le montagnard ne fait donc point de commerce, attendu qu'on ne peut baptiser de ce nom un seul marché conclu tous les douze mois; il n'a pas de propriétaire, de suzerain financier, qui exige une redevance; il n'a pas de domestiques, le père, la mère et les enfants se servent eux-mêmes et exécutent tous les travaux. Il n'a pas de voisins, car la chaumière la moins éloignée est à cinq cents mètres de la sienne. Qu'on imagine une situation plus favorable pour garantir des soucis, des luttes, des contestations et des haines mutuelles.

Ce qui achève de donner à ces habitations un charme peu commun, une physionomie presque idéale, c'est qu'elles sont à l'écart, sans être absolument isolées ou sequestrées du monde, comme les anciens ermitages. Çà et là, d'autres chaumières s'élèvent, et de chacune d'elles on en aperçoit plusieurs. Elles égayent les plateaux, les croupes modérément inclinées, l'orifice d'un vallon, la lisière d'un bois. On se tient compagnie à distance : on voit aller, venir, travailler des créatures de même espèce. On les salue, on leur parle, quand on les rencontre, et on les visite ou les reçoit à l'occasion.

Les mœurs des habitants de la Forêt-Noire sont, en conséquence, très-simples et même très-pures. Les voyages ne les corrompent pas. J'ai vu quelques-uns de ces montagnards, qui, délaissant pour plusieurs années leur pays, avaient été chercher fortune au loin, étaient venus travailler dans nos grandes villes. Rien de moins naïf, certes, que nos populations urbaines; rien de moins propre que leur exemple à conserver aux âmes leur droiture première. Eh bien! les chastes cultivateurs rougissent plus facilement que maintes demoiselles. Surpris, non loin de Todtenau, par une indisposition soudaine, je fus contraint de passer deux jours dans le chalet d'un berger. Il avait avec lui sa femme et trois grosses filles, qui l'aidaient à soigner les vaches. Jamais je n'ai rencontré de personnes aussi joyeuses et d'une humeur aussi égale. Seules sur le plateau d'une large colline, n'ayant pour les distraire

que de rares visites, leur âme était toujours sereine comme les eaux limpides de leurs torrents. Une paix inaltérable environne leur séjour; un immense horizon se déploie devant leurs yeux. Ils n'entendent que les clochettes variées du bétail, le gazouillement du chardonneret, l'expressive mélodie des bois et l'éternel gémissement des ruisseaux qui se plaignent d'abandonner leur patrie. Le calme au dedans, le calme au dehors, c'est une existence merveilleuse! Près de la chaumière se dressait un long mât, dont la cime peinte, garnie de bâtons transversaux et de petits ornements en fer, annonçait aux pâtres attardés qu'ils trouveraient un gîte dans l'habitation. Du banc sur lequel j'étais assis, et pendant que mes hôtes poussaient de grands éclats de rire, je regardais avec une douce affliction l'enseigne hospitalière trembler au moindre vent, comme nos plus fermes espérances à la moindre menace du sort. Un petit oiseau, hochant la tête et la queue, venait y babiller par intervalles; on eût dit qu'il faisait un appel aux voyageurs et présentait le salut du maître à toutes les créatures. Les bestiaux lui répondaient en mugissant, les poules gloussaient à qui mieux mieux, et les abeilles, s'agitant dans leurs ruches, paraissaient reconnaître sa politesse.

Pour regagner le village d'Ottenhœfen, je pris un chemin sur la droite, d'où je dominais les cascades. De cette route on ne peut les voir, mais j'entendais leur grondement sourd, et les formes abruptes, les couleurs magnifiques des rochers, les accidents de la végétation ne me laissaient point regretter leurs flots monotones et leurs rubans d'écume.

III

Celui qui termine un jour de voyage dans les montagnes est comme un homme qui, dans un beau volume, s'arrête à une belle page. Le lendemain, il reprend sa lecture avec une joie nouvelle. Je m'étais couché la tête pleine des images gracieuses du Gottschlœg; le lendemain matin, je devais escalader la Hornisgrinde, en passant près du Mummelsee, ou lac de Mummel, qui ride ses flots à trois mille cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Quoiqu'on fût au mois de mai, les journées étaient brûlantes; je partis donc avec mon guide à quatre heures et demie du matin, prenant la route de Seebach. Il faisait une fraîcheur si grande que l'on aurait pu se plaindre du froid; mais comme j'avais désiré cette fraîcheur, je n'osai rien dire, et me contentai de m'envelopper dans mon manteau. Une partie des habitants dormaient encore, mais les oiseaux chantaient sur les arbres fruitiers, les moineaux pépiaient au bord des toits, et la bergeronette sautait d'une pierre à l'autre dans le lit du torrent. Les teintes les plus délicates de la verdure égayaient le fond de la vallée, les pentes inférieures de la montagne, en bigarraient même la cime, dans tous les endroits où le hêtre mêlait aux noirs sapins ses guirlandes nouvelles. L'astre flamboyant ne dardait pas encore ses rayons dans le splendide amphithéâtre qui se déployait autour de nous, car il lui fallait gravir assez haut dans le ciel pour dépasser les crêtes orientales, mais un nuage rose, qui glissait lentement derrière la chaîne, était tout illuminé de sa gloire.

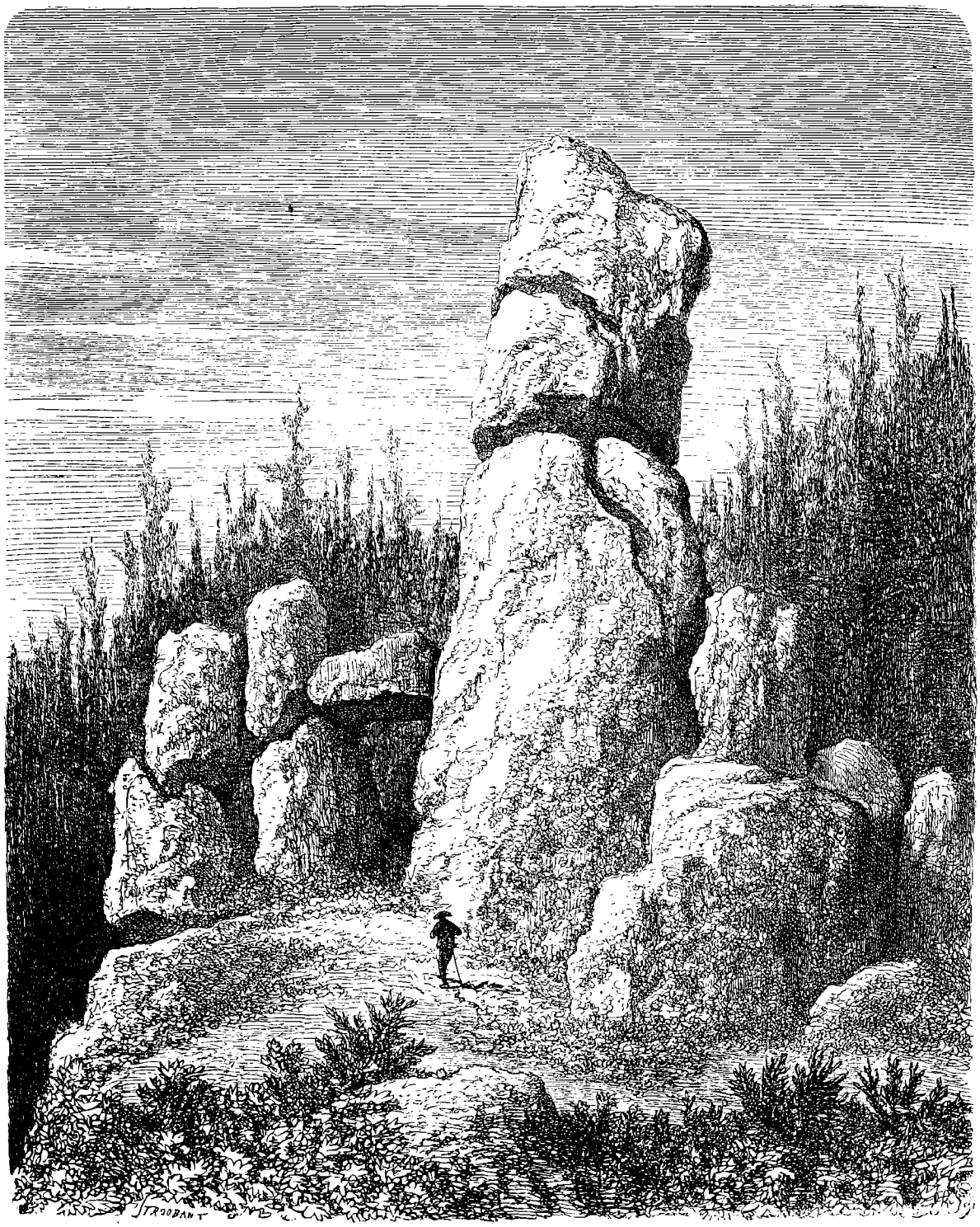
Au delà du village éparpillé de Seebach, nous atteignîmes la forêt, et le sentier devint plus rapide. Autrefois il n'y avait de sentier ni dans le Schwartzwald, ni dans les Vosges; il fallait marcher à travers les broussailles et les grandes herbes, qui trempaient le bas de votre pantalon, quand elles ne le déchiraient pas, et emplissaient de rosée votre chaussure. La rosée est sans doute très-poétique, mais ailleurs que dans les souliers. On ne pouvait donc se passer de guêtres en cuir. Maintenant que l'on a ouvert partout des routes, à quoi servirait de calfeutrer ses jambes? On se promène sur les montagnes comme dans un parc, avec cette différence qu'on a devant les yeux une nature libre et à demi sauvage.

Autour de nous se dressaient vers le ciel d'antiques sapins, dont les branches inférieures traînaient jusqu'à terre, et d'énormes hêtres, tantôt groupés, tantôt disséminés parmi les arbres résineux. Tous les conifères, au mois de mai, semblent mouchetés par un peintre, car leurs branches obscures ont pour extrémités de jeunes pousses du vert le plus délicat. Les bourgeons moins développés exhalent une faible et suave odeur de résine, qu'on aspire comme le parfum des fleurs. Quant au hêtre, nul arbre n'étale, après la longue mortification des hivers, une robe d'une teinte aussi charmante : ses feuilles pâles et lustrées, qui miroitent au soleil, forment avec le sombre manteau des espèces résineuses un violent contraste. Çà et là quelque bouleau, à la tige d'argent, berçait entre eux son ondoyant panache.

Et sous cette magnifique tenture, quelle décoration d'arbrisseaux et de plantes vivaces! L'anagalis ou trèfle des montagnes formait des touffes de campanules aussi blanches que la neige; le myrtille noir agitait au souffle du matin ses grelots roses et silencieux. Et la violette de Parme, aux tons lilas, quels bancs spacieux elle déployait sur le sol, comme des tapis de velours brodé! Dans ces profondes solitudes, où ne passent que des bûcherons, des gardes forestiers et des promeneurs, comme rien ne trouble la végétation, les plantes ne s'éparpillent point; on ne trouve pas ici un individu de l'espèce et là-bas un autre. Les graines qui doivent produire les générations nouvelles tombent au pied des vétérans et croissent à côté. Les jeunes plants se groupent donc en épais massifs, composent de véritables colonies, d'une prodigieuse opulence.

Nous montons cependant, et le soleil monte aussi, plongeant ses rayons à travers les branches, dorant les hauteurs qui nous font face. A mesure que nous gravissons la route sinueuse, nous traversons des gorges, des bassins, des vallées de plus en plus sauvages; les bois s'exhaussent et leurs troncs s'élargissent. Enfin nous entendons les notes majestueuses d'un torrent qui bondit, gronde, écume, bondit et gronde encore dans un abrupt détroit, sur une pente indéfinie : sa rumeur

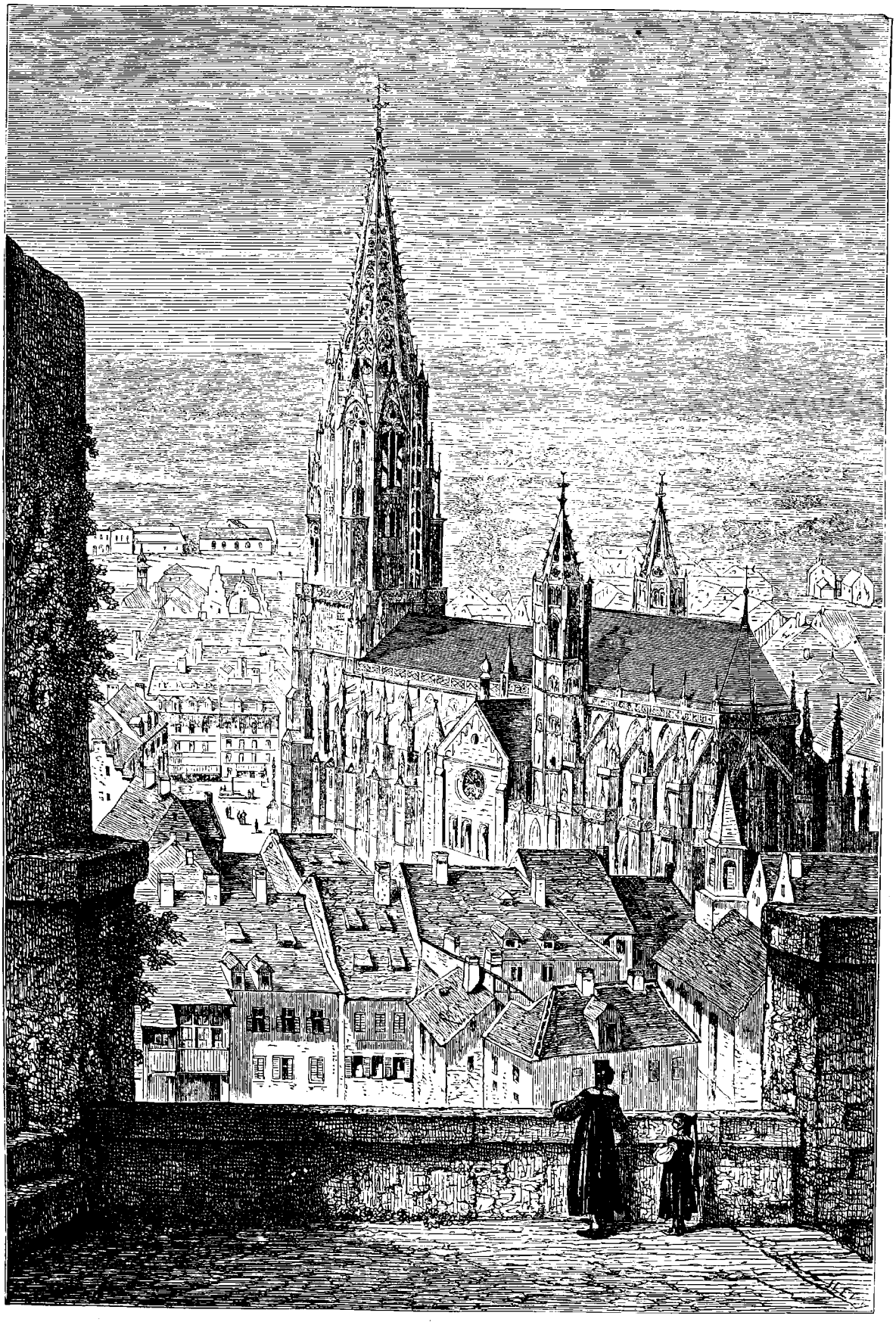
se prolonge au loin, faiblit graduellement et passe des tons d'orgue à un sourd murmure, à des bruits vagues et fugitifs. C'est un simple ruisseau qui, en s'échappant du Mummelsee, produit cette grandiose harmonie, et après maint détour, après avoir recueilli des affluents, devient l'Acher, le premier cours d'eau que nous avons



Les rochers de Küssenstein. — Dessin de Stroobant d'après nature.

salué aux abords du Schwartzwald. Quelques minutes de marche, et nous allons découvrir le lac d'où il sort. En effet, voilà sa nappe immobile qui reluit à travers les colonnades de la forêt.

Sombre miroir des hauts lieux, coupe lugubre où la montagne épanche ses eaux souterraines, quel silence profond règne sur tes bords! Pas un chant d'oiseau, pas un bourdonnement d'insecte : le vent glacé, qui



La ville et la cathédrale de Fribourg. — Dessin de Stroobant d'après nature.

effleure ton onde stérile, passe lui-même sans faire entendre un soupir. Encaissé dans un amphithéâtre dont les pentes ont mille pieds de haut, tu sembles préparé pour quelque œuvre mystérieuse, pour servir aux conciliabules de génies moroses et funestes. C'est la nuit qu'il faudrait te voir, dans le drame des ténèbres, quand de blanches vapeurs glissent comme des fantômes sur les noirs sapins, quand la lune, comme une déesse du Nord, apparaît sur un traîneau de nuages, baigne de sa pâle lumière ta face chagrine, enveloppe les hauteurs et argente les clairières de nuances boréales.

Même en plein jour, même sous un ardent soleil, le lac Mummel étonne par sa physionomie sinistre. Il a environ une demi-lieue de tour, une forme presque circulaire et passait jadis pour insondable; mais on a fini par en mesurer la profondeur, qui varie de soixante à soixante-dix pieds. Son lit se compose de roches nues, couleur de rouille, qui donnent à ses flots, même très-près du bord, les teintes les plus sombres. Vers l'est et vers le nord seulement, une sable jaune dessine alentour une bande d'or. Nulle plante n'y végète, pas même la mousse aquatique; nul poisson n'y peut vivre, pas même la truite, car elle ne trouverait point de nourriture. Le fretin qu'on y a jeté est mort de froid et d'inanition. Un seul animal remue dans ces eaux funèbres, un animal étrange, une bête à l'aspect fantastique : c'est une salamandre énorme, au corps noir, taché de larges plaques d'un jaune vif; quelques individus ont sur le dos, non-seulement des plaques, mais deux bandes irrégulières de même couleur. Avec sa large tête, ses formes de crocodile, cette livrée sépulcrale aux dures oppositions, ses gros yeux proéminents, ce reptile amphibie semble une créature échappée du sabbat.

Les conifères, qui entourent le lac, n'ont point la robuste apparence de ceux que nous avions rencontrés d'abord. Un âpre climat sévit presque toute l'année en ces régions alpestres. Durant les premiers mois de la belle saison, comme pendant les derniers, les nues qui arrosent les plaines et les terres basses, ne jettent aux éminences et aux vallées supérieures que de la neige et de la grêle, sauf quand le vent souffle du midi. Même en plein été, il n'est pas rare de voir, le matin, le sol tout blanc de givre. Les arbres ont donc un air triste et maladif; plus de branches traînantes, plus d'épais feuillages; les rameaux inférieurs sèchent au fur et à mesure que le tronc grandit; toute la force vitale paraît se concentrer dans la cime, et les bois, avec leurs troncs hérissés de pousses mortes, ressemblent à des groupes de convalescents, qu'une dernière crise doit abattre. On a dépassé la zone où prospèrent encore les végétaux résineux. Quelques sapins sont rongés tout vivants par la mousse et le lichen. Il n'est donc pas une image, dans ce bassin désert, qui n'éveille un sentiment de tristesse, qui n'en fasse un emblème de désolation.

Il y a quelques années, on a bâti sur la rive occidentale, aux frais d'une société d'amateurs, une rude et solide construction, en harmonie avec le site d'alentour. C'est une grande salle carrée, dont les épaisses murailles soutiennent une lourde toiture. Les rameaux qui l'environnent et de hautes croisées en plein cintre y laissent tomber une lumière mélancolique. Point de châssis, et conséquemment point de vitres aux fenêtres : des volets massifs et une porte analogue, sans aucune trace de peinture, servent à clore l'édifice pendant la nuit, ou quand la tempête se déchaîne. La couleur noirâtre de la pierre ajoute à la tristesse du monument. Il n'y a pour siéges que des bancs rustiques le long des parois. Juste en face de l'entrée, sous un large manteau, bâille une vaste cheminée qui dévorerait sans peine plusieurs stères de bois. Quand un bûcheron, quand des chasseurs, quand un garde sont surpris par l'obscurité ou le mauvais temps, par la neige ou par une pluie torrentielle, ils trouvent un asile sûr dans le robuste monument. On ferme, si l'on peut, toutes les ouvertures, on roule près de l'âtre un bloc de pierre et on allume un grand feu. Ainsi abrité, on n'a pas à craindre la mort par le froid ou les chutes dans les abîmes, sous l'impulsion de la rafale. On devise, on conte des histoires, on regarde palpiter la flamme au bruit du vent qui siffle à travers les cloisons. Bien qu'il fît un temps superbe, je fus moi-même forcé de me blottir dans un coin. La fatigue de l'ascension m'avait trempé de sueur, et une bise glaciale me gelait sous mon manteau.

Le lac de Mummel ou de la Nixe doit ce nom à une légende populaire. On prétend que plusieurs fées des eaux l'habitaient jadis et traitaient en bonnes voisines les campagnards d'alentour. Elles leur rendaient une foule de petits services, ne leur retirant leur protection que si leurs mœurs devenaient mauvaises. Une de ces douces créatures, qui s'était laissée voir à un jeune pâtre de bonne mine, lui inspira un violent amour. Elle était d'une beauté sans pareille; son œil affectueux, ses manières engageantes bannissaient la contrainte, exerçaient une invincible attraction; il n'en fallait pas moins pour tempérer l'effet de sa dignité naturelle. Les deux amants se réunissaient tous les jours dans un massif d'arbustes, où ils causaient familièrement, jusqu'à ce que l'étoile du soir élevât sa lampe au-dessus de l'horizon. Le pasteur jouait avec les beaux cheveux de la fée, qui lui apprenait les plus poétiques chansons et les plus ravissantes ballades. Lorsque le signal du départ brillait à travers les rameaux, elle lui recommandait de ne pas la suivre au bord du lac et de ne point l'y venir chercher, si elle était quelques jours sans paraître. Mais ses avis furent inutiles. Deux fois de suite le berger l'ayant en vain attendue au rendez-vous, son absence lui causa une vive douleur. Ne la voyant point arriver le troisième jour, il fut pris de désespoir et courut sur la grève. Une froide bise troublait la face de l'eau, qui avait l'air de frissonner. Le jeune homme appela d'une voix inquiète l'aimable nixe. Pour toute réponse, un gémissement sortit des profondeurs du lac et une tache de sang parut à la superficie. Que se passait-il sous les flots? Le berger fut pris d'une sueur froide : un sentiment involontaire le força de retourner chez lui, où il mourut presque aussitôt.

EXVIBRIS

Aloyse Schreiber, qui rapporte cette tradition, l'envisage comme un symbole. Le nénufar, dit-il, que l'on nomme en allemand la *rose des lacs*, abonde dans celui de Mummel. Le soir, cette fleur charmante ferme sa corolle et s'enfonce sous l'eau : on croirait qu'elle va dormir loin du bruit. Le matin, elle s'éveille, ouvre ses pétales, et vient à la surface recevoir la lumière du soleil. Ce double mouvement imite celui d'une nymphe qui plonge et reparaît. La légende, en conséquence, n'aurait fait que donner une forme surnaturelle à un accident de la nature. Le poëte Schnetzler, décrivant le lac, s'exprime ainsi : « Les joncs qui le couronnent murmurent à la dérobée. » Il se félicitait probablement d'avoir trouvé cette belle image. Elle prouve, comme la dissertation d'Aloyse Schreiber, que ni l'un ni l'autre n'avait vu le Mummelsee. Jamais fleur aquatique ne s'est épanouie sur ses eaux infécondes ; jamais ses bords n'ont entendu les soupirs des joncs et des roseaux. L'imagination ici demeure au-dessous de la réalité : dans son calme éternel et sa solitude infinie, le sombre lac, stérile comme la mer Morte, est bien plus frappant, bien plus original que toutes les inventions des poëtes.

Après avoir bu un coup de vin pour nous réchauffer, nous continuâmes notre ascension par un chemin assez rapide, qui longe ou plutôt domine la grève occidentale du lac. Le bassin où il dort semblait s'approfondir à mesure que nous montions. Çà et là je remarquais avec étonnement de grosses limaces d'un jaune orangé, qui me prouvaient que dans tous les pays de la terre on s'élève en rampant. Les sinuosités de la route et les contre-forts de la Hornisgrinde nous firent bientôt perdre de vue le Mummelsee. Un quart d'heure après, nous dépassions la zone arborescente ; quelques pins pumilio formaient encore des groupes rachitiques, de simples buissons à aiguilles, entremêlés de bruyères et de roches. Nous gravissions la dernière pente de la montagne, au sommet de laquelle nous fîmes une halte.

Devant nous s'étendait à perte de vue l'immense plaine du Rhin, que le lecteur connaît déjà. Une bleuâtre vapeur, malgré l'éclat du soleil, embrumait tout le paysage. Le fleuve y dessinait une ligne d'argent, non pas continue, mais brisée d'intervalle en intervalle par les accidents du terrain, qui cachaient la brillante surface. La chaîne des Vosges se dressait au loin, comme entrevue dans un songe. La cathédrale de Strasbourg, qu'on aperçoit à des distances prodigieuses, formait une masse d'un sombre azur. Mais le vent terrible des hauteurs nous glaçait le visage et ne nous laissait aucun répit. Nous traversâmes le plateau pour nous mettre à l'abri derrière la montagne, et admirer le spectacle qui devait s'offrir aux yeux de l'autre côté. Le sommet de la Hornisgrinde étant un peu convexe, on aperçoit malaisément les deux horizons à la fois, si l'on ne monte sur la tour construite au point le plus élevé. Mais comme la porte se trouvait close, le donjon bâti pour les curieux nous fut inutile. Je ne me souciais guère de l'escalader, au surplus ; ce qui me préoccupait, c'était le sol même que nous foulions : il était couvert d'une mousse grisâtre si profonde, que je n'en avais jamais vu de pareille. Je crois bien qu'on y aurait enfoncé d'un demi-mètre, si l'on n'avait pris garde où l'on marchait, et au-dessous on eût trouvé un terrain vaseux. Ce n'est pas cette triste végétation qui tapisse les sommets des Vosges ; les hautes terres, dans la région des plantes vivaces, composent habituellement une prairie embaumée, où le bétail broute une herbe fortifiante, où les clochettes des troupeaux tintent de vagues mélodies. Je ne sais pourquoi beaucoup de cimes, dans la Forêt-Noire, présentent un autre aspect [1]. Tout au plus y trouve-t-on quelques myrtilles à baies rouges, la bruyère des marais, l'andromède élégante, qui, de ses fleurs roses, égaye un peu la solitude, et la canneberge échevelée, qui rampe au sommet de la mousse.

Quand j'eus terminé mes observations botaniques, nous descendîmes de quelques mètres sur le versant oriental. Quel changement de spectacle ! Une fée, de sa baguette magique, n'aurait pu mettre en opposition des tableaux plus différents : si, à l'ouest, toutes les formes semblaient nager dans une brume aux tons pâles, vers l'orient le paysage n'offrait que sombres teintes, et les lignes s'accusaient avec une netteté admirable ; pas une nue dans le ciel, pas une traînée de brouillard sur les pentes et dans les vallons : un soleil éclatant illuminait la perspective. La montagne où je prenais du repos, son prolongement vers le nord, spacieuse arête qu'on nomme la Longue-Grinde, au midi les hauteurs du Rossbühl et la majestueuse épine dorsale du Kniebis dessinent un vaste amphithéâtre, un hémicycle immense et régulier, ouvert à l'est comme pour recevoir les premiers rayons lumineux. Des sommets moins élevés, mais encore d'une taille imposante, fourmillent dans le bassin qu'environne la chaîne semi-circulaire. Et toutes ces éminences, tous leurs plateaux, leurs caps, leurs versants, et le labyrinthe de vallons qui les sépare, sont couverts de sapins et de mélèzes au feuillage obscur. C'est un imposant et magnifique spectacle, une houle, une tempête de sombres flots. Elle ondule sans changer de couleur et d'aspect jusqu'aux dernières limites de l'horizon ; elle justifie complétement le terme de Forêt-Noire, appliqué depuis si longtemps au pays tout entier.

Le témoignage de mes yeux aurait pu me faire croire que c'était une forêt déserte. Aussi loin que portaient mes regards, je n'apercevais ni une ville, ni un bourg, ni un hameau, ni un chalet, ni une maison de garde. Il y avait assurément des habitations humaines, et en grand nombre, dans ce massif austère ; mais la disposition du terrain me les cachait absolument ; je ne voyais pas une toiture, pas même un jardin : les parages les moins fréquentés de l'Amérique septentrionale ne m'auraient pas offert l'image d'une plus complète solitude. Au fond d'une vallée, sur la gauche, près d'un herbage qui formait une longue bande de vert printanier, nous découvrîmes plusieurs bûcherons qui nous hélèrent

1. Cela tient probablement à ce qu'un noyau de granit ou de porphyre empêche l'infiltration des eaux, quand vient la fonte des neiges.

d'une cadence tyrolienne, à laquelle nous répondîmes joyeusement. A côté de nous, des plaques de neige éblouissante formaient contraste avec le paysage et en relevaient les teintes foncées, qui n'avaient pas besoin de ce supplément. Pour achever le tableau, pour le couronner d'une poésie sublime, nos regards, dans la direction du midi, couraient librement sur toute la chaîne de la Forêt-Noire, jusqu'à la cime chauve du Feldberg, la plus haute du Schwartzwald, située juste à quinze lieues de nous. Elle était couverte de neige, et l'on distinguait parfaitement les arêtes dénudées de la montagne. Quelques géants voisins, comme le Belchen, avaient aussi la tête blanchie par les derniers frimas de l'hiver.

Admirez maintenant les combinaisons de la politique : cet amphithéâtre que la nature a si bien placé au cœur de la Forêt-Noire, qui n'aurait jamais dû être séparé du Kniebis et de la Hornisgrinde, on l'en a détaché ; l'hémicycle fait partie du grand-duché de Bade, l'encaissement se trouve dans le royaume de Wurtemberg. Jamais la confusion allemande n'a bravé d'une manière plus audacieuse les lois géographiques.

Cependant la marche, l'air pur des hautes régions, les alternatives du chaud et du froid nous avaient aiguisé l'appétit. Mon guide ouvrit le sac et en tira les provisions ; c'était un pauvre tailleur, aux formes grêles, au teint pâle, qui avait été charmé de faire une promenade avec moi, en gagnant plus que son travail ne lui eût rapporté pendant le même espace de temps. Il avait de très-bonnes manières et le regard expressif des hommes qui sont nés intelligents. Hélas ! ses facultés ne lui avaient pas servi à grand'chose dans un village ! Il cousait des redingotes de toile noire, doublées en toile écrue : la façon ne devait pas lui être payée bien cher, et il avait six enfants ! Comme ses cheveux grisonnaient, d'ailleurs, dame fortune, qui aime la jeunesse, ne pouvait plus l'enrichir par une de ses capricieuses lubies. Peu lui importait, au reste : il était habitué à son humble condition. Mais, ainsi que tout homme, il avait son infortune secrète, et, pendant que nous mangions, il me la confia. Son métier ne lui plaisait point : il aurait voulu être menuisier. Voyant sa frêle organisation, ses parents ne le lui avaient pas permis. A son âge, le pauvre montagnard le regrettait encore : il avait le cœur gros, me disait-il, chaque fois qu'il passait devant l'atelier où un homme plus heureux que lui sciait, rabotait, ajustait des planches. C'était là son rêve, son idéal : un autre en jouissait !

Pour le consoler, j'ouvris la seconde bouteille, que nous vidâmes jusqu'à la dernière goutte.

Du haut de la Hornisgrinde, on peut avec un bon conducteur descendre dans la vallée de la Mourg, une des plus belles de la Forêt-Noire, mais il vaut mieux passer par la vieille abbaye de Tous-les-Saints, monument en ruine qui achève de crouler pierre à pierre et où je comptais me rendre le lendemain. Il fallait d'abord retourner au village d'Ottenhœfen. Mon guide eut l'obligeance de me ramener par un autre chemin, où de nouveaux paysages me firent oublier la longueur de la route.

IV

Deux ruisseaux qui jaillissent des flancs de la Hornisgrinde, la Mourg blanche et la Mourg noire, forment en se réunissant la Mourg proprement dite. Elle sillonne une vallée profonde et tortueuse, célèbre par la diversité de ses aspects et le charme de ses points de vue. Les torrents primitifs coulent dans des gorges moins sauvages que ne le sont d'habitude les défilés des hautes terres. Deux hameaux ont pu s'établir dans cette zone, à l'endroit même où les deux sources confondent leurs eaux limpides et un peu plus bas, Oberthal, Mittelthal. Bientôt on aperçoit Reichenbach et une série d'autres villages, qui augmentent d'importance, à mesure qu'on s'éloigne des hautes cimes. La vallée garde toujours un air calme, une expression de champêtre aménité, pour ainsi dire, avec le profond tapis de ses herbages, la splendide tenture de ses vieilles forêts. Au-dessous de Forbach seulement son caractère change : elle devient plus sinueuse, plus pittoresque et, en même temps, plus féconde. Pressée dans un lit de roches vivement dessinées, la Mourg écume, gémit et gronde. Partout on découvre des granges rustiques, en planches de sapin noircies par l'action de l'atmosphère, où l'on emmagasine le foin ; partout des ruisseaux qui murmurent et sautillent viennent rejoindre le courant central ; partout, sur les pentes de la vallée-mère et des vallées accessoires, tintent les clochettes des bouvillons et des génisses. Çà et là le paysage prend une physionomie sévère, farouche même ; les blocs de gneiss, de porphyre, de basalte ou de granit s'accumulent, forment des gradins, des corniches, des tribunes naturelles, se veloutent de pariétaires, de mousses, de lichens, se hérissent de noirs sapins. Quelques masses de rochers imitent un gigantesque château fort. Puis le travail de l'homme reparaît, des indices nombreux dénotent l'activité de la population. Tantôt le voyageur aperçoit un gracieux village, éparpillé sur un plateau, dans un couloir, dans un bassin que les deux chaînes de hauteurs décrivent en s'éloignant l'une de l'autre ; tantôt, c'est une petite ville, une ferme, une scierie mécanique, une vacherie autour de laquelle traînent les nuages. Ici, la Mourg ou quelqu'un de ses affluents tourne la roue d'un moulin à huile ; là, en tordant de jeunes pins, les flots préparent dans une fabrique des câbles grossiers, pour unir l'une à l'autre les pièces de bois dont on compose les radeaux ; ailleurs, résonnent les marteaux d'une forge, les cheminées d'une verrerie vomissent des flammes et des étincelles. Plus loin, fument les cônes des charbonnières, les tuyaux des cabanes où l'on prépare la poix, où bouillonne le goudron, où cuit la résine. Mais ces vulgaires industries n'ôtent rien à la grâce, à la fraîcheur du vallon. La nature les enveloppe de sa magie et de son luxe. Elle drape de pariétaires, de saxifrages les bâtiments qui

Porche latéral de la cathédrale de Fribourg. — Dessin de Stroobant d'après nature.

EXVIBRIS

les abritent; elle les entoure d'eau, de fleurs et de ramures. L'usine des plaines serait affreuse, l'atelier des montagnes est splendide et charmant : il pourrait presque toujours servir de modèle à un artiste. Je me rappelle une tannerie de l'aspect le plus frappant et le plus original : située au bord du torrent, à un endroit où il avait la physionomie placide d'une rivière, ses constructions de grès rose, de bois et de plâtre, bistrées par la poussière du tan, groupées par hasard, au fur et à mesure des besoins, formaient avec leurs étagères de mottes alignées un ensemble pittoresque, où abondaient les saillies, les vides, les angles capricieux. Derrière les bâtiments et sur le sol d'alentour, l'aune, le peuplier suisse, le noyer, le frêne, le pin larix déployaient et mêlaient leurs feuillages. Devant l'usine, l'onde protégée par ce rideau et calmée par un barrage, s'aplanissait comme un miroir aux teintes sombres. Plus près de moi, sur le barrage en diagonale, qui occupait un assez large espace, le torrent écumait, reprenait ses allures fougueuses; quelques îlots empanachés de saules interrompaient la digue, et parmi les saules, des canards au plumage bigarré, des oies à la blanche robe, dormaient ou examinaient la nappe tranquille. La lumière inondait le premier plan du tableau, tombait en pluie de diamants à travers les branches. Vingt sortes de fleurs, comme la reine des bois (*Hepatica stellata*), le myosotis, l'anneau de Salomon, la potentille aux corolles d'or, étoilaient le gazon des deux rives. Ni Hobbéma, ni Everdingen, ni Ruysdael n'eussent mieux inventé.

Enfin l'on arrive au château d'Eberstein, restauré il y a soixante ans, où vivait jadis une famille belliqueuse, demeurée célèbre dans l'histoire et dans les chroniques du pays. Uhland a rimé une légende un peu vive sur un de ses chefs. Ses terrasses et une tour qui le domine laissent la vue embrasser un magnifique paysage. D'une hauteur extraordinaire et comme un oiseau qui plane, on découvre la plus belle partie de la vallée. Dans le fond se tord et blanchit la Mourg, dont le grondement parvient à peine jusqu'à la zone majestueuse que l'on occupe. A droite, on aperçoit le haut du labyrinthe, avec ses couleurs somptueuses et ses formes accidentées; à gauche, le bassin s'évase, l'œil atteint la plaine, la traverse et distingue encore à l'horizon, dans une sorte de brume azurée, les pittoresques sommets des Vosges. Un parc entoure le château, un de ces parcs dont on ne saurait avoir aucune idée dans les plaines, jardins merveilleux, où tous les motifs que recherchent les peintres, que l'on essaie d'imiter dans les décorations de théâtre, se trouvent prodigués par la nature, grâce aux mouvements du terrain, aux échappées de vue naturelles, à la beauté des arbres et des fleurs, aux rochers, aux débris de tours, de fortifications, de chapelles, qui opposent leurs tons bruns aux nuances de la verdure et parlent des vieux âges, et font rêver le promeneur. Cette ancienne résidence gothique est maintenant la propriété du Grand-Duc. On a fait des efforts plus ou moins judicieux pour meubler et orner l'intérieur dans le goût du moyen âge. Le peintre Fohr y a même représenté sur les murs quelques scènes dramatiques de la vieille histoire d'Allemagne. La pièce la plus curieuse est celle que l'on nomme *salle des chevaliers*, dans laquelle on a réuni d'anciennes armures, les ustensiles, les verreries à la mode chez nos aïeux, et que l'on a décorée de vitraux.

Puissance des mœurs, des goûts, de l'esprit public! Sur les pentes de la colline où se dresse vers le ciel ce château consacré au souvenir, on a étagé des vignobles dont le produit est recherché par les buveurs de la Forêt-Noire ! Des travaux utiles ont remplacé les funèbres préoccupations des hommes de guerre.

Quand on abandonne le vieil édifice et qu'on prend le sentier qui mène les piétons à Gernsbach, on arrive bientôt près d'une roche, dont la masse bizarrre surplombe la Mourg. Elle est appelée le *Saut du Comte*, d'après une tradition populaire : on prétend qu'un seigneur d'Eberstein, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, s'élança du haut de cette roche dans la Mourg, d'où il sortit sain et sauf. Un poëte moderne, Auguste Kopisch, ayant versifié la légende, nous allons traduire en langue vulgaire ses phrases poétiques.

Le Saut du Comte.

« Le Wurtembergeois l'avait cerné : que fit le comte Wolf d'Eberstein? Il s'élança hors du château vers la Mourg, jusqu'au mur de rochers, à l'endroit où il est le plus abrupt. Nul ennemi ne le guettait en bas : il éperonne son cheval, le précipite dans le torrent. Que Dieu te sauve, comte d'Eberstein ! Une si vaillante fuite ne peut que t'honorer; tes ennemis eux-mêmes poussent des cris d'admiration. Le chevalier tomba dans les flots sans accident, gravit le bord sans dommage : il était libre ! Essayez si vous aurez la même chance. »

Quand on a dépassé ce roc fameux, le col jusque-là si pittoresque s'évase de plus en plus et prend la forme ordinaire des vallées. A Rothenfels, les montagnes sont déjà bien loin de la rivière ; à Gernsbach, nous entrons dans la plaine. Cette petite ville est le rendez-vous général des flotteurs et un centre de commerce pour la vente des bois, achetés presque tous par la Hollande. De nombreuses scieries mécaniques transforment en planches les sapins. Le joli hôtel de ville, dans le goût de la Renaissance, a été construit jadis par un membre de la corporation des flotteurs, devenu tellement riche, assure-t-on, que ses héritiers mesurèrent son argent au boisseau. La Mourg ne traversant que des districts forestiers, ses eaux ont servi de bonne heure au transport des coupes. Une cinquantaine de torrents secondaires augmentent ses flots, mais comme leur volume n'est pas assez considérable pour le flottage, pour celui des grosses pièces surtout, on a cherché à l'accroître et utilisé dans ce but le Raumünzach, un de ses principaux affluents, qui baigne un défilé sauvage et presque inaccessible. En barrant son cours, on a formé un réservoir d'un million cinq cent

mille pieds cubes. On entasse là toutes les coupes de l'année, on ouvre les écluses, et l'onde furieuse charrie le bois jusqu'à la rivière. La Mourg se gonfle à son tour, enlève les troncs amoncelés sur ses bords, et les emporte vers le Rhin, où elle finit par se jeter, après avoir glissé sous les murs de Rastadt et fait une course de vingt lieues.

V

Pendant que la Mourg, sortie à l'est des flancs de la Hornisgrinde, se précipite vers le nord, le Lierbach, perçant à l'ouest l'autre déclivité de la montagne, tourne brusquement vers le sud. Il rencontre bientôt sur son passage, en un bassin verdoyant et désert, les ruines d'un vieux prieuré, l'abbaye d'Allerheiligen ou de Tous-les-Saints, monastère qui aurait dû être éternel, puisqu'il avait pour protecteurs tous les personnages les mieux vus dans l'autre monde et avait en outre été miraculeusement fondé. S'il devait sa naissance à la duchesse Uta de Schauenbourg, il devait effectivement sa situation à un âne. La duchesse était fille du riche comte palatin Gottfried de Kalw et de la belle Luitgarde de Zæringen, dont elle hérita le manoir de Schauenbourg, que nous visiterons bientôt. Épousée par le comte d'Eberstein, qui mourut très-jeune, elle fut ensuite unie au comte Welf d'Altdorf. Son premier mariage n'avait pas été heureux, puisqu'elle avait perdu prématurément le compagnon de ses beaux jours; le second ne le fut pas davantage. Le seul enfant qu'elle avait eu de sa nouvelle union périt au bout de quelques années. Le père, pour se consoler, s'abandonna sans réserve au libertinage et à d'autres excès. La mère inconsolable se retira en Italie dans un monastère. Les humeurs chagrines, les infirmités, l'isolement de la vieillesse, que tout le monde abandonne pour rechercher de plus frais visages, purent seuls réunir les deux époux près de leur foyer longtemps désert. Mais bientôt un des fauteuils resta vide. La duchesse, qui survivait à son second mari, ne songea plus qu'aux œuvres de piété. Elle résolut de construire une abbaye, mais ne sachant au juste en quel lieu, elle ordonna de charger sur un âne les fonds nécessaires et de le laisser marcher sans contrainte : là où il ferait halte de lui-même, on bâtirait le monument. La bête partit donc de Schauenbourg, suivie de quelques domestiques, entra dans une vallée, puis dans une autre, et monta jusqu'au Sohlberg. Là, tourmenté par la soif, maître Aliboron frappa du pied la terre, et une source complaisante jaillit aussitôt pour le désaltérer, comme le prouve l'inscription gravée sur la margelle dont on a environné la fontaine miraculeuse :

L'AN 1191,
UN ANE FUT ICI CONDUIT
DONT LE PIED FIT JAILLIR CETTE SOURCE.

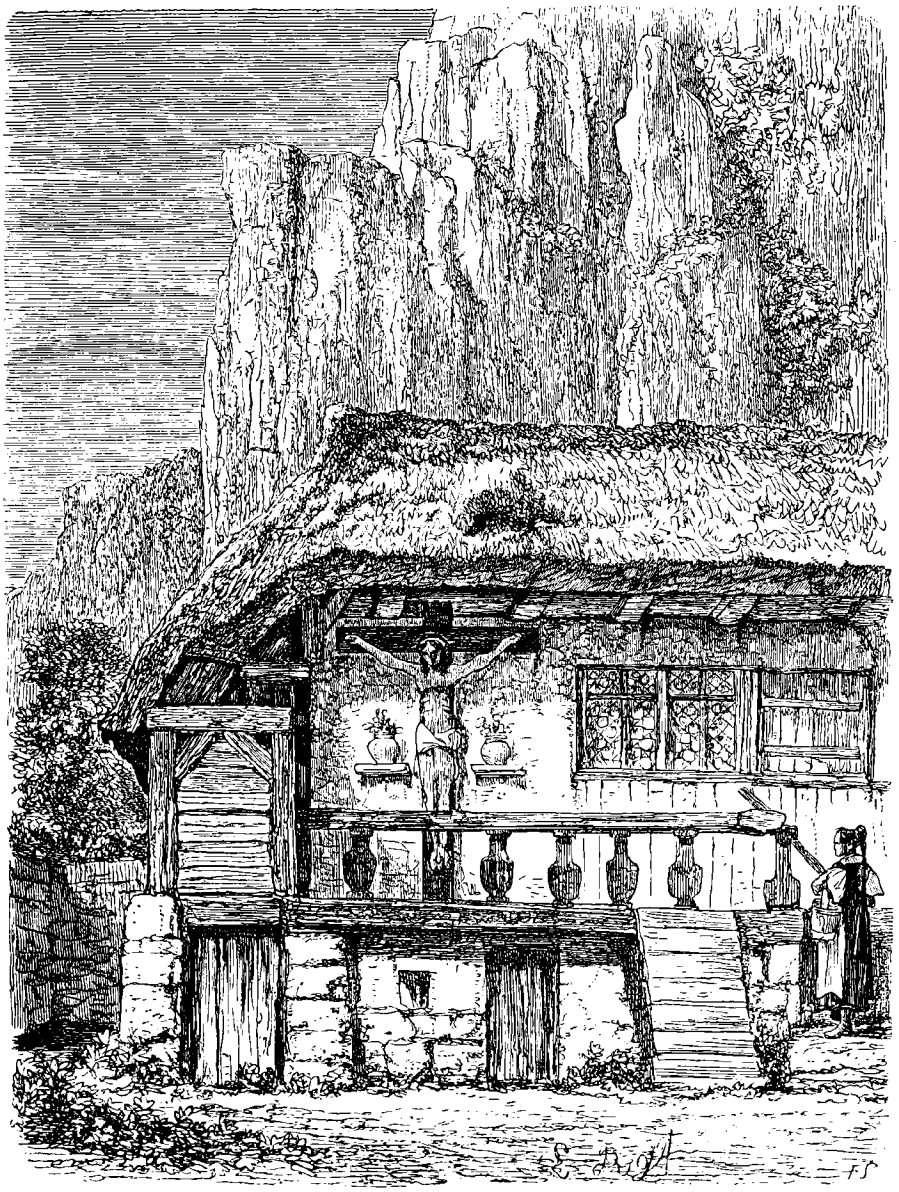
Rafraîchi par l'eau merveilleuse, le baudet reprit sa marche, pénétra dans une haute vallée en amphithéâtre, y jeta son fardeau et se roula sur l'herbe. Cette haute vallée, c'est le bassin où le monastère dressa bientôt ses pignons, ses toitures et la flèche de son église. Les travaux commencèrent en 1192 et furent terminés deux ans après. Le monument ne devait pas être considérable, puisqu'on y installa seulement un prieur et cinq moines appartenant à l'ordre des Prémontrés, celui de tous qui a le plus élégant costume; ces religieux portent en effet une robe de laine blanche avec de nombreux boutons, une ceinture de soie blanche, une toque et des bas de même couleur. On dirait qu'ils forment parmi les cénobites une classe d'aristocrates. La libéralité des fidèles ne tarda point à augmenter les ressources et l'importance du couvent; peu à peu il devint une des plus riches abbayes de la contrée. Dans cette profonde solitude, où les hivers sont rigoureux et durent sept mois, où, malgré la beauté du site, on aurait pu mourir d'ennui, les moines eurent le bon esprit de former une bibliothèque, de se livrer à l'étude : ils ouvrirent même une école supérieure, qui fut bientôt jugée excellente et qui pouvait recevoir une cinquantaine d'élèves, singulière destinée pour une abbaye dont un âne avait choisi l'emplacement.

Mais l'âpre climat des hautes terres semblait trop dur à quelques prieurs : ils trouvaient cruel de loger à 664 mètres au-dessus du niveau de l'océan et de promener leurs regards pendant six mois sur des montagnes blanchies par la neige. Un de ces délicats cénobites, nommé Jean Magistri, qui habitait déjà presque toute l'année Lautenbach, dans la tiède vallée de la Rench, voulut y transférer le siége de la communauté. Mais les religieux s'y opposèrent et, après avoir tenu chapitre, en 1484, émirent une décision régulière, qui interdisait au prieur de résider à Lautenbach, sauf transitoirement, parce qu'un plus long séjour « occasionnerait l'abandon du saint lieu, où étaient ensevelis les os de la fondatrice et de leurs bienfaiteurs, exciterait par suite contre les moines l'indignation générale et amènerait enfin la ruine complète du pieux établissement. » Ce fut leur volonté qui l'emporta.

En 1657, le couvent de Tous-les-Saints, qualifié depuis son origine de simple prieuré, obtint le rang d'abbaye. Son dernier supérieur, Guillaume Fischer, après la sécularisation du domaine ecclésiastique en 1802, alla vivre à Lautenbach, et mourut à Oberkirch, sa ville natale, en 1824. L'année qui suivit l'abolition du monastère, on délibérait encore sur l'usage que l'on ferait des édifices, quand un orage enveloppa, le 6 juin, le vallon circulaire où dormaient abandonnées leurs fortes murailles. Le tonnerre y mit le feu et réduisit en cendres les bâtiments. Il ne resta debout que des pans de murs. La partie la moins maltraitée du logis claustral fut depuis lors restaurée pour servir de maison de garde, les bois d'alentour ayant été réunis au domaine public. Cette maison est devenue peu à peu une excellente auberge, où l'on trouve dans un site désert tout le bien-être de la civilisation.

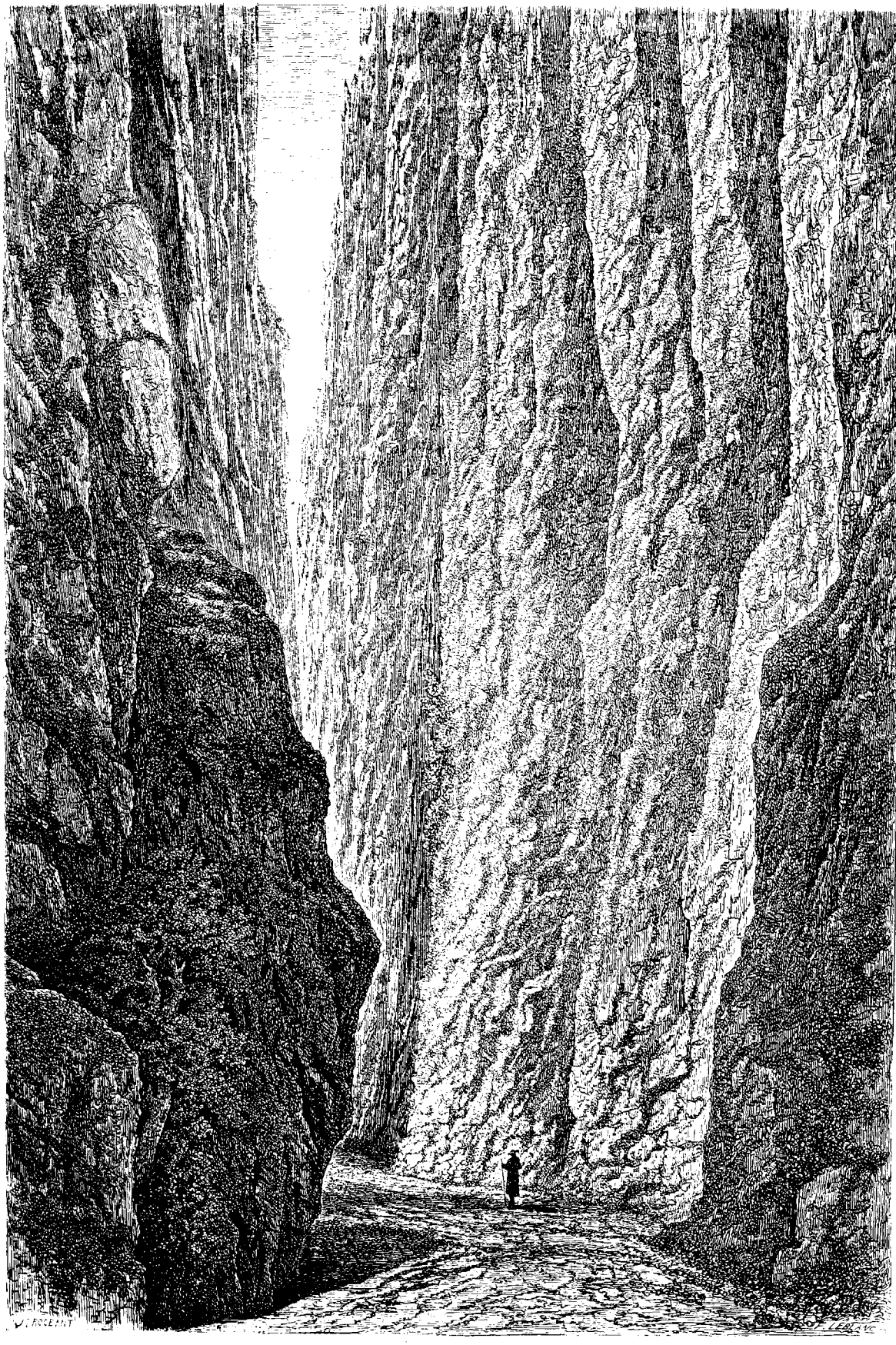
Pour aller d'Ottenhœfen à l'abbaye en ruines, on

traverse des bois majestueux, une forêt de hêtres notamment, qui allongent leurs rameaux comme si chacun d'eux voulait embrasser toute la montagne, et dressent leurs troncs comme les piliers d'une église. On finit par atteindre un grand chemin, une route monumentale, dont les sinuosités vous mènent au but de votre course. Dès qu'on aperçoit les débris, on reconnaît le goût infaillible avec lequel les solitaires chrétiens choisissaient l'emplacement de leurs retraites, et l'on entend déjà gronder le torrent qui passe près des vieux murs. C'est un site admirable que cette corbeille spacieuse et verdoyante, exhaussée à deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Quant au monument lui-même, les restes de l'église provoquent seuls l'attention comme œuvre d'art, et encore leur délabrement fait-il leur principale beauté. Une plus ancienne basi-



Maison dans le Val d'Enfer. — Dessin de Stroobant.

lique ayant été anéantie par le feu en 1470, celle-ci ut érigée à une mauvaise époque; le style gothique de la décadence y règne sans partage. On ne trouve pas une moulure qui puisse flatter un connaisseur; l'édifice tout entier devait être d'une architecture assez pauvre. Mais il a maintenant l'attrait du malheur; comme ces familles royales qui n'intéressent qu'après leur chute, il est paré de son désastre. Les pans de murs, les escaliers, les tourelles, qu'on examinerait d'un œil indifférent, s'ils n'avaient pas souffert, ont le charme des lentes décadences et la poésie des ruines. Les bois et le ciel forment perspective à chacune de leurs blessures, et des nuages d'or passent devant les fenêtres vides, comme les chars des dieux mythologiques. Le silène aux fleurs roses, la campanule aux fleurs bleues, le seneçon, le géranium bec-de-grue tapissent les parois. Sur une tour du portail, restée debout, ont grandi quelques sapins et végètent quelques mélèzes, dont le feuillage



Le Val d'Enfer. — Dessin de Stroobant d'après nature.

délabré murmure comme un lai plaintif au moindre vent qui les effleure. Dans l'herbe, des tombes éparses, monuments commémoratifs oubliés, pieux souvenirs auxquels nul ne s'intéresse. Une de ces dalles fixa mon attention; elle avait pour but de rappeler un nom et de constater une date :

CONDIDIT HAS ÆDES ABBAS EX ORDINE PRIMUS,
DICTUS ANASTASIUS, PRÆSUL IN ORBE PIUS.
MDCLXIX.

« Anastase, le premier supérieur qui eut le titre d'abbé, fameux dans tout l'univers par sa dévotion, a construit cet édifice en 1669. »

Il s'agit non pas de l'église, mais d'un autre bâtiment élevé par le digne prélat, célèbre jadis dans tout l'univers, inconnu maintenant du monde entier !

Un avis placardé sur les ruines me fit sourire : « MM. les voyageurs sont avertis de prendre garde aux pierres qui tombent et aux murs qui s'écroulent. »

Je voudrais bien savoir comment on peut se préserver d'un pan de mur qui vous tombe sur la tête.

D'après un dessin à la plume qui orne le salon de l'auberge, dessin fait par un successeur d'Anastase, l'abbé Félise, on voit que l'abbaye se composait de monuments nombreux et considérables. Outre l'église en forme de croix, il y avait un cloître avec un préau, une salle capitulaire, une résidence pour l'abbé, un collége pour les étudiants, une infirmerie, des ateliers pour tous les objets que les moines faisaient fabriquer sur place, un abattoir, de vastes cuisines, un bûcher, des étables, un moulin à planches et une hôtellerie pour les visiteurs ou pour les voyageurs attardés. Bref, c'était un monde en petit, une sorte de ville claustrale, qui se suffisait à elle-même. Les religieux pouvaient fermer leurs portes et dire : « Nous n'avons besoin de personne. » La demeure de l'abbé se trouvait à part, en face de l'énorme pâté de constructions que formaient tous ces corps de logis, et entourée d'un petit jardin clos, avec une balustrade et une grille sur le devant, dont les restes subsistent encore. Plus loin, derrière les bâtiments d'exploitation, au midi et près du torrent, il y avait un potager garni de fleurs, où l'on descendait par un large escalier : un pavillon placé au bord de l'eau, qui fait une chute en cet endroit, permettait de rêver.... ou de dormir, au bruit monotone de la cascade. Cette partie agreste de l'ancien établissement a été conservée.

Au-dessous du jardin, une magnifique avenue, qui longe le Grindenbach, servait de promenoir aux habitants de la colonie religieuse, car c'était une véritable colonie, dont les membres ne devaient pas monter à moins d'une centaine. On ne peut guère imaginer un lieu plus charmant de causerie et d'indolent exercice. Mais tout à coup le terrain leur manquait; le flot limpide tombe dans une gorge escarpée, où il n'y avait plus moyen de le suivre, si l'on n'avait le pied leste et l'agilité d'un chasseur. Là, en effet, commencent les plus belles chutes de la Forêt-Noire, qu'on appelle les *Cascades de Tous-les-Saints*, ou les *Sept-Cuves*. De nos jours seulement on les a rendues d'un accès facile, en creusant des gradins, en plaçant des escaliers, en pratiquant des terrasses sur les bords. Ce devait être jadis un endroit mystérieux, que presque personne ne connaissait : la plupart des curieux s'arrêtaient devant le gouffre, prêtant l'oreille au fracas prolongé des chutes, qui forment une guirlande écumante. A droite et à gauche se dressent des roches perpendiculaires de granit et de porphyre, qui ont la tournure la plus hardie et l'aspect le plus pittoresque. Sur leurs anfractuosités, dans leurs crevasses, des sapins ont pris racine contre toutes les vraisemblances. On dirait des assiégeants téméraires, escaladant une forteresse. Quelques-uns sortent du rocher dans le sens horizontal, puis se dressent tout à coup vers le ciel, en longeant la paroi et en s'effilant, comme tous les arbres malingres qui cherchent la lumière. D'étroites plates-formes, n'ayant qu'un pouce ou deux de terre végétale, déguisée sous le lichen et la mousse, ont reçu et fait germer des graines de conifères; mais heurtant bientôt de leurs racines l'impénétrable roc, les jeunes plantes n'ont pu se développer; elles qui seraient devenues des colosses, si la nourriture ne leur manquait pas, se trouvent réduites, faute d'aliment, à la taille la plus mesquine : elles atteignent deux ou trois pieds de haut, puis s'arrêtent. Peut-être grandissent-elles d'un pouce ou deux chaque année. Elles forment ainsi des bocages nains et parsemés de fleurs, qui ressemblent à des jardins d'enfants. Ailleurs, d'interminables ronces balancent contre la pierre obscure leurs verdoyants festons. Il y a un endroit où les deux murs se rapprochent tellement qu'on a baptisé cette partie de la gorge *le Saut-du-Cavalier*. On prétend qu'un reître suédois, poursuivi par les Impériaux, lança son cheval et d'un bond franchit le détroit. Ayant bien examiné le lieu, je déclare le fait impossible; mais la foule a voulu exprimer au moyen de cette anecdote quelle faible distance sépare les rochers.

Les cascades d'Allerheiligen sont au nombre de dix; on les appelle les *Sept-Cuves*, parce que les sept chutes les plus fortes ont creusé des bassins là où elles tombent, où elles recueillent un moment leurs flots, pour se lancer dans de nouvelles aventures. Tous les effets que nous avons admirés au couloir de Gottschlœg, nous les retrouvons ici, mais plus accentués, plus frappants : les colonnes d'eau ont quinze pieds de hauteur, au lieu de cinq ou six. Et comme le détroit serpente, elles prennent des allures diverses, forment des nappes ondoyantes ou des chevelures d'écume. La troisième, qui bouillonne ainsi dans toute sa longueur, est une des plus belles; la cinquième se tord comme un flot diluvien; la sixième projette avec audace ses ondes blanchissantes. La septième et la huitième se précipitent comme des furieuses dans le gouffre. La neuvième rencontre une espèce d'abside, partage d'abord ses eaux, puis les réunit gravement et les épanche dans un bassin presque régulier, qu'on appelle le *Büttenloch*. Çà et là une plate-forme permet de dominer une ou deux chutes. Le torrent fait

un dernier bond, puis retrouve le calme, non pas un calme absolu, mais celui que permettent les pentes rapides des hautes terres.

Presque en haut de la gorge s'ouvre une espèce de caverne, dont les deux parois forment au sommet un angle aigu : on l'a baptisée la *Grotte des Bohémiens*, par suite d'une légende qui s'y rattache.

L'École d'Allerheiligen était devenue célèbre dans toute l'Allemagne et même à l'étranger, en sorte qu'on briguait l'honneur d'y achever ses études. Parmi les élèves qu'instruisaient les doctes moines, il y avait un jeune homme distingué de Strasbourg, qui aimait beaucoup la nature sauvage des environs et allait souvent rêver près des cascades. Un jour qu'il suivait les flots tumultueux, il vit sortir de la grotte une jeune fille d'une rare beauté. Elle faisait partie d'une troupe de Bohémiens, logés depuis peu dans ce rude asile. Pendant que Walther la contemplait comme fasciné, une voix, sortant de la grotte, l'appela par son nom : « Elmy! Elmy! »

Je vous laisse à penser si le lendemain et les jours suivants le jeune homme alla se promener du côté des chutes! Comme c'était un beau garçon, il plut à la belle fille, et quand on se plaît mutuellement, on ne tarde pas à s'entendre. Walther n'avait point parlé de mariage, mais il était si ravi de son bonheur inattendu qu'il promit à la Bohémienne de l'épouser, et même confirma sa promesse, en lui donnant un anneau d'or. Elmy le garda non-seulement comme un témoignage d'amour, mais comme une sorte de talisman, car sa grand'mère, qui prédisait l'avenir selon l'usage de sa tribu, lui avait déclaré que tout son bonheur dépendait de ce bijou. Aussi ne pouvait-elle se lasser de le regarder. Un jour, par malheur, qu'elle l'avait ôté de son doigt et l'examinait au soleil, puis le baisait comme une relique, un corbeau fondit sur elle, enleva la bague et la porta dans une fente des roches inaccessibles qui dominent le torrent. Elmy désolée jetait des cris de désespoir, se tordait les mains et inondait de larmes ses belles joues, quand l'étudiant survint. Elle lui conta sa mésaventure, et le jeune homme tâcha de calmer sa douleur. Mais elle répétait toujours qu'elle ne pouvait plus espérer de bonheur sur la terre.

« N'est-ce que cela? dit l'amant passionné. Avec l'aide de mes camarades, je saurai bien reprendre à l'insolent corbeau l'objet qu'il a volé. Calme-toi! une seule de tes larmes est plus précieuse que tous les joyaux du monde. »

Effrayée de ce dessein, la Bohémienne se repentit alors d'avoir exprimé de si violents regrets. Par ses discours, ses regards suppliants et ses caresses, elle fit tous ses efforts pour dissuader Walther d'une si périlleuse tentative. Le jeune homme sembla effectivement y renoncer; mais ce n'était qu'une feinte, car il voulait tranquilliser Elmy sur l'avenir et lui donner une nouvelle preuve de tendresse.

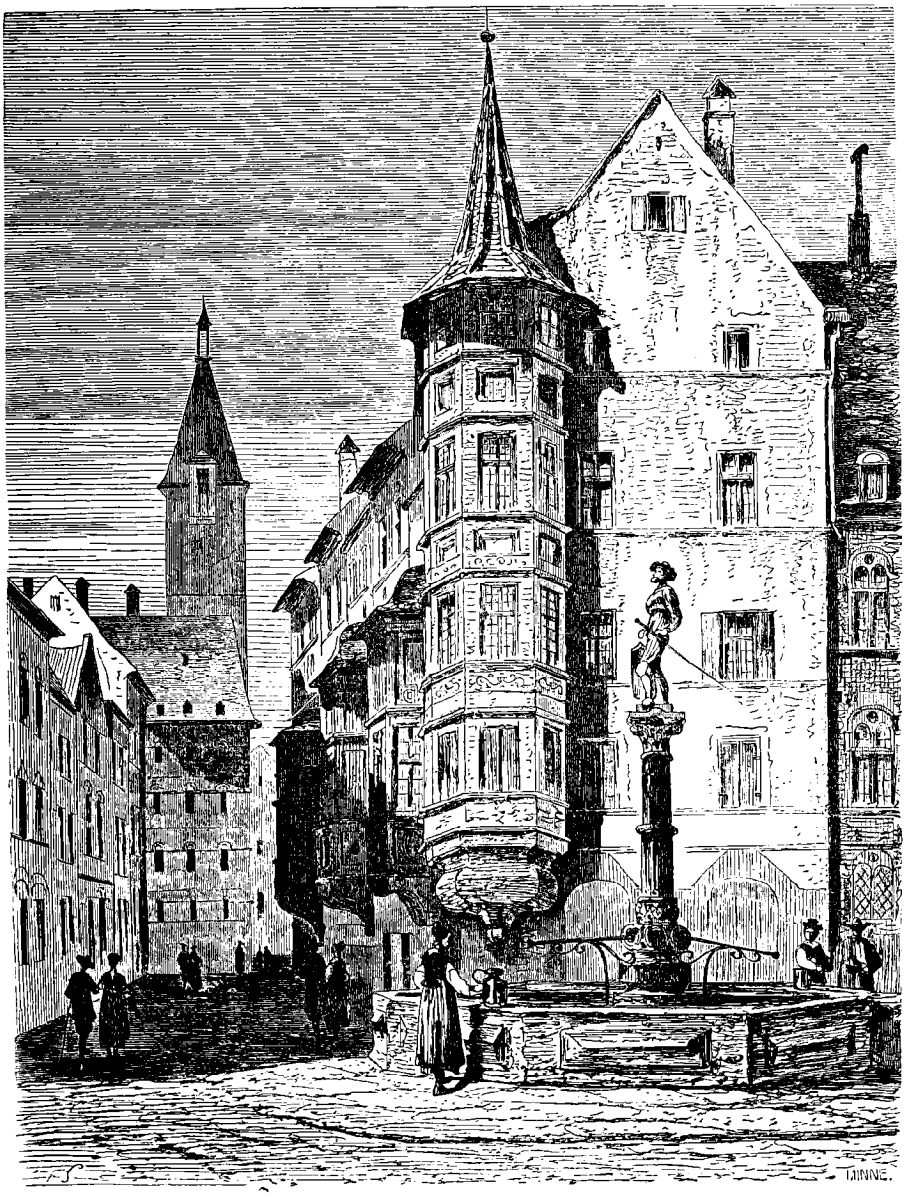
Le lendemain, elle se promenait devant la grotte, quand elle entendit une rumeur au-dessus de sa tête. Levant les yeux, elle vit avec effroi l'imprudent Walther, que ses camarades descendaient le long de la paroi, au moyen d'une corde. Elle garda le silence pour ne pas le troubler, et, le cœur palpitant, le suivit du regard. Il était arrivé près du nid, allait reprendre l'anneau, quand soudain la corde se rompit. La Bohémienne poussa un cri d'horreur : le jeune homme tomba dans le précipice, où son corps fut brisé; il n'eut pas même, avant de mourir, le temps d'adresser à Elmy un suprême adieu. La jeune fille perdit connaissance; il fallut beaucoup de temps pour la tirer de cette mort passagère, mais quand on la ranima, hélas! elle n'avait plus sa raison. « L'anneau, l'anneau! la mort, la mort! » disait-elle sans cesse, et elle regardait ses doigts, elle y cherchait la bague fatale. Puis, se levant tout à coup, elle penchait la tête en arrière, semblait chercher des yeux dans le ciel le malheureux étudiant; et comme si elle voyait chaque fois se reproduire l'affreuse scène, elle jetait presque aussitôt un cri effroyable et tombait en syncope. Un jour, la crise fut si violente qu'elle termina son supplice en terminant sa vie.

Telle est la tradition par laquelle on explique le nom donné à la *Grotte des Bohémiens*.

Pour retourner à l'auberge d'Allerheiligen, je pris un sentier, sur la droite du torrent, qui grimpe parmi les roches et les vieilles forêts. Il me mena si haut que je n'entendais même plus le bruit des cascades. Mais le site majestueux, déployé autour de moi, m'empêchait d'y songer. Il y a un balcon naturel, d'où on aperçoit au loin, dans les profondeurs, toute la vallée du Lierbach. Il faut une heure pour parcourir ce chemin, avec l'allure d'un homme affairé; mais pourquoi presser le pas, au milieu de sites charmants, où abondent les raretés végétales? Ce fut là que je retrouvai enfin l'athamante, avec sa petite ombelle de fleurs argentées, son feuillage d'une délicatesse inouïe, aussi fin qu'un duvet, et son odeur embaumée. Il faisait déjà sombre que je marchais encore : bientôt la lune monta derrière les flèches obscures des sapins, et les nuages lui formèrent comme un trône de nacre et d'opale, d'où elle semblait présider au spectacle merveilleux de la nuit.

J'aurais pu, le lendemain, me diriger vers le Kniebis, mais c'est un massif compact et peu accidenté, dont une grande route suit la crête. Je le connaissais d'ailleurs, je l'avais vu dans les conditions les plus poétiques, dans toute la pompe lugubre de l'hiver. Par une triste nuit du mois de décembre, je marchais en toute hâte vers Freudenstadt. Une neige épaisse couvrait la terre, et de larges flocons tombaient silencieusement. Nulle étoile n'égayait la funèbre obscurité du ciel. Cette morne et pâle, et vague lueur, qui flotte encore dans l'air le plus ténébreux, me laissait à peine distinguer l'immense linceul de la campagne. Les bises chantaient l'hymne des morts sur la nature ensevelie. Ce ne fut pas sans un extrême plaisir que j'aperçus au loin les lumières clignotantes de la ville, et mon plaisir redoubla quand je fus assis devant un bon feu, dans une auberge conve-

nable. Le lendemain, la couche glacée était devenue si profonde, que l'on me dissuada de continuer ma route à pied. L'hôte m'assura que je me mettrais en péril si je voulais traverser le Kniebis sans autre guide que ma carte, et sans pouvoir espérer de secours s'il m'arrivait malheur. Je pris donc un traîneau pour franchir les passages les plus rudes, et, quelques minutes après, je vis les maisons blanches et noires s'effacer derrière moi. Les grelots du cheval, le bruit de la neige froissée par le véhicule résonnaient dans l'immensité du désert. Pas un croassement, pas une plainte, pas un rayon de soleil, mais une atmosphère brumeuse sur des hauteurs li-

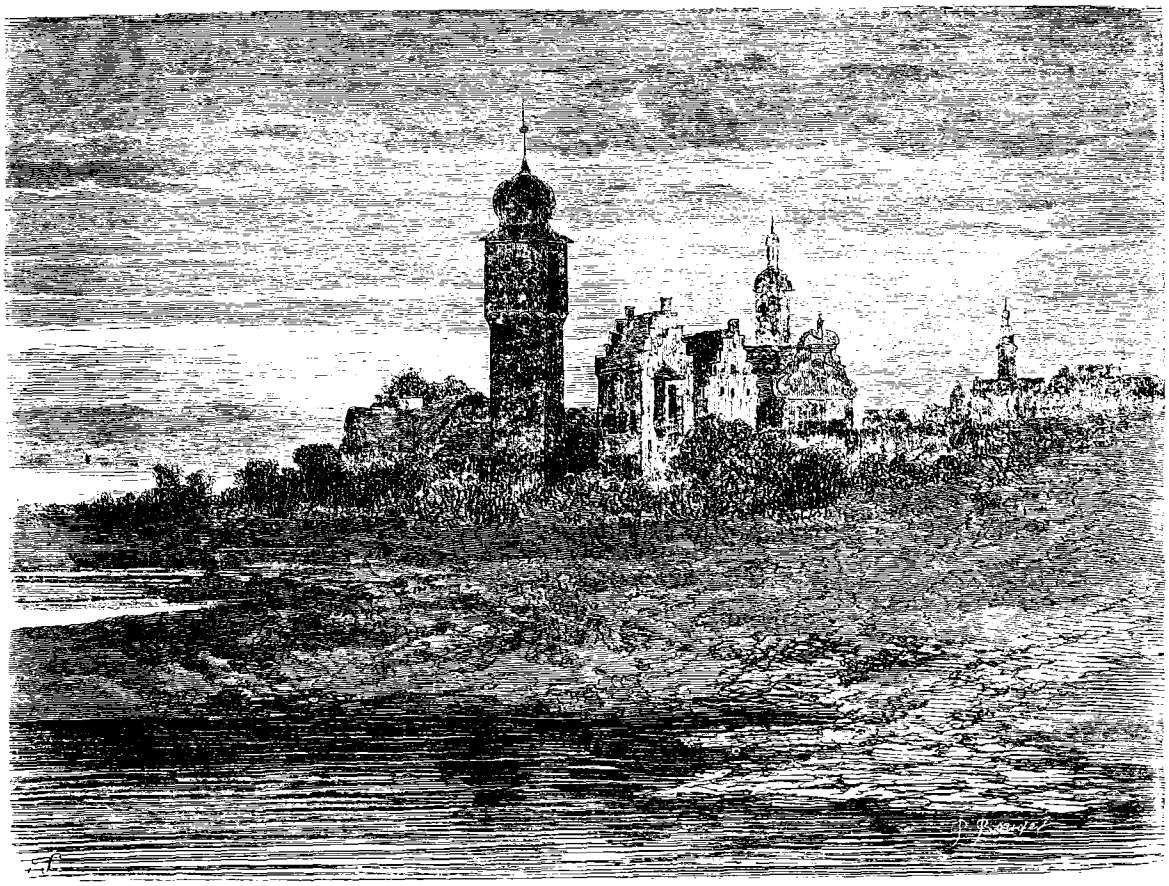


Place du Marché, à Schaffouse. — Dessin de Stroobant d'après nature.

vides; çà et là des masses de rochers, dont les formes se dessinaient à peine, comme celles d'un cadavre sous les plis du drap mortuaire; puis, sur toutes les crêtes, sur toutes les pentes, dans tous les abîmes, des forêts glacées, blanches, roides, immobiles, pareilles à la végétation d'une planète hyperboréenne. Le moindre vent, qui balançait les rameaux, leur donnait une physionomie plus singulière encore. La neige glissait de branche en branche, d'étage en étage; chaque flèche pyramidale semblait une cascade, et l'on aurait cru voir des millions de fontaines ruisselantes.

Alfred MICHIELS.

(La suite à la prochaine livraison.)



Confluent de la Sulm et du Neckar. — Dessin de Stroobant d'après nature.

LA FORÊT-NOIRE,

PAR M. ALFRED MICHIELS[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Au lieu de me diriger vers le bloc central du Kniebis, je descendis, comme la veille, le long des Sept-Cuves et j'entrai dans le vallon du Lierbach. A partir du couloir où grondent les chutes, il s'élargit, mais modérément et conserve l'aspect le plus sauvage. Aucune trace d'habitation humaine : on n'a autour de soi que de vieilles forêts, des hauteurs muettes et le torrent bavard dont la faconde ne s'arrête jamais. Ses deux rives forment deux bandes de verdure, qui ne sauraient être plus belles dans les jardins enchantés que décrivent toutes les mythologies. La reine des prés y agite son blanc panache, exhale son odeur d'amande amère; la berle, aux grandes feuilles vigoureusement découpées, s'étale comme une autre reine des pâquis humides; l'eupatoire y groupe ses bouquets lie de vin, et l'osmonde royale ou fougère fleurie, plante superbe, déploie magnifiquement ses hautes tiges à rameaux empennés. Je passe sous silence la foule des herbes vulgaires. Les sapins et les hêtres, la plupart du temps, se tiennent à une respectueuse distance du Lierbach; mais çà et là, quand la gorge s'évase et forme un petit bassin, des arbres se sont postés sur les deux rives, comme un bataillon d'éclaireurs. L'éternelle humidité qui les baigne communique à leur verdure un frais éclat, dont le langage ne peut donner une idée : le soleil plonge avec peine quelques rayons d'or à travers leur épais feuillage. Mais rien ne frappe l'imagination comme les amphithéâtres déserts qu'on aperçoit, de loin en loin, par les interruptions de la double chaîne. Des végétaux séculaires peuplent tous les étages de ces grands cirques ;

1. Suite. — Voy. pages 209 et 225.

on dirait un sénat de géants. Graves, sombres, immobiles, les colosses paraissent méditer sur le sort du monde. Plus on considère ces majestueux vétérans, moins on peut croire qu'ils ne délibèrent pas dans la solitude, et l'on appréhende, jusqu'à un certain point, de troubler leurs méditations.

Pendant une lieue au moins, on ne rencontre pas un chalet, on ne voit aucune trace de culture. La route domine quelquefois de très-haut le torrent, à ciel nu, et serpente quelquefois à travers d'épais bocages, aux senteurs résineuses. Les sapins, en légions pressées, occupent toute la gorge, et alors c'est seulement au loin, derrière leurs colonnades, dans une ombre crépusculaire, qu'on voit le Lierbach entrelacer les mailles de ses guipures d'argent. La vallée cependant continue à s'élargir : une habitation isolée apparaît çà et là, ou quelque scierie mécanique. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un établissement considérable, où fonctionnent de nombreux employés. Deux hommes, le chef et un auxiliaire, suffisent au travail. Une roue et l'eau du torrent meuvent toute la machine. Sous un hangar spacieux se trouve logé ce qu'on nomme le chariot, espèce de camion sur lequel on attache un tronc d'arbre écorcé. L'impulsion qui élève et abaisse une grande scie, fait avancer en même temps le véhicule sous les dents métalliques. C'est une combinaison très-simple et très-puissante. L'arbre est saisi, fendu, réduit en planches avec une force et une régularité extraordinaires. Au hangar confine toujours une maison qu'habitent le scieur (*sæger*), sa femme et son acolyte.

Ces demeures occupent en général les situations les plus charmantes, les plus pittoresques. Bâties loin des villages et des hameaux, elles forment dans la solitude des ermitages industriels. Comme on le pense bien, elles animent toujours le fond d'une vallée, où serpente un abondant ruisseau. Les forêts et les montagnes dressent alentour leurs verdoyants étages. Le bruit de la roue, de la scie et de l'eau qui tombe en cascade éplorée, se mêle au murmure du vent, aux cris de l'émouchet, aux mélodieux accords des bois. L'usine fonctionne nuit et jour, car on ne veut pas laisser perdre la force d'impulsion que fournit le torrent. Les deux montagnards se succèdent en conséquence et veillent à tour de rôle sur la machine. Tant que l'obscurité enveloppe notre hémisphère, une lampe brille sous le hangar pour éclairer le travail, et ses rayons, qui s'allongent au dehors, produisent un effet mystérieux, quand on les aperçoit de loin à travers les ténèbres, au milieu d'un site original et désert.

Les voyageurs attardés, les habitants surpris par un orage n'ont souvent pas d'autres lieux de refuge que les constructions où la scie géante dépèce les vieux arbres. Je m'y suis abrité moi-même bien des fois, quand les nuages semblaient accourir de tous les points du ciel, comme des conjurés à un sinistre rendez-vous.

Enfin nous apercevons un village, le Buikenhof, situé de la façon la plus pittoresque. Niché dans une espèce de berceau latéral, fort élevé au-dessus du Lierbach, il inspire un profond sentiment de calme et de solitude. Le terrain séquestré du monde où il éparpille ses lourdes maisons, semble mieux approprié à une tribu de castors qu'à une phalange humaine. Cette espèce de corbeille, en s'inclinant, atteint un groupe de rochers, qui s'élève tout seul au milieu du vallon principal et offre quelque similitude avec un monument gothique. On a comparé ses formes pyramidales à une toiture environnée de clochetons, et, par suite, on l'a baptisé la Roche-Église. Au sommet, une grande croix domine un autel, où, le jour de la fête, on célèbre en plein air l'office divin. Une légende explique la figure de ce massif pierreux, car les légendes expliquent tout. Ce qu'il y a d'indubitable, c'est qu'il produit dans le paysage un excellent effet.

Un peu plus bas, les montagnes s'arrondissent, perdent de leur caractère, et l'on continuerait à descendre, comme les flots de la Lier, avec une certaine indifférence, si tout à coup, par-dessus la chaîne de droite, on ne voyait grandir dans le ciel les majestueux sommets du Rossbühl et du Kniebis. Leurs masses imposantes raniment soudain le paysage, comme au théâtre une scène imprévue ranime un drame. Il est presque impossible de ne pas attribuer à ces Titans une vie personnelle, de ne pas croire qu'ils vous regardent du haut de leur accablante supériorité. On dirait même que ces fils de la terre communiquent avec le ciel par un secret langage. Puis le Mosswald se dresse au bas du vallon, éminence solitaire, qui a exactement la forme d'un gigantesque amphithéâtre.

A ses pieds coule la Rench, où tombe le Lierbach, et s'étale Oppenau, que la rivière traverse. Oppenau est une petite ville d'une physionomie originale. La porte gothique sous laquelle on passe en arrivant de l'est, prouve qu'elle était jadis fortifiée. Elle doit effectivement sa naissance aux Romains, qui avaient établi en ce lieu une citadelle (*oppidum*), et conserva pendant tout le moyen âge l'importance d'une place militaire. Le titre de ville cependant ne lui fut pas octroyé avant le quatorzième siècle. Ayant appartenu d'abord aux seigneurs de Urach-Fürstenberg, elle devint la propriété des moines d'Allerheiligen, qui la cédèrent à l'évêque de Strasbourg. On n'y voit guère que des maisons à pignons communs ou à pignons en auvent, qui terminent si bien une façade et paraissent la coiffer d'un bonnet. Elle aurait sans contredit une bien autre tournure encore, si Louis XIV ne l'avait fait saccager en 1689. La grande rue est très-propre, mais d'autres rues, hélas ! soulèvent le cœur. M'étant par hasard engagé dans une voie latérale, où coule un ruisseau détourné de la Rench, mes yeux et mon nez furent saisis d'indignation. C'était un spectacle rebutant et une odeur affreuse. Les maisons qui donnent sur la grande rue, ont là des pièces ouvertes comme le sont beaucoup d'ateliers et d'entrepôts. Elles servent de cours, de laboratoires, de réceptacles pour les immondices. Les charcutiers, les bouchers, les mégissiers, les teinturiers y exécutent les opérations les plus sales de leur profession ; les latrines y coulent, des pourceaux y vivent dans l'ordure, on y entasse les re-

buts et les fumiers. Ces cloaques forment la seule perspective des maisons situées en face ; les portes, les fenêtres basses ou hautes, ne montrent pas d'autre vue aux locataires. Et eux-mêmes croupissent dans une impureté presque aussi nauséabonde. La saleté de quelques-uns de ces citadins peut faire concurrence à la saleté bretonne et à la saleté des villageois qui grouillent dans les Alpes françaises. Quelle existence doivent mener les infectes populations que ne choquent point des miasmes révoltants, une malpropreté contre nature? Quelles idées peuvent germer dans les esprits, quels sentiments dans les cœurs, au milieu d'une atmosphère pareille? Et de vastes prairies, des plateaux, des montagnes, des terrains spacieux et incultes environnent les fétides repaires! Ayant demandé s'ils abritaient des juifs, on me répondit que toutes ces demeures étaient habitées par des catholiques aussi dévots que crasseux.

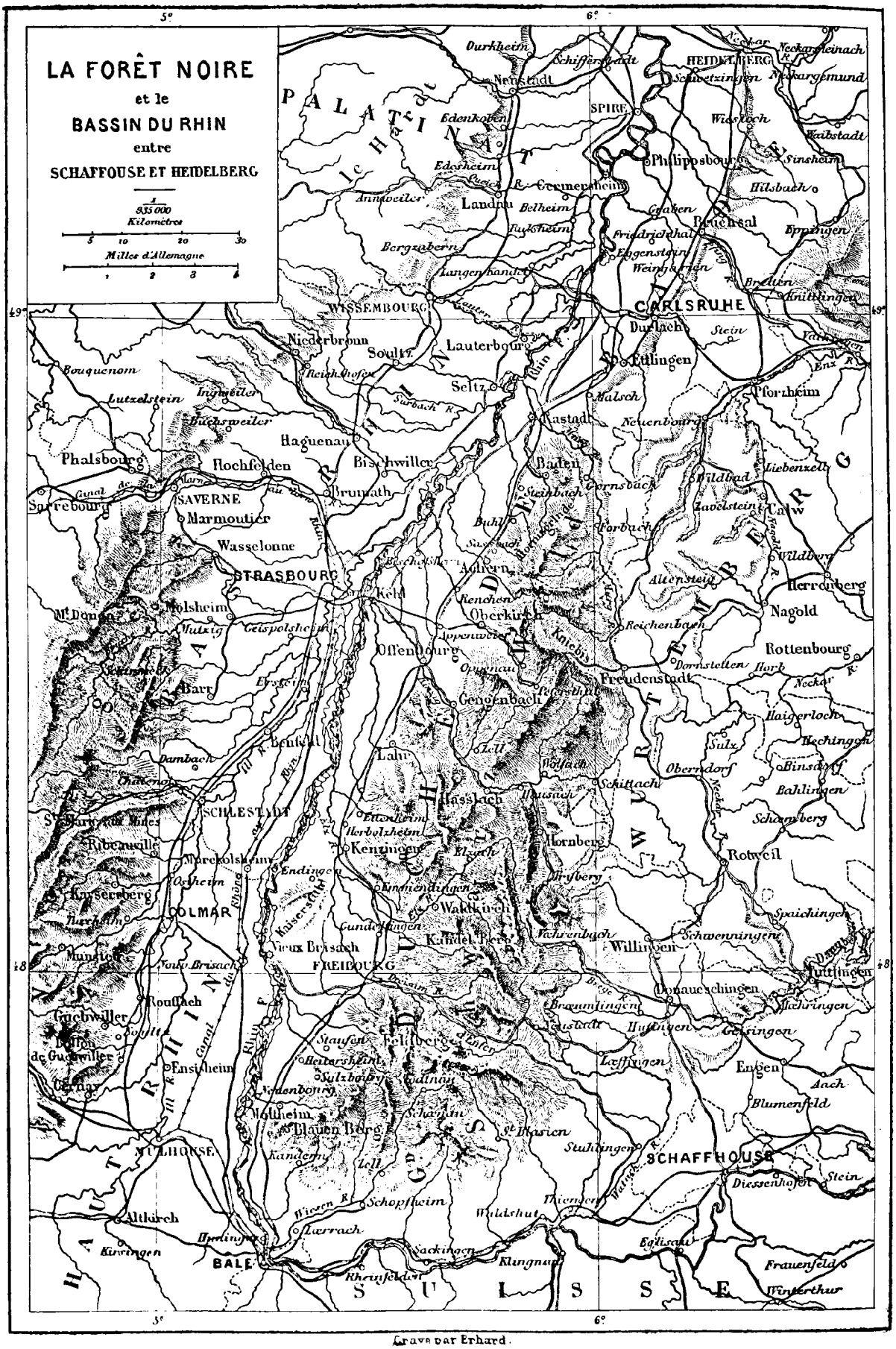
Dégoûté, scandalisé, écœuré, je sortis de la ville en longeant le cours tumultueux de la Rench et aspirant à pleins poumons l'air embaumé de la campagne. Une marche rapide me fit atteindre en une heure le village de Lautenbach, où je m'arrêtai devant une église qui borde la grande rue et me promettait quelque plaisir d'amateur. On l'a nommée, je ne sais pourquoi, Notre-Dame de Bon Conseil (*Maria zum guten Rath*). Une porte ogivale, surmontée d'une fenêtre encadrée dans un pignon, y donne accès. L'extérieur du monument a quelque élégance, mais n'est pas d'un bon style. Au-dessus de l'entrée on lit l'inscription suivante : *Anno Domini LXXI pridie kal. Augusti inceptum est hoc edificium*. 1471 (L'an du Seigneur 1471, la veille des calendes d'août, fut commencé cet édifice). Or, il faut savoir que les bâtiments d'Allerheiligen ayant été brûlés en 1470, le quatorzième prieur, Rorhard von Neuenstein, fit élever non-seulement l'église de Lautenbach, mais la construction monastique située auprès, pour y loger les cénobites : une partie de cette construction sert maintenant de presbytère. Le climat étant beaucoup plus doux à Lautenbach que sur le Sohlberg, le prieur Magistri, comme nous l'avons raconté, voulut y établir définitivement les religieux, et y serait parvenu sans leur ferme opposition.

L'église de Lautenbach a la forme le plus souvent répétée au delà du Rhin, c'est-à-dire qu'elle se compose d'une abside en ogive et d'une nef quadrilatérale. Un jubé sépare le chœur de l'enceinte réservée aux fidèles. Les vitraux portent les armoiries des bienfaiteurs du couvent ; les ducs de Bavière, les évêques de Strasbourg, les margraves de Bade, les seigneurs de Staufenberg, de Schauenstein, de Neuenstein, etc. Mais ce qu'on remarque d'abord, c'est une chapelle située à droite, petit monument tout à fait clos, bâti dans un plus grand et muni de vitrages, comme s'il se dressait en plein air. On y voit beaucoup de pieds, de mains, de bras, de mâchoires en cire et de tableaux votifs, car c'est un lieu célèbre de pèlerinage. L'architecture appartient au gothique de l'extrême décadence. Il paraît que l'église d'Einsiedeln, en Suisse, renferme une construction analogue.

Beaucoup plus curieux que ce petit monument sont les tableaux du seizième siècle, dont l'église est décorée au maître-autel et sur deux autels secondaires, qui flanquent la porte du jubé. Un des panneaux, que nous signalerons tout à l'heure, offre la date de 1523. Des sculptures dorées occupent le milieu du maître-autel et représentent la Vierge entre les deux saint Jean. Mais l'intérieur des vantaux est décoré de scènes peintes, divisant chaque panneau en deux compartiments : l'Adoration du Christ nouveau-né, la Circoncision, l'Épiphanie et la Présentation au temple. Ce ne sont pas des œuvres sans mérite, tant s'en faut, et même, comme productions allemandes, ce sont des travaux remarquables. Ici donc se reproduit un phénomène que j'ai signalé plusieurs fois dans mon *Histoire de la Peinture flamande*. Ce phénomène, c'est que les écoles d'Allemagne ont suivi lentement et de loin les écoles des Pays-Bas, en sorte que l'art germanique, relativement aux dernières, a toujours la physionomie d'un art provincial. Certains procédés attestent même, comme à Lautenbach, le goût suranné des peintres allemands. Ainsi, les personnages ont des nimbes d'or plein, auxquels les Flamands avaient renoncé depuis un siècle, et les baies des édifices, au lieu de laisser la vue planer sur la campagne ou sur une ville, sont obstruées par des plaques d'or. Saint Joseph, dans la Circoncision, tient le Christ enfant suspendu en l'air par les deux bras, et le Messie écarte les jambes au-dessus d'un bassin ; le grand prêtre, assis devant le jeune Dieu, lui fait l'opération avec un rasoir. Les artistes néerlandais, en 1523, n'auraient point si gauchement composé la scène. Le prince nègre, habillé tout en blanc, porte le manteau et les autres vêtements à la mode sous François Ier, ce qui produit le plus singulier effet.

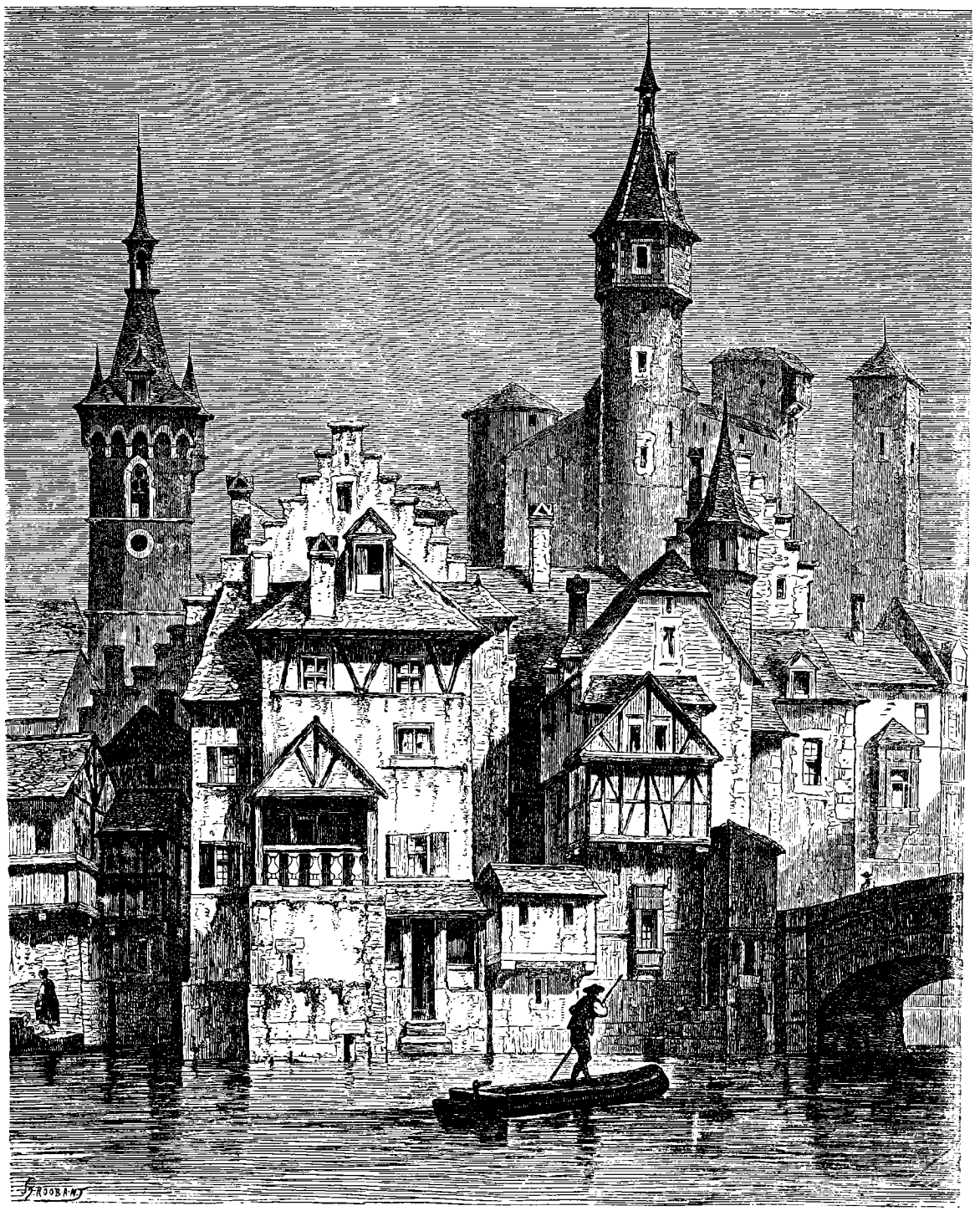
L'extérieur des volets figure aussi quatre épisodes : L'Annonciation, la Nativité du Christ, la Visitation, la Mort de la Vierge. Sur ces quatre morceaux qui paraissent avoir été dessinés postérieurement aux images précédentes, il y a non-seulement des intérieurs d'édifices, mais des vues champêtres substituées au fond d'or. Si c'est un progrès comme méthode, la pauvreté de la facture lui enlève toute importance. Le paysage qui orne la Visitation est aussi incomplet, aussi primitif que ceux des miniatures enluminées au quatorzième siècle et ceux de Melchior Broederlin, conservés à Dijon. Les scènes extérieures offrent aussi quelques types heureux, comme la tête de la Vierge et celle de l'ange dans l'Annonciation. Elles révèlent, en fait de composition, la même inexpérience que les images intérieures. La Nativité de Jésus fait sourire : on y voit au lit la fille de Sion, qui vient d'accoucher ; à sa gauche, une femme tient un vase plein d'eau et une éponge ; à droite, une seconde femme porte sur ses bras le petit Emmanuel. A genoux, au pied du lit, saint Joseph semble émerveillé de posséder un fils ; il adore le mystère qu'il a vu s'accomplir. Un personnage de dimensions plus petites, également à genoux, doit être le portrait du donateur.

EXVIBRIS



Grave par Erhard.

Sous le jubé, à droite et à gauche de l'ogive qui donne accès dans le chœur, deux autres retables décorent deux autels. Le centre aussi en est occupé par des sculptures. Les hauts-reliefs de gauche nous montrent la Vierge tenant le Christ mort sur ses genoux. L'extérieur des volets figure l'Annonciation : les deux per-



Château de l'Unnoth, à Schaffouse. — Dessin de Stroobant d'après nature.

sonnages ont une physionomie sévère; Gabriel surtout joint l'austérité à la beauté. C'est au-dessous de lui que se trouve la date de 1523. Le fond ne laisse pas d'être curieux; il forme une espèce de compromis entre l'ancienne manière et le style nouveau; car il offre en même temps au regard un paysage et une plaque d'or, qui, tenant lieu de ciel, couronne la campagne.

Les hauts-reliefs exposés sur l'autel de droite repré-

sentent saint Martin, l'évêque saint Wolfgang, saint Jacques de Compostelle et saint Antoine. Ce sont des sculptures très-bien faites, où abondent dans les chairs ces détails que les maîtres seuls ont l'art d'observer et le talent de reproduire. On ignore malheureusement quel statuaire les a fouillées de son habile ciseau; personne, du moins, n'a pris la peine de chercher son nom dans les archives de l'abbaye. Par le même motif, on ignore celui du peintre. A l'extérieur des ailes, saint Martin, donnant la moitié de son manteau, et saint Wolfgang, portant une église d'une main, un hache de l'autre, ne dépassent point la zone du médiocre et n'égalent pas les autres sujets.

De Lautenbach, après avoir suivi pendant quarante minutes les bords de la Rench et le pied des collines, on atteint la petite ville commerçante et industrielle d'Oberkirch, où se tient chaque semaine un grand marché. Ses principales rues et ses belles places étaient encombrées d'échoppes, de denrées agricoles et de paysans, spectacle toujours agréable, car il inspire l'idée du bien-être, de l'aisance et de la gaieté. Quand on voit tant de légumes, de viandes, de fruits, de grains, de fromages et d'autres provisions accumulés autour de soi, on se persuade que l'abondance règne partout, qu'il y a là de quoi nourrir des populations entières. Pour les villageois aux costumes bariolés, qui sont venus des pays d'alentour, c'est d'ailleurs une espèce de fête qu'un jour de marché. On cause, on rit, on apprend les nouvelles, on mange mieux que d'habitude, on boit un coup de plus, et la bonne humeur empourpre tous les visages. L'hôtel de la Poste, avec son ample façade, avec ses beaux tilleuls, a un air engageant qui porte aussi aux idées joyeuses et donne envie de faire un bon repas. On demande alors du *markgræfler* et on s'anime un peu en le dégustant. C'est le vin du Margraviat, du territoire situé en face de Fribourg, et le meilleur que produise le grand duché de Bade. Ensuite, on rôde gaiement dans la ville, que l'on trouve beaucoup plus belle, dont on admire çà et là les antiques maisons avec leurs escaliers, leurs balcons, leurs galeries de bois. Mais, comme cet examen ne demande pas beaucoup de temps et qu'à l'extrémité de certaines rues on voit se dresser au loin, sur une colline, le manoir de Schauenbourg, on prend aussitôt le parti d'aller visiter ces ruines. Ce sont les plus fréquentées du pays de Bade peut-être : comme elles se trouvent juste en face de Strasbourg, nombre d'Alsaciens y viennent en partie de plaisir. Une route bien entretenue y conduit. Ce château avait jadis une assez grande importance, car il appartenait, avec son domaine, à la puissante famille princière des Zæringhen. Il fut apporté en dot par Luitgarde, fille de Berthold II, au comte palatin Gottfried de Calw, dont la fille, nommée Uta de Schauenbourg, le transmit au duc Welf VI. Cette noble dame nous intéresserait peu, si elle n'avait fait construire l'abbaye de Tous-les-Saints, comme on l'a vu plus haut, et confié à un âne le soin de choisir l'emplacement du monastère. Une ancienne famille, à laquelle ce manoir fut donné en fief par les comtes d'Eberstein, existe encore et a même emprunté son nom au château, puisque l'aîné s'intitule baron de Schauenbourg. L'antique demeure n'est plus qu'une ruine, auprès de laquelle un fermier a construit sa métairie, semant des choux et de l'orge, plantant de la vigne autour des murs jadis redoutés. L'adroit campagnard a mis sa cense à l'abri dans une sorte de tranchée ou de ravin, qui entoure, comme une fortification naturelle, la butte que couronne le vieux logis féodal. Son intention unique a été de protéger contre les vents son agreste demeure; entouré d'une simple haie, il y dort plus paisible que les seigneurs de Schauenbourg dans leur sourcilleux donjon.

Les ruines ont encore une assez belle apparence. Deux hautes tours empanachées d'arbrisseaux, l'une ayant la vue du côté des montagnes, l'autre du côté de la plaine, d'anciens corps de logis, de vieilles murailles y forment une masse pittoresque. Ces débris appartiennent, je crois, à une société d'amateurs, qui ont fait tracer un jardin alentour et dans l'enceinte même que forment les restes délabrés. Des pelouses, des fleurs, des arbrisseaux de choix mêlent aux pierres noircies par le temps de fraîches couleurs, aux tragiques souvenirs de riantes idées. On peut là rêver à son aise, s'asseoir sur un banc, admirer comme du haut d'un observatoire l'immense paysage, et si la nature se met en colère, si l'on est surpris par une bourrasque, on trouve un asile tout près, dans quelque salle abandonnée. Une de ces violences subites me força justement de chercher un abri. Pendant les vingt premiers jours de mai, nous avions eu les chaleurs du mois de juin, un ciel resplendissant et un soleil inexorable. Mais, depuis le matin, l'atmosphère prenait des tons louches; quelques nuages traînaient çà et là, comme des rôdeurs de mauvaise mine. Enfin, tandis que j'examinais le verdoyant manoir, l'orage qui couvait dans l'air parut décidé à faire une esclandre. A travers les rayons du soleil, une large nuée, de forme semi-circulaire, précédée par une sorte d'écharpe blanche, arrivait de l'Alsace, comme la moitié d'un immense disque. Quelques vapeurs éparses dessinaient une frange au devant. Derrière la bande de couleur claire, une masse épaisse, obscure, terrible à voir, flottait lourdement et apportait la nuit avec elle. Je n'eus que le temps de me réfugier dans une petite pièce voûtée en ogive et de m'asseoir dans l'embrasure d'une étroite fenêtre, sur un des bancs de pierre où les nobles dames cherchaient à tromper leur ennui, en regardant au dehors. Un vent furieux agita bientôt les arbres, qui se penchaient comme pour esquiver la tempête, s'inclinaient l'un vers l'autre et semblaient se tordre avec désespoir. L'ombre arrivait, noircissait la campagne : la lumière disparut si complétement qu'il aurait été impossible de lire. La pluie commença par de larges gouttes, augmenta de minute en minute, ne tarda point à former un vrai déluge. Chassée presque horizontalement, elle paraissait ne pouvoir tomber, et ne touchait le sol que pour rejaillir en humide poussière. Les troisièmes plans de la perspective, puis les seconds, s'é-

taient effacés : une sorte de brouillard mobile enveloppait même les objets les plus voisins. Les tonnerres en fureur parcouraient le ciel dans toute son étendue, semblaient se chercher, se provoquer, s'élancer l'un vers l'autre et se heurter au milieu de l'espace, comme de lourds escadrons. Des serpents, des zigzags, des rinceaux de feu sillonnaient les ténèbres. Ils montraient vaguement les routes métamorphosées en torrents bourbeux. Au fracas qui grondait sans relâche, à l'incessante fulguration des éclairs, on aurait pu croire qu'une immense batterie céleste foudroyait, comme dans le *Paradis perdu*, les bataillons des anges rebelles.

Tout cela me paraissait fort beau, mais ce qui m'intéressait moins, c'étaient les hurlements frénétiques de l'orage sous les voûtes du manoir désolé, le bruit des pierres que le vent arrachait aux murailles, qui tombaient par les étages entr'ouverts ou bondissaient sur les décombres. Ignorant jusqu'à quel point le temps avait ébranlé le monument séculaire, je ne savais pas non plus quelle force de résistance il pouvait opposer au déchaînement de la rafale. Sans être timide, on n'envisage pas avec plaisir la chance de recevoir sur la tête la moitié d'une tour, ni même le quart. Mais le château eut le bon esprit de se tenir ferme dans sa cuirasse de granit, et son adversaire, épuisé par ses efforts mêmes, cessa peu à peu la lutte. Le soleil reparut triomphant au bord des nuages disposés en sombre guirlande, comme ces figures de saints ou de divinités que les peintres groupent autour des coupoles.

En un pays de plaines, après une si terrible averse, j'aurais péniblement regagné mon logis, en piétinant dans la boue. Mais les montagnes égouttent vite leurs pentes. Il me suffit d'attendre un quart d'heure pour avoir à ma disposition des chemins qui ruisselaient modérément et pour retourner sans trop de gêne à Oberkirch, où les hôtels, les brasseries, les moindres bouchons regorgeaient de paysans, que l'orage avait contraints de s'y abriter. Ils n'étaient pas tristes, je vous jure; après avoir mangé force veau et force bœuf, ils dégustaient force bière et force vin, pour opposer aux flots du ciel des liquides moins débilitants. Il était cinq heures et demie du soir; je me divertis dans mon auberge à regarder ces joyeuses figures, à écouter les propos enjoués qui bourdonnaient autour de moi. Les paysans du Schwartzwald sont gais, narquois et malins, en sorte qu'ils n'inspirent jamais la mélancolie. Ayant fait une bonne journée d'exploration, je remis au lendemain une promenade qu'on m'avait recommandée.

Il s'agissait d'aller voir dans un charmant district, sur le haut d'une petite montagne, près de Waldulm, une curiosité que les uns jugent naturelle, que les autres estiment produite par la main de l'homme. Quelques individus l'ont réputée un monument druidique. Ayant vu nombre de dolmens, de galgals, de barrows, de menhirs dans la Bretagne et près de Saumur, je comptais bien pouvoir émettre une opinion positive. En effet, lorsque j'eus gravi l'éminence, à travers une sombre forêt de sapins, et que du crépuscule des rameaux je sortis en pleine lumière devant les pitons énigmatiques, leur aspect me donna la certitude que ce n'était pas une œuvre des Gaëls. Je reconnus aussitôt les dents d'un rocher calcaire dénudé par les pluies. Aucune de leurs formes n'accuse le travail d'une population celtique. C'est un jeu, un caprice de la nature, qui a dressé des clochetons sur ce pinacle solitaire. Une assise tombée de la plus haute flèche s'est arrêtée à mi-chemin, entre le principal obélisque et l'aiguille voisine, imitant une porte avec son linteau, ou l'entrée d'un dolmen : il suffit néanmoins d'un coup d'œil pour se persuader que le hasard a tout fait, que le calcul n'est pour rien dans cette espièglerie lapidaire.

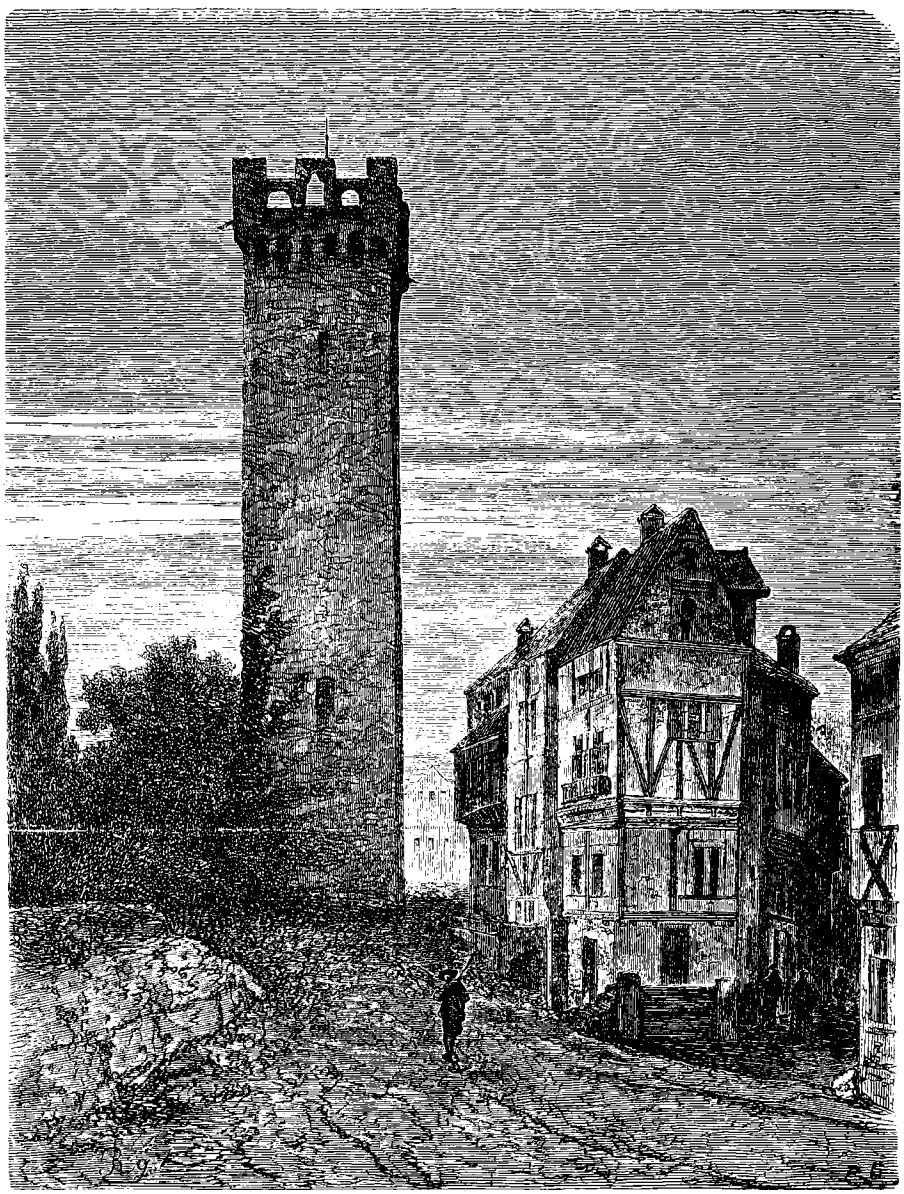
D'étape en étape, j'avais décrit un cercle et j'étais revenu presque à mon point de départ : entre Waldulm et Achern, il n'y a guère que cinq quarts de lieue. Le chemin de fer badois était peu éloigné, car je voyais flotter dans la plaine le panache de la locomotive. Je m'acheminai donc tranquillement vers la prochaine station, où je demandai un billet pour Emmendingen.

VII

Avant d'aborder les montagnes groupées autour du Feldberg, le massif le plus important de la Forêt-Noire, il est indispensable d'étudier la race à laquelle le sort a fait don de cette opulente contrée.

Les habitants du Schwarztwald ont eu sur la manière dont la France a jugé les populations transrhénanes une action énorme et tout à fait inconnue. Le nom même par lequel nous désignons l'ancienne Germanie est emprunté aux pasteurs de cette région bucolique. Sauf pour les Français, il n'y a point de contrée en Europe qui s'appelle l'Allemagne. Nos voisins de l'est nomment Teutonie les provinces qu'ils habitent (*Teutschland*) et s'appellent eux-mêmes Teutons (*Deutschen*, *Teutschen*). Les mots *Allemagne* et *Allemands* viennent de la tribu des *Allemænner* (en latin *Alemanni*), cantonnée dans la Forêt-Noire. Pendant la seconde moitié du cinquième siècle, ils étendirent très-loin leur puissance, occupèrent la vallée du Rhin jusqu'aux plaines de Cologne, envahirent la Suisse, le Tyrol et la Bavière. Comme ils étaient les Teutons les plus voisins de la Gaule, comme ils en bordaient presque toutes les limites orientales, les Gaulois prirent cette peuplade, devenue grande comme une nation, pour la totalité de la race germanique. Et non-seulement ils appliquèrent à celle-ci le terme qui désignait la tribu, mais ils s'en formèrent une idée générale d'après le type, les aptitudes et les penchants qui distinguent la population particulière du Schwartzwald. Cette variété de l'espèce humaine a la taille haute, la poitrine forte, une constitution robuste, les yeux bleus, les cheveux blonds, la face charnue, le teint vermeil. Adonnés presque entièrement à la vie pastorale, ils ont la simplicité, le calme, la douceur, l'enjouement que produit ce mode d'existence paisible et solitaire. Bien autres sont les formes, les goûts, les pro-

pensions, le caractère de la race germanique, étudiée dans son ensemble et dans les provinces où n'ont pas pénétré les clans de la Forêt-Noire. Quand on sort, vers l'orient, du massif de hauteurs qu'ils habitent, ou qu'on fait dix lieues au delà du Rhin, après avoir dépassé Mannheim, on voit apparaître une population toute différente. Les hommes sont de taille moyenne, d'une corpulence très-modérée, ont les yeux bruns, les cheveux de même couleur et souvent tout à fait noirs. Et bien loin que leur nuance devienne moins sombre à mesure qu'on s'enfonce dans le nord, c'est le contraire qui a lieu. En Prusse, en Hanovre, au Mecklembourg, on ne trouve presque plus de têtes blondes; partout dominent les teintes obscures. A Berlin, lorsque je promenais mes regards autour de moi, dans les restaurants et les *conditoreien*, espèces de cafés où l'on mange des gâteaux et des bonbons, sur soixante consommateurs, il n'y avait quelquefois pas deux personnes d'une nuance plus claire que le châtain. De sorte qu'en réalité les blonds Allemands ont presque toujours les cheveux noirs; les Allemandes à l'œil bleu, la prunelle sombre comme des Espagnoles. Cet aspect donne raison aux savants qui font venir les Teutons de l'Inde et les nomment la race Indo-Germanique; ils semblent, en effet, avoir apporté du sud les tons chauds des régions tropicales.



Ancienne prison de Goetz. — Dessin de Stroobant d'après nature.

Poursuivons maintenant notre voyage.

On peut entrer par tous les points de l'horizon dans le massif de montagnes que domine le Feldberg. Je l'ai parcouru trois fois, et chaque fois j'ai suivi une route différente. La première, je choisis pour guide le cours de la Wiese, torrent qui livre ses flots au Rhin sur le

territoire de Bâle et mène directement vers les plus hauts sommets. Le vallon où il coule est la patrie de Hebel, le gracieux, le charmant poëte, et Holbein a vu le jour près de l'endroit où il tombe dans le grand fleuve germanique. Ces circonstances, jointes à la beauté des paysages qui l'encadrent, l'ont rendu célèbre : les

Intérieur de ville dans le Simorswald. — Dessin de Stroobant d'après nature.

vallées de la Mourg, du Neckar et de la Wiese passent pour les trois plus belles de la Forêt-Noire.

Le soleil inclinait vers l'horizon, quand je laissai derrière moi la ville de Bâle. C'était un soir à demi triste, à demi radieux. Une large nue couvrait l'extrémité de l'occident, et la pluie flottait au-dessous comme un long voile. Le dieu resplendissait à travers ce rideau mobile : les autres parties du ciel avaient un doux éclat,

une sérénité limpide. Des milliers de vaches, de génisses et de bouvillons, disséminés dans les prairies, agitaient au loin leurs clochettes. Elles résonnaient sur tous les tons et formaient des gammes tantôt vives, tantôt mélancoliques. On ne pouvait mieux commencer une excursion dans un district pastoral, qui est une perpétuelle églogue.

Après une nuit passée à Schopfheim, petite ville industrieuse où prospèrent de grandes fabriques, je me trouvai en pleine idylle. Devenue plus étroite, la vallée était plus pittoresque. Mais, si riante la veille au soir, sa physionomie avait bien changé. Lorsque l'air est froid, les collines restent ordinairement voilées jusqu'à midi. Les nuages produisent alors de singuliers effets; ils ne descendent point assez bas pour raser la terre, mais flottent dans une région moyenne, à cent cinquante pieds environ. L'œil distingue nettement ce qui ne dépasse point cette limite; au delà, les objets deviennent confus. Leurs nuances pâlissent d'abord, leurs contours s'effacent ensuite; il vous semble découvrir une magique apparition. Les forêts immobiles sous cette vapeur ont l'air du séjour qu'habitent les âmes, du royaume surnaturel que gouverne Odin. L'atmosphère, pressée entre le sol, les nuages et les montagnes, repose dans un lugubre silence. On n'entend que la chansonnette du bouvreuil et l'exclamation farouche des oiseaux de proie.

Deux jours de marche me conduisirent à la petite ville de Todtenau, ou *Prairie des morts*, qui était, il y a trente ans, une simple bourgade. Mais le commerce et l'industrie l'ont développée. Les mines d'argent que l'on découvrit dans le voisinage, au treizième siècle, y attirèrent d'abord une certaine population, malgré la rudesse du climat, le lieu étant élevé à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer. Depuis lors, la fabrication des brosses, qui occupe maintenant trois mille personnes, a entretenu la prospérité de la ville. Deux filatures de laine, des forges, une manufacture de papier y pompent aussi l'argent des basses terres. A Todtenau, la vallée cesse, et des hauteurs escarpées entourent les maisons de toutes parts. Dans l'auberge de la Poste, où je m'arrêtai, je voyais de ma chambre des vaches qui paissaient une prairie en pente, à huit ou neuf cents pieds au-dessus de ma tête. Là, il me fallut demander un guide, pour me conduire, par des sentiers extrêmement rudes, au sommet du Feldberg, la plus haute montagne de la Forêt-Noire (4650 pieds d'élévation, en mesures françaises). A six heures, nous quittions l'hôtel.

Qu'il était beau de voir les rochers, les précipices, les herbages et les flèches des sapins resplendir aux clartés de l'aurore! Le silence du soir a toujours quelque chose de morne et de triste; la paix du matin, au contraire, est si sereine et si douce, les idées se développent alors avec tant de liberté, qu'à voir les objets immobiles, pendant que la vie se réveille plus active en nous-mêmes, nous regardons parfois le monde extérieur comme une création de notre fantaisie. Un incident néanmoins troublait mon enthousiasme : les hautes montagnes avaient leur cime plongée dans des flots de vapeurs, qui, au sommet du Feldberg, formaient une couche plus large et plus épaisse. Le soleil ou le vent dissiperait-il ces nuages, qui menaçaient de me cacher entièrement la perspective, quand j'aurais atteint le but de ma course? On m'assura que les colosses allaient bientôt dégager leur tête, et nous continuâmes de gravir par un chemin sinueux. Le montagnard eut la prévenance de me faire passer, près de Laubisfelsen, devant une cascade peu abondante, mais d'une hauteur prodigieuse, car elle tombe de 318 pieds : elle a perdu la moitié de son poids en humide poussière, quand elle frappe le sol. Nous traversâmes le petit village animé de Todtnauberg, un des plus élevés qu'il y ait dans la Forêt-Noire. Puis nous montâmes, nous montâmes, pendant je ne sais combien de temps. Le brouillard, qui enveloppait les hautes coupoles, bien loin de disparaître, descendait peu à peu vers nous : il finit par nous envelopper.

Après une heure et demie de marche, le guide m'arrêta et me dit :

« Nous sommes arrivés.

— Je vous crois sur parole; mais le brouillard m'aveugle.

— Un peu de patience : vous allez voir dans un quart d'heure.

— Donnez-moi mon manteau : il fait un froid terrible. »

Je m'enveloppai le mieux que je pus, et j'attendis avec la résignation d'un voyageur. Une rosée d'une extrême abondance avait trempé notre chaussure et le bas de nos pantalons.

Au bout de dix minutes, il me sembla que le brouillard devenait plus diaphane et que le soleil commençait à le dorer.

« Faites attention, me dit le guide : le nuage va quitter la montagne. »

A peine avait-il fini de parler que la vapeur se détacha, pour ainsi dire, de la terre, avec une extrême lenteur. Je vis d'abord plus nettement mes pieds et le sol qui nous portait. Puis le voile, plus transparent, me laissa découvrir des pentes, des plateaux, d'immenses vallées toutes resplendissantes de soleil. La brume néanmoins continuait à former une barre, qui me cachait les cimes des montagnes. Mais le paysage, ainsi limité, avait une apparence plus magnifique. L'œil ne pouvant mesurer les hauteurs, l'imagination leur supposait une stature indéfinie. Un monde éclatant, prodigieux et vague, m'apparaissait à travers une brume d'or, sous un colossal velarium. Et le nuage montait, montait toujours, laissant le regard embrasser un horizon de plus en plus vaste. C'était exactement comme une toile de théâtre, qui se levait sur un magnifique décor. Nos jambes, notre buste, puis notre tête sortirent graduellement de la vapeur; la tenture impalpable continua de s'élever, de s'amoindrir, et ne forma bientôt plus dans le ciel qu'un nuage insignifiant. Les cimes nues et les forêts, les lacs, les vallons, les rochers s'accusèrent par des lignes d'une précision admirable.

« Par ma foi! c'est vraiment beau, dit le montagnard.

— J'aimais mieux le spectacle de tout à l'heure, dans son indécision merveilleuse, » lui répondis-je.

Et le dialogue en resta là, le paysage ayant plus d'intérêt que ce que nous aurions pu dire.

Non-seulement toutes les montagnes du Schwartzwald fourmillaient autour de nous, mais par delà cette prodigieuse armée, aux sombres costumes, se dressaient dans le lointain, comme de blanches apparitions, les cimes neigeuses des Alpes. On découvrait la chaîne éblouissante depuis le Glœrnisch, à l'est, jusqu'au massif de Mont-Blanc, à l'ouest. Entre ces deux points extrêmes, le Tœdi, le Scherhorn, le Titlis, les Triftenhœrner, le sombre Pic de l'Aar, les Pics de la Terreur, la Jungfrau, la Blumlisalp et une foule d'autres sommets moins élevés dentelaient le splendide bandeau. Plus près de nous, le Schauinslaud, le Belchen, large, sombre, morose, le Blauen, le Hochkopf, l'Herzogenhorn et le Hochfirst arrondissaient leurs coupoles, dessinaient leurs arêtes, leurs cônes obtus et leurs profondes cannelures; dans l'intervalle se creusaient, ainsi que des tranchées immenses, les vallées de Münster, de la Wiese, de Saint-Blaise et de la Schwarzach, bigarrées par les teintes diverses des bois et des prairies. Les espaces situés à notre gauche semblaient former la région des lacs : on y voyait dans son encaissement de rocs le Feldsee, dans leurs bassins plus spacieux le lac Titi et le lac des Sanglots (*Schuchsee*), qui, sous les vapeurs traînant à leur surface, ressemblaient exactement à des nappes de plomb fondu; puis, bien loin, bien loin, au dernier plan de la perspective, brillait faiblement le lac de Constance. Çà et là quelques restes de brouillard flottaient sur les pentes, ternissaient la verdure des bois, se condensaient peu à peu, quittaient enfin le sol et montaient dans les airs comme de glorieuses assomptions. A droite, on découvrait non-seulement la vallée du Rhin, mais la chaîne des Vosges et même celle du Jura. L'horizon qu'embrassait le regard avait soixante lieues de diamètre.

Comme j'étais absorbé dans la contemplation de cette vue et saisi d'enthousiasme, le guide me tira par le bras.

« Maintenant, me dit-il, regardez l'autre côté du paysage, nous descendrons quand vous aurez fini. »

Habitué aux spectacles des montagnes, le villageois comptait les minutes. Sans lui répondre un mot, je me tournai vers le nord. La perspective, quoique moins vaste et moins admirable, était encore de nature à fasciner les yeux et l'esprit. Juste au-dessous de nos pieds s'ouvrait, comme un abîme, le val d'Enfer. Par delà cette galerie profonde et ténébreuse, le Kandel, le Hornberg, le Hünensedel, d'innombrables hauteurs se pressaient ainsi qu'une population de géants. Et aux dernières limites de l'horizon, le Kniebis profilait sur le ciel son épais massif, amoindri et pâli par la distance.

« Nous pourrions descendre maintenant, si cela vous était agréable, marmotta le guide au bout de quelques minutes.

— Avez-vous une affaire qui vous presse?

— Je dois aller voir une parente à Schœnau : ce n'est point une affaire, si vous voulez; pourtant j'ai besoin de m'entendre avec elle, et me voilà bien détourné de ma route. Il faut d'ailleurs que je vous mette dans votre chemin. Vous ne connaissez pas du tout les sentiers?

— Pas le moins du monde.

— Diable! je serai obligé de vous conduire assez loin. Ne tardons pas davantage.

— Laissez-moi d'abord examiner le lieu où nous sommes; après, je vous suivrai. »

Le Felberg a pour sommet une assez longue arête, complétement nue[1]; mais à mesure que l'on descend, la surface se tapisse de plantes rares et de fleurs curieuses. Maint botaniste a entrepris le voyage de la Forêt-Noire pour les étudier. Dès qu'elles brodent la terre de folles arabesques, on entend résonner les clochettes des bestiaux. Les notes qu'elles donnent sont calculées de manière à ne jamais former de gammes discordantes. Les pâturages les plus élevés du Feldberg nourrissent deux mille têtes de bétail. Et comme les nuits sont très-froides, on a construit pour les bouviers des chalets rustiques, pour les troupeaux de vastes étables. Les pasteurs des Vosges n'emmènent sur les hautes prairies que des vaches; il faut non-seulement les surveiller, mais les traire deux fois par jour, et avec leur lait confectionner tous les matins du fromage de Gruyère. Ce n'est pas un travail bien pénible, mais c'est un travail; les pâtres de la Forêt-Noire vivent dans une complète indolence. Ils gardent seulement des bouvillons et des génisses, et pourvu qu'ils les écartent des endroits dangereux, qu'ils les fassent rentrer le soir, ils peuvent muser tout le jour. Les habitants du Schwartwald ne fabriquent point de fromage : ils élèvent des bestiaux pour la vente, et le prix de cette denrée augmentant chaque hiver, ou peu s'en faut, ils sont riches. On laisse les vaches au bas de la montagne, dans les villes et les villages, leur lait ne servant qu'aux besoins de la population. Des troupeaux énormes de bœufs et de génisses traversent tous les ans le Rhin et ont l'honneur d'être dévorés par les Français.

Comme nous descendions, nous allions très-vite; nous atteignîmes bientôt, en conséquence, le détroit sauvage où dort le Feldsee, petit lac circulaire, d'un aspect funèbre comme le Mummelsee. Des roches à pic l'environnent, le gardent, pour ainsi dire, et le rendent inabordable de plusieurs côtés. Cette rude enceinte, la profondeur des eaux, la sombre couleur des pins mugho, des sapins et des mélèzes qui hérissent les pentes voisines, donnent au bassin entier une expression lugubre.

1. Depuis ma première ascension au Feldberg, on a construit près de la cime un restaurant, et sur la crête même une tour qui a quarante pieds de haut; la tour fut élevée en 1856, par les cantons de Fribourg, de Saint-Blaise et de Schœnau pour servir de monument commémoratif au mariage du grand-duc Frédéric avec la princesse Louise, fille du roi de Prusse qui règne encore.

Une foule de végétaux ont des formes singulières qui excitent l'attention du voyageur. Le myrtille des marais porte élégamment ses fruits d'un bleu sombre, la bétoine des montagnes déploie sa large fleur d'or au sommet d'une tige velue, l'arbousier traînant couvre les rochers d'une verdure éternelle, la camarine à baies noires les enveloppe de ses rameaux touffus, la gentiane d'azur s'épanouit près de la bruyère rose, et l'arnica embaumé ouvre sa coupe d'argent près de la renoncule scélérate, dont les émanations suffisent pour provoquer l'éternument et les larmes. La nature montre là, comme ailleurs, l'inépuisable variété de ses combinaisons. Mais son luxe n'égaye pas la sombre nappe. Ces eaux, toujours immobiles, toujours silencieuses, que ne moire pas la plus faible ride, inspirent une idée de mort et comme un sentiment de désolation. Les bergers qui les ont vues en ont été frappés : suivant une tradition populaire, des esprits funestes sont enchaînés dans l'abîme par un sortilége, et on les entend gémir le soir ou pendant la nuit. Quelques villageois superstitieux font même encore des cérémonies magiques, pour emprisonner sous l'onde sépulcrale les mauvais génies dont ils se croient persécutés.

Le Gutach, ruisseau qu'épanche le Feldberg, entretient ce lac, situé à 3710 pieds au-dessus du niveau de la mer; il en sort un peu grossi et roule d'abord en silence, puis avec fracas, dans une gorge déserte. Nous cheminions sous de majestueuses forêts, depuis une heure et demie environ, lorsque nous aperçûmes au loin le second lac formé par le torrent. Ayant rencontré des éboulis de pierres, des fonds marécageux, qui avaient mis notre patience à l'épreuve, j'étais un peu fatigué. Comme le détroit s'élargissait, revêtait une physionomie moins austère, j'émis l'opinion que nous ferions bien de prendre quelque repos.

« Pas ici, me répliqua le guide; nous allons rencontrer tout à l'heure une *kneipe*, où vous pourrez non-seulement vous reposer, mais boire un verre de vin blanc. Là, je vous ferai mes adieux. Vous ne pourrez plus vous tromper de route.

— Comme il vous plaira. »

Cinq ou six minutes après, nous atteignîmes effectivement un chalet des plus rustiques, devant lequel se dressait une longue perche, munie de bâtons transversaux, qui dessinaient la forme d'un if : ce signal, peint de couleurs diverses, annonce au loin, sur les croupes et les plateaux du Schwartzwald, une auberge isolée.

Je pris un peu de vin blanc, comme me l'avait conseillé mon guide; pour lui, ce fut du schnaps qu'il demanda. L'hôte, d'un air flegmatique, lui en apporta le quart d'un grand verre.

« Vous n'allez pas boire cette quantité de liqueur, lui dis-je ; vous auriez bientôt perdu la raison, et je ne saurais plus comment me diriger.

— Pas difficile. Vous allez trouver tout à l'heure une route : elle mène au bord du lac, à Saig; elle mène.... vous le verrez bien.

— Sans doute, je le verrai bien; mais me conduira-t-elle où je veux aller

— Exactement.

— Je puis me passer de vous?

— Je ne vous serais utile à rien.

— Je vous quitte donc et vous laisse savourer votre schnaps. »

Ayant payé la dépense, je me mis en route.

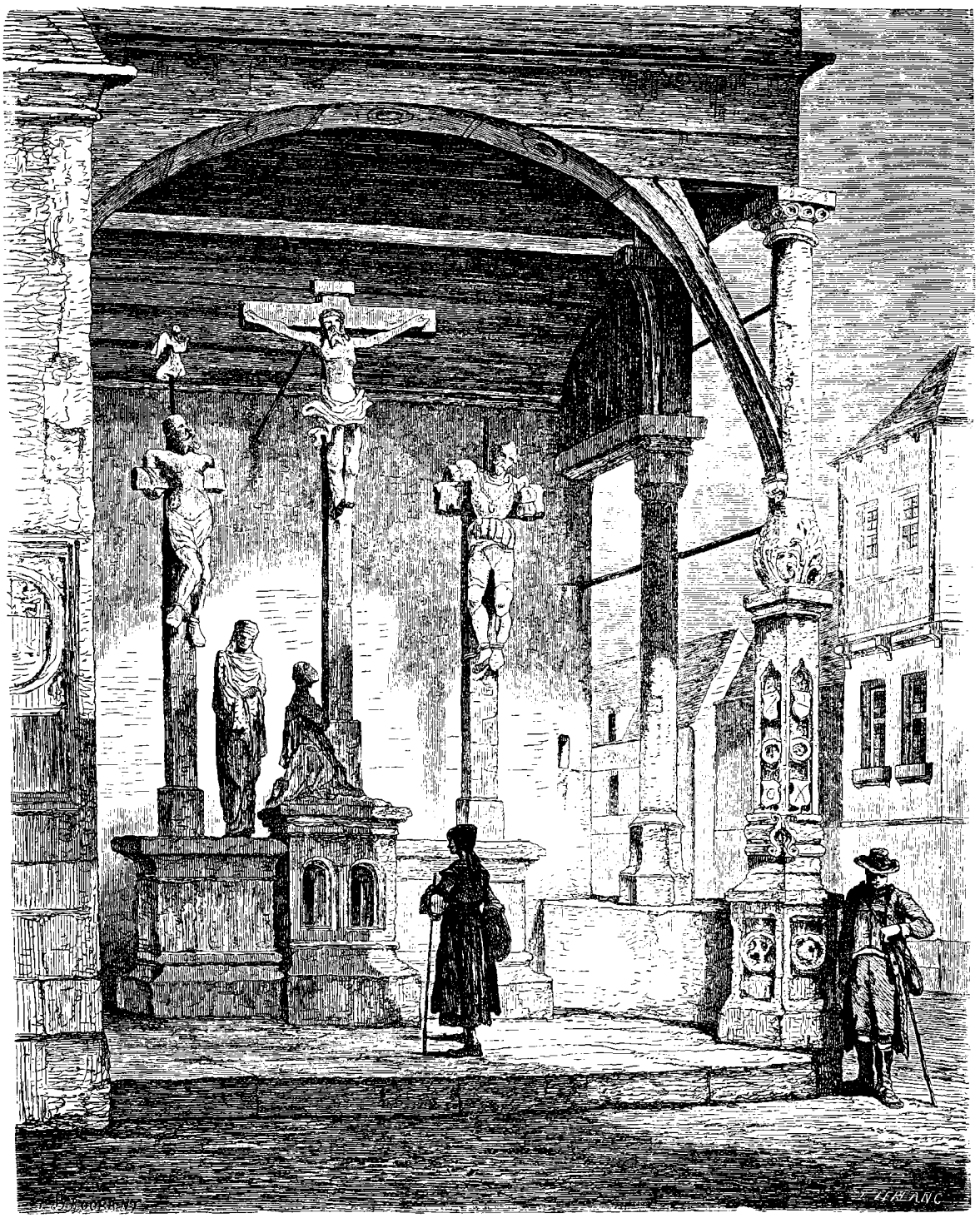
L'antique forêt dont le montagnard avait détourné mon attention, et qui se déployait autour de l'auberge comme un temple immense, aux innombrables colonnes, m'eut bientôt fait oublier tous les incidents du jour. Il me fallut seulement quelques minutes de marche pour atteindre la route que m'avait signalée le guide : elle me conduisit au sommet d'un mamelon, d'où ma vue plongea sur le Titisee. Il forme une nappe ovale, large d'un kilomètre et longue de trois. Des hauteurs boisées ou d'un aspect sévère entourent ses bords. Moins sauvage, moins lugubre que le Feldsee, il produit encore une austère impression. Abritée par les hauteurs voisines contre les attaques des vents, son onde sommeille dans une immobilité léthargique. Ici l'homme n'a point laissé de traces : aucun bruit n'interrompt l'éternel silence, hors la plainte monotone de quelques sources. Les vallées lacustres des hautes terres sont vraiment le séjour de la réflexion, de la paix et de la mélancolie; nul autre site ne convient mieux au penseur et au poëte, qui préfèrent communément la nature à la société. La nature ne leur offre que des images nobles et gracieuses, ne leur suggère que des idées fortes ou charmantes, ne les entretient que de vastes questions ou de problèmes délicats; elle les met toujours en face de l'Être sans bornes, de l'immensité, de l'éternité. Quand ils regardent un brin d'herbe, la force de végétation qui l'anime, ses rapports avec l'ordre entier des choses, plongent immédiatement leur pensée dans l'infini. Les discours de presque tous les hommes rabaissent, au contraire, l'intelligence : ils ne trahissent le plus souvent que de grossiers besoins, de mesquines passions, de vils calculs; ils montrent la force des préjugés, la faiblesse de la raison, l'empire de l'ignorance et la dépravation des cœurs. L'âme se dilate, comme la poitrine, dans l'air frais des campagnes, sous l'azur illimité du ciel.

A l'extrémité du lac Titi, la route monte vers le hameau de Saig, en passant près d'une ferme isolée qu'on nomme le *Seebauern;* si l'on se retourne pendant qu'on gravit le chemin tortueux, on a une vue magnifique du lac, dominé non-seulement par les éminences voisines, mais par les plateaux et les crêtes du Feldberg. De Saig même, la perspective est plus belle encore, et le regard s'élance jusqu'aux profondes tranchées du Val d'Enfer.

A partir de Saig, je pressai le pas, afin d'arriver le soir même au village d'Oberlenzkirch. Ce ne fut pas sans effort que j'y réussis. Lorsque j'entrai dans l'hôtel de la Poste, j'étais excédé de fatigue.

Oberlenzkirch, où les hivers sont très-rudes, où il a fallu garnir les maisons de doubles fenêtres, car il est

situé à huit cent quarante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, occupe un bassin agréable, mais peu pittoresque, aux versants déboisés. Ici, l'activité de l'homme a partout marqué son empreinte. Dans tous les endroits où le seigle peut pousser, on le cultive : la paille, qu'on abat longtemps avant la maturité du



Le calvaire de Wimpfen. — Dessin de Stroobant d'après nature

grain, sert à tresser des chapeaux, qui égalent les chapeaux d'Italie.

Longtemps on chercha en vain à lutter contre les produits fabriqués au delà des Alpes; les tiges de céréales que fournissaient le pays et les pays voisins, étaient trop grossières. On les divisa d'abord, ce qui

rendait le tissu infiniment moins beau; on emploie encore cet expédient pour les coiffures à bas prix; enfin on s'avisa du moyen qui a conduit au but. Afin d'avoir de meilleures ouvrières, les entrepreneurs ont poussé e zèle jusqu'à fonder des succursales, des espèces d'écoles, près de Florence et à Vallonara, près de Vicence. M. Tritscheller forma ainsi d'habiles travailleuses, qui exécutèrent des chapeaux d'une admirable finesse. On imita bientôt son exemple, et maintenant cette industrie occupe un grand nombre de personnes non-seulement à Lenzkirch et aux environs, mais à Triberg et dans les communes d'alentour.

Un autre métier non moins avantageux finit d'assurer le bien-être, la sécurité de l'esprit et les douceurs d'une vie laborieuse, mais tranquille, aux neuf cent cinquante habitants de ce village, sous un climat si rude que la neige menace de les engloutir, pendant quatre ou cinq mois de l'année. On y fabrique une énorme quantité de pendules et surtout de pendules à musique. Les diverses opérations du travail s'accomplissent sur les lieux mêmes, depuis le raffinement de l'acier jusqu'à la dorure par la galvanoplastie. Tous les mécanismes, toutes les matières vibrantes ont été employés pour varier les sons des horloges grandes et petites : les unes jouent de l'orgue, les autres du piano ; certaines frappent en cadence une rangée de cloches. Les mêmes ouvriers confectionnent non pas seulement des boîtes, mais des caisses à musique ; on m'a offert pour huit cents francs une armoire en acajou, qui renfermait tout un orchestre et exécutait une quarantaine de morceaux. On aurait pu augmenter le nombre des airs, au moyen de nouveaux cylindres. Nulle part, en conséquence, autant de voix mélodieuses n'indiquent les heures que dans le massif principal de la Forêt-Noire. Les moindres auberges, les moindres brasseries ont de ces harmonieuses conseillères, qui vous rappellent la fuite du temps. Lorsque le voyageur se repose et médite dans l'ombre des salles, il entend résonner tout à coup le chant de fête; il tressaille aux premières notes, puis se laisse bercer par les joyeux accords.

Les pendules construites dans le Schwartzwald furent d'abord extrêmement simples : elles se composaient de trois roues auxquelles un balancier donnait l'impulsion. Les outils, qui servaient à les faire, n'étaient pas moins grossiers : un compas. des forets, une petite scie et un couteau formaient tout le bagage de ces naïfs horlogers. Maintenant ils emploient un grand nombre d'instruments. Lorsque je visitai le plus célèbre ouvrier de Lenzkirch, cette abondance me frappa. La cabane était pleine de limes, de demi-cercles et de tarières : on en voyait sur les tables, sur les murailles, d'autres pendaient au plafond. Le maître du logis, vieillard encore très-leste, présidait ce régiment avec un air doux et grave. La lumière, brisée par une multitude de saillies, donnait à l'atelier poudreux une extrême variété de nuances et de tons. On aurait cru voir un de ces tableaux hollandais, où les moindres circonstances de la vie réelle acquièrent un charme poétique. Pour me souhaiter la bienvenue, le digne artisan me joua un morceau de grand style sur un vieux clavecin à touches de bois.

Mais ne nous arrêtons pas au milieu des ateliers et des manufactures. Les montagnards groupés autour du Feldberg sont les plus industrieux de la Forêt-Noire; l'exemple et le voisinage de la Suisse les ont sans doute stimulés, en même temps que la rudesse du climat. Si nous voulions visiter chaque fabrique, notre voyage durerait des mois entiers. Aujourd'hui nous avons beaucoup de chemin à faire. Il s'agit de gagner, par Unterlenzkirch, le lac de Schluch, pour aller voir ensuite la fameuse abbaye de Saint-Blaise, ou du moins son emplacement et ses restes.

Le Schluchsee, qui déverse la Schwarzach par son extrémité inférieure, a juste la même étendue que le lac Titi; mais, formé dans une région moins haute, il a un air plus riant, plus amical: il ne tient pas l'homme à distance. Un village, qui porte le même nom, a donc pu s'établir très-anciennement près de ses bords. D'anciennes chroniques rapportent que, dès l'année 1076, le comte Rodolphe de Rheinfelden en inféoda une partie au monastère de Saint-Blaise, et l'autre à la ville de Schaffouse. Ses eaux sont très-poissonneuses, dit-on, et plusieurs fois on y a pêché des brochets pesant dix livres.

Une barque, toujours prête dans la belle saison, transporte les voyageurs sur la rive sud-ouest du lac, d'où l'on peut en deux heures atteindre le couronnement du vaste amphithéâtre, dans lequel un apôtre inconnu vint, au dixième siècle, chercher le recueillement et la solitude. Le premier monastère de Saint-Blaise passe en effet pour avoir été bâti en 940; la fondation, dans tous les cas, fut légalisée en 980 par l'empereur Othon II, qui octroya aux solitaires l'immense forêt déployée autour de leur couvent. Ce domaine s'agrandit ensuite au point de former une des principautés du Saint-Empire. Quand la congrégation fut supprimée en 1805, ses propriétés foncières dans le Schwartzwald, sans compter ses biens sur le territoire suisse, valaient cinq millions de florins (10 750 000 fr.).

Dès le onzième siècle, son école monastique était devenue fameuse : le chroniqueur Berthold y enseignait, l'évêque Gebhard, frère du duc de Zæhringen Berthold II, y trouva un refuge contre les partisans de l'empereur Henri IV. La prévôté de l'abbaye, charge qui consistait à protéger par les armes les droits et les biens des moines, auxquels leurs vœux interdisaient de guerroyer eux-mêmes, échut, en 1125, aux ducs de Zæhringen, famille depuis longtemps éteinte, mais célèbre encore dans le duché de Bade.

Le couvent de Saint-Blaise était regardé avec justice, pendant le dix-huitième siècle, comme un foyer d'érudition. Les cénobites fouillaient et éclairaient principalement l'histoire d'Autriche. Plusieurs d'entre eux se sont rendus célèbres par leurs travaux, et font encore autorité pour certaines questions : Herrgott, Usermann, Eichhorn, Heer, Neugart, ont publié des ouvrages qu'il

aut consulter. Martin Gerbert, supérieur de l'abbaye, les éclipsa tous : on lui doit l'histoire latine du pieux établissement[1]. Cette ruche de laborieux investigateurs jouissait à Vienne d'une faveur si grande, que divers princes de la famille impériale voulurent être ensevelis dans leur église. Le monastère ayant été incendié en 1745, ce fut seulement en 1786 que Martin Gerbert fit construire une nouvelle basilique. Peu de temps avant la suppression de l'abbaye, le titre de prince fut accordé au chef de la congrégation par l'empereur François II. La Révolution française ayant dépossédé l'Autriche du midi de la Forêt-Noire, et les immenses propriétés des moines ayant été sécularisées, comme nous l'avons dit, le même souverain leur offrit un asile en Carinthie, où il leur donna le couvent de Saint-Paul, dans la vallée de Lavanda. Ils y transportèrent leur bibliothèque, leurs manuscrits, leurs objets précieux et les dépouilles des Habsbourgs qu'abritait leur église.

Elle est encore debout et n'a point changé de destination. Saint-Pierre de Rome ayant été pris pour modèle, on aperçoit de très-loin son dôme spacieux. Des colonnes gigantesques en granit soutiennent l'entablement du vestibule ; la coupole est ornée de peintures à fresque. Le chœur s'élève comme une estrade au-dessus du pavé des nefs. Une dalle portant une épitaphe très-simple désigne la place où repose Martin Gerbert.

L'industrie moderne a pris possession des vastes bâtiments monastiques, formant un quadrilatère mal dessiné. Dans la salle capitulaire et dans les salles d'étude, dans le réfectoire, dans les dortoirs, dans la bibliothèque et la chambre des hôtes tournent et grondent les bobines d'une filature de coton. Les eaux de la montagne donnent l'impulsion aux deux turbines qui les mettent en mouvement. Les constructions accessoires de l'abbaye servent de magasins ou logent les ouvriers, qui ne sont pas moins de quatre cents. Avec le reste du personnel, ils égalent en nombre la population du village groupé autour des édifices conventuels. Les maisons adjacentes ne contiennent guère que leurs familles et les hommes de métier qui leur servent. Ainsi se transforment toutes choses ; ainsi la mobilité perpétuelle de la vie déjoue toutes les présomptions, comme elle brave tous les systèmes.

VIII

La ligne transversale la plus fréquentée, dans le groupe montagneux du Feldberg, c'est la vallée qui mène de Fribourg à Schaffouse : elle forme une route naturelle de commerce et de travail. Quoiqu'elle monte assez haut vers le milieu du trajet, puis redescende de l'autre côté, elle épargne aux voitures un si long détour que deux villes importantes ont pris naissance aux deux extrémités. Fribourg servait d'entrepôt pour les marchandises qui venaient de la Suisse et de l'Italie ; Schaffouse abritait dans ses magasins celles qui venaient de l'Alsace, des provinces Rhénanes, des Pays-Bas et de la France : sur ses quais, d'ailleurs, les bateaux arrivant du lac de Constance et de plus haut débarquaient forcément leurs cargaisons, un peu avant la chute du Rhin.

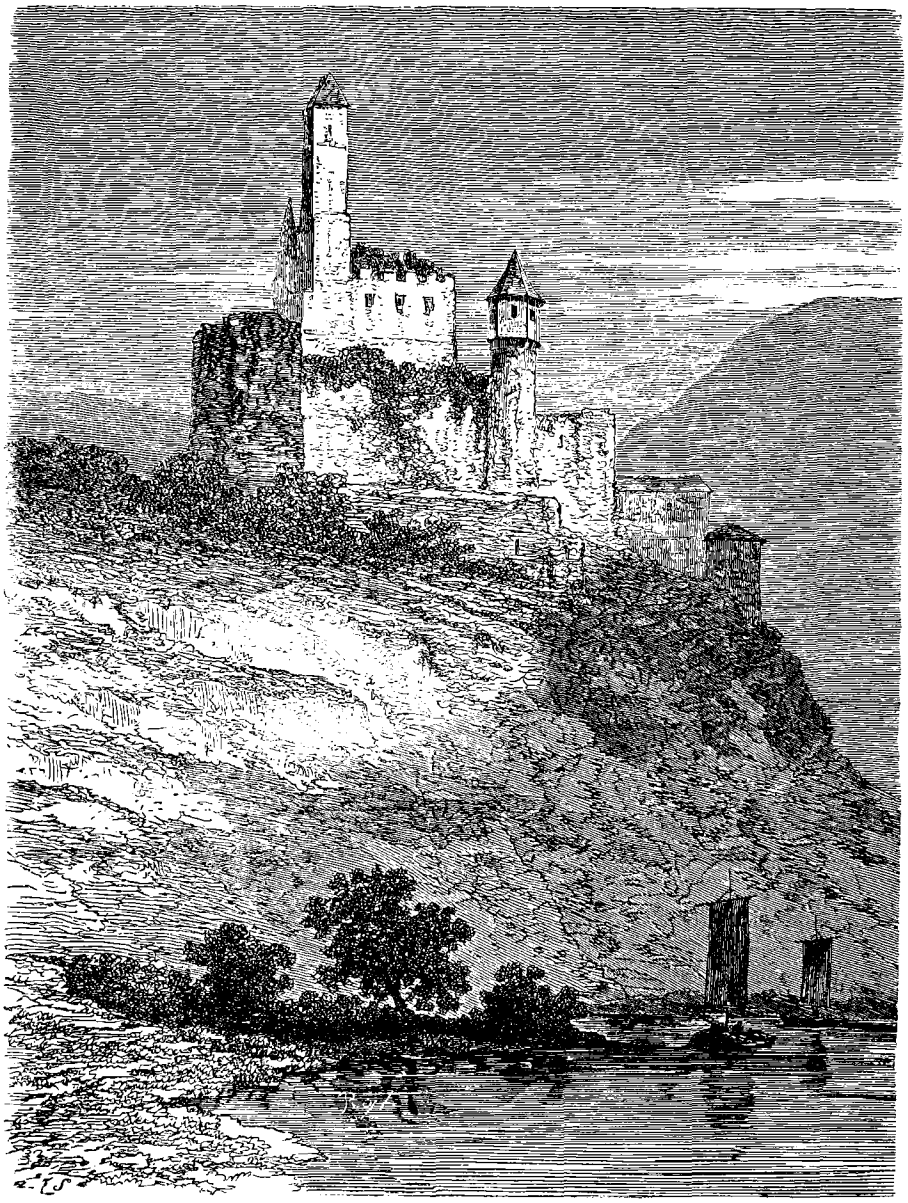
Fribourg est construite si près de la Forêt-Noire, que la première ondulation de la montagne pénètre dans la ville et lui forme un rempart vers l'est. Sur cet escarpement ses fondateurs dressèrent un château fort. Berthold III, duc de Zæhringen, passe pour l'avoir fondée au commencement du douzième siècle : mais il ne fit sans doute que l'enclore et lui octroyer un blason municipal, car les cités qui ont de l'avenir se fondent toutes seules. En 1120, il lui donna une constitution et des lois qui paraissent avoir été fort bonnes, puisque les habitants leur durent un long repos. Il avait modelé cette charte sur celle de Cologne. Mais il manquait à Fribourg une église importante, une cathédrale qui devînt le centre physique et religieux de la commune. Le frère de Berthold, nommé Conrad, voulut achever l'œuvre de son prédécesseur, et, s'il faut en croire la tradition, il posa la première pierre de l'édifice actuel. On ignore jusqu'où la bâtisse parvint sous son règne (1122-1152); mais l'ancien chœur byzantin et le transsept de même style, encore existant, sont les seules parties que l'on puisse attribuer à ses généreux efforts. Pendant qu'on y travaillait, saint Bernard visita Fribourg : il prêchait la croisade avec toute l'exaltation héroïque du moyen âge. Ses miracles éveillèrent, dit-on, les consciences endormies. Un grand nombre d'habitants allèrent expier leurs fautes sous l'ardent soleil de la Judée, près des citernes qui désaltéraient les patriarches. Berthold V, mort en 1218, fut enseveli dans la grande nef. On peut conclure de là qu'elle était au moins fort avancée. L'inscription circulaire de la grosse cloche atteste qu'on la fondit en 1256. Cette épigraphe nous indique d'une manière certaine l'époque vers laquelle l'église et la flèche atteignirent leurs dimensions voulues. La chronique prétend qu'elles furent terminées en 1272. Un bruit vague attribue à maître Erwin de Steinbach l'honneur d'avoir construit la magnifique pyramide. Aucune preuve positive ne confirme cette tradition, mais aussi rien n'empêche de l'admettre, vu surtout que le grand architecte est né dans le duché de Bade.

A peine Fribourg venait-il de se compléter, en achevant l'église Notre-Dame, que la bourgeoisie se révolta contre ses princes. Elle détruisit les châteaux de Zæhringen et de Burghalden. Leurs ruines fumantes attestèrent son courage et la tyrannie d'Égon, qui opprimait sans pitié ces dignes sujets. Dans une sortie vigoureuse, ils tuèrent Conrad de Lichtenberg, archevêque de Strasbourg et parent de leur suzerain. Les prodigues héritiers de celui-ci donnèrent à la haine publique de nouveaux aliments ; on rompit tous les traités, et la guerre dévasta les campagnes. Ce fut pendant ces jours sinistres que résonna pour la première fois sur la cathédrale ce que les habitants nommèrent la *trompette de la terreur*,

1. *Historia Nigræ Sylvæ ordinis Sancti Benedicti Coloniæ, opere et studio Martini Gerberti collecta et illustrata. Typis ejusdem monasterii*, 1783.

c'est-à-dire le clairon d'alarme. Dans l'année 1366, la veille de l'Annonciation, minuit avait déjà sonné, lorsque le prince, entouré de sa noblesse, s'approcha silencieusement de la ville, pour la surprendre au milieu des ténèbres. Son dessein fut éventé, les cloches retentirent et les citoyens se précipitèrent en armes vers les murailles. Deux ans plus tard, ils se rachetèrent de leurs anciens maîtres et se donnèrent volontairement à l'Autriche.

Quelque temps avant cette séparation définitive (1354), soit que l'ancien bysantin eût paru en désaccord avec le reste de l'édifice, ou qu'une ruine imminente forçât de



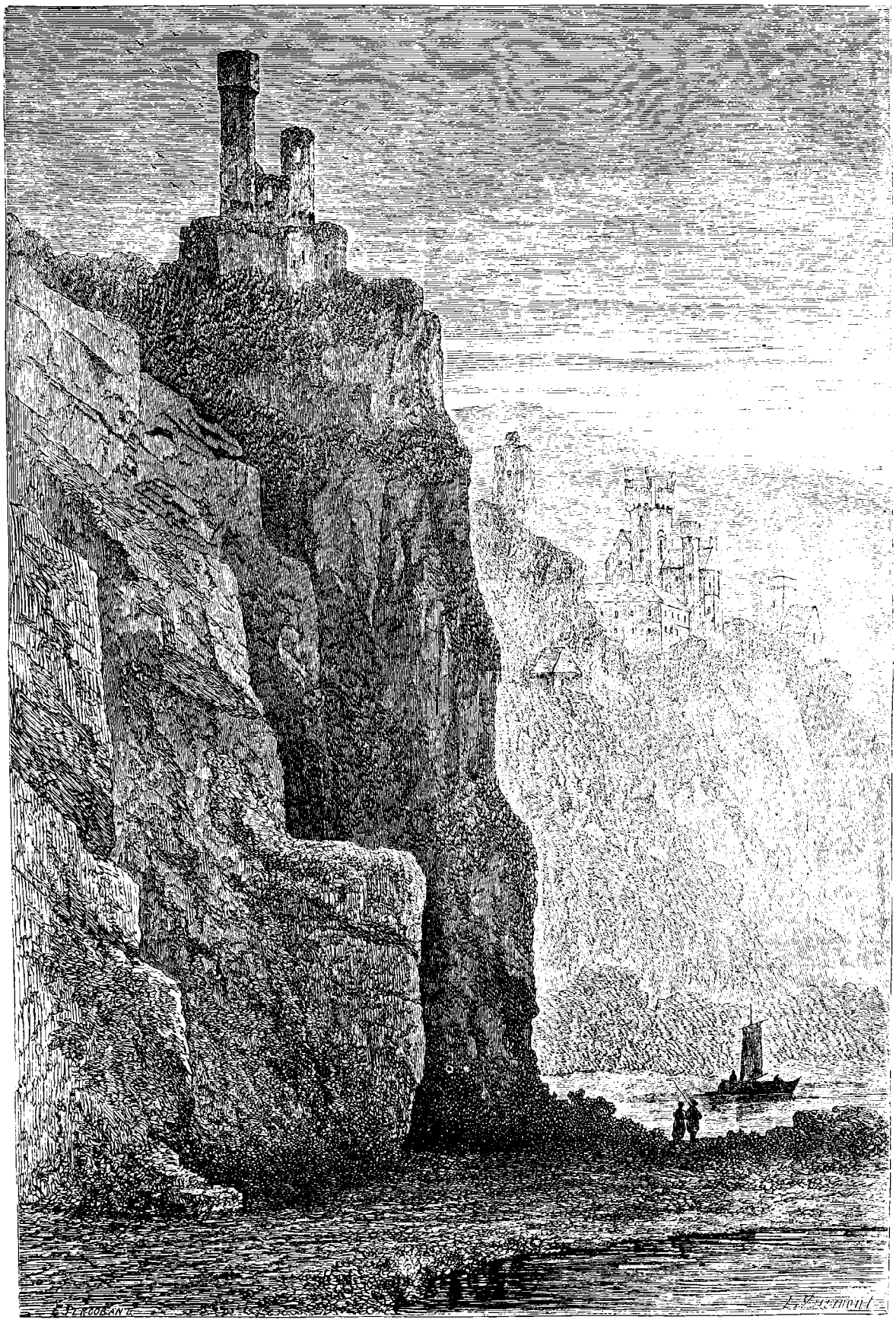
Château de Hornberg, sur le Neckar. — Dessin de Stroobant d'après nature.

le remplacer, on jeta les bases de celui qui subsiste encore. Il avança lentement et ne reçut la dernière main que pendant l'année 1513.

Comme la plus grande partie des églises, Notre-Dame a la figure d'une croix; seulement la largeur de l'abside rend cette configuration presque insensible. A l'ouest, on voit le clocher se dresser au milieu des airs; sa base, à travers laquelle on pénètre dans la cathédrale, forme une sorte de vestibule, entouré d'un triple gradin.

Alfred MICHIELS.

(La fin à la prochaine livraison.)



Les châteaux de Neckarsteinach. — Dessin de Stroobant d'après nature.

LA FORÊT-NOIRE,

PAR M. ALFRED MICHIELS[1].

1867. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII (suite).

Le porche de la cathédrale de Fribourg semble une réminiscence des atrium ou avant-salles, où les cathéchumènes se tenaient, pendant les cérémonies auxquelles ils n'avaient pas encore le droit d'assister. Les statues qui s'y pressent le mettent au nombre des plus belles constructions de l'art gothique; une rangée de statues en fait le tour; quatre gorges pleines de rois, de reines et de saints, décorent les voussoirs de la porte: trois bas-reliefs, subdivisés en cinq, se développent dans le tympan. Je ne veux ni les expliquer, ni les décrire : un volume ne suffirait pas, si l'on entreprenait le détail d'une aussi vaste église.

La portion la plus brillante de la tour est son immense flèche; elle atteint la hauteur de 356 pieds. Lorsqu'on a dépassé l'étage où les cloches silencieuses attendent une légère commotion pour déchaîner leur tempête sur la ville, on arrive à une plate-forme octogone. Huit croisées gigantesques vous inondent de lumière. Directement au-dessus et sans que la moindre cloison le sépare des fenêtres, un cône prodigieux semble monter à perte de vue. Le dedans est tout à fait évidé; on se trouve sous un obélisque diaphane de cent cinquante pieds de haut. Les parois sont festonnées de rosaces et d'autres ornements à jour. L'illusion de la perspective accroît l'étendue réelle de cette flèche merveilleuse. On dirait que l'aiguille traverse les nues et plonge au fond du ciel.

L'intérieur de l'église ne fait point honte à son admirable couronnement. Presque tous les vitraux ayant été conservés, la lumière se teint de leurs nuances et forme sous les voûtes un crépuscule mélancolique. Ceux de la nef attestent la prospérité des anciennes confréries. Leurs bases portent les armes des divers métiers. On distingue les instruments dont se servaient les maçons, les boulangers, les cordonniers, les serruriers, les meuniers et les vignerons. Quelques fenêtres sont des présents individuels, une sorte d'épitaphe radieuse, qui garde le souvenir des donateurs. Si la commune a déployé ses emblèmes dans les nefs latérales, les nobles ont suspendu leurs armoiries autour du chœur. Parmi ces signes d'une vaniteuse piété, on remarque les blasons et les noms de Charles-Quint, de Ferdinand, son frère, et de Maximilien II. La cathédrale possède en outre de magifiques tableaux dus à Baldung Grün et à Holbein le jeune. Les reliquaires, les ostensoirs, les calices, les statues des saints en or et en argent abondent dans le trésor.

1. Suite et fin. — Voy. pages 209, 225 et 241.

Fribourg a 19000 habitants; elle possède une vieille et célèbre université, qui date de 1456, compte trente-cinq professeurs et quatre à cinq cents élèves. C'est là que réside l'archevêque du grand diocèse formé par le duché de Bade et le royaume de Würtemberg; le séminaire catholique est entretenu aux frais des deux gouvernements. Le clergé orthodoxe de la Forêt-Noire n'est pas à plaindre, la domination autrichienne lui ayant fait sa part et employé tous les moyens pour exciter le zèle religieux des populations. Dans le duché seulement, il a gardé de son ancienne opulence, ou thésaurisé sous le nouveau régime, un capital de 30 426 000 fl. en biens-fonds et autres valeurs (65 415 900 francs), à quoi il faut ajouter les propriétés personnelles et les richesses inconnues : Dieu sait à quel chiffre elles peuvent monter! L'église évangélique ne possède que 10 691 000 florins ou 22 985 650 francs, mais comme elle n'a pas plus de cinq cents ministres, cette fortune qui assure 1800 francs de revenu à chacun d'eux, ne permet point de s'attendrir sur leur sort.

Dans la vallée dont Fribourg occupe et semble fermer l'entrée, chemine la Dreisam, rivière abondante, aux flots tumultueux et limpides. Quand on a suivi ses bords pendant quelques minutes, le détroit s'élargit et forme un bassin verdoyant, où des hauteurs boisées cernent de frais pâturages. On a trouvé si beau cet amphithéâtre naturel qu'on l'a surnommé le Paradis. Mais bientôt les éminences se rapprochent et ne laissent qu'un étroit défilé entre leurs murailles à pic. Debout à l'entrée de ce couloir, sur une immense roche perpendiculaire, le château ruiné de Falkenstein se dresse au milieu d'une sombre verdure, comme le fantôme des anciens jours. Il devait être construit de matériaux bien solides, car il fut pris et incendié par la population de Fribourg en 1390. Il servait alors de résidence à l'avide seigneur de Falkenstein, à ses frères et à ses fils. Du haut de leur manoir, ils guettaient les voyageurs pour les dépouiller. La châtelaine elle-même les épiait par la fenêtre d'une tourelle.

Du Paradis nous entrons maintenant dans la Vallée d'Enfer. On nomme ainsi la gorge étroite, où la route et la Dreisam peuvent à peine se glisser côte-à-côte. Les masses rocheuses qui les emprisonnent se dressent comme des murailles géantes. Çà et là un contre-fort semble les soutenir, un bloc saillant imite un bastion ou une tour engagée; d'autres s'effilent en pyramides au sommet des parois. Le ciel ne forme qu'un mince ruban d'azur au-dessus de votre tête, et l'on dirait à

EXVIBRIS

chaque minute que les deux montagnes vont vous barrer le chemin. Toutes sortes de plantes, d'arbustes, de grands arbres même ont pris racines dans les anfractuosités de la pierre, en drapent les parois, ou couronnent fièrement les pinacles. On nomme le *Saut du Cerf* la partie la plus étroite du couloir, comme si un cerf avait bondi d'un escarpement à l'autre. La gorge ayant été baptisée le Val d'Enfer, pour continuer la métaphore on nomme en cet endroit le torrent *Hœllenbach*, c'est-à-dire Ruisseau d'Enfer. Malgré ces titres lugubres, le voyageur n'éprouve aucun effroi ; il admire tranquillement la sombre galerie, aux pittoresques effets, et en sort après une marche d'un quart d'heure.

A l'issue, il rencontre une maison de forme assez originale. Une sorte de perron, avec une balustrade en bois et un seul escalier, longe la façade, mène à la porte du logis, abritée contre les vents, la pluie et la neige par un agreste corridor. Sur l'estrade, un Christ en bois peint occupe toute la hauteur de la muraille ; à droite et à gauche, sur des tablettes, deux vases de fleurs attestent par surcroît la piété des habitants. C'est encore un souvenir de la domination autrichienne, un indice frappant de l'extrême dévotion importée, puis entretenue par les jésuites dans le midi de la Forêt-Noire. Beaucoup d'autres signes la manifestent. Le long des routes, on observe des piliers en pierre, où quelque tailleur d'images a sculpté une barbare figure de la Vierge ; au-dessous, on lit cette inscription : « *Gott zu ehren, — durch Maria sein lob zu vermehren* » (Pour honorer Dieu, pour accroître sa gloire par l'entremise de Marie); plus bas, dans un second encadrement, sont gravés les noms des personnes qui ont fait élever le stèle agreste et qui, presque toujours, formaient un couple superstitieux. Dans plusieurs villages se dressent de grandes croix, avec des statuettes, avec tous les emblèmes de la Passion.

Le col s'élargit ensuite, monte peu à peu, nous conduit en des parages que nous avons déjà visités. Nous revoyons le lac Titi, Saig, Lenzkirch, puis nous descendons vers Bonndorf et Stühlingen. De temps en temps, spectacle sublime, la chaîne des Alpes s'offre à nous par une échappée de vue. Nous atteignons enfin le canton de Schaffhouse, qui occupe les derniers gradins de la Forêt-Noire, et nous entrons dans la ville.

Ce territoire et cette commune, situés sur la rive droite du Rhin, eussent toujours dû suivre les destinées du Schwartzwald, former avec ses groupes montagneux un tout indissoluble : le pays entier n'a que six lieues de long et trois de large. Mais la politique en a décidé autrement. L'oppression autrichienne révolta les pasteurs et les mariniers, auxquels le voisinage de la Suisse affranchie inspirait un violent amour de la liberté. Profitant d'une occasion, ils échappèrent à la cour de Vienne, en payant la somme pour laquelle Louis de Bavière avait engagé le fief et la population. Ils se donnèrent en 1481 une constitution qui les a régis quatre siècle durant, s'allièrent aux belliqueux défenseurs des Alpes, luttèrent vaillamment contre la Ligue souabe avec la République et obtinrent d'y être admis en 1501 : ils formèrent le douzième canton.

La ville de Schaffhouse doit sa naissance à des huttes de bateliers, à des hangars construits pour abriter les marchandises que les rapides et la chute du Rhin forçaient de débarquer en cet endroit (*Schiff-hausen*). Favorisé par cette circonstance, le hameau ne tarda point à se développer, à former un bourg. Vers le milieu du treizième siècle, Éberhard le Saint, comte de Nellenbourg, fonda tout auprès un vaste monastère, qu'il gratifia de revenus considérables, et qu'il nomma l'abbaye de Tous-les-Saints (*Allerheiligen*). Elle groupa sous ses murailles d nouvelles familles, et peu à peu le chef de la congrégation devint le seigneur temporel de la commune, qui s'éleva au rang de cité. Elle s'abrita derrière des remparts et des fossés, pendant le treizième siècle, et fut alors déclarée ville impériale, en même temps qu'elle obtenait de nombreux priviléges. Nous venons de conter le reste de son histoire : elle a maintenant près de 9000 habitants, et se glorifie d'avoir donné le jour au célèbre écrivain Jean de Muller.

Elle intéresse le voyageur par son aspect gothique, par sa vieille enceinte bardée de hautes tours, par ses six portes en ogive, par la forme antique et l'élégance de ses maisons. Celles qui bordent le fleuve et trempent leurs pieds dans l'eau, produisent l'effet le plus pittoresque. On admire les bâtiments qui environnent la place du marché, qui projettent au dehors leurs tourelles et leurs cabinets suspendus. La fontaine que semble garder un chevalier debout, l'épée au côté, ayant près de lui son écu, date de la Renaissance. Les monuments les plus visités, les plus dignes de l'être, sont l'ancienne église abbatiale de Tous-les-Saints, bâtie de 1090 à 1104, dont les constructions primitives subsistent encore en partie, et le château de l'Unnoth, appelé quelquefois Munnoth, reste curieux de l'architecture militaire pendant le moyen âge. Son origine est très-ancienne : on prétend que la grosse tour fut élevée pendant le douzième siècle, à l'époque ou le comte Adalbert de Morsbourg était vidame du monastère. Une plainte adressée à l'empereur Conrad III, en 1145, déclare inutile de bâtir un pareil monument, *Ohnenoth;* de là peut-être le nom qu'il porte. Presque toute la citadelle néanmoins ne remonte pas plus haut que le début du seizième siècle. De remarquables efforts y ont été faits pour la mettre en harmonie avec le nouvel art militaire. Comme elle est d'ailleurs très-bien conservée, que l'on n'a pas abattu un seul de ses ouvrages, elle mérite au plus haut point l'attention : il faudrait aller loin pour trouver dans le même état une forteresse de la même époque, et ce n'est pas en France qu'on la découvrirait.

IX

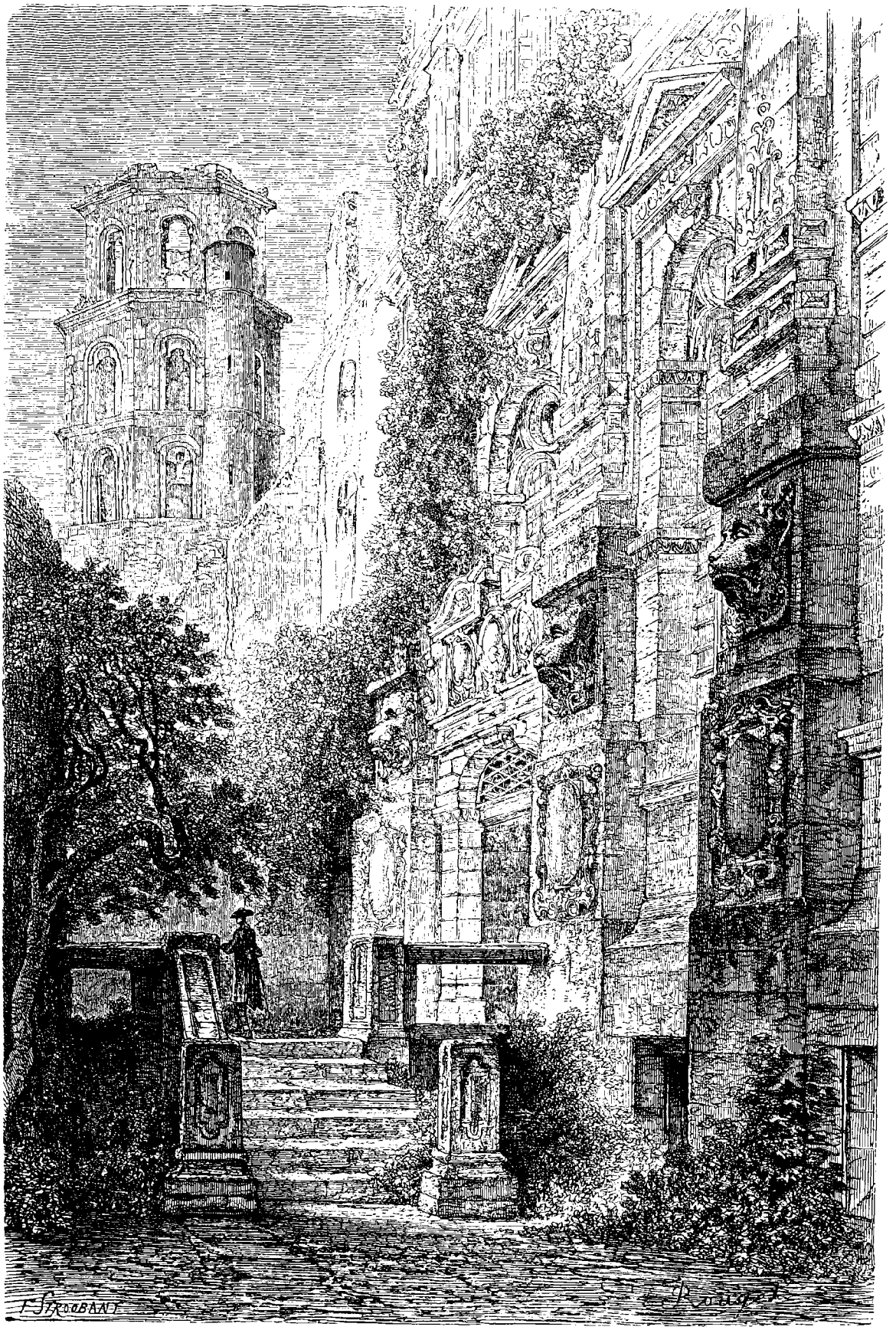
Un autre point par où l'on aborde souvent le massif du Feldberg, c'est la vallée de l'Elz, au pied du Kandel, montagne de 1295 mètres. Ce fut le chemin que je

pris en l'an de grâce où nous sommes. J'avais passé la nuit à Emmendingen, dans une auberge tellement vaste qu'on aurait pu faire un domaine du terrain enclos par ses bâtiments : j'ai l'air d'exagérer, mais si le lecteur descend un jour à l'hôtel de la Poste, il verra que je ne commets pas la moindre hyperbole. Son immense cour et l'emplacement des constructions fourniraient l'espace nécessaire pour une maison de campagne, une petite ferme, un potager spacieux et un ample jardin d'agrément. Le terrain n'est sans doute pas cher dans la Forêt-Noire, pour qu'on le prodigue de cette façon.

L'omnibus jaune ne devant pas être attelé avant dix heures, je partis à pied pour Waldkirch. Trois lieues, ce n'était pas une affaire ; quoique le temps fût sombre, j'eus la chance d'atteindre la ville sans être mouillé,

Le château de Zwingenberg, sur le Neckar. — Dessin de Stroobant d'après nature.

une jolie ville, par ma foi ! couchée dans une vallée spacieuse et féconde, entourée de hautes montagnes, qui permettent au regard de se promener pendant que le corps reste immobile. Les principales sont le Kandel, au midi, et le Tafelbühl, à l'orient. Waldkirch et son territoire appartenaient jadis à un couvent de nobles dames, fondé en 914 par un certain duc nommé Burckhardt. Les nonnes titrées furent dans l'obligation de se choisir un vidame, c'est-à-dire un protecteur qui, la lance en main, pût les défendre contre les barons du voisinage. Ce champion des belles recluses se fit construire un château en face de la ville, sur un mamelon isolé, autour duquel les montagnes forment un hémicycle. Les ruines de ce manoir subsistent encore et produisent à distance le meilleur effet : un artiste n'inventerait pas mieux pour décorer un paysage. Qu'advint-il ?



Entrée du château de Heidelberg. — Dessin de Stroobant d'après nature.

EX-LIBRIS

Quel usage les chanoinesses firent-elles de leurs loisirs et de leurs revenus? La chronique ne le dit pas, quoiqu'il fût très-intéressant de le savoir. Ce qu'il y a de positif, c'est que les nobles dames se ruinèrent, qu'elles furent obligées de vendre leurs domaines et Waldkirch au gouvernement autrichien, qui remplaça les joyeuses dévotes par de gras chanoines. Ceux-ci administrèrent mieux leurs biens et demeurèrent en possession du fief jusqu'à la révolution française.

A moins qu'on ne veuille passer un temps considérable dans la Forêt-Noire, il est inutile, après avoir quitté Waldkirch, de suivre la vallée au delà de Bleibach; mieux vaut tourner sur la droite et entrer dans le vallon latéral où sont échelonnés trois villages portant le même nom : le Bas-Simmonswald, le Simmonswald du milieu et le Haut-Simmonswald. La Forêt-Noire étant une idylle non interrompue, on y admire encore des sites charmants, de frais tableaux, de gracieux détails; mais comme on s'habitue par degrés à ce poëme de la nature, comme l'attention se porte toujours sur les choses nouvelles, ce qui frappe le voyageur, c'est le costume des habitants. La cloche tintait dans l'église du Haut-Simonswald, et les paysans les moins occupés se rendaient à la messe. Les femmes portaient la coiffure la plus sotte, la plus étrange, la plus ridicule, la plus gauche et la plus lourde qu'on puisse imaginer; sur leurs cheveux un béguin rouge ou noir, sur leur béguin un chapeau d'homme, un tuyau démesuré, en paille cousue, teinte et vernie. Pourquoi teindre la paille et pourquoi lui donner ces tons d'écarlate ou de jaune orangé? Les bords, au lieu d'être droits, se dépriment et forment des gouttières sur les deux côtés de la figure, Celles que n'enlaidissait point ce barbare couvre-chef portaient des bonnets rouges, avec des rubans amarantes, bleus et verts. Les robes avaient toutes la taille dans le dos. Elles étaient généralement couleur sang de bœuf : un tablier vert et des bas écarlates les faisaient ressortir. Quel ajustement, bon Dieu! En semaine, les couleurs ne sont point déterminées par la mode; mais toutes les nuances du rouge obtiennent la préférence. J'ai vu passer à Ottenhœfen une grande paysanne aux traits masculins, au nez protubérant, au visage osseux, qui avait pour costume un bonnet amarante, garni d'une dentelle noire, un fichu grenat, une robe couleur de brique, des bas cerise et un tablier écarlate. Si elle eût rencontré un taureau, elle était perdue.

Le dimanche, toutes les étoffes employées sont bleues; un fichu de soie, noué par derrière, entoure le cou, et un beau chapelet pend à la ceinture. Le bleu, dans la Forêt-Noire, est la couleur des grandes cérémonies.

Les robes dont on fait usage en semaine n'ont qu'une jupe et un corsage, par les emmanchures duquel sortent les manches de la chemise : les robes complètes ne servent que les dimanches et les autres jours fériés.

Le costume des hommes varie comme celui des femmes suivant les localités. Le grand chapeau de feutre noir, que portent même les enfants, est la coiffure la plus répandue, excepté dans le Hanau, où un kalpack en peau de martre environne la tête d'un bandeau de fourrure, qui laisse rarement apercevoir la calotte de drap vert. La rhingrave, ou longue redingote à deux et à quatre pans, est d'un usage presque universel, hormis pour les jeunes garçons, qui portent des vestes; dans certains districts, elle se compose invariablement de toile bleue ou noire, doublée en toile écrue; ailleurs, comme dans la vallée de la Rench, du drap ou une étoffe de laine forme le dessus, de la serge cramoisie ou de la flanelle rouge le dessous. On ferme partout ce vêtement au moyen d'agrafes, et partout les tailles sont au milieu du dos. Un gilet pourpre, garni de boutons en cuivre, protège invariablement la poitrine; mais dans le Hanau, dans le groupe montagneux du Feldberg, il prend la forme d'un plastron, où les bretelles blanches, unies par une bande transversale, dessinent comme un harnais. Quant au vêtement que les Anglaises déclarent *inexprimable*, ici c'est le pantalon qui règne, là c'est la culotte courte; le pantalon est accompagné de bas bleus et de gros souliers à oreilles; la culotte, plus aristocratique de sa nature, exige des bas blancs, des souliers à boucle ou de grandes bottes qui atteignent presque le haut du mollet.

Les sabots ne servent que dans l'intérieur des maisons; les chaussures en cuir sont indispensables quand on sort; avec des chaussures en bois, on ne peut ni monter ni descendre. Mais ce que beaucoup de gens préfèrent aux meilleurs travaux de cordonnerie, c'est d'aller nu-pieds. Les enfants, les adolescents, beaucoup d'ouvriers, les domestiques et les servantes trottent ainsi, même dans les villes. Presque tous sont très-satisfaits de cette habitude, qui rend leur marche plus légère. Pendant que je causais avec le propriétaire d'une grande scierie mécanique, ses enfants couraient sans souliers autour de nous. Je lui exprimai mon étonnement de voir une pareille coutume pratiquée dans une famille comme la sienne. « Ne vous étonnez pas, me répondit-il, c'est un usage et c'est un goût. Mes enfants ne veulent point porter de chaussures pendant la belle saison; dès que les neiges sont fondues, ils me tourmentent pour que je leur permette de les ôter. — Papa, me disent-ils, voici le printemps : oh! laisse-nous courir pieds nus. — Il n'y a pas moyen de leur résister. » Dans la Forêt-Noire donc, une bonne partie de la population ne met des souliers que l'hiver. Puisqu'ils n'en souffrent pas, nous aurions tort de les plaindre. Pour les grandes familles, c'est une importante économie. Le pain noir que mangent presque tous les habitants du Schwartzwald ne doit non plus provoquer l'attendrissement, car ce pain de seigle, léger, très-bien fait et assaisonné de cumin, est aussi agréable que le meilleur pain blanc. Il y en a toujours sur la table, dans les plus riches hôtels, et maints convives le préfèrent.

C'est dans la même zone de la Forêt-Noire que se trouvent les sources du Danube. Je dis les sources, bien que l'immense fleuve passe pour jaillir de terre à Donaueschingen. La critique est donc partout nécessaire? Il y a donc partout des erreurs à combattre? Huit et dix lieues plus haut que la petite ville naissent deux

torrents, la Brigach et la Brege ; la première s'échappe des collines Saint-Georges, la seconde est épanchée par les hauteurs du Rosseck. Après avoir longtemps cheminé, la Brigach reçoit les eaux d'une source que renferme le parc du prince de Fürstenberg. Elle alimente un bassin rond, maçonné avec un goût détestable ; ce bassin forme un large puits, profond de dix à douze pieds, où un escalier permet de descendre. L'onde tranquille dort à l'abri du soleil : aucune vague, aucune ride, aucun bouillonnement ne constate qu'un ruisseau vient au monde en cet endroit. Une mousse brillante tapisse le fond du réservoir, et des truites obscures se détachent sur ce lit soyeux. Après avoir roulé dans un canal souterrain de deux ou trois cents mètres, les eaux se réunissent au cours plus abondant de la Brigach. Un peu au-dessous de Donaueschingen, la Brege vient à son tour se confondre avec elle. Leurs flots réunis forment le Danube. Quelle importance peut donc avoir la petite source princière? On a voulu sans doute flatter le possesseur du parc et du château ; mais la géographie n'a rien de commun avec les adulations. Le peuple même ne s'y est pas laissé tromper, comme le prouve un dicton local : « La Brigach et la Brege mettent en marche le Danube. »

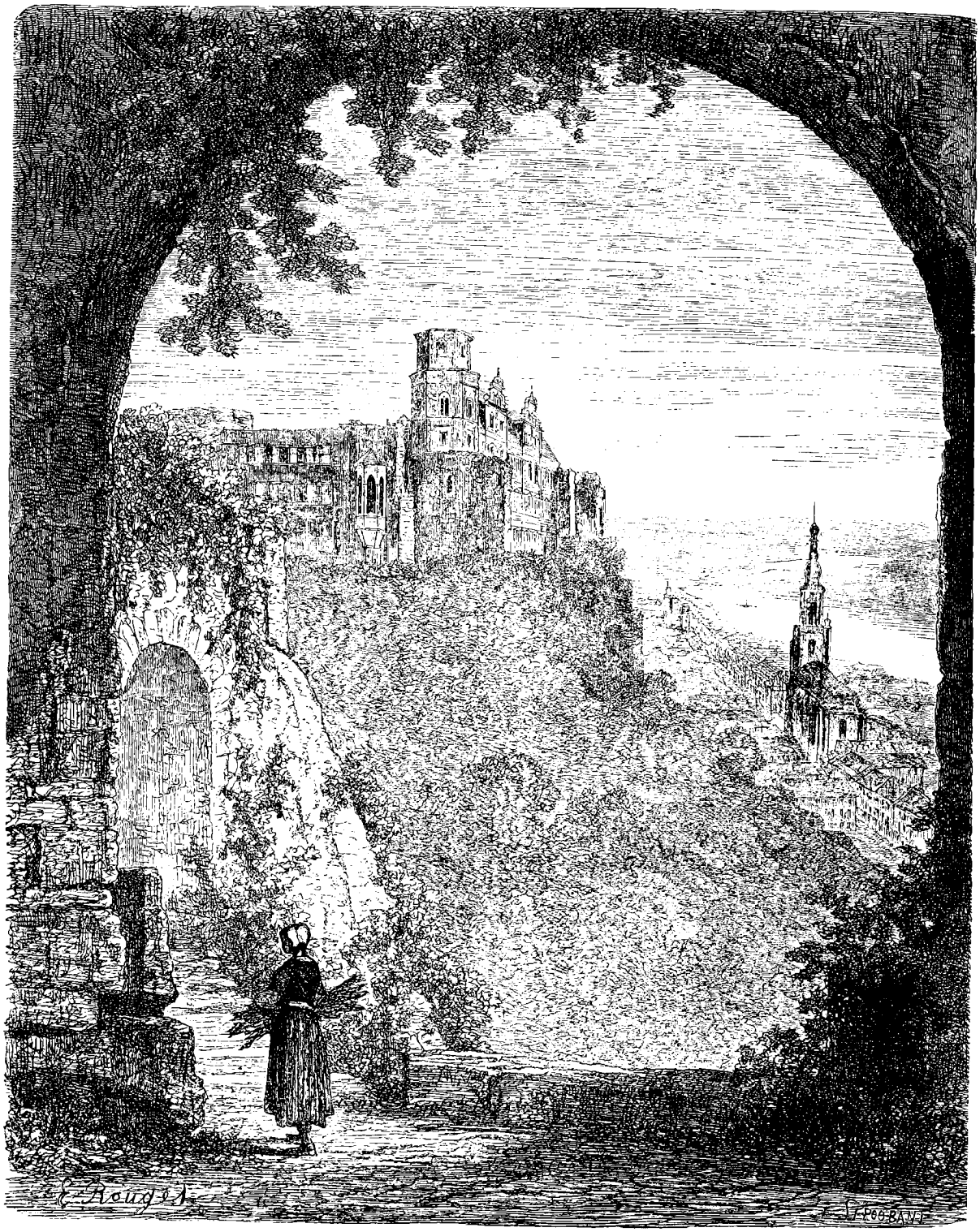
Entre Villingen, où passe la Brigach naissante, et la source du Neckar, il n'y a pas une demi-lieue. Le Danube est un enfant perdu de la Forêt-Noire, qui l'abandonne presque en naissant et va mourir aux extrémités de l'Europe ; le Neckar demeure, comme un bon fils, auprès de sa mère. Dès qu'il paraît, pour ainsi dire, il marque la limite du Schwartzwald ; à peine a-t-il pris un peu de force qu'il en dessine la frontière à l'est et au nord. Il baigne dans son cours deux universités fameuses, Tubingue et Heidelberg ; la poésie des montagnes qui couronne son berceau, idéalise aussi la fin de sa carrière, privilége tout à fait exceptionnel. Les vallées que sillonnent les fleuves et les rivières, perdent habituellement de leur attrait pittoresque à mesure que les flots descendent : le bassin s'élargit, les éminences latérales deviennent moins hautes, prennent des formes moins accentuées, moins originales. Le charme des zones supérieures se noie enfin dans la prose des plaines. La nature a mieux traité le Neckar. Il débute aussi loin des régions triviales, au milieu des nues, parmi les rocs, les sapins et les bouleaux; les splendeurs qui entourent son premier âge vont aussi diminuant à mesure qu'il grandit. Sous les murs de Tubingue, il réfléchit encore un beau site alpestre, un amphithéâtre aux nombreux sommets; les hauteurs cependant ont déjà bien raccourci leur taille, se sont déjà bien espacées ; elles deviennent de simples collines près de Stuttgart, puis la rivière s'endort dans une vaste plaine et coule indolemment vers Heilbronn. Mais là se montre à distance le nouveau groupe montagneux qu'elle va traverser, reprenant à l'occasion de vives allures, décorant des paysages qui font rêver aux lieux magnifiques où elle est née. Le luxe de son berceau vient donc embellir son déclin. La dernière partie de son cours est même celle qu'on visite le plus : l'excursion de Heilbronn à Heidelberg tente de nombreux voyageurs et ne trompe point leur espérance.

X

Pour entrer à Heilbronn, on traverse le Neckar sur deux ponts, un vieux pont de bois couvert, formant galerie, et un pont de pierre sans toiture, comme ceux que l'on bâtit de nos jours. Quand je descendis du chemin de fer, il avait plu dans la montagne, et la rivière, ayant parcouru des districts où abonde le grès rose, semblait rouler des flots de chocolat au lait, genre de luxe que je croyais réservé au pays de Cocagne. C'était à s'y méprendre. La ville elle-même, avec ses flèches, ses tours, ses vieilles maisons sur le quai, me fit éprouver la commotion électrique dont certains lieux frappent le voyageur : il semble qu'on va entrer non pas dans une montagne, non pas dans une forêt, non pas dans une ville, mais dans un poëme, dans une œuvre mystérieuse, aux scènes imprévues. Heilbronn est une ancienne ville libre, qui a gardé presque tous ses édifices du moyen âge, presque toutes ses habitations gothiques, de sorte que la première rue où l'on s'engage transporte soudain l'imagination à quelques siècles en arrière. Je ne vois que maisons étroites, à pignons aigus, à nombreux vitrages, dont le haut surplombe le rez-de-chaussée. Bien mieux, chaque étage dépasse l'étage inférieur, et comme il y en a jusqu'à cinq, on dirait que la construction va vous tomber sur la tête. Un bourgeois en gonelle et en chaperon ouvrirait une fenêtre que je n'éprouverais aucun étonnement. Au bout de quelques minutes, j'arrive sur la grande place et je m'arrête devant l'hôtel de ville. Pour le coup, me voilà en plein moyen âge. Quel immense grenier! comme il rappelle le temps où il fallait que toutes les denrées, toutes les provisions de bouche et autres fussent emmagasinées dans la ville, car de rudes seigneurs pillaient la campagne, et on aurait pu souffrir de la faim, on aurait pu se trouver subitement réduit à l'indigence, si on n'avait abrité derrière les murailles ses vivres et ses marchandises, surtout en cas de guerre ouverte et de siége ! Aux deux angles de la façade, des guivres assez pittoresques ; en bas, un lourd perron qui occupe toute la largeur du monument et porte sur une galerie très-simple : on aurait pu border le perron d'une élégante balustrade, on a mieux aimé une rampe massive. De grands murs nus, des fenêtres carrées, sans ornements, ne flattent pas les yeux. Cette horloge énorme, qui occupe deux étages, voilà l'honneur, la gloire, la vraie décoration de l'édifice. Au lieu d'un cadran, elle en a trois : ils indiquent non-seulement les heures et les minutes, mais le jour de la semaine, le mois et le quantième du mois, la saison, les phases de la lune; bien mieux, on voit la lune elle-même, une lune en cuivre doré, qui passe au milieu de sombres nuages, s'échancre à leurs bords, montre son orbe entier ou disparaît. Sur le haut du grand cadran, au-

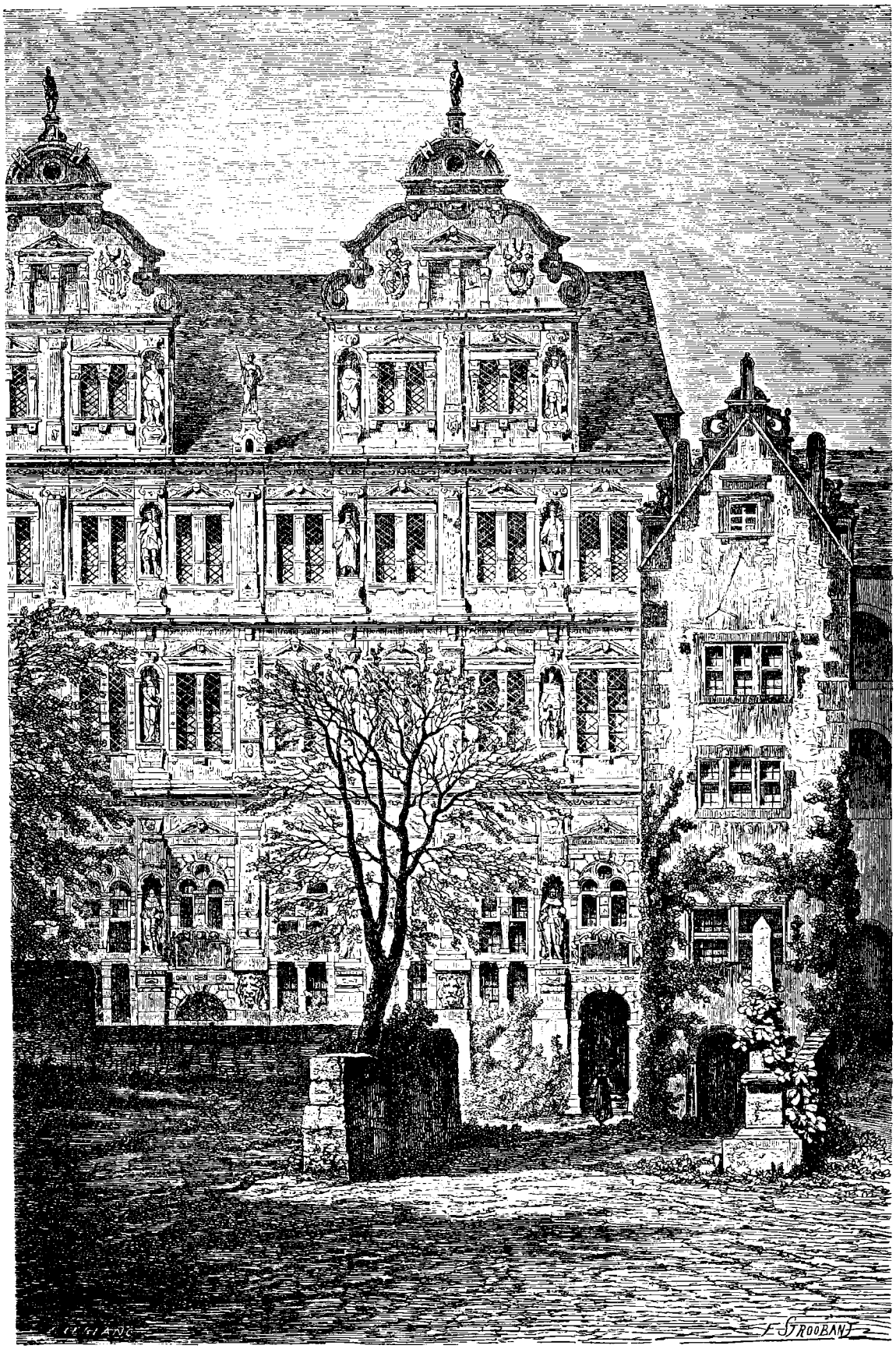
dessous duquel sont groupés les deux autres, quand midi sonne, un coq fait entendre son chant, comme à Strasbourg, et deux anges sonnent de la trompette.

A vingt pas du grand marché, que l'hôtel domine de sa masse bizarre, se dresse la principale église de la ville, consacrée à saint Kilian. Bâtie en 1446, comme l'atteste



Château de Heidelberg; vue prise de la terrasse. — Dessin de Stroobant d'après nature.

une inscription allemande taillée dans la pierre, à l'extérieur du mur septentrional, elle occupe l'emplacement d'un édifice plus ancien, et ne fut terminée que pendant le seizième siècle. On y trouve donc amalgamés les dernières formes de l'art ogival et le style de la Renaissance. Elle pourrait avoir les qualités de Notre-Dame



Château de Heidelberg : Le palais de Frédéric IV. — Dessin de Stroobant d'après nature.

EX VIBRIS

de Brou, l'élégance de Saint-Eustache : elle ne les a pas. Au dehors, le vaisseau gothique ne flatte les yeux ni par son aspect général, ni par la décoration de ses fenêtres, ni par ses moulures; le clocher, où règne l'imitation de l'Italie, est d'une recherche sans effet, en sorte que les deux genres d'architecture n'ont pas mieux réussi l'un que l'autre.

L'édifice le plus coquet, le plus original de Heilbronn est une maison située derrière l'hôtel de ville, une maison dans le style Pompadour. Il n'y manque rien. Les fenêtres, la porte sont encadrées des motifs charmants de cet art délicat, dont la soudaine apparition en France a lieu d'étonner, car il semble avoir jailli tout à coup du sol, comme une herbe printannière; bien mieux, les croisées basses et la porte sont protégées par des grilles en fer dans le même style, avec rinceaux, volutes, rocailles, œuvre précieuse de serrurerie et parfaitement conservée, que l'on trouverait curieuse même chez nous. Les propriétaires successifs de l'habitation doivent en avoir eu grand soin.

Les rues secondaires et les bas quartiers de Heilbronn sont un renseignement palpable et visible sur l'état de l'architecture domestique en Allemagne, pendant le moyen âge et pendant la période qui a suivi, jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Il n'y a guère de spectacles plus horribles. Qu'on se figure des maisons à pignons, chantournées, délabrées, qui n'ont pas été badigeonnées depuis des siècles : une lèpre de taches, de moisissures, de balafres produites par l'écoulement des eaux, par le suintement d'autres liquides, barbouille la façade. Devant les croisées, des tiges et des crampons de fer portent des bâtons transversaux, où pend le linge récemment lavé, chemises, jupons, couches, bas humides, toutes sortes de haillons qui s'égouttent sur les passants. Au rez-de-chaussée s'ouvrent des magasins obscurs, ayant les formes les plus hétéroclites, au fond desquels on aperçoit l'escalier; de vieilles charrettes à bras, des tonneaux, des échelles, des meubles rompus, mille débris, mille impuretés y traînent, tenant compagnie à diverses marchandises grossières. Rembrandt, Piranèse, Callot, Adrien van Ostade, Pierre de Hooghe, Weirotter, malgré leur génie fantastique, n'auraient pu combiner d'aussi étranges réceptacles, avec des effets sans nombre de demi-jour. On y entend grogner les pourceaux dans des bauges infectes.

Un monument de Heilbronn, désigné, recommandé par tous les *guides*, c'est une vieille tour située près de Neckar et appelée la *Tour de Gœtz*. Il s'agit du célèbre Gœtz von Berlichingen, dit *à la main de fer*, que les paysans révoltés choisirent, malgré lui, pour leur chef, en 1526. Pendant une des nombreuses expéditions du chevalier, un biscaïen, lancé par une coulevrine, lui brisa le poignet gauche d'une si terrible manière, que sa main ne tenait plus qu'à un reste de peau et que la cheville disloquée tomba devant les pieds de sa monture. Gœtz néanmoins resta en selle et eut encore assez de force pour se tirer du combat, pour rentrer à Landshut. Pendant plusieurs mois il garda le lit, souffrant de telles douleurs qu'il suppliait Dieu de terminer ses jours. Mais sa blessure ayant fini par se guérir, l'idée lui vint que si on pouvait lui fabriquer une main d'acier, il ne serait pas réduit, comme un infirme, à languir désormais au coin du feu. Il causa donc avec un habile armurier, comme il y en avait alors, lui expliquant le mécanisme qu'il avait imaginé. L'artisan sut mettre en pratique ses indications, et Gœtz put remonter à cheval, continuer cette vie guerrière qui était alors l'idéal de la noblesse. Sa main supplémentaire existe encore dans les archives de Jaxthausen, petite ville située près du château de Berlichingen.

La tour de Heilbronn a réellement tenu en captivité le rude gentilhomme, non point à cause du rôle qu'on le força de jouer dans la Guerre des paysans, mais par suite d'une affaire antérieure. Gœtz, en 1519, avait pris parti pour le duc Ulrich de Wurtemberg, seigneur prodigue et méchant, détesté par ses sujets et déposé par la Ligue souabe. Fait prisonnier, Berlichingen fut amené dans la ville de Heilbronn, où il demeura interné trois ans et vécut chez l'hôtellier Diest, à l'auberge de la Couronne, sauf pendant vingt-quatre heures. Cette courte résidence sous les arceaux de la tour, est la cause véritable qui a rendu célèbre et fait conserver le donjon, vieux reste de fortifications gothiques. Comme presque tous les monuments d'architecture militaire, il n'a rien qui puisse flatter les yeux, soit par les lignes et la disposition générale, soit par la décoration. Ces sortes d'ouvrages ne sont que des massifs de pierre, où l'on cherche uniquement la solidité, la force de résistance.

Le lieu de promenade le plus fréquenté par les habitants de Heilbronn est une colline nommée la Wartberg. Du jardin qui la couronne, la vue se promène sur un magnifique paysage. Le Neckar le traverse dans toute son étendue, y serpente au loin entre deux rangs de hauteurs : on aperçoit jusqu'aux derniers sommets qui terminent, près du Rhin, la splendide vallée. C'était la route que je devais parcourir le lendemain, pour terminer mon voyage. A six heures du matin, en effet, je prenais place sur le bateau à vapeur. Le temps était admirable; le soleil avait mis sa couronne de fête et son manteau des grands jours. Il étincelait derrière la ville, en dorait les fumées, illuminait la campagne. Un vent léger damassait la rivière et faisait palpiter le feuillage des aulnes qui la bordent. « *Vorwaerts!* (en avant!) » s'écrie le capitaine, et le bâtiment quitte la grève, fait blanchir la rivière sous ses puissantes nageoires.

Nous sommes encore dans la plaine, le Neckar glisse entre des rives basses : le terrain ne s'exhausse qu'à distance ; la Wartberg domine la perspective sur la droite. Le premier lieu digne d'attention qui apparaît de ce côté dans le voisinage de la rivière, c'est Neckarsulm, petite ville située au confluent du Neckar et de la Sulm, dont les deux noms réunis ont formé le sien. Elle produit de loin, avec son château, ses vieux clochers, ses pignons à redans, avec les jardins qui l'entourent, un effet pittoresque. Elle appartenait autrefois, comme les environs, à l'archevêché de Mayence, devint en 1484

un fief de l'ordre teutonique, et fait partie du Wurtemberg depuis l'année 1806.

Mais elle fuit, la jolie ville, elle fuit avec le paysage qui l'encadre, et nous apercevons déjà l'embouchure du Kocher, puis l'embouchure de la Jaxt et l'élégant village de Jaxtfeld, situé auprès. La rive gauche prend bientôt des formes plus accentuées : elle élève dans l'air Wimpfen-du-Mont, qu'une petite vallée sépare du bas Wimpfen. Celui-ci est un village : celle-là était jadis une ville impériale, où fonctionnait un régime démocratique sous la haute protection du suzerain de l'Allemagne. Bien curieuse devait être l'existence des citoyens dans ces républiques murées : Wimpfen-du-Mont a de nos jours 2700 habitants! Elle occupe une longue crête de rochers calcaires, où ses tours, ses vieux murs, ses clochers, son église du xve siècle ont l'air d'avoir été dessinés par un artiste pour une décoration de théâtre. Quoiqu'ayant adopté les maximes de la Réforme, les citoyens ont épargné tous leurs monuments : il y a là-haut deux ou trois longues rues bordées de maisons gothiques, dans lesquelles on se promène comme dans un rêve. Les habitants avaient si peu la haine des images sculptées ou peintes, qu'ils ont ajouté à leur église, en 1551, une représentation du Calvaire, abritée par une espèce d'atrium ou de salle ouverte. C'est un monument plus conforme au goût des orthodoxes qu'au goût des schismatiques, et pourtant l'époque n'était pas éloignée où les iconoclastes allaient ravager les Pays-Bas. L'œuvre a un faible mérite comme objet d'art ; mais elle étonne, elle pique un moment la curiosité. On examine en souriant le mauvais larron habillé à la mode du seizième siècle, portant des manches bouffantes et une culotte pareille.

Voici le château d'Ehrenberg, à gauche, celui de Horneck à droite, qui appartenait depuis 1250 aux chevaliers teutoniques et fut démantelé, en 1525, par les milices agrestes, pendant la Guerre des paysans. On l'a restauré plus tard, mais pour y fabriquer de la bière. Si elle était bonne et que j'eusse le temps de la goûter, j'approuverais fort la dévastation du manoir, qui a donné lieu d'y fonder une brasserie. Mais d'autres constructions féodales apparaissent au loin : décidément c'est une galerie du moyen âge, une exposition de ruines crénelées. Le voyageur moderne les admire comme un accident heureux dans le paysage ; le navigateur d'autrefois ne devait pas les admirer du tout, quand leur masse imposante dominait orgueilleusement la rivière. Elles ne lui faisaient éprouver que des sentiments d'inquiétude et d'effroi.

Un voisin me signale le village de Neckarzimmern, bâti sur la rive droite, au pied d'une hauteur que couronne le château de Hornberg, séjour favori de Gœtz von Berlichingen, qui s'y maria en 1518 avec Dorothée Gailing : ce fut là qu'il écrivit ses mémoires et qu'il mourut en 1562, âgé de 82 ans. On transporta ses restes au monastère de Schœnthal, situé près du manoir dont le chevalier portait le nom : il y est enseveli, comme ses aïeux, dans le transept de l'église.

Pendant que la vapeur nous entraîne, des incidents curieux fixent de plus en plus mon attention. Dans tous les endroits où les côteaux qui bordent la rivière sont orientés de façon à recevoir une quantité suffisante de soleil, on a étagé des vignes, entre le quarante-neuvième et le cinquantième degré de lattitude. Et l'on a bien fait, puisque le raisin y mûrit, donne un vin agréable et que toute autre culture n'eût sans doute rien produit.

Mais quels sont ces oiseaux de large envergure, au plumage gris et noir, qui tantôt planent au-dessus de nos têtes, filent tantôt le long de la rivière et décrivent tantôt des cercles irréguliers, en battant l'air de leurs grandes ailes? Ils plongent sur l'eau par intervalles et y pêchent quelque poisson. L'un d'eux même, que le passage du bateau effraye, se sauve en laissant tomber sa proie, une brême déjà morte. Ils ont pour compagnons des oiseaux plus petits, noirs de plumage, qui souvent paraissent les attaquer en folâtrant avec eux. Les premiers sont des hérons, échassiers qu'on voit rarement en France et qu'on n'y voit jamais en si grand nombre et avec tant d'aisance : les autres sont des choucas, petits corbeaux ayant la taille d'un pigeon ou d'une tourterelle, qui voltigent dans les plaines autour des cathédrales, en jetant un cri sonore et bref, ou se posent sans respect sur la tête des saints, des rois et des patriarches ; faute de vieilles églises, les choucas habitent les ruines des vieux donjons, les montagnes et les rochers. Ils nichent très-haut dans les Alpes. Le héron, lui, est un oiseau silencieux, qui ne paraît avoir ni chant, ni clameur. Il n'aime pas la solitude néanmoins : ces échassiers forment de grandes troupes et se bâtissent de larges nids au sommet des arbres. Comme on ne cesse d'en rencontrer sur le Neckar, on pourrait l'appeler avec beaucoup de justesse la rivière des hérons.

Le défilé des vieux châteaux recommence, et le paysage prend un caractère plus majestueux. Les bords du Neckar vont toujours s'exhaussant. Peu à peu les roches calcaires cèdent la place au grès rouge; les vignes disparaissent, les cultures deviennent rares, le hêtre forme partout des nappes de verdure ; il semble par moments qu'on traverse un pays désert. L'onde resserrée coule en flots abondants. Aux agitations de la vie succèdent le calme et la poésie de la solitude. Mais là encore, il y avait des barons déprédateurs. Si vous en doutez, voyez à droite l'ancien fort de Zwingenberg. C'était autrefois le séjour d'une puissante famille, comme le prouvent son donjon, ses hautes tours, ses murs épais, d'une nuance rougeâtre. Mais d'où vient que le temps n'a pas suspendu aux créneaux ses guirlandes de viorne et ses festons de lierre? On dirait qu'une cinquantaine d'hivers seulement les ont effleurés de leur haleine humide. C'est que l'édifice a été restauré en 1808 par le margrave de Bade, auquel il appartenait; il le rendit habitable, et sa famille vient chaque année y passer quelque temps.

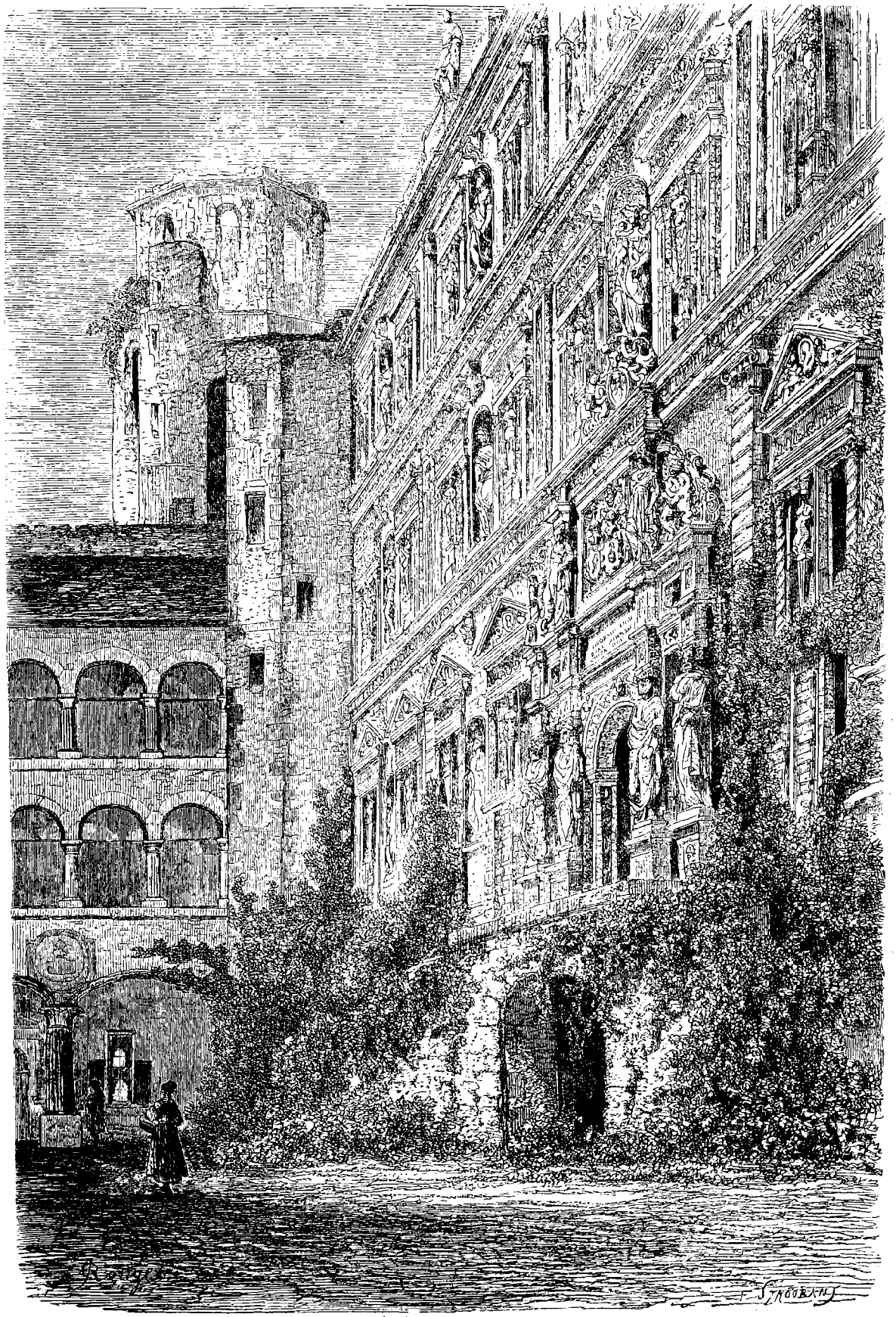
Et le bateau descend toujours, pendant que la chaleur augmente. Nous passons près d'Eberbach, que domine

le Katzenbuckel, montagne de deux mille pieds, la plus plus haute de celles qui bordent le Neckar, et nous apercevons bientôt la petite ville de Hirschhorn (1510 habitants). Au-dessus, l'inévitable château, menace perpétuelle dirigée autrefois contre les habitants. Ce nid de vautours est assez bien conservé; les fortifications énor-

Intérieur du château de Heidelberg. — Dessin de Stroobant d'après nature.

mes descendent jusqu'au bord de la rivière. Que de sombres histoires pourraient conter ces ruines, si un magicien leur donnait la parole!

Les plus éloquentes seraient sans doute les quatre massifs délabrés devant lesquels nous arrivons maintenant, et qui se tiennent debout, à la file, sur des rochers



Château de Heidelberg Le palais d'Othon-Henri. — Dessin de Stroobant d'après nature.

EX-LIBRIS

voisins, comme une bande de malfaiteurs guettant une proie. Au sommet de leurs falaises à pic, voyez leur tragique attitude et leur expression morose. Une race puissante, surnommée le *Fléau du pays* (Landschaden), désignation injurieuse qu'elle accepta pour nom de famille, a perché là-haut ces tours maudites; elle avait probablement formé quatre branches, qui voulurent toutes avoir leur lieu de refuge et leur centre de déprédation.

Le premier manoir s'appelle *Vorderburg*, c'est-à-dire le Château d'avant-garde, et semble avoir été construit tout d'abord. Dès le quatorzième siècle, il eut besoin de réparations. Au-dessus de la porte d'entrée, on voit la date de 1568 et l'emblème de la famille, une harpe. Ces brigands avaient pris pour symbole l'instrument mélodieux qui exprime si bien la tendresse et les vagues émotions d'un cœur poétique! Il ne reste du vieux manoir abandonné que le donjon et une partie de la chapelle.

Tout auprès s'élève le *Mittelburg*, ou Château du milieu, le plus important des quatre. Ses tours et ses créneaux menaçaient les voyageurs dès la fin du treizième siècle. De ses étages supérieurs la vue embrasse un magnifique paysage : bien loin, dans la profondeur, le Neckar serpente comme un flot sombre. Le possesseur actuel du domaine, l'a fait restaurer et meubler dans le style du moyen âge.

Le troisième fort s'appelle le Château d'arrière-garde (*Hinterburg*). Vu de près, il est remarquable par son architecture et la majesté de ses ruines, où pousse toute la flore de l'Odenwald. Au-dessus de la porte se dessinent encore les armoiries des Landschaden. Du piton qu'il occupe, on domine non-seulement la vallée du Neckar, mais celle de Schœnau, où roule et gronde le torrent de Steinach.

Enfin se dresse devant nous la quatrième habitation féodale. Sa position l'a fait surnommer *Schwalbennest* ou le Nid d'hirondelles. Les hirondelles, en effet, l'ont choisi pour point de ralliement et pour séjour. Leurs escadrons agiles font alentour des rondes incessantes. Le nom réel du manoir c'est Schadeck (*le coin fatal*). Deux de ses tours sont encore debout, et le vent gémit dans les escaliers déserts, siffle en traversant les fenêtres vides. Bligger, le plus ancien de ses habitants que l'on connaisse, vivait entre les années 1286 et 1300 : la haine publique l'avait déjà baptisé le *Fléau du pays*. Du haut de son aire, il guettait les voyageurs pour les dépouiller, et ne se faisait pas scrupule de les tuer, quand ils voulaient défendre leur bien. Cette branche des Landschaden s'éteignit en 1653. Le château ne fut plus habité depuis lors et tomba peu à peu en ruines.

Presque toutes les résidences gothiques, dont nous avons parlé jusqu'ici, couronnent les hauteurs de la rive droite; nous saluons maintenant à notre gauche Neckargemünd, petite ville industrieuse (2400 habitants), puis tout le monde se remue sur le dampschiff. Nous approchons en effet du terme de notre course : on aperçoit déjà le Kœnigstuhl, montagne qui domine Heidelberg, et nous allons bientôt découvrir la cité elle-même. Chacun se prépare à descendre. Le Neckar s'élargit, devient plus rapide, et contre toutes les habitudes des rivières dans la partie inférieure de leur cours, son lit se hérisse de rochers; au moment où elle devrait se calmer, l'onde tourbillonne, écume, prend des allures de torrent : il a fallu pratiquer des barrages. Nous arrivons enfin : il est midi et demi, chacun se dirige à grands pas vers son logis ou vers un hôtel, pour y dîner, le principal repas, en Allemagne, étant celui qu'on fait au milieu du jour.

A l'issue du long défilé que nous venons de parcourir, une ville importante devait naître de bonne heure et grandir très-vite : le commerce avait besoin d'établir là un entrepôt, comme à Heilbronn, pour les marchandises que l'on transportait en amont ou en aval. Mais Heidelberg, produit naturel du sol, aurait pu croître dans la plaine du Rhin, à quelque distance de la gorge et non pas à son embouchure même. Le puissant château construit sur un mamelon, au pied du Kœnigstuhl, aura fixé l'emplacement de la commune : il ne fallait pas moins que le pouvoir des comtes palatins pour tenir en respect les bandits empanachés, qui fourmillaient dans le vallon du Neckar. Le lieu était mal choisi néanmoins : la configuration du sol a empêché Heidelberg de prendre une importance capitale; de nos jours encore, après avoir été, cinq siècles durant, le séjour des Électeurs palatins, elle n'a que quinze mille habitants. C'est qu'elle occupe une étroite langue de terre entre la montagne et le Neckar.

Mais l'exiguïté de ses proportions a toujours été compensée par le charme de sa position. Dresde, Fribourg et Heidelberg sont assurément les trois villes de l'Allemagne qui ont la physionomie la plus attrayante et les environs les plus pittoresques : on y peut varier presque indéfiniment ses promenades. La grande curiosité de la ville, c'est le château fameux, qui occupe un plateau jusqu'où grimpent les dernières maisons. Le monument tombe en ruines, non point par l'effet de l'âge, mais par suite de dévastations que la France ne peut compter parmi ses titres de gloire, si la France est responsable des crimes de Louis XIV, fils d'un Italien et d'une Autrichienne (tous les enfants de Marie de Médicis ont eu exactement le caractère du maréchal d'Ancre). Le vivant fétiche ayant réclamé le Palatinat au nom de sa belle-sœur, la princesse palatine, le maréchal de Duras vint assiéger Heidelberg en 1688 : la ville capitula le 24 octobre, mais la capitulation ne fut pas observée, ou du moins ne le fut que transitoirement, le Hapsbourg de Versailles ayant expédié l'ordre de saccager le pays.

Le seul avantage qui reste au château, c'est d'être la plus belle ruine de l'Allemagne. Toutes les constructions ne datent pas de la même époque et n'ont pas été bâties par les mêmes souverains. Le style de la chapelle remonte au XIVe siècle; la Tour ronde, qui contenait la bibliothèque, fut élevée en 1555, le palais

d'Othon-Henri commencé l'année suivante; le palais de Frédéric IV monta dans les airs de 1601 à 1607. La Tour tombée, due à Frédéric le Victorieux, avait été construite en 1455. Lorsque Mélac voulut la faire sauter, le ciment qui unissait les pierres était d'une solidité si grande, qu'elle se fendit en deux morceaux : une moitié resta debout, l'autre moitié tomba d'un seul bloc, ou, pour mieux dire, glissa et demeura couchée sur le flanc. Elle gît dans la même position depuis 1689, et, selon toute apparence, étonnera encore maintes générations.

Deux entrées donnent accès dans le château, l'une tournée vers le Neckar, l'autre vers la montagne. Quand on arrive par la première, qu'on a gravi un escalier monumental, d'un effet très-poétique, on débouche sur une plate-forme, d'où l'on aperçoit toute la ville, les hauteurs qui l'encadrent, puis la vaste plaine du Rhin. Si l'on se retourne, le palais de Frédéric IV déploie à vos yeux son élégante façade. Quoique bâtie au commencement du XVIIe siècle, on la prendrait pour une œuvre de la Renaissance : des meneaux en pierre divisent les fenêtres, et de spacieuses mansardes bordent la toiture; entre les croisées s'ouvrent des niches, dont chacune renferme ou renfermait une statue. Au premier étage, les croisées ont pour amortissement deux arcades portant une rosace. Tout cela forme un ensemble qui ne laisse pas d'avoir bonne tournure. En traversant une galerie, on entre dans la cour et l'on aperçoit l'autre façade, exactement pareille à la première. Elle a gardé presque toutes ses statues, mais hélas! dans quel état de dégradation!

A l'est du palais de Frédéric IV s'élève le palais d'Othon-Henri, formant avec le premier un angle droit. La violence des hommes, le feu du tonnerre, le sourd travail du temps, les averses et la neige l'ont bien plus dévasté que l'autre édifice. Les toitures, les planchers, toutes les constructions intérieures sont tombées; les grands murs seuls n'ont pas fléchi sous la haine et les outrages du sort. Les fenêtres vides se découpent sur la tenture grise des nuages ou le velours bleu du ciel. Les statues n'ont point quitté leur poste : au quatrième étage se dressent encore Pluton et Jupiter, debout, isolés, sans les niches qui les protégeaient : tout le faîte du bâtiment s'est écroulé autour d'eux; ils sont restés là immobiles, comme des justes soutenus par leurs convictions sur les ruines de leurs espérances. Malgré son délabrement, ce château produit encore un effet majestueux. Un accident de la nature en augmente le charme et le prestige. Des lierres se sont cramponnés à la façade, où ils grimpent plus haut chaque année; ils encadrent les fenêtres, les statues, les moulures; ils atteignent déjà la corniche du premier étage; si on n'interrompt point leur marche ascendante, ils pavoiseront l'édifice tout entier, ou, pour mieux dire, l'envelopperont d'un frais linceul, et hâteront le moment qui doit coucher ses débris dans la poussière.

D'autres constructions, tellement dénudées qu'elles n'excitent même plus l'intérêt, environnent la cour, et l'on sort par une vieille porte jadis fortifiée, par un pont dormant, qui était autrefois un pont-levis. Le fossé profond, creusé au-dessous, est devenu un jardin superbe : de grands arbres y ont poussé, notamment des frênes, des hêtres et des sapins; leurs clochers et leurs dômes de feuillage montent vers le spectateur, comme les faîtes d'une cité magique. On entend sous cette voûte humide chanter une petite source, qui tombe dans un bassin et passe pour avoir des propriétés curatives.

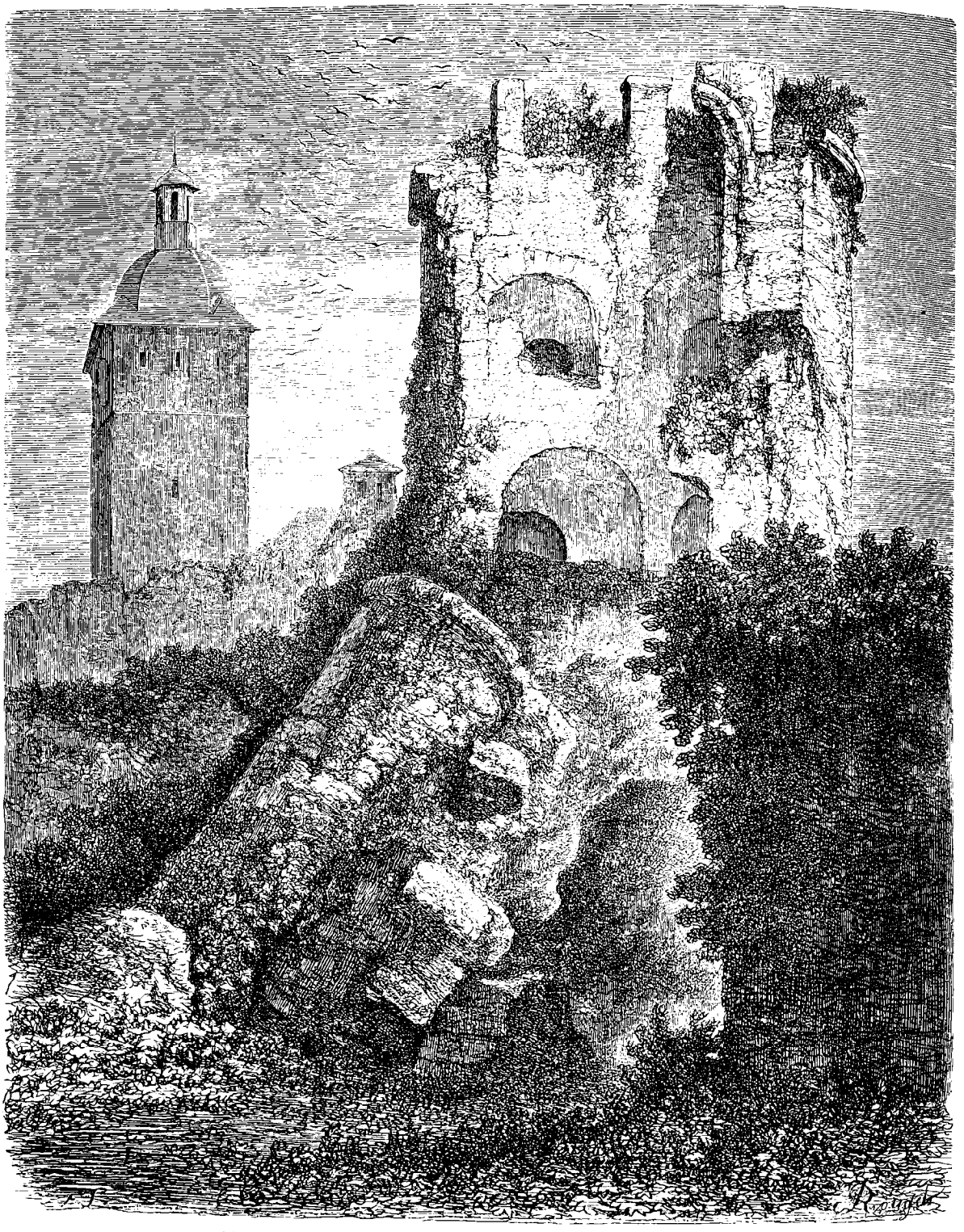
Le parc est planté d'arbres magnifiques, parvenus à ce degré de croissance qui donne seul aux végétaux leur port et leur physionomie. Presque tous les individus sont d'ailleurs d'espèces différentes, ou ombragent le promeneur sous les variétés d'une même espèce. Beaucoup d'essences viennent de l'Amérique du nord; je remarque entre autres le pin embaumé (*pinus balsamea*), dont l'exhalaison aromatique justifie le nom.

Mais il faut quitter ces hauteurs, redescendre à la prose et parcourir la ville. Heidelberg, tant de fois ravagée, possède très-peu d'anciens monuments. Elle offrait jadis, au rapport des historiens, l'aspect le plus pittoresque. De tous les côtés on apercevait ses fortifications, avec leurs murs, leurs fossés, leurs tours, leurs bastions, leurs échauguettes; dans l'intérieur se dressaient les pignons aigus des maisons, les clochers des églises et des monastères, les demeures crénelées des grandes familles. Le château électoral dominait toutes ces constructions de ses formes majestueuses. Maintenant le seul édifice original que l'on découvre en cheminant à travers les rues, c'est une ancienne maison qui fait face à l'église du Saint-Esprit, sur la place du Marché. Le style rappelle exactement celui du palais d'Othon-Henri. Elle se termine par un pignon et se compose de cinq étages, indépendamment du rez-de-chaussée.

Pas une seule église de Heidelberg ne mérite l'attention d'un connaisseur. La principale, construite sur la grande place et dédiée au Saint-Esprit, ne fait pas honneur à l'architecte. Quoique bâtie entre les années 1398 et 1408, les formes gothiques de la décadence y règnent sans partage et sans souvenirs d'une meilleure époque; elle n'a même point les élégances recherchées du style flamboyant. Aucun tableau, d'ailleurs, pas la moindre sculpture. Une grande muraille qui sépare l'intérieur en deux moitiés, l'une où on célèbre l'office catholique, la seconde attribuée au culte protestant, est ce qu'elle renferme de plus curieux.

Sur la première pente de la montagne, on bâtit une église neuve, pour laquelle Notre-Dame de Fribourg sert de type : le modèle est charmant, à n'en pas douter; mais si élégante qu'on la suppose, la copie n'aura jamais la valeur d'une production originale. Comme architecture nouvelle, ce qu'il y a de plus intéressant à Heidelberg, ce sont les demeures élégantes que l'on construit près de la station du chemin de fer : leurs formes coquettes, leurs grilles, leurs petits jardins font naître l'envie de s'y établir, avec un nombre suffisant de bil-

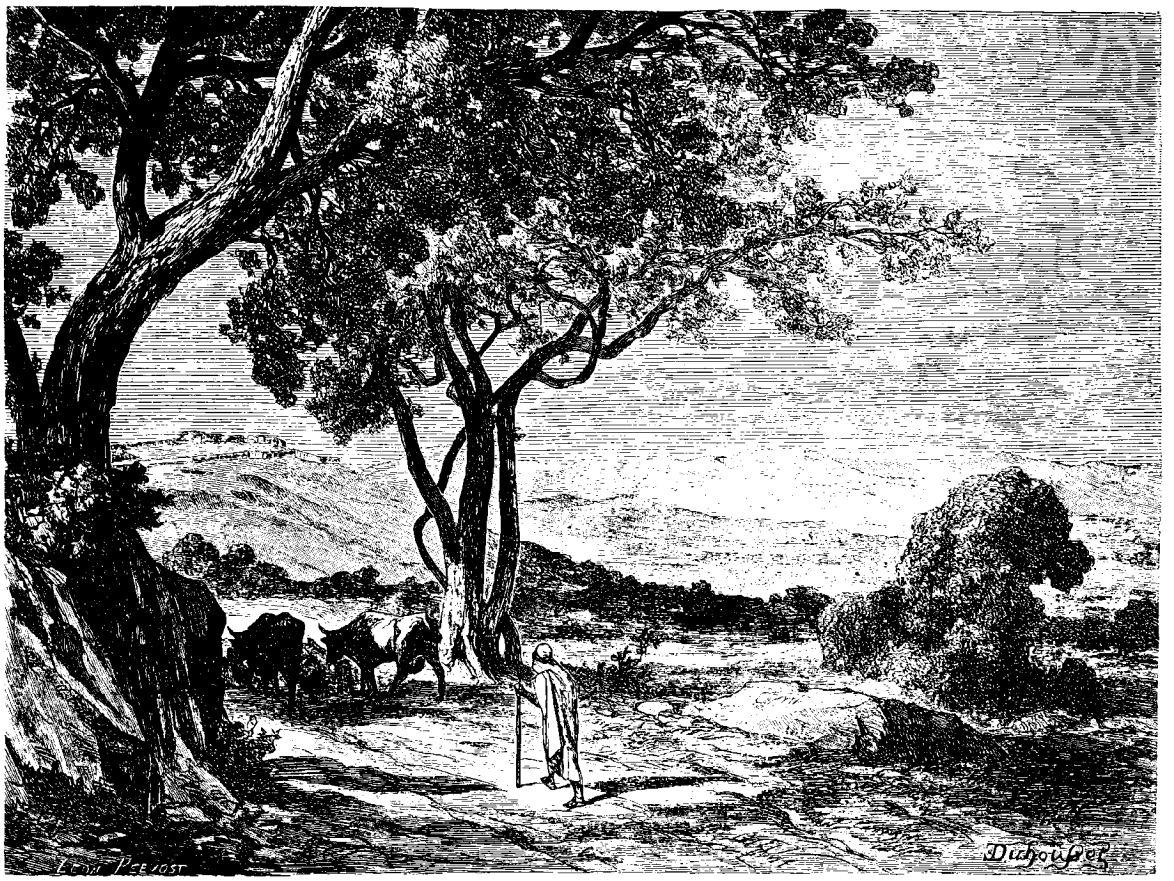
lets de banque. Pour ceux qui aiment l'étude, qui aiment la carrière infinie qu'elle ouvre à la pensée, la ville a un autre genre de séductions : la brillante université dont elle est fière, une bibliothèque publique, de nom-



Château de Heidelberg : La tour tombée. — Dessin de Sroobant d'après nature.

breux établissements consacrés aux sciences et aux lettres. Ce coin de terre favorisé unit tous les avantages qui charment la vie réelle, tous ceux qui aident l'esprit à s'élever dans la zone idéale, où il trouve la force, la joie et la grandeur.

Alfred MICHIELS.



Route du fort Napoléon. — Dessin du commandant Duhousset.

EXCURSION DANS LA GRANDE KABYLIE,

NOTES ET CROQUIS RECUEILLIS ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LE DJURJURA,

PAR LE COMMANDANT DUHOUSSET.

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Avant-propos. — Les Kabyles. — Le fort Napoléon. — Tizi-Ouzou.

Je sais trop combien il est difficile de faire un travail complet sur la Kabylie pour avoir la prétention de n'omettre ou de heurter, dans ce que je vais dire, à propos de l'origine des peuples de cette contrée, aucune des opinions émises sur le même sujet.

Malgré les recherches les plus sérieuses, l'histoire de la Kabylie est demeurée incertaine et confuse jusqu'au jour où il nous a été possible d'en réunir quelques parties, grâce aux anciens documents et à la découverte de certains points de repère que la connaissance exacte du sol nous a permis d'établir comme indiscutables.

Quant à moi, je parlerai seulement des choses que mes différentes fonctions dans la Kabylie m'ont forcé d'étudier consciencieusement, et que j'ai fixées dans ma mémoire à l'aide de notes ou de dessins pris sur place. En faisant connaître l'agriculture et l'industrie des habitants de l'important massif compris entre la mer et le Djurjura (*mons Ferratus* des anciens), je m'efforcerai d'atteindre à la clarté sinon au pittoresque, et je m'estimerai heureux si je puis parvenir à intéresser mes lecteurs.

Personne n'ignore que le Kabyle n'est point un Arabe, mais bien un Africain possesseur originaire du sol, un

Berbère[1], en un mot, l'homme du sol, que les différents peuples qui ont tour à tour occupé le littoral de la Méditerranée ont un peu modifié peut-être, mais dont ils n'ont jamais complétement changé les mœurs, et qu'ils ne se sont jamais assimilé.

Cependant, de cette possession à peu près constante du sol par le Kabyle, on aurait tort de conclure à la perpétuité de son langage conservé presque sans altération depuis les temps les plus reculés, pas plus que l'indomptable indépendance de son caractère ne doit faire supposer son sang pur de tout mélange étranger. Il est facile, aujourd'hui encore, de constater des dissemblances remarquables dans la couleur de la peau, des cheveux et des yeux, et l'on peut aisément suivre la gradation du blond clair au noir foncé. Néanmoins, malgré les barbes rousses et les cheveux dorés apportés dans cette contrée d'abord par les Romains et les déserteurs de tous pays que contenaient leurs armées, puis ensuite par les Vandales, l'élément arabe lui-même, qui a dû laisser le plus de traces visibles, a été absorbé par la race berbère fixe et tenace.

Les récits des historiens les plus anciens, surtout ceux de langue latine, parlent des Quinquagentiens, envahisseurs de l'Afrique septentrionale, comme ayant été forcés par leurs ennemis de se concentrer dans les montagnes, où l'on n'osa pas les poursuivre. Théodose lui-même échoua contre Firmus quand il ne parvint pas à l'attirer dans la plaine, où quelques-uns de ses succès furent encore douteux.

Sur ce littoral de l'Afrique que nous appelons aujourd'hui la Kabylie, toute la fin du quatrième siècle fut désastreuse pour la grande nation. Elle avait sur les côtes, on le sait, des établissements considérables dont on retrouve encore la trace; mais prospérèrent-ils toujours? On l'ignore. Et quelle fut leur durée exacte? On l'ignore également, quoique l'occupation romaine, à dater de la fondation de l'empire, ait pu durer plus de quatre cents ans.

La principale fonction des chefs qui se succédaient alors en Afrique, était de suffire aux besoins de Rome, cet insatiable gouffre, et de pourvoir aux largesses que le gouvernement impérial faisait au peuple. Ils n'avaient nul autre but que d'arriver strictement à ce résultat.

Les Romains ne demandaient aux pays conquis que des esclaves et des laboureurs. Ceux des vaincus qui ne voulaient pas accepter leur joug leur abandonnèrent la plaine; ils se retirèrent, en gravissant les hauteurs, jusqu'à ce que les bois et les ravins leur offrissent un abri inaccessible aux cruautés des centurions, aux exigences du fisc; et, de ces forts naturels ils s'enhardirent plus tard à descendre, sous la direction de chefs audacieux, pour attaquer et refouler l'étranger.

N'ayant pour le moment à retracer que l'état actuel des Kabyles, nous devons commencer par décrire sommairement leur organisation.

L'ensemble des individus d'une même famille, notre clan celtique, s'appelle *kharouba;* chacune des kharoubas qui composent le village ou *déhera* choisit parmi ses membres un *dhaman* qui doit la représenter aux réunions du conseil municipal, défendre ses intérêts, en un mot, être pour elle responsable ou *répondant.* Cette dernière acception est la vraie : un Kabyle qui prête une somme à échéance exige que son débiteur lui présente un ou deux dhamans ou cautions.

L'ensemble de plusieurs déhera prend le nom d'*arch.*

Dans chaque village, l'autorité est exercée par un *amin,* choisi à l'élection et à tour de rôle dans chaque kharouba. Ce chef est chargé de veiller à l'exécution des lois écrites, classées sous le nom de *kanoun* et ne sont que l'énoncé des coutumes en usage de temps immémorial en Kabylie.

L'amin ne peut prendre aucune décision, frapper aucune amende sans la réunion (*djemâa*) de ses adjoints ou dhamans toujours pris parmi les notables. Ce tribunal choisit un secrétaire (*khodja*) chargé de tenir à jour le registre de ses délibérations et de faire toute la correspondance avec l'autorité française. Ces fonctions de khodja sont rémunérées par des rétributions en figues, olives, etc., etc.

Le commandement de la tribu est donné par l'autorité française à un *amin-el-oumena*, qui a pour fonction principale la surveillance de sa tribu, au point de vue de l'ordre public. Il ne doit s'immiscer en rien dans les affaires des villages, qui se gouvernent chacun suivant son khanoun.

Chaque village est divisé en deux partis ou *soff* qui sont généralement ennemis héréditaires. On comprend facilement à quelles extrémités regrettables pour la tranquillité publique en arrivaient ces voisins irréconciliables, quand leurs intérêts se trouvaient en jeu.

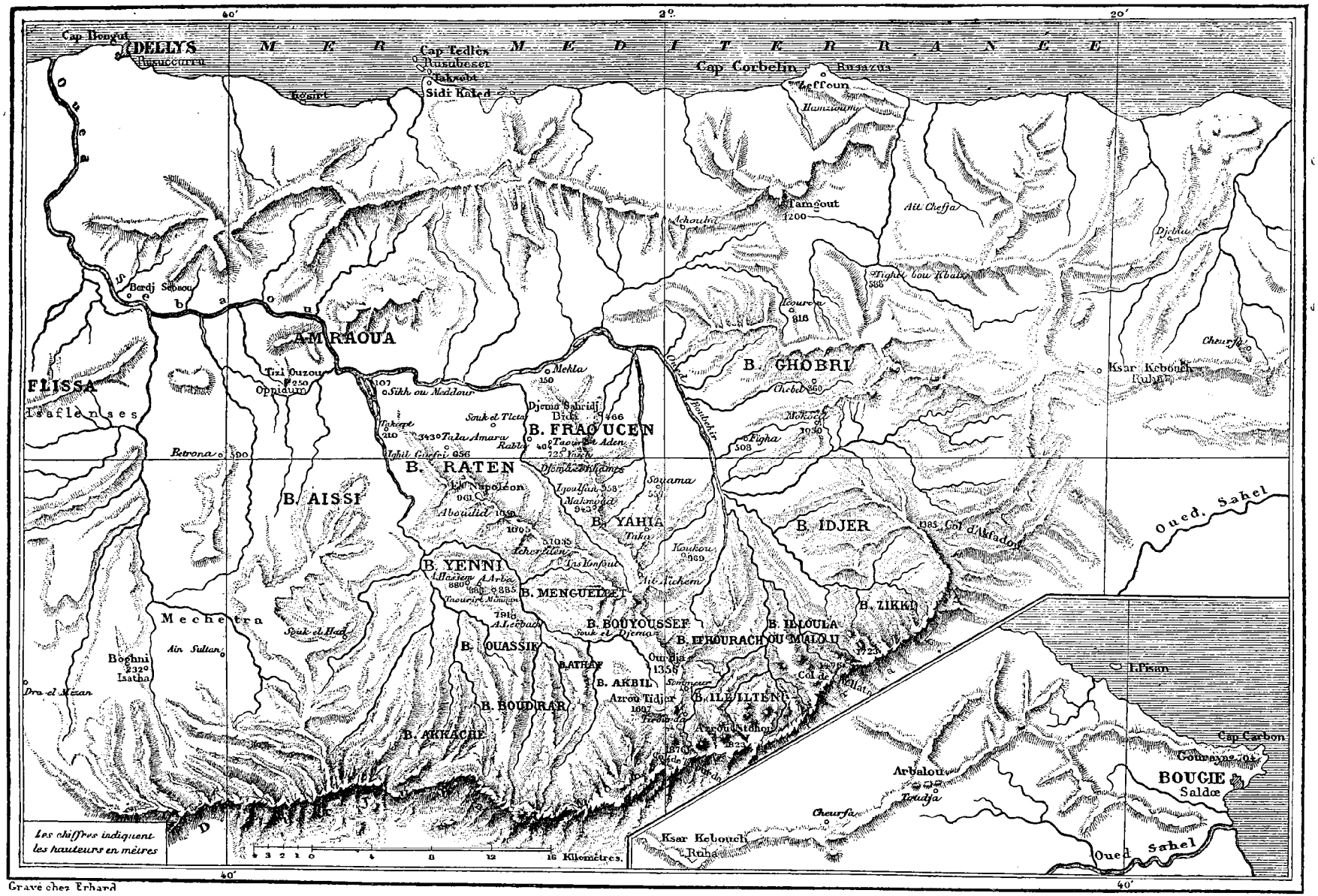
Les élections étaient une source constante de trouble; les armes à feu se mettaient de la partie, et, en un mot, pour me servir d'une expression locale : la poudre parlait.

La disposition des villages, dont les constructions se dominent presque toujours les unes les autres, rendait ces rixes sanglantes. Quelques maisons élevées étaient crénelées; les autres étaient percées de meurtrières, et la *djâma* (mosquée) devenait, en raison de l'importance militaire de son premier étage, une véritable forteresse, dont la possession assurait le succès.

La djâma possède une caisse municipale, déposée entre les mains d'un *oukil* (homme d'affaires, gérant). Cette caisse est alimentée par les amendes qu'infligent le conseil municipal et l'autorité indigène, et par les droits perçus pour les mariages, les naissances et les morts.

En voyant que nous travaillons pour leur bien, les Kabyles s'habituent peu à peu à céder, dans leurs élections, à une impulsion plus centralisatrice. Nous devons profiter dans ce sens du fâcheux résultat des prises

1. Berbères. — *Barbari* en latin, *barbaroi* en grec, *beraber* et *berabra* en arabe. Tous ces mots semblent venir du sanscrit *warwara*, appellation hostile appliquée à l'étranger.



Gravé chez Erhard

Carte de la Kabylie.

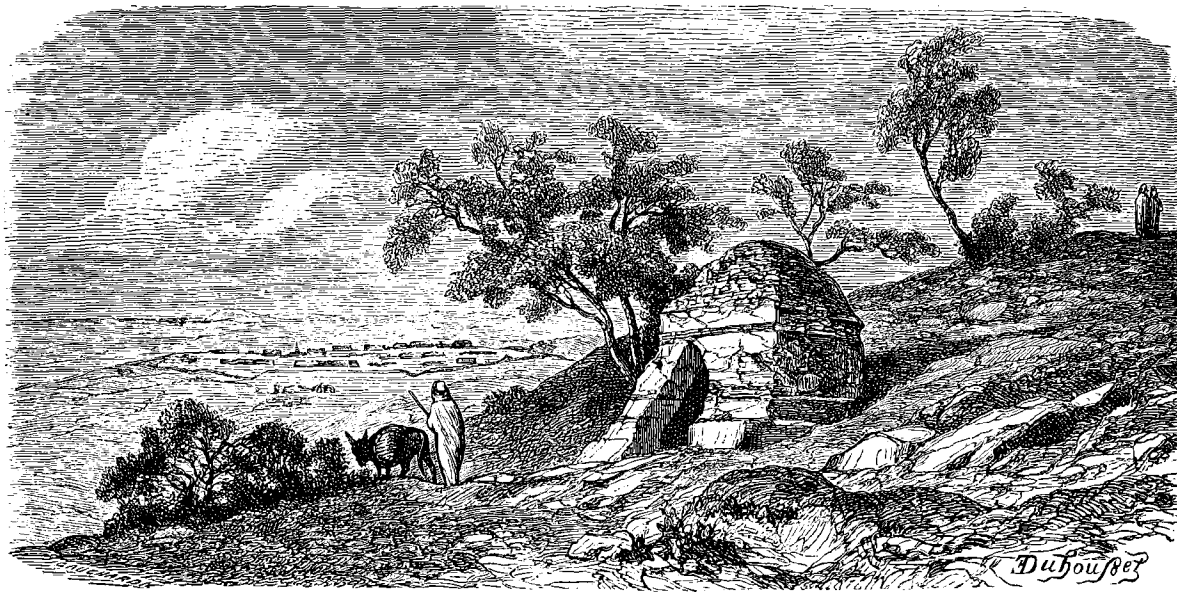
d'armes peu parlementaires dont elles sont souvent la cause.

Rien n'a plus efficacement agi sur les Kabyles, pour les amener à capituler en 1857, que la promesse de respecter leurs coutumes et leurs élections communales. Nous y trouvions notre intérêt, parce que la défense du pays les avait tous réunis dans une même cause; et les divisions intestines devaient servir plus tard à la consolidation de notre conquête, jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie de la contrée nous permît de diriger nous-mêmes ces élections pour amener la pacification complète du pays, tout en laissant, en apparence, l'honneur du résultat aux Kabyles.

Durant l'été de 1864, le calme régnait dans la grande Kabylie. Je voulus profiter des loisirs qu'il nous faisait pour compléter, par une excursion d'une vingtaine de jours, mes études commencées sur la contrée et sur ses habitants. Parmi les officiers de mon voisinage, je rencontrai quelques amis poursuivant le même but, les uns venant des bords de la mer, les autres descendant du fort Napoléon. Nous choisîmes la position centrale de Tizi-Ouzou pour lieu de rendez-vous et pour point de départ.

Et maintenant, quelques mots sur ces deux localités, qui jouent un rôle capital dans l'histoire moderne de la grande Kabylie.

Le fort Napoléon, le plus important de nos établissements militaires dans cette région, a été élevé pendant l'expédition de 1857, au centre même des Beni-Iraten, qu'on n'avait pu comprimer jusqu'alors. Le maréchal Randon en posa la première pierre le 14 juin 1857, et le relia en vingt jours à Tizi-Ouzou, par une route carrossable. Cinq mois suffirent pour tout terminer. Si l'on songe que tout était à créer, on ne saurait trop admirer l'intelligence de nos officiers ainsi que le courage et l'activité de nos soldats quittant le fusil pour



Tombeau romain près du fort Napoléon. — Dessin du commandant Dubousset.

la pioche et la truelle. Le fort Napoléon est placé sur un plateau fortement accidenté, élevé de plus de huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer, au lieu dit en arabe Souk-el-Arba, d'après un grand marché qui s'y tient le mercredi. Son enceinte de deux mille mètres, flanquée de dix-sept bastions, renferme une aire de douze hectares, coupée de rues larges et bordées par tous les bâtiments militaires qui constituent l'installation et le bien-être d'une forte garnison. L'activité coloniale y est déjà assez développée pour y avoir construit une centaine de maisons particulières, élevées sur les deux côtés de la rue centrale de la citadelle.

Du haut des remparts, on domine au loin le bassin de l'oued Sébaou, qui arrose, par son cours principal ou par ses affluents, la partie centrale, le cœur pour ainsi dire de la grande Kabylie. Tandis qu'au nord, l'œil est borné par la chaîne maritime qui longe la Méditerranée, de Dellys à Bougie, au sud, il suit les arêtes des contre-forts du Djurjura, plonge dans les profondes ravines qui découpent les plateaux des Zouaouas et remonte le long de leurs versants jusqu'aux crêtes chenues qui bornent l'horizon.

Une route de voitures relie aujourd'hui le fort Napoléon au poste militaire de Tizi-Ouzou (le col des Genêts). Ce nom est porté à la fois par un village de deux à trois cents habitants, et par un bordj ou fort situé au sommet d'un col de trois kilomètres de largeur environ, encaissé entre deux hautes chaînes de montagnes. Il a été bâti par les Turcs sur des ruines romaines; de fortes murailles forment ses remparts, et dans leur épaisseur sont ménagés quelques réduits casematés servant de chambres à la garnison; la porte ouverte sur la vallée est pratiquée sous une large voûte qui en défend l'accès. Au milieu de la cour, se trouvent un puits et une koubba.

Tel était ce bordj au temps des Turcs et lorsque sa garnison ou nouba comptait trois seffra d'artillerie, soixante-dix hommes environ, commandés par un kaïd qui gouvernait le pays d'alentour et présidait les marchés à l'aide de son khodja. Le moyen d'action le plus efficace de ce chef consistait dans l'emploi de colonies militaires ou smalas habilement placées dont la plus remarquable, la tribu Mar'zen des Amraoua, formait une excellente cavalerie, grâce à sa position au centre d'une plaine renommée pour sa fertilité. Elle interceptait les relations commerciales des Kabyles et rasait leurs moissons lorsqu'ils ne payaient pas l'impôt. Aussi, après la chute des Turcs, les Amraoua furent exposés aux vendettas des tribus voisines. Sous les Français ils ont conservé leur réputation d'excellents soldats; ils forment un goum infatigable, et fournissent aux spahis ou aux tirailleurs indigènes des recrues qui se font remarquer par leur fidélité et leur intrépidité.

En 1854, on a ajouté quelques constructions au bordj que nos troupes occupèrent définitivement en 1855 et où elles jetèrent dès lors les bases d'un établissement qui prend chaque jour un sensible développement. Le village, bâti au-dessous du camp, est peuplé, comme tous les centres européens, de cabaretiers, de petits marchands ou de cultivateurs. L'ancien bordj turc et les

Halte à la fontaine. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Dubousset.

constructions nouvelles constituent un solide établissement militaire : une ligne à crémaillère, transversale à la vallée, protége le fort et le village contre tout coup de main et vient se relier au bastion sud-est des fortifications. L'enceinte bastionnée du fort renferme des bâtiments qui, suivant les circonstances, peuvent servir de magasins, d'hôpitaux ou de casernes. Une garnison de mille hommes avec tout son accessoire en personnel et en matériel y serait facilement installée[1].

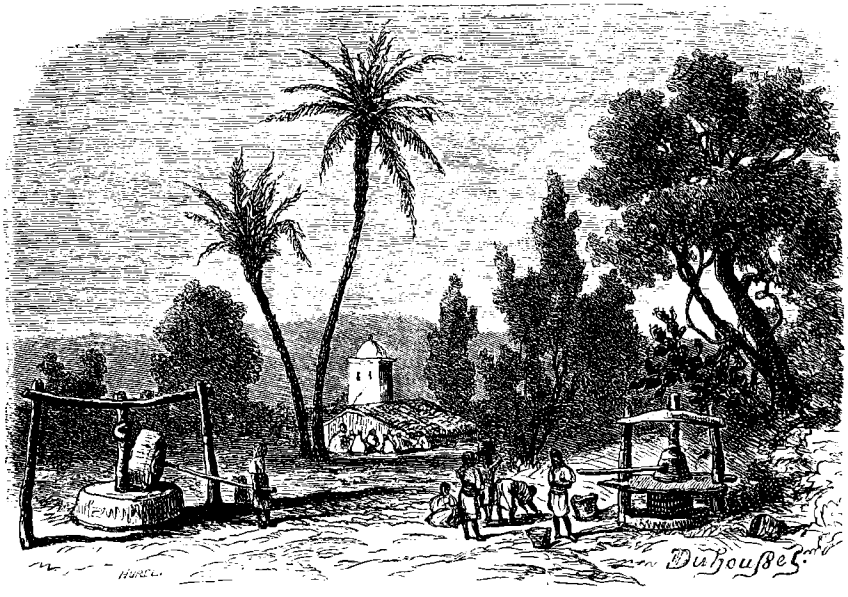
« Tout cet ensemble de constructions se trouve sur un des points culminants du col; le village et le fort ont pour trait d'union le jardin des zouaves, ainsi nommé parce que les pioches de ces militaires, leur sueur et leur intelligence l'ont fait ce qu'il est aujourd'hui. Sous le canon de la place se tient tous les samedis le marché du Sebt, très-fréquenté et abondamment pourvu de tout ce qui peut intéresser les populations environnantes : bestiaux, chevaux, mulets, étoffes, armes, fers, laines, cuirs, etc., tout s'y trouve, jusqu'aux aiguilles et aux petits miroirs de juif ambulant. Le mamelon de Tizi-Ouzou, comme tous ceux que soulève en vagues la plaine du Sébaou jusqu'au djebel Faraoun, est nu comme un nid d'hirondelle. Pas un arbre, pas un arbuste, à peine une rare brous-

1. Voy. pour plus de détails l'*Itinéraire historique et descriptif de l'Algérie*, par Louis Piesse, dans la collection des Guides-Joanne.

saille servant de limite à deux champs; mais, en revanche, le massif du djebel Belloua s'élève majestueusement entre Tizi-Ouzou et le Sébaou, comme pour protéger le fort contre le vent du nord. Ses flancs boisés, verdoyants et broussaillés reposent l'œil lassé de la monotonie de la vallée; la riche et vaste smala de Tizi-Ouzou étale ses nombreux gourbis sur les premières pentes du Belloua. Si vous avez un jarret de zouave ou de chasseur de chamois, montez ces pentes rapides et vous serez dédommagé en arrivant au sommet[1]. »

A sept ou huit kilomètres à l'est de Tizi-Ouzou, nous trouvâmes le village ruiné de Sikhou-Meddour, après avoir traversé à gué les trois bras de l'oued Aïssi, lequel, à l'époque actuelle, apporte très-peu d'eau au Sébaou, dont il est en hiver un des plus considérables affluents. Notre première étape ne dépassa pas Djema-Sah'ridj, village des Beni-Fraoucen, dans lequel Mac-Carthy croit retrouver la Bida-Colonia des Romains. Son nom actuel (la mosquée du bassin) semble faire allusion à son site concave, arrosé de sources abondantes, et son aspect, quand on l'aborde du côté de l'est, est parfaitement en rapport avec les idées que peut susciter la connaissance de son passé.

On aperçoit tout d'abord un grand emplacement jonché de débris antiques et entouré d'habitations d'un assez bon aspect; là se tient le marché, sur un sol où de nombreux réseaux de murs à fleur de terre attestent l'occupation romaine. A gauche, on côtoie le bassin en grandes pierres taillées auquel Djema-el-Sah'ridj doit son nom : tout autour se dressent un grand nombre de blocs d'environ un mètre de hauteur sur une largeur et une épaisseur moindres de moitié. Plusieurs blocs sont aussi encastrés dans les maisons voisines. Sur l'autre côté du marché s'élève la mosquée petite et basse, appuyée à un minaret de modeste apparence, mais pour-



Djema-Sah'ridj. — Dessin du commandant Duhousset.

tant d'un bon effet dans le paysage. En poursuivant vers l'est, on rencontre deux autres fontaines, également construites en pierre de taille. On arrive enfin à l'extrémité orientale de la ville, vers une petite butte sur laquelle se détachent, au milieu des tombes, plusieurs pans de murs éboulés. Cette butte domine Djema-Sah'ridj et supportait probablement une citadelle.

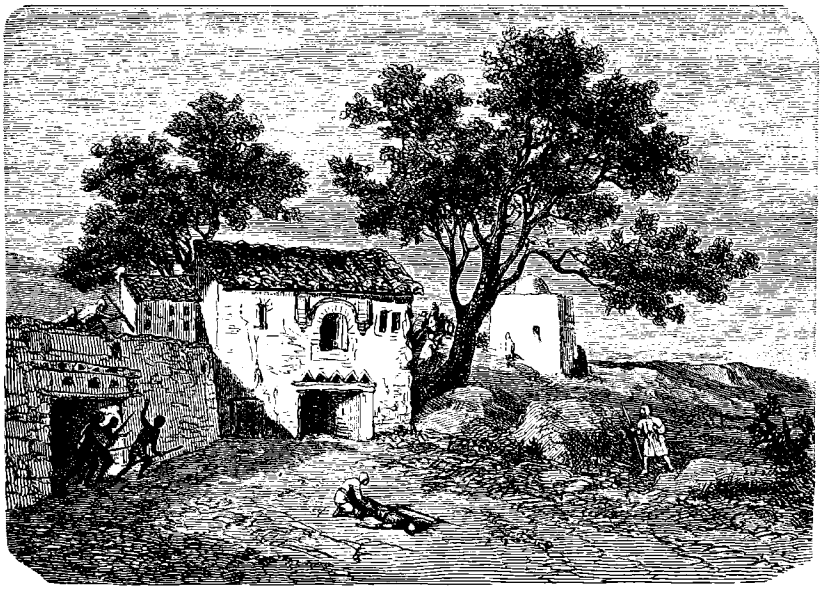
La route, presque toujours en plaine, offre peu d'intérêt jusqu'à cet endroit; un souvenir pourtant s'y rattache : c'est de là que, en 1857, nos colonnes partirent des trois camps de Sekh ou Meddour, d'El-Hamis et d'Abidchamlat, pour enlever les contre-forts du Djurjura, dont on voit les petits villages se détacher en blanc sur les crêtes escarpées, à la hauteur du dernier de ces camps, un peu à l'ouest du Tleta.

Là, je quittai mes camarades pour ne les rejoindre qu'au rendez-vous du déjeuner, au village de Mahmoud. Je partis avec un guide pour explorer quelques sentiers dont les bords m'offraient la luxuriante végétation de la plaine : une forêt d'aloès et de cactus, mêlant leur feuillage épineux à la verdure un peu plus pâle des énormes oliviers au milieu desquels se cachent Souk et Tleta. Je constatai en passant près de l'endroit où se tient le marché, l'existence de quelques vestiges romains de peu d'importance.

Comme je ne tenais pas à retourner au campement du soir, je couchai au Tleta, et me remis en route le lendemain de bonne heure, pour rejoindre mes compagnons au rendez-vous de midi. Je savais le pays que j'avais à parcourir accidenté et d'un difficile accès, j'étais cependant bien loin de me douter des obstacles de toutes sortes que m'opposerait la petite chaîne qui sépare les Beni-Fraouçen des Beni-Khellili et dont les crêtes atteignent une altitude de mille mètres. Après avoir tra-

1. *Revue africaine.*

versé l'oued Ntalglough je commençai à m'élever dans la montagne par des pentes plus ou moins douces ou accidentées, mais toujours en progression. A Taourirt-Aden, on compte déjà quatre cent soixante-quatre mètres; à Ait-Yaich, nous en trouvâmes sept cent vingt-cinq; passant par Ait-Mansour, et Tizi-Terga, nous constatâmes à Igoulfan neuf cent quarante-huit mètres, et enfin neuf cent quarante-trois à Mahmoud. On voit à Tizi-Terga un canon de bronze à six pans, long de deux mètres cinquante centimètres, avec un calibre



Maison des marabouts et mosquée, à Koukou. — Dessin du commandant Duhousset.

de huit centimètres. Il porte une double croix incrustée, sans inscription. Ce curieux spécimen d'artillerie est probablement à la même place depuis la fin du dix-septième siècle, époque où, suivant la tradition, un bey turc l'abandonna après avoir attaqué en vain les Beni-Fraouçen, et échoué dans une tentative contre Koukou.

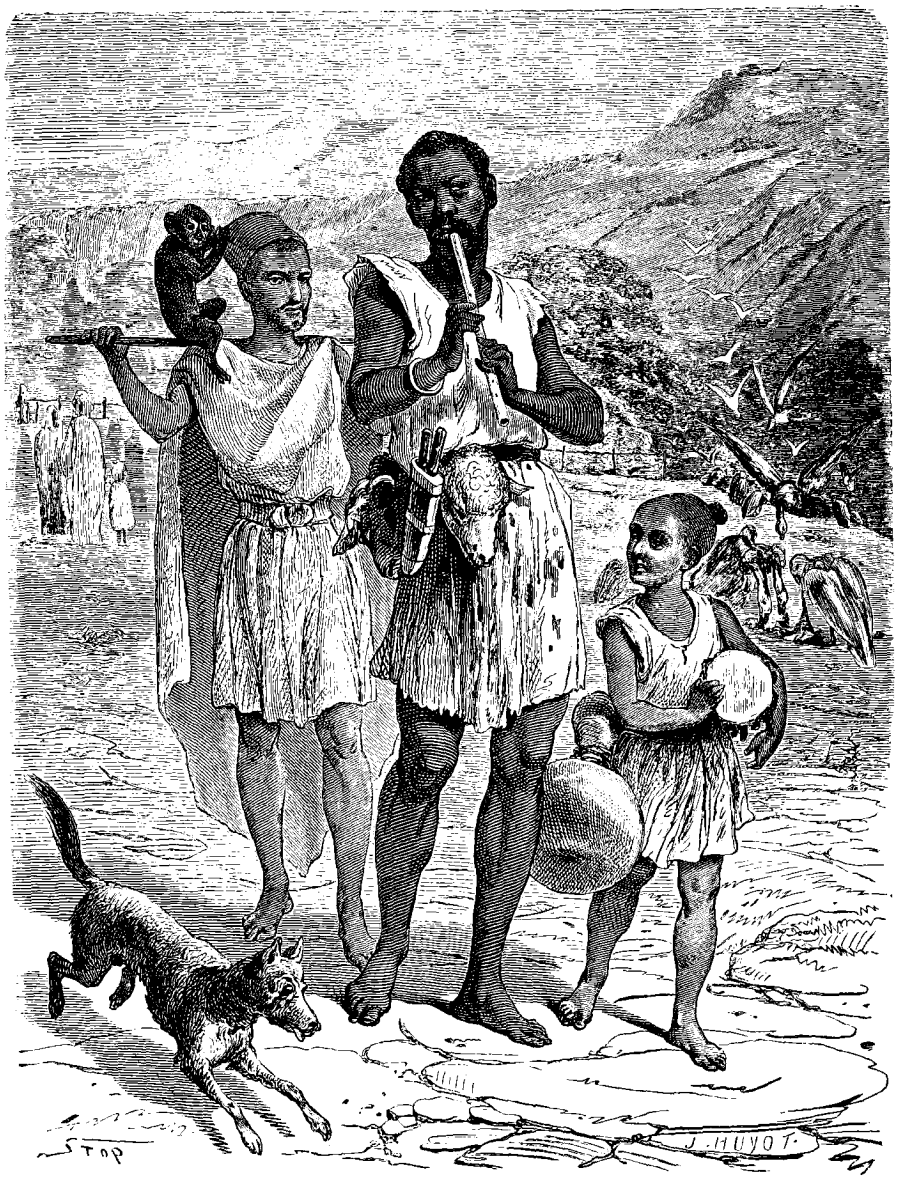
Dans un grand nombre de passages, la route, très-peu

Élections à Koukou (grande Kabylie). — Dessin du commandant Duhousset.

praticable pour les hommes, est d'autant plus périlleuse pour les chevaux. Mon guide, piéton de la montagne tenait fort peu compte des résistances que m'opposait ma monture dans d'étroits sentiers coupés de grosses racines et de crevasses, et semés à l'improviste d'accidents à pic de près d'un mètre de hauteur. Je n'atteignis Mahmoud qu'à dix heures. Mon homme se félicitait d'avoir pris la traverse; pour moi, j'étais rompu et je ne me reconfortai que grâce à un bon déjeuner champêtre, qui se ressentait de l'abondance

de provisions que l'on possède toujours au lendemain d'un départ.

Dans la pleine liberté d'un voyage de plaisir, les choses les plus simples deviennent intéressantes. J'avais envoyé mon guide un peu en avant, pour qu'il tâchât de découvrir si mes compagnons, avec les bagages, étaient déjà au rendez-vous, dont on apercevait les rares maisons à une demi-lieue, et je m'étais arrêté à l'ombre de quelques arbres pour faire souffler ma monture, lorsque j'aperçus une jeune fille, jouant avec trois ou quatre enfants, près d'une fontaine. Son premier mouvement, à ma vue, fut de prendre la fuite avec ses petits compagnons; mais, comme je demeurais parfaitement tranquille, elle se rassura bien vite, et la curiosité d'examiner le roumi l'emporta sur la crainte. Je poussai mon cheval sur la rigole où s'écoulait le trop-plein de la fontaine, afin qu'il pût aspirer quelques gorgées d'eau, et j'indiquai par un geste que

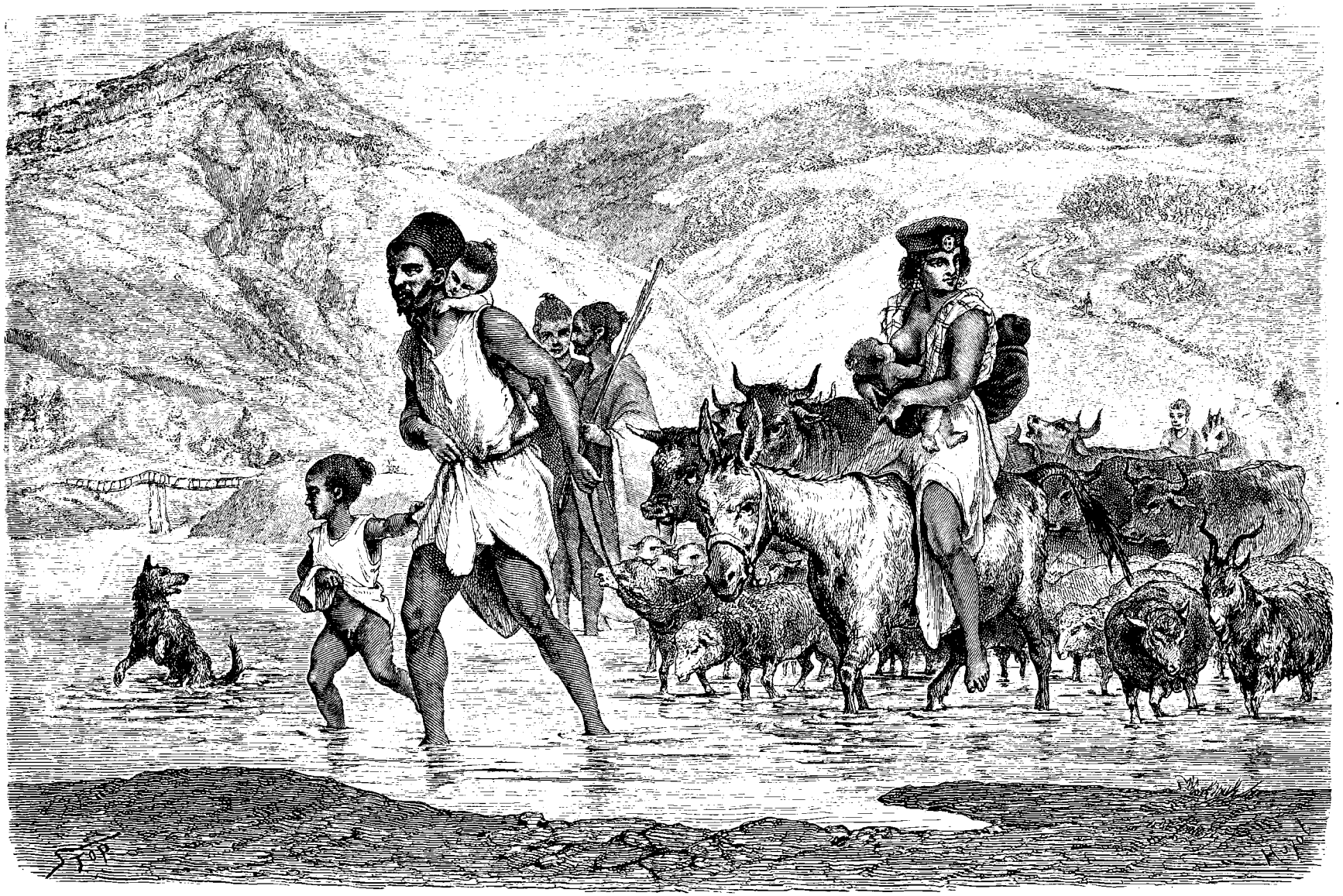


Retour du marché. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhousset.

moi aussi j'avais soif. La jeune fille eut d'abord un tressaillement d'effroi; mais, après avoir regardé aussi loin que sa vue pouvait porter, n'apercevant personne, elle grimpa sur la margelle du puits et se baissa pour y puiser de l'eau dans ses deux mains, dont elle forma une coupe que je dirigeai vers ma bouche; puis j'humectai de salive une piécette d'argent et l'appuyai sur le front de la jeune et sauvage Hébé, qui, ouvrant de grands yeux éffarés, s'enfuit à toutes jambes, sans qu'une parole eût été échangée entre nous, et pour cause.

Je m'éloignai en songeant au parti qu'un artiste eût tiré de cette scène aux couleurs bibliques. Rien n'y manquait, ni le type, ni le costume de la jeune Kabyle, ni la source jaillissant d'une petite excavation creusée dans le rocher, ni les effets d'ombre et de lumière sur la rude végétation des cactus et des aloès.

A partir de Mahmoud, le chemin devenait si mauvais



Passage d'un gué. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhousset.

que nous montâmes tous à dos de mulet. Nous atteignîmes ainsi, en marchant vers le sud, jusqu'à la hauteur de onze cent quarante-cinq mètres ayant à l'est les Beni-Raten et les Beni-Menguellet, à l'ouest le village de Taka, placé dans une belle position, et asile bien connu de tous les mécontents; ses habitants, d'un naturel belliqueux, ont été la terreur de tous les villages voisins jusqu'à la conquête définitive du pays par les Français.

C'est par cette même route que l'expédition de 1854 s'avança jusqu'au Sebt des Beni-Yahia. Nous descendîmes un peu pour nous rendre à Koukou par le contre-fort qui remonte à l'est et dont les dernières pentes vont mourir au Sébaou.

Des débris de pierres de taille et une citerne en brique dans le style romain ont fait soupçonner à M. Mac-Carthy que Koukou est le *Turaphilum* des géographes de l'empire; il est aujourd'hui habité par les Beni-Yahia. J'y avais été accueilli à une première visite par une tempête de neige. Cette fois, le manteau de frimas était remplacé par le tableau d'une moisson en pleine activité. Pour ce travail, les Kabyles se couvrent la tête d'un immense chapeau de paille de forme pointue aux bords larges d'une quarantaine de centimètres et rayonnant autour de leur visage. Leur costume se compose d'une chemise ou gandoura, qui laisse nus les bras et les jambes, et d'un tablier en peau, comme celui de nos forgerons. Ils moissonnent avec une faucille le blé et l'orge par petites poignées et fort près de terre. Le dépiquage ainsi que le vannage se font assez grossièrement avec des bœufs.

La coiffure des femmes, de même que la forme des poteries, est en rapport avec l'habitude qu'elles ont de porter sur la tête des cruches, d'un très-grand poids. Elles les maintiennent en équilibre en cambrant fortement les reins. Elles se font une large ceinture avec de grosses cordes en laine, dont elles entourent vingt fois leur taille. Quant à leur vêtement, c'est toujours un simple morceau de laine, retenu par deux épingles au-dessus du sein.

II

Un marché. — De Koukou à Bougie. — Moknéa. — Aspects du Djurjura. — Le bassin du Sahel. — Bougie.

Par une belle matinée de printemps, rien n'est aussi animé que les sentiers kabyles qui conduisent à un marché en renom : tout s'agite derrière le feuillage, tout est en mouvement dans les endroits guéables de la rivière, qui paraît habitée, tant les hommes, les femmes, les bestiaux y circulent et se pressent. Le chef de la famille s'aventure d'abord, les plus petits enfants sont portés sur les épaules; il est rare qu'un Kabyle fasse la gracieuseté à sa femme de lui céder son âne ou son mulet, pour lui éviter la peine de se mouiller quelquefois jusqu'aux genoux. J'ai pourtant été témoin de la scène dont je donne un croquis page 281 : c'est peut-être parce que la femme qui y figure, à peine âgée de dix-sept ans, avait à porter deux très-jeunes enfants, que son maître consentit à la placer sur l'animal, lequel, toujours tiré en avant malgré sa résistance, décide du passage du reste du troupeau : les moutons d'abord, puis à leur suite le gros bétail.

Cette caravane allait au marché des Beni-Menguellet, l'un des plus importants de la grande Kabylie, et qui se tient sur la rive droite de l'oued Djemâa. Il occupe un vaste plateau dominé par des hauteurs couvertes de beaux oliviers. Toutes les tribus voisines de Drâ-el-Mizan y amènent leurs produits.

On trouve là tous les spécimens de la fabrication industrielle et kabyle :

Les Juifs y apportent les bijoux algériens, et les cotonnades dont quelques indigènes font leur vêtement de dessous, en forme de chemise.

La plaine de l'oued Sahel y envoie ses grains, pour les échanger contre l'huile d'olive et les figues.

Les Beni-Janni s'y rendent avec leurs armes et leurs bijoux.

Les Beni-Aïssi y vendent leurs poteries; les Beni-bou-Youcef leurs burnous et leurs haïks de laine, de couleurs diverses ; les Beni-Abbès leurs burnous rayés, jouissant à juste titre d'une haute réputation ; les Beni-Ouassif y amènent des mulets, dont ils font principalement le commerce.

Beaucoup de femmes, âgées pour la plupart, y vendent du beurre, du miel, des œufs, des fruits, quelques chétives volailles et des épices.

Ce marché, ordinairement très-animé, compte parfois jusqu'à quatre mille personnes. La surveillance y est le plus souvent exercée par un officier du bureau arabe, escorté de quelques cavaliers ; mais, en temps ordinaire, l'Amin el Oumena de la tribu sur le territoire de laquelle a lieu le marché, veille au maintien du bon ordre. Il a sous ses ordres les M'Khaznis, agents indigènes du commandement.

La rivière de l'oued Djemâa, que l'on peut presque traverser à pied sec en été, devient en hiver, à l'époque des pluies et des fontes des neiges dans un pays aussi accidenté, un véritable torrent roulant des troncs d'arbres avec des pierres, qu'il faut néanmoins traverser, bêtes et gens, pour se rendre au marché.

De nouvelles pertes étant signalées chaque année, les Beni-Menguellet, menacés de voir leur marché déserté par toutes les tribus de la rive gauche, firent à l'autorité la demande d'un pont, dont ils s'engageaient à fournir, sous notre direction, les matériaux et la main-d'œuvre. En conséquence il fut décidé à Alger qu'une section de pontonniers, sous les ordres d'un lieutenant, construirait ce pont, avec des bois abattus, dégrossis et apportés par les tribus sur le lieu du travail.

Un officier du bureau arabe, de concert avec le chef des pontonniers, était chargé de mener cette œuvre à bonne fin.

Il est curieux de voir comment les indigènes s'y prennent pour abattre et transporter en peu de temps les arbres les plus gros, sans autre outil que leur *gadoum*, petite hachette, qu'ils manœuvrent avec une activité

remarquable : en quelques instants le pied de l'arbre est entouré d'une entaille profonde; on dirige sa chute au moyen d'une corde, puis on le dégrossit en le dépouillant de ses plus fortes branches.

Il s'agit maintenant de l'enlever, sans aucune machine, du fond d'un ravin où, même sans le moindre fardeau, l'on ne descend que très-difficilement, et de lui en faire gravir des pentes abruptes; tout cela seulement à la force des bras. Voici comment on s'y prend :

On passe en travers sous le tronc de l'arbre de gros madriers, que l'on fixe avec de forts liens; on le soulève de terre, et dix ou douze hommes viennent placer leurs épaules sous chacun des madriers; d'autres s'attellent avec des cordes à l'avant de cette lourde masse, et ceux qui restent disponibles supportent l'arbre lui-même; on monte lentement et péniblement, chacun des travailleurs encourageant ses voisins et lui-même par des cris gutturaux qui n'ont rien d'humain.

Pour ce genre de travail, les hommes portent une chemise en coton ne dépassant pas le genou, et serrée par une ceinture de cuir; leurs pieds sont couverts de la peau fraîche d'un animal, et leur tête est presque toujours nue.

Grâce à ces travaux, poursuivis sans relâche et bien dirigés, les deux rives furent promptement reliées par un petit pont, qui mit un terme aux obstacles que chaque crue des eaux apporte à ces réunions. Le pont achevé, les Kabyles fournirent encore quelques travailleurs, et bientôt un chemin carrossable facilita l'accès du marché aux tribus de la rive gauche. — Un mois suffit à l'achèvement de ce pont.

Au retour du marché, l'on rencontre des Kabyles portant à la main des morceaux de viande enfilés à une tige d'herbe, ou de *diss*, ou bien encore à une jeune pousse d'arbre. Ces petits lots de viande, préparés par les indigènes qui en font le commerce, se vendent à raison de 1 fr. à 1 fr. 50 c. Un seul suffit au repas d'une famille.

Les Kabyles mangent beaucoup plus de viande que les Arabes, aussi la quantité de bêtes livrées chez eux à la boucherie est-elle considérable. Sur le marché des Beni-Menguellet, j'ai vu égorger en quelques heures une quarantaine de bœufs ou de vaches, et le double de moutons et de chèvres. Le tout était coupé et arrangé en parts étalées sur du feuillage.

Rien ne reste comme déchet, sauf les intestins, dont la curée est bientôt faite par les chiens et les vautours, lesquels ne se trompent jamais sur la date des marchés. Dès le matin, on voit ces oiseaux voraces, perchés longtemps d'avance sur les arbres d'alentour, s'abattre sur le terrain, à peine évacué, et commencer le repas qu'ils savent bien leur appartenir; après eux, mais seulement à la nuit complétement close, arrivent les chacals et les hyènes.

L'office de boucher est généralement rempli par de grands et forts nègres; ils ont à leur service un enfant dont la fonction est de les fournir abondamment d'eau pour laver les morceaux de viande à mesure qu'on les dépèce. Les calebasses, ou énormes gourdes, qui contiennent cette eau, égalent souvent en volume une caisse de tambour.

Les parts faites, l'industriel a bientôt plié bagage; il remet ses couteaux dans leurs gaînes d'un cuir épais et grossièrement travaillé, puis il va chercher gîte pour la nuit non loin du marché du lendemain, afin de pouvoir se mettre à l'œuvre dès l'aube.

Je rencontrai un jour un de ces robustes nègres dont la démarche et la tenue tournaient presque à l'idylle; il marchait en cadençant son pas sur le son plaintif et monotone qu'il tirait d'un roseau percé et tenu en manière de flûte. Les trous, que ses doigts débouchaient successivement, variaient peu ce rhythme primitif qu'accompagnait son petit porteur d'eau. La main agile de celui-ci faisait résonner en mesure une peau tendue et servant de fond à un petit vase en terre. Le jeune artiste paraissait tout entier à l'harmonie de son chef de file, et ne tenait aucun compte de l'énorme gourde, vide, il est vrai, qui ballottait disgracieusement à son côté. Un montreur de singes s'était joint à eux; il lançait de temps en temps un cri aigu en manière d'accompagnement, et paraissait disposé à s'associer à la bonne ou à la mauvaise fortune de ses compagnons pour la nuit ainsi que pour le souper. Celui-ci était suffisamment indiqué par les deux têtes de mouton suspendues à la ceinture du chef de la bande. Ils avaient tous trois l'air insouciant et heureux. Je les suivis des yeux jusqu'à ce qu'un détour de la route me les fit perdre de vue; puis peu à peu, avec les dernières lueurs du jour, la flûte, le tambour et la voix s'éteignirent graduellement aussi; le seul vol lourd d'un oiseau de proie repu anima pendant quelques instants encore le crépuscule, en coupant d'une ombre blanchâtre les dernières teintes de l'horizon qui rayaient de rouge les cimes brunes et dentelées des montagnes.

Le marché de Beni-Menguellet, devenu complétement silencieux, était retombé pour huit jours entiers dans la solitude, car il ne consiste qu'en un lieu de réunion sur lequel ne s'élève aucune habitation.

Partis à onze heures du matin de Mahmoud, nous arrivâmes à sept heures du soir à Souhama, où nous devions camper, ce qui me fut assez agréable après une journée d'environ seize heures de marche sous un soleil de juillet et d'Afrique. Les habitants de Souhama sont industrieux et commerçants; ils voyagent volontiers et font l'exportation; leurs habitations sont généralement bien construites.

Le lundi 18, nous quittâmes notre campement à sept heures. Le temps était beau, et le Sébaou, qui porte en cet endroit le nom de Boubehir, n'avait que très-peu d'eau à nous opposer. Aussi le traversâmes-nous en une enjambée pour remonter de l'autre côté, à Figha, où nous déjeunâmes. Un Kabyle vint poser respectueusement devant nous un panier très-hermétiquement fermé avec des feuilles : c'était de la neige que ce brave garçon était allé chercher au Djurjura; il avait marché toute

la nuit pour nous donner la jouissance de prendre notre café frappé de glace, par une température de quarante degrés.

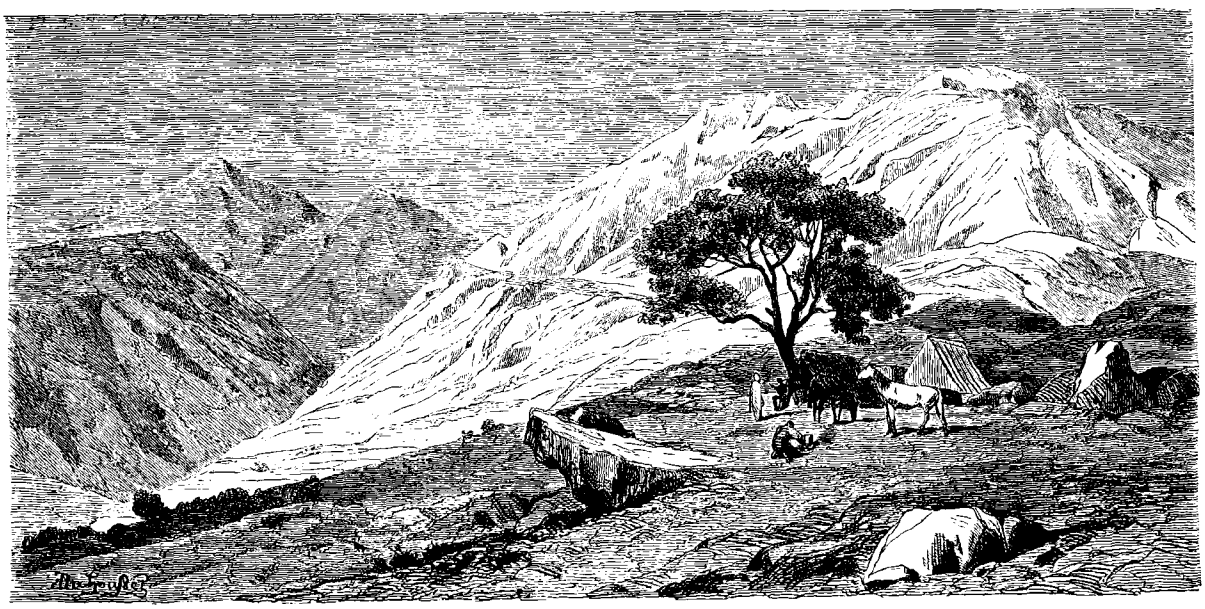
De ce lieu, dont l'altitude ne dépasse pas cinq cents mètres, notre regard embrassait toute la riche vallée du Sébaou, et, en remontant au sud-ouest, rencontrait la ligne des cimes du Djurjura bien connue de chacun de nous.

A un quart d'heure de notre station, nous visitâmes une très-jolie fontaine, bâtie à la manière turque par un maçon de Souhama. Son entourage de rochers et d'arbres offrait aux regards un motif que n'eût pas dédaigné Salvator Rosa.

De là, nous nous engageâmes dans un terrain boisé, pour monter jusqu'à mille mètres sur un plateau ceint d'une forêt et terminé, à cinquante mètres plus haut, par le monticule de Moknéa. De son sommet, que domine le village, je jouis d'une vue très-étendue de toute la Kabylie, par un coucher splendide de soleil. Le rocher sert à la construction des maisons qui s'y appuient; sa pierre se fend avec facilité, et assez régulièrement. Cette opération a été faite devant moi. Trois coups d'un lourd instrument pointu en fer, donnés régulièrement dans la même direction, déterminent une fente dans la masse rocheuse, qui s'ouvre comme les feuillets d'un livre. Cette manœuvre, répétée plusieurs fois, procure d'assez grandes dalles, que l'on peut employer immédiatement.

Les enfants de Moknéa sont presque tous blonds, surtout les filles dont la chevelure frisée n'est jamais coupée, tandis que les petits garçons ont la tête entièrement rasée. Les femmes sont assez laides et fort malpropres, quoique le haïk, leur seul vêtement, soit plus joli que celui des femmes des autres villages.

J'ai eu toutes les peines du monde à dessiner une petite fille qui, après m'avoir curieusement regardé quand



Chemin traversant le Djurjura au col de Tirourda. — Dessin du commandant Duhousset.

je ne m'occupais pas d'elle, m'a obstinément tourné le dos dès que j'ai cherché à faire son portrait. En dépit de mes instances, généreusement appuyées par l'offre de quelques piécettes, je ne pus décider la farouche petite montagnarde à poser, et je dus me contenter de la placer dans un groupe.

Nos tentes étant établies sur la lisière d'un bois, nous fûmes assourdis, tant que dura la nuit, par les cris des chacals et des hyènes, dont les lugubres clameurs témoignaient énergiquement de leur désir de prendre part aux reliefs de la diffa que le village avait servie, comme de droit, aux cavaliers de notre escorte.

Nous étions arrivés à trois heures et demie à Moknéa, que nous quittâmes le lendemain, 19, à sept heures du matin.

Une plaine couverte de buissons et de lentisques nous conduisit, en appuyant un peu au nord-est, à une clairière où se trouvent des ruines romaines. C'était, à n'en pas douter, un poste fortifié, une redoute carrée de soixante pas de chaque côté, ayant eu probablement une tour ronde sur chacune de ses faces et à chacun de ses angles; ainsi du moins semblent l'indiquer les quelques pierres à coins arrondis qui gisent sur le sol aux places dont nous venons de parler.

A neuf heures, nous reprenions notre direction sur Chêbel, après avoir cheminé quelque temps sous une forêt de chênes-liéges. Nous étions depuis la veille chez les Beni-Ghoubri.

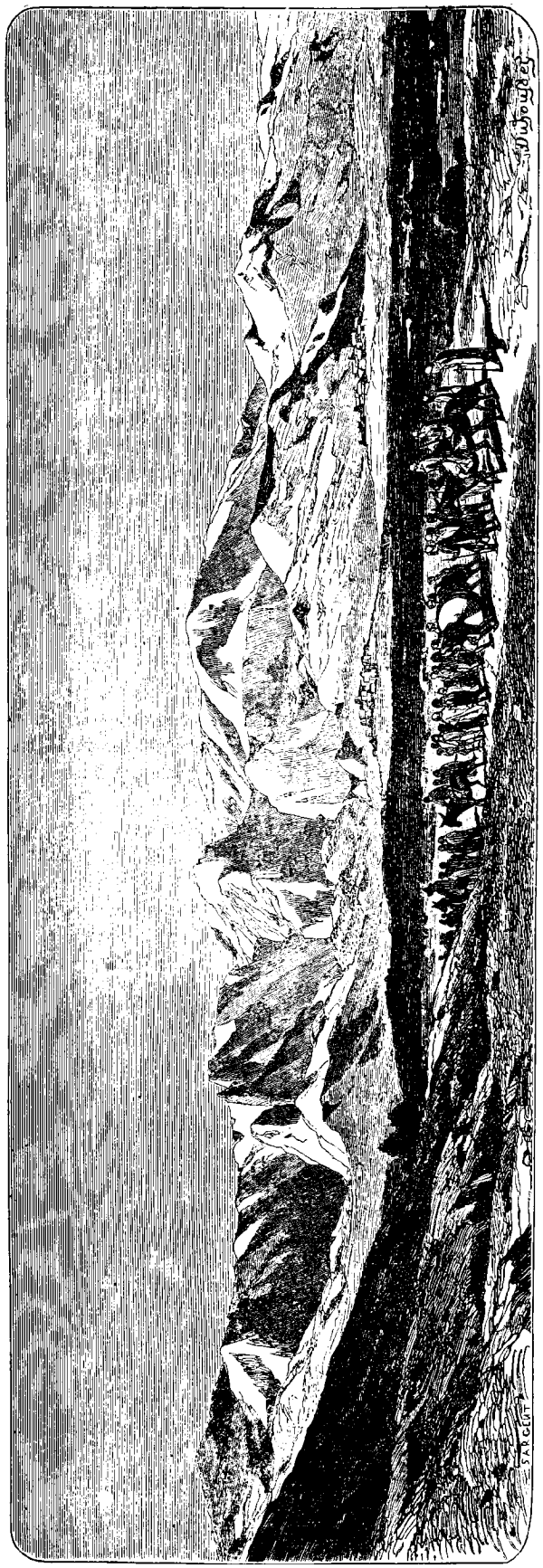
Ici les matériaux de construction sont des éclats de rochers, et de grands morceaux de liége servent à la toiture, que l'on charge de grosses pierres pour empêcher le vent d'avoir trop de prise sur ces tuiles énormes et si légères. Nous campâmes en pleine forêt, à quatre heures du soir. Le site où nous nous trouvions était grandiose comme la haute futaie de Fontainebleau; on y éprouve une fraîcheur très-sensible. Le village d'Icou-

ren se montrait à notre droite; j'y montai, et fus récompensé de ce surcroît de fatigue par l'imposant aspect de l'immense étendue qui se déroulait à mes pieds. J'apercevais au nord, le Tamgout et la mer; à l'ouest, la vallée du Sébaou, qui se perdait dans les brouillards; au sud, le grand profil du Djurjura; enfin à l'est, des arbres et un inconnu montueux, vers lequel je projetais de me diriger le lendemain. Je croisai en chemin quelques femmes assez jolies, et des enfants toujours blonds.

La nuit, le thermomètre descendit à vingt degrés, c'est-à-dire à cinq ou six degrés plus bas qu'à l'ordinaire.

Depuis Moknéa, on nous avait parlé de la présence assez fréquente de panthères dans la contrée.

Dès mon arrivée, j'avais demandé à voir le tueur de panthères du village; car le métier de Nemrod, fort honorable chez les Beni-Ghoubri, y forme une fonction spéciale. N'ayant besoin que de peu de sommeil, j'ai l'habitude de sortir de très-grand matin, et de faire une petite promenade qui me montre sous un nouvel aspect ce que j'ai vu au coucher du soleil et me permet d'assister à tous les détails, souvent intéressants, du lever de notre petite expédition. Le chasseur était arrivé pendant la nuit : je l'interrogeai; il m'apprit qu'il avait déjà tué trente-six panthères, et que son père en avait pour sa part détruit



Panorama du Djurjura. — Dessin du commandant Dubousset.

soixante-quinze. Il ajouta qu'il espérait bien arriver au même chiffre.

C'est un jeune homme de vingt-huit ans, de taille moyenne, d'une constitution nerveuse et d'une figure intelligente, avec des traits fins. Je le dessinai de face et de profil. Il habite un village où nous devions déjeuner le lendemain. Sa manière de chasser est bien simple : il place un appât auprès d'un arbre sur lequel il monte; puis, lorsque la bête se présente, il l'ajuste et a le talent de ne la pas manquer, bien que son arme, simple fusil kabyle, à silex, ne puisse inspirer beaucoup de confiance.

Mon cheval, très-surexcité au moment du départ, peut-être par suite des clameurs nocturnes dont il n'avait pu se rendre compte, profita du voisinage d'un autre cheval, que l'on tenait en main, pour se livrer avec lui à un combat furieux, et finit par s'échapper, emportant, en dedans de la cuisse, une large entaille qui saignait goutte à goutte, et il ne pouvait plus s'appuyer que sur trois pieds; ce fut ainsi qu'il arriva à Tighil-Bouk-bair, où je dus le laisser.

Ce village gît, à près de six cents mètres d'élévation, absolument comme une aire d'oiseau de proie dans un creux de rocher. La perspective rappelle celle dont on jouit à Icouren; seulement on aperçoit un peu plus la mer, et l'on découvre la vallée de l'oued Hammam. J'y fus accueilli par un joueur de flûte et

deux tambourins. Comme le son criard de ces instruments m'est fort peu sympathique, surtout quand l'aspect du pays satisfait et occupe entièrement mes regards, je priai les musiciens d'aller m'attendre auprès de notre cuisine. Ils ne se firent pas répéter cet ordre qui flattait leurs penchants. Mis à l'épreuve le soir, leurs instruments me parurent tout à fait semblables, tant pour la forme que pour le son, à ceux de la Géorgie ; les airs qu'ils nous firent entendre me rappelèrent un concert absolument du même genre auquel j'avais assisté à Tiflis. Pour que la ressemblance fût complète, il n'eût été besoin que de déshabiller jusqu'à la chemise les gens du Caucase.

Avant de nous remettre en route nous changeâmes de montures. Le tueur de panthères, qui était devenu mon ami depuis le matin, voulut absolument me céder sa mule, ce que j'acceptai. Je fis un petit pansement à mon cheval, que je fis reconduire à petites journées à Tizi-Ouzou, et nous partîmes par une route assez insignifiante et même assez triste, jusqu'à la limite du cercle de Tizi-Ouzou. Le soir nous étions à Tarourt, ou Tabarourt, où nous attendait une abondante diffa.

Notre campement fut établi sur une pente douce, dans une sorte de grand entonnoir ; un vent d'ouest furieux vint y tourbillonner à minuit, arrachant les piquets et renversant les tentes, sans respect pour le paisible sommeil des voyageurs fatigués. Heureusement nous en fûmes quittes pour une seule rafale ; tout fut bientôt réparé, et notre petite troupe était prête à partir à cinq heures. Nous avions un interprète qui cumulait, avec ses fonctions de linguiste, celle de pourvoyeur de notre bouche, autrement dit : de chef de popote. Le mot est consacré. Il avait sous ses ordres immédiats mon cuisinier et un domestique ; l'administration des cantines contenant nos provisions ; enfin trois spahis nous servent d'escorte.

Il n'est guère de lecteurs qui ne connaissent le sens du mot diffa : c'est la redevance des indigènes envers tout chef voyageant, dans la limite de son cercle, pour le service de l'État. Chaque village participe à cette fourniture de vivres, dont la dépense est réglée en commun par les plus hauts fonctionnaires de l'endroit. La diffa se compose généralement de couscoussou, de viande de mouton, de poulets cuits à l'eau, de lait aigre et de miel. On apporte le couscoussou sur des plats en terre ou en bois, ressemblant à des coupes à champagne qui auraient cinquante centimètres de diamètre. Cet aliment, dont chaque grain de la grosseur d'une forte tête d'épingle est composé d'un peu de froment humecté avec de l'eau, offre l'aspect d'une grosse semoule. Il est d'autant plus blanc qu'il a fallu plus de soins pour le confectionner, et comme choix de céréale et comme finesse de manipulation. Toutes ces victuailles s'étalaient alignées devant nous, qui n'y touchions guère, à la grande satisfaction de nos gens. Ceux-ci en prenaient la meilleure part, qu'ils partageaient pourtant avec les notables ; les autres plats étaient répartis selon l'importance des individus, et passaient de groupe en groupe jusqu'à ce que le dernier os fût complétement nettoyé.

Le couscoussou s'assaisonne avec du lait caillé, ou avec du meurga : c'est de la graisse mêlée à beaucoup de poivre et de piment. Chacun creuse son trou devant soi dans le plat, pour y faire son mélange à sa guise avec une petite cuiller de bois, et déchire sa viande tout simplement avec les doigts. L'eau est la seule boisson en usage dans ces repas, que nous trouvions toujours prêts à chaque étape. Le village fournissait en outre, à l'heure du déjeuner et du dîner, de l'orge et de la paille à nos bêtes.

Au delà de Tarourt nous n'avions plus droit aux égards dont nous avions été l'objet jusqu'alors, car nous allions entrer dans la province de Constantine ; par conséquent plus de diffa pour les hommes ni pour les chevaux. Force nous était donc de réduire notre train de voyage, et de faire à l'avance quelques provisions pour notre nourriture et notre coucher. Nous nous séparâmes du gros des bagages qui devaient nous précéder le lendemain de quelques lieues plus au nord, à un endroit où nous ne pouvions manquer de repasser trois jours après, en revenant de notre pointe sur Bougie.

Non loin de Tarourt on trouve des eaux thermales. Le pays, légèrement boisé comme un parc, selon l'expression anglaise, offre une assez belle végétation, que tache malheureusement en trop d'endroits la croûte charbonnée qu'y laisse l'incendie que l'indigène ne se fait pas scrupule d'allumer pour défricher le moindre coin de terrain. Ainsi pour planter un hectare de figuiers, il en dévaste dix de chênes-liéges. Et ce mal gagne loin de diminuer, la surveillance étant difficile à exercer aux extrémités des cercles, où le manque de routes garantit l'impunité des coupables.

La course du lendemain fut très-longue. Nous marchions perpendiculairement à la direction de tous les petits ravins dont les eaux vont se jeter dans la mer. Il fallait perpétuellement descendre et monter, en nous dirigeant sur une grande montagne bleue qui bornait notre horizon, et au pied de laquelle nous devions camper le soir. Après six heures de marche à dos de mulet, nous nous arrêtâmes, pour déjeuner, dans les environs du petit village appelé Cheurfa. A six heures du soir nous arrivâmes à Toudja, au pied du mont Arbalou, dans la plus délicieuse oasis que l'on puisse imaginer. La terre, parcourue en tous sens par des sources fraîches et limpides jaillissant en abondance des rochers qui forment la base de la montagne, y est d'une admirable fertilité. Il y a là plus d'une lieue carrée de verdure touffue, formée en grande partie d'orangers et de citronniers, auxquels se mêlent, avec quelques palmiers, d'énormes caroubiers. Les maisons y sont bien bâties et ont même un certain air de coquetterie ; des vignes, aux énormes grappes, relient les arbres entre eux, et étendent jusqu'aux branches les plus élevées leurs festons de pampres et de fruits. Il n'est pas rare de voir les rameaux d'un seul cep, gros comme le corps

d'un homme, s'étendre assez loin pour enlacer quatre ou cinq frênes. Leurs grappes sont généralement d'un rouge fauve, leurs grains très-gros et très-sucrés. Les Kabyles, qui en tiraient autrefois très-peu de profit, en ont, je crois, vendu l'année dernière pour vingt mille francs au fort Napoléon et dans les environs. Depuis deux ans on en fait du vin, avec un résultat assez satisfaisant. On a obtenu 300 bordelaises de 220 litres; c'est une industrie nouvelle dans le pays. Quelques colons s'efforcent de la perfectionner, mais jusqu'à présent la liqueur n'a pas entièrement répondu aux promesses du raisin, qui est surtout délicieux à manger.

Nous nous établîmes dans un champ nouvellement moissonné, à six lieues environ de Bougie, sans que personne pût nous dire le temps que nous devrions mettre pour y arriver.

Je constatai ici que plusieurs indigènes avaient des goîtres. Je croyais cette maladie un des tristes résultats de l'habitation des contrées froides et humides, telles que les parties élevées des Alpes et du Valais, où l'eau potable n'est autre que la neige fondue. Mais la Kabylie est dans de tout autres conditions; peut-être ses rochers contiennent-ils des sels de magnésie, comme on en trouve partout où il y a des goîtres.

Cette observation faite, je reviens au charmant paysage qui limitait ma vue au sud-est par la vallée du Sahel et les collines qui la bordent. Tout était resplendissant de lumière et de vie, la moisson occupait tout le monde; peu à peu cependant les ombres descendirent, les femmes vinrent puiser l'eau dans des amphores dont l'orifice est fermé par une touffe de feuillage, et qu'elles portent sur leur tête en tenant les anses dans leurs mains. Les troupeaux de chèvres rentrèrent alors dans les habitations; l'appel à la prière fit retentir sa voix sonore, puis tous les bruits s'éteignirent avec le soleil : il était nuit.

Le jour suivant, nous étions à cheval dès six heures du matin, et nous quittions notre campement suivis de deux spahis seulement. Après vingt minutes de marche nous rencontrions les restes d'un aqueduc romain, unissant deux petits monticules. Vingt de ses piliers sont encore debout; le plus élevé paraît avoir à peu près dix mètres de hauteur. Ses voûtes et son canal n'existent plus, mais quelques assises marquent sa trace encore assez loin. La route est une petite chaussée qui descend rapidement à mi-côte. Nous touchions évidemment aux derniers contre-forts d'une chaîne qui semble être le prolongement du Djurjura depuis le col d'Akladou jusqu'au cap Carbon, et qui limite au nord le bassin de l'oued Sahel.

Nous ne tardâmes pas à descendre dans la belle plaine ouverte sur le golfe de Bougie. A neuf heures, nous rencontrions une route carrossable assez bien entretenue, mais qui, malheureusement pour le pays, n'est pas assez longue, et dont les embranchements, laissés à l'état de sentiers à mulet, sont trop escarpés pour permettre des communications régulières, surtout dans la mauvaise saison, qui est cependant moins marquée en ces lieux que dans la haute Kabylie.

Un petit massif d'arbres nous servit de réduit pour réparer le désordre de notre toilette. En un clin d'œil nous changeâmes de bottes, de pantalon, et nous eûmes l'air de citadins rentrant chez eux après une promenade. Nous gagnâmes ainsi un hôtel de Bougie, où notre premier soin fut de nous occuper du déjeuner, auquel notre grande course du matin nous avait vaillamment disposés. Ce repas, que nous trouvâmes très-bon, nous eût paru meilleur encore si la température de la salle à manger eût été moins élevée. Toutefois la chaleur, excessive partout, ne nous empêcha pas de visiter la ville, qui est charmante et de beaucoup supérieure à Dellys. Comme cette dernière, Bougie est bâtie en amphithéâtre, mais sur une plus grande échelle. Si l'on voulait créer en Afrique un beau port militaire, je crois qu'il a sa place marquée ici. La baie de Bougie est très-grande, trop profonde, sur ses rives accores, mais possède des recoins très-sûrs. A l'espace que couvrent les nombreux vestiges romains, on voit que cette ville est le débris d'une grande cité. Des mains des Vandales elle passa dans celles des Sarrasins, qui en furent dépossédés par les Espagnols. Ceux-ci l'occupèrent pendant quarante-cinq ans, après quoi, une capitulation la livra au dey d'Alger, et elle resta au pouvoir des Turcs, jusqu'à sa prise par le général Trézel, en 1833.

Dès cette époque, et pour mettre Bougie à l'abri des attaques journalières des Kabyles, des Mazaïa et des Bou-Messaoud, on résolut d'occuper militairement les hauteurs qui se détachent du Gouraïa et dominent la vallée de l'oued Soummam.

Dans ce but, on construisit des redoutes ou blockhaus se protégeant réciproquement de leurs feux croisés. Les Kabyles, qui savent par expérience tout le profit qu'on peut tirer au point de vue militaire d'une hauteur dominante, s'opposèrent par tous les moyens possibles à l'achèvement de ces travaux. Les attaques à main armée ne pouvant leur offrir des chances suffisantes de succès, ils employèrent la ruse.

Pendant la nuit, ils se glissaient en rampant, sans bruit perceptible pour une oreille européenne, jusqu'au milieu des broussailles qui environnaient les travaux; puis, au point du jour, nos travailleurs étaient assaillis par une grêle de balles, envoyées par des tirailleurs invisibles qui, en raison de leur parfaite connaissance du terrain, échappaient facilement à toutes les recherches.

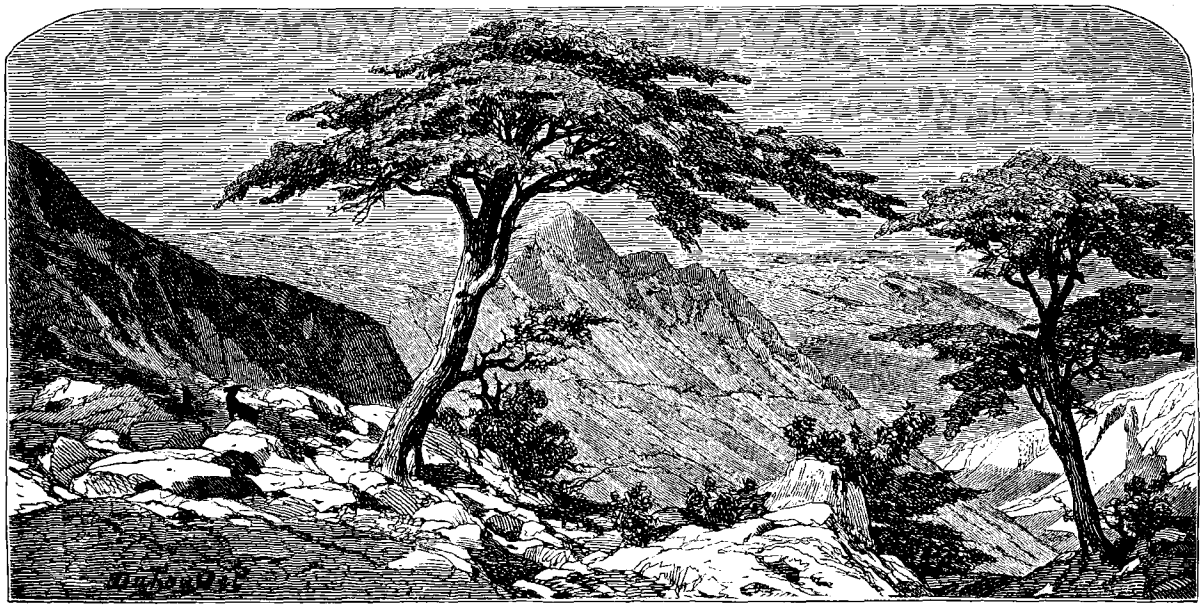
On eut l'idée d'employer pour les dépister des chiens européens : ces animaux, en effet, sont toujours disposés, nous avons pu maintes fois nous en convaincre, à déchirer à belles dents le burnous d'un indigène; sur ce point ils sont payés de retour par les chiens arabes et kabyles. Cette chasse à l'homme donna de si bons résultats que nos chiens furent répartis par compagnie et que la nourriture, m'a-t-on affirmé, leur fut assurée par les soins de l'administration militaire,

dont le contrôle s'exerçait régulièrement, sur ces étranges auxiliaires, par des appels hebdomadaires.

Bougie n'a du côté de la terre qu'un débouché : la route de Sétif, c'est trop peu : Bougie n'acquerra l'importance à laquelle elle a droit par sa position exceptionnelle, qu'au moyen de voies et de communications faciles et nombreuses. C'est alors seulement qu'elle deviendra, bien plus qu'aujourd'hui, le débouché principal des céréales, des huiles et des fruits de la Kabylie. Jusqu'à présent, son plus considérable revenu a été la cire; encore la domination musulmane a-t-elle paralysé ce commerce pendant très-longtemps.

A quelques kilomètres du cap Carbon, s'élève, du sein de la Méditerranée et non loin de la côte, un rocher d'environ cinq cents mètres de longueur. Son sommet, aride et nu, forme un plateau légèrement incliné vers l'ouest; ses flancs seuls sont mouchetés d'une maigre végétation. C'est l'îlot de Djeribia, auquel les Arabes, qui remplacent toujours l'histoire par la légende, ont rattaché la tradition de la grandeur et de la décadence de Bougie. Nous en empruntons la substance à une intéressante monographie de cette ville due à M. Féraud, interprète de l'armée française.

« Moula-en-Naceur, le fondateur de Bougie, emmena un jour dans une promenade au milieu du golfe, Sidi-Mohammed-el-Touati, un saint personnage qui vivait dans l'ascétisme le plus absolu. « Admire, lui dit-il, les « progrès de mon entreprise et la splendeur dont brille « aujourd'hui Bougie.... » Sidi-Touati blâma son ambition et sa passion aveugle pour le luxe et la manie des créations. « Tu oublies, disait-il, l'instabilité des choses « humaines ; apprends donc que les monuments que tu

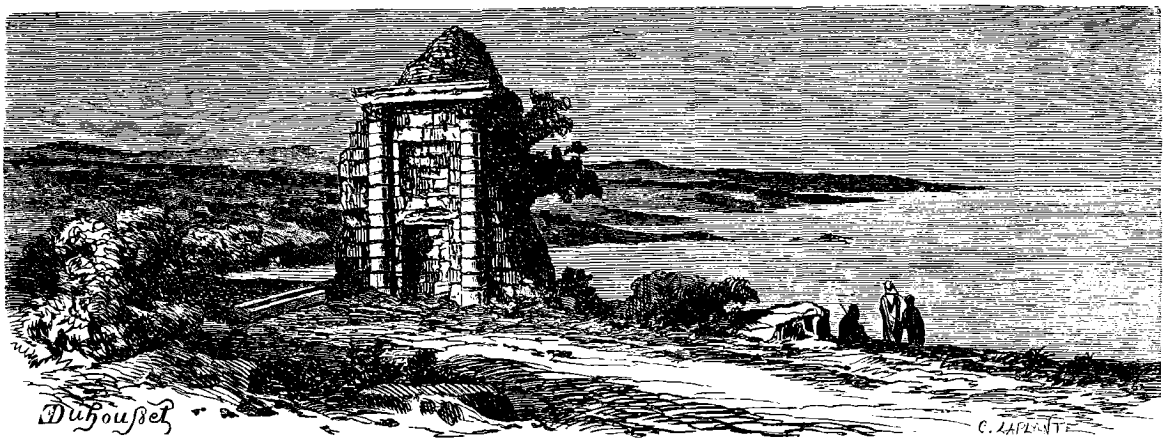


Col de Tirourda. — Dessin du commandant Duhousset.

« t'obstines à élever à grands frais tomberont en ruine, « seront réduits en poussière; et la renommée que tu « espères fonder sur leur durée, s'écroulera comme « eux, avant le temps. » Moula-en-Naceur paraissant sourd à toute exhortation, le marabout ôte son burnous, le déploie devant le sultan, lui cachant ainsi la vue de Bougie. A travers ce rideau improvisé et devenu transparent, En-Naceur aperçut la Bougie des temps modernes, ruinée et presque inhabitée. En-Naceur, vivement impressionné et comme frappé d'aliénation mentale, renonça aux honneurs, abdiqua en faveur de son fils Moula-el-Aziz, et, à quelque temps de là, disparut une nuit. On fit pendant quatre ans les recherches les plus minutieuses pour découvrir sa retraite. Enfin une barque de pêcheurs aborda un jour, par hasard, l'îlot de Djeribia (l'île Pisan) au nord de Gouraïa. Les marins bougiotes trouvèrent sur ce rocher un anachorète presque nu et réduit à un état prodigieux de maigreur : c'était Moula-en-Naceur. Comment avait-il vécu pendant quatre ans sur ce roc aride et solitaire? C'est ce que la légende explique en ajoutant que chaque fois qu'En-Naceur plongeait la main dans la mer, un poisson venait s'attacher à chacun de ses doigts. Moula-el-Aziz et tous les grands de son empire se rendirent à l'îlot de Djeribia pour ramener le sultan fugitif. En-Naceur, inébranlable dans sa résolution, persista dans son isolement et mourut sur son rocher. »

DUHOUSSET.

(La fin à la prochaine livraison.)



Tombe romaine, à Taksebt (voy. p. 300). — Dessin du commandant Duhousset.

EXCURSION DANS LA GRANDE KABYLIE,

NOTES ET CROQUIS RECUEILLIS ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LE DJURJURA,

PAR LE COMMANDANT DUHOUSSET[1].

1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

De Bougie à Dellys. — Les mœurs et coutumes des Kabyles.

A quatre heures du soir, après avoir parcouru Bougie, visité ses places, ses rues nouvelles, ses édifices musulmans, son église catholique, ses citernes monumentales et son cirque romain ; après avoir salué, dans l'arène de ce cirque, le tombeau du commandant Salomon de Musis [2], et, dans le fort Moussa, le cercueil du général de Barral [3], nous songeâmes à regagner notre bivac, situé, comme nous l'avons dit, à quelques lieues en arrière. Nous suivîmes pour l'atteindre un sentier qui passe sur les crêtes mêmes des hauteurs et domine tout à la fois la vallée du Sahel, la ville et la mer.

Arrivés à sept heures, très-heureux de cette course, nous fîmes honneur au dîner champêtre qui nous attendait, ayant pour intermèdes les cris aigus des singes, dont les silhouettes gambadaient sur les rochers. Leur curiosité était éveillée par le mouvement, insolite à pareille heure, dans l'endroit où nous avions établi nos tentes. On vint offrir à nos gens quatre de ces animaux, gros comme de petits chats; n'ayant nulle envie de les manger, encore bien moins de les emporter, nous les renvoyâmes d'où ils venaient.

Ces singes-là ressemblent à de petits hommes ; ils n'ont pas de queue; cet appendice est chez eux remplacé par une verrue grosse comme un pois. J'ai vu des femelles effrayées, ayant de chaque côté des joues de longs favoris blancs, prendre leurs petits sur leur poitrine, et gravir, avec une inconcevable rapidité, des pointes de rochers très-escarpées. A l'époque de la récolte, ces animaux s'assemblent quelquefois par centaines, et ravagent un champ dans une nuit. Ils ont, dit-on, des magasins dans des creux de rochers, et y font des réserves de provisions assez grandes pour que les indigènes les recherchent et aient lieu de se plaindre d'un dommage très-réel.

Nous nous laissions aller au bien-être d'une jolie soirée après une journée fatigante, lorsque l'on nous prévint qu'un touriste, parcourant le pourtour du golfe de Bougie et se rendant à Toudja où nous devions rentrer le soir, désirait nous être présenté.

La rencontre d'un touriste, c'est-à-dire d'un artiste, d'un érudit, ou tout au moins d'un homme curieux des êtres et des choses, est une bonne fortune sur une route peu fréquentée, et à plus forte raison en Kabylie. Nous accueillîmes donc celui-ci avec plaisir. Ayant entendu parler à Bougie du beau site de Toudja et de quelques

1. Suite et fin. — Voy. page 209.
2. Cet officier, commandant supérieur de Bougie, fut assassiné par les Kabyles en 1836.
3. Le général de Barral, blessé mortellement en 1850 chez les Beni Immel, et mort deux jours après à Bougie, fut inhumé dans le fort, qui changea contre son nom celui de Moussa qu'il avait porté jusqu'alors. Le cercueil du général repose sous la voûte même de la porte du fort, dans une niche pratiquée dans l'épaisseur de la muraille.

vestiges romains dans les environs, il s'était détourné pour descendre, de la montagne d'Arbalou au bas de laquelle nous étions, dans la direction du Sud où il devait trouver les ruines de Tubusuptus, en remontant le Sahel.

Notre hôte avait déjà beaucoup voyagé en Afrique et paraissait très-avide de renseignements sur les mœurs des Kabyles, principalement sur l'organisation républicaine de ces peuplades, dont il admirait la vie tranquille et les habitudes patriarcales.

Je lui objectai que si on ne pouvait refuser aux Kabyles un caractère indépendant, un esprit observateur et le goût du travail, on devait aussi reconnaître leurs penchants à la rancune, aux querelles, à l'avarice sordide. Je lui parlai des rixes sans nombre, où ces montagnards se mordent et se déchirent le visage, en se servant des dents et des ongles à la manière des fauves de leurs forêts. Je citai ces villages, toujours divisés en deux partis, et possédant un terrain communal, consacré de génération en génération à des rendez-vous de haine et de sang, où le yatagan et le fusil sont appelés à trancher d'interminables griefs.

J'avais dû, pendant l'hiver précédent, aller en toute hâte au village de Koukou avec le capitaine du bureau arabe pour arrêter les rixes sanglantes qui, à propos de la nomination d'un chef, s'engageaient depuis deux jours sur le terrain neutre servant d'habitation aux Marabouts.

Après constatation d'un grand nombre de blessés et de deux cadavres, nous fûmes obligés de désarmer une partie des habitants et de faire voter séance tenante les deux Soffs pour terminer la querelle.

Tous les Kabyles sont d'une saleté révoltante : il n'y a pas d'établissement de bains dans toute la Kabylie du Djurjura. Les enfants ne reçoivent aucun soin; aussi résulte-t-il de cette incurie beaucoup d'ophtalmies, parfois la cécité complète; puis des maladies cutanées ou de pires infections héréditaires, que ces montagnards se transmettent de génération en génération, sans cesser, pour cela, d'être, — les femmes, de bonnes mères qui allaitent leurs enfants jusqu'à trois ou quatre ans, — les hommes, de laborieux ouvriers et de bons agriculteurs.

L'étonnement de notre visiteur s'augmenta, quand je le fis pénétrer avec moi dans la vie publique du Kabyle ; quand je soulevai la question des Soffs, des administrations communales et de la répartition des impôts ; sources de difficultés toujours renaissantes, où toutes les haines se font jour, où toutes les vengeances préparées de longue main par chaque parti surgissent et se heurtent.

Les tribunaux algériens ne retentissent que trop souvent des bruits de ces haines et des scandales où entraîne l'esprit de vendetta musulmane.

En voici un exemple dont je puis garantir l'authenticité :

Abd-es-Selam, de la tribu des Akbil, nous rendait de grands services en nous renseignant sur son pays et ses voisins; maintes fois nous avions apprécié l'intelligence de cet espion, de manière à lui accorder assez de confiance. Un jour, cet homme nous informa qu'un Kabyle de son village, l'ancien Amin, rentrait d'un long voyage en introduisant nuitamment dans la tribu deux mulets chargés de poudre provenant de Tunis. Cette déclaration arrivant au moment où nous exercions une surveillance plus active dans cette contrée, à la suite de quelques signes de mécontentement parmi ses habitants, devenait d'une grande importance pour nous. Abd-es-Selam se vantait de mener à bonne fin des recherches dans la demeure de l'ancien Amin, et, pour inspirer plus de confiance, il s'était fait accompagner, cette fois, par un Kabyle des Menguellet, M'krazni du bureau arabe. Nous n'avions pas lieu de nous défier du renseignement; cependant, il eût été préjudiciable à notre cause d'agir légèrement et d'irriter, par une injustice, le pays que nous tenions en suspicion. Un brigadier et quelques spahis furent désignés pour une perquisition dans la maison suspectée : ils revinrent porteurs d'un sac de poudre d'environ deux kilogrammes. Cette preuve du délit avait été trouvée par Abd-es-Selam, qui l'avait ramassée en présence des spahis, au milieu de quelques ustensiles de cuisine étalés sur le sol de la maison.

Le propriétaire avait fortement injurié Abs-es-Selam, et pris tous les saints du Paradis de Mahomet en témoignage de son innocence; malgré ses dénégations, on le mit en prison.

Cependant, en réfléchissant au peu de soin qu'on avait pris pour cacher une chose prohibée, on dut prendre des informations qui nous firent craindre d'avoir été dupés par notre espion dont le petit exploit n'avait eu que des indigènes pour témoins, et nous soupçonnâmes bientôt une vengeance personnelle qu'il fallait déjouer en amenant notre Kabyle à se trahir lui-même et à donner dans le piége tendu à notre bonne foi.

Cette décision prise, on mande notre homme, qui, après ce beau coup, attendait la récompense de ses services et ne se doutait pas de notre façon de l'apprécier. Complimenté d'abord sur son zèle afin de ne pas lui donner l'éveil, il reçut gravement les éloges, en nous assurant de son dévouement à toute épreuve; on lui dit alors que le grand service rendu avait besoin, dans son propre intérêt, d'être constaté par un officier, et qu'il ne lui serait pas difficile de trouver encore de la poudre, puisqu'il avait déclaré qu'une charge de deux mulets avait été apportée dans la maison. Il fut donc convenu qu'un officier partirait le soir même pour le village, accompagné de Abd-es-Selam et du M'krazni des Menguellet. Nous facilitâmes à ces derniers tous les moyens de s'entendre, persuadés que notre confiance apparente assurerait le succès de notre contre-mine.

Un maréchal-des-logis des spahis et quelques cavaliers accompagnèrent cette petite expédition. Pendant toute la route, Abd-es-Selam causait avec les uns et les autres, sans quitter son associé des Menguellet.

A la nuit close, on arrivait au village; les chevaux furent laissés à l'entrée, et, guidés par Abd-es-Selam,

nous en parcourûmes les rues tortueuses jusqu'à la demeure signalée. L'éveil fut promptement donné malgré nos précautions et toute la célérité avec laquelle nous nous introduisîmes dans l'aouch, ou cour intérieure, dont toutes les issues furent immédiatement closes et gardées. Avant de commencer la perquisition, et pour être sûr que la poudre qu'on devait trouver n'avait été apportée par aucune personne présente, l'officier ordonna à ses cavaliers de fouiller les assistants : à cet ordre donné en arabe, il vit une inquiétude manifeste apparaître sur les traits d'Abd-es-Selam. Il n'y avait pas à hésiter : sur un signe, le Kabyle et son acolyte furent entourés et contraints par les spahis de quitter leurs vêtements. Se voyant découvert, l'espion voulut se servir de son pistolet; mais, bientôt désarmé et fouillé, on découvrit entre ses jambes un sac de poudre suspendu par un cordon qu'il aurait détaché en temps opportun, pour le déposer à terre comme le sac trouvé la veille. Cette manœuvre était d'autant plus facile à accomplir que les maisons kabyles sont très-mal éclairées par des lampes fumeuses.

L'homme des Menguellet, plus prudent, n'avait sur lui aucune pièce compromettante. Il n'en fut pas moins, pour avoir prêté son concours à la coupable supercherie de son camarade, attaché de compagnie avec celui-ci, et tous deux furent un peu rudement ramenés à travers le beau et sauvage pays des Akbils, qui perd néanmoins de son charme pittoresque quand on est obligé de le parcourir la nuit.

Le lendemain matin, Abd-es-Selam arrivait tout confus au fort Napoléon, où il fut condamné à l'amende et à la prison par la commission disciplinaire.

La mauvaise action que je viens de raconter n'est malheureusement pas rare. La calomnie, la délation sont les armes favorites des Kabyles, chaque fois qu'un intérêt de parti ou de haine personnelle est en jeu Un enfant meurt-il pendant ces moments de perturbation? ils le déclarent empoisonné afin de nuire au concurrent du Soff opposé et apportent le cadavre pour le soumettre à l'autopsie; ce qui est regardé comme un événement très-malheureux pour la famille. Deux cas de ce genre me furent soumis en peu de temps; mais il est souvent très-difficile de reconnaître la vérité au milieu des témoignages, vrais ou faux, qui se balancent généralement.

Il n'est pas une coutume, un détail de mœurs locales qui ne puisse devenir une source de querelles et de vendettes. Le divorce est une des plaies de la société kabyle. Voici un exemple, entre mille, de l'abus de cette institution dans ce pays.

J'ai déjà dit que les Kabyles achetaient leurs femmes pour en prendre d'autres, et pouvaient « *les* divorcer » suivant l'expression locale.

Un jeune homme désire acquérir une fille en mariage. Le père de celle-ci convient du prix et l'accorde; tout le village, bientôt informé de ce marché, ne doute pas de sa conclusion; sur ces entrefaites, et avant livraison, le mari de la sœur du fiancé, envieux de celui-ci, renvoie sa femme « sans *la* divorcer » et offre de la fille promise à son beau-frère une somme plus considérable; le père, malgré l'accord convenu, a la mauvaise foi de traiter avec lui. La tribu du rival évincé prend fait et cause et les deux villages se battront probablement; car le fiancé se plaindra amèrement à l'autorité d'abord de ne pouvoir emmener sa promise, ensuite de ne savoir que faire de sa sœur, qui, n'étant pas divorcée, ne peut se remarier et tombe à sa charge.

Pour achever de convaincre mon interlocuteur, je lui citai le récit frappant de vérité que je trouve dans un rapport de messieurs L... et M..., médecins principaux chargés d'observer une épidémie de typhus qui sévissait dans les tribus kabyles en mars 1863.

« En parcourant la Kabylie, on se sent saisi d'extase. On admire ses montagnes imposantes, les douces et gracieuses ondulations de son sol, ses vallées et ses ravins où serpentent d'innombrables cours d'eau, qui, dans leur marche désordonnée, se livrent à toutes sortes de caprices.

Le peuple qui habite cette contrée est pasteur, agriculteur et industriel. Il n'est point nomade comme l'Arabe proprement dit, mais toujours fixé au même sol. Il ne s'abrite pas comme l'Arabe sous la tente qui se déplace au gré et selon les besoins de la famille. Sa demeure est une maison construite en pierre et son douar un village.

« Rien n'est gai et riant comme l'aspect, à une certaine distance, de ces nombreux villages, assis en amphithéâtre sur la cime ou sur les versants les plus élevés des montagnes. L'air et l'eau y doivent être d'une pureté inaltérable. Mais, en pénétrant au milieu de ces centres de population et dans l'intérieur des habitations, on se sent tomber dans le désenchantement le plus pénible. On se demande comment des créatures humaines peuvent séjourner dans un milieu où s'étalent, sous toutes les formes, l'incurie et la malpropreté les plus hideuses, et si l'Arabe, sous sa tente balayée par le vent, ne se trouve pas dans des conditions de bien-être matériel mille fois préférables.

« Les villages de Sedourk, d'Immoula et quelques autres que nous avons visités dans tous leurs détails, nous serviront de types. Ils sont formés par une agglomération compacte de maisons toutes contiguës et situées sur deux rangs que séparent des ruelles non pavées, où ne peut passer de front qu'une seule personne. Une cour peu spacieuse précède l'entrée d'une ou plusieurs maisons. Ces dernières ne consistent qu'en un rez-de-chaussée à peine élevé au-dessus du sol et se composant d'une seule pièce; elles n'ont d'ouverture que la porte et point de fenêtres. En l'absence de cheminée, une excavation pratiquée dans le sol en tient lieu et sert en même temps pour la préparation des aliments. Les ruelles et les cours servent de dépôt aux immondices et aux excrétions de toute nature.

« A Sedourk et à Immoula, d'après le chiffre des habitants, chaque maison doit contenir, en moyenne, neuf ou dix personnes, toutes logées dans la même chambre, qu'elles partagent avec les animaux domestiques. Le sol,

nu, humide, souillé d'ordures et rarement adouci par une natte, sert de couche à la famille; les vêtements sont des haillons crasseux, la nourriture est grossière et insuffisante.

« Dans cette esquisse du dénûment de toutes les choses les plus nécessaires à la vie et de l'inobservance la plus aveugle des règles les plus simples de l'hygiène, on surprend toutes les causes qui peuvent engendrer les maladies contagieuses et en particulier le typhus. »

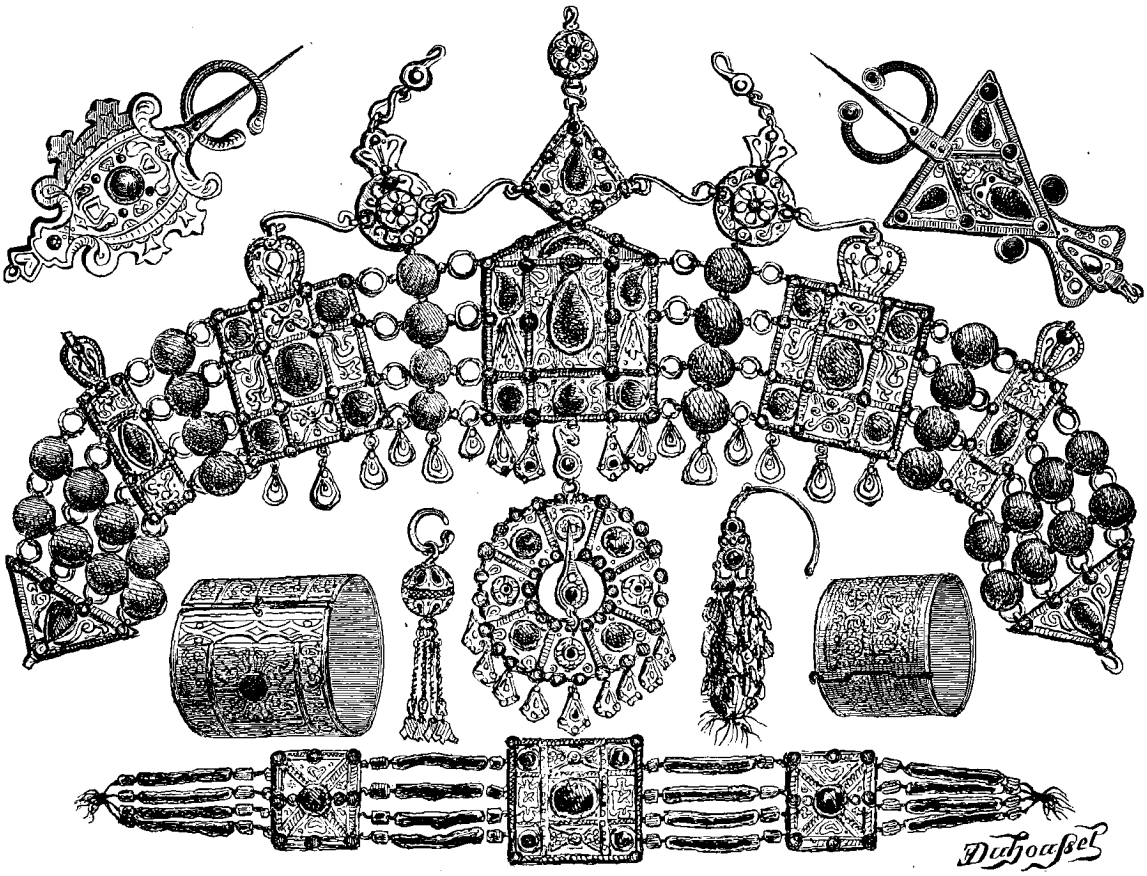
A ces esquisses de mœurs il n'est pas inutile peut-être d'ajouter quelques détails de statistique, empruntés à un document officiel publié en 1860.

Il y a en France neuf départements moins peuplés que la Kabylie : ce sont les Basses-Alpes, les Hautes-Alpes, l'Ariége, le Cantal, la Corse, la Lozère, les Basses et Hautes-Pyrénées et le Tarn-et-Garonne.

Trois départements sont moins étendus. Le Rhône, la Seine et Vaucluse.

La population spécifique de la France est en moyenne de 67 habitants et 963 millièmes par kilomètre carré, celle de la Kabylie est de 67 723; il en résulte que vingt-huit départements français ont une moyenne plus forte, un seul une population égale et cinquante-sept une moyenne plus faible.

Il se faisait tard; je laissai mon voyageur méditant sur les renseignements que je venais de lui donner et



BIJOUX KABYLES. — Dessin du commandant Duhousset.

Ibesimen, épingles-crochets. — *Thazath*, colliers en corail, argent, boutons et verroteries. — *Dah*, bracelet en argent. — *Khalkhal*, bracelet pour la jambe. — *Kouneïs*, boucles d'oreille, en général. — *Zéroutar*, énormes boucles, portées à la partie supérieure de l'oreille. — *Thacebt*, diadème argent et corail. — *Thiounissin*, légères boucles.

peut-être mieux édifié sur l'état civil et moral des kabyles qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

IV

De Bougie à Dellys (suite). — Ruines et végétation. — Le figuier et sa culture. — Poterie ancienne et moderne. — Sangliers et panthères.

Nous avions à faire une fort longue course pour le lendemain; aussi partîmes-nous de Toudja de grand matin. Après avoir gravi des collines, traversé des taillis, puis une forêt de chênes-liéges, nous fîmes la halte du déjeuner à Djebla, et le soir, à sept heures, nous arrivions dans les environs de Ain Cheffa, en un lieu appelé Ighil Mekhled, où nous trouvâmes une copieuse diffa pour les hommes et les chevaux du gros de notre troupe, qui n'avait pas fait partie de la dernière excursion et nous attendait depuis la veille.

Il nous arrivait quelquefois, pendant la route, d'être accompagnés par une dizaine de chacals, qui suivaient nos mulets à une soixantaine de pas en arrière, comme feraient des flanqueurs; puis la nuit nous les enten-

dions pleurer le mauvais succès de leurs tentatives et le vide de leur estomac.

Le 24, nous partions pour nous rendre au cap Corbelin, puis à Zeffoun, anciennement position très-forte, occupée par les Romains; c'est le Rusazus des anciens.

Nous descendîmes toute la matinée par des chemins très-escarpés, pour arriver à la vallée de l'Oued el Hamam où nous reposâmes une heure, afin de donner à notre bagage le temps de nous rejoindre un peu plus tôt, car les sentiers tracés sur des roches superposées rendaient la descente non-seulement pénible, mais périlleuse pour des bêtes lourdement chargées de nos tentes et de nos cantines. La voie, souvent réduite à un étroit sillon au milieu de buissons épineux, ces arbustes où nous laissions des lambeaux de nos vêtements, les touffes de cactus et de ronces qui rayaient parfois nos bottes et même nos selles, tous ces obstacles, mille fois répétés, ne nous laissaient pas sans quelques craintes au sujet de nos bagages.

Femme kabyle. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhousset.

Après une heure de repos dans les figuiers, ne voyant pas arriver nos gens, nous nous mîmes à gravir la montagne au bout de laquelle se trouve la ville morte que nous allions visiter; nous montâmes ainsi près de cinq cents mètres pour arriver à un village, appelé Hamziouan, dont les habitants tentèrent tout ce qu'ils purent pour nous décider à faire halte afin de consommer sur place la diffa qui leur était commandée, et qu'ils craignaient d'avoir à porter jusqu'aux ruines dont nous prenions le chemin et distantes d'à peu près trois kilomètres. Ces malheureux ne prévoyaient pas encore tout, hélas! Nous passâmes sans nous arrêter pour attein-

dre une crête excessivement étroite. Nous avions au nord la mer, au sud le Tamgout et les contre-forts au sein desquels sont les sources, qui versent au fond de petits ravins dont les dernières dentelures se perdent à la mer leurs filets blanchâtres, très-rares à l'époque de notre passage.

Du temps des Romains, la crête que nous examinions servait d'appui à un aqueduc : un grand nombre de pierres, s'enchâssant les unes dans les autres par des gorges sculptées, témoignent encore de ce gigantesque travail, qu'on peut suivre pendant plusieurs lieues. C'est, à mon avis, la plus curieuse des choses qu'on trouve à Zeffoun. Un espace assez étendu, est semé de ces débris, que dominent çà et là des pans de murailles encore debout. On y voit aussi un grand édifice en briques, qu'on croit avoir été un bain.

Le village Kabyle occupe le point le plus élevé des ruines (six cents mètres). C'est probablement l'emplacement de la citadelle. La position militaire était superbe, ayant la mer au nord, à l'est et à l'ouest, et, pour seul endroit accessible, la crête étroite dont nous avons parlé. La défense avait surtout en vue l'intérieur du pays; la montagne est très-escarpée de ce côté-là, ce qui rend le sommet facile à défendre. Les différents plateaux qui descendent à la mer, étaient couverts, sur un espace de deux mille mètres, de constructions qui les reliaient entre eux; le port, dont l'importance est constatée par des restes de murs et de mosaïques, venait ensuite. Nous visitâmes ces vestiges, mais je dois le dire, nous nous attendions à voir des débris plus intéressants, qu'amèneraient sans nul doute, des fouilles bien dirigées et qu'il serait très-facile de faire.

Il était midi, nous marchions depuis cinq heures du matin; cette course au milieu des décombres nous fit songer au déjeuner. La chaleur était torride et nous n'avions pas d'eau. A l'ouest on voyait tout au bord de la mer, un petit massif d'arbres; puis, à plus d'un kilomètre au-dessous de nous, une maison à laquelle on ne pouvait arriver que par un sentier à chèvres. Nous y descendîmes sur nos mules, enfourchées de nouveau, et trouvâmes l'ombre touffue vers laquelle nous aspirions, ainsi que l'eau dont nous avions si grand besoin. Enfin, vers une heure, notre pauvre diffa nous rejoignit. Le trajet qu'elle venait de faire équivalait bien à deux lieues, tant elle avait franchi d'accidents de terrain à notre suite.

Nous étions en ce moment nonchalamment étendus dans ce qu'on appelle le bois sacré : c'était vraiment la mise en scène de la Norma. Les Arabes drapés, qui descendaient en zigzag des escarpements semés de ruines, avaient l'air d'une procession de druides. Mais l'arrivée du cuisinier et des cantines vint apporter à ce spectacle une diversion dont nous appréciâmes vivement tout le mérite. Après avoir goûté ensuite le charme d'un repos que nous avions si bien gagné, nous nous remîmes en route, d'abord en longeant le bord de la mer, puis en remontant sur les hauteurs, pour gagner le village d'Achouba. Le soleil était déjà couché lorsque nous nous y établîmes pour la nuit.

Pendant cette longue marche, j'avais fait quelques observations sur les diverses essences d'arbres qui se présentaient à nous : des lentisques partout, des chênes-liéges dans tous les espaces boisés, des lauriers-roses bordant les plus petits cours d'eau ou formant d'immenses champs fleuris d'un aspect féerique; puis des cactus, dont les robustes raquettes, couvertes de fruits, semblent offrir appui et protection aux lianes et aux ronces qui croisent ces tiges rigides et viennent s'enchevêtrer avec leurs pousses les plus élevées; enfin des caroubiers, qui, abondant surtout dans les environs de Bougie, diaprent de leurs gousses noirâtres le vert éclatant de leur feuillage.

Cette variété de la végétation arborescente est un des plus grands charmes de ce pays, dont elle change à chaque pas l'aspect. Elle jette sur les crêtes froides le chêne et le frêne : elle pare les coteaux non-seulement de ces vigoureux cactus et de ces gracieux lauriers-roses que j'admirais en ce moment, mais encore de buissons de myrtes, de gigantesques aloès, de nombreux figuiers et de cette vigne féconde qui se retrouve dans les régions inférieures grimpant autour de l'olivier. Les plaines sont couvertes d'abondantes céréales, ou tapissées de riches pâturages, et il n'est pas rare de voir, même sur les versants les plus inclinés, croître le blé, l'orge et le millet.

Pour résumer mes observations au sujet de ces diverses essences de bois, je dirai que dans les environs de Tamgout, chez les Ghoubri et les Hidger, c'est à-dire en montant pour aller rejoindre le Djurjura, vers Afkadou, on rencontre le chêne vert, le chêne zân, le frêne et le pin maritime; sur les pentes qui vont en décroissant jusqu'à Bougie, par le territoire de Toudja, c'est le chêne-liége qui domine. Plus loin, la chaleur est telle que l'oranger, le citronnier et tous les arbres qui ont besoin d'une température constamment douce y croissent à plaisir et donnent d'abondantes récoltes.

Je n'ai pas à m'occuper ici du versant qui regarde Bougie, sur lequel on voit le chêne, le noyer, le frêne, le chêne-liége, le pin maritime, le micocoulier, l'orme, le peuplier blanc et le myrte. Dans l'Oued-Biban, l'olivier fait la richesse des Béni-Mansour et des Béni-Mélikeuch; il croît chez les Béni-Abbès partout où il n'y a pas de hautes futaies. Tout cela est conforme aux lois végétales ordinaires et n'a rien qui surprenne; mais en gravissant les rampes menant au plateau de Zeffoun, je fus frappé d'étonnement à la vue de deux bouleaux faisant commerce d'amitié avec deux orangers dont les branches se touchaient, et à travers lesquelles ils promenaient leurs tiges blanches, couronnées d'un feuillage tremblottant et menu. Jusqu'alors, j'avais cru que cet arbre n'appartenait qu'à la zone boréale de l'Europe, à la flore de la Russie et de la Scandinavie et des plus pauvres parties du sol forestier de la France.

Ceci me rappelle combien les Russes le vénèrent et regrettent son absence dans les pays chauds. Il y a quelques années, me rendant de Téhéran aux bords

de la mer Caspienne, je fus instamment prié de rapporter à un Russe, qui demeurait dans mon voisinage, une branche de bouleau, comme souvenir d'un arbre très-commun dans son pays et dont la vue lui était très-agréable.

Il y a une si grande différence entre une latitude froide ou seulement tempérée et celle sous laquelle je vis en ce moment, qu'on trouvera, je pense, bien naturelle ma surprise de voir un bouleau et un oranger entrelacer leurs branches et leurs racines avec celles d'un cactus.

Puisque j'ai été amené à dire quelques mots sur l'agriculture, je ne puis laisser passer sous silence le produit qui, avec l'olivier, est le plus important de la Kabylie où il est l'objet de soins tout particuliers, je veux parler du figuier qu'on y rencontre à chaque pas.

Dans mes voyages aux ksours du sud de la province d'Oran jusqu'aux oasis du Sahara, je me suis convaincu que les soins donnés à la culture de plusieurs arbres fruitiers, et particulièrement du figuier, étaient les mêmes que dans la grande Kabylie, où j'avais d'abord pensé que cet arbre était exceptionnellement dirigé vers sa plus grande et plus utile production ; il est bon de savoir aussi que, partout où l'on remarque en Algérie une culture intelligemment conduite, on rencontre aussi la race berbère avec son aptitude au travail de la terre.

Au sujet du figuier, voici ce que j'ai vu pratiquer dans la Kabylie du Djurjura.

Pour former une pépinière, on choisit un terrain de première qualité.

L'opération de centraliser les boutures a lieu à l'automne ou au printemps ; mais les Kabyles préfèrent cette dernière saison qui préserve leurs plantations des nombreux accidents qu'elles subissent pendant l'hiver.

Après quelques semaines, ces boutures sont transplantées dans un autre terrain où on les espace de deux ou trois décimètres l'une de l'autre, jusqu'à ce que, devenues arbustes au bout de deux ans, elles puissent être mises en places définitives. C'est alors que les pépiniéristes en font des paquets de huit, dix, douze ou quinze, et les vendent sur les marchés, au prix de trois ou quatre francs la douzaine de plants.

Aujourd'hui, l'industrie du pépiniériste de figuiers est commune à presque toutes les tribus ; mais les plants les plus estimés sont ceux qui proviennent de Tizi-Rached (Beni-Raten) et de Djema-Sah'ridj, chez les Beni-Fraoussen.

L'invasion des sauterelles est le plus grand danger que le figuier ait à craindre. Ce fléau, heureusement fort rare, détruit entièrement la récolte, et la famine ou tout au moins la disette désole le pays.

Le figuier est exposé aussi à un autre accident grave : quand la figue est en fleurs, si les brouillards des plaines montent et séjournent sur les vergers, la récolte est fortement compromise ; mais s'ils surviennent après que le fruit est formé ou après la caprification dont je vais parler, la récolte est sauvée. Ces brouillards sont appelés dans le pays *bou-zeggar* (brouillards du bœuf).

La caprification est pratiquée de temps immémorial par tous les peuples qui habitent le littoral de la Méditerranée. Cet usage, si important et si curieux m'a paru mériter un examen particulier : aussi ai-je recueilli beaucoup de renseignements et d'explications plus ou moins plausibles sur la manière dont on opère et sur les avantages qu'on retire de ce mode particulier de culture.

Le dokhar est le fruit du figuier sauvage. Il est petit, sans saveur et d'un goût âcre. C'est donc une espèce peu comestible ; elle n'est pas cultivée pour être mangée. Elle est hâtive, et déjà mûre quand les autres figues, encore vertes, n'ont pas atteint la moitié de leur développement. L'arbre qui la produit, le caprifiguier, donne deux et même trois récoltes par an, mais on utilise la première et rarement la seconde.

Arrivé à maturité, le dokhar, est cueilli et arrangé en petits paquets (*moulak*) formant chapelets ; on suspend ces chapelets aux branches des figuiers femelles, vers la fin de juin dans la plaine et à la fin de juillet dans la montagne. Chacun de ces dokhars, lorsqu'il est desséché, laisse échapper par l'ombilic une multitude de petits insectes ailés qui s'introduisent dans les fruits de l'arbre auquel il est attaché, leur donnent la vie et les empêchent de tomber.

Ces insectes, sortes d'agents de fécondation, prennent naissance et grandissent avec le fruit du dokhar, et en sortent, après leur complet développement, pour se porter sur le figuier femelle. Leur corps est velu comme celui de l'abeille, qui, on le sait, remplit une mission analogue pour certaines fleurs.

Ces insectes sont de deux espèces, les noirs et les rouges ; les premiers, plus petits que les seconds ne portent pas, comme ceux-ci, un appendice en forme de dard à l'extrémité postérieure. Les indigènes prétendent que l'insecte noir seul joue un rôle utile dans la caprification du figuier (le rôle du vent, de l'oiseau ou de la main de l'homme dans la fécondation du dattier) ; une longue expérience lui attribue le privilége de préserver les figues du dépérissement et de la chute avant la maturité. C'est ce qui a fait naître ce proverbe connu de toute la Kabylie :

« Qui n'a pas de dokhar, n'a pas de figues. »

L'abondance des figues, quelles que soient les localités et les circonstances atmosphériques, est en rapport avec celle du dokhar ; il arrive cependant que ce dernier, si nombreux qu'il soit, ne donne naissance qu'à un petit nombre de ces insectes préservateurs, comme en 1863, où la récolte a été faible, le dokhar n'ayant produit qu'une très-petite quantité d'insectes.

Les Kabyles sont convaincus qu'un seul de ces insectes suffit pour préserver quatre-vingt-dix-neuf figues, mais que la centième devient son tombeau. Cette opinion n'est peut-être que la suite d'un préjugé populaire, mais il serait injuste de l'omettre : chez les peuples primitifs, quelques vérités se conservent parfois sous le merveilleux qui a sa place marquée en toute chose.

EXVIBRIS

On opère la caprification au moins une fois par an. Quand le dokhar est abondant, il convient de la répéter plusieurs fois de suite à peu d'intervalle, et il est de la plus haute importance que cette opération soit faite en temps opportun, à l'automne ou au printemps, si l'on ne veut voir la récolte gravement compromise et en partie perdue.

Beaucoup de gens sceptiques, par ignorance ou par système, ne voient dans la caprification que matière à plaisanterie et la traitent de préjugé, d'absurdité. Aussi beaucoup d'Européens du Fort-Napoléon ont-ils eu plus d'une fois à déplorer leur aveuglement par la perte de leur récolte, quand les Kabyles, leurs voisins, en faisaient de très-abondantes. N'est-ce pas là un fait concluant et patent? Pourquoi nier la fécondation artificielle du figuier, quand on ne fait pas difficulté d'admettre celle du palmier-dattier? Nul n'ignore que les habitants des Ksours ne l'abandonnent pas aux caprices du vent.

Aristote, Théophraste et Pline ont parlé de la caprification comme d'nns opération essentielle à la fructification du figuier; Tournefort a appuyé leurs récits de son témoignage. Il affirme qu'un figuier caprifié donne jusqu'à deux cent quatre-vingts livres de fruits, tandis qu'on en obtient à peine vingt-cinq s'il ne l'est pas.

Le dokhar ne vient pas partout. Il est extrêmement

Travaux des femmes : Meules à moudre le blé.— Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Dubousset.

rare sur les bords de la mer et jusqu'à plusieurs milles dans l'intérieur du littoral; s'il en existe quelques pieds dans cette zone, ils sont de qualité inférieure.

Les cercles qui en sont privés s'approvisionnent, coûte que coûte, sur les lieux de production les plus renommés : tels sont ceux de Bougie, de Sétif et autres qui se rendent annuellement par convois de trente, quarante et soixante mulets, à Djema-Sahridj, aux Ouardhia, aux Beni-Aissi, dans les tribus Maatka, Bétrouna. Ce commerce donne lieu à un mouvement d'affaires de plusieurs milliers de francs par an.

Une règle, généralement suivie aujourd'hui dans les villages qui possèdent du dokhar, est que nul, sous peine de cinquante francs d'amende, ne peut en vendre à l'étranger, même à un allié, avant que les jardins de la localité ne soient abondamment pourvus du précieux préservatif.

On sait qu'avant notre domination les tribus kabyles étaient sans cesse en hostilité les unes contre les autres; la vente du dokhar était alors suspendue et même interdite de tribu à tribu. Comme la figue est l'aliment principal et indispensable des populations, cette mesure prohibitive était le plus sûr moyen d'affamer l'ennemi ou au moins de lui causer un grave préjudice. Il n'est donc pas inadmissible que, plusieurs fois, des tribus en soient venues aux mains pour se procurer, par la force

La moisson et le dépiquage. — Dessin de Stop d'apres un croquis du commandant Duhousset.

EX-LIBRIS

et au prix de beaucoup de sang, ce qu'elles ne pouvaient obtenir avec de l'argent.

Toutes les variétés de figues n'ont pas le même besoin de l'intervention des insectes du dokhar pour ne pas tomber. Ceci étant, on peut se demander pourquoi les Kabyles ne cultivent pas ces espèces exclusivement. Mais il faut observer qu'elles ne sont bonnes que fraîches et ne se gardent que quelques semaines ; tandis que les autres, une fois sèches, servent à la nourriture de l'année, se vendent facilement et sont les seules recherchées pour l'exportation en pays arabes.

Il est fâcheux que les Kabyles ne sachent pas donner à ces produits un aspect plus avantageux ; ils en trouveraient l'écoulement à des conditions plus rémunératrices. Leur commerce et le nôtre n'auraient qu'à y gagner.

Notons en passant que la coutume réglementaire des *bans* contre laquelle commencent à protester les agriculteurs français, est rigoureusement observée en Kabylie. Ainsi la cueillette des fruits ne peut avoir lieu qu'à une époque fixée par la Djemâa. Avant cette époque, nul ne peut manger du fruit (figues, raisins, etc.) sous peine d'une amende de soixante centimes à cinq francs. Cette défense ne peut être enfreinte qu'en faveur des femmes enceintes ou pour un hôte de distinction. Mais alors on doit s'arrêter à la stricte satisfaction des besoins et ne pas les dépasser.

Lorsque cette interdiction est sur le point de cesser, la Djemâa se réunit de nouveau et fait jurer sur le koran à tous les habitants du village, que ni eux ni leurs enfants n'ont contrevenu à la défense. Tous ceux qui ne jurent pas ou qui, par scrupule de conscience, n'osent pas répondre de leurs enfants payent l'amende. Il arrive encore que, malgré l'infraction commise par les enfants, la Djemâa prend en considération la franchise de leur famille et fait remise de l'amende encourue; c'est alors une preuve que la récolte est abondante.

Les figues se récoltent à l'époque du khérif, c'est-à-dire pendant les quelques jours qui précèdent et qui suivent l'équinoxe d'automne. Les tribus de la plaine les font ensuite sécher sur des claies en roseaux, les tribus de la montagne sur des nattes. Au bout de quinze ou vingt jours, elles peuvent être conservées sans inconvénient. On les renferme alors dans des sacs, des jarres, des paniers ou des peaux de bouc.

Il semble qu'au moment de la récolte, les Kabyles mangeant d'énormes quantités de figues, les cerveaux sont plus exaltés qu'à aucune autre époque de l'année. La figue est-elle de nature à produire cette excitation extraordinaire ? Ce n'est guère explicable que par la fermentation des principes sucrés qu'elle recèle. Toutefois, cette observation a été confirmée par un dicton populaire : « Ivre comme un Kabyle gorgé de figues. »

Les figues sont de deux sortes, les blanches et les noires ; elles se subdivisent en variétés ayant toutes un nom particulier ; mais toutes ont la peau très-épaisse, particularité qui ne nuit pas au bon goût du fruit.

Notre petite caravane devait se séparer à Achouba ; mes compagnons voulaient regagner en une seule journée Tizi-Ouzou ; quant à moi j'avais l'espoir d'atteindre Dellys avant la nuit, tout en visitant les vestiges romains de la côte. Notre séparation eut lieu à cinq heures du matin. J'avais pour escorte mon domestique et un spahi, et pour provisions un poulet avec deux bouteilles de vin, afin de subvenir aux besoins de ce que je croyais ma dernière étape.

J'ai toujours remarqué que la chose à laquelle on devait le moins se fier en Orient, c'était l'appréciation du temps nécessaire pour parcourir les distances. Lorsqu'on demande son chemin aux indigènes, ils vous répondent toujours, et sans doute pour vous faire plaisir, de manière à vous donner lieu de le croire moins long qu'il ne l'est en réalité ; et, quand vous estimez avoir deux ou trois lieues à parcourir, ils vous laissent tranquillement en faire dix, au bout desquelles ils vous avouent leur ignorance ; souvent même ils sont plusieurs au départ qui renchérissent à qui mieux mieux sur des affirmations aussi tranchantes qu'erronées.

Toujours est-il que j'avais le projet d'arriver au cap Tedlès vers dix heures, d'en repartir à midi, après avoir visité les ruines, de longer la mer pour m'arrêter à Tagzirt, et de gagner de là Dellys, où j'espérais être rendu à huit heures du soir au plus tard.

D'Achouba, je commençai par descendre au sud-ouest, et je gagnai une très-belle crête de montagne, parallèle à la ligne des côtes et qui envoie tous les petits affluents de droite au Sébaou ; son piton le plus élevé à l'est est le Tamgout, qui a douze cents mètres. De cet observatoire, où j'étais dès huit heures du matin, j'avais une vue magnifique du panorama du Djurjura, dont les cimes blanchâtres limitaient ma vue, et de ses contre-forts dont je suivais les sinuosités sur cet immense plan en relief de la nature qu'on est toujours heureux d'admirer. Je me rappelai alors ma course récente au col de Tirourda, le petit campement solitaire et pittoresque de l'officier du génie chargé du pénible travail de pratiquer le sentier qui, lentement, vous conduit au sommet du col d'où l'on jouit, les pieds dans la neige, d'un horizon qui n'a de limite au nord que la mer, et au sud que les plateaux des Beni-Mansour et les Portes de fer. Un peu moins loin, j'apercevais les villages des Beni-Yenni, où s'exerce surtout l'industrie des armes et des bijoux ; ils étaient anciennement très-habiles faux-monnayeurs.

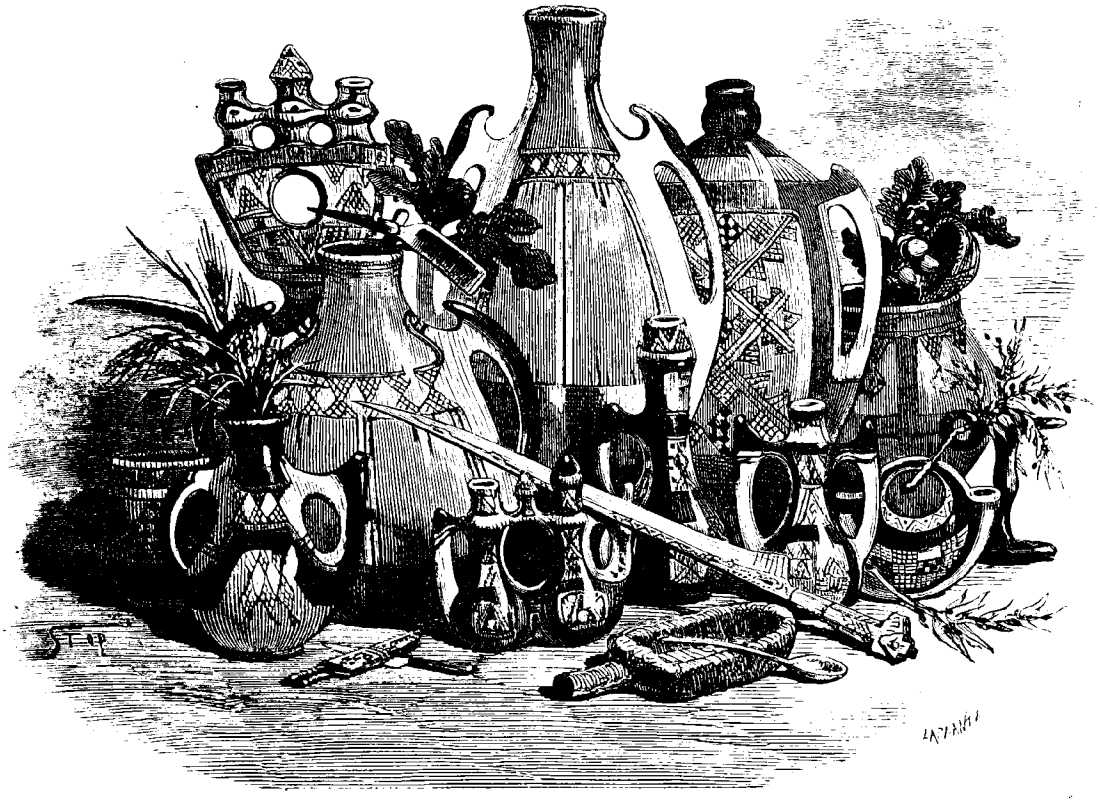
Un peu à l'est, non loin de Koukou, sur le même contre-fort, apparaît le village des Ait-Aïchen, où j'ai vu les travaux actifs de la récolte des olives, les lourdes meules mises en mouvement par des femmes, et l'atelier du tourneur dont l'instrument est bien primitif pour confectionner ces énormes plats en bois qui servent à tous les usages en Kabylie : on y constate surtout, avec surprise, l'absence de toute espèce de tour horizontal pour fabriquer les poteries.

Le village de Taskenfout dont les petites maisons blanches se détachent de la brume, me rappelle encore

un détail de mœurs locales. Là j'ai dû prendre part à un repas mortuaire, dans la maison même du défunt, pendant que les femmes faisaient chauffer l'eau destinée à la dernière ablution de sa dépouille avant de la rendre à la terre.

Plus près de moi, en suivant toujours la crête des Beni-Raten, se trouvait Ichériden, de glorieuse mémoire pour nos armes; puis le fort Napoléon qui se détachait imposant et blanchâtre : depuis plusieurs mois, j'ai parcouru, autour de ce point central, une circonférence d'un rayon assez étendu; de bien loin, aujourd'hui, ma lorgnette me permet de retrouver avec un certain plaisir son site imposant et ses remparts, garantie d'ordre et de paix, encore plus que menace permanente pour les Kabyles.

Mon guide ne connaissait pas le chemin : nous allions donc à l'aventure, par un terrain accidenté, qui me montrait de temps en temps la première halte espérée, dans un lointain violacé peu rassurant. Enfin, vers une heure, chauffé à blanc et l'estomac creux, je descendis un instant sous le premier ombrage qui m'indiquait un peu d'eau. De là, je voyais l'endroit où je devais m'arrêter et dont j'étais encore séparé par deux heures de marche environ. J'avais rencontré peu de villages dans ce parcours, mais toujours des enfants blonds et des femmes très-sales. Le seul homme qui eût paru sur tout ce trajet était un cavalier qui nous portait, à Zeffoun, un ravitaillement de pain et de légumes. Il s'était égaré. Je le remis sur son chemin, en lui fai-



Poteries et ustensiles kabiles. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhousset.

sant tourner le dos à la route, et lui indiquant la plaine au lieu de la mer; malheureusement il ne put, en échange, me renseigner sur la route que je suivais, n'étant jamais venu de ce côté.

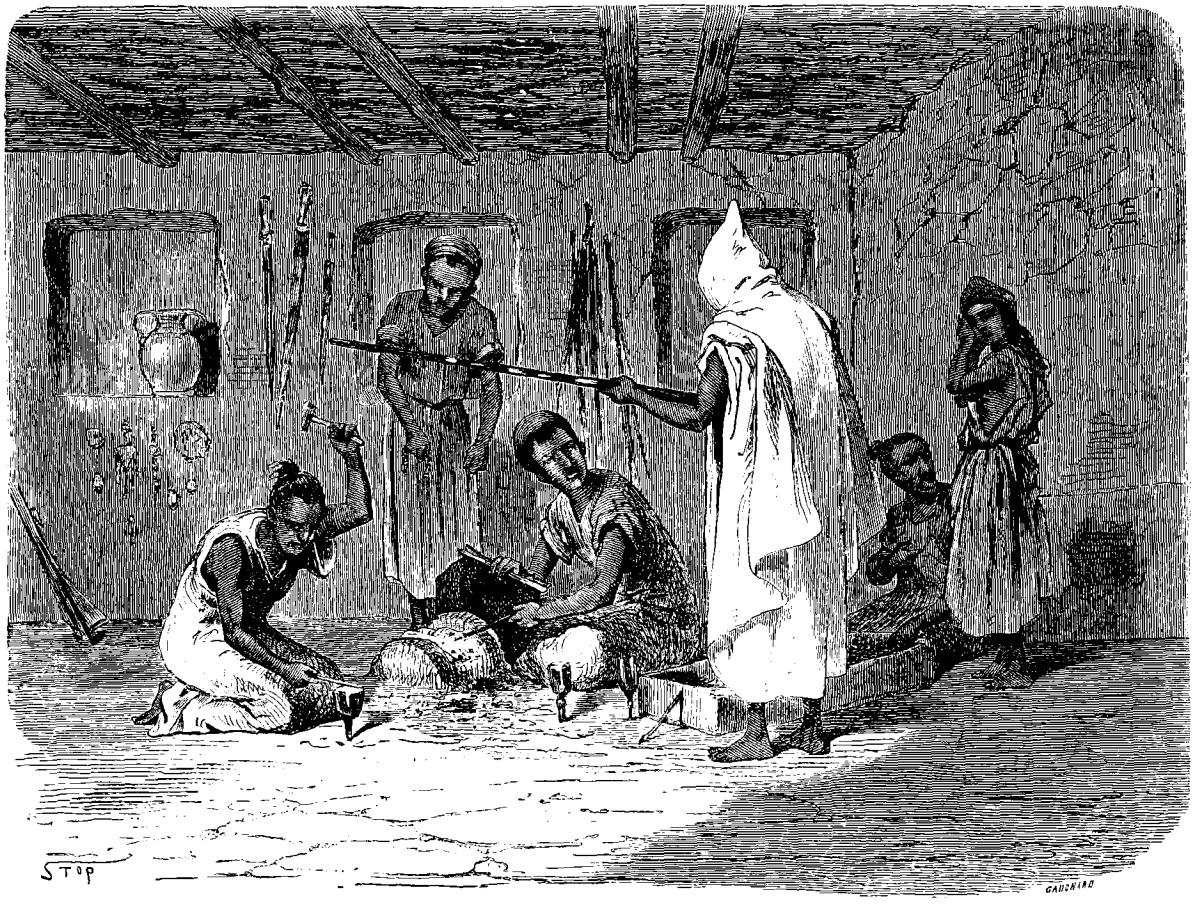
Mon déjeuner fut très-frugal: la chair du poulet semblait avoir été tissée avec de la filasse, je le donnai à mon troupier avec lequel je partageai mon pain, dont je me réservai seulement un morceau que je trempai dans un peu de vin sucré, et je me tins pour satisfait de ce repas d'ermite, car je n'en étais pas à mes essais de sobriété en voyage.

Quant au spahis, je lui avais recommandé la veille de se munir dans la diffa de viande et de galette, de manière que je n'eusse pas à m'occuper de lui ; mais il est souvent très-difficile de se faire obéir de ses inférieurs, même dans leur propre intérêt : celui-ci ne m'avait point écouté, de sorte qu'il fut obligé de se contenter d'un très-petit morceau de galette, assaisonné d'un oignon qu'il trouva au fond de sa poche. Pour dernière ressource, les muletiers tirèrent quatre ou cinq figues de je ne sais où, et cela leur suffit. J'avais heureusement fait mettre de côté une outre remplie d'orge pour nos bêtes, qui furent ainsi mieux traitées que nous tous. Je m'en réjouis pour elles, et depuis quelques heures, bien persuadé que je n'arriverais pas le jour même à Dellys, je remis au hasard le soin de mon dîner et le choix du gîte où je pourrais passer la nuit. Comme je n'y pouvais rien faire, je pris le parti de ne m'en pas tourmenter; j'étais venu pour voir les ruines, je ne m'inquiétai pas d'autre chose. Mais il y avait huit heures déjà

que nos mulets nous portaient ; leur corvée semblait devoir se prolonger ; je leur fis servir une double mesure d'orge, tant pour le passé que pour l'avenir.

Je ne tardai pas à donner le signal du départ, et à trois heures nous étions sur le monticule dont les bords, en s'affaisant jusqu'à la mer, forment le cap Tedlès. Le chef du village arriva et je lui fis expliquer par mon spahis, qui parlait un peu français, que je désirais visiter sa localité. Il se mit à ma disposition et me conduisit tout d'abord à un tombeau ; sorte de tour qui me parut avoir environ dix mètres de hauteur sur six de diamètre ; il en reste encore une espèce de façade tournée vers l'est qui devait être le côté de l'entrée, à ce que semble indiquer une porte placée entre deux colonnes qui s'appuient à de grosses pierres.

Le centre de ce monument est rempli d'une maçonnerie très-serrée, faite avec de petites pierres et du ciment. La porte est encombrée, ainsi que la place d'une inscription qui paraît avoir été enlevée tout d'une pièce. Une grande auge en pierre est au pied de cette ruine ; c'était probablement le cercueil qu'on a extrait dans une fouille. On trouve encore là beaucoup de restes de murs et de fondations de monuments ; presque toutes les maisons du village kabyle de Taksebt sont construites avec ces grosses pierres



Kabyles bijoutiers-armuriers. — Dessin de Stop d'apres un croquis du commandant Duhousset.

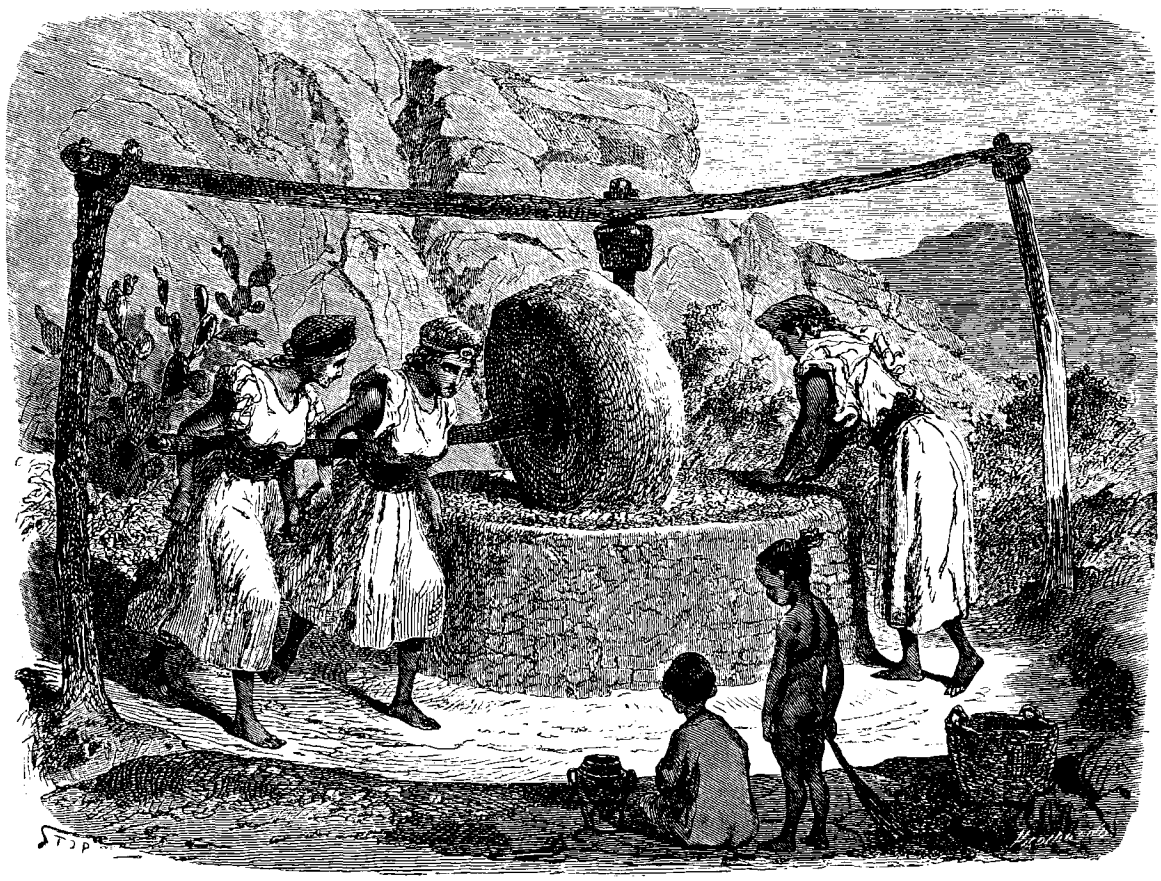
taillées, sur lesquelles il n'y a pas à se tromper comme provenance.

Voyant que j'y prenais goût, c'était à qui me ferait voir quelque chose, et me mettrait sur la trace de nouveaux vestiges ; enfin je fus conduit devant une pierre qu'un indigène avait heurtée en labourant. Je la dégageai des obstacles qui la recouvraient à moitié, et je découvris un bas-relief assez grossier, qui représente, dans un cadre arrondi de cinquante-cinq centimètres de haut sur quarante de large, un individu à barbe, vêtu d'une grande chemise et donnant la main à son fils, habillé de la même manière que lui. Ce dernier porte dans sa main gauche un objet qui ressemble à un gâteau de Savoie, et le père tient dans sa main droite le bout d'une écharpe qui lui passe par-dessus l'épaule gauche. Ces deux personnages sont entourés d'une sorte de cadre qui forme à son sommet une pointe, dans laquelle est sculpté un oiseau, dont les ailes tombantes à demi étendues recouvrent leurs deux têtes. Le relief de ces figures est de cinq centimètres, celui de l'oiseau n'est que de deux. Cette pierre était probablement destinée à être placée verticalement ; elle se termine à sa base par un tenon qui devait entrer dans une autre pierre de forme rectangulaire et placée horizontalement. La stèle que nous venons de décrire est haute de quatre-vingt-dix centimètres sur cinquante de large.

A partir de soixante centimètres elle va finissant en pointe comme un toit; son épaisseur totale est de vingt centimètres. J'en ai dessiné exactement tous les détails, et je suis, au dire des habitants, le premier qui l'ait vue et copiée, puisque c'est depuis peu de temps qu'elle a été déterrée; on ne vient pas souvent à Taksebt. Les ruines s'étendent jusqu'à Sidi-Khaled, qui est le port de ce petit endroit.

Ici le dépiquage des grains de la moisson était très-actif, et l'on y employait même les femmes dont les unes, assises en cercle, frappaient en mesure sur les épis avec des maillets ronds à peu près de la forme d'une bouteille, tandis que d'autres jetaient au vent, avec de forts tamis, la paille et les grains, pour ne conserver que ces derniers qui retombaient en pluie autour d'elles. Un homme aussi noir qu'un nègre, n'ayant presque pour vêtement qu'un tablier de cuir et un grand chapeau de paille, balayait à mesure le terrain avec un faisceau de brandilles de lauriers-roses.

Encadrons cette scène champêtre d'un rideau d'aloès en fleurs et de cactus, reculons à une dizaine de lieues l'horizon de caps plus ou moins bleuâtres dont les pointes viennent se perdre dans la mer, et nous aurons un tableau de moissonneurs dont les guérets de la Brie ou de la Beauce ne peuvent donner la moindre idée (voy. p. 297). A cinq heures je descendis jusqu'à la mer par



Meule à broyer les olives. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhousset.

un bois de figuiers et d'oliviers. — Mais avant de m'éloigner des ruines romaines, je dois faire une réflexion sur les amphores en général et sur celle de Taksebt en particulier.

Le mot *amphore*, dans son origine, veut dire *chose à porter par les deux côtés*, c'est-à-dire que l'on peut saisir par deux anses, probablement en raison du poids qu'on doit enlever. — Il y avait les amphores sessiles et les amphores non sessiles; la signification du mot sessile est : « qui peut s'asseoir, se reposer. » Les vases kabyles des Beni-Raten se terminent tous par une pointe ou sorte de cône qui ne leur permet pas de se tenir d'aplomb sans être appuyés à autre chose ou fichés en terre. J'en avais un de cette forme, comme ceux que l'on voit toujours sur le dos des femmes qui vont à la fontaine; j'eus la curiosité de le remplir d'eau et de le peser : contenant et contenu formaient un total de vingt-sept kilogrammes; assez beau poids pour un fardeau de femme. Si l'on réfléchit que, dès l'âge de douze ans, les femmes kabyles sont obligées de descendre deux fois par jour des hauteurs sur lesquelles sont placés tous les villages, dans les ravins où coulent généralement les sources, pour y remplir leurs cruches, et par conséquent de remonter ces mêmes rampes avec un faix de cinquante-quatre livres, on n'aura pas besoin d'être galant pour trouver que c'est trop. La

partie la plus large de ce vase repose sur leur dos; sa pointe s'appuie sur leur ceinture, à la hauteur des reins; elles le soutiennent le plus souvent d'une seule main qu'elles accrochent à l'une de ses anses en ployant fortement le bras. Il est vrai que, ne portant jamais de chaussures, les pieds profitent des moindres aspérités des sentiers pour maintenir en équilibre le haut du corps, extrêmement penché en avant.

En passant des Beni-Raten chez les Menguellet et en se rapprochant du Djurjura, on trouve des amphores sessiles. Leur forme est moins arrondie et plus élégante, leur base est plane, et les femmes les portent sur la tête au moyen de bourrelets qui modifient leur coiffure. Je n'ai aperçu, dans mon dernier voyage, aucun vase non sessile, à la forme allongée, à la silhouette en losange, dont une des diagonales serait la moitié de l'autre. Tous ceux que j'ai vus ont le profil d'un cœur. C'est ainsi que sont ceux de Taksebt. Les femmes en inclinent un peu la base en les portant sur la tête, et font obliquer la partie renflée qu'elles soutiennent dans cette position en tenant une des anses. Du côté d'Arbalou et de Bougie les vases pourraient se poser d'aplomb, mais comme leurs anses sont très-rapprochées du col, on les attache avec une corde qui passe sur la poitrine, resserre les épaules et maintient verticalement sur le dos le vase plein, de la même manière que nos pêcheurs du Nord de la France fixent sur leurs épaules les paniers remplis de poissons.

Un médecin, ou même un simple moraliste, signalerait tristement les modifications funestes que doivent exercer sur l'organisme des femmes kabyles ces lourds fardeaux auxquels on les soumet depuis l'adolescence jusqu'à la mort. Quant à moi je veux seulement comparer les amphores actuelles aux amphores romaines. On conservait au Capitole une amphore comme étalon ou mesure officielle, laquelle équivalait à la contenance de 25 litres 89 centilitres. Je crois qu'on pourrait rapprocher cette mesure du poids de 27 kilogrammes que j'ai trouvé moi-même aux vases de la Kabylie en 1864.

Mais il me faut reprendre mon récit au moment où, en descendant de Taksebt, le mulet qui me portait marcha pendant une heure sur la grève humide, que baignaient les dernières lames. A six heures je montai sur un amas de rochers, et je me trouvai au centre d'un grand espace de verdure, dont, sur une étendue d'environ une lieue, chaque buisson recouvre un chapiteau, un tronçon de colonne ou un cercueil; champ désolé de ruines éparses, que doraient les derniers rayons du soleil couchant. Je m'assis au pied d'un portail carré, probablement un tombeau, mais ayant l'air du vestibule d'un plus grand édifice. Sa façade était soutenue par des colonnes encore entières; il doit certainement à la simplicité de sa construction d'être demeuré debout (voy. p. 289).

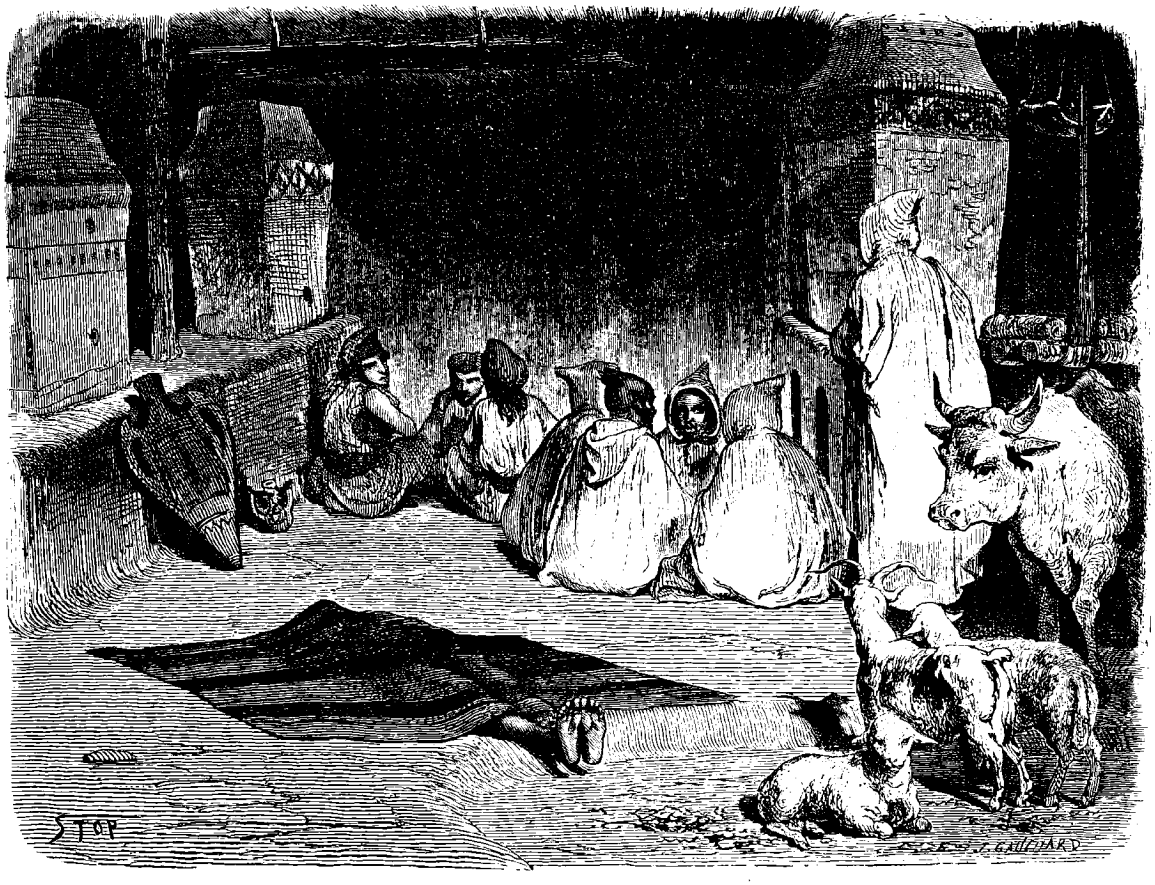
Ma petite troupe avait suivi le sentier, sans s'occuper de moi : j'étais seul : la mer, un peu houleuse, fouettait de ses vagues irritées les robustes pierres que je contemplais et qu'elle usait sans les désunir. — Combien d'années encore, me demandais-je, lui faudra-t-il pour effacer les traces de cette jetée construite depuis des siècles? — Et me laissant aller à la rêverie, je me sentis saisi d'une grande tristesse. Dans ces moments-là mon regard va toujours chercher la Méditerranée, dont les flots baignent la France.... Je m'oubliais dans cette pensée, tandis que les dernières lueurs empourprées du ciel s'éteignaient à l'horizon et que le crépuscule jetait sur tout le paysage un voile uniforme. Tout à coup je me levai, il était tard : j'avais à ma gauche des taillis, par conséquent une route fort peu indiquée; à ma droite la mer, dont il était impossible de suivre le rivage : il fallait monter et redescendre toutes les collines qui venaient s'y perdre, et, grâce à tous ces méandres forcés, j'étais encore au moins à cinq heures de Dellys. L'obscurité allait croissant; il m'importait de gagner du terrain ou tout au moins quelque village où je pusse bivouaquer, car, la nuit une fois venue, je courrais grand risque de me perdre en errant jusqu'au matin sans direction et à jeun. J'étais sur une trace, je la suivis jusqu'à la nuit noire. A huit heures et demie, j'envoyai le spahis faire une reconnaissance. Nous étions dans les environs d'un petit village dont il m'amena le caïd auquel j'exposai ma situation. Mon récit éveilla sa générosité; j'en obtins six œufs et une tasse de lait.

J'avais emporté mon fusil, presque toujours suspendu, non chargé, à l'arçon de ma selle; négligence grave dont je m'étais bien vite repenti; car à peine avais-je quitté Tagzirt qu'au débouché d'un taillis, dans une clairière à une vingtaine de pas, j'avais vu arriver roulant, grognant et fouillant la terre de son boutoir, un énorme sanglier, qui se mit bientôt à trottiner doucement devant moi comme s'il eût voulu me servir de guide. Il était sans doute, ainsi que moi, en quête de son souper, car il ne tarda pas à jeter son dévolu sur un champ de bechna, dans lequel il disparut en fuyant. Je déplorai vivement alors l'état pacifique de mon fusil, et je me promis de le recharger pour le lendemain, devant traverser ce jour-là des endroits boisés dans lesquels, depuis la veille, je regardais, bien malgré moi, de l'œil indifférent d'un homme qui n'est point chasseur, s'ébattre lièvres et perdrix.

A la vue de l'arme en question, l'œil du caïd brilla d'un éclair de satisfaction dont je m'empressai de lui faire demander la cause. *Bono!* répondit-il, en désignant mon fusil, et il me raconta que depuis plusieurs jours une panthère inquiétait les habitants du village, forcés, pour la tenir à distance, d'allumer des feux partout où reposaient leurs chèvres. Il ajouta qu'elle était venue la veille boire dans le petit ruisseau près duquel nous étions campés et avait effrayé de ses cris les femmes et les enfants. Je me fis conduire, ma lanterne à la main, à l'endroit qu'il m'indiquait, et je distinguai effectivement les empreintes de pattes d'un chat qui aurait eu la taille d'un veau. Comme ma petite tente était dressée, le feu allumé, et mes six œufs en

bonne voie de cuire avec de la graisse dans l'assiette de fer battu qui forme en voyage toute ma batterie de cuisine, et comme, par-dessus tout, je comptais me mettre en route à deux heures du matin, je ne me dérangeai pas davantage; seulement je coulai une balle dans chaque canon de mon fusil; cela produisit un excellent effet sur la galerie, ainsi que l'ordre de rapprocher autant que possible nos quatre mulets des maisons.

Mon soldat, qui avait eu lieu d'exercer assez convenablement son talent culinaire pendant le voyage, se désolait à la pensée de la maigre pitance qu'il avait à m'offrir pour dîner. Je jugeai à propos de lui montrer combien j'y tenais peu et, pour distraire son attention, je lui fis des compliments sur la manière intelligente et active dont il savait s'acquitter de ses fonctions en confectionnant pour plusieurs personnes, et souvent en moins d'une heure, des plats fort présentables, malgré toutes les difficultés d'une cuisine faite à la hâte en plein vent; j'ajoutai qu'on voyait qu'il en avait une certaine habitude. — Il me répondit que c'était la première fois qu'il se trouvait livré à lui-même pour ce genre d'emploi. — « Alors, lui dis-je, vous avez servi comme valet de chambre dans quelque bonne maison, car vous vous entendez aussi très-bien aux soins de l'intérieur. Que faisiez-vous avant d'être soldat? — J'étais, me répondit-il, cocher de l'omnibus



Réception dans la maison d'un mort. — Dessin de Stop d'après le commandant Duhousset.

de la barrière du Maine au chemin de fer du Nord depuis trois ans; après avoir été préalablement pendant trois autres années valet d'écurie dans la même administration. » — Il m'avait probablement voituré bien des fois à Paris, sans se douter qu'un jour il ravauderait mes chaussettes dans un bivouac quelconque de la Kabylie.

Je mangeai deux de mes œufs, lui abandonnai le reste, et me jetai tout habillé sur ma couchette. De son côté, étendant une couverture à terre, il s'établit en travers de l'ouverture de la tente. Quant au spahis, je n'en étais nullement inquiet : il avait trouvé moyen de se faire faire du couscoussou. Du reste, je devais être bien gardé; des masses blanches aux formes indécises, mais entrevues, à intervalles égaux, dans le cadre de ma porte, me l'indiquaient suffisamment.

Les chacals et les chiens firent bientôt un sabbat d'enfer, mais, grâce à l'habitude des derniers jours, je n'en tins aucun compte, et je m'assoupis aussi profondément qu'au sein du plus profond silence. Vers une heure du matin, je fus réveillé par le bruit que faisait un être quelconque en grattant les parois de ma tente. Je toussai, ce qui est toujours une contenance, et me mis sur mon séant.

« Commandant! me dit le spahis, écoute, c'est la bête. »

J'entendis alors un miaulement vague et assez lointain, dont mon imagination grossissait peut-être le son.

« Où est-elle? demandai-je.

— Loin encore, mais elle va venir. Apprête ton fusil.

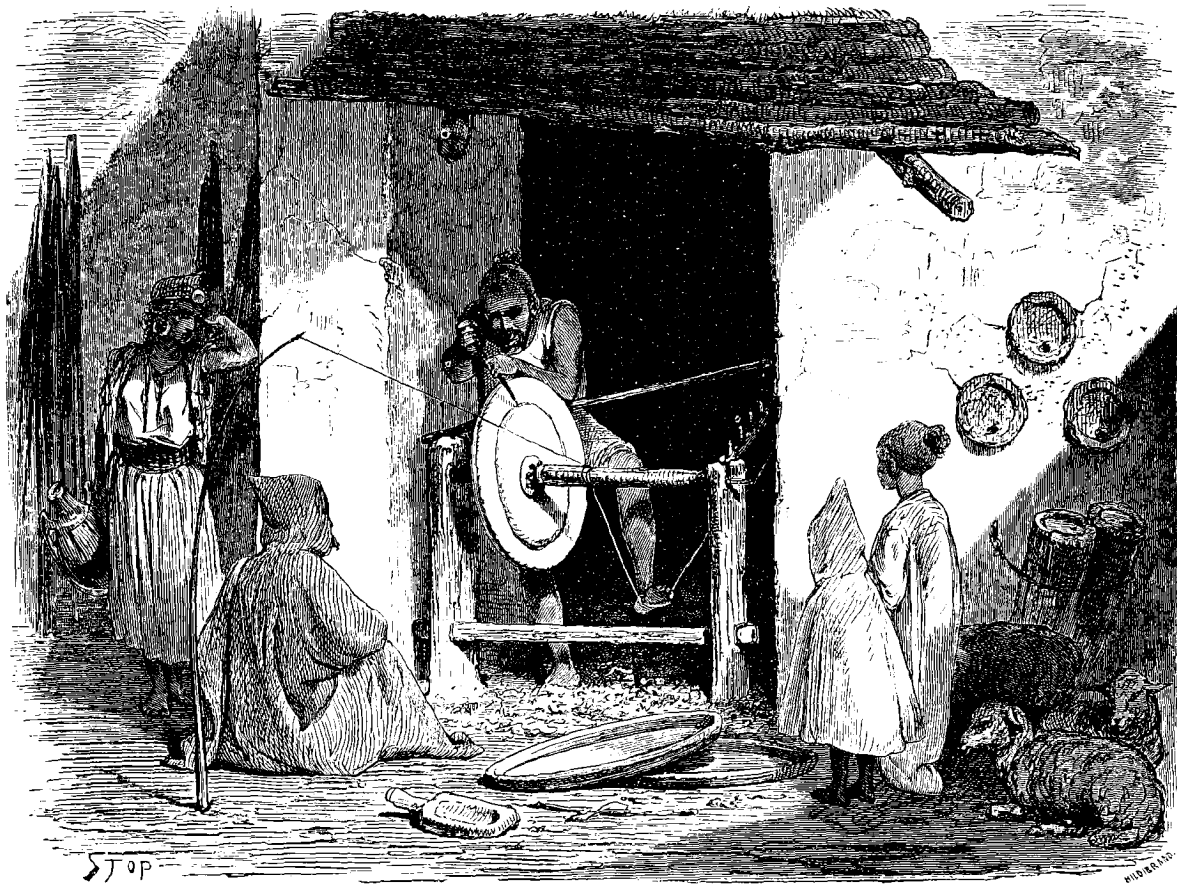
— Eh bien! regarde de son côté, et si elle s'approche du nôtre, tu m'avertiras. Bonsoir. »

Et je me disais, en moi-même : « Il s'imagine vraiment, je crois, que je vais aller chercher à tâtons l'animal qui l'effraye. Ce serait très-intéressant peut-être pour un dompteur, ou pour ceux que les lauriers cynégétiques empêchent de dormir. Je ne les imiterai pas, je veux prendre le repos dont j'ai grand besoin. » Et sur ce monologue philosophique, je me rendormis. Mais la bête ne vint pas, et on n'interrompit point mon sommeil. Voilà tout ce que ce voyage me permet d'offrir de panthère au lecteur. Cependant, je suis persuadé qu'il y en a près de Dellys, dont je n'étais qu'à cinq lieues, et qu'on peut les y aller chasser. Ceux qui seraient tentés de le faire, ou qui simplement voudraient avoir sur la *felis pardus* de l'Algérie, plus de renseignements que je ne puis leur en donner *de visu*, n'ont qu'à consulter le livre de mon ami Bombonnel, le *tueur de panthères*. Ils y trouveront plaisir et profit.

Décidé à partir de manière à profiter du clair de lune, j'éveillai mon monde un peu avant trois heures, et nous nous mîmes immédiatement en marche. Il nous fallut traverser d'abord un fouillis très-serré, qui devait offrir un abri propice aux bêtes fauves. Un terrain un peu plus praticable, au grand soulagement de nos mulets, nous mena ensuite dans des champs de bechna. Cette plante est une sorte de millet cultivée pour sa fécule, et dont les oiseaux sont très-friands; aussi les Arabes sont-ils obligés d'installer, avant la moisson, dans les champs de cette céréale des guetteurs chargés d'éloigner les effrontés parasites, à grands renforts de cris et de frondes[1]. Ces gardiens se tiennent sur une petite plate-forme, de deux mètres d'élévation, légèrement construite en roseaux. Sur la dernière que je rencontrai, je ne vis qu'une flûte et une gourde liées ensemble. Certes, devant ce redoutable appareil, les oiseaux n'avaient qu'à se bien tenir.

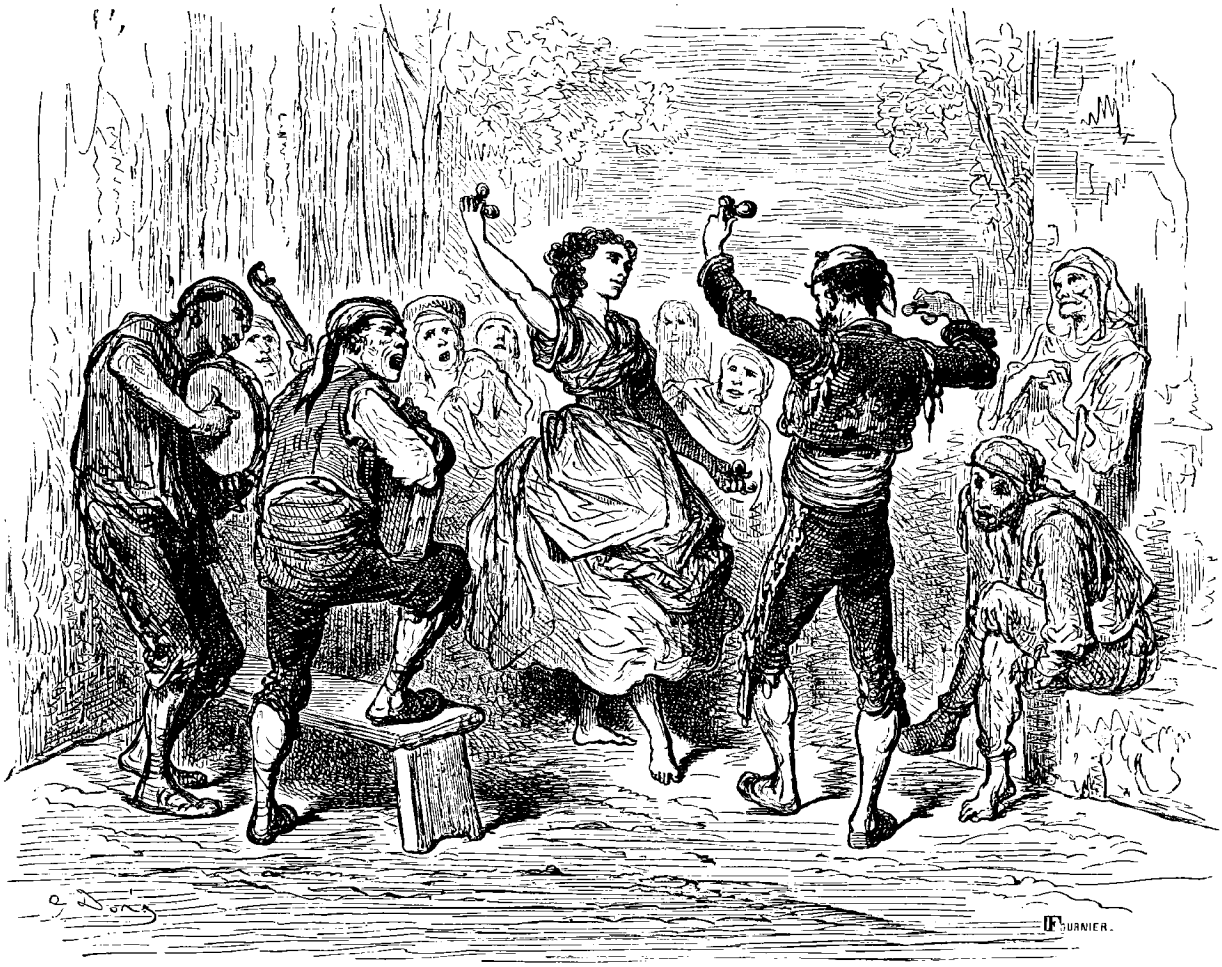
A sept heures, j'entrais à Dellys.

DUHOUSSET.



Tourneur kabyle. — Dessin de Stop d'après un croquis du commandant Duhousset.

1. Ce système de surveillance pour les moissons est en usage dans la plupart des pays nègres. Les frères Lander l'ont retrouvé sur les bords du Niger, au centre de l'Afrique.



La *Jota aragonesa*. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les *Seguidillas manchegas*. — Opinion de Cervantès et de l'auteur de *Guzman de Alfarache*. — Les *Seguidillas sevillanas, valencianas*, etc. — La poésie : la *Copla* et l'*Estribillo*. — Quarante couplets pour deux *cuartos*. — Le *Guitarrero manchego*. — Un *baile* dans la Manche.

Nous avons déjà passé en revue les principales danses andalouses, mais l'Andalousie n'a pas le privilége exclusif de ce divertissement si cher aux Espagnols : d'autres provinces, notamment l'Aragon, le royaume de Valence, la Galice, les provinces Basques, la Manche, ont aussi leurs danses nationales, pour lesquelles les gens du peuple se montrent toujours très-passionnés.

Commençons par la Manche, le pays classique des fameuses *seguidillas* : c'est dans la province illustrée par l'*Ingénieux Hidalgo* : que prirent naissance, il y a près de trois cents ans, ces poésies populaires, dont le goût ne tarda pas à se propager dans les provinces voisines et qui, encore aujourd'hui, sont très-répandues dans la plus grande partie de l'Espagne. Cervantès, dans le dix-huitième chapitre du Don Quichotte, nous apprend que les compositions de ce genre étaient déjà connues de son temps; il tourne en ridicule certains poëtes « qui

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353, 369, 385 et 401.

s'abaissent à composer un genre de vers alors en usage à Candaya, et qu'on appelait des *seguidillas* « C'était, ajoute-t-il, le bouleversement des âmes, le transport du rire, l'agitation des corps, et finalement le ravissement de tous les sens. »

Le mot *seguidillas*, on le voit, servait donc anciennement, comme aujourd'hui, à désigner à la fois un certain genre de poésies populaires et une danse nationale. Quelques personnes ont prétendu, comme on l'a vu précédemment, que cette danse fut exécutée pour la première fois dans la Manche vers les premières années du siècle dernier : cela ne peut s'entendre, sans doute, que du pas tel qu'il se danse aujourd'hui. En effet, outre le témoignage de Cervantès, on peut citer celui d'un auteur andalou bien connu, Mateo Aleman, qui écrivait à la fin du seizième siècle son fameux roman *picaresque : Vida y hechos del picaro Guzman de Alfarache*[1]. «.... Les édifices, les machines de guerre se renouvellent chaque jour..., les chaises, les armoires, les cabinets, les tables, les lampes, les chandeliers changent aussi; et il en est de même des jeux, des danses, de la musique et des chansons, car les *seguidillas* ont remplacé la *sarabande*, et feront place elles-mêmes à d'autres danses, qui disparaîtront à leur tour. »

Un écrivain dont le nom fait autorité en cette matière, M. Soriano Fuertes, auteur d'une excellente histoire de la Musique espagnole[2], et l'un des compositeurs les plus populaires de la Péninsule, pense que les *seguidillas* peuvent être considérées comme les plus anciennes des danses d'Espagne, si l'on excepte cependant les *Bailes en corro* (danses en rond) et la *Danza prima*, encore en usage dans les Asturies. Notre savant ami, qui a bien voulu nous communiquer des notes très-intéressantes sur le sujet qui nous occupe, pense qu'il n'est pas en Espagne de poésie ni de danse populaire plus caractéristique que les *seguidillas*. Une grande variété dans les figures, une grâce modeste et beaucoup d'entrain sans licence, font de ce pas un divertissement populaire des plus honnêtes et des plus gais à la fois, et qui contraste d'une manière remarquable avec le laisser-aller quelquefois exagéré des danses andalouses.

Ceux qui ont plusieurs fois parcouru l'Espagne ont pu remarquer qu'il n'est guère de contrées où cette danse ne se soit localisée : ainsi l'Andalousie possède plusieurs genres de seguidillas, ou de *siguiriyas*, suivant la prononciation locale; ces danses prennent, suivant quelques légères modifications locales, les noms de *gitanas*, *mollares* et *sevillanas*. La Galice a les *seguidillas gallegas;* dans la province de Santander on les appelle *pasiegas*, et dans les provinces basques, *guipuzcoanas;* il y a encore les seguidillas *zamoranas*, *aragonesas*, *valencianas*, etc.

La danse, proprement dite, ne varie guère d'une province à l'autre, seulement elle reflète ordinairement le caractère des habitants, qui l'accompagnent avec les chansons et les mélodies locales les plus populaires. Aussi nous avons souvent remarqué que les Andalous dansent leurs seguidillas sur un mouvement extrêmement vif, et que leurs *coplas de baile* sont plus souvent gaies que sentimentales; témoin ce quatrain, où le chanteur affirme que pour briller à la danse, un garçon ne doit pas oublier ses mollets à la maison :

El mocito que baila
Las seguidillas
No ha dejado en casa
Las pantorillas!

Les Andalous sont tellement passionnés pour les *seguidillas boleras*, qu'ils aiment à les représenter de toutes manières; par exemple, elles font souvent l'ornement de ces éventails à deux *cuartos* qui se vendent aux environs de la *plaza*, les jours de taureaux, et qu'on appelle *abanicos de calaña;* souvent aussi on voit la danse favorite naïvement barbouillée par quelque Murillo de village, se détacher en couleurs éclatantes sur le fond jaune-serin de la caisse d'une *calesa;* il est rare que les tambours de basque ne soient pas ornés de sujets de ce genre : plus d'une fois ces amusants bariolages nous ont rappelé quelques vers d'un poëte espagnol qui décrit ainsi les peintures populaires de l'Andalousie :

. . . . . .
No ha de faltar zandunguera
Puesta en jarras una dama,
De las que la liga enseñan;
O un torero echando suertes,
O un gaché con su vihuela,
Y una pareja bailando
Las *seguidillas boleras*.

« On est sûr d'y voir une femme à la gracieuse désinvolture, les mains posées sur les hanches; une de celles qui ne craignent pas de laisser entrevoir leur jarretière;

« Ou un *torero* combattant son adversaire; ou bien encore un Andalou grattant sa guitare, à côté d'un couple qu danse les *seguidillas boleras*. »

Cette danse, dit un auteur du pays, peut être regardée comme le type qui a servi de modèle à presque tous les autres pas nationaux, et mérite d'être célébrée par tous les Espagnols que leur engouement pour l'étranger n'aveugle pas : en la décrivant, on donnerait en même temps une idée approximative du *bolero*, du *fandango* et de plusieurs autres pas populaires; mais la plume ne peut rendre qu'imparfaitement ces poses gracieuses, ces charmantes mélodies, enfin le mouvement et l'expression qui sont l'essence même de cette danse enchanteresse.

La poésie des *seguidillas* est d'une grande simplicité : chaque couplet se compose de sept vers, tantôt de cinq syllabes, tantôt de six, et se divise en deux parties : la *copla*, ou couplet proprement dit, qui comprend les quatre premiers vers, et l'*estribillo*, ou refrain, composé des trois derniers, qui complètent le sens de la *copla*. Le second vers rime avec le quatrième, et le cin-

1. « La vie et les faits du Fripon Guzman d'Alfarache. » La première édition parut à Séville en 1599.

2. *Historia de la Musica española*. Barcelone, 1855-59, 4 vol. in-8°.

quième avec le dernier; il arrive bien souvent, du reste, que les rimes ne sont qu'approximatives, car dans ces couplets essentiellement populaires, les règles ne sont pas toujours strictement observées. Il faut même ajouter que ce genre de poésie n'a jamais été cultivé que par des poëtes populaires, qui s'abandonnent à leur verve comme les improvisateurs napolitains.

Les *coplas de seguidillas* qui courent les faubourgs et les villages sont innombrables; la plupart sont oubliées le jour même où elles ont été improvisées, pour faire place à d'autres, dont l'existence est tout aussi éphémère. Il en est cependant un grand nombre que les gens du peuple répètent de père en fils, et qui ont eu les honneurs de l'impression : Barcelone, Madrid, Manresa en Catalogne et Carmona près Séville ont des imprimeries qui répandent par milliers, dans toutes les parties de l'Espagne, ces *pliegos* que vendent les aveugles et les libraires en plein vent. Les *enamorados* qui veulent chanter leurs dulcinées y trouvent, pour la modique somme de deux *cuartos*, jusqu'à soixante ou quatre-vingts couplets.

Voici un échantillon de quelques-unes de ces *coplas de seguidillas* les plus connues :

Son tus ojos, hermosa,
Fieros arpones
Que con mirar trapasan
Los corazones.
Miraste el mio,
Y desde aquel instante
Por tí deliro.

« Tes yeux, ô ma beauté, — Sont des dards cruels, — Et avec tes regards — Tu transperces les cœurs. »

« Tu as regardé le mien, — Et depuis cet instant — Je meurs pour toi. »

En el mar de Cupido
Siempre hay borrascas,
Y en ninguno zozobran
Tantas escuadras :
Pero non obstante,
Siempre son infinitos
Sus navegantes!

« Dans la mer de Cupidon — Il y a toujours des bourrasques, — Et il n'en est pas où naufragent — Autant de flottes : »

« Mais, malgré cela, — Ils sont toujours innombrables, — Les navigateurs ! »

Ici, c'est une jeune fille qui chante :

Aunque me ves que canto,
Tengo yo el alma
Como la tortolilla,
Que llora y canta,
Cuando el consorte
Herido de los celos
Se escapa al monte.

« Bien que tu m'entendes chanter, — J'ai cependant l'âme — Comme la tourterelle — Qui pleure et chante,

« Quand son compagnon — Blessé par la jalousie — S'envole vers la montagne. »

Ailleurs un amoureux exhale ses soupirs en vers précieux :

Dame tu cabeza,
Siquiera un pelo,
Para atarme una herida
Que amor me ha hecho.
Pero es locura,
Pues ha de inflamarse
Con la herida.

« Donne-moi ta tête — Ou seulement un cheveu, — Pour panser la blessure — Que l'amour m'a faite.

« Mais c'est une folie — Car ta tête va prendre feu — En touchant ma blessure. »

Mi corazon volando
Se fué à tu pecho;
Le cortaste las alas,
Y quedó dentro.
Por atrevido
Se quedara por siempre
En él metido.

« Mon cœur en volant — S'en fut dans ton sein; — Tu lui as coupé les ailes — Et il y est resté.

« Comme il eut grand'peur, — Il restera toujours — Caché dans ton sein. »

Voici encore un couplet un peu quintessencié qui rappelle certains sonnets des ouvrages de Cervantès :

Soñé que me querias
La otra mañana,
Y soñé al mismo tiempa
Que lo soñaba.
Que á un infeliz
Aun las dichas soñadas
Son imposibles.

« Je rêvai que tu m'aimais — L'autre matin, — Et je rêvai en même temps — Que c'était un songe;

« Car pour un malheureux — Même les songes heureux — Sont impossibles. »

Ces couplets remontent probablement jusqu'au temps de Gongora; ces poésies du dix-septième siècle nous paraissent bien fades et bien langoureuses; cependant si nous les comparons aux vers de mirliton et de confiseurs, restés parmi nous comme types de poésie populaire, nous sommes obligés de reconnaître la supériorité des *seguidillas* comme élégance et comme expression.

Nous avons entendu dans les salons de Doré un professeur de chant espagnol d'un talent très-distingué, M. L. Pagans, chanter avec un brio remarquable une ancienne *seguidilla* andalouse : on nous saura gré de donner ici ce charmant morceau inédit, dont M. Pagans a bien voulu écrire exprès pour nous l'accompagnement pour piano.

Il s'agit, dans cette *seguidilla*, d'un *novio* qui reproche à sa fiancée de ne pas croire à sa passion, pour ne pas le payer de retour : mais, ajoute-t-il dans l'*estribillo* (refrain), tu nies parce que tu crains d'être vaincue :

Bien que lo niegas
Porque tienes gran miedo
De que te venza.

Les soupirs et les joies des amants, leurs espérances et leur désespoir, leurs désirs et leurs plaintes, tel est le thème ordinaire des couplets de *seguidillas;* il en est un bon nombre, bien entendu, dont la banalité peut rivaliser avec celle des devises de mirlitons; mais en revanche les mélodies qui les accompagnent, on peut s'en convaincre par celle que nous venons de donner, portent souvent l'empreinte d'un sentiment musical plein de grâce et d'originalité. Comme la plupart des airs espagnols, ces mélodies sont à trois temps, et la mesure en est si bien marquée par la guitare et les castagnettes, qu'il n'est pour ainsi dire pas d'Espagnol qui ne sache danser les *seguidillas.*

Un jour que nous nous trouvions à la *feria* d'Albacete, une des principales villes de la Manche, nous eûmes l'occasion de voir danser les *seguidillas manchegas* avec leur vrai caractère national. De nombreux danseurs des deux sexes, appartenant à diverses localités voisines, s'étaient donné rendez-vous dans une salle basse du *parador de la diligencia,* la meilleure auberge de la ville. Au lieu du *marsille* aux couleurs éclatantes, le *guitarrero* portait l'épaisse *zamarra* de peau d'agneau, et une *montera* en chat sauvage remplaçait sur sa tête le classique *sombrero calañés,* si cher aux Andalous. Il avait à peine commencé à préluder en mineur avec quelques arpéges rapides, que chaque danseur choisissait sa *pareja*, et que les couples se plaçaient les uns vis-à-vis les autres à trois ou quatre pas de distance : bientôt quelques accords plaqués indiquèrent aux chanteurs que leur tour était arrivé, et ceux-ci entonnèrent le premier vers de la *copla.*

Cependant les danseurs, le jarret tendu et les bras arrondis, n'attendaient que le signal; les chanteurs se turent un instant et le *guitarrero* commença la mélodie d'une ancienne *seguidilla :* à la quatrième mesure, les *cantadores* continuèrent la *copla*, le claquement des castagnettes se fit entendre, et aussitôt tous les couples s'élancèrent avec entrain, tournant et retournant, se cherchant et se fuyant tour à tour. A la neuvième mesure, qui indique la fin de la première partie, il y eut une légère pause pendant laquelle les danseurs, parfaitement immobiles, nous laissèrent entendre les notes grêles et saccadées de la guitare; puis ils commencèrent la seconde partie avec quelques changements dans les pas, et chacun vint reprendre la place qu'il occupait au commencement.

Gallego (Galicien) dansant la *gallegada.* — Dessin de Gustave Doré.

C'est alors que nous pûmes juger de la partie la plus gracieuse et la plus intéressante de cette danse, qu'on appelle *el bien parado,* c'est-à-dire littéralement : *le bien arrêté. Hacer el bien parado* est un idiotisme espagnol qui signifie renoncer à une chose qu'on peut encore utiliser, pour en avoir une meilleure : par analogie, faire le *bien parado* dans les *seguidillas*, c'est renoncer à finir la figure, pour en recommencer une nouvelle. C'est un point très-important pour les danseurs de se tenir immobiles et comme pétrifiés dans la position où les surprend la dernière note de l'air; aussi ceux qui restaient ainsi dans une pose gracieuse étaient vivement applaudis aux cris répétés de : *Bien parado! Bien parado!*

Telles sont les règles classiques des seguidillas; mais comment dire à quel point ce pas transporte les danseurs? Cette ardente mélodie, qui exprime à la fois le plaisir et une douce mélancolie; le bruit animé des castagnettes, le languissant enthousiasme des danseurs, les regards et les gestes suppliants de leurs partenaires, la grâce et l'élégance qui tempèrent l'expression passionnée des mouvements; tout enfin contribue à donner au tableau une attraction irrésistible dont les étrangers ne peuvent apprécier toute la valeur aussi bien que les Espagnols : ces derniers sont seuls doués des qualités nécessaires pour

La danse improvisée (*seguidilla mancheya*). — Dessin de Gustave Doré.

EXVIBRIS

danser leurs pas nationaux avec cette inspiration enflammée, avec ces mouvements pleins de vie et de passion.

Ainsi s'exprime un auteur espagnol, et les *seguidillas* sont encore aujourd'hui telles que les décrivait, il y a une cinquantaine d'années, un voyageur français : « C'est ordinairement à la *posada*, le lieu le plus convenable et le plus vaste, que se fait le concours : la meilleure voix chante les seguidillas, et des aveugles l'accompagnent avec leurs guitares. C'est la gaieté la plus pure et la plus franche que l'on puisse partager. On est étonné de voir un laboureur vêtu comme Sancho, l'estomac couvert de sa large ceinture de cuir, devenir un danseur agréable ; on suit avec plaisir tous ses mouvements, tant il forme ses pas avec grâce, avec précision, et toujours en mesure. Mais pour les femmes, elles ont un certain *meneo*, comme on dit dans le pays, un certain mouvement si rapide, une flexibilité, une attitude si molle, des tours de bras si élégants, des pas si languissants, si gracieux, si variés, si justes, qu'à voir danser une jolie femme, on ne sait que faire de sa philosophie. »

Plus d'une fois il nous arriva de voir des paysans improviser des danses de ce genre : Doré eut l'occasion d'en faire un croquis. Un jour nous nous rendions à une feria des environs de Séville : nous vîmes des *majos* et des *majas* se préparer à danser au milieu de la route : des balayeurs de bonne volonté enlevaient la poussière : un *guitarrero* ambulant tenait lieu d'orchestre, et la danse commença bientôt, aux applaudissements de tous les assistants, y compris les enfants qui manifestaient leur joie par des cabrioles répétées.

La *Jota aragonesa* et l'ancien *Pasacalle*. — La *Virgen del Pilar*. — Les Andalouses et les Aragonaises. — La *Cachucha* et la *Jota*. — Les *coplas á la Estudiantina*. — Les *Jotas* burlesques. — La *Jota valenciana*. — Pierre d'Aragon et le barbier de Valence. — Les danses sur les bords du lac d'Albuféra. — Une *Jota* funèbre à Jijona. — Les danses de la Catalogne : *Lo Contrapas* et la *Sardana*. — Les Gigantones de Barcelone.

La jota est la danse nationale par excellence de l'Aragon : son origine paraît fort ancienne, et on la croit dérivée de l'ancien *Pasa-calle*, dont la vogue fut si grande au seizième siècle en Espagne et en Italie, ainsi qu'en France, où elle était connue sous le nom de *Passacaille*. La *Jota aragonesa* est une danse à la fois vive et honnête, si nous en croyons le dicton populaire :

La Jota en el Aragon
Con garbosa discrecion.

D'origine purement espagnole, elle se distingue de la plupart des danses andalouses, notamment de celles qui ont été importées d'Amérique, par une modestie qui n'exclut ni la grâce ni l'entrain. Il n'est pas de réjouissance populaire, pas de *feria* qui ne soit animée par de nombreux couples dansant des *Jotas* jusqu'à ce que fatigue s'en suive ; souvent même elles sont le complément obligé des fêtes religieuses : ainsi nous avons entendu, la veille de Noël, une *Jota* intitulée la *Natividad del Señor*, chantée avec accompagnement de danses.

Le premier couplet de cette *Jota* n'a pas le caractère des chansons qui accompagnent ordinairement les danses espagnoles : on croirait plutôt entendre un cantique.

De Jesus el Nacimiento
Se celebra por dó-quier :
Por dó-quier reina el contento,
Por dó-quier reina el placer.

« De Jésus la nativité — Est célébrée en tout lieu : — En tout lieu règne le contentement, — En tout lieu règne le plaisir. »

Le refrain, chanté en chœur par toute l'assistance à la suite de chaque couplet, passe subitement et sans transition du sacré au profane : il est même digne d'un épicurien, membre du caveau :

Viva pues la broma !
Que el dia convida :
Y endulce la vida
Del gozo la aroma !

« Donc, vive la bombance ! — Car ce beau jour nous y convie, — Et que le parfum du plaisir — Adoucisse notre existence ! »

Un soliste reprend ensuite ce second couplet :

Oh ! que dia tan glorioso
Fué el de la Natividad ;
Del que rico y poderoso
Nació pobre !... Que humildad !

« Oh ! quel jour glorieux — Fut celui de la nativité ! — Celui qui était riche et tout-puissant — Naquit pauvre !... Quelle humilité ! »

C'est surtout dans la grande fête aragonaise, celle de Notre-Dame *del Pilar*, que les jotas jouent un rôle important : écoutez les couplets que chante, tout en liesse, le peuple accouru de trente lieues à la ronde pour assister à la grande *funcion* de Saragosse : tantôt c'est un robuste Aragonais qui supplie sa *novia* de danser avec lui : par la Vierge *del Pilar !* s'écrie-t-il, si tu me refuses, je suis capable de mourir de chagrin :

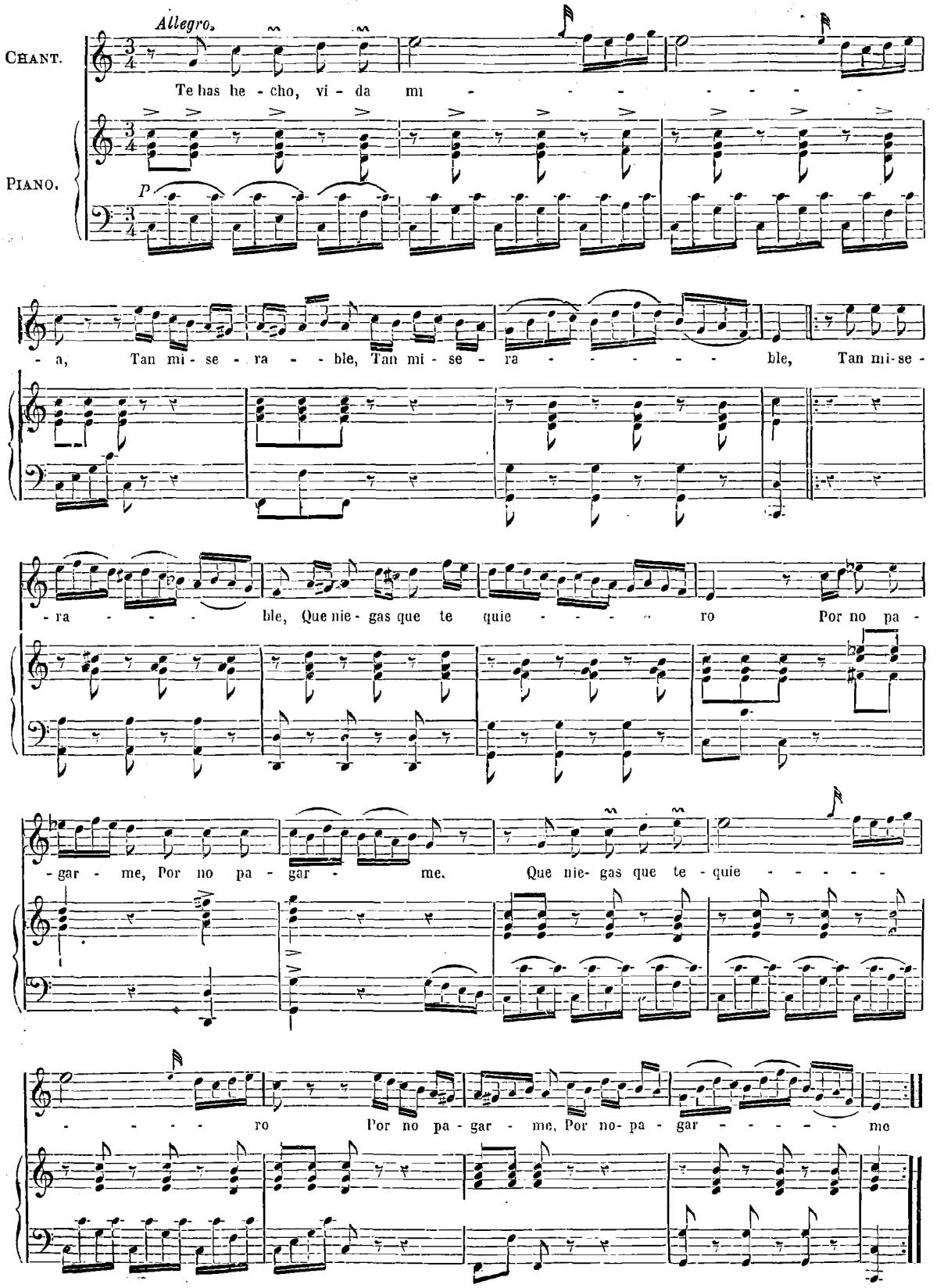
Si no quieres, mi salero,
Por la Vírgen del Pilar,
Que yo de esplin me reviente,
Ven una Jota á bailar !

C'est encore un agile Catalan qui demande un autre tour à sa *muchacha*, dont il compare la grâce à celle de la Vierge du Pilier :

Otro volteo ! muchacha,
Y esclamaré en mi cantar :
« Viva la Jota y tu garbo,
Y la Vírgen del Pilar ! »

Comme on vient de le voir, chaque couplet de la *Jota* se compose ordinairement de quatre vers de huit syl-

SEGUIDILLA.



Procédés TANTENSTEIN, rue Touller, 8.

labes; il arrive quelquefois qu'un vers a un pied de trop, mais la plupart du temps les improvisateurs n'y regardent pas de très-près; ils en sont quittes pour rétablir l'équilibre en donnant un pied de moins au vers suivant.

Les Aragonais sont très-fiers de leur danse, qu'ils célèbrent avec enthousiasme dans leurs chansons populaires : « Si une jolie Aragonaise, dit une de ces chansons, avec son élégance toute céleste, daigne danser la jota, elle répand la grâce autour d'elle : »

Si una linda Aragonesa,
Con su garbo celestial
Se digna bailar la Jota,
Va esparramando la sal.

Voici comment une poésie locale dépeint une jeune

Une famille de danseurs nomades. — Dessin de Gustave Doré.

fille d'Aragon dont la danse est si gracieuse, qu'à chacun de ses mouvements elle décoche une flèche qui transperce les cœurs :

Mientras que baila la Jota
Una niña de Aragon,
Su garbo es una saeta
Que atraviesa el corazon.

Dans ces deux autres couplets, la danse aragonaise est naïvement mise bien au-dessus de toutes les autres danses espagnoles :

Dicen que las Andaluzas
Las mas salerosas son,
Mas en gracia las esceden
Las muchachas de Aragon!

Los que ensalsan la Cachucha
De Cádiz y de Jerez,

Cierto es que bailar no vieron
La Jota una sola vez!

« On prétend que les Andalouses — Sont les plus élégantes ; — Mais leur grâce est éclipsée — Par celle des jeunes filles d'Aragon. »

« Ceux qui vantent la Cachucha — De Cadix et de Jerez, — Il est certain qu'ils n'ont pas vu danser — La Jota une seule fois dans leur vie. »

Quelques *coplas* de *Jota aragonesa* remontent très-haut, et se sont transmises jusqu'à nous de génération en génération ; celle-ci, par exemple, qui est contemporaine sans doute de l'époque où les corsaires barbaresques venaient faire des incursions jusque sur les côtes d'Espagne :

Una fragata argelina
A mi dama cautivó ;

Guitarerro manchego et danseuse d'Albacete (Manche). — Dessin de Gustave Doré.

Pero aunque pierda la vida,
He de rescatar la yo !

« Une frégate algérienne — S'est emparée de ma dame ; — Mais dussé-je y perdre la vie, — Je veux aller la délivrer ! »

Ces chansons, aimées du peuple, sont répandues à profusion par la presse populaire au moyen des *pliegos* dont nous avons parlé, et imprimées sur papier bleu, vert, jaune, en un mot de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; elles sont ordinairement parées des titres les plus séduisants, tels que *el Cantor de las hermosas*, — Le chantre des belles, ou *Trobas de amor dedicadas al bello secso*, — Poëmes amoureux dédiés au beau sexe. Ce sont encore des *Coplas para cantar à la estudiantina*

los mancebos á sus queridas novias, c'est-à-dire des couplets pour les jeunes gens qui veulent chanter à la manière des étudiants, sous les fenêtres de leurs fiancées. La fiancée y est comparée à une déesse, à un séraphin, à une rose précoce, à une fleur de mai, à un rossignol, à une fée; sa bouche est une ruche pleine de miel, et ses yeux sont des astres qui dissipent la tristesse.

Quelquefois aussi, ces jotas appartiennent entièrement au genre grotesque, comme dans certaines *Coplas pintando la fealdad de una muchacha* ou Couplets où est dépeinte la laideur d'une *muchacha*. Cette *muchacha*, c'est une *guisandera*, cuisinière de bas étage, de celles qu'on appelle encore en Espagne des *Maritornes*.

Asomate á la ventana,
Cara de mona pelada,
Con la cara de mortero
Y la lengua embarazada.

« Parais à ta fenêtre, — Face de guenon pelée, — Avec ta tête aussi grosse qu'un mortier, — Et ta langue embarrassée. »

Son tus brazos tan hermosos,
Que parecen dos morcillas,
De aquellas que están colgadas
El invierno en las cocinas.

« Tes bras sont si beaux — Qu'ils ressemblent à deux saucisses, — De celles que l'on voit pendues — L'hiver, dans les cuisines. »

Se levanta de mañana,
Y pega con el dios Baco,
Luego escupe á las cazuelas
Las natillas del tabaco.

« Elle se lève de bonne heure, — Et rivalise avec le dieu Bacchus; — Puis elle secoue dans les casseroles — Le tabac qui s'échappe de ses narines. »

Qu'on nous pardonne la trivialité de ces citations; elles étaient nécessaires pour donner l'idée d'un genre de compositions très-grossières assurément, mais qui ont leur place marquée dans la plupart des réjouissances populaires, et qui ne manquent jamais de provoquer les bruyants éclats de rire des paysans aragonais, surtout quand elles accompagnent une *Jota* dansée avec entrain; ou bien encore quand elles sont chantées par une joyeuse bande d'étudiants nomades, — *Estudiantes de tuna*.

La *Jota valenciana* diffère peu de celle des Aragonais; les Valenciens, aussi bien que les Catalans, se sont de tout temps montrés passionnés pour la danse; dès le septième siècle, assure-t-on, on exécutait des danses publiques à Tarragone, quand l'archevêque faisait son entrée dans la ville. M. Soriano Fuertes raconte, dans son *Historia de la Musica española*, une curieuse anecdote qui remonte au treizième siècle.

Au commencement du règne de Pierre III d'Aragon, eut lieu à Valence une émeute dirigée par un barbier de la ville, nommé Gonzalvo. Le roi, pour éviter les premiers chocs de l'insurrection, sortit de la ville, et s'établit à peu de distance des murs. Le barbier, à la tête de quatre cents émeutiers choisis parmi les plus hardis, eut l'audace de se rendre au camp de son souverain, et il se mit à exécuter devant lui, avec ses compagnons, au son des trompettes et des tambours, une danse militaire accompagnée de chansons ironiques.

Gonzalvo ne s'en tint pas là : non-seulement les dames et les chevaliers de la cour, mais le roi et la reine furent contraints par lui à prendre part à la danse des rebelles; et il osa même chanter devant le roi des couplets en langue limousine, dont le refrain était :

Mal aja qui sen yra,
En cara ni en cara, etc.

« Malheur à qui s'en ira, maintenant ou plus tard. »

Pierre III, qui n'avait pas avec lui des forces suffisantes pour résister aux insurgés, dévora l'affront en silence; mais quelque temps après, ayant fait arrêter Gonzalvo :

« Te souviens-tu, danseur, chanteur et poëte, du pas que tu as exécuté devant moi, et de ton refrain : *Mal aja qui sen yra...*? J'avais alors mes raisons pour ne pas te répondre, mais je veux maintenant continuer ta chanson : » et le roi acheva le couplet en ordonnant au barbier d'aller danser en haut de la potence.

On raconte qu'en 1762, à l'occasion des grandes fêtes qui eurent lieu à Lérida quand on posa la première pierre de la cathédrale, on fit venir de Valence des danseurs qui obtinrent de grands succès; quelques années plus tard, en 1777, une troupe de danseurs valenciens vint se fixer à Paris, et y excita une vive curiosité. Aujourd'hui encore la *Jota valenciana*, dansée par des *bailarines* portant le costume populaire du royaume de Valence, figure souvent au théâtre, parmi les divers pas qui composent le *Baile nacional*. Mais c'est à un retour de chasse sur les bords du lac d'Albuféra, qu'il faut voir, par une belle soirée d'octobre, ces danses exécutées avec leur vrai caractère : les chasseurs, dont une longue expédition en bateau a ménagé les jarrets, se livrent, après une copieuse *merienda* servie sur l'herbe, aux fatigants exercices d'une *Jota* prolongée. Les couples se succèdent sans interruption, au son de la guitare, de la *bandurria* et de la *dulzayna* moresque. Jamais nous n'avons eu l'occasion d'observer avec plus de plaisir que dans ces fêtes champêtres, la gaieté et l'agilité proverbiales des Valenciens.

Nous fûmes un jour témoins à Jijona d'une cérémonie funèbre dans laquelle, à notre grand étonnement, les assistants dansaient la *Jota*. Nous passions dans une rue déserte, quand nous entendîmes un fronfron de guitare accompagné du chant aigu de la *bandurria* et d'un cliquetis de castagnettes. Nous poussâmes la porte entr'ouverte d'une maison de cultivateurs, croyant tomber au milieu d'une noce : c'était un enterrement. Dans le fond de la pièce nous aperçûmes, étendue sur une table recouverte d'un tapis, une petite

fille de cinq à six ans, habillée comme pour un jour de fête; sa tête, ornée d'une couronne de fleurs d'oranger, reposait sur un coussin; et nous crûmes d'abord qu'elle dormait; mais en voyant un vase plein d'eau bénite à côté d'elle, et de grands cierges qui brûlaient aux quatre coins de la table, nous comprîmes que la pauvre petite était morte. Une jeune femme, qu'on nous dit être la mère, pleurait à chaudes larmes, assise à côté de son enfant.

Cependant le reste du tableau contrastait singulièrement avec cette scène de deuil; un jeune homme et une jeune fille, portant le costume de fête des *labradores* valenciens, dansaient, au milieu de la pièce, une *Jota* des plus animées en s'accompagnant de leurs castagnettes, tandis que les musiciens et les invités formaient le cercle autour d'eux, et les excitaient en chantant et en battant des mains.

Nous avions de la peine à comprendre ces réjouissances à côté d'un deuil : *Está con los angeles*, — elle est avec les anges, nous dit un des parents. En effet, on considère en Espagne les enfants qui meurent comme allant tout droit en paradis : — *Angelitos al cielo*, des petits anges au ciel, dit le proverbe; c'est pourquoi on se réjouit de les voir aller vers Dieu, au lieu de s'en affliger. Aussi, après la danse, entendîmes-nous les cloches *tocar á gloria*, c'est-à-dire sonner comme pour une fête, au lieu de *tocar á muerto*, comme pour les enterrements ordinaires.

La Navarre et le sud de la Catalogne ont aussi leurs *Jotas;* dans la partie orientale de la province de Gérona qui confine à la frontière française, et qu'on appelle l'Ampurdan (les Catalans disent l'*Ampurdá*), nous avons vu dans des fêtes de villages des danses gracieuses et variées; elles se composent de deux pas différents qu'on appelle *lo Contrapas* et *la Sardana*, et dont les figures forment une espèce de quadrille. Les airs qui accompagnent ces danses ont un caractère d'originalité qui nous frappa vivement, et ils nous parurent devoir remonter à une époque fort ancienne.

Une des danses populaires des plus anciennes et des plus curieuses, c'est celle connue sous le nom de *los Gigantones y los Enanos*, — les Géants et les Nains; le poëte Quevedo la décrivait en 1609, dans son *España defendida*. Cette danse est encore en usage à Barcelone, et on ne peut se figurer les transports joyeux et les applaudissements enthousiastes du peuple, lorsqu'il voit les *Gigantones*, énormes mannequins figurant des géants des deux sexes dans le genre du *Grand Gayant* de Douai, se livrer à leurs évolutions en faisant claquer leurs castagnettes monstrueuses, avec accompagnement de flûtes et de tambourins. Notons une particularité curieuse : d'après un usage très-ancien, les *Gigantones* possèdent une maison à Barcelone, et les revenus de l'immeuble servent à payer leurs costumes, auxquels on donne la plus grande richesse possible. Il y a peu d'années encore, la coiffure de la *Giganta* (la Géante) était le type de la dernière mode, et les élégantes ne manquaient pas de la prendre comme modèle.

La *Manola* de Madrid. — Le *Salon de Capellanes*. — Les *Habas verdes* de la Castille. — La *Tarasca* à Tolède. — Encore les *Gigantones*. — Les Asturiens et la *Danza prima*. — La *Muyñeira* des Galiciens. — Le *Gaitero gallego*. — Le *Magosto*. — La *Gallegada* à Paris.

La capitale de l'Espagne n'a pas, à vrai dire, de danse qui lui soit propre, mais le peuple madrilène, toujours passionné pour le divertissement favori des Espagnols, sait s'approprier les pas les plus caractéristiques, notamment ceux en vogue dans les provinces méridionales, et leur donner une certaine tournure, une grâce toute particulière.

C'est dans les assemblées populaires qui ont lieu chaque année à Madrid et dans les environs, la veille des fêtes de saint Antoine, de saint Jean, de saint Pierre, et qu'on appelle *Verbenas;* c'est le jour de la fameuse *romeria de San Isidro el Labrador*, le patron de la ville, que la gaieté des Madrilènes, surexcitée par les chansons et les danses, se montre expansive et bruyante. C'est alors que la *cigarrera*, au son des instruments favoris du peuple, foule de la pointe de ses petits pieds le gazon de la prairie, pendant que les jeunes gens chantent des couplets dans le genre de celui-ci :

Aquella sal madrileña
Vale mas que el mundo entero,
Cuando canta una rondeña,
Haciendo hablar el pandero.

« Cette élégance madrilène — Vaut mieux que le monde entier, — Quand elle chante une *rondeña* — Ou qu'elle fait parler le tambour de basque. »

La *Manola* d'autrefois brillait tout particulièrement dans le *Fandango*. Une anecdote singulière, dont nous ne voulons pas garantir l'authenticité, est racontée par un auteur du siècle dernier au sujet de cette danse fameuse. On prétend que la cour de Rome, scandalisée de l'indécence de ce pas, résolut de le proscrire sous peine d'excommunication. Un consistoire fut convoqué pour lui faire son procès; on allait prononcer la sentence de mort, lorsqu'un cardinal dit qu'il ne fallait pas condamner un coupable sans l'entendre, et qu'il votait pour que le *Fandango* parût devant ses juges : la raison, l'équité avaient inspiré cet avis. L'on mande deux danseurs espagnols des deux sexes : ils dansèrent devant cette auguste assemblée. La grâce, la vivacité, la volupté de ce duo commença par dérider le front des pères; une vive émotion, un plaisir inconnu pénètrent dans leurs âmes; ils battent la mesure des pieds, des mains; la salle du consistoire devient une salle de bal; chaque Éminence se lève, danse en imitant les gestes, les mouvements des danseurs; et d'après cette épreuve, le *Fandango* obtint sa grâce et fut rétabli dans tous ses honneurs.

Autrefois la *Manola*, qui faisait le plus bel ornement des fêtes populaires de Madrid, était renommée pour son habileté à la danse, témoin ces vers bien connus de la *Cancion de la manola:*

Que caliá, y como cruge,
Si baila Jota ó Fandango!

Y que aire en cada empuge!...
Y que gloria de remango
A la mas leve cabriola!

« Quelle élégance, et quelle agilité, — Quand elle danse la *Jota* ou le *Fandango!* — Quelle grâce dans chacun de ses mouvements!... — Et comme elle sait agiter sa jupe — Tout en bondissant légèrement! »

Madrid a bien quelques bals publics dans le genre de ceux de Paris, mais il n'en faut parler que pour mémoire; dans ces bals, dont le plus en vogue est connu sous le nom de *Salon de Capellanes*, on ne danse que des valses, des polkas et autres pas étrangers.

La danse populaire de la Castille vieille, connue dans toute l'Espagne sous le nom de *las Habas verdes*, — les fèves vertes, — est une des plus anciennes de celles en usage aujourd'hui. On l'appelle ainsi à cause de l'*estribillo* (refrain) d'une espèce de *villanesca*, ou chanson de paysans, destinée à accompagner cette danse, et qui signifie littéralement : Qui prend mes *fèves vertes*, qui les prend? On en donne à qui en veut, et on ne les mesure pas:

Que toma las *habas verdes*,
Que tomalas alla?
Dase las á quien quisiere
Que nada se meda.

Les *habas verdes* se dansent encore dans les campagnes de l'Estramadure et dans la province de Salamanque, où beaucoup d'anciens usages se sont conservés.

La danse de la Tarasque, si populaire dans le midi de la France, et qui remonte chez nous au moyen âge, n'est pas moins ancienne en Espagne, où elle est encore en usage. Quevedo en fait mention, et Cervantès, dans son *Viage al Parnaso*, dépeint le monstre avec son ventre énorme et son cou démesuré. En 1837, dans les fêtes données pour célébrer la promulgation de la fameuse *Constitucion*, on vit figurer la danse de la *Tarasca ;* l'animal fantastique, représenté sous la forme d'un dragon, ouvrait une gueule énorme, et des hommes cachés à l'intérieur faisaient claquer ses dents avec un grand bruit. Sur le dos de la *Tarasca* était assis un mannequin habillé en femme, auquel le peuple donnait, on ne sait trop à quel propos, le nom d'*Ana Bolena*.

Ainsi que Barcelone, Tolède avait aussi ses *Gigantones*, géants de huit à dix mètres de haut, qui figuraient, il n'y a pas longtemps encore, en tête des processions de la Fête-Dieu. Cette coutume, qui entraînait de nombreux abus, a été abolie, mais nous avons vu à Tolède les *Gigantones* relégués, en compagnie de la *Tarasca*, dans une des salles basses du cloître de la cathédrale.

La danse asturienne appelée la *Danza prima* est très-ancienne, comme l'indique son nom; elle remonte à l'époque de la domination des rois goths; c'est du moins ce qu'affirme un auteur asturien. On voit souvent cette danse représentée dans les gravures grossières qui se vendent par les rues, avec cette naïve légende :

Gran circo los Asturianos
Forman y cantan ufanos :

« Les Asturiens forment un grand rond et chantent joyeusement. »

En effet la *Danza prima*, telle que nous l'avons vue à Oviedo et dans d'autres endroits des Asturies et de la Galice, se compose de grands cercles formés par des jeunes gens et des jeunes filles qui se tiennent par la main : chacun des danseurs entonnait à son tour une *cantinela* de quelques vers, et tous les danseurs lui répondaient en chantant en chœur un *estribillo* ou refrain. Ce sont ces danses qu'on appelait autrefois *bailes en corro*, ou danses en rond.

Les Galiciens ne sont pas moins amateurs de danse que les Asturiens : la *Muyñeira* nationale, accompagnée par la *gaita*, espèce de cornemuse particulière au pays, transporte de joie ces Auvergnats de l'Espagne; les *Gallegos* ont la réputation méritée d'être plus robustes qu'agiles; mais leur instrument favori n'a pas plus tôt commencé les premières notes de l'air de la *Muyñeira*, qu'ils se sentent aussi vifs et aussi lestes que les Valenciens et les Andalous.

Le *Gaitero gallego*, le joueur de cornemuse galicien, est un type bien connu en Espagne; ce modeste instrumentiste joue un rôle très-important dans toutes les réjouissances publiques et privées de la Galice; sans lui, pas de noce, pas de fête patronale, de *festa do Patron*, comme disent les *Gallegos*. Cet artiste populaire exécute au besoin une *Jota aragonesa* ou des *Seguidillas manchegas*, mais il excelle surtout à jouer la *Muyñeira*. Ce nom vient, dit-on, du mot *moiño* ou *muiño*, qui signifie en patois galicien *molino* (moulin), en sorte qu'il équivaut à l'espagnol *molinera*, ou la *danse de la meunière*.

Pour bien connaître les mœurs et les danses des paysans de la Galice, il faut assister à la fête annuelle du *Magosto*, qui a lieu tous les ans le jour de la Toussaint, à l'occasion de la récolte des châtaignes : ce jour-là, ils se parent de leur costume des dimanches pour aller faire honneur à des repas champêtres préparés sur l'herbe, et qui, bien que moins somptueux que ceux des noces de *Camacho*, sont dévorés avec un vigoureux appétit, après quelques heures du fatigant exercice de la *Muyñeira*.

Comme l'a dit le poëte Gongora dans ses *Soledades :*

La gaita al baile solicita el gusto,

« La cornemuse entraîne au plaisir de la danse. »

Dans les noces villageoises, l'instrument national, accompagné des inévitables *castañuelas*, du *pandero* et du *tamboril*, résonne encore plus longtemps que dans les fêtes du *Magosto;* car la danse, *la baila*, comme disent les Galiciens, qui commence immédiatement après le repas, se prolonge presque toujours très-avant dans la nuit.

Une danse funèbre (*jota*), à Jijona (province d'Alicante). — Dessin de Gustave Doré.

EXLIBRIS

La *Gallegada* ou danse des Gallegos est très-connue et fort bien dansée à Madrid; cependant, d'après le proverbe, il faut aller dans la Galice même pour la voir exécuter dans la perfection :

En Galicia Gallegada
Perfectamente bailada.

Il y a quelques années, une gracieuse *bolera*, la *Concepcion Ruiz*, vint à Paris avec une troupe espagnole, et on se souvient encore du succès qu'elle obtenait tous les soirs en dansant sur un de nos théâtres le charmant pas de la *Gallegada :* l'orchestre débutait par quelques mesures lentes, tandis que la *Concepcion* et son partenaire, se tenant dos à dos, semblaient vouloir se bouder; cependant la mesure devenait de plus en plus vive, et les pieds des danseurs commençaient à s'agiter peu à peu; enfin, comme frappés d'une étincelle électrique, ils s'élançaient tous deux en faisant résonner leurs castagnettes, aussitôt que se faisait entendre l'air plein d'entrain de la *Gallegada.*

La danse des *Provincias Vascongadas.* — Le Tabourin de Basque. — L'*Orchésographie* de Thoinot Arbeau. — Le *Zorcico.* — La *Dantza vizcaina.* — Le livre *Contra bailes* du Révérend Père Palacios. — Le *pañuelo* et le *Musico Tamborilero.* — Jovellanos et les divertissements publics de l'Espagne. — Livres sur la danse en langue basque. — La Camargo et le Grand Inquisiteur.

Le goût de la danse a été de tout temps très-prononcé dans les provinces basques; dès le seizième siècle, l'instrument favori des *Vascongados* était connu en France sous le nom de *Tabourin de Basque;* leur danse, telle qu'elle est encore aujourd'hui en usage, est décrite dans un curieux ouvrage imprimé à Langres, en 1589, sous le titre d'*Orchésographie, traicté en forme de dialogue, par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et practiquer l'honneste exercice des danses;* l'auteur, Jehan Tabourot, qui cachait son nom sous l'anagramme de *Thoinot Arbeau,* était un brave chanoine de Langres, âgé de 69 ans, et que l'âge n'empêchait pas d'être fort indulgent; en effet, il rappelle à ses lecteurs, en citant ce passage de l'Ecclésiaste : *Tempus plangendi, tempus saltandi,* que s'il y a un temps pour pleurer, la danse doit aussi avoir son tour. Après avoir conté comment il a vu exécuter la *dancê des Morisques,* « par mesure binaire, avec tappements de pieds et tappements de talons, » il décrit aussi celle des « Basques et Béarnois, et leur *Tabourin de Basque,* qu'ils tiennent suspendu à la main gauche, en le touchant des doigts de la main droicte; le bois est seulement creux de demy pied, et les peaux d'un petit pied de diamètre, et est environné de sonnettes et de petites pièces de cuyvre rendant un bruict aggréable. »

Outre le *pandero* ou tambour de Basque, les *Vascongados* dansent aussi au son de la *gaita,* comme les Asturiens et les Galiciens, et avec accompagnement du tamboril et de la flûte; leur principale danse, à laquelle ils donnent le nom de *zorcico,* consiste en deux parties distinctes : elle commence par la *danza real* ou danse royale, et se termine par un pas qu'on appelle *el arrin-arrin;* ces danses sont encore aujourd'hui, malgré les guerres fratricides qui ont longtemps ensanglanté le pays, telles que les décrit un voyageur du siècle dernier :

« J'ai été témoin des danses de Vitoria, sous les arbres de la place. L'*alcalde mayor* donne le ton; deux tambours ont commencé par battre l'appel; les filles et les jeunes gens de la ville se sont rassemblés : ces premières se tenaient toutes par des mouchoirs et les hommes en faisaient de même; ils allaient ainsi, chaque bande à part, décrivant diverses figures autour des arbres et sur le gazon.

« Après un quart d'heure de sauts et de tournoiements, toujours au son du tambour et pendant que les jeunes gens choisissent chacun de l'œil leur demoiselle, ils envoient deux députés à la file que forment les femmes, pour aller chercher tour à tour les premières qui sont choisies. Pendant cet intervalle, les danses vont toujours, et peu à peu les deux bandes n'en forment plus qu'une. Alors les circuits qu'elle forme, les temps, les pas et les figures sont plus variés et précipités; mais à un certain signal que donne le tambour, les danseurs se séparent, et bientôt, à l'air du *fandango,* toute la prairie paraît en mouvement. »

Les danses basques, telles que nous les avons vues à Vitoria, à Azpeitia, à Balmaseda et dans d'autres endroits, sont d'une innocence parfaite, surtout si on les compare à celles de l'Andalousie; aussi n'est-ce pas sans étonnement que nous avons lu un livre publié par le Révérend Père Palacios *Contra bailes,* — contre les danses[1]. Ce curieux in-quarto, où les Pères de l'Église et les théologiens les plus savants sont cités à chaque page à propos des danses basques, avait pour but de faire complétement disparaître ce divertissement national. La danse, dit l'auteur, est un cercle dont le centre est le Démon; c'est le domaine du Diable, une école de vices, la perdition des femmes, la douleur des anges, l'enchantement de l'enfer, la corruption des mœurs, la perte de la chasteté; et, ajoute-t-il en citant Pétrarque, le danger n'existe pas tant dans le plaisir du moment que dans l'espoir de celui à venir; c'est le prélude de la déshonnêteté. Le Père Palacios réprouve également ce qu'il appelle *los bailes regulares de las plazas,* c'est-à-dire les danses populaires qui ont lieu en public, et les *bailes de Saraos,* ou les réunions particulières des personnes de la classe élevée. C'est en vain qu'on lui propose comme transaction d'abolir l'usage de se tenir par la main, et d'isoler les danseurs des deux sexes au moyen d'un *pañuelo* ou mouchoir dont chaque personne tiendra un bout; c'est en vain qu'on lui propose aussi de charger le *Musico Tamborilero,* de veiller à ce qu'il ne se passe rien de répréhensible : le sévère ennemi de la *danza vizcaina* répond qu'on ne trouvera ni assez d'*alguaciles* (agents de police) pour

1. Ce livre, imprimé à Pampelune en 1791, a peut-être été inspiré par un ouvrage français beaucoup plus ancien, publié par Guillaume Paradin de Cuyseaulx sous le titre de : *Blason des danses,* où se voyent les malheurs et ruines venant des danses, dont jamais homme ne revint plus sage, ni femme plus pudique. (Beaujeu, 1556, in-8°.)

arrêter les délinquants, ni assez de prisons pour les enfermer.

Le célèbre Jovellanos, dans son Mémoire sur les divertissements publics de l'Espagne, juge moins sévèrement les danses populaires des provinces basques : il admire au contraire l'ordre et la décence qui règnent dans ces modestes passe-temps des dimanches, où l'on voit un peuple tout entier, sans distinction d'âge ni de sexe, courir et sauter gaiement au son du *tamboril*. « C'est le devoir d'un juge intelligent de protéger le peuple dans ses innocents plaisirs, de le laisser préparer et orner l'emplacement de ses fêtes, et d'éloigner les gens turbulents, tout en protégeant ceux qui se livrent à une joie inoffensive.... En somme, qu'il n'oublie jamais que le peuple qui travaille n'a pas besoin que l'autorité l'amuse, mais le laisse s'amuser. »

Les ouvrages imprimés en langue basque sont très-rares, et quelques amateurs de livres les recherchent avec empressement. Parmi ces amateurs, on peut citer un prince appartenant à la famille impériale, — un savant bibliophile, — qui s'est livré à des études approfondies sur cette langue intéressante. Nous reviendrons plus tard avec quelques détails sur ce sujet.

La danse basque a été enseignée dans des ouvrages didactiques : citons seulement l'ouvrage de D. Juan Ignacio de Iztueta, écrit en langue basque sous le titre de *Guipuscoao dantza*[1] ; c'est l'histoire des anciennes danses de la province de Guipuzcoa avec les airs et les paroles qui les accompagnent, et la manière dont elles s'exécutent.

Les danses de la Navarre sont, à peu de différence près, les mêmes que celles du pays basque, auquel cette province confine. C'est de la Navarre qu'était originaire, à ce qu'on assure, la célèbre danseuse chantée par Voltaire :

Ah! Camargo, que vous êtes brillante,
Mais que Sallé, grands dieux, est ravissante!
Que vos pas sont légers, et que les siens sont doux!
Elle est inimitable, et vous toujours nouvelle;
Les Nymphes sautent comme vous,
Et les Grâces dansent comme elle.

La Camargo appartenait à une famille d'ancienne noblesse qui a donné à l'Espagne un navigateur, Alonzo de Camargo, et au Saint-Siége plusieurs cardinaux. Saint-Simon consacre un passage de ses Mémoires à Don Juan de Camargo, « qui étoit Inquisiteur général ou Grand inquisiteur. Je n'ai jamais vu, dit-il, homme si maigre, ni de visage si affilé. Il ne manquoit point d'esprit; il étoit doux et modeste. On eût beaucoup gagné que l'Inquisition eût été comme lui. »

Il ne faut pas oublier dans cette revue des danses espagnoles, les danseuses nomades qu'on rencontre dans toutes les provinces, et qui sont invariablement des *gitanas*; ces bohémiennes au teint olivâtre, aux cheveux noirs et crépus passent, comme autrefois, pour avoir autant de dextérité dans les doigts que d'agilité dans les jambes. Plus d'une fois, en les voyant danser, nous avons pensé à cette légende d'une ancienne gravure française représentant une bohémienne :

Elle danse bien, la gaillarde,
Les menuets, les passepiez;
Mais il faut toujours prendre garde
A ses mains, plus tost qu'à ses piedz!

N'oublions pas non plus les danses appelées *Paloteos* ou *Paloteado*, et qui sont encore en usage dans les campagnes. Le *paloteado* est une danse rustique ainsi nommée du mot *palo*, qui signifie bâton; les enfants et les jeunes gens l'exécutent en tenant dans chaque main un petit bâton semblable à une baguette de tambour, qu'ils frappent en mesure l'un contre l'autre, et dont le bruit remplace le cliquetis des castagnettes. Ces *paloteos* ou *soldadescas*, tout à fait dans le génie d'une nation militaire et courageuse comme l'Espagne, sont un souvenir de la *danza de espadas*, et des danses militaires de ces vaillants Celtibériens, qui ne pleuraient leurs guerriers que lorsqu'ils étaient morts en combattant.

Disons, pour terminer, qu'il n'est pas une seule partie de l'Espagne qui n'ait sa danse favorite, pas une province dont l'air national ne fasse battre le cœur des habitants : le *Gallego* et l'Asturien sont aussi passionnés pour leur *Muyñeira* et leur *Danza prima* que l'Andalou pour sa *Rondeña* et le *Manchego* pour ses seguidillas. Le *charro* de Salamanque et le *zángano* de Valladolid tressailleront toujours au son du *pandero* et des castagnettes, et aucun Murcien ne restera froid en présence de ses Torrás et de ses Parrandas. En un mot, la passion de la danse est dans le sang des Espagnols, aussi bien que celle des combats de taureaux, et ils aimeraient mieux, comme dit le quatrain populaire, retomber sous la domination des Mores que de renoncer à leurs *Corridas* et à leurs *Olés!*

Antes volvieranse Moros
Toditos los Españoles,
Que renunciar á sus Olés
Y a sus Corridas de toros!

Nous avons donné dans notre récit une grande importance aux danses nationales de l'Espagne. C'est là, en effet, un des côtés saisissants du pays. Nous n'oublierons jamais la vive impression que nous fit, à notre premier voyage d'Espagne, une danse populaire improvisée. Après un trajet pénible entre Bayonne et Madrid (on ne mettait pas moins de trois jours et trois nuits en diligence), nous étions enfin arrivés à Tolède. Là seulement, l'Espagne de nos rêves nous était apparue, l'Espagne du moyen âge avec ses souvenirs gothiques et moresques, que n'avait pu nous rappeler Madrid, cette parvenue du dix-septième siècle. Nous étions installés à la Fonda del Lino, alors la meilleure auberge de Tolède, ce qui veut dire la moins mauvaise; après un maigre

1. Donastian (Saint-Sébastien), 1824, in-4°. — On a du même auteur : *Euscaldun anciña anciñaco*, Saint-Sébastien, 1826, in-folio, avec titre gravé et musique. C'est un recueil des anciens airs avec esquels les *Vizcainos* accompagnent leurs danses.

festin que la fatigue nous avait fait accepter sans protestation, nous nous reposions dans le *patio* de l'auberge en regardant monter vers le bleu du ciel la fumée de notre cigarette; arrive un aveugle qui commence à gratter sur sa vieille guitare son répertoire de *Jotas* et de *Seguidillas*. Presque aussitôt parurent les filles de l'auberge; où avaient-elles trouvé des castagnettes? Ce point resta pour nous un mystère; toujours est-il qu'au bout d'une minute ou deux elles commençaient à se dresser sur les hanches avec ce mouvement particulier aux Espagnoles, et sans se préoccuper de l'absence des danseurs. Mais ces derniers ne se firent pas longtemps

La *conchita*, danseuse ambulante (Séville). — Dessin de Gustave Doré.

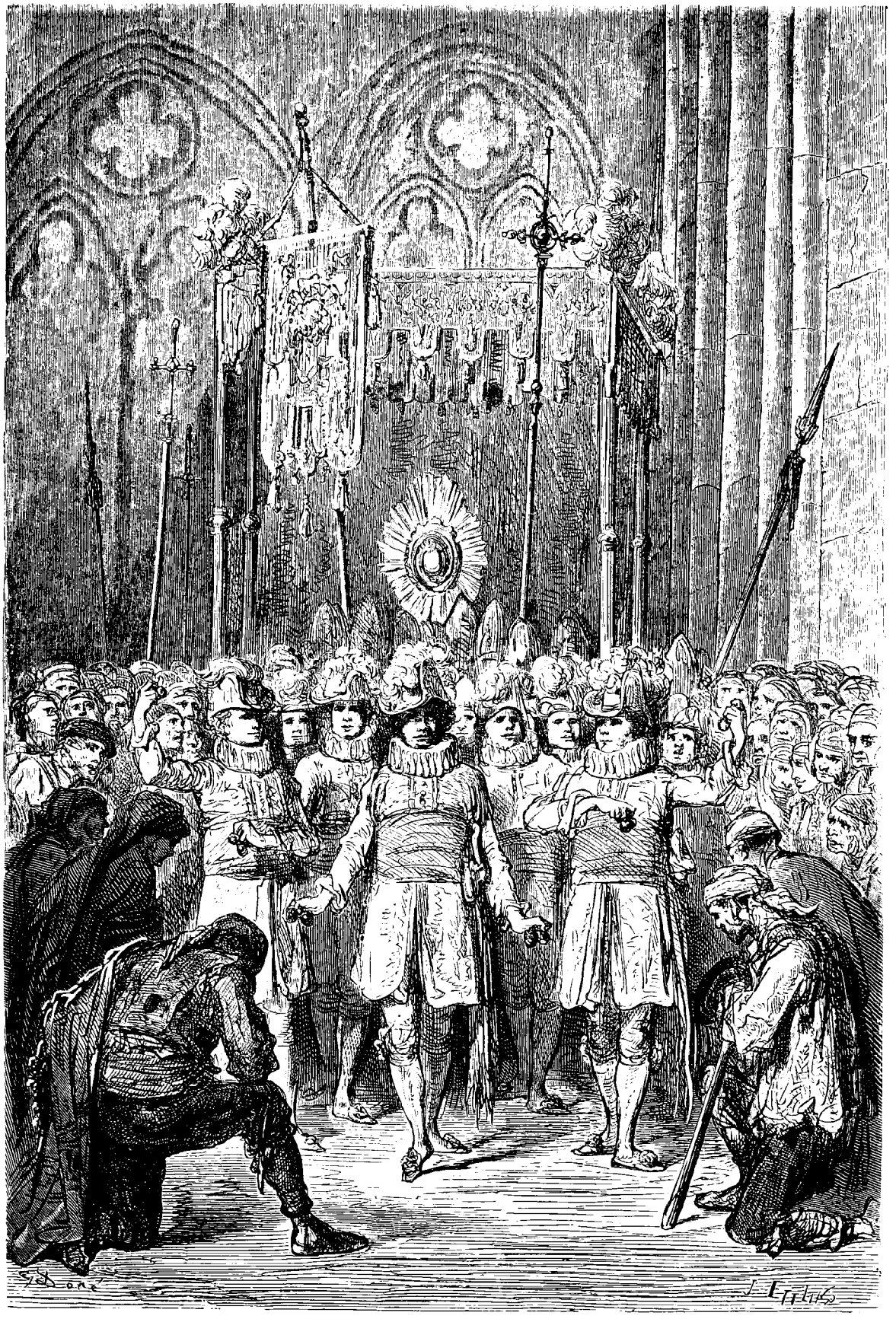
attendre et le ballet devint général, sans autre orchestre que la guitare du *ciego* et les tambours de basque des danseurs, alternant avec les castagnettes des *muchachas*.

Au bout de quelque temps la fête devint tellement animée qu'il nous fut impossible de rester en place; la danse nous attirait invinciblement dans son cercle vertigineux, et bientôt, les castagnettes fixées aux pouces, suivant les règles de l'art, nous nous mêlions aux groupes enthousiastes.

C'est une danse de ce genre que Doré a représentée de son crayon fougueux. Il fallait un improvisateur comme lui pour représenter avec tant de vérité et d'entrain une danse improvisée.

Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Seises de la cathédrale de Séville dansant devant le saint-sacrement. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Les danses religieuses de l'Espagne. — L'évêque de Valence et le cardinal Ximénès. — Les *Farsas santas y piadosas*. — Philippe II et les danses au Concile de Trente. — Les ballets ambulatoires. — La *Pela* en Galice. — Les *Villancicos de Navidad*. — Une *Jota* la nuit de Noël à Saragosse. — Les *Seises* de la cathédrale de Séville. — Leur voyage à Rome. — Un costume du seizième siècle. — La danse devant le Saint-Sacrement. — Le chant des *Seises*.

Après avoir passé en revue les danses populaires des diverses provinces de l'Espagne, il nous reste à dire quelques mots des danses religieuses en usage dans certaines provinces, et particulièrement à Séville. Les étrangers qui ont séjourné quelque temps dans la capitale de l'Andalousie n'ont pas manqué d'entendre parler des *Seises* de la cathédrale, ou de les y voir exécuter leurs pas, s'ils ont assisté aux fêtes de l'Octave du *Corpus* ou de la Conception de la Sainte-Vierge.

Avant de parler des *Seises*, disons que l'usage des danses religieuses est très-ancien en Espagne : dans un pays si riche en théologiens et en casuistes, les danses de ce genre ne pouvaient manquer de défenseurs. Aussi les uns, remontant aux temps bibliques, citent Marie, la fille d'Aaron et la fille de Jephté, sans oublier, bien entendu, le roi David dansant devant l'Arche. D'autres rappellent ce passage du Lévitique, qui ordonne aux Hébreux de prendre des palmes vertes et de danser dans le sanctuaire, en signe de réjouissance. Viennent ensuite plusieurs Pères de l'Église, notamment saint Grégoire de Nazianze, qui permit à l'empereur Julien les danses religieuses à l'exclusion de toutes les autres; puis saint Basile, qui assure qu'il n'est pas de plus grand bonheur sur la terre que d'imiter la danse céleste des anges (tripudium angelorum).

Saint Thomas de Villeneuve, évêque de Valence, rapporte que de son temps on dansait devant le Saint-Sacrement dans les églises de Séville, de Tolède, de Yepes et de Valence; et il approuve cet usage, quoique le pape Zacharie, plusieurs siècles avant, eût défendu les danses dans les églises, les cimetières et les processions. Au seizième siècle, le cardinal Ximénès rétablit dans la cathédrale de Tolède l'ancien usage des messes des Mozarabes, pendant lesquelles on exécutait des danses dans le chœur et dans la nef.

Le P. Mariana blâme les compositions dévotes mêlées d'*entremeses* inconvenants et de danses déshonnêtes, introduites à son époque dans les églises; ces espèces de représentations, qu'on appelait *farsas santas y piadosas*, des farces saintes et pieuses, s'étaient introduites, ajoute le célèbre historien, jusque dans les couvents de religieuses; c'est pourquoi il demande que ces danses soient préalablement soumises à la consulte ecclésiastique.

« En 1562, raconte Castil Blaze, les Pères, assemblés en concile dans la ville de Trente, sous la présidence du cardinal Hercule de Mantoue, après avoir invoqué l'Éternel et demandé les lumières du Saint-Esprit pour être suffisamment éclairés sur les questions importantes qu'ils allaient résoudre, convinrent, par une délibération authentique et solennelle, dûment enregistrée et signée, que ce qu'ils pouvaient faire de mieux avant de se mettre à l'ouvrage, était de donner une fête galante aux dames, digne en tout de la magnificence des Princes de l'Église. Philippe II, roi d'Espagne, assistait au concile, et la fête lui fut dédiée. Les dames de Trente et des environs, les aimables Italiennes que l'ouverture du concile avait amenées, y parurent avec le plus brillant éclat. Le souper fut délicat et somptueux, le bal enchanteur; la fête mérita les applaudissements de Philippe II. Ce prince y dansa, de même que les cardinaux, les prélats, les docteurs en théologie que le concile rassemblait. Le divertissement se prolongea très-avant dans la nuit, et la gaieté la plus aimable vint l'embellir. Le cardinal Pallavicini, historien du concile de Trente, ne donne pas de plus grands détails; il ne dit point si les Pères de l'Église dansèrent la gaillarde ou la gavotte, la courante ou la bourrée. O dom Calmet! dom Calmet, pourquoi faut-il que tu n'aies point assisté à cette fête? »

Des ballets ambulatoires furent donnés autrefois en Portugal, à l'occasion de la canonisation de saint Charles Borromée. Des fêtes du même genre furent aussi célébrées en Espagne en honneur de saint Ignace de Loyola, et offrirent un très-curieux mélange du sacré et du profane. Un auteur raconte avec beaucoup de détails les représentations qui eurent lieu, et dans lesquelles figurèrent les principaux événements de la guerre de Troie, sans oublier le fameux cheval de bois. On vit ensuite paraître les peuples des diverses nations, vêtus des costumes de leurs pays, et ils se mirent à exécuter un ballet très-agréable à voir. Ce ballet se

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417, t. XIV, p. 353, 369, 385, 401; t. XVI, p. 305.

composait de quatre troupes ou quadrilles représentant les quatre parties du monde. Le quadrille de l'Amérique était le plus intéressant de tous : une des danses de cette fête obtint, à ce qu'il paraît, un succès particulier : elle était exécutée par des enfants de huit à dix ans, déguisés en singes, en guenons et en perroquets.

C'était autrefois la coutume en Galice de danser, le jour de la Fête-Dieu, un pas religieux qu'on appelait la Pela : un jeune garçon, très-richement habillé, était perché sur les épaules d'un homme de haute taille, qui dansait en le portant en tête de la procession. Au dix-septième siècle, le jour de la fête de plusieurs saints, on donnait encore dans certaines provinces de l'Espagne, notamment dans la Catalogne et le Roussillon, des représentations de mystères accompagnées de danses religieuses. Des cérémonies de ce genre avaient aussi lieu en France, si l'on en croit le Père Ménestrier, qui assure en avoir vu de son temps dans quelques églises. Le jour de Pâques notamment, les chanoines et les enfants de chœur se prenaient par la main et se mettaient à danser en chantant des hymnes de réjouissance. qnelquefois aussi, les prêtres et le peuple dansaient en rond dans le chœur.

Un voyageur qui parcourait l'Espagne au commencement de ce siècle, raconte qu'il a vu jouer à Séville *le Légataire universel* de Regnard, le jour de l'Assomption, et il cite textuellement l'affiche qui était ainsi conçue : « A l'impératrice du Ciel, mère du Verbe éternel, etc., etc.... C'est à son profit et pour l'augmentation de son culte que les comédiens de cette ville joueront ce soir une très-plaisante comédie, intitulée *le Légataire universel*.... Le célèbre Romano dansera le *Fandango*, et la salle sera brillamment éclairée avec des arañas (lustres). »

Les *Villancicos*, poésies populaires destinées à accompagner les danses religieuses, sont très-anciens en Espagne. Un poëte espagnol de la fin du quinzième siècle, Lucas Fernandez, publia des *Villancicos para se salir cantando y vailando*, c'est-à-dire pour aller, chantant et dansant : le Christ, la Sainte Vierge, les Anges, les Bergers, jouent le principal rôle dans ces vers pleins de naïveté. Il y avait en outre des *Villancicos burlescos*, où les chanteurs s'habillaient en bergers ou en villageois, notamment aux fêtes de Noël.

Nous avons souvent entendu chanter des *Villancicos* sur des airs de *Seguidillas;* par exemple celui-ci :

Este Rey niño Jesus
De los Cielos baja acá
Siendo su real comitiva
Maria y Jose y no mas;

Por cuna un pesebre
Por templo un portal
Eso es lo que encuentra
Su Real Magestad

« Ce Roi, l'enfant Jésus, — Est descendu du Ciel, — Ayant « pour royale escorte — Marie et Joseph seulement; « Pour berceau une mangeoire — Pour temple une éta- « ble : — Voilà ce qu'a trouvé — Sa Royale Majesté. »

Ces vers naïfs nous reportent à plusieurs siècles en arrière, en plein moyen âge; on croirait entendre le prologue d'un mystère du quinzième siècle. Ces souvenirs du temps passé se représentent souvent en Espagne; on sent qu'on est dans un pays attaché par-dessus tout à ses vieilles traditions religieuses.

Un autre couplet de *Seguidilla* met en scène les *Gitanos*, qu'on ne s'attendait guère à voir figurer à la naissance du Christ :

En el portal de Belen
Gitanitos han entrado,
Y al niño recien nacido
Los pañales le han quitado.

Picaros Gitanos,
Caras de aceituñas,
No han dejado al niño
Ropa ninguna.

« Dans l'étable de Bethléem — Sont entrés de petits *Gitanos*. — Et à l'enfant nouveau né, — Ils ont enlevé ses draps. »

« Fripons de *Gitanos !* Faces d'olives (faces verdâtres), — Ils n'ont laissé à l'enfant — Aucun vêtement. »

C'est là un couplet à la fois religieux et populaire puisqu'il associe au grand souvenir de la Nativité la haine et la méfiance des Espagnols à l'égard des Bohémiens. Nous avons déjà eu l'occasion d'observer que cette race, conservée assez pure en Espagne, a le privilége de fournir le personnel à peu près complet des maquignons, des tondeurs de mules et des filous. Ils jouissent même d'une véritable réputation comme voleurs *à la tire*, et ne seraient pas désavoués par leurs aïeux de la Cour des Miracles. Revenons aux *Villancicos*.

Aujourd'hui encore, les *Villancicos de Navidad* sont en usage dans toute l'Espagne pendant la *Noche buena*, la *bonne nuit*, comme on appelle la nuit de Noël. La veille de la naissance du Christ, *Vijilia de Nadal*, on se livre depuis la Catalogne jusqu'à l'Andalousie, depuis la Galice jusqu'à l'Estrémadure, à la chorégraphie la plus variée, accompagnée de refrains qui ne sont pas toujours canoniques. Nous nous rappelons une certaine *Jota*, que nous avons entendue à Saragosse, et où les louanges du Rédempteur et de la Mère des anges revenaient alternativement avec le *turron* (nougat), et le vin de Manzanilla. C'était la nuit de Noël; les rues de la ville étaient pleines de gens du peuple qui chantaient et dansaient joyeusement; ici c'était un orchestre composé d'instruments de cuivre; plus loin les guitares, les castagnettes et les tambours de basque en faisaient tous les frais. C'est avec un accompagnement de ce genre que nous entendîmes chanter la Jota en question, intitulé *la Navidad del Señor*. Un soliste entonna d'abord ce couplet :

De Jesus el nacimiento
Se celebra por dó-quier :

Por dó-quier reina el contento,
Por dó-quier reina el placer.

« La naissance de Jésus — Se célèbre en tout lieu : — En tout lieu règne la joie, — En tout lieu règne le plaisir. »

Puis après de nouvelles danses, le chœur reprit et chanta d'autres *coplas*, dont voici la dernière :

A tan bello dia
No falta alegria :
Ni el dulce *turron*,
Ni el *manzanilla;*
Ni á mi *morenilla*
Tu fiel corazon.

« A un si beau jour — L'allégresse ne manque pas : — Ni le doux nougat, — Ni le vin de Manzanilla — Ni à toi, ma brunette, — Ton cœur fidèle. »

Les castagnettes redoublèrent, et après un pas des plus animés, le chœur reprit :

Celebremos la alegria
De la Madre angelical,
Al mirar llegado el dia
De su parto virginal.

« Célébrons l'allégresse — De la Mère angélique, — En voyant arriver le jour — De son enfantement virginal. »

Après avoir montré que les danses religieuses sont depuis longtemps dans les mœurs espagnoles, revenons aux *Seises*. C'est le nom qu'on donne à des enfants de chœur de la cathédrale de Séville dont l'emploi prinpal consiste à figurer comme chanteurs, aussi bien que comme danseurs, dans certaines cérémonies religieuses. On les avait autrefois appelés *los seises*,— les *six*, à cause de leur nombre; bien qu'aujourd'hui ils soient dix, leur ancien nom s'est conservé. Quelquefois aussi on les appelait les *Niños cantorcillos*,— les petits chanteurs.

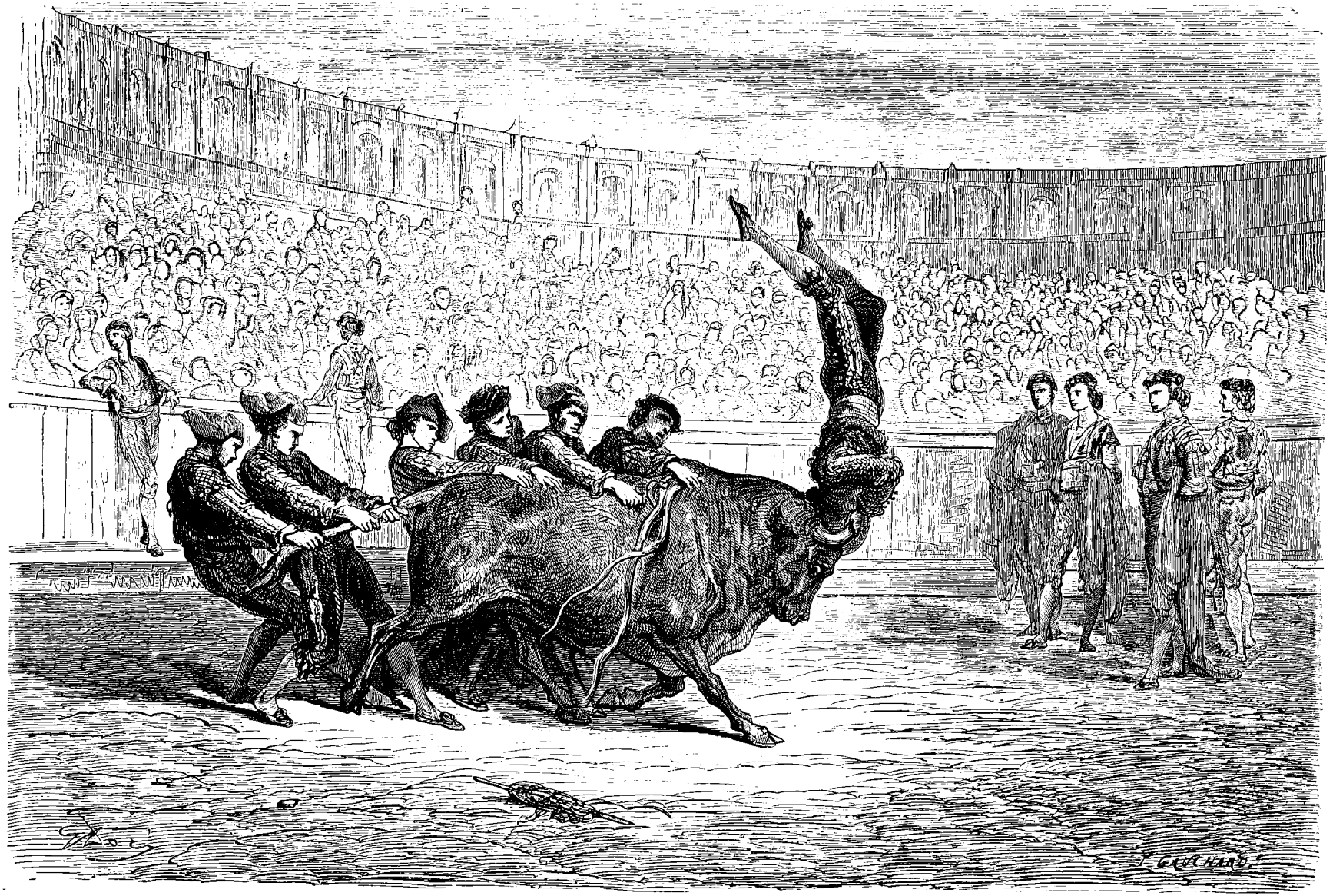
La danse des Seises est un souvenir des anciennes *representaciones* et des *danzas* qui, au moyen âge, accompagnaient dans les principales ville d'Espagne les processions de la Fête-Dieu. Une bulle du pape Eugène IV, datée de 1439, autorisait les danses des *Seises;* il paraît qu'un archevêque de Séville, don Jaime de Palafox, essaya de les supprimer, les trouvant peu compatibles avec le respect dû au Saint-Sacrement. Le chapitre, qui n'était pas du même avis, fréta un navire, et les Seises, accompagnés du Maestro de Capilla, s'embarquèrent pour Rome, afin de montrer au souverain pontife que leurs costumes et leurs danses ne faisaient qu'augmenter l'éclat des solennités religieuses. L'archevêque de Séville avait déjà fait tout son possible pour obtenir la suppression des *danzas* qui s'exécutaient aux frais de la municipalité, dans les processions de la Fête-Dieu. Plus tard on voulut, dit-on, empêcher les Seises de garder leur chapeau en dansant devant le *Santisimo;* il paraît que cette permission aurait été accordée par la cour de Rome, mais elle fut bornée au temps où les costumes seraient conservés sans être aucunement modifiés : c'est pour cela, assure-t-on, qu'ils n'ont subi depuis lors aucun changement.

Les *seises* appartiennent ordinairement à des familles d'ouvriers ou d'artisans : pour être admis, ils doivent avoir moins de dix ans. Les chanoines du chapitre, après avoir entendu chanter les aspirants présentés par le maître de chapelle, choisissent ceux qui montrent la plus belle voix, et les élèvent à la dignité de *seises*. On leur donne alors un costume ordinaire très-simple, et d'autres plus riches pour les solennités où ils doivent figurer. Il est facile de les reconnaître dans les rues de Séville à leur bonnet rouge et à leur manteau de même couleur orné d'une espèce de rabat bleu; le reste de leur costume se compose de bas noirs et de souliers à bouffettes ornés de boutons de métal. Le costume de cérémonie des *seises* est encore exactement celui qu'ils portaient au seizième siècle : le chapeau de forme légèrement conique, a le bord relevé d'un côté, et retenu par un nœud de velours blanc d'où part une touffe de plumes bleues et blanches. Le justaucorps, en soie de même couleur, est serré à la taille par une ceinture et surmonté d'une écharpe nouée sur le côté; un petit manteau, attaché aux épaules, tombe gracieusement jusqu'à mi-jambes. Mais la partie du costume qui nous parut surtout caractéristique, c'est la *golilla*, espèce de fraise de guipure empesée et tuyautée qui entoure le cou, de manière que la tête, suivant l'expression d'un ancien auteur français, « ressemble au chef de saint Jean-Baptiste en un plat. » Des manchettes de dentelles, un haut de chausse ou *calzoncillo* à crevés, des bas de soie bleue et des souliers blancs ornés de bouffettes complètent le costume dont Doré fit un croquis lorsque nous les vîmes dans la cathédrale de Séville, le jour de l'octave de la *Concepcion*. Pour les autres cérémonies, notamment pour celles de la Fête-Dieu, ils ont un costume différent, où le bleu, nous a t-on dit, est remplacé par le rouge.

La danse des *seises* n'attire pas moins de curieux à Séville que les cérémonies de la Semaine Sainte, et l'immense cathédrale est trop étroite les jours où ils doivent figurer dans une *funcion*. Fort heureusement un ami nous avait réservé des places; mais pour y arriver nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un passage à travers une foule énorme échelonnée sur les *gradas* ou escaliers qui entourent l'église. Nous aperçûmes enfin les dix seises placés sur deux rangs devant le maître-autel; bientôt, après avoir salué le Saint-Sacrement, ils se mirent à danser lentement en faisant résonner leurs castagnettes d'ivoire; puis ils entonnèrent ce *villancico*, fort ancien sans doute, à la louange de la Vierge, fille, mère et épouse, plus pure et plus belle que l'aurore et que l'astre du jour :

Salve, oh Vírgen! mas pura y mas bella
Que la aurora y que el astro del dia;
Hija, Madre y esposa, oh María!
Y la puerta de Dios oriental.

Après quelques instants de repos les *niños cantorcillos* chantèrent encore d'autres *coplas*, toujours en



Courses portugaises à Séville : Les *pegadores*. — Dessin de Gustave Doré.

EX-LIBRIS

l'honneur de la sainte Vierge, et après chaque *copla* ils reprenaient cet *estribillo* ou refrain :

A la madre de Dios escogida,
Compañeros, cantad,
Y de España Patrona real,
Campañeros, cantad, concebida
Sin pecado original.

« Chantez, mes compagnons, à la louange de la Mère de Dieu, à la louange de la royale Patrone de l'Espagne, conçue sans péché originel. »

Tout en chantant ces couplets d'une fort jolie voix, les seises continuaient à danser en s'accompagnant de leurs castagnettes; à vrai dire leurs pas ne ressemblent en rien aux danses profanes en usage en Espagne : ce sont des *coulés* ou des *glissés*, sur un mouvement de valse très-lent, tout à fait dans le genre de ceux de l'ancienne pavane d'Espagne telle qu'on la dansait au seizième siècle, ou du menuet, qui la remplaça. Le jour de la Fête-Dieu les *seises* figurent dans la procession à côté de la *custodia* qui contient le Saint-Sacrement; on nous a assuré que d'après un usage très-ancien, ils dansent aussi devant la reine, quand elle vient à Séville.

Les *seises* n'exercent leurs fonctions que pendant quelques années; lorsque leur voix commence à muer, ils sont remplacés par des enfants plus jeunes, et après avoir laissé au vestiaire de la sacristie leurs brillants costumes, ils disent adieu aux honneurs pour reprendre le chemin de la boutique ou de l'atelier.

Une *Corrida* à la portugaise. — Les *Vendedores*. — Don Joaquin de los Santos, le *Caballero en plaza*. — Les *rejoncillos*. — Le *tigre José Bo*. — Les *pegadores*. — Un *espada* monté sur des échasses : Miguel Lopez Gorrito. — Le *Brindis* au *Señor* présidente. — Les *Indios* et les *Caporales*. — La *Sopimpa*, le *Cucullé* et le *Tango*. — Maria Rosa Carmona, la *pegadora*. — Un taureau sellé et bridé. — L'acteur Maiquez et le *picador*. — Teresa Bolsi, la *torera*.

Nous avons déjà dit quelques mots d'une *Corrida à la Portuguesa* qui fut donnée à Séville à l'occasion des fêtes de Pâques : ce mélange du sacré et du profane est chose assez commune dans la Péninsule : nous n'avons donc pas besoin de transition pour passer des danses religieuses et des *seises* de la cathédrale aux *Corridas* en question.

Depuis quelque temps les principales rues de Séville étaient tapissées de gigantesques affiches de toutes couleurs, hautes de deux mètres au moins, et larges en proportion. Ces affiches annonçaient aux habitants de Séville et aux populations andalouses rassemblées dans la capitale une course extraordinaire de taureaux; on lisait en tête ces mots en caractères énormes :

GRAN CORRIDA DE TOROS EMBOLADOS LIDIADOS A LA PORTUGUESA.

Nous avons déjà parlé des taureaux *embolados* : on sait que leurs cornes sont garnies de morceaux de bois arrondis garnis de cuir, qui les empêchent de percer leurs adversaires, mais non de leur infliger des contusions plus dangereuses parfois que les coups de poing les plus vigoureusement appliqués.

Quant aux taureaux combattus à la portugaise, *lidiados a la Portuguesa*, contrairement à ce qui se passe dans les *corridas* à l'espagnole, ils n'ont pas tous nécessairement à affronter l'épée de l'*espada*, et ils sortent quelquefois vivants du cirque. En outre, il est de rigueur qu'ils doivent toujours être *embolados*; les affiches en préviennent formellement le public, et il est de règle que si, pendant la course, un taureau vient à se *desembolar*, c'est-à-dire à perdre l'accessoire qui le rend relativement inoffensif, il doit être reconduit à l'étable sous l'escorte des *cabestros*, ces bœufs paisibles que les taureaux les plus féroces suivent avec une parfaite docilité. Aussitôt qu'il a disparu, un autre taureau *embolado* entre immédiatement en scène pour le remplacer.

Notre affiche promettait encore aux *aficionados* les exercices du *caballero en plaza*, souvenir des anciennes courses du temps de Charles-Quint[1], les *Indios* et les *Caporales*, et les fameux *Pegadores* portugais, sans oublier une Pegadora, chargés d'arrêter dans leur course les taureaux les plus furieux.

Ce n'était pas tout, une *cuadrilla* complète de *toreros* espagnols devait combattre des *toros de muerte*, — des taureaux de mort : c'est ainsi qu'on nomme ceux de ces animaux qui sont destinés à être combattus, suivant les règles ordinaires de la tauromachie, et à périr finalement par l'épée.

Le programme de la *corrida* à l'espagnole n'était pas moins séduisant que celui de la course à la portugaise : d'abord une jeune *torera*, Teresa Bolsi, devait tuer un taureau de sa blanche main; ensuite, parmi les *espadas* figurait le célèbre Miguel Lopez Gorrito, de Madrid, qui avait la spécialité de combattre les taureaux *subido en los zancos*, comme disait l'affiche, c'est-à-dire monté sur des échasses.

Alléchés par des promesses aussi séduisantes, nous nous empressâmes de retenir les *barandillas de piedra*, les places les plus rapprochées du cirque, celles que recherchent de préférence les *aficionados* consommés. A trois heures nous avions pris possession de nos *asientos* à l'ombre, et, la lorgnette en main, nous nous amusions à voir les gradins destinés au peuple se garnir rapidement d'une foule joyeuse et bruyante, dont les costumes aux couleurs brillantes scintillaient en plein soleil.

Le *redondel*, ou cirque proprement dit, était encombré de *majos* et de gamins que les *alguaciles* à cheval allaient bientôt renvoyer à leurs places. Les vendeurs d'eau fraîche, d'oranges et de gâteaux offraient à l'envi leur marchandise avec les cris les plus bizarres : ces industriels sont toujours très-nombreux aux courses de taureaux, les *aguadores* principalement. Ces derniers, surtout, peuvent se passer d'une mise de fonds considérable : deux réaux pour une *cantára* ou *alcarraza* de terre poreuse qu'ils vont remplir à la fontaine la plus voisine, un réal pour un verre grossier; total :

1. Le *caballero en plaza* était un amateur qui travaillait pour la gloire; c'était le *gentleman rider* de la course de taureaux.

soixante-quinze centimes pour le matériel. Les *aguadores* ont en outre un avantage sur les autres petits marchands : c'est de ne payer pour tous droits de vente que le prix d'une *entrada de sol*, ou place au soleil, qui ne s'élève ordinairement qu'à un franc, tandis que les *naranjeros* et autres *vendedores* sont obligés de payer moitié en sus pour avoir le droit de débiter à l'intérieur leurs oranges et leurs gâteaux. Parmi ces marchands en plein vent, il faut encore citer ceux qui vendent des *rosquetes* et des *barquillos*, gâteaux à l'huile qui se sentent de fort loin; des *avellanas* (noisettes), et certains gâteaux très-légers dont le nom pittoresque : *suspiros de fraile*, rappelle celui d'une patisserie bien connue chez nous, et dont l'invention est attribuée aux nonnes; puis enfin ceux qui crient les *altramuces* (en dialecte andalou *artamuses*), ou lupins grillés; ce modeste légume chanté par Horace, et dont les philosophes grecs faisaient, dit-on, leur nourriture de prédilection.

La *corrida* était annoncée pour trois heures, et les *toreros* sont toujours d'une ponctualité remarquable : on procéda donc à l'opération qu'on appelle *el despejo*, opération qui consiste à faire évacuer le cirque, puis eut lieu le *paseo de la cuadrilla*, le défilé traditionnel que nous avons déjà décrit. Le *caballero en plaza*, montant un *caballo de escuela*, un cheval de haute école, ouvrait la marche, suivi de la *cuadrilla*, des *Pegadores*, *des Indios* et des *Caporales*, qui allèrent successivement faire le salut d'usage à la *autoridad competente*. Le défilé terminé, le *señor presidente* agita son mouchoir, signal qui voulait dire qu'on pouvait commencer la course.

Le cirque n'était occupé que par un des membres de la troupe portugaise, José Bó, surnommé le tigre, à cause de son agilité prodigieuse. Il se plaça debout et sans armes, à quelques pas de la porte du *chiquero*, — c'est ainsi qu'on appelle en Andalousie la loge étroite où l'on enferme chaque taureau avant la course. Aux premières notes d'une fanfare de trompettes, la porte s'ouvrit avec bruit et l'animal furieux s'élança avec impétuosité; mais voyant son adversaire qui l'attendait immobile, il s'arrêta court, et après avoir fait voler avec ses pieds de devant des nuages de poussière, il baissa la tête, et se précipita sur José Bó. D'après le programme, celui-ci devait attendre le taureau, et passer *por entre sus manos y patas :* on appelle *manos*, ou mains les pieds de devant, et *patas* ceux de derrière. Nous ne saurions dire exactement comment cela se fit, tant les mouvements du *tigre* furent rapides, mais celui-ci passa comme une flèche entre les pieds du taureau, qui se mit à pousser, des beuglements, fort étonné sans doute d'avoir donné ses coups de corne dans le vide.

A l'autre extrémité du cirque se tenait gravement en selle le *caballero en plaza*, don Joaquin de los Santos; il était armé d'un *rejoncillo*, espèce de lance de bois à peu près semblable à celles dont on se servait anciennement dans les tournois, mais plus faible, longue seulement d'un mètre et demi, et garnie à l'extrémité d'une pointe de fer. Dans les anciennes courses de taureaux, il était réservé aux *caballerós* de briser des lances, *quebrar rejoncillos :* Goya a représenté cet exercice dans plusieurs des eaux-fortes de sa célèbre *toromaquia ;* on y voit notamment un *caballero* espagnol brisant des *rejoncillos* sans l'aide des *chulos*. On assure que le Cid Campeador, Fernand Pizarre, le frère du célèbre conquérant du Pérou, Charles-Quint, dom Sébastien de Portugal et d'autres personnages illustres, aimaient à descendre dans l'arène et à y briser des lances.

Don Joaquin de los Santos montait un superbe *ginete* andalou, au poil noir et luisant, à la crinière épaisse et à la longue queue retombant jusqu'à terre. Il piqua des deux vers le taureau, et le frappa sur le muffle de son *rejoncillo* qui vola en éclats, car ces lances, faites d'un bois blanc très-fragile, sont destinées à se briser au moindre choc, et ne font qu'exciter l'animal sans le blesser.

Le taureau irrité voulut se venger; mais le *caballero*, dont le cheval était admirablement dressé, l'évita par une habile volte-face, et fit un temps de galop pour aller prendre un nouveau *rejoncillo* qu'un *mozo* lui tendait. Il brisa ainsi plusieurs lances, en dirigeant son cheval avec une si grande habileté, que le taureau ne put l'atteindre une seule fois; puis il se retira à reculons en saluant tranquillement, aux applaudissements frénétiques de la foule.

Le *caballero en plaza* ne fut pas plutôt sorti, que nous vîmes s'avancer dans le cirque huit *pegadores* portugais; on les appelle ainsi, du mot *pegar*, qui signifie littéralement *coller*, parce que leur spécialité consiste à saisir fortement le taureau et à se coller à lui, pour ainsi dire, de manière à l'arrêter instantanément *á brazo partido*, c'est-à-dire par la seule force du bras et sans le secours d'aucune arme, quelle que soit la rapidité de sa course.

Le costume des *pegadores* se composait d'une culotte courte, retenue par une large ceinture de couleur, d'une veste d'indienne à ramage qui paraissait avoir été taillée dans de vieux rideaux, et d'un long *gorro* ou bonnet de laine à peu près semblable à la coiffure des pêcheurs catalans. Les *pegadores* commencèrent à provoquer le taureau en gesticulant et en criant, afin de l'attirer de leur côté; l'animal ne tarda pas à répondre à leur appel, et au moment où il allait fondre sur eux, nous les vîmes élever en l'air le bras droit, et l'abattre rapidement sur le dos du taureau. En même temps, un *pegador* saisissait l'animal par la queue, et un autre s'asseyait sans façon entre ses deux cornes. Tout cela avait à peine duré quelques secondes, et le taureau s'arrêta comme s'il eût été galvanisé. Les *pegadores* le maintinrent immobile quelques instants et le lâchèrent tout à coup, sur un signe du président de la place.

Nous vîmes alors paraître Miguel Lopez Gorrito, monté sur ses échasses, et suivi de quelques *chulos* agitant leur *capas*. C'était un homme de petite taille, vêtu du costume traditionnel des *espadas;* ses échasses, qui

EXVIBRIS

élevaient ses pieds de plus d'un demi-mètre au-dessus du sol, étaient solidement attachées à ses jambes, de sorte que s'il avait fait un faux pas, il n'aurait pu se relever qu'avec la plus grande difficulté. Mais nous le vîmes bientôt courir avec une agilité tellement merveilleuse, que nous n'eûmes plus la moindre inquiétude sur son compte. Il se dirigea d'abord, suivant l'usage, vers la loge du *señor presidente* pour lui *ofrecer el brindis*, c'est-à-dire lui porter un toast avant de tuer le taureau. Voici un échantillon, en dialecte andalou, du *brindis* que les *espadas* adressent d'ordinaire au président :

Brindo por usía, por toda la compañía, por la gente de esta tierra, y por la salusitá de mis chavales!

« A votre excellence, à toute la compagnie, aux habitants de ce pays, et à la santé de mes enfants! »

Son discours achevé, Gorrito jeta à terre sa *montera* en pirouettant sur ses échasses, et s'élança résolûment vers son adversaire. Après quelques *pases de muleta*, c'est-à-dire après avoir fatigué le taureau en agitant devant ses yeux le petit drapeau rouge des *espadas*, il tua d'une fort belle estocade la pauvre bête qui n'en pouvait mais après des exercices aussi variés.

Au bout de quelques minutes d'entr'acte, les *clarines* recommencèrent leur fanfare, et la *cuadrilla* des *Indios* fit son entrée au milieu des quolibets du peuple, car ces prétendus Indiens étaient tout simplement des nègres, et les Andalous professent pour les *negritos* un mépris tout particulier. C'est en vain que l'affiche les annonçait comme des sujets du roi du Congo, du roi Fulani, et autres princes de fantaisie; le public refusait de les prendre au sérieux. On les avait affublés, il est vrai, des costumes les plus grotesques; leurs couronnes et leurs ceintures de plumes rappelaient exactement certaines enseignes et les prétendus sauvages qu'on voit dans les baraques des foires.

Les *negritos*, au nombre de cinq, allèrent, sans se déconcerter, s'asseoir sur des chaises de paille placées à quelques pas de la porte qui devait donner passage au second taureau; ils tenaient à la main leurs *rejoncillos* ou lances courtes; derrière eux étaient rangés debout les *caporales*, vêtus comme des laquais de comédie et coiffés d'un tricorne de général au sommet duquel se balançait un long panache; les *caporales*, qui commandaient aux *Indios* et devaient au besoin les appuyer, étaient également armés de *rejoncillos* et tenaient à la main gauche, sans doute comme insigne de leur dignité, un gigantesque éventail de papier rose.

La porte s'ouvrit enfin, et le taureau fondit comme une trombe sur les nègres qui lui barraient le passage; cependant les malheureux tinrent bon, et n'abandonnèrent pas leur poste avant d'avoir employé leurs *rejoncillos*. Ce fut alors une comédie qui porta au plus haut point l'hilarité du public : les nègres, soulevés comme des plumes par l'animal furieux, volaient en l'air pêle-mêle avec les chaises; mais à peine retombés sur le sable, ils ne manquaient pas de se pelotonner en boule, et restaient ainsi sans faire le plus léger mouvement; car ils savaient par expérience que les taureaux s'attaquent de préférence aux objets qu'ils voient remuer. Néanmoins, quelques-uns reçurent de terribles horions, au plus grand contentement des spectateurs; mais ils se laissaient rouler sans changer de position, exactement comme un hérisson qu'on pousse du pied et qui se met en boule; et cela durait ainsi jusqu'à ce que le taureau, las d'exercer sa furie sur un objet inerte, le quittât pour passer à un autre.

Heureusement pour les infortunés *negritos*, les *pegadores* reparurent et mirent fin à leur supplice, en abaissant leurs bras vigoureux sur le taureau, qu'ils arrêtèrent comme le précédent, et qui fut tué quelques minutes après par un *espada* de Madrid, nommé Ricardo Osed. Ce torero, assez maladroit, du reste, fut vigoureusement hué et sifflé par le public andalou, en sa qualité de *madrileño;* car il existe, au point de vue tauromachique, un antagonisme prononcé entre les Andalous et les Madrilègnes.

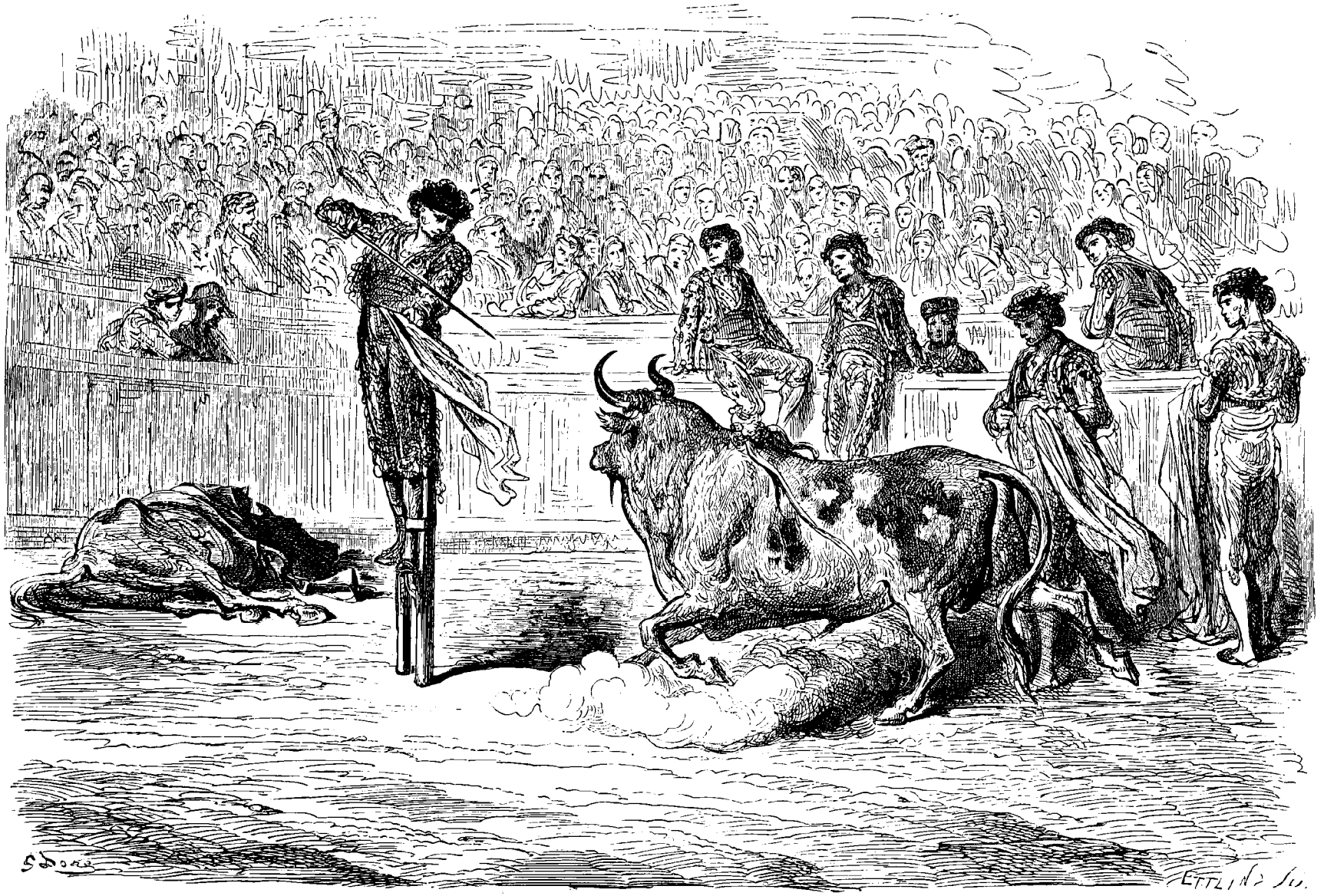
Pendant l'entr'acte qui suivit, reparurent les *Indios* que nous croyions moulus à la suite des coups sans nombre qu'ils avaient reçus; mais il paraît que l'habitude les rend insensibles, car ils firent leur entrée en dansant la *sopimpa*, un pas nègre dont l'orchestre marquait le mouvement saccadé. Ils exécutèrent ensuite d'autres danses de leurs pays, telles que le *cucullé* et le *tango americano;* cette dernière surtout, dont l'air est très-populaire en Andalousie, obtint un grand succès, et fut redemandée plusieurs fois; le public des *asientos de sol* (places au soleil) se mit à entonner en chœur la chanson si connue du *tango :*

Pobre negrito,
Que triste está;
Trabaja mucho,
Y no saca ná!

« Pauvre négrillon, qu'il est malheureux : il travaille beaucoup et ne gagne rien! »

C'était une allusion au métier pénible et peu lucratif des *Indios;* car les malheureux ne gagnent, dit-on, guère plus d'un *duro* par jour pour recevoir tant de horions; du reste, leur corvée n'était pas finie; en effet, nous les vîmes, quelques instants plus tard, prendre position de nouveau pour attendre le taureau à sa sortie; seulement, il y eut une variante : au lieu de s'asseoir sur des chaises comme la première fois, ils se placèrent à genoux devant la porte du *toril;* mais le résultat fut exactement le même pour leurs côtes.

Au moment où l'on se disposait à lâcher le troisième taureau, entrèrent dans le cirque des garçons de service qui roulaient une barrique ouverte d'un côté : après l'avoir placée debout à l'endroit même où les nègres avaient attendu le taureau, ils s'enfuirent à toutes jambes, et nous vîmes entrer une jeune fille qu'on nous dit être Maria-Rosa Carmona, surnommée *la intrepida Portuguesa*. L'intrépide Portugaise, qui tenait à chaque main une de ces petites flèches garnies de papier qu'on appelle



Miguel Lopez Gorrito, monté sur des échasses, tue un taureau dans la *Plaza* de Séville. — Dessin de Gustave Doré.

banderillas, avait pour costume une petite veste dans le genre de celles qu'on appelle des *zouaves*, un jupon court très-bouffant et un large pantalon à la turque noué au-dessus des chevilles; elle portait fort crânement une petite toque à plume, d'où s'échappait une abondante chevelure. Après avoir salué l'assemblée, la jeune Portugaise sauta lestement dans la barrique, où elle se blottit de manière à ne laisser sortir que la tête, et les mains armées des *banderillas*.

Le taureau ne fut pas plutôt lâché qu'il s'élança vers la barrique; mais au moment même où il baissait la tête pour la renverser, Maria-Rosa lui appliqua une *banderilla* sur chaque épaule. La barrique, cependant, fut renversée, et le taureau, la poussant avec ses cornes, la fit rouler sans efforts, comme ferait un jeune chat en jouant avec une bobine. Il se dirigea ensuite vers les *pegadores* qui l'attendaient de pied ferme et qui l'arrêtèrent sans broncher. Pendant qu'ils le tenaient immobile sous leur vigoureuse étreinte, la Portugaise sortit de son tonneau, et saisissant l'animal par les cornes, elle s'enleva rapidement à la force des poignets et resta ainsi suspendue pendant quelques instants. Les *pegadores* ne lâchèrent pas prise, et l'un d'eux, posant sa tête sur celle du taureau, se tint en équilibre, les jambes en l'air, sans faire le plus léger mouvement.

Aussitôt que le *pegador* eut quitté sa dangereuse position, les *mozos* apportèrent une selle et une bride, et se mirent à harnacher le taureau comme s'il se fût agi d'un cheval; opération qui ne se termina pas sans de violentes protestations de la part du patient. Un des *pegadores* enfourcha ensuite cette monture d'un nouveau genre, et armé d'un *rejoncillo* orné de rubans, il courut à la rencontre d'un second taureau qui venait d'être introduit dans le cirque. Après avoir fait quelques tours au hasard, les deux taureaux finirent par se rencontrer, et le *pegador*, malgré le choc violent qui eut lieu, enfonça son *rejoncillo* dans le cou de son adversaire.

Il paraît que dans les anciennes *corridas*, au dix-septième siècle notamment, on se plaisait à ces combats étranges. Goya en a représenté un de ce genre dans l'eau-forte où l'on voit l'Indien Mariano Ceballos, monté sur un taureau, brisant des *rejoncillos* dans la place de Madrid.

Le *pegador*, aidé par les *muchachos*, parvint à diriger vers une des portes sa monture, qui fut reconduite à l'étable. Quant à l'autre taureau, le programme le condamnait à mourir des mains du *Gorrito*. Celui-ci reparut donc, toujours monté sur ses échasses; toujours en sa qualité de *madrileño*, il eut de nouveau à essuyer, malgré sa merveilleuse adresse, les quolibets et les *andaluzadas* des amateurs sévillans, qui trouvaient indigne d'un *espada* de profession de s'attaquer à des taureaux *embolados*. Le *Gorrito*, sans se déconcerter, offrit à quelques plaisants de leur prêter ses échasses, s'ils voulaient venir prendre sa place dans l'arène; mais aucun ne jugea à propos d'accepter cette offre. Ceci nous fit penser à une anecdote qu'on raconte en Espagne, et dont le célèbre acteur Maiquez fut, dit-on, le héros.

Cet acteur était cité parmi les amateurs les plus passionnés pour les combats de taureaux, et il ne manquait jamais de prendre place, comme tous les vrais *aficionados*, aux *barandillas* ou autres *asientos* très-rapprochés de l'arène, et d'où l'on peut facilement causer avec les *toreros*. Un jour que Maiquez croyait avoir à se plaindre d'un *picador*, trop prudent suivant lui, et qui restait trop près de l'enceinte, il se mit à l'accabler des injures les plus grossières, comme font souvent les habitués des courses de taureaux :

« Salga usted mas! Al toro, cobarde! »

Avancez-vous davantage! Au taureau, poltron, criait Maiquez, qui voulait que le *picador*, contre toutes les règles de la prudence, poussât son *rocinante á los medios*, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'arène.

« Señor Maiquez, s'écria le *picador* impatienté en se retournant vers l'acteur, je ne suis pas comme vous, moi : *Eso es de veras!* je joue pour tout de bon!

Les *negritos*, que les Andalous appelaient aussi *los Mongoles*, les Mogols, attendirent le dernier taureau à sa sortie; ils se placèrent de nouveau à genoux, et se laissèrent consciencieusement tourner, retourner et jeter en l'air. Heureusement pour eux deux *picadores* intervinrent et firent diversion; puis arrivèrent les *banderilleros*, qui placèrent leurs trois paires de *banderillas*, nombre réglementaire. Le *clarin* sonna enfin *la mort* du taureau; la *torera* qui devait le tuer s'avança avec une désivolture parfaite vers la loge présidentielle, et après avoir adressé le *brindis* suivant l'usage, elle se dirigea résolûment vers son adversaire.

Teresa Bolsi, — ainsi se nommait la *torera*, était une jeune femme de vingt-huit à trente ans, brune, bien proportionnée, aux traits pleins d'énergie; son costume, qui rappelait beaucoup celui des *bailarinas* de théâtre, se composait d'un corsage décolleté et d'une jupe très-courte à volants, qui laissait voir des jambes robustes emprisonnées dans des bas de soie couleur de chair; une abondante chevelure noire, retenue par une résille, s'échappait d'une *montera* pareille à celle des *toreros*.

Teresa commença par quelques *suertes de capa* dont elle se tira à son honneur, et après avoir fatigué le taureau avec son manteau de soie et sa *muleta* rouge, elle le *cita* pour le *recevoir á la mort*, comme disent les gens du métier; quelques instants après, la bête farouche, frappée d'une superbe estocade *á la verónica*, c'est-à-dire de face, gisait aux pieds de la *torera*, qui, saluait le public de la *montera*, pour le remercier des applaudissements qu'il lui prodiguait.

Les louanges de Séville. — Les *Haciendas* et les *Olivares*; les *Aceitunas sevillanas*; l'huile d'Espagne, — Le chemin de fer de Séville à Cordoue. — Les Nymphes du Bétis. — La *Ciudad de Carmona* et Philippe IV. — Les *romances* populaires de Carmona. — Ecija, la poêle à frire de l'Andalousie; cinquante degrés de chaleur. — Les bords du Génil. — Les *Santeros* andalous; la *demanda*. — Palma. — Les palmiers nains. — Le *Castillo* d'Almodovar del rio.

La grande *corrida de toros á la portuguesa* avait obtenu un succès si complet que l'*empresario* ne tarda pas à en annoncer une seconde; le programme nous

promettait de nouvelles merveilles, mais nous résistâmes à ces réductions tauromachiques. Nous étions, du reste, impatients de visiter Cordoue et sa mosquée; aussi fallut-il nous résigner à dire adieu à la Giralda et à Séville l'enchantersse, la *encantadora Sevilla*, noble et riche parmi les premières cités d'Europe, *la sal de Andalucia* — la grâce de l'Andalousie, que Calderon a aussi appelée *gala de las ciudades*. Un espagnol plus illustre encore, l'auteur du Quijote, a chanté Séville, cette Rome triomphante pleine d'intelligence et de richesse :

« Roma triunfante en ánimo y riqueza. »

On n'en finirait pas si on voulait citer tous ceux qui ont vanté la capitale dont le Guadalquivir arrose les antiques murailles :

« Por muy largo que fuera su elogio, dit le savant Aldrete, siempre se quedaria corto ! « On aurait beau « s'étendre sur ses louanges, on serait toujours trop « court ! »

Cependant, nous ne voulûmes pas quitter Séville, sans avoir visité les belles *Haciendas* des environs, vastes bâtiments rustiques qui servent à la fabrication de l'huile produite par les *olivares*, ou plantations d'oliviers qui occupent les vastes plaines situées entre Carmona et Alcalá. Au point de vue pittoresque, l'olivier est un arbre triste, gris, et dont l'effet n'est pas heureux dans le paysage : ce qui contribue encore à rendre son aspect plus froid et plus monotone, c'est que les *olivares* sont toujours plantés avec une régularité et une symétrie parfaites; cet usage est tellement absolu que le verbe *olivar* s'emploie lorsqu'il s'agit de planter des arbres quelconques en ligne droite.

Les *aceitunas sevillanas*, très-recherchées aujourd'hui dans toute l'Espagne, étaient célèbres dans l'antiquité, et les gourmets romains faisaient venir pour leurs festins les *olivæ bæticæ*. Pline le Jeune, pour décider un de ses amis à accepter son dîner, lui promettait de lui servir des olives d'Andalousie.

Les olives les plus renommées aujourd'hui sont celles qu'on nomme *aceitunas de la reina* : elles sont de forme ovale, et dépassent quelquefois la grosseur d'un œuf de pigeon. Les *zorzaleñas*, au contraire, appelées ainsi du nom d'une espèce de merle qui en est très-friand, sont rondes et de la grosseur d'une cerise. En Espagne, les olives se mangent ordinairement à la fin du repas, et on dit familièrement d'une personne qui arrive au dessert qu'elle arrive aux olives ; *llega á las aceitunas*. Les Espagnols, qui sont toujours sobres, le sont surtout quand il s'agit d'olives : *Aceitunas*, dit un proverbe bien connu, *una es oro, dos plata, y la tercera mata :* une, c'est de l'or; deux, c'est de l'argent, et la troisième vous tue. Suivant un autre proverbe, si les olives sont très-bonnes, on peut aller jusqu'à la douzaine : *Aceituna, una; y si es buena, una docena.*

La récolte des olives, ou *aceitunada* se fait dans toute l'Andalousie en automne, comme dans nos provinces méridionales; les paysans, aidés de leurs familles, recueillent le fruit dans des *cofines* de jonc, et en chargent ces beaux et vigoureux ânes d'Andalousie, qui portent facilement, nous assura-t-on, leurs seize *arrobas* (plus de 200 kilogrammes). On met les olives, avant de les presser, dans une vaste pièce qu'on appelle *la truja*, et l'huile est déposée dans de grandes *tinajas* de terre qui rappellent les amphores romaines, et qui se fabriquent à *Coria del rio*, à trois lieues de Séville. L'huile d'Espagne a chez nous une triste réputation, et inspire d'ordinaire une certaine répugnance aux étrangers; les Espagnols, au contraire, la préfèrent à la nôtre et à celle d'Italie, dont le goût leur paraît trop fade. Laissons la question indécise, car c'est affaire de goût. Nous ajouterons seulement que Saint-Simon, dans ses Mémoires, est loin de se montrer partisan de l'huile d'Espagne.

Comme la *Huerta* de Valence, les environs de Séville ont aussi leur *naranjales :* c'est à l'époque où l'on cueille les olives que les oranges commencent à prendre leur couleur d'or; celles de Séville, quoique moins estimées que celles de Valence, de Mayorque et de Murcie, sont quelquefois excellentes, et on en expédie une grande quantité en Angleterre.

Nos visites aux *haciendas* et aux *olivares* terminées, le moment était venu de dire adieu à Séville : nous nous dirigeâmes donc, non sans regret, vers la gare du chemin de fer, située entre la *Puerta de Triana* et la *Puerta Real*. A mesure que le convoi s'éloignait, les clochers de Séville disparaissaient peu à peu à l'horizon; longtemps encore, cependant, nous pûmes voir la Giralda et sa statue de bronze se détacher sur le ciel, dorée par les rayons d'un soleil matinal. Quand nous cessâmes d'apercevoir la vieille tour arabe, le train longeait encore le Guadalquivir : les bords du fleuve étaient garnis de gamins à la peau bronzée qui, au moment où nous passions devant eux, se jetaient à l'eau comme une nuée de grenouilles. Nous n'aperçûmes, il est vrai, sur le sable d'or du fleuve qui baigne la cité impériale, aucune des *Nymphes du Bétis* chantées par le poëte :

Ninfas del Betis, que en arenas de oro
Undoso baña la Imperial Sevilla.

En revanche, les bords du Guadalquivir, garnis de la plus splendide végétation, sont encore aujourd'hui tels que les dépeint l'auteur de Guzman d'Alfarache : nous y admirâmes « ces jardins fertiles remplis de fleurs, qu'on peut appeler un paradis, si quelque endroit de la terre mérite ce nom : les arbres touffus, chargés des fruits les plus savoureux, les plantes odorantes, le courant de l'eau, le souffle de l'air, tout concourt à entretenir une fraîcheur délicieuse sous ces ombrages, et en aucune saison les rayons du soleil n'ont la permission d'y pénétrer. »

La voie ferrée de Séville à Cordoue est à peu près parallèle au cours du Guadalquivir. Le fleuve, qui coule paisiblement en décrivant de nombreux méandres au milieu de vastes plaines d'une fertilité admirable, disparaît de temps en temps pour se mon-

trer bientôt après. *La Rinconada*, *Brenes*, *Tocina* sont des stations peu importantes; quelques clochers carrés se montrent au-dessus des oliviers et des pins dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Carmona.

Nous ne voulûmes pas manquer de visiter cette petite ville, peu éloignée du Quadalquivir, et nous quittâmes notre wagon pour monter dans un *calesin* aux roues démesurées et à la caisse peinte en jaune clair. Ce

Homme et femme du peuple à la fontaine (croquis fait à Carmona). — Dessin de Gustave Doré.

véhicule primitif nous conduisit fort lestement; « Quand ils vont à la campagne, écrivait il y a deux cents ans un voyageur français, ils font courir les mules de leurs carrosses toujours à toute bride. »

Malheureusement, nous fîmes tout le trajet à travers un épais nuage de poussière blanche, car la poussière est le plus grand fléau du voyageur en Andalousie.

Carmona est une fort jolie petite ville, bâtie comme

Teresa Bolsi, *torera* andalouse. — Dessin de Gustave Doré.

EX-LIBRIS

Tolède au sommet d'un monticule élevé, et dont les maisons blanches se détachent de loin sur le bleu du ciel. On la dit fondée par les Phéniciens, comme Carteia, Cartama, et d'autres villes d'Andalousie placées sur une hauteur; le mot *car* signifiant, dit-on, un endroit élevé. A l'époque romaine, *Carmo* avait beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. César la considérait comme la ville la plus forte de toute la Bétique; son terrain était alors, comme aujourd'hui, merveilleusement fertile en blé : nous avons vu des médailles romaines portant sur le revers le mot *Carmo*, entre deux épis de blés.

Les habitants de Carmona sont très-fiers de leur ville, témoin l'écusson que nous remarquâmes sur la façade de l'Ayuntamiento : il représente une étoile entourée de lions et de châteaux, avec cette modeste devise :

« Sicut Lucifer lucet in aurora
« Sic in Vandalia Carmona. »

Depuis Philippe IV, elle jouit du titre de *Cité;* ce n'était auparavant qu'une *Villa*, mais on raconte que ce prince, lors de sa visite, ayant reçu des habitants un présent de quarante mille ducats, lui octroya en échange le titre de *ciudad*. Avant de quitter Carmona, nous allâmes visiter l'ancien *Alcazar* arabe situé près de la *Puerta de Marchena;* nous y remarquâmes une salle du temps de la domination musulmane, dont le plafond en bois résineux a conservé quelques traces de l'ancienne dorure. On a, de cet Alcazar, une des plus belles vues du monde : une vallée fertile, peuplée de nombreux villages, s'étendait devant nous, et plus loin nous découvrions plusieurs villes, telles que Marchena, Moron et Osuna, ainsi que la *Sierra de Ronda* et d'autres montagnes d'Andalousie dont les lignes bleues se confondaient avec l'horizon.

Nous avons parlé des *romances* populaires qui s'impriment à Carmona; cette petite ville, où la gravure sur bois a encore quelques progrès à faire, a le privilége d'en fournir toute la province. Les sujets favoris sont toujours des histoires de *bandoleros*, ce qui s'explique facilement par le voisinage de la *Sierra Morena*, le pays classique du banditisme.

Quand nous fîmes notre entrée dans la ville d'Ecija, il était une heure après midi, et la température était tellement élevée qu'on l'aurait trouvée excessive au Sénégal même. C'était une de ces chaleurs qui font chanter les cigales, — *cantar la chicharra*, comme on dit en Andalousie : les rares passants que nous rencontrions rasaient les murs pour profiter de l'étroite bande d'ombre projetée par les maisons; çà et là quelques lévriers efflanqués tiraient la langue en haletant; les boutiques étaient soigneusement fermées, comme un dimanche ou un jour d'émeute, car les marchands qui venaient de terminer leur repas, n'auraient pas manqué pour un empire de *dormir la siesta*.

Ecija passe à juste titre pour la ville la plus chaude d'Andalousie : on a constaté, dit la *Guia de Sevilla*, qu'au mois de juillet de l'année 1859, époque où la chaleur, il est vrai, fut tout à fait exceptionnelle, le thermomètre centigrade monta jusqu'à cinquante degrés à l'ombre. Ce n'est donc pas sans raison que cette ville a reçu en Espagne le surnom de *sartenilla de Andalucia*, c'est-à-dire : la poêle à frire de l'Andalousie, surnom qu'elle doit aussi bien à la température exceptionnelle de son climat, qu'à sa situation au fond d'une vallée entourée de collines sablonneuses qui renvoient, comme un immense réflecteur, les rayons d'un soleil ardent.

Il faut croire, du reste, que les habitants d'Ecija sont fort glorieux de jouir d'un soleil aussi africain, puisque les armes de leur ville se composent d'un soleil rayonnant autour duquel se lit cette fière légende empruntée aux Écritures : « *Una sola sera llamada la Ciudad del Sol.* » C'est-à-dire : Une seule ville sera appelée le ville du soleil.

Ecija peut, en outre, tirer vanité de son ancienneté, car elle existait déjà à l'époque grecque; l'empereur Auguste l'éleva à la dignité de colonie romaine, et Pline assure qu'elle rivalisait en grandeur avec ses deux voisines, *Italica et Corduba*. Les Arabes, qui la possédèrent depuis l'année 711 jusqu'au milieu du treizième siècle, l'entourèrent d'épaisses murailles et de tours massives dont une partie existe encore. La ville est également fière de ses saints, si l'on croit un in-quarto intitulé : *Ecija y sus Santos*. Parmi les saints en question, figure *san Crispin*, qui n'est autre que notre saint Crépin.

Après une *siesta* de quelques heures au *Parador de la Diligencia*, nous nous risquâmes à faire une promenade dans la ville : la rue principale, la *Calle de los caballeros*, nous fit l'effet d'un four à peine refroidi; c'est une rue aristocratique, et bordée de palais appartenant aux Benameji, aux Peñaflor, et autres familles aux noms aussi sonores. Ces palais sont ornés dans un style *churrigueresque* tellement exagéré et contourné qu'ils nous rappelèrent un modèle du genre, celui du marquis de *Dos Aguas* que nous avions remarqué à Valence. C'est en vain qu'on chercherait en Hollande, en Allemagne ou ailleurs un spécimen d'architecture d'un *rococo* aussi dévergondé.

Pour reposer nos yeux, nous allâmes visiter quelques jardins sur les bords du Génil, car la poétique rivière qui coule au pied de la colline de l'Alhambra arrose aussi les murs d'Ecija; notre guide nous vanta beaucoup ses eaux : nous crûmes d'abord qu'il allait nous citer quelques *romances* des poëtes arabes : hélas! les eaux du Génil n'avaient de mérite à ses yeux qu'au point de vue du dégraissage des laines, la principale industrie du pays, à ce qu'il nous assura.

Après avoir fait le tour de l'inévitable *Plaza de Toros*, bâtie sur l'emplacement d'un amphithéâtre romain, nous visitâmes quelques églises qui n'ont de remarquable que leurs clochers carrés, leurs anciennes tours arabes antérieures au treizième siècle, et quelques belles colonnes enlevées aux monuments antiques. Près des bords du Génil nous remarquâmes une co-

lonne surmontée d'une statue dorée représentant saint Paul : c'est ce qu'on appelle *el Triunfo*. Suivant une tradition assez contestable, l'apôtre aurait séjourné à Ecija, et y aurait converti son hôtesse, qui figure parmi les *Santos de Ecija* sous le nom de sainte Xantippe.

Un souvenir moins ancien et plus profane, c'est celui de ces fameux bandits, longtemps la terreur de l'Andalousie, *los siete niños de Ecijá*, les *sept gars* dont nous avons raconté l'histoire. Les exploits des sept *bandoleros* andalous ont déjà pris place dans les légendes populaires à côté de ceux du Cid campeador, toute comparaison à part entre les deux héros, bien entendu.

Peu de temps après avoir quitté Ecija, comme nous venions de descendre de notre véhicule pour monter à pied une petite côte, nous fûmes abordés à un détour du chemin par un grand gaillard à l'aspect étrange et au costume passablement déguenillé : sa tête, enveloppée dans une espèce de capuchon était abritée par un vieux chapeau de feutre noir; un manteau de drap gris à carreaux couvrait ses épaules, chargées en outre d'une de ces besaces dont les Espagnols se servent souvent en voyage pour porter leurs provisions, et qu'ils appellent *alforjas*. Il tenait à la main droite un long bâton, et à la main gauche un petit tableau représentant une madone très-grossièrement peinte, et auquel était appliquée une petite boîte carrée ouverte par le haut, comme un tronc ou une tire-lire. Ce singulier personnage s'approcha de nous avec force révérences, et nous présenta son tableau en murmurant avec une volubilité extraordinaire des paroles inintelligibles; cependant il nous fut facile de reconnaître à l'accent de sa voix qu'il récitait des prières tout en nous demandant l'aumône.

« C'est un *Santero*, nous dit en riant le *mayoral* de la diligence, qui cheminait à côté de nous; vous savez ce que dit notre proverbe : *El que pide por Dios, pide para dos*, — Celui qui demande pour Dieu, demande pour deux. »

Le *Santero*, qu'on appelle également *Demanda* ou *Demandador*, parce qu'il passe sa vie à *demander*, est un type des plus curieux, qui appartient presque exclusivement à l'Andalousie. En réalité, ce n'est qu'un mendiant à peine déguisé, qui abuse de la crédulité des gens naïfs, en leur faisant croire que ce n'est pas pour lui qu'il quête, mais pour le saint représenté sur sa *demanda*, — c'est ainsi qu'on nomme la tirelire où il encaisse les recettes.

Chaque *Santero* se met sous la protection d'un saint particulier : ainsi celui qui demande pour *san Blas* (saint Blaise), vend des petits rubans de soie qui ont été attachés au cou de la statue du saint; ces rubans sont infaillibles, assure-t-il, contre les maux de gorge, car c'est toujours san Blas qu'on invoque pour les maladies de ce genre.

Le *Santero* de san Antonio Abad distribue aux habitants des campagnes des clochettes de métal qui ont la propriété de mettre les bestiaux à l'abri des épidémies; celui de saint Lazare possède une recette infaillible pour mettre les démons en fuite. Un autre préserve des voleurs, un autre de la foudre et de la grêle. C'est ainsi que la *demanda* se remplit petit à petit de *cuartos;* il n'est pas besoin d'ajouter que lesdits *cuartos* ne prennent jamais le chemin d'une chapelle ou d'un ermitage, car c'est pour lui et pour lui seulement que demande le *Santero*. « Voulez-vous savoir, dit un écrivain andalou, don José-Maria Tenorio, à quoi les *Santeros* emploient le temps pendant lequel ils ne quêtent pas? Leur principale occupation est d'aller à la *taberna*. C'est là l'ermitage où ils vont adorer le dieu Bacchus, pour qui ils professent un culte véritable. Ils demandent toujours du meilleur et du plus vieux, et ils ont bien raison, car le dieu de la vigne leur donne les forces dont ils ont besoin pour parcourir les villes et les campagnes, ainsi que l'éloquence nécessaire pour persuader ceux qui veulent bien les écouter. »

Il y a une quarantaine d'années, avant la suppression des couvents, ces *Santeros* étaient, dit-on, beaucoup plus nombreux en Andalousie; ils ne craignaient pas alors de se déguiser en moines, à l'aide d'une barbe postiche, d'un froc et d'un capuchon; ils parcouraient ainsi les villages, prêchant la pénitence et la mortification, mais se gardant bien de prêcher d'exemple. Parfois cependant, il s'en rencontrait qui prenaient leur métier au sérieux et qui montraient plus de désintéressement : non contents de demander la charité, ils prétendaient obliger les passants à baiser leurs saints et leurs madones. Un voyageur du siècle dernier, anglais et protestant, fut très-choqué de la conduite de ces *Santeros*. « On ne doit rien leur donner, dit-il, à moins qu'on ne se propose de baiser leurs images, du crédit et de la vertu desquelles ils sont plus jaloux que des *ochavos* et des *cuartillos*. En leur donnant de bonnes paroles au lieu d'argent, ils vous laisseront en repos; mais en leur faisant l'aumône et en refusant de baiser ce qu'ils présentent, on est sûr de s'attirer des injures de leur part, quelque considérable que soit l'argent qu'on leur donne. »

Un des écrivains les plus distingués de l'Espagne à notre époque, Don Eug. Hartzenbusch, a très-bien dépeint, dans une fable intitulée : *El Santero*, le caractère de ces mendiants nomades :

A cierta romeria
Sobre una mula docil,
Iba en Andalucia un picaro santero,
Que de cada espolazo
Al animal sacabale un pedazo,
Y mientras cariñoso le decia :
Corra, que tu cachaza me atribula,
Corra, por caridad, hermana mula.

Faz de paloma. corazon de arpiá;
Palabras de angel, obras de demonio,
Tal es, sin levantarle testimonio
La perfida, la vil hypocresia.

« Un *Santero* fripon, monté sur une mule docile, se rendait à certaine foire d'Andalousie; de chaque coup d'éperon

il arrachait un morceau de la peau de la bête, tout en lui disant d'un ton patelin : Marche, ta lenteur me fait mourir, marche, par charité, mule ma mie.

« Tête de colombe, cœur de harpie ; paroles d'ange ; actions de démon, telle est, si je ne m'abuse, la perfide, la vile hypocrisie. »

Nous reprîmes à la station de Palma le train qui devait nous conduire à Cordoue. La petite ville de Palma, dont les maisons s'élèvent au milieu d'épais bosquets d'orangers et de grenadiers, occupe une position charmante dans l'angle formé par le Guadalquivir et le Genil ; car la poétique rivière qui arrose, à côté du Darro, l'Alameda de Grenade, vient mêler près de Palma ses eaux à celles de la *grande rivière* des Arabes.

La voie continue à suivre, presque sans détours, la rive droite du Guadalquivir ; les vastes plaines qui s'étendent à l'horizon sont couvertes de *palmitos* ou palmiers nains, c'est-à-dire presque incultes ; car les racines de cette plante sont tellement tenaces et si difficiles à extirper, que les agriculteurs ne parviennent qu'avec la plus grande difficulté à défricher les terrains qui en sont infestés. Avant l'achèvement du chemin de fer, les diligences qui faisaient le trajet entre Séville et Cordoue traversaient ces solitudes désolées ; souvent la poussière y était tellement épaisse, que les roues des voitures enfonçaient presque jusqu'au moyeu, et nous nous souvenons que plus d'une fois dix ou douze mules vigoureuses eurent peine, malgré les cris, les coups de bâton et les pierres du *zagal*, à faire sortir notre véhicule de cet océan de sable. Il fallait alors un jour et une nuit pour aller de Séville à Cordoue, trajet que nous fîmes en chemin de fer en moins de cinq heures.

Santero andalou (environs d'Ecija). — Dessin de Gustave Doré.

Peu de temps après avoir quitté la station de Palma, nous aperçûmes sur notre gauche un énorme rocher à pic surmonté d'une haute tour carrée s'élevant au-dessus d'une forteresse du moyen âge ; on eût dit un des vieux *burgs* qui dominent le Rhin, transporté sur les bords du Guadalquivir. C'était l'ancien *castillo* arabe d'Almodovar del rio, poste avancé de Cordoue, et dont le nom sonore convient on ne peut mieux à une ruine aussi pittoresque. Suivant la tradition populaire, c'est dans le château d'Almodovar que *el rey don Pedro* — c'est de Pierre le Cruel qu'il s'agit — cachait ses trésors, lorsqu'il partait pour ses expéditions guerrières.

Une demi-heure après, le train s'arrêtait dans une gare de chemin de fer qui ressemblait à toutes les gares possibles, et les employés criaient : Cordoba ! Cordoba !

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans la glorieuse Cordoue, l'ancienne capitale des Khalifes d'Occident.

Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

La *casa de Espositos* (hospice des Enfants-Trouvés), à Cordoue. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

L'ancienne Cordoue : *Corduba* ou *Corteba*. — Silius Italicus et Martial. — Cordoue sous la domination romaine. — Les patriciens; la *cepa de Cordoba*. — Un mot du Grand Capitaine. — Les Sénèque et l'auteur de la Pharsale. — Le palais des rois goths. — Splendeurs de Cordoue sous les khalifes d'Occident. — Les livres à Cordoue et la musique à Séville. — Les chrétiens et les juifs sous la domination arabe. — Décadence de Cordoue.

Il n'est pas de ville en Espagne, on pourrait presque dire en Europe, qui puisse s'enorgueillir d'un passé plus glorieux que Cordoue. Son histoire remonte si haut, qu'on ignore jusqu'à l'étymologie de son nom; on n'a pas encore décidé la question de savoir si les Romains l'appelèrent *Corduba* en empruntant ce mot à la langue ibérienne; si, suivant Bochart, Corduba dérive

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 401; t. XIV, p. 353; 369, 385, 401; t. XVI, p. 305 et 321.

de corteba, c'est-à-dire, en phénicien, pressoir à huile, ou bien si les Carthaginois l'appelèrent ainsi d'un mot qui signifiait *la perle du Sud*.

Là ville de Cordoue est bâtie dans une situation si avantageuse, qu'on peut supposer qu'elle fut un des premiers endroits occupés par les plus anciens habitants de l'Espagne. Il est certain qu'elle existait longtemps avant Jésus-Christ, car Silius Italicus la mentionne dans son poëme sur la seconde guerre Punique, parmi les villes qui fournirent des secours à Annibal. Ce vers du même poëte pourrait faire croire qu'à cette époque Cordoue, ou du moins la province, passait pour produire de l'or :

Nec decus auriferæ cessavit Corduba terræ.

Plusieurs anciens auteurs assurent, du reste, que le Betis (aujourd'hui le Guadalquivir) et d'autres rivières de la Bétique, roulaient autrefois de l'or dans leurs sables.

Martial parle aussi de l'ancienne Cordoue, dont il cite les *trapeta* ou pressoirs à huile. Les environs de cette ville produisaient autrefois, dit-on, autant d'huile que toute l'Andalousie.

Les Turduli, dont Cordoue était la capitale, étaient très-avancés dans les sciences : Strabon rapporte qu'ils conservaient avec soin les livres de leurs auteurs et de leurs poëtes, et que leurs lois, qu'ils faisaient remonter à une antiquité très-éloignée, étaient écrites en vers. La ville avait été augmentée d'une manière notable dès l'an de Rome 585, par le consul M. Claudius Marcellus, et fut la première d'Espagne à laquelle les Romains donnèrent le titre et les priviléges de colonie romaine. De plus, elle reçut le nom de *Patricia*, parce qu'un grand nombre de familles patriciennes sans fortune étaient venues s'y établir.

Aujourd'hui encore, la *cepa de Cordoba* — la souche de Cordoue — est citée comme appartenant à la plus ancienne aristocratie, à celle qui est *de la sangre azul*, ou du sang bleu, comme disent les Espagnols en parlant de la plus haute noblesse. Ceci rappelle le mot qu'on attribue à Gonzalve de Cordoue : « Il est peut-être d'autres villes où j'aimerais mieux vivre, mais il n'en est aucune où j'aimerais mieux être né. »

Cordoue eut bientôt des temples, des théâtres, des amphithéâtres, en un mot tous les monuments qui embellissaient la capitale du monde civilisé; et elle ne tarda pas à devenir célèbre par ses écoles, où la langue grecque était enseignée par des grammairiens et des rhéteurs en renom. Parmi les personnages qui illustrèrent la *facunda Corduba*, — l'éloquente Cordoue — nous ne citerons que les plus connus : Lucain, l'auteur de la *Pharsale*, et les Sénèque. Les nombreux fragments d'inscriptions latines qui se sont conservés à Cordoue, malgré les bouleversements successifs que la ville a subis, suffiraient, du reste, pour donner une idée de sa splendeur à l'époque romaine.

Sous la domination des Goths, Cordoue perdit un peu de sa prospérité. Cependant plusieurs rois la choisirent pour leur séjour et y firent bâtir des édifices somptueux. On l'appelait alors la ville *sainte* et *savante*. Théodefroi, père du roi Rodrigue, y éleva un palais dont les rois arabes firent plus tard leur résidence; on nous en a montré quelques vestiges dans l'édifice qu'on appelle aujourd'hui *el Alcazar-viejo*. Cette demeure était ornée avec tant de luxe, que, suivant l'expression d'un auteur arabe, les décorations éblouissaient les yeux.

Après l'invasion de l'Espagne par Tarik, en 711, Cordoue fut la première ville qui eut le courage d'opposer de la résistance aux envahisseurs : les chrétiens y soutinrent courageusement un siége de trois mois. Forcée de céder au nombre, elle devint sous Abdul-r-Rahman ou Abdérame dit le Juste, la capitale du khalifat d'Occident. Abdérame, qui régnait sous la suzeraineté des khalifes de Damas, se déclara indépendant en 756, et prit le titre d'*Emir almumenin*, ou prince des croyants. C'est sous le règne de ce prince que fut commencée la merveilleuse mosquée de Cordoue; c'est lui aussi qui fit venir d'Asie les hommes les plus remarquables dans tous les genres, et qui fonda ces écoles où se formèrent tant de savants célèbres, pendant que le reste de l'Europe était plongé dans l'ignorance.

Sous les successeurs d'Abdérame, Cordoue arriva à l'apogée de sa splendeur et de sa prospérité : elle mérita alors d'être appelée l'Athènes de l'Occident, et devint, suivant l'expression du célèbre médecin Razis, la « nourrice des sciences, le berceau des capitaines. » D'autres auteurs arabes l'appellent encore « la mère des cités, le trône des sultans, le minaret de piété et de dévotion, le refuge de la tradition, le séjour de la magnificence et de l'élégance, etc. » Un poëte dit que Cordoue est à l'Andalousie ce que la tête est au corps; un autre compare cette province à un lion, dont la capitale des Khalifes d'occident serait le cœur.

Cordoue était au moyen âge la ville du monde où il y avait le plus de livres. Le Khalife Hishám avait réuni une bibliothèque qui contenait plus de six cent mille volumes, et dont le catalogue n'occupait pas moins de quarante-quatre tomes. Cordoue avait la prééminence pour les lettres et les sciences; Séville, sa voisine, passait pour l'emporter sous le rapport de la musique. Un auteur arabe raconte à ce sujet une anecdote assez intéressante :

« J'étais une fois, dit-il, dans le palais du Khalife Al-Mansúr Ya'Kúb lorsqu'une dispute s'éleva entre un faquir et un caïd au sujet des mérites divers de ces deux villes. Celui-ci venait de faire l'éloge de Séville : C'est très-bien, reprit le faquir, mais je n'ai qu'une chose à vous dire : c'est que lorsqu'un homme instruit habitant Séville vient à mourir, et que ses héritiers veulent tirer parti de sa bibliothèque, ils l'envoient toujours à Cordoue pour la faire vendre. Lorsqu'au contraire un musicien meurt à Cordoue, et que ses instruments sont à vendre, la coutume est de les envoyer à Séville. »

Malgré les guerres civiles qui désolèrent l'Andalousie, les Khalifes de Cordoue devinrent tellement puissants que plusieurs princes d'Europe et même

d'Orient leur envoyèrent des ambassadeurs pour solliciter leur alliance; les récits contemporains sont remplis de détails sur la réception qui fut faite aux envoyés venus de Constantinople. Mariana, parlant de l'un des Khalifes, dit qu'il tenait en ses mains la paix et la guerre, et qu'il était maître de faire et de défaire les rois.

Malgré leur puissance, les princes arabes se montrèrent fort tolérants à l'égard des chrétiens : dans toutes les villes conquises ceux-ci obtinrent le libre exercice de leur culte. Les vainqueurs firent même mieux : ils partagèrent avec eux les églises par moitié. Ainsi, lorsqu'il fut question de bâtir la fameuse mosquée de Cordoue, comme l'emplacement choisi était occupé par une église dont les chrétiens jouissaient par moitié, les musulmans durent s'entendre avec eux pour le rachat de leur part. Le auteurs arabes citent même le chiffre de l'indemnité, qui s'éleva, disent-ils à cent mille dinars.

Ce qui prouve encore la tolérance des Khalifes de Cordoue à l'égard des chrétiens, c'est qu'un concile d'évêques fut tenu dans leur capitale sous le règne d'Hishám, fils d'Abdérame Ier, et qui occupa le trône après lui. On assure même que dans un seul jour, trois mille chrétiens de Cordoue abjurèrent leur religion pour embrasser solennellement celle de Mahomet. Les Juifs étaient également libres de pratiquer leur culte : ils avaient leur synagogue dans une rue qu'on appelle encore aujourd'hui la *Calle de los Judíos*, — la rue des Juifs. Cette construction existe encore, et sert de chapelle sous l'invocation de sainte Quiteria.

Depuis le commencement du neuvième siècle jusqu'à la fin du douzième, Cordoue fut une des villes les plus brillantes et les plus peuplées du monde entier : rivale de Damas et de Bagdad, les deux villes les plus florissantes de l'Orient, elle vit sa population s'élever à près d'un million d'habitants ; elle renfermait, assure-t-on, deux cent mille maisons, trois cents mosquées (d'autres disent même six cents), cinquante hospices, quatre-vingts écoles, et neuf cents bains publics. Le nombre des faubourgs s'élevait à vingt-deux, et chacun de ses faubourgs avait ses mosquées, ses marchés, ses bains, et autres établissements utiles. Les détails que donnent les historiens arabes sur le luxe et la splendeur de la cour des Khalifes sont tellement merveilleux, qu'on pourrait croire leurs récits exagérés s'ils n'étaient unanimes à ce sujet. L'or, l'argent, l'ivoire, les perles, les pierres fines et les marbres les plus précieux, les bois les plus rares étaient employés avec une profusion inouïe dans la construction et dans l'ameublement des palais des souverains, et des habitations des particuliers.

Les révolutions, les guerres civiles et les invasions des Berbères venus d'Afrique détruisirent peu à peu toutes ces splendeurs, et Cordoue étant tombée au pouvoir de Ferdinand III (saint Ferdinand) le 29 juin 1236, sa décadence ne fit que s'accroître sous la domination chrétienne. A la fin du dix-septième siècle, elle ne comptait que quatorze mille feux, et cent ans plus tard ce nombre était tombé à huit mille. Bien que sa population se soit un peu accrue depuis, elle ne contient guère aujourd'hui plus de dix mille feux ou cinquante mille âmes à peine. Nous voilà bien loin du million d'habitants qui peuplait Cordoue à l'époque des Khalifes!

L'entrée à Cordoue. — La tour de la Carrahola. — le pont du Guadalquivir. — La *Puerta del Puente*. — La *Mezquita*; Abdérame et son fils. — Le *Patio de los Naranjos*. — Les expropriations à Cordoue au neuvième siècle. — Les huit cent cinquante colonnes de marbre. — Le *Mihrab*. — Une mosaïque byzantine. — Le *Zancarron*; le *Makssurah*; *la silla del rey* Almanzor. — Les cloches transformées en lampes.—L'éclairage au temps des Arabes. — Charles-Quint et la mosquée de Cordoue. — La colonne du Captif chrétien. — Les tombeaux de la Mosquée. — L'ancien *Al-Minar*. — La *Puerta del Perdon*. — Les heurtoirs arabes.

Notre entrée à Cordoue par le chemin de fer nous fit presque regretter le bon temps des diligences. Il est vrai qu'à cette époque on arrivait brisé, harassé de fatigue, poudré à blanc par la poussière, après avoir été cahoté sur une route pendant quarante, soixante heures, et même davantage, dans une voiture mal suspendue et trop étroite.

En revanche, l'entrée à Cordoue était superbe : après avoir laissé derrière soi la *Carrahola*, une majestueuse tour du quatorzième siècle surmontée de créneaux, on traversait le magnifique pont de seize arches sur le Guadalquivir, que défendait cette ancienne forteresse. Ce pont, dont on attribue la construction aux Romains, fut reconstruit par les Arabes, qui élevèrent parallèlement un aqueduc destiné à alimenter la ville, et dont on voit encore les fondations. A droite et à gauche on apercevait les anciens remparts de la ville surmontés de tours arabes, et au-dessus desquels s'élevaient des palmiers à la tige élégante et svelte qui se miraient dans les eaux calmes du fleuve.

A l'autre extrémité du pont, on traversait un arc de triomphe construit dans le goût de la renaissance à l'époque de Charles-Quint, et qu'on appelle la *Puerta del Puente*. La porte du Pont, dont l'aspect est assez grandiose, est l'œuvre d'Herrera, un des meilleurs architectes espagnols, et les bas-reliefs sont attribués au célèbre sculpteur florentin Torrigiano. On fait remarquer aux étrangers que sur les quatre colonnes qui soutiennent la porte, l'une est entièrement cannelée, tandis que les trois autres ne le sont que dans la partie inférieure. Cette irrégularité vient sans doute de ce qu'on s'est servi pour cette porte de colonnes antiques, provenant des ruines de différents édifices. La masse imposante de la mosquée arabe, surmontée d'un lourd dôme chrétien, s'élève au-dessus des terrasses et des toits plats des maisons.

Une fois entré dans la ville, on parcourait, pour arriver jusqu'à la *Fonda*, un dédale de rues étroites, tortueuses et désertes. Tel est encore, du reste, l'aspect de la plupart des quartiers de Cordoue : on dirait parfois, surtout à l'heure de la grande chaleur, que les habitants ont déserté leur ville. C'est à peine si, dans

EXVIBRIS

ces rues où pousse une herbe rarement foulée, on rencontre çà et là quelques rares passants.

Nous nous étions représenté Cordoue comme une vieille ville du moyen âge dans le genre de Tolède ou d'Avila; nous espérions aussi trouver un bon nombre de monuments arabes dans l'ancienne capitale des Khalifes d'Occident. Rien de tout cela, ou presque rien, du moins; les maisons uniformément peintes à la chaux, ont un aspect parfaitement moderne : des grilles de fer habilement travaillées à jour comme celles de Séville, laissent ordinairement apercevoir un *patio* garni de fleurs, au milieu duquel s'élance un mince jet d'eau; les fenêtres, garnies de *rejas* aux solides barreaux de fer, sont ornées de plantes grasses qui retombent de vases de terre vernissée, à côté d'un rideau aux longues rayures bleues et blanches. Tout cela, du reste, a un air de propreté qui séduit les yeux : on se dit que si les habitants se montrent si peu dans les rues, c'est qu'ils se trouvent mieux chez eux, et qu'ils préfèrent, comme les Orientaux, le bien-être intérieur à la vie en public.

Les anciens monuments sont donc rares à Cordoue. Mais il en est un qui vaut à lui seul dix monuments. C'est la fameuse mosquée, la *Mezquita* comme l'appellent encore aujourd'hui les Espagnols. On peut dire que la mosquée de Cordoue est un édifice unique au monde. C'est en vain qu'on chercherait en Espagne, en Orient ou en Égypte une construction qui pourrait lui être comparée. L'Alhambra de Grenade, l'Alcazar de Séville sont des merveilles de l'architecture moresque; mais ces palais ne peuvent donner aucune idée de la mosquée arabe, antérieure, du reste, de cinq ou six cents ans.

C'est en 770 qu'Abdérame (Abdu-r-Rahmán Ab-Dakhel) entreprit d'élever une mosquée qui surpassât en grandeur et en magnificence celles de Damas, de Bagdad et des autres villes de l'Orient. L'emplacement qu'il choisit était occupé par une église dédiée à saint Georges, et bâtie sur les ruines d'un temple de Janus : nous avons raconté comment les chrétiens, à qui cette église appartenait par moitié, furent indemnisés par le Khalife. On poussa les travaux avec une activité extraordinaire. On assure qu'Abdérame, qui avait tracé lui-même le plan de la mosquée, prenait un si grand intérêt à la construction, qu'il venait y travailler de ses mains une heure chaque jour. Néanmoins, il ne lui fut pas donné de voir l'achèvement de son œuvre, qu'il légua à son fils Hishám. Après sa mort, arrivée en 787, ce dernier continua les travaux, qui furent achevés vers la fin du huitième siècle.

On s'est souvent demandé comment les Arabes purent, il y a dix siècles, terminer en si peu de temps un monument aussi gigantesque. D'abord, il faut se souvenir qu'ils étaient alors plus avancés dans les arts et dans les sciences que la plupart des autres peuples. De plus, au lieu de tailler et de polir les innombrables colonnes de marbre qui furent employées dans la construction, on enleva les plus belles qu'on put trouver dans les temples et autres édifices antiques de l'Espagne et de l'Afrique Notre pays y contribua même pour sa part, car on en fit aussi venir de Narbonne; on ajoute même, bien que ce fait ne semble guère croyable, qu'on vit venir de cette ville de la terre que les prisonniers chrétiens portèrent sur leurs épaules. Ce qui est certain, c'est qu'un grand nombre de prisonniers chrétiens de divers pays furent employés aux travaux. Les historiens arabes en font même un grand mérite au Khalife Al-Mansúr, qui ajouta plus tard quelques travaux à la mosquée : ces additions, dit Al-Makkarí, furent d'autant plus méritoires, que les travaux furent exécutés par des esclaves chrétiens amenés de la Castille et de plusieurs autres contrées infidèles.

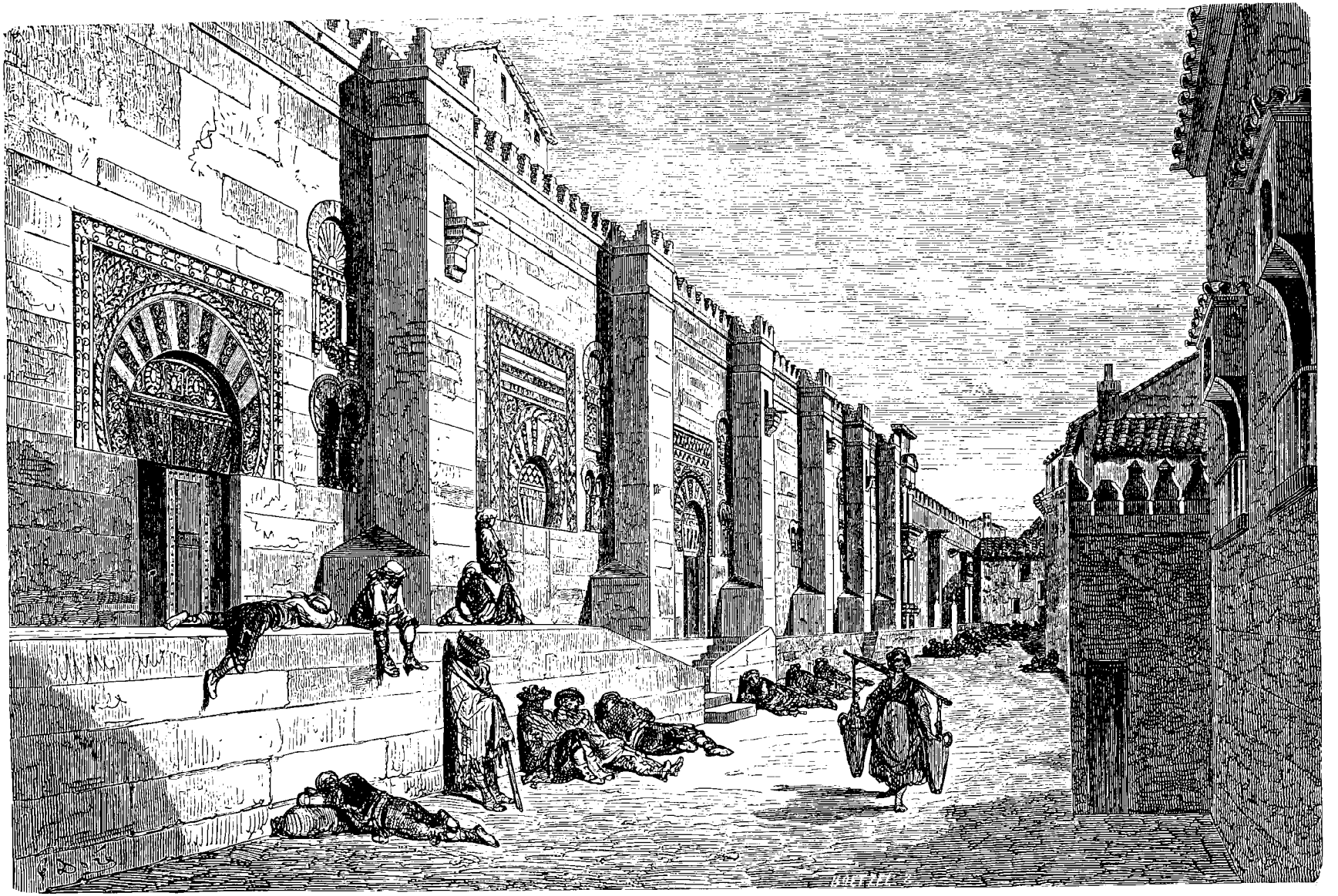
Avant d'entrer dans la mosquée, nous traverserons le *Patio de los Naranjos* — la Cour des Orangers. — C'est une vaste et agréable enceinte pavée de dalles de marbre et plantée d'orangers et de citronniers énormes, de palmiers et de cyprès, qui forment une épaisse voûte de verdure, sous laquelle des fontaines jaillissantes entretiennent continuellement la fraîcheur. Ce *patio* offre une particularité assez curieuse : c'est qu'il existe en dessous une vaste citerne à laquelle il sert de voûte, malgré les grands arbres dont il est planté; aussi un célèbre antiquaire de Cordoue l'a-t-il comparé aux fameux jardins suspendus de Babylone. Suivant une tradition populaire, cette citerne aurait servi, à l'époque de la domination arabe, de prison pour enfermer les esclaves chrétiens.

Le *Patio de los Naranjos* de Cordoue et celui de la cathédrale de Séville, ont de tout temps fait battre le cœur des Andalous, et lorsqu'ils sont en voyage, ils se plaisent à en évoquer le nom, comme un souvenir de la patrie absente. Ponz raconte à ce sujet une aventure qui lui arriva dans son *Viage de España :*

« Je parcourais l'Aragon, et j'arrivai de grand matin à un village éloigné de quatre ou cinq lieues de Teruel. Il faisait très-chaud, et j'avais l'intention de partir deux heures avant le jour, pour arriver à cette ville avant la chaleur. M'étant mis à la fenêtre de la chambre qu'on m'avait donnée dans la *posada*, je vis arriver vers le soir six ou sept hommes à cheval, armés de grandes épées, coiffés de chapeaux blancs et vêtus à la dernière mode des *majos*. En entrant dans la *posada*, ils s'écrièrent tous ensemble : *Alabado sea el patio de los naranjos!* (Béni soit le patio des orangers!)

« Ni les gens de la *posada*, ni deux ou trois voyageurs qui se trouvaient là ne purent rien comprendre à cette étrange exclamation, et moi-même je ne fus pas plus avancé qu'eux; c'est en vain que je cherchai quelle sorte de gens ils pouvaient être. »

Ponz raconte ensuite comment, bien qu'il fût persuadé, ainsi que son *arriero*, que c'étaient des voleurs de grand chemin, ils ne voulurent pas retarder leur départ. Cependant ils arrivèrent à Teruel, fort étonnés de n'avoir pas été attaqués. Quelque temps après, ils rencontrèrent dans cette ville les mêmes cavaliers, et ils finirent par apprendre que c'étaient des *toreros* de Cor-



Extérieur de la Mosquée de Cordoue, du côté de la *Calle del meson del Sol*. — Dessin de Gustave Doré.

doue qui se rendaient à Pampelune pour une *corrida*. « C'est ainsi, ajoute le voyageur, que j'appris qu'il existait à Cordoue un *Patio de los Naranjos*. »

Ce patio, qui n'existait pas dans l'origine, est, dit-on, une des additions faites à la mosquée par le khalife Al-Mansúr. Un historien arabe raconte comment ce souverain procédait à l'égard des propriétaires qu'il voulait déposséder; cette anecdote ne manque pas d'intérêt par le temps d'expropriations où nous vivons.

« Le khalife fit venir les propriétaires des maisons à détruire, et s'adressa ainsi à chacun d'eux en particulier :

« Ami, j'ai besoin de ta maison : il faut que je te l'achète pour augmenter la grande mosquée, car cet édifice est utile et même nécessaire au peuple. Demande-moi donc le prix que tu veux de ta maison, et la somme te sera payée sur la caisse royale.

« Chacun des propriétaires consentit volontiers à vendre sa maison, non sans en demander le plus haut prix possible, et Al-Mansúr donna immédiatement l'ordre de les payer; de plus, il voulut que des maisons convenables fussent bâties pour les expropriés dans un autre quartier de la ville.

« La dernière personne à qui Al-Mansúr s'adressa était une vieille femme qui possédait une maison, dans la cour de laquelle se trouvait un palmier. Cette femme refusa obstinément de la céder à aucun prix, à moins qu'on ne lui donnât une autre maison ayant également une cour plantée d'un palmier. Sur quoi, le khalife donna ses ordres pour que les désirs de la vieille femme fussent accomplis, dût-il lui en coûter un million de dinars. Et en conséquence, une autre maison avec un palmier lui fut achetée à un prix exorbitant. »

On pénètre dans la mosquée de Cordoue par sept portes d'une hauteur médiocre, et dont les sculptures, d'un très-léger relief, sont d'un goût à la fois très-pur et extrêmement sobre. Les murs extérieurs, couronnés de créneaux dentelés, sont malheureusement couverts de ce badigeon jaune clair qu'on ne voit que trop souvent sur les édifices espagnols. Il n'existe pas ici de façade monumentale, ni de grand portail comme dans les églises du moyen âge; on dirait que l'architecte a voulu exagérer la simplicité de l'extérieur, afin d'augmenter encore l'effet saisissant des magnificences de l'intérieur. Du reste, le plan même de la construction commandait cette simplicité : Théophile Gautier, un grand admirateur de la *Mezquita*, soutient avec raison que la plus juste idée qu'on puisse donner de cet étrange édifice, c'est de dire qu'il ressemble à une grande esplanade fermée de murs et plantée de colonnes en quinconce. Pour continuer cette comparaison, qui est d'une grande exactitude, ajoutons que cette esplanade a la forme d'un vaste quadrilatère de quatre cent quarante pieds de large sur six cent vingt de long.

Il est impossible de décrire l'impression que l'on éprouve quand on entre pour la première fois dans la mosquée de Cordoue : les innombrables colonnes qui supportent la voûte du temple forment, en s'entrecroisant comme les arbres d'une forêt, de longues perspectives qui changent à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur. Une demi-obscurité, qui règne ici comme dans toutes les églises espagnoles, ajoute un charme de plus à la poésie de ces allées de marbre. Les colonnes, qui montent aujourd'hui à huit cent soixante, étaient bien plus nombreuses autrefois, et dépassaient, assure-t-on, douze cents. Du reste, les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre : ainsi l'un d'eux parle de douze cent quatre-vingt-treize colonnes, un autre de quatorze cent dix-sept, et un troisième de quatorze cent dix-neuf, en y comprenant les cent dix-neuf de la chapelle qui précède le sanctuaire. On a même prétendu que le nombre total était autrefois de deux mille.

Ces colonnes sont faites des marbres les plus précieux, et offrent une collection des plus complètes en ce genre : le rouge et le vert antiques, la brèche de diverses couleurs, le vert d'Égypte, sans parler du granit et du porphyre, y sont représentés par les plus beaux échantillons; nous y avons également remarqué de très-belles colonnes torses. Suivant la tradition, elles proviennent en grande partie du temple de Janus qui occupait autrefois l'emplacement de la mosquée; soixante furent apportées de Tarragone et de Séville, cent quinze appartenaient aux monuments de Nîmes et de Narbonne, et cent quarante furent envoyées en présent par l'empereur Léon, qui régnait à Byzance. Un assez grand nombre fut aussi enlevé aux temples de Carthage et de plusieurs autres villes du littoral africain. La plupart de ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens, d'autres sont d'ordre dorique; beaucoup aussi appartiennent au style arabe. Tous ces chapiteaux étaient dorés autrefois, et on aperçoit encore sur quelques-uns des traces de l'ancienne dorure. Le fils du khalife Hishám les avait fait dorer, assure-t-on, ainsi que les colonnes et une partie des murs. Quant aux bases, très-peu de colonnes en possèdent, soit que les architectes arabes aient craint qu'elles ne fussent une gêne pour la circulation des fidèles, ou que la plupart des colonnes antiques s'étant trouvées trop longues, ils aient pensé qu'il était plus facile de les enterrer au-dessous du niveau du sol que de les scier pour en diminuer la longueur.

Les arcades qui reposent sur les colonnes présentent des formes très-variées : quelques-unes sont à plein-cintre, le plus grand nombre est en fer à cheval; parmi ces dernières, la plupart sont comme dentelées et ornées de plusieurs lobes, toujours en nombre impair : ainsi nous en avons remarqué qui offraient trois, cinq, sept, neuf et même onze lobes. Ces arcades, presque toujours à jour, sont superposées sur deux rangs de hauteur, ce qui donne à l'ensemble de l'édifice une légèreté merveilleuse. On assure même qu'une partie des chapiteaux porte à faux sur leurs fûts, ce qui rendrait plus extraordinaire encore un tour de force qui n'a pas empêché l'édifice de rester intact depuis plus de dix siècles. Les nefs formées par l'entrecroisement des colonnes sont au

nombre de dix-neuf dans le sens de la largeur, et de vingt-neuf dans celui de la longueur; les Espagnols désignent les nefs par le nom de *calles* ou rues : ainsi, il y a la *calle San-Nicolas*, la *calle San-Pedro*, etc., ainsi nommées à cause des chapelles qui s'y trouvent. Chacune de ces *calles* a sa toiture séparée, recouverte d'épaisses lames de plomb.

C'est à l'extrémité de l'une des nefs que se trouve le *Mihráb*, autrefois la partie sainte par excellence de la mosquée; c'est dans le *sanctum sanctorum*, réduit fort étroit et pratiqué dans l'épaisseur du mur, que l'on conservait autrefois l'Alcoran, et que les khalifes faisaient la prière publique. Le *Mihrab* était l'endroit le plus riche de la mosquée, et il a échappé, par un bonheur inouï, aux profanations successives qui ont dégradé beaucoup d'autres parties du monument. On y pénètre par un arc en fer à cheval supporté par d'élégantes colonnes de marbre, et au-dessus duquel existe la plus splendide mosaïque qu'on puisse voir : Saint-Marc de Venise, les anciennes églises de Rome et de Ravenne, n'offrent rien de plus riche. Cette mosaïque, composée de très-petits cubes de verre, présente de belles inscriptions en caractères cufiques, ainsi que des ornements du goût le plus pur et des couleurs les plus harmonieuses, qui se détachent sur un fond d'or et d'azur. Bien que de style arabe, elle fut faite à Constantinople, sans doute d'après le dessin d'un architecte cordouan, et un célèbre géographe arabe du onzième siècle, Edrisi, nous apprend que l'empereur Romain II l'envoya en présent à un khalife de Cordoue. Du reste, les Arabes, bien que très-avancés dans les arts qui se rapportent à l'ornementation, sont toujours restés étrangers à celui de la mosaïque.

L'intérieur du Mihráb, qui présente la forme d'un octogone régulier, n'a guère plus de quatorze pieds de diamètre sur vingt-sept de hauteur jusqu'à la voûte. Les murs sont revêtus de dalles de marbre blanc veiné de rouge, au-dessus desquelles règne une élégante corniche accompagnée d'une frise couverte d'inscriptions en caractères arabes. Un entablement de mosaïque, décrit dans les antiquités d'Espagne d'Ambrosio de Moralès, et qui existait encore à la fin du seizième siècle, a malheureusement disparu; en revanche, les douze colonnettes de marbre blanc d'Afrique, avec bases et chapiteaux dorés, qui s'élèvent autour du sanctuaire, sont parfaitement conservées. L'affluence du peuple était autrefois si considérable dans ce lieu sacré, qu'on voit encore aujourd'hui le marbre usé et comme creusé circulairement. Suivant la tradition, les fidèles et les pèlerins en faisaient sept fois le tour. La voûte n'est pas d'un travail moins merveilleux : elle est formée d'un seul bloc de marbre blanc de quinze pieds de diamètre, évidé en forme de coquille, et orné de sculptures de la plus grande délicatesse.

Bien que la richesse du *Mihrab*, tel qu'il existe aujourd'hui, nous paraisse surprenante, elle est loin d'égaler ce qu'elle était autrefois, d'après les descriptions que nous en donnent plusieurs écrivains arabes. Ainsi, ce sanctuaire, dont l'entrée était ornée de marbres d'une valeur inestimable et de deux colonnes de lapis-lazzuli, était en outre couvert d'ornements en ivoire et en ébène; d'autres incrustations de bois plus rares encore, composées de plus de trente-six mille morceaux, étaient fixées par des clous d'or pur, et rehaussées de pierres précieuses. Une copie du Livre sacré, de la main d'Othman, y était conservée dans une boîte d'or garnie de soie, ornée de perles et de rubis, et placée sur un support de bois d'aloès orné de clous d'or.

L'ancien sanctuaire des Arabes de Cordoue est communément appelé par dérision *el zancarron*, ce qui signifie littéralement un vieil os, un os décharné; *el zancarron de Mahoma* est une expression vulgairement employée pour désigner les os du prophète que les musulmans vont visiter dans la mosquée de la Mecque. Il paraît que, d'après une ancienne tradition populaire, on croyait que la mâchoire de Mahomet était autrefois conservée dans le *Mihrab;* de là le mot ridicule de *zancarron*, dont on se sert encore aujourd'hui pour désigner un endroit qui fut, pendant plusieurs siècles, l'objet du respect de tant de générations.

Un autre endroit de la mosquée particulièrement vénéré par les Arabes et appelé par eux le *Makssúrah*, est devenu depuis une chapelle catholique sous l'invocation de saint Étienne, la *capilla de San Esteban*. C'était une enceinte qui précédait le *Mihrab*, et dans laquelle se trouvait une espèce de trône ou de plate-forme destinée aux khalifes. Le sol du *Makssurah* était autrefois pavé d'argent, et les portes adjacentes étaient couvertes de mosaïques et d'ornements d'or; une de ces portes était même en or massif. La plupart des colonnes étaient disposées par groupes de quatre, et chacun de ces groupes était couronné d'un seul chapiteau; la sculpture de ces chapiteaux était de la plus grande finesse, et des incrustations de métaux précieux et de lapis-lazzuli ornaient les colonnes sur toute leur surface.

Les autres parties de la mosquée, bien que décorées avec moins de profusion, étaient cependant d'une grande richesse : ainsi il existait une espèce de chaire ou de pupitre où l'on montait au moyen de sept marches, et qui était, dit-on, un objet unique au monde pour la beauté du travail et le grand prix des matériaux. Toutes sortes de figures y étaient représentées; car les musulmans de Cordoue, de même que ceux de Grenade et de plusieurs parties de l'Orient, étaient loin d'observer rigoureusement la loi de Mahomet qui interdisait la représentation d'objets animés. Cette chaire qu'on appelait la *silla* (siége) ou le *carro* (char) *del rey* Almanzor, parce qu'elle était montée sur quatre roues, existait encore à la fin du seizième siècle. Il est vraiment regrettable qu'un objet aussi intéressant ait disparu : il paraît qu'il fut détruit par des maçons qui travaillaient dans la mosquée, « je ne sais dans quel but, » dit un auteur contemporain, qui paraît du reste le regretter médiocrement, car il ajoute : « *y así pereció aquella antigualla* » (et c'est ainsi que périt cette antiquaille).

Les auteurs arabes font des récits extraordinaires sur l'éclairage somptueux de la mosquée au temps des Arabes : plus de sept mille lampes suivant les uns, près de douze mille suivant d'autres, étaient allumées jour et nuit. Une particularité assez singulière, c'est que parmi ces lampes se trouvaient des cloches provenant de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle ; ces cloches, que le Khalife Al-Mansûr avait fait apporter de la Galice sur les épaules d'esclaves chrétiens, avaient été renversées et suspendues à la voûte au moyen de chaînes d'argent. Un autre Espagnol du seizième siècle, Marmol Carbajal, assure dans sa curieuse *Descripcion de Africa*, en avoir vu de semblables dans une mosquée de Fez. La tradition rapporte que lorsque saint Ferdinand s'empara de Cordoue, il fit enlever ces lampes d'un nouveau genre, et donna l'ordre

Aldabon (heurtoir) moresque de la *Puerta del Perdon*, mosquée de Cordoue (quinzième siècle). — Dessin de Catenacci d'après Ch. Davillier.

qu'elles fussent reportées sur les épaules par des prisonniers musulmans jusqu'à leur emplacement primitif, où leur ancienne destination leur fut rendue.

Outre cette étonnante quantité de lampes, la mosquée possédait encore un grand nombre de chandeliers de différentes formes; on en comptait deux cent quatre-vingts de cuivre, outre ceux qui servaient à l'éclairage des portes. On admirait de plus trois grands chandeliers d'argent massif, dont l'un n'avait pas moins de quatorze cent cinquante-quatre becs. Les écrivains arabes, qui se complaisent aux plus minutieux détails sur ce sujet, assurent que chacun des chandeliers d'argent consumait chaque nuit sept arrobas (près de quarante kilogrammes) d'huile ; la consommation totale pour l'année s'élevait à plus de mille arrobas, ou deux cent cinquante quintaux. Pendant le seul mois du Rama-

Intérieur de la mosquée de Cordoue. — Dessin de Gustave Doré.

EX VIBRIS

dhán, soixante-quinze livres de coton étaient employées pour les mèches. Quant à l'ambre, à l'aloès et autres parfums, on en brûlait ordinairement cent vingt livres par an. N'oublions pas de mentionner une grande lampe d'or d'un travail extraordinaire, qui était suspendue devant l'entrée du *Mihráb*.

Il serait fastidieux de reproduire tous les détails que rapportent ceux qui ont écrit sur la mosquée de Cordoue : ajoutons seulement ceux-ci : dans le commencement, le nombre de personnes chargées de l'entretien était de cent cinquante-neuf; plus tard, il fut porté à trois cents.

La toiture de la mosquée où les eaux sont reçues par des canaux de plomb assez forts et assez grands pour contenir deux hommes debout, est encore citée comme une merveille; on cite également la charpente, entièrement faite d'*alerce*, bois résineux qui était employé par les Arabes et par les Mores d'Espagne dans la plupart de leurs constructions. Les plafonds étaient merveilleusement sculptés, peints et dorés, comme on peut s'en convaincre par les parties qui subsistent encore. On assure que plusieurs parties de la toiture se sont effondrées parce que depuis plusieurs siècles on arrachait des poutres, soit pour les employer à d'autres édifices, soit pour en faire des *vihuelas*, ou d'autres instruments de musique, ainsi que des boîtes et toutes sortes de menus objets. Ces dégradations remontent à une époque éloignée, car Ambrosio de Moralès, qui vivait au seizième siècle, s'en plaignait déjà en disant que la valeur du bois ainsi enlevé s'élevait à plusieurs milliers de ducats.

Parmi les dégradations qui contribuèrent à défigurer la mosquée de Cordoue, il faut encore citer la construction du chœur, qui eut lieu en 1523, par ordre de l'évêque Alonso Manrique; les membres de l'*ayuntamiento* s'y opposèrent, il est vrai, et il paraît même qu'on menaça de la peine de mort quiconque oserait toucher à l'édifice; mais le chapitre en ayant appelé à l'empereur, celui-ci, qui n'avait jamais vu la mosquée, permit au prélat de passer outre. Trois ans plus tard, Charles-Quint étant venu à Cordoue, alla visiter l'édifice qui fait l'orgueil de la ville; quand il vit qu'on avait endommagé de la sorte le chef-d'œuvre de l'architecture arabe, il entra dans une grande colère contre l'évêque et le chapitre :

« Je ne savais pas de quoi il s'agissait, s'écria-t-il, autrement je n'aurais pas permis qu'on touchât à l'œuvre; car vous faites ce qu'on peut faire partout, et vous avez défait ce qui était unique au monde [1]. »

Ainsi la mosquée de Cordoue, de même que l'Alcazar de Séville et l'ancien palais des rois Mores de Grenade, a été profanée par un vandalisme grossier. Du reste, le plus grand défaut du chœur dont nous venons de parler est de se trouver au milieu d'un édifice arabe; s'il était placé ailleurs, on l'admirerait volontiers comme un bel ouvrage de la renaissance. La *Silleria* — c'est ainsi qu'on nomme les stalles, est en *caoba* (acajou) massif, bois qui a été employé en Espagne avant qu'il fût connu en France. C'est un ouvrage du milieu du dix-huitième siècle, composé d'un très-grand nombre de figures qu'il faudrait regarder à la loupe, et où la patience nous parut avoir une part beaucoup plus large que l'art. Un sculpteur de Cordoue, Pedro Duque Cornejo, y consacra dix ans de sa vie comme nous l'apprit une inscription gravée sur sa tombe, placée sur une dalle à peu de distance du chœur.

Nous ne dirons rien des nombreux rétables de bois sculpté, des grilles de fer ouvragé, des chapelles surchargées de dorure, et qui contiennent des tombeaux d'une grande richesse; toutes ces choses, qui seraient très-bien à leur place dans une église ordinaire, jurent singulièrement avec la noble simplicité de l'architecture arabe. Une de ces chapelles, celle de Sainte-Agnès, qui date de la fin du siècle dernier, est l'œuvre d'un sculpteur français, Michel Verdiguier, qui fut professeur à l'Académie de Marseille, et à qui on reproche d'avoir représenté la sainte dans une attitude peu décente. L'architecture est également d'un Français, Balthasar Dreveton, « professeur qui nous fut expédié, dit Ponz, comme un grand architecte, et sans qu'on sache comment. »

Parmi les curiosités de la mosquée, il en est une que les guides ne manquent jamais de faire observer aux visiteurs, et qui paraît l'emporter dans leur esprit sur toutes les autres : c'est une colonne sur laquelle se voit, à hauteur d'homme, un christ en croix très-grossièrement sculpté en bas-relief; ce christ, à côté duquel brûle constamment une petite lampe, est recouvert d'un grillage de fer. Suivant la tradition populaire, cette sculpture plus que naïve serait l'ouvrage d'un prisonnier chrétien enchaîné à la colonne par les Arabes, et qui fut martyrisé plus tard. Jusque-là, rien de bien extraordinaire; mais voici le merveilleux : le prisonnier en question exécuta son travail entièrement avec son ongle, et sans le secours d'aucun outil. Nous nous permîmes de faire observer à notre guide, en touchant de la main la colonne, que le marbre noir veiné de blanc dont elle est faite est précisément de la qualité la plus dure, et nous ajoutâmes que nous avions bien de la peine à comprendre comment l'ongle d'un homme avait pu remplacer un ciseau d'acier. Cette observation au sujet d'une légende qu'il avait racontée plusieurs centaines de fois, parut choquer si vivement notre homme, que nous nous empressâmes de nous rendre à son opinion, en lui disant que si nous nous étions permis une observation au sujet de la dureté du marbre, c'était simplement pour faire ressortir la bonté de la trempe de l'ongle du captif.

Notre guide s'étant subitement radouci, et voulant achever de dissiper nos derniers doutes, nous fit alors remarquer cette inscription : *Lo hizó el cautibo con la*

1. Voici les mots de Charles-Quint, tels que les rapportent plusieurs auteurs espagnols : « Yo no sabia lo que era esto, pues no hubiera permitido que se llegase à la antigua; porque haceis lo que puede hacerse en otras partes, y habeis deshecho lo que era singular en el mundo. »

uña, — fait par le captif avec son ongle. Il nous fit aussi observer un bas-relief de marbre peint placé près de la colonne : cette sculpture, qui nous parut dater du seizième siècle, représente le captif en prière; il est à genoux, les mains jointes, avec la corde au cou et des chaînes aux pieds. Le bas-relief est accompagné de cette inscription en vers latins, digne d'un élève de quatrième, et qui explique comment, « tandis que les mahométans célèbrent leurs *orgies* dans ce temple, le captif invoque la vraie divinité du Christ; l'image qu'il a dans son cœur, il la fixe à l'aide de son ongle sur le marbre le plus dur, et en même temps qu'il se rachète à l'avance, il acquiert ainsi l'auréole du martyre. »

« Hoc sua dum celebrat mahometicus orgia templo,
« Captivus Christi numina vera vocat;
« Et quem corde tenet rigido saxo ungue figurat,
« Aureolam pro quo funere peremptus habet. »

Cette fiction invraisemblable et ridicule, dit un des historiens de Cordoue, ne peut avoir pour fondement que l'histoire de *San Rogelio* et de *San Servio-Dio,* qui en 852, un jour où les Musulmans célébraient une de leurs plus grandes fêtes, entrèrent dans la mosquée et se mirent à prêcher l'Évangile; le peuple les chassa après les avoir maltraités, et ils furent condamnés à avoir la tête tranchée.

Une des tombes, incrustée dans le mur de la mosquée, présente une singularité que nous n'avions jamais observée ailleurs : elle a la forme d'une malle, et est fermée par trois cadenas. Comment le cadavre enfermé si soigneusement, se demande Théophile Gautier, fera-t-il au jour du jugement dernier pour ouvrir les serrures de pierre de son cercueil, et comment en retrouvera-t-il les clefs au milieu du désordre général?

Nous remarquâmes encore une autre tombe où est enterrée une personne de la famille de *Guzman,* et sur laquelle se lit cette singulière épitaphe gravée sur une plaque de marbre noir :

« Ci-gît le cadavre de son Excellence Madame Doña Maria Isidra Quintina de Guzman y la Cerda, Marquesa de Guadalcazar é Hinojares, Grande de España, etc. *Doctora en filosofia y letras humanas, catedratica honoraria y consiliaria perpetual de la Universitad de Alcalá, Academica honoraria de la Real española,* etc.

Cette Grande d'Espagne, qui fut docteur en philosophie et en humanités, professeur et *conseillère* de l'Université d'Alcalá, membre de l'Académie espagnole, etc., mourut en 1803 à l'âge de trente-cinq ans.

Mentionnons encore une autre tombe, celle de Gongora, le célèbre poëte bel esprit, qui aiguisa quelques épigrammes contre Cervantès, et qui fut à son tour ridiculisé par Le Sage. Gongora était chapelain de Philippe III et chanoine de la cathédrale de Cordoue, où il fut enterré en 1623, dans la *capilla de san Bartolomé.*

En sortant de la mosquée, nous traverserons de nouveau le *patio de los Naranjos,* et nous trouverons devant nous une haute tour composée de cinq étages qui s'élèvent en diminuant de diamètre, et qui est surmontée de la statue dorée de saint Raphaël archange, qui plane sur la ville. Cette tour, bâtie originairement par Hernan Ruiz, le malencontreux architecte du chœur de la mosquée, fut renversée vers la fin du seizième siècle par un tremblement de terre, et reconstruite un peu plus tard. Son plus grand mérite, à nos yeux, est d'avoir deux cent vingt-cinq pieds de hauteur; nous voulûmes monter jusqu'aux cloches et nous fûmes amplement dédommagés de cette fatigante ascension par une magnifique vue qui embrasse toute la ville de Cordoue, le cours du Guadalquivir et les coteaux qui s'élèvent insensiblement jusqu'aux contre-forts de la Sierra Morena.

La tour en question a été construite sur les fondations de l'ancien *Al-minar* ou minaret arabe. Le minaret de Cordoue était considéré, à l'époque des Khalifes comme une des principales merveilles du monde : on parlait partout des deux énormes globes d'or pur qui surmontaient le sommet de l'Al-minar, et qu'on apercevait à une très-grande distance quand ils étaient éclairés par les rayons du soleil. Entre ces deux globes, on en voyait un troisième d'argent, et ils étaient surmontés d'une énorme grenade, également d'or pur, qui s'élevait d'une coudée au-dessus du dôme.

A côté de la tour, nous remarquâmes la *puerta del Perdon,* la porte du Pardon, qui est d'une hauteur extraordinaire, et entièrement recouverte de petites plaques de bronze ayant la forme d'un hexagone irrégulier; ces plaques, ornées d'arabesques et d'inscriptions arabes en relief où ces mots : Béni soit le nom de Dieu, se répétaient plusieurs centaines de fois, sont très-ingénieusement encastrées les unes dans les autres, à la manière des marqueteries de bois qui recouvrent plusieurs des portes de l'Alhambra.

Deux très-beaux *aldabones* ou heurtoirs de bronze, de forme ovale et de près de soixante centimètres de hauteur, complètent d'une manière très-heureuse la décoration de la *puerta del Perdon.* Ces *aldabones* sont très-élevés au-dessus du sol, suivant l'usage des Arabes, qui les plaçaient ordinairement à la hauteur que pouvait atteindre de la main un homme à cheval. Nous les aurions crus d'un travail beaucoup plus ancien, sans cette inscription : *Benedictus Dominus Deus Israhel,* en lettres gothiques du quinzième siècle, qui règne autour de la bordure. Ces heurtoirs, également repercés à jour et ornés d'arabesques du style le plus pur, sont sans doute l'ouvrage de quelque transfuge de Grenade établi à Cordoue; on sait qu'un grand nombre d'artisans de ce pays, fourbisseurs, ciseleurs, orfévres, etc., venaient travailler dans les provinces de l'Espagne soumises à la domination chrétienne. Nous avons dessiné un de ces *aldabones* que nous signalons aux curieux comme le spécimen le plus remarquable qu'on puisse voir en ce genre, et nous en donnons la gravure, page 344. N'oublions pas de recommander en même temps à l'attention des amateurs de curiosités d'autres heurtoirs en bronze de la seconde moitié du seizième siècle, que nous avons remarqués sur une des portes donnant sur la *Calle del meson del Sol :* les beaux heurtoirs de cette

époque, qu'on rencontre assez fréquemment en Italie, sont au contraire fort rares en Espagne.

C'est en vain, assurément, que nous avons essayé de décrire la mosquée de Cordoue : c'est un monument sans pareil dont on ne peut se faire une idée exacte si on ne l'a vu, car la plume et le pinceau même sont impuissants à en rendre les aspects variés et d'une poésie étrange. Nous y passions des heures entières sans pouvoir nous arracher à cette contemplation, et loin de trouver exagérées les louanges des poëtes, nous répétions, en ne les trouvant que vrais, ces vers de Victor Hugo :

« .... Cordoue aux maisons vieilles
« A sa mosquée, où l'œil se perd dans les merveilles. »

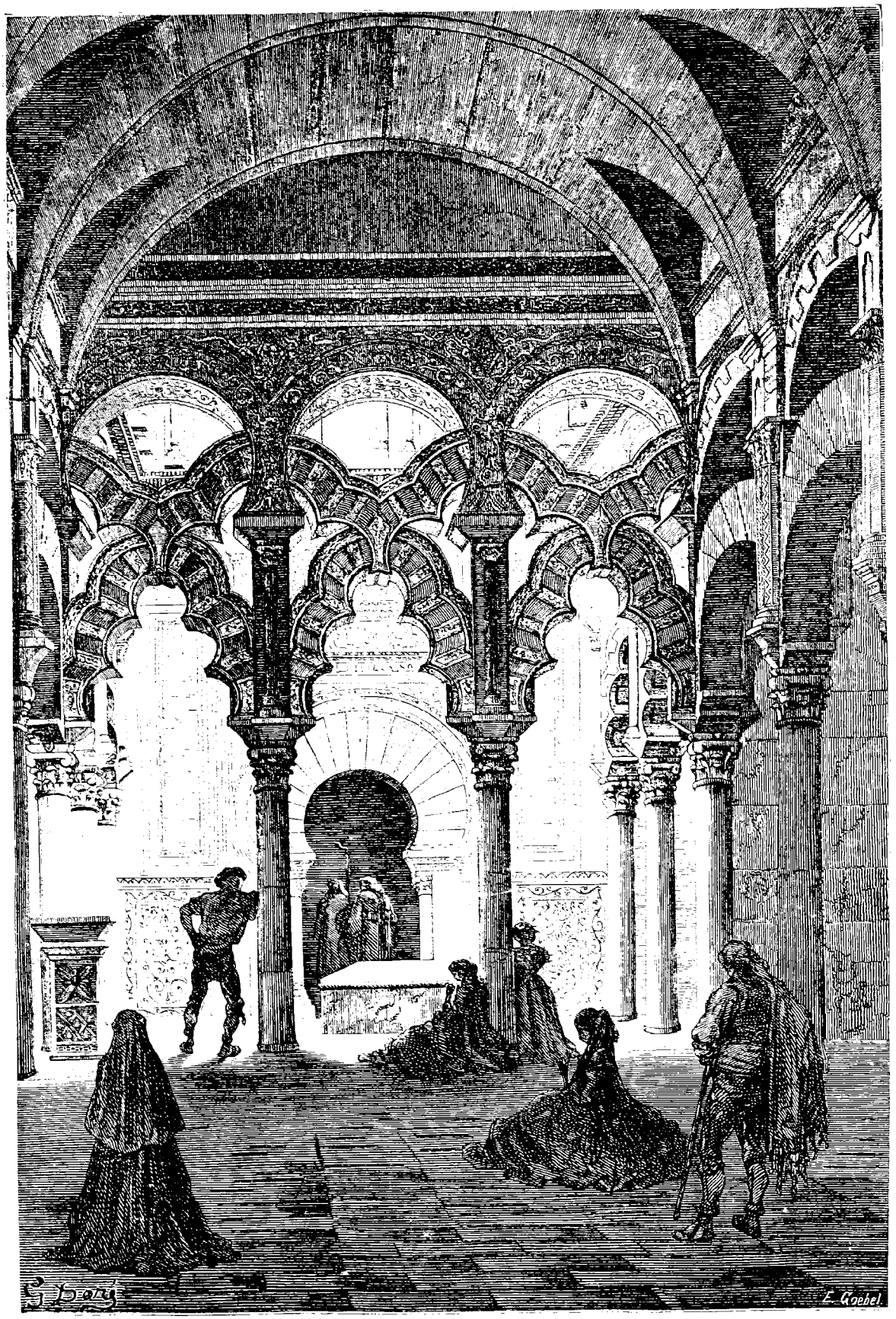
La *casa de Espósitos*. — Le *Triunfo*. — L'Archange Raphaël, patron et gardien de Cordoue. La *Corredera*; la *Calle de la Feria*. — Le *Paseo del Gran Capitan*. — Gonzalve de Cordoue; les Comptes du Grand Capitaine. — Les grands hommes de Cordoue; Gongora; Pablo de Cespédès; Ambrosio de Moralès, le père Sanchez. — Les anciens cuirs de Cordoue; le *Cordoban* et le *Guadamacil*. — Décadence de Cordoue.

Après la mosquée, les anciens monuments de Cordoue sont peu nombreux, bien que le passé si brillant de cette ville puisse faire croire le contraire; il en est quelques-uns cependant qui ne laissent pas d'être assez intéressants. Il est vrai que le voisinage du merveilleux édifice arabe est fait pour rendre le touriste bien difficile; néanmoins quelques heureuses surprises sont réservées à celui qui voudra consacrer quelques jours à des flâneries au hasard dans les rues tortueuses de la ville.

Plus d'une bonne fortune de ce genre nous arriva à Cordoue : c'est ainsi que nous découvrîmes la charmante façade de la *Casa de Espósitos* (Hospice des Enfants-Trouvés) : le portail principal, qui date des dernières années du quizième siècle, est de ce gothique riche et élégant qui a précédé la renaissance. Comme nous marchions depuis assez longtemps par une chaleur étouffante, Doré voulut saisir cette occasion pour faire une halte à l'ombre, pendant laquelle il dessina le portail de la *Casa de Espósitos* avec ses saints aux longues draperies, encore intacts depuis près de quatre siècles sous leurs dais de pierre finement repercés à jour. Nous admirâmes encore la petite église de *Santa Marina*, du quatorzième siècle, qui possède également un très-joli portail.

Marchand de bestiaux, à Cordoue. — Dessin de Gustave Doré.

Un autre jour, en traversant une petite place qu'on appelle la *Plazuela del Indiano*, nous nous trouvâmes en face d'un grand portique carré orné d'une frise sculptée dans la pierre avec la plus grande élégance à l'époque de la domination musulmane et n'offrant qu'un très-petit relief, comme la plupart des sculptures arabes. Cette pauvre ville de Cordoue a été tellement bouleversée, que c'est à peine si on aperçoit de temps à autre dans quelques rues un fragment qui rappelle sa splendeur passée. Nous citerons cependant encore, parmi les rares vestiges de l'époque arabe qu'il nous fut possible de découvrir, une curieuse maison de la Plazuela de San Nicolas, connue sous le nom de la *cuadra* (l'écurie), la *Torre de San Nicolas*, une jolie tour aux créneaux dentelés, qui servait autrefois de minaret et une petite mosquée, depuis longtemps transformée en chapelle, qui dépend de l'hôpital *del Cardenal*. Le jardin de cet hôpital est encore désigné par le peuple sous le nom de *Huerto del rey Al-*



Chapelle du Zancarron (mosquée de Cordoue). — Dessin de Gustave Doré.

EXVIBRIS

manzor, quoique ledit roi Almanzor soit mort depuis une dixaine de siècles.

Un monument assez curieux, bien qu'il date d'une époque beaucoup plus récente, c'est le *Triunfo*, élevé en l'honneur de l'archange Raphaël, patron et gardien de Cordoue, à peu de distance de la mosquée et du palais épiscopal, et qu'on prétend être une imitation du monument de la place Navone, à Rome. La statue du saint archange, plus grande que nature, est en bronze doré, et s'élève à cent pieds de hauteur au sommet d'une colonne surmontée d'un chapiteau également en bronze doré. Le patron de Cordoue est représenté, suivant l'usage, l'épée à la main et les ailes déployées. La colonne repose sur une espèce de rocher, orné des statues de quelques autres saints, également les patrons de la ville; sur ce rocher, d'où jaillit une fontaine, nous remarquâmes différents sujets allégoriques, tels qu'un lion, un cheval et un palmier, faisant allusion à Cordoue et à la province.

Nous lûmes sur un cartouche l'inscription suivante en espagnol :

Yo te juro
por
Jesu Christo cruzificado
Que soy Rafael Angel, a quien
Dios tiene puesto por guar-
Da de esta ciudad.

« Je te jure par Jésus-Christ crucifié que je suis l'ange Raphaël, que Dieu a choisi pour gardien de cette ville. »

Cette singulière inscription, dont la rédaction n'a rien de commun avec le style lapidaire, ne peut guère être comprise sans une explication. Or, cette explication nous est donnée par un *aleluya* ou *romance* populaire, imprimé à Cordoue, et orné d'une gravure sur bois des plus naïves, où l'archange est représenté servant de guide au jeune Tobie, et tenant à la main son bâton de voyage et son poisson. A côté de l'image se lit le titre ainsi conçu : *Véridique relation et curieuse légende du seigneur Raphaël archange, avocat de la peste et gardien de la ville de Cordoue.*

D'après cet *aleluya*, le saint archange apparut le 7 mai 1578 au Bienheureux Roelas, gentilhomme et prêtre de Cordoue; il lui parla pendant plus d'une heure et demie, et les premières paroles qu'il lui adressa, recueillies avec soin, ont été gravées depuis sur le *Triunfo*. Ceci nous rappela une peinture assez médiocre que nous avions vue dans une des chapelles de la mosquée, sans en comprendre le sujet, et qui représente l'apparition de l'archange Raphaël. La dévotion à cet archange est tellement générale à Cordoue, qu'on n'y compte pas moins de neuf *Triunfos* élevés en son honneur. Ajoutons un détail, c'est que les sculptures, assez médiocres du reste, du monument que nous venons de décrire, sont l'ouvrage d'un Français, Michel Verdiguier, que nous avons déjà eu l'occasion de citer à propos d'une Sainte Agnès de la mosquée.

L'archange Gabriel tient aussi une grande place dans les poésies populaires de l'Espagne. Nous avons recueilli celle-ci comme une des plus naïves :

Cuando el Eterno se quiso hacer niño,
Le dijo al Angel con mucho carino :
Andá, Gabriel, vete á Galilea;
Allí verás una pequena aldea;
Es Nazaret su gracioso apellido.

« Quand l'Éternel voulut se faire enfant, — Il dit à l'Ange d'un ton carressant : — Va, Gabriel, va en Galilée — Là tu verras un petit village — Qui porte le gracieux nom de Nazareth. »

Fué el Santo Arcangel bebiendo los vientos,
Hasta llegar al humilde aposento,
Y cuando vió a la hermosa Maria,
Le ha dado el encargo con que Dios le envia :
Dios te salve, Reina y hermosa Maria !

« Le Saint Archange s'en fut, *buvant l'air* — Jusqu'à ce « qu'il arrivât à l'humble toit, — Et quand il vit la belle « Marie, — Il lui porta le message dont Dieu l'avait chargé : « — Dieu te salue, Reine et belle Marie ! »

A chaque instant nous retrouvons dans la langue espagnole des mots et des images empruntés aux Moresques. Il y avait là une civilisation avancée à tous les égards; encore aujourd'hui, ce que l'Espagne offre de plus curieux au voyageur lui vient des Mores, aussi bien dans les arts que dans l'agriculture. La belle race des chevaux andalous, si estimée en France aux seizième et dix-septième siècle, est encore un héritage oriental. On peut en dire autant des troupeaux de bœufs et de moutons qu'on voit dans les plaines de l'Andalousie. Les conducteurs de ces troupeaux frappèrent Doré par leur allure étrange. Aussitôt son album s'enrichit d'un nouveau croquis dont on voit ici la reproduction.

La grande place de Cordoue, appelée autrefois le *Corredera* parce qu'on y donnait des courses de taureaux et des joutes, est devenue la *Plaza de la Constitucion*. C'est un grand quadrilatère irrégulier, entouré de maisons supportées par des arcades et garnies de trois étages de balcons en bois, d'un aspect assez délabré, où sèchent des loques de toutes les couleurs. La rue principale, appelée la *Feria*, où se voient quelques boutiques, est la seule qui présente un peu d'animation. La promenade de Cordoue, de création récente, est appelée Paseo del Grand Capitan, en souvenir du célèbre *Gonzalo de Córdova*. Le *Grand Capitaine*, dont les Cordouans sont si fiers, naquit à Montilla, bourg situé à peu de distance de la ville, et beaucoup plus connu aujourd'hui pour son excellent vin blanc que comme lieu de naissance d'un des plus grands hommes de l'Espagne. Il fut baptisé à Cordoue dans l'église de San Nicolas, qui existe encore.

Gonzalve de Cordoue, dont le chevalier de Florian n'a pas donné un portrait des plus ressemblants dans sa nouvelle, est beaucoup mieux connu aujourd'hui, grâce aux documents authentiques qui ont été publiés. Le fabuliste en avait fait un héros légendaire, une personnification de l'ancienne chevalerie des romans, tandis

que, d'après l'histoire, le véritable fond de son caractère était une prudence et un sang-froid extrêmes, unis à une très-grande opiniâtreté.

Tout en reconnaissant les qualités incontestables du Grand Capitaine, les historiens sont unanimes pour lui reprocher son manque de bonne foi en plusieurs circonstances, notamment envers le jeune duc de Calabre et envers le célèbre César Borgia, lorsque, malgré son serment solennel, il les livra entre les mains de Ferdinand le Catholique, leur ennemi juré.

Cependant, le grand capitaine n'était pas ennemi de la plaisanterie, si nous en croyons une pancarte imprimée qu'on nous offrit un jour au musée d'Artillerie de Madrid, pour la modeste somme d'un *real* : cette pancarte, revêtue du timbre du *Real museo militar de Artilleria*, porte en tête ces mots : *Cuentas del Gran Capitan*, — les Comptes du Grand Capitaine.

D'après les livres qu'on lui présenta, dit le document en question, la trésorerie royale avait à réclamer des sommes très-considérables à Gonzalve de Cordoue; mais celui-ci accueillit cette réclamation avec le plus haut dédain. Bien plus, il voulut donner une leçon sévère, aussi bien aux trésoriers qu'au roi lui-même, pour leur apprendre comment on devait traiter celui qui avait conquis plusieurs royaumes.

Il répondit donc d'un ton plein de calme et d'indifférence que le lendemain il présenterait aussi ses comptes, et qu'on verrait alors lequel était débiteur, de lui ou du fisc, bien que celui-ci lui réclamât trente mille ducats d'un côté, trois millions d'écus d'un autre, et ainsi de suite. Le grand capitaine tint sa promesse, et se faisant apporter à l'audience de la trésorerie un énorme registre, il se mit à lire d'une voix sonore les articles suivants, composant les sommes qui lui étaient dues :

« Deux cent mille sept cent trente-six ducats et neuf réaux, payés aux moines, aux religieuses et aux pauvres qui ont prié Dieu d'accorder la victoire aux armées espagnoles; — Cent millions en piques, en boulets et en pioches de tranchée; — Cent mille ducats en poudre et en boulets de canon; — Dix mille ducats en gants parfumés pour préserver les troupes de la mauvaise odeur que répandaient les cadavres ennemis étendus sur le champ de bataille; — Cent soixante mille ducats pour réparer et renouveler les cloches usées à force de sonner tous les jours à coups redoublés en l'honneur de nouvelles victoires obtenues sur nos ennemis; — Cinquante mille ducats en eau-de-vie pour les troupes, un jour de combat; — Un million et demi pour garder les prisonniers et les blessés; — Un million pour messes d'actions de grâces et *Te Deum* en honneur du Tout-Puissant; — Sept cent mille quatre cent quatre-vingt-quatorze ducats en espions et..... — Et cent millions pour la patience avec laquelle j'ai écouté hier le roi, quand il demandait des comptes à celui qui lui a fait présent d'un royaume. »

Inutile d'ajouter que nous ne voulons pas garantir l'authenticité de ces prétendus comptes du grand capitaine, fort populaires, du reste, en Espagne. Gonzalve de Cordoue mourut à l'âge de soixante-deux ans dans son palais de Grenade; Ferdinand le Catholique, qui de son vivant l'avait abandonné comme il avait fait pour Christophe Colomb, fit célébrer des services en son honneur dans la chapelle royale et dans les principales églises du royaume. « Voilà, dit Brantôme, la belle récompense que fist le roy à ce grand capitaine, à qui il estoit tant obligé. Je croy encore que si ces grands honneurs mortuaires et funérailles lui eussent beaucoup cousté, et qu'il les lui eust fallu faire à ses propres coust et despens, comme à ceulx du peuple, il n'y eust pas consommé cent escuz, tant il estoit avare. »

Outre le poëte Gongora, dont nous avons vu le tombeau dans la cathédrale, Cordoue compte encore d'autres personnages célèbres parmi ses enfants : c'est d'abord un autre poëte, Juan de Mena, bien connu en Espagne; c'est Pablo de Cespédès, peintre, sculpteur, architecte, poëte et antiquaire; Ambrosio de Moralès, un des hommes les plus érudits du seizième siècle; et enfin le père Sanchez, ce fameux casuiste, qui publia des *Disputationes* sur le mariage, — un ouvrage intraduisible, et de qui on disait qu'il en savait sur le mariage plus long que le démon : *Del matrimonio, sabe mas que el demonio.*

Comme la plupart des grandes villes d'Espagne, Cordoue avait autrefois de nombreux couvents; depuis la suppression des ordres monastiques en Espagne, ils sont presque tous inhabités, et l'herbe croît dans plus d'un cloître désert. Dans un de ces couvents, au dire d'un voyageur français du dix-septième siècle, il existait une cloche qui ne manquait pas de sonner d'elle-même toutes les fois que devait mourir un religieux : « Et ainsi, ajoute-t-il, on en sait le temps à un jour près. »

Chacun sait combien étaient renommés autrefois les cuirs de Cordoue; leur réputation était tellement grande, que c'est encore sous ce nom que les amateurs désignent ces anciennes tentures de cuir gaufré, peint et doré, que l'on recherche aujourd'hui pour orner les appartements, et qui, pour la plupart, se faisaient dans les Flandres. Les peaux préparées et teintes portent en espagnol le nom de *cordoban*, d'où dérive le vieux mot français *cordouan*, qui a longtemps été synonyme de cuir. Quant aux cuirs pour tenture, ils étaient connus autrefois en Espagne sous le nom de *guadameci* ou *guadamacil*; d'après un passage de Tallemant des Réaux, il paraît qu'au commencement du dix-septième siècle, on en faisait encore venir d'Espagne en France.

L'orfévrerie de Cordoue était très-renommée sous la domination musulmane; comme la plupart des orfévres arabes, ceux de Cordoue travaillaient surtout le filigrane. Aujourd'hui encore, on y exécute très-habilement ce genre de travail, ainsi que des chaînes d'or d'une légèreté remarquable. Du temps des khalifes, les haras de Cordoue avaient également une grande réputation. On sait du reste que ce mot vient de l'arabe. Le marquis de Langle, qui parcourut l'Espagne vers la fin

du siècle dernier, vante les beaux chevaux que fournissait le pays. « Le roi, dit-il, y entretient un haras ; la race barbe, qui est particulière à cette province, est conservée par une société de gentilshommes nommée *maestranza*. » Ponz, dans son Voyage d'Espagne, vante aussi les chevaux de Cordoue, qui de son temps se vendaient quelquefois, assure-t-il, jusqu'à dix mille francs.

Cette pauvre Cordoue, si florissante sous la domination arabe, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était autrefois, et depuis longtemps les écrivains espagnols déplorent à l'envi l'état de décadence où elle se trouve. « De toutes parts, des façades sans édifices où croissent la mousse et la mauve, des fenêtres ouvertes où passent librement les oiseaux amis des grandes

Paysan des environs de Cordoue. — Dessin de Gustave Doré.

ruines, des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît, des rues silencieuses à toute heure, des marchés où l'on ne vend pas, des ateliers où l'on ne travaille pas, une population inactive, endormie, réduite à rien, pauvre, privée des bienfaits de la civilisation de l'islam, divorcée avec les douceurs du progrès chrétien, marquée du stigmate d'une douloureuse décadence matérielle et morale. » Telle est la peinture faite par l'auteur des *Recuerdos y bellezas de España*, de la Cordoue d'aujourd'hui.

CH. DAVILIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Défilé du *Despeñaperros*, dans la Sierra Morena. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

SÉVILLE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La *Tierra de la Santísima.* — La dévotion à la Sainte-Vierge en Espagne. — Les *Coplas* et les *Chançonetas* en l'honneur de la *Vírgen.* Les *Cafradías.* — *El Rosario de la Aurora.* — La *Prediccion de la Gitana.* — L'Immaculée Conception en Andalousie.

Nous avons dit combien Cordoue était déchue de sa grandeur passée, et combien son commerce et son industrie, autrefois florissants, sont peu de chose aujourd'hui. La ville, qui pourrait contenir quatre fois plus d'habitants, paraît déserte et abandonnée, et rappelle sous ce rapport certaines villes d'Italie à moitié désertes, telles que Ravenne et Pise; comme cette dernière, elle mériterait d'être surnommée *la Morte*.

Les églises seules n'ont pas diminué à Cordoue; elles sont à peu près aussi nombreuses qu'autrefois, et on peut en dire autant du clergé, qui forme à lui seul, de même que celui de Tolède, une assez bonne partie de la population. Aujourd'hui l'ancienne capitale musulmane est aussi fameuse que Séville même, pour sa dévotion à la sainte Vierge, qu'on appelle généralement en Espagne la *Santisima*, — la Très-Sainte; les Andalous désignent eux-mêmes leurs pays sous le nom de la *Tierra de la Santisima*, — la Terre de la Très-Sainte Vierge.

On aurait de la peine à se faire une idée de la quantité extraordinaire de livres imprimés dans la péninsule à la louange de la Mère du Sauveur. Le célèbre bibliographe espagnol Antonio, qui vivait au milieu du dix-septième siècle, citait, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, quatre-vingt-quatre ouvrages sur les Vierges vénérées particulièrement dans certaines localités, et quatre cent trente qui traitent de la sainte Vierge en général. Il est probable que le nombre des livres de ce genre a dû doubler depuis.

Dès les premiers temps de l'introduction du christianisme en Espagne, le culte de la Mère de Dieu y prit une très-grande extension. Les rois goths dédiaient à *Sancta Maria*, dans les différents temples qui lui étaient consacrés, ces belles couronnes d'or pur enrichies de perles et de saphirs, comme on en a découvert il y a quelques années non loin de Tolède, et comme on peut en voir au musée de Cluny. *Jaime el Conquistador*, roi d'Aragon, fit élever, dit-on, mille églises, toutes dédiées à la Vierge Marie.

Nous avons parlé des couplets de *Jotas* en honneur de la Vierge, qui se chantent en Aragon pour accompagner les danses de ce nom : l'Andalousie est plus riche encore que les autres provinces en poésies de ce genre : tantôt se sont des *coplas* pleines de fraîcheur et de naïveté comme celles-ci :

En las mañanas de Abril.
Al amanecer el dia,
Se juntan los pajaritos
Cantando el Ave-María.

« Dans les matinées d'avril, — Aussitôt que paraît le jour, — Les petits oiseaux se réunissent, — En chantant l'Ave-Maria. »

La Vírgen se fué á lavar
Sus manos blancas al rio;
El sol se quedó parado,
La mar perdió su ruido.

« La Sainte-Vierge alla laver — Ses blanches mains dans le ruisseau; — Le soleil s'arrêta dans sa course, — Et la mer cessa de mugir. »

La Vírgen se está peinando,
Su peine de marfil era;
Rayos de sol sus cabellos,
La cinta la primavera.

« La Vierge arrange sa chevelure, — Son peigne était d'ivoire; — Ses cheveux étaient des rayons de soleil, — Et le printemps lui servait de ceinture. »

La Vírgen quisó sentarse
Al abrigo de un olivo;
Y las hojas se volvieron
A ver el recien nacido.

« La Vierge voulut s'asseoir — A l'ombre d'un olivier, — Et les feuilles se retournèrent — Pour voir son fils nouveau né. »

Por los campos de Oriente
Sale dando envidia al sol
La mas bella criatura
Que de mugeres nació.

« Dans les campagnes de l'Orient — S'avance, rendant jaloux le soleil, — La plus belle des créatures — Qui naquit jamais entre les femmes. »

Cuando la Vírgen fué a misa
En el templo de Salomon,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369, 385; t. XII, p. 353, 369, 385, 405, 417; t. XIV, 353, 359, 385, 401; t. XVI, p. 305, 321 et 337.

El vestido que llevaba
Era de rayos de sol.

« Quand la Vierge fut entendre la messe — Dans le temple de Salomon, — Le costume qu'elle portait — Était fait de rayons de soleil. »

Les confréries ou *cofradias* en l'honneur de la sainte Vierge sont extrêmement nombreuses en Espagne; de temps en temps les membres de ces confréries, *los cofrades*, se réunissent dès le point du jour, appelés par le son d'une petite cloche pour réciter le chapelet de l'aurore, — *El Rosario de la Aurora;* parmi les couplets mystiques chantés au Rosaire, nous avons remarqué celui-ci, où Marie est comparée à un navire de grâce, dont saint Joseph est la voile, et le *niño* Jésus le gouvernail; et les rames sont les âmes pieuses qui vont au Rosaire avec grande dévotion :

Es Maria la nave de gracia,
San José la vela, el niño el timon;
Y los remos son las buenas almas
Que van al Rosario con gran devocion.

D'autres *coplas* non moins naïves sont celles qui se chantent sous le titre de *la Prediccion de la Gitana :* une gitana, dit le premier couplet, s'approcha des pieds de la Vierge sans tache; elle mit un genou à terre et lui dit la bonne aventure :

Una Gitana se acerca
Al pié de la Vírgen pura,
Hincó la rodilla en tierra,
Y le díjó la buena ventura.

La bohémienne prédit alors à la Vierge Marie son histoire et celle de son divin Fils, qui doit mourir sur le Calvaire pour racheter l'humanité.

Depuis un temps immémorial, le dogme de l'Immaculée Conception est admis en Espagne; bien plus, c'est une croyance éminemment populaire : on sait qu'autrefois le salut ordinaire, quand on abordait quelqu'un, était : *Ave Maria purisima*, et qu'on ne manquait jamais de répondre : *Sin pecado concebida* (conçue sans péché). Aujourd'hui encore, — nous en avons fait plusieurs fois la remarque, — cette formule est employée dans certains endroits de l'Andalousie.

L'Immaculée Conception est célébrée dans plus d'un vieux livre devenu rare aujourd'hui : nous achetâmes un jour, en bouquinant dans les rues de Cordoue, un curieux in-quarto imprimé en 1615 à Baeza, et qui porte le titre de *Glosas* (couplets) *á la Inmaculada Concepcion, en forma de chançonetas.* « Ces couplets que chantent communément les enfants, dit l'auteur du livre, ont été inspirés par la singulière dévotion que l'insigne cité de Cordoue professe particulièrement pour ce sacrosaint mystère. »

Des couplets de ce genre se chantent encore aujourd'hui. En voici deux très-connus, et qui figurent parmi les *Poesias populares* recueillies par Fernan Caballero :

Los Moros de Berbería
Dicen que no puede ser
Parir y quedar doncella
La esposa de San José.

Si supieran la doctrina
Que enseña el Santo Evangelio,
Supieran como Mariá
Fue madre y Vírgen á un tiempo.

« Les Mores de Barbarie prétendent que l'épouse de saint Joseph ne put enfanter et rester vierge.

« S'ils connaissaient la doctrine qu'enseigne le Saint-Évangile, ils sauraient comment Marie fut mère et vierge en même temps. »

Le nombre des tableaux espagnols représentant l'Immaculée Conception est vraiment incalculable; on sait que Murillo traitait si souvent ce sujet, qu'on lui avait donné le surnom de peintre des Conceptions : *Pintor de las Concepciones.* L'année qui précéda la naissance du grand peintre de Séville, en 1618, une déclaration solennelle mit l'Espagne et toutes ses possessions du Nouveau-Monde sous la protection du saint Mystère; les auteurs contemporains font des récits extraordinaires des fêtes qui furent célébrées à cette occasion, et parmi lesquelles figurèrent de grandes courses de taureaux. Plus tard, le collége de *las Becas* fut spécialement fondé à Séville pour la défense du fameux dogme, et Charles III, vers la fin du siècle dernier, fonda un ordre particulier, l'ordre de *Carlos Tercero,* ayant pour emblème l'Immaculée Conception.

Il n'y a guère d'endroit, aussi bien dans la rue que dans les églises, où l'on ne voie représentée la *Santisima* vêtue de bleu et de blanc, et accompagnée d'un vase contenant des lis, emblème de la pureté. Ce sujet était autrefois très-souvent peint sur les *azulejos* ou plaques de faïence qu'on incrustait sur la façade des maisons, et nous avons remarqué à Cordoue un assez grand nombre de ces peintures tutélaires. « Sur la porte de la plupart des maisons, dit Mme d'Aulnoy, il y a un carreau de faïence sur lequel est la Salutation Angélique, avec ces mots : *Maria fue concebida sin pecado original.* » Cette inscription se trouvait même sur les armes et sur les armures; nous l'avons vue plusieurs fois sur des cuirasses, et nous possédons une longue épée de Tolède où elle est gravée en beaux caractères du seizième siècle.

Les environs de Cordoue. — Les bords du Guadalquivir sous la domination musulmane. — Les anciens moulins arabes. — *Azzaráh*, la villa des Khalifes, une fontaine byzantine. — Ancien dicton sur Cordoue. — Le palais de *Rizzáfah.* — Le luxe d'Abderame Ier. — *Cordoba la Vieja.* — *San Francisco de la Arrizafa.*

Les environs de Cordoue, à l'époque de la domination musulmane, étaient aussi riches et aussi florissants que la ville même; sa délicieuse situation au milieu d'une plaine fertile, arrosée par les eaux du Guadalquivir, en avait fait la résidence favorite des Khalifes d'Occident, et les Ommiades, notamment, y avaient épuisé leur munificence en palais somptueux et en édifices utiles. « Dès que vous approchez, en Europe ou en Asie, dit Chateaubriand, d'une terre possédée par les

Musulmans, vous la reconnaissez de loin au riche et sombre voile de verdure qui flotte sur elle; des arbres pour s'asseoir à leur ombre, des fontaines jaillissantes pour rêver à leur bruit, du silence, et des mosquées aux légers minarets s'élevant à chaque pas du sein d'une terre pieuse. »

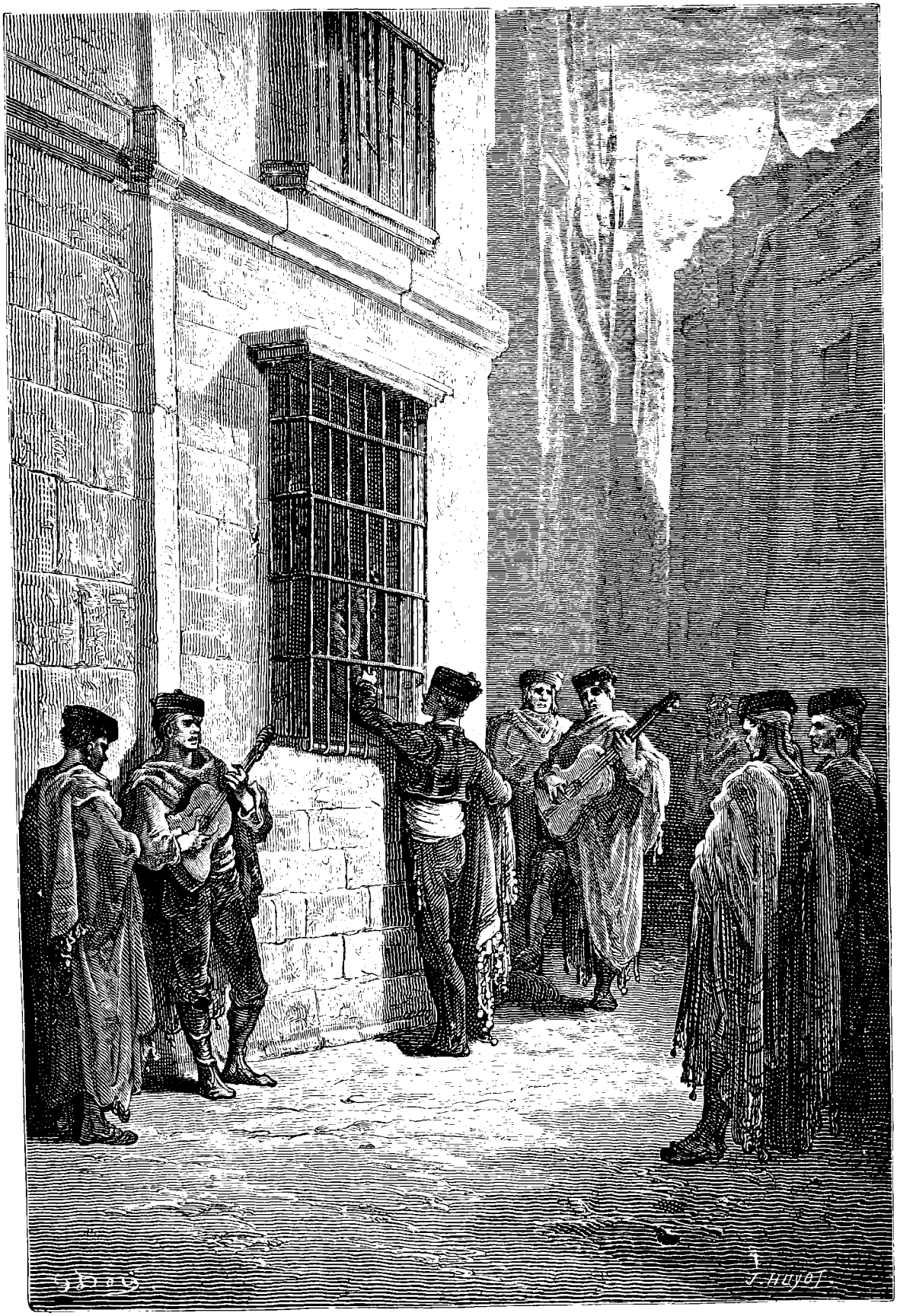
Telles étaient, du temps des Khalifes, les campagnes qui environnent Cordoue; les anciens auteurs arabes nous en ont laissé les descriptions les plus séduisantes. Le fleuve qui les arrose, dit l'un d'eux, est un des plus beaux de la terre : tantôt il court majestueusement au milieu de plaines unies, ou arrose des prairies vertes comme l'émeraude et parsemées de fleurs; tantôt il coule à travers des bosquets ombreux et touffus où le chant des oiseaux ne cesse de se faire entendre; plus loin le courant, devenant plus rapide, imprime le mouvement aux innombrables moulins qui s'élèvent sur ses bords, et entretient la fraîcheur parmi les plantes du voisinage. Ces moulins, au dire d'un autre auteur, ne s'élevaient pas à moins de cinq mille entre Séville et Cordoue; ce nombre est exagéré sans doute, mais c'est à peine si l'on en voit aujourd'hui fonctionner quelques-uns; ceux qui datent de l'époque arabe se reconnaissent à la tour carrée qui les accompagne, et qui servait de défense

Jeune mendiant espagnol (croquis fait à la *venta de Cardenas*). — Dessin de Gustave Doré.

aux habitants contre les incursions de l'ennemi; quelques fondations en pierre, qu'on voit çà et là sortir de l'eau, indiquent seules l'emplacement occupé par les anciens moulins.

Quant aux prairies émaillées de fleurs, elles sont aujourd'hui remplacées par des champs arides, et au lieu des frais bosquets, nous n'aperçûmes que des saules et des trembles au feuillage argenté, et quelques lauriers roses disséminés de place en place, et qui indiquent au loin le cours du Guadalquivir. Les maisons du faubourg de Cordoue qui longe le fleuve, sont surmontées de terrasses, et abritées par des figuiers, des treilles et des orangers, au-dessus desquels s'élèvent quelques palmiers; quant aux campagnes qui s'étendent entre la ville et les montagnes qui servent de contre-forts à la *Sierra-Morena*, ce sont les seules des environs où les habitants de Cordoue trouvent aujourd'hui un peu d'ombre et de fraîcheur.

C'est sur un des monticules qui s'élèvent comme des oasis dans la direction de la grande chaîne de montagnes, qu'existait autrefois la célèbre ville d'*Az-Zarah*, la plus somptueuse de celles bâties à l'époque arabe. Voici comment on raconte la construction d'*Az-Zarah*. Une des femmes d'un khalife était morte en laissant des



Une *serenata* à Cordoue. — Dessin de Gustave Doré.

EXLIBRIS

richesses considérables, et d'après ses volontés, toute sa fortune devait être employée au rachat des musulmans prisonniers chez les infidèles; on fit des recherches par toute la chrétienté, mais elles furent sans résultat : il ne fut pas possible de découvrir un seul captif. La sultane *Az-Zarah*, la nouvelle favorite du khalife, lui demanda alors d'employer cet argent à faire bâtir dans la campagne de Cordoue un palais splendide, auquel elle donnerait son nom.

Les récits que font les historiens arabes du luxe et des merveilles du palais d'*Az-Zarah* rappellent les contes des *Mille et une Nuits*. Au nombre de ces merveilles, ils citent d'abord le parquet, qui était composé de marbres transparents et de morceaux d'or massif; parmi les portes, on en comptait huit en ivoire et en ébène, avec des incrustations de pierres précieuses. La richesse des colonnes était telle, qu'on prétendait qu'elles n'avaient pu être faites que par la main de Dieu même. Le palais était entièrement couvert en tuiles d'or et d'argent pur. Au milieu d'une des salles, on remarquait un grand bassin rempli de mercure; et lorsque les rayons du soleil venaient éclairer ce métal, les yeux des spectateurs en étaient éblouis.

Un autre objet qui n'attirait pas moins l'attention, c'était une grande fontaine de bronze doré, véritable merveille d'art qu'on avait fait venir, à grands frais, de Constantinople. Cette fontaine était supportée par douze figures en or rouge, incrustées de perles et de pierres précieuses, et représentant divers animaux, tels que des crocodiles, des aigles, des dragons, des antilopes, etc. On citait encore parmi les curiosités du palais d'*Az Zarah*, une cour circulaire, autour de laquelle s'élevaient trois cent soixante-cinq arcades disposées de la manière la plus ingénieuse. Chaque jour de l'année, le soleil, depuis l'heure où il se levait, passait successivement sous chacune de ces arcades jusqu'à ce qu'il les eût traversées toutes; et en descendant, il accomplissait le même parcours en sens inverse.

J'ai entendu dire, écrivait un autre auteur, que les cités de Cordoue et d'Az-Zarah réunies occupaient un espace dont la longueur mesurait dix milles, et que la nuit on pouvait parcourir toute cette distance à la lueur d'une immense quantité de lampes placées très-près les unes des autres. D'après un ancien dicton, Cordoue surpassait toutes les autres villes en quatre choses : les sciences qu'on y cultivait, — sa grande mosquée, — son pont sur le Guadalquivir et la cité d'*Az-Zarah*.

L'histoire des dynasties mahométanes d'Espagne, de Mohammed Al-Makkari, dont le savant Gayangos a donné une excellente traduction, contient encore d'autres détails non moins surprenants sur la riche villa d'Az-Zaráh. Ce n'était pas, du reste, la seule qui égayât les environs de Cordoue : outre celles des khalifes, on en remarquait aussi qui appartenaient à de riches particuliers. Beaucoup de ces villas portaient des noms poétiques et charmants: ainsi il y avait le palais des Fleurs, celui du Diadème, celui des Bienheureux, des Amants, etc. Un autre, dont on vantait les riches colonnes de marbre et les mosaïques précieuses, avait reçu le nom de *Dimashk*, en souvenir de la ville de Damas.

Le palais de Rizzáfah, qui appartenait aux khalifes, passait également pour un des plus beaux des environs de Cordoue; Abdérame Ier, qui le fit élever en 756, y avait réuni tout le luxe de l'Orient, et les jardins qu'il y avait fait planter donnaient l'idée du paradis. On assure qu'il fit venir de Syrie les fleurs les plus rares ainsi que plusieurs arbres jusqu'alors inconnus en Espagne, notamment des grenadiers et des palmiers. Les khalifes, ses successeurs, embellirent encore ces séjours délicieux, où il semble qu'on devait jouir de tout le bonheur imaginable; on cite cependant l'un d'eux, Abdérame III, émir-al-mumenin, le prince des croyants, qui laissa après sa mort ces lignes tracées de sa main:

« Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife de Cordoue: richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois, mes rivaux, m'estiment, me redoutent et m'envient; tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé véritablement heureux; ce nombre se monte à quatorze! Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie!

La cité d'Azzaráh occupait l'emplacement connu aujourd'hui sous le nom de l'ancienne Cordoue: *Cordoba la Vieja*; elle fut détruite de fond en comble au commencement du onzième siècle, ainsi que la Rizzáfah. De cette dernière villa, qui était située à deux lieues de Cordoue, le nom seul est resté: c'est aujourd'hui *San-Francisco de la Arrizafa*. Nous voulûmes visiter les lieux où s'élevaient jadis ces demeures enchantées, mais ce fut en vain que nous cherchâmes à en retrouver quelques vestiges; il n'en existe pas plus de traces que des délicieuses villas qui embellissaient la campagne de Rome et les environs de Naples, et on peut dire avec un poëte latin que les ruines mêmes ont péri.

Les sérénades en Andalousie. — Les *Majos* au balcon. — Le *Novio* et la *Novia*. — Les soupirs à la *Reja*. — *Pelar la Pava* et *Mascar hierro*; les *Plumeurs de dinde* et les *Mangeurs de fer*. — Les *Serenatas*, ou *Coplas de Ventana*. — Les rivaux et la *navaja*. — Une sénérade au clair de lune. — *Cobrar el piso*.

Les habitants de Cordoue, sont particulièrement attachés à leurs anciennes croyances religieuses, et la vieille capitale musulmane est aujourd'hui des plus orthodoxes; il faut pourtant dire que le sacré n'y fait pas tort au profane, car nulle part l'ancien et classique usage de la sérénade au balcon ne nous a paru mieux conservé. On pourrait presque dire que Cordoue, silencieuse et pour ainsi dire morte pendant le jour, ne semble se réveiller un peu que la nuit.

L'antique sérénade, qui est regardée chez nous comme une plaisanterie surannée et bonne tout au plus pour l'opéra-comique, semble s'être réfugiée en Espagne, et particulièrement en Andalousie, où la guitare est encore prise au sérieux. Que ferait un homme du Nord, dit un poëte espagnol, que ferait un Anglais, un Suédois, un

Danois, pour montrer à sa dame qu'il l'adore, et que pour elle il perd le sommeil? Voyez-le : il frisera sa moustache, arrangera sur son front les mèches de ses cheveux, et exhalera une douzaine de soupirs, puis il ira tranquillement se coucher..... Chez nous, quelle différence! un *majo*, sa guitare à la main et son manteau sur l'épaule, restera jusqu'à l'aurore au pied d'un balcon, sans craindre les dangers ni l'intempérie, et sa dame ne sera pas contente de lui s'il n'a fait le guet toute la nuit!

Mais en revanche, quand le *majo* soupirera pour une cruelle, il lui chantera quelques couplets comme celui-ci :

Si esta noche no sales
A la ventana,
Cuéntame entre los muertos
Desde mañana.

« Si cette nuit tu ne parais pas — A ta fenêtre, — Compte-moi au nombre des morts — A partir de demain matin. »

Ou bien encore si le sommeil a surpris le galant au milieu de sa faction nocturne il pourra s'écrier avec cette *copla* comique :

Debajó de tu ventana
Me dió el sueño y me dormí ;
Y me despertó tu gallo
Cantando quiquiriquí.

« Au-dessous de ta fenêtre, — surpris par le sommeil, je m'endormis, — Et ton coq m'a réveillé — En chantant *quiquiriquí*. »

La sérénade n'est donc pas morte en Espagne, et plus d'une fois nous pûmes nous en convaincre en traversant la nuit les rues de Cordoue; le climat y est si doux et si pur, les nuits y sont si calmes et si sereines, que rien ne semble plus naturel que de les passer à la belle étoile. C'est un usage général que le *novio* aille causer pendant la soirée ou la nuit avec sa *novia*, sa fiancée ; seulement celle-ci est assise derrière la *reja* ou grille de fer dont les fenêtres basses sont invariablement garnies ; toutes les fois que le hasard nous rendait témoin d'un tête-à-tête nocturne de ce genre, nous entendions le couple murmurer quelques paroles à voix basse, et nous voyions le *novio* se cramponner d'une main tremblante au fer de la *reja*, comme dit Cervantès dans sa nouvelle du *Celóso estremeño :*

A los hierros de una reja
La turbada mano asida.

Ou bien encore, suivant l'expression d'un poëte espagnol, *elle* assise près du balcon, et *lui* sous le balcon :

Ella á la reja sentada,
Y al pié de la reja, él.

Cet exercice favori des fiancés espagnols est désigné par l'expression singulière de *pelar la pava*, qui signifie littéralement *plumer la dinde*, et les *novios* sont appelés *peladores de pava*, — des *plumeurs de dinde*. On n'est pas d'accord sur l'origine de cette expression plus pittoresque que poétique, qui signifie également bavarder pour passer le temps, et qu'en Andalousie plus particulièrement on applique aux fiancés qui font leur cour ; peut-être vient-elle de ce que l'attitude du soupirant, sa guitare ou sa mandoline à la main, offre quelque analogie avec celle d'une personne qui tiendrait une dinde de la main gauche, et qui la plumerait de la main droite ; cette opération, en effet, nécessite des mouvements répétés qui ne manquent pas de ressemblance avec ceux d'un *guitarrero* pinçant ou grattant les cordes de son instrument.

Les Andalous, dont l'idiome est si pittoresque et si rempli d'images, ont encore une autre expression qui peint à merveille l'attitude d'un homme dont la tête se penche vers les barreaux d'une fenêtre : c'est ce qu'ils appellent *comer hierro*, — manger du fer, ou *mascar hierro*, — mâcher du fer. Quelquefois, le *pelador de pava* s'évertue à tromper la vigilance d'une mère ; il se gardera bien alors de faire résonner un instrument qui pourrait le trahir, et d'accord avec la jeune fille, il saura même au besoin corrompre le chien de la maison : « Jette du pain au chien quand tu viendras me voir, dit la *novia* dans une chanson populaire, car ma mère a le sommeil aussi léger qu'un lièvre : »

Echale pan al perro,
Si vas á verme,
Porque tiene mi madre
Sueño de liebre.

Parmi les chansons populaires qui se vendent dans les rues, celles qu'on appelle *serenatas* ou *coplas de ventana* (couplets de fenêtre) occupent une des places les plus importantes ; voici quelques-unes de ces *coplas*, qui sont, pour ainsi dire, classiques parmi les *novios* andalous :

Cuerpo güeno! .. Alma divina!...
Que de faitigas me cuestas!
Despierta, si estas dormia,
Y alivia, por Dios, mi pena!

« Beauté rare! âme divine!... — Que de peines tu me coûtes! — Réveille-toi, si tu es endormie, — Et adoucis, pour Dieu, mes chagrins! »

Si mis suspiros llegan
A tu almohada,
Como caritativa.
Dales posada!

« Si mes soupirs parviennent — Jusqu'à ton oreiller, — Comme tu es charitable, — Donne-leur un asile! »

La paloma está en la cama
Arropadita y caliente,
Y el palomo está en la esquina
Dandose diente con diente.

« La colombe est dans son lit, — Chaudement enveloppée dans les couvertures, — Et le pigeon attend au coin de la rue, — En faisant claquer ses dents contre ses dents. »

Il arrive quelquefois qu'un bruit de pas, qui se fait entendre dans le silence de la nuit, vienne interrompre le couple dans sa conversation : si c'est un rival, un se-

cond *novio*, et que le premier occupant ne veuille pas lui céder le terrain, la question doit être tranchée par le couteau; alors chacun des deux adversaires jette son manteau à terre, serre sa *faja* autour de ses reins, et on se met à croiser le fer : *se cruzan las navajas*. Ordinairement la belle fait tous ses efforts pour interrompre le combat, et les deux rivaux en profitent pour s'adresser des défis de ce genre :

« *So pelgar* (misérable), si je te coupe la langue, je la pendrai comme une relique devant la *Virgen del Rosario!*

— Ne faites pas attention, *Niña*, vous allez voir que je vais montrer à ce garçon comment on s'y prend pour tuer un poulet. »

Si des *alguaciles*, attirés par le bruit, viennent interrompre la lutte, les combattants s'échappent avant l'arrivée des *garduñas* (fouines), — c'est le surnom qu'on donne en Andalousie aux agents de police; — mais ils savent se retrouver peu de temps après sous quelque mur d'un faubourg, ou sur les bords du Guadalquivir; et le combat recommence jusqu'à ce que le sang d'un des deux rivaux ait coulé.

Fort heureusement, du reste, les choses ne se passent pas toujours d'une manière aussi tragique : par exemple, quand les deux adversaires sont de ces *perdonavidas* ou *fanfarrones*, comme on en rencontre quelquefois en Andalousie, le combat se change en une comédie des plus amusantes : les deux fanfarons, qui n'ont pas la moindre envie de s'égorger, s'adressent réciproquement les menaces les plus effrayantes, tout en avançant et reculant tour à tour, et en décrivant en l'air de grands cercles avec leur *navaja*, qui frappe toujours dans le vide. Fatigué de cet exercice, un des deux s'arrête un instant :

« Eh bien! *compare*, que se passe-t-il donc?

— Oh! Ce n'est rien, j'ai perdu mon soulier.

— Dites donc, compère, savez-vous que vous êtes une fameuse *navaja*?

— Et vous donc! Et deux hommes de notre valeur iraient s'entretuer! »

On s'explique, on s'embrasse, et les deux rivaux qui voulaient se pourfendre s'en vont bras dessus, bras dessous à la taverne, où la paix se consolide entre une bouteille de manzanilla et un plat de poisson frit.

Les couplets satiriques ne manquent pas pour tourner en ridicule les *Peladores de pava;* tantôt il s'agit d'un galant qui, vers l'heure de minuit, croit apercevoir la dame de ses pensées..... mais c'était un chat noir et blanc :

A las doce de la noche
Echó un galan un requiebro,
Pensando que era su dama....
Y era un gato negro.

Un autre, qui a éprouvé des déceptions, exhale ses plaintes dans le couplet suivant :

Yo me enamoré de noche
Y la luna me engañó;
Otra vez que me enamore
Sera de dia y con sol.

« C'est de nuit que je me suis enflammé, — Et la lune m'a trompé; — La première fois que je m'enflammerai, — Ce sera de jour, et en plein soleil. »

Lorque le *Pelador de Pava* compte des musiciens parmi ses amis, il leur donne rendez-vous sous le balcon de sa *novia*, qui jouit ainsi des charmes de la musique tout en écoutant les douces paroles de son fiancé. Nous assistâmes par une belle nuit d'été, dans une rue de Cordoue, à une *serenata* de ce genre, qui nous fit penser à celle de Don Pasquale : cet orchestre improvisé, qu'on appelle en Andalousie la *Ronda*, se composait du guitares, de *bandurrias* ou mandolines, et de flûtes; tandis que les musiciens accompagnaient la voix des *cantadores*, le *novio* semblait, comme dit la chanson andalouse, attaché avec un cheveu aux barreaux de la fenêtre :

Atado con un cabello
A la reja de su casa.

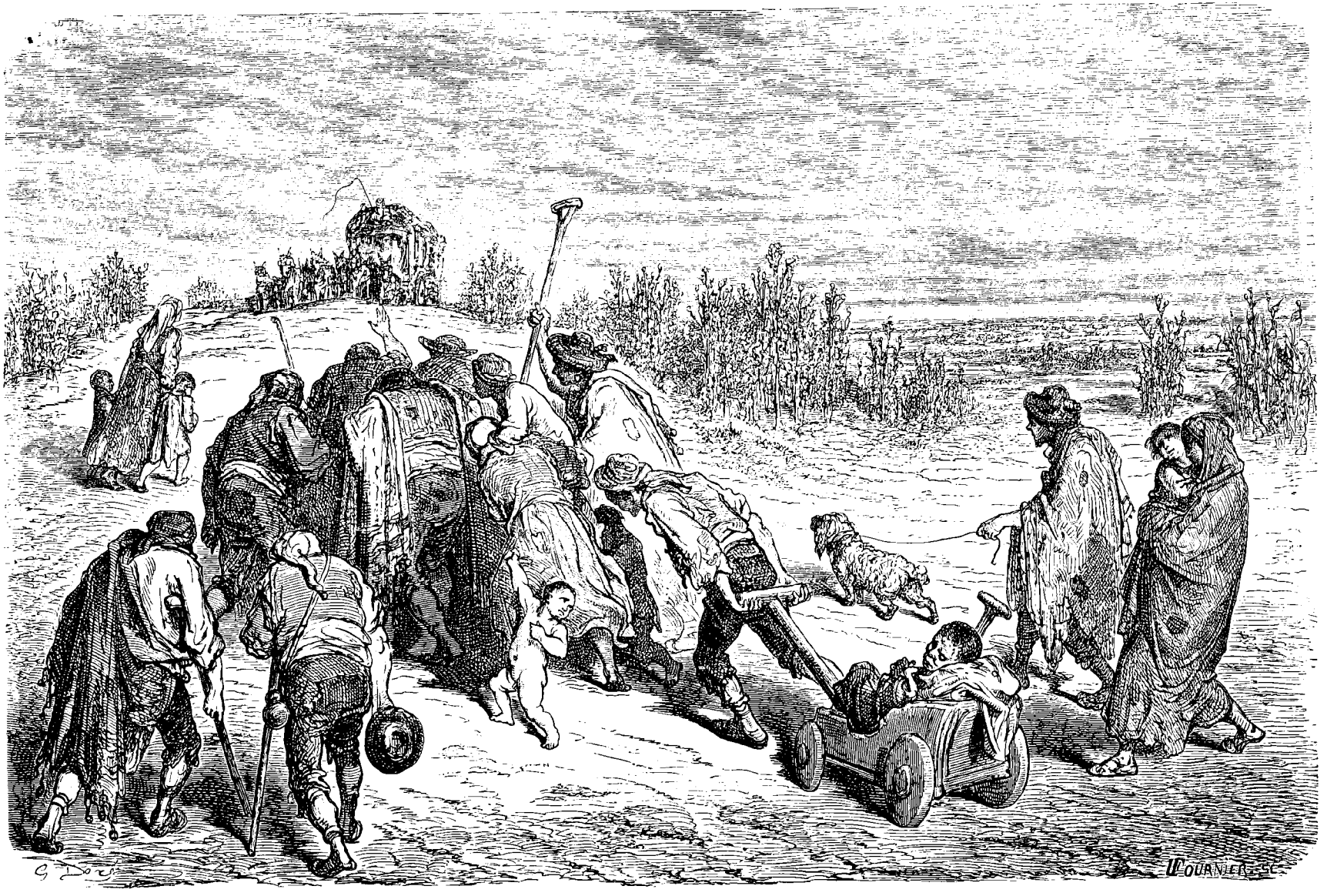
Quant à la jeune fille, dont un rayon de la lune éclairait la charmante figure à travers sa *reja*, elle nous parut prendre beaucoup plus d'intérêt aux paroles de son fiancé qu'aux trilles des flûtes et au *punteado* de la *bandurria*.

Assez souvent, tandis que le *novio* est occupé à *pelar la pava*, quelques amis embusqués dans le voisinage le surprennent, l'entourent et l'obligent à leur payer tribut, ce qui s'appelle *cobrar el piso*. Il est rare que le fiancé refuse de se conformer à cette coutume, car, suivant le proverbe andalou, celui qui *plume la dinde*, doit payer sa place : *Al que pela la pava, cobrarle el piso*.

Départ de Cordoue. — Le pont d'*Alcolea*. — Andujar; les fabriques d'Alcarrazas. — Bailen et la Carolina. — Las Navas de Tolosa. — Santa Elena. — Le défilé du *Despeñaperros*. — La Sierra Morena. — Les pénitences du chevalier de la Triste-figure. — Les *Ermitaños* de la Sierra Morena. — Les brigands d'autrefois et ceux du dix-neuvième siècle. — Encore José Maria, le Bandit généreux. — Les mines de mercure d'Almaden del Azogue. — Les Fúcares. — La *Venta de Cardenas;* Cardenio et Luscinde.

Nous avions depuis une semaine retenu nos places dans la diligence *del Norte y Mediodia*, précaution très-utile en Espagne; le jour arrivé, nous montâmes de grand matin dans le pesant véhicule qui s'ébranla bruyamment, et descendit avec force cahots la rue mal pavée où était située la *Fonda de las Diligencias*. Nous ne tardâmes pas à perdre de vue Cordoue et ses clochers, et une heure après, nous traversions le Guadalquivir sur le magnifique pont d'Alcolea; ce pont a été élevé par Charles III à la fin du siècle dernier, et le marbre noir qui a servi à sa construction provient de la Sierra Morena, dont nous commencions à distinguer nettement les cimes bleuâtres. *El carpio, la Aldea del rio* et quelques autres endroits que nous traversâmes sont d'un aspect assez triste, et les *olivares* ou plantations d'oliviers et les champs de blé se succèdent avec monotonie.

Andujar, la première ville où nous nous arrêtâmes,



Une troupe de mendiants, près d'Almuradiel (Manche). — Dessin de Gustave Doré.

EX-LIBRIS

est bâtie à un millier de mètres du Guadalquivir, que nous traversâmes une dernière fois en disant adieu à la *grande rivière* des Arabes. La ville, qui passe pour une des plus anciennes d'Espagne, et qui s'appelait *Iliturgi* à l'époque de la domination romaine, est bâtie au milieu d'une plaine fertile, et n'a guère de monuments qui méritent d'être cités : la seule église digne d'attention est celle de *Santa Maria*, la plus ancienne de la ville, où nous remarquâmes dans une chapelle latérale un *Santo Entierro* ou mise au tombeau, sculpture de haut relief de l'époque de la Renaissance.

Ce qui fait la réputation d'Andujar, ce sont ses vases de terre poreuse qui servent à rafraîchir l'eau, et que l'on transporte dans presque toutes les parties de l'Espagne et même à l'étranger. Ces *alcarrazas* (et non *alcarazzas* ou *alcaradzas*, comme on l'écrit ordinairement chez nous) d'origine arabe, de même que leur nom, se fabriquent depuis très-longtemps dans le pays, et Ponz dans son *Viage de España*, les cite comme les meilleures de toute l'Espagne ; leur forme, d'une élégance remarquable, est restée telle qu'elle était autrefois, et rappelle beaucoup celle des vases du même genre qui se font encore au Maroc et sur tout le littoral africain de la Méditerranée. Ce sont le plus souvent des vases à deux anses dont l'orifice, qui s'épanouit parfois comme le calice d'une fleur, est ornée de *pastillages* ou ornements rapportés, d'une délicatesse extrême, et représentant ordinairement des fleurs et des oiseaux.

Nous visitâmes avec beaucoup d'intérêt plusieurs *alcarrazerias* ou fabriques d'alcarrazas; du reste le mot fabrique est peut-être trop ambitieux, car chaque *alcarrazero* ou potier a simplement un four et quelques tours ; il façonne la terre de ses mains, aidé de quelques ouvriers, et expose ses produits dans une petite boutique donnant sur la rue.

Les *alcarrazas*, qu'on appelle encore en Andalousie *Tallas*, se font avec une marne argileuse qu'on va chercher à peu de distance d'Andujar; voici, d'après les renseignements que nous avons recueillis sur les lieux, comment on procède à leur fabrication. On commence par bien pétrir la terre, puis on fait sécher au feu du sel marin, finement broyé et passé au tamis, qu'on ajoute dans la proportion de cinq livres pour cent de livres de terre ; ce sel a pour effet, dit-on, de donner plus de porosité à la pâte. Cette pâte se façonne très-facilement sur le tour et se prête, comme nous l'avons dit au travail le plus délicat. Une fois les *alcarrazas* façonnées, on les fait sécher au soleil, puis on les introduit dans un four qu'on chauffe modérément au moyen de branches d'olivier et chêne vert, de sarments de vigne, ou bien encore de genêt et de romarin qu'on apporte de la *Sierra* voisine ; car la terre ne résisterait pas à une température élevée.

La légèreté des *alcarrazas* est extrême, et leur fragilité très-grande ; elles se vendent, du reste, à un bon marché incroyable : ainsi pour un réal ou vingt-cinq centimes, nous en achetâmes de fort jolies, et pour six ou huit réaux nous pûmes choisir ce qu'il y avait de plus riche dans les boutiques d'Andujar. On fait aussi des *alcarrazas* dans d'autres villes de l'Espagne, notamment à Valence, à Chiclana, à Murcie, à Felanitx (île de Majorque) et à Malaga ; celles de ces deux dernières villes se distinguent par une grande élégance.

Bailen, où nous arrivâmes deux heures après avoir quitté Andujar, et la Carolina sont deux petites villes de la province de Jaen, les dernières que l'on traverse avant de quitter l'Andalousie. La route commence à monter insensiblement, et les montagnes semblent grandir à mesure qu'on avance. C'est à Bailen que la route de Madrid, se bifurquant, se dirige vers Grenade ; ce trajet, qui exigeait plus de soixante heures du temps des diligences, se fait aujourd'hui en un jour et demi. Au dix-septième siècle, ce voyage demandait dix jours, ou du moins dix nuits, à ce qu'assure Voiture dans une de ses lettres : « .... Je suis party de Madrid. En dix nuits j'ay fait dix journées : et je suis arrivé à Grenade, sans avoir veu le soleil, si ce n'est aux heures qu'il se couche et qu'il se lève. »

La *Carolina*, qui doit son nom au roi Charles III, est un grand bourg aux constructions symétriques, dont les rues alignées au cordeau, *tiradas à cordel*, comme disent les Espagnols, et semblant sortir du même moule, se coupent toutes à angle droit. Rien n'est plus monotone que cette métropole des *Nuevas poblaciones*. C'est le nom qu'on a donné à quelques villages tels que Santa Elena, Guarroman et autres, qui furent construits sur un même plan par ordre d'un homme d'État célèbre, Olavide, pour peupler les contrées désertes qui avoisinent la Sierra Morena. Une fois les *poblaciones* bâties, il ne manquait plus que des habitants : on fit donc venir des Suisses et des Allemands ; mais ces étrangers ne purent, dit-on, s'y acclimater.

C'est à peu de distance de la Carolina qu'est situé un village dont le nom est célèbre en Espagne : *Las Navas de Tolosa*. C'est là que, dans une plaine élevée, se rencontrèrent, au mois de juillet de l'année 1212, l'armée des musulmans récemment débarquée d'Afrique, et celle des chrétiens, venus de Tolède à leur rencontre. Le roi de Maroc avait quatre cent mille hommes ; ceux de Castille, de Navarre et d'Aragon n'en avaient que deux cent mille, et quand ils arrivèrent à la *Sierra Morena*, ils trouvèrent tous les passages gardés par l'ennemi. Heureusement un berger, qu'on a prétendu être le fameux *San Isidro el Labrador*, le patron de Madrid, guida les chrétiens par des sentiers détournés, et les infidèles, attaqués à l'improviste, furent mis en déroute. Deux cent mille musulmans furent tués, tandis que les chrétiens, au dire des historiens espagnols, ne perdirent que vingt-cinq ou trente hommes. « Il ne serait pas facile de le croire, dit l'un d'eux, si le fait n'avait été certifié par l'évêque Rodrigo, qui était présent à la bataille, et qui en écrivit au pape Innocent III une relation très-détaillée. » Si l'évêque disait vrai, on ne peut s'empêcher de penser que les musulmans, en se laissant tuer tant de monde et en faisant si peu de mal à l'ennemi, firent preuve d'une bonne volonté sans exemple.

Quand nous eûmes quitté la Carolina, la montée devint de plus en plus rapide, et après avoir traversé le village de *Santa Elena*, d'où la vue sur les montagnes est superbe, nous ne tardâmes pas à entrer dans les défilés de la Sierra Morena; une route remarquable, construite en même temps que les *Nuevas Poblaciones*, serpente à travers des gorges affreuses et des précipices qui donnent le vertige; un passage célèbre, où ces gorges se resserrent d'une manière effrayante, est connu dans toute l'Espagne sous le nom de *Despeñaperros*. Pendant que la diligence gravissait lentement les nombreux zigzags de la côte, nous descendîmes pour prendre un raccourci; un *carbonero* de la montagne, à qui nous avions offert quelques cigares, nous guida dans des sentiers très-difficiles, mais d'où la vue était merveilleuse. Notre guide nous fit remarquer des roches d'une forme singulière, qu'on appelle *los Organos* à cause de leur ressemblance avec de gigantesques tuyaux d'orgues. Nous avions beaucoup d'avance sur la diligence, et Doré eut le temps de faire un très-beau dessin de la gorge du *Despeñaperros :* des blocs, d'une teinte sombre comme l'ardoise, s'élèvent perpendiculairement de chaque côté de la route, et ne laissent qu'un étroit passage qu'on dirait ouvert par le cimeterre de quelque géant. A nos pieds s'ouvrait l'abîme, en partie masqué par une épaisse végétation, et au fond duquel nous entendions le murmure d'un mince filet d'eau. C'est du haut de ces rochers escarpés que les infidèles, poursuivis après la bataille de *las Navas de Tolosa* furent précipités, dit-on, par les chrétiens, et telle est l'origine du nom de *Despeñaperros*, qui signifie littéralement *la culbute des chiens*.

« L'Andalousie, disait Voiture, m'a réconcilié avec le reste de l'Espagne. » Le célèbre bel esprit venait en effet de quitter la Manche, où nous allions entrer, et il avait été charmé du contraste entre des plaines arides, entre la sombre végétation de la Sierra Morena et le riant pays des orangers et des palmiers. « Il y a trois jours, dit-il encore, que je vis dans la Sierra Morena, le lieu où Cardenio et don Quichotte se rencontrèrent : et le même jour, je soupais dans la *Venta*, où s'achevèrent les aventures de Dorothée. » Ces lignes, écrites dix-sept ans après la mort de Cervantès, montrent que son immortelle fiction avait déjà acquis la valeur d'une réalité; aujourd'hui encore on ne peut parcourir ces montagnes sans penser à don Quichotte et à son écuyer; en voyant ces rochers et ces chênes-liéges, nous nous disions que c'était sans doute là qu'ils avaient passé la nuit, et que Ginès de Passamont avait volé l'âne de Sancho. Ces lieux âpres et solitaires, qui convenaient si bien aux fines prouesses d'amour du *chevalier de la Triste-Figure*, furent le théâtre de la pénitence qu'il fit, à l'imitation du *Beau-Ténébreux*, lorsqu'il voulut se montrer à son écuyer sans autre vêtement que la peau.... « Aussitôt, ôtant ses chausses en toute hâte, il resta nu en pan de chemise; puis, sans autre façon, il se donna du talon dans le derrière, fit deux cabrioles en l'air et deux culbutes, la tête en l'air et les pieds en haut, découvrant de telles choses que, pour ne pas les voir davantage, Sancho tourna bride, et se tint pour satisfait de pouvoir jurer que son maître demeurait fou. »

La Sierra Morena a été considérée pendant des siècles comme le plus dangereux repaire de bandits de toute l'Espagne; on nommait plaisamment ces bandits les Ermites de la Sierra Morena (*los Ermitaños de la Sierra Morena*). « Ils sont tant de *bandoleros* ensemble, dit Mme d'Aulnoy, que la mort de celui qu'on exécuteroit seroit bientôt vengée : ces misérables ont toujours une liste des meurtres et des méchantes actions qu'ils ont commis, et dont ils se font honneur; et lorsqu'on les emploie, ils vous la montrent et demandent si l'on veut qu'ils portent des coups qui fassent languir, ou qui tuent d'un coup. Ce sont les plus pernicieuses gens de l'univers. En vérité, si je voulais vous dire tous les événements tragiques que j'apprends tous les jours, vous conviendriez que ce pays-ci est le théâtre des plus terribles scènes du monde. »

Peut-être y a-t-il un peu d'exagération dans ce récit; ce qu'il y a de certain, c'est que les choses ne se passaient plus ainsi au commencement de notre siècle; les *bandidos* espagnols avaient changé leur manière. Au lieu de procéder comme les anciens *bravi* italiens, qui mettaient leur poignard au service des vengeances personnelles, ils *travaillaient* pour leur propre compte, sous la conduite d'un chef, tantôt rançonnant les diligences ou les gens qui voyageaient en poste, tantôt attaquant les convois d'argent du gouvernement; ou bien encore séquestrant de riches propriétaires, et ne leur rendant la liberté qu'après le payement d'une rançon proportionnée à leur fortune, procédé encore en usage dans certaines provinces de l'Italie méridionale.

Il n'y a plus en Espagne une seule troupe de brigands, mais on y conserve encore le souvenir des exploits de *Palillos* et d'*Orejita* dans la Sierra Morena; l'histoire de *Diego Corrientes* (*el bandido valeroso*) et celle du célèbre José Maria (*el bandido generoso*) sont connues de tous les gens du peuple. José Maria, dont on a fait chez nous, il y a peu de temps, un héros d'opéra comique, avait à l'occasion, si l'on en croit les légendes populaires, ses moments de générosité. Né à Estepa, en Andalousie, il commença par être contrebandier, comme la plupart des *bandoleros;* ayant tué plusieurs douaniers dans une rencontre, il fut poursuivi, se cacha dans les bois impénétrables de la *Sierra*, et devint bientôt, dit un poëte andalou, le bandit le plus fameux qui ait jamais existé en Espagne :

El ladron de mayor fama
Y de mas grande renombre
Que hubo en las tierras de España.

Voici, d'après l'auteur des vers qu'on vient de lire, comment José Maria procédait, dans ses bons jours, à l'attaque d'une malle-poste :

« Silence! dit un de ses hommes, un bruit de grelots se fait entendre.... c'est une voiture.... elle approche....

— *Alto*! s'écrie José Maria ajustant le cocher; tout

le monde à terre! Allons, fais descendre tes maîtres; combien sont-ils?

— Ils sont quatre : un gros monsieur, deux enfants et une jeune fille.

— Qu'ils descendent! toi, Reinoso, surveille la portière; qu'un autre se place devant les chevaux, et que deux hommes fassent le guet. »

Le *señor don Cosme*, — c'est le nom du voyageur, descend et supplie le bandit d'épargner sa fille.

« Ne craignez rien : personne ici ne manquera à la politesse. *Valiente mosa* (la belle créature)! Dieu vous garde, *señorita!*

— *Capitan!* dit un des bandits, voilà vraiment un morceau choisi.

— Est-ce qu'on ne va pas mettre ce bijou en loterie? s'écrie un autre? »

José Maria impose silence à ses gens, et leur ordonne de commencer la visite de la voiture, sans faire le moindre mal à personne. Un des bandits trouve une bourse pleine, et demande au voyageur combien elle contient.

« Quatre mille duros (vingt mille francs), répond le malheureux; la dot de ma fille, toute ma fortune.

— Ne vous désolez pas, bon vieillard, reprend José Maria, et vous, *señorita*, ne pleurez plus, car Dieu est grand.... Vous étiez donc bien heureuse de vous marier.... Et votre père ne vous contraignait pas?

— Oh! non, *señor!*

— Alors.... Dieu vous bénisse : vous êtes libres ; si le Roi me reçoit un jour à *indulto*, j'irai vous faire une visite. Votre main, et adieu! Allons, *mayoral*, à ton siége! »

Et pendant que les mules s'éloignent à fond de train.

« Allons, vous autres, dit José Maria à ses compagnons, je vais vous partager quatre mille *duros* que j'ai en réserve dans *la ermita*; ne faites donc pas la grimace.... et au galop, mauvaise troupe! »

Plusieurs fois nous avions passé la Sierra Morena accompagnés de l'indispensable escorte de soldats ; cette précaution peu rassurante est devenue inutile depuis l'excellente institution des *guardias civiles*, que l'on rencontre si souvent par *parejas* (couples) sur toutes les grandes routes d'Espagne. Aussi, lorsqu'en montant la côte à pied nous demandâmes en plaisantant au *mayoral* si nous ne serions pas attaqués, se mit-il à chanter pour toute réponse ce couplet populaire :

No le temo á ladrones,
Si civiles me acompanan;
Viva la Guardia civil,
Porque es la gloria de España.

« Je n'ai pas peur des brigands, — Quand les *civiles* m'accompagnent ; — Vive la *Guardia civil*, — Car elle est la gloire de l'Espagne. »

Nous aperçûmes, il est vrai, quelques-unes de ces petites croix de bois qu'on élève ordinairement à la place où un homme a perdu la vie, soit à la suite d'un meurtre, soit par accident; mais il faut dire que ces croix deviennent de jour en jour plus rares. Un voyageur du siècle dernier, le marquis de Langle, avait été frappé de la fréquence de ces croix dans les montagnes que nous traversions, et il était d'avis qu'à la place où un crime avait été commis, il eût mieux vallu dresser un échafaud : « Il est moins intéressant, ajoute-t-il, pour les voyageurs et autres intéressés, de perpétuer le souvenir d'un meurtre que de rappeler l'idée de punition. »

C'est au milieu des ramifications de la Sierra Morena que se trouvent les si célèbres mines de mercure d'Almaden, que nous avions visitées dans un voyage précédent. Almaden est un mot arabe qui a passé dans la langue espagnole, et qui signifie une mine : On a donné à la petite ville qui se trouve au centre des mines le nom d'*Almaden del Azogue*, c'est-à-dire la *mine de Mercure*, pour la distinguer d'*Almaden de la Plata*, ou la Mine d'argent, également située en Andalousie. Almaden del Azogue se compose à peu près d'une seule rue longue et étroite, et est habitée en grande partie par des personnes employées aux mines. On compte trois filons principaux qui s'étendent sous la ville même, et qui portent le nom de différents saints ; les *pozos* ou puits qui conduisent au fond de la mine ont jusqu'à mille pieds de profondeur. Le nombre des ouvriers employés monte à près de quatre mille, la plupart tellement hâves et maigres qu'ils font peine à voir; en effet, les émanations du mercure sont extrêmement nuisibles à la santé. Chaque année, dit-on, un certain nombre d'entre eux sont attaqués de convulsions et de spasmes ou crampes d'une nature particulière qu'on nomme *calambres*, et auxquels ils finissent par succomber.

Les mines d'Almaden sont les plus importantes du monde entier, et celles d'Idria, en Illyrie, ne viennent qu'en second rang; les médailles romaines et arabes qu'on y découvre de temps en temps montrent qu'elles ont été connues très-anciennement. Sous le règne de Charles-Quint, ces mines furent exploitées par de riches marchands d'Augsbourg, Marc et Christophe Fugger, connus en Espagne sous le nom de *los Fúcares*, qui les conservèrent longtemps, et y acquirent une fortune immense. Leur nom est resté populaire : il existe encore à Séville une rue qu'on appelle *La calle de los Fúcares*, et quand on veut parler d'un homme immensément riche, on dit : c'est un *Fúcar*.

Depuis l'année 1646, le gouvernement espagnol fait exploiter pour son propre compte les mines d'Almaden, comme les mines de cuivre de Rio Tinto, celles de plomb de Linares, et celles de soufre de Hellin et de Benamaurel. On a calculé que depuis cette époque, la production de mercure avait dépassé un million deux cent trente deux mille quintaux, ce qui donne une moyenne de près de sept mille cinq cent soixante quintaux par an. Presque tout ce mercure était expédié en Amérique, où on l'employait pour l'extraction de l'or et de l'argent. La quantité de mercure extraite aujourd'hui s'élève à vingt ou vingt-cinq mille quintaux par

Arrivée d'une diligence dans une hôtellerie de la Manche (Santa Cruz de Mudela) — Dessin de Gustave Doré.

EX VIBRIS

an, et le produit net, qui approche, dit-on, de cinq millions de francs, est un des revenus les plus certains de la *Hacienda Publica*.

Un quart d'heure après avoir quitté les défilés du *Despeñaperros*, nous nous arrêtâmes pour relayer à la *Venta de Cárdenas*, qui nous fit encore penser à un héros de Cervantès, Cardenio, et à la blonde Luscinde. Le nom de cette *venta* ou auberge de grand chemin est très-connu en Espagne, et sert même de titre à une chanson populaire, *Las ventas de Cárdenas* : Deux étrangers, un italien et un français, s'y rencontrent avec un Andalou; chacun d'eux fait l'éloge de son pays, et le dernier, naturellement, a la prétention d'élever le sien au-dessus des autres; mais ne pouvant venir à bout de persuader les interlocuteurs, il finit par tirer sa *navàja*, pour les convaincre à l'aide de cet argument péremptoire.

Malgré son nom sonore, la venta de Cárdenas ne consiste qu'en deux bâtiments sans caractère, servant à la fois de grange, d'auberge et d'écurie pour les relais des diligences. Après avoir bien questionné les gens sur les traditions ou souvenirs qui pouvaient s'y rattacher, tout ce que nous pûmes apprendre, c'est que la célèbre *venta* est également connue dans le pays sous le nom de *Melocotones*, à cause du sobriquet donné au propriétaire de l'immeuble. Quant à Cardenio et à Luscinde, il nous fut répondu qu'on ne connaissait pas ces gens-là.

La Manche. — Almuradiel; une caravane de mendiants. — Opinion de Voiture sur la paresse des Espagnols. — Le *Fléau des Gueux, Fainéants et Vagabonds*. — Quarante espèces de mendiants; la Cour des Miracles en Espagne. — Répartie d'un mendiant espagnol. — Un voyageur italien et un mendiant secrétaire d'ambassade. — Arrivée à Santa-Cruz de Mudela.

Nous venions de franchir la Sierra Morena, et d'entrer dans la Manche; on ne saurait imaginer un changement plus subit ni plus complet; à la nature méridionale succède sans transition celle du Nord : plus d'aloès, plus de cactus le long des routes, plus de lauriers roses au bord des ruisseaux, mais des plaines immenses, nues et arides qui s'étendent à perte de vue, sans qu'un peu de verdure vienne de temps en temps reposer les yeux.

Le nom de la Manche correspond à une ancienne division territoriale qui n'existe plus aujourd'hui : la partie de l'Espagne qu'on appelait ainsi faisait partie de la Nouvelle Castille, *Castilla la Nueva*. D'après la nouvelle division, l'ancien territoire correspond à quatre provinces, celles de Ciudad Real, d'Albacete, de Tolède et de Cuenca.

On assure que le nom de la Manche vient du mot arabe *Manxa*, qui signifie *terre desséchée :* jamais étymologie ne fut mieux justifiée, car sur ce vaste plateau, élevé de plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer, exposé à tous les vents et brûlé par le soleil, le manque d'eau se fait presque partout sentir. L'aspect du pays est misérable et triste; les villes et villages, qu'on ne rencontre qu'à de très-longs intervalles, ont un air de pauvreté qui fait mal à voir; et c'est à grand'-peine si le voyageur y trouve les ressources nécessaires à la vie. Aussi les Espagnols disent-ils en plaisantant de cette province : *Es la mancha de España*, c'est la *tache* de l'Espagne; jeu de mots qui repose sur le double sens du mot *mancha*, signifiant également une tache.

Dès notre entrée dans la Manche, nous avions été assaillis par les mendiants; avant d'arriver au relai d'Almuradiel, — un pauvre village qui faisait partie des *Nuevas Poblaciones* bâties il y a près de cent ans pour peupler la Sierra Morena et les territoires voisins, — le nombre de ces malheureux prit des proportions inquiétantes : comme nous montions une petite côte, nous en aperçûmes, du haut de l'impériale, une vingtaine au moins qui se dirigeaient vers la diligence aussi vite que leurs infirmités le leur permettaient. Quand cette caravane arriva auprès de nous, elle nous offrit le tableau abrégé de toutes les misères humaines : il y avait des femmes amaigries par la souffrance qui donnaient leur sein décharné à de pauvres petits êtres chétifs; d'autres, les pieds nus et à peine vêtues, marchaient sur les cailloux aigus de la route en conduisant par la main des bambins dont le corps bronzé n'était même pas couvert d'une loque; des aveugles marchaient à côté des boiteux qui avaient peine à se soutenir sur leurs béquilles, et un infirme traînait un petit charriot dans lequel était couché un enfant couvert de plaies. Il y avait aussi, il faut bien le dire, des hommes jeunes et valides.

Nous avons déjà parlé des mendiants qui encombrent l'entrée des églises de Barcelone; mais leur misère n'approche pas de celle des mendiants de la Manche, et ce n'est que dans ce pays et dans quelques parties de la Vieille-Castille qu'on peut se faire une idée vraie de ce qu'est la mendicité en Espagne. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les causes de cette plaie du pays, nous constaterons seulement qu'elle est fort ancienne : les détails ne manquent pas dans le célèbre roman de *Guzman de Alfarache*, non plus que dans le curieux récit du voyage d'Andrea Navagero, l'ambassadeur vénitien.

Voiture explique à sa manière, dans une de ses lettres, la cause de la misère qui frappait ses yeux; après avoir parlé de sa paresse, « outre la mienne naturelle, ajoute-t-il, j'ay encore contracté celle du pays où je suis, qui passe sans doute en fénéantise toutes les Nations du Monde. La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pû contraindre à balayer devant leurs portes, et il en couste quatre-vingt mille escus à la Ville. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid des villages, ne viennent point, quoiqu'ils le vendissent mieux, et souvent il y faut envoyer la Justice. Quand le blé est cher en Andalousie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer, ny les autres d'en venir quérir; et il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand un villageois qui a cent arpens, en a labouré cinquante, s'il croit en avoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laissent les vignes venir d'elles-mêmes, et sans y rien faire. Un Italien

qui tailla la sienne, en trois ans la racheta de prix. La Terre d'Espagne est très-fertile, leur soc n'entre que quatre doigts dedans, et souvent elle rapporte quatre-vingts pour un. Ainsi, s'ils sont pauvres, ce n'est que parce qu'ils sont rogues et paresseux. »

Il existe un curieux petit in-douze imprimé à Madrid vers la fin du siècle dernier, sous le titre de *El azote de Tunos Holgazanes y Vagabundos* (le fléau des Gueux, Fainéants et Vagabonds), ouvrage utile à tous, dans lequel on découvre les tromperies et les fraudes de ceux qui courent le monde aux dépens d'autrui; et où l'on rapporte beaucoup de cas survenus en matière de vagabonds, pour détromper et instruire les gens simples et crédules. L'auteur de cet opuscule imité de l'italien, D. J. Ortiz, ne compte pas moins de quarante *sectas* ou espèces différentes de mendiants. Il y avait d'abord les *Galloferos*, ainsi nommés de la *gallofa* ou repas qu'on donnait aux pèlerins-mendiants qui se rendaient à Santiago en Galice; les *Falsos Bordones*, ou faux pèlerins; les *Clerizontes*, qui s'habillaient en prêtres; les *Afrayles*, qui prenaient de faux habits de *frayles* (moines) et d'hermites, au temps où les ordres religieux étaient florissants en Espagne; les *Lagrimantes*, ou pleureurs, qui savaient à propos verser des larmes pour exciter la compassion; les *Aturdidos*, qui contrefaisaient à merveille les idiots et les sourds-muets; les *Acayentes*, dont la spécialité était de se trouver mal.

Venaient ensuite les *Rebautizados*, ou rebaptisés, qui se faisaient passer pour des Juifs convertis, et se faisaient donner de l'argent pour recevoir le baptême; les *Harineros*, fariniers ainsi nommés parce qu'ils allaient de porte en porte, demandant un peu de farine pour faire des hosties. Les *Lampareros*, de leur côté, parcouraient les villes, les villages et les fermes, et se faisaient donner de l'huile destinée, disaient-ils, à éclairer le Saint-Sacrement et les images de la sainte Vierge.

Les *Acapones* avaient des recettes très-ingénieuses pour imiter toutes sortes de plaies : ils se servaient notamment de cendres de plumes brûlées qu'ils mélangeaient avec du sang de lièvre; parfois même ils se faisaient des plaies véritables, dont ils savaient, du reste, arrêter les progrès à temps. Les *Quemados* ou *Abrasados* (brûlés) se mettaient sur la tête de l'alun de roche et d'autres drogues, et allaient montrant les ravages causés par un incendie qui avait dévoré leur maison. Quant aux *Endemoniados* ou possédés du démon, ils se contentaient de se livrer à des contorsions furieuses et d'imiter le beuglement du taureau. Viennent ensuite les *Acaptosos*, les *Cambaldos*, les *Vergonzantes*, les *Morganeros*, les *Pedazeros*, et une quantité d'autres ayant des spécialités diverses.

C'était, comme on voit, une Cour des Miracles au grand complet, et tous ces gens-là trouvaient le moyen de vivre de leur étrange métier, comme dit l'auteur en terminant sa singulière nomenclature :

Con arte y con engaño,
Se vive medio año :
Con ingenio y con arte
Se vive la otra parte.

« Avec de l'industrie et de la fraude, on vit une moitié de l'année : avec de l'invention et de l'industrie, on vit l'autre moitié. »

Ce tableau, serait assurément fort exagéré si on voulait l'appliquer aux mendiants d'aujourd'hui; cependant, il faut bien dire que certaines parties sont restées vraies. Il suffit, du reste, de feuilleter les relations des voyageurs de différents pays qui ont parcouru l'Espagne, pour s'assurer que la mendicité a toujours été considérée par certaines gens comme une profession : un voyageur du siècle dernier, Joseph Baretti, secrétaire de l'Académie royale de Londres, raconte l'histoire d'un mendiant espagnol qui demandait l'aumône à un français : celui-ci, le voyant sain et robuste, lui demanda pourquoi il ne cherchait pas à subsister d'une manière plus honnête :

« C'est de l'argent que je vous demande, et non pas des avis », lui repartit le fainéant en tournant le dos. Cette rodomontade espagnole fit rire le passant.

Un autre prétend que beaucoup d'artisans ne travaillent que lorsque la faim les y oblige :

« Entrez chez un cordonnier espagnol pour lui commander une paire de souliers, il commence par jeter un coup d'œil sur la planche : s'il y voit encore un pain, il vous saluera civilement, et vous pouvez aller ailleurs vous pourvoir de chaussures. »

Écoutons maintenant un voyageur italien qui parcourait l'Espagne en 1755 :

« Me trouvant par hasard dans la boutique d'un libraire, un gueux vînt à moi et me demanda l'aumône, mais avec une telle arrogance qu'il semblait plutôt demander une chose qui lui était due que réclamer un secours de charité. A la première fois, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et je continuai ma lecture. Devenu plus hardi par mon silence, il me dit qu'il y avait temps pour lire, et que je devais faire attention à ce qu'il disait. Comme je tins ferme à ne pas le regarder, s'approchant de moi d'un air insolent :

« Ou me répondre, ajouta-t-il, ou faire l'aumône! »

Alors perdant patience, l'Italien se retourne vers lui pour réprimer son effronterie :

« Doucement, monsieur, dit le mendiant, vous ne me reconnaissez pas; nous avons pourtant vécu ensemble dans une capitale où j'étais secrétaire d'ambassade. »

« J'eus beau lui répondre, continue le voyageur, que je ne me rappelais rien de ce qu'il disait; il ne laissa pas de poursuivre, en m'assurant que la seule cause qui l'avait réduit à la mendicité, c'était sa trop grande franchise, qui l'avait fait déférer au tribunal terrible de l'Inquisition; que du reste il n'avait jamais commis aucune bassesse. Il me dit encore beaucoup de choses que j'ai oubliées, et il parla avec tant d'art, d'éloqueuce et de vivacité, mêlant de temps en temps à son discours des traits de satire, surtout contre les moines, que je fus sur le point de croire qu'il avait été en effet secré-

taire d'ambassade, et que je lui donnai l'aumône aussi libéralement que je le pus. »

De l'aveu même des Espagnols, le mendiant de profession existe encore aujourd'hui; exempt d'infirmités et libre de travailler, couvert de haillons et cachant sa force et sa santé sous l'apparence de maladies qu'il feint de mille manières, il sait, au nom du Christ, exploiter habilement la charité chrétienne; sa pensée dominante se trouve exactement rendue dans quelques vers du poëte Espronceda :

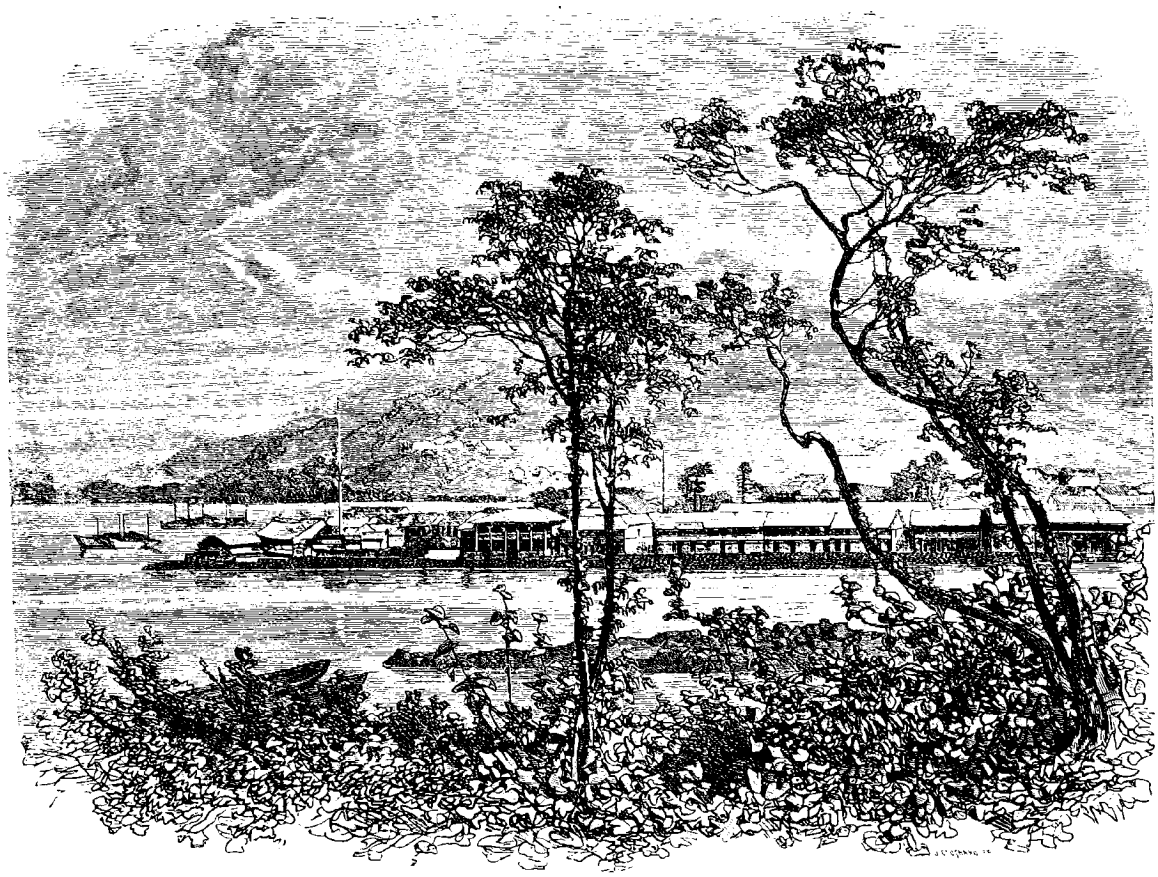
« Je suis pauvre, et chacun me plaint en m'entendant gémir; les richesses de tous m'appartiennent, car demander, c'est une mine inépuisable. Le monde et l'air m'appartiennent; les autres travaillent pour me nourrir, et il n'est personne qui ne s'attendrisse, quand je crie d'un ton dolent : *Una limosna por amor de Dios !* »

Prêtre et femmes du peuple, à *La Carolina*. — Dessin de Gustave Doré.

Quand nous arrivâmes à Santa Cruz de Mudela, notre diligence, à peine arrêtée devant la *posada*, fut littéralement assaillie par une troupe de mendiants plus nombreuse encore que celle d'Almuradiel; notre provision de *cuartos*, déjà fort entamée, ne tarda pas à être épuisée tout à fait, et nous fûmes obligés de renvoyer les retardataires avec la formule espagnole : *Dios le ampare !*

Ch. Davillier.

(*La suite à une autre livraison.*)



Vue de Décima. — Dessin de Sabatier d'après une photographie.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE[1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le quartier du gouvernement (suite).

Le détour que nous dûmes faire pour entrer dans le Daïmio-Kootsi, nous procura l'occasion de voir sur notre route, l'une des plus grandes écoles militaires de la capitale. Il ne nous fut pas possible toutefois d'entrer dans les salles d'étude. On ne nous montra que les salles d'escrime; le manége, tracé à ciel ouvert, sous la forme d'un vaste carré long, sablé et entouré de rebords gazonnés; les écuries, présentant l'aspect d'un hangar bas et allongé, sans autre clôture qu'une paroi de planches du côté des mangeoires, où l'on nourrit les chevaux de paille de riz hachée; enfin la place d'armes, qui est assez spacieuse pour offrir une ligne de tir à toute une batterie de canons, et que l'on utilise en effet très-souvent pour des manœuvres d'artillerie et des exercices de tir au boulet.

Ces écoles militaires ne trouvent pas grande faveur auprès de l'aristocratie féodale; mais elles sont fréquentées aussi bien par les fils des princes du sang et des hauts fonctionnaires de l'Empire, que par ceux des nobles de bas étage que l'on appelle hattamotos.

Les titres de ces derniers sont de même date que le Taïkounat. Hiéyas voulant à la fois développer rapidement sa résidence et opposer à l'ancienne noblesse territoriale, vassale du Mikado, une autre caste privilégiée relevant directement du souverain temporel, anoblit et dota, modestement il est vrai, quatre-vingt mille de ses partisans. Ce sont leurs descendants qui portent le nom de hattamotos. La plupart habitent la capitale,

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305 et 321.

où ils possèdent pour tout bien quelque petit emploi civil ou militaire et la maison que leur aïeul a reçue du premier taïkoun.

Cette noblesse improvisée n'ajoute pas précisément beaucoup de lustre à l'Empire. Mais le rigoureux cérémonial de la cour fait passer sous le même niveau les noms les plus illustres et ceux des derniers parvenus, les esprits les plus cultivés et les têtes rebelles à toute autre discipline que celle des casernes. L'égalité des daïmios de tout rang, des officiers de tout grade, devant le règlement des usages du Castel, suffit pour sauver les apparences et maintenir le prestige de la majesté taïkounale.

Il n'est pas jusqu'aux représentants des puissances étrangères qui, à l'occasion de leurs audiences avec le souverain temporel du Japon, n'aient dû convenir d'une étiquette propre à le glorifier aux yeux des dynastes féodaux les plus jaloux de son pouvoir.

Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? L'œuvre d'unification tentée par Gonghensama et ses successeurs n'a-t-elle pas abouti à la constitution et à l'organisation administrative de l'un des États les plus remarquables qui existent?

L'étendard de l'empire du soleil levant, le pavillon blanc au globe de carmin, flotte du vingt-quatrième au cinquantième degré de latitude septentrionale, sur toute cette riche ceinture d'îles, au nombre de trois mille huit cent cinquante, qui dominent les eaux du Grand-Océan, à deux ou trois jours de navigation du continent asiatique; il brille sur l'archipel des îles Liou-Kiou, au bord de la zone tropicale, aussi bien que sur les Kouriles et Krafto près des limites de la Sibérie; il protége à la fois le brun cultivateur de Napakiang dans ses plantations de cannes à sucre, et le blême gentilhomme de la cour du Daïri, et l'Aïnos velu, refoulé dans les sombres forêts de Yéso.

D'un bout à l'autre de cet empire insulaire, trente-deux à trente-quatre millions d'âmes obéissent à une constitution qui se proclame immuable avec autant d'assurance que nos traités d'Europe, conclus, comme l'on sait, à perpétuité; mais elle diffère de ceux-ci en ce qu'elle s'est maintenue intacte durant deux siècles et demi. Aujourd'hui même on peut dire qu'elle n'a pas varié; car le point sur lequel elle a dû subir la loi du progrès, savoir : la question des relations du Japon avec les peuples étrangers, n'avait nullement été réglé, dans l'origine, d'une manière absolue et définitive.

A cet égard, comme à d'autres, la politique des Taïkouns s'est dirigée selon les circonstances, et n'a pris conseil d'aucune considération supérieure à l'intérêt dynastique.

Lorsque les lois de Gonghensama entrèrent en vigueur, les Japonais ne se bornaient point au commerce d'échange qu'ils entretenaient avec les comptoirs portugais des côtes de Kiousiou. Ils avaient eux-mêmes une colonie à Manille, des navigateurs et des marchands dans les ports de Formose, du Tonkin, du Cambodge, de Siam, de Java, des Moluques. Il y en eut qui visitèrent Mexico. Des matelots japonais allèrent jusqu'à Londres. Des soldats aussi vendirent leur sang aux Hollandais et aux Anglais dans les guerres des Indes orientales.

A cette époque, le prince de Satsouma venait de conquérir les îles Liou-Kiou, dont il a gardé la propriété, sous la suzeraineté du Taïkoun. On avait exploré les parages de la mer de Tartarie jusqu'à l'embouchure de l'Amour; ceux du Grand-Océan jusqu'au Kamtchatka au nord-est et au groupe des îles Bonin au sud-est. Le gouvernement japonais mit la main sur ce petit archipel et y fonda un premier établissement en 1675. Il ne prit possession que vers la fin du dix-huitième siècle de la côte nord-est de Yéso, ainsi que des Kouriles et de la partie méridionale de Krafto.

Ces derniers faits démontrent qu'il n'était point dans l'intention des Taïkouns d'isoler l'empire japonais aussi complétement qu'on veut bien le dire. S'ils ont cru devoir défendre à leurs sujets de visiter les ports de mer étrangers, il est probable que cette mesure avait essentiellement pour but de rompre les liens qui s'étaient formés, par le ministère des jésuites, entre les cours de Rome et de Lisbonne et plusieurs grands dynastes féodaux, dont quelques-uns possédaient une marine marchande.

Quant aux transactions mercantiles qui pouvaient se faire sur les marchés indigènes, il est incontestable qu'elles furent soumises à une police très-sévère; mais, loin de les supprimer ou de les resteindre, Hiéyas leur donna une plus grande extension en accordant, en 1611, à la Compagnie néerlandaise des Indes orientales tous les droits et priviléges dont jouissait la factorerie portugaise de Firando. La rivalité qui éclata dès lors entre les deux sociétés ne put que compromettre la situation des Européens tolérés au Japon.

L'an 1616, Hiéyas mourut en paisible possession du trône que sa perfidie avait enlevé à l'héritier de Taïkosama, mais qu'il sut consolider dans la capitale de son choix et au sein de sa propre famille, par les artifices de la prudence et de la modération. Le règne de son fils et celui de son petit-fils revêtirent le caractère d'une obéissance aveugle, violente, fanatique, au testament politique du chef de la nouvelle dynastie. Les lois de Gonghensama, envisagées dorénavant comme sacrées, furent appliquées à la lettre. Le christianisme, qu'elles proscrivent, devint l'objet d'implacables rigueurs.

En 1615, les Portugais, enveloppés dans la persécution, sont obligés d'évacuer Firando et de se transporter sur l'îlot de Décima, où, par ordre supérieur, le gouverneur de Nagasaki les retient comme captifs, parqués sous la surveillance incessante de ses officiers.

En 1638, les chrétiens japonais, réduits à toute extrémité, se réfugient derrière les murailles de la forteresse de Simabara. Les troupes du Taïkoun Yémitz les assiégent avec l'aide des canons du capitaine hollandais Kœkebakker; et, quand la brèche est pratiquée, elles donnent l'assaut et passent au fil de l'épée, sans égard à l'âge ni au sexe, toutes les personnes

qu'elles trouvent dans la place : ainsi périrent, au nombre de trente-sept mille victimes, les derniers fidèles de l'église qu'avaient fondée au Japon saint François Xavier et ses successeurs. L'expression de Simabara-San « homme de Simabara, » devint pour longtemps, dans la bouche des habitants de Kiousiou, le terme le plus injurieux de leur idiome.

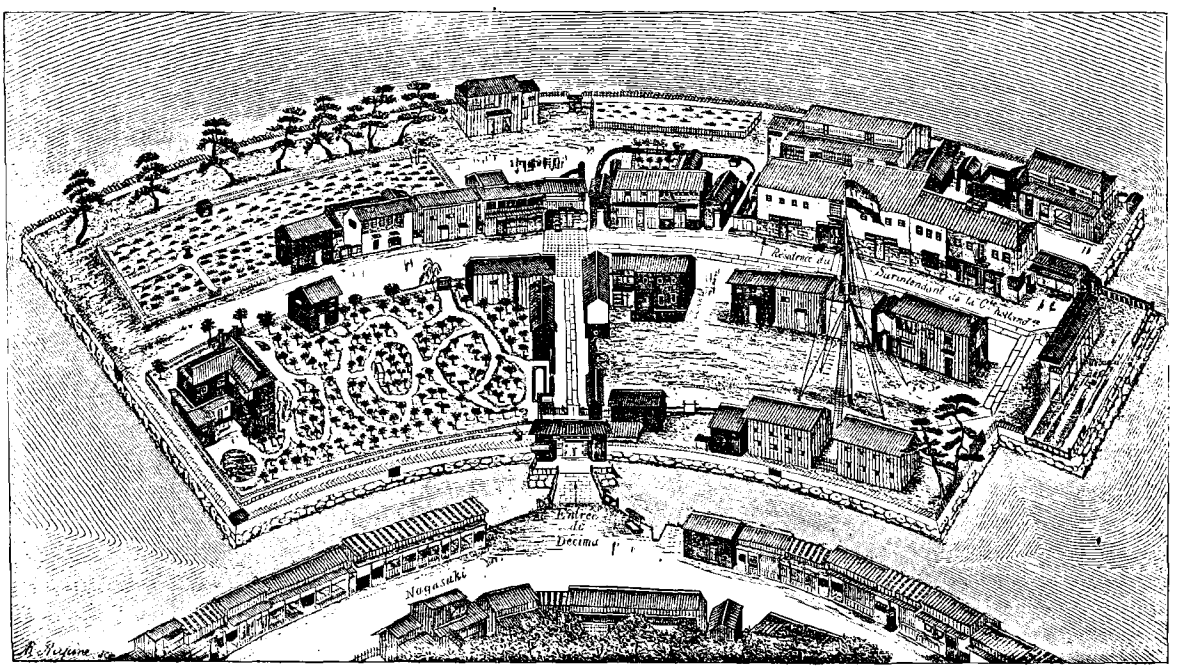
Enfin l'année 1639 fut marquée par la proscription de la colonie portugaise, son expulsion du Japon et l'installation de la factorerie hollandaise à sa place, dans des conditions tout à fait analogues, sur l'îlot de Décima.

A dater de ce moment, le Japon reste fermé à toutes relations, commerciales ou autres, avec les peuples de l'Occident, à l'exception des Hollandais, et cet état de choses s'est maintenu jusqu'en 1854.

Ainsi, sans parler d'une concession insignifiante faite à une corporation d'armateurs chinois qui obtinrent l'autorisation de fonder une petite factorerie à Nagasaki, il n'y eut, pendant plus de deux siècles, aucune communication quelconque entre le Japon et le reste du monde, si ce n'est par le moyen des deux vaisseaux marchands que la Compagnie des Indes néerlandaises avait le privilége d'expédier annuellement à Décima.

Aussitôt arrivés à l'entrée de la baie, ces bâtiments étaient reçus et visités par les officiers de police et de douane du Taïkoun. Lorsqu'ils mettaient à la voile pour s'en retourner à Batavia ou en Hollande, ils subissaient une nouvelle inspection, non moins minutieuse que la première.

Ce n'est pas que la Compagnie des Indes pût être suspectée de faire de la contrebande en matière de re-



Vue de Décima (fac-simile d'un plan hollandais, publié par Levyssohn : Bladen over Japan, 1852). — Dessin et gravure de Rapine.

ligion. Mais le gouvernement du Taïkoun, pleinement rassuré de ce côté, avait le plus grand intérêt politique à surveiller les relations, d'ailleurs toutes commerciales, de la colonie de Décima avec les seigneurs féodaux du voisinage, les princes de Fizen, de Bouzen, de Tsikouzen, de Boungo, de Satsouma. Il fit si bien, dit-on, pour empêcher qu'elles ne développassent la civilisation européenne dans leurs florissantes provinces, que la factorerie hollandaise finit par être entravée dans ses opérations mercantiles au point de n'en plus retirer aucun bénéfice.

On s'étonne, au premier abord, que le gouvernement japonais n'ait pas pris tout simplement le parti de rompre avec la Hollande, plutôt que d'amoindrir graduellement la position dont il l'avait favorisée, ou que la Hollande elle-même n'ait pas renoncé volontairement à un privilége qui lui devenait onéreux.

Il faut croire, en effet, que les Taïkouns auraient brisé, sans le moindre scrupule, ce dernier chaînon de leurs relations extérieures, s'ils n'eussent attaché une extrême importance à se maintenir au fait des événements et des œuvres les plus remarquables du monde occidental. Rien, à cet égard, ne pouvait mieux répondre à leurs vues que la factorerie de Décima, car ils en faisaient l'unique source d'information qui fût tolérée au Japon, et ils se réservaient en même temps tous les moyens de la tenir à leur disposition souveraine et exclusive.

En ce qui concerne la Hollande, il était moralement impossible qu'elle sacrifiât à quelques intérêts mercantiles le poste qui lui assignait un rôle si exceptionnel dans les affaires de l'extrême Orient. La prudente patience qui la caractérise lui traça son devoir : elle résolut d'attendre paisiblement de meilleurs jours et de ne

pas abandonner la place, aussi longtemps qu'elle pourrait y exercer une honorable influence.

L'îlot de Décima rappelle sans doute plus d'un humiliant souvenir; mais il fait l'éloge d'une vertu qui n'est pas très-commune, la persévérance. C'est pourquoi il a justement mérité l'honneur singulier qui lui est échu au commencement de notre siècle. La maison d'Orange avait été détrônée; les membres de la dynastie nationale néerlandaise étaient en fuite; les Pays-Bas, englobés dans l'empire napoléonien; leurs colonies, au pouvoir de l'Angleterre. Il ne resta plus qu'un refuge au pavillon néerlandais, un seul point du globe où, en effet, il ne cessa de flotter; et ce fut, à l'extrémité de notre hémisphère, au fond d'une paisible baie japonaise, cette petite jetée de terre, construite en forme d'éventail ouvert, et qui porte le nom de Décima.

C'est de là que le Japon a été révélé à l'Europe. Les navigateurs hollandais, ainsi que les surintendants de la factorerie de Décima nous ont laissé de précieuses relations de leurs voyages de découvertes ou de leurs ambassades à la cour du Mikado et au castel des Siogouns. Specx, de Vries, van der Capellen, Linschoten, van Diemen, ont donné leurs noms aux détroits qu'ils ont explorés sur les côtes de Kiousiou, dans la mer Intérieure et dans le groupe des Kouriles.

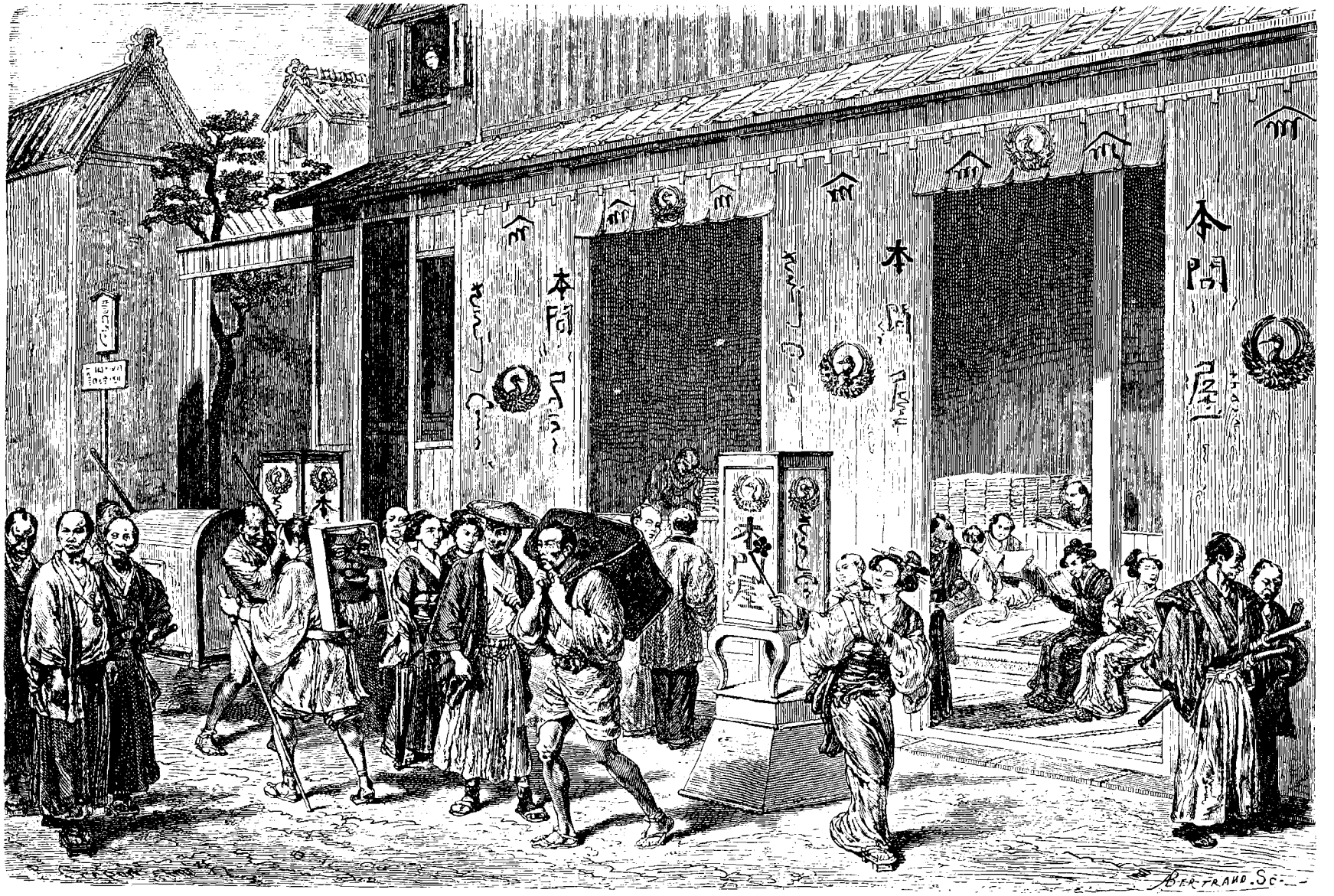
C'est à Décima que Kæmpfer, Thunberg, Titsingh,

Artiste japonais peignant un yéma (voy. t. XIV, p. 68). — Dessin de Feyen Perrin d'après une esquisse japonaise.

Levyssohn, de Lijnden, de Coningh, de Siebold, et tout récemment M. Pompe de Meerdervoort, ont rassemblé les matériaux de leurs mémoires sur le Japon. Le livre de Kæmpfer est un chef-d'œuvre de candeur, d'érudition et de sagacité. Les Archives de Siebold sont un recueil d'une richesse inépuisable, l'œuvre monumentale de toute une longue vie d'études et de recherches, pendant laquelle l'auteur n'a pas fait moins de trois fois le voyage du Japon, en séjournant à chaque reprise pendant plusieurs années dans diverses parties de l'empire, surtout à Décima et à Nagasaki.

Quelques-uns des travaux que je viens de citer se sont accomplis à l'aide de subsides considérables fournis par le gouvernement des Pays-Bas. Il a rendu, de la sorte, à la science et à l'humanité des services qui méritent la reconnaissance de tous les peuples.

L'initiative des modernes relations de l'empire japonais avec l'Occident appartient à la Hollande. Dix ans avant la mission américaine, le 1er février 1844, le roi des Pays-Bas, Guillaume II, prit la chevaleresque résolution de tenter une démarche auprès du Taïkoun pour le persuader d'ouvrir le Japon à toutes les nations indistinctement. La lettre qu'il lui écrivit dans ce but ne reçut, à la vérité, qu'une réponse négative; mais elle ne demeura pourtant pas sans effet: elle inaugura entre les agents hollandais résidant au Japon et le gouverne-



Une librairie à Yédo. — Dessin de Lucien Crépon d'après une gravure japonaise.

EX-LIBRIS

ment de ce pays des rapports de confiance qui ont singulièrement facilité la conclusion des traités de 1854 et de 1858.

Le commissaire royal hollandais, M. Donker-Curtius, qui précéda d'une année au Japon le commodore Perry, exerça sur les autorités indigènes la plus heureuse influence. C'est à lui que les Portugais doivent le retrait de la proscription spéciale qui les avait frappés au dix-huitième siècle. Enfin, c'est à l'aide des bons offices du gouvernement hollandais et particulièrement de son agent actuel, M. de Graeff van Polsbrœk, que la Confédération suisse en 1864, la Belgique en 1866, et le Danemark en 1867, ont conclu leurs traités de commerce et d'amitié avec le Japon.

Les bienfaits intellectuels dont le Japon est redevable à la Hollande ne sauraient tomber sous notre appréciation. Cependant ils ont laissé deux monuments qui leur rendent témoignage dans le quartier même que nous visitons. L'un est la bibliothèque impériale, l'autre le conservatoire impérial des arts et métiers. Malheureusement l'accès en est interdit aux Européens, et il n'est pas facile de connaître ce que renferment ces vastes collections, ni de savoir jusqu'à quel point le gouvernement les utilise.

Voici, sur ce sujet, quelques renseignements que j'ai recueillis d'après des observations nécessairement fort incomplètes.

L'une des sections les plus remarquables de l'université de Yédo est le collége des interprètes. Les nombreux étudiants qui le fréquentent ont le rang d'officiers et portent les deux sabres. Tous doivent apprendre le hollandais, qui est la langue des relations diplomatiques, celle dans laquelle se traitent les affaires du gouvernement japonais avec les puissances étrangères. Cette base posée, les uns étudient, en outre, l'anglais; d'autres le russe; d'autres le français, le portugais, l'allemand, le danois, et il faut encore ajouter l'italien, depuis que l'Italie aussi a conclu, sous le patronage de la France, un traité avec le Japon. Ainsi, chacune des langues parlées par les nations contractantes est représentée à Yédo, selon l'importance qu'on lui attribue, par un groupe plus ou moins considérable d'interprètes indigènes.

Ces fonctionnaires sont complétement à la disposition du gouvernement et classés dans un ordre hiérarchique qui détermine la nature et la valeur du mandat qu'on leur confie.

Moriyama Yénoské, qui a tant excité la verve railleuse d'Oliphant, était autrefois l'interprète obligé de toutes les négociations relatives à la conclusion ou à la révision des conventions internationales. Lorsque, à mon tour, je fis sa connaissance, il me parut évident qu'il était monté en grade. Il venait de remplir à Paris une mission de confiance du Gorogio auprès de l'ambassade japonaise qui visita l'Europe en 1863. Je ne le vis figurer que dans deux occasions solennelles et moins comme interprète que comme confident des gouverneurs des affaires étrangères auxquels il était adjoint. L'on m'assura qu'il pourrait bien un jour devenir leur collègue.

D'autres interprètes, arrivés pareillement au sommet de l'échelle, ont le mandat spécial de lire et d'annoter, à l'usage du Gorogio, les journaux que la cour du Taïkoun reçoit directement d'Europe, ainsi que les nouveautés scientifiques ou littéraires qu'elle tient de la bienveillance des Légations.

Toutes ces publications sont soigneusement conservées dans la bibliothèque impériale. On en tire peu à peu la matière d'ouvrages plus ou moins étendus, composés en japonais pour les classes d'officiers civils ou militaires qu'ils peuvent intéresser, et même pour le public en général. C'est ainsi que l'on possède des fragments du Cosmos de Humboldt, un abrégé de la Macrobiotique d'Hufeland, une traduction de l'Atlas de Stieler et du Traité de Maury sur les courants maritimes.

Un gouverneur japonais demandait un jour à M. von Brandt, attaché à l'ambassade du comte Eulenbourg, s'il était le fils du général von Brandt, auteur d'un excellent manuel de tactique. Sur la réponse affirmative de l'attaché prussien, le gouverneur lui fit hommage, le lendemain, d'un volume imprimé déjà depuis quelques années, qui renfermait la traduction japonaise de ce manuel.

Pendant toute la durée de la guerre civile des États-Unis, l'on publiait à Yédo, à intervalles irréguliers, une relation des derniers événements, accompagnée de gravures sur bois, exécutées d'après les illustrations des feuilles américaines.

Outre les compilations et les traductions faites dans l'idiome national, il n'est pas rare de voir, entre les mains des Japonais, certains ouvrages écrits et imprimés en langue hollandaise, spécialement les manuels d'après lesquels les officiers néerlandais font leur théorie militaire.

M. le capitaine de vaisseau Lecuriault du Quilio, commandant de *la Sémiramis*, s'étant emparé d'une redoute du prince de Nagato, à l'entrée du détroit de Simonoséki, trouva dans la place un livre hollandais ouvert, abandonné à côté d'une pièce démontée : c'était un traité de tir au canon, que le commandant de la batterie avait évidemment consulté pour diriger son feu sur les navires qui s'engageaient dans le détroit.

Une école d'ingénieurs se rattache au conservatoire des arts et métiers de Yédo. La plupart des professeurs de cette institution scientifique sont d'anciens élèves des officiers de marine hollandais que le roi des Pays-Bas, sur la demande du Taïkoun, a envoyés au Japon en deux détachements successifs. Le second était commandé par le capitaine de frégate H. de Kattendijke, qui, à son retour à la Haye, est devenu ministre de la marine. C'est sous ses ordres que l'ingénieur Hardes a construit l'atelier de machines d'Akkanoura, près de Nagasaki, le premier établissement de ce genre qui ait été fondé au Japon; et c'est la petite école navale instituée à la même époque (1857) à Nagasaki, qui a mis

les officiers de marine japonais en état de conduire eux-mêmes, sans secours étranger, des bâtiments de guerre mus par la force de la vapeur.

Aujourd'hui le gouvernement taïkounal travaille à se créer une flotte en rapport avec la dignité et les ressources de l'Empire. C'est une entreprise d'une portée incalculable, dont il poursuit la réalisation avec l'aide de la France, qu'il vient aussi de réclamer pour la complète réorganisation de ses forces militaires. Il établit en ce moment un arsenal et des chantiers maritimes à Yokoska, qui est de tous les ports du golfe de Yédo le plus favorable à la réalisation de ses desseins. Une ère nouvelle s'ouvre pour le Japon. La construction ou plutôt l'entretien d'une flotte de guerre exige la création d'une marine marchande. La dynastie inaugurée par l'avénement du Stotsbaschi sur le trône de Yédo est appelée à

Barbiers japonais. — Dessin de Feyen Perrin d'après une photographie.

marcher à pas de géant dans la voie du progrès. L'indépendance de ses allures diplomatiques semble garantir l'énergie et la maturité de ses résolutions. Elle fait, en même temps, le plus bel éloge de l'ancienne institutrice politique des Taïkouns; car c'est grâce à elle qu'ils se sont trouvés parfaitement renseignés et qu'ils ont pu s'élever à la hauteur des circonstances quand le jour de l'épreuve est arrivé, quand, sur les ailes de la navigation à vapeur, la civilisation moderne est venue heurter péremptoirement aux portes de leur fière capitale.

La cité bourgeoise.

Je venais de recevoir un premier avertissement. Le gouvernement avait daigné m'informer que nos grandes excursions dans sa capitale n'étaient pas sans dan-

ger pour nos personnes. Il n'y avait plus un instant à perdre : on allait évidemment nous susciter des obstacles.

Le plan de Yédo sous les yeux, je calculai que sur les trente quartiers dont la ville se compose, nous en avions à peine parcouru le tiers. Il s'agissait de choisir sans retard, parmi le reste, un nouveau et peut-être dernier champ d'exploration.

Je crus découvrir celui qui nous offrirait le plus d'intérêt, dans un rayon dont le centre est approximativement indiqué par l'O-Bassi, le plus grand pont de Yédo. Nous pouvions en atteindre assez rapidement les quais, soit à cheval, par le Tokaïdo, soit dans notre chaloupe, en profitant de la marée. De ce point central, nous visiterions, à notre gré, sur la rive droite de l'O-Gawa, les quartiers populeux de la cité marchande, sur la rive gauche la ville industrielle du Hondjo.

Je me faisais déjà tout un programme de nos expéditions, lorsque une aventure singulière vint, à la fois, m'encourager à réaliser mes projets, et m'apprendre que j'étais encore bien loin d'en avoir deviné la valeur.

M. Metman avait reçu la visite de deux de ses amis, attachés à la légation prussienne en résidence à Yokohama. Comme ils voulaient profiter de leur séjour à Yédo pour se procurer l'almanach de la cour du Mikado et l'annuaire officiel du gouvernement taïkounal, M. Metman les conduisit, après le déjeuner, chez un libraire de la Cité.

Je lui recommandai de m'acheter, par la même occasion, les curiosités littéraires et artistiques indigènes qui tomberaient sous sa main.

Quand ces messieurs, flanqués de leurs yakounines, se furent installés dans la boutique du libraire, celui-ci s'empressa de leur remettre l'Almanach de Kioto, qui était à l'étalage ; puis il leur annonça que l'Annuaire de

Marchand de chaussures de paille. — Dessin de Feyen Perrin d'après une gravure japonaise.

Yédo se trouvait au magasin, et, poussant un châssis, il passa dans la pièce voisine. L'un des yakounines l'y accompagna. Bientôt tous deux rentrèrent, le libraire balbutiant qu'il n'avait plus d'annuaires à vendre. — Eh! bien, lui dit l'un des attachés prussiens, veuillez en aller chercher ailleurs, nous vous attendrons ici.—Là dessus, grand mouvement parmi les yakounines, consultation sur la rue, absence prolongée du marchand. Pendant ce temps les trois étrangers allument leurs cigares et invitent un employé du magasin à leur apporter des caisses pour s'asseoir et à déposer devant eux, sur les nattes, tous les ouvrages illustrés de la librairie. Ils les examinaient de concert, faisaient leur choix, prenaient note des prix. Le patron, à son retour, les salua jusqu'à terre, puis soupirant à plusieurs reprises : « L'annuaire, murmura-t-il, est introuvable dans le voisinage, et l'heure est bien avancée pour envoyer au Castel. — Qu'à cela ne tienne! dépêchez-y votre garçon! de notre côté, nous allons faire apporter notre dîner. Nous ne sortons pas de chez vous, sans l'annuaire. »

A la suite de cette déclaration, prononcée en chœur, M. Metman écrivit un billet, qu'il chargea l'un des hommes de l'escouade de remettre au comprador du Tjoôdji.

Le libraire, à son tour, donna une commission à l'employé du magasin, et la revue des illustrations en vente se poursuivit avec son aide jusqu'à l'arrivée de quatre coulies du Tjoôdji, portant aux deux extrémités de leurs bambous, des caisses de laque et des corbeilles d'osier contenant le dîner commandé.

On l'étala sur les nattes. Les yakounines et le libraire furent invités à y prendre part; mais ils remercièrent poliment et se tinrent à distance. Cependant, quand le bruit des bouchons de champagne se fit entendre, un rapprochement spontané s'opéra; les coupes écumantes circulèrent jusqu'au seuil de la boutique et au delà :

— Que pourriez-vous nous montrer encore, pour le dessert? s'écria M. Metman en apostrophant le libraire.

Celui-ci répondit : Vous connaissez maintenant tout mon fonds de boutique. Je n'ai plus rien à vous faire voir que des croquis à la main, des esquisses en feuilles détachées, provenant de deux peintres de Yédo, décédés il y a quelque temps. C'est tout ce qu'ils ont laissé à leurs familles, qui m'ont abandonné cette inutile succession, contre une petite provision de riz. Voilà encore de vieux cahiers, sur lesquels ils essayaient leurs pinceaux. Si cela vous fait plaisir, emportez tout le paquet avec les livres que vous avez achetés.

M. Metman fit entrer les coulies, leur recommanda de n'empiler dans leurs caisses et leurs corbeilles que la vaisselle, les paquets de livres, les dessins, les vieux cahiers; mais d'abandonner les bouteilles et les restes du repas à la merci des yakounines et des gens de la maison; puis, se tournant vers le libraire : — Croyez-vous, lui dit-il, que je doive faire venir nos matelas et nos couvertures pour passer la nuit sous votre toit? Ce serait le moment de donner mes ordres aux coulies.

Une hilarité générale accueillit cette question; puis, des chuchotements et des allées et venues se succédèrent d'un groupe à l'autre, de la boutique à la rue, où, rangés en demi-cercle, à quelques pas des yakounines, une foule croissante de curieux s'efforçaient de deviner le drame étrange dont la paisible demeure du libraire paraissait être le théâtre.

Enfin le patron lui-même reparut, accompagné de son employé portant des livres sur ses bras, comme pour attester la version de la commission du Castel; il s'inclina de nouveau devant ses hôtes et remit respectueusement entre leurs mains, avec l'évidente approbation des yakounines dont il était entouré, deux exem-

Marchands de poulpes. — Dessin de Feyen Perrin d'après une gravure japonaise.

plaires parfaitement authentiques de l'annuaire officiel de Yédo.

Je passai la nuit à examiner le précieux envoi de M. Metman. Il se composait d'une trentaine d'ouvrages illustrés et d'une quantité de feuilles volantes ou cousues en cahiers. Ici c'étaient de vieilles encyclopédies, enrichies de planches qui semblaient être sorties des officines allemandes du moyen âge; là, des albums d'esquisses à l'encre de Chine, reproduites sur bois, en fac-similés d'une étonnante énergie, ou des recueils de contes et de scènes populaires, ornés de sujets à deux teintes, au moyen de procédés qui nous sont inconnus. De nombreuses peintures sur soie et sur papier végétal représentaient les ponts, les marchés, les théâtres, tous les lieux de rendez-vous et tous les types des classes ouvrières et de la société bourgeoise de Yédo. Mais rien de tout cela n'égalait en importance l'œuvre posthume des deux pauvres artistes inconnus; car elle me révélait à la fois les sujets de prédilection et le style de l'école moderne des peintres japonais. Quel trésor pour l'étude du peuple de Yédo, que ces croquis inspirés par les scènes de la rue et des jardins publics! Quelle mine à exploiter, que ces liasses poudreuses et maculées, d'où je sortis cent-deux pièces achevées et cent-trente ébauches, consacrées exclusivement aux classes de la société qui vivent en dehors du Castel, des quartiers aristocratiques, des casernes et des bonzeries! Une pareille trouvaille allait me tenir lieu du guide le plus sûr, de l'interprète le plus fidèle que j'eusse pu consulter avant de m'engager dans le dédale de rues, de quais et de canaux que bordent, sur les deux rives de l'O-Gawa, les demeures agglomérées de la population bourgeoise.

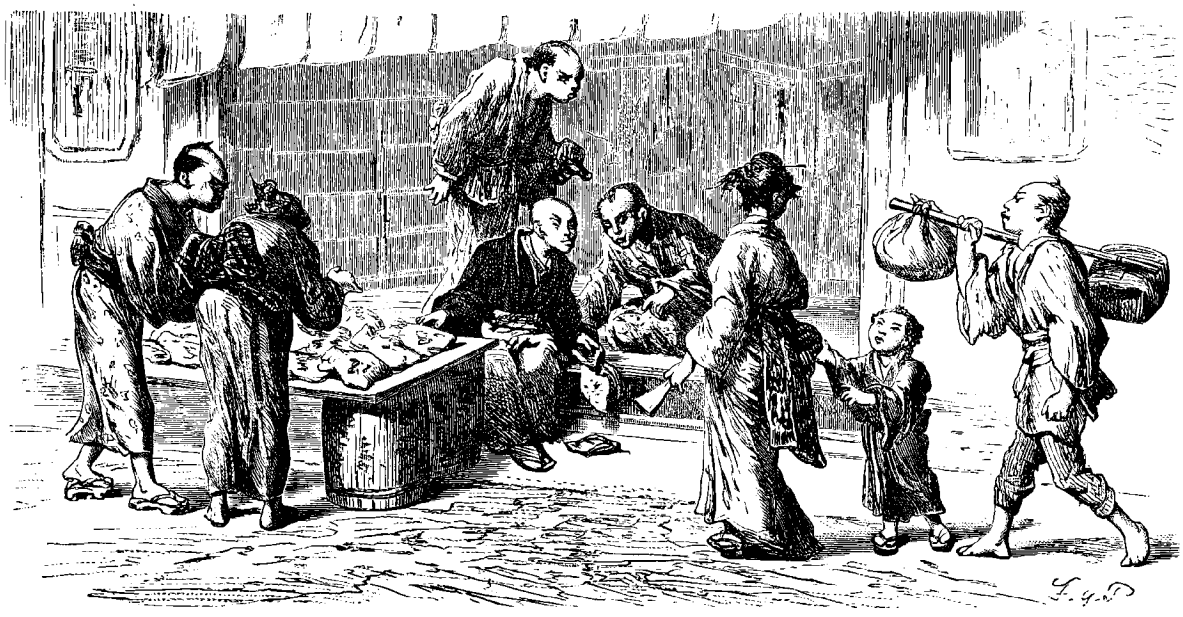
La Cité proprement dite s'étend à l'est du Castel, depuis le pont du Sen-Bassi, qui la relie au quartier d'Atakosta, vers le sud, jusqu'à l'O-Bassi, qui débouche du Hondjo à la limite des quartiers du nord.

Elle se compose elle-même de trois quartiers, qui sont, dans la direction du sud-ouest au nord-est, ceux du Kio-Bassi, du Nippon-Bassi, et du Nippon-Kita. Dans ce dernier, la Cité envahit les quais de l'O-Gawa, tandis que, dans les deux précédents, la rive et les îles du grand fleuve sont, en majeure partie, occupées par des édifices publics ou des résidences nobles. On y distingue une douzaine de palais de daïmios ; quelques petits yaskis de hattamotos; dans le voisinage d'un champ de courses, le grand temple de Nisihongandji, une ou deux batteries de côte, et une école de marine du gouvernement.

Tout le reste de l'espace compris entre le Castel et l'O-Gawa présente l'image d'un immense damier, tant les rues longitudinales sont coupées régulièrement de rues transversales; tant les autres sections indiquées par les lignes bleues des canaux, ont l'apparence d'une exacte symétrie.

Le quartier du Nippon-Bassi, qui est le cœur de la Cité, contient, sur une étendue de quatre kilomètres carrés, cinq rues longitudinales et vingt-deux rues transversales, se coupant à angles droits et formant soixante-dix-huit carrés de maisons, presque complétement identiques les uns aux autres. Pris dans son ensemble, il présente donc la figure d'un parallélogramme allongé. Des canaux navigables l'entourent des quatre côtés. Quinze ponts le mettent en communication avec les quartiers adjacents : deux, à l'ouest, jetés sur le grand fossé du Castel; cinq à l'est, cinq au sud, et trois au nord.

Parmi ces derniers, celui du milieu est le pont du Nippon, le Nippon-Bassi, qui donne son nom au quartier. On en a fait le centre géométrique du Japon. C'est de là que l'on mesure toutes les distances géographiques de l'Empire, comme cela se pratique en Angleterre depuis le Milestone du pont de Londres. C'est aussi au



Marchand de graines. — Dessin de Feyen Perrin d'après une gravure japonaise.

pont du Nippon qu'aboutit le Tokaïdo. A partir du faubourg de Sinagawa, il traverse, sous le nom de rue d'Ottori, les quartiers de Takanawa, d'Atakosta, du Kio-Bassi et du Nippon-Bassi; et à l'extrémité de celui-ci, le pont central forme la limite entre cette grande artère politique, militaire et commerciale du sud de l'Empire, et une autre, non moins importante, se dirigeant vers le nord. On l'appelle pareillement l'Ottori dans l'enceinte de Yédo, et au delà : l'Oskio-Kaïdo. Elle s'arrête à la pointe septentrionale de l'île de Nippon, d'où l'on franchit le détroit de la Pérouse pour atteindre Hakodate sur l'île de Yéso.

Bien qu'ils aient un caractère complétement homogène, les quartiers de la Cité ne laissent point cette impression de fastidieuse monotonie que les yaskis de la cour ou de la noblesse féodale ne tardent guère à produire. Les maisons bourgeoises, non plus que les palais, ne s'éloignent du type d'architecture qui leur est propre : ce sont de simples constructions en bois, n'ayant au-dessus du rez-de-chaussée qu'un étage bordé le plus souvent d'une galerie sur la rue, et une toiture basse, en tuiles couleur d'ardoise, ornée de quelques moulures en gypse aux deux extrémités du faîtage. Mais si le cadre est uniforme, les tableaux qu'il étale aux regards sont ravissants de variété, d'imprévu, de pittoresque ingénuité.

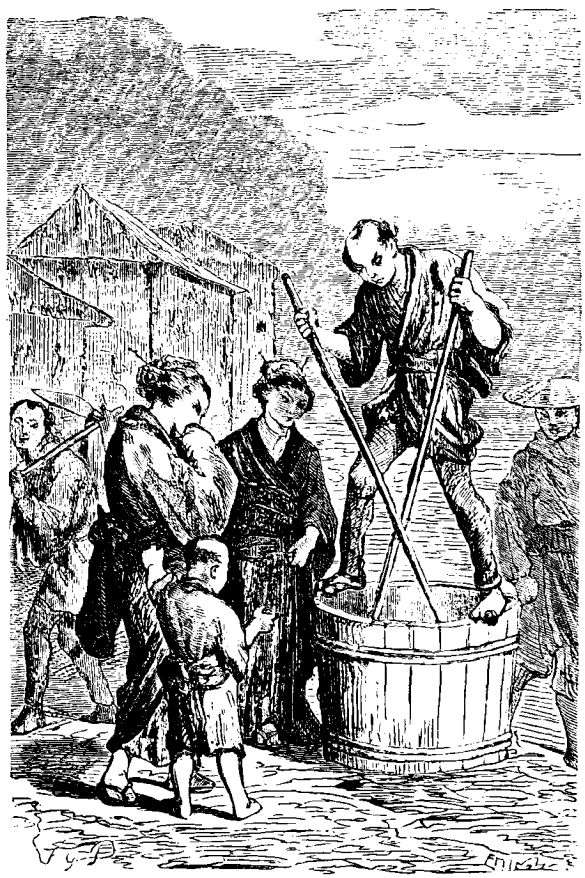
Voici, à l'entrée d'une rue du Nippon-Bassi, une boutique de barbier, où deux ou trois bourgeois, dans le plus simple appareil, viennent faire leur toilette matinale. Assis sur la sellette, ils tiennent gravement, de la main gauche, le plateau de laque destiné à recueillir, après chaque coup de rasoir, ou de ciseaux, les dépouilles de l'opération. De leur côté, les artistes-coiffeurs, débarrassés de tout ce qui pourrait gêner la liberté de leurs mouvements, se penchent tantôt à droite, tantôt à gauche de la tête de leurs patients, pour y promener

tour à tour l'instrument et la main, comme les sculpteurs antiques modelant des cariatides. Inutile d'ajouter que l'illusion cesse lorsque serrant entre leurs dents un long cordonnet de soie, ils l'entourent et le nouent aux deux extémités de la mèche en boudin des fils du grand Nippon.

A quelques pas plus loin, nous rencontrons l'échoppe d'un cordonnier. Elle est hérissée de chevilles de bois, auxquelles d'innombrables paires de sandales de paille sont suspendues par de longues attaches, tressées de la même matière. Le marchand, accroupi sur son reposoir, me rappelle ces idoles indigènes auxquelles les pèlerins font des offrandes de chaussures.

Des personnes des deux sexes s'arrêtent devant l'étalage, examinent ou essayent la marchandise, échangent quelques paroles amicales avec le patron, et, sans le déranger de sa quiétude, déposent à ses pieds le prix convenu. Les comptes, à ce que j'ai remarqué, se faisaient en szénis, petites pièces de fer dont cent égalent le tempo, monnaie de cuivre qui vaut quinze centimes. Les szénis, comme les cashes chinois, sont percés en carré, au centre. On les enfile à un cordelet pour les suspendre à la ceinture.

L'honnête industriel qui fait suite au cordonnier, me semble voué non moins fatalement à la monnaie de fer. C'est un détaillant de ces herbes marines comestibles qui forment, sous le nom chinois de tang ou sous le nom anglais de seaweed, l'un des principaux articles du commerce d'exportation du Japon avec la Chine. La vente sur place d'un produit végétal si abondant, si vulgaire, ne s'adresse qu'aux ménagères japonaises. Le tang se rencontre, par grandes masses flottantes, dans toutes les baies de l'empire insulaire. Quand la mer est calme, il ajoute à l'éclatant azur des eaux, ses riches teintes dorées, pourprées ou olivâtres. A l'aide d'un croc de batelier, les pêcheurs le tirent hors de la mer, comme un immense filet; ils en chargent leurs barques et le nettoient minutieusement, en ayant soin de recueillir les coquillages qui s'y trouvent toujours en grand nombre. Quand la cargaison est déposée à terre, on la sèche au soleil; on opère le triage des deux ou trois espèces ou qualités d'algues comestibles que peut fournir la récolte d'une journée; enfin l'on en forme soit des ballots liés de cordes de paille, soit de petits paquets enveloppés d'un morceau de papier : les premiers, destinés à l'exportation, se vendent au poids chez les armateurs de jonques; les autres, tarifés à quelques szénis le paquet, prennent le chemin des marchés et des foyers du peuple.



Marchand de coquillages. — Dessin de Feyen Perrin d'après une esquisse japonaise.

Il n'y a, pour ainsi dire, pas de rebut dans les produits de la mer. Le fucus ordinaire, dont on ne saurait tirer parti comme légume, le varech, que les vagues jettent à la côte, contiennent un suc glutineux qu'il est facile d'en extraire par la cuisson. Les Japonais le sèchent en tablettes et l'emploient, sous le nom de nouri, à divers usages culinaires ou industriels.

Il se fait à Yédo une énorme consommation de coquillages. Le détaillant en remplit des cuviers et ne débite sa marchandise qu'après l'avoir dûment secouée, remuée et brassée à l'aide de deux longues cannes de bambou. Il faut, pour bien faire, qu'il se dresse sur le cuvier, les jambes écartées et les deux bâtons se croisant diagonalement entre ses genoux, de telle sorte que la main droite imprime une rotation semi-circulaire aux coquillages du côté gauche, et la main gauche à ceux du côté droit de l'opérateur.

Les sangsues de mer et toutes sortes de petits mollusques, le trépang, c'est-à-dire les holothuries et toute la classe des radiaires, sont exposés en vente à l'état de complète siccité. On les mange frits et le plus souvent coupés en petits morceaux mêlés avec du riz.

Il existe une espèce de poisson, mince, allongé, de taille exiguë, que l'on consomme sans autre apprêt que de le sécher au soleil.

Les huîtres sont abondantes, charnues, peu délicates.

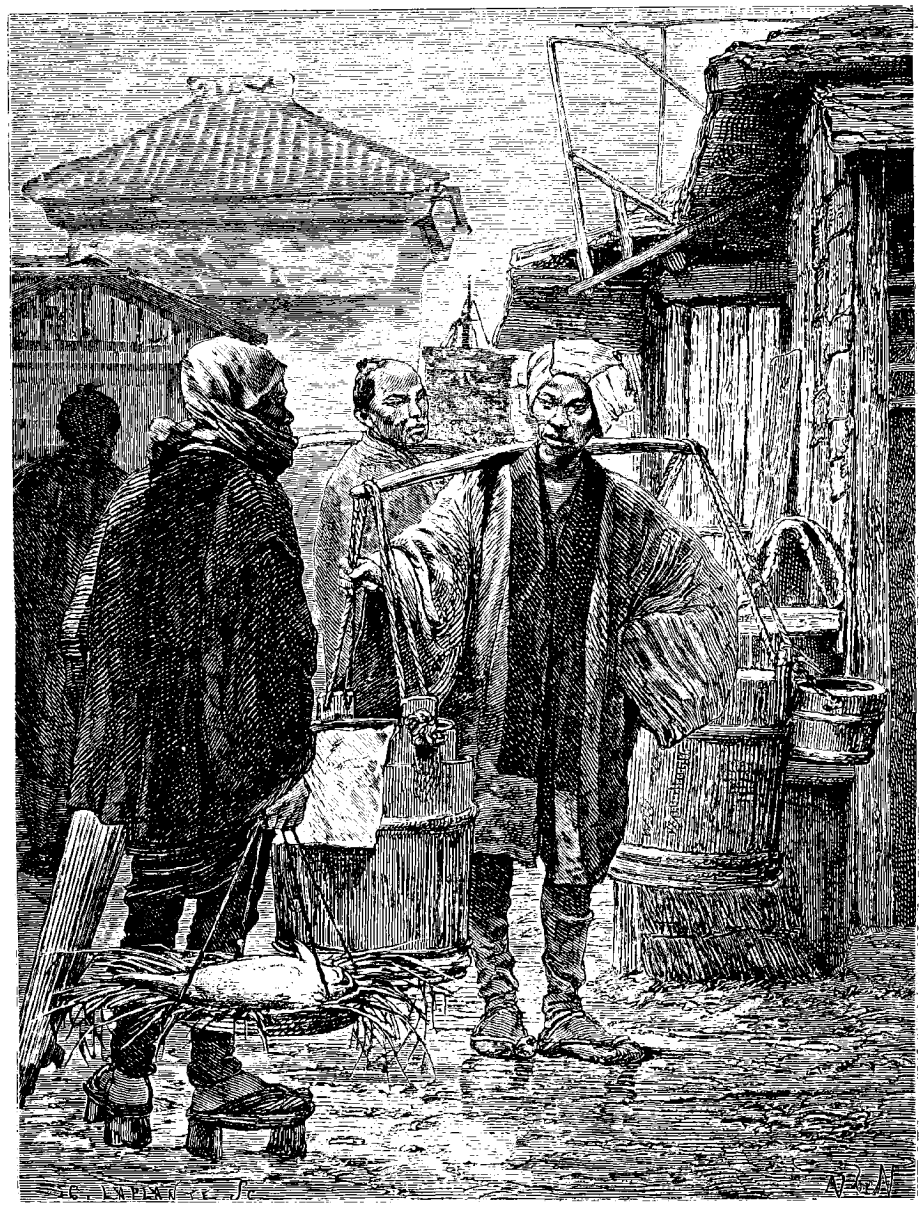
Les Japonais ne savent les écailler qu'en brisant la valve supérieure à coups de pierre.

Uraga exporte dans tout l'empire des huîtres séchées appartenant à la grosse espèce des awabis, dont les écailles sont enduites de nacre.

On dit que le Taïkoun a la régale de ce commerce.

Bien que les Japonais professent, au point de vue esthétique, un profond dégoût pour les poulpes, comme il est facile de s'en assurer par leurs livres de caricatures, ils ne paraissent point les dédaigner quand elles sont convenablement accommodées en friture et proprement étalées sur des herbes ou du papier de couleur. J'ai remarqué que les rôtisseries en plein vent, exclusivement consacrées à cette spécialité, jouissent d'une grande vogue.

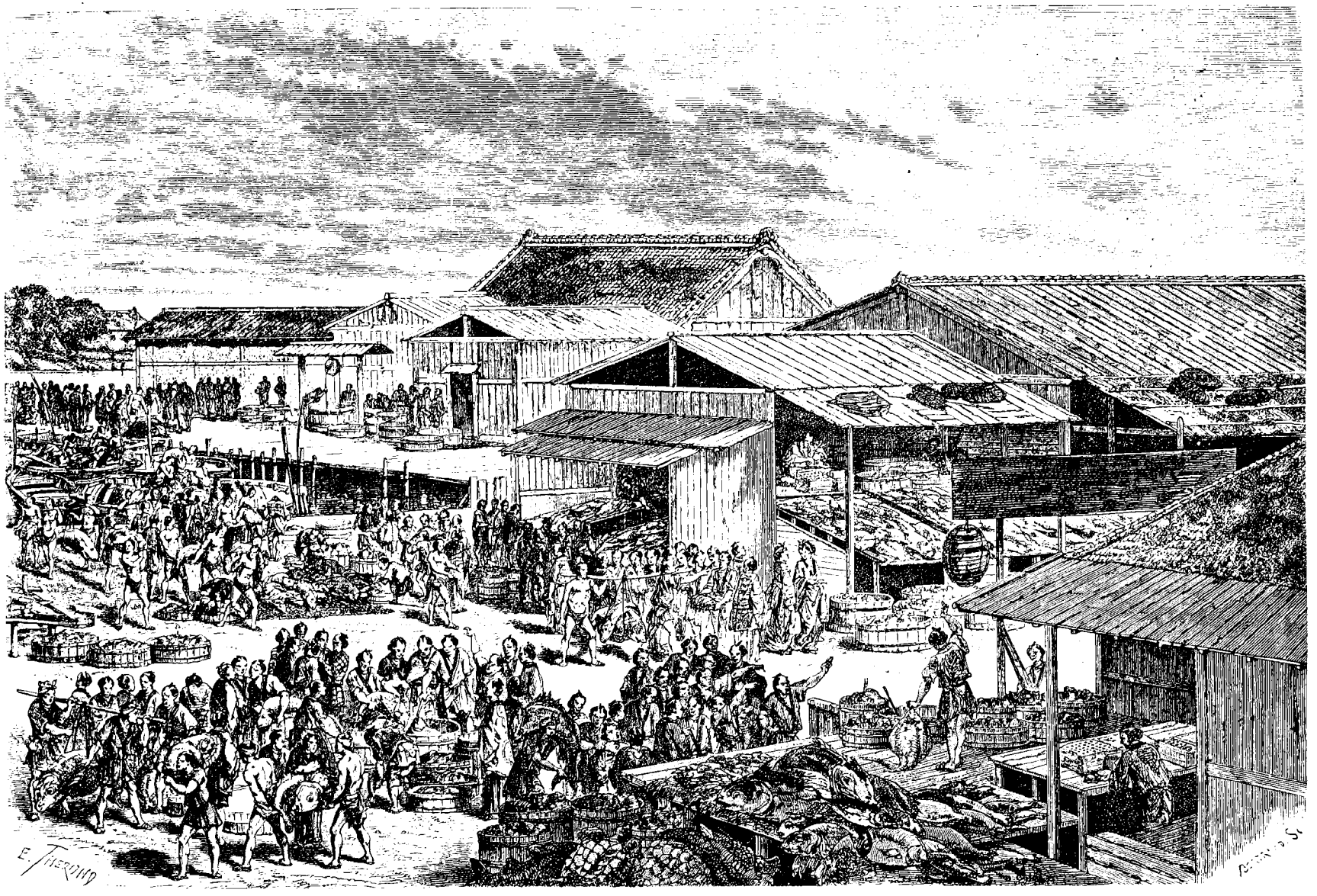
Un pourvoyeur qui passait devant un magasin de grainier, où quelques dames étaient occupées à faire des cornets, s'arrêta devant elles et d'un coup de crochet tira de sa corbeille une hideuse méduse. Les dames aussitôt se voilèrent la face, jusqu'aux yeux exclusivement, au moyen des larges manches de leur kirimon, ce



Coulies du marché au poisson. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

qui est le geste de la pudeur chez les beautés de l'empire du soleil levant; mais après ce tribut payé à leur légitime indignation, elles appelèrent en riant le maître de la maison, qui acheta le mollusque.

L'étalage des magasins de graines à Yédo, présente un vif attrait : la quantité et l'infinie variété des produits exposés, la diversité de leurs formes et de leurs couleurs, l'art avec lequel ils sont distribués sur les étagères, tout concourt, dès le premier coup d'œil, à captiver l'attention; mais bientôt la surprise et l'admiration succèdent à la curiosité, lorsque l'on s'aperçoit que chacun des paquets déjà enveloppés de papier, chacun des cornets prêts à être livrés, portent, avec le nom des graines, le dessin colorié des plantes elles-mêmes. Le plus souvent ce dessin est un petit chef-d'œuvre, que l'on dirait détaché de quelque char-



Le marché au poisson. — Dessin de E. Thérond d'après des esquisses japonaises.

EXLIBRIS

mant album de la flore du Japon. Cependant l'on ne tarde pas à découvrir le peintre lui-même et son atelier, c'est-à-dire quelque jeune ouvrière de la maison, gisant tout de son long sur des nattes jonchées de fleurs et de feuilles de papier, et trouvant moyen de ne pas perdre un coup de pinceau dans cette singulière attitude.

A mesure que nous approchons du pont central de la cité bourgeoise, la foule augmente, et, des deux côtés de la rue, les boutiques font place aux restaurants populaires, aux pâtisseries de riz et de millet, aux débits de thé et de saki chaud.

Nous sommes dans le voisinage d'un grand marché au poisson. Le canal est couvert de barques de pêcheurs. On décharge la marée fraîche et le produit de la pêche des rivières, les poissons des courants océaniques qui descendent du pôle et ceux du courant équatorial, les tortues et les moules des golfes du Nippon, et les poulpes difformes et les crustacés fantastiques. Siebold a compté sur cette même place, soixante-dix espèces différentes de poissons, de crabes, de mollusques, et vingt-six sortes de moules et d'autres coquillages.

Les halles, grossièrement installées près du débarcadère, sont assiégées de pourvoyeurs qui viennent faire leurs provisions dans les ventes à la criée. Du sein de la cohue tumultueuse, des bras vigoureux enlèvent les corbeilles pleines et les versent dans les paniers ou dans les caisses laquées des coulies. De temps en temps la foule s'entr'ouvre pour laisser passer deux coulies chargés d'un marsouin, d'un dauphin ou d'un requin suspendu par des cordes à une longue et forte tige de bambou, qu'ils portent sur leurs épaules. Les Japonais bouillissent la chair de ces animaux; ils mettent en salaison le lard de la baleine.

Ce n'est pas l'un des moindres tableaux des abords du Nippon-Bassi, que le groupe des marchands de requin et de baleine, en gros et en détail. La stature, la tenue et le geste de ces personnages, la haute fantaisie de leur accoutrement, les dimensions du couperet qu'ils plongent dans les flancs des monstres de la mer, tout semble dire que pour satisfaire à la consommation de la grande cité, il ne faut rien moins qu'un déploiement prodigieux de forces humaines et l'emploi des ressources alimentaires les plus phénoménales de la nature.

C'est du point culminant du Nippon-Bassi, qui est un pont fortement cintré, que Yédo se présente sous l'aspect le plus pittoresque.

En marchant vers le sud, l'on a devant les yeux, à l'horizon, la blanche pyramide du Fousi-Yama. Sur la droite, la ville est dominée par les terrasses, les parcs et les tours carrées de la résidence du Taïkoun. Dans cette même direction et jusqu'à sa jonction avec les fossés du Castel, le canal du Nippon-Bassi est bordé sur ses deux rives de nombreux entrepôts de soie, de coton, de riz et de saki. A gauche, au delà du marché au poisson, la vue se perd sur les rues et les canaux qui aboutissent à l'O-Gawa. Des centaines de longues barques, transportant du bois, du charbon, des cannes de bambou, des nattes, des paniers couverts, des caisses, des tonnelets, des poissons énormes, sillonnent en tous sens les voies de navigation, tandis que les rues semblent être exclusivement abandonnées à la circulation du peuple. On distingue, il est vrai, de temps en temps, parmi la foule des piétons, tantôt un convoi de chevaux de somme pesamment chargés, tantôt des charrettes supportant quatre ou cinq étages de ballots artistement empilés. Ces véhicules à deux roues sont traînés par des coulies. Aucun autre bruit de voiture ne se fait entendre. Le retentissement des socques de bois sur les trottoirs et sur le pont sonore, les grelots des chevaux et les timbres des quêteurs, les cris cadencés des coulies et les bruits confus qui montent du canal, forment ensemble une harmonie étrange, sans analogie avec la voix d'aucune autre cité. Car toutes les grandes villes ont une plainte qui leur est propre. A Londres, c'est le sourd grondement de la marée montante; à Yédo, c'est le murmure de l'onde qui ruisselle et s'écoule. Comme la vague suit la vague, ainsi se succèdent les générations. Celle que j'ai sous les yeux semble passer et disparaître, emportant avec elle ce que les ancêtres lui ont légué de plus précieux : objets de culte, anciens costumes, vieilles armes, lois séculaires, tout cela ne sera plus qu'un souvenir pour la nouvelle société japonaise qui maintenant se forme à l'école de l'Occident.

La bourgeoisie de Yédo.

A l'extrémité méridionale du Nippon-Bassi, nous rencontrons une barrière à hauteur d'appui entourant des piliers surmontés d'affiches peintes sur des planches de bois blanc, et, un peu plus loin, un pavillon exhaussé sur une plate-forme de granit et abritant d'autres affiches imprimées. Cette double installation constitue le pilier public de Yédo, le koukousatsou, destiné à l'exposition d'anciennes lois encore en vigueur, aussi bien qu'à la promulgation des ordonnances journalières de la police taïkounale.

On aperçoit, dans le voisinage, un corps de garde de yakounines et un poste de sapeurs-pompiers. Des cuves et des seaux de bois remplis d'eau, ces derniers disposés en pyramide, sont répartis de distance en distance, au seuil des magasins de marchandises et au bord des trottoirs de la voie publique. Ces mesures de précaution se reproduisent dans toutes les rues populeuses de Yédo, et en général dans toutes les villes du Japon. L'on remarque aussi des réservoirs d'eau établis sur les galeries supérieures et sur les toitures des maisons. De longues et fortes échelles sont constamment dressées contre les grands édifices en bois, tels que les temples et les pagodes. Les magasins d'entrepôts, connus dans le langage commercial de l'extrême Orient sous le nom de godowns, ont la réputation d'être à l'épreuve du feu. On les multiplie et les dissémine, autant que possible, dans les quartiers en bois, afin d'opposer de nombreux obstacles au développement des incendies. Ces bâtiments, hauts et carrés, construits en pierre et en pisé, sont revêtus, à l'extérieur, d'une épaisse couche de

chaux et fermés d'une porte et d'un ou deux volets en fer. Il y a même ordinairement, sur leurs quatre murs, de gros crochets où l'on suspend, quand il y a péril imminent, des nattes et des serpilières mouillées.

Ni ces godowns, ni ces échelles, ni ces cuves ne contribuent, on peut le croire, à l'embellissement de la capitale. En ceci, comme en toutes sortes de détails de la vie japonaise, le beau est sacrifié à l'utile. La même observation s'applique aux disgracieuses barrières, composées de poutres et de traverses peintes en noir, dont tous les quartiers de Yédo sont entrecoupés. Elles ont une grande porte centrale et deux poternes latérales, que l'on tient ouvertes durant la journée, lorsque d'ailleurs tout est dans l'ordre, mais que l'on ferme régulièrement à neuf ou dix heures du soir. Les gens attardés doivent tirer le cordon de la poterne qu'ils rencontrent sur leur passage, et répondre aux questions que leur adresse le yakounine remplissant l'office de portier. Si c'est un bourgeois qui se présente, le yakounine le fait passer par la poterne; si c'est un samouraï, on lui ouvre à deux battants la grande porte au centre de la barrière.

Lorsque, en plein jour, la police veut opérer des arrestations, faire des perquisitions domiciliaires, intervenir dans un tumulte de rue, ou porter secours quand il est arrivé quelque accident grave, elle commence par isoler le théâtre de ses opérations en fermant toutes les

Marchand de friture. — Dessin de A. de Neuville d'après une esquisse japonaise.

barrières dans un rayon plus ou moins étendu Le maire du quartier et, selon les cas, les dizeniers de la rue, agents du gouvernement, responsables envers lui et sur leur tête, de la conduite de leurs subordonnés, sont nécessairement requis à l'occasion de pareilles mesures, et ils peuvent eux-mêmes en prendre l'initiative

Dans tous les États despotiques, c'est principalement sur la bourgeoisie que s'appesantit le joug du pouvoir.

Au Japon, la bourgeoisie ne s'est formée et n'existe en réalité que dans les cinq villes taïkounales, qui sont : Kioto, Yédo, Osaka, Sakaï et Nagasaki, auxquelles l'on peut ajouter les nouveaux ports de Yokohama, de Hiogo et d'Hakodate.

Cette classe toute récente de la société japonaise est la vraie base de la puissance des Taïkouns, de la richesse de leur commerce, de la prospérité de leur Empire. Elle porte en son sein le germe du grand avenir auquel le Japon contemporain semble être appelé.

Néanmoins elle n'exerce aucun droit civique, et le dernier des hattamotos dédaignerait de s'allier à la meilleure famille de la cité.

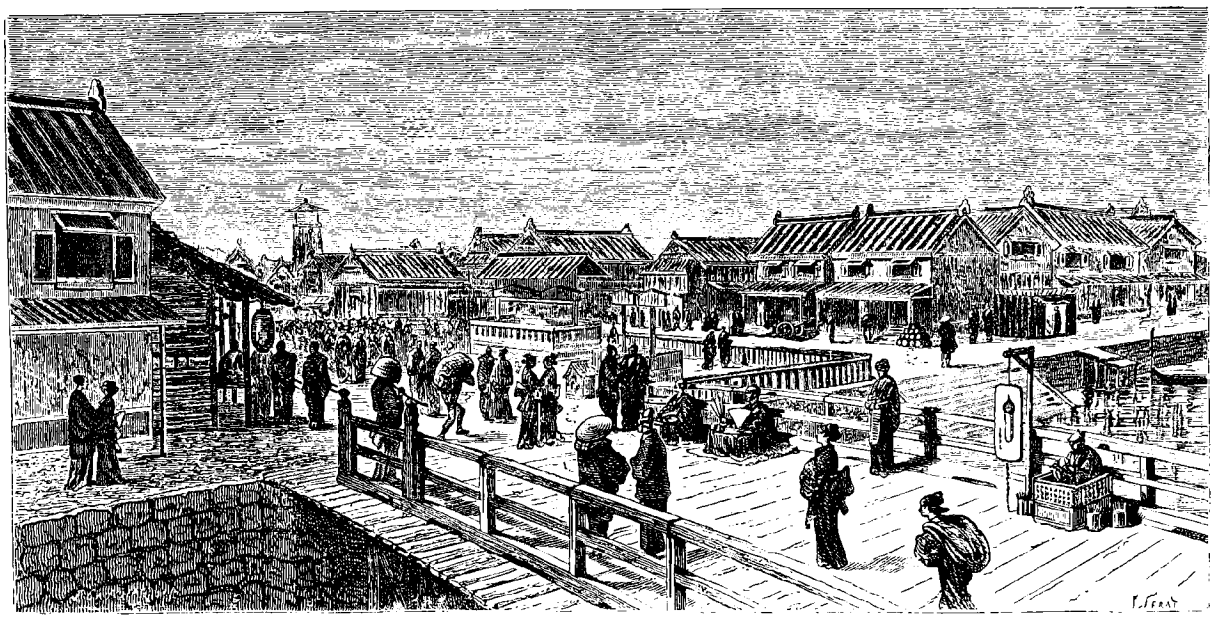
La noblesse territoriale et la caste gouvernementale affectent, l'une et l'autre, de placer indifféremment l'artisan, le boutiquier, le gros négociant même, au-dessous de l'agriculteur, au dernier degré de l'échelle sociale, à l'extrême limite au delà de laquelle il n'y a plus que les

yétas, les gens à métiers impurs : bouchers, corroyeurs et mendiants.

Un daïmio et sa suite, ou quelque fonctionnaire du Taïkoun viennent-ils à passer en cérémonie, c'est au bourgeois de faire attention aux avertissements des héraults d'armes et des coureurs, et de se ranger à temps sur le bord du chemin, la tête découverte, le corps immobile et accroupi, s'il ne veut s'exposer à recevoir un coup de sabre ou à être foulé sous les pieds des chevaux. Il est juste d'ajouter que le plus souvent les seigneurs et les gens du Castel parcourent les rues de la Cité dans une sorte d'incognito, sans se faire rendre les honneurs dus à leur haute position. Lorsqu'ils trouvent à propos de les exiger, ils prennent soin d'ailleurs de signaler de très-loin leur approche, non-seulement par leur avant-garde obligée, mais au moyen d'insignes bien connus du peuple, arborés au sommet de très-longues piques que l'on porte en tête du cortége.

Dans les rapports d'affaires qui amènent le marchand, l'akindo, en présence du samouraï, le premier doit saluer son supérieur en se prosternant à plusieurs reprises. Quand il franchit le seuil d'une demeure noble, il s'agenouille, et, le front courbé sur le sol, il attend dans cette posture qu'un mot du maître de la maison, lui permette de se lever; encore ne lui parlera-t-il jamais que la tête inclinée, le corps ployé en avant et les deux mains pendantes sur les genoux.

Le lendemain d'un incendie qui avait ravagé tout un quartier du Castel, un officier de Yédo vint requérir des charpentiers japonais employés aux constructions européennes de Yokohama. Un chef de chantier lui faisant des observations sur les conséquences fâcheuses que



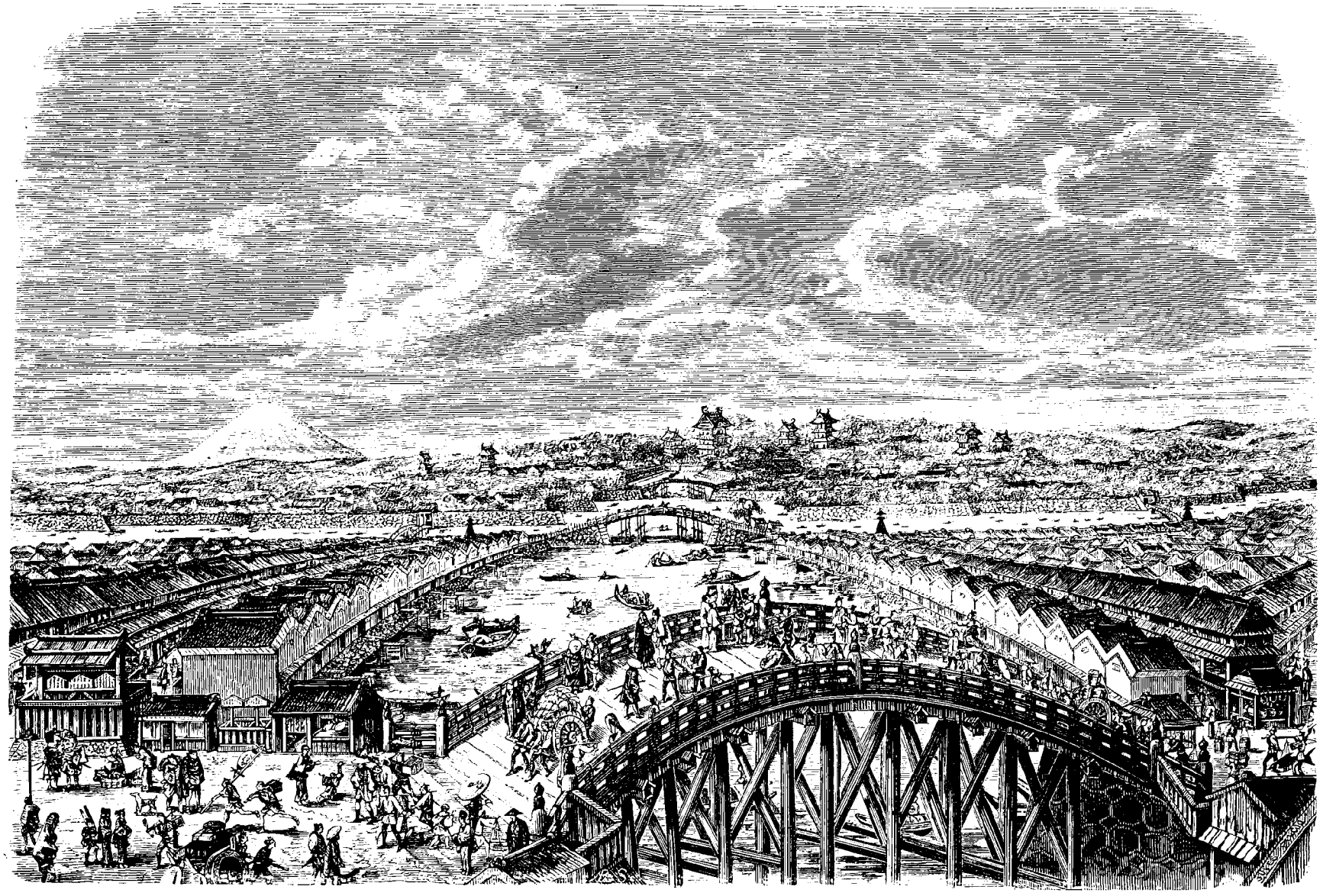
Pilier public et magasins d'entrepôt du Nippon-Bassi. — Dessin de Férat d'après une peinture japonaise.

pourrait avoir le départ subit et non autorisé de tant d'hommes engagés à terme fixe, par des marchés en due forme, l'officier, impatienté, abattit à ses pieds, d'un coup de sabre, le malencontreux raisonneur.

Il existe, assure-t-on, des rapports plus multiples et plus étroits qu'il n'y paraît, entre la Cité et le Castel. La Monnaie taïkounale frappe, ou plutôt fond et coupe journellement vingt et un mille itzibous. Ce sont des pièces d'argent, assez jolies, plates, allongées, quadrangulaires, ressemblant à des tablettes de pharmaciens, et valant environ deux francs, plus ou moins, selon le cours du change. Comme tous les travaux qu'exige cette fabrication s'exécutent à la main, sans l'aide de machines, l'on y emploie un grand nombre d'ouvriers, pris naturellement parmi la population bourgeoise. En entrant, le matin, dans le bâtiment de la Monnaie, ils doivent laisser leurs habits au vestiaire, et ils ne les reprennent, en sortant, à la fin de la journée, qu'après avoir subi l'inspection la plus minutieuse. Cela n'empêche pas que la plupart des itzibous du Taïkoun, finissent toujours par prendre le chemin de la Cité, car ils y sont fatalement entraînés par les innombrables canaux du commerce. Il résulte de ce fait, que les daïmios, les samouraïs et le Taïkoun lui-même, toutes les fois qu'ils ont besoin de quelque grosse somme de numéraire, doivent nécessairement s'adresser dans le quartier où l'on en trouve des réservoirs; et c'est ainsi, par exemple, que le bon bourgeois Mitsouï, marchand de soieries en gros et en détail, est devenu, à ce que l'on dit, le banquier du gouvernement.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)



Le pont du Nippon (Nippon-Bassi) à Yédo. — Dessin de J. Pelcoq d'après une peinture japonaise.

EX-LIBRIS

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE [1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

La bourgeoisie de Yédo (suite).

Les magasins de soieries de Mitsouï occupent les deux côtés de la belle rue de Mouromats, d'où l'on voit, dans la direction du midi, s'élever en étages, à l'horizon, le grand poste de police de Mitské, les terrasses du Castel et l'incomparable Fousi-Yama. Mitsouï avait ouvert une succursale de sa maison dans le voisinage de notre résidence de Benten; mais il fut obligé de la supprimer, je ne sais pour quel motif, si ce n'est que peut-être il y faisait de trop brillantes affaires avec les Européens. Il continua néanmoins d'entretenir à Yokohama un agent, qui se chargeait spécialement de soigner les opérations de change des officiers de la douane.

Peu de temps avant mon départ du Japon, l'on me raconta que des lonines s'étaient introduits chez Mitsouï, dans sa demeure de Yédo, et avaient usé de menaces pour lui extorquer de l'argent. Le riche bourgeois, fier de sa qualité de banquier du Taïkoun, ne se laissant pas intimider, les gens à deux sabres mirent le feu à ses magasins.

Si les honnêtes gens de Yédo peuvent se voir exposés à de telles violences, quelle sera la condition des personnes appartenant aux classes infimes de la société? J'ai cru remarquer qu'il y avait à cet égard, une importante distinction à faire: autant la caste gouvernementale traite avec dureté les parias, les pauvres, les vagabonds, les filous et les malfaiteurs, autant elle témoigne de condescendance pour la populace qui subvient à ses besoins par un travail honorable, mais qui s'enivre, se bat dans les rues et se plaît à troubler le repos des bourgeois.

Des mœurs grossières, des habitudes de tapage, caractérisent les coulies, les bateliers, les bêtos de la ville basse, sur les rives de l'O-Gawa. Il y a constamment parmi eux des sujets de querelles et de rivalités. Dans certains cas, l'on en finit, pour un moment du moins, par certaines joûtes inoffensives, dont la plus originale a pour théâtre quelque pont cintré des canaux de la Cité. Un gros câble de jonque marchande est jeté d'une rive à l'autre par-dessus le tablier du pont. Les deux partis rivaux s'attèlent, chacun de son côté, aux extrémités de ce câble. Aussitôt le signal donné par les juges postés au milieu du pont, des centaines de bras vigoureux tirent à la fois et de toutes leurs forces dans les deux directions contraires, le câble, qui se tord et s'allonge, puis demeure immobile, tendu et frémissant, jusqu'à ce qu'enfin l'un des partis, succombant de fatigue, le lâche et l'abandonne aux héros du bord opposé. Le charme capital de la lutte est dans cette catastrophe finale qui, du côté des vainqueurs, jonche ordinairement le sol d'une foule de combattants, entraînés, roulés, culbutés pêle-mêle, les uns sur les autres. Mais ce qu'il y a de mieux encore, c'est lorsque, le câble se rompant tout d'un coup, les deux armées, sans en excepter un seul homme, mordent simultanément la poussière en exhalant un immense gémissement. Au bruit sourd de la chute succèdent des clameurs inouïes, une confusion inexprimable, un tourbillonnement de gens qui se relèvent, s'étirent, se secouent, se livrent à des accès de folle hilarité, et courant enfin sur le pont, à la rencontre les uns des autres, s'entraînent réciproquement dans les maisons de thé voisines, pour y sceller par des libations de saki une réconciliation générale. Les juges, la police, les femmes, les passants, la population des deux rives, se mettent de la partie, et la fête se prolonge jusqu'à l'heure de la fermeture des barrières.

J'ai été témoin à Yokohama d'une sorte d'émeute de la tribu des palefreniers, qui a duré près de trente-six heures. Le roi des bêtos de cette ville avait voulu honorer de sa visite l'une de ces infortunées créatures auxquelles leur condition enlève toute excuse de refus. Elle n'en avait pas moins persisté à s'enfermer dans le réduit qu'elle occupait au Gankiro, et le chef de cet établissement privilégié était demeuré sourd aux remontrances du roi des bêtos. Celui-ci attroupa ses sujets, qui le suivirent, en colonne serrée, jusqu'aux fossés dont ce quartier est entouré. Mais déjà la police avait enlevé les planches de l'unique pont et fermé les deux lourds battants de la seule porte qui donnent accès au Gankiro. Les menaces et les vociférations de la tribu ameutée demeurèrent sans effet. Elle s'organisa dès lors en trois bandes, sous les yeux d'une force publique toujours plus considérable mais non moins passive. La troupe principale, armée de bambous, prit position à la tête du pont, comme pour donner l'assaut quand le moment serait venu; les deux autres se dispersèrent le long des canaux voisins, pour se mettre en possession, sans trop de formalités, de toutes les barques qui s'y rencontraient. La nuit entière et une partie de la journée du lendemain se passèrent dans ces préparatifs de siége. Enfin d'immenses clameurs préludent au signal de l'attaque; mais aussitôt une embarcation montée par des yakounines sort du Gankiro, se dirige sur le point où la

1. Suite. — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; XV, p. 289, 305, 321; t. XVI, p. 369.

foule est le plus compacte, et un instant après, à la suite de quelques paroles poliment échangées de part et d'autre, les attroupements se dissipent, comme par enchantement, au bruit d'éclatantes manifestations de joie et de triomphe.

Il y avait en effet de quoi se réjouir : la vengeance était complète : à l'instigation des yakounines, la personne sur laquelle se portait la colère des assaillants, venait de se précipiter dans un puits avec l'amant dont l'influence avait été assez forte pour empêcher le chef du Gankiro, de remplir son devoir envers le roi des bêtos; et au surplus, tous les employés de l'établissement allaient, du premier au dernier, comparaître le jour même au château des gouverneurs de Kanagawa.

L'un des plus anciens résidents européens du Japon, avec lequel je m'entretenais de l'issue de cette ignoble affaire, me cita plusieurs traits analogues de l'indulgence du gouvernement pour les passions populaires. A Nagasaki, par exemple, il avait eu l'occasion d'assister du haut de la galerie d'un restaurant indigène, à une véritable bataille rangée des habitants d'une rue quelconque contre les habitants de la rue voisine. Les uns et les autres vivaient depuis longtemps, comme leurs pères avaient vécu, dans les termes réciproques du plus souverain mépris. Ce sentiment demandant impérieusement à se faire jour, de toutes parts l'on s'était armé de bambous, et après avoir formé les rangs, l'on avait marché à grands cris au combat. La police accourut en nombreuses escouades, mais se borna complaisamment à fermer les barrières tout à la ronde pour circonscrire le champ de bataille, et elle laissa faire pendant deux heures, au bout desquelles le gouverneur de la ville, convaincu qu'il allait répondre au vœu secret des deux partis, leur signifia par ses agents de rentrer en paix chacun chez soi, ce qui s'effectua sans la moindre difficulté.

Un garçon de caisse. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

En réfléchissant à ces mœurs japonaises, il n'est pas sans intérêt de se rappeler qu'au moyen âge et même jusqu'à la Révolution, nos villes avaient leurs rivalités de rues, et nos campagnes leurs haines de communes, leurs batailles de villages. Un mesquin esprit de clocher, de corporation, de tribu, pouvait seul se développer sous l'oppression combinée du glaive et de la crosse. L'esprit public, au contraire, est le fruit de l'union du droit et de la liberté. Il substitue à l'émeute l'action des pouvoirs réguliers. Il entoure la loi de majesté. Il ne permettra pas non plus qu'un appareil de rigueurs inhumaines fasse de la justice un instrument de terreur, moins propre à effrayer les coupables, qu'à fournir au despotisme un odieux moyen de domination.

Nous ne connaissons pas les mystères politiques de la Venise de l'extrême Orient; mais personne à Yédo n'ignore que les prisons du Castel ont leurs chambres de torture, leurs oubliettes, leur sinistre réduit des exécutions secrètes.

La simple répression des délits communs est marquée, d'un bout à l'autre, au coin de la férocité. Le limier de police tombe sur un prévenu comme le vautour sur sa proie.

Le bambou est l'accompagnement obligé des interrogatoires : on débute par dérouler l'acte d'accusation sous les yeux du prévenu, et pour peu que celui-ci ne réponde pas au gré du juge instructeur, les coups pleuvent sur ses épaules. Malheur à lui, s'il est soupçonné de mentir ou de se renfermer dans un système de dénégations : on le fait agenouiller sur le tranchant de quartiers de bois dur, et dans cette position, l'on entasse sur ses jambes reployées, de grosses dalles de pierre, jusqu'à ce que son sang rougisse le bois qui meurtrit ses genoux et que des souffrances aiguës lui arrachent l'aveu, vrai ou fictif, du crime dont il est accusé.

Aux yeux d'un juge japonais, tout prévenu est censé coupable. Le tribunal veut des victimes. Les agents de

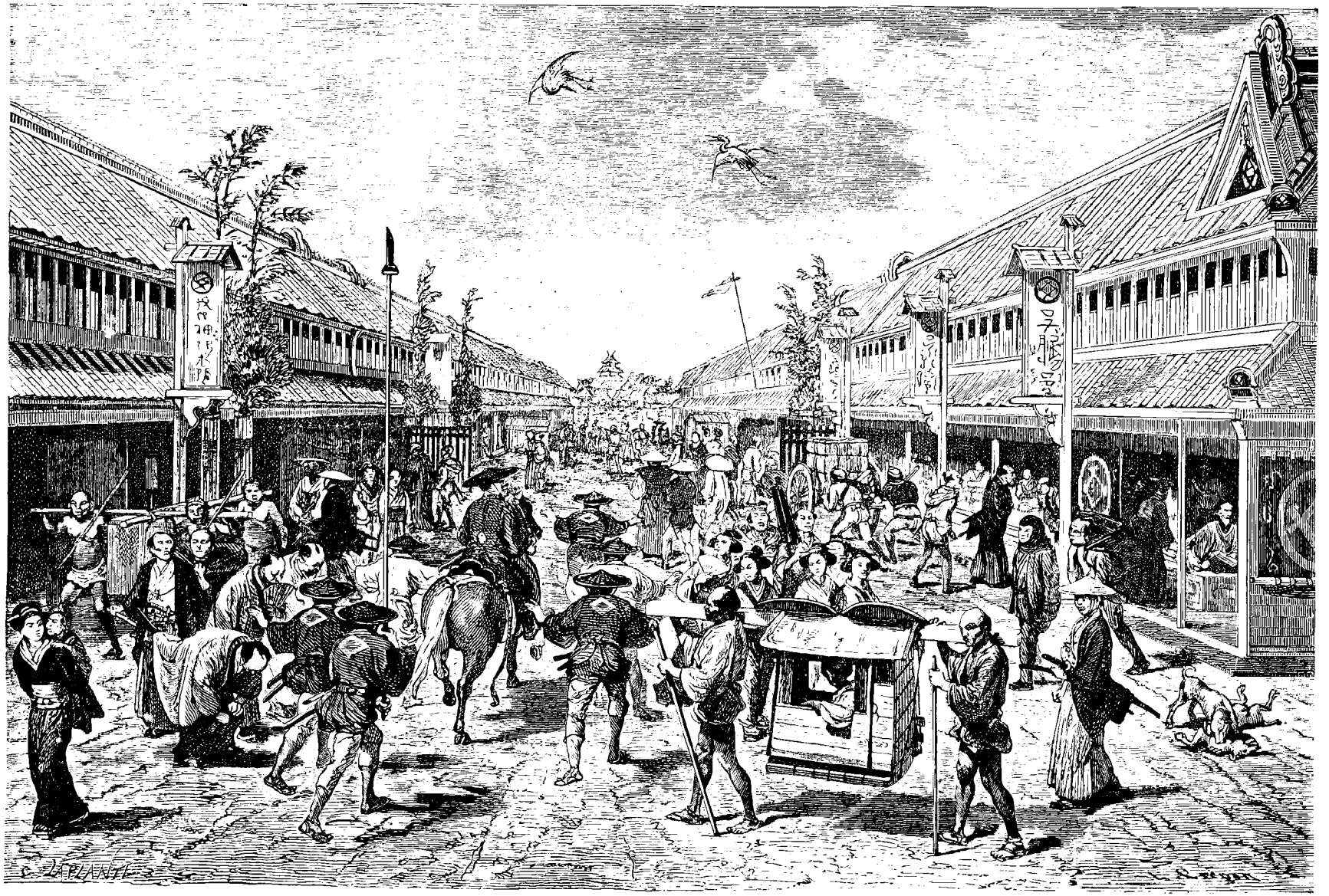
police sont ses pourvoyeurs. Le dépôt réunit vingt à trente prisonniers par salle. Ils portent tous le même costume, un grossier kirimon de cotonnade bleue, sans aucune autre pièce de vêtement. Comme il ne leur est permis ni de se raser, ni de se coiffer, au bout de peu de jours le seul aspect de leur barbe et de leur chevelure les classe dans la catégorie des êtres impurs, pour lesquels on ne saurait éprouver d'autre sentiment que le mépris ou le dégoût. Ils dorment accroupis sur les dalles nues dont la prison est pavée. Toutefois, ceux qui peuvent en faire les frais, obtiennent du geôlier une ou plusieurs nattes et même une couverture ouatée. Le riz est leur unique nourriture. Le silence le plus absolu leur est imposé, et cette règle ne comporte qu'un seul cas d'exception: lorsque l'un des prisonniers a été condamné à mort et que la gendarmerie vient l'enlever à ses com-

Famille de marchands. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

pagnons de captivité, ceux-ci ont le droit de pousser ensemble et de toutes leurs forces, un long cri de désespoir; puis tout rentre dans un silence plus horrible que jamais.

Les lois de Gonghensama n'admettent que l'emprisonnement accompagné de peines corporelles, ou la mort. Le bannissement peut atteindre les grands de l'empire et les bonzes d'un certain rang. Le gouvernement les déporte dans l'une des îles de Sado, d'Oki, d'Isou et de Fatsisio. L'on dit qu'ils peuvent s'y occuper à tisser de la soie.

Quant à l'emprisonnement, il n'est jamais de longue durée, sauf pendant la prévention. Le jugement peut bien y ajouter quelques semaines ou quelques mois, comme j'en ai vu un exemple à Yokohama, où le coskeï d'un résident européen fut condamné pour vol à une ré-



Les magasins de soieries de Mitsoui. — Dessin de L. Crépon d'après une peinture japonaise.

EXLIBRIS

clusion de trois mois au Tobé, résidence des gouverneurs de Kanagawa. Il y était enfermé avec d'autres malfaiteurs dans une haute cellule se composant de quatre murs blanchis à la chaux, surmontés d'un grillage en épais madriers, et il recevait journellement pour son alimentation, une boule de riz et un tempo, monnaie de quinze centimes, en échange de laquelle le geôlier lui fournissait du fruit ou quelque légume. Mais généralement l'emprisonnement n'est que l'accessoire de la peine proprement dite, qui consiste toujours en un châtiment corporel, tel que la marque et la fustigation. Tout vol qualifié, d'une valeur inférieure à quarante itzibous, ou cent francs, comporte la peine de la marque. Au lieu de l'empreinte au fer chaud, l'on fait usage d'une sorte de lancette pour pratiquer sur le bras gauche une incision de la forme convenue, dont on rend la cicatrice indélébile au moyen de la poudre à tatouer. L'opération se fait à la fois dans deux pièces contiguës du bâtiment des prisons. Le condamné se tient agenouillé dans la première, à côté d'une paroi à travers laquelle il passe, par un étroit guichet, le bras gauche dans la seconde pièce, où un chirurgien exécute, avec tous les soins qu'exige ce travail, la marque qui lui est indiquée par les termes de la sentence. De récidive en récidive, un filou de profession qui a la prudence de se borner aux vols de moins de cent francs, peut arriver au chiffre de vingt-quatre marques, avec cette seule aggravation, que les dernières sont appliquées sur le front, et que, à partir de la troisième, toutes les autres sont accompagnées de la fustigation. La peine de la fustigation elle-même est d'ailleurs graduée jusqu'à l'extrême limite des forces du patient. Le médecin de la prison assiste le misérable, lui tâte le pouls, et donne au bourreau le signal de la clôture du supplice.

Le dépôt des accusés [1].

Tout malfaiteur qui retombe entre les mains de la justice après avoir été marqué vingt-quatre fois, ou qui commet un vol dont la valeur dépasse quarante itzibous, est condamné à la peine capitale. Le plus souvent l'on attend qu'il y ait trois ou quatre exécutions à faire, et l'on y procède dans une cour de la prison, sans autres témoins que les gouverneurs de la justice criminelle et leurs officiers. Chaque condamné est amené, à son tour, en leur présence, les yeux bandés et le kirimon rejeté en arrière sur les épaules. On fait mettre le malheureux à genoux; quatre valets de bourreau, accroupis à ses côtés, lui tiennent les pieds et les bras, et sa tête tombe sous le glaive éprouvé du maître des hautes œuvres. On la jette dans un baquet pour la laver et l'exposer ensuite avec les autres, pendant vingt-quatre heures, sur l'une des places de marché de la Cité. Le corps, immédiatement dépouillé et lavé, est enfermé dans un sac de paille; et quand le premier sac est attaché, l'on amène le second condamné,

L'interrogatoire : on met devant les yeux du prévenu son acte d'accusation.

La question : on l'agenouille sur des bûches et l'on entasse des dalles sur ses genoux.

1. Prison où sont jetés pêle-mêle, et souvent pour longtemps, des prévenus qui peuvent, en payant, se procurer certaines douceurs. Par exemple, celui de droite : cinq nattes qui lui permettent de s'installer exhaussé au-dessus du sol pavé; son voisin s'est acheté non-seulement des nattes, mais une couverture ouatée; tous les autres restent accroupis sur le pavé.

et les mêmes opérations se répètent, jusqu'à ce que la tâche du bourreau soit achevée. Il ne reste plus alors qu'à livrer les cadavres aux gentilshommes qui se sont fait inscrire pour en obtenir, à la première occasion, dans le noble but de s'exercer au maniement du sabre.

On ne conduit généralement à l'une ou à l'autre des places publiques d'exécutions, que les grands criminels, tels que les incendiaires et les assassins. Les premiers sont livrés aux flammes. Quand on les attache au fatal pilier, l'on a soin de recouvrir leurs liens d'une couche de terre glaise. Les Japonais ne connaissent pas encore l'usage des chaînes, et leurs cordes en paille, quelque bien tressées qu'elles soient, ne résisteraient pas longtemps à l'action du feu. D'anciens résidents de Yokohama m'ont décrit, pour y avoir assisté, le supplice d'un incendiaire qui avait juré de brûler le quartier franc, et qui fut pris sur le fait, à sa seconde ou troisième tentative. Peut-être aurais-je pu, à Yédo même, voir mettre en croix deux parricides, car je reçus un matin de Tô, la complainte illustrée relative à leur crime et à leur prochaine exécution; il l'avait achetée d'un colporteur qui la chantait dans les carrefours de la Cité, comme on sait que cela se pratique encore en pleine civilisation chrétienne.

La flagellation : appliquée en présence du gouverneur et du médecin de la prison.

Parricide condamné à la crucifixion et conduit au lieu du supplice[1].

L'exécution par le glaive deux sacs contiennent déjà les corps d'autres victimes.

L'assassinat, sans circonstance aggravante, est puni de la décollation. Comme autrefois en Europe, l'appareil des exécutions publiques affiche la prétention de produire une salutaire impression sur la foule. Le condamné est placé à cheval, lié sur une haute selle de bois, et l'on ne manque pas de suspendre à son cou un rosaire. En tête du cortége, les huissiers de la justice attirent l'attention du peuple sur un large écriteau que portent leurs coulies et qui retrace en termes emphatiques le lugubre drame dont le dernier acte va s'accomplir.

Mais pourquoi m'arrêter à ces scènes hideuses, comme si nos promenades dans la Cité devaient avoir le triste privilége de les rappeler? N'est-ce pas plutôt la rencontre inévitable de quelque escouade de la police taïkounale, ou peut-être l'aspect de la forteresse apparaissant tout à coup au dernier plan d'une lointaine perspective de rues ou de canaux, qui évoque fatalement le sombre génie des résidences de la noblesse et du gouvernement? C'est que telle est en effet la situation. A Yédo, la vie bourgeoise est enserrée dans un réseau de fer. Cependant, comme le bourgeois lui-même sait échapper de temps en temps aux mailles de ce réseau; comme il possède l'art d'oublier, quand il lui plaît, le monde officiel qui le domine, il faut apprendre, à son exemple, à faire abstraction de tout ce qui est en dehors de sa sphère; il faut s'asseoir à ses repas de famille, le suivre dans ses excursions champêtres, ou au sein des réjouissances nocturnes de sa bonne ville, et se plonger librement dans la vie intime populaire, sur les pas de ce guide expérimenté et avec le cortége de ses nombreux amis: les

1. Il a un rosaire au cou; devant lui l'on porte les deux longues lances avec lesquelles on le transpercera sous les aisselles pour lui donner le coup de grâce, au coucher du soleil. L'écriteau de bois sera planté sur la place où sa tête restera exposée.

lettrés et les poëtes, les médecins et les étudiants, et les peintres, et les comédiens.

Les classes lettrées de la bourgeoisie.

Vers le milieu du jour, pendant la saison chaude, les rues de Yédo deviennent désertes; les rives des canaux sont jonchées d'embarcations vides, amarrées sur les grèves que le reflux laisse à découvert. Aucune clameur, aucun bruit ne s'élève du sein de la grande cité. Si l'on distingue encore, çà et là, tantôt un voyageur, tantôt une couple de pèlerins, hâtant le pas pour arriver à leur étape de midi, on les voit cheminer en silence, la tête baissée et les yeux fatigués de l'éclat de la route. Cependant les rayons du soleil tracent de grandes zones lumineuses et y dessinent les contours des ombres épaisses qui tombent des larges toitures sur les dalles des trottoirs, ou des arbres centenaires sur le gazon des promenades et des bosquets sacrés.

Le peuple des rues et des canaux s'est retiré à l'abri des hôtelleries ou du toit domestique, dans le profond réduit des pièces du rez-de-chaussée, pour y consommer le principal repas de la journée et pour s'abandonner ensuite, pendant quelques heures, au sommeil.

En poursuivant notre route de rue en rue, sur les trottoirs abrités, nos regards, à peine interceptés par les châssis entr'ouverts des maisons bourgeoises, plongent

Types de la classe bourgeoise. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

dans les intérieurs des ménages, et y rencontrent des groupes pittoresques d'hommes, de femmes et d'enfants, accroupis autour de leur modeste dîner.

La nappe, faite de paille tressée, est mise sur les nattes du plancher. Au centre s'étale une grande gamelle en bois laqué, contenant le riz, qui forme la base de l'alimentation chez toutes les classes de la société japonaise. La meilleure manière de le cuire consiste à l'enfermer dans un tonnelet de bois très-léger, que l'on plonge dans une chaudière d'eau bouillante. Chaque convive attaque la provision commune, en y prenant d'abord de quoi remplir et couronner en chapiteau une grande tasse de porcelaine, et il mange cette portion de riz en portant la tasse à ses lèvres sans se servir des bâtonnets qui tiennent lieu de fourchette, si ce n'est à la fin, pour préparer les dernières bouchées et aussi pour ajouter à la nourriture céréale quelque morceau de poisson, de crabe ou de volaille, choisi sur les plateaux de laque consacrés à l'étalage des produits du règne animal.

Ces mets sont assaisonnés de sel marin, de piment et de soya, sauce très-énergique que l'on tire d'une fève noire, en la soumettant à la fermentation. Des œufs mollets ou durs, frais ou conservés, des légumes bouillis, tels que navets, carottes, patates douces; une vinaigrette aux tranches de jeunes pousses de bambous ou une sa-

Le dîner d'une famille bourgeoise. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

EXVIBRIS

lade d'oignons de lotus, complètent le menu bourgeois d'un dîner japonais.

Le thé et le saki en sont l'accompagnement obligé, et ces deux boissons se consomment ordinairement chaudes, sans mélange d'aucun autre liquide et sans sucre.

Les théières qui les contiennent reposent sur un brasero, en forme de cassette, un peu plus grand qu'un autre meuble correspondant, le tabacco-bon, où l'on dispose le charbon, le ratelier de pipes et les provisions de fumeurs.

Je n'ai jamais examiné les autres ustensiles des repas japonais : ces bols, ces coupes, ces soucoupes, ces boîtes, ces plateaux en laque; ces vases, ces tasses, ces flacons en porcelaine, ces théières en terre poreuse vernissée; et je n'ai jamais contemplé les convives à l'œuvre, la grâce de leurs mouvements, la dextérité de leurs mains généralement si fines, sans me figurer que j'avais sous les yeux une société de grands enfants, jouant au petit ménage et mangeant pour s'amuser plus encore que pour satisfaire leur appétit.

Les maladies provenant d'excès de table ou d'un régime alimentaire malsain leur sont généralement inconnues; mais l'usage souvent immodéré qu'ils font de leur boisson nationale entraîne à sa suite de graves désordres. J'ai été moi-même témoin de plus d'un cas de délirium tremens.

Les ravages que la dyssenterie et le choléra ont causés dans quelques parties du Japon, entre autres à Yédo, ne surprendront pas le résident européen qui a eu l'occasion de voir avec quelle imprudente avidité les enfants et les gens du peuple se livrent à la consommation des melons d'eau, des limons, des pamplemousses et de toutes sortes de fruits du commencement de l'automne, avant qu'ils aient atteint leur pleine maturité. Il est d'ailleurs très-rare que les maisons japonaises possèdent de l'eau vraiment salubre, car les indigènes ne connaissent que l'usage des citernes, même à Yédo où les sources abondent et où il serait facile d'établir dans tous les quartiers de la ville des fontaines jaillissantes. Au reste, les inconvénients et le danger de cet état de choses sont tempérés par la circonstance que les Japonais ont l'habitude de boire chaud en toute saison.

Leur hygiène populaire ne s'accommode de même que de bains chauds, et ils en prennent chaque jour. Ce besoin de propreté, la salubrité de leur climat, les excellentes qualités de leur régime alimentaire, devraient faire des Japonais l'un des peuples les plus sains et les plus robustes du globe. Il en est peu cependant qui soient plus affligés de toutes sortes de maladies de la peau et d'affections chroniques ou incurables; et certes ce n'est pas dans les conditions naturelles d'existence de la nation que l'on doit rechercher la cause de ce triste phénomène. Tout indique, au contraire, qu'il ne faut pas remonter bien haut pour la découvrir, et qu'elle date, en réalité, de l'époque où le gouvernement des Siogouns autorisa la fondation et couvrit officiellement de sa protection le développement d'une ignoble institution, dont les funestes conséquences, en atteignant la famille, attaquent dans sa base naturelle tout l'édifice de la société.

Il y a un grand nombre de médecins au Japon, et principalement à Yédo. Ceux qui sont attachés à la cour du Taïkoun appartiennent à la classe des hattamotos, portent deux sabres, se rasent la tête et occupent un rang plus ou moins élevé, d'après lequel on peut les diviser en deux catégories de fonctionnaires. La première, nécessairement très-limitée, comprend les médecins qui font partie de la maison du Taïkoun. Ils ne pratiquent pas en dehors du palais. Les honoraires qu'ils reçoivent, tant en nature qu'en argent, peuvent représenter une valeur de quinze à vingt mille francs par an. Ceux de la seconde catégorie sont des officiers de santé qui suivent l'armée en temps de guerre. Ils touchent une solde que l'on peut estimer à dix mille francs au maximum, et quand ils ne sont pas au service, ils pratiquent occasionnellement parmi les familles de leurs relations

Les uns et les autres sont à la nomination du Taïkoun ou de son gouvernement.

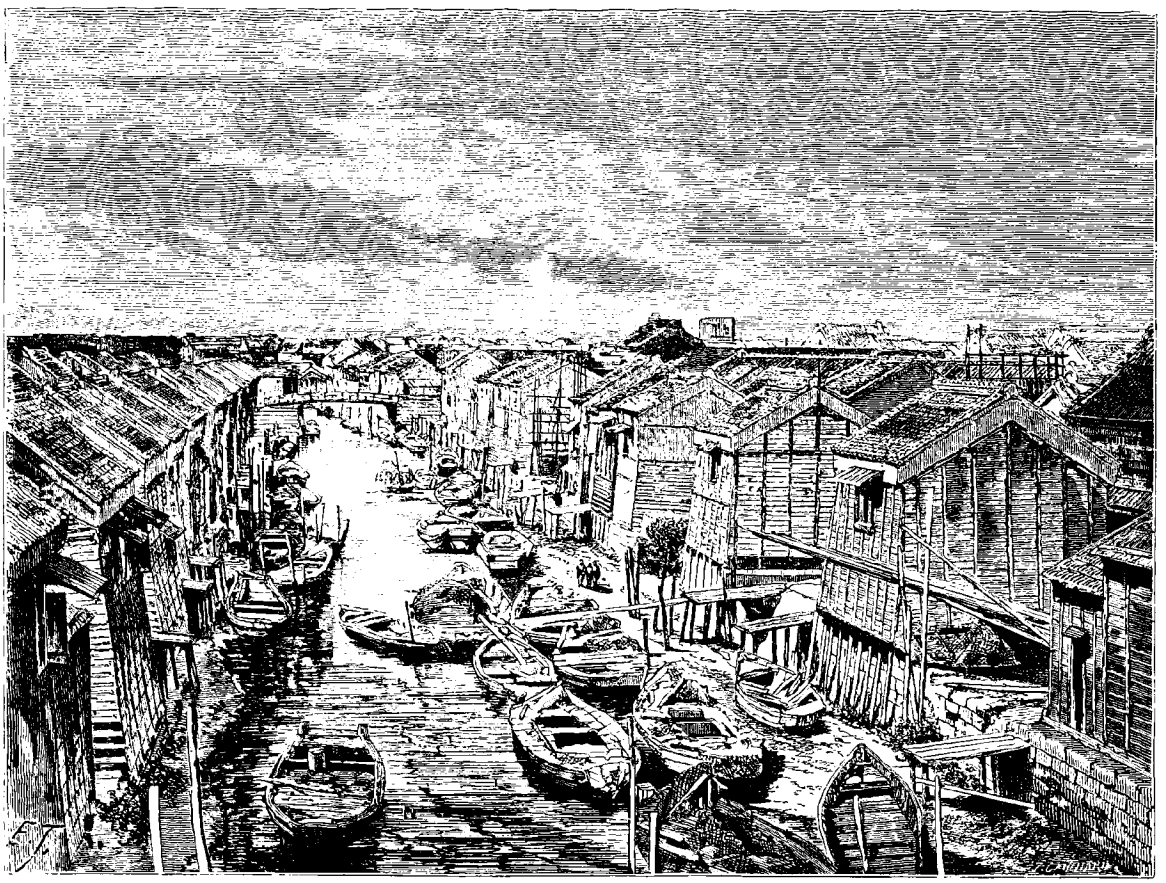
Les membres du corps médical qui ne sont ni fonctionnaires ni officiers, c'est-à-dire les praticiens proprement dits ou les médecins de troisième classe, sortent tous des rangs de la bourgeoisie. La plupart ont fréquenté pendant quelque temps l'université de Kioto ou celle de Yédo; mais il en est aussi qui, appartenant à des familles où l'on est médecin de père en fils, n'ont jamais reçu de leçons que dans la maison paternelle.

Comme il n'y a pas d'examens requis pour l'exercice de la médecine, chacun entre dans la carrière à son gré et pratique selon la méthode de son choix : celui-ci s'en tient à la routine des empiriques indigènes; celui-là traite ses patients d'après les règles de la science chinoise; un troisième se pose en adepte de la médecine hollandaise, et, en réalité, il n'existe communément chez eux ni méthode, ni système. Les études universitaires au Japon sont extrêmement superficielles, et il ne saurait en être différemment dans un pays où aucun élève ne possède les connaissances préparatoires que suppose l'enseignement supérieur. La réforme de cet état de choses ne pourra s'opérer qu'à l'aide d'un contact prolongé avec l'Europe. En tout cas, le peuple ne la réclame nullement. Ce qu'il lui faut, c'est d'avoir beaucoup de médecins à sa disposition, c'est d'être traité et médicamenté plutôt selon trois méthodes conjointement que d'après la meilleure, supposé qu'elle existe, et, pour tout dire enfin, c'est de rencontrer, chez les hommes de l'art, des serviteurs complaisants, attentifs à ne pas contrarier les idées de leurs malades et scrupuleux à justifier la confiance dont leur profession est honorée. Cette dernière partie de leur rôle les oblige à une certaine tenue qui impose au public et les distingue du reste de la société.

On reconnaît les praticiens japonais à leur mise sévère, à leur démarche méthodique et à quelques particularités curieuses qui paraissent varier au gré de la

fantaisie de ces graves personnages. J'en ai vu dont la tête était rasée comme celle d'un bonze ou d'un docteur impérial, bien qu'ils fussent certainement des médecins de troisième classe; d'autres portaient les cheveux flottants, arrondis sur la nuque, et d'autres encore une longue barbe. Leur extraction bourgeoise ne leur permettant pas de se charger la hanche gauche de deux sabres, ils se procurent du moins la satisfaction d'en passer un dans les plis de leur ceinture; mais c'est toujours un tout petit sabre, que parfois même on ne fait que deviner, tant il est soigneusement enveloppé dans le crêpe ou le velours. Certains notables de la Faculté affectent, au surplus, de ne jamais se montrer en public sans être suivis d'un coskeï portant leur trousse et des médicaments.

C'est ainsi que même les médecins de troisième classe captivent l'estime générale et s'assurent d'une considération incontestée. J'ai entendu dire que lorsqu'ils étaient appelés dans les maisons aristocratiques, on les payait essentiellement de cette monnaie-là plutôt qu'en itzibous. Il est de notoriété publique que la plupart ont à peine de quoi supporter les charges d'un ménage, sans en excepter ceux qui possèdent une clientèle très-étendue : telles sont, en effet, les conditions d'existence de la généralité des familles bourgeoises, que, vers la fin de l'année, après avoir vaillamment subvenu aux dé-



Vue d'un canal dans la cité marchande de Yedo à l'heure de midi. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

penses indispensables, savoir : celles qui concernent la consommation domestique, les grandes fêtes annuelles, le théâtre, les bains, les bonzes et les parties de plaisir, il leur reste fort peu de chose à donner au médecin.

Celui-ci, de son côté, accepte philosophiquement la situation, et il faut ajouter, à sa louange, que généralement cette abnégation de sa part a le caractère du vrai désintéressement. Elle s'allie même fréquemment à un zèle scientifique, à un besoin de recherches savantes, à un goût d'observation de la nature, qui produiraient des résultats remarquables si ces qualités reposaient sur une base solide, sur une instruction préparatoire suffisante. Elles ont eu du moins assez d'énergie pour faire de la confrérie des médecins japonais l'un des agents les plus actifs des progrès de la civilisation dans leur pays.

Cette confrérie des médecins est du nombre des corporations d'arts et métiers du Japon, qui jouissent d'une constitution officielle et de certains priviléges. Elle a été placée par le Mikado sous l'invocation d'un saint patron, nommé Yakousi. Tout indique qu'elle doit remonter à une haute antiquité. Les annales impériales de Kioto nous apprennent que la première pharmacie japonaise fut fondée en 730 ; que l'an 808 eut la gloire d'enrichir la science médicale de la collection de recettes

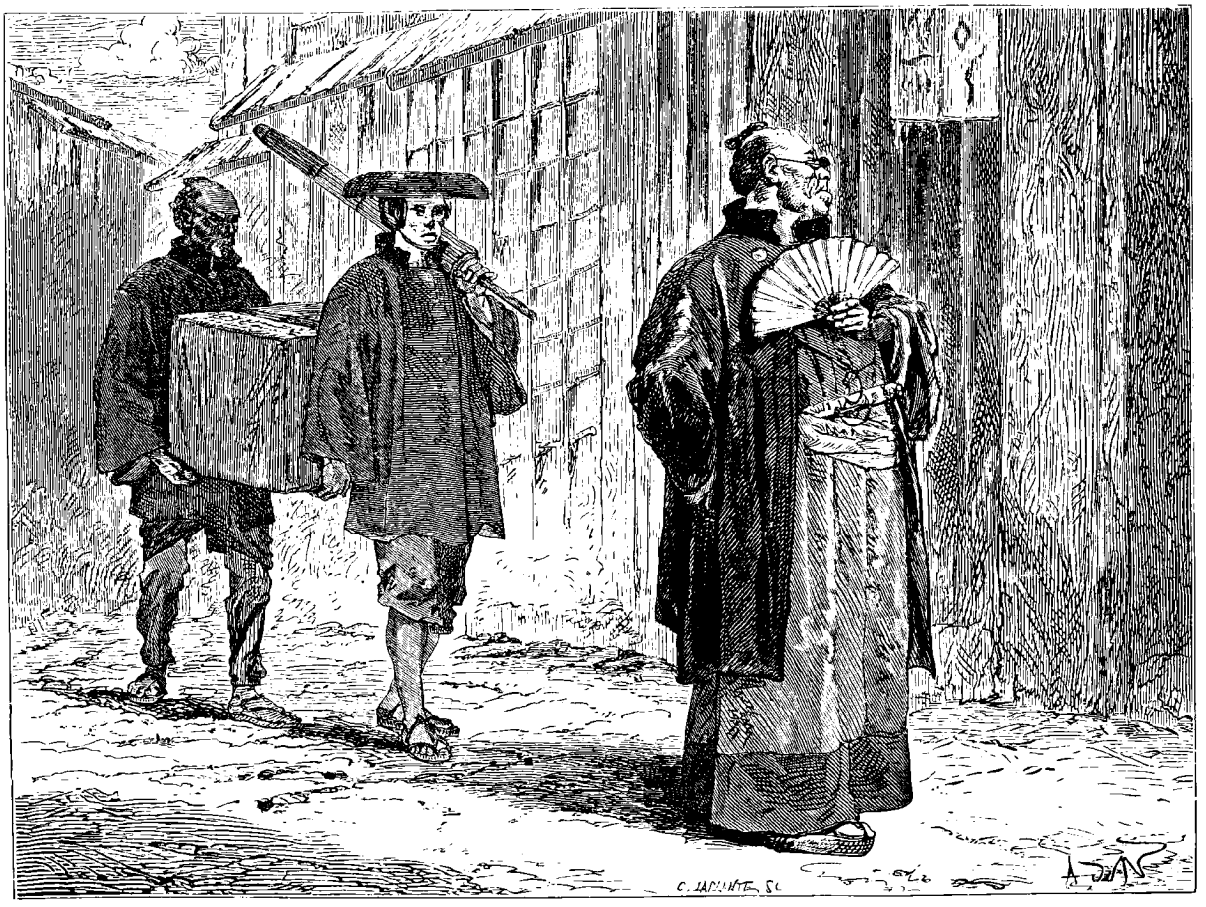
publiée en cent volumes par le docteur Firo-Sada, et que l'an 825 dota l'empire des ses premiers hôpitaux.

Pendant longtemps, néanmoins, le Japon fut tributaire de la Chine, aussi bien en ce qui concerne la science médicale que les autres branches des connaissances humaines. Le Céleste Empire ui fournissait des ouvrages d'anatomie, des traités de botanique, des livres de recettes, de doctes professeurs, des praticiens empiriques et des médicaments tout préparés pour guérir une infinité de maux.

Dans la seconde moitié du onzième siècle, le marchand chinois Wangman sut se faire une fortune en venant vendre au Japon des médecines et des perroquets.

D'autres industriels ajoutaient aux ressources de l'art les secrets de la magie. De nos jours encore leurs successeurs colportent dans les villes et dans les campagnes des kirimons munis de signes cabalistiques, vêtements dont l'application, faite en due forme et en temps opportun sur le corps du patient, a la vertu de rappeler un moribond à la vie. Les moines, de leur côté, connaissent des prières et des paroles sacramentelles qui arrêtent les hémorrhagies, cicatrisent les plaies, exorcisent les insectes, guérissent de la brûlure et conjurent les sorts jetés sur les hommes et sur les animaux.

Deux grands événements, survenus l'un au commencement, l'autre à la fin du dix-septième siècle, ont



Un médecin de qualité. — Dessin de A. de Neuville d'après une esquisse japonaise.

empêché que les travaux scientifiques de la confrérie des médecins ne fussent peu à peu ensevelis sous les ténèbres croissantes des superstitions bouddhistes : le premier est l'arrivée des Hollandais, qui reçurent leurs lettres de franchise et inaugurèrent leur factorerie à Firando sous la direction du surintendant van Specx, l'an 1609 ; et le deuxième est la fondation de l'université de Yédo, qui eut lieu sous le règne du trente-sixième Siogoun, Tsouna-Yosi, quatrième successeur de Hiéyas, la première année du séjour de Kæmpfer au Japon, savoir en 1690.

Thunberg raconte que, vers le milieu du siècle suivant, se trouvant à Yédo en qualité d'attaché à l'ambassade bisannuelle du surintendant hollandais de Décima, il obtint du Siogoun la permission de recevoir la visite de cinq médecins et de deux astronomes de la Cour ; il eut avec eux de longs entretiens et put se convaincre, surtout par la conversation des premiers, qu'ils avaient puisé des connaissances variées en histoire naturelle, en physique, en médecine et en chirurgie, non-seulement aux sources chinoises traditionnelles, mais dans des ouvrages hollandais.

Plus tard, les médecins de la factorerie ayant été autorisés à former des élèves, rivalisèrent de zèle et de dévouement, les uns après les autres, pour les familiariser avec la science de l'Occident.

Siebold n'a cessé de tenir école ouverte en sa charmante résidence de la vallée de Naroutaki, près de Nagasaki. Quand je la visitai, au printemps de 1863, il était en Europe, mais je trouvai néanmoins deux étudiants japonais installés dans une salle de sa riche bibliothèque, tandis que d'autres cultivaient son jardin botanique.

Quelques mois auparavant, à mon passage à Batavia, le docteur Mohnike m'avait raconté l'épopée tragi-comique, mais triomphante, de la campagne qu'il venait d'accomplir au Japon pour y introduire la vaccine.

A Décima, le docteur Bauduin m'entretint de ses luttes avec toutes les puissances cléricales et civiles de l'Empire pour les amener à remplacer ou plutôt à compléter l'usage des mannequins et des maquettes, dans les facultés de médecine de Kioto et de Yédo, par l'enseignement des salles de clinique et des amphithéâtres d'anatomie.

A son prédécesseur, le docteur Pompe van Meerdervoort, revient l'honneur de l'une des victoires les plus décisives que la science ait remportées sur les préjugés de l'extrême Orient. Le 9 septembre 1859, le docteur, dûment muni de l'autorisation du Taïkoun, réunissait, à huit heures du matin, sur un promontoire de la baie de Nagasaki, quarante-cinq médecins et une sage-femme indigènes. Il avait étalé devant lui le cadavre d'un assassin japonais qui venait d'être exécuté dans la cour des prisons. Il en opéra la dissection complète, et donna de la sorte aux assistants une leçon théorique et pratique d'anatomie qui se prolongea jusqu'au coucher du soleil. L'événement ne fut pas sans causer une certaine agitation parmi le peuple; mais une proclamation du gouverneur de Nagasaki sut la calmer instantanément par la déclaration suivante : « Considérant que le cadavre du malfaiteur a rendu service à la science médicale et conséquemment au bien public, le gouvernement pourvoira, dans les vingt-quatre heures, à ce que les restes dudit supplicié soient enterrés honorablement, avec le concours des ministres de la religion. »

Un médecin en visite. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

Le même docteur Pompe a déterminé le Taïkoun à construire, à Nagasaki, aux frais de l'État, un hôpital de cent vingt-quatre lits, ouvert indistinctement à des malades de tout pays et de toutes conditions. Ce bel établissement, dont le Taïkoun donna la direction souveraine à l'homme qui en était le véritable fondateur, a été inauguré le 20 septembre 1861. Dès la première année, il a reçu neuf cent trente malades des deux sexes et attiré une cinquantaine d'étudiants qui ont suivi régulièrement les cours de clinique du directeur.

Si le jugement des peuples civilisés n'était pas faussé par la manière dont on leur enseigne l'histoire; s'ils avaient appris que la science a ses héros aussi bien que

les champs de bataille, leurs regards se porteraient avec admiration sur les conquêtes pacifiques accomplies dans l'empire du Japon, au profit du monde entier, par les médecins de la factorerie de Décima, depuis les temps de Kæmpfer jusqu'à nos jours.

Le docteur Pompe van Meerdervoort a pratiqué son art en véritable missionnaire de l'humanité durant les cinq années qu'il a passées à Nagasaki, de 1857 à 1863. Cette période a été marquée par deux invasions épidémiques du choléra, et le docteur lui-même subit une très-grave atteinte de cette maladie. Le nombre des indigènes, hommes, femmes et enfants, qu'il a traités pendant ces cinq années, s'élève à treize mille six cents personnes, sans compter les malades de l'hôpital qu'il dirigeait. Depuis son arrivée jusqu'à son départ, il a été constamment entouré de quarante à cinquante élèves en médecine, accourus de diverses provinces de l'Empire. Il a remis son œuvre aux soins de son digne successeur, le docteur Bauduin; et, de retour à la Haye, il vient de publier le résultat de ses observations et le récit de ses travaux en un fort bel ouvrage qui enrichit de deux volumes pleins du plus sérieux intérêt la littérature des mémoires originaux sur le Japon.

L'université de Yédo n'est pas seulement placée sous l'invocation de Confucius; elle couvre de son patronage les doctrines du philosophe chinois, elle les répand dans les classes lettrées de la société japonaise. Cette action ne s'exerce point sous la forme d'une propagande agressive, ouvertement hostile aux cultes établis. Elle ménage les institutions existantes, mais elle détruit les croyances qui en étaient l'âme. J'ai entendu dire à un interprète de Yédo: « Les élèves de notre université ne croient plus à rien. » L'on m'a aussi parlé d'un fonctionnaire du Castel, qui, dans un dîner diplomatique, déclara gracieusement que les gens comme il faut de son pays étaient tout à fait à la hauteur des nôtres, au point de vue de la religion.

Le clergé, ne se sentant pas menacé dans sa position temporelle, observe envers les lettrés une attitude aussi modeste que prudente. Ce ne sont pas les bonzes qui pourraient s'attaquer à la popularité dont la mémoire de Confucius est entourée au Japon. Il y est universellement vénéré, sous le nom de Koô-ci. Cependant il n'y fut connu qu'à dater de l'an 285 de notre ère. A cette époque, Ozin, le seizième mikado, désolé de voir les paternelles intentions de son gouvernement paralysées par l'ignorance de ses sujets, pria le roi de Petsi (Païk-Tsé), en Corée, de lui indiquer comment il fallait s'y prendre pour instruire le peuple. Le roi lui envoya le lettré Wang-Jin, qui fit connaître au daïri les livres du grand instituteur auquel la Chine était redevable, depuis plus de six siècles, de sa sagesse et de sa prospérité. Les services que le docte Coréen sut rendre à l'empire des mikados ont été si hautement appréciés, que Wang-Jin, tout étranger qu'il était, fut mis au nombre des kamis nationaux, en compagnie des fondateurs de la monarchie et des héros ou des bienfaiteurs du Japon.

Lorsque l'on cherche à se rendre compte de l'influence que les écrits de Confucius ont exercée sur la société japonaise, on doit, ce me semble, reconnaître qu'ils ont contribué, plus que toute autre chose, à la doter non pas certes de la civilisation, mais de la civilité dont elle se glorifie.

La civilisation japonaise, en effet, plonge par ses racines les plus vivaces dans les temps héroïques de Zinmou; et l'invasion du bouddhisme, postérieure à celle de la philosophie de Confucius, l'a emporté sur cette dernière dans la masse de la population, comme toute religion qui s'adresse aux consciences, supplantera tout système de morale établi sur les seules données de la raison.

Nous éprouvons même de la difficulté à nous expliquer que l'on ait pu jamais attribuer un rôle de quelque importance, fût-ce en Chine et au Japon, à de simples maximes du sens commun, parmi lesquelles une foule de sentences nous rappellent involontairement les axiomes de M. de la Palisse.

Cependant, si l'on veut bien réfléchir que Confucius a vécu de l'an 551 à l'an 479 avant Jésus-Christ, à une époque et au sein de nations plongées dans les ténèbres d'impénétrables mythologies, l'on comprendra l'étonnement, mêlé d'admiration, que dut exciter une œuvre comme la sienne, œuvre de pure analyse, faisant abstraction de tout ce qui échappe à l'observation sensible et n'admettant, à l'appui de ses enseignements, aucun fait qui ne possédât une consécration historique.

C'est ainsi, à la seule lueur du flambeau de la raison, que Confucius invoque les expériences faites sous le règne des anciennes dynasties, et qu'il en déduit les règles de toutes les obligations de l'homme en société : devoirs réciproques du sujet et du souverain, du fils et du père, de l'époux et de l'épouse, de l'ami envers son ami, et, ce qui n'importe pas moins aux yeux du grand instituteur, devoirs concernant l'observation générale des rites de la politesse et de la bienséance.

En Chine et dans tous les pays soumis à la prépondérance de la littérature classique chinoise, l'attachement du lettré pour les doctrines philosophiques de son maître ou de son auteur de prédilection, est en rapport intime avec la peine qu'il lui en a coûté pour les graver dans sa mémoire.

L'étude d'un livre chinois est un travail des plus ardus, même pour un Japonais, car l'idiome national de celui-ci ne lui offre nulle analogie, nul point de contact avec la langue du Céleste-Empire. D'après l'opinion de M. Léon de Rosny [1], la langue japonaise ne rentre dans aucun des groupes linguistiques reconnus jusqu'à présent par la science. Elle semble, au contraire, inaugurer une nouvelle famille de langues, dont elle serait le chef. Cette circonstance, qui la rend d'un accès très-difficile pour les Européens, n'est pas moins défavorable aux indigènes pour l'étude des langues étrangères.

Une nouvelle source de complications provient de la diversité des dialectes japonais. Plusieurs sont encore

1. *Grammaire japonaise*, deuxième édition, 1865.

en usage : l'un, dans le nord de l'empire, à Hakodate; l'autre, au midi, à Nagasaki; un troisième, dans l'archipel des îles Liou-Kiou. Quant à la grande île de Nippon, c'est là, dans l'isolement de la cour du daïri, que se conserve l'ancien idiome de Yamato, la langue classique du Japon; et c'est là aussi, dans les villes commerçantes de la mer intérieure et à Yédo même, que se développe le japonais moderne, la langue de l'administration, des affaires, des relations internationales. Il m'a été dit que les missionnaires qui sont venus des îles Liou-Kiou dans l'île de Nippon, avaient dû, en quelque sorte, recommencer à nouveaux frais leurs études, pour se mettre en état de s'exprimer dans le dialecte de la capitale. Les résidents de Yokohama se l'approprient par l'usage, au bout de douze à dix-huit mois d'exercice, au point de pouvoir s'entretenir verba-

Image de Confucius, dans le temple de Confucius, à Canton. — Dessin de E. Thérond d'après une photographie.

lement avec les courtiers, les douaniers et les négociants indigènes. Mais les difficultés de la langue écrite n'ont encore été surmontées que par un très-petit nombre d'Européens, six ou huit tout au plus, employés au service des missions ou de la diplomatie.

L'écriture primitive des Japonais n'existe plus qu'à l'état de curiosité archéologique. Elle a fait place à l'écriture chinoise, et celle-ci, de son côté, a subi, sous le pinceau des Japonais, la transformation la plus originale qui se puisse imaginer.

L'on sait que l'écriture chinoise ne se compose point d'un alphabet, mais de caractères idéographiques, dont chacun forme une syllabe, figure un mot et représente une idée. Parmi ces milliers de caractères chinois, les Japonais en ont adopté quarante-huit, abstraction faite de leur signification, pour en faire la base d'un système

graphique tout nouveau, dans lequel chaque signe représente l'un des sons fondamentaux de leur langue, et ils ont réuni ces quarante-huit signes ou sons fondamentaux, dans le quatrain de l'Irova, dont j'ai déjà donné la traduction.

Voilà pour le fond de leur système graphique; quant à la forme, au lieu de maintenir intégralement les signes chinois qu'ils employaient, ils en ont tiré, en les abrégeant de diverses manières, les éléments de plusieurs syllabaires distincts, que l'on divise en deux classes.

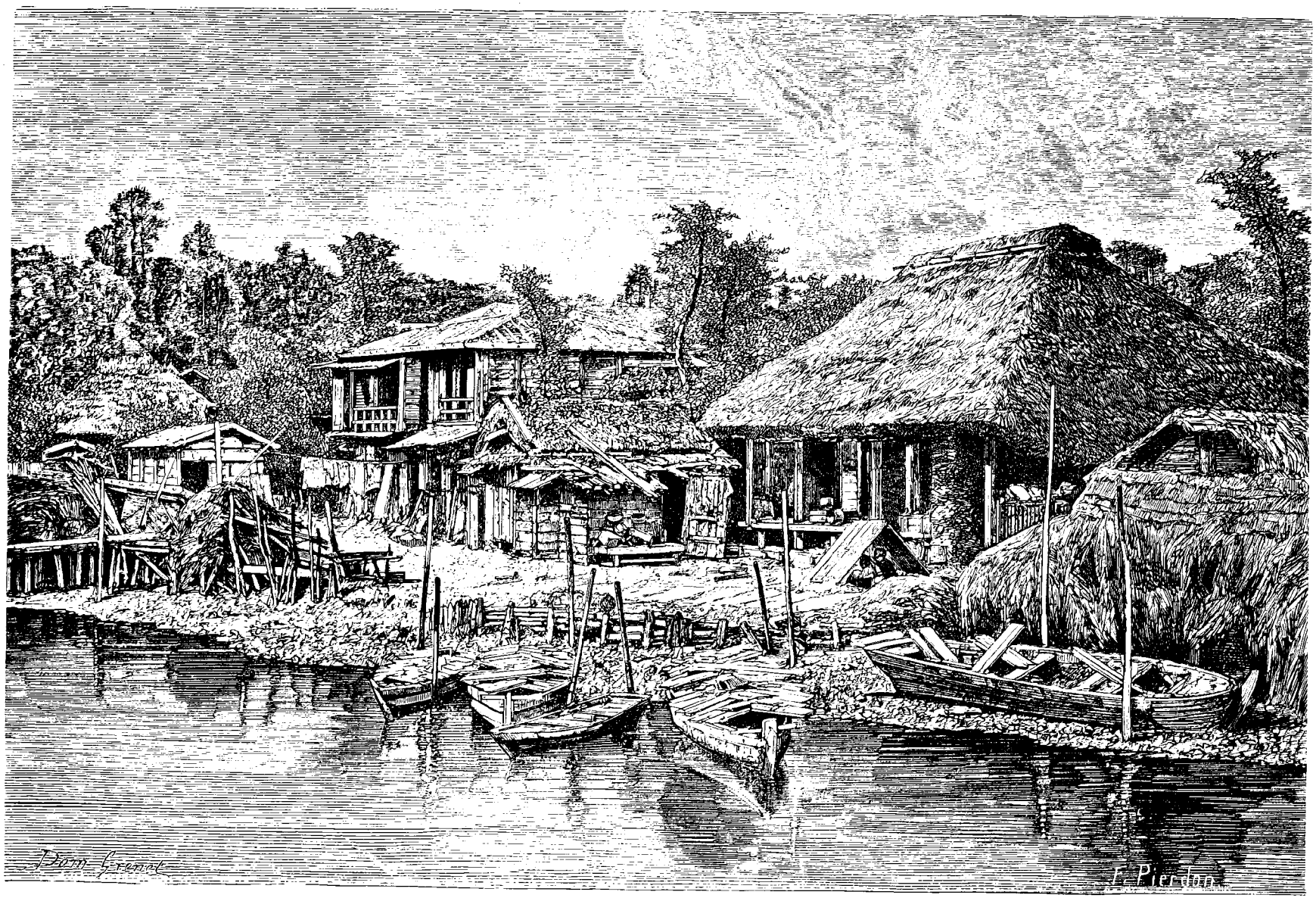
La première comprend les syllabaires qui dérivent

Un élève du collége des interprètes de l'université de Yédo. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

des caractères chinois droits et corrects, et ce sont principalement le katakana, genre d'écriture usité dans le style noble et dans l'impression des livres sacrés, et le manyokana, qui fut employé à écrire l'ancienne collection de vers connue sous le nom de collection des dix mille feuilles. La seconde classe a pour type principal le syllabaire hirakana (ou firakana), qui tire son origine de l'écriture tachygraphique chinoise, et qui est susceptible, comme cette dernière, d'être tracé d'une manière extrêmement cursive.

A. Humbert.

(La suite à la prochaine livraison.)



Habitations de pauvres artisans sur le canal d'Omoura. — Dessin de D. Grenet d'après une photographie.

LE JAPON,

PAR M. AIMÉ HUMBERT, MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA CONFÉDÉRATION SUISSE[1].

1863-1864. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Les classes lettrées de la bourgeoisie (suite). — La littérature bourgeoise.

Un artiste japonais a caractérisé les deux syllabaires en les symbolisant en deux dessins, dont le premier, représentant un docteur ès lettres, réunit sur les traits et sur le manteau du grave personnage, tous les coups de pinceau qu'exige le Katakana; tandis que le second, représentant un mendiant, reproduit pareillement tous les coups de pinceau qui forment les caractères de l'Hirakana, le syllabaire du peuple, du style cursif, de l'écriture des femmes, et de la littérature amusante.

En résumé, l'étudiant de Yédo ne laisse pas que de fournir une laborieuse carrière. Instruit dès sa jeunesse dans l'Hirakana, il faut qu'il apprenne le Katakana pour se mettre au fait des productions les plus sérieuses de l'idiome national, et il doit, en outre, acquérir une connaissance assez étendue de la langue chinoise pour être en mesure de lire tout au moins les entretiens de Confucius et de Mencius.

Cette éducation accomplie, il lui reste à la faire valoir dans le monde de la cour, des emplois publics, ou des professions libérales, par la plus scrupuleuse observation des lois de l'étiquette et des convenances sociales. Comme dans les monarchies allemandes l'épithète de « suprême » (allerhöchst) se trouve invariablement accolée à celle de majesté, dans tout ce qui se rapporte aux faits et gestes du souverain, même lorsque l'on parle encore de lui après sa mort (Seine allerhöchstselige Majestät), le langage de la cour et le style officiel des employés japonais sont tout émaillés de particules et de qualificatifs cérémoniels, qu'il faut savoir ne jamais omettre et toujours placer à propos selon les règles convenues. Il y a des mots, des tournures de phrases, un style enfin qui ne s'emploie que lorsqu'on parle à un supérieur. L'écriture elle-même a sa hiérarchie : le Katakana carré, prototype, se trouve au sommet de l'échelle, où règne le style kaïsho; dans le style giosho, qui est celui des actes et des documents officiels, le type des caractères chinois s'allie à des ligatures et à des signes empruntés au syllabaire hirakana; le style losho, en dernier lieu, applique les formes cursives du même syllabaire aux affaires courantes et à la correspondance journalière, en laissant d'ailleurs à la fantaisie de l'écrivain toute liberté de combiner sous son pinceau les éléments graphiques les plus divers.

Kioto était autrefois l'unique foyer littéraire du Japon. Aujourd'hui la vieille cité pontificale conserve encore sa spécialité d'albums de miniatures, d'almanachs du daïri, de livres religieux, de romans et de poésies sur papier vélin parsemé de paillettes d'or. Mais les presses de Yédo l'emportent pour le nombre, la variété, la popularité, l'immense débit de leurs publications. La plupart des nouveautés littéraires de la capitale sont dues au pinceau des professeurs de l'université ou des meilleurs élèves du collége des interprètes. Presque toutes ont un caractère didactique, une tendance pratique, un but utilitaire. Il en est que l'on pourrait intituler l'année scientifique, la revue des inventions et découvertes, la statistique des États de l'Europe et de l'Amérique du Nord, le manuel de l'histoire moderne, le précis de la géographie contemporaine, les annales des sciences physiques et naturelles, de la médecine, de la marine, de la mécanique, de l'art militaire. Les anciennes encyclopédies, qui comptaient jusqu'à deux cents volumes et au delà, sont remplacées par une sorte de dictionnaire de la conversation, qui paraît annuellement en un seul volume, orné d'une quantité de gravures sur bois. Toutefois, la partie ethnographique de cet ouvrage est la seule qui présente un véritable intérêt. Ce qui a trait aux institutions cléricales ou politiques de l'empire se réduit à une sèche nomenclature. Les chapitres consacrés à la description des peuples étrangers sont extrêmement sobres d'appréciations critiques. L'une des plus catégoriques s'applique aux Espagnols et aux Portugais, dont il est dit textuellement qu'ils ont une très-mauvaise religion.

Je ne crois pas d'ailleurs qu'il existe au Japon aucun traité qui s'occupe de controverses religieuses ou philosophiques. La doctrine même de Confucius exclut toute espèce de polémique, car si les hommes sont des êtres naturellement bons, si plusieurs d'entre eux ont su, dans les siècles reculés, atteindre à la perfection, alors il n'y a réellement plus rien à discuter; la perfectibilité devient un non sens, et le progrès consiste à retourner en arrière, jusqu'à ces empereurs des anciens âges qui, selon le philosophe chinois, ont donné pour tous les temps à l'humanité son type suprême et définitif.

Au reste, il faut convenir que le moment n'est pas encore venu de porter un jugement sur la littérature japonaise. Les savants européens qui sont en mesure de nous la faire connaître, ont dû courir au plus pressé, à la traduction des livres utiles, des traités dont l'étude pouvait rendre des services immédiats à quelqu'une de

1. Suite — Voy. t. XIV, p. 1, 17, 33, 49, 65, 305, 321, 337; t. XV, p. 289, 305, 321; XVI, 369 et 385.

nos grandes industries : tels sont les beaux ouvrages sur l'art d'élever les vers à soie et sur la fabrication de la porcelaine, aussi bien en Chine qu'au Japon, publiés depuis 1848, par les soins de M. le Dr J. Hoffmann, de M. Mathieu Bonafous et de M. Stanislas Julien.

Quant aux productions purement littéraires des écrivains japonais, nous n'en possédons que fort peu de chose, et, généralement, le choix des traducteurs n'a pas été heureux. Des recherches plus approfondies amèneront sans doute de meilleurs résultats; mais elles ne seront vraiment fructueuses que lorsqu'on aura pénétré dans la vie intime de la bourgeoisie, et que celle-ci nous livrera le répertoire de ses pièces de théâtre, le trésor de ses légendes, de ses contes, de ses complaintes domestiques, de ses chansons de fêtes.

Au Japon, les gens du peuple ont, comme les enfants, la passion de se faire raconter des histoires. A l'heure où cessent les travaux des artisans et le mouvement des transports de marchandises, on remarque journellement, dans le voisinage des chantiers ou à l'angle d'un carrefour, des attroupements de personnes des deux sexes, rangées en demi-cercle devant un déclamateur de profession. Celui-ci est ordinairement accroupi sur une estrade adossée à quelque pan de mur. Ses récits sont débités d'un ton emphatique, mais avec beaucoup de mesure dans l'emploi de la mimique. Il les interrompt

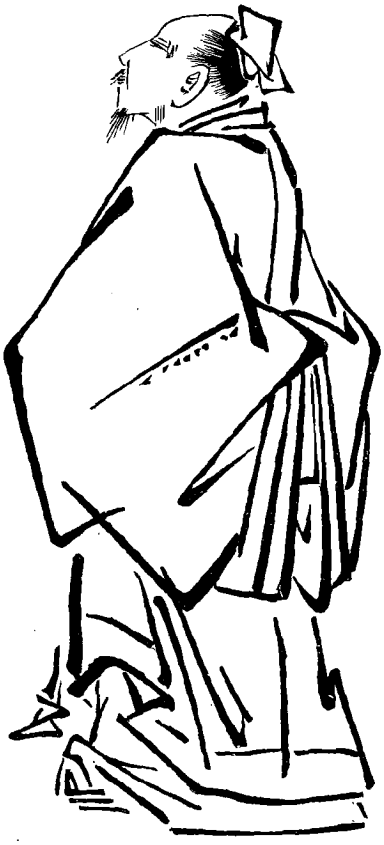


Image allégorique du style noble.

Image allégorique du style populaire.

par intervalles pour boire une tasse de thé ou pour tirer quelques bouffées de tabac de sa petite pipe de métal, car il est muni du braséro, de la bouilloire et du tabacco-bon, qui sont les trois ustensiles indispensables aux délassements de la société japonaise. Pendant ce temps de repos, ses auditeurs fument, rient, causent entre eux du sujet de son dernier discours, jusqu'à ce que l'orateur, s'inclinant avec respect et modulant quelque gracieux compliment à l'adresse de l'assistance, reprenne le fil de sa narration ou en commence une nouvelle.

On rencontre aussi fréquemment des femmes qui chantent des romances ou qui récitent des légendes nationales, tantôt sous la vérandah d'une maison de thé, tantôt dans une sorte de banc de foire ouvrant sur la voie publique. Quand la chanteuse est seule, elle se tient accroupie derrière un petit pupitre, où elle étale son livre de légendes, et elle mêle à son récitatif les accords de la guitare populaire appelée le samsin. Cet instrument, peu harmonieux, n'a que trois cordes, que l'on fait vibrer en les frappant de la main droite avec une petite palette d'ivoire.

Les chanteuses les plus distinguées ne se produisent qu'en société de trois ou quatre musiciennes et, pour leur part, ne touchent à aucun instrument. L'orchestre dont elles font accompagner indifféremment les diverses

pièces de leur répertoire, c'est-à-dire les morceaux de déclamation aussi bien que les romances, se compose habituellement d'une ou de deux guitares, d'une sorte de violoncelle que l'on nomme kokiou ou biwâ, selon qu'on l'emploie avec ou sans archet, et enfin du gottô, grande harpe à neuf cordes, tendues dans toute la longueur d'une caisse sonore que l'on couche sur le sol, instrument dont on ne peut jouer qu'en s'adaptant des ongles artificiels en os ou en ivoire, aux trois premiers doigts de la main droite.

Les productions artistiques de ces associations féminines offrent donc un intérêt à la fois dramatique et musical; et l'effet en est charmant lorsqu'elles ont lieu en plein air, par une belle soirée d'été, dans l'encadrement d'une légère construction de bambou ornée d'une guirlande de lanternes en papier de couleur. C'est un

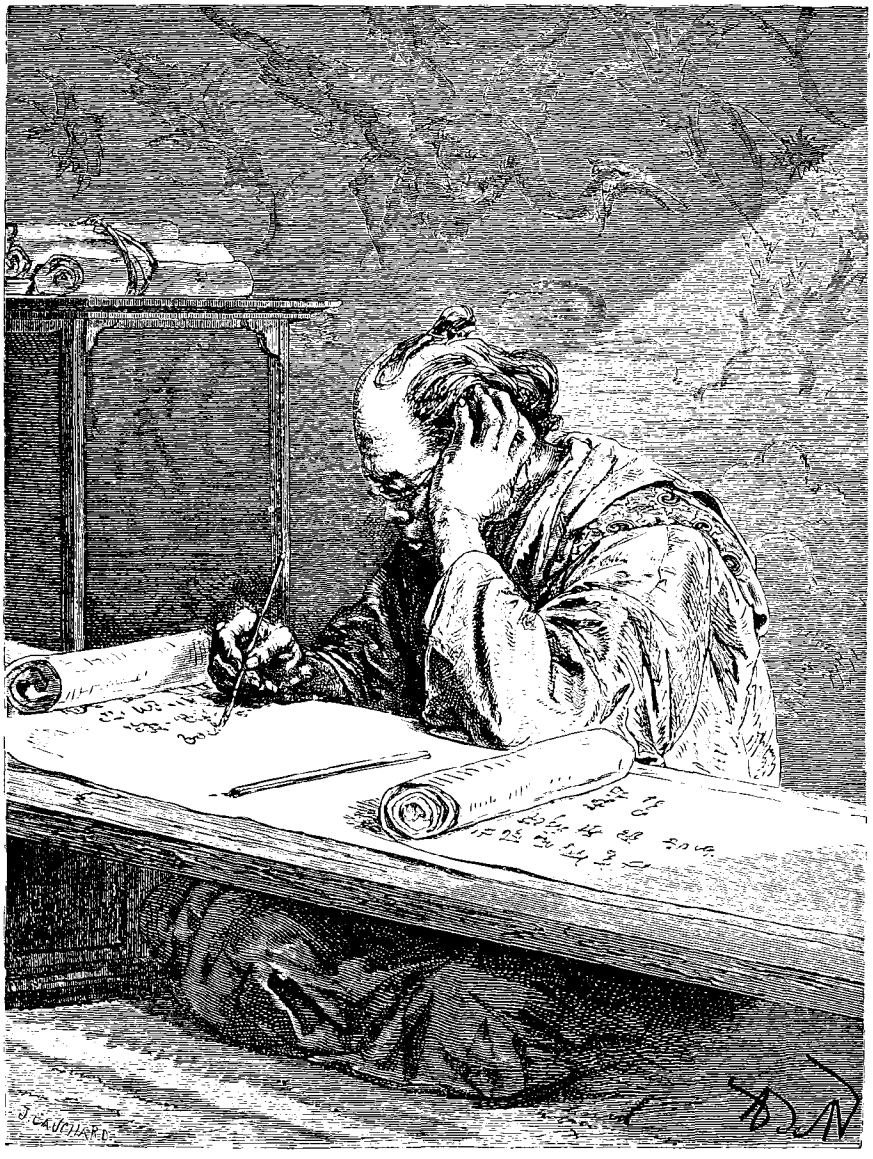
Interprète japonais en costume de cour. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

spectacle dont nous avons été témoins aux abords du grand pont de Yétaï, qui, traversant l'O-Gawa au-dessus du port des jonques marchandes, relie la cité bourgeoise au quartier méridional du Hondjo. Les sons combinés du chant et des instruments dominaient le paisible murmure de la foule des promeneurs. Dans les intervalles de silence nous distinguions au loin le bruit confus des passants qui traversaient le long palier de bois du Yétaï-Bassi. Aucun roulement de voitures, aucune des clameurs discordantes de nos cités d'Europe ne venaient rompre le charme de nos impressions.

Il n'y a en Europe que les quais et les places de la Reine de l'Adriatique qui offrent ce même mouvement de peuple et ce même concert de pas, de voix, de chants et de musique, dont rien ne trouble la paisible cadence et la rêveuse harmonie. L'O-Gawa rappelle le Grand-

Canal, et les abords des ponts de Yédo sont, comme les places publiques de Venise, les lieux de rendez-vous de la population citadine. La multitude des promeneurs qui s'y rencontrent chaque soir ne cause nulle part le moindre encombrement. Mais aussi, Yédo est, par excellence, la ville aux vastes dimensions, et le peuple japonais pratique admirablement cette discipline de la circulation que nos policemen ont quelquefois tant de peine à établir sur les trottoirs de nos capitales. Il n'y a d'ailleurs pas moins de quatre ponts gigantesques jetés d'une rive à l'autre de l'O-Gawa, laissant entre eux un intervalle à peu près régulier de vingt à trente minutes de marche; et les places sur lesquelles ils débouchent, du côté du Hondjo comme du côté de Yédo, sont presque toutes également spacieuses.

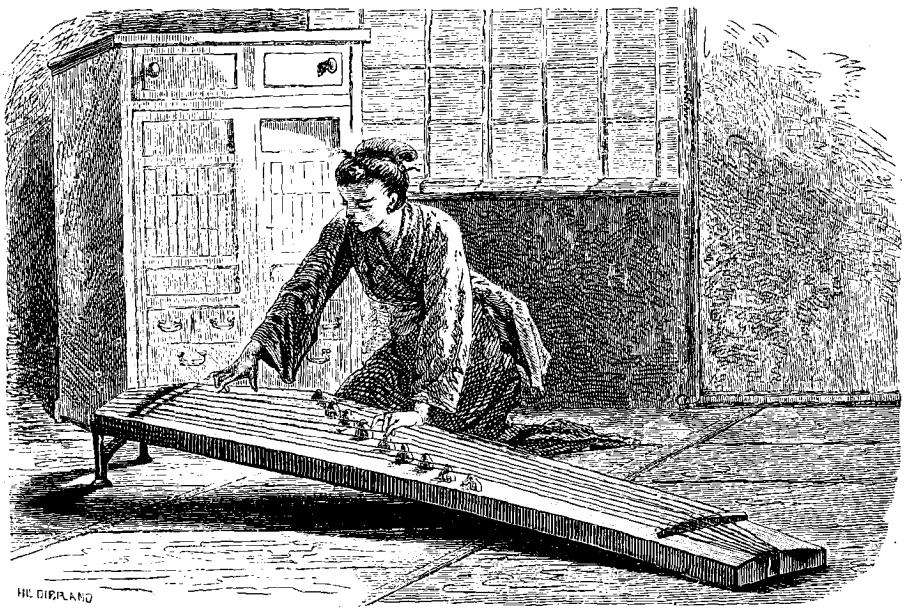
En remontant le fleuve au nord du Yétaï-Bassi, l'on



Écrivain japonais. — Dessin de A. de Neuville d'après une esquisse japonaise.

rencontre en premier lieu le Grand-Pont, l'O-Bassi, ainsi nommé parce qu'il est le plus considérable des quatre. Il mesure cent-soixante mattes japonaises, c'est-à-dire trois cent vingt mètres environ. Le troisième et le quatrième, savoir : les ponts de Riogokou et d'Adsouma, ne le cèdent que de quelques mètres au précédent. Ils sont posés sur une vingtaine de chevalets, ayant chacun trois piliers espacés dans le sens de la largeur du pont et reliés entre eux par des pièces transversales. Au-dessus de l'Adsouma-Bassi, le fleuve prend le nom de Sémida-Gawa. Ses eaux limpides forment l'extrême limite des quartiers situés au nord du Castel. Un seul pont, de seize chevalets, le Sendjoô-Bassi, que l'on appelle aussi le pont de l'Oskic-Kaïdo ou route du nord, met toute cette région de la ville en communication avec les campagnes, les vergers, les villages, les rustiques

maisons de thé de la banlieue septentrionale. C'est la contrée des riches cultures et des ravissants paysages; c'est le champ de prédilection des parties de plaisir des familles bourgeoises. Si le bourgeois de Yédo est fier de sa bonne ville, la magnifique banlieue dont elle est entourée, l'Inaka, ne fait pas moins son orgueil : car il est sensible à la fois aux charmes de la belle nature et aux agréments de la société; il aime les fraîches retraites des bords du Sémida-Gawa, aussi bien que les divertissements des quais de la Cité. Il n'y a proprement que trois choses auxquelles il croie pouvoir refuser sa sympathie : c'est d'abord l'élément perfide, la mer, la vaste baie, qu'il abandonne aux pêcheurs, aux caboteurs et à la garnison des six forts détachés; c'est ensuite la froide solitude des bonzeries; et enfin la redoutable enceinte du Castel et du Daïmio-Kootsi. Il s'en tient éloigné autant que ses affaires le lui permettent; et quant à ses plaisirs au sein de la ville même, il les cherche à la plus respectueuse distance du siége du gouvernement. Le Riogokou-Bassi peut être envisagé comme le centre des réjouissances nocturnes de la bourgeoisie et des hattamotos. Ce pont, qui est tout à fait en dehors du mouvement commercial de la Cité, met le Hondjo en communication avec les deux Asaksa, quartiers de la rive droite qui renferment les Champs-Élysées de Yédo. Le grand fleuve, dans cette zone urbaine, n'est plus assez profond pour porter des jonques marchandes, mais il a une superficie qui permet à des centaines d'embarcations légères de se mouvoir sans gêne dans toutes les directions. Pendant les nuits sereines de la belle saison, des radeaux chargés de pièces d'artifices remontent le courant et lancent vers le ciel des gerbes de fusées et des bouquets d'étoiles. Des gondoles, ornées de lanternes aux vives couleurs, circulent alentour ou passent et repassent d'une rive à l'autre; tandis que de grandes barques, tout enguirlandées de lanternes et de banderolles,



Japonaise jouant du gottô. — Dessin de A. de Neuville d'après une esquisse de M. A. Roussin.

promènent lentement, en amont ou en aval, de joyeuses sociétés au sein desquelles retentissent les accords de la guitare et les accents des chansons. Une foule de curieux assistent du haut du pont ou sur les quais au spectacle animé et pittoresque que présente le fleuve.

C'est, sous une autre décoration, la fidèle image d'une fête vénitienne, sans en omettre jusqu'aux syrènes, qui ne font pas plus défaut sur les ondes de l'O-Gawa que sur celles des lagunes. Mais d'un autre côté, il faut se garder de comparer aux bateaux de fleurs de la Chine les grandes barques de famille ou de société du Riogokou-Bassi. Elles appartiennent généralement à d'honnêtes maisons de thé, qui les louent à l'heure et se chargent en même temps de procurer à leur clientèle des rafraîchissements, ainsi que la compagnie de quelques chanteuses et musiciennes de profession. Il ne faut donc y voir que des annexes de ces maisons de thé et, occasionnellement, de flottantes succursales des maisonnettes de bambou installées sur les quais à l'usage des chanteuses de romances et de légendes nationales.

Quand nous reprîmes le chemin de notre résidence, je dis à nos yakounines combien j'avais regretté de ne pas comprendre les paroles des chants que nous avions entendus. Ils m'assurèrent, en riant et en haussant les épaules, que je n'y perdais absolument rien. L'un d'eux eut cependant la politesse d'ajouter que les livres de légendes des chanteuses de profession se trouvent généralement chez les libraires de la Cité. Je chargeai plus tard un courtier de Yokohama de m'acheter ce qu'il découvrirait de mieux en ce genre, et j'ai lieu de croire qu'il mit beaucoup de complaisance dans l'exécution de mes ordres, car il m'apporta toute une bibliothèque de contes moraux, d'anecdotes historiques et de légendes héroïques ou merveilleuses.

La plupart de ces recueils étant illustrés, il ne me fut pas difficile de reconnaître quels étaient les sujets

qui jouissaient de la plus grande popularité. Il suffit en effet de remarquer ceux qui ont le privilége d'inspirer le plus habituellement les maîtres dessinateurs de la capitale, ou, en d'autres termes, ceux qui se répètent de génération en génération, dans les albums le plus en vogue, tels que la célèbre série des esquisses d'Hofksaï, qui ne compte pas moins de seize volumes.

Puisant au hasard dans les recueils de légendes guerrières, j'y rencontre le récit poétique et l'illustration artistique d'exploits qui manquent à la gloire des héros de l'Arioste.

Asahina-Sabro lance son cheval en pleine carrière contre une troupe d'ennemis, et il passe outre en enlevant de la main droite et faisant pirouetter en l'air un soldat portant le casque et la cuirasse, tandis que de la main gauche il assomme d'un seul et même coup de masse deux guerriers non moins redoutables.

Nitan-Nosiro, l'intrépide chasseur, saute à califourchon sur le dos du sanglier gigantesque qui a terrassé, déchiré, foulé aux pieds tous les compagnons du héros; et celui-ci, se cramponnant des deux genoux aux flancs du monstre furieux, lui plonge tout à loisir son coutelas dans la nuque.

Sousigé, l'un des écuyers du mikado, surprend ses camarades accroupis autour d'un damier : il pique des deux, et d'un bond son cheval est au milieu du damier, immobile et debout sur ses deux pieds de derrière; et son maître, qui n'a pas lâché un instant les étriers, se tient aussi ferme dans cette position difficile, que la statue équestre de Pierre le Grand sur son piédestal de granit aux bords de la Néwa.

L'arc d'Ulysse, roi d'Ithaque, a joui bien longtemps d'une réputation sans rivale; j'ai bien peur qu'elle ne soit éclipsée par l'arc de Tamétomo, car lorsque ce brave fit la conquête de l'île de Fatsisio, voulant éviter l'effusion du sang et convaincre les insulaires que toute résistance de leur part était inutile, il appela près de lui les deux hommes les plus vigoureux de la race des Aïnos, et paisiblement assis sur un bloc de rocher, il leur présenta son arc en le tenant par le bois et en les invitant à essayer d'en bander la corde. Ils la saisissent chacun des deux mains, et appuyant leurs talons contre le bois de l'arc, ils se penchent en arrière de tout leur poids et tirent la corde de toutes leurs forces... Ce fut en vain; elle ne céda que lorsque Tamétomo l'eut prise délicatement entre le pouce et l'index de la main droite, pour lancer aussitôt une flèche, qui se perdit dans les nues.

Tel est, en quelques traits, le goût dominant de la littérature héroïque des Japonais. Il me sera beaucoup plus difficile de donner une idée de leurs légendes merveilleuses ou fantastiques. Le mérite de ces productions, qui sont, pour la plupart, de très-courtes poésies, me paraît essentiellement résider dans le choix des expressions, dans la facture des vers, et, pour tout dire en un mot, dans l'élégance du style, abstraction faite du fond du sujet, car le plus souvent la traduction ne nous en laisse qu'un énoncé puéril, sans signification morale, sans valeur quelconque pour l'intelligence.

Philémon et Beaucis.

Quelle peut être, par exemple, la pointe du récit suivant?

L'âme d'une belette très-voleuse s'était cachée dans la bouilloire d'un vieux bonze. Celui-ci l'en vit sortir, un jour qu'il exposa cette bouilloire à un feu plus vif que de coutume.

Voilà tout! et cette niaiserie n'en fait pas moins le sujet de l'une des estampes favorites du peuple.

Cependant il est de ces légendes qui, malgré toutes les protestations du bon sens et du goût, savent, jusqu'à un certain point, captiver l'imagination, exciter la curiosité, provoquer la réflexion ou éveiller la rêverie.

Maintes fois je me suis demandé quelle pouvait être l'origine, la cause traditionnelle de l'importance presque religieuse que l'on attache dans toutes les familles bourgeoises à une image représentant un vieillard armé d'un racloir en bambou dont on se sert pour la pêche des moules, et une vieille femme tenant un balai qui semble destiné à amonceler des feuilles sèches. A les voir l'un à côté de l'autre, debout ou assis au pied d'un cèdre antique, dont le tronc caverneux paraît leur offrir un asile, je me rappelais involontairement la fable de Philémon et de Baucis; mais la légende ne parle point de la fin du vénérable couple japonais. Un interprète m'a dit que les gens de sa province considèrent ces deux personnages comme l'Adam et l'Ève de leur pays.

On leur associe fréquemment la tortue et la grue, deux animaux doués d'une inaltérable béatitude et d'une très-longue vie. Enfin l'on aime à exhiber dans les repas de noces, le bon vieux et la bonne vieille, soit sous forme de tableau, soit comme ornement de dessert. Ils symbolisent sans doute, aux yeux des jeunes mariés, le contentement demeurant jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, l'apanage d'une vie simple et d'une loyale affection.

Il existe d'autre part un arbre, l'énoki, dédié aux mauvais ménages. Il a pris naissance sur la tombe de la première Japonaise qui se soit divorcée. Si deux époux ne peuvent plus se convenir, ils n'ont qu'à se rendre en secret, à l'insu l'un de l'autre, au pied de l'énoki, et y faire vœu de se quitter. Bientôt la séparation s'accomplit sans difficulté, et le mari reconnaissant suspend au tronc de l'arbre une table votive représentant un homme et une femme accroupis sur le sol et se tournant le dos.

Le culte des arbres, qui a existé chez tous les peuples

Chanteuse de légendes nationales. — Dessin de A. de Neuville d'après une photographie.

de l'antiquité, s'adresse, parmi les Japonais, aux arbres chargés d'années. Quand le seigneur de Yamato voulut se faire un ameublement complet, tiré du tronc du plus beau cèdre de son parc, la hache des bûcherons rebondit sur l'écorce, et l'on vit des gouttes de sang découler de chaque entaille : c'est que, dit la légende, les arbres séculaires ont une âme, comme les hommes et les dieux, à cause de leur grande vieillesse.

Les forêts, les bosquets de pins et de bambous donnent asile à une quantité de bêtes sauvages, parmi lesquelles le singe, la fouine, le blaireau, et surtout le renard, fournissent des sujets inépuisables de récits et de dessins fantastiques.

Les animaux qui atteignent à un grand âge finissent, comme les arbres, par être doués d'une âme humaine et de vertus surnaturelles.

Le putois, quand il se fait vieux, appelle du haut des montagnes le vent et les nuages. La grêle et la pluie

Le pont de Yétai. — Dessin de H. Clerget d'après une photographie.

Champ des écuyers du mikado, à Kioto. — Dessin de Émile Bayard d'après une miniature japonaise.

EXVIBRIS

lui obéissent. Il se laisse emporter sur les ailes de l'ouragan. Le voyageur, surpris en rase campagne, lutte courageusement contre la bourrasque, mais il ne peut empêcher que sa figure ne soit comme lacérée de coups de couteau : tel est l'effet des griffes du putois qui passe dans la tempête.

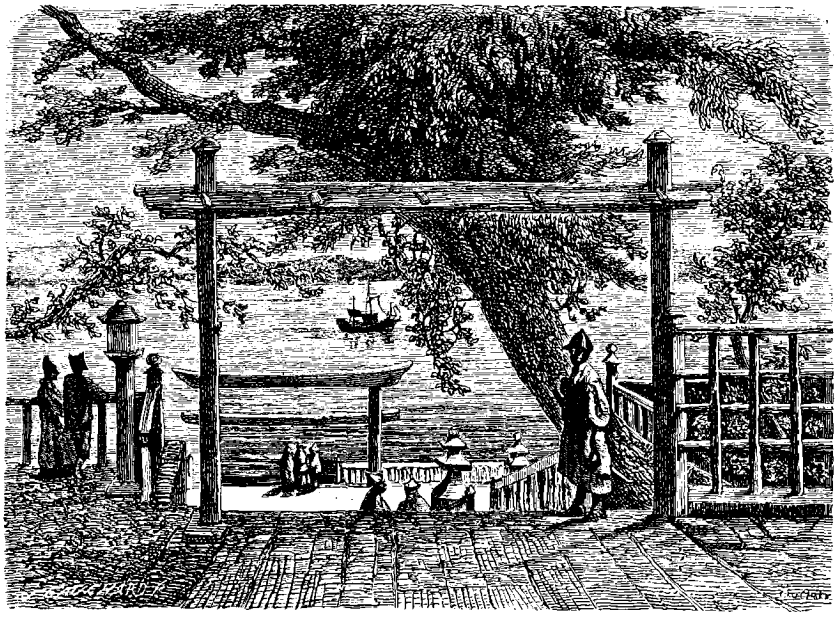
Les vieilles grenouilles, accroupies sur le bord des étangs, font descendre un brouillard humide sur les yeux du campagnard attardé : il croit entrevoir à l'horizon les toits de son hameau, et ce n'est qu'une illusion, qui l'égare toujours plus avant dans le vaste marécage.

Le yama-tori, ou faisan argenté, se fait de son plumage un miroir. C'est un être invulnérable. Il ne s'envole point à la vue du chasseur; mais malheur à ce dernier si, tenté de l'atteindre et le manquant toujours, il s'avise de le poursuivre dans les retraites de la montagne, car il n'en reviendra pas!

Les vieux loups ont le don de métamorphose, témoin celui qui disparut soudainement de la contrée où il était devenu l'effroi des voyageurs. Quand ceux-ci crurent pouvoir désormais poursuivre en sûreté leur route, ils y rencontrèrent, le soir, au coin du bois, une belle fille portant à la main une lanterne peinte de bouquets de roses. La séductrice s'est fait connaître bien loin à la ronde sous le nom de la belle à la lanterne de roses. Hélas! tous les voyageurs qui l'ont suivie sont tombés dans la gueule du loup!

Il y avait une autre fille qui, de loin, semblait avoir toutes les grâces de son sexe; mais quand on la voyait face à face, cette fille était un vrai démon.

Le Tadé-Yama est une très-haute montagne, ayant à son sommet un profond cratère. Quand on regarde dans le gouffre, on y découvre avec horreur un bassin rempli de sang humain, et ce sang bouillonne, chauffé par le volcan : un pareil lieu, disent les bonzes, ne peut être que l'un des compartiments de l'enfer.



Escalier et arbre sacré du temple de Kami-Hamayou, à Simonoséki. — Dessin de Saglio d'après une aquarelle de M. A. Roussin.

Les âmes des avares reviennent sur la terre, tandis que leurs trésors, quelque bien enfermés qu'ils soient, s'envolent parfois l'on ne sait où ni comment.

Une femme qui avait de grands biens refusa de se marier. C'était pure avarice de sa part. Quand elle fut morte, ses sœurs héritèrent de sa succession. L'une d'elles, qui aimait à se parer d'une robe de la défunte et qui ne manquait pas de la suspendre chaque soir au porte-manteau de sa chambre à coucher, vit une fois un long bras décharné qui sortait avec beaucoup d'agitation de la manche de ce vêtement.

Les âmes des femmes qui ont été malheureuses errent aussi sur le théâtre de leurs infortunes.

Celles des femmes qui se sont suicidées en se jetant dans un puits, flottent en l'air comme si elles allaient tomber, la tête la première.

Les femmes mortes en couches avec leur enfant apparaissent tenant entre leurs bras l'innocente créature et criant aux passants, d'une voix suppliante : Ayez la bonté de recevoir mon enfant, pour qu'il ne reste pas dans la tombe!

Une femme était morte, victime des mauvais traitements de son mari. Celui-ci, dès qu'elle fut enterrée, eut soin d'appeler un bonze pour lui faire appliquer sur le linteau de la porte de sa maison un papier bénit qui eût la vertu d'écarter les esprits. Quand l'âme de la défunte revint du cimetière, elle ne put en effet franchir l'obstacle sacré; et dès lors elle ne cesse de crier aux personnes qui s'approchent de la maison : Vous qui passez, ayez donc la bonté d'enlever ce papier!

Les recueils d'anecdotes historiques présentent un tout autre caractère que les récits héroïques et les légendes merveilleuses. Aussi émanent-ils d'une source bien différente : loin d'être le produit de l'imagination

populaire ou des loisirs des yaskis seigneuriaux et des bonzeries, ils portent l'empreinte toute moderne des études critiques de l'université de Yédo, ils sont marqués au coin de la froide raison qui distingue l'école philosophique de Confucius.

Le missionnaire américain Verbeck nous en a fait connaître un des plus remarquables spécimens, le Recueil des actions vertueuses accomplies au Japon et en Chine, œuvre d'un Japonais enfant de Yédo et disciple de l'université. Une courte citation permettra d'apprécier et le livre et l'école à laquelle il appartient :

Tous les hommes, dit l'auteur, invoquent quelque divinité pour se préserver, eux et leurs familles, de la mauvaise fortune. Les uns adressent leurs prières à la Lune; d'autres veillent toute la nuit pour saluer le Soleil levant de leurs adorations; d'autres encore invoquent les Dieux du ciel ou de la terre et le Bouddha. Mais adorer la Lune, le Soleil, les Dieux ou Bouddha, sans faire ce qui est bien, c'est comme si l'on demandait que la tige du riz sortît de terre avant que l'on en eût semé la graine. Soyez bien persuadés que dans ce cas la Lune, le Soleil, les Dieux et Bouddha pourront sans doute avoir pitié de vous, mais qu'ils ne feront jamais lever le riz dont vous n'aurez pas jeté la semence en terre.....

Confucius a dit : Celui qui offense le Ciel n'a personne qu'il puisse invoquer avec fruit; et le sage japonais Kitamo no Kami a écrit : Si tu ne détournes pas ton cœur de la vérité et du bien, les dieux prendront soin de toi sans que tu les invoques.....

Être vertueux, c'est adorer.

Sous le règne de l'un des anciens Mikados, l'on vit paraître au ciel une étoile inconnue. Un célèbre astronome l'ayant observée, déclara qu'elle présageait quelque grande calamité qui allait fondre sur la famille de l'un des généraux en chef de l'Empire. A cette époque, Nakahira était le général en chef de la gauche, et Sanégori le général en chef de la droite. En apprenant la prédiction de l'astrologue, Sanégori et sa famille coururent adorer, sans se donner le moindre repos, dans tous les

La vieille f-mme et le moineau.

Le magicien malgré lui.

temples du Bouddha et du Sintô qui se trouvaient aux environs, tandis qu'il ne se fit rien de pareil du côté de la famille de Nakahira. Un prêtre remarqua cette particularité et se rendit aussitôt chez Nakahira pour lui en témoigner sa surprise : Sanégori, lui dit-il, visite tous les saints lieux et y offre des supplications dans le but d'échapper au malheur que présage l'étoile inconnue. Pourquoi n'en faites-vous pas de même?

Nakahira, qui avait écouté attentivement le prêtre, lui répondit : Vous avez bien observé ce qui se passe; vous saurez apprécier ma justification. Puisque l'on annonce que l'étoile doit porter malheur à l'un des généraux en chef, il faut bien que la calamité prédite tombe sur Sanégori ou sur moi. Or, en y réfléchissant, je trouve que je suis très-avancé en âge et que je n'ai pas de talent militaire. Sanégori, au contraire, est à la fleur de ses années et tout à fait à la hauteur de son poste. Conséquemment si je faisais des prières et qu'elles dussent être exaucées, de manière à détourner de ma tête la calamité qui peut la menacer, ce ne serait qu'au plus grand péril de Sanégori et au détriment de l'Empire. Je m'abstiens donc, afin de concourir, autant qu'il dépend de moi, à ce que la précieuse vie de cet homme soit épargnée.

A l'ouïe de ces paroles, le prêtre ne put contenir son émotion et s'écria : Certainement une si noble pensée est le meilleur acte de culte que vous puissiez faire, et bien certainement, s'il y a des dieux et un Bouddha, ce n'est ni sur vous ni sur votre famille que la calamité tombera!

Les contes moraux sont conçus dans le même esprit; mais ils nous transportent en pleine vie bourgeoise, et ils suffiraient à démontrer que l'inspiration poétique, je dirai même le bon goût littéraire sont loin d'être étrangers à la classe moyenne de la société japonaise.

Sir Rutherford Alcock en a cité deux des meilleurs dans sa « Capitale du Taïkoun, » et nous les reproduisons avec le fac-similé des modestes illustrations qui leur ont été consacrées dans les esquisses d'Hofksaï.

LA VIEILLE FEMME ET LE MOINEAU.

Il y avait une fois un vieux couple, sans enfants. Le mari, un beau matin, apporta un moineau en cage. Les

cris assourdissants de l'oiseau ne tardèrent pas à ennuyer la femme.

Bientôt elle ne chercha plus qu'un prétexte pour le faire disparaître de manière ou d'autre. Un jour qu'elle était sortie, notre étourdi, en se promenant hors de sa cage, aperçut une robe neuve que la vieille avait commencé de coudre, et il s'amusa à en défaire les coutures en arrachant tous les fils à coups de bec.

Aussitôt rentrée, la vieille voyant cela, le saisit, lui coupe le bout de la langue et le lâche dehors.

Lorsque à son tour le mari rentra à la maison : « Où est l'oiseau? » demanda-t-il.

L'âme des vieux cèdres. — Dessin de A. de Neuville d'après une esquisse japonaise.

Sa femme lui avoua ce qu'elle avait fait.

« C'est une honte, poursuivit-il, de se montrer si cruel envers un petit être que d'ailleurs j'aimais comme si c'eût été ma fille. »

Là-dessus il sortit pour se mettre à la recherche du moineau. Dès qu'il fut sur la colline, il vit apparaître un charmante jeune fille, qui le remercia des bontés qu'il avait eues pour elle pendant qu'elle était en séjour chez lui. En récompense, elle le pria de se choisir un présent :

« Voici, dit-elle, deux corbeilles devant toi, l'une très-lourde, l'autre légère ; tu n'as qu'à emporter celle que tu préfères.

— Pour un pauvre vieux que je suis, fit le bonhomme, il vaut mieux prendre la moins pesante. »

Ainsi fut fait, et, selon la recommandation de la jeune fille, il n'ouvrit la corbeille qu'après être rentré à la maison. Elle était pleine des plus beaux habits.

Le vieux dit à sa femme, qui était présente, d'où provenait cette richesse.

Je pourrai bien en faire autant, pensa-t-elle, et, de son côté, elle se mit à la recherche du moineau.

Quand elle fut sur la colline, elle vit, en effet, la même apparition, et la belle jeune fille, tout en lui reprochant ses mauvais procédés, lui présenta aussi deux corbeilles, l'une très-lourde, l'autre légère : « Mon mari sera bien étonné quand il verra que je rapporte encore plus que lui à la maison, se dit la vieille en soulevant la corbeille la plus pesante »

Elle la charge sur ses épaules, arrive avec peine, s'empresse d'ouvrir le couvercle.... et, quelle n'est pas sa confusion, en présence de son mari, lorsqu'elle voit sortir de la corbeille deux affreux diablotins, qui partent ricanant, glapissant, gambadant et lui faisant la nique !

LE MAGICIEN MALGRÉ LUI.

Il y avait aussi un autre vieux couple, sans enfants; un vrai couple de braves gens; seulement, la femme était un peu bavarde. Ils possédaient, pour tout luxe, un chien favori.

Un astrologue en plein vent. — Dessin de A. de Neuville d'après une peinture japonaise.

Or, un bon esprit faisait sa demeure dans le corps du fidèle animal.

Un jour celui-ci conduisit le vieillard dans un bois, et lui indiqua l'endroit où un trésor était enfoui.

La vieille en causa, et cela parvint aux oreilles d'un voisin, qui était un méchant homme.

Celui-ci força le chien de le conduire aussi dans le même bois; mais ayant creusé à l'endroit que le chien lui désignait, il n'y trouva que des pierres. Transporté de fureur, il tua la pauvre bête, et l'enterra sur place. Quand le vieillard eut appris ce qui s'était passé, il ne demanda, dans sa douleur, qu'à savoir où reposait le corps de son ami.

Le méchant voisin le lui ayant dit, il y alla, et, abattant l'arbre au pied duquel le chien était enterré, il façonna de ses branches une petite chapelle à la mémoire du fidèle animal. Quant au tronc, il en fit un mortier pour piler son riz. Mais à peine eut-il commencé à se servir de cet ustensile qu'il en sortit de l'or.

La vieille le dit en grand secret à l'oreille d'une voisine. Le lendemain le méchant voisin venait emprunter le mortier. Le vieillard s'empressa de le lui prêter.

Cependant le voisin ne réussit pas à en faire sortir de l'or, et, dans sa rage, il brûla le mortier.

Le vieillard le supplia de lui en rendre au moins les cendres, ce qu'ayant obtenu, il les emporta religieusement à son domicile.

Or, le soir même, il vit en songe son chien lui apparaître, et il en reçut le singulier conseil de se rendre le lendemain avec les cendres de son mortier au bord de la grande route, et, quand il verrait s'avancer un cortége de daïmio, de ne point s'agenouiller, mais de répondre aux sommations des officiers qu'il était un magicien ayant le pouvoir de faire produire des fleurs à des arbres desséchés ou hors du temps de la floraison.

En effet, le lendemain, lorsqu'il se fut posté sur la grande route, tenant entre ses mains, dans un vase, les cendres de son mortier, il ne tarda pas à voir s'avancer le cortége d'un daïmio, et bientôt il entendit retentir le terrible « staniéro! » l'ordre de s'agenouiller.

Néanmoins, il trouva le courage de se tenir ferme sur ses jambes. Les hérauts du prince renouvelèrent la sommation, la main sur la poignée de leurs sabres; mais, apprenant par la réponse du vieillard qu'ils avaient affaire à un magicien, ils s'abstinrent de le châtier et coururent rendre compte à leur maître de l'étrange aventure qui leur arrivait.

« Eh! bien, s'écria le prince, que ce prétendu magicien me donne la preuve de son pouvoir! »

Le vieillard jeta une poignée de cendres en l'air contre un arbre qui étendait ses branches au-dessus de la route. Aussitôt l'arbre se couvrit de fleurs éclatantes.

Le prince ordonna de conduire cet homme dans son palais, et, l'y ayant retenu quelque temps, il le renvoya comblé des plus riches présents.

Comme il n'était bruit que de cet événement dans tout le village, l'envieux et méchant voisin n'eut pas honte de se présenter de nouveau chez le vieillard et de lui demander quelque peu des cendres du merveilleux mortier.

Dans son inépuisable bonté, le vieillard lui en accorda.

Cèdre sacré, dans la banlieue de Yédo. — Dessin de Lancelot d'après une gravure japonaise.

Aussitôt, le méchant homme se met à guetter sur la grande route le passage d'un train de daïmio.

Un cortége paraît dans le lointain, s'approche lentement, majestueusement.

L'envieux raidit ses articulations d'ailleurs si flexibles, et les hérauts l'accostant, il proclame effrontément son magique pouvoir.

Mais, lorsqu'il en vint à jeter contre un arbre une poignée de cendres, celles-ci, au lieu d'atteindre les branches et de les couvrir de fleurs, retombèrent sur les yeux du daïmio. Il n'en fallait pas tant pour le mettre en colère. Il tira son grand sabre et en frappa le misérable. Les gens de la suite lui coupèrent la tête.

Ainsi le méchant homme finit comme il le méritait.

Et maintenant, ne sommes-nous pas en droit de conclure qu'une étude du Japon faite au point de vue littéraire promettrait d'intéressantes découvertes?

Notre siècle cosmopolite avide de nouveaux débouchés commerciaux, finira par s'enquérir aussi de nouvelles sources de jouissances intellectuelles. Nos littératures d'Europe ne perdront rien à sortir quelque peu du monde et du demi-monde de leur étroit horizon. Déjà la poésie allemande contemporaine s'est enrichie de nombreux joyaux que Rückert et Henri Heine ont tirés des inépuisables écrins de la Perse et de l'Indostan. L'extrême Orient est encore une mine vierge. La science nous en révèle de plus en plus les trésors. C'est aux poëtes de les exploiter.

Le contact du génie littéraire de l'Occident avec les civilisations de l'extrême Orient ne peut manquer de produire des œuvres dignes d'occuper une place honorable parmi les créations de l'esprit humain. Nous en avons même pour garants, quelque fragmentaires qu'ils soient, les deux uniques essais que l'on ait, à ma connaissance, tentés jusqu'à ce jour dans cette direction. A côté de ses grands travaux d'histoire naturelle,

le Dr Junghuhn a laissé un opuscule philosophique et littéraire (Licht-und Schattenbilder, etc.), où l'on rencontre des descriptions de la nature et de la vie javanaises, qui semblent être des stances d'une magnifique épopée.

Un autre résident de Java, le poëte et publiciste hollandais Dowes Dekker, a parsemé de scènes et de tableaux poétiques du premier ordre, un roman (Max Havelaar), qui est, dans son ensemble, une sorte de jungle littéraire. Je détache de l'une des parties épisodiques de ce livre bizarre, un conte qui me semble être à la fois l'une des plus heureuses inspirations de l'auteur et le meilleur exemple à citer pour clore cette digression.

LE TAILLEUR DE PIERRES.

Il y avait une fois au Japon un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières; sa besogne était rude, il travaillait beaucoup, ne gagnait guère, et n'était pas content de son sort.

« Oh ! si seulement je pouvais être un jour assez riche pour me reposer, couché sur des nattes épaisses, enveloppé d'un moelleux kirimon de soie ! »

Telle fut la plainte qu'il exhala vers le ciel. Un ange la recueillit.

« Qu'il te soit fait selon ton désir ! » lui dit l'ange.

Et il était devenu riche, et il se reposait, couché sur

Croquis fantastique de singes. — Fac-simile d'une gravure japonaise.

Croquis de blaireau. — Fac-simile d'une gravure japonaise.

des nattes épaisses, enveloppé d'un moelleux kirimon de soie.

L'empereur vint à passer. Il était précédé de coureurs à pied et à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers, et entouré de gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

« A quoi me sert d'être riche, murmura l'autre, aussi longtemps que je n'ai pas le droit de sortir avec une escorte et la tête protégée par un parasol d'or? Pourquoi ne suis-je pas l'empereur?

— Tu le seras, » lui dit l'ange.

Et en effet, il était l'empereur; il avait une escorte de cavaliers devant lui et derrière lui, et des gens qui tenaient élevé au-dessus de sa tête un grand parasol resplendissant de dorures.

Le soleil, cependant, de ses ardents rayons, desséchait les campagnes, et la route poudreuse réverbérait son éclat et fatiguait les yeux.

« Le bel avantage d'être l'empereur, s'écria celui-ci, quand l'ardeur du jour vous accable, et que le soleil ne cesse d'exercer sur vous son pouvoir! Parlez-moi d'être le soleil : à la bonne heure !

— Regarde ! es-tu content? » lui demanda l'ange.

Car il était devenu le soleil; et il dardait ses rayons en haut et en bas, à droite et à gauche, et tout autour de lui.

Et il brûlait les herbes de la terre et la face des princes qui sont sur la terre.

Or, un nuage s'interposa entre la terre et lui; ce nuage repoussait les rayons du soleil et les empêchait de descendre sur la terre.

« Voici qui est fort, s'écria le soleil, un nuage est donc capable de résister à ma puissance; alors, il me vaudrait mieux d'être un nuage.

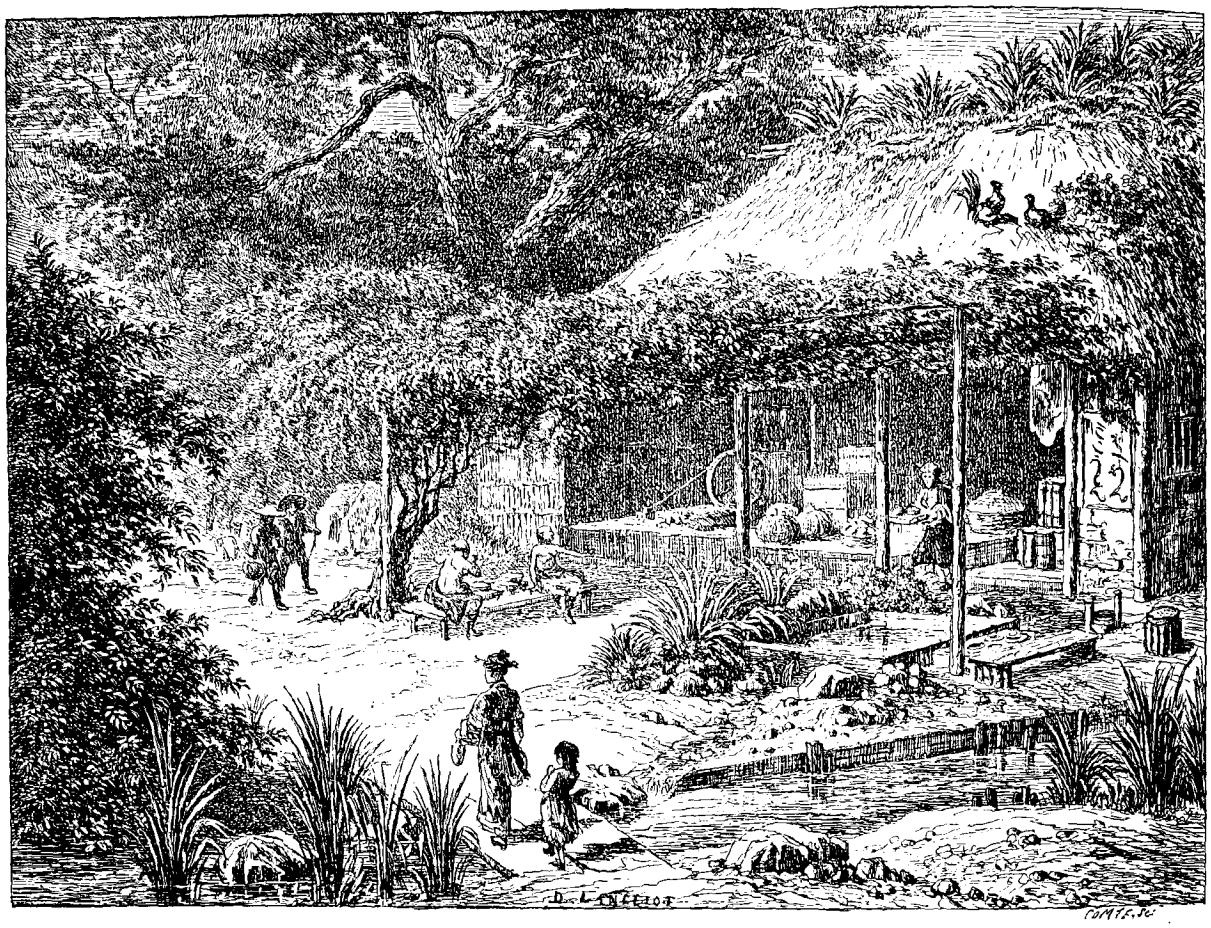
— Qu'à cela ne tienne! » dit l'ange.

Et aussitôt la transformation s'opère, et le nouveau nuage se place fièrement entre le soleil et la terre, et se complaît à intercepter les rayons du soleil, si bien qu'il voit la terre reverdir à son ombre.

Puis il fait tomber de grosses gouttes de pluie sur les campagnes, et des averses, et des trombes d'eau, tellement que les torrents débordèrent et que les rivières se répandirent dans les champs et les dévastèrent.

Rien ne résistait plus à la force de l'inondation : seul, un rocher la dominait, parfaitement immobile.

En vain les eaux mugissantes le battaient avec fureur, le rocher ne bougeait pas, les vagues écumantes expiraient à ses pieds.



Maison de thé rustique, aux environs de Yédo. — Dessin de Lancelot d'après une gravure japonaise.

« Donc un rocher me fait la loi, dit le nuage, je désirerais bien être à sa place.

— Tu vas y être, » lui dit l'ange.

Et le voilà transformé en un rocher ardu, inébranlable, insensible aux rayons du soleil, indifférent aux torrents de pluie et au choc des vagues tumultueuses.

Cependant il distingue à ses pieds un homme de pauvre apparence, à peine vêtu, mais armé d'une pique et d'un marteau; et cet homme, à l'aide de ses instruments, lui enlève coup sur coup des quartiers de roc qu'il façonne ensuite en pierres de taille.

« Qu'est-ce? s'écria le rocher. Un homme aura sur moi le pouvoir d'arracher des blocs de pierre de mon sein? Serais-je donc plus faible que lui? Alors, il faut absolument que je devienne cet homme!

— Que ta volonté soit faite! » lui dit l'ange.

Et il redevint, comme par le passé, un pauvre tailleur de pierres, simple ouvrier dans les carrières. Sa besogne était rude, il travaillait beaucoup et ne gagnait guère... mais il était content de son sort.

A. HUMBERT.

(La suite à une autre livraison.)

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1867

(DEUXIÈME SEMESTRE),

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

La géographie à l'Exposition universelle. — Coup d'œil historique sur les développements de la géodésie et de la science cartographique. — La carte de Cassini et la grande carte de France dite de l'état-major. La carte de Suisse en vingt-cinq feuilles du général Dufour, et les autres cartes topographiques des divers États de l'Europe. — Applications des cartes topographiques ou semi-topographiques aux besoins de la science et de la grande industrie. — Les cartes marines et la science hydrographique. — Les cartes usuelles et les atlas. La cartographie en Allemagne et en France. L'établissement géographique de Julius Perthes à Gotha; la maison Hachette à Paris. — Le dessin en géographie; ce qu'il était autrefois et ce qu'il est aujourd'hui. — Le *Tour du Monde*. Le futur Atlas français. — Les globes, les reliefs topographiques, les images photographiques et leur application à l'enseignement.

Quelques mots des nouvelles géographiques du semestre. — L'expédition à la recherche du Dr Livingstone. Gerhard Rohlf. Karl Mauh. Le Saint. L'expédition anglaise en Abyssinie et le journalisme anglais. La science et la politique. Ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas. — L'expédition scientifique du Mé-kong. L'Amérique (ci-devant) russe. — L'expédition polaire de M. Lambert. Une souscription nationale.

I

Le grand événement de l'année a été l'Exposition universelle,—l'Exposition géographique, pouvons-nous dire en un sens, car jamais on n'aura vu ainsi réunis tous les peuples et tous les pays du monde, nous apportant, dans sa variété infinie, le merveilleux spectacle de leurs richesses naturelles et de leur génie créateur. Il est à espérer que quelque belle étude de géographie économique sortira de ce rapprochement jusqu'à présent unique dans l'histoire de l'industrie et de la science. Je n'ai pas, assurément, le dessein d'aborder un aussi grand sujet; mais il appartient au cadre de cette Revue de jeter au moins un coup d'œil rapide sur la partie purement géographique de l'Exposition (les cartes, les globes et les livres), envisagée soit dans les grandes cartes topographiques, qui sont en général des œuvres officielles exécutées aux frais des gouvernements, soit dans les réductions manuelles appropriées aux besoins des hautes études ou aux nécessités de l'éducation; il nous appartient surtout de rechercher quels progrès sont accusés dans ces deux ordres de travaux, et quelle place relative y occupent la France et les peuples étrangers. Il y a là bien des questions d'une nature élevée et parfois d'une portée délicate, que nous ne pouvons approfondir, mais que nous devons au moins indiquer.

II

Dans des appréciations de cette nature, l'historique du sujet est indispensable; le présent n'a tout son intérêt et sa signification que lorsqu'on en suit la marche à travers les tâtonnements du passé.

La géodésie, dont les grandes cartes topographiques sont la plus complète et la plus belle expression, est une science de création moderne. Les anciens ne l'ont pas connue. Ils eurent des *arpenteurs* pour diviser les héritages, évaluer les surfaces et mesurer les distances; ils n'eurent pas ce que dans un sens plus élevé nous désignons sous le nom d'*ingénieurs*. Si quelques hommes d'un génie exceptionnel, un Eratosthène, un Hipparque, imaginèrent de déterminer de grands espaces terrestres par la mesure correspondante d'un arc de la voûte du ciel, ils n'appliquèrent cette belle donnée, qui est au fond la base de la géodésie, qu'à la recherche abstraite de la grandeur de la terre déduite d'un segment déterminé de sa circonférence, et ne songèrent pas à son emploi pratique pour la géographie. Ils entrevirent la méthode, mais il leur manqua le secours indispensable des instruments de précision. C'est dans cette limite que se renferma la géométrie des Egyptiens. Alexandre, dans son expédition de l'Inde, eut à sa suite des géodètes pour mesurer les distances parcourues (et nous pouvons ajouter, par parenthèse, que ce que nous connaissons de ces mesures accuse une très-grande exactitude); mais il n'est question nulle part de cartes levées, ni particulières, ni générales.

Les Romains eux-mêmes, avec leur génie pratique, n'allèrent pas au delà. L'opération célèbre commencée sous Jules César et terminée sous Auguste, pour ce qu'on a nommé le levé de l'empire, ne fut que le mesurage, région par région, de toutes les grandes voies militaires qui partaient de Rome et rayonnaient dans toutes les directions jusqu'aux extrémités des provinces frontières; et la carte de l'empire qui porta le nom d'Agrippa, parce que ce personnage illustre avait eu la direction de ce grand travail, ne fut en définitive que le tableau de cet immense réseau des voies romaines, dont le livre de routes qui nous est parvenu sous le titre d'*Itineraria romana* est le relevé écrit, route par route, avec le nom des stations (qui sont des étapes), et les distances inter-

médiaires. Et comme on n'avait ni la boussole pour fixer les directions, ni le théodolite pour mesurer les angles, ni le secours de l'astronomie pour déterminer les positions, il devait forcément s'ensuivre les erreurs de direction et d'écartement des lignes de route croissant avec la distance, que l'altération des formes générales augmentait dans les mêmes proportions. C'est ce dont on peut juger par les descriptions des géographes contemporains, chez lesquels l'image des diverses contrées, le contour des côtes, la direction des fleuves et celles des chaînes de montagnes, sont souvent faussés et défigurés de la manière la plus étrange.

Tel fut, chez les anciens, l'état de la géographie dans sa partie la plus rigoureuse et la plus utile, la cartographie : des plans routiers, sur lesquels on établissait telle quelle l'image grossière de chaque contrée, mais pas une seule carte un peu générale réellement levée sur le terrain, ni rien qui approchât du figuré exact du relief du sol. C'étaient des tableaux plutôt que des cartes.

III

On peut bien penser que l'ignorance du moyen âge n'améliora pas cette branche de la science. Les premières cartes de cette période obscure (la plus ancienne est de la première moitié du treizième siècle) sont barbares et grossières comme l'époque elle-même. Le siècle suivant (le quatorzième) multiplia singulièrement ce genre de productions; mais ce qui domine de beaucoup alors, ce sont les cartes à l'usage des navigateurs, — les portulans, comme disaient les gens de mer. Les relations commerciales de Gênes et de Venise dans la mer Noire et les parages orientaux de la Méditerranée, en même temps qu'ils rendaient nécessaires des cartes usuelles propres à y diriger les pilotes, avaient procuré de bons matériaux pour améliorer ces cartes ; et comme l'activité du mouvement maritime en devait rendre la demande très-considérable, il se forma dans les deux grands ports de la haute Italie, ainsi qu'à Pise et dans d'autres places maritimes, de véritables ateliers pour le dessin des portulans, — ce que l'on nomme dans l'histoire de la science les *écoles* de Venise, de Gênes, de Pise, etc. Plusieurs de ces cartes, qui se sont conservées et que l'on peut voir dans les grandes bibliothèques de l'Europe, sont extrêmement remarquables non-seulement par la beauté de leur exécution, mais par la parfaite exactitude du tracé des côtes et de la forme générale des diverses parties du bassin méditerranéen, notamment de la mer Noire; sous ce rapport, elles offrent un contraste frappant avec les Mappemondes purement terrestres du même temps, où se reflète l'ignorance encore si grande alors sur les contrées lointaines, et même sur une grande partie de l'Europe. Une suite figurée de monuments cartographiques des différents âges, depuis la carte romaine, si singulièrement déformée, qu'on appelle la carte de Peutinger, jusqu'aux chefs-d'œuvre de la cartographie actuelle, n'aurait pas été un des épisodes les moins intéressants ni les moins instructifs de l'histoire du travail ; car ce n'est pas seulement l'histoire d'une branche de l'art et de la science qu'on aurait lue dans ce rapprochement, mais aussi l'histoire même du développement des rapports des nations de l'Europe entre elles et avec le monde extérieur, développement qu'une liaison intime a rattaché dans tous les temps à l'histoire générale des sciences et à la marche même de la civilisation.

IV

Bientôt après le renouvellement des études qui suivit de près la découverte de l'imprimerie, dès le commencement du seizième siècle, on vit paraître les premiers essais des cartes modernes. C'est dans les éditions successives de Ptolémée (l'oracle du temps, et pendant longtemps encore le fond principal des études géographiques), à partir de la précieuse édition de 1508, qu'il faut aller chercher ces rudiments de la science et de l'art modernes. Si imparfaits qu'ils soient encore de composition et d'exécution, ils montrent du premier coup un progrès considérable sur l'antiquité; ils nous donnent la première idée de la *carte*, dans l'acception vraie du mot. Dans le cours du seizième siècle, les progrès sont continus. Les beaux atlas d'Ortelius et de Mercator, publiés de 1570 à 1594, marquent une grande époque dans l'histoire de la cartographie; et la curieuse liste des cartes antérieures placée par Ortelius en tête de son recueil, dit assez avec quelle activité les cosmographes de l'Europe presque entière étaient entrés dans cette voie nouvelle.

On voit poindre dès cette époque les premiers essais de géodésie; essais bien imparfaits encore, bien éloignés des méthodes rigoureuses et des admirables résultats auxquels on est arrivé de nos jours, mais qui les préparent et les font pressentir. Ce ne sont encore que des levés à la planchette, sur lesquels on rapporte à vue d'œil les cours d'eau et les accidents du sol; et pour arriver de proche en proche, par l'emploi de ces matériaux sommaires, à la construction des cartes plus générales d'une province, d'un État, d'une région, on a seulement le secours d'un certain nombre de latitudes relevées à l'astrolabe. On n'en est pas encore à la détermination astronomique des longitudes, seul moyen de fixer avec certitude les grands intervalles terrestres dans le sens des parallèles, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Il est (en dehors de l'Europe) bien des pays, même aujourd'hui, où l'on ne procède guère autrement pour l'établissement des cartes locales.

Les travaux du savant Ortelius et de l'habile Mercator plaçaient la géodésie, aussi bien que la cartographie locale, sur un terrain qui n'attendait plus, pour porter tous ses fruits, que le perfectionnement des méthodes et des instruments. Ce dernier progrès fut en grande partie l'œuvre du dix-septième siècle. Le siècle de Galilée et de Kepler, de Pascal et de Newton, de Leibnitz et de Dominique Cassini, a été une époque grande et féconde entre toutes pour les études astronomiques et mathématiques. Le télescope, inventé en 1606, arma les

EXVIBRIS

astronomes d'un instrument précieux, qui devait aider prodigieusement aux progrès de la science des astres. Dès 1610, Galilée découvrit les quatre lunes qui circulent autour de Jupiter, et son génie prévit dès lors de quel immense secours les fréquentes éclipses de ces petits astres pourraient être pour résoudre le problème des longitudes. Mais pour appliquer à cet usage les satellites de Jupiter, il fallait en dresser des tables exactes, et ces tables ne furent calculées qu'en 1666 par Dominique Cassini. Cette date est de celles qu'il faut inscrire en lettres d'or dans l'histoire de la géographie.

A partir de cette époque, les entreprises les plus vastes, les plus hardies conceptions, les opérations les plus délicates, n'ont plus rien qui effraie la patience des géomètres ni la pensée des astronomes. L'heure était venue où l'audacieux problème de la mesure de la terre allait être embrassé dans toute sa grandeur et définitivement résolu. Picard, de l'Académie des sciences, est le premier qui ait appliqué à cette difficile opération l'exactitude absolue des méthodes d'observation et de calcul qui caractérise la géodésie moderne.

En 1669 et 1670, Picard mesura sur le sol, entre Paris et Amiens, un intervalle dont les points extrêmes furent déterminés rigoureusement par des observations astronomiques, et il y trouva pour la longueur d'un degré 57,060 toises, qui répondent à 111,212 mètres. Cette mesure, contrôlée depuis lors par les géomètres les plus éminents et les premiers astronomes de notre époque, a été trouvée exacte à une minime fraction près.

La belle opération de 1669 fut, en quelque sorte, l'œuvre de l'Académie des sciences en même temps que de Picard, car ce fut à l'instigation de cette illustre compagnie, dont Louis XIV, en 1666, venait de décréter la création sur la proposition de son ministre Colbert, que la mesure fut entreprise. L'Académie payait ainsi dignement sa bienvenue au roi et à la France.

V

Et ce beau travail ne fut lui-même que le point de départ d'une entreprise encore plus vaste. En 1683, dans l'année même qui suivit la mort de Picard, l'Académie décida que la ligne mesurée entre Paris et Amiens serait prolongée d'une part jusqu'à Dunkerque, de l'autre jusqu'à Perpignan et au pied des Pyrénées, afin que le méridien qui coupe la France dans sa plus grande longueur, — l'étendue est de huit degrés, — fût entièrement fixé par un ensemble d'opérations à la fois astronomiques et géodésiques. Cette tâche laborieuse fut confiée à Dominique Cassini et à Lahire; elle ne fut complétement achevée qu'en 1718. Mais alors un réseau de triangles et de déterminations astronomiques s'appuya au méridien central du royaume, — ce qu'on a nommé par excellence la *Méridienne*, — et ce réseau fut un peu plus tard une excellente base pour les grands travaux géodésiques du dix-huitième siècle. D'autres déterminations fixaient dans le même temps la place exacte des points principaux du pourtour du royaume, tant sur les côtes qu'à l'intérieur, si bien qu'avant l'expiration du dix-septième siècle la France avait pris sur la carte sa véritable forme et ses vraies dimensions. Les anciens tracés se trouvèrent considérablement resserrés, ce qui fit dire à Louis XIV, en plaisantant, que Messieurs de l'Académie lui enlevaient une partie de ses États. Les bases astronomiques de la géographie de la France étaient fixées.

Il nous est permis, sans doute, d'insister sur la gloire de nos anciens travaux. Cette gloire est immense, et pendant longtemps elle fut sans partage; car dans toutes les branches de la cartographie et des opérations géodésiques nous avons eu l'initiative. La mesure du degré terrestre exécutée par Picard et par les académiciens français de 1683, est la première qui ait donné la mesure exacte et certaine des dimensions du globe, et cette belle opération de la méridienne a depuis servi de modèle aux travaux analogues que les autres États de l'Europe ont successivement entrepris. C'est le géographe français Guillaume Delisle qui a porté la cognée dans l'édifice vermoulu de la géographie ptoléméenne, où la forme et les dimensions de notre continent étaient prodigieusement dénaturées, et qui, dans ses Mappemondes de 1700, donna le premier aux diverses parties du monde leurs proportions véritables, d'après les observations des astronomes et des missionnaires français du dix-septième siècle. Après Delisle, c'est notre illustre d'Anville qui pendant quarante ans tint en Europe le sceptre de la science, et qui éleva la composition critique, en même temps que le dessin des cartes, à un point que l'on n'a pas dépassé; et enfin, dans le même temps, c'est à la France qu'appartient l'honneur d'avoir créé en Europe les cartes de grande topographie, comme elle avait créé la géodésie par les travaux de Picard, de Lahire et de Dominique Cassini.

Colbert, ce grand ministre dont l'administration a laissé des traces si profondes dans l'histoire économique de la France, avait demandé à l'Académie des sciences une description géométrique du royaume; Cassini de Thury, directeur de l'Observatoire et petit-fils de Dominique, conçut alors l'idée de la carte à laquelle il a laissé son nom. C'est en 1744 qu'il en commença les premières opérations, et le travail ne fut terminé qu'en 1783. Pour apprécier toute l'importance de cette œuvre colossale et lui rendre pleine justice, il faut se rappeler qu'en remontant seulement de trente ans en arrière on n'aurait trouvé ni en France, ni dans aucun pays de l'Europe, une seule carte générale qui donnât une idée tant soit peu précise de la configuration du sol. Ce sera l'éternel honneur de ce grand monument non pas seulement d'avoir doté la France d'une carte dont il n'existait pas d'exemple dans le monde, mais aussi d'avoir été le point de départ, et l'on peut dire

le premier modèle, de tous les travaux analogues qui ont été depuis lors exécutés chez nous et chez les autres peuples.

VI

Cependant les campagnes du Consulat et des premières années de l'Empire avaient fait faire de notables progrès à la topographie militaire; les méthodes et les instruments géodésiques avaient acquis, en outre, un plus haut degré de précision; enfin, on pouvait regretter que dans la carte de Cassini l'expression des montagnes n'indiquât que très-imparfaitement les hauteurs relatives. Dès 1808, Napoléon avait songé à faire reprendre ce grand travail; mais les événements ajournèrent jusqu'en 1818 la réalisation du plan qui avait été mis à l'étude. Triangulations, observations et calculs, tout a été refait à neuf; la nouvelle carte, connue sous le nom de *carte de l'état-major*, est dans toutes ses parties un ouvrage tout nouveau. L'échelle, un peu plus grande que celle de la carte de Cassini (pour la mettre en harmonie avec le système métrique), est au 80,000e, c'est-à-dire qu'un mètre sur le papier représente 80,000 mètres sur le terrain, et qu'une lieue métrique de 4000 mètres est représentée par cinq centimètres. La publication de la carte s'est poursuivie sans interruption depuis 1833; sur les 267 feuilles dont elle doit se composer, 234 sont terminées, et l'on compte que dans sept ou huit ans au plus l'œuvre sera complétement achevée.

Le département de la guerre en a fait figurer plusieurs feuilles à l'Exposition; et quoique le système que l'on y a adopté pour l'exécution graphique, je veux dire l'éclairage du terrain par la lumière verticale, soit infiniment moins favorable que la lumière oblique à la saillie des reliefs et à l'effet d'ensemble, notre carte de l'état-major n'en est pas moins, au total, un magnifique monument de la science topographique. Néanmoins, si on veut juger, par un exemple tout à fait complet, de ce que la science géodésique peut produire en se maintenant dans les vraies conditions de l'art, nous signalerons l'admirable carte de Suisse en vingt-cinq feuilles du général Dufour, à l'échelle de 100,000e. Jamais la configuration d'un grand pays, et d'un pays aussi profondément accidenté, n'a été représentée d'une manière plus vraie, plus achevée, plus saisissante. Le jury a décerné à l'œuvre du général Dufour la première médaille d'or dans la classe des cartes; elle aurait mérité d'être mentionnée tout spécialement dans le rapport général. Il est vrai que le rapport général n'a pas eu un mot pour les sciences géographiques ni pour aucune de leurs branches.

Tous les États de l'Europe, à l'exception de la Turquie et de l'Espagne, ont leur carte topographique terminée ou en cours d'exécution, et tous en ont envoyé quelque spécimen. On remarque surtout les belles feuilles sorties de l'établissement impérial de Vienne, celles des différents États du nord de l'Allemagne, et la carte de l'état-major néerlandais. Il faut rapprocher ces cartes de celles qui nous représentaient les mêmes pays il y a cent ans, pour juger à quel point le sentiment du beau a pénétré dans les représentations topographiques, et apprécier le progrès immense qui s'est accompli dans la grande cartographie de l'Europe.

On peut éprouver quelque étonnement qu'aucune œuvre analogue ne nous soit arrivée des États-Unis, ce pays utilitaire par excellence. C'est qu'en effet l'Union américaine n'a pas de travail de ce genre; soit que la vaste étendue des territoires ait détourné de l'entreprendre, soit que l'action trop faible du gouvernement central n'ait pas suffi pour en donner l'impulsion. Quelques-uns des Etats, — pas tous, à beaucoup près, — ont des cartes provinciales à échelle moyenne, des cartes demi-topographiques entre lesquelles il n'y a aucune espèce d'unité; et encore ces cartes, uniquement destinées aux services locaux, sont, pour la plupart, si peu répandues et si difficiles à réunir, que le gouvernement central lui-même n'en possède pas une suite complète. Quelques autres États américains, le Nicaragua, le Venezuela, le Pérou, le Chili, ont envoyé leurs cartes officielles, qui ne sont guère que des pierres d'attente. Ils n'ont jusqu'à présent que des ébauches de topographie, comme la plupart n'ont encore que des ébauches de gouvernement.

Les applications des cartes topographiques ou demi-topographiques aux besoins spéciaux de la science et de la grande industrie forment une section très-importante de l'exposition géographique. Telle est la grande carte forestière de la France, et la carte géologique de M. Élie de Beaumont. L'Allemagne, et en particulier l'Autriche, ont, sur une moins grande échelle, une foule de morceaux de ce genre. Une autre classe de cartes, qui mérite une mention particulière, renferme les cartes demi-topographiques dues pour la plupart à l'industrie particulière. Quelques-unes ont un caractère semi-officiel, telle que la carte de France en trente-deux feuilles (encore inachevée), réduite au quart de la carte de l'état-major (c'est-à-dire au 320,000e) par les dessinateurs du dépôt de la guerre. L'empire d'Autriche de Scheda (vingt feuilles au 576,000e), le sud-ouest de l'Allemagne par l'état-major impérial de Vienne (douze feuilles), le nord-ouest de l'Allemagne, par Liebenow (sept feuilles au 300,000e), la Turquie d'Europe de Handtke (vingt feuilles non terminées), et nombre d'autres morceaux de ce genre que je ne puis énumérer, tiennent une belle place dans la grande cartographie européenne. La carte de l'Allemagne de Reymann, en quatre cent cinq feuilles au 200,000e (dont une soixantaine sont encore à terminer), est le plus grand travail de ce genre que l'industrie particulière ait jamais entrepris.

VII

Il ne faut pas séparer les cartes marines des grandes cartes topographiques. Tandis que dans chaque Etat européen le corps des ingénieurs militaires travaille laborieusement sur le terrain à lever le territoire dans ses moindres détails, les grandes nations maritimes de l'Eu-

rope, et au premier rang la France et l'Angleterre, font relever par les officiers les plus instruits de leurs flottes non-seulement leurs propres côtes, mais les parages lointains vers lesquels notre pavillon est conduit par les relations politiques ou commerciales. La sécurité de la navigation et la vie de milliers de marins, qui reposent sur la parfaite exactitude des relevés hydrographiques, ont été dans tous les temps un puissant véhicule pour cette partie de la science; mais c'est surtout de nos jours que le perfectionnement des tables, des instruments et des méthodes, a donné aux relevés hydrographiques une rigueur inconnue jusque-là, ce qui a conduit à vérifier ou à refaire toutes les cartes antérieures. Quant à l'exécution et à la gravure, ce n'est que justice de reconnaître que les cartes françaises ont une très-grande supériorité sur toutes les autres, et, en particulier, sur les cartes anglaises.

VIII

La géodésie et l'hydrographie sont les deux bases scientifiques de la géographie positive; c'est par elles que nous avons aujourd'hui ce que n'eurent pas les anciens, la connaissance et le figuré rigoureusement exacts des pourtours et de l'intérieur des continents. Mais les produits immédiats de ces deux sciences — les grandes cartes topographiques et les cartes marines — ne sont pas à l'usage de la foule; pour les populariser et les approprier aux convenances diverses du commerce et de l'industrie, de l'économie politique, des hautes études et de l'enseignement, il faut les réduire en cartes usuelles, les figurer sur les globes, les condenser en atlas. De là toute une nouvelle classe d'œuvres géographiques non moins importante que la première par la diversité et l'étendue de ses applications. Avec elles commence le domaine proprement dit du géographe, non pas différent, mais distinct à bien des égards de celui de l'ingénieur qui opère sur le terrain.

Les pays qui ont pris part à l'exposition des cartes manuelles sont, en dehors de la France, l'Allemagne, l'Autriche, la Suède, le Danemark, la Belgique, l'Angleterre, la Russie, l'Italie et les États-Unis Disons tout de suite que dans cet ensemble d'atlas et de cartes usuelles la suprématie appartient incontestablement à l'Allemagne, et que je m'associe pleinement au jugement du jury, qui a décerné à nos voisins d'outre-Rhin les deux seules médailles d'or attribuées à cette classe de travaux. Que cet aveu nous coûte ou non, l'Allemagne, dans l'état actuel des choses, a la suprématie tout à la fois par l'étude et par l'exécution; il faut la lui reconnaître aussi dans la persévérance et l'efficacité des moyens qu'elle emploie pour accroître et propager les études géographiques.

Comme premier exemple, je citerai les deux cartes d'Allemagne, en neuf feuilles chacune, de M. Henri Kiepert, de Berlin, et Augustus Petermann, de Gotha. Ces deux cartes, largement exécutées, appartiennent à la catégorie des cartes dites *murales*. Ce sont des œuvres courantes, mais non, tant s'en faut, des œuvres communes. Les deux écoles cartographiques qui ont pour représentants les deux noms éminents que je viens de citer ne pensent pas, comme on le fait trop souvent chez nous et ailleurs, qu'une production de ce genre, parce qu'elle est populaire et à bas prix, doive être dessinée par des manœuvres anonymes, grossièrement exécutée par des graveurs à la toise, et que l'on puisse ainsi livrer au commerce, pour les études et les écoles, des ouvrages d'une exécution misérable. Nos voisins d'outre-Rhin, et c'est un de leurs grands mérites, montrent plus de respect pour le public et pour la jeunesse.

N'exagérons rien, pourtant. Je sais bien que dans les appréciations portées à distance il est difficile de ne pas dépasser un peu la mesure, en bien ou en mal; et sûrement il ne faut pas se figurer que l'Allemagne elle-même sort de la loi commune, qui laisse au grand nombre l'ignorance indifférente. « Nous ne sommes pas tous des héros, » m'écrivait un jour à ce sujet un Allemand des plus éminents. Non, sans doute, une nation ne se compose pas de héros d'étude et de science; mais il n'en est pas moins vrai que par la puissance active de causes diverses, par la multiplicité des grands centres universitaires, en rapport avec la multiplicité des centres politiques, par l'expansion de l'enseignement libre, par l'action considérable qu'a dû exercer la chaire longtemps populaire de Carl Ritter, par celle qu'exercent encore nombre de savants et de professeurs formés à son école ou inspirés de son exemple, par la vue familière des bons livres et des bons modèles, et enfin par ce souffle intérieur que l'on ne voit pas, qui ne se définit pas, mais qui pousse à leur insu les générations dans une bonne ou une mauvaise direction, selon les influences dont sont imprégnées l'atmosphère et la vie morale; il n'en est pas moins vrai, dis-je, que par cet ensemble de causes plus ou moins directes, les compatriotes de Ritter et des deux Humboldt attachent plus de prix et s'adonnent avec plus de suite que la plupart des autres nations de l'Europe à l'ensemble d'études auxquelles la géographie se rattache. Aussi voit-on prospérer en Allemagne des entreprises et des publications faites dans des conditions de bon marché, jointes à une exécution supérieure, telles que partout ailleurs on ne les aurait pas crues possibles. L'établissement géographique de Julius Perthes, à Gotha (Saxe), auquel le jury a décerné, avec pleine justice, une médaille d'or, fait sous ce rapport de véritables prodiges. C'est là que se publient la récente édition du bel Atlas de Stieler, mise au courant de la science par le docteur Petermann; l'*Atlas Antiquus* du docteur Mencke; la suite nombreuse des Atlas historiques de Carl Spruner, véritables modèles d'investigations approfondies et de patiente érudition; le grand et beau planisphère en huit feuilles de Hermann Berghaus; et enfin, ce qui dépasse tout le reste, le journal géographique mensuel dont le titre est depuis longtemps populaire en Europe (*Mittheilungen*, c'est-à-dire Communications géographiques), et qui se publie sous l'habile direction du docteur Petermann. Jamais

les informations sur le mouvement géographique du monde entier n'ont été aussi étendues, aussi complètes et aussi rapides. Chaque cahier est, en outre, accompagné de deux cartes toujours originales et supérieurement exécutées, et le tout est coté à un prix d'une modicité presque incroyable. Le seul inconvénient que l'on puisse trouver chez nous à cet inestimable recueil, c'est qu'il est en allemand.

IX

Je me suis arrêté volontiers sur l'établissement géographique de Gotha et sur les *Mittheilungen*, parce que de pareilles publications, poursuivies dans de telles conditions, agissent plus directement et d'une manière plus efficace sur l'éducation d'un peuple que bien des établissements officiels. Un seule maison française, parmi celles qui figuraient à l'Exposition, peut être citée de pair avec l'établissement géographique de Gotha; en nommant la maison Hachette, je ne fais que constater une grande notoriété publique. Ses vitrines du Champ de Mars, non moins que ses catalogues, attestent que nulle autre n'embrasse à beaucoup près sur une aussi vaste échelle la série tout entière de l'éducation et des études. C'est à la fois sa fortune et son honneur. Depuis les petits livres à cinq sous jusqu'aux publications somptueuses auxquelles sont attachés les noms de nos plus grands artistes, depuis les livrets les plus élémentaires jusqu'aux immortels chefs-d'œuvre que l'esprit humain a produits dans tous les siècles et chez tous les peuples, rien n'est omis dans cette longue série qui s'adresse à tous les âges, à toutes les fortunes, à toutes les vocations. La Géographie y tient une large place, qui va s'agrandissant de jour en jour. Ce n'est pas à moi, à qui, par une faveur que j'apprécie profondément, il est donné de concourir à cette partie de l'œuvre commune, de m'étendre sur ce sujet; il me sera cependant permis de dire que c'est là, et là seulement, que des efforts sérieux sont faits aujourd'hui pour relever les études géographiques de l'affaissement où elles sont tombées chez nous depuis de longues années. Nous n'avons encore en France, à l'heure qu'il est, ni un véritable Dictionnaire géographique ni un Atlas qui se puisse comparer aux atlas savants de l'Allemagne : la maison Hachette a voulu combler cette double lacune par la publication d'un Dictionnaire et d'un Atlas universel, qui soient le dépôt et l'image fidèle de l'état actuel de la science (ce que nul n'a fait encore, ni chez nous ni au dehors), et des notions acquises sur tous les peuples et toutes les contrées du globe. Œuvre gigantesque que la persévérance et le dévouement sans calcul peuvent seuls accomplir. Le recueil même où j'écris ces lignes, le *Tour du Monde*, est déjà, par son immense publicité, un très-grand service rendu à cette branche d'études, dont il a contribué d'une manière efficace à réveiller et à répandre le goût. Quant au nouvel Atlas français, il est seulement regrettable que l'exécution trop peu avancée n'ait permis d'en exposer que trois ou quatre spécimens, parmi lesquels on peut signaler tout particulièrement la carte de Suisse réduite des vingt-cinq feuilles du général Dufour. Cette réduction est elle-même un chef-d'œuvre de gravure.

X

Les cartes manuelles exposées par les autres pays de l'Europe ne peuvent donner lieu à de longues remarques. L'Italie, qui a tant à faire pour sa régénération scientifique, s'essaye honorablement, à Milan, par les publications des éditeurs Civelli et Valardi; à Florence, par la fondation toute récente d'une société de géographie; à Naples, par la publication d'un petit recueil de cartes de première éducation, sous la direction d'un professeur distingué de l'Université, M. Giuseppe de Luca. L'Angleterre, ce pays si pratique, et qui doit donner, en raison de l'universalité de ses relations de commerce, une large place aux études géographiques, l'Angleterre, n'a cependant que son Atlas de la société des Connaissances utiles, production anonyme d'une bonne exécution. En dehors de cet Atlas, ses écoles n'ont que des cartes d'une déplorable exécution; celles qui figurent à l'Exposition sont au-dessous de toute critique. Les atlas de Keith Johnston, publiés à Édimbourg, et qui reposent, pour la partie physique, sur les cartes allemandes d'Henri Berghaus, présentent une rédaction nette, mais n'ont pas de valeur scientifique qui leur soit propre. C'est tout ce qu'on en peut dire. L'Angleterre n'a eu jusqu'à présent qu'un seul cartographe d'une réelle habileté, John Arrowsmith, dont les nombreux travaux, principalement concentrés dans le journal de la Société de géographie de Londres, ajoutent beaucoup à la valeur scientifique de ce précieux recueil. Encore faut-il dire que les cartes de John Arrowsmith elles-mêmes participent beaucoup trop, pour le figuré du terrain, à la manière large et sans vérité qui est le propre des cartes anglaises, même dans la demi-topographie. Petermann et Kiepert sont les premiers qui se soient sérieusement attachés à exprimer sur leurs cartes, selon les différences d'échelles, la vérité du figuré topographique.

Il faut d'ailleurs reconnaître que le dessin a aujourd'hui en cartographie une importance et des difficultés qui n'existaient pas autrefois. D'Anville, sur ses cartes, se contentait de marquer l'emplacement des montagnes, ou plutôt leur axe principal, par une suite de petits circonflexes ombrés, qui laissaient en blanc la plus grande partie de la feuille, et ne gênaient en rien la clarté de l'écriture, qui est toujours chez lui d'une disposition si harmonieuse. Ce genre de montagnes n'était, après tout, qu'un signe conventionnel, et je dirai plus, un signe parfaitement rationnel et parfaitement suffisant au-dessous d'une certaine échelle. Aujourd'hui, néanmoins, on exige davantage. Depuis que l'œil s'est habitué, sur les cartes topographiques, à suivre le relief du sol jusque dans ses moindres ondulations, on veut retrouver quelque chose d'analogue même sur les cartes très-réduites. De là l'importance que le dessin a

prise dans les cartes actuelles. Quoique l'on ait étrangement abusé de cette méthode nouvelle, soit en la poussant fort au delà de ce que comportait l'échelle, soit en voulant l'appliquer à des contrées (et c'est le très-grand nombre) pour lesquelles manquent absolument les éléments topographiques, il n'en est pas moins vrai qu'en elle-même, et renfermée dans ses limites légitimes, elle donne aux cartes manuelles des pays dont on possède le levé géodésique une physionomie toute nouvelle, et y introduit un travail dont on n'avait nulle idée il y a cent ans. C'est une question de mesure.

XI

L'Exposition renferme un assez grand nombre de globes terrestres de toutes dimensions : outre les globes français, elle en a reçu d'Allemagne et des États-Unis. On sait combien un appareil de ce genre est utile pour l'étude générale, en présentant au premier coup d'œil toutes les contrées du monde dans leur vraie situation et dans leur rapport avec l'ensemble. Il serait désirable qu'il y en eût un non pas seulement dans les établissements d'éducation de tous les degrés, mais dans toutes les familles; rien ne serait plus propre à éveiller les premières curiosités de l'enfance, et à faire entrer sans peine dans ces jeunes intelligences, si facilement ouvertes à ce qui les frappe et les sollicite, les premières notions sur la terre et le monde. Malheureusement, le prix toujours un peu élevé d'un globe d'une certaine dimension (le moindre ne devrait pas avoir au-dessous de neuf pouces de diamètre) est un grand obstacle à leur diffusion; je n'ai jamais bien compris, je l'avoue, à quoi tient cette cherté relative, en dehors de tout luxe de monture. Est-ce à la difficulté de la vente? mais on achète peu parce que vous vendez cher. Il y a là un cercle vicieux; c'est à vous, marchand intelligent, de le rompre. Les gros bénéfices se composent de petits gains. Pour revenir à l'Exposition, on n'y peut signaler qu'un globe vraiment remarquable par ses dimensions et son exécution; c'est celui de M. Kiepert, envoyé de Berlin. Cette belle pièce a quatre-vingts centimètres de diamètre; elle a été achetée par le prince Napoléon, au prix de trois cent vingt francs.

XII

Il est une partie de l'Exposition devant laquelle s'arrête volontiers la foule, trop souvent insoucieuse de ce qui parle à l'esprit plus qu'aux yeux : ce sont les plans en relief. Il y en a de diverses sortes, et de valeur bien différente. Les uns, comme le mont Etna de M. Deckers, de Berlin, et le Parc des Buttes-Chaumont, de notre compatriote M. Bardin, se renfermant dans une localité restreinte, l'ont rendue avec une vérité absolue de détails, de proportions et d'aspect; ce sont des morceaux singulièrement attachants, auxquels on ne peut comparer que les plans en relief de nos places fortes, dont on peut voir la suite nombreuse dans les salles de l'Hôtel des Invalides.

D'autres plans, tels que la France de M. Sanis et la péninsule indienne de Montgomery-Martin, ont la prétention de figurer le relief de toute une grande contrée, et n'y peuvent arriver (sans parler d'une exécution passablement grossière) qu'en outrant toutes les proportions, attendu qu'à l'échelle vraie, des chaînes telles que l'Himâlaya, les Ghates et les Alpes se distingueraient à peine. Je ne parle pas du plan de l'isthme de Suez, qui se voyait dans un des pavillons du Parc; c'était tout simplement un merveilleux panorama.

J'ai nommé M. Bardin : ce savant professeur a construit des reliefs de nos principales chaînes de montagnes, telles que le massif d'Auvergne, le Jura, les Vosges, etc., à une échelle suffisante pour leur laisser leurs proportions géométriques. Ces reliefs ont été exposés dans les salles de l'Hôtel des Invalides; l'espace très-coûteux qu'ils auraient exigé ne lui avait pas permis de les placer au Champ de Mars. Je ne puis que les caractériser d'un seul mot : ce sont d'admirables chefs-d'œuvre, — chefs-d'œuvre de patiente étude et d'exactitude minutieuse. On apprend plus en une heure devant ces plans réduits qu'on n'apprendrait en un mois sur le terrain, et dans une année sur les livres.

Malheureusement il est fort difficile de répandre ces pièces volumineuses (qui trouveront cependant leur application utile dans nos grandes écoles, où l'on expose les principes de la géodésie pratique, de la géologie et de la géographie physique); mais on peut les remplacer par leur image photographique. On croirait difficilement, si on ne les avait sous les yeux, avec quel bonheur, quelle vérité saisissante, ces épreuves photographiques rendent le caractère général et le détail des plans-reliefs; on a pu en juger par la planche héliographique des Monts-Dômes, que M. Bardin avait exposée à défaut du relief lui-même. Il n'est pas jusqu'à la France en relief de M. Sanis (dont on ne peut consciencieusement louer que l'intention), qui n'ait fourni une carte photographique d'un très-bon effet.

Là encore se présente la question de prix, question capitale en tout ce qui touche à la propagation populaire des choses utiles. Les épreuves sont actuellement cotées à un taux beaucoup trop élevé. Mais cette difficulté écartée, — et on y arrivera, sans aucun doute, — je suis convaincu que les reliefs photographiques sont appelés à un immense avenir dans l'enseignement, et qu'ils y rendront d'incalculables services.

XIII

Le rapide coup d'œil que nous venons de jeter sur la partie géographique de l'Exposition — et nous n'y avons pu toucher que quelques points parmi les plus essentiels — ne nous laisse guère de place pour les nouvelles géographiques du semestre. Il en est peu, d'ailleurs, qui aient une bien grande importance. Rien de nouveau ne s'est produit sur le sort de Livingstone. L'expédition envoyée de Londres à la recherche du grand explorateur, sous la conduite de M. Young, doit être maintenant arrivée sur le théâtre de la catastro-

EXVIBRIS

phe ; elle a touché au Cap le 13 juillet, et elle en est repartie le 18. La lueur d'espoir qui peut rester encore de voir démentie la funèbre nouvelle est maintenant bien faible. Un autre voyageur, Gerhard Rohlf, sur lequel des rumeurs, heureusement démenties, avaient donné un moment de vives inquiétudes, est revenu sain et sauf du Soudan central, mais sans avoir pu effectuer le projet qui l'y avait conduit, qui était de pénétrer jusqu'au Ouadâi où Vogel a été assassiné. Forcé de renoncer à son plan, Rohlf a coupé la contrée montagneuse et encore à peu près inconnue qui sépare le Soudan du golfe de Benin, et il a gagné la côte de Guinée d'où il est revenu en Europe. Sa relation, qui sera pleine d'observations scientifiques, ne laissera pas d'enrichir notablement cette partie de la géographie africaine.

D'autres informations, également dues à un explorateur allemand, nous arrivent de l'Afrique australe. Un naturaliste, M. Karl Mauch, a sillonné en divers sens le territoire de l'État libre du Transvaal, qu'aucun voyageur européen n'avait visité jusqu'à présent, et a poussé ses longues reconnaissances dans une partie considérable du pays vierge compris entre le Transvaal et le Zambézi. C'est là encore une excellente acquisition pour la carte d'Afrique, d'autant plus précieuse que l'élaboration des itinéraires de M. Mauch et la publication de ses journaux sont confiées au Dr Petermann, l'habile et savant directeur des *Mittheilungen*.

De grandes espérances scientifiques s'attachent au voyage de notre compatriote Le Saint vers la région des sources du Nil, entrepris sous les auspices de la Société de géographie de Paris. Ses dernières lettres sont datées de Khartoum, mais il a dû quitter cette ville et se porter vers les hautes régions dans les premiers jours de novembre. Il transmet des renseignements (jusqu'à présent assez vagues) rapportés par les agents de MM. Poncet, sur certaines parties peu fréquentées du bassin supérieur du fleuve Blanc; mais il en annonce de plus détaillés et de plus précis, que MM. Poncet eux-mêmes doivent très-prochainement faire parvenir en Europe.

L'attention publique s'est portée dans ces derniers temps sur l'expédition militaire que l'Angleterre envoie en Abyssinie. Pour nous, qui n'avons pas à nous préoccuper (d'autres y veillent, sans aucun doute) des raisons secrètes qui peuvent se cacher sous les motifs ostensibles de l'expédition, dans un moment où il est permis de penser que le prochain achèvement du Canal de Suez ajoute à l'importance d'une forte position dans le bas de la mer Rouge, pour nous, dis-je, nous n'y voulons envisager que le profit que la science peut retirer de l'expédition. Non pas que l'Abyssinie soit le pays inconnu que l'on pourrait croire, à entendre les journaux anglais. En ceci, il y a chez eux une prodigieuse ignorance des faits accomplis. Une contrée qui a été sillonnée pendant dix ans et plus, il y a de cela vingt ans à peine, par une légion de voyageurs et d'explorateurs savants, une contrée dont on a publié alors, et plus tard encore, de nombreuses relations et des cartes qui s'appuient sur de longs relevés et d'innombrables observations, — sans parler des voyages des trois derniers siècles et de ceux du commencement du siècle actuel, — une telle contrée est assurément bien loin d'être un pays vierge, géographiquement parlant, et l'armée expéditionnaire n'aura pas à s'y aventurer à travers des déserts inconnus, comme semblent le croire les publicistes d'outre-Manche. L'Abyssinie n'est donc pas à *découvrir*, quoiqu'il y ait toujours à étudier dans de pareils pays ; mais sous d'autres rapports, l'expédition anglaise mérite une sérieuse attention. M. Lejean rapporte quelque part un propos du roi Théodoros qui annonce une assez bonne dose de perspicacité : « Je connais, disait-il, la tactique des gouvernements européens (la remarque aurait dû être moins généralisée), quand ils veulent prendre possession de quelque pays d'Orient. Ils commencent par envoyer des missionnaires, puis des consuls pour renforcer les missionnaires, et finalement des bataillons pour appuyer les consuls. Je ne suis pas un radjah de l'Hindoustan, pour être joué de la sorte; j'aime mieux avoir affaire tout d'abord aux bataillons. »

J'aurais voulu dire quelque chose aussi des progrès de notre expédition scientifique sur le haut Mé-kong, qui apportera certainement une abondante moisson de données nouvelles sur des contrées intérieures absolument inexplorées, celles-là. J'aurais voulu aussi donner quelques informations sur le pays que les États-Unis viennent d'acquérir de la Russie, à l'extrémité nord-ouest du continent américain ; j'aurais voulu surtout m'arrêter quelque peu au projet d'expédition polaire dû à notre compatriote Gustave Lambert, projet auquel se sont ralliées toutes les notabilités scientifiques de Paris et de la France, que l'Empereur a honoré d'une éclatante adhésion, et qui comblera, s'il est conduit à terme, comme nous l'espérons, une des dernières et des plus grandes lacunes qui restent encore dans la connaissance du globe. Une souscription publique a été ouverte pour couvrir les frais de l'expédition. Ce ne sont pas les grosses inscriptions individuelles que l'on provoque, bien qu'elles ne fassent pas défaut : — celle de l'Empereur est de cinquante mille francs; six cent mille souscripteurs à un franc chacun donneraient à la souscription, pour une entreprise qui doit honorer le pays, un caractère éminemment national.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

15 novembre.

FIN DU SEIZIÈME VOLUME.

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Cour de la Fontaine et étang des Carpes a Fontainebleau	E. Thérond	1
Cour Ovale et porte Dauphine	E. Thérond	4
Cour du Cheval-Blanc ou des Adieux	E. Thérond	5
Vue du parterre, du parc et du canal	E. Thérond	8
Vue du palais, prise du parterre	E. Thérond	9
Église d'Avon	D. Grenet	12
Galerie de François Ier	E. Thérond	13
Cariatides de la grotte du jardin des Pins (jardin anglais)	E. Thérond	16
Une route dans la forêt	Desjobert	17
La roche qui pleure (Franchard)	Desjobert	18
Vieux chêne dit : le Pharamond (la Tillaie)	Desjobert	20
Gros-Fouteau	Desjobert	21
Le chêne dit : le Charlemagne	Desjobert	22
La mare des Ligueurs, près la fontaine Sanguinède	Desjobert	23
Rochers d'Avon	D. Grenet	24
Entrée des gorges d'Apremont	D. Grenet	24
Les gorges d'Apremont	Desjobert	25
Le Long-Rocher	D. Grenet	27
Montigny-sur-Loing	D. Grenet	28
Sentier descendant dans la Gorge-aux-Loups	D. Grenet	29
La mare aux Corneilles (Croix de Souvray)	D. Grenet	30
Thomery	D. Grenet	31
Futaie du Bas-Bréau, près de Barbison	D. Grenet	32
Entrée du temple n° 32, dit des Mille-Colonnes	H. Clerget	33
Vue de l'un des gombroons ou portiques d'une pagode de Pondichéry	H. Clerget	37
Pagode de Chillambaran : Cour intérieure menant au vieux sanctuaire n° 29	H. Clerget	40
Pagode de Chillambaran : Angle de cour, escalier et double galerie dans l'enceinte n° 47	H. Clerget	41
Détails d'architecture	H. Clerget	42
Chaîne d'une seule pierre décrite par M. Langlès	H. Clerget	43
Pagode de Chillambaran : Chapelle du taureau sacré	H. Clerget	44
Pagode de Chillambaran : Ghaut ou étang sacré	H. Clerget	45
Chillambaran : Galerie et sanctuaire	H. Clerget	48
Laitière et flotteur a outre	A. de Neuville	49
Flotteur sur le Tigre	A. de Neuville	52
Environs de Bagdad	A. de Bar	53
Vieux Chaldéen	Émile Bayard	54
Chaldéenne, fille du peuple	Émile Bayard	55
Vue générale des ruines de Babylone	A. de Bar	56
Kelek, sur le Tigre	A. de Neuville	57

EXVIBRIS

	DESSINATEURS.	
Ruines de Tekrit	A. de Bar	59
Vieux juif de Babylone	Émile Bayard	60
Dame chaldéenne	Émile Bayard	61
Le Tigre près de Djebar	A. de Bar	64
Le Tigre près de Hamrin	A. de Bar	64
Le lac Hindia	A. de Bar	65
Babel vu de Hemera	A. de Bar	68
Juifs de Babylonie	A. de Neuville	69
Avant Mehawil	A. de Bar	71
Fossés de Babylone	A. de Bar	72
La tour de Babel	A. de Bar	73
Le lion de pierre	A. de Bar	75
Une vieille juive	A. de Neuville	76
Ruines de Sispara, la ville antédiluvienne	A. de Bar	77
Tamarix du Kasr de Babylone	A. de Bar	80
Kara Fatma, la princesse kurde	A. de Neuville	81
« Super flumina Babylonis. »	A. de Bar	84
Tour ruinée d'Akerkouf	A. de Neuville	85
Tak-Kesra	A. de Bar	88
Arabes marchands de peaux	A. de Neuville	89
Antiquités	E. Tournois	90
Antiquités	E. Tournois	91
Ctésiphon	A. de Bar	92
Séleucie	A. de Bar	93
Ezra	A. de Bar	96
Village de San José de Maturi, rive gauche du Bas Amazone	Riou	97
Première bordée courue sur le Bas Amazone	Riou	100
Le premier bateau a vapeur	Riou	101
L'île Mantequeira	Riou	104
Ville de Serpa, rive gauche du Bas Amazone	Riou	105
Villa Nova, rive droite du Bas Amazone	Riou	107
Première plantation de cacao a Villa Nova	Riou	108
Le jaguar et le tapir	Riou	109
Le jaguar pêcheur	Riou	112
Combat du jaguar et du tamanoir	Riou	113
Ville d'Obidos, rive gauche du Bas Amazone	Riou	116
Ville de Santarem, a l'embouchure de la rivière Tapajoz	Riou	117
Sierra de Paruacuara, rive gauche du Bas Amazone	Riou	117
Sierra do Curua	Riou	119
Végétation des rives du Bas Amazone. — Les forêts vierges	Riou	119
Vue de Praynha ou Outeiro	Riou	120
Meurtre d'un Aï ou paresseux	Riou	121
Végétation des rives du Bas Amazone. — Les miritis	Riou	124
Ville de Gurupa	Riou	125
Végétation du détroit des Brèves	Riou	128
Tempête de nuit dans le canal des Brèves	Riou	129
Vue du village des Brèves, dans le canal de ce nom	Riou	131
Végétation des canaux du Bas Amazone	Riou	132
Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée	Riou	133
Échouement du sloop « Santa Martha » dans la baie do Limoeiro	Riou	134
Végétation du canal Moju	Riou	135
Végétation du canal d'Igarapé-Miri	Riou	136
Vue de la ville de Santa Ana do Igarapé-Miri	Riou	137
De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier	Riou	140
La tuilerie du père Philippe	Riou	141
La sucrerie de Juquiri	Riou	143
Un archipel dans les canaux du Bas Amazone	Riou	144

	DESSINATEURS.	
Portrait de M. Paul Marcoy	A. de Neuville.	145
Vue de la ville de Santa Maria de Belem do Para	Riou	147
Nossa Senhora das Mercès (église militaire)	Riou	148
Cathédrale du Para	Riou	149
Vue du Cabildo (palais du président du Para)	Riou	151
Coup de foudre inattendu	Riou	152
Une rue de Nouméa ou Port-de-France	Moynet	155
Vue générale de Nouméa ou Port-de-France prise de l'île Nu	Moynet	157
Hôtel du gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, a Nouméa	Moynet	160
M. J. Garnier, son guide indigène et son chien Soulouque	A. de Neuville.	161
Travailleur indigène	A. de Neuville.	164
La plaine de Koé, près de Nouméa	Moynet	165
Pigeon notou et grue blanche de la Nouvelle-Calédonie	Mesnel	168
Indigènes marchands de fruits au marché de Nouméa	Loudet	169
Indigènes des îles Loyalty	A. de Neuville.	172
Indigènes éteignant un incendie de savane	A. de Neuville.	173
Le kanak Chatton, maître d'étude a l'école indigène de Nouméa	Loudet	176
Vue de l'île Ouen et du canal Woodin	Moynet	177
Indigène, chef de l'île Ouen	Loudet	180
Le kagou (rhynochetos jubatus)	Mesnel	181
Vampire de la Nouvelle-Calédonie	Mesnel	184
Un envoyé français distribuant des présents a des chefs indigènes	A. de Neuville.	185
Vue de Kanala prise du sud-est	Moynet	187
Le fort de Kanala vu du nord-ouest	Moynet	188
Maison d'un chef indigène, près Kanala	Moynet	189
Pêcheur indigène (baie de Kanala)	Loudet	192
Le village d'Hienghène	Moynet	193
Village et poste de Houagap	Moynet	196
Néo-Calédoniennes	Loudet	197
Kanak pêchant entre les récifs	A. de Neuville.	200
Préparation du trépang	A. de Neuville.	201
Pirogue double de la Nouvelle-Calédonie	A. de Neuville.	204
Visite a un chef après un deuil de famille	A. de Neuville.	205
Joueur de flûte	A. de Neuville.	208
Maison de paysan dans la Forêt-Noire	Stroobant	209
Caverne et cascade d'Edelfrauengrabe	Stroobant	212
Un village de la Forêt-Noire	Stroobant	213
Intérieur d'une auberge de la Forêt-Noire	Stroobant	216
Ruines de l'abbaye d'Allerheiligen	Stroobant	217
Eglise de Notre-Dame de Bon-Conseil, a Lautenbach	Stroobant	220
Vallée du Lierbach	Stroobant	221
Oberkirch	Stroobant	224
Le lac Titi	Stroobant	225
Les rochers du Kussenstein	Stroobant	228
La ville et la cathédrale de Fribourg	Stroobant	229
Porche latéral de la cathédrale de Fribourg	Stroobant	233
Maison dans le Val d'Enfer	Stroobant	236
Le Val d'Enfer	Stroobant	237
Place du Marché, a Schaffouse	Stroobant	240
Confluent de la Sum et du Neckar	Stroobant	241
Château de l'Unnoth, a Schaffouse	Stroobant	245
Ancienne prison de Goetz	Stroobant	248
Intérieur de ville dans le Simonswald	Stroobant	249
Le calvaire de Wimpfen	Stroobant	253
Château de Hornberg, sur le Neckar	Stroobant	256
Les châteaux de Neckarsteinach	Stroobant	257
Le château de Zwingenberg, sur le Neckar	Stroobant	260
Entrée du château de Heidelberg	Stroobant	261

	DESSINATEURS.	
Château de Heidelberg, vue prise de la terrasse	Stroobant	264
Château de Heidelberg : Le palais de Frédéric IV	Stroobant	265
Intérieur du château de Heidelberg	Stroobant	268
Château d'Othon	Stroobant	269
La tour tombée	Stroobant	272
Route du fort Napoléon	Duhousset	273
Tombeau romain près du fort Napoléon	Duhousset	276
Halte a la fontaine	Stop	277
Djema Sah'ridj	Duhousset	278
Maison des marabouts et mosquée, a Koukou	Duhousset	279
Elections a Koukou (grande Kabylie)	Duhousset	279
Retour du marché	Stop	280
Passage d'un gué	Stop	281
Chemin traversant le Djurjura au col de Tirourda	Duhousset	284
Panorama du Djurjura	Duhousset	285
Col de Tirourda	Duhousset	288
Tombe romaine, a Taksebt	Duhousset	289
Bijoux kabyles	Duhousset	292
Femme kabyle	Stop	293
Travaux des femmes : Meules a moudre le blé	Stop	296
La moisson et le dépiquage	Stop	297
Poteries et ustensiles	Stop	299
Kabyles bijoutiers-armuriers	Stop	300
Meule a broyer les olives	Stop	301
Réception dans la maison d'un mort	Stop	303
Tourneur kabyle	Stop	304
La « jota aragonesa. »	G. Doré	305
« Gallego » (Galicien) dansant la « gallegada. »	G. Doré	308
La danse improvisée	G. Doré	309
Une famille de danseurs espagnols	G. Doré	312
« Guitarrero manchego » et danseuse d'Albacete	G. Doré	313
Une danse funèbre (jota), a Jijona (province d'Alicante)	G. Doré	317
La « Conchita, » danseuse ambulante (Séville)	G. Doré	320
« Seises » de la cathédrale de Séville dansant devant le saint-sacrement	G. Doré	321
Courses portugaises a Séville : Les « pegadores. »	G. Doré	325
Miguel Lopez Gorrito, monté sur des échasses, tue un taureau dans la « Plaza » de Séville	G. Doré	329
Homme et femme du peuple a la fontaine	G. Doré	332
Teresa Bolsi, « torera » andalouse	G. Doré	333
« Santero » andalou (environs d'Ecija)	G. Doré	336
La « casa de Espositos » (hospice des Enfants-Trouvés), a Cordoue	G. Doré	337
Extérieur de la mosquée de Cordoue	G. Doré	341
« Aldabon » (heurtoir) de la « Puerta del Perdon, » mosquée de Cordoue	G. Doré	344
Intérieur de la mosquée de Cordoue	G. Doré	345
Marchand de bestiaux, a Cordoue	G. Doré	348
Chapelle du Zancarron (mosquée de Cordoue)	G. Doré	349
Paysan des environs de Cordoue	G. Doré	352
Défilé du « Lespenaperros, » dans la Sierra Morene	G. Doré	353
Jeune mendiant espagnol	G. Doré	356
Une « serenata, » a Cordoue	G. Doré	357
Une troupe de mendiants, près d'Almuradiel (Manche)	G. Doré	361
Arrivée d'une diligence dans une hotellerie de la Manche	G. Doré	365
Prêtre et femmes du peuple, a la Carolina	G. Doré	368
Vue de Décima	Sabatier	369
Vue de Décima (fac-simile d'un plan hollandais)	Rapine	371
Artiste japonais peignant un yéma	Feyen Perrin	372
Rue et librairie au Japon	Crépon	373
Barbiers japonais	Feyen Perrin	375

EXVIBRIS

	DESSINATEURS.	
Marchand de chaussures de paille	Feyen Perrin	376
Marchand de poulpes	Feyen Perrin	377
Marchand de graines	Feyen Perrin	378
Marchand de coquillages	Feyen Perrin	379
Coulies du marché au poisson	A. de Neuville	380
Le marché au poisson	Thérond	381
Marché au poisson	A. de Neuville	383
Pilier public et magasins d'entrepôt du Nippon-Bassi	Férat	384
Le pont du Nippon	J. Pelcoq	385
Un garçon de caisse	A. de Neuville	387
Famille de marchands	A. de Neuville	388
Les magasins de soieries de Mitsoui	L. Crépon	389
Le dépôt des accusés	L. Crépon	390
L'interrogatoire	L. Crépon	390
La question	L. Crépon	390
La flagellation	L. Crépon	391
Parricide condamné a la crucifixion et conduit au lieu du supplice	L. Crépon	391
L'exécution par le glaive	L. Crépon	391
Japonais s'apprêtant a déjeuner	A. de Neuville	392
Le dîner d'une famille bourgeoise	A. de Neuville	393
Vue d'un canal dans la cité marchande a l'heure de midi	Thérond	395
Un médecin de qualité	A. de Neuville	396
Un médecin en visite	A. de Neuville	397
Image de Confucius	Thérond	399
Un élève du collége des interprètes de l'université d'Yédo	A. de Neuville	400
Habitations de pauvres artisans, sur le canal d'Omoura	D. Grenet	401
Image allégorique du style noble	Rapine	403
Image allégorique du style populaire	Rapine	403
Interprète japonais en costume de cour	A. de Neuville	404
Écrivain japonais	A. de Neuville	405
Japonaise jouant du gottô	A. de Neuville	407
Chanteuse de légendes nationales	A. de Neuville	408
Le pont de Yétaï	H. Clerget	409
Champ des écuyers du mikado, a Kioto	Émile Bayard	409
Escalier et arbre sacré du temple de Kami-Hamayou, a Simonosiki	Saglio	410
Cèdre sacré dans la banlieue de Yédo	Lancelot	411
L'âme des vieux cèdres	A. de Neuville	412
Un astrologue en plein vent	A. de Neuville	413
Croquis fantastique de singes	Rapine	415
Croquis de blaireau	Rapine	415
Maison de thé rustique, dans les environs de Yédo	Lancelot	416

EXVIBRIS

CARTES ET PLANS.

La forêt de Fontainebleau 19
Plan général de la pagode de Chillambaran 35
Portique de l'enceinte : Coupe et plan 36
Carte de la Babylonie. 51
Esquisse des ruines de Babylone 67
Plan de Séleucie-Ctésiphon 83
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 17 106
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 18. 121
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 19. 142
Esquisse indiquant le cours rectifié du rio Purus 153
Port-de-France, l'île Nou et son pénitencier. 156
Nouvelle-Calédonie : Carte de la partie comprise entre les baies Gadji et Muéa 163
Nouvelle-Calédonie et îles Loyalty 179
La Forêt-Noire et le bassin du Rhin entre Schaffouse et Heidelberg 244
Carte de la Kabylie. 275

EXVIBRIS

TABLE DES MATIÈRES.

LE CHATEAU ET LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU, par M. DU PAYS. (1867. — Texte et dessins inédits.)

LE CHATEAU. — Origines de cette résidence. — Son aspect. — Son passé et ses souvenirs 1

LA FORÊT. — Sol. — Grès. — Histoire. — Variétés d'aspects. — Futaies et bruyères. — Arbres verts. — Gibier et Bêtes fauves. — Coupes de vieilles futaies. — Pavés. — Le Sylvain et ses promenades. — Barbison et ses artistes. — Thomery. 17

LA PAGODE DE CHILLAMBARAN (côte de Coromandel), par M. le contre-Amiral PARIS, directeur du dépôt des cartes et plans de la marine impériale. (1838-1844. — Texte et dessins inédits.)

Considérations générales. — Les plaines de Coromandel. — Les monuments religieux de l'Inde et ceux de l'antiquité classique. — Leur âge incertain. — La pagode de Chillambaran. — Son enceinte. — Ses portiques. — Statues des dieux. — Étang sacré. — Temple des Mille-Colonnes 33

VOYAGE DANS LA BABYLONIE, par M. GUILLAUME LEJEAN. (1866. — Texte et dessins inédits.)

Départ de Mossoul. — Un kelek. — Les naïades de Tekrit. — Antiquités : le mur de Médie ; Opis ; Samara. — Un souvenir de l'empereur Julien. — Arrivée à Bagdad. — Départ pour Babylone. — Notre goum. — Le khan Asâd. — Ce que c'est qu'un khan. — Un drôle d'antique. — Le nahar Malcha. — Grands souvenirs. — Digression. — L'ancienne plaine de Babylone. — Sa culture et sa fertilité ; ses villes et ses canaux. — État actuel comparé à celui d'autrefois. — Les satrapes et les pachas. — Anecdotes. — Suite du voyage. — Le khan Iskhandérié. — Voisinage funèbre. — Mehaouil. — Arrivée à Babylone. — Entrée dans les ruines. — Fossé de Mehaouil. — Babel. — Deux anges bien.... jeunes. 49

Entrée triomphale à Hillé. — Installation. — Les Juifs de Babylonie. — Les Chaldéens — Visite aux ruines de Babylone. — Palais. — Nécropole. — Citadelle et jardins suspendus. — Le tamarix de Sémiramis. — Le lion devenu éléphant. — *Super flumina Babylonis*. — Promenade à Ctésiphon. — Les âniers de Bagdad. — Les ruines. — Le Tak-Kesra. — Séleucie 65

Ctésiphon. — Archéologie. — Chosroès. — Légendes. — Azermi la Vierge. — Les Arabes. — Anecdotes. — L'hospitalité orientale. — Les Kurdes. — Les Yezidis. — Excursion à Akerkouf. — La tour. — Akerkouf est-il Accad de la Bible ? — Nemrod ; sa légende à travers les siècles. 82

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE, A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

BRÉSIL. — Douzième étape. — DE TABATINGA A SANTA MARIA DE BELEM DO PARA (suite). — Le sloop *Santa Martha*. — Sao José de Maturi. — Embouchure de la rivière Cayari, que les Portugais et leurs descendants au Brésil appellent Madeira. — Indiens Tupinambas ; quelques lignes sur leur passé et quelques mots de leur idiome. — Serpa. — Silves. — Villa Nova da Rainha. — La rivière Nhamundas et ses Amazones. — Qui tend à prouver que ces femmes guerrières n'ont jamais existé que dans l'imagination de Francisco Orellana — Faro. — Où l'auteur, ne sachant trop que dire, imagine de parler de lui-même. — Détails zoologiques. 97

EXVIBRIS

Un mariage de jaguar et de tamandu. — Obidos-Pauxis. — De l'action des marées. — Embouchure de la rivière Tapajoz. — Santarem. — Outeiro o Prayñha. — Diatribe virulente de l'auteur contre les peintres et les dessinateurs de forêts vierges. — Meurtre d'un Aï. — Légende de la pauvre vieille ou de la vieille pauvre. — Embouchure de la rivière Xingu. — L'Amazone et les canaux. — Gurupa et sa forteresse. — Le détroit des Brèves. — Une tempête à laquelle le voyageur et le lecteur étaient loin de s'attendre. 113

De la civilisation représentée par une console d'acajou. — Paysages, tournois et carrousels. — Indiens Tapuyas attendant le retour de la marée. — Qui traite de l'appétit chronique des préparateurs de la séve du *ficus elastica*, que les Indiens appellent *cahechu*, les Portugais *seringa* et que nous nommons *caoutchouc*. — Traversée de la baie du Limoeiro. — La rivière Tocantins. — Le détroit d'Igarapé-Miri. — Les Engenhos. — La ville de Santa Ana do Igarapé-Miri. — De l'influence du costume sur les hommes en général et sur les bourgeois brésiliens en particulier. — Un prêtre et ses esclaves. — La sucrerie de Juquiri. — Arrivée au Para. — Panorama de la ville de Santa Maria de Belem. 130

L'auteur se met à la recherche d'un ami qu'il avait perdu de vue depuis le commencement de ce livre. — Coup de foudre inattendu. — Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement. — *Vale*. 146

VOYAGE A LA NOUVELLE-CALÉDONIE, par M. JULES GARNIER, ingénieur civil des mines. (1863-1866. — Texte et dessins inédits.)

Coup d'œil géographique et rétrospectif sur la Nouvelle-Calédonie. — Pourquoi ce nom? — Les récifs côtiers. — Nouméa la capitale 155

Excursions dans les environs de Nouméa. — Une station ou établissement agricole dans la Nouvelle-Calédonie. — Promenade en forêt. — Chasse au notou ou pigeon Goliath. — Kanaks et colons. — Ce qu'on peut tirer des indigènes 161

Navigation autour de la Nouvelle-Calédonie. — Le Mont-d'Or. — Un massacre de colons et ses suites. — La *Magnagna*. — Différents aspects de la Nouvelle-Calédonie. — Relation entre ces aspects et la constitution géologique du sol qui y correspond. — La baie du Sud. — Flore et faune. — De la baie du Sud à Yaté. — De Kuanné (baie du Massacre) à Nakéty et à Kanala. — Vents régnants et cyclones. 177

Houagap. — Hienghène. — Poébo. — Décroissance et mortalité parmi les indigènes. — Un triste problème ethnographique. — Balade et sa tribu. — Les géophages. — La vallée du Diahol. — Bualabio. — Ses ressources. — Huile de coco. — Pêche du trépang. — Chasse au requin. — Un pilu-pilu ou fête indigène. — Retour à Poébo. — Orage. — Fête et réception funéraires. 193

LA FORÊT-NOIRE, par M. ALFRED MICHIELS. (1867. — Texte et dessins inédits.). 209

EXCURSIONS DANS LA GRANDE KABYLIE, NOTES ET CROQUIS RECUEILLIS ENTRE LA MÉDITERRANÉE ET LE DJURJURA, par le commandant DUHOUSSET. (1864. — Texte et dessins inédits.)

Avant-propos. — Les Kabyles. — Le fort Napoléon. — Tizi-Ouzou. — Un marché. — De Koukou à Bougie. — Moknéa. — Aspects du Djurjura. — Le bassin du Sahel. — Bougie. 273

De Bougie à Dellys. — Les mœurs et coutumes des Kabyles. — Ruines et végétation. — Le figuier et sa culture. — Poterie ancienne et moderne. — Sangliers et panthères 289

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. GUSTAVE DORÉ et CH. DAVILLIER. (1862. — Dessins inédits de Gustave Doré. — Texte inédit de M. Ch. Davillier.)

SÉVILLE. — Les *Seguidillas manchegas*. — Opinion de Cervantes et de l'auteur de *Guzman de Alfarache*. — Les *Seguidillas Sevillanas*, *Valencianas*, etc. — La poésie : la *Copla* et l'*Estribillo*. — Quarante couplets pour deux *cuartos*. — Le *Guitarrero manchego*. — Un *baile* dans la Manche. — La *Manola* de Madrid. — Le *Salon de Capellanes*. — Les *Habas verdes* de la Castille. — La *Tarasca* à Tolède. — Encore les *Gigantones*. — Les Asturiens et la *Danza prima*. — La *Muyñeira* des Galiciens. — Le *Gaitero gallego*. — Le *Magosto*. — La *Gallegada* à Paris. — La danse des *Provincias vascongadas*. — Le Tabourin de Basque. — L'*Orchésographie* de Thoinot Arbeau. — Le *Zorcico*. — La *Dantza vizcaina*. — Le livre *Contra bailes* du Révérend Père Palacios. — Le *pañuelo* et le *Musico Tamborilero*. — Jovellanos et les divertissements publics de l'Espagne. — Livres sur la danse en langue basque. — La Camargo et le Grand Inquisiteur. — Les danses religieuses de l'Espagne. — L'évêque de Valence et le cardinal Ximénès. — Les *Fàrsas santas y piadosas*. — Philippe II et es danses au Concile de Trente. — Les ballets ambulatoires. — La *Pela* en Galice. — Les *Villancicos de Navidad*. — Une *Jota* la nuit de Noël à Saragosse. — Les *Seises* de la cathédrale de Séville. — Leur voyage à Rome. — Un costume du seizième siècle. — La danse devant le Saint-Sacrement. — Le chant des *Seises*. 305

Une *Corrida* à a portugaise. — Les *Vendedores*. — Don Joaquin de los Santos, le *Caballero en plaza*. — Les *rejoncillos*. — Le *tigre José Bo*. — Les *pégadores*. — Un *espada* monté sur des échasses : Miguel Lopez Gorrito. — Le *Brindis* au *Señor* présidente. — Les *Indios et les Caporales*. — La *Sopimpa*, le *Cucullé* et le *Tango*.

EXVIBRIS

— Maria Rosa Carmona, la *pegadora*. — Un taureau sellé et bridé. — L'acteur Maiquez et le *picador*. — Teresa Bolsi, la *torera*. — Les louanges de Séville. — Les *Haciendas* et les *Olivares*; les *Aceitunas sevillanas*; l'huile d'Espagne. — Le chemin de fer de Séville à Cordoue. — Les Nymphes de Bétis. — La *Ciudad de Carmona* et Philippe IV. — Les *romances* populaires de Carmona. — Ecija, la poêle à frire de l'Andalousie; cinquante degrés de chaleur. — Les bords du Génil. — Les *Santeros* andalous; la *demanda*. — Palma. — Les palmiers nains. — Le *Castillo* d'Almodovar del rio. — L'ancienne Cordoue : *Corduba* ou *Corteba*. — Silius Italicus et Martial. — Cordoue sous la domination romaine. — Les patriciens; la *cepa de Cordoba*. — Un mot du Grand Capitaine. — Les Sénèque et l'auteur de la Pharsale. — Le palais des rois goths. — Splendeurs de Cordoue sous les khalifes d'Occident. — Les livres à Cordoue et la musique à Séville. — Les chrétiens et les juifs sous la domination arabe. — Décadence de Cordoue. 322

L'entrée à Cordoue. — La tour de la Carrahola. — Le pont du Guadalquivir. — La *Puerta del Puente*. — La *Mezquita*; Abdérame et son fils. — Le *Patio de los Naranjos*. — Les expropriations à Cordoue au neuvième siècle. — Les huit cent cinquante colonnes de marbre. — Le *Mihrab*. — Une mosaïque byzantine. — Le *Zancarron*; le *Makssurh*; *la silla del rey* Almanzor. — Les cloches transformées en lampes. — L'éclairage au temps des Arabes. — Charles-Quint et la mosquée de Cordoue. — La colonne du Captif chrétien. — Les tombeaux de la Mosquée. — L'ancien *Al-Minr*. — La *Puerta del Perdon*. — Les heurtoirs arabes. — La *Casa de Espositos*. — Le *Triunfo*. — L'Archange Raphaël, patron et gardien de Cordoue. — La *Corredera*; la *Calle de la Feria*. — Le *Paseo del Gran Capitan*. — Gonzalve de Cordoue; les Comptes du Grand Capitaine. — Les grands hommes de Cordoue; Gongora; Pablo de Cespédès; Ambrosio de Moralès, le père Sanchez. — Les anciens cuirs de Cordoue; le *Cordoban* et le *Guadamacil*. — Décadence de Cordoue. 337

La *Tierra de la Santisima*. — La dévotion à la Sainte-Vierge en Espagne. — Les *Coplas* et les *Chançonetas* en l'honneur de la *Virgen*. — Les *Cafradias*. — *El Rosario de la Aurora*. — La *Prediccion de la Gitana*. — L'Immaculée Conception en Andalousie. — Les environs de Cordoue. — Les bords du Guadalquivir sous la domination musulmane. — Les anciens moulins arabes. — *Azzarah*, la villa des Khalifes; une fontaine byzantine. — Ancien dicton sur Cordoue. — Le palais de *Rizzafah*. — Le luxe d'Abdérame Ier. — *Cordoba la Vieja*. — *San Francisco de la Arrizafa*. — Les sérénades en Andalousie. — Les *Majos* au balcon. — Le *Novio* et la *Novia*. — Les soupirs à la *Reja*. — *Pelar la Pava* et *Mascar hierro*; les *Plumeurs de dindé* et les *Mangeurs de fer*. — Les *Serenatas*, ou *Coplas de Ventana*. — Les rivaux et la *navaja*. — Une sérénade au clair de lune. — *Cobrar el piso*. — Départ de Cordoue. — Le pont d'*Alcolea*. — Andujar; les fabriques d'Alcarrazas. — Bailen et la Carolina. — Las Navas de Tolosa. — Santa Elena. — Le défilé du *Despenaperros*. — La Sierra Morena. — Les pénitences du chevalier de la Triste-figure. — Les *Ermitanos* de la Sierra Morena. — Les brigands d'autrefois et ceux du dix-neuvième siècle. — Encore José Maria, le Bandit généreux. — Les mines de mercure d'Almaden del Azogue. — Les Fûcares. — La *Venta de Cardenas*; Cardenio et Luscinde. — La Manche. — Almuradiel; une caravane de mendiants. — Opinion de Voiture sur la paresse des Espagnols. — Le *Fléau des Gueux, Fainéants et Vagabonds*. — Quarante espèces de mendiants; la Cour des Miracles en Espagne. — Repartie d'un mendiant espagnol. — Un voyageur italien et un mendiant secrétaire d'ambassade. — Arrivée à Santa-Cruz de Mudela. 354

LE JAPON, par M. AIMÉ HUMBERT, ministre plénipotentiaire de la Confédération suisse. (1863-1864. — Texte et dessins inédits.)

Le quartier du gouvernement (suite). — La cité bourgeoise. — La bourgeoisie d'Yédo. 369

La bourgeoisie d'Yédo (suite). — Les classes lettrées de la bourgeoisie. 386

Les classes lettrées de la bourgeoisie (suite). — La littérature bourgeoise 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU SECOND SEMESTRE DE L'ANNÉE 1867, par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN. (Texte inédit.) . . 417

LISTE DES GRAVURES 425

LISTE DES CARTES. 430